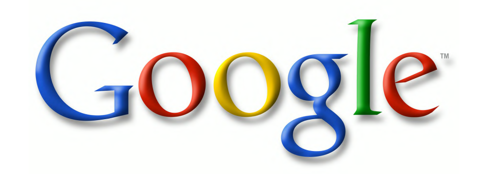
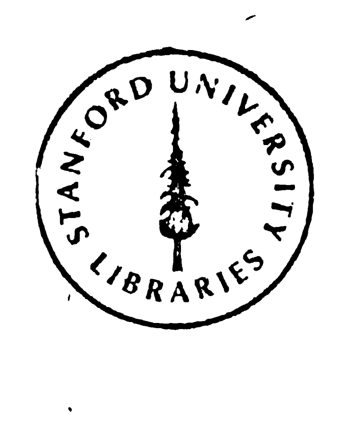
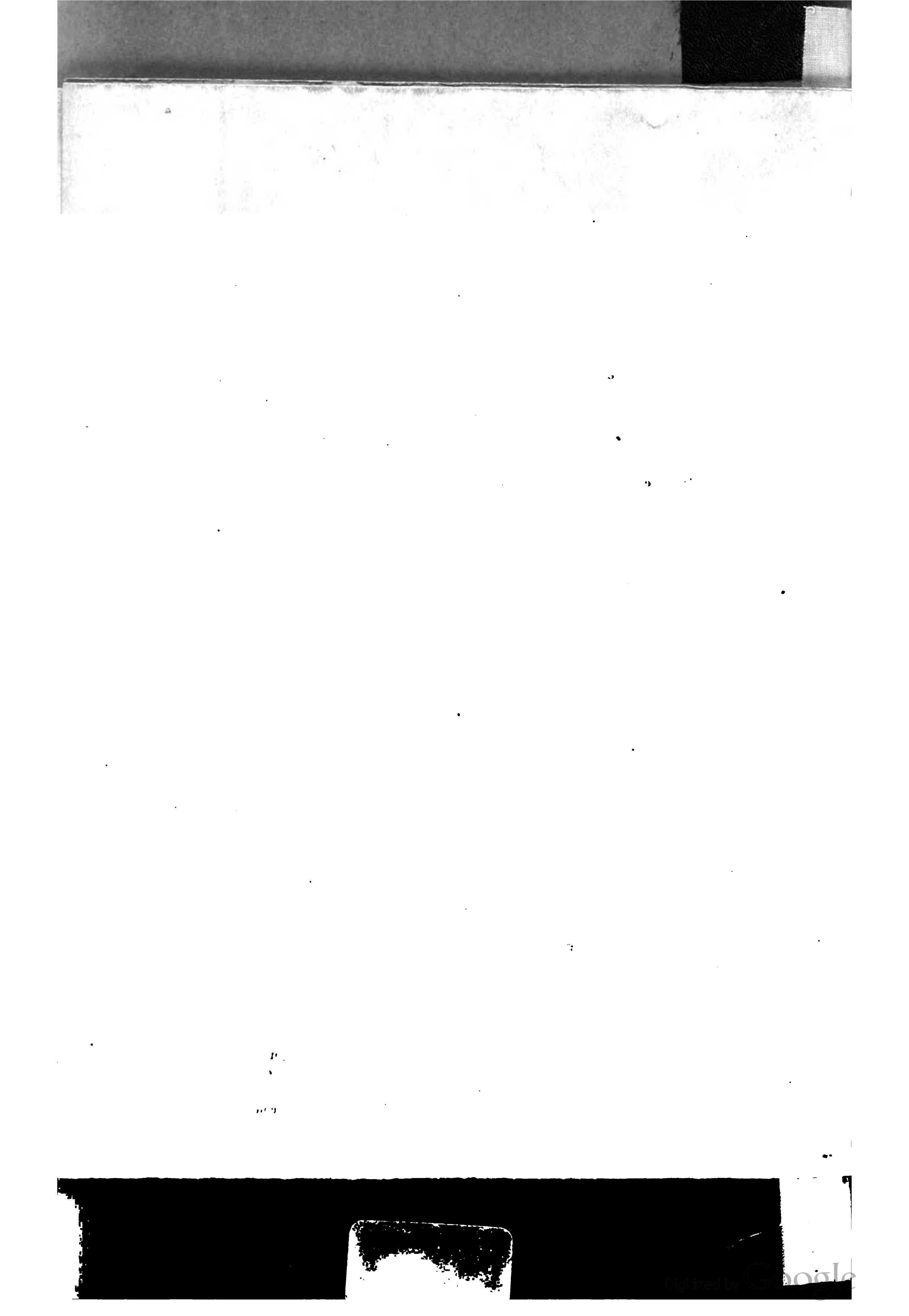




Les Missions catholiques


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

John Cosgrove Clerk



John Cosgrove Clerk

LYON, IMPRIMERIE J. PONCET, RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TRENTE-NEUVIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1907

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K



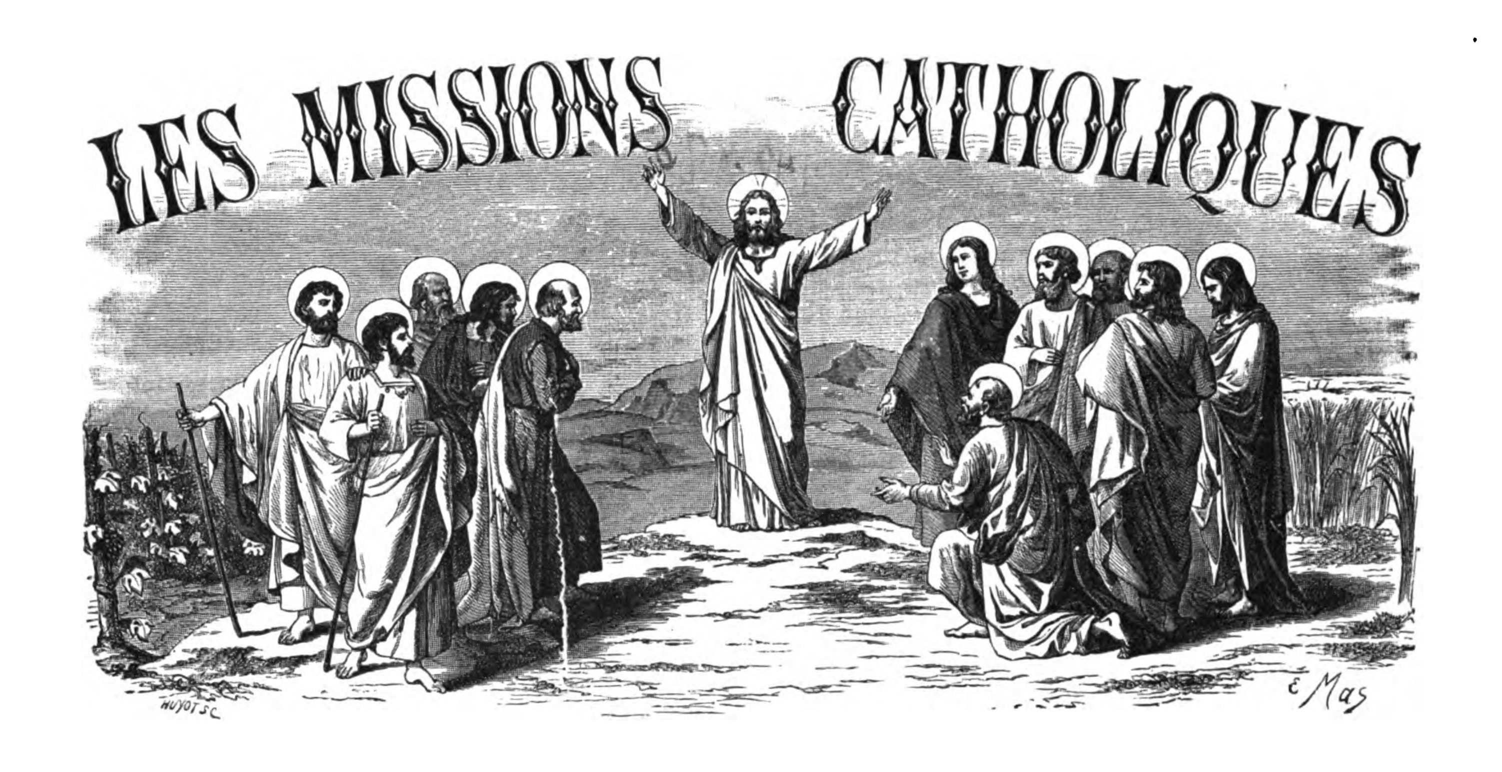
L

M

N

O

P



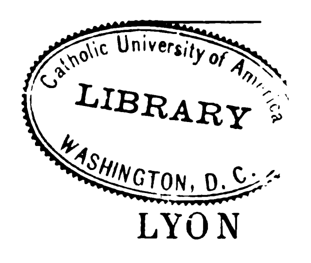
BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME TRENTE-NEUVIÈME

JANVIER - DÉCEMBRE 1907



LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

14, RUE DE LA CHARITÉ, 14

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, RUE TREURENBERG, 16

1907

R

S

T

V

W

Y

Z



GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME TRENTE-NEUVIÈME

Janvier-Décembre 1907

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

Norvège.

Italie.

Asie Mineure.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite)

Syrie

Mésopotamie.

Hindoustan.

Ceylan.

Cambodge.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite*)

Laos.

Tonkin.

Chine.

Japon.

Carthage.

Égypte.

Abyssinie et Gallas.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite)

Somaliland.

Afrique équatoriale.

Afrique orientale.

Basutoland.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite.)

Madagascar.

Congo.

Afrique équatoriale.

Nigeria.

Dahomey.

Côte de Benin.

Côte-d'Ivoire.

Sierra-Leone.

Canada.

VUES, TYPES ET SUJETS DIVERS

(*Suite*).

PORTRAITS



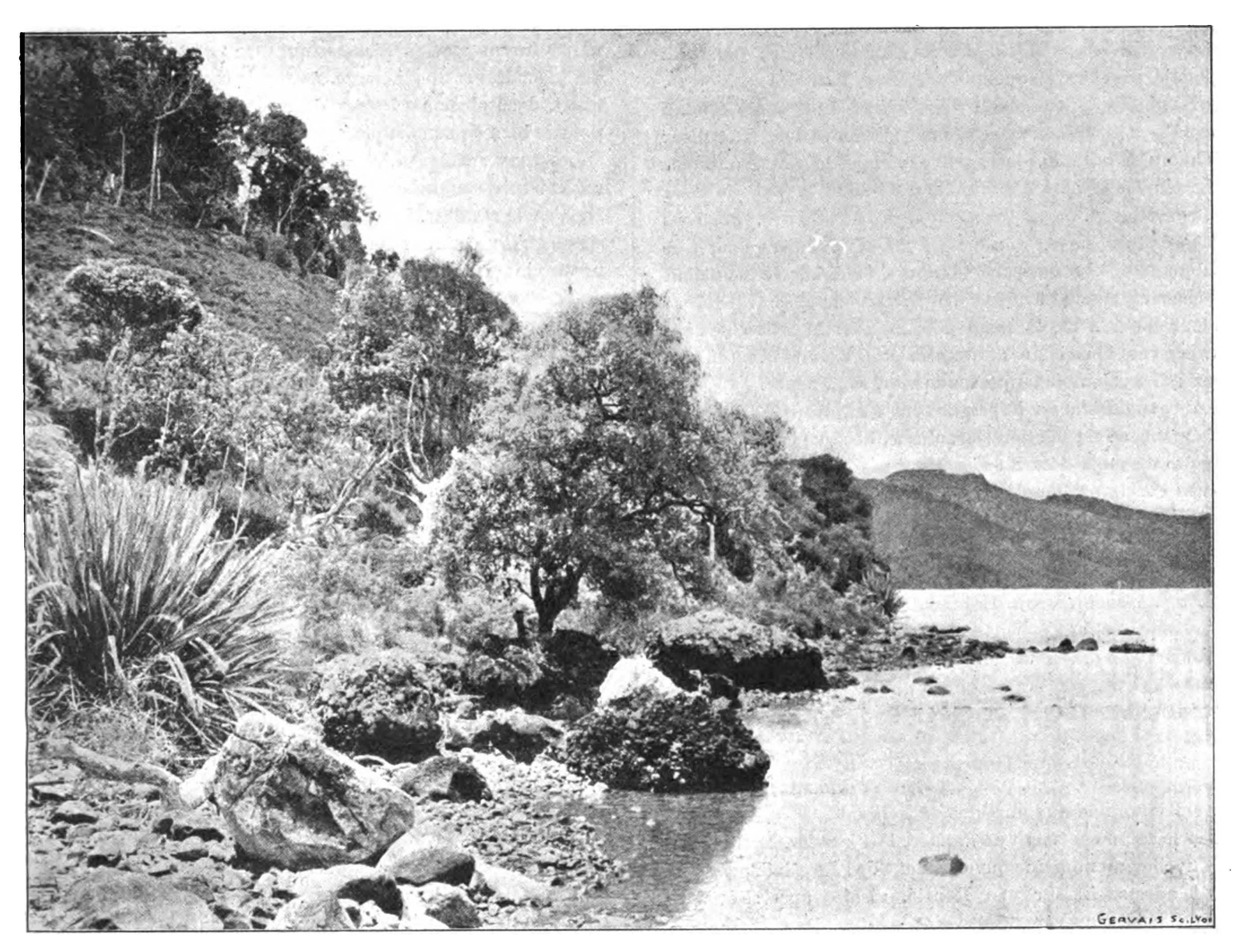
CARTES ET PLANS

ERRATA

Page 150,	*colonne* 1,	*ligne* 8,	*au lieu de :*	Samo*s*	*lire :* Samo*a*.
— 206,	— 2,	— 42,	—	*su*périeur	— *in*férieur.
— 254,	— 1,	— 16,	—	Dro*u*ka	— Dro*n*ka.
— 364,	— 1,	— 29,	—	*O*uang	— *Q*uang.
— 458,	— 2,	— 43,	—	Deni*s*	— Deni*au*.
— 556,	— 2,	— 21,	—	*M*agpore	— *N*agpore.
— 572,	— 2,	— 4,	—	*Côte de Benin*	— *Dahomey*.
— 614,	— 2,	— 8,	—	Caste*ts*	— Caste*l*.

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18

// LES MISSIONS CATHOLIQUES
BULLETIN HEBDOMADAIRE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — PAYSAGE DE WHANGAROA : reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET, Mariste, missionnaire de l'archidiocèse de Wellington (voir p. 5).

L'ANNÉE APOSTOLIQUE

1906

Dans toute vie bien ordonnée, il est d'usage de faire, à certaines époques, un retour en arrière pour revoir et juger, pour se consoler ou se condamner, pour prendre, en vue de l'avenir, les résolutions utiles. L'Œuvre de la Propagation de la Foi, elle aussi, a l'habitude, au commencement de chaque année, de donner, aux lecteurs de ses publications, un aperçu de la marche de l'apostolat catholique dans les pays hérétiques et infidèles, au cours de l'exercice écoulé : elle tient à continuer cette tradition.

***

Avant d'entrer dans le détail des travaux de l'Eglise militante, que nos hommages aillent à l'Eglise triomphante qui compte tant de martyrs missionnaires. Cette année, l'Ordre de saint Dominique a eu la joie, le dimanche 20 mai, d'assister, dans la Basilique Vaticane, à la béatification de huit martyrs qui, au Tonkin, versèrent leur sang pour la foi, de 1745 à 1861. Ces martyrs sont François Gil et Mathieu Leziniana, décapités le 22 janvier 1745 ; Hyacinthe Castenada et Vincent Liem, exécutés en 1773, après de cruels tourments ; Jérôme Hermosilla, vicaire apostolique du Tonkin Oriental, Valentin Berrio-Ochoa, vicaire apostolique du Tonkin Central, et Pierre Almato, décapités en 1861 ; enfin Joseph Khang, tertiaire dominicain tonkinois.

Te martyrum candidatus laudat exercitus.
Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.

I.

Un des grands événements de l'année 1906 fut la présence, au Japon, d'un envoyé extraordinaire du Souverain Pontife, Mgr O'Connell, évêque de Portland. Nous n'avons pas à

raconter ici cet « événement historique ». Mgr O'Connell était de retour à Rome au commencement de 1906, rapportant, de son voyage, cette impression que le Japon a un réel respect pour la liberté religieuse. Depuis lors, l'illustre prélat a été nommé coadjuteur, avec future succession, de Mgr Williams, archevêque de Boston.

La guerre contre la Russie, au dire de certains journaux japonais, a incliné beaucoup d'âmes vers les idées religieuses.

« La guerre, lit-on dans le *Jiji Shimpô* du 16 mars 1906, a tourné vers la religion non seulement les âmes de ceux qui, sur le champ de bataille, placés entre la vie et la mort, sentaient le besoin des secours d'en haut, mais aussi la foule de ceux qui comptaient, parmi les soldats, des êtres chers. Sur tous les points du pays, nombre de mères jeûnaient pour que leur fils revînt sain et sauf, nombre de femmes se coupaient les cheveux et se liaient par des vœux pour obtenir le retour de leur époux... Et, la campagne finie, nombreuses se sont élevées vers le ciel les actions de grâces pour le retour de ceux qui avaient échappé à une mort imminente. »

La revue *Mélanges Japonais* qui s'imprime à Tokio, et qui émane de la mission catholique, observe ceci, dans son numéro du mois d'avril :

« On constate généralement qu'un besoin d'idéalisme religieux a succédé aux préoccupations exclusivement matérialistes d'autrefois. Est-ce à dire que le christianisme peut espérer dans une ample moisson d'âmes ? Le moment ne paraît pas encore venu. Les mentalités, imprégnées de subjectivisme, tendent à écarter, de plus en plus, toute doctrine et toute règle extérieure et ne vouloir pour unique base de la foi religieuse que l'expérience individuelle. »

***

Le 26 mai, est intervenue, entre le Saint-Siège et l'Etat indépendant du Congo, une convention diplomatique toute entière favorable aux missions catholiques.

Dès le commencement de l'année, le 4 janvier, le chevalier de Cuvelier, au nom du gouvernement de l'Etat indépendant, avait adressé à Mgr van Ronslé, vicaire apostolique du Haut-Congo, pour être communiquée à tous les chefs de missions du Congo Belge, une lettre où il disait : « Nous nous plaisons à reconnaître l'esprit de dévouement, de zèle et de désintéressement qui anime indistinctement, à un égal degré, les missionnaires de tous les Ordres religieux au Congo. L'Etat ne saurait assez se louer du concours que lui apportent les missionnaires catholiques dans ses efforts pour civiliser les populations natives, concours qu'il considère comme indispensable à la régénération matérielle et morale des indigènes. Il leur exprime sa profonde gratitude.

« Votre Grandeur voudra bien, sans doute, se faire auprès des missionnaires au Congo, Pères de Scheut, Pères Blancs, Jésuites, Prémontrés, Prêtres du Cœur de Jésus, Trappistes, Rédemptoristes, Pères de Mill Hill, ainsi qu'auprès des Sœurs de Notre-Dame, Sœurs Franciscaines de Marie, Sœurs Blanches de Notre-Dame d'Afrique, Sœurs du Saint Cœur de Marie, Sœurs Trappistines et Sœurs de Charité, l'intermédiaire du gouvernement pour leur dire l'intérêt avec lequel il suit le progrès de chacune de leurs missions et le prix qu'il attache à leur développement..... »

***

Le jeudi 22 février, le sous-préfet de Nan-tchang, en Chine, s'invita à la mission catholique, où il avait à régler quelques affaires au sujet d'une émeute qui s'était produite en 1904. Or, ne parvenant pas à obtenir ce qu'il désirait et qu'on ne pouvait lui accorder, il se retira dans l'appartement mis à sa disposition et se coupa la gorge. Immédiatement, les missionnaires furent accusés d'assassinat. On sait le reste ; il y eut des incendies et un massacre. Avant de mourir, le sous-préfet avait, dans plusieurs lettres, déclaré qu'il se donnait la mort pour le bien de son peuple.

Les gouvernements français, anglais et chinois firent immédiatement une enquête sur les événements de Nan-tchang. Devant le résultat, les deux premiers réclamèrent du troisième qu'il reconnût la fausseté des accusations lancées par la presse chinoise contre les missionnaires, et M. Bapst, ministre de France en Chine, signa, dans le courant de juin, un accord avec le gouvernement chinois. Diverses satisfactions furent données pour le pillage et l'incendie des écoles, des édifices du culte et de la mission. Il fut entendu, de plus, que les principaux coupables seraient punis ; que les hommes dont l'action s'était employée à empêcher l'émeute recevraient des récompenses ; qu'un hôpital serait érigé aux frais de l'Etat comme monument expiatoire ; qu'enfin le sous-préfet ne recevrait pas les honneurs posthumes.

***

Du 5 au 17 du même mois s'est tenu à Pékin le 4e synode provincial de la région du Nord de l'Empire, sous la présidence de Mgr Jarlin, vicaire apostolique du Tché-ly septentrional. La question de l'enseignement a fait l'objet des résolutions synodales. Le synode s'est occupé du développement que les missionnaires devront donner à leur enseignement et des moyens de coordonner cet enseignement avec le mouvement dirigé par Pékin vers l'étude des langues et des sciences européennes. En ce moment, sévit, en effet, dans le Céleste-Empire, la fièvre des réformes. Jusque dans les plus humbles hameaux, on organise des écoles sur le modèle de celles d'Europe. Il y a des écoles dites supérieures, où l'on enseigne, outre les langues, quelques éléments des sciences, de l'algèbre et de la géométrie ; on prétend même y apprendre l'économie politique et sociale. Beaucoup de jeunes gens vont demander l'instruction au Japon. Il y avait dans ce pays 591 étudiants chinois, il y a trois ans ; à la fin de novembre 1905, on en comptait 8.620 ; les plus nombreux, soit 1700 appartenaient à la province du Hou-nan.

***

Plusieurs congrégations de missionnaires ont eu, l'été dernier, leur chapitre général. De nombreux évêques sont venus des pays lointains pour prendre part aux délibérations de de leurs sociétés respectives ; de plus nombreux missionnaires sont venus, eux aussi, soit à Rome, soit à Maison-Carrée, soit à Chevilly, près de Paris, prendre part aux délibérations. Mgr Livinhac, évêque de Pacando, a été réélu. — cette fois à vie — supérieur général. Le T. R. P. Wernz, recteur de l'Université grégorienne, a succédé au T. R. P. Martin, décédé, à la tête de la Compagnie de Jésus. Le T. R. P. Lavillardière a remplacé, comme supérieur des Oblats de Marie, le T. R. P. Augier, démissionnaire pour cause de santé.

II

La Sacrée Congrégation de la Propagande a érigé, en Chine, sous le nom de Ho-nan occidental, une nouvelle préfecture apostolique qui comprend cinq stations détachées du Ho-nan méridional et qui est confiée aux prêtres de l'Institut de Saint-François de Parme.

En Afrique, un nouveau vicariat apostolique a été créé; celui du Zanguebar central; celui du méridional sera dorénavant appelé vicariat de Dar-es-Salam.

***

Une nouvelle et vaste mission, depuis un certain temps abandonnée, a été confiée aux missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun; c'est le diocèse de Victoria et Palmerston dans l'Australie septentrionale.

Les Pères de la Compagnie de Marie du bienheureux Grignon de Montfort, ayant demandé à être remplacés dans l'évangélisation de la République de Liberia, la Société des Missions Africaines de Lyon « qui a si bien mérité des missions de l'Afrique », a reçu la charge de cette préfecture apostolique.

Le Saint-Siège ayant érigé en mission distincte, confiée aux religieux de l'Institut de la Consolata de Turin, le territoire du Kenia, les Pères du Saint-Esprit qui s'y trouvaient sont allés fonder un nouveau poste, en dehors de ce territoire, à Kalumeni. De nouvelles stations ont été établies par les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit, à Nsessé, dans la grande forêt de Mayombé, au Congo français; par les Pères Blancs du Soudan, à Navaro, pays anglais, à la demande des autorités britanniques; par les Capucins italiens, à Ghinda, à mi-chemin de Massaouah et d'Asmara; aux sources du Nil, au Beni, par les prêtres du Sacré Cœur de Saint-Quentin; par les Lazaristes, à Broumana, près de Beyrouth. Par les missionnaires du séminaire des saints apôtres Pierre et Paul, de Rome, un nouveau poste a été créé dans le Chen-si méridional, comme les missionnaires de la Congrégation de Scheut en ont fondé un au nord de San-tse-t'a, dans la Mongolie orientale, etc., etc.

***

De tous côtés des progrès ont été signalés.

L'été dernier, le premier prêtre finlandais ordonné depuis la Réforme a été chargé de la mission d'Helsingfors et, dans tous les pays du nord de l'Europe, les excellents résultats des dernières années n'ont fait que s'affermir.

Dans le Céleste-Empire, la marche en avant a été très marquée. Partout on sollicite des ressources pour ouvrir des écoles et suivre le mouvement que nous avons signalé. Dans le seul Chan-tong méridional, évangélisé par les missionnaires de Steyl et qui compte, maintenant, 35.378 catholiques avec 36.367 catéchumènes, 4.313 adultes ont été baptisés au cours du dernier exercice.

Au Chan-si méridional, on constate une marche en avant très déterminée; 1.500 païens ont reçu le baptême, et plus de 5.000 catéchumènes se proposent de le recevoir. Au Houpé, baptêmes d'adultes, chapelles, écoles, recrutement des catéchistes, tout est en voie d'augmentation. Pour la première fois depuis son origine, la mission de Hong-kong a pu inscrire le chiffre de 888 baptêmes.

Dans le Levant, les visiteurs des diverses sociétés de missionnaires ont été frappés des progrès réalisés dans leurs établissements. On note de nombreux retours de schismatiques à l'Eglise catholique dans la Turquie d'Asie. Le séminaire syro-chaldéen de Mossoul a fourni, cette année, cinq nouveaux prêtres. Le bien réalisé par les prêtres formés à Sainte-Anne de Jérusalem force l'attention de tous. Chacun sait l'importance de l'Université de Beyrouth, dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus. L'installation des Carmes, à Bouchir, en Perse, est devenue définitive.

Dans les Indes, il y avait, en 1897, chez les Telegous du diocèse d'Hydérabad qui constituent une caste importante, 910 chrétiens avec deux missionnaires; il y en a, aujourd'hui, 3.333 avec six missionnaires, et il y a lieu d'y ajouter 2.088 catéchumènes. A Nagpore, la population catholique accuse un accroissement sensible d'année en année; il en est de même au Maduré, dans la mission de Pondichéry, etc.

Le vicariat apostolique du Nyanza septentrional (Ouganda) continue à être une des plus belles missions du monde; il compte aujourd'hui 100.000 néophytes et 149.696 catéchumènes, et le nombre d'adultes baptisés, au cours du dernier exercice, a été de 6.095. Au Nyanza méridional, la population catholique est passée de 16.552 âmes à 18.471. Dans l'Ounyanyembé, les statistiques accusent une augmentation chez les néophytes et les enfants fréquentant les écoles; il en est de même au Congo.

Le Nord de l'Amérique se peuple de plus en plus: dans l'Ouest du Canada, notamment, s'établissent nombre d'émigrants qui arrivent de l'Europe centrale. C'est pour les missionnaires un grave sujet de préoccupations, car beaucoup de ces nouveaux venus sont catholiques, et il importe de les maintenir dans leur foi. Le 15 août dernier a été bénite la pierre angulaire de la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface, dans le Manitoba, en présence de plusieurs prélats, d'un grand concours d'ecclésiastiques et de milliers de fidèles de toutes langues.

Rendons hommage aux Frères des diverses sociétés et aux Religieuses, qui, par leur dévouement, sont de si utiles collaborateurs et de si précieuses collaboratrices des missionnaires sur toutes les plages du monde.

III

La famine, ce fléau que, depuis longtemps, nous ne connaissons plus dans l'Europe occidentale, a frappé, comme tous les ans, plusieurs missions, comme celles de Perse, de certaines parties de l'Inde et du Japon, du Tonkin, de l'Urundi central en Afrique, etc. A Pella, dans le vicariat du fleuve Orange, cet été, il n'avait pas plu depuis dix-huit mois.

***

Dans la nuit du 7 au 8 février, un terrible ouragan s'est déchaîné sur Tahiti et l'archipel des Tuamotu. Un missionnaire, le P. Vincent de Paul Terlyn, a été l'une des 120 victimes du cyclone. La moitié de la ville de Papeete a été détruite. La mission a perdu 19 églises, 6 écoles ou maisons de réunions catéchistiques, 14 presbytères.

Dans l'espoir d'y recueillir quelques secours lui permettant de venir en aide à son vicariat dévasté, Mgr Verdier partit

pour San-Francisco. Hélas! quand le vénérable prélat arriva devant cette ville, il ne vit que des ruines. L'archevêque, Mgr Riordan, avait, de son côté, besoin qu'on lui vînt en aide; il venait de perdre 18 églises, son hôpital et la plus grande partie de son séminaire; sa cathédrale était ébranlée.

Au mois d'octobre, une nouvelle catastrophe a, de nouveau, ému l'opinion publique; c'est sur les Antilles, sur Cuba, qu'un terrible cyclone s'est abattu, renversant les édifices, semant la mort et la désolation. L'ouragan qui a passé sur le golfe du Mexique a dévasté certains Etats des Etats-Unis et plusieurs régions du Mexique et de l'Amérique centrale.

Les missions de l'intérieur de Bornéo, parmi les Dyaks du Rajang, confiées aux missionnaires de Mill Hill, ont été menacées de destruction par la famine, la guerre et les maladies. Beaucoup de chrétiens ont quitté la région.

La station de Sainte-Radegonde du Mbochin, dans le vicariat apostolique de l'Oubangui, a été détruite le 13 septembre dernier, par une tornade, entraînant une perte de 25.000 francs environ. Les grandes maisons de commerce de Brazzaville et quelques amis de la mission, établis sur les bords de l'Alima, ont, dans un bel élan, donné les premiers secours.

Ne quittons pas l'Afrique sans signaler l'agitation qui s'est produite dans la léproserie de Farafangana, ouverte en 1902, à Madagascar, sur l'initiative du général Galliéni. Mgr Crouzet accepta la charge de la léproserie, « afin qu'on ne pût pas accuser une mission française de reculer devant un gros sacrifice ».

Le 12 août un violent incendie a détruit la plus belle et la plus vaste église de Molokaï, celle de Kalaupapa, bâtie, de 1898 à 1900, par le R. P. Wendelin Moëllers.

IV

Parmi les missionnaires dont nous avons à déplorer la perte en 1906, nous citerons : NN. SS. Terrès, Dalhoff, Osouf, Lamaze et Bruguière.

Mgr Terrès, évêque titulaire de Cydisse, vicaire apostolique du Tonkin oriental, était né à Gérone en Espagne, le 22 mars 1843. Mgr Dalhoff, de la Compagnie de Jésus, était archevêque de Bombay depuis 1891; il était né, le 20 avril 1837, dans le diocèse de Paderborn en Westphalie. Mgr Pierre-Marie Osouf, des Missions Etrangères de Paris, avait été le premier vicaire apostolique du Japon septentrional. Il fut le premier archevêque de Tokio. Le vénérable prélat jouissait d'une telle considération qu'à ses obsèques, à la suite du personnel de la mission et des délégués des missions voisines, on remarquait les représentants du Président du Conseil, du Ministre des affaires étrangères, du Ministre de la guerre, du Directeur de la maison impériale. Le Ministre de l'intérieur, M. Hara Kei, et le vice-amiral Ito, tous les deux catholiques, assistaient en personne aux obsèques, ainsi que le Directeur du Bureau des affaires ecclésiastiques. Les membres du corps diplomatique, des professeurs de l'Université impériale et beaucoup d'autres notabilites suivaient le cortège. — Mgr Lamaze était un des doyens des missionnaires; il était dans la 43e année de son départ pour les antipodes et la 28e de sa consécration épiscopale. Le vénéré défunt était né, dans le diocèse de Saint-Dié, le 27 mai 1833.

Le 20 janvier ont eu lieu, à Saint-Paul-du-Minnesota, au milieu d'une affluence considérable, les obsèques de Mgr Ravoux, protonotaire apostolique, un des vétérans de l'apostolat aux Etats-Unis. Mgr Ravoux était né le 11 janvier 1815 et il était arrivé en Amérique en 1840.

Le 29 avril dernier a été rappelé à Dieu un missionnaire bien connu par ses charmants récits parus dans les publications de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le P. Baulez. Il est mort à l'hôpital Sainte-Marthe, à Bangalore.

La Société de Marie a eu la douleur de perdre un de ses membres les plus actifs, le R. P. Forestier. Ce vaillant religieux était originaire du diocèse de Clermont. Il fut ordonné prêtre en 1846 par Mgr Affre. Il était un des signataires de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France. Il fut, à plusieurs reprises, procureur général de sa Congrégation. Les Maristes ont eu aussi à déplorer, parmi les pertes qu'ils ont faites, celles du R. P. Quiblier qui, pendant trente-six ans, évangélisa l'île de Futuna ; du R. P. Trouillet, parti pour l'Océanie en 1866, et qui était à l'île Rotuma ; du R. P. Estienne, missionnaire après avoir été zouave pontifical, etc. Le R. P. Célestin Fraysse a suivi de près, au tombeau, son frère, le vénéré vicaire apostolique de ce nom.

Le diocèse de Vizagapatam a été bien cruellement frappé par la mort du P. Demenge, vicaire général. Ce bon missionnaire était le dernier survivant des pionniers de la mission de Vizagapatam, où il était arrivé le 10 décembre 1851.

V

Nous avons, certainement, omis bien des faits intéressants. Dans une revue forcément restreinte, il est impossible de tout dire ; dans un corps aussi vaste que celui des Missions, il est impossssible de tout voir. Il importe surtout ici de donner une idée de l'activité apostolique au cours d'une année, un aperçu des travaux, des joies et des épreuves; les faits cités ne le sont, en quelque sorte, qu'à titre d'exemples.

Trop absorbés par les graves questions qui sont discutées autour d'eux et par les événements dont ils souffrent, combien de catholiques, parmi les meilleurs, ne songent trop souvent qu'à pleurer sur des ruines! L'âme trop repliée sur elle-même, perdue dans l'analyse du moindre de ses mouvements, de ses pensées les plus indifférentes, s'affaiblit et tombe dans une inertie qui peut devenir coupable ; ainsi agissons-nous quand nous arrêtons notre attention sur les faits qui nous touchent directement pour en faire l'unique objet de nos préoccupations et la seule base de nos jugements.

Il convient donc que les catholiques, membres d'une société dont le domaine est l'univers, dirigent leurs regards, dans les jours mauvais, vers les lointains horizons, éclairés par la pure et chaude lumière qui vient des hautes régions de la charité chrétienne et de la foi. En voyant ici les défaites momentanées et les tristesses, là-bas les triomphes et la joie, ils se diront que, s'il est permis de faire entendre de douloureuses lamentations, comme les enfants d'Israël captifs sur les rives arides des fleuves de Babylone, ils doivent ensuite chanter le *Te Deum*, l'hymne de la délivrance des consciences opprimées, l'hymne des victoires passées, des pacifiques conquêtes et des gloires présentes, le chant de la reconnaissance et de l'amour.

Alexandre Guasco.



NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 28 décembre 1906.

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, S. S. le Pape Pie X a nommé :

Evêque de Manchester (Etats-Unis) M. Albert Guertin, curé de Saint-Antoine à Manchester ;

Vicaire apostolique de Surinam, le R. P. Jacques Meenwissen, Rédemptoniste ;

Vicaire apostolique du Bas Congo français, le R. P. Derouet, de la Congrégation du Saint-Esprit.

Par décrets spéciaux de la Propagande, le Saint-Père a incorporé à l'archidiocèse de Sydney l'île de Norfolk qui dépendait de l'archidiocèse d'Hobart-town et a décidé que, dorénavant, le vicariat apostolique du Zanguebar septentrional s'appellerait vicariat apostolique du Zanguebar et que le vicariat apostolique du Zanguebar central prendrait le nom de vicariat apostolique de Bagamoyo.

Adrien ZECCHINI.

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

En nous adressant l'intéressant et savant travail que l'on va lire, le R. P. Cognet l'accompagnait de la lettre suivante :

« St-Patrick's-Okato (Taranaki), le 27 octobre 1906.

« Tout vient à point à qui a la patience d'attendre.

« Voici deux longues années que vous attendez quelque chose de moi ; et, hélas ! bien que mon envie de vous obliger fût très vive, les exigences de mon ministère m'ont pratiquement paralysé dans mes intentions. Depuis près d'un an, j'ai été doté d'un excellent coadjuteur qui me rend la vie fort agréable. J'ai dû toutefois le ménager un peu aux débuts, car sa santé n'est pas très vigoureuse. Et puis, il a fallu l'initier aux mystères d'un langage nouveau ; vous devinez assurément que cela aussi réclame du temps.

« Ce n'est enfin que durant ce mois d'octobre que je me suis senti un peu libre ; et, comme vous le voyez, je vous ai donné les prémices de mon repos relatif. »

La théorie du « continent océanien submergé » que beaucoup de savants illustres préfèrent aujourd'hui à celle des « soulèvements graduels » semble expliquer beaucoup mieux l'étonnante variété des espèces animales répandues sur les archipels polynésiens. Si, en effet, nous constatons la présence d'oiseaux fort étranges comme le « moa » et le « kiwi », dont les congénères ne se retrouvent nulle part, sauf en Australie, il nous faut aussi reconnaître un très grand nombre d'oiseaux-voyageurs dont les mœurs bien connues paraissent suggérer la première hypothèse.

Au point de vue scientifique, il n'est aucunement téméraire de conjecturer que, à une époque très reculée, l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et les archipels mélanésiens avaient quelques points de contact aujourd'hui submergés. De même, les groupes polynésiens, micronésiens et malais ont pu être reliés ensemble, et n'être séparés du continent australien que par un bras de mer assez rétréci pour permettre aux citoyens de l'air de fréquentes et faciles incursions sur les terres voisines. Si nous acceptons cette hypothèse, toutes les merveilles de la flore et de la faune néo-zélandaises s'expliquent aisément ; si, au contraire, nous voulons maintenir que les différents groupes polynésiens ont surgi peu à peu du sein des Océans dans leur forme actuelle, et se sont ensuite développés isolément dans les conditions que la divine Providence leur a assignées, une foule de problèmes et de questions insolubles se posent devant l'esprit, invitant à la recherche et à l'étude. Comme je n'ai nullement la prétention de trancher la querelle entre *plutoniens* et *neptuniens*, il m'a paru cependant fort intéressant de soumettre aux lecteurs des *Missions Catholiques* le tableau raccourci de notre faune insulaire, et de les laisser ensuite méditer à loisir sur les conclusions scientifiques à tirer des faits positifs qui leur auront été exposés.

∴

A supposer que nous adoptions la théorie neptunienne du continent submergé, à quelle époque faut-il placer le cataclysme qui bouleversa les régions australes ? Ne pourrions-nous pas croire que le cataclysme dont nous parlons a été l'un des effets du déluge universel ? Si différents faits géographiques ont été considérablement modifiés par cet événement, si des mers ont été créées et d'autres ont été ensevelies et couvertes par les terres nouvelles, si la faune terrestre a subi, à ce moment unique, une crise générale qui a réduit les espèces et modifié les individus, pourquoi chercherions-nous plus loin dans l'histoire du monde la solution du problème qui nous occupe touchant les terres australiennes ? Puisqu'il est fort probable que l'espèce humaine n'avait pas encore étendu sa corruption jusque sur ces parages, rien, il est vrai, ne réclamait la vengeance divine ; mais, d'autre part, le monde géographique étant l'apanage et la résidence du monde humain, pourquoi la justice du Tout-Puissant et Tout-Prévoyant Créateur aurait-elle épargné les régions australes ? Et puisque la Sagesse éternelle avait décidé de modifier la vie humaine, selon des plans nouveaux, pourquoi aurait-elle excepté ces régions, si lointaines et si isolées qu'elles fussent alors, du châtiment universel qui devait les adapter aux desseins divins durant les âges à venir ?

Mais, sans nous attarder trop à ces considérations d'un ordre supérieur, ne reste-t-il pas scientifiquement probable que le déluge, ici comme partout, a laissé des traces, et que la distance qui sépare aujourd'hui l'Australie des autres terres voisines est précisément due à ce bouleversement. Les trois milliers d'années qui se sont écoulées entre la formation de nos groupes polynésiens et la première apparition des races indigènes qui les habitent suffisent amplement à expliquer la merveilleuse et puissante végétation de nos îles, et aussi la variété des espèces animales que les premiers habitants y rencontrèrent.

Cette variété, si intéressante parmi les oiseaux et les poissons, devient d'une désolante pauvreté en ce qui concerne les insectes, les reptiles, les amphibies, les mammifères. Pourquoi cette différence ? Mystère !

Toujours est-il que l'absence de certaines espèces, aussi bien que la présence de certaines créatures bizarres et excep-

tionnelles, ont rendu la Nouvelle-Zélande fameuse chez les naturalistes. Sous ce rapport, elle ressemble à sa voisine l'Australie, chez qui tout ce qui est indigène est excentrique.

Il n'y a qu'à nommer l' « echidné », l' « ornithorhinque », et le « moloch » pour justifier cette assertion. En Nouvelle-Zélande, nous avons des oiseaux qui ne volent pas, ne chantent pas et ne se distinguent même pas par leur plumage, de vrais emblèmes de silence, d'humilité et de vie cachée.

A côté de ces « oiseaux manqués », nous trouvons de puissants volatiles comme l'albatros et la barge, des « chantres » de première valeur comme le *tui* et le *korimako*, et des « curiosités comme le « hibou rieur », le pingouin huppé, et les ineffables perroquets.

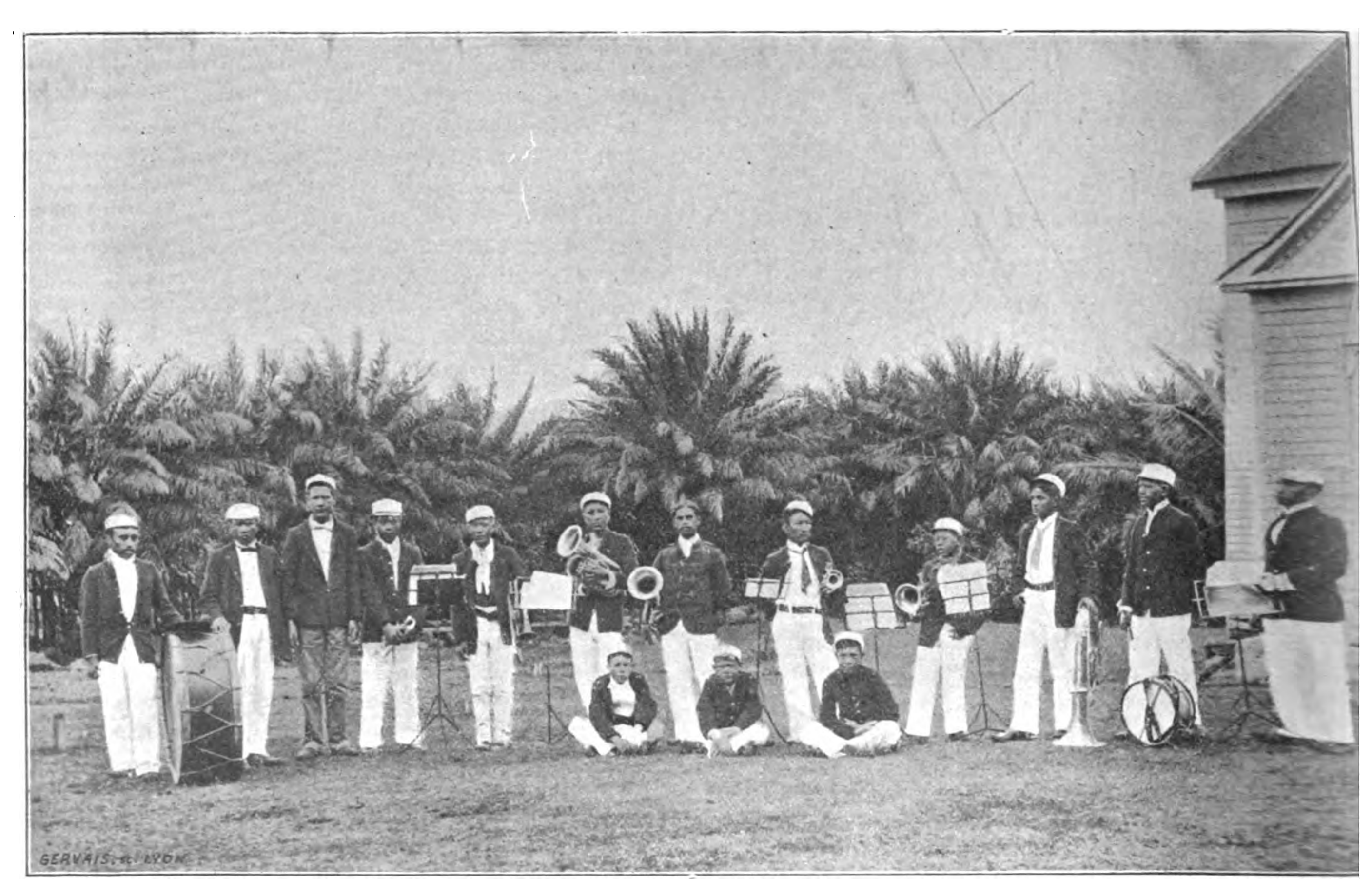
Le capitaine Cook a raconté avec enthousiasme la réception qui fut faite à ses équipages par quelques-unes des tribus ailées qui peuplaient les forêts. Sans doute que, troublés pour la première fois par l'intrusion blanche dans leurs sanctuaires, nos musiciens des bois firent ce jour-là un effort extraordinaire pour protester à leur façon contre l'audace des nations civilisées. Toujours est-il que les oreilles des envahisseurs restèrent tout à la fois charmées et assourdies par le gracieux et puissant concert qui leur fut servi. Et quel est celui de nos hardis pionniers qui n'a pas souvent assisté, au lever du soleil, à de semblables fêtes mélodiques ?

Hélas! l'heure vient où, au lieu de ces paisibles réjouissances, il faudra nous contenter des vains bruits de l'industrie humaine : le sifflet strident des sirènes aura bientôt remplacé les accents si harmonieux de nos « tieké » et de nos « riroriro ». Pour les entendre à nouveau, il faudra nous exiler dans la solitude de nos majestueuses forêts, loin de nos centres populeux.

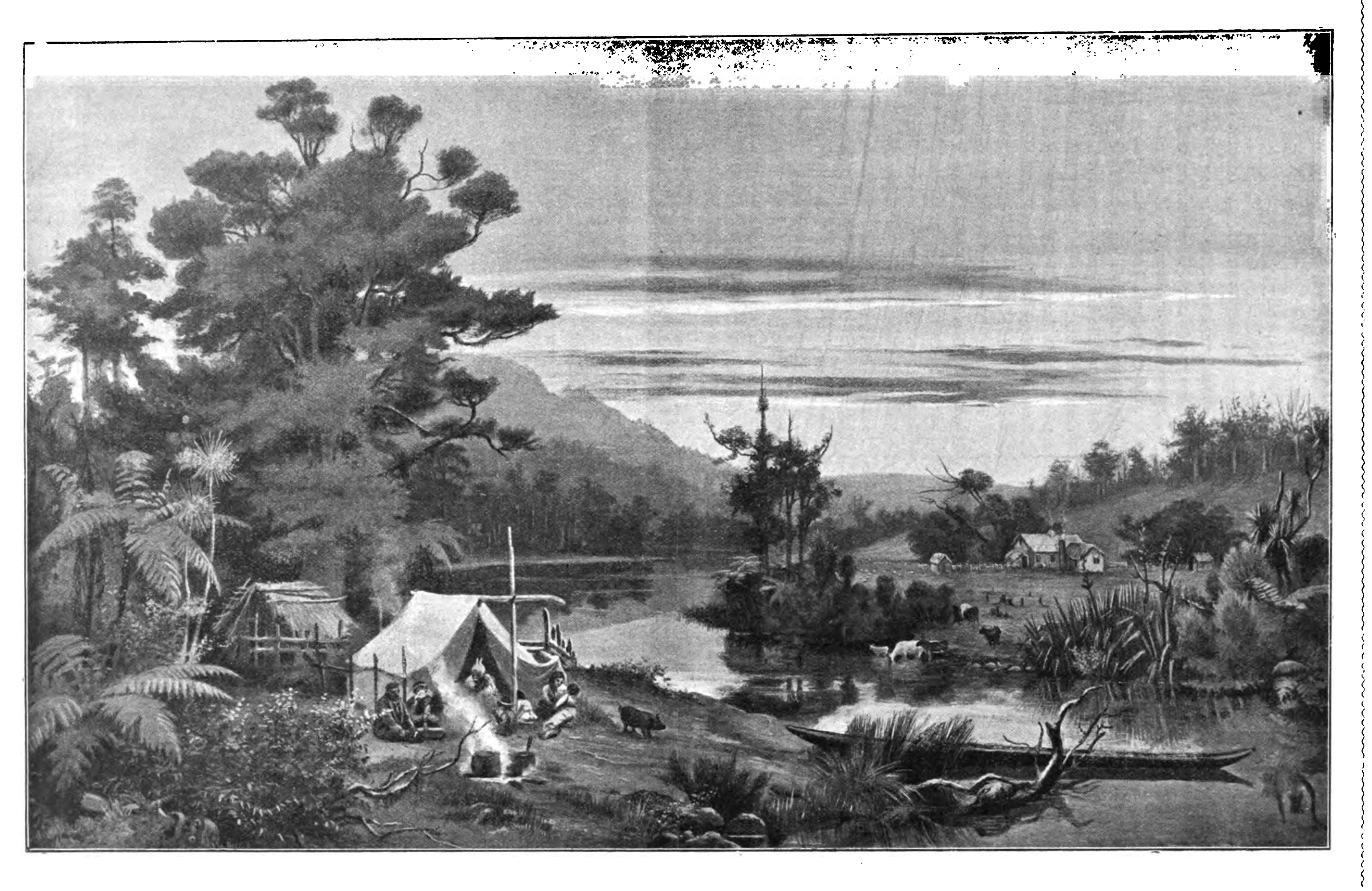
Si, maintenant, nous passons des régions aériennes aux profondeurs de l'Océan, là encore nous rencontrerons une variété étonnante d'espèces aquatiques ou légèrement amphibies. Depuis l'intéressante tribu des « phoques » jusqu'à celles des « baleines » et des « dauphins » et jusqu'aux armées innombrables des « blanquettes » et des « cabillauds » sans oublier les rares et singuliers mollusques de ces parages, il y a du chemin à parcourir.

Mais, pour procéder avec méthode dans notre promenade zoologique, nous devons d'abord constater que les «mammifères » ne sont ici représentés que par *deux* chauves-souris, *quatre* phoques, *onze* baleines et *sept* dauphins.

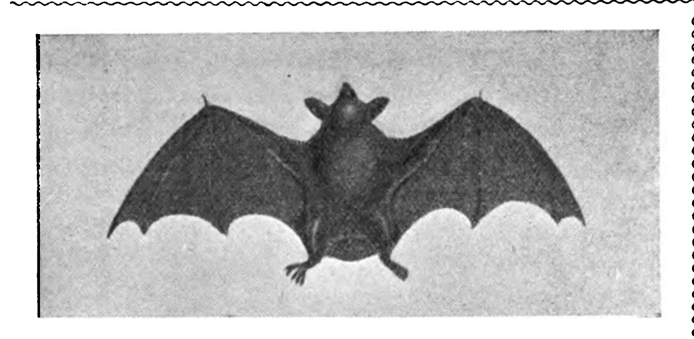
Comme, d'autre part, les « amphibies » ne possèdent ici qu'un seul représentant (la grenouille néo-zélandaise) et que les « reptiles » se réduisent à *quinze* lézards, nos lecteurs comprendront aisément que, pour déblayer le terrain et suivre l'ordre naturel, nous nous occupions d'abord de ces quelques seigneurs de terre et de mer. Nous pourrons ensuite à loisir étudier les Oiseaux et les Poissons, complétant nos recherches par un court aperçu sur les quelques Mollusques et Insectes découverts ici et là sur nos rivages. Est-il nécessaire de mentionner que certaines des espèces que nous allons décrire peuvent sans doute aujourd'hui se rencontrer ailleurs qu'en Nouvelle-Zélande ? Toutes, cependant, sont supposées nous appartenir *de droit*, soit que leur présence ailleurs ne soit que subséquente et occasionnelle, soit que,



ILE MOLOKAI (Sandwich). — FANFARE DE KALAWAO ; reproduction d'une photographie du R. P. JULLIOTTE (voir p. 10).



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — PAYSAGE MAORI ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.



NOUVELLE-ZELANDE. — La Chauve-souris a courte queue ; reproduction d'une photographie.

comme les barges, elles émigrent régulièrement à certaines époques vers d'autres régions.

***

Puissent ces modestes essais compléter la synthèse de nos études sur notre belle colonie, lui assurer quelques sympathies de plus, et, en tout cas, contribuer à faire connaître ses ressources et ses richesses, tout en remerciant la divine et admirable main qui les lui a départies !

Mammifères

Ordre des Cheiroptères. Emballonuridées. Genre Mystacops. Espèce : Tuberculatus

La Chauve-Souris a courte queue

Brun foncé en dessus, brun pâle en dessous ; lèvres frangées de longues barbes raides comme celles des chats; longueur du troisième doigt : 0m,075.

La présence d'une pointure supplémentaire dans le doigt médian permet à cette chauve-souris de plier ses ailes de façon à ce qu'elles occupent un minimum d'espace. Queue traversant la membrane interfémorale et apparaissant légèrement au-dessus. Oreilles longues, séparées ; tragus long et atténué ; jambes courbes.

Tels sont les traits caractéristiques de ce petit animal, un des plus rares et des plus gentils que connaissent nos naturalistes. Il est absolument spécial à la Nouvelle-Zélande et n'y abonde pas. De loin en loin quelques spécimens ont été obtenus. En 1871, les marins du *Clio* étant descendus à terre dans les profondeurs du Milford Sound, et ayant étendu des voiles pour les faire sécher en récoltèrent plusieurs. Okarito, sur la côte occidentale, Orepuki à l'extrémité méridionale de l'Ile du Sud, et la vallée de la Hutt, près de Wellington, dans l'Ile du Nord, sont jusqu'ici les seules localités où cette espèce ait été signalée. Et encore, faut-il ajouter que peu d'individus ont été observés.

***

Comme, dans nos régions sous-tropicales, l'hivernage n'existe pas, et que, d'autre part, durant la froide saison, les insectes ailés n'abondent guère, la Providence, on le voit, a donné à ce petit animal les moyens de grimper facilement le long des arbres pour y chercher sa nourriture qui consiste surtout en larves d'insectes et en baies.

Famille des Vespertilionidées

Genre : Chalinolobus. — Espèce : Morio
Nom : Maori (Pekapeka)

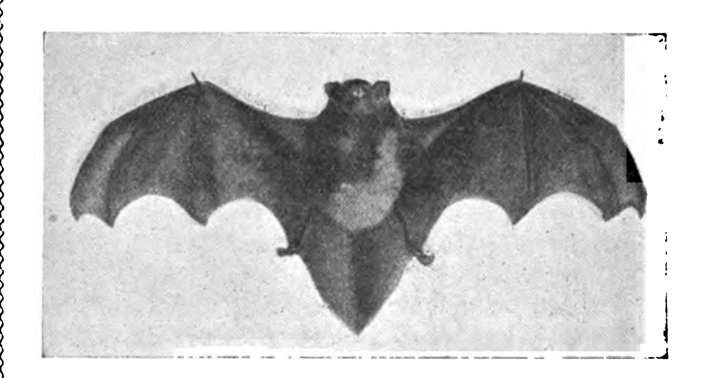
Chauve-souris a longue queue

Brun foncé sur la tête et le cou ; brun roussâtre dans les parties postérieures. Longueur du troisième doigt : 0,051m. Museau court et obtus. Oreilles courtes ; tragus déployé et tourné en dedans. Lèvre inférieure marquée d'un lobule charnu près de l'angle de la bouche.

Si la famille à laquelle appartient notre « pekapeka » est cosmopolitaine, et si le genre *Chalinolobus*, fréquemment rencontré en Australie, est d'origine éthiopienne, du moins l'espèce désignée et décrite ici se trouve seulement en Nouvelle-Zélande et dans le Sud-Est de l'Australie.

Bien loin d'être rare comme la précédente, cette espèce pullule en Nouvelle-Zélande. Non seulement on la trouve partout, mais c'est souvent par milliers qu'elle se présente. Les grottes et les cavernes, les vieux bâtiments abandonnés, les arbres creux, lui servent de repaires. Vers le soir, toutes se mettent en campagne, chassant et dévorant mouches, papillons et insectes. Puis, rassasiées, elles rentrent dans leur gîte commun.

Un de nos savants néo-zélandais (M. Cheeseman), ayant voulu se rendre compte du degré de perfection auquel les chauves-souris possèdent le sens du toucher, s'avisa de libérer une trentaine de ces bestioles dans une chambre fermée et de suivre leurs mouvements. Guidées par leur instinct, elles se mirent immédiatement à voleter dans tous les sens, furetant dans tous les coins et recoins pour trouver une ouverture quelconque, rasant le plafond et les murs de leurs ailes veloutées, sans faire le moindre bruit, et sans jamais se heurter à quoi que ce soit. A leur place, des oiseaux se seraient bientôt découragés et se seraient projetés contre les carreaux de vitres pour essayer de les briser. Mais, tout simplement, lorsqu'elles eurent constaté que leur sort était sans aucun espoir, lasses ou résignées, toutes vinrent se réfugier sur les architraves des portes et des fenêtres, et s'y suspendirent par les pieds, la tête en bas. Enfin elles se groupèrent ainsi quatre ou cinq à la fois presque superposées les unes sur les autres pour mieux se défendre, et restèrent ainsi silencieuses et comme mortes, jusqu'à ce que leur maître d'occasion jugea à propos de les remettre en cage.



NOUVELLE-ZELANDE. — La Chauve-souris a longue queue ; reproduction d'une photographie.

D'après ce savant, il faudrait conclure que, de tous les animaux de la création, la chauve-souris est probablement un des plus parfaits en ce qui regarde le sens du toucher.

Quoique la vue et l'ouïe ne lui aient pas été refusées, il semble que, au moins durant le jour, ses yeux soient trop faibles pour supporter la lumière du soleil. Et cependant, quand une surprise l'oblige à fuir en plein jour, elle n'hésite et ne se trompe pas, paraissant connaître d'avance et même de loin le point précis où elle ira se reposer ou se dissimuler; et, lorsqu'elle a réussi à se fixer sur ce point, la posture même qu'elle y prend indique qu'elle veut éviter un danger et s'assurer une dernière chance de salut.

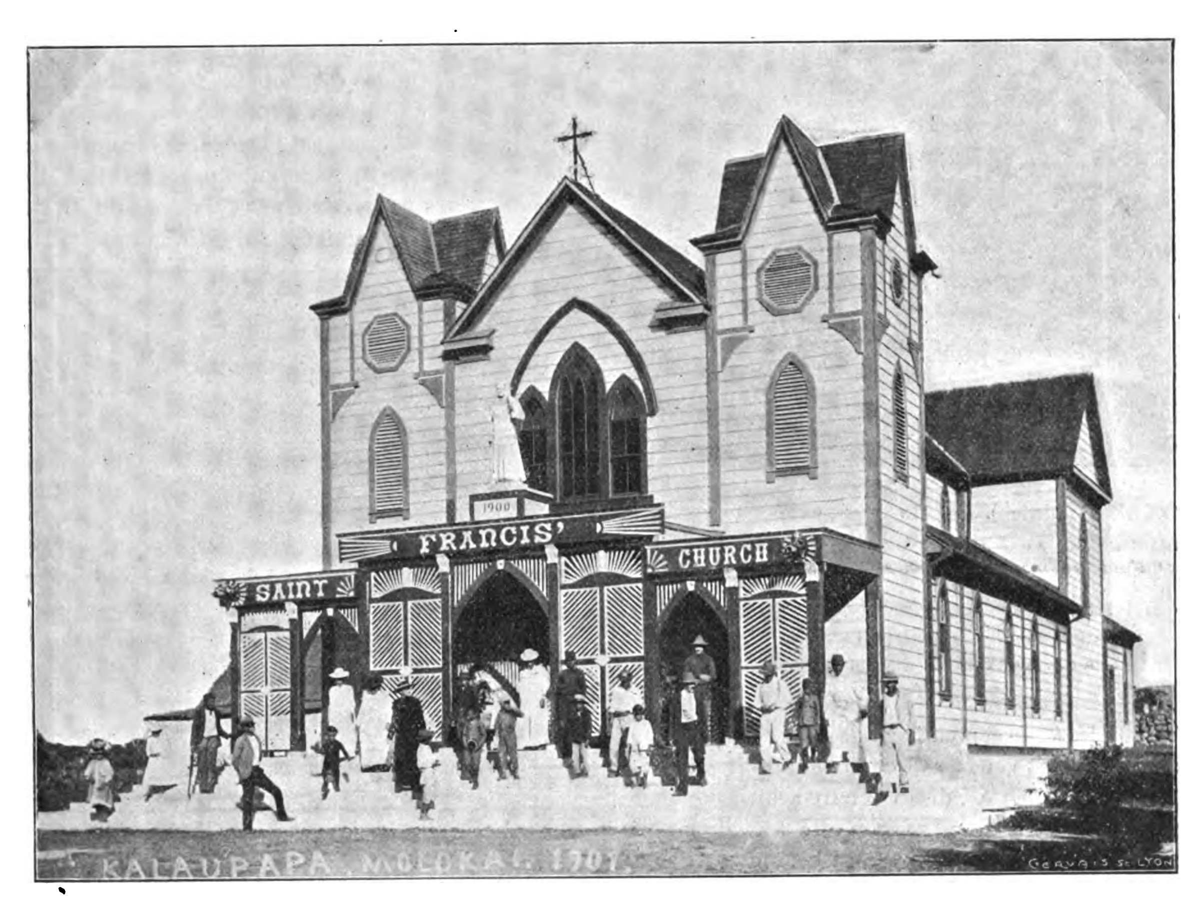
(*A suivre.*)

Un incendie à Molokaï

Par le R. P. Ildephonse ALAZARD, des Sacrés-Cœurs de Picpus

Nous avons sommairement annoncé, dans notre numéro du 5 octobre 1906, la catastrophe que relate la lettre suivante. Nous recevons du R. P. Alazard les détails complémentaires que l'on va lire. Puissent-ils provoquer, en faveur de la mission désolée, un mouvement de générosité proportionné à l'étendue du désastre !

Molokaï, l'île des lépreux, renferme deux villages : Kalawao, où le P. Damien débuta en 1873 et où il dort son dernier sommeil, et Kalaupapa, où il construisit une église qui, devenue trop étroite, a été remplacée en 1900 par une autre beaucoup plus vaste et mieux aérée. En souvenir de sa dévotion à saint François, on l'avait dédiée au pauvre d'Assise, qui fut, lui aussi, un grand ami des lépreux. Hélas ! cette grande et belle église n'existe plus. Voici en quels termes le R. P. Maxime André, second successeur du P. Damien, nous en apprend la destruction par le feu.



ILE MOLOKAÏ — L'ÉGLISE DE KALAUPAPA ; reproduction d'une photographie du R. P. JULLIOTTE.

Kalaupapa (Molokaï), 18 août 1906.

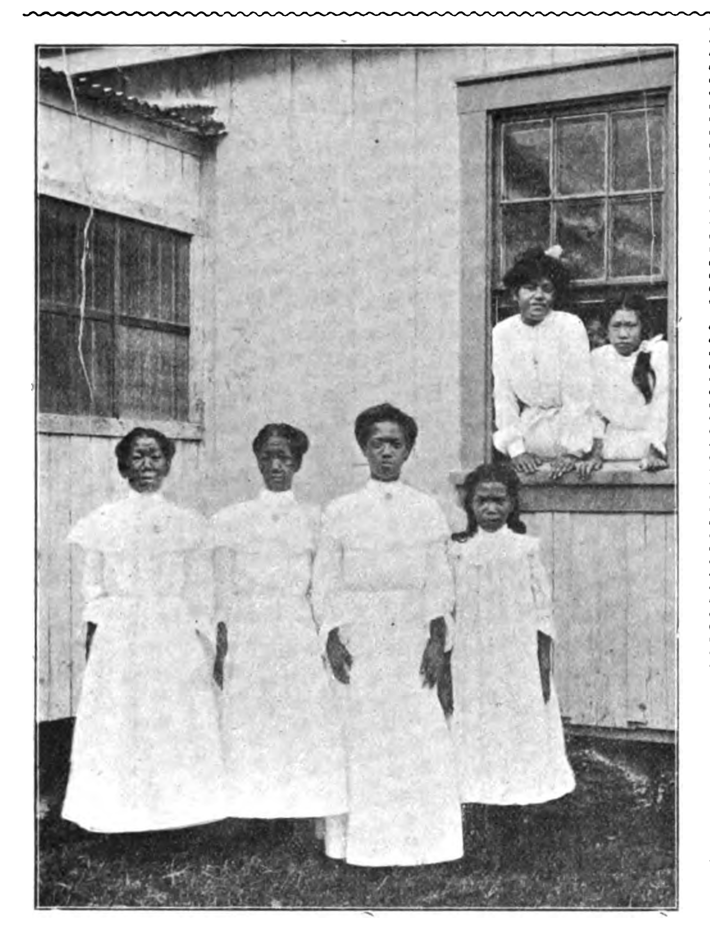
« C'est le cœur plein de tristesse que je vous écris aujourd'hui.

« Notre belle église de Kalaupapa, construite par le R. P. Wendelin et dont j'étais si fier, est devenue la proie des flammes le 12 août, à 5 h. 1/2 du soir, deux heures après la bénédiction du Saint Sacrement. C'est par l'imprudence de l'enfant de chœur que ce malheur est arrivé : quelques charbons étaient tombés de son encensoir sur le plancher.

« Les PP. Ulrich et Joseph étaient avec moi, quand nous nous sommes aperçus que le feu était à la sacristie. Mais, avec le peu de moyens dont nous disposons, il était impossible de le maîtriser. A peine avons-nous eu le temps de sauver le Saint Sacrement, en brisant bien vite la porte du tabernacle. Tout le reste est détruit. Vases sacrés, ornements, linge d'église, tout est brûlé !

« Nos pauvres lépreux, hommes, femmes, enfants, sont venus nous aider, et, grâce à eux, nous avons pu sauver le presbytère qui avait pris feu, à cause de sa proximité de l'église. Le surintendant de la léproserie, M. Mac Weigh, et nos deux docteurs se sont également signalés pour nous porter secours.

« Il faut donc maintenant que je fasse appel à toutes les âmes charitables qui aiment les lépreux du P. Damien, ces membres chéris du corps mystique de Jésus-Christ. Je les supplie de venir à notre aide. Les pertes sont énormes pour nous (environ 50.000 francs). En attendant que nous ayons un lieu convenable pour la célébration des saints mystères, nous nous servons d'une espèce



ILE MOLOKAI (Sandwich). — UN GROUPE DE PREMIÈRES COMMUNIANTES AU BISHOP HOME DE KALAUPAPA

de grange qui avait été autrefois chapelle, mais qui est beaucoup trop petite. Nos pauvres malades veulent bien se cotiser, suivant leurs moyens ; mais que peuvent-ils donner ?

L'appel du vénérable missionnaire sera entendu ; car elles sont nombreuses, les âmes compatissantes qui se souviennent du P. Damien et qui ont voué à son œuvre la plus sincère admiration. En souvenir de lui, de sa tendre sollicitude pour les pauvres lépreux, dont il embrassa toutes les misères au point de mourir de leur mort, elles seront heureuses de contribuer à la réédification immédiate de l'église disparue. Pour leur montrer combien leur aumône sera utile et profitable, nous donnerons ici quelques renseignements.

A la mort du P. Damien en 1889, il y avait à Molokaï de 1.000 à 1.100 lépreux. Ce chiffre s'est maintenu à peu près le même jusqu'à ce jour. Au recensement du 30 juin 1905, le surintendant de la léproserie marquait 858 lépreux et 70 enfants de lépreux. La moyenne de la mortalité parmi ces malades est d'une centaine par an ; mais les vides faits par la mort sont immédiatement comblés par les naissances (18 à 22 tous les ans) et par l'arrivée de nouveaux convois qui amènent annuellement de 80 à 100 personnes.

Il est vrai que tous les enfants qui naissent à la léproserie ne portent pas en naissant les marques de la maladie de leurs père et mère ; au bout de quelques années d'épreuve, ils sont ou déclarés indemnes et renvoyés de Molokaï, ou définitivement inscrits au nombre des lépreux.

Les petites filles nées de parents lépreux sont envoyées, peu après leur naissance, à un lazaret situé à l'île Oahu, à Kalihi, près d'Honolulu ; là elles sont sous la surveillance de religieuses Franciscaines de Syracuse (Etats-Unis), qui les gardent aussi longtemps que le germe de la lèpre ne s'est pas manifesté.

Il n'existe pas d'établissement semblable pour les petits garçons, et c'est ce qui oblige le gouvernement à les retenir beaucoup plus longtemps à Molokaï.

L'administration de la léproserie est entre les mains d'un surintendant nommé par le gouverneur des îles Sandwich.

A Kalaupapa réside un docteur, et cinq religieuses Franciscaines dirigent un établissement de filles et femmes lépreuses, appelé *Bishop Home* ou *Panahi Home*, du nom de ses fondateurs. A Kalawao, cinq Frères infirmiers des Sacrés-Cœurs font le service d'un établissement correspondant en faveur des enfants et jeunes gens lépreux : on l'appelle *Baldwin Home*, du nom de son bienfaiteur.

Ce même établissement possède un bien précieux *manager* (intendant) dans la personne du vénérable M. Joseph D..., gagné à cette belle œuvre par l'héroïsme du P. Damien.



ILE MOLOKAI (Sandwich). — FILLES LÉPREUSES.

Depuis quelque temps, le gouvernement permet à certaines personnes, parentes ou amies des malades, de s'installer à Molokaï, et, moyennant des règlements très sévères, d'y venir en aide à leurs proches lépreux. Ces personnes sont appelées *kokuas* : il y en a en ce moment une cinquantaine environ.

Un missionnaire est à la tête de chacun des deux villages. Le village de Kalawao est confié au zèle du R. P. Julliotte.

Non content de travailler au soulagement spirituel et à la sanctification des enfants du *Baldwin Home* et des autres habitants de Kalawao, ce jeune missionnaire consacre tout ce qu'il peut avoir de temps libre à l'étude, passionnante pour lui, du grand problème de la lèpre. Ce mal est-il tellement incurable, qu'il faille renoncer à l'espoir d'en jamais découvrir le remède? Voilà le problème dont il voudrait hâter la solution. Muni de microscopes, microtomes, appareils photographiques, il a réussi à dégager et à fixer, dans toutes les positions et à tous les âges, le terrible ennemi de ses chers malades, le bacille de la lèpre, dont il a fourni à la science des milliers de spécimens, accompagnés d'innombrables autres documents photographiques, dessinés, peints, modelés, sculptés, etc... Il s'est construit, dans ce but, un petit laboratoire de bactériologie.

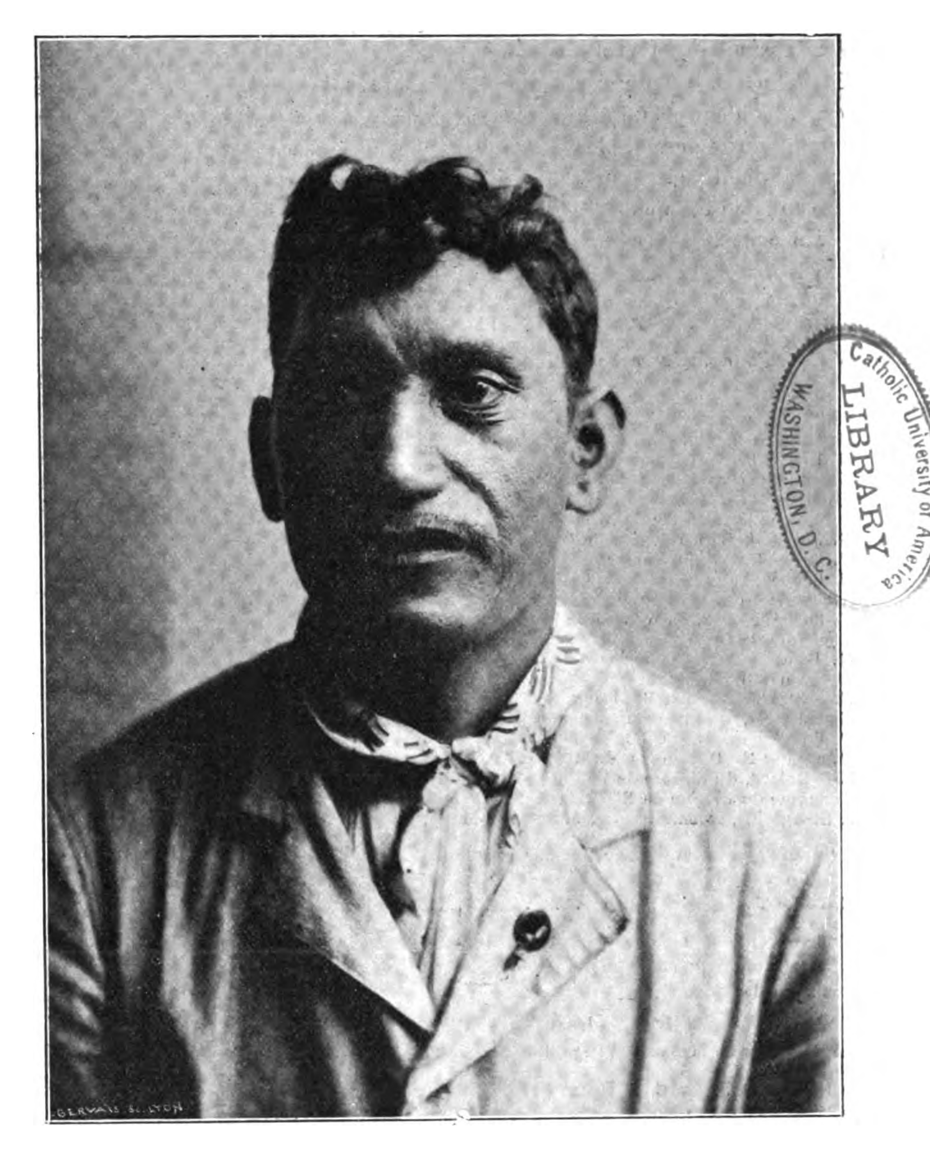
Le R. P. Julliotte est, en outre, membre correspondant du Bureau météorologique d'Honolulu. Ses observations journalières sont tenues pour officielles dans tout l'archipel.

Mais il est apôtre avant tout, et l'unique but de ses entreprises, c'est la sanctification de ses pauvres ouailles. Qu'on en juge par ces lignes d'une de ses lettres (20 avril 1906).

« Mgr Libert m'a autorisé à exposer le Saint Sacrement chaque premier vendredi du mois. Notre-Seigneur en est certainement consolé. Plus de soixante communions ce jour-là, c'est un joli nombre pour notre minuscule Kalawao. (Le Baldwin Home ne renferme que 110 à 120 lépreux.) Jusqu'à la bénédiction du soir, à 5 h. 1/2, dix, quinze, vingt ou même trente adorateurs se succèdent devant le Saint Sacrement.

Le R. P. Maxime André n'est pas un spécialiste. Son troupeau, du reste plus nombreux, ne lui laisserait guère le temps de se livrer à des recherches scientifiques. Il a tout le village de Kalaupapa à desservir, avec trois ou quatre cents maisonnettes de lépreux. Son ministère n'est pas sans fruit.

« Nous aurons, cette année, écrit-il le 19 mai 1906, la procession du Saint Sacrement. Nos Canaques aiment beaucoup les démonstrations extérieures. Déjà nous avons des oriflammes, un magnifique dais, une bannière de saint François, titulaire de notre église. Mes pauvres lépreux, avec l'aide du surintendant et du docteur, m'ont présenté 100 dollars pour m'aider à acheter tout cela... »



ILES SANDWICH. — PALIKAPU, MEMBRE DU COMITÉ ORGANISATEUR DE LA PROCESSION DE KALAUPAPA, ET CATÉCHISTE DU R. P. JULLIOTTE.

La procession a eu lieu, et voici en quels termes un lépreux nommé Charles Manua, en donne le compte rendu.

Nous avons fait la procession de la Fête-Dieu cette année à Kalaupapa, le dimanche 24 juin.

Après l'office, le comité de la procession se réunit dans la salle de musique, dite *Tarry Wile*, pour y préparer un reposoir décoré de guirlandes de feuilles de *maïlé* et de couronnes de *mélia* offertes par Palikapu, membre du comité. Une croix, composée de fleurs variées, avait été dessinée sur le mur, au milieu de l'autel, à l'endroit où l'on devait placer le Saint Sacrement. Au *Pauahi* avait été dressé un très joli reposoir.

Voici l'ordre de la procession : 1° La croix escortée de deux grandes bannières ; 2° La fanfare des lépreux de Kalaupapa ; 3° Deux Sœurs de Charité avec les filles du *Pauahi Home;* 4° La bannière de Saint-François escortée de quatre filles lépreuses ; 5° Deux Sœurs de charité avec les femmes lépreuses du *Pauahi Home ;* 6° La fanfare du *Baldwin Home ;* 7° Les enfants et les gens du *Baldwin Home*, conduits par les Frères de Kalawao ; 8° Les hommes de Kalawao et les chœurs de chantres de Kalawao et celui de Kalaupapa ; 9° Les enfants de chœur, fleuristes, porte-navette et thuriféraires ; 10° Le dais, sous lequel marchait le R. P. Joseph (Julliotte) portant le Saint-Sacrement, avec le

R. P. Maxime comme diacre ; 11° Enfin. la foule, heureuse et avide de prendre part à cette manifestation.

Hélas ! pauvres lépreux, ils ne sont pas près de recommencer. Ils n'ont plus d'église, plus de bannières, plus d'oriflammes, plus de croix, plus d'ostensoir, plus de calice, plus d'ornements ni de linges sacrés : mais il leur reste leur confiance en Dieu et la charité des amis du P. Damien. Leur espérance ne sera pas frustrée.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

C. R., Lyon	6	40
Mme Veuve Martin, du diocèse de Versailles	10	»
M. l'abbé Bernard-Bonnet, Albi	51	20
Un anonyme du diocèse de Moulins	9	»
A l'intention d'une âme convertie, diocèse de Nîmes	9	»
Anonyme d'A., diocèse de Nîmes	15	»
M. Juillet J.-L., du diocèse de Lyon	15	»
M. l'abbé Lucas, du diocèse d'Orléans	77	50
M. l'abbé Delogé, du diocèse de Laval	31	20
Anonyme du diocèse de Bayonne	9	»
M. l'abbé Ropert, du diocèse de Nantes	9	»
Anonyme de Lyon	15	»
M. Lambouroux, du diocèse d'Autun	10	»
Anonyme du diocèse de Montpellier	100	»
M. André Tandonnet, Bordeaux	2	»
Mme Jullien, Rouen, demande de prières	2	»
M. l'abbé Esnault, du diocèse de Séez	5	»
M. et Mme F. Ducoureau, du diocèse de Nantes	5	20
Mlle Bréard, du diocèse de Versailles	10	»
Anonyme du diocèse de St-Brieuc	10	»
A St-Antoine, reconnaissance, Marguerite-Marie, Bayeux	20	»

Pour une mission dirigée par des Français (Mgr Olier Océanie centrale).

M. A. Le Taillandier, Rouen	40	»

Pour une mission de la Société des Missions étrangères de Paris (Tonkin occidental).

Anonyme de Rennes	5	»

Pour les affamés (Mgr Gendreau, TonKing occident.)

En l'honneur de la Sainte Vierge, Paris	10	»

Au R. P. Poidebard, à Tokat (Asie Mineure).

M. Jean Rimaud, Lyon	10	»

A Sœur Joséphine, supérieure de l'hôpital St-Louis, à Jérusalem, pour baptême sous le nom de Joséphine.

Sœur Camomille, du diocèse de Quimper	9	»

A Sœur Anaïs Galland, supérieure, St-Joseph de l'Apparition, Jérusalem.

Anonyme de Lyon	10	

Au R. P. Clément, à Gallipoli (Turquie).

Anonyme de Montpellier	40	»

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chehir (Asie Mineure).

M. l'abbé Chalubert, Angers	10	»

Au R. P. Michel, Beyrouth (Syrie).

Anonyme du diocèse de Fréjus	5	»

Pour les Sœurs Saint-Joseph, au Danemark.

Anonyme du diocèse de Rodez	9	»

A M. Maurice, curé à Mahé (Pondichéry).

Une anonyme, Montpellier	20	»
Pour l'étrenne du petit Jésus, Montpellier	10	»
Demande de prières pour l'Eglise, Montpellier	20	»

A Sœur Marie Judicael, religieuse de St-Joseph de Cluny, à Mahé (Pondichéry).

Anonyme du diocèse de Lyon	5	»
Que Dieu aie pitié de la France	20	»

A M. Bulliard, Kumbakonam.

M. l'abbé Roussey, diocèse de Besançon	5	»

A Sœur Marie des Missions (Kumbakonam).

Anonyme du diocèse de Fréjus	20	
M. de la Chesnais, Marseille, demande de prières	40	»
Mlle Bléchet, du diocèse d'Arras	10	»

Au R. P. Joseph Bazin. pour les orphelins de Chantagon (Birmanie septentrionale).

En souvenir de Mgr Usse, M. E. Bouchacourt, du diocèse de Nevers	150	»

Pour les Sœurs catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée de Nagpore.

Anonyme du diocèse de Fréjus	10	»

A Mgr Barthe, Trichinopoly, pour les affamés.

Une abonnée du diocèse de Lyon, demande de prières pour une abonnée défunte	20	»
Anonymes du diocèse de Lyon	0	50
Anonyme de Lyon	10	»
Mme Léon Dufour, du diocèse d'Aire	2	»

Pour une mission en Indo-Chine (Tonkin occidental).

Un catholique breton	50	»

Pour M. Neyer, Cochinchine septentrionale.

Anonyme du diocèse de Fréjus	10	»

A M. Duyet, Cochinchine septentrionale.

Un anonyme de Provins, diocèse de Meaux	5	»

A M. Duhamel, Haut-Tonkin, pour ses affamés.

Anonyme du diocèse de Fréjus	10	»
Bernard Emile, diocèse de Nancy	5	»
J. R. H. M. de Marseille	5	»
M. Lenoir, du diocèse de Rouen	5	»
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, pain de St-Antoine	50	»

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental, pour les affamés.

Anonyme du diocèse de Fréjus	10	»
Anonyme du diocèse de Rodez	10	»
Un prêtre de Lyon	10	»
Anonyme du diocèse de Rodez	5	»
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle	100	»

A Mgr Mérel, Canton, pension annuelle d'un séminariste.

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle	100	»

Pour les missions nécessiteuses (Molokai, Sandwich).

M. l'abbé Gaugain, du diocèse de Laval	25	»
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts	200	»
Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes	3	»

Pour les missions nécessiteuses (Tché-Kiang).

Anonyme du diocèse de Soissons	250	»

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Hermann, Benin).

Anonyme du diocèse de Soissons	250	»

Pour une mission nécessiteuse (Shikoku).

A M. H., diocèse de Saint-Dié	5	»
M. Ancel, Nancy	20	»
M. l'abbé Colin, du diocèse de Saint-Dié	9	»
Mlle Plumerel, du diocèse de Besançon	2	»
Anonyme du diocèse de Bayonne	10	»
M. l'abbé Froget, du diocèse de Lyon	10	»
M. l'abbé Pélot, du diocèse de Saint-Claude	10	»
Anonyme d'Albi	90	»
M. l'abbé Gaugain, du diocèse de Laval	25	»
Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes	5	»
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	10	»
M. l'abbé Chalubert, Angers	19	25

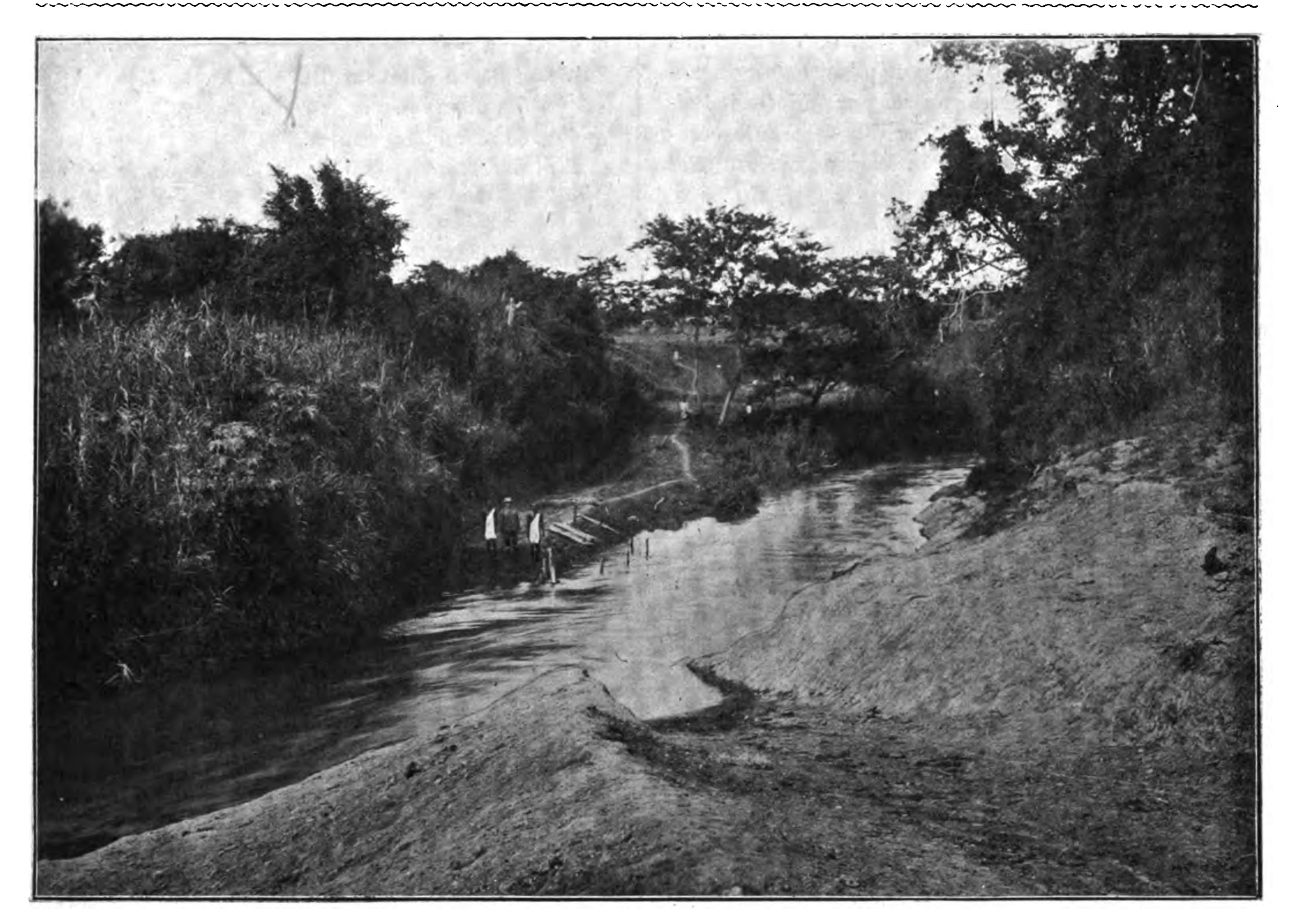
Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

M. Lelandais, 6 fr. 25 ; Mme E. Maubon, 5 fr. ; M. Roussy, 4 fr. ; Mme veuve Herment, 2 fr. 70; M. Sigismond Holcer, 3 fr. 30 ; Mme Grellier, 5 fr. ; M. E. Baudoin, 5 fr. ; M. Leger, 1 fr. ; M. Caffarel, 1 fr. ; M. Mathieu, 2 fr ; Mme la comtesse de Blome, 18 fr. ; M. de Beauretour, 5 fr. ; Mlle Reimsbach, 20 fr. ; Mlle L. Cazottes, 3 fr. ; M. Parizot, 3 fr. 75 ; M. Chatain, 1 fr. 15 ; M. de la Perrière, 5 fr. ; M. Marianval, 5 fr. ; M. Renauld, 2 fr. ; Mlle Plumerel, 2 fr. ; M. Léon Olphe Galliard, 5 francs.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



AFRIQUE ORIENTALE. — UNE RIVIÈRE EN PAYS KIKOUYOU (LA KIBIGORI) ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC (voir p. 16).

NOCES D'ARGENT
D'UNE MISSION
au Tonkin Occidental.

L'un des directeurs du Séminaire de la rue du Bac, M. Mollard, ancien missionnaire au Tonkin, nous envoie la lettre suivante dans laquelle il évoque l'un des plus touchants souvenirs de sa vie apostolique et recommande à la charité de nos lecteurs la chrétienté de Bin-Khé qu'il eut la joie de fonder en 1881.

LETTRE DE M. GEORGES MOLLARD, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Vingt-cinq ans, un quart de siècle, voilà un nombre d'années qui sonne bien souvent joyeux aux oreilles : on fête vingt-cinq ans de mariage, 25 ans de profession religieuse, 25 ans de sacerdoce, c'est ce qu'on appelle un *jubilé*. Dans la vie d'un homme, 25 ans, c'est beaucoup, c'est généralement plus du tiers de sa vie totale. Dans la vie d'un peuple, d'un village, c'est une quantité négligeable, à moins que, dans ce court espace de temps, quelque événement d'une importance exceptionnelle ne

C'est ce qui vient d'arriver pour un modeste village tonkinois. Quel est ce village ?

Prenez à Hanoi le train « Hanoi-Nam-Dinh, descendez, après deux heures de trajet, à Phuly, chef-lieu de la province de Hanam; puis, suivant la route royale dans la direction du sud, marchez pendant un quart d'heure ou vingt minutes. Là vous voyez sur votre gauche, à quelque centaines de pas un large bouquet de bambous toujours verts. C'est la haie qui entoure le petit village de Binh-Khê et lui forme une sorte de rempart naturel. On n'y peut entrer que par l'une des deux portes, qui s'ouvrent, l'une au nord, l'autre au sud. On y arrive par un étroit sentier qui serpente à travers la rizière et qui est fort glissant. Attention de ne pas tomber, vous rouleriez dans la vase à la grande hilarité des spectateurs.

***

Eh bien, Binh-Khê vint de célébrer le 25e anni-

versaire de son... baptême... Il y a, en effet, 25 ans que ces bonnes gens décidèrent, d'un commun accord, de renoncer à leurs *poussas* pour adorer le Seigneur du ciel. J'eus le bonheur d'assister à la cérémonie, présidée par le cher P. Perreaux, alors chef du district, et mort peu après dans la forêt du Laos.

***

Oh! ne croyez pas que ce fut une fête somptueuse par les décors, la musique et les banquets.

L'histoire rapporte que Clovis, au jour de son baptême, entrant dans la cathédrale de Reims, étincelante de mille feux, resplendissante sous les tentures d'or et de soie, embaumée par la fumée de l'encens et par l'odeur des parfums, en voyant autour de l'autel les ministres sacrés, graves et recueillis sous leurs brillants ornements, se crut tout à coup transporté dans le paradis...

Les néophytes de Binh-Khê ne purent pas avoir pareille illusion en penétrant, pour être régénérés, dans la pauvre paillotte qui leur servait de chapelle. Elle a peut être bien coûté la somme de 300 francs... Tout y respirait la pauvreté et, cependant, leur bonheur n'en était pas moins grand. Tous avaient revêtu leurs habits de fête et rayonnaient de joie. Pour ma part, je dois avouer que ce fut un des plus beaux jours de ma vie de missionnaire.

***

Leur instruction fut marquée par quelques anecdotes assez plaisantes.

Deux personnages étaient à la tête du groupe : un médecin appelé « Lang-Dan » et un ancien soldat répondant au nom de « Binh-Tu ». Ils eurent un jour une vive discussion ensemble sur leur nouvelle doctrine; il s'agissait de savoir s'il est permis de se venger de quelqu'un qui vous a fait du tort.

Le vieux soldat, nature ardente et un peu fruste, s'écriait avec conviction :

« — C'est clair comme le soleil; on me hait, je hais; on me maudit, je maudis; on me frappe, je frappe. Qui donc peut contester cela ? N'est-ce pas la justice même ?

« — Non, disait le bon Lang-Dân, cela n'est pas permis; regarde la « prière des commandements » que nous récitons : « Ne haïssez pas. » C'est catégorique.

Binh-Tu ne savait pas trop que répondre, ayant bien remarqué, lui aussi, le passage en question.

« — Ne haïssez pas, ne haïssez pas, répétait-il; c'est vrai, mais qu'est-ce que cela veut dire? Moi, j'entends qu'il ne faut pas haïr *sans raison*.

« — Il n'y a pas de conditions, reprenait l'autre. « Ne haïssez pas. »

Dans l'impossibilité de s'entendre, ils convinrent de s'en rapporter aux lumières du catéchiste. Celui-ci expliqua que la vengeance, et par conséquent la haine, était en effet interdite aux chrétiens ; mais « ce n'est pas violer ce commandement, ajouta-t-il, que de se défendre et repousser la force par la force. Il faut seulement garder dans la défense une juste mesure. »

***

Un autre jour, Lang-Dan dit au catéchiste :

« — Maître, je suis pleinement satisfait de tous les points de la religion que vous nous enseignez ; cependant, il y a un article qui me semble bien dur à comprendre : c'est celui d'un seul Dieu en trois personnes. Comment cela peut-il se faire ?

« — Ce n'est pas si difficile que tu crois, lui dit le catéchiste ; je vais te faire comprendre la chose. Toi, par exemple, tu es père de famille, et on t'appelle le père Lang-Dan; ensuite, tu es chef du village, et on t'appelle: « Monsieur le maire » ; enfin, tu es médecin, et on t'appelle : « Maître en l'art de guérir ». Cela fait *trois*, et pourtant tu n'es qu'un seul homme, pas vrai ? »

Lang-Dan fut émerveillé de l'explication. Quant au catéchiste, il crut avoir fait une trouvaille géniale. Il dut déchanter quand je lui dis que sa comparaison était à la vérité fort ingénieuse, mais qu'elle avait un défaut assez grave, celui de saper par la base le mystère de la Sainte-Trinité.

« — Comment cela ? »

« — Eh ! parce que, si on la prenait à la lettre, il en résulterait que, sous trois noms différents, la Trinité ne serait qu'une seule et même personne, tout comme l'unique personne de Lang-Dan, père, maire et médecin... »

***

J'ai dit que la cérémonie de Binh-Khê, il y a 25 ans, avait été des plus modestes. La fête du 25e anniversaire, célébrée en octobre dernier, fut plus modeste encore, sauf que les néophytes ont eu le grand honneur de recevoir, à cette occasion, la visite de leur évêque.

C'est au retour de cette visite que Mgr Gendreau m'écrit à la date du 4 novembre :

« Ma tournée pastorale s'est terminée par une chrétienté que vous connaissez bien, puisqu'elle a été fondée par vous-même il y a 25 ans. Parmi ces braves gens de Binh-Khê, il y a eu quelques défections ; mais ceux qui restent, une centaine environ, sont en progrès. Malheureusement, leur chapelle n'est plus qu'une ruine. Comme ils me parlaient de « leur P. Cotri » (mon nom tonkinois), je leur ai dit que j'allais vous faire connaître leur désir de reconstruire leur chapelle, et je leur ai donné, en votre nom, la somme de 20 piastres (58 fr.) comme première mise de fonds »

Dans ces lignes du vénérable évêque de Ha-Noi, vous avez la raison qui m'a fait vous adresser ce petit récit. Pour reconstruire la chapelle de Bink-Khê, il faudrait aujourd'hui un millier de francs au moins; depuis 25 ans, tout a triplé et même quadruplé de prix à cause de l'occupation française.

Et maintenant, m'adressant au divin Enfant de Bethléem, dont nous célébrons l'Epiphanie, je le supplie de disposer vos cœurs de telle sorte que mes chers néophytes de Binh-Khê ne soient pas frustrés. Eux et moi, nous Lui demandons qu'il vous comble de ses plus précieuses bénédictions pour le temps et pour l'éternité.



M. le Chanoine CHIÈZE

MEMBRE DU CONSEIL CENTRAL DE LYON

Nous recommandons aux pieux suffrages et aux prières des missionnaires et de nos lecteurs l'âme de M. le chanoine Chièze, archiprêtre de Saint-Pothin et membre, depuis 1901, de notre Conseil central de Lyon.

Cette période, trop courte, hélas! de cinq années, nous a permis d'apprécier les qualités précieuses pour notre Œuvre du vénérable défunt : haute et calme raison, bienveillance charmante, désir passionné de faire progresser les ressources de l'apostolat. Il était gagné d'avance à tout ce qui pouvait mettre en lumière l'Œuvre de la Propagation de la Foi et lui attirer de nouvelles sympathies. Dans sa grande paroisse de St-Pothin, il avait eu la pensée de provoquer des conférences avec projections dans lesquelles les missionnaires de passage à Lyon seraient invités à faire le récit de leurs travaux, de leurs voyages, de leurs épreuves. A raison des événements par lesquels passe l'Eglise, il n'a pu que rarement réaliser son projet ; mais l'idée était heureuse et sera reprise et généralisée, nous n'en doutons pas, dans des temps meilleurs.

Le souvenir de M. Chièze demeurera en honneur et parmi les directeurs de l'œuvre et dans le cœur des missionnaires qui ont connu sa bienveillance et sa générosité.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

— Se sont embarqués : le 7 novembre, à Cherbourg, pour la Trinidad, le R. P. Peter Leimann (Cologne) ; — le 10, à Marseille, pour le Zanguebar anglais, Mgr Emile Allgeyer, vicaire apostolique (Strasbourg), et un novice M. Luciano de Sà (Goa) ; — le 24, au Havre, pour le Canada, le R. P. Eugène Brunet (Cambrai) ; le 25, à Bordeaux, pour le Gabon, le Fr. Marie-Eugène Kaiser (Fribourg). Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. F. Gaymard, des Mission, Etrangères de Paris, nous écrit de Saveriarpalayam, le 1er novembre :

« Mon évêque, Mgr Roy, m'a envoyé, il y a deux ans, dans la jungle du Cavéry, pour fonder un nouveau district. J'ai commencé à la fois église et presbytère, et je ne puis arriver à la toiture ! Que dois-je faire ? »

Kiang-si septentrional (*Chine*). — Sœur Marie-Marthe-Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital de Notre-Dame des Anges, à Kiou-kiang, nous écrit le 1er novembre :

« Veuillez permettre à une pauvre Fille de la Charité de vous présenter l'hommage de son profond respect et de sa bien vive reconnaissance pour les aumônes que vous lui avez fait parvenir.

« Ici, nous avons toutes les œuvres : vieilles femmes, orphelines, ouvroir externe, classe et catéchuménat, sans oublier les tournées de baptêmes. C'est assez vous dire quels nombreux besoins en résultent.

« Les petits enfants, qui ont reçu de votre charité le vêtement d'hiver, seront de nouveaux intercesseurs qui, joints à tant d'autres, vous obtiendront les récompenses réservées par Notre-Seigneur, pour ce que l'on aura fait aux plus petits des siens. »

Tché-kiang (*Chine*). — Sœur Gilbert, Fille de la Charité, redevenue, après cinq années d'interruption, supérieure de l'hôpital Saint-Joseph de Ning-po, nous écrit:

« Veuillez me permettre de vous offrir mes vœux de bonheur et ceux de *votre* famille de l'hôpital Saint-Joseph, qui est vôtre, puisque vous entretenez en partie cet arche de Noé où toutes les misères humaines se donnent rendez-vous. Que je suis donc heureuse d'habiter dans cette Chine, où les âmes à sauver abondent ! Je pourrai, comme par le passé, venir vous parler de ceux que j'aime. Vous serez toujours leurs nourriciers !

« J'ai sous les yeux les *Missions catholiques* du 12 octobre, et j'y aperçois votre charité habituelle. Que je suis contente de pouvoir vous signaler, à nouveau, le bien à faire parmi ces pauvres Chinois abandonnés, rejetés de tous ! Depuis deux mois que je suis de retour ici, j'ai reçu 7 petits estropiés, 9 orphelins, 4 vieillards, 4 infirmes et quantité de malades, tous ne connaissant pas le Bon Dieu, mais qui, bien vite, deviendront des âmes ferventes.

« Aujourd'hui même, un pauvre infirme de 24 ans était à notre porte, grelottant de froid, de misère et de douleur ; en le voyant pleurer à chaudes larmes, je lui posai quelques questions. Il me répondit en me montrant sa main. Elle était coupée en deux. Un pirate, qui voulait lui voler sa barque et son petit patrimoine, l'avait ainsi mutilé, et le pauvre jeune homme venait se faire soigner. Il me supplia de le garder chez les infirmes. Je ne pus lui refuser cette faveur.

« Dans la même semaine, un septuagénaire est venu demander son admission chez nos bons vieux, qui sont au nombre de 52 ; il a été reçu. On l'instruit avec zèle, car la mort le poursuit; il a dû bien souffrir dehors. Ce matin même, on vient me demander de recevoir un petit estropié de 5 ans ; il a le dos cassé. Ce pauvre malheureux est une charge pour ses parents païens, qui le brutalisent et veulent à tout prix s'en débarrasser.

« J'ai accepté de grand cœur toutes ces charges ; car il y aura, j'en ai la douce confiance, de saintes âmes qui me viendront en aide.

« J'aurais besoin de dix mille francs pour organiser mes ateliers et faire travailler nos pauvres enfants, afin de diminuer nos charges. Mes désirs sont toujours les mêmes. Je voudrais abriter 100 vieillards, 100 petits estropiés, 50 malades, 50 orphelins, 100 infirmes. Que ne puis-je aider ces pauvres âmes païennes à connaître le Bon Dieu et à sauver leurs âmes ! Vous qui m'aurez aidée, vous aurez une belle couronne au ciel ; elle sera tressée par nos Chinois que nous aimons tant ! »

Côte d'Or (*Afrique Occidentale*). — Mgr Hummel, des Missions Africaines de Lyon, vicaire apostolique de la Côte d'Or, nous écrit :

« Je me suis embarqué, à la fin de septembre, à Anvers, avec trois de mes Frères pour prendre la route de la Côte d'Or, où, je l'espère, m'ont accompagné et vos vœux et les prières de vos nombreux lecteurs. Mon vicariat apostolique, qui porte un nom si beau, est un enfant de douleur, comme vous le savez. Grand est le nombre des apôtres dont les tombes marquent chacune des étapes de l'Evangile dans ce pays. C'est pour pouvoir venger la vie des nombreux prêtres moissonnés au printemps de leur apostolat, la vie des deux vicaires apostoliques frappés eux aussi à l'aube de leur carrière pontificale, que je viens plaider auprès de vous et de vos lecteurs.

« Les apôtres d'aujourd'hui ne le cèdent pas en zèle à leurs aînés. Notre-Seigneur a donné tout son sang pour l'âme de chacun de nous, et son apôtre sait bien que les âmes ne se gagnent qu'à force de souffrances et de sacrifices.

« La mission compte six stations principales le long de la mer ; la sixième, Sekundi, tête de ligne du chemin de fer des Aschantis, se complète et ne tardera pas à devenir le grand centre de la mission sur la côte. Chacune de ces stations principales est appelée à répandre la Bonne Nouvelle autour d'elle dans les petites localités voisines. Ce sont des annexes secondaires dans lesquelles le missionnaire du poste central vient donner l'instruction, administrer les sacrements, diriger le travail du catéchiste.

« Le long de la voie ferrée se sont formés des camps de mineurs, en grand nombre catholiques ; ils demandent le missionnaire pour pouvoir recevoir les sacrements, comme le font les chrétiens dans les centres catholiques de la côte.

« Le point terminus du chemin de fer est la belle capitale des Aschantis, Coumassi. Là, le climat est plus salubre que sur le littoral, le pays étant plus élevé et mieux cultivé : les habitants s'empressent d'aplanir les difficultés locales qui pouvaient retarder notre arrivée chez eux. Hélas! cette fondation tant désirée par mes deux vénérés prédécesseurs attendra encore sa réalisation, jusqu'à ce qu'enfin quelque ami de la Côte d'Or veuille bien nous venir en aide.

« Un autre rêve des deux premiers vicaires apostoliques a été la construction d'une cathédrale, rêve qui demeurera un rêve longtemps encore. Mon vicariat ne possède qu'une église jusqu'à présent. Dans les différentes localités de la mission, la salle d'école doit servir de chapelle.

« Le vicariat, quoique relativement jeune, compte de 7.000 à 8.000 chrétiens. Le catéchisme du catéchuménat est très fréquenté, particulièrement à Cape-Coast. Les vingt missionnaires, secondés par une dizaine de catéchistes, se multiplient. Dix-huit cents enfants fréquentent les douze écoles du vicariat. Huit religieuses se dévouent à l'éducation des jeunes filles et soignent les malades soit à domicile, soit dans les dispensaires de la mission ; elles ouvrent la porte du Ciel à un grand nombre d'enfants de païens que la mort moissonne dans les premiers mois de leur existence.

« En un mot, l'œuvre de Dieu se fait ici, et, malgré tous les obstacles, la Côte d'Or ne tardera pas à produire de belles moissons d'âmes. »

Oubanghi. — Le 13 septembre dernier, la foudre est tombée sur la mission Sainte-Radegonde. La toiture étant en paille, prit feu. Juste le temps de sauver l'indispensable à la vie et le toit s'effondrait dans un brasier que ne pouvait calmer une pluie torrentielle. Le lendemain, la terrible fièvre bilieuse hématurique abattait l'un des missionnaires, tandis qu'une fièvre ardente brûlait les veines de l'autre, et pas de remèdes, tout ayant brûlé. La Providence est miséricordieuse, jusque dans ses coups ; le jour même passait en pirogue un agent de factorerie, et il céda généreusement aux Pères les médecines nécessaires.

Mais les pertes sont, au bas mot, de 25.000 francs, provisions de vivres, magasin d'étoffes et d'objets de traite, bibliothèque, pharmacie, lingerie, etc..., etc... « Les grandes maisons de commerce de Brazzaville, sont venus d'un magnifique élan à notre aide, écrit le R. P. Pédron, supérieur, et je tiens ici à les en remercier encore une fois. Que le bon Dieu le leur rende au centuple! Mais nous sommes loin d'être à flot... »

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Sous ce titre, le R. P. J. Cayzac nous donne l'exposé très fin, très renseigné et très intéressant d'un « sauvage » du Kikouyou, dans la période de transformation que traverse en ce moment l'Afrique Orientale : enfance, jeunesse, âge mûr, etc.

Ce nom de KIKOUYOU était encore, il y a quelques années, ignoré de tout le monde : il est aujourd'hui très connu et mérite de l'être. C'est un pays situé à moitié route sur le chemin de fer de Mombasa-Ouganda, élevé, tempéré, arrosé, fertile, peuplé, et d'un avenir certain. Naïrobi, sa capitale, est déjà une ville importante.

Le P. Cayrac a bien fait de recueillir les « Mémoires » de son Sauvage. Dans quelques années, il n'y aura plus là que des civilisés — dont quelques uns feront, peut-être, regretter les autres !..

I. — Ma première naissance

Je naquis au pays du Kikouyou, dans une case ronde. J'étais déjà adolescent et guerrier, quand les Blancs arri-



AFRIQUE ORIENTALE. — GUERRIER MASSAÏ AVEC LA COIFFURE EN PLUMES D'AUTRUCHE.

vèrent; je dois avoir trente ans environ, d'après leur manière de compter.

Je n'ai qu'un souvenir confus de mes premières années. Mais ce que j'ai pu remarquer depuis me permettra de vous en donner une idée très exacte. *Ab uno disce omnes*, comme disent les savants...

***

Il y avait donc quatre jours que je respirais l'air enfumé de la case où je naquis, lorsque ma mère me porta dehors pour la première fois.

Ce n'est qu'alors, à vrai dire, que je vis la lumière ; car, dans nos cases, on ne la voit jamais.

Ce quatrième jour, je fis donc ma première apparition en public, pour recevoir les félicitations des voisins et jouir (?) de l'admiration des voisines. Ces dernières étaient très démonstratives... Cela fait, ma mère eut la tête rasée ; je dus endurer le même supplice. Leur rasoir était fort mal aiguisé. Et, malgré mes protestations énergiques, ils me firent un mal atroce.

Ma mère recueillit mes cheveux et les cacha soigneusement. Plus tard, cette dépouille serait un remède précieux pour mes yeux malades. Nous rentrâmes, ensuite, dans notre case, d'où il nous fut défendu de sortir pendant quatre jours.

***

Ce temps passé, je reçus la visite officielle de mon père. Depuis ma naissance, il lui avait été interdit de se laver : ce qui, entre nous, n'avait pas été pour lui une trop grande épreuve. Mais, aujourd'hui, il s'est plongé héroïquement dans la rivière, et, revêtu de ses plus beaux ornements, — plusieurs couches superposées de terre rouge, mélangée de graisse de mouton, — il est venu nous chercher, pour prendre part à l'*igongona*, ou sacrifice d'actions de grâces.

On étouffe un magnifique bélier. Le sorcier consulte les entrailles fumantes et se fait un devoir de politesse de me prédire le plus bel avenir : succès à la guerre, troupeaux innombrables, etc.

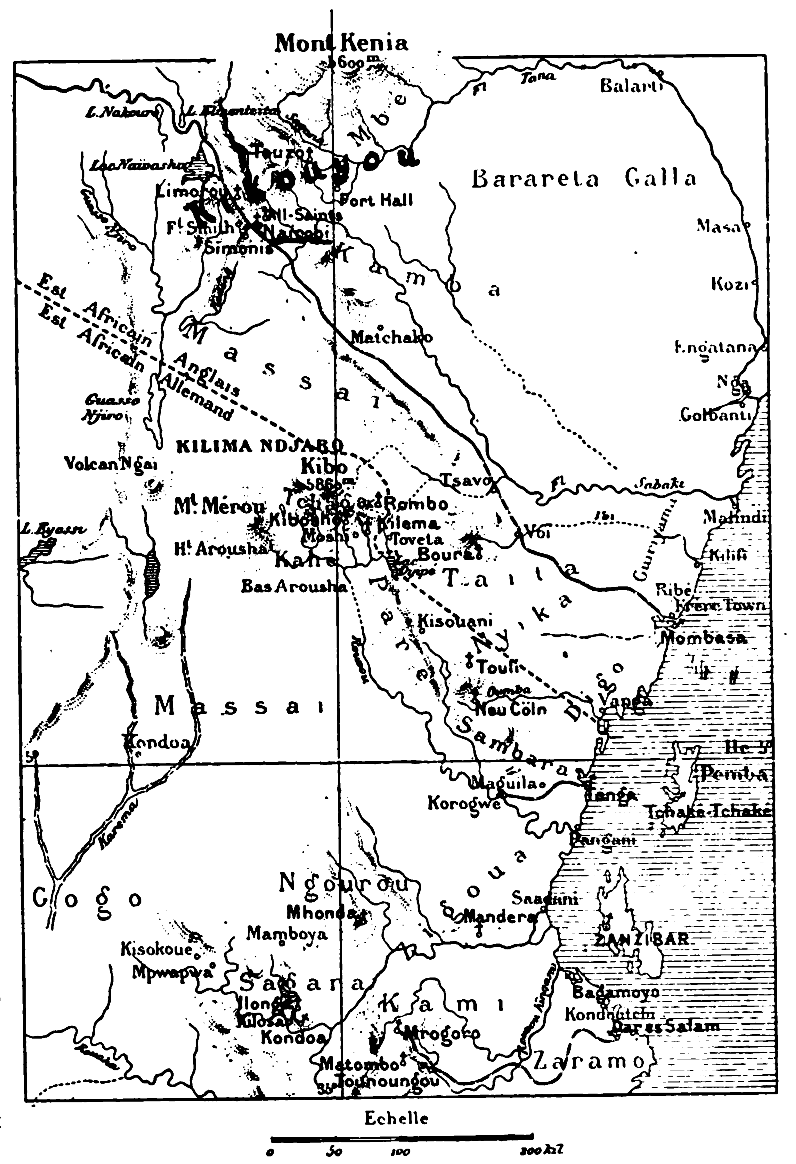
Ensuite, ils mangèrent leur mouton ; et même un vieux farceur à cheveux blancs m'en offrit un morceau, tout saignant, presque aussi gros que moi. Cela me mit en colère, mais fit beaucoup rire tout le monde...

***

Le lendemain, commença la vie sérieuse. Roulé confortablement dans une peau de chèvre solidement attachée au dos de ma mère, je me rendis aux champs pour être initié à l'agriculture insensiblement. Je dois avouer que, les premiers mois, je n'appréciais guère les heureuses influences de cette saine occupation.

Ce que voyant, ma mère, très patiente éducatrice, étendait la peau de chèvre sous un bananier, bien à l'ombre, et m'y couchait sur le dos. Là, pendant qu'elle nettoyait notre champ, je passais mon temps à contempler les splendeurs du firmament, puis, pour varier, je lançais de tous les côtés de formidables coups de pied. Mais cela me donnait une soif terrible...

Dès que je pus me tenir assis, je pris mon rôle un peu plus au sérieux ; je ne perdais plus mon temps dans une indigne oisiveté. Ma mère dut me tailler un petit bâton, muni duquel,



toujours bien à l'ombre, je grattais furieusement mon champ à moi, dont l'espace était limité par mes deux jambes.

A cette époque de ma vie, j'avais déjà de très gros chagrins. Vers le soir, ma mère me portait à la rivière et, pendant un bon quart d'heure, il me fallait endurer les tourments de ce que les savants appellent, en Europe, le système Kneipp.

Cela me faisait du bien, sans doute ; cela me donnait de l'appétit, c'est vrai ; mais cela me faisait beaucoup pleurer.

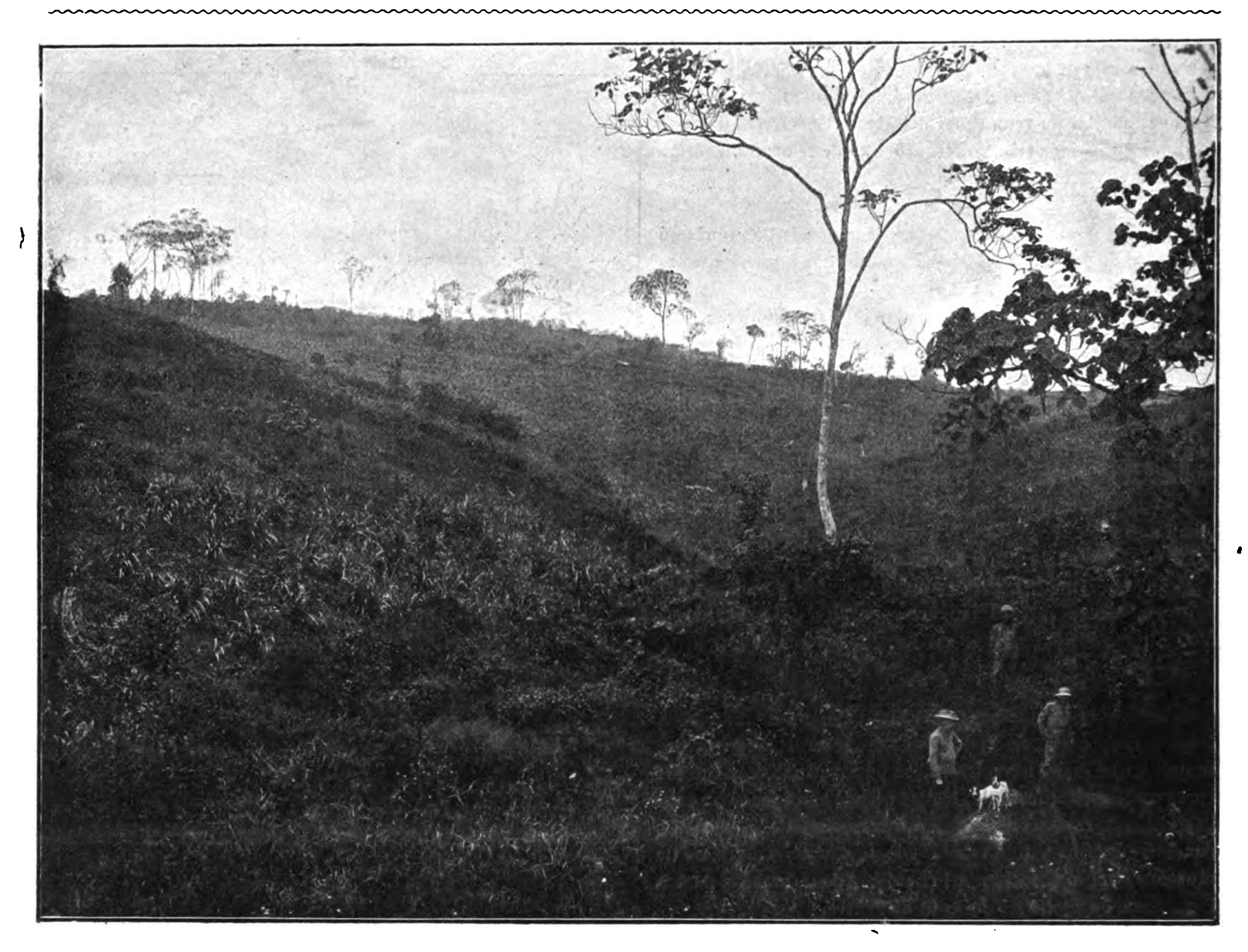
***

Mon enthousiasme pour l'agriculture allait croissant avec le temps : dès que je pus marcher un peu, il ne connaissait plus de bornes.

Du matin au soir, nous étions dans les champs, ma mère et moi. Je ne la quittais pas d'une minute, prenant part à tous ses travaux, lui rendant d'inestimables services.

Ma conversation étant un peu limitée, ne sachant, à vrai dire, qu'appeler « maman, maman », « *maïto, maïto* », ma bonne mère me chantait de fort jolies chansons.

Et, quand il faisait trop chaud, on se reposait à l'ombre, on grillait des patates et des maïs. Je ne fus pas long à remar-



AFRIQUE ORIENTALE. — AU PAYS KIKOUYOU ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.

quer que, à mesure que je grandissais, *maïto* oubliait de plus en plus de me conduire à cette odieuse rivière ; et je me gardais bien de le lui rappeler.

A la tombée du jour, nous revenions au village. Invariablement, ma mère portait sur le dos une énorme charge de bois de chauffage ou d'herbes pour les bêtes. Forcément, elle me transférait alors sur sa poitrine. J'aimais mieux cette position, qui me permettait de lui sourire dans les yeux.

Nous arrivions en même temps que les troupeaux. Mon père me prenait alors sur ses genoux, d'où je lui échappais souvent pour jouer avec les petits agneaux. Mais j'y revenais bien vite, effrayé par les cornes et les barbes des grands boucs.

Je puis consigner ici que, à cette époque, je portais déjà le costume national : une rangée de perles bleues autour du cou. . Ne soyez donc pas surpris si, dans la suite, je n'ai pas de chapitre intitulé : « ma première culotte ».

Ce costume national et traditionnel avait du bon. Il ne se déchirait jamais...

II. - Ma deuxième naissance.

Dès que je pus marcher et courir, je commençai à trouver la société de ma mère un peu ennuyeuse.

J'avais remarqué que je n'avais plus la première place dans son cœur. Elle ne me portait plus. Et même elle me grondait, quand je tirais le nez ou les oreilles à une petite sœur, qui avait usurpé mon perchoir sur le dos maternel.

Je commençai donc à fréquenter la société plus divertissante des hommes de ma taille et à mépriser celle des femmes de toute grandeur, en bon petit sauvage que j'étais déjà.

Au village de mon père, nous étions une quinzaine de mon âge. Et comme on s'amusait bien, du matin jusqu'au soir, en se roulant dans la poussière !

Jamais, plus jamais, nous n'aurons à nous laver !

***

Quelques années plus tard, se célébra ma deuxième naissance.

Je dois en parler, avec votre permission, car c'est l'une des deux importantes cérémonies de notre vie sauvage. La deuxième s'appelle la circoncision.

J'ai entendu parler d'un Blanc nommé Nikodémi, ou quelque chose d'approchant, qui se demandait, avec naïveté, comment faire pour naître une deuxième fois ?

Au Kikouyou, cela se voit tous les jours. Et rien n'est plus simple.

On fait *semblant* de renaître. Tout ce qui s'est passé la première fois, on le répète; et, si c'est absolument impossible, on le simule.

Ainsi dans mon cas. On me fit asseoir sur le lit, près de ma mère. On me recommanda de pleurer bien fort, comme font les petits enfants qui viennent d'entrer dans cette vallée de larmes. Ma mère me dorlota pour sécher mes fausses larmes et apaiser les cris formidables que je poussais avec énergie. On m'attacha sur la poitrine une peau de chèvre, dont on retrancha un bout avec un couteau.... On me débarbouilla de haut en bas, ce qui était plus sérieux, et pas simulé du tout, mais m'enleva toute envie de rire. On me rasa la tête, et, comme la première fois, ma mère serra précieusement mes cheveux. On étouffa un nouveau bélier en sacrifice, et le sorcier fut encore plus poli que la première fois.....

C'est ainsi que je revins au monde, au monde kikouyou.

***

Cette cérémonie accomplie j'étais soumis aux lois, coutumes et superstitions immémoriales. J'avais acquis une grande valeur. Et si, par accident ou volontairement, quelqu'un m'enlevait la vie, ma précieuse personne était estimée à cent moutons ou chèvres, qui seraient payées à mon père.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — JEUNE FILLE MAORIE DE HAUT RANG, REVÊTUE DU *korowai* ET ARMÉE DE LA *tewhatewha*; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET, Mariste, missionnaire de l'archidiocèse de Wellington (voir p. 21).

Une fille, dans le même cas, ne se paye que cinquante, la moitié seulement du prix d'un garçon...

Aussi nos papas nous aimaient-ils bien plus qu'ils n'aimaient nos sœurs.

Le petit garçon deviendra homme et guerrier. Il sera le défenseur et l'ornement du foyer. Il propagera la famille et perpétuera le nom et la race.

Dorénavant, je serais l'enfant plutôt de mon père que de ma mère.

Je l'aimais toujours bien, cette bonne *maïto*, si douce, si laborieuse, si patiente. Mais, que voulez-vous, elle n'était qu'une femme!...

III. — La vie pastorale.

Ma passion pour l'agriculture s'apaisa bientôt complètement, et je m'adonnai corps et âme aux labeurs plus virils de l'élevage.

Au village, toutes les bêtes étaient réunies en un seul troupeau, et chaque chef de famille en avait la garde à tour de rôle, pendant six jours.

Mon père me prenait pour l'aider; et armé, d'un long bâton pointu en guise de lance, je le suivais partout aux pâturages.

Il ne déposait jamais les armes; car les Massaïs rôdaient toujours dans les steppes et sur nos frontières.

J'avais la plus grande admiration pour lui. Et quand je le regardais — ses plumes noires d'épervier reluisant au soleil, la lance au poing, son grand bouclier en peau de buffle reposant à terre, soutenu de la main gauche; tandis que son œil altier surveillait nos bêtes — je n'avais qu'un idéal : devenir le plus tôt possible un beau guerrier comme lui...

En attendant, je m'ornais la tête de plumes de pintade et me fabriquais de petits boucliers en écorce de bananiers.

Nous n'étions pas en grand danger tant que nous restions en pays kikouyou, au sein de nos vertes collines, non loin des champs et des villages. Mais, lorsque nous descendions dans la plaine, peu de jours se passaient sans alerte.

***

Les Massaïs sont des nomades qui vivent uniquement de leurs troupeaux... et de ceux de leurs voisins. Ils prétendent que le *Ngaï*, c'est-à-dire Dieu, les mit jadis, au commencement du monde, en possession de toutes les vaches et de tous les moutons de la terre. Nous leur répliquions que, cette opinion théologique étant sujette à controverse, nos bêtes ne seraient à eux que lorsqu'ils auraient la force et le courage de venir nous les enlever.

Et les bandits essayaient : aussi étions-nous organisés pour la défense.

Dès le matin, quand le soleil avait de la rosée, et que nos troupeaux innombrables agitaient leurs sonnailles, d'impatience de sortir, une escouade de jeunes gens en grande tenue, les grelots de guerre aux chevilles, partaient en chantant, se placer en sentinelles dans la plaine, devançant les troupeaux d'une demi-lieue.

Quand les Massaïs apparaissaient au loin, trahis par le miroitement des lances et leurs énormes coiffures en plumes d'autruche, les nôtres poussaient le cri d'alarme, qu'on se passait de bouche en bouche et qui se répercutait par-dessus les collines.

Quand l'ennemi était trop nombreux, les nôtres se repliaient lentement, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Quand leur nombre était égal, on les attendait de pied ferme ; et, tout en rassemblant le troupeau, j'écoutais, avec une joie indicible, les coups de sabre et de casse-tête sur les boucliers retentissants...

En plein jour et en rase campagne, nous n'avions rien à craindre.

Souvent même, pour se désennuyer, nos gens s'avançaient très loin dans la plaine, et, plaçant un nombre de bêtes bien en évidence, ils défiaient les guerriers massaïs.

Mais, pendant les nuits sans lune, les brigands savaient se venger ; et à moi particulièrement, ils devaient faire bien du mal.

***

Mes six jours de garde finis, j'étais rendu à la liberté, à la liberté presque absolue.

Ce que nous faisions alors, mes camarades et moi ? Comme font les oiseaux : tout ce qui nous passait par la tête.

Tantôt nous allions à la rivière, pour nous amuser à nager, ou à pêcher d'énormes anguilles, que nous rendions ensuite à l'eau, nos usages ne permettant pas de les manger. Tantôt, au risque de nous faire assassiner par les Massaïs, nous descendions dans la plaine, armés d'arcs et de flèches, pour tirer les gazelles et faire galoper les innombrables escadrons de zèbres. C'était aussi pour nous un plaisir inouï que de taquiner les crocodiles, les hippopotames, et même les rhinocéros, quoique de plus loin.

Nous prenions des pintades au piège, pour les plumes, notre ornement traditionnel, à nous autres malheureux enfants ; celles de l'épervier, bien plus belles et plus grandes, étaient strictement réservées aux seuls guerriers. Nous prenions aussi des perdrix et des pigeons — ceux-là pour les manger, bœufs et moutons ayant l'honneur d'être également réservés à ces illustres héros...

A mesure que nous grandissions, nous souffrions de plus en plus cruellement, tous les jours, de notre triste position d'incirconcis.

Les guerriers nous traitaient avec une morgue, un sans-gêne, un mépris absolu.

Dès qu'ils nous avaient sous la main — ce qui n'arrivait que le plus rarement possible, vous pouvez m'en croire — nous étions comme les esclaves de ces messieurs.

Il fallait leur rendre les services les plus bas, exécuter leurs ordres les plus ridicules, et sans le moindre délai, sans hésitation. Avions-nous, parfois, le malheur de leur répliquer que nous n'étions pas des femmes pour nous tenir à leurs ordres, on nous rompait des bâtons sur le dos... S'il nous arrivait de leur faire ce qu'ils appelaient des « affronts » ; si, par exemple, nous leur adressions la parole pour les saluer avant qu'ils eussent parlé les premiers ; ou si nous acceptions de leur main une patate ou une banane, offerte par eux-mêmes pour nous tenter ; ou, surtout, si, dans un encombrement quelconque, nous avions la suprême infortune de leur marcher sur les pieds, il fallait leur payer des indemnités : Nous étions mis à l'amende : un régime de bananes, ou une journée de travail dans leurs champs...

Dans leur mépris pour nous, ces messieurs nous considéraient comme des *nyoma*, des « esprits », des « fantômes ». Pour eux, nous n'étions pas encore doués de la personnalité humaine. Tout au plus étions-nous des « apparitions », comme le serpent, l'hyène ou la belette, et, comme ces animaux, jouissant de quelque vague existence empruntée aux Esprits...

(*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Neuvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Suite (1)

Ordres des Carnivores : section des Pinnipèdes. — Famille des Otariidés. — Genre : Arctocephalus.

LE PHOQUE OU LION DE MER. — ARCTOCEPHALUS HOOKERI.
Nom maori : Whakaha.

Mâle : Couleur noir-grisâtre en dessus, brun foncé en dessous ; cou très épais, muni d'une fourrure plus abondante ;

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 4 janvier.

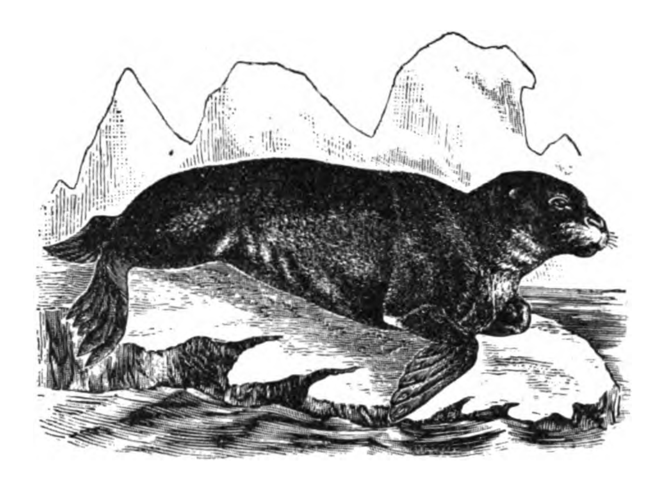


museau allongé ; oreilles longues. Membres postérieurs susceptibles de se tourner en avant : les deux nageoires antérieures armées de griffes rudimentaires. Dents incisives : six en dessus, quatre en dessous. Longueur de l'animal mâle à l'état adulte : 10 ou 12 pieds. – Femelle : De moitié plus petite, de couleur châtain pâle ; appelée *ours de mer* par les marins.—Jeunes : d'abord, comme leur mère, assez pâles en couleur, puis, avec l'âge, devenant brun noirâtre et enfin noir grisâtre.

Cette espèce abonde aux îles Auckland et Campbell et se rencontre souvent dans les mers antarctiques. A les entendre mugir et à les voir gambader et se trémousser sur le rivage, on dirait des taureaux sauvages ; ils sont très belliqueux et ne craignent pas d'affronter la lutte avec l'homme. Ce qui, fort souvent, leur permet d'échapper à leurs ennemis, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle ils peuvent escalader les rochers les plus escarpés, les précipices les plus inaccessibles. Et, quant à la course sur les dunes, il l'emporteraient facilement sur nos « champions » les plus déterminés.

Au mois d'octobre ou de novembre, et pendant les deux mois qui suivent, ces phoques envahissent les baies. Pendant que les mâles se prélassent sur les sables du rivage, les femelles cherchent un endroit propice pour cacher leur progéniture. C'est généralement dans quelque fourré herbeux qu'elles déposent leur unique petit.

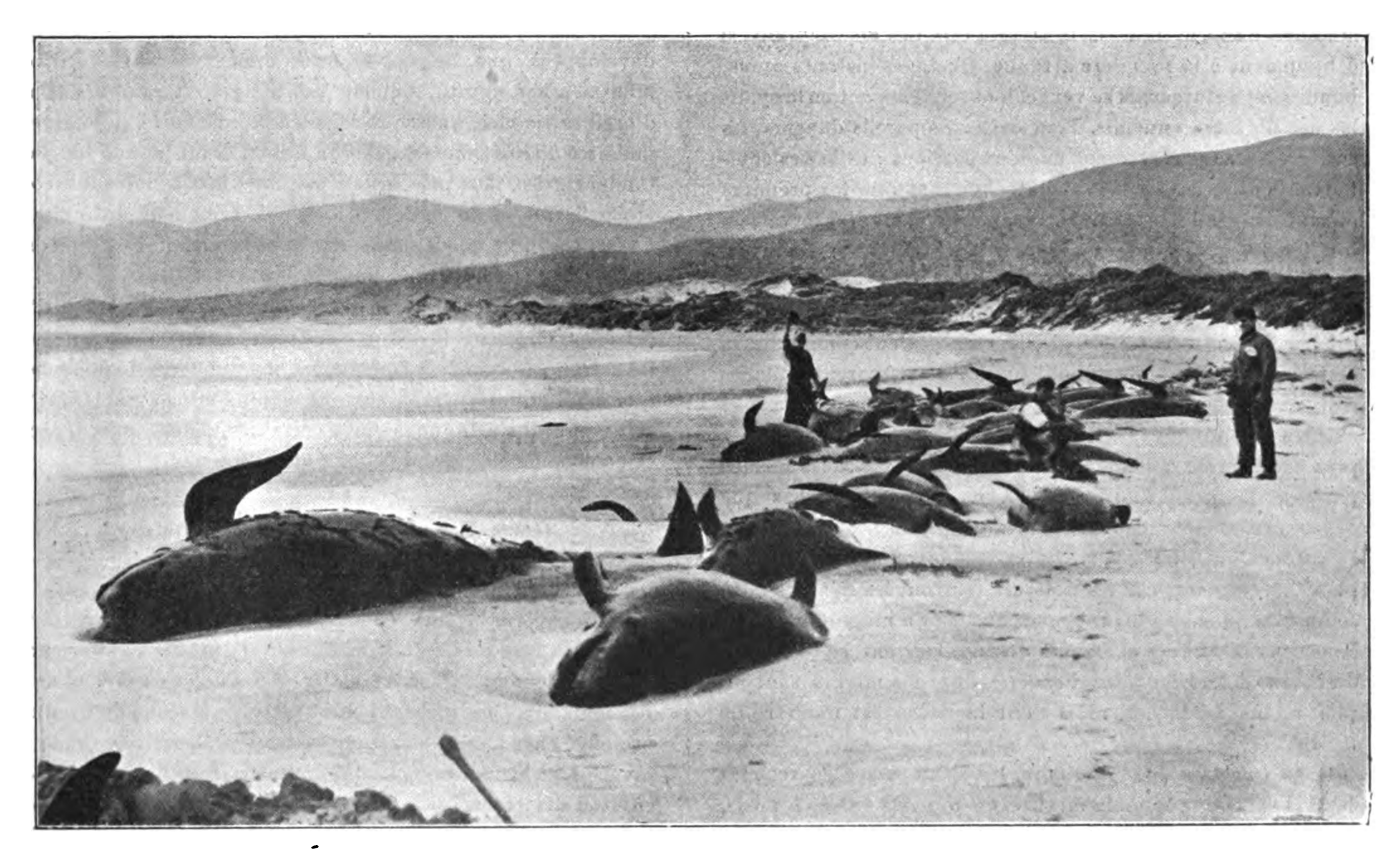
La naissance a lieu invariablement au commencement de février et toujours à terre. Mais, se rappelant sans doute que la première éducation est celle qui influe le plus sur les habitudes de la vie, et que, partant, il est du devoir d'un bon « amphibie » de se familiariser de bonne heure avec l'élément



Le *Kekeno* (PHOQUE A FOURRURE)

liquide, la mère s'efforce, dès le sixième ou septième jour, d'amener ou même d'entraîner son petit « phoqueton » à prendre son premier bain. Mais, comme le pauvre « petit » a horreur de l'eau, ce n'est qu'après de vaines tentatives et des efforts redoublés que la mère parvient à réussir. On en a vu qui ont passé trois grandes journées à faire parcourir à leur petit la distance d'un demi-kilomètre. Durant le trajet, la mère « brime » consciencieusement son élève ; les poussées, les morsures et les claques ne lui sont pas épargnées.

Durant toute la période de l'allaitement, qui dure environ trois mois, les mères s'assemblent par troupes de douze à



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — MASSACRE DE PHOQUES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET

vingt afin de pouvoir s'entr'aider en cas de besoin. Deux ou trois de leurs conjoints restent aux alentours, les autres retournent en pleine mer. Au mois d'avril, quand les petits sont sevrés, tous les mâles s'en vont. Alors un nouveau programme est adopté par les mères. Le jour, elles ne quittent plus la baie et y accoutument leurs petits à toutes sortes d'exercices ; la nuit se passe au camp originel. A moins d'y être souvent troublées par quelque ennuyeux intrus, elles aiment à y revenir.

Certains phoques émigrent, dit-on, à certaines saisons. En 1903, le D[r] Cockayne s'est assuré que le lion de mer ne quitte jamais son habitat, sauf, comme nous l'avons dit, pour s'occuper de sa progéniture, et encore, même alors, affecte-t-il de visiter toujours les mêmes parages.

***

Les prix élevés atteints par les fourrures depuis qu'elles sont devenues un grand article de mode ont causé la mort de tant de phoques dans les régions australes que nos gouvernements coloniaux ont dû se préoccuper d'assurer, par quelques lois protectrices, la reproduction de ces précieux animaux. Il semblerait que leurs dispositions farouches et belliqueuses dussent suffire à éloigner d'eux leur cupides ennemis. Erreur profonde ! Le danger même attaché à cette chasse en devient le plus attrayant appât. Autrefois, quand les armes à feu et la poudre étaient encore inconnues, l'unique moyen employés par les Maoris pour saisir et tuer ces animaux consistait à les surprendre en leur gîte nocturne et à les aveugler en leur jetant des poignées de sable dans les yeux. Profitant de leur désarroi et sans attendre un moment, les chasseurs se précipitaient alors sur eux et les assommaient avec le casse-tête ou un gros bâton. Mais malheur aux chasseurs si quelques-uns des vieux phoques échappaient à la première attaque. Quelques instants après, bondissant de fureur, ils se vengeaient terriblement, en broyant les os de leurs ennemis. Pour éviter de pareils dangers, les assiégeants se partageaient en deux sections : celle des combattants et celle des sentinelles. Pendant que les premiers affrontaient la lutte les autres se contentaient d'observer, de fouiller les environs, et donnaient un coup de main au besoin.

On a calculé qu'en 1824 dix petits voiliers, ayant touché à différents points de notre colonie, emportèrent comme butin 80.000 peaux de phoques, dont près de 40.000 furent retenues à Sydney même ; le reste fut dirigé sur l'Angleterre. Ces chiffres expliquent amplement pourquoi, quelques années plus tard, un de ces mêmes voiliers, ayant visité les mêmes parages, ne put récolter en six mois de recherches que 449 peaux.

Aujourd'hui (1906), cette industrie jadis florissante ne fait plus que végéter, car les phoques (surtout les *lions* de mer) se font de plus en plus rares, et, au lieu du magnifique *whakaha*, nos intrépides chasseurs doivent souvent se contenter du *kekeno* (*Arctocephalus Forsteri*), dont les mœurs sont un peu moins farouches, mais dont la taille est moindre de moitié.

Dans cette espèce inférieure, les deux sexes se ressemblent beaucoup ; le mâle mesure de 5 pieds 1/2 à 7 pieds, et la femelle, de 4 pieds 1/2 à 7. Leur couleur est la même : brun noirâtre, devenant grise avec l'âge ; l'intérieur de la fourrure est chatain roussâtre, excepté sous le ventre, où le blanc domine.

***

Le *kekeno* existe encore et se montre assez souvent près de Westport dans les Sounds, et aux îles Bounty.

Tout dernièrement, les gens d'Opunake furent grandement surpris d'entendre quelques Maoris affirmer qu'un de ces animaux venait d'être observé gisant sur la plage. Bientôt quelques hommes de bonne volonté proposèrent de s'en emparer et de l'exhiber au public. Quelques heures après, ils rentraient en ville traînant derrière eux un *kekeno* malade qui poussait des cris à fendre l'âme. Et, lorsque la curiosité publique fut satisfaite, la pitié et la superstition reprirent le dessus. Craignant d'attirer sur leur tribu la vengeance de Tangaroa (Dieu de la mer), et pensant que leur pauvre victime avait dejà trop souffert, ils la ramenèrent sur la plage où ils l'avaient trouvée et ne l'abandonnèrent que lorsque la marée montante l'eût entraînée au large. Il est évident que beaucoup d'Européens n'auraient pas eu les mêmes scrupules d'humanité ou de piété envers Tangaroa. Par contre, si le pauvre *kekeno* n'avait pas été comme paralysé par la souffrance, il eût fallu de fortes chaînes pour le contenir et l'empêcher de mettre en pièces ses « geôliers ». Tangaroa lui-même n'aurait pas suffi à le museler.

Famille des Phocidés.— Genre : Ogmorhinus

LE LÉOPARD DE MER OGOMRHINUS LEPTONYX

Nom maori : Pakake

Membres postérieurs incapables de se tourner en avant, souvent sans aucunes griffes ; nageoires antérieures moins développées que les postérieures mais armées de griffes. Museau assez pointu, bouche droite ; yeux très petits. Pas d'oreilles visibles, quatre incisives à la mâchoire inférieure ; molaires à trois pointes, celle du milieu étant la plus longue. Couleur grise, plus pâle en dessous, ponctuée de noir sur le cou et sur le dos, et de blanc sur les côtes. Longueur ordinaire : de sept à huit pieds, mais atteignant parfois douze pieds. Poids : environ huit cent cinquante livres.

Ce joli mais féroce habitant des mers antarctiques visite occasionnellement la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et l'Australie. Comme ses congénères, il se nourrit de poissons, d'oiseaux aquatiques et surtout de pingouins ; pour varier son menu, il s'attaque même à certaines algues qu'il dépèce et consomme en guise de choux et de cresson.

Genre Macrorhinus. — Espèce : Leoninus

L'ÉLÉPHANT DE MER OU MORSE ANTARCTIQUE

Cette espèce, la plus redoutable de toutes, est caractérisée par de larges et fortes canines à la mâchoire inférieure (deux seulement), assez semblables à des défenses d'éléphant. Au contraire, les molaires sont petites. Museau très poilu, prolongé chez le mâle en une trompe préhensive. Couleur invariable: brun. Dimensions: mâle, dix-huit pieds : femelle, environ dix pieds.

Le morse ne se rencontre plus qu'aux îles Campbell, Macquarie et autres régions antarctiques. On ne le chasse que

pour son lard, qui ressemble à celui de la baleine ; quant à sa fourrure, elle est trop grossière et trop puante pour qu'on songe à la mettre en vente. D'ailleurs, la lutte avec ces féroces éléphants des régions polaires est par trop dangereuse pour être entreprise fréquemment.

Ordre des Cétacés : Famille des Baleinidés.
Genus : Balœna — Esp. : Australis.

LA BALEINE

Nom Maori : Tohora.

Corps formé comme celui des poissons, muni d'une nageoire caudale dont la ligne extérieure est presque horizontale. A l'avant, deux petites nageoires en forme de raquettes. Au lieu de dents, de longs et flexibles fanons fermant l'arrière-bouche et fixés au palais. Ces fanons sont si nombreux et si pesants que l'on peut évaluer à une tonne et demie le poids total de la quantité que peut fournir une baleine de dimensions moyenne. Crâne symétrique ; gorge sans rugosités; bouche très arquée. Couleur générale : noire. Longueur: environ 70 pieds ; longueur de chaque fanon : environ 6 pieds.

Voilà la puissante reine des mers ! Si sa forme n'est pas précisément gracieuse, si ses mouvements ne sont pas rapides, si ses dispositions n'ont rien de bien engageant, personne cependant ne songera jamais à lui refuser une certaine majesté d'allures et une vigueur proportionnée à son poids énorme. On se demande pourquoi la Providence l'a pourvue de ces milliers de fanons qui obstruent son immense bouche. Rien de plus simple : c'est afin de la munir d'un crible ou tamis qui, tout en lui permettant de saisir sa nourriture, diminue le volume et la pression de l'eau qui s'amasse dans ses cavités buccales.

La Baleine australe était très commune sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, au commencement du XIX[e] siècle. De 1795 à 1840, les pêcheurs de baleine s'en donnaient à cœur-joie, plusieurs réalisant de jolies fortunes. Que de villes et villages aujourd'hui prospères doivent leur origine à cette industrie!

***

Je n'ai point à raconter ici les émouvantes péripéties de cette pêche, ni à expliquer comment une baleine était utilisée. Tout le monde sait d'où viennent certaines huiles, certaines chandelles et divers produits industriels. Néanmoins, quelques gravures représentant les phases de la vie aventureuse des baleiniers pourront, même aujourd'hui, intéresser nos lecteurs.

Ce dont on ne se doute guère, c'est que la baleine est en train de disparaître. Encore quelques siècles, et il n'en sera plus question. Comme le *Plesiosaurus* et le *Megatherium*, elle aura vécu son temps, et les générations futures, en contemplant ses restes dans les Musées, auront de la peine à se représenter le gigantesque cétacé que nous connaissons.

En attendant, les quelques rares baleines qui ont échappé au massacre continuent à visiter nos baies les plus isolées en mai, juin et juillet, pour s'y occuper de la reproduction de leur espèce. En août et septembre, les mâles viennent rejoindre les mères-baleines et leurs petits, et la famille entière retourne en haute mer. Les rares savants qui ont pu étudier de près les mœurs de ces géants de la création animale, sont restés émerveillés des attentions prodiguées par eux à leur progéniture, et du dévouement qu'il montrent pour la soustraire aux dangers.

Mais, si la *vraie Baleine australe* menace de disparaître, il n'en est pas de même des espèces secondaires que nous allons décrire. *(A suivre.)*

✝

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. l'abbé Machiavelli, à St Ouen (Seine).
M[me] Sœur Monnier, à Montolieu (Aude).
M[me] veuve Jamen, à Brignais (Rhône).
M. l'abbé Grenet, à Séez (Orne).
M. l'abbé Harvoy, Angers (Maine-et-Loire).
M. de Lannoy de Bissy, Chambéry (Savoie).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Gattet, Montréal	8	»
M. Louis Bord, Nîmes	66	85
En mémoire de M[lle] Lebois de Falaise (Calvados) M. l'abbé Guesnon, curé de Prétreville	758	70
M. Sassier, du diocèse de Coutances	5	»
M l'abbé Billon, du diocèse de Séez	10	»
M. Lemaire, Châlons-sur-Marne	40	»
M. Jules Viollet, Tours	5	»
Anonymes d'Orpierre, diocèse de Gap	5	20
Anonyme de Lyon, demande de prières	5	»
M[lle] Martinelli, de Paris	10	»

Pour les affamés (Pondichéry).

M. Lenglin, du diocèse d'Arras	20	»
Anonyme d'Angleterre	700	»

Pour les affamés (Perse) ;

Anonyme d'Angleterre	600	»

Pour les affamés (Tonkin occidental).

Anonyme d'Angleterre	600	»

Pour les affamés (Abyssinie) :

Anonyme d'Angleterre	600	»

Pour une mission nécessiteuse dans une colonie française (P. Ségala, Guinée française).

A. F., Gironde	10	»

Pour une mission des Capucins en Asie (P. Jérôme, Syrie),

Deux tertiaires de St-F., à Dijon	5	»

A Mgr Haggéar, archevêque de St-Jean-d'Acre :

M. Carton-Debierre, du diocèse d'Amiens	6	»

Au R. P. Besset, mission Ste-Barbe, Ismidt :

M[me] la Prévote du Monastère de Berlaymont, diocèse de Malines	20	»
M. l'abbé Dupeyron, du diocèse de Toulouse	20	»
M. le chanoine Risch, diocèse d'Oran	25	»
M. Marchal, du diocèse de Nancy	20	»

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chéhir (Asie-Mineure).

Reconnaissance à St-Expédit, diocèse de Lyon	2	»
M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun	5	»

Au R. P. Clément, mission du S. C., à Gallipoli (Turquie :

A. C. M., diocèse de Moulins	30	»
M[me] la duchesse d'Estissac, du diocèse d'Orléans	5	»
M. Marchal, du diocèse de Nancy	20	»

Pour les missions des Pères Capucins (Alep).

Anonyme de Brézins (Isère) ..... 20 »

A Sœur Marie Judicaël, Religieuse de St-Joseph de Cluny, à Mahé (Pondichéry).

La Conférence de St-Vincent-de-Paul du collège Captier, à St-Sébastien (Espagne) ..... 5 »
Mme Magnard, du diocèse d'Aix 2 50
Anonyme de Clermont l'Hérault, demande de prières pour un malade ..... 10 »
M. de la Chesnais, Marseille ..... 30 »
H. M., Albi ..... 10 »

A M. Maurice, à Mahé (Pondichéry).

M. Jean Renard, Le Mans ..... 10 »

Aux RR. PP. Dessolles et Richard, à Bangkok (Siam) :

Anonyme de Nantes ..... 50 »
Anonyme. de Nantes ..... 25 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin :

G. D., du diocèse de Bayeux à une intention particulière... 5 »

A M. Duhamel, Haut-Tonkin, pour les affamés.

A. C. M., diocèse de Moulins ..... 30 »
M. l'abbé Pommereau, diocèse de Nevers ..... 10 »
Mme Magnard, du diocèse d'Aix 2 50
C. J., Lyon ..... 5 »

Pour le baptême d'enfants chinois en danger de mort (sœur Gilbert, Tché-Kiang).

M. l'abbé Lavoie, du diocèse de Québec ..... 37 »

A Mgr Maquet, Tché-ly sud-est.

M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun ..... 5 »

A M. Claudius Ferrand, Tokio, pour l'œuvre des étudiants japonais.

M. l'abbé Joseph Macé, Angers ..... 9 »

Pour une mission du Japon (au même).

Un catholique breton ..... 50 »

A M. Matrat, île de Hirado (Nagasaki) pour ses catéchistes indigènes.

M. Davy, du diocèse de Bayeux ..... 10 »

Pour les lépreux de Tokio.

A. C. M., diocèse de Moulins ..... 30 »

A Mgr Chatron, Osaka.

Un ami photographe ..... 10 »

Au R. P. Desribes, supérieur du Collège apostolique des Missions Africaines.

M. Marchal, du diocèse de Nancy ..... 20 »

Pour les lépreux d'Harrar (Abyssinie).

Anonyme d'Angers ..... 20 »

Au R. P. Julien de Mamers, mission des Capucins d'Abyssinie.

Anonyme de Chateauneuf-s.-Sarthe, diocèse d'Angers ..... 100 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.

Anonyme du diocèse de Rodez ..... 10 »
D. de S., Nantes ..... 15 »

A M. Bateman, Abyssinie, pour acheter des *chub-chubs*.

Un Mauriennais ..... 5 »

Au R. P. Ségala, Guinée française.

La Conférence de Saint-Vincent de Paul du Collège Captier, à Saint-Sébastien (Espagne) ..... 5 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault, demande de prières pour un malade ..... 10 »
M. de la Chesnais, Marseille ..... 20 »
H. M., Albi ..... 10 »
M. E., diocèse de Meaux ..... 20 »

Au R. P. Ségala, pour les religieuses de Conakry (Guinée française).

Anonyme du diocèse de Lyon ..... 5 »
Que Dieu aie pitié de la France ..... 20 »

Au R. P. Trilles, Gabon.

Anonyme du diocèse de Fréjus ..... 10 »

A Mgr Augouard, Oubangui.

Anonyme du diocèse de Rodez ..... 10 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central.

C. C., du diocèse d'Arras ..... 10 »

Pour les religieuses de la léproserie de Ségou (Soudan français).

C. C., du diocèse d'Arras ..... 10 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.

C. C., du diocèse d'Arras ..... 10 »

Au R. P. Bardon, île Maurice.

Sœur Vincent, du diocèse de Strasbourg, en souvenir aux Réparatrices de Boulogne-sur-Mer, à Port-Louis ..... 20 »

Au R. P. Castets, Madagascar central, pension annuelle d'un catéchiste.

Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle ..... 100 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central.

M. Dainalix, Nancy, demande de prières pour défunts ..... 25 »
Anonyme du diocèse de Rodez ..... 5 »

A Mgr l'Evêque de Ténériffe.

D. de S., Nantes ..... 10 »

Au R. P. Hermann, mission de l'Idjébou (Benin).

Anonyme de Paris, Souvenir des noces d'or de la Société des Missions Africaines ..... 1.000 »

A Sœur Saint-Alphonse, Saint-Joseph's Academy, Nouvelle-Orléans (Louisiane).

Anonyme de Lyon ..... 10 »

A Mgr Grouard, Athabaska.

M. l'abbé Gaugain, du diocèse de Laval ..... 40 »

A Mgr Vidal, Fidji.

Anonyme du diocèse de Rodez ..... 5 »

Pour les missions des Sacrés-Cœurs (Molokai, Sandwich).

Anonyme du diocèse de Rodez ..... 5 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

M. J. Bruyelle, du diocèse de Cambrai ..... 3 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Gilbert, Tché-kiang).

M. Brocard, du diocèse de Saint-Claude ..... 5 »
M. A. Albert, du diocèse de Nîmes, demande de prières 2 25
Mme veuve Lucien Sichel, du diocèse de Metz ..... 7 »
Mlle Marie Ritzinger, Strasbourg 37 50
M. Pierre Gyikos, Pecs ..... 50 »
M. Regaud, du diocèse de Saint-Claude ..... 10 »
Un abonné du diocèse de Cahors ..... 10 »
Mme D., Lyon ..... 7 »
En l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, diocèse de Valence ..... 9 »
M. l'abbé Robert, du diocèse de Rennes ..... 10 »
En l'honneur du Sacré-Cœur, Un prêtre du diocèse de Coutances ..... 20 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales ..... 20 »
Anonyme du diocèse de Laval ..... 10 »
M. L., diocèse de Reims ..... 7 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

Mlle Lafon, 2 fr.; Mlle de la Charie, 5 fr.; M. Bach, 2 fr. 50; M. Ribery, 1 fr. 50; M. Kochren, 1 fr.; Mme Ritzinger, 3 fr.; M. Ch. de Lagauzie, 5 fr.; M. Templer, 2 fr.; Mlle de la Sablière, 10 fr.; M. l'abbé Authier, 7 fr. 40; Mme Viot, 5 fr.; M. Lemonnier, 5 fr.; M. l'abbé Trébeden, 3 fr.; M. E. Laborde, 16 fr.; Anonyme, 1 fr. 55; M. Carton Debierre, 3 fr.; Mme D., 3 fr.; M. du Sordet, 5 fr.; M. Constant Chevenement, 7 fr. 45; Mlle Coutant, 1 fr.; M. l'abbé Puech, 10 fr.; Mlle P. Contamine, 2 fr.; Mlle Villet, 5 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



BEYROUTH (Syrie). — LES « BENJAMINS » DU R. P. MICHEL A TABLE ; reproduction d'une photographie.

Les "Benjamins" du R. P. Michel, à Beyrouth

Du cher Père Michel, de Beyrouth, nous recevons cette touchante supplique en faveur de ses sympathiques protégés. Nous la recommandons à toute la bienveillance de nos lecteurs.

Beyrouth, saint jour de Noël 1906.

C'est aujourd'hui la fête de mes Benjamins. Parmi les 2.800 enfants de tout âge que le Bon Dieu m'a confiés, permettez-moi de vous entretenir un instant de mes petits apprentis, les plus intéressants d'entre les jeunes, puisque ce sont les plus abandonnés.

Grâce à un secours inaccoutumé, les enfants du patronage étaient réunis hier soir devant un arbre de Noël. De pareil arbre, cireurs de souliers et filateurs ignoraient même le nom ; en bel arabe, un de leurs camarades, explique les bienfaits de l'institution. Et tous applaudissent, quand l'orateur remercie le jeune Père qui préside, avec dévouement et affectueuse sollicitude, aux jeux et aux catéchismes.

⁂

Lorsque commence la distribution, c'est un trépignement de joie ; puis l'on se recueille, et voici le plan machiavélique qui sort de ces réflexions profondes : les plus grands s'entendent et mettent en commun leurs bonbons ; il y en a un plein sac, de quoi faire bombance réglée pendant plusieurs jours.

⁂

A la sortie, comme tous les soirs, d'ailleurs, après le patronage, les enfants sont invités à voir le Père directeur et ses aides. Que de petites âmes rendues alors à Notre-Seigneur, depuis la fondation du patronage ! Et quelle meilleure joie pour eux et pour nous, dans la claire nuit de Noël, que cette purification des consciences !

Ces enfants ont grand besoin d'être encouragés dans le droit chemin. La civilisation de l'Occident et les mœurs orientales se mêlent ici dans un amalgame bizarre où l'immoralité trouve son compte : depuis dix ans, elle a gagné deux armes nouvelles, les mauvaises gravures et les cabarets. Dans la rue, dans leurs ateliers, le mal sollicite nos apprentis. Pour échapper aux poursuites d'un mahométan, un enfant de nos écoles ne dut-il pas se jeter à la mer ? Le fait date de quelque temps, et c'est l'enfant lui-même qui me l'a conté, d'un ton si simple et si franc que je ne puis en douter.

Je cherche donc à grouper chaque jour, après le travail, cireurs de souliers, apprentis forgerons, élèves chaudronniers, petits maçons, petits charbonniers et petits filateurs.

Il en est venu jusqu'à 120 à la fois, la plupart surpris, presque inquiets de voir qu'on leur porte intérêt.

***

Chaque année, je fais faire la première communion à de nombreux retardataires. Grâce à de généreuses aumônes, j'ai pu, jusqu'à présent, donner aux premiers communiants souliers rouges et blancs « ghombaze » (tunique), le premier costume neuf qu'ils aient peut-être jamais porté. Le pourrai-je cette année ?... Les secours nécessaires sont, pour ce point comme pour d'autres encore, dans la main de Dieu...

Comment inviter tout ce petit monde ? Les moins difficiles à aborder sont les cireurs. Bon nombre attendent la pratique sur la seule grande place de Beyrouth, la place des canons. Ils offrent même un coup d'œil pittoresque, tous ces petits hommes, assez mal couverts de leurs vêtements bleus, la tête enveloppée d'un foulard de couleur claire, adossés en file serrée aux grilles du square ou courant dans la boue et offrant leurs services.

Pour les autres, il faut les chercher dans les échoppes, sans trop savoir parfois chez qui l'on entre. Cela ne va pas sans quelques surprises.

Entrant un jour dans un atelier, je dis au patron en lui montrant un de ses apprentis :

« — Vous donnez à cet enfant la nourriture du corps, envoyez-le-moi, maître charpentier : je lui donnerai la nourriture de l'âme ; à nous deux, nous en ferons un homme. »

L'artisan à qui je parlais eut l'air d'approuver ; puis brusquement : « Vous savez que saint Pierre a enseigné qu'avec la foi aucun homme ne peut périr ? » Je songeai à quelques radotages de vieillard mal instruit ; mais mon homme s'emporta contre « les Jésuites, dont l'enseignement sur la véritable Eglise jette la discorde entre catholiques et orthodoxes. » Il fallut battre en retraite.

Dans une course de ce genre, je rencontrai une famille qui me fit profondément pitié. Le père, portefaix de son métier, souffrait cruellement des yeux et ne pouvait aller au travail ; la femme, borgne elle-même, soignait son mari. Quand je leur demandai leurs deux garçons, qui avaient déjà passé l'âge de la première communion sans savoir un mot de catéchisme :

« — Voyez, me dit la mère en s'efforçant de sourire, nous sommes bien pauvres ; le père ne peut pas travailler tous les jours, et les enfants gagnent chacun 6 piastres (1 fr. 20) par semaine.

« — Justement, ce sont des pauvres que je veux ; chez nous, vos enfants deviendront de bons chrétiens.

« — Veuille Dieu vous donner la paix et la béatitude éternelle ! »

Et l'on promit d'envoyer les garçons, promesse qui fut fidèlement accomplie.

***

D'autres que moi concourent au recrutement du patronage : en première ligne, les apprentis eux-mêmes, qui déploient parfois beaucoup de zèle pour amener leurs camarades, surtout les membres de l'association Saint-Louis de Gonzague.

De ces jeunes gens, anciens élèves de nos écoles, je voudrais former une élite pour la Congrégation des ouvriers. Il faut donc les tenir en garde contre les sophismes et l'impiété, mettre à leur disposition quelques bons livres, les habituer à tenir tête à un contradicteur ; car il passe sur le pays un souffle dangereux de prétendues idées modernes avec lequel nous aurons à lutter. Alors que se forment au Liban des associations mauvaises ou indifférentes, ces jeunes gens ont compris la nécessité de s'unir pour le bien ; deux d'entre eux l'ont déclaré l'autre jour en termes énergiques, devant quatre-vingts de leurs camarades. Tous applaudissaient aux mâles pensées, accentuées encore par les assonances chères à la langue arabe.

Cette association me tient beaucoup à cœur ; elle trempera des âmes vraiment chrétiennes et apostoliques, et le jour où le mal jettera le masque l'organisation ne sera pas tout entière de son côté.

Ces jeunes gens amènent au patronage de petits compagnons ; ils prélèvent même sur leurs modestes appointements quelque secours pécuniaires en leur faveur.

***

Il est enfin des auxiliaires que je ne dois pas oublier : ceux qui m'accordent l'assistance de leurs aumônes et de leurs prières.

Leur nom est en bénédiction auprès des deux mille ouvriers de la Congrégation de Notre-Dame

des Douleurs. Seule l'inépuisable charité de nos bienfaiteurs me réconforte, devant les misères de l'âme et du corps qui affligent la population ouvrière de Beyrouth. Si chargés qu'ils soient d'œuvres urgentes, ils voudront, comme par le passé, m'aider à panser les plaies béantes et à consoler toutes les tristesses.

DANEMARK et ISLANDE

Les Œuvres des Sœurs Saint-Joseph.

Nous avons publié l'année dernière (29 juin 1906), à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'arrivée à Copenhague des premières Sœurs Saint-Joseph de Chambéry, un très intéressant exposé de leurs travaux apostoliques au Danemark durant le demi-siècle qui vient de s'écouler. Leur vénérable provinciale nous adresse aujourd'hui ce rapport sur l'état actuel de leurs œuvres.

LETTRE DE LA RÉV. MÈRE MARIE-GENEVIÈVE, SUPÉRIEURE PROVINCIALE DES SŒURS SAINT-JOSEPH AU DANEMARK, A MM. LES PRÉSIDENTS ET MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Copenhague, 23 decembre 1906.

Que vous dirai-je du Danemark, si ce n'est que, grâce aux zélés missionnaires qui y sont répandus et qui comptent une vingtaine de prêtres séculiers et quatorze différents Ordres religieux (sept d'hommes et sept de femmes), le catholicisme progresse. Tous travaillent avec zèle, soit par l'instruction, par la prédication, par les Associations, par la propagation des bons livres, etc., à faire connaître et aimer Notre-Seigneur, sa Sainte Mère et la Sainte Eglise. Nous, Sœurs de Saint-Joseph, nous occupons une toute petite place dans ce cercle, par nos écoles et nos hôpitaux, et nous nous efforçons, pour notre part, de gagner des âmes à Dieu. Les hôpitaux surtout nous procurent de nombreuses consolations sous ce rapport. Du reste, nos Sœurs, étant depuis cinquante ans dans ce pays, sont connues et appréciées. On a confiance en elles, et on compte sur leur dévouement pour le soin des malades et l'éducation des enfants pauvres. Nous avons actuellement dans nos quinze écoles 860 enfants, dont 210 seulement payent une modique rétribution, les autres appartiennent à la classe pauvre et sont instruites gratuitement dans les écoles paroissiales des diverses stations catholiques.

Dans nos neuf hôpitaux, nous avons soigné, en 1905, 5.450 malades, dont environ 500 ont été soignés gratuitement ou à peu près.

En cette année 1906, nous avons ouvert deux nouvelles écoles catholiques gratuites, l'une à Aalborg (Jutland) et l'autre dans un des quartiers populeux de Copenhague (Noirebro). Nous espérons que Dieu bénira ces nouvelles pépinières d'enfants.

***

Sœur Suzanne-Thérèse, Danoise, a refait, cet été, le voyage d'Islande qu'elle avait déjà accompli, il y a cinq ans, pour notre chère communauté de Reykjavik. La traversée, aller et retour, a été très heureuse, et sa présence a été d'un puissant réconfort pour nos douze Sœurs qui n'ont de relations avec le Danemark que par lettres de mois en mois. Elle a constaté qu'un très bon esprit régnait parmi elles; elles travaillent dans la paix et dans la joie à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur, malgré les sacrifices de tout genre qu'elle exige. Elles ont une école florissante de 62 enfants, dont le plus grand nombre sont protestantes. Il faut refuser des élèves à cause de l'insuffisance du local. Si quelque bienfaiteur voulait s'intéresser à cette mission et procurer les ressources nécessaires à la construction d'une maison plus grande, quelle bonne œuvre il ferait!

L'hôpital des Sœurs, construit en 1902 et contenant 50 lits, est devenu insuffisant, vu qu'il est considéré comme l'hôpital de la ville. Les Sœurs voudraient y ajouter une aile de bâtiment, afin de pouvoir y soigner séparément les nombreux cas de typhus qui se présentent, surtout chez les marins et les pêcheurs. C'est aller bien vite en besogne, vu que l'hôpital n'a aucune ressource pour bâtir. On ne peut pas même trouver de l'argent à emprunter en Islande. Bien plus, les Sœurs ont beaucoup de peine à faire rentrer les rétributions des malades qui viennent de tous les points de l'île se faire traiter ou opérer.

Mgr von Euch, notre vicaire apostolique, a fait un voyage à Rome le mois dernier et a été reçu par le vénéré et bien-aimé Pontife Pie X. Monseigneur nous est revenu tout heureux, nous apportant les consolations et les bénédictions du Saint-Père.

Veuillez me permettre, en terminant cette lettre, de vous offrir l'hommage de nos vœux pour la nouvelle année et nos souhaits de grâces et de bénédictions pour vous et pour vos familles.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — Le P. Antoninader, prêtre indigène, nous écrit de Mogaiyur, le 23 novembre 1906 :

« Que de fois déjà j'ai fait appel à la générosité des lecteurs des *Missions catholiques*, et toujours cet appel a été entendu. Mais, chaque jour, de nouveaux besoins surgissent ; hier, c'était une chapelle à bâtir ; aujourd'hui, une école et un couvent à construire, demain des milliers de païens qui demanderont le baptême ou des centaines d'affamés qui crieront : *Samy, kâssou !* (Père, de l'argent !)

« C'est de Mogaiyur que je vous ai adressé ma dernière sup-

plique ; c'est de ce même poste que j'adresse aujourd'hui celle-ci, quoique j'aie fait un stage d'un an et demi à Villupuram.

« Dès mon arrivée dans cette dernière chrétienté, tout semblait marcher à merveille. Mais le démon mit sur cette route fleurie plus d'une épine. Vous allez en juger par le récit suivant :

« C'était l'habitude de fêter chaque année, et le plus solennellement possible, la fête de saint François Xavier, apôtre des Indes. Me conformant à cet usage, il y eut neuvaine et processions. La veille de la fête, j'organisais ma petite procession, composée de centaines d'Européens, Eurasiens et natis chrétiens, pieusement rangés autour de deux petits chars modestement ornés.

« Elle avait à peine franchi l'enclos de l'église pour entrer dans la rue que des païens, se précipitant sur le premier char, le jettaient à terre. Que faire ? Je commandai le calme, tout en priant Dieu de venger cette injure. Je donnai la bénédiction du Saint Sacrement et priai mes chrétiens de prendre une rue détournée pour se soustraire aux persécuteurs.

« Je dormis peu la nuit suivante, car je songeais toujours au moyen d'avoir ma revanche, et je priai Dieu de me l'accorder pour le lendemain.

« Cette nuit passée en prières ne fut pas sans résultat ; car, dès le lendemain, une personne pieuse et influente vint me trouver et m'assurer du succès de ma procession pour ce jour-là même. Elle alla trouver le surintendant de la Province (un protestant, s'il vous plaît) qui, sur sa demande, m'envoya six inspecteurs de police et une trentaine d'agents, pour veiller à l'ordre. Fort de cet appui, je fis mettre en marche la procession, qui, ce jour-là, fête de saint François Xavier, était plus grandiose. A 6 heures du soir, mes chrétiens, bannière en tête, quittaient l'église. Tout se passa en bon ordre et, après avoir chanté les louanges de l'apôtre des Indes, on rentra dans le lieu saint pour y entonner un joyeux *Te Deum*.

« Les païens ne se tinrent pas pour battus. Impuissants contre moi, ils se vengèrent sur mes néophytes, en les frappant, les injuriant, les laissant parfois après une bonne bastonnade plus morts que vifs. Je poursuivis en justice ces injustes agresseurs Mais les brahmes sont riches, et ma bourse trop pauvrette a épuisé son dernier liard.

« Pour triompher des païens et des protestants, il n'y a qu'un moyen : les écoles, les écoles. Mais pour les construire, il nous manque quelque chose, le nerf de la guerre et... des missions aussi. »

Tché-kiang (Chine). — Sœur Ricaud, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital St-Vincent de Hang-tchéou, nous écrit :

« Il y a à peine quelques mois, j'avais l'honneur de vous écrire au sujet des œuvres de l'hôpital Saint-Joseph, de Ning-Po.

« Aujourd'hui, je vous écris de Hang-tcheou qui est devenu mon nouveau champ d'action. Ici les œuvres sont plus compliquées qu'à Ning-Po et non moins intéressantes.

« La maison, qui est sous le vocable de saint Vincent, possède un hôpital d'hommes, un de femmes, un autre pour les incorrigibles fumeurs d'opium, un hospice de vieillards des deux sexes, un dispensaire très fréquenté, un orphelinat de cent filles, une crèche nombreuse, une école externe et un catéchuménat de femmes. C'est un vrai monde d'œuvres. L'allocation suffit juste pour l'achat du riz. Le reste, comme le vêtement, les accessoires de nourriture, réparations, etc., etc... est à l'abandon de la Providence. On s'ingénie afin de subvenir aux plus pressants besoins, toujours avec le résultat de dettes bien pesantes avec l'incertitude de les pouvoir jamais acquitter.

« Vous avez toujours accueilli avec tant de bonté et exaucé avec tant de bienveillance toutes les requêtes que je vous ai souvent adressées pour l'hôpital Saint-Joseph, que j'ai la confiance fondée, que vous ne dénierez pas celle que je vous adresse par cette lettre et que vous voudrez bien faire appel à la générosité des lecteurs des *Missions catholiques* en faveur de nos chères œuvres.

« Il est probable que ma lettre vous arrivera bien près de la nouvelle année, j'en profite pour vous offrir mes meilleurs souhaits de bonheur et santé pour l'an 1907. »

Gabon. — Nous extrayons les détails suivants d'une lettre du R. P. Monnier, supérieur de la mission de Lambaréné :

« Nos enfants ont eu un mois de vacances du 15 août au 15 septembre. Après avoir célébré le matin l'Assomption de la Sainte Vierge et suivi son image en procession, pour louer et chanter le prix de vertu qu'elle reçut au ciel ce jour-là, nous fîmes, le soir, la distribution des prix à nos enfants. Il y eut musique, saynètes et chansonnettes : ce fut un jour de joie pour tous.

« Le lendemain, le P. Le Hir partait à la recherche de poissons ; les Frères de Saint-Gabriel allaient, avec une partie des enfants, prendre des vacances aux lacs. Aujourd'hui la mission est tranquille ; nos apprentis seuls restent pour travailler le jardin et construire les bâtiments dont la vente doit nous assurer la nourriture. La vie intense a repris son train ordinaire avec la rentrée des enfants.

« J'ai profité d'un jour de congé pour aller faire un tour de promenade dans un village voisin. Le lac Lilé, avec ses eaux moirées, ses petites îles abritant à l'ombre de grands arbres les villages énengas, offre toujours un coup d'œil ravissant : actuellement, avec ses pelouses vertes qui ont étalé leur tapis de gazon sur les lais des eaux, il est encore plus agréable. Sur le coup de deux heures, j'en jouissais, quand un enfant vint me dire : « — Père, viens voir une malade au village. »

« Je le suis. J'entre dans une misérable case, qui ne tient que par les étais dont on l'a appuyée. Sur une planche, presque dans la cendre, une femme est là, jeune encore, mais les traits défigurés, les yeux caves, les os décharnés.

« — Tu souffres, lui dis-je ; où cela ? »

« Ses doigts émaciés m'indiquent la poitrine... Elle est poitrinaire.

« Vite je l'instruis, je demande de l'eau, qu'on m'apporte dans une assiette, et la répandant sur son front poudreux :

« — Anastasie-Marie, je te baptise... »

« Son front s'illumine, ses yeux semblent s'ouvrir davantage, sa main se tend vers la mienne : « *Abora !* (merci)», me dit-elle. Et elle se replie sur sa natte misérable.....

« Lundi, Sœur Dorothée ira la chercher et l'amènera à notre hôpital où, je pense, elle ne fera que passer pour aller, elle aussi, recevoir son prix, celui dont les feuillets se déroulent sans cesse pour répéter toujours : « Gloire à Dieu, *abora*, merci ! »

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite (1)

IV. — La veillée d'armes.

A l'âge de quatorze ou quinze ans, j'étais si grand et si fort, que mon père ne craignait plus de s'absenter et de me confier le troupeau. Si j'étais fier!

Aussi, lorsque, un peu plus tard, je fus admis au nombre des candidats à la prochaine fête de l'adolescence, j'étais plus heureux que si l'on m'avait fait cadeau d'une dizaine de belles vaches...

Nous commençâmes la série presque ininterrompue de chants et de danses préparatoires au grand acte de notre vie : celui qui nous ferait hommes et guerriers, qui nous ceindrait le sabre au côté, et nous mettrait la lance au poing, bref, qui nous conférerait tous les privilèges et tous les droits.

Nuit et jour, nous faisions le tour des villages, dansant et

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 janvier.



AFRIQUE ORIENTALE.— DEUX MASSAÏS

chantant devant toutes les cases. Il ne fallait en oublier aucune, sous peine d'en offenser grièvement le propriétaire.

Et partout les ménagères nous offraient boisson et nourriture en abondance.

Vers minuit, ne tenant plus debout de fatigue, la voix presque éteinte à force de chanter, nous songions au repos.

Pour montrer que nous étions dignes des honneurs qu'on nous préparait, nous nous jetions dans la première brousse venue, où nous dormions profondément, malgré le froid, la pluie ou la rosée, jusqu'au réveil des perdrix...

Cette époque de ma vie, je ne suis pas près de l'oublier!

***

Nous dormions, une nuit, dans une brousse quelconque, lorsque nous fûmes réveillés par des cris effroyables. Ces cris venaient de la direction de mon village, une demi-heure plus loin, derrière une hauteur. Arrivé tout essoufflé sur le sommet de cette colline, je vis un spectacle horrible. Toutes les cases de mon village lançaient de grandes flammes rouges, assombries par la fumée. De partout retentissaient les cris d'alarme des femmes et les appels de guerre des hommes.

Je sus immédiatement ce que c'était.

Les Massaïs avaient pénétré dans le village et accompli leur œuvre de destruction et de mort.

Nos villages étaient bien entourés de haies hautes et épaisses ; mais les Massaïs y pénétraient quand même, en faisant des passerelles avec leurs boucliers, posés sur les épines.

La haie franchie, ils incendiaient les cases ; dans la confusion, ils s'échappaient avec le troupeau, massacrant tout ce qui barrait leur passage, hommes, femmes ou enfants, mais recherchant surtout les garçons, pour diminuer un jour le nombre de nos guerriers...

Les nôtres s'élançaient vite à leur poursuite. Mais où les chercher dans les ténèbres ? d'autant plus que les brigands, évitant les grands fossés creusés par nous, se séparaient en plusieurs bandes et prenaient différentes directions.

***

Cette poursuite était toujours dangereuse. Car, pendant que les bêtes étaient rapidement chassées en avant par quatre ou cinq guerriers, le gros de la bande restait à l'arrière. Ils se cachaient derrière les arbres, se blottissaient dans les buissons du sentier, et abattaient les nôtres à mesure qu'ils défilaient.

Ces dangers n'étaient pas pour arrêter les guerriers de mon village. Et ils partirent.

Une centaine de pas plus loin, mon pauvre père se jetait avec violence sur la pointe d'une lance solidement fixée en terre, au milieu du sentier, pour arrêter la poursuite...

L'élan n'en fut pas beaucoup ralenti. Les nôtres ramenèrent presque tout le troupeau au village ; mais mon pauvre père, hélas ! fut rapporté transpercé de part en part et ne parla plus...

J'entends, encore, les cris et les pleurs de ma mère. Et je me vois, tout jeune que j'étais, jurer nos serments les plus sacrés de faire payer cher à nos ennemis le meurtre de l'auteur de mes jours...

Plus tard, nous apprîmes que les Massaïs avaient pénétré chez nous par trahison, et qu'ils avaient été conduits par un Kikouyou qui voulait exercer une vengeance.

Le misérable fut saisi et condamné au supplice réservé aux traîtres. On le suspendit au plafond de sa case, on alluma un bûcher sous ses pieds, et on ferma la porte...

Le jour même de sa mort, j'avais rendu les derniers devoirs à mon père.

Comme celui-ci était mort sans laisser de fils adolescent et guerrier, la coutume me défendait de l'enterrer. Aidé d'un ami, je le portai dans une brousse épaisse, non loin du village ; le lendemain, j'allai constater que les hyènes avaient fait leur œuvre pendant la nuit...

Si ces fossoyeurs de notre pays avaient retardé leur travail, cela m'aurait été un avertissement funeste que mon père avait commencé une nouvelle existence tourmentée, au pays des *Kérourou*, c'est-à-dire des « Ombres ». Cette promptitude des hyènes me causa donc une grande joie...

Cependant, en touchant le cadavre de mon père, j'avais contracté un *sahou*, ou souillure, un péché. Et, avant de m'en être purifié, il m'était défendu de dormir dans une case, ou même dehors en compagnie, à l'exception de l'ami qui m'avait aidé. Le plus tôt possible, par conséquent, je me rendis chez le *mougo*, ou sorcier, pour lui avouer mon péché et en recevoir le pardon.

C'est ainsi que finit mon enfance.

Notre promotion à l'adolescence fut digne des précédentes et, comme elles, reçut son appellation, qui se transmettra aux générations futures. Notre promotion était celle des *Kamandé* du nom d'un insecte qui, cette année-là, dévasta nos champs. La cérémonie finie, on nous enferma dans une cave, pour passer quelques jours en retraite et méditer sur les grandeurs reçues.

Lorsque nous sortîmes, nous étions guerriers de droit, mais non encore de fait.

Pour nos illustres aînés, nous restions toujours des hyènes, animal au parfum douteux ; et défense nous était faite de nous montrer au grand jour. Dès que nous apparaissions sur un sentier, on nous faisait une chasse rigoureuse à coups de mottes de terre, de tronçons de bananier, de tout ce qui leur tombait sous la main, tant que nous n'avions pas tous disparu dans les fourrés inextricables, résidence diurne des hyènes... Et tout ce train, à seule fin de nous rappeler que nous leur devions encore l'*iyaki*.

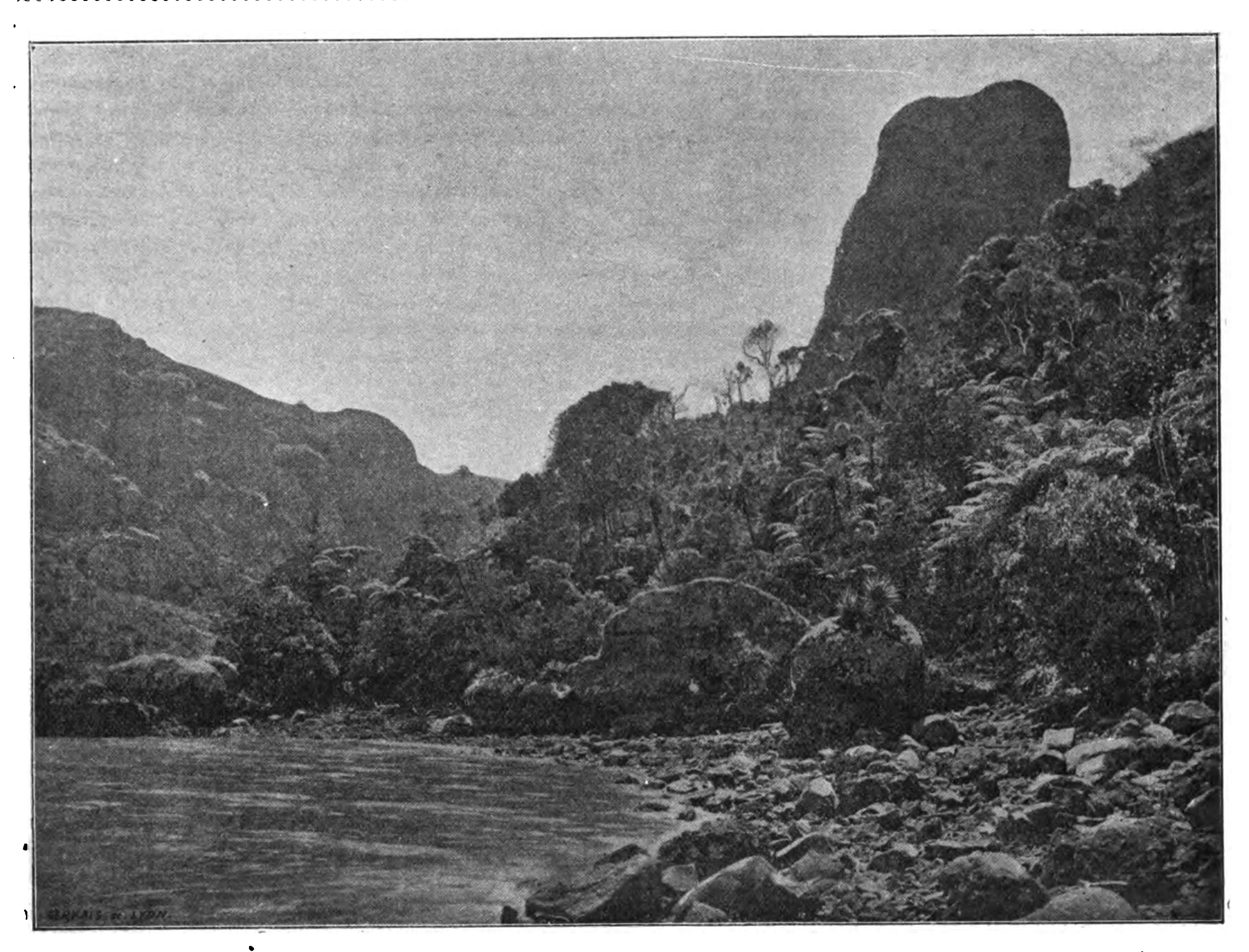
L'*iyaki*, c'était le tribut d'un mouton gras que nous devions leur payer, chacun le sien, pour acheter l'honneur insigne d'être reçu en leur illustre compagnie. Avant de l'avoir payé, défense absolue de porter le moindre ornement ou emblème distinctif et propre à cette haute aristocratie. Et si, par bravade téméraire, un malheureux se nouait seulement une plume d'épervier dans les cheveux, on mettait le feu à sa case, tout simplement. Je payai mon *iyaki* sans délai, ce qui m'était facile, mon père m'ayant laissé un assez beau troupeau : et, peu à peu, je pris la tournure extérieure du parfait guerrier. Il me fallut bien un certain temps pour acquérir l'assurance voulue, pour vaincre complètement la timidité que m'inspiraient ces fanfarons. A tout propos, on me rappelait que ma chevelure était encore bien courte pour un guerrier ; que non seulement je n'étais qu'un misérable *ndéro*, « homme qui n'a pas tué », mais que je n'avais pas encore regardé de Massaï dans les yeux...

Mais, moyennant quelques moutons gras que j'offris à deux ou trois des plus bavards, je réussis, enfin, à gagner l'estime universelle. Je me mêlai à tous les groupes indifféremment, je donnai des ordres péremptoires aux plus jeunes.

Et lorsque, enfin, j'eus assez d'aplomb pour les traiter de *ngoma*, pour les appeler « serpents, hyènes, belettes », et que personne n'osa répliquer, alors je sus que j'étais arrivé : j'avais atteint le but suprême de mes aspirations, j'étais enfin guerrier ! (*A suivre*).



AFRIQUE ORIENTALE. — Au pays kikouyou. — Nos sœurs et nos cousines ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cayzac.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — PAYSAGE MAORI; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Neuvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Suite (1)

Neobalœna marginata. — BALEINE BIGARRÉE

Tête mesurant le quart de la longueur totale. Petite nageoire dorsale en forme de faux. Fanons d'un blanc jaunâtre avec une étroite marge noire. Longueur de l'animal : 20 pieds ; du fanon, 2 pieds.

Cette description indique une baleine diminutive assez rare en Nouvelle-Zélande, mais plus commune sur la côte australienne.

Megaptera boops. — BALEINE BOSSUE.

Tête de dimensions moyennes. Peau de la gorge plissée. Nageoire dorsale très basse. Nageoires antérieures très longues et étroites, de couleur blanche. Couleur générale : noir. Fanons noirs et courts. Longueur de l'animal : 45-50 pieds.

Cette singulière baleine se trouve dans beaucoup de mers. On la reconnaît de suite à la protubérance qui lui a valu son nom, et à ses longues nageoires dentées. Rarement elle marche droit devant elle ; le zigzag semble être sa ligne normale. Parfois on la rencontre à l'état solitaire; à d'autres moments, c'est par centaines qu'on peut les compter naviguant à distance l'une de l'autre, mais toutes dans la même direction. Peut-être, comme les phoques, se réunissent-elles ainsi au moment de mettre bas, afin de pouvoir mieux éduquer leurs petits. Où vont-elles ? Personne n'a jamais su le dire. Probablement elles errent ainsi à l'aventure sans aucun but précis.

Balænoptera Sibbaldi. — BALEINE BLEUE DE SIBBALD.

Tête petite et aplatie. Peau de la gorge plissée. Petite nageoire dorsale falciforme. Nageoires antérieures petites et pointues. Fanons noirs, courts et grossiers. Couleur : gris foncé et bleuâtre, avec petits points blanchâtres sur le poitrail. Longueur totale : 80 pieds ; fanons, 2 pieds.

Bien que la taille de ce beau cétacé dépasse même celle de la baleine-type, on a déjà observé que la tête, les fanons et les nageoires sont tout à fait hors de proportions avec la longueur et le poids total. Toutefois, aucun de ses congénères

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4 et 11 janvier.

ne l'égale pour la puissance du souffle et la rapidité des mouvements. Lorsqu'il veut faire un effort, il peut accomplir 16 kilomètres à l'heure. Tout en se hâtant ainsi, il lance à chaque instant de ses évents une double colonne d'eau qui atteint des hauteurs incroyables.

Balænoptera musculus. — *Ratahuihui.*
BALEINE A NAGEOIRE DORSALE.

Se distingue aisément de la précédente par la couleur générale qui est d'un gris d'ardoise en dessus et blanc en dessous. Les fanons sont aussi gris d'ardoise, panachés de jaune ou de brun. Sa longueur totale est de 65 à 70 pieds.

Cette baleine, essentiellement active et remuante, se présente un peu partout, jusque dans les mers tropicales. Sa nourriture presque exclusive est du poisson, surtout du menu fretin.

Elle est loin d'être facile à approcher. On l'a vue maintes fois, blessée par le harpon, se retourner subitement contre ses ennemis, les poursuivre et mettre leurs embarcations en pièces de quelques coups de sa puissante queue. Je ne sais trop pourquoi on s'est acharné à détruire cette baleine ; ce n'est qu'à défaut de mieux qu'on peut songer à utiliser son lard et ses fanons, bien inférieurs en qualité et en quantité à ceux des autres espèces déjà décrites.

Balænoptera rostrata. — BALEINE-BROCHET.

Couleur : noir grisâtre en dessus, blanc en dessous; fanons blanc jaunâtre. Bande blanche au travers des nageoires. Longueur totale : environ 30 pieds.

Si cette espèce a reçu le surnom de « brochet », c'est non seulement à cause de sa forme qui rappelle un peu ce fameux poisson, mais surtout à cause de sa furieuse voracité qui ne paraît jamais satisfaite. Ne voulant pas y regarder de trop près, sa gloutonne précipitation lui fait même parfois avaler de gros cailloux qu'on retrouve ensuite tels quels dans son estomac. A moins, toutefois, que l'idée de *prendre du lest* pour faciliter sa descente dans les profondeurs de l'Océan, ne soit entrée dans le cerveau de ette baleine. Mais alors pourquoi ne rejette-t-elle pas ces gênants cailloux lorsqu'elle veut au contraire remonter à la surface et prendre l'air ? Serait-il possible que son instinct ne connût que la première des lois de la pesanteur et de la gravité des corps ?

Famille des Physetéridés

Physeter Macrocephalus. — BALEINE A SPERME OU CACHELOT
Nom maori : Paraoa.

Pas de dents à la mâchoire supérieure ; 20 à 25 paires de dents à la mâchoire inférieure, qui est très mince. Tête énorme et dépourvue de symétrie, tronquée en avant, occupant le tiers de la longueur totale ; un seul évent, près du bord antérieur de la tête. Dents fortes et coniques. Nageoires courtes et larges. Couleur : noir en dessus, gris en dessous. Longueur : de 55 à 60 pieds.

Le Cachalot est cosmopolitain ; les tropiques mêmes ne l'effraient et ne l'arrêtent pas. Il était très commun jadis autour de l'île Stewart. Loin d'être beau, il repousse ; mais son utilité compense bien sa laideur. Son énorme tête est un magasin de spermaceti ; son lard fondu donne une huile de premier choix.

Au lieu de vivre isolé comme la plupart de ses congénères, le Cachalot aime la compagnie des siens, et c'est généralement par troupeaux qu'on le rencontre. C'est un terrible lutteur quand il a été irrité. Plongeur émérite, il peut se maintenir sous l'eau pendant plus d'une heure. Aussitôt qu'il surnage, on peut le reconnaître de suite à la manière dont il utilise son unique évent. Au lieu de s'élever verticalement, la colonne d'eau qu'il projette en l'air suit une ligne oblique et retombe en avant. La vitesse de ses mouvements pourrait se traduire par *douze kilomètres* à l'heure : ce n'est pas trop mal pour un cétacé de pareilles dimensions.

Cogia breviceps. — BALEINE PYGMÉE

9 à 12 paires de dents légères, pointues et recourbées, plantées sur la mâchoire inférieure. Couleur : noir en dessus ; blanc grisâtre en dessous. Longueur : 8 à 10 pieds.

Celle-ci est la plus petite des baleines connues ; elle n'abonde nulle part. De loin en loin, on en a trouvé quelques petits troupeaux errant sur les côtes de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie.

Famille des Ziphiidés

Berardius Arnuxi. — BALEINE-MARSOUIN

Dents de la mâchoire inférieure à l'état rudimentaire, excepté deux paires. Tête pointue en forme de bec ; un seul évent placé au milieu de la tête, juste au-dessus de l'œil. Nageoire dorsale arrondie à l'extrémité. Couleur : noir, sauf une bande blanche assez étroite le long du ventre. Longueur atteignant jusqu'à 30 pieds.

Ce très intéressant « marsouin » appartient exclusivement à la Nouvelle-Zélande. Comme à son congénère d'Europe, on lui attribue maintes belles dispositions. On prétend même que des marins tombés à la mer ont été préservés des « requins » par un groupe de marsouins venant s'ébattre tout autour. Je n'engagerai jamais aucun de mes amis à compter sur une pareille chance de salut.

Ziphius cavirostris. — MARSOUIN A BEC D'OIE
Nom maori : Hakura

Une seule dent conique de chaque côté de la mâchoire inférieure. Bec très petit et effilé. Couleur : noir, mélangé de blanc ici et là. Longueur : de 15 à 20 pieds.

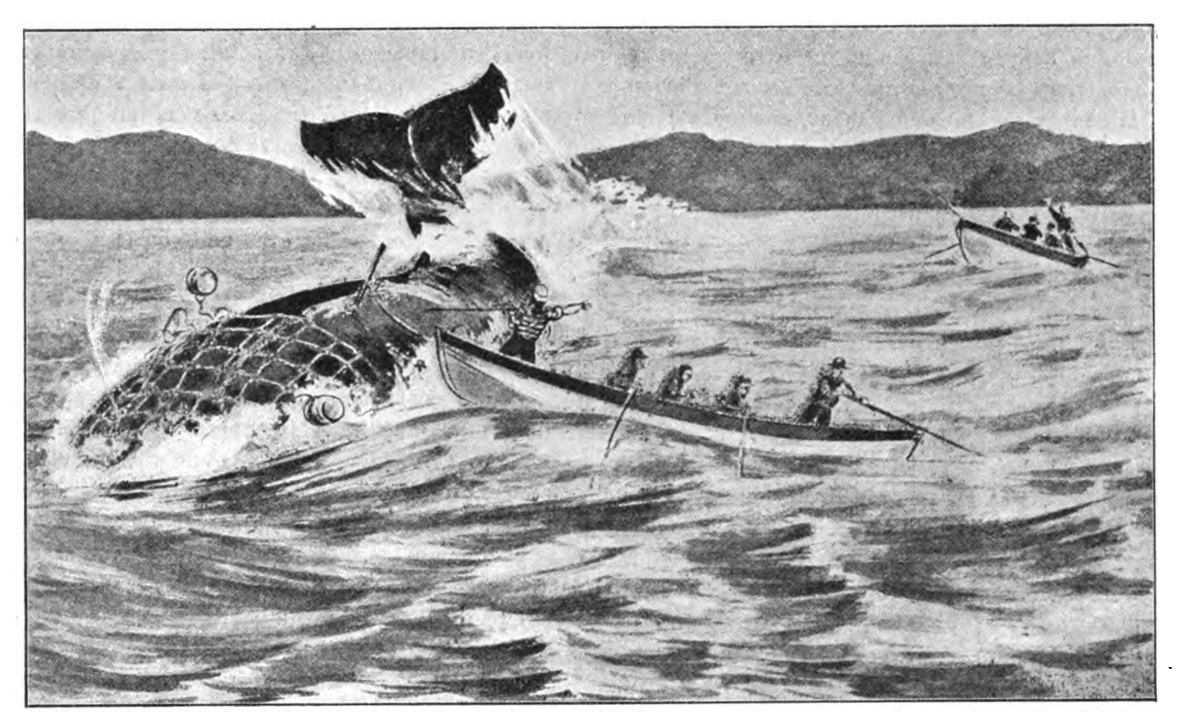
Ce marsouin est juste l'opposé du précédent. Il appartient aux deux hémisphères, mais partout où il est vit en solitaire. Il se nourrit de *seiches* et de petits poissons.

Mesoplodon Hectori. — MARSOUIN FUYARD

Une seule dent très pointue de chaque côté de la mâchoire inférieure. Nageoire dorsale pointue à l'extrémité. Bec long. Couleur : noir marbré de blanc sur la tête. Longueur : environ 20 pieds.

A cette espèce récemment découverte et dédiée à notre éminent naturaliste sir James Hector, il faut joindre les quatre suivantes qui ne diffèrent entre elles que par la longueur et la forme du bec ou museau : Mesoplodon *Layardi*, *Grayi*, *Haasti* et *Australi*.





NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — CAPTURE D'UNE BALEINE A L'AIDE D'UN FILET ; reproduction d'un dessin envoyé par le R. P. COGNET.

Famille des Delphinidés

Delphinapterus leucas. — BELUGA OU BALEINE BLANCHE

Dents nombreuses, à chaque mâchoire. Event transversal en forme de croissant (les cornes du croissant tournées en avant). Pas de nageoire dorsale, mais seulement une petite queue en raquette. 8 ou 10 paires de dents, petites et espacées. Nageoires antérieures courtes et larges. Couleur : blanc pur. Longueur : environ 12 pieds.

Ce joli et amusant animal s'apprivoise très facilement et fait la joie des marins, qui lui enseignent toutes sortes de « prouesses ». C'est en quelque sorte le *chien* du royaume de Neptune.

Malheureusement pour lui son lard est très riche en huile, et sa peau fine et veloutée est recherchée dans le commerce. Aussi, dans les pays où elle abonde, la baleine blanche est-elle poursuivie sans relâche. Les Esquimaux du Groënland en font leur nourriture principale.

Cephalorynchus Hectori. — MARSOUIN A MUSEAU D'HECTOR.

Nom maori : Upokohue

Dents petites mais nombreuses, de 25 à 32 paires. Nageoires petites, la dorsale arrondie et aplatie à l'extrémité. Couleur : gris pâle. La mâchoire inférieure, la gorge et le ventre sont blancs avec une bande grise en arrière des nageoires ; bande blanche descendant obliquement de la nageoire dorsale à la queue. Nez et front blancs. Nageoires : gris d'ardoise. Un seul évent. Longueur : de 4 à 5 pieds.

C'est le plus commun des Marsouins, celui qu'on admire à chaque voyage fait en mer, lorsqu'il s'ébat en troupes nombreuses sur la crête des vagues, bondissant au dehors et se poursuivant les uns les autres comme des « moutons en goguette ». Il vit uniquement de menu fretin.

Delphinus delphis. — LE DAUPHIN.

Environ 45 petites dents à chaque mâchoire, très serrées. Bec allongé comme celui d'un merle. Nageoires courtes. Couleur : brun en dessus ; blanc en dessous, s'étendant jusque vers l'œil. Nageoires noires, avec tache blanche sur la pectorale et la dorsale. Longueur : environ *six* pieds.

Notre « Dauphin » appartient aux mers tempérées ; il ne s'aventure guères au delà du détroit de Cook. Comme son collègue, le marsouin, il jouit d'une bonne réputation auprès des marins. Ce n'est qu'en haute mer qu'il se montre, tandis que le marsouin aime à s'approcher du rivage. Il s'attaque surtout aux poissons-volants, qui constituent son mets ordinaire. Comme le marsouin, il ne vit pas isolément, mais par troupes assez considérables. Assez souvent, il se querelle avec le requin et ne semble pas redouter la lutte avec lui.

Orca Gladiator.

Environ 12 paires de dents larges et puissantes. Nageoires très larges. Nageoire dorsale placée au milieu du dos, très haute et très pointue. Longueur : 12-20 pieds. Couleur : noir en dessus, blanc en dessous ; tache blanche au-dessus de l'œil.

Si nous avons déjà trouvé, parmi les citoyens de l'Océan, un lion, un ours, un chien, un léopard et un éléphant, il manquait encore le loup et la vache pour compléter notre ménagerie. Les voici. Et d'abord rien de plus semblable au loup par les mœurs que le « Gladiateur » ci-dessus décrit. Pour étudier et apprécier cette ressemblance, il n'y a qu'à lire le récit fait par M. F. Bullen d'une scène barbare à laquelle il assista un jour dans les régions antarctiques.

« Depuis quelques moments, dit-il, nos yeux suivaient les paisibles évolutions d'un énorme cachalot. Tout à coup, nous vîmes un gros marsouin bondir en l'air à une grande

hauteur et retomber sur le dos du puissant cétacé. Puis durant plus d'une heure entière, le même exercice fut répété à chaque instant. Le marsouin invariablement s'arrangeait pour retomber sur le même point, comme s'il eût voulu attaquer et harasser le cachalot. Il finit par réussir ; lassé de lui servir d'enclume, le cétacé leva sa lourde tête hors de l'eau et ouvrit son immense gueule comme s'il allait y engloutir son ennuyeux persécuteur. Mais à ce moment nous pûmes constater qu'au lieu d'un ennemi, il en avait trois. Deux autres « gladiateurs » étaient là suspendus à ses mâchoires et les mordant avec fureur. Nous comprîmes alors que les trois marsouins travaillaient de concert, chacun jouant son rôle pour arriver au même but. A peine le cachalot eut-il ouvert la gueule que les « gladiateurs » s'y introduisirent et, au lieu de se laisser avaler (ce qui d'ailleurs eût été peu facile), se mirent tout de suite à dévorer la langue de leur victime, devenue comme inerte et paralysée par la fatigue. Et, lorsqu'ils eurent achevé leur horrible festin, ils laissèrent là l'énorme cadavre du cachalot, qui devint notre butin pour ce jour-là. »

Tel est l' « Orca gladiator », une vraie furie déchaînée, un loup toujours en quête de sang frais, le plus terrible et le plus persévérant ennemi de toutes les baleines. C'est toujours par la langue qu'il en triomphe ; ainsi l'a décrété Celui qui a créé les deux. Le vigoureux et brave Achille lui-même n'était-il pas vulnérable au talon ? Et pourquoi les baleines ne le seraient-elles pas à la langue ?

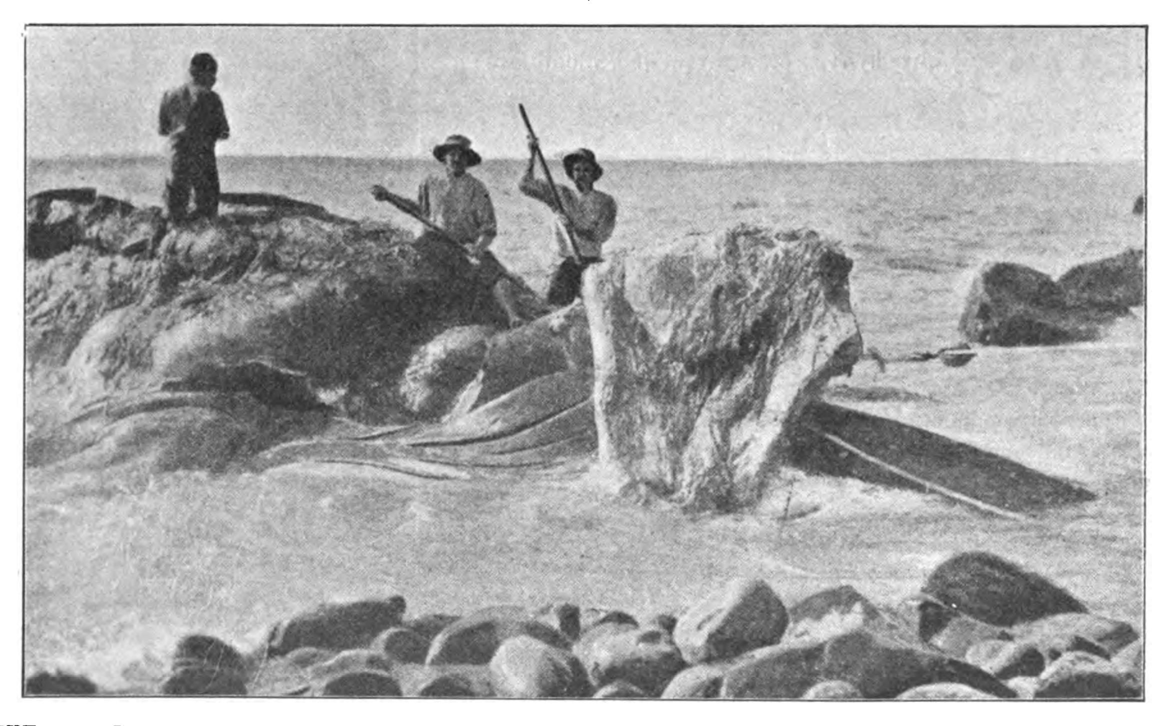
Cet « Orca gladiator », heureusement pour les baleines, n'est pas très commun. Jusqu'ici on n'en a observé que fort peu d'individus. Beaucoup de savants ont cru que le fameux « Pelorus Jack » appartenait à cette espèce. Je me permets d'en douter.

« Pelorus Jack » a été jusqu'à ce jour l'unique représentant de son espèce. Evidemment, sa place en zoologie est entre « la baleine blanche » (Beluga leucas) et l' « Orca gladiator ». Plusieurs naturalistes en font un Ziphius cavirostris. Toutefois, l'ensemble de ses caractéristiques ne répond parfaitement à aucun nom connu. Ses mœurs et coutumes sont absolument uniques. Imaginez-vous un gros et beau marsouin blanc, habitant seul le détroit qui sépare l'île d'Urville de la Grande-Terre (l'île du Sud), et ne laissant passer aucun *steamer* ou *voilier*, sans apparaître à la surface, et se laisser admirer et fêter durant quelque 10 ou 15 minutes.

Pourquoi est-il toujours là ponctuellement ? Que vient-il faire quand il parade autour des vaisseaux qui franchissent son domaine ? Sans doute, il attend de la nourriture et il l'obtient. Pourquoi, parmi tous ces vaisseaux qui passent et repassent constamment devant lui, fait-il une seule exception, et ne veut-il jamais apparaître quand le « Penguin » se présente ? Encore un mystère que d'aucuns prétendent expliquer en racontant que lors de la première visite du « Penguin » à Nelson, « Pelorus Jack » vint, selon sa coutume, lui payer ses hommages de bienvenue, mais qu'une fausse manœuvre du steamer lui infligea de rudes souffrances qu'il n'a pas oubliées. Mais comment peut-il distinguer un « steamer » d'un autre ? Là est l'énigme.

Il ne s'agit point d'un être imaginaire et fantastique. Voici deux *photographies* de ce singulier animal connu de tout voyageur néo-zélandais, et qui a réussi à se créer une situation privilégiée dans notre colonie. Protégé par une loi spéciale, choyé par tous ceux qui le voient, il semble que son existence soit des plus heureuses et des plus enviables. On dit que, récemment, un compagnon aurait été aperçu rôdant à ses côtés. Souhaitons que l'espèce se multiplie, et que beaucoup de ces jolis animaux viennent charmer les yeux des pauvres voyageurs !...

Pour compléter la description de « Pelorus Jack », je dois mentionner sa taille qui est d'environ seize pieds. Et quant à sa classification, je reste à peu près convaincu qu'il faut la ranger près des *baleines blanches* dont il n'est peut-être



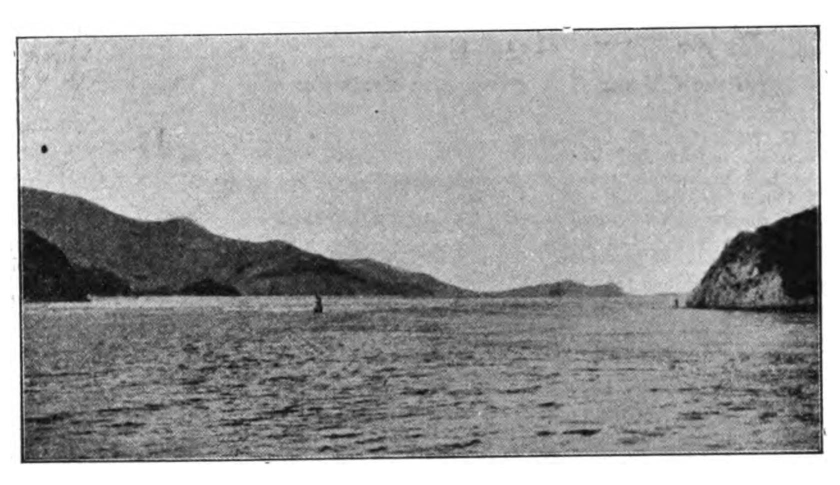
NOUVELLE-ZELANDE — Dépècement d'une baleine ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cognet.

qu'une variété jusqu'ici inconnue. Jusqu'à plus ample information, la science continuera à en faire une variété apprivoisée et modifiée de l'*Orca gladiator*.

Globicephalus melas.

De huit à douze dents confinées à la partie antérieure de la mâchoire, petites, coniques et largement espacées. Nageoires très longues et étroites. Avant-part de la tête arrondie. Nageoire dorsale petite et triangulaire, notablement plus longue à la base qu'elle n'est haute. Couleur : tout noir excepté le milieu du ventre qui est plus clair. Longueur vingt pieds.

Dans le plan que nous suivons, ce marsouin occupe la place du « mouton ». Il en a les mœurs timides et ne vit qu'en larges troupes. Il se nourrit presque exclusivement de *seiches*.



NOUVELLE-ZELANDE. — Le *French Pass* (Détroit Français) où se montre le Pelorus Jack ; reproduction d'une photographie.

Tursiops tursio. — (Poisson-vache.)

De vingt-une à vingt-cinq fortes dents à chaque mâchoire. Museau légèrement effilé. Nageoires de moyenne grandeur, mais étroites. Couleur : bleu d'ardoise foncé en dessus, passant graduellement au blanc en dessus. Nageoires : bleu d'ardoise. Longueur : sept à dix pieds.

Voici maintenant la « vache marine ». Elle abonde dans les mers qui entourent les rivages méridionaux de la Nouvelle-Zélande, aux environs de l'île Stewart.



Le *Pelorus Jack* ; reproduction d'une photographie prise du pont d'un bateau.

Prodelphinus obscurus.

De vingt-quatre à vingt-huit petites dents à chaque mâchoire ; voûte du crâne sans aucune cannelure latérale. Bec court, mais très distinct. Nageoire dorsale falciforme. Pectorales plus longues que la distance du museau à l'œil. Couleur : dos et nageoires noirâtres ; museau et ventre blancs. Longueur : environ cinq pieds.

Ce « faux-dauphin » abonde dans le détroit de Cook et le long des rivages septentrionaux de la Nouvelle-Zélande. Plus petit que le précédent, mais plus actif, ce dernier des marsouins, avec sa longue tête et ses allures primesautières, fait penser aux « poulains » qui gambadent dans la prairie.

Tels sont les rares mammifères actuellement existant en Nouvelle-Zélande. Pour être absolument complet, je dois ajouter qu'au moment de l'immigration blanche (en 1817-35) le *rat musqué*, le *rat maori* et une espèce de *chien* à long poils jaunâtres abondaient partout. Aujourd'hui, ces trois représentants de l'ancien régime ont disparu, faisant place à leurs successeurs privilégiés. Et ainsi va le monde ! Le jour viendra aussi, et il n'est pas loin, hélas ! où la race maorie elle-même aura rejoint dans les fastes de l'histoire les Guanches et les Incas, les Mohicans et les Tasmaniens. Puisse-t-elle au moins, avant de se coucher dans le final oubli, jouir des bienfaits de la Rédemption et s'endormir paisiblement sous l'égide protectrice de la croix !

(A suivre.)



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. Quarré-Reybourbon, à Lille.
M. de Lehen, à Plouer (Côtes-du-Nord).
M. Antoine Lassarade, à Montbirat (Lot-et-Garonne).
Mlle Gaillard, à Carcassonne (Aude).
Mlle Bourgeois, à Bastia (Corse).
M. Auguste Frécon, à Lyon.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

F. G., Paris, demande de prières	100 »
Anonyme, diocèse de Namur	18 »
Mme la Supérieure de N.-D. de Sion, Bucharest	100 »
M. l'abbé Niel, du diocèse de Montauban	89 »
E. S., diocèse de Grenoble	3 »
M. l'abbé Bélorgey, du diocèse de Dijon	47 45
M. Pierre Delor, du diocèse de Lyon	2 60
M. E. Leduc, Rouen	5 »
E. B., Lyon	20 »
Mlle Bourgeois, Bastia	5 20
C C., du diocèse d'Arras	5 »
En l'honneur du Sacré-Cœur, demande de prières	5 »
M. L. Henry, du diocèse de Coutances	5 »

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chehir.

M. l'abbé Servoz, du diocèse de Grenoble	5 »
M. l'abbé Marchal, diocèse de Nancy	10 »
Un prêtre d'Angers	50 »
M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres	5 »

Au R. P. Besset, mission Ste-Barbe, Ismidt.

L'Abbaye d'Einsiedeln	20 »
Mme la marquise de Marcieu, douairière, diocèse de Viviers	5 »
M. le baron de La Grange, diocèse de Cambrai	20 »
Anonyme de Paris	1 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli (Turquie).

MM. Gillet et fils, Lyon	10 »

A Sœur Marie-Laurentie, à Beskinta (Liban).

Anonyme du diocèse de Besançon	20 »

Pour les Sœurs Arabes de Jérusalem.

J. C., Paris	20 »

A Mgr Thomas, patriarche chaldéen, Mésopotamie.

Un prêtre du diocèse de Fréjus	100 »

A M. Claude Millard, Pondichéry.

Un prêtre du diocèse de Fréjus	50 »

A M. Maurice, Mahé (Pondichéry).

Un prêtre d'Angers	25 »

A Sœur Marie Judicaël, Religieuse de St-Joseph de Cluny, à Mahé (Pondichéry).

Un prêtre d'Angers	25 »
J. F., Paris, demande de prières	50 »
P. J., de Paris	25 »
En l'honneur du Sacré-Cœur, demande de prières	5 »

A Mgr Barthe, Maduré.

Un prêtre du diocèse de Fréjus	50 »

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental.

Un prêtre d'Angers	26 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus	100 »

A M. Bourlet, Tonkin maritime.

Un prêtre du diocèse de Fréjus	50 »

A M. Paul Poinsot, Kouy-tchéou, pour ses orphelins affamés.

M. Poinsot, du diocèse de Langres	50 »

Pour les missions du Japon (R. P. Ganet).

M. A. B. M., diocèse de Verdun, demande de prières	30 »

Au R. P. Ganet, pour l'école apostolique d'Urakami (Nagasaki).

M. Lefrasse, Annecy	15 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus	50 »

Pour les missions du Sahara algérien (R. P. Guérin).

H. R., du diocèse de Bourges	2 »

Pour la mission du Shiré.

Mlle Contamine, diocèse de Cambrai	6 »

Au R. P. Ségala, Guinée française.

Anonyme de Nîmes	5 »
M. A. B. M., diocèse de Verdun, demande de prières	30 »

Pour une école ou l'hôpital de Nossi-bé (Madagascar-nord).

Mlle Contamine, du diocèse de Cambrai	6 »

Pour les missions de Madagascar central.

P. J., de Paris	25 »
M. A. B. M., diocèse de Verdun, demande de prières	30 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

Un prêtre d'Angers	100 »
Anonyme de Paris	5 »
Mme Françoise Patin, veuve Latour, du diocèse de Dijon	2 »

Au R. P. Forestier, Salomon septentrionales.

Un prêtre du diocèse de Fréjus	100 »

A Mgr Vidal (Fidji), pour le R. P. Lahaye.

M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun	5 »

Pour une mission nécessiteuse éprouvée par la famine (Mgr Gendreau).

Mme Louis Danton, du diocèse de Limoges	11 30
M. l'abbé M. Guillot, du diocèse de Bourges	14 »
Anonyme de Tours, demande de prières	20 »

Pour une mission nécessiteuse dans une colonie française (Mgr Gendreau).

Anonyme de Bourges, demande de prières pour une défunte	10 »

G. A., demande de prières.

Pour l'Œuvre, 50; pour Mgr Haggéar, archevêque de St-Jean-d'Acre, 5; pour M. Cazot, Lazariste à Salonique, pour son séminaire, 5; pour Sœur Marie Laurentie, à Beskinta (Liban), 5; pour M. Chavanol, à Mel-Sittamour (Pondichéry), 5; pour M. Darbon, pour sa chapelle de Linh-Thuy (Cochinchine septentrionale), 5; pour M. Renault, à Kouy-lin-fou (Kouang-si), pour sa chapelle de Notre-Dame du Rosaire, 10; pour M. Robert, pour la cloche à Notre-Dame de Lourdes, à Taïkou (Corée), 5; pour le R. P. Coicaud, Salomon méridionales, pour sa chapelle, 5; pour une chapelle en construction dédiée au Sacré-Cœur de Jésus (Nanning, Kouang-si), 5; pour le R. P. Marie André, à Kalaupapa (Molokai); pour une bannière à saint François d'Assise, 100 fr.

A. R., diocèse de Langres, demande de prières.

Pour le R. P. Piou, Danemark, 5; pour Mgr Haggéar, archevêque de Saint-Jean-d'Acre, 5; pour les Sœurs du Rosaire, mission de Karak (Palestine), 5; pour le R. P. Prudent, Rajpoutana, caste des Mhers, 5; pour Sœur Marie des Missions, Kumbakonam, 5; pour M. Chavanol, Pondichéry, 5; pour M. Godec, église d'Alladhy (Pondichéry), 5; pour Sœur Marie Judicael, Mahé (Pondichéry), 5; pour M. Duhamel, Haut-Tonkin, 5; pour M. Bourlet, Tonkin maritime, 5; pour M. Renault, Kouang-si, 5; pour le R P. Anicq, Mongolie sud-ouest, 5; pour M. Matrat, à Hirado (Nagasaki), 5; pour M. Sauret, à Kurume (Nagasaki), 5; pour le R. P. Ganet, Urakami (Nagasaki), 5; pour la mission de Linzolo (Congo français), 5; pour le R. P. Lecorre (Mackenzie), 5; pour le R. P. Maxime André, pour l'église de Kalaupapa (Sandwich), 5 fr.

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Michel, Beyrouth).

M. Wack, diocèse de Metz	13 »
Anonyme de Bourges, demande de prières pour une défunte	10 »
M. l'abbé Labrouve, du diocèse de Nîmes	10 »
Un paysan du diocèse de Digne	8 »
O. H., St-Dié	5 »
M. l'abbé Michel, du diocèse d'Autun	10 »
M. Eloi Donzé, aux Breuleux	5 »
M. Plaine, Rennes	3 »
M. l'abbé Létendard, du diocèse d'Amiens	9 30
Anonyme de Paris, demande de prières spéciale	20 »
M. Bourgain, Paris	10 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

M. Gustave Moreau, 10 fr. — Mlle Girodot, 2 fr. — M. A. Thellung, 8 fr. — M. Corrigeux, 3 fr. — M. Bosia, 10 fr. — Mme Touchard, 10 fr. — Rev. F. Collet, 3 fr. — M. Chauvière, 1 fr. 70. — M. Grosbois, 5 fr. — Mme Poullain, 1 fr. — M. H. Richard, 1 fr. — M. Dalesme, 2 fr. — Mlle L. Amayen, 2 fr. — M. Plaine, 2 fr. — M. Dubois, 5 fr. — M. Moreau, 1 fr. — M. E. Donzé, 1 fr. — Mlle A. Dugripon, 5 fr. — M. l'abbé Bérerd, 10 fr. — M. Charaux, 10 fr. — M. Glédu, 2 fr. 30.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



PERSE. — Le *Valyhad* (prince héritier) Mohammed-Ali, aujourd'hui shah de Perse, en visite au village catholique de Khosrova ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Lesné, délégué apostolique.

LES FÊTES DE MAHARRAM EN PERSE

Tous les journaux ont annoncé la mort (survenue le 8 janvier dernier) de S. M. Mouzaffer-ed-dine, qui régnait sur la Perse depuis le 1er mai 1896, et son remplacement par le prince Mohammed Ali (né le 21 juin 1872). Le nouveau *Shah in Shah* (roi des rois) a donné à la mission catholique, en plusieurs circonstances, n'étant encore que simple *Valyhad* (prince héritier), de précieux témoignages de sympathie (1). A l'occasion de son accession au trône iranien et de la mort de son père, événements qui attirent sur la Perse l'attention universelle, il nous semble opportun de publier la gravure ci-dessus et la lettre suivante, envoyées l'une et l'autre par Mgr Lesné.

LETTRE DE MGR LESNÉ, LAZARISTE,
DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Les Persans appartiennent à l'Islam ; mais ils supportent malaisément la suprématie de La Mecque et de Constantinople. Ils prétendent qu'eux seuls sont les vrais maîtres des croyants. Voici sur quelles données historiques se basent leurs prétentions.

Ali, cousin et gendre de Mahomet, avait deux fils. Hussein, l'aîné, épousa la fille du dernier roi persan de la dynastie des Sassanides. Naturellement, les Persans, presque tous gagnés déjà au mahométisme, prirent parti pour Ali, le « lion », le « lieutenant de Dieu » Mais trois puissants compétiteurs : Abou-Bekr, Omar et Osman, usurpèrent son droit à la succession du prophète. Ali fut assassiné dans la mosquée de Koufa ; ses fils, leurs femmes et leurs enfants furent massacrés dans la plaine de Kerbela.

Un schisme éclata alors parmi les disciples du Prophète et la doctrine *shiite* (doctrine des « fidèles ») devint religion nationale de l'Iran, qui voua haine et guerre éternelle aux partisans de la doctrine *sunnite* (doctrine « traditionnelle »). Chaque année, les dix premiers jours du mois de Maharram voient se renouveler, en l'honneur des martyrs de la famille d'Ali, une étrange explosion de fanatisme.

Cette période de pleurs, de lamentations et de cris de rage se termine par de grandes processions funèbres, accompagnées de scènes sanglantes, spectacle barbare et horrible que les *mollahs* (prêtres musulmans) eux-mêmes condamnent.

Chaque quartier de la ville possède des mosquées

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 juillet 1902 et du 8 janvier 1904

plus ou moins belles, bâties par des seigneurs, en accomplissement d'un vœu. Pour les fêtes de Maharram, les serviteurs de chacun d'eux y entassent de riches tapis, et en tendent les murs et les colonnes d'étoffes noires. Au centre de la mosquée, un autel, surmonté des images d'Ali, d'Hussein et de Hassein est orné de fleurs artificielles, de miroirs, de lampes de pacotille, d'antiques armes persanes. Le tout forme un étrange contraste. Des *samovars* fument dans un coin de la salle et, chaque soir, on offrira à tous ceux qui se présenteront une tasse de thé et le *kalyan* (pipe) dont chacun, après échange de politesses, est obligé de tirer quelques bouffées.

Au coucher du soleil, du haut du toit de la mosquée (les minarets sont rares en Perse), le *muezzin* appelle le peuple à la prière. Hommes et femmes accourent en foule pour entendre chanter le *merciet*, sorte de poème en langue persane sur le martyr d'Hussein et de sa smala. Dès que les *mollahs* et leurs *toulabs* (disciples) apparaissent dans la salle, ils vont s'asseoir devant l'autel où on leur sert le thé et le *kalyan*. Les chants commencent ensuite. Chaque fois que sont prononcés les noms d'Ali et d'Hussein, le peuple manifeste sa douleur en poussant de longs soupirs, en pleurant et en se frappant la tête.

Quand le mollah a cessé de chanter, il appelle les bénédictions d'Allah sur l'assistance; puis un jeune *toulab* termine la cérémonie par la prière musulmane traditionnelle que tout le peuple récite avec lui.

⁂

Dans la prière même, le *Schiite* évite soigneusement tout ce qui peut le faire ressembler au *Sunnite*. Un *Schiite* qui se dispose à prier, place devant lui une petite pierre noire qui porte gravés les noms d'Allah, de Mahomet et d'Ali. C'est un talisman fait en terre de Kerbela; il préserve le croyant de toutes sortes de maux. A sa mort, on détrempe ce talisman dans de l'eau pour en faire une encre qui servira à écrire sur deux planchettes en bois de saule une recommandation à Ali ; ces deux planchettes sont ensuite placées sous les aisselles du défunt.

Tandis que le Sunnite croise les mains sur la poitrine, le Persan laisse pendre les bras tout droits, les balançant de temps à autre, et les élevant à la hauteur du visage, quand il prononce le nom d'Allah. Dans l'intervalle de deux prières, le Schiite peigne ses cheveux et sa barbe en restant à genoux, et en conversant avec les personnes qui l'entourent, tandis que le Sunnite conserve toujours un recueillement sévère.

⁂

Le soir du dernier jour, le mollah déploie un mouchoir de soie noire au pied de sa chaire. Le maître de la mosquée y dépose une vingtaine de pièces d'argent et les autres assistants y ajoutent leur aumône. Parfois, quand ceux-ci se montrent peu généreux, le *mollah* leur crie d'un ton, engageant d'abord, de plus en plus mécontent ensuite :

« — Mes amis, glissez vos mains dans vos poches, car, si vous faites une large aumône pour l'amour d'Hussein, vos péchés seront pardonnés dans l'éternité. Dépêchez-vous, le temps presse ; je vais appeler sur vous les bénédictions de Dieu. »

Enfin, le *mollah* ramasse son mouchoir où se trouve une somme rondelette.

Chaque soir, à la sortie de la mosquée, deux processions s'organisent : la première est appelée « groupe de Schah Hussein » et l'autre « groupe de Siné-zin ».

En tête du premier groupe, des enfants portent des étendards blancs, bleus et noirs, surmontés d'une main, la main d'Ali. Puis des joueurs de *zoorna* (clarinette) et de *dawoula* (tambour de guerre) font entendre une lente et monotone ritournelle, d'une indéfinissable tristesse, à laquelle mille voix répondent par les cris répétés de Shah Hussein, Vah Hassein, Aïdar-Aïdar.

La première fois que, dans la nuit, j'entendis ces clameurs sauvages, je me réveillai en sursaut, croyant avoir entendu crier : « Chassez Français! chassez Français! » Je montai sur la terrasse et je vis les deux côtés de la rue occupés par de longues files d'hommes, se tenant mutuellement par le bras gauche. Avec un ensemble parfait, ils faisaient mine de se frapper la tête avec un sabre. Rien de plus sinistre que ces clameurs. On se croirait en pleine révolution.

⁂

Le dixième jour de Maharram, jour anniversaire du massacre du fils d'Ali, une extraordinaire animation règne dans la ville. C'est le jour des grandes processions commémoratives. Par toutes les rues, on promène d'immenses drapeaux noirs et de longues perches, en haut desquelles se balancent des cimeterres.

Les figurants du groupe de Shah Hussein sont habillés de blanc. Tout en marchant et en criant, ils se frappent le front avec leur sabre. Le sang ruisselle sur leur visage et sur leurs vêtements blancs; c'est un spectacle horrible.

Quelques-uns perdent tant de sang qu'on est obligé de les soutenir et de les emporter. Certains même se donnent la mort dans cette circonstance, persuadés qu'en souffrant et en succombant ainsi, au jour anniversaire du massacre de leurs imans, Dieu leur pardonnera leurs péchés et les recevra dans son paradis.



La foule se presse tout autour de ce groupe. Les parents portent sur leurs bras leurs petits enfants vêtus de blanc; d'un léger coup de rasoir, on leur a fait au front une petite blessure d'où suintent quelques gouttes de sang.

Parlons maintenant du second groupe, celui de Siné-zin.

Un derviche de haute taille ouvre la marche. Il est nu jusqu'à la ceinture; ses longs cheveux noirs flottent au vent. Il se meurtrit rudement le dos avec une chaîne de fer.

Les autres personnages du groupe se sont couvert la tête et les vêtements de boue et de paille hachée. Leur habit est déboutonné en signe de deuil. Ils se frappent la poitrine en cadence pour accompagner leur chant funèbre. Ces gens montrent dans leurs mélopées et dans leurs plaintes une conviction qui émotionne; tous ont les larmes aux yeux et certains pleurent à chaudes larmes. Des séides qui les accompagnent ravivent, à tout instant, leur douleur et leur haine par des cris de pitié en faveur des victimes ou des menaces terribles contre les soldats de Yézyd.

Viennent ensuite d'interminables files de porteurs d'étendards. Des chameaux, des mulets emmènent prisonnière toute la *smala* de Hussein. Dans les *katchères* et dans les *tartaravanes* (1), des femmes et des fillettes vêtues de deuil babillent joyeusement.

Voici les chevaux de guerre d'Hussein, d'Hassein et des autres fils d'Ali. Ils portent les vêtements et les armes de leurs malheureux maîtres. Ce sont des casques, des boucliers en fer forgé, artistiquement ciselés, incrustés d'arabesques et d'inscriptions tirées du Coran.

Un *hammal* porte sur sa tête un de ces immenses plateaux de bois dans lesquels les Persans s'envoient mutuellement, aux jours des fiançailles et des funérailles, des mets de tous genres et des confiseries. On a jeté dans ce plateau un mannequin sans tête et sans bras, chaussé de bottes, c'est le cadavre d'Hussein!

Enfin, la procession se termine par la longue file des prisonniers de guerre. Couché dans un berceau, le petit-fils d'Hussein est porté au rang des captifs.....

Ces processions appartenant aux différents quartiers de la ville, mais représentant toutes les mêmes scènes, vont ainsi de mosquée en mosquée, depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour.

(1) Les *katchères* sont de petites niches en bois recouvertes de toile qui se placent comme un cacolet de chaque côté d'un cheval ou d'un mulet. La *tartaravane* est le palanquin chinois porté par deux mulets. En hiver, le persan s'y aménage un petit poêle avec cheminée.

INFORMATIONS DIVERSES

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Deniau, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Kollapulur, *vià* Erode and Gobichettipalayam, le 20 décembre 1906 :

« Mon évêque m'a placé dans un district nouvellement fondé. Le village où j'ai ma principale résidence n'a pas encore de chrétiens ; mais j'ai bon espoir d'y faire quelques conversions parmi les Sanars. Déjà, j'ai pu dans un village voisin baptiser plusieurs gens de cette caste.

Au moment du baptême on a fait à mes nouvelles recrues une assez vive opposition. Mes néophytes parlaient même de quitter le village ; mais je n'ai pas voulu :

« — Restez, leur ai-je dit, la tempête passera. »

« En effet, les païens ne les molestent plus, ils les laissent descendre au puits commun et ont repris avec eux une bonne partie des relations d'autrefois.

« Un seul point noir reste à dissiper : les païens ne daignent pas encore manger avec nos convertis comme par le passé. Quelques parents de ces derniers s'étant permis cette condescendance, on leur a reproché la chose comme une impureté légale. Si je pouvais obtenir que mes néophytes sanars restassent sur le pied d'égalité avec leurs congénères païens, les conversions en seraient grandement facilitées. Les concessions déjà gagnées ont donné courage à plusieurs : cinq ou six familles promettent de venir étudier la religion, aussitôt que les travaux des champs seront terminés.

« Je suis allé faire tout dernièrement une petite tournée de ce côté-là. J'ai été accueilli comme un ami. Un notable païen m'a même demandé de bâtir une chapelle dans le village :

« — Père, m'a-t-il dit, la pagode de Mariattal a été emportée « par la dernière inondation : comme nous devons tous venir à « votre religion, c'est bien inutile de la rebâtir : faites nous ca- « deau d'une belle petite chapelle, cela décidera ceux qui hési- « tent encore. »

« Dans plusieurs autres endroits, le bon grain semble aussi lever. Je suis actuellement en train de négocier avec quelques familles d'*assaris* (charpentiers, forgerons). C'est la misère qui m'amène tout ce monde. On a beaucoup souffert cette année dans le pays, à cause de la famine. On comptait sur la récolte, mais à cause du manque de pluie, elle a été bien médiocre, le prix des grains recommence à monter d'une façon inquiétante. Ce serait le moment de frapper un grand coup ; il serait facile de faire une trouée parmi les gens de caste miséreux. Mais, hélas ! les ressources manquent.

« Je m'occupe aussi beaucoup de médecine. Certains jours, je donne jusqu'à vingt et même trente consultations. La semaine dernière, j'ai traité un enfant mordu par un chien enragé. C'est le premier cas de cette sorte qu'on m'amène. J'attends avec anxiété le résultat de ma médication; mon petit malade est-il guéri ? ne l'est-il pas ? C'est là un *dubium* dont la solution m'intéresse au plus haut point. Nous avons bien dans l'Inde, à Kasauli, un Institut Pasteur ; mais les frais de voyage s'élèvent à 125 fr.; un pauvre diable d'Indien ne peut y penser.

« L'exercice de la médecine me fait perdre pas mal de temps et dépenser bien des roupies, car il faut tout donner gratis; mais la chose a son bon côté: je puis, par ce moyen, acquérir de l'influence, faire des connaissances précieuses et baptiser aussi quelques enfants en danger de mort.

« Une nouvelle année va bientôt commencer. Aussi, avant de fermer cette lettre, j'y inclus toutes sortes de souhaits à votre adresse. Nous savons tous qu'à cause de la crise qui, actuellement, agite notre chère patrie, et de la multiplicité des œuvres qui sollicitent la charité des fidèles, le rôle d' « argentier » des missionnaires devient de plus en plus difficile. Des voix plus autorisées que la mienne ont dû vous dire combien nous vous sommes reconnaissants des efforts que vous faites pour nous aider à soutenir nos œuvres... »

Kouang-tong (*Chine*). — M. Gervaix, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Canton, nous envoie de cette ville la lettre suivante avec la belle photographie reproduite p. 43.

« Le 24 septembre dernier, un vénérable missionnaire de Canton célébrait son vingt-cinquième anniversaire de prêtrise, M. Auguste-Joseph Lanoue, né en 1857 dans le diocèse de Besançon et parti pour la Chine en 1881.

« Mgr Mérel avait bien voulu rehausser de sa présence la cérémonie

« Bon nombre de missionnaires français et indigènes entouraient aussi le jubilaire. Deux mille Chinois assistaient à la messe et il y eut plus de cinq cents communions.

« Ce fut un jour inoubliable, tant à cause de l'empressement des fidèles autour du pasteur bien-aimé, qu'à cause du cadre majestueux de la cérémonie.

« Un prêtre indigène, le P. Tchaou, enfant du pays, fit l'éloge de M. Lanoue, et, en des termes élevés, prêcha aux chrétiens la fermeté dans la foi et la pratique des vertus évangéliques :

« — Vous êtes, disait-il, des chrétiens de 300 ans ! restez tou-
« jours des modèles au milieu de vos frères les néophytes, et
« écoutez sans cesse les avis de votre missionnaire que Dieu gar-
« dera longtemps encore à votre tête. »

« Chacun s'associa de cœur à ce vœu délicat : Monseigneur l'exprima, et tous nous n'eûmes qu'une pensée à la messe du jubilaire, celle d'imiter l'exemple du digne prêtre qu'on fêtait, et d'espérer l'accomplissement, pour nous tous plus jeunes, de ces jours bénis des noces d'argent.

« Les noces d'argent ! ! Peut-on, en effet, espérer, en cette terre exotique, le jubilé réservé aux vieillards septuagénaires : Peut-on rêver de noces d'or ? Il faut l'espérer pour de rares exceptions, et je crois bien que l'énergie encore fort gaillarde du bon P. Lanoue aura raison du temps et des fatigues de l'apostolat. — *Ad multos annos !* »

Côte-d'Ivoire (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Ch. Vacheret, supérieur de la mission de Bonoua, par Grand-Bassam, nous écrit le 18 décembre :

« L'appel que j'avais adressé aux lecteurs des *Missions catholiques* a été entendu. Dernièrement je recevais une caisse contenant de jolies robes, des colliers, du linge d'église, etc. Avec les robes nous avons fait déjà plusieurs heureux et heureuses. A Noël il y aura nouvelle distribution aux plus sages.

« Actuellement nos travaux ne sont pas consacrés uniquement au ministère sacerdotal et aux classes. Sur l'ordre du gouvernement et d'après les désirs de notre préfet apostolique, nous avons créé une modeste école professionnelle comprenant une menuiserie et des plantations. Cette dernière partie réussit à merveille. Le caoutchouc, le caféier et le cacaoyer nous donnent surtout de belles espérances, sans parler de nombreux arbres fruitiers : bananiers de toutes espèces, avocatiers (plus d'un millier), noisetiers, pommiers-roses, cerisiers de Cayenne, cocotiers, kolatiers, etc., et du maïs en quantité.

« Ce genre de travaux nouveaux ne nous déplaît point, bien que l'enseignement et le saint ministère nous plaisent davantage. Nous avons fait une demande d'autorisation légale au gouvernement général pour continuer notre école, et j'ai encore espoir !

« Les malades soignés par nous deviennent de plus en plus nombreux. Oh ! que nous serions heureux d'avoir du linge usagé et quelques remèdes pratiques !

« Nous faisons tous nos efforts (pour accroître nos moyens d'existence. Déjà notre poulailler comprenant 150 volailles) et notre canardière (25 canards avec une couvée en préparation) nous octroient la bonne moitié de notre nourriture quotidienne. Et, lorsque, dans deux ou trois ans, nos plantations seront en rapport, la station de Bonoua pourra se suffire.

« Si j'écoutais mes désirs, je ferais encore appel à la charité des généreux lecteurs des *Missions catholiques*, pour créer le petit dispensaire dont je vous ai parlé l'an passé. Une somme de 200 francs serait amplement suffisante. Le soin des malades est le grand moyen de gagner les âmes... »



DANS LE PORT DE NAPLES ; reproduction d'une photographie du R. P. ALLO.

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Depuis un siècle et demi les Frères Prêcheurs possèdent une grande mission dans la partie orientale de la Turquie d'Asie, au cœur de la région illustre où fleurit l'antique civilisation ninivite. C'est la mission de Mossoul. Elle étend sa bienfaisante et lumineuse influence sur dix diocèses orientaux (sept chaldéens, deux syriens et un arménien). 82.000 catholiques se trouvent dispersés sur son territoire. Le R. P. Galland, supérieur, a sous ses ordres 23 religieux européens et 15 prêtres indigènes. Un missionnaire récemment arrivé dans ce poste lointain, le R. P. Allo, nous adresse de Mossoul son volumineux et intéressant journal de voyage. A notre très grand regret, nous n'en pouvons publier que des extraits, la place dont nous disposons est si limitée

Les premières pages du manuscrit relatent les péripéties de la traversée de Marseille à Naples et au Pirée. Après une visite rapide des ruines antiques d'Athènes (voir les gravures p. 42), le P. Allo se rembarque pour Smyrne et Constantinople. . Nous lui donnons la parole au moment où il arrive devant Alexandrette et aborde la partie vraiment originale et particulièrement captivante de son itinéraire.

I. — D'Alexandrette à Alep.

Le 10 octobre, fête de saint Louis Bertrand, nous mouillions enfin devant Alexandrette. Notre voyage sur mer n'avait pas duré moins de dix-neuf jours, plus que le temps d'aller en Amérique et d'en revenir. Nous l'avons fait tout entier dans des conditions exceptionnellement favorables, sur une mer d'huile et sous un ciel toujours pur. Désormais va commencer pour nous une odyssée que bien peu de touristes peuvent se vanter d'avoir faite, jusqu'à Mossoul, Mossoul-la-Bossue, la cité reculée et mystérieuse qui baigne ses pieds dans le Tigre, en face de Ninive enterrée, et où des frères nous attendent, loin, bien loin, derrière le désert.

Ainsi, le 10 octobre, arrivés à Alexandrette — *Scanderoun*, comme disent les Turcs, — nous quittons le *Saghalien* d'assez bon matin. Ce n'était pas sans mélancolie, peut-être ; ce paquebot, en dépit du mal qu'on en pouvait dire, n'était-ce pas comme le dernier point du sol de France ? Mais, l'Asie nous appelle, l'Asie où l'œuvre de Dieu attend ses nouveaux ouvriers.

Adieu donc, *Saghalien !* Le temps est gai, tourné à l'espérance ; la mer a mis sa plus riche robe bleue ; le haut Amanab, qui entoure le golfe d'Alexandrette, s'est doré la cime et s'est poudré élégamment de violet. Le *kawas* de M. Lupi,

consul d'Espagne, nous attend dans une barque à plusieurs rameurs. Un adieu cordial aux officiers du bord, et en route !

En cinq minutes, nous atterrissons sur une jetée en bois, où il y a foule pour nous voir. Tout d'abord se présentent deux domestiques de notre mission de Mossoul ; chacun nous baise la main, en mettant la sienne sur son cœur, très dévotement. Puis voici plusieurs personnages en uniforme, officiers de la douane ; nous leur montrons nos passeports et déclinons nos noms et qualités à un qui sait le français. Les gros bagages resteront au port pour subir la visite ; nos domestiques et nos bateliers prennent les valises et les déposent au bureau de la douane. Les gens en uniforme faisaient mine de vouloir y fouiller : mais le P. Galland nous évite ce désagrément par un petit mouvement de la main, discret et persuasif, très usité dans ces pays-ci. Alors une nuée de portefaix, qui nous faisaient escorte, se précipite sur lesdites valises, et, sous la conduite de M. Lupi lui-même, nous nous rendons de la douane au consulat.

Scanderoun, bâtie dans une grande plaine à fièvres paludéennes, n'était, il y a une quinzaine d'années, qu'un amas de taudis infectieux. Depuis, on l'a assainie, on y a percé des rues larges et régulières ; aujourd'hui, son aspect général est celui d'une petite cité blanche du midi de l'Europe. Les maisons du quartier principal sont bâties la plupart à la française, c'est-à-dire avec des fenêtres larges donnant sur l'extérieur ; mais les terrasses sont déjà plus nombreuses que les toits.

M. Lupi vit avec son frère aîné, dans une maison dont il a été lui-même l'architecte. Elle est confortablement aménagée et meublée avec goût : les pièces y sont très vastes, suivant la mode orientale. Dans la même rue, se trouvent divers consulats. Presque en face de celui de France, les Pères Carmes italiens ont leur mission. Ils sont deux ; la nouvelle église qu'ils construisent en ce moment sera fréquentée par plusieurs centaines de catholiques.

***

Le lendemain, après une visite à l'honorable consul de France, nous allons à la douane, essayer d'en retirer nos bagages.

Nos pauvres malles ne contenaient ni dynamite, ni pamphlets contre Sa Majesté Impériale ; mais elles étaient à demi pleines de livres, marchandise dont l'importation est soumise en Turquie à une surveillance sévère.

Par suite de je ne sais quel changement survenu depuis le matin dans le personnel de service, on ne pouvait s'en tirer avec un simple *bakschich*. Les douaniers ouvrirent donc une première malle, où il y avait quantité de cahiers de musique et de livres traitant de beaux-arts. Les dessins, les plans, surtout la notation, leur parurent suspects ; ils en firent une pile à examiner. Dans une autre, leur vigilance fut excitée par la découverte d'un missel, d'un bréviaire et d'ouvrages en caractères allemands ou hébraïques : autre pile suspecte. Ils fouillèrent également la malle d'une Sœur. Les autres, je ne sais trop pourquoi, furent respectées. Nos pauvres livres, une trentaine en tout, sont portés au bureau de l'*effendi* ; celui-ci paraît un brave homme. Il nous déclare que tous ces livres doivent être soumis au tribunal de la censure, siégeant à Alep. Alors nous obligeons les douaniers à les emballer avec soin, sous nos yeux. On apporte deux caisses à cet effet ; la douane y met ses plombs, et on nous charge de les emporter nous-mêmes. A notre entrée dans Alep, les policiers s'empareront de ces matières dangereuses, pour en faire une sérieuse expertise.

***

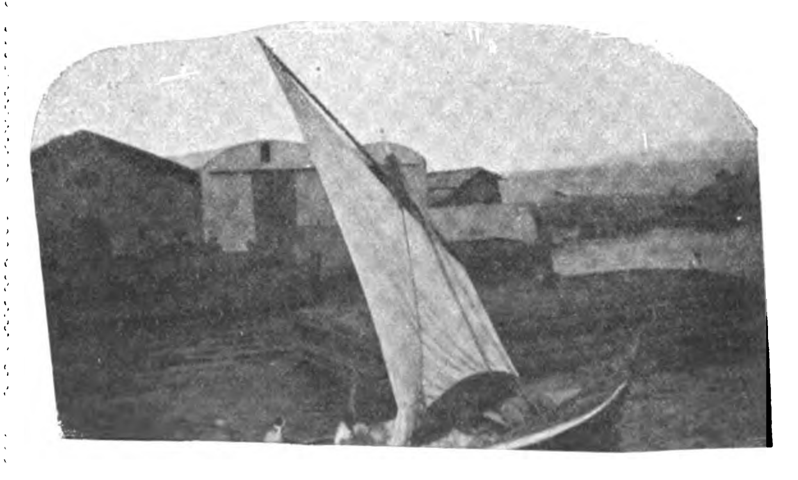
Dans la matinée, le P. Galland avait fait marché avec un *arabadji* (voiturier), qui nous amena trois calèches d'assez mauvaise mine. Nous nous y empilâmes. Un fourgon nous suivait, avec nos valises ; les domestiques y montèrent.

Fouette, cocher ! nous voilà partis de Scanderoun.

Nos calèches sont attelées à quatre chevaux de front. Un conducteur occupe le siège ; un autre conducteur de rechange est étendu à plat ventre sur le haut du véhicule ; la capote, pour ce motif, demeure obstinément relevée, quel temps qu'il fasse. Les portières n'ont ni vitres, ni rideaux, et l'intérieur pourrait être mieux capitonné ; les voyageurs, qui passent souvent la nuit en route, n'ont pour appuyer leur tête que les durs ressorts de ladite capote. Les chevaux et les cochers ne se pressent pas trop, et cela fait maugréer d'abord; mais ils forcent bientôt l'admiration, ainsi que la calèche elle-même, quand on voit par où ils osent passer.

Maintenant un mot du paysage. Nous suivons la plaine marécageuse, mais bien cultivée à certains endroits. La route est égayée, çà et là, par des palmiers élancés, ou de grands chênes verts. Les habitations de paysans sont faites de feuilles ou de tiges de roseaux, assujetties entre des branches d'arbres. A une heure de Scanderoun, le chemin, encore bien entretenu, se met à monter en pente raide au flanc des montagnes. La nuit nous atteignit sur une hauteur d'où nous dominions déjà la vallée de l'Oronte, où la fameuse Antioche continue à vivre tristement sur ses propres ruines.

Alors la lune se leva, dans son plein, et le voyage devint fantastique. Nous entrions en pleine montagne, au milieu de rochers hauts et nus. La route montait, descendait, plus en spirale qu'un serpent qui se tortille. Elle se livrait à ces contorsions-là au bord de précipices très profonds ; aucun parapet n'en défend l'approche, et les tournants les plus raides se trouvent précisément là où le précipice paraît se creuser davantage. Les chevaux, que nous croyions indolents au départ, avaient pris le grand trot ou le galop : les cochers les excitaient encore, tout en chantant avec flegme, sur deux



Une caïque de Smyrne ; reproduction d'une photographie du R. P. Allo.

Que de tragiques révolutions humaines le temps n'a-t-il pas déroulées sur cette région ! Pas loin d'ici, à Issus, Alexandre, il y a vingt-deux siècles, broya avec ses trente mille hommes l'immense armée du grand roi de l'Asie. En 1834, Ibrahim-Pacha, l'Alexandre égyptien, enleva aux Turcs, par une attaque superbe, ce col de Beïlan où nous roulons ; pénétrant en Anatolie, il serait allé, sans les puissances, jusqu'à Stamboul, jeter à bas la Sublime Porte. D'autres conquérants ont passé par là ; d'autres encore y passeront peut-être. Mais que peuvent nous faire les conquérants dans ce paisible clair de lune, ce paysage d'éternité ?...

Mais arrivons à Alep.

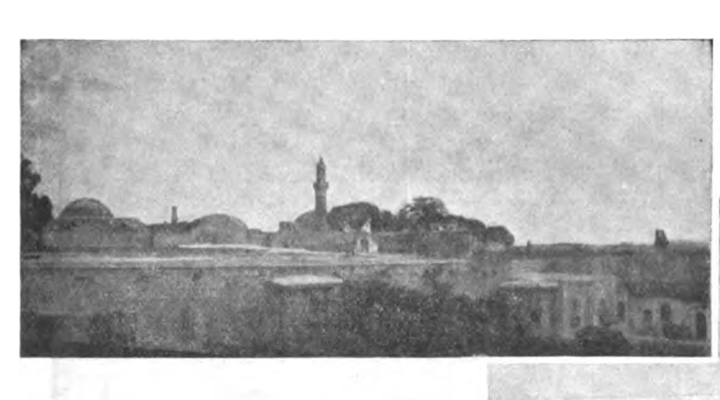


ATHENES. — Le Parthenon.

ATHENES. — Temple des Cariatides.

ou trois notes, des airs nasillards et aigus. J'ose croire que de moins braves que nous auraient eu la chair de poule, en dépit du flegme des cochers. Mais nous n'y pensions même pas. Le spectacle était merveilleux ; l'air était si pur, la lune si radieuse !

Soudain des lumières paraissent à un tournant, et des bruits étranges entrent dans nos oreilles. Nous distinguons le son d'un gros tambour, qu'on frappe à intervalles irréguliers, avec des grelots et des cymbales ; puis, sans discontinuer, jouent des instruments aigres, cousins du biniou et de la bombarbe bretonne. Bientôt des voix s'y mêlent, des voix au timbre approprié à la musique. C'est que nous faisons notre entrée dans la petite ville de Beïlan, et une noce s'y promène avec des torches, de la musique, des fusils aussi, car la poudre, en Asie, joue sa partie dans tous les orchestres. La noce, la ville, furent dépassées en un clin d'œil, et nous nous retrouvâmes plongés dans le silence du mystérieux clair de lune.



Vues d'Alep ; reproduction de deux photographies du R. P. Allo.

***

Alep a énormément perdu de son importance commerciale, depuis que le percement de l'isthme de Suez l'a fait déchoir du rang qu'elle occupait, de tête de la route des Indes. Elle n'en est pas moins toujours une des cités les plus riches de l'empire ; mais des aventuriers d'Europe n'auraient pas chance d'y faire fortune. On peut même dire qu'il n'y vient plus d'Européens du tout, si ce n'est quelques jeunes représentants de commerce envoyés par des maisons allemandes. Aussi, la société d'origine occidentale s'y est-elle bien conservée, joignant aux mœurs patriarcales du temps jadis une culture solide ; on cause dans leurs divans aussi agréablement que dans un salon de France.

M. André Marcopoli, consul du Portugal, nous offrit l'hospitalité. Il nous reçut avec une cordialité seigneuriale, empreinte de bonhomie et de finesse. Tout auprès habitent les autres consuls, ses cousins germains, fils de feu M. Nicolas Marcopoli, dont le nom est cher aux missionnaires de Mossoul.

Nous passâmes dans cette société huit bonnes journées, le temps d'organiser la caravane. Généralement, il faut pour cela demeurer à Alep deux ou trois semaines ; mais les circonstances nous servirent encore. L'abouna Reïs découvrit deux *caterdjis* (caravaniers), l'un de Mossoul même, l'autre de Mardin, dont les mulets, les chevaux et les ânes étaient déjà réunis, prêts à partir au premier signal. Sans cela, nous aurions dû nous-mêmes acheter des chevaux de selle, pour les revendre une fois arrivés à destination.

M. Marcopoli réussit à arracher nos livres aux griffes de la censure : ils nous reviennent au complet. Cependant on avertit notre hôte que c'est par égard pour lui, uniquement, qu'on nous rend des ouvrages écrits en arménien ; je pense que les censeurs, avec leurs experts, entendent par là nos livres allemands.

Enfin, le vendredi 19 octobre, avant midi, nous quittâmes cette ville où nous avions reçu une si cordiale hospitalité. C'était comme un adieu au monde européen.

Quel sera notre itinéraire ? Le chemin de Diarbékir et de Djéziret n'est pas sûr ; il paraît que les tribus kurdes, si avantageu-



Mandarin. Mgr Mérel. M. Lanoue.

Invités et missionnaires.

CANTON (*Chine*). — LES NOCES D'ARGENT SACERDOTALES DE M. LANOUE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX, missionnaire au Kouang-tong (voir p. 40)

sement connues depuis cinq ans, se fusillent là-bas, avec entrain. Le P. Galland se décide à nous mener toujours à Orfah, de l'autre côté de l'Euphrate, et là, nous verrons par où l'état du pays nous permettra de passer sans courir de trop gros risques.

(*A suivre.*)

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite (1)

VI. — Le sommet de la gloire

J'étais guerrier, mais encore un peu trop jeune pour songer aux expéditions lointaines.

En attendant, je promenais ma beauté de village en village, avec les camarades, qui m'apprenaient très volontiers la théorie du métier.

Au pays, nous étions les gardiens attitrés de la sûreté publique. Jamais, même employés aux occupations les moins belliqueuses, nous ne nous séparions de l'attirail de guerre; et c'est avec le sabre que nous creusions les patates, que nous coupions les ignames ou que nous détachions les régimes de bananes.

La nuit, nous dormions, la tête reposant sur le bouclier, les armes à portée de la main. Le cri d'alarme pouvait retentir à toute heure, et, à la minute même, nous étions prêts à voler au secours.

***

Nous n'avions rien qui, de loin ou de près, ressemblât à un gouvernement constitué. Nous n'avions ni monarchie, ni autocratie, ni oligarchie, ni même république. Nous nous gouvernions nous-mêmes, chacun pour soi, selon ses lumières. Nous n'avions ni roi, ni empereur, ni président, ni général, ni caporal, ni garde-champêtre. Nous ne connaissions d'autorité que celle de nos « vieux »; chacun le sien. Mais à eux, et à eux seuls, nous devions obéissance et respect.

Et malgré tant et de si belles institutions qui nous manquaient, je puis affirmer, en mon âme et conscience, que nous n'étions pas trop malheureux... Surtout, nous avions les danses presque quotidiennes pour nous distraire.

Selon la doctrine de nos sages, danser serait instinctif aux hommes, tout comme parler, boire ou manger. La danse serait la manifestation des instincts les plus naturels aux humains en général, et aux guerriers en particulier : la joie et la gloire.

Et pour mettre cette belle doctrine en pratique, nos bons et braves sorciers créèrent, dès les temps les plus reculés, deux danses principales.

Nous avions, à nous strictement réservées, la danse de la joie, *kechoukia*, et celle de la gloire, ou de la guerre, *kebata*.

Nos partenaires étaient toujours les jeunes filles non mariées.

Les femmes mariées, elles, n'ont plus le droit de danser.

Et c'est ce qui prouverait, peut-être, la véracité des sorciers : car les femmes mariées ne connaissent plus la joie, et ne prennent aucun intérêt à la guerre..... La danse de la joie se faisait vers la soirée, à l'heure délicieuse où le soleil est moins chaud, la brise plus fraîche, et où les oiseaux reprennent leurs chansons sur les arbres.

Les guerriers formaient un grand rond, se tenant par la main; à l'intérieur de ce cercle, les « guerrières » prenaient la même position. Deux ou trois jeunes filles, douées des plus belles voix, se tenaient au centre pour chanter les couplets; et, tout en tournant lentement et en mesure, nous reprenions les refrains ensemble. Les deux cercles ayant achevé leur tour, chacun revenu au point de départ, le guerrier prenait les mains de sa guerrière, et toujours en chantant, on sautait sur place et en cadence, au bruit rythmé des grelots des hommes et des chaînettes de leurs partenaires. Lorsqu'on était fatigué de sauter, les deux cercles recommençaient à tourner, on sautait de nouveau, et toujours ainsi pendant une heure ou deux, au milieu des chants et des rires.

Et c'était véritablement la danse de la joie, car elle était innocente...

***

Mais c'était la danse de guerre qui était la préférée. Il paraît que, jadis, les Blancs se battaient comme nous, bravement et franchement, à coups de sabre et de lance. Et j'ai appris, sans surprise, qu'à cette époque, vous aviez vos tournois qui ressemblaient beaucoup à nos *kebata*.

La *kebata* se tenait à l'heure où le soleil est le plus brillant, où ses rayons font reluire avec le plus d'éclat les plumes d'épervier, le fer des lances, les couleurs des boucliers peints.

Sur une petite éminence qui domine l'arène, nos « damoiselles » se tenaient debout en rangs serrés, reluisantes de terre rouge huilée, et portant à la main un bouquet de rameaux verts.

Vis-à-vis d'elles, à l'autre extrémité, les guerriers impatients attendaient leur tour de s'élancer dans l'arène.

Bientôt, un vénérable sorcier apparaît sur la scène. Lentement, il fait le tour du champ clos, répandant à chaque pas une pincée de poudre blanche; c'est pour chasser les démons de la discorde, pour empêcher que bataille, rixe, duel ou combat ne vienne ensanglanter la danse...

Ce rite préliminaire accompli, regardez ce jeune homme qui vient de « sortir »; il fait des bonds prodigieux, il pousse des hurlements épouvantables, il secoue son bouclier au-dessus de la tête, il transperce de grands coups de lance un ennemi imaginaire.

Mais il a beau faire. Arrivé devant les spectatrices, aucune ne bouge; c'est un silence de mort. Ce guerrier n'est qu'un *ndéro*; il n'a pas encore « tué son homme ». On réserve ses précieux applaudissements pour quelqu'un de plus digne...

Mais voyez maintenant ce second jeune homme qui est « sorti ». La chevelure de guerre lui tombe jusqu'au milieu du dos. Il n'a ni lance ni bouclier. Il s'avance tranquillement, le sabre au clair, et veut bien faire, avec indifférence, quelques gracieuses évolutions.

A peine, néanmoins, est-il arrivé à vingt pas des « damoimoiselles », que se déchaîne une tempête furieuse d'applau-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 et 18 janvier.

dissements. Il n'est « sorti » qu'avec le sabre. On sait ce que cela veut dire. Et c'est comme un barrage qui aurait rompu ses digues. Toutes les jeunes filles se mettent en branle, et se précipitent en vagues tortueuses, à la rencontre de l'heureux guerrier. Et, brandissant leurs rameaux au-dessus de sa tête, elles le reconduisent en triomphe, au milieu des camarades, qui frémissent d'émotions diverses.

C'est que ce guerrier était *mooragani* : il a « tué son homme »... Il a le privilège de sortir avec le sabre, et il n'a qu'à se montrer pour ravir tous les cœurs...

La danse finie, on profitait de l'immense concours de monde pour tenir une séance de parlement. Tous les hommes présents faisaient un grand cercle, assis sur les talons. Un « vieux » quelconque se levait, tenant à la main nombre de petits bâtons. Et il prenait la parole.

« On commence à voler des cannes à sucre dans le voisinage : à l'avenir, le voleur aura le sort de ce bâton. (Et il lançait un des bâtons au loin, pardessus les têtes.)

« Le prix d'un mouton est fixé à tant de charges de maïs : celui qui vendra plus cher ou moins cher, aura le sort de ce bâton. (Et il en lançait un deuxième.)

« On va faire des sacrifices pour demander la pluie : celui qui refusera son mouton, aura le sort de ce bâton. (Un troisième.)

« Les sorciers ont bien voulu promettre de chasser les hyènes du pays : celui qui leur refusera un mouton, aura le sort de ce bâton (Un quatrième était lancé.)

« Cette saison, il sera interdit de planter des patates... »

Ici, s'élevait un murmure de désapprobation d'abord partiel, mais qui, peu à peu, devenait général. Cette dernière loi n'avait pas l'assentiment de la foule : elle ne passait pas. Le « vieux » en était quitte pour garder son bâton et réserver sa malédiction...

***

Comme vous voyez, c'est bien un peu le gouvernement du peuple par le peuple et avec le peuple. Chez nous ce n'est pas une duperie. Et si les Blancs voulaient bien me permettre une opinion, ils gagneraient peut-être en nous imitant.

Les soirs de *kébata*, cependant, je n'étais pas heureux. Je me sentais un peu penaud, triste et un peu jaloux : la gloire me manquait!...

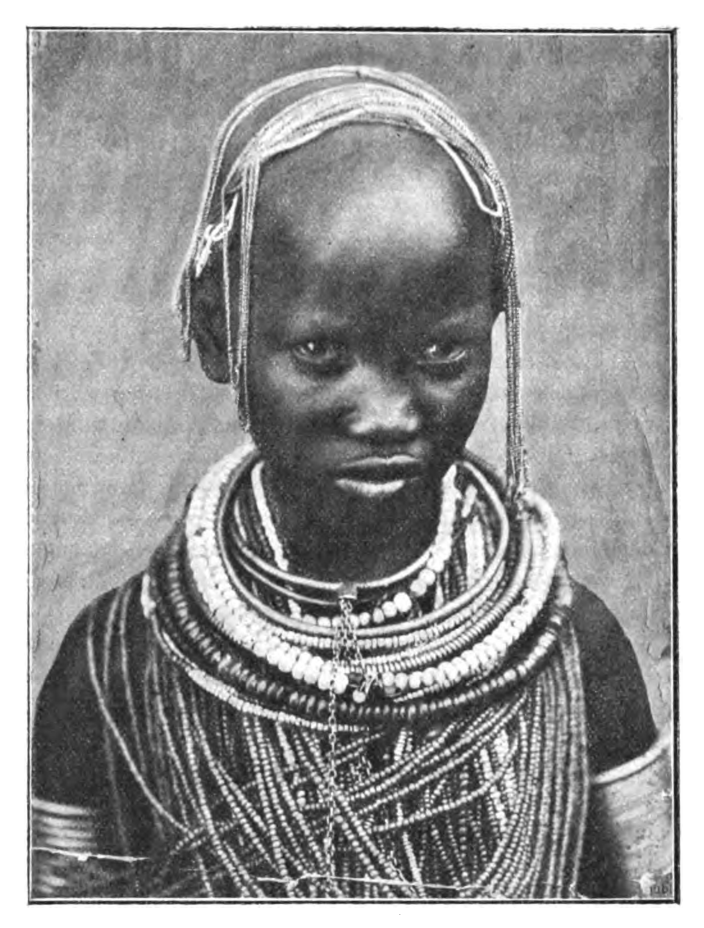
Or, un bonheur aussi grand qu'inattendu m'était réservé, une nuit que je m'étais endormi dans un si fâcheux état d'âme.

C'était dans mon *singira* (case à moutons) que je prenais régulièrement mon repos.

Les camarades, qui avaient fait la veillée avec moi au coin du feu, s'étaient retirés; depuis un certain temps, je massacrais en rêve d'innombrables Massaïs, lorsque je fus réveillé par un singulier remue-ménage de mes bêtes.

J'écoutais attentivement, et je reconnus les petits coups sourds d'un sabre sur la terre qu'on creusait, en dehors, mais tout près de la case.

Evitant le moindre bruit, je descendis de ma couche, et regardai par une fente dans la porte. Il faisait une nuit assez claire, et je vis ce que je m'attendais à voir : un homme tenant la lance en arrêt, la pointe vers la porte, prêt à me transpercer si je sortais. C'était lui qui montait la garde,



AFRIQUE ORIENTALE. — UNE DE CES DAMOISELLES
Reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.

pendant que son compagnon creusait sous la case pour faire sortir les moutons un à un.

Les Massaïs avaient leurs ruses, et ils s'étaient dit :

« S'il se réveille, son premier mouvement sera de sortir, et un coup de lance fera son compte. S'il ne se réveille pas, laissons-le dormir ! »

J'allai me recoucher et me mis à ronfler de mon mieux, tout en écoutant ce qui se passait.

Le premier mouton sorti, un troisième Massaï le prenait et le passait par dessus la haie, à un quatrième qui se tenait de l'autre côté.

Je sus qu'il n'étaient que quatre, parce qu'ils cessèrent leur travail au quatrième mouton.

Alors, saisissant ma lance, la même qui avait tué mon pauvre père, je l'envoyai dans le dos d'un premier Massaï, déjà sur le sommet de la haie. Les deux autres s'empêtrèrent dans les buissons, et, avant qu'ils pussent faire un mouvement pour parer, je leur fendis le crâne de deux coups de sabre.

Dans mon délire, j'oubliai mes quatre moutons : le quatrième bandit ne doit pas s'en plaindre...

Le tout n'avait pas duré une demi-minute; mais, dans cet éclair, j'avais vengé mon père et, par les mêmes coups, j'avais atteint le sommet de la gloire.

Je n'étais plus *ndéro*, j'étais *mooragani*!

(*A suivre*).

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Suite (1)

Ordre des Amphibies.

Famille des Discoglossidés. — Liopelma Hochstetteri.
LA GRENOUILLE NÉO-ZÉLANDAISE.

Très ressemblante à ses congénères d'Europe et d'ailleurs. Langue circulaire entière, libre même dans sa partie postérieure. Pupille triangulaire. Pas de disque tympanique. Doigts libres. Orteils palmés sans renflement aux extrémités. Surface supérieure du corps couverte de petites verrues molles et lisses ; surface inférieure sans aucunes excroissances. Mâle dépourvu de sac vocal. Couleur : brun. Membres et surface inférieure de couleur plus légère. Tête et dos à peine maculés de noir. Membres régulièrement barrés de noir léger.

Cette espèce est absolument indigène et particulière à la Nouvelle-Zélande. On l'a trouvée d'abord dans la péninsule de Coromandel et à Optiki, puis à Huia sur les bords du Manukau-Harbour, et dans toute la région minière du Thames. C'est essentiellement un « montagnardé » ; elle se plaît surtout aux environs des torrents accidentés, et ses petits, durant les premiers mois de leur existence, ne quittent pas la flaque d'eau où ils sont nés. Chose singulière ! les Liopelma sont inconnus en Australie ; pour en retrouver d'autres espèces, il faut aller jusqu'en Chine, dans l'Inde, en Afrique et en Europe. Comment donc et à quelle époque cette variété s'est-elle introduite dans nos montagnes ? C'est là un double mystère que la science n'a pu encore sonder et éclaircir.

Ordre des reptiles.

SECTION DES LACERTILIA OU LÉZARDS.
Famille des Geckonidés : Gehyra Oceanica

Tête couverte d'écailles, corps lisse, quelques granulations sur le dos et quelques écailles à l'abdomen. Doigts fortement dilatés, la jointure finale, libre, sortant de l'intérieur de l'expansion digitale. Doigts intérieurs sans aucunes griffes. Couleur : brun en dessus, parfois uniforme, et parfois avec des panachures plus ou moins marquées ; en dessous, blanchâtre. Longueur : environ 15 centimètres.

Ce fort joli petit lézard nous est venu de l'Inde où il abonde encore, et on le rencontre tout le long de la route, aux Moluques, en Nouvelle-Guinée, en Polynésie, en Australie et même à Mexico. Chez nous, les îles Moko-Hinau, au nord du Hauraki Gulf, semblent être son domaine exclusif. C'est là que nos amateurs vont le chercher. Il est inoffensif.

Naultinus elegans : Kakariki

Doigts faiblement dilatés, graduellement retrécis, avec une série de lamelles transversales sur toute leur longueur. Couleur : vert, avec deux séries de taches jaunes ou blanches, quelquefois bordées de noir sur le dos et à la queue. En dessous : blanc, jaunâtre. Longueur totale : un peu plus de 11 centimètres dont plus de la moitié appartient à la queue. Quelquefois, au lieu de taches sur le dos et la queue, on observe des lignes colorées en jaune. Souvent aussi la tête porte quelques taches de la même couleur.

L'habitat naturel du « lézard vert » est dans les terres basses et chaudes de nos deux îles ; cependant on en a obtenu quelques spécimens, notablement amoindris, il est vrai, jusque sous les neiges du Mont Arthur. Il va sans dire que, dans ces cas-là, on les retrouve engourdis par le froid et cachés sous de grosses pierres. Vienne le printemps, les neiges ont bientôt disparu ; alors, sous l'action vivifiante du soleil, tous les « kakarikis » se réveillent de leur torpeur et vont à la chasse. Ils se nourrissent d'insectes. Peu leur suffit : deux pauvres repas par semaine les contentent. Quand ils se décident à hiverner, ils se groupent sept ou huit ensemble, et vont se loger dans le même creux d'arbre ou sous la même pierre. Ils sont vivipares et leur coutume est de donner naissance à deux petits, quelquefois trois, entre juillet et sepeembre. Durant l'été, ils changent de peau à plusieurs reprises.

∴

Leur manière de s'emparer de leur proie est des plus intéressantes ; on pourrait la comparer à celle de messire Minet, Voyez-le, par exemple s'étudiant à surprendre une mouche. D'abord il la contemple avec curiosité et s'assure qu'elle est vivante. Puis il s'approche à pas comptés, sans bruit aucun, avec une perfidie consommée. Arrivé tout près de sa victime, il courbe le cou, relève la tête et ouvre de grands yeux où la férocité se mêle au contentement. A leur tour, les pattes entrent en jeu et se mettent graduellement en position pour saisir la bestiole au moment voulu. Lorsque tout est bien préparé, d'un seul bond le lézard s'élance et étreint sa proie, la secouant de côté et d'autre comme un chat secoue une souris. L'opération finale consiste à avaler la mouche, ce qui est parfois difficile : toutefois, avec de la bonne volonté et du savoir faire, notre « chasseur » s'en tire et absorbe tout, jusqu'aux ailes et aux pattes.

Lorsque ces petits animaux veulent boire (ce qu'ils font rarement), ils lappent l'eau à la façon des chats, mais beaucoup plus lentement et avec un plaisir manifeste. De temps à autre, ils promènent leur langue violette sur leurs yeux comme pour les laver. Après avoir bu, ils se plongent tout entiers dans l'eau, nageant très rapidement mais d'un air pressé et maladroit.

Le « kakariki » n'est point timide et se laisse facilement saisir et apprivoiser. On le trouve souvent en train de grimper sur un arbre ou arbrisseau : surpris, il n'essaie pas de fuir, mais se contente de fixer son agresseur d'un air tranquille et rassuré tout en proférant un son étrange qu'on est convenu d'appeler « le rire du lézard ». Ce rire et ce regard étaient autrefois suffisants pour terrifier les plus braves Maoris : la superstition, jointe à l'ignorance, en avait fait un sûr et infaillible indice de mort pour celui qui en était l'objet.

Ce qu'il y a de plus singulier, concernant ce petit animal, c'est que, au moyen de sa queue préhensible, il peut prendre les positions les plus étranges et les plus grotesques, et rester ainsi absolument immobile pendant plusieurs heures et même pendant des journées entières. C'est pour lui un moyen

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4 et 11 janvier.

de se dissimuler et de surveiller sa proie qui, ne se doutant de rien, viendra quelquefois rôder près de lui, et lui faciliter ainsi son labeur pour quérir une pitance.

D'après un fait que nous allons signaler, il faut conclure que la période de gestation de ces animaux est fort longue, dépassant sûrement cinq mois et demi. Un spécimen femelle obtenu et emprisonné par un de nos savants néo-zélandais le 29 décembre 1885 donna naissance à deux avortons le 8 juin 1886. L'état imparfait dans lequel ces avortons apparurent prouvait jusqu'à l'évidence que leur naissance était prématurée.

***

Tout ce qui a été dit du *Naultinus elegans*, s'applique aussi aux deux espèces voisines : le *Naultinus Grayi* et le *Naultinus rudis*. La première, très commune dans l'île du Nord, se distingue de la précédente par sa taille qui atteint 16 centimètres, et par les petits points noirs dont son habit vert est parsemé. Il en existe une variété *jaune* souvent observée à Maketa, à Taranaki et à Kaipara. Mais, même dans cette variété, les petits sont d'abord régulièrement verts selon le type originel ; avec l'âge, ils jaunissent. Quant à la seconde (*N. rudis*), elle est tout à fait rare. Son nom indique que la tête et le dos sont couverts de petite écailles granulaires entremêlées sur les côtés de larges verrues arrondies, tantôt aplaties et tantôt en forme de carène. Au lieu d'être verte, sa couleur est d'un gris-verdâtre en dessus, avec des bandes violettes irrégulières sillonnant la longueur et la largeur du dos. En dessous, la couleur est d'un gris uniforme. Sa longueur totale est d'environ 14 centimètres.

Dactylocmenis Pacificus : Mokopapa.

Doigts dilatés à la base, puis subitement rétrécis, la partie étroite formant un angle avec la base. Couleur : brun, avec bandes irrégulières transversales sur le dos et la queue, et fréquemment une bande noire sur les côtés. Au-dessous, la couleur passe au blanchâtre. Longueur : environ 16 centimètres.

Commun dans le district d'Auckland, le Mokopapa passe sa vie dans les arbres et se distingue des *Naultinus* par la couleur de sa peau et aussi par la lenteur solennelle de tous ses mouvements. Rien, pas même la crainte de la mort, ne peut lui faire « accélérer le pas ». Aussi est-il devenu proverbial parmi les Maoris qui, lui supposant des intentions meurtrières, en abhorrent même la rencontre sur leur chemin.

Dactylocnemis granulatus. Mokopeke.

Couleur grisâtre ou brune en dessus, avec des vermiculures plus foncées et des bandes transversales de nuance plus foncées et des bandes transversales de nuance plus légère ; bande noire sur les côtés. Doigts peu renflés, non palmés : la longueur de la partie étroite étant le tiers du tout. Longueur totale atteignant jusqu'à 19 centimètres, la queue comptant pour plus de la moitié.

Sans être commun nulle part, ce lézard se rencontre un peu partout en Nouvelle-Zélande. Pour nos indigènes, c'est presque une divinité ; mais une divinité dont le nom seul fait pâlir et trembler les plus vaillants guerriers. Il n'y a que bien peu d'années, certains de nos chefs les plus puissants n'auraient pas hésité à lever leur casse-tête sur l'imprudent qui aurait osé prononcer devant eux les mots : mokomoke, mokopapa ou mokopeke.

Maintes fois, nous avons cherché à réagir contre cette sotte antipathie ; les événements nous ont été défavorables. Je me souviens qu'en 1889, étant allé avec un de mes confrères visiter notre chrétienté naissante de Poroutawao, dans le Manawatu, une bien triste coïncidence se produisit qui, à elle seule, vu les circonstances, suffirait à intimider des esprits moins superstitieux que ceux de nos Maoris. Après les vêpres du dimanche, nous étions restés, mon confrère et moi, à causer de choses et d'autres avec un de nos catéchistes, devant la porte de l'église. Au bout d'un moment, nous remarquâmes un de ces reptiles qui, ayant grimpé le long de l'architravée, s'arrêta et tourna son regard du côté du village. Immédiatement, notre catéchiste pâlit de terreur et nous expliqua que, *sûrement*, dans la direction indiquée par le regard du mokopeke, quelqu'un mourrait avant que la semaine fût écoulée. Rentrés dans leurs maisons, nos Maoris ne cessèrent de discuter et d'examiner *qui* devait mourir. Leur décision unanime fut que *deux* personnes seulement dans le village se trouvaient *sur le chemin du regard maudit :* un vieillard, nommé Hakaria, et le chef lui-même, l'excellent Kiriona, qui nous hébergeait lors de notre passage et avait toujours montré une édifiante ardeur pour notre cause. Or, très malheureusement, ce fut ce dernier qui réalisa le vilain présage en question. A ce moment-là, il n'était aucunement malade et personne ne s'avisa de lui communiquer la décision des connaisseurs. Toutefois, dès le lendemain, il s'alitait pour ne plus se relever : le mardi, mon confrère était appelé en grande hâte pour lui administrer les derniers sacrements et le mercredi, au soir, notre bon et cher Kiriona mourait de la façon la plus édifiante. Pour nous, il n'y a là qu'une pure et simple coïncidence; pour nos indigènes, le « mokopeke » était *le héraut de la mort* avant et pendant le fait. Après le départ de leur chef, il est bien évident que leur crédulité et leur frayeur n'ont pas diminué. Et faut-il s'étonner de pareilles tendances, quand, dans notre Europe civilisée, les mêmes reptiles inspirent les mêmes craintes superstitieuses et les mêmes folles terreurs ?...

Un de nos plus fameux naturalistes, sans se préoccuper des frayeurs que sa curiosité allait éveiller, a voulu étudier de près les mœurs de ces singuliers lézards. Il eut à se procurer lui-même deux spécimens vivants qu'il enferma soigneusement dans une boîte grillée. Ils refusèrent d'abord de manger quoi que ce soit et, au bout de quelques jours, le plus âgé périt, sans doute d'inanition et de désespoir. Le plus jeune continua de bouder pendant plusieurs semaines ; un mois et demi après son incarcération, il n'avait encore touché à aucune nourriture. Pour toute consolation, il s'était permis d'avaler quelques gouttes d'eau, chaque fois que son maître et geôlier en avait mis à sa portée. De plus, il s'était laissé mettre au bain deux ou trois fois par semaine dans une tasse d'eau tiède ; et en sortant de la baignoire, il n'oubliait jamais de se rincer la bouche d'un air mystérieux. Peu à peu il se familiarisa avec sa nouvelle existence, restant fort tranquille dans sa prison et ne s'inquiétant de rien. Il se pourrait que ses dispositions si pacifiques et si mortifiées soient suffisamment expliquées par le fait que la saison d'hiver n'était pas encore terminée. Plus tard, en effet,

lorsque les premiers rayons du soleil d'été vinrent le rappeler aux réalités de la vie, notre lézard devint fort impatient et profita de la première chance pour s'échapper.

Comme le caméléon, ce petit animal changeait de couleur trois ou quatre fois par jour, passant du gris brunâtre au plus joli rose. Tous les moyens extérieurs à employer pour provoquer ce changement *à plaisir* ont toujours échoué ; il semble prouvé que la cause en soit intrinsèque et entièrement subordonnée aux caprices du petit Protée. La lumière du jour ni aucune lumière artificielle ne paraissent jouer aucun rôle dans ces coquettes et merveilleuses manifestations.

Datylrenmis maculatus : Mokoparae.

Doigts considérablement renflés, la longueur de la partie étroite égalant le quart du tout. Couleur : brun ponctué de noir ; bandes transversales irrégulières plus foncées s'étendant sur le dos et la queue ; raie noire passant au travers de l'œil ; parfois une large bande de couleur légère sur les côtés. Au-dessous : blanc sale ; longueur : environ quinze centimètres, dont au moins la moitié appartient à la queue.

Il s'agit du Gecko brun, commun dans l'Ile du Sud et dans l'Ile Stephen. Comme ses infortunés congénères, il est redouté des indigènes. Ses habitudes ne sont guère connues.

(*A suivre.*)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Clovis Champalbert, du diocèse de Viviers 2 30
Mme la comtesse de Loppinot, diocèse de Lugano 5 20
Anonyme de Lyon 1 15
M. de Kirwan, du diocèse de Grenoble .... 5 »
M. Auguste Ceyte, Autun .... 10 »
M. Degusseau, du diocèse de Poitiers .... 10 »
M. Deropsy-Viéville, du diocèse de Soissons .... 40 »
En mémoire de M. le Curé J.-B., diocèse de Lyon .... 50 »
Anonyme du Dauphiné 532 65
M. l'abbé Leca, du diocèse d'Ajaccio 7 40

Pour un missionnaire français en pays français (Mgr Adam, Gabon).
M. F. Dumas, Paris .... 40 »
M. Boisson, diocèse de Séez, pour intention particulière .... 2 »
M. C., diocèse de Rennes, demande de prières pour défunts .... 5 »

Pour une mission éprouvée par la famine (Mgr Lesné).
M. de Quemper (Bavière) .... 38 »

Au R. P. Besset, mission Sainte-Barbe, Ismidt.
Le comte de la Croix Laval, Lyon .... 10 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur .... 35 »

Pour le missionnaire franciscain le plus nécessiteux (Chan-tong oriental).
Au nom de M. Escoffre, du diocèse de Toulouse .... 100 »

A Sœur Marie des Missions, Kumbakonam.
Anonyme de Madrid, demande de prières pour lui et sa fille .... 7 »
Anonyme de Nantes .... 50 »

Pour sœur Marie-Judicael, à Mahé (Pondichéry).
Anonyme du diocèse de Namur 5 45
Deux anonymes du diocèse de Saint-Claude .... 3 »

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental, pour les affamés.
M. l'abbé Daudeville, du diocèse de Bayeux .... 20 »

A M. Neyer, Cochinchine septentrionale.
E. N., de Nancy .... 10 »

Au R. P. Zimmermann, à Loui-tcheou (Kouang-tong).
M. l'abbé Winsbach, du diocèse de Metz .... 25 »

A Mgr Maquet, Tché-ly sud-est.
Bernard Emile, diocèse de Nancy .... 5 »

A Sœur Gilbert, hôpital de Ning-Po (Tché-kiang).
Anonyme de Nantes .... 50 »
M. C., diocèse de Rennes, demande de prières pour défunts .... 5 »
Conférence Saint-Vincent-de-Paul du collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »

Pour une œuvre hospitalière nécessiteuse (La même).
J. Y., diocèse de Coutances .... 20 »

A M. Curlier, Corée.
E. P., de Gillois, diocèse de Saint-Claude .... 25 »

Pour une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus (Nanning, Kouang-si).
Anonyme de Reims 43 35

A M. Séguret, Kouang-si.
A. B., diocèse de Rodez .... 30 »

Pour les nègres atteints de la maladie du sommeil dans l'Ouganda (R. P. Cuche).
M. l'abbé Tranchant, du diocèse d'Angers .... 5 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Ségala, Guinée française.
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »
Deux anonymes du diocèse de Saint-Claude .... 3 »

Au R. P. Fievet, Madagascar central, pour achat de terrain.
Deux anonymes du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Pour la chapelle de Saint-Benoît-d'Ilanjana, district d'Ambohimahasoa (Madagascar central).
Deux anonymes du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Au R. P. Fontanié, Madagascar central.
Deux anonymes du diocèse de Saint-Claude .... 4 »

Au R. P. Mouren, à Lokodja (Haut-Niger).
H. G., Lyon .... 10 »

Au R. P. Lecorre, Saskatchewan.
L. M., Cette, diocèse de Montpellier .... 20 »

Pour les lépreux de l'île Molokai (Sandwich).
C. C., Grenoble .... 15 »
Conférence Saint-Vincent-de-Paul, collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »
Mlle C. Deschamp, du diocèse de Saint-Brieuc .... 5 »
Mlle Aimée Deschamp, du diocèse de Saint-Brieuc .... 1 »
Anonyme de Nantes .... 100 »

Pour l'église incendiée de Kalaupapa (Molokai).
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Pionnier, Mariste, Nouvelle-Calédonie.
C. C., Grenoble .... 25 »

A Mgr Douceré, Nouvelles-Hébrides.
Anonyme de Florence .... 2.500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cuche, Ouganda).
M. l'abbé Choulot, du diocèse de Saint-Claude .... 10 »
L. M., Cette, diocèse de Montpellier .... 10 »
M. F. Gruet, Saint-Claude .... 10 »
Anonyme du diocèse de Metz .... 50 »
Anonyme de Lille .... 9 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
M. l'abbé Costevec, du diocèse de Vannes .... 10 »
M. l'abbé Lelièvre, du diocèse de Séez .... 10 »
Un prêtre du diocèse de Bayonne, demande de prières .... 5 »
M. l'abbé Vautey, du diocèse d'Autun .... 5 »

Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.
M. Périer, 3 fr.; Mme Desesquelle, 5 fr.; Mme Rombach, 3 fr.; Anonyme, 19 fr. 30; M. Bataille, 2 fr.; M. Le Masson, 1 fr.; Un prêtre du diocèse, 5 fr.; M. Gérardin, 5 fr.; M. Caulle, 5 fr.; M. Babey, 10 fr.; Mme veuve Troyon, 5 fr.; M. Michalon, 3 fr.; M. Vautey, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — SPÉCIMEN D'ARCHITECTURE MAORIE. — BOIS SCULPTÉ. – ENFANTS MAORIS SE BAIGNANT DANS UN LAC D'EAU CHAUDE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir p. 58)

UNE AUDIENCE DE S. S. PIE X
au Supérieur
de nos Délégués dans la République Argentine.

Le R. P. Cyprien, des Pères Blancs, supérieur depuis quelques années des délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans la République Argentine, a voulu, avant de repartir en Amérique, après un court voyage en Europe, se rendre à Rome et obtenir pour les associés de notre Œuvre une bénédiction spéciale. Voici le récit qu'il nous donne de l'audience pontificale.

Le Saint Père s'informe, avec un intérêt marqué, de la marche de l'œuvre dans la République Argentine et l'Uruguay et des résultats que nous avons pu obtenir jusqu'à ce jour.

Je suis heureux de faire connaître à Sa Sainteté le précieux concours que nous accordent les évêques, les prêtres et les fidèles et lui demande une bénédiction pour tous les associés et leurs familles.

« — Oui, oui, répond le Saint Père, avec une émotion visible, je bénis tous ceux qui, d'une manière quelconque, favorisent cette Œuvre si importante, et je vous charge de le faire savoir à tous. »

***

Je présente alors à Sa Sainteté une feuille sur laquelle j'avais formulé ma demande et La prie de vouloir bien la revêtir de sa signature.

Pie X la prend avec un aimable sourire et, de son auguste main, il y trace les lignes suivantes :

Ai diletti figli Zelatori e Ministri di quest'opera di religione e di carità eminentemente importante con effusione d'amore l'Apostolica Benedizione

Dal Vaticano li 22 Gennajo 1907

Pius PP. X

Profondément ému, je remercie le Saint Père de sa bonté et des pouvoirs extraordinaires qu'Il a daigné me concéder.

« — Non, non! reprend vivement Sa Sainteté, ce n'est pas vous qui devez me remercier, mais bien plutôt moi qui vous remercie, vous, vos confrères et tous les associés du grand service que vous rendez à la Sainte Eglise. »

Au Pays des "Loucheux" et des "Peaux de Lièvre"

C'est de la chrétienté de Good-Hope, la station catholique la plus hyperboréenne du Canada septentrional, que nous arrive la lettre suivante. Il y a longtemps que nous n'avons rien publié sur le vicariat apostolique du Mackensie dont fait partie le poste de Good-Hope. Nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour recommander aux prières et à la générosité de nos lecteurs cette lointaine, difficile et besoigneuse mission, ainsi que son jeune et vaillant évêque, Mgr Gabriel Breynat.

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'UN MISSIONNAIRE OBLAT

Le moment où nos sauvages sont réunis à la mission n'est guère favorable pour vous écrire longuement. Il me tardait, toutefois, de vous donner quelques détails sur une de mes courses apostoliques.

Pendant quatre jours et quatre nuits — je dis quatre nuits par habitude; en fait, à cette époque de l'année, il n'y a pas de nuit chez nous — nous avons vogué sur le Mackensie.

***

Connaissez-vous le Mackensie au cours majestueux, au delà de Good-Hope ? Vos cartes vous montrent nos pays grands comme la Suisse ou la Belgique et nos fleuves à l'avenant. Venez voir... Vous en serez émerveillé jusqu'à ce que le vent, la neige ou la pluie, et un paquet d'eau viennent tempérer votre enthousiasme.

***

Nous laisserons là Chicago — nom bien prétentieux pour un poste de cinq ou six cabanes de sauvages — et nous remarquerons, en passant, l'emplacement de l'ancien fort de Good-Hope. On l'avait bâti sur une pointe peu élevée ; il ne résista pas longtemps aux crues subites et périodiques du grand fleuve. Un beau jour, il fut emporté et reconstruit à l'endroit qu'il occupe maintenant.

Un peu plus loin, à l'embouchure de la Rivière Travaillant, nous rencontrons quelques familles loucheuses campées là et attendant mon passage pour se mettre en route vers la mission. Le lendemain, nous apercevons un autre groupe de Loucheux qui se rendent aussi à la mission. Il ne faudrait pas manquer de les saluer. A propos, vous n'avez pas encore fait connaissance avec nos Loucheux. Cela ne sera pas long. La présentation est des plus simples, car le cérémonial des salons n'est pas encore connu par ici. Descendons à terre, vous donnerez la main à tous sans rien dire, et... c'est fini.

***

Les exercices de la mission furent bien suivis. En général, nos Loucheux sont très attentifs aux instructions, aux catéchismes et ils s'approchent des sacrements avec beaucoup de piété. Quelle consolation de voir ces pauvres gens, au milieu des épreuves de leur condition infortunée, s'efforcer de mener une vie vraiment chrétienne !

Les rives du Mackensie sont d'un aspect sévère qui porte à la tristesse. Les côtes, composées de sables et de galets roulés, ne nourrissent guère que de maigres sapins et des saules chétifs. Elles sont coupées à intervalles réguliers par des ravins profonds. Enfin, avant de se diviser en plusieurs bras, le Mackensie est bordé de rochers d'une soixantaine de mètres d'élévation qui prennent le nom de « Remparts ». Le fleuve atteint là seize mètres de profondeur et roule ses eaux avec un courant de onze kilomètres à l'heure.

***

Plus d'une fois, on vous a parlé du pire fléau de nos pays, les maringouins. Ils n'ont pas volé leur réputation. Tant qu'on est sur la rivière, on est à peu près à l'abri de leurs attaques : la fraîcheur de l'eau, les rayons du soleil, le souffle du vent, les tiennent à distance ; mais malheur à vous si vous êtes obligé de chercher un abri sur la terre ferme ! Du moment que vous y posez le pied, les maringouins sont là sur la grève pour vous recevoir. Et ils sont légion. En un instant vous vous croyez la tête dans unr ruche d'abeilles.

Aux maringouins, ajoutez les brûlots : engeance créée pour l'expiation des péchés ; bestioles invisibles qui pénètrent partout, passent à travers les couvertures et les habits et vous font des piqûres qui brûlent comme un tison ardent.

***

En résumé, le pays est pittoresque : la forêt avec ses retraites et ses montagnes, ses décors et ses cours d'eau, est d'un aspect charmant. Voilà le beau côté de la médaille.

Qu'ils sont heureux, dira-t-on, ces missionnaires : voguer sur une belle rivière, dans une légère embarcation ; se livrer, tout en voyageant, au plaisir de la chasse aux canards ; avoir toujours devant soi un paysage où rien ne manque : ciel bleu, eau profonde, montagnes boisées, épinettes élégantes ; prendre ses repas en plein air ; contempler le soleil en plein minuit ; s'endormir aux plaintes du vent, au mugissement des flots, au craquement des arbres qui se brisent, etc., etc., oh ! quelles délices ! C'est ainsi qu'on envisage les choses à quinze ans. C'est la manière des poètes, non celle du missionnaire.

En fait, rien de plus pénible que ces longues journées sans nuit, passées dans un canot étroit où l'on est assis, sans pouvoir bouger, sur une petite planche ou une caisse de provisions.

***

Mais parlons un peu du saint ministère.

Je voudrais bien avoir des hauts faits à vous raconter. Malheureusement, avant de convertir les âmes, il faut annoncer la parole de Dieu, dissiper les ténèbres de l'ignorance ou les préventions de l'erreur. Or, tout cela se fait en parlant, et parler la langue loucheuse, parler la langue peau de lièvre, dame ! ce n'est pas commode pour un débutant. J'ai donc dû commencer par étudier la langue, étude fort ardue. Enfin j'ai pu exercer un peu de ministère, d'abord en français auprès des familles qui le parlent, et aussi en loucheux, lorsque nos gens sont venus nous trouver pour les grandes fêtes.

La tribu des Loucheux est bien réduite. Mais, s'ils sont peu nombreux, ce sont, grâce à Dieu et au zèle de mon prédécesseur, de bons et fervents catholiques.

La tribu des « Peaux de Lièvre », dont j'ai aussi à m'occuper, ne me donne pas autant de satisfaction. Ils sont moins zélés, moins fidèles. Dieu veuille m'accorder le don de toucher leurs cœurs ! Et, à cet effet, pourriez-vous m'aider à réaliser le rêve que je caresse depuis longtemps ? Le voilà en deux mots. Vous connaissez les promesses du Sacré Cœur ? Eh bien ! je suis convaincu que tout marcherait bien si je donnais à tous mes néophytes le scapulaire du Sacré Cœur. Ils seraient fiers de porter sur eux le symbole de l'amour divin et la radieuse image de la Mère de miséricorde. Envoyez-moi donc cinq cents scapulaires, du solide, du bon teint.

Maintenant que j'attends mes scapulaires, je n'ai plus le goût de vous parler d'autre chose.

Je termine donc en vous priant de ne point oublier ma commission et en me recommandant à vos bonnes prières.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués ; le 28 novembre à Anvers, pour le vicariat apostolique de Bagamoyo, le R. P. Auguste Haberkorn (Fribourg) ; — le 1er décembre, à Lisbonne, pour la Lounda, le R. P. Victor Wenling (Strasbourg), les RR. PP. Albino Gonçalves (Bragance), Amand Le Nouëne (Quimper), les FF. Célestino d'Oliveira (Porto) et Romao Gomes (Braga) ; — le 7, à Lisbonne pour le Congo portugais, le R. P. José Magalhaes (Braga), préfet apostolique, les FF. Evaristo Martins-Campos (Braga) et Urbano Pinto (Guarda) ; — le 11, à Rotterdam, pour Bagamoyo, les FF. Benno Caspar, Sylvester Hennen et Aloysius Kükes (Cologne) ; le 12, à Marseille, pour le Sénégal, le R. P. François Rialland (Nantes) ; — le 18, à Bordeaux, pour Haïti, les FF. Macaire Lebreton (Rouen) et Marie Mangin (Paris) ; — le 20, à Marseille, pour Madagascar-Nord, le R. P. Urbain Samuel (Albi) ; — le 24, à Naples, pour Bagamoyo, Mgr Xavier Vogt (Strasbourg), premier vicaire apostolique de Bagamoyo (précédemment Zanguebar central). — Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

— Le 24 janvier se sont embarqués, à Anvers, pour Boma, à destination du Vicariat apostolique du Haut-Congo : Mgr Roelens, vicaire apostolique, et le R. P. Acker, rentrant dans leur mission ; les Frères Pierre et Arthur et les Sœurs Adrienne, Fancisca, Colette, Saint-Vincent de Paul et Saint-Emilien, de la Congrégation des Sœurs missionnaires de N.-D. d'Afrique.

— Le 10 janvier se sont embarqués à Marseille pour Mombasa, à destination de l'Ouganda, deux religieuses de la Congrégation des Sœurs missionnaires de N.-D. d'Afrique : Sœur Quodvult Deus, Sœur Anne.

— Voici les noms des Religieuses de l'Immalulée-Conception de Castres, parties pour les missions en 1906 : le 24 avril, pour le Sénégal, Sœur Henriette Audignier (Rodez) ; pour l'Argentine Sœurs Berthe Azéma (Albi), Rosalie Ambert (Albi), Elodie Tabardel (Rodez) ; pour l'Argentine, le 15 septembre, la Révér· Mère M. Alphonse Reyt (Cahors) provinciale, et les Sœurs Sylvie Azaïs (Montpellier), Clémentine Palauqui (Carcassonne), M. Madeleine Langlais (Albi), Alexine Racaud (Albi), Marcellin Rouquier (Albi), Sœur Robert Mariel (Albi), F. de Borgia Julien (Albi), Marthe-Marie Murat (Albi), Lucie Robert (Carcassonne), Rosa Marty (Rodez) et Caroline Tabardel (Rodez) ; le 28 septembre, pour le Brésil, Sœurs Imelda Gaston (Albi), Laurent Mages (Rodez), Denise Marcou (Albi), Anselme Pomès (Tarbes) ; pour le Sénégal, le 20 novembre, Sœurs Marie-Louise Ramade (Albi), Albert Rodier (Albi) et Jeanne-Françoise Couzy (Toulouse).

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Mgr Jean-Joseph Derouet, de la Congrégation du Saint-Esprit nommé évêque titulaire de Camaque et vicaire apostolique du Loango (Congo français), recevra la consécration épiscopale, le 3 février prochain, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, rue Lhomond, 30, à 9 heures du matin.

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Briand, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« S. Exc. le Gouverneur de la Présidence de Madras nous a honorés dernièrement de sa visite. Mgr Roy l'attendait à la Cathédrale entouré de ses missionnaires. De là le Gouverneur est entré à notre collège Saint-Michel, où nous l'avons reçu au chant d'une cantate composée pour la circonstance. Il nous en a exprimé en termes bien sentis sa vive reconnaissance.

« Cette réception, a-t-il dit, est *unique* dans ma vie, et j'en « garderai un souvenir ineffaçable. »

« Puis, en termes délicats, s'est étendu sur les œuvres des *good Catholic Fathers* (bons Pères catholiques) qui abandonnent familles et patrie pour se dévouer au bien de leurs semblables.

« Ayant appris que nous avions une école industrielle où nos orphelins apprennent différents métiers, il a voulu la visiter et a consigné sur un registre combien il avait été heureux de voir une œuvre si apte à aider les pauvres et déshérités de ce monde à gagner honnêtement leur vie. »

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Suite (1)

II.
En caravane jusqu'à l'Euphrate.

En tête de notre caravane, se trouvaient les quatre religieuses, allongées dans deux *tartérouanes*, boîtes peinturlurées qui ressemblent à des chaises à porteurs très primitives ; seulement, les porteurs sont des mulets. Sur la plus grande des deux tartérouanes flotte fièrement le drapeau tricolore.

Nous suivons, montés sur les êtres bizarres qui nous servent de chevaux ; ils ont les dehors de l'espèce chevaline, mais tout le caractère des mulets, sinon des chameaux. Les domestiques, eux, sont assis sur de vrais mulets, portant les menus bagages et les *schorbets*, cruches d'eau, où l'on se désaltérera chemin faisant.

En tête et en queue de la troupe marchent deux *zaptiés*. Ils ont pour uniforme un dolman, noir sans doute à l'origine, avec tresses et brandebourgs jaunes. Ils sont coiffés tous deux du voile des Arabes, que serre au front une corde en poils de chameau. Le premier est armé d'un long fusil, l'autre d'un sabre ; le premier a de vieilles bottes, sans éperons, l'autre se contente de babouches jaunes ; enfin, leur dolman à tous les deux est déboutonné, sans doute par manque de boutons.

⁂

La route d'Alep à l'Euphrate est très bien entretenue quelques lieues durant ; puis, elle se divise en sentiers incommodes, comme ces fleuves du Sahara qui se perdent en ruisseaux dans les sables. En Orient, il est bien difficile de commencer une entreprise, à cause de l'inertie des naturels, jointe à certaines hostilités secrètes et continues ; mais l'achever est chose à peu près impossible. Dans cette immense étendue qui va d'Alexandrette au golfe Persique, à peine s'il existe quelques tronçons de routes, autour des villes, telles qu'Alep, Orfah, Mossoul ; il n'y a pas encore une seule voie ferrée, malgré tous les plans que le Turc laisse faire aux ingénieurs. Enfin, c'est cette routine même qui nous procurera le plaisir, à nous, missionnaires du XX[e] siècle, de retrouver en plus d'un endroit, presque intact, le vieil Orient des patriarches.

⁂

Continuons donc notre longue odyssée, qu'un chemin de fer nous eût fait accomplir en deux jours.

Durant deux ou trois heures, nous marchons dans une campagne bien cultivée, où abondent les cotonniers, le tabac et le ricin. Le ricin ! On fait à Alep assez d'huile de ricin pour purger tout l'univers ; mais on ne peut guère l'exporter, aussi cette drogue y est-elle à vil prix : elle sert à l'éclairage.

Au soir de notre première journée, nous sommes déjà en plein désert. Les pistes serpentent sur un terrain pierreux, absolument nu. Pas un arbre, à peine quelques brins d'herbe pour les moutons.

Nous nous arrêtâmes, avant qu'il fût nuit, non loin d'un village assez important. Tous les habitants, pour nous voir, étaient montés sur les terrasses de leurs maisonnettes cubiques. Sur une grande étendue de terrain plat, au bord d'une rivière tranquille, nous trouvons déjà installés nos *caterdjis* et nos moucres, avec la cinquantaine d'ânes et de mulets qui portent approvisionnements et bagages. Nous mettons pied à terre et les Sœurs parviennent à s'extraire des *tartérouanes* où elles sont emboîtées, assez peu satisfaites de ce premier essai, qui les a fait passer par toutes les appréhensions du mal de mer.

⁂

Nos domestiques, aidés de quatre hommes qui conduisent les mules des *tartérounnes*, dressent deux tentes, une pour les Sœurs, l'autre pour nous. Chacun dispose son lit de camp pour la nuit, et, pendant que le souper s'apprête, nous échangeons les impressions de cette première journée, en regardant tomber le soleil.

Notre cuisinier, Thoma, à moustache blanche, à figure débonnaire, est un vieux Kurde du village de Mar-Yakoub. Il a l'honneur d'être maire de sa commune, mais il n'a pas été empêché par ses fonctions administratives de venir nous chercher à Scanderoun. Il a avec lui un de ses administrés, nommé Youssef. Tous deux ont des types européens — car les Kurdes, on le sait, sont nos frères en Japhet — et l'aspect général de gendarmes en retraite Tous deux sont coiffés à l'arabe, et vêtus d'un paletot brun, avec de larges pantalons de toile bleue, rayés de lignes blanches longitudinales. Tous deux sont armés de vieux fusils, qui se chargent encore avec la baguette.

Nos trois autres domestiques sont d'abord Naoum, un compositeur de notre imprimerie de Mossoul (il parle bien français, et il est comme le chef des autres), puis un jeune homme nommé Saïd, et, enfin, un Mossouliote entre deux âges, Abdul-Massihh (serviteur du Christ), qui est boulanger de son état.

Thoma sait fort bien faire cuire le mouton et le poulet au goût des Frandjis, farcir les tomates et les aubergines et accommoder le riz d'une façon appétissante. Aussi n'avons-nous qu'à nous féliciter de la cuisine du désert qui, d'abord, nous semblait devoir dépasser en mortification celle du couvent. Le matin, nous déjeûnions avec des conserves de Marseille; le soir, Thoma nous apprêtait quelqu'un de ses grands

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 janvier.



NOTRE DÉPART D'ALEP ; reproduction d'une photographie du R. P. ALLO.



ABOUNA-REIS ; reproduction d'une photographie du R. P. ALLO.

plats, auxquels se joignait quelque mets oriental : du pilau, ou du *bourghoul* (blé concassé et bouilli) et même des douceurs, non plus de la confiture de roses, comme à Alep, mais des pistaches et autres fruits, ou encore des espèces de chandelles faites avec du jus de raisin épaissi autour d'une mèche par la cuisson ; elles étaient fort goûtées.

Nous fîmes donc, ce soir-là, le premier repas de ce genre avec un appétit aiguisé par le grand air. Que de fois, dans l'étouffante salle à manger du *Saghalien*, pendant ces repas qu'on était deux heures à servir, au bruit de la grue qui précipitait les colis à fond de cale et faisait danser nos assiettes, nous avions soupiré après la liberté et la frugalité du désert, du grand désert où nous serions chez nous !

***

Pendant ce temps, la nuit était descendue, très noire et très étincelante.

En s'écartant à une centaine de mètres du campement, on atteignait le bord de la rivière. Le ciel se réfléchissait là dans l'eau silencieuse, et la surface liquide était comme une ouverture sur un autre abîme, plein d'étoiles, qui se serait étendu sous la terre, à l'infini. Une brise qui devait venir de loin, de très loin, passait doucement. La voix d'un muletier, la chanson triste d'un Arabe du campement, semblaient percer des amas de siècles pour arriver à nos oreilles. Ce pays n'a pas changé, depuis que les patriarches bibliques le parcouraient avec leurs troupeaux, sur l'ordre de Iahweh l'Eternel ? L'un d'eux n'a-t-il pas campé ici ? Ne s'est-il point, par une nuit toute semblable, assis à l'endroit où je m'assieds ?

C'est en méditant sur des pensées de cette nature que je revins sous la tente.

***

Le lendemain, nous fûmes réveillés de bonne heure, en pleines ténèbres. Il fallait, ce jour-là, faire une longue étape. Les Sœurs avaient dressé sous leur tente l'autel portatif. Après une toilette sommaire, au bord de l'eau, nous allâmes assister à la messe, dite par le T. R. P. Galland. Et nous nous mîmes en marche au moment où l'aube commençait à blanchir le bord du ciel.

Et, chaque jour, il en fut ainsi. On se levait tôt, à 4 heures, parfois avant ; chacun commençait par se frotter les yeux énergiquement. Nous nous réunissions une demi-heure après, sous la petite tente, notre chapelle ; l'un de nous y était arrivé à l'avance et nous attendait pour le saint sacrifice. Après la messe, nous nous dispersions pour faire notre action de grâces, en contemplant les étoiles du ciel profond.

Les moucres commençaient à charger les animaux, qui s'ébrouaient. Cette opération accomplie à la lueur incertaine de deux ou trois falots, et avec toute la lenteur orientale, prenait un certain temps. Elle n'était pas, d'ailleurs, sans difficulté. Un âne s'échappait, un mulet lançait des ruades ou refusait obstinément d'entrer à reculons dans les brancards des *tartérouanes*. Il fallait, sur le bât de chaque bête de somme, mettre deux malles ou deux paquets qui se fissent exactement équilibre ; sans quoi, tout serait tombé en route. Cela demandait des tâtonnements, qui nous obligeaient à patienter.

Nous buvions une forte tasse de café ; puis, les bêtes chargées, chaque cavalier s'occupait de rechercher sa monture ; au milieu de la confusion et des ténèbres, il fallait prendre garde d'enfourcher le bien d'autrui. On se mettait en selle, et notre masse imposante finissait par s'ébranler.

Nous chevauchons dans la nuit, par des sentiers grimpants, les membres tout engourdis de sommeil, et l'âme pleine d'une vague appréhension, au bruit des cailloux invisibles qui roulent sous les pieds de nos montures. Un seul suffirait à les faire buter, et nous ne pouvons, dans ce noir éviter les obstacles. Ah ! nous ne connaissons pas encore nos chevaux. Ils voient beaucoup mieux, dans l'obscurité, que l'être raisonnable qui les « dirige », leur pied est d'une sûreté incomparable. Cette qualité, d'ailleurs, ils la rachètent par une riche collection de défauts.

Le ciel blanchit toujours ; un flot de vagues perlées et roses déferlent à l'est, sur les plages diaphanes du firmament. A mesure qu'elles montent vers le zénith, d'un mouvement ample et sans secousses — tel le rythme majestueux d'un



LES DOMESTIQUES DE LA MISSION ; reproduction d'une photographie du R. P. ALLO.



Religieuses en caravane

grand maître, — quelque chose aussi nous monte du cœur, et un flot de vie s'épanche avec une douceur irrésistible dans nos membres alourdis et nos sens endormis. Enfin une vague plus éclatante amène de dessous l'horizon le globe solaire, et, soudain, d'un bout à l'autre de l'empyrée, éclate une joie intense, un immense et silencieux sourire de toute la création. Les animaux mêmes semblent s'y associer ; ils redressent la tête, ils pressent le pas.

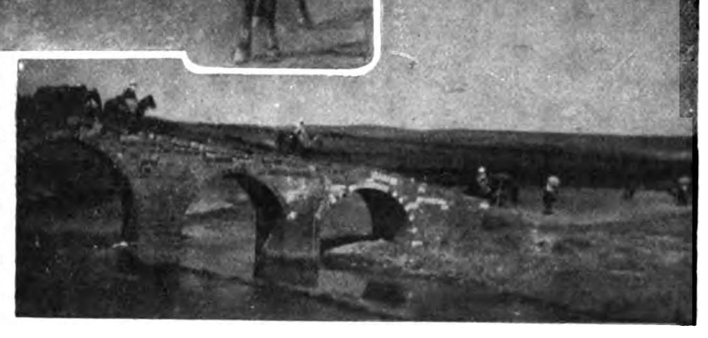
La terre que nous foulons est bien nue, des buttes jaunes parsemés de roches grises ; mais, l'éclat du ciel tourne tout à la gaîté. Quel appétit quand nous faisons halte vers 9 heures du matin pour manger nos conserves, à l'ombre d'un petit mur en ruines !

***

Dès le premier jour, nous nous aperçûmes que nos chevaux étaient plutôt faits pour porter des charges que des cavaliers. Ils montrèrent d'abord une inclination fâcheuse à se mettre au milieu des ânes et des mulets, pour régler leur allure sur celle de ces bêtes inférieures. Quelques arguments bien appliqués leur ayant fait sentir que nous n'étions pas des bagages, ils se résignèrent à faire bande à part. Mais quelle bande ! Ils s'en allaient lents et lourds, l'un derrière l'autre, laissant pendre la tête entre les jambes dès qu'on leur rendait la main. Impossible de les faire trotter. Le trot est à peu près inconnu aux chevaux d'Orient ; les Arabes ne vont qu'au pas ou au galop, parfois à l'amble. Quant à faire galoper les nôtres, après les avoir lancés, au prix de mille efforts, ils s'arrêtaient court au bout de quinze mètres.

Nous reconnûmes, enfin, qu'il valait mieux respecter les habitudes de ces vieilles bêtes, pour qui la bride et le mors étaient choses absolument nouvelles. Si l'on met un mors à un vieux cheval arabe — à part ceux qu'ont dressés des Européens — il résiste, il écume, il donne des coups de tête, il danse sur place, il cherche tous les moyens de s'en défaire. C'est un animal très vif et très docile ; il n'en a pas besoin, car il obéit au moindre mouvement de la main, du jarret, ou même du torse de celui qui le monte, s'il monte bien

Ainsi, d'un train paisible, qui nous laissait tout loisir d'admirer le paysage, nous passions sur des plateaux pierreux ou par des défilés au bord de jolies rivières.



En caravane. — Passage d'un pont

La Syrie est merveilleusement arrosée. Tout ce pays n'est chauve et pelé que par la faute des hommes ; on s'aperçoit bien, auprès des villages, que le sol est fertile.

Il y a là d'immenses pièces de terre, que nul jamais n'eut l'idée de sarcler ni d'épierrer. Le soc de la charrue, ce soc primitif formé d'un pieu à pointe de fer, n'a fait qu'égratigner le sol ; pas trace de fumure, et, malgré tout, ces terres produisent de belles moissons. Seulement, le cultivateur craint de trop produire, et de faire dire qu'il s'enrichit. Le fisc en aurait vent ; on lui commanderait, au moment où les blés sont presque mûrs, de ne pas y toucher avant que des experts ne soient venus évaluer la récolte, pour fixer en proportion ses impositions. Telles sont en Turquie, les beautés de l'impôt sur le revenu. Les experts viendraient, bâton en main, sans se presser, au bout de deux ou trois mois, et toute la récolte, en attendant, serait gâtée. Le progrès de l'agriculture dans ces conditions est difficile.

De même, il n'y a pas de routes ; et pourtant, dans cette région, les transports sont considérables. A chaque instant, nous croisions des caravanes ; dans l'une j'ai compté cent trente-sept chameaux, liés les uns aux autres, en longue file. En tête, comme une minuscule locomotive qui traînerait d'énormes wagons, est attaché un petit âne, de la taille d'un grand chien danois ; ce bourricot sert de pensée directrice à toute la masse. D'autres fois, c'étaient des armées de mulets ; certains avaient des cloches pendues au cou ou accrochées aux flancs. (*A suivre.*)



Nos bons gendarmes ; reproduction d'une photographie du R. P. Allo.

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE

Suite (1)

VII. L'Age d'Or.

Au Kikouyou, nous considérions un *ndéro* comme un homme-femme, car un homme n'est plus digne de son sexe, s'il n'a donné la mort à un de ses semblables...

Même nos « vieux », à qui leurs cheveux blancs défendaient de songer aux prouesses de guerre, faisaient jalousement des distinctions entre eux.

Un « vieux » *ndéro* n'avait pas le droit d'accepter de la main d'un compère *mooragani* même une prise de tabac sans avoir expectoré de la salive sur cette noble main, cette main qui avait donné un si beau coup, qui avait tué un homme.....

Et moi, *mooragani* de vingt ans, j'avais déjà suspendu mes trois boucliers et mes trois lances aux parois de ma case !

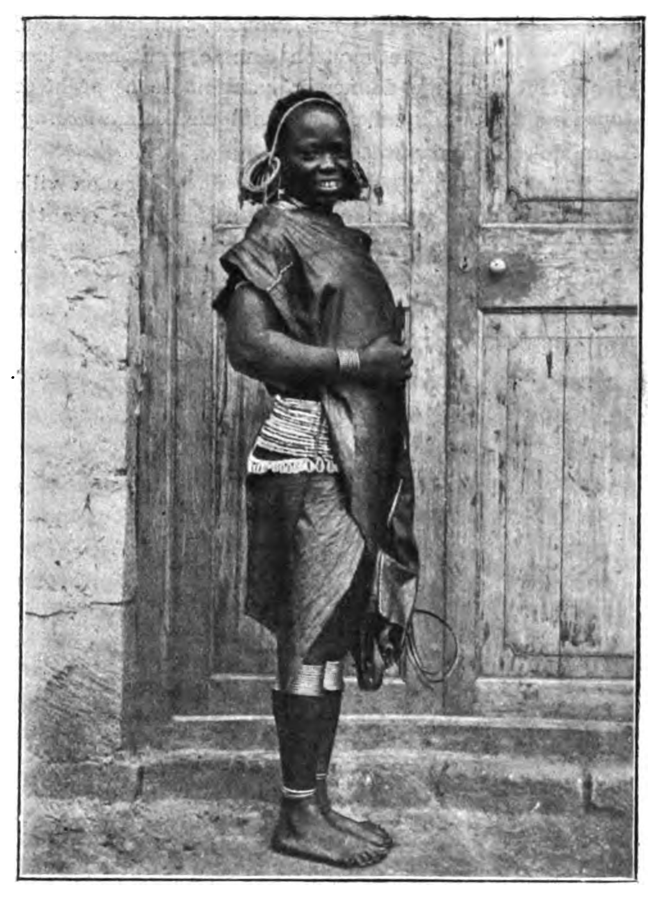
∴

Cependant, avant de jouir des honneurs qui m'étaient dus, il fallait me purifier de la souillure de mon triple meurtre.

Cela paraît contradictoire ; mais la prouesse qui me conférait tant de gloire, m'avait laissé un *sakou*, ou péché, dont je devais, au plus tôt, me faire relever.



(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18 et 25 janvier.



AFRIQUE ORIENTALE. — LA PETITE FIANCÉE.

AFRIQUE ORIENTALE. — EN EXPÉDITION ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.

Je couchai dehors, dans une brousse, sept nuits de suite. Puis, moyennant un mouton comme pénitence, le sorcier voulut bien me donner l'absolution de ce péché et de tous les autres. Enfin officiellement, il me déclara *mooragani*, digne de tout honneur et de toute gloire.

C'est alors que j'allai me montrer de village en village. Les femmes accouraient au devant de moi, me chanter le *kari*, ou la louange des vainqueurs. Partout où je passais, je traînais sur mes pas un flot toujours grandissant de danseuses, qui ne se lassaient pas de me suivre, pour proclamer à tous les échos la renommée de ma bravoure...

Le moment favorable était venu de choisir une fiancée.

***

Au Kikouyou, les jeunes gens se marient quand ils peuvent, quand ils ont le nombre de vaches et de moutons que le père de la fiancée exige d'eux.

Mon père m'avait laissé un beau troupeau. La question de la dot—si difficile pour tant d'autres, et que beaucoup n'arrivaient à résoudre qu'au prix de nombreuses expéditions et d'innombrables coups de lance, de sabre et de casse-tête, quand toutefois ils n'y laissaient pas leur cadavre en proie aux oiseaux de la plaine — la question de la dot n'en était pas une pour moi.

J'étais riche, je pouvais sans présomption choisir ma fiancée.

Les jeunes filles du Kikouyou, les danseuses, les candidates au mariage, les *aïreto*, sont très difficiles, très fières et très indépendantes.

L'époque de deux ou trois ans qui précède leur mariage, est véritablement l'âge d'or pour elles. Leur père n'épargne rien pour les rendre belles et augmenter leur prix. Quand elles ont fini un petit travail de deux ou trois heures au champ, elles n'ont plus qu'à soigner leur toilette pour danser avec les *anaké* ou guerriers.

Cependant, un père kikouyou n'oserait jamais violenter sa fille pour lui faire accepter quelqu'un qu'elle n'aimerait pas : ces demoiselles iraient plutôt se noyer ou se pendre que de se marier à contre-cœur...

Il ne suffisait donc pas d'être riche ; il fallait gagner les cœurs, dont plusieurs centaines ne battaient que pour moi...

Je fis donc un choix en particulier ; mais, quand je me fus arrêté à deux, je ne pus me décider ni pour l'une, qui était plus petite, ni pour l'autre, qui était plus grande.

***

Nous avons, au Kikouyou, un moyen de résoudre un cas si embarrassant.

Vous pensez, peut-être, que le moyen, c'est de les épouser toutes les deux ? Non, ce n'est pas cela.

Un beau matin, je pris une poignée de millet et, bien secrètement, j'en répandis une moitié sur le côté droit d'un sentier, et l'autre moitié sur le côté gauche.

Le millet de droite était celui de la « grande » ; le millet de gauche représentait la « petite ».

Dans la journée, le rat des champs, qui est un malin, viendrait se promener par là, et, le soir, je reviendrais apprendre le choix qu'il m'aurait indiqué.

Le soir, toujours bien secrètement, je revins voir ; le cœur me battait bien fort.

Le rat des champs, qui s'y connaît, avait mangé le millet de la « petite ». Il me conseillait de la choisir, de lui faire mes aveux sans tarder, m'assurant du meilleur accueil...

Un beau jour de soleil, après avoir passé quelques heures fiévreuses à ma toilette, je me rendis donc au champ, où je trouverais ma « petite ».

Elle se reposait à l'ombre, et elle m'invita bien gentiment à m'asseoir à côté d'elle, m'offrant un maïs grillé.

Je débutai par un petit mensonge : « Je venais à l'instant de conduire un premier mouton à son père... »

Elle se mit à rire comme une folle...

Ce rire signifiait qu'elle avait compris, mais qu'elle n'en croyait rien. Mais il signifiait aussi que je pouvais commencer à payer la dot, car elle m'acceptait...

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, ces demoiselles sont très difficiles.

Elle m'imposa ses conditions. Elle serait définitivement ma femme, lorsque j'aurais ajouté à sa dot deux belles vaches... enlevées aux Massaïs en plein jour.

L'Age de fer.

C'est ainsi qu'elles nous menaient, nos douces fiancées.

A nous d'affronter mille périls, d'endurer mille privations et mille fatigues. La moitié de nous, la bonne moitié, n'en revenait pas. Elles tenaient à dire à leurs compagnes : « Mon fiancé a payé ma dot avec deux belles vaches prises à la guerre. »

Jouissant de l'âge d'or, elles nous imposaient l'âge de fer...

Et si le pauvre guerrier restait là-bas, transpercé de part en part ou le crâne fendu, elles comprimaient stoïquement toute manifestation de douleur : c'était le *Ngaï*, c'était Dieu qui l'avait voulu !

Elles continuaient à soigner leur toilette et à danser. Elles attendaient patiemment un autre beau jour de soleil, où le rat des champs, qui est un coquin, aurait dicté son choix à quelque autre jeune fou.

Car le nombre des fous est infini... au Kikouyou ! Mais vous pensez bien que, à cette époque de ma jeunesse, je n'étais pas très fort en philosophie. Je ne songeai pas un moment à reculer, et m'engageai pour une des nombreuses expéditions qui partaient presque chaque mois, soit contre les Massaïs, soit contre toute autre tribu voisine qui possédait des vaches et des moutons.

Les préparatifs étaient achevés. Nous nous étions gorgés de viande pendant huit jours sans excepter les nuits. Nous avions ouvert les veines du cou à de nombreux taureaux, pour y sucer la liqueur rouge et fortifiante, la seule permise aux guerriers... Nous avions offert un sacrifice aux esprits des aïeux, les priant de nous accompagner pour nous soutenir dans la mêlée. Un respectable sorcier, à la vue perçante, nous avait prédit un succès général, et, à chacun en particulier, l'heureux accomplissement de tous ses vœux.

Il avait même vu, à travers les voiles de l'avenir, la couleur des bêtes que chacun de nous ramènerait...

Vous ne savez pas comment s'y prennent les sorciers pour voir l'avenir ? Chacun possède une calebasse remplie princi-

palement de *bogos*, petits cailloux ronds et polis aux couleurs variées ; depuis un certain temps, il y a aussi des bouchons de verre, et des boutons de toute forme.

Le sorcier secoue énergiquement la calebasse et fait sortir, au hasard, une poignée ou deux de ces objets disparates. Il les aligne et les compte sur une peau de bouc, et, immédiatement, il voit, mieux que s'ils étaient écrits devant lui, les secrets les plus cachés et les événements les plus divers.

La provenance des *bogos* magiques est très curieuse. On serait tenté de croire que ces cailloux sont sortis d'un torrent quelconque, où ils se trouvent si nombreux qu'on pourrait en remplir tout un sac dans quelques minutes. Mais on se trompe. Inutile de faire des hypothèses sur l'origine des bouchons et des boutons. On se tromperait également.

Les sorciers naissent sorciers, comme les poètes naissent poètes...

Tous les sorciers sont venus au monde avec les *bogos*, cailloux, bouchons et boutons, incrustés comme des écailles, sur leur petit corps... On les y a cueillis révérencieusement, on les a mis dans une calebasse, et, dès qu'il sera suffisamment intelligent, le petit sorcier prédira l'avenir, consultera les entrailles des victimes, et enlèvera les péchés de ses concitoyens... et leurs moutons aussi...

Un sorcier n'est pas nécessairement un vieux monstre, à figure à peine humaine, horrible à voir, dont la seule présence suffirait à chasser tous les corbeaux d'une région. Il y en a bien de cette espèce ; mais, parmi eux il y a aussi de beaux et gracieux adolescents, aimables et souriants, exerçant leurs fonctions uniquement par vocation surnaturelle.

***

Nous avions donc achevé les préparatifs ; mais ce n'était pas encore le jour de l'expédition générale. Elle devait être précédée d'un petit voyage préliminaire, que les plus audacieux faisaient en particulier. Car, la bataille finie, on se partageait le butin. Mais telle et telle bête superbe, qui en sera le propriétaire ? Question qui, trop souvent, se tranchait à coups de sabre, ami contre ami, frère contre frère.

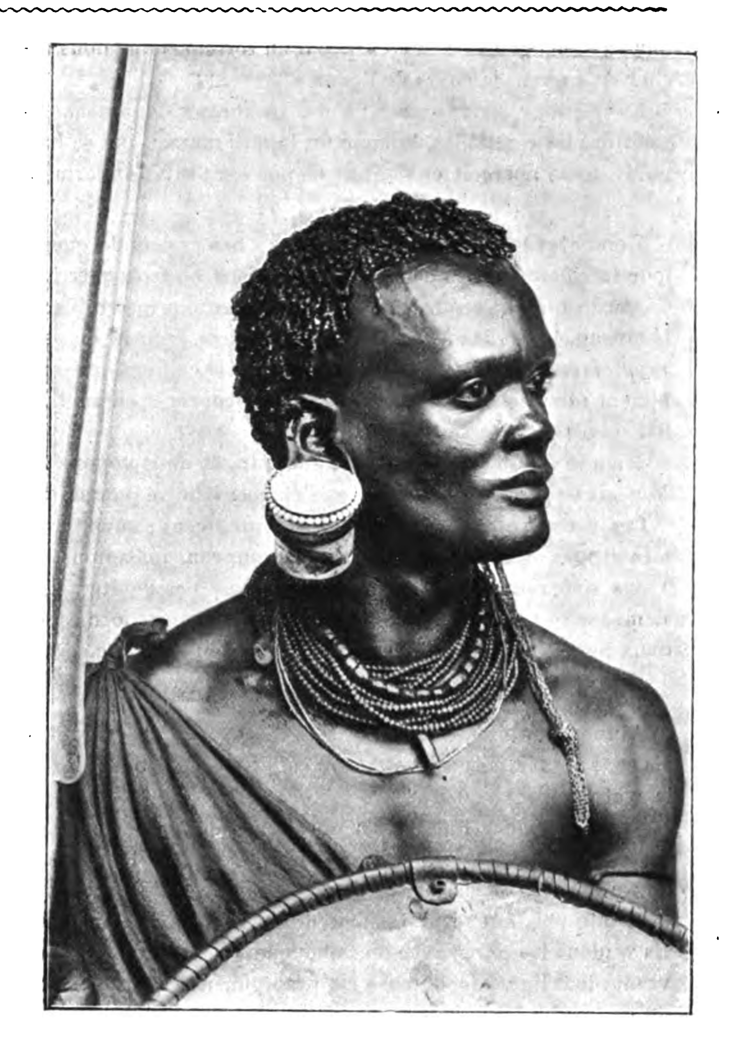
Et c'est pour éviter ces démêlés que, deux ou trois jours avant l'expédition générale, on en faisait une petite pour son propre compte.

Ayant obtenu les indications nécessaires, connaissant la position exacte du campement massaï que nous devions attaquer, je me dirigeai vers les steppes, sans rien dire, et, vers minuit, je me trouvai devant l'entrée de l'enceinte aux troupeaux, dont j'écoutais avec délices les souffles bruyants...

J'entends aussi les ronflements paisibles des guerriers de garde, dans la petite hutte, vis-à-vis de l'entrée.

Je franchis l'enceinte. Je pénètre dans la hutte toujours ouverte, et je répands, sur la braise presque éteinte, une poudre blanche qu'un sorcier m'avait donnée, moyennant un mouton. Cette poudre les empêchera de se réveiller. Puis, je quitte la hutte pour accomplir mon dessein. Je choisis, à la lumière des étoiles, les deux plus belles vaches du troupeau ; je leur coupe, avec mon sabre, un bout de la queue, et, de nouveau, franchissant l'enceinte, je rebrousse chemin.

Le lendemain, je pouvais montrer fièrement aux camarades, la queue des deux bêtes qui seraient les miennes à l'heure du partage, et que personne n'aurait plus le droit de me contester.



AFRIQUE ORIENTALE. — Le fiancé.

Et vous comprenez avec quelle joie j'allai ensuite les déposer entre les mains de la « petite », qui voulut bien me faire remarquer, cependant, qu'elle avait demandé deux vaches et non deux queues...

***

Nous partîmes au petit jour, à l'heure grise où les perdrix commencent à chanter, où les hyènes n'ont pas encore fini de rôder par les sentiers.

Nous étions une cinquantaine de guerriers, accompagnés d'une dizaine d'*azouri* ou « anciens ». Ces derniers n'ont ni lance ni bouclier, mais ils portent l'arc à la main, et, en sautoir, le carquois rempli de flèches empoisonnées. Ils viennent, à notre désir, pour nous éclairer des sages conseils de leur expérience. Pendant le combat, ils se tiendront à l'arrière. Si nous sommes forcés de plier devant le nombre, ils lanceront des volées de flèches pour arrêter l'élan de l'ennemi. Et, après la victoire, leurs paroles calmeront les esprits et régleront les disputes.

***

Arrivés au cœur de la plaine, vers deux heures de l'après-midi, nous apercevons dans le lointain les troupeaux que nous cherchons. Pour approcher le plus près possible sans être signalés, nous bourrons de paille nos grelots de guerre, et

nous descendons la rive escarpée d'un torrent, pour nous cacher en suivant le cours de l'eau.

Nous étions arrivés vis-à-vis des troupeaux dont nous entendions les sonnailles, lorsque un berger massaï, qui se baignait, nous aperçoit et s'enfuit en poussant le cri d'alarme...

***

Remonter la rive escarpée ; rendre à nos grelots de guerre leur terrifiant vacarme ; massacrer les deux ou trois guerriers de garde qui, bravement, refusaient de s'enfuir, rassembler le troupeau, le confier à une dizaine des nôtres, pour le chasser rapidement dans la direction de nos vertes collines, qui semblaient nous sourire de là-bas et nous encourager comme des fiancées, tout cela fut bien vite fait.

Mais le cri d'alarme avait été entendu, et nous voyons les Massaïs se former en bataille et s'élancer à notre poursuite.

Les attendre sur place n'était pas intelligent ; nous partîmes au pas de course à la suite du troupeau, mais nous savions que, retarder le combat, ce n'était pas l'éviter. Une demi-heure plus tard, nous faisions volte-face et, formés en deux lignes, comme l'ennemi, nous attendions le choc.

***

A une vingtaine de pas, les Massaïs s'arrêtent essoufflés. Ils sont très impétueux, et notre calme souvent nous donna la victoire.

Sans reprendre haleine, ils nous envoient une volée de casse-tête qui se brisent sur nos boucliers ; puis leurs deux lignes s'élancent à la charge, en poussant le cri de guerre.

A cinq pas, nous leur lançons nos casse-tête à notre tour. Ils veulent les parer avec leurs boucliers ; mais ils se découvrent ; leur ligne de défense est désorganisée. Nous n'avons qu'un bond à faire.

Nous sabrons les têtes, les jambes, les épaules. Les nôtres sont encore presque tous intacts, que, déjà, leur première ligne, celle des plus braves et des plus forts, est à terre. Les autres s'enfuient découragés, nous laissant maîtres des lances, des boucliers et des blessés auxquels nous donnons le coup de grâce...

Et, tranquillement, nous reprenons notre course à la suite du troupeau, qui est bien à nous. Nous ne songeons pas un instant à poursuivre les fuyards ; nous ne sommes pas venus pour tuer des hommes, mais pour enlever les vaches...

***

Vers le matin, nous arrivons au pays, au milieu de nos collines, de nos champs et de nos villages. Le troupeau marchait en tête, beuglant et mugissant. Nous le suivions fièrement, en chantant l'hymne de la victoire, tandis que les lances miroitaient au soleil levant et que les grelots de guerre retentissaient sous nos pas. Tout le monde accourait pour nous acclamer : c'était le triomphe...

Mes deux vaches ne me furent pas contestées, et, sans délai, je les conduisis chez ma fiancée.

Mais si vous croyez que je fus reçu avec des transports d'enthousiasme, c'est que vous ne connaissez pas encore ces demoiselles !

(*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES SUR LA Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Ordre des reptiles.

SECTION DES LACERTILIA OU LÉZARDS

Suite (1)

Famille des Scincidés : Lygosoma grande

Tête, corps et queue couverts d'écailles. Paupières développées, mobiles, munies d'écailles. Soles des pieds noires. Ecailles des pieds noires. De 40 à 50 rangées d'écailles autour du milieu du corps. Queue 1 fois 1/2 plus longue que le reste du corps. Longueur totale : environ 21-23 centimètres. Couleur : en-dessus, noir ponctué de brun-olive, ou *olive* ponctué de noir ; en-dessous, verdâtre, pâle olive ou légèrement orangé.

Le genre « Lygosoma » existe partout dans le monde ; ses nombreuses espèces ont été distribuées ici et là avec une sagesse remarquable. Dans les régions tropicales, les espèces les plus puissantes jouent un rôle des plus utiles ; dans les régions tempérées, au contraire, où les insectes sont moins nombreux, ces lézards ne parviennent jamais à une taille considérable. L'espèce décrite ci-dessus est une des plus gracieuses par le choix des couleurs dont elle est vêtue. On la trouve surtout dans les rochers des îles Stewart, Ruapuke, Résolution, etc., et aussi sur la côte méridionale de l'Ile du Sud près du Bluff et de Cromarty.

Lygosoma moco. — Mokomoko.

Soles des pieds jaunâtres de 25 à 30 rangées d'écailles autour très effilées. Couleur très variable, plus souvent *brune* ou *olive* en-dessus, avec une raie dorsale de couleur plus légère, à bordure noire. Dos uniforme ou ponctué de noir. En-dessous, les couleurs dominantes sont le jaune-pâle, le gris-pâle ou l'olive pâle, tantôt uniforme, et tantôt ponctué de noir. Longueur : environ 18 centimètres.

Celui-ci est le plus commun de tous les « lézards ». Bien qu'on le rencontre souvent, et que rien de bien effrayant n'apparaisse dans ses traits, ses couleurs ou ses dimensions, la crédulité et la sottise publiques lui ont voué une haine, une horreur inexprimables.

On a récemment découvert une variété *naine* du « mokomoko » dans les amas pierreux des hautes montagnes, près des glaces éternelles. Que vont faire là ces pauvres bestioles ? De quoi y vivent-elles ? A moins que, comme les anciens anachorètes de la Thébaïde, dégoûtées du monde et de ses folies, elles aient recherché l'isolement et préféré vivre ainsi ignorées de tous et dépourvues de toutes jouissances, plutôt que de traîner aux regards du public une existence précaire et maudite.

Lygosoma Dendyi

Il diffère du précédent par la couleur qui est d'un gris olive foncé en-dessus, avec de tout petits points noirs et une bande latérale brune, souvent ponctuée de blanc, passant

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4, 11, 18 et 25 janvier.

au travers de l'œil. Au-dessous : gris plombé ou noirâtre. On lui compte 34 rangées d'écailles autour du milieu du corps. Sa longueur est de 16 centimètres. Ce joli petit « lézard » n'a jamais été vu ailleurs qu'à l'île Pitt, dans le groupe des Chathams.

Lygosoma lineo-ocellatum.

Couleur : sur le dos, brun pâle ou olive grisâtre marqués de points noirs dont le centre et blanc (ocelli); bande dorso-latérale blanchâtre. Côtés panachés de noir, ou noirâtres et ponctués de blanc. Dessous : grisâtre; gorge et poitrine tachées de noir. Queue 1 fois 3/4 plus longue que la tête et le corps pris ensemble, De 32 à 36 rangées d'écailles autour du milieu du corps. Longueur atteignant jusqu'à 23 centimètres

Assez répandu dans l'île du Sud et l'île Stephen.

Lygosoma Smithii.

Diffère grandement du précédent par la taille qui ne dépasse pas 11 ou 12 centimètres et la longueur de la queue qui égale exactement celle du corps et de la tête. La couleur est presque la même sur le dos; mais la bande latérale est bordée de brun; les côtés sont plus pâles, souvent très légèrement ponctués. Au-dessous, la couleur change entièrement ponctués. Au-dessous, la couleur change entièrement, passant au jaunâtre ou à l'olivâtre; la gorge est panachée de noir. Parfois même l'animal tout entier est noir.

Se rencontre un peu partont en Nouvelle-Zélande sur les grèves rocailleuses.

Lygosoma æneum.

Légèrement plus développée, cette espèce se rencontre aussi partout dans notre colonie. On la reconnaît de suite à sa queue épaisse et forte de même longueur que le corps et la tête, et à sa gorge tachetée de brun. La bande latérale est bordée en jaune ; les côtés sont marqués d'une légère ponctuation en noir. On compte de 26 à 28 rangées d'écailles autour du milieu du corps. Sans contredit, le plus brillamment orné de tous les *Lygosoma* est le dernier du genre.

Lygosoma ornatum.

Celui-ci qui abonde dans le district d'Auckland se fait remarquer de suite par ses couleurs vives et chatoyantes. Du jaune, du rouge et du brun fondus ensemble : voilà les nuances générales. Chaque écaille semble offrir quelques lignes plus foncées. Au-dessous de l'œil, une tache jaune à bordure noire. Sous le ventre, le jaune domine, quelquefois ponctué de brun. La taille est d'environ 13 centimètres.

Le lygosoma rappelle notre salamandre. Je n'ai jamais entendu dire qu'il pût, comme sa sœur d'Europe, s'aventurer impunément près du feu. Ce qui est certain, c'est que pas un Maori ne cherchera jamais à vérifier si cette vieille croyance est basée sur quelque chose de positif.

SECTION DES RHYNCHOCEPHALIA.

Sphenodon punctatus. — Tuatara.

Nous voici arrivés au terme de notre revue des reptiles néo-zélandais. Celui que nous venons de nommer est le seigneur de sa tribu. La Providence semble avoir combiné en lui les caractères distinctifs du lézard, du crocodile et de la tortue. C'est l'unique et dernier représentant d'un ordre de reptiles qui abondait autrefois et qui a presque totalement disparu. Pour lui trouver un voisin ressemblant, il faut retourner aux temps préhistoriques et nommer l'*homœosaurus* de la période jurassique. Au point de vue scientifique, le *tuatara* est donc un animal extrêmement intéressant. On va voir que ce n'est pas là son seul titre à notre attention.

Décrivons-en d'abord les principaux traits. En apparence, on dirait un lézard perfectionné ; mais, aussitôt qu'on examine sa conformation intérieure, on observe un squelette muni de côtes régulières et armé d'un *sternum* bien formé et développé. Tous les doigts sont palmés à la base ; la queue est aplatie ; et une magnifique crête frangée s'étend tout le long de la tête et du corps, jusqu'à l'extrémité de l'appendice caudal. On peut aussi constater deux rangées parallèles de dents à la partie supérieure de la bouche. Les écailles qui le recouvrent sont petites et granuleuses, mêlées à de petites verrues ; celles du ventre sont au contraire larges et transversales. Pas d'oreilles visibles. Les yeux sont placés fort en avant de la tête ; le regard est doux et intelligent.

La couleur générale est jaunâtre, verdâtre ou olive taché de jaune. La taille est considérable ; assez souvent, on en a trouvé mesurant 50 centimètres. La femelle est toujours plus grande que le mâle, sa couleur est plus obscure.

Autrefois, le *tuatara* se rencontrait partout en Nouvelle-Zélande. Les vieilles cantilènes maories y font constamment allusion, et les traditions indigènes sont pleines de ses exploits. Les savants, de leur côté, ont de bonnes raisons pour croire que cet animal est un des plus anciens habitants de l'archipel ; il occuperait donc, parmi nos reptiles, une position analogue à celle du « kiwi » (*Apteryx*) parmi les oiseaux. Aujourd'hui, il est inutile de le chercher sur la grande terre: il n'y est plus. Pour le trouver, il faut visiter les îlots du golfe Hauraki, de la baie d'Abondance, ou encore les îles du détroit de Cook. C'est là, dans ces coins reculés et isolés loin du bruit et des tracas de notre civilisation, qu'il coule son existence en toute assurance et tranquillité.

Sans doute, on a réussi à en emprisonner un certain nombre dans des cages, et même, sans aucune difficulté, on a pu en apprivoiser plusieurs, que le public admire çà et là, dans nos jardins zoologiques. Très vite, ils reconnaissent leurs amis et jouent avec eux. Mais encore n'est-ce pas le premier venu, qui peut les manipuler sans danger. Il est arrivé à plusieurs amateurs un peu novices et maladroits de perdre le pouce ou un autre doigt, par suite de la morsure d'un tuatara quelque peu surpris ou impatienté. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Toulotte,

des Pères Blancs, évêque titulaire de Tagaste

Nous apprenons la mort de Mgr Anatole Toulotte, évêque titulaire de Tagaste, décédé le 24 janvier, à l'âge de 55 ans. Le regretté défunt était né à Lisbourg (diocèse d'Arras), le 7 janvier 1852.

Nous publierons prochainement une notice biographique sur ce savant et pieux prélat dont la mort est une grande perte pour la Société des Missionnaires d'Afrique (d'Alger).

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle Nandron, à Port-Rivière (Rhône).
Mme Lemoine-Wéry, à Château-Thierry (Aisne).
Mlle de Fussey, à Autun.
M. l'abbé Atger, à Grandrieu (Lozère).
M. Letord, à la Grenouillère (Maine-et-Loire)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Ceytre, du diocèse de Clermont	3	»
M. J. Defour, du diocèse de Lyon	1	»
M. Germain Goudeaux, du diocèse de Tulle	9	»
Séminaire grec-melchite de Sainte-Anne de Jérusalem	179	10

Au R. P. Besset, mission Sainte-Barbe, Ismidt.

Mme Toulemonde-Dazin, du diocèse de Cambrai	20	»
Anonyme d'Autun	5	»

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chehir.

Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère)	15	»

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses Chérubins.

Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère)	10	»
M. Rey Prosper, du diocèse de Viviers	2	»
Une diocésaine de Lyon	100	»

A M. Escande, Pondichéry, pour deux enfants baptisés, il y a cinq ans, sous le nom de Paul et Pauline.

Anonyme de Paris	50	»

A sœur Marie des Missions, Kumbakonam, pour ses premiers communiants.

Une abonnée du diocèse de Quimper, demande de prières	100	»

A sœur Marie-Judicael, à Mahé (Pondichéry).

Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère)	10	»

Au R. P. Gallay, Su-tchuen méridional.

M. I., de Lyon, demande de prières	50	»

Pour un séminaire nécessiteux (Mgr Mérel, Canton).

Anonyme de Metz	27	70

Pour les missions d'Afrique (Mgr Streicher).

Anonyme de Lyon	20	»

Pour une mission française nécessiteuse d'Afrique (Madagascar nord).

Anonyme de Paris	25	»

Pour les religieuses de la léproserie de Ségou (Soudan français).

Mme Lafon, Monaco	10	»

Au R. P. Cuche, Ouganda, pour les victimes de la maladie du sommeil.

Anonyme de Langres	10	»
Anonyme E. P., du diocèse de Lyon	25	»

Au R. P. Pedron, mission Sainte-Radegonde (Oubanghi).

Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère)	10	»

Pour la mission de Shiré.

Anonyme de Notre-Dame de la Gardiolle (Gard)	10	»

Pour une mission française nécessiteuse d'Océanie (Nouvelle-Calédonie).

Anonyme de Paris	25	»

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère)	10	»
Anonyme E. P., du diocèse de Lyon	15	»

Pour la reconstruction de l'église de Kalaupapa (Molokai).

Une diocésaine de Lyon	50	»
Envoi de S. C. B., du diocèse de Belley	100	»

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Streicher, Victoria Nyanza sept.)

Anonyme du diocèse de Nevers, demande de prières pour un défunt	150	»
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	20	»
Anonyme du diocèse de Viviers	20	»
L. F., prêtre du diocèse d'Annecy	10	»
Anonyme de Lyon	100	»

Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.

M. Clère, 5 fr.; M. Franck Rouxel, 5 fr.; anonyme de Metz, 5 fr., M. Gougeon de la Thébaudière, 5 fr.; M. Cordier, 1 fr.; Mlle Cécile Jeannes, 1 fr.; M. M. Chéruy, 2 fr.; M. Ceytre, 2 fr.

ÉDITION ESPAGNOLE

Pour l'Œuvre	461	40
— les missions nécessiteuses (Shikoku)	243	10
— Les missions nécessiteuses d'Afrique (Fernando-Po)	45	90
— le R. P. Justo Sasian (Ile de Formose)	1	20
— le R. P. Siméon Albeniz, à Tantah (Egypte), pour un autel à l'Immaculée-Conception	11	»
Total	762	60

EDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre	26	50
— M. Matrat, à Hibosaki (Nagasaki)	73	20
— M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki)	81	60
— M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki), pour ses catéchistes	36	95
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki	171	50
— les lépreux du Japon (Tokio)	24	65
— Mgr Haggéar, archevêque de Saint-Jean-d'Acre	47	05
— le R. P. Liebl, capucin à Sinope (Asie Mineure)	12	40
— les affamés au Namaqualand (Fleuve Orange)	25	80
— les lépreux de Molokai (Sandwich)	18	50
— des orphelinats (Sœur Ricaud, Tché-kiang)	10	10
— les Sœurs Franciscaines de Marie, Madagascar central	70	55
— le R. P. Lacombe, Trichinopoly	328	»
— le même, pour le rachat d'enfants païens	131	75
— le même, pour baptêmes sous les noms de Anne, Jean, Anne-Antoinette, Marie, Paul, Joseph	155	15
— les lépreux de Mandalay (Birmanie septentrionale)	24	65
— l'hôpital Ste-Marthe, à Bangalore	43	10
— la mission du Maduré	2	50
— la mission du Fleuve Orange	2	50
Total	1.286	45

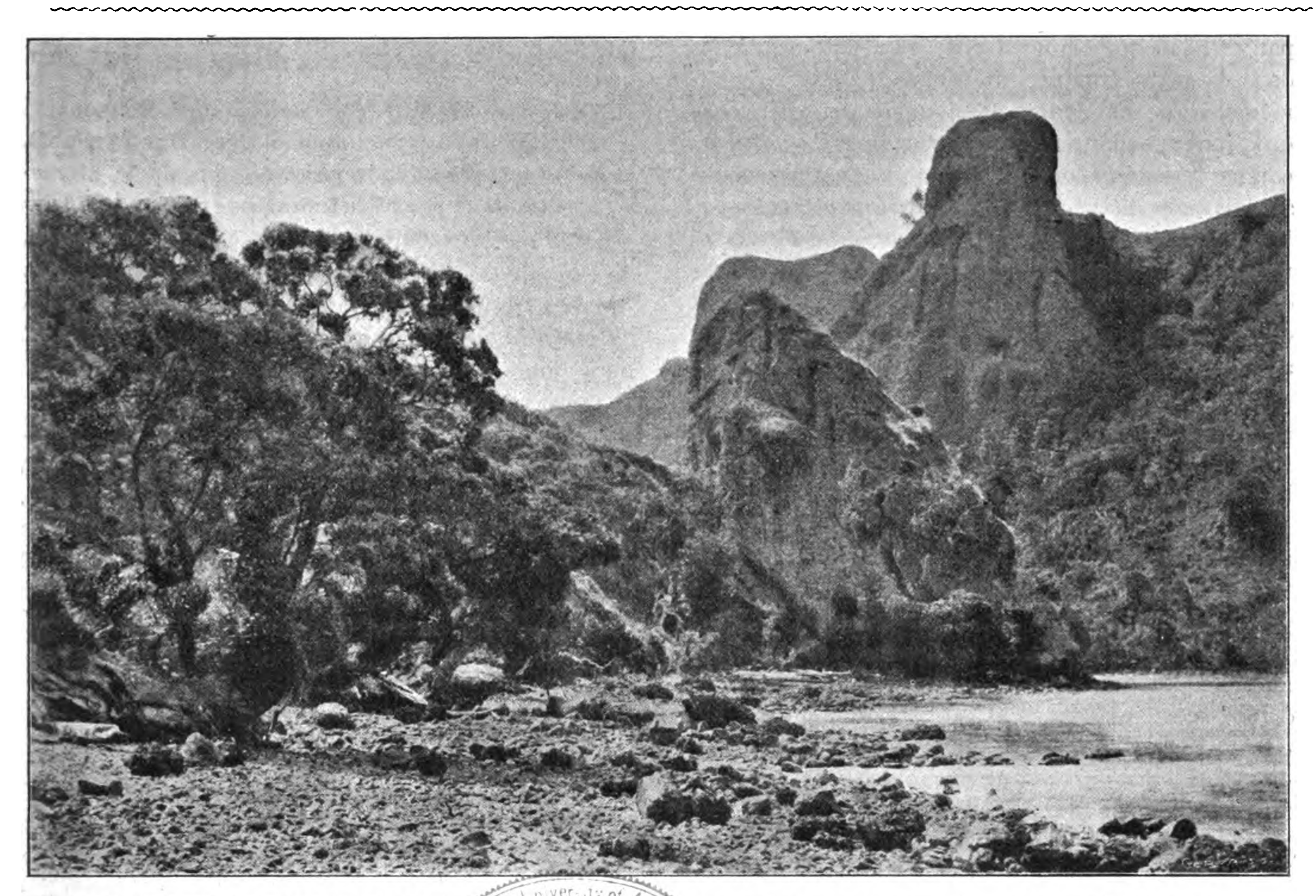
EDITION POLONAISE

Pour l'Œuvre	55	»
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	1.262	»
— M. Tulpin, à Toyama (Tokio)	1.670	»
— M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki)	100	»
— Mgr Cousin, Nagasaki	100	»
— les affamés de l'Inde (Mgr Barthe, Maduré)	50	»
— le séminaire central de Kandy	50	»
— les lépreux de Mandalay (Birmanie septentrionale)	164	»
— Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional	100	»
— Sœur Pauline Moniak, à Chang-haï	500	»
— le R. P. Adrien Bausin (Dahomey)	5	»
— le R. P. Markiewiez, s. j., à Kisantu (Congo belge)	1.000	»
— le R. P. Hiller, à Boroma (Zambèze)	100	»
— la Révérende Mère Chvzaszczevska, Dominicaine à Cocorite (Trinitad)	400	»
— les RR. PP. Résurrectionnistes, à Andrinople	300	»
— le R. P. Petit, supérieur des Assomptionnistes, à Kadi-Keui (Constantinople)	200	»
— le R. P. Dominique Pasi, s. j., à Scutari d'Albanie	300	»
— les Pères Lazaristes, à Zeitenlik (Salonique)	200	»
— le R. P. Antonio di Pettineo, administrateur apostolique de la Crète	100	»
— Mgr Michel Mirov, Toposlari (Bulgarie)	100	»
— Mgr Siméon Milinovic, archevêque d'Antivari	200	»
— le R. P. Maitre, directeur du séminaire oriental, Université St-Joseph, Beyrouth	100	»
Total	7.056	»

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — AUX ENVIRONS DE WHANGAROA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET (voir p. 71)

MYSORE (Hindoustan)

Le Maïssour n'est pas inconnu des lecteurs des *Missions catholiques*; ses missionnaires ont, de temps en temps, fait appel à leur charité. Mgr Baslé, qui a été sacré, l'année dernière, coadjuteur de son évêque (Mgr Kleiner), nous adresse cet intéressant aperçu du développement des œuvres de ce diocèse.

LETTRE DE MGR BASLÉ, ÉVÊQUE TITULAIRE DE CALINDA, COADJUTEUR DE MGR KLEINER.

Il y a soixante ans, en 1846, au moment où la mission du Maïssour était érigée en vicariat apostolique, elle possédait 13.500 chrétiens disséminés sur un territoire mesurant 364 kilomètres du nord au sud et 382 de l'est à l'ouest. Six missionnaires seulement y travaillaient ; obligés de parcourir de grandes distances et absorbés par les soins de l'administration des chrétiens, ils ne pouvaient s'occuper à leur gré de la conversion des païens. Il n'y avait alors ni séminaire, ni prêtres indigènes, ni école, ni couvent.

***

Le premier vicaire apostolique, Mgr Charbonneau, parti de France en 1830, fonda successivement, durant sa longue carrière épiscopale, collège, catéchuménats, écoles, orphelinats, couvents, imprimerie, en un mot tous les établissements nécessaires ou utiles au fonctionnement d'une nouvelle mission. Tel il avait été simple prêtre, tel on le trouve évêque, faisant le premier ce qu'il enseignait ou commandait aux autres. Souvent, lorsqu'un de ses missionnaires tombait malade, on le voyait partir pour son district, s'y installer et y remplir les fonctions du saint ministère, prêchant la parole de Dieu avec autant de facilité que de distinction dans les trois langues principales usitées dans la mission. Aussi sa mémoire est-elle restée en vénération parmi les chrétiens qui, aujourd'hui encore, ne l'appellent que le « grand évêque ».

A sa mort, arrivée en 1873, la mission comptait 26.563 néophytes répartis entre vingt districts ayant 63 chapelles. Il laissait pour continuer son œuvre 21 missionnaires, 7 prêtres indigènes, 40 catéchistes et 48 religieuses européennes ou indigènes.

***

Son successeur, Mgr Chevalier, dont l'épiscopat ne dura que six ans, allait apporter à l'œuvre de Dieu sa part de travail et de succès. Une épouvantable famine devait l'aider à peupler le ciel d'élus. Je ne m'arrêterai point à décrire les ravages causés

par ce fléau qui emporta plus d'un million d'âmes dans la seule province du Maïssour. J'ai vu moi-même, alors tout jeune missionnaire, et visité chaque jour pendant plusieurs semaines, un de ces camps immenses organisés par le gouvernement anglais pour distribuer de la nourriture aux affamés. Il y avait là plus de dix mille hommes entassés les uns sur les autres, sur qui la mort avait une prise d'autant plus facile que ces pauvres malheureux étaient épuisés par de longs mois de privations. Il y avait plus de 40 morts par jour, et ce chiffre s'éleva jusqu'à 100 avec l'apparition du choléra. Si c'est l'époque la plus triste de ma vie de missionnaire, c'est aussi la plus consolante ; car la famine fut l'occasion de la conversion d'un grand nombre de païens et du baptême, à l'article de la mort, de plusieurs milliers d'enfants.

Plusieurs milliers d'orphelins restaient à la charge de la mission. Après avoir arraché ces pauvres enfants à une mort certaine, il fallait songer à leur avenir et les initier peu à peu au travail. La mission étant encore jeune et n'ayant pas de familles d'anciens chrétiens en nombre suffisant pour les adopter, dut avoir recours à d'autres moyens : dès le commencement de la famine, un vaste terrain avait été acheté à Bangalore même pour recevoir les garçons; les filles furent confiées aux deux couvents alors existants. Un village fut acheté pour établir un certain nombre de familles de néophytes. Plusieurs orphelinats furent créés; deux fermes furent fondées.

***

Mgr Coadou était dans sa 62e année, quand il fut appelé à prendre la succession de Mgr Chevalier, mort le 25 mars 1880. Une foi vive et agissante, une piété tendre comme celle d'un enfant, un zèle ardent qui ne comptait pas avec les difficultés, voilà les vertus que Mgr Coadou fit briller pendant son épiscopat de dix ans.

Grâce à son appui, le couvent de Mysore, créé en 1879, grandit et se développa. En 1882, à Bangalore, et plus tard à Mysore, il réussit à introduire des religieuses dans les deux hôpitaux du gouvernement. En 1884 et en 1886, il fonde deux nouveaux établissements agricoles. L'année 1884 voit aussi la construction d'un collège qui, grâce à la munificence du gouvernement anglais, ne fut point une charge pour la mission. Le collège est affilié à l'Université de Madras et, à partir de ce moment, le nombre des élèves monte de 150 à 500.

Enfin, en 1886, fut fondé une des œuvres les plus importantes par les heureux résultats qu'elle a donnés, l'hôpital catholique de Sainte-Marthe, qui a déjà envoyé au ciel des milliers d'âmes et qui semble devenir de plus en plus le sanatorium des missionnaires.

Le 25 janvier 1887, eut lieu à Bangalore, sous la présidence du délégué apostolique, Mgr Agliardi, aujourd'hui cardinal, la proclamation de la hiérarchie catholique pour les Indes. Le troisième vicaire apostolique devenait le premier évêque de Mysore, la capitale du royaume de ce nom, avec continuation de résidence à Bangalore, la ville la plus importante du nouveau diocèse. La mission comprenait alors 30.000 chrétiens, 34 missionnaires et 9 prêtres indigènes.

***

Depuis la proclamation de la hiérarchie jusqu'à ce jour, la mission a continué sa marche en avant. Avec Mgr Kleiner qui succéda à Mgr Coadou, en 1890, le nombre des chrétiens s'est élevé de 30.000 à 45.000. Voici, du reste, l'état du diocèse au cours de l'année qui vient de s'écouler :

Population catholique	45.724
Eglises et chapelles	112
Missionnaires	54
Prêtres indigènes	11
Catéchistes	80
Frères	10
Religieuses européennes	129
Religieuses indigènes	68
Elèves dans les écoles	3.973
Baptêmes d'enfants de chrétiens	1 513
Baptêmes de payens	2.062
Orphelins	1.440
Hôpitaux	2
Malades reçus dans l'année	2.613
Malades externes traités	52 502

***

Cet aperçu donne une idée de ce que la mission du Maïssour a fait dans ses soixante ans d'existence. Ici le texte de saint Paul se présente sous ma plume : *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus incrementum dedit.* Nous, pauvres missionnaires, nous avons planté. Vous, chers bienfaiteurs, généreux lecteurs des *Missions catholiques*, vous avez arrosé. Oh! combien nécessaires ont été vos secours ! Sans les dons de votre charité, nos travaux n'eussent pas servi à grand'chose et notre champ serait couvert de broussailles, comme il l'était il y a un demi-siècle. Aussi un cri de reconnaissance s'échappe-t-il de mon cœur, en même temps que de mes lèvres : « A vous tous, précieux auxiliaires de la foi, apôtre de la charité, merci de toute mon âme ! Que le Bon Dieu vous rende au centuple les sacrifices que vous avez faits et les privations que vous vous êtes imposées pour aider ses missionnaires ! »



M. Martial de PRANDIÈRE

ANCIEN PRÉSIDENT ET PRÉSIDENT HONORAIRE DU CONSEIL CENTRAL DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, A LYON,

mort à Lyon, le 1er *février* 1907.

M. Martial de Prandière fut un des hommes les plus justement populaires dans toutes les œuvres lyonnaises. Toutes conserveront précieusement son souvenir, car à toutes, il a apporté une part de son intelligence, de son activité et de son cœur. Il ne connaissait pas ce que c'est qu'un refus et il avait l'art de donner et de se donner avec une bonne grâce inaltérable et sans nuages. En dehors des dernières années de sa vie, où s'était réalisé pour lui, hélas ! le *tarda senectus* du poète latin, pas une réunion, pas une fête en faveur d'une œuvre de charité ou d'études chrétienne ne se donnait à Lyon, sans qu'il y apportât l'encouragement de sa présence et de ses libéralités ; et sa participation aux œuvres ne fut jamais pour elles qu'un honneur et un bonheur, car aucun homme ne se recherche moins lui-même et n'eut moins le souci d'imposer ses propres idées. Il aimait le bien pour le bien ; il y prenait une plus large part que personne, car de la parole et du sourire il en soutenait les ouvriers et multipliait leurs énergies. Aussi, ses contemporains, ceux qui l'entouraient dans la vie des œuvres, avaient-ils résumé cet ensemble rare de qualités par ce seul mot : bienveillance !

Mais l'Œuvre à laquelle il s'est surtout attaché fut celle de la Propagation de la Foi. N'était-elle pas pour lui comme un héritage familial ? Son vénérable père en fut, en effet, un des premiers présidents. Nommé membre du Conseil central le 6 juillet 1888, il en devint le président le 2 décembre 1898. Il apporta à ces fonctions ses hautes qualités de courtoisie et de douceur. Les missionnaires qui étaient admis au Conseil se souviendront longtemps du respectueux intérêt qu'il prenait à leurs travaux, de la sympathie qu'il leur témoignait. Ne pouvant, hélas ! leur promettre toujours les secours qu'ils demandaient, un refus venant de lui, ressemblait presque à une espérance. Heureux les hommes qui, comme M. de Prandière, peuvent se dire, après une longue vie, qu'ils n'ont jamais blessé une âme, jamais découragé un dévouement. Ce sont là les véritables hommes d'œuvres !

Le 31 mai 1906, ses infirmités ne lui permettant plus d'exercer la présidence, il donna sa démission. Le Conseil répondit en le nommant Président honoraire et Sa Sainteté Pie X, voulant récompenser ses longs travaux et accorder à l'Œuvre elle-même une marque de haute bienveillance, lui envoya, par l'entremise de S. Em. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, le grand cordon de l'Ordre Pontifical de Pie IX.

M. L. LUCIEN-BRUN

MEMBRE DU CONSEIL CENTRAL DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI A LYON,

mort à Lyon, le 5 *février* 1907.

M. Lucien Lucien-Brun, entré au Conseil central de la Propagation de la Foi le 27 novembre 1897, était un de ses membres les plus jeunes et les plus actifs. Il faisait partie, en effet, du Comité de rédaction des *Annales* et des *Missions catholiques* et il consacrait à nos deux publications des qualités précieuses d'intelligence et de cœur.

Catholique à la foi vive et généreuse, porteur d'un grand nom dans les fastes parlementaires de France, il aimait les missions de son double amour de chrétien et de Français. Naturellement réfléchi et mélancolique, son visage s'illuminait d'une joie charmante, au récit d'un acte d'héroïsme accompli par un missionnaire de France.

Sa mort est un deuil pour notre Bulletin et pour la rédaction, nous osons le dire, un deuil personnel : il était pour nous un conseil si loyal et un ami si sûr !

INFORMATIONS DIVERSES

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Gudin, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gudalur, nous écrit :

« Je suis enseveli, écrit-il, dans les vastes forêts de cette partie des Nilghiris qu'on appelle « Wynaad », dans les Indes anglaises. Mgr Roy, mon évêque, doit venir prochainement donner la confirmation dans mon grand district, et il ne lui faudra pas moins d'un mois et demi pour en parcourir les diverses stations.

« En ce moment, je bâtis une chapelle en l'honneur de Notre Dame de Lourdes, sur une colline élevée, d'où la vue s'étend sur une centaine de kilomètres à la ronde, au milieu de plantations de thé et de café. Cette chapelle servira d'église à quelques centaines de chrétiens, disséminés dans cette région, et elle me coûtera un bon millier de francs, pour lesquels je sollicite la charité de mes compatriotes.

A Gudalur, tout près de mon église, se trouve un vaste hôpital du gouvernement. J'y vais quand je veux et je parle de religion à qui je veux. J'y porte le Saint Viatique en surplis et en étole, j'y baptise des moribonds, et tous les employés me témoignent beaucoup de bienveillance. D'ailleurs, ici, musulmans et païens me saluent avec empressement.

« Quand je porte la statue de la Vierge Marie à travers les rues de Gudalur, tous, chrétiens, païens et même musulmans suivent respectueusement le cortège ; les païens qui sont restés à la maison se présentent sur leur porte, tenant sur leurs épaules un ou deux de leurs enfants, à qui ils montrent la statue, lorsqu'elle passe près de leur demeure. Assurément, les Indiens ne sont pas exempts de vices ; mais ils redouteraient un malheur, s'ils se rendaient coupables d'une irrévérence religieuse.

Nyanza Méridional (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. Barthélemy, des Pères Blancs, écrit de Kamoga :

« Le Bougwé, avec tous ses royaumes, ne compte pas moins de 200.000 âmes. Joli centre pour une mission, me direz-vous ! Oui, si ces 200.000 habitants n'étaient pas dispersés sur un territoire au moins aussi vaste que la Suisse. Il n'y a pas au Bougwé de villages importants, et, au Boukoumbi en particulier, les agglomérations sont très petites.

« Pendant que les côtes Ouest et Nord du Victoria-Nyanza sont couvertes de superbes bananeraies dont les fruits forment la base de l'alimentation des habitants, les côtes Est et Sud en sont à peu près dépourvues. Ici, la banane n'apparaît que comme dessert ; les Bagwé sont des mangeurs de *bougari* (bouillie de farine de sorgho), et leur principale culture est celle du sorgho à gros et à petits grains. Ils ont aussi de grands champs de patates, de manioc, de maïs, d'arachides et de riz. Une autre source de richesse, c'est le bétail et le beurre.

« Hélas ! dans ce pays si riche, la conversion des âmes avance lentement. On les « pêche à la ligne » et il en sera ainsi durant de longues années encore peut-être, car, ici, l'évangélisation rencontre beaucoup d'obstacles.

« La découverte de mines d'or à Ikomat, la proximité de Mouansa — qui de néant s'est élevée en huit ans au rang de ville et qui est le centre de tout le commerce du pays — font qu'ici on se bat pour avoir des ouvriers et qu'on les paie bien. Aussi toutes les pensées sont à l'argent. Il y a quelques jours, je rencontre un de mes néophytes, absent depuis six mois.

« — D'où viens-tu comme cela?

« — J'ai été mesurer les collines (c'est-à-dire : j'ai accompagné la Commission géographique).

« — Te voilà riche, alors!

« — Vois plutôt, Père. »

« Et il me montre des roupies, des étoffes, deux montres.

« Un autre revient avec cinquante roupies après avoir travaillé un an dans les mines. Vous comprenez si cela fait tourner la tête à nos nègres.

« Ajoutez à tous ces obstacles l'esprit d'indépendance de nos gens. En d'autres pays, les indigènes vont au missionnaire pour trouver en lui un protecteur contre les rapines et l'arbitraire de leurs chefs; ici, il n'en va pas de même : l'autorité des rois se réduisant à presque rien, leur joug ne peut peser lourdement sur les épaules de leurs sujets.

« Mais la difficulté la plus sérieuse à la conversion des Bagwé est leur mentalité inférieure. Ils n'ont pas l'esprit assez vif pour comprendre la nécessité de la religion.

« Cependant, les consolations ne manquent pas. Les gens qui embrassent notre sainte religion ne le font point pour des motifs humains, ni par entraînement, mais par conviction. Ceux que nous avons baptisés dernièrement sont surtout des jeunes gens et des hommes mariés, à qui le baptême n'a rapporté jusqu'à présent que des tracasseries et des persécutions de tout genre. Et pourtant ils sont heureux de l'engagement qu'ils ont pris. »

Tahiti (*Océanie*). — L'archipel des Iles-sous-le-Vent, situé à l'ouest de Tahiti, comprend une dizaine d'îles dont les plus importantes sont Huahiné, Raiatéa, Tahaa, Borabora. Ces îles n'ont pas encore de poste de missionnaire. Il n'en sera plus ainsi dans quelques mois. Le R. P. Célestin Maurel, provincial de Tahiti, vient de visiter Huahiné et Raiatéa, et avant de quitter la première de ces îles, il y a construit une maison destinée à servir de presbytère et de chapelle provisoire au missionnaire que Mgr Verdier compte y établir d'une façon définitive au mois d'avril. Voici en quels termes le R. P. Célestin parle de son passage dans l'archipel :

« Parti de Papeete le 3 novembre, je suis arrivé le lendemain à Huahiné. Les quelques catholiques qui s'y trouvent ont été très heureux de me recevoir. Je suis resté vingt jours dans cette île, occupé à faire débrousser le terrain de notre enclos et à y bâtir notre futur presbytère. Le soir, je me reposais en assemblant autour de moi, pour l'instruction, une cinquantaine de personnes.

« Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il suffit de parler pour entraîner les Canaques. Non, certes, car le démon se remue, ici comme ailleurs. En face de nous se trouve une maison où il y a des Adventistes et des Mormons. Les protestants ne restent pas inactifs; ils ne manquent pas d'user leur arme habituelle, la calomnie. « *Le Pape*, disent-ils, *est un menteur, il adore le cuivre, il adore Marie, Pierre et les images.* » Quand j'ai le bonheur de rencontrer des personnes de bonne foi, je leur explique notre doctrine, et quand tout est bien démontré, elles sont unanimes à blâmer ceux qui nous insultent.

« De Huahiné, j'ai été à Tahaa et à Raiatéa. J'y ai trouvé plus de résistance. Les gens y sont animés d'une haine particulière contre nous, au point de nous refuser le logement, même en payant. Comme j'avais pris mes précautions, je n'ai pas eu à souffrir sur ce point. A Raiatéa, j'ai eu, le premier dimanche, 18 catholiques et une vingtaine de curieux; le deuxième dimanche, 26 catholiques et autant de curieux. Il manquait un certain nombre de catholiques que j'ai essayé d'aller voir; mais impossible de parvenir jusqu'à eux, à cause de leur grand éloignement. »

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

II. En caravane jusqu'à l'Euphrate

Suite (1)

Toutes les caravanes transportent du millet, du *sous* (bois de réglisse), des étoffes de Perse, des noix de galle du Kourdistan, des laines brutes, des cuirs, des pétroles du Caucase. Leur abondance montre à quel point le trafic pourrait devenir actif en Syrie, avec une ligne de chemin de fer.

Il n'y a encore que des lignes télégraphiques, dont les poteaux se dressent en plein champ. Nous longeons une de ces lignes presque continuellement, jusqu'à Biredjik. La piste est jalonnée de débris d'animaux, que les caravaniers ont laissé mourir là. Voici un pauvre bourricot les pattes en l'air; plus loin, c'est la colonne vertébrale et les côtes d'un chameau, que les chacals n'ont pas fini de disperser. Enfin, par ci par là, il y a de petits monticules de pierres sèches que les gens du pays regardent au passage, d'un air singulier : là-dessous gît le corps d'un homme assassiné.

***

Durant notre deuxième étape, qui fut de huit heures, nous passâmes à côté de plusieurs villages turcomans, habités par des descendants des hordes de Tamerlan. Ces nomades, fixés maintenant au sol, conservent toutefois leur type et certains de leurs usages. Ils sont métayers du sultan.

Dans l'après-midi, nous dressâmes notre tente près d'un de ces villages, à côté d'une grande caravane installée avant nous.

Comme la veille, on se repose, on soupe, on se recommande à Dieu, et on s'endort.

Au milieu de la nuit, des coups de feu nous réveillent en sursaut; puis le bruit cesse, on se rendort. Le lendemain, en prenant la tasse de café matinale, nous apprenons que des voleurs sont venus en effet; ils ont même dérobé une des bêtes du caterdji de Mardin, un jeune mulet qu'il venait d'acheter à Alep. L'Abouna-Reïs envoie un gendarme faire une perquisition dans le village voisin et dans les autres qu'on a traversés la veille. Inutile de dire que, le soir, le *zaptié* rentrait bredouille. Notre pauvre caravanier ne décoléra point de tout le reste du voyage.

Notre troisième journée ne fut marquée par aucun incident. Nous campâmes sur une butte, au bas de laquelle il y avait trois arbres. C'était encore aux environs d'un village, mais à plus grande distance que la veille, et pour cause. Si on nous prenait un mulet à chaque étape, bientôt il n'en resterait plus. Les zaptiés et les moucres furent donc plus vigilants; toute la nuit, ils chantèrent leurs mélopées et, de temps en temps, le cri des sentinelles turques : « *Karakol! Karakol!* » d'où vient peut-être notre verbe caracoler, faisait le tour du camp. Aussi, le matin de la quatrième journée, bêtes et gens se réveillèrent au grand complet.

C'était ce jour-là que nous allions passer l'Euphrate à Bi-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier et 1er février.

redjik. Les ondulations du terrain, beaucoup plus prononcées, annonçaient déjà le voisinage du grand fleuve qui sépare la Syrie de la Mésopotamie.

***

Durant les premières heures de marche, notre caravane défile entre des collines uniformément atteintes de la pelade turque. Malgré cela, certaines sont pittoresques, et quelques bouquets d'arbres suffiraient à rendre charmant le paysage.

Nous eûmes une alerte. Nous commencions à gravir une pente, bien doucement. Au sommet, apparaît un cavalier sombre qui lance son cheval contre nous, ventre à terre. Le voile de sa coiffure arabe flotte au vent de la course et sur son dos un long fusil danse à la bretelle. Apparition peu rassurante. D'autres bandits doivent le suivre de près ; dans un instant le *goum* tout entier va surgir, nous allons entendre les cris sauvages des écumeurs du désert. Nous sommes perdus ; gendarmes et domestiques sont dispersés, on n'aura pas même le temps d'armer les fusils. Toutes ces pensées nous traversent l'esprit comme un éclair.

Mais cet éclair n'a pas fini de briller, que le cavalier a sauté à bas de sa jument, et se trouve debout au milieu de nous, la figure joyeuse. C'est un Capucin ! un Frère convers, un Capucin arabe de Mossoul, avec son froc, sa longue barbe, ses sandales. Il reconnaît le P. Galland, et va lui baiser la main. L'angoisse qui nous serrait le gosier se résout en un formidable éclat de rire :

« — D'où venez-vous donc, Frère ?

« — De Diarbékir. Le Père supérieur arrive avec deux autres Pères, en *araba.* »

Effectivement, bientôt apparaît une grosse et lourde *araba*, attelée de trois chevaux et flanquée de zaptiés. Elle s'arrête ; nous aussi. On met pied à terre, on fait les présentations et on renouvelle cordialement le baiser traditionnel de saint François et de saint Dominique.

Le P. Giovanni-Antonio, avec sa haute taille, sa longue et soyeuse barbe blanche, ses yeux brillants, sa douce figure émaciée par les austérités et la maladie, contraste singulièrement avec son compagnon. L'état de sa santé, compromise par un hivernage dans les neiges d'Arménie, ne lui permet pas encore de supporter la fatigue d'un voyage à cheval.

Nous causons quelques minutes. Il nous annonce que, à Orfa, la maison du missionnaire capucin sera préparée pour nous recevoir. Après des souhaits réciproques, on se dit adieu, on remonte en voiture ou à cheval, et nous continuons notre route, ravis de cette rencontre fraternelle faite sur le 35° méridien de longitude Est.

Notre caravane arrive sur un plateau, d'où nous découvrons à l'horizon la ligne bleuâtre des montagnes qui encaissent le lit du fleuve. Ce plateau est verdoyant : *sous* et millet y poussent en abondance ; de grands troupeaux de moutons, dont les oreilles longues, droites et pointues pendent comme celles des épagneuls, et dont la queue a dégénéré en un volumineux sac de graisse, aussi large que la croupe de l'animal, broutent là une herbe meilleure, au bord des petits ruisseaux. Il s'y trouve même quelques arbustes.

***

En face de nous, sur l'autre rive de l'Euphrate, Biredjik apparaît toute blanche, avec une ceinture de bois et de jardins. Bientôt, par une pente abrupte, nous descendons dans une large plaine, que le fleuve couvre tout entière aux grandes crues du printemps. La caravane, à cent mètres devant nous, devenait complètement invisible sous le nuage de poussière qu'elle soulevait. Les pieds de nos chevaux enfonçaient profondément, faisant craquer les galets polis. En dix minutes, nous fûmes à l'Euphrate.

Le vénérable fleuve, n'a à l'automne, rien de majestueux ; il n'est guère plus large que la Marne, et des bancs de sable encombrent son lit, le partagent en filets d'eau guéables. Mais Biredjik est le délice des yeux, On l'a souvent dit, les villes orientales sont toutes charmantes à voir du dehors ; mais aucune ne mérite cette réputation au même degré que Biredjik. Du milieu de la verdure, elle descend toute blanche et coquette se laver les pieds dans l'Euphrate, et répand ses maisons, en un désordre harmonieux, sur les flancs de deux collines aux lignes très douces. Un minaret aussi gracieux qu'on peut en rêver un, jaillit au bord du fleuve : à gauche, sur un autre mamelon, une antique forteresse lui jette un regard protecteur ; à droite, un grand bois lui cache la nudité du désert et, en face d'elle, au bout de la plaine, sa vue se repose sur les mûriers sombres et les monts drapés de gaze légère. Le soleil répand sur tout cela une vie magique.

Nous aurons à traverser cette cité, toute pareille à un mirage que la baguette d'une fée ou d'une péri eût fait monter de l'eau.

Il n'y a pas encore de pont ; mais les bacs quittent le pied du minaret pour venir nous prendre. Ces bacs sont d'une construction bizarre : on dirait la moitié d'une demi-coque de noix, ou plutôt de pistache ; leur avant se dresse au-dessus de l'eau, et se recourbe en pointe vers le ciel comme la proue des trirèmes antiques ; quant à leur arrière, ils n'en ont point : au beau milieu de sa courbure, le bateau est coupé et présente une ouverture béante entre des parois d'un à deux mètres. Le fond est presque au ras de l'eau et ne se relève que juste de ce qu'il faut, pour que le flot n'envahisse pas l'embarcation. Les parois sont faites de planches imbriquées à la manière des écailles de poisson. Et le bâtiment hybride, pareil à la moitié d'un cétacé qui aurait perdu l'autre en prenant ses ébats trop près de l'éperon d'un gros navire, se dirige au moyen d'une godille courbe, formée de plusieurs pièces de bois mises bout à bout, d'une longueur totale de six à huit mètres.

C'est là dedans que s'empile le personnel des caravanes, bêtes, gens, bagages, tout pêle-mêle, pataugeant à qui mieux mieux dans l'infecte sentine qui occupe au moins la moitié de la place.

***

Notre embarquement prit un certain temps, pendant lequel un autre bac arriva de la rive opposée, avec une famille de Bédouins si bronzés, qu'ils devaient venir au moins des environs de Bagdad ou de Bassorah. Ils débarquèrent tout près de nous, avec deux ânes chargés de leur petit bagage. Pendant que le chef de la famille payait au batelier un medjidieh (4 fr. 40), ses cinq enfants, aussi jolis que malpropres, s'approchaient de nous avec curiosité ; sa femme, enveloppée de chiffons rouges, bleus, verts, jaunes, vint nous demander en arabe, parmi les bouffées de sa cigarette : « Vous êtes probablement des étrangers ? » Elle avait



SYRIE. — La caravane en plein désert ; reproductions de photographies du R. P. Allo.

le visage découvert, comme beaucoup de musulmanes nomades, ce qui nous fit voir que ses joues bistrées étaient tatouées de fleurs bleues, et sa lèvre inférieure teinte de la même couleur. Ne disputons pas des couleurs ni des goûts.

Nous nous embarquâmes enfin, et les bacs monstrueux nous eurent bientôt déposés sur l'autre rive. Nos bateliers, pour ramer, se tenaient debout sur le rebord de la barque ; leurs pieds nus les y maintenaient accrochés, avec autant de solidité et de perfection d'équilibre que s'ils fussent nés quadrumanes.

Remontés à cheval, nous traversons d'abord un petit bazar ouvert ; puis, par les rues grimpantes et tortueuses, fangeuses abominablement, nous arrivons à l'autre bout de la ville. Ces rues, fort étroites, étaient pleines de gens qui nous regardaient passser sans le moindre signe de bienveillance. La population de Biredjik n'est plus arabe, mais turque, comme celle d'Orfa ; à ce titre, elle s'est distinguée lors des massacres d'il y a cinq ans, et c'est à peine si la ville renferme encore quelques chrétiens. Nous n'eûmes pas la moindre envie de nous arrêter dans ce lieu, si ravissant à distance ; nous allâmes camper au haut de la montagne, à deux kilomètres, près des sources.

Comme à l'ordinaire, les conducteurs des *tartérouanes* veillent sur notre sécurité durant notre sommeil. De curieuses gens, ces conducteurs. Avec leur tunique courte et sans manches, de couleur rouge ou noire, leur culotte bleue et leurs demi-guêtres serrées au mollet par des bandelettes, ils avaient vaguement l'air de soldats romains. Ces hommes étaient jeunes et très résistants. Après avoir fait douze lieues à pied, ils passaient la nuit à monter la garde.

(A suivre.)



L'Euphrate a Biredjik.
L'embarquement de la caravane pour la traversée du fleuve ; reproductions de photographies du R. P. Allo.



Mgr Aelen, Coadjuteur de l'Archevêque de Madras. — Mgr Bottero, Evêque de Kumbakonam. — Mgr Gandy, Archevêque de Pondichéry. — Mgr Baslé, Evêque de Callydo, coadjuteur de l'évêque de Mysore. — Mgr de Castro, Evêque de Méliapore. — Mgr Roy, Evêque de Coïmbatore.

BANGALORE (*Hindoustan*). — LES EVÊQUES PRÉSENTS AU SACRE DE MGR BASLÉ, COADJUTEUR DE MGR KLEINER ; reproduction d'une photographie.

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite (1)

VIII. — L'Age de Fer.

Quelques jours plus tard, avait lieu une grande danse de guerre, pour célébrer le succès de notre expédition.

J'attendais mon tour de « sortir », lorsque j'aperçus au cou d'un beau guerrier *mooragani* un objet qui me fit trembler de colère.

C'était un collier de perles, que j'avais donné à ma future épouse!

J'eus la force de me retenir et d'attendre le moment où mon rival « sortit » pour se faire admirer.

Il était à peine arrivé au centre de l'arène, que je m'élance après lui et lui donne un coup de bâton sur l'épaule.

Frapper un guerrier avec un bâton, c'est la pire des insultes...

On peut frapper une femme, un incirconcis, une vache, avec un bâton.

Mais un guerrier!

Il se retourne en fureur et m'aperçoit, le sabre au poing Il a tout de suite compris. Il avait à prouver devant tous et toutes, que, s'il avait osé accepter des perles de ma fiancée, c'est qu'il était plus brave et plus fort que moi.

Nous croisâmes le fer; et j'eus le bonheur de lui faire une blessure si sérieuse au bras droit, que j'aurais été un lâche de le tuer. Du reste, je n'en voulais pas à sa vie que j'aurais dû payer cent moutons. J'allais donc reprendre ma place, lorsque un casse-tête me siffla aux oreilles... C'était probablement un parent où un ami de mon rival qui demandait un second duel.....

Mais ce ne fut pas seulement un duel: la mêlée devint générale. Ceux qui avaient des querelles personnelles avaient jugé le moment venu de les vider. Ceux qui n'en avaient pas voulurent aider leurs amis. Et tous ne demandaient pas mieux que de se battre.....

Il y eut des doigts coupés, des nez écrasés, des têtes fendues, un œil crevé, même un homme tué par un coup de casse-tête à la tempe.

Près de là, nos demoiselles prenaient, à ces joyeux ébats, un aussi grand plaisir que nous autres à donner et à recevoir des coups.

Et tout cela pour un collier de perles de deux sous !....

Le sorcier avait bien répandu sa poudre magique, mais la jalousie, au Kikouou, était plus forte que toute sorcellerie.....

Heureusement que cinq ou six anciens à cheveux blancs, arrivèrent enfin sur la scène, et, au risque d'être mis en pièces, dans la fureur aveugle du combat, réussirent à faire la paix.

***

Le lendemain, il fallut payer les dégâts, car ces amusements nous coûtaient cher. Une vingtaine de nos « vieux », choisis parmi ceux qui n'avaient aucun intérêt en l'affaire, prirent place sous un grand arbre, et s'assirent en cercle, sur ces petits tabourets dont ils ne se séparent jamais. Ils écoutèrent patiemment le pour et le contre, examinèrent chaque cas.

La moindre goutte de sang versée fut payée: un doigt, trente moutons, dix pour chaque articulation; un nez, cinq moutons; un œil, trente; la plus légère piqûre de lance, trente — car on est censé vouloir tuer un homme quand on se sert de la lance; — finalement, on en vint au cas du malheureux jeune homme tué.

Qui avait lancé le coup fatal? Un seul le savait, et comment le connaître!

Nos vieux étaient des malins et connaissaient tous les moyens usités en pareil cas.

Ils nous conduisirent auprès du cadavre, et tous nous dûmes, par trois fois, sauter par dessus, en jurant que nous étions innocents de sa mort...

Un seul n'osa le faire. Il fut déclaré coupable et condamné à payer cent moutons.

Or, le meurtrier, heureusement pour lui, appartenait au même *moholega* ou clan que la victime. Voici comment il paya sa dette.

Il se rendit à l'écurie aux chèvres, ramassa une centaine de *mbimbi* ou crottins, les apporta soigneusement, les compta un à un devant les vieux et, au centième, sa dette était acquittée: il était censé avoir compté cent moutons.

Moi-même, j'obtins satisfaction complète de mes adversaires.

Mon futur beau-père fit appeler tous les vieux; et il somma sa fille de faire un choix définitif.

Ma fiancée se baissa, prit une poignée de terre et la lança vers mon rival.....

Par là, elle renonçait complètement à lui; elle en faisait le serment solennel.

J'avais enfin conquis ma fiancée.

IX. — L'Age de Bois.

Le mariage proprement dit était précédé d'une curieuse cérémonie, la *koika*, qu'on peut traduire par le mot « claustration ». J'avais payé la dot; le jour et l'heure de « claustrer » ma fiancée étaient à mon choix.

Une belle soirée de *kechoukia*, où ma fiancée avait donné les couplets d'une voix merveilleuse, je dis un mot à quatre ou cinq de mes camarades.

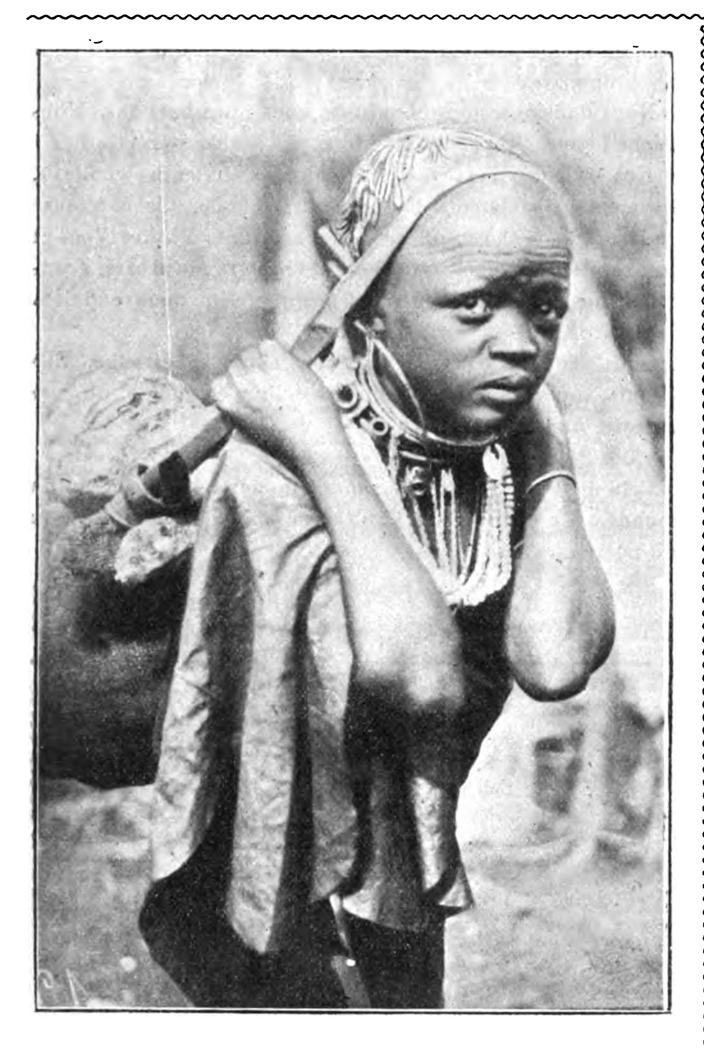
Elle se trouvait au milieu d'un groupe riant de ses compagnes, échangeant les derniers propos avant de se séparer.

Mes amis s'approchent tranquillement et la saisissent aux poignets. Elle me regarde tout effarée; ma mine impassible et résolue lui révèle tout... Ce furent des pleurs et des cris épouvantables; toutes ces demoiselles appellent au secours, comme si les Massaïs venaient d'apparaître...

Mais les camarades ont la poigne solide et, malgré les cris et les pleurs de la captive, les efforts désespérés de ses compagnes pour la délivrer, ils se sont vite frayé un passage; ils commencent à traîner et à pousser la prisonnière vers mon village.

Elles étaient ainsi faites, nos aimables fiancées. Elles se seraient cru perdues d'honneur, si elles n'avaient fait la plus opiniâtre résistance...

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18, 25 janvier et 1er février.



AFRIQUE ORIENTALE.— La nouvelle épouse au travail

Et, entre nous, elle avait bien un peu raison de pleurer et de résister. C'était bien l'âge d'or qui finissait pour elle, avec cette belle soirée de danse ; l'âge de bois commençait, je veux dire celui du bâton !

Je parle ici, bien entendu, d'une manière générale. Et je dois avouer que, dans la suite, ma chère femme ne me causa que rarement la douleur de la battre. Je puis même dire, en conscience, que je ne l'ai jamais rossée sans qu'elle l'eût mérité.

Donc, deux de mes amis traînaient ma fiancée par les poignets ; deux autres la poussaient par derrière. Majestueux et digne, moi, je suivais cette plaisante procession.

Il fallait traverser une rivière. Dans ces circonstances, on n'est pas censé avoir le temps de chercher le pont ou le gué. Car n'oubliez pas que toutes ces demoiselles continuent à pousser le cri d'alarme et à nous suivre.

Je vis donc ma fiancée disparaître peu à peu dans les flots, si bien qu'au milieu, elle en avait jusqu'au nez... Elle avait un joli petit nez tout court, bien retroussé... heureusement, car si elle l'avait eu un peu plus droit ou un peu plus long, elle n'aurait pu respirer. Et, tandis qu'elle le relevait fièrement au-dessus des eaux menaçantes, je l'aperçus illuminée par un des derniers rayons du soleil couchant.

Arrivée sur l'autre rive, elle se couche net, toute ruisselante, et ne veut plus se lever

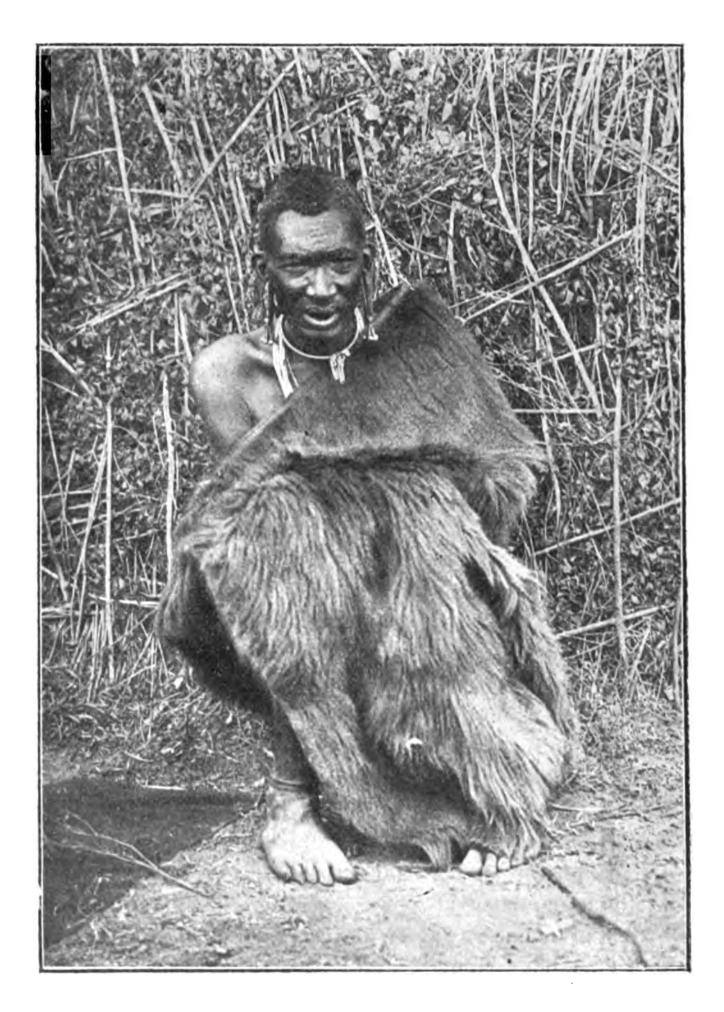
Un de mes amis saisit un bâton et, progressivement, augmente la vigueur des coups, jusqu'à ce que la pauvrette se soulève. Ces coups me faisaient du mal au cœur. Mais je vou le demande un peu, qu'est-ce que vous feriez vous-mêmes si votre fiancée, après vous avoir accepté, vous avoir imposé l'âge de fer, vous considérait à la fin comme un odieux ravisseur ?

Il nous fallut une heure pour faire un trajet qui, d'ordinaire, ne demandait que dix minutes...

J'enfermai ma fiancée dans son cachot, la case de ma mère; elle ne devait en sortir qu'après le complet achèvement des préparatifs du mariage.

Je mis une dizaine de jours à finir le tout : confectionner la *robe* nuptiale — deux ou trois belles peaux de mouton bien cousues ensemble, bien rougies et bien huilées, ornées aux bords de perles multicolores; — construire la case, qui, de toute rigueur, doit être commencée le matin et terminée le soir même; chercher à la rivière les trois pierres dures du foyer, acheter nos deux petits tabourets pour les veillées au coin du feu, rassembler les pots et marmites en terre glaise et, finalement, faire préparer le lit par les matrones du voisinage, à qui, de temps immémorial, ce privilège est réservé.

Tout en achevant fiévreusement ces préparatifs, mon cœur restait troublé. Car, tant qu'elle n'avait pas fait son entrée



AFRIQUE ORIENTALE. — Un ancien.

définitive dans sa propre case, ma fiancée avait toujours la liberté de « sortir », c'est-à-dire de rompre les fiançailles.

***

Certaines exigences que ces demoiselles se croyaient encore tenues de faire, même pendant leur « claustration », ne laissaient pas que de m'ennuyer beaucoup.

Elle ne voulait accepter de nourriture, par exemple, que celle préparée par sa mère. Ses compagnes la lui apportaient, en bandes nombreuses, et, pendant une heure ou deux, que durait leur visite, je n'entendais que pleurs et lamentations.

Même l'eau, il fallait la lui chercher au village natal; celle du nôtre lui était trop odieuse : n'avait-elle pas dû en traverser les flots amers, ce soir néfaste, aux splendeurs si ironiques, où finit son âge d'or, où commença l'âge de bois?

***

Enfin, le dixième jour au matin, je lui fis dire que, le soir, elle entrerait chez elle. Elle sortit alors. On lui rasa le front, on lui noua sur l'épaule la robe nuptiale, et, guidée par une petite fille au moyen d'un long bâton d'aveugle, elle s'achemina à petits pas, le dos courbé comme sous un poids énorme, vers un de mes champs, pour y creuser quelques patates, et se remémorer ainsi l'un des plus importants devoirs de l'épouse : l'entretien du champ...

Cela fait, elle partit de nouveau, toujours guidée et à tout petits pas, le dos courbé, les yeux baissés et silencieuse, pour faire sa première visite... à sa mère. Elle lui apportait un cadeau de ma part, un régime de bananes. Et, quand elles eurent longuement et amèrement pleuré ensemble, la vieille lui donna un petit panier de provisions, qu'elle me remettrait le soir en rentrant chez elle, et qui serait le premier repas que je recevrais de sa main...

***

Le lendemain, j'offris des réjouissances princières à mes compatriotes.

J'avais invité les anciens et les anciennes à venir vider de nombreuses calebasses de liqueur. Aux guerriers, mes camarades, j'offris les plus beaux moutons de mon troupeau; aux guerrières, pour les consoler, car je dois avouer qu'elles étaient un peu jalouses de la « petite », je distribuai des bananes et des perles; et pour une fois, je pus le faire sans crainte de duel.

On en parla longtemps, de mon *osoni*, c'est-à-dire de mes noces.

Malheureusement, vers la soirée, à l'heure calme et sereine où les calebasses sont vides, la paix générale fut troublée par un combat singulier entre deux « vieilles ». L'une, c'était, je regrette d'avoir à le dire, ma belle-mère en personne; l'autre, c'était la mère de la « grande », vous vous rappelez, celle que le rat des champs m'avait empêché de choisir.

Ma belle-mère lutta vaillamment; mais elle n'eut pas le dessus. Quand, au milieu du plus grand désordre, quelques bons vieux, assez peu solides sur leurs jambes, l'arrachèrent au champ de bataille, ma pauvre belle-mère avait une oreille en lambeaux...

Je n'ai jamais pu savoir, au juste, quelle avait été l'origine de ce combat mémorable, de ce duel à coups de griffes.

....

Et c'est ainsi que s'écoulait notre vie sauvage. Elle était plus ou moins paisible, mais suffisamment intéressante pour nos goûts...

Nous dansions, nous chantions, nous nous battions. Nous étions joyeux, libres et fiers : tous rois ou fils de rois...

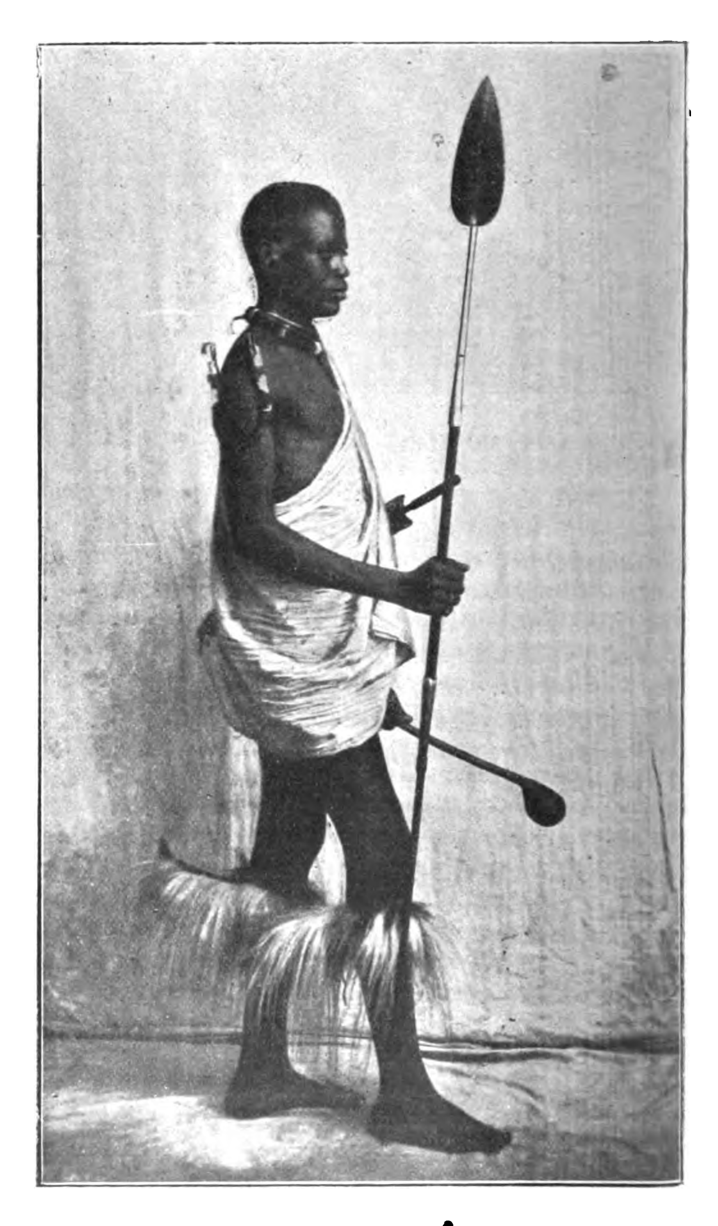
Nos « vieux » nettoyaient le champ avec leurs « vieilles », buvaient paisiblement la liqueur nationale, fille capiteuse de la canne à sucre, offraient des sacrifices à notre *Ngaï* et aux esprits des aïeux et, à l'ombre des grands arbres, écoutaient nos différents, ajustaient nos querelles, nous rendaient la justice.....

lorsque, tout à coup, éclata une nouvelle étrange. Elle circula, rapide comme l'éclair, de colline en colline, de case en case, de bouche en bouche :

« Les Blancs sont arrivés! »

Cela nous impressionna comme la nouvelle de la fin du monde... Et c'était bien la fin d'un monde en effet : la fin du nôtre.....

(*A suivre.*)



AFRIQUE ORIENTALE. — UN BERGER MASSAÏ

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélando
Par le R. P. COGNET, Mariste

Ordre des reptiles.
SECTION DES RHYNCHOCEPHALIA
Sphenodon punctus. — *Tuatara*.

Suite (1)

C'est en 1843 que le Dr Dieffenbach révéla au monde savant l'existence de ce fameux reptile. Depuis lors, le capitaine Mair, les Drs Newman et Dendy l'ont étudié à loisir, et n'ont pas oublié de consigner leurs intéressantes recherches dans différents ouvrages. Nous en extrayons les observations suivantes.

Le tuatara croît lentement et vit longtemps. Le capitaine Mair en vit un magnifique à l'île Motiti, dans une vieille fosse, à Kumaras, abandonnée depuis longtemps. Tous les Maoris du quartier certifièrent que leurs parents et leurs grands-parents avaient toujours connu ce même animal, et l'avaient respecté comme une relique des anciens temps.

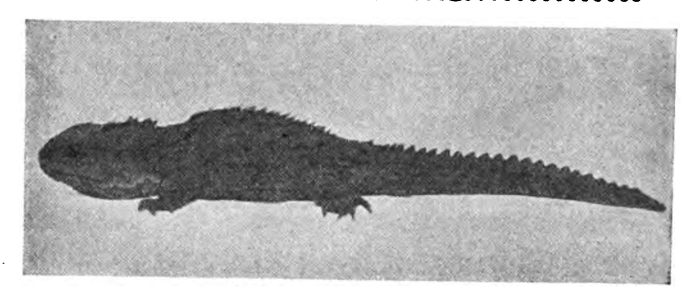
Laissé à lui-même, ce reptile inoffensif vit dans des trous creusés dans le sol près de la mer. D'ordinaire, on l'y rencontre blotti sous quelque pétrel, qui profite de l'excavation pour déposer ses œufs. Ils font bon ménage ensemble et ne se quittent que pour chercher leur pâture. Pendant que le pétrel va à la mer, le « tuatara » erre aux environs, en quête de mouches, d'insectes, de sauterelles, de limaçons et autres petits mollusques. Il attaque et dévore même de petits lézards, pourvu qu'ils soient vivants et qu'ils n'appartiennent pas à sa tribu. Les escargots sont une de ses friandises.

Il va sans dire que, si le pétrel revient au logis pour nourrir sa progéniture, le malin tuatara ne s'enfuit pas durant l'opération, mais s'arrange de façon à obtenir un supplément à son menu. D'ailleurs, il n'en abuse pas ; car sa réputation n'est plus à faire : c'est l'être le plus mortifié qui existe. Parfois même, il se condamne à un carême absolu durant des mois entiers ; le pétrel, lui, ne connaît ni carême, ni vigiles. Tout ce que le tuatara semble apprécier durant son carême, c'est son bain quotidien qu'il prolonge plus que de coutume, tantôt plongeant au fond des eaux, tantôt nageant à la surface. Il prend ensuite un bain de soleil.

Sa démarche est lente et pénible ; il se traîne et rampe. Quand il poursuit sa proie, il soulève tout son corps sur ses pattes, de manière à ne toucher le sol nulle part, puis s'élance à la course pour une distance de quatre ou cinq mètres. Au-delà de cette distance, notre chasseur s'arrête épuisé. En aucun cas, il n'essaiera de sauter par-dessus le plus léger obstacle, il préfère le contourner.

S'il rencontre un rival sur son chemin, et qu'il y ait lieu à querelle, le duel est aussitôt commencé que déclaré ; à les voir se mordre, on serait tenté de croire que ni l'un ni l'autre des combattants ne reviendra vivant du champ de bataille. Mais que le moindre bruit insolite se produise auprès d'eux, immédiatement, chacun rentre, en toute hâte, dans son abri.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4, 11, 18, 25 janvier et 1er février



Le *tuatara*.

Le tuatara est un animal muet, ne proférant pas même un cri pour traduire ses impressions ou ses souffrances.

S'il ne peut ni crier ni chanter, il semble toutefois être très sensible à l'harmonie. Ceci a été remarqué maintes fois au jardin d'Opawa. Aussitôt que les visiteurs se massaient devant leur retraite, les « tuataras » se cachaient ; mais, si quelqu'un s'avisait d'entonner quelque refrain un peu alerte, bientôt on voyait nos prisonniers sortir de leurs trous et, sans se préoccuper des regards qui les étudiaient, témoigner de leur attention et de leur plaisir par les postures qu'ils prenaient.

Quand notre favori songe à se créer une postérité, il commence par creuser un trou, tout près de celui où il niche avec son pétrel. La femelle y dépose ses œufs, qui sont blancs et mous, couverts d'une pellicule semi-calcaire, et mesurant environ 2cm,75 en diamètre. Il y en a de 8 à 10. Notons que ces œufs sont déposés là en novembre, et qu'ils y resteront environ treize mois. Durant tout ce temps-là, les petits tuataras se développent, passant par diverses phases très curieuses. A un certain moment, on croirait que ces œufs vont donner naissance à des tortues ; plus tard, le « lézard » se forme et apparaît, muni sur le nez d'une lame solide et acérée, avec laquelle, en temps voulu, il percera les murs de sa prison et obtiendra sa place au grand festin de la vie. Pendant longtemps, les rayons du soleil lui tiendront lieu de nourriture ; puis, peu à peu, il suivra les exemples de ses parents. Chose singulière, au moment de sa naissance, le petit tuatara porte un habit marqué de bandes colorées de gris et de blanc ; ces bandes sont régulièrement distribuées sur toute la largeur et la longueur du corps, ce qui fait du petit lézard un véritable « Arlequin ».

Mais tout bon lézard change de peau de temps en temps, et notre tuatara finit par reprendre le costume traditionnel de ses ancêtres.

Ce qui intrigue spécialement nos savants, ce sont les secrets motifs des parents, quand, ayant déjà un beau trou pour demeure, ils vont en creuser un autre pour y établir leur postérité. Il y a sans doute de la philosophie dans la tête de notre lézard : cela tout seul suffirait à le prouver. Il a dû réfléchir que, puisque son trou à lui est partagé avec un pétrel, il ne serait pas très délicat d'imposer à un oiseau, pendant une année et plus, le vil métier de *couveur*, et moins encore celui de *nourrice*. Et puis, si, par hasard, le pétrel lui-même venait à pondre des œufs côte à côte avec les siens, il y aurait danger de brouille entre les deux compagnons. En bon hôte qu'il est, le tuatara a trouvé le seul moyen pratique de résoudre la difficulté, sans compromettre ni l'avenir des siens, ni l'amitié.

Sur ce, laissant derrière nous mammifères, cétacés, amphibies et reptiles, nous allons nous occuper de la gent ailée.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Wulfingh,

Rédemptoriste, vicaire apostolique de la Guyane hollandaise.

Le R. P. Eysink, provicaire apostolique de Surinam (Guyane hollandaise), écrit aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Au cours de l'année 1906, notre mission de Surinam a subi une perte énorme, pour ne pas dire irréparable, par la mort de Mgr W.-A.-F. Wulfingh, son vicaire apostolique.

« Vers la fin du mois d'octobre 1905, le vénérable prélat avait dû retourner en Hollande pour y subir une très dangereuse opération. D'après les professeurs qui l'avaient faite, cette opération avait bien réussi; aussi, le 4 avril 1906, Mgr Wulfingh s'embarqua pour Surinam. Hélas! le lendemain de son départ, vers les dix heures du soir, il rendait sa belle âme à Dieu.

« On prit toutes les mesures nécessaires pour transporter les restes du défunt à Paramaribo, où l'on arriva le samedi 22 avril, dans l'après-midi. Le corps fut immédiatement transporté à la cathédrale qui était envahie par la foule. Hommes et femmes pleuraient et gémissaient.

« Tous les missionnaires assistèrent à l'office des morts, et, le lendemain matin, après la messe solennelle de *Requiem*, le cortège se rendit au cimetière où l'inhumation se fit en grande pompe. Le gouverneur et les hauts fonctionnaires assistaient aux obsèques, et toute la ville était sur pied pour rendre les derniers honneurs à son pasteur qui était aimé et respecté de tous. »

Mgr Guillaume Wulfingh était né à Bois-le-Duc, le 30 mai 1839. Il avait été nommé, le 30 juillet 1889, évêque titulaire de Cambysopolis et vicaire apostolique de la Guyane hollandaise.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

La Propagation de la Foi garantit la conservation de la foi	2 189 »
En souvenir d'une défunte, du diocèse d'Arras	500 »
Mlle Martin, du diocèse de Vannes	500 »
M. l'abbé Mermillod, Turin	12 »
X. P., Tours	15 »
M. E. Babaut, du diocèse d'Amiens	30 »
Anonyme de Gap	390 »
Anonyme de Lyon	100 »
J. T., diocèse de Besançon	5 »

Pour une mission éprouvée par la famine (Tonkin occidental, Mgr Gendreau).

Mme veuve Guénard, du diocèse de Saint-Dié, demande de prières ... 4 »

Au R. P. Besset, mission Sainte-Barbe, à Ismidt.

Mme A. Durrand, Marseille	100 »
Un abonné du diocèse de Gap	10 »
A. C. M., diocèse de Moulins	10 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré Cœur, à Gallipoli.

Anonyme de Rennes ... 50 »

Pour les missions d'Arménie (R. P. de Jerphanion).

Par l'entremise de M. le Secrétaire de l'Evêché d'Arras ... 5 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.

Anonyme de M., diocèse de Metz ... 50 »

Pour les missions de l'Inde (au R. P. Antoninader.

Par l'entremise de M. le Secrétaire de l'Evêché d'Arras ... 30 »

Pour les missions de l'Hindoustan (à Sœur Marie-Judicaël, Mahé).

Anonyme d'Anvers ... 50 »

Pour les missions de Ceylan (Mgr Joulain).

Anonyme d'Anvers ... 50 »

Au R. P. Géréon, Carme, Vérapoly.

Anonyme de Lyon ... 3 »

A Mgr Gendreau Tonkin occidental, pour les affamés.

M. l'abbé Conan, du diocèse d'Orléans ... 3 »

A Sœur Ricaud, Tché-kiang.

Anonyme de M., diocèse de Metz ... 50 »

Pour le baptême d'un petit chinois sous le nom de François (à Sœur Ricaud).

Anonyme de Lyon ... 2 »

Pour les missions du Japon (M. Ferrand, Tokio).

M. Odet, diocèse de Cambrai ... 25 »

A M. Bertrand, Tokio.

M. E. Babaut, du diocèse d'Amiens ... 10 »

A Mgr Streicher, Ouganda, pour les victimes de la maladie du sommeil.

M. l'abbé Lhuissier, du diocèse de Nevers ... 25 »

Pour les Pères Blancs d'Afrique (Mgr Streicher).

Par l'entremise de M. le Secrétaire de l'évêché d'Arras ... 33 »

Au R. P. Sardier, La Lunda (Congo portugais).

M. l'abbé Rouchon, du diocèse de Clermont ... 10 »

Au R. P. Vacheret, Côte d'Ivoire, pour son dispensaire.

Mme L. D., diocèse de Belley ... 200 »

Au R. P. Maxime-André, pour la reconstruction de l'église de Kalaupapa (Molokai).

Anonyme d'Orléans ... 10 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

C. J., Lyon ... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Baslé).

A. L., Amiens	10 »
Un séminariste de Saint-Jacques (Finistère)	1 »
Un abonné du diocèse de Périgueux	238 »
Un anonyme de Rouen	25 »
Anonyme de M., diocèse de Metz	50 »
Mlle Alice Bosc, du diocèse de Montauban	5 »
Anonyme de Besançon	2 »

ÉDITION ESPAGNOLE

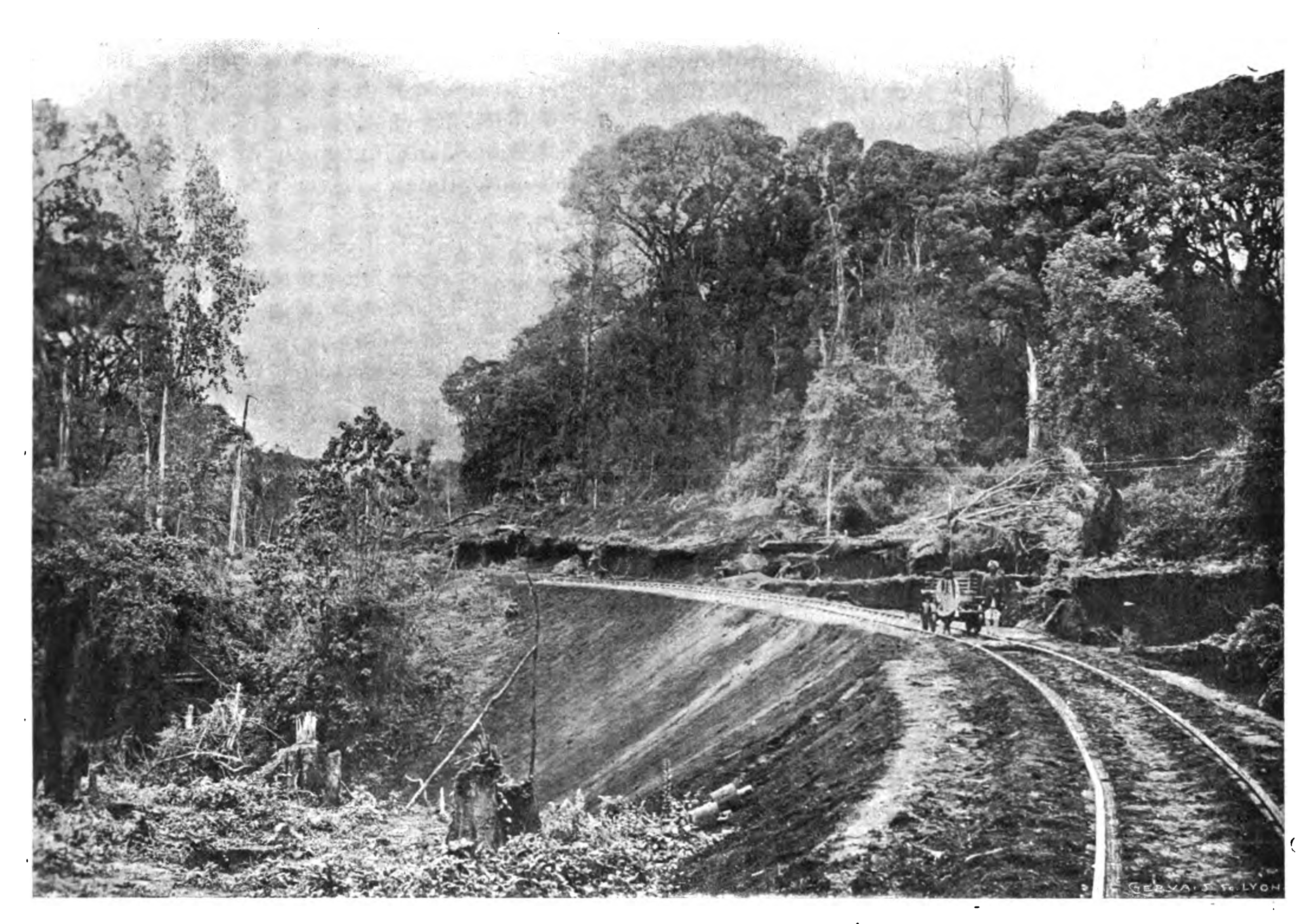
4e *trimestre de* 1906.

Pour les missions nécessiteuses (Chan-tong méridional)	368 90
— les missions nécessiteuses (Chan-tong oriental)	368 90
— les missions nécessiteuses d'Afrique (R. P. Siméon Albéniz, Tantah)	1 »
— l'œuvre des malades et moribonds de Kummamoto à M. Corre (Nagasaki)	522 75
— Mgr Lesné, Perse	4 60
— le R. P. Siméon Albeniz, Tantah (Egypte) pour un autel à l'Immaculée-Conception	92 30
— les affamés de l'Inde (MM. Bricaud et Chapuis, Kumbakonam	461 50
— la mission du Chan-tong septentrional (R. P. Joseph M. Vila)	2 80
— les missions de Chine (R. P. Joseph M. Vila)	16 60
Total	1.839 35

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



AFRIQUE ORIENTALE. — Le chemin de fer de l'Ouganda, près la station de Molo ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cayzac (voir p. 80).

TONKIN MARITIME

La Mission de Thanh-Hoa

Nous recommandons à la généreuse sympathie de nos lecteurs les œuvres dont M. Chevallay expose les pressantes nécessités dans la lettre suivante.

LETTRE DE M. J. CHEVALLAY, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU THANH-HOA.

De toutes les missions, les appels à la charité sont si pressants, et depuis quelques années les œuvres à soutenir en France sont devenues si nombreuses et si importantes, que, jusqu'ici, malgré mon manque absolu de ressources, je n'ai pas voulu tendre la main, moi aussi, aux lecteurs des *Missions catholiques*. Cette année, le bien à faire me paraît si évident et d'une telle importance, que, malgré tout, j'ose me faire le mendiant du Bon Dieu.

J'ai foi au zèle et en la charité des âmes de France, et je suis convaincu que, faudrait-il des miracles de générosité afin de venir au secours de ceux pour qui je viens demander une aumône, ces âmes charitables et zélées sauront faire encore ces miracles.

Je ne crois pas me tromper en disant que, de toutes les provinces de l'Annam et du Tonkin, le Thanh-Hoa est celle qui compte le moins de convertis. Et, cependant, c'est elle qui a fourni les prémices, puisque c'est à Cua-Bang, au Thanh-Hoa, que le P. de Rhodes abordait, en 1627, le 19 mars, fête de saint Joseph, et avait, quelque temps après, l'immense joie de régénérer dans l'eau sainte, deux des principaux notables de ce village important.

Pendant les différentes persécutions, les chrétiens du Thanh-Hoa n'ont pas eu moins souffrir que ceux du Tonkin. Je dirai même qu'ils ont montré plus de courage, parce qu'ils étaient plus isolés, plus noyés dans l'immense foule des païens. Nombreux sont ceux qui y ont souffert pour le Christ Jésus et qui, encore vivants, portent toujours apparentes les marques de la glorieuse ignominie que voulurent leur infliger les mandarins en leur faisant marquer les tempes, au fer rouge, des deux caractères : *tà dao* (religion perverse).

Nombreux aussi ceux qui arrosèrent de leur sang cette terre du Thanh-Hoa, heureux qu'ils étaient de faire le sacrifice de leur vie pour rester fidèles à Celui qu'ils avaient appris à connaître et à aimer.

Parmi ces derniers, il faut en citer un qui fit une réponse sublime au mandarin qui voulait le contraindre à apostasier. C'est le Vénérable Paul Moi, de Hoai-Yên, dont un frère et une sœur sont encore vivants. Quand il fut pris et amené devant le mandarin, Paul Moi était à la fleur de l'âge (18 ans). Le mandarin, le voyant si jeune, si souriant, si beau, eut un mouvement de sympathie naturelle et, dans l'espoir de le voir apostasier, lui offrit une barre d'argent :

« — Grand mandarin, répondit Paul Moi, une barre d'argent, ce n'est pas assez.

« — Eh bien ! je te donnerai une barre d'or.

« — Ce n'est pas encore assez, » répondit Moi.

Et le mandarin, moitié surpris, moitié furieux :

« — Combien te faut-il donc, misérable ? »

« — Grand mandarin, si vous voulez que j'apostasie, donnez-moi de quoi m'acheter une autre âme. »

Réponse qui fit réfléchir le mandarin, mais qui ne le convertit point cependant, car, quelque temps après, sur son ordre, Paul Moi était décapité.

***

Or, ce Vénérable est de Haoi-Yên ; mais tous les habitants de Hoai-Yên sont originaires de Mom, gros village païen des environs, situé au bord de la mer. La patrie du vénérable Paul Moi n'a donc pas encore le bonheur d'adorer le vrai Dieu pour lequel cependant un de ses enfants est mort si courageusement. Mais il paraît bien qu'à l'intercession de ce Vénérable et en vue de ses mérites, le bon Dieu veuille enfin prendre pitié de ses malheureux compatriotes.

En effet, il y a quelque temps déjà, un petit mouvement de conversions eut lieu à Mom même. Jusqu'ici, cependant, je n'avais pas voulu baptiser ces quelques catéchumènes. Je craignais qu'étant si peu nombreux dans un si gros village, ils ne fussent exposés aux vexations que le démon ne manque jamais de susciter aux nouveaux convertis, et que leur courage et leur foi encore faibles ne fussent ébranlés. J'attendais donc, espérant bientôt voir augmenter ce « pusillus grex ».

***

Dieu soit béni ! je n'ai pas été déçu dans mon attente. Tout récemment, en effet, plus de cent familles, soit environ 500 individus, ont demandé à se convertir. Hélas! malgré mon grand désir, je n'ai pu en recevoir qu'un peu plus de la moitié : 64 familles, comprenant 320 personnes. A mon profond regret, j'ai dû renvoyer les autres, me trouvant dans l'impossibilité absolue de faire face aux dépenses qu'entraînerait nécessairement leur admission comme catéchumènes. En effet, pour cela, il faudrait acheter un terrain dans l'intérieur du village, installer une maison d'étude et élever une petite chapelle, si modeste soit-elle.

***

Or, tout ceci ne se fait pas sans argent, et je n'en ai point ; c'est donc pour me procurer ces ressources indispensables que je viens implorer la charité des lecteurs des *Missions Catholiques*.

Je ne crois pas me tromper en affirmant que, d'ici peu, si mon appel est entendu, une bonne partie de cet immense village de Mom, qui ne compte pas moins de 8.000 habitants, sera convertie à la foi de son glorieux martyr.

***

Outre les dépenses d'installation, comme je viens de le dire, il faudrait encore, pour réussir sûrement, venir en aide aux plus indigents. La nature humaine est ainsi faite que souvent, pour atteindre l'âme, il faut subvenir d'abord aux besoins du corps, encore qu'on ne réussisse pas toujours, hélas! Et dans ce gros village, composé entièrement de pêcheurs, les malheureux sont nombreux. Cela tient à ce que, depuis quelques années, la pêche ne rapporte plus rien.

Ainsi l'important centre de Cua-Bang, uniquement composé de pêcheurs également, se trouve actuellement dans une grande misère, lui aussi. Beaucoup de ces malheureux sont obligés d'aller aux environs et même jusque dans la province du Nghê-An mendier chez les païens la poignée de riz qui les empêchera de mourir de faim.

A Mom, la détresse est plus grande encore ; chaque fois que la mer, leur unique ressource, se refuse à leur fournir le nécessaire, ces malheureux tombent dans un pitoyable dénuement. On s'en est bien rendu compte d'ailleurs, en Bretagne, il y a quelques années, lors de la crise des pêcheurs de sardines. La charité publique s'est émue et spontanément est venue au secours de ces affamés victimes de leur état.

C'est une crise de ce genre, peut-être moins aiguë, mais réelle aussi, que subissent en ce moment les pêcheurs des côtes du Thanh-Hoa. Et c'est en faveur de ces infortunés que je me permets d'implorer aujourd'hui la pitié et la charité des généreux lecteurs des *Missions catholiques*, qui voudront certainement coopérer à la rédemption de ces malheureux, en soulageant un peu leurs misères corporelles.





M. Théodore SALLANTIN

VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL CENTRAL DE PARIS

Mort le 3 *février* 1907.

Le Conseil central de Paris vient d'avoir la douleur de perdre son vice-président, M. Théodore Sallantin, conseiller honoraire à la Cour de cassation, officier de la Légion d'honneur.

M. Sallantin, né le 24 octobre 1824 à Château-Thierry, vint tout jeune à Paris pour y faire ses études et ne quitta plus la capitale. Il fut, il y a soixante ans, un des fondateurs de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Belleville, et prit immédiatement rang dans la vaillante pléiade des jeunes catholiques qui, à cette époque, relevèrent le drapeau de la foi.

Nommé, en 1849, substitut au tribunal civil de la Seine, puis substitut du procureur général, conseiller à la Cour d'appel de Paris, procureur de la République près le tribunal de la Seine et, enfin, conseiller à la Cour de cassation, il sut, pendant cinquante ans, cumuler ces hautes fonctions avec un dévouement constant aux bonnes œuvres.

L'Œuvre de Saint-François-Régis, le Conseil de direction du Refuge du Bon-Pasteur, le Conseil de fabrique de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, dont il fut successivement le trésorier et le président pendant quarante-deux ans, et enfin le Conseil Central de Paris de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont il était devenu le vice-président, firent appel à sa haute expérience, comme à son ardente charité. Dans le travail annuel de la répartition des fonds, ce haut magistrat apportait à l'examen des dossiers qu'il dépouillait, avec une habileté consommée, cet esprit de bonne et sage administration qui rendait son concours si précieux.

M. Sallantin, qui aimait à réchauffer sa foi près des jeunes gens du séminaire des Missions Etrangères, ses voisins de campagne, à Bièvres, est mort pieusement, comme il avait vécu, le 3 février 1907.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Le R. P. de Madrey, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, nous envoie de Zi-ka-wei près Changhaï cette intéressante statistique :

« Si on compare la statistique des missions de Chine de cette année et de l'an dernier, on trouve que le nombre des chrétiens baptisés a augmenté d'environ 70.000. Ce nombre est un *minimum*. En effet, plusieurs missions ne font pas leur recensement tous les ans. Il en est d'autres dont les chiffres ne sont pas arrivés à temps, ou sont incomplets.

« Nous allons grouper les missions par provinces et donner la population chrétienne de chacune et l'accroissement depuis 1905. Plusieurs nombres sont forcément approximatifs.

Provinces	population chrétienne	accroissement.
Tche-li	197.419	23.247
Chan-tong	66 020	7.200
Kiang-sou	128 111	4.510
Hou-pé	48 987	4.183
Mongolie et Ili	48.500	4.150
Ngan-hoei	24.762	3.144
Mandchourie	33.737	3.089
Tché-kiang	23.618	2.893
Chen-si (1)	35.400 (?)	2.050
Kiang-si	34 100	1.957
Hong-kong	13.275	1.957
Su-tchuen (2)	99.100 (?)	1.115
Chan-si (3)	29.000 (?)	1.115
Ho-nan	17.300	1.100
Hou-nan	8.300	335
Fo-kien	49 024	276 (4)
Kouang-si	3 434	233
Kan-sou	3.600	180
Kouang-tong	54.000 (?)	4.000
Kouy-tcheou	24.000 (?) au moins	1.609
Yun-nan	9.500	......
Thibet	2.050	......
Macao	(?)	
Corée	61.290	736

« Il y a eu en Chine, de 1905 à 1906, environ 1.750 prêtres. C'est donc un accroissement de plus de 40 chrétiens par prêtre.

« Il y avait, en 1905, 880.000 chrétiens. L'accroissement a été d'environ 1 pour 11. A ce taux, on pourrait espérer une augmentation de 80.000 à 90.000 pour l'année 1906. Le grand nombre des catéchumènes, dans les missions qui ont le plus progressé donne confiance, avec la grâce de Dieu, que ce n'est pas là un espoir chimérique.

« On peut espérer que le Tché-li dépassera 200.000 et la Chine 1 million, même si le mouvement extraordinaire du Tché-li Nord (17.088) venait à s'arrêter. *Laudate Dominum omnes gentes.* »

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Suite (5)

III. — A TRAVERS LE PAYS DES PATRIARCHES.

En quittant les sources fraîches de Biredjik, la caravane serpente à travers une région peu différente de la Syrie : des mamelons jaunes, absolument déboisés, et par conséquent creusés de ravins profonds par les pluies de l'hiver ; de petits plateaux herbus, d'où la vue s'étendait au loin, mais qui étaient parfois tout entiers recouverts de blocs de rochers arrondis, enfoncés profondément dans le sol, et si proches les uns des autres que nous avions de la peine à passer au travers. On eût dit un terrain mitraillé avec des bolides. Enfin, de temps en temps, nous trouvions des vallons à bords escarpés, au fond desquels coulent de petites rivières, qu'entoure une végétation vigoureuse de saules et de peupliers tout remplis d'oiseaux. Deux ou trois fois nous les traversâmes sur des ponts de forme et de pavage antiques ; mais, d'ordinaire, on les passait à gué.

C'est au bord d'un de ces cours d'eau que nous campâmes après Biredjik. Il nous séparait d'un village en terre glaise,

(1) Au seul Chen-si nord.
(2) Au seul Su-tchuen méridional.
(3) Au Chan-si sud.
(4) A Amoy seulement.
(5) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier, 1er et 8 février.

où les maisonnettes, à demi enfoncées dans le sol, étaient surmontées d'une haute toiture conique.

Ce village est construit au pied d'un *tell* (élévation en pente douce), d'où l'on peut surveiller la contrée d'alentour. Presque tous les villages de la plaine, par mesure de prudence, ont été construits au pied de pareils monticules. Celui-ci possède une mosquée ancienne, à quatre coupoles, et s'appelle, comme la mosquée elle-même, Tchar-Mélik : nom hybride, formé de kurde et d'arabe, et qui signifie « les quatre rois », à cause de quatre saints de l'Islam qui seraient enterrés là. C'est un lieu de pèlerinage fréquenté par les croyants de Syrie et de Mésopotamie ; aussi, en face de la mosquée, on a construit un khan aux vastes proportions.

La petite rivière de Tchar-Mélik est si jolie, ses bords sont si touffus, que le voyageur peut se croire en Europe. Et pourtant, ce n'est pas pareil ; d'abord, ces bouquets d'arbres ne sont que de minces oasis, que la « pelade » turque finira par ronger un jour ; les oiseaux qui y chantent se sont tous, de plusieurs lieues à la ronde, rassemblés pour nicher sur ce petit espace vert ; il y en a trop, ils sont trop tapageurs.

En Orient, tout est violent comme relief et contraste. Tout se ramène à la couleur et à la sensation ; pas de sentiment, pas de nuance. Il est vrai qu'on trouverait difficilement une palette assez riche pour rendre ces couleurs infiniment variées et délicates; mais l'œil est trop saisi : l'acuité de la sensation fait tort à l'imagination elle-même. Tous ces beaux paysages n'ont pas de ces demi-teintes, de ces « dessous », de ces dégradations lentes de la lumière qui entraînent la vue et la pensée dans l'infini des profondeurs ; enfin ils n'ont pas la « poésie » de ceux d'Occident. Dans tout ce que j'ai vu de plus éclatant, de Beyrouth au Kurdistan — j'excepte toutefois le vrai désert, — j'ai trouvé moins d'*idée* qu'il n'y en a en France dans deux ou trois pierres moussues au bord d'une fontaine, avec un chêne au-dessus et une fauvette gazouillant dans le feuillage.

Quoi qu'il en soit, Tchar-Mélik fut encore une bonne étape.

***

De là nous reprîmes notre marche à l'Est, vers Orfa, sans incidents. Le paysage prenait plus de sévérité qu'en Syrie ; les villages se faisaient rares.

Vers le milieu de la matinée, nous nous retrouvons en pleins défilés de montagnes. Déjà mordus par un soleil féroce, nous apercevons un grand arbre sur un sommet ; un vif désir nous prend d'aller déjeuner à son ombre ; il n'y a qu'une demi-heure de chemin, à peine. Mais ce chemin n'est pas vulgaire. Subitement nous nous trouvons au bord d'un vrai précipice, qu'il faut franchir. Le sentier rase le bord du trou, et il est si resserré entre de gros quartiers de roc et le vide, que les chevaux ont à peine la place d'y mettre leurs quatre pieds, prudemment, l'un après l'autre, sur la même ligne. Ces braves bêtes sortirent pourtant de cette mauvaise passe, et nous sur leur dos, avec une désinvolture de chèvres. Je dus leur faire amende honorable. Comment les *tartéroudnes* ont-ils réussi à passer ? Je l'ignore ; mais, au bout de la demi-heure, nous étions assis, au complet, sous le grand mûrier sauvage, dont l'ombre tournait, en sens inverse du soleil, et nous avec elle.

En quittant cet abri béni, nous nous engageons dans le désert.

Plus un village, plus un homme, plus un chameau ; un terrain ondulé et aride, où se voient à peine quelques touffes d'herbe rare et jaune entre les cailloux gris. Quand on est au sommet d'une large ondulation de terrain, on en voit une deuxième, qu'il faut gravir et redescendre, puis une troisième, une quatrième, et toujours ainsi, comme une vague suit une autre vague devant les yeux du nageur qui s'aventure au large. Et rien, dans cette monotonie, pour fixer le regard, ni sur la terre grisâtre, ni dans l'implacable ciel bleu. Une lourde somnolence commence à peser sur nous. Il faut s'habituer au désert, comme à l'Océan ; les spectacles infinis, au début, désorientent toujours la pensée et accablent la pauvre nature, qui a soif de variété et de mouvement.

Nous marchons ainsi des heures, des heures. Quand enfin nous nous allongeons sous les tentes, ce n'est pas seulement un repos physique bien gagné, c'est un soulagement moral, un poids ôté de dessus le cœur.

***

Le lendemain, nous rentrons dans un paysage moins austère. Voici d'abord un puits. Quelques Bédouins nous en tirent de l'eau, au moyen d'une outre noire. Par-ci par-là reparaît un peu de verdure.

Le soir, nous campons à proximité d'un petit affluent de l'Euphrate. L'eau est stagnante; dans le sol détrempé pousse un véritable bois d'arbres grêles Au bord de ce bois est construit un village en branches et en roseaux, comme ceux qui sont au pied de l'Amanah, dans la plaine malsaine de Scanderoun. Nous n'avons encore fait qu'effleurer la lisière du désert ; au delà d'Orfa, et surtout de Nissibine, nous le retrouverons, dans toute sa tristesse et sa grandeur.

Le lendemain nous fait jouir d'un coup d'œil plus varié : des rochers pittoresques, de larges *ouadi* (1), et même, chose remarquable, des ouvriers qui travaillent à une route et à un pont. Leur contremaître, vêtu à l'européenne, accourt nous baiser les mains ; ancien élève des Franciscains d'Alep, il parle français. Il voudrait nous faire prendre une tasse de café. Nous refusons, car le temps presse ; Orfa est encore à trois heures de là.

Aux approches de la ville, une foule de piétons ou de cavaliers se mêlent à nous ; des Bédouins en chemise sale, des voyageurs turcs en costume ancien, à la zouave, armés jusqu'aux dents. Nous sommes près d'une centaine qui grimpons, en désordre, un chemin resserré entre deux lignes de cimetières musulmans. Car Orfa tout entière est entourée, comme d'une ceinture, par les « champs de la mort ». C'est le cas de plusieurs autres villes turques. Y aurait-il là un symbole ? La mort étreint partout ce qui reste de vie dans ce pauvre Orient.

Enfin Orfa nous apparaît, au fond d'une large échancrure, à mi-montagne, et nous y faisons une solennelle entrée vers deux heures de l'après-midi.

Sortis du cimetière, nous nous arrêtons entre la porte de ville et une caserne, pendant que les *caterdjis* installent une caravane dans un khan. Une foule de soldats déguenillés, et de Turcs de tout âge, de toute mine, de toute couleur, nous environnent pleins d'une curiosité silencieuse ; aucune démonstration ni de sympathie, ni de répulsion. Soudain, un

(1) Vallons desséchés en été, mais où coulent des torrents en hiver et au printemps.



jeune homme bien vêtu fend la foule au galop de son cheval arabe et nous adresse la parole en français. C'était un maître d'école catholique, chargé de nous conduire à la mission des Pères Capucins. Nous le suivons, en longeant un ravin plein de verdure,puis des cimetières encore, puis des rues ou ruelles; enfin nous descendons dans la cour de la Mission, où l'unique missionnaire, un vénérable Père italien, le P. Basile, vient au-devant de nous, aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes.

***

Ce bon religieux est en Asie depuis cinquante ans. La fin de sa carrière apostolique a été assombrie par la vue d'horribles drames. De la terrasse de sa maison, il nous montrait les quartiers de la ville où se déroulèrent, en 1895, les fameux « événements ».

Les pauvres Arméniens, depuis plus d'un mois, étaient privés de leurs armes et bloqués dans leurs maisons ; tout ce temps-là, on les priva à peu près d'eau et de nourriture. Enfin, on publia qu'on leur rendait le droit de boire et de se laver, et ils se crurent sauvés. Les hommes allèrent rouvrir leurs échoppes au bazar, les femmes se mirent toutes à faire la lessive. Mais voici que des cris féroces retentissent : les égorgeurs se ruent en masse sur les *infidèles*. Les portes des maisons arméniennes ou jacobites sont enfoncées ; on pille, on tue tout à la fois. C'est un sauve-qui-peut. Les Arméniens, ainsi surpris, se réfugient dans leur église. Mais les portes de l'édifice ne résistent pas longtemps. Là, le massacre s'organise. On fait passer les hommes, un à un, devant un musulman qui leur commande de prononcer la formule : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » La plupart refusent et sont hachés ; ceux qui ont la faiblesse d'apostasier sont tués comme les autres. Les femmes s'étaient réfugiées dans la tribnne, d'où elles assistaient à la boucherie, en poussant des cris de terreur. Les bandits les y enferment, et, quand ils en ont fini avec les hommes, ils mettent le feu à l'église. Cadavres et vivants brûlèrent ensemble. Les pans de murs qui restaient debout après cette atrocité étaient tout imprégnés d'un enduit hideux, fait de sang et de graisse humaine. Quatre mille chrétiens périrent dans cette journée.

Seuls les catholiques, par crainte de la France, furent épargnés ; on se borna à piller quelques-unes de leurs boutiques.

Les Pères Capucins — ils étaient deux alors — abritèrent ces jours-là dans leur maison tous les chrétiens qui purent y arriver. La maison des Sœurs reçut les femmes.

***

Quand on vient de faire l'histoire contemporaine d'Orfa que dire, après cela, de la ville en elle-même ? La première chose que nous voulûmes y voir, ce fut le quartier et l'église des Arméniens. Car le quartier s'est repeuplé, et l'église s'est rebâtie. Rien ne prouve mieux l'étonnante vitalité de cette race. Déjà les rues y sont plus animées que dans les quartiers musulmans.

Les Sœurs franciscaines ont recueilli les enfants des Grégoriens et des Jacobites massacrés : il est surpeuplé, cet orphelinat ! Puisse la charité catholique ouvrir bientôt les yeux à ces pauvres gens que le respect routinier de leurs traditions maintient seul dans l'hérésie !

Après cette visite aux Arméniens, nous vîmes aussi les mosquées. Elles sont jolies, la dévotion musulmane étant très florissante à Orfa. Des cimetières les entourent ; chaque tombe porte deux cippes sculptés, qui se font vis-à-vis à chaque bout, l'un couronné d'un turban ou d'une boule représentant un turban, l'autre pointu. Elles se suivent, par cinq ou six, depuis la grande mosquée, où se trouve le principal réservoir d'eau , jusqu'à la mosquée d'Abraham.

***

La mosquée d'Abraham ! Elle est située au pied d'une colline pittoresque, qui est creusée de grottes moussues, et porte une citadelle délabrée au sommet. Dans cette citadelle se dressent deux hautes colonnes, ruines de quelque monument des temps byzantins, ou de la grande époque arabe ; il s'est formé à leur sujet une légende. Les musulmans disent que les païens s'étaient saisis d'Abraham et lui avaient lié les poignets à chacune de ces colonnes (il fallait que le patriarche fût d'une taille plus que gigantesque, car il y a beaucoup d'écartement entre les deux), et voulaient le contraindre à renier sa foi en un Dieu unique ; un miracle le sauva.

Le nom du grand patriarche remplit ce pays ; car Haran, où il entendit les ordres de l'Eternel, n'est qu'à neuf heures au sud d'Orfa. Nous ne pûmes malheureusement passer là, ni chercher sur le lieu même où pouvaient être le puits de Rébecca et la maison de Laban l'Araméen.

Ce voisinage et l'imagination prodigue des Orientaux font qu'Orfa est toute pleine de souvenirs apocryphes sur le compte d'Abraham. La mosquée qui porte son nom possède une source dont l'eau est excellente. Dans une autre mosquée, une immense vasque quadrangulaire, bordée d'un portiq ue,est peuplée de poissons du genre des carpes, appelés aussi « poissons d'Abraham ». Ces bêtes sont sacrées ; personne n'y touche. Et pourtant ils pullulent et sont si familiers qu'on les prendrait à la main. Dès qu'ils voient quelqu'un au bord du bassin, ils nagent par centaines de ce côté, attendant ce que le visiteur leur jettera. Nous leur lançâmes des poignées de pois-chiches.Il fallait voir l'avidité, les sauts, le grouillement de tout ce petit monde. Ils se serraient et se bousculaient de telle sorte, qu'on en voyait se débattre à plus de quinze centimètres au-dessus de l'eau, soulevés sur le dos des autres. Parfois, dans cette confusion, un gros se trompait, et, au lieu du pois-chiche, avalait un petit poisson. Cette erreur ne le troublait guère ; il continuait à prendre part à la distribution avec sérénité. Nous fîmes, toujours suivis de nos poissons, le tour de cette grande vasque, puis de plusieurs autres qui communiquent avec la première et se succèdent jusqu'à la mosquée d'Abraham. Ce fut la même scène partout. Heureuses bêtes !

Après le souvenir des patriarches, il n'en est pas de plus grand dans le pays que celui de l'illustre diacre Ephrem le Syrien. Mais les monuments de son temps sont devenus très rares dans l'ancienne Edesse, devenue la moderne Orfa.

Il existe bien encore, sous son vocable, à quelque distance de la ville, un couvent des moines, hérétiques malheureusement ; on le dit bâti sur l'emplacement de sa demeure. Dans les montagnes, avant d'entrer en ville, nous apercevions çà et là des grottes, anciennes *laures* d'anachorètes, qui peuvent dater aussi de son époque ; c'est tout.

(A suivre.)



NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Suite (1)

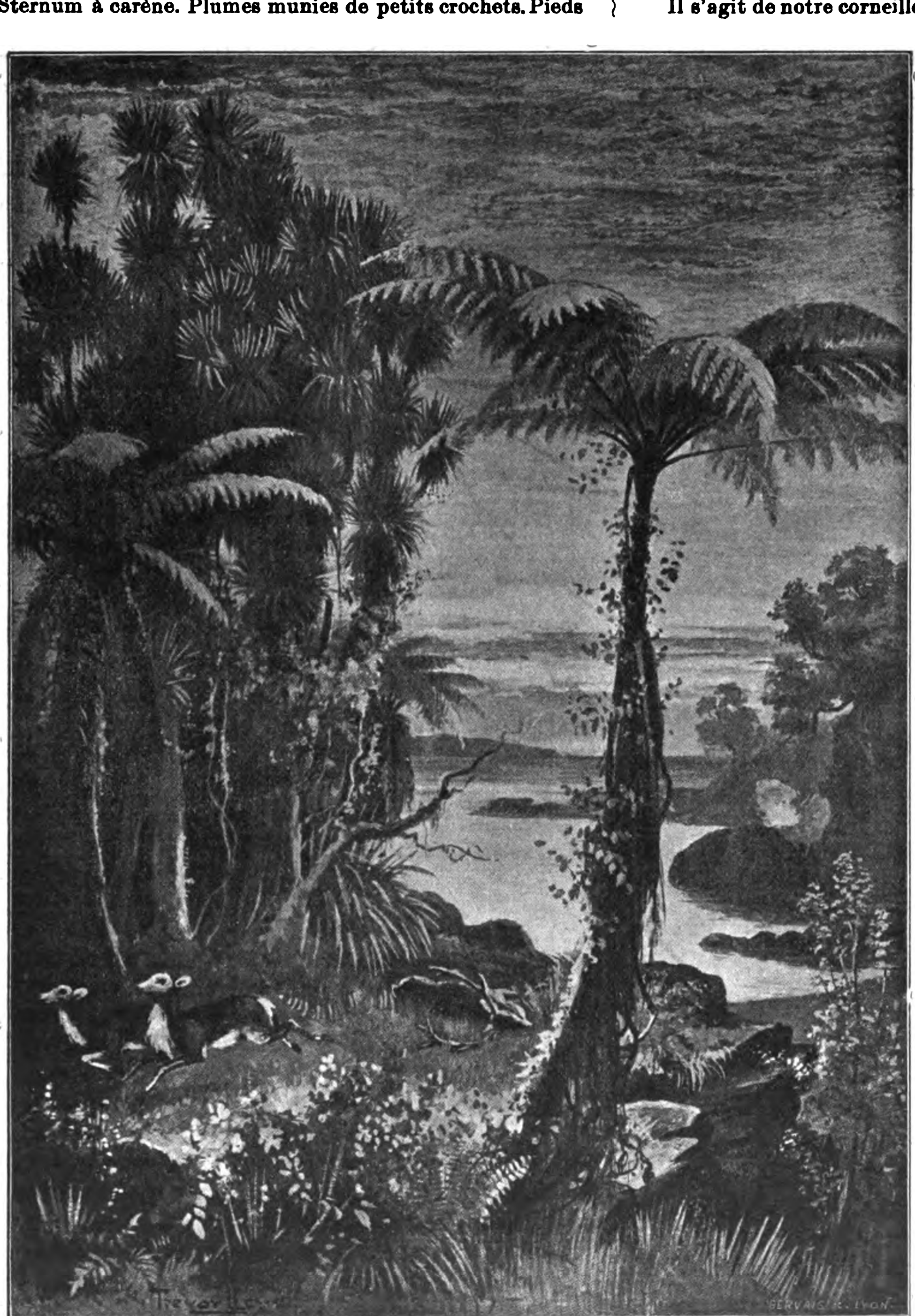
Les oiseaux.

SOUS-CLASSE : CARÉNÉS, ORDRE DES PASSEREAUX.
SOUS-ORDRE : OSCINÉS, FAMILLE DES CORVIDÉS.

Glaucopis Wilsoni. — *Kokako.*

Sternum à carène. Plumes munies de petits crochets. Pieds formés de trois orteils en avant et d'un en arrière. Bec fort et arqué ; narines presque cachées sous le plumage ; barbillons souples à la bouche. Ailes courtes et arrondies, la pointe formée par les sixième et septième plumes. Queue longue et arrondie, chaque plume terminée en pointe émoussée. Jambes et pieds forts ; tarses couverts d'écailles, plus longs que l'orteil médian. Couleur : gris foncé avec teinte bleuâtre ; bande noire s'étendant des narines aux yeux ; barbillons entièrement bleus. Œil : brun foncé. Queue : noir olivâtre. Longueur de l'aile : 0m15 ; du tarse : 0m065. Couleur des œufs : gris pâle, taché de violet ; longueur : 0m045.

Il s'agit de notre corneille néo-zélandaise. Au lieu d'inspirer une antipathie quelconque, comme plusieurs de ses congénères, celle-ci jouit d'une popularité bien méritée : son chant, son plumage, ses habitudes familières, tout contribue à la rendre intéressante.



NOUVELLE-ZELANDE. — AU PAYS MAORI ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

On en compte deux espèces, assez rapprochées l'une de l'autre ; chacune s'est établie exclusivement dans l'une ou l'autre de nos grandes îles, et s'y cantonne sans songer à empiéter sur sa voisine. D'ailleurs, l'espace ne leur manque pas ; même c'est avec regret qu'il nous faut prévoir leur disparition probable et prochaine devant l'audace et la cupidité des races civilisées. Déjà, aujourd'hui, pour les rencontrer, il faut les chercher dans les ravins les plus solitaires et au plus épais de la forêt.

Leur nature confiante, quoique un peu timide au premier abord, en fait souvent de faciles victimes.

Aussitôt qu'elles s'aperçoivent de la présence du chasseur, elles s'enfoncent dans l'épaisseur de quelque fourré et s'y dissimulent de leur mieux. Si aucun bruit ne les inquiète, au bout de quelque temps, on les voit sortir peu à peu de leur retraite et scruter les alentours. Constatent-elles que tout danger a disparu, elles se remettent à siffler et à chanter. C'est à ce moment que la perfidie humaine intervient en imitant leurs variations. Convaincues alors

qu'elles ont affaire à des amis, les pauvres *kokakos* n'hésitent plus à se montrer et à se laisser approcher et surprendre soit au filet, soit même à la main.

Curieuses et inquisitives comme les corbeaux d'Europe, douées d'une certaine ruse, elles n'ont ni audace, ni malice, ni cupidité. Celles qu'on a pu apprivoiser montrent beaucoup d'attachement envers leurs maîtres.

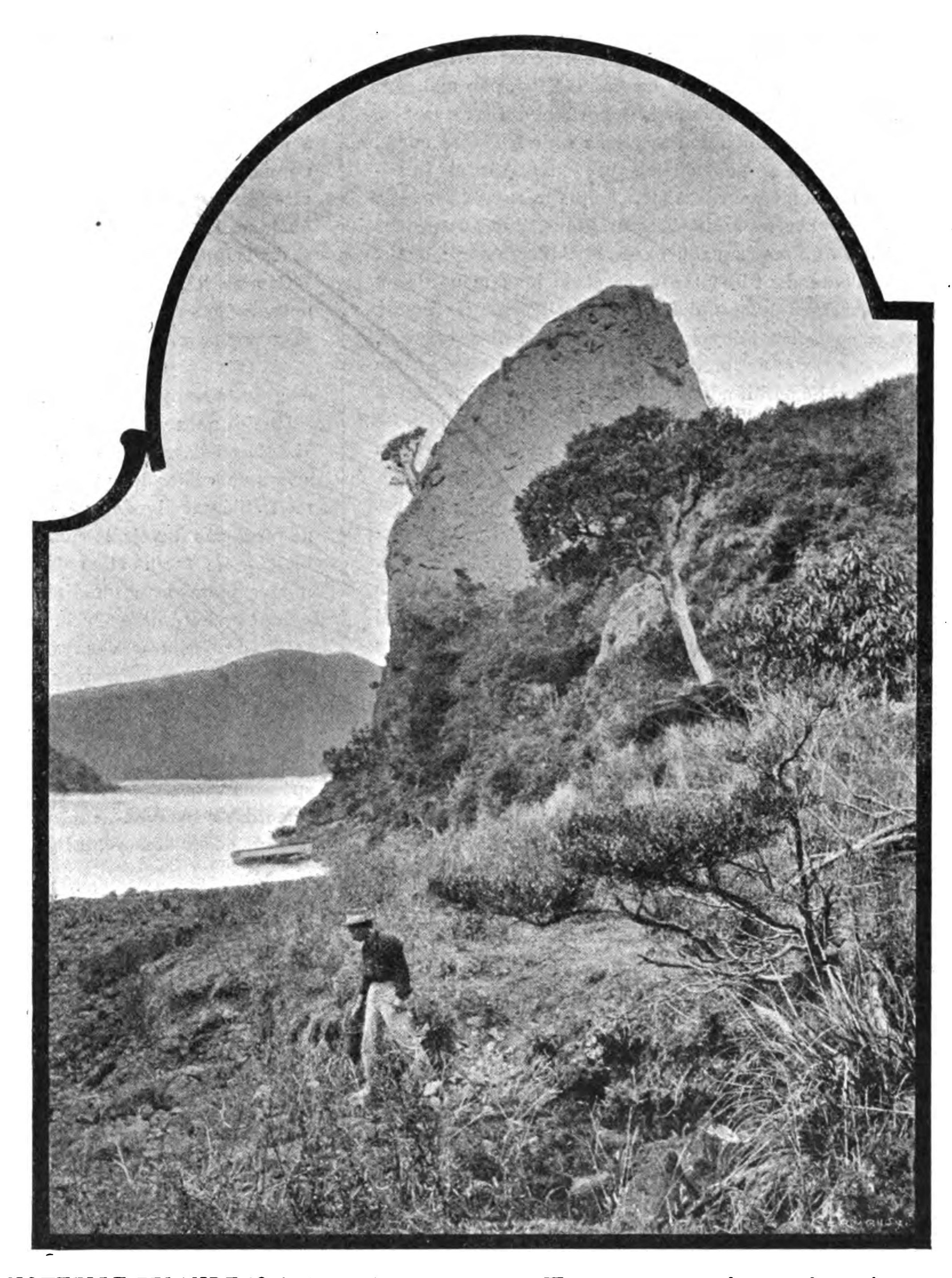
Une autre grande différence entre le *kokako* et ses congénères d'Europe et d'Amérique est la faiblesse de ses ailes. Au lieu de pouvoir comme ceux-ci franchir au vol de longues distances, c'est tout au plus si notre gentil *kokako* peut, en cas de nécessité, pressé par la peur ou le besoin, couvrir 250 mètres d'un seul effort. Peut-être pourrait-on suggérer que ses ailes ne sont si faibles que par faute d'exercice ; car, habituellement, il se contente de passer d'un arbre à l'autre dans le ravin boisé où il est né et d'où il ne sort presque jamais.

C'est une sorte d'ermite en son genre, mais un ermite marié.

Sa compagne, qu'il a choisie une fois pour toutes, ne le quitte qu'à la mort. Ensemble ils vivent dans leur retraite ; ensemble on les trouve perchés côte à côte, sifflant ou chantant leur « duo » dont la mélodie simple se résume en cinq notes. Je pourrais les traduire par ces syllabes : « Vio ! Kou ! Kou ! Kou !... » Les deux premières sont lancées, comme une sorte d'appel, par les deux conjoints à la fois ; puis le mâle seul continue, ajoutant les trois autres dont la médiane est la plus élevée. Le timbre de leur organe vocal rappelle la flûte, jouée par un expert, en y mêlant un je ne sais quoi de langoureux et d'exquis impossible à obtenir d'aucun instrument.

C'est surtout au moment solennel du mariage que leur « musique » devient délicieuse à entendre. Ce sont alors des tirades sonores, des roucoulades attendrissantes, des « *allegrettos* », des « *piccolos* », des fugues et des variations à n'en plus finir. Ce n'est pas tout ; une pantomime des plus expressives accompagne les efforts de nos deux artistes. Heureux couples pour qui la vie est une harmonie de chaque instant !

Il paraît cependant que même la joie d'un « *kokako* » est sujette à quelques éclipses momentanées. Le voisinage, et surtout les tentatives folâtres de quelque rival auprès de sa chère moitié semblent l'épreuve la plus sérieuse à laquelle sa générosité puisse être soumise. Il faut voir alors et admirer la vaillance et le courage qu'il déploie à repousser l'envahis



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — AUX ENVIRONS DE WHANGAROA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

seur de son foyer ; puis, quand il a réussi à l'éloigner ou même à le tuer, l'air satisfait et empressé avec lequel il revient occuper sa place au perchoir commun. Et si, par malheur, c'est lui qui succombe dans la lutte (ce qui est rare), sa chère compagne, au lieu de se résigner à de secondes noces, meurt de chagrin au bout de quelques jours. Il en est infailliblement de même pour le mâle, chaque fois que la femelle est surprise ou tuée par le chasseur. Nous avons donc dans le « kokako » un remarquable exemple d'affection conjugale, telle que l'entendent les lois divines, et du dévoûment absolu *usque ad mortem* que se doivent mutuellement les époux chrétiens. Toutefois, faisons une restriction et disons que si, chez des oiseaux et des animaux, le désespoir du conjoint que la mort a oublié paraît admirable et héroïque, il n'en est pas de même chez les humains à qui les enseignements de la foi et de l'espérance chrétiennes ouvrent de meilleurs horizons et inspirent de plus sages résolutions.

N'oublions pas de mentionner que le mois d'octobre est l'époque importante du corbeau zélandais; c'est alors surtout qu'on observe chez lui les plus admirables qualités. Beaucoup d'auteurs prétendent que, chaque année, il donne naissance à deux familles de deux ou trois petits. Son nid est assez négligemment construit de brindilles, de mousses et de fougères desséchées, et dissimulé dans l'intérieur d'un arbre touffu, à environ 30 pieds du sol.

Et comme il ne vit pas seulement des baies, mais aussi des feuilles de divers arbrisseaux, la Providence l'a pourvu *ad hoc* d'un bec très fort, et, à défaut d'ailes qui ne lui sont guères utiles, de pattes splendides, qui en font un grimpeur de première force. Maintes fois on l'a surpris au moment où il tenait, enserrée dans sa griffe, une branche de *poroporo* (*solanum aviculare*) ; après en avoir savouré les baies, il tordait consciencieusement chaque feuille en forme de cigarette, et la « picotait » avec ardeur.

Presque toutes les remarques faites sur le compte du *Glaucopis Wilsoni* (le corbeau de l'île du Nord) s'appliquent à son voisin le *Glaucopis cinerea*, spécial à l'île du Sud, dont nous allons entreprendre la description.

Glaucopis cinerea

Couleur : gris foncé avec reflet bleuâtre ; bande noire s'étendant de l'œil aux narines. Queue à pointe noirâtre. Barbillons couleur d'orange sur base bleue. Longueur de l'aile : 0m16, du tarse : 0m068. Mâle et femelle se ressemblent ; les petits sont plus bruns et leurs barbillons sont plus légers. Œufs gris foncé avec reflet violet, taché de brun, surtout au large bout ; longueur : 0m048.

Voici maintenant quelques détails sur ses mœurs qui prouvent bien que nous avons affaire à une espèce différente de la précédente. Au lieu de se confiner dans les plus inaccessibles solitudes et de n'en pas sortir comme le *kokako* du Nord, celui-ci ne craint pas de s'aventurer hors de la forêt et loin des hautes régions. Lorsqu'il fait trop froid dans la montagne, il descend dans la plaine. Ensemble avec sa compagne, et suivi de ses trois petits, on les voit se promener partout, cherchant un gîte favorable. Leur chant, composé de *six* notes chez le mâle, et de *cinq* chez la femelle, pourrait se traduire ainsi : « ti, to, ta, tu, tu, tu, tu » ; et : « ti, ta, tu, tu, tu ».

Le nid du *kokako* cendré, est construit tout près de terre, ce qui explique pourquoi les parents ont tant de peine à préserver leur progéniture des rats, des chats et... des enfants qui, ici comme ailleurs, trouvent un indicible plaisir à emporter leur butin et à élever leurs petits prisonniers. Ceux-ci ne sont pas difficiles à satisfaire, et s'accoutument vite à la cage. Du pain et du lait, des baies et du feuillage, quelques larves d'insectes, c'est tout ce qu'il leur faut pour se développer et être heureux.

Comme il fait plus froid dans le Sud que dans le Nord, notre *kokako* a soin d'attendre jusqu'au mois de décembre pour pondre ses œufs. Ses petits naissent donc au milieu de l'été et ils ne quittent leurs parents que lorsque ceux-ci commencent à se préoccuper d'une seconde famille.

Un des naturalistes qui ont le mieux étudié nos oiseaux, M. Reischek, raconte qu'en 1884, à Milford-Sound, il lui arriva de cribler de quelques plombs l'aile d'un *kokako* femelle. S'étant alors caché pour observer les événements, il ne tarda pas à voir le mâle arriver près de sa compagne blessée. Ce furent alors des cris, des lamentations et des mouvements extraordinaires, témoignant d'une douleur telle que notre naturaliste en fut ému et ne put résister à la tentation de s'assurer si sa victime périrait ou non. Il sortit donc de sa cachette et s'approcha de l'endroit où elle gisait pour l'examiner. Le mâle ne fit aucune attention à lui, mais continua ses mélodies plaintives et ses évolutions autour de sa compagne. Quoiqu'il eût grande envie de se procurer un spécimen de ce bel oiseau, M. Reischek ne put maîtriser les remords de son cœur, et, pensant que sa victime guérirait bientôt de sa blessure, il lui rendit la liberté.

(*A suivre.*)

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite (1)

X

La désolation de la désolation.

Si vous m'aviez vu quelques années après l'arrivée des Blancs, vous auriez eu de la peine à reconnaître en moi le beau et fier guerrier d'antan.

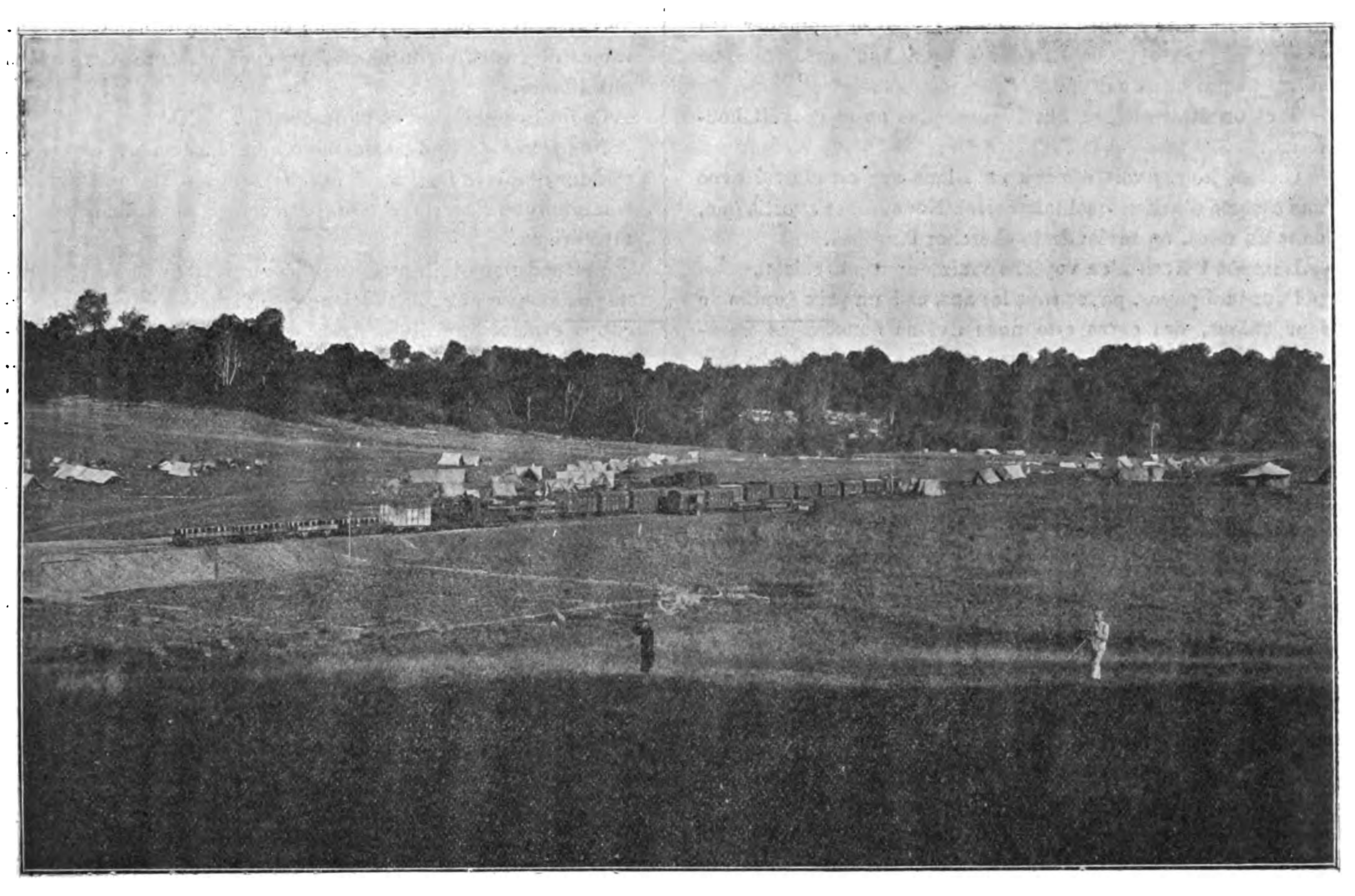
Au lieu de nous envelopper, comme une femme malade, d'une vieille couverture fanée, jadis on se nouait négligemment, sur l'épaule, une peau de chèvre ou de veau, aux poils noirs, lisses et reluisants, ornée de perles multicolores.

Cette pelisse n'était pas bien chaude : mais il s'agissait bien de froid et de chaud ! Elle faisait valoir une démarche élégante, et c'est cela qui nous tenait au cœur...

Me voyez-vous donc, deux ou trois années après votre arrivée, revêtu de ma vieille défroque ? Je ne portais plus de chevelure, la longue chevelure guerrière que, les jours de danse, nous faisions flotter avec orgueil..., ni plumes... ni sabre... ni bouclier.

C'est à peine si l'on conservait la lance, par habitude. On

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18, 25 janvier, 1er et 7 février.



AFRIQUE ORIENTALE. — LES BLANCS AU KIKOUYOU. — LE CHEMIN DE FER DE L'OUGANDA. — LA STATION D'ELBURZON ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.

la laissait sans remords se rouiller, cette pauvre lance. Elle n'était plus une arme de guerre, un instrument de gloire, pour venger un père ou conquérir une fiancée. Elle était devenue un bâton de vieillard, pour grimper une colline à la suite de quelque maigre et mélancolique troupeau...

Mon petit garçon trottinait à mes côtés, comme autrefois je suivais mon père. Il portait toujours le costume national, lui, et, comme moi, faisait déjà son rêve : il attendait impatiemment le jour heureux, l'heure bénie entre toutes où ma couverture tomberait en lambeaux, pour s'en revêtir à son tour...

La joie et la gloire de vivre avaient disparu, car les Blancs étaient arrivés, et ils étaient restés.

Notre pays a trois parties principales : le Nord, le Centre et le Sud. Il faut deux jours de marche pour traverser chacune de ces parties. C'est une suite de collines escarpées, au pied desquelles coulent et mugissent de nombreux torrents, ruisseaux et rivières. C'est un pays vert, riant et fertile. Il n'y fait ni trop chaud ni trop froid.

Nous, nous étions les Kikouyous du Centre. Les Blancs avaient occupé le Sud, que traverse leur chemin de fer. Ils appartenaient à trois classes distinctes : ceux du gouvernement, ceux qui cultivent la terre comme nous et un Homme à Barbe qui formait une classe à lui tout seul : on l'appelait « Mon Père ».

Malheureusement, avec les Blancs, étaient arrivés, à leur suite, grouillant comme une vermine, des Indiens, des *Swahilis*, des Noirs de la Côte, des représentants de toute langue et de toute race.

Puis, ce fut la maladie des bêtes, qui couvrit nos vallées et nos collines d'un linceul d'ossements et de carcasses.

Puis, sévit la grande famine qui décima notre peuple. Puis, la petite vérole... ; puis, les chiques... ; puis, la peste... ; puis l'impôt !

En vérité, oui, notre Dieu, le *Ngaï*, nous avait abandonnés.

Les sorciers nous recommandaient la patience. « Le *Ngaï*, disaient-ils, était allé en Europe pour se documenter sur le pays des Blancs... Il reviendrait bientôt, et par l'intermédiaire des sorciers, ses fidèles serviteurs, il nous communiquerait le résultat de son enquête, et nous apprendrait le secret de la puissance de ces hommes extraordinaires. »

Du reste, les Blancs partiraient. Ils ne faisaient qu'un chemin pour passer outre, pour aller dans l'Ouganda ; la preuve, c'est qu'ils habitaient sous la tente... Or, bientôt, s'élevait une grande ville tout en fer ; les Blancs augmentaient toujours en nombre, et leur vermine pullulait encore davantage.

Cependant, un jour, les sorciers lancèrent des regards de triomphe. Un immense incendie avait éclaté dans la ville des Blancs... Des maisons en fer qui brûlaient... C'était un signe avant-coureur que le *Ngaï* était sur le retour !

Hélas ! l'incendie à peine éteint, les Blancs avaient reconstruit leurs maisons, et, cette fois, c'était en pierres.

Chez nous, au Centre du pays, la patience était relative-

ment facile. Les Blancs n'avaient fait que se promener. On faisait la guerre et on dansait comme toujours. Et nous n'avions pas encore d'impôt.

Plus on était éloigné des Blancs, plus on se croyait heureux...

Or, un jour, avait apparu un Blanc sur un cheval avec une escorte d'*askaris* (soldats noirs). Nous fûmes avertis que, dans un mois, on reviendrait chercher l'impôt...

L'impôt ? Nous n'en voyions vraiment pas la raison.

Pourquoi payer, payer tous les ans, et à un prix double de leur valeur, des cases que nous avions construites nous-mêmes ? Pourquoi les Blancs nous demandaient-ils de leur restituer, comme si nous les avions volées, ces pièces d'argent qu'ils nous avaient données en échange de notre travail ?

On répondait que c'était pour nous faire des ponts et des chemins..., comme si mille sentiers n'avaient pas, de tout temps, sillonné nos collines, et comme si nous avions besoin d'un pont pour franchir nos torrents !

Ou bien, c'était pour *habiller* les *askaris* qui nous « protégeaient » contre les Massaïs...

Cela, c'était le comble !

Nous avions ajouté foi aux sorciers, et nous avions refusé l'impôt. Les sorciers nous avaient souvent trompés ; ils nous trompent toujours, et sans doute ils nous tromperont bien longtemps encore. Mais ils n'ont jamais si désastreusement menti que lorsqu'ils affirmèrent avoir *vu* que le Blanc ne reviendrait plus... Le Blanc était revenu avec des centaines de fusils, et de nombreux guerriers massaïs, vendus aux Blancs.

Ce fut la désolation de la désolation.

Nos frères du Sud avaient, au commencement, essayé de résister ; mais le *fusil* les avait démoralisés. Ils nous avaient communiqué la terreur superstitieuse qu'inspirait cet engin mystérieux.

Le fusil nous impressionnait comme la force divine elle-même, remise aux Blancs pour être dirigée contre nous. Les coups étaient invisibles, irrésistibles, inévitables. Le bouclier n'y pouvait rien ; la mort était certaine et sans gloire...

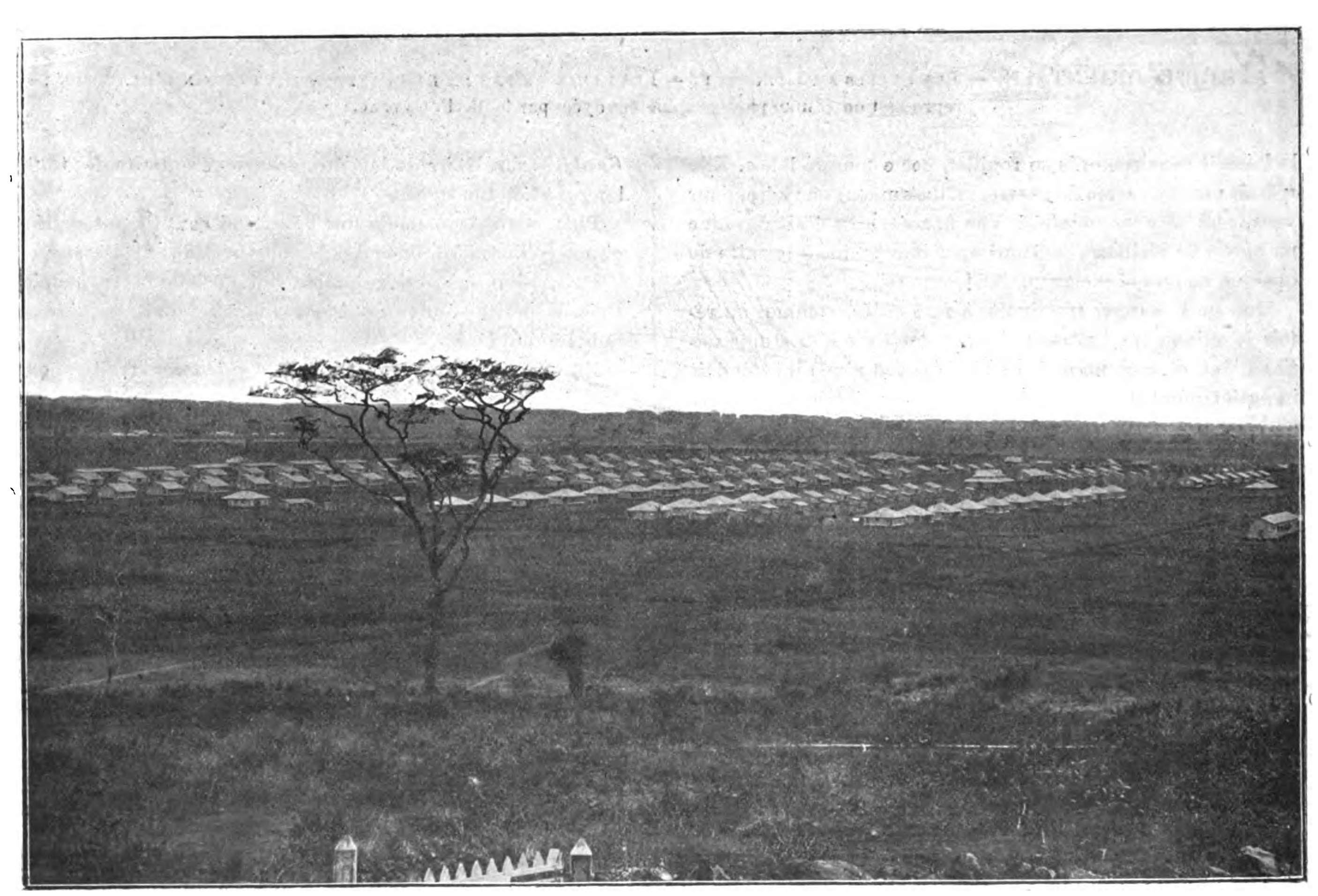
Jadis la guerre était une fête ; on affrontait la mort en riant. Le guerrier courageux, leste et fort, en revenait toujours, couvert de gloire ; et chacun avait conscience d'être ce guerrier-là. Surtout, il y avait l'ivresse de la gloire qui voilait tous les dangers...

Lutter contre le fusil, c'était comme lutter contre Dieu lui-même...

Nous partîmes nous cacher dans les bois, les brousses, les fourrés, avec les vieux, les femmes, les enfants.

Les Massaïs, sous la protection des fusils, brûlaient nos cases et prenaient nos troupeaux ; vous vous imaginez s'ils le faisaient avec entrain !

Blottis dans nos cachettes, terrés comme des hyènes, nous les voyions agir. Quand ils entraient dans un village, ils regardaient autour d'eux avec étonnement, tout comme des



AFRIQUE ORIENTALE. — LA VILLE DE FER. — NAIROBI ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.



AFRIQUE ORIENTALE. — Le fusil ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cayzac.

Blancs en promenade. Leur étonnement n'était pas sans raison, car c'était la première fois qu'ils y pénétraient au grand jour...

Le lendemain, nos « vieux » offrirent leur soumission. Nos vieux n'eurent aucune peine à se faire comprendre ; car le Blanc était entouré de Kikouyous, de faux frères, des rusés, des « opportunistes », qui avaient servi de guides.

Nous serions soumis à l'impôt annuel des cases. Toute guerre, toute expédition, était strictement défendue. Des chefs noirs étaient nommés. C'était à eux de lever l'impôt, de juger les cas litigieux, de nous gouverner avec l'aide et sous la protection des fusils.

Ces chefs (1), naturellement, étaient les faux frères de tantôt.

Mais ces chefs n'entendaient rien aux principes que les Blancs leur avaient donnés. Ils n'avaient aucune science du gouvernement ; nous n'avions aucune habitude d'obéir. L'autorité, pour eux, c'était la faculté de satisfaire leur cupidité, leur luxure, leur cruauté et leurs vengeances.

(1) Ce qui va suivre est de l'histoire, mais de l'histoire déjà *ancienne ;* et je le dis avec plaisir — puisque ce chef sauvage oublie de le dire. Au commencement, les Blancs n'étaient pas assez nombreux ; mais le pays s'organise de mieux en mieux tous les jours. Je dois même ajouter que, sans la protection du fusil, ces bons Kikouyous n'auraient jamais souffert les Missionnaires au milieu d'eux... (Le rédacteur des *Mémoires*.)

Il y avait surtout les *askaris*, presque tous des *Swahilis* de la Côte.

Nous les connaissions d'autrefois, car ils venaient acheter notre ivoire avec des perles ; et nous les avions tellement en mépris, ces *djomba*, ces étrangers, que nos jeunes filles se bouchaient le nez devant eux, comme au passage d'une bête immonde, et qu'après leur départ, nos « vieux » faisaient des sacrifices pour purifier les lieux souillés par leur présence...

Je pourrais en dire long sur la manière dont ces soldats faisaient payer ce mépris, ces gestes et ces sacrifices...

Nous qui n'avions connu que l'autorité paternelle, si douce, si patiente, si miséricordieuse et si juste, nous devions trembler, devant une foule de petits tyrans, comme de vils esclaves, nous, dont la langue même n'a pas de mot pour exprimer l'idée d'*esclave*.

Nous n'étions sûrs de la possession tranquille ni de nos bêtes, ni de nos femmes, ni de nos filles. On nous faisait toutes les avanies. On nous attachait ensemble par les oreilles, percées jadis pour nos ornements... On nous déchirait le corps à coups de lanières de rhinocéros, parce que le bâton, suprême insulte de jadis, ne faisait pas assez mal, ou se rompait trop vite...

Nos guerriers étaient des guerriers pour rire. Nos jeunes filles n'avaient plus de fierté.

Nos belles qualités d'autrefois, l'indépendance, le courage, l'amour de la gloire, s'étiolaient comme des fleurs sans eau.

L'hypocrisie, la bassesse, la trahison, la délation, relevaient fièrement la tête, comme ayant seules droit au soleil.

Nous savons que le Blanc est juste et bon. Mais il faut qu'il nous gouverne directement et par lui-même (1).

Nos frères du Sud nous disaient que, chez eux, régnaient la paix et la justice, parce que le Blanc vivait au milieu d'eux et traitait les affaires lui-même.

Les idées avaient bien changé ; car plus on était éloigné du Blanc, plus on se trouvait malheureux...

Je fus pris d'un dégoût immense pour tout ce qui, autrefois, faisait ma joie et ma gloire. Je m'achetai une couverture comme nos « vieux », et, comme eux, je me mis à boire...

Jadis, le guerrier ne buvait jamais de liqueur. Il lui fallait toujours avoir la tête claire et la main ferme. Ne me battant plus, ne dansant plus ces danses devenues insipides, il ne me restait que la boisson. C'était là seulement qu'on se reprenait encore à chanter !

Mais dans ces chants se remémorait le passé, se redisaient nos villages flambés, nos troupeaux disparus ; et ces tristes couplets dissipaient, trop vite, les bienheureuses fumées de l'ivresse...

Ah ! qui nous rendra l'ancien temps ?

(A suivre.)

(1) Cela, je l'ai entendu dire mille fois pour une.

(Le rédacteur des *Mémoires.*)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Belley	10.000 »
Bienfaiteur anonyme	500 »
Deux anonymes de Rouen	10 »
M. Ed. Laurent, Rouen	5 »
M. E. Babaut, du diocèse d'Amiens	50 »
Mme la baronne Joseph de Savy, Bordeaux	10 »
Mlle O'Mahony, du diocèse de Saint-Claude	22 80
M. X., d'Azans (Jura)	18 20
Anonyme du diocèse de Besançon	20 »
M. Le Goffe, de Ploubinec (Morbihan)	50 »
Un anonyme de Groix (Morbihan)	30 »
Mme Demay Monnerie, diocèse de Rennes	10 »
V. F. B., diocèse de Périgueux	8 »
Anonyme de Bourg-en-Bresse	40 »
M. Linel, diocèse de Metz, prières pour défunts	13 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses chérubins.

Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières	5 »

Au R. P. Besset, mission Sainte-Barbe, à Ismidt.

M. de Rigaud, du diocèse d'Albi	5 »

Pour la mission dominicaine de Mossoul.

M. Viéville, Amiens, en reconnaissance d'une grâce obtenue	10 »

A Sœur Marie-Judicael, à Mahé (Pondichéry).

Mme de Châteauvieux, Angers	5 »
En reconnaissance à mon Saint Ange Gardien, Lyon	15 »

A M. Allys, à Phu-cam (Cochinchine septentrionale).

M. l'abbé Allys, Rennes	26 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

G. D., du diocèse de Bayeux	5 »

Pour la formation de catéchistes (Mgr Streicher).

M. M., diocèse de Lyon, demande de prières	20 »

Pour une mission du Japon (Mgr Mugabure, Tokio).

M. M., diocèse de Lyon, demande de prières	20 »

Au R. P. Cuche, Victoria Nyanza septentrional, pour les victimes de la maladie du sommeil.

M. Al. Maès, du diocèse de Paris, demande de prières	20 »

A. M. Miéville, à Vangaindrano, par Farafangana (Madagascar-sud).

M. L. Beaubois, à Alger	90 »

Pour la léproserie du R. P. Beyzim, Madagascar cent.

M. M., diocèse de Lyon, demande de prières	10 »

A Mme la Supérieure des religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie, léproserie d'Ambrohimadrata (Madagascar central).

Anonyme de Lyon	200 »

Pour la reconstruction de l'église de Kalaupapa (Molokai).

M. Albert Maës, du diocèse de Paris, demande de prières	20 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Chevallay, Tonkin maritime).

Un anonyme de Rouen	25 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales	20 »
Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières	5 »
Une anonyme de Versailles recommande ses défunts aux prières	50 »
M. l'abbé Richard, Dijon	10 »
M. Etaix, du diocèse de Lyon, demande de prières	5 »
M. l'abbé Rovicki, Montpellier, demande de prières	10 »
Obole de la Veuve, diocèse de Lausanne	1 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Streicher).

Un curé du Tarn-et-Garonne	300 »
Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières	5 »

EDITION ITALIENNE

4e *trimestre de* 1906.

Pour l'Œuvre	161 70
— les missions nécessiteuses (Erythrée)	5 »
— M. Cazot, Lazariste (Macédoine)	100 »
— M. Duhamel, Haut-Tonkin	100 »
— M. Bottéro, Kumbakonam	79 »
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	368 90
— M. Bateman, Abyssinie	5 »
— la mission de Tahiti	3 »
Total	822 60

ÉDITION ANGLAISE

4e *trimestre de* 1906

Pour l'Œuvre	516 90
— les Missions nécessiteuses (Mgr Hanlon)	3 10
— des lépreux (M. Freynet (Birmanie méridionale)	6 25
— le R. P. Riondel, Arménie	12 50
— les Religieuses Franciscaines à Dédéagath (Macédoine)	5 »
— M. Fluchaire, Kumbakonam	5 »
— le Couvent Sainte-Marie à Allahabad	53 10
— le R. P. Louwyck, S. J., Khargpur (Calcutta)	8 10
— le P. Alphonse de la Croix, à Morapai (Bengale occidental)	90 65
— le R. P. Morris, Madras	5 »
— M. Martin, à Phongy (Tonkin maritime)	12 50
— M. Petit, Cochinchine septentrionale	5 »
— le R. P. Hallam, Weï-haï-vei (Chan-tong oriental)	6 25
— M. Tulpin, Tokio	5 »
— M. Corre, Kummamoto (Nagasaki)	151 60
— les Missions d'Afrique (R. P. Dubreuil, Côte-d'Ivoire)	12 50
— le R. P. Dubreuil, à Aboisso (Côte-d'Ivoire)	12 50
— le R. P. Shanahan, à Onitsha (Bas-Niger)	5 »
— Mgr Hanlon, Haut-Nil	250 »
— le R. P. Grimshaw, Haut Nil	5 »
— le R. P. Bouma, Haut-Nil	25 »
— les victimes de la maladie du sommeil au Haut-Nil	11 25
— — — — (hôpital de Kisubi (Victoria Nyanza septentrional)	30 »
— le R. P. Deltour, Basutoland	5 »
— le R. P. Torrend, Rhodesia	5 »
— Sœur Hélène, couvent Sainte-Marie, Kuching (Bornéo)	5 »
— Mgr Verdier, Tahiti	250 »
— le R. P. Kerdal, à Rarotonga (Tahiti)	6 25
Total	1.508 45

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NOUVELLE-ZELANDE. — La maison type du *bushman* néo-zélandais ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cognet (v. p. 90).

ILES SALOMON

La mission de Guadalcanar.

Par les nombreuses lettres déjà publiées sur les îles Salomon, nos lecteurs savent quelles grâces et quels fruits de salut le divin Maître prodigue à ces missions de la « onzième heure ». Encore une fois, nous appelons leur attention et leur sympathie sur cette lointaine portion du champ du Père de famille où les Pères Maristes se dévouent avec un zèle si visiblement béni de Dieu.

LETTRE DU R. P. BERTREUX, PRÉFET APOSTOLIQUE DES ILES SALOMON MÉRIDIONALES, AU R. P. RÉGIS, PROCUREUR DES MISSIONS MARISTES.

Nous venons d'avoir une fête splendide à Tangarare, sur la côte ouest de Guadalcanar, à l'occasion de la bénédiction d'une grande et belle église en planches. Cette église remplace la vieille case indigène par trop délabrée qui jusqu'ici avait servi de demeure au Dieu du tabernacle. Les dons de nos amis de France ont payé quelques-uns des matériaux du nouveau temple. Merci à nos généreux bienfaiteurs !

La fête a eu lieu le dimanche du saint Rosaire. Une foule nombreuse y assistait, venue de tous les districts où nous comptons quelques catholiques. Voir les cérémonies de la bénédiction de l'église et d'une messe chantée solennellement avec diacre et sous-diacre, était un spectacle nouveau pour nos chers néophytes. Au moment de la communion, une centaine d'entre eux s'approchèrent de la sainte table, dans les sentiments de la plus vive piété; cinquante des plus instruits reçurent ensuite le sacrement de confirmation.

La vaste église était comble, et, pour la première fois depuis le commencement de la mission, nous comptions dans l'assistance un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Pendant six ans les missionnaires n'avaient pu en convertir une seule. Que Dieu soit béni ! Le sillon creusé avec tant de peine, arrosé de tant de sueurs et de tant de larmes, donne

enfin une moisson qui met la joie au cœur du missionnaire et le récompense amplement de tous ses sacrifices.

Je me rappelle le temps peu éloigné encore où, à Tangarare même, tous nos sauvages, hommes et femmes, mettaient autant d'empressement à nous fuir que nous en mettions à les poursuivre. Grâce à Dieu les temps sont changés! les cœurs de bronze se sont adoucis et les loups sont devenus de gentils agneaux. Oui, vive Dieu et sa grâce toute-puissante qui opère par nous, bien pauvres instruments, de semblables merveilles!

J'avais convoqué à la fête tous mes missionnaires; mais se réunir et se voir tous ensemble est chose rare et difficile aux îles Salomon; la terrible fièvre de nos îles en retient toujours quelques-uns sur leur natte. Cette fois deux manquaient à l'appel, le P. Vigné et le P. Bouillon. L'absence de ce dernier nous a été particulièrement pénible. Ancien missionnaire de Tangarare, il s'était procuré des ressources pour la construction de la nouvelle église et il avait converti un bon nombre des néophytes qui assistaient à la fête. Tous nous avons regretté son absence.

***

Après la fête nous avons profité de notre réunion pour conférer ensemble et nous rendre compte de l'état actuel de la mission. Chaque Père avait en main la statistique de sa station, et, avec mille actions de grâce, nous avons constaté que le nombre des néophytes avait plus que doublé cette année. Le nombre des conversions récentes dépasse 600. Hélas! c'est encore le *pusillus grex!* Quelle tâche immense nous avons devant nous! Où sont les braves qui viendront nous aider à planter l'étendard de la croix dans les grandes îles encore païennes et sauvages de la Nouvelle-Géorgie, de Floride, de Malaïta, de San-Cristoval et, à 300 milles plus loin, dans les îles Santa-Cruz? Des milliers de païens habitent chacune de ces terres et ne connaissent pas encore notre sainte religion. Pour défricher ce champ immense, je n'ai autour de moi que quelques ouvriers apostoliques, jeunes par l'âge, mais que la fièvre et les fatigues de l'apostolat ont déjà bien vieillis.

***

Que faire? A cette question nous ne trouvons qu'une réponse : chercher sur place, autour de nous, les auxiliaires dont nous avons besoin ; fonder au plus tôt une école de catéchistes indigènes qui, instruits et bien préparés, décupleront les forces et l'influence du missionnaire, l'aideront à garder les postes déjà occupés, et seront son avant-garde pour aller reconnaître et attaquer l'ennemi dans les grandes îles où Satan règne encore en maître et en tyran.

Près de deux cents jeunes gens sont sortis de nos écoles après y avoir reçu une instruction sommaire. Parmi eux, plusieurs nous paraissent animés d'un zèle ardent et sont capables d'un grand dévouement. Ils seront nos premiers élèves à l'école des catéchistes, et, après une formation de plusieurs années, nous trouverons en eux de précieux auxiliaires.

Que nous manque-t-il donc pour commencer cette œuvre de catéchistes, que nous jugeons tous d'une si grande importance? Il nous manque un terrain, une résidence, une église, des cases indigènes pour les jeunes ménages qui constitueront notre école. Il nous manque des bienfaiteurs qui nous aideront à nous procurer tout cela? Ne les trouverons-nous pas parmi les lecteurs des *Missions catholiques*? Si; nous en avons la douce confiance. Je viens donc faire appel à leur charité, au nom de tous mes missionnaires. Qu'ils viennent à notre secours et, dans quelques années, nous aurons la consolation de leur offrir une véritable moisson d'âmes converties et régénérées grâce à eux.

***

On ne lira pas sans intérêt la lettre qu'un de ces futurs catéchistes adresse au P. Bouillon.

« A toi, mon Père, moi, Joseph, j'écris.

« Père, tu nous aimes beaucoup, et tu nous as payé une maison de prière que tu as achetée à grand prix ; mais tu n'es pas venu la voir.

« Nous te croyions en bonne santé et nous avions appris que tu devais venir à Tangarare pour la bénédiction. Nous nous en réjouissions et nous nous disions : « Bientôt notre « père va venir et nous l'allons revoir. »

« Voici la barque, nous l'apercevons et sommes tout à la joie. Nous allons t'attendre au rivage, la barque jette l'ancre, l'embarcation se dirige vers la terre. Mais nous ne voyons que deux Pères, tu n'es point dans le bateau. Nous en sommes tristes, et ne savons plus nous réjouir.

« Il y avait beaucoup de monde pour ce jour de la bénédiction, et un certain nombre d'entre nous reçurent la confirmation dans la maison neuve que tu as payée. Nous sommes tous entrés à l'intérieur, en très grand nombre, et toi, tu l'as achetée à toi tout seul. Qui te rendra l'équivalent de l'or que tu y as dépensé? Dieu seul, qui t'aime à cause de la maison de prière que tu nous as procurée, bon Père.

« Moi, Joseph, j'ai écrit. »

INFORMATIONS DIVERSES

Russie. — Le ministre de l'intérieur est en train d'abolir la législation restrictive contre les catholiques. Les fonctionnaires sous ses ordres sont en consultation avec les représentants du clergé ; les séminaires et les écoles vont largement profiter de ce changement. Le ministre a consenti à restituer une grande partie des églises injustement enlevées par l'Etat. Toutes celles qui n'ont pas encore été consacrées par le clergé orthodoxe seront restituées, ainsi que les terrains qui étaient la propriété de ces églises.

Tonkin Maritime. — M. Pierre Doumecy, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Hao-Nho :

« Je suis en mission depuis quinze ans. A plusieurs reprises j'ai eu l'intention de vous entretenir de mes œuvres, mais voyant que d'autres missionnaires avaient à soulager de plus pressantes misères, je me suis arrêté pour leur céder mon tour. Mais, depuis le mois d'août dernier, j'ai reçu la charge d'un district dont les besoins, sont, hélas ! bien supérieurs aux ressources dont je dispose.

« Ce district, situé en majeure partie dans la sous-préfecture de Yen-Mo, comprend six paroisses avec une population de 10 à 12.000 chrétiens, 80 à 100.000 païens.

« Dans toute la province de Ninh-Binh, c'est la sous-préfecture de Yen-Mo qui a été la plus éprouvée par la dernière inondation. La récolte du dixième mois, qui est la récolte principale, fut entièrement perdue. Ce fut immédiatement la misère noire. Beaucoup de gens s'en allèrent au Yunnan travailler au chemin de fer. Beaucoup y moururent ; ceux qui revinrent avaient contracté la fièvre des bois ou d'autres maladies graves et aujourd'hui constituent une charge de plus pour leurs parents. Ceux qui restèrent au pays, vécurent d'abord sur leurs économies ; quand celles-ci furent épuisées, ils vendirent leurs habits de fête, leurs meubles ; puis ils engagèrent les vieux souvenirs de famille, leur dernier lopin de terre, la maison d'habitation elle-même ; enfin, quand ils n'eurent plus rien, ils s'en allèrent mendier dans la région plus fortunée de Kim-Son. La mission, l'autorité française, des chrétiens aisés firent tout leur possible pour soulager tant de misère ; mais la famine dura longtemps, le riz devint extrêmement rare et bien des personnes moururent de faim.

« Hélas ! cette année encore, la région de Yen-Mo subit l'épreuve de la famine, non plus à cause de l'inondation, mais à cause de la sécheresse. Depuis le mois de juin, la pluie n'est tombée qu'à deux reprises ; aussi l'on n'a pu repiquer le riz partout et, là où on l'a repiqué, il était trop tard. En ce moment, les rizières des terrains élevés sont desséchées, les plants de riz, à demi brûlés par le soleil, se penchent tristement vers la terre ; çà et là on voit bien des épis, mais ils sont vides. L'année dernière, on avait quelques réserves ; cette année on n'a que des dettes, partant pas de crédit, et il sera très difficile d'emprunter. Tous les gens qu'on voit aujourd'hui les membres grêles, décharnés, le teint hâve, sans autre habillement qu'un haillon crasseux, sont, à moins de secours spéciaux, des victimes vouées à une mort prochaine.

« Ces temps derniers, j'ai fait deux séjours dans cette région. Chaque fois que j'entrais dans un village ou que je traversais un marché, je rencontrais des mendiants qui me criaient : « — Père, j'ai grand faim, donnez-moi l'aumône ! »

« Ah ! on a le cœur brisé à la vue de tant de misères, et ce qui fait le plus de peine, c'est de se voir impuissant à les soulager ! »

Nouvelle-Guinée (*Océanie*). — Le R. P. Jullien, des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, écrit de Dilava (Uni-Uni) :

« La mort du Frère Joseph Moreux est une grande perte pour la mission. Le cher défunt était un vaillant ouvrier, un de ces travailleurs héroïques tels qu'il en faut pour dompter la nature sauvage des pays vierges à travers laquelle il nous faut frayer les routes de l'Evangile. Nous avons creusé sa tombe, ici même, au sommet de cette crête de Dilava, perdue dans l'intérieur de la grande île, et qu'il a achevé de mettre en communication avec la côte, avec Port-Léon, au prix d'une lutte acharnée qui a duré six ans. Dieu l'a rappelé à Lui au terme de sa tâche, l'invitant au repos glorieux qu'il réserve à ses meilleurs soldats. Grâce à lui qui a conduit les travaux de cette terrible route des montagnes sur tout son parcours, la vie de nos missionnaires d'Uni-Uni et de Mafulù est pleinement assurée. Sans ce travail virilement entrepris et hardiment poursuivi à travers mille obstacles, réputés souvent insurmontables, cette extension du règne de Dieu était absolument impossible. Des milliers d'âmes seront éternellement redevables du bienfait de l'Evangile. Quel plus beau titre à la couronne de gloire !... »

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

III. — A TRAVERS LE PAYS DES PATRIARCHES.

Suite (1)

C'est à Orfa que nous devions fixer notre itinéraire.

Il y en avait deux à choisir. Continuer par le Nord, à travers un pays peuplé et pittoresque, et nous rendre, par des étapes courtes et faciles, à Diarbékir, à Djézireh, pour descendre de là à Mossoul ; nous eussions suivi le cours du Tigre sur un *kellek*, c'est-à-dire un radeau que maintiennent à flot des outres gonflées. Ou bien prendre une voie plus difficile, mais plus courte, obliquer au Sud-Est, traverser le désert au sud de Mardin, passer par Nisibe, et entrer à cheval dans Mossoul-la-Bossue.

Ces deux routes avaient leurs avantages et leurs inconvénients.

La première, quoique plus longue, est plus agréable en temps ordinaire ; mais, depuis 1895, les tribus kurdes, organisées en corps de *Hamidiés* et munies d'armes perfectionnées, s'y font la guerre de régiment à régiment, sans parler de leurs razzias qui mettent le pays à sac. Il aurait fallu, pour être en sécurité, obtenir une escorte imposante de quelqu'un de leurs chefs. Or, si obligeants que ces braves bandits puissent être à leurs heures, autant vaut ne pas se faire leurs obligés ; il est ennuyeux d'assister, en témoins impuissants, aux méfaits de ses amis. La route du désert peut mener en quinze jours d'Orfa à Mossoul ; mais les étapes y sont fatigantes, l'eau rare et mauvaise ; on peut y faire la rencontre de Bédouins pillards.

D'où perplexité.

L'Abouna-Réïs alla voir le *mutessarif* (préfet) d'Orfa. Il se trouva que ce fonctionnaire était de ses connaissances. Après les premières civilités, le Père lui dit :

« — Monsieur, me donneriez-vous une escorte pour aller à Mossoul par Diarbékir ?

« — Par Diarbékir, mon Père ?

« — Mais oui ; y voyez-vous du danger ?

« — Du danger ? répondit le Turc ; eh non ! Je puis vous donner une escorte pour le territoire d'Orfa et je ne doute pas que, de son côté, le *vali* de Diarbékir ne tienne à prendre toutes les mesures nécessaires pour vous protéger efficacement, si toutefois vous êtes bien décidé à passer par là. »

On sait « ce que parler veut dire » ; notre voyage à travers le désert fut résolu.

***

Voilà pourquoi, le vendredi 26 octobre, prenant congé du P. Basile, nous nous rendîmes au khan où étaient nos chevaux et nous quittâmes Orfa vers neuf heures, à travers le marché, où grouillait la foule multicolore des Turcs et des Arabes, au milieu des moutons, des chameaux et des ânes.

On se trouva bientôt sur un plateau, avec des montagnes à droite et à gauche de l'horizon, et tout l'espace ouvert devant nous. Ce plateau était nu, à cause de la saison ; mais les nombreuses traces de labour indiquent assez la fertilité re-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier, 1er, 8 et 15 février.

marquable du sol. Le pays d'Orfa est beau et riche ; la ville elle-même, avec ses souvenirs chrétiens et bibliques, son commerce, son animation, serait des plus attrayantes, n'était le nuage de sang pas encore dissipé, qui jette sa teinte sinistre sur tout ce qu'on y voit de gracieux.

Les Turcs, dirait-on, commencent à se douter de l'importance que peut acquérir cette ville, si bien postée entre la Mésopotamie et l'Arménie, le désert et les montagnes.

La route dont nous avions suivi un tronçon doit continuer jusqu'à Biredjik. Mais ce sera long, à la façon dont les travaux sont conduits. Le gouvernement exige un impôt à cet effet des habitants des deux territoires ; certains gros personnages prennent à ferme la levée de cet impôt, pour revendre à d'autres, en détail, et avec un fort bénéfice, le droit d'opérer comme collecteurs. Tout cela se fait sans contrôle. Et les collecteurs, naturellement, voulant gagner aussi, exigent en tout du contribuable une somme triple ou quadruple de celle que le gouvernement a fixée. La force armée est à leur disposition pour contraindre les récalcitrants. Les Turcs savent bien, par des cadeaux faits à propos, acheter le droit de ne pas payer. Alors tout pèse, en fin de compte, sur les Arabes pauvres et sur les chrétiens. Vis-à-vis d'eux, on est barbare : s'ils ne peuvent s'acquitter en argent, ils s'acquitteront en jours de corvée. Ce sera commode pour les travaux de la route : aussi ne cherche-t-on pas d'autres ouvriers, qui pourraient exiger un salaire. Main basse est faite sur de pauvres paysans, à l'époque des semailles, de la moisson, peu importe ; les collecteurs n'y regardent pas de si près. On les force à devenir terrassiers, sans leur donner en retour le moindre *para*, ni la moindre écuellée de *bourghoul* ; à eux de trouver à se nourrir. De pareils ouvriers, on le conçoit, travaillent mollement ; ils saisissent la première occasion de s'évader et de rentrer chez eux ; là, il est parfois difficile de les poursuivre. Au milieu de ces vicissitudes, les travaux marchent comme ils peuvent.

En tout pays, le progrès va clopin-clopant ; mais c'est bien ici qu'il atteint son minimum de vitesse.

IV. — Chez les Hamidiés.

Le jour où nous avions quitté Orfa, nous couchâmes au village de Mardj.

Encore un joli endroit, avec un ruisseau, des arbres, et un khan assez vaste, dont nous ne profitâmes point, du reste. Nous étions faits à la vie sous la tente, comme de véritables Bédouins.

Le lendemain, samedi, nous rentrions dans le désert. Au bout de notre étape, nous fîmes, pour la première fois, la rencontre d'un campement de nomades. Ces Bédouins étaient des enfants perdus de la tribu des Chammer. Les hommes, bronzés, à peine vêtus de leur chemise et de quelques lambeaux d'étoffe voyante, nous regardaient passer d'un air énigmatique. Un chien féroce voulut s'élancer sur nous ; son maître le calma avec une grosse pierre bien ajustée. Sous les tentes noires, tissées en poils de chèvre et de chameau, les femmes, à notre vue, cessaient pour un instant de piler le *bourghoul* ou de pétrir la pâte dont elles font le pain de la famille.

Ces Bédouines, vêtues d'une longue tunique très simple, au lieu du paletot et de la culotte bouffante des Syriennes, la tête couverte d'un simple voile, avec quelques ornements d'or ou d'argent dans les cheveux, au lieu des casques, des tiares, des bonnets pointus dont les femmes kurdes complètent leur accoutrement chamarré, étaient vraiment d'une belle prestance, et marchaient comme des déesses grecques. La femme nomade, tant Bédouine que Kurde, est bien différente de l'esclave du harem ; c'est elle qui est maîtresse, et maîtresse unique, sous la tente. La polygamie, quoique autorisée par le Coran, est très mal vue dans ces peuplades.

Du reste, Bédouins et Bédouines, malgré leurs airs royaux, sont incomparables en fait de malpropreté.

Pendant la nuit, deux cavaliers qui venaient du désert, s'arrêtèrent pour nous observer. Les *zaptiés* leur crièrent : «—Passez au large ! » Alors ils firent connaître leurs bonnes intentions, et on leur permit d'approcher.

C'étaient des Bédouins d'une autre tribu ; ils parcouraient, dirent-ils, le pays, pour tâcher de recouvrer deux mille têtes de bétail, enlevées l'avant-veille par les coureurs d'une peuplade ennemie. Nous vîmes le lendemain ces deux éclaireurs ; ils étaient armés de lances de quatre mètres, et montaient de superbes chevaux, sans selle ni bride, n'ayant pour les diriger qu'une simple corde et un fouet à manche court.

***

Le dimanche, nous traversâmes encore un terrain lapidé, comme il y en a en Syrie et à Biredjik ; puis un ravin escarpé, marécageux, plein d'herbes enchevêtrées, de rochers et de vase ; nos chevaux eurent du mal à s'en tirer, les mulets des *tartérouanes* encore plus. Le soir, nous nous fixions au-delà d'un village en partie chrétien, autour duquel se voient encore quelques ruines d'une ville romaine, Léontiopolis. Le village a nom Feïran-chéïr.

Dans cette région opère un chef fameux des Hamidiés, Ali-pacha. Ce Kurde exerce une sorte de suzeraineté sur le pays. Il a beaucoup d'exploits à son actif ; en voici un.

Avant de le considérer comme officier de l'armée ottomane, le gouvernement affichait la prétention de le traiter en simple chef de bandes. Un jour, l'autorité expédie, pour le surprendre, un peloton d'une trentaine de soldats. C'est lui qui les surprend et les désarme. Il traite correctement ses prisonniers, comme des frères en Mahomet, et veut bien, au bout de peu de temps, les relâcher.

Même il leur témoigne son intérêt d'une façon très ingénieuse. Ils peuvent craindre qu'on ne les accuse, quand ils vont rentrer bredouilles, de n'avoir pas osé prendre contact avec le redoutable chef ; pour les mettre donc à couvert, Ali prend son cachet d'argent, le fait chauffer, et l'imprime, un peu au-dessous des reins, sur la peau de chacun des pauvres diables. Cela fait, il les renvoie gracieusement, tous munis d'un certificat latent, mais authentique, qui constate que le contact a eu lieu, qu'ils ont bien rempli leur mission dans la mesure de leur pouvoir. *Se non è vero !...*

A cette étape, nous reçûmes d'innombrables visites. Le village était en fête et faisait un tintamarre joyeux.

Deux prêtres vinrent saluer le P. Galland. Un Arménien catholique, qui avait appris le français à Alep, nous entretint longtemps ; il voulait même nous donner pour rien des monnaies de Léontiopolis, qu'on eut soin de lui payer. De grands Arabes tournaient autour de nous, et venaient examiner, palper, de la façon la plus familière, tous les objets de notre

installation. Parmi eux se trouvait un *Hamidié;* homme superbe, son titre était reconnaissable à un petit insigne de métal qu'ils portent à la coiffure.

Au coucher du soleil, un autre *Hamidié*, de seize ans à peine, arriva des environs nous apporter les compliments d'Ali-pacha. Il nous dit qu'il nous accompagnerait le lendemain sur l'ordre du chef.

Sa présence ne fut, certes, pas inutile pour nous assurer le respect de certains cavaliers qu'on vit passer, ventre à terre, avec l'air de gens que les fusils de Thoma et de Youssef, et même ceux de nos gendarmes (modèle de la guerre d'Italie) n'auraient guère impressionnés. Dès que notre jeune compagnon les voyait venir, il lançait au galop sa jument fringante, et mettait une balle dans son fusil — par simple mode de facétie. L'autre en faisait autant. Une fois à bonne portée, les deux *Hamidiés* se visaient, sans arrêter leurs chevaux ; arrivés l'un sur l'autre, ils relevaient en même temps le canon de leurs armes, et partaient d'un même éclat de rire. Alors le cavalier disparaissait, rapide comme le vent, en nous laissant un bonjour poli.

Le sauvage enfant reprenait, tranquille, sa marche à nos côtés ; mais, dès qu'il voyait passer un chameau, un âne, une vache, ou même un être raisonnable, c'était toujours la même cérémonie ; froidement il glissait une balle dans son fusil, visait attentivement l'objet et... retirait sa cartouche.

La première idée qui s'éveille en ce jeune cerveau à la vue de tout ce qui bouge, c'est que voilà une chose qui peut se tuer, le cas échéant. Malgré ses féroces instincts, c'était un brave enfant, ouvert, rieur et pieux à sa manière, puisque nous l'avons vu faire ses dévotions, en pleine caravane, au tombeau d'un cheikh. A l'étape, nous lui fîmes grand plaisir en demandant à voir ses armes. Il porte un fusil Martini, à un seul coup, de provenance anglaise ; un revolver, pareil aux revolvers d'ordonnance de nos officiers, de portée très juste ; enfin l'indispensable *khandjiar*, qui servirait, au besoin, de baïonnette. Non seulement les Kurdes ont ces armes de la munificence du sultan, mais ils essaient déjà d'en fabriquer de pareilles eux-mêmes, dans la prévision du jour où les Turcs n'auront plus envie de leur en fournir.

***

Le mardi, nous nous engageâmes sur un terrain absolument désert. On marcha longtemps avant de faire la première halte. Enfin nous aperçûmes à notre gauche une chaîne de montagnes bleues ; un petit chaînon s'en détachait suivant la perpendiculaire, et venait nous barrer la route. Nous poussâmes nos chevaux jusque-là, et nous assîmes à l'ombre, pour déjeûner, sur des rochers qui avaient pris la forme complaisante de bancs et de fauteuils. Le sol était très pauvre ; il n'y poussait que des touffes de caroubier sauvage, dont le fruit couleur gris fer a un peu l'aspect d'une pomme de terre, aérienne ; mais c'est une cosse, renfermant des graines noires très dures, avec un peu de fécule aux propriétés astringentes. Ce sont ces fameuses *siliquæ* de la parabole de l'Enfant prodigue. Les ânes, les bœufs, les brebis, n'en veulent point ; c'est tout au plus si les chameaux en broutent le feuillage, quand ils n'ont pas autre chose.

Donc nous étions là, occupés à déjeûner mieux que l'Enfant prodigue ; Thoma restait en sentinelle sur la hauteur. Tout à coup, il donne l'alarme : trois cavaliers ont surgi dans



BÉDOUINS EN COSTUME DE FÊTE ; reproduction d'une photographie du R. P. ALLO.

la plaine, et s'avancent de notre côté. Sont-ce les avant-coureurs d'une bande de Bédouins, ou des *Hamidiés* hostiles ? Mauvaise rencontre, dans tous les cas. Tous nos domestiques et les *zaptiés* prennent leurs armes, et restent dans une attitude expectante et défensive. La caravane est à plus d'un kilomètre en avant de nous ; on envoie deux gendarmes la rejoindre au galop ; on garde les deux autres. Il nous reste donc, pour nous défendre, quatre fusils et un revolver, sans compter les armes blanches. Ainsi nous mangions nos conserves et nos tranches de pastèque, au milieu d'un léger frisson de branle-bas, qui rendait les mangeurs plus guillerets, et le déjeûner plus appétissant. Chacun, en effet, pouvait se dire : « Si je viens à recevoir une balle, ces excellentes sardines à l'huile risquent d'être les dernières de ma vie. »

L'ennemi arrivait bon train ; mais, quand il se vit couché en joue par des gens sur la défensive, il adoucit son allure, et nous fit des gestes qui signifiaient *salamalec*.

Alors on permit aux trois Bédoins d'approcher, et ils prétextèrent qu'ils étaient venus chercher des informations sur des gens de leur tribu, que nous avions dû rencontrer avec un troupeau de moutons. On leur répondit que non, et ils passèrent leur chemin. Comme, du côté de la caravane, on n'entendait aucun bruit suspect, nous reprîmes tranquillement notre chemin jusqu'à Tell Armen, village assez considérable, tout entier peuplé d'Arméniens catholiques.

Nous nous installâmes en dehors, comme d'ordinaire, pour avoir plus de liberté, malgré les instances du curé et d'un autre prêtre, venus tous deux à notre rencontre pour nous emmener loger au presbytère. On dressa la tente, des femmes et des jeunes filles apportèrent de l'eau à la caravane, en de grandes amphores qu'elles tenaient sur l'épaule comme des Rébeccas et des Rachels. Quand l'installation fut achevée, le P. Galland et moi, nous allâmes visiter le curé hospitalier, qui nous donna de nombreux détails sur l'histoire de sa paroisse, histoire toute parsemée de traits d'héroïsme. Nous étions émus jusqu'au fond de l'âme en l'entendant raconter les dramatiques péripéties de la dernière insurrection kurde.

(*A suivre*).

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvollo-Zélando

Par le R. P. COGNET, Mariste

Suite (1)

Les oiseaux.

Famille des Turnagridés. Turnagra crassirostris.

LA GRIVE NÉO-ZÉLANDAISE. — PIOPIO

Bec solide et gros, plus haut que large, un peu arqué en dessus, la partie supérieure entaillée près de la pointe. Ailes courtes. Narines en partie couvertes de plumes. Tarses couverts d'écailles. Barbillons très raides. Couleur : brun-olive en dessus, olivâtre en dessous, bigarré de blanc, et teinté de jaune vers l'abdomen. Queue et dessus des ailes roussâtre. Œil jaune, longueur de l'aile $0^{m}128$; du tarse : $0^{m}031$. Les deux sexes se ressemblent ; les petits sont roux à la tête et à la gorge. Œufs : blancs, tachés de brun foncé; longueur $0^{m}035$.

Ainsi que le *kokako*, le *piopio* compte deux espèces en Nouvelle-Zélande, chacune habitant son île et ne franchissant jamais le détroit de Cook. Celle que nous venons de décrire appartient à l'île du Sud ; la suivante, qui, sauf les dimensions, lui ressemble beaucoup, se cantonne dans l'île du Nord. Le genre *Turnagra*, qui est très voisin de la grive européenne, a été créé par sir Walter Buller pour un motif purement scientifique. S'étant convaincu que notre « grive coloniale » n'émigre pas du tout et vit surtout de grains, il n'a pas voulu la ranger sous le même nom que ses cousines de l'autre hémisphère qui vivent surtout de fruits et d'insectes, et changent régulièrement leur habitat d'une saison à l'autre.

Turnagra tanagra. Piopio. (Ile du Nord.)

Gorge blanche, poitrail gris-olivâtre, abdomen blanc-jaunâtre. Queue rousse. Longueur de l'aile $0^{m}032$. Les petits ont une bande rousse au poitrail. Tous les autres caractères coïncident avec ceux de l'espèce précédente.

Il y a longtemps que le *piopio* s'est enfui loin du rivage vers les solitudes de l'intérieur ; sa retraite, au dire des Maoris, date de l'époque même où la Nouvelle-Zélande fut envahie et couverte par les tribus polynésiennes. Depuis lors, il a cessé de hanter nos plaines et s'est réfugié loin du bruit et du danger dans les forêts des montagnes et dans les gorges ombreuses. Là on le trouve encore fréquemment et avec plaisir.

« Le *piopio*, déclare M. Potts, est un philosophe consommé. Quiconque oserait en douter n'a qu'à se payer, une fois pour toutes, le luxe d'une longue et familière entrevue avec ce stoïcien ailé. Il ne tardera pas à découvrir en lui un parfait disciple de Chrysippe, prenant le monde et la vie tels qu'ils sont, sans l'ombre d'un murmure, indifférent quant à son gîte et à sa nourriture, ne cherchant pas à être remarqué et ne fuyant aucune faveur, fier et audacieux, mais sans aucune impudence, ne se dérangeant pas aisément de ses occupations pour plaire à un étranger, sans curiosité indiscrète, sans frayeurs puériles et sans la moindre témérité ou lâcheté.

« Dans ses heures de loisir, il aime à sautiller ou à voltiger de branche en branche, cherchant sa nourriture sur les vieux troncs d'arbres que la mousse et les parasites ont déjà couverts de leurs frondes. Il n'en veut qu'aux graines qui s'y sont amassées. Toujours trémoussant et frétillant, il est prêt à s'envoler à la première alerte; cependant, il est loin d'être poltron. Voyez-le, par exemple, défendant l'entrée de son nid contre des envahisseurs plus puissants que lui ! Conscient de son droit et

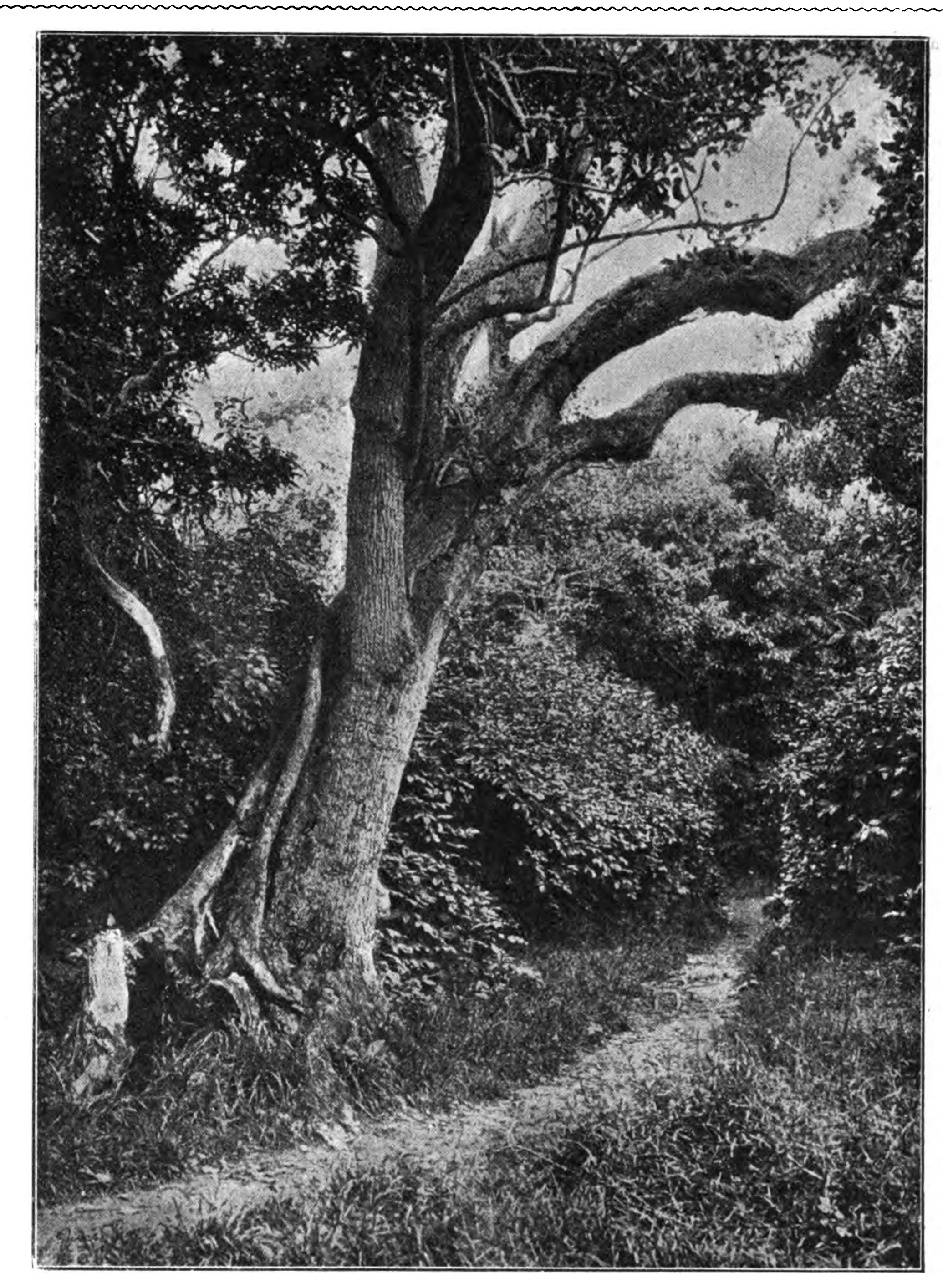
NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — DE GRAND MATIN, OPAU, WHANGANUI; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

désireux de le maintenir, il fonce sur l'ennemi avec une ardeur incroyable, le frappe d'estoc et de taille, et ne lui laisse aucun répit jusqu'à ce qu'il se soit éloigné à une distance convenable. »

Ce nid dont il est si jaloux, il n'a pris aucune peine à le cacher. Tout simplement, il l'a placé dans une touffe de *manuka* (*lestospermum*) ou de tutu (*coriaria*), à quelques pieds du sol. Il l'a construit avec intelligence et dextérité, se servant de mousse desséchée et de branchettes savamment entrelacées; puis il l'a doublé et ouaté avec de la bourre soyeuse de fougère mêlée de foin et de duvet. Cela fait, la femelle y dépose ses trois ou quatre œufs blancs maculés de brun, et, à partir de ce moment, malheur à quiconque s'en approche!...

En dehors de cette époque d'anxiété naturelle, notre *piopio* est tout à fait sociable; il se laisse volontiers caresser, et plus d'un voyageur a réussi à en amener un dans sa tente et à l'y conserver pendant des heures entières, piaillant, furetant partout et se laissant nourrir à la main.

Son chant est apprécié des connaisseurs : il consiste en cinq mesures distinctes d'un air assez compliqué, qu'il répète à six ou sept reprises. Parfois, il écourte son prélude, et, s'arrêtant subitement, introduit dans sa cantilène plusieurs notes variées et fort agréables à l'oreille. L'une de ces notes semble sortir d'une crécelle; et chaque fois que notre musicien la jette aux échos, il l'accompagne d'un frétillement extatique. On comprend maintenant pourquoi nos indigènes l'ont nommé *piopio* : ce sont là les premiers accents dont il régale ses auditeurs.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — DANS LES JARDINS WOODHAUGH A DUNEDIN ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

Famille des Sylviidés. — Pseudogerygone ligata

SYLVIE OU FAUVETTE BIGARRÉE. — RIRORIRO

Petits oiseaux à bec fin et léger, plus court que la tête; barbillons petits mais raides; narines très apparentes. Aile formée de dix plumes primaires, la première de moitié plus courte que la seconde; queue arrondie, presque aussi longue que l'aile; torse moyen, plus long que l'orteil médian.

Couleur : dessus, olive-grisâtre; gorge et ventre gris; abdomen blanc, teinté de jaune. Queue noire, avec taches blanches au bout des plumes latérales. Œil rouge. Les deux sexes se ressemblent et sont de même grandeur. Les petits n'ont pas de jaune à l'abdomen.

Longueur de l'aile : $0^{m}05$; du torse : $0^{m}02$.

Œufs : blancs ou roses tachés de rouge au large bout, quelquefois entièrement blancs.

Tel est le signalement du *rossignol* de la Nouvelle-Zélande.

Sans appartenir à la famille des lusciniées, il en remplit toutes les fonctions, et jouit dans nos îles de la même popularité.

On le rencontre partout en Nouvelle-Zélande et dans les îles voisines

Notre bon et spirituel La Fontaine voulant stigmatiser la paresse et l'imprévoyance de la cigale lui faisait dire par la fourmi :

« — Que faisais-tu au temps chaud ? »

S'il eût vécu ici et connu notre aimable *riroriro*, il eût exprimé la même pensée à la façon maorie :

« — Que faisais-tu au temps où le *riroriro* chantait ? (c'est-« à-dire au printemps, la saison propice pour les planta-« tions). »

On voit par ce vieux dicton que l'idée des premiers travaux de l'année est étroitement liée aux douces mélodies de ce cher petit messager de printemps.

***

Dès la fin du mois d'août, aussitôt que le soleil invite à la joie et au travail, notre gracieuse fauvette entre en scène et se fait partout entendre, poétisant nos tranquilles solitudes par ses notes vibrantes et joyeuses. Et joignant l'exemple à la « parole », notre petit artiste, qui est en même temps un modèle d'activité, d'industrie et de patience, se met, le premier de tous les oiseaux, à bâtir son nid.

Ce n'est pas une mince affaire, car ce nid est fort compliqué. Pour le construire, il lui faut de la mousse, de la laine, des plumes, du duvet fin, du coton, quelques liens ou ficelles, et plusieurs toiles d'araignée. Avec ces divers matériaux, il fabrique une sorte de pochette en forme de poire qu'il a grand soin d'envelopper et de fourrer à l'extérieur avec des toiles d'araignée pour la rendre imperméable.

Pendant qu'il se livre à ce travail, sa chanson triomphante remplit les alentours. Cependant notre musicien ne se laisse point distraire et ne commet pas d'erreurs d'architecture. Comme il se propose de suspendre son nid au sommet de quelque arbre ou arbuste touffu, il a soin, en l'attachant, de nouer les ficelles. Vers le milieu se trouve l'ouverture, protégée par une sorte de dôme et de porche. L'intérieur est soigneusement garni et fourré du plus fin duvet. Si, par hasard, ce nid, au lieu d'être suspendu à un arbre, doit être fixé à un bâtiment dont le toit assure une protection suffisante, notre petit architecte en conclut qu'il peut se dispenser du dôme devenu inutile, et, en conséquence, modifie son œuvre selon le cas. Peu après l'achèvement du nid, cinq ou six œufs y sont logés et couvés. Hélas ! pourquoi faut-il que l'astucieux coucou vienne souvent substituer sa propre postérité à celle du *riroriro* et détruire, par une ignoble perfidie les rejetons de son hôte ?

Pseudogerygone albo-frontata.

FAUVETTE A FRONT BLANC DES ILES CHATHAM

Cette espèce est légèrement plus développée que la précédente. Elle en diffère aussi par la blancheur immaculée de sa tête et de sa gorge. L'œil est d'un rouge plus clair. Les œufs sont d'un blanc rosé avec de nombreuses lignes et taches rouges ; il n'y en a jamais plus de quatre. Le nid, comme tout le reste, atteste une amélioration spécifique.

Petrœca macrocephala.

MÉSANGE A GROSSE TÊTE. — NGIRUNGIRU

Queue beaucoup plus courte que l'aile, carrée au bout. Seconde plume primaire plus longue que les secondaires. Couleur : Mâles, tête, cou et dos noirs, tache blanche au dessus du bec ; dessous, jaune brillant devenant plus pâle vers l'abdomen. Ailes : brun noirâtre, quelques plumes rayées d'une bande blanche. Queue noir brunâtre, les trois plumes latérales rayées de blanc. Œil noir. — Femelles, brunes en-dessus, avec tache blanche à la naissance du bec ; gorge blanc brunâtres, abdomen jaune. Aile et queue comme chez les mâles, mais le blanc est teinté de jaune. Ces mêmes nuances différentes s'observent même chez les petits. La femelle est légèrement plus petite. Longueur de l'aile : 0m07 du tarse : 0m025. Œufs : blancs tachés de gris violacé, longueur : 0m02.

***

Chose assez singulière ! Tous les genres décrits jusqu'ici se sont subdivisés en deux espèces ; et chacune de ces espèces appartenait exclusivement à l'une ou à l'autre des deux îles principales de la Nouvelle-Zélande. Il en est de même avec les mésanges ; il en sera ainsi si souvent durant cette étude que vraiment on reste convaincu que la Providence a elle-même présidé à cette distribution. Mais pourquoi nous en étonner, puisque chaque partie du monde a été le témoin et l'objet des attentions de la même sagesse créatrice ?

***

La mésange à gorge jaune a été donnée à l'île du Sud. Comme la mésange d'Europe, elle est d'une activité extrême très audacieuse et très sociable. Elle rend les plus précieux services à l'agriculture et à l'horticulture par la guerre qu'elle fait aux chenilles et autres insectes redoutés.

Son nid, invariablement bâti par la femelle seule, est de forme circulaire, très épaisse et chaudement fourré à l'intérieur. Les œufs sont au nombre de 4. Tout ce que le mâle cherche à faire, c'est de recueillir les matériaux utiles, de nourrir sa chère moitié pendant qu'elle couve, et surtout de défendre le foyer commun. Sous ce dernier rapport il est d'une jalousie incroyable. Quoique en d'autres circonstances, il aime à s'amuser avec les siens, à leur lancer des œillades, à secouer ses ailes sur eux, à les poursuivre et à les becqueter par pure fantaisie, aussitôt que son nid est prêt, il devient intraitable. Si alors un méchant rival ose le provoquer, c'est un duel à outrance. Ceux qui ont assisté à de pareilles rencontres déclarent qu'on a beau essayer de séparer les combattants ; aussitôt qu'on les relâche, ils reprennent la lutte. On dirait à les voir se battre que l'histoire des fameux gendarmes va se répéter, et que leur querelle meurtrière se terminera par leur mutuelle annihilation, laissant sur le champ de bataille, au lieu des bottes légendaires, deux paires de pattes minuscules encore crispées et enchevêtrées les unes dans les autres.

(*A suivre.*)





AFRIQUE ORIENTALE. — « OH ! NOS LANCES, NOS BELLES LANCES ! »; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CAYZAC.

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite (1)

XI

UNE AURORE

Assis, un jour, à l'entrée d'un village, nous devisions de nos malheurs présents, les comparant aux jours si beaux du passé.

Oh ! nos lances, nos belles lances ! A quoi bon vous polir et vous faire reluire avec amour ? Et toi, bouclier fidèle, pourquoi renouveler tes peintures ? Jeté dans le coin le plus obscur de la case, savons-nous seulement si les rats n'ont pas fini de te ronger ? Quant à toi, mon pauvre sabre, vaillant compagnon de ma droite, toi qui vengeas mon père, toi qui reposais si impatiemment dans ton fourreau en cuir rouge, me pressant sans cesse de te mettre au clair, pour te faire jouir des acclamations frénétiques des danses de guerre — mon pauvre sabre, où es-tu ? Suspendu dans quelque salon de Blanc, tu es considéré comme un trophée, après avoir été acheté pour quelques pièces d'argent ; car je t'ai vendu pour pouvoir payer l'impôt de mes cases...

***

Or, au moment où nous parlions ainsi, nous vîmes apparaître, sur la crête de la colline en face, un immense chapeau, puis une veste et finalement un pantalon, suivis de près par des Noirs, portant des charges.

Etait-ce un Blanc ou un Noir ?

Ne pouvant encore distinguer de souliers, cela pouvait être l'un ou l'autre.

Nous avions, en effet, dans nos pays, un parti avancé, dont la marque distinctive était de porter quelquefois un chapeau, souvent un pantalon et même une veste; mais nul ne porta jamais de souliers, parce qu'ils n'en trouvaient pas, dans les magasins, d'assez grands pour leurs pieds... Les plus fanatiques du progrès en achetaient quand même, mais pour se les suspendre au cou...

***

Etait-ce un Blanc ou un Noir ?

Nous fûmes fixés quand un coup de vent fit flotter à son menton une barbe très longue.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18, 25 janvier, 1er, 7 et 15 février.

Notre parti avancé aura beau s'avancer toujours et ne reculer jamais, il lui faudra du temps avant de pouvoir exhiber des barbes pareilles...

Cependant, par moments, les yeux du Blanc lançaient comme des éclairs fulgurants. Etait-il en colère, et quels malheurs jusqu'ici inconnus, nous attendaient-ils encore ?

Nous fûmes rassurés, enfin, lorsque nous eûmes remarqué qu'il n'y avait pas trace de fusil dans toute la bande.

Les Blancs sortaient rarement, sans de nombreux fusils, carabines, couteaux de chasse et tout un tremblement de revolvers. Or, chez nous, il n'y a guère que des perdrix en fait de bêtes féroces...

Et nous n'eûmes plus aucune crainte, lorsque nous entendîmes ce Blanc extraordinaire nous saluer et nous parler en très élégant et correct kikouyou.

***

Qui était-il ? Que voulait-il ? Où allait-il ?

Nous lui faisions subir un interrogatoire en règle et tous ensemble :

« Vous êtes des *indigiri* », nous fut-il répondu.

Le mot *indigiri* signifie « grands enfants ».

Et tranquillement, il faisait monter sa tente, à l'entrée du village, comme s'il était chez lui.

Mais, tout en surveillant du coin de l'œil certains rites mystérieux autour d'une marmite, et caressant cette longue barbe que nous ne nous lassions pas d'admirer, il nous contait ceci d'une manière qui nous faisait comprendre qu'il nous disait des choses sérieuses :

« — Je ne suis pas un Blanc comme tous les Blancs.

« Je suis un Blanc envoyé de Dieu aux Kikouyous pour vivre avec eux, leur apprendre à lire dans son Livre, et leur rendre le bonheur qu'ils ont perdu — le bonheur pendant leur vie, et le bonheur après leur mort.

« Votre Ngaï, à vous, Kikouyous, est parti ; il ne reviendra plus. A sa place, le Dieu des Blancs, qui est le Dieu de tous les hommes, va venir habiter chez vous. Il ne vous demande, d'ailleurs, ni vos moutons, ni nos champs, ni votre argent ; mais il veut avoir vos cœurs.

« Les hommes à longue barbe comme celui qui vient aujourd'hui à vous sont ses envoyés. Voulez-vous les recevoir ? »

***

A ces mots, nos doutes s'envolèrent. C'était bien, comme nous l'avions soupçonné, un de ces « Mon Père » dont on parlait beaucoup dans les cases. Le premier du nom était arrivé au commencement, avec les autres Blancs — ceux de l'impôt, et ceux qui travaillaient la terre —. Mais l'Homme à Barbe n'était ni avec les uns, ni avec les autres. Il était avec les Kikouyous.

Pendant l'horrible famine, dont le souvenir ne se perdra jamais, il avait nourri les affamés, soigné les malades, délivré les enchaînés, « donné l'eau » aux mourants ; et s'il n'avait pu habiller tous ceux qui étaient nus, c'est qu'ils étaient trop...

Son nom était connu et aimé dans le pays tout entier. Les uns nous gouvernaient, selon leurs lumières ; les autres récoltaient... ce qu'ils pouvaient ; mais c'est l'Homme à Barbe qui nous aimait...

Plus tard, il en était arrivé d'autres « Mon Père » : et mes compatriotes émerveillés avaient pu admirer à leur menton une collection complète de barbes variées.

Il y en avait des grands et des petits, des gros et des minces, des doux et des forts ; mais tous avaient nom « Mon Père ».

Ce même nom, donné à tant de Barbes si diverses, nous intriguait beaucoup. Entre eux, ils agissaient comme des frères et avaient tout en commun. Certainement, ils étaient tous les fils d'un même père. Mais, dans ce cas, ce patriarche vénérable devait avoir des femmes nombreuses. Et les Blancs n'en ont qu'une... généralement.

Autre sujet d'étonnement : aucun n'était marié, aucun n'avait d'enfants. Par conséquent, le fils imitant son père, le père de tous ces hommes, selon notre logique, n'avait ni enfants ni femme ! C'était à n'y rien comprendre, et l'on n'y comprenait rien.

Et quand ils répondaient à nos questions sur leur origine mystérieuse, en disant, tantôt, qu'on les avait sortis dans un baquet du fond d'un puits, tantôt qu'on les avait trouvés sous une feuille de bananier, on ne les croyait qu'à demi, et l'on soupçonnait quelque miracle...

***

Nous allions souvent leur rendre visite, et toujours nous étions les bien venus. Ils commençaient par d'amusantes histoires. Mais nous avions fini par en connaître d'avance l'inévitable et monotone dénouement : « Si nous ne recevions le livre de Dieu, nous irions dans le feu qui ne s'éteint pas, rejoindre tous les diables ! » Cela nous faisait toujours rire : et cela nous valait, non moins souvent, le plaisir d'être traités d'*indigiri*, ce qui nous faisait rire encore plus fort...

Et vous me croirez, ou vous ne me croirez pas ; mais, lorsqu'on sut dans le district que « Mon Père » était arrivé, cela nous fit une impression extraordinaire et étrange. C'était comme si un monde nouveau allait renaître des ruines de l'ancien ; comme si enfin, nous allions émerger de ce chaos, où nous nous débattions avec impuissance et terreur...

C'était comme l'aurore d'un autre monde, plus calme et plus paisible, qui donnerait un bonheur plus assuré et plus réel que l'ancien ; un monde moins pittoresque, sans doute, mais qui serait moins assombri de larmes et de sang...

C'était comme si notre *Ngaï*, en personne et en barbe, venait de rentrer chez nous.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Mgr Toulotte.

Le 23 janvier 1907 est mort à la Procure des Pères Blancs, à Rome, Mgr Toulotte, évêque titulaire de Thagaste, ancien vicaire apostolique du Sahara et du Soudan français.

Joseph-Anatole Toulotte était né le 7 janvier 1852, à Lisbourg (Pas-de-Calais). Après avoir fait ses études au collège de Sainte-Austreberte, à Montreuil, il entra au Grand Séminaire d'Arras. où il reçut la tonsure à la fin de 1872. Deux mois plus tard, il s'embarquait pour l'Afrique et arrivait à Maison-Carrée, en compagnie de son compatriote et ami



Léonce Bridoux (1). Durant son noviciat, il montra les qualités qui devaient rester la caractéristique de toute sa vie, piété solide, humilité profonde, mortification, fidélité à la règle, ténacité dans le travail.

Le 24 octobre 1874, il fut ordonné prêtre à Notre-Dame d'Afrique et, tout de suite, malgré sa jeunesse, fut appelé à remplir successivement les charges les plus importantes : sous-directeur du noviciat, supérieur du Séminaire arabe de Notre-Dame d'Afrique, puis de la mission de Metlili au Sahara, enfin membre du Conseil de la Société.

En 1878, la garde de l'église Sainte-Anne, à Jérusalem, propriété de la France depuis la guerre de Crimée et restaurée par les soins de son gouvernement, fut confiée à la Société des Pères Blancs.

Mgr Lavigerie, désireux de fonder à côté de ce célèbre sanctuaire une école de hautes études d'Ecriture Sainte, y envoya le P. Toulotte, pour en préparer la création. Ce projet n'eut pas de suite. Toutefois le Père se mit au travail avec son ardeur habituelle, publia plusieurs savants articles sur les stations du Chemin de Croix et laissa à Sainte-Anne de précieux manuscrits.

En 1880, les suffrages de ses confrères réunis en Chapitre général l'appelèrent à la charge d'assistant, et ses supérieurs le placèrent à la tête du noviciat. Mgr Lavigerie l'attacha ensuite à sa personne en qualité de secrétaire, d'abord à la Marsa près Carthage, puis à Biskra. C'est durant ce temps que le R. P. Toulotte rassembla les documents des quatre premiers volumes de sa *Géographie de l'Afrique chrétienne* (2), ouvrage de grande valeur et qui a demandé de longues et patientes recherches.

En 1891, deux brefs apostoliques le nommèrent évêque titulaire de Thagaste et le donnèrent comme coadjuteur au cardinal Lavigerie dans l'administration du vicariat apostolique du Sahara et du Soudan.

Sacré le 12 juillet de cette même année à la cathédrale d'Alger, il choisit comme résidence habituelle Gardaïa, capitale du Mzab, où il séjourna près de cinq ans.

En 1896, il voulut visiter le Soudan français, dont il avait seul la charge depuis la mort du cardinal et s'embarqua à Marseille, avec une caravane de jeunes Soudanais chrétiens rachetés jadis de l'esclavage au Sahara. Après avoir visité Kayes, Kita, Bamako, Ségou, Tombouctou, etc., il regagna la côte par un autre chemin qui l'amena à Konakri. De là il revint à Marseille le 14 mai 1897.

Un voyage si long et si rapide à travers des pays à peine explorés, avait épuisé ses forces. Ne se croyant plus capable de diriger cet immense vicariat du Sahara et du Soudan, dix fois plus grand que la France, il demanda au Saint-Siège à être relevé de sa charge. Sa démission fut acceptée en octobre 1897 et il se retira à Rome, à la Procure des Pères Blancs.

Mais il n'oublia pas sa chère Afrique, et, comme Moïse sur la montagne, il se fit un devoir d'attirer sur ses confrères qui travaillent à la conquérir à Jésus-Christ les grâces célestes par des prières continuelles et des austérités qui rappellent celles des anciens anachorètes, tout en continuant ses savantes recherches sur l'Histoire de l'Eglise africaine.

(1) Mort vicaire apostolique de Tanganika, le 21 octobre 1890.

(2) Proconsulaire, Byzacène et Tripolitaine, Numidie, Maurétanies.



MGR TOULOTTE

Un tel genre de vie acheva d'épuiser ce qui lui restait encore de forces : aussi suffit-il d'un refroidissement pour le réduire rapidement à l'extrémité. Durant ses quelques jours de maladie, il se montra calme et joyeux en face de la mort, ne voulant pas qu'on priât pour sa guérison, mais pour le seul accomplissement de la volonté de Dieu sur lui.

---

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. l'abbé Georgeault, à Pipriac (Ille-et-Vilaine).
M. Cavaroc, Vayrac (Lot).
M. Lachard, Saint-Laurent-des-Places (Rhône).
Mme Sœur Pagès, à Paris.
M. l'abbé Veminck, à Offus (Belgique).
M. Chatelain, à Bâle (Suisse).
M. Berger, à Scherbeck (Belgique), abonné depuis 35 ans.
Mlle Jeanne de Raymond-Cahusac, à Teyssode (Tarn).

BIBLIOGRAPHIE

Nouveau Guide de Terre-Sainte, par le R. P. Barnabé MEISTERMANN, des Frères Mineurs, missionnaire apostolique. — Beau volume in-16 carré (pages XLIII-612), orné de 23 cartes en couleurs et de 110 plans de villes et de monuments dans le texte et hors texte. — Reliure en toile : 7 fr. ; franco par la poste : 7 fr. 50. — Alph. Picard, éditeur, rue Bonaparte, 82, à Paris.

Nous avons présenté à nos lecteurs, il y a trois ans (22 avril 1904), un remarquable *Guide historique et pratique de Palestine* publié par les RR. PP. Assomptionnistes. En voici un nouveau, dû à la plume d'un missionnaire franciscain, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire l'éloge ; car il est l'auteur de savants ouvrages relatifs à Jérusalem, le R. P. Barnabé Meistermann, religieux de la Custodie franciscaine de Terre-Sainte.

Ce nouveau volume est un livre de 655 pages, d'un format portatif, d'un papier à la fois léger et solide. « Affranchi, dit l'auteur dans sa préface, de tout esprit de système, nous nous proposons de mettre à la portée du lecteur, en quelques pages simples, claires et brèves, ce que l'on sait aujourd'hui de plus positif sur les lieux bibliques et les souvenirs qui s'y rattachent, ponctuant notre exposé, selon le cas, de la note : certaine, probable, vraisemblable. »

Prenant son voyageur au port d'embarquement, le R. P. Meistermann lui signale toutes les particularités qui, sur sa route, peuvent tenter sa légitime curiosité, soit par la voie de Constantinople, soit par celle d'Alexandrie. Mais c'est au point de débarquement que commence véritablement son office En vingt-six excursions, il lui fait visiter tout le pays biblique depuis le Liban et Damas, au nord, jusqu'à Gaza et Bersabée au sud. En quelques lignes « simples, claires et brèves », il trace l'historique de chaque point où il s'arrête, depuis les temps reculés jusqu'à nos jours, faisant preuve d'une érudition aussi vaste que variée.

Dans ce travail, l'homme a donné à l'étude des questions bibliques, l'historien, l'archéologue, le pieux pèlerin puisera une nourriture solide pour son intelligence et pour son cœur. Le prêtre qui, dans le silence de son cabinet de travail, approfondit les versets de la Sainte-Ecriture, y trouvera le nœud de bien des mystères ; le croyant, à qui est refusé le bonheur de visiter le théâtre des grandes manifestations divines, pourra se consoler de cette privation par un pèlerinage spirituel où la vue des localités instruira son esprit et réjouira ses yeux. Vingt-trois cartes coloriées, en effet, et cent dix plans de villes et de monuments illustrent l'ouvrage et en facilitent l'intelligence.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Pour la mission dominicaine de Mossoul.
M. Brunet, Arras .... 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses « benjamins ».
Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Sœur Marie Judicael, Mahé (Pondichéry).
Un ecclésiastique du diocèse de Lyon .... 10 »

A M. Gudin, Coïmbatour, pour sa chapelle de Notre-Dame de Lourdes.
Anonyme de Nantes .... 100 »
Un enfant de Marie, diocèse de Soissons .... 3 »

Pour les affamés (P. Antoninader, Pondichéry).
Mme S. M., Digne, prière d'actions de grâces .... 3 »

A. M. Chevallay, mission de Thanh-hoa (Tonkin maritime).
Anonyme de Clermont l'Hérault, demande de prières pour un malade .... 26 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy .... 5 »

A une mission française pour le rachat et le baptême de deux enfants sous les noms de Eugène et Albert (Mgr Augouard).
M. l'abbé Girard, Rennes .... 10 »

A Sœur Ricaud, Tché-kiang, pour ses hôpitaux.
Anonyme de Nantes .... 100 »

Pour le rachat des bébés en Chine (Sœur Ricaud).
Mme S. M., Digne, prières d'actions de grâces .... 2 »

A Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional, pour les victimes de la maladie du sommeil.
Anonyme de Nantes .... 50 »

Pour les missions du Dahomey.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 20 »

A Mgr Simon, Fleuve Orange.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 30 »

Pour l'église incendiée de Molokai (Sandwich).
Anonyme de Paris .... 2 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Chevallay, Tonkin maritime).
Un catholique du diocèse de Rouen .... 5 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
M. l'abbé Heckler, du diocèse de Nancy .... 50 »

Pour les *Missions catholiques* et la « Carte-Prime ».
Mme Guenard, 3 fr. ; M. le comte d'Abbeville, 5 fr. ; M. Dunchbrouck, 2 fr. ; M. l'abbé Chapon, 2 fr. ; Un abonné du diocèse de Cap, 2 fr. ; M. l'abbé Laussié, 12 fr. ; Dr Dentu, 2 fr. ; M. Guichard, 2 fr. ; M. Le Priellec, 10 fr. ; M. E. Laurent, 2 fr. ; Mlle André Neyron, 10 fr. ; Sœur Gautier, 10 fr. ; Bernard Emile, 5 fr.

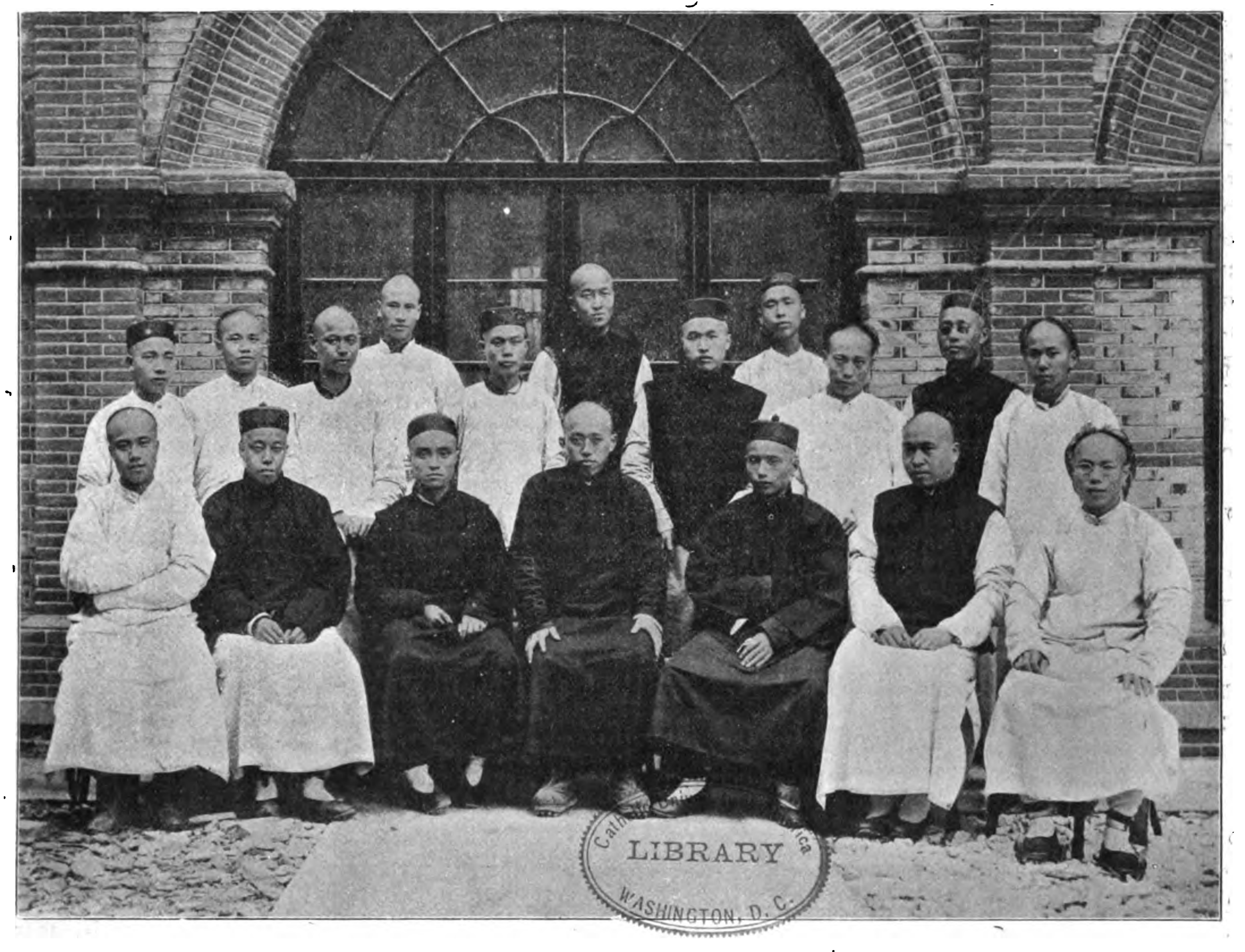
ÉDITION HONGROISE

Pour l'Œuvre	231	50
— les missions nécessiteuses (R. P. Schmidt, Saskatchewan)	206	25
— la mission Sainte-Barbe, Ismidt	1	»
— le R. P. Clément, Gallipoli, Turquie	15	55
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	549	60
— des enfants chinois (Mgr Chatagnon)	8	30
— des chrétiens chinois —	2	05
— missions chinoises —	45	90
— M. Auguste Tulpin, Toyama (Tokio)	10	40
— la mission de Trichinopoly	54	20
— des lépreux (M. Freynet, Birmanie méridionale)	461	25
— les lépreux de la Birmanie —	8	30
— des missions japonaises (Shikoku)	57	10
— un catéchiste au Japon —	62	30
— l'ordre le plus nécessiteux (Hydérabad)	20	75
— les missions d'Afrique (Mgr Streicher)	80	55
— les missions du Zambèze	10	40
— les missions d'Australie (Kimberley)	4	15
— les missions Salésiennes (Patagonie septentrionale)	415	20
— les Sœurs du Rosaire (Jérusalem)	207	60
— les Clarisses italiennes (Jérusalem)	207	60
— le R. P. Schmidt, mission Saint-Etienne-des-Hongrois, Saskatchewan	27	»
— les lépreux de Madagascar (central)	1	45
Total	2.688	40

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



TCHE-KIANG (Chine). — Les Elèves du Grand Séminaire de Ning-po; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Reynaud.

Le clergé indigène au Tché-Kiang

Un critique manifestement bien mal informé reprochait naguère aux évêques missionnaires de négliger la formation des clergés indigènes. Rien de plus inexact. La lettre suivante, entre mille, réfute pertinemment cette allégation. Non seulement au Tché-kiang, mais partout où faire se peut, dans la mesure des ressources disponibles, évêques et prêtres européens se font un devoir de choisir parmi l'élite de leurs jeunes néophytes, pour les préparer au sacerdoce, tous les sujets jugés dignes de ce redoutable honneur.

LETTRE DE MGR REYNAUD, LAZARISTE

Je commence par relever dans nos statistiques les principaux fruits de la Mission en 1896 et en 1906.

	1896	1906
Chrétiens	10.419	23.618
Baptêmes d'adultes	406	2 014
Chrétientés	160	309
Missionnaires européens	13	30
Missionnaires indigènes	13	17
Grands séminaristes	6	21
Petits séminaristes	42	50
Catéchistes et prédicateurs	78	267
Ecoles de garçons et de filles	41	130
Elèves	1.258	2.824
Confessions	25.229	53.954
Communions	33.550	74.702
Enfants de païens baptisés à l'article de la mort	3.074	6.723

Ces deux colonnes de chiffres révèlent toute la série des progrès qui ont transformé notre mission. Dans l'ensemble de ses œuvres et comme développement général, elle a plus que doublé en dix ans.

***

Ce n'est donc pas une terre ingrate qui absorbe inutilement les sueurs des missionnaires et les aumônes des bienfaiteurs. Elle donne chaque année une riche moisson d'âmes et des fruits de salut qu'il serait facile de décupler ou même de centupler par une bonne culture. C'est le grand souci et le grand besoin du moment : il faut des ouvriers plus nombreux pour atteindre les millions d'âmes qui nous échappent. Comme les missionnaires qui viennent d'Europe sont, hélas ! de plus en plus rares et insuffisants, nous tâchons de recruter des auxiliaires parmi les enfants du pays. C'est l'œuvre des vocations indigènes.

Nous avons tout d'abord une Ecole préparatoire dont le but est d'alimenter le petit séminaire, en lui fournissant chaque année des recrues choisies.

Les missionnaires, dans leurs courses apostoliques, rencontrent souvent de jeunes chrétiens qui désirent se consacrer au service de Dieu et des âmes. Quand ils ont reconnu en eux des signes de vocation, ils appellent ces enfants, pris de préférence dans les anciennes familles où la foi et les habitudes chrétiennes sont plus enracinées, et les envoient à l'Ecole préparatoire de Ning-po. C'est une épreuve de deux ou trois ans pour bien les connaître et commencer leur formation. Ils étudient surtout la littérature chinoise pour ne pas être inférieurs dans leur langue aux lettrés du pays. On les initie aussi aux premiers éléments du latin, de la géographie, de l'arithmétique, sans négliger bien entendu l'étude religieuse.

Ce moyen nous permet de n'envoyer au petit séminaire que des vocations déjà ébauchées.

Les familles croient faire assez en donnant leurs enfants. De fait, c'est un grand sacrifice pour la plupart. Beaucoup, d'ailleurs, ne pourraient faire davantage. Destinés au service de la mission, ces jeunes candidats sont donc élevés à ses frais, et leur entretien demande une somme annuelle de 100 fr. par élève.

***

Depuis 1854, le Petit Séminaire de Saint-Vincent de Paul est situé dans la grande île de l'archipel de Tchou-san, à l'embouchure du Fleuve Bleu. Sous le rapport de la liberté et des promenades, on ne peut guère rêver de site plus agréable. Partout on rencontre une population sympathique.

C'est là que, dans une vraie petite oasis, au pied des montagnes et non loin de la mer, nous envoyons par groupes les jeunes candidats de l'Ecole préparatoire. Aucun soin ne leur manque pour en faire de bons et pieux séminaristes. Ils ont tous les cours habituels de latin, de sciences et de religion, et peuvent, en cinq ans, achever leurs études. Les jeux sont très animés pendant les récréations, et on est tout surpris de retrouver ensuite ces mêmes enfants parfaitement tranquilles à l'étude et recueillis devant le Saint Sacrement.

Tous nos officiers de marine, de passage en ces pays, ont visité le séminaire Saint-Vincent des îles. C'est leur promenade favorite quand ils croisent dans l'archipel ; ils redeviennent enfants avec les élèves, leurs parlent un latin de cuisine, et partagent leurs jeux sans avoir toujours les honneurs de la victoire. J'ai vu un amiral pleurer de joie en entrant au milieu des éclats subits d'une joyeuse fanfare qui lui jouait les vieux airs de France.

Le seul reproche sérieux que j'adresse à ces chers petits, c'est de nous dépenser chaque année 150 fr. par tête. C'est une faute dont je ne puis les absoudre.

***

Jamais, depuis que la mission existe, la petite ruche de notre Grand Séminaire n'a été si pleine : 21 élèves divisés en trois cours.

Ce qui est encore plus consolant que leur nombre, ce sont les bonnes dispositions qui les animent. Tous, avec une égale ardeur, ils travaillent à devenir de bons prêtres, pieux et instruits, pour sauver toutes les âmes qui les attendent. En dehors de leurs études qui embrassent toutes les branches de la science ecclésiastique, ils font le catéchisme aux petits orphelins, aux catéchumènes, aux vieillards de l'hospice, aux enfants de l'école. Ceux du premier cours vont être sous-diacres. Avant de franchir ce pas décisif, ils ont passé un an dehors, en compagnie d'un missionnaire, pour s'initier aux œuvres, essayer leurs forces et donner leur mesure. C'est l'épreuve du champ de bataille qui montre la valeur réelle du soldat. Ils sont tous revenus avec des notes qui rassurent pour les luttes de l'avenir.

Quand je les vois en surplis prier au pied de l'autel ou que je les entends chanter les louanges de Dieu, j'oublie un peu que je suis en Chine, et je me demande si beaucoup d'évêques ne sont pas privés d'un spectacle si réconfortant.

Chers enfants ! Leur vie me fait rêver. J'escompte d'avance leurs services et leurs conquêtes. Je les place partout où il y a du bien à faire, des âmes à sauver. Mais alors, en face des besoins réels, leur nombre diminue tout à coup et me semble trop petit. Il m'en faudrait soixante-douze, comme à Notre-Seigneur, c'est-à-dire un pour chaque sous-préfecture ou pour une moyenne de 270.000 infidèles. Il serait plus facile de les trouver que de les nourrir, puisque déjà je dois tendre la main pour ceux que nous avons, bien que leur entretien ne revienne qu'à 200 francs par séminariste.

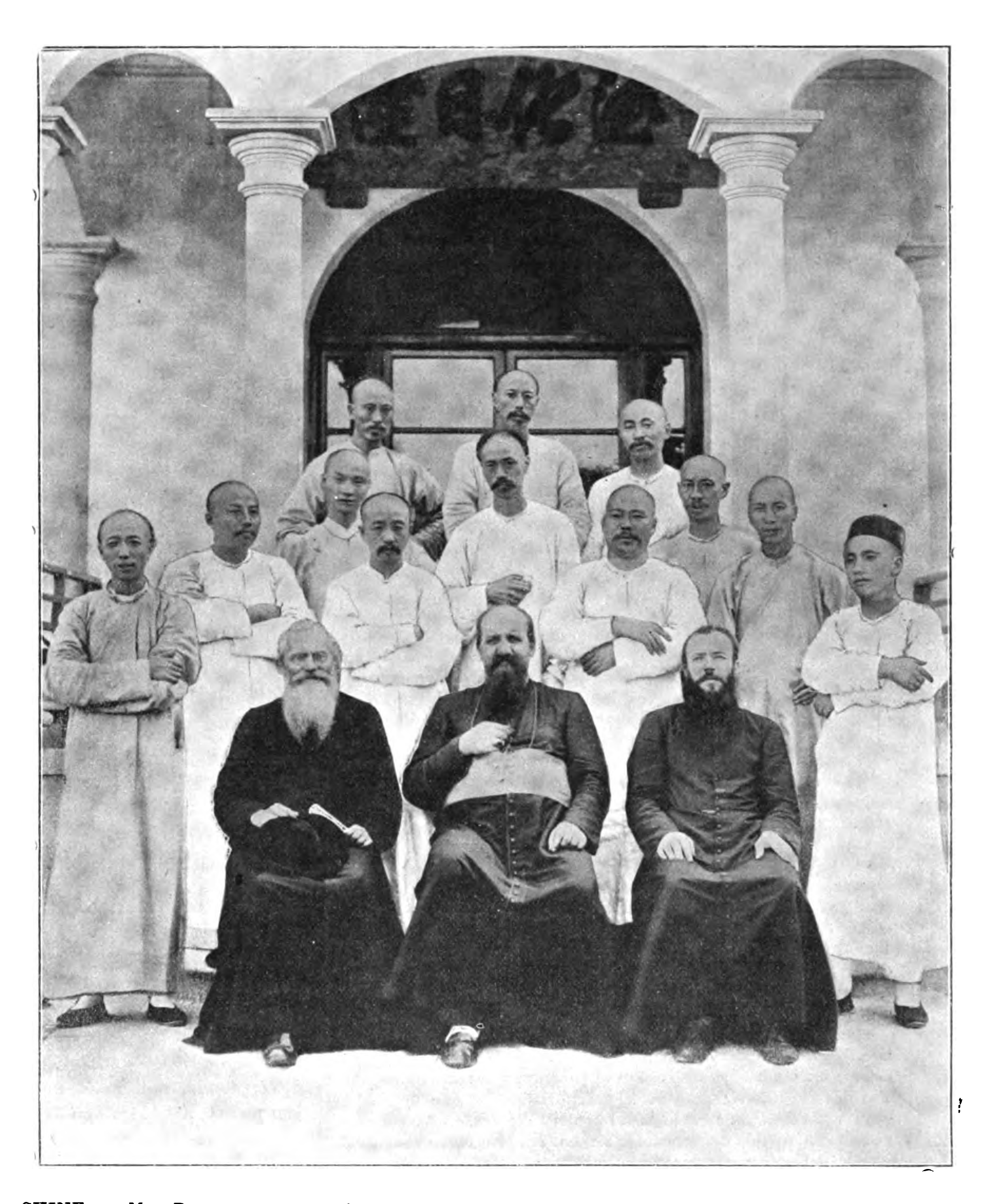
***

Ma plus grande joie apostolique depuis vingt-deux ans que je suis évêque-missionnaire, a été l'ordination de dix-neuf prêtres indigènes. La photographie qui les représente ici sous leur costume chinois est donc incomplète, puisque, en dehors des absents, il manque cinq morts dont un martyr.

Les prêtres indigènes sont des auxiliaires précieux et souvent indispensables : précieux, parce qu'ils travaillent bien et rendent de grands services dans le ministère ; indispensables, parce qu'ils comprennent mieux que les Européens la langue et les mœurs du pays, la mentalité de leurs compatriotes, leurs préjugés et leurs aspirations, leurs qualités et leurs défauts.

Ces connaissances sont tout à fait nécessaires pour la direction du vicariat, pour les progrès de la religion, pour le règlement des difficultés qui se présentent. Vouloir se passer d'eux serait se condamner à une impuissance relative. Ils sont comme des intermédiaires entre le peuple et nous, des ponts de communication. On les aborde plus facilement et l'on s'adresse à eux pour venir à nous. Je pourrais ajouter qu'ils acclimatent la religion dans un pays où règne la défiance à l'égard de tout ce qui vient du dehors.

Aussi, encouragé par le Saint Siège et par les résultats d'une heureuse expérience, crois-je servir efficacement les intérêts de la mission en n'épargnant aucun effort pour les recruter en grand nombre, et les former aux vertus et à la science de la vie ecclésiastique. Les œuvres qui précèdent en sont un témoignage évident. J'applique à cette œuvre les meilleurs de mes missionnaires. Car un prêtre de plus, c'est le salut pour des milliers d'âmes qui, sans lui, seraient fatalement condamnées à une perte irrémédiable.



CHINE. — Mgr Reynaud et les prêtres indigènes de la mission du Tché-Kiang ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Reynaud.

C'est donc l'œuvre des œuvres, la plus urgente, la plus efficace, la plus méritoire. Aussi est-elle un peu plus coûteuse et réclame-t-elle par personne une annuité de 500 francs.

Veuillez donc nous faire une grosse part dans vos largesses et vos prières.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny parties pour les missions depuis le mois d'octobre 19.6: Sœurs Marie de Saint-François de Sales Berquô, Emmanuel de Saint-Louis Nerrou, Madeleine du Saint-Sépulcre Murphy, pour l' nde; Sœurs Julienne de la Croix Montel, Léodgar Gouët, Louise du Cœur Eucharistique Morellet, Anne de Jésus Michaud, Raymond de Saint Joseph Brunagel, Louis de la Sainte-Couronne Bohrer, Edouard de Sainte Marie Crowe, pour la Sénégambie; Sœurs Saint-Valdebert Helly, Lucie des Archan-

ges Mac Ghee, Patrice du Saint-Rédempteur Murphy, pour Sierra Leone ; Sœur Joséphine de la Croix Riehl, pour la Guinée française ; Sœurs Théodore de la Providence Schmitt, Marie du Bon Conseil de Freitas, Hélène du Saint-Sauveur Fereira d'Azevedo, Victorine du Sacré-Cœur Alla, Marie du Ciel Cordeira, Raphaël des Archanges Dhalluin, pour les missions portugaises d'Afrique ; Sœurs Saint-Prix Moindrot, Sainte-Adilie Belleville, Sainte-Avoye Le Garrec, pour Haïti ; Sœurs Mélanie de la Croix Cunningham, Sainte-Syra Doyle, Joseph de la Sainte Vierge Dubreuil, Colombe de l'Assomption O'Donnell, pour la Trinidad ; Sœurs Marguerite de la Croix Maguire, Cécile des Anges Haugthon, pour Suva (Fidji) ; Sœurs Timothée de la Croix Gravemann et Thérèse de la Sainte-Face Collard, pour l'Australie.

— Le mardi 19 février, se sont embarquées à Trieste, pour les Indes Orientales, quatre Filles de la Croix de Liège : Sœur Bertha, supérieure du couvent de Kurrachee, retournant dans sa mission, Sœur Anne-Joséphine, destinée à la province de Bombay, et les Sœurs Marie-Anselme et Marie-Lydia, destinées à Kurseong dans la province de Calcutta.

INFORMATIONS DIVERSES

Nouvelle-Guinée (*Océanie*). — Le R. P. Paul Fastre écrit de Popole Labao (Mafulu) au T. R. P. Lanctin, supérieur général de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun :

« Laissez-moi vous donner quelques petits détails sur ma vie de missionnaire.

« Ma maison n'est guère faite pour un Européen ; à peine est-elle suffisante pour de vieux Canaques : une grande baraque couverte en herbes, pas une chambre. Ce qui est censé s'appeler murs nous garde des voleurs, mais non du vent, de la pluie ou du soleil. Pluie et soleil : voilà le bulletin climatologique le plus connu par ici, réédité tous les jours ; matin, soleil ; soir, pluie.

« Notre petite chapelle est suffisante pour six personnes. Je n'en puis dire ni bien ni mal, vu que c'est moi qui l'ai faite de la base au sommet. De la valeur de l'architecte à celle de la construction, il doit y avoir une certaine relation. Je possède un poulailler, une étable et un kiosque. Ce qu'il y a de mieux pour le kiosque, c'est sa position : de l'air, du soleil, une vue superbe.

« Lorsque vous pourrez venir nous voir — car je caresse cette espérance — beaucoup de choses seront changées et perfectionnées, nous aurons une nouvelle maison dont les planches poussent encore dans la forêt ; ce sera la mort de tous les sapins d'alentour. Nous ferons fête alors ; nous pourrons tordre le coup à un coq, peut-être griller un quartier d'oie, peut-être même nous payer un rôti d'agneau, peut-être du lait, du beurre, du fromage frais. Cela fait beaucoup de « peut-être », n'est-ce pas ?

« Ce que je voudrais surtout vous offrir, ce serait une chrétienté florissante, des chrétiens nombreux et fervents. Mais, pour cela, il me faudrait des auxiliaires ; pour avoir des auxiliaires, il faut des provisions ; pour avoir des provisions, il faut de l'argent. Voilà bien des conditions à remplir ; ajoutez à cela que je ne suis pas capable de demander un sou à qui que ce soit. Je prendrais bien sur mes rentes ; mais où sont-elles ?

« J'espère que Mgr Navarre va me donner un aide ; j'en aurais immédiatement besoin de deux, l'un pour le matériel, l'autre pour le spirituel ; mais un missionnaire apostolique doit faire passer le bien des âmes avant le bien matériel, quoique le matériel soit nécessaire pour aboutir aux résultats spirituels. Il nous faut un homme connaissant bien la langue et très ferré sur la théologie. Si vous saviez combien il est difficile de rendre le moindre de nos concepts dans une de ces langues qui n'ont que des images ! Je n'ai pas encore trouvé une manière de traduire : *In nomine Patris* ; nous ne pouvons pas dire : « Au nom du Père », mais « au nom de son Père »..

« Dans un mois je pense pouvoir commencer à baptiser les enfants. Si je trouve quelqu'un de gentil, vous me permettrez bien de lui donner votre nom. Vous voudrez bien, à votre tour, avoir, dans vos prières, un petit souvenir pour le baptiseur et le baptisé, ainsi que pour ses petits et grands frères. »

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO
DES FRÈRES PRÊCHEURS

IV. — Chez les Hamidiés.

Suite (1)

Après cette étape, nous continuâmes à marcher parallèlement aux montagnes. Avec la lorgnette, nous distinguons dans une échancrure les maisons de Mardin. Cette ville est de moindre importance que Orfa, mais lui ressemble par la situation et ferait une excellente forteresse pour le pays. A la construction plus régulière des villages, à l'abondance des terres labourées, on sentait le voisinage d'un grand centre de population. Nous voyions passer au-dessus de nos têtes d'innombrables armées de cailles qui émigraient. Leur vol lourd et peu soutenu les rend faciles à capturer ; c'est une fête pour les éperviers et pour les enfants des villages, comme c'en fut une pour les anciens Hébreux.

Le ciel s'était couvert, pour la première fois depuis que nous étions débarqués, et la terre d'Orient, privée de son soleil, paraissait mortellement triste. Les cultures avaient cessé. Un vent violent s'éleva, qui nous fouettait le visage, empêchait presque nos chevaux d'avancer, nous jetait du gravier dans les yeux et dans la bouche. On arriva très fatigué auprès d'un village mi-arabe mi-kurde ; une grosse averse menaçait.

Dans ces conditions, il ferait bon passer la nuit ailleurs que sous une tente. Mais il n'y avait pas de caravansérail. Le P. Galland se mit donc en quête d'un logement pour nous, chez quelque notable.

Pendant ce temps-là, nous demeurions assis près de la caravane. Une foule d'enfants nous regardaient avec curiosité. Tous, sans exception, avaient le ventre énorme, par suite, sans doute, de l'usage d'eaux malsaines, ce qui les faisait ressembler aux petits monstres que Gustave Doré a crayonnés dans *Pantagruel*. Après eux, un certain nombre de jeunes gens s'approchèrent, et s'assirent autour de nous sans dire un mot, nous regardant.

Au bout de quelques minutes de cette situation qui, en Orient, n'a rien d'anormal (c'est ainsi qu'on fait les visites de cérémonie), nous les invitâmes par gestes à nous exprimer leur pensée, dans le cas où ils en auraient une ; alors les plus proches nous demandèrent, par gestes aussi, à voir le détail de notre costume, nos vêtements, nos chapeaux de liège. L'un d'eux m'offrit même de changer un instant de coiffure avec lui, faveur que je refusai, par crainte de certains échanges qui pouvaient accompagner celui-là et me donner des démangeaisons dans les cheveux.

Le P. Galland revint, et nous emmena dans une grande cour, sur laquelle s'ouvraient quelques chambres, sans fenêtres, soigneusement parquetées avec de la bouse de vache battue. C'est là-dessus qu'on étendit les matelas.

Tous nos admirateurs nous avaient suivis ; parmi eux se trouvaient quatre ou cinq grands *Hamidiés*, mieux armés que les autres et mieux vêtus. Ce monde-là s'assit en face de nous, sans manifester aucune intention de retourner à ses

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier, 1er, 8, 15 et 22 février.

affaires, ou de nous laisser aux nôtres. Les gendarmes n'y pouvaient rien.

Il fallait patienter, d'autant plus que les dispositions de ces gens nous semblaient douteuses. Nos *caterdjis*, dès l'arrivée, leur avaient fait une scène violente, à cause de quelques crins arrachés à la queue de leurs chevaux, pour en faire des lacets à prendre les cailles ; sans l'intervention des *zaptiés*, une rixe aurait eu lieu entre nos hommes et tous ces porteurs de khandjiars. Au lieu donc de leur faire mauvais visage, on offrit le café et les cigarettes, non seulement à notre hôte, maître de la maison, mais encore aux *Hamidiés*, maîtres du pays.

Au bout de deux heures environ, ils finirent par s'en aller et nous laisser tranquilles. C'était la veille de la fête de Tous les Saints ; nous éprouvions quelque besoin de nous recueillir. Fort heureusement, la pluie ne tomba point aussi fort qu'on le craignait, elle nous aurait inondés à travers le toit. Il n'y eut que des averses insignifiantes, et, après une bonne nuit, nous vîmes à notre réveil un ciel très pur.

On dressa la petite tente, on y éleva l'autel, et c'est moi qui dis la messe de la solennité. La troupe reprit ensuite son exode à travers la plaine, entre les champs de cotonniers.

C'était une matinée très douce. La pluie du jour précédent avait lavé le firmament, qui était devenu d'une couleur fraîche et caressante. Ce 1er novembre oriental rappelait certaines de vos journées d'avril. Tout y était, jusqu'au chant de l'alouette, avec l'intensité de la lumière en plus. Et l'âme s'ouvrait toute large à des flots de jeunesse et d'espoir.

On déjeuna à l'ombre d'une haute tour hexagonale en ruines. D'innombrables oiseaux nichaient dans les lézardes, et y faisaient un vacarme réjouissant. Cette tour était construite en blocs de granit rose, et le terrain, alentour, se jonchait de pans de murs écroulés. Aucune inscription, d'ailleurs, aucune sculpture, pour faire connaître l'époque du monument, sans doute arabe.

En partant de là, nous perdîmes de vue, pour quelque temps, les montagnes violettes que nous longions depuis quelques jours. Le terrain devint marécageux et difficile ; il y eut des rivières à passer. Mais les hommes et les bêtes étaient pleins d'ardeur, et, dès une heure de l'après-midi, par un sentier qui descendait entre des jardins, nous atteignions Nissibine, l'ancienne Nisibe, au chant de la brise dans les jeunes peupliers.

V. — Nissibine.

Nisibe n'était plus, il y a un demi-siècle, qu'un gros village ; elle est redevenue une petite ville, qui a de l'imporportance comme centre de la tribu commerçante des Taï. L'eau et la verdure y abondent et y mettent de la gaieté ; mais cette eau est malsaine, tout alourdie de sels de mercure, et l'air chargé de miasmes de fièvre. Les habitants sont tous grelottants et malades.

Nous devions y passer deux nuits, et attendre là le R. P. Duminy, de notre mission de Seert, à qui le R. P. Galland avait donné rendez-vous. D'abord on pensa à s'installer dans une maison inoccupée, appartenant à un commerçant de Mardin, de nos amis. Mais, comme on n'y trouva pas assez de place, nous fîmes dresser les tentes, en dehors de la ville, dans une plaine émaillée de quelques rares touffes d'herbe et d'innombrables carcasses d'ânes et de chevaux.

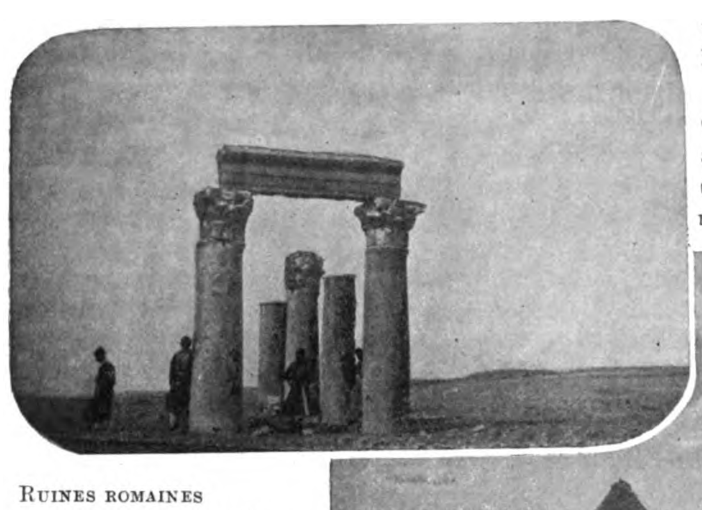
Naturellement, notre présence excita la curiosité publique. Mais nous étions cette fois en pays policé, les gendarmes se sentaient sur leur terrain ; ils firent une garde vigilante, grâce à laquelle nous ne fûmes pas trop importunés. Quelques fiévreux vinrent seulement nous demander des remèdes, et même un pauvre homme, affligé de la cataracte, qui se figurait que des Européens pourraient la lui enlever comme une fièvre. Surtout il arriva des marchands d'antiquités, qui nous offrirent entre autres objets des pièces d'argent des Séleucides et deux cylindres assyriens, dont le dessin était assez net, mais qui ne portaient point de caractères. Nous ne fîmes là aucune acquisition.

Deux de ces marchands étaient des fils d'Israël, reconnaissables à leur type et aux deux papillotes rousses qui sortaient de leur turban, sur les tempes. Ils assistaient au marchandage avec un air tranquille et impénétrable, qui suffisait à révéler en eux des gens très forts, trop forts pour qu'on n'étudiât pas de près l'authenticité de leurs articles.

Au bout de la plaine, à l'Ouest, s'élèvent, derrière un petit mamelon, cinq colonnes d'ordre corinthien. Le fût est à moitié enfoui ; mais trois d'entre elles conservent leur chapiteau et un des blocs de l'architrave. C'est la ruine de quelque temple des premiers siècles, du temps où Nisibe était une grande cité, un des boulevards de l'empire romain contre les Parthes. — A l'autre bout de la plaine, au fond d'une carrière de sable, se trouve un parquet en fine mosaïque. En faisant enlever la terre par nos gens, nous reconnûmes que cette mosaïque s'étend assez loin, et doit subsister presque intacte. Peut-être y aurait-il des fouilles intéressantes à faire là. Le sol, dans toute la plaine, est jonché de débris de matériaux anciens, de briques, de fragments de poterie.

Une église byzantine de basse époque renferme dans une crypte le tombeau de saint Jacques de Nisibe, l'un des Pères syriens, maître de saint Ephrem. Elle appartient aux Jacobites, car les rares catholiques de l'endroit n'ont ni église, ni prêtre, et l'un d'eux profita même de notre passage pour faire baptiser son enfant sous notre tente. Donc cet édifice porte le nom de *Mar-Yakoub* (église de saint Jacques). Il est dans un état de délabrement affreux. A côté de l'autel il y a un tas de paille ; sur l'autel même traînent les ornements sacerdotaux, l'aube a les manches noires de crasse. Le prêtre jacobite nous fit visiter son église ; il ne soupçonnait pas, sans doute, notre triste impression. Il nous donna à chacun un bout de cire, et nous fit descendre à la crypte. La tombe est taillée dans un seul bloc d'une belle pierre rouge, peut-être du porphyre. Elle est très simple d'ornementation. Les restes du saint n'y sont plus ; au moyen âge, les Francs les ont emportés. Dans une excavation de la muraille, le prêtre nous fit remarquer une inscription « tracée, dit-il, en caractères que pas un savant du pays ne pouvait lire ». Nous regardâmes : c'étaient de simples lettres romaines. L'inscription doit donc être en latin et dater des Croisades ; mais elle est si mutilée, qu'il faudrait venir de l'Ecole des chartes, au moins, pour y reconnaître quelque chose.

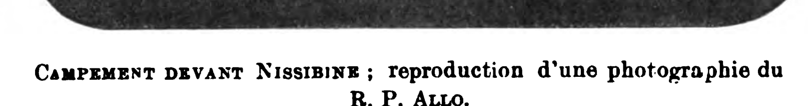
Telles sont les curiosités de Nissibine. De la ville elle-même, rien à dire. Elle est semblable à toutes les petites



Ruines romaines a Nissibine ; reproduction d'une photographie du R. P. Allo.

une tenture de soie violette, couvrant une chambre funéraire, où des lampes d'or, suspendues par milliers, étincelaient.

Avant de nous livrer au repos, nous soupâmes avec le P. Duminy. Cet excellent confrère nous était arrivé de Seert, sur sa jument bai clair, après une marche de trois jours dans un pays difficile ; un domestique et un gendarme l'accompagnaient. Dans les villages, les Arabes l'avaient reçu avec de grands honneurs, le prenant pour un cheikh. En effet, avec sa coiffure de voyage, il en avait bien l'air. Le lendemain, il nous accompagna toute la journée, jusqu'à l'étape des Blancs-Tombeaux.



Campement devant Nissibine ; reproduction d'une photographie du R. P. Allo.

villes d'Orient, moins jolie toutefois que Biredjik ou Beïlan. Les maisons sont construites en torchis, d'une teinte jaune sale qui ne dit rien à l'œil. Et puis, qu'importe ?

Les plus riches cités, les plus grands paysages
Ne contiennent jamais l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages,

et à Nissibine, le hasard nous a particulièrement bien servis en fait de fantastiques paysages célestes.

Depuis les premières ondées, l'air conservait éparses des vapeurs où l'éclatante lumière de Mésopotamie s'adoucissait en teintes comme nous n'en avions pas vu, même sur les rivages d'Ionie ou d'Hellade. Nous étions au soir de la journée des Morts. Le soleil allait se coucher ; il faisait froid, froid à donner des frissons. L'astre n'était plus qu'un globe rougeâtre à l'Occident, noyé dans un ciel d'une pâleur orangée. En face, au contraire, les montagnes de l'Est s'étaient mises en robe bleue, étrangement éclatante, et leurs cimes, éclairées encore, étaient éblouissantes de rouge, de vermeil, d'or et d'argent. Mais, à mesure que le soleil baissait, une vague noire et brune roulait à l'horizon, engloutissant la base des monts. Elle poussait devant elle toutes ces magnifiques couleurs qui, affaiblies, reculantes, abandonnaient peu à peu l'Orient aux ténèbres.

L'heure était solennelle. Rien ne troublait le silence, que les appels intermittents d'un berger, qui faisait passer au pied des ruines deux longues files de chèvres et de brebis, conduites par des béliers noirs. A l'Est, la nuit montait toujours. Enfin le soleil mourut, et alors toute la gloire de l'horizon oriental se fondit en un rose fugitif et inconsistant, bientôt submergé lui-même par la grande vague nocturne, qui était à présent toute noire, et cependant diaphane, comme un crêpe de deuil. Et quand nous rentrâmes au campement, le corps frissonnant et l'âme saisie, la dernière lueur du crépuscule s'était éteinte ; tout le firmament était comme

***

Ce n'est pas sans difficulté que nous arrivâmes à cette étape des Blancs-Tombeaux. Nisibe est enveloppée d'un réseau de filets d'eau, de torrents et même de petites rivières, qui finissent par se rejoindre pour former le grand fleuve Khabour. Toutes les cinq ou dix minutes, un de ces obstacles arrêtait la caravane. C'est à peine si l'on trouve un ou deux ponts. Enfin, après le passage d'une vingtaine de ruisseaux, le désert reparut, borné à gauche par les montagnes. L'étendue était immense ; sur nos têtes des faucons planaient. Au départ, nous étions glacés comme en hiver, vers dix heures du matin, le soleil nous cuisait avec une tropicale férocité. Enfin, aux Blancs-Tombeaux, les hommes purent s'asseoir à l'abri de la tente, les mulets se rouler dans la poussière, exemple trop souvent suivi par nos propres chevaux ; chacun, à sa manière, témoignait de sa satisfaction.



R. P. Duminy, de Seert ; reproduction d'une photographie

Le dimanche suivant, après la messe, le P. Duminy nous quitta pour rentrer dans sa solitude de Seert, où il n'a qu'un seul compagnon. Là il trouve bien des hostilités à combattre, et il le fait avec un zèle que le succès commence à couronner.

(A suivre.)

Les Mémoires d'un Sauvage

Par le R. P. Joseph CAYZAC
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT,
MISSIONNAIRE AU KIKOUYOU (AFRIQUE ORIENTALE)

Suite et fin (1)

XII

Le retour de l'age d'or

Le mot *Ngaï* a deux significations distinctes.

En son premier sens, c'était l'Esprit d'En Haut, qui réside quelque part au-dessus des nuages et dont la voix se fait entendre dans les grondements du tonnerre.

C'est à lui que nos sorciers demandaient jadis la pluie, en lui faisant des sacrifices au pied de l'Arbre Sacré. On liait les boyaux de la victime autour du tronc ; on faisait des aspersions de graisse fondue ; on suspendait à une des branches un morceau de viande : c'était la part du *Ngaï*, qui viendrait se régaler pendant la nuit... Le reste, c'est-à-dire le tout, les sorciers le mangeaient.

Et comme le jour du sacrifice était judicieusement choisi, quand l'horizon était chargé de nuages noirs, la pluie ne manquait jamais, et tout le monde était content...

Notre *Ngaï* était un très brave homme de *Ngaï*, très indulgent, très paternel. C'était comme s'il nous avait dit :

« Amusez-vous bien, mes enfants ; tuez, volez, mentez ; mais cachez-vous ! Le mal n'est mal que quand on se laisse prendre. Du reste, ce n'est qu'un conseil que je vous donne : tout cela ne me regarde pas. Je m'occupe uniquement de la pluie, et de faire pousser vos patates. »



AFRIQUE ORIENTALE. — Après le baptême ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cayzac.

Nous le distinguions, ce bon *Ngaï*, des Esprits d'en Bas ou *Ngoma*, que nous disions être les Esprits des Ancêtres, errant vaguement et plus ou moins heureux, au centre de la terre.

Les *Ngoma*, eux, n'étaient pas si commodes.

Ils nous empêchaient de battre nos femmes, en en prenant possession subitement, au milieu de cette opération souvent si nécessaire. Ils précipitaient une chèvre, et quelquefois même un enfant, dans le feu de la case. En un mot, ils nous jouaient constamment des tours d'un goût très douteux.

Ils nous avaient d'ailleurs enseigné une infinité de *megiro* (pratiques, rites, observances) qui nous prenaient bien plus de moutons que les Massaïs. Transgresser le moindre d'entre eux était un *sahu* (péché). On pouvait à peine faire un pas à droite ou à gauche, sans être infecté par un *sahu*. Et ils étaient aussi inévitables que le fusil des Blancs. Exemples : Un serpent traversait mon chemin ; ou le vent terrassait un de mes arbres ; ou l'hyène... s'oubliait près de ma case ; ou ma chèvre mettait bas des jumeaux, etc., etc., etc. Ce n'était ni le serpent, ni l'hyène, ni le vent, ni la chèvre qui avaient un *sahu* ; c'était moi qui avais fait un péché, lequel me donnerait la mort, infecterait mes enfants, ou dévorerait mon troupeau...

C'était une tyrannie contre laquelle nul sorcier ne protestait, de laquelle jamais nous ne songions à nous plaindre.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18, 25 janvier, 1er, 7, 15 et 22 février.





AFRIQUE ORIENTALE. — Un chrétien de Kikouyou. — « J'étais Moturi; je suis Mathurin! »; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cayzac.

Quand on n'avait pas la conscience à l'aise, on allait donc trouver le sorcier pour *kotahikio*, c'est-à-dire se confesser.

On disait un peu comme ceci, suivant les cas :

« — *Baba* (mon père), *baba*, bénissez-moi parce que j'ai péché.

« Je m'accuse d'un serpent, qui a traversé mon sentier ;

« Je m'accuse d'une vache, qui a fait un veau à deux têtes ;

« Je m'accuse de trois coups de vent : le premier a terrassé un arbre ; le second a démoli le toit de ma case ; le troisième m'a enlevé la couverture, me laissant... tel quel ;

« Je m'accuse d'une grenouille, qui s'est jetée dans le feu ;

« Je m'accuse de deux marmites : l'une s'est fondue sur le feu ; l'autre a laissé se répandre le contenu ;

« Finalement, voici mon plus gros *sahu* : J'ai oublié que c'était défendu, et j'ai, moi-même, rasé la tête à ma femme. C'est tout... »

« — C'est assez pour une fois, mon fils, répondait le sorcier ; mais à tout péché miséricorde ; donne-moi un mouton, et je te donnerai l'absolution. »

Au point de vue de la Morale, ce n'était pas plus compliqué ; mais ça l'était cependant beaucoup !

En outre, le nom de *Ngaï* se donne, métaphoriquement, à tout ce qui est grand, fort, riche, puissant, à tout ce qui est extraordinaire. Par exemple une chèvre qui naissait avec une bosse comme un chameau, c'était *Ngaï ; Ngaï*, c'était tout ce qui protège, qui défend, qui sauve. Et quand nos « vieux », dans la chaleur communicative de leurs banquets, voulaient se faire des compliments qui en valaient la peine, ils employaient des figures de rhétorique, et se traitaient mutuellement de *Ngaï*...

Pour nous tous, « mon père » était un *Ngaï*. Mais quand nous avions le malheur de le lui dire, il employait aussi des figures de rhétorique, et nous appelait des *ndigiri*.

Les sorciers eux-mêmes voulurent lui donner des marques de sympathie. Ils arrivèrent un jour avec tout leur attirail : calebasses, cornes, queues de bouc, etc., et firent plusieurs fois le tour de sa tente, semant des poudres blanches, qu'ils avaient ravies, disaient-ils, au sommet du Mont Kénia. C'était pour empêcher que l'hyène ou tout autre bête féroce, une perdrix par exemple, n'entrât dans la tente, pour nous dévorer un *Ngaï* si précieux...

***

« Mon Père » s'installa, construisit ses deux cases et fit son jardin.

Il soignait les plaies, surveillait de près nos petits tyrans qui le craignaient comme le feu et remuèrent ciel et terre pour le faire partir, pour l'expulser. Il parlait aux enfants du Dieu des Blancs ; il nous procurait du travail, ce qui rendait l'impôt facile ; sa seule présence, enfin, suffisait pour empêcher toute injustice et toute violence.

Et qu'il le voulût ou ne le voulût pas, il était bien notre *Ngaï*, l'être fort et puissant qui défend, qui protège et qui sauve.

Mais il n'avait pas l'air satisfait du tout, de jouer un rôle pourtant si grand et si utile à l'Humanité souffrante...

Il n'était pas moins impatient que ses autres frères, et il ne cessait de crier :

« — Pourquoi ne venez-vous pas m'écouter, jeunes gens ? »

Et eux de répondre :

« — Nous viendrons plus tard, dans deux ou trois années, quand nous serons fatigués de danser. »

Alors, il s'adressait à nous autres, les « vieux », vieillis avant l'âge, qui ne dansions plus ; car nous méprisions trop ces jeunes fats, qui non seulement étaient tous *ndéro*, mais qui n'avaient jamais fait d'expédition et n'en feraient jamais. Et il nous disait, lorsque nous venions gravement nous promener chez lui : « Et vous, qu'est-ce qui vous empêche donc de venir écouter la parole de Dieu ? »

Nous n'avions rien à répondre, et pour lui faire plaisir, nous allions écouter.

Il nous disait :

« — Ce que je vous dis est la Vérité ; et vous verriez la Vérité comme je la vois, si vous n'étiez des *ndigiri*. (Tout le monde riait.) Vous riez, mais vous ne rirez plus, un jour qui n'est pas loin, quand le diable vous mettra sur son feu, pour vous faire rôtir et griller toujours, toujours, *agu, agu*. Vous

n'avez donc jamais vu griller un maïs ou rôtir une patate ? La patate cuite, on la mange, et c'est fini pour la patate. Vous, vous serez des patates qui rôtiront toujours, toujours, et ne seront jamais mangées... »

Et il nous montrait nos femmes, près de là, qui faisaient l'opération. Alors tout le monde sortait. Puis, on ne reparaissait plus de deux ou trois jours. Mais, ce temps passé, on n'y tenait plus. On disait : « Allons saluer « mon Père ». Et la même scène recommençait toujours...

Or, une nuit, que je ne pouvais dormir, je m'imaginai ressentir les sensations d'une patate, condamnée à la suprême infortune de n'être jamais mangée. Je me disais : « *Mon Père* est plus savant que tous les sorciers ensemble. Que gagnerait-il à me tromper ? En somme, tout ce qu'il me demande, c'est de l'écouter ; ce qui n'est pas trop dangereux, pourvu qu'on ne rie pas... »

***

J'allai écouter régulièrement, malgré les plaisanteries des camarades. J'appris ce que vous savez ; je l'appris sans difficulté, puisque nous possédions déjà de si nombreux éléments de la science première ; et un jour, enfin, dans ma simplicité, je demandai à notre *Ngaï* européen le baptême « pour *renaître* une *troisième* fois »...

Ah ! je fus bien reçu !

« — Mais, malheureux, s'écria-t-il, en levant les bras au ciel, ses lunettes lançant des éclairs, sa barbe se dressant menaçante, comment veux-tu que je te baptise, avec tes deux femmes ? »...

Ma première femme, mon pauvre père me l'avait léguée. La « petite », ma fiancée, n'était que la seconde... Et il me faudrait la sacrifier !

« — Moturi, ajouta-t-il (je m'appelais ainsi, il est temps que je vous le dise !) Moturi, ne vois-tu donc pas que ta première femme ayant appartenu à ton père, est très illégitime, même si tu restes païen ? Il faut venir parmi des sauvages comme vous, pour rencontrer un homme qui consente à épouser sa belle-mère ! On te la laissera ta Adangilo (c'est ainsi que la « petite » s'appelait), puisque tu as l'air de l'aimer tant ! »

Je reçus le baptême, un jour de Noël, en présence d'une foule énorme de compatriotes, abasourdis. Ils furent scandalisés de m'entendre renoncer à ces bons vieux *Ngoma,* et en termes si peu modérés.

Ils étaient accourus, mes chers compatriotes, ayant une vague impression qu'on allait me faire *boire* quelque chose... Ce ne pouvait pas être de l'eau pure, allons donc... Et comme il pourrait en rester...

Ils furent désappointés, mes pauvres compatriotes, non moins que scandalisés.

Mais tous ne le furent pas ; car nous formons aujourd'hui un petit groupe, très uni, de chrétiens kikouyous.

Ma chère femme me demanda un jour si elle devait être transformée, après sa mort, en patate humaine ? Je lui répondis, superbe d'indifférence, que cela ne me regardait pas et que cela m'était égal... C'est ainsi qu'il faut les prendre !

Quelques mois plus tard, elle recevait le baptême à son tour ; *Wangilo* devenait *Angéla,* comme *Moturi* était devenu *Mathurin*...

Wangilo, Angéla ; Moturi, Mathurin : les païens s'imaginent que c'est « mon Père » qui prononce mal...

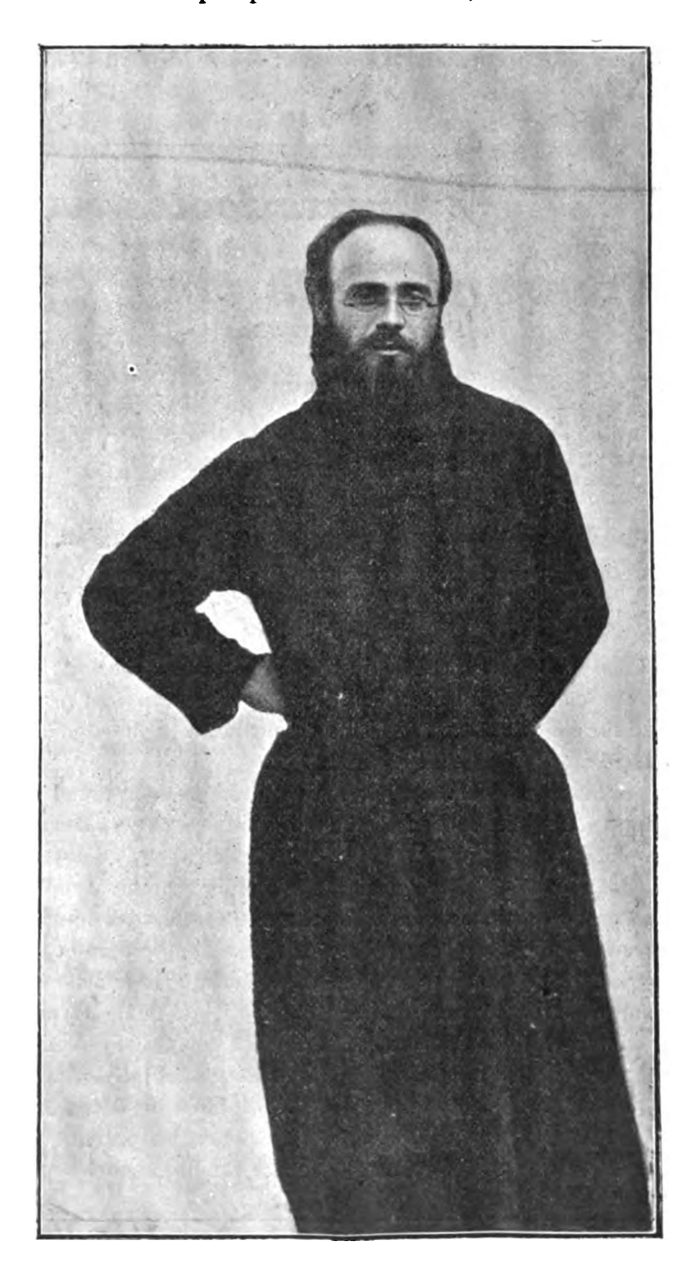
Extérieurement, en vérité, nous n'avons pas beaucoup changé. Nous sommes chrétiens ; mais nous restons toujours des Kikouyous, et avec fierté.

Je continue à soigner le troupeau, gloire et richesse de mes compatriotes. Il augmente merveilleusement, ce cher troupeau, depuis que nos innombrables superstitions ne m'en demandent plus la bonne moitié. Je me promène avec grâce et solennité, drapé majestueusement dans une couverture neuve, à couleurs brillantes. Je prends part aux réjouissances de mes concitoyens, mais avec modération.

Pas plus qu'au temps passé, je ne tremble devant qui que ce soit.

Je connais tous mes devoirs ; mais je n'ignore aucun de mes droits.

Je jouis, en toute sécurité, de mes biens et de ma liberté. Le fusil ne m'inspire plus aucune crainte ; car « mon Père »



LE R. P. CAYZAC.

m'a enseigné que, pour plaire aux Blancs du gouvernement, il me suffit d'être fidèle à la loi de Dieu...

Je me sens redevenir joyeux, libre et fier. Je suis plus que roi, ou fils de roi ; je suis enfant de Dieu !

Ma femme, extérieurement, reste toujours soumise, humble et laborieuse. Mais il s'est opéré en elle un changement que je ne m'explique guère. Ce sont mes idées, peut-être, qui ont changé. Elle me regarde plus franchement, me parle plus naturellement, me sourit plus affectueusement qu'elle ne l'avait fait depuis cette soirée néfaste où commença sa captivité.

Et quand, le soir, dans notre case ronde, nos enfants endormis, nous avons, ensemble, fini le tour de ces « perles de Dieu » que *mon Père* nous a données, nous nous asseyons au coin du feu ; et comme, en ce beau jour de soleil, où je la trouvai se reposant à l'ombre, elle m'offre encore des maïs grillés...

Nous sommes heureux, parce que le *Ngaï*, le vrai, celui des Blancs, est de retour... Et ma femme pourrait ajouter : « Nous étions comme des esclaves ; Il nous a donné la Liberté ! »

FIN

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvolle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

Petrœca toitoi. — *Miromiro.*

LA MÉSANGE A GORGE BLANCHE

Semblable à la précédente. Moins de blanc sur l'aile. Gorge d'un blanc pur, la même couleur s'étendant jusqu'à l'abdomen. Œil noir. Longueur de l'aile : 0m062 ; du tarse : 0m027. Œufs blancs mouchetés de gris-brunâtre ; longeur : 0m028.

Celle-ci appartient à l'île du Nord. C'est, sans contredit, un fort gracieux petit oiseau, dont les mœurs ressemblent presque sur chaque point à celles de sa cousine méridionale. Elle en diffère par les traits suivants.

Au moment de la construction du nid, le mâle prend sa part du travail. Au lieu du duvet ordinaire, cette mésange emploie pour réchauffer ses petits les bourres fines et soyeuses qui recouvrent les semences de certaines fleurs. Avec la plus grande patience, elle va les chercher partout, les détache avec son bec et les apporte en chantant. En octobre et en février, 3 ou 4 œufs apparaissent. Pendant que la femelle est à son poste de dévouement, matin et soir, son fidèle compagnon lui procure sa pitance et la régale d'une petite sérénade composée de six notes répétées deux fois : *ti-oli-oli-ho !... ti-oli-oli-ho !...* C'est court et gentil. Au mois de décembre, quand les petits sont de taille à se suffire, les parents les abandonnent ; vers février une autre famille absorbe leur attention.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4, 11, 18, 25 janvier, 1er, 8, 15 et 22 février.

Lorsque M. Reischeck, notre plus fameux ornithologiste, visita les îles du golfe Hauraki, en 1880, une mésange s'approcha de sa tente chaque matin en quête de nourriture. Il lui jeta quelques croûtons de pain dont elle s'empara avec joie. La semaine suivante, la même mésange (mâle) amena sa femelle et trois petits, et tous, sans frayeur aucune, se mirent à becqueter devant la tente. Peu à peu, le mâle s'enhardit assez pour pénétrer même dans l'intérieur. Cette touchante familiarité, encouragée par le naturaliste, dura sans interruption jusqu'à son départ.

Miro albifrons. — *Toutouwai.*

ROUGE-GORGE A TACHES BLANCHES

Queue beaucoup plus courte que l'aile, carrée au bout. Jambes et pieds brun foncé, le dessous étant jaune. Couleur générale : noir grisâtre; tache blanche au-dessus du bec, et bande blanc jaunâtre à la gorge et à l'abdomen. Œil noir. Longueur de l'aile : 0m10 ; du tarse : 0m027. La femelle est un peu plus petite que le mâle ; sa couleur générale est brun grisâtre. Les petits sont de la même couleur que la mère. Œufs : blanc mat avec marques brunâtres surtout au large bout ; longueur : 0m025.

Nous avons en Nouvelle-Zélande quatre représentants de la tribu des rouges-gorges ; mais aucun d'eux n'est *rouge*. Les deux principaux, qui se partagent nos deux grandes îles, sont gris-brun ; les deux autres, qui sont noirs de jais, habitent plusieurs des petites îles voisines.

Comme la mésange, le rouge-gorge n'est pas timide ni méchant, mais alerte et joyeux. Il entre partout, furette à droite et à gauche, se pose sur le lit, et même sur la poitrine d'un homme endormi, et essaie de mordre ses boutons ou sa chaîne de montre. Si on lui donne à manger, il semble s'en souvenir toujours ; lorsque la ration est par trop abondante, il réserve le surplus pour les jours de détresse.

Son nid dénote un merveilleux instinct, tant par sa structure pleine de confort que par la position qu'il sait lui choisir. Presque toujours il le logera dans un creux d'arbre et s'arrangera de manière à ce qu'il soit habilement dissimulé par ses alentours. Tout, jusqu'aux brindilles et aux bouts d'écorce dont il s'est servi, est calculé à cet effet, si bien que l'œil le plus exercé pourra à peine découvrir son gîte.

Notre Robin n'a pas souffert de l'invasion blanche. Au contraire, il semble prospérer. Souhaitons qu'il se multiplie rapidement ; car c'est un maître chanteur, et un maître nettoyeur. Sans lui et sa cousine la mésange, nos jardins et nos vergers seraient bientôt détruits par les chenilles et les limaçons.

Miro australis. — *Toutouwai.*

Cette espèce, un peu plus rare que la précédente, n'en diffère que par les dimensions de l'aile et du tarse qui sont un peu moindres et la couleur des jambes et des pieds qui sont d'un brun pâle. Les œufs sont d'un blanc-mat ; mais les taches sont d'un brun violacé, et elles forment comme un cercle autour du large bout. Longueur de l'œuf : 0m023,

On trouve ce « bijou d'oiseau » dans notre île du Nord ; mais il n'est pas aussi abondant qu'on pourrait le désirer.

Miro Traversi.

Couleur : noir de jais ; ailes brunâtres. Jambes et pieds

bruns ; soles jaunes. Longueur de l'aile : 0m081 ; du tarse ; 0m026.

Excessivement rare. Ne se rencontre qu'à l'île Mangare, du groupe Chathams, et n'y abonde pas.

Miro Dannefordi.

Même couleur que le précédent ; jambes et pieds noirs ; soles couleur orange. Œil noir. Longueur de l'aile : 0m07 ; du tarse : 0m023.

Encore plus rare que le précédent. Ce « bijou » minuscule n'a jamais été aperçu et obtenu qu'aux îles Snares. Voilà assurément deux espèces qui méritent l'attention et la protection de nos Sociétés d'acclimatation, si on veut en éviter la disparition.

Famille des Muscicapidés. — Rhipidura flagellifera.

LA BERGERONNETTE A QUEUE EN ÉVENTAIL. — TIWAIWAKA

Petits oiseaux à bec large à la base, plus court que les poils qui l'entourent, marqué d'une entaille. Jambes et pieds faibles. Ailes très courtes. Queue très longue, arrondie à l'extrémité, s'épanouissant en éventail : les deux plumes centrales dépassent les autres. Couleur : tête et cou gris noirâtre ; gorge et sourcils blancs ; dos brun ; ventre roux jaunâtre. Plumes centrales de la queue noires avec pointe blanche, les autres blanches ou noires ou même mêlées. Œil noir. Longueur de l'aile : 0m075 ; du tarse : 0m021. Les deux sexes se ressemblent Les petits ont du roux sur la tête et le dos, et du fauve au ventre. Œufs : blancs marqués de taches grises. Brunâtre sur le gros côté ; longueur : 0m021.

Habitat : toute la Nouvelle-Zélande et les îles environnantes, y compris le groupe des Chathams.

Rhipidura fuliginosa. — Bergeronnette noire.

Ressemble en beaucoup de points à l'espèce précédente. — En diffère seulement par la couleur générale, qui est : Noir grisâtre sur la tête et à la gorge, le reste du corps étant d'un chocolat foncé. — Tuyaux de plumes ; brun foncé. — Queue noire. — Tache blanche au-dessus de chaque oreille ; chez les petits, cette tache est absente.

Habitat : Toute la Nouvelle-Zélande, mais rare dans le Nord.

Ce n'est pas sans raison que les Maoris ont donné à ce charmant petit oiseau le nom de *tiwaiwaka* ou *piwakawaka* qui signifie le « modèle de la pirogue ».

De même que chez les Grecs le cygne avait fourni les premiers rudiments de l'art de la navigation, de même aussi la forme du corps du « tiwaiwaka » a, dit-on, suggéré la première idée d'une *pirogue*. Rien, en effet, ne saurait représenter plus exactement les efforts tentés par ces frêles embarcations pour maîtriser la fureur des vagues que les mouvements incessants de notre jolie bergeronnette pour se maintenir d'aplomb. A peine s'est-elle installée sur une branche que ses pieds, trop faibles pour la supporter, semblent fléchir sous le poids, et ce n'est, semble-t-il, qu'en se balançant sans cesse qu'elle réussit à retenir son équilibre. A la voir, c'est l'image du mouvement perpétuel : le bec, les ailes, la queue surtout témoignent d'une vivacité et d'une légèreté extraordinaires.

Familière et gentille, elle se plaît en compagnie de l'homme et vient d'elle-même prendre sa pitance aux mains de ses amis. Que de fois nos excursions en forêts sont agrémentées par leur gracieuse et amusante compagnie ! Voletant de branche en branche, tout près des voyageurs, elle les suit pendant des heures entières, et ne craint pas de venir se reposer un instant sur la tête même des montures ou sur l'épaule des cavaliers.

Quand elle a faim, elle n'hésite pas à pénétrer dans l'intérieur des maisons et à livrer la chasse aux mouches et aux araignées.

Cela arrive surtout à l'époque où elle construit son nid ; elle semble alors plus affamée et plus ardente que jamais. Il est vrai que, pour achever son œuvre, elle a alors besoin de beaucoup de matériaux : morceaux de bois pourri, racines d'herbes et d'arbrisseaux, feuilles mortes, mousse et lichens, crin animal, laine et coton, duvet de tout genre, brindilles et foin desséché ; elle ramasse tout et tire parti de tout. Lorsque tout est prêt, le mâle et la femelle se mettent ensemble à l'ouvrage. Ils ont soin de choisir un emplacement où il soit facile d'approvisionner leur postérité. Ce qu'il y a de plus amusant peut-être, c'est de les voir, en vrais architectes, mettre à l'essai la solidité du petit édifice. Placés au centre même, tous deux piétinent à l'envi, puis tirent de côté et d'autre chaque brindille et chaque racine jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits, ce que le mâle indique par un léger gazouillement. Les murs étant bâtis, ils remplissent l'intérieur de matériaux plus confortables et plus imperméables, et complètent leur œuvre en ménageant sur le côté une petite ouverture juste suffisante pour les laisser entrer tous deux. Terminé et attaché aux branches d'un vigoureux arbuste, ce nid ressemble à une poche d'habit.

***

Chose singulière en ornithologie, nos deux espèces de *tiwaiwaka* se marient volontiers ensemble, et cependant, même dans ce cas, la progéniture n'est jamais hybride, mais reste la reproduction fidèle de l'une ou de l'autre, soit qu'il n'y ait aucun mélange de couleur et de caractères, soit que les deux types se retrouvent intégralement continués et conservés. S'il y a quelque prédominance, elle est en faveur du premier.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Les trente-cinq vénérables Serviteurs de Dieu, *Français, Annamites, Chinois*, mis à mort pour la Foi en Extrême-Orient de 1815 à 1862, dont la cause de Béatification a été introduite en 1879 et en 1889. BIOGRAPHIES *avec une étude sur les législations persécutrices en Annam et en Chine.* Un volume grand in-8 raisin 516 pages, orné de 5 gravures, par M. ADRIEN LAUNAY, de la Société des Missions Etrangères, **5.00** (P. Lethielleux, Editeur, 10, rue Cassette, Paris [6e]).

Cet ouvrage est très intéressant et très bien écrit. Il renferme la biographie d'un évêque français, Mgr Cuénot, mort dans les prisons de Cochinchine en 1861, de trois missionnaires français : MM. Vénard, Néron, Néel martyrisés au Tonkin et en Chine en 1860, 1861, 1862. Il a des pages fort curieuses consacrées aux prêtres annamites, et les biographies de plusieurs soldats et de plusieurs femmes sont touchantes et véritablement neuves.

Voici les noms des martyrs indigènes dont M. Launay donne la biographie :

André Nam-Thuong, catéchiste de la mission de Cochinchine Orientale ; Paul Lôc, prêtre de la mission de Cochinchine Occidentale ; Joseph Luu, catéchiste de la mission de Cochinchine Occidentale ; Antoine Thien, chrétien de la mission de Cochinchine Occidentale ; Paul Hanh, chrétien de la mission de Cochinchine Occidentale ; Jean Hoan, prêtre de la mission de Cochinchine Septentrionale ; Mathieu Nguyen-van-Dac ou Phuong, catéchiste de la mission de Cochinchine Septentrionale ; Michel Ho-dinh-Hy, grand mandarin, chrétien de la mission de Cochinchine Septentrionale ; François Thung, caporal, chrétien de la mission de Cochinchine Septentrionale ; Joseph Le-dang-Thi, capitaine, chrétien de la mission de Cochinchine Septentrionale ; Pierre Qui, prêtre de la mission de Cochinchine Occidentale ; Emmanuel Le-van-Phung, chrétien de la mission de Cochinchine Occidentale ; Paul Le-bao-Ting, prêtre de la mission du Tonkin-Occidental ; Laurent Nguyen-van-Huong, prêtre de la mission du Tonkin Occidental ; Pierre Doa-van-Van, catéchiste de la mission du Tonkin Occidental ; Agnès Le-thi-Thanh Ba De, chrétienne de la mission du Tonkin Occidental ; Pierre Dieu, séminariste de la mission du Tonkin Occidental ; Pierre Khanh, prêtre de la mission du Tonkin Occidental ; Joseph Tchang Ta-pong, catéchiste de la mission du Kouy-tcheou ; Jérome Lou Tin-mey, catéchiste de la mission du Kouy-tcheou ; Laurent Ouang, catéchiste de la mission du Kouy-tcheou ; Agathe Lin, vierge chrétienne de la mission du Kouy-tcheou ; Joseph Tchang, séminariste de la mission du Kouy-tcheou ; Paul Tchen, séminariste de la mission du Kouy-tcheou ; Jean-Baptiste Lô, chrétien de la mission du Kouy-tcheou ; Marthe Ouang, chrétienne de la mission du Kouy-tcheou ; Jean-Pierre Néel, prêtre de la Société des Missions-Etrangères, missionnaire du Kouy-tcheou ; Martin Ou, catéchiste de la mission du Kouy-tcheou ; Jean Tchang, chrétien de la mission du Kouy-tcheou ; Jean Tchen, catéchiste de la mission du Kouy-tcheou ; Lucie Y, vierge chrétienne de la mission du Kouy-tcheou.

L'étude sur les *les Législations persécutrices en Annam et en Chine* est toute d'actualité pour nous ; peut-être le deviendra-t-elle plus encore. L'auteur, M. Launay, connu par de nombreux et savants travaux, a disséqué avec sagacité tous les édits publiés contre le catholicisme par les rois d'Annam depuis 1833 jusqu'en 1858, et par les empereurs de Chine au XVIIIe et au XIXe siècles.

Nous nous faisons un devoir de recommander cet ouvrage non seulement parce qu'il est bien fait, mais principalement parce qu'il nous instruit sur les persécutions, la vie des persécutés, leurs luttes contre ceux qui les attaquent et les poursuivent, leur courage dans les misères physiques et morales qu'ils doivent supporter, leur emprisonnement, leur mort. Ne serait-ce pas, dans d'autres régions, notre histoire d'aujourd'hui et celle de demain ? Là-bas Dieu a eu le dernier mot. Par quels moyens ? Ces martyrs, qui demain seront béatifiés par Pie X, nous le disent.

Le Saint Nom de Jésus, Foyer de Lumière et Source de toutes grâces, d'après saint Bernardin de Sienne, par le R. P. Pierre-Baptiste Gimet, O. F. M. — In-12, de 410 pages. — Deuxième édition revue et considérablement augmentée. — Prix : 1 fr. 50 ; franco : 2 fr. 10. — Vanves près Paris, 16, route de Clamart. — Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris.

Dans sa préface, l'auteur dit avec raison : « Tout vrai catholique, entrant dans le courant de grâces que l'Esprit de Dieu ouvre aux âmes, se fera un devoir d'unir à la dévotion au Sacré Cœur, toute d'amour, celle, plus ancienne, au saint Nom de Jésus, qui est une dévotion toute de foi. »

On se rappelle que S. S. Léon XIII, dans un Bref, à la date du 21 décembre 1901, engageait les fidèles à embrasser cette dévotion, aussi ancienne que l'Evangile, et à consacrer le mois de janvier, le premier de l'année, au saint Nom de Jésus.

Puisse le livre du R. P. Pierre-Baptiste Gimet, se répandre et être la semence d'une récolte abondante de dévotion à ce Nom de Jésus que l'impiété a juré de faire disparaître ! Puisse-t-il éclairer les âmes, les consoler et les armer de courage pour les combats d'aujourd'hui et de demain !

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mlle Louise Saissac, du diocèse d'Albi	500 »
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	1 »
M. Victor Blanchet, du diocèse de Séez	15 »
M. Léonce Gaucher, du diocèse de Montréal	7 25

Pour culte eucharistique (R. P. Bertreux, Salomon méridionales).

Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus.	50 »

Pour rachat d'esclaves (Côte-d'Ivoire).

Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus.	50 »

Pour les affamés (Mongolie sud-ouest).

Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus.	50 »

A Mgr Haggéar, archevêque grec-melchite de Saint-Jean-d'Acre, pour le traitement de ses prêtres.

Diocèse de Viviers, une conversion	10 »
— — une intention particulière	10 »

A M. Chevallay, mission de Thanh-Hoa, Tonkin maritime. [illegible]

A Jésus, Marie, Joseph	10 »
Anonyme de la Mayenne	20 »
M. de La Chesnais, Marseille	100 »
M. Vincent de Saint-Bonnet, diocèse de Lyon	25 »
J. P. T., du diocèse de Toulouse	1 75

A M. Pierre Doumecq, Tonkin maritime, pour ses affamés.

Anonyme du diocèse de Lyon	20 »

Pour une mission de la Chine éprouvée par la famine (Mongolie sud-ouest).

Anonyme du diocèse de Carcassonne	20 »

Pour les Pères Dominicains Espagnols au Japon (Skikoku).

Anonyme du diocèse d'Evreux	200 »

Au R. P. Dervieux, collège de la Sainte-Famille, au Caire.

Au nom de M. Henri O'Mahony, diocèse de Saint-Claude	3 »

Au R. P. Beyzym, Madagascar central, pour ses lépreux.

M. l'abbé Noisette, diocèse de Verdun, en l'honneur de saint Joseph	5 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional, pour les victimes de la maladie du sommeil.

Anonyme d'Angleterre	1.250 »

Pour la formation de prêtres indigènes (Mgr Reynaud)

Un prêtre du diocèse de Lyon	500 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Streicher).

Un prêtre du diocèse de Lyon	100 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Vidal)

Un prêtre du diocèse de Lyon	200 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (R. P. Bertreux).

Un prêtre du diocèse de Lyon	200 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Breynat, Mackensie).

Mme de Garsignies, diocèse d'Amiens, demande de prières	10 »
Un prêtre du diocèse d'Autun	10 »

Pour les *Missions catholiques* et la « Carte-Prime ».

M. Leherley, 10 fr. ; Mme M. Desvernay, 12 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



MANITOBA. — ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE QU'APPELLE ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr LANGEVIN, archevêque de Saint-Boniface (v. p. 113).

Visite d'un Prêtre indigène chinois au Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Il y a deux mois, Mgr Le Roy présentait au Conseil central de Lyon, de la Propagation de la Foi un prêtre indigène chinois, le R. P. Kiang. Les Pères du Saint-Esprit de l'île Bourbon l'avaient vu à l'œuvre et apprécié dans les circonstances que fait connaître le récit suivant.

Au nom de nos lecteurs, nous remercions l'auteur de ces pages de ne pas oublier, au milieu de tous ses travaux, une Revue dont il fut toujours l'ami et l'un des plus distingués collaborateurs.

Le Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon, aime à recevoir, dans ses réunions hebdomadaires du vendredi, les missionnaires qui passent dans la vieille cité, revenant des lointains pays qu'ils évangélisent et en rapportent leurs impressions. C'est une touchante et lointaine tradition dans l'Œuvre, qui remonte à ses premières origines : à Lyon, on y est resté fidèle.

C'est ainsi qu'en décembre dernier, un missionnaire lui était amené : on comprendra que le Conseil le reçut avec une sympathie particulière et l'entendit avec un spécial intérêt, quand on saura que cet envoyé de la Propagation de la Foi venait de Foutchéou, qu'il portait le costume de l'Empire du Milieu, et qu'il était Chinois.

Une vocation sacerdotale indigène, c'est le premier et le plus beau des résultats que l'Œuvre ambitionne. A ce titre, les associés aimeront eux-mêmes, pensons-nous, que le P. Dominique Kiang leur soit présenté. Il ne peut l'être mieux que par lui-même.

***

C'est pour moi un grand bonheur, disait-il, que de voir la ville de Lyon toute chrétienne, de m'agenouiller dans ses grandes églises, de présenter mes respects à ces Messieurs de la Propagation de la Foi, dont j'avais si souvent entendu parler, en Chine ! Je ramasse en ce moment des souvenirs qui me resteront longtemps.

J'appartiens à la mission du Fo-kien, et je viens de Foutchéou : mon évêque est Mgr Massot ; mon évêque est mon père, car il m'a toujours traité comme un fils. La mission est confiée aux Pères Dominicains espagnols... La Chine est

grande ! ailleurs, il y a les Pères des Missions Etrangères ; ailleurs les Pères Lazaristes ; ailleurs, les Pères Jésuites ; ailleurs, les Pères Franciscains, et encore d'autres...

Je viens de Fou-tchéou, mais pas directement.

Il y a cinq ans, un Français de l'île Bourbon, M. Francis Vetch, commissaire de l'émigration, vint chez nous demander des travailleurs chinois. Il voulait des catholiques : il en trouva sept cents qui s'engagèrent pour cinq ans, avec voyage payé aller et retour, nourriture et logement assurés et 30 francs par mois. Mais Mgr Massot ne voulut pas laisser partir ses chrétiens si loin sans leur donner un prêtre parlant bien leur langue, car on n'en trouverait peut-être pas à Bourbon. Il me demanda donc d'aller, et je partis. Il y a cinq ans de cela.

« Pendant ces cinq ans, j'ai beaucoup travaillé. Mgr Fabre, évêque de Saint-Denis, à la Réunion — car Bourbon s'appelle aussi la Réunion — me reçut très bien (il a toujours été plein de bonté pour moi) et comme je n'avais pas de résidence fixe, il m'attacha à la cathédrale de Saint-Denis. De là, j'allais partout, dans tous les quartiers, sur toutes les plantations, trouver mes chrétiens dispersés ; je leur disais la messe, je les confessais, je leur administrais les sacrements, je les entretenais dans la pratique de leur religion, je les consolais, je faisais leurs lettres, je me chargeais de leurs commissions et, hélas ! je les aidais à bien mourir... car il en est mort trois cents.

Enfin, leur temps est maintenant fini. Tous ceux qui restent vont rentrer en Chine, bien contents : ils ont fait des économies, qui leur permettront de vivre, de se placer et d'aider leurs familles.

Or, dernièrement, ils sont venus me trouver :

« Père Kiang, vous avez été bon pour nous. Vous avez été notre père et notre mère. Sans vous, que serions-nous devenus ? Alors, depuis deux ans, chaque mois nous avons mis de côté un peu d'argent, l'un dix sous, l'autre vingt sous.. Voilà 4.000 fr... Avec cela, vous irez en France, à Marseille, à Lyon, à Paris, à Lourdes, à Rome. Vous verrez tout ce qu'il y a par là : la Sainte Vierge à Lourdes, le Pape à Rome, des églises partout. Puis vous reviendrez avec le bateau de Marseille. Et quand vous serez de retour à Fou-tchéou, vous nous appellerez et vous nous raconterez ce que vous aurez vu, comment les chrétiens de France vous ont parlé, comment la Vierge Marie vous a souri, comment le Pape vous a béni... »

Mais comment faire ce grand voyage, moi, tout seul, Chinois, sur les bateaux, dans les chemins de fer, sur les routes et dans les grandes villes ? — Voilà : à Saint-Denis, mon grand ami, c'était le P. Meillorat, qui est là-bas le Supérieur des Pères du Saint-Esprit, — un bon Père. Il me dit : « Père Kiang, je vais vous donner une lettre. Et avec cette lettre, vous demanderez partout où, sur votre route, il y a des Pères du Saint-Esprit. Et ceux de Madagascar vous feront passer à ceux de Zanzibar, ceux de Zanzibar à ceux de Marseille, ceux de Marseille à ceux de Paris, ceux de Paris à ceux de Bordeaux, ceux de Bordeaux, par Lourdes, encore à ceux de Marseille, et ceux de Marseille à ceux de Rome, et ceux de Rome encore à ceux de Marseille, qui vous embarqueront pour Fou-tchéou. »

C'est ce que j'ai fait. Et me voilà.

Mais on ne tient pas quitte ainsi le cher P. Kiang. On veut des renseignements, des détails, des nouvelles, sur sa personne, sur sa famille, sur sa mission, sur la Chine, sur tout. C'est une véritable *interview*, à laquelle il se soumet d'ailleurs de très bonne grâce.

« Au Fo-kien, dit-il, nous sommes vingt prêtres chinois, et il y en a quatre cents dans toute la Chine.

« — Quatre cents, c'est beaucoup, fait une voix.

« — Ah ! c'est quatre mille, c'est quarante mille qu'il faudrait ! Car il y a plus de 400 millions de païens, et les chrétiens sont perdus dans cette masse comme des grains de riz dans la mer...

« — Avez-vous des persécutions maintenant ?

« — Des persécutions à Fou-tchéou, non. Mais nous sommes toujours obligés d'user d'une grande prudence. Ainsi, cet habit que je porte n'est pas l'habit distinctif des prêtres : les prêtres ne paraissent au dehors qu'avec l'habit d'un lettré ordinaire — celui-ci : une petite toque avec pompon bleu (le pompon change de couleur suivant les situations sociales), une tresse très longue (car plus elle est longue, plus on est respectable), et une robe, noire en hiver, bleue au printemps, blanche en été, jaune en automne. Nous passons ainsi inaperçus, car, souvent, nous avons à exercer notre ministère près d'un malade chrétien dans une famille qui est toute païenne et qui nous est hostile. Mais nous avons confiance en Dieu, et nous marchons...

« A Fou-tchéou, du reste, il n'y a jamais eu de grandes persécutions. C'est par là que le bienheureux Perboyre est entré en Chine : il a dit la messe dans la maison de ma famille, et c'est là un de nos bons souvenirs. Plus tard, les officiers français ont fait, dans cette même ville, pour le gouvernement chinois, un grand arsenal. Et, plus tard, quand la guerre est venue...

« — L'amiral Courbet...

« — Ah ! l'amiral Courbet, je l'ai bien connu. Il venait souvent à la mission, il assistait à la messe, il se confessait à Mgr Massot et faisait la sainte communion avec la piété d'un petit enfant. Tous les chrétiens en parlaient, et nous étions pleins d'admiration pour ce grand chef, si simple devant Dieu ! »

***

Le P. Kiang avait dit un mot de sa famille. Elle est tout entière chrétienne, et de vieille date : c'est, du reste, surtout dans les familles chrétiennes que, en mission comme ailleurs, se recrute le sacerdoce. Mais écoutons le cher Père :

« Nous pouvons remonter, dit-il, jusqu'à dix générations. Notre premier ancêtre chrétien était originaire d'Amoy. Envoyé à Fou-tchéou comme

inspecteur des écoles, il trouva un livre chrétien dans une famille, le lut, et fut frappé de la doctine qui y était enseignée. Les jours et les semaines passèrent. Il résolut de se fixer à Fou-tchéou, et demanda en mariage la jeune fille à qui appartenait le livre qu'il avait lu. Elle était chrétienne; mais personne, dans sa famille, n'en savait rien. Or, le jour de la cérémonie arrivé, on disposa tout, dans la maison, pour offrir le sacrifice au Ciel et à la Terre, comme en Chine il se fait en cette occasion. Toutes les tablettes des ancêtres étaient là, avec des images, des inscriptions, des statuettes. Mais, parmi tous ces objets, la jeune fiancée avait placé secrètement un Christ, afin de diriger sa pensée, sa prière et son offrande au vrai Dieu, pendant que les autres assistants, qui étaient tous païens, s'adressaient aux esprits et aux idoles. Au signal donné, la cérémonie commence. Et voilà que, tout à coup, les tablettes, les images, les inscriptions et les statuettes tombent par terre, et, seul, apparaît à sa place la petite croix de la chrétienne...

« Etonnée, craintive et ravie, celle-ci dut expliquer le prodige, et toute la famille se fit instruire et baptiser. C'est depuis ce temps-là, ajoute le P. Kiang, que nous sommes chrétiens. »

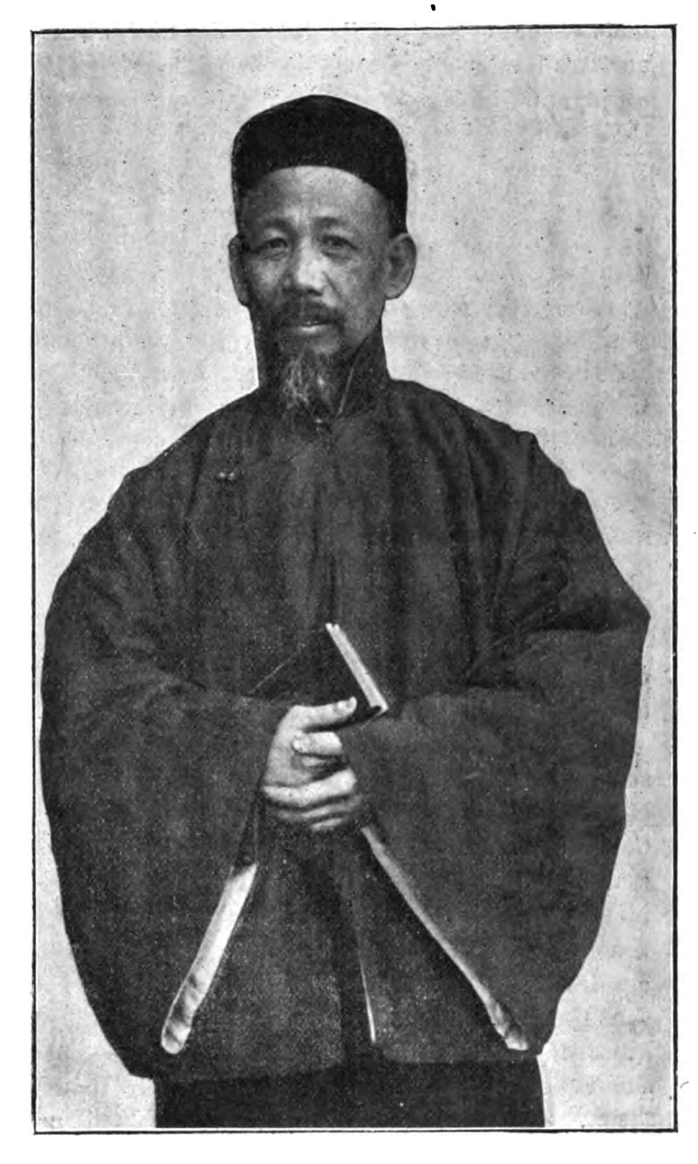
***

L'entretien se prolonge, et bien des points intéressants sont touchés.

« — Père, demande-t-on, s'il faut beaucoup de prêtres chinois, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage ?

« — Peut-être, en effet, répond le P. Kiang, pourrait-il y en avoir davantage. Mais c'est une œuvre difficile. Il faut d'abord trouver des enfants bien disposés, dans des familles très chrétiennes ; il faut des ressources aux évêques, pour entretenir les séminaires; il faut de bons professeurs, dévoués à leur tâche ; il faut de longues études, au cours desquelles, souvent, les enfants changent d'idée, se fatiguent, se découragent, cèdent à toutes sortes de tentations dont les plus fortes viennent souvent de leurs propres parents. Ceux-ci tiennent, en effet, à tirer profit de leurs enfants, et, plus il est intelligent et savant, plus ce désir est grand. Pour sa famille, le prêtre ne gagne rien ; tandis que, dans le commerce, employé chez les Européens, le jeune homme ainsi formé peut trouver beaucoup d'argent... Enfin, pour être prêtre, il faut si longtemps ! Et quand on l'est, on ne peut compter sur aucun avantage matériel, on n'a que des misères en perspective, et seule la foi peut vous soutenir !

« — Cependant, dans chaque vicariat apostolique, il y a un séminaire. Les séminaristes, qu'apprennent-ils ?



R. P. Dominique Kiang.

« — Ils apprennent la religion, la lecture, l'écriture, le calcul, le chinois, le latin.

« — Pas les langues européennes ?

« — Non, dit le P. Kiang. Moi, j'ai été élevé par des Pères espagnols, et je ne sais pas l'espagnol ; ce que je sais de français, je l'ai appris à Bourbon... On n'enseigne pas les langues européennes, pourquoi ? D'abord, disent les missionnaires, parce que l'argent de la Propagation de la Foi ne leur est pas donné pour cela, mais pour prêcher l'Evangile. Puis, si les missionnaires enseignaient partout leur langue, les Chinois ne manqueraient pas de dire — déjà ils le disent trop — qu'ils sont venus pour conquérir le pays et l'ouvrir à leur nation : ce qui serait leur perte et la perte de la mission. Et enfin, en enseignant une langue européenne aux séminaristes chinois, les missionnaires non seulement leur imposeraient un travail inutile — car les prêtres chinois n'ont pas à faire de ministère près des Européens —

mais encore et surtout ils donneraient à leurs séminaristes le plus sûr moyen de perdre leur vocation : un jeune Chinois qui sait le français, ou l'anglais, ou l'allemand, se jettera tout de suite dans le commerce, y sera lancé par sa famille, recherché et attiré par toutes les maisons européennes, et perdu... Car, ajoute modestement le Père, le Chinois ne peut voir à sa portée un avantage matériel sans, immédiatement, se jeter dessus.

« Des écoles où l'on enseigne les langues et les sciences européennes, cependant, sont utiles à la Chine comme à l'Europe. Et les missionnaires ne refusent pas de les avoir. Mais ces écoles doivent être des écoles spéciales et non des séminaires.

« Ces écoles se font, et deviennent de plus en plus nombreuses.

« Le Japon s'est transformé ; la Chine se transforme.

« Ah ! pour la Chine comme pour le Japon, puisse cette transformation devenir une transformation chrétienne ! »

C'est par ce souhait que prend fin l'entretien. Et, sur une invitation qui lui est faite, le P. Dominique Kiang récite un *Pater* et un *Ave*, en chinois, pour le Conseil de l'Œuvre et tous ses associés. Cette prière est un chant, chant très doux, mélancolique et pieux ; et l'on se figure aisément combien elle est touchante, cette prière chrétienne, quand elle sort des lèvres de toute une réunion de fidèles, cachés sous l'œil de Dieu dans cette énorme masse païenne, qui a déjà, sans se laisser entamer, dévoré tant de sueurs de missionnaires et tant de sang de martyrs...

Depuis, le cher P. Kiang a réalisé son programme. Il a vu Paris, il a vu Rome ; il a recueilli le sourire de Notre Dame de Lourdes et la bénédiction du Saint-Père ; il a repris le bateau à Marseille, et déjà il se trouve au milieu de ses chers chrétiens, dont il fut, à la Réunion, « le père et la mère ».

Que Dieu le garde longtemps à leur service !

† Al. Le Roy,
évêque titulaire d'Alinda,
Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Kimbakonam (*Hindoustan*). — M. Bulliard, des Missions étrangères de Paris, missionnaire à Tondhamandurai, nous écrit :

« Il y a une vingtaine de mois, Mgr Bottero m'envoyait au pied des montagnes Patchei-Malei fonder un nouveau district à Tondhamandurai. A mon arrivée je trouvai tout à organiser et au spirituel et au matériel. Les quelques néophytes groupés là, abandonnés depuis fort longtemps à cause de l'éloignement du centre du district, n'avaient guère de chrétien que le nom. Perdus au milieu de païens nombreux et fanatiques, ils s'étaient presque paganisés.

« Jeune, plein d'entrain et de santé depuis dix-huit mois j'ai travaillé à leur amélioration et, grâce à Dieu, mes efforts ont été récompensés ; si mes chrétiens ne sont pas encore des modèles, du moins ils sont présentables.

« Au point de vue du progrès matériel, hélas ! je ne saurais en dire autant. Huit mois durant j'eus le même logement que le bon Dieu, une pauvre cabane en chaume. Voir notre bon Jésus ainsi logé me faisait peine ; les païens ricanaient... Une église en briques, dédiée à saint Michel, a été commencée. Au prix de mille efforts, j'en ai amené la construction aux trois quarts. Mais me voilà arrêté ! Cette année, la cruelle famine a beaucoup éprouvé mon jeune district. Grâce aux dons généreux des *Missions catholiques*, nous commencions à peine à respirer lorsque le choléra a éclaté à son tour. A Tondhamandurai, les victimes furent nombreuses. Mes Indiens, abattus, sans courage, ne pensaient plus à travailler pour se nourrir. Le fléau heureusement a cessé.

« Après les pluies le beau temps est revenu. Voici le moment de reprendre les travaux de mon église ; mais... je n'ai plus rien ; je me tourne et me retourne, cherchant des ressources. Je viens de faire le voyage de Kumbakonam pour intéresser Mgr Bottero à ma cause. Hélas ! Sa Grandeur n'a plus que sa bonté à notre service ; là nous puisons à pleines mains. Mais la caisse aux roupies est vide ; la famine y a passé, faisant d'affreux ravages.

« Pourtant mon jeune district ne doit pas ainsi mourir en naissant ! J'ai pensé aux *Missions catholiques*. Daigne donc le grand saint Michel intéresser quelques pieux lecteurs à ma cause et bientôt, j'en ai l'espoir, ma petite église se dressera aux yeux des païens plus convenable et plus digne de respect. La région est toute païenne encore... »

Amazonie (*Brésil*). — La fondation que les Pères du Saint-Esprit ont faite à Paricatuba (Manos) achève de s'installer. Dans une lettre du 13 novembre, le R. P. Barrat écrit à Mgr Le Roy :

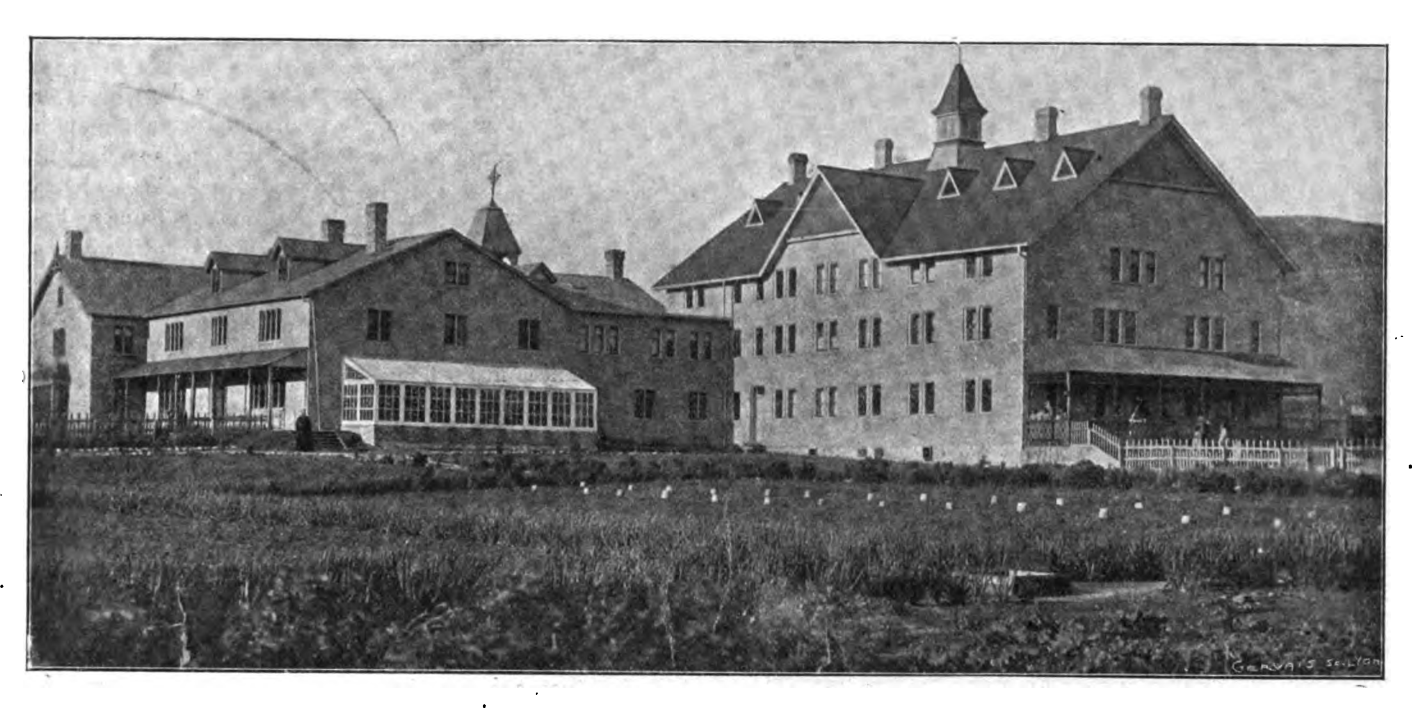
« Le Gouverneur de l'Etat des Amazones s'intéresse toujours beaucoup à l'œuvre de Paricatuba, qui est son œuvre. Dernièrement, il nous a envoyé deux magnifiques bœufs et un troupeau de sept vaches et génisses. Les bœufs sont d'une taille et d'une force dont n'approchent pas nos plus belles bêtes de France ; toute la journée ils charrient du bois pour le chauffage des chaudières et l'installation des barrières qui devront diviser la propriété. J'insiste auprès du Père Supérieur pour qu'il achète une charrue, afin de pouvoir chanter les « Grands bœufs blancs » de Pierre Dupont. Nos vaches sont loin d'avoir la même allure. Elles sont de taille petite et de forme inélégante. C'est une race du pays. Elles nous sont arrivées dans un piteux état. Elles reprennent peu à peu des forces et de l'embonpoint en pâturant au bord du fleuve.

« A côté de ces animaux de grande taille, il y en a de moindres : quatre petits « cochons roses », une quarantaine de poules, sans compter d'innombrables poussins ; on attend des canards et des oies. Pour nourrir tout ce monde... et l'autre aussi, on plante force maïs, patates et manioc. Dans le jardin, poussent des pois petits et grands, des melons, de la salade, etc... Il y manque des choux pour la soupe, la bonne soupe aux choux d'Auvergne ; mais l'Auvergne est si loin !... Vous voyez que le côté agriculture triomphe !

« L'industrie va aussi, quoique plus doucement. Les ateliers se montent petit à petit ; ceux qui ont le plus d'élèves sont la menuiserie et la taillerie. Le Fr. Alphonse a tout près d'une vingtaine d'apprentis ; c'est à ne pas le croire dans un pays où les indigènes n'éprouvent pas même le besoin de mettre le moindre pagne. La reliure n'a pas encore fonctionné ; on attend les instruments nécessaires.

« Quant à la musique, qui se superpose à l'agriculture et à l'industrie, elle suit son petit bonhomme de chemin, qui lui permettra de se montrer d'ici à quelques mois. Nous l'inaugurerons le jour de la Sainte-Cécile.

« Je ne vous parle pas du pays, ne le connaissant pas encore. On a peu occasion de sortir ; on a en encore moins l'envie. Les heures libres, nous les employons à faire quelque lecture. Malheureusement, nous arrivons vite au tréfonds de notre bibliothèque. »



MANITOBA. — L'École professionnelle catholique de Qu'Appelle ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Langevin.

L'Ecole industrielle catholique de Qu'Appelle

(CANADA)

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, nous communique cette intéressante notice sur une des plus utiles créations de son archidiocèse. L'école professionnelle de Qu'Appelle, fondée grâce au généreux concours du gouvernement canadien, a déjà rendu les plus signalés services à la cause catholique, et dans l'avenir en rendra de plus précieux encore. On ne saurait exagérer la portée bienfaisante d'un tel foyer de civilisation.



MANITOBA. — Jeunes étudiantes de l'école professionnelle catholique de Qu'Appelle et femmes sauvagesses; reproduction d'une photographie.

L'école industrielle pour les enfants sauvages du district de Qu'Appelle fut fondée par le gouvernement canadien, il y a vingt-deux ans, sur la demande de Mgr Taché et de Mgr Grandin. Ces deux évêques avaient à cœur le salut des sauvages ; pour former à la vie chrétienne les enfants de de nos païens et assurer la conversion de la future génération, ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen qu'une école catholique.

Le gouvernement canadien vota des fonds pour trois écoles, deux catholiques et une protestante. L'une des écoles catholiques fut placée à High River, près de Calgary, dans le diocèse de Mgr Grandin, et confiée au R.P.Lacombe ; l'autre à Qu'Appelle, dans le diocèse de Mgr Taché, et confiée au R. P. Hugonnard.

***

L'école de Qu'Appelle fut ouverte au mois de novembre 1884. Elle pouvait recevoir trente garçons. Dans l'intention du gouvernement, ce n'était qu'un essai, car on s'attendait à beaucoup de difficultés pour le recrutement.

Les sauvages, en effet, ne voulaient pas que leurs enfants abandonnent leurs coutumes pour vivre comme des Blancs. Leurs objections étaient diverses. « Nous avons été faits, disent-ils, avec de la terre noire et les Blancs avec de la terre blanche. Les Blancs nous sont manifestement très inférieurs. Nous sommes les hommes par excellence, tandis que les Blancs sont comme des enfants qui ont besoin d'une foule de choses pour manger, s'habiller, se loger, s'amuser. Si nos enfants adoptaient les manières des Blancs, ils ne feraient plus cas de leurs parents, ils parleraient une autre langue, ils porteraient d'autres habits, ils ne pourraient être guéris avec des médecines sauvages et, s'ils mouraient chrétiens, ils ne retrouveraient pas dans l'autre monde leurs parents païens. Dieu nous a donné une origine, une religion, une fin



MANITOBA. — Une famille de Qu'Appelle : parents et enfants ; reproduction d'une photographie.

différentes de celles des Blancs et nous irions contre sa volonté en nous assimilant aux Blancs. »

Quoiqu'il y eût dix-sept réserves sauvages dans les alentours, on ne put trouver qu'une quinzaine d'enfants la première année, encore fût-ce à la condition qu'ils ne deviendraient pas chrétiens, qu'ils ne souffleraient pas dans les longs boyaux en cuivre (instruments de musique), qu'ils ne se balanceraient pas sur les trapèzes, qu'ils ne deviendraient pas soldats, qu'ils ne seraient pas soignés avec les médecines des Blancs.

Un jour, un chef sauvage, Païpot, vint visiter l'école. Le directeur lui en fit les honneurs et s'efforça de lui faire apprécier les avantages qu'offrait l'établissement. Au moment de prendre congé, Païpot lui dit d'un ton goguenard :

« Si tu veux que je te confie mes enfants, fais-toi bâtir une école tout près de ma demeure, avec une porte bien en face de la mienne. Je veux veiller soigneusement à ce que tu ne leur verses pas de ton eau bénite sur la tête. »

Les commencements furent pénibles ; pourtant le R. P. Hugonnard connaissait les sauvages et parlait leur langue, du moins la langue crise, qui est la langue de la majorité de nos indigènes, car ceux-ci parlent quatre langues : le cris, le sauteux, le sioux et l'assiniboine. Les enfants à l'école ne se comprennent qu'en anglais. Néanmoins, petit à petit les préjugés tombèrent. Au bout de trois ans, le gouvernement permit de recevoir dans les écoles des sauvagesses, car c'eût



MANITOBA. — Ecole professionnelle de Qu'Appelle. — L'atelier de couture, de tricotage et de broderie ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Langevin.

été peine perdue d'instruire les garçons et de laisser croupir dans l'ignorance celles qui devaient être les mères de famille.

Peu à peu les défiances s'apaisèrent et, en 1890, les classes étaient fréquentées par cent garçons et cent vingt-cinq filles.

Toutes les places étaient prises quand le feu détruisit l'établissement, le 4 janvier 1904; il ne resta que les ateliers. Qu'allait devenir l'institution ? Fallait-il envoyer les élèves à d'autres écoles comme le gouvernement le voulait ? Nous ne le crûmes pas et nous réussîmes à les loger dans les ateliers, dans l'église paroissiale, dans l'école publique.

Le gouvernement rebâtirait-il notre école ? Les sauvages en avaient plusieurs autres, mais protestantes. Nous fûmes deux ans dans une cruelle incertitude. Mais nous avions confiance en Dieu et



MANITOBA. — Quelques élèves de l'Ecole professionnelle catholique

MANITOBA. — Ecole professionnelle de Qu'Appelle. — La division des filles ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Langevin

dans l'intercession des 150 enfants morts à l'école après avoir reçu le baptême.

Bientôt, contre toute espérance, le gouvernement se décida à reconstruire une école. Les garçons et filles occupent déjà leurs bâtisses respectives. C'est une maison superbe, bien divisée et bien bâtie avec soubassement en pierres et trois étages en charpente briquetée en dehors. Le plan que nous avions proposé a été accepté.

Le fléau de l'incendie était donc une grâce déguisée, car l'ancienne bâtisse n'était qu'une agglomération de corps de logis édifiés sur des plans différents.

***

Quel a été le résultat moral et religieux de l'éducation donnée dans cette école ?

Plus de sept cent cinquante enfants sauvages ont passé sur ses bancs, et y sont venus païens en grande majorité. Beaucoup y sont même venus à la condition de ne pas être baptisés. Mais ces enfants assistaient à tous les exercices et notamment au catéchisme. Leur instruction religieuse se développait sans qu'ils s'en aperçussent. Une fois qu'ils avaient acquis des convictions, ils sollicitaient de leurs parents l'autorisation de devenir chrétiens. Ceux-ci, voyant que la demande partait d'un sentiment sincère, ne refusaient pas leur consentement; aussi, sur 750 et plus, à peine 5 sont-ils restés païens, et cela parce qu'ils sont tombés malades avant d'être instruits suffisamment.

Un certain nombre de nos élèves ont obtenu la conversion de leurs parents. Les premiers sortis de l'école, une fois rentrés dans leurs familles païennes, ont subi dans un certain degré l'influence du milieu; ils négligent leurs devoirs religieux pour un temps; mais pas un n'a apostasié. Maintenant que nous avons plus d'influence sur les parents, nous gardons les enfants jusqu'à dix-huit ans. Les garçons vont alors labourer sur la réserve; ils se bâtissent une maison ; le champ ensemencé produit sa première moisson. Le jeune homme vient alors se chercher une compagne à l'école, car les filles y restent un peu plus longtemps que les garçons.

Ils se marient et s'en vont dans leur maison, où nous les visitons de temps en temps pour les encourager dans les bonnes habitudes de travail, d'ordre, de propreté et de piété prises à l'école.

Maintenant, les catholiques et surtout nos anciens élèves nous donnent avec bonheur leurs enfants. Malheureusement, le nombre des catholiques est bien petit parmi les sauvages des environs de Qu'Appelle.

Tous les ans nous avons au printemps un certain nombre de baptêmes, quelquefois trente et trente-cinq.

Les garçons doivent d'abord apprendre l'anglais, qui est la langue du pays. A douze ans ils savent très convenablement cette langue, la grammaire, les éléments de l'arithmétique, etc., et ils ont fait leur première communion. Dès lors ils passent une demi-journée à l'école, et l'autre demi-journée dans l'un des ateliers pour apprendre un métier de leur choix. L'agriculture, toutefois, devant être leur moyen principal d'existence plus tard, ils doivent tous fréquenter notre ferme-modèle et s'initier à tous les labeurs d'une exploitation agricole bien conduite. Beaucoup de nos élèves sont forgerons, menuisiers, cordonniers, boulangers, etc..; mais ces métiers ne leur serviront qu'à eux-mêmes. Le labourage et l'élevage sont ici les meilleurs moyens de gagner de l'argent.

Les filles sont entièrement sous la direction des Sœurs et, outre l'anglais, la lecture, l'écriture, le calcul, elles apprennent la couture, le lavage, la cuisine, etc.

***

Il est intéressant d'observer le changement qui s'opère au physique et au moral sur un enfant sauvage en quelques années. Rien n'est trop élémentaire pour lui, car il n'a reçu aucune éducation chez lui ; il faut tout lui apprendre : à s'habiller, à se laver, à parler, à obéir, à travailler, à suivre une règle, à manger et surtout à vivre en chrétien. Cette éducation morale influe aussi considérablement sur le physique. Ce phénomène est sensible chez les filles plus que chez les garçons, parce qu'elles ont moins de liberté, vivent davantage avec les Sœurs et subissent mieux leur influence bienfaisante. Beaucoup, arrivées ici avec des traits irréguliers, un front étroit, les os proéminents, sont méconnaissables au bout de peu de temps; l'éducation développe leur front, régularise leurs traits, les embellit d'une façon étonnante.

Les enfants sauvages sont souples et susceptibles d'éducation ; mais ils sont moins intelligents, plus lents, plus mous que les Blancs. Il est difficile d'exciter leur émulation. Les vrais sauvages n'ont pas une santé bien robuste; les métis, c'est-à-dire ceux qui ont quelque mélange de sang blanc, sont les plus forts et les plus intelligents. Les enfants sauvages sont cependant plus aptes que les blancs à apprendre ce qui est imitation, comme l'écriture et le dessin. Ils ont aussi une grande facilité pour la musique et nous avons, grâce à eux, une bonne fanfare de 24 instruments.

L'école de Qu'Appelle est la plus grande école sauvage de tout le Canada, la mieux bâtie, et, quoiqu'elle ne date que de 1884, elle est la plus ancienne du Manitoba et de l'Ouest. Elle amènera, en moins de deux générations, la conversion de tous les sauvages des alentours de Qu'Appelle.

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Suite (1)

IV. — LE DÉSERT.

Jusqu'aux environs de Mossoul, nous n'allions plus voir que le désert, ne plus nous aboucher avec âme qui vive.

Comme l'Europe est loin ! Comme elle est loin aussi la grande foire pittoresque des côtes levantines ! Et Beïlan ! Et Alep ! Et Orfa !

Plus de ces paysans syriens qui passaient à nos côtés, sur leurs bourricots trottinants et nous disaient leur « *salamaleïkoum* » dévotieux, une main sur le cœur ; plus de ces caravanes où le mulet de tête secouait sa grosse cloche avec des airs d'autorité ; plus de ces files de chameaux conduits par un petit âne, qui nous toisaient drôlement, en remuant leurs lippes dégoûtées. Tout cela est loin, bien loin ; le souvenir même n'en revient que d'une façon pénible et confuse,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier, 1er, 8, 15, 22 février et 1er mars.



comme s'il émanait de choses désormais séparées de nous par des abîmes de temps et d'espace.

Le désert, le désert ! Il n'y a plus dans nos yeux que sa morne étendue, bientôt il n'y a plus qu'elle aussi dans nos imaginations. Il domine l'âme, il forme la pensée à son image, simple, nue, immense.

L'impression qu'il donne est incomparablement plus poignante que tout ce qu'on éprouve en pleine mer. La mer frissonne ou se déchaîne ; elle est la vie, l'élément passionné, mobile, et l'esprit s'arrête stupéfait quand il songe à tout ce qui grouille en ses profondeurs. Puis, à chaque heure du jour, ses teintes changent ; à la même heure, elle a des aspects variés à l'infini, image sympathique du cœur humain.

Mais quand c'est la lourde terre, l'élément inerte et grossier, qui devient une immensité aussi plate et aussi nue que l'Océan ; quand, sous un soleil de feu, un ciel tout bleu et d'une seule nuance, vous marchez des heures et des heures à la surface d'une mer figée, sans une ride, uniformément grisâtre ; quand, en avançant, en avançant toujours, n'importe à quelle allure, vous sentez l'impossibilité de quitter le centre du grand cercle morne, parfaitement rond, dont le rayon ne peut s'étendre ni se rétrécir, alors l'âme se sent au fond d'un abîme de solitude, elle est pénétrée d'un sentiment vague et étrange, contre lequel elle se débat avec effroi.

Je ne saurais l'exprimer que par ce terme : la perte de la notion du temps. Les heures passent, en effet, sans que rien ait changé autour de vous. Nul autre mouvement, que le pas monotone de votre monture, qui semble piétiner sur place ; nul autre bruit, si vous vous mettez à l'écart de vos compagnons, que celui de votre propre marche et les pulsations du sang que votre cœur vous pousse violemment aux tempes, comme le battement sourd, intérieur, de l'horloge de l'éternité. Le temps est la mesure du mouvement ; or le mouvement n'existe plus, si ce n'est le vôtre, qui ne paraît tendre vers aucun terme distinct. Mais les créatures n'occupent et n'enchantent la pensée que par leur mouvement, leur variété ; ôtez cette variété, et la pensée, pour ne pas mourir à force de tourner sur elle-même, roulée au flot d'une angoisse sans cause, doit jaillir en haut, jusqu'au Créateur, jusqu'à l'Etre immuable et éternel.

Le désert en est l'image, mais une image négative qui repousse de force la pensée vers Lui. Je ne m'étonne pas que les anciens Sémites, malgré les erreurs de leur polythéisme, aient cependant mieux conservé que tous les peuples d'alors la notion de l'infinité et de l'immutabilité divines ; je ne m'étonne pas que l'Eternel ait choisi une de leurs familles pour en faire sa race élue, et que les Arabes d'à présent soient encore les hommes les plus naturellement religieux de l'univers.

***

Pendant les jours que nous cheminâmes en plein désert, nous éprouvâmes l'indéfinissable sensation de ne nous sentir pour ainsi dire plus vivre. Parfois un *tell* émergeait à l'horizon, perdu comme un îlot dans la pleine mer. Alors toutes les forces de l'imagination se concentraient sur ce petit monticule; un désir ardent naissait de l'atteindre, de le regarder de près, quoiqu'on sût bien qu'il n'y avait rien à voir là qu'une butte chétive de terre grisâtre.

Le premier soir, nous fîmes halte au pied d'un de ces *tells*, où nous espérions trouver de l'eau; nous avions marché onze heures. Mais il n'y avait là que des citernes desséchées, et il fallut envoyer les zaptiés très loin en reconnaissance, pour rapporter dans des outres une petite quantité d'eau saumâtre. A peine nos animaux en eurent-ils juste ce qu'il fallait pour pouvoir continuer leur route le lendemain.

Pourtant, une fois que nous fûmes installés sous la tente, en famille, notre vie joyeuse de voyageurs reprit son cours interrompu, jusqu'au moment

Où, se déroulant par bonds lourds,
Muette, sinistre, profonde,
La nuit tendit son noir velours
Sur la solitude du monde.

Pour ces longues étapes du désert, l'heure du lever sonnait très tôt. Après la messe, nous battions la semelle autour du campement, bien enveloppés dans nos manteaux, pour combattre le froid glacial. Pendant ce temps, *Cartedjis* moucres, gendarmes, s'éveillaient en faisant br..., et jetaient la couverture ou le manteau sous lequel ils avaient dormi à la belle étoile. Les bêtes une fois chargées, on montait à cheval: nos pieds dans l'étrier étaient parfois comme des blocs de glace. Il fallait souvent lâcher la bride pour frotter ses mains gourdes ou souffler dans ses doigts.

La vie rentrait dans nos membres avec l'approche du soleil, quoique le froid devînt alors plus pénétrant. Le ciel blanchissait enfin, et les astres nocturnes s'en allaient l'un après l'autre. Bientôt ne luisait plus au firmament que l'étoile du matin. Sa taille et son éclat étaient magnifiques alors : c'était une lueur douce, attendrie, charmante, qui tombait sur nous de son disque vert. Nulle émeraude n'a une couleur aussi limpide, et peu de regards ont autant d'expression. C'était comme un être surnaturel qui nous conduisait. Ainsi, sans être des Mages, nous poursuivions, nous aussi, notre Marche à l'Etoile, vers un pays où Jésus grelotte encore sur la paille, pour lui porter, à défaut d'or, d'encens et de myrrhe, l'offrande de notre bon vouloir.

Enfin le soleil paraissait, heure radieuse et religieuse, comme celle d'une révélation de Dieu. *In sole posuit tabernaculum suum et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Le désert lui-même, à cet instant, avait l'air de s'épanouir sous le déluge de splendeur que l'astre y versait. Deux ou trois fois pourtant, le soleil n'a pas fait cette entrée triomphale; il montait, décoloré, en glissant derrière un voile de vapeurs; et c'est à peine si un rayon furtif filtrait par quelque déchirure. Alors nous pensions à l'Europe; car, sous cette lumière pâle, le désert, dont la sèche immensité n'était qu'à peine entrevue, prenait quelque chose de la mélancolie rêveuse des plaines du Nord. Et les cavaliers rêvaient peut-être en grelottant, perdus dans la brume et la poussière de la caravane. Au milieu de ce nuage, leur ombre, prenant de la consistance, formait d'énormes traînées noirâtres, qui, ne trouvant pas le sol pour s'y reposer, à cause du peu d'élévation du soleil, s'allongeaient derrière eux, indéfiniment.

Mais bientôt le soleil reprenait tout son éclat et son ardeur féroce, et le mal du désert ressaisissait la pensée. On marchait le plus près possible les uns des autres, les cavaliers ne s'écartaient même plus des bagages : tout le monde devait être là en cas de surprise. Nous avions sept *Zaptiés*, pour mar-

cher devant nous ou protéger nos flancs. Le *caïmacan* (sous-préfet) de Nissibine nous avait donné toute la gendarmerie du lieu.

Quand on arrivait à un *tell*, un des *Zaptiés* l'escaladait et fouillait l'horizon avec la lunette, pour voir s'il n'y avait aucun danger sur la route. Dans le désert, en effet, si un homme passe près de vous, il faut toujours présumer que son cœur est plein d'intentions très méchantes, surtout quand on a des bagages. Une fois la vigie signala un groupe de cavaliers. Immédiatement, la caravane fit halte; Abdoul-Massihk, revolver au poing, se posta en sentinelle sur le tertre, trois gendarmes restèrent avec nous, les quatre autres se mirent en ligne de bataille et partirent au petit galop, dans la direction de ces gens suspects. Ils revinrent bientôt, et nous dirent que c'étaient probablement des Yézidis. Ces pauvres manichéens ont l'idée singulière d'adorer le diable; mais ils ne sont pas plus détrousseurs que d'autres. Ils avaient promptement détalé, dès que leur vue perçante leur eut montré le reflet du soleil sur le canon des fusils. La caravane reprit sa marche. Nous n'eûmes pas d'autre alerte jusqu'à Mossoul.

VI

LE TIGRE. — ENTRÉE A MOSSOUL

Dans la journée du lundi 5 novembre, nous nous rapprochâmes des montagnes, qui d'abord ne paraissaient que comme des vapeurs bleues à l'extrême horizon. Au Sud, nous avions le Sindjar ; au Nord, surgissaient déjà les sommets neigeux du Kourdistan, de l'autre côté du Tigre.

Encore trois étapes, et nous entrerons à Mossoul.

Jusqu'alors, nous n'avions guère foulé que des terrains calcaires et sablonneux. Ce jour-là, nous franchîmes un cours d'eau très encaissé, qui faisait diversion à la monotonie du désert, et nous vîmes qu'il coulait sur un fond de roches primitives. Sur ses deux rives, le sol était percé par les pointes d'énormes blocs de granit, un beau granit noir, au grain serré et dur. Entre les roches poussait une plante épineuse, tenant à la fois de l'ajonc et de la fougère. Au delà, le désert reprenait toute sa platitude ; mais, à cause des montagnes, l'horizon commençait à se rétrécir.

Le sol était uni comme un tapis de billard, et pourtant jamais étape ne fut difficile comme celle-là. Sous l'influence successive des pluies d'hiver, qui séjournent longtemps, à peu de profondeur, sur un fond imperméable, puis du soleil des saisons chaudes, capable de cuire des briques en un quart d'heure, la terre s'était fendillée ; partout son épiderme avait craqué. Tous les dix ou quinze mètres, des trous se creusaient, de vrais chausse-trapes. Nos animaux, si braves pour franchir les ouâdi les plus rocailleux, devenaient peureux et refusaient presque d'avancer. Le cavalier ne devait plus se fier à l'instinct de sa monture, mais tenir toujours les yeux à terre pour lui faire éviter les pièges.

Malgré les précautions, le cheval d'une religieuse mit les deux pieds de devant dans un trou, perfidement dissimulé sous une touffe d'herbe, et la secousse désarçonna la Sœur. Elle n'eut aucun mal, et remonta bravement. Son amour-propre fut du reste consolé un quart d'heure après ; un de nos zaptiés fit élégamment la même pirouette, pour le même motif.

Après quelques heures très ennuyeuses, le sol se raffermit un peu. A l'horizon, des points noirs grossissent à vue d'œil. Ce ne sont point des Bédouins, mais un nombreux troupeau de gazelles ! Elles ont la prudence de se tenir hors de portée de fusil. Plus loin, à notre droite, de gros vautours se sont abattus à terre, si lourds et si massifs que, les apercevant de loin, on les prend d'abord pour des sangliers, et on songe à les poursuivre. Quant à la gazelle, elle ne se chasse qu'au faucon, ou bien on la force avec des chevaux de race et des lévriers très rapides. Le shah de Perse, lui, entretient pour cela toute une meute de guépards.

Ces quelques rencontres nous distrayaient un peu ; le reste du temps, nous avancions toujours dans la même somnolence, d'un *tell* à un autre *tell*, jusqu'à celui où l'on devait s'arrêter. Nos gendarmes essaient de tromper l'ennui du désert en chantant en chœur des airs de caserne, qui eussent été peu entraînants pour des soldats d'Europe. L'un d'eux, un tout jeune homme qui se tenait volontiers à l'écart des autres, faisait de temps en temps une fantasia, et tirait des coups de fusil en l'air. Il appartenait à la race des Tcherkesses du Caucase. Le tzar, s'étant lassé de garder sur son territoire ces tribus peu soumises, en fit cadeau naguère à son voisin le sultan. Ceux qui n'ont pas voulu embrasser l'orthodoxie russe ont dû passer, de gré ou de force, dans l'empire turc. On voit que les mœurs d'Orient n'ont pas tellement changé depuis le temps de Tiglath-Pilézer ou de Salmanasar. Ces Tcherkesses fournissent maintenant à l'armée ottomane de bons soldats de cavalerie.

Au bout de l'étape du lundi, nous campâmes au milieu d'une vingtaine de sources, qui miroitaient si joliment au soleil que, à les voir de loin, nous en étions tout réconfortés, et les bêtes aussi. Mais la déception fut grande. Les eaux de Aweïnât sont troubles, sulfureuses, puantes ; on les filtra cependant comme on put, et on les but. Après une si pénible marche, nous n'étions pas difficiles.

Pendant notre souper, la lune triomphante et apaisante, la Lebânah, à qui l'auteur du *Cantique* a comparé l'Epousée, se mirait dans les citernes et inondait la plaine de sa royale blancheur. Eclatante Lebânah ! Beau dieu Sin, que les progrès de la vérité ont ramené à l'état de simple astre, parmi toutes les créatures sur lesquelles s'égarait le culte des païens d'Assyrie, tu n'étais, certes, pas la plus indigne d'être adorée.

(*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES SUR LA Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

Famille des Sturnidés. — Heteralocha acutirostris. — Huia.

Oiseaux de taille moyenne au bec long, aigu et conique recourbé chez la femelle, sans entaille. Tarses écaillés, plus

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 4, 11, 18, 25 janvier, 1er, 8, 15 22 février et 1er mars.

longs que l'orteil médian. Narines couvertes en partie par les plumes.

Couleur : noir-verdâtre, avec bande blanche au bout de la queue.

Bec blanc ; barbillons couleur orange. Œil : brun-foncé.

Longueur de l'aile : 0m21; du tarse : 0m075.

Œufs : blanc grisâtre maculée de brun et de violet ; longueur : 0m045.

Habitat : les chaînes boisées de Tararua, de Rimataka et de Ruahine, dans l'île du Nord. C'est là, et là seulement, hélas ! qu'on peut rencontrer quelques spécimens de cet oiseau merveilleux, qui, chez nos indigènes, symbolise la grandeur et la noblesse.

***

Ce que les aigles de César ou de Napoléon représentaient autrefois, la plume de *huia* l'exprime encore aujourd'hui dans les assemblées maories.

Tout chef digne de ce nom en possède plusieurs qu'il porte fièrement plantées dans ses cheveux, et que, après sa mort, ses héritiers se disputeront comme autant de richesses insignes. Il semble que, dans l'esprit maori, ce soit comme l'*instrument* de l'autorité.

Jadis, quand nos ancêtres voulaient offrir à un visiteur distingué les honneurs et la franchise de leurs belles cités, ils traduisaient cet hommage par la présentation des chefs faite en bonne et due forme, avec un grand apparat. En pays maori, présenter à un nouveau venu la plume de *huia* revêt la même signification et voile un compliment tout aussi flatteur.

Ce qui frappe et surprend tout d'abord dans cet oiseau, c'est la dissemblance qui existe entre le bec du mâle et celui de la femelle. Celui-là, quoique assez long et fort, est à peine arqué ; celui-ci est non seulement beaucoup plus long, mais courbé en faucille. Cette différence est si manifeste, que pendant longtemps les ornithologistes la crurent spécifique et, dans nombre d'ouvrages, on peut constater leur illusion.

Sir Walter Buller remit les choses au point, et expliqua pourquoi la *huia* femelle a été dotée d'un bec aussi remarquable : c'est afin d'augmenter ses chances de succès, dans la chasse qu'elle fait aux larves et aux insectes, conjointement avec son compagnon. Au lieu de chasser en liberté chacun de son côté, les deux *huias* travaillent de concert, côte à côte. Il faut voir avec quelle ardeur ils déchirent les mousses qui recouvrent l'écorce des arbres, puis cette écorce elle-même, pour trouver au-dessous ce que la nature y a souvent placé pour leur subsistance ! Et quand le mâle a aperçu un trou et a constaté que son bec à lui est insuffisant pour en sonder les richesses, il fait appel à sa chère moitié. Celle-ci, pourvue d'un outil perfectionné, s'empresse de fouiller la cachette, et bien souvent elle en retire des friandises variées qu'ils se partagent aussitôt.

Les *huias* jouissent d'une excellente réputation. Paisibles, sociables, aimables, et tout à fait faciles à apprivoiser, ils ne semblent aucunement souffrir de leur mise en cage. Mais, quand on veut les emprisonner, il faut avoir soin de les prendre par couples ; séparés, ils ne vivraient que peu de jours. Ils savent s'adapter à toute espèce de nourriture végétale ou animale ; et, quel que soit le menu, le joyeux couples ait le partager avec la plus parfaite amitié.

M. Colenso a vu et possédé chez lui à titre de curiosité une tête de *huia* fort singulière. Le bec ressemblait à un tire-bouchon, les deux parties étant tournées en spirales et s'emboîtant l'une dans l'autre. L'oiseau était né, paraît-il, avec cette anomalie, et avait vécu ainsi de longues années. Laissé à lui-même, il lui eût été difficile de se nourrir. Mais les attentions délicates et la constante sollicitude du conjoint que la nature lui avait assigné lui permit de vivre tout aussi longtemps que s'il avait été pourvu d'un bec normal.

Le métier de chasseur de *huias* était autrefois, chez les Maoris, réservé à certains chefs ou sorciers qui en avaient fait leur principale préoccupation. Ils se servaient pour réussir de deux procédés. L'un consistait simplement à dresser dans les bois certains pièges assez compliqués ; lorsque tout était prêt, le chasseur se dissimulait dans un arbre creux et se mettait à siffler, imitant l'oiseau lui-même : *Huia ! huia ! huia !* Les pauvres « huias », pensant venir au secours d'un des leurs en détresse, s'empressaient d'accourir, et beaucoup se laissaient surprendre.

Un procédé plus raffiné encore était celui des vrais sorciers, qui, sans aucun piège, et simplement à force de ruse et d'industrie mimique, jointe à un déluge d'incantations et de grimaces, réussissaient à attirer près d'eux leurs victimes et les *mesmérisaient* ensuite si efficacement qu'elles se laissaient prendre à la main.

M. Colenso mentionne un vieux sorcier de sa province, nommé Pipimoho, qui s'était rendu fameux par son habileté dans ce genre d'exercice. Il vivait près de Castlepoint, sur la côte orientale ; pendant longtemps, c'est à lui que s'adressèrent tous les chefs des régions voisines pour se procurer les fameuses plumes qui devaient marquer leur rang. Lorsqu'il partait en campagne, Pipimoho savait toujours où diriger ses recherches ; les *huias* semblaient le connaître et répondaient immédiatement à son appel, descendant de branche en branche, étalant leurs queues et secouant leurs ailes.

Pauvres victimes de la cupidité et de la vanité humaines ! La beauté réelle de leur noir plumage irradié de vert (couleur nationale des Maoris) est la cause de leur destruction. Et comme ils ne volent guère, mais comptent plus sur leurs pieds que sur leurs ailes, il est aisé de conclure que les pauvres *huias* auront de la peine à échapper à leurs trop nombreux amis. Malgré la protection des lois, il est bien à craindre que la prochaine génération ne connaisse plus cet intéressant *emblème* de la race maorie que par les chants des poètes et les annales de l'histoire. La théorie de la survivance du plus fort ne signifie pas que les *meilleurs* triomphent toujours ; ici comme ailleurs, si les *huias* disparaissent, les *merles* s'empressent de prendre leur place.

Oreadion carunculatus. — Tieke.

Bec à peu près droit, plus long que la tête ; narines couvertes de plumes ; bouche caronculée. Ailes courtes et arrondies. Barbillons, *oranges*, parfois variant du jaune au rouge. Œil brun foncé. Couleur générale : noir, le dos et le dessus des ailes étant d'un châtain bien prononcé. Mâle et femelle se ressemblent ; les petits sont bruns et leur dos est châtain

mat. Longueur de l'aile : 0m08 ; du tarse : 0m045. Œufs : blancs tachés de violet et de gris brunâtre. Habitat : Nouvelle-Zélande, et nulle part ailleurs.

***

Encore une victime de la civilisation blanche ! Ce frère des *huias*, qui a réjoui de ses chants stridents et belliqueux les générations passées, semble, lui, voué à une rapide extermination. Déjà, pour le trouver, il nous faut pénétrer bien loin dans l'intérieur et nous enfoncer dans les plus sauvages forêts. C'est là, loin des bruits et des fumées de nos usines, loin des chiens et des chats, ses mortels ennemis, qu'il essaie, mais peut-être en vain, de sauver sa race.

Tout aimable et bien disposé qu'il soit à l'égard des siens, il semble timide et réservé avec le genre humain. Laissé à lui-même dans sa solitude, il la remplit de son incessant bavardage. Envers les autres citoyens de la gent ailée, il semble s'attribuer les devoirs de sentinelle et de « clairon ». Toujours en vedette, prompt et alerte, il n'a pas plutôt lancé son cri d'appel ou d'alarme que le voilà prêt à se transporter ici ou là, selon le cas. Quand une nuée de bruants ou de canaris se met en marche à travers la forêt, elle est habituellement suivie d'une bande de *tiekes* qui agissent en éclaireurs et assurent la bonne conduite de leurs protégés. Et qui sait si quelque arrière-pensée d'intérêt ne se mêle pas à leurs chevaleresques attentions pour les faibles et les petits ?

Un autre point à élucider, c'est le motif qui, durant la période d'incubation, fait abandonner au mâle son chant ordinaire. Au lieu des notes retentissantes qu'il lançait auparavant, il ne fait plus entendre que de douces et langoureuses jérémiades. Perché tout près de sa compagne, il semble chercher à la distraire et à la divertir par la variété et le choix de ses airs. En l'écoutant et en l'étudiant, tout homme sensé et tout ami de l'harmonie forme instinctivement le souhait que ses *quatre petits* échappent au chasseur, et que la tribu intelligente et amusante des *tiekes* aille en croissant et se multipliant.

J'oubliais de dire que les Anglais ont donné à cette espèce un nom caractéristique. Frappés de la manière dont les couleurs sont distribuées sur son dos, ils l'ont surnommée : *Dos ensellé*. En effet, à les voir de côté, on dirait qu'ils portent une selle noire et luisante.

Comme celui des *huias*, leur nid est fait d'herbes et de branchettes entrelacées et garni de duvet à l'intérieur. Ils le placent dans un arbre creux. Le plus souvent on y compte trois ou quatre œufs, jamais davantage.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

MGR JEAN-JOSEPH FENOUIL,

évêque titulaire de Ténédos, Vicaire apostolique du Yun-nan (*Chine*).

Né à Rudelle (Lot), le 18 novembre 1821, Mgr Fenouil était entré tonsuré au séminaire des Missions Etrangères, le 7 août 1844, et avait été ordonné prêtre le 29 mai 1847. Parti pour le Yûn-nan le 16 septembre suivant, il fut nommé évêque de Ténédos et vicaire apostolique en 1881. Il est mort le 10 janvier dernier à Yunnansen. Le vénéré défunt a passé tout près de soixante ans dans la mission du Yunnan et n'est jamais revenu en France. Bel exemple de fidélité à sa vocation !

Nous espérons publier prochainement une notice biographique plus étendue sur le regretté prélat.

M. Paul-Hubert PERNY,

Ancien Provicaire apostolique de la province du Kouy-tchéou (*Chine*).

Nous apprenons la mort, à l'âge de 89 ans, de M. Pau Perny, décédé le 2 mars 1907, à Garches-lès-Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

Depuis longtemps déjà, ce prêtre distingué avait quitté la mission du Kouy-tchéou ; mais il avait conservé l'amour de l'apostolat et des missions. C'était un des plus anciens abonnés de notre Revue, dont il suivait les développements avec le plus vif intérêt.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Dom Sulpice, La Valsainte	71 »
En mémoire de M. Raymond Ghiffelh, diocèse de Lausanne.	3.000 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault	10 »
En mémoire d'un prêtre défunt ami des Missions, diocèse de Fréjus	10 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, Gallipoli (Turquie) ;

de Montévidéo : Angela Dall'Orro	539 »
— Alejandro Gallinal	53 90
— Evaristo Novoa	26 95
— Quintiana hermanos	102 40

A Mgr Haggéar, pour l'éducation des prêtres indigènes en Orient :

En mémoire d'un prêtre défunt ami des Missions, diocèse de Fréjus	20 »

A M. Chevallay, mission de Thanh-Hoa (Tonkin maritime :

M. Michel Mazellier, diocèse de Moulins, demande de prières	5 »
M. Moyzant, du diocèse de Poitiers	5 »

A M. Pierre Doumecq, Tonkin maritime :

Une Dame belge	198 70
Bernard Emile, diocèse de Nancy	5 »
Bernard et Antoine, de Bouclans (Doubs)	2 »

Pour le rachat d'un petit enfant infidèle (Shiré) :

M. l'abbé Hayotte, du diocèse de Belley	10 »

Pour les séminaires indigènes (Mgr Reynaud) :

Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières	250 »

Pour les séminaires indigènes (Mgr Olier) :

Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières	250 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Langevin, Manitoba) :

Un anonyme du Havre	200 »
Anonyme du diocèse de Pamiers, demande de prières spéciales	20 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières	15 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cayzac, Zanguebar septentrional) :

M. le chanoine Etienne, Troyes	290 »

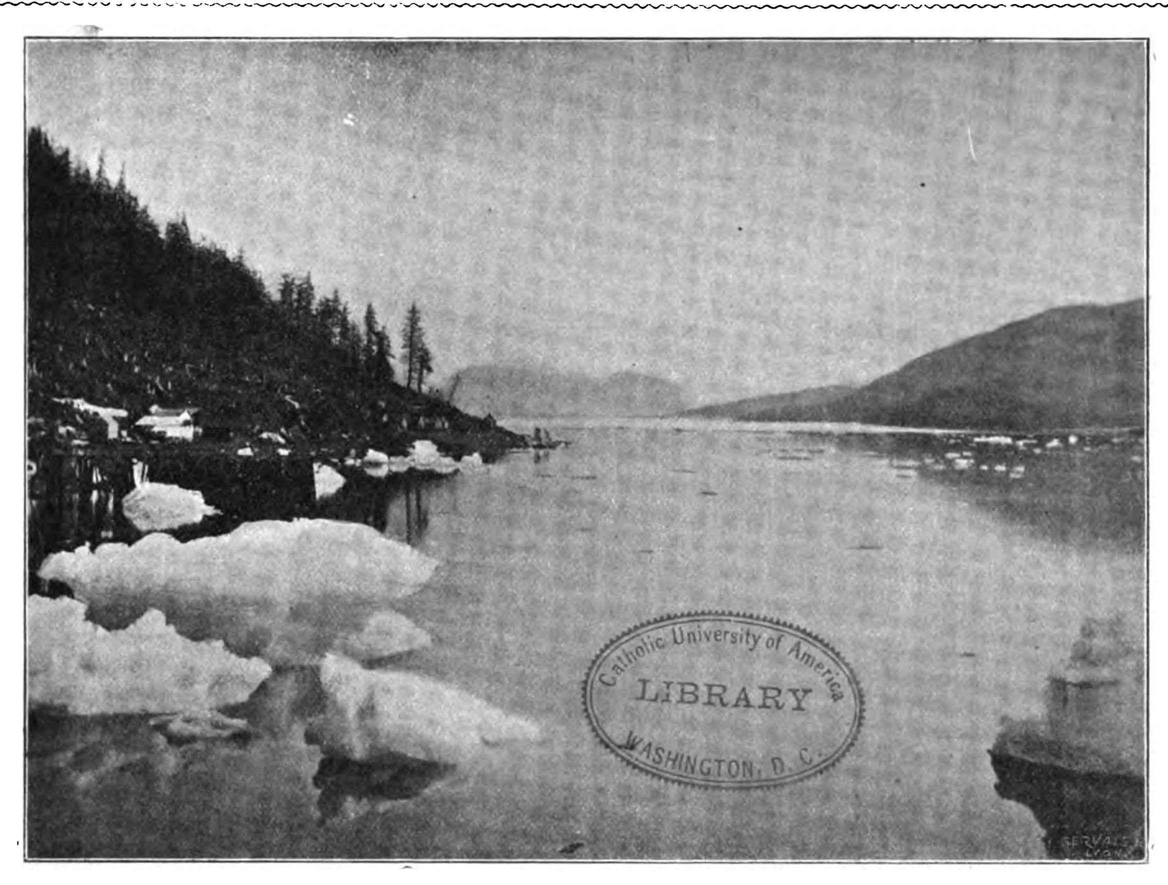
Pour les « Missions Catholiques » et la Carte-Prime :

Mme la Princesse Raymond de Broglie, 5 fr. — M. H. Clavé, 5 fr.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



CANADA. — PAYSAGE DU NORD-OUEST ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr LANGEVIN (voir p. 124).

LA MISSION DE LIBÉRIA

(Afrique Occidentale)

On se souvient que les Pères des Missions Africaines de Lyon ont vu, l'année dernière, leur domaine apostolique s'accroître d'un pays nouveau, le Libéria.

Primitivement simple colonie de nègres affranchis, le Libéria s'érigea, dès 1847, en Etat indépendant, avec un président, deux Chambres, cinq ministres secrétaires d'Etat, cinq régiments de milice, et la devise : « *The love of liberty brought us here* (l'amour de la liberté nous a amenés ici). » La population se compose d'anciens noirs émigrés d'Amérique, de leurs descendants et de diverses tribus indigènes. Le territoire est divisé en quatre comtés : Monserrado, Grand-Bassa, Sinoë et Maryland.

LETTRE DU R. P. KYNE, PRÉFET APOSTOLIQUE DU LIBÉRIA, A MGR PELLET, VICAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Depuis notre arrivée à Monrovia (8 octobre 1906), nous ne sommes pas restés inoccupés. Nous avons fait la connaissance de quelques personnages qui pourront nous être utiles ; d'autre part, nous nous sommes renseignés sur l'histoire et la géographie du Libéria. Nous avons aussi commencé à apprendre la langue vaï, que parlent beaucoup d'indigènes, et qui sera peut-être bientôt la langue universelle de cette république.

Le pays que nous sommes chargés d'évangéliser n'est pas très étendu, par rapport à nos autres missions de la Côte occidentale, puisqu'il n'a que 85.000 kilomètres carrés et une population de deux millions d'habitants. Il n'y a pas de grandes agglomérations urbaines ; la capitale, Monrovia (1), compte tout au plus cinq mille âmes.

Parmi les tribus indigènes, plusieurs sont intéressantes, entre autres les Vaïs, seule tribu noire qui possède un alphabet propre : son écriture est syllabique, chaque caractère ayant la valeur d'une syllabe. Les Vaïs occupent sur la côte la région comprise entre la rivière Mano et la rivière Saint-Paul. Ils sont païens, et jusqu'à présent ils ont résisté à l'envahissement de l'Islam, propagé par les Mandingues, qui forment à l'intérieur une peuplade de trafiquants. On rencontre presque partout ces derniers ; et comme ils sont plus intrigants que les autres, ils arrivent souvent à devenir chefs de village.

Les Américo-Libériens et les Libériens indigènes fixés sur le littoral sont tous protestants, mais divisés en plusieurs sectes : baptistes, méthodistes, etc.

Enfin, le long de la côte, au sud-ouest, habitent les Krous, robustes, courageux, fidèles, recherchés pour former les équipages des navires et pour travailler

(1) Monrovia tient son nom du président Monroë, qui fonda la Société américaine de Colonisation, dans le but d'établir la République du Libéria, au commencement du XIX[e] siècle.

dans les colonies voisines. Ces derniers, depuis 1885, sont sous le protectorat français.

Dans la république de Libéria, les terres cultivées sont d'une étonnante fertilité. Tous les produits des tropiques réussissent fort bien, surtout le café, qu'on trouve à l'état sauvage et qui donne d'abondantes récoltes. D'immenses forêts vierges renferment des bois de teinture et d'essences diverses, notamment le caoutchouc. Enfin les rivières charrient de l'or.

***

Depuis 1836, les protestants travaillent dans le Libéria et actuellement, d'après leurs statistiques, ils ont quarante-huit temples, quarante-trois professeurs, trente écoles, sans parler de leurs nombreuses *sunday schools* (écoles du dimanche) et trois mille cinq cent vingt-huit membres.

Arrivons aux œuvres catholiques. Dès 1833, le deuxième concile de Baltimore s'était préoccupé de l'évangélisation de ces contrées ; en effet, le sixième canon exprime le vœu de voir le Saint-Siège confier cette mission aux Pères de la Compagnie de Jésus, dans le but d'assurer le salut des noirs qui émigrent d'Amérique au Libéria. Mais les démarches de la Sacrée Congrégation de la Propagande auprès du T. R. P. Roothaan (général de l'Ordre de 1829 à 1852) n'ayant pas abouti, Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie, envoya son vicaire général, M. Edouard Barron, avec sept missionnaires, pour donner les secours religieux aux catholiques du « Maryland », comté du Libéria, ainsi nommé de l'Etat américain qui a Baltimore pour capitale. Hélas ! la mort prématurée des missionnaires et le petit nombre de prêtres qui se trouvaient alors aux Etats-Unis firent abandonner ce projet.

Le 25 février 1884, deux Pères du Saint-Esprit jetèrent les fondations de la mission catholique de Monrovia, sous le vocable de la Nativité de Marie, et, quelque temps après, d'autres Pères vinrent les rejoindre. La mission semblait prospérer. Le R. P. Bourzeix avait même composé un catéchisme et des cantiques en langue indigène, quand la maladie l'emporta (1886). Et depuis cette date, ce pays ne fut plus visité qu'à des intervalles irréguliers par les missionnaires de Sierra-Leone.

En 1903, cette préfecture apostolique fut confiée aux Pères de la Compagnie de Marie. Des trois premiers missionnaires, deux tombèrent victimes de l'insalubrité du climat, et, après avoir échappé à la mort, le troisième dut être rapatrié (1904).

***

Au cours de l'année 1906, la Sacrée Congrégation de la Propagande nous appela à recevoir cet héritage, où les difficultés ne manqueront pas. Mais les missionnaires ne les craignent pas et marchent en avant, appuyés sur leur confiance en Dieu.

Dès notre arrivée, nous avons examiné quel serait le meilleur endroit pour nous établir. Il semble d'abord que nous devrions nous fixer dans la capitale, à Monrovia. Mais cette ville est déjà riche de huit ou neuf temples protestants. Il serait peut-être téméraire de s'attaquer, dès le début, à si forte partie. A mon avis il y aurait autre chose à faire à Monrovia. Cette ville a un nombre plus que suffisant d'écoles de garçons, mais pas une pour les filles. Ce serait une excellente occasion d'établir là des religieuses catholiques, qui dirigeraient une école : le Président de la République en serait enchanté, elles seraient bien vues de la population. Les Monroviens sont des *civilisés* ; ils aimeraient à avoir une institution dans laquelle leurs jeunes filles pourraient apprendre la couture, la broderie, la musique. On pourrait aussi y adjoindre un dispensaire qui ferait du bien aux miséreux de la ville et des villages voisins.

Pour donner la vie à cette maison, on la doterait d'une chapelle publique. Et le Père qui la desservirait serait, en même temps, notre procureur, recevant les missionnaires à leur arrivée au port ou à leur départ. Les quelques catholiques de Monrovia seraient heureux d'avoir un prêtre et on peut présumer que, grâce à son influence et à celle des Sœurs, leur nombre augmenterait.

***

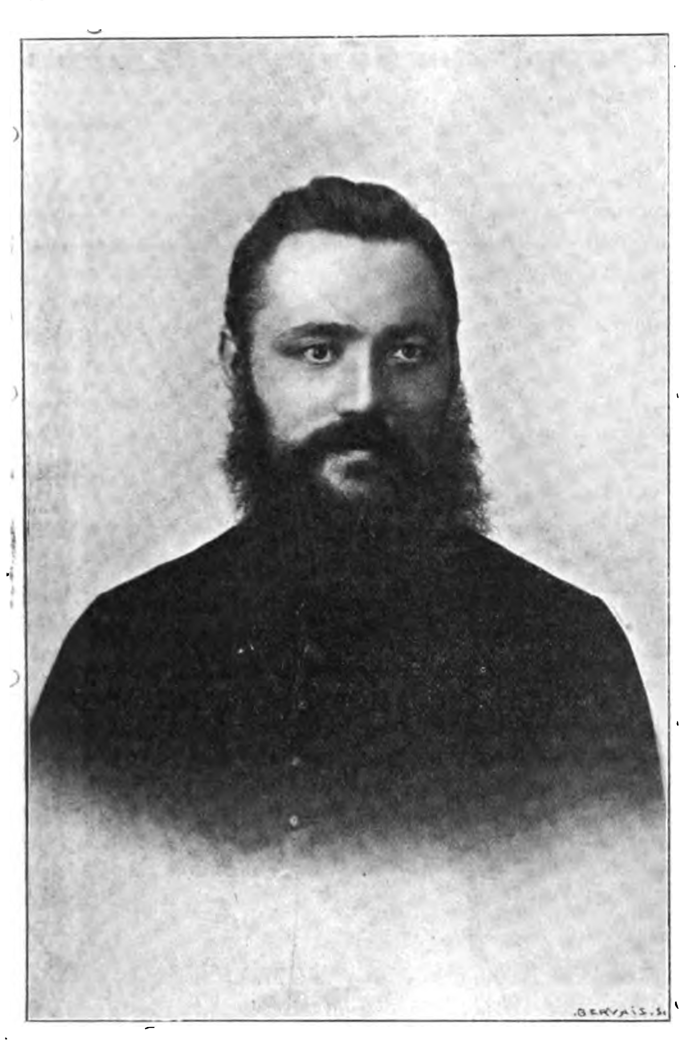
Voyant qu'actuellement il n'y a pas autre chose à tenter ici, nous nous décidâmes à faire une petite excursion à soixante-dix kilomètres de Monrovia.

Le Président Barclay, à qui nous avions rendu visite dès les premiers jours, nous avait très bien reçus et promis des concessions de terrains partout où nous voudrions nous établir. Il nous avait recommandé surtout deux points : Fuewillage et Little Cap Mount.

Nous nous mîmes donc en route, le P. Peter et moi, à la recherche de localités favorables.

Nous remontâmes les rives du Saint-Paul, à l'est de Monrovia. Nous nous attendions à trouver des agglomérations un peu notables, comme on nous l'avait annoncé dans la capitale; aussi, grande fut notre déception en ne rencontrant que des hameaux de vingt à vingt-cinq maisons.

Plus au nord, à Boporo, Marahwéli, Parawéli, la population serait, dit-on, plus dense. Mais nous ne pouvions pousser plus loin notre exploration, à cause des nombreuses difficultés de la route en cette saison. Je me suis aperçu aussi que je ne suis



LE R. P. KYNE, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, PREFET APOSTOLIQUE DE LIBÉRIA.

encore habitué ni au soleil, ni aux chemins d'Afrique.

Nous avons bien franchi une quarantaine de petites collines, dont l'ascension est difficile. Arrivé au sommet, on était heureux de reprendre haleine; les monticules sont séparés par de petites vallées, au milieu desquelles il y a toujours un cours d'eau. Là, nouvelle difficulté; car il aurait fallu avoir pris des leçons spéciales de gymnastique et d'équilibre pour passer sur les ponts formés d'un tronc d'arbre non équarri. Comme on le voit, les moyens de communications sont encore bien primitifs. Mais le gouvernement se propose de commencer, au mois de janvier prochain, la construction de nouvelles routes.

Nous avons pu constater que l'eau potable est bonne. Et nous n'avons pas encore trop souffert du climat, quoique ici la chaleur torride s'associe à une grande humidité.

Grâce à Dieu, il y a encore quelques endroits où ne se rencontrent ni musulmans ni protestants. C'est dans un de ceux-là que nous désirons nous établir.

Notre tâche sera difficile. Mais, nous espérons que Dieu bénira nos peines et nos travaux et surtout nous avons grande confiance en la Vierge Marie, que nous nous efforçons de faire connaître et aimer sur cette terre du *Maryland* libérien, où elle est décriée par les protestants, terre qui pourtant a l'honneur de porter son nom glorieux. Avec la grâce de Dieu, le zèle de ses enfants, les secours de la Providence et les prières ferventes des âmes chrétiennes, notre mission grandira et prospérera.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

S. S. Pie X a, sur la proposition de la Propagande, nommé évêque de Kilmore (Irlande) le R. P. André Boylan, Rédemtoriste, et coadjuteur du vicaire apostolique du Kouy-tchéou (Chine), M. François-Lazare Seguin, de la Société des Missions Etrangères de Paris.

INFORMATIONS DIVERSES

Islande. — Un missionnaire apostolique, M. A.-M. Dubillot, nous écrit de Saint-Laurent-sur-Sèvre :

« Vous connaissez la pauvre et pénible mission d'Islande. Déjà vous lui êtes venu en aide. Il faudrait aux missionnaires, pour orner leur chapelle, un joli petit chemin de croix, capable d'attirer l'attention des protestants. Dieu veuille inspirer à un de vos lecteurs la pensée de leur envoyer la somme nécessaire pour acheter ce chemin de croix. ! »

Congo belge. — Le R. P. Vermseech écrit de la mission Saint-Trudon au T. R. P. van Hecke, supérieur général des missionnaire de Scheut-lez-Bruxelles :

« Il y a quelques jours, des enfants de la mission pêchaient à la ligne, quand, soudain, un hippopotame se hisse lourdement des eaux, et va s'étendre au soleil sur un banc de sable. Les petits détalent en hurlant d'épouvante, et l'un d'eux vient avertir les Pères. L'enfant était tellement hors de lui-même, qu'il ne put dire si le monstre était dans le fleuve ou dehors, sur la rive droite ou la gauche.

« Les Pères étaient quatre à la maison. Nous saisissons nos Albini et, munis de quelques cartouches, nous courons à la rivière. Nous en trouvant encore à bonne distance, nous entendons les cris de nos gens venant à notre rencontre. Chemin faisant, nous hélons les PP. Potters et van Thielen, occupés à tracer un nouveau chemin. Ils se mettent au pas de course à notre suite. Nos gens dansaient d'allégresse — songez donc : 1.500 kilos de viande — et de loin nous indiquaient la route à suivre.

« Effarée par tout ce tapage, la bête avait quitté le banc de sable, nageait sous les eaux du fleuve et n'émergeait de temps en temps que pour respirer. Quant à nous, à bout de souffle, nous arrivons juste à temps pour voir de loin la tête gigantesque se lever des eaux et disparaître. Sur l'avis des nègres, nous allons nous poster à 50 mètres plus en amont — la bête remontait le courant — et nous nous mettons en position d'agir. Quatre Pères, je l'ai dit, avaient leur fusil; le P. Potters tenait une hache, le P. van Thielen, une bêche.

« L'attente fut longue et anxieuse, autant pour nous que pour les spectateurs : festin monstre en cas de succès! Visons donc bien, et ne tirons qu'à bon escient! Enfin, à 20 mètres de nous, l'eau s'agite, et lentement, majestueusement, le monstre découvre sa formidable tête, secoue ses petites oreilles, jette un coup d'œil vers l'herbe tendre de la rive, et respire, la gueule largement ouverte. Une triple détonation retentit, suivie de cris

de triomphe poussés par nos gens. D'après eux, l'une des balles a porté trop haut, la seconde s'est enfoncée dans le milieu de la tête, la troisième derrière l'oreille. Et la quatrième? dira-t-on, puisqu'il y avait quatre fusils. Un des Pères, hypnotisé par la scène, avait oublié de tirer. Ces choses arrivent : question de tempérament.

« Quoi qu'il en soit, une pirogue, montée par dix hommes munis de perches à sonder, se précipita à la place où la bête avait sombré, morte ou blessée mortellement d'après nos gens. A l'endroit même, rien.

« Tout à coup, nous voyons le monstre un peu plus loin, ou, du moins, nous croyons le voir. Les RR. PP. Demol et Crombé piquent à travers le marais et les broussailles. Le R. P. Handekyn et moi, nous sautons dans la barque, qui file à toute vitesse, se balançant de droite et de gauche sous la poussée vigoureuse des rames. Dans ces conditions, un coup d'épaule de l'hippo nous eût infailliblement jetés à l'eau ; mais, en compagnie de nègres, la chose n'a pas d'importance, le moins adroit des moricauds étant à même de donner des leçons de nage aux grenouilles. L'œil sur les eaux, le doigt à la détente, nous avancions comme une flèche, quand nos rameurs poussèrent d'ensemble une clameur qui nous glaça de terreur. L'hippo blessé venait-il sous l'eau nous livrer bataille ? Non ; il s'agissait seulement d'un énorme crocodile, dormant couché sur un arbre de la rive renversé par une tornade. Nous tirâmes nos deux coups sans toucher le but, sans même éveiller le saurien qui continua tranquillement sa sieste.

« Nos deux confrères restés sur la rive, et les chrétiens, entendant le bruit de nos détonations, s'imaginèrent que nous avions affaire à l'hippopotame, et s'empressèrent d'accourir pour nous porter assistance. Notre désappointement devint le leur quand il fut bien et dûment constaté que la proie convoitée nous avait échappé. »

Port-d'Espagne (*Trinidad*). — En l'année 1867, le T. R. P. Jandel, de sainte mémoire, écrivait aux Fondatrices de la Congrégation des Dominicaines de Sainte-Catherine de Sienne, au sujet de la léproserie de Trinidad dont la direction leur avait été offerte : « Grâce à Dieu, vous avez accepté, et ce sera pour vous une bénédiction. » Peu après, Mgr Amanton, en bénissant les Sœurs qui partaient pour les Antilles, leur disait aussi : « Ce que vous allez faire sera une bénédiction pour votre Congrégation, puisqu'il y aura dévouement apostolique. »

Ces heureux pronostics se sont réalisés ; car, depuis quarante ans, l'œuvre de Trinidad n'a fait que prospérer.

Consacrée à Notre Dame du Rosaire, la léproserie de Cocorite a vu naître à côté d'elle, grâce à ce patronage, d'autres œuvres très importantes. Un orphelinat florissant a été érigé par le R. P. Forestier à Belmont sur un morne dominant très pittoresquement l'Océan. Là, sont élevés deux cents enfants. Entre cet établissement et la Léproserie, qui est à une demi-heure de Port-d'Espagne, on vient de construire une chapelle, à l'ombre de laquelle sont abritées de jeunes orphelines qui, typographes habiles, composent le *Catholic News*, seul journal catholique du pays. A côté de l'imprimerie, se sont ouvertes des écoles où les jeunes filles de la société viennent suivre des cours de français et d'histoire. Enfin un quatrième établissement, qui sert de maison de correction, s'élève au pied du morne de Belmont.

Quarante Sœurs dominicaines se dévouent à l'heure actuelle à Trinidad, nombre bien insuffisant, hélas ! pour une moisson si abondante. Certainement, beaucoup de jeunes filles sont actuellement nécessaires pour travailler, en France, à l'éducation de la jeunesse ; mais elles n'y rencontrent pas ce qui est l'objet des aspirations de tant d'âmes qui ne veulent pas seulement des œuvres, mais aussi les joies de la vie religieuse. Or, à Trinidad, elles trouveraient l'un et l'autre : des âmes à sauver et le cadre parfait de la vie régulière. Le noviciat de la Congrégation de Sainte-Catherine de Sienne où se préparent les futures missionnaires, est à l'hôpital d'Etrépagny (Eure).

Congrès des Sauvages Sauteux

DES LACS MANITOBA ET WINNIPEGOSIS

Bien que la notice suivante nous apporte le récit d'un fait remontant à plusieurs années, nous croyons devoir la publier, parce qu'elle renferme de très intéressantes particularités et fait bien connaître ces peuplades indigènes du haut Canada dont les Pères Oblats entreprennent l'évangélisation avec un zèle si méritoire.

Au mois de janvier 1898 eut lieu à Winnipeg un *meeting* extraordinaire, un Congrès des Sauvages Sauteux des lacs Manitoba et Winnipegosis.

Ce Congrès avait pour but de fusionner en deux grandes Réserves, l'une catholique, l'autre protestante, les neuf différentes petites Réserves éparpillées sur les bords des lacs Manitoba, Winnipegosis, Ebb et Flow, Saint-Martin, et des rivières Poule-d'Eau, la Grue, Petite-Saskatchewan. Par *Réserves sauvages*, on entend une certaine étendue de terrain que les Indiens ont choisie eux-mêmes et se sont réservée, lors des traités qu'ils ont conclus avec le gouvernement du Canada. Chaque tribu a sa Réserve. En sus de ce terrain, elle reçoit du gouvernement du bétail et des instruments agricoles, avec une annuité de cinq dollars par tête d'habitant, petit ou grand. Le chef reçoit pour son annuité vingt dollars, et chacun de ses conseillers quinze dollars.

***

L'idée de ce Congrès était due à M. l'inspecteur Marlatt. L'idée était bonne. Les missionnaires catholiques l'avaient eue avant lui et avaient même fait, plusieurs années auparavant, des démarches auprès du gouvernement fédéral d'Ottawa pour obtenir un terrain où il fût permis à tout Indien, catholique ou païen, de s'établir et d'y jouir de tous les avantages des établissements fondés par les Blancs, écoles, église, résidence du missionnaire, etc. ; rien ne devait y manquer. La requête avait été prise en considération ; mais les chefs sauvages et les officiers du gouvernement, n'écoutant que leur propre intérêt, firent tous de l'opposition, et la tentative échoua.

Cependant, les missionnaires ne perdaient pas confiance et continuaient leurs travaux. Ils profitèrent de plusieurs circonstances pour renouveler leur demande. Ils avaient déjà obtenu une petite école de pensionnaires subventionnée par le gouvernement. Comptant sur la Providence, ils poursuivaient patiemment leur projet. Ils avaient rêvé l'établissement d'une belle mission pour les Sauvages ; ils avaient mis leur œuvre sous la protection de Notre Dame des Sept Douleurs. S'il fallait raconter toutes les fatigues, contrariétés, difficultés, souffrances qu'a coûté cette nouvelle fondation, ce serait un long rapport mais qui ne manquerait pas d'intérêt. Enfin, au bout de trente années de travaux persévérants, cette chère mission a commencé à prendre quelques développements. Si, aujourd'hui, elle est en bonne voie, gloire doit être rendue à Dieu et, après Dieu, à sa divine Mère, qui a protégé et sauvé l'œuvre qui lui avait été confiée, au moment où elle était sur le point de s'écrouler.

Mais revenons au Congrès.

Cette Conférence fut tenue avec l'approbation et d'après l'ordre du surintendant général des affaires des Sauvages du Dominion. Elle se fit dans les bureaux du Commissaire à Winnipeg. Elle dura deux jours (19 et 20 janvier).

Etaient présents, outre tous les chefs sauvages avec les délégués, au nombre de trente-huit, MM. A.-S.Forget, commissaire des Sauvages ; S.-B. Marlatt, inspecteur ; Martineau, agent des Sauvages ; Mlles M. Robson, sténographe, et A. Maclean, interprète, puis Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface ; les RR. PP. Camper et Chaumont, missionnaires des Sauvages ; MM. Dean O'Meara et Burman, ministres protestants.

⁂

M. le Commissaire ouvrit la première séance en présentant sa main au plus ancien chef, en signe de cordiale bienvenue, marque d'amitié qu'il désirait étendre à tous les délégués de l'assemblée. Il les informa ensuite qu'il avait pris des arrangements pour qu'ils fussent bien traités pendant leur séjour à Winnipeg.

Après ce préambule, il leur expliqua tous les avantages que le gouvernement désirait leur procurer, en les invitant à se réunir en deux grandes bandes. Jusqu'à présent ils n'avaient eu dans leurs Réserves que de petites écoles d'externes dont peu de leurs enfants avaient profité. En s'unissant, ils obtiendraient des écoles d'internes. Il y en avait déjà une à Pine Creek et il était désirable que cette école devînt plus considérable et réussît. Elle était subventionnée par le gouvernement, qui était prêt à faire de plus grandes dépenses pour en faire une large et belle école, où leurs enfants recevraient une excellente éducation sous tous rapports.

Les mêmes avantages étaient offerts aux protestants. Il les priait de penser un peu à leurs chers enfants et de ne pas laisser échapper cette chance de les bien faire élever. Leur union leur assurerait d'autres grands avantages tant temporels que spirituels. Ils auraient des missionnaires résidants, et le gouvernement leur procurerait tous les instruments nécessaires pour la tenue d'une ferme, pour la culture, pour l'élevage, leur fournissant en même temps un plus grand nombre d'animaux, la semence dont ils auraient besoin, un fermier pour les instruire et les diriger dans leurs travaux.

Le Commissaire s'assura ensuite que tous les Sauvages avaient bien compris le but de cette assemblée et les avantages qui leur étaient offerts.

⁂

Les deux chefs les plus intéressés à la réussite du projet proposé étaient le chef de Fairford, protestant, et le chef de Pine Creek, catholique, sur le terrain respectif desquels devaient avoir lieu d'un côté l'union des catholiques et de l'autre celle des protestants. Le chef protestant de Fairford ne semblait pas avoir confiance dans les promesses du gouvernement. Il ne dit pas grand'chose. Le chef catholique de Pine Creek, Jean-Baptiste Napakisit, répondit :

« — J'ai fait bien attention et je crois avoir bien compris ; c'est ce que je désirais depuis longtemps. Je remercie la divine Providence, et je remercie aussi le Commissaire. J'espère que cette assemblée aura un bon résultat. »

Ainsi se termina la première séance.

Avant de se séparer, le Commissaire avertit les Sauvages que, dans l'après-midi, ils pourraient discuter et se concerter à loisir. A cet effet il mettait à leur disposition la chambre où ils se trouvaient en ce moment réunis. Les Indiens s'y assemblèrent, en effet.

Quand leur délibération eut pris fin, on les promena en voitures dans les rues de Winnipeg et de Saint-Boniface. Ils visitèrent les écoles industrielles protestantes et catholiques, les églises et principaux monuments ; on les fit même parler au téléphone. Partout ils furent bien reçus. Ils furent émerveillés de tout ce qu'ils virent et entendirent. Un grand nombre étaient encore païens. Ils admirèrent, dans l'église catholique de Sainte-Marie de Winnipeg, la représentation, avec personnages, de la crèche de Bethléem.

⁂

Le lendemain eut lieu la seconde séance. Le commissaire, M. Forget, leur rappela qu'ils avaient été convoqués pour discuter un sujet d'une très grande importance pour eux. On leur proposait de s'unir et de former deux groupes, au lieu d'être divisés en neuf petites bandes, comme actuellement.

Ce qui avait provoqué cette proposition était une pétition des Indiens de Water-Hen-River (Rivière de la Poule d'eau) exprimant le désir d'abandonner leur réserve pour se joindre aux Indiens de Pine Creek (Rivière des Epinettes). Les Indiens d'Ebb et Flow avaient fait la même demande. Les uns et les autres se plaignaient que le terrain par eux occupé était trop bas et trop inondé. M. l'inspecteur Marlatt, chargé de constater le fait, était d'avis que non seulement les faveurs demandées devaient être accordées, mais que les mêmes avantages devaient être offerts aux autres groupes de son district, bien que, de leur part, aucune démarche n'eût été faite à ce sujet. C'est donc bien à M. l'inspecteur Marlatt qu'était due l'idée du Congrès et c'est à son instigation qu'il eut lieu. Mais cet honorable fonctionnaire ne connaissait pas assez les Sauvages, et, dans son zèle, il précipita un peu trop l'affaire ; elle aurait dû être préparée de longue main.

La plupart des Sauvages ne s'y attendaient pas et en furent inquiets. Beaucoup de braves catholiques, qui désiraient se rapprocher du prêtre, déjà résidant à Pine-Creek, auraient voulu voir le projet se réaliser ; mais plusieurs, parmi ceux mêmes qui avaient demandé le changement de Réserves, subirent l'influence des autres plus nombreux qui n'avaient rien demandé et n'étaient pas disposés à changer de résidence. Influencés par eux, ils trouvèrent le moyen d'empêcher le projet d'aboutir, en demandant un terrain dont le gouvernement avait déjà disposé et qu'il ne pouvait pas leur accorder.

Cependant la plupart accédèrent à l'invitation du Commissaire d'apposer leurs signatures sur le document suivant :

Nous, soussignés, ayant été dûment choisis et nommés pour représenter nos tribus respectives, comme le prouvent les attestations signées que nous avons apportées, et étant munis de tous les pouvoirs pour agir en leurs noms, donnons, par le présent acte, notre adhésion au projet de fusionner les neuf groupes en question en deux groupes, dont l'un serait fixé à Pine-Creek et l'autre à Fairford. En foi de quoi nous avons fait nos marques ou apposé nos signatures.

Tous signèrent à l'exception des délégués de la Rivière La Grue (Crane-River) et de deux des cinq délégués de la Réserve de *Dog-Creek* (Rivière du Chien), connue sous le nom de Réserve du « Lac Manitoba ».

***

Depuis, les protestants n'ont absolument rien fait ; mais les missionnaires catholiques ont. à leurs frais et dépens' construit à Pine-Creek une magnifique école en pierres,longue de 115 pieds sur 45 de large, avec soubassement, deux étages et mansardes. Tous les voyageurs et visiteurs qui passent par Pine-Creek sont étonnés de voir une pareille construction en plein pays sauvage. Cette école pensionnaire est subventionnée par le gouvernement ; mais ce qu'il donne n'est pas suffisant pour l'entretien des soixante enfants qui ont le droit d'y être admis (72 piastres par tête pour un an, environ 360 fr.) pour logement, habillement, nourriture,etc.

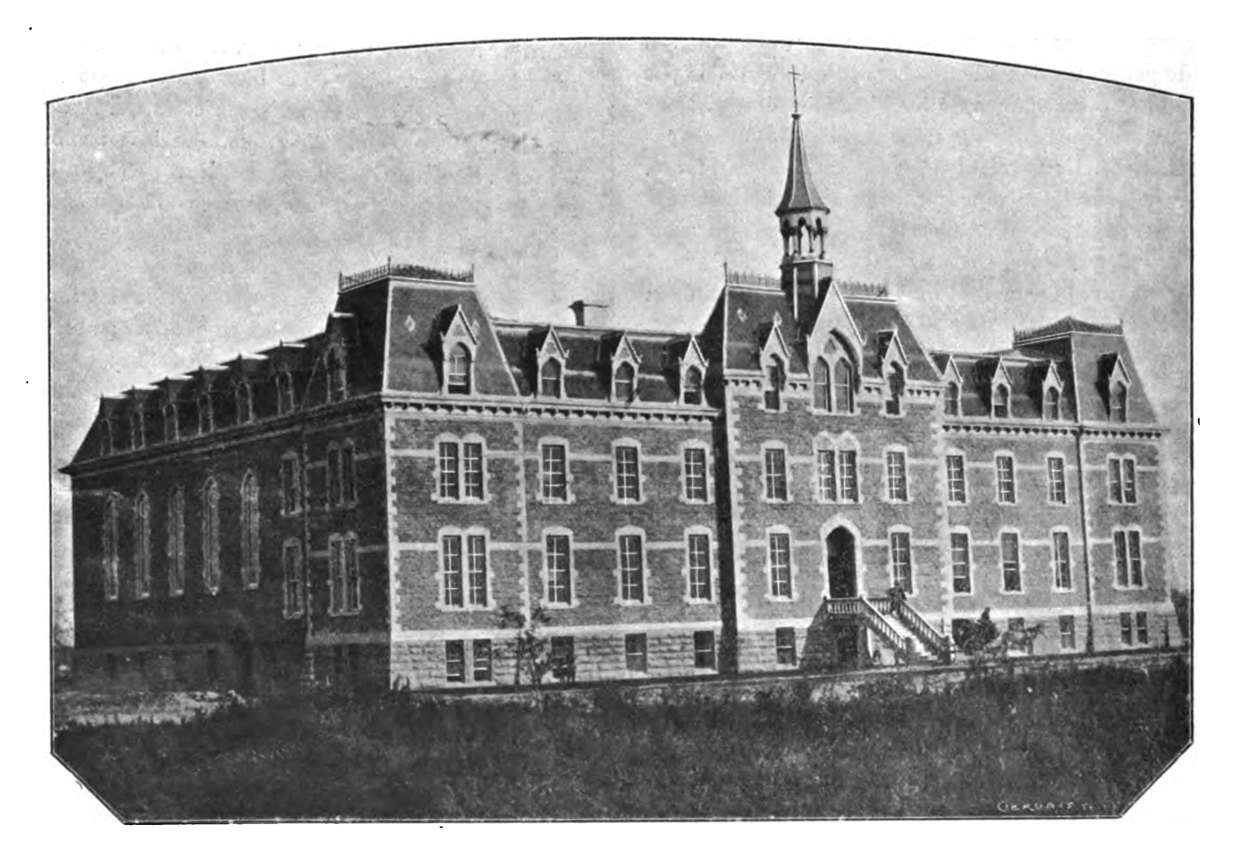
Le gouvernement n'a rien fourni pour la bâtisse qui est élevée sur le terrain de la mission et la limite sud de la Réserve Sauvage. Au sud de la mission sont établies bon nombre de familles métisses, libres, n'ayant pas pris part au Congrès des Sauvages. Elles bénéficient des avantages de l'école et de la résidence du missionnaire. Désormais deux Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée y résident. Ce sont eux qui ont la charge de l'école et desservent en même temps la mission et quelques postes environnants, qui nécessitent parfois des voyages assez longs et bien pénibles, soit en hiver, soit en été. Les missionnaires sont secondés dans leurs travaux par deux Frères convers, et pour l'entretien des enfants par des religieuses bien dévouées, des Franciscaines Missionnaires de Marie.

***

Dieu seul sait ce qu'il en a coûté de travail, fatigues, misères et souffrances de toute sorte, pour obtenir le résultat actuel. Pendant plus de trente ans les missionnaires ont souffert toutes sortes de privations et encore aujourd'hui ils souffrent. Cette mission justifie bien le nom qui lui a été donné par l'autorité diocésaine et à la demande des premiers missionnaires qui y ont travaillé. C'est la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs,

J'ose espérer que les lecteurs des *Missions catholiques* se feront une joie d'aider dans leur œuvre et les religieux et les religieuses qui ont tout quitté pour aller s'ensevelir dans ce coin reculé, afin de travailler au salut des âmes.

La population augmente rapidement ; mais il n'y a pas encore d'église, et tous les gens, sauvages et métis, pêcheurs et chasseurs, sont pauvres. Une partie de la maison d'école sert actuellement de chapelle. Qu'on nous donne les moyens d'obtenir un succès complet. Qu'après avoir dit « *Evangelizare pauperibus misit me* », les missionnaires puissent s'écrier : « *Pauperes evangelizantur.* »



CANADA. — MAISON DU SCOLASTICAT D'OTTAWA ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr LANGEVIN.



MANITOBA (Canada). — CONGRÈS DES SAUVAGES DES LACS MANITOBA ET WINNIPEGOSIS A WINNIPEG ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr LANGEVIN, archevêque de Saint-Boniface (voir p. 124).

VERS MOSSOUL-la-BOSSUE

Par le R. P. Marie-Bernard ALLO

DES FRÈRES PRÊCHEURS

VI

LE TIGRE. — ENTRÉE A MOSSOUL

Suite et fin (1)

Le 6 novembre, laissant derrière nous le désert et sa tristesse, nous franchîmes un des derniers contreforts du Sindjar. Nous retrouvions des pays habités, et des hommes qu'il n'était plus nécessaire de traiter en ennemis.

Nos dos s'appuyèrent, pendant le premier repas, au mur d'une maison des Gargarieh, tribu d'Arabes sédentaires, à qui le gouvernement remet une partie de leurs impôts pour reconnaître les services qu'ils rendent en gardant les terres de l'Est contre les incursions des pillards nomades.

Nous remarquâmes là des types très délicats d'enfants et de jeunes gens. Une foule de garçons âgés de 7 à 15 ans s'étaient assis près de nous ; ils voulaient voir comment les étrangers s'y prenaient pour manger ; et nous avions toute facilité d'admirer le contraste de leurs visages aristocratiques avec la misère de leur costume, consistant toujours en une chemise longue, sale et trouée.

***

L'approche du terme du voyage donnait de la gaieté à tout le monde.

Depuis Nissibine, notre caravane avait grossi.

C'était d'abord un pauvre homme du Kurdistan, qu'on avait à demi assassiné du côté de Mardin, en lui volant ses deux chameaux. Il avait le bas du corps tellement enflé qu'il ne pouvait faire un pas ; toutefois il se tenait encore à cheval, quoique avec peine. Il profita de notre passage pour retourner dans son pays, sous la protection de notre drapeau et de nos gendarmes.

Puis il y avait des ouvriers de Tell-Kef, qui revenaient, avec leurs ânes, de très loin, de Cilicie, où ils avaient gagné un peu d'argent à travailler au chemin de fer d'Adana. Ils étaient en train ce jour-là, et chantaient d'une voix suraiguë, sur deux ou trois notes, des airs qui allaient en mourant insensiblement, comme le son d'une plaque de métal que l'archet a frôlée. Quand ils étaient las de chanter, ils se donnaient des crocs-en-jambe pour rire, et finissaient par se réconcilier... aux dépens de leurs ânes ; ramassant des plantes épineuses, ils les introduisaient délicatement sous la queue des pauvres bourriques, et celles-ci serraient la queue de toutes leurs forces, s'enfuyaient, et les âniers couraient après, en éclatant de rire. Nous-mêmes nous ne pouvions nous empêcher de rire.

***

Au bord d'une rivière se dressait un haut rocher, sur lequel on voyait les ruines d'un petit château élevé jadis pour contenir les tribus. C'est au pied qu'on dressa les tentes. La rivière gazouillait gentiment ; mais cette eau-là aussi, pleine de potasse, était à peine buvable. Mercredi, après une nuit où la température était au-dessous de zéro, nous quittons ce joli paysage, ses ruines, son pont à deux arches, sa rivière d'eau de savon, et nous piquons droit sur le Tigre, dont les montagnes se profilent nettement devant nous. A la première halte, un Arabe, venu à pied de Mossoul, apporte au R. P. Galland une lettre du R. P. Bonte, vicaire du couvent, qui nous annonce qu'il vient à notre rencontre. Vers midi, le sol du désert devient très onduleux ; tous les cinquante mètres, une petite butte nous ferme l'horizon. L'herbe réapparaît.

Voici un berger qui garde un grand troupeau de moutons blancs à tête noire ; il s'appuie sur ce haut bâton courbé qui est devenu, en Occident, la crosse de nos premiers pasteurs, les évêques, et il reproduit tout à fait, dans son attitude et dans son costume, le type consacré des patriarches bibliques : c'est Jacob gardant les troupeaux de son beau-père Laban, ou Moïse ceux de Jethro.

***

Enfin, du sommet d'une butte, nous découvrons l'*Hidiglou* (le Tigre). Nous n'en sommes séparés que par la descente d'une berge sablonneuse, très escarpée. Immédiatement, tout le monde saute de cheval. Je m'empare d'une tasse en fer-blanc, et, courant au bord du fleuve, je l'y emplis, et la vide d'un trait en l'honneur du vieil Hidiglou, qui a vu tant de choses, arrosé ou ravagé tant de villes célèbres. Il venait justement de commettre des méchancetés dans les montagnes ; il avait tellement battu ses rives, il s'était tant chargé de terre et de limon, que l'eau que je bus avait la couleur d'un épais café au lait. Pourtant elle était sans goût étranger, excellente.

Ce fleuve vénérable a gardé toute la fougue de la jeunesse ; ses flots se précipitent, bouillonnent, grondent, comme ceux du Rhône. Bien loin dans le Sud, il finit par se marier à l'Euphrate, et achève sa vie avec elle, jusqu'à leur chute commune dans le golfe Persique ; mais il y a entre eux la plus parfaite divergence d'humeur qu'on puisse imaginer entre deux époux.

Le vieil Hidiglou des empires défunts, toujours vivant, lui, toujours fantasque et cascadeur, offrait à boire ce jour-là à deux immenses troupeaux, l'un tout noir, l'autre tout blanc, de moutons et de chèvres. Sur son autre rive, l'œil voyageait dans un massif bleuâtre, entre les pitons neigeux du Kurdistan et de l'Arménie. Les chaînes de montagnes superposaient leurs lignes de faîte, jusqu'à l'indéfini. Dans le Sud, l'œil découvrait de nouveaux troupeaux, des villages, mais pas encore Mossoul.

***

Le R. P. Bonte arriva à cheval. Nous nous assîmes sur les chaises longues et les pliants, devant la tente, et l'échange affectueux des nouvelles commença.

Il fallait passer cette nuit encore au désert, pour n'entrer à Mossoul que le lendemain matin, car, en y arrivant à la tombée de la nuit, le déchargement des bêtes de somme eût été plus difficile.

Des gens du pays vinrent nous apporter d'énormes poissons du Tigre, ressemblant au brochet, avec une chair aussi savoureuse. L'un de ces pêcheurs était parti de l'autre rive ; il avait franchi le fleuve torrentueux à la façon des soldats assyriens figurés sur les bas-reliefs : c'est-à-dire qu'i

(1) Voir les *Missions catholiques* des 25 janvier, 1er, 8, 15, 22 février, 1er et 8 mars.

serrait contre son cœur une énorme outre noire, gonflée d'air, et ne nageait qu'avec les jambes, en donnant de vigoureux coups de talon, qui faisaient penser à la détente des membres inférieurs d'un batracien. Il s'en retourna de la même manière.

La nuit — un peu fraîche pourtant — se passa bien. Nous n'entendîmes plus le chacal pousser autour du campement son cri plaintif d'enfant torturé par des coliques. Ces cris avaient donné une fois un cauchemar à l'un d'entre nous ; il s'était dressé tout d'une pièce sur son matelas, en poussant un hurlement encore plus aigu, et, comme les sujets de distraction ne sont pas nombreux dans le désert, nous en rîmes jusqu'à la fin du voyage.

***

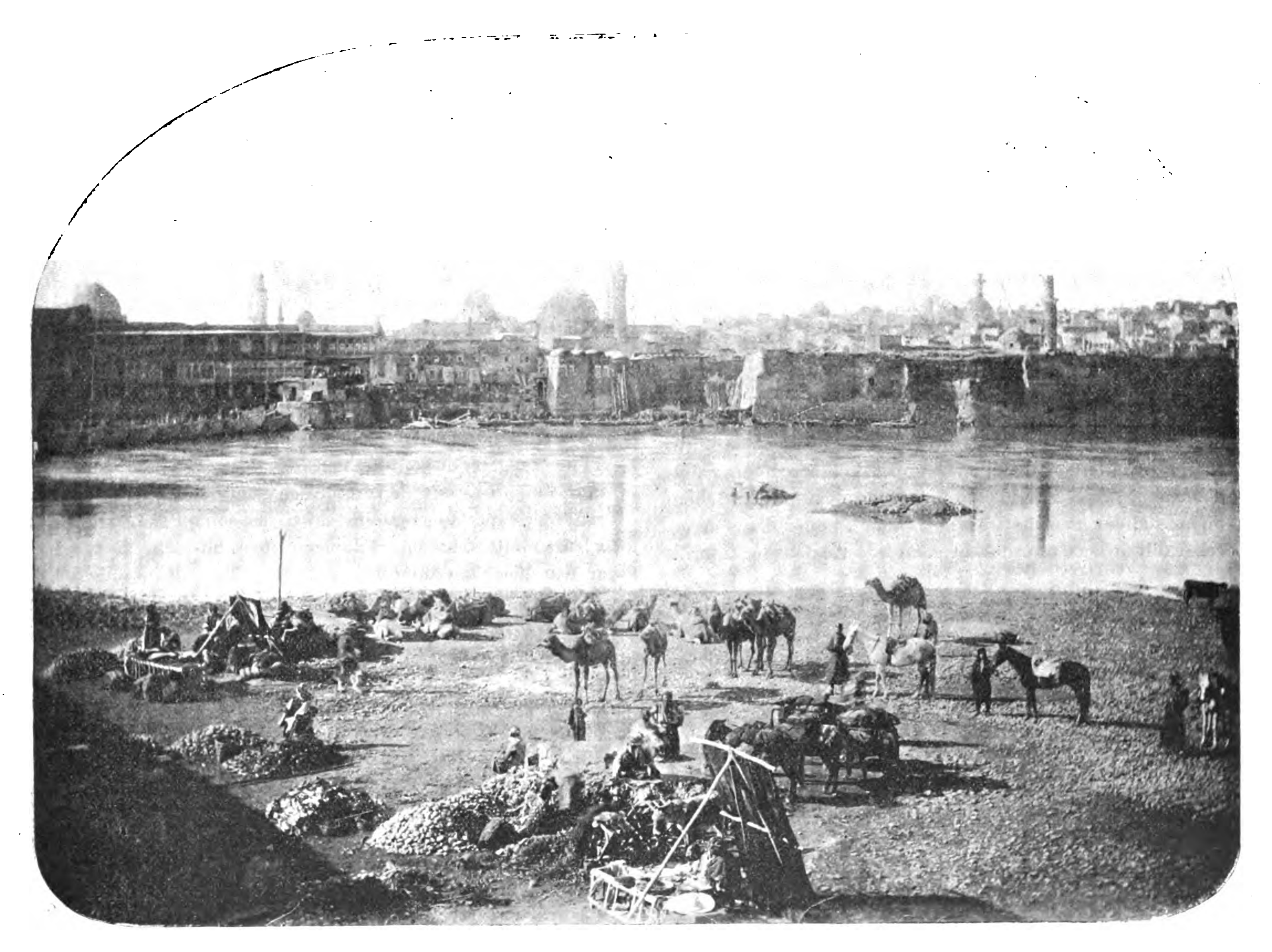
Vers 6 h. 1/2 du matin, après la messe dite par le Père vicaire, on se mit en marche vers Mossoul, dans la direction du Sud-Est. Le ciel était couvert, car nous étions au 8 novembre, et déjà les grandes pluies auraient dû commencer. A 9 heures environ, nous commençâmes à distinguer dans la brume des dômes, des minarets, des murailles ; c'était le terme de notre expédition, Mossoul, Mossoul enfin, avec la colline qui fait derrière elle comme une bosse de chameau, et lui vaut le surnom de Mossoul-la-Bossue (*Voir la gravure*).

Peu après, des cavaliers blancs et noirs fondent sur nous au galop ; ce sont nos Dominicains. On se serre la main, on s'embrasse, sans descendre de cheval. Bientôt toute la communauté est là, sauf le Père qui garde la maison. La cavalcade commence à devenir imposante.

Mais ce n'est pas tout.

A quelque distance, voici un prêtre monté sur une grande ânesse blanche, puis d'autres prêtres, sur des ânesses, des mules, des chevaux, les Chaldéens avec leur turban rouge et noir, les Syriens avec la haute coiffure grecque, tous des amis de la mission, ou des professeurs de notre séminaire et de notre collège. Après eux, voici les *drogmans* et les *kawas* du consulat de France, puis des chrétiens notables, les uns vêtus à l'européenne, d'autres en riches costumes d'Orient, tous sur de belles montures ; puis deux religieuses à cornette blanche, chevauchant aussi.

Voici des groupes de femmes chrétiennes, rangées sur le bord du chemin, qui s'inclinent en portant la main à leur front ; puis une foule d'enfants, qui s'élancent pour nous baiser les mains ; puis des adolescents au costume sévère, marchant en rang — ce sont les séminaristes — qui viennent nous saluer un à un. Nous formons à présent un cortège de



MESOPOTAMIE. — La ville de Mossoul vue du Tigre ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Allo

plusieurs centaines de personnes, piétons, cavaliers, au milieu desquels tranchent les robes blanches des religieux, et les costumes chamarrés des *kawas* à grand cimeterre. Nous autres, les arrivants, nous sommes faciles à distinguer dans cette masse, avec nos chapeaux blancs et nos manteaux de voyageurs.

Comme Jacob, nous avons été brûlés tour à tour par la chaleur et par le vent glacé. Les coups de soleil et les coups de gelée, se succédant sur nos visages, nous ont fait des teints de brique Nos mains, en dépit de tous les soins de propreté, ont la peau noire et rugueuse, comme si elles sortaient d'un four. Il y a des traces de fièvre dans certains regards. Nos cheveux sont longs, nos barbes hirsutes et tellement raides, tellement sèches, qu'on a peur de les voir prendre feu sous l'action du soleil. Enfin, nos tuniques blanches ont passé peu à peu à la couleur des chemises bédouines. Pourtant, comme nous sommes les héros de la fête, nous nous redressons, nous tâchons d'avoir une belle contenance sur nos rosses éreintées.

Quelques Pères sont partis d'avance pour nous attendre à la porte du Sindjar.

Quand nous arrivons aux vieilles murailles pittoresques, qui tombent en ruine avec grâce, c'est un grouillement de foule effrayant. La cavalcade nous entraîne à travers les rues étroites, jusqu'à la porte de la mission.

Dans la cour nous sautons à bas de nos chevaux, et disons à ces bêtes un adieu sans regrets.

Le grand corridor est transformé en divan, orné de guirlandes et de drapeaux tricolores. Nous nous asseyons au haut bout, entre les nouveaux frères dont Dieu nous envoie partager l'existence obscure et laborieuse, en ce pays perdu. Les notables s'asseoient. Les domestiques apportent le café, les cigarettes, et une fanfare fait éclater la *Marseillaise* et le *Chant des Missionnaires*. Des délégations des diverses œuvres de la mission viennent nous souhaiter la bienvenue, en prose, en vers, en chœurs. Les élèves, et, après eux, le patronage, les typographes, les domestiques, viennent, suivant l'usage du pays, nous baiser les mains.

Et d'entendre toutes ces voix d'Orientaux à qui nos prédécesseurs ont appris à s'exprimer en français, de se sentir repris par le milieu chaud et fraternel de la vie dominicaine, d'entrevoir, dans une vision, le coin du champ du Seigneur où nous allons nous mettre à notre tour à pousser la charrue, cela exaltait le cœur et faisait monter la vie dans les regards.

FIN

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.
Suite

FAMILLE DES TIMÉLIIDÉS. — *Sphenœacus punctatus*
Matata ponctué

Bec court et mince, sans entaille ; pas de barbillons ; ailes courtes, arrondies et concaves ; pointe formée par la quatrième et la cinquième plume. Queue formée de dix longues plumes de grandeur variée et graduée, plantées dans des tuyaux épineux et munies de membranes peu tendues. Couleur générale, en dessus brun, jaunâtre ; front roux avec ligne noire dans chaque plume ; une ligne blanchâtre s'étendant des narines jusqu'au-dessus des yeux et un peu au delà ; gorge et ventre blanc tacheté de noir, puis blanc teinté de faune vers l'abdomen. Œil noir.

Longueur de l'aile : 0m058 ; du tarse : 0m02.

Œufs : blancs mouchetés de violet et de rouge grisâtre ; longueur 0m02.

Si l'on demandait à un peintre ce qu'il pense du *Matata*. il se hâterait de répondre que c'est un des plus charmants objets que l'œil humain puisse rencontrer dans la création. Sa forme élégante attire tout autant que ses couleurs. Ses mœurs sont assez peu connues ; car il appartient à la section des timides et ne se prodigue pas. Une de ses prouesses consiste à grimper lestement le long d'une tige de « phormium tenax » pour en sucer les fleurs mielleuses ; durant cette opération, il se sert de sa queue, qu'il recourbe contre la tige qui le supporte ; et alors, d'élan en élan, il atteint bientôt son but.

Son nid est ovale, mais si frêle qu'on peut lire en travers ; il mesure environ 7 centimètres de diamètre. Sans soupçonner aucun danger, il le place dans une touffe de carex, à quelques centimètres du sol. Qui donc pourrait s'étonner si notre joli mais imprudent *Matata* disparaît rapidement de la colonie ? Les chiens, les chats, les belettes, les putois, les enfants, et surtout le feu, en détruisent chaque année des milliers. Bientôt il n'en sera plus question.

Sphenœacus fulvus

Plus pâle que le précédent, la partie brune des plumes notablement plus étroite.

Longueur de l'aile : environ 0m06 ; du tarse : 0m021.

Cette espèce, très rapprochée du type, appartient à l'île du Sud et se rencontre jusqu'aux îles Snares. Elle disparaît aussi à vue d'œil, sauf dans les îles inhabitées, où, au contraire, elle semble prospérer.

La suivante, beaucoup plus distincte, paraît se maintenir à l'île Mangare, où souvent son sifflement aigu crée d'amusantes méprises aux dépens des chasseurs qui les poursuivent. Trompés à chaque instant par ce son qu'ils attribuent à leurs maîtres, les chiens deviennent un obstacle au succès au lieu d'être des aides.

Sphenœacus rufescens

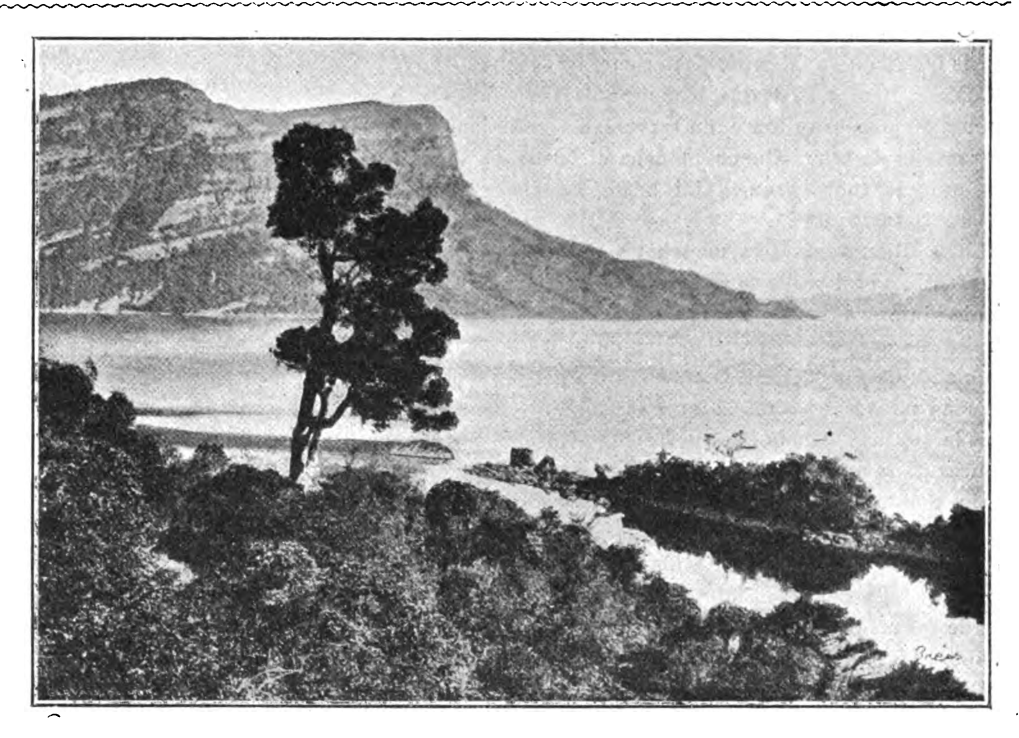
Couleur générale : en dessus, brun roussâtre ; en dessous, blanc brunâtre, la gorge teintée de jaune. Ligne blanc brunâtre au-dessous des yeux ; côtés de la tête marqués de noir. Longueur de l'aile : 0m060 ; du tarse : 0m025.

Œufs : blanc crème, mouchetés et marbrés de brun rougeâtre ; longueur : 0m02.

FAMILLE DES PARIDÉS : *Mohua ochrocephala*. — *Mohua*

Bec court, sans entaille, narines en partie cachées par des touffes de plumes. Ailes formées de dix plumes primaires, la première beaucoup plus courte que la seconde ; queue plus courte que les ailes, tuyaux éraillés, saillant au dehors. Griffe postérieure de la patte plus longue que le bec ; pieds

larges, l'orteil médian aussi long que le tarse. Couleur : tête, gorge et ventre jaunes ; dos, brun jaunâtre ; queue olive jaunâtre. Ailes : brunes bordées de jaune bruuâtre. Œil noir. Longueur de l'aile : 0m08 ; du tarse : 0m025. Œufs : blancs, avec de toutes petites mouchetures rouges ; longueur : 0m024. Mâle et femelle se ressemblent ; les petits sont de couleur plus pâle.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — LE LAC WAIKARE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

A ce signalement, tout le monde reconnaît le *Mohua* ou canari de la Nouvelle-Zélande. A part les quelques différences spécifiques ci-dessus indiquées, il ressemble en tous points à ses congénères d'Europe si avantageusement connus de nos lecteurs. C'est pourquoi nous abrégerons nos remarques à son sujet, réservant notre temps et nos forces pour les espèces les moins connues.

Nous devons cependant mentionner que l'habitat *régulier* du Mohua est notre île du Sud, et qu'il ne s'en écarte guère que pour entrer en cage.

Son nid est fait de mousse bien pressée et moulée, entremêlée de quelques toiles d'araignée. On le découvre souvent dans le tronc creux du Puka (*Griselinia littoralis*), ou dans l'intérieur vermoulu d'un bouleau noir.

Certhiparus albi-capullus. — Popokatea.

Tarses munis de 5 ou 6 écailles distinctes, jamais unies ; pieds moyens, l'orteil médian et sa griffe ne dépassant pas les 4/5 du tarse ; griffe postérieure plus courte que le bec. Couleur : tête, gorge et ventre blanc brunâtre ; dos et queue bruns. Ailes, brun foncé. Œil noir. Longueur de l'aile, 0m07 ; du tarse, 0m025.

Œufs blancs, légèrement mouchetés de rose ; longueur : 0m021.

Les sexes se ressemblent ; les petits sont blanc grisâtre à la tête et au ventre.

La Providence qui a refusé, à notre île du Nord la présence du *Mohua*, lui a accordé, en échange, la possession exclusive du *Popokatea* ou « Tête-blanche ». C'est un habitant des hauteurs, soit dans les montagnes, soit dans la plaine ; il semble rechercher le sommet des plus hauts arbres, et s'y livre à des exercices acrobatiques fort amusants. Ainsi, on le verra parfois jouant au trapèze, suspendu par les pieds à une branche et se balançant jusqu'à ce qu'il puisse atteindre certains insectes qu'il a aperçus devant lui.

Alerte, gai, gentil et curieux, il lui suffit d'entendre quelque bruit insolite pour qu'il se déplace immédiatement et cherche à se rendre compte de ce qui se passe autour de lui. Il le fait discrètement et rapidement et s'enfuit aussitôt. Pendant qu'il est à son poste d'observation, il profère un sifflement strident qui sert d'avertissement à toute sa tribu. Y a-t-il du danger ? Toutes les « têtes-blanches » s'envolent de concert. D'ailleurs, ce beau petit serin ne vit jamais seul, c'est toujours par troupes qu'on le rencontre.

Le nid du *Popokatea* est analogue à celui du *Mohua* ; il est soigneusement construit et habilement dissimulé dans les plus hautes et les plus épaisses touffes du *manuka* (*Leptospermuin*), à 10 ou 15 pieds du sol. Ceci explique pourquoi il a réussi à se maintenir mieux que d'autres espèces trop confiantes. Souhaitons qu'il se multiplie, car il est aussi utile que joli.

Finschia Nova-Zelandia. — Toitoi.

Queue graduée, plus longue que les ailes, tuyaux non éraillés. Jambes et pieds légers et élégants, de trois à huit écailles sur le tarse.

Couleur : tête, dos et queue brun rougeâtre ; côtés de la tête et du cou gris foncé ; gorge et ventre couleur chamois. Plumes latérales de la queue marquées d'une large tache brune. Œil gris. Longueur des ailes, 0m062 ; du tarse, 0m02. Œufs blancs avec taches grises et brunes formant comme un anneau autour du gros bout ; longueur, 0m02. Les mâles et les femelles se ressemblent ; les petits sont d'un chamois plus foncé au-dessous. Quelques spécimens venus des « Sounds » de l'Ouest portaient des sourcils blancs, ce qui leur donnait un air singulier.

Spécial à l'île du Sud. Encore peu connu dans ses habitudes.

FAMILLE DES MOTACILLIDÉS. — *Anthus Novæ Zelandiæ.*
L'ALOUETTE OU PIHOIHOI.

Bec droit et mince. Ailes formées de neuf plumes primaires, la première seule se développant complètement. Queue

échancrée au milieu. Tarses plus longs que l'orteil médian ; orteils latéraux égaux, griffe postérieure très longue.

Couleur : Brune en dessus, blanche en dessous, avec taches brunes. Bandes brun foncé au travers de l'œil ; joues blanches mêlées de brun. Queue blanche et brune, excepté à la base qui est toute brune. Œil brun. Longueur de l'aile : 0 m 09 ; du tarse : 0 m 25.

Œufs : Blancs-grisâtres mouchetés de brun ; longueur : 0 m 023. Mâle et femelle se ressemblent ; les petits ont nombre de plumes, surtout aux ailes bordées de blanc-grisâtre. Habitation : toute la Nouvelle-Zélande et les îles Chatham, Auckland, Campbell, etc. N'existe nulle part en Polynésie.

Aucun pays n'est complet sans son alouette. Que deviendrait la joyeuse Albion (*merry England !*) sans les chants primesautiers et vivifiants de sa petite alouette qui, chaque matin, monte en spirale dans les airs et sème la gaîté dans ses champs et ses prairies ?... Voulant sans doute répondre à un besoin semblable, la Providence nous a dotés d'une magnifique espèce, dont une variété blanche fait l'admiration de tous les connaisseurs.

Inutile de rien dire sur les mœurs de ce charmant oiseau, sauf ce trait qui a pu échapper à l'observation commune. Notre alouette, timide quand elle est seule, devient courageuse et vaillante quand elle est réunie à son bataillon. Maintes fois on a remarqué que, lorsque l'épervier apparaît, les alouettes se rassemblent et se livrent à un vrai tintamarre pour effrayer l'ennemi. Néanmoins, il paraîtrait que cet exercice les épuise, car, souvent, les plus jeunes tombent pantelantes et meurent en quelques minutes.

***

Terminons ce chapitre en mentionnant une dernière variété : l'alouette des *Antipodes* (*Anthus Steindachneri*) qui habite sur les îlots rocailleux de cette région lointaine et isolée. Ses ailes sont plus courtes et beaucoup plus faibles. Un peu de jaune apparaît mêlé au blanc de sa gorge et de son ventre. Sous tous les autres rapports, elle ressemble à la précédente. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

T. Rév. Mère Marie-Basile,
supérieure générale de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny.

Sœur Saint-François Xavier, vicaire générale de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, nous écrit de Paris, le 8 mars 1907 :

« Nous avons la douleur de vous faire part de la grande perte que vient de faire notre Congrégation dans la personne de notre Supérieure générale, la très Révérende Mère Marie-Basile Chevreton, décédée le 3 courant, munie des sacrements de la Sainte Eglise. Elle comptait 80 ans d'âge et près de soixante ans de profession religieuse. Veuillez nous permettre de la recommander à vos prières, ainsi que notre cher Institut si douloureusement éprouvé. »

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Montréal	113	»
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	1	»
M. Charles Vassy, du diocèse de Valence	26	»

Au R. P. Clément, à Gallipoli (Turquie).

Mme Lucien-Brun, Lyon	5	»

Au R. P. Michel, Beyrouth (Syrie) pour ses benjamins.

Une abonnée du diocèse de Quimper, pour obtenir la grâce d'une bonne mort	100	»
P. L. R., du diocèse de Valence	10	»

A M. Henri Tesson, Pondichéry :

Une anonyme Trunoise, avec demande de prières	5	»

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin :

G. D., du diocèse de Bayeux	5	»

Pour les missions des Pères Dominicains, au Tonkin (Mgr Fernandez) :

Anonyme de Pontoise, diocèse de Versailles	10	»

A Mgr Reynaud, Tché-kiang, pour son grand séminaire :

E. N., de Nancy, qui demande des prières pour une intention particulière	100	»

A Mgr Reynaud, Tché-kiang, pour le séminaire de Ning-po :

C. J., Lyon	5	»
Bernard et Antoine, de Bouelans (Doubs)	2	»

Pour la mission du Shiré :

M. Gilbourg, diocèse de Nîmes	10	»

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Kyne, Libéria) :

Anonyme	300	»
Anonyme	3	»

ÉDITION ALLEMANDE

Pour	les victimes de la famine au Tonkin (Mgr Marcou)	60	30
—	M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki)	6	15
—	les lépreux du Japon (Gotemba, Tokio)	12	30
—	M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	840	45
—	les missions de Chine (Chan-tong méridional)	36	95
—	le R. P. Tournade, pour les victimes de la famine en Chine (Kiang-nan)	167	10
—	les missions de Perse	6	15
—	le R. P. Théopistos, mission de Péramos (Asie-Mineure)	14	80
—	la mission des Pères Capucins à Kérassunt —	2	50
—	le R. P. Michel, à Beyrouth (Syrie)	65	25
—	une église en l'hon. de St-Antoine en Turquie (Mgr Tacci)	1	25
—	les victimes de la famine en Afrique (Victoria Nyanza septentrional)	11	»
—	Sœur Restitude, pour les nègres atteints de la maladie du sommeil (Victoria-Nyanza septentrional)	2	50
—	les Mariamettes en Egypte (R. P. Rolland, Hte-Egypte)	24	65
—	la reconstruction de l'église de Molokai (R. P. Moellers)	2	50
—	le couvent du Bon-Pasteur, à Mysore	2	50
—	les catéchistes du R. P. Kern (Birmanie méridionale)	123	15
—	l'hôpital de Ste-Marthe à Bangalore	12	30
—	le R. P. Lacombe à Trichinopoly	260	15
—	— pour les affamés du Maduré	1.206	65
—	Mgr Henri Doulcet, pour la mission de Bulgarie	176	10
—	Sœur Antonia Breuer, à Andrinople	24	65
—	le R. P. Mazoyer, S. J. pour les Nestoriens	15	»
—	— pour les missions d'Arménie	261	05
—	— p. les missions parmi les Coptes en Egypte	777	30
	Total	4.112	70

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



SIERRA-LEONE (Afrique Occidentale). — VILLAGE DE KALE-KITTANKIA ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr O'GORMAN, vicaire apostolique du Sierra-Leone.

SIERRA-LEONE (Afrique Occidentale)

Progrès de la Mission

La Mission de Sierra Leone est confiée depuis 1860 à la Congrégation du Saint-Esprit. Après la mort du R. P. Browne, qui la dirigeait, comme provicaire apostolique, le Saint-Siège en a chargé, l'an dernier, Mgr John-Joseph O'Gorman, en lui conférant les titres de vicaire apostolique et d'évêque d'Amastri.

Dès son arrivée dans la mission, le nouveau vicaire apostolique s'est empressé d'en visiter les différentes stations. Le rapport suivant est le fruit de ses études et de ses observations. Il contient sur le pays des renseignements exacts et précis.

LETTRE DE MGR O'GORMAN, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, VICAIRE APOSTOLIQUE

Le vicariat apostolique de Sierra Leone comprend aujourd'hui la Colonie proprement dite et le pays du Protectorat anglais du même nom.

La Colonie a une étendue de 2 000 milles carrés environ. Elle se compose de la péninsule de Sierra Leone (400 milles carrés), de l'île Sherbro avec le district de Bendu (de même étendue à peu près), de la péninsule de Turner et d'une zone d'un demi-mille de largeur le long des côtes.

Le pays du Protectorat s'étend au delà de cette zone à l'intérieur; sa superficie est évaluée à 40.000 milles carrés. Depuis 1896, c'est en réalité un territoire anglais.

***

D'après le recensement de 1901, la population de la Colonie serait de 76.655 habitants, dont à peu près 400 européens et 35.000 créoles. Ces derniers chiffres doivent être assez exacts; le nombre total des indigènes, Temnés, Limbas, Sousous, Mendés, serait alors de 41.255; mais ce chiffre paraît être au-dessous de la réalité.

***

On appelle ici « créoles » les descendants des anciens esclaves libérés et transportés dans la colonie par le Gouvernement anglais à différentes époques, de 1778 à 1880. Parmi ces noirs libérés, les premiers venaient de Londres, d'autres d'Amérique, d'autres étaient d'anciens esclaves marrons des Antilles. Ils disparurent bientôt, décimés par les maladies ou la

guerre. Les créoles d'aujourd'hui descendent presque tous des Noirs pris autrefois sur les négriers. Depuis 1891, cette partie de la population n'augmente pas; elle tend même à diminuer, et elle paraît destinée à une disparition totale, tant la mortalité est en excédent sur la natalité. Ces créoles parlent en général un patois anglais; il y a parmi eux beaucoup de petits commerçants, peu de cultivateurs. C'est à eux que les missionnaires se sont exclusivement dévoués jusqu'ici.

* * *

Quant au pays du Protectorat, on n'est pas fixé sur sa population totale: le chiffre de 1.000.000, donné par l'historien Crooks, est certainement trop faible; le *Handbook of Sierra Leone* indique 3.000.000, il est plus près de la vérité.

Cette contrée est encore peu connue, et on n'en possède pas de bonnes cartes. Administrativement elle est divisée en cinq districts, présidés chacun par un District Commissioner. Dans chaque district, les chefs indigènes cependant exercent une autorité incontestée, surtout les grands chefs, et le Gouvernement sait au besoin les soutenir énergiquement.



La tribu la plus importante de l'intérieur est celle des Mendés ou Kossos. Ils paraissent être venus d'au-delà de la frontière libérienne, il y a deux cent cinquante ou trois cents ans; mais ce n'est que bien plus récemment qu'ils se sont fixés sur la côte. Ils forment aujourd'hui le fond de la population des trois districts de Sangouma, Bandajouma, Ronjetta. Ils sont aussi très nombreux dans le Sherbro, et leur langue, le « mendé », est employée au moins par 800.000 Africains. Malheureusement, c'est la plus difficile de toutes celles qui sont parlées dans le protectorat.

Après les Mendés, viennent, par ordre d'importance numérique, les tribus des Temnès, des Limbas, des Nandingos, des Toulas et des Sousous. La langue de ceux-ci est aussi très répandue entre Sierra-Leone et la Guinée française. Ces dernières tribus sont beaucoup plus atteintes par le mahométisme que celle des Mendés.



Dans la colonie, sauf notre petit noyau de catholiques, tous les créoles sont protestants, soit anglicans, soit wesleyens, et attachés à leur secte. Les anglicans jouissent d'une autonomie complète ; leurs ministres sont des créoles. Le Gouvernement leur cède l'église cathédrale, à la seule condition d'y observer la liturgie officielle et de recevoir un évêque anglican. C'est là leur seul lien avec Cantorbéry.

L'évêque, dont le diocèse va de Gibraltar à Libéria, et comprend les Canaries et « autres îles », est parti en février pour les Canaries, et va, dit-on, s'y installer; le climat y est plus doux et la vie plus facile.



SIERRA-LEONE (Afrique Occidentale). — INDIGÈNES AVEC LEURS CHARGES DE CAOUTCHOUC ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr O'GORMAN.

Les mahométans sont nombreux dans la colonie, et ils gagnent tous les jours du terrain. Le Gouvernement lui-même les favorise ; il a établi en leur faveur un département spécial d'éducation, à la tête duquel se trouve le docteur Blyden, qui s'est fait, dans le principal journal de Freetown, le champion infatigable des races africaines et de « leur développement autonome ». « Le christianisme, dit-il, vient du dehors et doit être rejeté, du moins son dogme et sa morale; car on peut conserver son esprit. » Aussi bien la moralité des mahométans est supérieure à celle des soi-disant chrétiens de Sierra-Leone.

Voici ce qu'écrivait ce disciple de Harnack dans les *Weekly-News*, à la date du 30 juillet 1904 :

« La polygamie n'est nullement une question brûlante. Le plus grand nombre de nos concitoyens intelligents, qu'ils soient ou non membres des Eglises, ont réglé cette question pour eux-mêmes, tout comme leurs pères l'avaient fait avant eux. Ils voient que la Bible ne la tranche pas, et ils croient qu'aucun individu ou groupe d'individus n'a le droit de décider quand Dieu n'a pas parlé. »

Ce nouvel évangile ne trouve pas de contradicteurs et réussit trop facilement auprès des jeunes gens qui sortent des écoles secondaires protestantes et qui se croient, souvent avec raison, aussi savants que leur ministre. Du reste, un certain nombre de ces ministres, suivant leurs collègues plus avancés d'Angleterre, rejettent toute croyance révélée et prêchent contre l'incarnation, la résurrection, etc.

Le pays traverse donc une crise religieuse des plus graves. Puisse-t-elle devenir pour plusieurs une occasion de chercher et de reconnaître la vérité !

***

Quant à la conversion des païens de la colonie, les wesleyens et les missionnaires américains y travaillent un peu. Les Anglicans ont une école pour les Kroumen. Au Sherbro, les protestants ne font pas de difficulté de recevoir des polygames.

Le « pays de protectorat » est en grande partie païen et fétichiste. On y conserve toutefois la notion confuse d'un Dieu suprême ou même unique et celle des sanctions d'outre-tombe ; mais, en général, ces croyances n'ont aucune influence sur la conduite pratique. Le Mendé surtout est peu religieux; par contre, il craint les sorciers, qui — chose étrange dans une contrée peu infectée jusqu'ici par l'islamisme — sont tous des mahométans.

***

Les plus grands obstacles à l'évangélisation sont : la polygamie, de la part de ceux qui sont assez riches pour avoir plusieurs femmes ; le peu de fixité du lien conjugal, parmi les autres ; le mauvais renom des créoles qui se font passer pour chrétiens, mais particulièrement les sociétés secrètes.

***

Ces sociétés sont très répandues. Presque tous les hommes appartiennent au « Poro » et les femmes au « Boundou ». Il existe encore d'autres sociétés, comme celle de l'Homme-Léopard, l'Homme-Crocodile, etc., qui pratiquent le cannibalisme. Au mois de mars dernier, dix-neuf individus ont été arrêtés à Moyamba pour affiliation à la première de ces réunions ; à Mobé, il y avait même une pirogue-crocodile. C'est assez dire que ces horreurs sont loin d'être entièrement disparues.

Après l'insurrection de 1898, ces Sociétés avaient été interdites par le Gouvernement. Puis, le calme rétabli, il autorisa le « Poro », à la condition qu'il ne s'y produisît pas de désordre. Mais bientôt, à la suite de troubles graves suscités par ces réunions secrètes, il les défendit de nouveau. Il avait eu vent, en effet, qu'un alligator canoe avait été construit. Or, c'est par ce moyen qu'une société d'anthropophages, autrefois très puissante et connue sous le nom de « human-alligator », avait coutume de se procurer de la chair humaine ; et ces sauvages avaient voulu profiter de la réouverture du « Poro » pour recommencer leurs abominables festins. Le chef même du « Poro » nous fit avertir officieusement d'avoir à surveiller nos enfants et de ne pas leur permettre de se baigner trop librement dans la rivière, pour qu'il n'arrivât pas de malheur.

***

L'enrôlement des nouveaux membres du « Poro » se fait généralement à une époque fixe, de préférence pendant la saison sèche. Une fois la réunion ouverte, les jeunes gens ne se trouvent plus en sécurité. On se saisit d'eux n'importe où on les trouve, et on les conduit de force vers l'enceinte sacrée pour y être initiés aux secrets de la société. Ils n'offrent d'ailleurs aucune résistance et versent même volontiers la cotisation exigée. C'est qu'on regarde comme un honneur d'être membre de cette association. Quiconque n'en fait pas partie est considéré comme étranger au pays et n'a ni crédit ni influence.

Tout récemment, il s'est produit ici un fait sans précédent. Trois Européens, le commandant du district de Bandajouma, son médecin et un ministre protestant, s'enrôlèrent dans le « Poro ». Cela fit beaucoup de bruit et faillit amener de graves complications. Les affiliés, en effet, n'ont pas manqué de considérer cette démarche du commandant comme une reconnaissance officielle de la secte et ils s'en sont



SIERRA-LEONE (Afrique Occidentale). — MASQUES DE LA *Boundu* (SOCIÉTÉ SECRÈTE POUR LES FEMMES) ; — LES PORTEUSES DE MASQUE S'APPELLENT *Boundu-devils* ; — reproduction d'une photographie envoyée par Mgr O'GORMAN.

prévalus pour augmenter, avec le nombre de leurs adhérents, le chiffre de leurs recettes. Or, la contribution imposée à chaque récipiendaire est de 4 ou 5 livres sterling (100 à 125 fr.), ce qui fait bien vite une forte somme, si le nombre des nouveaux admis est considérable. Mais, parmi les candidats, il y en eut qui, en apprenant la taxe à payer, protestèrent et ne voulurent pas débourser. De là, un mécontentement général. Le malheureux commandant fut alors rappelé; les chefs qui avaient organisé cette escroquerie diabolique durent rendre l'argent extorqué et tout est ainsi rentré dans le calme.

***

La Société des Missions de Londres (*Church Missionary Society*) s'est établie ici vers 1816 ; mais, aucun ministre anglais ne consentant à venir dans ce pays, elle dut, jusque vers 1820, en recruter parmi les luthériens allemands. Ce sont ces derniers qui ont fondé le protestantisme dans la colonie, et ont formé les quelques stations que possède l'Eglise anglicane dans le Protectorat. C'est à eux aussi qu'on doit les meilleurs travaux sur les langues indigènes, et même l'organisation matérielle des villages de la colonie, où ils cumulaient les fonctions de magistrats et d'administrateurs avec celle de prédicants.

L'établissement actuel, Sierra-Leone Native Church, qui leur a succédé, compte aujourd'hui 23.000 adhérents, si nous en croyons les derniers recensements.

Les wesleyens sont au nombre de 14.500 ; ils ont 39 églises et 25 stations.

D'autres sectes protestantes, surtout américaines, comptent près de 5.000 adhérents, disséminés en diverses stations de l'intérieur.

***

Les premiers missionnaires catholiques de Sierra-Leone furent des religieux portugais, Jésuites et Capucins. Il y en eut qui s'établirent jusqu'au pays de Boulloum, en face de Freetown, et, au Sud, au pays des Gallinos ou Véis. C'est ainsi que, dans la première moitié du XVIIIe siècle, il y eut nombre de chrétiens chez les Boulloums et les Temnés, même parmi leurs chefs. Au début du XIXe siècle, des prêtres portugais visitaient encore quelquefois le pays. En 1820, un chef catholique des environs de Freetown demanda des prêtres au gouverneur Mac Carthy. Une partie de Freetown était alors habitée par des catholiques, et avait été appelée à cause de cela *Portuguese Town*. Mais quand, après la mort de Mgr Marion de Brésillac et de ses compagnons, le R. P. Blanchet arriva en février 1864, il ne trouva plus dans la colonie que 50 à 60 catholiques.

***

Depuis ce temps jusqu'en 1891, les 70 Pères ou Frères qui se sont succédé à Sierra-Leone, se sont consacrés exclusivement à la population créole. Les décès et les maladies, le peu de connaissance de la langue et surtout le manque de personnel ne leur permettaient pas de se porter vers l'intérieur.

A partir de 1891, année où fut établie la mission de Bonthe, on a essayé d'élargir peu à peu ce champ d'action. Les stations de Mobé (1900), de Moyamba (1902), de Yoyéma et de Gérihun (1903) ont été fondées en pays mendé. Nous pourrions, en ce moment même, occuper plusieurs autres postes en des conditions avantageuses. Mais pour suffire à ce travail, il faudrait des ouvriers plus nombreux.

***

Voici quelles sont actuellement les stations de la mission :

Saint-Edouard à Freetown ; le vicaire apostolique, 4 Pères, 3 Frères, 11 religieuses. — Elèves, garçons : internes, 20; externes, 180; filles : internes, 77 ; externes, 309.

Saint-Antoine à Ascensiontown : 1 Père, 1 Frère, 120 enfants.

Saint-Patrice à Bonthe : 2 Pères, 40 enfants internes.

Saint-Joseph à Mobé : 2 Pères, 1 Frère, 40 enfants internes.

Saint-Columba à Moyamba : 1 Père, 30 enfants.

Notre-Dame des Victoires à Gérihoun : 1 Père, 23 enfants à l'école.

Yohéma, maison fermée pour le moment, mais va se rouvrir, 1 catéchiste, 14 enfants.

La mission offre en ce moment les plus belles espérances. Le dimanche 11 décembre 1904, nous avons eu une superbe procession aux flambeaux en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

Y ont y part plus de 2.000 personnes, dont 1.200 portaient des torches. Elle s'est terminée par une consécration solennelle à notre bonne Mère. Tout le monde dit que jamais Freetown n'a vu pareille fête. Puisse cette manifestation être pour nous le gage d'un meilleur avenir!

Notre nouveau gouverneur est bien disposé pour les Sœurs et pour nous. J'ai quelques raisons d'espérer que nous pourrons avoir une subvention pour nos écoles du Protectorat ; rien cependant n'est encore promis.

Le trésorier du Gouvernement, un protestant de nos amis, s'est même mis dans la tête qu'il fallait des Trappistes dans la colonie ; le Gouvernement les subventionnerait pour une école industrielle. Si ce projet était mis à exécution, ce serait un succès pour la Mission.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 17 décembre 1906, six missionnaires capucins de la province de Belgique se sont embarqués pour la Mission de Lahore (Indes Orientales) : les RR. PP. Dominique, Antoine, Constant, Honoré, Landelin et le Frère Yves.

— Le 21 janvier se sont embarqués à Marseille quatre missionnaires de la Société de Marie : Mgr Olier, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, retournant dans sa mission avec le R. P. Macé (Angers), et les RR. PP. Praton (Nantes) et Boudard (Vannes), pour les îles Salomon méridionales.

— Se sont embarqués le 25 février, à Bordeaux ; pour le Gabon, Mgr Jean-Martin Adam (Strasbourg), vicaire apostolique, le R. P. Louis Barteau (Nantes), les FF. Dominique Kaszak (Gnesen-Posen) et Aurélien David (Vannes) ; — pour le Haut-Congo français, les PP. Jules Remy (Troyes), Jules Greffier (St-Claude) et le Fr. Firmin Santier (St-Brieuc). — Tous appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Kombakonam. — M. Fluchaire, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« Il y a vingt ans que je mettais les pieds sur la plage de Pondichéry. Quand je repasse en ma mémoire ces vingt ans d'apostolat, j'y trouve des joies et des épreuves, et en cela rien d'extraordinaire puisque c'est le lot de l'apôtre en pays infidèle.

« Cependant le missionnaire oublie vite les jours d'épreuve pour ne se souvenir que des bienfaits de Dieu et l'en remercier. Parmi tous ces bienfaits, j'aime à mettre en bonne place les marques de généreuse sympathie des lecteurs des *Missions Catholiques*. Autrefois ils m'ont rendu un immense service en m'aidant à entretenir mes catéchistes. C'est là une œuvre capitale partout, mais en particulier ici, où les catéchistes protestants parcourent en troupe le pays.

« Hélas ! que faire ? mes ressources sont épuisées. Compter sur nos ouailles ? Ils souffrent de la faim. Notre bon évêque ? Hélas ! il est aussi pauvre que le dernier de nous. Il est si bon que, s'il avait des roupies dans son tiroir, on n'aurait pas beaucoup de frais d'éloquence à déponser pour les en faire sortir. Mais le père est aussi pauvre que ses enfants.

« Que faire ? Je tends de nouveau la main aux *Missions Catholiques* et aux amis des missionnaires. Oui, chers bienfaiteurs, donnez-moi le pain quotidien pour mes catéchistes Dieu vous le rendra en bénissant vos familles. »

De Massaouah à Alitiéna (Abyssinie)

NOTES DE VOYAGE

Par M BATEMAN, Lazariste

Un missionnaire lazariste, dont nos lecteurs connaissent bien le nom, puisqu'ils ont libéralement répondu à sa dernière requête, M. Bateman, nous donne, dans la relation suivante, l'exposé de ses premières étapes en Abyssinie et de ses premières impressions apostoliques. C'est un fort intéressant récit, agrémenté d'illustrations pittoresques et instructives.

Le 24 septembre, à 6 heures du matin, je mettais enfin le pied sur la terre d'Abyssinie. J'allai célébrer la saint sacrifice à la chapelle des Sœurs de Sainte-Anne. Là se trouve le tombeau de Mgr Touvier, qui mourut de congestion au fond d'une gorge. C'est près des restes de ce grand apôtre que je dis ma première messe sur la terre abyssine. Puis, nous allâmes passer la journée dans la maison des RR. PP. Capucins, où nous reçûmes un accueil vraiment fraternel.

***

Massaouah est la ville du monde où il fait le plus chaud.

Le lundi matin, à 6 heures, nous quittions cet « enfer », et prenions le train qui devait nous conduire en quatre heures à Gindha, à 600 mètres d'altitude. La voie ferrée traverse un pays affreusement désert et sauvage ; on a dû la tracer à travers d'énormes rochers.

En sortant de Massaouah, c'est la plaine aride et brûlante. Je saluai, en passant, l'ancienne résidence de Mgr de Jacobis : Encoullo ! Je vis ces affreux chemins, qu'il parcourait à pied, autrefois, et que nous, aujourd'hui, nous dévorons à toute vapeur.

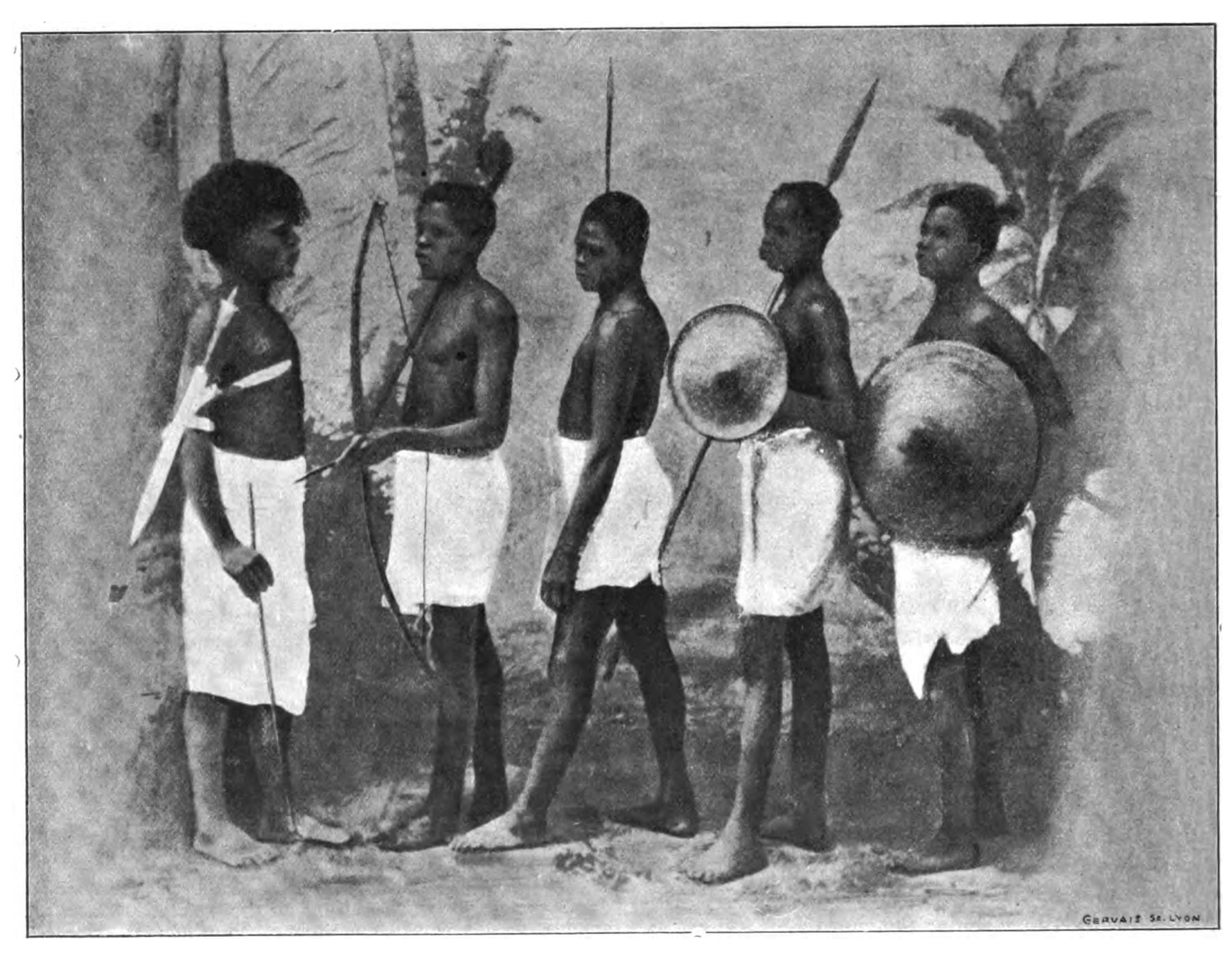
Nous arrivâmes à Gindha à 10 heures, et, à 11 heures, nous prenions une voiture qui nous conduisit à Asmara, à 2.400 mètres d'altitude. Nous y arrivâmes le soir, à 6 heures. Il faisait nuit, et nous grelottions de froid. Quel changement en un jour ! Nous allâmes aussitôt présenter nos respects à M. le gouverneur, et lui demander l'autorisation de nous écarter un peu de la route pour aller à Ebo, où se trouve le sépulcre de Mgr de Jacobis, ce qui nous fut gracieusement accordé. Nous reçûmes, pour la nuit, une cordiale hospitalité, chez le R. P. Michel, préfet apostolique de l'Erythrée.

***

Notre chevauchée dura cinq jours, durant lesquels nous avalâmes 250 kilomètres !

Le premier jour, l'étape était de 68 kilomètres.

Le matin, nous partîmes à 6 heures, joyeux, alertes. Pour



ABYSSINIE. — SOLDATS ABYSSINS ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BATEMAN, Lazariste.

moi, j'étais tout fier de me voir enfin sur mon petit mulet abyssin, précédé de domestiques bien noirs, au langage barbare, qui me regardaient curieusement, en faisant briller leurs dents blanches. J'étais enfin vrai missionnaire, en tenue de campagne, et j'allais goûter les sauvages douceurs de la vie apostolique.

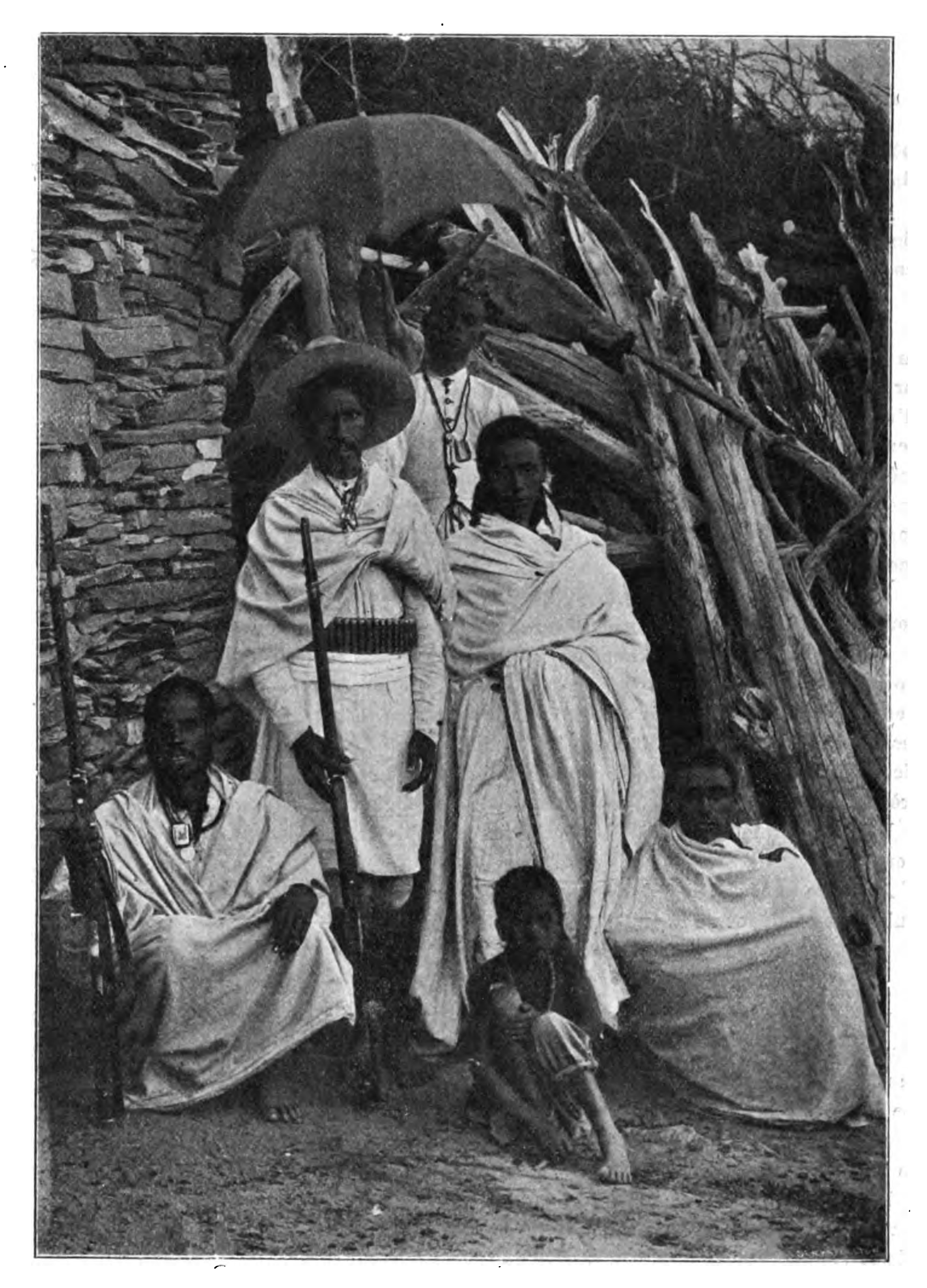
A 11 heures, nous nous arrêtâmes sous un arbre, auprès d'un marais, et là, sur l'herbe, nous fîmes un repas champêtre. Nos mains nous servirent de fourchettes et de couteaux. Ce fut sans regret que je dis adieu aux formalités de l'étiquette mondaine ; franchement, ainsi bien à l'aise, on mange mieux... surtout quand on a faim !

A midi, on remonta à mulet, et le voyage devint plus dur. La plaine avait fait place aux montagnes, et, même à cette altitude, la chaleur est terrible. Ce jour-là, je reçus le baptême du feu, car il me prodigua ses premières caresses : trois coups de soleil : un sur le cou et un sur chacune de mes mains !

A 2 heures, nous passâmes auprès de quelques baraques abyssines. On nous reconnut, et les habitants nous supplièrent de nous arrêter pour manger avec eux. Nous ne pouvions refuser sans leur faire une grande peine. On accepta, on s'assit sur une pierre, à l'ombre, et le service commença. On apporta d'abord des œufs, ensuite de l'hydromel (il faisait si chaud, ce jour-là, que je bus sans trop de répugnance ce breuvage nouveau), puis des plats si étranges que, pour mon compte, il me suffisait de les voir. Comme dessert, on apporta la soupe ! Mon supérieur, habitué à la cuisine du pays, sentit le fumet de cette soupe et remercia gracieusement en faisant signe de me l'offrir ; moi, je voulus faire le brave et commencer, dès le début, le dur travail de l'acclimatation ; j'acceptai. Alors, mon supérieur me dit :

« — Fermez les yeux, les oreilles, le nez ; serrez les dents... et avalez ! »

Je me conformai scrupuleusement à la première partie de la consigne... ; pour la seconde... elle fut plus terrible ! J'approchai lentement la tasse de mes lèvres ; mais, quand j'en eus avalé une gorgée, une moue très éloquente commença à flotter sur ma figure... Voyant les yeux fixés sur moi, je voulus continuer l'absorption... Bientôt, vaincu, je déclarai que « la soupe était bonne, mais que je n'avais plus faim ! »



ABYSSINIE. — TYPES D'INDIGÈNES ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BATEMAN.

Un Abyssin se chargea, avec un visible contentement, de faire disparaître le reste du terrible brouet noir.

Après cette réfection, nous repartîmes ; mais la maudite soupe me resta vingt-quatre heures sur l'estomac. Pauvre soupe, c'était à peu près de l'huile de foie de morue, jointe à du beurre rance, le tout assaisonné d'un fort relent de suie !... et pour corser le tout, on y avait ajouté une poignée de piment, qui me brûla la gorge jusqu'à la nuit.

La fin de la chevauchée fut pénible. Rien que des montagnes et des ravins. Aussi, le soir, en arrivant à Saganeiti, j'étais épuisé. Il fallut quand même aller rendre visite au

major italien qui nous reçut fort gracieusement et nous invita même à souper.

***

Nous passâmes la nuit dans une espèce de cabane de charbonnier et, le lendemain matin, nous pûmes dire la messe dans l'église catholique du pays.

C'était la fête de la Croix, ou de la *Meskel*, fête nationale des Abyssins, ce qui nous valut l'honneur d'avoir une messe en musique.

Ici, des détails s'imposent.

Le chant abyssin est une mélopée longue, criarde, sans art, entrecoupée de cris, d'intonations rauques, tout cela se promenant avec rapidité et presque en cascade, sur les notes d'une gamme que Guy d'Arezzo aurait répudiée avec horreur. Parfois, on dirait une bande de sourds, exécutant le même morceau, mais sur des tons différents. Pour agrémenter l'exécution, ils battent des mains en cadence et se font soutenir par un orchestre, qui mérite, lui aussi, une mention spéciale.

Il y a trois instruments principaux. Le premier est une sorte de grosse caisse, fort primitive, qu'on frappe à temps et à contre-temps. Le deuxième est une sorte d'éperon ; les deux branches sont mues par deux traverses de fer dont l'entrechoquement produit un bruit criard et fort disgracieux. Le troisième instrument est tout simplement le gosier des femmes qui, à certains moments, émet, sur une note très aiguë, des *lou, lou, lou, lou* ni artistiques ni religieux.

Voilà la fanfare des Abyssins, et Dieu sait s'ils en sont fiers !

Après ce concert, il fallut songer à continuer le voyage, oublier les fatigues de la veille pour en affronter d'autres.

***

Rien de particulier dans cette deuxième journée de voyage, sinon que le chemin fut affreux, n'étant qu'une suite de monts abrupts à escalader et à dégringoler comme l'on peut. Le pays que nous traversions possède quelques lions et beaucoup de léopards ; mais aucun de ces fauves ne daigna se montrer. Le soir, nous arrivâmes à Ebo.

Notre première visite fut pour l'église, où repose le corps du vénérable Justin de Jacobis. Elle est bien pauvre, en pierres, superposées sans ciment, avec un toit plat, recouvert de terre ; à l'intérieur, des instruments de musique (*ut supra*) ; dans un coin, quelques nattes, servant de chaises, et un très petit autel en bois, fort primitif ; à gauche, un bloc de pierre blanche, surmonté d'une petite croix. C'est le tombeau du saint apôtre, qui mourut là, il y a quarante ans, au fond d'un ravin.

Dans toute la contrée, l'*Abouna* Jacob (nom abyssin de Mgr de Jacobis) est vénéré comme un saint. Tous, catholiques, schismatiques, musulmans, viennent prier à son tombeau et en gratter la pierre ; cette poussière, mise dans de l'eau, est regardée par eux tous comme le meilleur des remèdes.

Avec quelle ferveur je priai auprès des restes du vénérable évêque ! Comme on se sent petit à côté d'un aussi grand apôtre... et comme on aime à se dire que, du haut du ciel, il prie pour nous !

La nuit suivante fut, elle aussi, pleine de curieuses émotions.

Nous logions chez le prêtre indigène. Au souper, comme c'était jour de jeûne (il y a en Abyssinie près de 200 jours de jeûne par an), je m'attendais avec anxiété à voir paraître sur la table la fameuse soupe agrémentée de piment ; mais on eut probablement pitié de moi, car on nous servit une poule. Mais elle était parvenue à une vieillesse extrême, ce qui fit que j'eus bien de la peine à lui arracher quelques membres... Pour me donner du cœur, je considérais le prêtre abyssin, qui soupait avec du pain de *tief* (millet très fade), qu'il trempait dans du poivre.

Pour la nuit, on nous offrait bien un abri à l'intérieur de la case ; mais nous savions que tout un régiment de punaises s'était mobilisé à notre approche et nous attendait avec impatience pour manœuvrer sur nos corps. Nous préférâmes coucher sous une sorte de hangar, sur un banc de pierre ; pour matelas, une peau de vache ; comme oreillers nos souliers avec des pierres ; au-dessus de nos têtes, quelques fagots donnant l'illusion d'un toit.

Enroulé dans ma couverture, je passai la nuit à attendre le jour, en regardant le beau ciel d'Afrique, le miroitement des étoiles et les reflets de la lune sur les sauvages montagnes des alentours. Entre temps, je gazouillais des *Ave Maria*, mêlant ma voix timide à celle des oiseaux de nuit et des hyènes qui rôdaient autour de nous. Pour m'aider à rester éveillé, des zébus se détachèrent et vinrent, comme autrefois le bœuf de Bethléem, souffler sur moi pour me réchauffer. Je n'étais pas très rassuré, en sentant leur tiède haleine me caresser la figure et leur masse énorme rôder autour de moi.

A 3 heures, nous allâmes célébrer la messe dans la petite église ; après quoi nous partîmes de bonne heure, car l'étape était longue.

***

La route, ce jour-là, fut terrible ; il y eut, en particulier, une montée de trois heures qui nous épuisa... Nos mulets marchaient devant ; nous les suivions, escaladant les roches à l'aide des pieds et des mains, chantant des cantiques pour nous donner du courage. Au sommet, nos guides firent halte et, nous montrant un arbre :

« Voilà, dirent-ils, l'endroit où l'*Abouna* Jacob s'arrêtait pour se reposer quand il passait par là. »

Et, tombant à genoux, eux et nous fîmes là une prière, ce que font d'ailleurs tous les passants, même païens et musulmans.

Au delà, nous montâmes sur nos bêtes : c'était plus prudent, car, pendant vingt minutes, il nous fallut surplomber un affreux ravin, qui se creusait, menaçant, à notre droite. Personne ne soufflait mot. Les mulets longeaient le bord du précipice et le côtoyaient d'un pas sûr. Malgré cela, j'eus presque peur, un instant. Après avoir regardé le gouffre, je dis à mon ange gardien :

« Bon ange, vous qui avez des ailes, prenez la bride ; moi, je vais réciter mon chapelet ! »

Ah ! ces chemins d'Abyssinie ! On n'a pas encore inventé les cantonniers, par ici ! Que de fois il nous fallait passer entre deux roches si rapprochées que nos jambes y étaient serrées comme dans un étau ! D'autres fois il fallait traverser d'immenses plaines toutes hérissées d'arbustes garnis

d'épines, ou bien encore se frayer un passage sous des branches, qui nous cinglaient la figure et nous déchiraient les habits et les mains. Mon supérieur, qui marchait devant moi, m'avertissait des passages dangereux, en criant : « Prenez garde à la peinture ! »

A 11 heures, nous arrivâmes à Ihalay. Nous descendîmes un instant chez le prêtre catholique. Un chrétien du pays nous apporta un peu de lait au milieu duquel fourmillaient des crins empruntés à la chèvre qui avait fourni le breuvage. Là encore, il fallut serrer les dents et avaler. On nous servit du café, passé à l'aide de quelques herbes mises au goulot d'un vase, et qui, somme toute, même sans sucre, était assez bon : il me rappelait celui que je faisais pour l'escouade, quand j'étais soldat.

Puis on repartit bien vite, et le soir, à 4 heures, nous arrivions à Adi-Caïé, à moitié morts de chaleur et de fatigue.

J'avais eu tellement chaud, en humant la chaleur encaissée dans les roches, que j'étais rouge comme une tomate et que l'on redouta pour moi une congestion qui, heureusement, avorta.

Nous allâmes faire une visite à la petite église du lieu. A peine y étions-nous depuis cinq minutes que, regardant ma soutane blanche, je me précipitai dehors ; elle était constellée de gros points noirs et rouges : puces et punaises !

Après un brin de toilette, nous allâmes saluer les officiers italiens, qui nous reçurent avec une charmante cordialité. Ils nous conduisirent, le soir, jusqu'aux ruines de Togonda.

A la nuit, nous arrivâmes à Sénafé. C'était l'avant-dernière étape ; le lendemain nous devions coucher chez nous, à Alitiéna. (*A suivre.*)



BENGALE OCCIDENTAL (Hindoustan). — CHAPELLE PROVISOIRE DU SACRÉ-CŒUR A KHARAGPORE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. HAGHENBEEK

La Mission de Kharagpore

Par le R. P. L. HAGHENBEEK

Il y a deux ans, le R. P. Haghenbeek nous adressait en faveur de sa pauvre mission bengalaise un premier appel que nous avons publié dans notre numéro du 14 juillet 1905, et auquel nos lecteurs firent bon accueil. Nous souhaitons que cette nouvelle requête de l'excellent missionnaire soit semblablement exaucée.

Permettez-moi de vous envoyer quelques notes sur les progrès faits à Kharagpore depuis ma dernière lettre. Je vous disais que nous n'avions pas d'église, mais que la résidence avait été transformée en chapelle, de sorte qu'il ne restait plus au missionnaire qu'une petite chambre de 3 à 4 mètres carrés pour sa résidence. La situation devint intenable lorsque les supérieurs eurent décidé de me donner un compagnon. Vivre à deux, dans une chambre de 10 à 12 pieds carrés, par une température de 30 à 40 degrés, n'est pas chose possible. Il fut donc décidé de construire une chapelle provisoire. Les murs en sont en briques séchées au soleil, le toit en chaume ; elle a 28 mètres de long avec la sacristie, et 11 à 12 mètres de large. Selon le proverbe « qui bâtit, pâtit », elle nous a coûté bien de la peine, surtout pendant qu'on faisait les briques. Des pluies torrentielles venaient de temps en temps réduire nos matériaux de construction en une vaste mare de boue, et il fallait recommencer à nouveau au grand détriment de nos finances. Enfin elle fut achevée.

Cette construction en apparence si simple nous a coûté tout de même à peu près 2.300 francs ! C'est grâce à la générosité de nos bienfaiteurs d'Europe et aux épargnes que nous avons faites sur notre entretien que nous avons pu payer cette somme. Et encore, ce n'est qu'une chapelle provisoire ; il faudra voir combien de temps elle pourra résister aux intempéries du climat de l'Inde pendant les pluies et les cyclones, et si elle pourra durer jusqu'au jour où nous aurons rassemblé une somme suffisante pour bâtir une église digne de Kharagpore ! Mais, pour réaliser ce rêve, il faudra que les cœurs généreux d'Europe viennent à notre secours.

Maintenant donc, les 1.200 catholiques de Kharagpore ont un lieu de réunion provisoire ; ils y sont plus à l'aise que dans ma maison ; mais, hélas ! que leur paroisse actuelle est différente de la magnifique cathédrale à laquelle ils étaient habitués à Nagpore, chez les bons Pères de St-François-de-Sales !

La Compagnie du *Bengal-Nagpore Railway* ayant transporté en bloc la plus grande partie de ses ateliers de Nagpore à Kharagpore, il se trouve qu'un grand nombre des ouvriers employés dans ces usines sont catholiques. Il y a donc eu une émigration considérable de fidèles du diocèse de Nagpore dans celui de Calcutta, à Kharagpore, qui n'était pas préparé pour une telle immigration. Les bons Pères Salésiens avaient bâti pour eux à Nagpore de belles églises et des écoles ; ici ces braves gens ne trouvent rien ou seulement du provisoire. Aussi, plus d'un, le jour de l'ouverture de ma pauvre chapelle couverte de chaume, faisait des remarques semblables à celles des vieillards juifs qui avaient vu le temple de Salomon et qui, après la captivité de Babylone, ne pouvaient retenir leurs larmes en comparant la pauvreté relative du temple de Zorobabel avec la splendeur de la merveille du monde qu'ils avaient admirée dans leur jeunesse !

Hélas ! je ne puis compter sur eux pour les doter d'un plus beau sanctuaire. La plupart d'entre eux ne sont que des ouvriers, peu payés, qui ont de nombreuses bouches à nourrir, dans ce Kharagpore où tout est si cher ! Qui donc m'aidera à élever sur cette terre païenne un temple plus digne du Sacré-Cœur de Jésus que la grande hutte qui lui sert de palais ?

Un autre progrès que je suis heureux de constater, c'est la permission que nous avons obtenue des autorités du chemin de fer, de faire donner tous les matins une demi-heure de catéchisme aux enfants, avant la classe. Ceux-ci viennent ensuite le samedi matin, qui est le jour de congé, à la chapelle où l'on explique de nouveau l'enseignement donné pendant la semaine.

***

Et maintenant je vous invite à faire avec moi une promenade à Kharagpore.

Cette vaste station compte aujourd'hui, au témoignage de celui qui fait ici les fonctions de maire, environ 20.000 habitants, tous employés, ouvriers ou agents du chemin de fer ; il y a ensuite toute une population de marchands, qui sont nécessaires pour procurer à cette foule des moyens d'existence. La ville est divisée en deux quartiers par la voie ferrée qui va de l'est à l'ouest. Dans le quartier qui se trouve au sud, nous avons les maisons des officiers de la Compagnie, tous Européens et protestants, des gardes et des machinistes. Tous ces employés appartiennent aux départements appelés ici *Traffic and Loco Departements*. La plupart descendent d'Européens pur sang, nés aux Indes, un peu affaiblis par le climat des tropiques. Il y a aussi des créoles issus d'européens et d'indigènes ; ces derniers ont la peau ou bien d'un blanc mat, ou bien olivâtre, ou bien toute noire, quelquefois plus noire que celle des Indiens de haute caste. Hélas ! un certain nombre d'entre eux, enfants ou petits-enfants de catholiques, sont protestants maintenant.

Les causes de ces défections sont multiples. Parmi les principales, on peut citer les mariages mixtes, les relations trop fréquentes mais obligées entre catholiques et protestants, conduisant petit à petit à l'indifférentisme en matière religieuse, les ressources plus abondantes dont disposent en général les missionnaires protestants, ce qui leur permet d'ériger des églises plus belles que les nôtres, de pousser les anciens élèves de leurs écoles, etc... ; enfin tout l'éclat dont ces fonds considérables permettent d'entourer les établissements du protestantisme. Tout cela constitue une forte tentation pour ces pauvres gens qui sont trop sensibles aux apparences extérieures.

Une parenthèse pour prouver ce que je dis. Les régiments anglais ont tous les dimanches, dans les villes de garnison où il y a des établissements destinés au culte, ce qu'on appelle « Church parade » ou littéralement « parade d'église ». Cette cérémonie militaire consiste à conduire les troupes, officiers en tête, les catholiques à l'église et les protestants aux temples de leurs sectes respectives. La musique du régiment accompagne le contingent le plus considérable, tandis que celui qui est en minorité n'est précédé que de fifres et de tambours. Les catholiques ont donc la fanfare dans les régiments où ils sont en majorité et seulement les fifres dans ceux où ils sont en minorité. Eh bien ! le croirait-on ? il y a des soldats catholiques qui se déclarent protestants uniquement afin de pouvoir, le dimanche, marcher derrière la musique au service religieux !

***

Et les mariages mixtes !

Il y a quelque temps, la femme d'un garde, une protestante, me fit appeler ; à ma grande surprise c'était pour bénir son bébé malade ! Comme je lui exprimais mon étonnement, son mari me dit :

« — Père, nous sommes petits-enfants de catholiques et nous croyons à votre Eglise autant qu'à la nôtre. Ma grand'mère maternelle était une catholique fanatique...

« — Comment se fait-il, interrompis-je, que vous soyez protestant ? Votre mère doit avoir été sûrement catholique !

« — Certainement, reprit-il ; mais, quelque temps après avoir épousé mon père qui appartenait à l'Eglise anglicane, elle y entra de son propre mouvement pour être de la même religion que son mari ! »

Une autre dame protestante, tombée gravement malade, me fit appeler un jour. Je lui demandai pourquoi elle ne s'adressait pas à son propre ministre.

« — O Père, me dit-elle, j'ai une plus grande confiance dans le prêtre catholique que dans nos ministres. Ma grand'mère paternelle était Espagnole et appartenait par conséquent à votre Eglise ; quand j'étais petite, elle me donna une haute idée du catholicisme et je préfère m'adresser à vous qu'à nos prédicants.

« — Et comment êtes vous devenue protestante ?

« — Ma mère, répondit-elle, était protestante ; moi, sa fille, je dois être de la même religion qu'elle ; d'ailleurs, c'est la même chose : nous adorons le même Dieu et le même Christ, nous avons le même baptême ; les autres différences ne sont que des nuances d'opinions ! »

Je m'efforçai de l'éclairer sur cette grosse erreur et j'ajoutai :



« — Ne sentez-vous pas le désir de retourner à la religion de vos ancêtres ? »

Elle se mit à pleurer et je ne pus plus en tirer un mot!

Quand j'arrivai à Kharagpore, on me recommanda un bon vieux pour me servir de cicérone ; il habitait avec son fils dont il me fit les plus grands éloges. Il était catholique et venait régulièrement à l'église. Quelle fut ma surprise, lorsqu'il me conduisit la première fois chez son fils, de trouver que ce dernier, sa femme et ses quatre enfants étaient tous protestants!

« — Comment se fait-il, mon brave homme, lui demandai-je, que vos enfants soient protestants?

« — Oui, Père, me répondit-il, en rougissant, c'est le grand péché de ma vie! Leur mère était protestante et j'ai eu la faiblesse de lui permettre d'élever nos enfants dans sa religion ; maintenant c'est trop tard! »

Je pourrais multiplier ces tristes exemples. Oui, il n'y a pas de doute que le protestantisme, entouré, comme il l'est ici, de tout le prestige que donnent les richesses, les hauts emplois, le bon ton et l'élégance, qui en font la religion à la mode, le vernis de politesse et d'éducation qui accompagnent d'ordinaire ces avantages mondains, exerce sur la classe de catholiques européens auxquels j'ai affaire une fascination funeste. Ils sont ignorants, surtout en connaissances religieuses, faibles dans la foi, ne sachant guère réfléchir et aller au fond des choses ; ils sont donc conduits en grande partie par les apparences. L'œuvre de leur préservation serait certainement facilitée, si nous pouvions imiter un peu cet éclat extérieur ; mais comment le faire avec une église dont les murs sont en boue et le toit en chaume? Ma chapelle provisoire serait un palais dans certaines parties moins civilisées de l'Inde ; mais ici ce ne sera jamais qu'une grange.

(*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

FAMILLE DES MELIPHAGIDÉS. — *Zosterpos cœrulescens.* *L'Œil-Blanc.* — *Tauhou*

Bec long et un peu recourbé ; langue protractile, garnie à la pointe d'une touffe de fibres raides. Tarses courts et écailleux. Plumes blanches autour de l'œil. Première plume primaire très courte ; la seconde longue ; pointe de l'aile formée par la troisième et la quatrième. Queue échancrée. Couleur : en été, le plumage est d'un brillant olive à la tête et sur la queue ; le dos est gris-foncé, la gorge jaune, le ventre blanc et les côtés chatain clair. En hiver, le plumage du menton et de la gorge passe au gris léger. Œil brun rougeâtre. Longueur d'aile : 0 m. 054 mm. ; tarse : 0 m. 021 mm. Œufs : bleu pâle ; longueur : 0 m. 021 mm.

Ce gracieux et familier petit oiseau, assez semblable au « chardonneret », nous est venu d'Australie en 1856. Sans doute, quelques pépiniéristes en détresse ont dû saluer son arrivée avec enthousiasme et gratitude ; car il est l'ennemi acharné de certains insectes qui ravagent nos vergers. Se trouvant bien en Nouvelle-Zélande, il s'y est multiplié rapidement et a étendu ses visites jusqu'aux îles Chatham, Auckland et Campbell. Malheureusement pour lui, il ne se contente pas de détruire les « pestes » de nos jardins, mais nous fait payer cher ses services en attaquant les fruits mêmes qu'il avait mission de protéger : les cerises et les prunes. Si encore, il ne faisait que soustraire adroitement quelques fruits ici et là, sa faute serait presque pardonnable. Mais au lieu de faire son choix, et d'*imposer* régulièrement ses obligés, il s'en va picotant de droite et de gauche, sans réserve ni discernement. Le résultat pratique de ces déprédations est que sa popularité, jadis considérable, est aujourd'hui fortement compromise.

C'est, d'ailleurs, une intéressante acquisition. Très familier, très actif et très babillard, il est aussi décoratif qu'utile. Son nid pourrait être comparé à une *cuiller* suspendue, tant il en affecte la forme ; il est solidement assujetti à une fourche d'arbre ou d'arbuste par des fils d'araignée, et, pour en rendre la structure plus compacte et plus résistante, il a soin de mêler au duvet et à la laine qu'il emploie de longues herbes pliantes et fortes, qu'il choisit et tresse avec un art étonnant. Invariablement ce nid contient trois ou quatre œufs.

C'est un « voleur » distingué ; car, s'il est vrai qu'il soit venu de lui-même à travers l'Océan, pour visiter nos parages, cela signifie qu'il a franchi environ 1.800 kilomètres, sans aucun arrêt. Ceux qui ont pu examiner la question prétendent que trente-six heures au plus lui ont suffi pour achever cette longue traversée.

Le genre *Zosterops*, dont il est un des plus aimables représentants, se retrouve en Polynésie, en Malaisie, dans l'Inde et en Afrique, mais n'est mentionné nulle part en Europe et en Amérique.

Prosthemadera Novœ-Zelandiœ. — *Tui*

Bec plus long que la tête. Cinquième et sixième plumes de l'aile presque égales, plus longues que les autres. Queue longue et arrondie. Gorge ornée de deux petites touffes de plumes blanches frisées. Couleur générale : noir bleuâtre ou verdâtre, avec bandes blanches sur le cou et une tache blanche sur chaque aile. Œil : brun-foncé. Longueur d'aile : 0 m. 167 mm. ; tarse : 0 m. 035 mm. Mâle et femelle se ressemblent ; les petits sont noir d'ardoise avec une tache plus claire à la gorge. Œufs : blancs ou rose pâle, tachés de brun roussâtre, surtout vers le large bout ; longueur : 0 m. 032 mm. Habitat : toute la Nouvelle-Zélande et, de plus, les îles Chatham et Auckland.

Dans le Tui, surnommé par les Anglais « l'Oiseau-Prêtre », à cause de son joli rabat et de ses pouvoirs oratoires, il nous faut reconnaître un des plus utiles et des plus remarquables présents que la Providence ait faits à notre colonie. Il en est comme l'emblème et l'ornement. Soit qu'on le considère comme un musicien de premier ordre, ou comme un parfait comédien, on ne peut se lasser d'admirer ses riches et souples facultés. Il n'a d'ailleurs qu'un seul défaut : c'est d'aimer trop sa liberté et de ne pouvoir que très difficilement se plier au régime de la captivité. Même à titre de *gibier*, il occupe

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.

un rang distingué dans l'estime publique, et c'est, hélas ! une des préoccupations de nos assemblées coloniales que de protéger son maintien et sa reproduction par des lois sévères. Nous disons : « hélas ! » parce que les efforts mêmes de nos législateurs indiquent la nécessité de leur intervention.

A le voir superficiellement, on pourrait le prendre pour un *merle* développé, modifié et décoré. C'est l'*oiseau-académicien* par excellence. D'une propreté irréprochable, d'une tournure intelligente, primesautière, et même un peu comique, avec ses couleurs chatoyantes et irisées, ses mouvements rapides et joyeux, accompagnés des chants les plus vibrants et les plus gais, ses fantaisies originales et amusantes, ses mœurs de « grand seigneur », il occupe une place de choix dans l'intérêt public.

Peu de gens se doutent toutefois des trésors de gaîté et de fine imitation contenus dans cette « petite cervelle ». On a vu des *tuis*, qui, emprisonnés dans une cage, divertissaient leurs loisirs forcés en faisant du ventriloquisme, ou en mimant les chats et les chiens des environs jusqu'à les rendre jaloux et furieux. D'autres, après une formation plus facile que celle du perroquet, ont réussi à « roucouler » des airs nationaux et même de petits discours de bienvenue, composés de plusieurs phrases. On voit par là que la mémoire et l'attention de ces oiseaux dépassent celles du perroquet.

Nos journaux et nos revues sans cesse signalent de nouveaux faits, pour montrer jusqu'où peut aller l'ingénieuse malice de ces comédiens. On en a cité un qui, ayant été laissé plusieurs jours dans la chambre où dormait un enfant nouveau-né, en copia si bien les cris et les vagissements que, maintes fois dans la suite, la mère elle-même s'y laissa prendre et dut rire de son erreur.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Eugène Bonaventure

de la Société des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, évêque de Nagpore (Inde anglaise.)

Nous apprenons avec un profond regret la mort de Mgr Eugène Bonaventure, décédé à Chavanod (Haute-Savoie), après une longue maladie, le 12 mars 1907.

Le vénéré défunt était né à Dingy-Saint-Clair (diocèse d'Annecy) le 26 avril 1851 et il était parti pour les missions de l'Inde en 1900. Il avait été nommé évêque de Nagpore le 15 octobre 1904.

Nous lui consacrerons une notice biographique dans un de nos prochains numéros.

Mme Baux-Béthenod

Présidente de l'Œuvre apostolique de Lyon.

Nous recommandons aux prières et aux suffrages des missionnaires l'âme de Mme Baux-Béthenod, présidente de l'Œuvre apostolique de Lyon, décédée le 17 mars.

Depuis de longues années, Mme Baux dirigeait cette Œuvre à laquelle son activité intelligente et son dévouement avaient imprimé un admirable essor. Tous les missionnaires, en passant à Lyon, se faisaient un honneur de lui porter l'expression de leur reconnaissance. Ils étaient reçus par elle avec une bonté de cœur qu'ils n'oubliaient pas et, de retour dans leurs lointaines missions, ils étaient heureux de montrer les objets précieux qu'ils rapportaient de leurs visites à Lyon, et de parler de celle que leurs néophytes appelaient naïvement « bonne maman ».

Jusqu'au dernier moment elle a pensé à ces chers missionnaires qui avaient rang dans sa famille de cœur ; la veille de sa mort, elle nous écrivait à nous-même, pour indiquer à qui elle désirait qu'on envoyât tel ou tel objet du culte sacré. Elle n'oubliera pas ceux qu'elle a tant aimés, et l'Œuvre à laquelle elle a consacré sa vie continuera à être la providence des missions.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse d'Annecy 95 50

Pour les affamés (M. Doumecq, Tonkin maritime).
Mlle Violette, du diocèse d'Amiens, demande de prières 29 50

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses petits chérubins.
Anonyme de la Haute-Marne .... 100 »

A M. l'abbé Servaes, à Reykjavik (Islande).
D. de S., Nantes .... 5 »

A M. Bulliard, à Tondhamandurai (Kumbakonam), pour son église dédiée à Saint-Michel.
Un ami des anges, diocèse de Soissons .... 9 »
Un anonyme de Provins, diocèse de Meaux .... 5 »

A une mission française pour le rachat et le baptême de deux enfants sous le nom de Joseph (Soudan Fr.).
Anonyme de Montpellier, demande de prières .... 10 »

Pour la formation de prêtes indigènes (Océanie cent).
Anonyme de Montpellier, demande de prières .... 10 »

A M. Doumecq, Tonkin maritime, pour les affamés.
Les ouvrières de l'usine Genthon-Descours, Saint-Paul-en-Cornillon .... 10 »
M. B., de Lyon 2 50

A M. Chevallay, Tonkin maritime.
M. B. de Lyon 2 50
Un abonné de Vannes, demande de prières pour défunts ... 10 »
Anonyme nivernais .... 5 »

A M. Gallay, Su-tchuen méridional.
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 100 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong.
M. l'abbé C. R., qui se recommande aux prières .... 10 »

Pour Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional.
M. l'abbé C. R., qui se recommande aux prières .... 15 »

Pour la mission d'Old-Calabar (Bas-Niger).
M. l'abbé C. R., qui se recommande aux prières .... 10 »

Au R. P. Macé, à Libreville (Gabon).
M. Revelière, du diocèse de Nantes .... 25 »

Au R. P. Bertreux, Salomon méridionales.
M. B. de Lyon .... 5 »

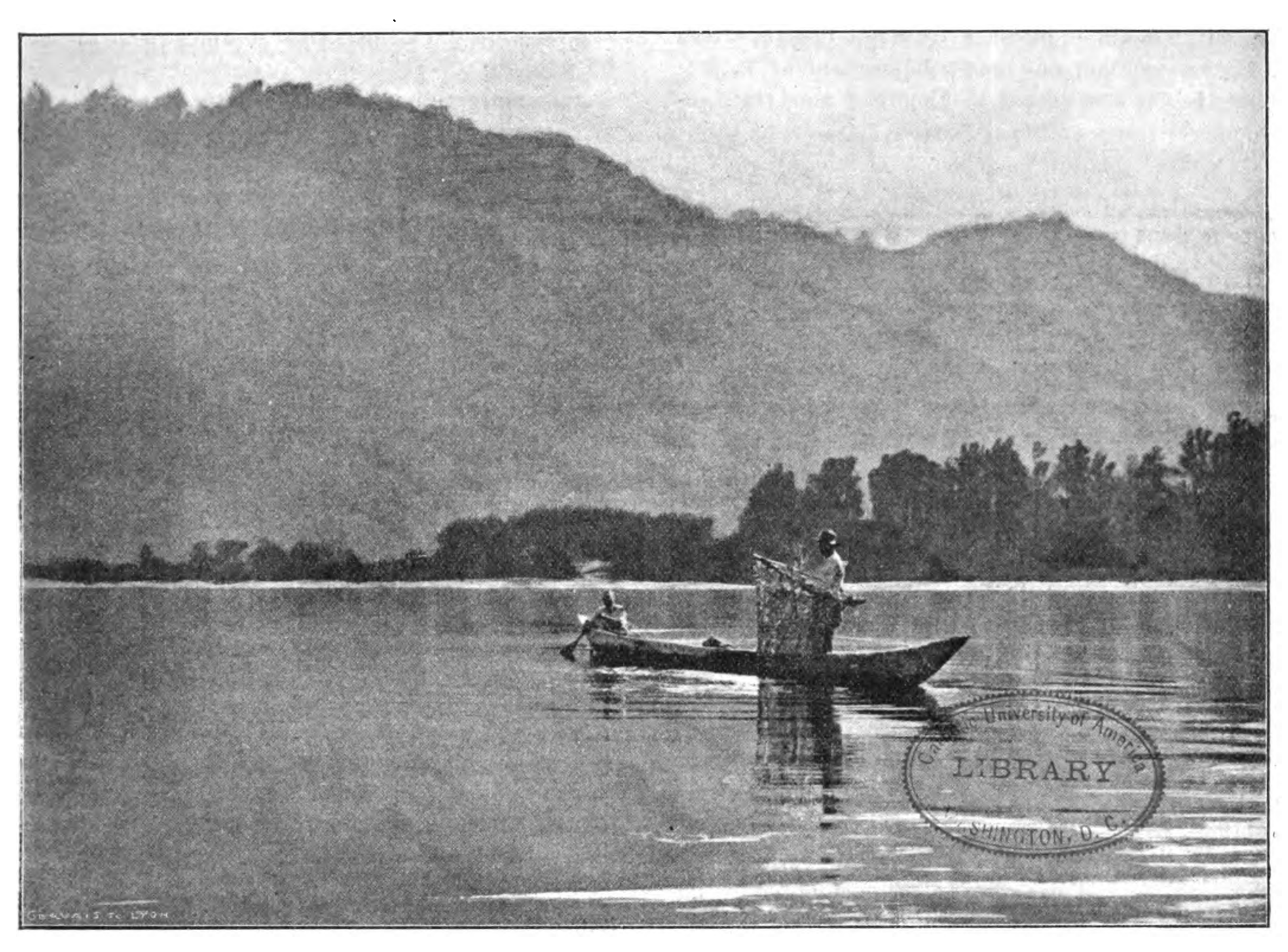
Pour la reconstruction de l'église de la léproserie des îles Molokai.
Anonyme de la Haute-Marne .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Sierra-Leone).
M. l'abbé J. D., du diocèse de Cambrai, demande de prières. 10 »
Anonyme du diocèse de Pamiers, demande de prières spéciales .... 20 »
M. Brault de Bournonville .... 10 »

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — PÊCHEURS SUR LE LAC ROTOITI ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET (v. p. 171).

LETTRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X

à S. M. MÉNÉLIK, négus d'Ethiopie

L'événement dont la lettre suivante de Mgr Jarosseau nous apporte l'heureuse nouvelle est appelé à ouvrir dans ce pays une ère de paix pour la foi catholique, et il a causé aux missionnaires et aux fidèles d'Abyssinie une joie que partageront tous nos lecteurs.

LETTRE DE MGR JAROSSEAU, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DES GALLAS.

Harar, le 21 février 1907.

Depuis sa fondation (1846), notre mission, toujours si éprouvée, avait pourtant rarement essuyé une persécution aussi acharnée que celle dont nous souffrons depuis 1903.

Dans ces cruelles conjonctures, mes cris vers ceux qui, humainement parlant, pouvaient nous tendre une main secourable, devenant inutiles, je résolus d'attirer sur nous les regards et la compassion de Celui qui, sur la terre, est par excellence le prince de la paix, et d'implorer son intervention auprès du roi des rois d'Ethiopie. Je savais que le puissant Négus se montrerait certainement sensible à un appel émanant du Père commun de tous les chrétiens.

La Providence ne fut pas longtemps à me ménager l'occasion de donner suite au projet que j'avais tant à cœur.

Certains intérêts de la mission ayant nécessité l'envoi à Rome du R. P. Joachim, de Boceguillas, ce vénérable doyen de tous mes missionnaires fut chargé par moi de solliciter une lettre de Sa Sainteté pour Sa Majesté le Négus.

Le R. P. Joachim nous quittait au mois d'août 1905. Quelques mois plus tard, à la suite de bien des démarches, il m'écrivait :

« J'ai la joie de vous donner l'assurance qu'ici on est bien disposé en faveur de votre requête ; mais,comme on veut ne pas exposer à un insuccès une lettre autographe du Saint-Père, nous sommes obligés d'attendre que la Providence, qui a déjà disposé les cœurs, dispose aussi les événements. »

L'occasion propice devait encore se faire attendre de longs jours. Bref, c'est seulement le

7 août 1906 que le message du Saint-Père m'arriva à Harar, pendant que nous célébrions pour la première fois la fête de nos bienheureux martyrs Agathange et Cassien (Voir p. 150).

⁂

La lettre du Saint-Père, écrite en italien, était conçue dans ces termes :

Au Puissant Ménélik, roi des rois d'Ethiopie.

PIE X, *Pape.*

« Puissant Négus, roi des rois,

« Notre prédécesseur, de si grande et vénérée mémoire, eut une fois, dans une circonstance mémorable, l'occasion de faire appel à la générosité de Votre cœur, et Votre Majesté, soucieuse de rendre ses sentiments dignes de la miséricorde du Christ, laissa voir, alors, que les paroles de paix et de commisération étaient douces à son oreille.

« Aujourd'hui, des circonstances analogues se représentant, Nous avons à cœur d'adresser à Votre Majesté une instante recommandation en faveur des catholiques résidant dans son vaste empire.

« Nul doute que, comme sujets, ils ne soient soumis à la souveraine autorité de Votre sceptre; mais, dans le domaine de la religion, Nous les considérons comme Nos fils.

« Les choses ainsi envisagées, Nous sommes heureux vraiment d'être dans la douce nécessité de partager avec Votre Majesté la sollicitude de leur bien-être.

« Mu par cette sollicitude inhérente à Notre caractère de Père, Nous ne pouvons, Puissant Empereur, dissimuler la douleur que Nous ressentons en apprenant que, dans quelques parties des nombreuses provinces qui composent Votre immense empire, des catholiques, pour l'unique motif de leur foi, ont été jetés en prison et se sont vus dépouillés de leurs biens.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils s'étaient rendus coupables de quelque crime ou révolte contre les lois, Votre Majesté peut avoir la certitude que Nous n'élèverions pas la voix en leur faveur; mais n'est-il pas de notoriété publique qu'aux heures difficiles, la patrie éthiopienne et le trône de Vos ancêtres n'ont pas eu de plus fidèles sujets et de plus héroïques défenseurs que les catholiques de Harar par exemple, auxquels la multitude des autres peut être comparée?

« Au reste, si, obéissant à la très louable libéralité de ses sentiments, Votre Majesté laisse à ses autres sujets la liberté de professer telle religion dans laquelle ils croient obéir à la voix du ciel, pourquoi ne voudrait-elle pas faire bénéficier d'une égale tolérance ses sujets catholiques?

« Quoi qu'il en soit, Nous sommes persuadé que le puissant Ménélik n'aura ordonné directement aucune mesure de persécution contre les catholiques, et cette persuasion est tellement chez Nous une conviction que Nous n'hésitons point à prier Votre Majesté de faire cesser les injustices et les vexations odieuses que certains, méconnaissant Vos bienveillantes intentions, se permettent contre Vos sujets catholiques, et cela, non sans porter un regrettable préjudice à la gloire de leur magnanime Souverain.

« Déjà, Nous Nous plaisons à le prédire, l'acte de justice et de clémence que Nous sollicitons de Votre Majesté, comme si conforme d'ailleurs à l'élévation de son caractère, ne fera qu'accroître Votre prestige auprès de toutes les nations; et, auprès du Dieu des miséricordes, Vous en obtiendrez, Puissant Empereur, la récompense que Nous Vous souhaitons dans la sincérité de Notre douce affection.

« A Rome, du Vatican,
le 18 juillet 1906, l'an 3 de Notre Pontificat.

« PIE X, *Pape.* »

⁂

Une fois en possession de cette belle lettre, je me hâtai de l'expédier par courrier sûr et rapide à Addis-Abbéba, où elle arrivait aux mains du R. P. Basile le 18 août, soixante-treizième anniversaire de la naissance de l'empereur et, deux jours après, le message pontifical était remis à Sa Majesté.

⁂

Voici en quels termes le R. P. Basile, par lettre du 21 août, me rendit compte de l'audience qui lui fut accordée.

« J'ai été appelé hier au *Guebbi* (palais du Négus) vers quatre heures du soir. L'audience a eu lieu exactement à six heures. Y assistaient le Ras Gouxa et Méchach a Worqié, le Nagad Ras et notre Abba Johannès comme interprète.

« L'empereur m'a accueilli avec l'aimable sourire qui lui est particulier et que complète la bienveillance du regard, et, en me tendant la main :

« — D'où vient donc cette lettre que Vous m'apportez? me dit-il aussitôt.

« — De Rome, Majesté. C'est une lettre de notre Très Saint Père le Pape.

« — Ah! très bien! quelle bonne fortune! Mais une lettre venant de Sa Sainteté ne doit pas contenir de secrets pour vous! Cette attention du Pontife suprême me cause beaucoup de joie, et je m'en reconnais grandement honoré. Nous aimons tous le Pape, nous Le vénérons, et, comme il est le Père de tous les chrétiens, il est aussi notre Père. »



« En prenant la lettre, Sa Majesté Ménélik fit une profonde inclination en disant : *Amen, Amen, Amen!*

« Je profitai de ce moment pour remarquer que le fait d'envoyer directement à Sa Majesté le Message sans avoir recours à un représentant étranger, constituait une marque de confiance et d'estime envers Sa Majesté et montrait que la politique n'entrait pour rien dans la démarche du Saint-Père.

« L'empereur se montra visiblement satisfait en entendant ces paroles et ajouta aussitôt :

« — Je sais que vous n'êtes pas des hommes poli- « tiques et que ces sortes de questions vous sont « étrangères; cela me fait plaisir. Je reconnais aussi « les bonnes dispositions et le dévouement désin- « téressé que vous professez pour ma personne et « mon royaume. Certainement vous êtes mes amis. »

« — La mission est notre amie, a ajouté alors le « *Dedjazmatche* Méchacha; nous lui savons beaucoup « de gré des services qu'elle nous rend. »

.·.

« Après la présentation de la lettre du Saint-Père, je remis la vôtre à Sa Majesté.

« L'empereur la lut devant nous et dit, après l'avoir achevée :

« — Cette lettre me fait également grand plaisir. »

« Le *Dedjazmatche* Méchacha profita alors de la réflexion du souverain pour ajouter :

« *Abba Andreas melkam sô natcho*. Je n'ai qu'à me « féliciter de lui, car il m'a beaucoup aidé pour les « affaires de Jérusalem. »

« L'audience se prolongea encore une vingtaine de minutes. Lorsque je pris congé, Sa Majesté de nouveau me serra chaleureusement la main en disant encore :

« — *Amen! amen! amen!* pour la lettre de Sa « Sainteté. »

« Celle-ci, se trouvant écrite en italien, me fut alors remise par le Souverain pour que j'en fisse la traduction en français et en langue amarique. »

.·.

Quelques jours plus tard, Ménélik prit connaissance sur le texte amarique des paroles que lui adressait Sa Sainteté.

L'allusion à la persécution lui fut sensible et l'appel du Saint-Père à sa justice et à sa clémence a eu pour résultat d'apaiser peu à peu le feu de la persécution qui sévissait toujours violente sur plusieurs points du royaume.

Grâce au savoir-faire du R. P. Basile, que la protection de notabilités très influentes seconda efficacement, l'empereur, après avoir temporisé plusieurs semaines, dicta sa réponse officielle au Saint-Père dans les termes suivants :

Le Lion vainqueur de la tribu de Juda,
Ménélik II,
Roi des Rois d'Ethiopie.
Que ce message parvienne à Sa Sainteté
le Pape Pie X,
chef suprême de tous les Patriarches et autres évêques.
Que l'hommage de nos salutations inspirées par
l'amitié et le respect Lui soit acquis.

« Très Saint Père,

« La lettre que Vous Nous avez écrite en date du 18 juillet 1906, Nous est heureusement parvenue. Pendant que Nous en écoutions la lecture, le souvenir des liens d'amitié qui Nous unissaient jadis à Pie IX et à Léon XIII se représentait agréablement à Notre mémoire, et Nous Nous sommes grandement réjoui à la pensée que Votre Sainteté, en Nous écrivant cette lettre, avait l'intention de faire revivre ces anciens bienveillants rapports.

« En conséquence, Nous nous félicitons de voir que Votre Sainteté qui entretient des relations amicales avec les autres puissances du monde, veuille bien Nous honorer de la même faveur.

« Nous-même, d'ailleurs, obéissant à un sentiment tout semblable, Nous Nous sommes plu autrefois à entourer de Notre bienveillance et à combler de Nos bienfaits Mgr Massaja et Mgr Taurin.

« Laissez-Nous maintenant, Très Saint Père, nous expliquer au sujet des catholiques qui sont dans Notre Empire, et en faveur desquels vous avez fait appel à notre clémence.

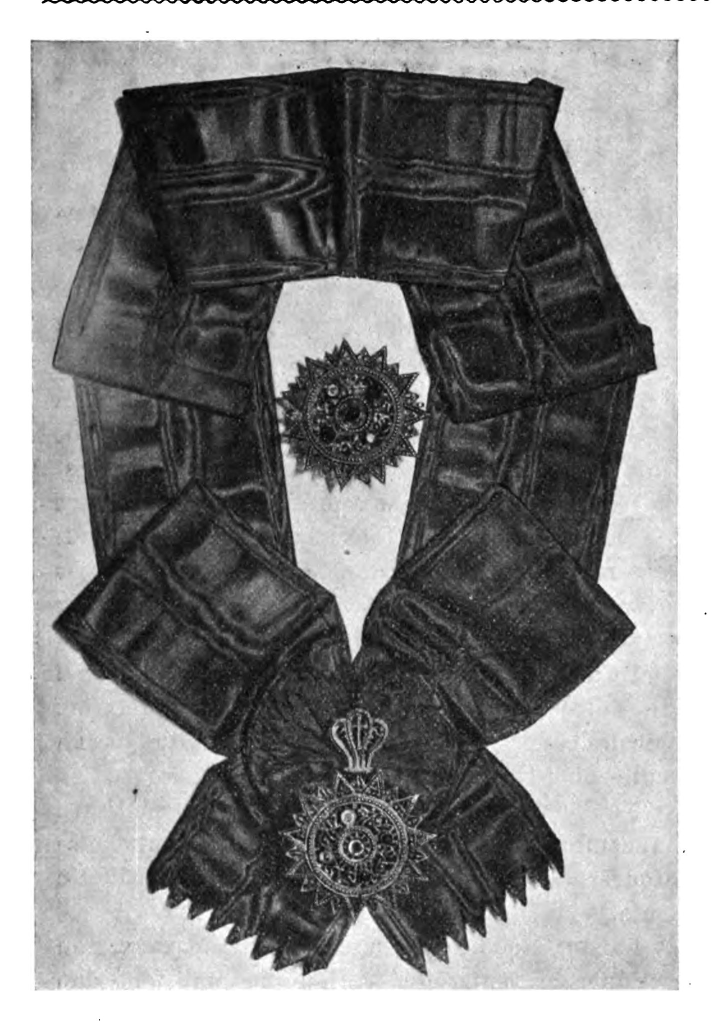
« Quant à ceux qui ont été accusés ou convaincus d'infractions aux lois de notre royaume ou d'injustices envers leurs concitoyens, et ont été punis pour ce motif, Nous comprenons que Votre Sainteté ne leur soit pas trop prodigue de Sa bienveillance.

« Quant à ceux qui, mieux inspirés et plus dignes de louanges, sont restés fidèles à Nos volontés et ont respecté les us et coutumes du pays, Nous pouvons Vous assurer, Très Saint Père, qu'ils jouissent de la plus entière tranquillité.

« Et maintenant, dans le désir de donner à Votre Sainteté un témoignage authentique de notre amitié pour Elle, nous Lui envoyons, jointe à la présente lettre, la décoration de l'Etoile d'Ethiopie et le grand cordon qui est la plus haute distinction honorifique de Notre Empire.

« Nous avons la confiance, Très Saint Père, qu'elle sera l'objet d'un accueil tout bienveillant de la part de Votre Sainteté. »

Ecrit dans la ville d'Addis-Abbéba
le 3 novembre de l'an de grâce 1899 (*vieux style*)
(12 novembre 1906).



DÉCORATION DE L'ETOILE D'ETHIOPIE ET GRAND CORDON

Désirant témoigner à Sa Sainteté sa haute estime et son souverain respect pour sa personne sacrée, Ménélik voulut que les insignes de la décoration fussent ouvragés dans le meilleur goût du pays en or pur et massif tiré du sol éthiopien. Le soin que les orfèvres de la cour apportèrent à l'exécution de ce travail a été la cause du retard survenu dans l'expédition des lettres qui n'a pu être faite qu'au commencement de ce mois-ci.

Voici la teneur du diplôme accompagnant la décoration.

Le Lion vainqueur de la tribu de Juda, établi par le Seigneur Roi des Rois d'Ethiopie,
A tous ceux qui verront les présentes lettres
Salut !

Nous conformant à l'exemple des très magnanimes Souverains qui, dociles aux enseignements de la vraie sagesse, de la droite intelligence et de la noble équité, ont à cœur d'honorer la vaillance de leurs soldats, le dévouement de leurs amis et généralement de tous ceux que distingue le mérite, Nous avons accordé à S. S. le Pape Pie X, l'Etoile d'Ethiopie et le Grand Cordon, insignes qui sont la plus haute distinction honorifique de Notre Empire, et, en vertu des Présentes, nous L'autorisons à s'en revêtir.

« Ecrit dans la ville d'Addis-Abbeba
le 26 Tequemt de l'an de grâce 1899
(5 novembre 1906). »

Je veux terminer cette trop longue relation, en vous mettant sous les yeux la lettre que notre nouveau gouverneur de Harar, le prince Dedjazmatche Ylma, fils et successeur du Ras Mékonnen, a voulu, lui aussi, adresser à Sa Sainteté :

Que cette lettre parvienne au Très Saint Pontife de Rome,
le Pape Pie X,
De la part du Dedjazmatche Ylma,
Fils très affectueux du Ras Mékonnen, de si vénérée mémoire

« Très Saint Père,

« Ne pouvant en personne me rendre auprès de Votre Sainteté pour Lui offrir les religieux hommages de mes salutations, je les confie à cette lettre que vous adresse mon cœur.

« J'ai la confiance, Très Saint-Père, que vous daignerez les honorer de votre paternelle bienveillance.

« Oserai-je maintenant m'informer de votre santé et vous offrir mes vœux pour qu'elle se conserve bonne ?

« Pour moi, grâce à Dieu, je vais bien, et notre pays, je suis heureux de le dire à Votre Sainteté, jouit en ce moment d'une paix universelle.

« Mais, par-dessus tout, j'ai hâte de faire savoir à votre Sainteté que, dans notre Ethiopie, nombreux sont ceux qui se sont réjouis à la nouvelle que notre Puissant Souverain



DIPLOME ACCOMPAGNANT LA DÉCORATION

« Djanoi » (1) vous envoyait par Lettres spéciales l'hommage de son amitié.

Cet événement qui nous montre le Saint Pontife de Rome, nouvel *Idida* (roi pacifique), et le souverain d'Ethiopie renouant d'antiques sympathies, ne nous rappelle-t-il pas, d'une façon bien touchante, ces temps heureux d'autrefois où la lointaine Ethiopie vint à Jérusalem déposer avec ses trésors le tribut de son admiration aux pieds du sage Idida (Salomon)?

« Je termine, Très Saint Père, en priant le Seigneur d'accroître sans mesure les années de votre vie.

« Dedjazmatche Yilma. »

« Ecrit dans la ville de Harar, le 28 Ter, de l'an de grâce 1899 (5 février 1907). »

Afin que le message et la décoration du Négous arrivent sûrement au Saint-Père, j'ai chargé le R. P. Marie-Bernard, directeur de la léproserie de Harar, de les porter à Rome. Puissent ces témoignages de religieux respect émanant d'un prince non catholique, être une très douce consolation pour le cœur du Saint-Père en une époque où nous Le voyons abreuvé de tant d'amertumes !

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé la mort de la Présidente de l'Œuvre apostolique de Lyon, Mme Baux-Béthenod.

Le Conseil de l'Œuvre, réuni mardi 26 mars, sous la présidence de Mgr Morel, délégué par Son Eminence le Cardinal-Archevêque, a nommé, en remplacement de la vénérée et regrettée défunte, Mme Emile Béthenod, qui donnait depuis longtemps à l'Œuvre un concours dévoué et intelligent.

Le bureau de l'Œuvre apostolique est toujours, 28, place Bellecour.

Japon. — Le R. P. Genet, de la Société des Marianites, nous écrit :

« Le saint prêtre (2) qui, le premier, par les audaces de son zèle apostolique, a entraîné ses confrères à entreprendre l'établissement d'une école apostolique au Japon (3), a quitté cette terre au mois de novembre dernier pour aller au Ciel recevoir la récompense de ses vertus.

« — C'est une œuvre que Dieu veut, disait-il : ne craignez pas « d'aller de l'avant. Quand Dieu veut une œuvre, il envoie aussi « les ressources pour l'établir... et les croix qui en sont comme le « sceau. »

« Puis, pour nous donner du courage, il nous rappelait l'exemple de dom Bosco qui, malgré sa pauvreté, rivalisa avec saint Vincent de Paul par ses œuvres de charité et d'apostolat dans la seconde moitié du siècle dernier.

« Plein de confiance en Dieu, on se mit à l'œuvre.

« La première chose à faire, c'était de trouver un emplacement convenable, assez retiré pour ne pas attirer les regards des païens, assez abordable pour recevoir les élèves externes.

« Les chrétiens nous témoignèrent la plus vive sympathie. Ainsi l'un d'eux, le brave Jinsaburo, dont M. Marnas (4) nous a signalé le courage à confesser la foi dans les supplices, pendant la persécution de 1873, vint tout bonnement nous trouver :

(1) Titre réservé à l'empereur d'Ethiopie.

(2) Le R. P. Klobb, assistant du Supérieur général de la Société de Marie.

(3) Voir les *Missions atholiques* du 2 novembre 1906.

(4) *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon*, par M. Francisque Marnas, tome II, p. 286 (Lib. Dehomme et Briguet).

« — J'ai un champ d'une superficie de 55 ares, nous dit-il; « tout à côté, mon frère en a un autre d'une superficie moitié « moindre ; en tout, il y a 80 ares. Nous vous céderons cela au « prix que vous voudrez : fixez-le vous-même. »

« Cet emplacement ne pouvait convenir : il était trop en vue, et de plus contigu à une école de religieuses ; mais Dieu n'en récompensera pas moins la générosité de ce patriarche.

« Une des principales difficultés à vaincre pour l'acquisition d'un terrain tant soit peu considérable, c'est le morcellement du sol : rares sont les champs qui atteignent un hectare de superficie ; il fallut donc se résigner à négocier avec plusieurs propriétaires. Un emplacement surtout paraissait convenir à l'œuvre ; mais il appartenait en grande partie à des païens. Serait-il possible de l'avoir à un prix raisonnable ? Comme dom Bosco, nous avons prié Celle qu'on appelle « le Secours des Chrétiens », et Marie, qui sait agir sur le cœur des hommes, amena les huit propriétaires différents de cet emplacement à nous céder leurs champs pour un prix moyen de 45 francs l'are. Merci au R. P. Ikeda pour le zèle qu'il a témoigné dans ces négociations. Merci encore aux premiers bienfaiteurs de l'œuvre, dont les aumônes nous ont rendu possible l'acquisition de ce terrain. Il forme un petit mamelon de deux hectares et demi de superficie, élevé d'une dizaine de mètres au-dessus des campagnes environnantes ; il est situé à un kilomètre et demi de la magnifique église qui s'élève en ce moment, mais lentement, à l'entrée de la vallée d'Urakami.

« Il s'agit maintenant d'entreprendre les constructions destinées à l'école apostolique. Oh ! elles seront bien simples ; mais les ressources sont complètement épuisées. Cependant il ne faut pas renvoyer l'établissement de cette école à une époque indéterminée. Nous renouvelons donc notre appel à la générosité de toutes les âmes qui comprennent ce qu'il y a de grand dans une vocation d'apôtre.

« Nous recevrons avec la plus vive reconnaissance l'obole du pauvre et l'offrande du riche. Ce sera pour nous un bonheur de conserver au Livre d'or de l'école apostolique le souvenir de tous ceux qui auront bien voulu nous faire une aumône, si minime soit-elle. Les bienfaiteurs généreux qui pourront consacrer à cette œuvre une somme plus importante, suffisante pour construire un pavillon, une salle, en recevront le plan ; et le quartier qu'ils auront élevé portera leur nom. Dieu, qui ne laisse pas sans récompense un simple verre d'eau donné en son nom, rendra à tous le centuple de ce qu'on lui aura offert. »

Nyanza septentrional. — Le R. P. Védrines, des Pères Blancs, écrit de Roubaga :

« Vous savez que je suis le Père des enfants. A ce titre, je me permets de vous narrer le trait d'une petite fille appelée *Kakwaso* (petite épingle).

« C'était à ma dernière tournée. Arrivé au village de Korogoma, je vois une troupe d'enfants qui courent vers moi pour me saluer Seule, une petite fuit à toutes jambes. Je demande la cause de sa fuite et de sa peur : « Elle est protestante », me répond-on. Cela expliquait tout. Les protestants ont l'habitude de nous faire passer pour des mangeurs d'enfants.

« Après avoir reçu tous les visiteurs, je les congédie, leur disant que j'allais me rendre chez eux. On me quitte aussitôt et je commence mes visites domiciliaires. Tout en marchant, je pense à ma « petite épingle »... Si je pouvais la voir... Soudain une petite main touche rapidement la mienne.

« — Qui es-tu ?

« — Je suis Kakwaso. Père, donne-moi une médaille. »

« Ah ! je la tenais ma « petite épingle ». Avec quel plaisir je lui passai une médaille au cou ! Je lui demandai pourquoi elle, avait fui.

« — Parce que je te craignais.

« — Maintenant tu ne me crains plus ?

« — Non, parce que je vois que tu m'aimes.

« — Veux-tu aimer Marie ?

« — Oh ! oui, beaucoup! je veux être catholique et non protestante.

« — Tu ne me mens pas ? »

« Un *non* énergique me dit que sa résolution était catégorique.

« Voilà l'histoire de ma petite épingle. Il était nuit quand je rentrai à la mission, mais mon cœur débordait de joie et d'action de grâces envers Marie. »

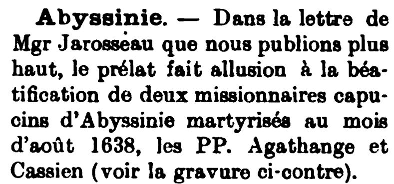
Archipel des Navigateurs (*Océanie*). — Sœur Marie-Jean, du Tiers Ordre régulier de Marie, nous écrit de Safotulafaï:

« C'en est fait de notre mission de Lealatele, le berceau du christianisme à Samoa. Depuis six mois elle est ensevelie sous la lave du volcan de Savaii.

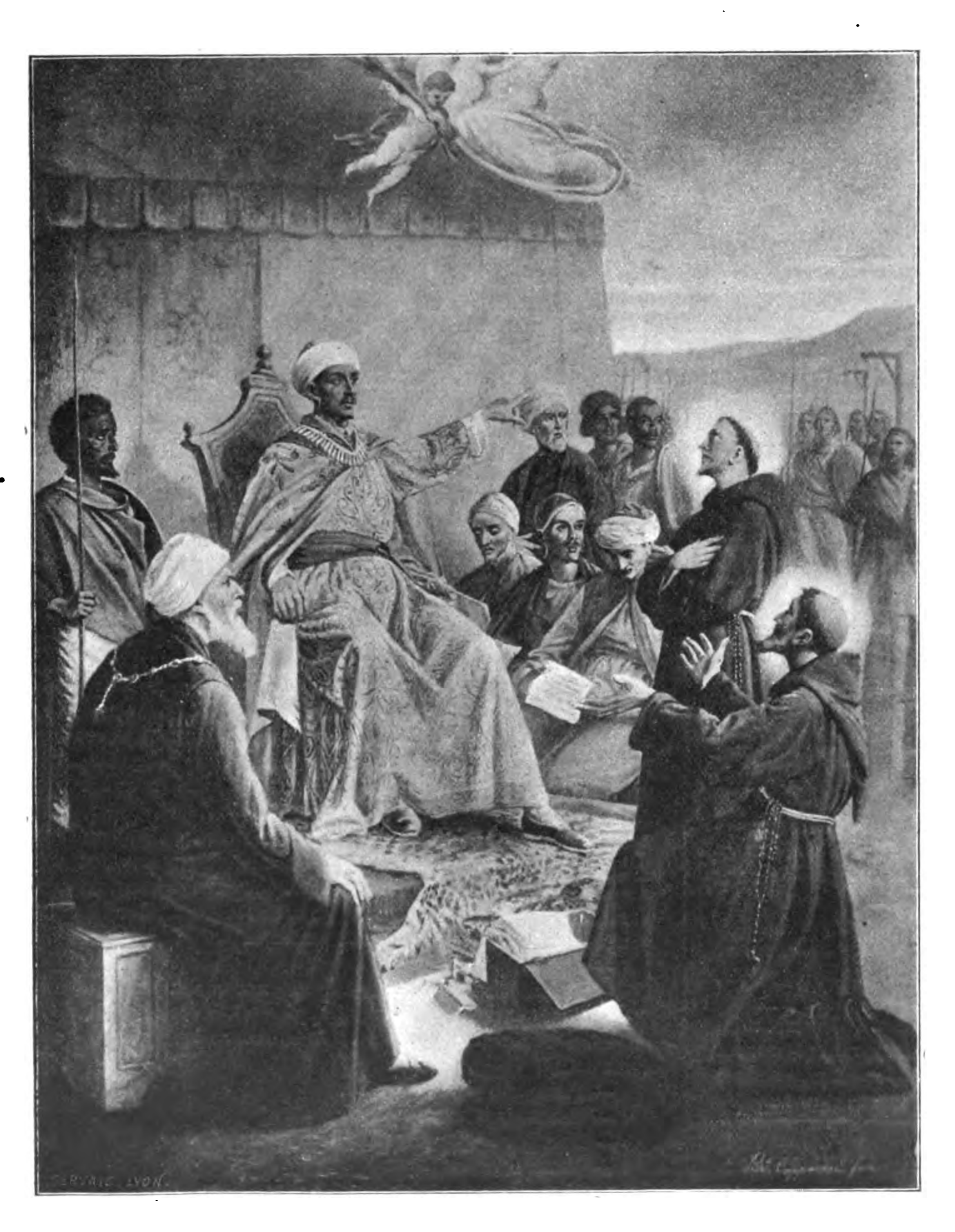
« Il y a plus d'un an que ce volcan menaçait de la détruire. Ce qui l'avait sauvée jusqu'ici, c'est que la lave s'épanchait vers la mer, prolongeant ainsi le rivage de plus de deux kilomètres. Mais, un jour, le conduit par lequel elle s'écoulait vint à s'obstruer ; alors elle se fraya un chemin vers le village et, en quelques jours, tout fut détruit. De notre belle église neuve il ne reste que le sommet des murs ; on ne voit plus trace d'aucun établissement ni d'aucune plantation.

« Grâce à Dieu, il n'y a pas eu de victimes, les indigènes ayant vu venir le danger et ayant pu se réfugier à temps dans des cases provisoires qu'ils avaient eu la précaution de se construire au loin ; mais ils sont sans terrains, sans culture, et nous n'avons plus notre école.

« Et pourtant cette école était la seule de l'île qui fût tenue par des religieuses. Ne pas essayer de la relever, c'était condamner nos pauvres filles à demeurer dans leurs villages, sans éducation ni instruction, ou à fréquenter les écoles protestantes, au grand péril de leur foi. Mgr Broyer ne pouvait s'y résoudre ; aussi nous a-t-il envoyées à Safotulafaï. Nous y avons couru avec joie, toutes disposées à nous dévouer pour le salut de nos chères enfants. Mais qui nous donnera les moyens de remplacer par une maison solide la misérable case indigène qui nous abrite en ce moment et où nos faibles santés ne pourraient tenir longtemps ? Nous avons pensé aux lecteurs des *Missions catholiques* et nous venons faire appel à leur charité. Que dans leurs aumônes ils veuillent bien faire une part pour l'école des Sœurs de Safotulafaï ! »



Abyssinie. — Dans la lettre de Mgr Jarosseau que nous publions plus haut, le prélat fait allusion à la béatification de deux missionnaires capucins d'Abyssinie martyrisés au mois d'août 1638, les PP. Agathange et Cassien (voir la gravure ci-contre).



MARTYRE DES BIENHEUREUX AGATHANGE ET CASSIEN (AOUT 1638).

C'est au cours de la persécution qui éclata à la mort de l'empereur Socinios (26 septembre 1632) que ces deux religieux cueillirent la palme du martyre.

Ce jour-là, on peut le dire, l'Eglise catholique d'Abyssinie reçut le coup de la mort. Les quelques signes de vie qu'elle donna encore ressemblent aux convulsions d'une lente et douloureuse agonie qui dura une vingtaine d'années et à laquelle succéda un silence de deux siècles.

A peine monté sur le trône d'Ethiopie, l'apostat Basilidès déclara une guerre acharnée à tous ceux de ses sujets qui avaient abjuré le schisme et bannit de ses Etats tous les missionnaires européens. Ceux-ci ayant été expulsés de vive force, les pauvres catholiques restèrent sans pasteurs.

Mais Rome ne les oubliait pas. Le Souverain Pontife leur envoya des Capucins français, dans l'espoir qu'ils seraient mieux accueillis que des Jésuites espagnols ou portugais contre lesquels les partisans du schisme avaient beaucoup de préventions. Ces nouveaux missionnaires, au nombre de sept, abordèrent sur la côte de la mer Rouge, au cours de l'année 1638. Deux d'entre eux, débarqués à Souakim, furent immédiatement décapités par ordre du pacha turc, trop fidèle auxiliaire de Basilidès, à qui il envoya leurs têtes. Trois autres furent massacrés sur la route par des bandits. Les deux derniers parvinrent jusqu'à la cour de l'empereur, qui les fit pendre sur-le-champ (août 1638) ; des signes merveilleux accompagnèrent leur martyre : c'étaient les PP. Agathange, de Vendôme, et Cassien, de Nantes. S. S. le Pape Pie X les a béatifiés en 1904.

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvollo-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Prosthemadera Novæ-Zelandiæ. — *Tui*

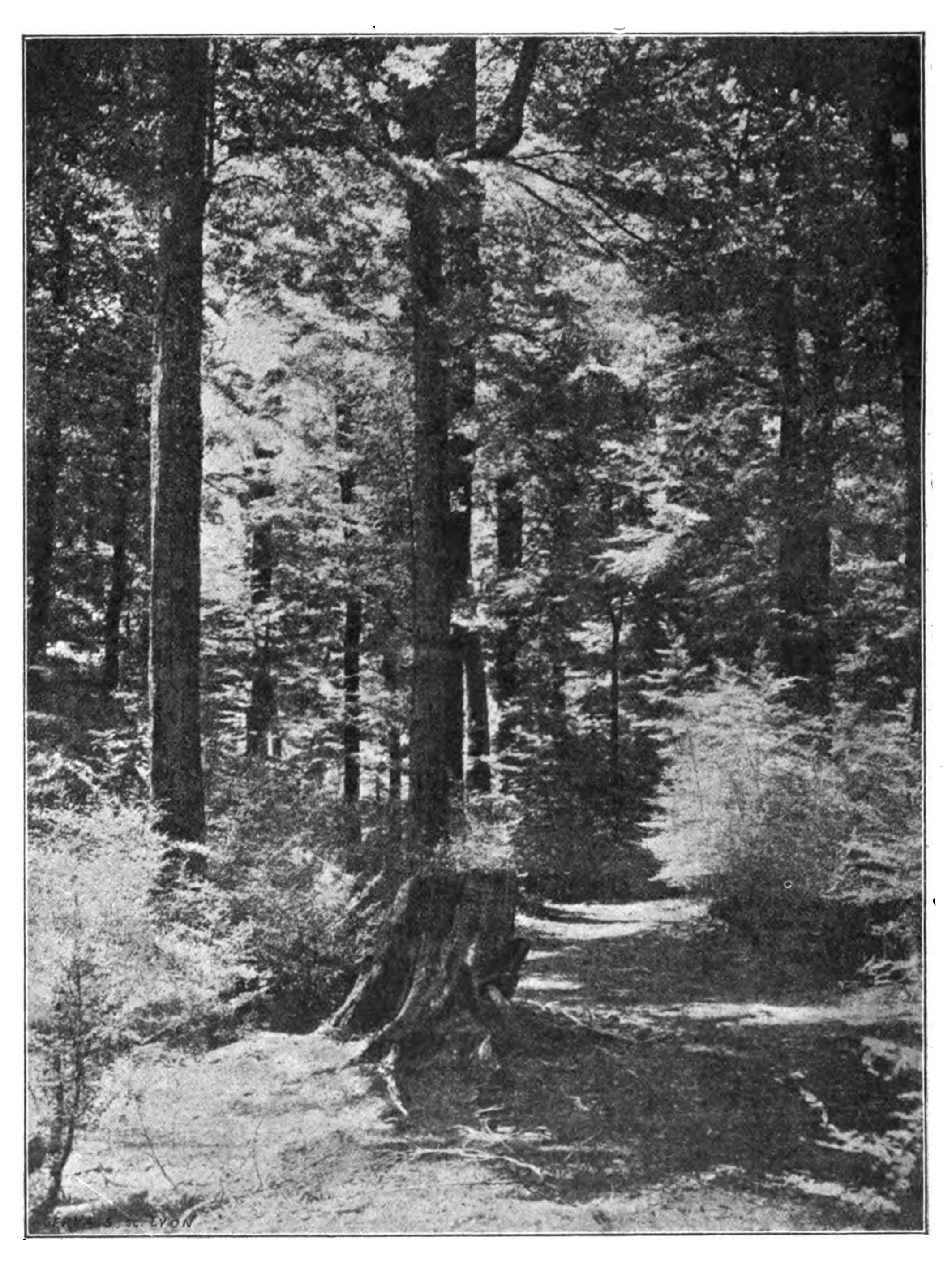
Suite

Le « tui » vit de miel sauvage, mais ne s'en contente pas. En guise de dessert, il s'attaque volontiers aux baies du Poroporo (*Solanum aviculare*) et en fait une telle consommation qu'il devient d'une obésité gênante pour ses évolutions. C'est alors surtout que nos indigènes le recherchent comme une friandise, et s'en emparent facilement, soit au moyen de divers pièges ou filets, soit même à la main. Croirait-on que, pour se débarrasser de son embonpoint, notre « tui » se « saigne » lui-même jusqu'à ce que son état pléthorique ait cédé à cette héroïque médication ?...

Si gai et gentil que soit le *tui*, il lui faut la liberté et le grand air des forêts. Aussitôt qu'il est réduit en captivité, il semble bouder et se désoler, et périt souvent d'inanition et de chagrin. Pour réussir facilement à l'apprivoiser, il faut le prendre au nid, lorsqu'il n'a pas encore ouvert ses ailes.

Ce nid est de larges dimensions, mesurant au moins 23 centimètres de diamètre et environ 6 de profondeur. Il est admirablement et soigneusement construit, attaché et dissimulé dans l'épaisse feuillée. Les œufs sont, pour l'ordinaire, au nombre de quatre. Durant la période d'incubation, et encore plus après l'éclosion, le *tui* devient très jaloux et susceptible ; on le voit constamment poursuivre et chasser tout oiseau, même plus gros que lui, qui ose s'approcher du sanctuaire familial. Et si un accident quelconque vient à projeter ses petits au dehors du nid protecteur, en grande hâte, il vole à leur secours et les emporte, l'un après l'autre, dans leur abri originel, où à son défaut, dans quelque creux d'arbre ou quelque nid abandonné.

Le chant du *tui* est des plus variés et des plus compliqués. Il a des airs différents pour chaque période de la journée et pour les diverses circonstances de sa vie. Parfois, il prélude au concert dont il va gratifier la nature par des exercices gymnastiques des plus amusants. Rien n'y manque, pas



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — LE JARDIN D'EDEN, A PARADISE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

même le saut périlleux qu'il répète à plaisir. Lorsque les *tuis* sont une douzaine ensemble, on devine que cette comédie ne s'exécute pas en silence ; les controverses et les plaisanteries auxquelles elle donne lieu sont, au contraire, des plus assourdissantes et des plus excentriques qu'on puisse imaginer.

Pogonoruis cincta. — *Ihi ou kotihe.*

Bec plus court que la tête. Première plume de l'aile longue ; quatrième et cinquième égales entre elles, mais beaucoup plus longues que le reste. Queue arrondie, chaque plume terminée en pointe. Couleur du mâle : Noir à la tête et au cou avec une touffe de plumes blanches derrière l'oreille. Gorge et quelques plumes de l'aile jaunes ; bande blanche sur chaque aile ; ventre blanc-brunâtre. Œil noir. Longueur d'aile : 0m,10;. du tarse : 0m,03. La femelle est notablement plus petite ; sa couleur est brune, ainsi que les petits ; tous portent la bande blanche à chaque aile. Œufs : blancs tachés de roux ; longueur : 0m,02. Habitation : île du Nord seulement.

Hélas ! ce compagnon et voisin du *tui* aura bientôt rejoint dans les souvenirs du passé quantité d'autres belles espèces que notre civilisation a condamnées et exterminées. Les chats surtout en veulent à celle-ci et ne lui laissent pas de répit. Comme elle est munie d'ailes trop faibles, elle ne peut guère fuir qu'en sautant d'arbre en arbre, ce qui amuse et provoque Minet. Presque toujours,le rusé félin revient triomphant de la chasse, secouant et mordant sa petite proie. L'unique moyen de préserver le *Kotihe* d'une complète extermination serait de lui abandonner certains îlots inhabités.

Anthornis melanura. — *Korimako.*

Bec recourbé, aussi long que la tête. Première plume allongée ; la seconde abruptement rétrécie vers la pointe chez l'adulte, et terminée en pointe acérée chez les petits ; la cinquième plume est la plus longue. Queue échancrée. Couleur du mâle : olive-jaunâtre ; tête nuancée de noir d'acier ; ailes et queue : noir-brunâtre. Œil : rouge de sang. Longueur d'aile : 0m,092 ; du tarse : 0m,025.

La femelle est légèrement plus petite que le mâle ; sa couleur est plus brune ; les ailes et la queue sont d'un brun parfait ; une ligne blanche s'étend de la bouche jusqu'au dessous des yeux. Les petits, jusqu'à un certain âge, ressemblent tous à la mère. Œufs : blanc-rosacé, avec des marbrures irrégulières d'un brun-rougeâtre. Habitat. : la Nouvelle-Zélande et les îles Auckland.

« Au matin, nous fûmes réveillés par le chant des oiseaux. Leur nombre était incroyable, et ils semblaient s'efforcer de l'emporter l'un sur l'autre par la puissance et la souplesse de leur voix. Cette sauvage mélodie me parut infiniment supérieure à aucune autre de la même espèce que j'aie pu entendre ailleurs. C'était comme un carillon de petites cloches, admirables dans leurs accords et du timbre le plus agréable à l'oreille. Sans doute, la tranquillité de l'atmosphère, la distance, et même le calme parfait de la baie où nous étions, ajoutaient à ce concert improvisé une majesté et une douceur spéciales. »

Ces lignes, écrites il y a plus d'un siècle par le fameux capitaine Cook, lors de sa première visite à *Queen Charlotte's Sound*, nous disent éloquemment ses impressions en entendant pour la première fois les notes sonores du *Korimako.* Il est l'ami et le compagnon ordinaire du *tui*, et c'est un spectacle envié que d'assister à leurs évolutions gymnastiques et à leurs concours musicaux. Et quand ils ont ainsi ensemble épuisé leur programme artistique et callisthénique, ensemble encore ils vont à la conquête du miel sauvage dont ils se régalent. S'il y a, dans les environs, des plantations de *Kowhai* (*Sophora tetraptera*) ou d'*Acacia*, et si la saison de l'efflorescence se manifeste déjà, vous les verrez aussitôt se diriger de ce côté et savourer avec délices le sucre de leurs grappes fleuries. Les longs panicules sucrés du *phormium tenax* sont à leur tour dégustés par nos épicuriens en goguette ; pour varier un peu leur menu, ils grimpent parfois le long des vieux arbres vermoulus afin d'y dénicher quelques larves ou quelques vers blancs.

C'est au mois de septembre que le *Korimako* bâtit son nid au sommet des plus grands arbres. Il est fait de branchettes entrelacées et garni de mousse fine et de plumes variées. Peu de semaines après, on pourrait y compter quatre ou cinq œufs que les deux parents couvent de concert. Quand les petits sont éclos, le père s'occupe de les nourrir tout aussi affectueusement que la mère. Son rôle de protecteur dure même plus longtemps et ne cesse que lorsque les petits sont déjà fort développés.

Chose à noter, lorsqu'il ramasse les matériaux de son nid, cet oiseau artiste a soin de choisir des plumes de diverses couleurs et les mêle de façon à produire les plus gracieux dessins.

Dans les anciens temps, les Maoris s'emparaient du *Korimako* au moyen d'un bâton-scie préparé à cet effet et nommé *here*. Comme pour la *huia* et le *tui*, ils s'efforçaient d'attirer leur victime près d'eux en imitant son cri, puis la frappaient avec ce bâton qui presque toujours s'accrochait à ses ailes et le retenait prisonnier.

Anthornis melanocephala.

On a découvert aux îles Chatham une espèce de « Korimako » supérieure à la précédente à tout point de vue, sauf peut-être dans la couleur de son costume, qui est plus simple et moins attrayant. La tête du mâle est noir d'acier ; le cou, la gorge et le dessus de la queue sont teintés de noir. Les œufs, qui ne dépassent pas le nombre de *trois*, sont roses, légèrement ponctués et maculés de châtain vers le fond ; longueur : 0m,025. Les ailes atteignent une longueur de 0m,104, et le tarse, 0m,042.

Tels sont les deux « marguilliers » de la Nouvelle-Zélande.

Sous-ordre des Crieurs. — Famille des Xénicidés.

Xenicus longipes. — *Roitelet à pieds longs.*

Bec moyen, sans entaille au bout ; pas de barbillons à la bouche. Queue très courte, composée de dix plumes. Jambes longues ; pattes fortes ; tarses bottés. Seconde plume de l'aile plus courte que la septième ; les troisième, quatrième et cinquième étant les plus longues,mais égales entre elles. Couleur : vert en dessus ; le sommet de la tête est brun violacé ; menton blanc ; gorge grise ; ventre et côtés *vert* teinté de jaune. Large bande blanche au-dessus de l'œil. Œil brun foncé. Chez la femelle, la tête et la partie antérieure du dos sont *brunes ;* la partie postérieure du dos est

verte ; le ventre est gris ; les côtés et l'abdomen jaune grisâtre.

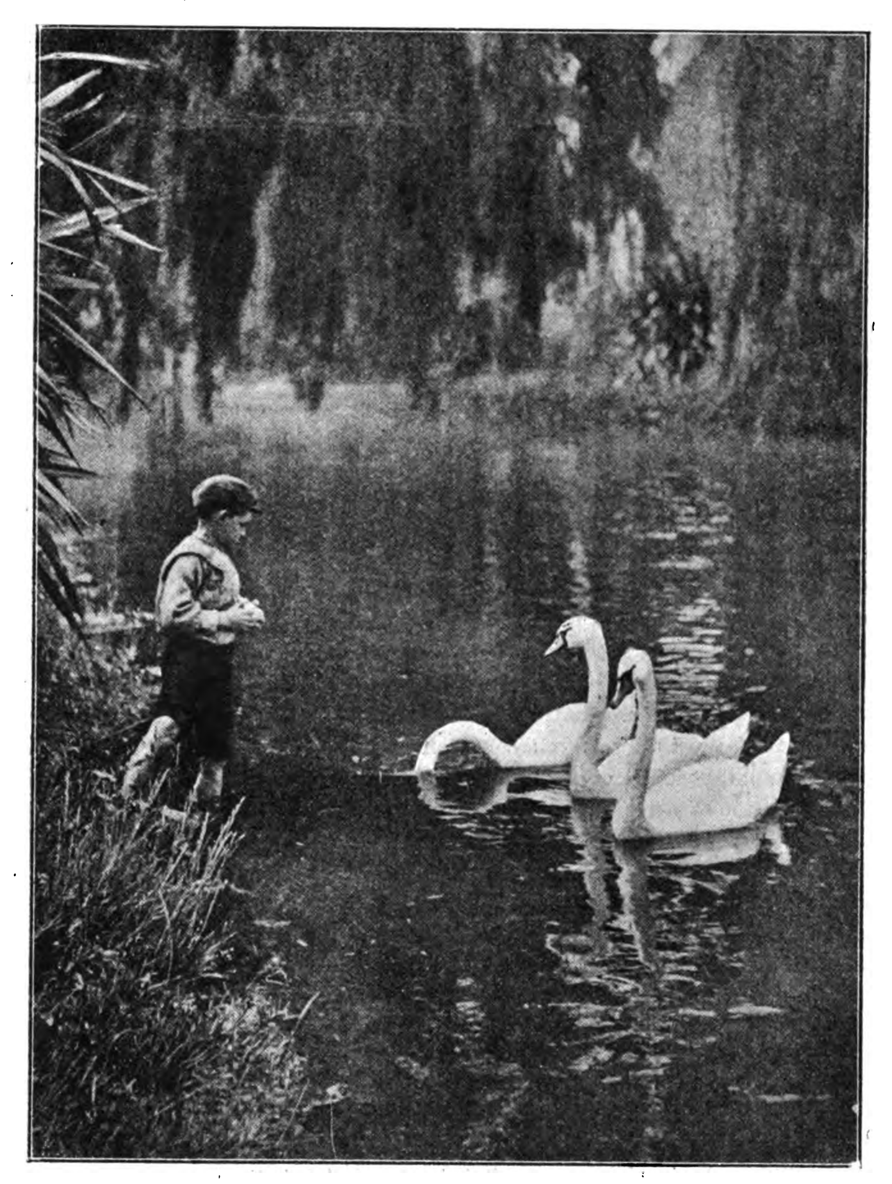
Longueur d'aile : 0m,053 ; du tarse : 0m,025. Œufs : blancs, avec taches irrégulières autour du fond ; long. : 0m,023.

Voilà le Benjamin de la famille. Avec les mésanges, les fauvettes et les] bergeronnettes, le minuscule roitelet occupe, quant aux dimensions, le dernier échelon dans la hiérarchie des oiseaux. Mais il est aussi actif et rusé qu'il est petit. Surpris de rencontrer tant d'intelligence dans un être aussi diminué, les Maoris ont supposé que la Divinité [s'était cachée sous ces frêles apparences, et c'est pourquoi l'objet de cette esquisse a été nommé par eux *Atua*, qui signifie : être divin.

Aux yeux de l'ornithologiste, ce que le roitelet a de plus remarquable, c'est le soin extrême avec lequel il construit et dissimule son nid.

On ne saurait imaginer rien de plus parfait en ce genre ; c'est du fini, du cossu et du confortable comme on n'en voit nulle part ailleurs. Il a grand soin d'en dissimuler l'entrée, qui est fort étroite, derrière quelque objet qui la masque parfaitement, au milieu des mousses et des lichens qui recouvrent les racines des vieux arbres.

Il vit surtout de vers de terre et de menus insectes ; c'est pourquoi il aime à tenir compagnie à la « poule des bois ». Après que celle-ci a, de ses pattes vigoureuses, creusé et bouleversé le sol pour y chercher sa nourriture, le modeste roitelet trouve la sienne dans les moindres insectes et vermicules qu'elle a dédaignés ou oubliés. C'est à ce travail minutieux de recherche qu'il consacre presque tout son temps.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — Enfant jetant du pain aux cygnes de la rivière Avon, a Christchurch ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cognet.

Xenicus gilviventris. — *Roitelet des rochers*.

Diffère du précédent par sa couleur dominante, qui est vert d'olive ; la tête et le cou sont brunâtres ; la gorge et le ventre, de nuance chamois teinté de jaune sur les côtés et à l'abdomen. La partie antérieure du dos de la femelle est brune. En général, les proportions de cette espèce sont légèrement moindres. Les œufs sont d'un blanc immaculé.

Ne se trouve guère que dans les montagnes de l'île du Sud, où on le rencontre assez rarement. Vivant exclusivement d'insectes et bâtissant son nid dans les anfractuosités des rochers, caché souvent sous les blocs erratiques qui bordent les glaciers, ce joli roitelet pratique la vie érémitique dans sa forme la plus sévère. Il est juste de lui associer dans notre admiration le roitelet des bois, *Acanthidositta chloris*, nommé *Titipounamu* par les Maoris, le plus petit de tous les oiseaux. Son aile ne dépasse pas 0m,045 en longueur, et son tarse, 0m,02. L'œuf, qui est *blanc*, mesure à peine 0m,022. La couleur générale est celle du marbre vert ; les ailes sont brunes bordées de vert ; la gorge et le ventre sont blancs, et les côtés sont teintés d'or. La queue est noire avec pointe blanche nuancée de jaune. L'œil est brun foncé ; une belle ligne blanche tracée au-dessus l'encadre et le fait ressortir. Chez la femelle, les couleurs sont atténuées au blanc brunâtre bigarré de brun-foncé au-dessus, et au blanc pur au-dessous.

Le *Titipounamu* est un des bijoux naturels de la Nouvelle-Zélande. On le trouve surtout dans les régions montagneuses. Il semble préférer pour demeure les arbres creux. Mais il est essentiellement modeste et retiré dans ses habitudes. Maintes fois, on en a surpris qui s'étaient nichés dans une tête de cheval ou de bœuf abandonnée dans les champs. Son nid est une sorte de pochette étroite, compacte et profonde.

Il y a quelques années, nous aurions dû ajouter à ce chapitre la mention et la description du *Traversia Lyalii*, dont les dimensions étaient notablement plus grandes, et les couleurs dominantes étaient le *jaune* et le *brun*, fort agréablement distribués. Mais, comme Minet a réussi à exterminer complètement cette jolie et rare espèce, il est inutile de nous y attarder. Elle était l'apanage de l'île Stephen ; il paraît qu'elle était semi-nocturne dans ses habitudes.

(*A suivre.*)

La Mission de Kharagpore

(*Bengale occidental*)

Par le R. P. L. HAGHENBEEK, S. J.

SUITE ET FIN (1)

Les routes dans le district de Kharagpore sont splendides. Pendant la saison sèche, on a soin de les arroser plusieurs fois par jour au moyen de barils d'eau portés sur des chariots traînés par des buffles. Aux endroits où deux routes se croisent, on a disposé des parterres de jolies fleurs et de feuillages aux couleurs variées; c'est coquet et propre. De ce côté, bâtiments, jardins, routes, tout rappelle l'Europe. Seuls les passants qu'on rencontre vous indiquent que vous êtes aux Indes. Voici un *fakir* ou ce qu'on appelle ici un saint (sadhou); il porte en main les pincettes de fer, symbole de sa profession. Voici encore des charmeurs de serpents avec leurs grands *cobras* ou serpents à lunettes, et leurs pythons qu'ils prétendent charmer avec leur clarinette. Plus loin des groupes de femmes indigènes portent de lourds fardeaux sur la tête. Puis ce sont des chars à bœufs, des troupeaux de buffles et de chèvres, etc.

***

Mais traversons le chemin de fer et allons voir la cité ouvrière que la Compagnie du *Bengal Nagpore Railway* a créée comme d'un coup de baguette. Nous arrivons d'abord au nouveau marché, où l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie de chaque jour, étendues sur des nattes sur le sol : des légumes, des fruits, des friandises ; mais la plupart de ces denrées sont bien différentes de ce qu'on voit sur les marchés d'Europe; les légumes ont des formes étranges que nos ménagères ne reconnaîtraient pas, les fruits de même.

Les quartiers ouvriers sont divisés en immenses blocs quadrangulaires, entrecoupés de rues à angle droit, dont chacun contient une population égale à celle d'un gros village. Les maisons sont semblables à de grands cubes, destinés à abriter quatre familles chacun.

Ces constructions s'élèvent en quelques jours. Les murs sont d'une pièce et se composent d'un mélange d'une espèce de ciment et de sable, qu'on coule sur place dans d'énormes moules en fonte; cette espèce de *macadam* sèche et durcit vite au soleil de l'Inde. Lorsqu'on enlève les moules après trois ou quatre jours, on se trouve devant une muraille dure comme le roc; on gratte les aspérités, on blanchit à la chaux, et voilà les quatre murs prêts à recevoir la terrasse. Celle-ci est formée d'une espèce de treillis en fer qu'on appelle ici *expansive metal*, qu'on couvre d'une couche épaisse du même macadam. L'avantage de ces maisons est que les indigènes peuvent impunément y faire leur cuisine, qu'ils font toujours à terre, dans un coin, sans danger d'incendie.

Tout ici est vie et mouvement. La scène rappelle le magnifique tableau que, dans les *Aventures de Télémaque*, Fénelon a tracé de la construction de la ville de Salente par Idoménée. De tous côtés, de longues files de *coolis* ou portefaix, hommes et femmes, portent des matériaux de construction; des centaines de maçons grattent les murs avec la truelle ou appliquent le badigeon; des charpentiers font des portes et les attachent; des moulins primitifs écrasent les pierres à chaux au moyen de lourdes meules que des buffles font tourner lentement dans des ornières cimentées. Bref, c'est une véritable fourmilière humaine, un va-et-vient continuel de chars à bœufs, d'ouvriers, d'inspecteurs des travaux. C'est, en un mot, la vie et le mouvement de toute une ville construite sur commande ; on la voit croître et grandir de jour en jour. Si on laisse passer deux ou trois semaines sans y faire de visite, on trouve de nouveaux quartiers, déjà occupés par leurs habitants, là où, quinze jours auparavant, on n'avait vu que des champs en friche.

***

C'est dans cette cité ouvrière qu'habitent nos catholiques madrassis et goanais, tous ouvriers dans les ateliers de la Compagnie du chemin de fer.

Gardez-vous bien cependant de les désigner par ces noms, surtout en public ! Je le fis un jour dans ma simplicité ; mais, peu après, je reçus des députations dont le respect pour le prêtre cachait à peine l'émotion, et j'appris alors que les premiers voulaient être appelés Tamouliens et les seconds Portugais, quoique la plupart n'aient pas une goutte de sang portugais dans les veines.

Les Madrassis, ou plutôt les Tamouliens, ont la peau noire comme du charbon. Les hommes ont généralement adopté le costume européen, en tout ou en partie. Les femmes, au moins la grande majorité, ont conservé le costume indigène, et elles ont eu raison ; il est très modeste, beaucoup plus économique et leur sied mieux. Il consiste en une ou deux pièces d'étoffe, souvent aux couleurs voyantes, dont elles s'enveloppent tout le corps, y compris la tête ; sous ces amples voiles, elles portent encore un petit veston qu'on ne voit pas d'ordinaire. Elles portent, aux poignets et aux chevilles, des bracelets en or, en argent ou en bronze, et ont souvent une demi-douzaine de bagues aux doigts. Rien de plus coloré qu'un groupe de ces femmes endimanchées, avec leurs *saris* (c'est le nom de ces voiles) bleus, pourpres, verts ou jaunes, sous le soleil de l'Inde, dont la lumière éclatante semble exagérer toutes les couleurs pour des yeux européens.

***

Les Tamouliens catholiques sont fort attachés à leur religion. Pas de danger de perversion pour eux. Le catholicisme a pris, pour ainsi dire, la place de leur caste; ils ne comprennent pas qu'ils puissent être autre chose que catholiques; ils sont nés catholiques, disent-ils, comme d'autres naissent brahmes, radjpoutes, etc. Ils se laisseraient plutôt rouer vifs que d'abandonner leur religion.

Nous avons parmi eux un catéchiste qui est chargé de

(1) Voir les *Missions catholiques* du 22 mars.

nous avertir quand il y a des malades, d'amener les petits enfants pour le baptême, d'accompagner ceux qui vont chez les prêtres pour faire les arrangements préliminaires du mariage. C'est lui qui, le dimanche, fait un nouveau service en tamoul, à l'église, après la messe, lorsque les Européens et les Eurasiens sont partis. Il proclame d'abord les bans du mariage en tamoul, pour ceux qui ne les ont pas compris en anglais; puis il commence sur un ton nasillard, des psalmodies, auxquelles tous les autres répondent. Les jours de grande fête, il amène souvent un musicien, et alors les psalmodies se font au son du violon.

Tous ont une grande dévotion aux litanies; ils les font généralement réciter par le catéchiste, auquel ils donnent des honoraires à cet effet. C'est même là une des sources de profit les plus lucratives pour le catéchiste, et c'est pourquoi cet emploi est fort convoité. Un enfant est-il malade, quelqu'un vient-il à mourir, un objet est-il perdu ou volé, on appelle le catéchiste et on lui demande de dire des litanies. On lui donne un ou deux *annas*, c'est-à-dire onze ou vingt-deux centimes, par litanie.

Dernièrement, je reçus une lettre d'un catéchiste d'un diocèse voisin qui m'écrivait pour demander mon aide à récupérer une petite dette que lui devait une veuve en service, maintenant à Kharagpore. Le compte détaillé se trouvait dans sa lettre, et, parmi les *item*, il y avait le suivant : « Pour six litanies dites à la mort de son mari : douze annas! »

Une femme madrassi m'envoyait, il y a quelques jours, la somme de une roupie quatre *annas* pour mon catéchiste, afin qu'il fît une neuvaine de litanies à son intention.

***

Chose curieuse, le saint favori de tous nos catholiques sans distinction, Européens, Eurasiens, Tamouliens et Goanais, est saint Antoine de Padoue. Cette dévotion doit son origine, sans doute, aux missionnaires portugais qui auront eu à cœur de faire connaître et aimer leur saint compatriote. Le fait est que saint Antoine est invoqué dans toutes les nécessités de la vie; on lui fait des vœux: on fait dire des messes en son honneur: on veut avoir sa statue ou son image qu'on place dans les maisons, sur un petit autel. Là, vous voyez le thaumaturge de Padoue couronné de fleurs, enguirlandé, entouré de nombreuses chandelles. On mêle le bon saint à tous les événements de la famille.

Un missionnaire me conta, autrefois, à Calcutta, que des Tamouliens présentèrent un enfant pour le baptême dans une des églises de la capitale de l'Inde, sans parrain! Comme le Père demandait où était celui-ci, on lui répondit que saint Antoine serait le parrain du bébé, et quelqu'un exhiba une petite statue du saint qui devait toucher l'enfant pendant la cérémonie.

Une jeune fille, au visage noir, mais vêtue à l'européenne, me présenta un jour une roupie pour dire une messe en l'honneur de saint Antoine dont elle désirait, disait-elle, obtenir une grande faveur.

« — Et quelle est la faveur que vous désirez obtenir?

« — Père, répondit-elle en « noircissant » davantage (car c'est la manière de rougir des gens à peau foncée), je crois qu'un jeune homme a une inclination pour moi, je voudrais obtenir de saint Antoine qu'il me demande en mariage! »

Cette dévotion est même restée populaire chez les malheureux apostats dont j'ai parlé plus haut.

Dernièrement une dame protestante m'apporta une couronne en argent pour mettre sur la tête d'une statue de saint Antoine qu'on lui avait dit se trouver dans notre chapelle. « C'est, me dit-elle, en action de grâces pour la guérison de mon enfant, guérison due bien certainement aux prières que j'ai adressées au Saint! »

Je termine, en exprimant le vœu que le grand thaumaturge ramène au vrai bercail ces brebis égarées et qu'il inspire aux âmes généreuses le désir de contribuer à l'érection d'une belle église à Kharagpore!

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Atlas des Missions catholiques par le R. P. Charles Streit, S. V. D. (de la Société du Verbe Divin), traduit de l'allemand par le R. P. Charles Riotte. — 28 cartes in 4°. — Adresser les demandes au *Séminaire de Steylbei Tegelen* (Limbourg hollandais). — Prix 11 fr. 50.

Sous ce même titre d'*Atlas des Missions catholiques*, nous avons publié, en 1886, une édition française du *Katholischer Missions-Atlas* du R. P. O. Werner, de la Compagnie de Jésus, édition aujourd'hui complètement épuisée.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'un nouvel *Atlas des Missions catholiques*, plus détaillé et plus complet que le premier. Il est dû au R. P. Streit, l'un des membres les plus distingués de la Société du Verbe Divin, de Steyl (Pays-Bas), congrégation chargée de l'évangélisation de trois grandes Missions: le Chan-tong méridional (Chine), le Togoland (Afrique), la Nouvelle-Guinée allemande (Océanie).

Pour permettre d'apprécier la valeur de cette précieuse publication, nous relevons les titres des cartes en indiquant leur échelle :

1. Les religions de la Terre, au 1 : 150.000.000.
2. Les rites orientaux unis, au 1 : 9.000.000.
3. Ethnographie de l'Asie et densité des populations asiatiques, au 1 : 75.000.000.
4. Missions dans la péninsule balkanique et l'Asie occidentale, au 1 : 9.000.000, Cartouches: Albanie, au 1 : 1.000.000; Bosnie, au 1: 2.500 000; Palastine, au 1 : 2.000.000; Perse, au 1: 28.000.000.
5. Missions de l'Inde et de l'Indo-Chine (vue d'ensemble), au 1 : 20.000.000. — Missions de l'Asie orientale (vue d'ensemble), au 1 : 18.000.000.
6. Nord de l'Inde, au 1 : 6.000.000.
7. Centre de l'Inde, au 1 : 6.000.000 et au 1 : 3.000.000.
8. Sud de l'Inde et Ceylan, au 1 : 3.000.000. — La côte de Malabar, au 1 : 6.000.000.
9. Indo-Chine, au 1 : 10.000.000, avec six cartouches à grande échelle (Birmanie, Siam, Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin).
10. Insulinde, au 1 : 15.000.000. — Java, au 1 : 7. 500.000.
11. Chine méridionale, au 1 : 5.000.000
12. Chine septentrionale, au 1 : 5.000.000.
13. Sibérie, au 1 : 40.000.000. — Mongolie et Mandchourie, au 1 : 7.500 000.
14. Corée et Japon, au 1 : 8.000.000. — Cartouches des environs de Tokio, Nagasaki, Osaka.
15. Philippines, au 1 : 12.500.000. — Mariannes et Carolines.
16. Missions d'Afrique, au 1 : 35.000.000.
17. Afrique nord-ouest, au 1 : 14.500.000. — Haute-Guinée,

au 1 : 10.000.000. — Afrique nord-est, au 1 : 14.000.000. — Delta du Nil, au 1 : 2,500.000. — Erythrée, au 1 : 7.500.000.

18. Soudan central, Niger, Cameroun, Gabon et Congo, au 1 : 10.000.000. — Cartouche du Cameroun occidental et du Nigeria méridional, au 1 : 5.000.000.

19. Afrique équatoriale, au 1 : 7.500.000.

20. Afrique méridionale, au 1:14.500.000.—Colonie du Transwaal, colonie d'Orange, Basutoland, Capland oriental, Natal, au 1 : 4.000,000. — Cartouche de Capetown, au 1 : 1.500.000.

21. Madagascar et archipels africains de la mer des Indes, au 1 : 15.000.000. — Madagascar central, au 1 : 3.000.000.

22. Missions d'Océanie, au 1 : 30.000.000.

23. Nouvelle Guinée ; îles Marshall : îles Gilbert ; Nouvelles Hébrides, îles Fidji, au 1 : 15.000.000. — Nombreux cartouches à grande échelle.

24. Archipel Tuamotu, au 1 : 15.000.000. — Tahiti, îles Gambier, Moorea, au 1 : 1.000.000. — Nouvelle Zélande ; les îles Hawaii ; les îles Marquises, au 1 : 5.000.000. — Cartouches des principales îles Marquises, au 1 : 1.000.000.

25. Canada, au 1 : 25.000.000. — Colombie britannique ; Territoires du Nord-Ouest, au 1 : 12.500.000. — Ontario et Québec, au 1 : 10.000.000.

26. Etats-Unis, au 1 : 10.000.000.

27. Amérique centrale et Antilles, au 1 : 15.000.000. — Cartouches des îles principales à grande échelle.

28. Amérique du Sud, au 1: 25.000.000. — Guyanes, au 1 : 10.000.000 ; Chili, au 1 : 5.000.000.—Bolivie, au 1: 7.500.000.

Un Index alphabétique de 13.000 noms facilite les recherches. On appréciera d'autant plus ce répertoire que les localités de la plupart des pays de missions ont des appellations singulièrement rébarbatives pour le commun des mortels.

Enfin, publiées à part, dans le même format que l'Atlas, des Notices statistiques renferment des aperçus et des chiffres du plus haut intérêt. C'est un précieux complément et commentaire des cartes.

L'auteur déclare, dans la Préface, que l'œuvre lui a demandé un labeur assidu de deux années. Nous le croyons sans peine. Son Atlas marque un progrès sensible sur tout ce qui avait été fait jusqu'ici dans ce genre. Il sera très fructueusement consulté par les personnes qui s'intéressent aux missions et qui n'ont à leur disposition que des atlas ordinaires, lesquels sont absolument insuffisants pour les pays lointains, nouveaux, à peine explorés, où le zèle de la gloire de Dieu porte les pas du missionnaire apostolique.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Priez pour ma famille et pour moi, Avignon.............. 2 »

Au R. P. Dervieux, Syrie, pour ses premiers communiants.

Une abonnée de Chambéry, en réparation................ 5 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses benjamins.

J. S., à E., Allemagne.................................. 50 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli (Turquie).

Mlle Marnas, diocèse de Lyon........................ 10 »

Pour la mission du Maduré.

Reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession du P. Prud'homme, ancien recteur de Sainte-Geneviève et du P. Marie-Antoine, capucin.................................. 10 »

Au R. P. Ch. Walrave S. J., à Katthali, P. O. Chainpur, Ranchi district (Bengale occidental).

Mme G. D., d'Anvers.................................. 25 »

A M. Bulliard, Kumbakonam, pour l'église Saint-Michel.

Anonyme de Nantes.................................. 25 »
Anonyme de Troyes.................................. 100 »

A. M. Adolphe Klinger, Tonkin méridional.

Au nom de Notre-Dame de Prompt Secours.............. 25 »

A M. Pierre Doumecq, Tonkin maritime, pour les affamés.

Anonyme en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus........... 13 35
Anonyme de Nantes.................................. 25 »

A M. Chevallay, mission de Thanh-Hoa (Tonkin maritime).

Anonyme en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus........... 6 70
Anonyme de Nantes.................................. 50 »

A Mgr Lavest, Kouang-si, pour sa léproserie.

Au nom de Mme veuve Boer Agostini.................... 108 55

A Mgr Reynaud, Tché-Kiang, pour ses séminaristes.

Anonyme de Nantes.................................. 100 »
Anonyme de Troyes.................................. 200 »

A Mgr Chatagnon, pour la formation de catéchistes indigènes.

Un prêtre du diocèse de Lyon........................ 250 »

Pour la formation de prêtres indigènes (Océanie centrale).

Un prêtre du diocèse de Lyon........................ 250 »

Pour la formation de prêtres indigènes (Tché-kiang).

Un prêtre du diocèse de Lyon........................ 250 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Streicher).

Un prêtre du diocèse de Lyon........................ 250 »

A. M. Claudius Ferrand, Tokio.

Au nom de Notre-Dame du Prompt Secours.............. 35 »

Pour les lépreux d'Ambohidratimo (Madagascar central).

Un ami des Anges, diocèse de Soissons................ 30 »

Pour la mission des PP. Lazaristes de Madagascar où sont les Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui soignent les lépreux.

M. E. F., Paris, demande de prières pour défunts.......... 50 »

Au R. P. Cayzac, Zanguebar septentrional.

Anonyme de Troyes.................................. 200 »

Pour le vicariat apostolique du Tanganika.

Anonyme de Paris, demande de prières pour une défunte.. 100 »

A Mgr Langevin, Saint-Boniface, pour l'église de la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Un ami des Anges, diocèse de Soissons................ 3 »

Au R. P Bertreux, Salomon méridionales, pour ses catéchistes.

Anonyme de Nantes.................................. 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Mission de Kharagpore, Bengale occidental).

Bernard Emile, diocèse de Nancy...................... 5 »
Anonyme de Carcassonne, demande de prières spéciales.... 20 »
M. l'abbé Bernard, du diocèse de Strasbourg.............. 12 »
J. M. J., Reims.................................. 36 10

Pour les « Missions catholiques » et la Carte prime

Mme Cailloux, 5 fr. ; Mme Dognin, 5 fr. 60 ; M. Corminbœuf, 3 fr. M. de Sars, 5 fr. ; M. Camille Rumpler, 5 fr. ; M. Mielle, 1 fr. 30.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



Residence des Missionnaires   Résidence des Sœurs.

ABYSSINIE.—La mission d'Alitiéna ; maisons des Lazaristes et des Filles de la Charité ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bateman, Lazariste (voir p. 160).

MADAGASCAR CENTRAL

La Vie du Missionnaire

Depuis longtemps nous n'avions reçu aucune nouvelle des missions centrales de la grande île française de la mer des Indes. Nos lecteurs seront très heureux des consolants détails que nous envoie de Tananarive le coadjuteur du vénérable Mgr Cazet.

LETTRE DE MGR DE SAUNE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, COADJUTEUR DE MGR CAZET, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Tananarive, 11 février 1907.

Vous avez eu la bonté de vous plaindre du silence que garde la mission de Madagascar-Centre. Il y a de ce silence diverses raisons.

L'une des principales, c'est le manque de temps. Chacun a ici plus de besogne qu'il n'en peut faire.

On a souvent décrit la vie du missionnaire à Madagascar.

Laissez-moi encore une fois vous en esquisser le détail.

Un Père arrive de France. Quelques mois lui sont donnés pour s'acclimater, pour apprendre la langue; puis le voilà, bien jeune encore quelquefois, chargé d'un district, qui ne compte pas moins de vingt à cinquante paroisses (églises ou chapelles, avec écoles). Il y a là une responsabilité considérable ; d'abord responsabilité d'âmes. Le Père doit entretenir la foi chez les baptisés, les former à la vie chrétienne, leur conférer les sacrements, veiller sur leur conduite, faire disparaître les scandales, mieux encore, les prévenir. Les catéchumènes demandent des soins particuliers. Quelques-uns progressent vite ; mais il y a de ci et de là des vieux et des vieilles, dont la tête un peu dure ne laisse entrer les choses qu'à force de temps, de patience, de charité surtout.

Nos missionnaires auraient tous besoin du don de multilocation ; je n'en connais pas qui l'ait obtenu. Aussi les voit-on souvent par monts et par vaux, sur leurs modestes montures.

Ces courses sont toujours fatigantes. A l'époque des pluies tropicales, elles peuvent être funestes pour la santé et ne sont pas toujours sans danger.

L'orage fond quelquefois subitement sur le cavalier, mal muni contre des pluies torrentielles, dans de vastes landes, où l'on voyage des heures entières sans trouver un abri. Et lorqu'on arrive à destination, trempé jusqu'aux os ? Que faire ? Le porteur de bagages s'est arrêté dans quelque village ; souvent il n'arrive que le lendemain. On s'efforce de faire sécher un peu d'herbe, afin d'en obtenir quelque flamme, pour enlever une partie de cette eau qui ruisselle de ces vêtements. Les bons Anges se chargeront du reste.

De telles « promenades » ne sont pas quelquefois sans danger, à cause des cours d'eau, qui, au moment des orages, grossissent démesurément et deviennent très difficiles à franchir. Le zèle des âmes n'a peur de rien, et l'on voit des missionnaires, qui n'avaient pas eu l'occasion de s'exercer à l'équitation, avant de venir à Madagascar, exécuter de vraies prouesses. Un capitaine d'artillerie, excellent cavalier, me disait un jour : « Dans nos exercices d'école, nous n'avons jamais fait ce que j'ai vu faire à vos Pères. »

A côté de la responsabilité des âmes, il en est une autre, que j'appelle « matérielle», pour la distinguer de la précédente. Elle atteint cependant les âmes aussi. Le Père doit surveiller, entretenir ses immeubles : églises, écoles, maisons d'habitation. Certains villages cultivent des rizières, dont le produit aide le maître d'école à vivre. Mais on veut que le Père ait la haute main sur ce travail. A lui d'en recevoir et d'en distribuer les fruits. Occupations qui s'ajoutent aux autres, et sont encore plus pesantes. Les Pères ne sont pas habitués à ce genre d'affaires et ne voudraient avoir à traiter qu'avec des âmes.

A mentionner encore le souci de la cuisine quotidienne, du menu des repas, de l'heure à laquelle l'apprenti marmiton doit commencer son travail ; mais les Pères font si peu de cas de tout cela que je n'ose en parler moi-même.... Et cependant !...

J'ai dit : apprenti marmiton. Le mot est peut-être mal choisi, parce qu'un apprenti suppose un patron; et de patrons, il n'y en a pas.

De plus, la fièvre souvent, la fièvre, cette grande ennemie du missionnaire, le guette et le saisit à la fin d'une journée de course ou de travail, à la suite d'un orage.

Comment alors se mettre à écrire !... On n'a la force de rien faire... ou plutôt il en reste encore, et cela toujours, pour célébrer la sainte messe, pour entendre les confessions, pour aller porter les derniers sacrements à un malade ; mais écrire !...

⁂

En somme, quelle est notre situation actuelle ?

Je vous envoie le dernier *Etat* de la mission, 30 juin 1906. Ces chiffres prouvent que, au moins numériquement, Madagascar-Central n'est pas en baisse.

Evêques	2
Prêtres	82
Frères coadjuteurs	24
Frères des écoles chrétiennes	36
Sœurs	92
Maîtres d'école	1.305
Postes	1.213
Eglises et chapelles	1.180
Catholiques	160 068
Ecoles	1.212
Elèves inscrits	60.109
« assidus	35.323
Baptêmes d'enfants	11.994
« d'adultes	4.501
Confessions	306.064
Communions	327.708
Confirmations	2.406
Mariages	910
Extrêmes-Onctions	927

Mais peut-être voudriez-vous plus que des chiffres ! S'il y avait des thermomètres, marquant les degrés dans la ferveur, vous me demanderiez quel est notre degré ici. En d'autres termes, l'esprit chrétien est-il en hausse ? La terre malgache commence-t-elle à devenir chrétienne ? Commence-t-elle à produire des fruits de vertu et de sainteté ?

Dans l'ensemble, il y a un progrès réel, plutôt dans la qualité que dans la quantité, ce qui est beaucoup mieux. Il est des Malgaches qui commencent à comprendre que la religion catholique n'est pas une religion purement extérieure, consistant dans des réunions à l'église, dans l'assistance à des cérémonies toujours agréables aux yeux, où l'on chante, où l'on entend quelqu'un parler. Il en est qui commencent à comprendre que la religion catholique est une religion de combat : combat à livrer contre soi-même, contre les tentatives du dehors, contre les scandales, contre des pressions dont l'illégitimité paraît évidente à des âmes que Dieu, ou quelquefois le simple bon sens, éclaire.

⁂

Et quels sont les auteurs de ce progrès ?

D'abord la grâce de Dieu, qui va, descend, pénètre là où elle veut. Les incroyants ont beau dire : « Vous perdez votre temps avec ces Malgaches, qui sont trop inconstants, trop charnels, pour devenir de vrais catholiques. »

La grâce se moque de ces affirmations. Elle sait transformer à son gré les sujets les plus rebelles.

Un autre auteur de ce progrès, un autre maître, nous est venu ; et celui-ci, qui l'aurait attendu !

L'impiété elle-même, avec ses diverses formes, aide les Malgaches à progresser. Elle produit des fruits, si différents de ceux que produit le travail de nos Pères; il y a une si grande différence entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, entre un ménage vraiment chrétien et celui qui ne l'est pas, entre une école sans Dieu et une école où l'on prie, entre l'enfant de l'école laïque et l'enfant du missionnaire, que bien des yeux s'ouvrent tous les jours, que bien des esprits se tournent vers la religion catholique ou s'attachent davantage à elle.

Un catholique, professeur à l'école officielle, donne sa démission, parce qu'il ne peut enseigner le catéchisme. Tel jeune employé du gouvernement se retire, pour garder la liberté de conscience. De petits domestiques renoncent à leur place, pour avoir la facilité d'assister à la messe du dimanche. Des parents, non encore catholiques, amènent leurs enfants au missionnaire : « Nous vous confions nos enfants parce que, chez vous, on parle de Dieu. »

Quand je vois, le matin, les élèves des chers Frères entrer nombreux à la cathédrale, je me dis que, si l'on veut des miracles, il y en a là de bien authentiques. Pour moi, ces enfants sont autant de miracles. Que viennent-ils faire chez nous? Pourquoi ne vont-ils pas à l'école à côté? Chez nous, notre pauvreté nous empêche de *donner*; il faut que l'enfant achète tout. A côté, on lui donne toutes les fournitures classiques. Chez nous, peu ou point d'avenir ; impossible d'aspirer à des emplois du gouvernement ; à côté, médecine, administration, enseignement officiel. Je le répète : tous ces enfants sont autant de miracles. C'est Notre Seigneur qui agit invisiblement sur ces âmes d'enfants pour les faire venir à Lui.

Bien entendu, tout n'est pas parfait dans notre troupeau ; mais il y a certainement des manifestations consolantes, de ces signes de Dieu, qui nous montrent — ce qui s'est d'ailleurs vu si souvent dans l'histoire de l'Eglise — que « la persécution fait toujours plus de bien que de mal». Nous attendons les événements avec calme, confiants dans la grâce de Dieu et dans l'amour qu'Il manifeste pour nos chers Malgaches.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Est parti, le 31 décembre, des Etats-Unis, pour Sierra-Leone, le R. P. Thomas O'Carroll (Ossory). Se sont embarqués, à Bordeaux : le 18 janvier, pour le Sénégal, le R. P. Daniel Brottier (Blois); le 25, pour la Sénégambie, le R. P. Joseph Le Quellec (Vannes) et le Fr. Damian Damon (Luxembourg); pour le Gabon, le R. P. Léon Jeanroy (St-Dié); pour Loango, le Fr. Aglibert Gechter (Strasbourg). — Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint Esprit.

— Se sont embarqués le 7 décembre 1906 et le 31 mars 1907, dix missionnaires de la Société des Missions étrangères de Paris, MM. Perroy Arthur (Luçon), pour Siam ; Charasson Ernest (Bourges), pour la Cochinchine orientale; Michotte Raymond (Namur), pour Kumbaconam ; Marcade Laurent (Vannes), pour la Mandchourie méridionale ; Darras Anatole (Arras), pour Pondichéry ; Ghier Léonce (Arras), pour la Birmanie septentrionale ; Larribeau Adrien (Auch), pour la Corée ; Lemoinne Almire (Le Mans), pour le Kouang-tong ; Savin Jean-Marie (Autun) pour le Yun-nan et Puyoo Benoit (Bayonne), pour le Haut-Tonkin.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Sous le titre : *Autour de Ghazir*, nous trouvons dans les *Relations d'Orient*, une lettre du R. P. Ancey au R. P. Delore, dont nous extrayons les passages suivants :

« L'école n'est pas seulement, au Liban, un petit foyer de lumière intellectuelle ; elle est encore, et surtout, un moyen de faire apprendre aux enfants leur catéchisme. C'est autour d'elle aussi que les œuvres de piété rayonnent.

« Cette année, au mois de mai, nous avons généralisé et organisé sur un grand pied les pèlerinages. Quelques écoles ont pris pour but un sanctuaire voisin et célèbre dans le pays, Notre-Dame des Champs. D'autres sont venues à la chapelle de Ghazir.

« Chenanaïr a ouvert le feu, le premier samedi de mai. Puis ce fut le tour de Gedaïdé. A 7 h. 1 2 nos pèlerins arrivaient. En tête un professeur, puis la joyeuse troupe de nos vingt ou vingt-cinq congréganistes, et, fermant la procession, le moine Abouna Youssef. Ils entrent dans la résidence et Abouna Youssef chante sa grand'messe maronite à l'intérieur du couvent.

« A la communion, tous les petits vinrent recevoir le pain du ciel C'était bien, très bien ; mais un de nos Pères n'en fut pas moins surpris. Deux ou trois, croyait-il, n'avaient pas fait encore leur première communion. Tout doucement, au sortir de la chapelle, il interroge donc :

« —Voyons, petit, tu as communié; quand donc as-tu fait ta première communion?... Cette année?

« — Oui, Père.

« — Et quand cela?

« — Mais... aujourd'hui.

« — Et toi?

« — Moi aussi. »

« Le mal n'était pas bien grand, les enfants étaient suffisamment instruits et préparés. Notre-Seigneur avait, pour sûr, bien accueilli ces petits qui, spontanément, venaient à Lui. Et puis qu'y faire?

« Le pèlerinage, du reste, n'était pas fini. On déjeune à l'ombre des micocouliers, puis l'on fait le tour du jardin. Oh! ces ravissements de petits montagnards en face des splendeurs de notre pauvreté! On va d'abord en procession à toutes les statues du jardin. Et puis on admire ébahi.

« — Père, cet arbre, qu'est-ce que c'est?

« — Un pêcher.

« — Oh! un pêcher! » et tout le monde accourt pour regarder.

« Ailleurs l'on s'extasie devant des carrés de carottes, de choux et de tomates. Mais, en face des jets d'eau, l'admiration est à son comble.

« La bénédiction du Saint Sacrement termina la fête.

« Tout cela favorise à la fois et le travail et la piété. On fait œuvre plus utile et plus durable encore dans les retraites de première communion. Toutes nos écoles ont eu la leur en mars.

« Seul un village de la montagne, Hayatta, en avait été privé. Vous y aviez si bien travaillé, il y a deux ans, que, seuls, les enfants les plus jeunes n'y avaient point encore fait leur première communion. Nous en fixâmes la date au 14 septembre.

« Les jours qui la précédèrent furent occupés par une sérieuse retraite. Nos chers petits priaient de tout leur cœur. Vous connaissez la disposition du village; perchées sur les flancs de la colline, au milieu des chênes et des grands genêts d'Espagne, les

maisons sont reliées entre elles par d'étroits petits sentiers qui serpentent parmi les rochers. Le soir, après le dernier exercice, nos enfants rentraient chez eux en récitant le chapelet par petits groupes. C'était plaisir d'entendre monter ces voix fraîches dans le calme du crépuscule...

« Le R. P. Supérieur de la résidence voulut bien entendre leur confession, et c'est de sa main qu'ils reçurent, le lendemain, Notre-Seigneur.....

« Pour terminer, un trait de mœurs dont j'ai été témoin. La poste — vous le savez — pénètre jusque dans Hayatta. C'est une fois par semaine, le mercredi, qu'arrive le facteur, un petit bonhomme d'une douzaine d'années qui court la montagne avec un petit sac de toile blanche..... Les lettres viennent surtout d'Amérique, où le mari, le père, le frère aîné, l'oncle, ont émigré temporairement. Seulement, on ne sait pas lire, et plus souvent encore on ne sait pas écrire. Que faire ? On va trouver le maître d'école, et, quelques jours plus tard, c'est encore à lui qu'on reviendra dicter sa réponse. Un soir que je causais avec le maître Naametallah, on l'appelle. Une jeune femme voulait écrire à son mari, parti pour l'Amérique. Elle avait perdu une petite fille la semaine précédente. J'écoutai — pas de secrets dans nos pays, l'on y vit en public — curieux de voir comment elle s'y prendrait pour lui annoncer la triste nouvelle. Elle dicta donc, pour commencer, des banalités et des compliments; puis, à la fin, elle ajouta simplement :

« — Vous lui direz que nous allons tous bien et que toute la « famille le salue.

« — Comment, fis-je à mon tour, pas un mot de la mort de « votre enfant.

« — Non, pourquoi lui faire de la peine ?

« — Et de fait, ajouta un vieux grognard d'assistant, il le « verra bien quand il reviendra. »

« Et ce n'est pas manque d'affection. Oh! non. Mais c'est un vieil usage du pays. Vous y avez vu, comme moi, cacher, des semaines et parfois des années, à des enfants la mort de leur père..... »

Saint-Boniface (*Canada*). — M. Th. Hugonet nous écrit de Shaftesbury (Angleterre) :

« Serait-ce indiscret de recommander à la charité de vos lecteurs les Pères de Chavagnes Fils de Marie-Immaculée, en résidence à Cartier, diocèse de Saint-Boniface au Manitoba (Canada) ?

« Leur maison en bois, tout récemment construite pour abriter les missionnaires, les novices, les juvénistes, expulsés de France, vient d'être consumée, de fond en comble, par un violent incendie, qui n'a rien épargné.

« Surpris en pleine nuit, Pères, novices et enfants ont eu à peine le temps de fuir et pas tous malheureusement, car un de ces derniers est resté enseveli sous les décombres. Les autres, presque sans vêtements, grelottant de froid, à deux heures du matin, l'hiver, dans la neige, eurent la douleur de ne pouvoir rien sauver. Tout a disparu avec la maison, absolument tout : argent, provisions, mobilier, linge, livres, bréviaires, calices, ornements d'autel, etc.

« Par pitié, au Canada, on a recueilli dans diverses maisons, les pauvres sinistrés. Par pitié, à leur tour, vos pieux abonnés pourraient-ils venir en aide à un si complet dénuement ? »

Archipel des Navigateurs (*Océanie*). — Le R. P. Pesneau, Mariste, écrit d'Apia, le 9 novembre 1906 :

« Ici, la besogne ne manque pas et on l'exécute de son mieux.

« Nos braves Samoans ont fait ce matin la pêche du *palolo*, ce fameux petit ver dont vous avez certainement entendu parler. On ne le trouve qu'en Océanie et pas partout encore, sur certaines plages seulement. On ne le pêche qu'une seule fois dans l'année et à jour fixe. Si on « rate » le jour par erreur de calcul, tant pis ; point de *palolo*. Il apparaît dans la mer vers le matin sans qu'on ait pu encore savoir jusqu'ici d'où il venait et où il émigrait ensuite. Les indigènes l'aiment beaucoup ; mais, pour pouvoir le savourer, il faut être habitué à la nourriture samoane.. »

De Massaouah à Alitiéna (Abyssinie)

NOTES DE VOYAGE

Par M. BATEMAN, Lazariste

SUITE ET FIN (1)

Après une marche pénible de douze heures, à travers des pays de plus en plus affreux et sauvages, nous voici enfin à Alitiéna, notre résidence.

Notre arrivée était annoncée et on nous attendait. De sommet en sommet, des hommes placés en sentinelles, signalaient notre approche, en poussant des cris longs et aigus. C'est le télégraphe abyssin ; lui aussi, il est sans fil !

Nos confrères et tous les gens du village vinrent au devant de nous et notre entrée fut presque triomphale. Les hommes tiraient des coups de fusil, les femmes tiraient de leur gosier des *lou, lou, lou, lou* de joie. Ces braves gens nous baisaient les mains et me regardaient curieusement, moi, nouveau venu. Les petits enfants prenaient chacun de mes doigts en me baragouinant une foule de choses que je ne comprenais pas.

***

Alitiéna est le pays le plus sauvage et le plus affreusement beau du monde. On n'y arrive de tous côtés qu'en franchissant une longue suite de crêtes abruptes, vagues géantes d'un océan figé. Le village est situé dans un ravin, comme au fond d'un gigantesque entonnoir, dont les rebords sont formés de quatorze crêtes arides et dénudées. De tous ces sommets, descendent des cascades, à la saison des pluies, et le ravin qui serpente autour de nous, devient le lit d'un torrent furieux qui entraîne tout sur son passage.

Au fond de cet entonnoir, une petite plaine ; à une extrémité, l'église et le cimetière ; à l'autre, notre maison, bâtie sur un petit monticule. On la prendrait presque pour un château-fort du moyen-âge. Plusieurs fois nos prédécesseurs y ont été assiégés, soit par les schismatiques, soit par les musulmans. Plusieurs fois, aussi, ils en ont été chassés.

***

La tribu au milieu de laquelle nous sommes est celle des Irobs-Boknaïto. Elle est venue ici, il y a un siècle, du fond de l'Abyssinie. Elle était si féroce que personne ne voulait l'avoir pour voisine.

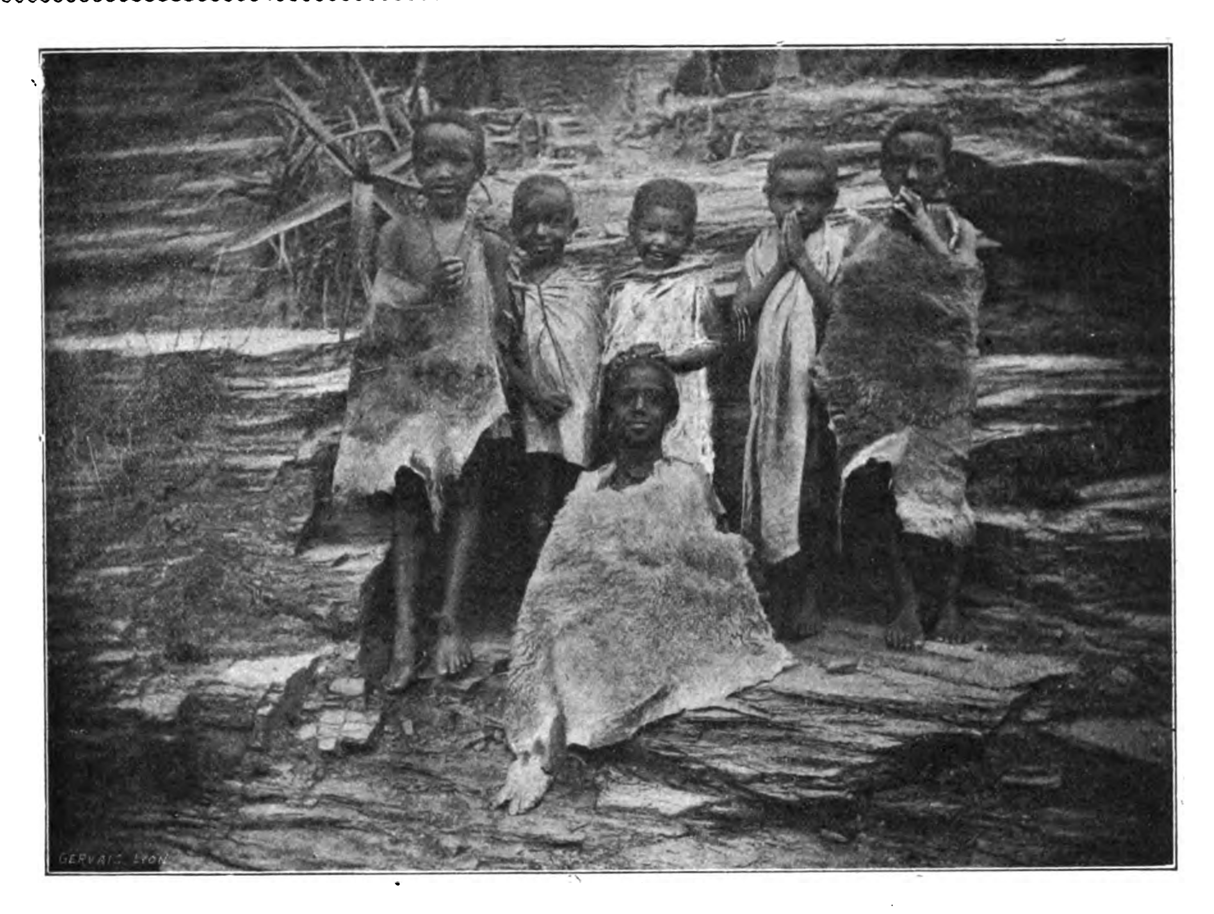
Chassés de partout, les Irobs vinrent s'installer dans ces sauvages montagnes après s'être débarrassés de tous ceux qui les habitaient, et cela d'une façon fort barbare. Ils leur coupaient les deux bras et les deux jambes et leur disaient : « Maintenant, vous pouvez partir ! » Ils étaient si farouches qu'aucun étranger, même indigène, s'aventurant dans ces montagnes, n'en sortait vivant. Mgr de Jacobis parvint à amadouer et à civiliser ces fauves ; aujourd'hui, la tribu est presque toute catholique. Ce sont là, avec une vingtaine de chrétiens de Gouala, tout le noyau de nos paroissiens.

***

Pauvres gens ! leur pays semble maudit ! Toutes les misères semblent s'y donner rendez-vous ! Tantôt on les pille parce qu'ils sont catholiques, et ils nous disent amèrement

(1) Voir les *Missions catholiques* du 22 mars.





ABYSSINIE. — PETITS IROBS ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BATEMAN.

que leur foi leur coûte cher ! Tantôt c'est l'épizootie qui décime leur bétail, et, en tout temps, ils souffrent de la faim... car les sauterelles et la sécheresse font disparaître leurs maigres récoltes.

Aujourd'hui, et depuis dix-huit mois, ce n'est pas seulement la faim, mais une affreuse famine ! Ah ! vous qui lirez ces lignes, si vous pouviez être témoins des horreurs que nous avons sous les yeux et qui nous brisent le cœur ! De pauvres enfants se pendent à notre soutane en nous demandant du pain ; des hommes, des femmes, le regard livide, le corps desséché, la figure émaciée, viennent nous dire :

« — Père, donne-moi à manger, sans quoi je m'en vais tuer pour pouvoir vivre ! »

Le pays est déjà rempli de brigands. L'autre jour, mon petit domestique indigène me disait :

« — Père, ne sors pas seul et ne va pas loin ; car, vois-tu, dans notre pays, le monde est méchant ; on te tuerait pour prendre tes habits. »

Cette situation dure depuis dix-huit mois, et elle durera longtemps encore, car on signale partout d'immenses nuages de sauterelles. Si Dieu n'a pas pitié de nous, comment pourrons-nous nourrir toute cette tribu d'affamés qui s'accrochent à nous comme à leur dernière espérance ?

⁂

Il y a vingt ans, nous avions des œuvres splendides, plus de douze postes, trente mille chrétiens et de grandes espérances. Aujourd'hui, la persécution religieuse nous a acculés dans ces sauvages montagnes. Nous avons deux postes seulement : Alitiéna, où nous sommes chez nous, et Gouala, où nous sommes tolérés.

En dehors de cette pauvre tribu où nous vivons, tout apostolat nous est rigoureusement interdit, sous peine de nous faire chasser de nouveau.

Nous avons les bras liés, en face d'une moisson qui voudrait mûrir ! Si nous avions la liberté, des villages entiers viendraient à nous. Mais, aujourd'hui, les conversions ne sont qu'individuelles et fort rares ; le préfet de la province, qui se dit notre ami, menace d'enchaîner tous ceux qui se convertissent. L'année dernière, un édit de proscription était porté contre nous ; d'un jour à l'autre, il peut être appliqué ; nous dormons sur un volcan.

⁂

A Gouala, nous sommes tolérés. Le prince ne nous persécute pas ; mais c'est tout. Notre liberté est toute négative. Nos ennemis rugissent dans l'ombre, n'attendant qu'un changement dans les dispositions du prince pour nous chasser encore. C'est bien le cas de dire, ici, que « nous n'avons pas de cité permanente ».

Dans ce petit poste, au cœur du schisme, nous comptons une trentaine de chrétiens, fervents débris échappés à la persécution et à l'exil. L'église de Gouala fait rêver à Bethléem et aux catacombes... On y arrive en dégringolant quelques rochers à pic... Elle a un clocher, mais pas de cloche ; alors à quoi bon un clocher ?

Nous voici en face d'une petite porte basse. Que de fois on s'y cogne la tête ! Heureux ceux qui ont la tête dure !

Courbons-nous et entrons ! Nuit noire !... Mais quand nos yeux se seront familiarisés avec les ténèbres, ils découvriront les pâles rayons d'une petite lampe qui dit dans son mystique langage : « Jésus est là ! » Pauvre église ! elle mesure 2 m. 50 de large, autant de haut, et 7 mètres de long. Elle a un petit autel avec un tabernacle et quatre bougies qui forment le luminaire des jours, des saluts et des fêtes. On y dit une messe basse tous les jours à 5 h. ½ et, à la nuit, on s'y rassemble encore pour dire le chapelet. Pour les fêtes, il y a un salut, où le missionnaire remplit à lui tout seul les offices de sacristain, de chantre et de célébrant !

En ce premier poste, rien à faire, sinon à entretenir la foi dans ces quelques chrétiens, ce qui est facile, car ils sont bons. Le missionnaire est aussi médecin. Ici, tout homme blanc est censé savoir la médecine ; aussi, chaque matin, on vient de tous les environs à la mission. Des têtes cassées, des plaies suppurantes, de la fièvre, de la gale, etc., on soigne tout cela comme on peut, avec amour, avec bonté, espérant arriver par le corps aux âmes !...

***

A Alitiéna, nous sommes chez nous. Aussi y avons-nous un collège de garçons et de filles et des Sœurs indigènes ; l'église est plus vaste, quoique bien pauvre.

Notre collège ! (quel nom pompeux !) compte cinquante enfants. A le voir, on dirait une écurie ! Les tables du réfectoire sont la terre nue ; une peau de vache sert de lit.

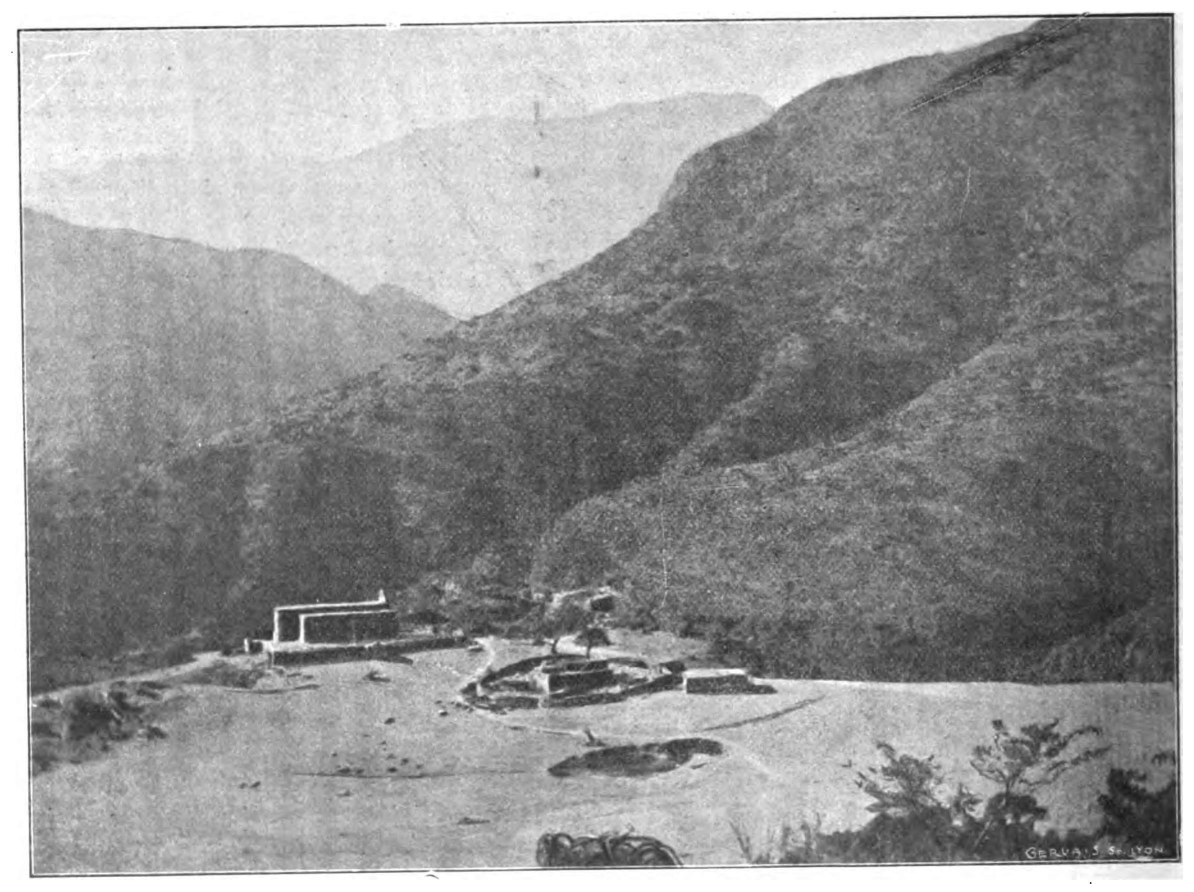
Les classes sont encore plus primitives. Ainsi, le professeur de « belles-lettres »(!) vient chercher ses vingt élèves ; avec eux, il descend au fond du torrent toujours à sec, il place un petit tableau noir contre un arbre et, sur ce tableau, il écrit l'alphabet français. En face de lui, ses élèves se sont assis ou accroupis par terre. Ils sont armés d'un cahier et d'un porte-plume, c'est-à-dire d'un bâton auquel ils ont attaché une plume ; comme pupitre, ils ont leurs genoux... Et le pauvre professeur passera l'année à essayer de leur faire apprendre cet alphabet et quelques mots français... Entre temps, il leur enseigne aussi des prières. Ces enfants, après avoir passé quatre ans au « collège», rentrent dans leur famille, restent bons chrétiens et font dui ben autour d'eux. — Parmi les plus intelligents d'entre eux, nous choisissons nos prêtres indigènes et nos catéchistes.

Somme toute, le travail se résume à apprendre les quatre langues du pays, à faire un peu de classe très élémentaire et à entretenir la foi chez nos braves Irobs... Tout le reste... missions, prédications publiques et tout ce qui forme la vraie vie du missionnaire, est pour nous de l'histoire ancienne ou future. Pour le moment, il faut savoir attendre et se préparer dans l'ombre à des jours meilleurs qui se décideront peut-être à luire sur ce malheureux pays.

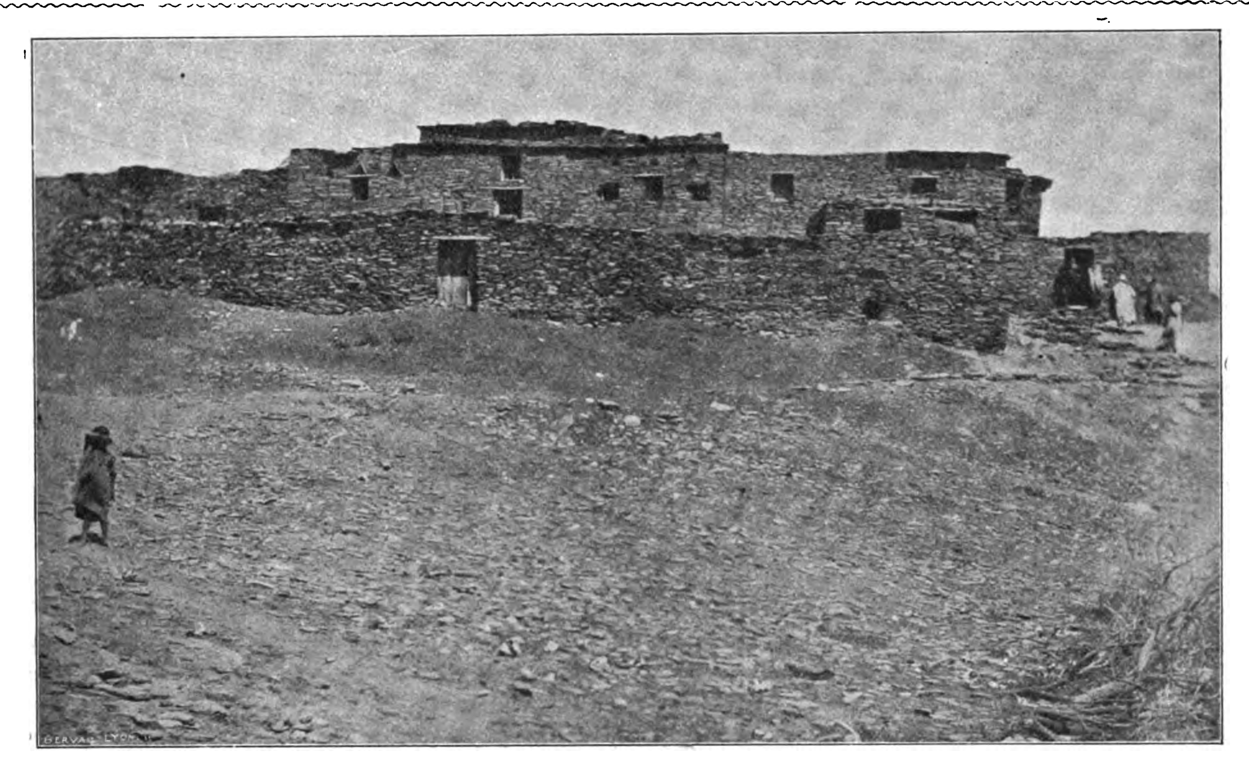
Après tout, n'aurions-nous, dans toute notre vie de missionnaire, sauvé qu'une seule âme, ce serait déjà bien beau : « Une seule âme est un diocèse assez grand pour un évêque », disait saint Charles Borromée !

***

A peine étions-nous arrivés, que le prince nous envoya le mot suivant :



ABYSSINIE. — Eglise d'Alitiéna, vue prise du haut de la montagne ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bateman, Lazariste.



ABYSSINIE. — Résidence des Missionnaires a Alitiéna ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bateman.

« Que cette lettre parvienne à Abba Joseph.
« Comment vas-tu ? Moi, grâce à Dieu, je me porte bien !..
« Quand on aime on n'est jamais fatigué. Je t'attends.
Choum Agamié Desta. »

Cette invitation était un ordre. Le lendemain, de bonne heure, nous enfourchions nos mulets et nous partions. A 2 heures du soir, nous arrivions à Adigrad.

Entrés dans la cour, nous y voyons une centaine de soldats, couchés, causant, jouant.

Le prince apparaît bientôt et nous fait entrer dans la salle



ABYSSINIE. — Après la distribution des *chub-chub* ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bateman.

de réception. Quatre murs nus, deux fenêtres avec des vitres en bois ; à terre, une bonne litière de paille ; dans un coin, un tapis, sur lequel il s'assit à l'orientale, nous invitant à l'imiter.

Ce jour-là, il fut fort gracieux et nous accabla de paroles aimables (qui ne coûtent guère !). Entre temps, pour se donner une contenance, il se mouchait et crachait. Son crachoir était le mur qui se trouvait derrière nous.

Il nous fit servir de l'hydromel. En nous donnant le vase rempli du fameux liquide, le serviteur en buvait la première gorgée, pour nous montrer qu'on ne nous empoisonnait pas.

L'étiquette nous obligeait à offrir quelques cadeaux au prince ; c'est surtout ce qu'il attendait... Nous lui donnâmes un petit réveil-matin en musique, un verre bleu et un carnet. Pour nous montrer qu'il savait écrire, il demanda mon nom et l'inscrivit à la première page du carnet ! Me voilà maintenant dans ses papiers !...

Enfin, après une séance de deux heures, nous partîmes et, pour nous remercier, il envoya, le soir, deux boucs et cinquante litres d'hydromel « pour notre souper », nous fit-il dire !

***

Tout frappe quand on arrive dans un pays aussi curieux. L'enfant, à peine âgé de quelques jours, se trouve perché dans une hotte sur le dos de sa mère, et, du haut de son perchoir, il suit celle qui le porte, partout où elle va... Parvenu à un âge où il est en droit de réclamer, lui aussi, sa part de soleil et de liberté, il descend du dos maternel et commence à trottiner. Souvent son costume se compose d'un rayon de soleil, d'un ruban d'innocence et d'un collier autour du cou, collier orné d'une petite clochette. Quelquefois, un lambeau de toile s'égare sur leur petite personne; alors, ils en couvrent, bien modestement, la nudité de... leurs épaules. A Alitiéna, la mode est aux peaux de chèvre, attachées sur le devant par une corde et formant chape par derrière !

Les jeunes gens et les hommes ont un pantalon court, une chemise par-dessus, quand ils sont riches, le tout recouvert d'un *metséla*, espèce de toge qu'ils relèvent majestueusement sur leurs épaules. Tous sont alertes, vifs, avec des cheveux noirs et crépus où se perche un petit peigne en bois. Leurs yeux sont noirs et brillants, leurs dents blanches, leurs bras secs et nerveux. Ils ont presque toujours une arme à la main et se tuent très facilement. La *vendetta* règne ici, comme en Corse ; quand un homme est assassiné, les parents du mort doivent tuer le meurtrier ou l'un de ses parents. Ils attendront dix, vingt ans, s'il le faut ; mais le mort sera vengé.

Le teint des Abyssins varie du bronze à la suie ; mais ils n'ont pas de grosses lèvres lippues comme les Soudanais ; franchement, ils sont presque beaux, mes paroissiens !

L'occupation des hommes est de garder les troupeaux, de cultiver la terre, de se battre, de coudre les habits et de laver le linge. Pour cette dernière opération, la brosse est remplacée par leurs pieds noirs, avec lesquels ils piétinent le linge qui, parfois, sort du bain plus sale qu'il n'y était entré. Quelquefois, pour le faire sécher, ils s'en revêtent et se couchent au soleil; quand un côté est sec, ils présentent l'autre à la bienfaisante chaleur de l'astre du jour.

Les femmes ont les cheveux partagés en une foule de petites tresses ou nattes, réunies en bouquet sous la nuque. La beauté pour elles consiste à se mettre sur la tête une épaisse couche de beurre, à l'odeur forte, qui fond au soleil et découle sur leur dos. Les femmes s'occupent de préparer la nourriture, surtout de moudre le grain.

Les Abyssins mangent peu, d'ordinaire ; aussi sont-ils tous maigres. Leur boisson est l'eau du torrent. Les riches seuls boivent une bière très épaisse, faite avec de l'orge. L'hydromel est réservé pour les grands jours de fête. Pour le préparer, on met fermenter du miel et des racines, avec beaucoup d'eau. Le plat favori est la farine de lin. Les Abyssins aiment le poivre rouge, comme les enfants en France aiment la confiture.

Pendant plusieurs mois de l'année, ils se contentent de quelques figues sauvages ; le pays est très giboyeux ; mais pour eux tuer un lièvre, c'est pire que tuer un homme. Les pigeons abondent aussi: mais tuer un pigeon, c'est tuer le Saint-Esprit, dont il est l'emblème, etc., etc... Pour les jeûnes, ils sont de la plus stricte observance, le jour, du moins, car, la nuit, ils peuvent se dédommager et manger à satiété.

Les *Missions catholiques* ont parlé en ces temps derniers de certaines choses appelées *chub-chub*, pour certains personnages qualifiés de : « chérubins noirs ». Nous ne sommes donc plus pour vous des inconnus, je l'espère, et pour vous permettre de mieux faire connaissance avec eux, je vous envoie leur photographie (*voir la grav. p. 163*).

C'est grâce à vous, amis lecteurs, que beaucoup de nos enfants ne sont pas morts de faim. Aujourd'hui, nos gens respirent un peu... Ils ne seront jamais riches, et Notre-Seigneur a dû penser à nous lorsqu'il disait : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous ! »

Pourvu qu'ils puissent avaler le soir quelques poignées de grain grillé, qu'ils arrosent d'un peu d'eau bourbeuse, nos paroissiens sont contents. Ils ne font pas d'économies ! Nous leur disons de songer à l'avenir, de ramasser un peu d'argent pour la vieillesse ou pour les jours mauvais, cela les fait rire, et ils nous répondent : « Pourquoi songer à demain ? Si nous mourrions, à quoi nous serviraient ces économies ? »

***

Revenons à mes petits enfants.

Ils sont l'espérance de la mission. Ils n'ont encore que du ciel limpide dans leurs yeux. Leur âme s'ouvre à la grâce, comme la corolle d'une fleur aux caressants rayons d'un soleil matinal, et je lis dans leur cœur comme dans un livre. J'y discerne les premières touches de la grâce et une immense reconnaissance pour tous ceux qui leur font du bien. Ils me disent souvent :

« — Père, nous t'aimons plus que notre père et notre mère ensemble. »

« — Père, hier soir, j'étais fatigué, je n'ai fait qu'une toute petite prière ; mais je l'ai faite avec mon cœur, au pied du crucifix que tu m'as donné ! »

« — Père, tu as quitté pour nous ton père, ta mère, ta tribu ; moi je veux t'aimer pour remplacer ton père et ta mère. »

Et quand je leur demande :

« — Qu'est-ce qu'il faut dire de votre part à mes amis de France qui vous envoient des aumônes et des *chub-chub* ? »

Ils me répondent :

« — Voilà, Père, tu leur diras que nous ne sommes que de tout petits enfants, nous ne savons pas ce qu'il faut leur dire ! Si nous étions riches, nous leur enverrions un peu de beurre, un bouc, du miel, une vache...; mais nous n'avons rien !... »

***

Le 7 janvier dernier, c'était la fête de Noël (rite abyssin) ; c'est, ici, la fête des enfants.

Tout d'abord, la veille, je fis une distribution de *chub-chub ;* en plus des 70 enfants d'Alitiéna, il en vint d'autres de tous les coins et recoins des montagnes. Grâce à vous, chers bienfaiteurs, j'ai vêtu le petit Jésus, en la personne de ces pauvres enfants nus. Après quoi, à genoux, les mains jointes, les yeux baissés, ils prièrent longtemps pour vous.

Aussitôt après, les garçons se nommèrent un chef, et tous, armés d'un long bâton en guise de lance, commencèrent à exécuter des danses guerrières dans la plaine, sous les yeux des vétérans de la tribu.

Le lendemain, il y eut une messe et un sermon tout exprès pour eux, puis bénédiction solennelle ; après quoi, les danses recommencèrent, accompagnées de refrains quelque peu sauvages.

Les petites filles, en groupe, y assistaient de loin, battant des mains en cadence, et poussant de leur petit gosier des *lo, lo, lo, lo* de joie.

Après quoi, je les invitai à dîner. Un grand feu fut vite allumé ; on y jeta une centaine de pierres. Quand le bois fut consumé, les pierres étaient brûlantes, et sur ces pierres on déposa la viande d'un bouc. Quand cette viande fut grillée, on la leur partagea. Pauvres enfants, ils n'avaient pas mangé de viande depuis longtemps !

Ensuite, toujours en bande, toujours chantant, toujours brandissant leur long bâton blanc, ils firent le tour des maisons du pays. Devant chaque porte, ils frappent avec leur bâton en criant : *iabki !* ce qui veut dire : « Que la sainte Vierge vous le rende ! » Les gens de la maison leur donnent alors quelque chose, ordinairement une galette d'orge...

Le soir venu, nos petits héros se rassemblent dans la maison de leur chef. Les parents de celui-ci doivent fournir la farine de lin, la bière, le lait, le beurre, le poivre rouge, et le repas commence.

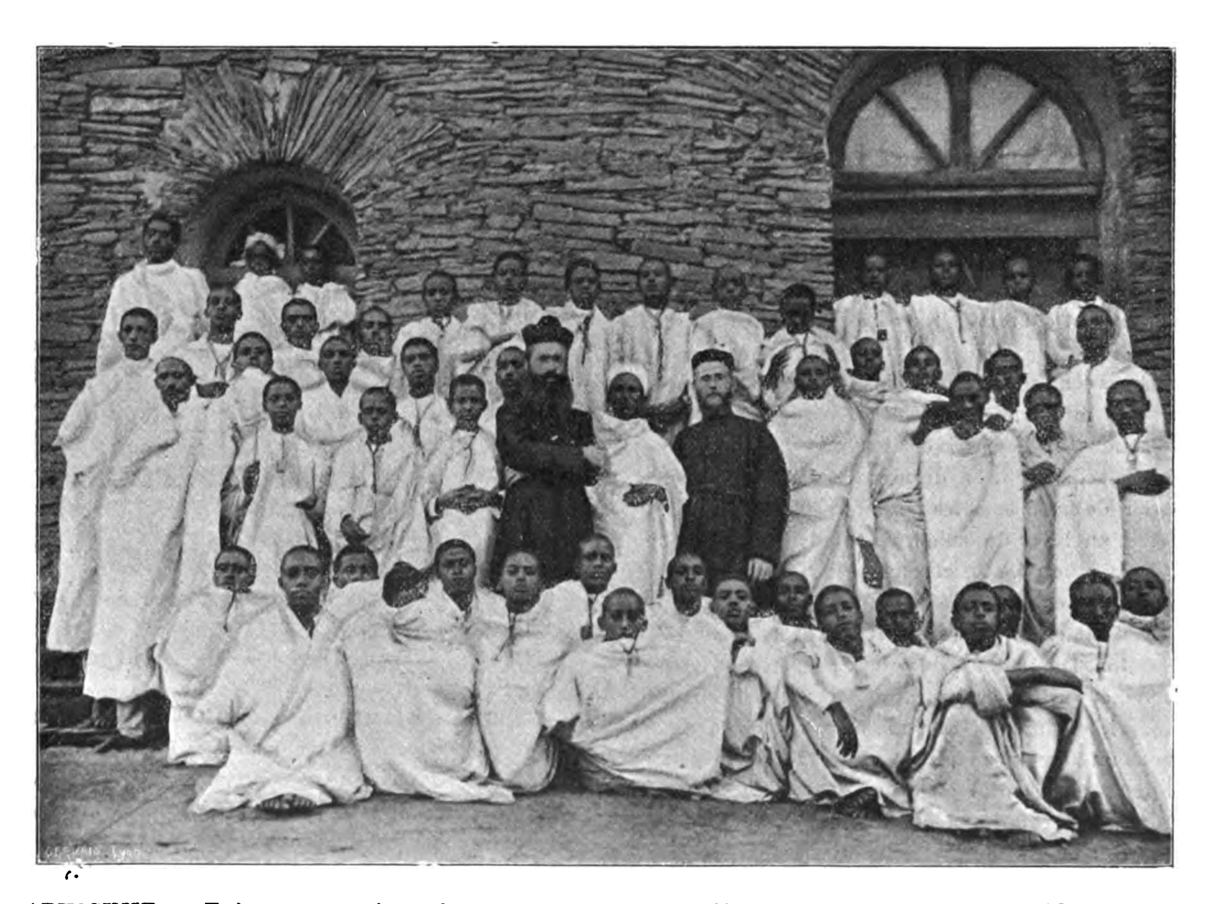
Ils ont eu la bonne idée de jeûner plusieurs jours, afin de pouvoir ingurgiter davantage.

Après une courte prière, ils se mettent à manger autant et même un peu plus qu'ils ne peuvent; mais leur estomac est si bien confectionné qu'ils ne sont jamais malades.

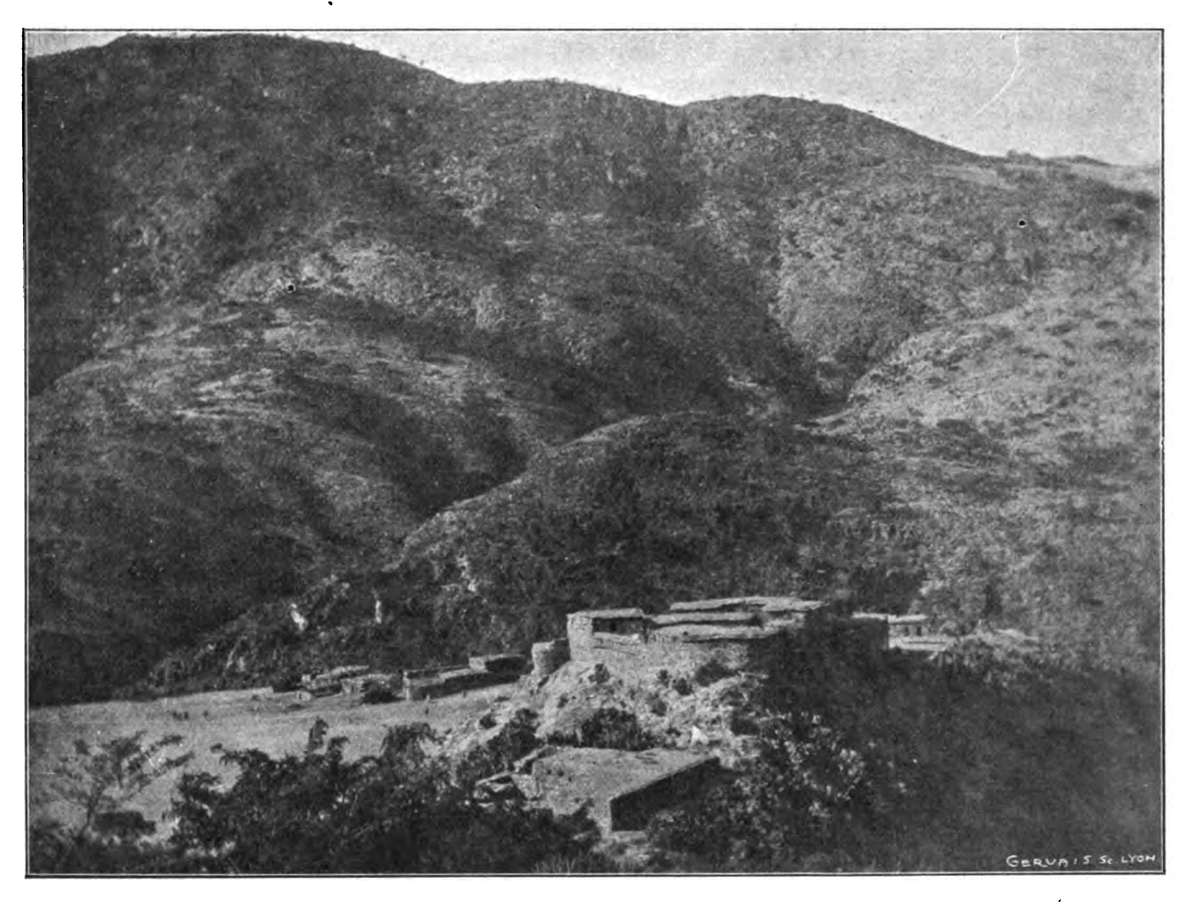
Le repas fini, ils font encore une prière, et recommencent à danser et à chanter jusqu'à l'aurore.

Quand la récolte de victuailles a été surabondante, les garçons s'enferment dans un creux de la montagne et continuent à chanter et danser jusqu'à extinction des voix et des munitions.

Une autre coutume existait aussi; mais nous l'avons abolie. A l'occasion de Noël, les enfants de deux villages voisins se faisaient la guerre. Ils s'armaient de frondes, de bâtons et de boucliers faits d'herbes sauvages, et partaient en campagne. Ces petites guerres duraient plusieurs jours; il y avait toujours des blessés et quelquefois des morts. L'Abyssin est



ABYSSINIE. — ELÈVES DU COLLÈGE D'ALITIÉNA ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BATEMAN.



ABYSSINIE. — Résidence des Missionnaires a Alitiéna ; vue prise du haut de la montagne ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bateman.

né guerrier ; tout meurtrier est regardé comme un grand homme, il a droit à un titre honorifique, et plus il a fait de victimes, plus il est considéré.

***

Et maintenant, la fête est finie.

La plupart ont abandonné leur chub-chub, pour reprendre la loque d'autrefois ou la petite peau de bouc. La belle robe, rouge ou blanche, est conservée pour les jours de dimanche et de fêtes.

Les catéchismes ont repris aussi. Tous les matins, je rassemble mon petit monde, dans la plaine, au pied des restes d'un vieil arbre mort...Tous arrivent les yeux pleins de sommeil et grelottant de froid. Ce dernier détail doit vous surprendre : parler de froid sous les tropiques ! Eh bien ! hier, le thermomètre, au lever du soleil, marquait juste 0°. Une heure après, il était monté à 40° et, vers midi, il dépassait 50°.

Pendant une heure et demie, je les instruis, je leur explique un grand catéchisme en images, et, surtout, je les fais beaucoup prier. Le Bon Dieu a un faible pour les petits enfants !

Chers lecteurs, et surtout vous, mes chers bienfaiteurs, ni mes petits négrillons, ni moi ne valons grand'chose, mais tous nous avons un bon cœur : votre souvenir ne s'y rouillera pas, et vous pouvez vous dire que, tous les matins, du fond d'un affreux ravin perdu dans les monts de l'Afrique, des voix d'enfants, des cœurs d'enfants montent et monteront vers le ciel, aux pieds du trône de Dieu pour y gazouiller votre nom.

Priez pour notre pauvre mission ! Convertir des schismatiques est une rude tâche. Comme Moïse, nous pouvons aller au sommet de nos montagnes et voir la terre promise qui s'étend au loin ; mais, comme à Moïse, la terre promise nous est fermée. Priez pour les missionnaires, ayez pitié des affamés qui sont vos frères et qui souffrent ici. Pour nous, nous continuerons, tant que Dieu voudra, notre œuvre ingrate et difficile ; peut-être ne verrons-nous pas les jours de liberté qu'on nous annonce ; mais, du moins, nous aurons préparé à ceux qui viendront après nous un meilleur avenir.

FIN

NOTES ZOOLOGIQUES

sur la

Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

Ordre des Alcyons. — Famille des Alcyonidés.

Alcyon vagans. — *Kotaré.*

Bec long, fort, pointu, comprimé, non en scie. Ailes et queue arrondies ; seconde plume de l'aile la plus longue, les secondaires égalant presque les primaires. Queue composée de douze plumes, plus longue que le bec. Jambes et

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.

pieds faibles ; l'orteil extérieur uni au médian sur la moitié de sa longueur.

Couleur : Sommet de la tête et partie antérieure du dos, verts ; partie postérieure du dos, bleu brillant et verdâtre. Ailes et queue : bleu foncé. Le dessous est blanc-chamoisé ; bande de même couleur autour du cou. Taches brunâtres à la gorge. Longueur de l'aile : 0m,10 ; du tarse : 0m,02. Œufs : blancs ; longueur : 0m,03. Les petits sont bruns en dessus, avec çà et là quelques plumes blanches sur le cou ; leurs ailes sont frangées de jaune. Habitat : la Nouvelle-Zélande tout entière, l'île Norfolk et l'île de Lord-Howe.

Comme les autres membres de sa tribu, le martin-pêcheur néo-zélandais pourrait être choisi comme un emblème de patience et de persévérance.

Perché sur une branche avancée au bord du ruisseau, muet comme le poisson qu'il guette, il demeure là coi et triste pendant des heures entières, surveillant, attendant l'occasion de se procurer une pitance quelconque. A-t-il aperçu le menu fretin qu'il convoite, le voilà soudain qui soulève et agite ses ailes ; puis, les repliant, il plonge, le bec en avant, effleure la surface de l'eau et atteint sa proie.

Un effort et une rapide envolée de plus, et voilà notre conquérant sur la rive, cherchant un gros caillou sur lequel il assomme sa victime. S'il ne réussit pas ainsi, il l'écrase entre ses puissantes mandibules, et, aussitôt morte, l'avale, la tête la première.

Mais, si ses confrères d'Europe et d'ailleurs se contentent de poisson pour nourriture, le « kotaré » néo-zélandais est plus universel dans ses goûts et ses ambitions. Non seulement il pille nos rivières et vole nos soles et nos lamproies, mais il attaque aussi les souris et les rats, les abeilles et les bourdons, les insectes et les crustacés ; il va jusque dans nos poulaillers et dans nos volières ravir des poussins et des canaris. Même nos jardins d'acclimatation sont parfois ravagés par cet intrépide et indiscret maraudeur ; cailles et perdrix, carpes et truites sont mises à contribution, sans aucun souci des lois sévères qui les protègent.

Notre « kotaré » n'est pas musicien ; au lieu de chant, il possède un cri strident et monotone qui agace ses auditeurs. Il semble n'avoir de vie et d'énergie que pour satisfaire son merveilleux appétit. Toutefois, s'il est morose et glouton, il rachète un peu ses défauts par son *héroïque* patience. Voici un fait, raconté par un témoin oculaire ; à lui seul, il suffira pour nous convaincre.

On sait que le nid du martin-pêcheur ressemble à une caverne de brigands. L'oiseau commence par creuser un « tunnel » remontant dans le talus, le mur ou l'arbre qu'il a choisi à cet effet. Ce « tunnel » mesure environ 0m,40 de longueur et 0m,05 de diamètre à l'entrée ; la pente en est habilement ménagée. Au bout de ce long corridor, il creuse et garnit une chambrette d'environ 18 c/m de long sur 14 de large et 10 de hauteur. Il a soin de l'arranger pour que le niveau inférieur de cette chambrette soit notablement en-dessous de celui du passage. Le résultat de toutes ces précautions est que les œufs déposés dans ce gîte caché et profond ne peuvent pas s'en échapper ; les petits eux-mêmes sont maintenus dans cette retraite jusqu'à leur entier et parfait développement. On peut maintenant se rendre compte de la somme de travail requise pour construire un pareil nid. Or, un de nos colons a pu attester que deux « kotarés » ayant essayé de bâtir leur nid dans la cheminée de sa maison, s'aperçurent, mais un peu tard, que leur entreprise était aussi dangereuse que difficile, à cause du matériel dans lequel ils opéraient et aussi à cause de la trop grande proximité du feu. Après douze jours d'efforts, ils abandonnèrent la cheminée pour un mur voisin. Mais, hélas ! ils avaient compté sur de la terre glaise, et leurs becs trouvaient partout des briques ou de gros cailloux. Autant de Simplons ou de Saints-Gothards à percer ! N'ayant à leur disposition que les deux pics dont la nature les avait pourvus, il fallut, bon gré, mal gré, se résigner à ne pas compléter le « tunnel entrepris » et à ouvrir d'autres chantiers. Mais, ne voyant pas d'autres localités favorables, ils essayèrent le même mur sur six points différents, chaque fois avec le même insuccès. Force fut de revenir à la cheminée ; et là enfin, ils trouvèrent, après cinq semaines d'efforts inutiles, une épaisseur favorable à leurs plans ; et ils purent, sans plus de difficultés, achever leur œuvre. C'était le 26 novembre. Un mois après, notre colon constatait que le nid contenait cinq petits kotarés.

A notre époque où les œuvres de coopération sociale occupent une si grande place dans notre politique intérieure, on sera heureux d'apprendre que le martin-pêcheur est un coopératif modèle. Entre lui et sa chère moitié, le travail est admirablement divisé. Pendant que l'un creuse ou bâtit, l'autre surveille les alentours et apporte le « dîner ». S'il y a du danger, le clairon d'alarme retentit à distance ; et immédiatement, l'*ouvrier*, caché dans son trou, se retourne et, sortant, le bec en avant, s'envole et va rejoindre son compagnon.

Le « kotaré » est d'une audace surprenante. Il attaque résolument tout intrus qui s'approche de ses petits, qu'il soit reptile, belette, chat, chien ou même être humain. Mais jamais on ne l'a vu s'inquiéter du voisinage des chevaux, des bœufs et des brebis. Il semble deviner que ces animaux n'en veulent pas à sa postérité.

Comme il bâtit deux nids par an, et chaque fois y élève de cinq à sept petits, on peut conclure que notre martin-pêcheur est presque certain de multiplier sa postérité au delà des besoins de la colonie. Et comme sa chair n'a rien de succulent, il n'a guère à craindre les chasseurs.

ORDRE DES COUCOUS.— FAMILLE DES CUCULIDÉS.
Chalcococcyx lucidus : Pipiwharauroa.

Bec moyen, légèrement recourbé. Ailes et queue longues. Jambes et pieds de courtes dimensions ; deux orteils en avant, deux en arrière. Narines rondes. Troisième plume de l'aile plus longue que les autres ; surface inférieure de l'aile marquée d'une bande oblique plus pâle en couleur. Queue arrondie, composée de dix plumes. Couleur : dessus, vert-bronzé métallique ; dessous, blanc, barré de brun-bronzé. Plume extérieure de la queue, barrée de blanc ; la seconde barrée de roux. Front tacheté de blanc. Œil noir. Longueur d'aile : 0m,10 ; du tarse : 0m,17. Les petits sont de couleurs moins voyantes, et les bandes du dessous sont moins nombreuses et moins distinctes. Œufs : olive-brunâtre ; longueur : 0m,02. Habitat : toute la Nouvelle-Zélande, les îles Chatham et l'Australie septentrionale.

Nos deux coucous maintiennent les traditions peu « chevaleresques » de leur tribu. Le premier, que nous venons de décrire, compte sur les bons offices de la fauvette à tête blanche pour élever sa progéniture. D'une façon ou d'une autre, il apporte son œuf dans le nid de la fauvette et le lui abandonne à couver et à nourrir. Sans se douter de rien, celle-ci prodigue ses soins au petit étranger, qui, étant plus fort que ses voisins, accapare la plus grande partie de la nourriture qui leur était réservée. Un peu plus tard, quand il commence à se rendre compte que l'espace lui manque pour se mouvoir aisément, son instinct singulier lui indique le moyen de se défaire des petites fauvettes. Pour réussir dans son noir dessein, il tâche de se faufiler au fond même du nid et y reste comme mort jusqu'à ce que l'une de ses victimes se soit commodément installée sur son dos. Alors seulement il se relève lentement, et s'avance avec son fardeau jusqu'au bord du nid ; là, soudain son corps fait bascule, précipitant la petite fauvette dans le vide. Si comique que soit ce mouvement, on ne peut s'empêcher de condamner sa noire et vilaine ingratitude qu'il implique. Peu à peu, le nid se vide ainsi, et le petit meurtrier reste le seul objet des attentions de ses nourriciers.

*
* *

Plusieurs autres oiseaux partagent avec la fauvette le triste privilège d'être ainsi frustrée de sa propre postérité en faveur du rusé et égoïste coucou : le moineau, la mésange, l'œil-blanc, le canari et même le « tui », qui a conservé de ses épreuves une profonde et excusable antipathie contre son impudent rival. Mais c'est surtout à la seconde espèce de *coucou* qu'il en veut, celle que nous décrirons bientôt.

Il ne faudrait pas croire que le chant de cet oiseau singulier se borne aux deux notes qui lui ont valu son nom français. A ces deux notes-là, notre *pipiwharauroa* a substitué pour le plaisir de ses auditeurs toute une kyrielle de variations fort agréables. Il est pour cette cause surnommé le « héraut de la belle saison ». C'est invariablement au commencement d'octobre qu'il apparaît dans notre île, venant de l'Australie et de l'île Norfolk. Aussitôt que les chaleurs de l'été prennent fin, il retourne vers le Nord et y séjourne pendant six mois.

(A suivre.)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Pour les défunts de nos familles, Lyon .... 100 »
Anonyme de Montpellier .... 200 »
M. l'abbé Fabre, du diocèse de Nîmes .... 1.000 »
R. C., diocèse d'Albi .... 5 »
Par l'intermédiaire de M. l'abbé Barbedette, du diocèse de Laval .... 500 »

Pour les missions de Reykjavik (Islande).
M. de Saulcy, Metz .... 50 »

Au R. P. Michel, Beyrouth (Syrie).
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 2 »

Au R. P. Dervieux, S. J., Syrie.
En mémoire de Jeanne de Raymond Cahusac, diocèse d'Albi .... 5 »

Au R. P. Antoniada, Pondichéry.
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 2 »

Pour les affamés de Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Carcassonne, demande de prières pour une défunte .... 20 »

A M. Bulliard, à Tondhamandurai (Kumbakonam), pour son église dédiée à Saint-Michel.
Anonyme de Besançon .... 5 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam, pour ses catéchistes.
In spem contra spem, diocèse de Marseille .... 2 »

A M. Duhamel, Haut-Tonkin
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 3 »

Pour une léproserie (Mgr Ramond, Haut-Tonkin).
Reconnaissance à saint Expédit .... 120 »

Pour six enfants infidèles à baptiser sous les noms de ; Marie, Joseph, Pierre, Stéphanie, Frédéric, Paulin (Sœur Gilbert, Tché-kiang).
Un curé du diocèse de Grenoble pour obtenir la conversion de deux pécheurs et une vocation sacerdotale .... 300 »

A Sœur Gilbert, hôpital Saint-Joseph de Ning-po (Tché-kiang).
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 3 »

A. M. Bateman, à Alitiéna (Abyssinie).
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 3 »

Au R. P. Pédron, à Orulée (Oubanghi).
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 4 »

Au R. P. Muller, à Tabora (Ounyanyembé).
M. de Saulcy, Metz .... 50 »

Pour les affamés du Lac Victoria Nyanza (Mgr Streicher).
Anonyme du diocèse de Carcassonne, demande de prières pour une défunte .... 20 »

Au R. P. Pellion, Salomon méridionales.
Mme Dalesme, Paris, demande instante de prières .... 3 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Bateman, Abyssinie).
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts .... 450 »

Pour les missions nécessiteuses (Madagascar central).
Reconnaissance à Notre Dame de Bonne Nouvelle .... 120 »
M. l'abbé Berger, du diocèse de Malines .... 87 »
V. J. T., Le Mans .... 3 »
Anonyme de Carcassonne, demande de prières spéciales .... 20 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 10 »
Anonyme du diocèse de Nancy, en l'honneur de saint François Xavier .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Pour les PP. de Chavagnes, Fils de Marie-Immaculée, à Cartier (Saint-Boniface).
M. de Saulcy. Metz .... 395 »
Anonyme du diocèse de Nancy, en l'honneur de saint François Xavier .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Marie-Jean, du Tiers-Ordre régulier de Marie, Archipel des Navigateurs).
Anonyme du diocèse de Nancy, en l'honneur de saint François Xavier .... 50 »

EDITION ESPAGNOLE

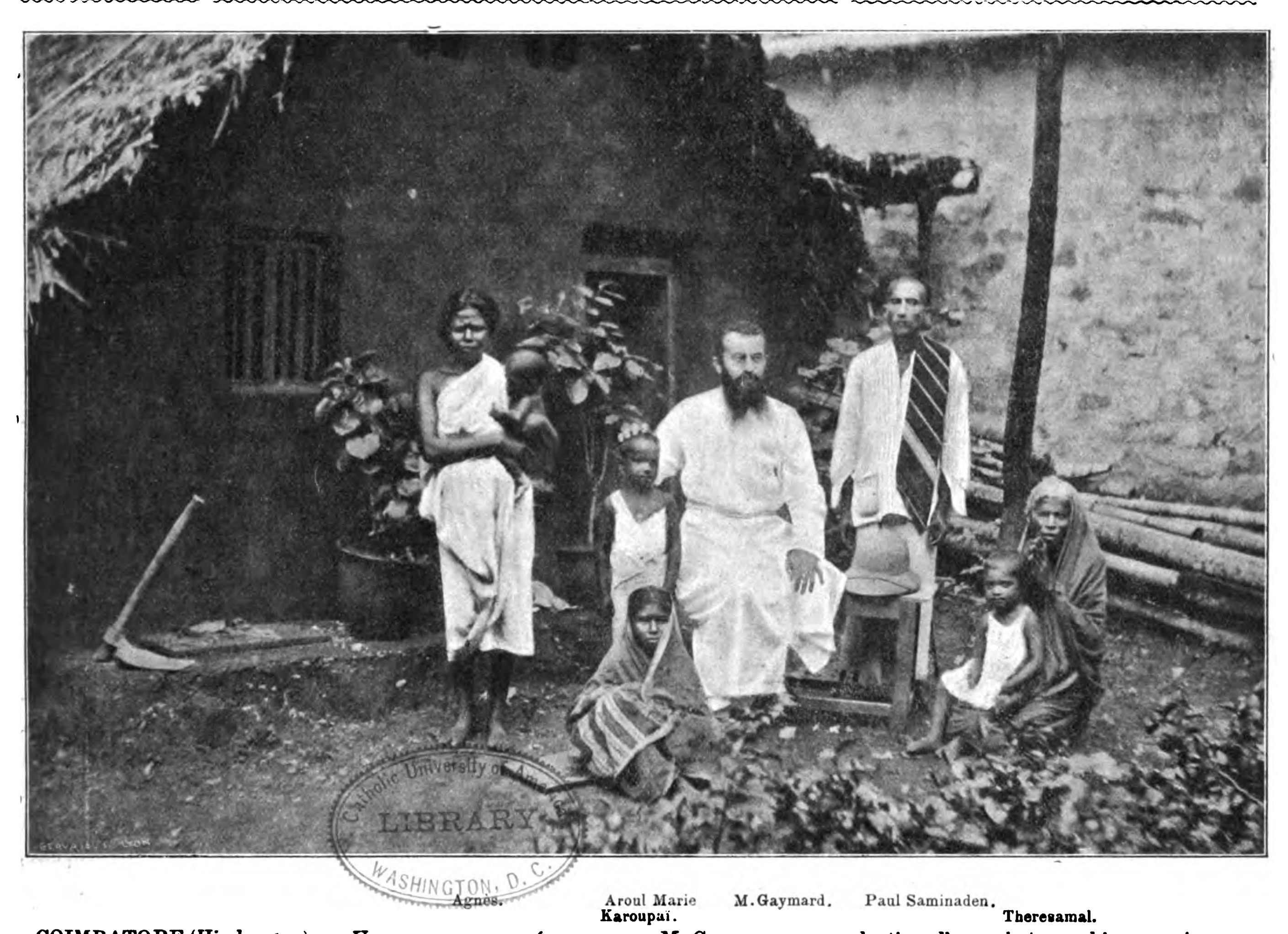
Pour les missions nécessiteuses (Tonkin central) .... 450 »

(La suite des dons prochainement.)

ERRATUM. — A propos d'un don publié dans le numéro précédent pour la mission du Maduré, aux différents noms indiqués par le bienfaiteur, ajouter : « par l'intercession du P. Victor Delpech ».

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



Agnès. Aroul Marie M. Gaymard. Paul Saminaden. Karoupaï. Theresamal.

COIMBATORE (Hindoustan). — UNE FAMILLE DE NÉOPHYTES ET M. GAYMARD ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GAYMARD.

Catéchumènes et Emigrés hindous.

C'est de Coïmbatore (Inde méridionale) que M. Gaymard nous envoie cette lettre intéressante, où l'on remarquera une très instructive digression sur l'émigration, plaie dont les missionnaires de l'Inde et de la Chine ont si fréquemment signalé et déploré les fâcheuses conséquences.

LETTRE DE M. FÉLIX GAYMARD, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU COIMBATORE.

Deux païens, Jean-Marie-Frédéric et Thérèse-Françoise-Marie, ont été baptisés par les soins des *Missions catholiques*. Je vous envoie leur photographie. Jean-Marie, en langue tamoule Aroul Marie, a 8 ans. Regardez comme il se tient fier à la droite du *sâmi* qui l'a baptisé; sa sœur aînée est assise devant lui, drapée dans une pièce d'étoffe que les religieuses viennent de lui donner, car elle nous était arrivée primitivement habillée. Elle s'appelle Karoupaï, c'est-à-dire *la noire*, et ne porte pas trop mal son nom, son teint est d'un *chocolat* très foncé. Si bientôt un de vos lecteurs m'envoie un nom à donner, c'est Karoupaï qui le recevra, cette *demoiselle* n'étant pas encore baptisée. J'attends pour cela qu'elle sache ses prières et son catéchisme sans faute. Le catéchiste Saminaden (que vous voyez à ma gauche) vient de m'annoncer qu'un païen des environs a demandé cette gamine de 10 ans en mariage, pour la modique somme de 40 francs.

« — Tu répondras à ce païen, ai-je déclaré, qu'il vienne à la religion. A cette condition seulement on lui donnera « mademoiselle Karoupaï », lorsqu'elle sera un peu plus âgée. »

A côté, se tient la mère avec son dernier-né. Je les ai baptisés la semaine passée; la mère s'appelle Agnès, et l'enfant Marie *Soussé* (Joseph).

∴

Leur père est parti pour le Natal, espérant trouver là-bas un travail plus rémunérateur. Il est bien triste de voir ces pauvres Indiens émigrer au Natal ou pour l'île Maurice. Ils partent d'ici en laissant l'un sa femme et ses enfants, un autre son mari, un autre ses vieux parents. Des agences, autorisées par

le gouvernement anglais, leur promettent monts et merveilles, leur avancent quelque argent, et les voilà dans le piège. Chaque mois, on en expédie ainsi d'importantes cargaisons. Là-bas un rude et opiniâtre travail les attend; ils ne tardent pas à tomber malades, et ils meurent obscurément. Bien rares sont ceux qui reviennent ici, et, parmi eux, on n'en trouve point qui aient amassé quelque argent. Mais cela ne suffit pas à ouvrir les yeux des Indiens: ce sont de grands enfants, et ils continuent à s'expatrier en masse.

Pourquoi l'Angleterre favorise-t-elle ces émigrations? La raison est facile à trouver. L'Inde, avec ses 300 millions d'habitants, est trop peuplée, et, malgré les terribles fléaux qui la ravagent continuellement, la famine, la peste et le choléra, le chiffre de la population augmente constamment. L'Angleterre a donc tout intérêt à voir partir les Indiens.

Encore n'y aurait-il pas trop de mal, si la famille partait tout entière, ou si l'on n'enrôlait que des individus libres du lien conjugal. Malheureusement il n'en est pas ainsi. On prend un homme marié, sans se soucier de la femme et des enfants, qu'il laisse dans la misère et dans la désolation; on enrôle une mère de famille sans avertir le mari qui la cherche partout. Y a-t-il une dispute dans le ménage, aussitôt l'un des deux conjoints s'en va. En général, ces querelles ne tirent pas à conséquence ; il suffit de quelques jours de séparation pour apaiser les esprits : la femme demande pardon à son mari, le mari promet de ne plus battre sa femme et de ne plus la disputer, et tout rentre dans l'ordre.

Mais les agences d'enrôlement sont aux aguets :

« — Tu n'es pas bien ici, on te fait des misères; viens donc avec nous, nous te donnerons de l'argent, des habits, nous te trouverons un travail facile où tu auras une paye considérable, nous t'avancerons l'argent pour aller à Maurice et bientôt tu reviendras riche. »

Effectivement l'agent leur avance quelques roupies, leur fait signer un papier. Dès lors il n'y a plus moyen de reculer, ils sont pris dans l'engrenage.

***

Dernièrement un bon chrétien de caste vint me trouver :

« — Oh! *Sami*, venez à mon secours.

« — Qu'est-ce qu'il t'arrive? tu parais bien désolé.

« — On m'a pris ma femme.

« — Oh! oh! voilà qui est grave... Quel est le voleur?

« — Je ne sais pas.

« — Voyons, ne te trouble pas, réponds bien à mes questions et peut-être arriverons-nous à éclaircir l'affaire. Quel est ton nom? ton village? Depuis quand as-tu perdu ta femme? Pourquoi t'a-t-elle quitté.

« — ... Je me suis un peu disputé, puis...

« — Non, ne dis pas que tu l'as un peu disputée; tu l'as battue, n'est-ce pas? et cela sans raison.

« — Eh bien ! oui, je l'ai battue; mais est-ce qu'elle ne m'appartient pas? Elle a aussitôt quitté la maison et s'est réfugiée chez sa mère. Le lendemain, je suis allé la chercher là, lui apportant de quoi faire un bon repas pour faire revenir l'amitié. J'ai appris qu'elle est partie pour Coïmbatore. Voilà pourquoi, *Sami*, je suis venu vous voir.

« — Mais, à Coïmbatore, il y a 50.000 habitants. Comment la trouver? N'as-tu pas des données plus précises ?

« — On m'a dit au village qu'elle voulait partir pour un pays bien lointain.

« — Ah! c'est bien! je vois ce que c'est. »

J'écrivis aussitôt quelques mots au premier magistrat de Coïmbatore pour le prier de faire rechercher et rendre à son mari une chrétienne qui devait se trouver dans une des agences de l'émigration.

Le soir même, la police retrouvait la fugitive. Si l'époux fut joyeux du succès de ma démarche, l'épouse l'était bien davantage encore :

« — Pourquoi donc, malheureuse, lui demandâmes-nous, voulais-tu laisser ton mari et tes enfants pour aller dans un pays inconnu ?

« — Oh! dit-elle, je suis bien contente que vous m'ayez délivrée.

« — Mais tu étais donc captive?

« — Oui, j'étais enfermée à clef dans une maison avec d'autres personnes et je ne devais sortir de là que pour être conduite sur le bateau qui allait me mener bien loin..

« — Mais pourquoi donc es-tu entrée dans cette maison?

« —Au village, un homme m'a dit que, si je venais à Coïmbatore dans cette maison, on me donnerait de l'argent, du travail et que je serais vite riche. A mon arrivée ici on m'a remis 3 roupies (8 francs), un vêtement neuf et on m'a dit que, la semaine prochaine, nous partirions pour l'île Maurice. Mais je ne savais pas ce que je faisais et je ne pensais à rien. J'ai appris qu'on mélangeait un remède dans notre nourriture, c'est pour cela que je ne voyais pas l'énormité de ma faute. »

Si le mari était venu quelques jours plus tard, cette femme était perdue.

Cet état des choses est bien triste, surtout lorsqu'on pense que le mal est sans remède. Sans doute

ce n'est pas la traite, puisque les individus consentent à partir, mais cela y ressemble bien un peu.

∴

Cette digression sur l'émigration m'a empêché de vous présenter tout le groupe de catéchumènes que je vous envoie. La famille d'Aroul-Marie est de la caste des *Gavounders* (*voir la grav. p.* 169).

A l'autre extrémité se trouve Thérèse-Françoise-Marie; mais comme la bonne vieille a dépassé la soixantaine, elle ne se sent pas capable de retenir un nom aussi long et elle s'appelle simplement Thérésamal. Elle est de la caste des *Shettoucarers* (tisserands); son fils a été baptisé le mois dernier avec sa femme et deux enfants dont l'un est sur les genoux de la grand'maman Thérésamal. Après quarante jours d'instruction, j'ai fini par baptiser Thérésamal, bien qu'elle ne sût pas un mot de prière, pas même le signe de la croix.

« — Le *padipou* (instruction) ne vient pas, disait-elle, je suis trop vieille; mais baptisez-moi, je resterai bien tranquille près du Bon Dieu et je l'adorerai. Jamais plus je n'irai offrir de l'huile et des poules au démon. Je servirai le Bon Dieu tous les jours. Mes enfants et mes petits-enfants sont baptisés, est-ce que vous allez me laisser entre les mains du diable? Depuis quelques jours le ventre me fait mal, c'est peut-être le choléra qui arrive; baptisez-moi vite. Puis, je vous promets d'étudier les prières jusqu'à la mort si vous continuez à me donner trois sous de riz par jour! »

Avec quel accent de sincérité elle lança son dernier argument! Toujours est-il qu'elle a gagné la victoire ou plutôt le baptême, et elle continue à émarger à mon maigre budget pour la susdite somme jusqu'à... une époque indéterminée...

Thérésamal fera-t-elle sa première communion? Voilà maintenant le problème que je me pose. En attendant elle m'édifie par sa piété et sa régularité à venir à l'église. Le signe de la croix n'est pas encore *rentré*; mais elle se prosterne de tout son long en disant :

« Mon Dieu, je vous adore; maintenant je suis toute à vous, je suis trop vieille pour aller à un autre. Je ne dirai plus rien au diable. Sainte Marie, dites-Lui de me mettre au ciel après ma mort. Jésus, Jésus, ayez pitié de moi. Je m'appelle Thérésamal. »

Et la bonne vieille renouvelle ses prostrations et ses protestations de fidélité à toutes les statues qu'elle voit dans l'église et finalement termine ses dévotions au bénitier. Tant pis pour les chrétiens qui viendront après! Il lui en faut, de l'eau bénite! Elle en met sur son front, sur ses yeux, sur ses oreilles; puis il faut qu'elle en boive. La moitié du bénitier y passe.



COIMBATORE (Hindoustan). — JEUNE HINDOUE PARÉE DE SES HABITS DE PREMIÈRE COMMUNION; reproduction d'une photographie envoyée par M. GAYMARD.

Le tabernacle ne lui dit pas encore grand'chose; mais je ne désespère pas tout à fait de pouvoir l'admettre à la sainte table.

∴

Tous ces gens-là sont de caste. En général, ce n'est pas là que je vais chercher mon précieux butin. Comme du temps de Notre-Seigneur, c'est parmi les parias, les humbles et les pauvres que la semence de l'Evangile germe plus facilement. J'ose dire qu'ils persévèrent mieux. Cependant ils ne sont pas d'une piété exemplaire et manquent assez facilement la messe; mais ils sont bien excusables. Les idées surnaturelles ne les frappent pas beaucoup. J'espère que Dieu sera pour nos pauvres parias d'une grande

miséricorde; il ne leur a été donné qu'un talent, il ne leur sera demandé qu'un talent.

Bien que dans la ville de Coïmbatore il y ait encore plus de cinquante mille païens à convertir, j'ai essayé de visiter deux grands villages païens des environs, Kourichi et Tudiyalour, où il n'y pas encore un seul chrétien. La visite a été amicale; mais rien de plus. Je voudrais bien établir là une petite école, car, à mon avis, c'est par là qu'il faut commencer; je suis en pourparlers à ce sujet.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués au Havre pour la mission dominicaine de Cienfuegos (Cuba), le 16 mars, le R. P Prosper Catherin (Belley) et le R. P. Régis Gerest, retournant dans la mission, dont il est le Supérieur.

INFORMATIONS DIVERSES

Congo français. — Mgr Jean-Joseph Derouet, de la Congrégation du Saint-Esprit, évêque de Camaque, vicaire apostolique du Congo français inférieur (Loango), sur le point de retourner dans sa mission, nous adresse les lignes suivantes :

« Au Congo français, on a eu dès le commencement le souci constant de chercher à créer un clergé indigène. Le séminaire fut pour Mgr Carrie, mon prédécesseur et le fondateur de la Mission, l'objet des plus vives préoccupations. Il y a seize ans, quand j'arrivai au Congo, le pieux évêque me confia la direction de cette œuvre. Je me souviens des pressantes recommandations qu'il me fit alors, insistant sur la nécessité de former des prêtres indigènes et sur sa volonté bien arrêtée de maintenir le séminaire malgré les dépenses, les déboires et les difficultés de toutes sortes. Et quand, désireux, comme tous les jeunes, d'explorer la brousse africaine, je manifestais ma préférence pour les œuvres d'évangélisation proprement dite, catéchismes et visites des malades, il me répondait invariablement en me rappelant cette parole du grand pape qui disait : « J'aurais plus de joie à apprendre l'ordination d'un seul prêtre indigène que la conversion de cinquante mille infidèles. »

« Or, il faut le reconnaître, cette persévérance a été récompensée. Le séminaire du Congo a donné quatre prêtres : les PP. Maoude, Gourlet, Massensa et Kambo. Trois d'entre eux sont déjà morts, l'un de phtisie, les deux autres de la maladie du sommeil; mais, pendant leur trop court sacerdoce, ces trois indigènes ont réellement exercé un fécond ministère. Quant à celui qui a survécu, le P. Maoude, c'est un prêtre pieux, régulier et plein de zèle pour le salut de ses compatriotes.

« Sans doute, parmi les jeunes Congolais qui entrent au séminaire, bien peu arrivent jusqu'au sacerdoce. Mettons qu'il y en a onze sur douze à rester en route. Mais celui qui arrive bon douzième nous console des défaillances des autres et nous encourage à aller de l'avant malgré tout. Actuellement, nos jeunes séminaristes, qui ont été transférés de Loango à Mayoumba pour raisons d'économie, sont encore au nombre de seize. Quatre d'entre eux étudient la théologie, et, dans quelques mois, j'aurai le bonheur de conférer au moins à deux les ordres mineurs. C'est mon espoir et je sais que c'est aussi le leur.

« En un mot, notre séminaire indigène se maintient. C'est un bien précieux héritage que j'ai reçu de Mgr Carrie; je m'appliquerai à l'augmenter, à le faire prospérer, afin de répondre aux désirs du Saint-Siège et aux vues des âmes généreuses qui ont tant à cœur cette importante question de la formation d'un clergé dans les pays de missions. »

Alaska. — D'une lettre du R. P. Joseph Bernard, de la Compagnie de Jésus, nous extrayons ces très intéressants détails sur une mission dont nous n'avions pas encore eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs :

« Nome se trouve sur la mer de Behring juste au-dessous du Cercle arctique, à l'entrée de l'océan du même nom. La mission (église, école, maison d'habitation, le tout en planches) est bâtie sur la plage : derrière nous, d'immenses montagnes pointues comme des aiguilles, sans un arbre ou même un buisson : c'est désolé. C'est la mission la plus éloignée de Rome, dit-on : de fait nos communications avec le centre de la catholicité sont extrêmement rares.

« Nome n'a rien de tropical. Même en été, en creusant à 1 mètre de profondeur, l'on trouve la glace : au-dessous un sable aurifère parfois très riche, ce qui ne nous empêche pas de vivre fort pauvrement. L'hiver dure huit mois avec nuits polaires pendant lesquelles Phébus montre vers dix heures du matin le bout de son nez au-dessus des glaces de la mer de Behring et, trouvant sans doute que nous absorbons vraiment trop de sa radiante chaleur, réintègre ses couvertures vers 2 heures de l'après-midi. La lune, par contre, fait de son mieux pour compenser ce manque de tact de la part de son confrère en exhibant une face brillante comme un fond de casserole passée au tripoli. Malgré les efforts de cette bonne Phébé, le froid n'en atteint pas moins 50° au-dessous de 0. La mer gèle vers la fin d'octobre et ne redevient libre que vers le milieu de juin. D'octobre à février pas de service postal : nous sommes entièrement séparés du monde civilisé, enfouis sous un manteau de neige et de glace; durant février et mars, poste aux chiens. Ceci est un progrès ; les chiens dans ce pays sont excessivement nombreux : ils servent de chevaux pendant l'hiver, attelés à un traîneau. La poste aux chiens fonctionne comme suit : les lettres sont apportées à Juneau, sud de l'Alaska, par un bateau ; là on les charge sur des traîneaux, et en avant pour le Nord ! Ces braves toutous ont à parcourir une distance de 1.000 kilomètres à travers d'immenses déserts de neige avant d'atteindre Nome. Cela leur demande environ deux mois. Naturellement il y a des accidents ; beaucoup de lettres sont perdues, mais pas pour tout le monde, surtout quand elles sont chargées ; cependant les chiens n'y sont pour rien, car ils ont l'âme honnête. En avril, mai et la moitié de juin, seconde réclusion. pas de service postal. Quand enfin la mer dégèle, les steamers nous apportent provisions, lettres et paquets : c'est le moment de donner signe de vie.

« Mais tout cela, c'est le côté matériel, auquel on s'habitue fort vite. Deux mots maintenant des Esquimaux pour lesquels nous sommes venus ici. La mission ne date que de quatre ans : elle fut fondée pour les Esquimaux de la côte arctique ; l'on trouve des Esquimaux tout le long de la côte et aussi en Sibérie, de l'autre côté de la mer de Behring, à 100 kilomètres de Nome. Les Esquimaux que nous avons ici appartiennent à la meilleure tribu de l'Alaska : pacifiques, naturellement vertueux, intelligents, gais, nos braves indigènes font preuve d'une excellente bonne volonté.

« Nous comptons pour le moment 150 catholiques. Ne faites pas la moue : ce résultat est très beau. Pendant les deux premières années, notre R. P. supérieur actuel, le R. P. La Fortune, de la province de Canada, a dû travailler dur pour apprendre la langue esquimaude ; c'est seulement quand il a pu parler couramment qu'a vraiment commencé l'œuvre de l'évangélisation. Depuis Pâques nous avons enregistré 40 baptêmes. Notez qu'avant d'être baptisés les catéchumènes doivent savoir le catéchisme et les prières. Comme ils ne peuvent lire et que d'ailleurs les livres esquimaux sont encore à venir, ils doivent travailler joliment de la mémoire : tous les soirs nous leur faisons le catéchisme à l'aide des images de la Bonne Presse, un aide très précieux pour le missionnaire.

« Jusqu'à présent un seul Père sait la langue ; j'espère être le second, l'été prochain. Je vous transcris l'*Ave Maria* :

Koyèsougin, Mary, oummatin imékaktok nakosouamik, angayoutikout illipni ittok ; nakosoutin arnénin illoknaéni ; katounraragin Jesus. — Holy Mary angayoutim Arnak ; wagout atchioukoupta angayouti, karroumaptiout pakmamé tchouli tokoulratatoupta. Amen. »

Une Mission nouvelle au Cambodge

Par M. Jean-Joseph LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

Un Avignonnais, parti depuis une trentaine d'années pour le Cambodge, M. Lazard, nous adresse cette mélancolique notice, où il est beaucoup question de sa fin prochaine. Nous voulons espérer que l'avenir démentira sa prophétie et qu'après nous avoir si gracieusement narré la plantation d'un nouvel arbre de vie au pays khmer, M. Lazard aura la joie de nous en faire connaître la croissance, l'épanouissement et la floraison.

Dimanche 11 novembre 1906.

La journée est triste. La crainte s'empare de l'âme, du cœur, trouble l'esprit. Je fais les préparatifs d'un départ. Je quitte demain ma belle chrétienté, créée depuis vingt-cinq ans avec tant de peines, mais où je suis heureux maintenant, peut-être trop heureux!

Vieux, usé, paralysé d'un bras, je vais au loin tenter une entreprise au-dessus de mes forces : la fondation d'une chrétienté nouvelle.

Depuis trois siècles, de fervents religieux, de saints prêtres, d'illustres évêques, les Miche, les Cordier, les Pignel, ont évangélisé cette race cambodgienne fervente à Bouddha. Le résultat de leurs prédications a été nul, nul à désespérer. Nous n'avons pas encore une paroisse vraiment cambodgienne. Et moi, pauvre, infirme, je vais tenter d'en fonder une! Puis-je espérer être plus heureux? La bonne Mère du ciel qui m'a donné la joie de lui créer la belle paroisse annamite de Thanh Mâu, peut seule faire ce miracle. C'est elle qui me conduira et me donnera de jeter les fondations d'une église cambodgienne sous le vocable de saint Félix à Sthau Suor. Que les anges de ces montagnes nous accompagnent! *In viam pacis.*

***

11 novembre.

J'ai soixante ans, je suis un vieillard, je pars pour l'inconnu. A mon âge, c'est de la folie; mais des âmes semblent vouloir connaître et aimer le Bon Dieu!

Dès trois heures du matin, je célèbre la sainte messe où je fais le sacrifice de mes joies, de mon bien-être à Thanh Mâu, de ma vie même; nous allons dans des régions où la fièvre règne en souveraine, et, à mon âge, on doit s'attendre à tout.

Je vais où le Bon Dieu m'appelle, répétant toute la journée les paroles de saint Martin sur son lit de mort, cette belle prière du grand apôtre des Gaules :

« *Domine, non recuso laborem. Fiat voluntas tua !* »

***

Onze personnes m'accompagnent.

Laissez-moi vous présenter d'abord mon fidèle Binh, âgé de 35 ans, mon fils de prédilection. Racheté de l'esclavage à l'âge de 10 ans, il ne m'a plus quitté. Il emmène sa femme et ses cinq enfants.

Cette brave famille me fait moins regretter ma famille, mes amis de là-bas, si loin. Je me repose sur ce fidèle serviteur pour tous les soins matériels.

Ensuite voici mon dévoué Malais Mat, musulman converti par un vrai miracle, puis son frère Sen, lui aussi converti de l'islamisme. Quels services ils me rendent tous les deux! Ils connaissent le pays pour l'avoir habité. Leur ancien esclave, libéré depuis qu'ils sont chrétiens, les accompagne. Il n'a jamais voulu les quitter; il s'est fait chrétien, lui et toute sa famille, composée de six enfants. N'est-ce pas une scène de de la primitive Eglise?

J'emmène encore avec moi le maître d'école et mes huit orphelins, je serai moins seul. Il est juste que leurs noms soient inscrits dans le livre de notre fondation. Les voici: Chuop, Gon, An, Croch, Chéa, Xieng, Xé, Tham.

Trois voitures traînées par des buffles emportent tout ce monde.

Deux vaches laitières suivent la caravane et ne sont pas les membres les moins intéressants de la troupe. Depuis cinq ans, je ne prends presque que du lait et des œufs comme nourriture. Avec le lait de ces bonnes bêtes, je vis malgré l'ordonnance des docteurs qui avaient décrété que je devais mourir et l'ordre de mon supérieur qui m'avait écrit d'avoir à régler mes comptes. Hélas! lui, l'homme fort, puissant, superbe, a dû régler les siens avant moi!... Aussi, comme j'aime ces belles et bonnes bêtes, mes nourricières! Elles me connaissent, viennent me caresser et me demandent quelques friandises.

***

Quels chemins! Des ornières, des racines, des rochers, de la vase. C'est un cahot perpétuel; malgré ma voiture suspendue et malgré le hamac suspendu aussi, le trajet est dur pour mes vieux os. De cinq heures du matin à six heures du soir, c'est long, long. Une route, une vraie route, est tracée, et quand les travaux publics l'auront exécutée, ce sera une charmante promenade! Mais à quand son exécution? On devait la faire cette année, du moins en partie. Les dépenses du voyage de notre monarque cambodgien en France, ont épuisé le trésor du royaume.

Oui, avec une route et une bicyclette, ce voyage serait une récréation, les habitants surtout pourraient exporter leur riz, leurs produits. Heureux les futurs missionnaires de Sthau Suor! Mais les joies futures des autres n'enlèvent pas au vieux du moment ses courbatures et ses contusions.

Nous arrivons à la nuit tombante. Chacun cherche un gîte, s'y blottit et s'endort. Pour écarter les bêtes sauvages et surtout la fièvre des bois, qui fait tant de victimes, je donne ordre d'allumer de grands feux. Toute la nuit, des arbres morts brûlent, chauffent et éclairent.

***

13 novembre.

Le chant des coqs sauvages, les cris des paons de la forêt, les cerfs qui brament nous éveillent.

Quel concert magnifique que ce réveil de la nature en pleine forêt vierge! C'est un cantique au Créateur, un hymne qui monte vers le ciel, quand le soleil apparaît à l'horizon. A cet hymne, à ce cantique, je joins ma pauvre prière, et je pars à la recherche d'un site propice pour y dresser ma tente.

Un monticule autour duquel serpente un petit cours d'eau limpide me semble favorable. De cette hauteur, on verra les deux plaines de Spu et de Barai, lorsque les arbres qui obstruent la vue auront été abattus. L'air doit être pur, et l'eau claire du ruisseau qui prend sa source non loin sera plus

salubre. Peut-être éviterons-nous ou atténuerons-nous la terrible reine de céans, la fièvre.

On se met au travail. Les uns débroussaillent le sommet de la colline ; les autres abattent les arbres, des géants de quarante mètres d'élévation. Quelles émotions lorsque le dernier coup de hache les fait pencher, puis les jettent à terre ! A leur place, s'élèvera peut-être un jour, avec l'aide de Dieu et de mes amis, une église et son tabernacle ! Alors, Sthau Suor sera vraiment Sthau Suor (un paradis).

En attendant, je répare un peu la pagode du village, cédée par ces bonnes gens et le bonze qui apprend les prières.

Trois jours durant, nous campons en plein air, nous souffrons de la chaleur et de la rosée des nuits qui tombe plus abondante sur ces hauteurs que sur les bords du Mékong. Des feuilles de lataniers étendues sur nos têtes, voilà notre abri. Les Cambodgiens des environs arrivent nombreux, m'offrent des œufs, du riz nouveau. Ils aident à élever les colonnes de la maison, à faire les cloisons en feuilles blanches.

Ce premier contact intime du missionnaire et de ces indigènes, plus simples, plus purs de race que ceux des rives du Mékong, qui ont tous du sang chinois dans les veines, aura-t-il des résultats heureux pour la religion chrétienne ? L'avenir nous le dira... Espoir et courage !

***

17 novembre.

Ma case est terminée. Elle est bien pauvre ! Mais on y est à l'abri du soleil et de la pluie, et je puis offrir le saint sacrifice. « Donnez-vous des âmes, ô mon Dieu ! » c'est la seule prière que je sais dire.

A la messe, j'oublie mes peines de cœur et mes fatigues de la semaine. En outre des gens de ma caravane, une douzaine de Cambodgiens sont à genoux au pied de l'autel. A ma première messe à Thânh-Mâu, je n'avais que mon servant de messe, et maintenant sept à huit cents néophytes y adorent le vrai Dieu.

Quel abîme insondable de mystères que la prédestination des peuples et des individus ! Quel énigme surtout que les desseins de Dieu sur les ouvriers évangéliques !

Des saints, des savants, d'éloquents missionnaires travaillent, enseignent, souffrent des années, des siècles. Pas une âme ne se convertit. Un pauvre prêtre, infirme, bégayant quelques mots avec peine, arrive. Dieu lui octroie ample moisson d'élus. Oh ! oui, *servi inutiles sumus*.

***

Dès le matin du 19 novembre, quinze personnes arrivent avec des haches, des scies, de longs coupe-coupe. Les bambous tombent, les arbres qui obstruaient la vue tombent aussi et, avant la nuit, l'horizon est dégagé, le panorama s'étend au loin.

J'inspecte les alentours. Une enceinte de grosses pierres qui porte le nom de Préa Cham laisse supposer, soit une citadelle érigée contre l'invasion khmère quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, soit plutôt l'emplacement d'un temple brahmanique. Avant de devenir musulmans, les Chams professaient le culte de Brahma. J'ai déterré au pied d'un arbre deux statues de divinités hindoues : une de Garula, avec une défense d'éléphant à la place du nez, et une de Siva, au profil grec, d'un travail parfait.

***

Le lendemain, on continue à abattre et à couper. Quand le soleil des tropiques, trois mois durant, aura séché ces arbres et ces bambous, on les brûlera, et sur le riche terrain engraissé de leurs cendres on sèmera du maïs et du riz, on plantera des arbres fruitiers et des fleurs aux alentours de la maison et de la future église, et ces arbres et ces fleurs, arrosés par l'eau qui coule au pied du monticule, seront d'un charme peu commun, un vrai jardin de délices, un vrai paradis, un vrai « Sthau Suor ».

***

Mercredi 21.

Hier soir, à l'heure de la prière, deux de mes



HINDOUSTAN.— SARASPADIE, DÉESSE DE L'INSTRUCTION ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GAYMARD.

orphelins et mon vieux Ta-Ton, esclave racheté, arrivent de Thânh Mâu, envoyés par mon confrère M. Gimbert qui garde la chrétienté; ils m'apportent des lettres et des pains frais. C'est la joie dans la troupe apostolique. La conversation se prolonge longuement dans la nuit.

Je vis aujourd'hui de souvenirs avec tous mes amis qui m'écrivent et avec la civilisation occidentale en lisant ces lettres et les *Etudes*, la savante revue des Pères Jésuites, que je reçois.

***

Les journées s'écoulent sans incident. La vie reprend son train-train. Mon dévoué Malais s'en retourne aux bords du Mékong porter mes lettres. Il reviendra avec M. Gimbert.

Ce missionnaire veut, lui aussi, contribuer à l'œuvre de Dieu, à la fondation de Sthau-Suor. Il est jeune, il connaît parfaitement la langue. Quand j'aurai mis la première pierre, à titre de mauvais maçon, même de pauvre manœuvre, il élèvera la bâtisse. Le bon Maître lui doit bien des compensations au grand sacrifice qu'il a fait en devenant missionnaire et au sacrifice plus grand encore de sa pauvre mère. Orphelin de père dès son enfance, enfant unique de sa mère, ce n'est pas sans d'affreux déchirements de part et d'autre qu'il a obéi à sa vocation.

Qui peut écrire les angoisses d'un pareil drame : les douleurs de la séparation et des adieux, l'immolation du fils par la mère! Seul, le drame du Cavaire peut en donner une idée ! Tant que la France aura des mères semblables — et elles ont nombreuses en France, les mères de missionnaires! — elle sera chrétienne.

Je passe mes matinées à explorer les environs, à visiter les habitants, à parcourir leurs champs de riz. On se croirait dans une plaine de la Provence à la saison des blés. Les maisons sont dispersées, en, tout semblables à nos fermes de France. Chaque propriétaire élève sa cage sur ses rizières et du haut de ce *mirador* familial, lui, la mère, les enfants surveillent la récolte.



HINDOUSTAN. — LA DÉESSE LATCHIMIE, NAISSANT DU LOTUS ; L'ÉLÉPHANT BLANC LUI OFFRE UNE GUIRLANDE DE FLEURS ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GAYMARD.

Depuis trois ans, par suite des pluies irrégulières ou de trop peu de durée, le riz sèche sur place. Ces bonnes gens, autrefois à l'aise, sont dans la gêne. Ils vendent chevaux et buffles ou ne peuvent remplacer ceux qui meurent. Privés de ces bêtes si précieuses, comment pourront-ils ensemencer leur terre, l'an prochain ? Le Chinois usurier est là, la faim est là, et la faim n'a pas de logique!

Que ne puis-je venir en aide à tous ? Il leur faut si peu ! Ils viendraient nombreux apprendre les prières.

A la tombée de la nuit, le chef du canton vient, en nombreuse compagnie, me voir et me souhaiter la bienvenue.

***

25 novembre.

Tous les habitants ont la fièvre. Ma provision de quinine est vite épuisée. Ce n'est pas la fièvre des bois ; c'est la maladie endémique de la saison du vent du Nord. Un peu de quinine en a vite raison.

Grâce à Dieu, ma petite troupe évangélique est encore intacte et toujours joyeuse. Si, dans quelques jours, la terrible maîtresse des forêts n'a pas exigé son tribut, je serai rassuré.

Quelques familles du bord du Mékong sont venues cultiver des rizières dans les environs. En peu de jours, plus de douze personnes sont mortes. Il est vrai qu'elles s'étaient fixées dans un bas fonds favorable à la culture du riz, mais terriblement insalubre.

Si l'on ne veut pas voir un vrai miracle dans notre préservation des atteintes de cette cruelle maladie, si l'on veut l'attribuer au site élevé, à l'air pur qui y circule librement, à l'eau claire de la source non encore contaminée, je le veux bien ; mais quelle faveur du ciel de m'avoir fait trouver par hasard ce seul emplacement indemne dans une région si malsaine !

Après la prière du soir, la joie devient plus grande encore, quand j'annonce pour demain l'arrivée de M. Gimbert et d'une nouvelle phalange apostolique.

Mes jours de solitude vont finir. Je les regrette presque. Loin des hommes, on est plus près du Bon Dieu.

La première pierre d'une église khmère est posée. Je ne puis par moi-même élever l'édifice, je suis trop pauvre, trop peu apte à une pareille œuvre. J'attends tout, d'abord de Dieu qui enverra un meilleur ouvrier, puis des prières et des aumônes de mes amis, de mes bienfaiteurs, des âmes charitables.

***

Que le bon Maître m'accorde la consolation de convertir, avant ma mort qui ne peut tarder, quelques âmes parmi ce peuple khmer si dévot à Bouddha, comme il m'a donné la joie de lui gagner des fidèles parmi les Annamites, les Phnous (sauvages), les Malais, les Chinois!

Alors, je prendrai mon repos et, pour l'obtenir de mon supérieur, je lui enverrai la lettre qu'écrivait au Pape Zacharie, au VIII[e] siècle, saint Boniface, l'apôtre de la Germanie :

« Au milieu des nations que j'ai évangélisées se trouve une vaste solitude dont j'ai fait l'acquisition et que j'ai dédiée au Saint Sauveur. Là, j'ai décidé, avec le consentement de votre piété, de donner quelques jours de repos à mon corps fatigué par la vieillesse. C'est là que je voudrais dormir après ma mort. Les quatre peuples auxquels j'ai porté la divine parole évangélique peuplent les alentours. »

Et moi aussi, je veux donner du repos à mon corps, brisé moins par la vieillesse que par les peines morales, les angoisses, les souffrances inhérentes à toute créature. Et moi aussi, je veux dormir mon dernier sommeil dans ma belle Thânh Mâu ; là-haut, sur ce rocher qui domine la vallée du Mékong, je dormirai, bercé par le murmure des flots et par la prière des peuples que j'ai évangélisés.

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Neuvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.
Suite (1)

Urodynamis tahitiensis. — *Koekoea.*

Bec fort, à pointe recourbée. Quatrième plume la plus longue, la seconde plus courte que la cinquième. Queue très longue et taillée en coin. Couleur : dessus, brun bandé et rayé de roux ; dessous, blanc avec des stries longitudinales de brun foncé. Œil brun-rougeâtre. Longueur de l'aile : 0m,185 ; du tarse : 0m,035. Œufs : olive-brunâtre, parfois marbrés de gris ; longueur : 0m,02. Les petits sont bruns en dessus, tachés de blanc-jaunâtre ; la surface inférieure est blanche-roussâtre striée de brun.

Ainsi que son nom spécifique le suppose, ce second coucou appartient non seulement à la Nouvelle-Zélande, mais à toute la Polynésie et à la Mélanésie. Il aborde dans nos îles à la fin d'octobre, et nous quitte en janvier ou février. Ses habitudes et ses défauts sont les mêmes que ceux du *pipiwharauroa*. Défiants à son égard, les « tuis » et même les plus petits oiseaux se réunissent en troupes pour le chasser loin de leurs quartiers. Il ne leur échappe qu'en se dissimulant dans les hautes herbes des prairies, et n'essaie de se défendre qu'à la dernière extrémité. Alors il devient brave, et souvent effraie ses ennemis par un cri furieux et menaçant, et aussi par des gesticulations provocantes. Son vol étant sans bruit, on comprend comment il peut, à de certains moments, s'introduire dans un nid et y déposer son œuf avant que ses hôtes aient pu remarquer sa présence.

ORDRE DES PERROQUETS.— FAMILLE DES NESTORIDÉS.

Nestor meridionalis. — *Kâkâ.*

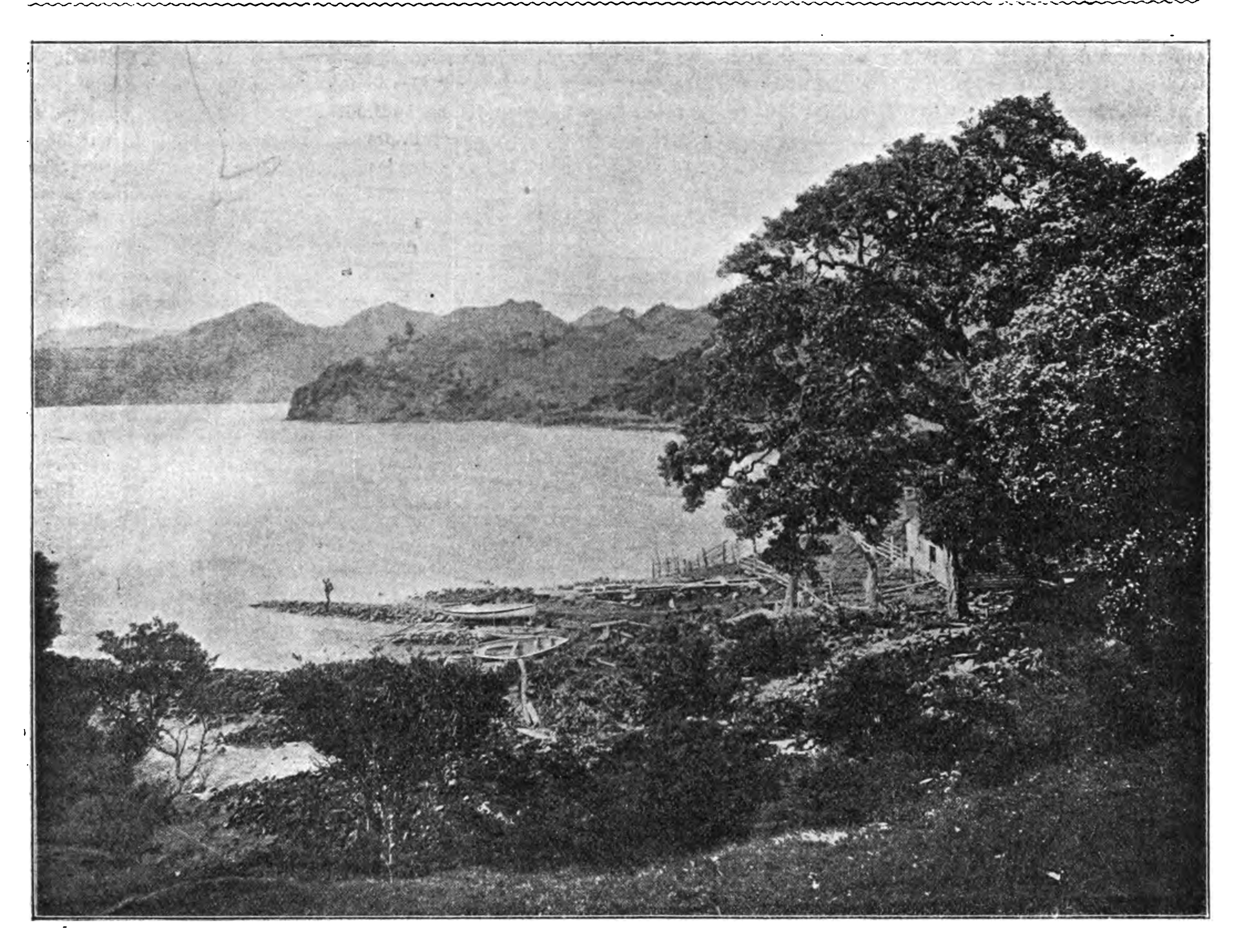
Bec fort, à crochet, à base couverte de peau, et à bord supérieur cannelé. Mandibule supérieure presque droite. Jambes courtes ; pattes composées de deux orteils au-devant et de deux autres à l'arrière. Langue frangée près de l'extrémité. Tuyaux des plumes de la queue saillant au dehors. Ailes longues et pointues. Queue moyenne, carrée au bout. Couleur : Sommet de la tête gris ; ventre et dessus de la queue rouge. Au fond du cou, un anneau rouge-violacé. Bandes rouges dans l'intérieur des plumes primaires. Œil brun foncé. Longueur d'aile : 0m,28 ; du tarse : 0m,03. Œufs : blancs ; longueur : 0m,045. Les petits diffèrent de leurs parents par les plumes de la surface inférieure de l'aile ; au lieu d'être simplement rouges, celles-ci sont rouge barré de brun. Habitat : toute la Nouvelle-Zélande.

Ce n'est assurément pas sans de fort bonnes raisons que les savants ont donné à cet oiseau le nom du sage orateur de Pylos. Parmi la tribu ailée, il représente cet illustre et homérique personnage, non seulement par l'apparence chauve et grise de sa tête, mais encore et surtout par les torrents d'éloquence mielleuse et rusée qu'il déverse à chaque instant. C'est un « sédentaire » et un « casanier » qui ne sort que rarement de la retraite ombreuse où il a établi ses pénates. Toutefois, s'il y a quelque danger, vous le verrez bientôt sauter de branche en branche, s'aidant du bec et des ailes pour s'accrocher ou se hisser plus haut, et jetant aux échos sa plainte aiguë et inquiète. Après examen, constate-t-il que, vraiment il y a lieu de s'alarmer, alors il lance son appel final à tous les siens. « *Kâkâ ! Kâkâ !* » chante-t-il de sa voix la plus impérative, et aussitôt tous les « kâkâs » des environs se rassemblent pour étudier les moyens de résister à l'envahisseur. Et si, par malheur, comme à Troie, quelque « Patrocle » téméraire a été blessé ou tué par l'ennemi, alors tous nos « Nestors » se pressent autour de lui pour exprimer leur commisération ou leur deuil en de longues et attendrissantes jérémiades.

Ses dispositions éminemment sociables font de notre « kâkâ » une victime facile.

Pour en obtenir des centaines par jour, nos indigènes construisaient autrefois une large cage dans laquelle ils emprisonnaient un « kâkâ » apprivoisé et ils la suspendaient entre les branches d'un arbre choisi à cet effet. Deux petites ouvertures (fermées en temps ordinaire par des planchettes

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — Un des coins pittoresques du Port-Fitzroy dans l'ile Great-Barrier, a Auckland ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cognet

à coulisses) étaient laissées sur les côtés ; en bas, le chasseur, dissimulé dans une hutte de feuillage, observait tout et se tenait prêt, au moment voulu, à fermer la cage en lâchant les liens qui suspendaient les planchettes. A peine installé dans son observatoire, le kâkâ apprivoisé lançait à tous les siens des appels désespérés ; tous venaient bien vite le visiter, le consoler ; après avoir tournoyé un moment au dehors de la cage, ils se déterminaient, l'un après l'autre, à pénétrer au-dedans pour y développer les manifestations d'une sympathie aussi bruyante que sincère. Et lorsque le chasseur, charmé de cette musique assourdissante, jugeait ses prisonniers assez nombreux, clic ! clic ! les planchettes retombaient dans leurs coulisses, et la cage elle-même descendait jusqu'à terre. En quelques instants, tous les pauvres « kâkâs » étaient étranglés et jetés dans de larges paniers fermés ; puis la cage remontait dans les hauteurs, préparée pour une autre centaine de victimes. On ne peut imaginer le nombre de « kâkâs » qui disparaissaient ainsi chaque saison, et on reste même surpris que cet intéressant et excellent « gibier » ait pu survivre à de pareilles hécatombes.

Le « kâkâ » aime le beau temps ; mais, en bon philosophe, il tâche de faire bonne figure devant la tempête. C'est par un temps sombre et humide qu'il s'efforce de faire le plus de bruit, sans doute pour se venger de ne pouvoir circuler à son aise. Vivant toujours par troupes, nos « Nestors » ailés profitent de leurs loisirs forcés pour se livrer à des exercices et à des débats fort amusants pour les témoins. De temps à autre, un des acteurs, pris d'un accès subit d'enthousiasme, s'élève péniblement et lentement à une grande hauteur au-dessus de tous ; puis, tout à coup, repliant ses ailes, se laisse choir perpendiculairement an milieu de l'assemblée délibérante. Là-dessus, tous les « kâkâs », ne pouvant applaudir autrement, se mettent à rire aux éclats et à piailler avec une volubilité comique, dissertant sans doute sur les talents acrobatiques et les prouesses gymnastiques de leur confrère.

Ce qu'il y a de plus singulier concernant nos « Nestors », c'est qu'ils varient leur vol et leur chant selon la nature de leurs occupations et la direction de leurs désirs. Tantôt graves, solennels et mesurés, tantôt plaisants, facétieux et bizarres, ils semblent conformer leurs manières extérieures aux circonstances qui inspirent leurs mouvements.

Durant toute la période familiale, le mâle et sa compagne ne se quittent pas et se rendent avec empressement toutes sortes de mutuels services.

L'histoire nous parle des Troglodytes qui vivaient dans les cavernes des bords du Nil. Nos Nestors sont, eux aussi, des Troglodytes par instinct ; leur habitation de choix est dans les arbres creux de la forêt, ou dans les trous de rocher des montagnes boisées. S'ils réussissent à découvrir un vieil arbre vermoulu dont le « cœur se soit vidé », c'est là de préférence qu'ils établissent leur gîte. Mais encore exigent-ils certaines conditions. Par exemple, il faut qu'ils puissent creuser une entrée facile et confortable qu'ils élargissent et améliorent peu à peu. Si, dans leur entreprise, ils rencontrent quelques nœuds trop durs pour leurs becs, ils préfèrent s'en aller et recommencer ailleurs. Ce trou d'arbre leur suffit, ils ne se préoccupent pas de le garnir, mais pondent tranquillement leurs quatre œufs sur le bois pourri et les couvent patiemment pendant plusieurs semaines. Jamais encore on n'a observé un seul couple de « kâkâs » abandonnant sa progéniture devant le danger ; maintes fois, au contraire, on en a découvert des centaines que le feu avait rôtis à leur poste de dévouement, alors même que la fuite était facile.

Vers la fin de l'été, les « kâkâs » deviennent tout à fait gras et dodus ; ils constituent alors un gibier de premier choix. Mais, alourdis et comme abrutis par leur embonpoint, ils perdent leur gaîté et leur agilité. L'hiver et ses privations agissent comme un remède, et, au printemps suivant, ils rentrent dans leur condition normale.

Ils vivent surtout de miel et d'insectes. On les a accusés, mais à tort, de causer la ruine de bien des vergers par leur manie de déchirer l'écorce des arbres pour en enlever les chenilles et les insectes. L'expérience a prouvé que seuls les vieux arbres, déjà rongés par la vétusté, sont vraiment saccagés et écorchés par ces intrépides maraudeurs, et que, en somme, leur rapacité est plutôt utile que nuisible. Il faut toutefois avouer que, lorsqu'ils deviennent trop nombreux, leurs visites dans un verger laissent des souvenirs peu encourageants pour l'horticulteur.

En 1856, les « kâkâs » envahirent la province d'Otago. Non seulement dans les forêts, mais partout aux environs des villages, et jusque sur le toit des maisons, on en voyait des nuées s'abattre à chaque instant, et c'est à peine s'ils trouvaient assez d'espace pour faire leur parade sur les toits et sur les haies qui bordent les chemins. Plusieurs chasseurs en tuèrent alors des quantités incroyables. Sans doute, nos colons furent très inquiets cette année-là ; mais pendant qu'ils discutaient leurs moyens de défense contre ces ennemis imprévus, ils eurent la joie de les voir disparaître. Jamais, depuis lors, ils n'ont reparu en légions pareilles : il serait plutôt à craindre que l'incendie de nos forêts ne parvienne à les exterminer plus tôt qu'on ne souhaiterait.

* * *

Un des plus éloquents défenseurs du « kâkâ », M. W.-T.-L. Travers, de Nelson, qui a fait sur cet oiseau des études spéciales fort renommées, raconte comment un jour il fut « interviewé » par une députation de « Nestors », en quête de ressources. D'abord, ils vinrent prendre position sur un arbre près de sa fenêtre, qui était alors ouverte. De là, ils se mirent à l'étudier minutieusement et, de temps à autre, se communiquaient l'un à l'autre ce qu'ils pensaient de leur hôte, pour se donner plus de confiance et de familiarité. Au bout de quelques heures, les plus hardis entrèrent dans la chambre où M. Travers semblait les inviter et, sans plus de cérémonie, s'installèrent dans les combles. Quand la pitance désirée leur fut offerte, ils descendirent aussitôt pour la « ramasser », et n'hésitèrent pas à la prendre aux mains mêmes de leur bienfaiteur. Ils revinrent les jours suivants et remarquèrent bien vite comment *le patron* s'y prenait pour entrer dans sa laiterie. Peu de jours après, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçut l'un de ses protégés enfonçant son bec crochu dans le nœud de corde qui tenait lieu de clef. Tirant sur ce nœud, il fit ouvrir la porte et entra aussitôt, allant droit à la provision de beurre et de crème et s'en administrant une bonne dose. Le jour suivant, ce fut toute la bande qui réclama admission. Les gourmands ! ils en voulaient surtout aux douceurs !!! En vain, leur bienfaiteur s'efforça-t-il de les habituer à un régime plus sérieux, leur offrant de belles tartines beurrées et sucrées : ils savouraient avec délices le beurre et le sucre, mais laissaient tomber le pain. Et si l'un d'entre eux avait achevé son repas avant les autres, il se hâtait de prendre sa part de celui de son voisin, sans que celui-ci eût la moindre objection à offrir.

Ils avaient une grande prédilection pour la viande crue, et spécialement pour le mouton (poumons, foie, cœur, rognons et entrailles) ; mais jamais on ne les vit s'attaquer aux animaux vivants. Lorsque, perchés sur le bord de la fenêtre, ils apercevaient leur maître et ami, ils becquetaient les carreaux de vitres jusqu'à ce que, lassé de leur insistance, il se fût décidé à leur ouvrir. Une fois admis à l'intérieur, ils étaient aussi familiers et aussi impudents que des pies, décrochant ou arrachant tous les boutons d'habits qui se trouvaient à leur portée et commettant toutes sortes de déprédations. Ils en firent tant que M. Travers, après les avoir étudiés à son aise, se résigna à les tuer pour obtenir enfin la paix. En somme, on peut se demander si la malice et la coquinerie de messire Kâkâ ne gâteront pas son avenir.



LE KEA.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — SENTIER DANS UNE FORÊT ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

Nestor notabilis— Kea.

Sommet de la tête vert comme le dos, couleur générale vert-olive mat ; chaque plume est bordée de noir. Dessus de la queue et dessous des ailes rouges. Membranes extérieures des primaires bleues ; les intérieures sont bandées de jaune. Queue verte ; barre noire près de l'extrémité. Œil noir.

Longueur d'aile, $0^m,33$; du tarse, $0^m,043$. Chez les jeunes Keas, les bordures noires sont plus larges. Œufs blancs ; longueur : $0^m,043$.

Habitat : Ile du Sud.

C'est l'oiseau-géant de nos hauts plateaux et de nos glaciers. Comme son voisin le kâkâ, il est d'humeur douce et tranquille, mais devient cruel par fantaisie et gloutonnerie. Ainsi, croirait-on jamais que, chaque année, il fait périr des milliers de paisibles moutons ?

Voici comment il s'y prend. Depuis longtemps déjà, il se livrait à des études anatomiques et gastronomiques sur les dépouilles de moutons morts dans les champs : personne ne songeait à l'en blâmer. Tout en faisant ses recherches, il a constaté que, autour des reins de chacune de ses victimes, se trouvait une matière grasse et spongieuse d'un goût et d'une saveur qui convenaient particulièrement à son appétit

Il en a conclu que si, même chez les animaux morts, ce morceau-là était une vraie friandise, il devait être meilleur encore chez l'animal vivant. Laissant donc de côté les morts, il s'est installé sur leur dos et a déchiré leur peau avec son bec et creusé jusqu'aux reins pour atteindre et sucer la graisse convoitée. Il lui importe assez peu que sa victime meure ensuite : il en est quitte pour en choisir une autre le jour suivant dans les immenses troupeaux qu'il voit partout. Cette cruelle et criminelle habitude a fait mettre le *kea* au ban des oiseaux de notre colonie ; il est détesté et condamné ; sa tête est mise à prix.

N'était cette déplorable et horrible manie, on pourrait le comparer et l'associer au *kâkâ* dont il possède la sociabilité et les pouvoirs d'imitation. A moins de le prendre dans sa première jeunesse, il se laisse difficilement réduire en captivité. On en cite un qui fut soudain recouvert d'un seau et laissé là dans sa noire et étroite prison. Néanmoins les anses empêchèrent que les bords du seau puissent toucher le plancher sur tout le pourtour. L'obscurité n'étant pas complète, notre prisonnier trouva bientôt le moyen d'échapper. Introduisant son bec dans la brèche laissée ouverte, il se servit de sa tête comme d'un levier et souleva le seau.

Un autre, enfermé dans une cage de bois, se fit charpentier d'occasion et, dans l'espace d'une nuit, se créa un passage au dehors. Tous ceux qu'on a pu apprivoiser ont bientôt perdu leurs sanguinaires dispositions. Miaulant comme les chats, jouant avec leurs maîtres et avec les enfants, on les voit souvent « plaisanter » avec les invités de la maison, les tirant par les basques de leur habit, picotant leurs souliers, etc

C'est un oiseau nocturne dont les méfaits principaux sont commis aux premières lueurs du matin. A terre, il saute plutôt qu'il ne marche. Il loge son nid dans les fissures des plus hauts et plus inaccessibles précipices : aussi échappe-t-il à toutes les recherches. Son œuf est de forme ovoïde ; la coque en est épaisse et solide, marquée de points colorés et de quelques légères incrustations calcaires vers le petit bout.

(A suivre.)

✝

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. l'abbé Raison, à Saint-Dié (Vosges).
M. Bouchacourt, à Fourchambault (Nièvre).
M. Pezerat, à Lyon.
M. l'abbé Pupier, à Lyon.
M. Croze, au Puy (Haute-Loire)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Grenoble	200 »
Une anonyme de Lille	40 »
M. Sylvain Charria, diocèse de Nice	3 »
Anonyme du diocèse d'Annecy	100 »
Un prêtre de la Drôme	3 »
Anonyme de la Paroisse Saint-François, Lyon	150 »

A M. Dubillot, Islande, pour achat d'un chemin de croix.

M., diocèse de Grenoble	100 »

Pour les Lieux-Saints (Mgr Camassei).

M. Eric Becq, Lyon	5 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam, pour catéchistes indigènes.

M., diocèse de Grenoble	350 »
M. Victor Nenig, du diocèse de Metz	5 »

A M. Deniau, Coïmbatour.

X. Y. Z	50 »

A M. Gaymard, Coïmbatour.

X. Y. Z	100 »

Pour des catéchistes (Gabon).

Anonyme, prières ferventes	150 »

Pour des catéchistes (Fidji).

Anonyme, prières ferventes	150 »

Pour des catéchistes (Victoria Nyanza septentrional).

Anonyme, prières ferventes	150 »

A M. Damien Grangeon, Cochinchine orientale, pour l'entretien de deux catéchistes chez les Sauvages Bahnars.

Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes, prières pour défunts	60 »

A M. Asseray, Cochinchine orientale.

X. Y. Z	100 »

A M. Neyer, Cochinchine septentrionale.

X. Y. Z	100 »

A M. Pierre Doumecq, Tonkin maritime, pour les affamés.

M., diocèse de Grenoble	100 »

A Sœur Marie-Marthe, Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).

X. Y. Z	50 »

Au R. P. Genet, Marianite (Nagasaki) pour son école apostolique.

Un abonné de Marseille, demande de prières pour les défunts	200 »
M. Victor Nenig, du diocèse de Metz	5 »
M., diocèse de Grenoble	550 »
Un ami des Anges, diocèse de Soissons	12 »

A Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional.

X. Y. Z	100 »

A Mgr Streicher, pour les victimes de la maladie du sommeil.

M. A. Patrier, Poitiers	25 »

Au R. P. Cuche, Victoria-Nyanza septentrional, pour l'entretien pendant un an d'un malade atteint de la maladie du sommeil.

Mlle Lemor, Amiens, demande de prières	25 »

Au R. P. Bertreux, Salomon méridionales, pour la formation de catéchistes indigènes.

X. Y. Z	100 »
C. J., Lyon	5 »
M., diocèse de Grenoble	1000 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Dérouet, Congo français.)

M. L., de Rocroi, diocèse de Reims	3 »
Colonel de Bange, Versailles	200 »
Mlle L. Pellerin de la Vergne, Nantes	5 »
M. John B. Chale, diocèse de Boniface	35 05
Demande de prières aux intentions de la famille Ch. Foccroule, Kinkempois (Belgique)	20 »
M. Victor Nenig, du diocèse de Metz	10 »
Anonyme de Lyon	20 »
Mme Tournier, Toulouse	100 »
Anonyme du diocèse de Lyon	30 »

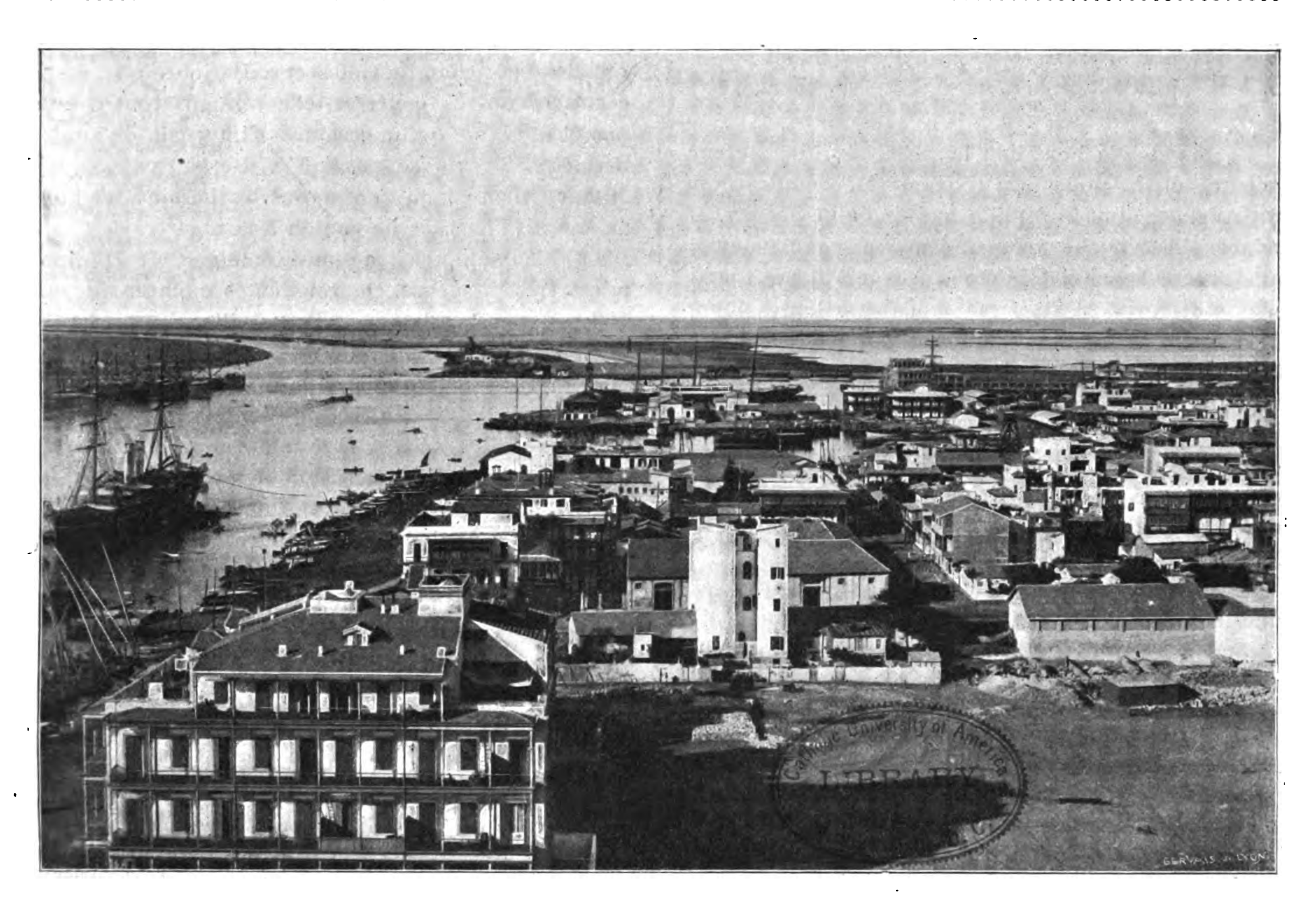
Pour les *Missions Catholiques* et la *Carte-prime*.

M de Saulcy, 5 fr. — M. Bailly, 5 fr. — M. Fournier, 1 fr. — M. Eric Becq, 2 fr. — Mme de La Villardière, 10 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



EGYPTE. — PORT-SAÏD ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN, des Pères Blancs, délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Amérique du Sud (voir p. 185).

CONVERSIONS ET FAMINE
DANS L'INDE CENTRALE

Le diocèse de Nagpore, aujourd'hui veuf de son premier pasteur (voir la *Nécrologie*, p. 192), récompense le zèle de ses missionnaires par de nombreuses conversions ; mais il est éprouvé par de bien douloureux fléaux : après la peste, la famine. La lettre suivante touchera, nous en sommes sûrs, le cœur de nos lecteurs et vaudra à cette mission désolée abondance de prières et d'aumônes.

LETTRE DU R. P. JACQUIER, DES MISSIONNAIRES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES D'ANNECY, MISSIONNAIRE A GHOGARGAON.

Le 1er février 1893, le R. P. Thomas faisait, pour la première fois, couler l'eau sainte du baptême sur la tête d'un musulman du Nizam. A mon arrivée dans cette mission (27 décembre 1896), je constatai que 224 baptêmes avaient été administrés par mon prédécesseur et lorsque le P. Michel Forel est venu me rejoindre, le 19 janvier 1906, le registre des baptêmes en mentionnait 3.069 !

Mais il ne suffit pas d'ensemencer ; c'est facile ; il faut cultiver et soigner la moisson naissante. A cette fin, tout le temps libre que m'ont laissé les travaux matériels, constructions ou réparations de chapelles, a été employé en visites de villages.

Ces petites retraites ont été couronnées de succès. Aussi, le 19 novembre 1905, Mgr Bonaventure venait conférer le sacrement de la confirmation à 240 convertis, de tout âge et de toute condition. Il y eut, ce jour-là, 500 communions et, à l'heure du repas, 800 convives partageaient nos agapes. Le prélat distribua quelques aumônes. Aussi, nos chrétiens auraient désiré une nouvelle réunion à Noël, mais, malgré les consolations que celle-ci nous avait apportées, nous ne pûmes nous rendre à ce souhait. Il faut, en effet, nourrir toute cette tribu durant deux jours, et veuillez croire que nos Hindous ne vivent pas d'eau fraîche et de brise marine.

Les épreuves ne nous sont pas ménagées.

La peste nous a quittés ; mais c'est pour faire place à la famine. Dieu, qui connaît le côté sensible de nos gens, tire le bien du mal, comme toujours ; il affame les corps pour sauver les âmes. Si des secours pécuniaires nous arrivent, nous pourrons admirable-

ment servir les desseins miséricordieux de la Providence.

.·.

Le jour de Noël eut lieu la visite de l'inspecteur général de la police du Nizam, M. Gough. C'est un Anglais, dont la famille habite Saint-Servan. Il m'accueillit avec beaucoup d'égards et voulut même, au grand scandale de tous ses employés, servir ma messe. J'ai passé trois excellentes journées avec lui. A ma demande, il voulut bien abolir l'une des plus oppressives servitudes des cultivateurs mahars : elle consistait à faire acte de présence, chaque soir, à une heure fixée au gré des chefs, devant les autorités du village. Durant ces dernières années, on avait en vain dépensé, pour obtenir l'abolition de cette coutume vexatoire, des milliers de roupies.

M. Gough daigna, en me quittant, me laisser une lettre d'introduction auprès de M. Dunlop, directeur des finances du Nizam. J'allai, le jour de son arrivée, recevoir à la gare ce haut fonctionnaire, avec toutes les notabilités du pays. Le lendemain, il me fit mander au palais de justice, au grand étonnement des Mahars qui ne pouvaient en croire leurs yeux, en me voyant causer familièrement avec le grand Saheb!

Le jour du nouvel an, j'eus encore de lui une longue audience! Il s'étonnait qu'un habitant de la belle France qu'il a visitée pût se résigner à passer sa vie dans ce triste Mogolaï, avec de si tristes gens. Et moi de lui répondre que je pouvais bien faire pour le Roi des rois ce qu'il faisait pour le Nizam!

Le plus précieux de tous les protecteurs que j'ai rencontrés jusqu'ici est mon ami le vakil Abdul-Kader, l'homme le plus riche de tout le district. Il possède à l'entrée de la ville un magnifique jardin avec des « bungalow », qu'il est résolu de vendre au diocèse. Si cette affaire se conclut, je devrai fixer ma résidence au chef-lieu et y construire une chapelle et une école!

.·.

Je veux vous communiquer un court extrait du rapport de M. Dunlop, que je viens de recevoir à cet instant même. Il l'accompagnait de ces lignes :

« Je vous envoie une copie de mon rapport sur la famine qui désole notre district. Je serais très heureux de recevoir à l'avenir vos renseignements sur l'état de votre région. Ne manquez pas d'appeler mon attention sur les besoins les plus pressants. »

Au cours de ce rapport, j'ai lu la phrase suivante :

« Les déclarations que m'a faites le P. Jacquier ont été très appréciées. Ce missionnaire m'a confirmé ce que des officiers m'avaient déjà appris, à savoir que les récoltes avaient complètement manqué dans la région du Godavery. Il ajoute que, dans certaines autres contrées, elles étaient tout à fait insuffisantes et qu'un secours s'imposait de toute nécessité. Sa vie se passe à visiter 40 villages de Mahars. Il en connaît donc tous les besoins, et l'on ne saurait l'accuser de vouloir les exagérer. »

La bienveillance que me témoigne M. Dunlop m'est très précieuse. De tous côtés maintenant, on réclame mon assistance. Deux villages nouveaux viennent de demander qu'on les instruise de notre sainte religion, et bon nombre de bourgades qui, jusqu'à ce jour, détestaient les chrétiens supplient qu'on leur donne des écoles. Mais ceci suppose des ressources extraordinaires. Mon dernier budget se boucle par un déficit de 700 francs. Le prix des grains a doublé, celui du fourrage décuplé!

Puissent ces lignes où je dis nos efforts pour implanter le règne de Dieu sur la terre du Grand Mogol me valoir le secours de ferventes prières et d'abondantes aumônes!

La famine au Tonkin Oriental

Il n'y a pas seulement l'Inde qui soit actuellement décimée par la famine ; à en juger par la lettre suivante, le Tonkin est peut-être encore plus durement éprouvé et nous recommandons instamment à la sympathie de nos lecteurs la douloureuse requête du R. P. Garcia Plaza.

LETTRE DU R. P. GUILLERMO GARCIA PLAZA, DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Traduite de l'espagnol.

Depuis trois années consécutives, à la suite de formidables inondations et de violents typhons, les récoltes ont été perdues dans mon district de Kin-Bich, dont la capitale est Hai-Duong ; Dieu seul sait l'épouvantable misère dans laquelle ce désastre a jeté tous ces pauvres chrétiens.

Ils ont été forcés d'emprunter de quoi vivre à des taux exorbitants. Pour se tirer d'affaire, ils comptent sur la prochaine récolte ; mais, celle-ci perdue, c'est la détresse, les intérêts sont doublés, on en exige le paiement et, ne pouvant s'acquitter, ils sont dépouillés de leurs champs et de tous leurs effets. Pensez à quelle triste situation ils sont réduits, après avoir perdu leurs récoltes trois ans de suite.

.·.

Ces pauvres indigènes sont extrêmement sobres ; ils se contentent de très peu : avec de la *movisqueta* (riz cuit à l'eau) et quelques herbes, ils se croient les plus heureux du monde.

L'année dernière, vers le troisième mois, la disette

était déjà très grande et ils cherchaient, pour se nourrir, non seulement des herbes, mais encore des racines dont les bêtes elles-mêmes n'auraient point voulu.

Quel triste spectacle pour le missionnaire que de voir ces pauvres chrétiens, au lever du soleil, s'en aller à la campagne à la recherche d'une nourriture si misérable! Les chemins et les grandes routes étaient absolument envahis par des bandes de malheureux aux membres amaigris, la mort sur le visage, plus semblables à des squelettes qu'à des êtres humains.

Bien des parents, sous la pression de la faim, ont vendu, pour quelques *chapecas*, leurs chers enfants qu'ils craignaient de voir mourir épuisés entre leurs bras, sans pouvoir les secourir.

Le cœur brisé devant tant de misères, nous cherchions à y porter remède; mais comment secourir tant de monde? A peine avais-je fini ma messe que je voyais les alentours de la mission assiégés non seulement par les chrétiens, mais aussi par les infidèles.

A tous je faisais l'aumône, et mes ressources furent vite épuisées. J'eus alors recours à la pitié de mes supérieurs qui se sont montrés très généreux. Mais, malgré tout, on ne parvenait à remédier qu'à une faible partie de tant de misère.

Au dixième mois, on espérait faire une bonne moisson. Mais survinrent alors des inondations qui détruisirent presque tout. Le peu de riz qu'on put récolter permit de vivoter tant bien que mal durant quelques mois; mais on recommence déjà à sentir la disette, surtout dans mon district; ici les pauvres sont aussi nombreux que les fourmis.

Ce qui aggrave encore la situation, c'est que la récolte prochaine est on ne peut plus incertaine, presque problématique. D'abord on a planté très peu faute de semence, et, en outre, le succès de cette récolte dépend surtout de l'irrigation; or, en cette saison, il ne pleut pas, et les indigènes, mal nourris, ne peuvent que très difficilement se livrer à la pénible besogne de l'arrosage; aussi, les plants sont tout rabougris.

L'effroi me saisit à la pensée des horreurs dont nous serons témoins dans quelques mois, et c'est pourquoi je viens vous supplier de prendre en pitié mes pauvres chrétiens. Vos aumônes, tout en contribuant à l'entretien matériel de ces malheureux, ne contribueront pas moins à l'œuvre de leur salut.

Tous ces bons chrétiens, pleins de reconnaissance, paieront de leurs prières les plus ferventes votre générosité, et leur pauvre missionnaire vous promet de se souvenir de vous tous les jours en offrant le saint sacrifice.

85e ANNIVERSAIRE
DE LA
Fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Le vendredi 3 mai prochain, l'Œuvre de la Propagation de la Foi célébrera solennellement le 85e anniversaire de sa fondation.

Nous en avons la certitude, cette fête sera entourée de toute la solennité possible dans tous les diocèses du monde. Elle rappelle, en effet, une des dates les plus glorieuses dans l'histoire de l'apostolat au XIXe siècle et on ne saurait trop rendre grâce à Dieu pour le bien accompli par la grande Œuvre et lui demander de continuer à la bénir dans ce XXe siècle dont les débuts sont si tourmentés.

A Lyon, berceau de l'Œuvre, Son Eminence le Cardinal Archevêque dira, le matin, à 8 heures, la sainte messe dans la basilique de Fourvière, en présence du Conseil central et du Comité diocésain.

Le soir, à 4 heures, une grande cérémonie aura lieu en la Primatiale Saint-Jean, sous la présidence de Son Eminence. M. le chanoine Janvier, l'éminent conférencier de Notre-Dame de Paris, prononcera le discours d'usage.

On trouve des billets pour l'enceinte réservée, soit au bureau de l'Œuvre, rue Sala, 12, soit aux *Missions catholiques*, rue de la Charité, 14.

A Paris, une messe solennelle sera célébrée à huit heures, à Saint-Sulpice, par Mgr Le Roy, en présence du Conseil central et du Comité diocésain.

INFORMATIONS DIVERSES

Gibraltar. — M. F. Kientz, Alsacien, missionnaire du vicariat apostolique de Gibraltar, écrit aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Je me suis donné beaucoup de peines pour instruire un tout jeune homme de Gibraltar avec l'intention de faire de lui un prêtre. J'ai réussi à le faire admettre, il y a deux ans, au séminaire de Cadix (car nous n'avons pas de séminaire ici), et il a subi avec succès ses examens de rhétorique et de philosophie. Notre mission étant très pauvre, j'ai dû quêter pour me procurer une partie des frais de sa pension, m'étant engagé à lui donner 200 francs par an. Jusqu'à présent, j'ai, à grand'peine il est vrai, tenu ma promesse. Mais, cette année, je désespère d'y pouvoir faire honneur; j'ai été obligé à des dépenses extraordinaires et je n'ai pas encore le premier sou de la somme que je dois payer au mois de mai. Je suis sûr que vous appréciez à sa juste valeur l'entreprise que j'ai assumée, de donner dans trois ou quatre ans un prêtre de plus à la mission de Gibraltar qui en a si peu (16 en tout : 11 séculiers, 5 religieux), et que vous daignerez me venir en aide.

« Ici, je suis — le consul de France mis à part — seul à aller dans les hôpitaux visiter les Français qui s'y trouvent malades et affligés et qui sont bien heureux, je vous assure, de pouvoir parler à leur aise à quelqu'un qui les comprenne et qui les console... »

Kouy-tchéou (*Chine*). — La *Semaine religieuse* d'Autun nous apporte d'intéressants détails sur un ancien élève du petit séminaire de cette ville, M. François-Lazare Seguin, prêtre des Missions Etrangères, depuis quinze ans missionnaire au Kouy-tchéou, qui vient d'être promu à l'épiscopat et nommé coadjuteur de l'évêque de cette province.

Le nouvel évêque appartient à une famille qui a fourni déjà deux missionnaires à la Chine. L'aîné de ses frères entra au sémi-

naire des Missions Etrangères, après un court passage au grand séminaire de Dijon. Envoyé au Yunnan, il y demeura dix ans; mais les fatigues et les privations de la vie apostolique en Chine l'obligèrent à revenir en France, où il mourait à l'âge de trente-cinq ans. Le second, M. Charles Séguin, est actuellement directeur au séminaire des Missions de la rue du Bac. Il a, lui aussi, évangélisé le Yunnan pendant onze ans. Enfin, le troisième membre de cette admirable famille est le nouvel évêque coadjuteur du Kouy-tchéou, province limitrophe du Yunnan. Les trois frères ont ainsi évangélisé presque la même région de la Chine, non loin du Tonkin. Dans le courant de l'année 1906, Pie X l'appelait à l'épiscopat. Mais son humilité s'effraya de l'honneur et de la responsabilité qu'on lui imposait. Et lui, si docile à accepter toutes les tâches, opposa à cette proposition une résistance opiniâtre. Rome, à nouveau, fit entendre sa voix, sous une forme impérative cette fois, et il dut se soumettre. Le sacre du nouvel évêque aura lieu à la fin du mois de mai dans la capitale du Kouy-tchéou.

Perse. — Mgr Lesné, Lazariste, délégué apostolique de la Perse, nous écrit d'Ourmiah :

« Je voudrais pouvoir vous dire que le sort de nos chrétiens s'est amélioré ou qu'il va s'améliorer, que la famine est finie ou touche à sa fin ; mais, hélas! la famine va toujours grandissant et nous ne pouvons en prévoir la fin : le prix du blé et de toutes les denrées monte toujours, en sorte que, chaque matin, nous nous retrouvons en face d'une foule de squelettes à demi nus qui ne cessent de réclamer du pain pour apaiser leur faim et des vêtements pour se couvrir. Comme toutes nos ressources sont épuisées, nous en sommes arrivés à refuser à peu près toutes les demandes de secours, ce qui n'empêche pas les affamés de stationner devant notre maison, quelquefois jusqu'à ce qu'ils tombent d'inanition.

« Le fait est encore arrivé l'autre jour. Un pauvre musulman, affreusement déguenillé, s'était faufilé jusqu'à la porte d'entrée de la maison, tout à fait sous les fenêtres de ma chambre, et persévérait à attendre, malgré les refus réitérés. Le portier, fatigué de ses importunités, le pressait de se retirer lorsque, tout à coup, il le voit tomber à terre, inerte. Le bruit attira mon attention. Le cœur navré, je fis remettre au malheureux une aumône pour qu'il pût acheter un morceau de pain.

« Que de scènes semblables se reproduiront jusqu'à la récolte de 1907 ! Puisse-t-elle, du moins, être passable! »

Basutoland (*Afrique méridionale*). – Le R. P. Philippe, Oblat de Marie Immaculée, nous écrit de Loretto :

« Le vicariat sud-africain du Basutoland vous est bien connu, puisqu'il ne vit que par vous. Les dix années de séjour que j'ai passées en cette terre bénie, comme missionnaire, m'ont appris à apprécier l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Si le missionnaire peut travailler là où le Maître de la moisson l'a placé, c'est bien grâce à son concours ; les quelques ressources qui nous viennent d'ailleurs sont si minimes !

« Au point de vue des ressources matérielles, le Basutoland est affreusement ingrat : ici pas un arbre qui puisse servir à un ouvrage de charpente ou de menuiserie ; pas d'industrie locale qui puisse fournir la couverture de toiture ; de plus, la main-d'œuvre du maçon, en raison de la difficulté financière créée par la guerre anglo-boër, est très élevée ; et, pour comble d'infortune, nos chrétiens, toujours harcelés par une demi-famine, ne peuvent nous venir en aide que bien faiblement. Vous voyez qu'une fondation de mission entraîne des frais exorbitants, encore que l'on s'arrête au strict nécessaire.

« Or, les fondations ne sont pas toujours facultatives ; en beaucoup de cas, elles sont d'urgence, d'une urgence créée par le souffle de la grâce que nous devons seconder. C'est le cas pour la jeune mission de Loretto. Fondée comme chapelle de secours pour un pays éloigné des centres déjà évangélisés, elle a été visitée régulièrement deux fois par semaine pendant dix ans par le missionnaire. Lentes dans les premières années, les conversions, maintenant, s'accélèrent de plus en plus.

« La conquête des cœurs, pour être parachevée, ne demande que l'établissement d'une mission avec écoles et résidence. Une église assez spacieuse a été bâtie par le R. P. Cenez, aujourd'hui préfet apostolique. Mais où est l'école ? Catholiques, païens et protestants la réclament. Il faudrait une bâtisse capable de contenir au moins 100 enfants ; la dépense totale, en se bornant au strict nécessaire, dépassera 5.000 francs. Vous le voyez, sans un secours extraordinaire, la tâche est au-dessus de mes forces. Pourtant, la fondation d'une école est d'une nécessité impérieuse.

« Loretto est située à la porte de Maseru, capitale du Basutoland, où, chaque année, la nation se réunit pour discuter les affaires publiques, où chaque semaine se dirigent des caravanes de commerçants, où chaque jour passent et repassent des quantités de jeunes gens allant chez les Blancs ou en revenant à l'échéance de leur contrat de travail, car Maseru est le terminus actuel du chemin de fer de Johannesburg-Kimberley, grands centres miniers. Aussi, j'ai le doux espoir que vous voudrez bien vous intéresser à cette œuvre capitale et nous aider à la réaliser. »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Un jeune missionnaire, le R. P. Vocat, de la congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun, écrit d'Apaiang, le 7 décembre 1906 :

« Aux Gilbert, il y a beaucoup de bien à faire. Ces pauvres indigènes sont très intéressants. Dans l'île d'Apaiang où je suis pour le moment, il y a déjà de fervents chrétiens. Je commence à bégayer la belle langue gilbertine faite de voyelles. D'ici deux ou trois mois, j'espère pouvoir la parler facilement.

« Cette île d'Apaiang, confiée au zèle du R. P. Lebeau, nous est vraiment dévouée. Ces braves gens, si paresseux d'ordinaire, deviennent maçons, cantonniers, porteurs d'eau et de pierres pour contribuer à bâtir l'église que le Père a commencée courageusement, malgré son peu de ressources. La construction avance ; mais il faudra bien encore cinq ans pour la terminer.

« Je bénis Dieu de m'avoir jugé digne de combattre dans l'avant-garde de son armée. Pour vous attirer, je ne puis pas vous offrir l'appât des immenses forêts vierges, des cimes dont le sommet est de glace et le pied de gazon. Ici, point de chevauchées par monts et par vaux, point d'arrêts sur l'herbette au bord d'une source fraîche et gazouillante, point d'oiseaux aux couleurs d'arc-en-ciel Mais, si tout cela manque, vous trouverez, par contre, une population intelligente et bien disposée. En plus on peut vous offrir une tournée à bicyclette au milieu d'une forêt de cocotiers ou bien une partie de barque. Ici, les bicyclettes sont très utiles, je pourrais même dire nécesaires. Car comment visiter régulièrement une île ayant une longueur de 80 à 100 kilomètres ? Avec une bicyclette, en trois jours, vous en faites le tour sans grande fatigue. La chaleur est très forte ici : à l'ombre, nous comptons généralement 35 degrés. Toutefois cette chaleur étouffante est quelque peu tempérée par une légère brise.

« C'est inouï ce qu'ont eu à souffrir les premiers missionnaires, et il vous sera toujours difficile, en Europe, de juger équitablement une mission dont les fondements furent arrosés de larmes et de sang... »

Archipel des Navigateurs (*Océanie*). — Le R. P. Pesnau, Mariste, écrit d'Apia à M. le chanoine Robert, directeur du *Petit Messager des Missions* :

« A la fin du mois de septembre dernier, j'ai fait un petit voyage à Sawaï avec le R. P. Remy. Nous sommes partis d'Apia le 24 septembre, et sommes rentrés le 3 octobre. Nous voulions visiter le missionnaire et les fidèles du district de Lealatele et les consoler un peu dans la pénible épreuve par laquelle la Providence les a fait passer.

« Le fameux volcan de Matavanu, à Sawaï, est, vous le savez déjà, en éruption depuis le 4 août 1906. Il a des jours de grande activité. Durant le mois de janvier 1906, la lave coula avec tant d'abondance qu'elle détruisit complètement deux villages, à l'extrémité ouest du district de Lealatele : Toapaipai et Seleoula Un peu plus tard, un autre village, Malaola, était complètement enseveli.

« Heureusement les gens eurent le temps de se retirer en emportant leur petit avoir. Ils s'étaient réunis à Sataputu, dernier village Est du district de Lealatele. C'est là que résidait le Père

et les Sœurs, c'est là qu'avait été bâtie la belle église Saint-Michel. Hélas ! ce joli village et sa belle église ne sont plus.

« Pendant quelques jours pourtant, l'on avait espéré qu'ils seraient conservés. La lave coulait dans la mer, formant tout le long de la côte comme une muraille de rochers escarpés et abrupts, et l'on pensait qu'il n'y avait plus de danger, que la lave, ayant frayé son chemin vers la mer, continuerait de s'y jeter.

« Mais, au commencement de septembre, une coulée rapide et formidable détruisit quelques maisons le long de la mer. Alors une grande inquiétude saisit le pays, et l'on s'occupa de déménager. Tout ce qui était dans l'église, même les vitraux, et tout ce que possédaient le Père et les Sœurs, fut mis en lieu sûr à Solomea.

« La coulée de lave avait complètement obstrué l'embouchure d'un torrent qui passe à l'extrémité ouest du village ; le 12 septembre, jour de pluie, le torrent déversa ses eaux dans le village qui fut complètement inondé. C'était pendant le jour heureusement : les habitants purent se sauver.

« Le lendemain de cette inondation, l'eau s'écoula, laissant deux ou trois pieds de boue et un village inhabitable. D'ailleurs, dans la nuit du 13 au 14, la lave, arrivant en grande quantité, se chargea de détruire ce que l'eau avait respecté. Le 15 septembre, il ne restait plus rien du village de Sataputu. Seuls, au milieu de cette dévastation, apparaissent les murs de l'église et ceux de la maison du Père et de celle des Sœurs.

« C'était un spectacle magnifique et terrible en même temps, que cette masse formidable de lave incandescente s'avançant tantôt rapide, tantôt lente et majestueuse, brûlant tout sur son passage et entraînant des pierres énormes bientôt réduites en feu.

« Ce beau village de Lealatele n'existe donc plus ! Ses habitants se sont retirés à Solomea, pour le plus grand nombre ; d'autres sont dans un village un peu à l'intérieur, Samalaeulu, village épargné jusqu'ici, mais qui n'est pas encore bien sûr : la lave a passé à quelques pas de là.

« Le samedi 29 septembre était la fête de saint Michel, notre fête patronale. Les habitants avaient la pieuse habitude de la célébrer le plus solennellement possible. Mais cette année tout fut très simple, car tout manquait : l'église, les ornementations, et, d'autre part, il faut le dire, les cochons, toujours nécessaires pour une grande fête. On a dit la messe à Solomea et à Samalaeulu. Les habitants avaient orné les maisons de nombreuses guirlandes de verdure.

« Ce malheur est une rude épreuve pour ces pauvres gens.

« Le soir, nous sommes allés à Safotu, station voisine, pour y passer le dimanche. Pour cela il nous a fallu traverser toute l'étendue de la lave durant quatre ou cinq heures de marche.

« Safotu est juste au bas de la montagne du volcan. Ce village a été préservé jusqu'ici ; mais il n'est pas en sûreté. Le P. Mennel, qui est là, a déjà depuis longtemps encaissé ses affaires et ses livres, de crainte d'une alerte subite. J'ai monté avec quelques *boys* jusqu'à la bouche même du volcan. Ce n'est qu'à trois heures de marche de Safotu, en ligne directe. Le cratère est au sommet d'une petite colline ; arrivé au bas, on entend déjà le travail gigantesque qui se fait à l'intérieur ; c'est comme une grande chaudière remplie de soufre en ébullition : par de petites fissures s'échappe une fumée blanchâtre qui sent le soufre et qui fait tousser, comme le chlore. Nous sommes arrivés au sommet sans difficulté. Là j'ai vu la lave couler comme un torrent. Le cratère a 200 mètres de tour ; sa forme est celle d'un entonnoir un peu allongé. La lave est à environ 15 mètres de profondeur, elle coule vers la mer du côté de Lealetele ; Safotu, qui est beaucoup plus près, n'a rien à craindre pour le moment.

« Le côté de l'île de Sawaï, qu'on appelle *l'ièu o tane*, c'est-à-dire le côté des hommes, a absolument changé d'aspect. Là où il y avait de jolies plantations de cocotiers, de bananiers, de cacaoyers, et la forêt avec ses arbres séculaires, on ne voit plus maintenant que la lave noirâtre et triste !

« Espérons que le Bon Dieu qui a envoyé cette épreuve à nos indigènes, leur rendra ce qu'ils ont perdu, et qu'il saura faire sortir le bien du mal ! »

CINQ MOIS A TRAVERS LES
Missions du Centre de l'Afrique

Par le R. P. Eugène CYPRIEN, des Pères Blancs

Le supérieur de nos délégués dans la République Argentine, le R. P. Cyprien, des Pères Blancs, a voulu, avant de regagner l'Amérique, visiter en partie les missions d'Afrique pour pouvoir, à son retour à Buenos-Ayres, parler *de visu* des progrès de l'apostolat. Ç'a été un voyage rapide, presque à vol d'oiseau.

Sur notre prière, le R. P. Cyprien a bien voulu dédier aux lecteurs des *Missions catholiques* son journal de voyage et nous confier pour l'illustration les belles photographies qu'il s'est procurées ou qu'il a tirées lui-même.

Vous seriez content, me dites-vous, d'avoir quelques détails sur les missions de l'Afrique équatoriale que je viens de visiter. Volontiers, j'accède à vos désirs; mais je ne vous apprendrai rien de nouveau. Les régions que j'ai parcourues : Kilima Ndjaro, Ouganda, Kisiba, etc., et les tribus qui les habitent, ont été décrites déjà maintes fois dans les *Missions catholiques*. Je me contenterai donc de vous faire part des impressions que j'ai rapportées de cette tournée.

Je ne parlerai pas des mille petits incidents qui, d'habitude, viennent rompre la monotonie des voyages sur mer. Celui de Marseille à Mombasa, en particulier, n'offre rien de bien saillant. Seuls Port-Saïd, à l'entrée du canal de Suez, et le canal lui-même méritent une mention spéciale.

I. — De Port-Saïd a Mombasa.

La rade foraine de Port-Saïd est excellente, et les bassins intérieurs, tant par leurs dimensions que par leur structure, sont remarquables.

On ne peut s'empêcher d'admirer surtout la superbe jetée longue de trois kilomètres qui s'étend à l'entrée du port et à l'extrémité de laquelle, sur un piédestal, s'élève la statue de Ferdinand de Lesseps. Il est là, debout, signalant de la main la voie nouvelle ouverte par son génie à l'industrie, au commerce et à l'apostolat.

Quant à la ville elle-même, elle est divisée en deux parties distinctes : le quartier indigène, caractérisé, comme dans toutes les cités de l'Afrique du Nord, par la saleté et l'étroitesse de ses rues où grouille une population en majeure partie musulmane, et le quartier européen. Celui-ci a un peu meilleur aspect ; en plus de magasins et d'hôtels assez bien tenus, on y remarque les bureaux des principales Compagnies de navigation. Il n'y a pas de monument proprement dit, sauf peut-être le palais du gouverneur général de Suez. En somme, si on regarde un peu de près, on s'aperçoit vite que la réalité ne répond pas à l'apparence ; les constructions ont été faites à la hâte et sans solidité. Par contre, ce qu'on ne se lasse pas de contempler, c'est le canal, l'un des plus gigantesques travaux du siècle dernier. Il a 174 kilomètres de long et il faut une quinzaine d'heures pour le traverser. Il est bien regrettable qu'il n'ait pas quelques mètres de plus de largeur ; cela permettrait à deux navires d'y passer de front. Pour opérer les croisements, on a pratiqué des garages de distance en distance... Sur les deux rives du canal s'étend, à perte de vue, une véritable mer de sable fin et mouvant ; pas un arbre, désolation complète.

Le canal passé, on entre dans le golfe de Suez qui précède la mer Rouge C'est le moment de faire provision d'éponges et de mouchoirs, car je doute qu'il y ait un endroit au monde où l'on transpire davantage.

Les eaux de la mer Rouge, loin d'être couleur de sang, comme on pourrait le croire, d'après son nom, m'ont paru au contraire d'un bleu très foncé.

***

Le quatrième jour après le départ de Suez, un soupir de satisfaction s'échappe de toutes les poitrines... L'enfer est fini, on va pouvoir respirer un peu à Djibouti. Le thermomètre accuse, il est vrai, 37° ; mais la chaleur étant moins sèche, on souffre moins.

Djibouti n'est, certes, pas un lieu de délices. La côte est absolument nue et, en ville, toute la verdure consiste en une demi-douzaine d'arbrisseaux plus ou moins phtisiques qu'on vient de décorer du titre pompeux de « Jardin botanique ».

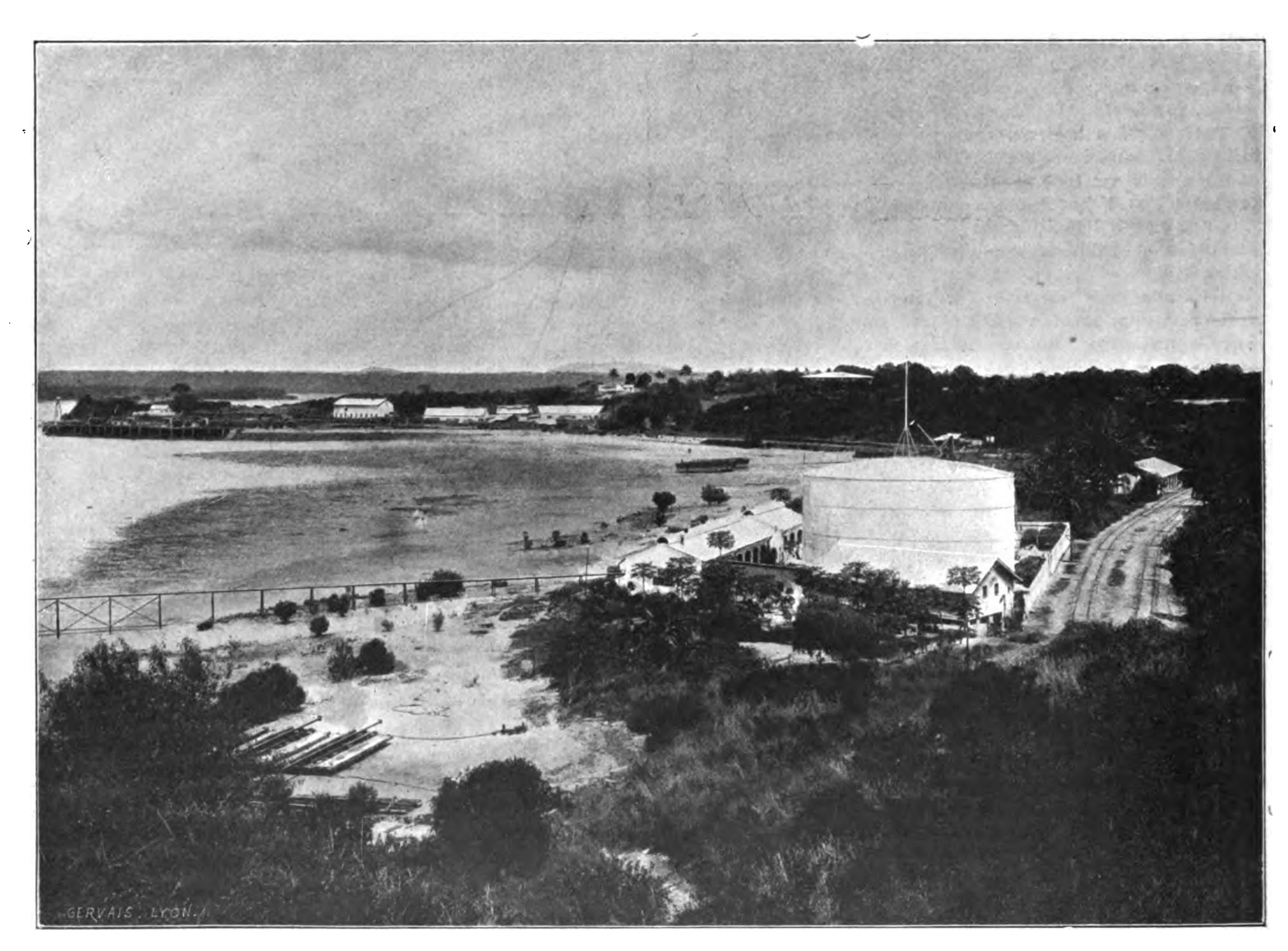
Ici, comme ailleurs, on se lasse de tout : l'escale de six heures paraît longue. Heureusement, les passagers ont pour se distraire la présence d'une foule de Noirs Somalis, grands et petits, qui arrivent de la côte à la nage et rôdent comme des poissons autour du bateau, essayant, par leurs grimaces et leurs suppliques, de décider les curieux à jeter un petit sou à la mer... Ils se chargent du reste.

Ces jours derniers, on se plaignait du manque de vent, aujourd'hui on trouve qu'il y en a trop. En effet, nous sommes en pleine mousson, et à peine a-t-on doublé le cap, ou plutôt les caps Gardafui, car il y en a deux, le navire commence une valse qui n'est pas du goût de chacun. Mais tout, ici-bas, a une fin, même le mal de mer ; la vue des côtes de Mombasa, qui apparaissent le dix-septième jour après le départ de Marseille, suffit pour le reléguer dans la catégorie des souvenirs...

II. — De Mombasa a Voi.

Mombasa n'a pas de port proprement dit ; seuls peuvent y aborder les vapeurs de faible tonnage. Les autres doivent mouiller dans la baie de Kilindini. Un canal naturel, d'une centaine de mètres de large, y conduit, en même temps qu'il fait le tour de la petite île. Les deux côtes du canal se hérissent d'une vraie forêt de cocotiers, manguiers, papayers, baobabs. Sur la droite, émergent du sol plusieurs ruines ; ce sont les restes d'anciens forts construits par les Portugais qui, au commencement du XVIe siècle, s'étaient emparés de cette île et en avaient fait la capitale de leurs possessions africaines.

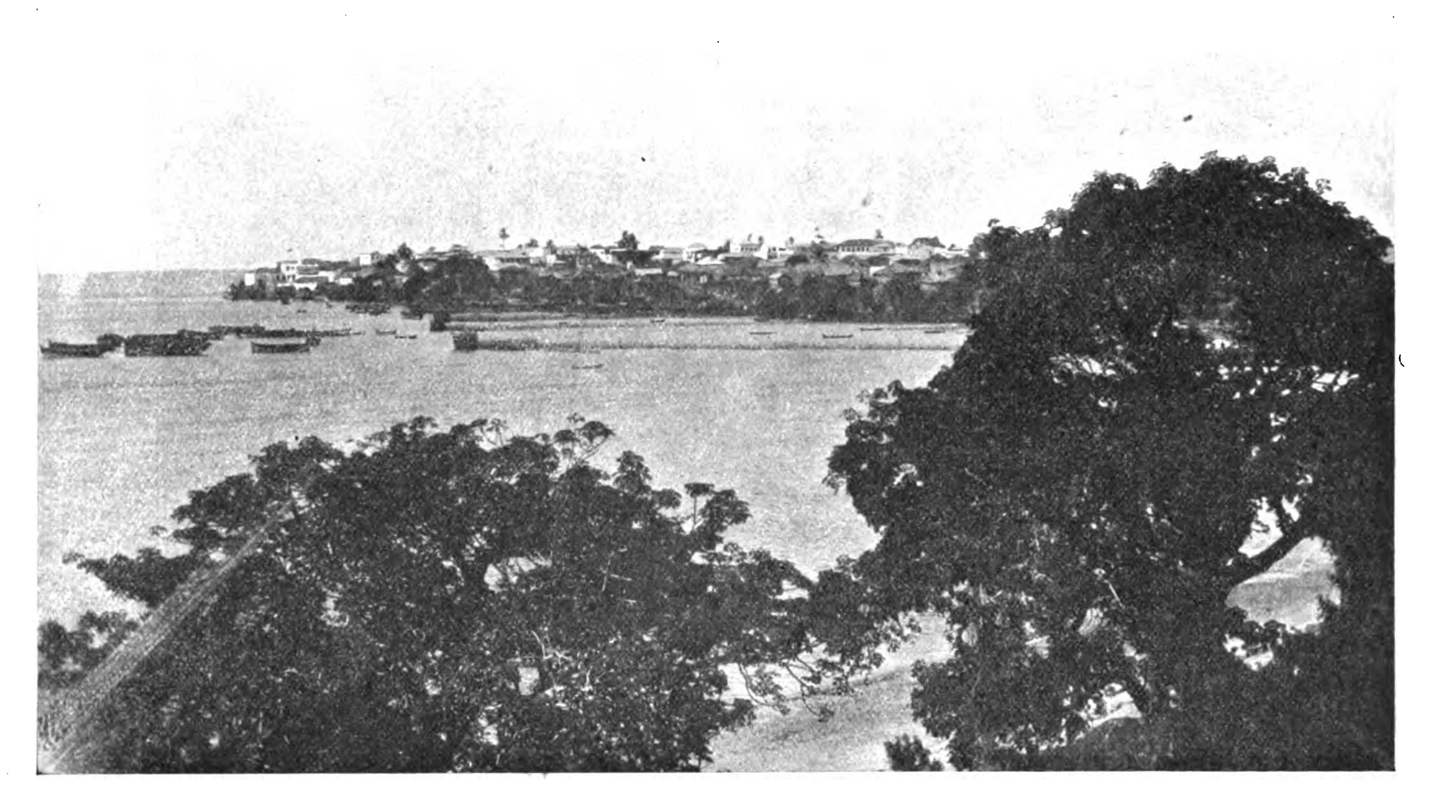
La baie de Kilindini est vaste et bien abritée. On est en



AFRIQUE ORIENTALE. — Port de Kilindini — Mombasa ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien



NAGPORE (Hindoustan). — Prêtres, Scholastiques et Frères du diocèse de Nagpore présents au sacre de Mgr Etienne Bonaventure, le 5 février 1905; reproduction d'une photographie (voir la *Nécrologie*).



AFRIQUE ORIENTALE. — VUE DE L'ENTRÉE DU PORT DE MOMBASA; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN.

train d'y construire une jetée qui permettra à trois bateaux d'accoster en même temps. Un train est là pour prendre les voyageurs et les conduire à la ville de Mombasa, située à une demi-lieue. Mais, pour s'y rendre, il est aussi facile et plus agréable de suivre la grand'route, large et magnifique allée ombragée par d'énormes manguiers et où circulent dans les deux sens des pousse-pousse sur rails conduits par des nègres qui vous emmènent bon train. Sur le bord de cette route, à deux kilomètres du port, se trouve la procure des Pères Blancs et, à cinq cents mètres plus loin, la résidence des Pères du Saint-Esprit avec l'église qu'ils desservent.

Cette église, bien modeste, est fréquentée par deux cents Goanais catholiques et par quelques nègres. Le temple protestant, situé au centre même de la ville, est beaucoup plus vaste, mais la plupart du temps peu fréquenté, ce dont le pasteur se plaignait naguère amèrement.

***

La population de Mombasa est cosmopolite et peut s'élever à trente mille habitants. Pour se rendre compte de la variété des types qui circulent sur ce petit coin de terre, on n'a qu'à rester un quart d'heure dans le square situé non loin de la gare. L'Europe y est représentée par des Anglais, quelques Allemands et Autrichiens, une demi-douzaine de Français et un Italien. L'élément asiatique est plus nombreux : Goanais, Parsis, Hindous, etc... vivent en assez bonne harmonie, malgré la diversité de leurs croyances. Nombreux aussi sont les Arabes, maudits sur toute la côte orientale de l'Afrique. Ce sont les anciens esclavagistes... c'est tout dire !

Mais le gros de la population se compose de nègres, qui sont bien vingt-cinq mille et forment un village séparé. Un œil tant soit peu exercé a vite fait de distinguer la tribu à laquelle ils appartiennent : Wa Kikuyu, Wa Taïta, Wa Chaga, Massaïs, Wa Kavirondo, etc.; chacune a ses marques distinctives. Comme nous aurons occasion de faire ample connaissance avec ces tribus, inutile de nous y arrêter maintenant; songeons plutôt à préparer notre voyage à l'intérieur, ce qui, d'ailleurs, ne sera pas du tout compliqué.

***

Il y a quelques années, effectuer le voyage que nous allons entreprendre n'était pas une petite affaire. Voir le Kilima-Ndjaro, aller jusqu'à Kisumu, sur les bords du Victoria Nyanza, c'était, tout compte fait, près de 1.500 kilomètres qu'il fallait parcourir à âne, quelquefois, le plus souvent, à pied, par des sentiers de chèvre, accompagnés de plusieurs centaines de porteurs, et visités journellement par la fièvre africaine. Dix années à peine se sont écoulées depuis ces temps héroïques, et, cependant, quels changements, quels progrès réalisés ! Jugez plutôt.

Nous nous rendons tout bonnement à la gare, tête de ligne du chemin de fer qui nous mènera en quarante-huit heures au lac fameux. De provisions de route, il n'en est pas question; nous trouverons sur notre chemin des restaurants où,

moyennant deux roupies (3 fr. 40), nous serons traités aussi bien qu'en un buffet de France. Sans augmentation de prix, nous pourrons dormir à notre aise pendant la nuit, car, suivant le système Sud-Américain, chaque compartiment de première et de seconde, se transforme en dortoir, avec quatre couchettes convenables.

Au sortir de la gare de Mombasa, la ligne à voie étroite se dirige vers l'Ouest. Un quart d'heure s'est à peine écoulé et nous sommes déjà sur le continent qui est relié à l'île par un magnifique pont métallique. Pendant plusieurs heures, on traverse un véritable éden : bananeraies, manguiers, baobabs gigantesques, arbustes variés aux fleurs parfumées... Tout cela dominé par de nombreux cocotiers qui balancent, à plus de vingt mètres au-dessus du sol, leurs gracieux panaches. Bref, on se croirait dans un vrai paradis terrestre, si la chaleur n'était si lourde et si suffocante. Le terrain monte peu à peu jusqu'à ce que, sur les hauts plateaux, il atteigne 2.800 mètres d'altitude.

Les gares se succèdent à des distances de 20 à 25 kilomètres l'une de l'autre. Ce sont : Mazéras, près de laquelle les Pères du Saint-Esprit ont fondé récemment une station déjà prospère, Majichunini, Samburu, Makismou Road, etc.

Tandis que nous contemplons les merveilles de la nature, les heures s'écoulent. Nous voilà déjà arrivés à Voï, station importante, à 102 milles de Mombasa. Par un temps clair, on aperçoit très distinctement, vers l'Ouest, le grand géant de l'Afrique, le Kilima-Ndjaro, qui projette ses deux cornes neigeuses à 19.700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Bientôt nous le verrons de plus près.

C'est à Voï que se trouve l'embranchement du futur chemin de fer qui reliera la grande ligne à Tavéta, frontière anglaise du côté de l'Ouest : c'est donc ici également que se termine notre première étape en chemin de fer.

⁂

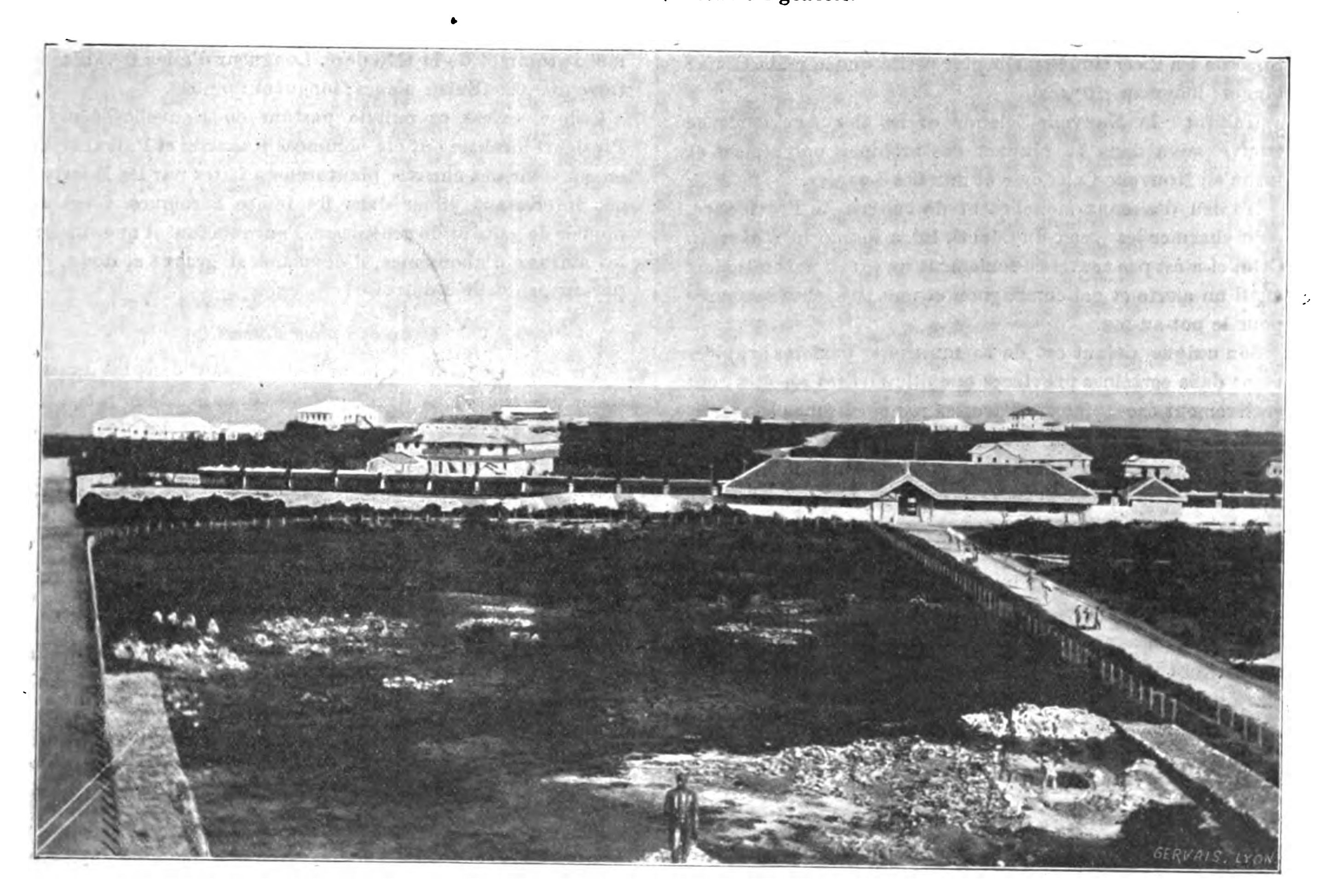
Après nous être sommairement restaurés, nous prenons nos informations sur l'itinéraire à suivre pour arriver jusqu'aux postes avancés des Pères du Saint-Esprit sur le versant de la grande montagne. Nous avions lu, sur un journal de Mombasa, *the Standart*, une annonce qui nous fit sourire d'aise : « Automobiles à tous les trains pour les portes du Kilima-Ndjaro; Burra, Kilema, Kibasho. Commodité pour les voyageurs et leurs bagages. »

Faire une promenade en automobile, au centre de l'Afrique, n'était pas banal. Nous nous adressons, pour avoir des renseignements, au chef de gare goanais :

« — Où se trouvent les automobiles pour le Kilima-Ndjaro ? »

Sans rien répondre, il nous toise des pieds à la tête et ouvre de grands yeux. Craignant de n'avoir pas été compris, nous répétons la question. Les yeux de notre chef s'écarquillent plus grands encore. Enfin, il rompt le silence :

« — Des automobiles, il n'y en a pas plus ici que de ballons dirigeables.



AFRIQUE ORIENTALE. — GARE DE MOMBASA ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN.

« — Mais l'annonce publiée dans le *Standart* ?

« — Ah ! oui, le *Standart*. »

Et là-dessus, demi-tour à droite ; le chef a disparu...

Nous avons donc été dupés : pas les premiers sans doute ; puissions-nous être au moins les derniers ! Puisqu'il n'y a ni auto, ni locomobile, ni rien qui y ressemble, nous ferons, comme nos anciens. (*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES SUR LA Neuvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

FAMILLE DES PSITTACIDÉS.

Cyanoramphus Novæ Zelandiæ Kakariki.

Bec fort, mais assez court, sans entaille, bicolore ; mandibule supérieure à crochet et à surface intérieure rugueuse comme une lime. Langue simple. Seconde et troisième plumes de l'aile les plus longues ; membranes extérieures de la seconde jusqu'à la quatrième fortement sinuées. Queue longue, peu à peu amincie. Couleur : dessus, vert végétal ; bleu sur les ailes. Front et sommet de la tête : rouge cramoisi. Œil : rouge cramoisi. Longueur d'aile : de 11 à 13 centim.; du torse de 1 à 2 centim. Femelle plus petite que le mâle. Œufs : blancs ; longueur : 0m,026.

Habitat : la Nouvelle-Zélande et les îles Auckland; se trouve aussi dans la plupart des archipels polynésiens et jusqu'en Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyalty.

Au lieu d'oiseaux-mouches et de colibris, la Providence, pour charmer les yeux du Maori, lui a donné le *Kakariki*. Celui-ci n'est pas toutefois seulement un joyau naturel ; c'est aussi un alerte et gai compagnon et une précieuse ressource pour le pot-au-feu.

Son unique défaut est de se multiplier parfois si rapidement dans certaines provinces que d'immenses récoltes sont entièrement saccagées et détruites par ses légions affamées. En 1877, en 1885 et en 1888, il fallut organiser des battues régulières pour défendre contre leurs déprédations les colons d'Otago et de Canterbury. Ces pauvres et chers oisillons pourraient, cependant, plaider plusieurs « circonstances atténuantes ». Par exemple, il est évident qu'ils ne s'attaquent au blé et aux fruits que lorsque la mauvaise saison les a privés de leur provende ordinaire : miel, baies et insectes. Ceux que l'on a massacrés durant leur maraudage étaient si maigres et si faibles qu'ils n'étaient pas mangeables. Si donc, ils se livrent parfois au pillage, c'est par pure nécessité.

Ce sont, d'ailleurs, de charmants oiseaux créés tout exprès pour notre plaisir et notre divertissement. Dociles et gentils, ils se laissent enseigner tout ce qu'on désire, et réussissent admirablement à copier la parole humaine.

Leur nid est généralement logé très haut dans un trou d'arbre ou de rocher ; il a la forme d'une petite coupe ; il est fait de plumes, de mousses et de bourre de fougère. Les œufs sont au nombre de 5, 6, 7, quelquefois même 8 ou 9 ; la forme en est souvent presque sphérique.

Cyanoramphus unicolor.

Cette espèce, rencontrée seulement aux îles Antipodes, est entièrement verte avec une teinte bleuâtre à la base des primaires extérieures. L'œil est rouge cramoisi. Longueur d'aile : 0m,15 ; du tarse : 0m,025. La disproportion de l'aile avec la longueur du tarse est plus marquée que dans aucune autre espèce.

Cyanoramphus cyanurus.

Cette autre jolie et rare espèce n'a été découverte jusqu'ici qu'à l'île Raoul, du groupe des Kermadecs. Elle se distingue aisément de ses voisines par la couleur bleue de la queue, les deux plumes centrales étant seules nuancées de vert. L'aile atteint une longueur de 0m,165 et le tarse 0m,023.

Cyanoramphus erythrotis.

Dans celle-ci, la couleur générale est vert-jaunâtre ou doré, avec un peu de bleu sur les ailes. Le tarse ne variant pas (0m,023), la longueur de l'aile est abaissée à 0m142. Bien que ses proportions soient moins parfaites que celles de la précédente, ses capacités volatiles ne paraissent pas en souffrir. Pour la rencontrer, il faut visiter les îles Antipodes et l'île Macquarie.

Cyanoramphus auriceps.

Vert brillant avec du bleu sur les ailes. Front rouge cramoisi ; sommet de la tête doré. Longueur d'aile : 0m,115 ; du tarse : 0m,02. Œufs : blancs ; longueur : 0m,028.

Celle-ci existe et pullule partout en Nouvelle-Zélande. Plusieurs localités ont été nommées Kakariki et Paikakariki, en souvenir des chasses plantureuses faites par les Maoris à cet intéressant gibier dans les temps héroïques. C'est un modèle de gaîté et de gentillesse. Pourquoi faut-il que, durant les saisons d'abondance, il devienne si gras et si dodu, et, partant, si facile à détruire ?

Cyanoramphus Forbesi.

En tout semblable à la précédente, sauf dans les dimensions qui sont plus développées et dans la bande rouge du front qui est plus étroite et n'atteint pas les yeux. Son habitat est restreint aux îles Chatham.

Cyanoramphus Malherbei.

Cette espèce, la dernière de cette importante et bruyante tribu, est localisée dans les îles du golfe Hauraki et dans certaines régions de l'île du Sud. Elle ne diffère des autres que par la couleur *orangée* du front, et le *jaune-pâle* du sommet de la tête. Les dimensions de l'aile sont abaissées à 0m101 et celles du tarse à 0m017, ce qui indique la plus petite espèce de perroquets connue.

FAMILLE DES STRINGOPIDÈS. — *Stringops habroptilus Kakapo* (prononcez : Kâkâpo).

Bec court, fort et épais, renflé sur les côtés, sans entaille ; surface intérieure du crochet semblable à une lime ; mandibule inférieure creusée. Base du bec couverte de plumes dont les tuyaux se prolongent en longs poils. Ailes courtes et ar-

---

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.

rondies ; quatrième et cinquième plumes les plus longues. Queue courte et arrondie, l'extrémité de chaque plume étant pointue. Tarses longs et forts. Couleur : dessus vert mêlé de brun ; dessous, vert-jaunâtre varié de brun et de blanc-jaunâtre. Œil noir. Longueur d'aile : 0m28 ; du tarse : 0m44. Œufs : blancs ; longueur : 0m048. Habitat. ; toute la Nouvelle Zélande, mais rare dans le Nord.

Sous un nom bizarre se cache l'un des oiseaux les plus remarquables de notre colonie. Ses proportions, son apparence, ses habitudes, son caractère, son prodigieux instinct qui « frise » l'intelligence, sa mémoire et sa reconnaissance, et même la pauvreté de ses moyens de protection, tout en lui contribue à lui assurer respect, attachement ou compassion. Tous les écrivains ou amateurs qui l'ont connu ont fait remarquer qu'il y avait chez lui plus d'affection que chez le meilleur chien et plus de jovialité que chez le plus gentil minet. Un de nos plus célèbres gouverneurs, sir Georges Grey, ne se lassait point de citer en conversation certains faits excessivement surprenants qu'il avait pu contrôler.

Un professeur, M. G.-S. Sale, avait chez lui un « Kakapo » vivant et circulant en toute liberté. Lorsqu'il désirait se récréer, il n'avait qu'à montrer le poing à son favori. Celui-ci accourait aussitôt, saisissait la main tendue avec son bec et ses pattes et se livrait à toutes sortes d'exercices gymnastiques. Puis il s'enfuyait dans un coin de la chambre, attendant une nouvelle invitation pour recommencer aussitôt ses prouesses Un jour, on amena un chien en sa présence. Celui-ci, peu habitué aux câlineries de son commensal, ne tarda pas à grogner. Sur ce, le « kakapo » prit son air le plus fier et le plus menaçant, et se mit à danser en tout sens, les ailes épandues et le bec retourné d'un air gouailleur et provocant. Plus le chien se montrait courroucé et furieux, plus le « kakapo » le taquinait.

Comme son nom l'indique (kâkâ-po — perroquet de nuit), c'est surtout durant la nuit que ce singulier « perroquet » cherche sa nourriture, composée d'herbes, de mousses, de racines, de semences et de fruits. Au mois de juillet, il est en splendide condition. C'est alors que nos chasseurs le recherchent et le poursuivent dans les bois. Il lui est assez difficile d'échapper à ses ennemis ; car ses ailes ne lui rendent que des services insignifiants. Sa meilleure chance consiste à se cacher dans quelque trou d'arbre ou de rocher, ou encore à grimper dans la feuillée, ce qu'il fait très habilement en s'aidant du bec et des ailes. Pour descendre, il se sert quelquefois de ses ailes en guise de « parachute » ; mais, le plus souvent, il se laisse tomber perpendiculairement comme un caillou.

Au lieu de chant, il profère un cri grognard et étouffé qui rappelle le porc et le hibou. Jamais on n'en fera un « musicien » ; il se réserve tout entier pour la pantomime.

Son plumage a ceci de singulier qu'il lui permet de se dissimuler aisément dans les amas de mousses ou d'herbes dans lesquelles il aime à « fourrager ». Par contre, il trahit sa présence par la netteté de son chemin. Au fur et à mesure qu'il avance, il a coutume de marquer ses étapes en mordant et en coupant les branches ou les racines qui gênent ses mouvements. Si la neige vient le chasser de sa retraite première, vite il en forme une autre dans l'épaisseur de quelque fourré. Là, il se blottit et reste coi et heureux jusqu'au printemps.

Qui a jamais entendu parler du « Parlement des Kakapos » ? Chaque hiver, à un jour donné, on dirait que tous les « Kakapos » de la colonie se réunissent dans le même quartier pour discuter et régler les diverses questions matrimoniales et politiques qui intéressent la tribu. De quel système de télégraphie se servent-ils pour se convoquer ainsi le même jour, à de grandes distances ? Quels problèmes et quelles préoccupations passionnent leurs débats ? A quels « ordres du jour », à quelles résolutions finissent-ils par se rallier ? Ce sont là autant de mystères pour les pauvres humains qui assistent aux délibérations, et qui sont tentés de se boucher les oreilles pour ne pas devenir tout à fait sourds. Celui qui écrit ces lignes a eu une fois l'occasion de jouir de cet ineffable tintamarre, et il s'en souviendra longtemps. Après plusieurs heures passées à écouter leurs Mirabeaux et leurs Démosthènes, nos « Kakapos » se dispersent par petites bandes.

Ordre des Colombiformes. — Famille des Trébonidés. — *Hemiphagar Novæ-Zélandiæ. Kuku* (prononcez Koûkoû).

Bec moyen, à pointe dure et à base molle et renflée. Pattes composées de trois orteils en avant et d'un en arrière, tous sur le même niveau. Tarses plus courts que l'orteil médian. Ailes pointues, la troisième et la quatrième plume étant les plus longues et presque égales entre elles. Queue longue composée de douze plumes. Couleur : Dessus, violet-cuivré ; tête, cou et gorge : vert-cuivré ; ailes : vert-cuivré. Dessous, blanc ; queue, noir-verdâtre ; pieds, rose ; œil, rouge-cramoisi. Longueur d'aile : 0m25 ; du tarse : 0m031. Œufs : blancs ; longueur : 0m048. Habitat : toute la Nouvelle Zélande, l'île Norfolk et plusieurs groupes de la Polynésie.

Si le pâté de pigeon n'était pas aussi universellement recherché et apprécié, nous nous hâterions de proclamer le « Kûkû » un des plus beaux et des plus gracieux représentants de la tribu ailée. Malheureusement pour lui, sa *bonté* surpasse encore sa *beauté*, et le désigne comme une cible perpétuelle à tous les appétits. Sachant cela, la Providence l'a doté en conséquence et lui a même donné certaines facilités de reproduction, qui compensent ce désavantage et lui permettent de se maintenir. Dans certaines régions isolées, il a réussi à se multiplier tellement, que, durant plusieurs mois, des tribus entières des Maoris ont pu vivre presque exclusivement du produit de leur chasse.

Ce n'est pas seulement à coups de fusil que nos indigènes se procurent ce gibier de choix ; ils ont des moyens plus rapides et moins dispendieux. Ayant observé que l'abondance des pigeons correspond à l'abondance des baies de *Miro*, ils choisissent leurs endroits dans la forêt et y dressent des pièges où nos pauvres « innocents » *Kûkûs* vont se faire prendre par centaines chaque jour. La baie du « Miro » *engraisse* rapidement nos oiseaux ; mais elle les altère. Aussitôt qu'ils ont soif, ils cherchent de l'eau.

Nos rusés Maoris ont disposé çà et là, dans la forêt, quantité de petits récipients suspendus où nos pigeons s'habituent bientôt à venir s'abreuver. Au bout de quelques jours, un piège est construit tout près de chacun de ces récipients, et de façon à ce que nul pigeon ne puisse boire sans passer son cou dans un nœuf coulant qui, chaque fois, se ferme et l'étrangle. Ailleurs, au lieu de piège, le chasseur se sert d'un

long bâton avec lequel il assomme sa victime pendant qu'elle boit ; puis, rentrant aussitôt dans sa petite cachette, il attend patiemment la visite du pigeon suivant. Et, vers la fin de la grosse saison, quand les « Kûkûs », chargés d'embonpoint, peuvent à peine voler, ce métier devient facile et lucratif. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Etienne Bonaventure

Evêque de Nagpore.

Depuis plusieurs années, le diocèse de Nagpore, confié aux missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, traverse de douloureuses épreuves. Ses trois derniers évêques, NN. SS. Riccaz, Pelvat, Crochet, tous fils de la Savoie, ont été rapidement emportés par la mort. Voici que leur successeur, Mgr Bonaventure, succombe à son tour, après une cruelle maladie, à un âge où il semblait promettre encore une longue carrière.

Issu de parents très chrétiens, Etienne-Marie Bonaventure naquit à Dingy-Saint-Clair (Haute-Savoie), le 26 avril 1851. Jeune encore, il se fit remarquer au Petit Séminaire de Mélan par sa piété franche, de continuels succès, la variété de ses aptitudes, les charmes de son caractère. A la fin de ses études classiques, heureux de marcher sur les traces de son oncle, Mgr Philippe, évêque de Lari, il vint se présenter à la Feuillette, maison-mère des missionnaires de St-François-de-Sales, alors ruche pleine de vie, aujourd'hui, hélas ! vide et désolée. Ordonné prêtre le 26 mai 1877, il s'embarquait pour les Indes, le 4 octobre suivant. Destiné tout d'abord au diocèse de Nagpore, il fut prêté à celui de Vizagapatam où il occupa la charge importante de principal du collège Saint-Louis-de-Gonzague. Au bout de plusieurs années, rappelé à Nagpore, il fut choisi par Mgr Crochet comme vicaire général et par ses confrères comme provincial du district. Bientôt après, à la mort de ce prélat, il devint administrateur du diocèse. Enfin, un bref du 17 septembre 1904 le nommait évêque de Nagpore. Préconisé dans le Consistoire du 14 novembre, il reçut la consécration épiscopale le 5 février 1905, en son église cathédrale, des mains de Mgr Bottéro, évêque de Kumbakonam, assisté de ses voisins Mgr Vigano, évêque d'Hydérabad, et de Mgr Gramigna, évêque d'Allahabad. (*Voir la grav.* p. 187.)

A peine sacré, Mgr Bonaventure entreprit la visite de ses diverses chrétientés, accueilli partout avec joie et respect. On attendait beaucoup de cet apostolat qui s'ouvrait sous de si heureux auspices. Le pontife était dans la force de l'âge, habitué au climat et aux usages de l'Inde, maniant la parole avec un rare bonheur d'expression, tenant la plume d'une façon élégante : les lecteurs des *Missions catholiques* n'ont pas oublié ses articles écrits d'un style alerte, remplis de verve et d'humour.

Mais, hélas ! les espérances conçues ne tardèrent pas à s'évanouir : la santé de Mgr Bonaventure déclinait peu à peu. Déjà avant d'être évêque, pour la rétablir, il avait dû rentrer en Europe, au mois de janvier 1900, et redemander des forces à l'air natal. Il profita de ce voyage pour intéresser ses amis aux œuvres de l'Inde, visiter ses confrères de l'Angleterre, et prendre même part à certains travaux d'apostolat. On se souvient encore à Lyon de sa présence à la mission de Saint-Martin-d'Ainay prêchée pendant le carême de cette année et de l'entretien si éloquent donné par lui à un nombreux auditoire sur l'état malheureux de la femme indienne, conférence qui lui valut, avec de généreuses offrandes, le surnom de « Père des petites veuves », dont il avait si bien plaidé la cause.

Les craintes inspirées par la faiblesse toujours croissante de l'évêque obligèrent les médecins à lui conseiller de nouveau le retour dans son pays. C'est alors qu'il vint se fixer, vers la fin de 1906, dans la maison de sa famille à Chavanod, près d'Annecy.

Dans cet asile, entouré de tous les soins, admirable de patience et de résignation, consolé par les sacrements, il s'éteignit, le 12 mars 1907, l'esprit et le cœur occupés jusqu'à la fin de sa chère mission.

Mgr Campistron, évêque d'Annecy, entouré de ses vicaires généraux et d'un nombreux clergé, daigna présider lui-même les funérailles qui eurent lieu le vendredi 15 mars.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Pochat-Baron, diocèse d'Annecy .... 10 »
Mme Jules Mas, diocèse de Cambrai .... 10 »
J.-R., Saint-Bernard, diocèse de Belley .... 500 »
En souvenir d'une défunte, diocèse de Nancy .... 10 »
Priez pour ma famille et pour moi, Avignon .... 2 »
Anonyme de Lyon, M. B., demande de prières spéciales... 100 »

Pour les affamés (R. P. Jacquier, Nagpore).

A. M. D. G. et D. C. H., Reims .... 20 »

Au R. P. Poidebard, à Tokat (Asie-Mineure).

Anonyme du diocèse de Valence .... 6 »

Au R. P. Césaire Kayser, pour l'école française Sainte-Croix d'Eski-Chéhir.

De la part de deux malades .... 100 »

Au R. P. Besset, pour l'école française Sainte-Barbe d'Ismidt.

De la part de deux malades .... 100 »

Au R. P. Clément, pour sa mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli (Turquie).

De la part de deux malades .... 100 »

A Mgr Reynaud, pour son séminaire indigène.

Mme Lafon, Monaco .... 20 »

A Mgr Reynaud, Tché-kiang, pour l'entretien d'un séminariste du grand séminaire.

Mlle Bonté, Paris, demande de prières .... 200 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

G. D., avec demande de prières pour le repos de l'âme de Mme veuve G., du diocèse de Bayeux .... 5 »

Pour les missions des Dominicains au Tonkin (Mgr Fernandez).

Anonyme, par le R. P. Marie-Réginald .... 10 »

A M. Fourquet, Kouang-tong, pour l'entretien d'une institutrice en fonctions.

Mlle Bonté, Paris, demande de prières .... 200 »

Pour les missions chinoises (Mgr Reynaud).

Anonyme de Lyon .... 20 »

A M. Joseph Bertrand, pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

Anonyme de Grenoble .... 50 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).

Mme veuve Beccard, diocèse de Meaux, demande de prières. 10 »
P. Beccard, diocèse de Meaux, demande de prières .... 10 »

A M. Bateman, Abyssinie, pour les affamés d'Alitiéna.

H. V., Paris .... 25 »
Un aumônier, diocèse de Versailles, pain de saint Antoine. 40 »
Anonyme d'Angleterre .... 2 500 »
J. F., diocèse de Lyon .... 10 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières. ..... 5 »
A. G., Nice .... 15 »

Au R. P. Bertreux, Salomon méridionales.

A. M. D. G. et D. C. H., Reims 41 30

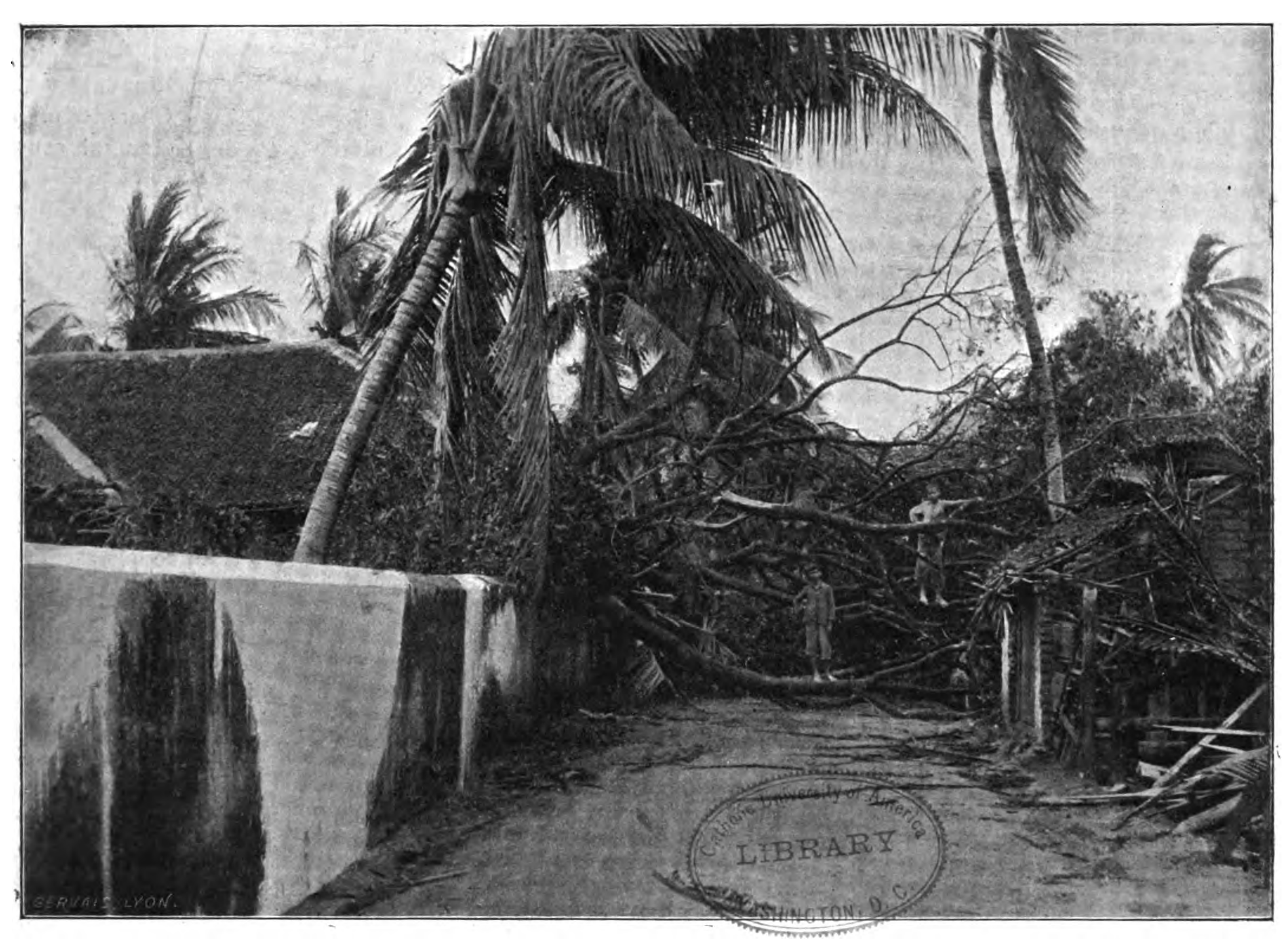
Pour les missions nécessiteuses (Tonkin central).

Mme de Prat, du diocèse de Cambrai .... 92 »
Jhesu, Maria .... 10 »
V. J. T., Le Mans .... 3 »
M. Bailly, Nîmes .... 5 »
Anonyme de Carcassonne, demande de prières spéciales.... 20 »
En l'honneur de saint Joseph et de saint François Xavier, action de grâce et demande de prières, Toulouse .... 25 »
M. l'abbé Pierre, du diocèse de Metz .... 24 »

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



CEYLAN. — Le cyclone du 10 mars. — Le presbytère de Batticaloa détruit par la chute d'un arbre ; reproduction d'une photographie du R. P. Gouth.

Un Cyclone à Ceylan

Encore un cyclone ruinant une mission ! Cette fois, c'est à Ceylan, sur la côte orientale de la grande île, que le fléau a exercé ses ravages. Le diocèse de Trincomali a été particulièrement éprouvé et, dans la lettre suivante, le R. P. Gouth nous donne sur l'étendue du désastre de douloureux détails qui provoqueront, nous l'espérons, en faveur de sa mission, la générosité de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. MICHEL GOUTH, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE DU DIOCÈSE DE TRINCOMALI, AU R. P. DESMARQUEST, PROCUREUR DE LA MISSION.

Kalmunai, 17 mars 1907.

Un horrible cyclone a ravagé presque tout le district de Kalmunai, dans la nuit du 9 au 10 mars.

Vers minuit, je fus réveillé par des gouttes de pluie qui tombaient sur ma tête. Je me lève et j'entends un vent extrêmement violent; tout à coup, les feuilles de cocotiers qui me servent de toit sont soulevées et arrachées. Des torrents d'eau pénètrent dans la chambre, qui est bientôt tout inondée. J'appelle un *boy* qui couchait près de là. Avec son aide, je sauve quelques livres et quelques habits. Au dehors, le tonnerre gronde, des éclairs rapides se succèdent, le vent ébranle notre pauvre maison. Des craquements se faisant entendre, nous sortons pour nous réfugier sous la véranda.

Bientôt mon confrère, le P. Morcel, arrive. Nous ouvrons la porte latérale de l'église. Quel spectacle! le mur derrière l'autel s'est effondré, entraînant dans sa chute l'autel lui-même, les statues et le saint tabernacle. Au même moment, une bourrasque, s'engouffrant dans l'église, enlève les tuiles du toit et nous force à fuir pour éviter une mort certaine.

Ebranlée à son tour, la véranda ne nous offre plus de sûreté. Nous devons rentrer dans la maison, où tout, effets et livres, nage dans l'eau. L'école anglaise est encore debout ; un maître s'y trouve, nous l'appelons ; il arrive, non sans s'être blessé en tombant au milieu des tables et des bancs renversés. Plus de toit sur notre maison, sauf en un seul coin qui reste intact, la salle de bains, un espace de 2 mètres. carrés. Le P. Morcel, le maître anglais, les deux *boys* et moi, nous nous y réfugions. Nous restons là

pendant une heure et demie, les pieds dans l'eau, priant, faisant notre acte de contrition, plus morts que vifs. Des branches arrachées aux arbres par l'ouragan pleuvent tout autour de nous. Notre cloche se met à tinter une sorte de glas funèbre sous l'action du vent.

***

Vers quatre heures du matin, nous sortons de notre réduit. La première chose que nous apercevons, ce sont les ruines de l'école tamoule, complètement détruite. Les colonnes en sont brisées, le toit effondré. L'école anglaise est encore à moitié debout, mais les piliers ont de larges crevasses et sont fortement inclinés ; les feuilles du toit sont arrachées : tout est à reconstruire.

Le plus triste spectacle nous attendait à l'église. De ce cher sanctuaire, pour lequel le F. Bury s'était tant dépensé et qu'avaient aidé à embellir tant d'âmes charitables, il ne reste plus que trois murs. A l'intérieur, il n'y a plus un seul objet qui puisse encore servir. Les statues du Sacré Cœur, de saint Joseph, de saint Antoine de Padoue gisent brisées en mille morceaux. Le tabernacle, avec les saintes hosties, est tombé écrasé ; le banc de communion et les chaises sont en pièces et le linge d'autel se trouve enfoui sous les décombres. Seule, la statue de Notre Dame du Mont-Carmel est à peu près conservée.

Dans le village, un aspect non moins lugubre se présente à nos yeux. Les arbres gigantesques qui ornaient l'esplanade sont brisés et déracinés. Des femmes et des enfants à moitié nus courent dans les rues pour chercher un refuge. Le bureau de poste seul n'a pas trop souffert.

***

Justement, c'est un dimanche. Où dire la messe ? Nous n'avons plus une chambre ; les catholiques regardent en pleurant les ruines de leur chère église. Le P. Morcel se décide à dire la messe dans un coin de ma chambre. Il a les pieds dans l'eau et il pleut encore par le toit troué.

Pour moi, je vais célébrer dans le bourg de Manel-Chenai, où la maison d'un catholique sert de refuge à tous les malheureux. Un indigène m'accompagne ; il prend la malle-chapelle sur son dos. En route nous sommes obligés de nous frayer un chemin à travers les branchages brisés dont le sol est couvert. Nos pauvres catholiques sont tout heureux de me voir. Pendant la messe, je leur adressai quelques paroles pour les encourager. Que c'était triste de voir tout le village détruit ! A l'hôpital six personnes avaient été tuées par l'effondrement des murs. Il y a beaucoup de blessés dans les maisons.

Le lendemain, nous apprîmes la destruction des églises de Kallare et de Sorry-Kalmunai. Les écoles de Kaloudandgi, de Talakuda, de Minadakkatu, d'Akkareipattu, de Tampattai, de Chenai-Kudiruppu, de Sorry-Kalmunai et de Kalmunai sont complètement détruites.

Les pertes sont immenses. La destruction des maisons, la dévastation des jardins et des champs ajoutées à la famine, qui régnait déjà auparavant, mettent le comble à la douleur. C'est une consternation générale. Tous les bateaux ont péri avec leurs hommes entre Batticaloa et Puttovil.

Païens et chrétiens ne cessent de redire : « C'est un châtiment envoyé par Dieu pour nous punir de nos fautes. » Espérons que cette rude épreuve fera rentrer les pécheurs en eux-mêmes et portera des fruits de salut. Et vous, âmes généreuses, daignez prier pour nous et venir en aide à notre détresse.

CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

Compte rendu de l'Œuvre de la Propagation de la Foi 1906.

Nous lisons dans *les Annales de la Propagation de la Foi* du mois de mai :

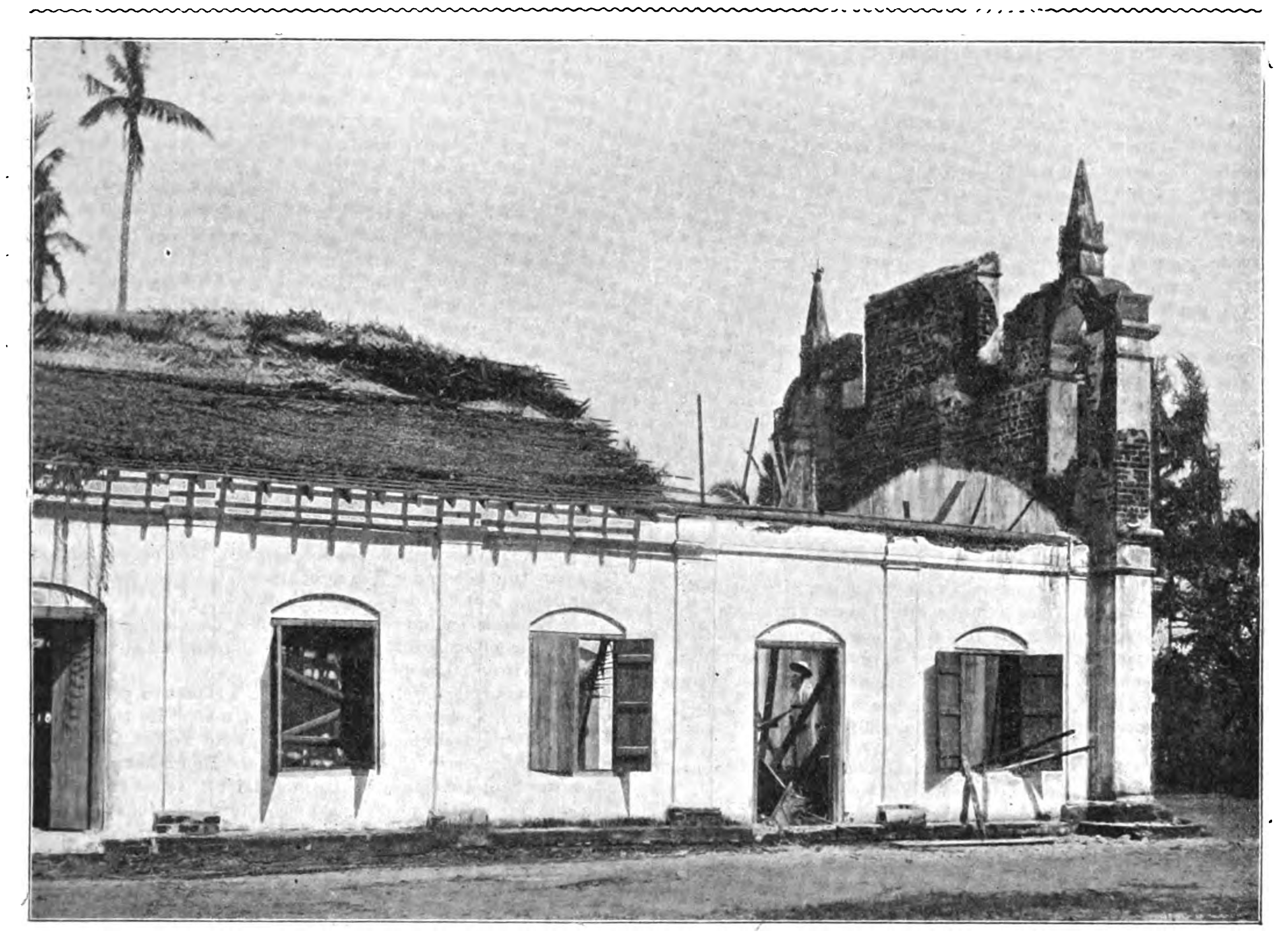
« En 1905, les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi s'étaient élevées à 6.497.697 fr. 01. Elles n'ont été, en 1906, que de 6.403.958 fr. 64. C'est donc, pour l'exercice courant, une diminution de 93.738 fr. 37. »

La crise douloureuse que traverse l'Eglise de France pouvait nous faire craindre une diminution beaucoup plus forte, et nous ne pouvons que remercier la divine Providence, qui nous a permis d'atteindre un chiffre supérieur même à celui des recettes effectuées en 1903.

En comparant pays par pays les offrandes de 1905 et de 1906, nous constatons avec joie que, presque partout, l'Œuvre s'est développée ou maintenue. Aux Etats-Unis, l'augmentation est même sensible et nous pouvons saluer le jour prochain où la grande République atteindra son premier million pour le budget de l'apostolat. Ce résultat consolant, nous le devons à la protection de l'épiscopat, au zèle admirable du clergé, en particulier, des prêtres qu'il nous a été donné de voir et de remercier l'année dernière au siège de l'Œuvre, et à l'activité intelligente de notre délégué, M. Freri.

L'action bienfaisante de nos délégués, nous aimons aussi à la signaler à la reconnaissance de nos chers associés, au Mexique, au Chili, dans la République Argentine. Dans ces différentes nations, les prêtres des Missions Africaines, les Lazaristes, les Pères Blancs établissent l'Œuvre et ses dizaines et travaillent à la faire connaître et aimer.

Ce qui nous touche profondément aussi, en étudiant le tableau de nos recettes, c'est de voir apparaître plus nombreux sur nos listes les noms d'Eglises que nos offrandes ont contribué à créer en Asie, en Afrique, en Océanie. Les néophytes ont prélevé sur leur pauvreté des sommes minimes sans doute, mais si glorieuses aux yeux de Dieu ! Que les vicaires apostoliques, que les chefs de missions, nous permettent de leur adresser une prière : c'est que, dans chaque station, dans chaque centre chrétien, notre Œuvre soit régulièrement établie et qu'ils nous envoient tous, si petites soient-elles, les offrandes de leurs fidèles. Conquis eux-mêmes par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, n'est-il pas naturel et juste que leurs néophytes deviennent conquérants à leur tour !



R. P. Bury.

CEYLAN. — L'ÉGLISE DE TANTAVANVALY (DIOCÈSE DE TRINCOMALI), DÉTRUITE PAR LE CYCLONE DU 10 MARS; reproduction d'une photographie du R. P. GOUTH.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Nous rappelons à nos lecteurs que le vendredi 3 mai, à 4 heures du soir, à l'occasion du 85e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, l'éminent prédicateur des Conférences de Notre-Dame de Paris, M. le chanoine Janvier, prêchera dans l'église primatiale de Saint-Jean

On peut se procurer des billets pour l'enceinte réservée, soit aux bureaux de l'Œuvre, 12, rue Sala, soit aux *Missions catholiques*, 14, rue de la Charité.

Orient, Afrique et Océanie — On ne se doute généralement pas des efforts faits par les missionnaires pour former des prêtres indigènes, et des résultats qu'ils ont déjà obtenus. Dernièrement, l'*Univers* a publié, sur ce sujet, une note que nos lecteurs ne parcourront pas sans intérêt :

« Les prêtres de la Société des Missions Etrangères de Paris ont ouvert 3 séminaires au Japon, 1 en Corée, 4 en Mandchourie, 13 en Chine, 1 au Thibet, 6 au Tonkin, 5 en Cochinchine, 1 au Cambodge, 1 au Siam, 1 dans la Birmanie, 1 au Laos, 4 aux Indes, plus un séminaire commun qui abrite, en ce moment, 14 élèves. Le nombre des étudiants ecclésiastiques suivant les cours de ces divers établissements s'élève à un total de 2.246. Il y a, dans l'ensemble des missions de cette Société, 736 prêtres indigènes, 4.743 religieuses indigènes et 2.781 catéchistes.

« En Chine, les Lazaristes comptent 35 confrères indigènes et 76 prêtres séculiers chinois, 14 séminaires avec 455 étudiants. Les communautés indigènes prospèrent notablement : depuis dix ans, les Sœurs de Saint-Joseph et les Sœurs de Sainte-Anne ont doublé leur nombre. Les Vierges du Purgatoire, qui habiten dans leurs familles, étaient 365 en 1894 ; elles sont 1.273 aujourd'hui. L'ensemble des missions des Lazaristes possédait, comme éléments indigènes, en 1904-1905, 171 prêtres, 20 séminaires, 615 étudiants ecclésiastiques et 2.088 catéchistes.

« Les missions d'Extrême-Orient confiées aux Frères Mineurs ont 35 prêtres chinois ; celles des Dominicains, 18 Chinois et 158 Tonkinois. Il y a 38 prêtres indigènes dans les vicariats belges du Kan-sou et de la Mongolie, 68 dans ceux que les missionnaires de Milan évangélisent, etc., etc.

« Dans l'ensemble des missions de la Compagnie de Jésus, les éléments indigènes se répartissent ainsi : 224 prêtres dont 87 sont Jésuites, 3.592 catéchistes et 877 religieuses ; dix séminaires, dont un scolasticat, sont fréquentés par 557 étudiants.

« La race noire n'a pas encore donné un grand nombre de prêtres indigènes : les missions qui dépendent des Pères du Saint-Esprit en comptent cependant quelques-uns. En Ouganda, il y a, en ce moment, 3 clercs minorés.

« Les missions des PP. Maristes en Océanie possèdent 7 prêtres indigènes et 1 séminaire avec 32 étudiants ecclésiastiques. »

Asie Mineure. — Le R. P. Jean-Baptiste Geng, de la Compagnie de Jésus, écrit d'Amasia :

« Vous savez que notre rentrée des classes se fait au commencement de septembre. Elle a été bonne, grâce à Dieu. Le petit collège a 92 élèves présents.

« Le niveau intellectuel de l'école a beaucoup monté ces dernières années. En même temps, l'esprit des élèves est excellent. Ainsi, de temps à autre, on apprend que l'un d'entre eux a

demandé à être catholique : le catéchisme, très bien fait et très loyalement, sans discussions inutiles, leur ouvre peu à peu les yeux.

« Je tâche de mon mieux d'apprendre la langue ; je peux me faire comprendre en arménien ; je me suis mis au turc, que je trouve plus facile. Mais c'est une légende qu'on arrive à savoir les langues très vite : on arrive vite à se tirer d'affaire, c'est vrai ; mais ce n'est pas assez, et il faut des années de persévérance pour savoir bien la langue et ne pas toujours parler « nègre ». En dehors de ce travail, qui est le premier par l'importance, je fais trois heures de classe aux plus grands et trois fois par semaine deux catéchismes à l'école gratuite. Enfin, sans compter les innombrables broutilles auxquelles je dois m'appliquer vu que nous sommes ici en plein dans l'installation provisoire, on vient de me confier la fanfare.

« Cela a l'air d'un enfantillage, la fanfare ! Et cependant, c'est un bon moyen de grouper les jeunes gens. En ce moment elle ne compte que des professeurs et quelques grands élèves ; mais c'est déjà une attraction pour eux, à condition qu'on se donne de la peine pour les y intéresser. Surtout, j'espère que ce sera un moyen d'avoir facilement et régulièrement à la maison nos anciens, l'an prochain et plus tard.

« Seulement, nos instruments sont bien abîmés ; et puis surtout, cela manque de clarinettes. Or, la clarinette, ici, c'est tout, ou presque. Aussi, je vous avouerai que j'ai des ambitions ; je voudrais avoir quelques clarinettes (en si bémol, nouveau diapason). Si vous pouviez m'aider à réaliser ce rêve, les chants clairs qui monteraient sous le ciel d'Orient diraient aux échos notre reconnaissance, et, pour moi, je demanderais à Notre-Seigneur de vous récompenser d'une manière plus solide. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Chavanol, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mèl-Sittâmour :

« Le bon Dieu met de la variété à mon existence. Jugez.

« J'ai été souffrant de rhumatismes aux jambes et d'une faiblesse générale, indices d'une décrépitude prématurée. Sous peu, peut-être ma dépouille mortelle descendra dans la tombe. A la sainte volonté de Dieu !

« Mèl Sittâmour a été le théâtre d'une série d'incendies. En moins d'un mois, vingt-huit maisons ont été la proie des flammes. Elles ont flambé d'autant plus vite, que toutes étaient couvertes de feuilles de palmiers. Rien n'a pu être sauvé, et moi, j'y ai perdu une bonne partie de mon linge d'autel, que j'avais confié aux soins du blanchisseur.

« Autre épreuve. Dans les environs de mon chef-lieu, sévissent le choléra et la variole. Quatre de mes néophytes ont succombé à ces terribles épidémies ; d'autres en souffrent cruellement. Chaque jour, il faut courir çà et là. Je suis harassé, mais toujours très heureux de pouvoir travailler au salut des âmes des Indiens et à la gloire de Dieu. »

— M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mahé, le 22 mars 1907 :

« C'est avec un grand plaisir mêlé d'une reconnaissance profonde que je vois les lecteurs des *Missions Catholiques* s'intéresser aux œuvres établies sur ce petit coin de terre française qui s'appelle « Mahé ».

« Grâce à leurs aumônes, les orphelines du couvent et aussi mes chers néophytes ont pu supporter sans trop souffrir six mois de disette. Certes le temps de l'abondance n'est pas encore arrivé : le riz reste à un prix élevé et les autres denrées ne sont abordables qu'aux porte-monnaie bien garnis.

« Mais nous vivons d'espérance, car nous comptons que la divine Providence nous enverra sous peu une forte mousson qui remplira les puits taris depuis longtemps, et qui permettra aux pauvres gens d'ensemencer leurs terres.

« Plusieurs nouveaux chrétiens, partis il y a quelques mois pour chercher du travail dans les plantations, viennent de m'arriver, les uns souffrant de la fièvre, les autres de maux de ventre, tous plus ou moins découragés. Ils restent à ma charge jusqu'à leur complet rétablissement.

« Cette longue disette a jeté la misère dans les familles jouissant jusqu'à ce jour d'une certaine aisance. Bon nombre de personne ne viennent pas à la messe, parce que, disent-elles, elles n'ont pas de vêtements convenables pour se couvrir. Elles me demandent une aumône avec insistance.

« Oserais-je ajouter encore que l'église paroissiale, qui recevait un secours annuel de l'administration locale, est réduite aujourd'hui à faire face à toutes les dépenses du culte par suite du retrait de cette allocation ?

« Les chrétiens sont bons et généreux ; mais leur pauvreté est trop grande pour leur permettre de venir en aide d'une façon efficace à leur curé. Je demande donc aux lecteurs des *Missions catholiques*, bienfaiteurs infatigables, de nous garder une petite place dans leur cœur et de se souvenir de nous dans la distribuiion de leurs aumônes. »

Cochinchine septentrionale. — M. Chapuis, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Thach-Binh par Hué :

« Merci, chers lecteurs des *Missions catholiques*. Vos offrandes m'ont aidé à faire du bien aux âmes de mes pauvres ouailles, en même temps qu'elles me permettaient de soulager leur misère.

« Il y a toujours beaucoup à faire pour soigner nos néophytes, les organiser en chrétientés, augmenter leur nombre et les former à une vie vraiment chrétienne. Ils sont bien un peu importuns par leurs demandes. J'ai dû contracter quelques dettes, après avoir donné tout ce dont je pouvais disposer.

« Je voudrais encore entamer au moins deux villages entièrement païens et construire une modeste chapelle à Lai-Hâ, où je compte environ 80 néophytes.

« Cette nouvelle chrétienté a été mise à l'épreuve pendant de longs mois. Les néophytes ont tenu bon, malgré les tracasseries et les mauvais traitements dont ils ont été l'objet. On aurait voulu détruire cette chrétienté naissante. Heureusement Notre Dame des Sept Douleurs, sa patronne, lui est venue en aide et, bien que cette affaire ne soit pas encore terminée, tout me porte à croire que cette chrétienté est sauvée et me fait espérer pour l'avenir.

« Mais hélas ! comment aller de l'avant ? Je n'ai rien, absolument rien pour tout cela. Faudra-t-il, faute de ressources, laisser périr ces pauvres âmes et ajourner leur conversion ?

« Plus tard je vous raconterai la fondation des différentes chrétientés de mon poste, et vous verrez que, s'il est consolant de baptiser des catéchumènes, il est souvent bien difficile de les défendre contre les attaques de leurs ennemis.

« En résumé, malgré la pauvreté et la misère qui règnent dans la plupart de mes chrétientés, malgré les tracas de chaque jour, l'œuvre de l'évangélisation continue à donner de bons résultats. »

Haute-Egypte. — Le R. P. Vincent Fracassini, Franciscain, nous écrit d'Assiout, le 15 mars :

« J'ai enfin la joie de vous annoncer que l'église de Der Dronka est terminée ! C'est le 7 mars dernier que la cloche a pour la première fois réveillé les échos de ce pauvre pays pour annoncer l'arrivée des religieux franciscains, accompagnés des Sœurs de Saint-François et des Frères des Ecoles chrétiennes. Ce cortège était venu rehausser l'éclat de la fête de l'inauguration.

« Bien que revêtue de toute la pompe que l'Eglise catholique donne à ses rites sacrés, la cérémonie était bien modeste à nos yeux ; mais, pour les bons habitants de Der Dronka qui en voyaient pour la première fois le déploiement, elle était splendide.

« On procéda d'abord à la bénédiction de l'église et du chemin de la croix, puis le R. P. Vincent célébra la messe, assisté des RR. PP. Cyrille et Zacharie. Ce dernier, les gens de Der Dronka le considèrent comme leur père ; en effet, il s'était établi au milieu d'eux tout le temps que dura la construction.

« A l'évangile de la messe, le R. P. Préfet prononça un sermon en arabe ; il exhorta les fidèles à se montrer reconnaissants envers le Seigneur qui avait daigné exaucer leurs vœux, à se montrer de vrais fils de l'Eglise catholique et à prier pour leurs bienfaiteurs.

« Après la messe et le *Te Deum*, tout ce monde se réunit sur la petite place et témoigna sa joie par des salves de coups de fusil.

« La veille, on avait employé tout un sac de farine pour faire

du pain et l'on avait égorgé un veau gras. Les pauvres purent donc prendre part à un véritable banquet. Quelques-uns même reçurent des vêtements neufs à cette occasion.

« Un avenir riche d'espérance s'ouvre dès lors pour Der Dronka. Mais ses besoins sont loin d'avoir pris fin ! Sans doute la petite église s'élève propre et gracieuse, sa vue réjouit le voyageur et réconforte les bons villageois ; mais son clocher n'est pas encore construit, quelques pièces de bois en tiennent lieu provisoirement. Puis les ornements et vases sacrés font défaut. Il faut tout apporter d'Assiout. Il importe de pourvoir du nécessaire cette nouvelle maison de Dieu. Ne vous lassez donc pas, généreux bienfaiteurs, d'aider une œuvre que le Seigneur a bénie, et nous nous ferons un devoir et un bonheur de vous faire connaître les progrès de la religion réalisés dans ce pauvre village grâce à votre générosité. »

Guinée française. — La construction du chemin de fer de Conakry au Niger donne aux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit chargés de la mission de la Guinée française, des facilités de relations, qui leur font vivement désirer la fondation de nouveaux postes d'évangélisation. C'est ce qu'expriment notamment les lignes suivantes du R. P. Lerouge :

« Je suis allé l'autre jour jusqu'au kilomètre 230, et j'ai poussé 20 kilomètres plus loin, sur la partie de la voie ferrée qui n'est pas encore en exploitation. Le P. Sutter, qui était venu se reposer à Conakry, m'accompagnait : il évalue la population de Kindia à 20.000 habitants. De fait, il y a bien cela. Cette ville sans doute est dans sa plus grande prospérité ; mais il appert de plus en plus que ce point restera. Ce sera un débouché de caravanes, et, en supposant que la population diminue de moitié, 10.000 habitants seraient encore un groupement suffisant pour nous occuper.

« A 300 kilomètres de Conakry, à 150 de Kindia, on va bâtir une grande ville, Mamou, qui sera plus importante encore que Kindia. Située à 20 kilomètres au sud de Timbo, elle remplacera cette capitale du Fouta-Djallon, comme Kindia a remplacé Friagbé. Les Travaux publics de Conakry vont y monter. On a même dit et on répète encore que le gouvernement s'y transporterait. Sans doute, Mamou est en pays musulman ; mais n'y aura-t-il pas là un groupement d'étrangers comme à Kindia ?

« Et Kouroussa, le terminus de la voie ferrée ? Il faudrait y être déjà ! »

Zanzibar. — Nous lisons dans la *Gazette de Zanzibar*, du 5 décembre 1906 :

« L'*Adour* nous a ramené mercredi Mgr Allgeyer. Un groupe notable de catholiques l'ont accueilli au moment où il mettait pied à terre et conduit processionnellement jusqu'à la cathédrale où a été chanté un *Te Deum* solennel. Ensuite, le prélat a pris place sur un trône dressé au fond de la cour intérieure de l'établissement de la mission, et entendu la lecture d'une adresse de félicitations, à laquelle il a répondu en termes chaleureux. La musique militaire du Sultan, composée d'artistes goanais, avait été envoyée pour relever de ses harmonies les charmes de la solennité.

« Le R. P. Etienne avait préparé la fête et la présidait. Le R. P. Etienne, c'est toute l'histoire vivante de Zanzibar et de la côte depuis 1862. Il était ici avant le *Bishop* Tozer, le premier venu de la « Mission des Universités ». Il était présent quand arriva Livingstone, en mars 1866, à la recherche des sources du Nil. Il reçut à Bagamoyo le commandant Caméron, s'engageant dans sa traversée de l'Afrique, de Zanzibar à Benguela. Livingstone meurt en 1873. Ses restes mortels sont apportés à Bagamoyo ; c'est le R. P. Etienne qui les y reçoit et les place dans le cercueil qui est plus tard emporté en la sépulture royale de Westminster... »

Australie. — Les évêques d'Australie se sont réunis, dernièrement, en synode sous la présidence du cardinal Moran, archevêque de Sydney. A la suite de ce synode, l'épiscopat a adressé au clergé et aux fidèles une lettre pastorale collective où se trouve condensée l'histoire du catholicisme et de la hiérarchie catholique en Australie.

Pie VII, en 1818, fit les premières tentatives d'organisation catholique en ce pays ; le gouvernement anglais s'y opposa fortement. En 1820, la liberté religieuse ayant été proclamée, deux prêtres irlandais partirent pour cette mission. Dès lors, l'Eglise catholique australienne fit de rapides progrès. Elle compte aujourd'hui 1.100.000 catholiques, sur une population de cinq millions d'âmes.

La hiérarchie ecclésiastique se trouve actuellement ainsi constituée : un cardinal-archevêque, deux archevêques, quatorze évêques et 1.400 prêtres.

Les Bénédictins et les Jésuites ont ouvert de grands collèges très fréquentés. Il y a, en outre, 5.500 religieuses appartenant à diverses congrégations. On compte 33 collèges de jeunes gens, 160 pensionnats de jeunes filles, 205 externats, et 1.080 écoles primaires, avec un chiffre de 130.000 élèves. Les catholiques entretiennent, à leurs frais, 94 institutions de charité. Les Bénédictins, les Jésuites et les religieux de la Congrégation de Saint-Joseph ont plusieurs missions dans les régions qui ne sont pas encore catholiques. Ils n'ont qu'à se louer du gouvernement anglais, qui accorde pleine liberté aux catholiques.

Les prélats australiens se réjouissent de ces progrès et ils ajoutent qu'ils sont satisfaits de la constance avec laquelle les fidèles maintiennent à leurs frais, au prix d'énormes dépenses, les écoles primaires et secondaires.

La lettre pastorale se termine par ces paroles : « Le caractère visible de l'unité de l'Eglise est l'obéissance au Saint-Siège. Nous pouvons l'affirmer avec une profonde conviction : l'Australie, bien qu'elle soit une des filles les plus jeunes de l'Eglise catholique et la plus éloignée de Rome, ne le cède à aucune autre en affection pour sa mère. »

CINQ MOIS A TRAVERS LES
Missions du Centre de l'Afrique

Par le R. P. Eugène CYPRIEN, des Pères Blancs

Suite (1)

III. — DE VOI AU KILIMA-NDJARO.

Quelques Européens sont établis depuis assez longtemps sur les premiers contreforts du Kilima-Ndjaro, pour y faire le commerce des peaux, très abondantes en ces régions. Ils viennent avec de grands chariots, tirés par huit ou dix paires de bœufs. Au retour, s'il y a des voyageurs, ils ne font pas difficulté de les prendre, moyennant finance, bien entendu ; c'est toujours autant de gagné.

Nous avons la bonne fortune de trouver un de ces chariots qui doit partir le lendemain matin. Nous en profiterons. La distance à parcourir jusqu'à Kiléma, résidence des missionnaires, est de 150 kilomètres environ : c'est l'affaire de cinq jours. Nos bagages sont aussitôt disposés, le moins mal possible, sur notre véhicule, espèce de tombereau découvert, à quatre roues, attelé de trois paires de bœufs. Nous aurons en route largement le temps de contempler le paysage.

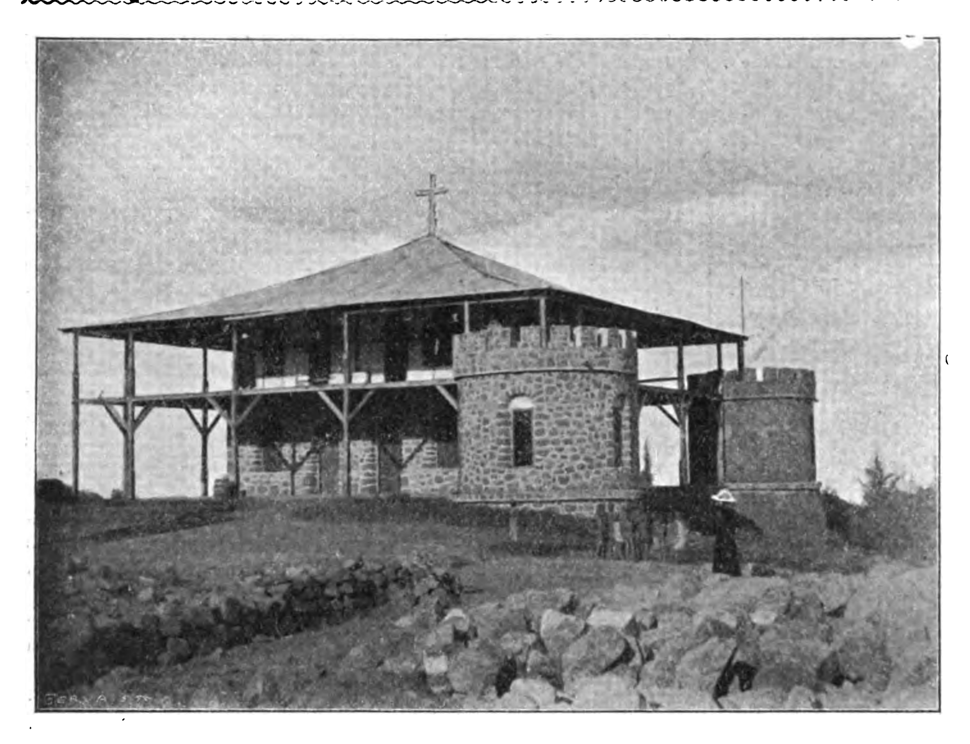
Tout est réglé : demain matin, à trois heures, le départ.

Là-dessus nous allons à l'hôtel-abri, ouvert à tous les voyageurs qui passent la nuit à Voï. Mais quelle n'est pas notre surprise ! Deux ânes magnifiques sont là qui nous attendent : un garçonnet de quinze ans, qui les tient par la bride, nous remet une lettre.

C'est le bon P. Lutz, du poste de Burra, à dix lieues d'ici, et par où nous devons passer, qui, ayant été averti, il y a

---

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19 avril.



AFRIQUE ORIENTALE. — MAISON DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT A ROMBO reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN.

huit jours, de notre prochaine arrivée, a eu l'amabilité de nous envoyer ces montures.

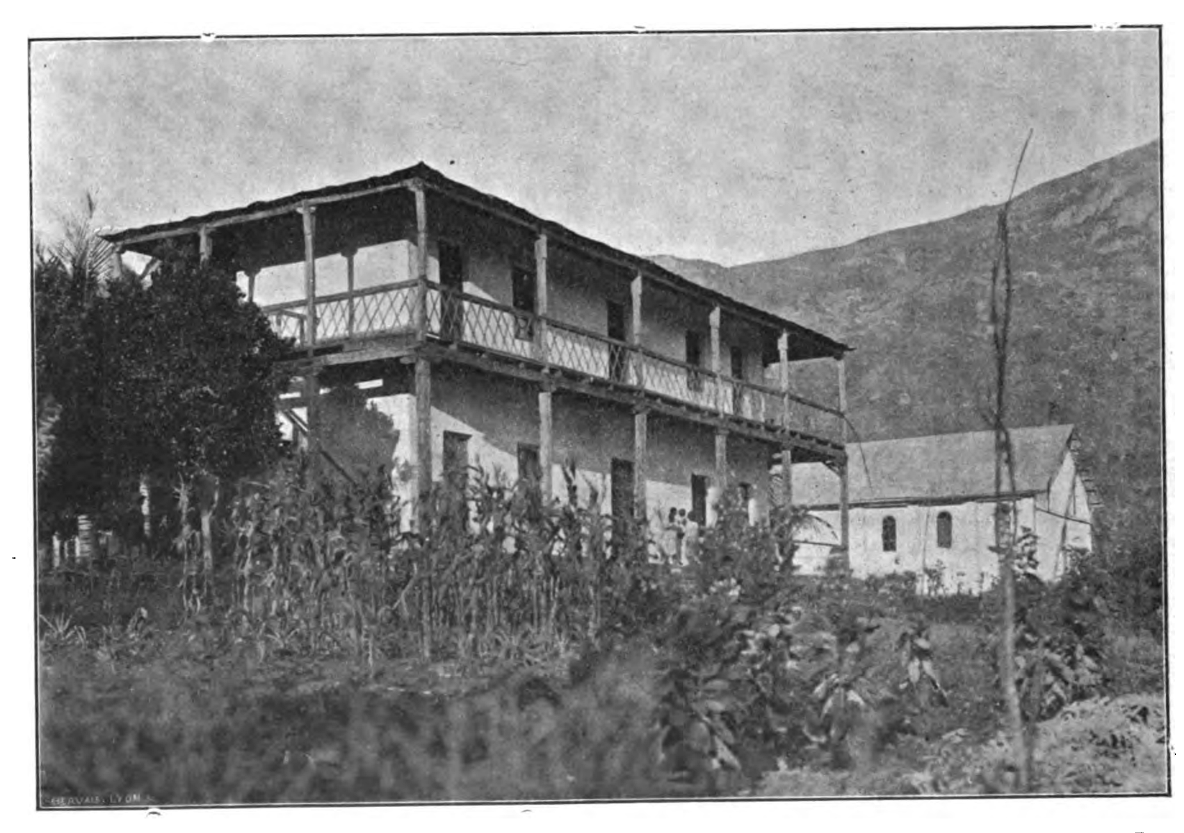
***

A quatre heures du matin, nous sommes déjà en route et nous allons bon train. Le char, avec nos bagages, viendra plus tard ; nous l'attendrons patiemment à Burra. Le terrain que nous traversons est plat, monotone : des arbres rabougris, des acacias épineux, de hautes herbes calcinées par le soleil, c'est le vrai *pori* (désert). Pas âme qui vive! A trois heures de Voï, nous rencontrons cependant une petite oasis, sur les bords du Voï-River ; mais la traverser est l'affaire de dix minutes et le désert recommence jusqu'à Burra, où nous arrivons vers les deux heures du soir.

Ici, le paysage change comme par enchantement ; devant nous se dresse un grand pâté de montagnes sur les flancs desquelles, et jusqu'au sommet, apparaissent de grosses taches noires ou vertes : chacune d'elles est un village. La résidence des Pères est à 1.300 mètres d'altitude, sur un petit plateau d'environ 800 mètres de large, entouré de hautes montagnes formant un demi-cercle complet.

Les Wa Taïta habitent cette région. C'est une tribu d'environ 30.000 habitants, dont l'étude, je crois, serait fort intéressante. Ils vivent là complètement isolés, à l'abri des incursions des trop fameux Massaïs que nous rencontrerons plus tard. Chose singulière, dans toute la tribu, il n'y a aucun chef ; chaque famille forme un petit village indépendant.

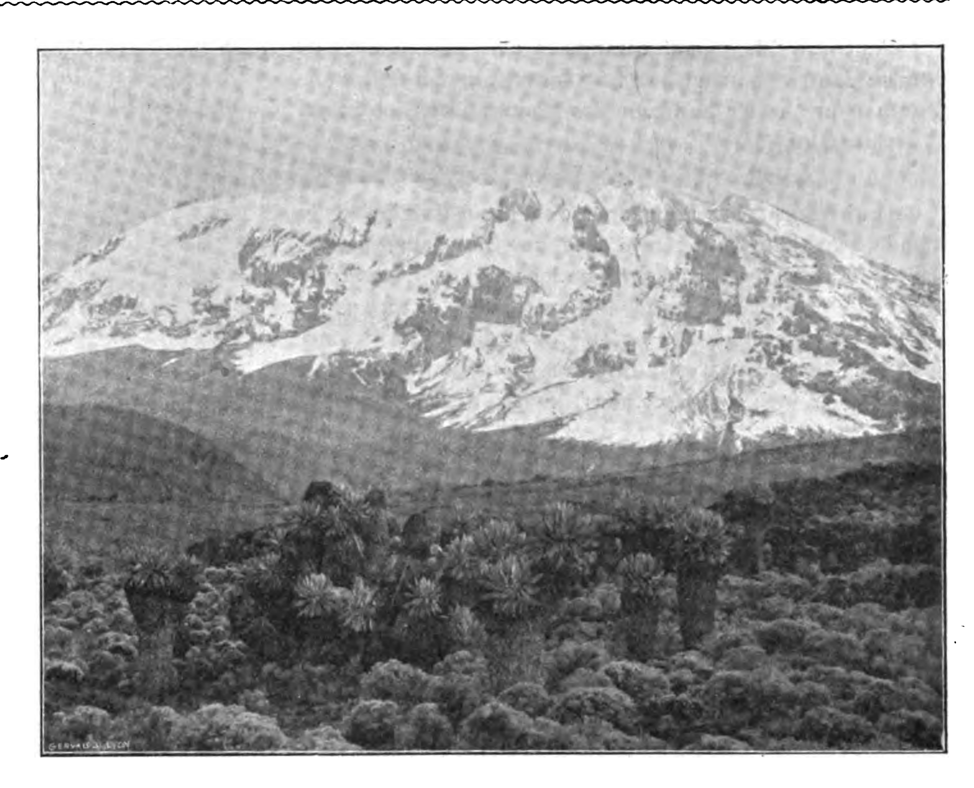
Inutile de dire l'accueil sympathique que nous reçûmes



AFRIQUE ORIENTALE. — MAISON DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT A BURRA ; reprod. d'une photographie du R. P. CYPRIEN.

chez les Pères. Ils sont établis là depuis une douzaine d'années et ils ont réussi, Dieu sait au prix de quels sacrifices! à former une belle chrétienté qui compte actuellement environ 800 membres. Les catéchumènes sont nombreux ; chaque année, au fur et à mesure que leur instruction se développe, ils viennent grossir la phalange des néophytes. Ce sont de bons chrétiens et ils le prouvent par leur ardeur à suivre les conseils des missionnaires.

Le surlendemain de notre arrivée, le R. P. Foix part pour une tournée catéchistique dans les villages voisins de la maison. Nous l'accompagnons avec plaisir. Nous partons de bon matin. On monte, on monte encore ; c'est un jeu pour le P. Foix, mais, pour ses compagnons de route !... j'en connais un qui tirait la langue bien fort... Enfin nous arrivons!



AFRIQUE ORIENTALE. — Le glacier du Kilima-Ndjaro, vue prise a 5.000 mètres ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.

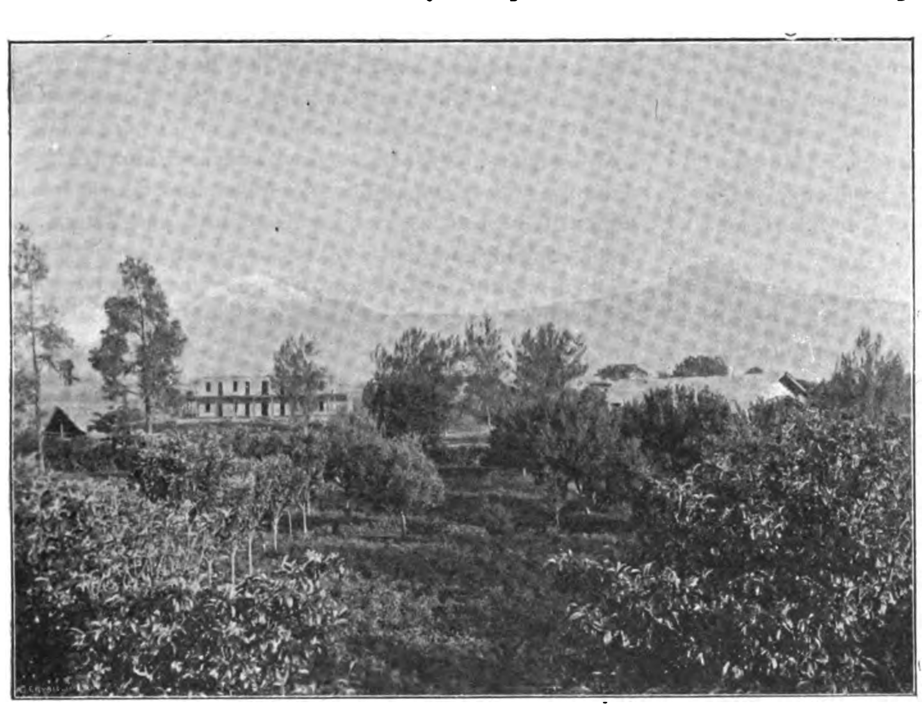
***

Les cases des Wa-Taïtas sont rondes et très basses ; il faut non seulement se baisser, mais se plier en deux pour y pénétrer. L'intérieur est à la fois lieu d'habitation et écurie.

Ces cases servent même de cimetière; en effet, on a coutume d'enterrer les morts dans leur demeure. On creuse un trou au milieu de la case, et le cadavre y est déposé debout. Si, par hasard, la fosse n'est pas assez profonde, le remède est fort simple, on coupe les deux jambes du mort à la hauteur des genoux, et tout est dit. Le cadavre reste là pendant une année ; au bout de ce temps, on le déterre, et le crâne, recueilli précieusement, est porté dans un endroit déterminé, une espèce d'ossuaire commun, sur les bords d'un ruisseau. Nous avons compté une centaine de crânes dans un de ces lieux sacrés.

Si les Wa-Taïta n'ont pas de chefs, ils ont, et en grand nombre, des sorciers.

Chose curieuse, les sorciers, ici, sont particulièrement chargés d'assister les mourants. A ce propos, une chose m'a bien étonné, une cérémonie qui, me dit-on, a lieu quelques moments avant le trépas, une sorte d'extrême-onction. Le moribond est là, étendu par terre; le sorcier s'approche avec toutes ses amulettes, et lui fait, avec de la salive, des onctions sur les yeux, sur le nez, sur la bouche, sur la paume des mains et à la plante des pieds, prononçant en même temps des paroles mystérieuses. Pendant la cérémonie, les assistants font le tour de la hutte en poussant des cris sauvages, de vrais hurlements. Outre cette étrange pratique, ces indigènes en



Kibo (6.000 m.) Kimawenzi (5 600 mèt.)

AFRIQUE ORIENTALE. — Mission de Kilema ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.

ont d'autres qui leur sont communes avec bon nombre de tribus : danses fréquentes et trop souvent immorales, exorcismes pour chasser le démon des femmes possédées ou qui se disent telles, etc.

⁂

Ce qui frappe chez ce peuple, c'est son activité. Tout le monde travaille, les femmes plus que les hommes sans doute ; mais enfin ceux-ci ont bien leur part de besogne. On cultive de préférence la canne à sucre, le maïs, le sorgho, les patates douces, plusieurs variétés de haricots. Les champs sont dans la plaine, c'est-à-dire très éloignés des villages, lesquels sont juchés, comme nous l'avons dit, sur les montagnes.

Les travailleurs doivent donc faire chaque jour plusieurs lieues aller et retour. Voici, par exemple, un groupe de femmes qui reviennent de leurs champs, situés à trois lieues d'ici ; elles rentrent chacune avec un fagot de bois sur la tête et marchent d'un pas alerte. Il est vrai, les habits les gênent fort peu : un tablier de perles autour des reins, et un morceau de cuir large de 15 centimètres, qui leur pend sur la poitrine et retombe sur les épaules, une sorte de pallium. Parmi elles, deux ou trois jeunes ont un collier de perles autour des mollets : c'est l'insigne des fiancées.

Bien qu'ils aient de nombreux troupeaux de vaches, les Wa-Taïta ne boivent jamais de lait. Le lait, c'est la part des veaux, et on la leur laisse scrupuleusement.

En somme, les Wa-Taïta forment une race passablement dégradée, mais dont on pourra tirer quelque chose de bon. Ce qu'il faut pour cela, ce sont des missionnaires plus nombreux et des ressources suffisantes.

⁂

Après quelques jours passés en compagnie du bon P. Lutz, nous continuons notre voyage vers le Kilima-Ndjaro.

Notre char est là qui attend. Rien n'y manque : nos caisses, deux bonbonnes remplies d'eau (car nous ne trouverons ni source ni rivière pendant trois jours), deux fusils au cas où les lions, très nombreux dans ces parages, viendraient nous rendre visite. Mon confrère monte le premier et prend place sur une de nos caisses ; je monte près de lui, et nous voilà partis.

Nos bœufs ne se font pas trop prier pour marcher ; mais ce serait perdre son temps que de vouloir leur faire presser le pas. Nous traversons une plaine monotone et uniforme, longue de 90 kilomètres, véritable désert où errent en toute liberté des troupeaux d'antilopes. Nous marchons jusqu'à onze heures du soir. Le lendemain ressemble en tout à la veille. Enfin, le troisième jour, nous arrivons à Taveta-River, petit cours d'eau qui descend du Kilima-Ndjaro. Nous ne sommes plus qu'à quelques heures de la frontière allemande. Comme on le sait, le Kilima-Ndjaro appartient à l'Allemagne ; c'est un cadeau personnel de la reine Victoria à l'empereur Guillaume : topographiquement il devrait appartenir à l'Angleterre.

A l'Ouest, une grande chaîne de montagnes forme la limite des deux Etats. Au pied de ces montagnes, brillent les eaux du lac Djipè, derrière lequel vivent les Waparé. Une autre tribu, peu nombreuse, habite le long de la rivière Tavéta : ce sont les Wa-Tavéta. Jadis toutes ces plaines étaient parcourues par les féroces Massaïs. Ils sont peu nombreux aujourd'hui ; la dernière famine les a presque anéantis ; ceux qui ont survécu sont allés s'établir ailleurs.

⁂

Au fur et à mesure que nous approchons de Kiléma, l'aspect du pays change. De nombreux ruisseaux descendent de la montagne et viennent arroser les champs. Partout on voit des bananeraies superbes et de magnifiques plantations de café. On sent qu'on approche d'un coin de terre civilisé.

Enfin, après quatre jours de cahotements, brisés, moulus, les reins endoloris, nous arrivons à la mission de Kiléma. Le supérieur, le R. P. Auguste, nous reçoit comme des frères et nous sommes heureux d'apprendre les beaux résultats obtenus parmi les Wa-Chagas qui peuplent le Kilima-Ndjaro. Les Pères ont ici trois résidences assez distantes les unes des autres : Kiléma, Kibosko et Rombo. Ils comptent déjà près de 4.000 chrétiens et un très grand nombre de catéchumènes. C'est une mission superbe qui voit s'ouvrir devant elle le plus brillant avenir. Bon nombre d'écoles, dirigées par des catéchistes et visitées fréquemment par les missionnaires, abritent des milliers d'élèves.

Quant à la population, composée exclusivement de Wa-Chagas, elle n'est pas aussi considérable qu'on pourrait le croire. Dans tout le Kilima-Ndjaro, c'est à peine si on trouverait 85.000 habitants. Cette tribu diffère, sous bien des rapports, de celle que nous avons vue à Burra, les Wa-Taïtas. Le type est beaucoup plus beau, les traits sont réguliers, le nez aquilin, la taille élancée, le teint ni noir ni blanc, plutôt couleur de café au lait. Les Wa-Chagas n'ont pas de villages proprement dits : chaque famille vit isolée dans sa bananeraie. Les cases sont assez grandes ; quelques-unes même ne manquent pas d'élégance. Elles ont la forme conique : il en est qui mesurent jusqu'à douze et quinze mètres de diamètre : il y a de la place pour la famille et pour les animaux domestiques, bœufs, chèvres, etc... De plus, dans chacune, un coin est réservé pour la sépulture du père et de la mère. Les enfants sont enterrés au dehors sur le devant de la case.

Les familles, en général, sont nombreuses, la moyenne des enfants est de quatre ou cinq. La polygamie existe ici, comme dans la tribu voisine ; mais les riches seuls peuvent se payer le luxe de plusieurs femmes. Elles ne se vendent pourtant pas bien cher : un ou deux bœufs, trois ou quatre chèvres, quelques cruches de *tembo*, sorte de bière faite avec le jus des bananes...

Somme toute, la race Chaga est intéressante, laborieuse et sédentaire ; elle se développe à vue d'œil et offre à l'apostolat un champ plein d'espérances. Sans doute les protestants de Leipsig sont là qui essayent d'enrayer le mouvement des conversions au catholicisme ; mais, grâce à Dieu, leurs efforts sont restés jusqu'ici stériles et, il faut l'espérer, le resteront à l'avenir.

⁂

Du poste de Kiléma (1.450 mètres d'altitude), on voit juste en face les deux sommets du Kilima-Ndjaro : le Kibo (6.000 mètres) et le Kimawenzi (5 600 mètres d'altitude). Ces deux pics sont séparés par un plateau accidenté de douze kilomètres de long. Le Kibo est couvert de neiges perpétuelles. Au sommet, qui est d'un accès relativement facile,



AFRIQUE ORIENTALE. — CASCADE AU KILIMA-NDJARO ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN

se creuse un immense gouffre, espèce de cratère éteint qui mesure plus de cinquante mètres de profondeur. Le Kimawenzi, lui, est absolument inaccessible.

A quelques heures de Rombo, sur le versant est du Kilima-Ndjaro, se trouve un petit lac, qui a près d'un kilomètre de tour et 20 mètres de profondeur.

Malgré le plaisir que nous aurions eu à séjourner ici plus longtemps, nous ne devons pas oublier qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à faire et que notre temps est limité. Nous disons donc adieu aux zélés missionnaires qui dépensent sans calculer leur activité et leur intelligence à faire connaître et aimer Dieu dans cette magnifique région de l'Afrique équatoriale. *(A suivre.)*

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

ORDRE DES COLOMBIFORMES. — FAMILLE DES TRÉRONIDÉS. — *Hemiphagar Novæ-Zélandiæ. Kuku* (prononcez Koûkoû).

Suite (1)

Aux îles Chatham on a observé une autre espèce nommée « Hemiphaga Chathamensis ». Ses ailes et son dos sont de couleur grise, et le dessous des plumes de la queue est vert. Les proportions de l'aile avec le tarse sont changées, l'aile atteignant 0m27, alors que le tarse ne dépasse pas 0m025. Sous tous les autres rapports, elle ressemble à la précédente.

Plusieurs fois aussi, aux environs d'Hokitika, on a découvert et obtenu des sujets *Albinos* appartenant à l'une ou à l'autre espèce.

ORDRE DES GALLIFORMES. — FAMILLE DES PHASIANIDÉS.

Coturnix Novæ-Zélandiæ. — Korcke.

Bec court. Jambes fortes souvent armées d'éperons. Narines à écaille non cachées par des plumes. Tarses et orteils nus, l'orteil postérieur quelque peu au-dessus du niveau des autres. Ailes de moyennes dimensions ; la première plume est longue, mais la seconde et la troisième dépassent toutes les autres. Queue très courte, cachée sous les plumes. Tarses courts.

Couleur : le mâle est noir rayé de blanc et varié de brun-rougeâtre sur le dos. Le menton et la gorge sont châtains ; le dessous, châtain moucheté de blanc. La femelle est plus brune ; le menton et la gorge sont blancs. Œil : légère couleur de noisette. Longueur d'aile : 0m12 ; du tarse : 0m025. Œufs : chamois maculé de brun-verdâtre ; longueur : 0m032. Habitat : toute la Nouvelle-Zélande, mais devenue fort rare.

Hélas ! le feu, les chiens, les chats, les chasseurs et nombre d'autres ennemis ont à peu près détruit cette magnifique caille, la seule qui ait été attribuée à nos lointains archipels. Comme on peut le juger, elle ressemblait beaucoup à notre caille d'Europe et d'Amérique. C'est pourquoi nous n'insisterons pas sur une description inutile.

ORDRE DES RALLIFORMES. — FAMILLE DES RALLIDÉS.

Hypotænidia Philippinensis. — Mohopereru.

Bec long, droit et dur au bout. Ailes courtes et arrondies ; seconde et troisième plume les plus longues. Queue très courte. Orteils minces et longs. Tarses plus courts que l'orteil médian ; orteil postérieur très court ; griffes courtes.

Couleur : dessus, olive-brunâtre ponctué de blanc ; gorge, ventre et côtés, noir barré de blanc, avec bande irrégulière couleur chamois sur la gorge. Cou et côtés de la tête gris ; ligne rousse traversant l'œil et atteignant l'occiput. Primaires de l'aile : brunes, mais bandées de roux. Œil : brun-rougeâtre. Chez la femelle, la bande chamois est notablement plus étroite.

Longueur de l'aile : 0m14 ; du tarse : 0m038. Œufs : couleur de crème, tachés de châtain léger et foncé et de gris ; longueur : 0m038.

Habitat : Malaisie, Australie, Nouvelle-Zélande et Polynésie.

Il s'agit ici d'un de nos plus plaisibles « citoyens ailés ». Venu de la presqu'île malaise et des îles avoisinantes, il s'est établi chez nous depuis longtemps. C'est au bord des lacs et des marécages, dans les fouillis d'herbes et de joncs, qu'il aime à passer sa tranquille existence, vivant de vers, d'insectes et aussi de certaines herbes amères. Souvent, aussi, on le voit picorer du sable et du gravier. Il ne se préoccupe pas de construire un nid, mais, tout simplement, pond ses œufs là où il se repose. Ses ailes étant trop courtes et trop faibles pour lui rendre de grands services, il en réserve l'usage pour les cas d'urgence ; et même, alors, il ne

franchit au vol que des distances minimes. En revanche, sa course est remarquablement agile et rusée; en un clin d'œil il réussit à se dissimuler dans quelque asile impénétrable, ou inaccessible.

Signalons deux autres espèces assez rares, l'Hypotœnidia Muelleri et l'Hypotœnidia Macquariensis. La première, qui est spéciale aux îles Auckland, est d'une couleur rougeâtre rayée de noir; au-dessous, elle passe graduellement du roux au noir, chaque plume étant, toutefois, marquée de brun à l'extrémité et rayée de deux bandes blanches. Longueur d'aile: 0m083; du tarse: 0m028.

Quant à la seconde, dont l'île Macquarie est le solitaire habitat, elle ressemble davantage au Râle des Philippines par ses proportions. Les différences consistent dans l'œil qui est *rouge-brique*, et dans la couleur du dos qui est beaucoup plus unie, les taches étant rares. Le dessous est entièrement blanc, mais d'une nuance qui n'est pas attrayante. On dirait que le pauvre « Mohopereru » vient de prendre un bain dans une « serpentine » quelconque, et que le soleil de Macquarie n'a pas eu le temps de le sécher.

Cabalus modestus.

Bec recourbé. Plumage peu serré. Ailes très courtes; plumes molles, la quatrième et la cinquième étant les plus longues; tarses plus courts que l'orteil médian.

Couleur: dessus, brun-obscur; grisâtre en dessous; les côtés barrés de roux. Plumes (tuyaux) barrées de roux. Œil: brun-léger. Les petits sont invariablement noirs-brunâtres. Longueur de l'aile: 0m08; du tarse: 0m025. Habitat: île Mangaré, dans le groupe des Chatham.

Mesolimnas Dieffenbochii.

Bec modérément fort, un peu recourbé en bas. Couleur: dos noir et chamois par bande. Gorge: noir barré de blanc; plus bas, bande chamois barrée de noir; postérieur, d'un bel ocre bandé de noir. Longueur d'aile: 0m122; du tarse: 0m038. Habitat: îles Chatham.

Ces deux oiseaux rares méritaient un meilleur sort. Le dernier a à peu près disparu; le premier n'existe que dans un clos solitaire et n'y abonde pas. Il serait grand temps, pour nos Sociétés d'acclimatation, de s'occuper de ces utiles espèces, et de rechercher par quels moyens on pourrait faciliter et assurer leur maintien et leur propagation.

Famille des Rallidés. — *Ocydromus Carli Weka.*

Bec fort, légèrement recourbé. Ailes très courtes, les plumes secondaires et les extérieures un peu plus allongées. Queue molle. Tarses forts, plus courts que l'orteil médian. Ailes munies d'éperon. Couleur: dessus, brun-rouillé rayé de noir-brunâtre; dessous, gris teinté de roux à la gorge. Plumes bandées de noir et de roux. Œil: brun-rougeâtre. Longueur d'aile: 0m07; du tarse: 0m06.

La femelle est plus petite que le mâle. Œufs: blanc-rosé, semé de quelques taches violettes et rougeâtres; longueur: 10m06.

Appartient à l'Ile du Nord et se rencontre aussi à l'île Stewart.

Ainsi que la plupart des habitants de ce bas monde, la *weka*, ou « poule sauvage », a dans ses dispositions un mélange de bien et de mal, des défauts saillants et d'heureuses qualités. Intelligente, industrieuse, persévérante, fidèle dans ses attachements, prompte à s'apprivoiser, rusée à l'extrême, audacieuse dans ses manières et voleuse à rendre Mandrin jaloux: voilà, à peu près, son portrait moral. Dans les temps anciens, n'ayant pas l'occasion d'exercer ses talents de kleptomaniaque, elle était la bienvenue aux environs des villages maoris; elle débarrassait leurs plantations de tout insecte ou ver nuisible, fournissait quantité d'œufs à leurs cuisines, et même, parfois, se laissait prendre et mettre dans le pot-au-feu.

Mais, lorsque la civilisation européenne eut pénétré dans nos solitudes, multipliant nos richesses et nos besoins, lorsque l'or, l'argent, l'acier, la porcelaine, la faïence, la soie, les produits les plus précieux, se furent transformés en toutes sortes d'articles pour le plaisir de nos yeux et le confort de notre vie, alors la *weka* devint bientôt un objet de terreur et d'exécration. Pourquoi? Parce que, semblable à la pie, elle se laissa tenter et séduire par l'appât de tout ce qui brille; et, sans le moindre souci du septième commandement, elle transporta dans ses pénates tout ce qui fut oublié ou mis à sa portée. Montres et joyaux, argenterie et vaisselle riche, pipes, serviettes damassées, sans parler des provisions, tout disparaissait, tout était emporté au fond des bois. Quand les poules, canards et dindons furent introduits dans la colonie, notre *weka*, rencontrant ici et là des œufs semblables aux siens, les ramassait soigneusement.

Un pauvre charbonnier de Peel Forest avait, un jour, rapporté de la ville voisine une paire de souliers neufs, et les avait suspendus à un crochet près de la porte de sa hutte. S'étant absenté quelques heures pour vaquer à ses travaux, il fut grandement surpris à sa rentrée qu'une *weka* eût pu entrer dans sa demeure et faire bombance avec les vivres laissés sur la table. Viande, pain, beurre, confitures, tout avait été mis à contribution, tout avait roulé à terre et gisait çà et là. Il va sans dire que le bûcheron se hâta de pourchasser la voleuse et l'aurait volontiers tuée, s'il avait pu. Néanmoins, malgré la rapidité de sa sortie, la coupable, voulant sans doute rester fidèle aux traditions de sa race, manœuvra de façon à s'emparer d'un soulier et à s'enfuir avec, au grand désespoir du bûcheron, qui depuis lors fut l'ennemi juré de toutes les *wekas* et en tua plus de 40 en un mois.

Les histoires de ce genre abondent dans la colonie.

La *weka* est donc une terrible voleuse. Ce n'est pas son unique défaut; elle est aussi fort inquisitive et provocante. Rien de mieux pour le prouver que l'aventure racontée par lady Barker dans son ouvrage sur la Nouvelle-Zélande:

« J'étais, un soir, dit-elle, tranquillement étendue sur mon lit de fougères, me préparant à dormir, et, en attendant le sommeil, surveillant une nichée de petites *wekas* qui s'étaient précipitées sur les restes de notre repas et n'avaient aucunement l'air de s'inquiéter de nous. Pendant que je me demandais si ces petites bestioles étaient devenues orphelines, tout à coup le châle qui me recouvrait fut tiré de côté, et comme, ne soupçonnant rien, je ne me hâtais pas de tourner la tête pour voir ce qui se passait, je me sentis bientôt fortement piquée au bras. Je ne fus pas longtemps à comprendre que j'avais sans doute offensé la mère weka en fixant mon oreiller si près de son nid. Elle protestait ainsi à sa manière contre ma téméraire intrusion dans son domaine. Je me re-

prochais déjà mon indiscrétion, lorsqu'un nouveau coup de bec, administré à ma cheville, me fit tout à la fois tressauter et crier : au secours ! Sans insister davantage, la *weka* s'enfuit alors en emmenant ses petits. Je ne les revis plus. »

Notre « poule sauvage » a l'humeur calme mais fort déterminée. Si elle entre en dispute, la lutte se poursuit à outrance jusqu'à la mort de son ennemie. Le bec, les ailes, les pattes, et surtout les éperons, tout contribue à la défense ou à l'attaque. Presque toutes les blessures sont infligées sur la tête, et surtout près du bec et des yeux. La bataille finie, celle qui survit va tout simplement se laver la tête dans l'eau fraîche, et guérit en peu de temps.

Le « menu » de cette poule est à peu près universel, depuis les vers de terre jusqu'au mouton et au bœuf abandonné dans les champs et non enterré. Lorsqu'elle aperçoit sur le sol de vieux sacs ou de vieilles peaux de brebis, elle sait fort bien les inspecter et les retourner pour y découvrir la vermine qui s'y est abritée.

Elle est remarquablement facile à apprivoiser, et peut alors rendre d'excellents services dans une ferme. Elle tient lieu de baromètre, son cri perçant et répété étant un sûr indice de pluie. Lorsque le mâle s'associe une compagne, le mariage dure aussi longtemps que la vie. Ensemble ils vont picorer ; ensemble, ils s'occupent de leur nid et de leur postérité (qui s'élève souvent à 10 ou 12 petits) ; ensemble, ils chantent, le soir, leur gracieux et plaisant *duo*.

Leur nid est large et épais ; il est fait d'herbes entrelacées, et prend la forme d'un bassin. Au lieu de chercher à le dissimuler, ils le placent généralement dans une touffe de hautes herbes, sur les bords de la forêt, sous un abri quelconque. On dirait qu'ils ignorent ou méprisent le danger. Les parents quittent rarement leurs petits et se promènent fièrement avec eux, les initiant à tous les mystères de la vie. Au lieu de leur cri ordinaire d'où leur nom est venu (weka ! weka !), ils profèrent alors un *toom-toom* belliqueux et satisfait qui rappelle celui du dindon en fête.

Inutile d'ajouter que la plupart des remarques passées sur cette espèce s'appliquent aussi, dans une certaine mesure, aux autres espèces que nous allons décrire, en nous contentant de faire ressortir les points de différence.

Ocydromus brachypterus.

Couleur : noir, chaque plume bordée de brun-rougeâtre. Gorge, côtés de la tête et ventre gris-obscur. Plumes légèrement marquées de roux sur les membranes intérieures. Œil : brun-rougeâtre. Longueur d'aile : 0m175 ; du tarse : 0m052.

Cette jolie espèce, la plus rare et la plus distinguée de toutes, se rencontre le long des nombreux « fiords » qui découpent la côte occidentale de l'île du Sud.

M. Reischek l'y a observée tout à loisir en 1884, tantôt dans le lit des torrents pierreux, tantôt dans les montagnes, jusque près des glaciers. Il cite deux particularités dignes d'être notées.

La première est que son chien, tout habile qu'il fût à cette sorte de chasse, fut maintes fois dépisté par la ruse de la *weka* qui manœuvrait toujours de façon à cacher sa retraite. Lorsque le naturaliste crut devoir joindre ses efforts à ceux de son fidèle épagneul, alors seulement notre poule comprit que la lutte n'était plus égale, et elle s'enfuit au loin en poussant un cri strident. Oncques on ne la revit.

Dans une autre occasion, le même naturaliste fut visité régulièrement matin et soir par une *weka* noire, qui, chaque fois, en entrant dans sa tente, venait droit à lui en sifflant son petit air. Un jour, il lui offrit un morceau de biscuit. Elle le ramassa et l'examina avec attention, puis le jeta à terre jusqu'à ce qu'il fût réduit en fragments et l'avala ainsi. Maintes fois, il essaya de la saisir ou de la prendre au piège ; mais notre *weka* réussit à échapper à toutes les embûches, et semblait même se moquer du chien qui la surveillait et la poursuivait.

(*A suivre*)

---

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle Berthaume, à Villers (Seine-et-Oise).
Mlle Charlotte Rave, à Lyon.

NÉCROLOGIE

R. P. Hippolyte-Joseph Blanc

de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Bengale occidental

Dans la nuit du 19 au 20 mars 1907, à la résidence de Mgr Meuleman, archevêque de Calcutta, est mort saintement, comme il avait vécu, le R. P. H.-J. Blanc, Jésuite de la province de Toulouse.

Né à Rodez le 2 août 1828, entré dans la Compagnie de Jésus le 20 octobre 1848, le R. P. Blanc quittait Brest le 22 mai 1864 sur la frégate *la Junon*, en compagnie du R. P. Cazet, l'illustre apôtre de Madagascar. Ils débarquèrent à Bourbon la veille de la fête de saint Ignace. De la Réunion le R. P. Blanc passa à l'île Maurice à la fin de 1869 pour être recteur du collège Sainte-Marie à Port-Louis. En 1877 il fut envoyé au Maduré, où il resta plusieurs années. En 1893, il fut prêté à la mission belge du Bengale et y continua jusqu'à sa mort de se dévouer aux pauvres Madrassis de Calcutta. Son patron, saint Joseph, vint le prendre, comme il l'avait souvent souhaité, le jour de sa fête : il allait avoir 79 ans.

NOTRE CARTE-PRIME

L'Inde Ecclésiastique

Dans le courant du mois de mai, nous allons mettre à la disposition de nos abonnés la carte de l'*Inde ecclésiastique* que nous leur donnons cette année comme prime.

Cette carte, fort belle, en cinq couleurs, a été dressée d'après les documents officiels les plus récents, tels que les cartes du *Survey of India Office* (*Calcutta*), celles de l'*Amirauté anglaise*, des *chemins de fer de l'Inde*, etc. Notre graveur M. Hausermann, a pris soin également de se renseigner aux meilleures sources pour le tracé exact des limites de chaque circonscription ecclésiastique, telles que les *Missiones catholicæ*, éditées à Rome, et *the Madras Catholic Directory* imprimé à Madras, etc.

En même temps que notre carte est la plus complète des cartes de l'Inde à l'échelle adoptée, elle comprend toutes les résidences de missionnaires dans leur exacte position géogra-

phique. Une nomenclature détaillée donne l'ensemble des diocèses et missions de l'Inde avec les provinces ecclésiastiques auxquelles ils appartiennent et les diverses congrégations qui en ont la charge. Comme il n'était pas possible, sur la carte même, à cause de l'échelle, d'indiquer toutes les stations de la côte Malabare et des environs de Bombay, deux petits cartouches complètent le travail. Nous croyons avoir fait *œuvre utile et scientifique.*

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre du diocèse de Montauban.......... 400 »
G. C., Madrid.......... 1 »

A Mgr Haggéar, archevêque grec melchite de Saint-Jean-d'Acre.

Une anonyme du diocèse de Quimper, demande de prières pour les âmes du Purgatoire.......... 500 »

A Mgr Haggéar, Saint-Jean-d'Acre, pour sa chapelle Notre-Dame de Fourvière.

Anonyme de Lyon.......... 100 »

Pour les missions d'Eski-Chehir (Asie-Mineure).

Anonyme de Lyon.......... 100 »

Pour les missions dominicaines de Mossoul.

Anonyme de Lyon.......... 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth (Syrie).

Anonyme de Lyon.......... 100 »

Au R. P. Dervieux, Syrie.

En mémoire de Jeanne de Raymond-Cahusac.......... 1 50

A M. Félix Clément, pour sa chapelle Notre-Dame de Fourvière à Minnur (Pondichéry).

Anonyme de Lyon.......... 100 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam.

C. P. D., diocèse de Lyon.......... 10 »

Au R. P. Haghenbeck, pour l'église de Kharagpore (Bengale occidental).

M. H., du diocèse d'Agen, demande de prières pour une conversion.......... 5 »
Au nom de saint Antoine, diocèse de Séez.......... 10 »

A. M. Gudin, à Coïmbatour, pour sa chapelle de N.-D. de Lourdes.

Anonyme de Lyon.......... 500 »

A M. Félix Gaymard, Coïmbatour, pour baptiser Karoupaï sous les noms de Claire-Marie.

In spem contra spem, Marseille, demande de prières.......... 3 »

A. M. Chevallay, mission de Thanh-Hoa (Tonkin maritime).

C, P. D., diocèse de Lyon.......... 10 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza (Tonkin oriental), pour les affamés.

H. M., Albi.......... 10 »
Un anonyme de la Savoie.......... 10 »

A M. Lazard, pour sa nouvelle mission au Cambodge.

M. C. Pillon, du diocèse de Séez.......... 20 »

Pour achat et baptêmes d'enfants sous les noms de Jean et de Venancia Goni et Olhagaray (Sœur Ricaud, hospice de Hang-tcheou, Tché-kiang).

Anonyme du diocèse de Bayonne.......... 100 »

A Sœur Faure, Tche-Kiang, pour les enfants qui souffrent de la famine.

D. D., du diocèse de Carcassonne.......... 20 »

Pour le baptême d'un petit garçon et d'une petite fille sous les noms de Léon et d'Elise (Sœur Faure).

D. C., du diocèse de Carcassonne.......... 20 »

A une mission française pour le baptême d'un enfant sous le nom d'Expédit (Congo français).

Anonyme de Montpellier, J. G., demande de prières à saint Expédit.......... 5 »

Pour les affamés de Chine (Mongolie sud-ouest).

Un prêtre du diocèse de Lyon.......... 100 »
M. l'abbé Verjus, du diocèse de Verdun.......... 20 »
Un jeune Breton.......... 5 »
Nivernais anonyme.......... 10 »

A Mgr Chatagnon, Sutchuen méridional, pour la formation des catéchistes.

C. P. D., diocèse de Lyon.......... 10 »

A M. Joseph Bertrand, pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

M. Deschamps, du diocèse de Soissons.......... 30 »

Au R. P. Genet (Nagasaki).

Au nom de saint Antoine, diocèse de Séez.......... 10 »

A Mgr Dérouet, Congo français, pour un séminariste

Anonyme de Lyon.......... 100 »

A Mgr Hummel, vicaire apostolique de la Côte-d'Or.

D. de S., Nantes.......... 25 »

A M. Bateman, à Alitiéna (Abyssinie).

G. C., Madrid.......... 8 »
Mlle A. Hardy, Notre-Dame-des-Bois, P. Q.......... 2 50

A Mgr Derouet, Congo français, pour ses séminaristes.

Un ami des Anges, diocèse de Soissons.......... 12 »

Au R. P. Jenn Augustin, à Pietermaritzburg (Natal).

D. de S., Nantes.......... 20 »

Pour les PP. de Chavagnes, Fils de Marie-Immaculée, Cartier (Saint-Boniface).

H. V., Paris.......... 25 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, demande de prières.......... 10 »

Au R. P. Bernard, s. J., mission de Nome (Alaska).

Un ami des Anges, diocèse de Soissons.......... 3 »

A Mgr Olier, Océanie centrale.

M. l'abbé Brengues, du diocèse d'Alger.......... 20 »

A Mgr Boismenu, Nouvelle-Guinée.

C. P. D., diocèse de Lyon.......... 10 »

Au R. P. Bertreux, Salomon méridionales.

C. P. D., diocèse de Lyon.......... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Michel Gouth, Trincomali).

M. l'abbé Michel, du diocèse d'Autun.......... 25 »
M. l'abbé Chaumet, du diocèse d'Autun.......... 10 »
Anonyme de Carcassonne, demande de prières spéciales.......... 20 »
A. M. H., diocèse de Saint-Dié, demande de prières.......... 5 »
En reconnaissance à saint Joseph et à saint Expédit, diocèse de Langres.......... 10 »
Deux anonymes de B., diocèse de Reims, avec demande de prières pour leurs défunts.......... 150 »
M. l'abbé Rousseau, Notre-Dame-des-Bois, P. Q.......... 4 50

Pour les missions nécessiteuses (Mgr le Vicaire apostolique de Gibraltar, pour la pension du séminariste recommandé par M. l'abbé Kientz).

Deux anonyme de B., diocèse de Reims, avec demande de prières pour leurs défunts.......... 150 »
Anonyme de Sept-Vents (Calvados).......... 45 »
M. l'abbé Ledieu-Gérard, du diocèse d'Amiens.......... 5 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





AFRIQUE ORIENTALE. — GRANDE FORÊT ENTRE MOMBASA ET KISUMU ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN (voir p. 209).

Ordinations sacerdotales et Baptême de cloche à Canton

Nous recevons de M. Gervaix, de Canton, cette communication bien touchante sur une double cérémonie qui a causé une grande joie à toute la mission : une triple ordination sacerdotale et le baptême de « Théodora », la première cloche de la cathédrale de Canton.

LETTRE DE M. RÉGIS GERVAIX, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU KOUANG-TONG.

Canton, 19 mars 1907.

Aujourd'hui même, fête de saint Joseph, a eu lieu l'ordination de trois nouveaux prêtres chinois.

Je ne m'attarderai point à en décrire les touchants détails, ni à en retirer de pieuses réflexions.

Pour édifier les chers lecteurs des *Missions catholiques*, il me suffira de transcrire ici les lettres que mes confrères indigènes ont bien voulu rédiger pour rendre grâces aux bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Je leur ai conservé leur contexture orientale.

LETTRE DU PRÊTRE CHINOIS TSAN (LUC).

Chers bienfaiteurs de France,

Il fut un temps où, parmi les escarpements des collines natales, je prenais mes ébats au milieu de compagnons païens.

Dans ces heures d'enfantine candeur, où le gai soleil de Dieu faisait épanouir timidement l'humble bourgeon de mon intelligence, combien de fois je ressentis les saintes émotions de l'appel d'En-Haut !

C'était comme un écho lointain qui m'attirait insensiblement, et j'allais, le soir, demander à l'ombre des autels l'inspiration de l'Esprit qui « souffle où il veut ».

Il me semblait que la brise qui murmurait à l'angle de ma chaumière était l'haleine du Céleste Epoux de mon âme et j'écoutais cette voix de la nature comme une voix de Dieu.

Toute beauté d'ici-bas, tout frisson de feuillage, tout chant, toute verdure, tout coloris, me paraissaient n'être qu'un abrégé de poésie infinie dont le prêtre avait le mystère...

Et je comprenais que, seul, le prêtre à l'âme virginale pouvait faire vibrer les cordes de cette lyre qu'on appelle l'âme humaine, et je résolus d'être prêtre.

Je le suis depuis ce matin.

L'évêque m'a consacré et je puis maintenant, malgré tout mon néant et ma misère, élever vers le Ciel le calice des saints enivrements... Je puis invoquer le Dieu trois fois saint et le faire descendre sur cette chère patrie de Chine, hélas ! encore si païenne.

Pour un si grand honneur, pour tant de bienfaits reçus, que puis-je rendre à ce maître Jésus, sinon le prier pour ceux qui m'ont aidé à devenir son prêtre !

Car, sans le prêtre qui recueillit mes premières leçons, sans mes maîtres qui m'enseignèrent les saintes doctrines, sans les bienfaiteurs de France, qui envoyèrent leurs fécondes oboles, que serais-je devenu ?

A tous, en ce jour de sainte dilection et de joie, j'envoie l'hommage de ma reconnaissance, à tous je dis un grand merci, et que le Seigneur leur rende leurs bontés à mon égard.

TSAN A-TSUN, prêtre.

***

LETTRE DU PRÊTRE CHINOIS LÉONG (PAUL).

A mes généreux amis français,

Ce matin, j'ai reçu la divine onction du sacerdoce. Le Seigneur n'a fait acception de mon humble personne que pour le servir spécialement dans ses milices d'avant-garde ; il m'a désigné sentinelle des âmes, aux bornes mystiques de leur empire, et désormais, pour moi, je n'aurai d'autre patrie que la patrie des âmes, d'autre famille que celle des âmes, d'autre amour que celui des âmes

Il me faudra les conquérir comme on conquiert des troupes errantes de cerfs au fond des solitudes. Comme un chasseur, j'irai les prendre et les amener au bercail des pastorales tendresses...

Dieu me soit en aide au milieu de ma tâche !

Vous tous, amis inconnus de France, vous me seconderez de l'effort de vos prières ; vous avez offert déjà le secours matériel au moyen duquel j'ai pu étudier et parcourir mes années de formation cléricale.

Je ne saurai jamais assez vous en remercier, chers bienfaiteurs, et mes prières seules ne peuvent payer ma dette, si le Souverain Dispensateur ne se charge d'y pourvoir.

Je le prierai chaque jour de vous bénir, vous et tous vos êtres aimés.

LÉONG A-TCHU prêtre.

***

LETTRE DU PRÊTRE CHINOIS TSOI (JOSEPH)

Chers bienfaiteurs de France,

En ce jour de grâce où mon Dieu m'a élevé, moi, pauvre enfant, du fond de la boue pour me placer avec les princes de son peuple, mon premier cri de reconnaissance s'adresse à ce pieux peuple de France, si généreux, si dévoué à toutes les bonnes causes.

Alors que tant d'œuvres sollicitent de jour en jour la charité volontaire, vous ne cessez, chers bienfaiteurs et bienfaitrices, de venir en aide à tous nos besoins.

Sans vous, les chrétiens de Chine ne pourraient subvenir à l'entretien de la religion et de ses ministres, et ne sauraient prétendre à l'espoir de compter au milieu d'eux des prêtres de leur nation.

Grâce à vos libéralités, j'ai pu moi-même franchir les degrés du saint parvis, et monter à l'autel de mansuétude et d'expiation.

Désormais, tous les jours, jusqu'à la fin de mon pèlerinage mortel, j'élèverai l'hostie sans tache au-dessus des péchés de ma race, et les péchés seront remis.

Désormais, je serai l'intermédiaire du Créateur et des créatures, et tout ce que celles-ci demanderont au Ciel passera par ma bouche de sacrificateur.

Quel honneur insigne n'ai-je point reçu ? Honneur incomparable qui fait d'un homme plus qu'un ange, presque un Dieu !...

Je demande à mes bienfaiteurs qu'ils veuillent encore se souvenir de moi dans leurs prières, afin que, ma jeunesse étant renouvelée comme celle de l'aigle, je puisse avec fruit exercer mon ministère auprès de mes compatriotes. *In sanctitate coram ipso.*

Encore une fois, chers bienfaiteurs, merci.

TSOI A-SUN, prêtre.

***

Après l'ordination des trois prêtres, Mgr Mérel a procédé à la bénédiction d'une belle cloche, don d'insignes bienfaiteurs de Nantes.

Ainsi, au jour où l'église de Canton retentissait des chants d'allégresse de ses nouveau-nés au sacerdoce, le temple magnifique, aux flèches muettes, sentait enfin ses vastes flancs se remplir d'harmonie, et dans les airs étonnés où vogue l'esprit du mal païen, la voix grave et douce du pieux airain résonnait à nos oreilles.

Il y avait enfin une cloche aux clochers ! Daigne l'ange de la Chine la sonner à toute volée pour le Roi des rois ! Sonne, sonne, *Théodora !*

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, S. S. le Pape Pie X a nommé :

Vicaire apostolique du Tché-li sud-ouest, Mgr Auguste Coqset, Lazariste, transféré du vicariat apostolique du Kiang-si méridional :

Coadjuteur du vicaire apostolique du Chan-tong oriental, avec caractère épiscopal et droit de future succession, le R. P. Adéodat Witner, des Frères Mineurs.

— Le Saint-Père a changé le titre du vicariat apostolique du *Congo français supérieur* en celui de *Loango,* ville principale de la région et résidence du vicaire apostolique.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des Oblats de Marie Immaculée partis dernièrement pour les missions : R. P. Rouvière, J.-B. (Mende), pour le Mackensie ; R. P. Leparoux, Jean (Nantes) ; R. P. Le Bré, Pierre (Vannes), et le Fr. Jahier Théophile (Vannes), pour Saint-Albert ; — le R. P. Kerbrat, Claude (Quimper), pour Colombo ; — le R. P. Valat, Camille (Rodez) et les Frères Kremm Joseph et Stévenot Charles, pour le Basutoland.



INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Nous rappelons à nos lecteurs que, le vendredi 3 mai, à 4 heures du soir, à l'occasion du 85e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, l'éminent prédicateur des Conférences de Notre-Dame de Paris, M. le chanoine Janvier, prêchera dans l'église primatiale de Saint-Jean.

On peut se procurer des billets pour l'enceinte réservée, soit aux bureaux de l'Œuvre, 12, rue Sala, soit aux *Missions catholiques*, 14, rue de la Charité.

Rome.— Sur les sommes recueillies dans les premiers mois de 1907, S. Em. le cardinal Gotti, préfet de la Propagande, a attribué à diverses missions d'Afrique les allocations suivantes :

Guinée française	10.000 *lire*
Bénin	20.000
Dahomey	20 000
Côte d'Or	20 000
Côte d'Ivoire	20.000
Haut-Niger	20.000
Bas-Niger	20.000
Togoland	10.000
Caméroun	10.000
Ghardaïa	5.000
Gallas	10.000
Mission somalie dépendant d'Aden	5.000
Gabon	10.000
Oubanghi	20.000
Bas-Congo portugais	15.000
Cunène	10.000
Haute-Cimbébasie	10.000
Zanzibar	5 000
Bagamoyo	10.000
Congo belge	10.000
Haut-Kassaï	5.000
Uellé	5.000
Koango	5.000
Nyanza septentrional	10.000
Nyanza méridional	10.000
Ounyanyembé	10·000
Tanganika	10.000
Nyassa	10.000
Haut-Congo	10.000
Soudan français	10.000
Haut-Nil	10.000
Bas-Congo français	10.000
Shiré	10.000
Stanley Falls	10.000
Fleuve Orange	10.000
Bénadir	5.000
Total	400 000

Paris. — Dans sa séance générale du 19 mars dernier, la Société de géographie commerciale de Paris a procédé à la distribution des récompenses décernées annuellement par sa commission des prix.

Parmi les lauréats de la Société, nous sommes heureux de relever le nom d'un missionnaire, le R. P. Richard, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (Chine). Voici en quels termes M. Paul Labbé, secrétaire général de la Société de géographie commerciale, a apprécié les titres du R. P. Richard à la flatteuse distinction dont il vient d'être l'objet:

« Le P. Richard, de Zi-ka-wei (près Changhaï), a publié deux volumes sur la *Géographie de l'Empire de Chine* (*Cours supérieur*, 1 vol.; *Cours inférieur*, 1 vol., celui-ci n'étant qu'un extrait du premier). L'ouvrage du P. Richard est né de l'enseignement. Mais, s'il s'adresse avant tout aux élèves chinois qui fréquentent les écoles dirigées par les Jésuites de Zi-ka-wei, il rendra également les plus grands services à ceux qui, en France, ont à s'occuper de l'Empire du Milieu. Ils y recueilleront une foule de renseignements, puisés aux meilleures sources, sur la géographie physique de la Chine (la partie relative au climat est de tous points excellente, grâce à la collaboration du P. de Loidrey, attaché à l'Observatoire de Zi-ka-wei), sur les provinces et les villes, sur les richesses agricoles et minières, sur l'état économique actuel. Le P. Richard a su — comme il l'indique expressément — « donner une large place à la géographie commerciale, les Chinois étant un peuple de commerçants, et nos élèves, pour le plus grand nombre, de futurs commerçants ».

Islande. — M. Dubillot nous écrit de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 19 avril :

« Je viens de lire sur l'estimable revue les *Missions catholiques*, à la rubrique : « Aumônes pour l'œuvre de la Propagation « de la Foi »: « A M. Dubillot, Islande, pour achat d'un chemin de « de croix, 100 fr. donnés par M., de Grenoble. »

« Toute ma reconnaissance pour cet acte de générosité que nous vous devons. Quelle joie pour les deux pauvres missionnaires d'Islande quand ils seront en possession d'un chemin de croix convenable ! J'espère que d'autres personnes généreuses entendront notre appel en faveur d'une mission si digne d'intérêt.

« Voici ce qu'on m'écrit de Reykiavik :

« Oui, il nous faudrait un beau et grand chemin de croix. Nos « pauvres protestants aiment à nous voir faire le chemin de « croix, etc., et le jour du Vendredi saint, l'annonce du pieux « exercice nous avait amené beaucoup de monde; notre église « était tellement remplie, que nous craignions des malheurs. Mal- « heureusement, notre pauvre chemin de croix n'est qu'une cari- « cature, et sa vue n'est guère propice à édifier. »

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Guichard, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Nhu-Ly :

« L'année 1906 a été une année de malheurs. Pendant que j'allais rendre visite à mon jeune frère qui arrivait en mission, un ouragan renversa l'écurie de mon cheval; le matin, on le trouva mort. Au mois de juin une partie de ma maison s'écroulait et je tombais pêle-mêle avec les meubles d'une hauteur de 3 mètres (car ma maison a une espèce de rez-de-chaussée pour éviter les inondations) ; tout ce que j'avais de plus précieux, vases d'autel, chandeliers, fut pilé ou tordu. Mais je rendais grâce à Dieu de m'en tirer à si bon compte pour ma vie. Le typhon a fait de sérieux dégâts à plusieurs églises et je suis dans l'impossibilité de les relever. Ma paroise s'étend à l'embouchure du fleuve ou de la rivière de Cusa Viet, c'est une plaine de rizières ; mon jardin, qui est le point le plus élevé des environs, est seulement à 2 mètres au-dessus du niveau de la mer dont je ne suis éloigné que d'une dizaine de kilomètres : l'eau salée, c'est le fléau du pays ; quand elle envahit les plantations, toutes les cultures périssent. »

Yun-nan (*Chine*). — M. Liétard, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Djo-kou-la, le 5 mars 1907 :

« Permettez-moi de solliciter votre charité pour mes braves Lolos du village de Djo-kou-la, détruit de fond en comble, en un clin d'œil, par un terrible incendie.

« En attendant vos secours ardemment désirés, nous tâchons de relever nos ruines. Pour cela, il faudra longtemps, car d'abord les ventres sont affamés; et il nous sera impossible, avant la saison des pluies, de trouver l'herbe nécessaire pour couvrir les futures chaumières.

« Pour moi, je m'ingénie à ne laisser mourir de faim aucun des 215 affamés que j'ai ici sur les bras. Ma situation est d'un triste !

« On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. L'aphorisme s'est, hélas ! réalisé pour nous. Tandis que, le 17 janvier, nous étions réduits à la misère par le feu, le 5 février, ma belle église, toute neuve, était renversée et réduite en miettes par un violent ouragan ! Cette église venait d'être élevée, au prix de nombreux sacrifices, par mes pauvres Lolos. La laisser en l'état, n'est pas de bonne politique ; car l'an prochain, après les pluies, tout serait complètement perdu. La relever actuellement, c'est le parti le plus honorable ; mais, hélas ! pour ce faire, il faut 800 francs. Huit cents francs, c'est une somme énorme pour un pauvre misérable comme moi ! En désespoir de cause, j'ose, encore une fois, m'adresser à vous... »



Coïmbatour (*Hindoustan*). Mgr Augustin Roy, des Missions Etrangères de Paris, évêque de Coïmbatour, nous écrit :

« Le 26 décembre dernier, je me mettais en route pour visiter le Wynaad, confié depuis dix-huit ans au zèle de M. Gudin. Vous raconter toutes les merveilles que ce zélé missionnaire a accomplies dans cette portion du champ du Père de famille, serait très intéressant, mais il faudrait pour cela écrire un gros volume et, d'ailleurs, son humilité ne me le pardonnerait pas. Qu'il me suffise de vous dire que toutes les deux ou trois lieues j'ai rencontré une chapelle très convenable et un très modeste abri pour le missionnaire. Pour l'évangélisation, ceci est très avantageux. Il trouve ainsi le moyen d'être en contact continuel avec son peuple et d'avoir la liberté. En effet, malgré la bienveillance des planteurs à l'égard du prêtre, le ministère apostolique, pour être fructueux, demande que le missionnaire ait son chez-soi. De cette façon, les chrétiens peuvent, quand ils le veulent, voir leur père spirituel et l'entretenir de leurs affaires personnelles. De plus, lorsque l'homme ennemi vient répandre sa mauvaise semence, le missionnaire peut le suivre, le harceler et détruire avant germination cette graine de l'hérésie. Pour l'aider dans ce dur labeur, il a la présence de son divin Maitre, car, dans chaque chapelle, sa piété lui a fait ériger un tabernacle petit, pauvre, mais d'une propreté irréprochable. C'est dans ces citadelles d'observation et aux pieds de son Jésus qu'il trouve le secret de son zèle, de sa force, de sa douceur et de sa prudence ; c'est là encore qu'il rencontre les consolations quelquefois nécessaires à son âme angoissée. Chaque année, la grâce de Dieu et la protection de la très sainte Vierge lui amènent un bon nombre d'âmes de bonne volonté que l'eau du baptême fait membres de la sainte Eglise.

« Il y a une vingtaine d'années, une nuée de chercheurs d'or s'abattit sur ce beau pays. Après avoir dépensé dans cette entreprise malheureuse de nombreux millions, il fut décidé de tout abandonner. Pourquoi ? N'y avait-il pas d'or ? Il y en avait, mais pas assez.

« Présentement, ces montagnes et vallées sont couvertes d'immenses forêts, peuplées de fauves. La population humaine y est assez restreinte, elle. Comment, en effet, vivrait-elle à côté de telles forêts ? Moissons et troupeaux ne seraient-ils pas ravagés par les éléphants, les sangliers, les tigres, les léopards, les hyènes, etc., qui les remplissent ? Cependant, çà et là se rencontrent d'immenses plantations de café, de thé, de caoutchouc, de poivre, de quinquina, etc. Ces plantations sont travaillées, sous la direction et la surveillance d'Anglais, par quelques tribus locales d'une civilisation à peine ébauchée.

« Parmi ces tribus du Wynaad, une des plus intéressantes est celle des Kurumbers. Dans ces dernières années, sous l'impulsion de la grâce, elle s'est ébranlée, et plusieurs de ses enfants sont maintenant baptisés et confirmés. J'ai été émerveillé de constater comment, en peu de temps, la grâce a changé ces hommes et la foi a jeté en eux des racines profondes.

« Pendant cinq jours, il me fut donné d'admirer leur vie simple et frugale, de les contempler, réunis en différents groupes pour apprendre la doctrine du Ciel depuis le matin jusqu'au soir. Ils ne font qu'un repas par jour ; mais, pendant ces cinq jours, ce repas devenait pour eux un grand festin. Figurez-vous du bon riz cuit dans l'eau et assaisonné d'eau poivrée ! C'est le festin des grandes occasions. Si vous aviez le bonheur de considérer les petits enfants avant et après ! Ce petit monde, au ventre plat avant, retournait après le repas, lent, lourd, rond. Ce qui prouvait que le quart d'heure avait été sérieusement employé. Ce repas coûtait de 8 à 9 francs. Nourrir 60 à 70 personnes à ce prix, ce n'était pas énorme ; cependant, comme la dépense sortait d'une seule bourse, et d'une bourse de missionnaire... c'était rude.

« Le soir, après le chapelet et la prière, il y avait grand concert et danses champêtres, probablement pour activer la digestion. Ce programme n'était pas très varié, mais suffisait cependant à les amuser au plus haut point. Pour leur faire plaisir j'y assistai une fois.

« Pendant un mois et demi j'ai parcouru ce grand district. Au milieu de ces pauvres mais braves gens, M. Gudin est le plus heureux des hommes ; de lui on peut dire sans exagération qu'il connaît ses ouailles et que ses ouailles le connaissent et l'aiment. Malheureusement sa santé laisse beaucoup à désirer. Il serait vite remis, s'il daignait ou pouvait mieux se nourrir et se protéger contre l'humidité de la nuit en se couchant au moins sur un matelas ; mais c'est le moindre de ses soucis. Il s'est toujours beaucoup plus occupé des autres que de lui-même.... »

Soudan. — Nous lisons dans le *Bulletin de la Société Antiesclavagiste de France :*

« Le Conseil d'administration de la Société antiesclavagiste s'est réuni le 19 mars dernier. Il a été décidé que le village de Liberté à fonder à Khaté, près Bammako (Soudan), prendrait le nom de Perraudville, en mémoire de S. Em. le cardinal Perraud, président et bienfaiteur de la Société.

On n'ignore pas que plusieurs villages de Liberté furent fondés sur l'initiative du cardinal Perraud: l'un d'eux porte déjà le nom de Saint-Adolphe, son patron.

Nous applaudissons au nouvel et délicat hommage de reconnaissance qui vient d'être rendu à celui qui déploya tant de zèle pour la cause antiesclavagiste.

Benin. — Nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre adressée par une religieuse des Missions Africaines de Lyon à la Révérende Mère Supérieure de la Congrégation :

« Itolo est un village assez important situé à l'extrémité de Lagos, ou plutôt formant comme un faubourg de cette ville elle-même.

« Ici, la plus grande partie de nos journées se passe en classe, car c'est là où nous avons le meilleur moyen d'action sur les enfants. Depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, sauf l'instant de répit donné nécessairement au repas de midi, suivi de la récréation, la Sœur est avec son groupe d'élèves.

« Chaque jour, lorsque le soleil baisse à l'horizon et qu'un commencement de fraîcheur relative permet de sortir, deux d'entre nous dirigent leurs pas vers le village. Nous entrons dans les cases pour tâcher d'y découvrir quelque « infortune ». On reconnaît qu'il y a un malade à la présence d'un fétiche placé dans un coin de la case. Après donc avoir salué le maître et la maîtresse du logis, on demande des nouvelles du bébé, si l'on en voit un dans les bras de la maman. Si celui-ci montre des signes de maladie, la Sœur prend un air de médecin expérimenté, conseille tel et tel remède, et s'en va, promettant de revenir le lendemain. Il est inutile d'ajouter que, lorsqu'elle revient, elle n'oublie pas surtout d'apporter avec elle l'eau qui servira à la « régénération » dans le cas d'un danger imminent. »

Martinique (*Antilles*). — Le R. P. Delaval, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit du Petit Séminaire Sainte-Marie de Fort-de-France, le 26 mars 1907, à une de ses bienfaitrices :

« J'ai reçu votre bonne lettre du 25 février et je me hâte d'y répondre avant de partir pour exercer le ministère dans la zone dévastée par le volcan.

« Le vendredi saint, je célébrerai l'office au Morne-Rouge même, à 450 mètres d'altitude, au pied de la montagne Pelée. Ce bourg fut rasé le jour de l'éruption du 30 août, qui fit plus de 2.000 victimes. Le bourg même est encore abandonné ; mais les mornes environnants sont occupés par une population de plusieurs milliers d'habitants.

« C'est au milieu de ces âmes délaissées depuis la catastrophe que nous allons essayer de nous établir de nouveau. Mais tout manque : l'église est ruinée, le presbytère rasé et les ressources font totalement défaut parmi cette pauvre population qui réclame cependant à grands cris des prêtres. Il n'y a que des religieux qui puissent entreprendre un pareil relèvement et nos Pères, qui ont fait et refait le Morne-Rouge, vont essayer encore une fois. J'espère être du nombre de ceux qui y seront employés. L'église et toute la paroisse étaient consacrés à la Vierge Immaculée. C'est sous ses auspices que nous reprendrons l'œuvre.

« Puisque vous me le proposez, j'accepte un petit envoi de linge d'église, et même, si vous pouvez de temps en temps nous procurer, par vos relations, des ornements, nous vous en serons vraiment reconnaissants.

« Je dois vous dire que, dans ce pays, les causes d'usure et de destruction du linge et des ornements d'église sont plus fréquentes que partout ailleurs. Les pluies de l'hivernage sont très abondantes et durent trois à quatre mois, d'où grande humidité et moisissure du linge. Les cyclones, qui sont fréquents, détruisent et anéantissent tout ; enfin les insectes dévorent et les meubles et ce qui s'y trouve renfermé.

« Ajoutez à cela qu'on ne rencontre pas facilement une négresse sachant coudre, repriser et laver convenablement, et vous aurez une idée des difficultés qu'ont à vaincre ici les curés pour entretenir le mobilier paroissial. Aussi, comme conséquence, se voit-on parfois obligé de dire la messe avec des aubes trouées, des ornements abîmés, rongés et déchirés. C'est lamentable.

« J'ai essayé, en ces derniers temps, de réunir quelques dames de la ville pour les faire travailler à ce que, en France, on appelle l'œuvre des tabernacles. Ces dames ont déjà fait plusieurs aubes, nappes, corporaux, purificatoires, manuterges, amicts, bourses pour porter la sainte communion, voiles de ciboire. L'œuvre n'est qu'à son début et fort modeste. J'accepterai, encore une fois, avec reconnaissance, toute aumône de quelque côté qu'elle vienne.

« Faut-il vous dire nos autres besoins ? Je l'oserai et votre charité y fera écho comme elle pourra. Pour nous établir au Morne-Rouge, il nous faut bâtir une maison, et nous sommes loin de la ville de Fort-de-France. Cette construction coûtera donc cher, surtout à cause des frais de transport; c'est 12.000 francs, au bas mot, qu'il nous faut trouver, et, dans les circonstances présentes, nous ne pouvons compter que sur la charité publique. Nous y avons fait appel ; on y a déjà répondu. Mais le pays est ruiné par différentes catastrophes

« Dieu seul, en touchant le cœur des âmes charitables, peut nous tirer de ces difficultés. Il le fera, nous avons confiance, car c'est pour sa plus grande gloire et le salut des âmes que nous travaillons. En effet, une fois établis au Morne-Rouge, nous rayonnerons de là à l'Ajoupa-Bouillon (à 13 kilomètres de là), au Fonds-Saint-Denis (10 kilomètres environ) et au Prêcheur, au bord de la mer, à 16 kilomètres. Le Morne-Rouge sera, vous le voyez, un véritable centre de missions. Contribuer à établir cette œuvre, ce sera véritablement travailler au relèvement de la foi dans les familles qui n'ont pas voulu abandonner ces régions dévastées par le plus affreux des cataclysmes.

« Voilà la situation. A vous de consulter votre cœur et le cœur de vos amis que vous savez dévoués au bien. »

CINQ MOIS A TRAVERS LES
Missions du Centre de l'Afrique

Par le R. P. Eugène CYPRIEN, des Pères Blancs

Suite (1)

IV. — De Voï a Roubaga.

Nous reprenons le chemin de Voï, où nous arrivons quatre jours après, émerveillés de ce que nous avons vu et entendu. Sans doute, nous sommes bien un peu fatigués ; mais quarante heures d'immobilité dans notre wagon auront vite raison de notre lassitude, et nous arriverons à Kisoumou frais et dispos pour de nouvelles courses.

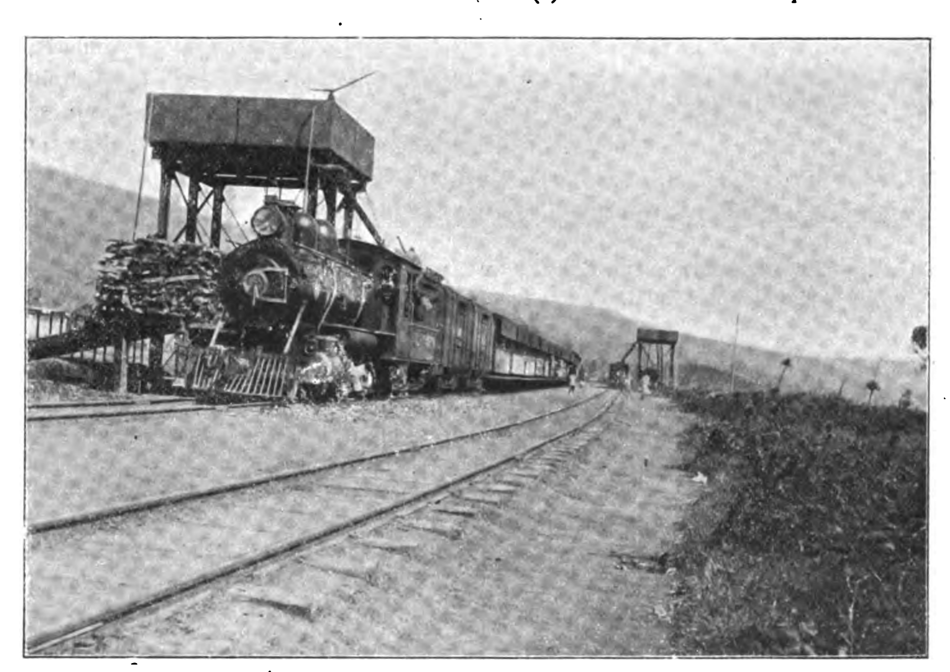
De Voï à Makindu, le trajet ne manque pas de charmes : hautes montagnes couvertes de splendides forêts, succession ininterrompue de magnifiques viaducs, dont quelques-uns sont de vraies œuvres d'art ; partout une végétation exubérante. Mais, à partir de Makindu, le tableau change et ne tarde pas à présenter l'image de la stérilité et de la mort : c'est le *pori*, le vrai désert, comme celui que nous avons traversé de Burra à Tavita. Et cela pendant plus de deux cents kilomètres.

Il faut dire, cependant, que tout est relatif en ce bas monde. Ce que nous venons d'appeler désert, semble être, au contraire, un véritable paradis terrestre pour les animaux. On dirait qu'ils se sont tous donné rendez-vous dans cette immense plaine. Du train, on voit, en effet, défiler de vrais troupeaux : antilopes de toute taille, gazelles, zèbres, autruches, etc... Les girafes ne manquent pas, ainsi que les buffles. Il y a aussi, paraît-il, des léopards et des lions. La station Simba-le-Lion, qui vient immédiatement après Makindu, doit son nom au grand nombre de ces fauves.

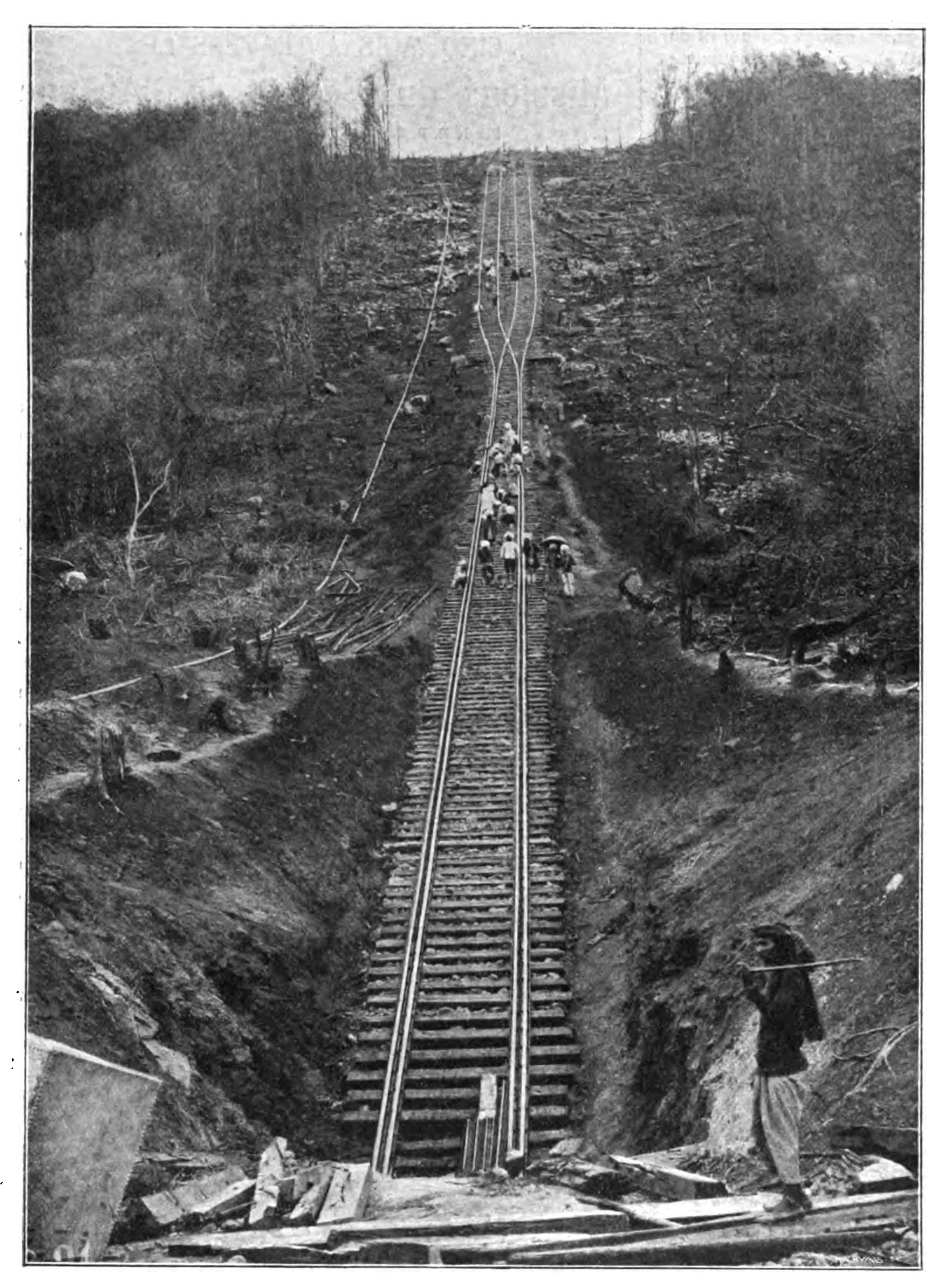
⁂

Distrait par la nouveauté de ce spectacle, le voyageur

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19 et 28 avril.



AFRIQUE ORIENTALE. — En gare de Voï; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.



AFRIQUE ORIENTALE. — ESCARPEMENT ENTRE KIKUYU ET NAKURU ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN.

Limoru, les Pères Italiens de la *Consolata*, de Turin, ont une procure pour le ravitaillement des missions qu'ils vont fonder à Kéna. Cette province, distraite du vicariat apostolique de Mgr Algeyer, il y a peu de temps, est une des plus intéressantes et des plus peuplées Les habitants sont des Wa-Kikuyu. Ils n'ont qu'une civilisation très rudimentaire, il est vrai ; mais, à voir l'activité et le savoir-faire avec lesquels ils cultivent leurs champs, on reconnaît un peuple laborieux, ce qui fait concevoir les meilleures espérances pour leur conversion.

La station de Nawasha se trouve près d'un lac assez considérable entouré par une chaîne de montagnes toutes calcinées. Sur plusieurs cônes, on distingue encore parfaitement les restes de volcans naguère en activité. A cinquante kilomètres de là, deux autres lacs de moindre importance, le Nakuru et l'Elmenteita, et puis c'est fini. Jusqu'à Port-Florence, rien qui vaille la peine d'être signalé.

Cependant, à mesure qu'on approche du Nyanza, la population devient plus dense. A droite et à gauche de la voie se trouvent de nombreux villages, aux cases minuscules, habités par les Wa-Kavirondos.

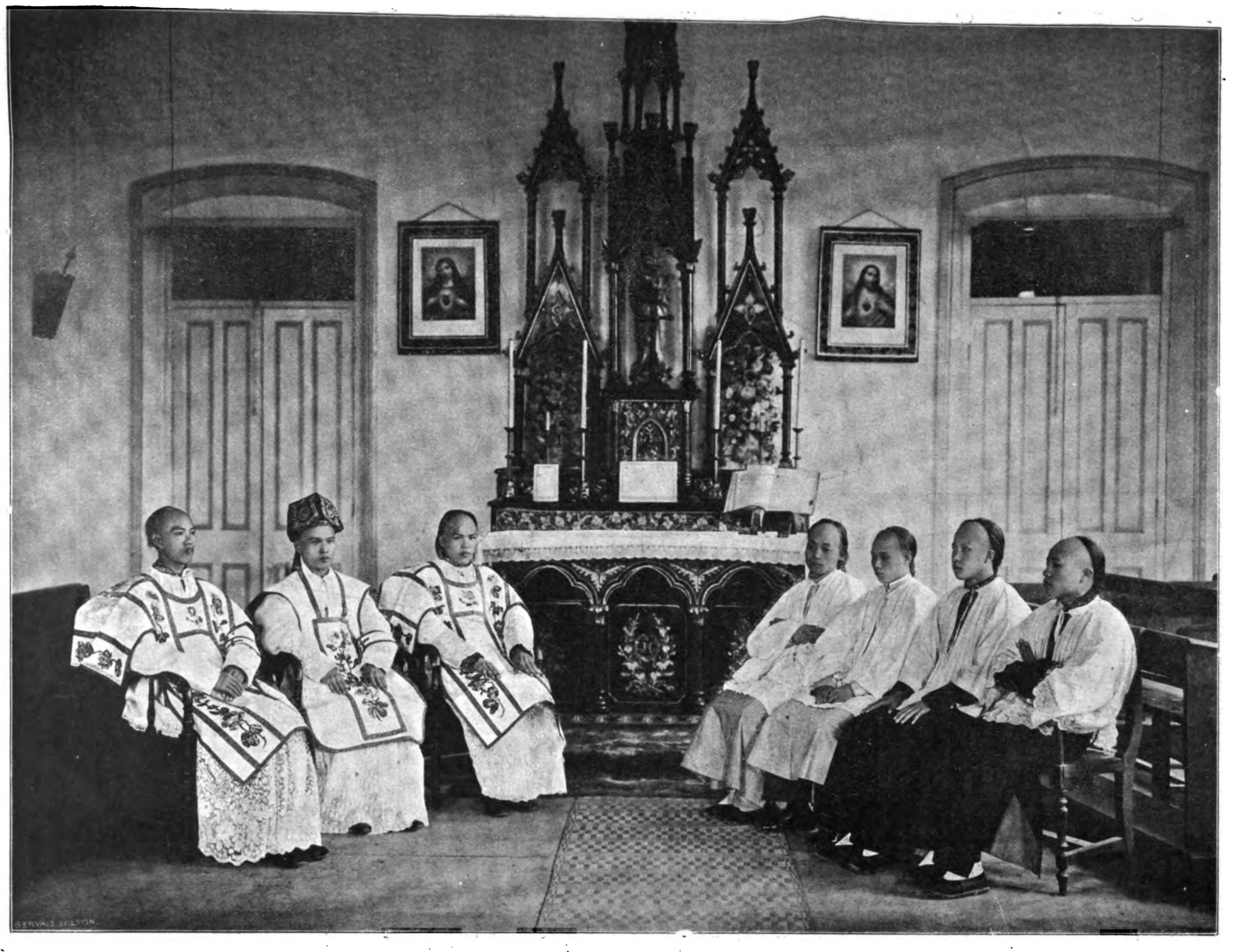
Enfin nous voilà à Port-Florence, sur les bords du Victoria-Nyanza. Au lieu de trois mois que mettaient autrefois les missionnaires pour franchir les 584 milles qui nous séparent de Mombasa, nous avons mis, nous, tout juste quarante-huit heures et nous arrivons sans la moindre fatigue, ce qui n'est pas à dédaigner.

arrive presque sans s'en douter à Naïrobi. C'est la gare la plus importante de toute la ligne. Les Anglais y ont leurs chantiers et une forte garnison militaire. Toute la région de Naïrobi, grâce à son altitude, jouit d'un climat très sain et semble propre à toute espèce de cultures, excepté pourtant celle de la vigne. Les Pères du Saint-Esprit ont une résidence assez prospère à quelque distance de la ville en construction.

Le plateau continue durant une dizaine de lieues au delà de Naïrobi jusqu'à Kikuyu. Alors de nouveau recommencent les collines et les montagnes boisées dont on a déjà parlé. A

***

Port-Florence est situé au fond d'un grand golfe que forme le Nyanza. Ce n'est pas encore une ville; mais elle est en train de le devenir. Une centaine de maisons coquettes, construites en briques et couvertes en zinc, s'échelonnent sur la colline qui domine le golfe et constituent la résidence



KOUANG-TONG (Chine). — Les trois nouveaux prêtres cantonnais ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix (voir pp. 205 et 206).

des Européens et des Indiens etablis là pour leur commerce. La ville indigène se nomme Kisumu et se trouve à une demi-lieue de la ville moderne.

A Port-Florence, les Pères de Saint-Joseph de Mill-Hill ont une chapelle et non loin de là une mission qui est à ses débuts.

La seule curiosité qu'il y ait ici, c'est le marché indigène, quoiqu'il ait perdu beaucoup de son originalité première à cause des constructions européennes bâties pour abriter les vendeurs et les marchandises. On voit là grouiller, dans un désordre indescriptible, des milliers d'individus, hommes, femmes, enfants, tâchant d'écouler le produit de leurs cultures ou de leur industrie : lentilles, fèves, sorgho, maïs, poisson séché au soleil, cruches en terre noire, etc...

Pour maintenir un semblant d'ordre dans cette foule, des Indiens au grand turban multicolore ou des nègres sont là, armés de fouets et de bâtons. La police, on le voit, est sommaire.

Quant à la toilette des Kavirondos, elle est par trop primitive pour être décrite. S'il y a quelque coquetterie chez eux, c'est pour la tête. Les hommes, comme les femmes, ont le lobe des oreilles percé d'un trou qui va grandissant jusqu'à atteindre huit ou dix millimètres de diamètre. Dans ces trous, on met des bouchons de liège, ou des roseaux. J'en ai vu plusieurs qui portaient là leur tabatière.

Les uns ont la tête couverte de plumes ; d'autres (et c'est le plus grand nombre) n'ont rien, mais ils enduisent leur chevelure soit de beurre rance, soit de terre glaise rouge ou blanche. Il est aussi de bon ton de se faire arracher les deux incisives de la mâchoire supérieure ; beaucoup se contentent pourtant de se les faire limer, comme c'est l'usage chez les cannibales.

***

Les Pères de Mill-Hill sont établis parmi ces sauvages. Ils résidaient tout d'abord à Port-Florence même, non loin du grand marché.

Bientôt ils s'aperçurent qu'il était préférable, au point de vue de l'apostolat, de transporter leur tente de l'autre côté du golfe, dans les montagnes au centre des Kavirondos. J'allai leur rendre visite. Chemin faisant, avec le R. P. Grimshaw, je croise des centaines de ces sauvages qui vont au marché ou en reviennent. Remarquant sur le bord du sentier des ustensiles : paniers, cruches, etc... jetés là pêle-mêle, j'en demande la raison.

« — C'est signe, me dit le Père, que non loin d'ici il y a un mort. »

C'est la coutume, en effet, de jeter sur la voie tout ce qui a appartenu au défunt. Quant à celui-ci, il est enterré assis dans sa case. Non loin d'ici, les Bakidès, congénères des Kavirondos, n'enterrent pas leurs morts ; ils les mangent !

La résidence des deux missionnaires est fort pauvre. Deux chambrettes de 2m45 de côté constituent tout le logement et servent de chapelle, de salle à manger, de dortoir, etc... Pour le moment, le manque absolu de ressources ne leur permet pas de faire davantage. Il faut, je l'avoue, un dévouement héroïque pour vivre et travailler dans de telles conditions. Cette mission est encore à ses débuts : il n'y a donc pas de chrétiens, à peine quelques âmes de bonne volonté qui consentent à se laisser instruire.

Pour traverser le lac et se rendre à l'Uganda, on n'avait, jusqu'à ces dernières années, que les frêles embarcations des Noirs. Aujourd'hui deux *steamers* de 600 tonnes chacun, le *Sybils* et le *Winifred*, assurent le service et font chaque mois le tour du lac. Pour se rendre à Entebbé, port actuel de l'Uganda, c'est l'affaire de vingt-quatre heures. Généralement le bateau fait une courte escale à Juya, dans la province de l'Usoga. C'est là que se trouvent les fameuses chutes du Ripon, sur le cours du haut Nil. (*Voir la grav. p.* 214.)

Ce n'est pas sans émotion que je mets, pour la première fois, le pied sur cette terre de l'Ouganda où se sont réalisées tant de merveilles de la grâce. Depuis quelques années, on a établi, à Entebbé, un poste procure. Je ne m'y arrêtai que deux jours à peine ; j'avais hâte d'arriver à Roubaga pour saluer le vicaire apostolique, Mgr Streicher.

***

Roubaga est la capitale indigène de l'Ouganda, ou plus exactement l'une des cinq collines sur lesquelles s'élève cette capitale. Ce mot de « capitale » éveille l'idée d'une grande ville, avec des rues bien alignées, des monuments plus ou moins somptueux. Ici, il n'y a rien de tout cela. Ce n'est pas même un village proprement dit. Chaque famille vit dans sa bananeraie dont l'étendue est variable. Que l'on se représente 7 à 8.000 familles ainsi dispersées et on aura une idée de l'étendue occupée par la susdite capitale nègre.

En arrivant à Roubaga, bien des souvenirs envahissent la mémoire, les uns douloureux, les autres consolants. C'est à cette place qu'ont habité Mtésa, dont les explorateurs, comme Speke et Stanley, ont fait un éloge pompeux, et Mwanga, le dernier roi indépendant. Là même où s'élève aujourd'hui l'église catholique de la mission, Mtésa avait son palais et le logement de ses 1.800 femmes, sans compter l'armée de pages et de serviteurs qui ne le quittaient pas. Là aussi a coulé le sang de milliers de victimes sacrifiées au caprice du despote.

Deux cents mètres plus bas, au pied même de la colline, de Roubaga, on voit un lac artificiel creusé par Mwanga et dans lequel il avait réuni des crocodiles destinés, disait-on, à dévorer les chrétiens. Plus loin encore, près du grand lac, se trouve un arbre immense sous lequel le roi Souma offrait en sacrifice à ses dieux irrités cinq cents personnes à la fois.

Mais, à côté de ces souvenirs lugubres, s'en présentent d'autres bien doux. C'est là qu'est né le christianisme dans cette partie de l'Afrique équatoriale. Quelques pans de mur, qu'on n'a pas su soustraire à la ruine, signalent la demeure des premiers apôtres de l'Ouganda, humble habitation qui durant les persécutions sanglantes, vit se renouveler des scènes non moins sublimes que celles des catacombes...

A quelque distance, sur une autre colline, à Namugongo, le 26 mai 1886, furent brûlés vifs trente chrétiens qui refusaient de renier leur foi. On aimerait voir sortir de l'oubli ce champ des martyrs et consacrer par un monument, si modeste fût-il, la mémoire de ces héros. C'est là qu'a été allumé le feu sacré qui, en peu d'années, a embrasé toute la contrée et fait de l'Uganda l'une des plus belles chrétientés de l'Eglise.

Je ne crois pas, en effet, que, dans aucune mission du monde, on ait vu pareil élan vers notre sainte religion.

Je l'avoue, en lisant les éloges que, dans leurs lettres, les missionnaires faisaient des néophytes baganda, je me demandais s'il n'y avait pas un peu d'exagération. Eh bien, j'ai vu de près ces chrétiens, j'ai visité avec attention les principales missions et je me vois forcé de dire que tous ces éloges sont encore bien au-dessous de la réalité. Il y a plus de bien qu'on ne dit.

Le dernier Bulletin de nos missions publie la statistique de nos différents vicariats, et donne pour le Nyanza Septentrional le chiffre de 100.024 néophytes et de 149.696 catéchumènes ; à côté de ces chiffres déjà éloquents, d'autres non moins suggestifs laissent entrevoir la ferveur de ces jeunes chrétiens : 496.219 communions. Et cependant, les missionnaires, s'en tenant aux instructions de notre vénéré fondateur, n'admettent au baptême qu'après quatre ans d'un sérieux catéchuménat.

***

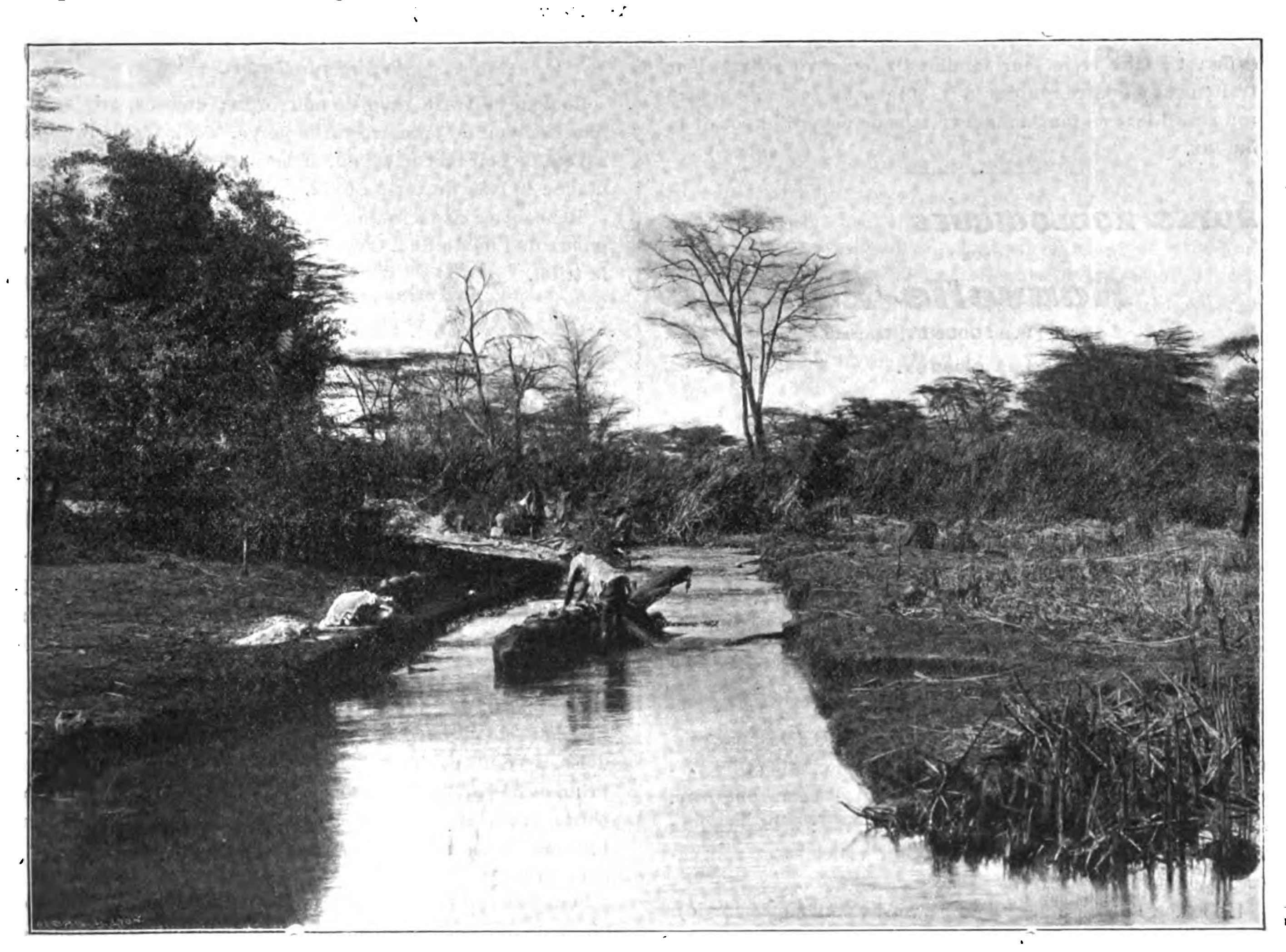
Je ne vous parlerai pas en détail des belles cérémonies religieuses auxquelles j'ai assisté durant ma visite et qui m'ont permis de voir de plus près la piété des néophytes. Les lettres des missionnaires publiées dans les *Missions catholiques* ont suffisamment édifié vos lecteurs sur ce point. Je me contenterai d'en signaler une seule : la bénédiction d'une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, au poste de Nandéré.

Cette mission se trouve dans le Bulemezi, province que les protestants considéraient comme le boulevard de leur secte. A en juger par ce que j'ai pu voir, le 17 juillet, cette forteresse commence à se lézarder puisque les Pères ont déjà 6.758 néophytes et 22.000 catéchumènes.

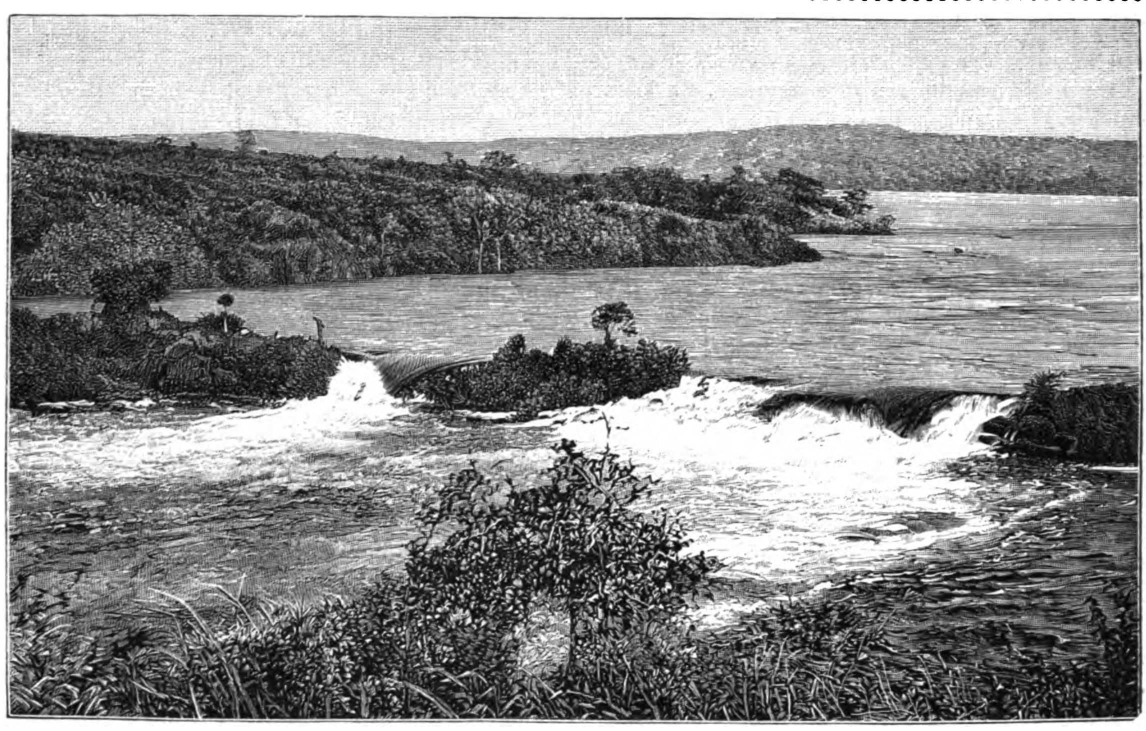
Jamais je n'oublierai la procession à laquelle j'assistai ce jour-là, ni la ferveur avec laquelle ces chrétiens s'adressaient à la Reine du Ciel... La fête se termina par un amusement cher aux nègres de cette province, des luttes, de vraies luttes homériques, qui durent trois et quatre heures de suite.

Parmi les œuvres qui ont le plus attiré mon attention, j'en signalerai deux surtout : les écoles et le séminaire des catéchistes. Dans le vicariat apostolique, il y a actuellement 485 écoles, fréquentées par 9.520 garçons et 3.745 filles. En outre, il faudrait compter les catéchismes de persévérance, qui réunissent tous les dimanches nombre de jeunes gens et de jeunes filles ayant déjà fait leur première communion. C'est un plaisir de les entendre, dans ces réunions, réciter imperturbablement l'évangile du jour.

Les catéchistes rendent aux missionnaires d'immenses services. Le vicariat en possède actuellement 938. Malheureusement l'état des ressources, non seulement ne permet pas d'en augmenter le nombre, mais obligerait plutôt à le diminuer. Il faudrait pouvoir donner à chacun une rétribution



AFRIQUE ORIENTALE. — LA RIVIÈRE MAKINDU ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN.



AFRIQUE ORIENTALE. — Les chutes Ripon, chutes formées par le Nil a sa sortie du lac Victoria ; d'après une photographie du R. P. Cyprien (voir page 212)

suffisant à faire vivre leur famille. Or, on a vu réduire leur traitement à quatre roupies (6 fr. 80) par an et de ces quatre roupies, il leur en faut donner trois pour payer l'impôt de la *hut-tax*.

(*A suivre.*)

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

Famille des Rallidés. — *Ocydromus Finschii.*

De même dimension que l'espèce précédente. En diffère par les couleurs qui sont noir-brunâtre avec des taches chamois. Les plumes médianes de la queue sont noir brunâtre ; les extérieures sont marquées de chamois sur les bords des membranes. Le tarse est légèrement plus développé.

Cette espèce est particulière à la région des lacs de l'île du Sud et surtout au district de Te Anau.

Ocydromus australis.

Couleur : rouge rouillé, rayé de noir brunâtre. Dessous : gris, la gorge teintée de couleur de fer. Plumes de l'aile et les médianes de la queue barrées de roux. Œil : brun-rougeâtre. Longueur d'aile : environ 0m16 ; du tarse : 0m05. Œufs : blanc-rose, avec quelques rares taches violettes et rougeâtres ; longueur : 0m072.

Habitat : l'île du Sud et l'île Stewart (Nouvelle-Zélande). Assez commune.

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.

Ocydromus Hectori.

Couleur olivâtre rayé de noir-brun ; dessous, gris teinté d'olivâtre ou de jaunâtre sur la gorge. Médianes de la queue rayées de noir sur le tuyau, et bordées de roux. Longueur d'aile : 0m195 ; du tarse : 0m12.

Rencontrée assez fréquemment dans les districts montagneux de l'île du Sud. C'est l'espèce la plus développée de la tribu.

Porzana affinis. — *Koitareke.*

Bec droit et court. Ailes courtes ; la seconde et la troisième sont les plus longues : les secondaires sont considérablement plus courtes que les primaires. Tarses plus courts que l'orteil médian et sa griffe. Couleur : dessus, brun moucheté de blanc et varié de noir. Ventre barré de noir et de blanc. Œil roux-mat. Longueur d'aile : 0m081 ; du tarse : 0m025. Œufs : brun-olive, d'un beau poli ; longueur : 0m025.

Habitat : Nouvelle-Zélande et groupe des Chatham.

Ce gracieux et paisible « râle » vit en parfait solitaire dans les marais où le phormium-tenax abonde. Il s'y dissimule si bien que le hasard seul le met parfois en présence du *retriever* en quête d'autre gibier. Il se nourrit de vers et de petits mollusques.

Porzana tabuensis. — *Putoto.*

Diffère de la précédente par sa couleur, qui est bleu d'ardoise, avec un peu de brun sur le dos. L'œil est d'un rouge brillant. Les proportions sont à peu près les mêmes. Chez les petits, la gorge tout entière est blanche. Les œufs sont d'un brun-crème assez pâle, avec taches plus foncées ; longueur : environ 0m03.

Se trouve presque partout en Nouvelle-Zélande, aux îles Chatham, en Australie, en Nouvelle-Calédonie, en Polynésie et jusqu'aux Philippines. Vit presque uniquement d'escargots et de petits mollusques.

Porphyrio melanotus. — *Pukeko.*

Bec rouge et gros, aplati à la base et comme renflé près du front. Les seconde, troisième et quatrième plumes de l'aile sont les plus longues. Orteils très longs, libres à la base· Couleur : dessus, noir très prononcé ; gorge, indigo ; ventre noir. Un peu de blanc sous la queue. Œil, rouge-cramoisi. Jambes rouges.

Longueur d'aile : 0m25 ; du tarse : 0m076. Œufs, brun-grisâtre, ponctués et maculés de gris et de violet brunâtre ; longueur : 0m051.

Le genre *Porphyrio* appartient à toutes les régions chaudes de l'hémisphère oriental ; l'espèce qui nous occupe ne se trouve guère qu'en Nouvelle-Zélande et en Australie, en Nouvelle-Guinée, à l'île Norfolk et à l'île de Lord-Howe. Quoique son nom de « poule des marais » indique certains rapports avec nos gallinacés, elle en diffère considérablement sous d'autres points de vue. Par exemple, notre « Pukeko », comme le perroquet, se sert de ses pattes en guise de mains pour se nourrir. Elle se cache durant le jour ; c'est pendant la nuit et surtout le matin qu'elle cherche sa pitance parmi les roseaux de nos marécages. Elle est très avide de certains insectes qui pullulent dans la bourbe, mais elle leur associe, en qualité de légumes, différentes substances végétales. Facile à apprivoiser, elle se mêle volontiers à nos poules domestiques et fait bon ménage avec elles. Malgré un goût quelque peu singulier, sa chair est très recherchée des amateurs de gibier. Elle est assez difficile à poursuivre, et c'est surtout pour l'atteindre que les services d'un bon et fidèle *retriever* deviennent absolument nécessaires ; car, même blessée à mort, elle réussit souvent à se faufiler dans les roseaux et les fourrés herbeux.

C'est dans les mêmes quartiers inaccessibles qu'elle bâtit son nid. Si elle remarque une sorte d'îlot bien isolé et bien abrité, c'est là qu'elle élira domicile. Après avoir pondu de 5 à 10 œufs, elle les couvera avec patience et dévouement, comme nos meilleures houdans ; puis, aussitôt que ses petits se seront dégagés de leur prison, vous verrez la mère se promener grave et fière, surveillant sa progéniture et lui procurant des vivres, tout en chantant : *pukeko ! pukeko !*

Durant leur jeune âge, les poussins de la Pukeko sont vêtus d'un fin duvet noir et velouté, semé de quelques rares poils d'argent. Leurs jambes sont d'un rouge mat et leur bec a une teinte jaune d'ivoire qui contraste avec leur accoutrement.

En somme, notre Pukeko serait sur le chemin de la perfection si elle n'avait pas jugé à propos d'imiter la rapacité et l'audace criminelle de sa voisine la *weka*. Mais, hélas !...

Aux îles Chatham, on rencontre le *Porphyrio Chathamensis*, qui ne diffère de la précédente que par le bleu superbe de sa gorge et une très légère amélioration dans les proportions de l'aile et du tarse.

Notornis Hockstetteri. — *Takahe ou Moho.*

Bec court et épais, comprimé, se prolongeant jusque pardessus l'œil. Ailes courtes, plumes molles, les troisième, quatrième, cinquième et sixième étant égales entre elles, et les plus longues de toutes. Les primaires sont presque cachées par les secondaires. Jambes assez courtes, mais fortes ; pieds puissants ; le tarse est aussi long que l'orteil médian et sa griffe. Orteil postérieur court et un peu relevé. Toutes les griffes sont à crochets. Couleur : vert d'olive nuancé de bleu. Ailes : bleu-noirâtre. Tête, gorge et ventre : bleu-foncé et violacé ; un peu de blanc sous la queue. Longueur d'aile : 0m23 ; du tarse : 0m08,

La description de cet étrange et mystérieux oiseau reste nécessairement incomplète ; personne encore n'a jamais pu voir ses œufs. Bien plus, bien que les traditions indigènes fourmillent d'allusions à son costume et à son extraordinaire beauté, et quoique ses ossements fossilisés aient été découverts un peu partout en Nouvelle-Zélande et à l'île Norfolk, ce n'est qu'en ces dernières années (1849-1898), que l'existence actuelle du Takahe a pu être absolument prouvée. Jusque-là, les savants pensaient que cet oiseau avait définitivement disparu et qu'il était entré dans le domaine des géologues.

∴

On ne peut pas dire qu'il abonde nulle part ; car, jusqu'ici, quatre spécimens vivants ont été découverts. Les deux premiers furent trouvés, en 1849-1850, à l'île Résolution, par des chasseurs de phoques. Il fallut les faire poursuivre par des chiens ; et ils luttèrent avec courage. Leurs ennemis se régalèrent de leur chair qui fut trouvée délicieuse ; mais la peau et le plumage furent conservés et ensuite vendus au Dr Mantell, qui les envoya au British Museum de Londres, où les amateurs peuvent encore les admirer.

Trente ans se passèrent, durant lesquels aucun *Notornis* ne fut mentionné nulle part. En 1879, un troisième spécimen fut surpris dans le voisinage du lac Te Anau par des chasseurs de lapins. Ses restes furent achetés 2,750 fr. par le Musée de Dresde.

Et enfin, en 1898, MM. D. et J. Ross eurent la bonne fortune de mettre la main sur un magnifique sujet vivant, qui néanmoins mourut bientôt d'épuisement ou de chagrin. Notre gouvernement colonial, craignant d'en être bientôt dépossédé par des concurrents étrangers s'il n'intervenait pas, n'hésita pas à payer 7.500 francs pour en obtenir la propriété, et c'est ainsi que le musée de Dunedin possède cet unique trésor.

Depuis lors, quelques autres « Mohos » ont été aperçus çà et là dans la même région ; mais aucun n'a pu être tué ou pris. Il va sans dire qu'une législation sévère protège maintenant cette précieuse espèce, la seule qui se rapproche du fameux *Dinornis*, dont nous nous allons maintenant parler.

∴

A en croire les traditions maories, il existait autrefois, en Nouvelle-Zélande, deux espèces de *Dinornis* ou *Moa*.

La première, nommée Pouakai, vivait au sommet des hautes montagnes ; elle a laissé de nombreuses et évidentes traces de son existence dans notre géographie et notre littérature indigènes. Il paraît même que cette espèce était assez puissante pour « terroriser » les Maoris. L'époque de sa disparition se perd dans les nuages du passé ; néanmoins, on ne peut la reporter à plus de cinq cents ans.

Quant à l'espèce ordinaire, appelée *Moa*, il devient assez clair aujourd'hui que les derniers survivants de cette importante tribu animale avaient disparu depuis peu lorsque les

premiers baleiniers se présentèrent sur nos rivages, c'est-à dire en 1817. Celui qui écrit ces lignes, ayant questionné lui-même à ce sujet un chef maori, reçut cette réponse :

« J'ai entendu dire à mon père que son grand-père avait tué un des derniers *Moas* dont on ait parlé dans la région. »

Il s'agit de la tribu des Ngatitama, dont les possessions s'étendaient depuis le lac Taupo jusqu'à la rivière Rangitikei. Il est probable que, à cette époque, le *Moa* n'existait plus dans l'île du Sud.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Ignace Cotolendi, *d'Aix-en-Provence, évêque missionnaire en Chine* (1630-1662) par M. l'abbé Davin, du diocèse d'Aix. — Aix (Bouches-du-Rhône), librairie Macoire. — Une brochure in-8 de 48 pages. — Prix : 1 fr. 50; *franco* par la poste, 1 fr. 60.

Ignace Cotolendi, mort à 32 ans, dans la neuvième année de son sacerdoce et la deuxième de son épiscopat, est du nombre des ouvriers évangéliques que Dieu, dans ses desseins impénétrables, rappelle à Lui au début même de leur ministère. Il mourut d'épuisement à quelques kilomètres de Mazulipatam (Inde) le 16 août 1662. Il était en route pour la Chine que le Saint-Siège avait placée sous sa juridiction, mais loin encore du terme de son voyage. Son apostolat fut donc récompensé avant d'avoir commencé. N'importe, M. l'abbé Davin a été bien inspiré de rechercher les particularités biographiques trop peu connues de ce saint évêque et de les fixer dans une notice extrêmement instructive et édifiante. Son héros est un modèle accompli dont la préparation au sacerdoce et à l'apostolat lointain peut être proposée en exemple à tous ceux que Dieu appelle à ce sublime ministère.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Lyon ... 50 »
Une anonyme du Doubs ... 5 20
Deux associées du diocèse de Saint-Claude ... 5 20
Anonyme de la Croix-Rousse, demande de prières pour les âmes du Purgatoire ... 100 »

Au R. P. Michel, à Beyrouth (Syrie).

L. B., anonyme de Paris ... 200 »

Au R. P. Dervieux, collège de la Sainte-Famille, au Caire, pour une première communion.

Une anonyme du diocèse de Saint-Claude ... 6 50

Pour le séminaire de Sainte-Anne, à Jérusalem.

Un anonyme du diocèse de Saint-Claude ... 4 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.

M. Le Jeune, du diocèse de Quimper ... 20 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy ... 5 »
Mlle Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont ... 20 »
La Conférence du collège Captier, Saint-Sébastien ... 5 »

A M. F. Kientz, Gibraltar, pour séminariste.

Un Angevin ... 50 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore, pour les affamés.

M. M., du diocèse de Rouen ... 3 »
M. Le Jeune, du diocèse de Quimper ... 20 »
Un Angevin ... 100 »
Mme veuve Pasquier, diocèse d'Angers, demande de prières pour défunts ... 20 »
Anonyme de Laval, demande de prières pour vocations et pour défunts ... 25 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy ... 5 »
Divers anonymes en l'honneur de saint Antoine de Padoue, Lyon ... 10 »
La conférence du Collège Captier, Saint-Sébastien ... 5 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Nagpore).

En l'honneur de la Sainte Vierge, actions de grâces et demande de prières, Toulouse ... 25 »

A M. Gaymard, Coïmbatour.

Un anonyme du diocèse de Saint-Claude ... 2 »

A M. Abonnel, à Go-Cong (Cochinchine occidentale).

Une anonyme du diocèse de Saint-Claude ... 2 »

A M. Lazard, pour la construction de son église de Sthau-Suor (Cambodge).

M. Le Jeune, du diocèse de Quimper ... 20 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza (Tonkin oriental), pour les affamés.

M. Le Jeune, du diocèse de Quimper ... 20 »
Un Angevin ... 100 »
Mme veuve Pasquier, diocèse d'Angers, demande de prières pour défunts ... 20 »
Un patronage de jeunes filles, Nevers, demande de prières ... 5 »
Anonyme du diocèse de Coutances, demande de prières ... 50 »
Anonyme de Laval, demande de prières pour vocations et pour défunts ... 25 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy ... 5 »
Divers anonyme en l'honneur de saint Antoine de Padoue, Lyon ... 10 »
Mlle Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont ... 20 »
Conférence du collège Captier, Saint-Sébastien ... 5 »

A Mgr Bermyn, Mongolie occidentale.

Un anonyme du diocèse de Saint-Claude ... 1 30

A M. Séguret, à Long-tchéou (Kouang-si), pour les fondements de son église.

J. B., diocèse de Rodez ... 100 »

Pour les affamés de Chine (Mongolie occidentale).

Anonyme de Paris, demande de prières ... 20 »

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

Anonyme de Laval, demande de prières pour vocations et pour défunts ... 10 »

Au R. P. Genet, pour l'école apostolique d'Urakami (Nagasaki).

N. E., Paris ... 20 »

Pour la mission de Franceville (Gabon).

M. M., du diocèse de Rouen ... 5 »

Pour les lépreux des Franciscaines-Missionnaires de Marie (Madagascar central).

Anonyme d'Orléans, demande de prières ... 30 »

Pour le rachat d'enfants esclaves (Mgr Dupont, Nyassa).

Anonyme ... 38 »

Au R. P. Philippe, pour la construction d'une école à Loretto (Basutoland).

M. Le Jeune, du diocèse de Quimper ... 20 »

Pour les victimes de la maladie du sommeil (Victoria Nyanza septentrional).

H. S., diocèse de Paris ... 10 »

Aux RR. PP. de Chavagnes Fils de Marie-Immaculée, à Cartier (Saint-Boniface).

N. E., Paris ... 20 »

Pour les missions des Pères Maristes (R. P. Bertreux, Salomon méridionales).

Divers anonymes en l'honneur de saint Antoine de Padoue ... 10 »

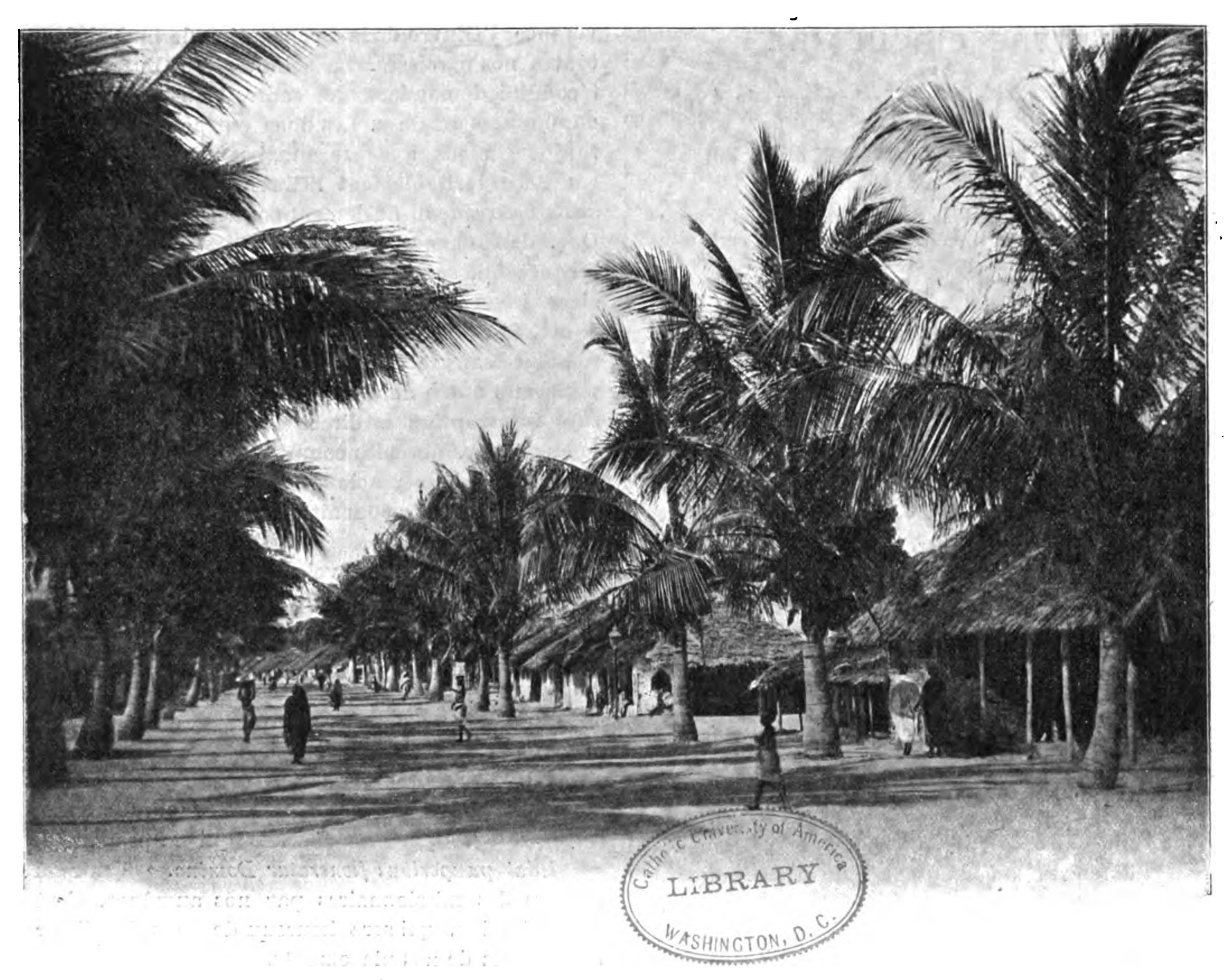
Pour les missions nécessiteuses (M. Liétard, Yun-nan).

M. Revelière, diocèse de Nantes, en souvenir d'un défunt ... 25 »
J. M., Gap ... 20 »
Anonyme d'Albi, demande de prières spéciales ... 30 »
Un prêtre du diocèse de Toulouse ... 200 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



AFRIQUE ORIENTALE. — UNE RUE DE TANGA ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN (voir p. 224)

ROME

Selon l'usage traditionnel, et au nom des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous avons offert au Saint Pèıe le volume 1906 des *Missions catholiques*, par l'entremise de Son Em. le Cardinal Secrétaire d'Etat. Voici la gracieuse réponse que daigne nous faire adresser Sa Sainteté. C'est une bénédiction nouvelle pour la grande Œuvre et un encouragement précieux pour tous ceux qui y contribuent par leurs efforts et leur charité. Par une délicate attention, cette lettre nous a été adressée au jour anniversaire de la fondation de l'Œuvre.

LETTRE ADRESSÉE AUX « MISSIONS CATHOLIQUES, » PAR SON EM. LE CARDINAL MERRY DEL VAL, AU NOM DU SAINT-PÈRE.

Le Saint-Père a reçu avec un grand plaisir l'hommage du volume des *Missions catholiques* de l'année 1906. A cette occasion Sa Sainteté a renouvelé l'expression de sa bienveillance et de sa profonde sympathie pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, déjà si riche en abondants et précieux fruits de salut et qui, malgré le malheur des temps, continue sa bienfaisante et si efficace action.

Le Saint-Père se réjouit et vous félicite du concours que vous donnez à l'Œuvre depuis tant d'années en dirigeant si dignement son Bulletin hebdomadaire illustré et Il vous encourage paternellement à continuer ce profitable et méritoire travail. Comme gage de ses sentiments de bienveillance, le Saint-Père, après avoir appelé sur l'Œuvre une assistance du Ciel toute spéciale, vous a cordialement béni, vous et tous ceux qui vous aident dans l'accomplissement de votre tâche.

Aux remerciements de Sa Sainteté j'associe l'expression de ma sincère gratitude pour le volume des *Missions catholiques* que vous m'avez offert et je vous renouvelle l'assurance de ma considération la plus distinguée.

R., cardinal MERRY DEL VAL.

Rome, 3 mai 1907.

LETTRE CIRCULAIRE
DE
Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon
SUR L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

S. Em. le Cardinal-Archevêque de Lyon multiplie les preuves de sa haute bienveillance. Il préside toutes nos fêtes, encourage tous nos efforts avec une spontanéité et une bonne grâce qui nous touchent profondément. Voici un nouveau et précieux témoignage de la protection dont il entoure notre Œuvre. Cette lettre que nous n'aurions pas osé solliciter répond à nos plus chers désirs.

Nous venons de célébrer le 85° anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; n'est-ce pas le moment de raviver notre affection et notre dévouement pour cette Œuvre catholique entre toutes ?

En présence de notre détresse, nous pourrions, ce me semble, être autorisés à diminuer les aumônes destinées à soutenir les œuvres qui, en apparence, paraissent étrangères à la France. C'est ainsi que peuvent raisonner les personnes peu instruites de la vie de l'Eglise, et qui n'ont souci, ni de l'honneur de la patrie, ni des traditions du diocèse.

La Propagation de la Foi est tout à la fois une œuvre française et lyonnaise.

Comme œuvre française, elle a fait ses preuves en portant dans le monde entier, par le zèle de nos missionnaires, la connaissance du nom français, l'usage de notre langue et l'amour de notre Patrie. Grâce à Dieu, ses résultats demeurent, malgré les entraves apportées à son action et les défaillances connues.

L'Œuvre est lyonnaise par son origine, par la fidélité, la générosité des catholiques du diocèse de Lyon, qui l'ont adoptée avec enthousiasme et soutenue vaillamment depuis sa naissance. On peut dire que Dieu nous l'a confiée comme une grâce méritée par nos martyrs, et pour nous permettre de continuer l'apostolat glorieux des Pothin, des Irénée, fondateurs de notre Eglise.

C'en est assez pour réveiller notre zèle, s'il en est besoin, et pour assurer dans le diocèse la perpétuité de l'Œuvre, au prix de tous les sacrifices. Sacrifices pour sacrifices ! que sont les nôtres au regard des privations et des souffrances de nos Missionnaires ? Ils sont partis à la conquête des âmes, dussent-ils aller jusqu'au martyre, pour arracher ces âmes à l'esclavage du démon et pour les rendre à Dieu. Pourrions-nous refuser de soutenir leur dévouement par une petite aumône qui nous donnerait une part à leurs mérites ?

Nous venons donc, en repoussant toute objection, vous demander de soutenir avec courage et persévérance l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans toutes nos paroisses. La solidité de l'Œuvre et sa fécondité demandent des cadres bien formés et de nombreuses dizaines. Les dons extraordinaires sont toujours reçus avec reconnaissance ; mais ce qui constitue véritablement l'Œuvre, c'est le sou de la semaine, recueilli fidèlement par les chefs de dizaine. Que, dans chaque paroisse, ce fonctionnement soit bien établi, suivi avec attention et persévérance, alors, le succès est assuré, et la récolte sera abondante. Si la mort frappe un chef de dizaine, il est remplacé sans retard ; si le prêtre directeur est appelé à un autre ministère, son successeur continue sans interruption la direction et les traditions du prédécesseur. Alors les comptes rendus nous donneront le beau spectacle d'une Œuvre catholique lyonnaise, qui ne connaît ni les variations, ni les éclipses.

Nous vous rappelons volontiers que, pour récompenser les associés, l'Œuvre leur offre, chaque année, une image de souvenir ; les chefs de dizaines reçoivent l'Almanach, dont les récits intéressants retracent les travaux des missionnaires.

N'est-ce pas l'occasion de répéter, en les appliquant à cette œuvre de foi, les paroles de nos Saint Livres : « *Date et dabitur vobis* », que nous traduisons ainsi : la Foi est attaquée en France, elle sera protégée par nos charités qui la propagent. « *Qui dat pauperibus fœneratur Domino.* » Venir au secours des missionnaires par nos aumônes, c'est prêter à Dieu, qui sera heureux de nous distribuer les intérêts de nos placements.

Vous lirez cette lettre aux fidèles ; ils comprendront ces paroles inspirées de nos Saints Livres, et malgré tous les sacrifices auxquels ils sont obligés pour soutenir le culte et les œuvres de nos paroisses, ils trouveront encore l'obole nécessaire pour répandre par le monde le bienfait de la Foi !...

L'HOPITAL SAINT-JOSEPH DE NING-PO

Qui, parmi nos anciens abonnés, ne connaît Sœur Gilbert ? Ses appels à la charité étaient toujours entendus et personne n'a mieux su prouver par les faits la vérité de la parole évangélique : Demandez et vous recevrez. Pendant quelques années Sœur Gilbert a gardé le silence ; elle était revenu de Chine et ses supérieures l'avaient placée à la tête d'un important orphelinat en France. Mais elle avait la *nostalgie* de la Chine et de ses chers Chinois et la voilà depuis quelques mois au comble de ses désirs, elle est de nouveau à Ning-po, à l'Hôpital, la maison de ses rêves. Naturellement aussi Sœur Gilbert donne signe de vie à notre Bulletin et je crois bien qu'elle n'a pas tort et qu'elle peut concevoir pour l'avenir des espérances que légitime le passé.

LETTRE DE SŒUR GILBERT, FILLE DE LA CHARITÉ

En lisant les *Missions catholiques*, je suis souvent agréablement surprise de voir votre géné-

rosité, chers bienfaiteurs et bienfaitrices. Pour vous intéresser davantage encore aux misères que nous secourons, laissez-moi, une fois de plus, vous faire les honneurs de notre maison.

Voici quelques détails sur les œuvres dont nous sommes chargées à Ning-po.

***

L'œuvre des Infirmes, une des plus intéressantes, est celle que nous nous plaisons à développer le plus que nous pouvons. Nous ne disposons pour cela que de deux pièces.

Parmi les pauvres pensionnaires, il en est qui sont perclus de tous leurs membres, d'autres sont aveugles, etc. Bien des lits sont occupés pendant la journée entière par de pauvres gens qui ne peuvent bouger. En voilà, par exemple, qui ne peuvent marcher, leurs jambes étant complètement paralysées. Il y en a cinquante de cette catégorie. Plusieurs ont les membres tellement disloqués qu'ils ne peuvent en faire usage; d'autres ont à tout moment des attaques d'épilepsie.

***

Montons dans les salles d'en haut. Voici cinquante petits estropiés que nous tâchons d'occuper soit à filer, soit à faire un peu de toile de coton pour leur habillement. Bien entendu cela ne peut suffire même pour l'année. Celui-ci est aveugle et marche très difficilement. Celui-là n'a plus de pieds; le froid et l'humidité les lui ont pourris et on a dû les lui couper.

Voici maintenant la partie réservée aux tout petits estropiés. Ils font compassion. Les uns sont bossus, aveugles, boîteux, muets; d'autres ont les jambes de travers ou paralysées. En voici un que l'on nous a apporté ces jours-ci, et qui a le dos entièrement cassé. Pauvre mignon, il est bien digne de l'affection de nos chers bienfaiteurs qui, je l'espère, voudront bien l'adopter. Si j'avais refusé de le prendre, il allait être noyé impitoyablement. A son baptême, qui aura lieu quand vous m'aurez envoyé des listes de parrains et de marraines, on le baptisera avec un petit aveugle de trois ans, qui est là, à la porte, et qui attend un oui pour entrer chez les petits estropiés. Ce dernier est maigre comme un squelette, il me donne bien des inquiétudes : il peut vite partir pour le Paradis.

***

On me sonne, on m'appelle à la porte. C'est pour recevoir un jeune homme de vingt ans qui a la gorge dans un état pitoyable. Faute d'argent et de soins, il est resté trois jours sans rien manger. Il pleure, et fait pitié à voir; il ne tardera pas à s'en aller dans l'autre monde. On va l'instruire, le soigner, le consoler, le rendre heureux autant que nous pourrons.

Depuis que je suis revenue de France, j'ai dû accueillir plus de vingt nouveaux venus. Ce sont des demandes continuelles et il en coûte tant de refuser! Pitié, pitié pour mes chers Chinois! Le Bon Dieu vous le rendra. Je l'en prie de tout mon cœur.

Vous vous demandez sans doute où nous couchons tous ces petits estropiés?

Ne possédant pas assez de ressources, nous sommes obligées de faire faire de petites caisses dans lesquelles nous mettons un peu de paille. Cela ressemble presque à la couchette de l'Enfant Jésus à Bethléem.

***

Maintenant, nous avons à voir l'œuvre des pauvres vieillards, qui sont, eux aussi, plus ou moins estropiés, en plus du grand âge qui pèse sur eux. Ils sont aveugles, boiteux, scrofuleux, avec de grandes plaies aux jambes. Nous en avons cinquante-sept et je vous assure que leurs lits sont les uns contre les autres; il y a même de ces bons vieux que nous sommes obligées de laisser coucher à terre, n'ayant plus assez de place. Tous sont absolument impotents et, par conséquent, absolument à notre charge. Ils apprennent les prières et le catéchisme, sous la direction d'un aveugle qui est instruit et fervent. Une vingtaine d'entre eux ne sont pas encore baptisés ; pour cela, il faut qu'ils sachent le catéchisme qu'ils apprennent vraiment avec beaucoup de persévérance et de dévotion. Ces bons vieillards finissent leur vie dans la paix et vont jouir du bon Dieu qu'ils ont connu tard; mais le miséricordieux Sauveur les reçoit, j'en suis sûre, avec bonté.

***

Souvenez-vous que c'est à vous que les âmes païennes doivent leur salut. Ce sont vos dons, vos charités, qui me permettent de recevoir tous les déshérités de ce malheureux pays infidèle! Chers bienfaiteurs des *Missions catholiques*, continuez, je vous en prie, à être des apôtres, des sauveurs d'âmes. Adoptez, je vous en conjure, chacun un client. Cet acte de charité attirera les bénédictions de Dieu sur vous et sur vos familles.

Dites-vous bien que je suis dans une grande misère à cause de mes nombreux pauvres. Oui, la pauvre Sœur Gilbert qui vous trace ces lignes a le cœur navré. Elle a besoin de 50 francs par an pour l'entretien de chacun de ses pensionnaires. Il me faudrait trois cent cinquante familles à 50 francs, cela me ferait 17.500 francs. Avec cette somme, chaque année, je pourrais nourrir tout mon personnel, remplacer au fur et à mesure les morts par de nouvelles adoptions. Jugez de mon bonheur si je pouvais con-

tinuer le bien commencé! Quelle grâce! mais, hélas! je ne le puis pas sans les chères *Missions catholiques*. S'il me faut renvoyer mes infirmes, mes estropiés, mes vieillards, mes malades, mes orphelins, je mourrai de chagrin. Je me jette à vos genoux, je vous prie, je vous conjure, je vous supplie au nom du Christ Jésus, ayez pitié!

***

Une troisième œuvre, aussi bien intéressante, est celle pour laquelle les petits enfants de France donnent leur aumône; je veux parler de la Sainte-Enfance. Nos orphelins sont au nombre de soixante-cinq. Nous tâchons de les occuper du mieux que nous pouvons, et même de leur apprendre à faire quelque chose qui puisse leur servir plus tard, comme la couture, la cordonnerie. Les plus jeunes apprennent en classe, sous la direction d'un maître, à lire et à écrire, en chinois bien entendu. De plus, il y a l'étude des prières et du catéchisme. Plus tard, les chers pupilles deviendront des chefs de familles et propageront à leur tour notre sainte religion.

***

Enfin l'hôpital. Il occupe tout un corps de bâtiment. Nous avons toujours de cinquante à soixante malades. Toutes les douleurs s'y donnent rendez-vous. Beaucoup guérissent et parlent de la religion avec reconnaissance et conviction, car ils ont été touchés des soins reçus. Ceux qui meurent, meurent convertis; nous réussissons à les instruire et à les baptiser, car plusieurs sont encore païens, de sorte que c'est une œuvre non seulement humanitaire, mais encore très utile au point de vue spirituel.

En outre, nous avons un dispensaire pour soigner tous les pauvres Chinois qui ont besoin de remèdes ou de pansements; puis les visites à domicile sont des plus consolantes. Nous trouvons dans les villages de petits moribonds qui nous attendent vraiment pour recevoir le baptême. Chers anges, qu'ils sont heureux de gagner si vite la couronne immortelle!

***

Pour entretenir tout ce petit peuple, il faut, vous le comprenez, faire des prodiges d'économies. Le riz, principal aliment, est devenu très cher, la famine régnant dans plusieurs provinces de la Chine. Nous ne savons vraiment pas ce que nous allons devenir si l'on ne vient promptement à notre secours. Je suis persuadée que, malgré le malheur des temps, la France saura s'ingénier pour nous envoyer d'abondantes aumônes. Elle attirera ainsi sur elle-même la pitié et la miséricorde du Divin Maître.

LA FETE DU 3 MAI

A Lyon, le 85e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été célébré selon le programme que nous avons publié. Le matin, la sainte messe a été dite par S. Em. le Cardinal Archevêque dans la basilique de Fourvière, en présence du Conseil central et du Comité diocésain.

Le soir, à quatre heures, une foule immense remplissait les vastes nefs de la Primatiale. S. Em. le Cardinal Archevêque, accompagné de S. G. Mgr Lavest, vicaire apostolique du Kouang-si, et entouré de ses vicaires généraux, du vénérable Chapitre et d'un nombreux clergé, présidait la cérémonie, à laquelle la Maîtrise de Saint-Jean prêtait son concours. Le discours d'usage fut prononcé par l'éminent prédicateur des conférences de Notre-Dame de Paris, M. le chanoine Janvier.

Dans quelques jours, nous pourrons publier cet admirable discours. Nous nous contenterons, aujourd'hui, d'en emprunter l'analyse au *Nouvelliste de Lyon*. Nous ne pourrions mieux dire.

Après le chant du *Credo*, tous les yeux se sont fixés sur l'orateur, un Breton de vieille roche, à la figure énergique, au geste sobre et nerveux, à la voix claire et retentissant jusqu'aux extrémités de l'immense vaisseau de notre Primatiale. Pendant une heure et quart, le P. Janvier a tenu son vaste auditoire sous le charme de sa parole vigoureuse et puissante, de son discours, classique et serré pour la composition, très imagé et très moderne pour la langue et le style.

Dans son exorde, l'illustre orateur a opposé les œuvres de l'homme, se servant de grands moyens pour les grandes choses, aux œuvres de Dieu, employant les plus petits moyens pour les plus grandes choses, comme la Propagation de la Foi. Il a adressé à Son Eminence l'hommage le plus délicat et à Mgr Lavest l'assurance de sa respectueuse admiration. Il veut montrer dans le missionnaire catholique : 1° l'excellence de l'homme ; 2° l'œuvre du patriote ; 3° la victoire de l'apôtre.

« L'excellence de l'apôtre » se mesure aux sacrifices qu'il sait faire. Or, le missionnaire français sacrifie sa jeunesse, sacrifie sa famille et sa patrie, sacrifie ses forces et sa vie au milieu des infidèles à convertir et chez lesquels il fait tous les métiers.

« L'œuvre du patriote » dans le missionnaire, consiste en ce qu'il révèle le monde à la France, en ce qu'il révèle la France au monde, en ce qu'il assure au loin le règne de la France en la faisant aimer.

« La victoire de l'apôtre », qui veut conquérir les âmes, non par la force, mais uniquement par le dévouement et la bonté, triomphe de religions et de sacerdoces aussi hostiles que puissants, de législations terribles et atroces, d'âmes naïves et grossières, rebelles surtout à la morale de l'Evangile, si contraire à leurs mœurs dépravées. De ces enfants sauvages, le missionnaire fait des hommes ; de ces hommes, des chrétiens ; de ces chrétiens, des saints ; de ces saints, des martyrs. De quels termes saluer dignement une œuvre si admirable et si désintéressée !

Mais il ne suffit pas d'admirer les missionnaires: il faut en imiter le sacrifice et le dévouement au sein d'un égoïsme funeste qui laisse le mal ravager notre chère France, Il faut aider surtout les missions catholiques et donner largement pour elles.

***

— A Paris, la sainte messe a été célébrée à Saint-Sulpice, par S. G. Mgr Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, en présence du Conseil central et du Comité diocésain.

INFORMATIONS DIVERSES

Constantinople. — Nous lisons dans le *Levant Herald* du 29 avril :

« Hier, a eu lieu à l'église patriarcale de la rue Sakiz-Aghatch, magnifiquement décorée pour la circonstance, la cérémonie solennelle de la fête du jubilé d'or de S. B. Mgr Sabbaghian, patriarche des Arméniens catholiques. La messe pontificale, célébrée par Sa Béatitude, a commencé à 9 heures pour finir à 10 h. 1/2. Le patriarche a officié pontificalement, entouré de trois évêques, NN. SS. Hadjian, Ketchourian et Sislian, et d'un grand nombre de prêtres.

« Dans le chœur, en face du trône patriarcal, avait été dressé un trône spécial occupé par S. E. Mgr Tacci, délégué apostolique, assisté de Mgr Borgomanero et de Mgr Braggiotti.

« Se trouvaient également dans le chœur S. G. Mgr Callinicos, grand vicaire du Patriarche œcuménique ; Mgr Schreim, vicaire du patriarche melkhite ; Mgr Gharib, vicaire du patriarche chaldéen ; le R. P. Fakir, vicaire du patriarcat syrien, ainsi qu'un grand nombre de prêtres latins représentant les diverses congrégations et paroisses latines de notre ville. Agop effendi Boyadjian, chef de la communauté arménienne protestante, était présent.

« S. E. M. Constans, ambassadeur de France, occupait le fauteuil d'honneur placé sur une estrade, au premier rang, du côté droit de l'église.

« Remarqué parmi les autres membres du corps diplomatique : S. E. le marquis de Camposagrado, ministre d'Espagne, S. E. M. le comte de Dudzeele, ministre de Belgique, et les représentants des ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne, de Russie, d'Italie, des Etats-Unis, de Grèce et de Perse...

« A l'issue de la messe, le maître des cérémonies a lu en italien et traduit en arménien une dépêche du cardinal Merry del Val, qui transmettait au Patriarche les félicitations du Saint-Père et la Bénédiction Apostolique... »

Terre-Sainte. — Mgr Grégoire Haggéar, archevêque grec-melchite de Saint-Jean-d'Acre, nous écrit :

« Je me fais un devoir de mettre sous les regards de mes bienfaiteurs ce petit compte rendu de ce que nous avons pu faire durant l'année 1906.

« Cette année a vu s'élever dans mon diocèse, quatre nouvelles et belles églises : à Fassouta, à Deïr-Hanna, à Tourâne et à Jaffa de Nazareth. Ah ! que je voudrais pouvoir en ériger huit autres des plus urgentes en des paroisses qui en manquent, et dont les églises sont de vraies cavernes. En général, 6.000 francs sont nécessaires pour une église rurale.

« L'an passé, j'ai subventionné quatre curés ; cette année, huit. J'ai pu ainsi donner des pasteurs à de pauvres fidèles laissés jusqu'alors dans un état d'abandon pitoyable et dangereux au milieu des hérétiques et des musulmans. Il y a, hélas ! encore sept autres paroisses auxquelles il me tarde d'envoyer des curés. Puissé-je y parvenir ? 400 francs suffisent pour l'entretien annuel d'un curé de campagne. Quatre messes par an seront dites par chacun d'eux aux intentions de leurs bienfaiteurs.

« Comme en 1905, j'ai pu, en 1906, donner à mes frais des retraites ecclésiastiques à tous les prêtres de mon diocèse. Cet exercice spirituel si indispensable, coûte en moyenne 700 francs. Je voudrais pouvoir le répéter tous les ans !

J'ai doté trois paroisses chacune d'un champ d'oliviers, rapportant de 150 à 200 francs par an, somme qui aide à l'entretien de l'église et du pauvre curé.

« J'ai établi l'œuvre de la première communion. Les vêtements à cet usage sont fournis par nous aux enfants pauvres (20 francs par personne).

« J'ai fondé l'œuvre des mariages chrétiens, qui consiste à fournir un modeste trousseau aux filles pauvres vivant au contact des infidèles. Dans ce pays tout jeune homme musulman qui parvient à convertir à sa religion une fille chrétienne pour l'épouser, est, en récompense, dispensé du service militaire. 700 fr. suffisent pour doter une fille pauvre.

« J'ai institué trois sociétés de bienfaisance à Saint-Jean-d'Acre, à Caïffa et à Nazareth. Je les alimente toutes par des allocations annuelles (1.500 francs).

« A Chef-Amer (4.000 habitants), j'ai acheté un grand bâtiment pour en faire une école paroissiale. Cinq professeurs y donnent l'instruction à 150 élèves.

« L'an dernier, j'entretenais 16 écoles ; j'en ai actuellement 25, toutes entièrement gratuites (fourniture et enseignement). Le budget annuel de ces écoles monte à 20.000 francs. Elles font un bien immense. A côté de chaque école de filles, j'ai institué deux Congrégations pour filles et pour femmes. Dans chaque école de garçons est formé un chœur excellent qui rehausse l'éclat de nos cérémonies religieuses. Partout où nos écoles ont été ouvertes, celles des hérétiques se sont désemplies en proportion inverse. Chaque matin et soir, les enfants prient en commun pour leurs bienfaiteurs. Une école à instituteur unique me coûte 500 à 600 francs, en moyenne, par an. Hélas ! mon cœur est brisé quand je songe aux quinze autres paroisses qui restent sans écoles.

« Dieu a béni cette année-ci encore mes faibles efforts, et nous avons pu convertir soixante personnes parmi les protestants et les schismatiques des villages suivants : 1° Châab (dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre) ; 2° Abelline (l'ancien Zabulon) ; 3° Cana (en Galilée). Ces trois missions restent, faute de ressources, sans églises et sans autres écoles que celles des hérétiques russes et anglicans. Si elles étaient mieux soignées et plus favorisées sous ce rapport, elles nous attireraient presque tous les schismatiques du pays. Malgré cela, dans chacune d'elles, le nombre des convertis augmente de jour en jour.

« Voilà, en résumé, le bien que nous avons pu réaliser jusqu'ici et dont je fais hommage à votre charité. Veuille le Seigneur vous tenir compte de tout l'intérêt que vous nous avez porté ! Il le fera, puisqu'il a dit : « Tout ce que vous ferez à mes frères, c'est « à moi-même que vous l'aurez fait. »

Nyassa (*Afrique équatoriale*). — Mgr Dupont, des Pères Blancs, nous écrit de Kilubula, par Kosama, le 16 février 1907 :

« La petite mission du Nyassa est toujours vivante au milieu de ses grandes forêts, elle sème la bonne parole et elle commence à cueillir quelques belles gerbes qui font sa joie.

« Bien que trois missions seulement, sur neuf, soient en âge de baptiser, nous avons eu, cette année, 500 baptêmes de grandes personnes. Une quatrième mission va commencer à Pâques à cueillir ses premiers épis, et les cinq autres suivront en leur temps. Il faut donner à la moisson le temps de mûrir. Plus de 50.000 hommes reçoivent en ce moment l'instruction du catéchisme. Tous n'arriveront pas en quatre ans à recevoir le baptême, mais nous pouvons espérer que le nombre de ceux qui y arriveront dans ce laps de temps sera considérable.

« Nos nouveaux chrétiens prennent leurs devoirs très au sérieux : beaucoup d'entre eux vont à la Sainte Table chaque dimanche. Les vieux récalcitrants qui ne se sentent pas la force de briser leurs chaînes, ne voudraient pas mourir sans baptême, ils le demandent avec instance quand ils voient la mort venir, et le Bon Dieu leur fait ordinairement la grâce de le recevoir.

« Une autre difficulté, c'est le manque des choses les plus nécessaires à la mission et même à la vie. Nous devons épargner jusqu'au vin de messe, et nous n'employons chaque jour que le strict nécessaire pour la consécration. Plusieurs missionnaires n'ont pas de missels, et se servent de livres de chant en guise de missel. Le reste est à l'avenant.

« De tous côtés on nous demande de bâtir des chapelles dans les villages et d'envoyer des catéchistes pour instruire les populations. Mais, la tristesse dans l'âme, je réponds à ces demandes par des refus, car je ne peux couvrir les frais.

« Au mois dernier, en revenant d'un voyage d'environ 1.400 kilomètres dans les forêts, j'ai trouvé mon église dite *cathédrale* (!) écroulée sur une longueur de 30 mètres.

« La nécessité me fait sortir des bois pour venir vous tendre la main. Je connais depuis longtemps votre bienveillance et votre générosité pour notre petite mission, et je sais que vous nous viendrez en aide autant que vous le pourrez. »

CINQ MOIS A TRAVERS LES
Missions du Centre de l'Afrique

Par le R. P. Eugène CYPRIEN, des Pères Blancs

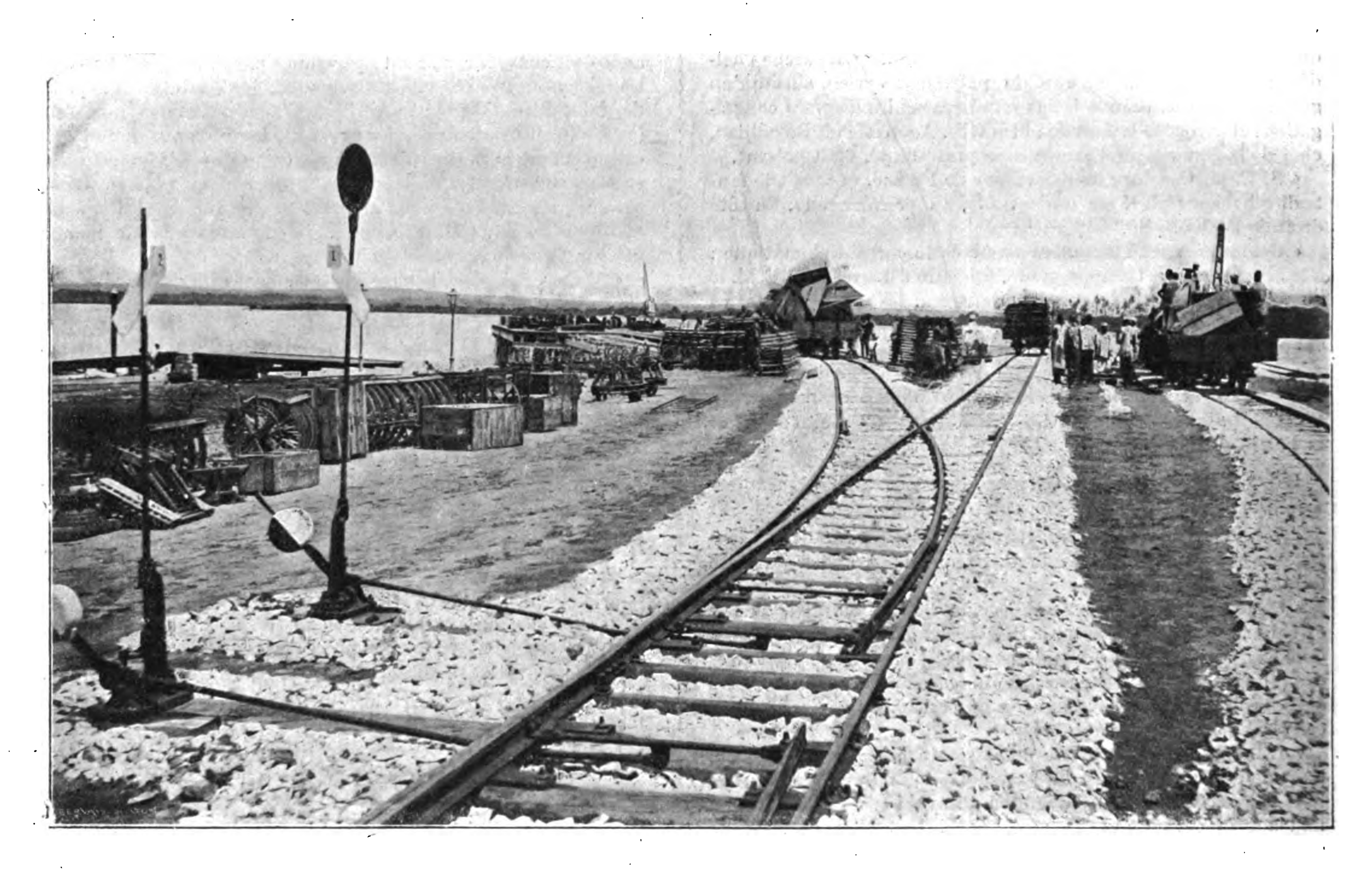
Suite (1)

Après avoir visité les principales stations, surtout celles de la province de Buddu, je ne voulus pas quitter cette terre privilégiée sans voir, au moins en passant, quelques missions du vicariat qui l'avoisine, le Nyanza méridional.

Du dernier poste du Buddu au premier du Kiziba, la distance n'est guère que d'une huitaine d'heures de marche en traversant la grande rivière de la Kagéra, qui sépare les possessions anglaises de celles de l'Allemagne. Mais cette voie est plus ou moins dangereuse ; il vaut mieux prendre la route du lac, bien que le trajet soit beaucoup plus long. C'est ce que nous fîmes : nous louâmes deux barques indigènes et, après deux jours de voyage, nous étions à Mariemberg, résidence du vicaire apostolique, Mgr Hirth.

***

Rien de plus primitif que les petites barques sur lesquelles les indigènes ne craignent pas d'affronter les tempêtes, parfois terribles, du Nyanza. Dans ces embarcations on ne voit ni clous ni chevilles ; les planches sont percées avec un fer rouge et cousues entre elles avec des fibres de palmier. A l'avant la quille se prolonge de deux mètres et plus et soutient une pièce de bois qui se redresse semblable au long cou d'un oiseau aquatique. On dirait un cigne. La rame est inconnue, on se sert de la pagaie en forme de petite pelle.



AFRIQUE ORIENTALE. — GARE DE TANGA ; reproduction d'une photographie du R. P. CYPRIEN (voir p. 224)

Les meilleurs rameurs étaient jadis les habitants des îles Sésé, sans cesse sur le lac, soit pour passer d'une île à l'autre, soit encore et surtout pour se livrer à la pêche ; ils la connaissent admirablement. Malheureusement bien peu ont pu échapper à la terrible maladie du sommeil qui sévit dans toutes les îles et sur les bords du lac.

***

A Mariemberg je fus heureux de retrouver Mgr Hirth, que je n'avais pas vu depuis vingt ans. Il me donna les meilleures nouvelles de ses missions.

Ici, les Pères ont à lutter contre des difficultés inconnues en pays anglais. La principale est le mauvais vouloir des roitelets indigènes qui veulent rester maîtres absolus, et, pour cela, il n'est pas de moyens qu'ils n'emploient pour empêcher leurs sujets de fréquenter la mission. Ils vont même jusqu'à user de violence... Malgré cela cependant, l'œuvre de Dieu se fait peu à peu... Les 5.678 néophytes que compte le vicariat en sont une preuve. Pour être moins nombreux, ils ne sont pas moins fervents que ceux de l'Uganda, et ils ont peut-être plus de mérite à rester fermes dans leur foi. J'avoue que j'ai été profondément touché en voyant la tenue et la bonne volonté de ces chrétiens à Mariemberg, à Bwanja, à Kagondo et à Rubya.

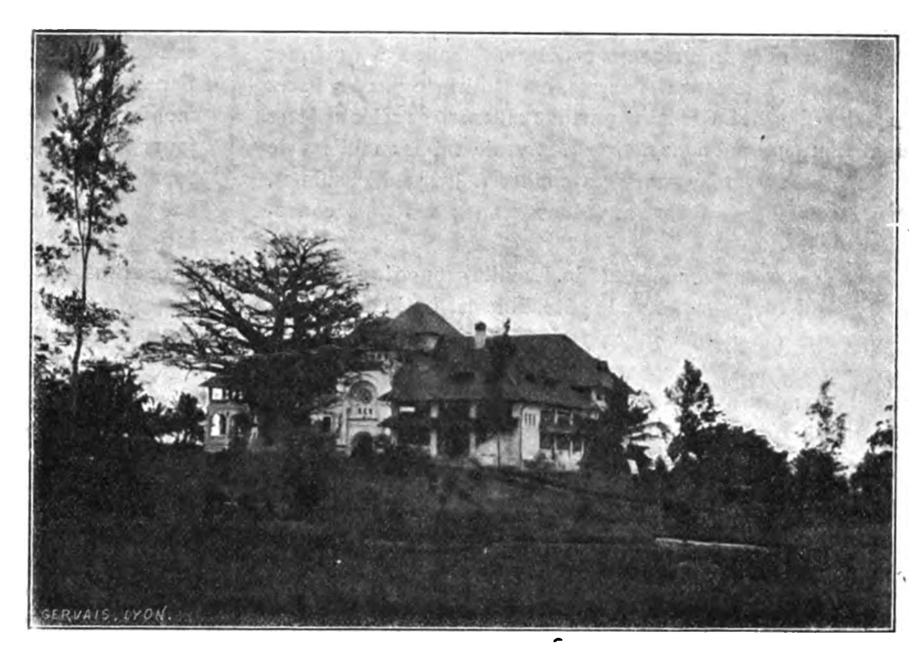
***

Ma tâche était terminée. Je devais quitter ces missions pour retourner dans le Nouveau Monde travailler encore au développement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le soutien et la nourricière des milliers d'apôtres qui se dépensent pour étendre de plus en plus le règne de Dieu sur la terre.

Je repris donc le chemin de Monbasa ; mais, je dois l'avouer, j'aurais bien volontiers prolongé mon séjour au milieu de ces pauvres Noirs, et de grand cœur je leur aurais consacré le reste de ma vie.

***

J'arrivai à la côte après quatre mois de voyage, pensant reprendre le bateau du 28 octobre ; mais la Providence disposa les choses de telle façon que je me vis obligé d'attendre le courrier suivant. J'avais donc encore devant moi un grand mois. J'en profitai pour voir les missions établies sur la côte jusqu'à Dar-es-Salam.



AFRIQUE ORIENTALE. — Hôpital de Tanga; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.

ZANGUEBAR MERIDIONAL.—Les RR. PP. Bénédictins de Dar-es-Salam ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien

Le premier poste qu'occupent les missionnaires est celui de Tanga. La mission proprement dite se trouve à quelques lieues dans l'intérieur des terres, et est dirigée par les Pères du Saint-Esprit. Là, comme partout ailleurs, ces zélés apôtres n'ont rien épargné pour attirer à la vraie foi les milliers de Noirs plus ou moins sauvages confiés à leur sollicitude et, Dieu merci, leurs efforts ont été couronnés des plus consolants succès.

Tanga est possession allemande. La ville occupe le deuxième rang parmi toutes celles de la côte. Elle est bâtie en amphithéâtre sur une colline qui environne le port.

A l'entrée, sur la gauche, on aperçoit un superbe édifice, qu'entourent de nombreux corps de bâtiments ombragés par une vraie forêt de cocotiers et de manguiers et séparés les uns des autres par de petits parterres fort bien entretenus. C'est l'hôpital.

Non loin de là s'élève une autre maison aux proportions moins vastes il est vrai, mais d'assez belle apparence : c'est l'école normale où une centaine de jeunes Noirs se préparent à devenir maîtres d'école.

Vers le centre de la ville et à peu de distance du port se trouve la grande et belle gare du chemin de fer qui, sous peu, atteindra Kibosho, au centre même du Kilima-Ndjaro. Une fois la ligne terminée, les produits de l'intérieur auront un écoulement plus facile, et Tanga acquerra par là même une réelle importance. Les rues de la ville sont larges et bien tracées ; elles portent toutes le nom de quelque personnage célèbre d'Allemagne. Pour le moment, il n'y a à Tanga qu'une industrie sérieuse, la fabrication de cordages faits avec les filaments de l'agave, dont on voit de nombreuses plantations.

Les Pères n'ont en ville aucune œuvre importante, leur mission étant, comme il a été dit, plus à l'intérieur. Ils ont cependant une belle petite église pour le service du culte auquel assistent les quelques familles catholiques des Européens ou des Indiens établis là.

⁂

Le trajet de Tanga à Zanzibar exige une dizaine d'heures de navigation. L'île de Zanzibar, la perle de l'Océan Indien, a été décrite maintes fois. Inutile de revenir sur ce qui en a été dit. Les Pères du Saint-Esprit y ont une de leurs plus florissantes missions.

En arrivant à la résidence de ces bons Pères, nous avons le plaisir de saluer le vétéran des missionnaires en ces régions, le R. P. Etienne Baur. L'un des premiers, il y a plus de quarante ans, il est venu sur cette terre alors si inhospitalière et, depuis lors, au prix de sacrifices que Dieu seul connaît, il a travaillé à la régénération de la race noire. D'une intelligence supérieure et d'une habileté qui n'a d'égale que sa modestie, ce saint religieux nous tient suspendus à ses lèvres des heures entières. On ne se lasserait jamais d'entendre le récit des nombreuses fondations dont il est l'auteur.

Les quatre jours que nous passons à Zanzibar sont consacrés à visiter les établissements dirigés par les missionnaires : un magnifique hôpital, situé sur le bord de la mer et où de nombreux malades reçoivent les soins maternels des Sœurs Saint-Joseph de Cluny, des écoles de garçons et de filles, des dispensaires, etc. Mais ce qu'on admire surtout, c'est la grande léproserie que les Pères, avec l'aide du gouvernement, ont établie dans l'intérieur de l'île. Les lépreux abondent à Zanzibar et ces malheureux, objet d'horreur pour tout le monde, sont reçus avec joie dans cet asile qui leur est toujours grandement ouvert. Ils sont là du matin au soir, entourés des attentions les plus délicates ; s'ils n'y trouvent pas la guérison du corps, la plupart d'entre eux, presque tous, y trouveront le salut de leur âme.

Les protestants sont établis depuis longtemps à Zanzibar et, grâce à l'or qui abonde entre leurs mains, ils ont élevé un temple magnifique. La pauvreté des missionnaires catholiques ne leur a pas permis de faire une église aussi monumentale. Cependant, celle qu'ils ont pu ériger ne serait pas déplacée dans beaucoup de nos bonnes paroisses de France.

⁂

En face de Zanzibar, sur le continent, se trouve la ville de Bagamoyo. C'était, il y a quelques années, un centre très important grâce aux milliers de Noirs qui y affluaient de toutes les parties du centre de l'Afrique. C'est là, en effet, que se formaient les grandes caravanes, soit des explorateurs, soit des missionnaires, qui se dirigeaient vers les grands lacs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une simple bourgade qui tombe de plus en plus. Le seul point intéressant, c'est la mission catholique.

On avait, il y a bien des années, concédé aux missionnaires une vaste plaine sur le bord de la mer. C'était le point le plus malsain de toute la côte. Eh bien ! aujourd'hui, grâce à un travail persévérant, ce coin de terre a été transformé. Les marais ont été desséchés, et à leur place s'élève une magnifique forêt de cocotiers, de manguiers et d'autres arbres fruitiers. Une allée superbe conduit à la résidence des missionnaires, entourée elle-même de jardins potagers où sont cultivés tous les légumes d'Europe.

C'est là que les apôtres de la charité réunissaient, il y a quelques années à peine, les nombreux enfants de tout âge arrachés par eux à l'esclavage et qu'ils leur inculquaient, avec les principes religieux, l'amour du travail. Depuis, ces enfants ont grandi et ils ont formé bon nombre de petits villages où la vie s'épanouit dans toute sa beauté. L'exemple de ces jeunes ménages où règne un bien-être relatif a ouvert les yeux à de nombreux païens et a été par là-même le principe de leur conversion.

Actuellement les Pères élèvent environ 70 garçons ; sous la direction de Frères habiles, les jeunes gens se forment aux divers métiers qui leur permettront de gagner honorablement leur vie. Plus tard ils feront comme leurs aînés, ils essaimeront dans l'intérieur et deviendront de précieux auxiliaires pour les missionnaires.

Des religieuses venues de Bourbon élèvent une centaine de jeunes filles.

Outre ces deux orphelinats, la mission a encore une léproserie et un hôpital où sont reçus et soignés gratuitement tous les malades qui s'y présentent, quelles que soient leur race et leur religion.

⁂

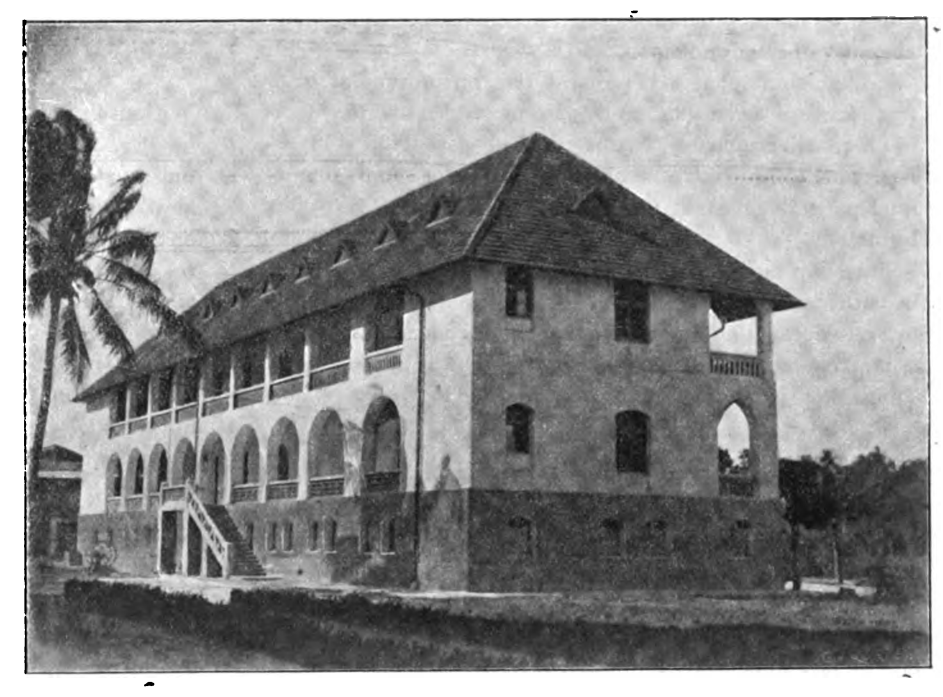
Nous ne pouvions quitter Bagamoyo, sans visiter le Kingani, situé à environ trois lieues de la ville et dont on a

tant parlé. Pendant la saison sèche, ce fleuve ne dépasse guère quinze mètres de large ; pendant la *Masika* (saison des pluies), ses eaux débordent et s'étendent à plusieurs kilomètres, c'est ce qui explique les difficultés inouïes que devaient surmonter les caravanes pour le traverser pendant la mauvaise saison. Actuellement une belle route conduit jusque sur les bords du fleuve sur lequel on parle de jeter un pont métallique qui remplacera avantageusement les mauvais chalands dont on se sert pour le traverser.

***

Il me restait encore huit jours avant le départ du bateau qui devait me ramener en Europe. J'en profitai pour aller saluer les bons Pères Bénédictins de Bavière, établis à Dar-es-Salam, la capitale des possessions allemandes et le siège du gouvernement.

Dar-es-Salam est une ville tout à fait moderne, avec ses rues bien ali-



ZANGUEBAR MERIDIONAL. — Hôpital de Dar-es-Salam ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.

ZANGUEBAR MERIDIONAL. — Résidence des RR. PP. Bénédictins a Dar-es-Salam ; reproduction d'une photographie du R. P. Cyprien.

gnées, ses places publiques et tout le confortable qu'on chercherait vainement ailleurs.

La baie qui lui sert de port est très pittoresque et offre aux plus gros navires un mouillage sûr et bien abrité.

Le quartier indigène, complètement séparé de la ville européenne, compte environ 22.000 habitants et se fait remarquer par une propreté relative qu'on ne trouve guère chez les noirs.

Parmi les monuments les plus importants on doit signaler la cathédrale, le palais du gouverneur général, la douane ave cses docks, l'hôpital et enfin la gare du chemin de fer qui doit atteindre dans un avenir encore éloigné Tabora et le lac Tanganika.

***

Les Pères Bénédictins sont établis là depuis longtemps et, dans l'intérieur des terres, ils ont fondé plusieurs missions florissantes. Malheureusement quatre d'entre elles ont été détruites dans le dernier soulèvement des noirs (12 août 1905), et le vicaire, apostolique Mgr Cassien Spiss, avec trois de ses missionnaires et deux religieuses, sont tombés, victimes de leur-dévouement sous les coups des insurgés.

Malgré ces épreuves, les missionnaires survivants sont loin de se décourager. Ils espèrent, et avec raison, que le sang de ces martyrs de la charité, loin de crier vengeance, attirera sur ces pauvres infidèles des grâces de conversion et que bientôt les missions ravagées sortant de leurs ruines verront accourir vers elles de nombreux catéchumènes.

FIN

NOTES ZOOLOGIQUES

SUR LA

Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

FAMILLE DES RALLIDÉS.

Suite (1)

La science a réussi par diverses inductions à représenter le *Moa* tel qu'il devait être, à en juger par son squelette. (*Voir la gravure*, p. 227).

Les dimensions de cet oiseau géant atteignaient quatre mètres. La vigueur de son pied était telle que, d'un seul coup, il pouvait tuer un homme ; quant à son bec, situé au bout d'un long cou tout rempli de muscles, il devait être d'une puissance énorme. Mais il n'avait point d'ailes, en quoi il différait du « pouakai ». Cette complète absence d'ailes suggère une question : Comment le *Moa* est-il venu en Nouvelle-Zélande ? Réponse : Mystère absolu, à moins d'admettre l'hypothèse du « Continent australien submergé » dont parlent tous les savants. De fait, l'Australie avec son *émù*, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée avec leurs curieux fossiles semblables aux nôtres, tout cela, jointavec beaucoup d'autres indications, suffirait presque pour donner à cette hypothèse une vraisemblance, qui, en l'absence d'arguments contraires, peut tenir lieu de vérité.

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.

***

Ajoutons, en terminant ce chapitre, que, parmi nos oiseaux fossiles, on trouve encore : un grand aigle (*hapagornis*) plus puissant que le condor des Andes ; une poule sauvage (*aptornis*) aussi haute et aussi forte qu'un dindon, un cigne dont on ne s'explique pas la disparition, car deux espèces similaires ont survécu et semblent prospérer, et enfin une oie sans ailes (*nemiornis*) dont la parenté se voit encore au Cap Barron (Australie). Pour l'acquit de notre conscience, mentionnons encore les *Notornis Mantelli*, très rapproché de son congénère existant et décrit plus haut, et une magnifique foulque, semblable à celles d'Amérique et d'Europe. Plusieurs de ces oiseaux corroborent par leur présence l'argument tiré de celle du *Moa* en faveur de l'opinion du « Continent australien submergé ».

SOUS-CLASSE DES RATITÉS. — FAMILLE DES APTÉRYGIDÉS

Apteryx Mantelli. — Kiwi brun.

Pas d'ailes. Bec plus long que la tête, un peu recourbé, les narines situées presque à l'extrémité ; trois orteils en avant, un en arrière. Tarses robustes presque aussi longs que l'orteil médian ; orteils latéraux égaux ; orteil postérieur court, élevé au-dessus des autres. Plumes du dos rudes au toucher. La griffe qui tient lieu d'ailes est noire et courbée en faucille. Couleur générale : brun-roux, rayé longitudinalement de blanc. Œil noir. Chez le mâle, la longueur dn bec atteint 0m095, et même 0m105 ; le tarse mesure de 0m06 à 0m07. Chez la femelle, le bec varie de 0m05 à 0m13, et le tarse de 0m07 à 0m08. Œuf : blanc pur ; longueur : 0m12.

Habitat : Ile du Nord (Nouvelle-Zélande) et les îles du Golfe Hauraki.

En l'absence du *Moa*, et côte à côte avec le *Moho*, le Kiwi peut être regardé comme la plus étrange et la plus précieuse curiosité animale fournie par le Créateur à notre colonie. Plusieurs savants, après l'avoir soigneusement étudié, ont vu dans sa singulière conformation un « résumé » d'ornithologie comparée. Il y a en lui quelque chose de l'autruche, de la poule, du héron, du pluvier et du pétrel. Son origine est enveloppée du plus profond mystère ; nulle part au monde, si ce n'est en Australie, on ne peut trouver d'espèces aussi anormales et aussi dépourvues de moyens de défense. Pour rattacher le *Kiwi* au vieux monde, il faut nécessairement admettre qu'à une époque assez reculée, il y avait communication entre les différentes terres australes, et qu'ainsi il a pu s'acheminer vers nos régions lointaines. Depuis la péninsule malaise jusqu'en Nouvelle-Guinée, à Timor et en Australie, on peut, en effet, reconnaître les traces ou même les traits distinctifs d'espèces voisines de l'*Apteryx* ; aucune, toutefois, ne lui ressemble entièrement. Notre *Kiwi* est tellement identifié avec la Nouvelle-Zélande qu'on pourrait, à bon droit, le choisir pour emblème national. Son aspect, au lieu de prêcher l'audace et la guerre, comme les aigles romaines ou napoléoniennes, annoncerait la calme possession de soi-même et le succès par l'industrie et la persévérance.

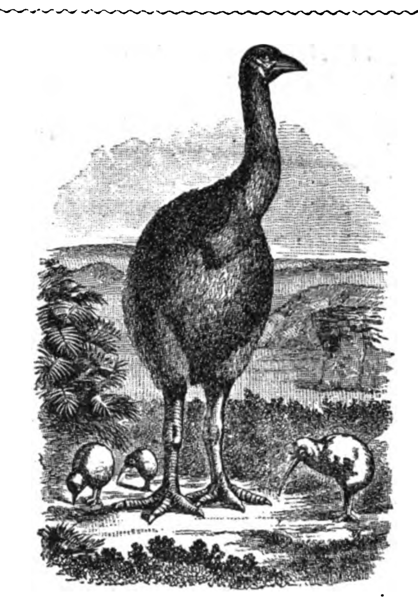
Au premier abord, le corps du *Kiwi* paraît couvert de crin au lieu de plumage : ni ailes ni queue ne sont visibles ; mais, à la place des premières on observe une sorte de griffe rudi-

mentaire, fort recourbée, et obtuse à l'extrémité. La position des narines, au bout de son long bec, suffirait à le distinguer de tout autre genre ou espèce ; mais, quoi qu'on puisse penser de cette anomalie, la perfection de son odorat ne laisse rien à désirer et surpasse même en délicatesse celle de tout autre oiseau connu. Sa vue, au contraire, n'est pas des plus développées, les yeux étant fort petits et, chez les adultes, dépourvus de la membrane nommée *pecten*. Il est fort à observer que cette même membrane existe chez les embryons, aux approches de la naissance et disparaît avec l'âge. Quand le corps du Kiwi a été dépouillé de son chaud et admirable vêtement, il apparaît sous la forme d'un cône allongé et régulier dont les hanches seraient la base et dont la pointe serait formée par le bec.

La femelle, qui est considérablement plus grosse que le mâle, pond un œuf dont les dimensions sont hors de toute proportion avec sa taille.

Toutes ces irrégularités et anomalies, minutieusement étudiées, ont fait conclure à nos savants que le *Kiwi* n'est point, comme l'ont cru plusieurs, un *reptile* en évolution vers le monde des oiseaux, mais, au contraire, un *oiseau* dégénéré sous quelques rapports et amélioré sous d'autres par l'influence des circonstances ambiantes. Beaucoup d'amateurs ont prétendu que le *Kiwi* était une espèce diminutive de notre ancien *Moa ;* mais, là encore, l'étude a forcé de conclure que ces deux genres, quoique voisins par la structure générale, sont trop différents pour être associés ensemble.

L'espèce décrite plus haut (*A. Mantelli*) habite les forêts les plus sombres et les plus épaisses de notre île du Nord. Elle devient rare, et il y aura besoin de toute la sévérité de notre police coloniale pour en empêcher la destruction totale. Loin de toute civilisation, là où ni incendie, ni inon-

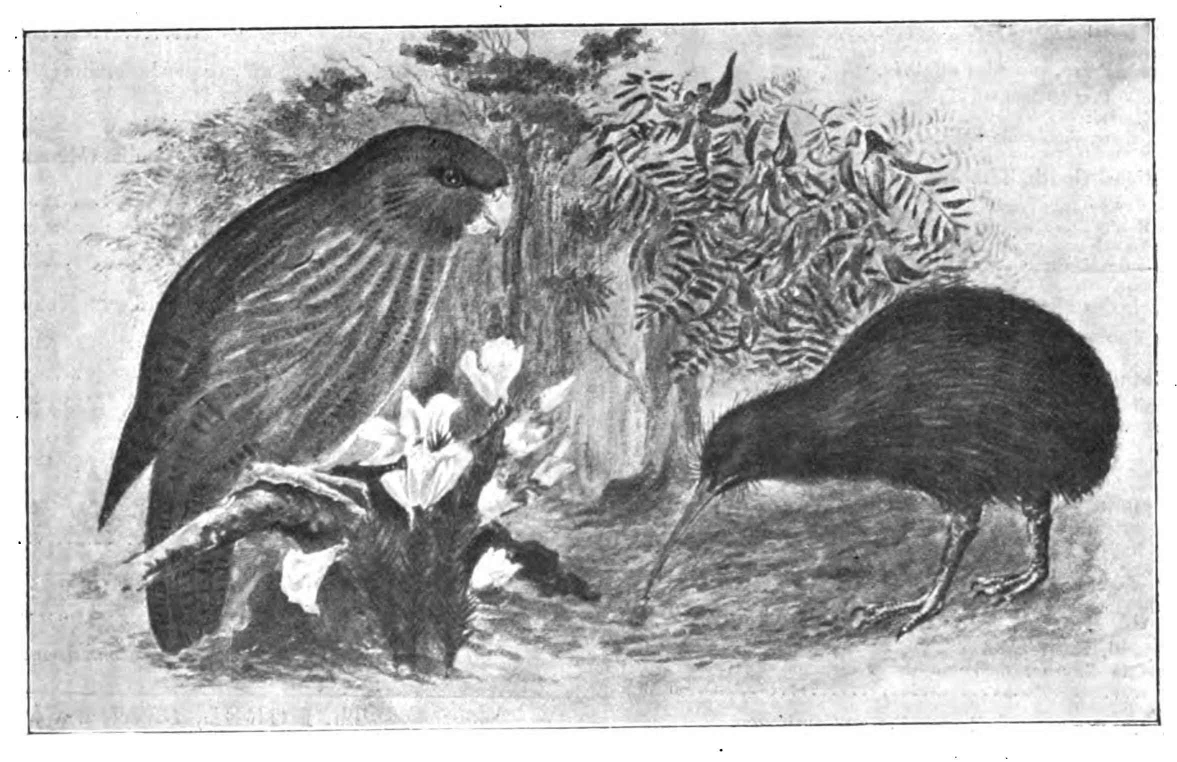


LE *moa*

dation, ni chiens ou chasseurs, ne sont à redouter, c'est-à-dire dans les quelques îlots et les quelques régions détachées où nos lois les protègent, ils ont pourtant une chance de se perpétuer. C'est là qu'on peut les trouver sûrement, quand on désire faire leur connaissance.

Durant le jour, ils restent cois et cachés sous les touffes de longues herbes ou dans les racines de quelque vieil arbre creux. Mais, aussitôt que l'obscurité gagne leurs retraites, ils se mettent en campagne et trahissent bien vite leur présence par un sifflement semblable à celui que produisent nos « gamins » en mettant leurs doigts dans leur bouche.

C'est précisément en imitant ce sifflement, que nos Maoris réussissaient souvent autrefois à attirer le *Kiwi* dans leurs



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — LE *kakapo* ET LE *kiwi* ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

pièges. Connaissant le faible de cet oiseau pour les gros vers de terre (lombrics) et la facilité avec laquelle il discerne le moindre mouvement de ces annélides au bruit qu'ils font en se traînant sur le sol, nos Maoris attachaient au cou de leurs chiens de petites plaquettes de bois juxtaposées de manière à produire un bruit semblable durant la chasse. Armés de torches de résine, nos chasseurs s'en allaient dans les bois et lâchaient leurs chiens, après avoir dressé des pièges un peu partout. Les pauvres *Kiwis*, croyant entendre des myriades de vers autour d'eux, sortaient de leurs retraites et étaient bientôt étranglés par les chiens ou saisis à la main, dans les pièges où ils s'étaient empêtrés. La lueur des torches qui les environnaient de tous côtés éblouissait leur vue, à tel point qu'ils ne cherchaient pas à s'enfuir. Ce n'était pas seulement pour alimenter et varier leur pot-au-feu que nos indigènes persécutaient ainsi les *Kiwis* ; c'était surtout pour s'emparer de leurs peaux et de leur chaud duvet.

Ils s'en confectionnaient des vêtements et des nattes fort confortables durant les longues nuits d'hiver. C'était là l'*édredon* des vieux chefs et des nouveau-nés : l'épicurianisme maori ne connaissait rien de plus raffiné pour se défendre des intempéries de la mauvaise saison. Aussi, même aujourd'hui, ces articles sont-ils fort recherchés, et ce n'est qu'avec des centaines de francs qu'on peut les obtenir.

(*A suivre.*)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Séminaire Universitaire de Lyon, versement 1906 en retard ... 100 »
Au nom et en souvenir d'un défunt, E. F., Reims ... 20 »
E. A., Rouen, demande de prières pour un défunt ... 100 »
M. l'abbé Hupiers (Belgique), avec demandes de prières déterminées ... 1.000 »

Pour le collège apostolique des Missions africaines, à Keer, près Maestricht.

Anonyme de Laval ... 50 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.

M. l'abbé Emile Plas (Belgique) ... 10 »
Anonyme de Laval ... 50 »
Mme Pichery, mère, diocèse de Blois ... 25 »

Au R. P. Michel Gouth, Trincomali, pour les affamés.

Anonyme de Savoie ... 10 »
M. F. M. A. B ... 10 »
Anonyme de Laval ... 100 »
M. E., diocèse de Meaux ... 20 »

A Sœur Marie des Missions, Kumbakonam.

Anonyme du diocèse de Bayonne, demande de prières ... 200 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore, pour les affamés.

M. l'abbé Emile Plas (Belgique) ... 10 »
Anonyme, diocèse de Quimper ... 2 50
Anonyme du Finistère ... 5 »
Anonyme de Nantes ... 25 »

Au R. P. Haghenbeek, à Karagpore (Bengale occidental) pour son église du Sacré-Cœur.

Anonyme de Nantes ... 25 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam.

Anonyme de Nantes ... 50 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

G. D., diocèse de Bayeux, demande de prières pour ses défunts ... 5 »

A M. Lazard, pour sa nouvelle mission au Cambodge.

Anonyme de Laval ... 50 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza (Tonkin oriental), pour les affamés.

B., Lyon ... 2 »
Anonyme du diocèse d'Aire ... 51 »
Un prêtre du diocèse d'Aire ... 5 »
M. F. M. A. B ... 10 »
M. l'abbé Emile Plas (Belgique) ... 10 »
Anonyme de diocèse de Quimper ... 2 50
Anonyme de Laval ... 50 »
Mme Pichery mère, diocèse de Blois ... 25 »
L. P., de Caen ... 2 »
Anonyme du Finistère ... 5 »
Anonyme de Nantes ... 25 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.

Un prêtre de Lyon ... 100 »

A M. Léon Gallay, Pokfulum Béthanie, Hong-kong.

Anonyme de Lyon, demande de prières ... 100 »

A Sœur Gilbert, hôpital de Ning-Po (Tché-kiang).

Anonyme du diocèse de Bayonne, demande de prières ... 40 »

Au R. P. Genet, école apostolique d'Urakami (Nagasaki).

Mme Marnas, Lyon ... 50 »
Anonyme de Nantes ... 100 »

A Mgr Dupont, Nyassa.

C. J., Lyon, demande de prières pour défunts ... 5 »

Au R. P. Cuche, Ouganda, pour l'entretien d'un malade atteint de la maladie du sommeil.

Anonyme de Laval ... 25 »

A Mgr Dérouet, Congo français, pour son séminaire.

Anonyme de Nantes ... 75 »

Au R. P. Joseph Bernard, Alaska.

Anonyme de Laval ... 25 »

Aux Pères de Chavagnes, Fils de Marie-Immaculée, à Cartier (Saint-Boniface).

M. et Mme de Chateauvieux ... 20 »
Abbé de Chateauvieux ... 5 »
Comte des Fayères ... 5 »

Pour l'église incendiée de Kalaupapa (Molokai).

Anonyme du diocèse de Bayonne, demande de prières ... 200 »

Pour les chrétiens de Mgr Vidal (Fidji).

Anonyme de Paris, actions de grâces ... 20 »

Pour une chrétienté d'Asie affligée par la famine (Mission d'Illi).

Anonyme de Paris, pain de saint Antoine ... 5 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Mission d'Illi.

Anonyme du diocèse de Fréjus ... 100 »
Un petit curé de campagne, diocèse de Lyon ... 50 »
Abbé L. P., diocèse d'Ajaccio ... 10 »
M. Moyzant, du diocèse de Poitiers ... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Gilbert, Tché-kiang).

E. A., Rouen, demande de prières pour un défunt ... 200 »
Anonyme de la Mayenne ... 20 »
En l'honneur de la Sainte-Famille, diocèse de Séez ... 20 »
Un anonyme, diocèse de Poitiers ... 15 »
V. J. T., Le Mans ... 3 »
Anonyme d'Albi, demande de prières spéciales ... 20 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble ... 40 »

Pour les missions nécessiteuses (Nyassa).

Anonyme du diocèse de Lyon ... 450 »

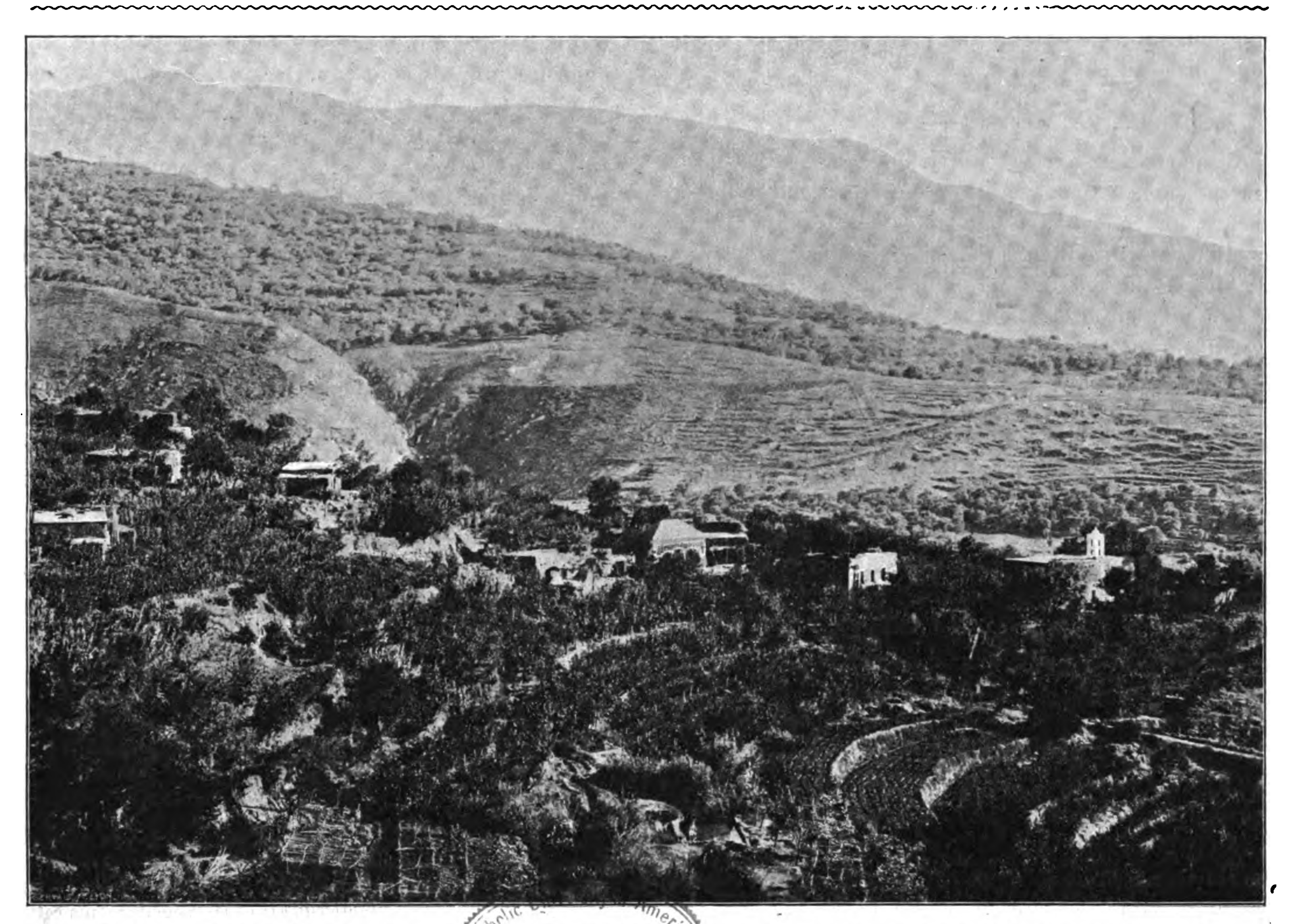
Pour les missions nécessiteuses (Madagascar-nord).

Anonyme du diocèse de Lyon ... 458 15

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



SYRIE. — VUE GÉNÉRALE DE KAHHELÉ ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. JACQUES (voir p. 234).

UN COUP D'ŒIL SUR LA MISSION DU KOUANG-SI (CHINE)

Le vénéré préfet apostolique du Kouang-si, actuellement de retour en France pour raison de santé, après un séjour ininterrompu de vingt-sept années en Chine, nous adresse sur l'état, les progrès et les besoins de sa mission, la lettre suivante que nous nous empressons de publier, en la recommandant vivement à l'attention de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR LAVEST, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE.

Le 5 novembre 1906, je quittai ma résidence de Nanning pour visiter les chrétientés de l'Est de ma mission. J'eus la consolation d'administrer plus de six cents confirmations. Il y eut aussi à mon passage dans cette région cent quatre-vingts baptêmes, pendant que les missionnaires de l'Ouest m'en annonçaient par lettres près de deux cents ; jamais leur ministère n'a eu de ce côté de meilleurs résultats.

***

A Koueilin, capitale de la province du Kouang-si, j'ai été reçu très solennellement, tant par les autorités chinoises que par les chrétiens à cause du rang officiel auquel j'ai droit grâce au globule mandarinal de deuxième degré qui m'a été accordé, en 1903, par édit impérial. Malgré les dispositions actuelles des Chinois, qui tendent à abaisser l'influence de tous les étrangers, les visites officielles avec le Gouvernement et les autres autorités de la Capitale, de même que les pourparlers au sujet des affaires religieuses pendantes, furent empreints de bienveillance. Je passai là les fêtes de Noël et de l'Epiphanie à la grande joie de nos chrétiens.

***

Je devais continuer cette tournée pastorale par la visite des chrétientés du Sud de la province, lorsque la maladie qui me minait depuis plus d'un an, augmentée par les fatigues d'un voyage dans un pays montagneux, me força en janvier à venir à notre *sanatorium* de Hongkong. Après un mois de traitement sans amélioration, le médecin me prescrivit de revenir en France, le rétablissement de ma santé

ne pouvant être obtenu que par un séjour de quelque durée au pays natal.

.•.

Je partis le 2 avril et j'arrivai à Marseille le 29 du même mois. A mon âge et dans la situation présente, un tel voyage n'a rien d'attrayant; mais peut-être la Providence l'a-t-elle permis autant pour le bien de ma mission que pour celui de ma santé. Je ne puis en effet m'empêcher de croire que, malgré des apparences contraires, elle me réserve ainsi, à la fin de ma vie, une occasion de faire connaître l'état où se trouve mon vicariat et de glaner quelques secours.

Peu après mon arrivée au *sanatorium* de Hong-Kong, je recevais du procureur de la mission les comptes de 1906, accusant un déficit encore plus grand que celui des années précédentes. Ces dettes qui ont déjà absorbé notre avoir de 1907, me laissent une perspective d'avenir bien inquiétante.

Cette année, au Kouang-si comme dans plusieurs autres provinces de la Chine, la famine exerce d'affreux ravages, ce qui aggrave encore notre situation. Hélas! tant de missions implorent la charité, et elles aussi avec raison, qu'il m'est bien difficile de faire entendre ma voix !

Dois-je perdre espoir? Notre Seigneur, qui m'a permis de travailler dans cette partie de sa vigne pendant vingt ans comme missionnaire et sept ans comme évêque, voyant s'accroître les difficultés au milieu desquels je me débats, voudra dans doute me faire trouver assez de ressources pour empêcher ma mission de se désorganiser avant ma mort et lui assurer le nécessaire à son existence.

.•.

La mission du Kouang-si, quoique née depuis seulement 1875, possède les ouvriers et les établissements absolument indispensables.

Il y a vingt-sept missionnaires et quatre prêtres indigènes avec un séminaire et une école préparatoire, une vingtaine de résidences dans les principaux centres, cinq églises et une trentaine de chapelles ou oratoires, deux établissements de sœurs Saint-Paul de Chartres chargées de la formation de religieuses indigènes catéchistes et des œuvres de la Sainte-Enfance. Dans la plupart des districts se trouvent des écoles, des orphelinats ou hospices, des dispensaires ou pharmacies; à Nanning une léproserie. Depuis plusieurs années, les baptêmes annuels varient entre sept cents et mille.

Je m'adresse donc à la charité des bienfaiteurs des missions non pour fonder de nouveaux postes ou créer de nouvelles œuvres, mais pour soutenir ce qui existe, ce qui donne des résultats d'autant plus consolants qu'ils sont favorisés par le voisinage du Tonkin et aussi par l'ouverture de la province au progrès et à la civilisation. Nos chrétiens sont encore trop peu nombreux et trop pauvres pour nous donner un appui considérable; mais ils nous aident selon le possible pour les écoles et pour les oratoires à élever, ainsi que pour l'entretien des missionnaires pendant leur visite.

Ma demande est donc bien fondée. Aussi ai-je l'espoir qu'elle sera entendue. Les œuvres le plus en souffrance sont le séminaire indigène, l'œuvre des catéchistes, hommes et femmes. celle des écoles; mais les dépenses générales de l'administration sont, avant tout, celles qui, en ce moment, me pèsent le plus.

Secourez-moi, et Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom vous récompensera au centuple.

Au Pays des Mhers (Radjpoutana)

La tribu des Mhers, dont l'évangélisation ne date que de quelques années, se familiarise de plus en plus avec les idées chrétiennes. L'un de ses missionnaires, il y a un an environ, nous écrivait combien était grande l'espérance de recueillir dans cette caste de consolants fruits de salut : cette espérance n'a point été déçue, ainsi que va le montrer la lettre suivante.

LETTRE DU R. P. AUGUSTIN, CAPUCIN

Les écoles sont, au Rajpoutana, comme dans toutes les missions, un des plus puissants moyens d'évangélisation. Partout où nous avons pu en établir, nous avons obtenu des résultats très encourageants.

.•.

Les enfants Mhers sont bien doués et distancent souvent ceux des castes supérieures dans l'étude de l'*hindi*, de l'*urdu*, de la grammaire et du calcul. Le plus difficile est d'avoir régulièrement les enfants à l'école, la plupart d'entre eux étant ordinairement occupés à paître les chèvres et les moutons. L'idéal serait d'établir dans chaque village une école du soir.

Nous en avons actuellement une de ce genre, dont les enfants sont presque tous baptisés. Il est vrai que le professeur est un Mher converti, qui a l'avantage d'être écouté et aimé de ses élèves. Des écoles semblables seront établies plus tard, quand

nous aurons des professeurs mhers et chrétiens en nombre suffisant.

En attendant, nous devons nous contenter d'écoles tenues par des brahmes, qui comprennent bien que nous travaillons à ruiner leur influence, mais qui sont prêts à toutes les concessions pour sauver leur gagne-pain.

***

La haine que la plupart des païens éprouvent pour le seul nom de chrétien est un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'évangélisation du Rajpoutana. Il est difficile, en France, de se faire une idée de l'impression que ce nom inspire aux Hindous. D'abord le mot « chrétien » — « *Isai* », comme on dit ici — ne veut pas dire du tout un homme qui croit en Notre Seigneur Jésus-Christ, qui pratique la vertu et évite le péché. Non, dans l'opinion générale, ce mot signifie un homme qui mange de la viande de vache, qui porte un chapeau, un pantalon, en un mot, aux yeux des Hindous, un homme exécrable, malhonnête, indigne.

Dernièrement, un Mher causait avec nous sur ce sujet, et, selon la coutume, il anathématisait tous les « *Isai* » sans exception.

« — Mais enfin, mon pauvre ami, lui dis-je, les *Padri* au moins sont honnêtes.

« — Bien sûr qu'ils sont honnêtes, répondit-il, personne ne prétend le contraire.

« — Eh bien! ils sont Isai.

« — Ce n'est pas vrai, répliqua-t-il; vous êtes trop bon pour être Isai. »

Un jeune catéchumène, bien disposé, demande le baptême :

« — Père, dit-il, baptisez-moi; mais surtout ne me faites pas Isai. »

Parole déconcertante pour quiconque n'aurait pas su que ce catéchumène voulait dire : « Ne me forcez pas à m'habiller à l'européenne, à manger avec vous. » Voilà une preuve qu'il faut distinguer entre ce que l'on dit et ce que l'on veut dire.

***

Cette haine du nom chrétien a déjà excité plusieurs persécutions. C'est surtout dans le village de Parbatpura, où résident les Pères, qu'on se livre aux tracasseries contre les nouveaux convertis.

Le chef du village, qui a reçu au baptême le nom de Fortunat, en même temps que chrétien sincère, est un homme habile et très considéré dans sa tribu, dont il est un des membres les plus influents. Ses manières affables, son empressement à rendre service l'ont rendu très populaire. Un de ses parents, enragé païen, entreprit contre lui une campagne de diffamation qui eut d'abord un certain succès, mais qui tourna ensuite à sa confusion.

Voici comment l'affaire se termina d'une manière bien inattendue, à l'occasion d'un mariage de la fille d'un Mher de Parbatpura. Les parents du marié étaient les habitants d'un gros village du nom de Barlia.

Le jour du mariage arrivé, tous les hommes de Barlia se rendirent selon l'usage à Parbatpura, village de la mariée. Fortunat était absent, étant occupé à construire une de nos écoles, à quelques lieues de là ; il ne devait arriver que le lendemain soir. Naturellement les paiens de Parbatpura n'eurent rien de plus pressé que de raconter les choses les plus absurdes sur le compte du chef et de prier les gens de Barlia de s'abstenir de manger et de fumer avec lui.

Surpris, ces derniers répondirent :

« Si ce que vous dites est vrai, c'est en effet très grave. »

Fortunat, en arrivant à l'heure convenue, alla d'abord à la maison des missionnaires, où il fut mis au courant de ce qui s'était passé :

« — Bah! fit-il en éclatant de rire, ils ne me tiennent pas encore. »

Puis il alla trouver les chefs de Barlia.

« — Le missionnaire, dit-il, enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. Trouvez-vous que ce soit mal? »

« — Pas du tout.

« — Le Père dit que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est né d'une Vierge, et qu'il est mort sur la croix pour sauver l'humanité. Qu'est-ce qu'il y a de mal dans cet enseignement?

« — Rien, bien sûr ; c'est même très beau.

« — Le Père enseigne qu'il faut faire le bien et éviter le mal pour aller au ciel, qu'il faut prier le bon Dieu le matin et le soir et venir à l'église le dimanche. Voilà ce que je crois, voilà ce que je fais.

« — Alors vous ne mangez pas la nourriture des Pères?

« — Pas du tout. Je n'ai même jamais été invité; probablement que les Pères n'ont pas trop de pain pour eux, » acheva-t-il en riant.

La cause était gagnée.

***

Le Père arriva sur ces entrefaites. Les chefs de Barlia lui demandèrent de fonder une école dans leur village.

L'école fonctionne depuis deux mois; les enfants apprennent à lire et à écrire; ils apprennent aussi le catéchisme, et viennent à tour de rôle le samedi soir à Parbatpura, pour assister à la messe le dimanche. Les méchants sont fort déconfits, car leurs manœuvres n'ont pas eu d'autre résultat que la

conquête par les missionnaires du grand village de Barlia.

***

« — Père, celui-ci demande aussi le baptême. »

Quel dommage de ne pas pouvoir multiplier ces écoles qui donnent de si bons résultats! Ce n'est pas la faute des Mhers, ils endemandent de tous côtés. Ce n'est pas notre faute, non plus : nous voudrions pouvoir faire droit aux requêtes de plus en plus pressantes qui nous sont adressées. Mais... Ce mais, c'est toujours le même, qu'il vienne de la Chine ou de l'Océanie, de l'Inde ou de la Patagonie... il n'y a pas d'argent!

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Nous sommes heureux d'annoncer que, le mardi 14 mai, dans la séance solennelle annuelle de l'Académie de Lyon, M. Valérien Groffier, de la rédaction des *Missions Catholiques* a obtenu une médaille d'honneur et un prix de 1.000 francs pour son intéressant travail *Héros trop oubliés de notre épopée coloniale.* M. Caillemer, le distingué doyen de la Faculté de Droit de l'Etat, dans son rapport sur les prix littéraires, a loué en termes éloquents et l'auteur et les missionnaires dont il fait revivre le dévouement à Dieu et à la patrie.

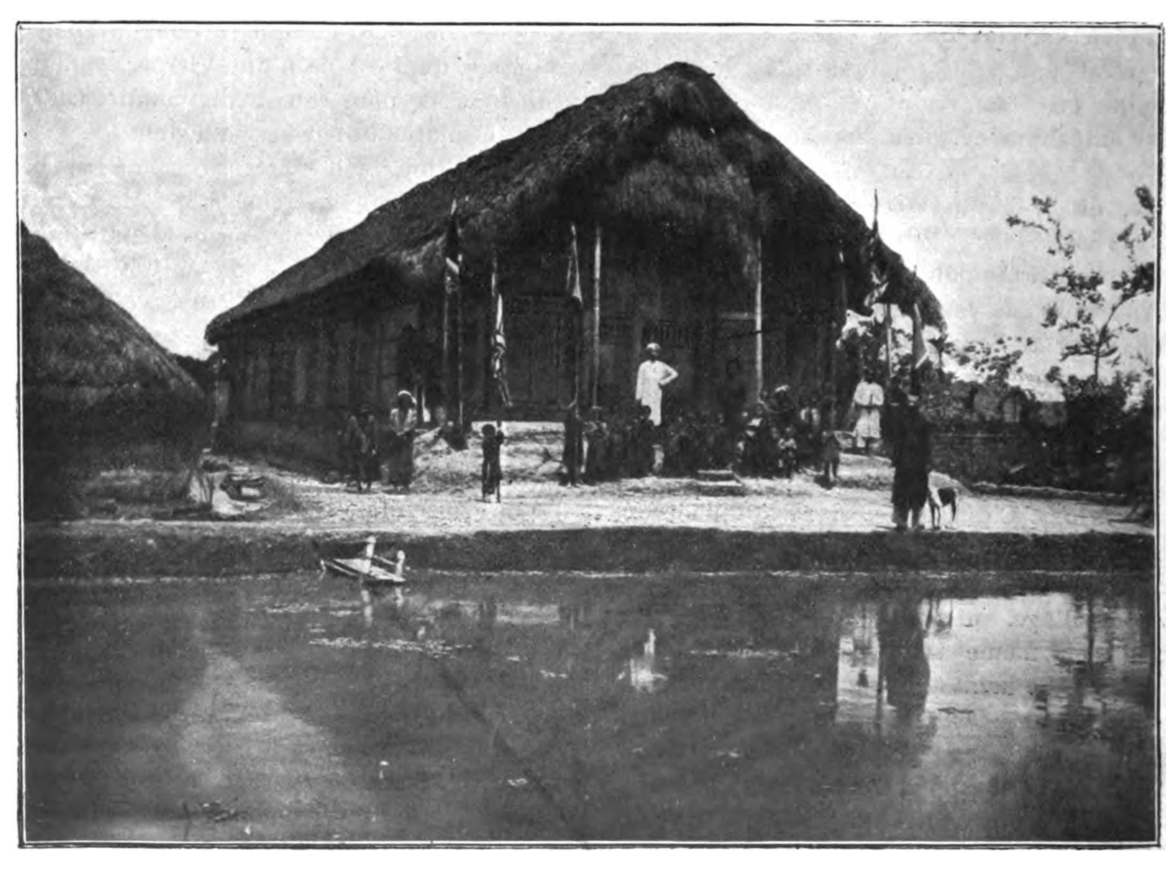
L'ouvrage de M. Groffier, honoré d'un bref pontifical et dont la magistrale préface fut une des dernières œuvres du cardinal Perraud, avait déjà, on s'en souvient, été couronné l'an dernier par l'Académie Française.

Tonkin Maritime. — M. Reboton, des Missions Etrangères de Paris, nous écrivait de Binh-Haï, le 10 mai 1906 :

« Depuis la Semaine Sainte, j'ai été bien souffrant, obligé de rester étendu sur ma natte, sans force ni énergie. Je reprends peu à peu mon travail : visiter les chrétientés, confesser, prêcher, préparer les enfants à la première communion, etc. Que de soucis en ce moment! Je vous envoie la photographie de ma pauvre église (*voir la grav. ci-dessous*). Je l'ai achetée, avec tout mon patrimoine, 800 francs. Elle est dans un état lamentable, les bas-côtés ont cédé sous la pression des eaux diluviennes de l'année passée, et il faut penser absolument à la bâtir solidement sous peine d'une ruine complète. Si les *Missions catholiques* veulent bien reproduire la photographie, sûrement vos lecteurs nous viendront en aide; car, sans eux, nous ne pouvons rien faire. Avec dix francs, je puis me procurer 1.000 briques; mais il en faut bien des milliers. Cette église est au milieu de sept chrétientés, les plus pauvres du vicariat apostolique et il faut que je me mette à tendre la main pour achever cette œuvre, peut-être la dernière que j'accomplirai en ce monde! »

Lorsque cette lettre nous arriva, le vaillant missionnaire était dans son éternité et, quelque temps après, M. Doumecq nous écrivait ceci :

« Depuis huit jours, je suis désigné pour être le successeur de M. Reboton dans son poste de Binh-Haï. Ce cher confrère était un zélé missionnaire; il a beaucoup peiné et souffert pour son œuvre. A nous de la continuer. Mgr Marcou a ajouté six paroisses à celle que desservait le pieux missionnaire. Quatre nouveaux villages demandent à se convertir; ils sont ruinés par l'inondation et la sécheresse que nous avons eues tour à tour. Ces six paroisses sont dirigées par huit prêtres annamites et comptent environ 12.000 chrétiens. Il y a encore bien des gens disposés à se convertir. Mon intention est de laisser les vieux chrétiens aux prêtres indigènes et de prendre pour ma part l'œuvre des nouveaux Mais, pour réussir, il me faudrait d'abord des ressources, car, pour atteindre l'âme, il faut d'abord atteindre le corps, et pour atteindre le corps, il faut donner, donner beaucoup. C'est



TONKIN MARITIME. — EGLISE DE BINH-HAÏ ; reproduction d'une photographie de M. REBOTON.

pour cela que je m'adresse aux chers lecteurs des *Missions* et je les supplie de bien vouloir m'aider à sauver des âmes. »

Arménie. — Un missionnaire de la Compagnie de Jésus écrit de Sivas :

« Vous n'ignorez pas qu'une des industries de l'Asie Mineure est la fabrication de ces beaux tapis, qu'on vend ensuite en Europe sous le nom de tapis de Turquie, tapis d'Orient. Ils sont faits au métier à la main.

« Les ouvrières sont de pauvres fillettes dont le sort mérite compassion. Le matin, une heure avant le lever du soleil, elles doivent être à l'atelier. Si elles ont le malheur d'être en retard, on les frappe à grands coups sur la tête. En arrivant elles s'installent par groupe de cinq ou six devant chaque métier, et vite au travail. C'est merveille comme tous ces petits doigts actifs, déliés, agiles, passent et repassent à travers la trame, multipliant les nœuds, les coups de ciseau. Nombre d'entre elles n'ont pas plus de sept à huit ans, et cependant, pas une heure de repos et de détente ne leur est accordée jusqu'au moment où l'atelier se ferme le soir, une heure après le coucher du soleil. En été il y a donc quatorze ou quinze heures de travail. Vers midi, d'un mouchoir de couleur elles tirent un morceau de pain gris, une galette, une carotte crue, un oignon frais ou encore une poignée de blé grillé : et les voilà qui grignotent tout en travaillant. Hélas! les petits bras se fatiguent à rester si longtemps tendus en avant, les petits doigts se déforment, se couvrent de cals et se tordent comme sous l'action des rhumatismes, les petites mains deviennent tremblantes; les petites poitrines se resserrent, les petites figures, jadis fraîches et colorées, se flétrissent et pâlissent, les petits corps amaigris apparaissent presque courbés en deux, impuissants à se soutenir. Il n'y a plus d'adolescence, plus de jeunesse pour elles. Combien mourront, rongées par la phtisie, épuisées par cet impitoyable surmenage! N'importe! il faut travailler si l'on veut gagner un bon salaire. Bon salaire! quelle ironie! En se tuant de la sorte, la pauvre fillette arrivera à toucher, suivant son adresse, ordinairement de deux à quatre sous par jour.

« Que voulez-vous? Les parents sont si pauvres : ce sera toujours autant d'ajouté à la bourse commune pour vivre. Quelquefois même, c'est ce salaire dérisoire qui sera l'unique ressource de la famille.

« Il y a quelques semaines, l'une de ces petites ouvrières, qui vient au patronage ouvert pour elles par les Sœurs de la Mission, dit à la maîtresse en partant à onze heures et demie :

« — Ce soir je ne viendrai pas; mais, je t'en supplie, ne mets « pas à côté de mon nom sur le cahier d'entrée : *absente*. Vois, « ma mère est malade à l'hôpital, il faut bien que j'aille la voir « au moins le dimanche, les autres jours je vais à la fabrique ga- « gner le pain pour mon petit frère et pour moi.

« — Mais ton père, que fait-il ?

« — Il est malade, lui aussi, à la maison. »

« Le dimanche suivant, l'enfant était encore absente. Son père était mort la veille. Et sa mère? Toujours à l'hôpital. Pauvre fillette de onze ans, absolument seule pour gagner sa vie et celle de son jeune frère!

« Si bien triste est la vie matérielle de ces infortunées enfants, plus lamentable encore est l'état de leur âme. A beaucoup d'entre elles on n'a jamais parlé du Bon Dieu, la plupart sont absolument ignorantes des premières notions du catéchisme, et leur intelligence, restée sans culture, est rebelle aux éléments de l'instruction chrétienne; quelques-unes ne savent pas même faire le signe de la croix.

« Profondément émues du spectacle d'une si désolante détresse, les religieuses de la mission, les vaillantes Sœurs de Saint-Joseph ont ouvert un patronage dominical en faveur de ces pauvres victimes de l'indigence et de l'industrie. Leur donner l'indispensable en fait d'instruction, élever quelques moments leurs regards au-dessus du métier banal pour leur faire voir dans le ciel un père divin qu'il faut prier, introduire un peu de joie et de soleil dans leur vie, les consoler, les aimer d'un cœur de mère : telle est la tâche que se sont imposée les Sœurs. Elles semblent avoir réussi.

« C'est avec un joyeux empressement que les enfants leur arrivent chaque dimanche de bonne heure, quoique très souvent les parents, au lieu de les encourager, fassent ce qu'ils peuvent pour les empêcher de venir. Plusieurs d'entre elles amènent leur petit frère ou leur petite sœur, pour la garde desquels elles auraient été retenues à la maison. Elles n'ont point cette vivacité d'esprit qu'on rencontre parfois chez les petits enfants de la salle d'asile, mais elles aiment à prier. Le chapelet a un attrait sensible pour elles. Quand elles ont appris à le dire, on leur en donne un : c'est la grande récompense; toutes s'efforcent de la mériter. Les moindres objets leur font plaisir, trois ou quatre épingles à tête de couleur et surtout les perles et les rubans de nuances vives et variées.... »

Nagpore (*Hindoustan*). — Le R. P. Decisier, des missionnaires de saint François de Sales d'Annecy, écrit d'Ellichpur, le 8 avril 1907 :

« Encore un appel jeté comme un cri de détresse aux cœurs français. Il vient de l'Inde, la pauvre terre qu'étreint toujours soit la peste, soit la famine. Ici, c'est la peste. Les journaux nous disent que la terrible maladie emporte chaque semaine plus de 50.000 victimes dans l'Inde entière.

« Je sais un village où 750 personnes ont été fauchées en deux mois. J'y ai passé; il était désert; les survivants étaient dans les champs, dans les bois, n'importe où, sous de misérables abris faits de branchages et d'herbes. La pluie tombait à torrents et les pauvres Indiens grelottaient de fièvre, accroupis dans la boue, sans même se plaindre, car ils n'espéraient plus.

« Dans les quinze villages que renferme la mission d'Ellichpur, c'est partout la même horreur. Dans l'un d'eux, on me montra une hutte où gisaient un cultivateur et sa femme, morts depuis trois jours. Leurs parents avaient fui; personne n'osait ensevelir ces cadavres en putréfaction. A grand peine, je décidai deux hommes à les enfouir. Dans une autre hutte, un jeune homme, sa femme et son frère avaient été emportés en trois jours par le fléau. La mère, étendue à terre, le flanc couvert d'énormes bubons, se tordait de douleur et appelait ses chers morts; son dernier-né, un bébé de trois ans, était assis près d'elle et la regardait en pleurant; il avait faim. Le père avait dépensé ses derniers *annas* à s'enivrer avec l'eau-de-vie du pays pour oublier ses deuils et me racontait, avec un sourire qui faisait mal à voir, la mort de son fils aîné. Tout près, un vieillard dont les enfants étaient tous morts, me demandait pourquoi il restait, lui seul, à pleurer devant sa hutte vide!

« Que peut faire le missionnaire en face de cette détresse? Il lui faudrait les ressources d'un hôpital pour soigner les pestiférés, et une fortune pour donner du pain, des habits et un toit aux pauvres gens qui, fuyant la peste, ont abandonné leur hutte et leur travail de chaque jour. Mais, avec le maigre budget que nous avons tant de peine à équilibrer, notre action est très restreinte. Les malades et les affamés viennent se jeter à nos pieds, ils veulent des remèdes et du pain. Des ressources plus grandes nous permettraient d'acquérir beaucoup de sympathies, et beaucoup d'âmes aussi. Nous pourrions ouvrir des écoles dans six villages dont les enfants seraient immédiatement baptisés. L'école, c'est le catéchisme enseigné, c'est l'influence chrétienne pénétrant les familles et chassant les grossières superstitions du paganisme.

« Le Bon Dieu protège visiblement nos chrétiens; un petit nombre seulement d'entre eux sont morts de la peste. Les païens remarquent cette immunité et voudraient la partager. Dans les seuls mois de février et de mars, la Mission d'Ellichpur a gagné plus de 250 chrétiens. Si de bons cœurs français le voulaient, ce nombre pourrait être décuplé avant la fin de cette année. »

Syrie. — Le R. P. Jacques, Capucin, directeur des écoles fondées par les RR. PP. Capucins au Liban, nous écrit :

« Le Liban, dont le nom seul évoque l'idée de blancheur, perd tous les jours de son éclat. La tache s'étend grise et noirâtre infectant d'abord les centres, puis gagnant les extrémités. Ce n'est pas à dire que le soleil y soit moins brillant qu'autrefois. Il s'agit d'une autre tache. Jusqu'ici la foi simple et robuste était restée l'apanage de nos populations libanaises. Depuis quelques années, elle paraît s'obscurcir.



« La maladie de l'or a été le premier mal. L'Amérique est apparue comme un Eldorado et les émigrants, par milliers, s'y sont rués et s'y ruent encore pour tenter la fortune.

« Quelques-uns réussissent, beaucoup végètent. Tous, quand ils reviennent, ont perdu quelque chose, parfois la totalité, de leurs convictions et surtout de leurs pratiques religieuses.

« A la faveur de cette indifférence, un esprit nouveau a pris naissance et sous le couvert de la charité, sous les dehors de la religion, sous prétexte de réformes, est devenu pratiquement, en plus d'un endroit, la révolte contre l'autorité ecclésiastique.

« D'autre part, les protestants ne sont pas restés oisifs, et leurs écoles où l'on enseigne l'anglais se sont multipliées ; il y en a une soixantaine dans le Liban. Il est vrai qu'ils ne font pas de nombreux néophytes. Mais les enfants qui fréquentent leurs écoles y désapprennent le culte de la Sainte Vierge et l'attachement au Pape.

« Le remède à cela serait le réveil de la foi dans les âmes et la préservation de l'enfance des atteintes protestantes ou autres. C'est par conséquent, la multiplication des écoles catholiques, de celles où l'on enseigne le français. En effet, celles-là seulement peuvent tenir tête à l'école protestante et rompre le charme qu'exerce un peu partout à l'heure actuelle l'attraction de la langue anglaise.

« C'est encore l'enseignement du catéchisme, en arabe surtout, la prédication de retraites, la préparation à la première communion.

« En dehors des établissements latins, cette cérémonie n'existe pas en Orient, du moins à la façon dont elle se pratique en Europe. L'expérience nous en a fait sentir de plus en plus l'importance, et nous nous attachons à lui donner le plus de solennité possible.

« Ainsi, cette année, nous venons de préparer trois cérémonies de première communion, comprenant 500 garçons ou filles.

« Dernièrement, c'était à Kahhelé, habité seulement par des Maronites, mais dont tous les terrains et toutes les constructions appartiennent à des Druses. (*Voir la grav.* p. 229).

« Un tertre rocheux de 400 mètres carrés a cependant été cédé au très dévoué curé maronite de l'endroit pour y bâtir une chapelle et une petite école précédées d'une place.

« C'est sur cette place, et non dans la chapelle, beaucoup trop petite, que la cérémonie a eu lieu.

« L'autel a été improvisé en plein air, adossé à la muraille de l'église. Au fond, quelques feuilles d'oranger artistement découpées représentent un calice et une hostie. On comprend sans peine ce symbolisme.

« Un harmonium a été apporté. C'était une nouveauté pour ce site sauvage plus habitué à retentir des cris du chacal ou les aigres modulations de la flûte arabe, que des échos de la musique religieuse. Aussi, je le crains bien pour nos premiers communiants, il dut y avoir chez quelques-uns plus d'une distraction imputable à l'instrument merveilleux, qui faisait rêver du paradis. Mais alors ce n'était plus une distraction, n'est-il pas vrai ?

« Avant la communion, allocution en arabe. Puis les 140 enfants, pieusement, avec ordre et recueillement, l'âme plus blanche encore que les vêtements, viennent recevoir le bon Dieu des mains du Père Supérieur de la mission.

« Nous remercions tous nos bienfaiteurs, au nom des milliers d'enfants, à qui nous nous intéressons, et qui, au jour de leur première communion, apprennent non seulement à rendre grâces à Dieu du don inestimable qu'il leur fait de Lui-même, mais aussi des largesses de leurs amis les abonnés des *Missions catholiques.* »



SYRIE. — Bédouine et son enfant. — Missionnaire enseignant le catéchisme dans une petite école ; reproduction de photographies envoyées par le R. P. Jacques.

Un coin de Madagascar

A MAÉVATANANA

PAR LE R. P. F. ORINEL, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT.

Nous devons à une bienveillante communication de Mgr Le Roy la lettre suivante, où le R. P. Orinel nous fait connaître l'un des plus intéressants districts de Madagascar, la région de Maevatanana, où, dès 1887, M. Léon Suberbie fondait la première cité française (Suberbieville) et la première exploitation méthodique des richesses aurifères de la grande île.

I. — Le pays. — Les habitants.

Il y a quelque dix ans, Madagascar était peu connu : beaucoup de gens apprirent son nom et son existence grâce à la fameuse expédition de 1895. Les mieux renseignés n'ignoraient pas que Tananarive en était la capitale ; mais qui, jusqu'alors, s'était occupé de Majunga ou de Tamatave ?

Vint l'expédition, et notre petite armée connut les étapes qui jalonnent la route de l'Ouest, depuis le port de Majunga jusqu'à la mystérieuse capitale des Hovas. Alors aussi, de nombreuses familles de France, trop nombreuses, hélas! lurent, pour la première fois, dans de funèbres dépêches, les noms étranges de ces villages où nos soldats mouraient. par centaines, de fatigue et de fièvre.

Autant de villages, autant de cimetières, à commencer par Majunga, pour continuer par Ankaboka, Ambato, Marololo, Maévatanana, Audriba,... jusqu'à Tananarive.

J'ai parcouru bien souvent la plus grande partie de cette route, et je ne puis m'habituer au lugubre spectacle qu'offrent ces étapes mortuaires : les tombes y sont rangées comme en ordre de bataille, si nombreuses que l'on n'ose les compter, si pareilles que l'on a l'impression d'une immense fauchée abattue le même jour par la fièvre inexorable.

Depuis, l'herbe a poussé sur ces tristes souvenirs ; on a oublié la route de l'Ouest comme accès au centre de l'île, et ceux qui, en France, s'occupent des choses malgaches n'ont plus songé qu'à la voie de la côte Est : pendant un temps, on a même voulu l'imposer seule au commerce.

Mais voilà que, par un revirement des choses humaines, la faveur abandonne aujourd'hui Tamatave et passe à Majunga. La rade de cette dernière ville est meilleure ; ses rapports avec l'Afrique continentale sont faciles ; la communication avec Tananarivo est plus courte et plus rapide.

Une lutte semble engagée sur cette question, et l'on peut se demander qui l'emportera dans l'avenir. « L'avenir est à Dieu », et, si le missionnaire doit apporter quelque attention à ces questions économiques, pour suivre ou prévoir les groupements de population, il ne peut s'y intéresser qu'à ce point de vue.

Nous allons aux Malgaches ; leurs grands villages, qu'ils jalonnent la route de l'Ouest ou qu'ils soient disséminés



MADAGASCAR. — ENTRÉE D'UN VILLAGE ; reproduction d'une photographie du R. P. ORINEL.

dans la brousse, dirigent seuls nos courses. Quand le prospecteur a trouvé un terrain aurifère, il suppute combien il y a de milligrammes à la battée. En arrivant dans un nouveau village, le missionnaire interroge du regard et les toits de chaume et les rues grouillantes de monde : s'il est satisfait, il y dresse sa tente.

Voilà pourquoi nous sommes à Maévatanana. Situé presque à mi-route entre Majunga et Tananarivo, à la fin de la navigation fluviale, chef-lieu d'une grande province et, par suite, centre de l'administration, ce village attire une importante population malgache et s'impose au missionnaire comme centre d'opérations.

***

C'est en septembre 1905 que Mgr Corbet m'ordonna d'y fixer ma résidence. De cette œuvre, je ne parlerai pas longuement, car elle est trop réduite encore ; une église et un presbytère, c'est tout. Le travail de ces vingt premiers mois a surtout consisté à grouper les chrétiens venus des différentes provinces malgaches dont se compose notre population. Je me souviens de nos premières assemblées, que nous trouvions nombreuses quand nous avions réuni vingt ou trente fidèles. Aujourd'hui, l'assistance régulière est de 150 à 160 personnes, baptisées ou non. De nos catéchismes, il est sorti un certain nombre de baptêmes et neuf mariages chrétiens ; j'espère que la récente arrivée du P. Gaston sera l'occasion d'un nouvel essor.

Quoique bien enfoncés dans la brousse, à 250 kilomètres de la côte, nous communiquons facilement avec Majunga par les canonnières de la Compagnie Occidentale. Ce sont les anciennes chaloupes à vapeur au moyen desquelles l'armée de 1895 remonta jusqu'ici la Betsiboka et l'Ikopa son affluent. Elles mettent trois jours à monter et un jour et demi à descendre. Ce double voyage est effectué deux fois par mois. Les directeurs de la Compagnie nous y accordent le passage gratuit. Cette Compagnie est la vraie bienfaitrice du pays. Elle a procuré et procure aux Malgaches un travail justement rétribué, qui met dans toute la province une véritable aisance et commence efficacement l'œuvre de civilisation que la religion doit parfaire.

La province de Maévatanana comprend 46 347 kilomètres carrés et à peu près le même nombre d'habitants. Toutes les tribus de Madagascar y sont naturellement représentées, vu le grand amour qu'elles ont les unes et les autres pour la vie nomade. Cependant, les Sakalavas et les Hovas y dominent. Les Sakalavas sont ici chez eux, car notre province fait partie de cet antique royaume de Boéni que cette race a toujours occupé de mémoire d'homme. Jadis, les attaques des Hovas, aujourd'hui remplacées par les exigences de l'Administration française, les ont condamnés à la brousse perpétuelle, où ils vivent rarement en grands villages : ils sont répartis en petits hameaux à portée de leurs rizières. Les Hovas, eux, occupent surtout les grands centres qui sont les stations obligées de la route vers Tananarive.

***

Jusqu'ici, nous avons eu peu affaire aux Sakalàvas : ils sont difficiles à atteindre, et quelques essais m'ont prouvé que les débuts du ministère y seraient pénibles et moins fructueux qu'ailleurs. Cependant, je suis persuadé que notre vraie mission dans le Nord-Ouest de Madagascar est auprès de cette tribu. Le Sakalava a de nombreuses qualités qui le recommandent à la sympathie de tous les Français, militaires ou colons : énergie physique et morale, hospitalité loyale, fidélité à la parole donnée, avec une certaine sévérité de mœurs.

La rouerie du Hova, au contraire, inspire une perpétuelle défiance. Plusieurs coloniaux m'assurent que ce dernier n'est pas susceptible de vraie conviction religieuse et surtout qu'il est incapable d'y persévérer au mépris de ses intérêts : je suspends mon jugement, puisque, aussi bien, quelques-uns d'entre eux ont prouvé le contraire ; mais, quand il s'agit des Sakalavas, quels fameux chrétiens nous aurions en eux, s'ils adhéraient à nos croyances avec la ténacité qui les retient dans leurs antiques et sauvages superstitions !

Les Sakalàvas ne connaissent que la vie pastorale : leurs bœufs et leurs rizières, c'est tout leur horizon. Ils n'apprécient pas l'argent, sinon à titre d'ornement et de parure, et on les a vus souvent payer avec un bœuf des marchandises qui ne valaient pas dix francs. Ils vivent sans le sou et très heureux. Nomades, comme tous les peuples antiques, ils en ont conservé les coutumes patriarcales, surtout dans leurs relations de famille, dont les liens sont pour eux sacrés. Malheureusement, cette race forte et nombreuse diminue et dépérit : le fléau qui les perd, c'est l'alcoolisme, et j'ai le regret de dire que l'Administration paraît ne vouloir rien faire pour enrayer le mal.

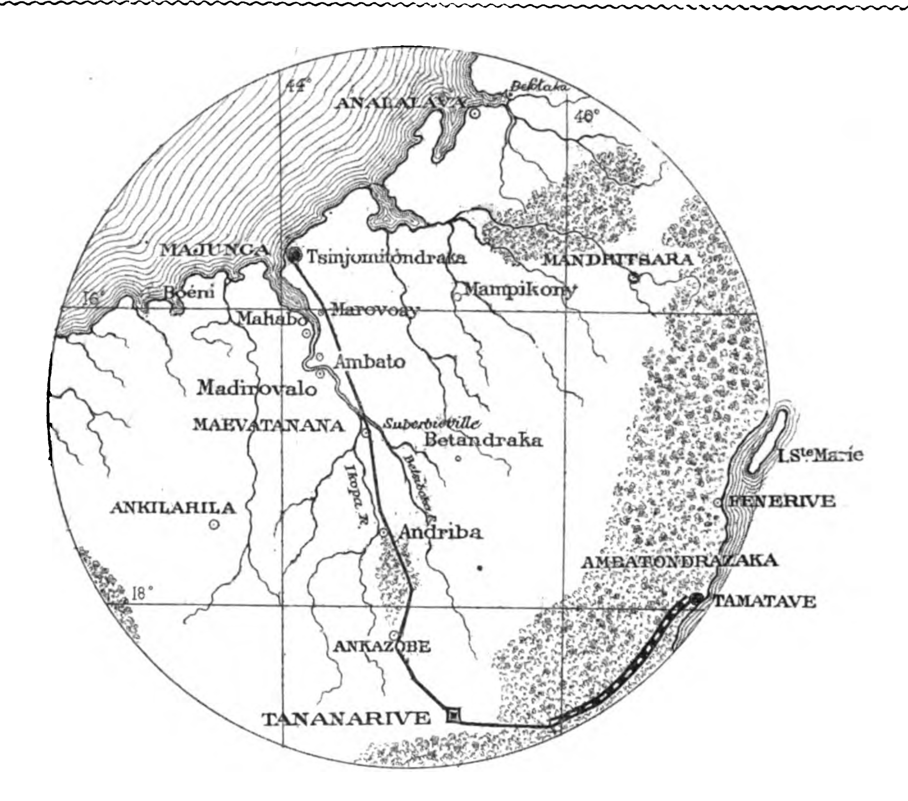
***

Je ne connais pas les Hovas chez eux. On m'assure que ceux d'ici ne sont pas le dessus du panier. De plus, nous confondons, dans l'appellation de Hovas, tous les gens venus de l'Imérina et du Betsiléo. Ils parlent d'ailleurs la même langue, ont les mêmes mœurs et le même caractère. Ce sont de merveilleux commerçants. Les naïfs Sakalàvas sont leurs dupes ordinaires, et les Blancs plus souvent qu'ils ne pensent. Dernièrement, l'un de ces Hovas a acheté pour 42.000 francs de bœufs, lors d'une importante liquidation, et il a l'air si misérable que, à le voir, on aurait envie de lui donner deux sous pour acheter du riz !...

Les auteurs qui ont écrit sur l'Imérina avant 1895 avaient bien soin de distinguer chez ses habitants trois catégories d'individus, peut-être trois tribus : les nobles, les roturiers, les esclaves.

Mais les Français ont passé par là, et, avec la hâte et la manie égalitaire qui les distinguent, ils ont nivelé les trois classes. On a donc, un beau jour, subitement annoncé aux maîtres qu'ils n'avaient plus de travailleurs, et à ceux-ci qu'ils avaient la liberté... de crever de faim. Egaux aujourd'hui dans la misère, ils émigrent ensemble dans les provinces maritimes, où un travail mieux rémunéré qu'en Imérina leur permet de gagner le riz de chaque jour. Mais l'Imérina reste leur patrie ; ils y vont de temps en temps visiter leurs parents, et après leur mort on transportera « leurs *huit* os » dans le tombeau familial : ce devoir est sacré pour les survivants.

C'est du mélange de ces trois classes, et quelquefois avec addition de quelques familles sakalavas, que se compose la masse des grands villages de la vallée, depuis Majunga jus-



-qu'à Tananarivo. La distance entre ces deux points extrêmes est de 595 kilomètres, dont 402 se déroulent dans le Vicariat de Mgr Corbet.

***

Je ne décrirai pas la montée de Majunga à Maévatanana : toutes les navigations fluviales se ressemblent, et, si la nôtre l'emporte par la rapidité, elle a le désagrément de la monotonie. Vivent les pirogues ! J'ai eu le plaisir, quelquefois, de chavirer avec armes et bagages, et de me tirer les jambes de la vue des caïmans, rien que pour leur faire une niche. Au moins on ne s'ennuyait pas !

Deux grands villages arrêtent la canonnière au passage ; ce sont Madirovalo et Ambato. Je les visite assez régulièrement pour permettre aux quelques chrétiens de l'endroit de remplir leurs devoirs, et pour ranimer le zèle des catéchistes et des catéchumènes. Dans chacun de ces deux villages, un bon noyau de néophytes est déjà formé. J'y ai acheté deux terrains mesurant chacun une vingtaine d'ares, où je bâtirai prochainement une case de pied-à-terre, en attendant d'y construire une église.

II. — Visite de Mgr Corbet. — En voyage. — L'or de Madagascar.

Nous avons eu le plaisir de recevoir au mois de novembre dernier la visite de notre évêque vénéré, Mgr Corbet. Cette visite était en même temps un événement : elle consacrait la fondation du nouveau poste de Maévatanana. Nos Malgaches le comprirent bien et firent à leur premier pasteur une réception telle que Sa Grandeur en gardera longtemps, je crois, le souvenir.

C'était un dimanche soir, entre 8 et 9 heures ; la nuit était si obscure qu'elle semblait avoir été, elle aussi, préparée pour aider à l'effet. A deux kilomètres du village, nous nous disposons en double haie sur le sentier muletier, muets comme autant de piquets. Soudain, nos estafettes signalent deux *filanzanes* (chaises à porteurs) : c'est Monseigneur et son Vicaire général d'occasion, le P. Gaston. Et, tout à coup, ils se trouvent tous les deux entre deux rangées de lanternes vénitiennes allumées certainement d'un coup de baguette magique.

Une remarque : il n'y eut point de discours, mais des « bonjour, Monseigneur ! » et des « bonjour, mes enfants ! » qui disaient des tas de choses.

« — Vraiment, c'est admirable ! Je ne m'attendais pas à tant d'enthousiasme », ne cessait de répéter le bon évêque.

Sous la vérandah du presbytère, une cantate en malgache accueillit le visiteur qui, comme un nouveau François-Xavier, venait porter la bonne parole à ces peuplades lointaines.

Le lendemain matin et les jours suivants, tous nos fidèles tinrent à honneur d'assister à « la grand'messe ».

Nous avions tant fait que nous étions un peu embarrassés pour le dimanche suivant. Enfin, le P. Gaston, très inventif, imagina une réception solennelle à l'église. Plus d'un de nos bons « anticléricaux » en aurait déjà fait une jaunisse, s'il avait vu tous nos catholiques en procession dans la principale rue de Maévatanana, précédant leur évêque, leur pasteur, sa houlette d'or à la main et « sa couronne d'or » au front.

Il y avait neuf confirmants : faible contingent, mais c'est un commencement !

***

Le soir de ce jour, Mgr Corbet me dit :

« — Et si nous allions jusqu'à Andriba ? »

C'est le dernier grand village du Vicariat apostolique, sur la route de l'Ouest, à 118 kilomètres de Maévatanana. Un tel désir était un ordre, le lendemain matin, 12 novembre, nous étions en route avant 6 heures, pour le vrai intérieur de notre grande île.

Allons, et vite ! Car notre temps est limité: il faut être de retour pour le départ de la canonnière, qui descendra le 21 novembre.

Monseigneur voyageait en *filanjane* ; c'est la chaise à porteurs du pays. Huits *bourjanes*, — c'est le nom des porteurs, — se relayant quatre à quatre, l'enlèvent sur leurs robustes épaules, comme ils feraient d'un enfant. Quels terribles hommes que ces bourjanes ! Leurs muscles sont d'acier, inlassables comme leur gaîté. Ils vont, ils vont toujours, riant et chantant, sans que les côtes les plus raides ralentissent leur vitesse ou leur entrain.

***

Moins heureux que le prélat, je n'avais qu'un mulet, dont je n'ai pas de mal à dire : il a fait son devoir. S'il ne montrait pas l'ardeur et la fougue des bourjanes, c'est que,

paraît-il, il portait double charge, celle de ma personne et celle de son âge.

On m'a conté que ce mulet était un des plus vaillants de l'expédition de 1895. Le matin de notre départ, il semblait tout triste : songeait-il aux fatigues de cette campagne, que l'on ne traite pas de lugubre parce qu'elle fut victorieuse, ou à nos petits soldats exténués de fièvre et mourant sans soins, au bord de la grand'route ? Ah ! si les mulets pouvaient parler !

Notre caravane était complétée par une charrette à bras, où nous avions le nécessaire du voyage, cuisine, chapelle portative, etc.

∴

La route qui va de Maévatanana à Andriba est à peu près déserte. Voyez ce ruban interminable qui se déroule par montées et descentes, contournant les mamelons trop abrupts dont tout ce pays est boursouflé ? On s'y habitue tellement à la solitude que c'est une vraie surprise de voir surgir à un détour un hameau de quatre cases, où quelque Hova vient nous vendre trop cher des poulets trop maigres.

Aussi l'Administration, prévoyante, presque maternelle, a construit des gîtes d'étape à peu près tous les 25 kilomètres. Ce sont de bonnes cases en terre, à plusieurs chambres, couvertes en chaume.

On n'a donc pas à se tracer un plan de voyage : c'est fait d'avance. Parti de Maévatanana à 6 heures du matin, tout voyageur ira déjeûner à 25 kilomètres plus loin, vers 10 heures : repos jusqu'à 3 heures, et vite en route, car le gîte où l'on passera la nuit est toujours à 25 kilomètres de là.

∴

Nous fîmes donc en cinq étapes les 118 kilomètres qui nous séparaient d'Andriba. Pas d'accident, ou presque pas.

Un soir pourtant nous trouvâmes un gîte inachevé, un pan de la toiture seulement était couvert. Un orage, un vrai, éclata au milieu de la nuit, et la plus belle des averses nous doucha en plein sommeil : c'est plutôt désagréable.

Une autre fois, la toiture trop nouvellement terminée n'était bonne qu'en apparence. Je dormais assez bien, car une journée de mulet est un soporifique puissant; et voilà que soudain je suis réveillé par une lumière qui m'aveugle. J'allais crier au feu, quand je vois une bougie qui se promenait autour de moi, et la figure souriante de Mgr Corbet, très amusé de mon brusque réveil.

« — Il pleut encore sur moi, dit-il, et je vois avec plaisir que votre coin est meilleur. »

Cinq minutes après, nos deux lits étaient installés côte à côte dans le « bon coin » et nous nous rendormions malgré les roulements du tonnerre.

∴

Longtemps je resterai sous l'édifiante impression que m'a causée ce vénérable veillard pendant notre long trajet. Comme il porte vaillamment ses soixante-dix ans bien sonnés ! Et son endurance à la fatigue n'a d'égale que sa patience dans les privations et les incommodités d'un voyage très pénible.

(*A suivre*).

NOTES ZOOLOGIQUES
SUR LA
Nouvelle-Zélande

Par le R. P. COGNET, Mariste

Les oiseaux.

Suite (1)

Apteryx Australis. — *Rowi*

Tout le plumage est mou au toucher. Couleur : brun-grisâtre, rayé longitudinalement de noir. Bec légèrement recourbé. Griffe, tenant lieu d'aile, un peu recourbée et d'une légère couleur de corne. Œil noir. Chez le mâle, le bec mesure de 0m09 à 0m14, et le tarse, de 0m055 à 0m089. Chez la femelle, le bec va de 0m14 à 0m19, et le tarse, de 0m075 à 0m089. Œufs : Blancs ; longueur : 0m 125.

Cette espèce, découverte la première, et pendant longtemps reégardée comme le type du genre, abondait autrefois sur la côte occidentale de l'île du Sud (Nouvelle-Zélande), dans la région aurifère. Tous nos vieux chercheurs d'or se consolaient de leurs mésaventures en mettant « un gros Kiwi dans la marmite » et s'en régalaient.

Aux caractères généraux déjà décrits, le *Rowi* joint les particularités suivantes. Il a une démarche tout à fait solennelle et même défiante ; on dirait qu'il a conscience de « marcher sur des œufs ». Lorsqu'il est irrité, il le manifeste par un bruit de crécelle qu'il produit en frottant rapidement l'une de ses mandibules sur l'autre. Son unique moyen de défense est de frapper son agresseur avec le pied tendu en avant ; le plus petit roquet ne s'en troublerait pas.

Il paraît que le *Rowi*, comme du reste tous les *Kiwis*, est non seulement monogame, mais, ce qui est mieux, ne s'accouple qu'une fois, et reste fidèle à sa compagne durant sa vie entière. Quand ils ont choisi l'excavation qui doit recevoir leur nid, tous deux se mettent à l'ouvrage. Puis, deux œufs apparaissent sur lesquels ils s'étendent très nonchalamment, de manière à les recouvrir entièrement. Quand les petits se dégagent de leur prison, ils sont déjà bien vêtus d'un beau et soyeux duvet. Leur période de reproduction s'étend du mois d'octobre au mois de février.

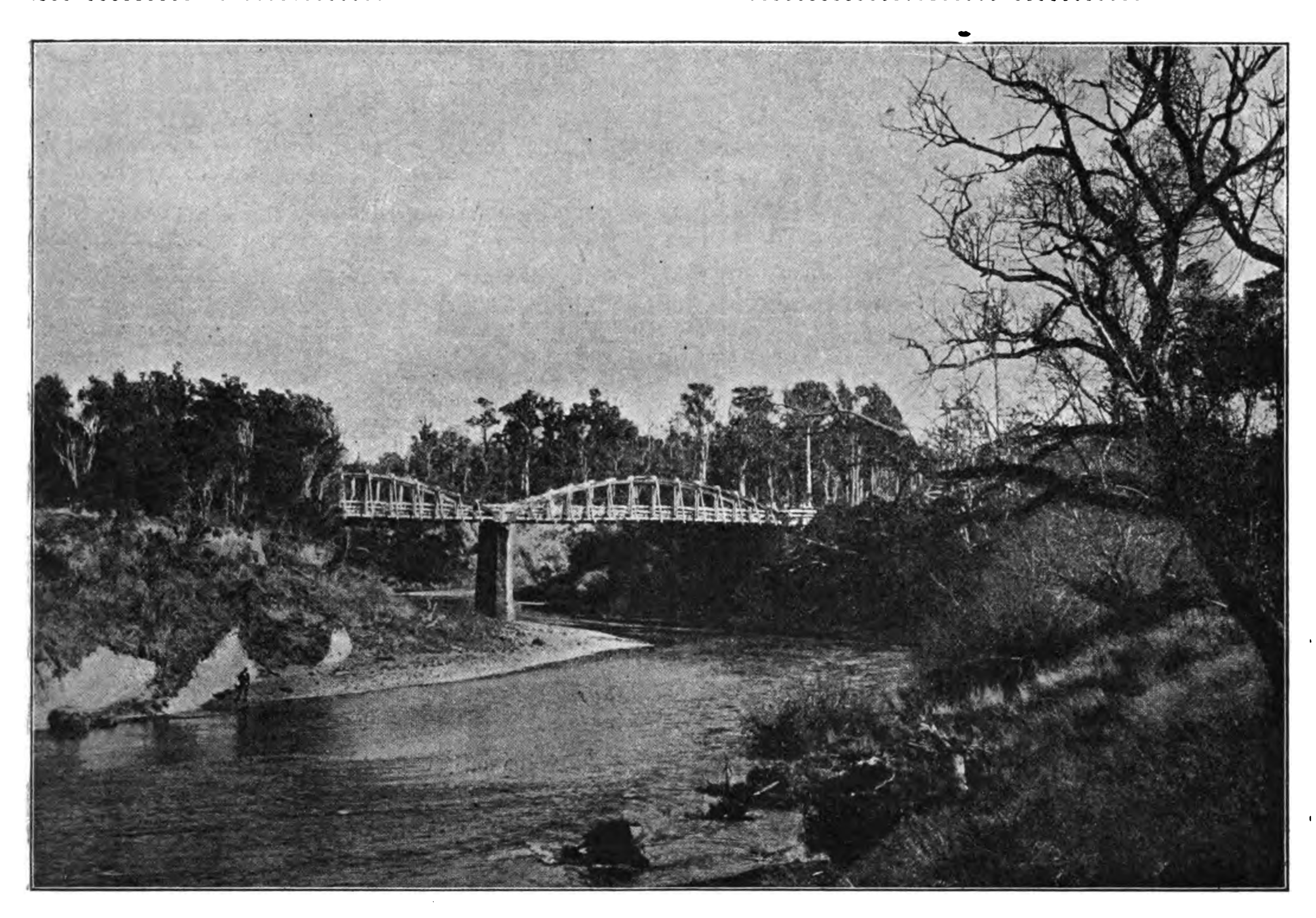
Apteryx Oweni.

Couleur : gris taché de blanc-jaunâtre, les taches s'allongeant en bandes. Bec droit. Tarses : brun-pâle. Griffe de l'aile faible, peu recourbée et un peu cornée quant à la couleur. Œil noir. Chez le mâle, le bec atteint 0m07, et le tarse, 0m045. Celui de la femelle mesure 0m088, et son tarse 0m061. Œufs : Blancs ; longueur : 0m061.

Habitat : toute l'île du Sud (Nouvelle-Zélande).

M. Potts, qui s'est acquis une grande notoriété par ses études minutieuses sur chacun de nos oiseaux, a trouvé beaucoup à observer et à noter sur cette jolie et intéressante espèce. D'abord, il remarque que son bec est plus résistant et plus solide que celui des autres *Kiwis*. L'oiseau s'en sert souvent comme d'un pic pour creuser dans le sol et y cher-

(1) Voir les *Missions Catholiques* depuis le 4 janvier 1907.



NOUVELLE-ZELANDE (Océanie). — LE PONT MANAWATU PRÈS DANNEVIRKE DANS LA BAIE DE HAWKE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. COGNET.

cher sa nourriture favorite, les vers de terre. Sa langue est très courte, mais musculaire et de forme anguleuse. Ses organes visuels, peu développés, sont placés de manière à pouvoir commander l'action de la mandibule supérieure. Les oreilles occupent aussi une situation favorable ; car, chez cet oiseau, l'odorat et l'ouïe dirigent tous les mouvements.

Les longs poils qui sont plantés ici et là dans la partie antérieure de la tête ont aussi leur visible raison d'être. En même temps qu'ils protègent les yeux contre certains contacts, ils servent de guides et de tentacules pour étudier le terrain et de régulateurs pour l'action du bec. La surface inférieure des pieds est comme fourrée de ouate ; ce qui explique fort bien l'air posé et solennel de sa démarche. Les griffes, légèrement courbées, sont d'ailleurs fort pointues et admirablement adaptées pour le genre de vie et de travail auquel notre *Kiwi* se consacre. Non seulement il peut facilement sauter et bondir par-dessus les troncs d'arbres vermoulus qui jonchent son chemin, mais encore il peut à loisir s'accrocher aux écorces et aux rugosités de la surface pour y « picorer » à son aise. Ces mêmes griffes l'empêchent de « glisser » sur des surfaces polies ou sur des terrains humides ; car ses tarses vigoureux, tout couverts d'écailles, sont si puissamment articulés que l'oiseau n'a aucune peine à se fixer où il veut.

Le cri de ce *Kiwi* ressemble beaucoup à son nom. Tout en marchant ou en picorant, il le répète jusqu'à vingt fois de suite ; puis il varie son thème par le mot : *Kurr ! kurr ! kur r* et continue, alternant les deux cris pour éviter la monotonie.

Lorsque ses petits sont éclos, ce *Kiwi* a la singulière habitude de les tenir à quelque distance dans une retraite séparée. Cette coutume a pour but d'éviter que les jeunes ne maltraitent la prochaine couvée, ce qui arriverait sûrement s'ils restaient trop près de leurs parents. La nature a pourvu à cette difficulté. D'ailleurs, tous les *Kiwis* aiment à vivre en famille dans les mêmes quartiers. Quand ils ont épuisé les ressources d'une région, tous ensemble se mettent à émigrer.

Mentionnons, en terminant, que les œufs de *Kiwis* sont meilleurs que ceux de la poule ou du canard. On voit quel parti on tirerait de cet oiseau s'il pouvait être *domestiqué*.

⁂

Avec le *Kiwi*, nous avons épuisé la liste de nos *oiseaux terrestre* proprement dits ; il ne nous reste plus qu'à consacrer un chapitre spécial aux *oiseaux de proie* et quelques essais supplémentaires aux *oiseaux aquatiques* de toutes sortes qui sillonnent nos régions. Les migrations savantes et compliquées de plusieurs espèces méritent plus que notre intérêt : notre raison y découvrira aisément les œuvres et les plans de l'Intelligence et de la Bonté suprême qui a tout coordonné et tout subordonné au bonheur de l'homme, sa créature privilégiée.

(*La suite prochainement.*)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

E. L., Lyon .... 200 »
Un anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières pour défunts .... 40 »
Une ouvrière de Miribel-les-Echelles, diocèse de Grenoble... 100 »
M. l'abbé Laproste, diocèse de Sens .... 40 »

A M. Dubillot, Islande.

Mme C. M. L., Genève .... 10 »

Pour les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, en Norvège.

Mme C. M. L., Genève .... 5 »

A Mgr Haggéar, archevêque grec-melchite de Saint-Jean d'Acre.

J. R. H. M., de Marseille .... 10 »

Pour la mission Sainte-Barbe, Ismidt.

M. l'abbé Pivert, diocèse de Laval .... 50 »

Au R. P. Clément, mission de Gallipoli (Turquie).

M. et Mme Duprey, à Jersey .... 20 »

Pour une mission éprouvée par la famine (Perse).

M. et Mme Duprey, à Jersey 24 80
Anonyme en l'honneur de la Sainte-Famille .... 50 »

Pour une mission éprouvée par la famine (P. Jacquier, Nagpore).

M. et Mme Duprey, à Jersey .... 25 »
Anonyme Nivernais .... 50 »

Au R. P. Dervieux, Collège de la Sainte-Famille au Caire, pour une première communion.

En mémoire de Jeanne de Raymond Cahusac, diocèse d'Albi, demande de prières 6 50

Au R. P. Vincent Fracassini, Franciscain, pour l'église de Der Dronka (Haute-Egypte).

Un ami des Anges, diocèse de Soissons .... 5 »

A M. Félix Clément, à Minnur (Pondichéry).

Souvenir de M. Guerrier, avocat à Lyon .... 10 »

Au R. P. Michel Gouth, Trincomali, pour la réparation de son église.

J. R. H. M., de Marseille .... 10 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore, pour les affamés.

Mme A. F., de Lyon .... 10 »
M. l'abbé Colin, diocèse de Saint-Dié .... 10 »
J. F., Paris, demande de prières .... 100 »

A Mgr Augustin Roy, Coïmbatour, pour les affamés.

Anonymes de Rorthais, diocèse de Poitiers .... 5 »

A M. Béchu, Coïmbatour.

M. l'abbé Pivert, diocèse de Laval .... 75 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza (Tonkin oriental).

Anonyme de Marseille, demande de prières .... 50 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 50 »
J. R. H. M., de Marseille .... 10 »
M. l'abbé Colin, diocèse de Saint-Dié .... 5 »
M. L. Fabre, du diocèse de Rodez .... 10 »
J. F., Paris, demande de prières .... 100 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, pour baptême de deux enfants sous les noms de Jean-François et de François-Joseph.

Annonyme du diocèse d'Annecy .... 10 »

A M. Lazard, Cambodge.

Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 50 »

A M. Guichard, Cochinchine septentrionale.

J. R. H. M., de Marseille .... 5 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.

Anonyme de Bordeaux .... 5 »
J. R. H. M., de Marseille .... 5 »

A Sœur Gilbert, hôpital de Ning-po (Tché-kiang).

Anonyme de Lyon .... 10 »
L. J. M., diocèse de Marseille, demande de prières .... 10 »

A M. Joseph Bertrand, léproserie de Gotemba (Tokio).

M. l'abbé Pivert, diocèse de Laval .... 75 »

Au R. P. Genet, école apostolique d'Urakami (Nagasaki).

Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 50 »

A M. Bateman, Abyssinie.

Anonyme du diocèse de Bordeaux .... 5 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 50 »
Mme C. L. M., Genève .... 10 »

A Mgr Dupont, Nyassa, pour le rachat d'une petite esclave.

Mme C. M. L., Genève .... 10 »
L. J. M., diocèse de Marseille, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Joseph Bernard, mission de Nome (Alaska).

Mme C. M. L., Genève .... 10 »

Aux Pères de Chavagnes, Fils de Marie-Immaculée, à Cartier (Saint-Boniface).

Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 50 »

Au R. P. Delaval, pour la reconstitution de l'église de Morne-Rouge (Martinique).

M. Al. Maes, diocèse de Paris, demande de prières spéciales. 100 »
J. R. H. M., de Marseille .... 10 »

Au R. P. Pesneau, à Apia (Archipel des Navigateurs).

Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 150 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

Mme C. M. L., Genève .... 15 »
M. l'abbé Colin, diocèse de Saint-Dié .... 5 »

Pour une mission française dans une colonie française (Madagascar nord).

M. F. Dumas, Paris, demande de prières .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lavest, Kouang-si)

Anonyme d'Albi, demande de prières spéciales .... 20 »
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »
M. l'abbé Collet, diocèse de Vannes .... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Augustin, Rajpoutana).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Doumecq, Tonkin maritime).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (P. Jacques, Capucin en Syrie).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Decisier, Nagpore).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »

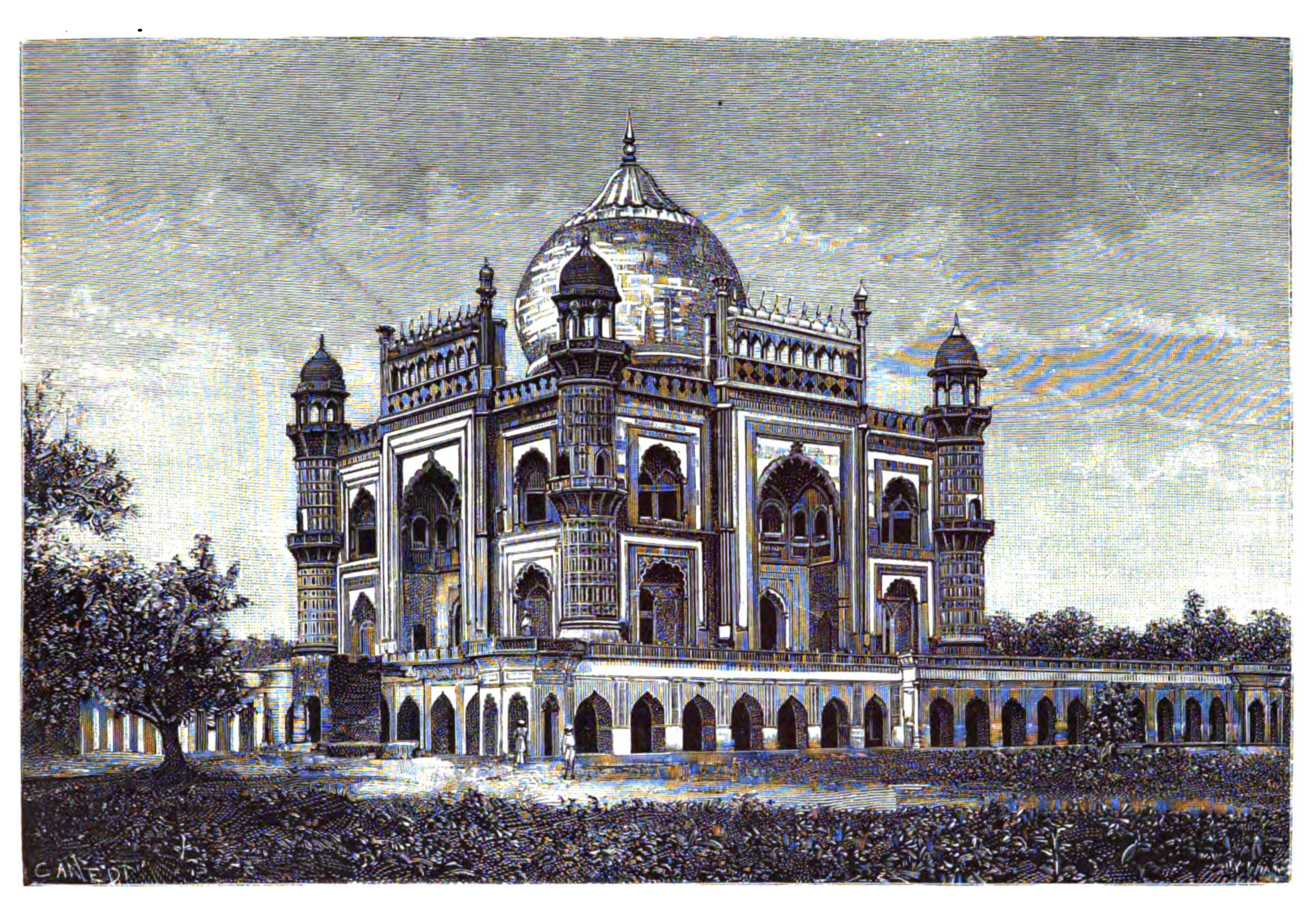
Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

Un ami des Anges, diocèse de Soissons, 3 fr.; M. l'abbé Oillic, 3 fr.; M. l'abbé Maintien, 5 fr.; M. l'abbé Rousseau, 1 fr.; Sœur M.-A. Lafforêt, 10 fr.; M. Héliot, 5 fr.; M. Lenail, 10 fr.; Mme Lottin, 5 fr.; M. l'abbé Bossard, 2 fr.; M. l'abbé Collet, 5 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



HINDOUSTAN. — MAUSOLÉE DE LUFTER JUNG A DELHI ; d'après une photographie (voir p. 247).

ROME

En réponse à l'hommage du tome XXXVIII de notre Bulletin que nous avons adressé, suivant notre chère et très ancienne tradition, à S. Em. le cardinal Rampolla, nous avons reçu la lettre suivante.

Lettre de S. Em. le cardinal Rampolla aux « Missions catholiques ».

Je vous remercie beaucoup du volume des *Missions catholiques* (année 1906) que vous avez bien voulu m'envoyer et des bienveillantes expressions que vous m'adressez.

Je vous en suis très reconnaissant et de tout mon cœur je prie le bon Dieu de daigner bénir vos efforts et l'Œuvre si bienfaisante de la Propagation de la Foi.

Agréez, je vous en prie, l'assurance de ma sincère estime.

M. card. RAMPOLLA.

Rome, le 12 mai 1907.

N° 1981 — 24 MAI 1907.

SASKATCHEWAN (Canada)

La mission hongroise du lac Croche.

Mgr Neyrat, membre du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon, nous communique la lettre suivante que nous nous empressons de publier.

LETTRE DE DOM THARCISIUS SCHMIDT, MISSIONNAIRE A WAKAW (LAC CROCHE)

Nous croyons satisfaire la piété des lecteurs des *Missions catholiques* en leur donnant encore des nouvelles de la mission hongroise de Wakaw, en Saskatchewan.

Trois années se sont déjà écoulées depuis que, arrivés dans ce vicariat apostolique, nous avons commencé l'évangélisation d'un peuple jusqu'alors bien délaissé et cependant bien digne d'intérêt. Le grain de sénevé, jeté en terre, semble avoir germé et donne de sérieuses espérances pour l'avenir.

Il y a peu de temps, nous transportions notre résidence au milieu de la région habitée par les Hongrois, et là où, il y a un an, nous célébrions sous la tente l'auguste sacrifice de l'autel, s'élève au-

jourd'hui une église qui fait honneur à la grande foi de notre population.

Ce n'est pas à dire que l'édifice en lui-même soit un chef-d'œuvre d'architecture et de décoration. C'est une construction en planches (de 50 pieds de long sur 26 de large), réduite à la plus grande simplicité.

L'intérieur n'est même pas fait, et nos ennemis pourraient très à propos nous attribuer la parole dérisoire citée par l'évangéliste saint Luc : « *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare* (ils ont commencé à construire, et les voilà incapables d'achever). » Néanmoins, nous sommes fiers de notre église, car, si pauvre soit-elle, elle est le résultat de généreux efforts et de grands sacrifices.

Mais il importe de réagir contre l'hérésie qui cherche toujours à gagner du terrain dans notre centre catholique; aussi, confiants en Dieu dont nous faisons l'œuvre, et comptant sur la charité des âmes dévouées à l'apostolat, nous nous sommes sérieusement mis à bâtir. Notre premier projet était de construire en troncs d'arbres superposés ; mais bientôt nous fûmes obligés d'y renoncer, car jamais nous n'aurions pu trouver assez de bons bois pour achever notre bâtisse. Nous nous sommes donc décidés à bâtir en planches ; c'est bien plus dispendieux, mais beaucoup plus durable.

Dès que le toit fut placé, Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, en fit la bénédiction solennelle, le 8 septembre dernier. Quelle joie pour cette population d'avoir une église! Depuis si longtemps elle en était privée!

Cette joie fut cependant de courte durée. L'église n'ayant pu être revêtue de planches à l'intérieur, il a fallu l'abandonner dès l'apparition de l'hiver ; elle était beaucoup trop inachevée pour être chauffée.

Nous avons donc été obligés de reprendre notre ancienne méthode de mission qui consiste à célébrer les saints mystères tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, si toutefois on peut appeler de ce nom nos habitations hongroises creusées dans le sol et recouvertes d'un toit en terre. Quand nous comparons nos offices actuels à ce que personnellement nous étions habitués à contempler dans nos belles églises d'Europe, cérémonies si majestueuses et si réconfortantes, nous éprouvons assurément un grand serrement de cœur.

Il y a trois jours, je présidais à un enterrement. J'ouvrais la marche en chantant les prières liturgiques ; d'une main je portais un petit crucifix et le bénitier, de l'autre le rituel. A ma suite deux bœufs mal domptés traînaient une lourde voiture sur laquelle reposait une petite caisse renfermant le corps du défunt, un enfant. Le propre père de l'enfant conduisait ce corbillard improvisé ; il était aussi l'unique assistant, les distances sont si grandes et les chemins si difficiles pendant l'hiver !

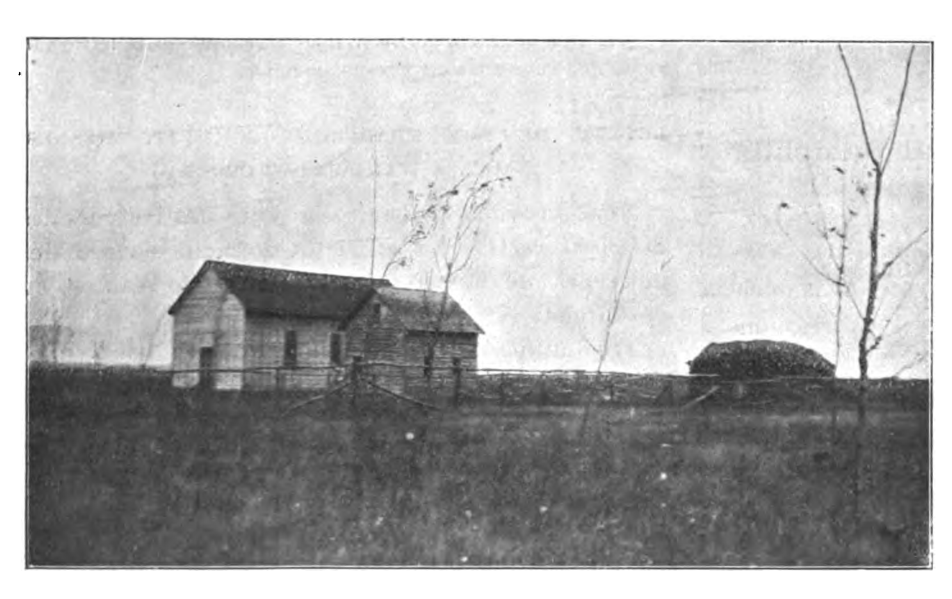
***

A Noël, nous avons célébré la sainte messe dans notre petit presbytère, beaucoup trop étroit pour contenir tout le monde. C'était bien l'image de Bethléem. Autour de l'autel improvisé tout était pauvreté et simplicité. Cependant j'étais bien consolé en remarquant chez ces pauvres gens quelque chose de la foi vive des bergers agenouillés auprès de la crèche du divin Sauveur.

Il importe grandement que nous puissions achever notre église au plus tôt afin d'y rassembler tous nos fidèles qui ont besoin d'être soutenus contre les attaques de l'erreur. Les Sociétés protestantes sont représentées dans notre mission. Avec leur argent et leurs cadeaux elles cherchent continuellement à séduire nos Hongrois. La tentation est souvent bien forte pour ces pauvres gens et il m'est déjà arrivé d'avoir à rebaptiser quelques enfants qui avaient été présentés auparavant au ministre.

***

Nos ressources sont extrêmement modiques. Nous n'avons d'assuré que notre hono-



Eglise. Résidence Etable.
SASKATCHEWAN (Canada). — LA MISSION CATHOLIQUE HONGROISE DE WAKAW ; reproduction d'une photographie.

raire de messe (d'ordinaire 1 fr. 25). Avec cela il faut vivre, achever notre église et venir en aide aux pauvres gens qui nous entourent, actuellement bien à plaindre pendant cet hiver plus rigoureux que de coutume.

Je compte encore sur la divine Providence qui nous a soutenus jusqu'à cette heure. J'ai confiance aussi en la charité des âmes au zèle apostolique qui, en nous envoyant des aumônes, deviennent les coopératrices de notre œuvre. Fréquemment je recommande à nos Hongrois de prier pour elles ; ils le font, car ils sont heureux de témoigner leur reconnaissance à ceux qui veulent bien seconder nos faibles efforts.

Nous joignons nos prières aux leurs. Chaque jour, au saint autel et en communauté, nous recommandons à Notre-Seigneur tous nos bienfaiteurs.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 12 janvier sont partis de Marseille, pour la Côte d'Ivoire : le R. P. Rancon et le fr. Mathieu ; pour le Dahomey, le R. P. Schuh. — Le 20 février, pour la Côte d'Ivoire, le fr. Pierre Lebrun. — Le 12 mars, pour la Côte d'Or, les RR. PP. Reymann et Bannwarth ; pour le Benin, les Sœurs Flavien et Othon : pour le Haut-Niger, le R. P Sommereisen. — Le 20 mars, pour la Côte d'Ivoire, les RR. PP. Bailleul et Fer. — Le 12 avril, pour le Benin, le R. P Vanleke. — Le 27 avril, de Liverpool pour le Haut-Niger, le R. P. Cavagnera. — Le 12 mai, de Marseille pour le Dahomey, le R. P. Gautier. — Ces missionnaires appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Nous sommes heureux d'apprendre que M. de Lapparent, le célèbre géologue et minéralogiste, membre du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Paris, a été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Berthelot, l'éminent chimiste récemment décédé. Nous prions M. de Lapparent de daigner agréer nos respectueuses félicitations.

Syrie. — Le R. P. Elie Midri, curé syrien catholique d'Hama, nous écrit de cette ville :

« Permettez-moi de faire appel à votre charité en faveur de la naissante mission syrienne catholique de Hama.

« Lorsque j'arrivai dans cette ville, il y a cinq ans, il ne s'y trouvait que deux familles catholiques. Sa Béatitude Mgr Ephrem II Rahmani, notre patriarche, m'y envoya en février 1902. Les schismatiques s'émurent de ma présence dans cette ville dépourvue jusque là de tout prêtre catholique. Je fus insulté, outragé, lapidé. Je continuais de m'intéresser à ces pauvres gens. Pour gagner leur confiance je les aidais dans leurs affaires auprès du gouvernement, j'exerçais la charité envers les pauvres et les malheureux. Bientôt je reçus l'abjuration de dix familles qui eurent le courage de se déclarer nettement et ouvertement catholiques. Alors notre vénéré patriarche s'empressa de faire les démarches nécessaires auprès du gouvernement pour obtenir l'inscription des membres de la naissante communauté sur les registres civils sous le titre de Communauté syrienne catholique. Pour parvenir à ce résultat, il a fallu dépenser bien des peines et bien de l'argent. Enfin, grâce à Dieu, ce grand point a été gagné, l'autorité administrative a inscrit sur ses listes et reconnu officiellement notre communauté comme nation distincte et indépendante des Grecs schismatiques et des Syriens Jacobites.

« Au bout de quelques mois, d'autres schismatiques rentrèrent dans l'Eglise catholique et, à la fin de 1904, notre naissante communauté comptait 200 personnes. Il a fallu songer à rendre l'établissement du catholicisme à Hama définitif. Mgr Rahmani s'est imposé la lourde charge d'acheter un terrain et de faire commencer la construction de quelques chambres pour le service divin, pour l'habitation du prêtre et pour l'école.

« Les schismatiques grecs et jacobites, nous voyant prendre pied à Hama, se concertèrent pour nous faire de l'opposition. Ils nous intentèrent un procès ; enfin la victoire a été pour nous.

« Cependant nos ressources sont épuisées et Sa Béatitude ne se trouve point en état de nous accorder de nouveaux secours. J'ai dû hypothéquer ma maison paternelle à Damas pour obtenir un prêt de 6.000 francs afin d'achever la première bâtisse. Il n'a point été possible d'obtenir l'autorisation de construire la chapelle ; depuis, nous disons la sainte messe dans une cave.

« Actuellement la Providence nous ménage une occasion favorable d'élever dans la cour de l'établissement une pièce de 15 mètres de longueur sur 7 de largeur qui pourra servir de chapelle. Il est donc urgent qu'on achève la construction le plus tôt possible de peur qu'on ne nous oblige à la suspendre. Je viens donc vous supplier de recommander cette importante affaire à la charité des âmes généreuses afin de me venir en aide, non pas pour me dégager de l'hypothèque des immeubles de ma famille, mais pour me permettre d'achever la susdite chapelle, unique chapelle catholique de Hama. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Sœur M. Judicaël, supérieure principale des Sœurs Saint-Joseph de Cluny, dans l'Inde, nous écrit de Pondichéry le 1er mai :

« Je viens de recevoir le montant des dons de vos généreux lecteurs et je me hâte de vous exprimer ma reconnaissance ; c'est au petit mot de recommandation dont vous avez bien voulu faire précéder la publication de ma lettre du 28 novembre 1906 que j'attribue le bienveillant accueil qui lui a été fait. Veuillez donc agréer l'expression de ma vive et sincère gratitude et transmettre aussi mes meilleurs remerciements aux âmes généreuses qui ont entendu mon appel.

« Leurs aumônes vont être d'un très grand secours pour la pauvre mission de Mahé.

« La Mère Supérieure m'écrit :

« Quel bonheur de pouvoir enfin donner quelques soulage-
« ments à mes pauvres enfants ! Je vais installer deux ou trois
« métiers de tissage pour les femmes du refuge. Il me faut envi-
« ron 90 francs pour chacun. Les femmes sont au comble de la
« joie à la pensée qu'elles pourront enfin travailler chez nous.
« Avec ce qui me restera j'achèterai du linge pour les enfants de
« l'école ; je voudrais aussi leur donner un peu de riz à midi ;
« mais je n'ose faire trop de projets... Mes pauvres 90 francs de
« reste auront vite disparu. Hélas ! il me faudra voir encore mes
« chères enfants passer de longues journées de jeûne sur les
« bancs de l'école !

« La pauvre cancéreuse à qui j'ai donné un franc, le jour où
« j'ai reçu vos aumônes, chante maintenant avec plus d'entrain
« son *alleluia* et a promis d'offrir tous les jours quelques-unes de
« ses souffrances à l'intention des « âmes blanches » qui ont pensé
« à elle. »

« Recevez, une fois encore, mes plus sincères remerciements et ceux de toute la petite famille mahésienne. En retour, nous demandons au ciel de vous rendre le centuple. »

En même temps que ce numéro, nos souscripteurs recevront la magnifique « Carte de l'Inde ecclésiastique », que nous leur avons promise pour prime. Elle est envoyée à titre absolument gracieux ; mais qu'il nous soit permis de rappeler que nous accepterons avec reconnaissance les offrandes qu'on voudra bien nous adresser pour nous aider à couvrir les frais très élevés de la gravure et de l'impression. Nous remercions ceux de nos abonnés — et ils sont nombreux — qui l'ont déjà fait, par anticipation.

Un coin de Madagascar

A MAÉVATANANA

PAR LE R. P. F. ORINEL, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT.

II. — L'OR A MADAGASCAR.

Suite et fin (1)

Je ne crois pas que la province de Maévatanana soit jamais célèbre par sa fertilité, car, si la composition de son sol fait le bonheur des géologues, le colon y chercherait en vain la terre cultivable, excepté, bien entendu, dans les alluvions des vallées, où les habitants sèment le riz nécessaire à leur entretien. De Maévatana à la chaîne centrale on ne trouve que soulèvements primitifs et terrains primaires. Les joyaux en sont les quartz, legneiss et toutes sortes de roches basaltiques ; puis l'or, l'or surtout.

« — Il y en a partout, me disait un jour un prospecteur auquel j'avais rendu visite. Vous allez voir. »

Ce disant, il appelle son domestique et lui ordonne de balayer la maison sous nos yeux, puis de laver cette balayure à la façon des travailleurs d'or. Le travail fini, plusieurs milligrammes du métal précieux brillaient au fond de la battée. Quand je dis « briller », c'est une façon de parler, car l'or par ici est mat. A une trentaine de kilomètres on trouve dans les sables de l'Ikopa de l'or brillant, aux reflets marrons, ou rouges, quelquefois verdâtres. De filons aurifères, comme au Transvaal ou en Australie, il n'y a pas trace ici. Souvent des prospecteurs ont annoncé à grand fracas qu'ils avaient enfin trouvé le filon : mais ces dépôts de minerai n'étaient jamais que des poches vite épuisées. Les pépites aussi sont plutôt rares, et la caractéristique de la présence de l'or dans notre province est celle-ci : l'or est en suspension dans une couche de terre noirâtre, quelquefois cendrée, comme une poudre insoluble dans de l'eau. Le lavage de cette terre est, d'ailleurs, un travail pénible et malsain.



JEUNE FILLE DE FAMILLE NOBLE.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 17 mai.

Si je parle aussi longuement de cette question, c'est qu'elle est la principale, la seule intéressante dans notre province. La plus grande partie de nos fidèles se recrutent parmi les travailleurs d'or, et c'est dans cette population laborieuse que nous trouverons plus facilement des ménages chrétiens.

Nous les avons rencontrés souvent sur notre route, Mgr Corbet et moi, pendant notre voyage d'Andriba. Ils travaillent, disséminés par petits groupes, même le plus souvent le mari et la femme seuls. L'homme fouit la terre aux flancs des coteaux, et surtout dans le lit desséché des mille torrents qui contournent les bases de tous ces mamelons. Puis, la femme vient avec sa battée : c'est un grand plat en fer ou en bois, creusé en cône et peu profond. Elle la remplit de terre grise qu'elle va laver à quelque trou d'eau, naturel ou artificiel. Au fur et à mesure du lavage, la poudre d'or, en vertu de sa pesanteur, descend lentement au fond du cône, tandis que la terre moins lourde est déversée peu à peu sous forme de boue liquide.

Un ménage qui travaille ainsi toute une semaine gagne assez souvent..... la fièvre premièrement, puis de cinq à dix grammes d'or. A raison de 2 francs le gramme, il y a des semaines produisant de 10 à 20 francs.

« — Il ne faut pas travailler le dimanche, disais-je un jour à un groupe où nous comptions des catholiques.

« — Jamais! me répondit un brave homme ; le bon Dieu nous empêcherait de trouver les bons endroits. »

III. — ANDRIBA. — UN BON PEUPLE.

« Andriba! Andriba! » crient nos *bourjanes*, le mercredi matin.

Mais Andriba était encore loin, et devant nous se dressait ce qu'on est convenu d'appeler le pic d'Andriba. Je ne sais pas s'il a été pic autrefois, mais il ne l'est certainement plus : ce qui, d'ailleurs, ne lui enlève rien de son mérite. On n'est pas obligé d'être pic, et, comme montagne, celle-ci a bonne mine au milieu des collines qui l'entourent comme d'arrière-petites nièces. Mais pourquoi faut-il que le mont vienne se planter là, tout juste au milieu de la route qui nous conduirait si rapidement à notre but? La ligne télégraphique, elle, n'a pas peur et lui passe audacieusement presque sur la tête. Mon mulet, je le sens, préfère suivre le chemin de tout le monde, et le voilà qui s'en va, butant comme il sied à un mulet, à travers les détours extravagants qui contournent la position. Une dernière côte, un dernier détour, et l'immense « plaine d'Andriba » apparaît à nos yeux ravis. Dieu, que c'est beau!

Juste au milieu, sur un monticule allongé et séparé des autres par de belles rizières, se dresse Andriba, qne les Sakalavas appelaient jadis *Mangasoavina*, « le village trois fois

béni. » Autour de lui et dans un rayon de deux à trois kilomètres, six autres villages lui forment une ceinture vivante. Ces divers groupements ont de 80 à 120 cases. Puis des rizières, partout de verdoyantes rizières, séparent les mamelons et mêlent la gaîté de leurs nuances à ce rude paysage, Rude en effet, car c'est un vrai chaos de montagnes qui ferme l'horizon, tout autour : la forteresse n'a pas changé depuis que le Créateur l'a construite.

Il était 9 heures du matin, et le soleil versait à flots sa chaude lumière de novembre, car novembre est ici le commencement de l'été. Cependant la chaleur n'est pas accablante, à cause de l'altitude du pays, environ 800 mètres.

Les *bourjanes* de Mgr Corbet ne marchaient plus, ils avaient des ailes ! Quant à mon mulet, il était devenu fringant comme un vainqueur de courses. A dix heures, entrée solennelle dans Andriba.

Un commerçant grec, que j'ai plusieurs fois rencontré dans mes voyages, nous invite fort à propos à déjeûner. Il nous parlait tout uniment français, et quoique nous ayons appris le grec aussi bien que d'autres, nous préférâmes lui répondre aussi en français... pour ne pas le gêner.

Notre repas n'était pas terminé, que déjà un groupe de Malgaches catholiques arrivaient pour saluer leur évêque. J'entrepris aussitôt avec eux la visite du village, et, le soir, de retour à la case que la « Compagnie occidentale » avait gracieusement mise à notre disposition, je pouvais annoncer à Mgr Corbet une belle réunion pour le lendemain.

***

Donc, le lendemain jeudi, de bon matin, une salle vaste avait déjà été préparée et ornée. Monseigneur dit la messe à six heures. Tous les Blancs de l'endroit, commerçants et colons, nous firent la politesse d'y assister. Les indigènes déjà baptisés, ou aspirants catholiques, étaient au nombre de 50 à 60 ; les curieux, innombrables. Nous rencontrons partout des catholiques, venus de l'Imérina et très bien instruits par les RR. PP. Jésuites. Ces braves gens firent avec beaucoup d'ensemble la prière du matin ; puis on chanta, car si l'on ne chantait pas, ce ne serait pas une vraie messe. Le Malgache aime la musique, et sa langue est si douce, si mélodieuse, que plusieurs de nos cantiques français semblent embellis par les syllabes sonores de ce parler harmonieux.

J'assistais Monseigneur qui était fort ému et essuyait souvent ses lunettes ; cependant il n'y avait point de brouillard au dehors. Alors j'ai pensé que si les gouttes de rosée naissent au soleil levant, les larmes de joie jaillissent d'un cœur qu'illumine le bonheur.

C'était la première messe d'évêque dans ce lointain pays, à 370 kilomètres de la côte. Mais le plus heureux de l'assistance était certainement Thomas qui, depuis trois ans, n'avait pas vu de Père et n'avait pas communié. Il est marié légitimement à la nièce de cet ancien Premier Ministre qui combattit si habilement la politique française sous Ranavalona III. Il chantait de tout son cœur excepté quand la joie étranglait sa voix ; il s'arrêtait alors, essuyait une larme et reprenait de plus belle. Il voulut se confesser deux fois avant de communier, « parce que, disait-il, il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas fait de nettoyage. » Brave enfant ! je crois que Notre Seigneur fut content de descendre dans ce cœur-là.



DAME HOVA.

Après la messe, Mgr Corbet me pria de « *faire le kabary* ». Faire le kabary, c'est dire qui l'on est et pourquoi l'on vient. Ce moment est le principal de la visite ; c'est l'occasion propice, celle qu'il faut saisir. Le missionnaire tient son assistance tout près de lui, et là, les yeux dans les yeux, il leur dit qu'il vient chercher leurs âmes et mendier un peu d'amour pour ce Dieu qui les a tant aimés. Il parle de la noblesse de l'âme et de sa destinée future. Il va, il va, et personne ne se lasse de l'entendre : les grands yeux étonnés disent assez que ces paroles sont une grande Nouvelle qui n'a pu être apportée que par un Dieu sur la terre ; les visages émus témoignent que ces sentiments répondent à des aspirations insoupçonnées. Je parlais, je parlais ; j'avais expliqué à peu près toute la religion, dogme et morale, quand une voix murmura près de mon oreille :

« — Ne pensez-vous pas que c'est assez pour ce matin ? vous leur direz le reste ce soir. »

Et mon évêque souriait doucement.

***

Le soir, à 4 heures, nouveau rendez-vous. Le jeudi étant jour de marché, des foules étaient venues des villages voisins pour l'échange des denrées. Aussi, grâce au secours de mes rabatteurs, salle et vérandahs se trouvaient plus que combles. Je fis une grande quantité d'eau bénite, qui fut rapidement répartie entre les ménages à peu près chrétiens ; puis une large distribution de chapelets, images, médailles, que chacun recevait, selon son degré d'avancement dans la hiérarchie catholique. Monseigneur vint nous voir au milieu de la réunion et fut stupéfait de la trouver si nombreuse. Les principales leçons du catéchisme furent expliquées ; puis la bénédiction épiscopale clôtura cette belle journée, qui, hélas ! ne devait pas avoir de lendemain immédiat. Le temps nous

pressait, et il fallait repartir, pour que Monseigneur ne manquât pas la canonnière du 22 novembre.

***

La scène des adieux me restera longtemps dans la mémoire, et il n'est pas de jour où je ne pense aux rappels réitérés de ces braves gens : « Reviens sans tarder, mon Père. » Et je promis. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Il fallait songer à organiser le retour autrement, car je voyais que Monseigneur était aussi fatigué de son *filanjane* que le mulet était fatigué de moi. Puis, des raisons intimes, — je ne dirai pas lesquelles — me donnaient envie de m'asseoir ailleurs que sur son échine. Notre bon commerçant grec proposa son pousse-pousse qui fut accepté à l'unanimité de nos deux voix.

***

Le lendemain vendredi, avant le lever du soleil et des gens, nous quittions Andriba; le pousse-pousse, tiré et poussé par nos huit bourjanes, courait avec une telle vitesse que les cailloux en volaient de toutes parts. Il n'était que six heures quand nous arrivâmes au col derrière lequel Andriba allait disparaître. On fit une courte halte, le temps de revoir, une dernière fois, ce village trois fois béni. Le soleil venait de se lever, et la calotte des monticules était seule baignée de lumière, tandis que les vallées restaient dans l'ombre :

« O Jésus, vrai soleil levant, s'écria Monseigneur, illumine et réchauffe ces âmes si pauvres et si bonnes ; qu'un rayon de ta divine lumière dissipe leurs ténèbres et purifie leur misère ! »

Trop peu nombreux, comme toujours, hélas ! sont les ouvriers ; cependant, cette plaine donnerait à elle seule une riche moisson !

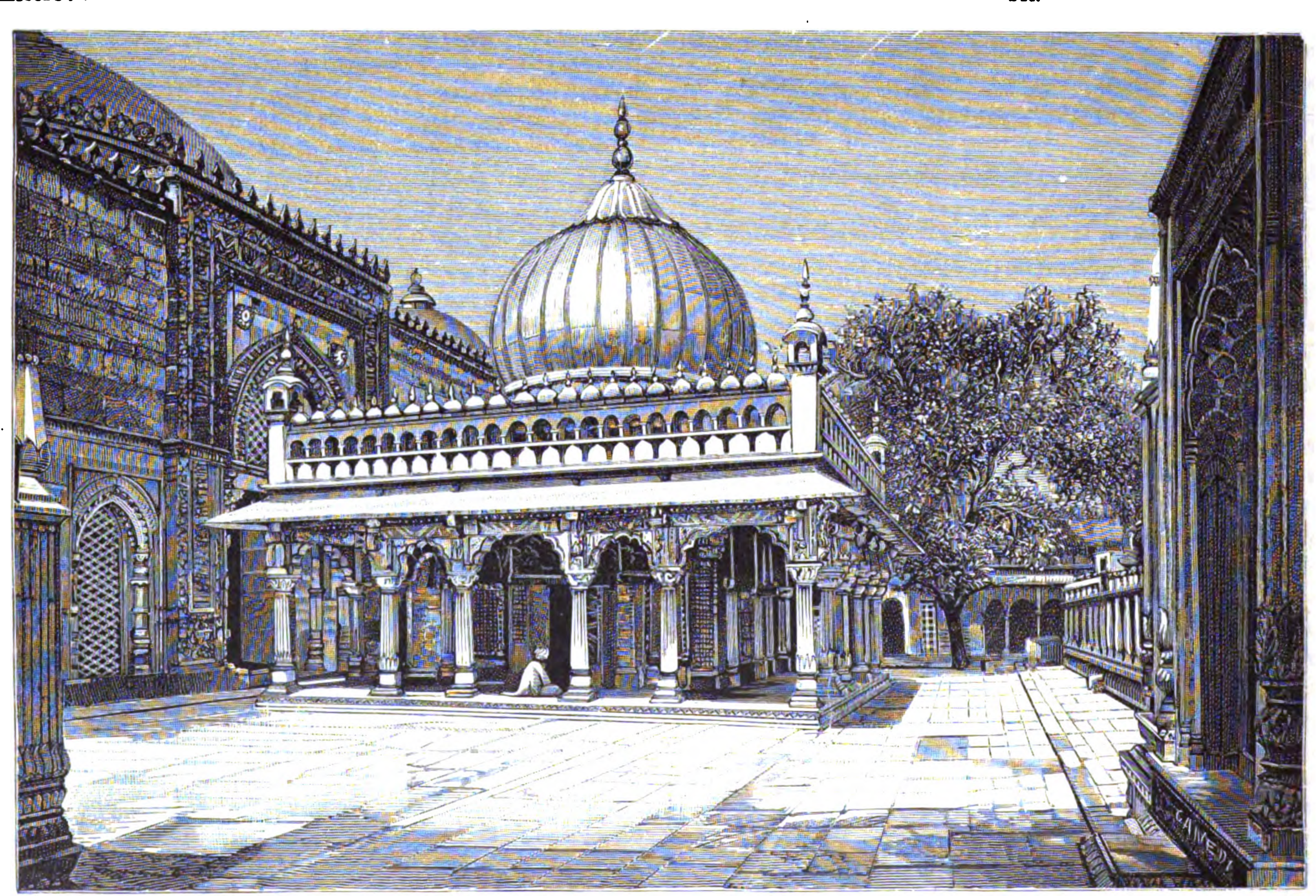
Roule, pousse-pousse, roule toujours : vendredi, samedi, dimanche matin. Ce jour-là, vers huit heures, nous entrions dans l'horizon de Maévatanana.

Dans l'après-midi de ce même dimanche, Mgr Corbet donna le baptême au premier enfant né ici d'un mariage chrétien et qui semblait venu au monde juste à temps pour avoir cet insigne honneur d'être baptisé par son évêque. A cinq heures, Monseigneur voulut bien aussi donner le salut, et il en profita pour adresser ses dernières recommandations et ses adieux à nos braves gens qui n'avaient en garde de manquer cette réunion.

***

J'ai fini. Si j'ai été trop long, ne l'imputez qu'au désir de vous renseigner et, si possible, de vous intéresser à une Mission qui n'est pas sans espérances. Le P. Gaston et moi nous résidons d'ordinaire à Maévatanana, qui s'impose comme centre d'opérations. Nous y sommes bien isolés, et je n'oserais pas vous dire que c'est tous les jours jour de fête. Mais enfin on vivote. Notre plus grande angoisse est de voir chaque dimanche notre pauvre église devenir trop petite. Il nous en faut une plus digne et plus grande : si vous avez dix mille francs qui attendent une destination, songez à nous : c'est la somme que nos prières demandent au bon Dieu !

FIN



HINDOUSTAN. — Tombeau du Nizam a Delhi ; reproduction d'une photographie.

LES MERVEILLES DE DELHI

Delhi est la principale ville de l'archidiocèse d'Agra, mission desservie par les RR. PP. Capucins depuis un siècle et demi et possédant près de 9.000 catholiques. Nous avons plusieurs fois parlé des difficultés qui font obstacle à l'apostolat dans cette partie de l'empire brahmanique. Aujourd'hui nous n'envisagerons que le côté pittoresque et profane de Delhi en décrivant quelques-unes de ses merveilles architecturales.

Le nom de Delhi brille avec un éclat incomparable dans l'histoire de l'Inde et de l'Asie entière.

Il n'y a qu'une ville au monde qui puisse disputer sa gloire à Delhi ; cette ville, c'est Rome, la capitale du vieux monde européen, comme Delhi fut pendant tant de siècles celle du monde asiatique. Et encore, Rome, la Ville éternelle, peut à peine se mesurer avec ses vingt-six siècles à la fière Indrapêchta, capitale de l'empire aryen quinze siècles avant notre ère.

LA DJUMNA MUSJID

Ce magnifique monument est l'un des plus célèbres de l'Inde.

L'édifice, entièrement composé de grès rouge, est placé sur une immense terrasse, au sommet de laquelle conduisent trois magnifiques perrons pyramidaux, aboutissant chacun à une porte monumentale.

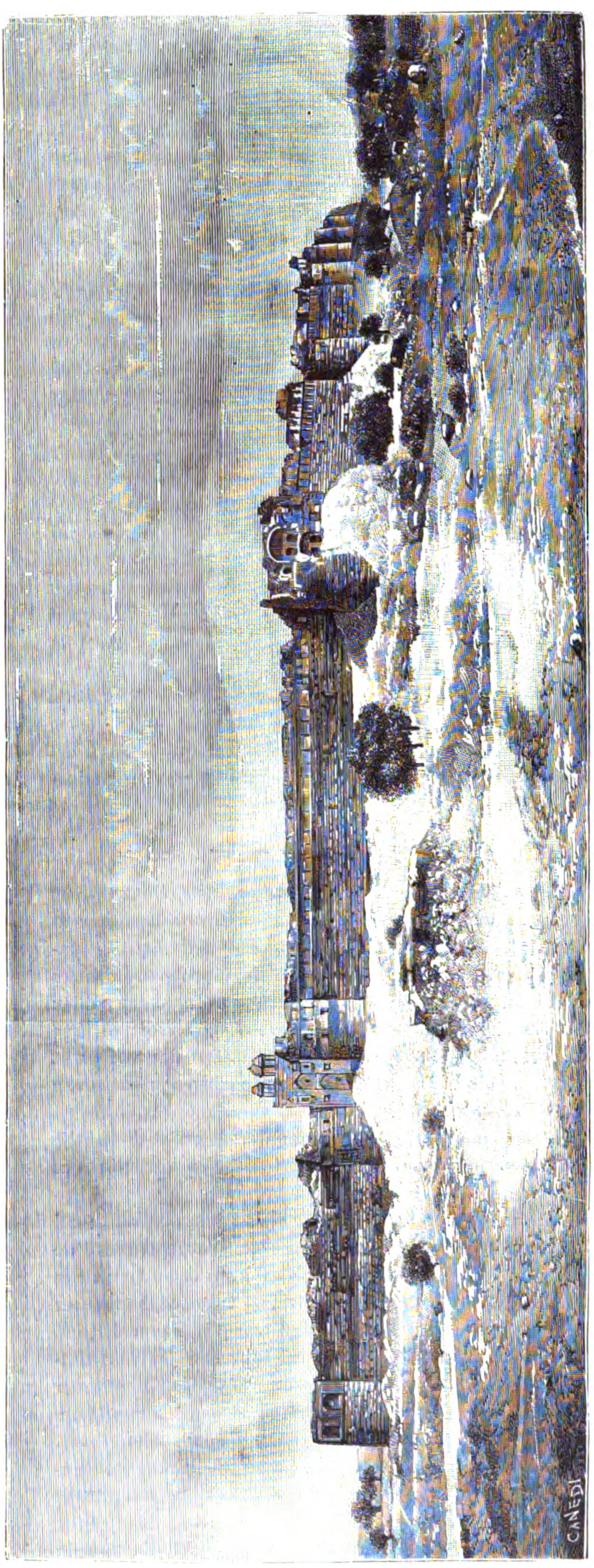
L'intérieur de la mosquée est d'une luxueuse simplicité : la voûte, les piliers, le sol, du marbre blanc le plus pur, sont brodés de délicates arabesques ciselées dans la pierre.

Le célèbre voyageur Louis Rousselet, qui la visita en 1865, en parle en ces termes :

« Le mollah, avec un air de mystère, nous propose, dit-il, de nous faire voir les reliques qui ont valu à la mosquée son renom de sainteté. Il nous conduit dans un un petit réduit dont la porte, soigneusement verrouillée, ne nous est ouverte par le gardien que contre le paiement d'une roupie. Une fois que nous sommes introduits, le vieux mollah ouvre avec solennité une porte de tabernacle doré, et en retire un étui en argent, qu'il dévisse lentement en murmurant pieusement le nom d'Allah. Enfin il nous met sous les yeux un poil long de quelques centimètres, dur et roux comme du crin de porc, monté sur un tube d'argent. — « La barbe du saint prophète, » — dit-il en s'inclinant révérencieusement. Ce poil aurait, en effet, si l'on en croit la tradition, fait partie de la barbe de Mahomet. Cette relique est l'orgueil de Delhi et lui est enviée par toutes les cités musulmanes, car il n'y a que Médine, le Caire et Constantinople qui en aient d'aussi précieuses. Après le poil de la barbe de Mahomet, le mollah nous exhibe une sandale, une ceinture en poil de chameau et plusieurs portions du vêtement du prophète. Que dirait Mahomet, le farouche contempteur des idoles et des reliques, s'il voyait ses fidèles lui décerner ces marques de vénération ? »

Un vaste cimetière s'étend à travers toute la plaine de Delhi, depuis la Djumna jusqu'aux collines dans l'ouest.

En le procurant, M. Rousselet lut sur une des tombes cette curieuse inscription : « Je ne veux sur ma tombe aucun ornement pompeux ; l'herbe modeste recouvrira bien mieux la dépouille de l'éphémère Jehanara, la pauvre d'esprit, la



HINDOUSTAN. — Vue du vieux fort de Delhi ; reproduction d'une photographie

servante des saints disciples du CHRIST, la fille de l'empereur Shah Jehan. »

Cette Jehanara est une des plus touchantes figures qui apparaissent dans cette sombre histoire de l'Inde au dix-septième siècle. Fille de la célèbre Tadj Bibi et de Shah Jehan, elle accompagna dans la prison son malheureux père privé de la vue par ordre de son fils, et, dédaignant les offres de mariage que lui attirait sa beauté, elle fut, jusqu'à son dernier jour, l'ange gardien du pauvre vieillard.

PANORAMA DE DELHI

Du haut des minarets de la *Djumna-Musjid*, l'on embrasse d'un coup d'œil les merveilleux édifices de Delhi. C'est, avant tout, l'immense palais du grand Mogol, entouré de ses longues murailles de granit rouge ; puis, s'étendant au loin, un vaste amas de maisons à terrasses italiennes, comme celles de Naples, puis encore les ruines de tombeaux et de forteresses, éparses dans l'horizon enflammé par le soleil de l'Inde. Devant les yeux du spectateur s'étale le grand *Chandi Choul*, la rue principale de Delhi, qui est large de quarante mètres, avec une promenade centrale arrosée par un petit canal, que borde une double rangée de tamarins.

Non loin de cette magnifique artère, brillent, au milieu des lilas et des nopals, les dômes dorés d'une petite mosquée demeurée célèbre, parce que ce fut dans un de ces minarets que Nadir-Shah s'assit pour contempler, comme un nouveau Néron, l'incendie de Delhi et le massacre de ses habitants. Il n'en descendit qu'au bout de trois jours, alors que cent mille cadavres, encombrant les ruines calcinées de la Rome indienne, commençaient à répandre dans les airs leurs miasmes infestés.

LE PALAIS DU GRAND MOGOL

Il n'en reste que trois ou quatre salles, mais elles suffisent pour donner une idée de sa splendide ornementation dans le passé. C'est, d'abord, la Galerie des Musiciens, vaste construction à deux étages, avec arcade de marbre et terrasses superposées. Puis, la salle des Audiences publiques, au milieu de laquelle s'élève un trône de marbre rare, couvert de fine mosaïque. Malheureusement, l'ornementation des voûtes et des piliers, autrefois incrustés d'or et de pierres précieuses, a beaucoup souffert.

Traversant une petite cour intérieure, on arrive à la salle des audiences particulières, admirable colonnade sculptée et dorée, avec balcons de marbre finement découpés et un kiosque délicieux, donnant sur le rivage de la Djumna. Le plafond était autrefois revêtu de filigrane d'or et d'argent, genre de travail pour lequel les orfèvres de Delhi ont encore conservé une réputation méritée. Au centre, se trouvait le fameux trône des *Paons*, dont le voyageur français Tavernier, qui devait s'y connaître, puisqu'il était lui-même joaillier, estimait la valeur, au XVIIe siècle, à cent cinquante millions, car il était tout or et pierres précieuses, ainsi que les paons qui en rehaussaient la beauté. Nadir Shah l'emporta en Perse. On lit encore sur les pilastres de la salle impériale cette inscription arabe pleine d'emphase : « S'il existe un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici ! »

Près de là, on voit encore une partie des bâtiments du sérail, les bains royaux et une petite mosquée. Ce sont autant de merveilles. Le marbre blanc, décoré de mosaïques et de fleurs en or, y revêt, sous l'habile ciseau de l'artiste hindou, les formes les plus capricieuses et les plus élégantes.

LE KOUTAB MINAR

A l'extrémité méridionale de la plaine de Delhi, et marquant la limite de l'immense champ de ruines, se dresse une imposante colonne triomphale.

Située sur une légère éminence, cette colonne, communément appelée le *Koutab*, est visible de tous les points de la plaine qu'elle domine superbement.

Aucun de nos monuments d'Europe ne peut donner une idée de l'impression que l'on éprouve en se trouvant pour la première fois devant ce colosse. Les flèches les plus élevées de nos cathédrales, celles de Strasbourg et de Fribourg entre autres, reposent toujours sur des bases tellement considérables et se terminent en pointes si grêles, que leur hauteur frappe bien plus par l'énoncé du chiffre qui la représente que par l'effet lui-même

Ici, au contraire, l'isolement de l'édifice, la simplicité de ses lignes, lui prête des dimensions au-dessus de la vérité.

Elle s'élève à soixante-quinze mètres au-dessus du sol avec cinq étages dont la hauteur diminue en proportion de la largeur du fût, qui mesure à sa base seize mètres de diamètre. Avant la tour Eifel c'était la tour la plus élevée du monde. Sa forme est polygonale jusqu'au premier étage ; ensuite elle devient ronde. La surface entière est profondément cannelée de haut en bas, ornée de délicates ciselures et de larges bandes horizontales, où des versets du Coran sont sculptés en relief. Les trois premiers étages sont en grès rouge ; les deux derniers en marbre noir. Les galeries saillantes qui les séparent sont richement décorées et supportées par des colonnes massives. La construction de cet édifice grandiose remonte au XIIIe siècle. Un escalier de trois cent soixante-dix-huit marches conduit aisément au sommet d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la campagne environnante, sur les ruines et les tombeaux épars dans l'immense plaine de Delhi.

Au pied même de la Tour du Géant s'élève une mosquée construite avec les débris d'anciens temples hindous. On y admire une forêt de hautes colonnes carrées dont les sculptures bizarres, fouillées avec une patience incroyable, offrent une variété infinie de dessins.

La Mission de Yên-Khuong

(LAOS TONKINOIS)

Par M. A. PATUEL, des Missions Etrangères de Paris

Un missionnaire savoisien, depuis dix années apôtre au Tonkin, M. Adolphe-Antoine Patuel, de retour en France pour raison de santé, nous communique cette intéressante notice sur l'héroïque et dure mission qu'il a dû momentanément abandonner.

Muong Déng est le nom d'une tribu sauvage du Laos tonkinois (chaîne de montagne qui limite à l'ouest, nos possessions coloniales indo-chinoises). Son premier apôtre fut le P. Pinabel. Il y fut appelé en 1887, par un des chefs, qui



escomptait d'avance les grands avantages de la protection d'un blanc. Il venait de Naham où il travaillait aux côtés du P. Fiot. Il fut accueilli par des fêtes splendides. Tous les villages voulaient être chrétiens, et se mettaient à étudier la doctrine aussitôt qu'un catéchiste pouvait venir la leur enseigner. Bientôt de nouveaux missionnaires furent, sur la demande du P. Pinabel, envoyés à la rescousse. Il fallait débroussailler, défricher les intelligences et les cœurs. Le travail était rude, mais les fruits bien doux.

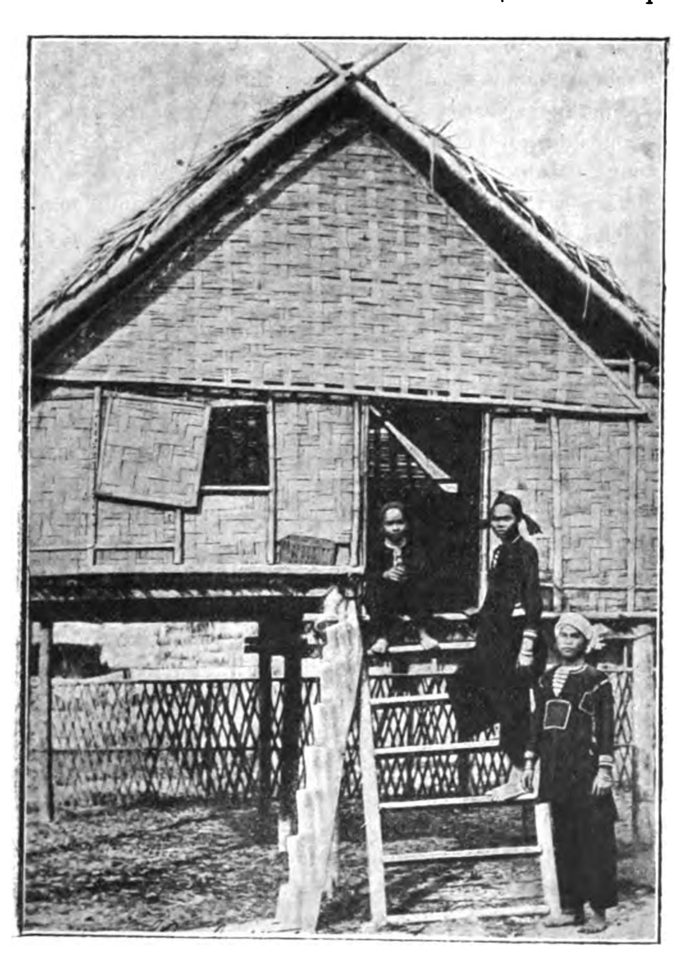
C'est avec enthousiasme que mes « anciens » me parlent du temps des anciens Pères où toute la tribu étudiait.

« — Que c'était *muôn* (gai) ! » répètent-ils à tout instant.

Les résultats vinrent bientôt prouver l'ardeur des catéchumènes. La cérémonie de leur baptême donna lieu à une fête splendide. Les fondements de l'Eglise laotienne étaient jetés ! Une habitation plus confortable fit place, au chef-lieu, à l'installation première et une chapelle fut élevée.

Laissant à ses aides le soin de ces jeunes âmes, le P. supérieur allait de village en village, étendant ses conquêtes, car tout « le monde » se faisait chrétien ; il ne pouvait suffire à la besogne.

Pendant ce temps-là, le canon grondait dans le Tonkin, les armes françaises soumettaient ce beau pays. Les gouverneurs du palais Nguyèu vàn Tuyet e Nguyèn vàn Tüong, entreprirent dans les forêts vierges une guerre de *guérillas*. Ils commencèrent par massacrer tout ce qui portait le nom chrétien. Pères, catéchistes, chrétiens... tous furent traqués



HABITATION LAOTIENNE.



TYPE LAOTIEN.

comme des bêtes fauves et leurs têtes mises à prix. Arrêté le premier à Danbé, le P. Pinabel allait être passé par les armes, quand un chef pirate proposa de l'emmener au mandarin pour toucher la prime promise. Le préfet n'osa faire tomber la tête du prisonnier. Moins heureux, ses collègues Antoine et Séguret, pris au village de Hang, furent liés à des arbres l'un en face de l'autre et, m'a raconté un témoin oculaire, vivisectés lentement. Les bourreaux trouvaient plaisant de couper à chacun d'eux, simultanément, les phalanges des doigts, puis les poignets, puis les pieds, puis les oreilles, puis le nez. La mort mit enfin un terme à ces tortures. Dix-sept catéchistes et chrétiens cueillirent la palme du martyre ce jour-là. Tous les autres villages furent pillés et incendiés, les femmes et les enfants emmenés en captivité.

∴

Dix années se passent. Mgr Gendreau songe à porter secours à ces orphelins. Le P. Verbier vient à Muc-Son les visiter et sonder leurs dispositions. Les trouvant excellentes, il se fixe au milieu d'eux (1884). Une résidence et une chapelle ornent bientôt la gentille colline qu'occupaient anciennement les bâtiments du presbytère. D'autres centres s'établissent peu à peu. Un confrère lui apporte le secours de sa jeune ardeur. Ils visitent les villages, encouragent les timides, relèvent le courage des faibles, ne négligent rien pour les amener au bercail du Bon Pasteur. La tribu obéissait aveuglément aux ordres de son chef. Lythuong passait puor

le protecteur né des missionnaires, Il était allé, en personne, prier le vicaire apostolique d'envoyer des prêtres au Laos. Maintenant il veillait à tout, se montrait assidu aux offices, au catéchisme, au presbytère. Cette ère de prospérité dura dix ans.

Le 10 février, le poste de Yèn-Khuong était subitement envahi; une bande de pirates fusille à bout portant le P. Verbier. Son confrère s'enfuit dans la forêt où Ly-thuong (Ly-thuong lui-même) le couche en joue avec le propre fusil du P. Verbier, emprunté quelques jours auparavant: le coup traverse sa soutane sans le blesser. Le missionnaire s'échappe, traverse des forêts infestées de bêtes féroces, marche toute la nuit, et le matin suivant, il arrive les pieds ensanglantés au village de Daube.

M. Cuvelier, chef du poste de Chieng-Trai, immédiatement averti, fit saisir les chefs coupables. Ly-thuong fut condamné à la peine capitale, et ses complices à l'exil ou à la prison. Le sang innocent était vengé; mais le deuil étend de nouveau, sur toute la région, pendant huit années, son linceul de tristesse.

⁂

En 1902, Mgr Marcou songe à ressusciter la mission du Laos. Il nous envoie, le P. Roucoules et moi, relever les ruines, ruines des batiments, mais surtout ruines des âmes, aigries et retombées sous le joug du démon.

Le 22 décembre, enfin nous touchons la terre promise. Une maison est mise à notre service et nous nous y installons de notre mieux. Une des chambres nous sert d'oratoire; ce n'est peut-être pas très décent pour offrir le Saint-Sacrifice, mais impossibilité fait loi.

Pendant quatre longs mois, nous restons privés de nos bagages par le mauvais vouloir des chefs, et dans le sens strict du mot, nous manquons du nécessaire, couchant sur le plancher, nous asseyant et mangeant sur des caisses.

La disette nous oblige à faire venir notre riz du Delta, à grands frais, et nous devons partager nos provisions avec les affamés qui nous entourent.

Mais ces privations ne sont rien, comparées aux souffrances que nous causent la méfiance et l'hostilité des gens. Sur notre passage, les portes se ferment; à notre approche, femmes et enfants s'enfuient. Des menaces sont proférées à l'adresse de ceux qui voudraient, je ne dis pas se convertir, mais frayer avec nous. Nous laissons dire. Les esprits se calment. Après la moisson, la tribu nous construit une chapelle et, à Pâques 1903, Notre-Seigneur était logé convenablement.

Parmi les néophytes échappés aux massacres de 1885, dix-sept se proclament chrétiens, assistent à la messe, font baptiser leurs enfants.

⁂

L'année s'écoule dans l'étude et les visites aux villages environnants; partout nous retrouvons des vestiges des habitations-chapelles construites par nos prédécesseurs, partout des ruines.

A l'automne, nous demandons à la tribu réunie en grand conseil de vouloir bien préparer les bois nécessaires pour la construction d'une nouvelle maison et chapelle. La requête est admise en principe, mais l'exécution est indéfiniment ajournée.

Ce ne sera qu'au mois de juin 1904 que nous pourrons



GROUPE DE FEMMES DU LAOS TONKINOIS.

prendre possession de nos nouvelles demeures, habitations plus convenables, plus solides, mieux situées, il est vrai, mais ouvertes à tous les vents, à cloisons de bambous, à claire-voie, couvertes d'une mince couche de feuilles, où la chaleur pénètre en été, et où l'on gèle en hiver. Mais elles nous donnent gain de cause devant l'opinion, elles affirment notre existence et démontrent notre volonté bien déterminée de rester maîtres de la position.

La même année, trois familles de chrétiens arrivent de Na-Mun; notre *pusillus grex* est doublé. En même temps, le P. Roucoules est appelé à diriger les chrétientés groupées autour de Muong Pun; le P. Girod lui succède. Au mois de juillet, trois mois à peine après son arrivée, alors qu'il commençait à « mordre » au *tay*, il tombe gravement malade. Sa robuste constitution le fait triompher du mal; mais il doit renoncer à « missionner » en ces pays malsains.

Les habitants du hameau de Chi-ly, poussés à bout par un nommé Doc-Tong, qui prétend être le maître de leurs terres, viennent chercher aide et secours auprès de nous. Nous les accueillons avec paternité et leur persécuteur les laisse en paix. Ces trois familles portent à 90 le nombre de nos ouailles.

Cinq mois plus tard, traqués pour l'impôt, les habitants de Muong Ha, tribu voisine, nous demandent à emprunter 150 francs et se font chrétiens. Ce sont 74 unités ajoutées aux chiffres précédents.

Je paie l'impôt pour toute la tribu. Cela coupe court à toutes les exactions, et nous concilie toutes les sympathies. Peu à peu, les relations s'établissent.

Nous faisons des distributions de riz; aux uns nous procurons des animaux, du travail, à d'autres des porcs; à d'autres, nous faisons des achats; aux plus pauvres nous donnons des aumônes.

Aux principales fêtes, nous offrons à tous ceux qui viennent assister aux offices un repas suivi de jeux de paume, tirs, courses de chevaux, amusements très goûtés.

Au mois de septembre, trois chefs de villages de la tribu Ly ont demandé à se convertir. J'allai chez eux pour cons-

tater par moi-même la situation. Ils nous donnent de sérieuses garanties; mais il faudrait habiter au milieu d'eux. Je dois remettre à plus tard cette nouvelle fondation.

***

Au Laos, les hameaux sont sis au flanc des collines les plus ravissantes qui se puissent imaginer; les champs sont étagés sur les bords du torrent, au milieu de forêts vierges. La terre d'une prodigieuse fertilité fournit aisément le riz quotidien. S'ils sont parfois visités par la disette, du moins ils ne connaissent pas les horreurs de la famine, la forêt, grande et libérale, pourvoyeuse, est toujours là pour leur permettre d'échapper aux tiraillements de la faim. La chasse et la pêche fournissent gibier et poisson.

***

La société est constituée en régime féodal, le chef est reconnu propriétaire de toutes les terres, au nom du roi. Tous les trois ans, il répartit entre ses sujets les terres labourables; la forêt reste indivise. Des droits et impôts sont prélevés au prorata de la fortune et du nombre d'habitants de chaque maisonnée. Tous les différends sont réglés par lui avec l'assistance du conseil des anciens. Les dérogations aux coutumes sont punies d'amende, sanctionnées par des peines corporelles et la détention en cas de refus.

Ces peuplades ont un idiome particulier différent de tribu



FEMME LAOTIENNE.



FEMME LAOTIENNE.

à tribu; mais toutes entendent et parlent le laotien. De mœurs paisibles, très sobres, hospitaliers, polis, généreux, sociables, respectueux, mais fourbes et dissimulés, les Tay (c'est la race que nous évangélisons) offrent un champ bien préparé à l'Evangile.

Les principaux obstacles que nous rencontrons sont l'opium qui exerce parmi eux de grands ravages, et avillis intelligences et empoisonne les générations, la paresse, l'inconstance, la polygamie. La crainte superstitieuse des mille génies qui peuplent la nature, et sont continuellement occupés à chercher l'occasion de nuire aux humains, et enfin leur défaut de culture intellectuelle, l'immense majorité est illettrée.

En outre, les privations, les maladies la fièvre surtout qui règne ici en maîtresse absolue, épuisent promptement les missionnaires; les premiers pionniers surtout ont été vite fauchés.

Malgré toutes ces difficultés, l'œuvre du bon Dieu progresse, s'affirme, grandit et s'épanouit.

***

Au moment où je quittai Yên-Khuong pour aller à Hong-Kong refaire ma santé ébranlée, je laissai, après trois ans de travail, trois cent cinquante néophytes. Deux chapelles et deux maisons ont été construites. Des animaux de travail,

des outils agricoles, des champs, des provisions de riz ont été achetés et donnés aux plus besogneux. Bref 252 francs ont été dépensés.

Cette somme a suffi pour subvenir aux frais de nos deux installations, la provisoire et la définitive, procurer le matériel nécessaire, et assurer définititivement l'avenir. Humainement parlant notre œuvre voit s'ouvrir devant elle un horizon radieux d'espérances. Dieu fera le reste. Plaise à son infinie miséricorde de ne point nous trouver trop indignes de lui servir d'instruments!

Nous interrompons momentanément la publication des Notes Zoologiques néo-zélandaises du R. P. Cognet. Dans quelques semaines nous reprendrons ce savant et intéressant travail.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Grézieu-le-Marché, diocèse de Lyon .... 20 »
G. A., demande de prières pour une âme .... 50 »
Frère Joseph d'Arimathie, Barcelone, demande de prières spéciales .... 100 »
Un abonné, diocèse d'Angers, prières pour un enfant malade 5 »

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de : Anne-Marie et Bénédicte-Catherine (Sœur Gilbert, Tché-kiang).
De la part de Anne-Marie Bernard, Lyon .... 10 »

A Mgr Haggéar, archevêque grec-melchite de St-Jean-d'Acre, pour l'entretien d'un curé de campagne pendant un an dans une cure vacante.
E. R. L., Marseille .... 400 »

A Mgr Lesné, Perse.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme ...... 5 »

Au R. P. Michel Gouth, Trincomali.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme 4 50
Actions de grâces à saint Antoine, diocèse de Reims .... 30 »

A M. Fluchaire, Kumbakonam.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme ...... 2 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme .... 5 »

Pour les missions des Dominicains au Tonkin (Mgr Fernandez).
Anonyme, par le P. Marie Réginald, diocèse de Versailles .. 10 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, Tonkin oriental.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme .... 5 »
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, Tours .... 5 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang, pour l'entretien d'un de ses pensionnaires.
A. R., diocèse de Langres, demande de prières spéciales ... 50 »
E. P. S., diocèse de Lyon, demande de prières déterminées 50 »
Anonyme de Vicherey, diocèse de St-Dié .... 2 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang, pour ses petits estropiés.
M. l'abbé Boudringhin, du diocèse de Tournai .... 10 »
Un ami des Anges, diocèse de Soissons .... 8 »
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, Tours .... 20 »
Actions de grâces à saint Antoine, diocèse de Reims ...... 10 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong, pour son séminaire.
A. R., diocèse de Langres, demande de prières spéciales .... 50 »

A M. Guinand, à Ryong-San, près Séoul (Corée).
P. C., Lyon .... 10 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.
Un Tertiaire Franciscain .... 5 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat et le baptême de deux enfants sous les noms de : Marie-Joseph.
Anonyme de Montpellier, demande de prières pour défunts. 10 »

A Mgr Allgeyer, pour baptême de trois enfants sous les noms de : Joseph, Paul, Emile.
Anonyme de Lyon, en actions de grâces .... 50 »

Au R. P. Mengarduque Bernard, à Msalala (Victoria Nyanza septentrional).
M. l'abbé Estoup, du diocèse de Toulouse .... 20 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional, pour les victimes de la maladie du sommeil.
Par l'entremise de Mme de La Villarmois, diocèse de Rennes 25 »

Aux R. Pères de Chavagnes, Fils de Marie-Immaculée à Cartier (St-Boniface).
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonyme .... 3 »
Anonyme du diocèse de Nantes .... 10 »

Pour la mission des Pères Dominicains, à Cienfuegos (Cuba).
D. C., Paris .... 20 »

A Sœur Marie-Jean, à Safotulafai (Archipel des Navigateurs).
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Anonymes ...... 5 »

Pour l'église incendiée du Kalaupapa (Molokai).
Anonyme de Vicherey, diocèse de Saint-Dié .... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Schmidt, Lac Croche, Saskatchewan).
Anonyme des environs de Lyon .... 150 »
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières spéciales 41 45
E. P. S., diocèse de Lyon, demande de prières déterminées. 10 »
Anonyme d'Albi, demande de prières spéciales .... 20 »
Rev. Ig. A. Klein, du diocèse de Milwaukee .... 10 »

ÉDITION ANGLAISE

1er *Trimestre de* 1907.

Pour l'Œuvre 660 80
— les missions nécessiteuses (Mgr Streicher) 126 25
— le R. P. de la Croix, à Morapai (Bengale occidental) .. 105 »
— Sœur Patricia, St-Mary's-Convent, Allahabad .... 5 »
— le R. P. Riondel S. J., Arménie 5 65
— l'entretien d'un enfant auquel on donnera le nom de Cornelia, aux Sœurs de la Charité, Notre-Dame des Anges, à Kiu-kiang (Kiang-si septentrional) .... 50 »
— M. Cance, Birmanie méridionale .... 5 »
— les affamés de Chine (Chan-tong méridional) 25 65
— les affamés au Chan-tong méridional 46 25
— la mission de Swatow (Kouang-tong) .... 50 »
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki) 603 75
— M. Emile Lebel, à Bivasaki (Nagasaki) 6 85
— les Sœurs Anglaises, chez les Milanoes (Bornéo) ...... 5 »
— Mgr Streicher, pour les victimes de la maladie du sommeil, à Kisubi (Victoria Nianza septentrional) ..... 55 »
— les missions de l'Ouganda 26 25
— le R. P. Rousset, mission du Zoulouland (Natal) 62 50
— le R. P. Gurrin, Dominicain, Saint-Georges, Grenade (Antilles Anglaises) 57 50
— le R. P. Kerdal, à Rarotonga (Tahiti) 6 25
— la reconstruction d'une église chez les lépreux, (Kalaupapa (Molokai) 12 50
— la mission des Philippines 12 50

Total 1.927 70

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



BASUTOLAND (Afrique Méridionale). — ARRIVÉE DU R. P. LEBRETON CHEZ UNE CHRÉTIENNE DES MALOUTI ; reproduction d'une photographie (voir p. 262).

Premières Communions chez les Coptes.

Le R. P. Dervieux, de la Compagnie de Jésus, nous envoie du Caire ce compte rendu de fêtes bien touchantes et la délicate poésie qui le termine.

LETTRE DU R. P. DERVIEUX, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Deux cent vingt premiers Communiants ou premières Communiantes ont pu, en 1906, être habillés ou pourvus d'objets de piété grâce aux aumônes recueillies.

Permettez-moi un ou deux traits à leur sujet.

Soussa T... est une veuve de 60 ans. Emmenée toute petite en Italie, comme fille de service, elle se trouva dans l'impossibilité de faire sa première communion et avait vécu éloignée de toute pratique religieuse. Une de nos Sœurs la rencontra un jour, gagna sa confiance, écouta le récit de sa vie et lui parla du devoir pascal. Très ignorante, Soussa accepta volontiers de recevoir dans sa maison l'instruction nécessaire, et, à soixante ans, s'approcha pour la première fois des Sacrements. Depuis, sans respect humain, elle assiste régulièrement chaque dimanche avec ses compagnes du « grand jour », au catéchisme de persévérance.

Dans le groupe des communiants figurait Zahia, veuve aussi, âgée de 40 ans. Rencontrée dans une maison par une de nos religieuses, elle ouvrit de grands yeux quand elle l'entendit parler de la confession et de la communion pascales; mais les exhortations de la bonne Sœur la touchèrent si bien qu'elle quitta de suite son travail pour l'accompagner au catéchisme et prendre rang parmi ses jeunes auditrices. Lorsque vint le jour de la première communion, un de ses enfants, âgé de dix ans, lui demanda avec larmes de l'accompagner à la Table Sainte :

« — Laisse-moi seule, mon petit, lui dit la mère rayonnante ; l'an prochain, ce sera ton tour. »

Noémi H... (16 ans) a fait, à l'occasion de sa première communion, preuve d'un grand courage. Son père, en procès avec un musulman, souffrait bien des tracasseries à ce sujet. Or, son ennemi l'assura un jour, qu'il le laisserait en repos, s'il consentait à

mettre sa fille à son service. La pauvre enfant dut obéir. On lui laissa heureusement toute latitude pour se rendre au catéchisme, et c'est là que la grâce lui ouvrit les yeux sur les dangers de sa situation. Elle rentra chez elle pour faire part aux siens de ses appréhensions :

« — Ne remets plus les pieds ici », se contenta de lui dire son père.

Noémi dut donc reprendre son service, mais trouva le moyen, Dieu sait au prix de quelles privations, de ne paraître ni chez son père ni chez son maître pendant tout le temps de la retraite. Elle fit sa première communion, et, depuis, les affaires de son père se sont arrangées.

***

Un mot pour finir sur une première communion faite dans le village égyptien de Drouka.

Drouka est à une heure d'Assiout, un des grands centres protestants de la Haute-Egypte. Ses quatre cents catholiques sont presque tous des néo-convertis et des Coptes. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du grand mouvement de conversions qui s'est manifesté dans cette nation depuis que le Pape Léon XIII lui donna de hautes marques de bienveillance.Ce mouvement se continue, et les premières communions, rendues plus solennelles, contribueront grandement à l'accentuer.

On choisit, pour la faire cette année, à Drouka, le dimanche de l'Epiphanie. Depuis quatre ans qu'ils appartiennent à l'Eglise, nos catholiques n'avaient jamais vu pareille fête.

On était accouru de toutes parts pour se joindre au cortège. Le teint bronzé des treize premières communiantes faisait vivement ressortir la blancheur des vêtements donnés par vous. Elles furent reçues à l'église au chant de l'*Hosanna* copte, qu'on n'exécute d'ordinaire qu'à l'arrivée du patriarche ou de l'évêque. La chaine libyque sur les flancs de laquelle s'étale le village, retentissait du son tapageur des cymbales uni au timbre plus doux du triangle qui soutenait les voix pures des enfants.

Trois mois après, ce fut le tour d'Akhmim, où huit petites filles et un petit garçon furent admis à la Sainte Table. D'autres espéraient la même faveur. On dut la retarder, la préparation des enfants étant insuffisante et, il faut le dire aussi, la caisse absolument à sec. Puisse-t-elle se remplir à nouveau ! Nous l'attendons, chers bienfaiteurs, de votre générosité.

CHANSON DE MAI

O lilas rose, ô lilas blanc,
Pourquoi sur le sol en tremblant
Neiger en fleurs luxuriantes ?...
— C'est qu'il va porter ce matin
Les petits souliers de satin
Des premières communiantes.

Pinsons muets, pinsons frileux,
Pourquoi, dans l'air encor brumeux
Egrener vos chansons riantes ?...
— C'est que nous sommes porte-voix
Du ciel qui chante lorsqu'il voit
Les premières communiantes.

O clocher triste, ô clocher noir,
Pourquoi sur nos fronts sans espoir
Semer ces notes confiantes ?...
— C'est que la foi va regermer,
Car Dieu descend pour se donner
Aux premières communiantes.

Enfants bénis, enfants joyeux,
Laissez vers vos voiles soyeux
Se tendre nos mains suppliantes,
Car vous frôler, c'est rajeunir,
C'est aux purs amours revenir,
O premières communiantes !

Incendie et détresse au Yun-nan (Chine)

M. Liétard n'est pas un inconnu pour nos lecteurs et ils seront heureux de répondre généreusement à la touchante prière qu'*il* leur adresse dans la lettre suivante.

LETTRE DE M. LIÉTARD, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Il y a trois ans, vous avez eu la bonté de publier dans votre *Bulletin* mes appels à la charité pour mon district lolo de Lan-gny-tsin. Les aumônes furent généreuses, et, grâce à elles, je pus faire quelque chose de solide pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Souvent, j'ai songé à remercier mes chers bienfaiteurs. Beaucoup de circonstances imprévues m'ont empêché de le faire jusqu'à ce jour. Mes Lolos et moi, nous nous sommes donc contentés de prier chaque jour pour les âmes inconnues qui nous sont venues en aide.

Il y a deux ans, mon Supérieur m'expédiait d'un bout de la province à l'autre. Moi, le vieux Lolo de Lan-gny-tsin, je me trouvai subitement métamorphosé en Chinois de l'Ouest du Yun-nan. Le district de Pien kio m'était confié, et la mort dans l'âme, il fallut en prendre possession. J'ignorais alors qu'il y eût des Lolos non loin de là.

J'avais amené avec moi quelques-uns de mes anciens chrétiens comme domestiques. Avec eux évi-

demment, je parlais la langue lolo, si bien qu'après une semaine de séjour on ne m'appelait que « le Père lolo ».

Oui, mais, bientôt aussi, on voyait déboucher, de tous les coins de la montagne, des Lolos en masse qui venaient se faire chrétiens ! Vous devinez si je reconnus là le doigt de Dieu, et si j'étais heureux !

Après six mois, je pouvais compter plusieurs centaines de néophytes, au point que notre provicaire m'envoya immédiatement un remplaçant pour la partie chinoise et me permit de m'enfoncer dans la montagne.

Je choisis Djo-kou-la, comme centre de mon nouveau district. Djo-kou-la est situé à une dizaine de kilomètres du Fleuve Bleu, sur la rivière de Pé-yên-tsin. C'est un trou perché à 1.240 mètres d'altitude et, pour en sortir, il faut monter à 2.800 mètres et 3.000 mètres, par des sentiers presque toujours à pic : pas de routes évidemment, des pistes de chèvres et c'est tout !

Le village comprend 44 familles, réparties en 3 groupes. Le vrai Djo-kou-la où j'habite comprend 20 familles, soit 215 personnes !

L'an dernier, ces braves gens m'avaient bâti une superbe résidence et, cette année, ils m'ont construit une église ! C'est qu'ils sont fervents ici, mes Lolos, et ils tiennent absolument à avoir le missionnaire au milieu d'eux !

Ils ne sont pas riches ; mais ils se contentent de peu. Leurs bêtes à corne, leurs chèvres, leurs cochons et quelques lopins de terrain leur permettent de vivre.

Or, après avoir montré tant de bonne volonté pour le salut de leurs âmes et la gloire du bon Dieu, ils viennent d'être terriblement éprouvés, ces infortunés. Pour moi, je pleure, je pleure !

***

Le 17 janvier dernier, à six heures du soir, je venais de me coucher, quand je fus subitement éveillé par les aboiements de mes chiens ! En une seconde j'étais sur pied. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir une maison flamber ! Vite je donnai l'alarme. Hélas ! ici les maisons sont bâties les unes sur les autres, faute d'espace ; les rues, au milieu du village, sont des sentiers de 0m90 à peine, surplombés d'habitations, d'écuries, etc. Vous voyez le coup d'œil ! De plus, toutes les constructions sont en troncs de sapins posés horizontalement les uns sur les autres, et couvertes de paille.

Aussitôt l'alarme donnée éclatèrent les hurlements des gens et des bêtes. Tandis que les uns couraient aux étables, d'autres, à moitié vêtus, portaient les enfants et les vieillards dans les champs voisins !

Bref, à onze heures, il ne restait plus rien qu'un immense brasier, alimenté par un vent formidable.

La moitié des animaux domestiques avait été consumée. Aussi, le lendemain, s'exhalait du village une odeur épouvantable de chair brûlée qui attira tous les oiseaux de proie du pays. Ces oiseaux étaient tellement nombreux que je dus les chasser au fusil.

Tout, tout est brûlé. Des vivres, on n'a pu rien sauver, et les provisions qu'on a retrouvées cinq jours plus tard sous les décombres, ne sont même plus bonnes à nourrir les porcs. Des habits, les grandes personnes ont sauvé ce qu'elles avaient sur le dos au moment de l'alerte : la moitié des enfants sont nus ou à peu près.

En somme de ce que fut Djo-kou-la, il ne reste que ma nouvelle résidence couverte en tuiles et quatre *piculs* (250 kilos) de riz, ma provision pour toute l'année. Ces quatre *piculs* ont à peine suffi à nourrir mes affamés durant cette semaine. Actuellement nous vivons au petit bonheur avec le sorgho que nous prêtent les autres chrétiens. J'ai fait un appel au mandarin, le suppliant de me vendre un peu de sa réserve à bas prix ! Me vendre ! il le fera sans doute, mais à prix double !

Actuellement mes deux cent quinze chrétiens sont entassés dans ma résidence. Je les nourris comme je puis. L'important, c'est de ne laisser mourir de faim personne jusqu'à la prochaine récolte. Or, il y a loin d'ici là ! Et quand cette nouvelle récolte arrivera, elle sera en partie accaparée par ceux qui nous auront prêté. Chaque année, le village doit payer pour 800 francs de riz au propriétaire chinois. Cette réserve qu'on devait mesurer ces jours-ci a été brûlée comme le reste !

O chers chrétiens d'Europe, ayez pitié de mes enfants ! Envoyez-moi une obole, que Dieu vous rendra au centuple.

Si j'arrive à aider mes pauvres néophytes dans la détresse, c'est tout un peuple qui se fera chrétien, à brève échéance, en apprenant ce bel exemple de fraternité chrétienne. Sinon, on ne manquera pas de dire que les « esprits », irrités d'avoir été abandonnés par les gens de Djo-kou-la, les punissent cruellement.

Pour moi, c'est une nouvelle épreuve ajoutée à toutes celles qui m'ont accablé depuis dix ans. Elle ne me décourage pas ; car, à côté de chaque épreuve, le bon Dieu a mis une source de consolations.

Cette fois encore, je suis confiant dans la Providence, qui, j'en suis sûr, m'enverra les deux mille francs dont j'ai besoin pour remédier au terrible malheur qui m'accable.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 11 mai, se sont embarqués à Marseille pour Mombasa :

A destination du Vicariat Apostolique du Tanganika : les RR. PP. Théophile Avon (Digne), rentrant dans sa misson ; Joseph Boffy (Besançon) et Philippe Dechaume (Autun.

A destination du Vicariat Apostolique de l'Ounyanyembé : les RR. PP. Antoine Van der Wée (Bois-le-Duc), rentrant dans sa mission et Hippolyte-Etienne (Saint-Brieuc) ; le Frère Mathias et les Sœurs Marie-Catherine (Bayonne) et Marie-Irma (Harlem).

A destination du Vicariat Apostolique du Nyanza Méridional : le R. P. Emile Maillot (Bayeux).

Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation des Pères Blancs.

INFORMATIONS DIVERSES

Asie Mineure. — Un missionnaire Capucin nous écrit :

« Mersina est une charmante petite ville maritime de 15.000 âmes, d'aussi méchante réputation sanitaire, qu'elle est d'aspect riant et gracieux. Le voyageur qui la parcourt n'y voit guère qu'une étape pour arriver soit à Tarsous, la patrie de saint Paul, située à 30 kilomètres de là, soit aux antiques ruines de Pompéopolis, plus rapprochées encore.

« Une mission en langue française vient d'être donnée dans cette lointaine cité d'Asie Mineure. C'est chose ordinaire en France qu'une mission. Mais en Turquie, une mission, c'est tout à fait extraordinaire. Une série de prédications sur les grandes vérités de la religion, demande pour première condition un auditoire, et cela suppose une langue commune et une foi commune. Or, à Mersina, ville essentiellement turque et schismatique, où il n'y a pas 500 catholiques et 50 Français, cet auditoire a existé pendant les quinze jours qui ont précédé la fête de Pâques.

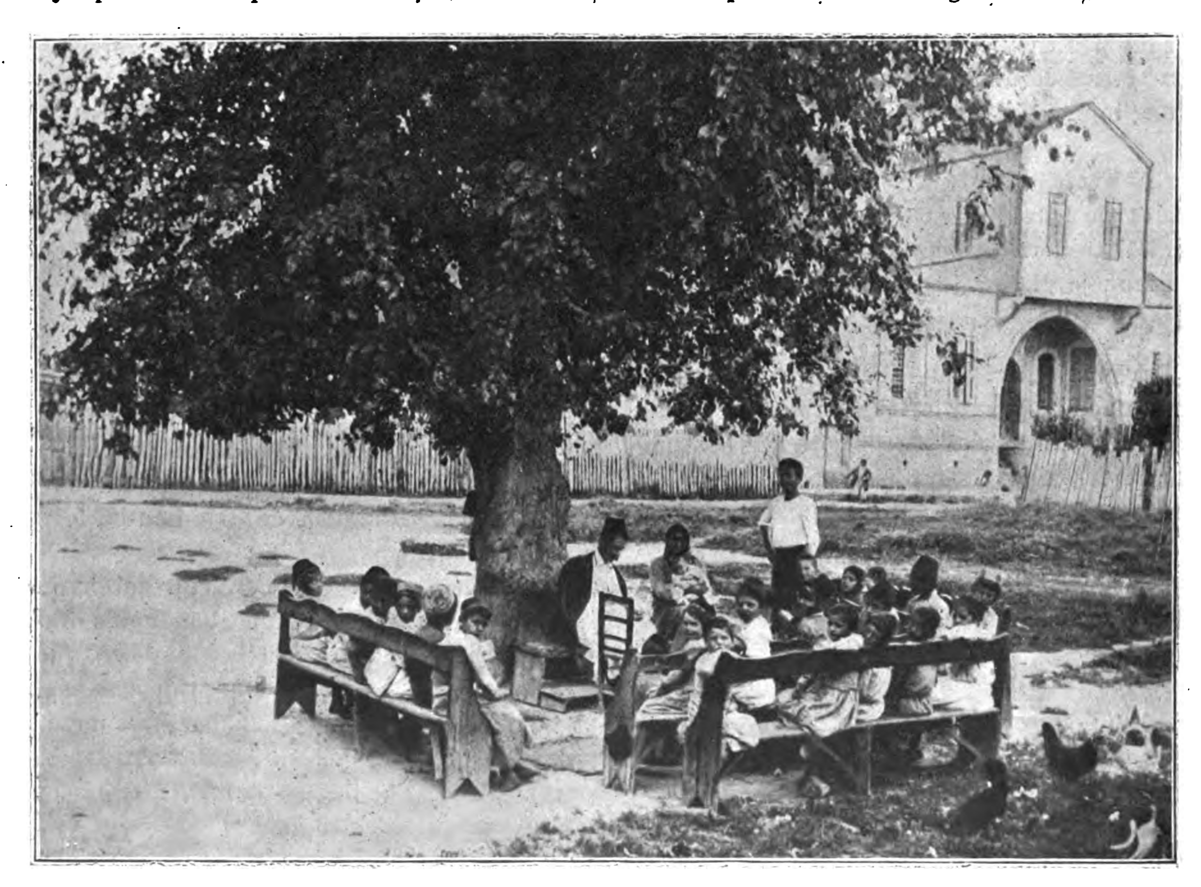
« C'est la meilleure constatation des résultats de cinquante ans de travaux opiniâtres, en apparence peu fructueux, en réalité féconds. Avoir préparé une population de toutes langues européennes et orientales à entendre des prédications en langue française, plus que cela, avoir amené cette population en très grande partie schismatique, à assister à ces prédications, si ce n'est pas encore la joie de la moisson, c'est bien déjà l'espérance des semailles.

« Comment donc s'était recruté cet auditoire ? Pour le comprendre, faisons ensemble le tour des écoles de la ville.

« Les premières que nous rencontrons, sont les écoles turques. Elles sont groupées autour de quatre ou cinq minarets. Le maître est là, grave personnage à la barbe vénérable, la cigarette traditionnelle à la bouche, prêt à lier conversation avec le premier désœuvré venu, à la grande joie de la gent écolière, mutine et débraillée. Les études ont à en souffrir. Qui donc y pense et s'en plaint ? On en saura toujours assez pour lire le Coran, et s'en retourner avec un mince bagage de turc et de calcul. Evidemment ce n'est pas dans ce milieu que l'auditoire du missionnaire a pu se recruter. Le musulman n'entre pas dans nos églises. Cependant il est tolérant, et, dans l'exercice du culte, nous sommes à l'abri de toute tracasserie policière.

« Poursuivons et arrivons au quartier des Grecs schismatiques, dominé par une belle église à coupole, qui étincelle aux rayons du soleil. Ils constituent la colonie riche et commerçante de l'endroit. Aussi leurs écoles sont-elles fréquentées et relativement bien tenues. Il est clair que, là non plus, l'auditoire de la mission n'a pu trouver d'adhérents : l'atmosphère y est trop saturée de préventions fanatiques. L'ignorance classique du pope grec orthodoxe n'est pas un mythe. Les Grecs un peu éclairés sont les premiers à en convenir. Je me rappelle encore la parole de l'un d'eux : « Mais le moins instruit de vos prêtres, en sait plus que nos évêques. »

« Tout proche se trouve l'église arménienne schismatique.



ASIE-MINEURE. — Petite école catholique a Mersina ; reproduction d'une photog. envoyée par le R. P. Jérome, capucin.

C'est encore l'église à coupole, mais de proportions bien plus modestes. Il faut en dire autant du niveau de leurs écoles, où tout se borne à de très élémentaires connaissances. Comme dans la plupart des sectes dissidentes, on est beaucoup moins attaché à la défense de l'erreur dogmatique qui caractérise la secte, qu'à faire passer dans l'âme des enfants la défiance contre le catholicisme.

« Reste l'école protestante. Elle ne compte guère qu'une centaine d'enfants, si jeunes, pour la plupart, qu'on croirait avoir affaire à des bambins de salle d'asile.

« Un fait à signaler, et tout à l'avantage des nôtres, est la différence de tenue et de maintien que l'on remarque entre les enfants de nos écoles et les autres. On ne sera pas étonné quand on saura que notre école de garçons est dirigée par les Frères Maristes, et notre école de filles, par les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition. C'est dans ces écoles que, depuis des années, s'est préparé l'auditoire de la mission.

« Les écoles de la mission de Mersina comptent 300 enfants. Quelques-uns sont catholiques ; c'est le petit nombre, puisque, nous l'avons déjà dit, il n'y a pas 500 catholiques sur une population de 15.000 âmes. Les autres sont schismatiques.

« Voilà vingt ans que, sous l'énergique direction du R. P. Basile, l'homme assurément le plus populaire de Mersina, ces écoles fonctionnent avec un accroissement ininterrompu de prospérité, mais au prix des plus lourds sacrifices.

« C'est sur ces bancs que la population de Mersina a connu les Pères, qu'elle a appris à les estimer, et qu'elle a commencé à nouer avec eux les excellents rapports continués dans la suite. A l'annonce de prédications un peu retentissantes, catholiques et schismatiques se sont groupés à nouveau dans notre église. Aussi, c'était plaisir de voir cette assistance mélangée se presser autour de la chaire d'un « *abouna* » catholique, qui parlait d'éternité, de ciel, d'enfer, de rédemption, d'Eglise, de dogmes.

« Sans doute, à notre confusion, les choses ne sont pas allées comme au temps de saint Paul, qui comptait ses convertis par milliers. Qui pourrait dire, cependant, quel travail secret est venu remuer nombre de ces âmes, qui ont faim et soif de la vérité, et que leurs pasteurs ne sauraient satisfaire ? Bien peu, parmi les Européens, ont échappé au zèle de l'ardent prédicateur. C'est ainsi que ce qui, chez les dissidents, s'est traduit par un rapprochement, chez les Turcs par de l'étonnement mêlé d'admiration, est devenu la consolation des missionnaires de la part des autres. N'y a-t-il pas là un acheminement à la lumière de la foi catholique, apostolique et romaine ? Le terme est-il éloigné ? Nous ne savons. Le fait est que de semblables missions doivent le hâter singulièrement. Nous recommandons aux lecteurs cette mission de Mersina. Leurs offrandes nous permettront de poursuivre la tâche commencée il y a cinquante ans, et de répondre aux fellahs qui, autour de nous, nous demandent dans leur pauvre village. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Darras, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Badamangalam :

« L'immense district de Chetput, établi sous les auspices de Notre-Dame de Lourdes, a dû être divisé tant à cause de son étendue que du nombre des chrétiens, qui ne pouvaient être administrés du chef-lieu. Le P. Marie-Ignace a été chargé de la partie Nord. Les chrétiens sont au nombre de plus de 2.000, répandus sur une étendue de 14 à 15 kilomètres de rayon. La partie Sud, avec 2.500 chrétiens, a été confiée à un nouveau missionnaire, M Boyer. Je suis chargé d'aller de l'un à l'autre pour installer et organiser les districts. Comment faire face aux exigences de cette position ? Je me vois arrêté de toutes parts par le manque de ressources. J'ai donc recours aux lecteurs des *Missions catholiques*, providence du missionnaire pauvre. J'ai la confiance que les milliers de petits anges que j'ai envoyés au ciel de cette terre arrosée de mes sueurs pendant quarante-huit ans recommanderont auprès des âmes généreuses l'œuvre de l'évangélisation de leurs frères qui sont encore sur la terre. »

LA TRIBU DES SANARS

Par M. François DENIAU, des Missions Etrangères de Paris.

Cette savante et pittoresque notice mérite d'attirer tout particulièrement l'attention. Due à un missionnaire qui habite le Coïmbatour depuis quatorze ans, elle contient de précieux et inédits renseignements sur une tribu hindoue des plus intéressantes.

ORIGINE DES SANARS

En des temps bien éloignés de nous, vivaient sept sœurs qui mirent au monde chacune un enfant du sexe masculin. Ces mères dénaturées ayant abandonné leur progéniture aussitôt après lui avoir donné le jour, Siven, le troisième dieu de la *trimourti* (trinité) hindoue, eut pitié des orphelins; il les recueillit et les confia à la déesse Kâly, sa femme, qui les éleva avec soin.

Ces sept enfants accompagnèrent un jour leur protectrice dans une partie de chasse. Kâly eut soif et montrant un palmier :

« — Grimpez sur cet arbre, leur dit-elle, faites une incision à l'une de ses branches et rapportez-moi le jus qui en découlera.

« — Mais, répondirent les enfants, comment pourrons-nous atteindre les branches ? »

A peine avaient-ils formulé cette objection que le palmier courba la tête jusqu'à terre sans se briser; les enfants coururent alors vers l'arbre complaisant, et firent ce que leur mère adoptive avait ordonné.

Emerveillés de ce qui s'était passé sous leurs yeux, ils demandèrent à la déesse de leur communiquer le pouvoir de commander ainsi aux palmiers. Kâly y consentit et enseigna à l'aîné d'entre eux une formule magique qu'il n'aurait qu'à prononcer pour obliger ces arbres à baisser la tête non seulement devant lui, mais aussi devant ceux sur lesquels il l'aurait récitée le matin.

Grâce à cette formule, dont l'efficacité ne se démentit jamais, ils pouvaient donc apaiser à souhait leur soif avec ce jus délicieux. Mais, un roi nommé Sôla, poussé par la jalousie, tua Enabadinaden, le privilégié de Kâly. La formule magique communiquée seulement à ce dernier était perdue.

***

Pour se procurer leur breuvage favori, les six survivants durent désormais aller le quérir au sommet des arbres au prix d'une fatigante gymnastique. Mais, à force de l'exercer, ils finirent par acquérir dans ce sport une habileté consommée dont semblent avoir hérité les Sanars leurs descendants.

Peu après la mort d'Enabadinaden, ses six cousins s'en allèrent, chacun de son côté, à la recherche d'une compagne. Ils firent malheureusement leur choix sans se préoccuper de la caste à laquelle appartenait l'élue de leur cœur. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur imprudence, car, les six épouses étant toutes de castes différentes, auxquelles l'usage interdisait de manger ensemble, force leur fut de se séparer pour éviter des querelles de ménage. C'est la raison pour laquelle les six subdivisions des Sanars, leurs descendants, ne peuvent s'allier par des mariages, ni même manger ensemble.

L'histoire a conservé les noms de cinq de ces patriarches : Conguen, Maduréian, Nadar, Kaliani et Ilouver.

Conguen avait eu la bonne fortune de tomber sur une épouse de la caste des *shettys* (marchands), l'une des plus élevées. Aussi les *Congua-Sanars* sont réputés les plus nobles d'entre les Sanars et leurs femmes ont le droit de porter le *taly* (bijou nuptial) des femmes shettys.

Ilouver fut le plus malheureux dans son choix. Sa femme appartenant à l'une des plus basses castes, ses descendants, appelés *Ilouva-Sanars* ou simplement *Ilouvers*, sont méprisés presque à l'égal des parias.

RELIGION DES SANARS

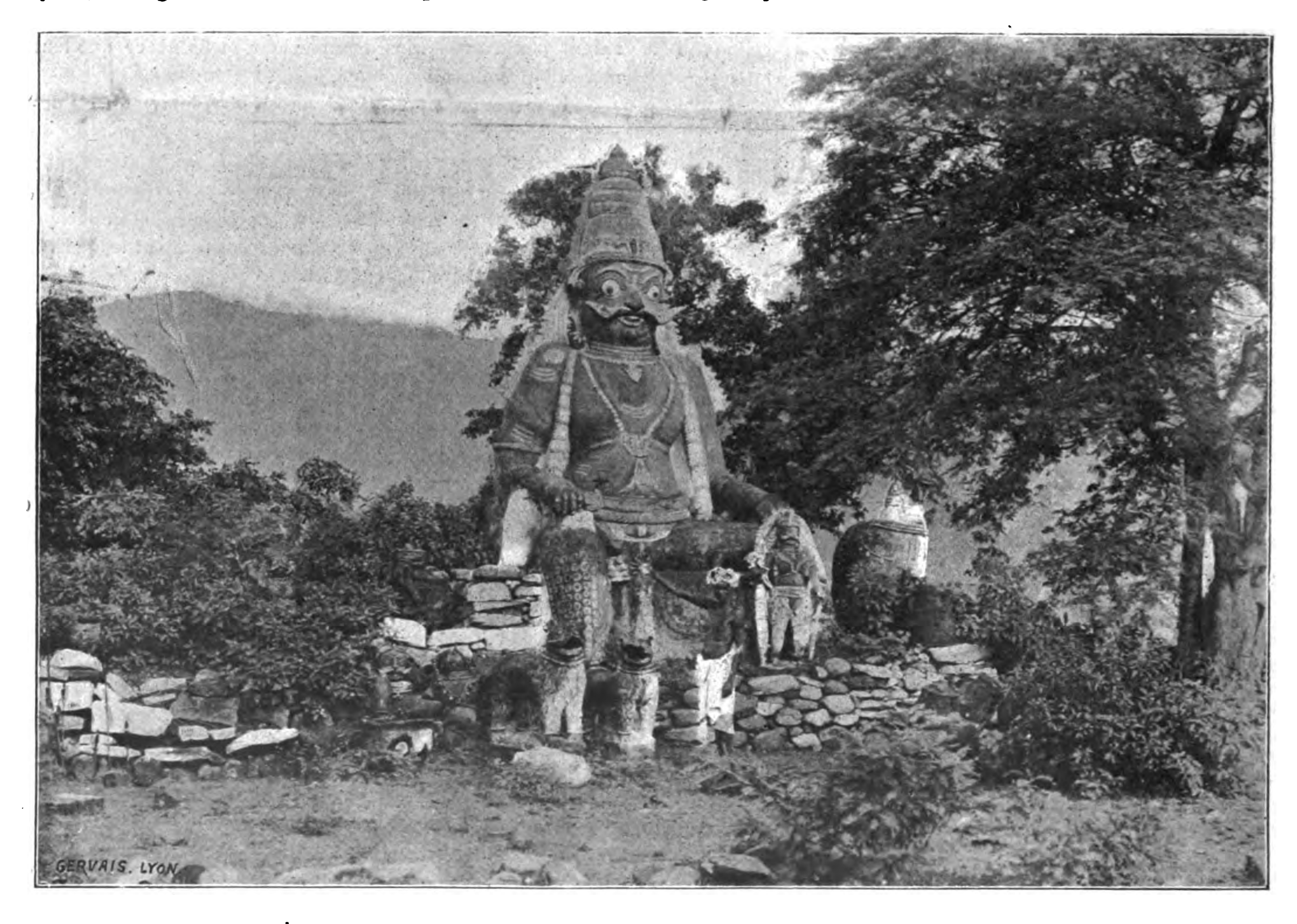
Les Sanars professent le brahmanisme comme la majorité des Hindous ; ils appartiennent à la secte des *Sivénistes* qui honore plus particulièrement Siven, la troisième personne de la *trimourti*. Les Sivénistes se frottent le front avec des cendres de bouse de vache : c'est la marque distinctive à laquelle on peut reconnaître que Siven est leur divinité préférée.

Siven est représenté sous une forme horrible, pour rappeler le pouvoir qu'il a de tout détruire. On rend son aspect plus effroyable encore en lui couvrant le corps de cendres. Sa longue chevelure est tressée d'une manière bizarre. Ses yeux, d'une grosseur démesurée, le font paraître dans un état continuel de fureur. En guise de bijoux, des serpents ornent ses oreilles et s'entrelacent autour de son corps. Certaines statues colossales de ce dieu sont réellement capables d'inspirer la terreur. Sa monture est un taureau et son arme principale le trident. Son histoire, de même que celle des autres dieux de l'Inde, est un tissu de fables extravagantes où il n'est question que de guerres sans fin entreprises contre les géants. Dans une de ces guerres, pour consommer la ruine de ses ennemis, il fendit la Terre en deux. A cause de son mauvais caractère, il eut beaucoup de peine à trouver une épouse ; mais il finit par s'amender et Kaly consentit à lui donner sa main.

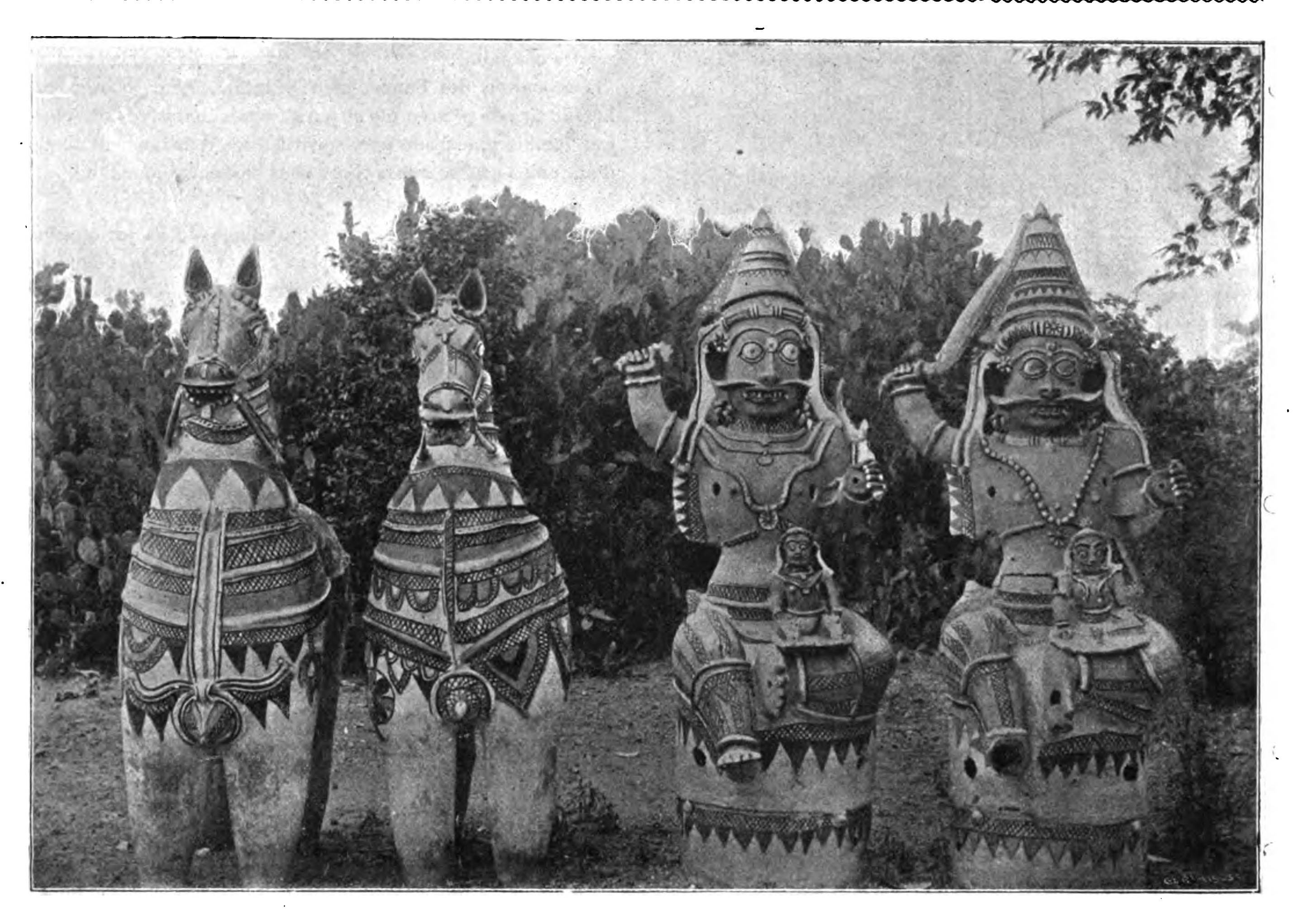
Siven, Kaly, Enabadinaden, Mâriattal (la déesse de la petite vérole), Poulleyar (au caractère tracassier), sont les divinités préférées des Sanars. Mais ils ne sont pas tellement exclusifs dans leur dévotion que, de temps en temps, ils n'adressent leurs vœux à d'autres divinités quand celles qu'ils honorent plus particulièrement restent sourdes à leurs supplications.

***

Beaucoup de Sanars s'en vont chaque année en pèlerinage à la pagode de Palany porter à ce dieu des offrandes singulières : des sandales bien ornées, mais semblables pour la forme à celles que portent les Indiens. Comme ce dieu est grand chasseur, ces chaussures doivent lui servir à éviter les épines quand il se livre à son exercice favori.



COIMBATOUR. — Divinité hindoue ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Deniau.



COIMBATOUR. — DIVINITÉS HINDOUES PLACÉES SUR LE BORD D'UNE ROUTE; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU.

La rivière Cavery est aussi parmi les Sanars l'objet d'un culte particulier. A l'époque où cette rivière déborde, ce qui arrive ordinairement vers le milieu de juillet, ils se rendent en foule à l'endroit où elle se mêle au Bhavany, pour la féliciter de son arrivée et lui offrir leurs présents : des pièces de monnaie qu'on lui jette pour qu'elle ait de quoi subvenir à ses dépenses, des pièces de toile pour se vêtir, des bijoux pour se parer, du riz, des gâteaux, des fruits et autres comestibles de peur qu'elle n'ait faim, des ustensiles de ménages (corbeilles, vases, de terre, etc.) pour qu'elle puisse commodément faire sa cuisine, serrer ses provisions, posséder enfin tout ce qui constitue une honnête aisance.

Un bain couronne le pèlerinage. L'eau du Cavéry possède une vertu purificatrice toute spéciale. Mais comme les dévots pèlerins se chiffrent par milliers, qui se poussent, se serrent, se bousculent, il arrive presque toujours que quelques-uns d'entre eux sont emportés par le courant. Ce sont des privilégiés, les élus de la dame. On envie leur sort.

⁂

Dans les petites pagodes que fréquentent les Sanars et pour les idoles qu'ils placent le long des chemins, aux carrefours, auprès des puits, des étangs, le rôle de sacrificateur est rempli par l'un d'entre eux. Cette charge est héréditaire. Ce ministère n'est pas compliqué : il consiste à déposer aux pieds de l'idole, les fruits, les gâteaux etc., offerts, à couper la tête du coq ou du bélier qu'on veut lui immoler, et cela moyennant une petite part dans l'offrande.

Dans les pagodes plus considérables, ces fonctions sont remplies par un *poussâri* (prêtre de rang inférieur) de la caste des *andis*. Comme il est payé grassement sur les revenus de la pagode, il a les loisirs suffisants pour s'occuper convenablement du dieu confié à ses soins. Deux fois par jour, matin et soir, il offre régulièrement le sacrifice. L'idole est préalablement bien lavée avec de l'eau qu'on est allé puiser à la rivière ou à un puits sacré. Ce devoir de propreté accompli, l'officiant lui fait sa toilette qui consiste à la revêtir de ses habillements et à lui tracer sur le front les signes que les Sanars portent sur le leur. En dernier lieu, il lui offre le sacrifice. Pendant ces opérations, il fait fréquemment retentir une petite clochette qu'il agite de la main gauche : ce qui a probablement pour but d'appeler l'attention des dévots sur la transition d'un acte religieux à un autre, car tout se passe hors de leur vue, dans le sanctuaire où l'officiant est enfermé seul. Après avoir accompli les rites mystérieux qu'il fallait dérober aux regards profanes, il sort et distribue au peuple des fragments des offrandes faites à l'idole. Si ce sont des fruits, on les mange ; si ce sont des fleurs, les hommes les attachent à leurs turbans, les femmes les entrelacent dans leurs cheveux. Il verse aussi dans le

creux de la main de chacun un peu de l'eau qui a servi à laver l'idole ; ce liquide sacré est bu sur-le-champ ; après quoi tout le monde se retire.

***

En plus de ces sacrificateurs subalternes, chaque subdivision de Sanars a un *gourou* (prêtre), qui jouit d'une autorité à la fois temporelle et spirituelle. Il veille à ce que les usages de la caste soient observés avec exactitude ; il punit les transgressions, prononce les exclusions contre ceux qui ont mérité cette peine; enfin il réhabilite les excommuniés qui se sont amendés.

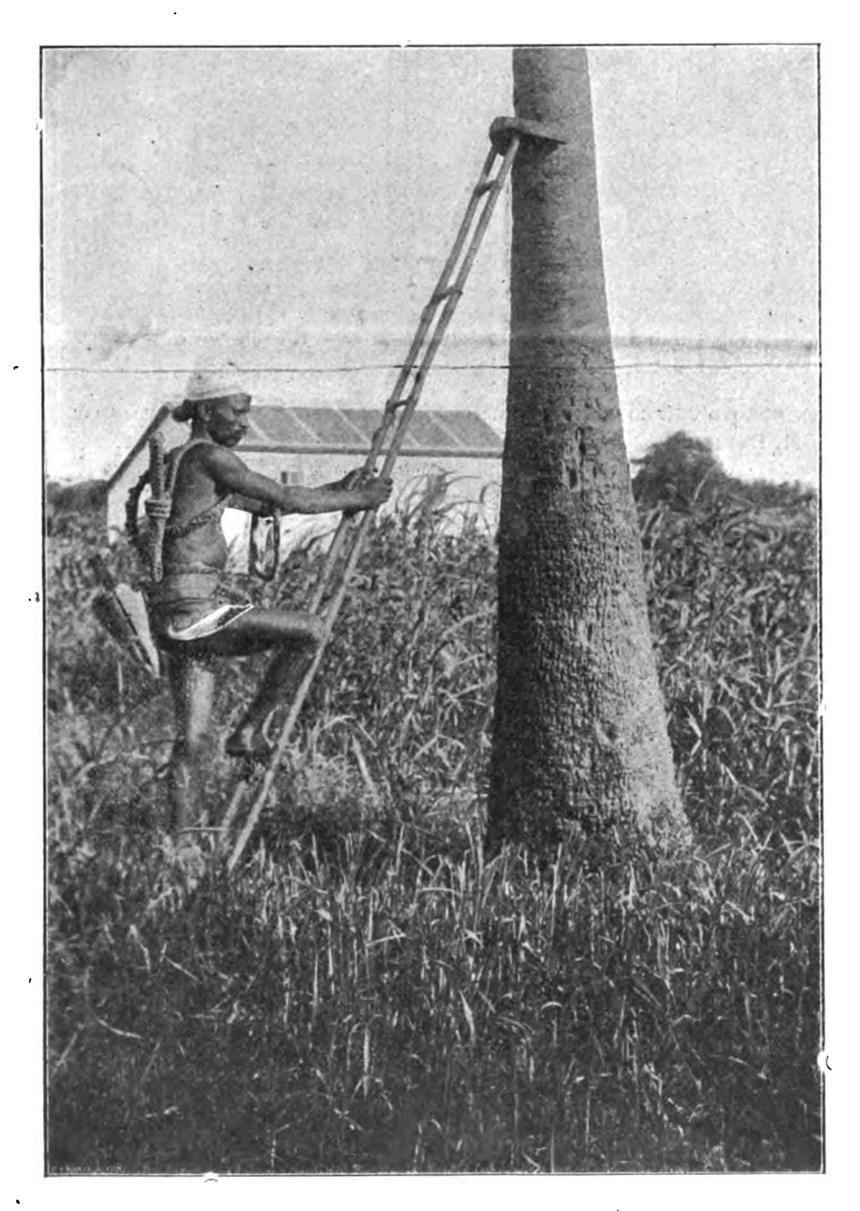
Le *gourou* exerce, en outre, comme guide religieux, un pouvoir non moins étendu. On fait devant lui le *sachtangam* ou prosternation des huit membres (lorsqu'on prend cette posture, les pieds, les genoux, le ventre, le front et les bras doivent toucher la terre). On ne doit se relever que lorsque le saint homme aura prononcé avec une gravité emphatique le mot: *assirvâdam* (bénédiction, qui a le pouvoir de remettre toutes les omissions ou transgressions dont on a pu se rendre coupable :

Les *gourous* des Sanars sont brahmes. Leur charge est héréditaire de père en fils et paraît assez lucrative, car chaque famille paie à son père spirituel une redevance annuelle d'au moins quatre *annas* (huit sous de notre monnaie).

***

Quand l'un d'eux va visiter un village de sa juridiction, on lui prépare la maison la plus confortable de l'endroit, dont les habitants s'en vont habiter ailleurs. On en enlève tout ce qui pourrait être l'occasion d'une souillure pour le saint homme ; il serait, en effet, obligé de se purifier, de se baigner bien vite, si, par mégarde, ses pieds sacrés venaient à toucher un os, un tesson, une guenille, un morceau de cuir, une feuille de bananier sur laquelle quelqu'un aurait mangé.

Des messagers avertissent de son approche. Tout le village s'en va à sa rencontre à deux, trois, quatre kilomètres. A son arrivée, tous font devant lui le *sachtangam*. Les notables s'avancent ensuite vers son palanquin pour lui souhaiter la bienvenue. Puis le cortège se rend au village au son d'une musique enragée.



COIMBATOUR. — Un Sanar prêt a grimper sur un palmier reproduction d'une photographie.

Le *gourou* reste dans chaque village deux ou trois jours. Chaque matin, il offre un sacrifice aux divinités préférées de ses ouailles. Il emporte avec lui dans ses tournées toute une cargaison d'idoles, grandes et petites. Elles sont généralement en cuivre: des idoles en matière trop fragile seraient à remplacer trop souvent. Il tire de sa caisse celles auxquelles il doit faire les honneurs de la journée, les range sur une planchette entourée d'un rebord auquel est pratiquée une entaille par laquelle s'écoulent et tombent dans un vase de cuivre l'eau et le lait qu'il verse sur les dieux quand il leur fait la toilette.

Après se les être rendus propices par cette cérémonie préparatoire, il encense les fruits, les fleurs et autres offrandes du sacrifice, puis il les leur présente en récitant force prières et en agitant de temps en temps une clochette. Etant brahme, il ne peut offrir d'animal en sacrifice : tuer un insecte serait pour lui un gros crime.

Bien qu'ils aient des bedaines démesurées, les pauvres dieux hindous n'ont pas grand appétit; aussi les comestibles dont on les gratifie, régalent finalement les serviteurs du gourou qui, étant eux-mêmes brahmes, peuvent les manger sans difficulté liturgique.

***

A la fin de la « visite pastorale », les habitants du village se réunissent pour la cérémonie du *pâda-kanikey*. La musique, la tapageuse musique hindoue, ouvre la marche; le chef et les notables suivent, portant sur des plateaux de cuivre, des cocos, des bananes, des fleurs, des feuilles de bétel et quantité de petites pièces d'argent représentant la dîme due au *gourou*.

Celui-ci trône sous la varandé de sa maison assis sur une natte. Les présents sont déposés à ses pieds.

Tout le monde se prosterne, puis, chacun défile devant lui et reçoit de lui le *prassâdam* (don) qui consiste en une pincée de cendres de bouse de vaches.

La distribution terminée, l'assemblée se retire après une nouvelle prostration, et le gourou se met sans retard à compter les petites pièces pour s'assurer qu'on ne l'a pas fraudé.

***

C'est le dernier acte officiel et, on peut ajouter, le principal, le plus important de la visite.

Nul chef de famille, quelque misérable qu'il soit, ne peut se dispenser de payer le tribut. Il n'est pas d'affront que le « gourou » ne soit disposé à faire à quiconque ne peut ou ne veut pas s'y soumettre. Lorsque tous les autres moyens sont insuffisants, il menace de sa malédiction, et telle est la crédulité de l'Indien qu'à moins d'impossibilité absolue il s'exécutera.

Les livres indiens sont remplis de fables, inventées, ce semble, tout exprès pour entretenir cette crainte superstitieuse.

C'est une personne morte subitement à l'instant même où le *gourou* a lancé sa malédiction contre elle ; telle autre a été saisie d'un tremblement dans tous les membres, lequel dure encore et durera jusqu'à ce que l'anathème soit levé ; c'est un laboureur qui, au moment même où il l'a encouru, a vu périr tout son bétail ; c'est un homme qui a été métamorphosé en pierre, en cochon, etc., et mille autres impertinences de même force.

***

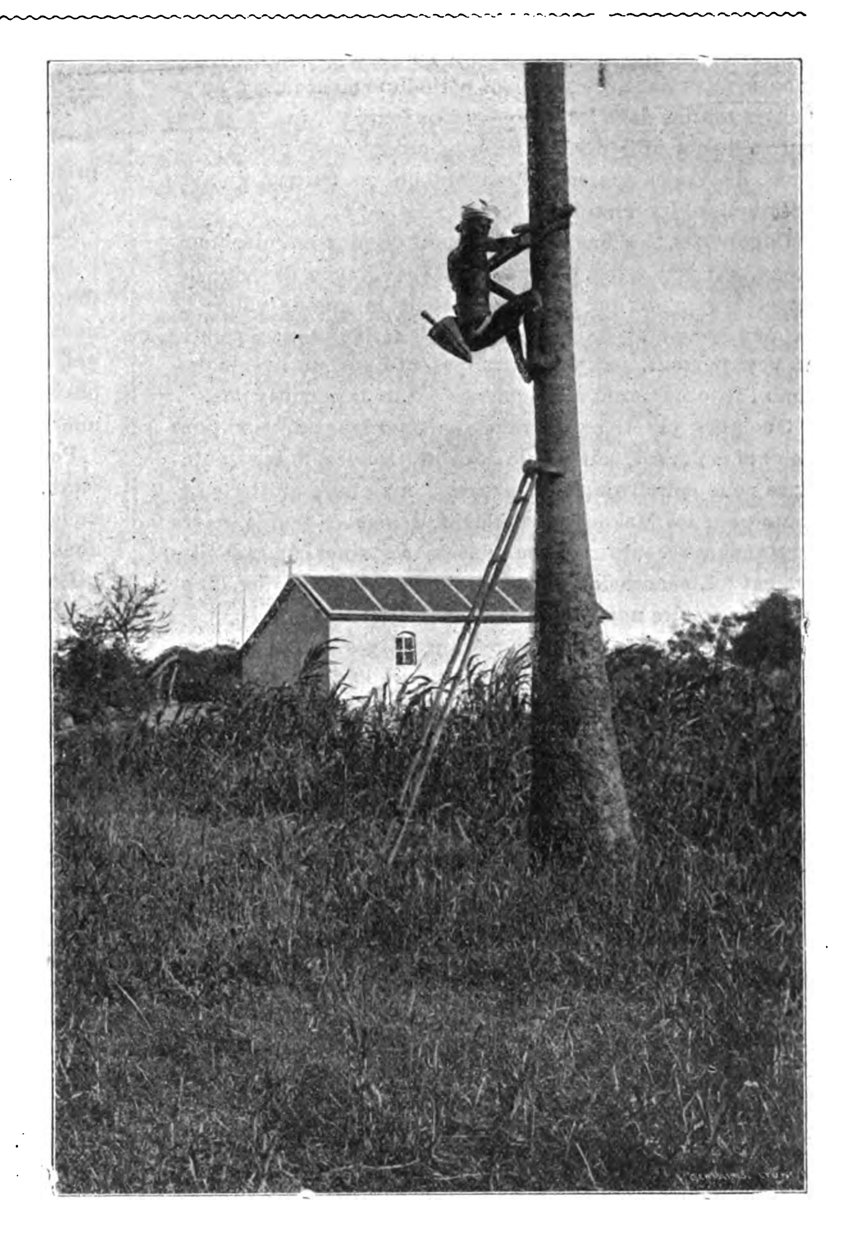
Les chrétiens partagent jusqu'à un certain point cette crainte superstitieuse de leurs compatriotes.

Un village chrétien a-t-il été abandonné, c'est tel Père qui l'a maudit, personne n'osera le relever de ses ruines.

A un kilomètre environ de ma résidence, on montre l'emplacement de deux maisons, dont les derniers habitants, mauvais chrétiens, sont morts d'une façon tragique. On a attribué leur châtiment à la malédiction d'un missionnaire. Personne n'a osé aller habiter ces maisons ; elles sont tombées, et aucun chrétien, aucun païen même, n'osera bâtir sa hutte sur le terrain maudit, de peur que l'anathème vrai ou prétendu ne retombe sur lui et sur les siens.

Il est même souvent imprudent de menacer trop vite de la malédiction un chrétien récalcitrant : car si son bœuf crève, si sa maison brûle, si quelque autre infirmité le frappe, il ne manquera pas de vous rendre responsable de ses maux.

(*A suivre.*)



COIMBATOUR. — AU TIERS DU CHEMIN. — SANAR GRIMPANT SUR LE PALMIER ; reproduction d'une photographie.

A TRAVERS LES MONTAGNES DU BASUTOLAND

Par le R. P. LEBRETON, Oblat de Marie-Immaculée

Ce récit d'une rapide tournée apostolique nous fait connaître, avec abondance de pittoresques détails, une des parties les moins connues de l'Afrique méridionale, la région accidentée où le fleuve Orange prend sa source et où le catholicisme est encore bien faiblement représenté.

Le Basutoland comprend deux parties bien distinctes : la plaine (le *Lesouto* proprement dit) et la montagne (les *Malouti*), cette dernière de beaucoup la plus considérable. Quand les premiers missionnaires catholiques vinrent s'établir ici, la plaine seule était habitée par les Basutos ; les Malouti restant le domaine incontesté des animaux sauvages et d'une peuplade non moins sauvage, les Baroa (Bushmen), premiers habitants du pays, refoulés chaque jour davantage par les invasions de diverses tribus bantus.

Chassés de la plaine, les Baroa s'étaient réfugiés dans la montagne et de là descendaient périodiquement faire d'abondantes razzias dans les troupeaux de leurs voisins. A la fin, outrés de ces procédés, les Basutos organisèrent des expéditions, de vraies chasses à l'homme, qui ne finirent qu'avec l'extinction des pillards.

Depuis lors, les Basutos, devenant de plus en plus nombreux, ont peu à peu émigré dans la montagne devenue déserte. Il y a dix ou vingt ans, seule la grande vallée de Sehong-hong était habitée ; aujourd'hui ils se sont répandus un peu partout, par petits groupes, et dans un avenir prochain, ils occuperont absolument tout le pays cultivable.

Quelques chrétiens, entraînés soit par leur affection pour un chef émigrant, soit par le désir de trouver de bons pâturages pour leurs troupeaux, avaient, eux aussi, quitté le Lesouto pour les Malouti. Ils étaient, depuis ce temps, restés sans aucun secours religieux, et si certaines âmes d'élite avaient pu, néanmoins, demeurer fidèles à leur religion, d'autres plus faibles avaient fini par apostasier.

Pendant longtemps, les Pères, surchargés de travail dans leur mission, n'avaient pu entreprendre l'évangélisation de ces pays. Depuis trois ans, une mission s'est fondée dans le sud, sous la direction du R. P. Deriennic et, quoique à peine née, elle a déjà établi de petites stations succursales. Mais le Nord est encore absolument dépourvu de secours religieux ; aussi ce fut avec grand bonheur que je reçus du R. P. Préfet la mission d'aller visiter ces pauvres âmes délaissées.

***

Après la Toussaint donc, accompagné de deux chrétiens dévoués, Frédéric et Louis, ardents chasseurs, je quittai Roma le samedi matin.

La première journée fut pénible. Nous partions après une grosse pluie qui avait détrempé la terre et rendu glissants les chemins. Si nos chevaux montaient difficilement les côtes, par contre ils les descendaient parfois trop facilement ; il y avait compensation. Bientôt Roma disparaît à l'horizon ; nous longeons un coin de mon district de Nazareth et en saluons de loin la petite église. Vers deux heures de l'après-midi, nous franchissons le « col des Baroa », ainsi nommé parce que, au temps jadis, c'est par là que descendaient ces pillards pour venir exercer leurs rapines dans le Lesouto.

Désormais nous sommes en pleine montagne. Bientôt nous traversons la rivière Makhaleng et ne tardons pas à quitter les derniers villages. Jusqu'au soir nous ne trouverons plus que quelques bergers venus en ces déserts pour surveiller leurs troupeaux. Ces bergers mènent une vie des plus pénibles sans autre abri qu'une pauvre hutte pour se reposer la nuit ou s'abriter de la pluie, sans autre nourriture que du lait et un peu de maïs grillé.

Peu après, nous franchissions le Thaba-Putsoa (montagne grise), pour redescendre sur l'autre versant vers les rives du Sinkunyane. Vers le soir nous commençâmes à retrouver quelques villages. Enfin, à la nuit noire, nous arrivions chez une brave chrétienne que je voulais visiter. (*V. la grav.* p. 253). Rien de pénible comme de voyager ainsi au milieu de la nuit, à travers des sentiers escarpés côtoyant souvent de profonds abîmes, où le moindre faux pas du cheval vous précipiterait. Mais la Providence veille sur le missionnaire ; on ne voit le danger que quand on est passé.

Notre arrivée met tout le village en émoi :

« — Un Blanc à pareille heure ! Que peut-il venir faire ? »

On s'explique. C'est le prêtre romain qui vient faire la prière du dimanche.

Vite alors on s'en va prévenir la chrétienne.

« — Voilà le Père qui arrive ! »

La brave femme n'en croyait pas ses oreilles. Le premier moment d'émotion passé, elle s'empresse autour de nous et nous cède sa maison pour la nuit, pauvre hutte de branchages, n'ayant d'autre ouverture qu'une porte étroite et si basse qu'on ne pouvait s'y tenir debout. N'importe, c'est une maison chrétienne ; on se sent chez soi.

Pendant qu'un de mes guides s'en va attacher les chevaux, l'autre fait chauffer le café. Le frugal repas est suivi de la prière du soir, puis, roulés dans nos couvertures, nous nous endormons bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain, pour célébrer la sainte messe, on me prêta la plus belle hutte. Elle appartenait à une protestante de l'Eglise d'Angleterre qui me dit :

« — Je suis contente que tu fasses la prière chez moi ; Dieu bénira ma maison. »

Pauvres gens pleins de bonnes intentions, que l'ignorance a malheureusement menés à l'erreur !

Bien pauvre dimanche : pour église une hutte ; pour assistants quelques païens étonnés de voir la prière des Romains. Et, cependant, Notre Seigneur descendit au milieu d'eux ; espérons que son sang divin, répandu pour la première fois en ces lieux, fera fructifier la semence que j'ai essayé de jeter dans ces âmes. Quelques-unes sont d'ailleurs bien disposées. J'y trouvai une femme ardemment désireuse de se convertir et qui n'est arrêtée que par l'opposition de ses parents.

Une autre, très âgée, semblait, elle aussi, songer à son âme :

« — Eh bien ! vieille mère, lui demandai-je, ne veux-tu pas, toi aussi, te donner à Dieu dans ta vieillesse pour qu'il te rajeunisse au ciel ?

« — Je voudrais bien, me dit-elle ; mais vois, je suis vieille et n'ai plus de jambes ; comment pourrais-je aller à ton église ?

« — Cela ne fait rien, répliquai-je, tu n'as plus de jambes pour aller jusqu'à l'église, mais, si tu veux, je viendrai te voir quelquefois. »

Ma promesse sembla lui faire plaisir.

J'étais fort étonné que le maître du village, Matmaï, ne fût pas encore venu me saluer. Je demandai de ses nouvelles. J'appris alors que le malheureux était atteint de la lèpre et relégué seul dans sa hutte.

Je m'empressai d'aller le visiter. Sa maladie, quoique peu avancée encore, avait déjà marqué son visage d'horribles stigmates ; tout son corps décharné n'était plus qu'un squelette vivant. Il fut sensible à ma démarche ; je lui parlai de Dieu, du bonheur du ciel, et ma voix trouva écho dans son âme. Malheureusement, il est polygame et ce pauvre infirme qui n'a plus à attendre ici-bas que souffrances et abandon de la part des siens, ne peut se résoudre à régulariser sa situation. Dans l'espoir de guérir, il s'est mis entre les mains d'un sorcier qui l'accable de remèdes et de pratiques, les unes mauvaises, les autres ridicules, toutes par-

faitement inutiles. Je lui donnai une petite croix qu'il reçut avec plaisir.

« — Merci, Père, me dit-il, je connais ta religion, j'ai lu ton catéchisme ; je prierai devant l'image du Seigneur Jésus et, toi aussi, prie pour moi et reviens me voir. »

Je le lui promis. Puisse Dieu l'éclairer de la lumière de la foi, afin qu'ayant souffert ici-bas, il soit, du moins, récompensé au ciel!

Pendant ce temps, mes deux chrétiens avaient sellé les chevaux, car je voulais partir ce jour même. La pluie menaçait et il était prudent de traverser la rivière du Sinkunyane le plus rapidement possible. En ces parages, la pluie est abondante et un fort orage suffit pour gonfler les rivières et arrêter le voyageur.

L'étape fut courte; après deux petites heures de route, nous plantions notre tente sur le bord de l'eau.

Très poétiques, ces campements au milieu de ces solitudes dont le recueillement n'est troublé que par le murmure d'un ruisseau ou le grondement d'un torrent impétueux ; charmantes, ces chevauchées au fond de riantes vallées ou sur le flanc escarpé des monts ; grandioses, ces montagnes majestueusement assises dans leur ample robe de verdure ; ravissantes, ces cascades à la voix puissante qui se précipitent des plus hauts sommets et clament de roche en roche la puissance du Créateur pour venir s'abîmer en un épais nuage de blanche mousseline. Mais si vous aimez la poésie, faites-la les premiers jours ; car la fatigue et souvent aussi les dangers du voyage auront vite fait taire les muses et calmé l'enthousiasme.

Il était déjà tard quand nous levâmes le camp. Bientôt nous laissions de nouveau les pays habités ; jusqu'au lendemain soir, nous ne devions plus rencontrer que quelques rares caravanes ou les fauves seuls maîtres de ces parages.

***

Autrefois on trouvait dans ces montagnes des lions, des léopards, des hippopotames, des élans, etc. Maintenant on n'y trouve plus guère que le tigre, le léopard, le chacal, en certaines parties quelques élans, aux endroits les plus sauvages de nombreuses troupes de singes. Encore ces divers fauves fuient-ils l'approche de l'homme. J'ai parfois traversé les pays qu'on disait peuplés de tigres sans en apercevoir un seul. Ils ne sortent que la nuit pour chercher leur nourriture et ne s'attaquent guère qu'aux moutons et aux chèvres.

Par contre, dans toute la montagne, on trouve de nombreux troupeaux de légères antilopes et une sorte de cerf, aux longues cornes en spirales, inclinées sur le dos, le *khama*, presque aussi gros qu'un bœuf. Mais, très défiant, il se laisse difficilement approcher. Quant aux antilopes, elles aussi sont fort rapides; mais elles sont trop curieuses : un coup de sifflet suffit pour les arrêter dans leur fuite et, pendant qu'elles cherchent à découvrir l'auteur de ce bruit, le chasseur a tout le temps de les viser à son aise. Leur viande est succulente et forma le fonds de notre nourriture pendant tout le voyage.

Non moins abondant est le gibier à plume. Perdrix, pigeons, canards sauvages agrémentaient le menu de chaque jour. Une autre espèce d'oiseaux fournissait un plat fort délicat : le *mokpotlo*, mot que nos dictionnaires traduisent par « ibis ». Le *mokpotlo* répond, en effet, au signalement de l'oiseau cher aux Egyptiens, à part la couleur qui est d'un beau noir d'ébène avec reflets d'acier.

Ajoutez à ces diverses sortes d'oiseaux : l'aigle, le vautour, de nombreuses espèces d'éperviers, l'inévitable corbeau, le *khaysane*, l'étourneau et nombre de petits oiseaux à l'éclatant plumage : rouges, jaunes, verts, au manteau de velours, au corsage de pourpre, et vous aurez une idée à peu près complète de la faune de ces montagnes.

Quant à la flore, elle est à peu près la même que dans nos pays d'Europe; les mêmes fleurs égaient la prairie, mais plus brillantes sont leurs couleurs; les mêmes plantes s'accrochent aux rochers. De ci de là seulement quelques plantes exotiques très belles et dont le nom m'est malheureusement inconnu, s'épanouissent à côté du myosotis, de la pâquerette et de l'immortelle. Mais ces diverses plantes ne poussent guère qu'au fond des vallées ou sur le flanc des coteaux. La plupart du temps, nos yeux ne s'arrêtèrent que sur de maigres bruyères ou sur une herbe chétive, seuls produits des terrains stériles que nous traversions.

En traversant ces plateaux on n'a guère que trois alternatives : ou bien être brûlé par le soleil, ou gelé par le vent, ou inondé par la pluie et la neige ; et ces trois agréments il faut s'attendre à les goûter tour à tour.

Frédéric, qui vient très souvent chasser en ces lieux, me racontait avoir failli y périr de froid en plein été. Il était parti le matin avec un compagnon ; pas un nuage à l'horizon, un chaud soleil de décembre rayonnait quand ils aperçurent tout à coup un léger point noir au loin dans l'azur du ciel. Ils firent tous leurs efforts pour sortir de la zone dangereuse avant l'orage ; inutilement : moins d'une heure après, une neige froide et abondante les surprenait. En arrivant à une caverne où ils voulaient s'arrêter, ils eurent grand'peine à descendre de cheval, tant ils étaient gelés.

Des cas de cette espèce ne sont pas rares ; aussi l'on ne s'arrête pas dans ces lieux désolés, le voyageur y passe le plus rapidement possible.

***

Passons donc rapidement nous aussi, non cependant sans rappeler le souvenir de deux héroïques pionniers de l'Evangile qui, les premiers, s'aventurèrent en ces contrées sauvages: les RR. PP. Hidien et Le Bihan. Il y a une quarantaine d'années, alors que nul ne pensait encore à venir habiter ces montagnes, les deux vaillants missionnaires résolurent de les explorer et de découvrir un chemin direct reliant le Basutoland à la colonie de Natal. Ils partirent donc avec une boussole pour guide et quelques Noirs pour compagnons de route. Arrivés dans ces lieux, ils dressèrent de-ci de-là quelques tas de pierres pour leur permettre de retrouver plus facilement leur chemin au retour ; de là vient le nom qu'ont gardé ces Plateaux : *Mekolokotoanengo* (aux tas de pierres).

Les Basutos ont conservé le souvenir de ce voyage ; aussi ils appellent encore ce chemin « chemin des Pères » ou « chemin de Le Bihan ». Désormais nous allons suivre presque continuellement leurs traces jusqu'aux frontières du Natal.

Mais hâtons-nous de descendre vers la vallée du Sémina, car les nuages s'amoncellent.

« — Pressons-nous, dit Frédéric, il faut passer la rivière avant que la pluie ne l'ait grossie. »

En effet, cette rivière est considérable et, une fois enflée, s'écoule fort lentement. C'est le principal affluent de l'Orange ; beaucoup même l'appellent Orange et donnent le nom de Sémina à l'autre cours d'eau. Peut-être n'ont-ils pas tort.

Nous fouettons nos chevaux et prenons le galop malgré la pluie qui s'abat sur nous et les éclairs qui sillonnent la nue. Néanmoins, il nous fallut plus d'une heure pour arriver sur les bords du Sémina. Trop tard ! l'orage l'avait déjà grossi.

Il était presque nuit ; rien à faire, sinon attendre que l'eau ait baissé. Nous dressons la tente dans l'herbe mouillée. Nous faisons un bon feu pour sécher nos habits, un bon repas pour calmer les réclamations de nos estomacs affamés, une bonne prière pour remercier Dieu et nous nous endormons dans l'espérance de traverser la rivière le lendemain matin.

(A suivre.)



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. Revelière, à Blain (Loire-Inférieure)
Mère Marie-Thérèse, Prieure du Carmel de Darlington (Angleterre).
M. de la Villatte, père, à Ambelle (Dordogne).
Mme l'amirale Bolle, Paris.
Mlle Marie de Pracontal, à Avranches.
Mlle de Buttet, Chambéry.
M. l'abbé Joubert, à Comery (Indre-et-Loire).
Mme veuve Goutte, Lyon.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mlle Lina Socié, du diocèse de Besançon .... 50 »
F. M. X., diocèse de Vannes .... 80 »
P. D., Paris .... 10 »

Pour la mission de Reykiavik (Islande).
Anonyme de Rouen .... 20 »

Pour une mission éprouvée par la famine (M. Liétard, Yun-nan).
M. Lenglin, du diocèse d'Arras .... 50 »
P. D., Paris, pain de saint Antoine .... 2 »

A M. Decroo, à Ourmiah (Perse).
Anonyme du diocèse de Nîmes .... 5 »

Au Frère Ignace, Capucin à Koderbeke, par Antioche (Syrie).
Mme Léon Bellissen, Lyon 12 75

Pour les petites ouvrières de Sivas (Arménie).
P. D., Paris .... 10 »

Au R. P. Jacques, Capucin, au Liban.
Docete omnes gentes, Rennes .... 10 »

Au R. P. Augustin, Rajpoutana.
Anonyme du diocèse de Rodez, en mémoire d'une défunte.. 100 »

Au R. P. Décisier, à Ellichpur (Nagpore).
Anonyme du diocèse de Rodez, en mémoire d'une défunte. 100 »
Docete omnes gentes, Rennes .... 10 »

Au R. P. Decisier, Nagpore, pour le baptême de petits enfants.
Couvent des Dominicains, Billancourt (Seine) .... 5 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore, pour les affamés.
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »

Pour le R. P. Michel Gouth, Trinoomali, pour les victimes du cyclone.
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 20 »

A M. Bourlet, Tonkin maritime.
P. D., Paris .... 10 »

A M. Doumecq, Tonkin maritime, pour l'église de Binh-Hai.
Anonyme de la paroisse de Fleurier (Suisse) .... 20 »
P. D., Paris .... 10 »
Docete omnes gentes, Rennes .... 10 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, Tonkin oriental, pour les affamés.
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »

A M. Godeo, à Alladhy (Pondichéry), pour ses affamés.
Mlle Florentine Perrin, demande de prières pour ses parents défunts .... 5 »

A Sœur Gilbert, hôpital St-Joseph, de Ning-Po (Tché-Kiang).
La Conférence Saint-Vincent de Paul du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »
En l'honneur du Sacré-Cœur, demande de prières, Saint-Etienne .... 15 »
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 20 »
H. C, diocèse de Nancy .... 20 »
Anonyme de Rouen.. .... 5 »
Mlle Bléchet, du diocèse d'Arras .... 10 »

A M. Liétard, Yun-nan.
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »

Au R. P. Mansuy Masson, franciscain (Chan-tong oriental).
Mme la baronne de Dumast, Nancy, demande de prières spéciales .... 200 »

A M. Gruson, supérieur de la mission d'Abyssinie.
M. Duflos, Amiens .... 10 »

A M. Bateman, à Alitiéna (Abyssinie).
Anonyme du diocèse de Nîmes .... 5 »
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »
Mme Léon Bellissen, Lyon .... 10 »

A Mgr Dupont, Nyassa.
Conférence de Saint-Vincent de Paul du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »

Pour les lépreux de Madagascar soignés par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul (Mgr Crouzet).
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »

Pour une mission du Dahomey (R. P. Bauzin).
Mlle Florentine Perrin, demande de prières pour ses parents défunts .... 5 »

A Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional, pour les victimes de la maladie du sommeil.
Mme Audebert, du diocèse de Nantes .... 25 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat et le baptême de deux enfants sous les noms de Marie-Joseph.
Anonyme de Montpellier, prières pour défunts .... 10 »

Au R. P. Delaval, Fort-de-France, pour le Petit Séminaire.
Pour le repos de l'âme de M. l'abbé Atger (Lozère) .... 10 »

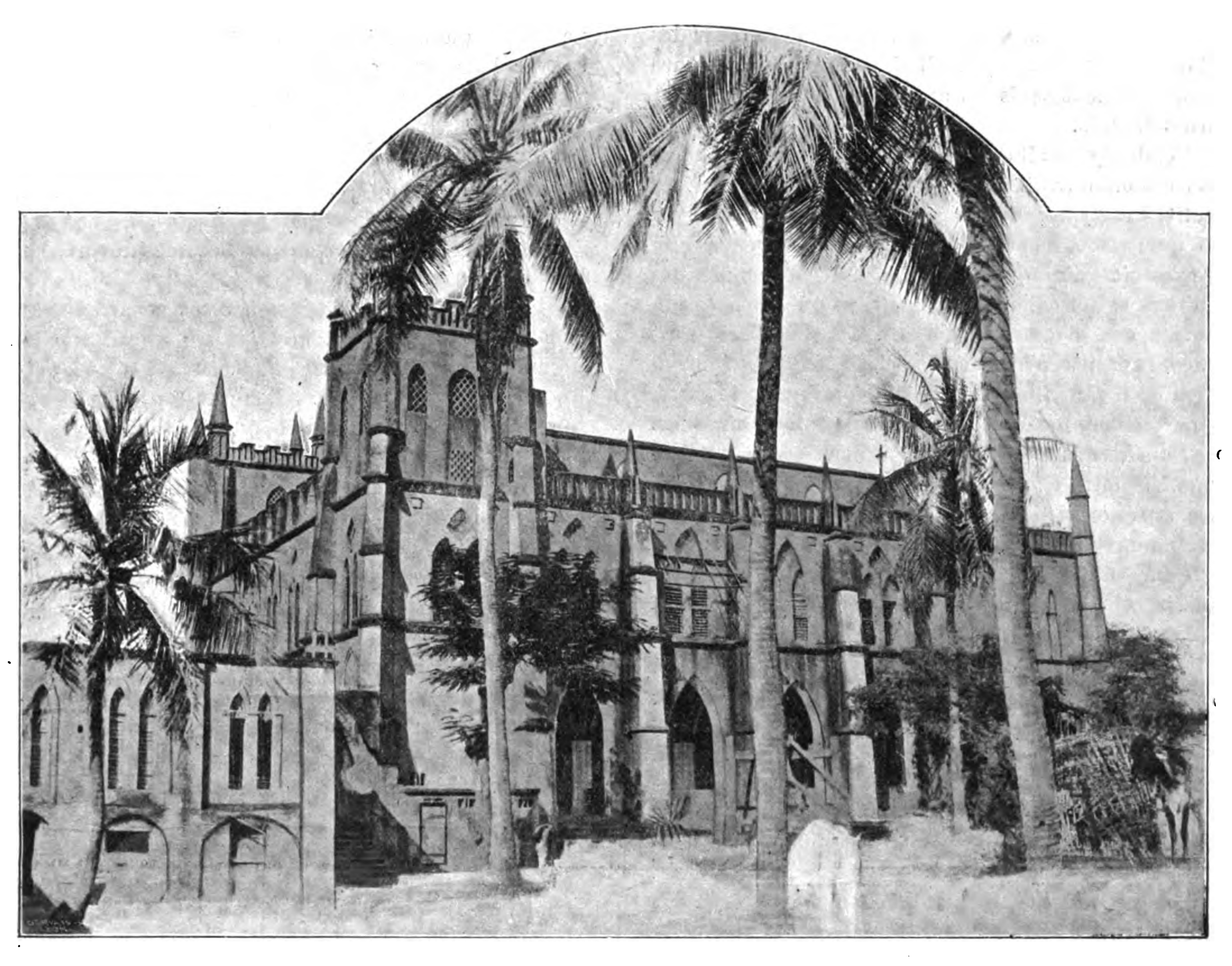
Pour les missions nécessiteuses (M. Liétard, Yun-nan).
Anonyme de Laval .... 25 »

Pour les Missions catholiques et la Carte-Prime.
M. Dufresne, 5 fr. ; Mlle de Suyrot, 10 ; Mgr Neyrat, 5 fr. ; M. Charaux, 5 fr. ; Anonyme d'Autun, 5 fr ; Mme la Comtesse de Poncins, 5 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*


Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



HINDOUSTAN. — CATHÉDRALE DE VIZAGAPATAM ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr CLERC.

LA MISSION DE GNANAPURAM

Nous recommandons l'intéressante mission du R. P. Rossillon à la sympathique générosité de nos lecteurs et nous appelons particulièrement leur attention sur le « mot de la fin » de sa touchante supplique.

LETTRE DU R. P. P. ROSSILLON, DES MISSIONNAIRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES D'ANNECY, MISSIONNAIRE DU DIOCÈSE DE VIZAGAPATAM.

Il y a quelques années, pendant l'épouvantable famine qui désola les districts des *Northern Circars* et de l'Orissa, la mission de Vizagapatam recueillit un bon nombre de veuves et d'orphelins venus des quatre coins du diocèse. Malgré la différence de caste, on les réunit en un seul village qui fut formé, à deux milles de Vizagapatam, sur un terrain concédé par le gouvernement à la mission.

Pendant quelques années, maisons, habits, nourriture, tout leur fut fourni gratis aux frais de la mission. L'idée, excellente en soi, était qu'une fois grands, ces « rachetés » de la famine parviendraient à assainir ce terrain ravagé par la mer et à le mettre en culture. On avait ainsi l'espoir qu'après quelque temps ils ne seraient plus à charge à la mission.

A la place des vagues salées qui balayaient à certains moments ce terrain bas, Mgr Tissot voyait déjà onduler le riz, en vagues dorées, sur toute la surface de cette plaine de quinze cents acres. Hélas! lutter contre la mer, c'est lutter contre plus puissant que soi!

On se mit donc résolument à l'œuvre, creusant par ci, comblant par là, élevant d'énormes digues pour refouler la marée. Un moment, on crut même avoir réussi. Mais la mer et le ciel se courroucèrent, et un violent cyclone fit table rase de dix ans de travail coûteux et pénible, renversant même le village de nos pauvres « rescapés ». On recommença avec le même insuccès, si bien que, de guerre lasse, on finit par rendre les armes. Ainsi, malgré les énormes sacrifices faits, la culture était jugée impossible. L'eau avait à peu près repris son domaine, et le progrès était insignifiant. Dans cet immense terrain boueux,

périodiquement couvert par les marées, connu sous le nom de « *Swamps* », au lieu du chant berceur des planteurs de riz, aujourd'hui, comme il y a trente ans, résonnent seuls les appels désolés des grues et des mouettes.

Pendant ce malheureux essai de colonisation, notre petit monde avait grandi en âge et partant en appétit. Les ayant adoptés, nous devions leur trouver de quoi vivre. Déçus dans nos espoirs de culture, il ne restait guère qu'un moyen, leur apprendre des métiers et actuellement nous avons une corporation de maçons et de charpentiers. Mais la masse n'est encore composée que de « coolies », pauvres journaliers qu'il faut toujours assister comme par le passé. Nous continuons à bâtir et à réparer leurs maisons.

Nous avons établi également deux écoles entièrement à notre charge où leurs enfants s'initient à la vie chrétienne dès leur bas âge. C'est surtout sur cette nouvelle génération que nous comptons.

Pour vous donner une idée de tout ce que cette petite colonie nous a coûté et nous coûte encore, il me suffira de vous dire qu'elle compte actuellement près de quatre cents habitants.

Dès l'abord, on l'a baptisée du nom de Gnanapuram (village de la sagesse) de deux mots sanscrits : *gnanamu* (sagesse) et *puramu* (village). Ses habitants ont-ils justifié jusqu'ici cette appellation quelque peu prétentieuse. Permettez-moi de garder là-dessus un silence discret. Si mes Gnanapouriens ne sont pas encore des chrétiens modèles, « de vrais sages », ils le deviendront plus tard, il faut l'espérer. En attendant, le nom de leur village reste comme un programme magnifique toujours affiché. La foi y a certainement fait des progrès, et, quoique lentement, elle est en train de transformer leur sang héréditaire si profondément païen. Nous pouvons déjà célébrer de belles cérémonies dans leur chapelle, avec accompagnement de leurs instruments préférés, la grosse caisse, le tam-tam et les cymbales.

⁂

Dernièrement, nous avons eu une première communion et une confirmation très solennelles. Les premiers communiants étaient quinze et les confirmants soixante-dix. Décoration, musique, exhortations, voire même distribution de toiles et de bonbons, rien n'avait été épargné. Tous furent enchantés et Mgr Clerc le premier.

Cette fête des cœurs devait avoir malheureusement un triste lendemain. L'autre jour, vers quatre heures du soir, comme j'étais en train de lire à mon bureau, des enfants se précipitent tout essoufflés dans ma chambre, en criant :

« — *Swami*, le feu est au village ! »

Hélas ! Par un malheureux hasard, les grandes personnes qui auraient pu combattre l'incendie et sauver leur petit avoir étaient aux champs ou au marché ; il faisait un vent terrible et l'étang du village, par suite d'une sécheresse prolongée, était à sec. Que faire sans eau avec une troupe d'enfants et de femmes affolés ? J'étais à peu près le seul pompier valide, et, sans pompe encore !...

Bref, activées par le vent, les flammes dévorèrent la moitié du village.

Figurez-vous l'état de ces pauvres gens rentrant le soir de leur travail et ne trouvant que des pans de murs à la place de leurs maisons ! C'est les oreilles encore pleines de leurs lamentations et ma soutane encore noire de cendre que je vous écris ces lignes.

Maintenant, il faut reconstruire. Mes pauvres chrétiens ont bien la calotte du ciel pour s'abriter, et pendant la saison chaude, il n'est pas sans charme de coucher à la belle étoile. Il faut donc rebâtir. Sinon, le fruit de trente années de patience et de labeur sera anéanti, car ces pauvres gens s'en iront et se perdront infailliblement une fois que la vague païenne se sera refermée sur eux. Ce qui ne manquerait pas de révolter, j'en suis sûr, nombre de bonnes âmes dont les aumônes ont contribué à les racheter.

⁂

Etant nouveau missionnaire et mon nom n'ayant encore jamais paru dans les *Missions catholiques*, je suis, par le fait même, comme qui dirait « votre Benjamin ! » Or, les Benjamins, quelque étourdis qu'ils soient, sont toujours choyés. Aussi, dans mon imagination, je vois d'ici, et même très distinctement, plus d'une bonne maman au cœur d'or relever un peu la tête après avoir lu ces lignes, et dire : « — Mais, sans doute, il faut lui envoyer quelque chose à ce petit ! »

Un procès sensationnel en Chine

La note suivante, que nous envoie le R. P. Desmarquet, procureur des missions des Pères Jésuites en Chine, est intéressante. Elle nous apprend que les tribunaux ont fait justice d'imputations odieuses, déjà plusieurs fois rééditées, même en France, contre nos missionnaires de Chine.

C'est sous ce titre que le *Courrier de Tien-Tsin* publiait, le 14 avril dernier, un supplément illustré, spécialement consacré à un procès que suivaient passionnément tous les habitants des Concessions européennes et où était impliqué un Jésuite, le R. P. du Cray.

Il faut dire que c'est lui qui avait intenté ce procès. Au mois d'août 1906, le *China Times* avait commencé la publication d'une série d'articles où, prenant prétexte de ce qu'on rencontre de moins recommandable sur la Concession française de Tien-tsin, mauvaises maisons, fumeries d'opium, etc., il prétendait en faire retomber la responsabilité sur les Jésuites, qui possédaient *autrefois* quelques immeubles dans ce quartier, et notamment sur le P. du Cray, procureur de la Mission, qui était membre du Conseil municipal français de la Concession.

Celui-ci, à juste titre, se jugea offensé et demanda une rétractation sous peine au *manager* du journal, M. John Cowen, de se voir intenter une action en diffamation. M. John Cowen ne voulut rien entendre. Il acceptait bien de reconnaître que le P. du Cray avait essayé d'empêcher l'ouverture de mauvaises maisons; mais il maintenait que sa responsabilité morale restait entière.

L'offensé ne crut pas, et avec raison, que ce fût assez pour son honneur d'homme et de prêtre.

Estimant qu'il ne faut pas laisser courir impunément la calomnie, il s'adressa pour une réparation à la Cour Suprême britannique siégeant à Tien-tsin, présidée par M. P. Byrne. L'avocat anglais, Me Ellis, appuyait la demande du P. du Cray. Le *China Times* était défendu par un Américain, Me Allen.

Il fut facile au plaignant d'établir quelles démarches il avait faites, soit afin d'empêcher l'ouverture des maisons incriminées, soit pour prévenir le mauvais usage des immeubles appartenant à la Mission, soit pour obtenir la fermeture des maisons ouvertes.

M. J. Cowen reconnut qu'il n'avait aucune preuve pour soutenir ses accusations, mais qu'il avait écrit sans malice et sans s'être donné la peine de prendre aucun renseignement sur la matière. Aussi le Jury conclut-il à la diffamation et, par un jugement impatiemment attendu, et qui fit grand bruit, il condamna M. J. Cowen à la rétractation et à 500 dollars de dommages-intérêts.

Si les Jésuites ont intenté ce procès, c'était dans le seul but de se faire rendre justice. Aussi le P. du Cray n'a-t-il pas gardé les 500 dollars qui, aussitôt versés, ont été remis aux Petites Sœurs des Pauvres de Shanghaï.

***

Bonne leçon pour tous ces journalistes qui ressassent sans cesse, et sans preuves, les plus absurdes accusations. En France, l'*Action* et plusieurs autres feuilles s'étaient faites l'écho de ces bruits malveillants. A leur impartialité maintenant de faire savoir ce qu'en pensent les tribunaux où l'on a le souci de la justice.

C'est précisément parce que cette justice bien rendue a réjoui tous les honnêtes gens que le *Courrier de Tien-Tsin*, organe de tous les intérêts de la Concession, publiait ce curieux numéro où sont portraiturés tous les acteurs de ce drame judiciaire. En Chine, on a encore le courage de se réjouir du succès d'une bonne cause. J. D.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le R. Chautard, procureur général des Missions Africaines de Lyon, nous écrit le 31 mai 1907 :

« Le jour de la Pentecôte, l'Europe, l'Asie, l'Afrique semblaient s'être donné rendez-vous à Rome, à la messe de S. S. Pie X. L'Afrique noire était représentée par le R. P. Zappa, préfet apostolique du Haut-Niger et par un catéchiste noir, Jacob, qui a communié de la main du Souverain Pontife.

« Le lendemain, 20 mai, le préfet apostolique et son catéchiste étaient reçus en audience privée par le Saint Père qui les bénit avec effusion et les gratifia de plusieurs dons; Jacob était aux anges. C'était plus que la réalisation complète du programme que lui avaient tracé, à son départ, ses coreligionnaires du Niger :

« Puisque tu vas dans le pays des Blancs, lui avaient-ils dit, « écoute bien, tu ne manqueras pas d'aller à Rome voir de tes « propres yeux le Pape qui est notre père, le père de tous les « chrétiens. Tu visiteras aussi la prison de saint Pierre et de saint « Paul, le lieu où saint Pierre fut pendu, la tête en bas, l'endroit « où l'on coupa la tête à saint Paul et enfin l'église souterraine « (les Catacombes) où se réunissaient les premiers chrétiens pendant les persécutions. »

« Jacob a tenu à voir tout cela ; il l'a vu et il racontera le tout à ses compatriotes bien simplement, mais avec une originalité de langage qui en fera un tableau couleur locale, imité des paraboles évangéliques qui seront toujours la meilleure méthode pour évangéliser le peuple des villes et des campagnes. »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Ricaud, Fille de la Charité supérieure de l'hôpital de Hang-tchéou, actuellement en France, nous écrit de Paris, le 31 mai 1907 :

« Je reçois, de Hang-tchéou, une lettre datée du 26 avril et dont j'extrais quelques passages, qui vous feront connaître la grande misère de notre chère Maison et de ses œuvres.

« Nous sommes réduites à la dernière extrémité. Plus d'ar« gent, plus de riz. Il nous a fallu faire un emprunt pour acheter « la provision de riz jusqu'en septembre, en diminuant toutefois « la ration de chaque jour.

« Ce qui nous fait surtout de la peine, c'est que nous refusons « les petits enfants qu'on nous apporte pour les envoyer à l'or« phelinat païen. Pauvres enfants !

« Dans la ville, les autorités chinoises distribuent un peu de « riz cuit aux familles indigènes ; mais, dans les campagnes, « beaucoup meurent de faim. »

« Voilà les nouvelles qui m'arrivent de ma chère maison de Hang-tchéou. Je suis angoissée de sentir mes compagnes dans une si grande disette, trouvant à peine quelques maigres ressources à leur envoyer. C'est encore à vous que je m'adresse pour y porter remède. Le cas est pressant. Je fais instamment appel aux généreux bienfaiteurs des *Missions catholiques*. »

Etats-Unis. — D'une lettre de Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté (Japon), nous détachons cette intéressante appréciation :

« ..... En Amérique, on nous témoigne beaucoup de sympathie et je regrette presque de n'y être pas venu plus tôt. L'Eglise catholique y est très prospère, beaucoup plus que je ne le croyais. Aujourd'hui, 3 mai, premier vendredi du mois, le Saint-Sacrement est exposé dans les 95 églises de la ville de New-York. J'ai été fort édifié, ce matin, de voir l'église remplie à toutes les messes. On m'a dit que c'est l'ordinaire... »

A TRAVERS LES MONTAGNES DU BASUTOLAND

Par le R. P. LEBRETON, Oblat de Marie-Immaculée

Suite (1)

Le matin, quand nous nous levâmes, l'eau avait monté d'un pied de plus. Pas de barques dans les environs. Il faut attendre encore et demain il en sera de même. A quelque chose malheur est bon : nous employâmes nos loisirs forcés à la pêche et nous capturâmes quantité de magnifiques poissons.

Enfin, le troisième jour, l'eau diminua et un riverain nous indiqua un gué, assez profond puisque les plus petits de nos chevaux nageaient presque, mais sans gouffres et sans rochers. Nous résolûmes de passer. Chacun simplifia son costume, car nous n'avions pas d'habits de rechange et nous nous mîmes en devoir de transporter nos bagages. L'opération fut assez longue ; je craignais que l'eau ne gâtât ma chapelle et le peu de farine que nous avions, et je fis passer chaque paquet un à un.

Bientôt après, nous nous remettions en route pour arriver le soir sur les bords du fleuve Orange. Là il fallait recommencer le manège. Mais, une fois le passage accompli, il était trop tard pour aller plus loin : nous campâmes.

***

Le samedi matin, nous partîmes dès que le soleil fut levé. Deux ou trois heures après, nous arrivions au village de Pathe. Là se trouvent quelques chrétiens. Tout le monde était aux champs. Seuls quelques enfants s'amusaient devant les maisons ; ils s'enfuirent comme une volée de moineaux à notre apparition. Grâce à quelques bonbons je finis cependant par amadouer l'un d'entre eux et l'envoyai prévenir les chrétiens de mon arrivée. Bientôt deux femmes catholiques arrivaient en courant, toutes émues de la nouvelle. Impossible de vous décrire leur bonheur à la vue du prêtre ; j'étais ému jusqu'aux larmes de leurs naïves démonstrations de joie, un seul moment de pareille consolation suffit pour faire oublier les plus grandes fatigues.

Pathe, le chef du village, arriva bientôt :

« — Je ne saurais te dire combien je suis heureux de te voir, Père, me dit-il. Les protestants me demandent depuis longtemps l'autorisation de s'établir chez moi, et je refuse toujours, car je veux une mission romaine. Mon père et ma mère sont morts romains, ma femme est ton enfant, ma maison est la tienne, sois-y comme chez toi. »

En même temps il m'introduisait dans sa hutte, la plus grande du village. Quelques instants après, il me faisait amener le plus beau mouton de son troupeau :

« — Voilà tes vivres, Père, je veux qu'il ne te manque rien ici. Repose-toi, je ferai prévenir les chrétiens et aussi les païens des environs pour qu'ils viennent à la prière.

Vraiment j'étais en pays ami. Beaucoup de païens avaient entendu parler de la beauté de nos cérémonies, mais n'étaient jamais entrés dans une église. Quand je commençai la sainte messe, la maison était remplie. Ce qui frappait surtout les assistants, c'étaient les vêtements sacerdotaux. Aussi, l'après-midi, quand je commençai la seconde prière, il y eut déception ; car je me contentai de faire le catéchisme. Je dédommageai ensuite mon auditoire en lui montrant un certain nombre d'images que j'avais apportées. Je ne pouvais m'empêcher de rire de tout mon cœur en entendant les naïves exclamations de surprise que provoquait la vue des différents sujets.

Je croyais ma journée finie. Mais chacun vint me demander des explications sur ce que j'avais dit, et ce supplément de ministère dura si longtemps qu'à la fin je dus interrompre moi-même la discussion pour avoir le temps de réciter mon bréviaire.

***

Le lendemain nous allâmes rendre visite au chef du pays, Rafulatsane. Je lui avais fait annoncer ma visite ; aussi, m'attendait-il dans son *khotla*, entouré des hommes de son village. Le *khotla* est l'image, en petit, du *forum* romain ; c'est là que se jugent toutes les causes, là que les hommes passent leur journée à causer des affaires intéressant la nation. Les femmes n'y sont pas admises : elles doivent rester dans leur maison et leur *lelapa*, sorte de petite cour entourée de roseaux qui précède toute demeure cafre.

Le *khotla* lui-même comprend ordinairement : une hutte, où chef et officiers peuvent se réfugier en cas de pluie et un enclos soit de pierre, soit de roseaux. Inutile de chercher ailleurs les hommes ; là est le centre de la vie sociale, là se réunissent tous les guerriers de la tribu. C'est donc là que nous nous arrêtâmes.

J'entrai et je trouvai le chef étendu sur une peau de bête. Il se releva à demi à mon arrivée et me fit apporter un siège à côté de lui. La conversation roula naturellement sur mon voyage et sur la nécessité de bâtir une église dans son pays.

Il nous désire beaucoup et me pressa vivement de nous établir chez lui. Hélas ! que pouvais-je lui répondre ? Nous le désirerions vivement aussi ; mais combien pareil établissement serait coûteux dans un pays où il n'y a pour tout moyen de transport que le dos des chevaux et la tête des femmes, et où il faut faire trois journées de cheval pour descendre à la boutique la plus voisine.

Cependant, cette fondation est de toute nécessité. Nombre de petits prédicants noirs inondent déjà la montagne et répandent l'erreur protestante. La moisson est mûre ; dans tous ces pays que j'ai visités, on désire nous voir fonder des églises. Dans dix ans il sera trop tard pour enrayer le mal, alors qu'aujourd'hui ce serait encore facile. Ne se trouvera-t-il pas, parmi les lecteurs des *Missions Catholiques*, quelque âme charitable qui aide de sa bourse la fondation d'une mission dans ces montagnes ? Le missionnaire veut bien se tuer au travail ; mais combien il lui est pénible de voir sa peine rendue presque inutile, faute d'un peu de cet argent avec lequel il pourrait faire tant de bien !

***

J'abrégeai ma visite au chef pour me rendre chez quelques chrétiens habitant ce village. Hélas ! combien il leur est difficile de persévérer, perdus ainsi parmi les païens sans aucun secours spirituel ! Je trouvai une pauvre femme qui ne s'était pas confessée depuis six ans ; elle s'empressa de le faire.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 mai.

Tous me suppliaient, les larmes aux yeux, de revenir m'établir parmi eux. Oh ! puissent ces supplications arriver jusqu'au cœur d'une âme désireuse de contribuer par ses aumônes à gagner les âmes à Dieu !

Avant de partir, je fus saluer la reine. C'est une ancienne catholique, devenue protestante faute de secours religieux ; mais la foi vit encore dans son âme.

« — Prie pour moi, me dit-elle, je ne puis vous oublier. »

Elle n'a apostasié, en effet, que par force, car c'est presque un déshonneur pour la femme d'un grand chef de demeurer dans le paganisme ; toutes sont ou catholiques ou protestantes. Les Basutos sont entichés de progrès ; pour eux se convertir, c'est se rapprocher des Blancs dont ils sentent la supériorité, c'est s'élever. Aussi, quoique retenus eux-mêmes dans le paganisme par les passions, surtout par la polygamie, ils désirent généralement voir leurs femmes chrétiennes. Voilà pourquoi cette pauvre reine, à cause du manque d'église catholique, a été obligée par sa famille d'entrer dans le protestantisme.

***

Plus loin, sur les confins du Basutoland, demeurait une famille de malheureux dont les enfants étaient apostats, et les parents eux-mêmes, après avoir de longues années vécu comme des païens, étaient sur le point de se faire anglicans. J'avais l'espoir de leur faire du bien et, grâce à Dieu, mon espérance ne fut pas trompée.

Après avoir traversé la rivière Sehong-hong, nous ne tardâmes pas à arriver à un nouveau camp que fonde le gouvernement anglais Déjà les maisons sont bâties et un magistrat doit prochainement y arriver. Nous allions passer quand je vis accourir à moi une jeune femme portant une médaille et un chapelet.

« — Père ! Père ! Loué soit Jésus-Christ et Marie-Immaculée !

« — Tu es catholique ? Comment t'appelles-tu donc ?

« — Maria, Père ; oh ! je t'attends depuis longtemps. On m'a dit que tu devais venir ce mois-ci, et chaque jour j'espérais te voir. Reste ici ce soir, j'ai tant besoin de la prière !

« — Allons, Frédéric, dessellez les chevaux ; il y a une âme à consoler et à fortifier ici. »

Elle en avait grand besoin, la pauvrette, et ne pouvait retenir ses larmes en me racontant combien elle souffrait dans ce milieu hérétique et païen.

« — Oh ! si l'église n'était qu'à une journée de marche, comme j'y irais souvent ! me disait-elle. Ici je suis seule, toute seule au milieu de protestants qui, chaque jour, insultent à ma foi et veulent me conduire à l'apostasie. Prie pour moi, car je ne veux pas faiblir. »

Mes deux guides, en l'écoutant, ne pouvaient cacher leur émotion :

« — Père, me dit l'un d'eux, vois comme ta présence ici est nécessaire. Tu ne peux pas ne pas revenir. Pour moi, je m'engage à t'accompagner toujours si tu veux. »

Certes oui, je reviendrai si Dieu me conserve mes forces, car nulle part mieux qu'en ces voyages on ne se sent plus rempli du Dieu que l'on porte avec soi.

Je fis de mon mieux pour réconforter cette excellente chrétienne. Le soir, elle vint à la prière ; je lui fis une petite instruction. Le lendemain, avant le lever du soleil, elle était déjà à ma porte. Elle ne nous quitta qu'après nous avoir vus monter à cheval.

***

Nous n'étions pas encore à moitié du voyage. Nous repartons donc ; nous montons encore, traversons je ne sais combien de fois la rivière Mékhotong, nous arrêtant de temps en temps pour tuer une perdrix ou un dindon sauvage.

Vers trois heures nous arrivions chez le vieux Thomas. Il était absent ; mais sa vieille moitié, Félicité, était à la maison en train de moudre du maïs en l'écrasant entre deux pierres selon la mode sesouto.

Je crois que l'arrivée du roi d'Angleterre en personne ne l'aurait pas aussi impressionnée que mon apparition, quand elle sortit de son *lelapa* en entendant le bruit des chevaux. Elle était si loin de s'attendre à pareille visite, qu'elle pouvait à peine trouver quelques mots de salutations, ni croire que nous venions si loin uniquement pour elle et ses enfants.

Peu à peu cependant elle se remit, et nous introduisit chez elle. Elle appela ses brus et nous fit apporter un peu de laitage et de grossier pain de maïs. Thomas lui aussi ne tarda pas à arriver. Il était non moins content que sa femme.

Depuis quelque temps, sentant le besoin de prier, ils commençaient à fréquenter l'église anglicane et se préparaient à l'embrasser, croyant qu'elle n'était qu'une branche de l'Eglise romaine. Les autres protestants, en effet, quoique forcés d'avouer que la religion romaine est la plus ancienne, ne nous en combattent pas moins ouvertement ; tandis que les anglicans veulent à tout prix ne faire qu'une seule et même chose avec nous Que de fois j'ai eu à réfuter cette assertion au cours de mon voyage et, chaque fois qu'il m'était donné d'y revenir, j'étonnais fort protestants et païens en répétant que l'anglicanisme n'est qu'une forme du protestantisme, aussi séparée de Rome que les autres sectes qui pullulent dans le Sud de l'Afrique.

Ils promirent désormais de rester catholiques fidèles et n'eurent pas longtemps à attendre avant de montrer la sincérité de leur parole. A peine avions-nous fini de causer qu'arriva un jeune anglican chargé par son ministre de venir chercher mes deux vieux :

« — Le ministre blanc est arrivé ; préparez-vous à venir dimanche vous présenter à lui ».

« — Trop tard ! lui fut-il répondu ; notre prêtre, à nous aussi, est venu ; il nous a instruits et désormais nous n'aurons plus aucun rapport avec vous. »

L'envoyé n'en pouvait croire ses oreilles. Il me demanda si j'avais vraiment parlé en ce sens et je lui répétai ce que j'avais dit. Je n'étais pas fâché du tout d'avoir cette occasion de proclamer la vérité.

***

J'aurais été bien content de voir les deux fils de Thomas, car eux aussi sont redevenus païens, et j'entendais dire qu'au moins l'un d'entre eux reviendrait volontiers à Dieu et verrait avec plaisir régulariser son mariage. Malheureusement, ils étaient en voyage et ne devaient revenir que quelques jours plus tard. Je ne pouvais attendre.

Nous repartîmes après une journée de repos.

(*A suivre.*)



EN CHINE

LA CITÉ IMPÉRIALE

Le palais, ou plutôt l'ensemble des palais composant ce que les Chinois appellent la « ville interdite » a sa grande porte au midi, la porte de la *Grande Pureté*. On sait que la « ville interdite » est située dans la ville Jaune, et que la ville Jaune est elle-même située au centre de la ville tartare.

Dans l'immense enceinte de la ville impériale, les bâtiments, les pagodes, les kiosques, les cours, les lacs, les bosquets se succèdent à l'infini.

Cette suite de cours de plein pied et sur une même ligne, cet assemblage de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades brillamment peintes, de degrés de marbre blanc, de murs roses au faîte de tuiles de faïence jaune, tout cet ensemble coloré et bizarrement découpé, quoique confus et informe, présente à la vue je ne sais quoi de magnifique qui frappe et fait connaître que c'est bien là la demeure du souverain d'un grand empire.

***

L'un de ces palais a pour nom *Tzen-kouang-ko* (pavillon de la splendeur empourprée). C'est là que le Fils du ciel accorda pour la première fois audience au corps diplomatique accrédité à Pékin, le 29 juin 1873. Il y avait quinze ans que cette faveur était sollicitée, quinze ans qu'on faisait antichambre. Le gouvernement chinois était à bout de prétextes et d'arguments ; les cartes allaient se brouiller ; des négociations s'engagèrent. L'admission à la cour fut enfin acceptée en principe, et cinq mois furent consacrés à la discussion du cérémonial.

Le gouvernement voulait qu'on se conformât à l'étiquette chinoise, c'est-à-dire que les représentants occidentaux fissent trois agenouillements et neuf prosternements à l'entrée de la salle du trône, que leurs lettres de créance fussent remises à de hauts fonctionnaires au lieu de l'être en mains propres au souverain, que les ministres entrassent seuls dans le palais, sans leur épée, sans leurs secrétaires, sans personne de leur suite, indigène ou étranger.

On fit toutes les concessions compatibles avec la dignité occidentale. On refusa net de se conformer au salut oriental, considéré comme dérogatoire.

Le gouvernement chinois finit par céder.

Quelques jours avant le 29 juin, on avait fait faire une répétition générale du cérémonial de la réception dans un salon du ministère des affaires étrangères, en présence de S. A. I. le prince Kong, président du conseil et oncle paternel du souverain.

***

Le 29 juin, à cinq heures et demie du matin, le corps diplomatique étranger se réunit, en grand costume, à l'évêché catholique, dont le mur est contigu aux jardins qui entourent le Tzen-kouang-ko dans l'enceinte impériale. Des détachements de troupes appartenant aux différentes bannières tartares veillaient à l'entrée des rues et aux portes par lesquelles devaient passer les ministres plénipotentiaires étrangers.

« A six heures, raconte un membre du corps diplomatique, S. Exc. Tchong-keou, ancien ambassadeur de Chine à Paris, vint donner le signal du départ. Le cortège se mit en marche. Le ministre de Russie, le général Vlangali, comme doyen du corps diplomatique, passa le premier ; les autres suivaient par rang d'ancienneté.

« Après avoir traversé trois cours, nous avons été introduits dans un petit bâtiment composé de deux pièces ; c'est là que l'empereur fait sa toilette et se repose lorsqu'il vient faire ses dévotions. Dans chacune de ces pièces, sur une table étaient placés des confiseries et des pâtisseries, du vin et du thé. Le thé et le vin étaient bons : mais les pâtisseries [illegible] confiseries n'avaient rien d'extraordinaire. On nous fit remarquer que certaines d'entre elles sortaient des cuisines impériales. Après une telle recommandation, on ne pouvait guère, pour être poli, faire autrement que d'en engouffrer quelqu'une avec une précipitation qui, pour être gloutonne, n'en était que plus respectueuse.

« On ne devait attendre là qu'une demi-heure au plus, mais c'est au bout d'une heure et demie seulement qu'on vint nous annoncer que l'empereur allait se rendre [illegible] la salle d'audience du Tzen-kouang-ko. Sa Majesté avait [illegible] chemin faisant des rapports lui annonçant des victoires remportées par ses armées dans le Turkestan.

« A sept heures et demie, nous quittâmes le temple [illegible] Che-ine-kong, et regagnant la grande avenue dallée, nous allâmes au pied d'un grand bâtiment où une tente en [illegible] bleue avait été disposée pour nous recevoir.

« Après trois quarts d'heure d'attente, on annonça l'arrivée de l'empereur.

« Tous les fonctionnaires chinois se levèrent, baissèrent leurs manches sur leurs mains et attendirent debout hors de la tente dans une attitude respectueuse. Ils semblaient un peu inquiets ; peut-être pensaient-ils que la curiosité des étrangers allait se manifester d'une manière inconvenante.

« L'escalier de la salle d'audience était à deux pas ; les ministres le gravirent, suivis de leur interprète et accompagnés chacun de deux hauts fonctionnaires qui, bien que l'escalier de neuf marches de marbre blanc fût très large, étaient près d'eux jusqu'à les toucher ; ils craignaient, m'a-t-on assuré, que l'émotion ne leur causât des défaillances ; ils étaient prêts à les soutenir sous les coudes.

« Cet escalier latéral donne accès sur une vaste terrasse en avance sur toute la longueur du palais. L'immense salle du trône avait ses cinq grandes portes ouvertes au midi sur la terrasse, et quoiqu'on n'arrivât pas de face, on embrassait d'un coup d'œil toute la salle. (Voir la gravure page 27[illegible])

« Nous vîmes immédiatement, dans le fond, au nord, l'empereur sur son trône. Nous nous découvrîmes en même temps que nous franchissions le seuil de la porte plus voisine de l'ouverture centrale. A notre troisième salut, nous nous trouvions devant une longue table couverte d'un tapis de satin jaune. Cette table, dont les bouts étaient gardés à droite par le prince Kong, à gauche par S. Exc. Ouene-siang, nous coupait l'approche du trône, qui se trouvait à quelques pas de nous, sur une estrade à laquelle donnait accès un escalier de trois degrés. Après que le doyen du corps diplomatique eut lu l'adresse collective des ministres, le secrétaire interprète la traduisit aussitôt.

« L'empereur était accroupi, les jambes croisées sous lui. Il paraissait avoir moins que ses dix-huit ans. Sa physionomie est intelligente.

« Le trône était de bois doré garni de coussins jaunes ; à gauche du trône, sur une sorte de chevalet, était suspendu un sabre, vieil emblème du régime tartare maintenant [illegible] tardi par sa transaction avec le pinceau des lettrés de [illegible] Chine

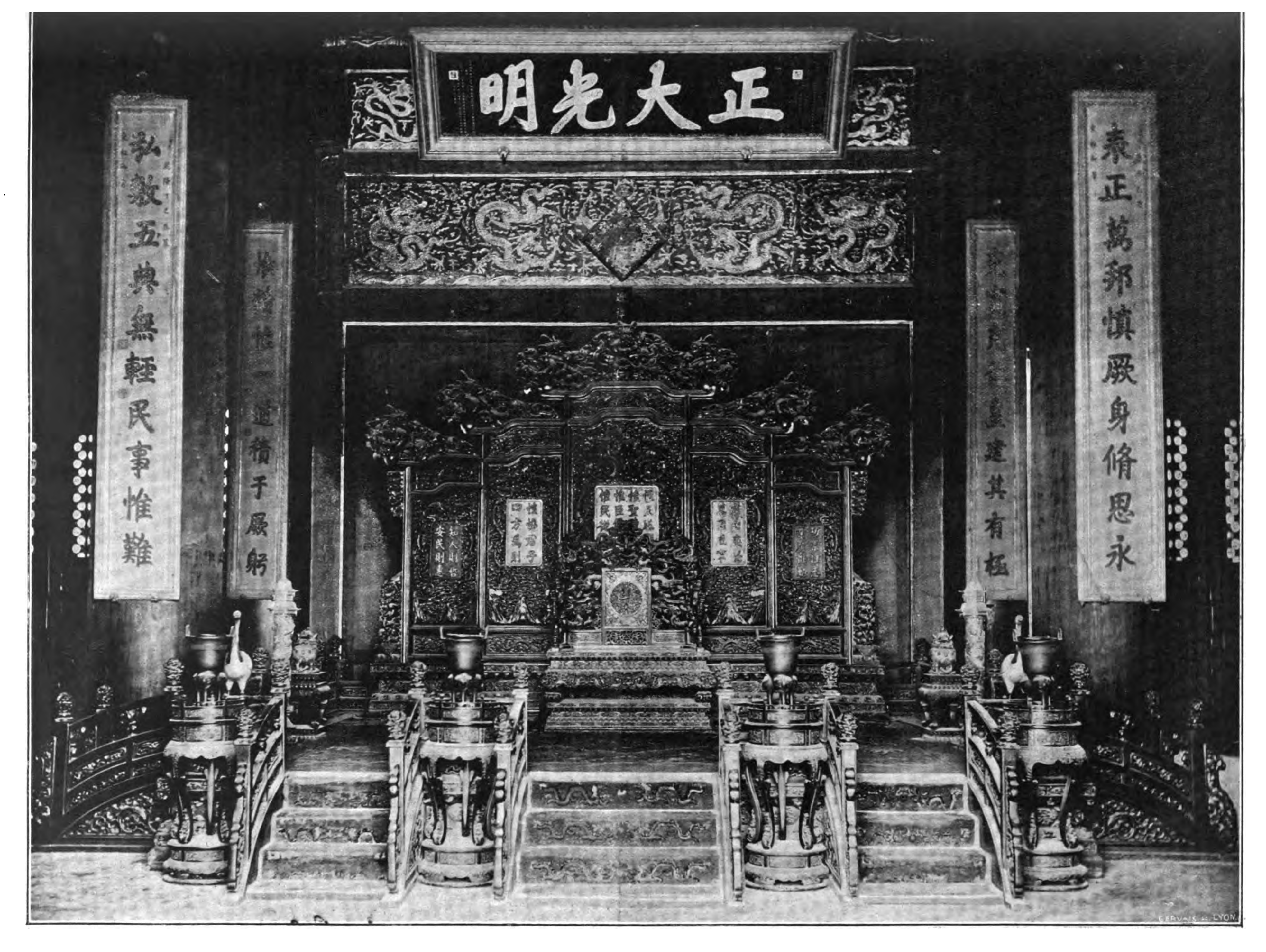
« L'empereur, dans son immobilité, paraissait à la [illegible] curieux et un peu embarrassé. Pour lui, peut-être, les Occidentaux avaient toujours été des êtres fantastiques qu'on lui avait représentés comme des sauvages.

« Derrière le trône était une pierre noire couverte d'inscriptions ; on voyait en avant des brûle-parfums en émail cloisonné. C'étaient là, avec quelques lanternes et une [illegible] serie sculptée d'un assez grand style, les seuls ornements de l'immense salle où nous étions reçus.

« Le prince Kong, oncle de l'empereur, monta sur l'estrade et s'agenouilla au pied du trône pour recevoir la réponse impériale. Je n'ai pas entendu la voix de l'empereur. Le prince Kong se releva, descendit vite l'escalier de droite et vint s'acquitter de son message.

« On se retira à reculons en faisant trois nouveaux saluts.

« La cérémonie était finie. »



CHINE. — PALAIS IMPÉRIAL DE PÉKIN. — LA SALLE DU TRÔNE ; reproduction d'une photographie.

LA TRIBU DES SANARS

Par M. François DENIAU, des Missions Etrangères de Paris.

Suite (1)

FUNÉRAILLES CHEZ LES SANARS

Lorsqu'un Sanar est sur le point de mourir, les parents lui versent dans la bouche le breuvage appelé *virarasapanam*, ainsi qu'un peu de lait, ce qui, en empêchant la respiration du moribond, hâte sa fin. On lui ferme alors la bouche qu'on maintient au moyen d'une bande de toile passée sous le menton ; puis on lui lie les pouces et les orteils.

La femme du défunt se précipite ensuite sur le corps en jetant les hauts cris. Elle le tient serré entre ses bras jusqu'à ce que les spectateurs l'arrachent à ces tristes embrassements. Cependant, elle ne cède que malgré elle à leurs efforts et fait mine sans cesse de s'échapper de leurs mains pour aller se jeter de nouveau sur les restes inanimés. Ses tentatives étant vaines, elle se roule par terre, se meurtrit la poitrine à grands coups de poing, s'arrache les cheveux avec toutes les apparences du plus violent désespoir.

N'allez pas attribuer ces démonstrations à une tendresse conjugale excessive. Tout cela est réglé d'avance et fait partie des cérémonies de deuil. Quand même le défunt n'aurait été qu'un bourreau pour son épouse, celle-ci n'en devra pas moins lui rendre des témoignages bruyants de regret. C'est la coutume.

Après ces premières explosions de désespoir, la veuve se lève, se rapproche du mort et lui adresse une longue série d'interpellations :

« — Pourquoi m'as-tu quittée ?... Quel tort t'avais-je donc fait ?... Pourquoi me laisser à la fleur de l'âge ?... N'avais-je pas pour toi tous les soins et toutes les attentions d'une épouse fidèle ?. . N'ai-je pas toujours été vertueuse ?... N'ai-je pas mis au monde de beaux enfants ?... Qui les élèvera ?... Qui prendra soin d'eux à l'avenir ?... N'étais-je pas attentive à toutes les affaires du ménage ?... Ne balayais-je tous les jours la maison ?... N'en frottais-je pas le pavé avec de la bouse de vache ?... Ne te préparais-je pas une bonne nourriture ?... Trouvais-tu du gravier dans le riz que je t'apprêtais ?... Ne te servais-je pas des mets bien assaisonnés avec de l'ail, de la moutarde, du poivre et de la cannelle ?... Ne mettais-je pas toute mon attention à aller au-devant de tes désirs ?... Que te manquait-il auprès de moi ?... »

Entre chacune de ces phrases, prononcées d'un ton plaintif et cadencé, la veuve fait une pose pour donner cours à ses sanglots. Les femmes présentes répètent ses lamentations sur le même ton qu'elle.

S'adressant ensuite aux dieux, elle vomit des torrents de blasphèmes et d'horribles imprécations. Elle les accuse d'injustice pour lui avoir ainsi enlevé son appui.

Cette scène dure jusqu'à ce que l'épuisement de ses formules ou la fatigue de ses poumons ne lui permettent pas d'en débiter davantage. Elle se retire alors pour aller prendre du repos et étudier de nouvelles phrases qu'elle viendra réciter lorsqu'on se disposera à enlever le cadavre pour le porter au bûcher.

Plus une femme en pareille conjoncture met de véhémence dans sa pantomime, de pathétique dans ses discours, de vérité dans ses contorsions, plus elle fait honneur à son esprit et à son éducation.

Les jeunes femmes qui sont présentes apportent une attention extrême à ce qu'elle dit ou fait, et, si elles remarquent quelque mouvement oratoire, quelque attitude expressive plus spécialement propre à exciter la sensibilité des spectateurs, elles en conservent précieusement le souvenir afin d'en faire leur profit en temps et lieu. Une femme qui, véritablement affligée de la perte de son mari, se bornerait à exprimer ses regrets par des larmes, se couvrirait de honte et passerait pour une idiote.

⁂

Pendant ce temps, deux parias munis de longues trompettes, dont le son lugubre s'entend de fort loin, annoncent la triste nouvelle à tout le voisinage. Des joueurs de tambour également parias accourent et commencent un tapage qui durera sans répit jusqu'à la fin des obsèques.

A l'intérieur de la maison, on fait la toilette du défunt. On le rase, on le lave, on lui frotte le corps avec de l'eau dans laquelle a été délayée de la poudre de sandal, on lui passe au cou une guirlande de fleurs et on l'enveloppe dans une toile neuve de couleur blanche.

On fait venir ensuite la veuve. Le barbier coupe le cordon auquel est attaché son *taly* (bijou nuptial) ; elle n'a plus le droit de s'en parer. En outre, en signe de deuil, elle ne doit plus porter désormais que des habits blancs.

Le cadavre est alors déposé sur un brancard fait de bambous et de branches entrelacées et le signal du départ pour le *Soûdou-kâdou* (champ où l'on brûle) est donné.

La veuve fait de nouveau mine de se jeter sur le corps de son mari ; les parents la retiennent. Elle se débat entre leurs mains et adresse au défunt de nouvelles protestations de fidélité, jusqu'à ce qu'elle perde de vue le cortège.

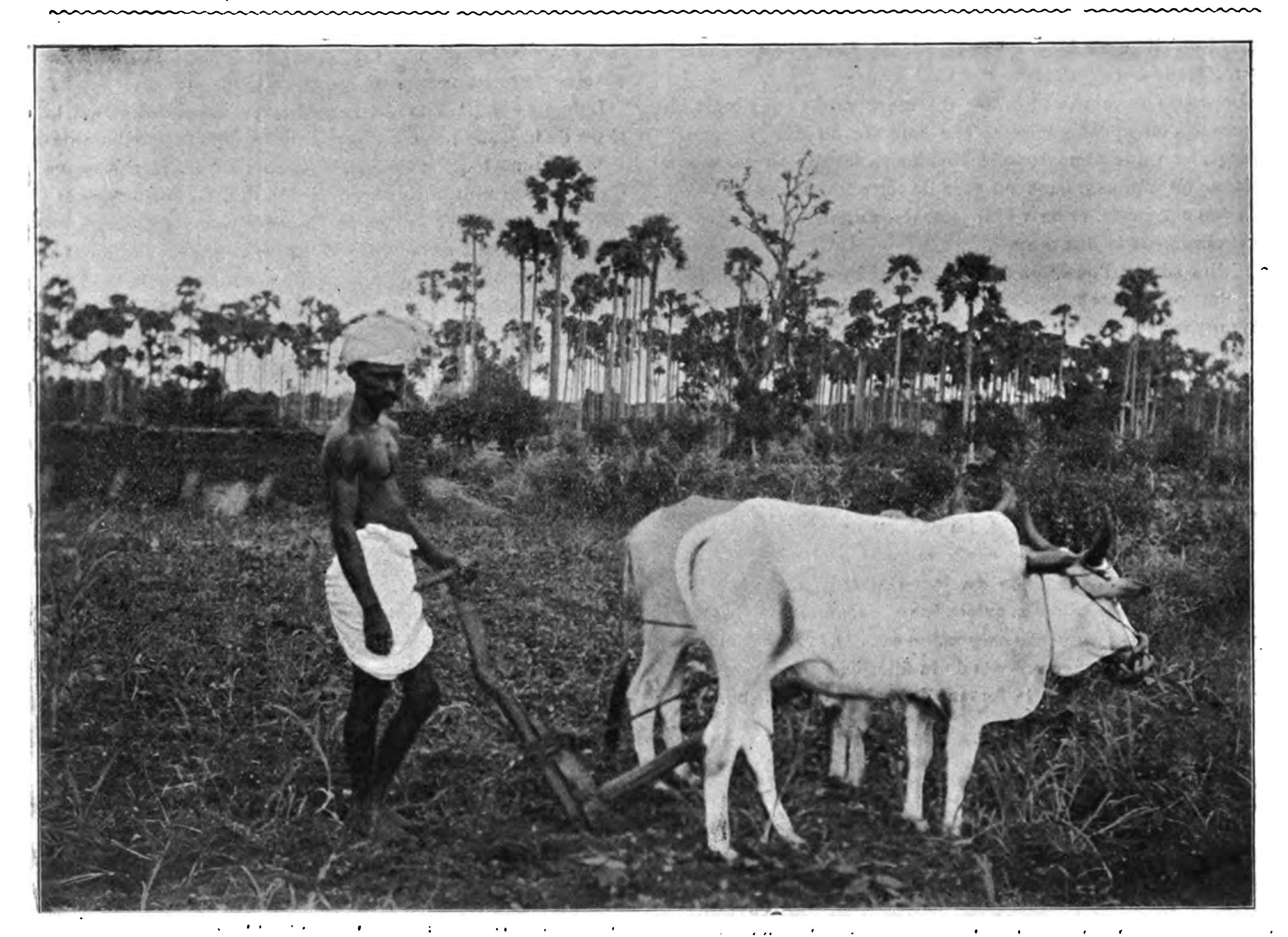
Chez les Sanars, les hommes seuls peuvent aller au *Soûdou-kâdou* ; les femmes restent à la maison et y allument une lampe qui brûlera en l'honneur du défunt.

Chemin faisant, les porteurs s'arrêtent trois fois. Ces stations ont un motif grave. Il n'est pas sans exemple, dit-on, que des gens réputés morts étaient bien vivants, ou que, étant réellement décédés, ils ont ressuscité, attendu qu'il arrive aux dieux des enfers de se tromper dans leur choix et de prendre une personne pour une autre. C'est donc pour donner le temps de reconnaître ces erreurs et ne pas s'exposer à jeter au feu une personne destinée à vivre encore, qu'on fait ces trois pauses.

Une fois que le cortège a dépassé le village, les porteurs disposent le brancard de façon que le mort tourne le dos au village et ne puisse le voir : une distraction de leur part aurait les conséquences les plus funestes.

Au *Soûdou-kadou*, on dépouille le cadavre de ses bijoux, on le place sur le bûcher et on le recouvre de menu bois. Le fils aîné du défunt ou, à son défaut, le plus proche parent en fait trois fois le tour en répandant sur lui de l'eau qui découle par un petit trou d'une cruche qu'il casse au troisième tour près de la tête du mort.

(1) les *Missions catholiques* du 31 mai.



COIMBATOUR (Hindoustan). — LABOUREUR A L'OUVRAGE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU.

On lui apporte ensuite une torche enflammée. Avant de la recevoir, il doit faire éclater son affliction par quelques simagrées : il se roule par terre, se frappe la poitrine à grands coups de poing et fait retentir l'air de ses cris. A son exemple, les assistants pleurent aussi ou font semblant, et se tiennent embrassés en signe de douleur. Enfin, prenant la torche, il met le feu au bûcher. Après quoi, il s'en va avec les autres assistants se baigner pour se purifier des souillures qu'on ne peut manquer de contracter en prenant part à des obsèques, quand bien même on n'aurait pas touché le mort. Ce n'est qu'après l'entier accomplissement de ces cérémonies que les personnes de la maison peuvent prendre de la nourriture : elles n'ont ni bu ni mangé depuis l'instant où le défunt a rendu l'âme.

Les joueurs de tambour restent auprès du bûcher jusqu'à ce qu'il soit consumé. Ils ont hâte d'en finir et d'aller dépenser à la taverne la redevance qui leur a été payée ; aussi s'acquittent-ils de leur besogne avec une brutaltié révoltante. Sous l'action du feu, les nerfs du mort se détendent : on dirait qu'il revient à la vie ; les bras, les mains s'agitent, quelquefois même il roule par terre en dehors du bûcher. Les brutes qui veillent, ramènent au bon endroit à grands coups de perche le bras ou la jambe qui s'écarte, les entrailles qui pendent, en adressant au défunt des aménités telles que les suivantes :

« Veux-tu bien rester en place, fripon ! Tu as beau te démener, tu ne t'échapperas pas. Tu m'as fait telle injustice autrefois ; eh bien ! attrape maintenant, je te rends ce qui t'est dû. »

Je n'ai assisté qu'une fois à pareil spectacle. Jamais je n'oublierai ces parias semblables à des démons déchaînés de l'enfer, leurs ricanements et surtout l'abominable odeur de chair brûlée que le vent apportait du côté où je me trouvais.

***

Le troisième jour qui suit les obsèques, les parents du défunt se réunissent de nouveau pour la cérémonie appelée *Karoumadi*. Le barbier commence par couper la moustache au fils aîné du défunt ou, à son défaut, à l'héritier de ce dernier.

Les hommes vont ensuite en grande cérémonie jeter sur un arbuste un peu d'eau et de lait. Après leur départ les femmes éteignent la lampe qui a brûlé à la maison depuis le moment où le mort l'a quittée pour le *soûdou-kâdou*, et se mettent à faire cuire du riz et un mouton, qu'on offre aux dieux domestiques et dont on distrait un portion qu'on jette sur le toit de la maison. Les corneilles accourent aussitôt pour s'emparer de cette bonne aubaine. Ce serait un très mauvais signe si elle ne venaient pas : de nouveaux malheurs seraient à craindre. Aussi ce n'est qu'après s'être bien

assuré qu'elles ont dévoré le tout que les parents du défunt se mettront à manger.

Le repas terminé, l'héritier du mort reçoit une redevance qu'on appelle *moille* : elle consiste en une somme d'argent ou une pièce de toile. On s'en va ensuite au *soûdoukâdou*, on ramasse dans un vase de terre les os que le feu n'a pas consumés, et on va les jeter dans une rivière sacrée, ordinairement le Bhavany.

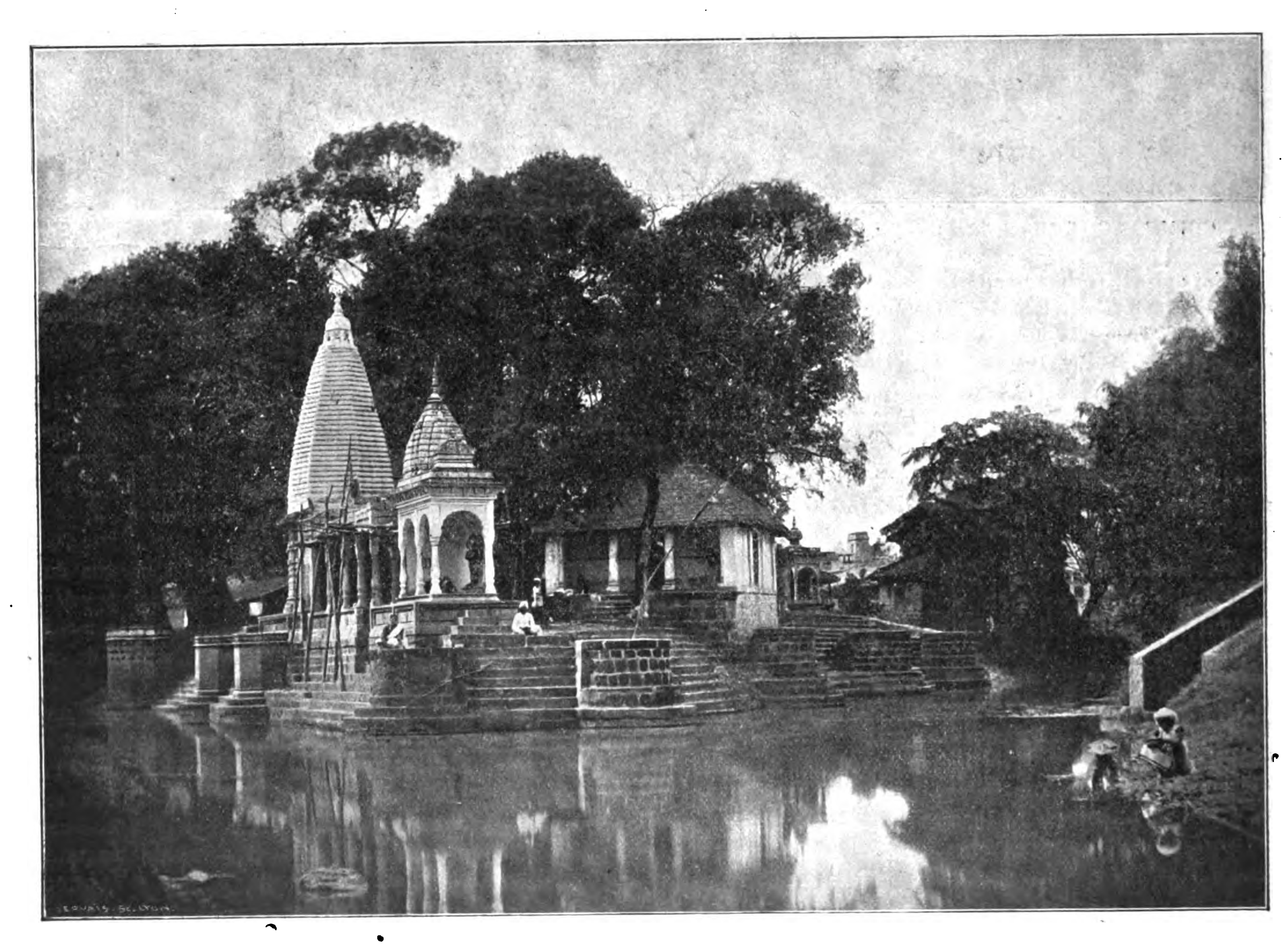
Telles sont, à l'occasion des funérailles, les cérémonies en vigueur parmi les Sanars. Les pauvres n'ont pas toujours les moyens de faire tous les frais qu'elles comportent ; celles qui entraîneraient des dépenses trop considérables sont omises ; aussi arrive-t-il souvent que, par économie, les pauvres, au lieu de brûler leurs morts, se contentent de les enterrer.

CÉRÉMONIES DU MARIAGE.

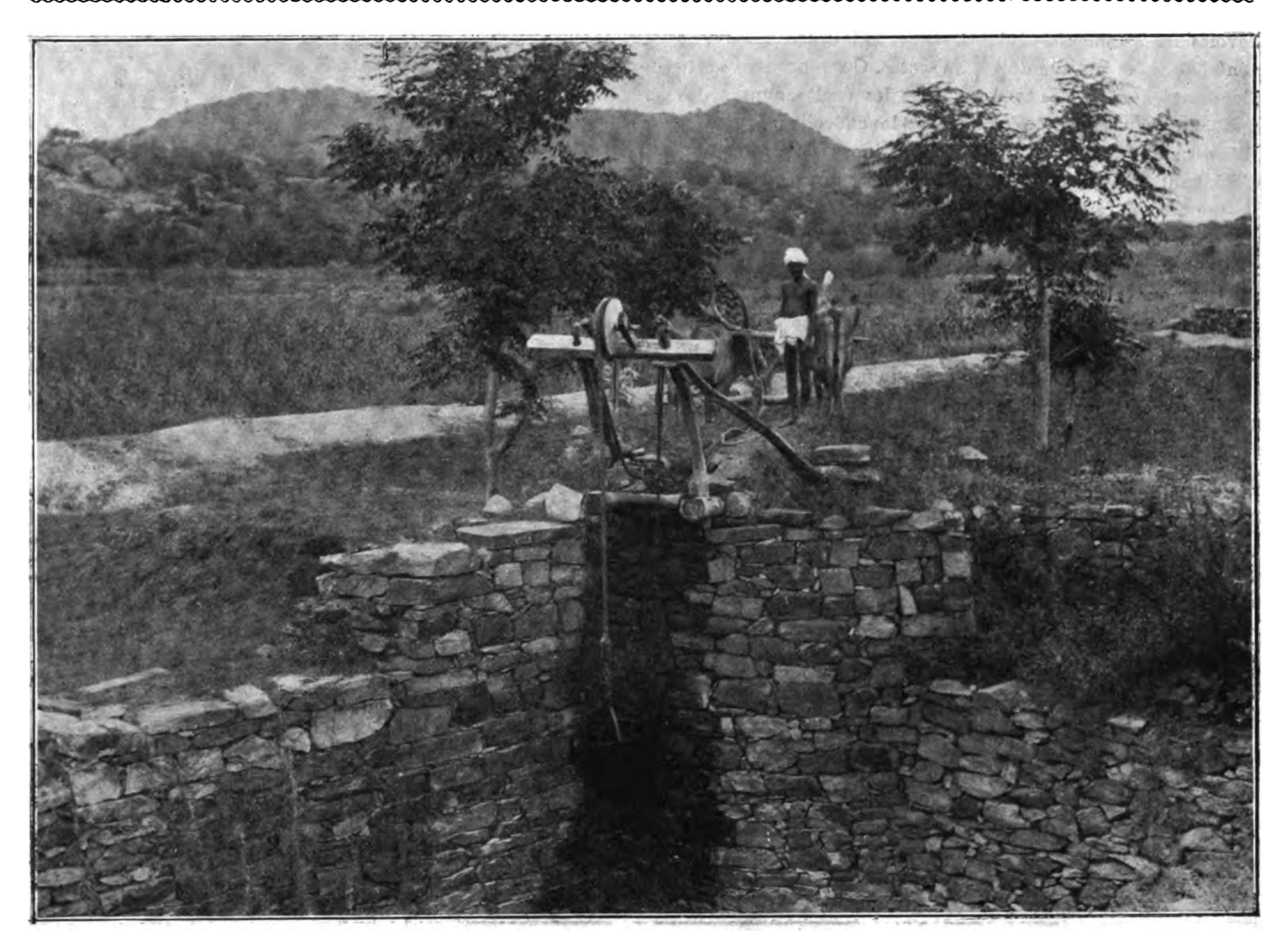
Quand il s'agit de mariage, les parents ne consultent jamais les futurs époux : le choix regarde exclusivement le père et la mère. La famille du jeune homme fait surtout attention à la pureté de la prétendue en matière de caste : la beauté et autres qualités corporelles sont regardées comme choses accessoires. Les parents de la fille, de leur côté, envisagent par dessus tout la fortune du prétendu et le caractère de sa mère qui, après le mariage, devient la maîtresse absolue de la jeune épouse.

Lorsque les parents du garçon s'en vont demander la main de la jeune personne sur laquelle ils ont jeté leur dévolu, ils font bien attention, chemin faisant, aux présages qu'ils rencontrent. S'ils sont défavorables, on rebrousse chemin : par exemple, si nos ambassadeurs ont rencontré en route un serpent, un lièvre ou d'autres animaux de mauvais augure, rien de mieux à faire que de revenir sur ses pas. Mais si l'on voit un chat ou un chacal, c'est bon signe, l'affaire ne peut manquer de réussir. Une fois arrivé chez les parents de la fille, on expose l'objet de la visite. Un devin est appelé, à l'effet de savoir s'il y a sympathie ou non entre les caractères des deux futurs. Il répondra rarement par la négative ; mais on n'oserait rien conclure sans une assurance de sa part que le mariage sera heureux.

Les parents de la fille, qui font si grand cas de l'avis du devin, ne songeront même pas à demander à la pauvrette ce qu'elle pense du choix qu'on fait pour elle. Sans même l'interroger, ils engageront leur parole et échangeront le bétel avec les parents du garçon, acte solennel qui, chez nos Sanars, constitue des fiançailles parfaitement en règle. Le devin feuilletera ensuite son grimoire pour trouver un jour et une heure propices pour la conclusion de l'événement projeté. Le ven-



HINDOUSTAN. — PAGODE AU BORD D'UN LAC ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr CLERC.



COIMBATOUR (Hindoustan). — Puits et halage d'un seau ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Deniau.

dredi et le samedi ne seront jamais choisis, ce sont deux jours néfastes chez les Sanars.

L'entrevue terminée, la mère annonce à sa fille la grande nouvelle et lui rappelle qu'elle doit veiller désormais avec le plus grand soin à éviter la rencontre de son futur ; si, par hasard, elle se trouve dans la nécessité de le croiser, elle doit tourner la tête du côté opposé. Une jeune fille qui oserait regarder en face son fiancé et surtout lui adresser la parole serait perdue de réputation ! Pareille audace couvrirait de honte toute la famille ! Mais les jeunes gens appartiennent généralement à des villages différents et se voient, la plupart du temps, pour la première fois le jour du mariage ; par conséquent, le danger de succomber à la tentation dont je viens de parler se présente assez rarement pour la jeune fille.

Tous ces préliminaires remplis, on songe aux apprêts du mariage, on achète les joyaux d'or et d'argent pour les futurs. Ceux qui ne peuvent supporter de pareilles dépenses en empruntent pour le grand jour. On fait aussi emplette de riz, de beurre, de fruits, de bétel, etc., sans oublier les toiles pour les parents. Le futur doit notamment un habit de premier choix à sa belle-mère ; malheur à lui si sa générosité laisse à désirer ! car même vingt, trente ans après le mariage, la vieille matrone ne se fera pas faute, dans ses moments de mauvaise humeur, de lui reprocher ce manque d'égards.

Un jour ou deux avant le jour fixé pour le mariage, on plante le *pandel* soit devant la maison, soit dans la cour intérieure.

Le *pandel* est une sorte de pavillon de verdure, soutenu par des colonnes et recouvert par des feuilles de cocotier tressées : il est plus ou moins orné selon les ressources de la famille. Chez les Sanars, les bambous qui servent de colonnes sont toujours en nombre impair. Au pied de celui qui a été le premier planté, on sème des graines de neuf espèces différentes qu'on arrose de temps en temps avec de l'eau et du lait, de manière à les faire germer avant la fin des fêtes nuptiales. Si l'on arrive à cet heureux résultat, l'abondance ne manquera pas de régner dans le nouveau ménage.

Voici le grand jour. Le barbier du village vient raser le jeune homme qui, après avoir pris un premier bain, se prosterne devant les dieux domestiques et implore leur protection. Il se baigne derechef ; après quoi on lui frotte les bras, la poitrine et les jambes avec de l'eau dans laquelle a été délayé du safran ; on lui trace au front, avec une pâte odoriférante de couleur blanche, une sorte de marque circulaire qu'on appelle *pottou ;* puis, après lui avoir attaché au bras un morceau de safran, on lui passe au cou une guirlande de fleurs.

La toilette finie, le jeune homme monte à cheval et, précédé du musicien, suivi de la parenté, il s'en va rendre ses

devoirs au Poulleyar, divinité de second ordre, mais très vénérée par les Indiens de toutes sectes. On rencontre cette idole partout, dans les temples, dans les écoles, auprès des puits, des étangs, en un mot dans tous les endroits fréquentés. Elle est représentée sous une forme hideuse, avec une tête d'éléphant, un ventre énorme, des bras et des pieds disproportionnés; un rat est à ses pieds. C'est une divinité irascible, toujours disposée à persécuter ceux qui négligent de lui rendre hommage.

C'est pour cela qu'on lui montre tant de déférence et qu'on ne manque jamais, dans les circonstances solennelles, de venir briser à ses pieds au moins un coco, de peur qu'il ne lui prenne la fantaisie de jouer quelque mauvais tour.

Après avoir donc brisé le coco traditionnel en l'honneur du vindicatif Poulleyar, le cortège se dirige vers le village de la fille. Une des parentes du futur porte dans une corbeille les habits, le *taly* et autres objets qui lui sont destinés.

Avertis par le bruit de la musique, les parents de la fiancée vont à la rencontre du cortège : lorsqu'on est suffisamment rapproché, on se jette des fleurs de part et d'autre.

(*A suivre.*)

LE MISSIONNAIRE CATHOLIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 3 MAI 1907

Par le R. P. Janvier, conférencier de Notre-Dame de Paris.

Dans l'article que nous avons consacré à la fête du 3 mai dernier (85e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi), nous avons donné une analyse rapide du magnifique discours prononcé en la Primatiale de Lyon par le R. P. Janvier, prédicateur des Conférences de Notre-Dame de Paris; nous en annoncions la prochaine publication.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs cette œuvre superbe qui continue si remarquablement la série des discours consacrés à l'apostolat.

On le trouvera soit dans les bureaux des *Missions catholiques*, 14, rue de la Charité, à Lyon; soit aux sièges de l'Œuvre, à Lyon, 12, rue Sala, et à Paris, 20, rue Cassette.

Prix de chaque exemplaire, 0,50; par la poste, 0,60.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme veuve Pasquier, du diocèse d'Angers .... 25 »
Mlle Clarisse Maillard, du diocèse de Rouen .... 50 »
Mme de Lapparent, Paris, demande de prières pour une défunte .... 5 »
Mlle T. .... 5 »
Mme V. Malnoury, diocèse de Besançon, demande de prières. 10 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Belgique Marie .... 50 »

Aux Pères de l'Assomption, pour leurs œuvres en Orient (Constantinople).
Anonyme de Saint-Etienne-en-Forez .... 20 »

Pour les petites tisseuses de tapis à Sivas (Arménie).
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières .... 10 »
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, pain de Saint-Antoine .... 100 »

Au R. P. Decisier, Nagpore, pour les affamés.
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières .... 20 »

A Sœur M. Judicaël, Mahé (Pondichéry), pour ses malades.
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières .... 15 »

A Mgr Augustin Roy, Coïmbatour.
Mme veuve Pasquier, du diocèse d'Angers 25

Au R. P. Michel Gouth, Trincomali, pour les affamés.
Belgique-Marie .... 50 »

Au R. P. Jacquier, Nagpore.
Belgique-Marie .... 50 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, Tonkin oriental, pour les affamés.
Belgique-Marie .... 50 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.
En l'honneur de Saint-Joseph, Lyon .... 20 »
Mme veuve Pasquier, du diocèse d'Angers .... 25 »

A Sœur Gilbert, hôpital St-Joseph, de Ning-Po (Tché-Kiang).
En l'honneur de Saint-Antoine-de-Padoue, Lyon .... 20 »
Anonyme de Dijon .... 50 »
Mme veuve Pasquier, du diocèse d'Angers .... 25 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières 25

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional, pour la formation de catéchistes indigènes.
J.-M., diocèse de Lyon .... 10 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.
C. J., Lyon .... 5 »
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, Pain de Saint-Antoine 100

Au R. P. Genet, école apostolique d'Urakami (Nagasaki.
J. M., diocèse de Lyon .... 15 »

A M. Ferrand, Tokio, pour ses jeunes gens.
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières .... 25 »

A une mission française, pour le rachat et le baptême de deux petites esclaves sous les noms de Marie-Anne (Mgr Augouard, Oubanghi).
I. G., Montpellier, demande de prières pour les défunts .... 10 »

A Mgr Dupont, Nyassa.
J. M., diocèse de Lyon .... 10 »

Pour le Vicariat Apostolique de l'Ounyanyembé.
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 100 »

Au R. P. Tharcice Schmidt, pour la mission hongroise du Lac Croche (Saskatchewan).
Par M. l'abbé E. Noisette, curé de Hannonville : Une pauvre servante .... 20 »

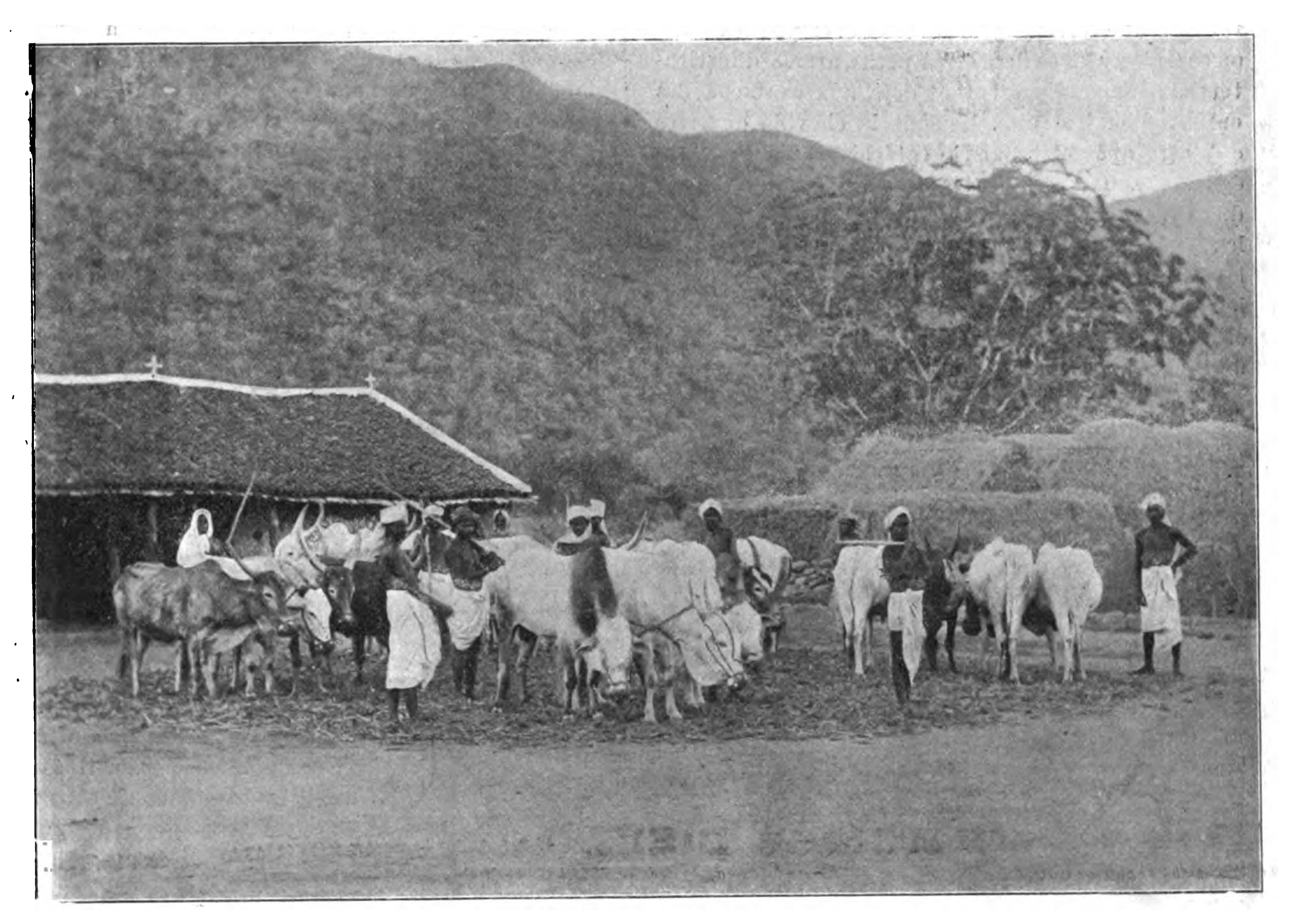
Pour les missions nécessiteuses (R. P. Rossillon, Vizagapatam).
En mémoire de M. F.-E. Hilaire Poulet, du diocèse du Mans. 200 »
Mlle de Verteuil, Paris .... 8 »
A. L. C., Reims .... 20 »
Un Simple du diocèse de Chartres, en l'honneur de Sainte-Philomène .... 10 »
V. J. T., Le Mans .... 3 »
M. l'abbé M. Mazellier, diocèse de Moulins, demande de prières .... 5 »
Anonyme du Puy, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.
M. le chanoine Mauduit, 5 fr.; M. Beaugrand, 2 fr.; Mme Lacroix, 5 fr.; M. Maës, 5 fr.; Mme la baronne de Dumast, 10 fr.; Mlle T., 5 fr.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



COIMBATOUR (Hindoustan). — LE BATTAGE DU GRAIN ; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU (voir p. 285).

ILES GILBERT (Océanie)

L'école des catéchistes et l'imprimerie.

C'est avec bonheur que nos lecteurs constateront les progrès de l'évangélisation dans ces îles lointaines et si longtemps rebelles à la civilisation. Ah ! que de bien on pourrait faire avec des ressources plus proportionnées aux besoins de l'apostolat.

LETTRE DU R. P. A. M. COCHET,
DES MISSIONNAIRES DU SACRÉ CŒUR D'ISSOUDUN.

Il y a trois ans, j'adressais aux *Missions catholiques* une lettre sur mon école de catéchistes fort modeste encore. Avec le concours des nombreuses âmes en quête des besoins des missions pour y subvenir, nous avons pu mettre cette école sur un pied satisfaisant. Vous avez le droit d'être fier de ce résultat. Où aurais-je trouvé, en dehors des secours de la Propagation de la Foi de quoi établir cette école, construire des locaux convenables, défricher le terrain et soigner la plantation qui doit nous faire vivre ?

Les constructions, encadrées maintenant par des arbres adultes, produisent très bon effet ; or, même en ces pays, un pignon sur rue, une façade bien peinte, parlent haut pour créer une réputation à une école et la rendre agréable à ses habitants.

La chapelle, qui sert d'église au peuple des quatre villages voisins, est ainsi un centre religieux. Il y a ici, comme chez les Blancs, des rivalités de village à village et c'est quelquefois une bonne fortune pour le clocher d'être placé sur un terrain neutre.

Nos chrétiens savent fort bien qu'elle a été élevée par les *Missions catholiques*. Mais ils n'ont pas ménagé leur travail à cette occasion. Quand il s'agit de préparer la place, tout le monde, grands et petits, mit la main à l'œuvre, et il fallait du courage par 35° de chaleur. Ils ont donc donné le meilleur de leurs forces pour la maison de Dieu. Aussi ils aiment leur église bâtie par eux en collaboration avec leurs frères d'Europe : excusez chez eux cette petite pointe de vanité.

Mgr Leray compte que deux douzaines de jeunes gens, formés à l'école des catéchistes, peuvent

fournir une réserve suffisante pour remplir les vides ou compléter les cadres de sa petite armée d'instituteurs. Beaucoup présentent déjà aux examens des enfants bien instruits. Ils sont la cheville ouvrière de notre apostolat. Sans le catéchiste avec sa petite église et son école, centre religieux et intellectuel du village, nos travaux seraient absolument vains; le zèle le plus impétueux ne pourrait rien. Si, chez les Blancs, personne n'est prophète dans son pays, ici aux antipodes, on peut renverser la proposition et dire qu'un indigène qui a de l'aplomb, de la tenue, de l'instruction, aura une influence prépondérante.

Nos catéchistes ne prétendent pas être des « chefs de religion », des missionnaires en pagne, comme les *teachers* des Sociétés bibliques ; ils n'y pensent même pas. Nous les voulons modestes, réguliers, donnant leurs soins dans l'école à tous les enfants et non pas seulement aux riches qui pourront les nourrir; fidèles à exposer au peuple la vraie doctrine.

***

Le programme de notre école, à côté de la formation religieuse, comporte des travaux manuels nombreux et utiles : travaux agricoles, construction des canots, confection des filets de pêche (connaissance pratique des plus nécessaires, puisque l'indigène trouve dans ses lagunes la moitié de sa nourriture). Evidemment, la vie d'un étudiant aux îles Gilbert ne ressemble pas à celle d'un pensionnaire de vos lycées. Ici, pas de fournisseurs aux ordres de l'économe pour le jour et l'heure. On doit se procurer *unguibus et rostro* la nourriture de chaque jour ; c'est bel et bien la lutte quotidienne pour la vie et contre des éléments très durs. Le pain et le vin du jeune Gilbertin pendent au sommet de cocotiers hauts de 40 à 60 pieds. Il faut les y aller décrocher à coups de vigoureux efforts de jarrets. Le bouilli se trouve dans les lagunes sous la forme de fort beaux poissons ; mais il faut aussi les atteindre : c'est une chasse bien passionnante pour nos élèves presque amphibies.

Mgr Leray l'écrivait un jour :

« La marée règle tout ici, dans la vie du peuple comme dans celle des écoles. »

Quand l'eau est basse ou à peine montante, la friture arrive. Ne laissez point passer l'heure idéale. Ne la sacrifiez pas à l'horaire du règlement. Vos scrupules vous coûteraient cher. Ce qu'on n'apprend pas aujourd'hui on peut l'apprendre demain, au lieu que le retour du poisson est problématique. La lune ne revient qu'une fois par mois à telle position du ciel où le poisson aime la voir. Il vient alors au rivage lui faire ses salutations et par là s'offrir en proie facile au mouvement enveloppant de votre filet.

D'ailleurs, vous perdriez votre peine à vouloir retenir un Gilbertin, jeune ou vieux,

ILES GILBERT (Océanie). — COCOTIERS ; reproduction d'une photographie du R. P. COCHET.

quand le poisson est signalé.

Je remplaçais, un jour, un de nos confrères dans l'île de Maiana. Pendant que j'entendais la confession d'une douzaine de vieillards, la mer commença à baisser; tous mes pénitents frémissaient d'impatience. Je me hâtais le plus possible; enfin, le douzième me dit tout haletant: « Père, presse-toi de m'absoudre, la mer est basse et le filet va partir. »

Après la pêche, il faut saler et dessécher toute la capture.

Quand on a une bonne réserve de vivres, oh! alors, on étudie avec ardeur. La culture primaire est répandue ici aussi largement que dans beaucoup de campagnes d'Europe et même de villes très fières d'elles-mêmes. Dans ces pays sans histoire, sans autres traditions que des récits à dormir debout, la religion ne peut entrer dans les âmes que par les livres, prédicateurs toujours présents et toujours parlant, jamais anémiés. Or, un livre ne peut être utile qu'à celui qui peut le lire; mais bientôt tous les Gilbertins sauront lire.

***

Mgr Leray a fondé une imprimerie près de l'école de catéchistes. Une imprimerie, vu le nombre croissant des catholiques et les 3.000 enfants qui fréquentent nos écoles primaires, était une nécessité. Faire imprimer en Europe ou ailleurs les livres nécessaires est impossible. D'ailleurs les premières éditions de livres religieux ou autres, dans des pays de langue aussi peu chrétienne ou scientifique que les îles Gilbert, exigeraient de fortes retouches et doivent être soumises à l'épreuve du temps avant de devenir définitives. Quoique l'art typographique soit tout nouveau pour nos jeunes gens, ils acquièrent vite une grande dextérité et l'apostolat trouve un précieux concours dans les imprimés sortis de leurs presses à bras primitives.

Que la charité catholique, qui nous a suivis jusqu'ici, ne nous abandonne pas dans cette double œuvre capitale des catéchistes et de la bonne presse, qui seule peut faire disparaître les nombreux obstacles à l'affermissement de la foi dans ces îles lointaines.



ILES GILBERT (Océanie). — EGLISE N.-D. DE LOURDES A MAIANA ; reproduction d'une photographie du R. P. COCHET.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 5 juin 1907.

Par brefs pontificaux, viennent d'être nommés :

Archevêque de Bombay (Indes Orientales), en remplacement du R. P. Séverin Noti, qui avait été nommé à ce siège métropolitain, mais a fait agréer sa renonciation, le R. P. Hermann Jurgens, de la Compagnie de Jésus ;

Vicaire apostolique de la Jamaïque (Antilles), le R. P. Jean Collins, de la Compagnie de Jésus.

En Océanie, a été érigée et confiée aux RR. PP. Capucins, de la province de Westphalie, la nouvelle préfecture apostolique des îles Mariannes.

INFORMATIONS DIVERSES

Russie. — Le tzar Nicolas a adressé à Mgr Chosciak Popiel, archevêque de Varsovie, une lettre autographe, pour lui annoncer qu'il lui conférait les insignes de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky. L'empereur dit dans sa lettre qu'il veut ainsi récompenser de bons et loyaux services rendus par le prélat à la religion et à la patrie. L'ordre de Saint-Alexandre Newsky est un des ordres les plus élevés de l'empire; il a été créé par l'impératrice Catherine Ire.

Mgr Erdmann, chanoine de Mohilew, a été également distingué par l'empereur, qui lui a fait remettre une magnifique bague, ornée de diamants, ainsi que son portrait avec la signature impériale.

Terre-Sainte. — On nous écrit de la Trappe d'El-Athroun:

« Voyant chaque semaine le généreux accueil fait par les lecteurs des *Missions catholiques* aux demandes des missionnaires de l'univers entier, nous osons prendre la liberté de venir recommander notre dispensaire à leur charité inépuisable.

« L'heure où il nous sera donné d'éclairer les pauvres populations qui nous entourent, de leur montrer ce qu'il y a de faux dans l'islamisme, de leur présenter Jésus avec sa loi toute d'amour et de grâce, n'étant pas encore sonnée, une seule chose nous reste à faire : préparer le terrain par la charité sous toutes ses formes. Les Arabes ne discutent pas, mais ils voient. Sourds à un raisonnement, ils sont sensibles à un bienfait, et la reconnaissance est la voie la plus sûre pour les conduire à la vérité. C'est dans ce but que, dès les premiers jours de notre arrivée en Palestine, nous avons ouvert un dispensaire, reproduisant en cela, sans trop sortir de nos traditions cisterciennes qui nous vouent exclusivement à la vie contemplative, l'hôtellerie des pauvres, et l'infirmerie des malades, *hospitium, infirmitorium pauperum*, qui se trouvaient au moyen âge à la porte de chacun de nos monastères.

« Depuis seize ans déjà, plusieurs milliers de malades reçoivent de nous chaque année les soins les plus empressés. Avec une bonne parole toujours, nous leur distribuons gratis et de grand cœur tous les remèdes dont ils peuvent avoir besoin.

« Les Arabes viennent à nous avec confiance et finissent par apprécier une religion qui inspire tant de désintéressement. Grâce à ce prestige, nous pouvons aussi exercer sur eux une véritable influence et leur faire aimer la France.

« Jusqu'à présent, notre dispensaire a surtout vécu des aumônes que nous envoyaient nos maisons de France. Celles-ci, ayant dû se créer des refuges à l'étranger, ne peuvent plus, à leur grand regret, nous venir en aide. Nous avons bien planté de la vigne, des oliviers, des amandiers; mais cela n'est pas encore en plein rapport, et suffira à peine à l'entretien des trente personnes qui composent notre communauté. Son existence est donc bien menacée. Il nous a fallu être réduits à cette extrémité pour faire appel aux âmes généreuses.

« Il s'en trouvera quelques-unes, nous aimons à le croire, parmi les lecteurs des *Missions catholiques* qui, touchées de compassion pour nos infortunés Arabes, se feront un plaisir d'assurer l'avenir de notre dispensaire et de nous procurer, à nous, la consolation de pouvoir continuer notre secret apostolat. Il n'y a pas de doute que ce ne soit là une œuvre bien agréable à Dieu, et d'autant plus méritoire qu'elle est plus ingrate et plus cachée. »

Haute Egypte. — Le R. P. Edouard Hennion, procureur des missions franciscaines, nous adresse cette intéressante notice sur Béni-Souef :

« Béni-Souef (Enfants de Joseph) est l'antique Héraclépolis des Grecs. Sa population chrétienne se compose, en grande majorité, de Coptes schismatiques. Depuis plusieurs siècles, les Franciscains déploient tout leur zèle pour les arracher à la fausse doctrine d'Eutychès. C'est une tâche ardue, qui se heurte à mille obstacles, dont le moindre n'est pas le manque de ressources pécuniaires. Ces pauvres gens, bons et simples, écouteraient volontiers la voix qui les appelle; mais leur indigence est telle, qu'il faudrait au ministre de l'Evangile les pourvoir de toutes choses. Or, son propre dénûment ne lui permet pas d'assumer une telle charge. Combien son cœur de père est déchiré de voir se perdre, faute de quelques piastres, des âmes pour lesquelles il a tout sacrifié! Parfois pourtant, au milieu de ses tristesses, il goûte quelques consolations.

« La plus récente de ces joies est du 27 janvier dernier. C'était le troisième dimanche après l'Epiphanie. Ce jour-là, l'Eglise ouvrait les rigueurs de la pénitence quadragésimale par l'office de la Septuagésime. Mais c'était aussi le jour que Léon XIII avait assigné pour honorer la Sainte Famille. Or, la Sainte Famille, tel est le titre patronal de l'église paroissiale de Béni-Souef.

« La messe fut chantée, avec tout l'éclat possible, par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, d'Egypte.

« Après la célébration des saints mystères, eut lieu la réunion annuelle de la « Société des familles consacrées à la Sainte Famille de Nazareth, » érigée canoniquement à Béni-Souef, le 26 avril 1891. Un grand nombre de membres avaient pris part à la communion générale. Le Père Directeur eut la joie d'enregistrer vingt nouvelles adhésions. Au nombre des nouveaux sociétaires, citons : M. le curé copte catholique de Busce, Dom Mathias Kazyam. Ce digne ecclésiastique est un ancien élève de la mission d'Akhmim. Depuis, église et école ont été cédées aux Coptes, conformément aux instructions de Rome, qui tient à conserver dans toute leur force les vénérables rites orientaux. Les autres nouveaux sociétaires appartenaient aux rites latin, maronite, melchite, arménien, copte, etc., qui composent la population unie à Rome. Un discours en italien, un autre en arabe, furent ensuite prononcés; la cérémonie se termina par la bénédiction du Saint-Sacrement, suivie de cantiques que la foule enleva avec grand entrain.

« Dans le village de Busce, se trouve un groupe de Coptes catholiques, dont le nombre s'accroîtrait si nous étions à même de les assister pécuniairement. Hélas!... Je ne recommencerai pas mes lamentations! En vain nous multiplions nos efforts, en vain Dom Mathias joint-il ses instances aux nôtres, le nombre des schismatiques, propriétaires de grands terrains, de nombreux couvents et de maisons, dépasse celui des catholiques, et cela, je le dis les larmes aux yeux, à Béni-Souef, à Busce, à Beba, à Béni-Kalil, à Ascementi, à Waste, à Tamia, à Hawandi, à Beni-Atia, à Barut. Béni-Kalil est habité exclusivement par des Coptes, déjà catéchumènes et animés des meilleures dispositions. Les laisserons-nous périr, faute de pouvoir les assister!... Tamia est situé près du désert de la Lybie; il compte plus de cent Coptes catholiques. Hawandi se trouve au pied de la pyramide de Ghizé; il renferme deux cents latins de toutes nationalités. Barut possède plusieurs familles coptes catholiques.

« Pour revenir à notre fête, avant de congédier l'assistance, nous recommandâmes à tous de se faire apôtres et d'engager leurs compatriotes séparés à se réunir à la véritable Eglise. Puisse la divine parole être écoutée! Puisse cette semence sainte fructifier au centuple! »

Oubanghi (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. Fréto, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Sainte-Radegonde de Tçambi tco, à M. le chanoine Robert, directeur du *Petit Messager de Nantes :*

« J'ai quitté mes montagnes du Nkwé pour aller habiter les grandes plaines marécageuses de la Basse-Alima et, depuis le mois de juillet 1906, je suis chez les Mbochis que j'avais déjà vus autrefois, quand je faisais les voyages sur le *Léon-XIII*. Je ne veux pas vous décrire le pays, ni les mœurs de ses habitants, car je ne les connais pas assez : tout mon temps a été pris par la langue que je commence à baragouiner, par quelques courses dans le pays et même par quelques jours de fièvre.

« S'il n'y avait eu que cela, passe! Mais, il y a un mois, le 14 septembre, à 4 heures du soir, quelques gouttes de pluie se mirent à tomber, accompagnées de quelques coups de tonnerre d'abord insignifiants. Je devisais avec mon confrère quand un coup sec se fit entendre.

« — Père, lui dis-je, le tonnerre est tombé ici même, sur la ta-

« ble, à deux mètres de nous ! Pas de doute ; tenez, regardez « cette boîte cassée. »

« D'un bond, nous sautons dehors pour regarder la toiture de notre maison qui est en paille. Un jet de fumée déjà paraissait. A peine eûmes-nous le temps de sauver le plus nécessaire. En cinq minutes, toute la maison était en feu, et nous voilà tous deux sous une pluie battante regardant les dégâts et les pertes sans pouvoir sauver quoi que ce soit. Le soir, nous étions comme le patriarche Job, ne possédant plus rien. J'y ai même perdu mon bréviaire et ma croix de missionnaire. Aujourd'hui je suis détaché de tout.

« Pour comble de malheur, le surlendemain, je me levais avec une bilieuse hématurique. Que faire? Pas de médicaments, rien. Heureusement, la Providence permit que deux Blancs vinssent à passer par là, de sorte que j'ai pu m'en tirer avec du sel de magnésie et une espèce d'herbe qu'on appelle ici le « *Passa njo* ». Au bout de quinze jours, j'étais sur pied et je me suis mis au ministère.

« Avant-hier, je suis allé dans la région appelée Ngol'a Ngamba ; j'ai failli voir une bataille. Si j'avais su la route, sûrement, je serais arrivé à l'endroit où s'est déroulé le drame.

« J'arrive donc au village d'Obanda près duquel j'avais couché la veille. Je demande un chrétien qui habitait là.

« — Ah ! me dit un vieux, ils sont tous partis à la guerre, au « village de Myava, à un grand quart d'heure d'ici.

« — Comment! il y a la guerre?

« — Oui, le chef d'Oça, Lebele, a refusé aux Iboas de payer une « dette ; ils sont venus cette nuit, et sont tombés à l'improviste « sur nous. »

« Un quart d'heure après, je vois les hommes du village revenir avec les boucliers et leurs sagaies.

« — Eh bien? Et cette guerre? est-elle terminée ?

« — Oui! les Iboas nous ont tué trois hommes et ont brûlé les cases de Myava. »

« En effet, je vis toutes les cases de Myava brûlées. Les femmes pleuraient, d'un chant lugubre, les morts, et quelques hommes lavaient les plaies faites par les sagaies des Iboas. Sur le champ de bataille, le chef Lebele, auquel on en voulait particulièrement, était resté criblé de coups de sagaies. Les Iboas, avant de partir, avaient saccagé le village, volé les bananes, brûlé les cases et, pour trophée de la victoire, avaient coupé la tête de leur ennemi, afin de boire le vin de palme dans son crâne. Autour du cadavre sans tête, les femmes se lamentaient et les hommes, armés de sagaies, venaient le voir pour « laver la guerre » comme ils disent dans leur langage. Vous voyez que ce sont des paroissiens un peu turbulents...»

Nyanza septentrional. — Le R. P. Fauconnier, des Pères Blancs, missionnaire dans l'Ouganda, nous écrit de Bikira (Buddu), le 15 avril :

« Je viens vous informer que j'ai bien reçu l'envoi que vous m'avez fait d'images et de médailles de petite et moyenne grandeur pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Ouganda, images et médailles que vous m'avez envoyées sans doute à la demande du R. P. Cyprien qui est passé chez nous l'année dernière.

Vous allez recevoir la collecte de l'année 1906 que vous envoie Mgr Streicher; elle dépasse encore 300 francs. C'est beau pour nos pauvres Noirs qui doivent commencer à donner pour soutenir leurs prêtres dans ce beau pays où nous sommes.

« Je ne désespère pas, malgré les temps mauvais que nous traversons, d'augmenter encore un peu ma collecte pour l'année prochaine, car ces images et ces médailles vont me permettre de lancer l'Œuvre de la Propagation de la Foi avec une nouvelle vigueur.

« Merci donc, de tout cœur! Celui qui vous écrit est directeur d'une école de catéchistes dans ce vicariat. J'ai 36 élèves. Je dois tout donner à ces pauvres Noirs qui n'ont rien ; mais eux aussi tiennent à montrer qu'ils veulent coopérer à une si belle œuvre ; ils m'ont fait du travail pour 70 francs environ, l'année dernière, afin que je puisse en leur nom donner une petite obole à l'Œuvre dont je suis moi-même le Directeur attitré dans l'Ouganda. »

Bagamoyo (*Afrique orientale*). — En 1899, l'Abbaye de Marianhill, au Natal, avait fondé deux monastères de Trappistes sur les hauteurs de l'Ousambara. Les conditions dans lesquelles se trouvent ces couvents étant peu compatibles avec les règlements cisterciens, les Trappistes résolurent d'abandonner ces œuvres, et remise en fut faite par eux à Mgr Vogt, en février 1907.

Le vicariat apostolique de Bagamoyo compte donc deux stations nouvelles : Irenté, dédié à saint Pierre et Neu-Coln ou Garé, dédié à saint Bernard. Une lettre de Mgr Vogt, datée de Tanga (18 février 1907), donne sur ces deux stations les intéressants détails qui suivent :

« Me voici de retour de l'Ousambara. J'ai visité les deux missions des Pères Trappistes, et nous en avons pris possession. Le pays est beau, le terrain fertile, le climat très sain, plus sain, dit-on, qu'au Kilima-Ndjaro. La station Saint-Pierre, près du village d'Irenté, est située à 1.450 mètres d'altitude, sur un plateau aux pentes assez douces ; des montagnes d'environ 1.800 mètres l'entourent de tous côtés. La mission possède près de 400 hectares de terrain, dont une centaine sont cultivés ; la pomme de terre, le seigle, le maïs, le blé, le café et nos légumes d'Europe réussissent fort bien. Parmi les arbres fruitiers d'Europe, c'est le pêcher qui, jusqu'à présent, a le mieux prospéré.

« Malheureusement, toutes les constructions actuelles sont provisoires et, petit à petit, il faudra les remplacer par des constructions définitives. Ce qui est plus fâcheux encore, c'est que le pays n'est guère peuplé, et la population est difficile à convertir. Les missions protestantes nous entourent. Malgré tout cela, nous ne pouvons pas abandonner la place, d'abord parce qu'il y a un certain nombre de planteurs catholiques aux environs, ensuite parce que notre retraite jetterait sur la cause catholique un grand discrédit.

« Neu-Coln se trouve dans des conditions identiques tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral. »

A TRAVERS LES MONTAGNES DU BASUTOLAND

Par le R. P. LEBRETON, Oblat de Marie-Immaculée

Suite (1)

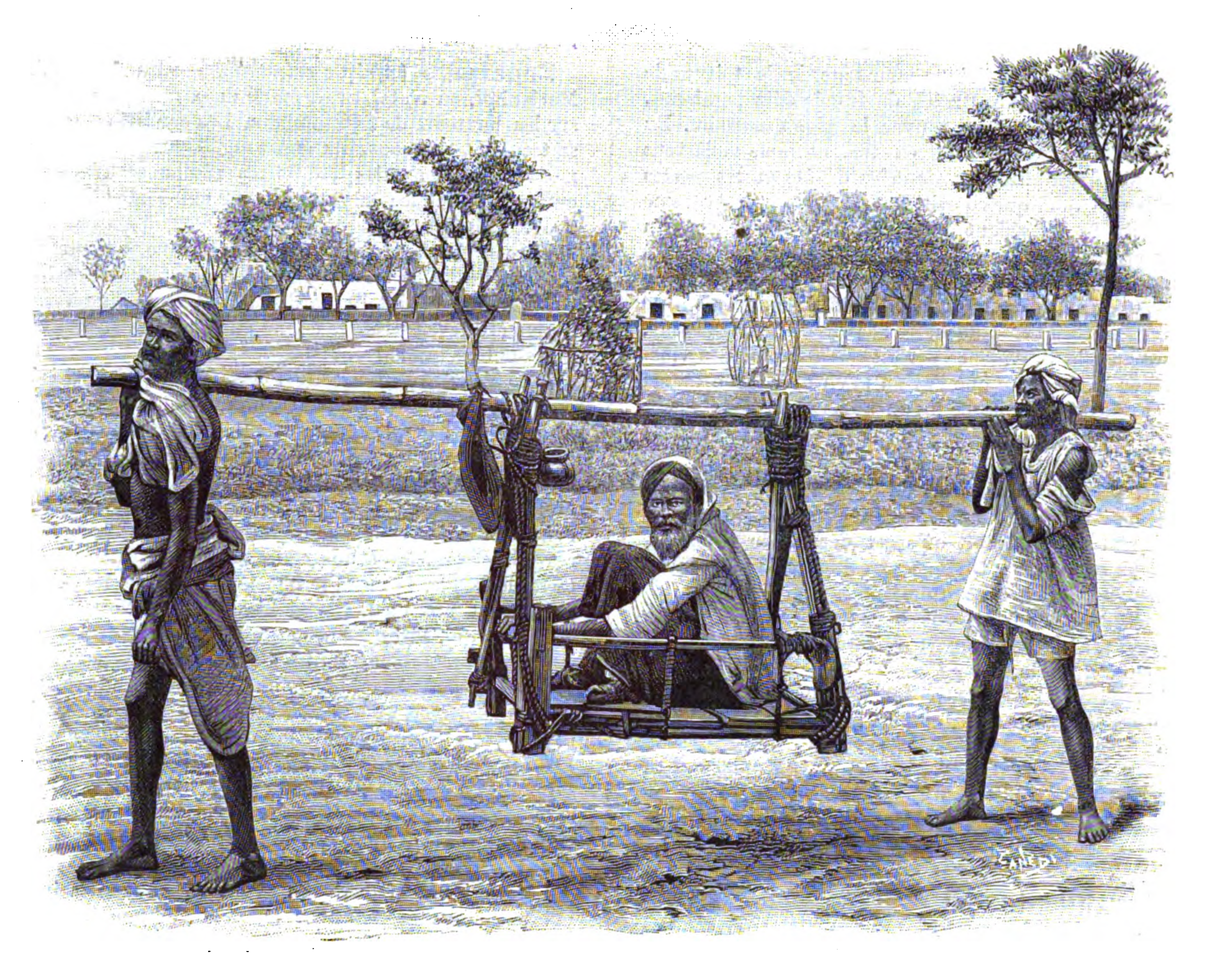
Nous repassâmes chez le chef Rafulatsane. J'allais le quitter, après une courte salutation, quand il m'arrêta soudain :

« — Père, dit-il, attends un instant, je te prie. J'ai là une de mes femmes, Zoé, qui tient absolument à te voir. Depuis longtemps elle veut se convertir. »

C'était une ancienne catholique, mariée au chef, malgré elle, comme seconde femme et qui, par suite, n'avait pu rester chrétienne. Toute jeune fille elle avait été baptisée dans la mission de Saint-Joseph de Korokoro et se préparait à faire sa première communion lorsqu'elle apprit que ses parents païens l'avaient mariée ou plutôt vendue comme seconde femme à Rafulatsane.

Tel est le triste sort de beaucoup de filles basutos. Un païen veut-il se marier, il s'abouche avec les parents de sa future, s'entend sur le nombre de têtes de bétail à donner, et le mariage est fait sans que la fiancée ait été consultée. Il va de soi que toute affection est bannie de pareilles unions. L'homme estime peu sa femme : ce n'est pas sa compagne, mais sa chose. Les enfants sont une richesse : les garçons seront bergers, les filles vaudront à leur père un certain nombre de têtes de bétail lors de leur mariage. Plus les Basutos

(1) Voir les *Missions catholiques* des 31 mai et 7 juin.



HINDOUSTAN. — MENDIANT DU COÏMBATOUR EN *dholie* ; d'après une photographie. (Voir p. 285).

ont d'enfants, plus ils sont riches ; aussi font-ils tout leur possible pour avoir grand nombre de femmes.

Tel avait été le sort de Zoé. Elle refusa, mais ses larmes et ses supplications furent inutiles, il fallut céder à la volonté paternelle. Cependant elle ne perdit pas courage ; elle ne cessa de supplier son mari, qui avait fini par lui permettre de me voir. Je lui promis de régler sa situation dans un prochain voyage et cette promesse la transporta de bonheur.

***

Désormais nous allions nous diriger vers une autre contrée : la seconde vallée de Séhong-hong.

Le voyage dura deux jours. J'étais habitué aux mauvais chemins, aux montées raides, aux descentes sans fin ; mais vraiment nous n'avions rien trouvé de si mauvais. Nous traversâmes encore deux rivières : le Limakeng et le Mashuaï ; nous longeâmes assez longtemps l'Orange et finîmes par coucher sur ses rives le samedi soir.

Pauvre est le pays : terrain calcaire ou sablonneux, ayant besoin de beaucoup de pluie et que la sécheresse avait brûlé. Nos chevaux avaient grand peine à trouver un peu d'herbe; nous-mêmes il nous fallut souffrir de la faim. Ce fut de beaucoup la partie la plus pénible du voyage à tous les points de vue matériel et spirituel.

Vers six heures du soir, nous arrivions enfin dans un village où j'espérais trouver une chrétienne. Je la rencontrai, en effet ; mais, hélas ! plus rien de chrétien en elle. Elle se souvenait à peine qu'elle avait été baptisée autrefois. Ma vue était pour elle comme un reproche. J'essayai de lui parler de Dieu, de l'exhorter à se souvenir de son baptême :

« — Inutile, me répondit-elle, je ne comprends pas; ma tête est noire. »

Plus loin était un autre village où là encore habitent des chrétiens ; je craignais d'être reçu de la même façon. Toute la journée je n'avais trouvé partout qu'indifférence et froideur, pour ne rien dire de plus. Je préférai coucher sur le bord de l'Orange. Ce soir-là, il y eut disette absolue : pas le plus petit morceau de viande, pas le moindre poisson. Un morceau de pain noir, trempé dans un peu de café, composa tout le menu du repas.

***

Le dimanche matin, partis de bonne heure, nous arrivâmes bientôt chez un fils de mon vieux Thomas. Quoique élevé en dehors de toute religion, il se souvenait de son baptême et nous prêta volontiers sa maison. Pendant que j'y célébrais la sainte messe, la hutte s'emplit peu à peu de païens attirés par la curiosité. Je leur adressai une courte instruction.

J'allai ensuite rendre visite au chef Tlakanelo qui demeurait non loin de là. Je le trouvai étendu dans son *khotla*. Cette vie oisive et paresseuse est malheureusement celle de tous les chefs. Ils ont le travail en horreur. Leur seule occupation est de juger les procès ; en dehors de là, manger, s'enivrer et

dormir, telle est leur vie : ils n'ont pas d'autre idéal de bonheur.

Le chef me reçut cordialement. Lui aussi me demanda l'établissement d'une mission et je vis que les hommes de son *khotla* le désiraient encore plus ardemment que lui. Pour leur faire plaisir, je montai sur une éminence voisine d'où l'on découvrait toute la vallée et l'un des principaux officiers m'indiqua les endroits les plus propices à une fondation. J'ai vu la terre promise ; plus heureux que Moïse, me sera-t-il permis d'y venir établir le peuple de Dieu ?

Tout près du village de Tlakanelo se trouve la célèbre caverne de Séhong-hong. C'était la retraite préférée des Baroa ; c'est là qu'ils conduisaient les bestiaux volés aux Basutos ; là aussi est le tombeau de leur race. C'est en ce lieu, en effet, que Jonathan, un des grands chefs basutos, vint les surprendre au milieu de leurs ripailles et tua leur chef Tsuaï. La peuplade fut exterminée tout entière. Mais, en ces lieux, tout parle encore des Baroa et les parois de leur caverne sont couvertes de dessins primitifs dont ils se plaisaient à orner leurs demeures. Ils se servaient pour cela d'une substance dont ils ont gardé le secret et que ni le temps, ni les intempéries des saisons ne parviennent à effacer.

Après une courte visite à la reine, nous revînmes au village et repartîmes immédiatement pour aller coucher de l'autre côté de l'Orange. La rivière coulait à pleins bords ; heureusement nous trouvâmes une barque qui nous transporta de l'autre côté avec nos bagages, pendant que les chevaux passaient à la nage. Entre temps, j'avais acheté deux poules, car, depuis notre départ de chez Rafulatsane, nous n'avions pu trouver ni gibier, ni poisson et la faim se faisait sentir. Pour mon compte, depuis la veille au soir, je n'avais avalé qu'une tasse de café et un peu de pain.

⁂

Deux jours après, j'arrivai à Lesobeng. Je me trouvais désormais en pays connu. L'année dernière nous avions poussé jusque-là et nous avions pu apprécier le profond esprit de foi des chrétiens de cette localité.

Désormais, d'abondantes consolations spirituelles allaient me réjouir le cœur jusqu'à mon retour à Roma et, au point de vue matériel, nous allions vivre dans l'abondance.

Vers trois heures, nous arrivions chez mon vieil ami Simeoni, vénérable patriarche qui a su conserver la foi dans son âme et celle de ses enfants au milieu de toutes les tentations. Tout le monde était aux champs ; seuls les enfants jouaient dans le *lelapa ;* mais eux me connaissaient. Je n'étais pas descendu de cheval, que je me voyais entouré de sept ou huit bambins criant à tue-tête : « Loué soit Jésus-Christ ! » et attendant les bonbons dont ils savaient mes poches garnies. A peine la distribution faite, ils s'éparpillèrent dans toutes les directions pour aller chercher leurs parents. Bientôt chrétiens et catéchumènes arrivaient ; mais déjà on avait transporté mes bagages dans la maison et je me trouvais en présence d'un pain de maïs et d'une immense jatte de lait caillé.

Ah ! là, ce n'est plus de l'indifférence ou de la froideur que je rencontre, mais l'affection d'enfants heureux de saluer leur père. Aussi, quand ils me prièrent de rester avec eux jusqu'au dimanche suivant, je me laissai persuader d'autant plus facilement que nos chevaux, fatigués par trois semaines de voyage, avaient grand besoin de repos.



ILES GILBERT (Océanie). — Résidence et église de Maiana : reproduction d'une photographie du R. P. Cochet (v. p 279)



BASUTOLAND. — Moulin des Basutos ; reproduction d'une photographie.

Le lendemain, je m'en fus visiter deux catéchumènes que leurs jambes presque paralysées empêchaient de venir jusqu'à moi. L'un était déjà bien vieux. Je lui annonçai mon intention de le baptiser avant mon départ :

« — Prépare-toi de ton mieux ; tu seras bientôt l'enfant du bon Dieu. »

Aussitôt, grand remue-ménage, car un baptême ne se fait pas sans fête, sans abondance de bière, de maïs et de viande de chèvres et de moutons.

***

Je passai dans cette vallée une excellente semaine, que je tâchai de rendre le plus utile possible. Chaque matin je célébrai la sainte messe et c'était pour moi une grande consolation, car, depuis trois semaines, j'en étais privé, excepté le dimanche. Chrétiens et catéchumènes se faisaient un devoir d'y assister. Après le déjeuner, pendant que mes hôtes descendaient aux champs, j'allai visiter les malades et les vieillards. Les séances étaient quelquefois longues; il fallait donner des explications à n'en plus finir,

Vers une heure, je revenais dîner, puis je réunissais les catéchumènes des villages environnants.

Le soir, à la prière suivie du catéchisme, la maison était toujours pleine de chrétiens, de païens et même de protestants. Ces derniers étaient fort étonnés de voir que la doctrine enseignée par moi était fort différente de celle qu'on nous prêtait.

Que n'avons-nous un plus grand nombre d'écoles pour éclairer les enfants et par eux les parents ! C'est là la force des protestants. Pour une école catholique, il y en a au moins quinze protestantes. Comment lutter avantageusement en de pareilles conditions ? Les Basutos sont altérés d'instruction ; même les païens tiennent à envoyer leurs enfants à l'école pour y apprendre « la sagesse des Blancs », et nous ne parviendrons jamais à les atteindre que par l'école. Mais, hélas ! où prendre l'argent pour bâtir ?

Le dimanche, ma maison était comble. Mme la ministresse elle-même y était venue. Que voulez-vous ? pour être femme de ministre, on n'en est pas moins fille d'Eve et curieuse ! A la messe, je prêchai sur l'évangile du dimanche; au second exercice, je réfutai les objections sur le culte de la Sainte Vierge, je baptisai un enfant, je reçus deux catéchumènes et j'annonçai pour le lendemain le baptême de mon vieux.

***

C'était le premier baptême d'adulte qui se fît dans le pays. Aussi, les païens avaient annoncé qu'ils y viendraient en grand nombre.

Dès le matin, tout le monde prépare ses habits de fête. Les dames et demoiselles basutos sont aussi coquettes que les françaises et aiment à montrer leurs beaux atours. Elles n'ont pas encore assez de goût pour briller par l'élégance du costume, mais elles se rabattent sur les couleurs ; plus c'est voyant et bariolé, plus c'est beau ; on sera mieux remarqué.

Un peu avant d'arriver au village, on s'arrête pour donner aux dames le temps de se chausser. La toilette n'est pas complète si les souliers et une belle paire de bas rouges manquent. Mais comme les femmes basutos sont habituées à marcher nu-pieds, elles portent les souliers et les bas sur leur tête pour ne se chausser qu'en arrivant.

J'allais commencer l'instruction quand je vis arriver le *moruti* (ministre) lui-même. Pour assister à la fête, il avait donné congé aux enfants de son école. Peut-être le compte rendu qu'avait dû lui faire sa chère moitié de la journée précédente lui avait fait désirer être témoin de la fête, ou bien encore, peut-être n'était-il pas indifférent aux nombreux pots de bière qu'on avait préparés. Quoi qu'il en soit, puisqu'il se trouvait là, j'en profitai pour parler sur la nécessité du baptême que nient les calvinistes.

Puis les cérémonies du baptême des adultes se déroulèrent selon les prescriptions du rituel au milieu du plus profond recueillement. C'était la fête de saint François Xavier, patron des missionnaires. Je donnai à mon néophyte le nom de François afin de mettre sous la protection de ce grand saint l'œuvre de la propagation de l'Evangile en ces pays.

Sitôt la cérémonie terminée, on déposa à mes pieds d'in-

nombrables pots de bière et de nombreux plats de viande. Je bénis ces agapes toutes fraternelles.

Quand tout fut fini, nous repartîmes en chantant des cantiques pour aller bénir la maison d'un jeune ménage de chrétiens. Je n'avais pas prévu pareille affluence ; il me fallut bien adresser à l'assistance quelques paroles pour expliquer la cérémonie.

Puis je m'éclipsai, laissant les gens finir la fête en buvant de la bière. Que voulez-vous ? Ici, c'est comme en Bretagne : la joie n'est complète que si l'on boit son petit coup. Ah ! d'ailleurs, tout se passa fort bien, m'a-t-on répété ; pas le plus petit excès. Tout le monde était content, et moi encore plus que les autres. Mon travail était désormais fini au milieu de ces braves gens et j'étais heureux d'avoir contribué à faire avancer l'œuvre du Bon Dieu parmi eux.

Deux baptêmes, les catéchumènes instruits, les chrétiens encouragés et tous fortifiés par la réception des sacrements, quelques païens mis sur la voie de la conversion : tel était le résultat de cette semaine. J'aurais bien voulu faire davantage et rester plus longtemps encore ; mais je ne le pouvais pas. Désormais, nos chevaux bien reposés pouvaient continuer le voyage.

(*A suivre.*)

LA TRIBU DES SANARS

Par M. François DENIAU, des Missions Etrangères de Paris.

CÉRÉMONIE DU MARIAGE

Suite (1)

Alors a lieu la cérémonie de l'*aratty*. Voici comment elle se pratique chez les Sanars. Une femme mariée verse dans un plat de métal de l'eau à laquelle sont mélangés du safran, du vermillon et plusieurs autres ingrédients ; puis, élevant le vase à la hauteur de la tête du futur, elle décrit un certain nombre de cercles. Le but de cette cérémonie est d'obvier à je ne sais quelle impression malfaisante provenant des regards jaloux de personnes mal intentionnées.

Cette opinion superstitieuse n'est-elle pas répandue en bien des contrées d'Europe. En France que de bons villageois s'empressent de soustraire leurs petits enfants à la vue de gens de mauvaise mine de peur que leurs regards ne jettent sur eux un sort !

L'*aratty* terminé, le chef du village reçoit des parents du fiancé une redevance de quatre *annas*. Ce n'est qu'après avoir payé ce droit que le cortège est admis à pénétrer dans le village : s'y soustraire serait s'exposer à de terribles représailles.

On procède alors à la toilette de la jeune fille, toilette qui, comme bien vous pensez, est assez longue. Une fois tous les préparatifs terminés, l'aîné des oncles maternels de la fiancée la porte en grande pompe à la pagode du Poulleyar protecteur du village. Pour comprendre le sens mystique de cet étrange usage, il faut savoir que, chez les Indiens, et en particulier chez les Sanars, la nièce est la fiancée-née de son oncle maternel. On ne peut la donner à un autre qu'avec l'assentiment de celui-ci.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 31 mai et 7 juin.

C'est donc en signe de l'abandon de son droit qu'il porte et rapporte ainsi la jeune fille et l'assied au retour à côté du jeune homme sur une estrade de terre élevée sous le pandel.

Le brahme officiant, après avoir enjoint aux fiancés de se tenir la main droite par le petit doigt, brise en deux un coco, en prend une moitié dans laquelle il dépose le *taly* ou bijou nuptial, attaché à un cordon de 108 fils tressés ensemble et teints en jaune avec de l'eau de safran. Les femmes présentes touchent du bout des doigts ce bijou et le chargent de toutes sortes de souhaits et de bénédictions. Le jeune homme le reçoit alors des mains du brahme et l'attache au cou de sa fiancée qui, par le fait même, devient son épouse. C'est là le rite essentiel du mariage ; aussi s'accomplit-il avec une solennité particulière : la musique tient en réserve pour ce moment un de ses airs les plus bruyants et l'assistance manifeste son contentement par un tonnerre d'applaudissements.

Le *taly* tient ici lieu de l'anneau nuptial en Europe. Dans les familles aisées, il sera en or massif ; les pauvres se contentent de cuivre doré : ceux qui n'ont pas les moyens de faire même cette dépense, en empruntent un pour le mariage. La jeune femme, en pareille occurence, conserve au moins, comme signe de sa dignité d'épouse, le cordon auquel il aura été attaché.

Le *taly* des femmes sanars porte, d'un côté, l'image du Poulleyar et de l'autre une « croix ». Ceux que j'ai interrogés au sujet de cette croix n'ont pu me répondre autre chose que ceci : « Nos pères ont fait ainsi, nous les imitons. »

***

Une fois le *taly* attaché, les époux, se tenant toujours par le petit doigt, descendent de l'estrade et se prosternent devant un petit tas de bouse dans lequel l'inévitable Poulleyar est censé s'être incarné ; après quoi ils entrent dans l'intérieur de la maison, on leur verse alors sur les mains toujours réunies le contenu d'un vase rempli de lait dans lequel on a mélangé des feuilles hachées. Une pièce de quatre annas a été également déposée dans ce vase. Le tout retombe dans un plat de métal et le brahme qui a béni le taly, prend la pièce qu'il lave et emporte : ce sont ses honoraires.

Les jeunes gens se quittent la main et saluent successivement tous les parents et invités, en leur touchant les pieds, ce qui est considéré comme une grande marque de respect.

Le festin commence aussitôt après. Il est copieux et on y fait d'autant plus honneur que les cérémonies que je viens de décrire prennent beaucoup de temps et creusent notablement les estomacs. Riz, gâteaux, fruits de toutes sortes, sont engloutis avec une voracité pantagruélique. Certains écrivains ont beaucoup vanté la sobriété de l'Indien ; je ne veux pas m'inscrire en faux contre la bonne opinion qu'on lui a faite sous ce rapport, je me contenterai de dire que lorsqu'on le voit manœuvrer devant un repas copieux et bien préparé, on serait tenté de croire le contraire à son sujet. L'Indien en pareilles conjonctures révèle des capacités inattendues : il est alors tout à son affaire, il ne parle pas. Si le silence est parfois interrompu, ce sera quelque convive qui éclatera en invectives contre le maître de la maison parce qu'un gravier mélangé au riz lui aura craqué sous les dents, ou bien parce qu'il trouvera dans tel mets trop ou trop peu de poivre, trop ou trop peu de sel. En Europe, pareille gros-

sièreté exciterait un *tolle* général, mais autre pays, autres mœurs, par ici il est de bon ton de se montrer ainsi exigeant ; plus on est grand homme, plus il convient de faire voir qu'on a droit à des égards tout particuliers.

Vient ensuite le quart d'heure de Rabelais. Les invités doivent verser aux parents du nouveau marié une redevance appelée *moille.* L'affaire donne lieu parfois à quelques contestations ; mais, bien que les têtes soient alors passablement échauffées, en général on n'en vient pas aux coups. L'Indien s'emporte facilement ; mais, avant de s'exposer à recevoir même une égratignure, il épuise tous les moyens diplomatiques. Son éloquence naturelle rappelle un peu celle des héros bavards d'Homère qui ne pouvaient en venir aux mains sans s'être lancé à la face de longues tirades d'injures.

Le *moille* payé, le femmes éteignent la lampe nuptiale qu'on a entretenue avec soin à la maison depuis le commencement de la fête. Les plus grands malheurs seraient à redouter, si elle venait à s'éteindre avant le temps marqué.

Finalement, on reconduit le couple chez les parents de l'époux ; c'est là qu'ils vivront jusqu'à complète émancipation.

TRAVAUX DES SANARS.

La principale occupation des Sanars consiste à extraire le vin de cocotier ou de palmier.

Voici comment ils procèdent :

Ils grimpent sur l'arbre et coupent une de ses branches à peu près à un pied du tronc. Par le moignon de la branche coupée, le précieux liquide tombe goutte à goutte dans un vase de terre attaché juste au-dessous et disposé de façon que certains gros oiseaux, et particulièrement les corbeaux, n'y puissent allonger leur bec ; autrement, ces pillards ne se feraient pas faute de prélever sur la cueillette du Sanar une part pour eux-mêmes. Il n'est pas rare de voir un de ces volatiles gambader, voleter à droite et à gauche, pousser des cris, finalement tomber à terre au risque de se faire prendre : c'est un gourmand qui a lampé trop copieusement dans un des vases de terre dont je viens de parler.

Matin et soir, les Sanars monteront à l'arbre pour recueillir le vin. Un palmier peut donner jusqu'à six litres par jour pendant la saison qui dure de quatre à cinq mois.

Ce vin, qu'on appelle *télouvou* quand il est frais, est regardé comme une boisson fort saine par les Indiens : il a un goût sucré pas trop désagréable qu'il conserve pendant plusieurs jours si l'on y mélange un peu de chaux. Si l'on s'abstient de faire cette addition, ce vin prend vite un goût acide, fermente et devient le *kallou*, liqueur bien connue de tous les disciples indiens de Bacchus. Bien que le gouvernement anglais ait mis un impôt sur cette boisson, elle n'en reste pas moins à la portée des bourses les plus modestes et, pour quelques caches, l'Indien peut s'en procurer de quoi noyer toutes ses tristesses.

Les Sanars fabriquent aussi, avec le vin de palmier ou de cocotier, une sorte de sucre bien inférieur en qualité à celui qu'on extrait de la canne ; mais, comme il est bon marché, il est d'un usage commun parmi les pauvres.

Pendant la morte saison qui dure une bonne moitié de l'année, les Sanars s'occupent d'agriculture. Ils sont forts et laborieux. La polygamie n'est guère pratiquée chez eux que par quelques richards. La femme sanar travaille dur ; elle aide son mari dans les travaux des champs : dans la grande majorité des cas, elle lui est sincèrement attachée, malgré les mauvais traitements qu'elle reçoit de lui trop souvent.

Le péché mignon d'un trop grand nombre de Sanars est l'ivrognerie. Leur métier les expose à ce danger. Que voulez-vous ? Avant de livrer le *kallou* au public, il faut bien voir s'il est à point, et, par conséquent, le goûter s'impose. Le malheur est qu'en le goûtant trop souvent ou trop copieusement, on s'expose à voir se renouveler l'accident qui arriva à notre grand-père Noé. Souvent, le soir, j'entends des cris de femme qu'on frappe ; c'est un Sanar à qui le kallou a joué un mauvais tour et qui s'en venge sur sa moitié.

EVANGÉLISATION.

Mgr Roy m'envoyait, en janvier dernier, prendre la succession du P. Tignous, obligé d'aller demander à un climat plus doux, le rétablissement d'une santé délabrée.

« — Père Deniau, me dit mon évêque, vous avez un faible pour les parias ; mettez de côté pour quelque temps vos préférences. Occupez-vous spécialement des gens de caste. Les parias se convertiraient plus facilement sans doute ; leur âme vaut bien devant Dieu celle du brahme, nul doute encore. Mais on ne peut nier que la conversion d'un individu de haute caste ne relève la religion aux yeux des Hindous, tandis que celle d'un paria fait malheureusement rejaillir sur le christianisme le mépris que ses compatriotes ont pour lui. Les gens de caste forment la tête du peuple hindou ; attaquons la tête. L'entreprise sera ardue, les conversions seront clairsemées, peu importe. Dépensez donc pour eux toute votre activité, tout votre zèle, tout votre dévouement, en un mot, tout ce que vous avez à dépenser. »

Le programme était on ne peut plus clair ; mais le remplir n'était pas facile. Ah ! que d'efforts, que de bonnes paroles, sans compter le reste, représente une conversion !

***

Le baptême administré, le missionnaire doit continuer à surveiller de près le néophyte, lui rappeler que telle ou telle participation au culte des idoles, telles ou telles vaines observances qu'il s'est permises, sont défendues par la loi de Dieu. C'est un enfant dans la foi, il faut le traiter en enfant avec l'amour persévérant et infatigable d'une mère. N'allez pas taxer de péché mortel les grosses transgressions qui lui échappent. Voler la femme ou le bœuf du voisin lui paraîtra matière grave ; mais de gros mots, de graves disputes, des coups à sa femme ne seront à ses yeux que des péchés insignifiants, si tant est qu'il y voie du mal. Que peut-il se passer au fond de sa conscience ? C'est le secret de Dieu. D'ailleurs, il est ignorant, il oublie si vite ce qu'on lui a enseigné, et l'ignorance excuse tant de choses ! Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry, disait un jour à un auditoire de nouveaux baptisés une parole que je ne puis m'empêcher de citer : « Mes chers amis, vous êtes bien bêtes ; mais remerciez-en le Bon Dieu ; la bêtise est pour vous comme un huitième sacrement, et beaucoup parmi vous lui devront de ne point aller en enfer. »

De toutes ces défaillances, oublis et autres méfaits qu'on peut reprocher au néophyte, il ne faudrait pas conclure que sa pratique du christianisme est sans mérite devant Celui



qui sonde les reins et les cœurs. Quand on compare la largeur du paganisme hindou et ce que je serais tenté d'appeler la « rigueur » du christianisme, on est forcé de reconnaître que le passage du premier au second constitue un pas de géant, que, pour faire ce pas, il faut de l'héroïsme. Se faire chrétien surtout pour un homme de caste, c'est déchoir, c'est s'exposer à mille tracasseries de la part des parents, des congénères, c'est courir le risque de se voir refuser les services les plus ordinaires, c'est aller au-devant d'une guerre à coups d'épingle bien pénible.

En somme, bien qu'il reste médiocre chrétien en règle générale, on peut dire que Dieu ne peut manquer d'être, malgré tout, content de lui. D'ailleurs, ses enfants seront déjà mieux, surtout si on peut les faire venir à l'école. La troisième génération marchera de pair avec les anciens chrétiens. Mais, jusque-là, que de soucis pour le convertisseur !

Je m'aperçois que ces considérations générales m'ont entraîné un peu loin de Kollapulur et de ses Sanars. Revenons-y par le plus court chemin.

***

J'ai dit qu'il me fallait tout d'abord chercher à faire connaissance avec ces orgueilleux gens de caste. La Providence se chargea de me montrer la voie.

Quelques jours après mon arrivée, on m'amenait un malade à soigner. J'étais on ne peut plus embarrassé, quoique le cas ne fût pas grave. Je dois confesser que j'avais jusque-là toujours éprouvé une horreur instinctive pour le rôle d'infirmier. Je n'avais même jamais administré ni une dose de quinine ni la moindre tasse de tisane. Par nécessité, je me décidai à faire les premiers pas dans une science totalement ignorée de moi. Le petit *Manuel de Médecine* du P. Dessaint me servit de guide. Je me mis donc à préparer, d'après ses formules, des combinaisons pharmaceutiques qui réussirent à guérir mon malade en dépit de mon inexpérience. Ma réputation était faite; aussi ce fut par douzaines qu'on m'amena les clients.

Pour ne pas déchoir dans l'opinion publique, j'étudiai à fond mon précieux Manuel et fis venir de notre hôpital de Coimbatore tout un stock de flacons, drogues, etc.

En mélangeant un peu de ceci, un peu de cela, j'en eus pour toutes les maladies présentes et à venir.

L'exercice de la médecine n'est pas toujours agréable. L'Indien n'est pas un patient toujours bien docile ; il faut qu'il soit guéri instantanément, autrement il perd confiance.

« — Père, me disait l'autre jour un pauvre diable qui a à la jambe une plaie large comme la main, le *maroundou* (médecine) que vous m'avez mis hier n'a pas pris, car je ne suis pas encore guéri. Je n'en veux plus, mettez-en un autre. »

Malgré tous les inconvénients inhérents à ma nouvelle profession, je n'en continuerai pas moins à faire « le médecin malgré moi ». Grâce à l'exercice de la médecine, j'ai déjà pu envoyer au ciel quantité de petits anges qui ont dû être tout étonnés de s'en voir ouvrir la porte. Je puis aussi par ce moyen faire des connaissances précieuses parmi mes Sanars païens. Les dames, que mon visage pâle effarouchait tout d'abord, m'approchent maintenant sans aucune crainte et les enfants ont vite passé de la timidité à une confiance, qui a dégénéré en un sans-gêne auquel je m'efforce tout doucement de mettre des bornes, sans y avoir jusqu'ici pleinement réussi.

A PROPOS D'UN PUITS

Le chef des Sanars de Kollapulur s'appelle Peria-Vaïrou, ce qui veut dire Gros-Ventre. Notre homme mérite ce nom. Ce qui domine chez lui, ce n'est ni l'intelligence ni la volonté, mais un abdomen proéminent et un appétit magnifique. Partout où on l'invite, on lui fait double ration ; la chose est convenue. Il n'est pas riche ; mais le titre de chef est une mine dont il sait tirer un excellent parti pour vivre.

Le catéchiste protestant de Kollapulur s'était lié avec lui d'une amitié qui paraissait éternelle ; il comptait en faire un adepte. Gros-Ventre promettait tout, surtout dans les moments solennels où son Mentor spirituel le mettait en face d'un plat de riz. Pour vaincre ses dernières hésitations, le catéchiste, son ami, résolut de l'emmener en pèlerinage du côté de Tinnévelly où beaucoup de Sanars, hélas ! sont tombés la proie de l'hérésie : il comptait que la vue de milliers de Sanars protestants finirait par le décider à faire le grand pas. Gros-Ventre, n'ayant pas à délier sa bourse, y consentit avec un enthousiasme non déguisé. Ce voyage eut un résultat tout à fait imprévu.

Les subordonnés de Gros-Ventre, scandalisés de ce qu'il frayait avec des gens qu'ils regardent, plus ou moins comme des parias, parlèrent de lui enlever son « sceptre ». Le pauvre chef prit peur, et, pour se faire pardonner le libéralisme exagéré dans lequel il avait eu le malheur de tomber, il se brouilla avec son ami sous un prétexte quelconque et lui fit donner par ses affidés une bastonnade telle que l'autre n'en demanda pas une seconde édition ; il décampa dès le lendemain matin sans tambour ni trompette. Il n'y avait plus à douter que Gros-Ventre ne fût revenu à des sentiments orthodoxes. Il poussa même le zèle jusqu'à interdire le puits du village au catéchiste successeur de son ex-ami, jusqu'à défendre au barbier de lui raser le menton et au blanchisseur de lui laver ses habits : en somme, il frappa d'excommunication majeure le pauvre hère.

Ce dernier, se voyant mis au ban de la société, chercha à faire tomber le même interdit sur le missionnaire catholique et ses coreligionnaires.

***

Pour l'intelligence de ce qui suit, je crois bon de dire que les Européens qui se moquent des puretés ou impuretés légales des Indiens sont regardés par eux comme des parias. Les missionnaires catholiques, tenant compte des préjugés du pays, s'abstiennent de manger du bœuf, font faire leur cuisine par des « purs », en un mot se conduisent en gens comme il faut et ils ont, grâce à cela, pu échapper à cette sorte d'interdit général. Les païens de haute caste leur permettent d'entrer dans leurs maisons, et les traitent avec un certain respect qu'ils sont loin d'avoir pour tout autre Européen. Cette demi-auréole rehausse naturellement le saint ministère aux yeux des gens de caste et favorise les conversions parmi ces derniers. Devenir catholique les constituera bien dans une certaine infériorité vis-à-vis de leurs congénères : on dira qu'ils sont *tombés* dans la religion ; mais on ne les traitera pas comme des parias, on aura

toujours pour eux certains égards. Le blanchisseur et le barbier du village leur continueront leurs services et ils pourront descendre, comme par le passé, dans les puits réservés aux gens de caste.

(*A suivre.*)



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle de Buttet, à Chambéry.
M. Weitmann, à Paris.
M. l'abbé Rose, curé de Saint-Cyr-de-Valorges (Loire).
M. l'abbé Fraissignes, à Espalion (Aveyron).
M. de La Rupelle, Paris.
M. F.-E.-Hilaire Poulet, Guécélard (Sarthe).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre de Lyon, demande de prières spéciales .... 1000 »
La Chartreuse de la Valsainte, diocèse de Lausanne .... 150 »

Pour le rachat d'une jeune païenne à baptiser sous le nom de Marie-Marguerite (Sœur Gilbert, Tché-kiang).
Anonyme de Jaslo (Galicie) .... 20 »

A M. Dubillot, Islande, pour son chemin de croix.
Anonyme de Nantes .... 20 »

A M. Elie Midri, curé catholique syrien d'Hama (Syrie).
Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour le dispensaire d'El-Athroun (Terre-Sainte).
A. L., diocèse de Lyon .... 20 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Anonyme de Clermont-Ferrand .... 50 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli (Turquie).
M. Ed. Pivert, du diocèse de Laval .... 20 »

Au R. P. Decisier, Nagpore.
Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour le R. P. Rossillon, Vizagapatam.
M. E., diocèse de Meaux .... 20 »
A. L., diocèse de Lyon .... 20 »

A Sœur M. Judicaël, mission de Mahé (Pondichéry).
Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Guichard, Cochinchine septentrionale.
Anonyme de Nantes .... 20 »

A M. Doumecq, Tonkin maritime, pour l'église de Binh-Hai.
Anonyme de Clermont-Ferrand .... 50 »
M. B., de Lyon 2 50
Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour la mission du Laos.
Diocèse de Grenoble, L. T., au nom de saint Antoine de Padoue .... 5 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.
G. D., diocèse de Bayeux, pour le repos de l'âme de Mme Vve G. .... 5 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.
Anonyme de Nantes .... 50 »

A M. Isidore Séguret, au Kouang-Si, pour la construction de son église et les besoins nombreux et pressants de son district de Sin-tcheou
MM. les abbés A. et Fr. S, du diocèse de Rodez .... 200 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.
Les ouvrières de l'usine Genthon, à St-Paul-en-Cornillon .... 5 »
Anonyme de Clermont-Ferrand .... 50 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier .... 5 »
Anonyme du diocèse de Montauban .... 300 »
M. l'abbé Renard, du diocèse de Reims .... 20 »
Mlle Gérard, du diocèse d'Angers .... 10 »
M. Laurent, Rouen .... 7 »
M. l'abbé Hertel, diocèse de Rouen .... 10 »
Une abonnée du diocèse de Vannes .... 10 »
F. B., Bordeaux, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus .... 20 »
Anonyme de Nantes .... 20 »

A Sœur Gilbert, hôpital St-Joseph, de Ning-po (Tché-kiang), pour l'entretien d'un de ses pensionnaires.
Une Fille de Saint-François (Nancy), demande de prières .... 50 »
Anonyme de Feurs, diocèse de Lyon .... 25 »
Une abonnée de Lyon .... 200 »
Anonyme de Nantes .... 20 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang, pour le baptême d'une enfant sous le nom d'Elisabeth-Louise.
En souvenir de ma chère Fille, Lyon .... 5 »

A Sœur Ricaud, pour l'hôpital de Hang-Scheou (Tché-Kiang).
Anonyme de Marseille .... 20 »

Au R. P. Dervieux, Collège de la Sainte-Famille, au Caire.
La Conférence Saint-Vincent de Paul du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 13 »

Pour les victimes de la maladie du sommeil dans l'Ouganda (Victoria Nyanza septentrional.)
M. Stanislas Devillers, diocèse de Reims .... 100 »

A Mgr Dupont, Nyassa.
Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Tharcice Schmidt, pour la mission hongroise du Lac Croche (Saskatchewan).
Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Delaval, Martinique.
Anonyme de Nantes .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (Dispensaire d'El-Athroun, Terre-Sainte).
Anonyme .... 200 »
Anonyme du Puy, demande de prières spéciales .... 20 »
M. Ceytre, du diocèse de Clermont 7 50
M. l'abbé Constant, du diocèse de Moulins .... 25 »

Pour les missions nécessiteuses (les petites tisseuses de tapis à Sivas).
Anonyme du diocèse de Malines .... 150 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Rossillon, Vizagapatam, pour ses catéchistes).
Anonyme du diocèse de Malines .... 500 »

Pour ler missions nécessiteuses (Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional, pour ses catéchistes).
Anonyme du diocèse de Malines .... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Derouet, Congo français).
Anonyme du diocèse de Malines .... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Lebreton, Basutoland).
Anonyme du diocèse de Malines .... 350 »

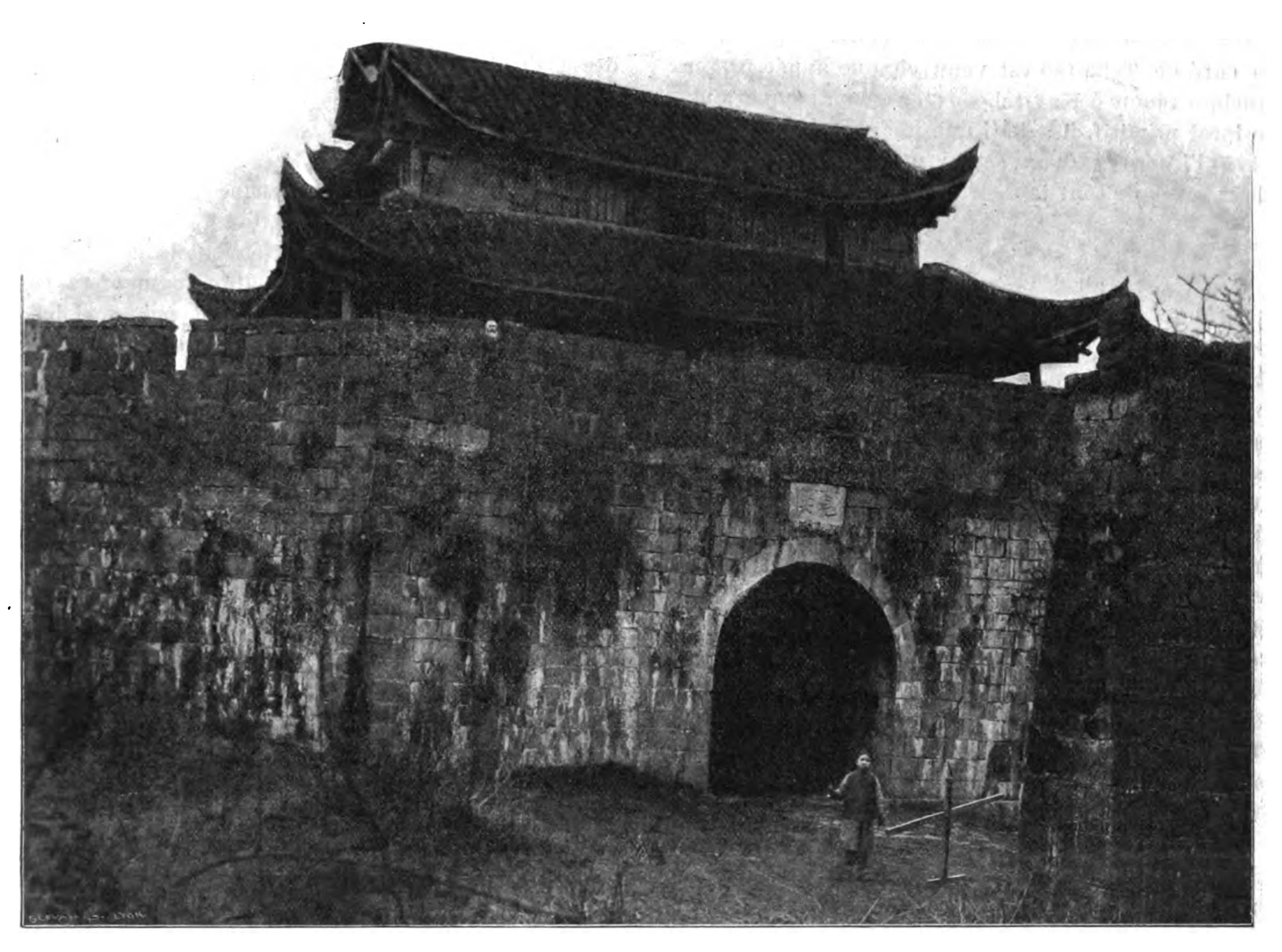
Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cochet, îles Gilbert).
Anonyme du diocèse de Malines .... 300 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.
Sœur Marguerite Lamy, 5 fr.; M. l'abbé Jaugey, 5 fr.; M. l'abbé Ferrière, 10 fr.; Mlle G. Léon Dufour, 5 fr.; M. Ceytre, 2 fr. 50.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



M. Chaffanjon se montre au créneau même où furent suspendues les têtes des suppliciés.

KOUY-TCHEOU (Chine). — REMPARTS DU SY-MEN DE KAY-TCHÉOU OÙ FURENT EXPOSÉES LES TÊTES DU VÉNÉRABLE NÉEL ET DES COMPAGNONS DE SON MARTYRE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. CHAFFANJON (v. p. 293.)

Au nom des Martyrs du Kouy-tchéou

M. Chaffanjon, l'auteur de cette touchante lettre, n'est pas un inconnu pour les lecteurs des *Annales* et des *Missions Catholiques*. Tout jeune missionnaire, à peine arrivé sur la terre de Chine, il nous avait adressé des récits charmants. Aussi, c'est avec joie que nous publions, en le recommandant, l'appel qu'il adresse à nos lecteurs ! Mais, avons-nous besoin de le recommander ? Ces pages, couronnées par le récit héroïque de la mort du Vénérable Néel et de ses compagnons de martyre, glorieux épisode que font revivre les photogravures envoyées par M. Chaffanjon, parlent assez d'elles-mêmes. A la veille de la béatification de ces Vénérables confesseurs du Christ, nos amis tiendront à doter la ville qui vit leur mort d'une église digne du Dieu pour lequel ils ont versé leur sang.

LETTRE DE M. CHAFFANJON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A KAY-TCHÉOU.

C'est un vieux Chinois... du diocèse de Lyon, qui a recours à vous. Je n'ai encore jamais demandé l'aumône aux *Missions catholiques*. Aujourd'hui, ma position est tellement embarrassée que je suis obligé de m'adresser à la charité de vos lecteurs.

Mgr Guichard vient de me charger du district de Kay-tchéou. C'est, vous le savez, au chef-lieu de cette sous-préfecture que fut martyrisé, en 1862, le vénérable Néel. Pendant bien des années il nous fut impossible de nous y établir : la haine du peuple ne le permettait pas. Le P. Bouchard ayant essayé une fois de pénétrer dans la ville, il en fut chassé, après y avoir couru les plus grands dangers.

Il était triste pourtant de laisser ainsi abandonnée la ville des cinq martyrs, la ville où fut décapité le seul missionnaire français qui ait cueilli la palme glorieuse au Kouy-tchéou. Aussi, dès que Mgr Guichard crut les haines un peu calmées, il chargea le curé de Tcha-tso, la ville la plus proche, d'essayer d'acheter à Kay-tchéou un emplacement quelconque où l'on pût s'établir. Cette fois, grâce aux ordres des mandarins de la capitale de notre province, on

réussit, non sans peine il est vrai, à prendre pied dans la ville aux sanglants souvenirs. Depuis lors le curé de Tcha-tso est venu chaque année passer quelques jours à Kay-tchéou; il a peu à peu agrandi le local primitif, il a bâti une pharmacie sur la rue et à l'intérieur deux écoles pour les enfants des deux sexes de tout le district.

.·.

Les choses ainsi préparées, Mgr Guichard crut qu'il était temps d'établir à Kay-tchéou un vrai curé qui n'eût à s'occuper que de ce district. Les chrétiens baptisés n'y sont pas encore bien nombreux ; tout au plus en compte-t-on une centaine. Mais il y a, sur divers points du pays, un assez grand nombre de catéchumènes, et ce nombre, je l'espère, augmentera rapidement, maintenant qu'il y a un Père établi au centre du district. Car n'est-il pas bien clair que nos cinq Vénérables ne voudront pas faire mentir le vieil adage chrétien, tant de fois cité dans les fastes de l'Eglise militante ? Oui, de leur sang généreusement versé pour le Christ, naîtra bientôt, je l'espère, la plus belle chrétienté de notre mission, de même qu'en ce pays du Kouy-tchéou, de toutes les rizières de ses vallées profondes, la mieux arrosée est celle qui donne toujours la récolte la plus abondante.

C'est un beau rêve! Seulement tout n'est pas encore prêt pour que je puisse travailler efficacement à sa réalisation. Comme, jusqu'à présent, le Père avait ailleurs sa résidence et son église, il a négligé ici deux choses pourtant essentielles : la maison du Bon Dieu et celle du Père. Aussi c'est bien de Kay-tchéou que je vous écris, mais c'est dans l'école des garçons que je suis logé. De là je contemple tristement mon vaste terrain vague, tout couvert de ronces et de hautes herbes, et qui, sur l'espace de 40 à 50 mètres, n'est pas même entouré de murs, de sorte que les petits païens de la ville viennent s'amuser et se battre jusque devant ma porte.

Mais ce qu'il y a de plus désolant, c'est que, quand je suis parti de Kouy-yâng, capitale de notre province, mon évêque m'a dit: « Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, nous avons déjà dépensé pour Kay-tchéou tout ce qui peut lui être consacré, je ne donnerai plus une sapèque, écrivez à vos amis de France, aux *Missions catholiques.* » C'est bien facile à dire, mais je ne sais trop comment m'y prendre pour m'installer ici d'une façon à peu près supportable, d'autant plus que je suis maintenant un pauvre vieux tout blanc, tout chauve. Il est vrai que j'ai 50 ans à peine; mais ce n'en est que plus mortifiant. J'avoue aussi volontiers que Kay-tchéou est un beau pays, mais bien froid, quoique presque sous le tropique. C'est, je crois, la région la plus élevée de la province : mon petit baromètre anéroïde marque près de 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer; aujourd'hui (30 janvier), le pays est tout entier enseveli sous la neige.

.·.

Quant à l'église, elle est bien nécessaire aussi. Je célèbre la messe dans une chambre de la maison du pharmacien. Les chrétiens se tiennent là comme ils peuvent; mais, dès que leur nombre augmentera, ce local sera absolument insuffisant. Et puis, seul ici, perdu dans les montagnes, à plusieurs journées de tout confrère, je voudrais bien conserver le Saint Sacrement. J'essaye bien, le soir, de le saluer là-bas, bien loin, à travers plaines et monts, dans les oratoires de Kouy-yang; mais ce n'est plus la même chose.

Pour construire cette église, j'ai déjà de magnifiques colonnes, et ces colonnes sont bien précieuses, car c'est la fille du Vén. Tchang (1), martyrisé avec le P. Néel, qui nous les a données. Lorsqu'elle sut que nous songions à nous établir à Kay-tchéou, elle voulut aider, selon ses moyens, à la construction de l'église et choisit elle-même les plus beaux arbres de l'ancienne propriété de son père. Depuis lors, les arbres ont été coupés et transportés au beau milieu de ma cour, où ils attendent, tristement exposés à la pluie et au soleil, que j'aie assez de sapèques pour les dresser glorieux vers le Ciel, tout fiers de porter à 30 pieds dans les airs, les voûtes de la chapelle où les chrétiens de Kay-tchéou prieront Dieu et ses martyrs.

Du V. Tchang, j'ai encore un autre souvenir : ce sont deux énormes pierres taillées en forme de socles, de bases de colonne.

Tchang habitait à Kiâ-chan-long, à 2 ou 3 kilomètres de Kay-tchéou, à mi-côte d'une colline couverte d'une belle forêt. Dans un repli de terrain, cachée à l'ombre des grands arbres, s'abritait la modeste demeure où il vivait tranquille, fervent adepte de la secte des jeûneurs, avant sa conversion au christianisme. Il avait projeté de se construire un petit oratoire, et, dans ce but, fait tailler de gros blocs de pierre qui devaient servir de bases aux colonnes. Après sa mort, la pagode voisine s'en empara et les pierres furent pendant quarante ans au service du démon. Mais les voici revenues au service du Bon Dieu : la fille du martyr est allée bravement les réclamer aux bonzes et le P. Chanticlair, curé de Tchâ-tso, les a fait apporter sur notre terrain. Elles

(1) En mourant le vénérable Tchang laissait une veuve et deux filles qui s'établirent à Kouy-yang près de l'évêque. La mère et la fille aînée y moururent bientôt ; la plus jeune, alors âgée de 7 ou 8 ans, vit encore, et elle est supérieure du couvent de la capitale. C'est une femme d'une haute intelligence et d'une énergie incomparable, qui mène admirablement son orphelinat, peuplé de plus de cent jeunes filles.



serviront de bases aux deux plus belles colonnes de la future église.

Vous voyez bien que cette église doit, de toute nécessité, être bâtie : autrement je « perdrais la face » devant Dieu et ses saints ; or, vous savez qu'en Chine « perdre la face », c'est le pire des malheurs.

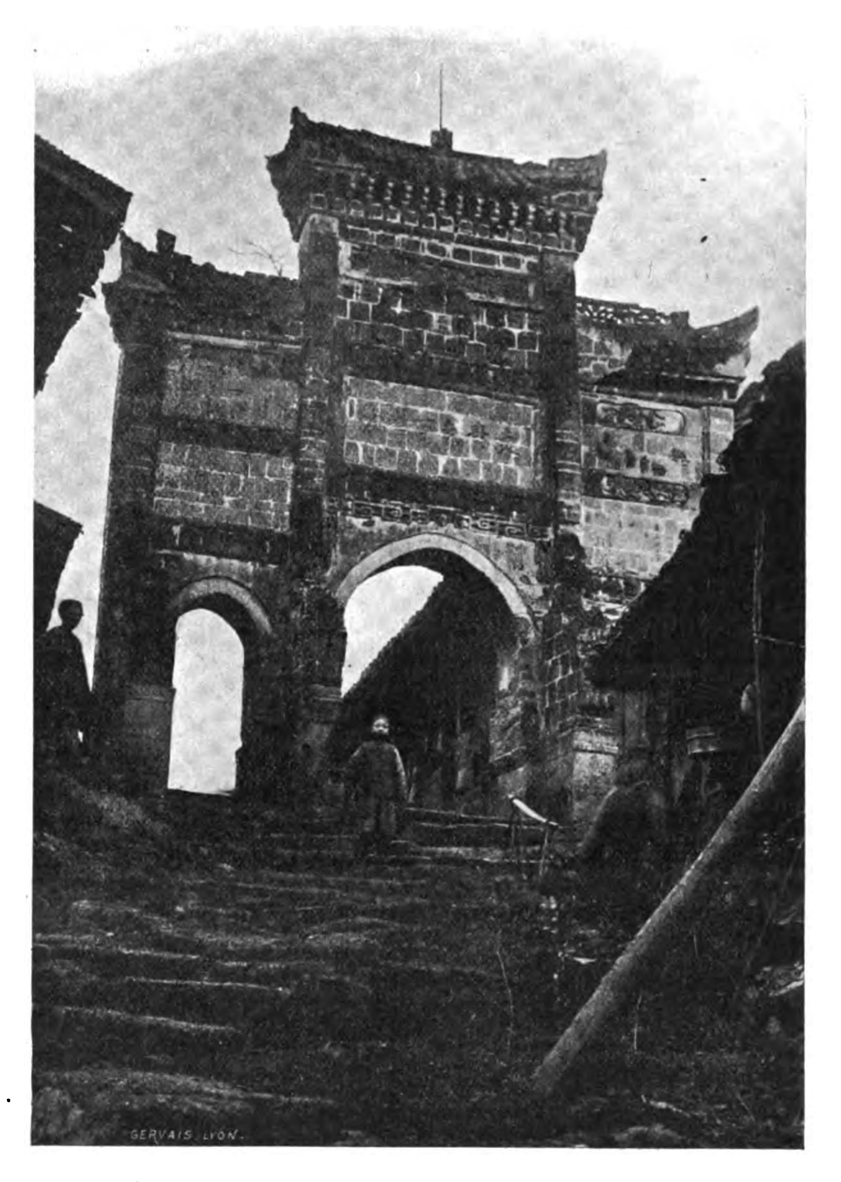
***

Je suis allé me promener à Kia-chan-long, où habitait le V. Tchang et où fut pris le P. Néel. C'est un pays enchanteur, malheureusement tout payen. Le V. Tchang n'avait pas de fils, et ses biens même ont passé aux collatéraux, parce que les femmes n'héritent pas en Chine : ce n'est que grâce à sa singulière énergie que sa fille a pu obtenir les colonnes pour notre église. Les neveux et petits-neveux du Vénérable sont tous païens endurcis sans être pourtant ennemis de la religion. Ne conviendrait-il pas cependant que notre martyr fît quelques efforts de plus auprès du Bon Dieu pour convertir ces gens-là qui sont son sang et sa race après tout ? Pieux lecteurs des *Missions catholiques*, aidez-moi par vos prières à lui bien faire entendre cette vérité de toute évidence. Je voudrais tant voir Kia-chan-long se convertir !

***

Il y a une autre relique sur laquelle je désirerais bien mettre la main : c'est le sabre qui a coupé la tête à nos vénérables. Il existe encore et se trouve dans la famille du maire qui voulut décapiter lui-même les adorateurs du Maître du Ciel.

Ce maire vivait encore il y a cinq ans. Le P. Chanticlair, ayant entendu dire que le sabre était chez lui, envoya deux chrétiens rendre visite à ce vieillard âgé de 85 ans. On causa de toute espèce de choses, sauf du sabre et de l'antique exploit du bonhomme. Mais les chrétiens virent le sabre suspendu à l'endroit indiqué par les gens du pays. Ils en avisèrent le Père qui les renvoya quelques jours après pour essayer de persuader au vieux maire de nous céder le sabre si précieux pour nous et à lui bien inutile. Mais le sabre n'était plus là. Le vieillard qui, malgré quarante ans passés, n'avait pas la conscience tranquille, avait fait disparaître ce qui aurait pu servir de pièce à conviction, « dans le cas, pensait-il, où nous aurions voulu tirer vengeance du crime alors commis. » Pourtant, le sabre existe encore et je ne désespère pas de m'en rendre acquéreur ; alors j'en ferai le plus bel ornement de ma future chapelle, ou plutôt je l'enverrai en présent à celui qui m'aura le plus généreusement aidé à la bâtir.



KOUY-CHEOU (Chine). — ARC DE TRIOMPHE DE KAY-TCHÉOU, A COTÉ DU PETIT PONT OÙ SE FIT LA RENCONTRE DE LUCIE Y ET DE PIERRE NÉEL ALLANT AU MARTYRE ; reproduct. d'une photog. envoyée par M. CHAFFANJON

***

Chers lecteurs des *Missions catholiques*, aidez-moi de vos prières et envoyez une aumône à Kay-tchéou, afin qu'au jour prochain de la béatification de nos cinq martyrs, j'aie une belle église élevée en leur honneur dans cette ville qui les a mis à mort, il y a quarante-cinq ans.

Le P. Néel était Lyonnais, je suis Lyonnais moi-même. Je m'adresse donc tout spécialement au dio-

cèse de Lyon, aux anciennes connaissances du P. Néel, s'il en est encore, à ses parents, amis, condisciples et enfin à tous ceux qui s'intéressent aux gloires de notre cher et beau diocèse : le P. Néel en est une bien certainement.

Récit du martyre du Vénérable Néel et de ses compagnons.

Le P. Néel, âgé alors de 29 ans, n'était que depuis quelques jours chez le V. Tchang, et déjà se dessinait autour de la ville un mouvement considérable de conversions. Une centaine de catéchumènes s'étaient fait inscrire. Deux catéchistes étaient avec lui, Jean Tchân et Martin Ou. A quelques kilomètres de là vivait une fervente vierge chinoise, Lucie Y, alors âgée d'une quarantaine d'années et qui depuis longtemps désirait le martyre ; elle était chargée d'instruire les nouvelles converties. Voyant les conversions se multiplier, le P. Néel écrivit à Mgr Faurie qu'il irait bientôt le voir à Kouy-yang pour lui rendre compte de la situation. Mais la tempête allait se déchaîner. Le maire du pays voulant extorquer injustement 20 taëls à un néophyte, le P. Néel s'y opposa et le maire, pour se venger, porta l'affaire au sous-préfet. Ce mandarin était alors le fameux Tay-lou-tché qui, quelques années auparavant, avait martyrisé trois chrétiens à Maô-Kéou.

Le 16 février, au matin, M. Néel baptisa Jean Tchang ; puis, voyant le danger, il voulut rester au milieu des chrétiens et renonça au voyage projeté. Au lieu de descendre lui-même à Kouy-yang, il y envoya un courrier pour prévenir l'évêque. Mgr Faurie lui députa aussitôt un catéchiste habile ; mais, lorsque ce dernier arriva à Kia-chan-long, il ne trouva à la maison que la femme Tchang qui, en le voyant, éclata en sanglots et lui dit tout bas :

« Nous avons des martyrs : notre cher P. Ouên (M. Néel), ses deux catéchistes (Où et Tchen) et mon mari ont été décapités hier au soir, et la Vierge Y ce matin. »

La veille, en effet, dans la soirée, une véritable armée de satellites tombait à l'improviste sur la maison et la cernait de tous côtés. Ils saisissaient aussitôt le maître de la maison, Jean Tchang, et les deux catéchistes, puis, peu après, M. Néel qui, pour gagner du temps, s'était enfermé dans la chambre, et là se hâtait de prendre son passeport et de jeter sous le lit son calice et ses ornements. Alors on attacha le P. Néel à la queue du cheval que montait le fils du mandarin et la troupe entra ainsi en ville.

Au prétoire, les formalités ne furent pas longues. Tout fut terminé en quelques minutes. Le P. Néel se réclama d'abord de sa qualité de Français, pour ne pas se mettre à genoux comme les autres ; mais un soldat, d'un coup de chaîne, le jeta la face contre terre. Alors le mandarin lui proposa formellement l'apostasie sous peine de mort. Le P. Néel se contenta de répondre :

« — Tue-moi, si tu veux.

« — Et vous autres, *fou tou* (imbéciles), renoncez-vous à cette religion ?

« — Non ! » répondirent Ils.

« — Tuez-moi cette canaille, » dit alors Tay-lou-tché.

Au moment où on allait emmener les condamnés, le cynique sous-préfet s'écria :

« — Otez-leur leurs habits, ils ne sont pas dignes d'en porter. »

Et malgré les protestations des confesseurs, on les dépouilla, on les mit complètement à nu. Les gens de Kay-tcheou, interrogés sur ce fait, ne veulent pas le reconnaître, la chose cependant est certaine. Tay-lou-tché voulut le lendemain matin condamner à la même ignominie Lucie Y ; mais la courageuse femme lui parla de telle façon qu'il rougit de son infamie et elle ne fut pas dépouillée.

On lia les mains derrière le dos aux confesseurs et ils furent conduits au supplice. Il n'y a pas loin du prétoire au *Sy mên* (Porte de l'Ouest) où eut lieu le drame final. Au moment où la troupe approchait de ce Sy mên, les satellites qui étaient allés s'emparer de Lucy Y et l'emmenaient au prétoire, entraient en ville par cette même porte, et les deux convois se croisèrent à une dizaine de pas de la porte, sur un petit pont, à côté d'un arc de triomphe. (*Voir la gravure* p. 291.) La pieuse chrétienne jeta les yeux sur M. Néel et fondit en larmes. Quelques minutes plus tard, les quatre martyrs pénétraient dans le petit espace compris à l'extérieur du mur, entre la porte et le *yong py* (grand mur en pierres en face de la porte). Ils furent exécutés aussitôt. Après l'exécution, leurs têtes furent suspendues aux créneaux des remparts et leurs corps abandonnés sur place pour y être la proie des panthères et des loups, alors fort nombreux dans le pays.

Lucie Y ne fut exécutée que le lendemain. Le *Hiatang* (petit mandarin) de Kay-tcheou était alors un nommé Tso qui était lié avec la famille Y. Il fit amener Lucie dans son prétoire et fit tous ses efforts pour lui persuader de renoncer au Maître du Ciel et de se marier :

« — Non, répondait la courageuse femme, non, tue-moi tout de suite, inutile d'attendre à demain, je ne changerai pas d'avis. »

Cependant, les mandarins, espérant toujours vaincre sa résolution, lui firent passer la nuit chez une femme payenne, qui devait essayer de réussir là où avaient échoué l'éloquence et les menaces des magistrats.

Pendant ce temps, à Kia-chan-long, on ne savait rien des événements. La femme Tchang aurait bien voulu envoyer quelqu'un en ville pour avoir des nouvelles, mais tout le monde avait fui. Elle et ses filles passèrent donc la nuit dans des transes faciles à imaginer. Avant le jour, l'aînée, âgée de 18 ans, partit pour apprendre ce qui s'était passé. En route, elle rencontra une de ses amies qui lui dit : « On les a tués hier soir. » Puis elle la conduisit au lieu de l'exécution. A la vue d'une dizaine de loups dévorant les cadavres, elles jetèrent un cri d'effroi et se crurent perdues ; mais, au contraire, les loups furent effrayés et s'enfuirent, emportant chacun le membre qu'il était occupé à ronger. Elles s'approchèrent alors en tremblant, virent la terre rougie de sang, mais il ne restait plus sur place qu'une seule jambe presque entièrement dévorée. Elles aperçurent ensuite les têtes suspendues aux remparts.

Ne voyant pas la tête de la vierge Y, la jeune Tchang pensa qu'elle n'était pas encore exécutée et courut au prétoire pour la voir. Les satellites la repoussèrent brutalement, sans vouloir même lui dire où elle était. Elle courut par tous les quartiers, interrogeant toutes les personnes de sa connaissance, mais personne n'osait la renseigner. Enfin la payenne chez qui était Lucie, la voyant passer toute éplorée, l'appela et la fit entrer.

« — Ah ! ma fille, s'écria Lucie en pleurant, que le bon P. Ouen a dû souffrir hier, en se voyant ainsi exposé tout nu au milieu de la populace ! »

Ce furent ses premières paroles. Après avoir pleuré quelque temps en silence, elle essuya ses yeux, remit à la jeune fille son chapelet et la croix qu'elle portait au cou, puis lui dit :

« — Maintenant j'ai récité toutes mes prières ; je n'ai plus besoin de ces objets, remets les à mon frère... Je prierai au Ciel pour lui et pour toute la famille... Je vais être décapitée... Et toi, ma fille, prépare-toi au baptême et sois bonne chrétienne. »

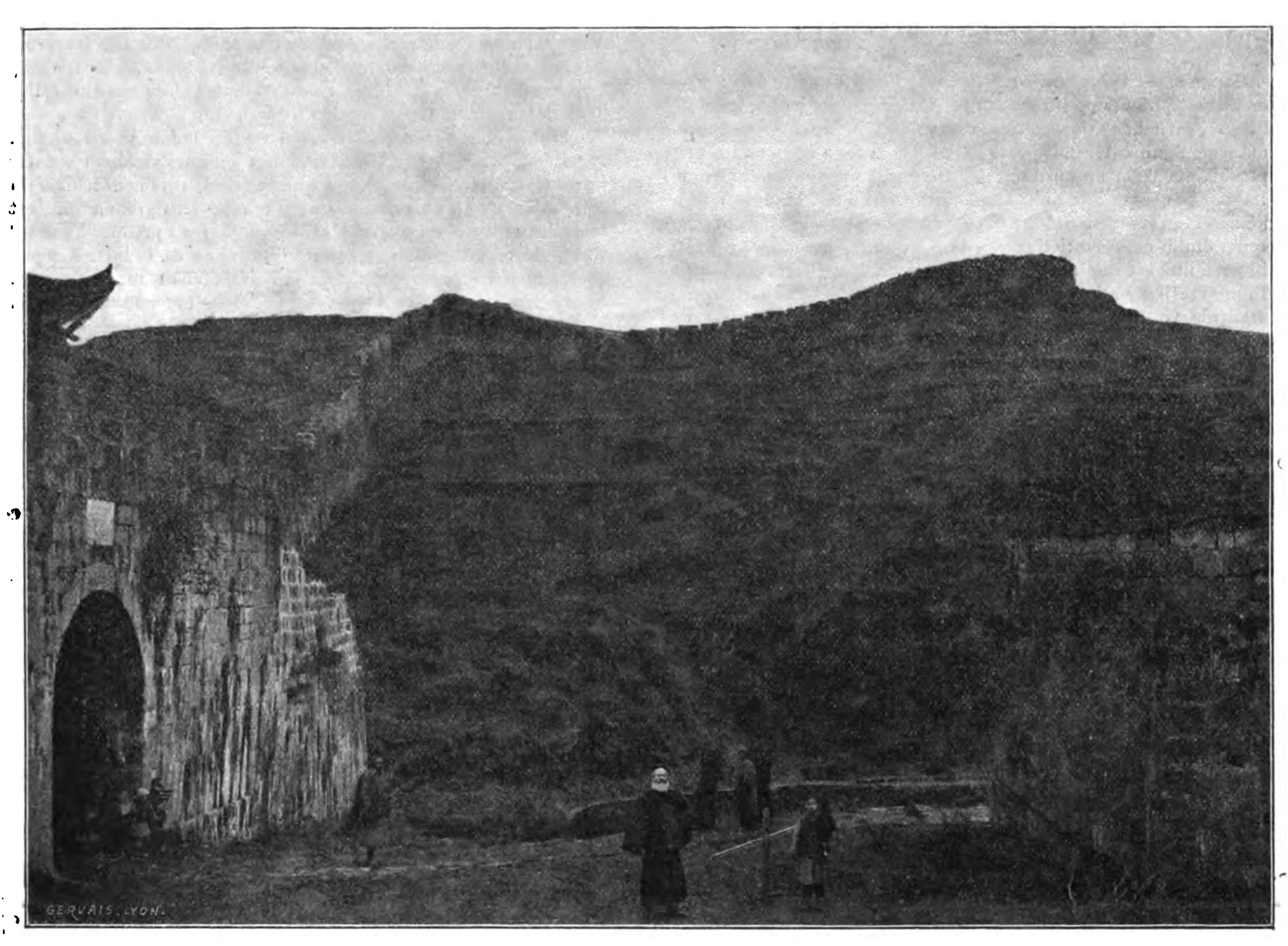
Peu après arrivèrent les satellites qui conduisirent la vierge Y devant Tay-lou-tché. Là elle refusa de nouveau courageusement d'apostasier et fut aussitôt conduite au Symen où se consomma son martyre. Mais ce n'était plus l'habile bourreau de la veille, le grand maire de Kay-tchéou, qui maniait le sabre : sa tête fut hachée avant de tomber. On enterra son corps tout près de là. Malheureusement, le cercueil en planches minces et peu recouvert de terre, fut déterré par les loups et, quelques jours après, les chrétiens retrouvèrent des lambeaux de ses habits en différents endroits sur la montagne. On ne retrouva aucun de ses ossements, pas plus que ceux des quatre autres martyrs.

Ces choses se passaient à Kay-tchéou les 18 et 19 février 1862 (1). Naturellement, Mgr Faurie, à Kouy-yang, ignorait tout. Il attendait toujours le retour du courrier qu'il avait envoyé trois jours auparavant à M. Néel. Le 21 février, il le vit revenir à moitié mort de faim et de fatigue. En arrivant, le pauvre homme se jeta aux pieds de l'évêque en criant : « Gloire à Dieu, Monseigneur, encore des martyrs ! » et il lui raconta tout.

Mgr Faurie se préoccupa immédiatement de retrouver leurs reliques. La première expédition envoyée par lui, cher-

---

(1) Peu de temps après ces événements, la ville de Kay-tchéou fut prise et pillée par les rebelles et Tay-lou-tché s'empoisonna.



L'endroit ou M. Chaffanjon se tient debout est le lieu précis de l'exécution. A sa gauche on voit le *tchan-kia*, instrument qui sert à étouffer les condamnés à la strangulation.

KOUY-TCHEOU (Chine). — Lieu du martyre du vénérable Néel et de ses compagnons, a Kay-tchéou ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Chaffanjon.

cha en vain sur les montagnes environnantes ; plusieurs chrétiens, déguisés en mendiants, ne retrouvèrent que quelques lambeaux d'habits.

La seconde tentative fut plus heureuse. Après de multiples péripéties, les hardis compagnons, malgré les satellites, leurs chiens et leurs lanternes, réussirent au milieu de la nuit à grimper par une échelle jusqu'aux créneaux des remparts et à détacher les têtes. Malheureusement, elles tombèrent dans un bourbier au pied du mur, tout près de la porte à gauche en entrant. (*Voir la grav.* p. 289.) Au bruit des têtes tombant de 20 pieds de haut, tout un concert de cris et d'aboiements répondit de la ville. Les chrétiens, à la hâte, ramassèrent les têtes dans la boue, les jetèrent bien vite dans une hotte et s'enfuirent au galop vers Kouy-yang, où ils arrivèrent le 6 mars.

Ici, laissons la parole à Mgr Faurie :

« Nous étions, ce soir-là, réunis au collège, outre les élèves du Séminaire, quatre missionnaires et une dizaine de chrétiens parmi lesquels le docteur Y, frère de la vierge martyre.

« Les têtes étaient encore toutes couvertes de la boue où elles étaient tombées. Mes braves chrétiens n'avaient pas osé les laver eux-mêmes, « parce que, disaient-ils, c'étaient de saintes reliques, auxquelles, eux hommes pécheurs, n'étaient pas dignes de toucher ». Nous les lavâmes nous-mêmes à grande eau, et, après les avoir bien essuyées, nous les disposâmes sur une table pour les contempler à loisir. Elles étaient encore fraîches et sans la moindre odeur. Je peignai la barbe de M. Néel, qui était fort mêlée, et il n'en tomba pas un poil. Nous ne pouvions nous faire à l'idée qu'ils étaient morts. Ils étaient aussi reconnaissables que pendant leur vie. Leurs traits n'étaient pas même contractés. Ils avaient l'air de sommeiller. Nous les baisâmes avec respect et sans répugnance, je vous assure. »

Ces têtes, renfermées chacune dans une boîte en zinc, attendent le jour de la béatification qui ne peut plus tarder maintenant.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués : pour la Guinée française, à Marseille, le 12 mars, le R. P. Pierre Garin (Evreux) ; le 12 avril, le Fr. Girard Jouffroi (Besançon) ; — le 18 mars, à Naples, pour le vicariat apostolique de Zanzibar, le R. P. Pierre Mitrécey (Coutances) ; — le 9 avril, à Saint-Nazaire, pour la Trinidad, un scolastique profès, M. Julien Le Léal (Vannes) ; — le 12, à Marseille, pour le vicariat apostolique de Loango, Mgr Jean Derouet (Séez) et le R. P. Joseph Gardel (Albi) ; — le 24, à Lisbonne, pour l'Amazonie, le R. P. Xavier Schurrer (Strasbourg). — Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

— Le 8 mai, se sont embarquées à Marseille : Sœur Marie-Romuald (Luxembourg) et Sœur Marie-Béatrix (Lyon) pour le vicariat apostolique de l'Océanie Centrale ; Sœur Marie Gérard (Nantes) et Sœur Marie Raymond (Le Puy), pour le Vicariat apostolique des Nouvelles-Hébrides. Ces Religieuses appartiennent à la Congrégation du Tiers-Ordre Régulier de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Suisse. — La *Schweitzer-Kirchen Zeitung* (Gazette de l'Eglise de Suisse) publie une intéressante statistique sur les progrès de l'Eglise catholique dans la république helvétique. Il y a un siècle, vers l'année 1800, les catholiques étaient, en ce pays, un peu plus de 400.000 ; aujourd'hui ils atteignent presque le chiffre de 1.400.000, c'est-à-dire qu'en cent ans ils ont augmenté de 1 million, soit en moyenne 10.000 par an ! Le docteur Bomberger, qui a établi cette statistique, estime qu'une augmentation aussi importante est due moins aux conversions des protestants qu'à l'immigration catholique, venue en partie des départements français voisins, en partie de l'Alsace-Lorraine, en partie de l'Italie. Détail intéressant : la natalité est beaucoup plus élevée chez les catholiques que chez les protestants.

Le diocèse qui possède la vie religieuse la plus intense est le diocèse de Lausanne-Genève ; à Fribourg se trouve une jeune et brillante Université, centre important de culture intellectuelle et de foi. En général, dans toutes les provinces de la Confédération suisse, on signale une véritable efflorescence d'œuvres catholiques qui ont fini par attirer l'attention et les sympathies des protestants eux-mêmes.

Congo. — Le R. P. Murard, des Pères du Saint-Esprit, écrit de Sette-Cama, le 20 avril 1907 :

« Après les fêtes de Noël à la mission, il me restait à aller porter les bienfaits des sacrements aux chrétiens de l'intérieur. Le voyage a été bon au point de vue spirituel, mais affreux au point de vue matériel : j'ai administré une trentaine de baptêmes d'adultes ; mais le démon de l'Afrique me les a fait payer cher, pendant un mois durant. Jamais encore nous n'avons supporté autant d'orages : tous les jours, déluges accompagnés de tonnerre et suivis de débordements de rivières, qu'il fallait traverser à la nage ou sur des troncs d'arbres. Jamais aussi, nous n'avons tant souffert de la faim, et cela pendant quatre semaines. Il y avait famine dans toutes ces contrées depuis plusieurs mois.

« L'œuvre de Massanga-Bouissou est en bonne voie toujours. Deux fois par mois, j'y vais ; les vingt enfants viennent assister aux offices à la mission. Il y a quinze jours, vers neuf heures du soir, nous avons eu un moment d'effroi : un tigre énorme est venu lutter avec un grand chien de garde ; au premier assaut il n'a pu le prendre; mais, un quart d'heure après, la lutte a repris et le chien a été emporté. Les enfants étaient morts de peur. Souvent, il nous arrive d'entendre parler de bêtes féroces, et l'on s'effraie peu. Mais, dans l'obscurité, sentir le sol trembler et les cloisons légères de nos cases grincer sous la poussée de deux bêtes qui, en se battant, viennent parfois s'y bousculer, cela vous tourne le sang.

« Mon dernier voyage à l'intérieur a été agrémenté de la rencontre de deux gorilles, mâle et femelle, qui ont passé à dix mètres derrière moi, et en avant des porteurs. Mes hommes ont obéi à la consigne : ils sont demeurés immobiles, les yeux fixés sur les deux monstres qui, sans bruit, ont continué leur marche. Je n'ai rien vu de tout cela..., heureusement, car j'aurais tiré, et alors que serait-il arrivé ?

« A Massanga, ces monstres sont les maîtres des bords du lac : des vingt et un villages, il n'en reste plus que quatre dont les habitants vont s'en aller aussi. J'ai vu moi-même des troncs énormes de bananiers, de plus d'un mètre de diamètre, renversés et déchiquetés à belles dents par les gorilles. Quand on en tue un, toute la bande vient, pendant la nuit, gronder autour du village, frapper le mur des cases et manger les cannes à sucre. »

COIMBATOUR (Hindoustan). — PAGODE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU.



COIMBATOUR (Hindoustan). — MAITRE D'ÉCOLE ET ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE KOLAPULUR ; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU.

LA TRIBU DES SANARS

Par M. François DENIAU, des Missions Etrangères de Paris.

A PROPOS D'UN PUITS

Suite (1)

Le catéchiste protestant crut donc bien faire, en cherchant à mettre un terme à cette bienveillance relative dont on use par ici à l'égard du missionnaire catholique et des siens. Tout en enseignant quelques mots d'anglais au fils d'un riche Sanar de l'endroit, notre homme se permit la perfide digression suivante.

« — Vous autres, Sanars, dit-il en substance, vous prétendez être des purs, suivre exactement les usages des ancêtres, et vous vous en allez puiser de l'eau au puits du prêtre catholique, un mangeur de bœuf, comme d'ailleurs n'importe quel Européen. Va lui demander s'il n'a pas mangé du bœuf, et s'il n'en mange pas encore de temps en temps. Il ne pourra nier la chose sans mentir. Quand le ministre protestant mon maître s'en vient par ici, vous le traitez en paria, sous prétexte qu'il est mangeur de bœuf, et, étrange contradiction, vous regardez comme un grand honneur d'être admis à puiser de l'eau au puits du prêtre catholique un autre mangeur de bœuf. Est-ce logique ? »

L'accusation portée contre moi était on ne peut plus grave. Le bœuf est une divinité dans l'Inde. Pour aller au ciel, il n'y a pas de plus sûr moyen que de mourir, en tenant la queue d'un bœuf. Les sivénistes se frottent le front avec les cendres de la fiente de cet animal, qui a une vertu purificatrice extraordinaire. Frapper un bœuf n'est pas péché, on le lui montre bien parfois; mais le tuer, et surtout manger sa chair, sont les plus grands crimes qu'on puisse commettre ici-bas: celui qui se rend coupable de l'un ou de l'autre de ces forfaits, inspire la même horreur aux Hindous, que Judas aux âmes chrétiennes.

∴

Vous voyez la gravité du méfait dont on m'accusait. La chose méritait d'être prise en considération par Koutty-mouppen, le riche Sanar, dont le catéchiste protestant avait ébranlé les convictions. J'avais rendu service à Koutty-mouppen, en guérissant son fils d'une fièvre qui le minait depuis longtemps : il m'en avait témoigné de la reconnaissance. Mais, maintenant qu'il s'agissait de sauvegarder la pureté de la caste menacée par moi, tout devait céder devant cette suprême préoccupation.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 31 mai, 7 et 14 juin.

Il s'en vint trouver un jour mon catéchiste et, insidieusement, lui posa la question suivante :

« — Ton maître ne mange-t-il pas de temps en temps du bœuf? En Europe n'en aurait-il pas mangé, comme, d'ailleurs, le font tous les Européens? »

Mon catéchiste vit le piège et attesta qu'en homme bien élevé, je n'avais jamais porté à mes lèvres pareille nourriture.

Ses affirmations, si catégoriques pourtant, ne donnèrent pas à notre inquisiteur complète satisfaction ; il exposa le cas au chef Gros-Ventre, qui partagea ses doutes. Il ne voulut pas laisser passer cette belle occasion de montrer qu'il était digne de sa haute position : c'est pourquoi il convoqua toute la caste pour aviser au moyen à prendre pour rémédier au mal.

***

Les assises se tinrent deux nuits de suite à la clarté de la lune : on pérora à qui mieux mieux. En définitive, on se rangea à l'avis que je n'étais qu'un vil paria, un mangeur de bœuf, et qu'on ne pouvait aller puiser de l'eau à mon puits, car c'était impossible qu'il ne fût pas souillé par mon voisinage.

J'ignorais toutes ces menées; mais je m'aperçus, un beau matin, que les femmes de caste ne venaient pas, comme d'habitude, puiser de l'eau à la mission. La chose me frappa. J'envoyai mon catéchiste s'enquérir du pourquoi, il ne tarda pas à me rapporter la grosse nouvelle.

Pourtant, ma conscience ne me reprochait aucun crime de lèse-caste. Non seulement je ne mange point de bœuf ; mais encore je cherche à vivre le plus possible comme un homme de caste. Pour montrer aux « purs » que j'étais aussi orthodoxe qu'eux en pareille matière, je donnai un jour l'ordre à mes serviteurs d'éloigner des parias qui étaient venus voir les travaux que je faisais exécuter à mon puits ; ils n'avaient apparemment aucune intention d'y descendre, j'agissais ainsi pour convaincre les gens de caste qu'ils pouvaient en toute sûreté de conscience venir puiser de l'eau chez moi.

J'ordonnai à mes serviteurs de ne rien dire et de ne témoigner aucun mécontentement.

***

Les Sanars ayant solennellement décrété que mon puits était devenu un puits paria, il fallait aviser à trouver de l'eau ailleurs. En dehors du village se trouve une mare qui n'a pas été nettoyée depuis des années et dont l'eau est d'une saleté rebutante. Faute de mieux, nos « purs », qui ne pouvaient plus reculer après s'être tant avancés, décidèrent que ce serait là que désormais on prendrait l'eau nécessaire au ménage.

Le malheur pour nos législateurs, c'est qu'il y eut parmi les dames indiennnes quelques désobéissantes, peu nombreuses il est vrai, mais en nombre suffisant quand même pour les mettre dans un grand embarras. On morigéna les entêtées, qui répondirent avec beaucoup de raison :

« Nous avons puisé de l'eau chez le prêtre catholique pendant des mois, et ce n'est que maintenant que vous vous apercevez que la chose est contraire aux usages et lois de notre caste. Vous n'êtes guère perspicaces. D'ailleurs indiquez-nous où prendre de l'eau propre. »

Des amendes furent imposées aux maris des délinquantes, comme responsables des fautes de leurs épouses. Ils refusèrent de les payer, ce qui compliqua singulièrement le cas.

Sur ces entrefaites, un des notables de Kollapulur, appartenant à la caste des *shettys* (marchands), se mit de nouveau à envoyer sa femme et ses filles puiser de l'eau à mon puits. C'était un grand honneur pour moi : en mettant son épée dans la balance, le brave homme la fit pencher de mon côté. La déroute ne tarda pas à commencer dans le camp ennemi : seuls les promoteurs du mouvement tinrent bon pendant quelque temps ; mais la sécheresse, arrivée on ne peut plus à propos, ayant tari leur mare, ils furent, eux aussi, obligés de mettre bas les armes et de venir à nouveau s'approvisionner chez moi. Ils craignaient de ma part une petite vengeance qu'ils avaient bien méritée. Je préférai ne point me départir de l'indifférence dans laquelle je m'étais renfermé dès le début. Le catéchiste protestant en fut pour ses frais Tout est bien qui finit bien.

VISITE ÉPISCOPALE.

Kollapulur étant un district nouvellement fondé, Mgr Roy, mon évêque, avait hâte de le visiter. Aussitôt qu'il m'eût fait connaître son intention, je m'empressai de tout préparer pour sa venue et de compléter l'instruction des enfants qui devaient recevoir la confirmation.

Le prélat fut reçu avec les témoignages de la joie la plus vive et les marques de respect dus au premier pasteur du diocèse. Un magnifique *pandel* avait été planté à l'entrée du village : l'école, qui sert de chapelle, avait été transformée en un petit paradis au moyen de tentures, de branches de cocotier, de guirlandes, etc. Mon catéchiste s'était chargé de l'autel, et vraiment il se tira d'affaire à son honneur.

***

Mgr Roy s'arrangea de façon à ne pas arriver avant la tombée de la nuit : dans l'Inde, une réception grand genre doit avoir lieu à la lueur des torches. Les chrétiens des environs et bon nombre de païens étaient allés à sa rencontre, à trois ou quatre kilomètres de Kollapulur, emmenant avec eux un artificier improvisé. Tout à coup on entend sur la grande route des détonations de boîtes, c'est la voiture épiscopale qu'on signale. Elle apparaît déjà escortée de toute une bande de gamins, chrétiens pour la plupart.

Les notables s'approchent de Sa Grandeur pour lui présenter les compliments d'usage ; puis hommes et femmes, tout le monde se met à genoux pour recevoir sa bénédiction. Les parias, munis de leurs instruments de musique, viennent se ranger en tête du cortège pour commencer leur charivari. On arrive tout doucement au village, où attendent plusieurs milliers de païens, attirés par la curiosité. La foule est tellement compacte que la voiture a peine à se frayer un passage, malgré le zèle déployé par nos commissaires de police improvisés. Chacun veut voir de près ; les derniers rangs poussent les premiers, qui ont peine à contenir le flot et à n'être point entraînés.

Une fois arrivé au *pandel*, Mgr Roy descend de voiture, revêt les ornements pontificaux pendant que les confirmands se rangent sur deux rangs, pour lui servir de gardes du corps. Afin d'empêcher qu'on ne vienne couper la file, chacun d'eux tient solidement par les épaules celui qui le précède. Un no-



table païen, son petit-fils planté à califourchon sur son épaule, se charge du rôle de suisse. Précédé de trois missionnaires et d'enfants de chœur en *cotta* et soutane rouge, l'évêque, crosse en main et mître en tête, s'avance lentement sous un dais, si l'on peut décorer de ce nom pompeux une toile de différentes couleurs, attachée à quatre piquets, que les principaux chrétiens tiennent à la main, avec une gravité de sénateurs romains.

Les détonations de boîtes recommencent de plus belle, les fusées montent bien haut en l'air, et nos parias, qui partagent l'enthousiasme général, soufflent dans leurs instruments à les faire éclater. Le spectacle est grandiose... pour des Indiens. Les blanchisseurs du village étendent par terre des toiles là où l'évêque doit poser le pied ; d'après la politesse du pays, il ne convient pas qu'un grand homme, dans une réception officielle, marche sur la terre nue.

C'est ainsi qu'on parvient jusqu'à la chapelle-école : elle est déjà remplie par les curieux, aussi ce n'est que grâce à des efforts héroïques que je parviens à frayer au bon évêque un passage suffisant au milieu de cette cohue. Après avoir obtenu un silence relatif, on chante les prières liturgiques, Monseigneur donne sa bénédiction et est reconduit à la résidence avec le même cérémonial.

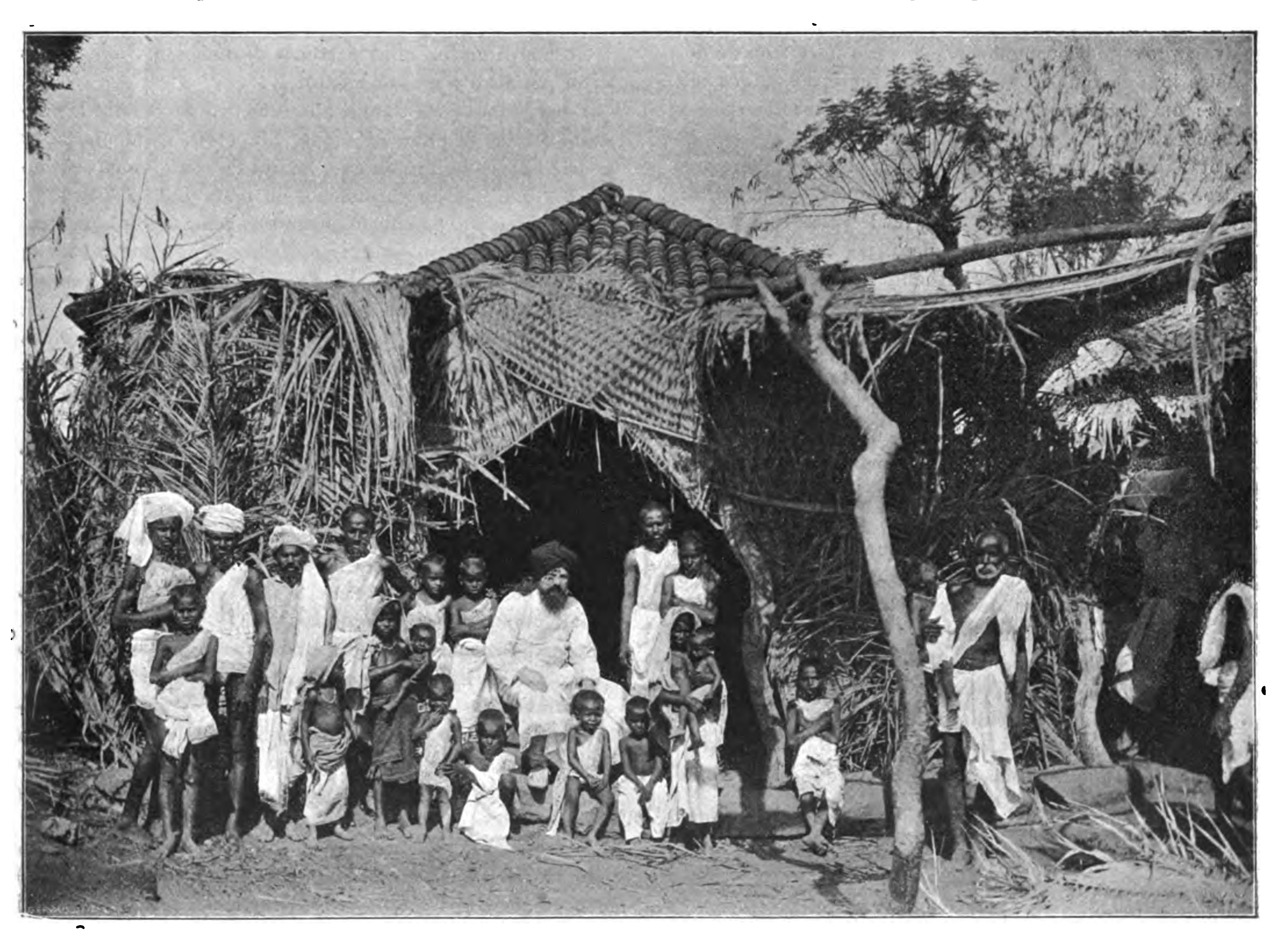
Cette dernière partie de la fête fut un peu gâtée par un incident imprévu : les porteurs de torches, ne croyant pas que la cérémonie devait durer si longtemps, ne s'étaient munis que d'une quantité d'huile insuffisante. A peine avait-on quitté la chapelle que les deux dernières torches s'éteignent, l'obscurité est complète, impossible d'avancer. Par bonheur, un brave homme, devant la maison duquel on s'était arrêté, a une idée lumineuse : il se précipite chez lui, en rapporte une bouteille pleine d'huile. Vite, une torche se rallume, puis une deuxième ; enfin on peut reprendre la marche interrompue et arriver à la résidence.

***

Le surlendemain, un dimanche, avait lieu la confirmation. Il y eut de nouveau affluence de païens ; mais la cérémonie avec son calme et son recueillement ne les intéressa que médiocrement.

Après la Sainte Messe, les chrétiens vinrent en corps offrir le *sandippou* (présent) traditionnel à Sa Grandeur, et les enfants chantèrent en son honneur un *mangalam* (chant de louange) qu'ils préparaient depuis longtemps. Monseigneur adressa à l'assemblée quelques paroles d'édification qu'on écouta... avec distraction.

Je dois confesser que j'étais la cause de tout le mal. Voici comment. J'avais fait attacher à des pieux plantés en terre une longue corde de laquelle pendaient une demi-douzaine



COIMBATOUR (Hindoustan). – District de Kollapulur — Chapelle de Gavundapaléam — M. Tignous et ses chrétiens ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Deniau.

de *sattis* (vases en terre). Naturellement tout en écoutant les avis de leur évêque, plus d'un auditeur, surtout parmi les jeunes, se demandait à quel usage était destiné cet étrange étalage. Sa Grandeur s'aperçut de la chose et eut la bonté de terminer vite son discours.

Toute la jeunesse se porta alors de mon côté :

« — Père, pourquoi tout cela ? » interrogeait-on de toutes parts.

Fier d'attirer ainsi sur moi l'attention générale, j'appela[i] Sinnappen (Paul), l'un des plus intelligents de la bande et lui dis :

« — Sinnappen, je vais te bander les yeux, tu prendras en main cette matraque, tu avanceras ensuite vers les *sattis*, et, quand tu te croiras arrivé au bon endroit, tu frapperas hardiment trois coups. Si tu brises un vase, le contenu sera pour toi. Mais tâche de bien choisir : dans trois *sattis* on a déposé des *caches* (petites pièces de monnaie), les trois autres sont remplis d'eau. »

Sinnappen s'avança, mais ne réussit qu'à faire rire l'assemblée. On se mit à l'encourager par des bravos moqueurs, quand on le vit prendre une direction presque diamétralement opposée à la bonne.

Celui qui entra en lice après lui attrappa la tête d'une pauvre vieille, qui n'avait pu se ranger assez promptement. Elle fit une vilaine grimace ; mais, devant l'hilarité générale qu'avait provoqué son malheur, elle n'osa faire trop de démonstrations de douleur. Son infortune servit d'exemple aux autres : on se tint désormais à distance respectueuse des champions et le jeu continua au milieu de phases diverses de rires et d'applaudissements. Les *sattis* furent cassés l'un après l'autre ; mais le dernier ne tomba qu'au bout de deux heures.

Ce « sport », inconnu dans l'Inde, fut le « clou » de la fête; l'on en parla comme d'un événement. On était unanime à reconnaître qu'il n'y a que les catholiques pour savoir organiser de belles réjouissances.

CONVERSIONS

Quelques jours après la visite épiscopale, deux familles de Sanars venaient se faire inscrire au catéchuménat. Les femmes et les enfants avaient, sans jeu de mots, une peur bleue du *gourou* (prêtre) blanc. C'est à peine si, moi présent, ils osaient ouvrir la bouche pour répéter les prières que leur enseignait le catéchiste.

De plus, les parents de mes catéchumènes ayant appris que quelques-uns des leurs se disposaient à *tomber* dans la religion, crurent de leur devoir de faire tous leurs efforts pour empêcher un pareil malheur. Ce furent des pleurs, des supplications à n'en plus finir. Une vieille en vint jusqu'à dire à sa fille :

« — Jette-toi dans un puits plutôt que de faire pareil affront à notre famille et à notre caste. Je t'ai élevée avec toute la tendresse que tu sais ; était-ce pour que tu me fasses mourir de honte ? »

Pareilles démonstrations font toujours impression : aussi, la pauvre catéchumène cessa de venir ainsi que son mari.

C'était un désastre pour moi ; les Indiens ressemblent aux moutons de Panurge ; si cette famille reculait, il était moralement certain que l'autre en ferait autant. De plus, ceux qui pouvaient avoir quelque velléité de venir à la religion, seraient découragés par le fait même. Je résolus de ramener, coûte que coûte, nos fugitifs. Un bon chrétien me servit d'intermédiaire : il les harcela, tracassa tellement bien qu'ils revinrent de nouveau au catéchuménat. Trois autres familles se présentaient peu après : en tout une trentaine de personnes. C'était un nombre respectable ; aussi mes étudiants se sentaient forts désormais.

La nouvelle que cinq familles de Sanars étudiaient la religion se répandit dans tout le pays. Bientôt, du matin au soir, se succéda à la mission toute une procession de curieux. On voulait voir quels tours de prestidigitation je pouvais bien leur enseigner. Pendant deux ou trois jours, je patientai, pensant que l'affluence ne tarderait pas à diminuer; mais, voyant qu'elle ne faisait qu'augmenter et que les réflexions qu'on se permettait étaient plus ou moins désobligeantes à l'égard de mes protégés, je mis un frein à cette curiosité gênante.

Mes catéchumènes purent, enfin, se préparer en paix au baptême.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES MONTAGNES DU BASUTOLAND

Par le R. P. LEBRETON, Oblat de Marie-Immaculée

SUITE ET FIN (1)

Le mardi matin, nous partîmes de Leboseng, mais après avoir promis d'y revenir bientôt.

Deux jeunes gens tinrent absolument à nous faire la conduite durant la première étape. Elle était, d'ailleurs, assez courte : après quatre ou cinq heures de route, nous rencontrâmes une maison chrétienne, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, pareille étape nous ramena au Sinkunyane.

***

Là encore nous étions en pays connu. Nous y étions passés l'année précédente, et les fidèles descendent de temps en temps à Roma, pour accomplir leurs devoirs religieux. Le chef lui-même, Marakabée, est de nos amis; aux dernières fêtes de Pâques il vint à Roma avec la reine et assista à toutes les cérémonies de la Semaine Sainte.

Nous passions par son village. Mon intention était de le saluer seulement et d'aller coucher plus loin ; mais, devant la cordialité de sa réception, je résolus de m'arrêter chez lui Cette décision lui fit plaisir. Il envoya immédiatement chercher dans son troupeau un mouton et une chèvre.

« — Voilà tes vivres, Père, le mouton est pour toi et la chèvre pour tes deux hommes. »

Nous ne courions pas le risque de mourir de faim. Vous voyez que les Basutos savent pratiquer l'hospitalité.

Autrefois, lorsque les bœufs et les vaches étaient très nombreux, un chef chez qui arrivait un hôte, lui offrait un bœuf ; maintenant depuis le *rinderpest* (épizootie bovine), les bêtes à cornes étant plus rares, l'habitude est de donner un mouton et une chèvre.

Ce qu'on vous a offert ainsi est à vous, absolument à vous ; vous pouvez manger, donner, emporter à votre aise, même la peau de l'animal vous appartient. Parfois, quand on

(1) Voir les *Missions catholiques* des 31 mai 7 et 14 juin.

m'avait ainsi donné un mouton ou une chèvre et que le voyage devait durer encore deux ou trois jours, j'ai vu mes hommes emporter toute une moitié de la bête.

Cependant, en temps ordinaire, il convient de faire part aux autres du cadeau reçu, et les occasions ne font pas défaut. Ce jour-là, notamment, nous ne manquâmes pas de visites toute la soirée. Tous les hommes du village s'en vinrent me saluer tour à tour. Après les congratulations d'usage, chacun allait s'asseoir sur ses talons pour attendre le moment de manger.

Quand la viande fut cuite, on m'apporta une immense marmite. Je me servis, puis je passai la marmite à Frédéric et Louis, qui, eux, se chargèrent de distribuer aux autres. Ce qu'un Mosuto peut avaler de viande est inconcevable. Je n'aurais jamais cru qu'estomac humain pût avoir pareille capacité.

Après avoir mangé il faut boire. On apporte devant l'hôte le plus honorable un grand pôt de *leking* (bière faite avec du sorgho) ou de *mahleo* (bière de maïs) et un *mohope*, sorte de courge à queue qui sert de verre. La boisson ainsi offerte appartient à celui devant qui on a déposé le récipient. Il commence par boire, puis il passe la cruche et la coupe aux autres jusqu'à ce que tout le liquide soit fini ; mais l'étiquette exige qu'il boive encore le dernier *mohope*.

Quand tout le monde fut bien repu, nous fîmes la prière ; le chef y assista. Puis on se retira pour nous laisser dormir.

Marakabée m'avait cédé la hutte royale, grande maison où s'entassaient pêle-mêle sacs de maïs et ustensiles de cuisine, vêtements et couvertures. Dans un coin un grand lit m'invitait au repos. Un lit dans la montagne ! c'est un luxe que je n'avais pas encore connu. J'y dormis à poings fermés.

⁂

Le lendemain, la reine m'amena ses petits enfants. Toute jeune encore, l'air intelligent, elle est païenne. Son mari désirerait beaucoup qu'elle se convertît. Mais, en ce pays, si les chefs n'ont d'autre travail que de ne rien faire, il n'en est pas de même de leurs femmes, qui s'acquittent de tous les travaux du ménage. Ainsi, tout en faisant la causette avec moi, Sa Majesté balayait la maison.

« — Eh bien ! lui demandai-je, tu es venue voir nos fêtes de Pâques ; qu'en dis-tu ?

« — Oh ! je ne comprenais pas bien ; mais vraiment votre prière est belle.

« — Alors apprends à la faire régulièrement. Ne voudrais-tu pas te convertir ?

« — Si, Père, je voudrais bien. Mais comment faire ? Ma tête est dure, mon cœur est noir ; qui m'instruira ? qui m'aidera ? Ne sais-tu pas que, pour garder des brebis, il faut une bergerie ? Et nous dans la montagne nous n'avons ni pasteur ni refuge. »

Son mari survenait à ce moment. Il appuya la parole de sa femme.

« — Père, tu sais combien je te désire ici. Je refuse absolument aux protestants de s'établir chez moi. Les chapelles catholiques sont nombreuses dans la plaine ; est-ce que dans la montagne les hommes n'ont pas d'âmes ? »

Je lui promis de faire des démarches auprès du R. P. Préfet.

⁂

Marakabée aurait voulu nous garder plus longtemps ; mais la fête de l'Immaculée Conception approchait et je tenais à la célébrer dans une famille chrétienne. Je partis donc pour le Sinkunyane. Bien modeste fut la solennité et cependant il me semblait que Marie devait avoir un regard de prédilection pour ses pauvres enfants perdus dans la montagne. Point de splendides décorations dans l'étroite hutte qui me servait d'église ; mais les âmes s'étaient purifiées par une bonne confession. Point de chants savamment préparés ; mais des cœurs aimants s'échappaient de ferventes prières.



Je désirais vivement offrir à Marie un bouquet de fête qui lui fût agréable. Cette grâce me fut donnée. On vint me dire qu'une femme malade désirait me voir. Je partis immédiatement. Deux heures de chevauchée au milieu de précipices m'amenèrent à une pauvre vieille étendue sur une peau de chèvre. En m'approchant d'elle, je constatai que la lèpre, qui devient malheureusement si commune parmi les Basutos, avait déjà fait son œuvre : visage horrible à voir, pieds devenus des moignons informes, mains à moitié rongées par le terrible mal.

« — Salut, vieille mère ! lui dis-je ; on m'a dit que tu souffres ; le Bon Dieu m'envoie te consoler.

« — Ah ! c'est toi le *moruti* romain ; je savais bien que tu viendrais. Merci !

« — Tu souffres beaucoup ?

« — Tu peux le voir à mon visage. Tout à l'heure tu m'appelais vieille mère et cependant je suis jeune encore ; mais la maladie m'a vieillie.... Crois-tu que je puisse guérir ?

« — Dieu est tout-puissant, prie-le.

« — Dieu me guérira-t-il ?

« — Peut-être ne guérira-t-il pas ton corps tout de suite ; mais, si tu le pries, le jour où tu mourras, il te conduira au ciel et là tu ne souffriras plus, et ton corps sera beau.

« — Et je ne serai plus malade ?

« — Au ciel, pas de souffrances, pas de maladie. C'est le bonheur sans limites et sans fin.

« — Oh ! alors montre-moi le chemin ; je veux y aller. »

Je l'instruisis de mon mieux ; puis je lui donnai la croix et la médaille des catéchumènes :

« — Et maintenant, lui dis-je, apprends ton catéchisme ; fais ta prière matin et soir et dans quelques mois je reviendrai te baptiser. »

J'allais partir lorsqu'un chrétien du village m'arrêta :

« — Père, une autre malade te demande plus haut. »

Je trouvai une jeune femme que la souffrance avait clouée, elle aussi, sur un lit de douleur ; de plus elle était aveugle. Mais elle avait entendu parler de Dieu, et si les yeux de son corps étaient fermés à la lumière du jour, ceux de son âme voulaient s'ouvrir à la lumière de Dieu. Je la reçus au catéchuménat.

« — Eh bien ! Félix, y a-t-il d'autres malades par là ?

« — Oui, Père, encore une ; mais elle demeure trop loin. Demain dimanche je te l'amènerai à la messe. Elle est poitrinaire. »

Je repartis bien content, malgré le soleil de feu qui me brûlait la peau. J'avais trouvé le bouquet de fête à offrir à Marie : une lépreuse, une aveugle, une poitrinaire.

Le dimanche, il y avait trop de monde pour que la hutte, même la plus grande du village, pût contenir l'assistance. Nous élevâmes donc une petite tente à l'aide de quelques bâtons et je célébrai la Sainte Messe dehors... Dans la soirée, nous reprîmes le chemin de Roma.

Après un jour de repos, je m'empressai de courir à une mission de Nazareth. Hélas ! une vive déception m'y attendait. J'avais ensemencé quelques champs dans l'espoir de me procurer, avec la vente du grain, un peu d'argent pour bâtir une école, dont le besoin se fait vivement sentir. La grêle me prit en chemin et, quand j'arrivai, je trouvai toute ma moisson ravagée. *Fiat !* Il fallait bien payer de quelque peine les consolations de ce voyage, qui a ouvert mon âme à de si belles espérances.

***

L'établissement de quatre missions au moins s'impose immédiatement. Les chefs sont bien disposés et nous donneraient un emplacement à notre convenance. Il est encore temps ; plus tard il sera peut-être trop tard. Quatre missions ! est-ce trop pour un espace grand comme un département français ? Mais avec quoi bâtir ? Nous n'avons absolument aucune ressource autre que les subsides de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Chaque semaine, les *Missions catholiques* publient une liste de dons aux missions les plus nécessiteuses : celles du Basutoland, certes, sont bien de celles-là !

FIN

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Emile Guyon, du diocèse de Besançon... 20 »
Anonyme d'Enghien-les-Bains, diocèse de Versailles... 200 »
M. Césaire Beffrieux, Bordeaux... 200 »
Pain de Saint-Antoine, diocèse de Vannes... 20 »
M. B., Paris... 100 »
Mme la baronne Lydia de Hoffmann... 27 »
Mlle Carolina Maier... 3 »

Pour le R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, Gallipoli (Turquie).

Anonyme de Laval, demande de prières... 10 »

Pour un séminaire indigène, Mission française (Congo français).

Anonyme de Laval, demande de prières... 25 »

Pour des catéchistes, Mission française (Oubanghi)

Anonyme de Laval, demande de prières... 25 »

Pour les missions de Nagpore.

Mlle Marie de Songnès Arras... 50 »

Au R. P. Michel Gouth, Trincomali.

Anonyme du diocèse de Reims... 10 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.

Anonyme de la Mayenne... 10 »

A M. Ernest Maire, à Yun-nan-sen (Yun-nan).

Paroisse de Bruley, diocèse de Nancy... 5 »
Un Mendiant de Lorraine... 5 »

A Sœur Gilbert, Ning-po, pour ses petits estropiés.

Anonyme du diocèse de Reims... 10 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang, pour un baptême sous le nom de Pierre.

Une abonnée du diocèse de Versailles... 3 »

Pour les victimes de la maladie du sommeil en Afrique (Victoria-Nyanza septentrional).

M. l'abbé Vincenzo Astorri, diocèse d'Ascoli... 498 »

Pour les missions d'Afrique (Oubanghi).

Mme Marie Vasseur, du diocèse de Cambrai... 5 »

Mme A. de P., diocèse de Cambrai.

Pour M. Kientz, Gibraltar, pour coopérer à la pension d'un séminariste... 50 »
Pour Mgr Lesné, Perse... 50 »
Pour le R. P. Elie Midri, pour la chapelle d'Hama (Syrie)... 25 »
Pour les petites tisseuses de tapis à Sivas (Arménie)... 25 »
Pour le R. P. Augustin, pays des Mhers (Rajpoutana)... 25 »
Pour M. Darras, Pondichéry... 50 »
Pour le R. P. Decisier, Nagpore... 50 »
Pour le R. P. Jacquier, Nagpore... 75 »
Pour le R. P. Rossillon, Vizagapatam... 50 »
Pour le R. P. Doumecq, Tonkin maritime... 50 »
Pour le R. P. Garcia Plaza, Tonkin oriental... 100 »
Pour Mgr Lavest, Kouang-si... 25 »
Pour M. Liétard, Yun-nan... 100 »
Pour Sœur Ricaud, Tché-kiang... 20 »
Pour le R. P. Lebreton, Basutoland... 200 »
Pour le R. P. Philippe, Basutoland, pour ses écoles... 50 »
Pour le R. P. Tharcice Schmidt, mission du Lac Croche (N.-O. Saskatchewan)... 25 »
Pour le R. P. Delaval, Martinique... 40 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Chaffanjon, Kouytchéou).

Anonyme de Lyon... 20 »
Un Anonyme du diocèse de Chambéry... 50 »
Anonyme du Puy, demande de prières spéciales... 20 »
V. F., Gap... 50 »

Pour les missions nécessit. (M. Deniau, Coïmbatour).

V. F., Gap... 50 »
Deux Nantais... 50 »

Pour les *Missions catholiques* et la Carte-Prime.

Mme de Prat, 5 fr.; M. Chiaffredo, 2 fr. 60: M. l'abbé Trainard, 3 fr.; M. l'abbé Dubois, 2 fr.; M. C. Vreuls, 5 fr.; M, de Grammont de Villemontès, 3 fr.; M. l'abbé Catin, 2 fr.: M. l'abbé Sarramés, 2 fr.; Mme veuve Mettez, 5 fr.; Mme veuve Bouet, 5 fr.; M. Alfred Bar d'Ev, 5 francs.

ÉDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre... 35 55
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)... 687 70
— M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki)... 272 30
— la mission de Mongolie (Mgr Bermyn)... 12 30
— les missions des Lazaristes en Chine éprouvées par la famine (Mgr Ferrant)... 12 30
— les missions des Lazaristes en Perse... 2 50
— le R. P Michel, à Beyrouth (Syrie)... 172 10
— Mgr Terzian, évêque d'Adana... 73 15
— Mgr Athanasius, archevêque de Beyrouth... 122 90
— Le R. P Liebl, à Kérassunt (Asie Mineure)... 11 05
— le R. P. Lebeau, Fleuve Orange... 1 35
— Sœurs Dominicaines, Natal... 24 60
— le R. P. Bauzin, Dahomey... 31 35
— une mission parmi les nègres (au même)... 2 50
— les lépreux de Molokai... 104 50
— la mission de Kingston (Jamaïque)... 3 70
— le R. P. Lacombe, Trichinopoly... 115 50
— Mgr Benziger, Quilon... 12 90
— M. Bouffanais, pour les lépreux de Mandalay (Birmanie septentrionale)... 551 25
— l'hôpital Sainte-Marthe, à Bangalore (Mayssour)... 28 30

Total... 2 277 80

ÉDITION ESPAGNOLE

Pour l'Œuvre... 394 05
— les missions nécessiteuses (Shikoku)... 246 35
— les missions des Indes (Trichinopoly... 4 »
— les missions de la Perse... 3 30

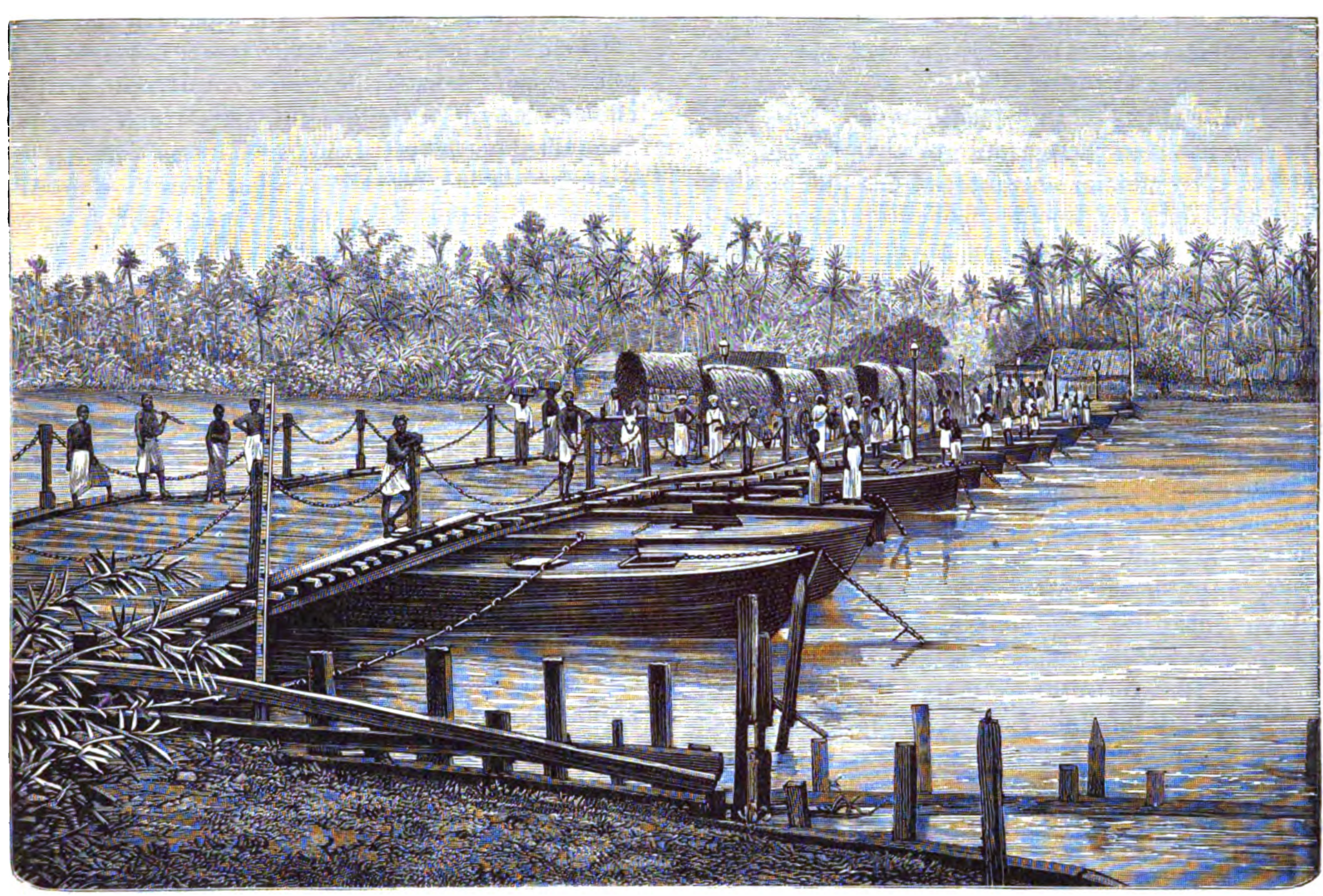
Total... 647 70

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





ILE CEYLAN — PONT DE BATEAUX A JAFFNA : d'après une photographie envoyée par Mgr JOULAIN.

La paroisse Sainte-Anne de Jaffna (Ceylan)

En nous adressant cette lettre, Mgr Joulain, évêque de Jaffna, la recommande tout particulièrement à l'attention des lecteurs des *Missions catholiques*. « Je la crois, dit-il, de nature à les intéresser. Le R. P. Deslandes travaille avec un zèle infatigable à la conversion des païens et réussit d'une façon merveilleuse. Un secours pour son église serait pour lui un précieux encouragement et bien mérité. »

LETTRE DU R. P. DESLANDES,
OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE

Au nom de Sainte-Anne, qu'on me permette de tendre la main en faveur de mes nouveaux chrétiens !

Il y a cinq ans, deux familles catholiques égarées dans le Pandiantâlvou, quartier tout païen de Jaffna, vinrent prier Mgr Joulain de construire pour eux une petite chapelle. Le prélat, ayant vu là une excellente occasion d'attaquer ce bloc hindou de plusieurs milliers d'âmes, agréa leur demande. Une petite chapelle en feuilles de cocotiers fut donc érigée là et placée sous le vocable de sainte Anne.

Aujourd'hui, la chapelle primitive est abandonnée, le grain de sénevé est devenu un grand arbre. Grâce au zèle infatigable, au labeur incessant du R. P. Gnanapragasar, prêtre indigène, on compte à Sainte-Anne de Pandiantâlvou 35 familles catholiques venues du paganisme.

Veut-on connaître par quels moyens a été obtenu ce beau résultat ? Tout d'abord, pendant les neuvaines préparatoires à la fête patronale, le R. P. Gnanapragasar ne manque jamais d'adresser de bons sermons préparés tout exprès pour les païens venus en grand nombre. L'éclat que l'on donne à ces fêtes, le décor extérieur, les chants, les illuminations, voire même des feux d'artifice attirent en effet nos Hindous. Ces pauvres païens écoutent le Père avec grande attention et plusieurs fois Dieu lui a donné de constater que certaines conversions étaient dus à ces sermons apologétiques simples mais sérieusement préparés.

La méthode ordinaire, cependant, celle de tous les jours, la voici. Deux catéchistes sont envoyés dans les familles ; ils parlent de religion et distribuent de petits tracts. Ces tracts sont lus le soir, dans les familles ; ils détachent nos Indiens peu à peu de leurs fausses divinités et leur font comprendre que la religion de Jésus-Christ est la seule vraie.

Averti des bonnes dispositions d'une famille, le P. Gnanapragasar se présente alors, et la conversion se décide. Toutefois, les pauvres catéchistes ont souvent des affronts à subir ; parfois, on leur a jeté des

pierres et à lui aussi on en a jeté. Néanmoins, leurs visites répétées, faites à propos, ne sont pas restées sans fruit, vous le voyez.

Les petits tracts font un bien immense. Quel malheur que nos ressources trop précaires ne permettent pas d'en publier davantage ! Ces publications distribuées dans les familles païennes nous garantiraient (avec la grâce du Bon Dieu, bien entendu) un très grand succès.

∴

Il ne faut pas l'oublier, les chefs hindous ne restent pas oisifs. Ils ont vu les succès du R. P. Gnanapragrasar dans les différents quartiers de Jaffna, à Nallur, à Copay, etc..., et comme leur influence en était diminuée d'autant, ils ont soudain senti leur zèle s'enflammer pour leurs idoles.

A Vannarponai, quartier général du paganisme à Jaffna, une Société qu'ils appellent la *Sannârka Pothâna Sabai* (Société pour la propagation de la vraie religion) a été fondée et c'est à Pandiantâlvu surtout qu'elle exerce son apostolat.

Un prédicant hindou est envoyé là chaque semaine le jeudi soir. Pendant deux ou trois heures il parle de religion, encourage et excite le fanatisme. Ces réunions se tiennent dans l'enclos qui touche à celui de l'église, et l'orateur s'efforce surtout d'attirer les catholiques et les païens que ses surveillants ont vu parler avec le missionnaire. Il les fait appeler et, pour convaincre ces pauvres gens, tous les moyens lui sont bons, même les menaces.

Les chrétiens sont fermes dans leur foi; mais deux familles nous donnent des inquiétudes et plusieurs conversions sont retardées.

Le grand malheur, c'est le manque d'église proprement dite, car la chapelle actuelle n'est qu'une hutte élevée sur les fondations de la future église, et le prédicant païen tourne en dérision notre pauvreté. La demeure du missionnaire est plus misérable encore. L'hiver dernier, cette résidence fut inondée, et, en pleine nuit, le Père dut transporter son lit dans la chapelle, et le lendemain matin il dut quitter ses chrétiens faute d'abri convenable. La chapelle elle-même fut remplie d'eau et, pendant plusieurs semaines, les chrétiens ne purent s'y réunir à cause de l'humidité.

Une personne dévouée à sainte Anne avait envoyé de France au R. P. Poulain une somme de 500 francs. Avec cette somme on acheta le terrain de la nouvelle église et l'on fit commencer les fondations. Ces ressources furent vite épuisées. Dans la pensée de terminer au moins les fondations, le R. P. Gnanapragasar eut recours à ce que nos Indiens appellent *panachadango* « mariage financier ».

∴

Voici la description de cette cérémonie.

Quelqu'un doit-il payer une grosse dette ou bâtir une maison sans avoir l'argent suffisant, vite il cherche un prétexte qui lui permette d'offrir un banquet dans lequel il pourra faire sa collecte. Le prétexte est bientôt trouvé : ou bien il s'agit de percer les oreilles à son fils, ou même d'imposer les ornements d'oreilles à quelque enfant.

Huit jours avant la date fixée pour le banquet, on députe un membre de la maison pour inviter amis et parents au *panachadango*. Si l'invitation s'adresse à des personnes de castes supérieures, on se sert d'une formule écrite que l'on présente aux invités, sans omettre d'offrir du bétel dans tous les cas.

Les préparatifs du festin devront être terminés pour le jour fixé, avec ample provision de bétel, de *sandanam* (pommade de bois de sandal), d'eau de rose et d'autres accessoires. De grand matin, le son des instruments de musique annonce à tous la cérémonie qui devra commencer exactement à la minute indiquée par l'astrologue de la famille.

Bientôt les visites commencent à arriver. Dès qu'un invité pénètre sous le *pandal* dressé en avant de la demeure, on lui présente le bétel et l'amphytrion applique sur le front de son hôte un peu de *sandanam*, à moins toutefois que celui-ci ne préfère se l'appliquer. Alors on l'asperge d'eau de rose, puis l'arrivant va prendre la place qui lui est réservée.

La cérémonie religieuse du percement d'oreilles ou d'imposition des ornements terminée, le banquet commence. Point de tables ni de plats; mais l'invitation à s'asseoir sur les nattes en face des feuilles de bananier qui servent d'assiettes se fait de la manière suivante : l'amphytrion reçoit de l'un de ses domestiques un vase en cuivre plein d'eau (*chempou*) et le présente à la personne la plus honorable parmi les invités, puis à tour de rôle à chacun des hôtes. C'est seulement après avoir lavé leurs mains qu'ils peuvent goûter les mets préparés. Ce détail se comprend si l'on songe que, dans les cérémonies officielles hindoues, on n'use pas de fourchettes.

Le festin achevé, tous les convives se lèvent ensemble pour se purifier les mains et la bouche, puis retournent sous le *pandal* où, en guise de dessert, on leur offre des cigares et du bétel. A ce moment, le plus honorable des hôtes se lève et dépose son offrande dans un plat d'argent placé juste en face de la personne en faveur de laquelle la cérémonie a lieu, et chacun des invités présents doit donner son obole.

Tel est en résumé le *panachadango*. Sainte Anne

de Pandiantalvou eut le sien en mai dernier. Le R. P. Gnanapragasar envoya ses catéchistes non pas avec du bétel, mais avec des formules imprimées. Environ trois mille invitations furent distribuées. Toutes les cérémonies du *panachadango*, à l'exclusion toutefois du percement d'oreilles ou de l'imposition des ornements et du banquet, furent scrupuleusement observées. « Eh bien ! dit le R. P. Gnanapragasar, jugez de la pauvreté de nos gens, pauvreté plus sensible encore après trois années de sécheresse : avec 3.000 invitations, Sainte Anne n'a pu recevoir que 700 roupies (environ 1.700 fr.). »

Les fondations sont pourtant terminées et les murs s'élèvent à quatre pieds au-dessus du sol. Daignent les lecteurs des *Missions catholiques* nous venir en aide ! C'est au nom de Sainte Anne et de pauvres néophytes que je tends la main. Il nous faudrait au moins trois mille francs pour finir. Je m'engage à faire parvenir à chacun des bienfaiteurs qui répondront à mon appel une photographie de la nouvelle église.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le Séminaire des Missions Etrangères de Paris vient de publier le compte rendu annuel des travaux apostoliques accomplis en 1906 dans les trente-deux missions qui lui sont confiés.

Voici le préambule de cet important document :

« Dieu, dans son infinie bonté, nous donne la joie, au milieu des tristesses de l'heure présente, d'enregistrer, pour l'exercice qui finit, les résultats suivants, que nous sommes heureux et fiers de mettre sous vos yeux :

34.476 baptêmes d'adultes,
396 conversions d'hérétiques,
134.899 baptêmes d'enfants de païens en danger de mort.

« La crise que traverse l'Eglise, en France, devait avoir un funeste contre-coup dans nos missions, et elle l'a eu, comme le prouvent les rapports de NN. SS. les évêques et vicaires apostoliques. Néanmoins, l'évangélisation des infidèles n'en a pas autant souffert qu'on pouvait le craindre tout d'abord. Le chiffre des baptêmes d'adultes, il est vrai, a diminué de 304 unités, et celui des baptêmes d'enfants de païens, de 239 ; mais, humainement parlant, nous devions nous attendre à un déchet plus considérable. C'est pourquoi nous n'avons qu'à remercier la divine Providence des bénédictions qu'Elle a daigné répandre sur les travaux des membres de notre Société, en 1906.

« A la fin de cet exercice, il y a dans les missions qui nous sont confiées : 36 évêques, 1.384 missionnaires, 739 prêtres indigènes, 2.727 catéchistes, 5.478 églises ou chapelles, 42 séminaires avec 2.247 élèves, 3.955 écoles avec 119.441 enfants des deux sexes, 337 crèches et orphelinats avec 21.461 garçons et filles entretenus aux frais de la Sainte-Enfance, 474 pharmacies ou dispensaires, et 112 hôpitaux et léproseries. »

Constantinople. — On nous écrit de Saint-Louis-du-Péra :

« En 1881, les Capucins français de la province de Paris reprenaient à Constantinople un poste longtemps occupé par eux, les fonctions d'aumôniers près des ambassadeurs de France. Deux religieux du diocèse du Mans, le R. P. Marcel et le R. P. Laurent, arrivèrent à Constantinople en 1881, et l'accueil que leur fit l'ambassadeur fut des plus encourageants. Mais le zèle des nouveaux venus trouvait la tâche trop restreinte. On parlait beaucoup de l'insuffisante formation des prêtres orientaux. Ils résolurent de s'en charger et le R. P. Marcel sollicita de Rome un rescrit approuvant cette œuvre si intéressante. Le 16 mai 1882, le rescrit désiré était promulgué par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Mgr Vanutelli, actuellement cardinal, alors délégué apostolique de Constantinople, avait appuyé fortement le projet. Saint-Louis-du-Péra était autorisé à ouvrir ses portes aux Orientaux. Les Capucins français en étaient les supérieurs sous le contrôle de la Propagande. On y recevait les enfants des divers rites orientaux, conjointement avec des jeunes gens de rite latin, mais les premiers toujours en majorité. Tous indistinctement se conformeraient au rite latin pendant le cours de leurs études et reprendraient à la sortie leurs rites respectifs.

« Le Séminaire Saint-Louis a grandi. Les études classiques y ont été établies sur un pied tel que les élèves peuvent avec avantage prendre part aux concours des maisons d'éducation françaises. Le 16 mai 1907, on a célébré le 25e anniversaire de cette fondation. Saint-Louis aura donné, à la Trinité prochaine, 48 prêtres de divers rites dont plusieurs religieux. Les élèves ecclésiastiques sont seuls admis à l'internat ; quelques enfants des meilleures familles de Constantinople suivent, comme externes, les cours classiques de la maison : seuls, ces derniers donnent une rétribution scolaire. Les internes envoyés par leurs évêques respectifs sont entièrement à la charge du séminaire. Les allocations de la Propagation de la Foi et de l'œuvre des Ecoles d'Orient, plus une modeste subvention du gouvernement français, telles sont, avec les honoraires de messes et quelques dons de la charité, les ressources de Saint-Louis. Les Capucins sont heureux d'y travailler pour l'honneur de l'Eglise et l'amour de la France. Le personnel total de la maison, professeurs et élèves, est actuellement de 86 personnes. »

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Robin, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Ootacamund (Nilgiris), le 18 mai :

« Au mois de décembre dernier, me confiant à la divine Providence, j'ai commencé ici les travaux d'une chapelle, sous le vocable de saint Antoine. Avec les ressources dont je disposais, je pus élever les murs aux trois quarts. Puis les fonds manquèrent. Néanmoins il était nécessaire que la bâtisse fut terminée avant l'époque des pluies. Je fis donc l'indispensable ; mais j'ai dû emprunter à peu près 500 francs. Evidemment, j'ai dû, après cela, arrêter tous les travaux et attendre que les fonds m'arrivent. Il me reste actuellement à crépir, à blanchir, à faire l'autel, etc. Quand pourrai-je terminer les travaux et me servir de la chapelle pour la Sainte Messe, je n'en sais trop rien. Si vous le voulez, chers lecteurs des *Missions Catholiques*, ce sera bientôt. Que de chapelles dans les Missions doivent leur existence à l'intérêt que vous avez bien voulu leur porter !

« — Père, quand aurons-nous notre chapelle ? me demandent souvent les chrétiens des environs.

« — Bientôt, prenez patience ! » leur dis-je.

« C'est que, voyez-vous, je compte sur quelques bonnes aumônes de votre part. »

Tunisie. — Enfidaville, chef-lieu du vaste domaine français de l'Enfida, dont le propriétaire est M. Féraud, président de la Société franco-africaine, possède enfin une église catholique.

La bénédiction fut faite le 1er mai, par Mgr Combes, archevêque de Carthage, primat d'Afrique, assisté de Mgr Tournier, évêque titulaire d'Hippone-Zarite, et de Mgr Polomeni, évêque titulaire de Ruspe. De nombreuses notabilités appartenant au monde des fonctionnaires, des banques, du barreau ; beaucoup de dames aussi, étaient là, venues de Tunis, de Sousse, empressées, attirées par le caractère unique de cette fête. Dans la foule, le long des rues pavoisées, des musulmans, les uns richement drapés dans leurs vêtements aux vives couleurs, d'autres vêtus de la modeste tunique de la campagne, d'autres encore en sordides haillons, tous frappés d'étonnement, contemplaient, dans leur curiosité naïve, le déploiement du cortège.

Cette fête religieuse, qui avait pour principal objet la bénédiction de l'église, comportait également la glorification de seize martyrs de la foi, appartenant à l'époque romaine, et la translation des corps de trois évêques de ce temps. On sait, en effet, que

sur le domaine de l'Enfida, existent les ruines de dix-sept villes romaines, la plupart sièges d'évêchés.

Tché-kiang (*Chine*). — M. Aroud, Lazariste, nous écrit de Wentchou, le 18 mai :

« Me voilà à Wentchow après un séjour de six mois en France. Nos catéchistes prédicateurs, pour l'entretien desquels les généreux lecteurs des *Missions Catholiques* ont bien voulu prêter leur précieux concours, travaillent, prêchent et enseignent avec la bénédiction du bon Dieu. Nous comptons cette année six cents baptêmes d'adultes, et nos catéchuménats sont aussi pleins, aussi prospères que jamais. J'ai vu des régions où, l'année dernière, nous n'avions qu'une vingtaine de baptisés, en compter maintenant quatre-vingts et cinq à six cents catéchumènes. »

Congo français (*Afrique occidentale*). — Dans une lettre adressée à Mgr Bardel, évêque de Séez, Mgr Derouet, évêque de Camaque, vicaire apostolique du Congo français inférieur, raconte les impressions de son voyage de retour au pays équatorial.

La traversée, jusqu'à Dakar, fut mouvementée. Deux accidents de navire ralentirent la marche, puis ce fut la chute de matelots à la mer, une rixe survenue entre tirailleurs sénégalais et les chauffeurs du bord. Arrivé à Dakar, ville de 25.000 habitants, capitale de l'Afrique occidentale française, Mgr Derouet put passer une journée dans la Société des missionnaires du Saint-Esprit qui évangélisent le Sénégal. Le soir, il partit pour Konakry, capitale de la Guinée française, où se trouvent également des missionnaires de cette congrégation.

« Dakar, écrit-il, est une ville qui prend chaque jour de l'importance ; mais on y étouffe sous la chaleur, au milieu de la poussière qui inonde les rues et la place publique. Quant à Konakry, la ville est beaucoup plus gaie que Dakar ; on y trouve une verdure reposante et de larges rues tirées au cordeau. C'est l'un des plus beaux points de l'Afrique occidentale. »

Mgr Derouet raconte ensuite que, pour la première fois dans sa vie de missionnaire, il eut à célébrer un baptême, en mer, dans le golfe de Guinée. Une Française se rendant au Gabon, étant devenue mère, on le pria de faire le baptême sur la dunette du navire, aussi solennellement, aussi pontificalement que possible.

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge du travail suivant que nous envoie le R. P. Suau. Le nom seul de l'érudit et distingué religieux, l'un des plus remarquables rédacteurs de la savante Revue bi-mensuelle des RR. PP. Jésuites (*les Etudes*), suffit à le recommander. L'éminent missionnaire a consigné dans cette notice les judicieuses remarques que lui a permis de faire un long séjour à Madagascar et il l'a illustrée de photographies nombreuses rapportées par lui de la grande île africaine.

I. — Le vicariat septentrional.

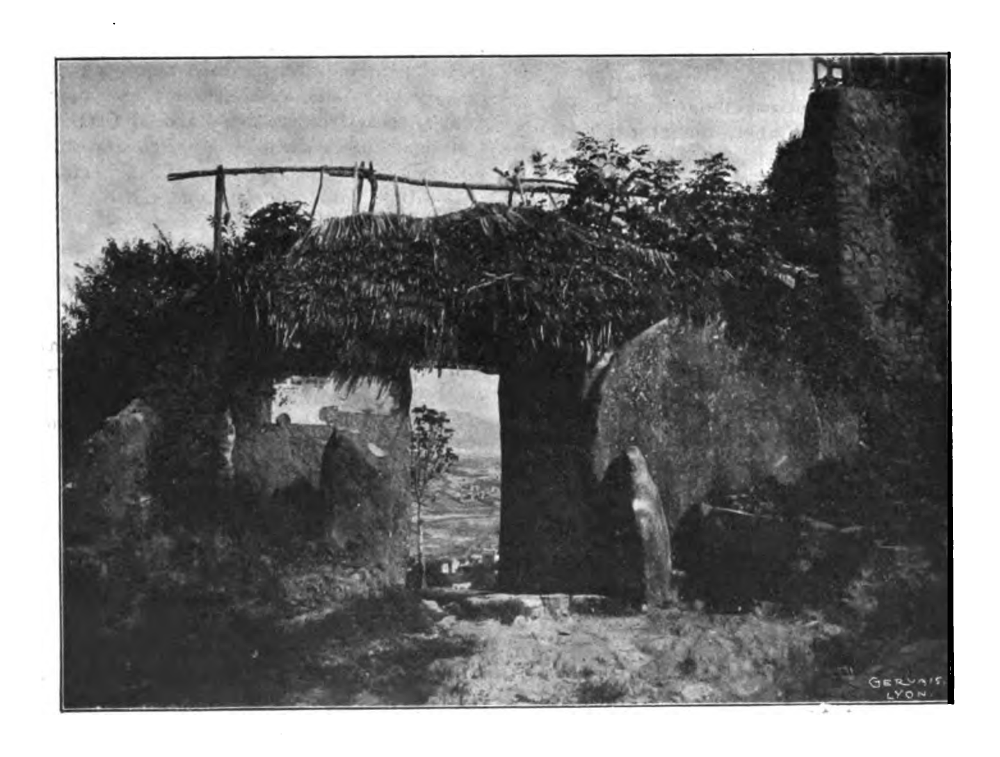
Le vicariat apostolique de Madagascar central fut disjoint en 1898 des vicariats du nord et du sud de l'île. Celui du nord, avec l'île Sainte-Marie et les îles adjacentes du nord-ouest (Nossi-Bé, Mayotte et Comores), fut confié aux Pères du Saint-Esprit; celui du sud aux Lazaristes.

Avant cette mesure nécessaire, sollicitée par lui, Mgr Cazet avait la charge spirituelle de l'île entière (1). A Sainte-Marie et dans les petites îles du nord-ouest, surtout à Nossi-Bé, on avait beaucoup travaillé et avec fruit. Mayotte n'avait jamais grandement consolé. Ailleurs aucun effort suivi n'avait pu être tenté, et l'apostolat s'était réduit à des visites intermittentes et rapides.

***

Quelques escales à Diégo-Suarez, à Nossi-Bé, à Mayotte et à Majunga ne m'ont guère permis de reconnaître par moi-même la situation du vicariat de Madagascar-Nord, qui s'étend du cap d'Ambre au 18°. Elles m'ont suffi pour

(1) 592.000 k. c. (îles non comprises). A peu près la France (536.408 k. c.); la Belgique (29.000 k. c.), et la Hollande (33.000 k. c.) réunies.



MADAGASCAR. — Ambahadimitafo. — Ancienne porte de Tananarive ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Suau.



apprécier la toute paternelle bonté de Mgr Corbet, le zèle de ses auxiliaires, dont certains s'usent par des fatigues excessives. Il est facile aussi de constater plusieurs difficultés locales : le voisinage des Comoriens, arabisants qui méritent leur mauvaise réputation, qui, de tout temps, ont rendu, à Mayotte, le bien difficile et dont l'influence se fait sentir à Nossi-Bé et sur la côte ; le caractère nomade de la population indigène de Diégo, qui, venue pour s'employer aux travaux de la rade, repart pour l'extrémité sud de l'île sans qu'on ait pu l'approcher ; la topographie même du vicariat dont les postes, épars sur la côte, sont difficiles à rejoindre et insalubres ; l'extrême facilité de mœurs des indigènes.

La si jolie île de Nossi-Bé, française depuis longtemps, possède une église ancienne et convenable. La cathédrale de Mgr Corbet, à Diégo, est une baraque en planches que je signale à la générosité de nos lecteurs, car, dans cette ville où tant de travaux ont été faits, la colonie ne semble pas disposée à élever à Dieu un logis convenable. Une église en planches avait été élevée à Majunga pendant la guerre. Elle fut brûlée, et celle qui la remplace, en bois également, ne vaut guère beaucoup mieux que la « cathédrale » de Diégo. La mission est pauvre, certains points surtout. Le curé de Dzaoudzy, à Mayotte, jouissait d'un maigre traitement que l'avant-dernier gouverneur a jugé galant de faire supprimer. La pénétration dans la grande terre est malaisée, tant à cause des distances, que du peu de densité de la population et de l'inconstance sakalave. Une des lignes par lesquelles elle se fera est évidemment la route de Majunga à Tananarive par Andriba.

***

En neuf ans, les Pères du Saint-Esprit ont cependant fait, dans le vicariat, des progrès qui eussent été plus sensibles si l'élément européen, assez considérable dans les principales stations, les avaient toujours appuyés de leur exemple. J'en suis réduit, pour indiquer l'état des œuvres, à transcrire la note suivante de Mgr Corbet, vraiment trop muette sur le dévouement de ses auxiliaires et surtout sur le sien.

Les principales tribus du vicariat sont les Sakalaves, les Antankares, les Betsimisarakas et les Antainoros.

La population s'élève à 430.000 âmes environ, dont 16.000 catholiques et 414.000 infidèles et autres.

Le vicariat compte actuellement 12 stations où résident des Missionnaires. En voici le personnel : 25 missionnaires prêtres ; 8 frères ; 4 instituteurs laïques européens ; 6 instituteurs indigènes ; 22 catéchistes ; 52 religieuses (Sœurs de Saint-Joseph, Filles de Marie, Sœurs Franciscaines de Marie) ; 18 écoles, 11 ouvroirs. Le nombre des enfants des différentes écoles de la mission est de 745. Il existe, en outre, de nombreuses écoles officielles dans le vicariat.

Les missionnaires sont aimés partout où ils sont établis (1). Je le constate, chaque année, dans ma visite pastorale. D'ailleurs, les Malgaches de nos contrées, loin d'être hostiles aux missionnaires, sont contents de les voir s'établir au milieu d'eux. Je reçois souvent des demandes où l'on me supplie d'envoyer des missionnaires ; je ne puis pas toujours donner satisfaction, parce que les ressources me font défaut.

Chaque année, il y a une centaine de baptêmes d'adultes, et habituellement un millier de païens reçoivent l'instruction religieuse, dans ces diverses stations.

Voici les noms des stations, avec les travaux qui s'y accomplissent :

1. *Antsirane* (Diégo-Suarez) résidence du vicaire apostolique. — 3 Pères ; 3 Frères ; 2 instituteurs libres, européens ; 10 religieuses, 1 catéchiste. Aumônerie militaire, ministère, écoles, atelier, ouvroir ; desserte d'un village indigène près d'Antsirane et visite de 2 villages plus éloignés.

2. *Anamakia*, par Diégo Suarez. — 1 Père ; 4 religieuses ; 3 catéchistes. Visite de 4 villages ; école, ouvroir.

3. *Montagne d'Ambre*, par Diégo Suarez. — 1 Père ; 4 religieuses ; 2 catéchistes. Aumônerie des hôpitaux et des camps militaires de la montagne d'Ambre et de Sakaramy ; 2 villages ; école et ouvroir.

4. *Majunga*. — 3 Pères ; un Frère ; 12 religieuses ; un catéchiste. Aumônerie militaire ; ministère ; desserte d'un village près de Majunga ; visite des villages environnants ; écoles, ouvroir.

5. *Marovoan*, par Majunga. — 2 Pères ; 2 Frères ; 3 religieuses ; 2 catéchistes. Ministère ordinaire et visite des villages. Ecole et ouvroir.

6. *Maevatanana*, par Majunga — 2 Pères, récemment installés, visitent les villages établis le long de la rivière « la Betsiboka », en particulier Anebato et Madirovalo, 2 centres importants ; ils sont secondés par 3 catéchistes.

7. *Hellville* (*Nossi-Bé*). — 3 Pères, un Frère, un instituteur européen ; un instituteur indigène ; 5 religieuses ; 4 catéchistes : ministère ; visite des villages de Nossi-Bé, de Nossi Komba et de Nossi Faly ; écoles, ouvroir.

8. *Analalava*, récemment établi. — 2 Pères et 2 catéchistes : visite des villages le long de la rivière « la Loza ». Hôpital à Analalava et à Antsohéhy.

9. *Fénérive*, par Tamatave. — 2 Pères ; un Frère ; un instituteur européen ; 4 religieuses ; 2 catéchistes. Ministère ordinaire et visite des villages ; écoles, ouvroir.

10. *Manarantsandry*, par Fénérive. — Station sans résidence de missionnaire ; dépend de Fénérive ; possède deux écoles tenues par un ménage chrétien qui fait aussi l'office de catéchistes.

11. *Vohémar* (*Côte Est*). — Station confiée aux Pères Prémontrés : 3 Pères ; 6 sœurs Franciscaines de Marie ; visite de Sambava et d'Ankala, deux districts importants ; écoles, ouvroir.

12. *Ile Sainte-Marie*. — Station confiée aux Pères Prémontrés : 2 Pères ; 3 religieuses ; ministère ordinaire ; visite des villages de l'intérieur ; école, ouvroir.

Le vicariat apostolique de Madagascar-Nord comprend aussi dans sa juridiction l'île Mayotte et les Comores. Un missionnaire réside à Dzaoudzi, un autre à Mamotzou ; il fait, de là, des visites aux Comores.

A Diégo Suarez et sur les côtes de l'Est et de l'Ouest, il y a beaucoup d'Européens et de créoles de la Réunion.

Les uns et les autres sont catholiques ; plusieurs sont moins que tièdes. Cependant, les offices religieux sont suivis bien régulièrement.

(1) Cette affirmation d'un témoin vénérable serait répétée par tous les missionnaires du monde, et il faut l'opposer hardiment à la légende de « la réprobation que soulèvent les missions partout où elles opèrent », légende qu'essaient d'accréditer maints ouvrages récents, par exemple celui de M. de Lanessan : *Les Missions et leur Protectorat*. Paris, Alcan, 1907.

A Diégo Suarez et à Majunga, l'église est remplie de fidèles deux fois le matin, les dimanches et jours de fête. Les exercices du carême attirent beaucoup de monde, chaque année, comme dans les bonnes paroisses de France.

On y fait des catéchismes ordinaires tous les jours et des catéchismes de persévérance le dimanche ; on y a aussi des associations d'enfants de Marie. Tous les ans, on régularise une vingtaine de mariages.

II. Le Vicariat Central.

Le vicariat central s'étend aujourd'hui du 18e au 22e degré de latitude méridionale et du canal de Mozambique à l'Océan Indien. C'est un carré mesurant un peu plus de 4° de côté, soit au moins 220.000 k. c., près de trente-six départements français. On se le représenterait par l'espace compris entre Rennes, Sens, Montpellier et Dax.

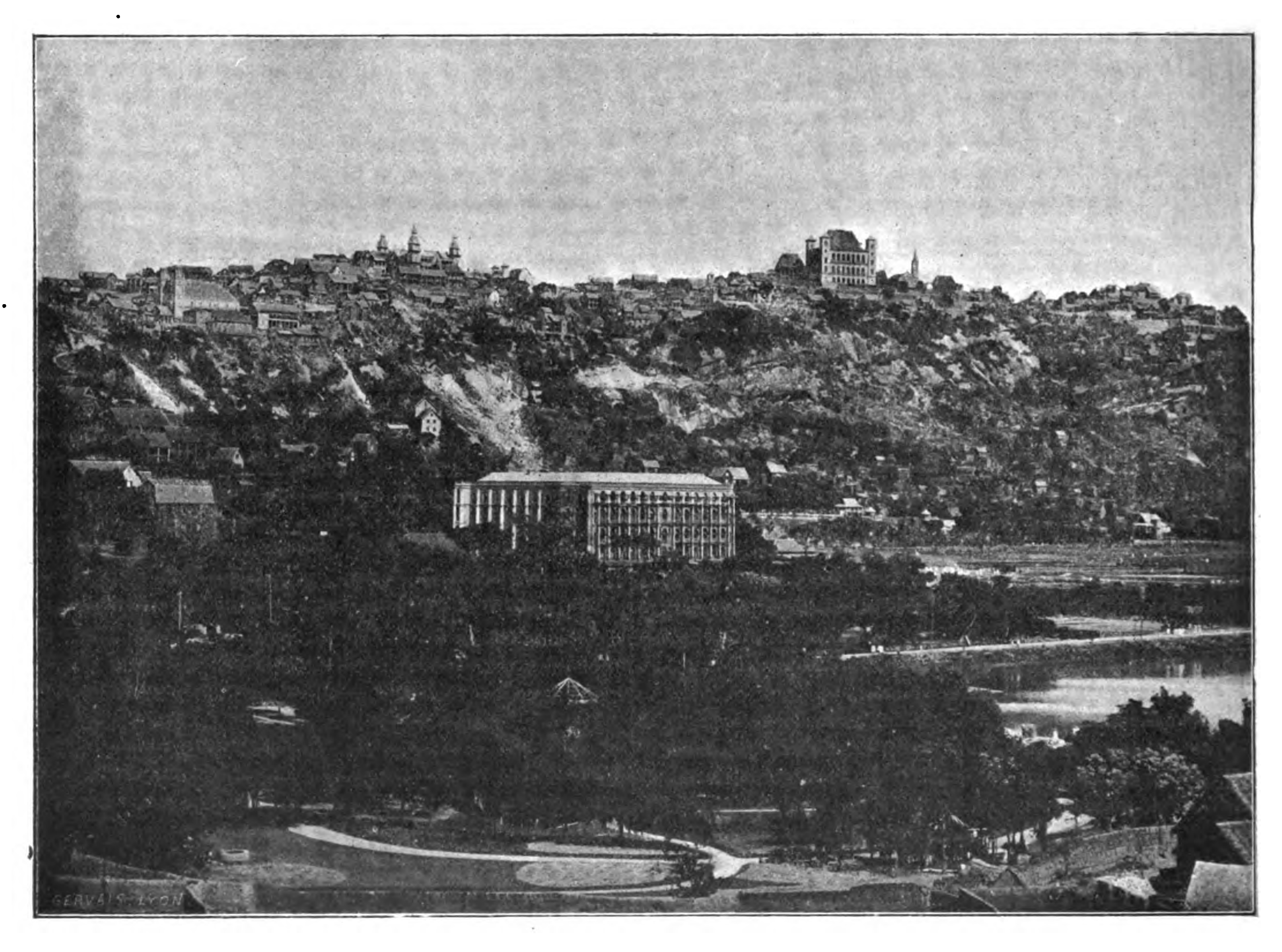
Mais tout, de cette immense région, n'est pas évangélisé, c'est la moindre partie qui l'est. D'où cette première constatation, affligeante, que, des âmes confiées à sa charge, le vicaire apostolique ne peut atteindre qu'une minorité. L'infime densité de la population fait, il est vrai, que les espaces inattaqués sont presque des déserts. Ils contiennent cependant les Sakalaves à l'ouest, les Bezanozano, les Betsimisaraka et les Tanala à l'est et au sud, tribus qui échappent à l'influence du missionnaire.

Afin de remédier à sa pénurie de prêtres, Mgr Cazet, en 1899, a confié le Vakinankaratra aux Pères de la Salette, et, en 1906, le Betsiléo aux Pères Jésuites de la Province de Champagne. L'Imerina (évangélisé par les Pères de la Province de Toulouse) et le Vakinankaratra couvrent environ 30.000 k. c., soit l'espace compris entre Laval et Niort, Nantes et Saumur, ou, si l'on préfère, entre Limoges et Montauban, Périgueux et Tulle, à peu près cinq départements français.

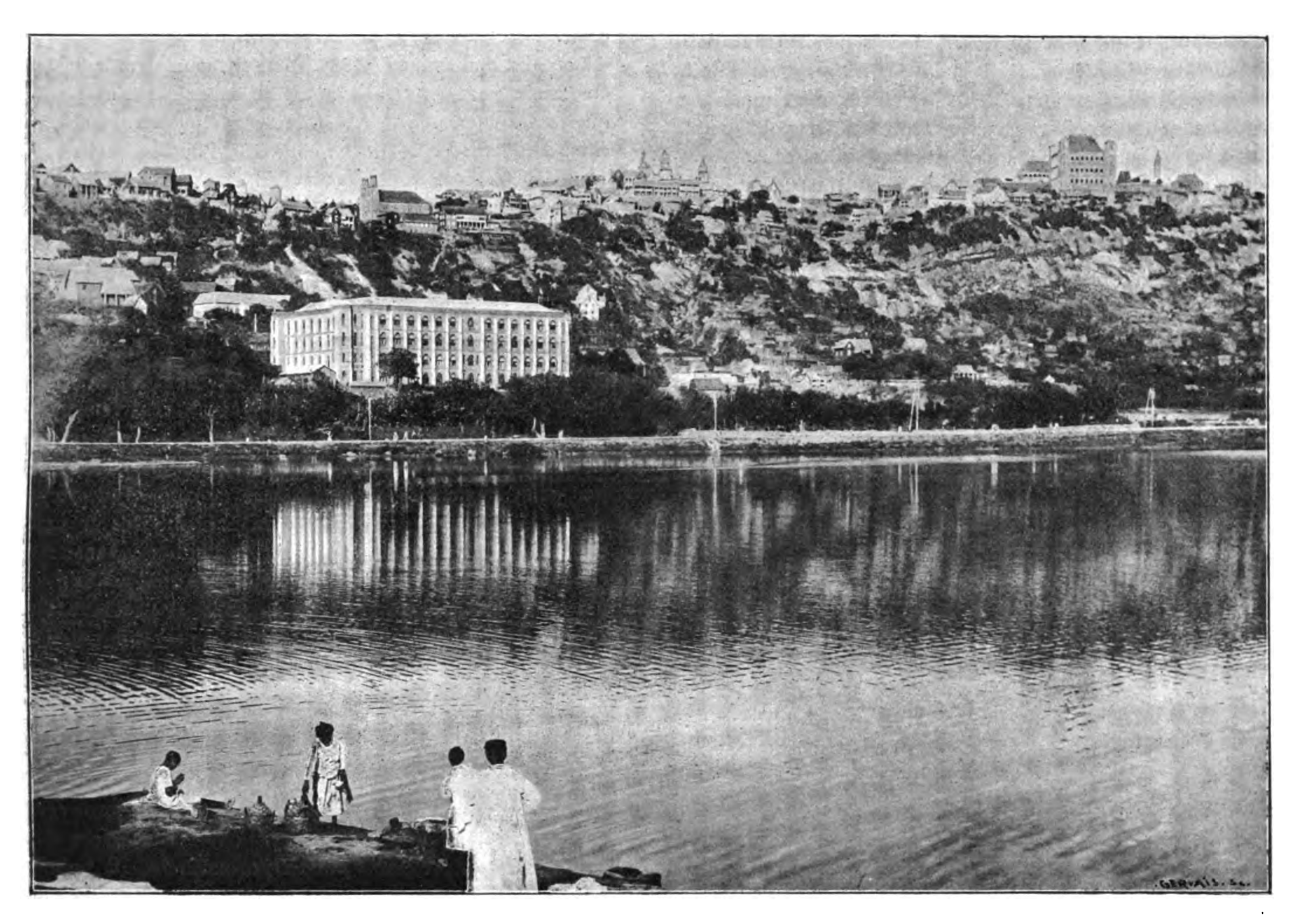
Je voudrais, dans ces pages, donner de cette partie de la mission une idée sommaire mais assez précise, qui permît aux amis de Madagascar, de suivre plus aisément le travail d'évangélisation dont cette région est le théâtre.

Les Obstacles.

Persuadée, peut-être, qu'on ne peut intéresser les Français aux choses coloniales qu'en les dupant, une littérature complaisante s'est trop longtemps employée à peindre trop en beau Madagascar. Pour monter sa Compagnie, Colbert, en son temps, avait abusé de cette sorte de réclame. Avant et après la conquête de l'île, on a imité Colbert, avant la conquête, pour la rendre désirable ; après, afin de montrer qu'on



MADAGASCAR. — Vue de Tananarive, prise des jardins du gouvernement général; au premier plan, le collège Saint-Michel ; reproduction d'une photographie du R. P. Suau.



MADAGASCAR. — Vue de Tananarive ; reproduction d'une photographie du R. P. Suau.

en avait tiré parti. Mais plus on s'ingéniait à exalter l'œuvre de colonisation des conquérants, plus aussi on affectait d'ignorer celle des missionnaires, si tant est qu'on ne la dénigrait pas. Optimiste jusqu'à l'invraisemblance quand on louait les premiers, on devenait pessimiste jusqu'au dédain quand on touchait aux seconds.

Après qu'une politique indécise et de sursauts nous eût acculés à une campagne glorieuse puisqu'elle a réussi, mais douloureuse parce qu'elle a trop coûté, un homme de grande initiative, admirablement doué pour utiliser une conquête, pour lancer un pays jeune, le général Galliéni donna à la nouvelle colonie, sa sécurité d'abord, ensuite sa réputation de colonie prospère. Il la fit bénéficier de sa gloire et on en est resté, en France, sur cette flambée d'enthousiasme causée par l'œuvre du pacificateur. Il n'avait pourtant pas encore quitté l'île, que déjà la réalité apparaissait. Commerce, industrie, agriculture, état sanitaire, tout montrait une lézarde ; le découragement gagnait, si fort qu'il menaçait d'être excessif. L'œuvre faite avait été considérable. Tananarive et d'autres villes transformées, des routes jetées à travers le pays vide, un chemin de fer trop grandiose, trop tapageusement célébré et trop onéreux, parcourant le tiers de la route qui mène de Tamatave à Tananarive, des services de toute nature créés, enfin l'œuvre ardue, urgente, immense des débuts fortement avancée. Il ne dépendait pas du général que la terre fût inapte aux grandes cultures industrielles, que les voies de communication restassent insuffisantes, qu'aucune des richesses promises n'apparût, que surtout le pays fût lamentablement dépeuplé. Il avait voulu faire grand : c'était un beau dessein. Tous, autour de lui, avaient, un moment, partagé sa foi en l'avenir et s'aperçurent trop tard que les ressources de l'île ne justifiaient pas tant d'espérance, que la colonie aurait du mal à faire plus que ses frais et même à les couvrir.

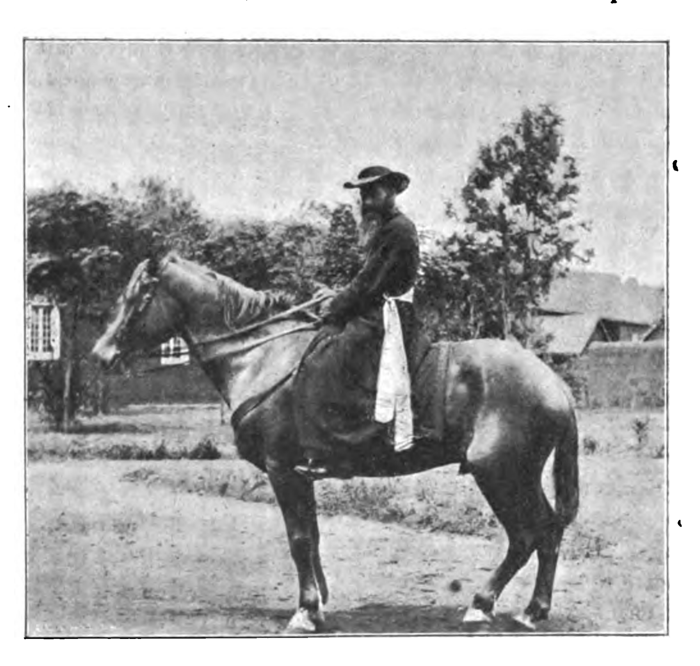
Maître d'obéir à sa générosité naturelle et à son sens colonial, le général Galliéni eût, sans doute, constamment aidé les missionnaires. Il a souvent répété qu'il avait abandonné le gouvernement faute de se sentir assez autonome. Avant même cet abandon, l'influence d'un pouvoir irréligieux lui avait progressivement inspiré une réserve, puis des mesures et des lois aidant l'œuvre de laïcisation, devenue désormais premier article d'exportation. Cette œuvre, inaugurée peut-être à contre-cœur par le général, son successeur la poursuit avec une froideur calculée, un absolutisme tenace, avec le dessein à peine déguisé d'achever la mission catholique et même toute mission, en ruinant leurs écoles. D'où il résulte qu'en ce pays très pauvre, où tout autre entreprise court risque de végéter longtemps, l'œuvre de moralisation, d'éducation, d'évangélisation, poursuivie par les missionnaires, la seule qui aurait pu certainement progresser, celle dont le

peuple conquérant aurait dû se soucier avant tout autre, du moins autant que tout autre, est, depuis 1898 surtout, l'objet du discrédit officiel. On la méconnaît, on l'ignore, on la traverse. Habituée, depuis 1868 spécialement, à l'opposition du pouvoir malgache, devenu protestant par politique, la mission catholique avait espéré trouver en la France souveraine ce que la France, par la voix de ses consuls ou de ses résidents, n'avait cessé de réclamer pour elle : la liberté et la bienveillance. Elle est menacée d'en être plus dépossédée que jamais et de voir peser sur elle le joug qui, dans la métropole, écrase l'Eglise. L'indifférence et l'hostilité religieuses, l'amoralité du *Vazaha* étaient, pour le Malgache, une pierre d'achoppement assez élevée ; les tracasseries gouvernementales s'ajoutant à cet obstacle le rendront insurmontable pour beaucoup d'indigènes.

***

A cette première difficulté continue à s'ajouter, pour l'apostolat catholique, la puissante influence de l'action protestante. Sans menaces diplomatiques, sans coups de canon et sans dépense d'hommes, l'Angleterre, n'ayant pu, en 1814, s'adjuger Madagascar à titre de dépendance de Maurice, entreprit, dès 1817, de la conquérir pacifiquement, et devinant dans la petite monarchie hova l'agent futur de l'unité nationale, elle reconnut Radama Ier roi de toute l'île et l'aida à changer cette souveraineté nominale en empire effectif.

Exilés en 1835 avec les autres Européens, les protestants, établis à Tananarive dès 1820, y revinrent en 1861, et dès lors, représentants de l'influence britannique, créant et exploitant à leur profit cet adage, qu'ensuite ils devaient reprocher aux catholiques d'avoir employé, à savoir que : *Qui dit protestant dit anglais, qui dit catholique dit français*, ils se donnèrent, en face des revendications françaises, comme les conseillers et les amis de la couronne. Ils l'absorbèrent, devinrent l'Eglise d'Etat et l'Etat lui-même, lui dictèrent ses codes, et, jusqu'en 1883, par les incessantes difficultés créées aux missionnaires, luttèrent obstinément contre la pénétration catholique et l'idée française. C'était, du reste, leur droit.



MGR HENRI DE SAUNE.

La paix, mal assise de 1886, entretint un malentendu dont on aurait peut-être pu avantageusement sortir autrement que par la guerre. Le 1er octobre 1895, le général Duchesne entrait à Tananarive ; le 6 août 1896, l'île devenait colonie française, et, le 28 février suivant, la reine Ranavalona III était exilée. L'Angleterre avait opportunément lâché un pays qui ne lui semblait pas de bonne prise et pour la conquête duquel elle n'eût certainement pas donné dix mille de ses enfants.

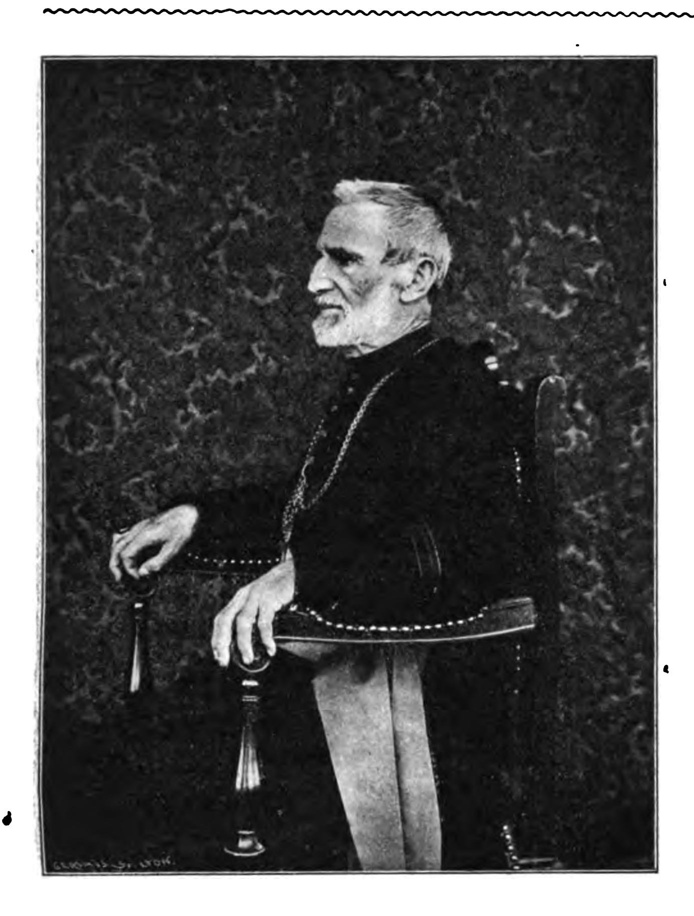
La justice et le bon sens eussent demandé qu'alors pleine liberté fût laissée à toutes les confessions, et que la prière, comprise jusque-là comme une corvée, apparût aux Malgaches ce qu'elle est : l'hommage libre d'une conscience convaincue. Un remous se fit sentir dans ce peuple mobile, amené par ordre à la prière de la reine. Les protestants prirent peur, et, pour se couvrir contre de chimériques représailles, ils firent appel à leurs coreligionnaires français. Ceux-ci, arrivés d'hier, le prirent de haut, et, sans assez comprendre de qui ils faisaient le jeu, sans rien vouloir connaître des intolérances passées, écho docile des seuls intéressés à cette manœuvre, ils entreprirent contre la mission catholique et les officiers qu'ils jugeaient complices une campagne à laquelle on fit peut-être bien de ne répondre que par le silence.

Aussi bien, les protestants étrangers furent vite rassurés, sur les dispositions d'un gouvernement qui s'ingéniait à tenir entre toutes les confessions, une balance de faveurs égale. Les inscriptions dont ils avaient d'abord couvert leurs églises : *temple protestant français*, disparurent. Ils redevinrent ce qu'ils étaient, reprenant très courageusement leur tâche scolaire, et laissant presque exclusivement aux protestants français le monopole des récriminations perpétuelles, des attitudes de victimes et des insinuations désobligeantes pour les missionnaires catholiques. Le jour, du reste, allait venir, — il est venu, — où, fatigué peut être de leurs plaintes, le gouvernement allait les englober dans la même disgrâce dont ils se seraient contentés de voir frapper les catholiques.

Quoi qu'il en soit, et malgré ses difficultés actuelles, l'Eglise protestante est forte à Madagascar. Elle a pour elle le souvenir de son influence passée, le mérite, aux yeux de bien des Malgaches, de s'être identifiée avec la cause hova, d'avoir gémi de la conquête française. C'est chez elle que le nationalisme hova dort et couve, nationalisme timide mais dont la timidité ne devrait pas illusionner, car ces timides peuvent avoir des retours de courage. Aussi, rien n'est-il plus maladroit que d'inspirer aux Malgaches, contre notre domination, des répulsions fondées en conscience et d'autoriser le parti protestant à regarder du côté de cette nation généreuse, dont on lui parle quelquefois, et qui défendrait sa cause.

***

Avant l'arrivée du premier missionnaire catholique en 1856, les Indépendants anglais étaient déjà puissants à Tananarive et ils ne pardonnent guère aux catholiques d'être entrés malgré eux dans leur fief. Est-il besoin de le dire ? Une vaine idée de concurrence n'animait point les catholiques. Par vocation et par conscience ils prêchaient leur foi, souffrant sans doute de voir le Christ divisé, mais



Mgr Cazet.

ne prétendant point former, sur la sincérité de leurs rivaux, un jugement que Dieu seul peut porter.

Nous disons plus : bien que la multiplicité des confessions chrétiennes enfante, de soi, le scepticisme, qu'au temps de leur omnipotence, pour défendre leurs églises, les Protestants aient entravé de mille façons la liberté des catholiques, et publié, sur notre doctrine, des pamphlets calomnieux, nous louons leurs efforts pour introduire dans la législation et les mœurs malgaches l'idée chrétienne ; nous reconnaissons la valeur de leurs travaux, de leurs hôpitaux et de leurs écoles ; nous admirons la générosité des églises qui leur fournissaient d'abondants budgets. Nous constatons simplement que leur action constituait pour l'apostolat catholique un obstacle puissant.

Les Indépendants étaient venus dans l'île en 1820 ; les Anglicans les suivirent en 1864, les Norvégiens en 1867, les Quakers et les Norvégiens d'Amérique plus tard, les Protestants français en 1896. Actuellement, sept sociétés protestantes se partagent l'île. Elles comptent à leur tête des hommes auxquels leur long séjour dans l'île, leur valeur personnelle, des travaux qui font autorité ont assuré un grand crédit. Leur personnel éuropéen relativement peu nombreux (1) est aidé par beaucoup d'auxiliaires indigènes.

(1) D'après le *Ny Diary Malagasy* de 1906. *Protestants français :* 19 missionnaires ou instituteurs, 6 institutrices, 2 sœurs. — *London Missionary Society :* 20 missionnaires, 6 dames. — *Friends' foreign Mission association :* 12 missionnaires, 6 dames. — *Det norske missionsselskab :* 33 pasteurs, 16 institutrices ou diaconesses. — *Mission Norvégienne-américaine :* 5 pasteurs 2 institutrices. — *Mission americaine libre* - 3 pasteurs, 2 diaconesses. — *Society for the Propagation of the Gospel :* 1 évêque, 6 ministres, 5 institutrices. Total : 99 pasteurs ou professeurs, 45 institutrices ou sœurs.

A Tananarive seulement, les protestants comptent 34 temples et environ 200 dans un rayon de dix-huit kilomètres. Certains temples de la capitale, par exemple la cathédrale anglicane, sont de fort beaux monuments, et, dans les environs de la ville, il n'est pas d'élévation de terrain qui ne soit couronnée d'un ou de deux temples d'agréable apparence. La conquête par le bâtiment a donc été exagérée ; elle se poursuit et elle ne peut être inefficace.

Le budget protestant est considérable. Les protestants français, les moins fortunés, accusent un budget annuel de 300.000 francs. Les Luthériens reçoivent de Norvège 500.000 francs par an. D'Amérique ou d'Angleterre, les autres Luthériens, les Anglicans et les Indépendants reçoivent davantage, et, bien que les Protestants ne disposent plus souverainement du pouvoir, les hautes classes, un peu fortunées, leur appartiennent en majorité.

(*A suivre.*)

LA TRIBU DES SANARS

Par M. François DENIAU, des Missions Etrangères de Paris.

CONVERSIONS

Suite et fin (1)

Je conférai aux cinq familles le sacrement régénérateur un dimanche après la messe avec toute la solennité possible. Les anciens chrétiens se disputèrent l'honneur de leur servir de parrains et de marraines.

De nombreux païens assistèrent à la cérémonie. Ils étaient venus surtout pour s'assurer *de visu* s'il était bien vrai que, pour baptiser, le prêtre catholique s'ingurgitait un demi-verre d'eau pour le relancer ensuite à la figure des candidats au baptême. C'était le catéchiste protestant qui leur avait raconté cette baliverne perfide. La chose était grave, car nos Indiens ont pour la salive et tout ce qui sort de la bouche une horreur insurmontable. C'est pour cela que, lorsqu'ils boivent, ils ne porteront jamais à leurs lèvres le vase dont ils se servent : ils se verseront la boisson à la régalade, la tête étant renversée. Notre façon de boire et de nous moucher leur paraît la plus grossière des indécences et les offusque au dernier point.

Nos païens purent se convaincre que les rites de l'Eglise catholique ne sont ni aussi ridicules ni aussi irrespectueux des bonnes manières hindoues qu'on avait voulu le leur faire croire et ils partirent après avoir constaté qu'un Indien de caste peut recevoir le baptême sans voir sa délicatesse soumise à de trop rudes épreuves.

Le baptême de nos Sanars eut un retentissement considérable dans tout le pays. Les protestants, qui y sont établis depuis plus de vingt ans, n'ont pu, avec toutes les écoles et ressources qu'ils ont, convertir une seule famille de haute caste, tandis que, à peine installés, nous faisions une petite trouée. On considérait la conversion d'un « pur » comme une chose absolument chimérique.

Les nouveaux convertis font tout leur possible pour

(1) Voir les *Missions catholiques* des 31 mai, 7, 14 et 21 juin.

m'amener des recrues. Questionnés fréquemment par leurs parents et amis au sujet de leur nouvelle religion, ils sont à même de détruire bien des préjugés répandus contre nous. Aussi cinq ou six autres familles parlent déjà de venir.

Un bon vieux Sanar qui, malgré ses 91 ans, marche aussi bien et voit aussi clair qu'un jeune homme, m'a promis de se faire chrétien et de m'amener toute sa famille. Ce serait pour moi un fameux coup de filet. Notre brave homme, qui a eu simultanément cinq femmes, est tout fier de m'expliquer qu'il a pu, grâce à un travail opiniâtre, élever cinq « nichées » d'enfants, lesquels, à l'exception du Benjamin, sont tous mariés et ont eux-mêmes une descendance respectable : en comptant petits et grands, le total approche de la centaine.

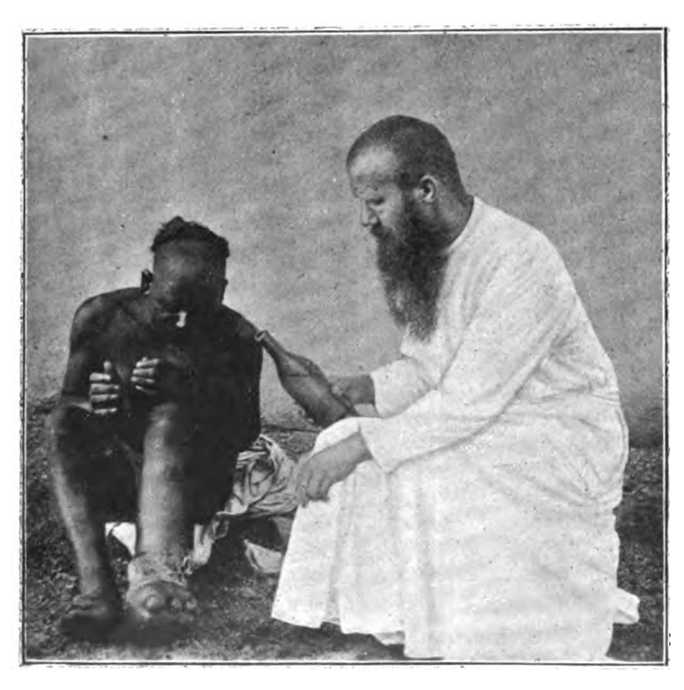
Puisse cette moisson blanchissante arriver à maturité ! Toutes ces bonnes volontés sont encore bien imparfaites, je l'avoue, mais que de choses à mettre sur le compte de l'ignorance, et puis la grâce n'est-elle pas toute-puissante ? n'opère-t-elle pas parfois des changements bien consolants ?

Amis lecteurs des *Missions catholiques*, je vous demande à tous une petite prière pour mes Sanars et, de plus, aux privilégiés de la fortune, une petite obole : les conversions dans l'Inde coûtent au missionnaire bien des tracas et bien des *roupies*. L'Indien vit au jour le jour, à la façon de la cigale. Pendant les deux mois de stage que font au catéchuménat les aspirants au baptême, le missionnaire doit se mettre en frais pour leur donner à manger ; à lui aussi de fournir les habits neufs pour le grand jour. Même une fois baptisé, si le bœuf d'un chrétien vient à crever, s'il tombe malade, si une calamité quelconque vient à fondre sur lui, le Père doit, bon gré malgré, jouer le rôle de la Providence, et tirer le néophyte d'embarras.

***

Voici une histoire dont je puis garantir l'authenticité, puisque j'en ai été, en somme, la victime :

Un beau matin, j'entends à ma porte des cris de gens qu'on semble étrangler ; je sors précipitamment. Qu'est-ce que j'aperçois ? un pauvre diable de Sanar, un de mes chrétiens, escorté de deux policiers. Sa femme et ses enfants se jettent à mes pieds, me suppliant de le sauver. Je me fais expliquer le cas. Il était des plus simples et aussi des plus ordinaires.



M. Deniau, infirmier.

Tout bon Hindou doit avoir par ci par là quelques petites dettes, qu'il oublie naturellement de payer. Un intérêt de 30, 40 pour 100 ne l'effraye point ; il se sent, d'ailleurs, si sûr de pouvoir faire honneur à sa signature ! Malheureusement il compte souvent sans les revers, sans les maladies, sans le chômage. Si ses calculs tombent à faux, ce qui n'est pas rare, le débiteur téméraire est dans un grand embarras, car, ici comme ailleurs, les usuriers sont des gens sans pitié. Mon pauvre Sanar en faisait la triste expérience. On réclamait de lui 53 roupies (130 francs), bien qu'il déclarât n'en devoir que 10. La différence représentait l'intérêt qu'on prétendait exiger. Les policiers, en considération de ma qualité d'Européen, de prêtre, de « grand homme », etc., se déclaraient prêts à le relâcher moyennant payement des 53 roupies.

Je remerciai les aigrefins de leurs excellents sentiments à mon égard ; mais je leur déclarai que je n'étais pas disposé à payer si cher leurs compliments ; puis finalement, à cause de la perspective d'avoir à nourrir la famille pendant tout le temps que son chef passerait en prison, je crus économique pour moi d'entrer en accommodements : je proposai une dizaine de roupies ; on n'en voulut point.

Sans montrer la moindre émotion, je laissai les policiers faire leur besogne ; mais je déclarai bien haut qu'il n'y aurait plus à compter sur les 10 roupies promises par moi, si mon protégé était obligé de passer une seule nuit en prison.

Mes paroles furent rapportées au créancier, cause de tout ce déploiement de forces. Craignant à bon droit de tout perdre, capital et intérêts, il s'entremit auprès du magistrat pour empêcher qu'on ne fît franchir à son débiteur l'huis de la geôle et me dépêcha son chargé d'affaires pour me déclarer qu'il n'oserait jamais causer le moindre mécontentement à un *gentleman* aussi respectable que moi et qu'à ma considération, il se contenterait du capital de la dette et d'un modique intérêt de 160 pour 100, total : 26 roupies. C'était encore trop, mais à cause de la bonne volonté dont on faisait preuve, j'offris 12 roupies. Le délégué déclara tout d'abord ne pouvoir accepter la somme sans en référer à son patron ; mais, voyant que je tenais bon, il finit par en passer par où je voulais. Mon Sanar était sauvé.

***

Des surprises de ce genre ne sont pas chose rare. Tantôt, c'est un enfant dont a loué les services à quelque païen, avec qui on ne peut entrer en accommodement avec lui, il ne laissera l'enfant venir étudier la religion que lorsqu'on lui aura amplement rendu l'argent qu'il a avancé. Tantôt c'est une maison dont un créancier grincheux veut s'emparer : simplifiant à son profit les règles ordinaires de la procédure, il s'installe à la porte, comme l'ange à l'entrée du paradis terrestre, et empêche les légitimes propriétaires d'y pénétrer jusqu'à ce qu'on lui ait payé ce qui lui est dû. En pareil embarras, un débiteur païen pourrait avoir recours au chef du village ; mais un catéchumène, un néophyte, ne doit



COIMBATOUR (Hindoustan). — TISSERANDS DE KOLAPULUR PRÉPARANT LE FIL ; reproduction d'une photographie envoyée par M. DENIAU.

pas compter sur cette ressource : « il est allé à la religion de l'Européen, l'Européen peut bien le tirer d'affaire. »

En pareil cas, le missionnaire doit se montrer généreux ; sinon il s'expose à exciter bien des murmures, bien des récriminations, à perdre parfois toute une belle famille, et par là le fruit de pénibles et patients labeurs :

« — Reviens à la religion des ancêtres, nous t'aiderons ! » disent les païens.

C'est là une bien forte tentation pour un néophyte. De plus, si le Père n'est pas venu efficacement en aide à un chrétien dans l'embarras, ceux qui peuvent avoir le désir de se convertir, n'oseront pas donner suite à ce bon désir :

« — Un tel, dira-t-on, a essayé de la religion et le Père l'a abandonné dans la détresse ; il te traitera de même. »

C'est là un argument sans réponse.

Donc, amis lecteurs, aidez-moi de vos prières et, si possible, de votre bourse !

EPILOGUE.

Les pluies n'étant pas venues à temps, la récolte s'annonce comme devant être très médiocre. Celle de l'an passé était déjà mauvaise : aussi le prix des grains a monté. Il est actuellement aussi élevé que pendant la famine de 1876-1878. Vous pouvez juger par là combien souffrent les pauvres. On regarde comme des privilégiés ceux qui ont de quoi faire par jour un repas convenable.

Quelques familles chrétiennes ont déjà émigré un peu de tous les côtés. Je fais mon possible pour aider mes chrétiens ; mais que de misères je ne puis soulager !

Il y a quelques jours, à Gavoundapalayam, j'aperçus sous une varande un enfant de 3 à 4 ans, qui me paraissait malade. On me dit qu'il était chrétien. Je m'approchai :

« — De quel mal souffre-t-il ? demandai-je.

« — Du mal de la faim ! » me répond-on.

En effet, le pauvre petit n'avait plus que la peau et les os. Je remis une aumône à la mère.

Un autre jour, une famille de chrétiens, venus de Coïmbatore, sont passés par ici. N'ayant pas mangé depuis trois jours, ils n'en pouvaient plus. Je leur fis donner quelque nourriture, et ils sont partis à la recherche de quelque travail qui puisse les faire vivre. En trouveront-ils ?

La misère est aussi grande parmi les païens, parmi les parias surtout. Ces pauvres gens cherchent à tromper leur faim au moyende racines, qu'ils peuvent trouver dans les champs.

Pendant que je vous écris ces lignes, des femmes et enfants parias sont en train de se livrer à pareille cueillette dans mon jardin. Ils pillent et saccagent tout ; mais je ne me sens pas la force de leur faire la moindre observation.

Un malheur ne vient pas généralement sans un autre.

Des gens des environs d'Erode nous ont apporté le choléra. L'épidémie sévit actuellement avec une virulence toute particulière parmi les parias de Kollapulur.

On vient à chaque instant me demander des remèdes. Mais trop souvent les meilleurs médicaments font peu d'effet sur ces constitutions affaiblies. Les gens meurent comme des mouches.

Deux inspecteurs du corps sanitaire sont passés par ici, se rendant à Chandipalayam, où il y a eu plusieurs cas de choléra dans la même famille. Le premier qui a été saisi par le fléau est mort en quelques heures. Les autres, qui ont pris de mes remèdes, sont guéris. Je suis allé les voir et j'ai prescrit certaines précautions sanitaires, peut-être pas à la hauteur des données scientifiques actuelles, mais à la portée de ces pauvres gens, et qu'on a suivies volontiers.

Le fléau semble enrayé ; aussi le travail de nos inspecteurs s'est trouvé simplifié de beaucoup à leur grande satisfaction.

Invidia medicorum pessima (Jalousie de médecin, c'est la pire !), dit un proverbe. Je dois dire à la louange de ces Messieurs, qu'ils ont fait mentir le vieil adage et ne m'ont témoigné aucun sentiment de rancune pour mes succès de Chandypalayam. Bien au contraire, ils sont venus me féliciter et m'ont offert gratis toute une cargaison de potions antiseptiques, etc.

Je leur racontai que l'épidémie sévissait d'une façon exceptionnelle, tout à côté de chez moi, dans le village paria. Le tableau que je leur fis les glaça d'épouvante et, pour s'excuser de n'y point aller :

« — J'ai onze enfants, me dit l'un, j'en ai cinq, me dit l'autre. »

Ces deux fléaux ont fait et vont faire de nombreux orphelins. L'hérésie veille ; il nous faudrait tâcher d'avoir notre part... du butin. J'ai dans ce but cherché à attendrir notre procureur. Mais les procureurs sont gens sans pitié. J'espère mieux réussir auprès de vous, chers lecteurs des *Missions catholiques*.

FIN.



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mme Degand de Guyonvelle (diocèse de Langres).
Mme Fréri, de Montbrison.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du Territoire de Belfort, demande de prières..... 100 »

A Mgr Haggéar, archevêque de St-Jean-d'Acre.
Anonyme du diocèse de Besançon.......... 10 »

Pour les affamés de la Perse.
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 5 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses petits benjamins.
Anonyme Nivernais, reconnaissance d'affermage.......... 10 »

Pour une mission, la moins secourue (Sœur Galland, Jérusalem).
Anonyme de Laval, demande de prières.......... 15 »

Pour une mission éprouvée par la famine (Perse).
Anonyme du Jura, boîte de Saint-Antoine.......... 5

Pour une mission éprouvée par la famine (Nagpore).
Anonyme du Jura, boîte de Saint-Antoine.......... 5 »

Au R. P. Decisier, Nagpore.
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 5 »

A Mgr Augustin Roy, Coïmbatour.
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 5 »

A Sœur M.-Judicaël, Mahé (Pondichéry).
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 5 »

Pour une mission éprouvée par la famine (Kouang si).
Anonyme du Jura, boîte de Saint-Antoine.......... 5 »
Anonyme du diocèse de Tarbes.......... 20 »
Anonyme de Laval, demande de prières.......... 25 »

Pour les victimes de la famine dans l'Inde (Nagpore).
Mme Marie de Tesson, Montpellier.......... 10 »

Au R. P. Rossillon, Vizagapatam, mission de Gnanapuram.
Une vieille maman qui se laisse attendrir, diocèse de Nancy 5 »
Anonyme de la Loire.......... 3 »

A M. Chaffanjon, Kouy-tchéou, pour la construction de l'église de Kay-tchéou.
M. l'abbé Ludovic, Lyon.......... 10 »
H. M., Albi.......... 10 »
Anonyme de Belley, demande de prières.......... 20 »
Anonyme du diocèse d'Annecy.......... 3 »

A M. Liétard, Yun-nan.
Une vieille maman qui se laisse attendrir, diocèse de Nancy 20 »
Anonyme du Jura, boîte de Saint-Antoine.......... 5 »
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 5 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.
Anonyme du diocèse de Besançon.......... 10 »

A Sœur Faure, Tché-kiang, pour acheter du riz.
Anonyme belge.......... 5 »

A Sœur Ricaud, Tché-kiang.
M. B., diocèse de Versailles, demande de prières.......... 2 »

A Sœur Marie Jean, à Safotulafai (archipel des Navigateurs).
Anonyme belge.......... 20 »

Pour les missions des îles Salomon (R. P. Bertreux).
Anonyme du diocèse de Tarbes.......... 30 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Aroud, Tché-kiang).
Mme la Vicomtesse O'Mahony, diocèse de Saint-Claude.... 2 80
Anonyme du Puy, demande de prières spéciales.......... 20 »
M. Recordon François, du diocèse de Chambéry.......... 5 »
Anonyme Saône-et-Loire, pour âmes du purgatoire.......... 10 »
Un anonyme du diocèse d'Albi.......... 200 »
Une dame de Digne, pour elle, les vivants et les défunts de sa famille.......... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Augouard, Oubanghi).
Un anonyme du diocèse d'Albi.......... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (P. Rossillon, Vizagapatam),
Un anonyme du diocèse d'Albi.......... 200 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Joulain, Jaffna.
Un anonyme du diocèse d'Albi.......... 200 »

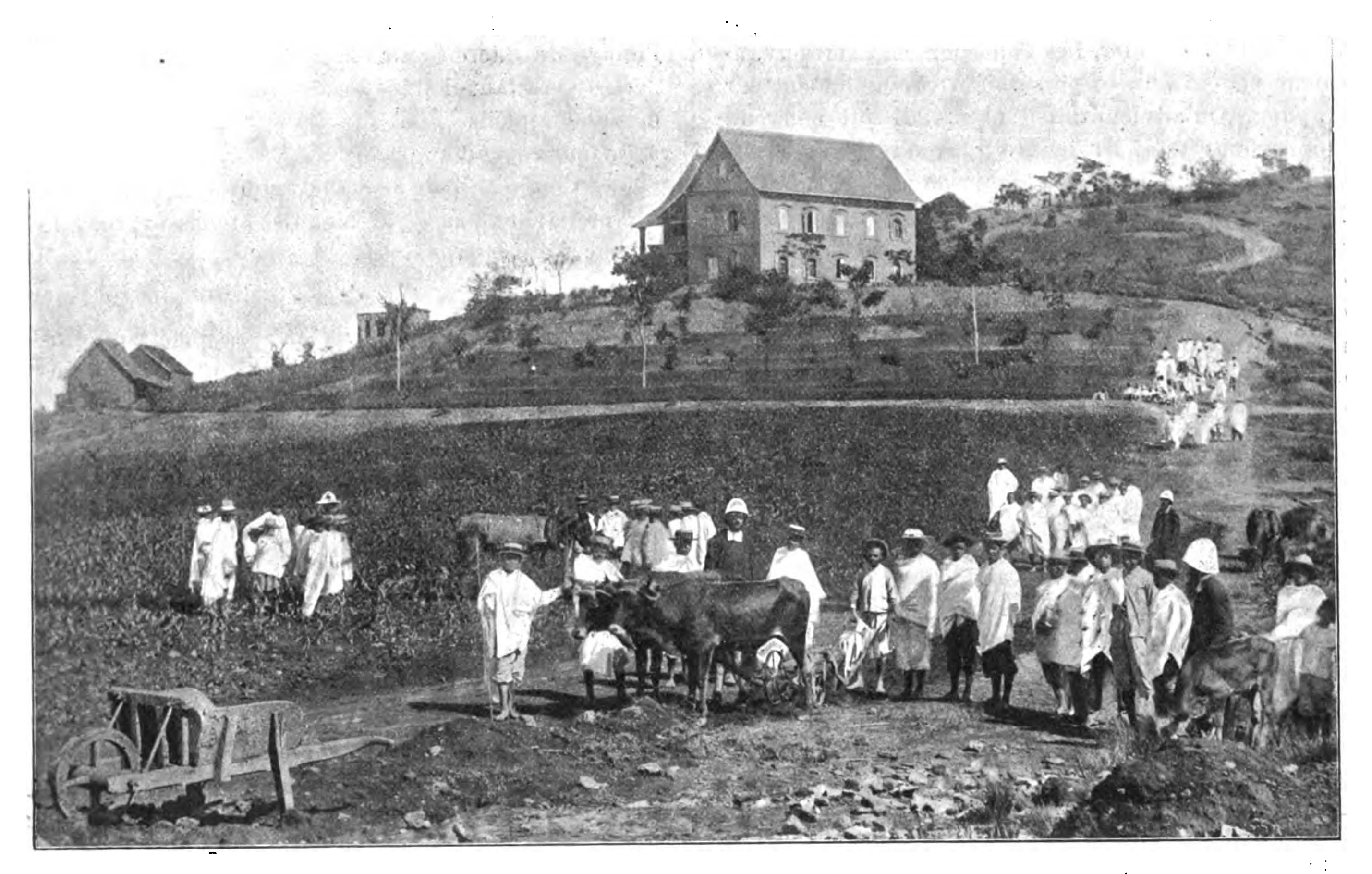
Pour les missions nécessiteuses (M. Deniau, Coïmbatour)
Un anonyme du diocèse d'Albi.......... 200 »

Pour les « *Missions catholiques* » et la Carte-Prime.
M. de Montille, 100 fr. — Mgr Maret, 3 fr. — M. l'abbé Leroy, 5 fr. — Anonyme de la Loire, 2 fr. — M. Bréard, 3 fr. — M. Recordon, 5 fr. —M. l'abbé Delmond, 7 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



MADAGASCAR. — Leçon d'agriculture chez les Frères des Écoles chrétiennes de Tananarive ; reproduction d'une photographie du R. P. Suau (v. p. 320).

CHINE

Un épisode de l'insurrection des Boxeurs au Tché-Kiang.

Les événements dont parle la lettre suivante sont déjà vieux de plusieurs années; mais, la dette contractée alors envers le Sacré Cœur par la mission de Mapong, n'ayant pas encore été acquittée, M. Ibarruthy adresse à nos lecteurs un appel émouvant que nous nous empressons de reproduire.

LETTRE DE M. IBARRUTHY, LAZARISTE

Me voici de retour dans ma patrie après vingt-cinq ans d'absence. J'y reviens pour refaire ma santé ébranlée, et passer avec la Chine un nouveau bail de vingt-cinq ans, si Dieu le veut. Je voudrais, en outre, profiter de ce séjour en France pour me mettre à même de remplir une promesse que je fis en juin 1900 à l'époque de l'insurrection des Boxeurs. Je m'engageai alors à élever un monument en l'honneur du Sacré-Cœur, en reconnaissance de l'immunité dont nous avons bénéficié. Depuis lors ma pauvreté ne m'a pas permis de réaliser ma promesse; j'ai pensé qu'en m'adressant aux âmes dévouées, je pourrais enfin payer ma dette.

Voici les faits.

Au mois de juin 1900, je fus envoyé dans le district de Kin-tchéou, à 320 kilomètres de Ningpo, pour porter secours à un de mes confrères, M. Asinelli, dangereusement malade.

Le mouvement boxeur commençait à s'étendre peu à peu du nord jusqu'au midi de la Chine, et les édits de proscription contre les Européens ne tardèrent pas à arriver à Kin-tchéou. Les chrétiens m'en avertirent; mais je me rassurai, connaissant la bienveillance du sous-préfet à notre égard. On pressentait cependant que la situation ne tarderait pas à devenir grave.

Malgré tout, nous fîmes la fête de saint Vincent en grande solennité, dans notre église de Mapong, village distant de la ville d'environ 10 kilomètres. Je chantai la messe; le P. Maurus Fou donna le sermon

et tint l'harmonium, et quelques séminaristes de Tchéou-san, en vacances dans leurs familles, exécutèrent les chants.

Dans l'après-dîner, de mauvaises rumeurs commencèrent à circuler. Les émeutiers en armes avançaient vers la ville et passeraient probablement par Mapong. Qu'adviendrait-il alors? Il fut convenu que les femmes et les jeunes filles chrétiennes quitteraient le village et se réfugieraient dans la ville. M. Fou conduirait l'exode, et, moi, je resterais au village avec les enfants au nombre de cent. Le vendredi, vers minuit, je célébrai la sainte messe, et quand les préparatifs furent achevés, le départ commença. Il était six heures du matin. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque à onze heures et demie, je vis revenir les chrétiennes qui étaient parties le matin!

Que s'était-il passé? Le voici. Les portes de la ville avaient été fermées par crainte des « jeûneurs » et la foule immense qui s'était précipitée vers Kintchéou, espérant y trouver un refuge, n'avait pu y pénétrer; nos chrétiennes avaient donc dû rebrousser chemin. Et M. Fou? M. Fou, lui, avait réussi à se faire hisser sur le rempart de la ville. Là, il apprit que le mouvement insurrectionnel avait éclaté et que les Boxeurs s'étaient portés à la mission catholique, espérant y trouver les missionnaires; n'y trouvant personne, ils avaient tout saccagé.

⁂

Quelque temps après, je recevais de M. Fou le billet suivant :

« Fuyez avec tout le personnel et cachez-vous; les Boxeurs vont se diriger sur le village de Mapong. »

Immédiatement nous partîmes tous, hommes, femmes, jeunes filles, orphelins de la Sainte Enfance, et nous nous retirâmes sur la montagne voisine, où se trouve le cimetière des chrétiens.

C'était le samedi 21 juillet 1900.

Le dimanche, croyant à un danger plus imminent, je me défis de ma barbe, et, la nuit, j'allai m'abriter au sommet d'une montagne plus élevée. Mais, avant tout, nous comptions sur le secours du Ciel; tous, de concert, nous nous adressâmes au Sacré-Cœur. D'abord l'image en fut placée à la porte de la résidence. D'une nappe de la sacristie je fis un drapeau du Sacré-Cœur. Nous avions un certain nombre de petites images sur toile, j'en distribuai à tout le monde et, comme elles ne suffisaient pas, nos « Vierges du Purgatoire » en confectionnèrent immédiatement d'autres. Enfin, je promis au Sacré-Cœur d'élever un monument en son honneur à l'endroit où nous étions réunis

Comme un séjour prolongé dans la montagne aurait été dangereux, nous redescendîmes tous au village et nous organisâmes la défense. Nous constituâmes une petite armée qui fut placée sous la protection du Sacré-Cœur. Il y avait un porte-drapeau du Sacré-Cœur; tous les chrétiens avaient l'image du Sacré-Cœur en évidence sur la poitrine.

« — Que faut-il faire ou dire en combattant ? » demandèrent-ils.

Je leur répondis :

« — Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous! »

Nous avons passé par bien des angoisses; mais le village a été épargné.

⁂

Depuis, plusieurs fois, on m'a rappelé ma promesse. M. Asinelli, qui revint à la santé et fut renvoyé à Kin-tchéou, m'écrivit une fois :

« Voulez-vous bâtir enfin? J'ai des bois à votre disposition. »

Mais il me fallait, outre la permission de Mgr Reynaud, l'argent qui me manquait. Comment faire? Pauvre je suis né, et pauvre je suis demeuré. Je ne connais personne à qui m'adresser. Je viens donc à vous, généreux lecteurs des *Missions catholiques*. Vous m'aiderez à élever mon monument; il sera modeste: 1.000 francs me suffiraient.

HINDOUSTAN

Une Mission nouvelle dans le diocèse de Pondichéry.

Un jeune missionnaire du diocèse de Pondichéry nous adresse de Budamangalam la requête suivante que nos lecteurs, nous l'espérons, voudront bien exaucer.

LETTRE DE M. EUGÈNE BOYER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

La nécessité, hélas! m'oblige, moi aussi, à faire entendre un cri de détresse aux lecteurs des *Missions catholiques*. Les temps sont durs en France, me suis-je dit pendant longtemps, patientons encore un peu; je me résous enfin à vous exposer ma situation, convaincu que les amis généreux des nouveaux chrétiens entendront mon humble prière.

⁂

Budamangalam, dont je suis le pasteur, n'a pas encore d'histoire. C'est, je crois, le district le plus nouvellement fondé dans l'archidiocèse de Pondichéry. Cela signifie qu'il y a encore bien à faire avant que l'installation soit solide et prenne une véritable bonne tournure, comme partout ailleurs

Si le district est nouveau, formé complètement de nouveaux et pauvres chrétiens, le missionnaire qui écrit ces lignes est encore plus nouveau et, hélas! non moins pauvre.

Arrivé depuis deux ans aux Indes, je suis ici depuis le mois de décembre 1905, chargé de ce district qui compte 2.500 chrétiens, tous néophytes, à peine sortis du paganisme et sans instruction religieuse, par suite de l'éloignement du missionnaire. Les catéchistes sont, comme moi, jeunes et nouveaux.

Mes chrétiens ne demandent qu'à être instruits pour devenir meilleurs.

Pour cela, quel moyen prendre? Je n'en vois qu'un et il est uniforme dans la mission de Pondichéry : construire des oratoires dans les principaux centres, car il est impossible de faire venir au chef-lieu les chrétiens trop éloignés. Ils sont pauvres et ne vivent guère qu'au jour le jour. Il faudrait donc élever, le plus tôt possible, deux ou trois chapelles modestes dans les principaux villages. Dans l'un d'eux, Kaplambady, une chapelle est déjà à peu près terminée; mais une seule, c'est loin d'être suffisant. Voilà un côté de la situation.

***

Un autre point de vue est l'extrême pauvreté de tous ces néophytes qui ont encore bien d'autres épreuves à supporter et des plus dures. Ainsi, cette année, le chef-lieu, Budamangalam, a été décimé pendant cinq longs mois par une épidémie de petite vérole qui semble vouloir cesser maintenant, mais qui a mis la désolation et la misère dans presque toutes les familles et... le diable dans ma pauvre bourse. Rares sont les enfants qui ont échappé à la maladie, nombreux ceux qui sont partis pour le ciel après le baptême. J'ai grande confiance que leur intercession auprès de Dieu se manifestera bientôt par des fruits abondants de salut dans les âmes de leurs parents. Mais ce qu'il y a de plus évident pour le moment, c'est que l'épidémie a tari et plus que tari mes faibles ressources. Le cœur bien gros, je suis obligé de leur dire, malgré leur détresse : « Je ne puis plus rien pour vous, je n'ai plus rien. »

***

L'an dernier, 74 païens ont été régénérés dans les eaux du saint baptême; nombreux sont ceux qui désirent embrasser notre religion, mais qu'un souci matériel retarde : ils ont une petite dette, on les traque pour le paiement. Cette dette payée, serait souvent pour eux comme la porte du ciel. Mais que faire, sinon attendre que la bonne Providence ait enfin pitié de ces âmes et mette des bornes à leurs nombreuses tribulations? Si les lecteurs des *Missions catholiques* pouvaient voir de près la situation de mon district, je suis sûr qu'ils seraient touchés de compassion.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, S. S. le Pape Pie X a nommé :

Evêque de Fall-River (Etats-Unis), M. Daniel-François Feehan ;

Evêque de Santorin (archipel grec) M. Michel Camilieri ;

Evêque de Derry (Irlande), M. Charles Hugh ;

Evêque de Nagpore (Hindoustan), le R. P. François-Etienne Coppel, des Missionnaires de Saint-François-de-Sales, d'Annecy ;

Vicaire apostolique du Kiang-si méridional, M. Nicolas Ciceri, Lazariste ;

Vicaire apostolique de la Jamaïque, le R. P. Jean Collins, de la Compagnie de Jésus.

INFORMATIONS DIVERSES

Suisse. — On constate avec consolation le mouvement ascendant du catholicisme en divers cantons suisses, notamment à Genève et à Zurich.

Le caractère religieux de la partie catholique du peuple suisse se manifeste, du reste, même officiellement. Un exemple récent peut en témoigner. Appelé à se prononcer, le 12 mai dernier, sur la question, posée depuis trois ans, de la revision de la Constitution, le canton du Valais a ratifié, à une grosse majorité, l'œuvre de ses mandataires du Grand Conseil actuel agissant comme Constituante. Or, la nouvelle constitution commence par ces mots : « Au nom de Dieu tout-puissant », et proclame le catholicisme romain religion d'Etat.

D'autre part, le canton de Berne a eu à s'occuper d'une question qui figure depuis longtemps à l'ordre du jour : le rétablissement des paroisses catholiques romaines du Jura et la revision des traitements du clergé. On sait, qu'en 1874, quand le Kulturcampf sévissait en Suisse, la majorité radicale supprima 33 paroisses sur les 76 existantes, dans l'intention de punir le clergé et les fidèles d'être restés attachés à leur évêque légitime, dépossédé de son siège épiscopal par les gouvernants.

Les catholiques du Jura bernois avaient toujours protesté contre cette mesure. Or, voici que la commission nommée par le Grand Conseil bernois pour examiner la revendication des catholiques romains vient de se rallier à une proposition de M. Ritschard, ancien directeur des cultes, tendant non seulement au rétablissement de toutes les paroisses supprimées, mais encore à la création de trois nouvelles paroisses. De son côté, le Grand Conseil d'Etat s'est montré généreux au point de vue du traitement à allouer aux ecclésiastiques. Il prévoit un minimum de 1.800 francs, et un maximum de 2.800, selon le nombre des années de service.

Perse. — M. Berthonnesque, Lazariste, nous écrit de Tauris le 1er juin 1907 :

« Voilà sept mois déjà que mes supérieurs m'ont envoyé à Tauris, pour prendre la direction de cette mission, dont l'extrême pauvreté m'oblige à pousser vers vous ce cri de détresse.

« La mission de Tauris a été fondée en 1901; son œuvre principale est l'éducation des jeunes Arméniens schismatiques. Lorsque nous arrivâmes ici, ce fut un soulèvement général. Mais

bientôt nous réussîmes à faire tomber les préjugés et les parents nous envoyèrent leurs enfants. 25 élèves ont été reçus dans notre école. Ce chiffre est très consolant. Si ces enfants n'ont pas embrassé notre sainte religion, ils n'ont du moins plus de sottes préventions contre elle; et, plus tard, quand ils seront chefs de famille, ils nous enverront leurs enfants. De la sorte, nous avons tout lieu d'espérer qu'un noyau de catholiques se formera dans cette ville, surtout si les jeunes gens élevés chez nous épousent les jeunes filles élevées chez nos sœurs, les religieuses de la Charité. En attendant que Dieu daigne attirer à Lui ces pauvres Arméniens, nous travaillons de notre mieux. Pour augmenter notre influence, il serait bien utile de transformer notre école, d'en faire un petit collège pour Arméniens, mais où seraient admis des musulmans (il est vrai séparés des chrétiens). Nous devrions augmenter le nombre de nos professeurs et donner à nos élèves une éducation et une instruction plus soignées. C'est là mon rêve, et j'ai confiance qu'il se réalisera. »

Kouang-toog (*Chine*). — M. Régis Gervaix, des Missions Etrangères de Paris, dont nous avons déjà publié et publierons bientôt de très intéressants travaux, professeur au collège de Canton, nous écrit :

« Notre collège prospère. Il compte 230 élèves. La plupart d'entre eux appartiennent à d'honorables familles de la capitale. Quelques-uns cependant, peu fortunés, sont obligés de se priver pour obvier aux frais de leur instruction. En faveur de ces jeunes gens, dociles et travailleurs, la mission veut bien délier les cordons de sa bourse, mais elle ne peut cependant pas trop sacrifier l'intérêt direct des âmes et leur conversion dans les districts, à l'œuvre de l'instruction littéraire et scientifique. Aussi bénie serait l'âme de France qui voudrait bien se charger des frais d'un élève au collège de la mission et d'une bourse pour un professeur. Elle aura trouvé dans le signataire de cet entrefilet un bien reconnaissant et dévoué protégé. »

Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong, actuellement en France pour raison de santé et que nous avons eu l'honneur de saluer hier, nous a dit que les frais d'un élève de ce collège étaient annuellement de 150 francs et la bourse d'un professeur de 1.500 francs.

Mongolie Orientale. — Le R. P. Van Cauwenbergh, des missionnaires belges de Scheut, écrit do San-tsouo-t'a, le 25 mars :

« Laissez-moi vous présenter un de mes catéchistes. Mandchourien d'origine, il a 50 ans et se nomme Kiao. Peu doué du côté de l'intelligence, il possède en revanche une excellente mémoire et sa piété, comme sa ferveur, est exemplaire. Il s'est donné pour besogne de passer dans toutes les familles récemment converties, pour leur enseigner les points fondamentaux de notre sainte religion. Après deux mois de séjour dans l'une de ces familles, ayant épuisé tous les arcanes de sa Somme théologique, il va reprendre ailleurs son enseignement, prêchant à temps et contretemps, durant parfois un jour et une nuit, pour peu qu'il trouve des auditeurs. Afin de mieux atteindre son but, il a sué sang et eau pour apprendre par cœur cinq ou six livres de religion, qu'il débite avec un aplomb sans pareil. On l'écoute d'ailleurs volontiers, parce qu'il sait se rendre utile dans le ménage, aider à la cuisine, s'occuper à la moisson, soigner les petits enfants, afin qu'il y ait plus de temps libre pour l'instruction, sa grande, son unique affaire.

« Un jour, je vins visiter à Gniou-kia-tien quelques familles de catéchumènes qu'instruisait notre Kiao. Le logis de ces pauvres gens étant fort exigu, je dus passer la nuit côte à côte avec ledit Kiao. Fatigué par le voyage, je ne pensais qu'à dormir ; mais j'avais compté sans le zèle de notre vieux.

« — Prêtre, me dit-il, ces Gnious sont de braves gens qui s'appliquent bien à l'étude. Un tel possède une bonne partie du « catéchisme ; de même, tel autre ; un troisième n'en est encore « qu'aux prières ; mais tous sont avides d'entendre les explica- « tions que je leur donne d'après tels livres — mais le dernier de « ces ouvrages ressemble beaucoup au premier ; ce sera donc « une répétition...

« — Répète, mon ami, répète ; les bonnes choses gagnent tou- « jours à être répétées.

« — Oui ! Père ; mais l'un de mes élèves ne progresse guère.

« — Prie pour lui, mon bon vieux.

« — Eh ! Père, je le fais tous les jours.

« — Il faut continuer. N'as-tu pas lu là dessus la parole de « Notre-Seigneur qu'il faut prier, ne jamais cesser, avoir cou- « rage et confiance ?

« — Je l'ai lu, mais...

« — Eh ! dors donc, ma vieille branche ; demain nous en repar- « lerons. »

« Le bonhomme se tut un moment, mais pour me réveiller encore à quatre ou cinq reprises.

« — Prêtre, je me tue d'angoisse à réfléchir comment je pour- « rai prêcher encore à ces gens. Ah ! si j'avais pour cela vos connais- « sances... et ceci, et cela !... Enfin, prêtre, comment expli- « quer à ces gens la différence entre les deux contritions, la « parfaite et l'imparfaite ? »

« Pour éclairer la situation, je fis craquer une allumette, et consultai ma montre, qui marquait deux heures et demie.

« — Mon garçon, ce n'est pas le moment de discuter cela. Cha- « que chose a son temps, si tu veux bien faire la volonté de « Dieu.

« — Père, je ne désire pas autre chose ; vous le savez bien.

« — S'il en est ainsi, sache que, de par la volonté de Dieu, la « nuit est faite pour dormir.

« — Et s'il m'est impossible de dormir à cause de mes inquié- « tudes ?

« — Laisse du moins dormir le prêtre : diras-tu que c'est im- « possible ? »

« On le voit, ce brave petit vieux est littéralement dévoré par son zèle, un zèle qu'il témoigne autant par ses prières que par ses prédications. Jamais, en effet, il n'est oisif ; s'il ne travaille pas des mains, ou ne prêche pas, il défile, à genoux, une infinité de chapelets et, j'ose le dire, il a certainement opéré de la sorte nombre de conversions. »

Nagasaki (*Japon*). — M. Matrat, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Hirado :

« Le 15 août 1549, saint François Xavier, venant de Malacca, abordait à Kagoshima, grande ville du Japon méridional. Il y resta un an. En octobre 1550, le saint vint ensuite à Hirado, capitale de l'île de ce nom et dans l'espace de quelques années, un grand nombre de personnes de l'île et des îles de Ikitsuki et de Takushima, ainsi que de nombreux païens de Tabira et d'autres localités dépendant du prince de Hirado, se convertirent à la vraie foi. Ces néophytes donnèrent immédiatement l'exemple des plus admirables vertus chrétiennes. Aussi, en 1557, l'Eglise de Hirado eut la gloire d'offrir à Dieu le premier martyr du Japon.

« A la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], cette même Eglise, — comme du reste toutes les autres communautés chrétiennes du Japon, — fut désolée par des persécutions atroces. Une foule de martyrs attestèrent alors par l'effusion de leur sang la vérité du catholicisme. Ces glorieux temoins de Jésus-Christ furent nombreux à Tabira, à Hirado-ville, à Takushima, etc.; à Ikitsuki surtout, ils furent innombrables.

« Après cette horrible tempête, tous les prêtres ayant été chassés de l'empire ou massacrés, l'Eglise entière du Japon parut anéantie pour toujours. Il n'en était rien. Un grand nombre de ces insulaires conservèrent la foi qu'ils transmirent à leurs descendants. Lorsque ceux-ci apprirent, en 1865, que des prêtres catholiques avaient abordé au Japon et construit une église à Nagasaki, plusieurs accoururent à la mission et se déclarèrent chrétiens. Mais plusieurs aussi refusèrent de suivre cet exemple : ce sont les « séparés ».

« L'ancienne principauté de Hirado, devenue aujourd'hui sous-préfecture de Hirado, compte maintenant environ 8.000 catholiques, plus de deux cent mille payens et dix mille « séparés ».

« Pour travailler avec fruit au salut des âmes dans cet immense district, j'aurais besoin de ressources considérables; or, je ne possède que mon viatique annuel de 660 francs et quelques honoraires de messe. Il faut cependant construire des églises et des

résidences, les entretenir, consolider les œuvres existantes, en fonder de nouvelles, parfois créer aussi de nouveaux postes, faire instruire de nombreux catéchistes, et, dans la suite, les entretenir, etc... Je suis donc obligé de demander continuellement l'aumône. Hélas! les secours que je recevais de France ont tellement diminué que je ne puis presque plus rien entreprendre.

« Cependant, mes charges augmentent. Mgr Cousin vient de m'envoyer un nouveau vicaire indigène pour Tabira, poste assez récent, et qui n'a encore ni église ni presbytère. Le prêtre doit donc loger dans une pauvre chaumière et célébrer la sainte messe dans une maison ordinaire qui ne peut pas même contenir le quart des fidèles. Nécessairement, il faudrait construire une église d'abord et ensuite une petite résidence dans ce village. Pour ces constructions, les chrétiens sont disposés à donner de nombreuses journées de travail et à faire aussi quelques offrandes en argent; mais ces offrandes seront de beaucoup insuffisantes pour payer toute la dépense, car ils sont très pauvres.

« Toutes les œuvres de mon district sont en souffrance. Ainsi, il m'est impossible de réparer la résidence des Amantes de la Croix (1) ravagée, l'année dernière, par deux typhons successifs. Les sourds-muets sont ici très nombreux et complètement délaissés; je désirais depuis longtemps fonder pour eux une école. Dans ce but, une Amante de la Croix s'initie dans un institut de Tokio aux méthodes préconisées pour cet enseignement spécial; elle va rentrer pourvue des brevets nécessaires; mais, à cause du manque de ressources, elle ne pourra pas commencer l'école projetée. D'autre part, j'avais acheté à Hiradoville un terrain avec l'intention d'y construire une chapelle pour les 19 familles chrétiennes du poste. Le pourrai-je jamais? J'avais aussi commencé à faire quelque chose pour la conversion des 6.000 « séparés » de Ikitsuki. Le manque de ressources — toujours la même raison — m'empêche de continuer..... et, devant mon impuissance à faire ici l'œuvre de Dieu, je viens aujourd'hui vous tendre la main. »

Iles Sandwich (*Océanie*). — Une religieuse des Sacrés-Cœurs du couvent d'Honolulu, écrit au R. P. Alazard :

« Le 22 mars dernier, fête de la Compassion de la très sainte Vierge, tout en partageant le deuil de l'Eglise, nos cœurs ont goûté une joie vraiment céleste en assistant à la cérémonie de profession de notre chère Sœur Mary Aleida, dans le monde M[lle] Marie Wong Léong, fille d'un Chinois et d'une Hawaiienne.

« Notre cathédrale, sans perdre le ton sévère du temps de la Passion, avait cependant pris un air de fête. L'autel resplendissait de lumières! Vous auriez été ému en voyant à 6.000 lieues de la France notre communauté se frayer avec peine un chemin au milieu d'une foule recueillie, mais avide de voir. Puis, au chant du *Lætatus sum*, entrait notre chère novice, tenant son cierge allumé et traversant, tout émue, sa famille qui compte quatre générations; car tous, depuis la grand'mère chinoise et le benjamin de sept mois qui souriait sans comprendre, tous avaient voulu assister à la cérémonie. Parmi eux l'on voyait un vénérable aïeul dont la foi, digne des premiers temps de l'Eglise, jubilait de donner sa petite-fille à Dieu. A côté de la famille se trouvait également le consul chinois, revêtu de tous les insignes de sa dignité.

« Monseigneur daigna offrir le saint sacrifice de la messe. Notre chère novice fit la sainte communion, ainsi que sa bonne mère et les autres membres de sa famille.

« Combien fut solennel pour tout ce peuple, encore peu initié au mystère de la vie religieuse, le moment de la profession! Tous écoutèrent avec avidité la touchante allocution de notre bon évêque. Solennel et imposant fut le moment du drap mortuaire... Plus touchant encore le baiser de paix du *Te Deum*... Et lorsque tout fut achevé et que, pendant l'*Ecce quam bonum*, la nouvelle professe et les Sœurs descendirent la nef pour regagner notre cher couvent, le peuple semblait attendre encore.

« O Eglise catholique! que tes fêtes sont belles, que tes joies sont pures! »

(1) Les Amantes de la Croix sont des religieuses indigènes dont la Congrégation a été fondée à Tasaki (Hirado) en 1880. Elles sont ici les meilleures auxiliaires de mon apostolat.

La Mission des Pères Dominicains

A CIENFUEGOS DE CUBA

Par le R. P. GEREST, Supérieur de la Mission

Nos lecteurs connaissent tous la belle mission confiée aux Frères Prêcheurs dans la grande île de Cuba, la perle des Antilles. Plusieurs d'entre eux l'ont déjà fait bénéficier de leurs largesses et la relation suivante accroîtra bien certainement leurs sympathies pour une œuvre si méritante et pleine d'avenir.

Les tristes événements qui se sont succédé dernièrement à Cuba, ont attiré l'attention générale sur cette jeune république, qui, il y a quelques années, prenait sa place au rang des nations indépendantes, et semblait donner de grandes espérances pour l'avenir.

Toutes les questions intéressant cette charmante île, qui mérita, par sa fertilité, le nom de « Perle des Antilles », excitèrent tour à tour l'intérêt des peuples qui, par leur tempérament spécial, semblaient tout désignés pour coopérer au relèvement et au progrès de cette république naissante.

De nombreux capitalistes américains, sûrs d'avance de trouver les meilleures occasions pour réunir de beaux dividendes, multiplièrent les plantations de sucre et de tabac, pendant que les Anglais construisaient de toutes parts des lignes de chemin de fer, qui mettaient en communication les deux extrémités de l'île et entre elles les principales villes de la côte Nord et de la côte Sud.

Ceux qui s'occupent d'une manière spéciale des questions commerciales et industrielles, ont suivi de près le prodigieux développement matériel qui s'est maintenu depuis le jour de la déclaration de l'indépendance cubaine, et savent qu'en dépit des essais de révolution désormais infructueux, l'avenir est brillant pour toutes les entreprises bien conçues et prudemment dirigées.

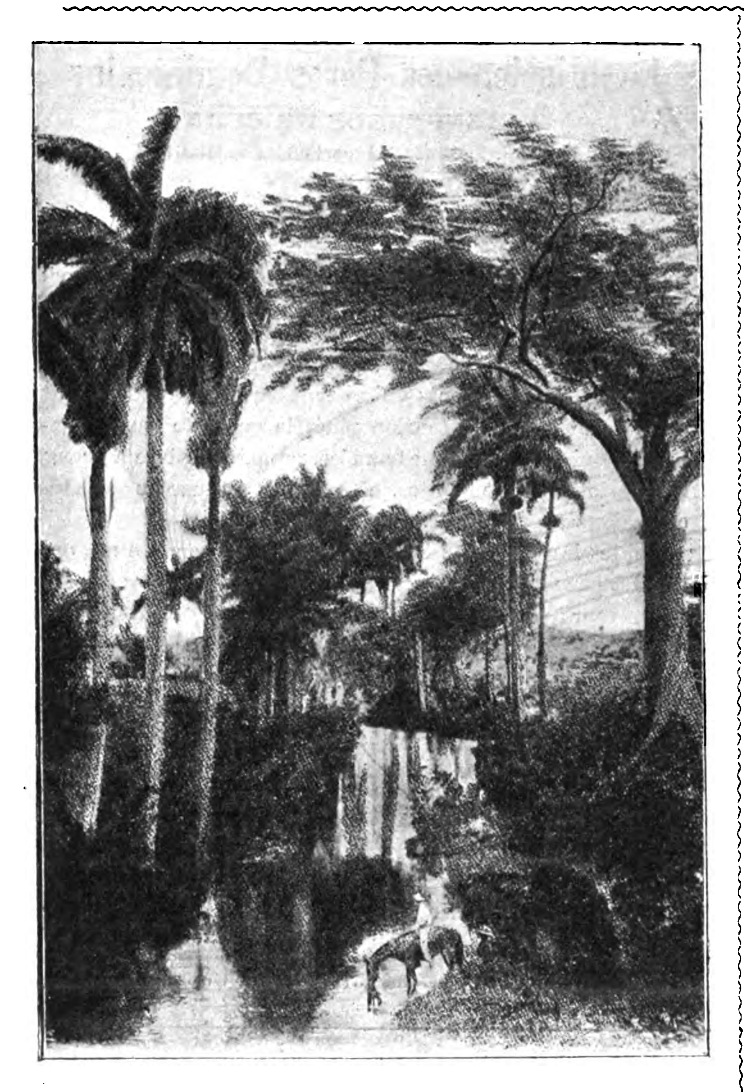
⁂

La question religieuse n'a pas été mise en relief d'une manière aussi notable. Le véritable état de l'île, sous ce rapport, n'a pas été porté à la connaissance des fidèles, toujours heureux cependant, d'apprendre les progrès que réalise partout la prédication de l'Evangile, disposés à soutenir le zèle des missionnaires et à les aider dans leurs efforts à propager la bonne doctrine.

Il est inutile de rechercher la cause de ce silence généralement observé par la presse religieuse, qui ne recevait que peu de détails à ce sujet. Qu'il nous suffise de dire que l'œuvre de régénération spirituelle est encore à ses débuts, et bien qu'elle ait commencé à suivre le mouvement du progrès matériel et économique, ses succès n'ont pas été encore aussi satisfaisants.

Dès notre arrivée à Cuba, le 18 janvier 1899, nous pûmes facilement nous rendre compte que la part du champ qui était confié à nos soins demandait beaucoup de travail et encore plus de patience.

Sans doute, nous nous trouvions en présence d'un peuple généreux et docile; mais les longues années de lutte pour obtenir son indépendance et les conséquences d'un état de geurres continuelles avaient contribué à plonger la plus



CUBA.—Paysage champêtre ; reproduct. d'une photographie.

grande partie de l'île, dans une complète indifférence religieuse.

Sans malice comme sans haine, ce peuple, catholique de nom, ignorait, ou vivait comme s'il ignorait, les principes fondamentaux de la religion dont il se disait le disciple soumis.

Dans les campagnes, les églises révélaient un état de triste abandon ; rarement les fidèles s'y réunissaient pour assister aux cérémonies religieuses. Ici le confessionnal, complètement hors d'usage, était devenu la bibliothèque du pasteur, qui, n'ayant pas de cure, y avait installé tout à côté sa table de travail. Là, le sacristain, d'une conscience peu délicate et sans doute moins éclairée, profitait de l'absence du missionnaire pour percevoir des honoraires de messes chantées qu'il exécutait lui-même, en s'accompagnant à l'harmonium, faisant en même temps la partie du prêtre, qui n'apparaissait pas à l'autel.

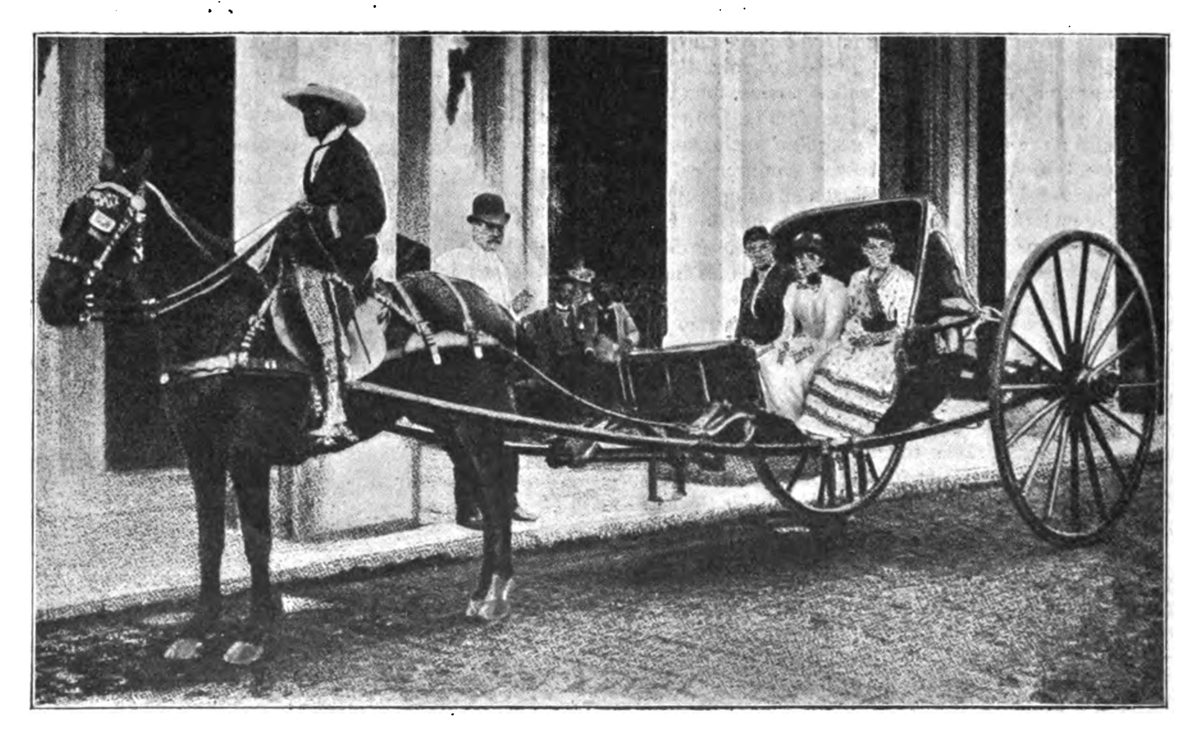
Ailleurs, le missel, rongé par les vers, attestait le peu de services qu'on lui demandait, et dans certaines paroisses, quand nous commençâmes à vouloir célébrer le saint sacrifice, il nous arriva de n'avoir d'autre assistance que celle de quelques pauvres chèvres égarées, qui, timidement, s'étaient introduites dans le saint lieu.

Tels furent les premiers spectacles que nous offrirent les paroisses de campagne, que nous visitâmes tout d'abord.

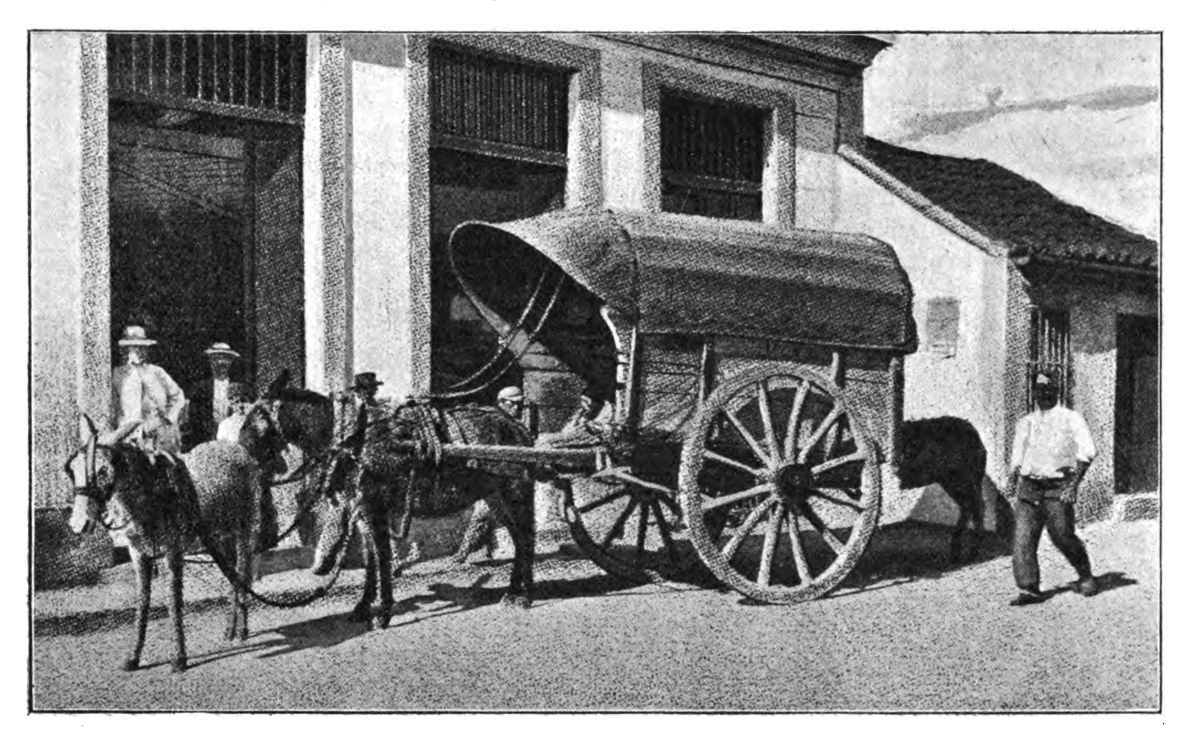
∴

Dans les villes un peu importantes, l'abandon était loin d'être aussi absolu ; on y pouvait voir un certain extérieur de culte religieux, se révélant parfois avec ostentation ; mais, malgré tout, on avait de la peine à retrouver le véritable esprit chrétien, dans la religiosité quelquefois superstitieuse de ces manifestations extérieures.

C'était bien une véritable réorganisation, presque une résurrection religieuse, dont avait besoin l'Eglise de Cuba. Labeur ingrat, sans doute, mais qui ne devait pas manquer d'un certain intérêt, puisque les missionnaires pouvaient espérer



CUBA. — Une " volante " cubaine ; reproduction d'une photographie.

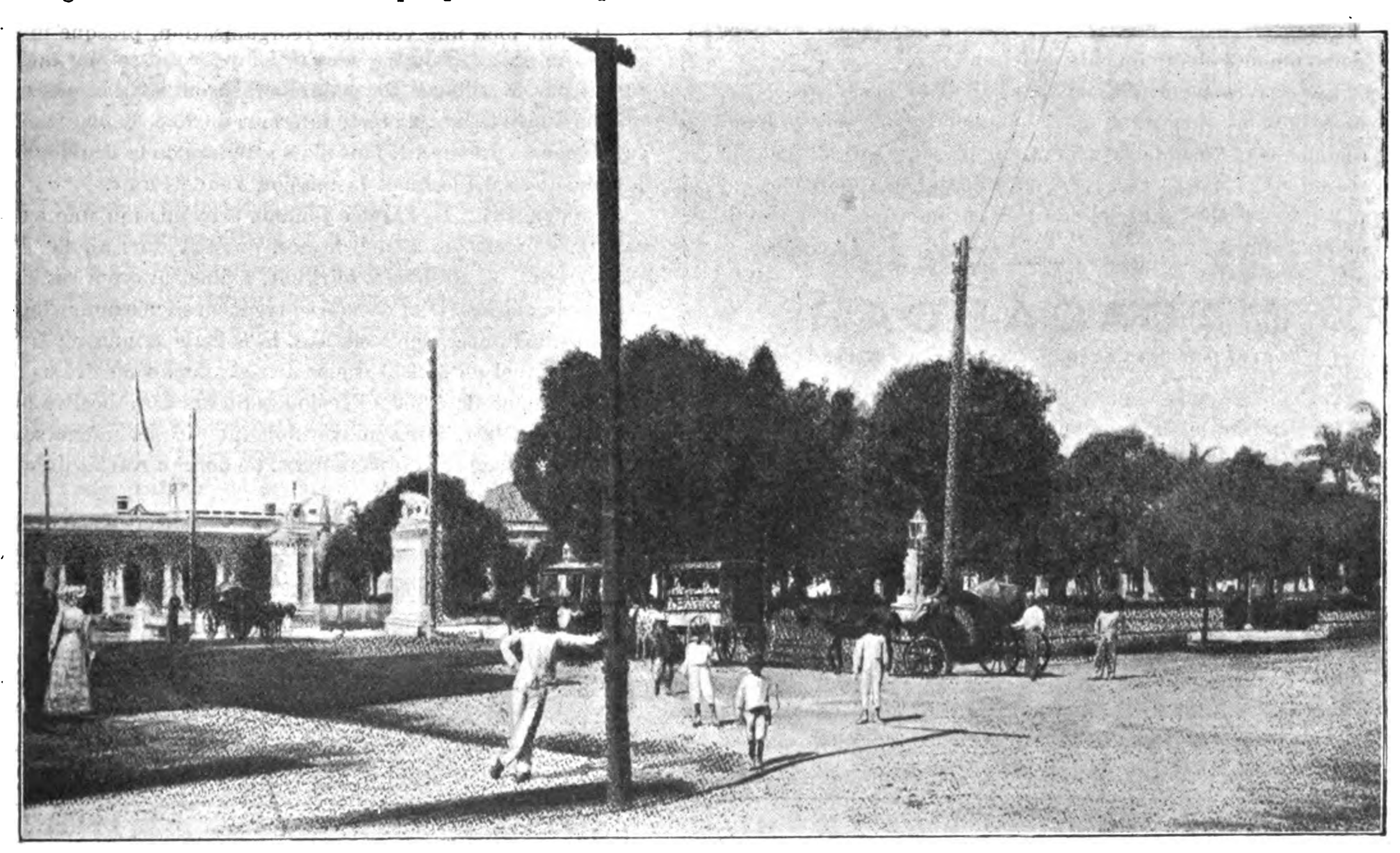


CUBA. — La Havane. — Charrette espagnole ; reproduction d'une photographie.

ramener ce peuple à la commune Mère des fidèles, faire naître en lui des convictions sérieuses, en réveillant dans son esprit le sens religieux et moral, tâche assez semblable à celle que les officiers de l'intervention américaine cherchaient à réaliser dans l'ordre intellectuel et économique.

Agissant d'un commun accord, quoique dans des sphères complètement distinctes, l'apôtre et le libérateur pouvaient compter sur la bonne volonté d'un peuple, qui, satisfait de son indépendance, voyait d'un bon œil tout ce qu'on voulait faire pour améliorer sa condition et travailler à sa prospérité.

De fait, les dispositions naturelles du Cubain sont plutôt



CUBA. — Cienfuegos. — La place ; reproduction d'une photographie.

encourageantes. Il faut bien avouer que parfois il a été sévèrement jugé. On a trop facilement attribué à son caractère une manière d'être qui provient surtout de la condition si difficile dans laquelle il s'est trouvé pendant de longues années.

Au fond, le Cubain est d'un abord facile, sa société est agréable ; vif et intelligent, il est d'une docilité prodigieuse. S'il semble défiant, il a peut-être de bonnes raisons pour l'être ; n'aurait-il pas été trop souvent trompé ? S'il paraît inconstant, ne peut-il pas se plaindre de n'avoir pas été formé à la constance, à cette belle vertu qui, d'ailleurs, ne s'affermit solidement dans l'âme que par l'espérance de la réussite finale ; or, cette espérance, lui fut-elle jamais accordée ?

Néanmoins, les circonstances changent avec le temps, et la paix une fois sérieusement établie dans ce beau pays, il est à croire que le Cubain offrira toutes les garanties possibles pour le maintien d'un progrès sérieux, et l'œuvre du missionnaire aura grandement à y gagner.

Mais, en attendant, le travail est assez délicat. Beaucoup de Cubains, sans doute, ont pris l'habitude de se faire un catholicisme à eux, et les commandements de Dieu, avec l'autorité de l'Eglise, ne semblent pas avoir grande influence sur l'ensemble de leur existence.

Peu désireux de visiter les églises, où beaucoup ne sont entrés ni à l'heure du baptême, ni pour la célébration de leur mariage, ils se montrent, cependant, assez souvent disposés à coopérer de leurs deniers aux fêtes religieuses que le curé juge à propos de solenniser.

De telles dispositions nous firent comprendre que toute tentative de conversions directes sur des âmes ainsi préparées, serait nécessairement stérile. Il ne nous restait pratiquement d'autre alternative que de diriger nos efforts et notre bonne volonté du côté de la jeunesse.

Le gouvernement nous laissant complète liberté à ce sujet, nous devions en profiter pour commencer une œuvre d'enseignement. Puisque la génération présente offrait peu de ressources, il fallait essayer d'en préparer une nouvelle, qui poserait les bases plus solides d'un catholicisme plus vrai et mieux compris. (*A suivre.*)

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

La pénurie de la mission catholique contraste avec la prospérité matérielle du protestantisme et constitue le troisième obstacle à l'apostolat. Cette pénurie est actuellement préoccupante, et quelques chiffres suffiront à en donner une idée.

La mission de Madagascar central (Betsiléo compris) compte 2 évêques, 72 prêtres (64 Jésuites, 7 Missionnaires de La Salette) 21 Frères coadjuteurs Jésuites, 38 Frères de la Doctrine Chrétienne, 94 religieuses (75 de Saint-Joseph de Cluny, 13 de la Providence de Corenc, 6 Franciscaines), 1.609 maîtres d'école, 1.255 écoles, 1 léproserie, 1.245 postes, 64.000 élèves inscrits (2), 258.285 fidèles baptisés.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 juin.

(2) Pour des causes multiples, le nombre des élèves assidus est très inférieur, dans les écoles malgaches, à celui des inscrits.

Or, des 245 membres de son personnel européen, l'évêque en a 157 à sa charge complète (Jésuites, Missionnaires de la Salette, Frères de la Doctrine Chrétienne, Sœurs de Saint-Joseph). A sa charge aussi les 1.609 maîtres d'école, les constructions et réparations d'églises, de maisons et d'écoles.

En revanche, ses ressources consistaient, pour l'exercice 1905-1906, en 108.000 francs de la *Propagation de la Foi*, 67.000 de la Sainte-Enfance, 49.700 de quelques revenus locaux. Total : 224.700 francs. Notons que, jusqu'en 1897, la mission n'avait jamais rien demandé aux Malgaches. Seule, autant que le lui permettaient les aumônes françaises, elle a suffi à fonder et à organiser ses œuvres. En 1897 seulement, non dans l'espoir d'obtenir beaucoup d'un peuple très pauvre, mais afin de l'habituer à coopérer au bien dont il bénéficiait, elle fit appel à la générosité malgache. Celle-ci s'est aussitôt montrée, sinon opulente, du moins dévouée. A tout le moins, quand on n'offrait ni piastres, ni sous, ni riz, on s'empressait de mouler des briques, de porter de l'eau. Des femmes Andriana, qui n'eussent point pour d'autres consenti à pareille besogne, faisaient joyeusement la « corvée de Dieu ».

Cette maigre contribution a aidé à la fondation de quelques paroisses à Tananarive, et soutient, dans les villages, le maître d'école ; mais l'évêque n'en doit pas moins entretenir 157 Prêtres ou Sœurs, 1.609 maîtres d'école, des écoles normales et des écoliers indigents. Il s'en tire en servant aux maîtres des salaires dérisoires : 2, 3, 5 francs, rarement plus, dont ces bonnes gens se contentent, alors que leurs collègues de l'enseignement officiel reçoivent au moins 30 francs par mois. Aux missionnaires, l'évêque distribue ce qui reste : aux uns 40 francs par mois, aux autres moins, à certains rien. A Ambohimandroso, dans le Sud de la mission, trois religieuses de Cluny vivent, à elles trois, de 25 francs par mois, offerts par le village. Et malgré des prodiges d'économie, chaque année le budget reste inférieur de 25 à 30.000 francs aux dépenses prévues. Il faut alors attendre de la Providence des secours, sans lesquels la mission s'endetterait.

Jusqu'en 1872, la France donnait à la mission une subvention annuelle de 20.000 francs, qui fut alors abolie. De 1886 à 1895, les Résidents offrirent, à plusieurs reprises, des secours aux écoles. D'après une convention signée pour vingt-cinq ans, dénoncée après six ans, la colonie donna un traitement annuel de 44.800 francs aux six écoles de Frères de Tananarive, et de 4.800 à l'école des Sœurs d'Ambositra (1). A partir de 1904, toute subvention fut retirée, même sous forme de passage sur les paquebots. Ce dernier retrait datait, du reste, de 1896.

Quelques chiffres du budget colonial mettront plus en lumière l'économie des œuvres catholiques. Sur un budget de 24.203.104 francs, la colonie, en 1903, en dépensait 2.116.008 pour rétribuer le personnel de l'administration, 414.944 pour la police et les prisons, 354.421 pour la gendarmerie, 195.916 pour l'école professionnelle de Tananarive, 595.500 pour le service de l'enseignement, 258.633 pour les imprimeries officielles. A elle seule, l'imprimerie officielle est mieux dotée que tout le Vicariat central.

(1) Les protestants français avaient réclamé et obtenu des avantages équivalents.





MADAGASCAR. — TANANARIVE. — PAROISSE SAINT-JOSEPH A MAHAMASINA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

Enfin, la difficulté foncière et surhumaine consiste à convertir, à inspirer la foi et la pratique de l'Evangile. Cette œuvre est si ardue qu'aucun gouvernement, aucun colonisateur, ne s'y essaierait, et qu'à voir les missionnaires l'entreprendre, les esprits irréligieux ou sceptiques les prennent en pitié. Cette pitié serait justifiée si le missionnaire ne comptait que sur ses efforts et si l'histoire de l'Eglise ne lui prouvait que des peuples peuvent être convertis.

Chaque race oppose à la foi catholique des obstacles de genre différent. Ceux que présentent spécialement les Malgaches me semblent de deux sortes. Ce peuple enfant garde bien en son langage ordinaire le nom sans cesse répété de Dieu. Superstitieux à l'excès, il a le goût des fétiches informes, des *sampy* (1) ; d'instinct et d'habitude il recourt aux sortilèges ; il aime ses vieilles coutumes, le culte de ses morts, il a peur des revenants. Mais ce sens religieux consistant en une notion arrêtée de la nature de Dieu et des rapports qui nous doivent lier à lui, se traduisant par un culte, un sacerdoce, une liturgie, des lieux de prière, il ne l'a pas. Aucune inquiétude religieuse, et rien, dans le village, dans le foyer (2), qui constitue ce qu'on appelle une religion. Tant mieux, en un sens, car chez lui la vraie religion n'en rencontre pas, devant elle, de fausse à détruire. Elle bâtit sur un terrain neuf, aisément friable. Elle instruit une âme d'enfant. Mais tant pis aussi, car elle ne peut utiliser le fonds d'habitudes et de besoins supérieurs qu'aurait déposé une forte tradition religieuse.

Autre faiblesse ethnique : polygame depuis des siècles, le Malgache a été astreint depuis peu, en 1881, à la monogamie par la législation anglo-hova ; mais cette contrainte bienfaisante est de date trop récente, on la tournait trop aisément, pour qu'elle ait pu apprendre à ce peuple ce que nous entendons par une famille. D'autant plus qu'à ses unions le Malgache n'attachait aucun caractère définitif. Elles débutaient par des liaisons provisoires et précoces, à titre d'essais, et même conclues, pouvaient se dénouer de gré à gré. Dans le diaire d'une paroisse de campagne, j'ai relevé cette note, écrite en 1874 par un vieux missionnaire : « Le Malgache n'a pas encore l'idée d'une vraie union *pro semper*, et quelque serment qu'il prête devient nul en face d'une susceptibilité, d'un intérêt quelconque, d'une crainte ou d'un désir frivole. Et, chose déplorable, personne n'y trouve à redire. C'est ainsi que beaucoup de mariages se rompent sans diffi-

(1) L'*Ody*, amulette privée, le *Sampy*, amulette publique, sont plutôt des talismans que des idoles.

(2) Les dispositions rituelles du foyer sont, comme les sortilèges ou *Si Kidy*, des restes d'astrologie, aveuglément pratiqués, sans recours au sens astral oublié.

culté aucune, et qu'on s'en tient à la coutume sauvage de recommencer perpétuellement les noces. »

A ces obstacles spéciaux s'ajoutent ceux qu'offre partout la nature humaine. Ils n'empêchent pas, du reste, l'âme malgache d'avoir des qualités trop obstinément méconnues de ceux auxquels elle ne s'est jamais ouverte et qui la calomnient sans la connaître.

J'ai exposé sincèrement les difficultés principales auxquelles se heurte l'évangélisation catholique à Madagascar. Elles varient suivant les tribus, mais sont sensiblement les mêmes dans l'Imérina et le Betsiléo. Essayons maintenant de montrer à l'œuvre les missionnaires.

II. Les travaux. — *L'Imérina.*

La distance qui sépare Tamatave de Tananarive (350 kil.) et la difficulté qu'on éprouve à la franchir (une journée de bateau dans les pangalanes, une journée de chemin de fer, une journée d'automobile ou deux journées de pousse-pousse) isole complètement Tamatave de la mission de l'Imérina. La pénurie de missionnaires n'a point permis de fonder des postes dans les localités les plus importantes créées sur la route, et où il est mort cependant beaucoup de Français. La même pénurie empêche les missionnaires de Tamatave de secourir régulièrement Andevorante, Vatomandry et Mahanoro, où l'élément blanc est assez nombreux. On se contente de visites intermittentes. Les Betsimisaraka de la côte Est ont, il est vrai, toujours été des paroissiens décourageants, que leur ivrognerie, à elle seule, rendait inaptes à toute culture. Ils ont pourtant des qualités que, plus nombreux, les missionnaires pourraient développer.

Tamatave, en revanche, ville autrefois malsaine, si transformée aujourd'hui et qu'on n'abandonnera jamais, forme une paroisse importante, sympathique, et où les créoles de la Réunion et de Maurice apportent un contingent de fidèles empressés. Trois missionnaires la desservent, dont l'un, le P. Lacomme, porte vaillamment le poids de ses 53 ans de mission employés dans les petites îles ou à Tamatave, les points les plus insalubres du pays. (1)

Les Frères de la Doctrine Chrétienne et les Sœurs de Saint-Joseph dirigent, à Tamatave, des écoles florissantes, et les Sœurs ont, l'an dernier, ouvert, à proximité, une école enfantine pour les Malgaches, qui, pauvrement dotée, fait déjà beaucoup de bien.

***

Quand, en 1861, le roi Radama II ouvrit sa capitale aux étrangers, la raison et la nécessité forcèrent les missionnaires à concentrer leurs efforts sur cette ville où l'influence et l'amitié de M. Laborde leur fournissaient leur meilleur appui. Grâce au roi et à M. Laborde, ils acquirent, dans le quartier d'Andohalo, un groupe de cases, dont la plus grande, changée en chapelle, fut, en 1878, remplacée par une belle cathédrale gothique en pierre. En 1863, en 1864 et en 1865, ils fondèrent trois autres paroisses, auxquelles ils ajoutèrent deux autres en 1898. Six paroisses catholiques en face de trente-quatre temples protestants ! En 1906, les six paroisses comptaient 9.292 fidèles, sur une population de 60.000 âmes, dont 1.000 français et 195 étrangers.

Dans chaque paroisse, sauf la cathédrale, un curé sans vicaire. L'an dernier, ces curés étaient des vétérans, comptant de trente à quarante-cinq ans de mission, et s'acquittant seuls d'une tâche qui eût nécessité des aides, la tâche ordinaire d'une paroisse en pays de mission, avec, en plus, la direction de deux écoles par paroisse, donnant un total de 1.691 élèves. Un des curés de la ville dirige, en outre, l'imprimerie de la mission, la rédaction d'une revue mensuelle l'*Iraka*, et parfait toujours ses ouvrages de linguistique. Les écoles paroissiales de filles sont dirigées par des Sœurs de Saint-Joseph, celles des garçons par des instituteurs malgaches.

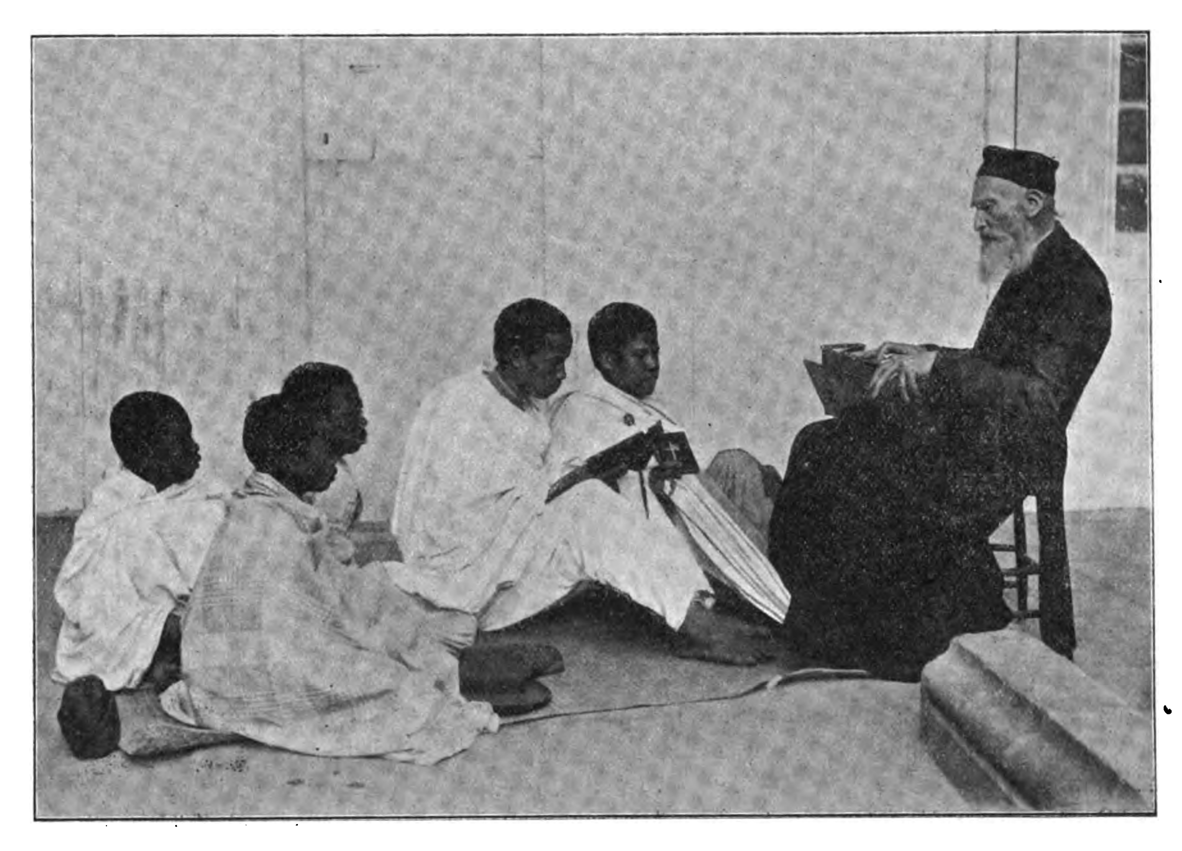
Sur la pente à pic qui descend d'Andohalo vers la plaine de Mahamasina, un Frère coadjuteur avait jadis aménagé un rude escalier aux marches inégales qui est devenu un chemin public très suivi. Aux flancs du rocher, il avait accroché des ateliers de menuiserie et de forge qui fournissent encore la mission, et qui, aux débuts de la conquête, rendirent à tous de précieux services.

Sous la direction de la Mère Zénaïde, dont le dévouement pendant la guerre de 1895 eût mérité d'être mieux récompensé, et qui, depuis trente ans, a fait tant de bien au pays, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1) se montrent, dans les écoles de paroisses, à la direction des ouvroirs et, autrefois, du dispensaire, ce qu'elles sont dans toutes les missions : prudemment, simplement et pratiquement dévouées, des modèles de religieuses missionnaires. De 1896 à 1904, quarante-une Sœurs desservaient les six hôpitaux de Tananarive, Tamatave, Majunga, Diégo, Nossi-Bé et Mayotte. Elles en furent éloignées en 1904.

Installés à Tananarive en 1866, et à Tamatave en 1869, les Frères de la Doctrine Chrétienne ne tardèrent pas à gagner, auprès des Malgaches, un crédit qu'autorisaient leur valeur professionnelle, leur dévouement et leurs succès, et que les représentants de la France s'accordaient à reconnaître. En 1891, au retour d'une visite à leur école, M. Bompard écrivait : « L'école des Frères de la Doctrine Chrétienne est digne en tout point du nom qu'elle porte. Les enfants y entrent bien jeunes; mais, soumis à une intelligente méthode d'enseignement par le Fr. Gonzalvien, ils sont menés de degré en degré jusqu'au cours supérieur, remarquablement fait par le Fr. Norbert, et dont ils sortent pourvus d'une réelle instruction. » Et M. Henri Mager ne craignait pas de déclarer que « malgré le petit nombre d'élèves, il n'avait trouvé, dans aucune des colonies qu'il avait visitées, une école similaire pouvant être comparée, en tenue et en savoir, à l'école des Frères de Tananarive ».

(1) Le P. Lacomme, arrivé dans la mission en 1854, vient de mourir à Tamatave le 17 mai dernier. Il était né le 18 juillet 1828. Il partit de Dieppe le 19 novembre 1854 et fit ses premières armes à la Réunion et à l'île Sainte-Marie en 1865. Préfet apostolique des Petites-Iles, (Nossi-Bé, Mayotte et Sainte-Marie), il les dirigea et les évangélisa pendant quinze ans, fondant, à Nossi-Bé surtout, des œuvres qui y furent très fécondes, et laissant partout un souvenir vénéré. En 1879, les Petites-Iles furent cédées aux Pères du Saint-Esprit. Le P. Lacomme resta deux ans encore à Sainte-Marie, et, en janvier 1882, aborda à Tamatave qu'il ne devait plus quitter. Ses cinquante-trois ans de mission dans les régions les plus insalubres de l'île n'avaient pas trop altéré la santé du bon vieillard, qui travailla jusqu'au dernier jour. Il n'était jamais rentré en France, et n'avait qu'une fois, il y a trois ans, pénétré dans l'intérieur de l'île pour y être opéré de la cataracte. C'était le doyen de la mission, l'apôtre des Petites-Iles et de Tamatave, où il vient de mourir.

(1) Venues en 1846 à Sainte-Marie, en 1861 à Tamatave.



MADAGASCAR. — R. P. ROBLET ENSEIGNANT DES CANTIQUES ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

De la première récompense, qu'en 1868 la reine Ranavalona II décerna à un de leurs élèves, reconnu le meilleur calligraphe du pays, jusqu'aux prix et aux médailles accordés par la dernière Exposition de Marseille, on ne compte pas les récompenses qu'aux divers concours ou expositions, a remportées l'école des Frères de Tananarive. On ne compte pas non plus leurs élèves devenus interprètes ou fonctionnaires.

Répondant à un généreux et patriotique dessein du Frère Norbert, le général Galliéni avait chargé cet éducateur et organisateur remarquable de fonder six écoles de quartiers à Tananarive. Un superbe élan suivit cette décision, qui, sans grands frais, aurait assuré à des éducateurs français l'influence prédominante à Tananarive. Les Frères avaient alors 3.331 élèves dans la capitale, 338 à Fianarantsoa, 269 à Ambositra, 214 à Tamatave. Les Sœurs, de leur côté, en comptaient 1.245 à Tananarive, 250 à Fianarantsoa, 300 à Ambositra, presque autant à Tamatave. Mais le succès de l'enseignement catholique déplut aux sectaires, qui, malgré les répugnances du Ministère et les conseils du bon sens, parvinrent à faire rompre le contrat signé par le général et à introduire à Madagascar l'école laïque. Le gouverneur actuel fait mieux : il interdit aux élèves de la Mission l'accès aux écoles de médecine, professionnelle et administrative. Ainsi les plus grands services sont récompensés par l'ostracisme.

En 1861, la mission ouvrit ses écoles avec un élève. Elle en comptait 12.600, en 1886. Les années qui suivirent la conquête portèrent ce nombre au delà de 100.000. Un rapport officiel, en 1900, attribuait 212 écoles et 19.595 élèves à l'enseignement officiel, 1.215 écoles et 99.262 élèves à l'enseignement catholique, 96.252 élèves aux diverses écoles protestantes. Le chiffre des élèves catholiques s'élevait, l'an dernier, à 64.000 ; mais il est à craindre que les entraves portées à l'enseignement religieux par l'administration ne fasse descendre ce chiffre et ne compromette l'œuvre la plus utile, non seulement à la foi, mais à la colonie.

Afin d'assurer à la mission des catéchistes et des instituteurs, aux services de l'administration hova des fonctionnaires de choix, des interprètes aux commerçants français et à la Résidence, la Mission avait, en 1888, fondé à Ambohipo, près deTananarive, un collège qui fut toujours très apprécié par les divers Résidents. Deux ans plus tôt, on avait ouvert un cours de français, suivi par cent vingt jeunes gens. Après la conquête, Ambohipo est devenu une école normale d'instituteurs et d'institutrices. Une soixantaine de ménages y sont réunis. En même temps, afin d'assurer aux enfants français qu'on supposait devoir venir nombreux dans la colonie, une instruction complète, et aux Malgaches une formation supérieure, la Mission, au prix d'énormes sacrifices, faisait bâtir à Tananarive le beau collège Saint-Michel. La section des élèves français, trop peu nombreuse, a dû être supprimée l'an dernier; celle des Malgaches comprend quatre-vingt-quinze élèves répartis en cinq cours. Le collège Saint-Michel est une conception qu'explique la poussée d'espérances qui suivit la conquête, et qui, imprudemment peut-être, entraînait tous les esprits. Il prouve, du moins, que la Mission ne se refusait à aucun des sacrifices qui lui semblaient importer au bien de la colonie.

Aux œuvres dont Tananarive est le théâtre, il faut ajouter l'observatoire d'Ambohidempona, construit en 1889 par le P. Colin, détruit pendant la guerre, reconstruit ensuite, et où, solitaire et très pauvre, sans souci de distinctions ni de récompense, travaille un des membres les plus méritants et

les plus universellement aimés de la Mission. Faits de guerre, contributions scientifiques, efforts accomplis dans le dénument et malgré la fièvre, le P. Colin, depuis dix-huit ans, a réuni tous les titres à l'admiration. Chaque samedi, il descend de son observatoire pour tenir les orgues à la cathédrale et pour donner des leçons de chant aux élèves ; puis il retourne à sa solitude et à ses travaux, insouciant d'autre chose que du devoir austèrement rempli. Un autre pays, un autre temps que les nôtres l'auraient grandement honoré. Proposé plusieurs fois pour la Légion d'honneur, le P. Colin ne recevra sans doute jamais cette marque de gratitude.

Est-il nécessaire, avant de sortir de la capitale, d'y signaler la présence du P. Roblet ? Missionnaire depuis 1862, défricheur de l'Ankaratra, où il a fondé environ deux cents postes, cartographe depuis 1872, le P. Roblet, bien que courbé et y voyant peu, gravit encore hardiment des casse-cous où de plus jeunes ont du mal à le suivre, et d'avoir visité Tananarive sous sa conduite, je garde un très doux souvenir. Chaque année, il tient à revoir l'ancien théâtre de ses luttes apostoliques, et, pendant un ou deux mois, il parcourt le pays, catéchisant, accompagnant sur un harmoni-flûte de son invention des cantiques enseignés autrefois et dont l'air a changé depuis, retrouvant grands-pères les enfants qu'il baptisa, et ne retrouvant même plus, dans l'herbe des talus, les ruines de ses anciennes églises.

(A suivre.)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom d'une personne défunte, Tarascon	40	»
H. B., diocèse de Metz	20	»
Anonyme du Doyenné de Montréal, diocèse de Sens	250	»
J. de Lyon, pour nos défunts	25	»
M. l'abbé Veltin, du diocèse de Meaux	5	»
M. Déléage, du diocèse de Lyon	2	»
M. l'abbé Monbeig, du diocèse de Bayonne	3	»
M. C., de Sathonay, pour obtenir du travail	5	»
Anonyme du diocèse de Langres	9000	»

A Mgr Haggéar, archevêque grec melchite de Saint-Jean-d'Acre.
X. Y. Z. .... 100 »

Pour la Trappe d'El-Athroun (Terre-Sainte).
X. Y. Z. .... 50 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse de Lyon. .... 20 »
Conférence du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »

Pour le dispensaire d'El-Athroun.
Au nom d'un prêtre des environs de Valognes, demande de prières .... 20 »

Pour les petites tisseuses de tapis à Sivas (Arménie).
Anonyme du diocèse d'Aire .... 20 »

Au R. P. Rossillon, mission de Gnanapuram (Vizagapatam).
Mme P. P.-L., Paris, demande de prières .... 10 »
Anonyme, demande de prières pour les âmes du Purgatoire .... 15 »

Pour les affamés de Nagpore.
J.-M., de Lyon .... 5 »

A M. Deniau, Coïmbatour.
C. J., Lyon .... 5 »

A M. Robin, à Coïmbatour, pour sa chapelle de Saint-Antoine de Padoue.
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 100 »

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, Tonkin oriental, pour ses affamés.
Mme Repiton-Préneuf, Grenoble .... 20 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.
Mme P. P.-L., Paris, demande de prières .... 5 »
Anonyme, demande de prières pour les âmes du Purgatoire .... 15 »

A M. Chaffanjon, pour la construction de l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).
M. l'abbé Brossette, diocèse de Lyon .... 100 »
Un compatriote, diocèse de Lyon .... 1000 »
Anonyme du Doyenné de Montréal, diocèse de Sens .... 250 »
J. M., diocèse de Lyon .... 5 »
Conférence du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 12 »
M. l'abbé Delputte, diocèse de Cambrai .... 10 »

Pour les missions du Su-tchuen occidental.
Un Lorrain .... 18 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
X. Y. Z. .... 100 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki) pour ses lépreux.
Au nom de Mlle J. St Lègère, Angers .... 25 »

Au R. P. Hennion, Franciscain, pour la mission Beni-Souef (Haute-Egypte).
X. Y. Z. .... 50 »
Conférence du Collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional.
X. Y. Z. .... 100 »

Au R. P. Lebreton, Basutoland.
Anonyme de Poitiers .... 100 »
J. M., diocèse de Lyon .... 10 »

Pour les Pères Piopuciens (Sandwich).
En mémoire d'une défunte, diocèse de Rodez .... 100 »

A Mgr Leray, îles Gilbert.
X. Y. Z. .... 100 »

Au R. P. Cochet, îles Gilbert.
J. M., diocèse de Lyon .... 20 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Eugène Boyer, Pondichéry).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 10 »
Anonyme du diocèse de Nancy en l'honneur de Jeanne d'Arc .... 50 »
Mme de Gillès, diocèse d'Amiens .... 2 »
M. J. Daunis, du diocèse d'Agen .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Ibarruthy, Tché-kiang).
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts .... 250 »
E. D., Paris .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Gervaix, Kouang-tong, pour son école).
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts .... 250 »
E. D., Paris .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cochet, îles Gilbert.
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts .... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Matrat, Nagasaki).
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts .... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Chaffanjon, Kouy-tchéou).
Anonymes spécialiens .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Deslandes, Jaffna).
Anonymes spécialiens .... 100 »

Pour les « Missions Catholiques » et la Carte-Prime.
M. Biette, 2 fr. 95; M. A. Larousse, 5 fr.; Anonyme de Dax, 5 fr.; M. l'abbé Monbeig, 2 fr.; Mme Pépin Lehalleur, 5 fr.; M. l'abbé Profilet, 5 fr.; M. Dupont, 2 fr.; un Lorrain, 2 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



HAUT-TONKIN. — Lépreux de Hung-Hoa; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Ramond.

Les lépreux du Haut-Tonkin

En nous transmettant les deux touchantes lettres que l'on va lire, Mgr Ramond nous écrit :

« Je me permets de vous communiquer ces deux lettres et ces photographies qui expriment la triste situation de mes lépreux. Je serai très heureux si elles pouvaient leur procurer quelques secours ! Je crois inutile d'insister; leur contenu proclame la détresse de ces malheureux mieux que je ne saurais le faire. »

LETTRE DE M. DUHAMEL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MGR RAMOND, VICAIRE APOSTOLIQUE DU HAUT-TONKIN

Vous m'annonciez dernièrement, que vous aviez quelques piastres à ma disposition pour l'œuvre des lépreux. Je vous en remercie et je ne tarderai pas à les faire prendre.

Nous avons bien besoin que de bonnes âmes d'Europe s'intéressent à ces pauvres déshérités, sans quoi je ne vois pas comment nous pourrions leur porter secours. Officiellement, le Gouvernement de la colonie paraît s'en désintéresser tous les jours davantage, et ce n'est quelquefois, qu'après plusieurs demandes que j'arrive à obtenir les deux francs mensuels, qu'il a consenti à accorder à chaque lépreux, pourvu que leur nombre dans chaque léproserie, ne dépassat pas 25 à 30. C'est bien beau de fixer ainsi un chiffre minimum ; mais comment pourrions-nous nous y tenir, quand notre porte est assiégée de pauvres malheureux sans bras ni jambes, qui déclarent vouloir mourir là, si nous leur refusons l'entrée de la léproserie ?

Et cependant nos léproseries ne sont pas des palais, ni des hôpitaux modèles où rien ne manque du confort moderne ni des soins spéciaux, que la science a inventés. Nos ressources ne nous ont pas permis jusqu'à présent de rien faire dans ce sens. Il y a quelques années, on essaya bien de traiter nos lépreux par les pilules de Hoang-Nan ; mais, outre que la quantité reçue n'était pas suffisante, nous ne remarquâmes pas d'amélioration notable. Nos maisons de lépreux sont donc plutôt des refuges que des hôpitaux.

Construites d'ordinaire sur un plan uniforme,

elles se composent de deux longues rangées de paillottes, séparées par une cour, et dans le haut par la chapelle de la léproserie. La sacristie de la chapelle est d'ordinaire assez spacieuse pour servir d'habitation au missionnaire, quand il vient donner la mission, ou dire la messe aux lépreux. Elle sert aussi de parloir.

Le tout est entouré d'une haie vive de bambous, laissant entre les maisons et la palissade quelques espaces, que les lépreux encore valides cultivent en jardins. Dans leurs cases les malades vivent en famille quand ils ont des parents. Ils ne se soutiennent, outre les deux francs mensuels que le gouvernement leur octroie, qu'avec le produit des champs que nous leur avons achetés grâce aux aumônes venues de France ou d'Angleterre.

***

Il y a cinq ou six ans, ils pouvaient encore sortir de leurs refuges pour aller mendier; mais on le leur a interdit maintenant, et, autour des villes surtout, ils sont impitoyablement traqués par la police. Heureusement pour eux, l'établissement de leurs refuges au milieu d'endroits un peu déserts, mais pouvant être cultivés en rizières, a déprécié ces rizières, et c'est parce qu'elles se vendaient à bas prix que



Mgr Ramond, vicaire apostolique du Haut-Tonkin.

nous avons pu leur en acheter quelques-unes ; mais la léproserie de Due-phong, par exemple, n'a encore que 5 ou 6 arpents, et c'est bien insuffisant pour assurer toute l'année la nourriture de ces pauvres malheureux. A Son-tay et à Yen-tap, ils ne sont guère mieux partagés.

D'ailleurs, outre ces frais d'entretien et de nourriture, il y a tous les ans une multitude de faux frais, pour lesquels le gouvernement ne nous donne pas un centime. Il faut bien les enterrer quand ils meurent, et chaque enterrement revient à 5 ou 6 francs avec l'achat du cercueil. Puis, leurs maisons en paillottes ont souvent besoin de réparations : tantôt il faut changer la toiture, tantôt remplacer les colonnes rongées par les fourmis blanches. De temps en temps, il faut bien leur acheter quelques nattes. Quelquefois, j'ai pu leur faire des distributions de vieux habits ; mais je n'ai pu encore arriver à les fournir de couvertures pour l'hiver. Et, cependant, le froid humide que nous avons ici, sans faire descendre le thermomètre jusqu'à zéro, n'est pas sans nous affecter nous-mêmes, péniblement ; à combien plus forte raison, les lépreux doivent-ils en souffrir ?

J'ai eu la pensée de me servir d'un de nos confrères pour faire prendre la photographie de quelques lépreux, ainsi que celle de leurs cases. Puisse leur vue émouvoir quelques âmes généreuses et diriger un peu leurs aumônes vers notre pauvre Haut-Tonkin !

Mes lépreux, pour la plupart, sont païens quand ils entrent à la léproserie ; mais, petit à petit, ils s'exhortent entre eux et se convertissent mutuellement et je ne connais pas de cas où ils aient refusé le baptême. Les moins décidés le demandent, d'ailleurs, d'eux-mêmes, quand ils se sentent à l'extrémité.

***

A cette lettre d'un missionnaire, Mgr Ramond ajoute celle que lui font écrire les lépreux eux-mêmes.

« Le royaume d'Annam, situé sous les tropiques, est un pays de grandes chaleurs, qui occasionnent la lèpre, terrible maladie facilement contagieuse. Dès que nous en sommes atteints, les villages nous chassent et nous obligent à aller mendier notre vie sur les routes et les carrefours.

« Voici l'historique de notre léproserie à Sontay :

« Il y a 48 ans, quelques malheureux lépreux, n'ayant plus de quoi vivre à Hanoi à cause de leur trop grand nombre, se rendirent à Sontay pour y trouver plus facilement leur nourriture. Là, ils rencontrèrent un homme de haute vertu, le médecin Van, qui, touché de leurs malheurs et de leur dé-



HAUT-TONKIN. — LÉPREUX DE HUNG HOA ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr RAMOND.

tresse, leur fit l'aumône et leur procura une maison d'habitation. Il leur conseilla, en outre, d'embrasser la religion chrétienne, ce qu'ils firent de grand cœur. Le prêtre indigène Cân, curé de Bach Lôc, paroisse voisine, s'occupa d'eux et demanda aux mandarins de la province un terrain, où ils pourraient vivre ensemble et s'entr'aider mutuellement. Plus tard, il leur demanda encore des subsides ; on accorda 60 bols de riz et une *ligature* par mois, avec autorisation d'aller mendier. Les missionnaires et les chrétiens les aidaient pour l'achat de leurs habits. Ils avaient ainsi à peu près le suffisant.

« Aujourd'hui, l'Administration ne nous donne pour tout subside que 2 fr. par mois, et nous défend d'aller mendier, de sorte que nous n'avons point de quoi nous procurer un repas par jour. Mais où prendre nos habits et les autres choses nécessaires ? Nous supplions les âmes généreuses, au nom de Lazare notre modèle, de nous accorder les miettes qui tombent de leur table. Si on voyait notre malheur, nos pieds et nos mains rongés, nos figures inspirant l'horreur, tout notre corps couvert d'ulcères et répandant une odeur fétide, certainement on aurait pitié de nous ! A cause de la faim, notre faiblesse et nos souffrances augmentent.

« Puissions-nous, du moins, avoir assez de forces pour aller à l'église, prier trois fois par jour, le matin, à midi et le soir ! Le premier jour du mois nous prions pour les évêques vivants et morts, qui nous ont secourus ; le deuxième jour pour tous les prêtres vivants et morts qui se sont occupés de nous ; le troisième jour pour tous nos bienfaiteurs et bienfaitrices que nous ne pouvons oublier. Deux fois par an, nous faisons célébrer une messe pour toutes les personnes défuntes, qui nous ont envoyé leur aumône depuis notre fondation. Le quatrième jour du mois, nous prions pour nous-mêmes et pour nos morts. Tel est le règlement de notre chrétienté. Puissions-nous aussi avoir la force d'instruire promptement les lépreux païens, qui viennent chercher un refuge près de nous et augmenter notre nombre !

« Enfin, qui nous procurera un cercueil pour le jour qui suivra notre mort ? Nous adressons nos prières à nos frères d'Europe, les suppliant d'avoir compassion de notre misère. »

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — M. François Constantinian, prêtre arménien du diocèse de Marache, écrit de Zeïtoun au R. P. Maître, directeur du séminaire oriental de Beyrouth :

« Je vous avais promis le récit d'une excursion apostolique à travers les belles montagnes de Zeïtoun, sur lesquelles se trouvent éparpillés mes paroissiens. Après avoir longtemps tardé, je vous envoie ces quelques lignes.

« Nous sommes au mercredi après Pâques. Je quitte ma résidence de Zeïtoun et je me dirige vers Kozjoughase et Hadji-Déré, deux villages, l'un à deux heures et demie, et l'autre à trois heures de distance.

« Kozjoughase se compose de quelques maisons enserrées entre d'immenses noyers. Les habitants, presque tous schismatiques, ont le cœur simple et sont bien disposés à entendre la parole de Dieu ; mais leur ignorance est on ne peut plus grande.

« Depuis une douzaine d'années, la petite église est en ruine, et partant les divins mystères ne s'y célèbrent plus : cela a amené l'oubli même du nom de la Messe. Il est vrai que les *Der-Der* (prêtres schismatiques) de Zeïtoun vont souvent les visiter; mais ces visites sont plutôt pour eux-mêmes que pour leurs ouailles : c'est leur moyen de subsistance.

« Arrivé à un village, le *Der-Der* y réunit tous les habitants; il les excite à la contrition et les absout tous à la fois en récitant sur eux la formule de l'absolution. Puis il leur distribue la *djachaque* (communion) qu'il porte toujours sur lui dans une boîte en fer blanc. Enfin ces pauvres prêtres administrent sans aucun respect et piété, cela va sans dire, le saint baptême, bénissent les mariages s'il y en a, et c'est tout. Quant aux instructions religieuses, c'est trop exiger d'eux : la plupart du temps, ces pasteurs d'âmes sont aussi ignorants que leurs ouailles.

« Il y a quatre mois, vingt-trois familles ont été admises dans le sein de l'Eglise catholique. Je fonde sur ce noyau de grandes espérances pour l'avenir ; mais j'avoue que je ne puis être sûr de rien, ne pouvant veiller sur eux d'assez près. Oh ! si j'avais le moyen de leur ouvrir une école où un professeur enseignerait aux enfants, avec la lecture et l'écriture, les éléments de la religion ! Et ce serait aussi, je le crois, le seul moyen d'attirer le reste des schismatiques. Fournir une école à ces pauvres gens, c'est le plus ardent désir de mon cœur. En verrai-je la réalisation ? J'espère contre toute espérance.

« En apprenant mon arrivée, mes catholiques, tout heureux, se réunissent autour de moi. Je ne prends pas le temps de me reposer : je leur dis quelques mots d'encouragement et je commence immédiatement la bénédiction des cabanes, car ma visite est censée être celle de Pâques, et il est d'usage dans ces pays de bénir les maisons à certaines fêtes de l'année, Pâques, Noël, etc.

« Le soir, à leur retour des champs, tout le monde, catholiques et schismatiques, s'assemble autour de moi dans l'habitation que j'ai choisie pour demeure. N'y cherchez pas de fenêtres ; vous n'y trouveriez pas même la moindre ouverture qui aère l'intérieur.

« En entrant, une odeur suffoquante d'air vicié me saisit et me fait chanceler : mes jambes fuyaient sous moi. Autour du foyer où flamboient de grosses bûches, le maître de la maison déploie de pauvres tapis, c'est ce qu'il y a de plus beau.

« La place la plus proche du feu se nomme *terek ;* c'est la place d'honneur et c'est là qu'on me fait asseoir. Bientôt, la chaleur du foyer me transperce tout le corps, le sang me monte à la figure, la fumée me cause aux yeux de cuisantes douleurs, et bien malgré moi, me fait répandre de grosses larmes. Quel purgatoire ! N'importe, restons toujours.

« Quant au sujet de la conversation de ces pauvres gens courbés sous le poids de toutes les misères temporelles, il vous est facile de le deviner ; mais je ne les laisse pas continuer. Il faut que je leur parle de choses plus importantes, et pour cela je ne cherche pas l'unité de plan. Cet auditoire, je ne l'aurai pas toujours sous ma main ; c'est pourquoi je désire lui parler beaucoup et de tout : l'horreur du péché, la nécessité de garder son âme pure, la charité ;... je n'oublie rien. En terminant, je recommande de faire toujours un acte de contrition avant de se mettre au lit. Je parle ainsi pendant longtemps sans songer que la nuit est déjà fort avancée et qu'il serait temps de prendre un peu de repos.

« Tout de même, il faut songer à se coucher ; mais où sont les lits, les matelas, les couvertures ? Ici on n'est point embarrassé par tant d'objets superflus : chacun reste là où il se trouve et, sans se déranger beaucoup, s'étend le mieux qu'il peut.

« J'imite tout le monde et je tâche de m'endormir ; mais c'est en vain : sans parler des piqûres de certaines bêtes qui me dévorent, il faut à chaque quart d'heure subir les conversations de quelques-uns de ceux qui, à côté de moi, sont censés dormir.

« Le jour arrive sans que j'aie pu fermer les yeux. Immédiatement je commence la sainte Messe. Ces pauvres gens qui en étaient privés depuis des années y assistent et prient avec une dévotion qui me touche jusqu'au fond de l'âme.

« Je passai le reste de la journée avec mes braves chrétiens, et le lendemain je revins à Zeïtoun. »

Tonkin maritime. — M. Patuel, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Tonkin maritime, actuellement en France pour raisons de santé, nous écrit de Faverges :

« Je viens de recevoir de ma mission une heureuse nouvelle que je m'empresse de vous communiquer.

« Un chef laotien, Thu-Man, vient de se convertir. Par son influence, son autorité, sa position sociale, il déterminera un bon nombre de ses compatriotes à se rapprocher des missionnaires.

« Thu-Man est doué d'un rare ensemble de qualités. Intelligent, perspicace, il possède une facilité de parole et un talent étonnants. Il a remporté de véritables triomphes dans les joutes oratoires auxquelles donnent lieu, au Laos, toutes les affaires qui sont traitées en séances publiques, soumises à la discussion, vingt fois remises sur le tapis ! Avec quelle patience il sait attendre l'adversaire et retorquer ses arguments ! Rarement il se retire sans avoir fait prévaloir son opinion, opinion toujours basée sur la justice et le droit. Il connaît à fond les mœurs et coutumes de sa tribu ; or, lesdites mœurs et coutumes ont au Laos force de loi.

« Je dois ajouter que Man s'est acquis une réputation de loyauté incontestée. Exerçant les très importantes fonctions de chef des corvées, il dut souvent prêter son concours pour lever les impôts, mais il sut toujours garder sa réputation indemne du moindre soupçon ; ses envieux cependant ne cachaient point leur désir de le prendre en défaut.

« Toutes les fois que j'ai eu recours à ses services pour me procurer soit des travailleurs, soit des porteurs de bagages, j'ai admiré la façon dont il maniait ses hommes, sachant à force d'arguments, tantôt flatteurs, tantôt sévères, arriver à ses fins. J'ai surtout eu à me louer de lui lorsque nous entreprîmes la construction de notre église et de nos maisons. Il nous avait offert de mener l'œuvre à bien, et je la lui confiai hardiment, assuré du succès. Chaque soir, il venait prendre les ordres pour le lendemain, écoutait patiemment nos instructions et présentait doucement ses observations s'il y avait lieu. Toujours le premier au travail et habile charpentier, il prêchait d'exemple et donnait un concours inappréciable.

« Comment alors se fait-il qu'il ait tant différé sa conversion, car, dès 1902, nous recommencions à évangéliser sa tribu ? Souvent je lui en avais exprimé mon étonnement. Simplement il m'avait toujours répondu :

« — Père, ce n'est point le moment encore »

« Pourquoi ? Au fond, il restait froissé des punitions subies par sa famille à propos de l'assassinat de M. Verbier. On se rappelle qu'après le guet-apens de 1895, tous les chefs et notables de la tribu furent appréhendés et jugés. L'oncle de Thu-Man fut condamné à mort, son frère à la déportation ; lui-même ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit et à son argumentation serrée : « Si vous me condamnez, répondit-il à ses juges, vous devez condamner aussi les catéchistes au service du missionnaire massacré, car j'étais dans la même salle qu'eux quand



retentirent les coups de fusil. » Il fut relaxé. Mais il avait à cœur de justifier ses parents de l'accusation d'assassinat qui pesait sur eux, et, cette année, Mgr Marcou étant venu consacrer une église dans les environs, il fit le voyage pour plaider sa cause et réhabiliter sa famille aux yeux du prélat. Que se passa-t-il dans cette entrevue? je l'ignore. Mais les résultats en sont bien précieux.

« Dès son retour, Thu-Man, secouant tout respect humain, est allé régulièrement à la messe et a envoyé ses enfants au catéchisme. Cette détermination a dû lui coûter beaucoup; mais assurément elle est sincère, Man ne connaissant ni les tergiversations ni les demi-mesures.

« Nous fondons de grandes et légitimes espérances sur cette conversion. Par son influence, Thu-Man attirera à nous beaucoup de ses compatriotes. En effet, deux sections de la commune ont déjà donné un certain nombre d'adhérents; l'autre n'a encore point bougé. Puisse la bonté divine leur inspirer à tous de marcher sur les traces de leur vaillant chef! »

Gabon (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. Corre écrit de Franceville, le 16 février 1907 à Mgr Le Roy, supérieur généra de la Congrégation du Saint-Esprit :

« Notre mission, divisée en 10 quartiers ou districts, compte aujourd'hui 545 chrétiens vivants. Autant sont morts régénérés par le baptême. Notre désir serait d'avoir un catéchiste dans chacun de ces quartiers. Nous en avons déjà cinq de placés, et à Pâques, nous espérons récolter les prémices de leurs travaux. Jusqu'ici, le travail de ces jeunes gens a donné de bons résultats.

« Vous pouvez juger, par ces simples lignes, que dans le Haut-Ogoüé, par delà d'innombrables rapides, il est une grande moisson qui est près de mûrir. Mais il faudrait des moissonneurs. Nous avons semé de larges sillons, et voilà que la moisson est mûre. Mais nous avons supporté le poids du jour et la fatigue arrive. Donc, à notre secours! »

Iles Fidji (*Océanie*) — Le R. P. Picherit, de la Société de Marie, écrit de Macuata :

« Ma petite station de Saint-Antoine va toujours progressant, et, en faisant mes statistiques de fin d'année, j'ai eu le bonheur de constater que nous arrivions au chiffre de 420 chrétiens.

« Ce n'est pas sans soutenir des luttes, parfois violentes, que nous avons obtenu ces beaux résultats. En voulez-vous un exemple? L'an dernier, j'avais eu deux conversions dans une localité, à 5 heures de marche dans l'intérieur des terres Il y avait longtemps que je jetais les yeux sur ce village. Les premières fois que j'y passai, en 1901 et 1902, les gens me regardaient comme une bête féroce; les enfants fuyaient à mon approche et, quand j'avais passé, me lançaient des pierres. Peu à peu ils avaient fini cependant par s'apprivoiser, et l'an dernier j'avais eu le bonheur d'obtenir deux conversions. Aussitôt le *buli* (sous-préfet) arrive et ordonne aux deux catéchumènes d'apostasier ou d'aller loger dans les bois, car à aucun prix il ne souffrira de catholiques dans sa circonscription. J'envoyai un catéchiste, le sous-préfet le fit expulser. Là-dessus un employé du gouvernement vint faire des enquêtes et réussit à établir une sorte de *modus vivendi*. Cependant le mouvement des conversions s'accentuait, il fallait agir et soutenir les catéchumènes. J'eus alors recours à la préfecture, et le *Joka* (préfet) finit par me donner gain de cause; il enjoignit au sous-préfet de me céder un terrain dans ledit village et de construire une maison pour mon catéchiste. Tout cela a demandé bien des voyages, bien des pourparlers; mais enfin c'est aujourd'hui un fait acquis. J'attends maintenant qu'une âme charitable me donne les moyens d'y bâtir une case-chapelle, car il y a déjà vingt-cinq chrétiens et certainement avant la fin de l'année ils approcheront de la soixantaine.

« Tout à l'heure je vous disais que le nombre de mes chrétiens augmente toujours; mais ce qui n'augmente pas, c'est ma pauvre petite chapelle. Imaginez-vous une pauvre masure en planches de 10 mètres de long sur 10 de large et 3 de haut. Quelle pitié! Allez donc loger là-dedans quatre cents chrétiens. Aussi, aux grandes fêtes, sommes-nous obligés de dire une messe pour tel quartier, une seconde pour tel autre, etc... Ce qui nous gêne le plus, c'est que nous ne pouvons pas y entendre commodément les confessions; à certains jours, nous sommes contraints de confesser à la maison.

« Qui me donnera de pouvoir élever au divin Maître une chapelle convenable, suffisante pour mes chrétiens? Il me faudrait pour cela une somme de 4.000 francs; où la trouver? Depuis mon départ pour les missions j'ai perdu tous les amis de France qui pouvaient être mes bienfaiteurs; il ne me reste plus que les amis inconnus que sont pour toutes les missions les lecteurs des *Missions Catholiques*. Je viens donc faire appel à leur charité. Qu'ils veuillent bien penser au missionnaire de Macuata et à ses pauvres chrétiens. Il le leur rendront en priant pour eux et à toutes leurs intentions. »

Nouvelle Calédonie (*Océanie*). — Le R. P. Puech, Mariste, écrit de Bélep, le 14 mars 1907, au R. P. Régis :

« Bélep est la mission la plus *aquatique* du vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie. Ailleurs, on marche à pied ou à cheval; ici les chevaux sont inconnus et les pieds sont à peu près inutiles: la baleinière remplace tout. Pour le moindre petit voyage, on monte en baleinière. Qu'on aille aux plantations, qu'on se rende dans les villages, qu'on se réunisse à la mission pour les dimanches et les jours de fête, toujours la baleinière. Nos Bélémas en ont quinze et ils y passent plus de la moitié de leur vie. Ils sont marins dans l'âme; ils tiennent cela de leurs grands-pères qui partaient jadis sur des pirogues, allaient surprendre les gens d'Arama sur la grande terre, se battaient, pillaient tout, et revenaient ici chargés de butin.

« Nos indigènes ont fini par prendre dans leur caractère quelque chose de la mobilité de l'Océan sur lequel ils vivent. Il leur est impossible de fixer leur attention sur une idée pendant plus d'une minute. Je préparais des enfants à la première communion, je leur faisais faire le chemin de la Croix. Je vis bien vite que je perdrais mon temps à leur lire les prières du livre; je me contentai donc de leur montrer les images en allant d'une station à l'autre. Leurs regards se portaient d'abord sur le cheval du centurion : nous l'examinions bien; du cheval nous passions à l'épée du soldat et aux divers personnages de l'image; nous arrivions ainsi au sujet principal de la station : deux ou trois mots sur ce sujet, un « Notre Père », et nous allions à la station suivante.

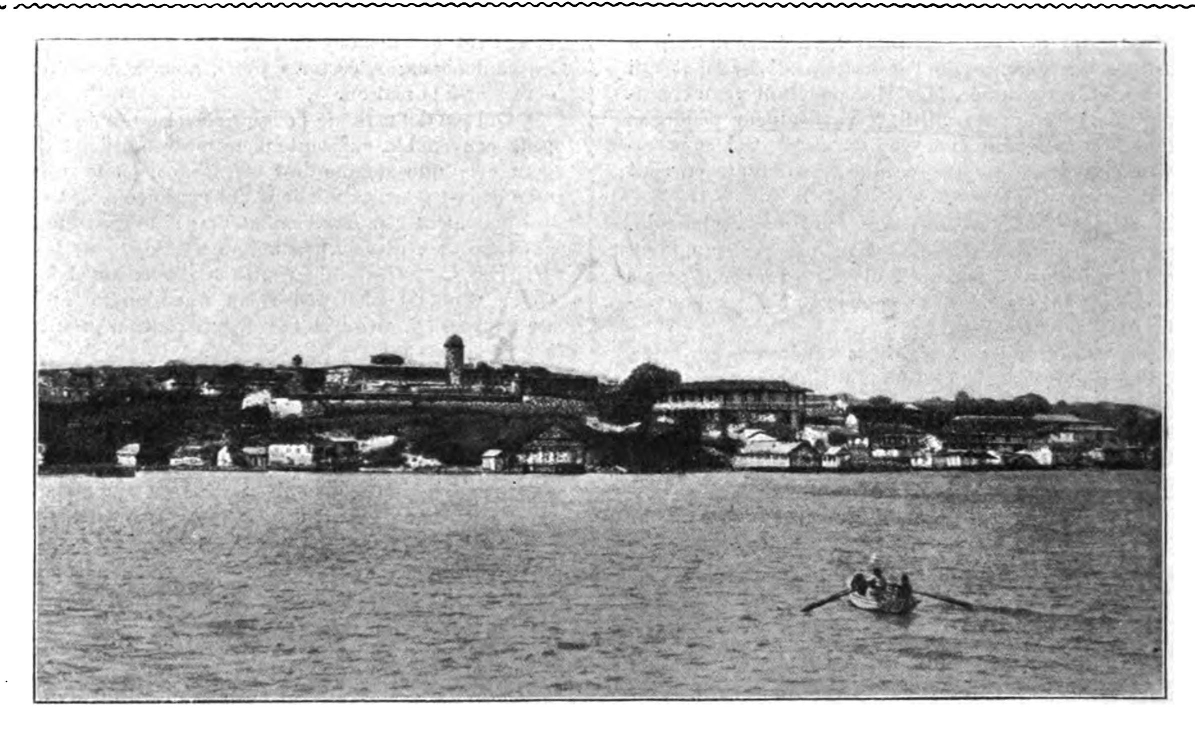
« Ces Bélémas si mobiles, si en l'air, si papillons, ont une foi vive, profonde. Il y a dans leurs écarts beaucoup de légèreté, peu de malice, aussi font-ils des morts très édifiantes. Le temps me manque aujourd'hui pour vous en citer quelques traits.

« Malheureusement, ces gens sont peu nombreux : trois cent quarante; ils étaient plus de mille jadis. Il y a encore beaucoup de naissances, quatorze ou quinze par an; mais le nombre des décès est aussi élevé et la population reste stationnaire. Je crains que, dans un avenir rapproché, elle ne se mette à diminuer, car les maladies contagieuses, la lèpre surtout, font des progrès sensibles.

« A huit kilomètres d'ici, se trouve la léproserie de l'administration pénitentiaire. Il y a là, actuellement, 67 malades européens, condamnés ou libérés. Je vais les voir tous les mois. L'administration ne nous donne pas un sou; nous ne lui demandons rien, sinon la permission de faire du bien à ces pauvres gens que je recommande tout spécialement à vos prières.

« Nous avons aussi à nous occuper des Nénémas qui demeurent à une quarantaine de kilomètres d'ici, dans des îlots au nord-ouest de la Calédonie. C'est une tribu peu nombreuse, envahie par le protestantisme et qui disparaît. Nous essayons d'y convertir quelques âmes.

« La mission de Bélep a le bonheur de posséder la vénérée Sœur Marie de la Croix, qui compte quarante-neuf années de mission et continue à faire l'école tous les jours, avec un succès étonnant. Nous voulons fêter le cinquantenaire de son arrivée en Calédonie J'admire l'œuvre de ces vaillantes religieuses du Tiers-Ordre de Marie, surtout depuis que, chargé de faire l'école aux enfants, je me rends personnellement compte des difficultés qui se rencontrent dans cette œuvre... »



CUBA (Antilles) — La forteresse de la Punta Sabinella, a Cienfuegos ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Gerest.

La Mission des Pères Dominicains
A CIENFUEGOS DE CUBA

Par le R. P. GEREST, Superieur de la Mission

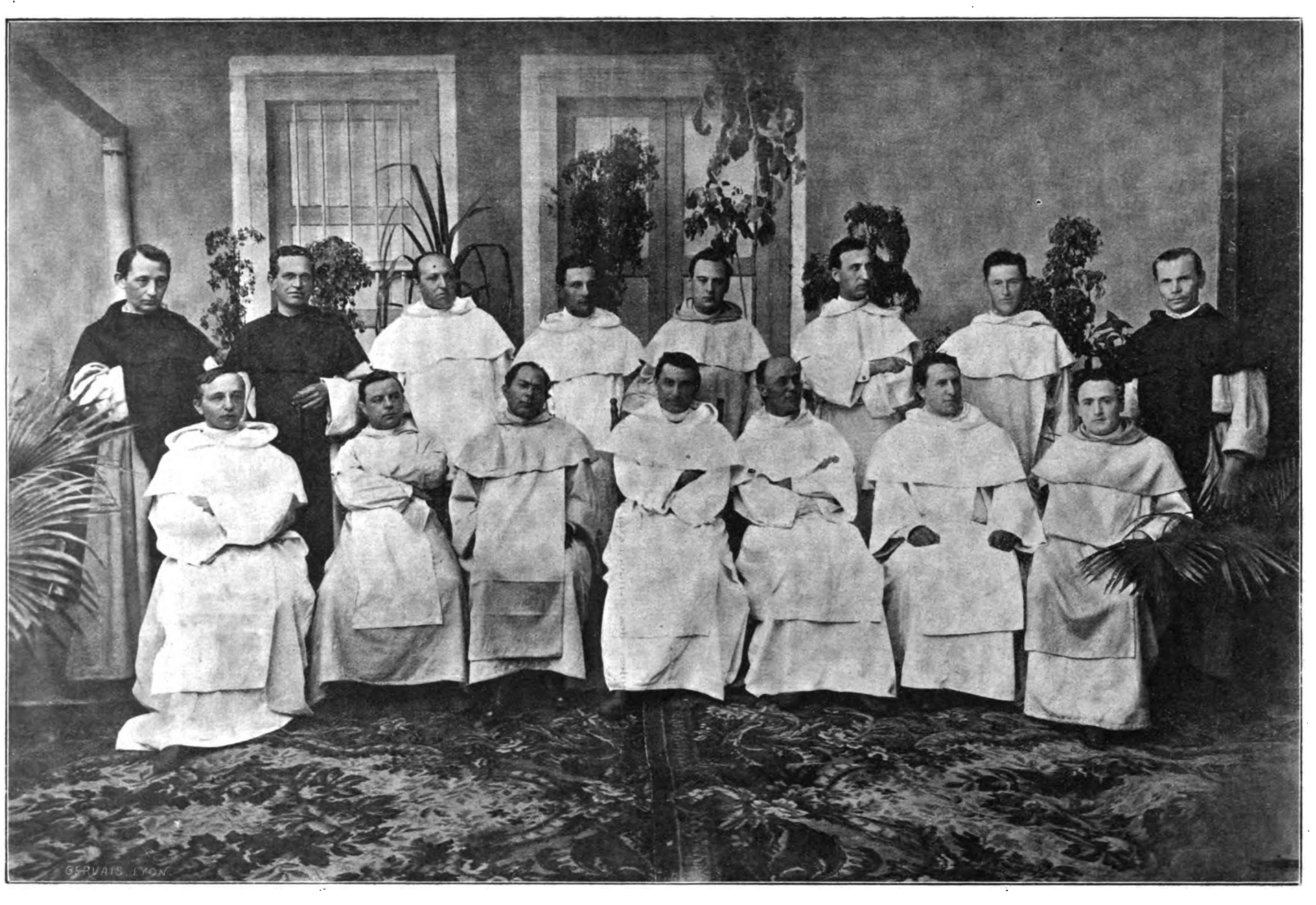
Suite et fin

Organiser des collèges, des écoles, des orphelinats, des œuvres paroissiales, des congrégations pieuses, était le seul parti à prendre.

Nous commençâmes par la plus humble et la plus modeste des écoles, qui, sans doute, vit le jour dans l'île de Cuba. Les élèves, au nombre de trois, formaient un curieux groupe ; deux horribles petits nègres mal vêtus, peu soucieux des



CUBA (Antilles). — Calle de San Carlos a Cienfuegos ; reproduction d'une photographie envoyée par le R P. Gerest



Fr. Coëmans. Fr. Escoffier. P. Seigneurin. P. Fiogère. P. Ginet P. Brand P. Provost. Fr. Zufferay.
P. Lervel. P. Brunelière. P. Verdier. R. P. Gerest, Supérieur. P. Vernay. P. Hedde. P. Devautour.

CUBA (Antilles). — La mission dominicaine de Cienfuegos; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Gerest.

règles de la plus élémentaire propreté, et un petit blanc, fils d'un capitaine de steamer, gentil, aimable, annonçant de bonnes dispositions pour l'étude.

On comprend que, pour l'ouverture d'une école, ces éléments étaient bien piètres. D'ailleurs, nous n'avions pas de matériel scolaire; nos ressources, absolument nulles, ne nous permettaient pas de nous en procurer. Aussi quelques planches mal rabotées, grossièrement assemblées et clouées en forme de pupitres et de bancs, durent-elles pendant longtemps faire l'office de mobilier.

Les premières semaines furent tristes; les enfants ne venaient pas. Pendant ce même temps, juste en face de notre pauvre logement, l'école du ministre protestant progressait et allait s'affermissant chaque jour davantage.

Enfin notre petite école prit le dessus, elle devint collège et obtint le droit de donner l'enseignement secondaire.

Actuellement, après sept ans d'existence, le collège compte 150 élèves, qui étudient toutes les matières exigées au baccalauréat.

∴

Tout en nous multipliant pour donner des cours aux jeunes gens, nous ne pouvions laisser de côté l'éducation des petites filles, appelées elles aussi à jouer un si beau rôle dans l'œuvre de réorganisation morale, sociale et religieuse de l'île.

Un bien petit nombre de ces enfants pouvaient recevoir une éducation religieuse dans leurs familles. Aussi furent-elles au comble du bonheur lorsqu'elles apprirent que nous ouvrions l'école de la Visitation de la Sainte Vierge, pour les y recevoir, sans autres conditions qu'une bonne volonté entière et le désir de travailler.

Ce fut à cette occasion que nous découvrîmes que le caractère cubain était capable du plus sublime dévouement.

Les premières maîtresses qui acceptèrent la charge de l'enseignement dans notre nouvelle école se mirent entièrement à la disposition de la mission sans se préoccuper des difficultés de la tâche ni de la rétribution que nous pourrions leur offrir. Plusieurs sacrifièrent de belles positions et de beaux honoraires, pour se donner à cette œuvre et en assurer le succès.

De nouveau les difficultés surgirent. Des *impedimenta* de tout genre cherchèrent à paralyser l'entreprise naissante; mais les obstacles n'eurent pour résultat que de nous attacher encore davantage à l'œuvre et de stimuler nos efforts pour la mettre en état de s'imposer à la confiance et au respect de ses contradicteurs.

Les élèves, soutenues et encouragées par les exemples de dévouement et d'abnégation de leurs maîtresses, se distinguèrent par leur application et leur conduite. Aujourd'hui plusieurs ont terminé leurs études après avoir reçu leur diplôme d'institutrice.

Elles ont, depuis, demandé et obtenu la faveur d'entrer dans le tiers-ordre séculier de Saint-Dominique, auquel appartiennent, d'ailleurs, presque toutes les personnes qui se dévouèrent à la cause de notre école de jeunes filles.

∴

Ces succès étaient sans doute encourageants et il semblait qut notre ardeur dut se limiter à ce travail: mais les circonstances, les occasions de faire le bien qui poussent souvent l'apôtre plus loin qu'il ne voudrait, presque toujours au-delà de ses ressources, vinrent nous imposer de nouvelles obligations.

Une communauté de religieuses, qui, pendant un certain nombre d'années, s'était occupée du soin des enfants des meilleures familles de la ville, et des orphelines de la patrie, se vit obligée d'abandonner son poste de dévouement. En conséquence collège et orphelinat furent sur le point de disparaître.

Ce spectacle nous émut, d'autant plus que nous avions été chargés de procurer à ces petites filles des secours spirituels et d'enseignement religieux.

Comptant toujours sur le dévouement de nos infatigables tertiaires et sur l'appui de Mgr Torrès y Sanz, notre évêque dévoué, nous prîmes à cœur le sauvetage des naufragées et bientôt le collège de Sainte-Rose de Lima et l'asile de la divine Providence, vinrent augmenter le nombre de nos œuvres dominicaines à Cienfuegos.

∴

Jusqu'à ce jour, grâce à la charité locale mais surtout aux généreuses allocations de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, il nous a été donné de faire face à tout, et rien ne nous a manqué, pour fournir à chacune de nos petites orphelines, au moins le strict nécessaire.

Ce petit monde gai et épanoui continue à recevoir les bienfaits d'une sérieuse instruction et d'une éducation foncièrement catholique.

Tout ce travail ne pouvait se faire sans attirer l'attention des personnes qui en étaient les témoins. Peu à peu, notre petite chapelle se remplissait, les confessions commençaient puis devenaient fréquentes et c'est pour nous actuellement une grande consolation et une belle récompense que les 4.000 communions qui se reçoivent pieusement aux pieds de Notre-Dame du Saint-Rosaire dans l'oratoire dominicain du Patronage de la Sainte Vierge.

∴

Pendant que ce renouvellement s'opérait insensiblement à Cienfuegos, où nous avions établi notre centre principal, nous eûmes la bonne fortune de pouvoir pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île, où Mgr Torrès y Sanz nous offrait différents districts considérables.

Ce furent d'abord Rodas et Cartagena, puis Albrens, Aguada, Campina et Jaguaramas, postes de dévouement, où les plus intrépides d'entre nous allaient pouvoir déployer leur zèle et jeter la bonne semence.

Dans ces districts retirés, le genre de travail devait forcément prendre un autre caractère et la tactique devait elle-même s'adapter aux nécessités locales. Les immenses étendues de terrain et l'état déplorable des routes rendent presque impossible la réunion des gens disséminés un peu partout, vivant loin les uns des autres, dans leurs pauvres *tohios* de paille, de feuilles et de branches d'arbres.

L'ignorance vraiment incroyable de ces honnêtes paysans, se disant catholiques sans savoir pourquoi ils le sont, exige un genre d'éloquence et un mode d'enseignement tout nouveau.

Dans ces régions, le missionnaire peut se préparer à don-

ner libre cours à son ardeur, se résigner à endurer bien des privations et se disposer à perdre bien de chères illusions.

Travail ingrat et sans relâche dont il est facile de prévoir le peu de résultats pratiques, au moins durant les premières années; dépense abondante de dévouement et de sacrifices pour obtenir de rares fruits de conversion et de salut : isolement prolongé occasionné par les dispositions craintives d'une population peu accoutumée à traiter avec le prêtre; telle est la perspective qui s'offre au missionnaire débutant.

Pour faire saisir davantage le caractère particulier de ce genre de labeur, nous laisserons aux religieux chargés de ce ministère le soin de vous adresser ultérieurement la relation détaillée de leurs divers travaux apostoliques.

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

II. — Les travaux — *L'Imérina.*

Une fois par mois, par les belles avenues montantes de Tananarive, on voit arriver à la cathédrale, sur de mauvais mulets ou de piètres chevaux, suivis ou précédés d'un *déka* au lamba plus ou moins blanc, couverts d'une soutane dont le noir tire sur le vert ou le jaune, les missionnaires des campagnes, aussi efflanqués que leurs montures. Durant un jour plein, ils se concertent, reçoivent les instructions de l'évêque, refont leur provision de courage et de joie, de quinine et de quincaillerie, puis repartent ouvrir un nouveau sillon.

Suivons-les.

En 1868 seulement, la dernière année du règne de Rasoherina, on put sortir de Tananarive et essayer, dans l'Imérina, entièrement gagnée aux protestants, de semer quelques postes catholiques. On en comptait 10 en 1870, 146 en 1880 (2), 368 en 1887, 1.113 en 1897, 1.243 en 1906. Par poste ou *fiangonana*, on entend un village avec église et école catholiques, le même local — et quel local! — servant souvent aux deux usages (3), et le maître d'école ou *mpitandrina*, exerçant la haute direction sur le fiangonana avec l'aide du *lohofiagonana* (chef de paroisse). C'est l'école et le maître d'école qui sont, à Madagascar, les pivots de la paroisse. C'est à l'école et par l'école que protestants et catholiques (avant 1896, on disait : Anglais et Français) rivalisaient d'influence. La législation hova avait déclaré l'école obligatoire, et obligatoire aussi la fréquentation de l'école jusqu'à ce que le gouvernement ait donné à chacun son *exeat*. La même législation décrétait qu'un enfant, inscrit dans une école, ne pourrait passer dans l'école d'une autre confession. Les inscriptions d'élèves, renouvelées chaque année par les gouverneurs locaux, donnaient lieu à des scènes d'intimidation, à des coups de surprise ou de force dont il était malaisé de se garer, les gouverneurs étant eux-mêmes protestants.

Par ces inscriptions se recrutaient ou se renouvelaient les cadres des deux partis, et comme l'inscription était une corvée, elle offrait le double inconvénient, d'abord de ne respecter guère la liberté des parents, et puis d'assimiler la prière, conséquence de l'école, à une corvée qui prenait fin en même temps que la corvée scolaire. D'où il arrivait parfois que des enfants, affranchis de l'école, s'affranchissaient aussitôt de l'église, et qu'aux reproches du missionnaire ils répondaient, en toute bonne foi, qu'ils avaient cru la corvée terminée.

***

La mission de l'Imerina comprend, actuellement, quinze districts, rayonnant autour de Tananarive, et appelés, du nom de leur chef-lieu : *Antanamalaza*, *Ambohimanambola* et *Ambohimalaza*, à l'Est; *Ambohibemahasoandro*, (1) au Nord-Est; *Namehana*, *Imerimandroso*, *Ambohidratrimo* (2), au Nord; *Ambohibeloma*, au Nord-Est; *Fenoarivo*, *Manjaka*, *Arivonimamo* et *Miarinarivo*, à l'Ouest; *Androhibe*, *Antanjambato*, *Ambatolampy*, au Sud.

Chaque district se compose du chef-lieu où réside habituellement le missionnaire, puis de *fiangonana* ou postes plus importants, où il passe et séjourne une quinzaine de jours quatre fois l'an, enfin de *fiangonana* moins importants, où ses séjours sont plus rares et plus courts. Chaque *fiangonana* est le rendez-vous de dix ou douze autres hameaux, et chaque district compte de vingt-cinq à quarante-huit postes, trente en moyenne, répandus parfois sur 3.000 kilomètres. Et comme, à la charge spirituelle de ses trente ou quarante paroisses s'ajoute, pour le missionnaire, le soin des écoles correspondantes, il ploie habituellement sous la tâche, et, d'autre part, ses fidèles manquent de soins suffisants. Que deviendrait un diocèse français fervent où un seul curé aurait le soin de trente paroisses, où la pratique assidue des sacrements serait impossible? Il retournerait à la barbarie, et c'est de la barbarie qu'il faut tirer, à l'aide de si pauvres moyens, ces âmes si jeunes dans la foi. A qui s'étonnerait de leurs imperfections, il faut faire observer que leur fidélité est beaucoup plus étonnante.

***

Si encore la population était dense et les voyages faciles! Mais Madagascar est un pays vide. A peine plus d'habitants qu'à Paris dans toute l'île (3). Sans doute de larges routes, taillées en plein dans la terre dure, relient les points principaux, et, sur certaines, les missionnaires pourraient rouler à bicyclette. On n'en est pas encore là. Sauf deux ou trois cavaliers mieux partagés, les autres ont, pour montures, d'anciens serviteurs des postes, mis à la réforme. Celles qui font 5 kilo-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin et 7 juillet.

(2) En 1871 on avait entamé le pays Betsiléo. Les chiffres qui suivent comprennent toute la mission.

(3) M. Augagneur vient, par décret, de supprimer toutes les écoles tenues dans l'église. De ce chef un grand nombre ont disparu. Il a changé en garderies les écoles non pourvues d'un maître breveté, et a exigé de chaque école une nouvelle demande d'autorisation, accompagnée de copieux dossiers. Mille prétextes permettront de refuser ou de retirer l'autorisation.

(1) Le curé de ce district en 1896, le P. Jacques Berthieu, y fut cruellement martyrisé par les Fahavalo. Son sang a été efficace : ses postes sont devenus les meilleurs du pays.

(2) Six religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie furent appelées, en 1900, par le général Pennequin, pour diriger la léproserie officielle d'Ambohidratrimo, abritant environ sept cents lépreux. Le 1er juillet 1906, M. Augagneur a congédié les religieuses et les a remplacées par un ex-adjudant de gendarmerie, naguère directeur des relais de poste.

(3) 2.627.019 Malgaches et 1.131 métis sur 2.644.672 habitants au 1er janvier 1905 (environ 4 habitants par kilomètre carré) sont divisés ainsi : région septentrionale, 10.889; versant est, 657.357; versant ouest, 425 193; centre, 1.321.149; région sud, 213.562.

mètres par heure sont les bonnes. D'autres mettent dix à quatorze heures pour franchir 40 à 50 kilomètres. Les éternelles journées ! Puis les ponts manquent aux rivières ; les caniveaux des ruisseaux sont peu sûrs, et, durant la saison des pluies, ruisseaux et rivières deviennent infranchissables. On les passe alors en pirogue, et la bête suit ; ou on se lance dans le courant, quitte à plonger jusqu'à la ceinture ou même à verser. Ces passages de rivières sont un des cauchemars du missionnaire et l'occasion de maints accidents, souvent plus ridicules que dangereux, mais dont un violent accès de fièvre peut être la conséquence. Sans compter que, durant la saison des pluies, de torrentielles ondées agrémentent le voyage, au terme duquel, faute de rechange, on passera, dans une case malgache, une nuit plutôt fraîche. Certaines m'ont laissé d'agréables souvenirs.

Des steppes sans fin à sol rouge, courant à 1.200 mètres d'altitude, à travers des sommets ondulés ; dans les creux des vallons, où ont coulé les restes d'humus des montagnes, des rizières assez bien travaillées, autour des villages, quelques manguiers ou des plantations potagères ; sur les pics, des ruines d'anciens villages, gardées par de profondes tranchées ; sur les crêtes dénudées des monticules et des monts, une herbe qui jaunit pendant la saison sèche ; de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne de Tananarive, des villages aux cases de terre rouge comme le sol : tel est l'Imérina, rappelant souvent les austères paysages de la Nouvelle Castille ; comme elle, et mieux qu'elle encore, éclairée d'une admirable lumière, qui fait sa poésie et sa beauté, qui, disparue, la laisse mélancolique et morne.

Un climat très doux, grâce à l'altitude. Dans la saison chaude (notre hiver), les orages, presque quotidiens, rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre ne dépasse guère 28° ; les nuits sont fraîches, et à l'ombre ou dans l'intérieur des maisons, la température est peu élevée. A partir d'avril ou de mai, après la moisson du riz, les *wandelaka*, ou lilas d'Inde, perdent leurs feuilles ; les crêtes jaunissent ; autour des localités, dans les rizières desséchées, on moule des briques : c'est le moment de bâtir. En juillet, le matin, le thermomètre, à Tananarive, marque parfois 1°. A Ambatolampy, il descend à 0°. Les journées sont douces, même quand persiste le brouillard humide ; mais on reprend les vêtements de laine et le costume européen. Les Malgaches, toujours vêtus de quelques pauvres cotonnades, sont alors pris de congestions pulmonaires, surtout s'ils viennent d'être atteints par la fièvre. D'ailleurs l'anémie tropicale, à laquelle très peu d'Européens échappent, les rend, eux aussi, plus sensibles au froid.

∴

L'Imérina et tous les hauts plateaux étaient jadis très sains. Le paludisme les a envahis par suite de causes diverses, tandis que Tamatave, Majunga et les villes de la côte s'assainissaient. Vers mars et la récolte du riz l'épidémie sévit, plus violente d'année en année. Les indigènes en sont les premières et les plus nombreuses victimes ; les Européens ne sont pas épargnés, et, sous forme de fièvre larvée ou d'accès déclaré, le paludisme est la constante menace. Madagascar n'a donc pas cessé d'être le pays de la fièvre, et, l'an dernier, j'ai vu missionnaires et malgaches lui payer un lourd tribut. Sur le pays, du reste, on attire si peu les bénédictions de Dieu, que les fléaux dévastateurs y ont leur raison d'être.

Depuis 1896, les Sénégalais ont importé dans l'île une misère de plus : le *pulex penetrans* ou chique, indiscret animal qui vient pondre de préférence sous les ongles des orteils, et qu'il faut s'empresser d'extirper avec une aiguille. En sortant de certaines maisons ou de certaines réunions, on en emporte sa charge. Du reste, point d'animaux nuisibles : ni reptiles venimeux, ni scorpions, ni bêtes féroces. Rien n'est malveillant dans le pays : ni hommes, ni choses. Le Hova est doux, d'une rare facilité d'assimilation et d'imitation, un enfant qu'on a troublé dans sa quiétude, dont on a assombri la vie en le chargeant d'impôts, ami des kabary sans fin, du farniente, très susceptible, mais déguisant ses pensées et surtout ses rancunes, capable de feindre longtemps, puis, au moment opportun, de faire éclater son ressentiment. Il respectait jadis l'autorité, ne demandait qu'à vénérer le *vazaha*. Si on le rend irréligieux, si on le dégrade tout en l'exploitant, de tout ce qu'il aura appris de nous, en particulier du maniement de nos armes, il pourra tirer, un jour, de quoi nous faire regretter nos imprudences et nos fautes. En 1895, devant notre armée, il a fui en enfant, mais pendant la révolte des Fahavalo il s'est montré tout autre. Les tirailleurs malgaches ont excellente mine, et on ne sait ce que la révolte ferait d'un peuple auquel nous n'aurions pas appris à nous estimer et à nous aimer.

Mais entendez certains coloniaux parler des négrophiles et railler les missionnaires qui appellent les Malgaches leurs frères ! A leur sens, le missionnaire, se faisant l'allié de l'indigène, devient un Fahavalo, un ennemi. Leur cœur, j'aime à le croire, est meilleur que leur langage.

Parlons franchement : la conquête n'a pas augmenté le bonheur des Malgaches (1), et elle menace de les démoraliser. C'est fou et c'est imprudent. Leur cœur était facile à gagner : ils en ont. Leur âme pouvait aisément être élevée. On leur prodigue des circulaires, à l'effet de les éloigner de toute religion. On leur conseille de revenir à leurs *sampy* et *fomba*. En échange de l'or, des femmes et des services qu'on leur demande ou qu'on leur prend, on ne leur donne rien qui les transforme.

Leurs missionnaires, du moins, leur restent fidèles et les aiment. Ils savent leurs défauts et souffrent de les entendre exagérer par des sceptiques, qui ont tout fait pour les aggraver. Mais ils savent aussi leurs efforts et leurs vertus. Ils voient le dévouement de ceux qui les aident pour un ridicule salaire. Ils connaissent mille traits de courage peu ordinaires. Ils se souviennent, qu'absents de Madagascar pendant les deux guerres, ils ont retrouvé fidèles ceux qu'ils avaient laissés, et ce fut même cette épreuve, deux fois répétée, qui leur a montré la valeur foncière de ces âmes, dont ils redoutaient la faiblesse. Le catholicisme, à Madagascar, a eu cette chance, d'avoir toujours été en butte à la défiance, sinon à la persécution ; il a donc toujours demandé à ceux qui le préféraient l'esprit de sacrifice. C'est la meilleure garantie de sa force. Plantation récente, il ne peut encore avoir donné ces fruits qui ne viennent qu'après plusieurs générations. Il ne peut avoir appris aux indigènes cette pudeur qui naît de la cou-

(1) Sauf celui des gens en place.



tume, des conditions d'habitation, et que la pauvreté, la promiscuité des cases, de vieux usages rendent difficile à observer. Mais déjà quel chemin fait ! De grands chefs ont pu apprendre, par leurs mécomptes, qu'une Malgache catholique sait résister, et, d'ailleurs, certaines faiblesses déshonorent moins celles qui les subissent que ceux qui les provoquent. Des foyers chrétiens existent, généreux et fervents. L'instruction religieuse est développée, et, dans les endroits où le missionnaire a pu résider avec quelque constance, la vie chrétienne est active.

Certaines âmes, en avance sur les autres, ont déjà donné la mesure de la vertu que peut atteindre un Malgache. Un peu partout j'ai rencontré de ces chrétiens ou de ces chrétiennes, sachant souffrir et sachant agir, trempés dans l'épreuve et dévoués. C'était la hauteur morale de nos excellents chrétiens de France. Tous, évidemment, n'en sont point là, mais les Malgaches sont des enfants dans la foi, et la poésie qui plane sur les origines du christianisme ne doit point faire oublier les misères que saint Paul reprochait à ses néophytes encore charnels. L'évangélisation d'un peuple est œuvre de patience, et ce qu'en quarante-cinq ans les missionnaires ont obtenu à Madagascar, doit leur donner confiance en l'avenir. Que d'apôtres ont à semer dans des sables plus stériles, qui pourtant ne se découragent point !

Le Malgache a le goût de la musique, le sens de la chorale : les cérémonies religieuses s'en ressentent, et aucun étranger n'assiste à un office dans la cathédrale de Tananarive, ou dans une autre église quelconque, qui ne soit enchanté par l'entrain de cette foule, chantant des messes en partie. Dans les moindres villages, j'ai été étonné d'entendre de bien pauvres fidèles réciter ou chanter de mémoire une suite d'hymnes latines. A cette bonne tenue extérieure répondent des dispositions qui demandent uniquement à être entretenues et développées. Elles le seraient davantage si les missionnaires étaient plus nombreux. Deux évêques et quarante prêtres, et, de ce nombre, des vétérans déjà usés, qui manqueront bientôt, qui laisseront, dans les rangs et dans l'âme de leurs frères, un vide bien grand, difficile, impossible peut-être à combler. Dans le caveau d'Ambohipo, ou dans d'autres cimetières, 118 Jésuites reposent déjà, dont la parole a ensemencé, dont les sacrifices et la mort ont fécondé la terre malgache (1). Eux et les milliers de soldats morts en chrétiens sur ce sol l'empêcheront d'être stérile.

Le Vakinankaratra.

Au mois de mars 1898, le T. R. P. Perrin, supérieur des missionnaires de La Salette, sur le conseil du cardinal Segna, leur protecteur, offrait à Mgr Cazet trois ou quatre de ses missionnaires. Mgr Cazet acceptait aussitôt cette proposition, et, le 20 octobre 1899, il partait de Tananarive, pour introduire dans le Vakinankaratra les trois premiers arrivés. Le 24 octobre, trois à quatre mille fidèles les recevaient à Antsirabe ; le 26, ils étaient reçus à Betafo, par près de deux mille chrétiens.

Cette région, qui s'étend à l'Ouest de la haute chaîne de l'Ankaratra (pic Tsiafajavona : 2.632 m.) était, depuis longtemps, le fief des Luthériens de Norvège. A Antsirabe, notamment, ils étaient tout-puissants et quasiment les maîtres du pays. Ils y possèdent un hôpital admirablement tenu, desservi par des diaconesses et des docteurs de la mission. A une rare compétence médicale, ces docteurs ont toujours ajouté un dévouement généreux envers les missionnaires catholiques. Plusieurs sœurs de Saint-Joseph et des missionnaires y ont été opérés, et après leur avoir prodigué les soins les plus éclairés, les médecins norvégiens n'ont accepté aucune rétribution. Le mérite, le dévouement et la bonté du Dr Thesen, en particulier, restent au-dessus de tout éloge. A l'hôpital norvégien, les missionnaires visitent en toute liberté leurs malades catholiques, tandis que — contraste douloureux — à l'hôpital du gouvernement, le médecin malgache arrache aux catholiques qui entrent scapulaires et médailles et a mis une fois violemment à la porte un prêtre français, qui absolvait un malade. Il porte l'intolérance à ce point que des malades préfèrent languir chez eux que de s'exposer, dans l'hôpital, à mourir sans sacrements. Aussi bien, à l'hôpital d'Ambatolampy, le médecin français n'admet le missionnaire que sur billet du malade produit pour chaque visite.

Ce qui ne veut pas dire que les Norvégiens ne défendent pas jalousement leur troupeau et la région que leur avaient abandonnée les Anglais. Ils ont tout fait pour la fermer aux catholiques. En 1900, la mission s'était offerte au commandant militaire du cercle de Betafo, pour tenir la léproserie officielle. Sur ces entrefaites, l'administration passa à un administrateur civil et protestant, qui donna la préférence aux Norvégiens. Sur une large colline, ceux-ci possèdent donc une vaste léproserie subventionnée, et qui comprend deux villages alignés autour d'un temple. Le dimanche, tous les lépreux, même catholiques, doivent aller au temple, et quand un malade catholique recevait la visite d'un Père, il était ensuite sujet à tant d'ennuis, qu'il priait le Père de ne plus revenir. Les Norvégiens tiennent fortement leurs fidèles, les dirigent avec zèle, imitant au besoin les pratiques catholiques. Ils se louent d'avoir toujours ménagé à leurs ouailles une formation autrement sérieuse que celle que donnent les indépendants anglais (1). Leur cours de théologie, composé pour leurs élèves évangélistes, est copieux et érudit.

Il serait facile, mais ni digne, ni généreux, de rechercher et de signaler leurs points faibles.

*

Avant la guerre de 1895, deux Pères avaient évangélisé Betafo. Le P. Roblet fut des premiers, et il eut maille à partir avec les Norvégiens. En 1897, le P. Dupuy, qui s'était si distingué pendant la guerre et qu'on venait de décorer, voulut prendre pied à Antsirabe. Gagnés par les Norvégiens, les Malgaches refusaient de rien lui vendre. Il fallut qu'un intermédiaire obligeant lui acquit une maison, autour de laquelle il acheta peu à peu le terrain actuellement occupé par la mission.

(*A suivre.*)

(1) Je n'ai pas, sous la main, le chiffre des Frères et Sœurs morts à Madagascar.

(1) « Quand, à la suite des princes, les mult... Norvégiens ont ré- ...saient les églises (1868) réclamant et obtenant... la condition préalable d'une insisté, ils ont maintenu... sont épargné par là des déceptions cruelles et des truction sérieuse... aujourd'hui encore, pèsent lourdement sur d'autres œuvres emba... missionnaires. » *L'œuvre missionnaire de l'église luthérienne de Norvège à Madagascar.* Rapport nov. 1896 au Synode de Paris.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme des environs de Lyon, en l'honneur de saint François-Xavier, pour un malade .... 150 »

Anonyme de Thonon-les-Bains, diocèse d'Annecy .... 100 »

Au nom de M. l'abbé Vuillaume, Paris .... 400 »

J. Th. V., diocèse d'Autun, demande de prières pour un jeune homme .... 100 »

M. l'abbé L. Cordier, diocèse de Châlons, un souvenir de différents défunts .... 1 »

L'abbé J. D., à St-Amand, diocèse de Cambrai .... 10 »

M. l'abbé L., diocèse de Tarbes, en l'honneur de saint François-Xavier .... 50 »

Anonyme du diocèse de Langres .... 9000 »

A M. l'abbé Servaës, mission de Reykjavik (Islande).

Mlle D. de Suyrot, Nantes .... 25 »

Au R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur, à Gallipoli (Turquie).

Mme Victoire Hervagault, diocèse de Verdun, demande de prières .... 10 »

Mme la comtesse F. de L'Aigle, Paris .... 5 »

Pour une mission de l'Inde ou de la Perse (Mgr Lesné).

A. J., diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

Pour le dispensaire d'El-Athroun (Terre-Sainte).

Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Jérôme, Capucin, pour la mission de Mersina (Asie Mineure).

Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Haggéar, St-Jean-d'Acre, pour ses œuvres.

M., Grenoble .... 150 »

A M. Deniau, Coïmbatour, pour les victimes de la famine chez les Sanars.

Anonyme de Monaco .... 10 »

N., de Nancy .... 25 »

Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Darras, Pondichéry.

Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Rossillon, mission de Gnanapuram (Vizagapatam).

Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Deslandes, Jaffna, pour son église de Sainte-Anne.

Une abonnée du diocèse de Saint-Claude 2 50

Anonyme de Monaco .... 10 »

Un enfant de Sainte-Anne, diocèse de Soissons .... 3 »

M. l'abbé Nays, du diocèse de Vannes .... 10 »

Anonyme de Nantes .... 20 »

Au R. P. Martial Jannin, chez les Bahnars (Cochinchine orientale).

Une abonnée du diocèse de Saint-Claude 2 50

Pour les missions du Tonkin maritime.

A. J., diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

Pour les missions du Tonkin oriental.

A. J., diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

G. D., du diocèse de Bayeux, pour ses défunts .... 5 »

Pour les lépreux de Hung-yen (Tonkin central).

Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Doumecq, pour l'église de Bin-Hai (Tonkin maritime).

M., Grenoble .... 200 »

A M. Chaffanjon, pour l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).

de pr[illegible]eur du Vénérable Néel et ses compagnons, demande

Anonyme, dioc[illegible] .... 5 »

Anonyme, diocèse de Lyon .... 200 »

Anonyme, diocèse de Lyon .... 50 »

En souvenir de mon arrivée en Chine en 1862 .... 20 »

Anonyme de Nantes .... 20 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.

M., Grenoble .... 150 »

Au R. P. Anselme Clavel, Chan-tong oriental, pour une école.

Une abonnée du diocèse de Saint-Claude .... 25 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.

A. J., diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

Anonyme de Nantes .... 50 »

A Mgr Reynaud, Tché-kiang.

Mme Mercédès, d'Anchorena .... 1000 »

A Sœur Ricaud, pour l'hôpital de Hang-tchéou (Tché-kiang).

Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour les lépreux de Bivasaki (Nagasaki).

Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour une mission nécessiteuse d'Asie (M. Duhamel, Haut-Tonkin).

Mlle E. Baudouin, diocèse de Rennes, demande de prières 12 50

Pour une mission nécessiteuse d'Afrique (R. P. Lebreton, Basutoland).

Mlle E. Baudouin, diocèse de Rennes, demande de prières 12 50

Au R P. Lebreton, Basutoland, pour fondation de mission chez les Basutos.

X. A., Autun .... 20 »

M., Grenoble .... 250 »

Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour le rachat d'un petit infidèle à baptiser sous les noms de : Albert-Paul (Mgr Streicher).

Anonyme du diocèse de Coutances 0 60

Au R. P. Fauconnier, Nyanza septentrional, pour ses catéchistes.

Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Dupont, Nyassa, pour ses catéchistes.

M., Grenoble .... 100 »

A Mgr Leray, îles Gilbert, pour ses catéchistes.

Anonyme de Nantes .... 50 »

Pour prêtres indigènes (Mgr Mérel, Kouang-tong).

Un prêtre lyonnais .... 250 »

Pour prêtres indigènes (Mgr Dérouet, Congo français).

Un prêtre lyonnais .... 250 »

Pour catéchistes indigènes (Mgr Streicher, Nyanza septentrional).

Un prêtre lyonnais .... 250 »

Pour catéchistes indigènes (R. P. Bertreux, Salomon méridionales).

Un prêtre lyonnais .... 250 »

Pour une mission française éprouvée par la famine (Tonkin maritime).

Anonyme du diocèse de Rouen .... 8 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Ramond, léproserie de Hung-Hoa).

M. l'abbé Michel, du diocèse d'Autun .... 25 »

N., de Nancy 22 50

Anonyme du diocèse de Périgueux, demande de prières .... 20 »

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 10 »

M. E. Babaut, du diocèse d'Amiens .... 50 »

M. Emile Prost, Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Gilbert, Tché-kiang).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (îles Fidji).

Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Nouvelle-Calédonie).

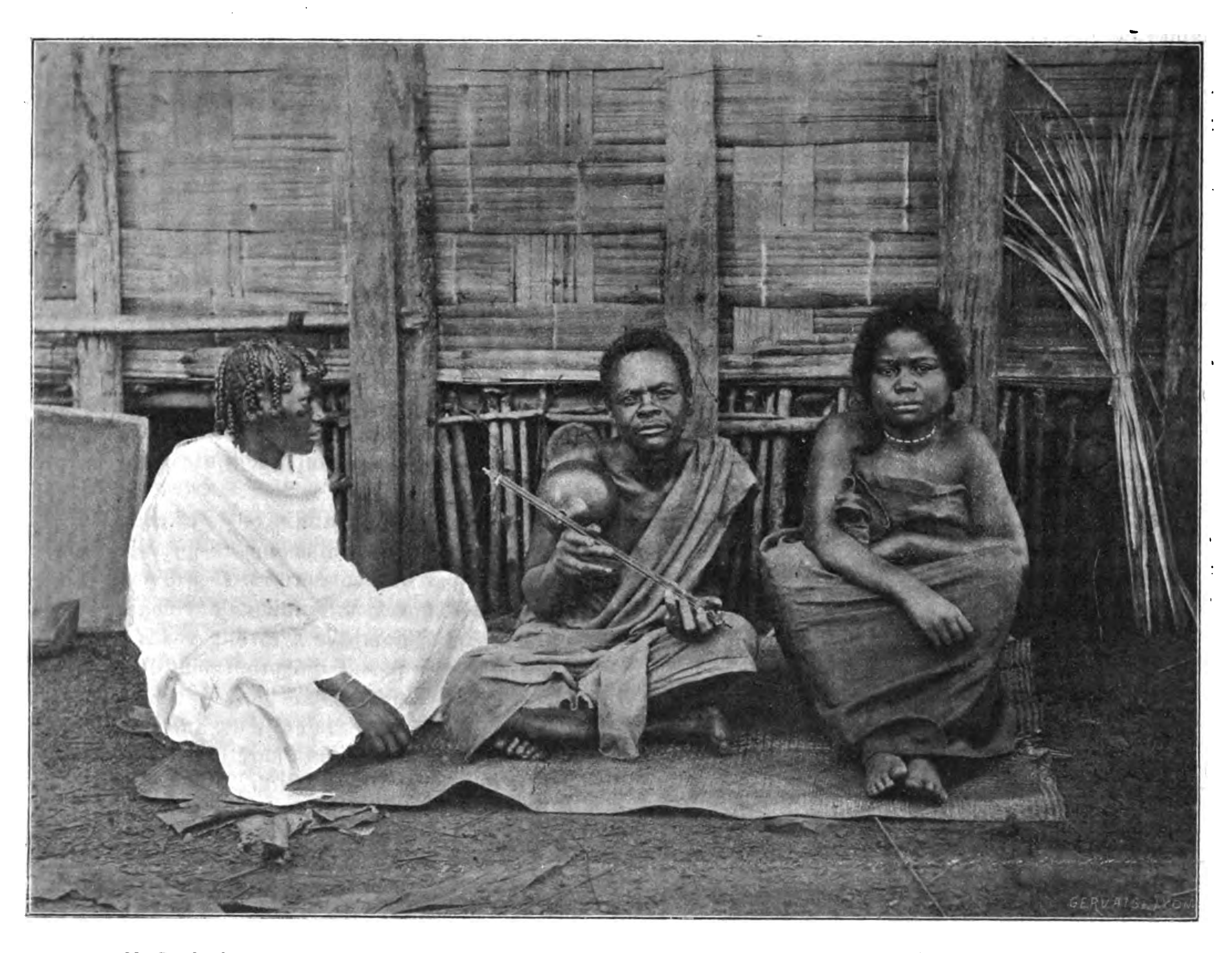
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





MADAGASCAR. — MUSICIENS BETSIMISARAKA; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU (v. p. 341)

Terrible inondation à Bagdad

Tous les journaux ont signalé les ravages exercés en Mésopotamie par la crue extraordinaire des cours d'eau. Nous recevons à ce sujet et nous nous empressons de publier la correspondance suivante qui nous arrive de Bagdad. Nous recommandons à la charité de nos lecteurs la mission des Pères Carmes si éprouvée.

LETTRE DU R. P. ANASTASE, CARME, MISSIONNAIRE A BAGDAD

Bagdad, 1er juin.

Vous savez quels dégâts le Tigre fait en ce moment; mais ce qui est encore pire, c'est que l'Euphrate a fait alliance avec lui. Ce dernier fleuve a inondé l'immense désert qui entoure Bagdad et ses environs, et a déversé sa fureur partout où le Tigre n'a pu parvenir. C'est un véritable océan qui est autour de nous. L'eau s'apprête à envahir Bagdad. Une faible digue retient encore les eaux de l'Euphrate. Si elle était emportée, nous serions ensevelis sous leurs ondes.

M. Mongel, ingénieur de la municipalité, a jugé nécessaire de faire abattre la digue Massaoudi pour sauver la ville. Cette percée nous a fait beaucoup de mal. Elle nous a fait perdre les moissons mûres qui se trouvaient sur la rive droite dudit canal, et a inondé tout notre jardin. Nous avons perdu des milliers d'arbres : palmiers, abricotiers, pruniers, pommiers, orangers, citronniers, cognassiers, figuiers, etc., tous les légumes, tout l'orge, tout le blé ; l'orge et le blé étaient déjà moissonnés et prêts à être battus.

Cette année, notre jardin promettait monts et merveilles : nous pensions pouvoir payer nos dettes. Hélas ! le malheur du 18 mai, unique dans l'histoire de Bagdad depuis sa fondation, va grever la mission de 25.000 francs. De plus, les grandes digues des champs extérieurs qui limitaient notre propriété ont été entièrement rongées et presque anéanties.

⁂

Nous ne sommes pas les seuls à subir ces dommages ; des milliers de personnes n'ont plus d'autre

habitation que la digue qui sépare le Tigre de l'Euphrate ; en certains endroits elle ne mesure que 2 m. 50; des deux côtés l'eau a une profondeur de 3 ou 4 mètres. Sur cette digue se trouvent des hommes, des femmes, des enfants pêle-mêle avec des animaux, des meubles et des ustensiles de cuisine.

⁂

La maison de campagne de Mgr Drure est en ruines; tous les murs d'enceinte sont par terre. Toutes les maisons du côté droit du Tigre sont tombées ; il y en avait, dit-on, plus de 4.000; il y a peut-être exagération, mais il est certain que onze quartiers sont inondés et ne sont plus habitables.

Il s'ensuit de tout cela une cherté de vivres qui s'accentue de plus en plus.

⁂

Le *Bourhassyeh*, bateau à vapeur, s'étant ensablé, est resté inabordable pendant sept jours ; personne aux environs ne pouvait procurer aux passagers de quoi vivre et cinq sont morts de faim.

De nombreux chrétiens viennent frapper à notre porte, demandant du secours. De plus les maladies infectieuses causées par la stagnation des eaux, fièvre typhoïde, dyssenterie, rhumatisme, jaunisse, etc., font des ravages affreux.

⁂

Un télégramme arrivé hier au vilayet annonce qu'il va y avoir bientôt une recrudescence de l'inondation. Des milliers d'ouvriers apportent des nattes, enfoncent des pieux, coupent du bois, etc., pour consolider les digues.

Les boutiques et les établissements publics de Bagdad sont fermés. La ville se trouve plongée dans un deuil général. Cela est d'autant plus extraordinaire que nous sommes à une époque où, habituellement, les eaux, à Bagdad, baissent rapidement et où les gens s'occupent à canaliser les terrains situés en face de leurs propriétés.

On évalue les pertes déjà causées par l'inondation à 50 millions de francs.

Que le Bon Dieu ait pitié de nous et nous vienne en aide!

La Mission de Dong Thap

(TONKIN MÉRIDIONAL)

Le zélé missionnaire qui nous envoie, par l'intermédiaire de M. Mollard, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris, la lettre suivante, plaide si éloquemment la cause de sa chère mission que nos lecteurs, bien certainement, s'intéresseront et voudront coopérer, par leurs prières et leurs aumônes, au grand bien qui s'y réalise.

LETTRE DE M. DENIS, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Depuis plus de sept ans que je suis en mission, je n'ai encore jamais osé m'adresser à la charité des lecteurs des *Missions catholiques*, pensant que d'autres avaient des besoins plus grands que moi-même. Cette fois, je viens en toute simplicité vous exposer mes soucis et vous prier de me venir en aide.

⁂

Quelques détails sur le district dont je suis chargé vous feront mieux saisir la situation.

Le lieu de ma résidence, Dong-Thap, est à 30 kilomètres au nord de Xa-Doai, résidence du vicaire apostolique. C'est le centre d'un district composé de trois paroisses comptant en tout près de sept mille chrétiens.

Au moment de la piraterie et de la conquête, en 1885, le district ne formait encore qu'une paroisse administrée par un seul prêtre. Les diverses chrétientés. disséminées au milieu de villages païens quinze fois plus nombreux, furent vexés de mille manières par les païens qui profitaient des troubles pour se venger de ce que leurs proches avaient abandonné les génies et le culte des ancêtres. A Van-Phan, poste de quatre cents chrétiens, tout fut saccagé, les maisons furent incendiées par la population païenne et les catholiques durent fuir. abandonnant tout. Chua-Bi, Dong-Phei, Dong-Kien, Yen-Ly, Dang-Cao, Kim-Loán, etc., etc., chrétientés de moins de cent âmes chacune, furent entièrement détruites. Les habitants de Phu-Loc, résidence du prêtre indigène, durent chercher un abri hors de leur village.

Seul Nghi-Loc résista. La protection de Dieu sur cette chrétienté fut chose évidente pour tous, païens et chrétiens. Les femmes priaient avec ferveur dans l'église, jour et nuit, pendant que les hommes veillaient. Les païens, vingt fois plus nombreux se présentèrent plusieurs jours de suite et commencèrent l'attaque. Il ne resta plus alors à l'église que les vieillards et les enfants : les femmes elles-mêmes vinrent soutenir leurs maris et lutter à côté d'eux contre ceux qui voulaient les faire apostasier ou mourir.

L'ennemi fut repoussé chaque fois qu'il attaqua et perdit bon nombre d'hommes : pas un seul chrétien ne fut tué. Mais il fallut bientôt songer à fuir, car les adversaires arrivaient chaque jour plus nombreux. Le vieux catholique qui avait dirigé cette belle défense fut massacré avec quelques compagnons à Dông-Thap.

Les missionnaires, le P. Pédémon, tué quelques années plus tard par une balle chinoise, les PP. Roux

et Bonnet, eurent beaucoup à souffrir pour rétablir les diverses stations catholiques; mais ils y parvinrent.

***

Après cette rude épreuve commença une ère de prospérité pour le district : de nombreux païens vinrent trouver les missionnaires pour se faire instruire de la religion. Un seul prêtre ne put plus suffire à la besogne : on créa donc une deuxième paroisse, puis une troisième, chacune d'elle ayant à sa tête un prêtre indigène. Le missionnaire, chef de tout ce district, s'établit au centre, à distance à peu près égale des trois cures indigènes. C'est le district tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Depuis lors, le mouvement vers la religion n'a fait que s'accentuer. Dix-huit villages où il n'y avait pas un seul catholique, ont ouvert leurs portes à l'Evangile. Dông-Thap lui-même, résidence actuelle du missionnaire, était païen : la lutte fut vive, Satan ne voulait pas laisser entamer ce village qui lui était tout dévoué (l'industrie des habitants de Dong-Thap consiste à fabriquer le papier d'or et d'argent que les boudhistes brûlent dans leurs pagodes ou sur le tombeau des ancêtres). Mais, à force de persévérance, MM. Bonnet et Lombard ont réussi à y prendre pied. Il y a là, maintenant, une coquette petite église avec un groupe de deux cents chrétiens.

Dans tout un canton limitrophe de Dông-Thap, il n'y avait pas un seul catholique; en ce moment on peut y compter huit chrétientés prospères et l'érection d'une nouvelle paroisse y est nécessaire.

***

Que d'actions de grâces nous devons rendre au divin Maître qui a permis que son nom fût de plus en plus connu dans cette partie de l'Annam! De toute la mission, c'est le district où s'est fait sentir le plus grand mouvement de conversions.

Mais la charge est lourde pour le missionnaire chargé de ce coin de terre; car comment subvenir aux grandes dépenses qu'occasionnent nécessairement ces conversions ? Il faut entretenir un catéchiste dans chaque poste nouveau, acheter un terrain pour y établir une maison de prière et d'étude, aider les catéchumènes pendant qu'on les instruit, enfin, autant que possible, se procurer un terrain pour y grouper les nouveaux convertis afin de les former plus vite et plus sûrement à la vie chrétienne.

En ce moment, quatre villages où le bon Dieu n'a pas encore ùn seul adorateur, demandent à se convertir : c'est la pauvreté et la misère qui les amènent vers nous, et il ne faudrait pas laisser échapper cette occasion unique peut-être...

C'est la raison pour laquelle je m'adresse aux lecteurs des *Missions*, les priant de penser à l'âme des païens et de verser leur obole pour les sauver. Quelquefois 4 à 5 francs suffisent pour tirer un individu de la misère : c'est une âme sauvée, non pas seulement une âme, mais une foule d'âmes, car, si le mari se convertit, sa femme le suit, ses enfants de même, et c'est tout une génération qui appartiendra à la sainte Eglise.

***

Avec les nouveaux convertis, il faut être doux, très patient, miséricordieux, les visiter souvent. Eux-mêmes s'adressent à vous pour le spirituel comme pour le temporel; dans la maladie, il faut leur distribuer des secours et des médicaments; il faut savoir les écouter et arranger leurs affaires, leurs chicanes, leurs querelles de ménage...

***

Mais que de consolations le Bon Dieu ne nous donne-t-il pas parce que nous cherchons à lui sauver le plus d'âmes possible !

Voulez-vous un trait de la ferveur de ces jeunes convertis ?

J'étais dans une chrétienté des montagnes. Pierre Canh, pauvre chrétien chez lequel je logeais, m'avait cédé son lit de camp; j'y dormais, enveloppé dans ma couverture de voyage lorsque, vers le milieu de la nuit, je fus éveillé par un bruit insolite dont je ne me rendis pas compte tout d'abord. Je crus que quelque rôdeur avait pénétré dans l'habitation mal fermée comme le sont, en général, les cases annamites. Doucement, je saisis ma boîte d'allumettes. Que vis-je alors ? mon chrétien à genoux sur le banc où il s'était couché près de la porte, et récitant son chapelet. Il s'était confessé la veille avec tous les siens et il récitait son chapelet une partie de la nuit pour se préparer à la sainte communion du lendemain.

***

Un autre fait encore.

Dernièrement, j'étais appelé pour administrer les derniers sacrements à Maria Toan, qui, mordue par un chien enragé, était près de mourir d'hydrophobie.

J'arrivai chez elle à la nuit déjà avancée. Malgré les accès de rage, cette femme se confessa avec grande foi; elle était, du reste, d'une excellente famille de nouveaux chrétiens. Je lui administrai l'extrême-onction, mais elle devait être privée du viatique, ne pouvant, en son état, avaler quoi que ce soit. Lorsque j'eus terminé les saintes onctions et que je me préparai à partir, elle me dit :

« — Père, je vais mourir cette nuit ou demain au « plus tard; pour moi, je suis prête, mais j'ai un « chagrin extrême !

« — Lequel ?

« — Père, dans quelques jours, je dois mettre au « monde un enfant; or, je vais mourir, l'enfant mourra « avec moi, et il ne sera pas baptisé. »

Toute la nuit, elle pria avec ferveur. A onze heures du matin, elle vit ses ardentes supplications exaucées : un enfant lui naissait que l'on baptisa de suite. Une heure après, la mère mourait, mais dans la joie et la paix, car Marie avait entendu sa prière : son enfant était né et avait pu être baptisé.

***

Permettez-moi, en terminant, de recommander aussi à votre charité le P. Uyên, le plus jeune des trois prêtres indigènes du district de Dông-Thap.

N'étant encore que catéchiste, le P. Uyên s'était donné de tout cœur à l'évangélisation des idolâtres dans ce même district de Dông-Thap. Ordonné prêtre en 1900, il fut placé à la tête de la paroisse voisine de celle où s'était exercé son zèle de catéchiste. Or, à peine en avait-il pris la direction, qu'un mouvement très consolant avait lieu. Aujourd'hui, les païens qui demandent à s'instruire de notre sainte religion dans sa paroisse sont de plus en plus nombreux.

Je prie les âmes généreuses de penser à ce jeune prêtre si zélé et de venir en aide aux nouveaux chrétiens du district par leurs prières et leurs aumônes.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués, à Marseille, le 12 mars, pour la Guinée française, le R. P. Pierre Carin (Evreux) ; le 18, pour la mission de Zanzibar, le R. P. Pierre Mitrécey (Coutances) — Se sont embarqués : à Lisbonne : le 22 mars, pour le Counène, les RR. PP. Léon Bellencontre (Bayeux), Emile Kohler (Strasbourg) et le Fr. Antonio Pereira (Braga) ; le 22 mai, pour le Bas-Congo, le R. P. René Le Mauguen (Vannes) ; le 1er juin : à Marseille, pour Bagamoyo, les Fr. Agoulin Guntzburger (Strasbourg) et Pancraz Bodson (Cologne) ; au Havre, pour le Canada, les Fr. Marie-Antoine Wilms (Cologne) et Simplicien Dubat (Besançon) ; à Lisbonne, pour le Counène, le R. P. Marius Bonnefoux, préfet apostolique (Clermont) ; le 9, au Havre, pour les Etats-Unis, le R. P. Antoine Thomé (Limbourg) : le 25, à Bordeaux, pour le Gabon, le R. P. Alexandre Biton (Nantes) ; à Marseille, pour Maurice, le R. P. Joseph Kocher (Strasbourg). Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont célébré dernièrement le premier centenaire de leur fondation.

C'est le 12 mai 1807, à Chalon-sur-Saône, que la Vénérable Anne-Marie Javouhey, avec ses trois sœurs et cinq autres compagnes, fit sa profession religieuse entre les mains de Mgr Imberties, évêque d'Autun. La cérémonie se fit dans un modeste oratoire dédié à saint Joseph : d'où le nom de « Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph ». Plus tard, la Congrégation fit l'acquisition de l'antique abbaye de Cluny, dont le nom fut dès lors ajouté à leur vocable.

C'est ce touchant anniversaire que les Sœurs ont célébré dernièrement, simplement et en famille, à cause de la mort récente de leur Supérieure générale.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont aujourd'hui réparties dans les cinq parties du monde, au nombre d'environ 4.000. Depuis leur fondation, elles n'ont eu que quatre Supérieures générales : la servante de Dieu Anne-Marie Javouhey (1807-1851), dont le procès de béatification s'instruit en ce moment, la T. R. M. Rosalie Javouhey (1851-1868), la T. R. M. Marie de Jésus Béjard (1869-1884), et la T. R. M. Marie-Basile Chevreton (1884-1907). Le Chapitre pour l'élection d'une nouvelle Supérieure générale est fixé au mois de septembre.

Constantinople. — Le 20 juillet prochain, fête de saint Grégoire l'Illuminateur, Mgr Pierre Koyounian, nommé évêque arménien d'Alexandrie (Egypte), recevra la consécration épiscopale des mains de S. B. Mgr Paul-Pierre XII Sabbaghian, patriarche des Arméniens catholiques.

Japon. — Le R. P. Marie-Gérard Peullier, prieur titulaire de Notre-Dame du Phare, nous écrit :

« Si je ne me trompe pas, quatre années se sont écoulées depuis ma dernière lettre. Vos chers abonnés, que je tiens à remercier ici, touchés de la détresse où nous avait plongés l'incendie du 29 mars 1903, y répondirent par des aumônes que vint tarir la déclaration de la guerre russo-japonaise.

« Depuis lors, nul ne songe à nous, et pourtant nos besoins n'ont pas diminué.

« Notre maison est, certes, bien insuffisante ! Les santés, cette année surtout, s'y détériorent. En été, l'atmosphère des appartements, viciée par l'agglomération de tant de personnes, rend très pénibles les exercices réguliers ; en hiver, le vent et la neige pénètrent de toutes parts. Nul ne songe à murmurer ; la vie religieuse, plus que celle des simples chrétiens, ne doit-elle pas être un martyre continuel ? Mais le cœur d'un supérieur peut-il ne pas saigner de douleur en voyant son impuissance à soulager la souffrance de ceux qu'il aime ?

« D'autre part, si tant de privations ne déconcertent pas les cœurs vaillants, elles sont pourtant de nature à écarter les faibles ; or, parmi eux, on en rencontre qui s'élèveraient peu à peu à un héroïsme dont ils se sentent incapables au début.

« Pour ces raisons, je me suis décidé à entreprendre sans retard la reconstruction du monastère ; mais, je l'avouerai sans détour, je mérite le blâme, dont parle le divin Sauveur, à propos de l'homme qui se met à élever une tour sans avoir au préalable examiné s'il a les fonds voulus pour mener à bonne fin son entreprise.

« Mais, me demanderez-vous, pourquoi cette témérité ? Voici. J'avais compté sur de belles et vraiment réjouissantes promesses, sur des promesses accompagnées de ce mot enchanteur : « Commencez de suite. » Et je commençai de suite, et l'affaire était déjà fortement lancée quand il m'a fallu regarder le revers de la médaille.

« Que faire ? Abandonner l'œuvre commencée ? C'est impossible ! Ne serait-ce pas se défier de Dieu qui a dit : « Demandez « et vous recevrez ». Ne serait-ce pas faire injure à nos compatriotes que réjouit notre présence ici ? Puis un monastère, en effet, c'est une maison de Dieu, et, en tant que maison de Dieu, une maison de prières. Et plus il y en a, de ces maisons, plus Dieu est satisfait.

« Je me bornerai à construire d'abord la façade du futur monastère. Vénérés bienfaiteurs, avec vos largesses, je réclame le concours de vos prières. Par les unes et les autres, vous vous rendrez les pères et les mères du monastère, et vous assurerez l'avenir et le développement de la petite chrétienté à laquelle il a donné naissance. »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Le R. P. Charles Trautwein, des Missionnaires d'Issoudun, écrit de Butaritari, au R. P. Lanctin :

« Il y a six ans à peine, cette île était entièrement aux mains des ministres protestants. Aujourd'hui, trois éléments se partagent l'âme indigène : le paganisme toujours encore vivant avec ses jouissances matérielles, le protestantisme, qui s'impose par son passé brillant, et notre sainte religion qui, avec ses humbles commencements, compte déjà le plus grand nombre d'adhérents.

« Je viens de le constater. Toute la population était réunie à Butaritari à propos des fêtes du roi de l'île. Nous avons eu une manifestation catholique digne des grands centres européens. Le cercle de jeunes gens que j'ai créé et dont le fils du roi est le président, s'était mis à la tête du mouvement. Nos catholiques ont porté en triomphe le vieux roi protestant qui en avait les larmes aux yeux. C'a été un éclatant succès et, pour la première fois, nos gens se sont sentis fiers de leur nom, et fiers aussi de leur nombre : ils étaient sans le savoir plus de la moitié de l'île.

« Le succès appelle le succès, et, dans toutes les joutes, les catholiques ont eu le dessus. Nos chants, préparés soigneusement et exécutés à plusieurs voix avec une exacte précision, ont tellement étonné le public que les protestants n'ont point osé exécuter les leurs. Vous comprendrez l'importance de cette victoire quand vous saurez que le chant a le don de captiver et de passionner nos indigènes. Or, jusqu'à présent « protestant » était synonyme de « maître habile au chant ».

« Je compte sur les prières de ceux que j'ai connus autrefois. Nous n'atteignons que l'écorce, Dieu touche les cœurs. C'est une expérience de tous les jours. »

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Le Vakinankaratra.

Suite (1)

Le P. Dupuy à Antsirabe, un autre Père à Betafo, dirigeaient, à eux deux, 140 postes, 10.934 élèves et 364 instituteurs. Les nouveaux missionnaires introduits par Mgr Cazet appliquèrent à leur nouveau champ d'apostolat l'excellente méthode dont les pèlerinages de La Salette leur avaient fourni l'exemple. Deux des leurs résident à Antsirabe, trois à Betafo, deux à Faratsiho. La première de ces localités commande à 70 postes, la seconde à 80, la troisième à 33. Le district d'Antsirabe contient 5.660 catholiques baptisés ; celui de Betafo 6,146 ; celui de Faratsiho 1.982 (2).

Les dimanches, une section des localités secondaires vient en pèlerinage au poste principal. Le missionnaire a visité cette section le vendredi précédent et a préparé la réunion en confessant les fidèles. Il achève de les entendre avant la messe de 10 heures. Tous les fidèles ont ainsi la facilité de se confesser tous les mois ou tous les deux mois, et la ferveur des diverses paroisses est constamment entretenue. En moyenne, Antsirabe reçoit, chaque dimanche, deux cents pèlerins.

La préparation au baptême dure un an, dans toute la mission, pour les adultes. Dans l'Ankaratra, durant les quatre ou cinq derniers mois, l'instituteur du *fiangonana* fait apprendre la lettre du catéchisme. Un Père vient ensuite examiner les candidats et évince ceux dont l'instruction est insuffisante. Pendant un mois et demi, l'instituteur fait trois fois par semaine des instructions aux catéchumènes. Après quoi, le missionnaire s'installe pour une semaine dans le village, et donne une retraite, dont les exercices durent de 8 heures du matin à 4 heures du soir. Le baptême et la première communion ne sont administrés qu'après cette sérieuse préparation.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin, 6 et 13 juillet.

(2) En 1899, Antsirabe comptait 1.902 fidèles ; Betafo, 5.815 ; Faratsiho, en 1902, en comptait 1.251.

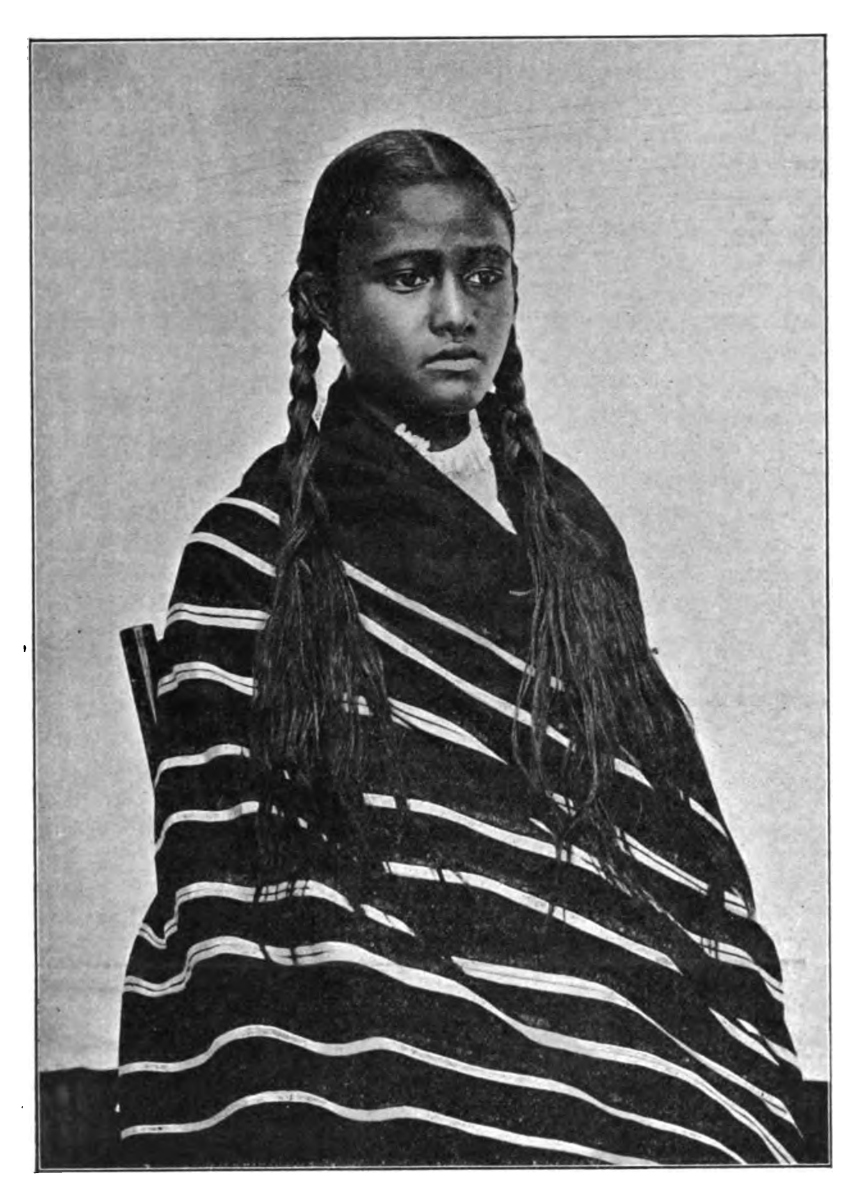
Une excellente route conduit d'Antsirabe à Betafo (22 kil.). Elle suit d'abord une longue plaine, encadrée de montagnes, et passe au milieu de belles rizières. A l'approche de Betafo, les collines se couvrent de hameaux assez rapprochés. Les maisons, entourées d'arbres et de jardins potagers, rappellent les fermes de nos pays de montagne. La terre volcanique de la région se prête à la culture. Aussi le pays, abondamment arrosé, offre-t-il une végétation qui surprend heureusement le nouveau venu en l'Imérina. Les jardins, clos de petits murs en pierre, portent des pêchers, des goyaviers, des bananes, du manioc. Des champs de blé apparaissent, qui, parfois, malheureusement, donnent de l'herbe sans épis. Des roseaux et des œillets d'Inde bordent les chemins. Les cannes à sucre sont superbes. Comme partout, le caféier, après deux ou trois ans de belles promesses, ne donne plus rien.

Au milieu d'une plaine formée par un cirque de belles montagnes, au bord d'un lac, s'élève la colline de Betafo, dominée par un beau temple norvégien. L'église catholique, plus simple, est dans la plaine. Chaque dimanche, d'une section d'un district, viennent à Betafo, en moyenne, huit cents fidèles. Aux fêtes, il en vient jusqu'à deux mille. A Pâques, l'an dernier, on donna la communion jusqu'à 2 heures de l'après-midi, et trois cents personnes ne purent la recevoir. A voir, du reste, les enfants dévaler des cases et venir sur la route, saluer et escorter le missionnaire, on comprend qu'il est aimé et que son dévouement est apprécié.

Comme en toute la mission, les maîtres d'école, dans le Vakinankaratra, se réunissent tous les premiers vendredis du



R. P. Dupuy.



MADAGASCAR. — JEUNE FILLE HOVA ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

mois, et passent une journée en récollection. Chaque année, ils suivent aussi une retraite de quatre jours. Peu de pratiques ont donné de meilleurs fruits. En outre, afin de s'assurer des instituteurs mieux instruits, et ne pouvant avoir d'école normale comme à Tananarive, les Pères de Betafo ont organisé une école de catéchistes. Une quinzaine de ménages d'instituteurs y séjournent dix mois, de mai à octobre, et deviennent ainsi plus aptes à remplir leurs fonctions.

***

Le 12 juillet 1900, quatre Sœurs de la Providence de Corenc arrivaient à Betafo, et s'abritaient dans une pauvre petite case malgache. Bientôt après, elles avaient trois cents élèves. Les Sœurs enseignaient le matin ; le soir, elles apprenaient le malgache ou visitaient les malades. Parfois, en échange de leurs remèdes, elles recevaient un peu de riz, des patates et du manioc, qui leur suffisaient à vivre, car, héroïquement imprudentes, elles étaient venues à Madagascar sans ressources. Le 13 décembre, deux d'entre elles s'établissaient à Antsirabe. De tous côtés on leur demandait de venir enseigner la couture et le catéchisme. En 1901, trois nouvelles recrues leur arrivaient de France. Dès lors, presque chaque matin, les Sœurs allaient, à âne ou à mulet, catéchiser des villages éloignés. Leurs externes, leurs internes surtout augmentant en nombre, il leur fallut, en 1902, demander trois autres Sœurs. Le 24 décembre de cette même année, elles fondaient une maison à Arivoniemamo, dans l'Imérina. Mgr Cazet offrait aux trois membres de cette fondation, la modique somme de 90 francs par mois. En octobre 1905 il donnait, à une autre fondation, faite à Ambatolampy, une subvention de 30 francs par mois. Il en promettait une semblable à Betafo et à Antsirabe. 30 francs pour trois Sœurs européennes : c'est le salaire du moindre maître d'école du gouvernement. Malgré leur dénuement, les Sœurs de la Providence se livrent à l'apostolat avec une admirable intrépidité, et, dans leur détresse, trouvent de quoi être généreuses. Leur exemple sera, pour Madagascar, une bénédiction, qui profitera surtout à cette jeune mission du Vakinankaratra, si habilement cultivée et déjà si riche en fruits et en promesses.

Je serais incomplet si j'omettais, dans ce sommaire exposé, de rappeler quelle reconnaissance la mission de Madagascar doit à Mgr Cazet. Ses 80 ans d'âge, ses 43 ans de mission, ses 25 ans d'épiscopat, précédés de 13 ans de préfecture apostolique, ne l'ont pas affaibli. Petit, sec, souple et alerte, Mgr Cazet est à l'aise dans la brousse, et partout il donne à ses missionnaires l'exemple de la simplicité, de l'endurance, d'une rare austérité et, disons le mot, d'une sainteté peu ordinaire. Homme de Dieu essentiellement, scrupuleusement homme de devoir, il incarne l'histoire de la mission, dont son indéfectible mémoire conserve tous les détails, et l'héritage qu'il a reçu, en 1864, des premiers pionniers de la foi, il le laissera tellement enrichi, que l'évangélisation de Madagascar central se réclamera surtout de lui.

***

Depuis 1900, Mgr Cazet a pour coadjuteur Mgr Henri de Saune, ancien polytechnicien, ancien officier d'artillerie, la rectitude faite homme. Les forces déjà affaiblies du coadjuteur sont moindres que son courage, et celui dont il devait être le bâton de vieillesse, a parfois moins besoin de bâton que lui. Sur son grand cheval alezan ou sur un vieux mulet gris, Mgr de Saune aime à aller dans un village, remplacer quelque missionnaire. Seul il y exerce tous les ministères et donne avec amour ces beaux catéchismes, ces intéressantes leçons de choses préparés si assidûment à Tananarive. Mais

(1) Les missionnaires peuvent faire leur pain avec leur blé, et désormais le blé malgache servira aussi, dans l'Imérina, à faire les hosties.

ensuite l'anémie, la fièvre ou les maux d'yeux prennent leur revanche.

La grande force des missionnaires catholiques, c'est le sacrifice complet qu'ils font d'eux-mêmes au pays auquel ils se sont donnés. Fonctionnaires, colons, ministres protestants eux-mêmes, passent et regagnent leur patrie. Les missionnaires catholiques ont renoncé à ce tombeau de famille, si cher aux Malgaches. La terre de leurs chrétiens est leur terre ; leurs fidèles sont leur famille, et de tous les sermons qu'entendent d'eux les indigènes, aucun n'a plus de force ni d'efficacité que l'exemple de ces hommes, évêques, prêtres ou religieuses, qui se sont voués à eux pour toujours.

La Mission Betsiléo

A la permission que je lui demandais de visiter sa belle mission Betsiléo, le R. P. Louis Verley m'avait répondu, en me composant tout un programme de voyage, et en s'offrant à être lui-même mon guide. Rien de plus alléchant.

***

Le lundi 21 mai 1906, à 6 h. 1/2 du matin, je partais donc d'Antsirabe, et sur le vieux mulet gris qui me véhiculait depuis Tananarive, je pointais vers le Sud.

La route, qui cesse progressivement d'être carrossable, suit une longue vallée assez étroite, dont les flancs se couvrent bientôt de bois de tapia. Ces bois, domaine de l'Etat, nourrissent des légions de vers à soie. Le brouillard du matin se dissipe. La journée, superbe, n'est point trop chaude. La route longe des rizières moissonnées, où pâturent des zébus, traverse un désert herbu, déjà jaunissant, s'enfonce et remonte, rencontre de nombreux ruisseaux, dont les ponts, grâce au récent passage du gouverneur général, ont une solidité provisoire... A l'ombre d'un bloc de granit, je me repose un instant et partage avec Joseph, mon *boto* (serviteur), le très sommaire déjeûner emporté d'Antsirabe. Vers 5 heures du soir j'atteins la Manandona aux flots sombres, dont souvent les bords marécageux causent de soudains accès de fièvre aux voyageurs. Sur la berge, un groupe de Malgaches, aux traits tirés, me demande de la quinine. Les pauvres gens ! Que leur feront les quelques cachets que je leur donne. Enfin, dans un petit village à l'horizon, j'aperçois deux soutanes noires surmontées de chapeaux blancs. Ce sont les PP. Verley et Leroy, qui ont la bonté de m'attendre. Une bande d'enfants escorte les Pères et partage notre joie de nous rencontrer. Ensemble nous gagnons à pied Ambohimanjaka, où nous passerons la nuit.

***

Deux traînées de huttes en terre composent le poste d'Ambohimanjaka (la ville reine !) L'église, longue case en terre, occupe l'ancien village, sur une hauteur au Sud-Est. Dans le nouveau village, le Père possède un méchant pied-à-terre et un terrain sur lequel il voudrait transporter son église. L'administration le lui interdit : elle ne veut point que les catholiques bâtissent trop près des protestants, et ceux-ci, pour nous tenir éloignés, ont recouvert de chaume une hutte qu'ils possédaient et l'ont déclarée *fiangonana* (paroisse).

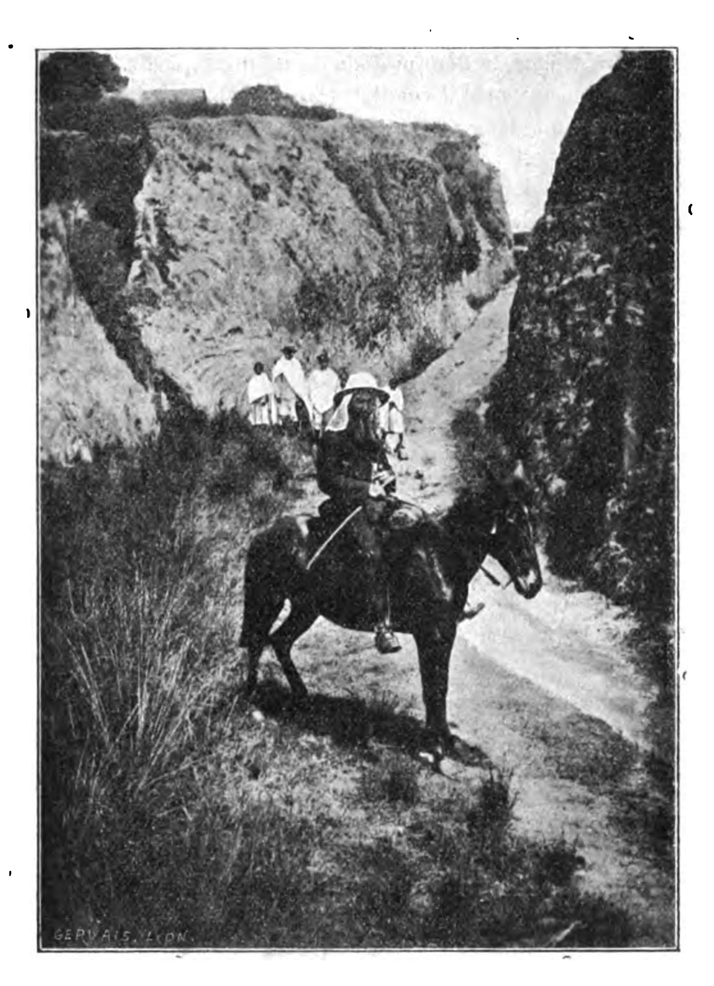
Assis autour d'une caisse, dans l'unique pièce du presbytère, nous prenons gaîment notre repas du soir; puis, la masure étant à peine suffisante pour son maître, nous l'y laissons et allons, le R. P. Verley et moi, occuper la maisonnette que nous cède le maître d'école. Deux étroites pièces : dans l'une le R. P. Verley s'étend sur un pliant et me force à prendre un lit (malgache). Dans l'autre, les *botos* s'entassent. Bientôt leurs ronflements nous prouvent qu'ils dorment et nous empêchent de le faire.

***

En selle, à 5 heures. Un boto, tenant dextrement une bougie allumée sous son lamba, nous guide à travers des fondrières et des casse-cous jusqu'à l'église de l'ancien village, où nous



MADAGASCAR. — R. P. COLIN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE TANANARIVE



MADAGASCAR. — MISSIONNAIRE EN CAMPAGNE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

disons la messe. Déjeûner dans une case. Mais attention aux cases betsiléotes ! Le trumeau est si bas qu'on s'y contusionnerait le crâne, et le pas si élevé qu'on l'enjambe avec peine. Un mouvement mal combiné, et l'on vient s'étendre à l'intérieur.

Le R. P. Verley est parti à pied pour Ilaka (17 kil.). Nous chevauchons, le P. Leroy et moi, par un pittoresque chemin fait de montées et de descentes, et nous récitons ensemble les litanies des Rogations. Ralay, le mulet du P. Leroy, est un vieux philosophe borgne. Sa bourre d'ours brun lui fait de larges pantalons. A sa laideur il allie une grande bonté ; mais Ralay est vieux et son cavalier inattentif. Dans un caniveau mal recouvert de bois pourri, Ralay enfonce une patte, puis deux. Il s'agenouille, et le P. Leroy, qui a laissé faire, complète le mouvement et s'effondre. Aucune émotion chez Ralay : il en a tant vu tomber ! ni chez son cavalier, qui, supposant ne s'être rien cassé, remonte en selle, un bras assez endolori.

***

Halte à Ilaka, village où le Père s'est assuré un petit terrain, mais qui attend une chapelle. Nous laissons la route d'Ambositra, et piquons sur le Sud-Ouest par des sentiers quelconques. Encore cinq ou six heures de chevauchée et nous serons à Iarinoro. Le sentier muletier contourne ou franchit une succession ininterrompue de collines. Ce ruban rouge qui grimpe en face de nous et que nous semblons toucher, nous ne l'atteindrons que dans une heure. L'indéfini désert qu'est Madagascar demande à ses visiteurs une invincible patience.

Une surprise à Laisada, pauvre église de terre, isolée sur un mamelon. Une soixantaine de lambas blancs sont égrenés sur l'herbe. On nous a vus, et on chante un touchant cantique : « Notre Père, donnez-nous le baptême, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. » Et en disant ce refrain, les gens se signent en rythmant leurs gestes. Nous entrons dans l'église. Le cantique reprend, et après quelques prières et quelques mots du R. P. Supérieur, je baptise dix personnes, enfants ou adultes. Puis, dans les herbes jaunies, laissant pousser ces fleurs nouvelles, nous reprenons notre course. Un à un nous passons en bac la Mania, au grand émoi de ma monture. Encore une large colline pierreuse à franchir, et, dans un fond de vallée, cerclé de hautes montagnes, apparaît le clocher d'Iarinoro.

***

Mais avant d'aller plus loin, prenons une idée d'ensemble de la mission Betsiléo. Détachée le 19 mars 1906 de la mission de l'Imerina, la mission confiée aux Pères de Champagne embrasse, de droit, et comprend sous sa juridiction spirituelle la zone qui s'étend du 20° au 22° de latitude sud. Elle n'est limitée à l'Est et à l'Ouest que par la mer, ce qui lui fait une étendue d'environ 10°, soit 123.210 kilomètres carrés, comme qui dirait d'Evreux à Nancy, et d'Amiens à Orléans. L'étendue moyenne des départements français étant de 6.166 kilomètres carrés, la mission couvre une vingtaine, à peu près, de nos départements.

En fait, la mission catholique ne compte de terrain défriché — exploité, dirait-on en style industriel, — entre le 20° et le 22° de latitude sud, qu'une bande irrégulière d'environ 1°, ce qui réduit son champ d'action à environ 25.000 kilomètres carrés, un peu plus de quatre départements français. Disons : de Beauvais à Laon et d'Amiens à Orléans. Elle ne s'étend ni chez les Sakalaves de l'Ouest, ni chez les Bara du Sud-Ouest, et touche à peine aux Tanala des forêts de l'Est. C'est vraiment la mission *Betsileo*.

Administrativement, ce territoire forme les deux provinces d'Ambositra et de Fianarantsoa. Semblablement, tout en ne suivant pas les mêmes limites géographiques, la mission s'y subdivise en deux centres, gouvernés par des Supérieurs distincts, mais soumis au même Supérieur général. Les quatre districts d'*Iarinoro*, d'*Ambohimahazo*, d'*Imady* et d'*Alarobia-Sandrandahy* rayonnent autour d'Ambositra. Les onze districts d'*Alarobia-Vohiposa*, d'*Ambohimahasoa*, d'*Alakamisy*, de *Fanjakana*, de *Sabotsy*, de *Natao*, de *Vohimarana*, d'*Ambalavao*, d'*Ambohimandroso*, de *Tandrokazo*, de *Mahasoabe*, plus le poste de Mananjary sur la côte, dépendent de Fianarantsoa. Une réunion groupe chaque mois à Ambositra ou à Fianarantsoa les missionnaires dépendant de chacun de ces deux centres. Et de chaque centre, le lundi, un boto porte à chaque Père quelques provisions.

Munis de ces premiers renseignements, parcourons l'une après l'autre les deux provinces de la mission Betsiléo, et, pour les mieux connaître, allons surprendre quelques missionnaires chez eux. (*A suivre*).



Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux

Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan

Par le R. P. Arsène TURQUETIL, Oblat de Marie-Immaculée

Depuis bien des années, les missionnaires de la Saskatchewan se préoccupaient des mesures à prendre pour amener à la vérité chrétienne les tribus esquimaudes dont les mœurs sont si opposées, non seulement aux préceptes évangéliques, mais encore aux principes élémentaires de la loi naturelle. Dans la notice suivante, le R. P. Turquetil nous apprend comment il a abordé et résolu en partie le problème. Ces pages, si intéressantes, ne sont qu'une sorte d'avant-propos pour une étude plus complète dont le vaillant missionnaire nous fait espérer le prochain envoi.

J'arrive d'un voyage de sept mois chez les Esquimaux du Nord-Est. Ce voyage avait un triple but : étudier leur langue, sonder les dispositions de ces païens au point de vue d'une mission à fonder chez eux, enfin, examiner les obstacles matériels qui pouvaient s'opposer à la réalisation de ce projet.

Je partis en avril 1906, convaincu que Dieu voulait cette œuvre. Cette persuasion faisait toute ma force et mon bonheur et la Providence ne m'a pas fait défaut un seul instant.

***

Le R. P. Gasté est le premier et le seul missionnaire qui ait jamais pénétré jusqu'ici dans l'intérieur des terres incultes du désert du Nord-Est. C'était en l'année 1868. Le jeune apôtre suivait les Montagnais, alors païens pour la plupart. Il revint de ce voyage plus mort que vif. Une marche de plus de 300 lieues dans l'eau glacée (car c'était au printemps, à l'époque de la fonte des neiges), la faim, le froid, la fatigue, sept mois de séjour sous la tente et souvent sans feu, tout cela avait ébranlé son organisme tout entier. Il lui fallut deux années pour se remettre. Mais ce voyage ne fut pas inutile. Dans son séjour au Lac Rond, il avait acquis sur les Esquimaux une grande influence. Il fut proclamé par eux le premier d'entre les Blancs. Cet « écrivain » (c'est le nom donné au prêtre par les Esquimaux), cet écrivain, disaient-ils, a une soutane, une croix ; il n'est point marié. Il diffère donc du ministre résidant au Fort Churchill. C'était du nouveau. La curiosité était piquée. Les Esquimaux vinrent au lac Caribou pour y vendre leurs fourrures. Là, ils trouvèrent des conditions plus avantageuses pour leur commerce, et, depuis lors, ils arrivent ici, chaque année (en petit nombre, il est vrai), s'approvisionner de poudre et de tabac au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La mission Saint-Pierre du Lac Caribou se trouva malheureusement dans l'impossibilité de reprendre ce premier essai.

En octobre 1900, je vins rejoindre ici le R. P. Gasté et le R. P. Ansel. J'étais jeune, robuste ; les Esquimaux me plaisaient, le projet fut remis à l'étude.

A Noël de 1901, je me rendis au dernier camp des Montagnais du Nord pour me familiariser avec leur langue et y rencontrer les Esquimaux. Je les vis, en effet, mais trop peu nombreux et seulement en passant. Ils campaient à trois journées de là. Je voulus faire le voyage ; mais je m'aperçus bien vite qu'en hiver c'était impossible. Deux autres tentatives aux printemps de 1903 et de 1904 ne furent pas plus heureuses. En 1905, le chef des Esquimaux me proposa lui-même le plan suivant : partir au printemps avant le grand dégel, voyager à la « Montagnaise », c'est-à-dire chasser et pêcher tout le long du chemin. Tous me pressaient d'aller à ces pauvres gens qui demandaient depuis longtemps un poste de commerce plus rapproché d'eux et ils espéraient que la fondation d'une mission serait le plus sûr moyen d'obtenir le poste de traite désiré. Le plan du chef était bon ; mais il fallait pouvoir disposer librement de son



MADAGASCAR. — Dame malgache habillée a la mode française ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Suau.

temps. Le R. P. Ansel, alors supérieur, était dans un état de santé qui ne lui permettait pas de rester seul ici pendant de si longs mois. C'est alors qu'il fut nommé supérieur de l'île à la Crosse et le R. P. Egenolf me fut donné comme *socius*. Je pouvais confier dès lors la mission à mon nouveau compagnon et faire face aux exigences du voyage projeté.

Le départ fut fixé au printemps 1906. Or, la famine exerçait alors ses ravages depuis l'automne précédent, le caribou manquait. Les sauvages perdaient tous leurs chiens, bien des gens mouraient des suites de trop longues misères. Tout l'hiver se passa ainsi sans qu'aucune chance de succès pour la nouvelle mission à fonder se présentât. En avril, les Esquimaux arrivèrent encore, mais exténués et mourant de faim. Ils n'avaient plus de chiens et il leur fallait hâler eux-mêmes leur traîneau dans la neige. Un moment j'avais compté sur eux pour transporter mes menus bagages, espérant les suivre tant bien que mal. Tout mon espoir s'évanouit. Mais Dieu qui voulait sans doute nous apprendre à ne compter que sur Lui vint à notre secours. Quelques Montagnais me firent alors connaître leur intention de partir pour le Nord à la recherche des caribous dont plusieurs troupeaux avaient été signalés en ces lointains parages :

« — Viens avec nous, me dirent-ils ; nous ne pouvons pas t'aider pour le voyage ; mais, tant que nous aurons quelque chose à manger, tu ne mourras pas de faim auprès de nous. Du campement où nous nous rendons, il faut quatre jours au plus pour gagner le campement des Esquimaux. Si nous rencontrons le caribou, tout va bien. S'il n'y en a point, tu resteras avec nous jusqu'à l'été. »

Ce dénouement imprévu était pour moi un indice de la volonté du Ciel. Trois jours après, nous partions.

PREMIÈRE ÉTAPE

C'était le 25 avril 1906. Les sauvages étaient partis l'avant-veille au soir. Seul un jeune homme m'accompagne avec toute sa petite famille. Il emporte la « loge » qui nous servira de maison jusqu'à l'été, tout son petit ménage et quelques menus objets pour moi. J'ai cinq bons chiens à ma traîne. Je la charge en conséquence : tente, lit, chapelle, moustiquaire, livres, cahiers, habits d'hiver et d'été, médecines, puis les rêts pour la pêche, fusils, poudre, balles, etc. Ajoutez les vivres pour huit jours et le poisson des chiens. On ficelle bien solidement le tout et en marche. Mais gare la misère si le dégel nous prend ! Enfin, à la grâce de Dieu qui saura bien nous aider !

26 avril.

« *Benedicite, glacies et nives, Domino !* » Un froid sec et intense a transformé en glace vive toute la neige fondue où nous avons pataugé hier. Montée sur des lisses d'acier, la traîne glisse rapide sur la neige durcie. A terre, il faut retenir les chiens qui s'élancent et menacent de tout briser contre les arbres. Sur le lac gelé, c'est une course joyeuse ; nous pouvons respirer plus à l'aise.

Le temps se maintient ainsi froid trois jours durant. Je me sens heureux et plein de reconnaissance envers Dieu. Déjà nous passons le Lac la Loche et abandonnons le chemin d'hiver pour suivre les lacs. Le temps paraît vouloir se remettre à la chaleur ; mais, grâce à Dieu, nous avons franchi le plus mauvais pas.

29 avril.

Temps chaud. Nous avançons sans difficulté cependant. Les premières chaleurs avaient pénétré la neige réduite en eau épaisse. Le froid des trois jours précédents l'a transformée en glace compacte et nous sommes maintenant en pays découvert. La croûte résiste bien jusqu'au soir.

1er mai.

Malgré le mauvais temps, nous avançons jusqu'à midi. Deux heures seulement nous séparent du Grand Lac. Trois paires de raquettes battent la neige ; le chemin apparaît comme une tranchée profonde entre deux murailles. Nous arrivons au lac Une tasse de thé nous réconforte. Nous campons. Une partie de la nuit se passe à faire sécher nos vêtements. Sur le matin, une pluie torrentielle nous surprend et nous retient sur place tout le jour suivant.

3 mai.

Le lac est tout en eau. Nous en avons jusqu'à la ceinture. Mais il nous tarde de gagner le camp Montagnais situé à l'extrémité du lac, car nos provisions s'épuisent et nos chiens n'ont plus mangé depuis deux jours. Nous abandonnons notre charge et partons. Nous eûmes beaucoup à souffrir ce jour-là. Nous arrivons enfin au terme de la première étape. Nous avions franchi 360 milles anglais, soit près de 150 lieues.

SÉJOUR AU CAMP DES MONTAGNAIS

En approchant du camp, je suis frappé de l'odeur nauséabonde qui s'échappe des « loges ». Tout le monde (une soixantaine de sauvages) vit de caribous tués à la lance l'automne dernier. Les deux bords de la rivière sont jonchés de cadavres sur une longueur de plusieurs milles. Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un vaste charnier en décomposition. O mon Dieu ! que la faim est chose terrible ! Les sauvages se nourrissent de ces chairs livides qui n'ont plus aucune consistance, jusqu'à ce que la vue de cet immense cimetière infect leur soulève le cœur.

J'essaie de pêcher. Nous tranchons la glace qui a trois mètres d'épaisseur, Pas un poisson. J'essaie de l'hameçon et me voilà silencieusement assis au large, regardant tour à tour et le ciel et la terre et le fond de l'eau. Pas de poisson. L'eau qui fait miroir me présente toujours la même figure d'un pêcheur ennuyé, impatient et presque colère. C'est que je faisais triste mine à ce triste métier ! Triste mine aux repas aussi. Le thé seul en faisait tous les frais. J'apprends qu'à trois heures de marche d'ici un petit rapide s'est ouvert entre les détroits. J'y vais tendre mes rêts ; six carpes blanches se font prendre. Quelle joie alors ! Ce menu fretin valait pour moi plus que tout l'or du monde en ce moment.

Nos chiens furent, eux aussi, de la fête. J'envoyai prendre nos bagages abandonnés à l'entrée du lac ; puis, à force d'instances, je décidai deux sauvages à pousser une pointe en avant plus au nord à la recherche du caribou. L'été s'avançait à grands pas et mes chances d'arriver jusqu'aux Esquimaux commençaient à diminuer. Heureusement, nos chasseurs rencontrent le gibier le jour même à la tombée de la nuit. Ils abattent douze caribous, passent la nuit en festin et reviennent chargés de vivres. Nous partons aussitôt sur leurs traces. Le lendemain, à dix heures du matin, nous arrivons aux premières bandes de caribous. Le soir, il y en avait quatre-vingts de tués et le lendemain soir deux cents. Une acti-

vité dévorante s'empare alors des sauvages, les hommes sont en permanence à l'affût. Les jeunes gens dépècent et charrient la viande aux maisons. Les femmes la préparent activement nuit et jour. Tout renaît à la vie. Le sauvage a retrouvé sa gaieté insouciante.

Pour moi, je pensais à partir pour remplir le but réel de mon voyage, lorsque surgit une difficulté inattendue. L'homme que j'ai engagé ne peut m'accompagner; sa femme se trouve dans un état de santé qui ne lui permet pas d'entreprendre un tel voyage. Je cherche vainement un autre compagnon; chacun allègue de bonnes excuses Au fond, tous ont peur des Esquimaux et n'osent l'avouer.

« — Eh bien, moi, j'irai tout seul, quand même! »

Les femmes se lamentent, les hommes se récrient. Là-dessus, l'un d'eux, beau parleur, se charge de plaider ma cause; il décide deux grands gaillards à m'accompagner comme guides et nous partons.

DEUXIÈME ÉTAPE

28 mai.

Le voyage à entreprendre se présente dans des conditions toutes nouvelles. Nous voici en pays découvert. Plus de trace de végétation aucune. A peine quelques menues branches rampantes. C'est le désert qui commence. Sur les lacs l'eau est profonde. A terre la neige a disparu en grande partie des bancs de sable et des rochers. Nous suffisons à peine à remuer la traîne, les chiens s'épuisent, les lisses s'arrachent ou se brisent.

Le sauvage, lui, ne perd pas un moment sa belle humeur, car de tous côtés on aperçoit des caribous. Nous en abattons quelques-uns aux heures des repas. Je prends la langue et la moëlle, mes sauvages se disputent les cornes nouvelles comme la meilleure part. La cuisine est vite faite.

Nous continuons notre marche pénible, mais joyeuse quand même. Ici le marais inégal, raboteux, moitié eau, moitié glace; là, des bancs de sable et des rochers sans fin; puis d'immenses langues de terre incultes, sorte de limon rouge à couches superposées qui semble tenir à la fois de l'éponge et de la boue.

Entre les collines se rencontrent aussi parfois des vallées étroites et profondes où coule un torrent furieux. Il faut passer. Le fouet ranime les chiens hésitants. Les voici à la nage. Mais à peine la traîne est-elle à l'eau qu'elle part à la dérive; les chiens n'en peuvent mais. Heureux si véhicule et coursiers ne viennent pas donner contre quelques rochers perdus au fond du ravin. Je sens tout à coup la traîne se dérober sous moi. Elle bascule et ne demande plus qu'à tourner; l'eau est trop profonde. Oh! l'équilibre instable! à califourchon sur un tonneau, comme jadis aux courses nautiques les jours de fêtes au bord de la mer normande. Aujourd'hui le bain forcé n'est plus si agréable qu'alors. Il a pourtant le don d'exciter les rires et les plaisanteries des sauvages.

Marais, rochers, sables, boue, collines et torrents se succèdent sans interruption pendant cinq jours. Nous ne suffisons pas à nous sécher le soir faute de feu. Mais fatigue et sommeil sont le meilleur des oreillers, comme l'appétit le meilleur des assaisonnements. Nous arrivons enfin le sixième jour au grand lac Ennada.

ARRIVÉE CHEZ LES ESQUIMAUX

Dimanche 3 juin, fête de la Pentecôte.

Il fait un froid sec et vif. Le lac est bon. Nous suivons une piste de traîneau. Les chiens ont retrouvé leur ardeur première. A onze heures du matin nous apercevons les loges des Esquimaux.

Nous étions encore à quelques centaines de mètres au large que déjà les femmes se précipitent à notre rencontre et s'empressent de toucher nos traînes. C'est leur manière de saluer les étrangers. Elles ne doivent jamais toucher la main d'un homme. Nous abordons.

J'envoie un joyeux *taïma* (bonjour) à tout ce monde réuni et je donne la main aux hommes. Mais on ne répond guère à mon salut.

Est-ce crainte ou mécontentement ?

L'un d'eux m'est connu. Je vais à lui.

« — Il est bien loin, ton pays !... »

Mais il m'interrompt aussitôt :

« — As-tu vu les Esquimaux qui sont allés au Lac Caribou ce printemps ? »

Cette simple question me révèle l'affreuse réalité. J'interroge à mon tour.

« — Combien d'Esquimaux sont revenus ici ?

« — Nous étions douze, répond-il; trois seulement sont arrivés. Un seul pouvait encore marcher, les deux autres se traînaient sur les genoux et les coudes. Quatre jeunes gens partirent aussitôt à la recherche des retardataires. Trois d'entre eux, qui déjà avaient perdu connaissance, ont pu être rapportés et sauvés ; mais on n'a plus eu de nouvelles des autres. Et toi, les as-tu vus ? ou leurs cadavres ? ou leurs pistes ?

« — Je n'ai rien vu, je ne sais rien, car nous avons pris un autre chemin. »

On n'entend plus alors que pleurs, sanglots, cris de désespoir. Quelle scène, mon Dieu ! J'étais vivement impressionné.

Un vieillard prend alors la parole. Après avoir exprimé sa douleur, il s'attaque aux Blancs qu'il accuse d'égoïsme et de fourberie.

« — Ils pouvaient nous aider ; ils ne l'ont pas fait. Ils feignent de nous aimer et n'aiment que nos fourrures. Ils ont pendu deux Esquimaux coupables d'avoir tué un mauvais chef de leur nation. Pourquoi ces Blancs-là se mêlent-ils de nous gouverner, s'ils nous laissent mourir de faim ? Dans l'Extrême Nord, l'Esquimau vit heureux avec sa famille, et nous ici, les seuls qui travaillons pour les Blancs, nous pleurons à journée entière. Il n'y a plus ici que des veuves et des orphelins. Tous les hommes ont péri misérablement. Les corbeaux et les loups les dévorent. »

Les sanglots éclatent de nouveau. Je ne savais que répondre. J'étais trop ému. Un des assistants comprit la part que je prenais à leur douleur.

« — Toi, me dit-il, nous savons que tu ne mens pas, et que tu nous aimes. C'est pourquoi nous te disons tout ce que nous avons sur le cœur. »

***

Mes compagnons, cependant, n'étaient pas sans inquiétude à mon sujet. Comment me laisser seul au milieu de païens si mal disposés. Ils me firent part de leurs appréhensions.

« — Voyons, leur fis-je, êtes-vous encore des enfants ? Vous connaissez bien le cœur humain et, vous le dites vous-mêmes, il ne faut pas attacher d'importance aux paroles d'un homme fâché. »

Cette simple réflexion les rassure quelque peu. Quant à moi, je l'étais beaucoup moins que je ne paraissais l'être. Mais, me dis-je, attendons à demain. La nuit porte conseil.

(A suivre.)

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle Victorine Palmier, à Mende (Lozère).
M. l'abbé Franclet, à Falaise (Ardennes).
M. le chanoine Georgel, secrétaire général de l'Evêché d'Oran.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre du diocèse de Montauban 300 »
Anonyme de Saint-Paul-en-Jarret, diocèse de Lyon 20 »
M. et Mme P. Delmas, du diocèse de Perpignan 5 20
C. V., du diocèse de Sens 7 50
Un prêtre du diocèse de Toulouse, demande de prières 198 75
M. l'abbé Laurent Marie Noël, de Groix (Morbihan), demande de prières 500 »
M. Hyacinthe Clavé, du diocèse de Nancy 5 20
Anonyme du diocèse de Langres 9 000 »
Mlle Louise Pariat, du diocèse de Lausanne 200 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux de Hung-Hoa (Haut-Tonkin).

Un Anonyme du diocèse de Chambéry 25 »
Anonyme de Nancy 2 »
Un prêtre du diocèse de Montauban 300 »

Pour les lépreux, au même.

Anonyme de Lyon 10 »

A M. Duhamel, pour les lépreux de Hung-Hoa (Haut-Tonkin).

R. E., diocèse de Meaux 30 »

Au R. P. Deslandes, pour son église de Sainte-Anne (Jaffna).

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales 100 »
M. l'abbé Gagnol, Paris 10 »
Anonyme du diocèse de Quimper, demande de prières 100 »
Anonyme, diocèse de Lyon 50 »

A M. Robin, Coïmbatour.

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales 100 »

A M. Deniau, Coïmbatour.

Anonyme de Jaslo 20 »

Au R. P. Rossillon, Vizagapatam.

M. Desbarax, Namur 10 »

A M. Eugène Boyer, Pondichéry.

Mme V. G., diocèse de Laval 10 »
M. Paul Ménard, diocèse de Coutances, demande de prières 50

A M. Chaffanjon, pour l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).

Anonyme de Paris, demande de prières spéciales 100 »
A. O., Bruxelles 100 »
M. L. Bouchacourt, diocèse de Nevers, demande de prières 5 »
Une abonnée des *Missions Catholiques*, diocèse de Lyon 200 »
Anonyme, du diocèse de Lyon 200 »

A M. Isidore Séguret, pour l'église de Sin-tchéou (Kouang-si).

C. S., pour bonnes œuvres 100 »

A M. Ibarruthy, Tché-kiang.

Une abonnée de Paris, pour la paix intérieure d'un ménage chrétien 5 »
En mémoire de Mlle Magdeleine Viaud-Grand-Marais, pour son vœu au Sacré Cœur, demande de prières 5 »
X., du diocèse de Coutances 100 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang.

M. Desbarax, Namur 10 »

A M. Liétard, Yun-nan, pour les affamés.

M. Desbarax, Namur 30 »
M. L. Bouchacourt, diocèse de Nevers, demande de prières 5 »
Mme Beccard, du diocèse de Meaux 5 »

A Sœur Marie-Marthe, à l'Orphelinat de N.-D. des Anges, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional), pour le baptême de quatre petites filles sous les noms de Louise, Eugénie, Marie, Madeleine.

Les Religieuses hospitalières de Baugé 30 »

A la même, pour le baptême d'un garçon sous le nom de George.

Les Religieuses hospitalières de Baugé 20 »

A la même, pour le baptême d'une petite fille sous le nom de Françoise-Marie.

Les Religieuses hospitalières de Baugé 10 »

Au R. P. Joseph Daigre, Oubanghi.

P. L., en souvenir de Sainte-Anne-d'Auray et de Chevilly, merci à Notre-Dame du Bon Conseil 6 50

Pour les missions des Pères Maristes en Océanie (Océanie centrale).

N. de Minniac, du diocèse de Saint-Brieuc 20 »

Pour les missions nécessiteuses (Nouvelle-Calédonie).

M. P. Delmas, du diocèse de Perpignan 50 »
R. L., du diocèse de Valence 10 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, anonyme du diocèse de Valence 30 »
Mlle Jaugey, du diocèse de Langres 20 »
A. M. H., du diocèse de Nancy 5 »
Anonyme du diocèse de Périgueux, demande de prières spéciales 20 »
Anonyme du diocèse d'Orléans 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Fallize).

Anonyme de Belgique, demande de prières 250 »

Pour les missions nécess. (Sœur Gilbert, Tché-Kiang).

Anonyme de Belgique, demande de prières 250 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Peullier, Notre Dame du Phare, Hakodaté).

Anonyme de Belgique, demande de prières 250 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cayzac, Zanguebar septentrional).

Anonyme de Belgique, demande de prières 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Cazet).

Anonyme du diocèse de Cambrai 500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Anastase, Carme à Bagdad).

Anonyme du diocèse de Cambrai 500 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Denis, mission de Dong Thap, Tonkin maritime).

Anonyme du diocèse de Cambrai 500 »

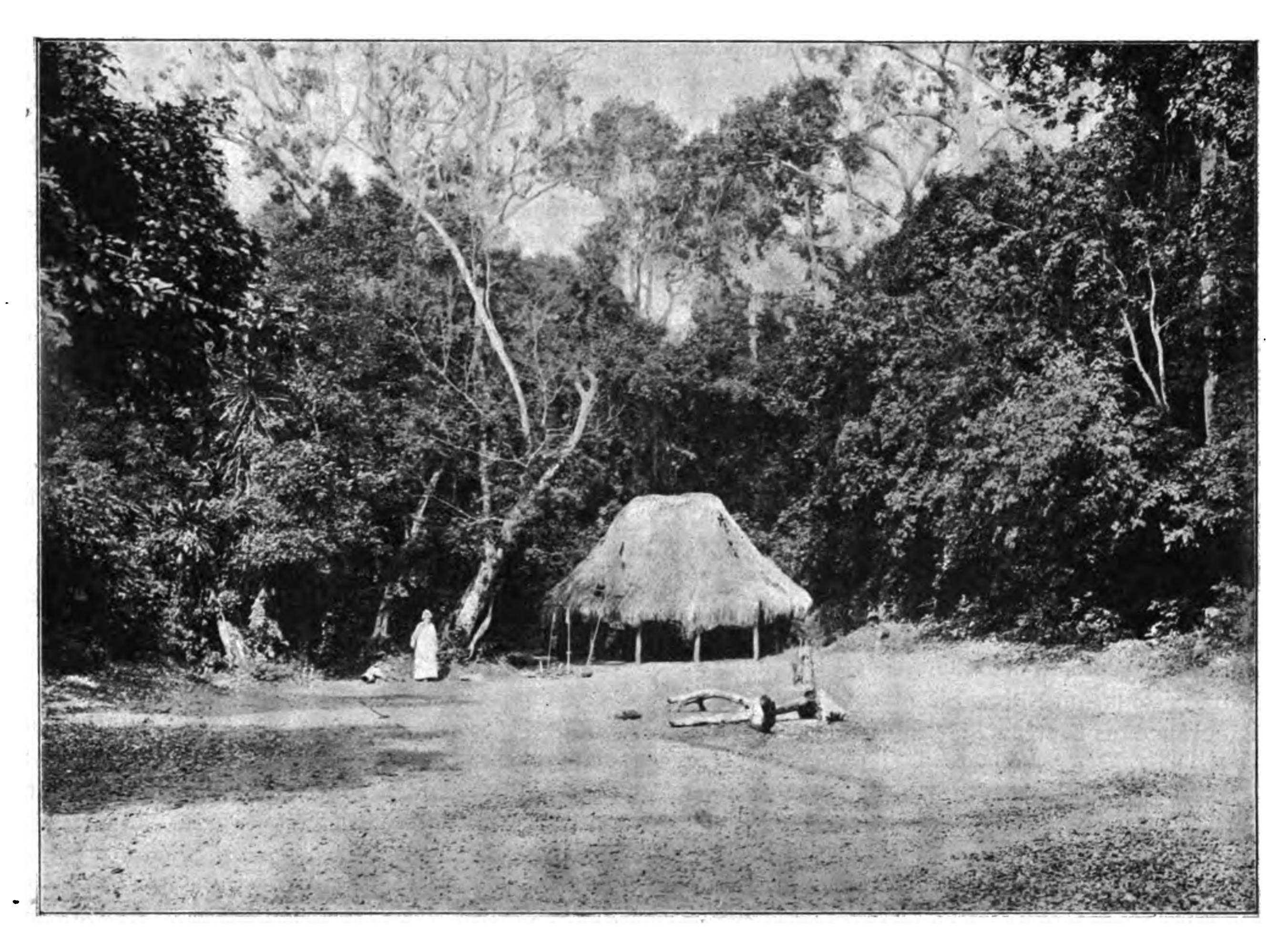
Pour les *Missions catholiques* et la Carte-prime.

M. A. Bidault, 1 fr. — M. Georges Donzé, 51 francs. — M. X., 2 fr. 50 — Mlle B. Yger, 2 fr. — M. Corminbœuf, 3 fr. — C. N., 2 fr. 50. — M. Grimardias, 2 fr. — Mme veuve Tazé, 5 fr.

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NIGERIA (Afrique occidentale). — CASE FÉTICHE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. WALLER.

L'Œuvre de Dieu dans la Nigeria septentrionale

La lettre suivante nous apporte de précieux renseignements sur l'état religieux des populations nigériennes et sur les conquêtes que l'apostolat catholique peut faire parmi elles dans un prochain avenir. Que nos lecteurs veuillent bien seconder de leurs prières et de leurs aumônes l'inlassable effort des vaillants ouvriers voués à cette rude tâche !

LETTRE DU R. P. WALLER, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU HAUT-NIGER, AU R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

La Nigeria septentrionale englobe des pays bien dissemblables au point de vue des croyances religieuses. On y trouve des régions envahies plus ou moins complètement par l'islamisme et des contrées restées païennes.

I. — PAYS ENVAHIS PAR L'ISLAM

La vaste région incluse entre les rives du Niger et de la Bénoué, limitée au Nord par les possessions françaises du Soudan, et à l'Est par les possessions allemandes du Cameroun, renferme un grand nombre de peuples, différents par le type, par la langue, par les mœurs, par la religion ; des peuples formant (quoique sous le sceptre du roi d'Angleterre) de grands royaumes, tels que le Sokoto, le Kano, le Bornou. Là domine l'islamisme. Ces pays ont été envahis par les conquérants peuls ou haoussas. Les païens y sont en minorité, vivant presque toujours en dehors des grands centres et ayant souvent des chefs musulmans à la tête de leurs villages. Ces peuples, que je classe parmi les fils du Prophète, ne ressemblent point, certes, aux musulmans de l'Egypte ou de l'Afrique du Nord. Ils n'en ont surtout pas le fanatisme. Leur religion consiste à savoir par cœur la prière prescrite par le Coran ; ils la récitent en arabe, langue que presque aucun d'eux ne comprend. En public, ils s'abstiennent de boire du *pitou* (boisson fermentée faite avec du sorgho) ; mais combien j'en ai vu boire des flacons de parfums à base d'alcool vendus dans les factoreries pour la toilette !

Néanmoins, ce n'est pas sans inquiétude que je

vois cet islamisme mitigé se répandre et menacer tous les pays de l'Afrique ouest jusqu'à la Côte de l'Atlantique.

Le long de la Bénoué, presque tous les centres importants sont haoussas. C'est qu'en effet, la Bénoué est une excellente voie fluviale propre à favoriser le commerce. Et comme les Haoussas de ces contrées se livrent surtout au trafic, il est facile à comprendre qu'ils se soient installés le long des fleuves qui favorisent si bien leur besogne.

Or, une longue expérience a montré aux missionnaires que les nations musulmanes sont bien plus difficiles à convertir que les nations païennes.

Cependant, même dans ces contrées, se trouvent encore des païens, noyés, il est vrai, dans la masse ; mais enfin, il s'en trouve, et, là, le missionnaire peut faire du bien et attendre, à bref délai, des consolations.

***

Hélas! pourquoi ces peuples restent-ils si longtemps sans missionnaires catholiques ? Les ministres protestants nous ont devancés et sont en nombre considérable dans toute la Nigeria du Nord. Le pays leur a été partagé en districts, et, chaque ministre a son poste assigné. Ils ont pénétré dans le royaume de Sokoto comme à Kano. L'islamisme ne les effraie pas, semble-t-il ; on dirait, au contraire, qu'ils ont confiance dans l'avenir. Ils vont de préférence chez les musulmans.

Peut-être sont-ils attirés par des avantages purement matériels ? Les missions protestantes disposent de larges subventions fournies par les comités de propagande, et dans les pays habités en grande majorité par les musulmans, la vie est plus facile. On y trouve des légumes, de la viande de boucherie, du lait, du beurre, etc. Faudrait-il chercher là une cause de cette préférence des pays envahis par l'islam ? Quoi qu'il en soit, nous sommes forcés de constater que, dans les pays de la Northern Nigeria, nous sommes devancés par les ministres protestants. J'ai entendu dire que, dans la seule province de Muri, il y en après de quarante. Et que ferons-nous en face de cette propagande ? Hélas! vous savez ce qui nous manque..... des missionnaires et quelques secours.

II. — PAYS PAIENS

Mais quittons le fleuve Bénoué et dirigeons-nous vers le Nord. Nous trouvons là, au sud des grands royaumes de Sokoto, de Kano et du Bornou, une grande ligne de pays peuplés de païens. Warkums, Yergums, Montoïls, Ankwés et beaucoup d'autres tribus sont là échelonnées, se touchant les unes les autres, ayant cependant chacune sa physionomie propre, sa langue et ses mœurs à part. Ce sont des peuples qui ont résisté à l'envahisseur, et chez lesquels le Haoussa n'a pas encore droit de citoyen. Plus ou moins barbares, ces tribus sont, les unes, soumises à l'Angleterre ; les autres, abritées par leurs montagnes, n'ont pas encore reçu la visite des fonctionnaires du gouvernement. Cependant, il est à croire que, sous peu, toutes auront fait leur soumission, et que leur antipathie pour le Blanc disparaîtra. Serons-nous, là aussi, les derniers ouvriers dans la vigne du Père de Famille ? J'ose espérer que non.

***

Le pays Ankwé que nous habitons se trouve au nord de la province de Muri. Il est séparé de la province de Baoutchi par le pays des Montoïls, tribu non encore soumise au gouvernement de la Northern-Nigeria. Ses collines à pente douce sont les derniers contreforts de la belle chaine de montagnes qui se profile devant nous, allant de l'est à l'ouest. Le sol montre, sur la pente des collines, à une profondeur variée, des conglomérats ferrugineux. Sur les sommets, où l'érosion a fait son œuvre, surgissent des rochers de granit arrondis en dôme ou brisés et amoncelés les uns sur les autres en manière de dolmens gigantesques. Les vallées, dans lesquelles coulent les lents tributaires de la Bénoué, ont un sol noirâtre composé de terre glaise, d'humus et de débris granitiques.

Toutes ces collines sont fertiles et, sans les torrentielles pluies équatoriales, qui transforment en vastes lacs les vallées pendant toute une saison, elles ne le céderaient en rien aux plus fécondes du monde. Le produit principal de la contrée est le sorgho et le petit millet. Les habitants ne demandent pas davantage à leurs terres. Cependant, ils cultivent aussi du riz dans les bas-fonds inondés, des patates douces, des arachides, du sésame, du tabac, des haricots. Toutes ces plantes réussiraient à merveille si l'on se donnait la peine de les mieux soigner.

Les Ankwés (ils se nomment *Kemaï* dans leur langue) sont un peuple intéressant. Eux aussi ont résisté à l'envahissement des Peuls et des Haoussas. Ils ont conservé leur langue et leurs mœurs.

Il n'y a pas de grandes villes chez eux. Au milieu de leurs cultures de sorgho et de millet, sur le penchant des collines, se trouvent des villages importants entourés d'un mur en terre battue et d'un fossé. A peu de distance, des villages plus petits sont blottis dans la verdure, et entourés, ceux-là, d'une palissade en troncs d'arbres, entrelacés souvent d'épines. Les cases sont de forme ronde, très serrées les unes contre les autres, construites en terre et couvertes de chaume.

Chaque centre principal est gouverné par un roi, de qui dépendent les villages environnants et leurs chefs. Ces « majestés noires » sont païennes comme leur peuple.

Tous les Ankwés croient à l'existence d'un Dieu appelé Nann ; mais ils ne s'en inquiètent guère et se contentent de sacrifier aux fétiches. Vous comprenez l'importance de ces derniers détails au point de vue de l'évangélisation de ce pays.

Les Ankwès mènent encore une vie toute primitive. En effet, ils n'ont aucun des besoins factices des Européens, pas même ceux d'une certaine classe de Noirs qu'on trouve le long de la côte de l'Atlantique. Comme vêtement, les uns portent un pagne en coton, d'autres une peau de bête. Les ustensiles de cuisine se réduisent à quelques poteries en terre cuite et à quelques calebasses.

Les lampes sont inconnues. On ne s'éclaire pas pendant la nuit, car, pour allumer une lampe, il faudrait de l'huile et ils n'en fabriquent pas. Les instruments aratoires ne sont autre chose qu'un hoyau grossièrement forgé et qu'on achète chez les Haoussas par échanges ; pour planter le sorgho et le millet, ils ont des hoyaux tout en bois.

Leurs armes se composent de coutelas, d'arcs, de flèches, de lances. Point de bétail. Les chefs ont un cheval ou deux, et c'est tout. Aucun métier n'est exercé par les Ankwès. Pour s'installer, le missionnaire est obligé de se faire charpentier, maçon, forgeron, tailleur, blanchisseur ; personne, en effet, ne sait ni coudre ni blanchir le linge.

***

Malgré un état social si rudimentaire, les Ankwès se croient et sont, de fait, bien supérieurs à leurs voisins, les Montoïls, pour lesquels ils montrent un grand dédain, et qu'ils accusent, non sans raison, d'anthropophagie.

Ces Montoïls viennent assez souvent ici. Bien que la timidité ne soit par leur défaut dominant, ils se montrent fort réservés. Les belles montagnes qu'ils habitent se dressent tout près. Comment ne pas penser tous les jours qu'un moment viendra, bientôt peut-être, où la route vers ce pauvre peuple sera ouverte ? Ce pays appartiendra certainement au premier occupant. Si nous nous laissons devancer au moment décisif, il sera perdu pour nous et pour notre sainte religion. Mais j'ai confiance en la Providence et en vous.

***

En attendant, nous donnerons tous nos soins à l'établissement de missions chez les Ankwès. Il serait bon de créer des groupements de stations, et pour cela les centres principaux s'y prêteraient admirablement. Ces groupements, renfermant chacun une même tribu, auraient, chacun aussi, une seule et même langue, ce qui faciliterait le travail des missionnaires.

Jusqu'à présent, le gouvernement nous a été très favorable, et nous avons tout lieu d'espérer qu'il le sera aussi dans l'avenir. La permission de nous établir dans tout le pays Ankwé, et chez d'autres tribus voisines et païennes nous est accordée. A nous de profiter de ces bonnes dispositions. Nous sommes prêts à marcher dans toutes les directions de ces immenses pays. Mais venez à notre secours. Daignent les généreux lecteurs des *Missions catholiques* nous assurer, je ne dis pas le « pain », puisque nous n'en avons pas dans ces contrées, mais le « sorgho » de tous les jours.

INFORMATIONS DIVERSES

Nagpore (*Hindoustan*). — Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père vient de nommer évêque de Nagpore, le R. P. François-Etienne Coppel, de la Congrégation des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy.

Le nouveau prélat appartient à la fois à la Savoie et à la Suisse. Il est né le 5 janvier 1867 aux Gets (diocèse d'Annecy), où sa mère se trouvait en visite chez des parents, mais son honorable famille est établie à Neufchâtel depuis plus d'un demi-siècle. Dès son enfance, il manifesta une solide piété et de remarquables talents. Ses études furent commencées avec succès chez les Frères des écoles chrétiennes à Thonon et brillamment achevées au collège d'Evian. Ensuite, il se rendit à Lyon pour y prendre ses grades universitaires et, enfin, il se dirigea vers Annecy, où il fréquenta les cours de théologie au séminaire et fit son noviciat chez les missionnaires de Saint-François de Sales.

Peu de jours après son ordination sacerdotale, en 1890, il célébra sa première messe solennelle à Neufchâtel, fut envoyé en Angleterre où il resta deux ans et partit pour les Indes en 1902. Placé au collège de Nagpore comme professeur, il ne tarda pas à en devenir le recteur. Depuis 1905, il avait les pouvoirs de vicaire général du diocèse.

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Claude Millard, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Arni le 20 juin 1907 :

« La petite mission d'Arni s'agrandit tout doucement. Sous le soleil toujours fécond de la grâce de Dieu, depuis vingt ans, les petits néophytes ont grandi, les païens ont trouvé tout ouverte la maison du Bon Dieu, les malades sont soignés, les orphelins ont retrouvé autant de mères qu'il y a de Sœurs dans le couvent, des chapelles sont sorties de terre, la croix est plantée dans les villages... en un mot, *pauperes evangelizantur*, le seul miracle que peuvent faire aujourd'hui les successeurs des apôtres.

« La grâce des conversions déborde ; mais la caisse des ouvriers est toujours vide. Or, les frais de catéchuménat sont élevés : 7 francs par tête. Si nous avions des ressources suffisantes, toute l'année l'eau baptismale coulerait à flots.

« Voulez-vous l'histoire de ma dernière recrue ?

« Annamal, chrétienne depuis quelques mois, avait été, à mon insu, donnée en mariage à un jeune païen demeurant à 10 milles d'Arni. Cette autre Cécile se fit alors apôtre et persuada vite son jeune Valérien :

« — Je suis chrétienne, lui dit-elle, et si tu ne te fais chrétien « toi-même, je ne t'accepterai jamais pour époux. »

« La partie fut gagnée et le catéchuménat fut ouvert au jeune homme à qui je donnai le nom de Rayapen (Pierre).



Mgr Blenk, archevêque de la Nouvelle-Orléans.

« Le père de Rayapen aimait beaucoup son fils. Il souffrait de ne pas le voir. Il vint donc à Arni et, sans se montrer, il visita *màdà kovil* (l'église de la mère de Dieu), s'informa de nos cérémonies, de nos dogmes, de nos fêtes, fut présent incognito au baptême de son fils, se faisant rendre compte de ce qui se passait.

« Le soir de la cérémonie, il se présenta à ma résidence avec sa femme et ses autres enfants et brusquement me dit :

« — On vous donne le nom de Père ! Comment donc avez-vous « pu creuser un fossé entre un père et son fils ? Vous avez ap- « pelé et reçu aujourd'hui à votre religion mon fils dont vous « avez même changé le nom pour lui faire oublier la maison pa- « ternelle. Rayapen est mon fils ; pourquoi ne m'avez-vous donc « pas appelé au même bonheur ?

« — Mon ami, tu es païen et tu as l'âge de raison. Je suis venu « de France en ce pays pour faire à tous, à toi comme aux au- « tres, ce que tu m'as vu faire à ton fils.

« — Mais, j'y consens volontiers, Père, je vous présente ici ma « famille au complet. C'est décidé : nous ne sortirons d'ici que « revêtus de la même robe blanche que mon fils et ma belle-fille.

« — Accordé. Reste ici aux frais des bonnes âmes des *Missions* « *catholiques* qui viennent de m'envoyer un petit secours. »

« En peu de jours, il apprit toutes les prières et le catéchisme. Il se mit à les réciter, à les chanter, à les enseigner à ses enfants, à tout le monde et, au baptême, il voulut prendre le nom de Visuvàsam (la foi) pour bien affirmer l'énergie de ses convictions. »

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Laurent Guichard, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit :

« La Providence nous envoie depuis trois ans épreuves sur épreuves, fléaux sur fléaux ; l'orgueil des païens est tombé. Les plus fanatiques fraternisent avec le missionnaire. Combien de païens que je n'avais jamais vus sont devenus mes amis et plusieurs se sont faits chrétiens !

« En ce moment la misère bat son plein : on espérait depuis trois ans une moisson convenable, les champs de riz étaient magnifiques, verts, bien fournis ; mais voilà qu'un typhon arrive, l'eau de la mer s'avance dans la plaine, couvre les rizières et met trois jours à se retirer ; les moissons si belles se fanent au bout de quelques jours, ce n'est plus que du foin pourri. Les puits sont remplis d'eau salée, les bambous sèchent. Toute la population est au désespoir. On cherche à emprunter des semences pour préparer une autre récolte ; mais, d'ici là, il y a cinq grands mois de famine à traverser.

« Quelle situation pour le missionnaire qui ne peut faire autrement que de partager la misère de ses enfants : donner tout, jusqu'au dernier grain de riz. Mais si les déchirements de son cœur sont cruels, il a, en retour, de grandes consolations. Depuis cinq ans, j'ai vu le nombre des chrétiens tripler. Ce serait le cas de dire, comme saint François Xavier : « Encore plus, Seigneur ! » Je ne le puis, la misère est chose si affreuse ! J'ai vu des mères de famille se disputer les morceaux d'un tronc de bananier pour le manger. Beaucoup de familles ont émigré vers les régions épargnées par l'eau salée ; les plus misérables sont restées, n'ayant pas la force d'aller travailler au loin. Je n'ose solliciter une aumône ; en France, il y a tant à faire ! mais je demande une petite prière pour que le bon Dieu ait pitié de mes malheureux enfants. »

Nouvelle-Orléans (*Etats-Unis*). — La remise du pallium à Mgr Blenk par S. Em. le cardinal Gibbons a donné lieu à une imposante cérémonie qui fut un événement sensationnel pour la métropole de la Louisiane et dont l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans* publie un compte rendu détaillé.

Tous les prélats et autres dignitaires ecclésiastiques qui devaient prendre part à la cérémonie s'étaient réunis au couvent de la Sainte-Famille, d'où ils se rendirent à la cathédrale, précédés d'une nombreuse délégation de Chevaliers de Colomb qui portaient sur la poitrine une écharpe et, au côté, une épée. Le cardinal Gibbons, naturellement, fermait la marche.

Le sanctuaire et la nef de la cathédrale Saint-Louis étaient brillamment éclairés ; des cordons d'électricité couraient sur le maître-autel et le long des deux galeries, mettant en lumière les bannières et les festons qui décoraient les colonnes et les murs de l'église.

Le cardinal chanta la grand'messe ; l'archevêque de Saint-Louis prononça un éloquent discours auquel répondit Mgr Blenk. Après la messe, le cortège se reforma pour retourner au couvent de la Sainte Famille.

Mgr James-Hubert Blenk est né le 6 août 1856 à Neustadt, Bavière.

C'est à la Nouvelle-Orléans qu'il a fait ses études primaires, ensuite complétées dans divers collèges du Nord, puis ils se rendit en France, où il étudia la philosophie au séminaire du diocèse de Belley.

Il entra ensuite dans la congrégation des Pères Maristes à Lyon d'où, après avoir terminé son noviciat, il fut envoyé par ses supérieurs à Dublin pour y suivre un cours de sciences et de mathématiques supérieures à l'Université catholique d'Irlande.

Le 16 août 1885, il fut ordonné prêtre, et au mois d'octobre de la même année, il rentra à la Nouvelle-Orléans. Il professa pendant quelques années au collège de Jefferson, à Convent (Louisiane) et, en 1891, en fut nommé président.

En 1896, sur l'invitation du Général des Maristes, il visita un grand nombre de maisons de son ordre en France, en Angleterre et en Irlande.

Rentré à la Nouvelle-Orléans au mois de février 1897, il fut chargé de l'église du Saint-Nom-de-Marie.

Le 2 juillet 1899, Mgr Blenk était nommé évêque de Porto-Rico. Pendant son séjour dans cette île, il donna maintes preuves de sa sagesse et de son zèle.

Le 20 avril 1906, il était promu archevêque de la Nouvelle-Orléans et, le 1er juillet suivant, il prit solennellement possession de son archidiocèse.

MADAGASCAR

Par le R. P. LUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

AMBOSITRA.

Le 21 juin 1876, le P. de Batz arrivait de Tananarive à Ambositra. Il acquit aussitôt trois cases et un terrain, le tout mesurant 20 mètres, et, lopin par lopin, il agrandit son domaine. Le 24 juin, il avait réuni vingt personnes, et, pendant deux ans, il jeta les premières semences du catholicisme dans cette province officiellement protestante. En 1876, une persécution déclarée s'engageait, dont l'âme était le gouverneur hova Rarivo, ancien Prédicant des Indépendants. Tels catholiques, appelés chez lui d'office, étaient roués de coups. Dès la première heure, les missionnaires eurent pour aide et pour catéchiste un *andriana* (noble) *ambamaniandro* (2), Benoît Rakoto. Benoît et sa femme Germaine, restent, aujourd'hui encore, les grands catéchistes d'Ambositra. Eux, comme bien d'autres çà et là, sont un exemple de ce qu'un Malgache peut mettre d'intelligence, de sincérité et de dévouement au service de la foi. C'est faute de vouloir connaître ces âmes d'élite, que la plupart des écrivains qui traitent de Madagascar déprécient si injustement la valeur des chrétiens indigènes.

En 1880, le P. de Batz avait acheté un terrain pour l'école des Sœurs. Vint la guerre de 1883, et le fondateur de la mission d'Ambositra, pourchassé et traqué, alla mourir de fièvre et de faim à Mananjary, le 27 juillet, avec son compagnon, le Fr. Brutail.

Pendant les trois ans d'exil causés par la guerre (juin 1883-juillet 1886), Benoît et Germaine maintinrent et défendirent la chrétienté, qui, dans le Betsiléo comme en Imerina, donna des preuves de constance et de fidélité auxquelles les missionnaires eux-mêmes ne s'attendaient point.

Le 6 juillet 1886, le P. Berthieu, qui, dix ans plus tard, devait périr martyrisé dans l'Imerina, rentrait à Ambositra, retrouvait trois cents élèves, et des chrétiens fortifiés par l'épreuve. Pendant huit ans on travailla à leur formation, en dépit des vexations incessantes suscitées, surtout dans le Betsiléo, par les protestants, en dépit du nombre minime des missionnaires. En novembre 1894, nouvelle guerre et nouvel exil. Quelle mission, datant de si peu, eût supporté, sans en mourir, de pareilles épreuves ?

Après la guerre, deux Pères furent chargés de tout le district d'Ambositra. Tel d'entre eux, pendant cinq ans, eut la charge de plus de cent paroisses, répandues dans la province. Aucune bonne volonté ne peut suffire à une telle tâche. Cependant, rarement visités, formés à peine, les catholiques se multipliaient, et s'ils restaient ignorants et faibles, trop d'excuses les justifiaient pour qu'il soit équitable de les en rendre responsables. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que l'Eglise malgache soit faible, c'est qu'elle existe, et jamais ni les explorateurs, ni même les missionnaires futurs ne rendront assez justice au dévouement des premiers semeurs.

Au mois d'août 1903, le supérieur de la partie Sud détache quarante-cinq *fiangonana* situés au Nord-Ouest d'Ambositra, et les confie au P. Louis Verley, nouvellement venu, en lui demandant de bâtir au plus tôt trois églises dans trois centres principaux, Ilaka, Iarinoro et Andina. Il ajoute à cet ordre de bons conseils et une centaine de francs.

En deux ans, par un admirable effort d'habileté et de courage, le P. Verley vint à bout du plus gros de la besogne. Dans la grande vallée malsaine d'Ilaka il fit peu. Centre important des luthériens, omnipotents jadis, Ilaka possédait un fiangonana catholique depuis 1876. Le Père s'était mis à fabriquer des briques, quand, un beau matin, il ne trouve plus de route pour entrer chez lui. Un protestant avait élevé sa case sur le chemin. Il fallut remiser les briques, acheter sur la route deux cases et attendre. Dans cette région, la plus éloignée d'Ambositra, tout est encore à faire.

A Iarinoro et à Andina, ce fut mieux. Iarinoro était jadis un centre important, dont les habitants, gens honnêtes et dociles, s'étaient fait inscrire chez les protestants. Le P. Berthieu, aidé de Benoît et de Germaine, les avaient évangélisés et leur avaient bâti une église, quand une incursion saka, lave détruisit le village et emmena en esclavage nombre de femmes et d'enfants. Une nouvelle église fut détruite, en 1895 par une nouvelle incursion, après laquelle le bourg se dispersa. Nullement découragé, Benoît, en 1897, releva l'église et en fit le centre très fréquenté de quinze villages. En 1903, le P. Verley transforma cette masure et en fit un modèle de paroisse de mission, à la fois simple et propre. Un menuisier malgache, Pierre, rencontré par hasard et très habile, un de ces nombreux dévoués qu'ignorent les dénigreurs, se mit alors au service du Père et ne voulut plus travailler que pour lui, c'est-à-dire pour Dieu.

Iarinoro est le chef-lieu d'un district qui mesure 60 kilomètres du Nord au Sud et une vingtaine de l'Est à l'Ouest. Il comprend quarante-trois fiangonana, dont six principaux, rendez-vous des autres, sont visités chaque mois. Le plus important est Andina, dont l'église venait d'être achevée, quand les dernières pluies ont abattu sa tour. Sur son vieux mulet, qui le dépose souvent trop tôt, par de mauvais chemins, s'abritant dans des gîtes quelconques, miné de fièvre, le P. Leroy sillonne constamment son district.

***

Deux heures et demie de chevauchée mènent à Ambositra Sur de vastes terrains vagues, les pierres-debout se multiplient, autrement nombreuses que dans l'Imerina. Ce sont des Termes commémoratifs. Certaines, au tiers de leur hauteur, portent une sorte d'ombilic gravé, que les dévots enduisent d'huile, en l'honneur peut-être d'un Vazimba, dont l'âme hanterait cette pierre. Ces pierres-debout, (1) si communes dans l'Inde, où elles représentent le lingam, sont-elles une trace de l'origine polynésienne et asiatique des Malgaches ? Un symbole de l'esprit de vie vénéré par un peuple animiste ? Peut-être.

Des deux côtés de la route qui mène à Ambositra apparaissent des tombeaux cubiques de pierres ou de briques, près desquels un madrier, parfois sculpté, supporte une traverse chargée de crânes de bœufs, souvenir des dernières funérailles. Plus on a tué de bœufs aux enterrements, plus on est

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin, 6, 13 et 20 juillet.

(2) « Qui sont dans le ciel. » Nom que les Betsiléos donnent aux Hovas établis chez eux.

(1) VATOLAHI : pierre mâle.

opulent (1). Sur quelques tombeaux, des fourches en fer symbolisent et remplacent les têtes de bœufs.

Sur le sommet et la croupe d'une colline aux halliers pleins de roses, s'étage Ambositra, un des endroits les plus sains du centre. L'église, en terre battue, est le foyer d'une paroisse de trois mille quatre cent quatre fidèles. Neuf postes et douze écoles en dépendent. Cinq cent quatre-vingt-quinze garçons et trois cent quinze filles fréquentent les écoles des Frères et des Sœurs. Les calvinistes français, qui ont succédé aux anglicans à Ambositra, sont des voisins peu sympathiques envers les catholiques. Ils entretiennent chez leurs fidèles, et, surtout dans les années qui suivirent la conquête, ils ont manifesté dans leurs écrits une rancune qui se trompait d'objet.

***

Il faut sept heures de mule pour atteindre le chef-lieu du district sud-ouest, Ambohimahazo, détaché d'Ambositra en 1898. On suit, pendant quelque temps, une assez belle route, puis on plonge dans le désert morne et l'on atteint une vallée rouge et vide, cerclée de hautes montagnes. Des troupes de bœufs s'y rencontrent, dont quelques-uns poursuivent les cavaliers. Cette région de l'Ouest, contiguë au désert sakalave, participe à sa sauvagerie. Les Betsiléo qui l'habitent sont frustes. Pas de ressources matérielles pour le missionnaire et d'assez grandes difficultés, comme dans toute la province, pour assurer la stabilité du foyer. Pourtant le Betsiléo, moins ouvert que le Hova, toujours dupé et ruiné par lui, est droit, et, quand on le gagne, son dévouement est robuste. Les missionnaires qui l'ont beaucoup pratiqué, l'aiment avec préférence.

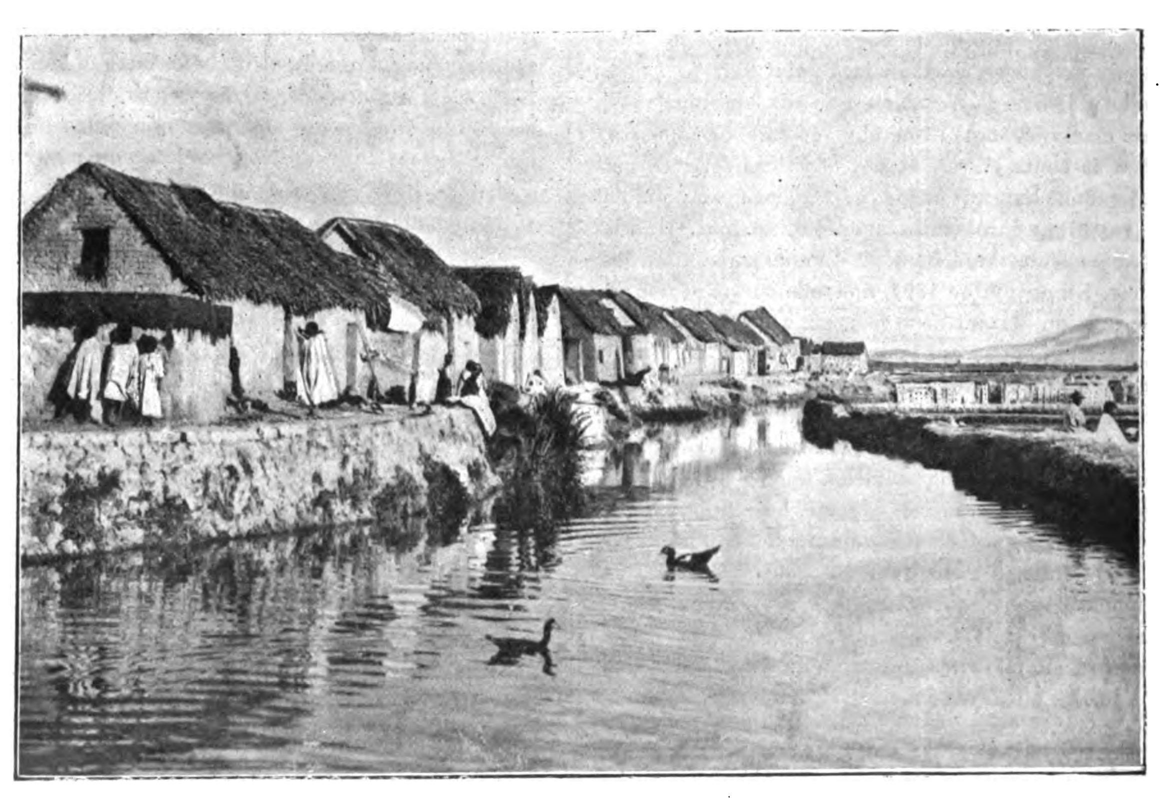
(1) Trois bœufs c'est le chiffre permis par l'administration; mais, en fraude, on arrive à 8, 15.

Dans le Betsiléo, il n'y a guère de villages, ni d'agglomérations; mais, sur les collines, des *vala* sont dispersés, comprenant deux ou trois cases, ceintes d'une haie de cactus et d'un fossé. Dans l'église, isolée elle aussi dans la vallée, à l'appel de la cloche ou d'une trompe faite de racine, les gens accourent, et l'on est tout surpris de voir, en un pays qu'on croyait vide, surgir une assemblée assez nombreuse. Assez souvent, d'un de ces *vala* j'entends venir des roulements de grosse caisse : un enterrement se prépare. Ah ! ces enterrements betsiléos ! ces *fiandravanana* (réjouissances)! Ils suffiraient, à eux seul, pour produire une race tarée et un peuple pourri.

***

Les *fomba* (coutumes) mortuaires sont les plus chères aux Malgaches. Dans l'Imerina, le principal « fomba », encore très en usage dans l'Ouest, consiste dans le *famadihana* ou retournement des morts. Des catholiques, on obtient qu'ils ne fassent de cérémonie qu'en cas de changement de tombeaux et sans invocation aux morts. Pour les autres, le *famadihana* est annuel (1). Trois jours avant la cérémonie, un des chefs de la famille vient frapper d'une lance la porte du tombeau. Il somme les ancêtres de ne pas aller courir les marchés, ni les rizières, ni les cases, d'attendre la visite de la famille. Le jour venu : 1° on ouvre le tombeau, on sort les cadavres, sauf les tout récents ; on les dépose sous une tente et on nettoie le tombeau ; 2° on veille le mort, on boit, on danse sans pudeur, on exhibe des costumes loués fort cher, des costumes européens. On engage au besoin ses rizières et on se ruine ; 3° des *kilalao* (bandes de danseurs gagés) jouent un ou plusieurs jours, et, pendant ce temps, on tue des bœufs, on en offre des portions aux invités, qui donnent à la famille un

(1) Théoriquement; de fait, il est plus rare.

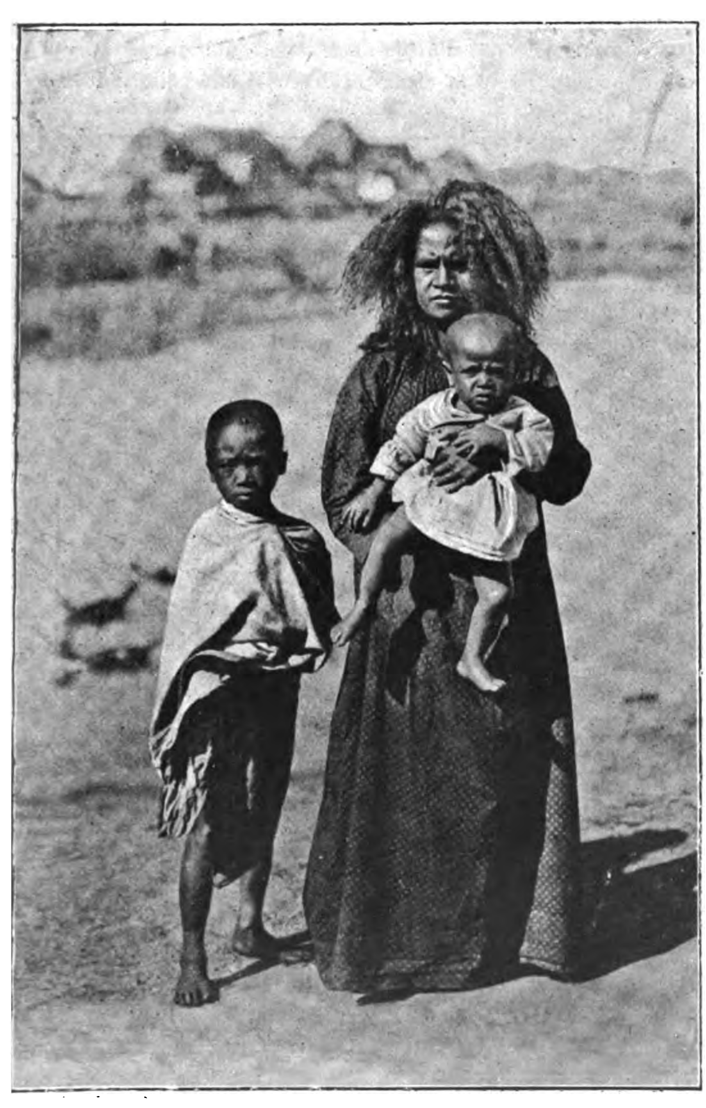


MADAGASCAR. — CANAUX DANS LES RIZIÈRES DE TANANARIVE ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

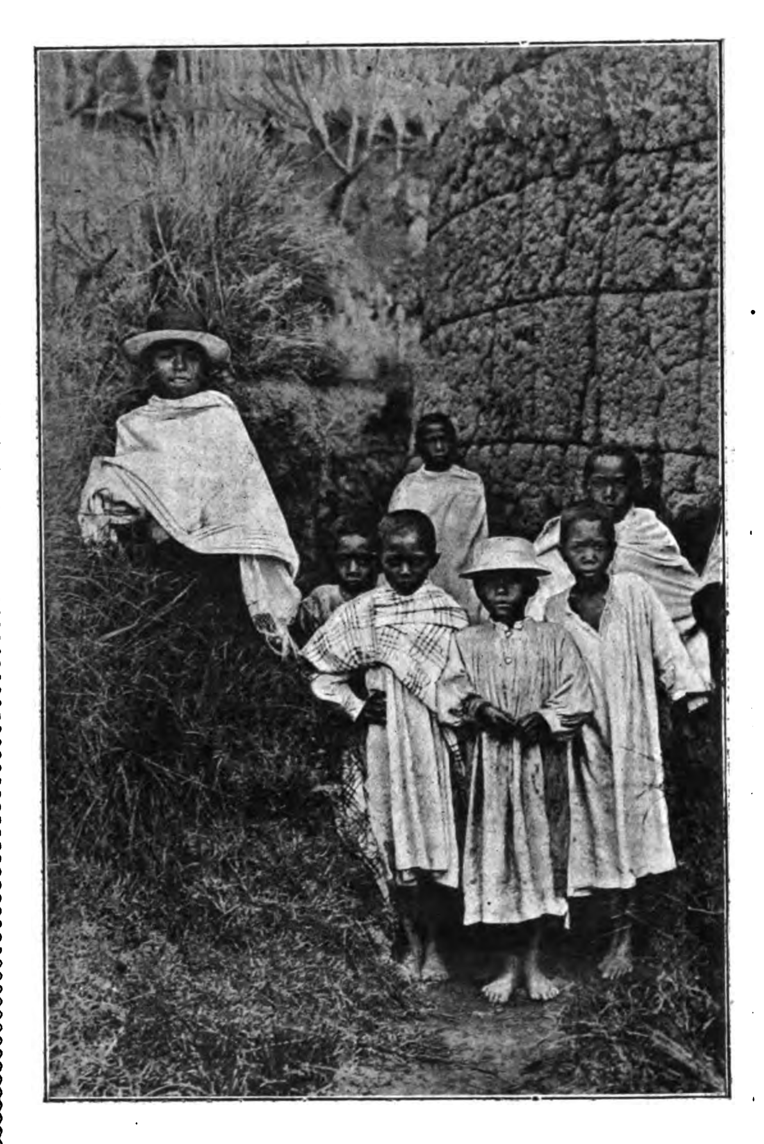
cadeau en argent ; 4° on dépouille les morts de leur ancien lamba. Régulièrement, le père de famille devrait prendre les morts sur ses genoux, leur graisser les cuisses et la poitrine en disant : « Donne-moi des enfants, du riz, des bœufs... » Il les recouvre de lambas neufs ; 5° les lambas remis, on porte sept fois les cadavres autour du tombeau ; 6° on les replace, et près d'eux on dépose du riz, du sucre, du tabac, dans leur bouche une piastre. Puis on ferme le tombeau. Tel *famadihana*, en 1891, à Imerina Koarivo, avait duré huit jours et coûté 10.000 francs. Une cérémonie un peu convenable coûte 2 à 3.000 francs, et ruine une parenté de dix à douze maisons, qui n'avait pas besoin de cette prodigalité pour être sans ressources.

⁂

Les *fiandravanana* betsiléo sont plus grossiers. La dernière reine avait essayé de les interdire. Tous les administrateurs qui se sont succédé à Fianarantsoa ont tenté de les abolir. Rien n'y a fait. On élude toutes les défenses, et les missionnaires ont fort à faire pour en interdire la participation à leurs fidèles, et pour remplacer les veillées de débauche



MADAGASCAR. — FEMME HOVA ET SES ENFANTS ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.



MADAGASCAR. — ENFANTS HOVAS ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

par des veillées de prières. Tandis que le corps du défunt se décompose dans la case, pendant plusieurs nuits, la parenté et les invités se gorgent de rhum, et se livrent d'autant plus aisément à leurs fantaisies, que, durant ces fêtes, rien n'est plus *fady* ou défendu. Tout étant permis, on se permet tout. Parfois, pour amuser l'assistance, on conte les fredaines du mort, les moins avouables, et chacun s'en divertit. Jadis tel missionnaire, au zèle exagéré sans doute, dès qu'il savait ses gens mêlés à ces réunions, s'y rendait, brisait les dame-jeannes de rhum, et, à coups de canne, dispersait l'assistance. Il était imprudent; mais, au lieu de s'ingénier à ruiner les écoles des missions, c'est à abolir ces usages déprimants, les mieux faits pour user le sens moral d'une race, que l'administration de la colonie pourrait s'employer (1).

(*A suivre.*)

(1) Un *fiandravanana* réunit de 100 à 1.500 personnes, coûte (pour combats de bœufs, musique, victuailles et rhum) de 35 à 500 francs. En principe, on a 36 heures pour enterrer un mort, on le garde huit jours.

CARTHAGE

LA FÊTE DE SAINTE PERPÉTUE ET DE SAINTE FÉLICITÉ

DÉCOUVERTE DE LA PIERRE TOMBALE DES MARTYRS

PAR LE R. P. DELATTRE, DES PÈRES BLANCS, ARCHIPRÊTRE DE SAINT-LOUIS DE CARTHAGE

Le très sympathique et très érudit missionnaire-archéologue qui a la garde des antiquités chrétiennes de l'illustre métropole punique et qui veille avec une sollicitude si pieuse et si éclairée sur ces reliques sacrées nous envoie les précieuses notes et photographies que nous reproduisons.

La fête de sainte Perpétue et de sainte Félicité a été célébrée cette année, comme les années précédentes, dans l'amphithéâtre de Carthage.

Le 7 mars, jour même de leur fête et anniversaire de leur martyre, neuf messes furent dites dans la chapelle souterraine où leurs statues étaient exposées à la vénération publique. Dans cette première fête, ce sont surtout les communautés religieuses qui formèrent l'assistance. Mgr Combes, archevêque de Carthage, offrit le divin sacrifice. Ah ! que l'on prie bien dans la demi-obscurité de cette chapelle dont les murs laissés tels qu'ils ont été découverts sous le sol, ont vu



Longueur : 0 m. 94.

CARTHAGE. — INSCRIPTION PAIENNE TROUVÉE DANS UNE DES ARCADES EXTÉRIEURES DE L'AMPHITHÉATRE.

passer tant de victimes de la rage impie des païens. Les communions furent nombreuses.

Dans la soirée, au salut donné dans la Primatiale, l'hymne admirable de l'Office propre du diocèse de Carthage fut chantée par la *Schola* des Pères Blancs.

Mais la fête populaire eut lieu le dimanche suivant (10 mars). Un reposoir entouré d'oriflammes avait été dressé sur le terre-plein qui porte la croix au-dessus d'une belle colonne

CARTHAGE (Tunisie) — BASILIQUE DE SAINTE PERPÉTUE, VUE DE L'ABSIDE DE L'*area* : reproduction d'une photographie de M H BOURBON.

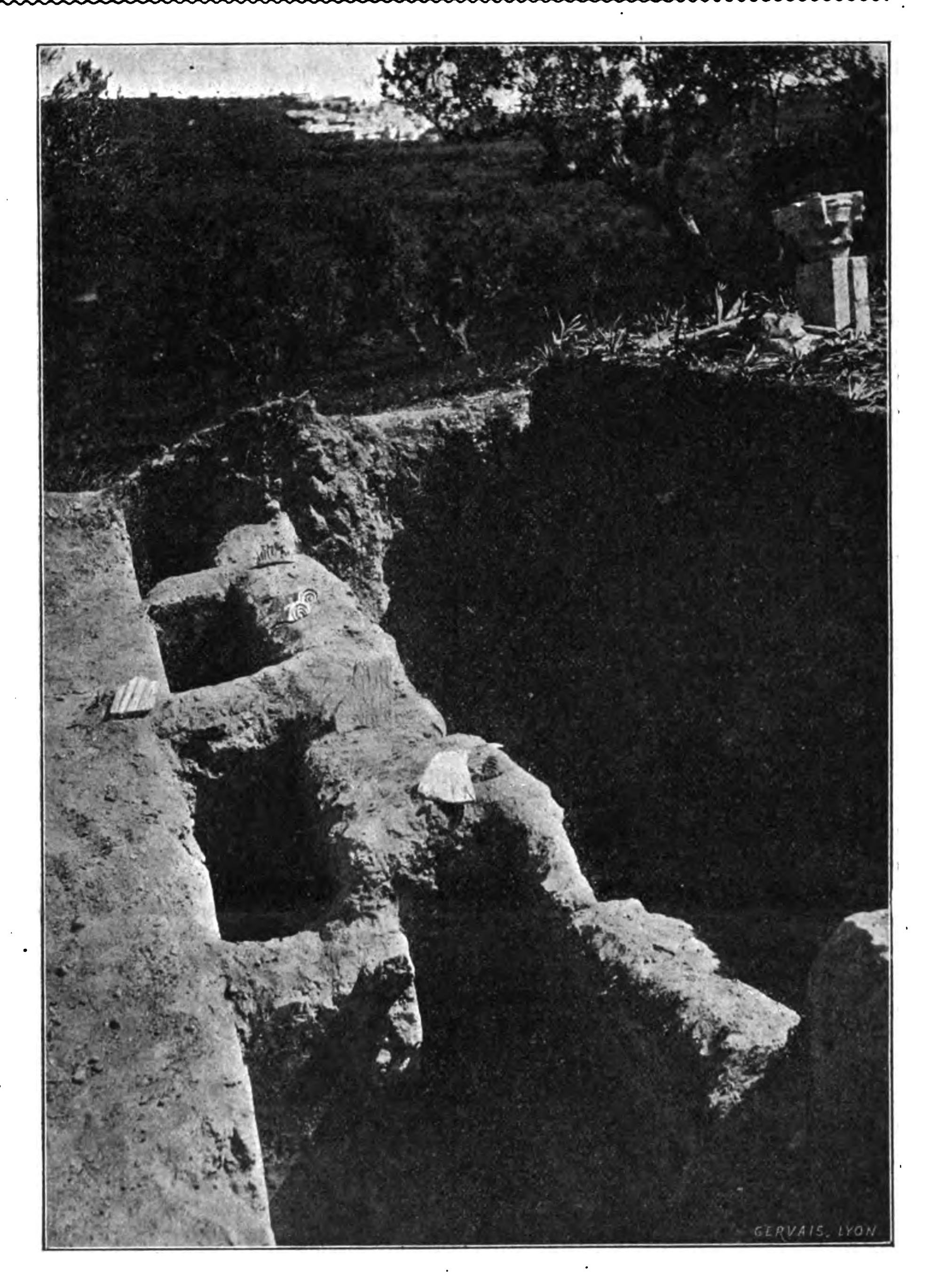
de marbre au centre même de l'Amphithéâtre. D'autres oriflammes flottaient à l'entrée de l'arène sacrée et autour de la chapelle souterraine.

Bien qu'il fît beaucoup de vent, l'assistance fut plus nombreuse encore que l'an passé. Dès une heure de l'après-midi, les trains amenaient en foule les pèlerins de La Marsa, de La Goulette et surtout de Tunis. Des groupes s'échelonnaient par les sentiers qui traversent les ruines de Carthage et par tous les chemins aboutissant au lieu de la cérémonie.

***

A l'arrivée de Mgr l'Archevêque, la Primatiale, du haut de la colline de Byrsa, envoie le son grave et harmonieux de son magnifique bourdon *Cyprien-Charles*, uni aux gais accords des autres cloches qui ont pour nom : *Augustin-Fulgence*, *Perpétue-Félicité*, *Louis-Eugène* et *Deogratias*. Nous avons l'agréable surprise de voir la fanfare maltaise de Tunis qui est venue spontanément prendre part à notre fête carthaginoise.

La procession se forme et la musique instrumentale l'accompagne jusqu'au centre de l'arène des martyrs. Là, les évêques prennent place. Les chanoines, les autres membres du clergé, les missionnaires et les fidèles se groupent autour du reposoir. Les morceaux de choix de la fanfare alternent avec les chants de la *schola* des Pères Blancs. Ceux-ci exécutent avec un parfait ensemble le morceau traditionnel et toujours si émouvant, *les Martyrs aux Arènes*.



CARTHAGE (Tunisie). — BASILIQUE DE SAINTE PERPÉTUE. — TOMBES OUVERTES. — AU PREMIER PLAN, LE FRAGMENT D'INSCRIPTION : MAR ; reproduction d'une photographie de M. H. BOURBON.

Alors M. le chanoine Avril, des Missionnaires diocésains de Lyon, monte sur le terre-plein et captive son auditoire par une éloquente allocution.

La cérémonie se termina par le salut du Saint Sacrement et par le chant du *Te Deum*.

La procession, se reformant alors, descendit à la gare, accompagnée de la fanfare. Le quai de la station fut bientôt trop étroit pour contenir la foule des pèlerins. Chacun exprimait sa joie d'avoir assisté à cette manifestation religieuse en l'honneur de sainte Perpétue, de sainte Félicité et de leurs compagnons les saints *Saturus*, *Saturninus*, *Revocatus* et *Secundulus*.

***

Cette année, la touchante cérémonie devait avoir un bien remarquable épilogue.

Quelques jours après les cérémonies de l'amphithéâtre, la Providence nous faisait exhumer la pierre tombale de ces six martyrs.

La découverte eut lieu sur un terrain de Carthage que, dès 1883, je signalais dans les *Missions catholiques* (n° du 3 août, p. 370), comme particulièrement intéressant au point de vue chrétien.

En même temps que les morceaux du texte brisé nous permettaient de reconnaître les noms de nos illustres saintes et de leurs compagnons, ils nous révélaient l'emplacement de leur sépulture et du même coup l'emplacement de la

Basilica Majorum, dans laquelle, selon Victor de Vite, sainte Perpétue et sainte Félicité avaient leur tombeau, *ubi corpora sanctorum Martyrum Perpetuæ atque Felicitatis sepulta sunt.*

Saint Augustin y prêcha plusieurs fois en leur honneur.

⁂

L'endroit de la découverte, planté en partie d'oliviers, est situé près de *Saint-Cyprien* de Bou-Khris, non loin du sanctuaire de *Sainte-Monique* et de l'orphelinat *Saint-Augustin*, dans le quartier du palais archiépiscopal. Je dois sans doute aux anges gardiens de ces lieux de prière, d'avoir réussi à louer pour des fouilles archéologiques ce plateau chrétien que depuis un quart de siècle je désirais explorer. *Deo gratias! Alleluia!*

Je raconterai ailleurs comment, l'an dernier, malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables, un concours particulier de circonstances m'amena providentiellement à explorer ce terrain et m'y fit découvrir une antique *area* chrétienne et les ruines d'une grande basilique qui, à l'heure présente, nous ont fourni plus de 6.500 fragments d'inscriptions.

⁂

C'est durant le mois de mars qu'eurent lieu nos plus intéressantes découvertes.

La semaine qui suivit nos fêtes de l'amphithéâtre, parmi les nombreux débris exhumés, un petit morceau de marbre fixa d'abord notre attention. Encore n'était-ce pas certain que les traits qu'il portait appartinssent à des lettres.

Le 19 mars, fête de saint Joseph, fut un jour particulièrement privilégié. Nous trouvâmes trois épitaphes entières aux noms de *Nice*, *Restutus* et *Generosa*. Mais, c'est le lendemain que furent trouvées les premières lettres du mot *martyres*.

Dès le matin, je m'étais rendu aux fouilles pour faire prendre la photographie de plusieurs tombes ouvertes les jours précédents. Au moment de l'opération, je plaçai sur le bord des fosses les quelques fragments de sculpture et d'inscription qu'on venait de trouver.

Je mis au premier plan, sans nullement me douter de l'importance qu'il allait acquérir, un petit morceau de marbre sur lequel on reconnaissait la partie supérieure de trois lettres : MAR. Ce groupe de lettres se rencontre si souvent dans l'épigraphie, soit comme partie de nom propre, soit plus souvent dans la désignation du mois de *mars*, que je ne m'arrêtai pas à la pensée qu'il pouvait appartenir au mot : MARTYRES.

⁂

Au soir de cette journée, lorsqu'on apporta à Saint-Louis le produit des fouilles, deux fragments juxtaposés semblaient bien appartenir au nom de FELICITAS ; mais on rencontre si souvent ce nom à Carthage que, malgré le plaisir de le lire une fois de plus, je n'osais y voir celui de l'illustre martyre.

(*La fin prochainement.*)

Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux

Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan

Par le R. P. Arsène TURQUETIL, Oblat de Marie-Immaculée

ARRIVÉE CHEZ LES ESQUIMAUX

Suite (1)

Je dresse donc ma tente et m'installe. La curiosité s'éveille. Chacun veut me voir et m'entendre. Je me laisse volontiers aborder par tout ce monde, grands et petits. Je n'ai plus une minute à moi pour songer à la situation,

Mais, le soir venu, je congédie tous les curieux et je monte sur la colline voisine pour me recueillir un instant. Là, seul avec mes pensées, je sens s'élever en moi une lutte terrible : les païens ne me comprendront pas ; ils attendent de moi force présents, poudre, tabac, etc., et moi, je vais leur demander au contraire de me fournir gratuitement des vivres, du bois de chauffage, une hutte. Me voilà entre leurs mains. Et s'ils ne montrent qu'indifférence à mon endroit ? La faim, la soif, le froid, l'ennui, le dégoût, les contradictions, tout cela se présente à mon esprit comme une réalité vivante qui me terrasse. Reculer, mais c'est déclarer l'œuvre impossible ! A tout prix, je voudrais rester. Mais, en restant, ne suis-je pas imprudent, téméraire ? J'avais l'esprit à la torture et la tête en feu.

Oh ! il est beau le cri de l'apôtre : « Passer les mers, convertir une âme et mourir ! » Mais le jeune cœur qu'enthousiasme cette devise, ne sait pas encore ce que pèse la croix du missionnaire. Je l'ignorais, moi aussi, jusqu'alors, et elle m'écrasait de son poids.

Je commençai à réciter mon chapelet pour donner le change à mon esprit. Aussitôt, doucement et sans choc, la pensée que Dieu a voulu ce voyage me rassure et m'éclaire.

Puis, je revois nos premiers missionnaires, aux premiers jours de leur apostolat. Humainement parlant, ils ne pouvaient rien d'eux-mêmes et ils ont réussi. Dieu avait voulu me faire sentir une fois de plus que sans Lui nous ne sommes rien, mais qu'avec Lui et par Lui, nous aurons toujours la force, la paix et le bonheur. Oui, le bonheur. Ma joie en ce moment n'a d'égale que l'angoisse qui l'avait précédée.

Le lendemain matin, mes compagnons sortaient pour retourner dans leur pays, et je restais seul avec Dieu, Marie et ma croix !

SÉJOUR CHEZ LES ESQUIMAUX

Les Montagnais m'avaient à peine quitté que ma tente fut envahie. Elle regorgea de monde du matin au soir. On me posait mille questions.

« — Viens-tu de l'autre côté de la mer ?

« — Oui.

« — Dans ton pays, fait-on des fusils, de la poudre, du tabac, des étoffes ?

« — Oui. »

Ce « oui » paraît les hypnotiser ; chacun veut l'entendre.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19 juillet.

On me demande à tout bout de champ : « Tu viens du pays d'outre-mer ? » uniquement pour provoquer le fameux « oui ».

« — Ton père vit-il encore ?

« — Non, je n'ai plus ni père, ni mère, mais seulement des frères.

« — Viendront-ils, eux aussi, dans notre pays ?

« — Non, c'est trop loin.

« — Retourneras-tu vers eux ?

« — Je ne pense pas, c'est trop loin ; je suis venu dans ce pays pour y rester.

« — Il faut que tu aies le cœur bien fort, nous ne serions pas capables de quitter notre pays pour aller chez les Blancs. »

Enfin, l'un de mes visiteurs posa la question qui me tenait le plus à cœur :

« — Que viens-tu faire chez nous ? »

« — Ecoutez-moi, répondis-je. Dans votre pays, vous n'avez rien, ni poudre, ni tabac, ni étoffes. Or, les Blancs connaissent toute la Terre, et ils savent que vous êtes les plus malheureux. Ceux que vous avez vus jusqu'ici ont acheté vos fourrures, vous ont donné de la poudre, du tabac, des étoffes, et c'est tout. Ils n'ont jamais demeuré avec vous. Personne ne vous a dit ce qui est bien, ce qui est mal. Si on tue le caribou, il meurt, on le mange et tout est fini. Pour l'homme, ce n'est pas pareil. Vous êtes bien malheureux; mais vous n'êtes pas des chiens, vous êtes des hommes tout comme les Blancs. Si vous vivez bien, vous serez heureux dans l'autre monde ; si vous faites mal, vous y serez plus malheureux encore qu'ici. Je viens vous dire ce qu'il faut faire et ne pas faire. Si vous m'écoutez, vous serez heureux après la mort, et moi je reviendrai chaque année vous voir, et, je pense, bientôt les Blancs viendront avec moi, dans votre pays ; de la sorte, vous serez heureux déjà sur cette terre. »

***

Telle fut ma réponse en même temps que mon premier sermon. Elle fut traduite aux jeunes qui ne comprenaient pas le dialecte montagnais, dont je me servais alors. Elle fut commentée, discutée sans doute, car mes interlocuteurs parlèrent longtemps entre eux, puis les questions recommencèrent :

« — Qui t'envoie ?

« — Le grand prêtre qui est le chef de tout ce pays.

« — T'a-t-il dit de venir seul ?

« — Non ; mais je n'ai pas pu trouver de Montagnais. Ils avaient peur de vous et disaient que vous me tueriez.

« — Et toi, tu n'as pas peur ?

« — Si vous prenez le fusil ou la hache, vous pouvez me tuer, puisque vous tuez bien le caribou, qui est plus fort que moi ; mais vous n'arriverez pas à me tuer par vos sortilèges. La sorcellerie est une chose mauvaise et inutile. Je n'ai pas peur, puisque je suis venu pour voir ce que vous ferez avec les Blancs. »

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de ces païens ? Je n'en sais rien. Mais l'un d'eux se chargea de me fournir chaque jour de viande fraîche. Un autre s'attacha à moi pour m'apprendre la langue. Il me mettait au courant de tout ce qui se disait sur mon compte. Il m'apprit que les vieux disaient :

« — Il ne faut pas tuer le Père parce qu'il est seul parmi nous ; ses parents nous accuseraient et viendraient le venger, et les Blancs nous feraient mourir. »

***

Les jours et les semaines s'écoulèrent rapidement, trop rapidement même à mon gré. J'écrivais sans relâche. J'aurais voulu apprendre la langue en huit jours. La nuit, je relevais toutes mes notes et mettais en ordre mes notes pour la confection d'un dictionnaire.

La réverbération de la lumière du soleil sur la glace et les sables produisait une chaleur intense. A certains jours aussi, nous avions ce furieuses tempêtes. A partir du 18 août, les nuits se firent plus froides, et, sur les bords du lac, l'eau stagnante des marais commença à geler. Dans les premiers jours de septembre, les lagunes se couvrirent d'une glace qui disparaissait bientôt pour reprendre ensuite. Tous les petits lacs étaient gelés à la mi-septembre. Les grands lacs résistèrent bien jusqu'en octobre. Mais alors commença l'hiver.

***

Mais je ne vous ai pas encore décrit le milieu dans lequel je vivais. Il ne ressemble en rien aux localités que vous pouvez imaginer.

Ecoutez plutôt.

Sur le lac Ennada (1) au fond d'une baie longue et étroite, six loges sont debout. A l'extérieur, le sol est jonché de peaux, de poils, d'entrailles de caribous, de viandes fraîches, de viandes sèches, d'ossements et de cornes, de débris de repas, des mille impuretés suite fatale d'un séjour prolongé d'hommes et de chiens. L'aspect est repoussant de saleté. Les caribous récemment abattus gisent pêle-mêle au milieu des ordures. Nul ne songe à les vider ni à les dépecer; aux Esquimaux il faut du faisandé. Je ne parle pas des mille libertés que se permettent les enfants et les chiens qui jouent au milieu de ces viandes informes. Il est des choses qu'on ne saurait exprimer.

Bientôt cependant les chaleurs d'été se font sentir. Un nuage de mouches couvre les chairs saignantes, étendues à terre parmi tant d'immondices. Le bourdonnement des milliers d'insectes s'étend à une grande distance. Ce qui fut viande naguère n'est plus qu'une affreuse pourriture. L'odeur qui s'en dégage devient insupportable. Les sauvages abandonnent leur loge ; moi aussi, je quitte ma tente. Les moustiques sont légion et se fourrent partout. Leur musique grinçante m'assourdit. Un vrai fléau.

Voulez-vous visiter la demeure d'un sauvage ? C'est une *tuppepk*, loge conique et hermétiquement close de toutes parts. Elle se compose de peaux de caribou ; le poil est en dehors. Soulevez la pièce de cuir qui ferme l'entrée. Une forte odeur vous saisit aussitôt à la gorge. Ces loges sont si bien fermées qu'elles ne laissent même pas entrer un moustique ; mais, par contre, l'odeur nauséabonde qui se dégage du camp s'y accumule. En outre, elles ne brillent point par la propreté :

(1) Ce mot en « montagnais » signifie *lac de l'affût aux mauvais Cris*. D'après la tradition, ce nom remonte à une époque où Cris et Montagnais étaient en guerre. Ces derniers aperçurent un jour, sur le lac en question, quantité de mousse, de foin, de branchage flottant sur l'eau. Ils eurent vite fait de reconnaître les Cris leurs ennemis, qui, coiffés de ces étranges bonnets, essayaient de passer à la nage, afin de surprendre leurs adversaires. Ils les laissèrent approcher ; puis, s'élançant dans leurs canots, ils criblèrent de coups de lance ces caribous d'un nouveau genre

restes de repas, menus morceaux de gras ou de graisse fondue qui se hâtent de rancir pour mieux « aiguiser » l'appétit, voilà l'aspect de la salle à manger. Cette même loge sert de chambre à coucher, et, comme telle, n'est qu'une sentine infecte. L'ameublement est fort simple ; quelques peaux de caribous, étendues au fond, servent de tapis le jour et de lit la nuit. Admirez en passant les perches qui soutiennent ce palais : elles ont appartenu aux ancêtres qui allèrent les prendre jadis au pays des Montagnais ; elles se transmettent de père en fils comme un précieux héritage.

Aux premiers jours de l'hiver, la *tuppepk*, loge dont nous venons de parler, fait place à l'*igglou* (maison de neige), mieux faite pour protéger ses habitants contre les intempéries de l'air.

(*A suivre.*)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de France, demande de prières .... 150 »
Pour plusieurs conversions, diocèse de Viviers .... 10 »
Anonyme du diocèse de Langres .... 9.000 »

A Mgr Haggéar, archevêque de Saint-Jean-d'Acre, pour son église de Notre-Dame de Fourvière.
Une Enfant de Marie, Lyon .... 50 »

Pour la mission des Carmes de Bagdad.
Une anonyme de la Savoie .... 10 »

Pour le rachat de quatre enfants païens à baptiser sous les noms d'Expédit, Marie (Sœur Ricaud, Tché-kiang).
Reconnaissance à saint Expédit, demande de prières pour défunts, Montpellier .... 20 »

A M. Eugène Boyer, Pondichéry.
M. l'abbé Noisette, du diocèse de Verdun, demande de prières .... 6 »

A M. François Deniau, Coïmbatour, pour ses œuvres.
Anonyme du diocèse de Metz .... 34 »

Au R. P. Deslandes, pour son église de Sainte-Anne (Jaffna).
Anonyme du diocèse de Metz .... 33 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux du Haut-Tonkin.
V. J. T., diocèse du Mans .... 3 »
Anonyme de Belgique 2 50
Anonyme en l'honneur du Sacré Cœur .... 10 »
De Bar-le-Duc, diocèse de Verdun .... 5 »

A M. Chaffanjon, pour l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).
Anonyme du diocèse de Metz .... 33 »

A M. Victor Laroche, Su-tchuen occidental.
M. J. Storhay, du diocèse de Troyes .... 20 »

Au R. P. Joseph de Solberg, à Ku-kiang (Kiang-si oriental).
Anonyme Nivernais .... 40 »

A Sœur Gilbert, hôpital de Ning-po (Tché-kiang.)
Un curé du diocèse de Grenoble .... 25 »

Pour les victimes de la famine en Chine (M. Liétard, Yun-nan).
Anonyme du diocèse de Nancy .... 150 »

Au R. P Hennion, Franciscain, pour la mission de Beni-Souef (Haute-Egypte).
M. Reynès Calixte, à la Bonaudie, diocèse de Rodez 1 25

Pour les missions françaises du Sud-Oranais.
Anonyme, diocèse de Lyon .... 46 »

Pour les missions d'Afrique (Dahomey).
D. D., du diocèse de Tarbes .... 2 »

Au R. P. Sardier à Malange, par Loanda-Angola (Congo-portugais)
M. l'abbé Rouchon, du diocèse de Clermont .... 20 »

Au R. P. Saclier, à Sainte-Marie de Rubaga (Nyanza septentrional).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 3 »

A Mgr Geyer, Khartoum (Afrique centrale).
Une Enfant de Marie, Lyon .... 50 »

Pour les missions des îles Salomon (R. P. Bertreux).
En l'honneur de la T. S. Vierge, Reims 16 85
En l'honneur du Sacré Cœur, Reims 58 55

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Waller, Haut-Niger).
RR. PP. Eudistes, Anticosti 56 65
Anonyme du diocèse de Laval .... 250 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy .... 5 »
M. l'abbé Rowicki, Montpellier .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Millard, Pondichéry).
Anonyme du diocèse de Laval .... 250 »
Anonyme du diocèse de Périgueux, demande de prières spéciales .... 20 »

EDITION POLONAISE

Premier semestre de 1907

Pour l'Œuvre .... 370 »
— les missions nécessiteuses (Pour les Polonais du diocèse de St-Boniface) 551 70
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki), pour les lépreux 396 25
— le pain de St-Antoine aux Nègres d'Afrique (Sahara) 40 75
— les missions de Chine (Tché-ly sud-est) 5 20
— les missions de l'Inde (Mgr Barthe, Trichinopoly) 5 20
— les missions d'Afrique (Zambèze) 30 90
— les lépreux de Birmanie (M. Freynet) .... 13 »
— les missions d'Asie (M. Freynet) 2 10
— les missions du Japon (Tokio) 5 20
— un catéchiste au Japon (Tokio) 71 75
— les missions du Zambèze 15 60
— le R. P. Hiller, S. J., Zambèze 107 10
— l'église brûlée de Molokai (Sandwich) 56 15
— les missions du Tché-ly sud-est 2 10
— le R. P. Clément, mission du Sacré-Cœur à Gallipoli (Turquie) 20 80
— M. Tulpin (Tokio) 20 80
— les missions du Sahara 20 80
— les missions des Nègres (Haut-Congo) .... 52 »
Total 1.787 40

EDITION ITALIENNE

Premier semestre de 1907

Pour l'Œuvre 60 60
— les missions nécessiteuses (Hydérabad) 70 80
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki) 437 30
— M. Briand, Bangalore (Mayssour) .... 20 »
— Mgr Barthe (Maduré) .... 117 »
— Mgr Cavadini (Mangalore) .... 25 »
— les vieillards de Ning-Po (Tché-kiang, Sœur Gilbert) .... 50 »
— les affamés de la Chine (Chen-si méridional) .... 62 »
— les affamés de l'Inde (Nagpore) .... 10 »
— Sœur Faure, à Tso-fou-pang (Tché-kiang) .... 50 »
— les orphelines éprouvées par l'incendie, à Konakry (P. Segala, Guinée française) 55 50
— les victimes de la maladie du sommeil (P. Cuche, Victoria-Nyanza septentrional) .... 150 »
— le Tonkin occidental .... 62 »
— le baptême d'un Chinois sous le nom de John (Sœur Ricaud, Tché-kiang) .... 5 »
— l'église de Der-Dronka (Haute-Egypte), P. Vincent, Franciscain .... 50 »
— l'affranchissement des esclaves (Oubanghi) .... 11 »
— les Sœurs de la Croix (Calcutta) .... 3 »
Total 1 239 20

(***La suite des dons prochainement.***)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



TCHE-KIANG (Chine.) — HÔPITAL SAINT-JOSEPH DE NING-PO. — ORPHELINS ET PETITS ESTROPIÉS ; reproduction d'une photographie envoyée par Sœur GILBERT

L'hôpital Saint-Joseph de Ning-po (Chine)

Encore une lettre de Sœur Gilbert ! Nous ne la recommandons pas à nos lecteurs. La vaillante Fille de Saint-Vincent de Paul sait, comme son incomparable Père, si bien ouvrir, toute seule, la bourse et le cœur de ceux qu'elle rencontre sur son chemin !

LETTRE DE SŒUR GILBERT, FILLE DE LA CHARITÉ

Je commencerai ce nouvel exposé de nos œuvres par nos chers vieillards, qui nous donnent chaque jour tant de consolations par le bon esprit qui les anime.

« En effet, je suis souvent surprise, me disait dernièrement la Sœur qui en est chargée, de voir que, malgré leur nombre et la diversité de leurs caractères, ils vivent en si grande paix, car, dès qu'un petit différend surgit, un d'entre eux n'a qu'à leur rappeler qu'ils vont faire de la peine à la Sœur, pour que tout nuage se dissipe, ce qui prouve la bonté de leurs cœurs et leur reconnaissance envers les personnes qui leur font du bien. »

Ces bons vieux ont vu beaucoup de choses dans leur longue vie ; ils ont surtout cruellement souffert ; cela les porte naturellement à apprécier une religion qui leur procure tant de bien. Aussi, lorsque l'on entre dans leur salle, on est frappé de la joie qui rayonne sur leurs visages ; s'ils le pouvaient, ils rendraient participants de leur bonheur tous ceux qu'ils connaissent ; malheureusement, notre local est trop étroit et nos ressources trop bornées. Quand ils sortent, ils font l'éloge de notre religion et convertissent souvent des parents ou des amis.

Dernièrement, douze ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême. La manière dont ils s'y sont préparés nous a fait comprendre qu'ils ne reçoivent pas ce sacrement à la légère. L'un d'eux a écrit à un de ses parents que, désormais, il n'irait plus, comme les années précédentes, prendre part au repas offert aux idoles pour les ancêtres, superstition très usitée en Chine. Nos vieillards en prière sont si fervents qu'ils semblent jouir de la vision de Dieu. Il en est un qui se distingue des autres par l'ardeur de sa piété ; c'est le bon Michel, que l'on appelle la « barbe blanche ». Quelques jours

après son baptême et sa première communion, comme il désirait s'approcher de nouveau de la sainte table, on lui dit qu'auparavant il devait se confesser.

« — Mais, répondit-il, en est-il besoin? je n'ai commis aucun péché depuis ma dernière confession. »

Je dois ajouter que ce cher vieillard étant très sourd, il est difficile de le bien instruire. Il faut se contenter de ce qu'il peut apprendre dans les livres. Il est si bon et si travailleur que, toute la journée, il court de côté et d'autre pour aider les Sœurs.

Inutile de vous dire combien est tranquille et édifiante la mort de ces nouveaux chrétiens de 60, 70 et 80 ans. Je ne doute pas que, dans le ciel, ils n'intercèdent pour leurs bienfaiteurs d'Europe qu'ils aiment et pour lesquels ils prient tant.

Vous comprenez combien mon cœur souffre de refuser l'entrée de notre asile à tant d'autres malheureux qui voudraient, eux aussi, venir ici terminer leurs jours; mais, cette année, le riz est si cher que nous sommes obligées de nous restreindre. Ayez pitié de nos pauvres « patriarches », comme j'aime à les nommer. Vous vous ferez ainsi des amis dans le Ciel; ils vous en ouvriront un jour l'entrée.

∴

Un mot, maintenant, de nos malades, qui, eux aussi, nous donnent bien de la consolation.

Lorsque, en arrivant en Chine, je fus placée à l'hôpital Saint-Joseph, je m'attendais à trouver des sauvages parmi les malades, à peu près tous païens, confiés à mes soins. Mais pas du tout. Nos clients sont de pauvres gens qui ont beaucoup travaillé et n'ont jamais entendu parler de religion. Dès qu'ils arrivent chez nous, le catéchiste les instruit des principales vérités chrétiennes et ils demandent eux-mêmes le baptême. Depuis que je suis de retour ici, soixante ont déjà paru devant le Bon Dieu, munis de ce passe-port pour le Ciel.

Dernièrement, un de nos pensionnaires qui s'en allait guéri, me dit, en sortant de l'hôpital : « Quand je retomberai malade, je reviendrai pour mourir baptisé. »

Ces pauvres Chinois souffrent toutes sortes de maux avec une patience admirable. Il en est qui ont des plaies affreuses. Dans cette ville de Ning-po un grand nombre d'ouvriers étrangers seraient heureux de venir finir chez nous leurs jours, car, lorsqu'ils sont malades, les patrons se hâtent de les renvoyer. Hélas! nous n'avons pour faire face à tant de besoins qu'un petit hôpital composé de 60 lits.

∴

Laissez-moi terminer l'exposé de cette œuvre en vous signalant la mort admirable d'un jeune garçon, âgé de dix-huit ans.

Il avait perdu sa mère vers l'âge de dix ans; son père fumait l'opium et la plus grande misère régnait dans le pauvre logis. Un beau jour, inspiré sans doute par le Bon Dieu, il alla se présenter aux Sœurs de la cité pour apprendre à tisser le satin. La supérieure le prit en affection et le soigna si bien (car il avait une hideuse maladie de peau), qu'il en conserva toujours une profonde reconnaissance. Rentré chez lui, après son apprentissage, il contracta une maladie de poitrine qui, en peu de jours, fit de rapides progrès. Alors, se rappelant les conseils que la Sœur lui avait donnés, il demanda à venir à l'hôpital pour se faire soigner et aussi pour recevoir le baptême. Le père refusa d'abord, tenant à déshonneur que son fils mourût dans un hôpital catholique et chez des étrangers. A la fin, cédant aux instances de l'enfant, il donna son consentement et l'accompagna lui-même chez nous. Mais de peur, sans doute, qu'on n'envoyât son âme en Europe, il resta à son chevet jusqu'à sa mort. D'ailleurs, le fatal dénouement ne tarda guère; quelques heures après son admission, le jeune prédestiné rendait le dernier soupir; il était arrivé juste à temps pour recevoir le baptême.

Je renonce à décrire les sentiments d'édification que nous donna cette fin. Il ne voulait pas que la Sœur le quittât un seul instant. De temps à autre, il se tournait vers son père pour lui recommander tantôt de renoncer à sa passion pour l'opium, tantôt de se faire instruire pour devenir chrétien. Nous venions l'une après l'autre auprès de son lit pour nous édifier. De temps en temps il regardait le crucifix en prononçant les noms de Jésus et de Marie. Nous lui avons donné toutes nos commissions pour le Ciel, et je vous assure que je ne désire pas de meilleures dispositions que les siennes pour le dernier passage. C'est bien sur ces âmes toutes *neuves*, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on voit l'action de la grâce.

∴

Je ne puis terminer sans vous dire un mot des infirmes qui nous donnent aussi beaucoup de consolation.

Les uns sont boiteux, les autres sont manchots; le plus grand nombre aveugles. En un mot, c'est la réunion de toutes les infirmités. Mon cœur est profondément ému quand je vois nos pauvres aveugles marcher à tâtons, se heurter contre des obstacles qu'ils ne soupçonnaient pas, cherchant un bras charitable qui veuille bien les conduire. Ils vivent en

bonne intelligence et s'aident mutuellement. Pour leur faire éviter l'oisiveté, on tâche d'occuper les moins infirmes, Les uns cousent, raccommodent leurs habits, les autres font des souliers. Il y en a qui font de la toile. Beaucoup filent le coton dont on fait ensuite leurs habits. On ne peut guère tirer profit de leurs ouvrages, car, en général, ils sont bien mal faits; mais cette occupation, du moins, leur fait éviter les péchés qu'entraîne l'oisiveté. Après quelque temps d'épreuve et d'étude, on baptise ceux qui le demandent.

Le manque de local et de ressources nous oblige à en refuser un grand nombre.

Je ne vous dis rien, cette fois, de nos chers orphelins, car, l'année dernière, je vous en ai longuement entretenu.

***

Et maintenant, laissez-moi espérer que ce nouvel appel à la charité chrétienne sera généreusement entendu et exaucé par nos excellents bienfaiteurs, les abonnés des *Missions catholiques*.



Sœur Gilbert.

TCHE-KIANG (Chine.) — Un dortoir de l'hopital Saint-Joseph de Ning-po ; reproduction d'une photographie envoyée par Sœur Gilbert

INFORMATIONS DIVERSES

Constantinople. — Mgr Michel Mirow, archevêque des Bulgares catholiques, nous écrit de Constantinople, le 17 juillet 1907 :

« Vous n'ignorez pas que, depuis le mois de février dernier, c'est-à-dire depuis ma consécration épiscopale, je suis venu m'installer à Constantinople, par l'ordre de Sa Sainteté le Pape.

« Désormais je frapperai plus encore que par le passé à votre charitable porte. Lorsque j'étais simple prêtre, vous songiez souvent à moi avec générosité ; m'oublierez-vous à présent que je suis devenu, malgré mon indignité, le plus pauvre des archevêques. Je recommande instamment à votre bienveillance mes ouailles dispersées depuis vingt-quatre ans et que le Bon Dieu m'appelle maintenant à rechercher pour les ramener au bercail de Saint-Pierre. »

Suède. — La R. Mère Thérèse de Saint-Augustin, supérieure des Sœurs Saint-Joseph, nous écrit de Stockholm :

« Permettez-moi de venir vous confier le fardeau de mes soucis et de mes peines. A bout de courage, car j'ai tant et si longtemps lutté, il ne me reste que ma confiance en Dieu, lequel ne m'a pas trompée, puisqu'il a permis que l'écho de la généreuse charité des lecteurs des *Missions catholiques* arrive jusque dans notre froide Suède où nous travaillons bien péniblement et bien obscurément. A toutes les privations, à l'exil, à l'isolement, puisque nous sommes les seules missionnaires françaises en Suède, vient de s'ajouter le souci matériel, effrayant à constater.

« A Stockholm, où nous avons deux écoles qui nous mettent en état de faire un peu de bien, quelques réunions de jeunes

filles, cours et catéchismes de persévérance, et à Gothembourg, où nous avons les mêmes œuvres, tout secours et toute aide nous font défaut.

« A Stockholm, nous sommes exposées à rester un jour ou l'autre sous les ruines de notre école. L'architecte, en voyant l'état de la maison, est resté stupéfait.

« — S'il y a une Providence, s'est-il écrié, elle est pour vous, car « cette maison aurait dû inévitablement s'écrouler. »

« Pour la maintenir provisoirement, il a fallu placer des poutres dans tout le rez-de-chaussée ; il est urgent de refaire les planchers et les soubassements pourris et couverts d'une énorme couche de champignons Cette dépense, qui ne servira qu'à consolider des ruines et pour un temps seulement, en attendant qu'un coup du ciel nous permette de bâtir une autre maison, s'élèvera à 8.000 couronnes, soit 10.000 francs, et, cette somme, je ne sais où la trouver, et je viens vous supplier de nous venir en aide.

« Comme nous ne pouvons, à cause des lois, porter notre costume religieux, je suis connue ici sous ce titre : Mme J. Müller, directrice de l'école française, 108, Drottninggatan, Stockholm ».

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Binder, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mi-Dujêt, par Dong-Hoi, le 16 juin 1907 :

« J'ai été déjà souvent obligé de recourir à la générosité des *Missions catholiques*. Je suis encore forcé une fois de le faire.

« La mission de la Cochinchine septentrionale, quoique peu étendue, contient des régions où les missionnaires n'ont fait que de rares apparitions. Parmi ces districts déshérités se trouve la province du Ouang-Binh sud, avoisinant les montagnes sur un parcours de plus de 60 kilomètres.

« Voyant s'étendre devant moi une belle plaine de rizières, bien cultivée, je ne pus résister au désir de faire connaissance avec les Annamites qui l'habitent.

« Ma première visite fut pour le village de Phaky où demeure un ancien chef de canton. Je me présentai chez lui de bon matin. La maison était remplie de toiles blanches surchargées de caractères chinois à sentence, ce qui indiquait un deuil récent. La maîtresse du logis venait de mourir. Les patates et le riz que le fils aîné vint offrir sur l'autel des ancêtres me l'apprirent. Parler de religion me fut impossible.

« Ma seconde visite fut pour le village de Mi-Dûc. J'allai demandet l'hospitalité au chef du village ; l'accueil fut poli selon la coutume annamite, mais réservé. Dès qu'on sut qu'un missionnaire européen était dans le village, les habitants vinrent en foule. Dignitaires, hommes, femmes, enfants, tous tenaient à voir le nouvel arrivant. Après les salutations d'usage on vint à parler religion. Le culte des ancêtres, de Bouddha, les sorcelleries, l'immortalité de l'âme, furent l'objet d'une longue conversation ; j'engageai ces pauvres gens à se faire chrétiens.

« La plaine qui s'étend de la mer aux montagnes est riche et belle. Le long des dunes s'étend une traînée de villages opulents, le fleuve aussi est bordé de beaux villages. Mais les habitants qui vivent aux pieds des montagnes sont loin de jouir des mêmes avantages. Ils n'ont qu'une terre sèche ; leurs rizières sont au-dessus du niveau d'eau, et ne donnent que de maigres récoltes. Ils sont donc souvent malheureux. Leur meilleure ressource consiste dans la vente du bois de chauffage et d'écorces d'arbre Les moyens leur manquent pour défricher la brousse ; ils ont très peu de bœufs et presque pas de buffles.

« Beaucoup de ces gens sont disposés à se faire chrétiens ; il faudrait donc établir un poste chrétien au milieu de cette région païenne. Les difficultés, les misères, les déboires ne manqueront pas, je ne me fais pas illusion ; mais un missionnaire n'attend pas sa récompense en ce bas monde. Après avoir fondé déjà deux postes, je m'estimerais très heureux de pouvoir en fonder un troisième.

« Je m'adresse donc aux lecteurs des *Missions catholiques* ; je m'adresse à leur cœur et à leur générosité qui ne m'a jamais fait défaut. C'est pour l'extension du règne de Dieu sur la terre ; c'est pour le salut des âmes. »

— M. Ernest Boillot, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Nhut-tay (province de Hué) :

« J'ai hésité bien longtemps avant de solliciter la charité des lecteurs des *Missions catholiques* ; il y a tant de missionnaires aussi nécessiteux que moi ! me disais-je ; mais j'oubliais qu'à chaque maladie, Dieu a opposé un remède ; à chaque besoin, un soulagement providentiel.

« Je viens aujourd'hui solliciter pour la reconstruction de mon église une petite part de vos aumônes. Cette église, jadis coquette, maintenant délabrée, mangée par les fourmis blanches et lézardée par suite des inondations et des typhons, est devenue pour moi la source de bien des tracas. Si mes chrétiens étaient à l'aise, je n'aurais pas besoin de m'adresser à d'autres qu'à eux ; mais, hélas ! mes distributions continuelles de quinine et autres remèdes me font constater qu'ils sont sur tout riches en accès de fièvre et en maladies. Daigne la bonne Mère patronne de Nhut-tay inspirer à quelques-uns de ses enfants de France la pensée de lui procurer ici une église moins indigne d'elle et de son divin Fils. »

M. Izarn, provicaire apostolique, recommande en ces termes, à la générosité des lecteurs des *Missions catholiques*, la demande de M. Boillot :

« L'église de Nhut-tay tombe en ruines ; les murs sont lézardés à peu près sur tout le pourtour, les portes et fenêtres sont brisées ou disjointes et la toiture ne tient en place que grâce aux nombreux étais sur lesquels s'appuie une charpente entièrement vermoulue. La démolition de cet édifice s'impose d'urgence ; mais la mission est à bout de ressources.

« M. Boillot, depuis qu'il est à Nhut-tay, a beaucoup fait pour la restauration du temple spirituel. Il se prive et vit en anachorète, amassant, sou par sou, de quoi refaire son église. Mais, hélas ! il est encore bien loin de compte. S'il se décide à faire appel à la générosité des amis des missions, c'est qu'il se voit dans l'impossibilité absolue de mener à bonne fin une œuvre qui ne peut attendre sans danger. »

Kiang-nan (*Chine*). — Le R. P. Jean Noury, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Nan-sin-tcheou :

« Une famine horrible désole en ce moment la Chine orientale. Si vous voyiez cette misère ! 7 ou 8 personnes dans chaque pauvre paillotte, mourant littéralement de faim ! Rien dans le logis ; tout est vide ! Quelques brins de paille seulement dans un coin de la maison, pour faire cuire plus ou moins... des herbes sauvages, des racines, de l'écorce d'arbre . tout cela mélangé, pilé, faisant un affreux brouet qui soulève le cœur.. Beaucoup n'ont plus la force de travailler et ne pourront tenir jusqu'à la moisson. Les petits propriétaires vendent leur bien pour acheter du riz à 1.700 sapèques les 32 livres. La poignée de tige de sorgho se vend 20 sapèques, le bois de chauffage 6 sapèques, la paille 5. On fait argent de tout. Des hommes se vendent ou plutôt vendent leurs services pour la vie entière. Les pères, n'ayant plus rien à donner à leurs enfants, les cèdent aux riches pour 2 *tiaos* (2.000 sapèques). Accuserez-vous ces pauvres gens ? L'un d'eux me disait :

« — Père, je reste seul à la maison ; mais je puis mourir, j'ai « assuré la vie de tous les miens. »

« Quand nous faisons la visite des villages pour distribuer des secours, dès qu'on nous aperçoit, on accourt de tout côté pour avoir part à la distribution. De ma vie, je n'ai vu pareille souffrance.

« Le pain est monté à 80 ou 90 sapèques la livres (au lieu de 25 ou 30 qu'il se vend d'ordinaire) et cela augmente chaque jour. C'est navrant ! Dans les rues, si quelqu'un se montre avec du pain, on le lui arrache des mains, voire même de la bouche, en se sauvant. Les boutiques des boulangers sont pillées malgré la police.

« Daignent les lecteurs des *Missions Catholiques*, chrétiens généreux que bénissent, de par le monde, tous les missionnaires, m'envoyer l'obole de la charité pour les malheureux qui m'entourent et dont je suis impuissant à soulager l'affreux dénuement ! Dieu le leur rendra au centuple. »

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

Le district d'Ambohimahazo compte trois mille fidèles, répartis dans vingt-cinq postes, dont six centraux visités chaque mois. Le P. Dupuy, missionnaire d'Ambohimahago, est un vaillant. En 1894 il avait suivi, de Tananarive à Majunga, M. Ranchot et l'escorte du résident. Il revint ensuite comme aumônier de l'ambulance du corps Voyron ; seul des treize aumôniers qui, à des titres divers, servirent alors nos troupes et dont trois moururent à leur poste, il suivit la colonne volante, la colonne « *Marche-ou-Crève* », et, dans Tananarive conquise, il chanta le *Te Deum* de l'armée. Il avait assisté mille morts, et pendant six mois, à Tananarive, continua chaque jour à assister quelques mourants. Son dévouement l'a fait décorer, et, depuis, l'a fait placer aux postes les moins consolants et les plus difficiles. J'ai lu, dans certaine Revue, que les missionnaires de Madagascar choisissent les bons postes et ne vont pas au danger. Je ne sache pas qu'aucun soldat ait plus crânement souffert que le P. Dupuy, pendant la guerre, et que, depuis, aucun fonctionnaire ait accepté un dénûment pareil au sien, une vie aussi rude et aussi pauvre.

∴

Cinq ou six heures de montées et de descentes conduisent d'Ambositra à Alarobia-Sandrandahy, chef-lieu du district nord-est. Des sommets qu'il faut gravir, apparaît un chaos de montagnes, vagues figées d'un océan démonté, affreux et superbe désert. Puis, dans la plaine, on aperçoit un village et des rizières. C'est Alarobia, dont dépend un interminable district comptant trois mille cinq cent soixante fidèles, épars en soixante-quinze postes. L'Est d'Ambositra est moins sauvage que l'Ouest. Certaines vallées y sont riantes, bien cultivées et assez peuplées ; mais comment un seul homme, peut-il donner à soixante-quinze paroisses la culture intensive nécessaire à une vraie formation catholique ? Jadis, il est vrai, le missionnaire actuel d'Alarobia était seul chargé de toute la province : plus de cent postes ! Mais, même réduite, sa charge est excessive, et bien que, chaque deux mois, il visite ses six postes principaux, les autres ne peuvent toujours venir au rendez-vous, et la seule action d'un maître d'école, payé en moyenne 3 francs par mois, quelquefois 1 franc, reste inefficace.

∴

Imady (le district Sud-Est), fondé en 1903, compte trente postes et cinq centres visités chaque mois. Dans chaque centre, le rêve du Père serait de posséder une dizaine de maîtres, qui iraient catéchiser les environs. Il travaille à les former des meilleurs élèves du district, et, à voir ce que certain maître a obtenu dans un petit village de Tanala, aux confins de la forêt, on comprend combien ce projet serait fructueux.

Parmi les enfants de divers villages venus à Imady pour un examen, j'avais été frappé des chants virils, aux accords plaqués comme une sonnerie de trompes de chasse, de la mine décidée, de l'instruction de ces petits Tanala de Ranomena. Un excellent maître betsiléo, pieux, instruit et zélé a transformé cet endroit. Habitant d'abord une case, il a lui-même élevé l'église et l'école, où il réunit quatre-vingts enfants ; édifice bien humble, il est vrai, case de bambous tressés et de paille, comme toutes les habitations tanala. Un jour, j'allai à Ranomena, escorté de cette bande d'élèves. De temps en temps ils faisaient résonner les montagnes de leurs chants, dont la saveur me charmait. Et la foi judicieuse et ferme de leur maître me rassurait sur ce qu'on peut obtenir d'un Malgache.

Que d'autres haltes consolantes faites dans ce district ! Un soir, c'était à Morahéry, au *vala* d'un chef, Rahotosendryzato, qui avait tenu à honneur de nous héberger, avait acheté à cette fin du vin, du pain, du sucre, et même avait ouvert pour nous un chemin bordé de branchages. Au rez-de-chaussée de sa petite case nous commencions à nous reposer, quand, sur nos têtes, une vingtaine d'amis réunis entonnent un cantique, puis un second, suivi de tout leur répertoire. Ils en eurent jusqu'à minuit, et auraient continué jusqu'au matin. Le vieux chef soupire après le baptême, mais il en est à ses sixièmes noces, et comment régulariser son cas ? Ce qui n'empêche pas une de ses filles d'être une catholique excellente, vraie femme d'œuvres. En revanche, nous trouvons plus loin son frère aîné, Michel Ratsidikana, un modèle, respecté du pays, droit et ferme comme un vieux Castillan. Pourtant sa femme et lui ne sont catholiques que depuis douze ans. C'est un autre exemple de ce que peut donner la terre malgache.

∴

Educateur de premier ordre, et désireux de montrer qu'il saurait être aussi bon défricheur qu'un Trappiste, le Fr. Norbert a obtenu, à quelques heures d'Imady, une concession où lui et trois autres Frères de la Doctrine chrétienne ont déjà cultivé cent hectares. A seul titre d'effort colonial, sa tentative mérite de grands éloges, mais plus que sa forge, ses prairies, ses cafés, ses vignes et ses mûriers, j'ai apprécié ce robuste travailleur, homme de foi forte, d'intelligence prompte et souple. Tout en allant de ses charrues à sa forge, il me raconte ses beaux espoirs d'autrefois et ses déceptions, pas plus fier des uns, que découragé des autres. Il avait dit un jour, en 1897, qu'avec cinquante Frères il se chargerait de transformer l'instruction à Tananarive. Pris au mot, il rédiga les quatre articles du traité que signaient bientôt après M. Lebon et son Supérieur général. Les six écoles de quartiers de Tananarive prirent soudain un essor merveilleux, et la capitale n'a pas encore oublié les belles séances que venaient applaudir cent quatre-vingt-dix-sept officiers ou assimilés, sur deux cent douze présents dans la ville. On demanda au Fr. Norbert des cours préparatoire, moyen et élémentaire. Il les composa. En huit jours ils étaient enlevés et parvinrent à la 11e édition. Les protestants étaient les premiers à les demander. L'enseignement officiel a pris ensuite ce livre et l'a laïcisé en enlevant les phrases trop spiritualistes. Ainsi les Frères avaient donné le branle : on les pilla, on les imita et on les supprima. La rupture du contrat signé par le gouverneur général fut poursuivie et obtenue par certain directeur de l'enseignement. On a en vain prétendu que ce contrat fut dénoncé parce que les Frères n'en remplissaient pas les conditions. Tandis qu'on les critiquait à Paris, on les louait à Tananarive, et le journal officiel de la colonie conserve les éloges

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin, 6, 13 20, et 27 juillet.

que l'évidence de leur mérite leur attirait. Aussi bien, le Fr. Norbert parle-t-il de ce passé sans aigreur. Au temps qu'il rappelle, et qui semble déjà si lointain, les Français, à Tananarive, étaient confiants et unis. Les sectaires qui désunissent la France ont troublé cette harmonie.

« Mettez trois Français aux déserts de Lydie, a dit Montaigne (1), ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et s'égratigner. »

FIANARANTSOA.

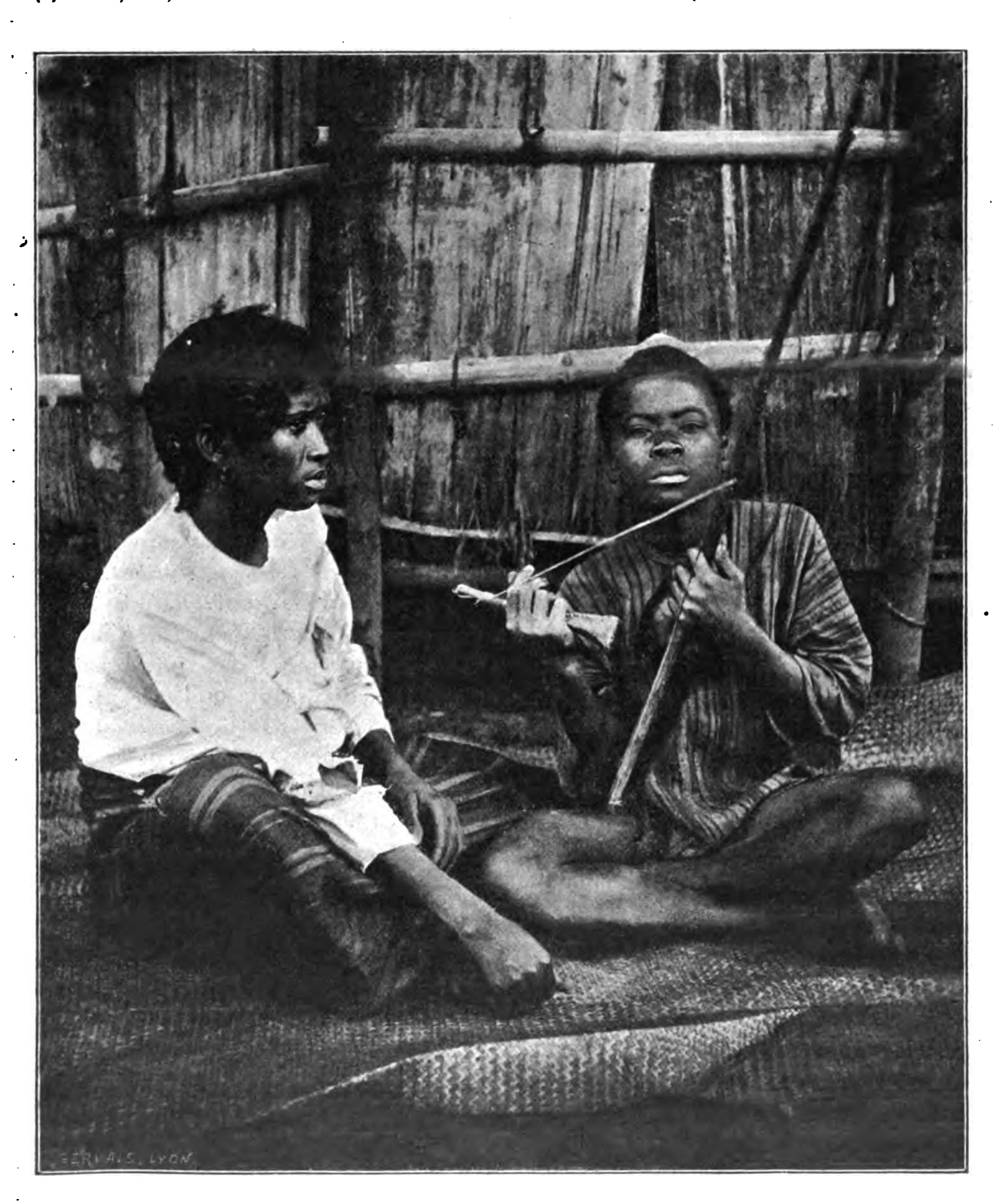
A 158 kilomètres au sud d'Ambositra, à plus de 360 de Tananarive, s'élève Fianarantsoa, la capitale du Betsiléo : une réduction de Tananarive, mais aux avenues et aux alentours boisés maintenant de beaux eucalyptus, et dominant une contrée montagneuse, sans plaines, aux cimes pittoresques et rocheuses.

Le Hova, conquérant du Betsiléo, avait établi à Fianarantsoa, avec sa domination souple et habile, le protestantisme officiel. Les princes du pays descendaient de trois roitelets : celui de Fanjakana dans la province d'Isandra au nord-ouest; celui de Raraynony, dans la province d'Arindrano au sud-est; celui de Ramaharo dans la province d'Ilalangina au nord-est. L'immoralité des princes betsiléo était absolue, rien n'étant *fady* pour eux, pas même l'inceste. Ils se faisaient protestants, mais gardaient leurs mœurs. La population était meilleure; elle admettait certains *fady*, mais elle restait polygame, les Hova n'osant pas trop leur appliquer la loi. Les officiers hova, tous protestants, étaient meilleurs. Ceux qui divorçaient étaient envoyés en disgrâce à Fort-Dauphin. Ils tournaient la loi de façon moins apparente. Le soir, par exemple, sous prétexte de surveiller le couvre-feu, ils envahissaient les cases à leur gré. Pour réduire la puissance des princes, le gouvernement hova avait institué des juges *Andevohova* dépendants du gouverneur, et des *Andriabaventy* inférieurs aux premiers, presque tous polygames et protestants.

Le 8 octobre 1871, le P. Finaz, le premier pionnier de la foi à Tananarive et dans l'Imerina, arrivait seul à Fianarantsoa, suivi, le 21 novembre, d'un autre Père et d'un Frère. Le premier ministre avait dû donner l'ordre d'accorder au P. Finaz un terrain et d'autoriser la drière catholique. On lui vendit, au nord de la ville, une pointe de terre encombrée de tombeaux. En 1874, la mission betsiléo comptait quatre postes, six Pères, deux Frères et trois Sœurs de Saint-Joseph. Jusqu'en 1879, elle eut quelques centaines d'élèves, peu d'adhérents hova, à peine un officier sur 15.

En 1879, dix élèves protestants déjà âgés et mariés, étant passés aux catholiques, on les appelle au *rova*, on les bat et on les conduit de force à l'école des Anglais. Le missionnaire catholique part aussitôt pour Tananarive avec un des élèves, Pierre Rainialaha. Après enquête, le consul français exige réparation, d'autant plus qu'une bagarre analogue avait eu lieu dans un autre poste, à Alakamisy. Il fallut écouter les plaignants, et un *Teny* de la Reine fut lu en Kabary qui proclamait la liberté. Dès lors, ce fut un changement. Les catholiques restaient, sans doute, les parias du pays; mais enfin ils se multipliaient. Ils comptèrent 3.000 élèves, 5 à 6.000 adhérents. De ces adhérents, très peu étaient

(1) Essais, l. II, c. XXVII.



MADAGASCAR. — Types betsimisaraka ; reproduction d'une photographie du R. P. Suau.



baptisés. Les processions étaient suivies de plusieurs milliers d'assistants (1).

Vint la guerre de 1883. L'annonce de l'expulsion des missionnaires, dont ils étaient avisés par leurs amis de Tananarive, fit éclater la joie des protestants dont les prêches, depuis plusieurs dimanches, retentissaient de diatribes. Le 7 juin, l'expulsion était brutalement notifiée. Les Pères des postes de campagne étaient arrachés de chez eux et menés à Fianarantsoa par des escouades de soldats. Le 10, les catholiques veulent se réunir ; le gouverneur, protestant fougueux, les écarte de l'église. On se réunit sur la grand'route, mais la réunion est dispersée. Deux maîtres d'école, Pierre Ratsimba et André Raonitoni, sur leur refus formel d'aller au temple, sont battus, garrottés, et le premier envoyé comme soldat à Fort-Dauphin. « Vous nous couperez en morceaux, disaient-ils, nous n'irons pas au temple. » Le 11 juin, 10 Pères, 6 Frères et 4 Sœurs s'éloignèrent à pied, conduits par 30 soldats, au milieu des fidèles consternés. Après un dur voyage, ils arrivaient à Tamatave.

MADAGASCAR. — Scène de famille ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Suau.

Les Pères partis, quelques maîtres d'école se cachèrent, d'autres passèrent aux protestants. La plupart revinrent ensuite : « Soyez indulgents, disaient-ils, nous en avons vu de cruelles. » Parmi les plus avancés des élèves, il y eut peu de défections; cependant, comme il fallait aller à une école, les uns allèrent chez les luthériens, les autres chez les Anglais, mais ils s'abstenaient du service. Un créole mauricien, établi à Fianarantsoa, fut la Providence des catholiques pendant l'exil des missionnaires, et, dans le Betsiléo, non moins qu'ailleurs, la fidélité du grand nombre fut étonnante.

Très mal reçus en 1886, après la guerre, les missionnaires obtinrent à grand'peine qu'on leur ouvrît leurs maisons et leurs églises. Deux officiers hova, l'un ex-évangéliste indépendant, l'autre adepte des Norvégiens, inspiraient ces mauvais procédés. On répandit du reste le bruit que les Français venaient d'être battus par les Hova. L'ordre vint enfin de publier le traité franco-hova. Dans le Kabary réuni à cet effet, le gouverneur Rafanoharana annonce que les élèves vont être libres, mais ce jour-là seulement, de choisir leurs maîtres et que ce choix sera immuable. « Que ceux qui veulent des Français, ajoute-t-il, se mettent au centre ; ceux qui veulent des Anglais au Nord ; ceux qui veulent des Norvégiens au Sud. » L'embrouillamini le plus complet suit cette déclaration inattendue. « Vous voyez le désordre, crie un catholique, et les bâtons levés. Impossible de choisir. » Le résultat fut que les catholiques eurent 3.000 élèves, les Anglais 20.000, les Norvégiens 3.000. Le gouvernement tenait la main à l'obligation de la corvée scolaire et, chaque année, ces scènes d'inscription se répétaient dans tous les centres, donnant lieu à tous les abus qu'on peut supposer. Et pour quitter l'école, fût-on barbon, il fallait avoir reçu son exeat officiel. En 1900, les élèves catholiques de la province s'élevaient à 11.052.

(*A suivre.*)

(1) Toute procession, toute manifestation religieuse, ont été interdites à Madagascar depuis 1901. Un peu auparavant les crucifix avaient été, sans bruit, retirés des tribunaux.



Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux

Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan

Par le R. P. Arsène TURQUETIL, Oblat de Marie-Immaculée

ARRIVÉE CHEZ LES ESQUIMAUX

Suite (1)

J'ai rencontré ici et plus au nord trois types bien distincts de sauvages.

L'un que je pourrais appeler le pur Esquimau, car il domine, a le teint jaune, les yeux ovales, le nez puissant et aplati, la figure large et carrée, le regard plein d'intelligence et de malice. Il est de taille moyenne, mais trapu et fort. Le type est agréable, surtout dans l'adolescence ; plus tard, il acquiert un cachet de virilité qui ne manque pas d'une certaine beauté.

Voici un autre type bien différent : figure longue et ovale, le crâne dénudé accusant une grande tendance à la forme « pain de sucre », yeux et bouche démesurément ouverts, lèvres épaisses, nez allongé. On croirait voir le personnage hybride qu'imaginèrent les partisans de l'origine simienne de l'homme. Il y a aussi des nains appartenant à cette catégorie ; ces malheureux sont l'objet de la risée de leurs compatriotes : de fait, on se croirait, à première vue, en présence d'un idiot hébété et sans volonté.

Un troisième type, enfin, diffère complètement des autres. Le visage est d'une remarquable beauté, le teint blanc pâle, l'allure est franchement gaie et pleine de laisser-aller, le regard vif, fier, avec une pointe d'impertinence et d'ironie. Je remarquai que les individus de cette classe s'imposent aux autres et les dominent sans effort. Je les crois volontiers d'origine métisse ; mais je n'ai pu me renseigner à ce sujet. Je n'ai pas vu chez eux de femmes tatouées. Tous les autres portent indistinctement le même tatouage : trois ou quatre traits allant de la racine du nez aux tempes, puis des barres transversales allant des narines aux oreilles et toute une série de lignes suivant la mâchoire inférieure pour se réunir au menton.

Le costume est tout en peau de caribou avec poil. Chaque saison a ses exigences qui modifient la forme, l'ampleur et le nombre des vêtements ; certaines ornementations témoignent d'une grande patience, d'habileté et même de bon goût. Perles, verroteries, clinquants, dents de caribou ou de bœufs musqués, tout cela s'entremêle agréablement dans un ensemble qui satisfait les yeux.

Le premier habit de l'enfant est le bonnet, chef-d'œuvre de broderies en perles. Plus tard, quand il commence à marcher, on lui met une sorte de pantalon ; ensuite, un petit capot à queue écourtée complète le costume, qui est le même pour garçons et filles jusqu'à l'âge de puberté. Jusqu'à cet âge aussi, les enfants des deux sexes peuvent imiter indistinctement leurs petits frères sauvages des pays chauds en se contentant du costume adamique. Passé cet âge, la femme ne doit plus même quitter ses souliers en présence d'un homme. Mais l'homme, lui, n'est point si scrupuleux : il se contente du strict nécessaire quand il est chez les autres ; quand il est chez lui, il agit à sa guise et imite très souvent les enfants.

* * *

Les Esquimaux sont « mangeurs de viande crue » ; c'est même ce que signifie leur nom. L'été, pourtant, ils la mangent après l'avoir fait sécher au soleil. Le « séchage » de la viande constitue donc le travail ordinaire des cuisinières esquimaudes. Ce sont elles qui laissent faisander à point les corps des caribous abattus, elles qui dépècent la viande en tranches épaisses et l'étendent par terre sans aucun souci de propreté, elles encore qui surveillent les progrès de la dessication. Mais ni les mouches qui foisonnent, ni les vers qui pullulent, ni la pluie qui hâte la décomposition n'entrent en ligne de compte dans leurs préoccupations. La viande reste étendue jusqu'à ce que la chaleur ait tué les derniers vers. Ensuite, elles la retournent. La cuisine est faite. Chacun, hommes, femmes, enfants, chiens, peut, si l'appétit lui en dit, déguster ces débris informes et repoussants.

S'agit-il de faire bouillir la viande ? Le silex ou la loupe avec quelques grains de poudre, servent à allumer le feu, c'est-à-dire à enflammer quelques menus brins de mousse ou de foin. En fait de bois de chauffage, on n'a que les menues branchettes de racines filantes qui donnent en brûlant beaucoup de fumée. Il faut bien quatre ou cinq heures pour obtenir quelque chose d'à peu près cuit ; mais qu'y faire ?



Quelques mots maintenant sur le repas.

La première fois qu'on m'invita à un festin esquimau, j'acceptai sans trop faire de façon. Il y avait longtemps que je n'avais mangé de poisson ; c'était une occasion de faire plaisir aux gens et d'apprendre la langue. J'acceptai donc. Naïf que j'étais de me croire assez « esquimaudé » pour partager de telles ripailles.

J'entre dans la loge obscure. Tout le monde était couché à plat ventre autour du plat. Dans le bouillon, nageaient deux poissons blancs, bouillis, tout ronds, sans avoir été ni écaillés ni vidés. L'un des convives coupe, un autre arrache, un troisième, plus expéditif encore, prend le morceau, y mord à belles dents et le rejette dans le plat. Les mâchoires fonctionnent avidement ; puis, soudain, les lèvres s'entr'ouvrent et rejettent les écailles, les arêtes, etc. Ce que j'étais écœuré ! Je fis quand même bonne contenance. Mais ne me demandez pas de décrire la suite et la fin de cette mémorable aventure dont il me sera, bien sûr, tenu compte au jugement dernier.



La corruption extrême des sauvages dans les pays chauds donne à croire que le climat joue le plus grand rôle dans la question des passions. Volontiers, on se figurerait qu'au point de vue moral les habitants des régions glacées hyperboréennes n'ont rien à se reprocher. Hélas ! la nature humaine se retrouve partout la même. Il m'est absolument impossible d'entrer dans aucun détail sur les mœurs privées et sur la vie de famille des Esquimaux. Qu'il me suffise de dire que l'enfant suce le vice avec le lait maternel. Je n'entends pas seulement parler ici des mauvais exemples qu'il a

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19 et 26 juillet.

sous les yeux, mais bien d'une formation positive, d'un apprentissage de lubricité subi par lui de la part de chacun en guise de caresses. Ainsi éveille-t-on chez lui les inclinations perverses dès le berceau. La malice, par suite, devance l'âge et l'âge consomme la malice. La seule pensée de tant de misères morales fait saigner le cœur!

Bien que l'unité du mariage soit généralement respectée chez les Esquimaux, la polygamie est admise. Mais je n'ai rencontré que deux polygames : l'un avait trois femmes, l'autre cinq. La polygamie ne constitue donc pas ici un obstacle sérieux à l'Evangile; les cas en sont fort rares, elle est plus tolérée qu'admise en principe. Le véritable obstacle sera, ce me semble, le dévergondage effréné des mœurs qui engendre souvent des querelles et des rixes sanglantes.

∴

La condition de la femme se rapproche beaucoup de celle de l'esclave. J'assistai aux derniers moments d'une pauvre vieille. Elle râlait péniblement. La douleur contractait ses membres amaigris. Son mari assistait impassible à l'agonie et chacun plaisantait, riait, s'amusait avec lui auprès de la mourante. Je demandai le silence et reprochai au vieux son indifférence.

« — Ce n'est qu'une femme », me répondit-il.

Cette réponse lui valut, vous pensez bien, une réprimande indignée.

Près de notre campement, j'avais remarqué une tombe à demi découverte; les roches étaient tombées, et le cadavre mis à jour. Les chiens pouvaient le dévorer. Je le recouvris avec soin, et en informai les sauvages. Un éclat de rire fut toute la réponse. Je m'expliquai de nouveau, croyant n'avoir pas été compris.

« — A quoi bon ? me dirent-ils ; c'était une femme. »

∴

Tout Esquimau est sorcier. On peut dire que la magie ou sorcellerie s'empare de lui à sa naissance et l'accompagne jusqu'à la mort. Il agira bien sans doute parfois sans recourir aux incantations ou aux songes divinatoires; mais jamais il n'ira contre les ordres de l'esprit qu'il a évoqué ou seulement entrevu en songe.

En quoi consiste la magie esquimaude et que faut-il en penser ? Le récit de ce qui se passa sous mes yeux, en juillet 1906, va vous renseigner.

Le jeune homme chargé de me fournir des vivres s'était beaucoup attaché à moi. Il m'avait construit un canot, et pensait déjà aux moyens de me fournir une loge pour l'automne. Soudain il tomba malade. Mais, chose curieuse, dès que je m'approchais de lui, il se sentait délivré et reprenait ses travaux ; si je le quittais, il devenait fou de douleur.

C'était l'époque où les Esquimaux du Nord viennent ici quêter un peu de poudre et de tabac. Ils arrivaient nombreux, de tous les côtés. Chacun voulut essayer la magie pour sauver mon jeune homme. Je m'y opposai fortement ; mais on passa outre à mes injonctions. La maladie cependant résistait à toutes les pratiques diaboliques. Le premier sorcier du pays fut alors mandé en toute hâte, et à mon insu. Comme il n'arrivait pas, le malade m'appela et me demanda en grâce de coucher dans ma tente. J'accédai à ses désirs et le fis apporter chez moi. Une fois installé, il reprit vite ses sens et s'endormit paisiblement. A midi, il demanda à manger. Il était heureux et ne voulait plus de magie : « Le Père est plus fort, disait-il, et saura bien me guérir. »

Mais, le soir même, arriva le sorcier. On lui exposa le cas et, pour calmer sa colère, on lui offrit force présents : fourrures, bâches, pièges, etc. Il ordonna de reporter le malade chez lui. La nuit approchait.

« — Les âmes des morts, dit-il, tourmentent cet homme parce qu'il s'est servi d'objets qui leur ont appartenu. »

Pour faire mon canot, le malade avait employé, en effet, le traîneau d'un Esquimau mort au printemps. Là était tout le mal. Il fallait se mettre en règle avec les esprits, avant de les évoquer. Mon beau canot neuf fut condamné à passer par les flammes.

On procéda ensuite aux incantations. Aucune femme ne doit y prendre part; elles ne peuvent même pas y assister. Seuls les hommes les exécutent avec un ensemble parfait. Soudain retentit un cri terrible, un cri qui n'avait rien d'humain : on aurait dit le hurlement d'un loup furieux. Au dehors les chiens font rage et remplissent l'air de leurs aboiements. Les yeux hagards, l'écume à la bouche, le sorcier pousse quelques rauques onomatopées, puis il s'endort. L' « esprit » est en lui. Il dort d'un sommeil magique. Il est inconscient. Il parle; mais c'est l'esprit qui répond par sa bouche. Une conversation s'engage à laquelle je ne comprends rien, d'ailleurs. Mon nom y revient à chaque instant et les assistants témoignent beaucoup de surprise. Puis les chants recommencent, la scène est finie. Le sorcier ne se réveillera plus qu'au lever du soleil. Alors seulement il apprendra de la bouche des autres ce qui s'est passé, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait.

L'esprit évoqué était de mauvaise humeur, paraît-il; on n'avait pu comprendre la maladie du jeune homme. Quant à moi, je pensais plutôt que mon voisinage avait gêné les esprits. Je n'assistais pas évidemment à la scène ; mais ma tente était tout près et j'avais tout entendu.

Le lendemain, le sorcier me fit dire de ne pas sortir la nuit suivante, parce que l'esprit avait peur de moi. J'entendis bientôt les mêmes cris, aboiements et hurlements que la nuit précédente, puis des exclamations de joie bruyante qui contrastaient singulièrement avec les gémissements de douleur que poussait le malade. Il n'avait pas repris connaissance depuis la veille.

Le jour suivant fut consacré aux réjouissances. Le malade agonisait toujours; il était fou furieux, voulait mordre tout le monde et, pendant qu'il hurlait de douleur, on n'entendait près de lui que cris de joie et chants de plaisir. J'avais peine à contenir mon indignation. Je m'approchai de lui. Il me regarda fixement; un frisson parcourut tous ses membres, enfin il me reconnut. Mais il était agité convulsivement en me parlant, et me faisait l'effet d'un possédé. Il se jetait en furieux sur ses enfants, qu'il cherchait à mordre ou à étouffer. Tout le jour se passa ainsi sans amélioration et, la nuit suivante, il expirait.

Voilà quel fut le résultat final de ces diableries des sorciers.

(A suivre.)



CARTHAGE

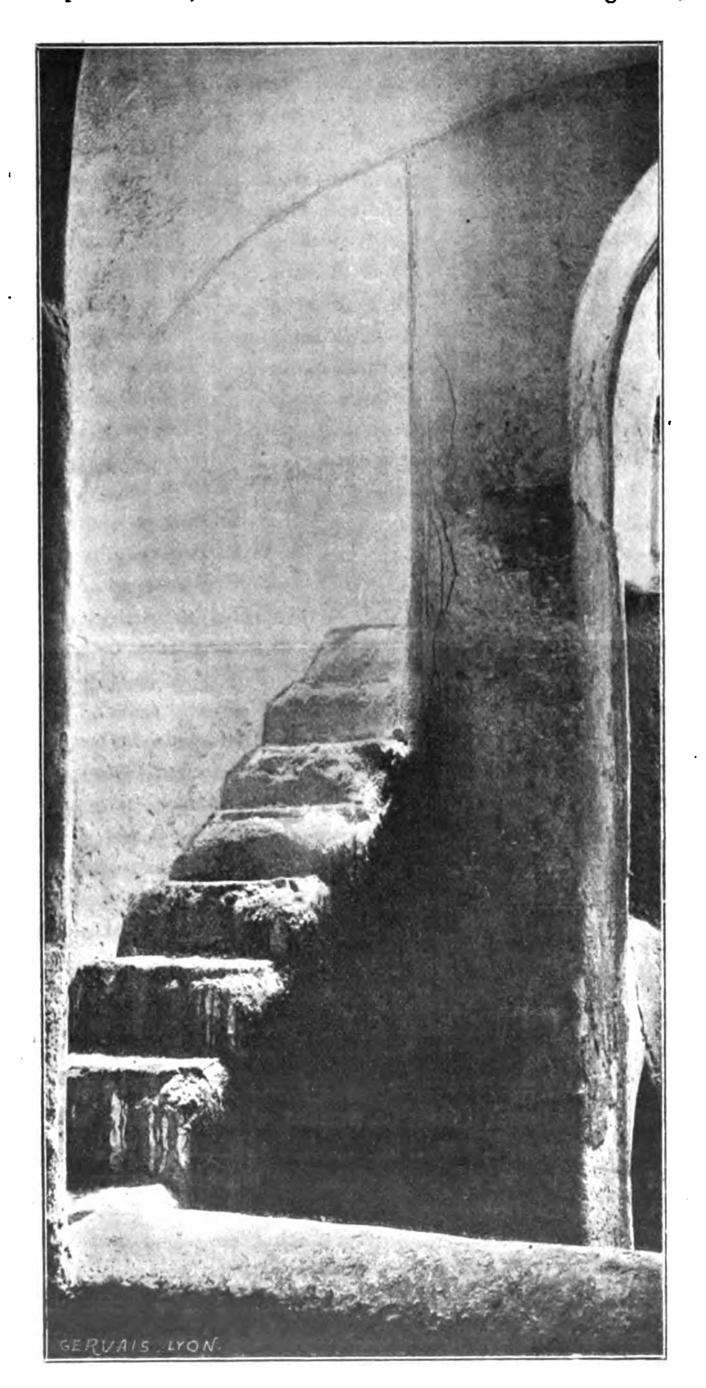
LA FÊTE DE SAINTE PERPÉTUE ET DE SAINTE FÉLICITÉ

DÉCOUVERTE DE LA PIERRE TOMBALE DES MARTYRS

Par le R. P. Delattre, des Pères Blancs, Archiprêtre de Saint-Louis de Carthage

SUITE ET FIN (1)

Deux jours après (22 mars), la fête de Notre Dame des Sept Douleurs, coïncidant avec la fête de saint Deogratias,



CARTHAGE (Tunisie). — Construction souterraine du IIe siècle de notre ère.—Prison du *Vicus castrorum* ; reproduction d'une photographie de M. H. Bourbon.

(1) Voir le numéro du 26 juillet.



Pierre tombale de sainte Perpétue, de sainte Félicité et de leurs compagnons martyrs.

évêque de Carthage, et avec l'anniversaire du sacre du cardinal Lavigerie, devait être marquée par d'abondantes découvertes. On m'apporta une pierre tombale entière au double nom de *Pascasius* et de *Bonifatius*, puis 67 morceaux d'inscriptions.

Parmi ces fragments, quinze appartenaient à la dalle de marbre de FELICITAS. Il ne nous fallut pas longtemps pour réunir les principaux et pour lire les noms de *Saturus* et *Rebocatus*. « Ne serait-ce pas là, nous demandions-nous avec émotion, les martyrs de l'Amphithéâtre ? » C'était possible. Mais il ne fallait pas trop vite chanter victoire, car plus d'un chrétien d'Afrique s'appela *Saturus* ou *Revocatus*. N'avais-je pas déjà trouvé dans les ruines d'une autre basilique deux de ces noms gravés sur une même pierre, sans aucun indice de martyre.

Cette fois, il y avait trois noms et chacun était précédé d'une croix. De plus, le fragment MAR appartenait à la même inscription. Le style et la grandeur des caractères (0m,10) nous faisaient désirer de pouvoir compléter un texte si intéressant.

Le lendemain, on se mit à rechercher la place de chaque fragment. Le Fr. Rogatien s'appliqua à ce travail non seulement avec entrain, mais avec une grande piété. Les oraisons jaculatoires ne manquèrent pas et furent exaucées.

Le soir, nous pouvions ajouter trois nouveaux fragments exhumés dans la journée et le Fr. Rogatien en trouvait un autre parmi les débris recueillis en 1906. Nous lûmes alors encore deux noms et, cette fois avec une grande joie, celui de *Perpétue* et celui de *Saturninus*.

Il n'y avait plus de doute. Nous avions les noms de sainte Perpétue, de sainte Félicité et ceux de leurs trois compagnons de martyre dans l'Amphithéâtre : *Saturus*, *Saturninus* et *Revocatus*.

Avec ces cinq martyrs, l'Eglise de Carthage honore *Secundulus* qui mourut en prison.

Le lundi de la semaine sainte (25 mars), pendant qu'aux fouilles de la basilique on trouvait trois morceaux de la même dalle, le Fr. Rogatien, en cherchant dans le monceau des débris de marbre formé à Saint-Louis depuis le commencement des travaux de recherche, avait la bonne fortune de mettre



CARTHAGE (Tunisie). — La basilique de sainte Perpétue ; chantier des fouilles ; reproduction d'une photographie de M. H. Bourbon.

la main sur un fragment appartenant au mot *Saturninus* et permettant de reconnaître une partie de *Secundulus*. Il y avait près d'un an que ce même morceau avait été trouvé.

En continuant de grouper et de juxtaposer les nombreux fragments, nous obtenions d'une façon certaine, à la première ligne du texte, les cinq premières lettres du mot MARTYRES. Sur 33 morceaux, 29 avaient retrouvé leur place. Seuls quatre fragments, s'accordant deux à deux, avaient résisté à toutes nos combinaisons de ce jeu de patience.

Une photographie fut prise de l'inscription dans cet état de reconstitution. Mais à peine avions-nous l'épreuve sous les yeux que les deux groupes isolés trouvaient immédiatement leur place.

Nous avions alors la joie de pouvoir lire sans hésitation :

† Hic SVNT MARTY *res*
† SATVRVS SATV *rninus* (1)
† REBOCATVS SECV *ndulus*
† FELICIT. PER *pe* T. PAS. *non. mart.*

Ici sont les martyrs Saturus, Saturninus, Revocatus, Secundulus, Félicité, Perpétue, qui souffrirent aux nones de Mars

(1) R et N de *Saturninus* furent trouvés, le 27 mai, assez loin du plus grand nombre des autres fragments, ce qui montre combien les morceaux de ce précieux texte, j'oserai dire de cette relique, furent dispersés.

Une cinquième ligne, dont il ne reste que des amorces de lettres, portait le nom de *Majulus*, désignant soit un autre martyr, soit un personnage ou un des personnages qui ont fait graver l'inscription.

Les caractères de cette dernière ligne paraissent, d'ailleurs, avoir été de moindre dimension qu'aux autres lignes.

La belle dalle de marbre blanc, à veines bleuâtres, qui recouvrit les reliques de nos glorieux saints de Carthage, mesurait environ 1m,50 de longueur et un mètre de hauteur.

Les caractères, hauts de 0m20, offrent un cachet particulier. Le graveur semble avoir reproduit scrupuleusement un modèle exécuté au pinceau.

Le style des lettres et la présence de la croix au début de chaque ligne ne permettent pas de faire remonter l'inscription à l'époque même du martyre des saints qu'elle nomme. En 203, Carthage ne devait pas avoir de basiliques. Les réunions religieuses pour le culte avaient lieu dans des maisons particulières et surtout dans les cimetières que, régulièrement, la loi romaine devait protéger. Mais les cimetières ne furent pas toujours à l'abri de la persécution. On connaît le cri des païens: *Areæ non sint !* (Qu'en enlève aux chrétiens leurs cimetières). Un demi-siècle plus tard, saint Cyprien

est également inhumé dans un *area*. Il en est de même de ses disciples, les martyrs saints Montan, Lucius et leurs compagnons. Nous sommes alors dans la seconde moitié du IIIe siècle.

Ce fut plus tard que l'église de Carthage put avoir de véritables basiliques. La pierre tombale que nous avons exhumée doit avoir été gravée dans le courant du IVe siècle, le siècle de Constantin.

Dans l'énumération des martyrs, les hommes sont nommés d'abord et, parmi eux, *Secundulus*, qui, mort en prison et n'ayant pas eu à subir le supplice des bêtes, occupe le dernier rang. Ensuite viennent les deux généreuses jeunes femmes, nommées aussi sans doute dans l'ordre de leur mort : Félicité l'esclave avant la matrone Perpétue. C'est dans ce même ordre que nous les voyons inscrites au canon de la messe, l'esclave avant la femme noble, *libéraliter educata, matronaliter nupta*.

Cette découverte, survenue à la veille des fêtes pascales, nous causa une grande joie. Aussi est-ce avec une vive allégresse que nous chantâmes *alleluia* Le Christ est ressuscité, *alleluia !* et l'église de Carthage ressuscite dans les monuments de ses saints, *alleluia ! alleluia !*

***

Il y a deux ans, sur un autre point de Carthage, j'ai découvert et déblayé complètement une construction souterraine qui m'a fait songer à la prison de sainte Perpétue.

Un escalier étroit, comptant vingt-cinq marches permet d'en atteindre le fond. Lorsqu'on y descend, après une dizaine de marches, on rencontre trois baies cintrées s'ouvrant sur un premier plan. L'escalier change alors complètement de direction, puis il continue jusqu'au fond du compartiment inférieur où un obscur couloir traverse l'épaisseur d'un pilier.

Des briques à inscription fixées dans la maçonnerie nous ont donné la certitude que cette construction souterraine existait déjà cinquante ans avant le martyre de sainte Perpétue. Cette constatation et la situation du monument dans le quartier militaire (1) m'ont fait émettre l'hypothèse du *carcer castrensis*, où sainte Perpétue, sainte Félicité et leurs compagnons furent enfermés en 203. *Transivimus in carcerem castrensem*, disent les actes.

Ce n'était là qu'une hypothèse ; mais la découverte dont je parle aujourd'hui ne laisse place à aucun doute. C'est bien le lieu de la sépulture des généreuses saintes et de leurs compagnons la gloire de Carthage, que nous avons trouvé.

***

Au moment où j'écris ces lignes, nous venons de reconnaître, au centre de la basilique, la « confession souterraine (2), celle, peut-être, qui a renfermé les corps de nos martyrs. Nous la déblayons avec entrain dans l'espoir d'heureuses surprises.

FIN

(1) C'est dans ce quartier qu'au temps de sainte Perpétue, la première cohorte urbaine tenait garnison. Elle était venue de Lyon où elle avait été remplacée par la treizième. On a trouvé à Carthage et à Lyon les épitaphes de soldats de cette dernière cohorte. D'après le savant Mommsen, la permutation dut avoir lieu sous Vespasien.

(2) C'est une chapelle de forme rectangulaire, longue de 3m,30 et large de 3m,25. Au fond s'ouvre une abside large de 1m,30 et vis-à-vis une sorte de niche carrée de un mètre de côté. Elle était pavée d'une mosaïque ornée d'oiseaux et bordée d'une torsade.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de Mlle Cottin, du diocèse de Grenoble	500 »
Un abonné du Tournaisis, demande de prières	15 »
M. Victor Herman, Namur	5 »
A. S., diocèse de Rennes, demande de prières	500 »
Anonyme du diocèse de Langres	9000 »

Pour les Pères Carmes de Bagdad.

Anonyme du diocèse de Lyon	50 »

Au R. P. Deslandes, pour son église de Sainte-Anne, Jaffna.

Bouquet de fête à sainte Anne, diocèse de Saint-Claude	5 »

A M. François Deniau, Tribu des Sanars (Coïmbatour).

Bouquet de fête à sainte Marguerite, diocèse de Saint-Claude	3 »
Boîte de saint Antoine, diocèse de Saint-Claude	7 »

A M. Robin, Coïmbatour, pour sa chapelle de saint Antoine.

Anonyme du Jura	10 »

A M. Godec, à Alladhy (Pondichéry), pour le baptême d'un enfant sous le nom d'Honoré.

Une abonnée de Chambéry, reconnaissance	5 »

A M. Denis, Dong-Thap (Tonkin méridional).

M. I, de Lyon	20 »
Un ami des anges, diocèse de Soissons	5 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour les lépreux.

Un ami des anges, diocèse de Soissons	3 »
P. C., diocèse de La Rochelle	5 »
Abonné de Kinkempois (Belgique), demande de prières	20 »

A M. Duhamel, Haut-Tonkin, pour les lépreux.

Un anonyme de Provins, diocèse de Meaux	10 »

Pour une mission éprouvée par la famine (R. P. Noury, Kiang-nan).

Anonyme du Jura	5 »

Pour les affamés de la Chine (R. P. Noury, Kiang-nan).

M. René de Lavan, diocèse de Bayeux, demande de prières	5 »
M. Muller, Dijon	3 50

A sœur Marie-Marthe, à l'orphelinat de Notre-Dame des Anges à Kiu-kiang (Kiang-si septentrional) pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie.

Une anonyme de Baugé, demande de prières	50 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).

En mémoire de M. Jean-Baptiste Koch, de Sourbrodt	982 40

Pour les missions de Mgr Le Roy.

En mémoire de M. Jean-Baptiste Koch, de Sourbrodt	982 40

Pour l'hôpital des victimes de la maladie du sommeil (Victoria-Nyanza septentrional).

Une abonnée de Chambéry, demande de prières pour une conversion	5 »

Pour la mission hongroise du Lac Croche (Saskatchewan).

C. B. (Hongrie)	5 »

A Mgr Légasse, Saint-Pierre-Miquelon, pour la reconstruction de son église.

M. Muller, Dijon	3 50

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Noury, Kiang-nan.

Anonyme du diocèse de Lyon	90 »
M. l'abbé Cazenave, du diocèse de Tarbes	5 »
A. C., diocèse de Grenoble	10 »
M. Francesco Attard, Malte	13 »
En l'honneur de saint B. Labre, Reims	29 25
L. A. C., diocèse de Chartres	50 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



MADAGASCAR. — VUE DE FIANARANTSOA, CHEF-LIEU DU BETSILÉO ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU (v. p. 377).

LES FILLES DE LA CHARITÉ EN DANEMARK

La Mission d'Helsingor

Nous parlons rarement des missions du Danemark. Les tentatives faites en ce pays pour ramener les âmes de bonne volonté que le luthéranisme a égarées en dehors du bercail de Rome sont cependant bien intéressantes et bien dignes d'être encouragées. Aussi, reproduisons-nous avec empressement la communication suivante que nous transmet M. Guasco.

Les lecteurs des *Missions catholiques* connaissent déjà la fondation des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul à Elseneur; elle leur a été présentée. Ils seront heureux d'apprendre aujourd'hui qu'elle s'est consolidée et qu'elle commence à faire du bien.

I

La façon dont la fondation de la mission d'Elseneur fut décidée est vraiment providentielle et paraîtrait incroyable si l'on ne savait que Dieu se sert quelquefois des instruments les plus humbles pour accomplir ses desseins : une Sœur infirme fut, cette fois-ci, cet instrument. Après de nombreuses péripéties, l'établissement d'un poste de Filles de la Charité fut résolu, et l'on choisit comme résidence Elseneur ou Helsingor, près de Copenhague.

Elseneur est une ville de province assez importante, située au bord du Sund, au milieu d'un riant paysage. Au nord et au sud, le regard s'étend sur de petites collines boisées qui, avec la mer, lui font un cadre charmant. Sur une petite pointe s'avançant dans les flots, le vieux Kronborg, château du moyen âge, domine le Sund, l'un des passages maritimes les plus importants pour le commerce du monde entier : chaque année, y passent environ 50.000 navires de toutes les nations.

Jadis, les droits de douane que chaque bateau devait payer étaient la grande ressource de la ville et de l'Etat. La douane a été supprimée, et Elseneur tire, aujourd'hui, sa principale richesse de la construction des vaisseaux et des diverses industries qui l'accompagnent.

Avant 1536, il y avait à Elseneur plusieurs couvents; l'un d'eux, celui des Carmes, est resté célèbre. Du couvent des Carmes, en effet, sortit le moine Helgesen, bien connu dans l'histoire de la Réforme.

Déjà, avant les prédications de Luther, il avait dénoncé les abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise. Quand Luther parut, il se joignit à lui pour le quitter quand celui-ci, au lieu de tonner seulement contre les abus, entreprit d'attaquer la doctrine même de l'Eglise. Paul Helgesen alors devint un adversaire déclaré de Luther et voua désormais son éloquence, sa science et ses efforts à la défense de l'Eglise. Helgesen fut un des grands hommes du Danemark, les protestants eux-mêmes le reconnaissent.

Les deux églises protestantes d'Elseneur, Saint-Olaf et Sainte-Marie, datent, comme leurs noms l'indiquent, du temps où Elseneur était une ville catholique. Il y a encore des restes assez importants du couvent Sainte-Marie, à la restauration duquel l'Etat consacre des sommes d'une certaine importance.

Il y a une douzaine d'années, on découvrit qu'il y avait dans la ville d'Elseneur quelques familles catholiques : un Père Jésuite de Copenhague fut alors chargé de s'y rendre de temps en temps pour y dire la messe et exercer le ministère pastoral. Une chapelle fut installée dans un appartement loué à cet effet, ou plutôt dans une chambre d'un second étage qui servait aussi de classe. Une station de mission fut établie à Elseneur par Mgr Von Euch qui y préposa, comme catéchiste, un ancien pasteur converti au catholicisme. A partir de novembre 1902, la messe fut dite régulièrement le dimanche, tous les quinze jours, par un prêtre venant de Copenhague.

II

La mission catholique d'Elseneur reçut une plus grande impulsion quand M. Wattier, prêtre de la Mission, et quatre Filles de la Charité y arrivèrent, de France, le 29 février 1904. Mgr Von Euch reçut les Sœurs avec une paternelle bienveillance et leur promit sa prochaine visite dans leur future installation. Quand elles débarquèrent à Elseneur, elles furent l'objet de la curiosité des habitants; mais cette curiosité n'avait rien d'hostile et, dès le lendemain, un journal du pays souhaitait la bienvenue « aux quatre sœurs converses françaises ». L'absence de voile avait été la cause du qualificatif de « converses ».

Quinze jours après, la même feuille faisait remarquer : « que les Filles de la Charité, ainsi que le nom l'indique, n'ont qu'un but de bienfaisance, soulager les malheureux » et qu'on les voyait « traverser modestement les rues avec leur merveilleuse coiffure, la cornette pendant sur leurs épaules. » Le tableau était vrai, la cornette pendait sur les épaules à cause de l'humidité du climat.

Profitant de ces heureuses dispositions, les Sœurs se mirent à l'œuvre. L'humble chapelle, donnée par un prêtre de la Mission, devint l'église paroissiale. Un ouvroir fut ouvert pour les petites filles; un dispensaire le fut pour les pauvres. La visite des malades à domicile et les leçons de français suivirent.

La chapelle a été installée dans une villa louée 17, Marienlyst Allée : tous les jours on y offre le saint sacrifice de la messe. La chapelle, simple hangar, est malheureusement trop petite, et longtemps encore, ne pourra satisfaire aux besoins de la paroisse qui se développe. L'été surtout, le besoin d'un local plus vaste va se faire sentir ; un assez grand nombre de catholiques, en effet, viennent passer quelques mois dans les maisons de campagnes des environs d'Elseneur, ou au grand hôtel situé sur les bords de la mer.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 3 août, se sont embarqués à Marseille douze missionnaires de la Société des Pères Blancs : 1° pour Chinde, à destination du vicariat apostolique du Nyassa ; les RR. PP. Armand Duflot (Cambrai), Félix Beauquis (Annecy), Jean-Marie Colibeault (Rennes) et Ernest Paradis (Québec) ; 2° pour Mombasa, à destination du vicariat apostolique du Tanganyka : les RR. PP. Pierre Majerus (Luxembourg), Hermann Melssen (Bois-le-Duc), Jean-Louis Pineau (Nantes) ; 3° à destination du vicariat apostolique du Haut-Congo : les RR. PP. Augustin Dumortier (Tournai), Cyrille Verbèke (Bruges), Jean Mulder (Haarlem), Abraham Stoop (Ruremonde) et Pierre Zœtmulder (Haarlem). Par le même bateau se sont embarquées pour Mombasa, à destination du Tanganyka, trois religieuses de la Société de Notre Dame d'Afrique ; Sœur Régis (Le Puy), Sœur Crescence (Cologne) et Sœur Saint-André (Cambrai).

— Voici les noms des missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles qui vont prochainement partir pour diverses missions d'Orient et d'Afrique.

Au mois de septembre partiront par le Transsibérien, pour la Mongolie Centrale, les RR. PP. François Beuckelaers, de Wilrijck (Malines), François de Coster, de Neerijssche (Malines), et Auguste Van Susante, de Boxtel (Bois-le-Duc); — pour la Mongolie Orientale, les RR. PP. Benoît de Vogelaer, d'Everberg (Malines), Joseph Van Durme, de Baelegem (Gand), et Albert Seys, d'Ypres (Bruges) ; — pour la Mongolie S.-O. Ortos, les RR. PP. Gaspar Schotte, de Merckem (Bruges), et Achille de Brabandere, d'Iseghem (Bruges); — pour le vicariat apostolique du Kan-sou, les RR. PP. Albert Selosse de Mouscron (Bruges), et Alphonse de Lippeloo (Malines) ; — pour la préfecture apostolique du Kan-sou, les RR. PP. Willibrord Nefkens, de Denteloord (Bois-le-Duc), Alphonse Valcke, de Bruges, et Omer Vanderlinden, de Wynckel-Sainte-Croix (Gand).

Le 12 septembre s'embarqueront à Anvers, pour le vicariat apostolique du Congo Belge, les RR. PP. Léon Bittremieux, de Sysseele (Bruges), Jules Becwsaert, d'Iseghem (Bruges), Arthur Breye, d'Aelbeke (Bruges) et le Fr. Lambert Van Eindhoven, de Vechel (Bois-le-Duc); — pour la préfecture apostolique du Haut-Kasai, les RR. PP. Joseph Vervaecke, de Beveren (Bruges), Léon Van Heirbeeck, de Cruybeke (Gand), Jean Van Uden, de Boxtel (Bois-le-Duc), et les Fr. Antoine Pasmans, de Gulpen (Ruremonde) et Gérard Mayen, de Tilbourg (Bois-le-Duc).

Le 25 septembre s'embarqueront à Gênes, pour les îles Philippines : les RR. PP. Pierre Dierickx, de Tamise (Gand), Octave Van de Walle, de Heestert (Bruges), Florimond Carlu, de Hulste (Bruges), Constan Jurgens, de Oss (Bois-le-Duc), Jules Sépulchre, de Herstal (Liège), Séraphin de Vesse, de Rebecq-Rognon (Malines), Henri Verbeeck, de Puers (Malines), et Albert de Reume, de Chimay (Tournai) et le Fr. Chrétien Hulsbosch, de Brée (Liège).

INFORMATIONS DIVERSES

Perse. — Mgr Lesné, Lazariste, délégué apostolique, nous écrit d'Ourmiah le 1er juillet 1907 :

« Je viens de nouveau vous tendre la main en faveur des œuvres établies à Tauris depuis six ans et qui périclitent faute de ressources. Il y a eu, en effet, six ans le 17 juin dernier que j'ai présidé l'ouverture de la mission de Tauris, y plaçant deux missionnaires pour commencer. Les œuvres à entreprendre étaient tout indiquées : donner les secours du saint ministère à la colonie européenne et aux catholiques indigènes se trouvant dans cette ville, ramener à l'union romaine les dissidents arméniens, puis ouvrir une école-collège avec un petit séminaire arménien, cette mission de Tauris étant surtout pour les Arméniens. Confiant dans la Providence, nos zélés missionnaires se mirent immédiatement à l'œuvre, en inaugurant une école où le français, l'arménien, le persan et le russe sont enseignés; les élèves affluèrent, les locaux préparés devinrent trop étroits, le nombre des professeurs dut être augmenté, ce qui obéra lourdement le budget de la maison. Au mois d'octobre 1902, un petit séminaire arménien fut ouvert avec six enfants. Trois d'entre eux sont déjà partis pour Rome où ils vont terminer leurs études au collège arméno-léonin : ils reviendront ensuite prêtres du rite arméno-catholique et ils nous aideront dans l'apostolat auprès des dissidents; étant de nationalité arménienne, ils seront admis plus facilement que nous et ainsi rendront de grands services à la cause catholique.

« Ces différentes œuvres sont toujours allées en prospérant, ne demandant qu'à se développer. Malheureusement la première maison, acquise et disposée tant bien que mal pour commencer, menace ruine et elle est devenue trop étroite; il faudrait pouvoir lui adjoindre la cour attenante. Le prix qu'on demande est raisonnable mais nous n'osons conclure l'achat, l'argent nous faisant absolument défaut. Cette acquisition est cependant bien nécessaire tant pour mettre les œuvres actuelles un peu plus au large que pour pouvoir ouvrir un pensionnat depuis longtemps réclamé. Ce serait aussi un moyen de nous créer des ressources et cela sans de nombreux frais, car les élèves payants augmenteraient sans qu'il fût besoin d'augmenter les professeurs, les professeurs actuels suffiraient pour enseigner les élèves anciens et les nouveaux.

« Je jette donc les yeux vers l'Europe, vers les lecteurs des *Missions catholiques ;* je fais un nouvel appel à leur charité inépuisable, espérant que, malgré le malheur des temps, ils sauront trouver encore une obole pour nous aider. »

Abyssinie. – M. Gruson, Lazariste, missionnaire en Abyssinie, nous écrit :

« L'épouvantable fléau des sauterelles vient de s'abattre sur nous. Elles sont là, tantôt obscurcissant le soleil, tantôt répandues sur les champs comme d'immenses vagues rouges. Elles dévorent tout, tout, tout... Nos pauvres Irobs, qui vous doivent et vous aiment tant, sont pétrifiés de terreur... Ils nous montrent les terribles visiteuses et des larmes brûlantes coulent sur leurs joues, pendant qu'ils nous disent ces mots d'une simplicité terrible : « Père, nous ne pouvons pas nous manger les uns les autres.. » donc nous mourrons !... »

« Chers bienfaiteurs, vous ne laisserez pas mourir de faim nos enfants et vos frères ! »

Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux

Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan

Par le R. P. Arsène TURQUETIL, Oblat de Marie-Immaculée

ARRIVÉE CHEZ LES ESQUIMAUX

Suite (1)

Durant mon séjour au milieu des Esquimaux, je n'ai pas vu se réaliser une seule prédiction des sorciers. On y ajoute pourtant une foi aveugle. C'est ainsi qu'un jour tout le monde partit à la recherche de voyageurs qu'un sorcier avait vus en songe rôder dans nos parages. On ne trouva personne, bien entendu.

Faut-il en conclure que toute cette magie n'est que supercherie ? Je ne le pense pas.

Voici ce qui arriva quelques années auparavant au même jeune homme que nous avons vu mourir si tristement. Il était à l'affût, sa carabine plantée le long d'un rocher. Un enfant qui l'accompagnait saisit la carabine et fit jouer la détente. Le coup partit et atteignit le malheureux en pleine poitrine. La balle pénétra au-dessous du sein et ressortit sous l'omoplate, du côté droit, après avoir fracassé l'avant-bras au-dessus du poignet. Le sorcier fut mandé en toute hâte, et connut, par révélation de l'esprit évoqué, la manière d'épancher le sang du poumon perforé et d'arrêter en même temps l'hémorrhagie. La guérison fut complète et le chasseur jouit jusqu'au printemps dernier d'une santé superbe. Un médecin, passant au lac Caribou il y a deux ans, constata, d'après les cicatrices, que la balle avait bel et bien traversé le poumon, et déclara la guérison merveilleuse.

L'an dernier, un autre jeune homme avait la jambe fracassée par une balle. Là encore le sorcier devient chirurgien et réussit étonnamment. Il tailla, coupa, épancha le sang coagulé, élimina avec soin les débris d'os ou de moëlle, referma les plaies et inventa un bandage vraiment admirable. Grâce à ce bandage tout l'effort de la marche se reportait sur le genou et les doigts de pied. Aujourd'hui les plaies sont bien fermées, les os, quoique tendres encore, ont repris consistance, et l'individu peut marcher sans soutien ni appui d'aucune sorte.

Ces faits semblent indiquer qu'ici, comme partout ailleurs, le démon se plaît à étonner les gens pour inspirer une confiance aveugle en sa puissance.

Je ne saurais aujourd'hui décrire les différents rites de la magie chez les Esquimaux. Disons seulement que l'inimitié et la vengeance sont le fruit de ces pratiques secrètes, et que souvent aussi elles ne sont que l'instrument de passions honteuses.

***

Le jeune homme chargé de pourvoir à ma subsistance n'était plus. Les circonstances de sa maladie et de sa mort avaient révélé que le prêtre était un puissant adversaire du sorcier. Le malade l'avait hautement proclamé. Il aurait voulu ne se remettre qu'entre mes mains. Aussi affirmait-on

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 juillet et 2 août.

devant moi que les pratiques de magie avaient causé sa mort. Mais, comme on craignait le sorcier, devant lui on tenait un tout autre langage! C'était la première fois qu'il était frappé d'insuccès, on se rappelait les cas désespérés où son art avait guéri. De là à faire retomber sur moi l'échec subi, il n'y avait qu'un pas. Il était à craindre que, sous l'empire de la douleur, les esprits ne devinssent malveillants. C'est alors que le Bon Dieu m'envoya du secours. J'avais en vain cherché des compagnons parmi les Montagnais au printemps précédent. Or, une douzaine d'hommes m'arrivèrent tout à coup. Pourquoi venaient-ils ? Ils n'auraient trop su le dire eux-mêmes. Personne ne les avait renseignés à mon sujet. Grand fut leur étonnement de me voir seul au milieu de ces païens. Ils s'installèrent près de ma tente. Ils comprirent bien vite les dispositions équivoques des sauvages à mon endroit et firent de vives instances pour m'emmener avec eux. Mais j'étais bien décidé à rester jusqu'au bout. Quitter le pays avant l'époque fixée pour le retour, c'eût été, aux yeux des Esquimaux, manquer de courage et perdre ainsi à jamais toute influence sur eux. Je décidai mes compagnons à rester avec moi jusqu'à l'hiver.

Comme ils avaient des canots, j'en profitai pour faire une tournée dans le Nord. Je visitai trois campements. Ce voyage contribua beaucoup à me renseigner sur les mœurs des indigènes, leur caractère et leurs dispositions religieuses.

Après neuf jours d'absence, je revins au campement et je repris mon train de vie comme auparavant. Je me familiarisais peu à peu avec la langue. J'essayais de faire tourner à bien l'impression de crainte que produisait ma présence. Ainsi nul n'aurait osé me contredire : ma « magie » était réputée plus forte que celle des sorciers les plus puissants.

Je me décidai enfin à parler du baptême des enfants; j'en démontrai la nécessité, on m'approuva et un jour fut fixé pour la cérémonie. Mais, au jour choisi, personne ne se présenta. Il n'y avait plus un seul homme dans le camp, tous avaient fui et les femmes n'osaient rien faire sans leurs maris. Je revins trois fois à la charge, mais sans meilleur résultat. J'avais épuisé tous mes arguments; fallait-il désespérer ? Non. L'œuvre apostolique est une œuvre toute divine. Nous pouvons planter, arroser; mais c'est Dieu, Dieu seul, qui donne les fruits.

⁂

Les choses donc traînaient en longueur lorsqu'un jour un sauvage vint à moi.

« — Père, me dit-il, mon frère, l'an dernier, a eu la jambe fracassée par une balle; il vient de faire une chute en sortant de son canot et les os à peine ressoudés se sont brisés de nouveau. Accours, je t'en prie, et apporte tes médecines. »

Je suis un bien médiocre médecin; mais je suis absolument nul comme chirurgien rebouteur. Que faire! On me tendait un piège évidemment. Le sorcier avait guéri une première fois les os broyés et les chairs en lambeaux. On voulait voir ce que ferait le Père. Mon plan fut vite arrêté. J'envoyai un peu de borax et d'acide phénique pour laver l'endroit lésé, et je promis une visite pour le lendemain. Dieu aidant, mon intention ne pouvait faire que du bien.

Le jour suivant était un dimanche. Je priai beaucoup, j'offris la sainte messe à l'intention de mon malade et je partis. Chemin faisant, je croyais déjà entendre les cris de douleur du pauvre blessé. La seule pensée d'assister impuissant à ses souffrances m'assombrissait.

Enfin, à la tombée de la nuit, j'arrive. Je suis tout surpris de n'entendre aucune plainte. Le malade a un moment de répit, pensé-je. J'entre dans sa loge. Il jette sur moi un long regard de bonheur et de reconnaissance, puis me serre la main avec affection.

« — J'ai mis ta médecine hier soir, dit-il, et depuis ce matin je ne souffre plus du tout. »

Il voulut me faire voir sa jambe. Je constatai que les os n'avaient pas été brisés, comme on l'avait dit, puisqu'il n'y avait aucune trace d'inflammation ; seule une légère courbure indiquait que le tibia avait plié et que le bandage avait empêché la rupture. J'expliquai que mes prières étaient plus fortes que toutes les sorcelleries du monde. Le lendemain, je quittai ces pauvres gens qui ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance et je revins à mon campement.

⁂

Quelques jours plus tard, je guérissais un cas de refroidissement avec complication de pleurésie qui paraissait désespéré.

Ma réputation grandissait chaque jour. Chaque jour aussi, je posais la question du baptême. Que de discussions, que d'objections, on me faisait ! Enfin, plusieurs consentirent franchement à laisser baptiser leurs enfants et sans arrière-pensée, je crois. Mais je ne voulais pas d'exceptions : j'attendis encore. Le temps pressait cependant. Nous étions au 26 octobre, il me faudrait d'un jour à l'autre retourner au lac Caribou.

Dans la nuit du samedi 30 octobre, je dormais paisiblement lorsque, soudain, un sauvage se précipite chez moi :

« — Père ! Père ! le sorcier, le sorcier !

« — Qu'y a-t-il donc ?

« — Le fils du chef se meurt et le chef te demande ; le sorcier l'a tué. »

Je me lève en toute hâte. On n'entend au dehors que des cris de désespoir.

Le jeune homme avait été à la chasse ce jour-là. Quelques heures auparavant, il accompagnait les chants en battant le tambour. Le voilà maintenant sans connaissance. Il pousse des cris affreux ; sa face est congestionnée et livide, tout son corps en proie à de terribles convulsions épileptiformes. Je lui fais respirer de l'ammoniaque. Enfin il ouvre les yeux et me regarde fixement ; puis il me tend la main et fait signe qu'il ne peut parler. Je lui recommande de dormir tranquille. Un profond silence règne alors dans la tente, puis j'ordonne de le couvrir et de lui tenir les pieds chauds, et j'attends quelques minutes encore. Tout à coup, il parle. Il s'adresse à son père et à sa mère.

« — Je pensais mourir, fit-il, et vous ne pouviez faire autre chose que pleurer. Le missionnaire, lui, n'a pas pleuré ; mais il est fort et bon. Il est venu et me voilà sauvé! »

Il voulait continuer. Je l'arrêtai, et profitant de la circonstance, je fis un petit sermon à tous les païens réunis; puis je me retirai.

Le lendemain, je rencontrai mon malade guéri ; il partait à la chasse.

« — Appelle ton père, lui dis-je, et viens ici avec lui. »

Ils arrivent bientôt. Le chef m'apporte force présents.

« — Laisse ces présents. Si réellement ton cœur est bien disposé, fais ce que je désire, amène-moi tes enfants et je les baptiserai. On dit partout que vous ne voulez pas prier. Je veux montrer que c'est faux...

« — Non, c'est vrai, fit-il; nous ne pensions pas à prier Nous avons souvent ri de toi quand tu priais. Nous voudrions ne pas prier ; mais nous sommes bien obligés de céder, car nous n'avons plus d'excuses pour justifier notre refus. C'est ce qu'ont dit tous les Esquimaux du Nord. »

Là-dessus, il retourna à sa loge, réunit ses enfants, et, quelques instants après, la grâce sanctifiante du sacrement avait régénéré ces jeunes âmes. Dieu avait commencé son œuvre. Ma joie n'avait d'égale que ma reconnaissance envers la divine Providence qui avait si bien ménagé toutes choses pour aboutir à cet heureux résultat.

La cérémonie du baptême produisit une grande impression sur les adultes. Sans doute ils ne comprirent rien aux rites ni aux paroles. Mais ils savaient combien j'avais la chose à cœur et cela seul leur donnait une haute idée de ces prières.

Peu après, j'eus la visite du chef et voici ce qu'il me raconta :

« — J'ai fait souvent la sorcellerie pour te connaître. Un jour, je t'ai vu en songe. Tu dormais. Je voulus approcher. Mais, alors, un grand livre te déroba à mes yeux. Je ne pouvais voir ce qu'il contenait. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer, tant il était beau. Les feuillets tournaient d'eux-mêmes, puis le livre se ferma tout seul. Je voulus alors te voir, il n'y avait plus que le livre. Trois fois, je revins à la charge et toujours ce livre était là qui m'empêchait d'approcher. Dis-moi, ce livre est-il celui dont tu t'es servi pour baptiser ? »

(A suivre.)

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

Dans le Betsiléo comme en Imerina, la période qui s'écoula entre les deux guerres fut active et féconde. Fianarantsoa accueillait, en mars 1887, le Résident général, M. Le Myre de Villers, toujours si sympathique à la Mission. En juillet 1888, elle recevait M. le Résident Besson qui, pendant dix-huit ans, par son dévouement médical et sa généreuse bonté devait si bien gagner le cœur des Betsiléo, attachés d'avance à la France, qui, pensaient-ils, les délivrerait du joug hova.

En 1888, les Frères de la Doctrine chrétienne se chargeaient des écoles de Fianarantsoa. En 1890, Mgr Cazet posait la première pierre d'une très belle église due à la générosité d'une catholique anglaise, et que l'évêque devait consacrer dix ans plus tard. Le Résident général avait lui-même reconnu que l'ancienne église, par trop misérable, devait être remplacée.

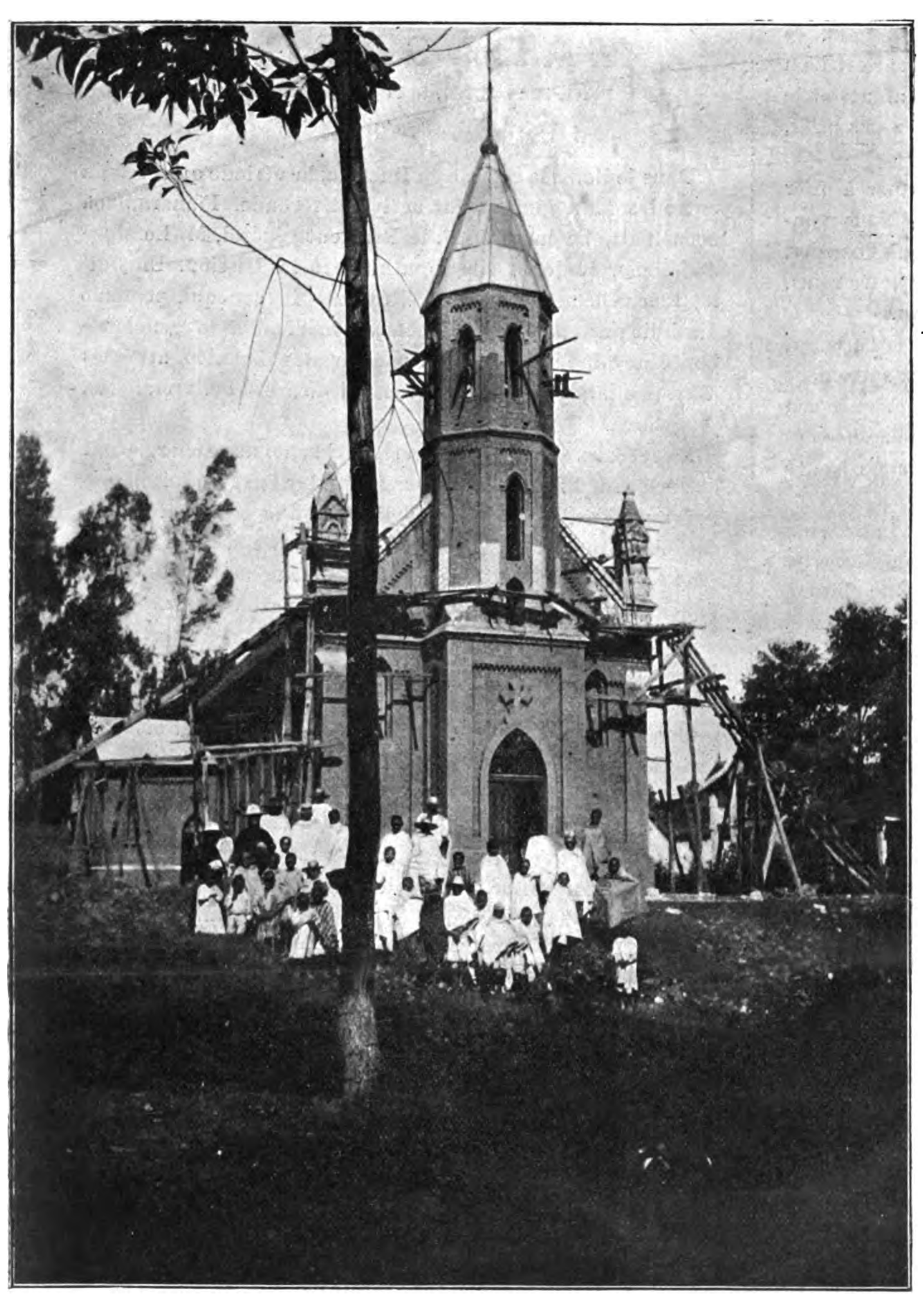
Deux supérieurs, le P. Vigroux, de 1886 à 1896, surtout le P. Bardon (2) de 1891 à 1894, imprimèrent aux œuvres une impulsion énergique. Afin d'organiser plus solidement les écoles, le P. Vigroux, en 1886, les distribua en vingt districts dirigés chacun par un *mpiadidy* (responsable), inspecteur chargé de visiter les écoles. Cet essai d'organisation eut des inconvénients, le Malgache abusant aisément de l'autorité dont il dispose, et les « mpiadidy » eurent, plus tard, moins d'influence. Le P. Bardon, ami des Betsiléo, eut vite acquis auprès d'eux une popularité méritée. Il la devait à son zèle

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin, 6, 13, 20, 27 juillet, et 2 août.

(2) Aujourd'hui supérieur général de l'Imérina.



MADAGASCAR. — ANDINA. — EGLISE EN CONSTRUCTION ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.



MADAGASCAR. — AMBOHIMAHASOA, NOUVELLE ÉGLISE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

furent invités à retirer leurs enfants des écoles de missions pour faire honneur au nouvel enseignement ; les employés qui résisteraient étaient menacés de destitution. Avec raison, un colonel achevant, en 1900, de visiter l'école des sœurs, s'écriait : « C'est la France qui est là Pourquoi ne pas s'en tenir là. Quelle aberration de chercher à établir autre chose ! » L'aberration n'a point pris fin.

Enfin, en 1901, les Pères d'une nouvelle province de France venaient renforcer la mission Betsiléo, et, en mars 1906, en prenaient la direction. Grâce à eux, un sang jeune et généreux lui était infusé. Six nouveaux districts étaient fondés, des églises bâties, de nombreuses chapelles restaurées, une poussée vigoureuse donnée aux écoles, un peu partout des comités institués pour surveiller et stimuler les fidèles un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes organisé près de Fianarantsoa, une maison de retraites bâtie où plusieurs milliers de fidèles viendront se renouveler chaque année. Cette impulsion nouvelle était d'autant plus nécessaire, que diverses raisons conspirent à provoquer, dans ce pays, une baisse de la foi : le discrédit officiel dont les indigènes voient la religion frappée ; l'impôt dont l'échéance devient la grande et dominante préoccupation ; la déception d'un peuple auquel la conquête n'a pas donné ce qu'il en attendait ; la misère, mauvaise conseillère ; la reprise des anciennes superstitions, prohibées par les Hova, permises par les Français sinon conseillées par eux. De ces causes résultera, en même temps qu'une indifférence plus grande dans la masse, un effort plus généreux dans l'élite. Mais comment attendre, même de l'élite, qu'elle ne soit pas effrayée par les récentes vexations scolaires, qu'elle ne soit pas troublée par ces circulaires officielles recommandant aux moindres fonctionnaires de s'abstenir de religion ?

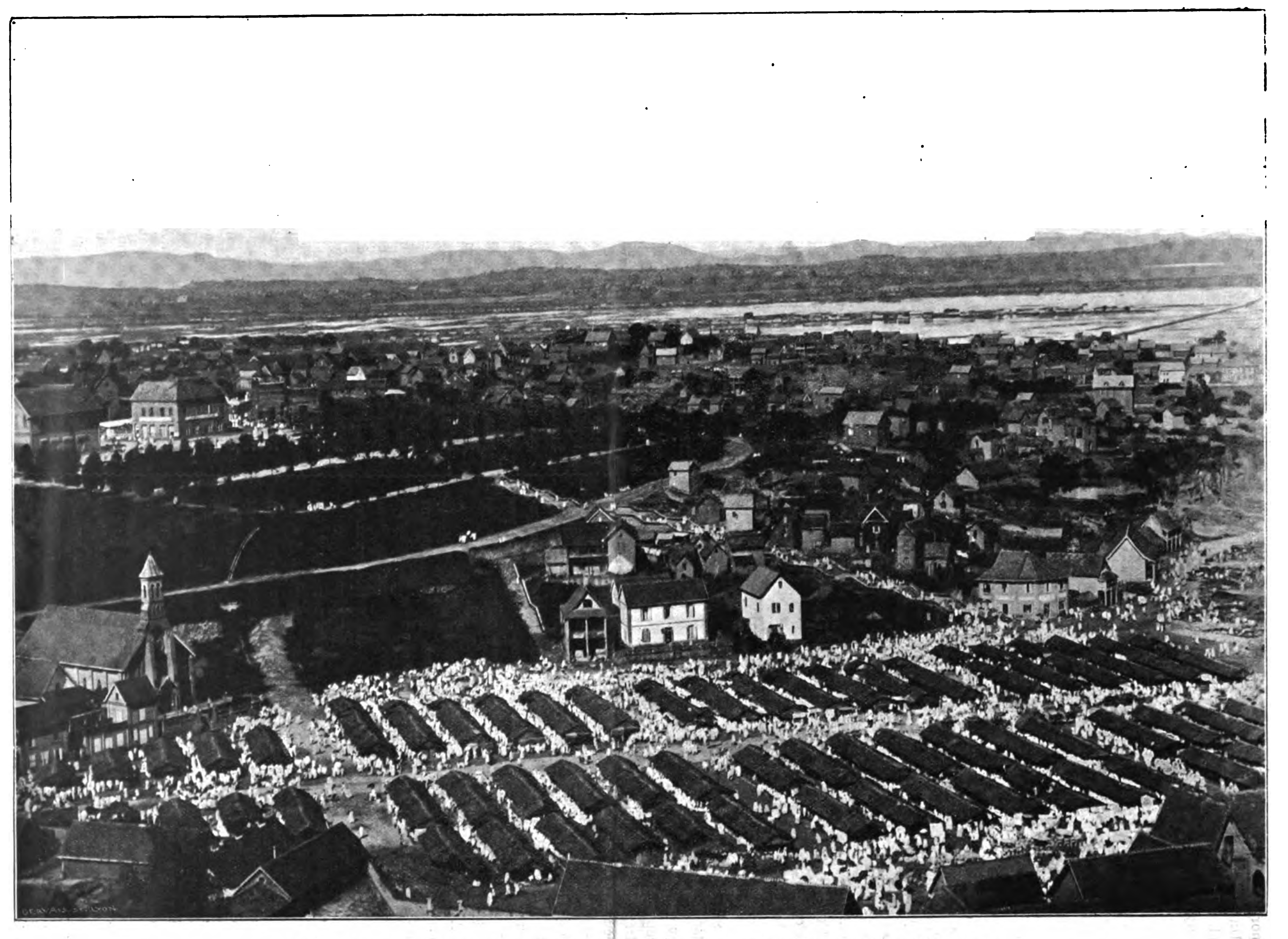
au-dessus de tout éloge, à sa direction pleine de bon sens et d'énergie, à son art d'enlever une foule et même à sa majestueuse stature. Il a rendu aux Betsiléo ce que ceux-ci lui ont donné d'affection, et ce n'est pas sans raison que je l'ai quelquefois entendu nommer le grand Betsiléo. Aumônier d'un hôpital de campagne, pendant la guerre de 1895, le P. Bardon fit, sur ce nouveau théâtre, preuve d'un dévouement dont maintes lettres du général Duchesne ont reconnu le prix.

Malheureusement, vers 1898, l'école laïque fit son apparition dans le Betsiléo, et la contrainte, employée naguère en faveur des écoles protestantes, fut mise au service des nouvelles écoles officielles. Les indigènes, effrayés et déconcertés,

***

Je ne veux point promener mes lecteurs dans chacun des quatorze districts qui dépendent de Fianarantsoa. Ils comptaient en 1904-1905, 467 postes, 67.869 fidèles, 24.432 élèves inscrits (1). Les paroisses qui présentent le meilleur aspect sont celles où la majorité betsiléo est dirigée par une bonne élite hova. Telles, les belles paroisses d'Ambohismahasoa, d'Ambalavao, d'Ambohimandroso. Celles où le missionnaire a constamment séjourné, se ressentent sensiblement de ce soin. Dans les régions de l'ouest, les indigènes sont moins ouverts, même un peu sauvages, et la détresse des « fiangonana » est plus apparente. Aux villages

(1) A Madagascar, la différence entre les élèves inscrits et assidus est souvent d'un tiers et plus. Cet écart provient de l'indifférence des parents et des enfants, du peu d'avantage qu'on retire de l'école, de la misère, de la fièvre.



MADAGASCAR. — TANANARIVE. — LE MARCHÉ ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

de passage, où l'exemple et l'influence de l'Européen ont porté de mauvais fruits, l'insensibilité est plus grande. Dans les campagnes isolées, la vie chrétienne est souvent plus préservée et plus intense. Presque partout, de bons noyaux de fidèles offrent déjà un terrain solide à la foi, et, dans maints endroits, des âmes d'élite secondent le missionnaire avec tout le dévouement qu'on peut attendre, ailleurs, d'excellents catholiques. On n'a pu, en vingt ans, apprendre parfaitement à des gens qui n'en avaient aucune idée, la stabilité du foyer et le droit de la religion à régler un contrat qu'ils faisaient dépendre du seul caprice des parents. Une terre sans humus ne peut être amendée que lentement. Si elle produit, dès qu'une couche légère y est déposée, on peut compter sur l'avenir et se consoler de sa pauvreté. Elle s'enrichira, pourvu que le fruit de patients efforts ne soit pas, en un jour, détruit par un cyclone. Le cyclone à craindre, c'est l'impiété soufflant d'outre-mer.

Au demeurant, que beaucoup de catholiques malgaches soient encore timides dans la foi et très faibles moralement, je le sais et l'ai vu de reste. Seulement, j'ai bien souvent mal contenu ma surprise en entendant railler cette timidité et cette faiblesse par des Européens, qui, sur ces points, ne le cédaient en rien à ceux qu'ils méprisaient, qui étaient même, pour eux, un sujet de scandale.

***

Si les missionnaires de Madagascar ne s'étaient point faits défricheurs, on les eût accusés d'être inutiles, ne s'occupant que des âmes. En plusieurs endroits ils ont demandé des concessions, lambeaux de steppe aride, espérant y apprendre à leurs fidèles le travail, et en tirer pour leurs élèves un peu de riz. Ces concessions, surtout dans l'Imérina, sont assez lamentables. Presque partout où, dans le Betsiléo, on voit surgir des fourrés d'eucalyptus, on peut assurer qu'un missionnaire a planté les premiers. Telle agglomération aujourd'hui verdoyante — Ambohimahasoa et Ambalavao par exemple — ne comptaient que quelques cases dans un désert, quand y vinrent les premiers missionnaires.

A quelques lieues de Fianarantsoa principalement, la mission a cultivé des vignes qui donnent un vin abondant sinon généreux, inutile, du reste; la production, à Madagascar, quand elle existe, ne trouve pas de débouchés. Dans une colonie anglaise on eût encouragé ces efforts. Chez nous, on trouve toujours qui les jalouse et les critique. Inutiles si vous ne faites rien, on vous déclare commerçants, si vos maigres plantations donnent; de même, méprisés si vous n'avez pas d'influence, vous devenez suspects si vous en exercez. Notre Administration ne peut admettre qu'avant elle ou hors d'elle on ait rien fait. C'est, chez elle, une manie qui se traduit bien vite en vexations tatillonnes. L'officiel seul a droit de vivre, et tout effort libre l'offusque, d'où qu'il vienne. On va loin, surtout en colonisation, quand on a cette humeur!

***

A une heure et demie de Fianarantsoa, sur le flanc d'une colline jadis pelée, aujourd'hui couverte de beaux eucalyptus, s'élève la léproserie de Marana dont l'histoire est touchante.

L'influence qu'attirait aux missions leur assistance médicale a toujours été considérable. Les Anglais furent les premiers à introduire dans l'île de bons médecins, à y composer ou à y traduire en malgache des ouvrages de médecine, à fonder des hôpitaux et même une faculté de médecine qui forma des médecins indigènes. Les Norvégiens eurent, à leur tour, des hôpitaux, présentant des candidats à la faculté anglaise, fort bien dirigés par des diaconnesses, et, parmi leurs médecins européens, le docteur Thésen est resté à juste titre, le plus célèbre qu'ait connu l'île.

Les deux premiers missionnaires catholiques montés à Tananarive, sous Ranavalona Ire, y parurent comme aides d'un chirurgien de la Réunion. Par simple charité, en face de populations sans ressources, leurs successeurs durent s'improviser médecins et, à tout le moins, pourvoyeurs des remèdes usuels. Le dispensaire de Tananarive fut longtemps tenu par la Sœur Athanase, dont le nom est resté légendaire. Un fils du premier Ministre lui écrivait un jour : « A la Sœur Athanase, première médecine à Madagascar ! » Les ressources de la mission ne lui ont cependant jamais permis de rivaliser avec les établissements protestants, bien qu'elle ait appelé à Tananarive et longtemps entretenu à ses frais le Dr Trotet, de la Réunion.

Les Drs Baissade et Villette et le Dr Besson, résident de Fianarantsoa, venus tous trois à la suite de M. Le Myre de Villers, attirèrent aussitôt à la France de nombreuses sympathies. Pour contrebalancer l'influence du Dr Besson, les Anglais fondèrent à Fianarantsoa deux hôpitaux et y firent venir le Dr Peake, dont la popularité couvrit, on peut le dire, le parti protestant au moment de l'occupation.

***

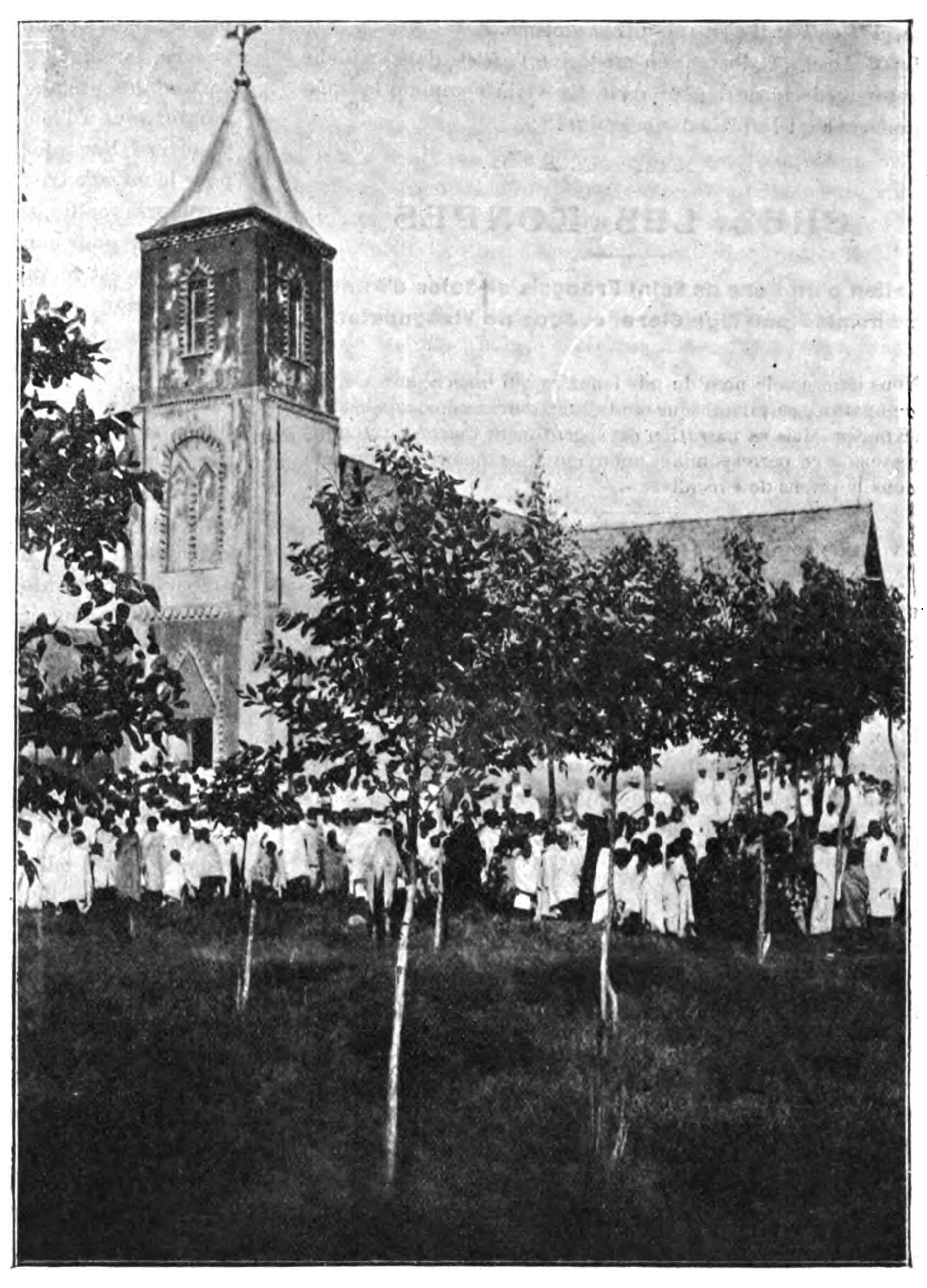
Quoi qu'il en soit, la mission catholique fut la première à s'occuper des lépreux, si nombreux à Madagascar et jadis totalement abandonnés. En 1872, le P. de La Vayssière, revenant d'Ilafy, non loin de Tananarive, en aperçut plusieurs qui se cachaient. Il alla à eux, les réunit à Ambolotara et les visita chaque semaine. En 1876, il fondait, à Ambohivoraka, la léproserie St-Camille. Soixante lépreux y étaient réunis ; mais les vivres qu'on leur donnait ne les dispensaient pas d'aller mendier sur les chemins, et il ne pouvait être question, alors, d'hôpital modèle, ni de soins constants On les assistait pauvrement, comme on pouvait. Abandonnés de leurs Pères pendant la première guerre (1883 1887), les lépreux d'Ambahivoraka dirigés par l'un d'eux, Jean-Marie Rainivao, furent fidèles. Les ministres anglicans Richardon et Gregory vinrent les voir et les assister. Bien que ces messieurs eussent mis à leurs démarches la plus loyale neutralité, quelques lépreux proposèrent, les Pères étant partis, d'aller aux protestants. Rainivao leur tint un kabary éloquent, et tous, à son exemple, résolurent de rester quand même fidèles à leur foi. Quand on les retrouva en 1886, leurs cases avaient été pillées, leurs champs volés. La mission mit tout son cœur à les secourir, — ils étaient 150 — mais elle pouvait à peine leur donner des portions de riz suffisantes, et le missionnaire qui les visitait, chargé de maints autres postes, ne pouvait leur consacrer toute sa vie.

En 1898, arrivait à Tananarive, un Jésuite Polonais, le P. Beyzim, qu'une irrésistible vocation appelait au service des lépreux. Il avait 48 ans et entendait ne plus vivre que pour les lépreux et avec eux, en attendant d'être l'un d'eux.



Douloureusement surpris à la vue de la misère d'Ambahivoraka, il fit appel à la charité de ses compatriotes polonais et put bientôt augmenter la ration de riz de ses enfants. L'amélioration du régime porta le chiffre des enterrements, de 5 ou 7 par semaine, à 5 par an. Mais le P. Beyzim rêvait pour ses lépreux un hôpital modèle, d'autant plus difficile à fonder, que la mission, impuissante à boucler son budget, ne pouvait en rien l'aider. L'invincible foi de l'apôtre et sa volonté de fer ignoraient les obstacles. Les lépreux d'Ambahivoraka étaient, en 1898, versés dans la léproserie officielle d'Ambodratrimo. Après diverses recherches dans l'Imerina, le P. Beyzim se décida à établir son œuvre à Marana, dans le Betsiléo.

La léproserie de St-Laurent, à Marana, datait de 1891. Une aumône de 20.000 francs avait permis de bâtir une longue maison en terre, coupée par une chapelle. On la bénissait en 1893 et on y réunissait 30 lépreux. Un Frère coadjuteur, le Fr. Dursap, bien apprécié par le Dr Besson, et tenu, par les Betsiléo, pour un de leurs plus experts, pour leur plus charitable Esculape, excellent médecin mais sans diplôme, fut chargé de diriger la léproserie dont les missionnaires se disputaient l'aumônerie. Par ses soins, les lépreux boisèrent 80 hectares de leur propriété ; mais le bon Frère n'avait que 20 francs par mois pour soutenir 60 lépreux.



MADAGASCAR. — AMBOHIMAHAZO, CHEF-LIEU DU P. DUPUY ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

En 1902, le P. Beyzim jetait son dévolu sur Marana. Ses lettres avaient suscité en Pologne un admirable mouvement de générosité, et à qui lui objectait sa pauvreté, il répondait invariablement : « Sainte Vierge assez riche pour donner aux lépreux ce qu'elle veut. » Grâce aux aumônes polonaises, le P. Beyzim a bâti un hôpital pour 200 lépreux. Il a 70 mètres de long et se compose de deux rectangles adossés, ayant chacun sa cour, ses réfectoires, ses dortoirs, son infirmerie, es salles de bains. L'un sera destiné aux hommes, l'autre aux femmes. Une belle chapelle sera commune aux deux communautés, que desserviront des Sœurs. Mais l'entretien d'un lépreux coûtera 120 francs par an, la fondation d'un lit à perpétuité serait de 4 000 francs ; il faudrait 800 francs par an pour chaque Sœur. Qui donnera au P. Beyzim ces ressources ? « Je voudrais élever un hôpital pour 200 lépreux, me disait-il, et appeler des religieuses. Je n'ai plus un sou en poche; mais je ne cesserai d'importuner la Sainte Vierge jusqu'à ce qu'elle m'exauce. »

Il ajoutait : « Pour moi, je me suis donné corps et âme à ces malheureux. J'aurai la lèpre, je mourrai, la sainte Vierge enverra un autre Polonais, et tout ira toujours. »

En attendant que sa léproserie modèle se peuple, il soigne une trentaine de lépreux dans l'ancienne, qui est misérable. Il panse leurs plaies mais aussi leurs âmes, les catéchise, leur assure la santé morale. Il habite une case près de leur maison, dort sur une planche, emploie ses heures libres à sculpter l'autel de sa future église, et s'était réduit, l'an dernier, à ne prendre que du riz et du thé. Il a fallu qu'un ordre du Supérieur de la Mission le contraignît à s'alimenter mieux

et à retarder ainsi l'invasion de la terrible maladie dont il sera, il le sait et il s'en réjouit, la victime.

Le P. Decès(1), docteur en médecine, l'assiste dans sa tâche comme médecin de la léproserie. Et voilà comment les missionnaires sont la plaie des colonies !

CHEZ LES KONDES

Relation d'un Père de Saint François-de-Sales d'Annecy transmise par Mgr Clerc, évêque de Vizagapatam

Nous ignorons le nom du missionnaire qui nous a adressé, de Vizagapatam, ce pittoresque récit d'une tournée épiscopale chez les Kondes Mais sa narration est si gentiment tournée, que nous adressons à ce correspondant anonyme tous nos remerciements et nous le prions de « récidiver ».

Avant de commencer mon récit, deux mots d'introduction ne seront pas hors de propos. Surada est le centre d'une de nos deux plus importantes missions indigènes. Le pays est complètement montagneux et sans route, de sorte que tous les visiteurs, qu'ils soient rois ou bergers, doivent y voyager à pied, comme de simples tigres. C'est la montagne accidentée, vallonnée, montant graduellement, élargissant parfois sa robe de pierre et de broussaille pour donner naissance à une petite vallée, ou aplanissant ses arêtes pour former un plateau et se relever plus loin, pour monter encore et se déchirer en de nombreuses gorges, descentes et petites rivières.

C'est dans ce paysage tourmenté, difficile d'accès, que vivent nos chrétiens kondes, au nombre de près de trois mille. Ils forment le quart de la population chrétienne du diocèse de Vizagapatam. Ils sont disséminés dans beaucoup de villages espacés les uns des autres, blottis dans les replis de la montagne, partout où elle a bien voulu leur laisser quelques lopins de terre cultivable. Ces Kondes sont les anciens aborigènes du pays, que les races conquérantes ont autrefois refoulés de la plaine vers le refuge inaccessible des montagnes, où ils sont restés plus ou moins indépendants, jusqu'à ces dernières années. De mœurs simples, avec une religion primitive, ils sont, comparés aux Hindous de la plaine, très faciles à convertir au christianisme. Ces mots suffiront à mettre le lecteur un peu au courant.

***

Venons-en maintenant à la visite qui nous occupe. Afin de donner à cette mission une organisation plus forte, et d'administrer le sacrement de confirmation partout où il serait possible, Mgr Clerc, à peine rentré de son voyage de France, résolut de la visiter personnellement.

De Vizagapatam, la ville épiscopale, à Berhampore, la distance est de 170 milles. Comparé à ce qu'il en était il y a une douzaine d'années, ce voyage n'est plus qu'une partie de plaisir, puisqu'on le fait en cinq ou six heures, confortablement assis dans un wagon du *Bengal-Nagpur-Railway*, qui traverse notre diocèse dans toute sa longueur, parallèle à la côte. De Berhampore à Surada, le moyen de locomotion change totalement, comme le paysage. Jusqu'ici c'était la plaine; mais voici qu'en descendant du train, on aperçoit à gauche, fermant l'horizon, des montagnes à l'aspect sévère : ce sont les premiers contreforts des Ghats qu'il va falloir monter tout à l'heure. Et quel est l'automobile qui va nous y porter ? Regardez, il est là, devant nous, graissé et astiqué pour le voyage. C'est une charrette, balancée sur deux roues à peu près rondes, surmontée d'une natte recourbée en forme de tunnel pour nous protéger contre les intempéries des saisons. Elle est remplie à moitié de paille de riz, sur laquelle l'automédon vous invite gracieusement à étendre votre matelas, pour éviter les contacts un peu trop rudes entre votre « monsieur » et les montants du véhicule. Le tout est activé non par un moteur, mais traîné par deux petits bœufs à bosse, aux jarrets solides. Des automobiles ? Peuh ! de la pacotille que ces inventions-là ! L'autre jour, S. Exc. lord Amptill, gouverneur de Madras, en tournée dans nos parages, a voulu se payer ce luxe. Une promenade en *auto*, c'est si séduisant ! Oui, mais voilà qu'après 8 ou 10 milles, ce qui arrive à tant d'infortunés coureurs, lui arriva. Après avoir écrasé deux moutons, la machine se détraqua, et « My Lord » de rentrer à pied comme un simple mortel !

Vive donc notre charrette à bœufs ! Si elle n'est pas très rapide et très confortable, elle est du moins sûre. Et puis, si elle a quelques inconvénients, le nom seul que ces véhicules portent ne suffirait-il pas à vaincre les plus obstinés ? En téluga, on les appelle gentiment des *bandis !*...

On saute donc dans ces *bandis* et l'on met le cap sur Surada. C'est 50 milles bien comptés qu'il faut faire, la nuit, en deux trottes de 25 milles, avec arrêt d'un jour à Aska, pour laisser respirer nos zébus et soigner nos courbatures.

Après quelques années, on s'habitue tellement à cette manière bohémienne de voyager, que l'on finit par dormir parfaitement, mais pour des commençants ce n'est pas facile. Aussi après deux nuits blanches, agrémentées de secousses et de cahots, on est quand même heureux d'entendre les coqs de Surada claironner la fin de cette première partie du voyage. Surada ! tout le monde descend !

***

Surada est un gros village, où aboutissent plus ou moins toutes les routes ou mieux les sentiers des montagnes. Il a cour de justice, dispensaire et école municipale, ce qui vous indique qu'il est déjà quelque peu imbu de civilisation. Sa population, si l'on excepte quelques chrétiens, vivant presque en dehors, est malheureusement païenne. C'est le centre d'un grand marché, où les gens des montagnes viennent s'approvisionner. Depuis quelques années, le gouvernement a fait construire, en amont du village, un immense réservoir, vrai lac, où sont captées toutes les eaux des montagnes environnantes. Elles servent à arroser le district, quand la chute d'eau n'est pas suffisante pendant la saison des pluies. C'est près des digues énormes de ce lac que se dressent les bâtiments de la mission, à cinq minutes de distance du village. Il y a une maison centrale pour les Pères employés dans cette mission (ils sont actuellement cinq), puis une maison pour les orphelins et une église, sans style, mais assez vaste. Adossé à l'église se trouve aussi un petit couvent, où quatre Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy se dévouent à élever des orphelines et à diriger le côté matériel du ministère. Et com-

(1) Fils de l'éminent et pieux Dr Decès, de Reims.

bien précieux sont les services qu'elles rendent aux missionnaires, qui ont déjà assez d'autres soucis sans ceux-là ! Aussi suis-je heureux de profiter de cette circonstance, pour témoigner notre reconnaissance à ces filles généreuses, qui ont le courage de s'exiler au milieu des forêts, où le climat les éprouve si rudement, pour y faire l'œuvre de Dieu !

***

C'est le 15 février ; il fait encore frais sur les montagnes. Comme la visite épiscopale a pour but les villages kondes, on décide de ne point s'attarder à Surada et nous partons.

La scène change encore une fois. A Berhampore, nous avons quitté le wagon pour le *bandi* ; ici, nous quittons le *bandi* pour le cheval. Tout comme en Afrique, bien que sur un pied plus modeste, il faut organiser une caravane. C'est qu'on va entrer dans la montagne, où il est très difficile de se ravitailler. Aussi est-il bon de prendre avec soi tout ce qu'il est possible d'emporter, sans entraver la marche. Les paquets sont faits, les malles sont bouclées et les porteurs arrivent.

La marche s'ouvre le 18, dimanche de la Sexagésime. Mais on avait compté sans les caprices du ciel indien. A peine avons-nous fait quelques milles, qu'un orage survient. Le ciel se crève, se vide et se referme; mais le mal était fait. Voyageurs et bagages sont trempés comme une salade, et la route est devenue boueuse. Nous ne sommes pas déroutés pour cela, car ces arrosages soudains sont fréquents dans les pays chauds. Ils gâtent quelque peu la poésie des choses, quand ils ne sont pas l'occasion d'un accès de fièvre, mais c'est tout.

Enfin, après avoir pataugé quatre heures dans la boue, nous atteignons, au pied des montagnes, notre première station chrétienne, Dantolinguy.

***

Le lundi se passe à faire comme les oiseaux après la pluie, à secouer nos ailes mouillées et à faire sécher lits et bagages.

Mardi, à l'aube, nous sommes de nouveau dispos, et la caravane se remet en voyage. C'est la forêt qui commence. Le chemin achevé jusqu'ici, il n'y a pas longtemps, est excellent pendant quelques milles. Il se déroule entre deux haies d'arbres élancés. Une brume épaisse, fréquente dans les mois de janvier et février, nous empêche d'abord de jouir des beautés du paysage. Elle est vite balayée par le soleil qui monte, et c'est alors un concert qui éclate de tous côtés, concert d'oiseaux et d'insectes éveillés, où retentit le cri perçant du coq sauvage, qui se tient toujours à une respectable distance.

C'est curieux comme ces forêts vous donnent l'illusion ! Dans leur tranquillité apparemment profonde, avec leurs oiseaux et leurs fleurs tropicales, leur température attiédie de fin d'hiver, elles semblent vous inviter à vous arrêter au frais de leurs ombrages et à folâtrer le long de leurs sentiers. Mais, il pourrait vous en coûter de succomber à la tentation. Deux ennemis réels vous guettent, invisibles, dans ces fourrés, la fièvre et le tigre. Cette pensée suffit pour faire presser le pas. La forêt s'ouvre et l'on nous signale un village païen, Pipalpanga. Il se trouve non loin d'une petite rivière, que nous passons sans incident. Rien là de merveilleux d'ailleurs, quand vous saurez qu'elle fut, il y a quelques années, quelque peu sanctifiée par Sa Grandeur, et voici comment.

Monseigneur montait un « poney », dont il ne connaissait pasles goûts aquatiques. Arrivé au milieu de la rivière, le coursier, assoiffé, se mit à boire. « Rien là que de naturel, après une trotte, pensa Sa Grandeur. » — Oui, mais la bête scélérate avait son idée de derrière la tête. Gagnée par la fraîcheur, elle se laisse choir lâchement au milieu du ruisseau, sans respect aucun pour le César qu'elle portait. Elle prit un bain excellent. Quant aucavalier, mieux vaut n'en pas parler !...

De l'autre côté de la rivière, la route continue sous un berceau de feuillage, ce qui n'est pas à dédaigner, car le soleil monte et se fait piquant.

Laissant, à gauche, les collines de Godlobady, on débouche tout à coup dans une petite vallée bien cultivée. Deux petits villages donnent un peu de vie à ce coin sauvage. Puis c'est la montagne qui recommence, avec une route capricieuse comme le torrent qu'elle longe. Bientôt les gorges se resserrent, et l'on ne voit plus que buissons et arbres géants, qu'étreignent de leurs mille replis des lianes séculaires. C'est, dans leur feuillage, le paradis des singes, qui y trouvent tout à la fois le vivre et le couvert.

Notre audace à troubler leur solitude, semble quelque peu les effaroucher; mais ils se remettent vite de leurs émotions et même nous saluent dans la langue de leur pays que, seuls, les Américains ont pu saisir jusqu'à présent !...

***

Après cinq heures de marche, voici enfin Coorada, où nous nous reposons quelques instants, pour remettre un peu de « charbon dans nos machines » ! Coorada est un village qui doit, je m'imagine, passer chez les Kondes pour un petit Paris, car il est la capitale du rajah du pays. Ces rajahs indiens, que d'écrivains n'ont-ils pas hantés, avec leurs richesses asiatiques ! Celui-ci cependant, n'a rien de bien romantique en apparence. Il a pour palais une hutte ressemblant assez à celle de ses sujets ; ses proportions plus grandes et les piliers qui en supportent la vérandah, sont le seul cachet royal qui la distingue.Son domaine n'est pas non plus le pays fortuné dont parle la chanson :

> Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
> Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles ?

Des rochers et des bois, et c'est tout. Comme ces matériaux-là, où qu'ils soient placés, ne produisent guère, Sa Majesté bronzée a de la peine à vivre, paraît-il.

Le seul monument de l'endroit est un *bangalow*, que le gouvernement a fait construire pour ses officiers de passage. Le mobilier y fait défaut; mais quelle joie pour le voyageur fourbu, d'y trouver deux chambres accueillantes, une bonne véranda, une cuisine, une salle à bain, etc. ! En un tour de main, le dîner est servi sur... un matelas en guise de table.

Assis sur nos traversins, ainsi que sur des divans, nous lui faisons pleine justice, du meilleur appétit du monde. Ah ! les estomacs blasés ! ça ne devrait pas exister ! Mes chers amis, faites cinq heures de marche, dans la montagne si possible, et servez chaud ! Je vous réponds du remède ! C'est ce que nos porteurs avaient fait. Aussi avaient-ils hâte de revoir leurs pénates — ils sont du village — et de faire honneur à leur bouillie de millet.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Mgr Flood

Dominicain, archevêque de Port-d'Espagne (Trinidad).

Le 17 mai dernier est mort presque subitement à Port-d'Espagne, dans la soixante-troisième année de son âge, le vénérable archevêque de cette ville, Mgr Vincent Flood.

Ce prélat était allé l'avant-veille à Toco pour une confirmation. Surpris par la pluie, il ne put changer de vêtements et dut les garder tout mouillés pendant la cérémonie ; une pneumonie se déclara aussitôt. Il revint en toute hâte le lendemain soir à son palais. La nuit fut passable ; mais, le matin suivant, à sept heures et demie, une complication au cœur l'emportait.

Mgr Vincent Flood était né à Ardagh (Irlande), le 16 septembre 1844. Il avait été nommé, le 7 juillet 1887, évêque titulaire d'Ephestium et coadjuteur de Mgr Gonin à qui il succéda le 8 mars 1889.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de la Chartreuse de la Valsainte 100 »
Au nom d'une défunte, diocèse de Lyon 345 20
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières spéciales 368 95
Un anonyme de la Westflandre (Belgique) 200 »
M. l'abbé A. D., diocèse de Clermont 12 »
M. Basile Alric, Pigüé 63 »

Pour un séminaire indigène (Mgr Mérel, Kouang-tong) :
Au nom d'une défunte, diocèse de Lyon 345 20

Aux Pères Carmes de Bagdad, pour le baptême d'une petite fille sous le nom d'Elisabeth-Marie.
Mme Laborde, du diocèse de Bordeaux, demande de prières 40 »

Pour le R. P. Mazoyer, Syrie.
Mlle M. Heimsch 50 »

Pour une église en l'honneur du Sacré-Cœur (au R. P. Hagenbeck à Kharagpore, Bengale occidental).
Anonyme de Lyon 100 »

Pour une mission éprouvée pour la famine (Mgr Lesné, Perse).
Anonyme de Lyon 100 »

Au R. P. Clément, Gallipoli, Turquie.
E. R. L., Marseille 40 »

Pour la mission des Carmes de Bagdad (R. P. Anastase).
Anonyme de Nantes 25 »
M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres 2 50
Un prêtre du diocèse de Fréjus 50 »

A M. Berthonnesque, Tauris (Perse).
Anonyme de Nantes 25 »

A M. E. Boyer, Pondichéry.
Anonyme de Nantes 25 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus 25 »

A M. E. Loubière, Pondichéry, pour la construction d'un oratoire.
D. de S. Nantes 170 »

Pour la mission de Pondichéry.
E. R. L. Marseille 50 »

Au R. P. Deslandes, pour son église Sainte-Anne, Jaffna.
M. et Mme Duprey, à Jersey 100 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus 25 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux de Hung-hoa (Haut-Tonkin).
Anonyme d'Orléans 10 »
Un curé du diocèse de Tournai 10 »
M. G., diocèse de Clermont, demande de prières 20 »

A M. Duhamel, pour les lépreux de Hung-hoa (Haut-Tonkin).
Anonyme de Nantes 100 »
Un prêtre du diocèse de Fréjus 50 »
De Bar-le-Duc, demande de prières pour une malade 5 »
Anonyme du diocèse de Beauvais, pour baptême de deux lépreux, sous les noms de Eugène-Jules-Charles-Emile et de Catherine-Julie-Elise 20 »

A M. Denis, à Dong-Thap (Tonkin méridional.
Anonyme de Nantes 25 »
Mme Artus, du diocèse de Cambrai 5 »
M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres 2 50

Au R. P. Guillermo Garcia Plaza, Tonkin oriental, pour les affamés.
M. G., diocèse de Clermont, demande de prières 20 »
J· de J., Belgique 50 »

Pour les victimes de la famine en Chine (M. Liétard, Yun-nan).
Anonyme de Paris, demande de prières 20 »
M. Henri Magnin, du diocèse du Puy 100 »
J. de J., Belgique 50 »

A M. Ibarruthy, Tché-kiang.
Anonyme de Nantes 25 »

A Sœur Gilbert, hôpital de Ning-po (Tché-kiang), pour ses orphelins et petits estropiés.
C. J., Lyon 5 »
Un ami des anges du diocèse de Soissons 20 »

A M. Chaffanjon, pour l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).
Un prêtre du diocèse de Fréjus 25 »

A M. Matrat, Hirado (Nagasaki).
Anonyme de Nantes 25 »

Au R. P. Kyne, préfet apostol. à Monrovia (Libéria).
D. de S., Nantes 30 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.
E. R. L., Marseille 360 »

A Mgr Cazet, Madagascar central, pour les instituteurs catéchistes.
Anonyme de Nantes 50 »

Au R. P. Damascène, catholic mission, à Port-Victoria (îles Seychelles).
D. de S., Nantes 15 »

Au R. P. Corre, Gabon, pour un catéchiste.
Anonyme de Nantes 25 »

A Mgr Legasse, Saint-Pierre-Miquelon.
E. R. L., Marseille 50 »

Au R. P. Picherit, Macuasa (Fidji).
Anonyme de Nantes 25 »

Au R. P. Puech, Nouvelle-Calédonie, pour les lépreux.
Anonyme de Nantes 50 »

Au R. P. Cochet, îles Gilbert.
Un prêtre du diocèse de Fréjus 25 »

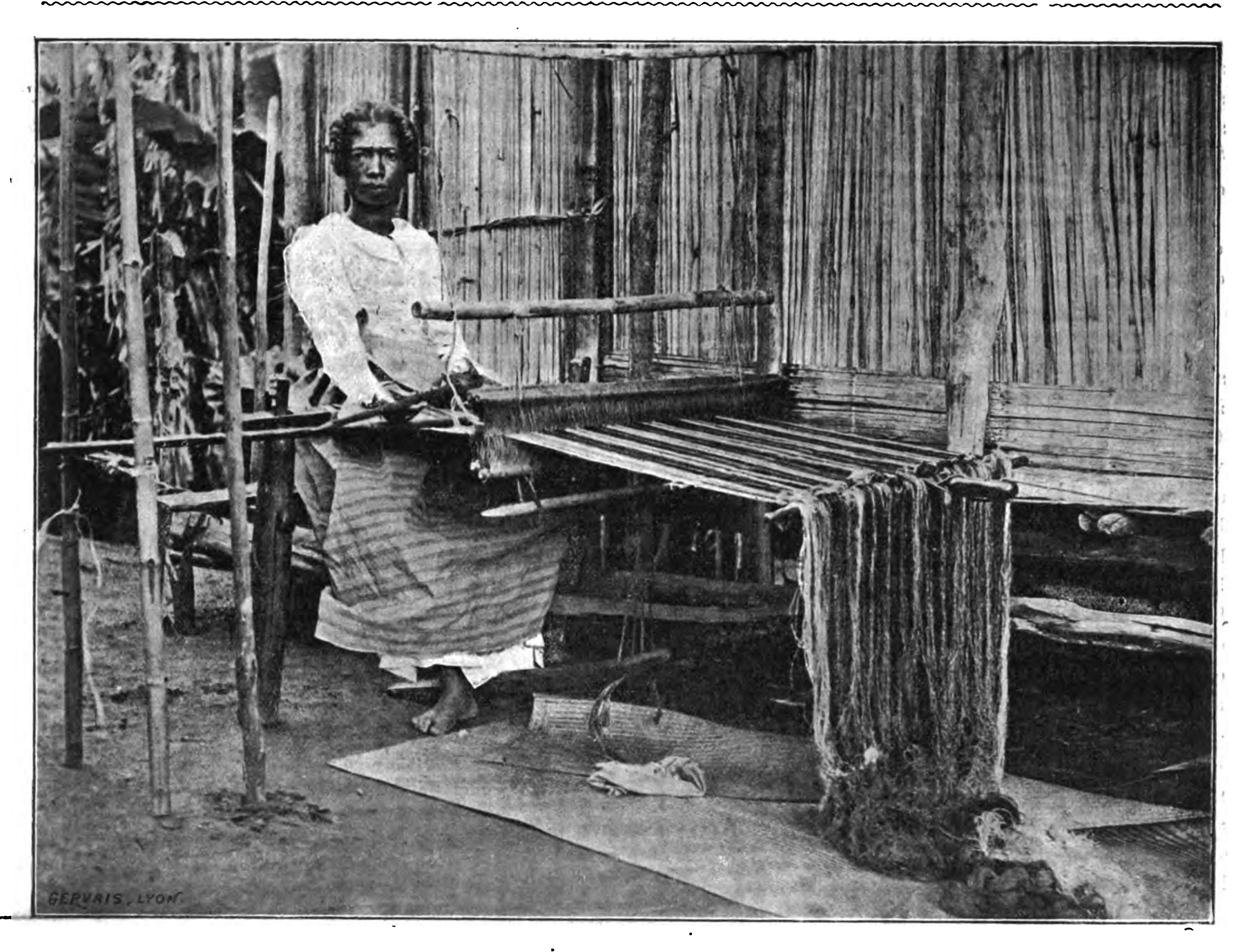
Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lesné, Perse).
Anonyme de Lyon, demande de prières qui commence 100 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales 20 »
B., diocèse de Séez 2 »

Pour les *Missions Catholiques* et la Carte-Prime.
M. A. Renac, 40 fr. — M. Le Boucher, 3 fr. 50. — M. Emile Corrard, 5 fr. — M. l'abbé Rowicki, 2 fr. — Mme la Comtesse des Garets, 5 fr. — M. l'abbé Paris, 3 fr. — M. I., 2 fr. — Mlle Pourrat, 2 fr.

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



MADAGASCAR. — UNE TISSEUSE DE *lamba* ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU (voir p. 391).

Consolantes nouvelles de l'Oubanghi

Nous avons publié dernièrement (14 juin 1907), le récit de la catastrophe dont a été victime la mission de Sainte-Radegonde incendiée par la foudre. Voici d'autres nouvelles de l'Oubanghi. Nous recevons de Brazzaville cette pittoresque et édifiante correspondance où Mgr Augouard donne des détails bien propres à provoquer en faveur de sa grande mission la pieuse générosité de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR AUGOUARD, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Si l'Afrique est, par excellence, le pays des difficultés et des douloureuses surprises, elle procure aussi, parfois, aux missionnaires de bien douces consolations.

Nous avons eu une superbe cérémonie de première communion; jamais les postulants n'avaient été aussi nombreux. Plus de deux cents indigènes, hommes et femmes, devaient prendre part à la fête.

Beaucoup de ces chrétiens étaient cependant employés à bord des bateaux qui font le service de navigation sur nos grands fleuves. Comment concilier les exigences du service avec la préparation obligatoire d'un mois avant la première communion ?

Nos chrétiens n'hésitèrent pas : ils désertèrent les bateaux, préférant la perte de tout leur salaire à la privation de leur première communion.

Mais voilà tout le service fluvial désorganisé et les Blancs criant contre les « curés » qui viennent fanatiser les Noirs. (Air connu.)

Pour tout concilier, nous fîmes remarquer aux Noirs qu'ils devaient d'abord faire le service pour lequel ils s'étaient engagés, mais que, si les bateaux étaient en route au moment de la première communion, on ferait pour les équipages en voyage une cérémonie supplémentaire.

D'autre part, on déclara aux Blancs que, s'ils molestaient nos chrétiens à cause de leurs pratiques religieuses, ils n'auraient plus d'équipages.

La leçon fut comprise. Depuis ce jour, à Brazzaville, on règle le compte de nos chrétiens le samedi soir, pour leur laisser libre la journée du dimanche.

A bord des bateaux, ils font la prière en commun et sans aucun respect humain. Bien plus, ils s'adressent parfois à un Blanc plus ou moins mécréant pour savoir de lui s'il est midi, l'heure de réciter l'*Angelus* et le « mécréant » s'exécute, de peur de voir son équipage prendre la fuite à la première occasion. Bien qu'on crie souvent contre les Noirs, avouons que beaucoup de Blancs n'auraient pas le même courage !

***

Pour la Pentecôte, la confirmation fut aussi très solennelle. Nombreux étaient les braves Noirs admis à recevoir l'onction qui fait les parfaits chrétiens. Grande consolation pour l'évêque-missionnaire qui voit enfin la semence germer sur ce terrain, réputé si ingrat, de l'Afrique. Mais, par exemple, c'étaient bien les descendants directs de la tour de Babel, et l'Esprit-Saint, dont nous célébrions la fête, aurait bien dû nous donner le don des langues. A la fin de la cérémonie, les confirmants récitèrent le *Credo* chacun dans leur langue. Ce fut une cacophonie indescriptible, quand, au même moment, le français, le batéké, le bakongo, le loango et le bangala retentirent sous les voûtes de l'humble cathédrale. En France, on aurait peut-être souri : mais ici chacun garda le plus imperturbable sérieux. Les Bangalas, avec leurs voix de stentor, semblaient tout fiers d'avoir dominé la voix plus douce et plus timide de leurs voisins.

***

Une autre cérémonie qui fit aussi grande impression sur nos chrétiens fut l'ordination au diaconat d'un séminariste de Landana, amené par le bon P. Espinasse. C'est moi qui avais baptisé le jeune Laurent Bunga, il y a quelque vingt ans, à Landana, et je fus heureux de conférer au pieux jeune homme le diaconat, en attendant la prêtrise.

Le lendemain, messe solennelle, pendant laquelle le nouveau diacre exerça, avec autant de piété que de régularité, les fonctions de son ordre. Nos nombreux chrétiens ouvraient des yeux émerveillés, en voyant l'un des leurs, prenant le pas sur le sous-diacre blanc, coopérer directement à l'oblation de la messe. Puisse cet exemple avoir déposé dans l'âme de quelques assistants les germes d'une vocation sacerdotale et apostolique !

***

J'avais donc raison de dire qu'au milieu des vicissitudes parfois si pénibles de la vie africaine, le cœur du missionnaire éprouve, cependant, de bien douces consolations.

Malgré le souffle irréligieux de la mère-patrie, malgré aussi les perfides conseils de certains Européens, la religion catholique fait de vrais progrès à Brazzaville. Chaque soir, de tous les côtés de la ville, on entend le catéchisme répété en commun. Les Noirs se réunissent par tribus, et les Pères vont de l'une à l'autre assemblée, pour s'assurer que la doctrine a été fidèlement enseignée par les catéchistes, qui sont, ici comme ailleurs, de bien précieux auxiliaires.

Daigne le Seigneur continuer à bénir notre apostolat !

Veuillent les fidèles de France contribuer par leurs généreuses aumônes à déjouer les ruses du démon qui a voulu nous prendre par la famine !

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sa Sainteté le Pape Pie X, sur la proposition de la Propagande, a nommé :

Vicaire apostolique du Tonkin central, le R. P. Pierre Munagorré y Obyneta, des Frères Prêcheurs, de Manille.

Préfet apostolique de Tripoli, le R. P. Joseph Rossetti, des Mineurs Franciscains.

Préfet apostolique des îles Mariannes, le R. P. Paul de Kirchhausen, Capucin.

INFORMATIONS DIVERSES

Chan-tong oriental. — (*Chine*). — Le R. P. Mansuet Masson, Franciscain, adresse de Makiatan, le 7 avril 1907, à Madame la comtesse de Dumast, une lettre dont nous reproduisons les lignes suivantes :

« Le vicariat apostolique du Chan-tong oriental auquel j'appartiens est une mission bien française. Depuis 1897, année où les Allemands s'emparèrent de Kiao-tchéou, nous avons fait tous nos efforts pour n'être point obligés de céder la place à des missionnaires de nationalité germanique. A Tché-fou, résidence ordinaire de notre évêque, Mgr Césaire Schang, c'est M. le consul de France qui s'occupe de nos affaires et nous protège du mieux qu'il peut. A Tché-fou se trouvent également des religieuses franciscaines dont le principal établissement est bâti sur un terrain appartenant au gouvernement français et que celui-ci leur loue au prix de *un dollar* par an. Le manque de ressources seul nous empêche de développer, comme nous le voudrions, nos œuvres d'apostolat qui secondent très efficacement, par surcroît, au Chan-tong, l'influence française. A ce double titre, elles ont donc droit au bienveillant intérêt de tous nos compatriotes amis des missions. »

Kiang si oriental (*Chine*). — M. Briant, lazariste, nous écrit de Paris, le 29 juillet :

« Revenu en Europe pour raison de santé, me voilà enfin rétabli et sur le point de repartir pour le Céleste Empire.

« La besogne ne manque pas là-bas ; non seulement nous avons besoin de nous bien porter pour travailler davantage ; mais nous aurions encore besoin d'un personnel dix fois plus nombreux, tellement la moisson est abondante.

« M. Guilloux m'écrivait dernièrement :

« Le vicariat apostolique du Kiang-si oriental a dépassé 700 « baptêmes d'adultes et 3.000 baptêmes d'enfants. Dans toutes « nos missions, le nombre total des chrétiens s'est augmenté de « 24.000. Dites cela à ceux qui hésitent à venir. »

« Lorsque je m'installai en 1901 à la sous-préfecture de Kin-ki,

je trouvai 300 baptisés avec 500 catéchumènes; lorsque je fus obligé de partir au milieu de 1906 pour venir me reposer en France, j'y laissai un millier de baptisés et trois ou quatre mille catéchumènes.

« Sans doute, malgré les progrès de l'évangélisation, nous avons bien des difficultés.

« Dans la partie méridionale du vicariat à Nan-fong, il y a eu une sérieuse alerte, bien qu'elle ne fût pas précisément contre nous. Les paysans avaient vu de mauvais œil un ministre protestant anglais acquérir une maisonnette de plaisance sur le penchant d'une montagne et y prendre domicile pour le temps des chaleurs.

« En janvier, le consul allemand de Nankin fit l'ascension de la montagne avec une nombreuse et bruyante escorte. Sur ces entrefaites, des malfaiteurs volèrent quelques idoles, puis accusèrent ensuite les *diables étrangers* d'avoir profané les pagodes échelonnées jusqu'au sommet de la montagne. Le peuple, irrité de ces profanations, en rendit responsable le sous-préfet de Nanfong et se précipita en masse sur la ville. Depuis, le calme est revenu peu à peu; mais, à l'occasion de la grande procession païenne de la huitième lune, il est bien à craindre que de nouveaux troubles ne surgissent.

« En certaines provinces, les catholiques ont bien eu à souffrir de la part des indigènes. Non seulement les mandarins ont mis en prison un bon nombre de catholiques; mais ils voulaient encore saisir le prêtre indigène et le torturer.

« Pourtant, quand les magistrats sont embarrassés, ils sont bien contents d'avoir recours à nos prêtres chinois pour se tirer d'affaires. Ainsi, Mgr Vic m'écrivait précédemment :

« Un de nos prêtres chinois, M. Ou, est roi à Lopin. Il ne se « traite plus d'affaire importante qu'il ne soit requis de donner « son avis, très goûté des païens, à cause de son désintéresse- « ment. Dernièrement, le sous-gouverneur l'invitait à terminer à « l'amiable une vieille affaire de meurtre que Son Excellence « n'avait pas pu réussir à régler en personne. »

Cochinchine septentrionale (Annam). — M. André Chapuis, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Trach-Binh par Huê :

« L'église de ma résidence de Trach-Binh vient d'être détruite en partie par un incendie. Ce n'était pas un monument, mais simplement une grande maison annamite de quatre travées, couverte en paille et suffisante pour les chrétiens de la région.

« Or, le 21 avril dernier, le chaume de la toiture a malheureusement pris feu au moment de l'élévation et cela grâce aux pétards qu'on a brûlés à l'occasion de la fête du Patronage de Saint-Joseph. Je ne me rendis pas compte, d'abord, du danger et je restai à l'autel alors que tout le monde était sorti de l'église, appelant au secours et essayant d'éteindre le feu. On me prévint enfin Je consommai les saintes espèces au plus vite et me retirai au milieu d'un affreux tintamarre. Tout le village était affolé. Le feu avait beau jeu avec la paille. A voir comme tout flambait, j'avais grand peur pour ma maison. Il n'aurait plus manqué que cet accident!

« Enfin, que la sainte volonté du Bon Dieu soit faite! Encore une misère et un nouveau souci après bien d'autres!

« Me voilà maintenant sans église. Trois travées et un appentis sont brûlés, et il n'y a plus de toit sur ce qui reste.

« On me dit qu'il est inutile de réparer l'édifice et de le refaire comme auparavant; « mieux vaudrait, me dit-on, construire « quelque chose de convenable et de solide, et couvrir le tout en « tuiles pour être à l'abri de pareils accidents. »

« Hélas! mes néophytes sont si pauvres, si dénués de toutes ressources que je suis dans l'impossibilité de mettre à contribution leur bonne volonté. Veuillent les lecteurs des *Missions catholiques* s'intéresser à la petite église que je veux élever en l'honneur de Notre-Dame du Saint-Rosaire! »

— M. Darbon, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine septentrionale, nous écrit de Linh-Thuy :

« Voilà trois ans déjà que je travaille à mon église. J'y ai dépensé toutes mes ressources. Cette année, enfin, je veux faire au moins la toiture et placer la porte et les fenêtres. Le crépissage et le reste viendront plus tard. Je dois viser au plus pressé. Mais avec quoi? Il faut faire violence au ciel et aller de l'avant, me dira-t-on. Certes, j'y vais de l'avant, et la preuve, c'est que les tuiles sont commandées, les maçons viendront commencer après les fêtes de Pâques. Et la note? Amis lecteurs, c'est à vous de me donner les moyens de la payer. Je ne veux faire que le strict nécessaire pour pouvoir célébrer les exercices ordinaires du culte, mais c'est au moins un millier de francs qui me sont nécessaires et... que je n'ai pas encore.

« L'année dernière, M. Gontier et moi nous avons fait trois voyages dans la partie sauvage de notre mission; nous avons exploré pendant trois mois une région où les missionnaires n'avaient pas encore pénétré. Je prenais des notes en même temps sur les habitants, leurs mœurs, le pays, etc. J'ai composé ainsi un petit journal agrémenté de croquis et de photographies qui pourront, je crois, intéresser vos lecteurs. »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Faure, Fille de la Charité de Saint-Vincent de Paul, nous écrit de Tso-fou-pang :

« Il y a longtemps que je ne suis venue tendre la main pour nos pauvres vieillards et les bébés que l'on dépose journellement à notre porte. Le nombre de nos pensionnaires s'est beaucoup augmenté depuis ma dernière lettre. Nous avons maintenant 300 personnes à nourrir tous les jours. Vos cœurs seraient émus s'ils voyaient les pauvres petites créatures que l'on dépose à notre porte sans vêtements et quelquefois portant les marques de coups barbares. Bien souvent on n'a que le temps de les baptiser; ce sont de petits anges qui vont au ciel quelques heures après leur baptême. Aidez-nous, chers associés, par vos aumônes à recevoir beaucoup d'enfants. Un don de quelques francs gagne une âme qui vous fera ouvrir la porte du ciel.

« Nos pauvres vieillards et nos pauvres vieilles sont bien dignes de compassion.

« Il y a quelques jours, nous voyions arriver, par une pluie torrentielle, un jeune homme portant sur son dos sa mère âgée de 72 ans. Je leur demande ce qu'ils désirent.

« — Oh! me répondit le jeune homme, nous avons entendu « dire que vous faites des bonnes œuvres. N'ayant pas d'argent « pour venir en barque, j'ai promis à ma pauvre mère de l'ap- « porter ici sur mon dos. »

« La course était longue : plus de 20 kilomètres. Quand ils arrivèrent, ils étaient l'un et l'autre harassés de fatigue. Malgré notre pauvreté, nous la reçûmes, espérant que vous la prendrez sous votre protection.

« Cette année, beaucoup de nos vieillards sont allés grossir le nombre des élus. Tous sont partis de ce monde bien disposés et munis des sacrements.

« Pour donner à nos pauvres tout ce qui leur est nécessaire, il me faudrait une somme de 2.000 francs. La nourriture est une grosse dépense : le riz est très cher, 25 francs le sac. Et le riz ne suffit pas; il faut les vêtements et tant d'autres choses. J'ose espérer que vous prendrez ma supplique en considération. »

Hakodaté (*Japon*). — Sœur Saint-Joanis, de la Congrégation de Saint-Paul de Chartres, écrit de Morioka :

« Nous avons ici 160 jeunes filles, dont 30 sont internes. Sur 160 élèves, il n'y a qu'une baptisée et quelques catéchumènes, vous voyez que nous avons de quoi déployer notre zèle. Malheureusement nous avons les mains liées à cause du manque d'argent et nous serons peut-être obligées d'abandonner nos œuvres, faute de ressources; ce serait bien regrettable, maintenant que tout est en bonne voie.

« Au mois d'août, nous avons eu 138 baptêmes d'enfants au dispensaire; la plupart, nous l'espérons, jouissent de la vue de Dieu et chantent ses louanges.

« Pout faire les choses comme il faut, il me faudrait au moins 20.000 francs; tout est énormément cher depuis la guerre. Notre école a bonne apparence; mais ce n'est qu'un château branlant : elle est déjà bien endommagée par les tremblements de terre. J'aime à penser que vous nous viendrez en aide et que nous aurons la consolation de pouvoir continuer nos œuvres. »

Haute-Egypte. — Le R. P. Chabrand, de la Compagnie de Jésus, écrit de Minieh :

« Savez-vous pourquoi nous aimons les dispensaires? Parce que Notre-Seigneur les aimait. La première chose qu'il ait faite en commençant son ministère public a été d'ouvrir un dispensaire. Tous les malades venaient à lui et il les guérissait. Il n'y avait pas pour lui de maladie incurable. Nous n'en sommes pas là; mais, si nous ne pouvons pas imiter absolument le divin Maître, nous faisons comme saint Pierre, nous le suivons de loin. D'autant plus que les avantages sont toujours les mêmes. Notre-Seigneur guérissait les corps pour pouvoir ensuite guérir les âmes. Nous n'avons pas d'autre but.

« Par le dispensaire on apprivoise les musulmans. Ils trouvent que, après tout, ces « chiens de chrétiens » ont encore du bon. On leur parle de Dieu autrement que dans leurs mosquées, de la Sainte Vierge qu'ils connaissent et qu'ils vénèrent, et peu à peu la lumière évangélique les éclaire. Et que de schismatiques ont trouvé dans les flacons du dispensaire, outre le remède qu'ils demandaient, un bien beaucoup plus salutaire et qu'ils ne demandaient pas!

« Mais ce qui fait le triomphe des dispensaires et en justifie pleinement l'existence, c'est le grand nombre des petits enfants qui trouvent là un levain de vie éternelle. Que de voleurs de paradis doivent la félicité sans fin à ces précieuses institutions! J'en connais une où, presque chaque jour, deux ou trois anges prennent naissance et s'en vont bientôt après chanter la gloire du Créateur et jouir d'un bonheur que, sans le dispensaire, ils n'auraient jamais connu. Voilà surtout ce qui nous encourage à ouvrir des dispensaires un peu partout.

« Celui de Minieh va très bien; on y traite en moyenne cent malades par jour; nous y avons trois médecins qui se dévouent successivement, chacun une ou deux fois par semaine; en tout cas il y a toujours un Père et une Sœur presque aussi habiles que les médecins, qui ne marchandent pas leurs fatigues, ni pour les corps, ni pour les âmes.

« Depuis longtemps on voulait en ouvrir un à Mallaoui, ville de 25.000 habitants située à 50 kilomètres au sud de Minieh. La majorité de la population est musulmane ; mais on y trouve un grand nombre de schismatiques et un petit groupe de catholiques fervents dirigés par un prêtre intelligent et zélé, Abouna Marcos. Nous avons là une école de filles fréquentée par les enfants des meilleures familles de la ville, musulmans ou autres. Parmi les religieuses, deux ont travaillé autrefois dans des dispensaires et sont très habiles à manier les remèdes : Sœur Euphrasie et Sœur Marguerite. Elles sont au comble de leurs vœux. Un dispensaire modèle, bien peint, bien aménagé, a été inauguré à Mallaoui. Nous avons pour le desservir le docteur Alexandre, connu dans toute la Haute-Egypte, et le docteur musulman Mahmoud effendi Abderrezak. Ce dernier médecin était autrefois directeur de l'hôpital civil de Minieh ; la conduite de nos Pères pendant le choléra qui sévit dans la contrée il y a quelques années nous valut toute son estime et tout son dévouement. Il a laissé le service du gouvernement et il a ouvert une clinique à son compte personnel. Il est venu spontanément offrir de traiter les malades une fois par semaine, gratuitement. Nous recommandons à vos prières le succès de ce dispensaire afin que les âmes y soient secourues autant que les corps. »

Iles Philippines. — Nous apprenons que la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, va prochainement envoyer aux Philippines dix missionnaires. Le champ de leurs travaux apostoliques comprend trois provinces de l'île Luçon : Lepanto-Bontok, Nueva Vizcaya, Benguet, comptant ensemble 19.410 catholiques, et 138.627 aborigènes non civilisés, de différentes tribus, avec un seul prêtre catholique pour l'administration des sacrements ! Ces provinces relèvent de la juridiction de l'évêque de Nouvelle-Ségovie, en résidence à Vigan.

CHEZ LES KONDES

Relation d'un Père de Saint François-de-Sales d'Annecy transmise par Mgr Clerc, évêque de Vizagapatam

Suite (1)

Excelsior ! La halte finie, il faut s'arracher aux délices de Capoue. Encore deux heures de marche, nous dit-on. La route monte toujours, et quelle route ! — Un torrent à sec, que les animaux sauvages ont foulée probablement la veille au soir. Il fait bon blaguer de loin, loger une balle dans la tête d'un tigre et le tuer net, sans émotion aucune, alors que, confortablement assis au coin du feu, on n'a rien à craindre. Mais, quand on se trouve face à face, non pas avec l'animal, mais simplement avec les empreintes de ses pattes sur le sable, larges comme des assiettes, brrr !... ça vous donne la chair de poule, quand même !

Notre chemin n'étant que le lit du ruisseau, ce sont des creux, des racines, des cailloux roulants, qui ne facilitent pas précisément la marche. Quand donc inventera-t-on les routes, par ici ? Des contours subits, des ouvertures imprévues, des échappées sur les montagnes lointaines, viennent cependant nous distraire et faire diversion à la fatigue.

Ouf ! nous voici enfin au sommet ! Un vent frais nous fouette délicieusement la figure et les reins, et arrête toute sueur. D'ici, le point de vue est splendide. A gauche, ce sont les gorges de Godlobady, et devant nous la plaine de Dighy, la terre promise, après laquelle nous soupirons depuis quelques jours. Le long des « Ghats » de ses rizières, ne coulent point le lait et le miel ; mais elle a pour nous un avantage plus précieux encore, la rosée divine de la grâce est descendue sur l'âme de ses enfants et commence à féconder.

Partie boisée, partie cultivée, cette plaine nous rappelle par sa configuration certaines vallées de Savoie. Elle est coupée, au milieu, par un ruisseau qui a fini par se creuser un lit dans le rocher. Au fond, elle est fermée par une tenture de collines dont les croupes s'élèvent par-ci, par-là, et s'étagent en de nombreux pains de sucre. La population de ce petit pays est disséminée en plus de quinze villages dissimulés dans des touffes d'arbres et que trahissent les volutes des fumées bleuâtres qui paresseusement s'élèvent vers le ciel. Ces villages ne sont pas tous chrétiens; mais un bon nombre contiennent des baptisés et des catéchumènes sous instruction.

⁂

Notre arrivée ne devait pas tarder d'être signalée. Nos porteurs se chargent d'ailleurs de l'annoncer, non en tirant les boîtes, mais en tintant une petite cloche qu'ils apportent avec nos bagages. Tout le monde se hâte de voir le « Deri-Abba » qui vient les visiter. En dessus de Banda, le catéchiste est là avec les enfants, pour recevoir la première bénédiction épiscopale sur ce pays. Les chemins se couvrent de curieux, les arbres se fleurissent de grappes humaines, chacun veut voir et entendre. Les chrétiens surtout sont contents de voir leur évêque. Nous franchissons encore quelques rizières et nous saluons enfin « l'Ermite du pays konde », le P. Suiffet, qui nous attend à l'entrée de sa chapelle de paille. La réception

(1) Voir le numéro du 9 août.



est simple ; mais elle est cordiale. Ce sont des enfants qui son contents de recevoir leur père. Nos Kondes n'ont pas encore appris l'art de dire leur joie en compliments et en discours, comme on fait en pays civilisé ; mais est-ce un mal ?... De nos jours, les papiers disent tant de mensonges !

Après les souhaits de bienvenue, comme il se fait tard, on congédie tout ce petit monde. Rentrés dans leurs huttes, ils durent parler fort avant dans la nuit. Il est facile de s'imaginer le sujet qui fit tous les frais des palabres : la venue de l'évêque.

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume bien longtemps!

Pour nous, quelque peu maltraités par le voyage, nous allons chercher quelques heures de repos. A demain les affaires sérieuses.

***

Le lendemain, un bon nombre de chrétiens assistent à la sainte messe, où Mgr Clerc leur adresse quelqnes mots paternels. Le prélat leur parle de son voyage d'Europe. « J'ai vu, dit-il, des bienfaiteurs qui vous aiment et espèrent bien que leurs aumônes produiront des fruits. »

Les braves montagnards sont tout yeux et tout oreilles, ils promettent de répondre à tant de sacrifices faits pour eux, par une vie toujours plus exemplaire.

Après la messe, le brouillard ne se levant pas, les Kondes se dispersent et nous laissent tout notre temps libre. La grande question à résoudre est l'emplacement de la future résidence et de l'église. L'habitation actuelle est des plus primitives. C'est la crèche de Bethléem : quatre murs en torchis coiffés d'un toit de paille. Au milieu une séparation : d'un côté, c'est le prêtre, de l'autre, Notre Seigneur. C'est comme cela qu'il faut commencer partout; mais, sur ces fondations de la croix, il faut, avec le temps, élever un bâtiment solide et substantiel. Cela est absolument nécessaire si le missionnaire veut faire feu qui dure. En effet, son grand ennemi dans ces montagnes est la fièvre. Personne ne peut y échapper, quelques précautions qu'il puisse prendre. Il faut donc viser seulement à l'avoir le moins souvent possible et à s'acclimater petit à petit. Pour cela, il faut habiter une maison à étage pour être au-dessus de la région des miasmes délétères. Malgré les ravages faits dans sa caisse depuis sa rentrée d'Europe, Mgr Clerc y souscrit de plein cœur. C'est que la vie des missionnaires doit être sauvegardée avant tout. Quand ils tombent terrassés par le climat, on ne leur improvise pas des remplaçants à volonté.

L'emplacement déterminé, nous rentrons dans notre palais de chaume. Impossible de sortir et de visiter les environs. Le brouillard qui, dès le matin, recouvre tout de ses mousselines humides, persiste à ne pas vouloir se dissiper; on a comme une sensation de froid, si bien qu'un peu de grésil aux branches des arbres donnerait facilement l'illusion d'un coin de Savoie, à la mi-novembre. La journée se passe donc à faire des plans pour l'avenir et à régler quelques détails du ministère.

***

A la messe du lendemain, séance de catéchisme. Quand tout est fini, la scène change complètement. Sans nous avertir, à la faveur des brouillards, nos Kondes ont tout simplement organisé une séance récréative, pour ne pas dire « un bal ». Toute la population était là; nous pouvons l'examiner à l'aise.

Ce sont d'abord les hommes, robustes gaillards, taillés à la hache, aux traits rudes et fortement accusés. Ils sont tous en costume national, qu'ils ne font pas confectionner chez un tailleur en renom pour sûr. Une seule pièce de toile, couvrant le nécessaire, en fait les frais. Ils n'en veulent pas de plus complet ; cela pourrait gêner leurs mouvements, et puis cela coûte. De teint foncièrement bronzé, ils diffèrent sensiblemement de leurs voisins d'en bas, les Oryas qui tirent sur le jaune safran. En voyant leurs muscles pointer sous leur peau brune, on sent qu'ils sont hommes à tendre l'arc dont la flèche percera le buffle sauvage.

Ces « messieurs » ont naturellement amené leurs « dames ». C'est probablement leur premier voyage de noces, à ces pauvrettes ! Et c'est merveille qu'elles se soient aventurées jusqu'ici, elles si craintives d'habitude ; à peine avez-vous mis le pied dans leur village, que les voilà envolées comme un groupe d'oiseaux.

Mesdames les Kondesses sont aussi en habits de gala dans lesquels elles lutteraient — et avec avantage — avec les décolletées les plus risquées de France et de Navarre.

Il y quelques années, un de nos Pères, encore sans expérience en cette matière, crut faire le mieux du monde d'habiller un jour toutes les femmes d'un village sans intruction en leur distribuant des toiles plus amples que celles qu'elles portaient. Mal lui en prit. Immédiatement les maris s'en offusquèrent, et comme de goûts on ne discute pas, ils tinrent conseil et résolurent de brûler le révolutionnaire dans sa chapelle. Averti à temps, le Père put s'enfuir dans un bois voisin, d'où il vit s'envoler tous ses rêves de civilisation avec les flammes qui dévorèrent sa chapelle. Bienheureux encore d'en avoir été quitte à ce prix ! C'est que l'Inde est figée dans ses *mamouls* (coutumes) venues des anciens et gare à celui qui voudrait, d'un coup, les faire disparaître !

Mais arrivons à notre danse.

Après s'être fixé au au front des cornes de buffles, trois jeunes gens se présentent, armés en guerre et accompagnés de fifres et de tambours. A un signal donné, la valse commence. Brandissant leurs haches et leurs arcs, ils tournent et retournent avec une légèreté remarquable, ils se couchent par terre, puis se relèvent, se remettent à courir, simulant une poursuite et poussant des cris terribles à la grande joie des spectateurs. Surviennent des chasseurs qui leur lancent des flèches. L'un d'eux tombe ; les autres se lancent sur leurs adversaires et les repoussent après mille gesticulations et contorsions. Là-dessus l'assistance de rire et d'applaudir.

Ce qui étonne surtout dans ces danses et simulacres de combats, c'est la souplesse des acteurs qui ordinairement semblent si timides et la cadence qui préside à leurs évolutions.

***

Une politesse en appelle une autre. Leur séance finie, ce fut à notre tour de les intéresser.

Vers le soir, tous ces grands enfants étaient de nouveau réunis dans la chapelle. Alors, avec délicatesse et mystère, on sort... devinez quoi ?... un phonographe de la Bonne Presse. La machine proprement dite n'eut pas le don de les émou-

voir de prime abord. A la vue du pavillon, ce fut autre chose. Ce pavillon vous regarde d'un air si drôle et ouvre une bouche si large qu'on ne sait s'il faut en rire ou en avoir peur. Ce fut bien autre chose, quand de cette bouche sans ventre, s'envolèrent des chants et même des dialogues! Les pauvres montagnards étaient littéralement abasourdis. Cela, oui, c'en était du merveilleux! Il n'y a que ces diables de Blancs qui soient capables d'inventer un tel engin. Ils regardaient en haut, en bas, par dessus et par dessous; mais le merveilleux esprit restait caché dans les profondeurs de la terrible bouche, qui garda soigneusement son secret. Les morceaux furent bissés et trissés, et, si on avait écouté les assistants, on serait encore dans cette bienheureuse chapelle de paille à faire jaser le phonographe.

Le lendemain, nous devions les quitter pour aller visiter un autre centre important, Kattinga.

***

La station de Digby ayant été fondée tout nouvellement, il n'y eut pas de confirmations. Ce sera pour plus tard. Mgr Clerc décida de bâtir immédiatement une bonne maison pour le prêtre et une chapelle.

Puis nous descendîmes à Gurada pour remonter deux jours après à Kattinga. Ce centre important est situé dans une autre direction, mais toujours dans la montagne. Passons légèrement sur ces casse-cou, et arrivons à Kattinga, après un jour de voyage.

Kattinga est un gros village moitié konde, moitié *panam* (basse caste parmi les Oryas), situé sur un plateau d'assez faible extension, mais qui se relève et projette même vers le ciel une pyramide de près de 3.000 pieds.

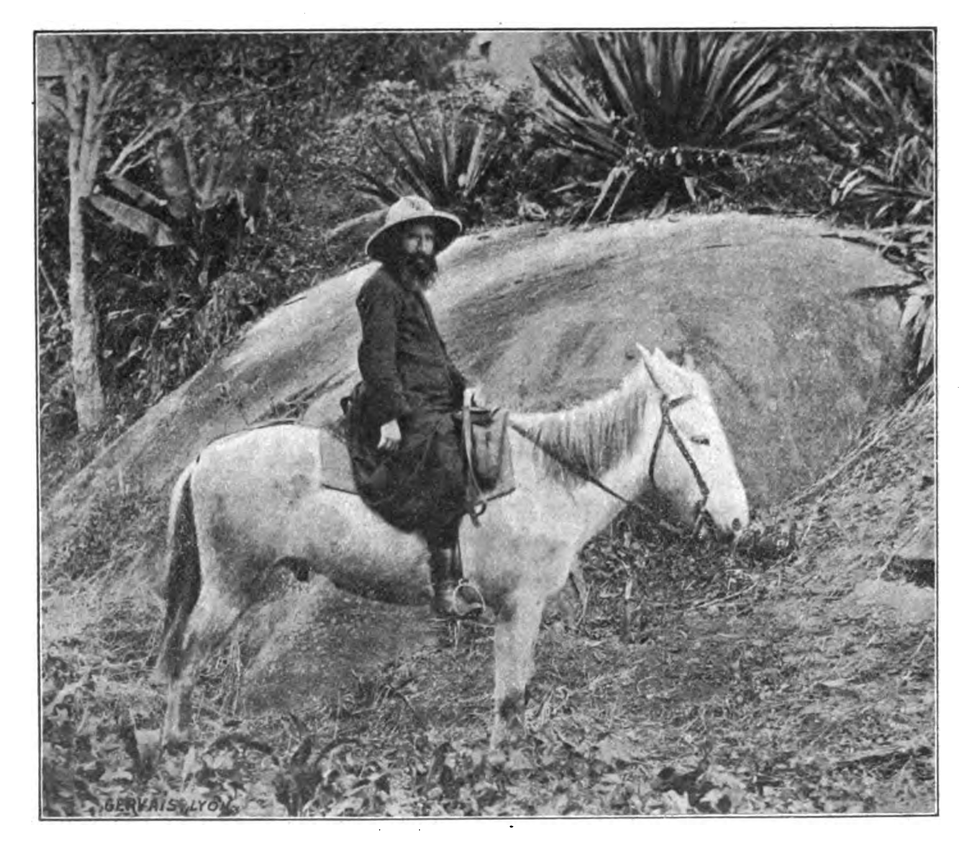
Ce qui donne de l'importance à cette agglomération de huttes, c'est son petit chef qui se fait appeler « rajah », titre jurant beaucoup avec son habitation et ses moyens. Il a cependant une puissance réelle et pourrait facilement entraver l'œuvre du missionnaire; aussi, est-il bon de l'avoir pour ami. Kattinga est aussi le centre d'un marché fréquenté par les habitants d'un grand nombre de villages environnants.

Le plus beau monument de ce bourg montagnard est naturellement la nouvelle église bâtie par le vétéran des missions kondes, le P. Descombes. Elle est construite en pierres, en forme de T. Elle n'est pas voûtée; la confection d'une voûte serait si coûteuse dans ces parages! Mais avec ses vitraux, dont l'un représente le Sacré Cœur, et un autre la Sainte Vierge, elle fait, à juste titre, l'admiration des bons montagnards. Un œil d'architecte pourrait trouver quelques détails à reprendre; mais, quand on songe aux difficultés à vaincre pour bâtir sur ces montagnes, où, excepté le bois et les pierres, il faut tout faire venir d'en bas, on apprécie grandement le zèle persévérant de celui qui l'a construite.

***

Notre arrivée soudaine dans cette localité prend un peu à l'improviste les PP. Muffat et Descombes. Mais, dans l'Inde, on n'est jamais embarrassé pour les réceptions, elles sont toujours prêtes. L'important n'est-il pas de faire du bruit? or, pour en faire, rien n'égale les tam-tams qui ne sont jamais fatigués et viennent quand vous voulez.

(*A suivre.*)



MADAGASCAR. — LE R. P. SUAU A CHEVAL ; reproduction d'une photographie

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

Dans la forêt qui s'étend du Mangoro, au sud du mont Ikongo, à l'est du pays Betsiléo, vivent les Tanala, tribu aimable, insouciante, de vrais enfants de la nature. J'ai dit la bonne impression que m'avaient causée les écoliers de Ranomena ; mais eux faisaient déjà partie d'un village moins abandonné. Leur maître me disait avec tristesse, en me parlant de ceux de la forêt : « Comment connaîtraient-ils Dieu, si personne ne le leur enseigne ? »

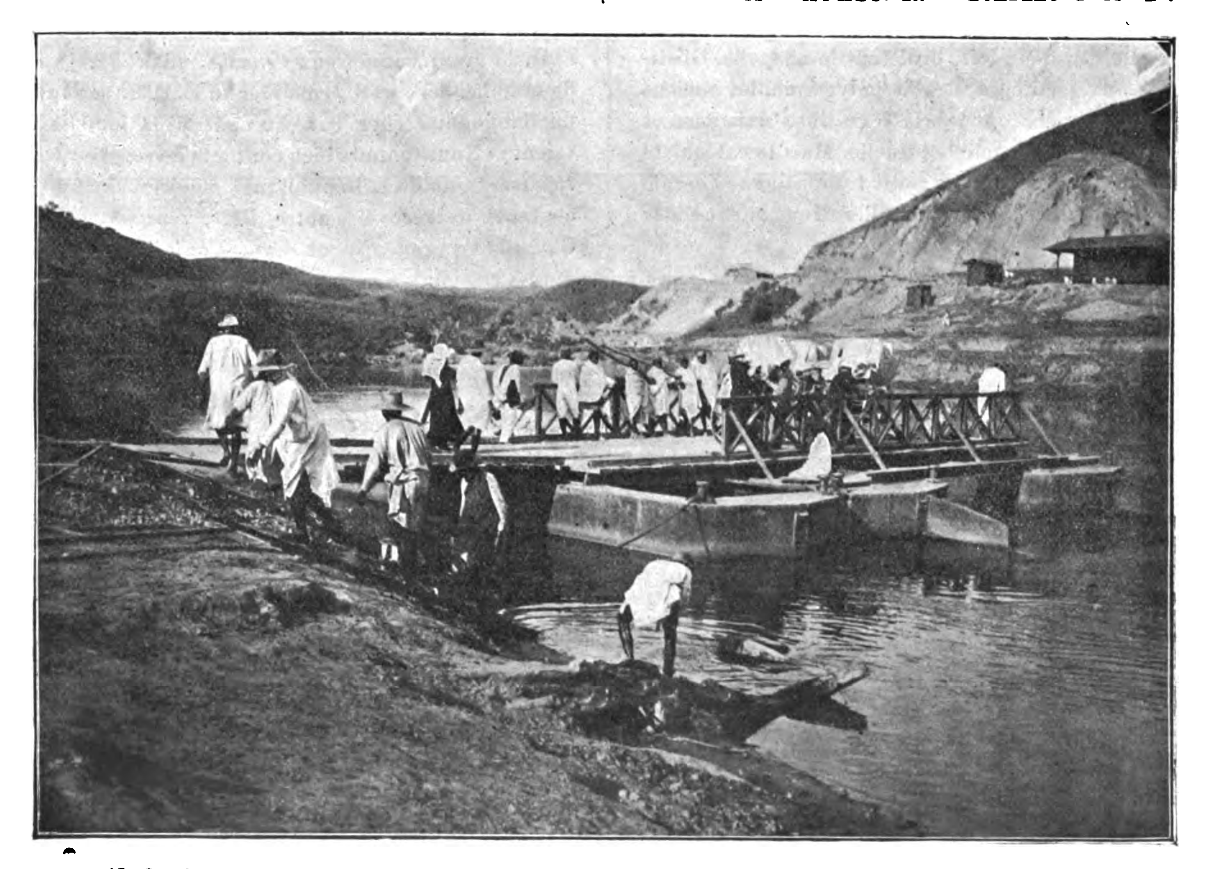
Jadis, le P. Abinal avait en vain tenté d'évangéliser les Tanala indépendants d'Ikongo. En 1894, le Dr Besson, accompagné du P. Talayaz, les avait visités. Leur roi, Ratsiandraofana, acceptait dès lors une école, mais non la prière catholique contraire aux « fombas » des ancêtres. La même année le P. Talayaz revit le vieux roi, qui, en cas de guerre avec la France, offrait aux Pères un refuge sur son inaccessible montagne et promettait de les y garder et défendre. Quand il fallut partir de Fianarantsoa, les missionnaires ne jugèrent pas opportun d'accepter l'offre sincère et généreuse du roi ; mais ils lui gardèrent un reconnaissant souvenir.

Le 10 octobre 1897, M. le Résident Besson, avec quelques officiers et quelques troupes, s'emparait d'Ikongo par un superbe coup d'audace, et réduisait à l'obéissance les Tanala indépendants qu'il désarmait. Pour les contenir au besoin, deux forts étaient élevés dans la région. En 1902, la mission

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 juin, 6, 13, 20, 27 juillet, 3 et 9 août.



MADAGASCAR. — TOMBEAU BETSILÉO.



MADAGASCAR. — UN BAC SUR LE MANGORO ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.



MADAGASCAR. — IABINOBO ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

allure imposante et un regard redoutable. Il vient nous rendre visite, cause amicalement ; mais, en dessous, il encourage les manœuvres du chef. Celui-ci se montre charmant, assiste aux réunions et à la messe mais fiez-vous à son sourire et à son air bon enfant ! Aucune protection à attendre pour nos néophytes, ni du lieutenant commandant le secteur, qui nous reçoit poliment mais prudemment (1). ni des anciens ou des parents. En revanche, la piété, l'instruction religieuse, l'empressement des enfants nous touchent profondément. Je baptise quelques bébés et complète les cérémonies du baptême pour les trois jeunes filles ondoyées par le catéchiste. En se confessant, elles sanglotent. Par quelle mystérieuse action la grâce a-t-elle donc opéré en ces âmes abandonnées!

Ces nouvelles chrétiennes, si exposées dans leur village, purent, quelque temps après, se réfugier à Fianarantsoa ; mais le chef tanala, père de deux d'entre elles, et qui voulait ajouter la troisième à la liste de ses ménages, porta plainte. On parla de détournement de mineures. Elles durent revenir à Ikongo, en attendant qu'un consentement régulier leur permît de retrouver, à Fianarantsoa, la paix et l'honneur.

avait fondé, à Antanambao, au pied de l'Ikongo, une école dont le maître, vu la distance, demandait une assez forte rétribution, 50 francs par mois. On ne put la lui continuer et on dut fermer l'école, sans s'être rendu compte du bien qu'elle avait déjà produit.

Désolé de voir détruit ce poste, un jeune garçon de quatorze ans résolut, avec l'aide de ses condisciples, de le maintenir, et ce «flangonana» d'enfants persista en dépit de l'hostilité des parents, qui, deux fois, brûlèrent la chapelle. Obstinément voués aux sortilèges et à la polygamie, les anciens goûtaient peu une prière opposée à leur libre existence et qui leur soustrairait leur proie habituelle. Mais le catéchiste volontaire mettait à défendre son petit troupeau une énergie admirable. Pour fortifier trois jeunes filles, il eut même l'idée de les baptiser.

***

Le 11 juillet 1906, le R. P. Verley et moi partions pour l'Ikongo, afin de nous assurer par nous-mêmes des dispositions des Tanala. Il fallait descendre de 600 mètres à travers la superbe forêt, par un sentier coupé de fondrières, difficilement accessible aux chevaux, mais dont aucune glissade n'arrêtait nos porteurs. A qui vient des steppes dénudées des hauts plateaux, la forêt tanala cause un émerveillement perpétuel, tant elle est verte et riante. Après avoir côtoyé la masse sombre de l'Ambondrombe, l'Elysée malgache, et traversé, au trot des porteurs, la futaie fleurie d'orchidées roses, on aperçoit la belle vallée de la Sandranante, dominée par l'Ikongo. Une escouade d'enfants bondit au devant de nos filanjana. C'étaient les petits néophytes.

Leurs épreuves et aussi leur courage dépassent ce que nous attendions. Un chef, qui a déjà cinq à six foyers, pourchasse telle de ces enfants qui, depuis deux mois, fuit chaque nuit dans les grandes herbes pour y trouver quelque sûre 6. L'ancien roi tanala, Andriamanapaka, a douze femmes. Bien qu'il soit maintenant habillé à l'européenne, il garde une

Tandis que, dans notre case en bambous, nous attendions la nuit, un groupe nombreux venu de Sahakondro, à six heures de marche, accourait demander au R. P. Supérieur de fonder un flangonana chez eux. Au clair de la lune ils nous chantaient : « Nous sommes bien contents de recevoir les résidents, représentants de la République ; mais nous sommes bien plus contents de recevoir notre Père, représentant de Jésus-Christ. » Ils prononçaient *Zézous-Couit*. Et qui donc leur avait appris ce chant français?

Nous nous sommes séparés avec tristesse de nos petits Tanala, si courageux dans leur isolement. La fondation de la mission tanala semble s'imposer ; mais où trouver les ressources et les hommes nécessaires à son établissement ?

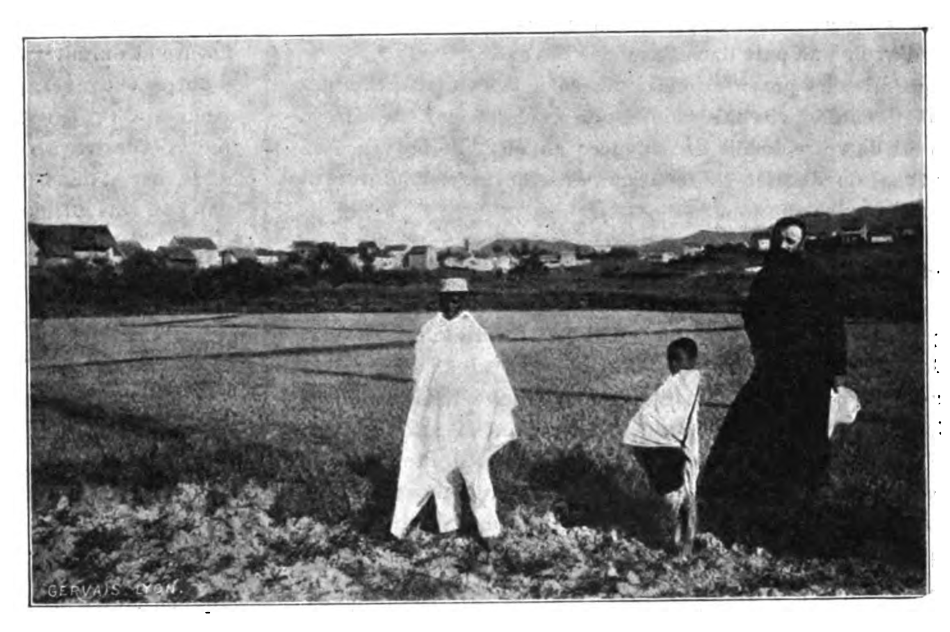
***

En revenant de Fianarantsoa à Tananarive, durant onze jours de chevauchée solitaire, dont huit sous la pluie, pendant telles nuits d'orage passées dans une case de village malgache de la montagne, en célébrant, sans servant, ma messe dans une écurie dont, pour la circonstance, j'avais éloigné l'hôte ordinaire, j'ai savouré, en résumé, les jouissances qui agrémentent la vie du missionnaire de Madagascar. Aussi bien, ces petites misères n'entrent pas en ligne de compte dans la série des choses qui les attristent. En d'autres missions, elles sont plus nombreuses et plus pénibles, et nulle part je n'en ai vu la gaité de l'apôtre altérée. Ce dont

(1) Il devait, huit jours après, se brûler la cervelle.

souffre le missionnaire, c'est de voir son œuvre entravée, son œuvre de conversion, de régénération morale. Il ne lit heureusement rien des publications d'Europe où cette œuvre est travestie, où lui, le plus désintéressé des hommes, est représenté comme profitant de son apostolat ; mais, sur place, quand il voit la transformation morale de ses fidèles, déjà si difficile à obtenir, entravée systématiquement, il éprouve sa plus poignante douleur, la seule à laquelle il soit sensible.

Il est bien peu généreux de lui procurer cette douleur. Quand, pour civiliser un pays pauvre comme Madagascar, on dispose d'auxiliaires bénévoles, instruits, généreux, comme le sont les missionnaires, il est, aussi, bien peu pratique, même au point de vue écoonomique, d'écarter leur concours. D'autant plus qu'au fond des cœurs malgaches dort un sentiment qu'ils ne livreront pas, sauf le jour où, sans imprudence, ils le pourraient traduire en acte. Ce sentiment, ne nous le dissimulons pas, ce n'est ni l'estime, ni l'amour. Leur âme n'a pas été conquise, et ne le sera ni par l'impôt, ni par la force, ni par les agréments ajoutés à leur pays et dont ils se seraient passés. Elle l'eût été facilement par la justice et la bonté, surtout par la foi. Qu'on les éloigne de la prière, de toute prière, qu'on leur infuse les leçons productrices d'apaches, qu'on accélère leur démoralisation, ce qui dort au fond d'eux pourra se réveiller à nos dépens. Un peuple conquérant a charge d'âmes envers les peuples conquis, et cette charge, la Providence ne permet pas qu'on la rejette impunément.


MADAGASCAR. — ALAROBIA. — SANDRANDAHY ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

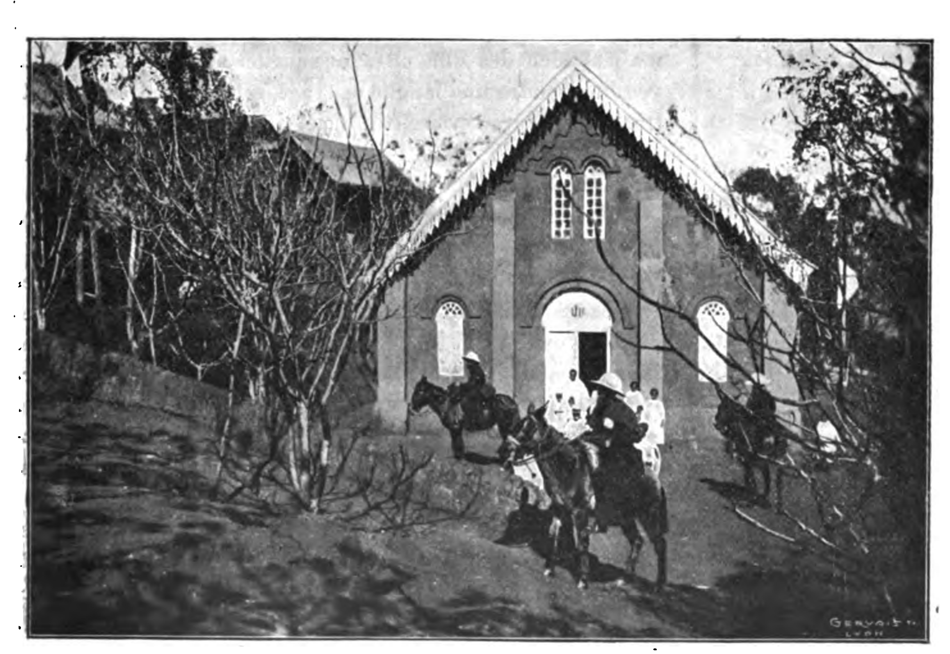
***

Une circulaire communiquée, en janvier dernier, à tous les fonctionnaires malgaches, jusqu'aux moindres, leur disait :

« J'ai l'honneur de vous rappeler qu'il est expressément défendu aux fonctionnaires malgaches, quelles que soient les branches de l'administration auxquelles ils appartiennent, d'avoir une part quelconque dans la direction des affaires religieuses et dans l'exercice des cultes. Je vous fais connaître, à titre d'exemple, que cette défense ne permet à aucun fonctionnaire d'être membre d'une société ayant pour but de s'occuper des édifices religieux, de faire les fonctions de pasteur ou de prendre la parole dans un temple ou dans une église.

« Vous ne devez pas, cependant oublier que le gouvernement ne s'occupe en rien de ce qui regarde les cultes, c'est-à-dire qu'il n'agit ni pour, ni contre leur progrès.

« Dans tout ce que vous faites, ne prenez nullement en considération les religions que pratiquent les gens qui ont une affaire à régler. Les gens sont libres de pratiquer la religion qui leur plaît ; ils peuvent même n'en pratiquer aucune. Cela importe peu. C'est surtout pour cela que le gouvernement ne s'immisce en rien dans ce qui concerne les religions et qu'il défend expressément aux fonction-


MADAGASCAR.— AMBOHIMANDROSO; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.



naires de s'occuper de la direction des affaires religieuses et d'avoir une part dans l'exercice des cultes.

« Portez les prescriptions ci-dessus à la connaissance des fonctionnaires vos subordonnés, et veillez à leur exécution. Il est de votre devoir de dénoncer au chef de province ou au chef de district les fonctionnaires qui ne se conforment pas à ces instructions. »

Que la loi ne doive point tenir compte de la religion des administrés, mais s'appliquer également à tous, celà est de toute justice. Mais, tout en proclamant la liberté religieuse, qu'on voie où tend cette circulaire ? Un protestant ne pourra donc plus prendre la parole au temple, ni un catholique *une part quelconque* dans l'exercice du culte. Cela va loin et le seul exemple donné autorise bien d'autres interdictions. Faire partie d'une confrérie ou d'une congrégation pieuse, assister à une retraite et même à un office, sera prendre part à l'exercice du culte. Les dénonciateurs sont avertis. Et, de quel droit empêcher un fonctionnaire de faire partie d'un comité de sa paroisse ayant pour but de réclamer ou de bâtir un temple, de subvenir aux besoins de son culte ? Empêchera-t-on également les fonctionnaires de faire partie des loges et d'avoir une part quelconque à la direction des affaires irreligieuses ? Tels maîtres d'école prêchent l'athéisme à leurs élèves : cela est permis. Tel inspecteur dit dans une école: « L'Evangile est un conte dont on ne s'occupera plus dans cent ans. » Le même, voyant une femme se diriger vers l'église, lui dit: « Quoi! tu vas à l'église. Pauvres vendus ! »

Les Malgaches sont assez fins pour saisir à demi-mot, et c'est bien ce qu'on attend d'eux.

(*A suivre.*)

Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux

Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan

Par le R. P. Arsène TURQUETIL, Oblat de Marie-Immaculée

SUITE ET FIN (1)

Tout ce qui précède a pu déjà faire saisir le caractère des Esquimaux, au moins dans ses grandes lignes. La ruse et la défiance paraissent dominer dans leurs rapports mutuels. De la ruse à l'hypocrisie il n'y a qu'un pas, et la défiance engendre toutes sortes d'inimitiés.

Mais je ne veux pas médire de ces pauvres gens; ce sont mes ouailles On leur reconnaîtra de grandes et excellentes qualités dès que le paganisme ne tournera plus toute leur énergie vers le mal. Les Esquimaux sont des païens, des êtres dégradés, c'est incontestable; mais ils ont beaucoup de sang-froid. Ils sont ingénieux et doués d'une grande énergie de volonté ; ils sont capables de se dominer et de refouler jusqu'au fond du cœur les sentiments les plus violents de la passion. Ils sont encore susceptibles d'affection et de reconnaissance. Ils montrent aussi parfois une délicatesse de sentiments et un tact qui témoignent d'un bon jugement. Le jour où leur esprit sera éclairé des révélations de la foi, ils emploieront au bien les ressources d'une si riche nature et auront vite fait de laisser loin derrière eux bien d'autres sauvages, par exemple, leurs frères aînés, les Peaux Rouges. C'est le sentiment qu'ont déjà exprimé les missionnaires et les voyageurs qui les ont rencontrés sur les plages de la mer et dans le Nord-Ouest. Je l'exprime à mon tour, car j'en suis intimement convaincu.

A quel chiffre peut s'élever la population esquimaude ? Il serait assez difficile de le dire avec précision. Nous savons seulement que, dans les immenses contrées qui s'étendent d'ici aux bords de l'Océan Arctique, il y a au moins trois tribus esquimaudes parlant différentes langues. Mais, si l'on se borne aux camps qu'on peut visiter en moins de huit jours en partant du point où je me trouve, voici une estimation exacte, d'après un grand nombre d'Esquimaux du Nord-Est, auprès desquels j'ai pu me renseigner. Ils m'ont énuméré douze campements établis sur la Rivière Perdrix-Blanche. Chacun d'eux compte en moyenne six ou sept loges par campement, ce qui nous donnerait de 76 à 80 loges. Dans ma visite aux trois camps les plus rapprochés de nous, j'ai compté une moyenne de onze habitants par loge. Nous aurions ainsi un total d'environ 860 habitants.

S'il est vrai, comme l'ont dit bien des Esquimaux, que leurs compatriotes du Fort-Churchill se réfugient dans l'intérieur des terres pour échapper à la surveillance des Blancs, le chiffre de la population s'en accroîtrait notablement. Ceci pour les Esquimaux du Nord-Est. Du côté du Nord, à moins de huit jours de marche, il y a encore des sauvages campés sur les bords du grand Lac Rond. On m'affirme qu'ils sont plus nombreux à eux seuls que tous les sauvages du Nord-Est réunis.

***

Je ne suis pas encore en mesure de porter un jugement sur le génie de la langue esquimaude, sur ses beautés, ses caprices, son caractère d'ensemble. Tout cela, je l'ignore. On n'a pas idée des difficultés auxquelles se heurte celui qui veut apprendre une langue sauvage, seul, sans livre ni maître. On ne saurait croire combien l'oreille est paresseuse et la mémoire ingrate quand il s'agit de sons nouveaux, jusqu'alors inconnus.

Je m'adonnai à l'étude de la langue esquimaude avec une ardeur qui tenait de la fièvre.

Perdu au milieu des sauvages, je m'assimilai peu à peu les termes les plus usuels, recourant à la mimique et aux gestes quand l'expression me faisait défaut. Finalement, je me familiarisai avec ce qui me semblait impossible les premiers jours. Puis on me fit cadeau d'un *Nouveau Testament* en esquimau, envoyé de Churchill. Grâce à ce livre, je pus compléter et corriger mon Dictionnaire, analyser la construction des phrases, esquisser un commencement de Grammaire. Ce travail m'intéressait beaucoup. Il m'était aussi fort utile et les Esquimaux ne cachaient pas la joie qu'ils éprouvaient à me voir progresser dans cette étude. Les sauvages sont très sensibles à tout ce qui flatte leur « fibre nationale », si je puis m'exprimer ainsi. Il suffit de vouloir parler leur langue pour gagner leur estime, je dirai même leur affection. J'ose espérer qu'un nouveau séjour me mettra

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 juillet et 2 août.

vite à même de me faire bien comprendre d'eux, ce qui me permettra de les instruire des principales vérités de notre sainte religion.

***

Je ne saurais clore ce rapport sans donner quelques détails sur le caribou qui fut notre unique nourriture depuis le printemps jusqu'à l'hiver. Ces animaux, on le sait, sont une variété de rennes particulière au Canada. La chasse qu'on leur fait est une de ces choses qu'il faut avoir vues pour les bien comprendre. J'essayerai cependant d'en donner une idée.

Chaque année, à l'automne et au printemps, les rennes canadiens changent d'habitat. Ils fuient les régions hyperboréennes et descendent vers des pays plus tempérés au début de la saison rigoureuse, tandis qu'ils remontent au Nord, dès que les grands froids ont cessé. Les sauvages ont, depuis un temps immémorial, remarqué les péripéties de cette transhumance et en tirent profit très habilement.

Nous étions, je l'ai dit, aux premiers jours d'octobre et, depuis longtemps déjà, le caribou avait repris sa marche vers le Sud-Est. Je me contentais d'en abattre chaque jour quelques-uns pour pourvoir à notre subsistance. L'hiver, cependant, approchait. Les Esquimaux me prièrent de les aider à faire leur grande provision de vivres pour la mauvaise saison. Il ne s'agissait pas évidemment de massacrer par plaisir. J'étais curieux aussi de voir de près cette chasse si passionnante. J'acceptai.

Les caribous se montraient de plus en plus nombreux aux abords du lac dont ils cherchaient les détroits pour le traverser à la nage. Sur les côtés Ouest du lac, la terre était toute couverte de poils.

Un beau matin, on signale l'approche du gros de la troupe. Immobiles, le cou allongé, nez au vent, les timides quadrupèdes semblent vouloir scruter l'horizon. L'un d'eux s'avance. Tout lui paraît suspect, et les roches, et les sentiers. Il hésite. Un mouvement se produit et toutes les têtes se redressent anxieuses et craintives. De nouveau il flaire le vent, semble vouloir écouter. Rien. Il marche lentement et par mille détours. Tous les camarades ont les yeux fixés sur lui. Pas un ne bouge encore. S'arrête-t-il soudain ? Relève-t-il brusquement la tête ? Une panique générale s'empare de la bande. Mais, à peine dispersés, ils reviennent encore, serrés les uns contre les autres, tête basse, et lancés au galop. Soudain ils s'arrêtent, le cou fortement rejeté en arrière, tête haute et pattes écartées dans la position du pied levé. Inquiets, ils épient les moindres mouvements de l'éclaireur. Celui-ci approche du lac. Il examine et flaire jusqu'aux moindres cailloux. Enfin, pas à pas, défiant, comme à regret, il descend la berge, entre dans l'eau et se met à nager. Quelques braves se détachent du troupeau et suivent sa piste. Ils dardent sur l'horizon un long regard scrutateur, puis, d'un seul bond, se jettent résolument dans le lac. C'est le signal. Alors le bataillon tout entier les imite. Vous entendez le piétinement sonore de milliers de sabots ; mais vous ne distinguez plus rien si ce n'est un nuage de poussière et de sable qui soudain s'est élevé. Puis l'eau du lac jaillit de toutes parts. Vous n'apercevez plus que vagues écumantes et au-dessus un nuage de gouttelettes vaporeuses, en même temps que vous entendez le bruit d'un torrent furieux, où coule, ce semble, une avalanche de roches. C'est la chute simultanée dans les flots de centaines et centaines de quadrupèdes. Puis le calme renaît sur les ondes. L'armée pacifique s'y fraie passage, lentement, sans secousse, sans bruit.

Peu à peu les caribous approchent..... Ils ne sont plus qu'à cent mètres de la terre. Alors les chasseurs, jusque-là immobiles et cachés, s'élancent dans leurs canots. Un moment les caribous s'arrêtent, puis font une volte-face rapide. Mais les canots s'avancent, les rejoignent, s'échelonnent tout le long de la colonne et l'emprisonnent dans un infranchissable cercle. Affolées par la peur, les pauvres bêtes se rejettent en avant, en arrière, se heurtent, s'entrechoquent, bondissent en désespérées, se ruent les unes contre les autres, s'écrasent mutuellement. Un grand nombre périssent ainsi dans cette affreuse mêlée.

Oh ! si le caribou osait se retourner contre ses agresseurs, ce serait terrible. Mais non, il est timide au point de ne pouvoir être méchant, même pour se défendre. Et comme il constitue à lui seul l'unique et indispensable ressource du pays, on l'extermine sans pitié. Sa chair fournit la nourriture des sauvages et sa peau fournit la matière de leur logement et de leurs vêtements.

Le massacre commence. La lance sème partout la mort Le sang coule à flots, jaillit et ruisselle ; il inonde les canots, les vêtements et les mains des chasseurs. Chaque coup pénètre au cœur de l'animal qui brame de douleur, jette convulsivement la tête en arrière, le cou démesurément allongé, comme s'il voulait respirer encore, puis tombe lourdement dans une dernière et longue aspiration sonore. L'eau s'engouffre bruyamment dans les narines. La bête expire. Et la lance meurtrière frappe toujours, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Tout autour du canot, ce n'est plus qu'une mare de sang ; les cadavres font l'effet d'une île flottante.

***

On a beaucoup reproché aux Montagnais comme aux Esquimaux ces massacres périodiques ; on les a accusés de tuer les caribous pour le plaisir de tuer. Ce reproche est injustifié. En été, on tue le caribou pour sa fourrure ; à l'automne et en hiver, on le tue pour la viande. J'ai assisté à bien des chasses, j'ai été témoin de bien des hécatombes ; mais je n'ai jamais vu un corps de caribou complètement perdu : toujours on utilise la peau, la langue, la moëlle, les muscles.

Au risque de n'être pas cru, je dirai même que les milliers de bêtes qui périssent ainsi chaque année ne représentent pas la dix-millième partie des innombrables troupeaux qui parcourent ces immenses contrées. Dans ses pérégrinations annuelles, le caribou couvre souvent un espace de plus de cent lieues de front. De nombreux chasseurs, espacés de kilomètre en kilomètre, auraient vite fait de les décimer, j'en conviens. Mais ici, la population est si clairsemée ! Du lac Ennadage, où je résidai l'été dernier, jusqu'au lac Caribou (1.100 kilomètres), j'ai vu à mon retour en novembre des myriades de rennes et je n'ai rencontré qu'*un seul* sauvage campé sur le parcours de ces innombrables troupeaux. On comprend, dès lors, que la crainte de voir les caribous disparaître par suite des tueries annuelles est exagérée et dénuée de fondement. .. ..

EPILOGUE

Que conclure de ce rapide aperçu ?

Il me semble que l'heure de l'Evangile est venue pour les Esquimaux, bien que leurs dispositions, à l'endroit de la religion, n'offrent rien de positif. Ce qu'ils veulent absolument, c'est un poste de commerce. Or, une mission leur paraît le seul moyen efficace d'y parvenir, et c'est pourquoi ils la désirent indirectement.

Pour ce qui est de fonder une résidence et de bâtir une demeure fixe, on n'y peut songer encore, puisque je n'ai pu trouver aucun moyen de transport, même pour les choses de première nécessité.

Le mieux serait d'obtenir que ces indigènes se rapprochent des postes établis. Mais le voudront-ils ? Pour le moment, on doit se contenter de les visiter chaque année pour les amener peu à peu à se grouper autour d'un centre. Le missionnaire pourrait ainsi préparer ses voies, sonder le terrain, étudier les chances de succès là même où de prime abord tout essai paraît impossible. Ainsi en arriva-t-il pour la mission Saint-Pierre du lac Caribou. Dans leurs visites annuelles à ce lac, les premiers missionnaires se renseignèrent sur les moyens de communication, les ressources du pays et reconnurent possible une fondation qui avait été déclarée irréalisable et retardée de dix ans.

Daigne le Bon Dieu, dont l'action s'est si visiblement manifestée dans les débuts de cette œuvre, m'accorder la grâce d'y travailler encore en ouvrier fidèle. *Da mihi animas, cætera tolle.*

FIN

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

A la Rév. Mère Thérèse de Saint-Augustin, à Stockholm.

L. B., du diocèse de Paris, demande de prières pour une personne défunte au cours d'un voyage à Stockholm .... 300 »

Pour les inondés de Bagdad.

Anonyme du diocèse de Bordeaux, en souvenir de Mme Faurey et de Mlle Marie Larquey .... 20 »

A M. Eugène Boyer, missionnaire à Budamangalam (Pondichéry), pour baptême d'un catéchumène sous le nom de Jean-Baptiste.

M. Everat, à Domaize (diocèse de Clermont) .... 2 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux du Haut-Tonkin.

G. D., du diocèse de Bayeux, demande de prières pour défunts .... 5 »
En l'honneur de Marie Immaculée, anonyme d'Agen ...... 10 »
Anonyme de Bordeaux, demande de prières .... 5 »
Anonyme du diocèse d'Arras .... 40 »

Au R. P. Nourry (Kiang-nan) pour ses affamés.

Un prêtre lyonnais, demande de prières .... 20 »
M. E., du diocèse de Meaux .... 20 »
P. C. à S. J., diocèse de La Rochelle .... 3 »
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 10 »
Un aumônier du diocèse de Versailles, pain de saint Antoine de Padoue .... 25 »
Un vieil abonné des *Missions catholiques*, du diocèse de Bayeux, en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intermédiaire de saint Antoine de Padoue .... 30 »

A Mgr Mérel, pour son séminaire indigène de Canton.

Un aumônier du diocèse de Versailles .... 20 »

A M. Ibarruthy (Tché-kiang) pour son église.

Anonyme du diocèse d'Arras .... 10 »

A Sœur Gilbert (Tché-kiang).

H. M., d'Albi .... 10 »
Un prêtre lyonnais, demande de prières .... 20 »
Deux abonnées du diocèse de Reims .... 30 »

A M. Matrat, missionnaire à Hiborashi (Japon).

Bilzheim (Alsace) .... 20 »

A M. Corre, missionnaire à Kumamoto (Japon).

Bilzheim (Alsace) .... 15 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat et le baptême d'une enfant sous le nom de Joséphine Mary.

Un abonné de Atherstone (Angleterre) demande de prières. 6 30

A Mgr Legasse (Saint-Pierre et Miquelon).

A. L., d'Orléans .... 5 »

A Mgr Ollier, pour le séminaire indigène de Lano (Wallis) :

Un aumônier du diocèse de Versailles .... 20 »

A Mgr Vidal (Fidji) :

D. C., du diocèse de Carcassonne .... 20 »

Pour une église dédiée au Sacré-Cœur (Au R. P. Hagenbeek, à Kharagpore, Bengale occidental) :

A. L., d'Orléans .... 5 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Augouard) :

Anonyme de Vienne (Isère), en l'honneur de Notre Dame de la Salette .... 100 »
M. Pradère, curé de Cazaunous, diocèse de Toulouse .... 5 »
Anonyme d'Agen, « en l'honneur de Marie-Immaculée » .... 6 »
M. l'abbé Vidal, à Chassignolles, diocèse du Puy .... 30 »
A. H., du diocèse de Nancy .... 10 »
Anonyme de Paris .... 11 »
M. Teulières, curé de Sainte-Arthémie, du diocèse de Montauban, avec demande de prières .... 5 »
F. B., du diocèse de Clermont, demande de prières .... 10 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Clerc, Vizagapatam) :

F. B., du diocèse de Clermont .... 10 »

Pour une léproserie (M. Fresnais) :

Trois personnes du Dézert, diocèse de Coutances .... 60 »

Pour érection d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Liesse (au R. P. Hée, supérieur de la mission de Franceville, Gabon) :

Anonyme du diocèse de Soissons, avec demande de prières. 1000 »

Pour les affamés (Mgr Clerc) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 500 »

Pour les affamés (Mgr Lesné, Perse) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 500 »

Pour les affamés (Yunnan) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 500 »

Pour les affamés (Bagdad) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 500 »

Pour les affamés (Tonkin oriental) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 250 »

Pour les affamés (Kouang-si) :

M. Lewis Eyre, de Wimbledon (Angleterre) .... 250 »

Un prêtre du diocèse d'Angers pour dix missions : Hakodaté, 10; Mgr Clarke, 10; R. P. Chabrand, 10 ; Sœur Gilbert, 10; Sœur Ricaud, 10; Sœur Faure, 10; R. P. Turquetil, 10; R P Michel, à Beyrouth, 10; M. Gervais, à Canton, 10; Mgr Vidal, 10.

Pour les *Missions Catholiques* :

En mémoire de Mme Marie Perret, veuve de M. Matthieu Goutte, de Lyon .... 2906 »

Pour la carte-prime :

M. Teulières .... 5 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





TOKIO (Japon). — M. CLAUDIUS FERRAND ET SES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES ; d'après une photographie.

Une Bibliothèque catholique à Tokio

(JAPON)

En nous transmettant cette lettre de M. Ferrand, dont l'ardente initiative a été déjà plusieurs fois encouragée par les libéralités de nos lecteurs, Mgr Mugabure, archevêque de Tokio, a daigné l'apostiller d'une approbation très chaleureuse.

LETTRE DE M. CLAUDIUS FERRAND, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Le soir de la dernière Pentecôte, dans une des chambres du *Geshikuya catholique* de Nazareth, à Tokio, se tenait une importante réunion, composée de délégués des diverses paroisses de la capitale, de l'école des Marianites, de l'œuvre de la presse et du cercle catholique des étudiants.

Le but principal de cette réunion était de délibérer sur les moyens de donner à notre cercle une plus vaste, plus complète et définitive organisation. Parmi les résolutions qui y furent adoptées, il en est une sur laquelle je désire attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux du Japon. On a décidé de compléter le cercle par la fondation d'une grande bibliothèque catholique populaire, où l'on mettra à la disposition des étudiants le plus grand nombre possible d'ouvrages catholiques en tous genres, publiés soit en langue française ou anglaise ou allemande, soit en langue japonaise.

L'étudiant japonais a la passion de la lecture. Généralement parlant, il n'est pas riche et ne peut guère acheter que les livres qui lui sont strictement nécessaires. Aussi heureux est-il de pouvoir à peu de frais lire beaucoup et les quelques bibliothèques populaires qui existent à Tokio sont-elles envahies par les étudiants. Malheureusement la plupart de ces bibliothèques sont protestantes et les ouvrages catholiques en sont tout naturellement exclus. Les autres sont neutres; mais les livres catholiques y sont très rares. On ne saurait croire combien de préjugés difficiles à réformer plus tard, combien d'erreurs historiques ou philosophiques, que de fausses conceptions du christianisme engendre dans l'esprit des

étudiants la lecture des ouvrages que l'on met à leur disposition. L'influence du protestantisme s'exerce ici surtout par la revue et par le tract.

La fondation d'une bibliothèque catholique populaire a donc paru de première nécessité. Pour cela deux choses sont requises : un local et des ouvrages littéraires. Il faut un local situé dans un quartier de Tokio fréquenté par les étudiants, une salle dont l'aspect extérieur et l'aménagement intérieur ne soient pas trop au-dessous de la grande idée que nous représentons. Il faut aussi des ouvrages (livres, opuscules, brochures, tracts et revues) catholiques imprimés dans les quatre langues signalées plus haut.

***

J'ai fait, l'année dernière, un voyage de quêtes en Europe et en Amérique. Plusieurs de ceux qui liront ces lignes se souviendront peut-être d'avoir, quelque part, rencontré le P. Ferrand et de lui avoir fait une aumône. Ces aumônes étaient surtout destinées à la fondation d'un second « Geshikuya » (pensionnat d'étudiants) catholique à Tokio. Celui de Nazareth a déjà donné de très beaux résultats, puisque cent dix étudiants japonais, dont plusieurs sont à même d'occuper plus tard une haute situation, y ont trouvé le bienfait de la conversion et de la foi et d'une solide éducation chrétienne. Mais, comme il y a à Tokio plus de cinquante mille étudiants païens, il faudrait beaucoup de « Geshikuya » catholiques. Et c'est pour en faire au moins un second que j'ai entrepris ce voyage de quêtes. Or, voici ce qui a été décidé de concert avec S. G. Mgr l'Archevêque de Tokio. Le nouveau « Geshikuya » sera bâti à Kanda, qui est l'un des quartiers de Tokio les plus fréquentés par les étudiants. Et il sera aménagé de telle sorte que le rez-de-chaussée servira de « bibliothèque catholique » et l'étage de logement aux étudiants pensionnaires. Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups.

Je ne possède pas actuellement toute la somme nécessaire à cette nouvelle fondation. Il me faudrait 27.500 francs et je n'en ai que 15.000 Il faut donc que je trouve le reste, c'est-à-dire 12.500 fr. d'ici à un an, au plus tard. J'ai toujours eu une grande confiance en la divine Providence. Cette confiance n'a encore été jamais déçue. Elle ne le sera pas cette fois davantage et il se trouvera parmi ceux qui liront ces lignes de bons et généreux catholiques qui voudront me venir en aide et contribuer par une aumône à la fondation de ma bibliothèque populaire et de mon second « Geshikuya ». Il s'en trouvera aussi qui, possédant des livres ou tracts ou revues catholiques dont ils n'ont pas besoin, voudront nous en faire cadeau. Tout sera reçu avec la plus profonde reconnaissance à l'adresse suivante : R. P. Claudius Ferrand, missionnaire apostolique, Koishikawa, Myogadani, 17, à Tokio (Japon).

Nous possédons actuellement bon nombre d'ouvrages catholiques en japonais, grâce au travail et à la féconde activité de quelques missionnaires, en tête desquels viennent MM. Ligneul, Lemoine et Drouart de Lezey. Mais il en faudrait bien davantage. La presse joue au Japon un rôle immense. Les protestants inondent le pays de leurs revues et de leurs tracts. La lutte contre eux est impossible, car ils sont très riches et nous sommes très pauvres. Il faudrait encore, ici, que de généreux catholiques nous viennent en aide. Rappelez-vous la parole du Maître : « Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 18 août s'embarqueront à Marseille pour les missions des Lazaristes en Chine, MM. Briant (Angers), Charny (Meaux), Montaigne (Cambrai), Reymers (Pays-Bas) et Verrière (Lyon), et huit Filles de la Charité.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Dans l'église du collège international de Saint-Antoine, via Merulana, le R. P. Adéodat Wittner, coadjuteur du vicaire apostolique du Chan-tong oriental, a reçu, le 7 juillet dernier, la consécration épiscopale des mains de S. Em. le cardinal Gotti, préfet de la Propagande.

Le vicariat apostolique du Chan-tong oriental n'existe, on le sait, que depuis une quinzaine d'années. Mgr Césaire Schang, son premier vicaire apostolique, est encore, malgré ses soixante-douze ans, plein de force et de santé; mais la grande étendue de sa mission l'a décidé à demander un coadjuteur et le Saint-Père a choisi, pour remplir cette charge, le R. P. Wittner.

Mgr Wittner est né en Alsace un peu avant la guerre de 1870 (il n'a que trente-huit ans). Ses parents, ayant opté pour la France, vinrent s'établir à Saint-Dié. M. l'abbé Marchal, alors secrétaire de Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, le distingua parmi ses petits camarades, lui donna les premières leçons de latin et le fit admettre au collège séraphique de Bordeaux. Après y avoir achevé ses humanités, il entra au noviciat des Franciscains et fut ordonné prêtre par Mgr Potron. Peu après il partit pour les missions de Chine. C'était au commencement de 1892.

Pendant quinze années, le R. P. Wittner s'est dévoué de tout cœur à l'évangélisation des Chinois. Il ne songeait guère à revenir en Europe lorsqu'un ordre du T. R. P. Général des Franciscains le manda dernièrement à Rome « pour une affaire de grande importance ». Quelle était cette affaire ? L' « obédience » ne le disait pas. Mais Mgr Schang dévoila le secret en demandant aimablement à son missionnaire d'essayer une mitre. Le nouvel évêque a pris pour devise : *Non sibi soli vivere*, admirable programme qui est le mot d'ordre de tous les missionnaires.

Lyon. — Mgr Vidal, Mariste, vicaire apostolique des îles Fidji, nous communique la belle lettre circulaire qu'il a adressée à tous les missionnaires et religieux de son vicariat apostolique, à l'occasion de la mort de M. Martial de Prandières, président honoraire du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon. Nous sommes heureux d'en reproduire les passages suivants :

« Jamais M. de Prandières n'était plus heureux que lorsqu'il

pouvait faire plaisir *à ses missionnaires*, en leur venant en aide. Mais aussi quelle peine étreignait son cœur lorsqu'il ne pouvait les secourir ! J'avais eu, une fois, l'occasion d'exposer, devant lui et les autres membres du Conseil Central, les terribles dégâts récemment causés à notre mission par un violent cyclone. Et, comme font généralement les évêques-missionnaires, j'avais conclu mon récit en sollicitant des secours pécuniaires pour réparer tant de ruines.

« Hélas ! me fut-il répondu, votre demande arrive trop tard, « Monseigneur, car les fonds de l'œuvre ont été déjà répartis; et « ils sont épuisés. Mais nous vous donnerons un secours plus tard, « sitôt que ce sera possible. »

« En entendant cette réponse, je ne pus retenir quelques larmes, car je pensais aux souffrances de nos chers néophytes qui avaient besoin d'un pressant remède. Mais je fus un peu consolé à la vue de la tristesse qui se peignait sur le visage de tous ces Messieurs, à la vue surtout des larmes qui remplissaient les yeux de M. de Prandières, larmes que lui arrachait cette nécessaire décision. Puis, comme je quittais la salle de réunion, il m'accompagna dans l'escalier et me dit tout bas, en me serrant affectueusement la main :

« — Monseigneur, j'irai vous voir, chez vous, ce soir.

« Il arriva, en effet, au bout de quelques heures, et, en me remettant une généreuse offrande, il me dit :

« Le président n'a rien pu vous donner, tout à l'heure ; mais « voici maintenant le don personnel de l'ami. N'en dites rien, « Monseigneur, priez seulement pour moi. »

« Qu'il me soit permis de révéler ici, sur sa tombe, ce témoignage de sa paternelle bonté, qu'il m'avait défendu de publier durant sa vie. Au reste, je suis convaincu que ce qu'il a fait alors pour moi, il l'a fait aussi maintes fois à l'égard d'autres vicaires apostoliques. Il aimait tant les missions et les missionnaires !

« Avant de conclure, j'ai encore deux bienfaiteurs à recommander à vos pieux suffrages C'est d'abord M. Lucien-Brun, membre lui aussi du Conseil Central de Lyon et mort dans la même semaine que son président. Unissons-les dans les mêmes sacrifices et demandons à Dieu qu'il les unisse au ciel dans la même récompense.

« C'est ensuite Mme Baux-Béthenod, présidente de l'Œuvre Apostolique de Lyon et morte durant le mois de mars. Cette vénérée présidente était admirable de zèle et de dévouement pour une œuvre qui complète si bien celle de la Propagation de la Foi. Car les Dames de l'Œuvre Apostolique, vous le savez, donnent à nos églises et chapelles des missions les ornements, linges et vases sacrés que notre pauvreté ne nous permettrait pas d'acquérir. Et ces ornements sont souvent confectionnés par leurs pieuses mains. Il m'a été donné de voir plusieurs fois de ces réunions vraiment apostoliques, et j'ai été tout heureux d'encourager et de bénir leurs travaux qui nous étaient destinés...

« Nous devons un témoignage tout spécial de gratitude à Mme Baux-Béthenod, qui, durant plus de vingt ans, s'est dévouée cœur et âme à cette belle œuvre, ne calculant ni avec ses forces, ni avec ses générosités .. »

Lahore (*Hindoustan*). — Mgr Fabien Eestermans, évêque de Lahore, écrit au R. P. Procureur des missions des RR. PP. Capucins :

« Nous avions, vous le savez, recueilli des centaines d'enfants, garçons et filles, durant la grande famine qui désola les Indes il y a quelques années. Un grand nombre de ces orphelins sont morts; mais ceux qui ont survécu grâce aux soins des missionnaires sont aujourd'hui en âge de gagner leur vie. La grande difficulté maintenant est de les établir.

« Déjà, nous avons deux colonies florissantes à Kruspur et à Mariabad. Les récoltes des dernières années ayant été mauvaises, le gouvernement a remis une partie des impôts. Mais voilà que des pluies désastreuses ont ravagé les moissons à Mariabad cette année; nos pauvres chrétiens sont désespérés.

« Nous avons une troisième colonie, Francesabad. Mais elle est dans une sorte de désert ; la terre imprégnée de salpêtre ne produit rien et nous ne pouvons obtenir de nous fixer ailleurs.

« Or, c'est là que doivent se rendre trente nouveaux ménages. Jusqu'ici, ils ont trouvé la nourriture et le vêtement dans leur Orphelinat respectif ; mais, désormais, ils devront pourvoir eux-mêmes à ces nécessités. A chacun de ces petits ménages, j'ai fait donner deux bœufs et une maison en terre, jusqu'ici sans toiture, les bois pour la faire étant trop coûteux pour nos pauvres ressources. C'est là toute leur fortune avec leurs vêtements de mariage et leurs instruments de travail. C'est le dénûment absolu, d'autant plus qu'ils n'auront pas de moisson avant une année. et quelle moisson ! Ajoutez à cela que les pauvres enfants devront aller chercher l'eau potable à plus d'un mille de distance. Il leur faudrait de toute nécessité un puits : mais ce serait une dépense de 1.000 francs parce qu'il faut creuser à plus de 30 mètres. Or, ils n'ont pas un sou vaillant. Le gouvernement exige qu'ils s'établissent là.

« J'ai fait pour ces chers enfants tout ce qu'il m'a été possible de faire, grâce aux secours de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance; mais vous n'ignorez pas à quelles dépenses énormes je dois faire face pour soutenir toutes les œuvres de la mission. C'est pourquoi, en présence de mon impuissance, je me tourne vers vous et vous conjure de venir au secours de ces trente jeunes familles chrétiennes. Après avoir tant fait pour ces pauvres enfants, les avoir préparés à former de bonnes familles chrétiennes, faut-il songer à les abandonner ?

« Je ne pourrai jamais exprimer ce que j'ai souffert lorsque nous avons dû nous séparer. Je devais contenir mes larmes pour ne pas les attrister ; mais, quand je fus seul, je les laissai couler abondamment.

« Nos pauvres religieuses sont bien éprouvées par la maladie en ce moment. Une est morte au mois de mai. J'ai dû en rapatrier deux malades ; la Supérieure de Multan a été envoyée à Karachi souffrante de phtisie et une Franciscaine venue l'année passée à Lahore, a été atteinte par le typhus ; elle a reçu les derniers sacrements, mais les médecins espèrent encore la sauver... »

Madagascar septentrional. — Le R. P. Jules Leclerc, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit à la date du 23 avril :

« Je dois m'occuper actuellement de la reconstruction de la chapelle de Mahabibo, le quartier indigène de Majunga. C'est là un travail pour lequel je ne me sentais ni goût ni aptitudes, mais auquel j'ai dû nécessairement me résigner. L'ancienne chapelle tombe en ruines et depuis le mois de février les cochons ou les cabris du village y ont pénétré trois ou quatre fois, à travers les cloisons.

« Grâce à Dieu, les indigènes se montrent, pour la plupart, aussi généreux que possible ; j'en ai trouvé près d'une trentaine, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons et artistes peintres, qui font ou feront gratis leur petite part de travail. Selon toute apparence, la main-d'œuvre ne reviendra pas à ~~plus~~ de 150 ou 200 francs. Malheureusement l'argent est rare sur place, au moins parmi les Malgaches, et je serais fort étonné ~~si le~~ déficit ne s'élevait pas à près de 500 francs. »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Le R. P. Gonnet, Mariste, écrit de Loltong :

« Mgr Douceré est venu, en juillet, donner la confirmation dans l'île Pentecôte. A Loltong, comme ailleurs, on avait convoqué le ban et l'arrière-ban. Parmi ceux qui voyaient un évêque pour la première fois, se trouvait un chef de la côte Est, chez qui je venais d'installer un catéchiste. Ce qui le frappa le plus, ce fut la mitre de Monseigneur. Voici le résumé de ses impressions :

« Quand je vis, dit-il, l'évêque assis comme cela face à nous, « avec son grand calicot (la chape), et son chapeau qui monte, « qui monte ! je crus voir Dieu ! Et je regardais ! je regardais... « j'avais peur... S'il se fût incliné vers nous en nous menaçant de « la pointe de son chapeau, je sortais... »

« Le chef a renouvelé partout cette description, si bien que beaucoup de vieux veulent être avertis, au prochain passage de Monseigneur, pour venir voir le fameux chapeau. Vous voyez qu'il ne faut pas grand'chose pour occuper nos indigènes et qu'une mitre fait plus qu'un discours. »

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

Il y a déjà quelques mois, le vénérable ancien supérieur des Missions Etrangères de Paris, M. Delpech, nous transmit le très remarquable travail dont nous commençons aujourd'hui la publication. A notre grand regret, il ne nous a pas été possible de le publier plus tôt; des documents d'une actualité plus urgente ou qui nous étaient parvenus depuis plus longtemps s'imposaient à notre choix. Nous prions M. Lazard, et nous prions pour l'avenir tous nos chers collaborateurs, de nous pardonner des retards que nous déplorons nous-mêmes, mais que rend nécessaires la place trop restreinte dont nous disposons chaque semaine seulement.

Du haut du navire qui l'emmène au Cambodge, le voyageur aperçoit de superbes pagodes boudhiques, plusieurs mosquées musulmanes, des églises chrétiennes.

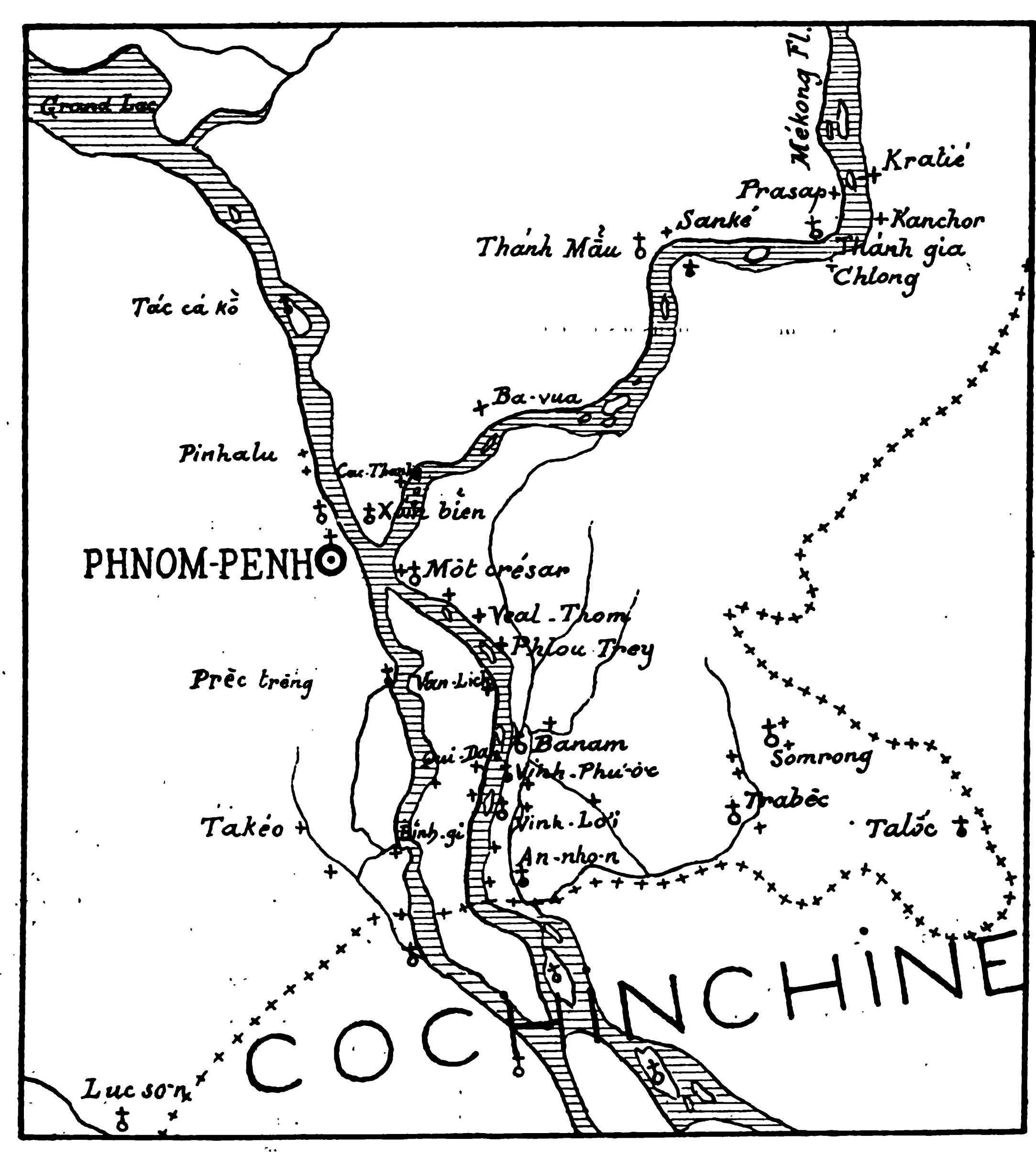
Sur le navire même, des chrétiens vinrent me saluer ; des dévots du Coran se prosternaient vers le soleil couchant au milieu de la foule et sans fausse honte ; des religieux à l'habit jaune, la tête rasée, une besace de mendiant au côté, lisaient des livres de prières.

« Ce sont, me dit-on, des bonzes boudhistes, qui habitent ces modestes cellules autour des pagodes que vous voyez si nombreuses sur les bords du Mé-Kong, un des plus beaux fleuves du monde. »

A la vue de ces religieux mendiants qui se perpétuent depuis quatre siècles avant Jésus-Christ et à la pensée que je venais combattre et détruire ces religions fausses, mais qui cependant donnaient à ces peuples une auréole religieuse, un droit au respect et à l'admiration, mon courage aurait défailli, si je n'avais connu l'histoire de l'origine du christianisme en présence des religions de la Grèce et de Rome.

Après quelques années de séjour au milieu de ces diverses races, l'aspect actuel du Cambodge me parut en tout semblable sous le rapport religieux, à la situation de la Gaule au début de la prédication de l'Evangile.

En Gaule, le christianisme avait en face de lui la reli-



CARTE DU CAMBODGE.

gion officielle des empereurs romains et la religion du peuple gaulois, le druidisme.

Dix siècles durant, il a lutté, souffert en Europe. Ce n'est qu'au VIIIe siècle qu'on peut considérer la France comme chrétienne. L'an 982, saint Bernard de Menthon trouve encore sur le mont Jovis un temple dédié à Jupiter avec ses prêtres. C'est seulement à la fin du XIVe siècle que l'Europe devient toute chrétienne, par la conversion du grand duc Jagellon de Lithuanie, roi de Pologne en 1386, qui, ne sachant, nous dit l'histoire, que le *Pater* et le *Credo*, allait lui-même les enseigner à ses sujets, pour les baptiser.

Le christianisme au Cambodge se trouve en face de deux religions peut-être plus invincibles que celle des Druides et des Romains : le boudhisme, le mahométisme.

Sera-t-il vainqueur ? La promesse de Dieu nous assure la conversion du monde ! ! ! Quelle heure ? Dieu seul le sait ! ! ! Puisqu'il a fallu dix siècles de prédication pour convertir l'Europe, il en sera probablement ainsi de ces pays d'Orient.

Le christianisme est une évolution qui suit son cours selon des règles voulues par son fondateur. Les apôtres doivent savoir attendre et souffrir.

Sans doute, je ne convertirai pas toutes ces races diverses, ces fils du prophète, ces disciples de Boudha ; mais Dieu ne me donnera-t-il pas de convertir quelques âmes, de préparer quelques pierres d'attente pour l'édifice qui s'élèvera plus tard, alors que la parole du Maître sera réalisée : *Unus pastor, unum ovile.* « Un seul pasteur, un seul troupeau ! »

***

Après des années de travaux, d'épreuves, de privations, j'ai la satisfaction d'avoir jeté ma pierre dans les fondations du futur édifice chrétien au Cambodge.

Dieu m'a donné l'honneur de lui élever une douzaine d'églises à côté des mosquées, auprès des temples boudhiques sur les bords du beau fleuve où jamais un cœur ne l'avait connu, ne l'avait aimé.

Et, dans mes vieux jours, Dieu me donne la joie suprême, la consolation peut-être unique de voir des Musulmans abandonner le Coran pour suivre Jésus-Christ, à qui soit amour, gloire dans tous les siècles.

Dès mon arrivée au Cambodge, j'aurais voulu connaître déjà ma patrie d'adoption, le champ de mon travail.

Ce monde si nouveau pour moi, je l'observais avec curiosité ; je lisais les rares livres qui en parlaient et j'écoutais avec attention les anciens missionnaires. Surtout j'aurais voulu connaître ces religions que je venais détruire ! ! ! Quelles étaient les mœurs de ces moines mendiants, leur rôle dans la société, leur vie publique, leur vie privée ?

Au cours de ces pages de mes souvenirs de vingt-cinq ans de séjour au milieu de ces populations, je dirai mes observations sur les deux religions du Cambodge, le boudhisme et le mahométisme. Je tracerai ensuite l'histoire de l'évangélisation de ces contrées. Je dirai les travaux de nos vieux missionnaires, leurs vertus, leurs souffrances, mais aussi leurs insuccès, leurs déceptions.

Je dirai encore le travail, le zèle des apôtres modernes avec lesquels j'ai vécu et, plus heureux, je raconterai leurs succès et leurs joies. Ce sera l'histoire du christianisme au Cambodge.

DIFFICULTÉS A PARLER RELIGIONS.

A parler religions, croyances ou superstitions des peuples qu'il évangélise, le missionnaire se heurte à deux écueils. S'il avoue sa sympathie pour certains sentiments religieux de ces populations, s'il parle en faveur de certains actes extérieurs religieux des prêtres ou bonzes, actes assez évidents pour un observateur impartial, il s'expose à se voir soupçonner de faiblesse ou d'illusion pour ne pas dire davantage.

D'autre part, attaquer en face les erreurs de doctrine, de morale, démontrer les contradictions ou les absurdités de la religion boudhique ou de tout autre culte, c'est se buter à des idées de l'époque, à des préjugés modernes. Ainsi, le savant de Quatrefages écrit : « La vive foi d'un missionnaire est souvent la cause d'erreurs. Il arrive au milieu des peuples qu'il veut convertir avec la haine de leurs croyances. Trop souvent il ne cherche ni à s'en rendre compte, ni à le connaître. »

Autant de mots, autant de faussetés de la part de ce savant et de ceux qui pensent comme lui.

Non, ma vive foi n'empêche pas mes yeux de voir, ne m'enlève pas la raison et je n'ai pas la haine.

Je dirai, sans chercher à plaire ou à déplaire aux partisans de cette théorie ou à mes coopérateurs, ce que je crois bon ou mauvais dans ces diverses religions, et mon opinion sera étayée par le témoignage d'écrivains plus savants que moi et l'approbation de mes confrères qui connaissent le mieux les mœurs et les habitants.

Les paroles suivantes de Mgr Bigandet, le savant évêque de la Birmanie, sont ma justification :

« Bien que basé sur des erreurs capitales, révoltantes, le boudhisme enseigne un nombre des plus beaux préceptes et de plus pures vérités morales. Du sein des épaisses ténèbres qui l'environnent, il émet des rayons d'un incomparable éclat. »

TROIS RACES AU CAMBODGE.

Plusieurs races de peuples habitent le Cambodge. Pour bien éclaircir la question et faire connaître l'existence des trois religions si différentes dans un même royaume, je dois mentionner les diverses races, car chaque race garde sa religion. Sans cette distinction, ce serait la confusion pour les lecteurs étrangers.

Ces diverses races vivent ensemble, près les unes des autres, sans se mélanger, gardent chacune son type d'origine, sa langue, ses usages, son costume, ses mœurs, son genre d'habitation et de vie.

Leur antipathie éloigne les alliances entre elles et les éloignera encore longtemps. La race conquérante, la race khmère, qui donne son nom au royaume et a soumis ces divers peuples, semble en voie de disparaître et sera absorbée par les autres races, les Tiams et les Malais, les Annamites et les Chinois émigrants.

Dans le Nord et l'Est du Cambodge, on trouve encore diverses tribus à l'état sauvage et dénommées sous le terme générique de Phnôns. Sous ce nom, la race maîtresse désigne les premiers habitants de ces contrées, les ancêtres des peuplades qui vivent seules dans les bois, soit indépendantes, soit tributaires du Cambodge. Ce sont des races diverses. Leur physionomie, leurs langues, leurs mœurs en sont la preuve. Ces aborigènes du pays, refoulés dans les bois par

l'invasion des Tiams d'abord, des Khmers ensuite, n'ont pas les mêmes caractères ethnologiques de leurs dominateurs. Ils vivent à l'état sauvage et plusieurs vont presque nus.

C'était l'entrepôt des esclaves pour les races civilisées, surtout des Musulmans.

Toutes ces diverses races ont la religion des esprits à l'instar des peuples primitifs du monde entier, aussi bien de l'Afrique que de l'Asie.

A mon avis, c'est une dérivation de la religion naturelle, religion qui a sa source dans le souvenir des anges qui chassèrent le premier homme du paradis terrestre. Ce n'est pas une religion avec ses dogmes, sa morale, son fondateur, sa liturgie. C'est un état d'âme, la peur des esprits, la croyance à des êtres supérieurs bienfaisants ou méchants, tels que, nous chrétiens, nous croyons aux bons ou mauvais anges, croyance qui remonte aux premières pages de la Genèse.

Lors du décret de l'abolition de l'esclavage au Cambodge, j'ai recueilli environ quarante familles de ces Phnôns ou sauvages, arrachés de leurs montagnes, et esclaves depuis longtemps.

Une large aumône envoyée au nom de Mme Jauffret, morte dans l'incendie du bazar de la Charité, à côté de la duchesse d'Alençon, dont elle était la secrétaire, m'arriva providentiellement bien à propos.

L'excellent mari de cette digne femme, au lendemain de ce malheur qui a été peut-être cause de sa mort à lui-même, remit ce précieux secours à notre vénéré supérieur, pour m'être transmis.

Avec cette aumône, je pus d'abord couvrir la nudité de ces pauvres esclaves libérés, les nourrir et leur élever une modeste chapelle. Dernièrement, j'ai eu la joie de baptiser ces enfants de la forêt, et un officier de marine et sa femme, de passage à Thânh-Mâu, se firent un bonheur de les tenir sur les fonts baptismaux et, sur mon registre paroissial, on peut lire :

Le mercredi 16 décembre 1903, en présence de M. et Mme Adhémar Leclerc, de MM. Joly, Lazard, Ackermann, David, Gimpert, Réa ; le R. P. Gernot, provicaire de la Mission de Saigon, et M. Tandart ont baptisé quatre Musulmans et quarante-six Phnongs dans l'église de Thânh-Mau.

Maintenant, ils forment un village, ils sont heureux et fiers, fiers d'être libres, heureux d'être chrétiens. Tous cultivateurs, sobres, ces bonnes gens qui n'avaient pas un morceau d'étoffe pour couvrir leur nudité, lorsque leurs maîtres furent obligés de leur donner la liberté, sont, sinon riches, du moins à l'aise. Le dimanche, ils assistent à la messe avec des habits convenables.

Je vois même du luxe, des bracelets aux jambes des jeunes filles. Ils font ma joie et ma consolation. Puissent-ils être les prémices de la conversion de leurs congénères, de ces pauvres enfants des bois par trop délaissés !

(A suivre.)



MADAGASCAR. — TISSEUSES DE NATTES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SUAU.

MADAGASCAR

Par le R. P. SUAU, de la Compagnie de Jésus.

Suite et fin

III

LE VICARIAT MÉRIDIONAL

J'avais le très vif désir de visiter le vicariat méridional, de rechercher, dans la rivière de Fanjahira, l'îlôt où, en 1613, avaient vécu les Jésuites Portugais, de relire Couche et Flacourt à Port-Dauphin, et la glorieuse histoire des Lazaristes sur leur terrain de bataille. J'ai dû, à mon grand regret, abandonner ce projet et me contenter, pour connaître le vicariat, d'interroger et d'entendre Mgr Crouzet. Les entretiens de cet intrépide évêque n'ont fait qu'augmenter mes regrets, et mon laconisme au sujet de sa mission ne témoigne, certes, pas d'une moindre sympathie, mais seulement de l'absence d'observations personnelles.

Le P. Chenay, principal apôtre des côtes malgaches avant 1890, en avait visité les points principaux. Dès 1893, il avait essayé en vain de grouper les Antanosy de Fort-Dauphin. En 1893, un des meilleurs et des plus influents commerçants de la côte, M. Marchal, lui avait offert de réunir un grand Kabary, à la suite duquel il espérait que les Antanosy, qui comptaient beaucoup de catholiques baptisés à la Réunion ou à Maurice, embrasseraient le catholicisme. Deux Pères avaient, en tous cas, fondé une paroisse à Fort-Dauphin, et l'un d'eux y avait séjourné deux ans. Cependant, quand, en mai 1895, Mgr Crouzet débarqua dans cette ville, le livre des baptêmes ne comptait que quatre-vingt-dix-neuf noms ; les nouveaux missionnaires lazaristes ne trouvèrent pas où loger, et ils s'aperçurent que tout était à créer.

Ils se mirent résolument à l'œuvre. Leur évêque, ancien vicaire apostolique de l'Erythrée, était un homme supérieur, que son expérience de diverses missions et sa rare vaillance armaient excellemment pour reprendre l'œuvre — dont il ne restait rien — des Nacquart et des Bourdaise.

Guère de routes en cette vaste région qui va du 22° jusqu'au sud de l'île, contient six cent cinquante mille âmes, et où, sans recourir aux pirogues, il est impossible de franchir 15 kilomètres. Au centre, la tribu des Bara, pillards, encore inabordés. Sur les côtes, de Farafangana au cap Saint-Vincent, une suite de tribus dont le caractère n'a guère changé depuis Flacourt, et qui se signalent par un commun désir d'indépendance.

Les Antaimoro de Farafangana, émigrés vers 1530, restent très fermés. Quoi qu'on en ait dit, ils ignorent l'arabe. Mgr Crouzet, qui possède cette langue, n'a trouvé personne qui pût l'entendre. Quelques-uns lisent le *Coran* ou d'autres livres écrits en malgache et parfois avec des caractères arabes. Ils conservent des proverbes amalgamés avec des versets du *Coran*. Jaloux de leurs femmes comme les Musulmans, ils les défendent ; comparés aux Betsimisaraks, ils sont sobres. Laborieux et parcimonieux, ils deviennent de bons ouvriers, qui vont, par bandes, s'engager jusqu'au nord de l'île. Malheureusement, ils deviennent aussi des rebelles d'autant plus redoutables qu'ils savent envelopper leurs résolutions de mystère. Depuis 1905, la révolte couve dans ces parages, dissimulée par l'administration, mais meurtrière. Les missionnaires ne s'y sont établis qu'en 1898. Le district de Farafangana compte six postes et neuf prêtres.

Chargées en 1902, de la léproserie officielle de Farafangana, les Sœurs de Charité ont vu le chiffre de leurs malades monter de cent à cinq cents. Elles ont mis à les soigner leur délicatesse, leur générosité coutumières, adoucissant, autant qu'il se peut faire, le sort de ces infortunés. Afin d'amener



MADAGASCAR. — UNE SORCIÈRE ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

plus aisément les malades à la léproserie, l'administration leur avait promis qu'ils guériraient au bout de trois ans. Pendant trois ans, ils dissimulèrent donc. Mais le terme écoulé, afin de s'affranchir, et sans la moindre gratitude pour les soins reçus, le 13 mars 1906, ils résolurent de tuer les Sœurs et le missionnaire qui les gardaient. Ils l'eussent fait sans l'opposition d'un des complices, qui fit comprendre aux autres les dangers d'un pareil projet. A tout le moins, et pour manifester, ils profanèrent la tombe d'une Sœur et jetèrent ses restes au vent. Détail qui donne à penser : de pieuses personnes venues de France avec les Sœurs, partageaient avec elles les soins des lépreux. A tort, on les croyait Anglaises. Or, à ce titre, la consigne avait été donnée aux lépreux — par qui donc ? — de ne pas comprendre ces Anglaises dans le massacre.

Les Antanosy de Fort-Dauphin avaient, en 1812, émigré vers Tuliar, pour fuir la domination hova. Ils sont revenus dans leur pays. De leurs relations avec Maurice et la Réunion, ils gardent un certain vernis, qui promet peut-être plus qu'il ne tient. Etablie en 1896 à Fort-Dauphin, la mission y compte quatre postes, huit prêtres. Elle a déjà formé une cinquantaine de bons ménages catholiques, et réuni de deux à trois cents enfants baptisés.

Les Antandroy, qui occupent la pointe extrême de l'île, pays pauvre, sans culture et sans eau, les Malgaches pillards, qui campent à l'ouest, n'ont encore pu être entamés. Le troisième district du vicariat est à Tuliar, sur la côte ouest. Ce district compte quatre postes et quatre missionnaires.

En somme, vingt-cinq Lazaristes, quinze Sœurs de Charité évangélisent le vicariat qui, au 1er janvier 1905, possédait près de quatre mille fidèles, dix églises, douze écoles. Avant la révolte et les incendies qu'elle alluma, la mission possédait douze églises et vingt-deux écoles. Chaque école reçoit en moyenne cent cinquante élèves assidus.

On ne dira pas du vicariat de Fort-Dauphin qu'il a exploité la pauvreté malgache. « Depuis dix ans, nous disait Mgr Crouzet, j'ai dépensé dans le sud 1.200.000 francs. Or, j'offre à tous les contrôles mes livres de compte. On n'y relèvera pas 3.000 francs trouvés dans le pays. Tout a été bâti par nous : églises, écoles, maisons, sans une heure de travail gratuit, sans un sou fourni par l'indigène. » Nouvel exemple de la générosité des missions, qui donnent sans recevoir, qui, loin de prélever l'impôt à leur profit, consacrent à leurs fidèles, c'est-à-dire, en fin de compte, à la colonie, le volontaire impôt de la charité catholique.

MADAGASCAR. — Jeune mère ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Suau.

CONCLUSION

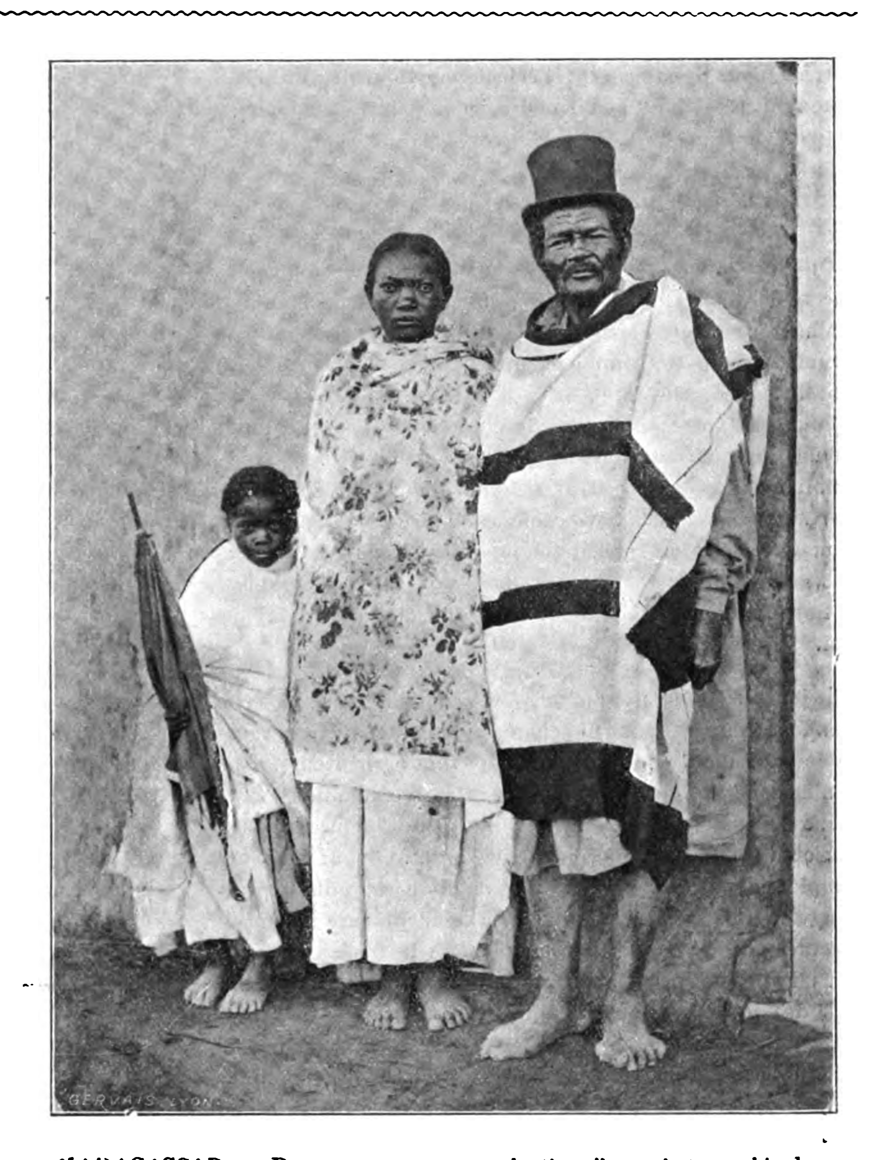
De ce sommaire exposé de la situation des missions à Madagascar, je demanderai aux lecteurs qui ont bien voulu me suivre, de retenir ces quelques conclusions : La France, en conquérant ce pays, s'est donné, à son égard, charge d'âmes, et si de cette charge la France officielle se désintéresse, c'est à l'autre, qui, pour n'être point officielle, n'en est pas moins la France, c'est aux catholiques de l'assumer, en aidant les missionnaires à y sauver les âmes.— Pauvre et anémié, trop réduit numériquement, le Malgache n'est pas capable de l'effort que demanderait la transformation de son île, pauvre comme lui ; mais il est capable de l'effort que demanderait sa propre transformation. Pas toutes ses tribus, peut-être, ni aucune en un jour, mais certaines d'abord, les autres, il n'en faut pas désespérer, ensuite. Il en est capable, parce qu'il ne l'accomplira pas seul, ce grand labeur : la grâce l'aidera ; parce qu'il a déjà fait ses preuves, qu'en dépit de son enfantillage, de son peu d'idéal surna-

turel, d'habitudes invétérées, ce peuple, depuis quarante-cinq ans, a donné au catholicisme des gages de sincérité, de constance et de vertus, dont toute une littérature, je le sais, ne veut rien connaître, mais dont j'ai eu des preuves, vu des effets, à tout le moins entendu le récit d'hommes nullement naïfs et auxquels plus de quarante ans de mission donnent bien quelque autorité.

Enfin, parlant non plus comme missionnaire et au nom de la foi, mais comme Français et au nom du bon sens, je voudrais — sans attendre aucun effet de cette supplication, — je voudrais supplier ceux qui exercent quelque influence en cette colonie, de n'y pas importer l'athéisme et les passions irréligieuses. Elles détruisent, elles n'édifient rien. En butte, pendant trente-trois ans, à l'opposition protestante, les missionnaires catholiques ont fait preuve, à Madagascar, d'une invincible patience. Ils ont attendu la France, la représentant presque seuls, lui conservant, aux jours de désastres, son prestige, et, aux jours de haine, de la sympathie. Ils ont assisté nos soldats dans les ambulances. Longtemps, nos consuls et nos résidents, ne faisant qu'un avec eux, ont, pour eux, réclamé la liberté. Ils s'en contentent, et la désirent, non pour eux seuls, mais pour tous, car, plus tolérants que leurs adversaires, ils ne veulent pas de privilège. En eux, l'autorité trouverait ses auxiliaires les plus dévoués, les plus accommodants ; et ne serait-il pas bienfaisant, aux exilés qui se retrouvent loin de la métropole, de se sentir unis, chacun poursuivant son œuvre différente, mais tous s'entr'aidant, s'estimant, mettant en commun leurs efforts et leurs souffrances, oublieux des divisions qui règnent ailleurs, soucieux uniquement d'assurer à la France une colonie paisible, prospère, heureuse, et aux Malgaches une âme plus élevée et meilleure ? (1).

FIN.





MADAGASCAR. — DE BONS TYPES ; reproduction d'une photographie du R. P. SUAU.

(1) *Errata :* P. 330, au lieu de 258.285 fidèles baptisés, dans le Madagascar-Central, lire : 158.285, ou mieux : 160.080 ; et, p. 328, au lieu de 95 élèves au collège Saint-Michel de Tananarive, lire : 150.

CHEZ LES KONDES

Relation d'un Père de Saint François-de-Sales d'Annecy transmise par Mgr Clerc, évêque de Vizagapatam

Suite et fin (1)

Le 1er mars fut le jour fixé pour la bénédiction de l'église. Ce fut un événement pour le pays. Les assistants, fort nombreux, ne se lassaient pas de contempler l'important cortège, composé de trois prêtres et d'un évêque mitre en tête et crosse en main ! Je soupçonne fort que la crosse, comme toujours, eut le plus grand nombre d'admirateurs. « Une barre d'or ! et de la longueur d'un bambou ! » En voilà plus qu'il n'en faut pour transporter un Indien dans le pays des rêves. Le « rajah », qu'on avait invité, fut tout fier d'assister à pareille cérémonie. Il amena même sa suite qui n'avait rien de bien royal. Il est vrai qu'en ce monde tout est relatif ! A la messe, il y eut de nombreuses communions suivies de la confirmation. Mgr Clerc constata la bonne tenue

(1) Voir le numéro du 9 août

de cette petite congrégation. Cependant, ceux qui la composent, n'ont pas tous gravi l'échelle mystique de saint Jean Climaque. C'est bien aux Kondes qu'on pourrait appliquer ces vers de Musset :

Aimer boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez ces fils du Tyrol, peuple héroïque et fier,
Montagnards comme l'aigle et libres comme l'air !

Oui, ces montagnards sont encore rudes, et aiment la liberté de leurs forêts où ils peuvent chasser à l'aise, et, malheureusement, boire aussi, quand c'est la saison du *todi* ou mieux du *modo*, comme ils appellent la liqueur qu'ils tirent du palmier des forêts !

Pour que notre réception fût complète, il ne manquait qu'une illumination. N'est-ce pas ainsi que toutes les fêtes se terminent dignement ? Qui se serait figuré que, même à Kattinga, on sait cela ? Nous eûmes donc notre illumination et une illumination telle, qu'on ne s'en paye pas de pareilles en Amérique, le pays des merveilles. Fut-elle bien organisée en notre honneur ? peu importe ! Il suffit que nous en ayons joui.

***

Le jour de la fête, nous pûmes donc contempler cette scène grandiose qui se renouvelle chaque année dans ces parages « le feu aux montagnes ». Les Kondes sont agriculteurs; mais ils n'en sont pas encore à la culture intensive, loin de là. Partisans du système du moins possible, ils ne s'amusent pas à défricher sérieusement un quartier de forêt, pour l'enlever complètement à la brousse. Leur manière est plus expéditive et moins pénible. Et puis cela leur procure un si joli spectacle ! Ils mettent tout simplement le feu aux quatre coins d'une colline et attendent que le terrain se prépare ainsi de lui-même avant d'en gratter la surface et de l'ensemencer.

Rien de plus saisissant que ces feux de forêts, surtout lorsqu'ils projettent leurs gerbes flambantes sur le rideau d'une nuit noire ! Nous en eûmes une splendide dans la soirée du 1er mars. C'était comme un immense demi-cercle enlaçant la montagne de ses bras dévorants et se resserrant graduellement avec des crépitations de fusillades. Hautes herbes, feuilles mortes, broussailles, buissons rabougris, bois mort, tout flambe. Seuls, derrière la rouge coulée, les gros arbres restent debout ; avec leurs troncs noircis, leurs branches dénudées, ils ressemblent à de malheureux suppliants levant mélancoliquement leurs bras vers le ciel. Sous l'action du vent, le brasier s'attise, et l'on voit comme des langues de feu se glisser tout d'un coup au travers des clairières et, se relevant d'un bond vers le ciel, éclater en fusées triomphales. Rien ne manque à cette prise d'assaut d'un nouveau genre. Les bambous surchauffés éclatent et forment comme des pièces d'artillerie ; une épaisse fumée se dégage de cette fournaise et alourdit l'athmosphère, la remplissant d'un brouillard épais.

Quand le feu aura fait son œuvre, les Kondes commenceront la leur, pour recommencer l'année prochaine dans un autre quartier montagneux

De ce vaste océan dont les monts sont les flots.

Cette grandiose illumination termina dignement la seconde étape de notre visite. La troisième devait s'achever à Dantolingy, vers lequel nous descendons pour la seconde fois.

***

Dantolingy ne contient qu'une centaine de chrétiens ; mais ce petit village a sa spécialité. Il est formé tout entier d'orphelins d[illegible] caste recueillis pendant la dernière grande famine et nourris à la mission aux frais de la Sainte-Enfance. Bien instruits, formés aux habitudes chrétiennes, ils passent à juste titre pour les meilleurs chrétiens de notre mission. Jusqu'ici ils n'avaient qu'une église en terre et en paille. Elle a été remplacée par une petite cathédrale bâtie sur le roc. Dans sa robe gothique, avec ses vitraux glaciers, ses trois autels, son clocher où chante une cloche de 300 kilos, elle a réellement bon air. Il est vrai que l'architecte est un homme blanchi dans le métier. Il sait tirer parti de tout, qualité excessivement précieuse dans les missions pauvres. Vieilles fleurs, candélabres tordus, verres cassés, étoffes passées, statues décapitées, donnez-lui n'importe quoi ; entre ses mains, tout reprend vie et couleur. La cloche, il a dû naturellement avoir recours à MM. Paccard, d'Annecy, pour la fondre ; mais les trois cents pièces blanches qu'elle coûte, il les a sorties de son gousset, mis à sec par cette saignée extraordinaire. Cependant le P. Joseph se fait vieux comme les fleurs défraîchies qu'il remet à neuf ; mais il espère bien qu'un jour, après avoir subi toutes les averses et les mauvais traitements de la vie, il sera, lui aussi, remis à neuf par le roi des architectes et des fleuristes !...

A Dantolingy, comme ailleurs, grande réception avec tamtams, cymbales, tambours. Bénédiction de l'église, comme à Kattinga. La musique dont ces braves gens nous régalèrent trancha un peu sur ce que nous avions entendu jusqu'ici. Fut-elle bien suivant les nouvelles règles, je ne saurais le dire, — je suis si peu musicien ! — en tout cas, elle ne manqua pas d'originalité. Le *Credo* traduit en orya, leur langue propre, est chanté verset par verset sur le septième ton, et par un chœur de femmes encore ! Leurs maris ne voulant pas se laisser enfoncer par le parti féministe, répliquent par d'autres chants, entre autres une mélopée native sur quelques versets du *Bagoboto*, poème religieux en orya, composé par un regretté missionnaire. le P. Seigneur.

***

Après l'action de grâce, Mgr Clerc va s'asseoir sous le porche de l'église et, comme saint Louis, sous son chêne de Vincennes, donne ses avis à la congrégation avide de l'entendre. Les gens sont tout heureux d'apprendre qu'un prêtre va résider au milieu d'eux, ce qu'ils n'avaient pas eu depuis longtemps. Pour faciliter les travaux du ministère, la mission de Surada est ainsi partagée en quatre centres principaux où résideront quatre missionnaires : Surada, Dantolingy, Kattinga et Dermosoro ou Dighy, auxquels sont rattachés un nombre respectif de villages environnants.

***

Toutes choses ainsi réglées, nous n'avions plus qu'à prendre le chemin du retour. Il y avait près de trois semaines que Mgr Clerc était en route, et l'on réclamait sa présence autre part. Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine avions-nous atteint Surada que notre vénérable évêque sentit les premiers symptômes de la fièvre ; or, quand on a la



VIZAGAPATAM (Hindoustan). — RELIGIEUSE ET VEUVES CHRÉTIENNES DE SURADA ; reproduction d'une photographie envoyé par Mgr CLERC.

fièvre, on a beau dire qu'on ne l'a pas, on l'a quand même, et le mieux est de se mettre sous quatre couvertures pour la cuire. C'est ce que fit le prélat. C'est qu'on ne voyage pas impunément dans ces pays de montagnes où tout contribue à vous mettre la bile sens dessus dessous. D'abord il faut presque toujours marcher à pied, quelquefois avec rien dans l'estomac et sous un soleil ardent (30 à 35 degrés). Les bêtes féroces et le manque de routes rendent les voyages de nuit impossibles. On chemine au milieu d'une végétation qui se renouvelle continuellement, tombe et pourrit sous l'action de l'humidité et de la chaleur. De là des miasmes délétères que l'on respire sans cesse. Ce ne fut qu'à force de quinine que la fièvre consentit à déloger ; on se hâta alors de descendre des montagnes vers la côte où l'air est plus pur et le climat plus tempéré. Depuis quelque temps, Vizagapatam a rendu à Mgr Clerc un peu de cette santé que le climat de la France et l'affection de ses nombreux amis lui avaient refaite.

***

Et maintenant pour finir, je me permets de prévenir une objection.

« Pourquoi aller si loin pour faire des conversions ? pourrait-on dire ? Au lieu d'affronter le climat fiévreux de ces montagnes que ne restez-vous sur la côte où le climat est relativement sain ? »

A cela, je n'ai qu'une réponse. Le chercheur d'or ne va-t-il pas là où il en trouve. Eh bien, le missionnaire fait tout simplement comme le chercheur d'or ; il va où se trouvent des âmes de volonté. Cinquante années d'expérience nous ont prouvé que dans la plaine les préjugés de caste et de religion sont bien plus forts que sur les montagnes et que, par conséquent, il y a moins de chance de conversion, humainement parlant. Nous allons donc aux montagnards !

« — Mais la montagne est fiévreuse ! »

C'est vrai ; qu'est-ce que la fièvre et la maladie ? N'est-ce pas l'or avec lequel les conversions s'achètent, moyennant la grâce de Dieu ? Quand on a la fièvre, on la coupe et l'on recommence !

« — Mais les fondations de missions dans la montagne sont très dispendieuses ! »

C'est encore vrai, hélas ! et cet obstacle arrête encore plus le missionnaire que l'autre. On ne trouve sur ces sommets sauvages rien ou presque rien, à peine quelques grains. Il faut par conséquent tout faire venir à dos de porteurs ce qui occasionne double dépense. Vous voyez immédiatement la conséquence qui s'ensuit dans la bourse de l'évêque ! Aussi cette bourse que ses amis d'Europe avaient quelque peu garnie commence-t-elle à s'aplatir. Qu'y faire ? Signaler le fait aux âmes charitables afin qu'elles avisent aux moyens d'y remédier.

Il semble que ce pénible ministère des montagnes devrait être redouté des missionnaires ? Le croire serait ne pas les connaître. La montagne est au contraire « le rêve caressé », « la hantise » qui les poursuit quand ils se trouvent entre les quatre murs d'une classe.

Le missionnaire n'a qu'un [illegible]

son rêve est d'y coopérer aussi efficacement que possible. Or, dans la plaine, l'hindouisme savant, réduit en système, retient dans ses mille mailles quiconque veut se convertir. Aussi les conversions, les vraies, sont-elles lentes, très lentes à opérer. Le missionnaire devra parfois tourner dix ans autour d'un village, avant qu'une âme de bonne volonté vienne le trouver. Il travaille, il prie et il attend, avec le poète :

Espère, enfant, demain et prie demain encore,
Et puis toujours demain ; croyons dans l'avenir !
Espère et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Dans la montagne, au contraire, on vous tend les bras, des villages entiers se font inscrire. Sans doute, ces montagnards sont grossiers et rudes et la grâce a bien à faire pour les transformer ; mais, du moins, ils obéissent à la grâce qui, à n'en pas douter, les travaille. Décidément, pour nous, « la moisson qui blanchit » est au pays konde !

O race de montagnards, comme partout, vous êtes l'espoir et l'avenir ! Que les prières et les secours des âmes, généreuses malgré tout, hâtent votre conversion ! Le beau jour que celui où le sang de l'Agneau de Dieu coulera enfin sur tous vos sommets et au fond de vos bois où a été répandu à flots le sang de vos *Méryas* (victimes humaines) ! Semblable aux lueurs immenses du feu de vos forêts, illuminant les horizons, que votre foi, du haut de vos montagnes renouvelées, rayonne enfin sur la plaine !

FIN

NECROLOGIE

T. R. P. Planque,

Supérieur général et Fondateur de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du T. R. P. Planque. Nous consacrerons au vénérable défunt une notice dans notre prochain numéro. En attendant, nous adressons à tous les membres de sa grande famille religieuse nos respectueuses condoléances.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Sulpice Gotteland, à Mercédès (République Argentine) .. 200 »
Mme la comtesse de Maumigny, de Nevers .... 90 »
Anonyme du diocèse de Nîmes .... 20 »
M. D. de La P., de Périgueux 26 20
Anonyme de Lyon .... 200 »
Mlle Marie Ch., de Chalon (diocèse d'Autun) .... 10 »
Anonyme de France, demande de prières .... 150 »

Au R. P. Michel, de Beyrouth, pour ses petits cireurs de souliers.

Mlle Combes, de Vionnant .... 10 »

Au R. P. Galland, supérieur de la mission dominicaine de Mésopotamie.

D. de S., de Nantes .... 20 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux du Haut-Tonkin.

Mme Louise Houlbrèque, du diocèse de Belley .... 50 »

A M. Duhamel, pour les lépreux du Haut-Tonkin.

Mlle Combes, de Vionnant .... 10 »

A M. Denis, à Dong-Thap (Tonkin méridional) :

Anonyme du diocèse de Nancy, *beati pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* .... 10 »

A M. Coste, missionnaire à Lo-Xa (Tonkin occidental)

M. Vincent de Saint-Bonnet, à Saint-Bonnet (Loire) .... 50 »

Au R. P. Nourry (Kiang-nan), pour les victimes de la famine.

M. le chanoine Boudringhin, à Mont-Saint-Aubert, par Kain (Belgique) .... 20 »

A Sœur Gilbert, Ning-po (Tché-kiang).

Anonyme de Caen, diocèse de Bayeux, demande de prières. 200 »
M. Laurent, de Rouen .... 5 »

A M. Gruson (Abyssinie), pour les victimes du fléau des sauterelles.

Mlle C. G. et J. G., de Chambéry .... 10 »
Mlle Lefebvre, de Dunkerque, diocèse de Cambrai .... 5 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.

N. A. X., du diocèse de Bayeux, demande de prières .... 10 »

Pour aider à la construction de la léproserie du R. P. Beyzim (Madagascar).

Anonyme du diocèse de Saint-Claude, bouquet du 15 août à la Sainte Vierge .... 21 »

Pour les lépreux de Molokai (Iles Sandwich).

Anonyme de Caen, diocèse de Bayeux, demande de prières. 200 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Claudius Ferrand à Tokio).

Anonyme de Caen, diocèse de Bayeux, demande de prières. 200 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Gruson, Abyssinie).

Anonyme de Caen, diocèse de Bayeux, demande de prières.. 300 »

Pour les affamés (Mgr Eestermans, Lahore).

Anonyme de Laval, *Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus* .... 60 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Eestermans, Lahore)

Anonyme de Caen, diocèse de Bayeux, demande de prières. 100 »
M. l'abbé Calixte Rowicki, du diocèse de Montpellier .... 15 »
Anonyme du diocèse de Reims .... 2 »
M. Gérardin, du diocèse de Nancy, en l'honneur des âmes du Purgatoire .... 10 »
Anonyme de Paris .... 20 »
Anonyme du diocèse du Mans .... 3 »

Pour les lépreux (M. Fresnais).

Anonyme de Laval, *Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus* .... 20 »

Pour le culte eucharistique (R. P. Bertreux, Salomon méridionales).

Anonyme de Laval, *Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors Dominus* .... 20 »

Pour la carte-prime :

Mlle Combes, de Vionnant, 2 fr.; M. Rouyer, de Chalon-sur-Saône, 4 fr.

Edition Espagnole

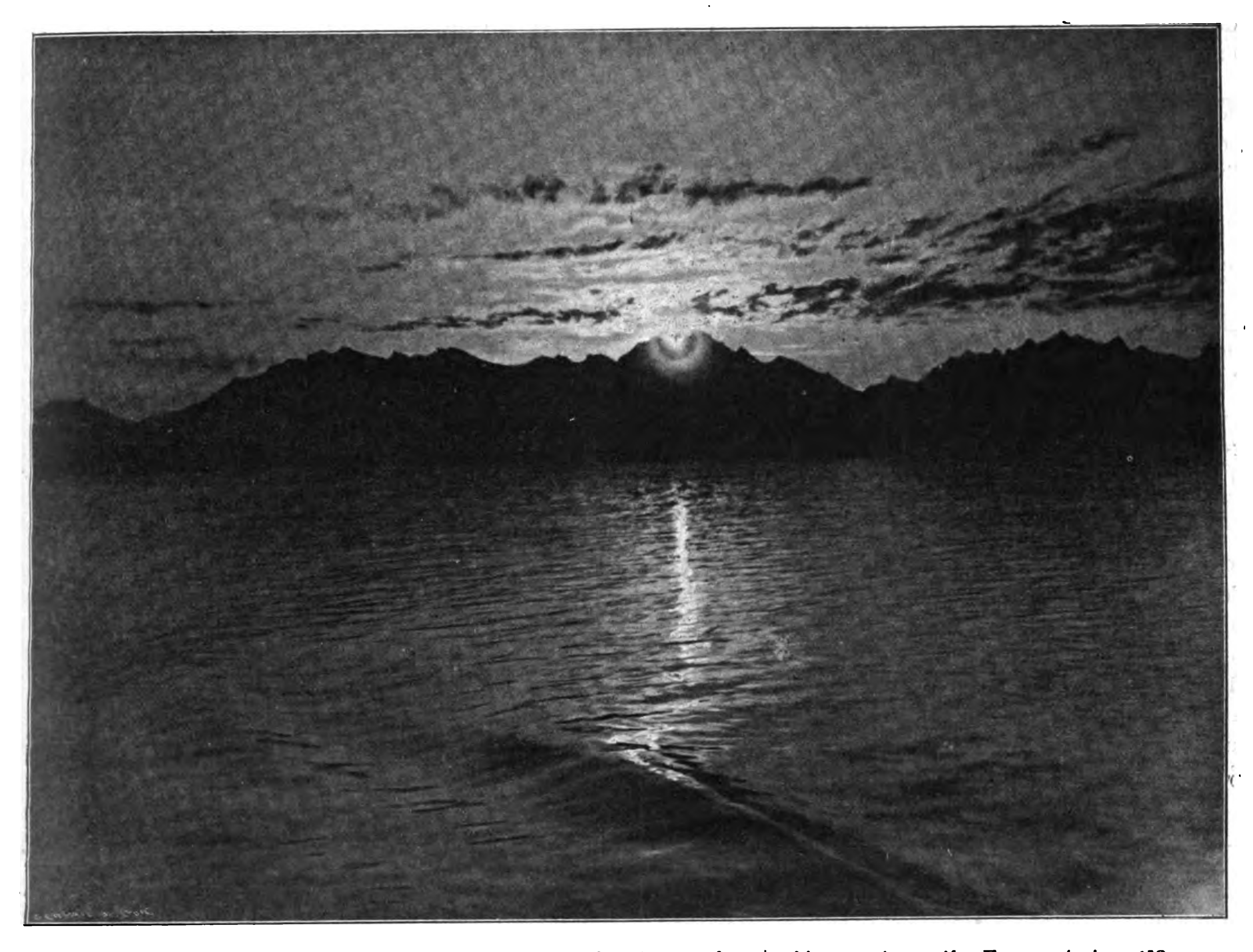
Deuxième trimestre de 1907

Pour l'Œuvre 8 95
— les missions nécessiteuses (Fernando-Po) 123 65
— l'œuvre de la Sainte-Enfance à Foo-chow (Fo-kien) à Sœur Rosa de la Corona de Espinas 8 95
— M. Liétard, Yun-nan 22 40
Total 163 95

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NORVEGE. — Le soleil de minuit au Rafusund ; d'après une photographie envoyée par Mgr Fallize (voir p. 412).

Un désastre au Japon

(HAKODATÉ)

Nous recevons ce matin même de Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté, la douloureuse dépêche suivante :

Hakodaté, 28 août. Soptante millo incondiés. Mission anéantie. Domando socours.

Le vénérable ancien Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères, M. Delpech, en nous transmettant la même dépêche, ajoute : « Cette catastrophe sera d'autant plus vivement ressentie que cette mission était plus dénuée de ressources. »

Nous espérons que la charité de nos lecteurs répondra à ce cri de détresse et, d'avance, nous les remercions de tout cœur.

SYRIE

L'Orphelinat de Jésus-Adolescent, à Nazareth.

Voici de quelle touchante recommandation Son Excellence Mgr Philippe Camassei, patriarche de Jérusalem, a daigné accompagner le rapport que nous adresse le R. P. Prun.

« Que le bon Dieu daigne bénir cette œuvre si pieuse et si intéressante des Jeunes Adolescents, à Nazareth ; qu'il bénisse tous ceux qui coopèrent au développement d'une œuvre si opportune en Palestine. Je la recommande à toutes les personnes qui s'intéressent au salut de la jeunesse. »

LETTRE DU R. P. ATHANASE PRUN, SUPÉRIEUR DE L'ORPHELINAT DE JÉSUS-ADOLESCENT, A NAZARETH

L'orphelinat de Nazareth a débuté bien humblement et subi les épreuves des œuvres marquées du signe de la Croix.

C'était en 1896 qu'un humble prêtre salésien du diocèse de Lyon, déjà septuagénaire et d'une bien frêle santé, réunissait autour de lui, dans une maison de loyer, dix-huit pauvres petits malheureux, les plus délaissés parmi des centaines qui affluèrent de toute la Galilée et du reste de la Syrie,

dès que l'on sut qu'il se proposait de fonder un orphelinat.

Il faudrait avoir vu pour le croire les humbles commencements de cette fondation : quelques nattes que l'on étendait le soir à terre formaient la literie; les ustensiles de ménage et de cuisine, tables, provisions de bouche, linge, vêtements, tout cela ne s'achetait que dans l'extrême nécessité et quand on le pouvait. La pauvre chapelle ne contenait qu'une table de bois blanc surmontée de deux petits gradins, avec une croix également de bois. Deux bougeoirs et quatre bouteilles recouvertes de papier jaune et rouge servaient de chandeliers. Un calice emprunté aux religieuses de Nazareth, une image de la sainte Vierge et une autre de saint Joseph, quelques loques rouges et des lambeaux de dentelles en formaient toute l'ornementation.

En deux ans, l'on fut contraint de changer quatre fois de maison, soit parce que l'on était trop à l'étroit, soit parce qu'étant bien, on ne pouvait pas payer le loyer trop élevé. En somme, après bien de peines, sans ressources et avec neuf mille francs de dettes, on dut se réfugier dans une misérable écurie arabe que l'on possédait sur la montagne qui domine la petite cité de Nazareth, où s'élève aujourd'hui l'orphelinat actuel.

Voyant que son œuvre menaçait de périr avant d'avoir vécu, le R. P. Nèple, ne comptant ni avec son âge ni avec ses forces épuisées par les fatigues et les maladies, eut la pensée héroïque de s'embarquer pour la France, espérant, dans ce pays de grands cœurs, toucher quelques-unes des âmes charitables qui lui étaient venues en aide dès le commencement. Mais hélas! il ne revint pas! la mort l'attendait à l'hôpital Saint-Luc de Lyon trois jours après son arrivée.

Dans une si triste situation et dans un pauvre pays où l'on ne trouve rien pour rien, la prudence humaine demandait le renvoi des pauvres orphelins.

J'avais eu le bonheur de partager avec le R. P. Nèple les sollicitudes de son humble fondation, et je me trouvais alors bien découragé. Je m'en ouvris à mes supérieurs qui me répondirent :

« Devant les multiples difficultés auxquelles vous vous heurtez, avec les dettes que vous avez, sans maison, sans espoir prochain d'en avoir une et sans moyens pour continuer votre œuvre, il nous semble que tout cela indique assez clairement que l'heure marquée par la Providence pour la fondation définitive d'un orphelinat à Nazareth n'est pas encore sonnée. Attendons que Dieu se montre. »

∴

Il m'en coûtait tellement d'abandonner ces pauvres petits qui m'appelaient leur père et que j'aimais comme mes enfants que je ne pus me résoudre à pareil sacrifice. Du reste, à qui les confier ? En les abandonnant, les protestants s'en seraient emparés.

Je continuai donc, Dieu sait au prix de quelles privations, l'œuvre commencée, et jusqu'en 1903, nous n'eûmes d'autre logement que la misérable écurie.

A cette époque, S. M. I. Abdul Hamid, ayant eu connaissance du bien que l'on s'efforçait de faire aux pauvres enfants abandonnés ou sans parents, nous accordait le Firman nous autorisant à construire l'orphelinat projeté.

∴

Pouvant enfin bâtir librement après sept ans d'attente, je m'adressai aussitôt à quelques charitables personnes qui rivalisèrent de zèle pour nous procurer les ressources nécessaires, mais la mort vint moissonner plusieurs d'entre elles et l'on fut contraint d'interrompre les constructions.

Toutefois, tel qu'il est, l'orphelinat pourrait abriter plus de cent orphelins, et au moins cent cinquante lorsqu'il sera terminé ; mais il nous faudrait au moins dix mille francs que nous n'osons espérer par ces tristes temps.

Ce serait déjà bien si nous pouvions entretenir, élever chrétiennement et former à l'apprentissage d'un métier ou à l'agriculture une centaine d'orphelins. Mais hélas! la recette qui nous apportait le pain et les secours nécessaires, a diminué de telle sorte que c'est à peine si nous pouvons entretenir une cinquantaine de pauvres enfants, âgés de six à dix-huit ans, les plus malheureux parmi trois ou quatre cents qui implorent leur admission. Le seul évêque grec-catholique d'Acre, Nazareth et toute la Galilée nous assure qu'il a plus de deux cents orphelins dans son vaste diocèse pour lesquels il implore une place chez nous.

∴

Mais ce ne sont pas seulement les Grecs catholiques qui nous prient d'admettre leurs pauvres enfants, mais beaucoup de schismatiques deviendraient catholiques s'ils étaient élevés chez nous, comme ils deviennent protestants lorsqu'ils sont élevés dans les orphelinats protestants. Puis ce sont nos missionnaires latins qui, à chaque instant, nous recommandent de pauvres orphelins ou des enfants de parents infirmes, misérables, aveugles, si nombreux en ces pays ; et leurs lettres se terminent toujours par nous dire : Si vous ne les acceptez pas,

les protestants s'en empareront et, autant d'enfants iront chez eux, autant de familles perdues pour nos missions. Ce sont aussi les prêtres maronites de la Haute-Galilée perdus dans les villages musulmans par fractions de cinquante, cent, deux et trois cents par village de sept à huit cents habitants, sans écoles et plongés dans la plus noire ignorance de notre sainte religion, ou bien éduqués à la mosquée par le *Katib* musulman ou par les protestants ou les Russes qui ont ouvert des écoles dans presque tous les villages.

« Si vous pouviez, nous disait S. G. Mgr Grégoire Haggear, nous former quelques jeunes gens, un par village au moins, qui, au sortir de votre orphelinat, se contentant du peu que nous pourrions lui donner, ferait la classe et le catéchisme, ce serait un grand bien, car où voulez-vous que je trouve des maîtres pour tous nos villages ? Et, si j'en trouvais parmi ceux qui ont été élevés dans nos collèges payants, s'abaisseraient-ils au point de venir enseigner dans nos misérables villages et se contenteraient-ils surtout du minime salaire que nous pourrions leur donner ? »

Combien nous voudrions, nous aussi, pouvoir répondre aux désirs de nos évêques et de nos missionnaires, en acceptant dans notre asile de charité les nombreux enfants qu'ils nous présentent et leur former ainsi une pépinière de bons catholiques et d'ouvriers capables de les seconder dans leurs travaux apostoliques.

Mais, c'est à vous, charitables associés de la Propagation de la Foi, que nous nous adressons pour effectuer tout le bien que nos faibles ressources ne nous permettent pas de faire.

∴

Il y a quelques jours, un pauvre moine chaldéen de Homs nous arrivait avec trois petits enfants, deux garçons et une fille, recouverts simplement d'un semblant de chemise, transis de froid et morts de faim. Ces enfants étaient sans famille. Ce moine avait entendu dire que, à Nazareth, on recevait les enfants sans parents, qu'on les instruisait, qu'on les formait au travail et à la piété, et, plein de confiance, ce pauvre homme avait entrepris un voyage de sept jours à pied, mendiant par les chemins, pour nous confier ses trois protégés. Ne pouvant naturellement recevoir la petite fille, je refusai tout d'abord les deux garçons, non pas faute de place, mais faute de moyens, car, ce même jour, je m'étais un peu chamaillé avec notre boulanger qui me réclamait sept cents francs de pain, tandis que je ne possédais pas un pauvre centime. Toutefois, je ressentis une profonde tristesse à la vue de ces pauvres petits qui se jetaient à mes pieds et les couvraient de baisers et de larmes. Touché de compassion, je ne pus résister, malgré la résolution que j'avais prise de ne pas augmenter le nombre de nos protégés tant que nous nous trouverions dans la gêne où nous sommes.

De pareilles scènes se renouvellent souvent et les enfants que nous ne pouvons accepter ne retournent pas pour cela dans leurs villages lointains, mais ils sont conduits chez les protestants comme il advint de la sœur des deux petits chaldéens, qui fut reçue à l'orphelinat des diaconesses anglaises.

Si l'éducation de la jeunesse est nécessaire partout, c'est, dans nos pays, le seul espoir de l'Eglise. La Russie, l'Angleterre et l'Allemagne le comprennent si bien qu'elles dépensent chaque année des sommes fabuleuses pour la fondation d'écoles, orphelinats, hospices, etc. L'influence du protestantisme surtout grandit tellement en Terre-Sainte et dans toute la Syrie, qu'elle dominerait bientôt celle des œuvres catholiques, si elles n'étaient soutenues par de constants efforts et courageusement développées au prix d'incessants sacrifices.

∴

O! vous qui lirez ces lignes, vous que la Providence a peut-être fait naître dans l'aisance ou au sein des richesses, veuillez faire un petit sacrifice pour ces pauvres enfants du pays de Jésus, qui tendent vers vous leurs mains suppliantes. Riches ou pauvres, qui que vous soyez, souvenez-vous qu'on ne fait pas de bien aux malheureux sans s'en faire à soi-même. L'aumône est une semence qui produit une récolte précieuse pour l'éternité.

Pères de famille et vous mères chrétiennes qui avez le bonheur de vous voir entourés d'enfants chéris, si vous voulez attirer les bénédictions de Dieu sur eux, si vous voulez que le ciel les conserve, donnez-leur un petit frère en adoptant un pauvre petit compatriote de Jésus de Nazareth.

O! vous pères et mères infortunés qui pleurez sur la tombe d'un enfant trop tôt ravi à votre affection consolez-vous d'une si cruelle séparation en adoptant un de ces pauvres petits.

2° Nous demandons la somme nécessaire pour terminer notre orphelinat de manière à pouvoir abriter au moins cent cinquante enfants.

3° Nous demandons aussi mille francs pour nous construire un four. Nous achetons le pain et il nous coûte cher, tandis qu'un four nous permettrait de réaliser une grande économie.

J'ose donc espérer que les *Missions catholiques* voudront bien publier ce rapport ou plutôt ce cri de mon pauvre cœur en faveur de nos petits malheureux, et nous prierons tellement que j'ai la confiance qu'il trouvera écho dans leurs cœurs.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 20 août se sont embarqués à Marseille pour Dakar, à destination du vicariat apostolique du Soudan français, quatre missionnaires de la Société des Pères Blancs : les Pères Jules Bernard, du diocèse de Besançon; Auguste Bazin, du diocèse de Rennes ; André Tréca, du diocèse de Cambrai ; le Frère Raymond, du diocèse de Metz.

Le 24 août, se sont embarqués à Marseille pour Mombasa, quinze missionnaires de la même Société : 1° à destination du Nyanza septentrional : les PP. Balthazar Drost, du diocèse d'Utrecht: Joseph Ménard, du diocèse de Rennes ; Eugène Déry, du diocèse de Québec; Joseph Déry, du diocèse de Québec ; Pierre Courmont, du diocèse d'Arras; Célestin Ressouche, du diocèse de Mende; Eugène Hamey, du diocèse de Cambrai; le Frère Victor, du diocèse de Bois-le-Duc. — 2° à destination du Nyanza méridional : les PP. Marcel Dennefeld, du diocèse de Strasbourg ; Léon Ulrich, du diocèse de Strasbourg; Pierre Schumacher, du diocèse de Cologne ; Joseph Gilli, du diocèse de Turin ; Paul Lody, du diocèse de Valence ; les FF. Pascal, du diocèse de Spire ; Melchior, du diocèse de Munich.

Par le même bateau sont parties quatre religieuses de la Congrégation des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, destinées au vicariat apostolique de l'Unyanyembe : les sœurs Henri, Hildegarde, Maxima et Anna.

INFORMATIONS DIVERSES

Thibet. — M. Jules Douénel, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Padong, le 9 juillet 1907 :

« Il y a une dizaine d'années, me trouvant chargé du poste de Padong, j'avais posé les bases d'une espèce d'asile pour vieillards, boiteux, aveugles, culs-de-jatte, etc..., en un mot, pour tous les déshérités de la nature. Certes, je ne pensais pas que cet embryon d'asile pût jamais prendre de sérieux développements. Je me figurais que, tout au plus quatre ou cinq personnes viendraient me demander l'hospitalité. Je me suis complètement trompé, car, soit faute de logement, soit faute de ressources j'ai dû arrêter le nombre des admissions. Depuis son ouverture, mon pauvre asile a vu passer de vie à trépas au moins une trentaine de ses pensionnaires. Tous, avant de mourir, ont embrassé notre sainte religion, de sorte que ces pauvres malheureux, en venant chercher le soulagement de leur corps, ont aussi trouvé le chemin du ciel. Connaissant l'esprit nomade de nos montagnards, je n'avais pas grande confiance ; aussi, dans le principe, je n'avais bâti que du provisoire.

« Fermer la porte et supprimer cette œuvre, c'est une mesure à laquelle je ne saurais me résoudre, car, mes vieux, mes vieilles, mes boiteux, mes aveugles, mes infirmes de toutes sortes, sont les piliers de la mission ; ils attirent certainement les grâces de Dieu sur tous nos travaux. Alors il me faut donc recommencer à bâtir, et si je bâtis je dois faire quelque chose de convenable et de durable.

« Hélas ! je le dis en toute vérité, je suis le plus pauvre de tous les missionnaires, je n'ai pas un sou de fortune personnelle. La partie du Thibet-Sud où je me trouve est, certes, elle aussi, bien indigente. Je sais bien que Dieu nous tiendra un jour compte de cette pauvreté acceptée pour Lui ; mais je sais aussi qu'avec la pauvreté et la pauvreté seule on ne peut faire œuvre durable de mission. Travailler pour son propre salut, cela ne suffit pas au missionnaire. Ce n'est pas dans ce seul but qu'il a tout sacrifié et quitté, il a encore soif du salut de ses frères, de ses fils d'adoption. Alors, quand il voit que, faute de ressources, le chemin du ciel est fermé à ces infortunés, il se met à gémir et à pleurer. Tous ici nous sommes disposés à mourir de faim et de misère ; mais, avant de descendre dans la tombe, nous voudrions voir des œuvres d'apostolat solidement établies et éviter ainsi à nos successeurs un fort bilan de souffrances physiques et morales.

« J'adis, dans les débuts de mon ministère j'avais fait appel à la charité des lecteurs des *Missions catholiques* et grâce à leur générosité j'ai pu construire une chapelle, un orphelinat et un presbytère. Aujourd'hui, une fois encore avant d'aller dormir mon dernier sommeil et de mêler mes cendres à celles d'enfants bien-aimés qui m'ont précédé dans la tombe, je veux encore tendre la main pour ceux qui souffrent. »

Oubanghi. — Le F. Lin, directeur de l'école de la mission de Brazzaville, nous entretient, dans les lignes qui suivent, de ses écoliers et des progrès de la religion.

« En échange des petits enfants civilisés que j'élevais en France autrefois, la divine Providence a bien voulu me confier, dans l'espace de trois ans, plus de 500 petits Congolais. Les Batékés que j'instruis à Brazzaville, sont excessivement timides et méfiants; mais ils estiment et aiment beaucoup les missionnaires. Ils sont en général très attachés à leurs mœurs et coutumes, mais les parents ne s'opposent pas à l'instruction chrétienne de leurs enfants, et nos chrétiens sont respectés dans les villages. Encore quelques années, et notre sainte religion sera connue et pratiquée par tous les jeunes Batékés. Malheureusement, tous ces petits enfants, qui viennent librement à la mission, n'ont guère en vue que le baptême et la première communion; tout le reste est accessoire pour la plupart. Aussi, dès le lendemain de leur première communion, beaucoup de ces néophytes nous quittent et abandonnent ainsi leurs études. De là, nécessité absolue pour le pauvre instituteur de répéter toujours les mêmes matières, sans obtenir des résultats sérieux. Espérons que plus tard les Batékés comprendront aussi l'importance d'une bonne éducation.

« A Brazzaville, nous pouvons faire le bien sans trop de difficultés. Sans doute les privations matérielles existent au Congo ; mais en revanche, les consolations ne manquent pas. Le samedi saint, 110 catéchumènes (enfants et adultes) ont reçu le baptême, et 120 chrétiens ont fait leur première communion le dimanche du Bon Pasteur. Nous avons aussi compté avec bonheur plus de 500 communions pascales, cette année. N'est-ce pas là une bien grande consolation pour le pauvre missionnaire perdu dans la brousse africaine, au milieu des anthropophages de l'Oubanghi ! »

Nouvelle Guinée anglaise (*Océanie*). — Le R. P. Vitale, des Missionnaires d'Issoudun, écrit de Saint-Paul-de-Veifax, le 24 mai 1907, aux RR. Sœurs du Carmel d'Autun :

« La semaine dernière, j'ai été appelé à Yule pour parler de la construction de l'église de Veifax qui menace ruine. Malgré la bonne volonté de mes Supérieurs, la commande des matériaux n'a pu être faite. Mgr de Boismenu, en revenant d'Australie, m'avait apporté 50 livres (1.250 francs) ; avec les 26 livres (650 francs) que vous m'aviez envoyées autrefois et 124 livres (3.100 francs) que Mgr Navarre me donnait, on était presque sûr que l'église pourrait être construite cette année. Hélas ! le R. P. Econome, en faisant les comptes, a trouvé que 200 livres (5.000 francs) suffiraient tout juste pour l'achat des matériaux ; mais comme ici le transport est terriblement cher, il faudrait encore 100 livres (2.500 francs) pour le payer. Ces 100 livres, où les prendre ? La construction de mon église est donc encore ajournée.

« Peut-être, allez-vous penser que je veux construire un bijou et qu'à force de vouloir trop beau, je n'obtiens rien. Non, le R. P. Mayer, lors de sa visite, a trouvé que toutes nos églises ressemblaient plutôt à des hangars qu'à des maisons du Bon Dieu ; ce n'est pas parce que je désire trop beau que mon église ne se bâtit pas, mais parce que nous sommes dans un pays où l'or n'a pas de valeur et comme nous n'avons que l'allocation de la Propagation de la Foi, la bourse de nos supérieurs est toujours vide. En France, 1.000 francs, c'est une fortune, et ici, 40 livres sterling ne sont absolument rien. Le tabac, qui nous sert comme monnaie avec les indigènes, coûte à Sydney 9 francs (19 sous) la livre; arrivé à Yule-Island, il nous revient à 36 pence la livre (3 fr. 75) à cause du transport et de la douane. Voyez un peu à quoi se réduisent nos petites ressources et combien de temps, sans votre secours, je devrais encore patienter pour avoir une église. »

LE MOUVEMENT RELIGIEUX EN NORVÈGE

Par Mgr FALLIZE, vicaire apostolique

Le document suivant est remarquable à tous les points de vue. Il nous fait assister, dans nos temps troublés, aux évolutions du protestantisme qui n'a pas, comme l'Eglise catholique, une autorité suprême et sans appel pour garder la doctrine contre les aberrations de la raison toujours courte par quelque endroit, selon la grande parole de Bossuet.

Au mois de février 1907, un journal de Bergen publia l'appel suivant, adressé à M. l'abbé Wang, missionnaire catholique de cette ville :

« On prend la liberté de vous prier, comme représentant de la plus grande confession chrétienne, d'exposer dans une conférence publique la manière de voir de l'Eglise concernant la « théologie moderne ». En vous rendant à ce désir général vous nous procurerez l'occasion de voir traitée cette question d'un côté vraiment autorisé, de la voir élucidée d'un point de vue compétent et scientifique, en même temps que par votre style concis et votre éloquence élégante vous procurerez à vos auditeurs une grande joie. — *Vox populi.* »

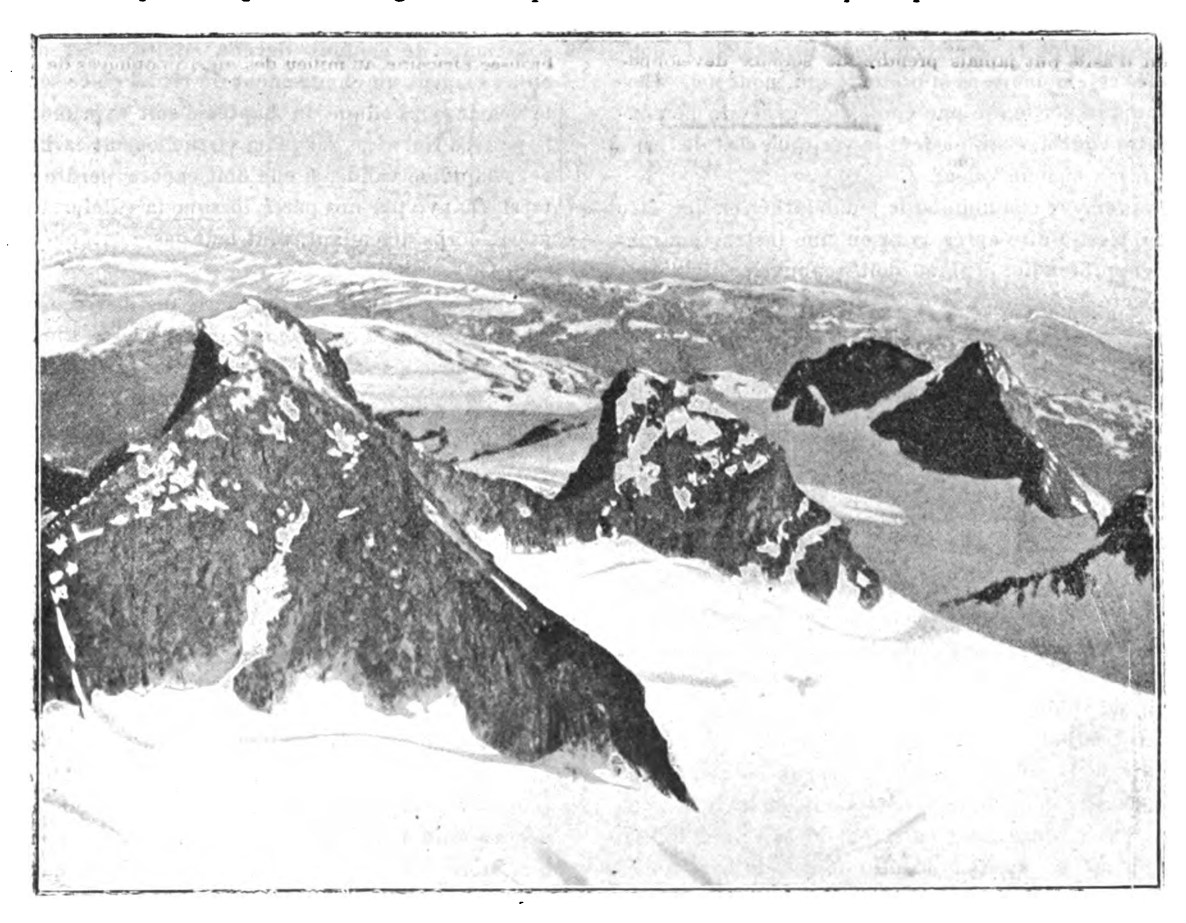
***

On se demandera avec raison ce que peut signifier un appel si insolite. Dans une relation aux *Missions catholiques* j'ai pu indiquer sommairement un mouvement religieux extraordinaire, qui s'est emparé, en ces derniers temps, de la Norwège protestante. Séparé, malgré lui, de l'Eglise catholique au siècle de la « Réforme », ce pays profondément chrétien avait sauvé, dans le courant des siècles, avec le baptême valide une grande partie du dogme et même du cérémonial catholique. Il n'était protestant qu'à la superficie, mais catholique au fond, sans le savoir, et s'il condamnait l'Eglise catholique, c'est qu'on lui en avait fait concevoir une idée absolument fausse, que, si elle répondait à la vérité, nous autres catholiques nous serions les premiers à condamner avec horreur.

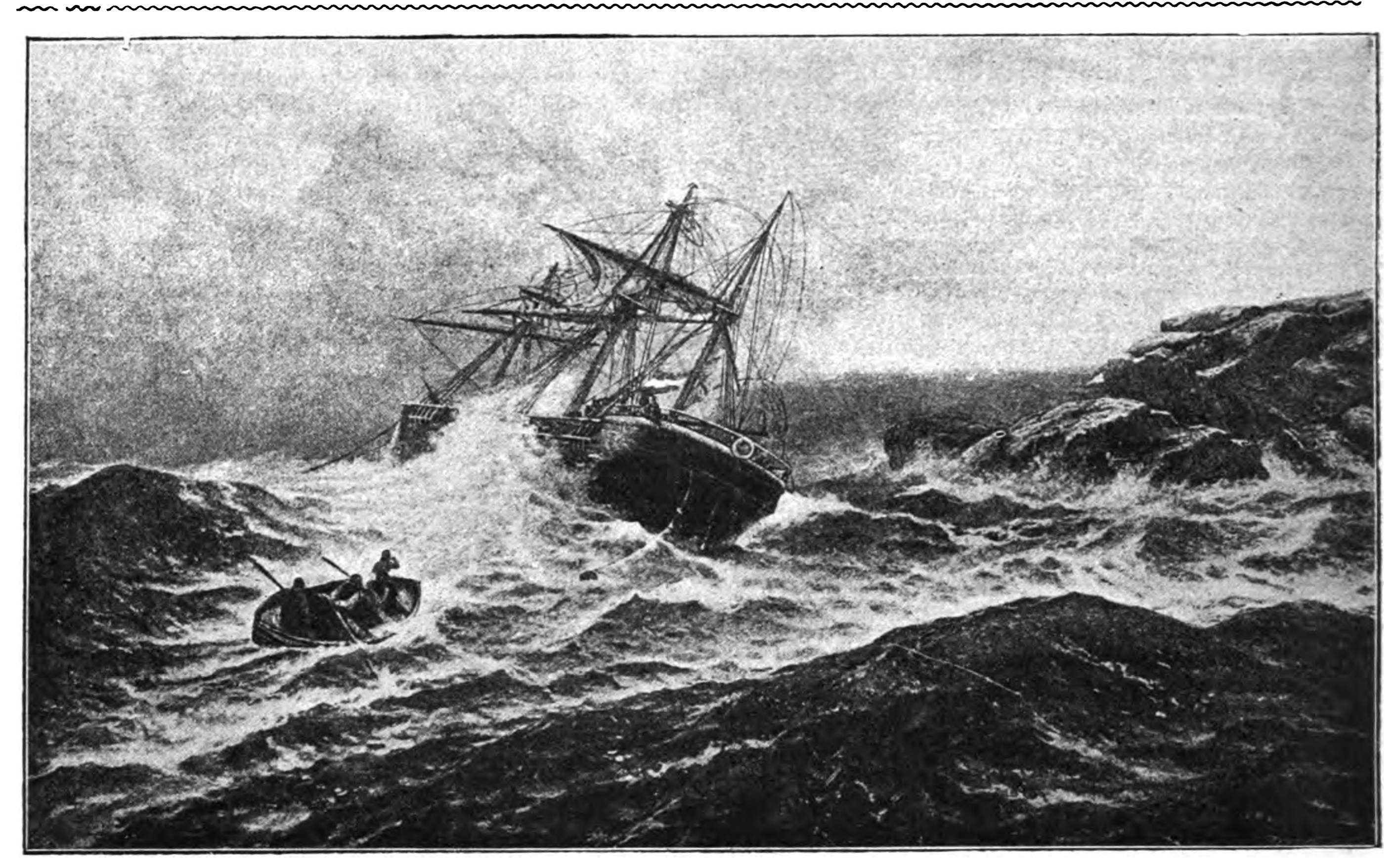
Mais voilà que le rationalisme, tel qu'en Allemagne il est prêché par Harnach et consorts, fait, dans les derniers temps, irruption dans le pays et menace de le déchristianiser de fond en comble. Cette « théologie moderne » règne déjà en maîtresse absolue à l'université de Christiania, le seul établissement qui forme le clergé de l'Eglise de l'Etat, et déjà de nombreuses paroisses sont affligées de pasteurs qui, du christianisme, ne portent plus que le nom.

Ils nient en effet le mystère de la Sainte Trinité, les deux natures en Jésus-Christ, la divinité de Notre-Seigneur, le péché originel, la rédemption par Notre-Seigneur, la résurrection de Jésus-Christ, l'efficacité des saints sacrements, la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte eucharistie, l'inspiration divine et l'infaillibilité de l'Ecriture sainte, etc.

Ces théologiens ne se contentent pas de la négation théorique. Ils veulent en venir immédiatement à la négation pratique. Jusqu'à présent le rituel luthérien, qui a encore ses racines dans l'ancienne pratique catholique du pays, exige, avant la distribution de la communion, la « confession générale » des fidèles, à qui le pasteur donne ensuite, à chacun



NORVEGE. — SOLITUDE ENTRE LES PICS DE HORUNG ; d'après une photographie envoyée par Mgr FALLIZE.



NORVEGE. — AU MILIEU DES ÉCUEILS DE LA NORVÈGE ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr FALLIZE.

séparément, l' « absolution ». Cela rappelle trop aux novateurs le sacrement de la pénitence, donc ils exigent l'abolition de cette cérémonie sous le prétexte qui, pour un catholique répond à la vérité, qu'une confession générale ne pouvant pas faire connaître au pasteur le véritable état de l'âme du pénitent, n'a aucune valeur.

Avant sa première communion le jeune luthérien doit être « confirmé », c'est-à-dire après avoir eu une instruction religieuse plus approfondie, l'enfant doit renouveler publiquement son pacte de baptême et promettre devant le pasteur et les fidèles qu'il veut tenir ce pacte; cela fait, le pasteur le bénit pour lui obtenir la grâce de remplir sa promesse. Abus, s'écrient les novateurs, tout cela n'est qu'une vaine cérémonie, et, de plus, un enfant de 15 ans n'a pas encore assez de discernement pour prendre un tel engagement. La « confirmation » obligatoire va donc infailliblement disparaître et avec elle un faible vestige du catholicisme.

Dernièrement un pasteur de l'Ouest est allé jusqu'à déclarer aux enfants et aux fidèles déjà rassemblés pour la « confirmation » solennelle que sa conscience ne lui permettait plus de confirmer « personne, et qu'enfants et fidèles » n'avaient qu'à s'en aller.»

Jusqu'ici, le baptême a été administré en accord parfait avec le rituel catholique, et comme la doctrine de l'église de l'Etat sur le baptême était entièrement correcte, nous n'avions pas besoin de rebaptiser sous condition les luthériens norwégiens qui retournaient au giron de la sainte Eglise. Mais maintenant nous serons bientôt forcés de le faire, les novateurs ne pouvant plus avoir l'intention suffisante. En effet, ils nient toute efficacité réelle du baptême. Pour eux il n'est plus qu'un symbole de la future justification par la foi consciente de l'enfant devenu adulte. C'est pour ce motif qu'ils exigent un changement du rituel en ce sens que seule la valeur symbolique du baptême soit exprimée. Malheur à la pauvre Norwège, jusqu'ici virtuellement catholique de par son baptême valide, si elle doit encore perdre cet ineffable trésor, sauvé par nos pères, lorsque la « Réforme » leur ravit, à leur corps défendant, tout leur passé catholique!

***

Le peuple sent, en quelque sorte instinctivement, le danger qui le menace du côté de ces « modernes ». Plus que jamais, il gémit sous le joug de l'Etat, à lui imposé par la « Réforme », joug qui le prive de tout moyen légal de se défendre de ces assauts contre sa foi. C'est l'Etat qui forme ses pasteurs, qui les nomme en toute indépendance et qui encore leur prescrit ce qu'ils ont à enseigner et comment ils ont à administrer les mystères de la religion. Ah ! si, pareils aux catholiques et au clergé français, ils avaient le courage de renoncer aux biens ecclésiastiques, ravis un jour à l'Eglise catholique et détenus aujourd'hui par l'Etat, il leur serait facile de secouer ce joug; mais leurs pasteurs ont femme et enfants, et leur esprit de sacrifice s'arrête devant le panier du pain.

Cependant, le peuple se remue. Pendant l'année passée, du Cap Nord au Cap Lindernœs, d'innombrables assemblées se sont tenues pour discuter ces questions vitales. Les novateurs y trouvent des défenseurs, mais l'immense majorité des assistants les condamnent ainsi que l'appui que l'Etat leur prête. Ils demandent le droit de s'élire eux-mêmes des pasteurs « orthodoxes » ou au moins de présenter au gouvernement leurs candidats. Dans des protestations ordinai-

rement touchantes, ils se plaignent de l'impuissance à laquelle l'église luthérienne est condamnée et du manque d'une autorité ecclésiastique qui pût prendre des décisions dans les questions religieuses. On est allé jusqu'à exprimer le désir de voir placé à la tête du clergé un « archevêque » qui aurait le dernier mot en matières religieuses. Ce seul désir, qui implique la reconnaissance du besoin du pontificat suprême pour l'église, prouve la détresse spirituelle de ce peuple, profondément chrétien même dans ses erreurs.

En général, on commence à reconnaître, sans encore s'en rendre raison, que dans cette détresse le salut doit venir de l'Eglise-mère. Aussi, c'est dans l'arsenal dogmatique de l'Eglise catholique qu'on va chercher, sans vouloir en convenir, les armes pour renverser les attaques des « modernes », et l'appel que j'ai mis à la tête de cet article prouve qu'on ne se gêne même plus d'appeler ouvertement le missionnaire catholique à sa défense. Il va de soi que M. Wang a répondu à cet appel; il a fait de ces questions brûlantes le sujet de ses conférences du Carême. Partout nos prêtres en font de même, et protestants comme catholiques affluent à leurs conférences. Mais, hélas ! que peuvent faire quelques douzaines de missionnaires pour conserver le christianisme à un pays plus étendu que l'Italie!

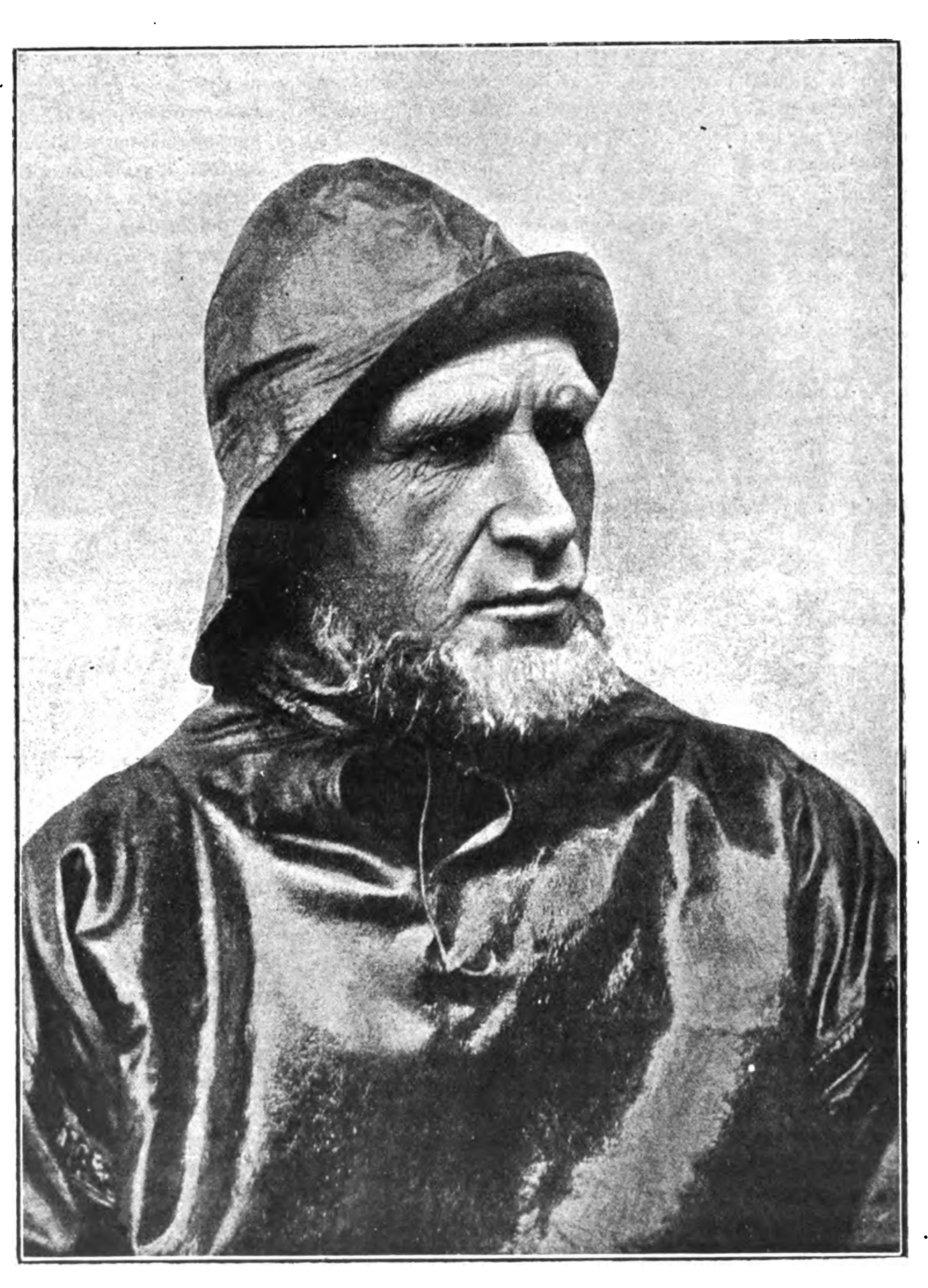
***

Ce trouble des consciences a engendré, dans ces derniers temps, sur le terrain religieux, des excentricités déplorables. Le Norwégien a des dispositions naturelles pour le mysticisme religieux. Malgré son indescriptible beauté, la Norvège a, au fond, quelque chose de mystérieux et de triste.

La moitié de l'année elle est enveloppée dans un linceul de neige, et ses rivières, ses cascades, ses lacs sont engourdis sous le souffle mortel des vents glacés. C'est au péril de sa vie que le campagnard, séparé par des distances inouïes de son plus proche voisin, va lui faire une visite pendant nos interminables hivers, pour s'entretenir pendant quelques heures avec un être vivant en dehors de sa famille.

Pendant des mois et des mois, le pêcheur laboure avec sa frêle barqué la mer entre des îlots décharnés, sans autre compagnie que les mouettes. La hutte même du pêcheur au bord rocheux de l'Océan, au fond ténébreux du fjord et du lac, la ferme du cultivateur à l'ombre de géants de granit, dans l'isolement de forêts sans fin ou dans une île solitaire, éternellement battue par des vagues hurlantes, sont autant d'ermitages où les voix du monde n'arrive que comme une vague brisée s'éteignant dans le sable.

Et même, lorsque cette voix arrive, qu'annonce-t-elle ?



NORVEGE. — PÊCHEUR NORVÉGIEN ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr FALLIZE.

Catastrophe sur catastrophe, sur terre et sur mer. Dans le courant de cet hiver, pas de semaine sans l'annonce d'un naufrage, d'un éboulement de rochers, sans avalanche, sans tempête, toujours avec perte de vie d'hommes. On compte par douzaines les barques de pêcheurs englouties avec leurs équipages, les bateaux brisés contre les écueils, même dévorés par les flammes.

Il y a huit jours, au fameux fjord de Geiranger, tant visité par les touristes, une avalanche a écrasé tout un pâté de maisons et comblé la grande cascade de Storsœterfos, et le même jour une autre avalanche a enlevé, au bord du lac de Stryn, plusieurs maisons; la majeure partie des habitants ont péri, et une bonne partie de leurs corps n'ont pas encore pu être retirés.

Tout cela dispose à la mélancolie, et si nos missionnaires et nos religieuses, surtout des régions arctiques, ont à lutter contre un mal, c'est surtout cette mélancolie énervante, doublée par les terreurs de l'interminable nuit de l'hiver et les lueurs fantastiques des aurores boréales. Eux trouvent un appui solide dans notre sainte religion catholique; mais le protestantisme, sans soutien lui-même, sans nourriture pour l'imagination et pour le cœur, refuse à ses adhérents tout appui. Et alors le pauvre protestant recourt aux expédients. Des émissaires avec ou sans délégation viennent, on ne sait d'où, offrir leurs services, et devant les foules accourues ils lancent les foudres de leur éloquence contre la corruption de ce monde, sans jamais pouvoir indiquer le remède. Dieu sait quelles insanités ils savent trouver dans la Bible pour jeter la terreur dans ces malheureuses âmes. Mais ce qu'ils savent entasser de calomnies contre l'Eglise catholique, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les émissaires partis, les pauvres gens restent abandonnés à leurs réflexions, et la confusion dans les esprits devient pire que jamais. Bien des fois les malheureuses victimes finissent dans des maisons de santé.

***

Il arrive qu'un de ces émissaires se fait le nom d'un prophète. Leur renommée les précède partout où ils s'annoncent. On les reçoit comme des envoyés de Dieu. Ils jettent feu et flammes, et à leur parole des milliers et des milliers d'hommes et de femmes sont électrisés et fanatisés jusqu'à la folie. C'est ainsi qu'il y a une année un certain Lunde, revenu de l'Amérique, gratifiait la capitale même de sa visite. Quoiqu'on sût qu'il reniait l'efficacité du baptême des enfants, il arrivait à rassembler à ses pieds, jour par jour, de 4 à 6.000 auditeurs. Après Christiania il visita avec le même succès les principales villes du pays. Le plus clair de son résultat était que bon nombre de ses auditeurs ont perdu à jamais la raison, et malgré cela sa popularité s'accrut à tel point que, maintenant encore, les autorités n'osent pas lui refuser l'accès des églises luthériennes pour y prêcher « l'évangile ».

Lunde a fait école. Ses lauriers ne laissaient pas dormir M. Barratt, ancien pasteur méthodiste de Christiania. Pour bien apprendre à tourner la tête aux naïfs, il fit, lui aussi, un tour d'Amérique et revint, il y a quelques mois, rempli de « l'esprit de Dieu ». Grande affluence autour de sa chaire. Lui savait faire mieux encore que Lunde. Il prétendait avoir, comme les premiers chrétiens, le « don des langues » et le communiquait à ses adeptes. Dans ses assemblées on danse, on crie, on tord les yeux, on hurle dans des « langues étrangères », que personne ne comprend et qu'il est impossible de contrôler; on se prosterne, on se roule dans un pêle-mêle affreux, on confesse publiquement ses péchés, on se déclare « sauvé ». C'est affreux à tel point que des curieux venus pour voir ce qui se passait, se sont évanouis. Et de Christiania le mouvement a passé aux autres parties du pays sans qu'aucune autorité n'ose y mettre un frein. On en appelle au droit du « libre examen », fondement du protestantisme; on répond que, du temps des apôtres, le « don des langues » était bien une preuve de la vérité du christianisme, et tout est dit.

Ici encore nos missionnaires font ce qui est en leur pouvoir pour enrayer ces folies. Dieu merci, aucun catholique ne s'est laissé entraîner, et bon nombre de luthériens [illegible], voyant où mènent d'un côté l'impuissance, d'un autre côté le manque de principes solides du protestantisme, reviennent au giron de cette sainte Eglise, qui a saint Pierre comme fondement. Mais à cause de notre petit nombre, petit à cause du défaut de ressources matérielles, nous n'existons pas pour la plus grande partie du pays.

***

Lorsque je vois ces centaines de milliers de pauvres chrétiens enlacés dans l'erreur sans leur faute, avides de la vérité, séparés de leur mère, qu'ils ne connaissent pas, lorsque je les vois tendre leurs mains vers un pain qui peut leur donner la force dans la lutte pour leur salut et ne touchant que des fantômes, les larmes me viennent aux yeux et je soupire avec le Seigneur: « J'ai pitié de ce peuple, car ils n'ont rien à manger. » Que le Seigneur leur envoie du secours, avant que le dernier reste de la foi chrétienne ne soit perdu pour eux!

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

Suite (1)

CAMBODGIENS

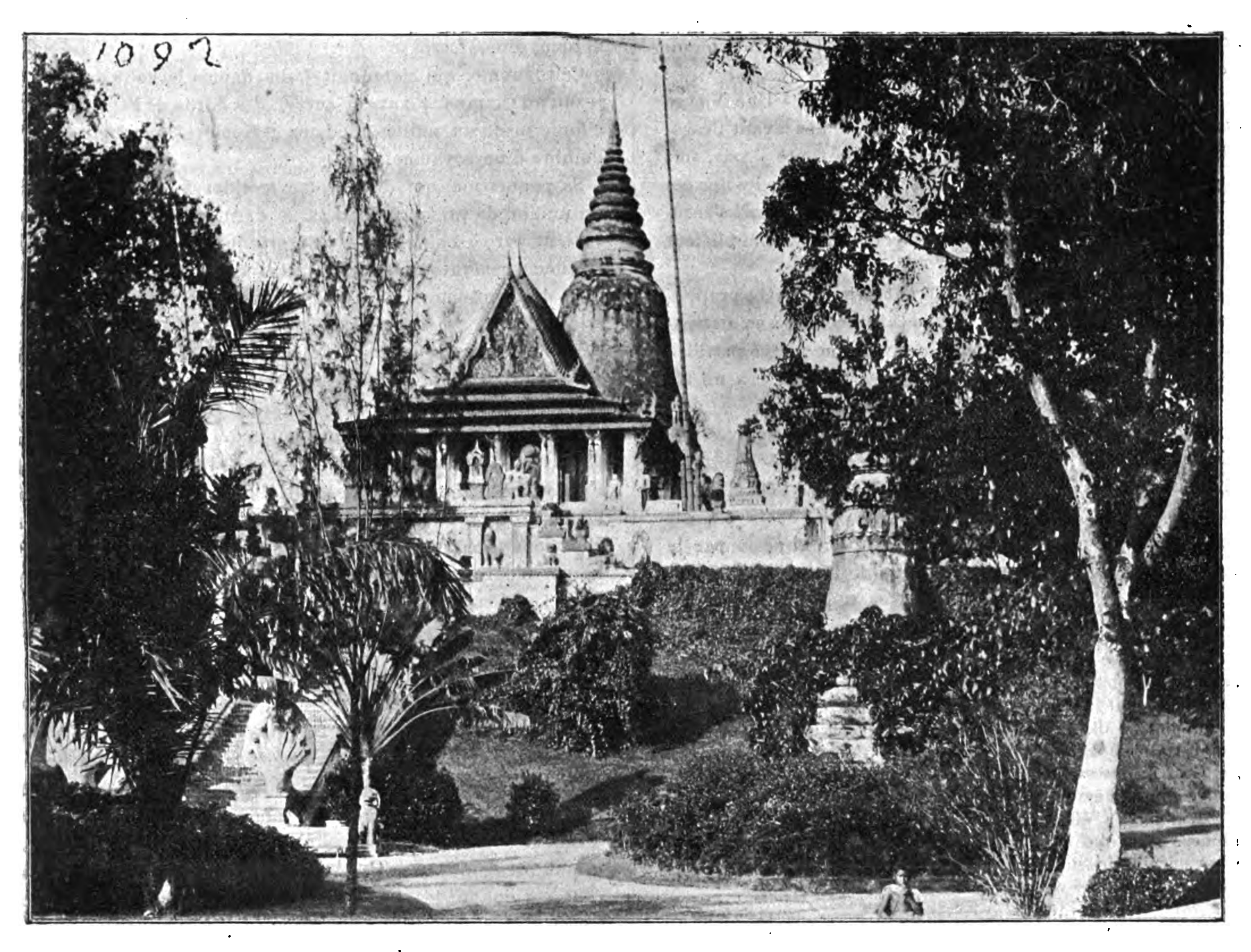
Au chant X de ses *Lusiades*, Camoëns célèbre ainsi notre beau fleuve cambodgien:

« A travers les plaines du Cambodge coule le Mékông, le souverain des eaux. Fleuve secourable, un jour tes bords hospitaliers sauveront d'un naufrage un trésor poétique, déjà trempé de l'onde amère, seul débris échappé aux écueils d'un Océan perfide, aux tempêtes, à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur. »

L'histoire de ce vieux royaume Khmer et des bords de son grand fleuve chantés par l'infortuné poète est ignorée même de ses habitants. Ces populations insouciantes ne possèdent point d'écrits historiques qui parlent de leurs ancêtres, ou ces écrits et la tradition sont légendes et contes d'un peuple enfant.

Leur souvenir remonte à peine à deux générations. Leurs vieux satras, écrits sur feuilles de palmier, conservés au

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 24 août.



CAMBODGE (Indo-Chine) — UNE PAGODE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD

archives des pagodes parlent de morale, disent des aventures plus ou moins héroïques, racontent des romans d'amour ; mais se taisent sur les faits et gestes des rois, du peuple. Jamais allusion aux souvenirs de leur gloire, de leur civilisation. Nulle part trace de leurs travaux gigantesques, ni de l'époque de leurs constructions.

On ignore encore le roi, l'architecte et l'époque d'Ang Kôr Vât et d'Angkor Thôm, ruines superbes, témoins vivants mais sans date ou date inconnue encore de l'ancienne gloire et civilisation khmère.

D'après l'étude des monuments et des inscriptions par M. Aymonier, des migrations indiennes colonisèrent à une époque très ancienne l'Indo-Chine.

Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les Khmers avaient fondé un royaume sur le delta du Mékông, où, quelques siècles plus tard, leurs descendants élevèrent ces gigantesques monuments d'Angkor, qui étonnent par le fini des détails autant que par leur grandeur. L'Europe civilisée n'a rien de comparable.

Un résident de France a eu la bonne fortune d'obtenir du roi la chronique royale conservée à la cour et en a donné une traduction.

C'est plutôt un récit fabuleux, naïf, légendaire qu'une histoire. Il serait trop long de transcrire les longues pages de cette chronique. A travers ces légendes, ces interventions de Boudha, ces apparitions des esprits, peut-on découvrir le cours des événements historiques autour desquels ces intelligences orientales et religieuses ont inventé des récits fabuleux, enfantins et surnaturels, semblables sous ce rapport aux légendes des peuples du Nord de l'Europe où la poésie a émaillé leurs origines, d'oppositions des dieux et d'interventions d'êtres mystérieux et imaginaires.

Peut-on en supprimant tous ces fruits de l'imagination écrire l'histoire des origines du peuple khmer ?

Peut-être que lorsqu'on connaîtra les annales des peuples voisins, à l'esprit plus positif, tels que les Chinois, les Annamites, quand on aura recueilli et déchiffré toutes les inscriptions qu'on découvre sur les monuments, peut-être alors nos futurs savants nous écriront l'histoire plus détaillée de ce peuple dont on a pu rétablir la chronologie à dater du VIe siècle de notre ère ; mais déjà on peut constater que cette race venue des Indes, a subi des influences par le contact des aborigènes ou le mélange de son sang à celui des Chinois ; cependant dans sa langue, dans ses mœurs, sur son physique, ce peuple porte et portera encore longtemps les traces de son origine indienne et brahmanique.

De toutes ces légendes, je ne transcrirai que la légende naïve d'une Vierge-Mère et qui se rapproche du fait historique de la naissance de Notre-Seigneur.

La prophétie d'Isaïe : « *Ecce Virgo concipiet.* » Une Vierge enfantera », jetée à travers le monde 700 ans avant Jésus-Christ, avait dû se répercuter à travers toute l'Asie, soit par les Juifs des captivités de Babylone, soit par les armées d'Alexandre où sans doute des jeunes gens d'Israël s'enrôlèrent comme guerriers ou encore par les Juifs qui allaient faire le trafic dans les Indes.

Aussi tous les peuples de l'Asie ont entendu cette prophétie et chaque race l'a adaptée à sa théodicée ou à sa littérature. Tous ces peuples ont fait concevoir une vierge par l'intervention de la divinité pour donner naissance à un de leurs monarques, conquérants ou législateurs.

Cette intervention ou ce contact de la divinité avec une vierge est plus ou moins grossier selon le genre de divinité de chaque peuple. L'air, le vent, la pluie, la lune, l'éléphant, le bœuf, selon la théogonie de chaque race ont coopéré à cet événement universel d'une vierge mère qui conçoit par le contact de la divinité sans le concours de l'homme.

La légende khmère raconte ceci :

Une nuit, la fille du roi Préa Bat Tivong, la princesse Sophéa Vevey rêva que le dieu Indra était venu partager sa couche, Les devins consultés annoncèrent que la princesse aurait un enfant mâle dont le pouvoir serait considérable.

Au bout de dix lunes, la princesse mit au monde un enfant qui fut appelé Préa Méaléa. Indra fit annoncer qu'il était son père par un messager céleste qui se rendit près de Préa Bat Tivony, afin de l'assurer de cette grande merveille.

« L'enfant a été engendré, dit le messager céleste au roi khmer, sans que la mère ait eu à subir la moindre souillure. C'est sur l'ordre du roi du ciel qu'un ange est venu reprendre vie dans le sein de votre adorable fille. »

D'après la chronique royale, le règne de cet enfant divin serait l'ère actuelle des Khmers, *Soha Machrach* qui commence soixante-dix-huit ans après l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque des empereurs Claude et Néron, de la prédication de l'Evangile par les apôtres. Ce règne fut l'âge d'or du Cambodge. C'est l'époque de la culture des arts et des plus beaux travaux. Indra lui-même invita Préa Vissacam, l'architecte divin, à reprendre la forme humaine et à venir sur la terre diriger les travaux de construction d'un magnifique palais pour l'usage de l'enfant.

Cette légende, surtout cet architecte divin descendu du ciel dévoileraient-ils le grand monarque sous le règne duquel les monuments d'Angkor se sont construits ? C'est peu probable. L'épigraphie et l'histoire contredisent la légende. C'est peut-être les premiers débuts de ces constructions qui marquent plusieurs époques par leurs matériaux et leurs sujets.

Puisque les monuments et les arts sont le miroir des mœurs de l'époque qui les voit naître, quelle ne fut pas, peu importe l'époque, le goût artistique, la civilisation de ce peuple qui élève ces galeries immenses, ces palais gigantesques devant lesquels l'esprit reste comme écrasé. Ceux qui ont vu les merveilles de Rome, le Colysée, le Palatin, les arênes de Nîmes, le théâtre d'Orange pensaient connaître les merveilles de l'univers.

A la vue de ces ruines grandioses, perdues au milieu des forêts sauvages, leur déception diminue leur admiration pour les Romains. Ils sont comme fascinés. On croit rêver et être le jouet d'une féerie.

Ce royaume, qui s'étendait jadis depuis le golfe de Siam jusqu'au Ciampa, l'Annam actuel, des bords de l'Océan Pacifique jusqu'au milieu du Laos à Kémérat, n'est plus que l'ombre d'un royaume.

Sa population, qui devait être très dense atteint à peine un million de sujets khmers, si le dernier recensement est vrai, et sur ce chiffre, sont compris les métis chinois à la troisième génération et fort nombreux ; car à l'exception des pays de montagnes, on ne trouve plus le pur Cambodgien.

***

Depuis deux siècles, les Siamois se sont emparés des plus belles provinces du Nord où se trouvent les ruines d'Angkor. Les Annamites ont occupé toutes les riches plaines du bord de l'Océan qui forment aujourd'hui la Cochinchine française. Et si le roi Norodom n'avait demandé le protectorat de la France, ou plutôt si la France ne s'était implantée dans toute l'Indo-Chine pour réunir tous ces peuples en un seul royaume, Norodom aurait été dépossédé de sa royauté et le royaume khmer n'existerait plus. Les Siamois ou les Annamites règneraient partout sur le Haut-Fleuve et le Grand Lac.

BOUDHISME AU CAMBODGE.

Faire l'histoire de Boudha, parler de sa doctrine, de sa morale n'est pas mon but. On a tant écrit sur cette morale et sur cette doctrine ! Je ne fais pas de la science, j'en suis incapable. Venu tard en mission, mes travaux d'évangélisation ne m'ont pas laissé le loisir de faire des études sérieuses et mon peu d'aptitude pour les langues ne m'a pas permis d'acquérir les notions nécessaires. J'ai noté, au jour le jour, mes impressions à la vue d'hommes nouveaux, j'ai fait des observations sur les mœurs, la vie extérieure, religieuse surtout ; je les donne bien simplement et j'ajoute quelques réflexions, fruits de mes lectures des auteurs-écrivains qui traitent ces questions selon les règles de la science et de l'art.

Tout d'abord, j'avoue que les auteurs nombreux qui ont étudié et écrit sur le boudhisme, même les auteurs prêtres ou évêques n'ont pu s'entendre pour nous donner un résumé des dogmes boudhiques sur la création, sur le Créateur, en un mot pour nous donner un *Credo* boudhique. Tous ces écrits sont une compilation des livres sacrés ou un recueil de légendes sur la vie de Ça-Kia-Mouni. On ne peut les lire sans effort, Leur lecture est fastidieuse et pénible. Si elle satisfait parfois la curiosité, elle ne satisfait pas l'esprit des chercheurs des mystères de l'âme et de l'au-delà, car les conséquences que certains écrivains tirent de leurs études des doctrines et des théories de la théodicée boudhique sont désespérantes.

Mgr Bigandet et M. Louvet concluent à l'athéisme de Boudha ; Barthélemy Saint-Hilaire aussi.

C'est avec peine que je lis cette affirmation dans les écrits de ces trois savants. Je n'ose les suivre dans leurs rigoristes conclusions. Si pareille doctrine, pareille erreur capitale, se déduit de la doctrine du Boudha, j'aime mieux croire que cette intelligence supérieure, mal desservie par une imagition orientale, posait des principes sans prévoir les conséquences. Oui, il me semble que si un savant de nos races positives avait pu s'entretenir avec Çakia-Mouni, l'interroger sur sa doctrine et lui demander s'il croyait à l'existence de

Dieu, d'un Etre suprême et à la vie future, l'ascète indien aurait répondu par un doux sourire affirmatif.

Quoi qu'il en soit de la réponse du réformateur à pareilles questions, ses disciples et ses adeptes affirment leur croyance à l'immortalité de l'âme et à un Etre créateur. Heureux illogisme, alors. Il serait par trop triste d'admettre qu'un quart du genre humain est sectateur d'une religion athée.

Comment donc expliquer ce silence de Boudha, qui connaissait si bien la conscience humaine, sur la divinité et la vie future ?

Mgr Laouënan, qui n'ose se prononcer pour l'athéisme de Çakia-Mouni, donne une raison assez probante de la croyance en Dieu du réformateur du brahmanisme.

« A la vue des adorateurs des *Pingas*, des serpents, du feu, du soleil, de Siva. Vichnou, cette intelligence supérieure qui connaissait si bien le cœur humain et surtout la faiblesse de l'esprit de l'homme, comprit la difficulté qu'il y aurait pour ne pas dire l'impossibilité à réunir ces diverses croyances des nombreuses races des Indes, à l'unité de foi et de croyance ; alors il ne s'occupe ni de la divinité, ni de la vie future. Il ne prêche pas une religion de l'esprit. Il prêche la morale, la réforme des mœurs et laisse à l'esprit la liberté de penser et de croire. »

Ces peuples avaient des mœurs, des cultes barbares, le sacrifice des animaux, quelques-uns les sacrifices humains, tous l'idolâtrie. La morale de Boudha adoucit les mœurs, détruit les pratiques barbares, abolit les castes, prêche l'égalité, défend l'idolâtrie. Ainsi, il nous paraît une des plus belles figures de l'humanité, un bienfaiteur des peuples, une intelligence supérieure ; mais, soit dans sa doctrine, soit dans sa morale, il laisse les preuves de l'origine humaine de sa religion.

ORIGINE DU BOUDHISME AU CAMBODGE

La religion primitive des Khmers était le brahmanisme comme d'ailleurs la religion de toutes les races de civilisation indoue. A quelle époque le peuple cambodgien a-t-il renié le culte de Çiva et Vichnou ?

On ne peut savoir la date de cette révolution par l'histoire Khmère. Aucun souvenir dans leurs livres. La tradition est nulle. Seule, l'épigraphie parle. C'est l'histoire extraite du sol, histoire écrite à l'heure des événements.

Tous les vieux monuments khmers, à défaut de l'histoire écrite, indiquent que le brahmanisme était la religion des rois, du peuple à l'époque qu'ils ont construit ces superbes palais et ces temples. Brahma Sevir, Vichnou, la trimourti indienne, sont les divinités sculpées sur la pierre d'Angkor-Thom.

Des missionnaires, nous disent les légendes, venus du nord ou du sud (peu importe cette question historique discutée par les savants), ont certainement prêché le Boudha vers la fin du VIe siècle.

Quelques rares inscriptions donnent des *ex-voto* boudhiques au VIIe siècle. La plus ancienne trouvée à Veat Prey Vier, date de 665 de notre ère. Après cette date, les inscriptions boudhiques et brahmaniques partagent l'honneur de la pierre.

Au XIIe siècle et surtout au XIIIe, les deux religions semblent se partager les consciences ; mais le roi et les grands sont toujours dévots à Indra, tandis que la foule est boudhiste.

Un voyageur chinois visite le Chinla ou Cambodge, en 1295. Sa relation de voyage, traduite par de Rémusat, parle des mœurs et donne quelques détails sur les religions du pays qu'il explore.

Dans ce royaume, dit-il, on nomme un homme de lettres « Panki » pandit, savant, un prêtre de So (Boudh), Tiou-Kou. C'est le nom des bonzes actuels de « Lou-Crou ».

Ceux des Panki qui entrent dans les charges deviennent de grands personnages. Les Tiou-Crou se rasent la tête, portent des habits jaunes, marchent nu pieds. Ils mangent du poisson, de la viande. Ils s'abstiennent du vin. Ils font usage de chaises à porteurs et de parasols. Leurs temples sont la plupart couverts en tuiles et ne contiennent qu'une seule statue, celle de Boudha. Les livres sacrés sont écrits sur des feuilles de palmier. Il n'y a pas de religieuses.

Le voyageur peintre nous fait un tableau réaliste du boudhisme moderne au XXe siècle. On ne peut mieux peindre la religion actuelle du peuple cambodgien.

Nous sommes en 1295. La secte triomphante n'est pas encore la religion du roi, des grands. C'est la religion de la foule, de l'avenir, de demain.

Une révolution éclate en 1320, 25 ans après le voyage du touriste chinois. Elle fait monter sur le trône antique des khmers un roi boudhique et la statue de Boudha sur les autels de Seva et Vichnou. Ces dieux brahmaniques sont décapités, arrachés des monuments et jetés dans les combles où des voyageurs modernes ont pillé à l'instar des vandales.

***

Le culte officiel du Cambodge actuel, c'est le boudhisme. Le roi, les princes, les grands, la cour, les mandarins, le peuple, sont tous des dévots à Boudha.

Tous ont vécu à la pagode, soit comme élèves avec l'habit religieux, soit comme bonzes plusieurs années durant. Le roi lui-même a revêtu l'habit jaune, a endossé la besace de mendiant.

Ce culte, cependant, a conservé plusieurs pratiques religieuses des anciennes religions, soit brahmaniques, soit idolâtres, religion des aborigènes. Ainsi le roi garde dans son palais des descendants des Brahmes, les Bakous, Panki chinois, qui le couronnent, ont la garde de l'épée sacrée des anciens Khmers, des reliques brahmaniques, les idoles Vichnou et Séva. Ces Bakous bénissent l'eau lustrale, l'eau du serment et observent des pratiques défendues par le Boudha.

Le peuple et même les prêtres boudhistes au sortir de la pagode conservent la religion des esprits « neacta » ou génies tutélaires, gardiens d'un territoire, d'une forêt, d'un village, d'une montagne. C'est l'ancienne religion des premiers habitants du pays avant l'arrivée des Khmers. Le Cambodgien élève des autels à des esprits « neacta » à côté des pagodes boudhiques, sur les routes, sous les grands arbres, aux bords des fleuves, près des étangs, et souvent il vient offrir des fleurs, du riz à ces esprits, pratiques aussi défendues par la doctrine boudhique.

A part ces vestiges de ses anciens cultes, le peuple khmer est boudhiste et, au dire des voyageurs, c'est au Cambodge peut-être qu'on trouve le boudhisme le plus pur, le moins détourné de sa source.

Nourrir les bonzes, offrir, à la pagode, des fruits aux moines et des fleurs à Boudha certains jours de l'année, coopérer

à la construction des temples par des offrandes pécunaires. Venir trois ou quatre fois par an aux fêtes entendre la lecture des livres de morale ou de préceptes religieux, revêtir l'habit jaune un an ou deux pour gagner des mérites dans l'autre monde.

Voilà le boudhisme des Cambodgiens. Point de prières quotidiennes dans les maisons, en famille Pas de sacrifices, aucune pratique d'abstinence. C'est plutôt un état d'âme, une adhésion à une morale et à une croyance à la divinité du Boudha.

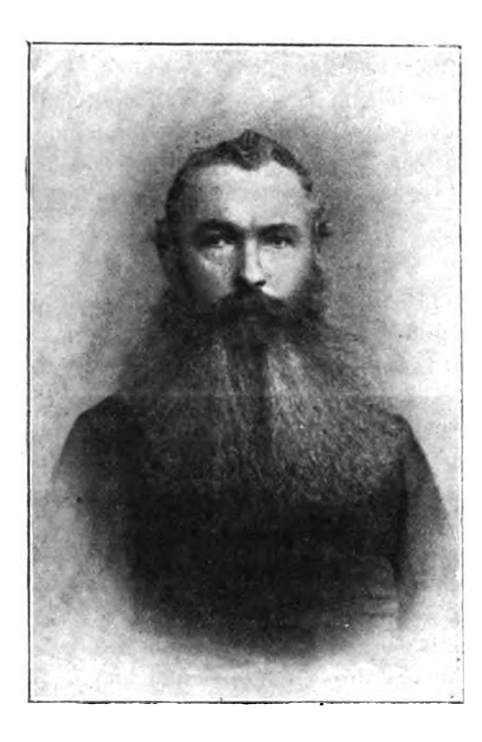
(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

M. BOUVY

Visiteur des Lazaristes de la province de Syrie.

M. Bouvy (Emile), né à Pry, diocèse de Metz, en 1844, fut reçu dans la Congrégation de la Mission ou des Lazaristes en 1869, à Paris.



Ordonné prêtre en 1872, il fut envoyé de suite en Orient où devait s'écouler toute sa carrière apostolique.

Pendant six ans, il fut employé au collège de Damas, puis, pendant dix ans, au collège d'Antoura, dans le Liban ; enfin, à partir de 1888, il exerça les fonctions de Supérieur et de Visiteur provincial des Lazaristes pour la Syrie, à Beyrouth, où il est mort le 8 mai 1907.

Les Lazaristes ont en Syrie plusieurs collèges florissants : ils donnent aux populations maronites des missions d'autant plus nécessaires que la foi traverse en ces contrées une crise plus délicate ; ils entretiennent dans la montagne de nombreuses écoles de villages, à la grande satisfaction des évêques et de leur clergé. On sait que les Filles de la Charité ont multiplié en Syrie écoles, ouvroirs, dispensaires, hôpitaux, etc. M. Bouvy a, pendant près de vingt ans, appliqué son activité à la bonne direction de ces œuvres. Doué de qualités plus solides que brillantes, d'un sens droit et d'une grande sûreté de jugement, il a travaillé sans bruit, et a toujours rendu très volontiers au clergé et aux communautés religieuses de la Syrie les services qui dépendaient de sa bonne volonté. Il a été très regretté de ceux qui l'ont vu à l'œuvre et ont été à même d'apprécier son mérite.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Chambéry .... 50 »
Anonyme du diocèse d'Annecy, demande de prières spéciales .... 50 »
M. l'abbé Perrot, du diocèse de Quimper 1 70
Anonyme du diocèse de Langres .... 500 »

Au R. P. Anastase, pour les inondés de Bagdad.

Mme veuve Bedin, diocèse de Nancy .... 10 »
Anonyme de Paris, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Hagenbeck, pour son église du Sacré-Cœur (Bengale occidental)

Anonyme de Paris, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Deslandes, pour son église de Sainte-Anne Jaffna).

Anonyme de Paris, demande de prières .... 10 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux du Haut-Tonkin.

Anonyme de Paris, demande de prières .... 50 »

A M Denis et à M. Uyen pour la mission de Dong-Thap (Tonkin méridional).

Mme veuve Bedin, diocèse de Nancy .... 10 »

A Sœur Faure, à Tso-fou-pang (Tché kiang).

M. le vicomte d'Estienne d'Orves, du diocèse de Saint-Brieuc, pour trois baptêmes sous les noms d'Augustin, de Monique et d'Yvonne .... 100 »
Anonyme du diocèse de Clermont, en l'honneur de Saint-Louis, demande de prières pour le baptême d'un petit enfant à l'article de la mort .... 5 »

Au R. P. Froment, pour la mission de Kabylie.

Anonyme du diocèse de Langres 4.764 95

Au R. P. Ferrieux (Haut-Niger).

Anonyme de Lyon .... 30 »

A Mgr Augouard (Oubanghi).

Anonyme de Paris, demande de prières .... 10 »

A Mgr Olier, pour le séminaire indigène de Lano (Océanie centrale).

Anonyme de Paris, demande de prières .... 20 »

Pour la formation de prêtres indigènes (Mgr Reynaud, Tché-kiang).

Un prêtre du diocèse de Lyon .... 250 »

Pour la formation de prêtres indigènes (Mgr Mérel, Kouang-tong.

Un prêtre du diocèse de Lyon .... 250 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional).

Un prêtre du diocèse de Lyon .... 250 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Vidal, Fidji).

Un prêtre du diocèse de Lyon .... 250 »

Pour une mission nécessiteuse (Orphelinat de Jésus-Adolescent à Nazareth).

Un religieux expulsé du diocèse d'Ajaccio, qui se recommande aux prières des missionnaires pour que Dieu lui rende la vue .... 10 »
Anonyme de Paris, avec demande de prières .... 20 »
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières pour la France .... 50 »

Pour quatre missions nécessiteuses desservies par des Pères Capucins (Lahore, Rajpoutana, Erythrée, Gallas).

M. L. B., diocèse de Lyon .... 100 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



CAMBODGE (Indo-Chine.) — BONZE ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD (voir p. 428)

A propos du désastre du Japon

Nous avons annoncé en tête de notre dernière livraison le terrible incendie d'Hakodaté et nous nous sommes fait l'écho du cri de détresse poussé par l'évêque Mgr Berlioz. Les détails complets n'ont pu encore nous parvenir, mais M. Compagnon, directeur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris et procureur des Missions du Japon nous prie de publier les informations suivantes qui permettront à nos lecteurs de juger de l'étendue du désastre.

Les *Missions catholiques* ont publié dans leur dernier numéro le télégramme de S. G. Mgr Berlioz.

Tous les établissements catholiques ne sont plus qu'un monceau de ruines fumantes.

L'église bâtie il y a trente ans, au sortir de la dernière persécution, l'habitation des missionnaires, l'ancienne résidence épiscopale, le catéchuménat, le noviciat, tout nouvellement construit, des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, leur orphelinat, leur crèche, leur école si prospère qui recevait plus de 300 élèves, tout a été la proie des flammes,

Deux missionnaires, une vingtaine de religieuses, plus de cent orphelins, six à sept cents chrétiens se trouvent sans abri et sans ressources. Ils n'ont qu'une espérance, c'est de tendre leurs mains vers leurs frères, les catholiques de France. Ils mettent leur confiance dans leur inlassable générosité.

Surchargés d'œuvres, en butte à la persécution religieuse, apauvris de jour en jour par les plus criantes injustices, les compatriotes des missionnaires sauront encore répondre à ces cris de détresse et partager avec de plus pauvres qu'eux-mêmes, les ressources qu'ils tiennent de la divine Providence.

Cet épouvantable incendie est une réédition agrandie de celui de 1879, qui dévora plus de la moitié de la ville, alors peuplée de 40.000 âmes. Hier, ses habitants étaient près de 100.000. Soixante-dix mille sont victimes du fléau et n'ont que la montagne comme abri.

En 1879, l'église fut alors épargnée et servit de refuge aux missionnaires, dont la résidence avait été complètement détruite. Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, installées depuis dix-huit mois à Hakodaté, et tout proche de la mission, avaient échappé alors par un vrai miracle, aux flammes dévastatrices.

Hakodate, capitale du Yeso ou Hokkaido, est assise sur

une presqu'île montagneuse d'une lieue de long, sur trois kilomètres de large, elle est unie à la terre du Yeso, par une isthme basse et étroite. A l'est et à l'ouest, s'étendent en demi cercle, deux rades. La première formée par la mer extérieure est peu profonde; elle s'ouvre aux barques des pêcheurs. La seconde, au contraire, peut recevoir les navires du plus fort tonnage. C'est le port proprement dit.

∴

Le feu, sans doute, comme en 1879, a pris à l'est, dans la ville basse. Le vent qui souffle de ce côté, et que les Japonais appellent yamase (vent du dos de la montagne), est terrible. Sa violence est telle qu'il emporte les tuiles des toits. Qu'il souffle au moment d'un incendie, il pousse au loin une pluie d'étincelles et de charbons enflammés qui bientôt transforme la ville en un gigantesque brasier de trois kilomètres de diamètre. Alors des milliers de maisons, constructions légères, dont le bois. le papier pour les fenêtres, les portes et les cloisons, la paille pour les nattes, sont d'excellents aliments pour le feu, s'écroulent les unes sur les autres, sur le passage de l'effroyable ouragan. De leurs ruines s'échappent des tourbillons de flammes qui poursuivent dans les rues embrasées tout un peuple affolé. Rien ne donne mieux l'image de l'enfer que ces incendies du Japon où des villes entières sont, en quelques heures, détruites par ce fléau, le plus redouté avec les tremblements de terre.

Puissent les pieux lecteurs des *Missions catholiques* tourner leurs regards vers cette malheureuse chrétienté d'Hakodaté, si éprouvée dans cet affreux désastre et leur envoyer quelques aumônes.

Un périlleux débarquement

Mgr Derouet raconte ainsi dans un style pittoresque et plein d'humour, un accident qui aurait pu avoir des suites plus fâcheuses. Le dernier mot a été dit par un de ses missionnaires : la pièce principale est sauvée !

LETTRE DE MGR DEROUET, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, VICAIRE APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS, AUX RELIGIEUSES CARMÉLITES D'AUTUN.

Mayumba (Congo français), le 6 juillet 1907.

De Mayumba, où je me trouve en ce moment en tournée de visite pastorale, je vous écris une lettre de mécontent.

Que faisiez-vous donc, en effet, le 22 juin dernier, à 5 h. 1/2 du soir ? Vous ne deviez guère vous occuper de moi, car, vous qui d'habitude me gardez si bien, vous m'avez laissé prendre un bain fameux dans la barre de Setté-Cama. J'ai failli même y rester pour tout de bon. En définitive, j'en ai été quitte pour deux jours de fièvre et une perte matérielle d'un millier de francs : chapelle épiscopale, anneau pastoral, montre, etc. Ce n'est que cela, mais c'est encore beaucoup trop et vous comprendrez facilement que je ne sois pas satisfait de mes gardiennes.

Mais n'insistons pas. Seulement, vous serez condamnées à subir tout au long le récit de ma lamentable aventure : ce sera votre pénitence.

∴

Après être resté un mois à Loango, depuis mon retour de France, juste le temps de reprendre contact avec les gens et les choses, je me suis décidé à commencer la visite des différentes stations du vicariat. Setté-Cama étant la plus septentrionale, devait venir en première ligne. Profitant du passage du steamer *Paraguay* qui effectuait son voyage de retour de Matadi à Bordeaux ; j'arrivai en rade de Setté-Cama le 22 juin au soir, après un jour et une nuit de navigation.

Mais être en rade de Setté-Cama n'est pas être à Setté-Cama. C'est quelquefois en être très éloigné, à ce point, qu'on est assez souvent obligé, pour atteindre la ville (c'est une manière de parler, il y a huit européens) de passer par Mayumba ou Cap-Lopez, ce qui représente un voyage de quatre ou cinq jours par voie de terre.

Il y a, en effet, entre le point de mouillage des bateaux et la terre, un obstacle qui, à certaines heures, est absolument insurmontable, la barre.

La barre est un phénomène qui s'observe sur la plus grande partie de la côte occidentale d'Afrique et constitue un vaste cordon de défense autour du continent noir. A quarante ou cinquante mètres du rivage, les vagues s'élèvent en volutes énormes et brisent, avec un fracas tel, qu'en l'entendant à plusieurs kilomètres, on a l'impression du grondement du tonnerre ou du bruit du canon. Quand ces vagues se succèdent furieuses, formant cinq ou six rouleaux à la fois, on a devant soi une gigantesque muraille écumante que l'on ne franchit jamais sans émotion.

Or, le 22 juin au soir, la barre n'était pas trop mauvaise à Setté-Cama. Les rouleaux étaient de taille moyenne, les vagues brisaient sans le fracas des grands jours :

« — Vous aurez une bonne barre, Monseigneur, me disait le distingué commandant du *Paraguay*, au moment où je quittais son bord ; toutefois, ajoutait-il, faites attention à la marée basse et attendez le bon rouleau, afin d'éviter les bancs de sable. »

Je communiquai cette observation au patron du *boat* qui devait me conduire à terre et, pour la mieux faire accepter, je lui glissai en même temps dans la main le pourboire traditionnel, une pièce de 5 francs. C'était payer bien cher le bain qui m'attendait.

∴

Un peu avant d'arriver au passage critique, je reconnus sur le rivage le P. Moulin, supérieur de la



mission de Setté-Cama, lequel était accouru à la plage pour me recevoir. A peine avais-je répondu à ses salutations que mon embarcation ayant heurté de l'avant contre un banc de sable était prise en travers au milieu des brisants, et, en moins de temps qu'il en faut pour le dire, une montagne d'eau s'abat sur elle et la fait sombrer. Du coup, je fus précipité la tête la première au fond du *boat* et je me serais infailliblement fracturé le crâne sans le pied d'un malheureux rameur qui me servit de tampon et me diminua la violence du choc. Ce premier rouleau fut suivi de plusieurs autres qui nous bousculèrent, mais sans nous renverser.

De la plage, le P. Moulin me vit apparaître et disparaître trois fois sans pouvoir me porter secours; il fit ce qu'il put en me donnant alors une absolution à laquelle d'ailleurs je m'étais disposé par un bon acte de contrition que j'avais fait en approchant de la barre.

Quand je me relevai, je me trouvai seul dans l'embarcation avec deux rameurs sur douze, les dix autres étaient à la mer et se débattaient dans les flots.

Je quittai aussitôt le *boat* et, aidé des deux indigènes restés près de moi, je parvins avec de grandes difficultés à gagner le rivage. Je n'avais, grâce à Dieu, aucune blessure. Dans la bagarre, une caisse m'était tombée sur les reins sans me faire de mal; mais, en nageant, j'avais perdu mon anneau pastoral, précieux et cher souvenir de mon prédécesseur, le vénéré Mgr Carrie.

Quant aux bagages, ils furent tous repêchés les uns après les autres, mais dans quel état! Ma chapelle épiscopale surtout, qui me rappelait de si touchantes générosités, faisait peine à voir. Je ne parle pas des cadres, des photographies, des images... et de maints objets de ce genre que je me proposais d'offrir à mes confrères, de tout cela je faisais mon deuil à l'avance.

Et pour comble d'infortune la nuit venait. Pour me rendre à la mission, j'avais encore à subir une navigation de deux heures, mais en pirogue cette fois et sur une paisible lagune! J'arrivai à dix heures du soir dans un état de fatigue que vous devinez, et ce ne fut que le lendemain matin que je commençai à soigner mes tristes épaves. L'eau de mer avait pénétré partout et endommagé chaque objet. J'estime — je vous l'ai déjà dit — que cet accident me causo une perte matérielle de 1.000 fr. Mais ne faut-il pas répéter la parole que m'adressaient, par manière de consolation, les missionnaires de Setté-Cama pendant que d'un air affligé, je considérais toutes ces loques : « Ne vous attristez pas trop : la pièce principale est sauvée. »

De fait, j'ai à bénir le Ciel d'en avoir été quitte à si bon compte. J'aurais pu me noyer, être écrasé par le *boat* ou dévoré par un requin. Le redoutable squale abonde ici, et il n'en est pas à ses coups d'essai en fait de prévenance pour ceux qui tombent dans la barre. Il y a exactement six mois, un agent de la Compagnie Française se rendait à bord du bateau français; après un séjour de deux ans au Congo, il rentrait en France avec quelques économies. Le *boat* chavira dans la barre et le malheureux agent n'a jamais reparu.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Samedi 7 septembre, à 10 heures, un service solennel pour le repos de l'âme dn T. R. P. Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines, sera célébré dans l'église Notre-Dame Saint-Louis de la Guillotière.

S. Em. le cardinal archevêque de Lyon présidera la cérémonie et donnera l'absoute.

L'oraison funèbre du vénéré défunt sera prononcée par Mgr Morel, directeur des *Missions catholiques.*

Macédoine. — Sœur Marie-Joseph Pascaud, Fille de la Charité, nous écrit de Salonique :

Il y a environ dix-huit ans, une feuille d'un de vos petits almanachs me tombait sous les yeux. La page représentait une jeune Bulgare catholique. Dans une lettre accompagnant la gravure, Sœur Pourtalès parlait de ses enfants et des œuvres de Koukouche, souhaitant que saint Joseph auquel sa maison était dédiée lui obtint des sœurs et des ressources.

Elle fut immédiatement exaucée dans mon cœur. depuis cet instant je n'eus qu'un désir : la rejoindre pour apprendre le catéchisme aux Bulgares. L'obéissance ne me permit pas de si tôt, de suivre cet attrait. Je ne devais pas connaître celle dont Dieu s'était servi pour le faire naître en moi. Hélas ! je ne devais venir au milieu des Bulgares que pour la remplacer !

« Héritière de ses succès, en même temps que de ses œuvres, il me faut les faire vivre et prospérer. J'ai confiance que vous viendrez à mon secours, sœurs et ressources nous font encore défaut. Elever les jeunes filles bulgares, fortifier leur foi, pour qu'elles deviennent des remparts vivants contre le schisme, de saintes mères de familles qui graveront au cœur de leurs enfants l'amour de l'unique véritable Eglise, voilà notre but.

Comme moyen matériel, il nous faudrait une grande salle, coûtant environ 2.000 francs, puis 1.000 francs pendant deux ou trois ans, afin de couvrir les premiers frais. Voilà ce qu'il nous faudrait pour commencer, et continuer sûrement une œuvre qui ferait tant de bien ! »

Perse. — Mgr Lesné, délégué apostolique de la Perse, nous écrit d'Ourmiah le 6 août :

« Les malheurs et les calamités continuent à éprouver notre pauvre mission. Après trois années consécutives d'une affreuse famine, la moisson s'annonçait assez bonne et faisait espérer sinon la fin de la misère, au moins une grande amélioration, lorsque la guerre avec tous ses maux a éclaté et est venue désoler et ravager notre contrée. Les pillards Kurdes s'étaient révoltés et le gouvernement persan avait envoyé contre eux l'armée pour les réprimer et arrêter leur brigandage; mais quel n'a pas été l'étonnement général lorsqu'on a vu les soldats de l'armée turque, unis aux Kurdes révoltés, culbuter l'armée persane, se jeter sur les villages persans avoisinant la frontière turque, en faire le sac, massacrant sans distinction petits et grands, hommes, femmes et enfants. Alors, ça été un sauve qui peut général : nos pauvres chrétiens effrayés ont pris la fuite dans toutes les directions, abandonnant tout à la rapacité des envahisseurs et se sont dirigés sur la ville d'Ourmiah, espérant y trouver aide et protection ;

ils y arrivent par groupes, à demi-nus, exténués et mourant de faim. Les cours de la mission et de nos Sœurs sont déjà pleines de ces malheureux dénués de tout et demandant du pain à cor et à cri ; c'est bien le cas de dire que ventre affamé n'a pas d'oreilles ; c'est un brouhaha incroyable de voix, de pleurs et de gémissements qui ne cesse ni le jour, ni la nuit.

« Déjà épuisés par trois années de famine, nous ne savons plus que faire ; cependant nous faisons donner aux premiers arrivés le pain que nous avons et les adressons au consul russe de notre ville qui veut bien s'en charger pour le moment comme déjà il en avait accepté d'autres. A peine ces premiers groupes nous avaient-ils quittés que d'autres arrivent plus nombreux et encore plus déguenillés et s'installent dans nos cours : les hommes et les garçons chez nous, les femmes, les filles et les petits enfants chez nos Sœurs. Nous avons dû les garder jusqu'à nouvel ordre et commencer des distributions de pain deux fois par jour, comptant plutôt sur la Providence pour cela que sur nos ressources qui sont épuisées, prenant à crédit tant qu'on voudra bien nous avancer, seulement cela ne peut durer longtemps si nos frères d'Europe tardent à nous venir en aide. »

Tonkin maritime. — Mgr Marcou, vicaire apostolique du Tonkin maritime, nous écrit le 20 juillet :

« Il y a un an à peine, grâce aux aumônes envoyées de France, nous pouvions donner tous les matins un peu de riz à plusieurs milliers d'affamés dont bon nombre seraient morts de faim sans ce léger secours. Au nom de tous ces malheureux, je dis à vos charitables lecteurs le plus cordial merci et prie le Bon Dieu d'acquitter notre dette de reconnaissance en accordant à tous nos bienfaiteurs, connus et inconnus, ses meilleures bénédictions.

« Aujourd'hui, ce n'est pas pour donner à des affamés un peu de nourriture matérielle que je viens tendre la main, bien que la misère soit encore grande, c'est pour la construction d'un grand Séminaire.

« Bien que notre population catholique dépasse déjà 90.000 (et la population païenne 2 millions) nous n'avons pas encore d'établissement pour la formation du clergé indigène. Ce n'est cependant pas la faute de nos chrétiens, car, malgré leur indigence, ils nous ont déjà remis plus de 10.000 francs; mais c'est à peine le tiers de la somme nécessaire, et où trouver ce qui manque ?

« Dieu daigne inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de nous venir en aide afin que nous puissions et construire cet établissement au plus tôt et assurer l'entretien des nombreux séminaristes qui ne demandent pas mieux que de se consacrer au service de Dieu! Avec 2.000 francs, on peut fonder une bourse perpétuelle, une demi-bourse avec 1.000 francs. L'entretien d'un séminariste revient à environ 180 francs par an.

« Un service perpétuel pour les fondateurs de bourses et demi-bourses sera célébré chaque année dans la chapelle du séminaire. De plus, pendant dix ans, il y aura une messe dite tous les samedis à l'intention de tous les donateurs, qui auront part aussi aux prières récitées dans tout le vicariat pour les bienfaiteurs de la mission.

« Ce n'est pas auprès des lecteurs des *Missions Catholiques* qu'il faut insister sur l'importance d'un nombreux clergé indigène pour l'extension rapide de la prédication évangélique et le développement de toutes les œuvres de zèle et de charité. La chose n'a jamais paru plus évidente que de nos jours, à cause des bouleversements qu'un avenir peut-être prochain prépare dans l'Extrême-Orient. »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Le R. P. Durand écrit de Wanour, au R. P Régis, procureur des missions maristes :

« Je me fais un devoir de vous apprendre, avec tous les détails que j'ai pu recueillir, les circonstances de la mort du P. Le Fur, mon bon supérieur qui s'est noyé sous mes yeux, à un demi-mille de la résidence de Wanour.

« Le 21 janvier, dans l'après-midi, une tempête terrible avait éclaté. Grâce à Dieu, le steamer *la France*, qui fait le service des îles, avait passé le matin et avait pu aller se réfugier à Port-Vila, nos côtes n'offrant pas un abri sûr aux bateaux d'un grand tonnage. La tempête avait duré vingt-quatre heures. Elle s'étaiit calmée graduellement le 22, au matin, à partir de 9 heures. Le 23, dans la matinée, bien que le vent soufflât encore et que la mer fût houleuse, le P. Le Fur fit part à Xavier, bon marin et d'un dévouement sans bornes, de son intention d'aller, dans l'après-midi, à la baie Barrier pour y transporter les madriers destinés à la future maison des missionnaires. Xavier essaya de le détourner de son dessein et je joignis ma voix à la sienne ; mais le Père nous répondit : « Une fois la pointe doublée, la mer sera calme « et cela ira tout seul. D'ailleurs, si je vois qu'il y a du danger, « je reviendrai, et si, avant de prendre la mer, je trouve qu'il y a « du péril, je ne partirai pas du tout »

« Après le dîner, le Père fit ses préparatifs de départ et s'en alla, comme il l'avait décidé, disant qu'il reviendrait le lendemain. Il était plein d'ardeur et de gaîté comme toujours. Arrivé au bord de la mer, il jugea sans doute qu'elle n'offrait point de danger, car il s'embarqua vers une heure et demie. Quand il fut à une certaine distance, je pus, avec des jumelles, suivre la marche de la baleinière qui remorquait le radeau de madriers.

« Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut vous dire qu'il y a devant Wanour, deux grands récifs ; un troisième, encore plus vaste, se trouve un peu plus au sud-est. Sur ces récifs qui s'étendent du rivage à près de deux cents mètres en mer, vont se briser avec violence les vagues qui viennent du large. Dans leur voisinage, la mer est toujours très agitée, très écumante, et il y a toujours péril à s'y aventurer. Entre ces trois récifs se trouvent deux passes larges et profondes par lesquelles on peut, sans danger, sortir de Wanour.

« Vous pouvez maintenant juger quelles furent ma stupéfaction et mon effroi quand je vis la baleinière se diriger droit sur le troisième récif, la voile hissée. Au moment où elle arrivait jusque sur les brisants, je vis la voile s'abaisser et la baleinière virer de bord pour retourner en arrière. Mais il était rrop tard. Comme elle tournait et se présentait à moi dans toute sa longueur, je la vis affreusement agitée par une des lames du récif, ce que les indigènes appellent « un rouleau ». L'embarcation n'était pas encore remise de cette secousse qu'une vague terrible arrivait sur elle. Alors elle disparut entièrement à mes regards pendant un moment. Je me dis aussitôt : « Elle a chaviré ». Mais non, je la vis bientôt dans la même position qu'avant l'arrivée de la lame, seulement j'aperçus aussi un indigène qui se jetait à l'eau. Je demandai à Xavier qui suivait, comme moi, avec anxiété, toutes les péripéties du drame :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

« — Père, me répondit-il, c'est la corde qui attachait le radeau « à la baleinière qui s'est cassée, alors il est allé chercher le bout « de la corde. »

« Cette réponse me tranquillisa, et comme je vis l'indigène qui avait sauté à l'eau regagner la baleinière et celle-ci revenir vers Wanour, je me remis à mes occupations sans plus m'inquiéter.

« Vers trois heures, je vis plusieurs des indigènes qui accompagnaient le Père revenir à la mission en rapportant les petits paquets qu'il avait coutume d'emporter dans ses voyages : son sac, sa douillette, quelques provisions, etc. Je me dis avec joie : « Le Père n'est pas loin » ; mais quels ne furent pas mon étonnement et ma douleur quand les indigènes me dirent qu'il était mort ! Que s'était-il donc passé ? La grande vague avait enlevé le Père sans que ni Xavier ni moi nous nous en fussions aperçus. Molsul, jeune indigène de quinze ans avait crié aux autres, plus forts que lui, de voler au secours du missionnaire ; mais pas un n'avait bougé, tant ils étaient paralysés par la peur. Alors il s'était jeté à l'eau lui-même, avait rejoint le Père, et lui avait recommandé de s'appuyer sur son épaule pendant qu'il nagerait vers la baleinière. Ainsi fut fait. Mais bientôt le Père commença à perdre ses forces et s'enfonça sous les flots.

« Tous ceux qui connaissaient le P. Le Fur le tenaient pour un saint. Le matin même, il avait eu le bonheur de célébrer la sainte messe, et c'était un jour de fête de la sainte Vierge. Tous ces motifs nous font espérer qu'il aura trouvé grâce devant Dieu et que maintenant, du haut du ciel, il prie pour nous. »



Un mot sur la sériciculture dans le Chan-tong

Par le R. P. MICHEL DE MAYNARD

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN AU CHAN-TONG MÉRIDIONAL

Le Chan-tong est remarquable par la quantité de soie grège qu'il fournit. Nos lecteurs liront avec intérêt cette étude sur une des industries principales du grand Empire du Milieu.

I

DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE ET DE LA PRODUCTION DE CETTE SUBSTANCE

La soie grège du Chan-tong est connue de tous les industriels ; il en fournit annuellement de grandes quantités, grâce au nombre de vers à soie qu'on y élève. Le sud et l'ouest de cette province comptent des milliers de sériciculteurs. Mais, sans contredit, la sous-préfecture de Lin-k'in est le centre principal de la sériciculture dans le Chan-toung.

Vallées et montagnes sont couvertes de mûriers. La nature du sol se prête merveilleusement à leur accroissement, non moins qu'à la bonne qualité des feuilles qui servent à nourrir les vers à soie. Il y a des propriétaires de mûriers qui réalisent de gros bénéfices par la seule vente des feuilles. Les premières feuilles apparaissent vers la fin d'avril ou au commencement de mai. Leur apparition coïncide avec l'éclosion des chenilles.

Le mûrier est si vivace qu'il produit deux fois des feuilles. Quinze à vingt jours après avoir été complètement dépouillé de son feuillage, le mûrier donne, effectivement, une nouvelle feuillée, qui ne tombera qu'à l'automne.

Dès leur naissance, les chenilles sont nourries avec ces feuilles, très tendres, qu'on a soin préalablement de couper en petits morceaux. Pendant trois semaines, leur éducation est assez facile ; toutefois, il faut encore hâcher les feuilles qu'on leur donne. Jusque-là, les vers à soie ne sont pas trop voraces ; mais, voici venir la dernière période ou mûe. Quelques jours auparavant, les magnaniers ont eu soin de préparer des locaux spéciaux ou, du moins, de nouvelles nattes ; car, il faut plus de surface pour ces chenilles, qui ont grandi et grossi. Pour leurs vers à soie, les Chinois abandonnent repos et bien-être. D'un bout à l'autre des diverses chambres dont ils disposent, ils établissent des poutres pour y étendre des nattes. Quant aux humains, ils couchent à terre, par-dessous cet étage ou ces étages provisoires ; encore, pour gagner leur lit, doivent-ils se courber, souvent même ramper.

∴

Les chenilles sont arrivées à la dernière période de leur développement. Nuit et jour, il faut être sur pied pour les nourrir. Ceux qui possèdent un nombre de mûriers en rapport avec la quantité de vers à soie qu'ils élèvent n'ont qu'à s'occuper de cueillir les feuilles nécessaires à leur nutrition. Les autres sont obligés de courir par tous les temps, aux divers marchés de la région, parfois jusqu'à 25 et 40 lis, pour acheter la provision de feuilles nécessaires. Remarquez qu'on ne peut s'en procurer pour plusieurs jours à l'avance, puisque les chenilles doivent les manger fraîches. Durant ces huit ou dix jours, grands et petits sont accablés par le travail et les soins qu'exigent ces vers. Entrez dans une de ces magnaneries, et vous constaterez *de visu* ce qui s'y passe. Sans aucune exagération, je puis vous affirmer que j'ai entendu bien distinctement le bruit produit par ces chenilles voraces mastiquant leur nourriture. Il ne faut pas s'en étonner ; car, selon la dimension des locaux, le nombre des chenilles est plus ou moins grand ; ici 15.000, là 40.000, ailleurs 60.000 et plus dans un appartement de 7 mètres sur 3.

Dix jours se sont écoulés pendant le cinquième âge de ces chenilles ; car, vous le savez, la vie du ver à soie se divise en cinq âges, séparés chacun du précédent par un changement de peau ou mue. Vers le trente-cinquième jour, pour la majorité d'entre elles, les chenilles cessent de manger, lèvent et balancent le cou comme si elles cherchaient quelque chose. Si vous prenez un de ces vers, dont la longueur moyenne est de 60 mm., vous remarquerez que le deuxième et troisième anneau sont très nettement renflés. Mettez la chenille entre vous et la lumière et vous verrez entre ces deux anneaux, le fil de soie qui commence à se former. Dès lors, il n'y a pas à se tromper, la vie de la chenille touche à sa fin.

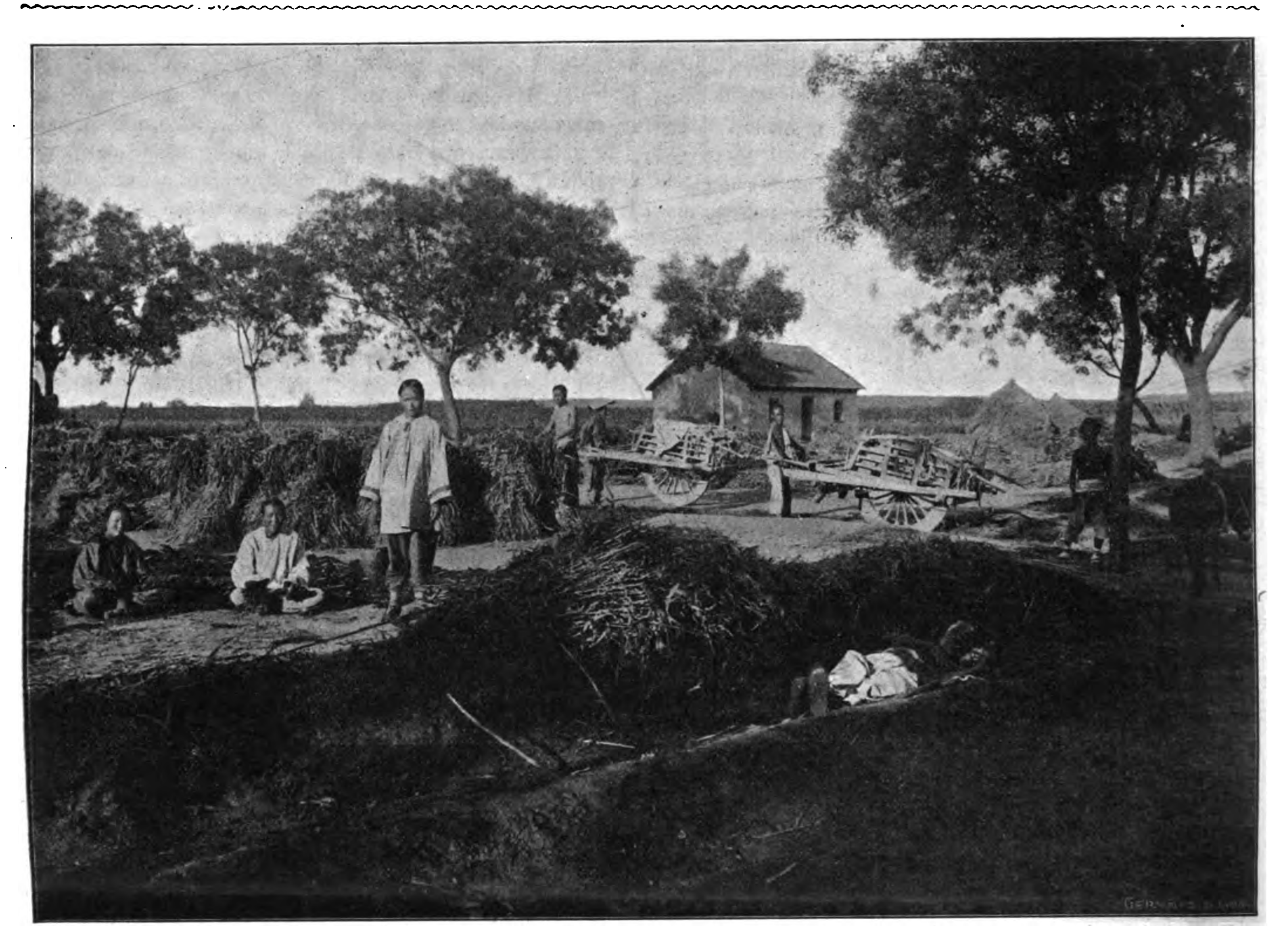
Les sériciculteurs, durant le dernier âge du ver à soie, préparent, en dehors de leurs maisons, des cahutes aux formes variées ; car, il n'y a rien de déterminé pour leur construction. Les uns simulent une habitation ordinaire, les autres n'élèvent qu'une hetite hutte conique. Ceux-ci préfèrent l'apparence d'une tour ronde ou carrée. Comme la plus grande majorité des magnaniers n'ont pas une cour suffisamment grande pour établir ces cahutes chez eux, ils les édifient sur la rue ou sur les places du village. L'aspect en est assez curieux.

∴

Avec quoi sont bâties ces cahutes ? Les Chinois se servent ici de tiges de sorgho pour les construire. Selon la grosseur de la tige, on en réunit deux ou trois ensemble, au moyen de paille, du moins pour les tiges qui doivent être placées verticalement. Pour celles qui serviront à multiplier les étages, elles sont mises séparément pour former claie, dans le sens horizontal. Cela fait, la toiture est établie. A cet effet, on fixe quelques nattes sur cette charpente. Quelques-uns se servent de troncs d'arbres, comme carcasse de ces cabanes, mais la plupart des sériciculteurs se contentent des tiges de sorgho. Quand les étages ont été constitués, on jette sur ces tiges, qui font l'office de plancher, de la paille soitde blé, soit de pois, soit de millet. Puis, on dispose entre les claies de la paille de millet. Tout est prêt pour recevoir les vers à soie.

L'évolution des chenilles est terminée. Les magnaniers les transportent alors dans les loges où elles fileront leur cocon. D'après la grandeur des rayons ou étages de ces huttes, trois, cinq, quinze mille sont déposées sur le même rayon. Quand la loge est remplie, on la ferme de tous côtés, ordinairement, en appliquant des nattes sur les tiges de sorgho. De la sorte, les chenilles sont protégées contre le soleil, la pluie et le vent ; elles pourront travailler en paix.

Quelques heures après avoir été enfermées dans ces cabanes, les chenilles commencent à filer. Préalablement, elles grimpent sur la paille de millet disposée entre les claies ou



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — RÉCOLTE DE L'AUTOMNE : MILLET, SORGHO, HARICOTS, ETC. ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

s'accrochent aux tiges de sorgho. Lorsqu'il va se mettre à filer, le ver fixe sur la paille ou sur le sorgho le début de son fil. Tournant la tête de-ci de-là, il enroule son fil tout autour de lui. Au bout de quatre à cinq jours, le cocon est achevé et la cheuille se transforme en chrysalide.

***

Les sériciculteurs enlèvent les nattes qui fermaient ces loges et en retirent un à un tous les cocons. C'est une opération assez laborieuse et délicate, car il s'agit de ne pas écraser les cocons. Cette opération achevée, la sélection se fait. Pour la reproduction ou grainage, on choisit les plus beaux cocons, ceux qui sont fermes, durs, à tissu serré. Les Chinois en prennent un nombre égal de chaque sexe. Ceux des mâles sont facilement reconnaissables par une sorte d'étranglement très marqué au milieu.

***

Quinze jours après la formation du cocon, les chrysalides choisies pour la reproduction se transforment en papillons qui s'échappent au dehors des cocons en en perçant les parois. La ponte moyenne du ver à soie est de trois cents œufs. Ils sont conservés sur des feuilles de papier où le papillon les a déposés. Les Chinois les suspendent dans leurs chambres où ces œufs resteront fixés au papier jusqu'au printemps, époque de l'éclosion des chenilles.

Les cocons éliminés de la reproduction sont mis dans de grandes jarres, où ils attendront l'époque du dévidage de la soie. Mais, pour empêcher les chrysalides d'arriver à l'état de papillon, on répand du sel sur les cocons.

Souvent, au moment de cette sélection, passent dans les villages des hommes, plus fréquemment des femmes, qui achètent les cocons. Pour une grande sapèque, on peut avoir un cocon. Ce n'est pas cher, comme vous voyez, puisqu'il faut environ 15 grandes sapèques ou 30 petites pour égaler notre sou français. Toutefois, les sériciculteurs de Lin-k'in préfèrent les conserver afin d'en tirer la soie...

La récolte du blé terminée, vers la fin de juin, les Chinois préparent un fourneau en terre avec une cheminée en pisés sous un hangar quelconque. Sur ce fourneau est fixée une bassine en fer battu. Le moment du tirage de la soie étant arrivé, on fait chauffer l'eau mise auparavant dans la bassine. Ordinairement, il y a un chauffeur spécial ; car, ceux qui sont occupés au battage et au dévidage sont absorbés par leur travail.

Quand le degré de chaleur est suffisant, les cocons sont jetés dans l'eau où s'opère le frison, c'est-à-dire cette opération qui consiste à débarrasser le cocon de ses couches extérieures dont la valeur est très médiocre.

L'ébouillantage accompli, vient le battage, qui consiste à

frapper les cocons nageant dans l'eau avec une tige de sorgho ou un morceau de bois que l'ouvrier batteur tient dans sa main gauche. Cette tige a pour mission de faire plonger les cocons dans l'eau tandis qu'une sorte de peigne placé dans la main droite du même ouvrier prend les fils de soie. Ceux-ci, en effet, viennent s'attacher aux dents du peigne et, au bout de quelque temps, l'ouvrier y tient tous les cocons suspendus. Il les passe, alors, à un second ouvrier, qui prend le faisceau de fils d'une main et avec l'autre tire les cocons à lui de manière à en faire sortir les fils. Il continue jusqu'à ce que les fils sortent bien nets. Le moment du dévidage est arrivé.

Ce second ouvrier y procède, en prenant une demi-douzaine de cocons environ. Il passe leurs fils sur des barbins. Le barbin, vous le savez, est ce petit anneau en fer fixé sur une tige de même métal placée horizontalement devant l'ouvrier. Dans le pays, chacune de ces tiges possède trois barbins. A la sortie de ceux-ci, les fils passent sur un petit rouleau en bois, puis glissent sur une petite barre de même matière. Les deux sont placés au-dessus des barbins. Cette double opération a pour effet de polir les fils. Néanmoins, comme ce polissage est encore insuffisant, l'ouvrier opère une croisure. A cet effet, il les fait s'enrouler sur le dévidoir en forme d'X, du moins pour les fils des deux rouleaux extrêmes. Ceux du milieu n'en ont pas besoin, ils subissent le contact des deux autres avant d'arriver au dévidoir. Ces fils passent alors sur une barre de bois appelée trembleur, qui est animée d'un mouvement de va-et-vient horizontal et parallèle à l'axe du dévidoir. Le mouvement de ce trembleur fait que chaque faisceau est réparti sur le dévidoir en une bande dont la largeur est égale à l'étendue du mouvement de va-et-vient. Le trembleur et le dévidoir reçoivent leur mouvement au moyen d'une pédale actionnée par le pied et qui agit sur diverses courroies, ou, mieux, sur les ficelles qui en tiennent lieu.

La soie ainsi travaillée s'appelle soie grège. Les habitants de Lin-k'in ne poursuivent pas plus loin le travail de la soie.

***

Durant une journée d'une douzaine d'heures environ, les ouvriers réussissent à tirer une moyenne de 1.200 grammes de soie, à peu près deux livres chinoises. Ceux qui ont éduqué plusieurs centaines de milles de vers à soie ont ainsi du travail pour quelques semaines.

Avant de retirer la soie du dévidoir, on la laisse sécher durant une demi-heure, puis on la sort du dévidoir, on l'étire et on la met en écheveau. Elle est, dès lors, prête à vendre.

Les propriétaires de cette soie, dont la couleur jaune dorée, par exception grisâtre en certains cas, est fort belle, la portent ou la font porter sur le marché. Ils ont soin d'en



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — FEMME OCCUPÉE A DÉVIDER DU FIL DE COTON POUR FORMER DES ÉCHEVAUX DE SOIE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

prendre peu à la fois ; peut-être est-ce mesure de prudence en raison des nombreux voleurs qui remplissent les chemins aux approches des jours de marché. Le grand marché de soie dans la région est Ts'ing-tcheou-fou. Il a lieu tous les cinq jours en juillet et août ; puis, jusqu'à la mi-novembre à intervalles moins rapprochés, en raison de la récolte d'automne qui se fait alors. Les vendeurs y viennent de chaque village par petits groupes, pour être à même, sans nul doute, de riposter aux voleurs, le cas échéant. Ils font 20, 30, 50, voire même 100 lis et plus pour arriver au marché.

Le prix de la livre de soie n'est pas fixe : il varie selon le taux du jour en raison de la quantité ou de la qualité de soie apportée sur la place. Cette année, la moyenne d'une livre chinoise (604 grammes) serait de 9 ligatures 500 sapèques, soit à peu près 15 francs.

Livrée au commerce, la soie subit bien des transformations avant d'être utilisée par l'industrie. N'ayant pas encore eu l'occasion de m'en rendre compte, je clos ici cette petite causerie. (*A suivre*).

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Étrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

LE BOUDDHISME

Suite (1)

Tout jeune enfant, le Khmer est présenté à la pagode par ses parents, à titre de novice, vers l'âge de 12 ans pour apprendre à lire, à écrire. Plusieurs endossent un petit habit religieux, assistent le bonze prêtre, lui servent sa nourriture, lui offrent à genoux l'eau pour ses ablutions. Vers l'âge de 15 ans, l'enfant retourne dans sa famille. Avant de s'établir, nombreux sont les jeunes gens qui, pour acquérir des mérites futurs et la considération des hommes, se font moines deux ou trois ans. Ils quittent ensuite l'habit religieux et se marient. Certains persévèrent, mais le bonze à perpétuité est assez rare.

Le vrai boudhiste, c'est le bonze sorti de la pagode. C'est lui qui incarne la doctrine, la morale du Boudha. A ces titres, il a droit aux pages les mieux étudiées de ces souvenirs.

ENTRÉE A LA PAGODE

Quand un jeune homme a fait vœu d'acquérir des mérites pour la vie future et l'estime parmi ses compatriotes, il achète une besace de mendiant qu'il fait entourer d'étoffes jaunes et rouges. Sa mère lui prépare sa robe de bonze et, au jour fixé avec le supérieur de la pagode où il désire se retirer, il se présente au monastère.

Le cortège d'honneur qui accompagne le futur moine de sa maison à la bonzerie est un tableau on ne peut plus pittoresque. Les jeunes gens de son âge, ses amis, l'entourent. Sa mère, ses sœurs, les matrones, les jeunes filles, revêtues de leurs plus beaux habits de fêtes, l'accompagnent leurs écharpes en soie, aux diverses couleurs flamboyantes, roses, bleues, vertes, violettes, jaunes, rouges flottent au vent. Les unes portent, sur des plateaux en cuivre, des fleurs, du riz, des gâteaux, les autres, les habits jaunes du futur bonze. Les parents ont des présents pour la pagode et les religieux. Tous suivent le cortège. C'est un tableau ravissant qui se déroule sous les ombrages, près des maisons et sous ce beau ciel des tropiques au lever du soleil.

A l'entrée de la pagode, la foule se prosterne sur des nattes, devant l'autel de Bouddha, et le postulant s'agenouille aux pieds du bonze consécrateur, entouré de ses collègues et souvent de nombreux religieux des pagodes voisines.

Quand le Phikou se relève, revêtu de son habit jaune, flamboyant neuf, sa tête rasée et sa besace au côté, c'est un cri de satisfaction qui s'échappe des assistants. On voit les larmes de joie aux yeux de sa mère.

La foule se retire et laisse le novice avec ses collègues, suivre la règle du maître.

Accompagnons-le dans sa vie de chaque jour.

LA JOURNÉE D'UN BONZE

Au dernier chant du coq, à l'aube naissante, le bonze se réveille. Aux mois de septembre et d'octobre, en souvenir de la retraite de Bouddha, le moine bouddhiste, longues heures avant l'aurore, doit quitter sa cellule, et monter à la pagode pour prier.

A travers le Cambodge, le son du tam-tam retentit dans chaque village. C'est un son lugubre dans la nuit noire, que ce rappel religieux qu'on entend de partout. Ce son se répercute dans le cœur du missionnaire, laisse tristesse, mélancolie et suggère à l'esprit des sérieuses réflexions.

Je n'oublierai jamais l'émotion peut-être la plus poignante de mon apostolat.

Parti de Phnôm-Penh pour aller rendre visite à la reine mère, à Oudong, l'ancienne capitale du royaume, ma barque aborde au débarcadère de Compong-Louong, longtemps avant le jour. J'entends comme des voix qui priaient et les tams-tams timbrer au loin et de partout des notes sombres.

Je descends à terre, malgré la nuit noire, obscure, et je vois une pagode toute dorée.

A tâtons, je gravis les nombreux gradins et, en attendant le jour, je me promenai sur le perron.

J'aperçois une porte et un éclair de lumière à travers une fente. Je pousse la porte. Quel spectacle ! ! ! surtout quel frisson au cœur ! ! !

Un vaste temple, aux colonnes polycromes. Un immense autel tout étincelant de lumières. Sur cet autel une énorme statue dorée de Bouddha et sur le pavé, une vingtaine de personnages aux riches étoffes jaunes, prosternés en adoration dans un silence profond.

Ma journée fut triste ; mes prières bien humbles !

Ma conviction était faite. Je compris la raison des insuccès de nos vieux missionnaires et l'obstacle à la conversion de ces peuples religieux.

Non, tant que le Cambodge, le Siam, le Laos, la Birmanie auront des religieux pareils nous ne pourrons convertir ces populationr.

Oui, des bonzes chrétiens, des moines chrétiens à l'instar des bonzes ! ! ! Le missionnaire, seul, perdu, au milieu de ces nombreuses pagodes, en face d'ascètes vénérés, n'aura jamais d'influence.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 24 et 31 août.

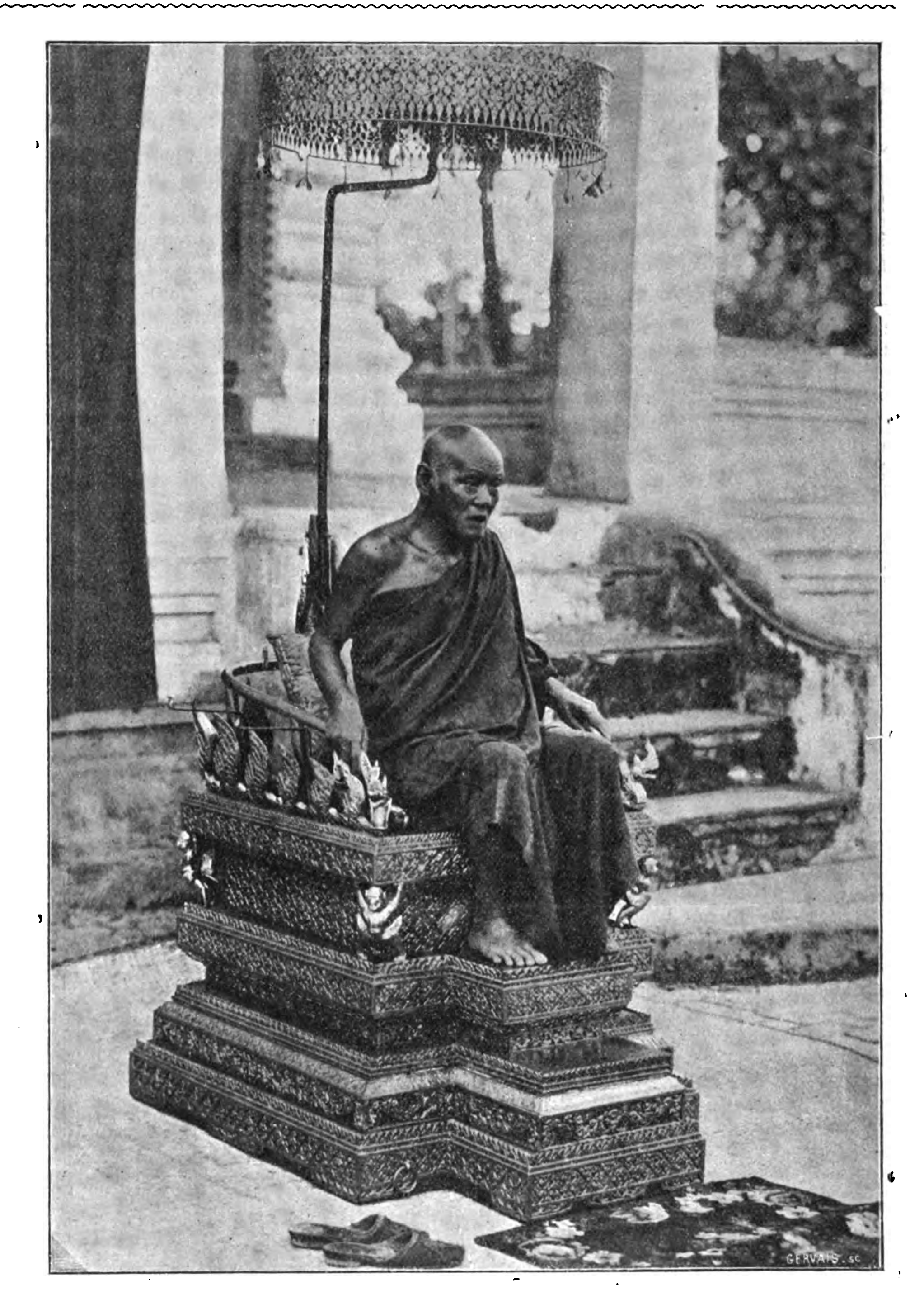
Au lever du soleil, les bonzes quittent la pagode, prennent leur marmite de mendiants, qu'ils suspendent au côté et s'en vont à la file les uns des autres, le supérieur en tête, mendier leur pitance.

Déjà, au son du tam-tam, et dans chaque maison on avait cuit le riz le plus blanc. Les religieux, les yeux modestement baissés à terre, sans regarder ni à droite ni à gauche, en silence et en ordre, parcourent le village, s'arrêtent devant chaque maison, d'où sort une jeune fille, ou une vieille femme, ou la maîtresse du logis.

Celle-ci se prosterne en adoration, s'agenouille et verse dans la marmite de chaque bonze qui passe devant elle, sans oser la regarder, une ou deux écuelles de riz, tandis que celui-ci, toujours sérieux et recueilli, récite une bénédiction.

Quand la marmite est pleine, les mendiants reviennent sur leurs pas, toujours en ordre, en silence. Les élèves bonzes, non encore initiés, eux aussi avec l'habit jaune, attendent leurs maîtres au coin de l'enceinte qui entourent les pagodes toutes ombragées par des arbres séculaires.

Tandis que ces novices enlèvent les marmites des quêteurs et les emportent dans les cellules, ceux-ci se groupent tous dans un coin de la cour, se séparent deux à deux et agenouillés l'un devant l'autre, se confessent. C'est la coulpe, c'est la correction fraternelle. C'est le *confiteor* bouddhique : formule en langue pali, incomprise de ces ignorants.



CAMBODGE. — Le chef des Bonzes; reproduction d'une photographie de M. Lazard.

A ce tableau du matin, d'une religion extérieure très sensible, à la scène élégante et pittoresque de ces groupes de moines, drapés dans leur robe aux couleurs d'or sur les chemins au milieu d'une luxuriante, végétation, se borne mon admiration.

Dans la journée, la vie du bonze n'est plus une vie de religieux, d'ascète, mais d'un paresseux désœuvré. Il mange la pitance mendiée vers les onze heures. Ensuite, il fume, il joue le restant du jour, ou il cause avec les oisifs du village, il mange des fruits ou boit l'eau de coco dans la soirée, ou il visite, d'une pagode à l'autre, ses collègues, s'il aime mieux cette distraction. Voilà leur existence. Sans doute, ils donnent l'instruction à quelques enfants, mais cette instruction, se borne à la lecture, à l'écriture. Ce sont plutôt les élèves qui apprennent ensemble, les plus âgés entraînant les plus jeunes.

Si ce culte extérieur, ce maintien sévère paraît touchant, si ce tableau pittoresque du matin peut satisfaire la vue, on se sent pris de pitié pour ces bons religieux, qui ignorent la langue dans laquelle ils prient, ne connaissent pas la vie de l'homme mortel qu'ils adorent. Cakia-Mouni est un simple mortel. Sa vie a été belle, sa morale pure, ses préceptes excellents. Jamais il ne s'est dit Dieu. Lui-même a aboli l'idolâ-

trie. Ses disciples l'ont déifié et l'adorent. C'est l'erreur la plus grossière, erreur digne plutôt de pitié que de mépris.

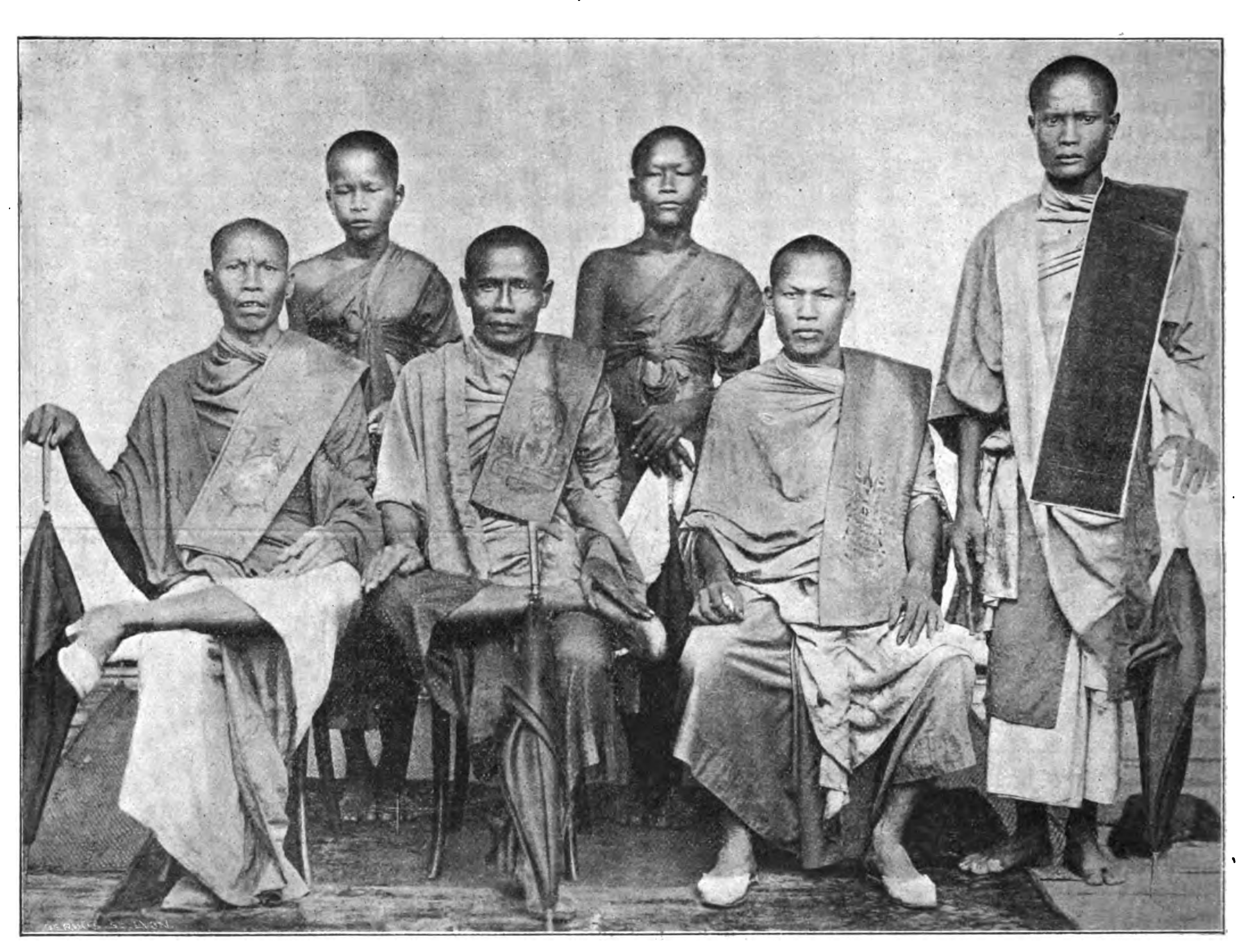
J'apprécie le rôle social du bouddhisme. J'en admire certains préceptes. C'est, je l'avoue, la religion humaine, qui, par ses préceptes, sa morale, sa liturgie, a le plus de contact avec la vraie religion révélée.

Mais, comme l'a fait l'auteur du *Bouddhisme au Cambodge*, oser mettre cette religion en parallèle avec la sublimité du christianisme et donner même la préférence à Bouddha sur Jésus-Christ, aux paroles de Bouddha sur les paroles de Jésus à sa mère, ou mourant sur la croix, c'est faire preuve d'un petit esprit ou d'un esprit faux.

scientifiques, cosmographie ou ontologie bouddhique, il est aussi erroné que dans sa préface et ses fréquents parallèles du Christ et de Bouddha, de l'esprit chrétien et de l'esprit bouddhique, son gros volume mérite la même critique que celle que lui donne dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, le savant M. Finot, pour sa petite brochure sur le roi Visandar.

***

Cet auteur, un de mes bons amis, n'a pas réfléchi aux conséquences de ses thèses. Bien souvent je le lui avais dit de vive voix. Qu'il excuse ma franchise. Il attaque ce que j'ai de plus sacré au cœur. J'avais lu son manuscrit en grande partie. Il savait mon opinion et plusieurs fois je lui avais dit :



CAMBODGE. — Bonzes, reproduction d'une photographie envoyée par M. Lazard.

Donner la préférence à la charité de Cakia-Mouni contre celle de Jésus-Christ, c'est d'un mauvais goût que personne n'avait osé encore. C'est un blâme jeté à l'Europe chrétienne, surtout aux missionnaires chrétiens.

Si la religion de Bouddha l'emporte par sa morale, par ses préceptes, par sa charité, l'Europe entière, c'est-à-dire toutes les nations civilisées sont dans l'erreur. Les Cambodgiens, les Thibétains et tous ces peuples bouddhistes nous sont supérieurs. L'Europe entière doit renier le christianisme et suivre l'idolâtrie des bonzes, et tous les missionnaires sont des naïfs, pour ne pas dire davantage.

Si dans les chapitres où cet auteur traite les questions

« Vous dites des erreurs. Corrigez ou vous aurez une critique mauvaise. » Je ne croyais pas être si bon prophète.

C'est au Cambodge que cette religion a été prêchée en dernier lieu. C'est aussi au Cambodge qu'on trouve le bouddhisme le plus pur, le plus orthodoxe. Nulle part, son clergé n'est si nombreux. Le dernier recensement de cette année donne trente-quatre mille quatre cent soixante-huit bonzes.

Comme toutes les religions humaines, le bouddhisme a eu partout ses jours de ferveur à son début, puis un état stationnaire pendant de longues années, enfin sa décadence et pour ainsi dire sa mort. Il n'existe plus aux Indes, son berceau. Il disparaît en Chine, surtout au Japon. Il est nul en Annam.

Pour un observateur, au Laos, au Siam, il est bien affaibli. L'auteur du *Bouddhisme au Cambodge* semble prophétiser un commencement de déchéance dans ce royaume. Si cet aveu venait de moi, je paraîtrais suspect, je cite la page de son ouvrage :

« Telle est la règle du religieux... Cependant on peut constater certains points où la règle a faibli. Les vêtements qui, autrefois, qui étaient en coton, sont souvent en soie... Les religieux, pour mendier, ne sortaient point sans leur écran, ne l'emportent plus maintenant et ne se voilent plus la face quand ils prient... Ils sont de plus en plus ignorants et se montrent de moins en moins soucieux de bien enseigner les enfants... Les religieux qui, jadis, ne devaient pas recevoir de l'argent, en reçoivent maintenant quelquefois, non pour eux ; mais pour le couvent... Les ex-voto portés à la pagode, les dons particuliers sont plus rares... Les laïques, qui vêtus de blanc, fréquentent les religieux, récitent les prières comme eux, sont très rares aujourd'hui.

« Les religieux cambodgiens sont très disciplinés et jouissent d'une grande réputation de pureté dans toute l'Indo-Chine... Mais au Laos, au Siam, ils sont de mœurs beaucoup plus libres et beaucoup moins scrupuleux ; les scandales dans ces deux pays sont plus fréquents qu'au Cambodge... A Angkor-Vat, les bonzes sont bruyants, rieurs, gais, et à Stung-Strêng, ils ont un air dégagé qu'on ne supporterait pas au Cambodge. »

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Le T. R. P. Planque

Premier supérieur général des Missions africaines de Lyon et fondateur des Religieuses de N.-D. des Apôtres.

Une des plus grandes figures de l'apostolat africain vient de disparaître, après un demi siècle de travaux et de succès apostoliques connus de Dieu seul et dont il est impossible de donner ici même une simple esquisse.

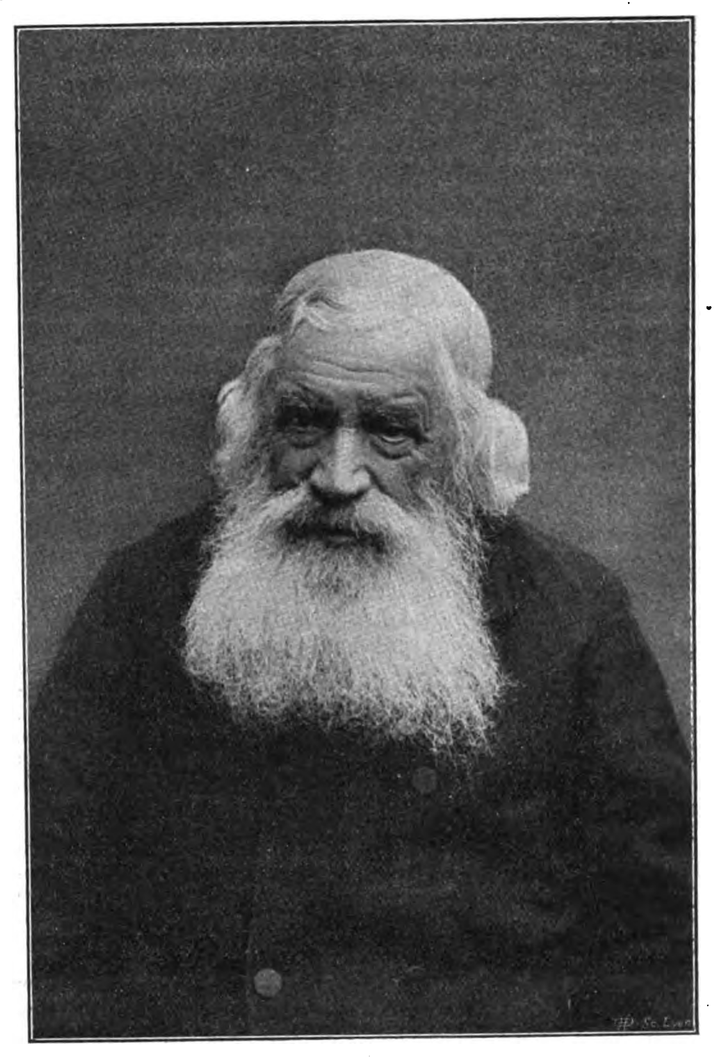
Joseph-Augustin Planque naquit à Chemy, diocèse de Cambrai, le 25 juillet 1826, quatrième enfant d'une famille patriarcale qui en comptait dix.

La Providence, qui prête l'oreille aux vagissements de l'enfant du plus humble berger, veilla sur le berceau du futur apôtre de l'Afrique, sous la figure d'une mère éminemment chrétienne qui insista pour donner à son fils le nom prophétique d'*Augustin*. Cette même Providence mit sur le chemin de l'adolescent studieux une âme de choix, une vieille tante de Lille qui, pendant la Terreur avait abrité sous son toit et préservé de la mort un Révérend Père Carme.

Mais le temps approche où Dieu parlera directement à son élu. Quelques années après sa première communion, faite à neuf ans et demi, le jeune Augustin entra au petit séminaire de Lille et rencontra sur sa route des condisciples qui l'aideront puissamment. Citons seulement celui qui sera plus tard dom Anselme, prieur général de la Grande Chartreuse et Amand Fava qui, devenu évêque de Grenoble accueillera dans son diocèse le berceau des Religieuses fondées par son ami, pour les Missions Africaines.

Le grand séminaire met davantage en relief la vocation et les talents de l'abbé Planque : ordonné prêtre le 21 décembre 1850, il est immédiatement nommé professeur de philosophie au grand séminaire d'Arras et bientôt après titulaire de l'important collège de Bergues, dirigé par les prêtres de Saint-Bertin.

A la même époque, le jeune prêtre sent de plus en plus l'appel de Dieu aux missions. Il y volerait si sa santé affaiblie par un jeûne de carême, ne le retenait pour le moment. Il avait déjà reçu son admission au séminaire des Missions Etrangères quand l'*Univers* publia, en 1856, l'appel chaleureux adressé par Mgr Marion-Brésillac pour l'évangélisation



T. R. P. Planque a 81 ans ; d'après une photographie tirée par le R. P. Chautard.

des Noirs les plus abandonnés de l'Afrique. Immédiatement son parti est pris ; il écrit à l'évêque missionnaire qui l'accepte comme son premier compagnon et bientôt le nomme supérieur de son séminaire établi à Lyon sous le titre de séminaire des Missions Africaines. C'est là que le jeune supérieur va avoir besoin de toute la virilité de son âme : emporté par son zèle ardent, Mgr Marion de Brésillac s'était embarqué le 1er mars 1859 pour Sierra-Leone où deux mois avaient suffi au rude climat de la Guinée pour coucher dans la tombe le fondateur et tous ses compagnons.

Anéantie en Afrique et réduite en France à trois prêtres et une demi-douzaine d'aspirants, la Société des Missions Africaines n'était plus viable et son berceau devenait son cercueil. Mais, dans l'Eglise de Dieu, un tombeau est le précurseur d'une résurrection. Toujours l'Eglise de Jésus-Christ enfantera des Elisée pour recueillir le manteau d'Elie. Réconforté par sa foi profonde, le P. Planque fait partager à sa petite communauté sa confiance en Dieu. Puis il court à Rome « voir Pierre » dans la personne de son successeur Pie IX et en rapporte les encouragements les plus précieux pour continuer l'œuvre des Missions Africaines, qui bénéficiera largement de la charité lyonnaise.

Objet des vœux constants du fondateur, le Dahomey fut enfin le premier champ d'apostolat de la Société des Missions africaines. Dès le 5 janvier 1861, le P. Planque y envoya trois missionnaires, bientôt suivis d'un grand nombre d'autres qui peu à peu transformèrent ce pays par excellence de l'esclavage et le préparèrent à la civilisation chrétienne.

Un des fils spirituels du R. P. Planque, au Dahomey, fut le célèbre P. Dorgère qui, pendant la guerre de 1890, prisonnier de Béhanzin, sut, par sa crânerie en face de la mort, mai-

triser son redoutable geôlier, et bientôt lui imposer la paix, au nom de la France.

En 1868, l'actif et intrépide Supérieur envoie des missionnaires fonder la mission de la colonie anglaise de Lagos, qui s'est développée rapidement et embrasse les agglomérations d'Abéokuta et d'Ibadan, les plus considérables de l'Afrique après le Caire et Alexandrie.

En 1873, une nouvelle préfecture est fondée au Cap central, puis échangée en 1880 contre le territoire de la Côte d'Or; mission dont le climat particulièrement insalubre n'empêche point les progrès spirituels, et qui en est déjà à son troisième vicaire apostolique. En 1884, c'est le tour de la mission du Niger supérieur où se trouve aujourd'hui une chrétienté admirable, composée principalement d'adultes convertis du fétichisme le plus abject. L'année suivante, la mission fondée en Egypte en 1877, sur la demande de la Propagande, a pris assez d'importance pour être érigée en Préfecture du Delta du Nil. — Dix années plus tard, l'infatigable supérieur envoie une nouvelle caravane de ses enfants à la Côte d'Ivoire où, malgré la peste et la fièvre jaune, sept ou huit stations sont créées en deux ans.

En 1900, le R. P. Planque célébrait ses noces d'or sacerdotales, entouré de sa double famille religieuse. Voyant, en effet, combien l'apostolat par l'homme seul est incomplet en Afrique, le Supérieur général, pour combler cette lacune, avait fondé en 1876 la Congrégation des religieuses de Notre Dame des Apôtres, pour les Missions Africaines.

Enfin, une septième préfecture apostolique, celle de la République de Libéria était occupée par les missionnaires, au moment du cinquantenaire de l'arrivée à Lyon du R. P. Planque et de la fondation de la Société des Missions Africaines, 8 décembre 1856. — Une bénédiction toute spéciale de Pie X vint mettre le comble à la joie commune, bénédiction bien méritée par celui qui avait fondé, pour la gloire de Dieu, plus de cent établissements dirigés aujourd'hui par quatre évêques et autant de préfets apostoliques.

Depuis cette fête inoubliable, le vénéré octogénaire, sans rien perdre de son énergie, sans abandonner la pratique quotidienne de son chemin de croix, sans renoncer à un autre chemin de la croix plus pénible encore et qui a duré un demi-siècle, dans les rues de Lyon, à la recherche du pain des missionnaires, le vénéré octogénaire, dis-je, se rapprochait chaque jour du sommet du calvaire par le poids des années et par les infirmités de plus en plus grandes qui, à la fin, ont triomphé d'une volonté de fer et d'une forte constitution.

Le jour de l'Assomption, le bon et Révérend Père célébra la sainte messe pour la dernière fois ; communia tous les jours suivants, reçut en pleine connaissance les derniers sacrements des mains de Mgr Pellet et s'éteignit doucement, le 21 août, à 2 heures du matin, en présence de nombreux membres de sa double communauté des Pères Africains et des Religieuses de Notre Dame des Apôtres, après les avoir grandement édifiés par sa patience, sa mortification et son union à Dieu. — Ses obsèques furent célébrées solennellement à l'église paroissiale de Saint-Louis. Mgr Pellet, évêque de Retimo, chanta la messe; et Mgr Déchelette, évêque de Hiérapolis, voulut bien donner l'absoute. L'inhumation eut lieu au cimetière de Loyasse.

Deux nouvelles préfectures apostoliques, déjà demandées par le R. P. Planque, seront, il est permis de l'espérer, comme deux nouveaux fleurons ajoutés à la couronne de l'homme qui, selon Mgr Morel, directeur des *Missions catholiques*, résume magnifiquement, avec le P. Libermann et le cardinal Lavigerie, l'apostolat en Afrique, au XIX[e] siècle.

E. Chautard.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. de Lagausie, du diocèse de Montauban	3 90
R. S. de Grane (Drôme)	50 »
Anonyme, diocèse de Lyon	45 »

Pour l'orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth (R. P. Prun).

Anonyme de Paris, L. B.	300 »
Anonyme du diocèse de Paris	25 »
Un anonyme de Provins, diocèse de Meaux	10 »
A. L. C., Reims	30 »
Cœur de Jésus, exaucez-moi, diocèse de Nancy	10 »

A Mgr Eestermans, Lahore.

N., diocèse de Nancy	30 »

Au R. P. Anastase, Bagdad.

J. G, diocèse de Lyon	10 »
Au nom de Saint-Antoine, diocèse de Séez	10 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour ses lépreux.

M[lle] Marie G., de G, diocèse de Nancy	10 »
Anonyme de Tamerville, diocèse de Coutances	2 »

Au R. P. Deslandes, pour l'église de Sainte-Anne, Jaffna.

Anonyme	20 »

A M. Denis, mission de Dong-Thap (Tonkin maritime).

Au nom de Saint-Antoine, diocèse de Séez	10 »

A M. Guichard, Cochinchine septentrionale.

Au nom de saint Antoine, diocèse de Séez	10 »

A Mgr Bouchut, Cambodge.

Un ancien aspirant de Lyon	15 »

Pour les affamés de la Chine (P. Noury, Kiang-nan).

Un curé de la Maurienne	20 »
Rév. A. Butler, diocèse de Dublin	50 »

Au R P. Jean Noury, pour les affamés (Kiang-nan).

Anonyme d'Orléans	5 »

A Mgr Lavest, Kouang-si.

M[me] Bienaymé, à Evian	5 »

A M. Chaffanjon, pour l'église de Kay-tchéou (Kouy-tchéou).

M[lle] Cécilia Salomon, diocèse de Besançon, demande de prières	10 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang.

Anonyme du diocèse de Beauvais	20 »

Pour les missions de Tokio.

Anonyme, diocèse de Belley	20 »

A Mgr Berlioz, pour la mission d'Hakodaté.

J. G., diocèse de Lyon	10 »
M[me] Griois	10 »
Cœur de Jésus, exaucez-moi, diocèse de Nancy	10 »
Au nom de Mgr l'Evêque d'Angers	50 »

A M. Corgier, Hakodaté.

Un ancien aspirant, Lyon	10 »

A M. Gruson, Abyssinie.

Au nom de Saint-Antoine, diocèse de Séez	10 »

Pour une mission nécessiteuse d'Afrique (Mgr Derouet, Congo français).

Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières spéciales	21 »

Pour les missions nécessiteuses (Hakodaté).

M. Havet, du diocèse d'Arras	20 »
M. l'abbé Dubois, du diocèse d'Arras	8 »
M. l'abbé Perdreau, Angers	20 »
Anonyme d'Uxegney, diocèse de Saint-Dié	100 »
M[lle] Cécilia Salomon, diocèse de Besançon, demande de prières	10 »

Au R. P. Cochet, îles Gilbert.

Au nom de Saint-Antoine, diocèse de Séez	10 »

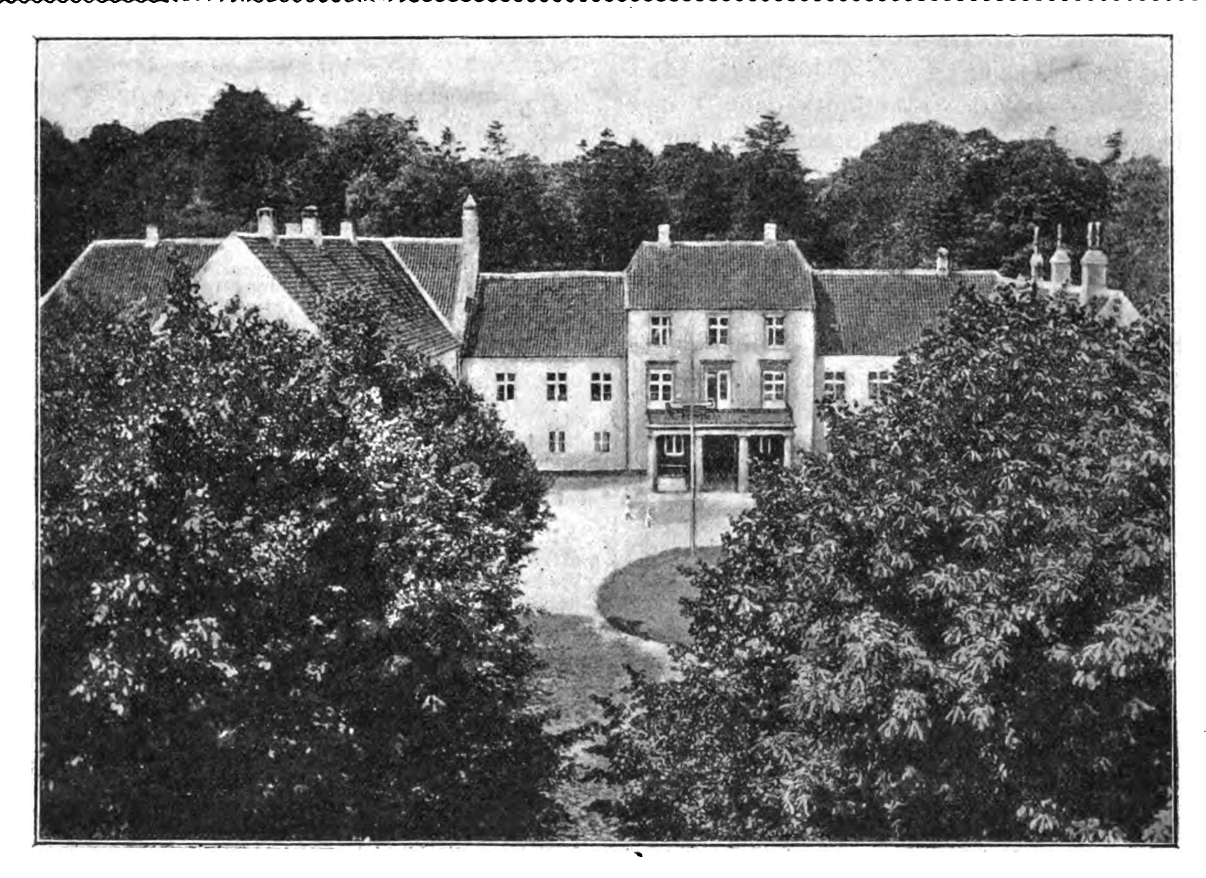
Anonyme de Nantes :

Pour Sœur Thérèse de Saint-Augustin, Stockholm (Suède)	25 »
— M. Milliard, Pondichéry	25 »
— Mgr Lesné, Perse, pour la mission de Tauris	25 »
— M. Laurent Guichard, Cochinchine septentrionale	25 »
— M. Binder, — —	25 »
— M. Boillot, — —	25 »
— M. Chapuis, Cochinchine septentrionale, pour son église du Saint-Rosaire	25 »
— le R. P. Jean Noury, Kiang-nan	25 »
— Sœur Gilbert, Tché-kiang	25 »
— Sœur Faure, Tché-kiang	25 »
— Sœur Saint-Joannis, Hakodaté, pour son dispensaire	25 »
— le R. P. Chabrand (Haute-Egypte)	25 »
— M. Gruson, Abyssinie	25 »
— le R. P. Waller, Haut-Niger	25 »
— le R. P. Turquetil, Saskatchewan, pour les Esquimaux	50 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



DANEMARK. — Couvent de Dalum (Sœurs de Saint-Hedvige), près Odensé ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Piou.

ODENSÉ (Danemark)

Jubilé et inauguration

Il est consolant, au milieu des tristesses actuelles, de voir l'Eglise, cette grande recommenceuse, reconquérir pas à pas le terrain perdu depuis la réforme, dans les pays du nord de l'Europe. C'est l'affirmation magnifique de sa vitalité.

LETTRE DU R. P. PIOU DE SAINT-GILLES, RÉDEMPTORISTE, MISSIONNAIRE A ODENSÉ

Le 18 août dernier fut un jour de joie et de consolation pour notre chère mission d'Odensé. Ce jour, en effet, la paroisse célébra son jubilé de 40 ans, et vit s'ouvrir une œuvre des plus importantes, un sanatorium pour les pauvres tuberculeux. Ce fut en 1867 que notre vénéré vicaire apostolique actuel, Mgr von Euch, alors curé de Fredericia, en Jutland, fonda la mission d'Odensé, dont le premier curé fut l'abbé Lichtle, originaire de l'Alsace.

Les débuts de la mission furent bien modestes et pénibles. Odensé ne comptait alors que 19 catholiques, dont 12 adultes et 7 enfants. On n'avait pas encore de chapelle, on célébrait le culte dans un ancien atelier de photographie, exposé aux rigueurs de l'hiver, comme aux chaleurs de l'été. Il n'était pas encore question ni de grand'messe ni même de chants. On n'avait ni harmonium ni organiste. Tout se bornait à une messe basse et à un petit sermon, L'année suivante, on peut louer un local un peu plus convenable et, sous la direction du zélé curé, la petite communauté catholique s'habitua, peu à peu, à chanter pendant la messe quoique sans accompagnement instrumental.

***

Enfin, le 31 mai 1870, fut inaugurée la petite chapelle de Sainte-Marie dont nous avons déjà offert la photographie aux lecteurs des *Missions*, et qui, l'année dernière, devait servir d'église catholique à Odensé. Elle n'existe maintenant plus qu'à l'état d'un pieux souvenir, ayant dû céder la place à la nouvelle église de Saint-Alban, déjà en bonne voie de construction. Si vos charitables lecteurs nous continuent leur sympathie et leur concours, nous célébrerons l'année prochaine, à pareille époque, la glorieuse consécration de ce nouveau sanctuaire. destiné à avoir un énorme retentissement dans tout le Danemark, et qui contribuera beaucoup à accélérer l'heureux mouvement de retour à l'unité catholique.

Durant ces quarante années, la Providence a visi-

blement béni la mission. De 49, le nombre des catholiques est monté à 500. La ville d'Odensé compte actuellement 5 couvents catholiques dont 1 de Pères Rédemptoristes, desservant la paroisse, 2 couvents de religieuses de Saint-Joseph, de Chambéry, desservant l'école des filles et l'hôpital Saint-Joseph, et 2 couvents de religieuses de Sainte-Hedvige arrivées l'an dernier et desservant déjà une école enfantine, une crêche, une école de travaux manuels, ainsi que le nouveau sanatorium inauguré le dimanche 18 août et installé dans l'ancien couvent de Dalum, près Odensé. Nos lecteurs peuvent constater qu'on travaille ferme à Odensé.

***

Quelques mots de la fête du 18 août. A 9 heures du matin, eut lieu l'inauguration de la nouvelle salle paroissiale « Saint-Alban ». A 10 heures, au Palais de l'Industrie, grand'messe solennelle célébrée par le T. R. P. Lange, Provincial des Rédemptoristes de Vienne. Le sermon fut donné par M. l'abbé Osterhammel, curé de Randers (Jutland). Presque toute la paroisse et de nombreux protestants remplissaient la vaste salle. Nos lecteurs se demanderont peut-être pourquoi nous avons choisi une salle profane comme lieu de culte. La raison est bien simple. La petite chapelle provisoire installée dans nos anciennes salles d'école et dont nous devons nous contenter, en attendant l'achèvement de la nouvelle église, aurait été absolument insuffisante pour contenir la foule des assistants. Elle suffit à grand'peine les dimanches ordinaires.

A midi, eut lieu un pèlerinage de Saint-Canut dans la crypte de l'ancienne cathédrale. Enfin, à 5 heures de l'après-midi, inauguration du nouveau sanatorium du « Couvent de Dalum » avec sermon et une conférence historique sur « l'évolution du catholicisme en Danemark ».

Une nombreuse assistance de catholiques et de protestants, des notabilités et des représentants de tous les journaux de la ville assistèrent à cette belle cérémonie. Pour terminer nous citerons quelques extraits et comptes rendus des divers journaux. Nos lecteurs pourront constater avec joie le respect et l'estime qu'a su acquérir déjà le catholicisme dans notre ville, ainsi que la tolérance qui anime nos concitoyens protestants. Commençons par le *Démocrate Socialiste :*

Il y a déjà plusieurs siècles, au moyen âge, à l'époque où florissait le catholicisme dans notre pays, il y avait déjà un couvent de religieuses à Dalum. On y recevait et soignait les voyageurs. Survint la Réforme, le couvent devint une propriété privée, changea plusieurs fois de nom et d'aspect .... Enfin, hier, des religieuses ont repris possession de l'ancienne propriété et lui ont rendu son ancien nom de « couvent de Dalum. »

Et maintenant à cette même place où, il y a 4 ou 500 ans, on soignait les pauvres voyageurs, on recevra dorénavant les malades et on s'efforcera de leur rendre la vie et la santé. De délicates mains de femmes soulageront les souffrances et essuieront la sueur des fronts. Autour des tables du jardin, on ne verra plus des poètes et des rêveurs, mais des malades

On verra les costumes bleus et blancs des religieuses de Saint-Hedwige travaillant au jardin, dans la maison, à la cuisine, comme autrefois les religieuses du moyen âge. Peut-on s'étonner de la joie des catholiques qui considèrent l'événement d'aujourd'hui comme une restauration.

Du *Journal d'Odensé* nous citerons les lignes suivantes :

Il faut admirer l'œuvre accomplie et qui, nécessairement attire l'attention de tous les hommes bien pensants. Le couvent de Dalum, édifié sur l'ancien sol historique, est construit avec goût et style. Au-dessus de la porte d'entrée on lit l'inscription suivante :

SANATORIUM DES SŒURS DE SAINT-HEDWIGE

COUVENT DE DALUM

Ad Majorem Dei Gloriam, 1907

Le sanatorium peut contenir de 25 à 30 malades.

Tout y est gai et riant. Les aimables Sœurs, au nombre de quatorze, répandent partout le bien-être.

Une abondante bénédiction sera certainement le fruit de l'œuvre.

De la journée d'hier on peut dire qu'elle fut vraiment une journée de fête pour la paroisse catholique de notre ville.

Même *si on n'est pas catholique*, on ne peut que se réjouir de l'œuvre inaugurée ici. C'est un plaisir de fréquenter ces personnes si douces et si aimables. On est *saisi de leur esprit religieux* et on sent que rien de ce qui est humain ne leur est étranger. Nous autres, ou au moins plusieurs d'entre nous, *nous avons peut-être beaucoup à apprendre ici.* Nous le souhaitons sincèrement, l'œuvre entreprise ici se développera dans de bonnes conditions et sera riche en fruits de joie et de bénédiction.

***

Voilà les appréciations de notre presse cependant toute protestante. Elles font honneur à notre bonne population danoise et nous remplissent d'espérance pour l'avenir de notre mission.

La prochaine fête catholique à Odensé, sera, nous osons l'espérer, la consécration de la nouvelle église. Elle dépassera en éclat et en résultats toutes les précédentes. Que vos charitables lecteurs veuillent bien la hâter ! Il ne nous manque plus beaucoup, avant l'hiver l'église sera couverte et si, Dieu veut, la consécration aura lieu en juillet prochain.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Samedi 7 septembre, a eu lieu, comme nous l'avons annoncé, le service solennel pour le T. R. P. Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon. Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Lyon, qui présidait la cérémonie, était entouré des trois évêques présents à Lyon, appartenant à la Société : Mgr Pellet, ancien évêque du Bénin; Mgr Steinmetz, évêque du Dahomey et Mgr Hummel, évêque de

la Côte-d'Or. Assistaient aussi à la pieuse cérémonie, la Congrégation des religieuses de Notre-Dame des Apôtres, fondée par le R. P. Planque, toute l'Ecole apostolique, et un grand nombre de missionnaires et, en particulier, le R. P. Zappa et Kyne, l'un préfet apostolique du Haut-Niger, et l'autre Préfet apostolique de Libéria.

Après la grand'messe, chantée par S. G. Mgr Pellet, Mgr Morel, directeur du journal les *Missions Catholiques*, a retracé la vie du vénéré défunt et a souhaité à la vaillante Société un avenir qui dépassera encore le passé glorieux.

Paris. — A propos de la mort de M. Sully-Prud'homme, nous rappelons que le grand poète avait bien voulu, sur notre prière, collaborer à l'*Almanach des Missions* en 1897. A ce titre, il a droit tout spécialement à notre reconnaissance et aux prières des bienfaiteurs de notre œuvre.

Nyassa (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. F. Godineau, de la Société des Pères Blancs, écrit de Kilubula :

« Dernièrement, nous recevions une lettre de notre collecteur de Kasama, nous priant d'aller sans retard soigner un pauvre nègre très malade en cet endroit. C'était vingt-huit kilomètres à faire. Justement, je suis désigné pour m'y rendre, non pas à cause de mes qualités de docteur en médecine, mais parce que je me trouvais être le mieux portant de la mission.

« Mon nègre gardait les chèvres de son maître. Il était couché, la jambe gauche relevée, et s'amusait avec un autre berger qui avait en main un fusil chargé. Par mégarde, ce dernier laisse partir le coup. La balle traverse la paume de la main du jeune homme, lui effleure la poitrine et va se perdre dans la jambe gauche en fracassant l'os de cette jambe. La blessure était des plus graves sans être mortelle. En ce moment, ce jeune nègre est à Kilubula, et ses blessures, apparemment, sont en bonne voie de guérison. L'os fracturé est serré fortement entre des attelles, ce qui lui permettra de se reformer, j'espère.

« L'autre jour nous est arrivé un jeune homme qui, lui, avait été saisi par un crocodile en traversant à la nage une large rivière. Se trouvant déjà pris à la tête, le malheureux eut assez de sang-froid pour passer sa main dans la gueule de l'animal. Celui-ci, paraît-il, immédiatement, chercha à se dégager en ouvrant davantage la gueule. Ce fut le salut du jeune homme. S'accrochant au tronc mort d'un gros arbre tombé dans la rivière, il put grimper, monter sur quelques branches et appeler au secours. Toutefois, il avait deux blessures profondes à la tête, une oreille à peu près coupée et la joue fortement écorchée. Le crâne n'ayant pas été bien atteint, ce jeune homme est presque guéri.

« Il y a six mois, un enfant de huit à dix ans était piqué par une grosse vipère, car ces bêtes-là pullulent en ce pays Il enfonçait d'ailleurs sa main dans un trou pour essayer de saisir une taupe, quand, soudain, il se sentit cruellement piqué aux doigts de la main droite. Immédiatement, la main enfle affreusement et l'on accourt nous chercher en toute hâte. Deux heures à peine après la piqûre du serpent, non seulement la main, mais le corps est tout enflé et déjà commencent à paraître les symptômes de la mort. On injecte du sérum antivenimeux et, aussitôt, l'enflure cesse d'augmenter. L'enfant est resté près de deux jours entre la vie et le trépas. Peu à peu, la vie recommença à paraître à mesure que disparut l'enflure du corps; mais la main, trop infectée par le venin pour reprendre vie, se décomposa et tomba. Maintenant, l'enfant est parfaitement guéri ; seulement, sa main droite, jusqu'au poignet, a complètement disparu.

« Les malades nous prennent beaucoup de temps. Nous ne le regrettons pas, car les actes de charité que nous exerçons à cette occasion nous ouvrent les cœurs et les attirent au christianisme, J'ai pu me procurer à force d'épargnes un thermo-cautère Je m'en sers souvent, très souvent même, quoique je n'aie point fait d'études spéciales de médecine. Cependant, j'ai pris quelques conseils pour l'emploi de cet instrument et pour faire des injections. Nous sommes obligés de nous débrouiller. Nous ne sommes pas forts médecins, mais le bon Dieu y met la main et les guérisons se font : celle de l'âme suit souvent celle du corps. »

Un mot sur la sériciculture dans le Chan-tong

Par le R. P. MICHEL DE MAYNARD

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN AU CHAN-TONG MÉRIDIONAL

Suite (1)

ECOLE DE SÉRICICULTURE A TS'ING-TCHEOU-FOU.

Après vous avoir entretenu de la sériciculture dans le Chan-toung, je compléterai ce petit aperçu en vous parlant d'une école de sériciculture à Ts'ing-tcheou-fou.

Personne n'ignore que les Chinois sont les plus routiniers des humains. Ce qui se pratiquait du temps de Confucius est encore à l'ordre du jour, sans un iota de changé, qu'il s'agisse des lettres ou des arts et métiers.

A l'encontre et à côté de cette vieille école, grandit toutefois une école nouvelle qui préconise les perfectionnements apportés d'Europe ou d'Amérique à chaque branche de l'agriculture et de l'industrie. C'est ainsi qu'une société de sériciculteurs s'est formée à Ts'ing-tcheou-fou, pour perfectionner la sériciculture au Chan-toung. Les membres de cette association, après s'être rendu compte des procédés ingénieux employés en France, en Italie et dans les Indes pour l'éducation des vers à soie et la production de cette substance, ont ouvert une école de sériciculture à Ts'ing-tcheou-fou, dans le courant de l'année 1902. Ils y ont appelé comme maîtres des compatriotes versés dans cette industrie agricole.

Les élèves, assez nombreux, environ une quarantaine, portent une sorte d'uniforme. Celui adopté par cette institution est ainsi fait qu'il est loin d'être élégant. Il n'a pas le don de chatouiller la vue. Avec le temps, espérons qu'il plaira aux Célestes.

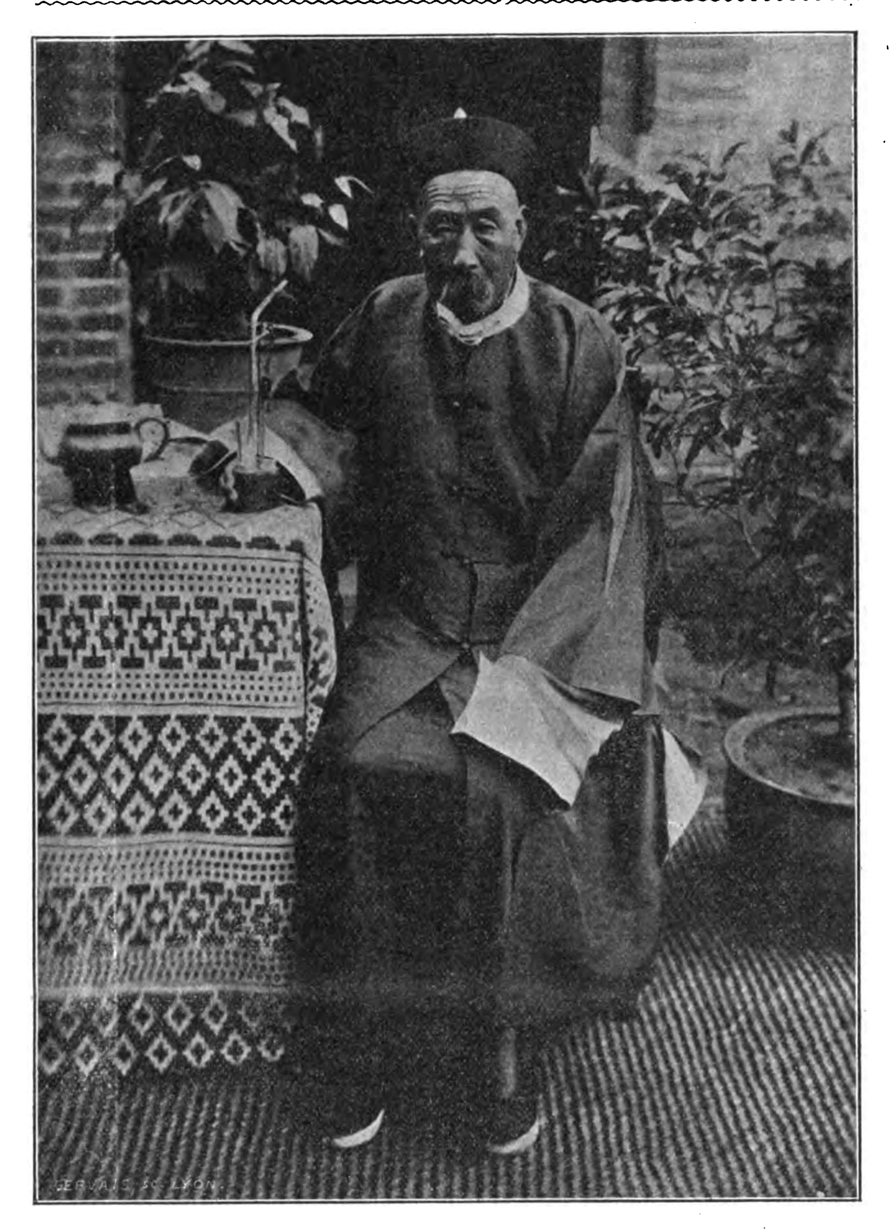
Cet uniforme se compose d'une tunique très courte, qu'aucun ceinturon ne retient à la taille. Chaque manche porte trois galons : vert, blanc et jaune. Sur le pantalon qui, lui aussi, est selon la coupe européenne, il y a trois galons de ces mêmes couleurs. Comme ils ne sont pas sur le côté externe, mais sur la partie antérieure des jambes, une telle disposition choque tant soit peu nos regards. La chaussure et la coiffure n'ont rien de spécial ; elles sont selon la mode chinoise.

Le règlement de la maison établit que chaque élève devra y rester trois ans. Durant ce laps de temps, les élèves suivent des cours théoriques et pratiques sur tout ce qui concerne la sériciculture. Plantation, taille, entretien, coupe méthodique des mûriers ouvrent la série de ces cours. Vient ensuite l'éducation des vers à soie durant les cinq âges de leur existence à l'état de chenilles. Les précautions à prendre pendant la formation des cocons et quand les vers sont devenus chrysalides, puis le choix des meilleurs cocons pour obtenir un excellent grainage, enfin les procédés à employer pour tuer la chrysalide dans son cocon, sont aussi des matières du cours. Les étudiants apprennent en dernier lieu à tirer la soie des cocons, de façon à éviter le gaspillage de ce fil si ténu durant le temps du dévidage.

∴

A la fin des cours, c'est-à-dire la troisième année, les élèves qui l'ont mérité reçoivent un certificat attestant leurs capa-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 septembre.



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — VIEUX LETTRÉ GLOBULÉ ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

cités séricicoles et mentionnant qu'ils ont passé par cette institution. Ils peuvent dès lors instruire leurs compatriotes. Mais, je doute qu'ils réussissent dans cette entreprise ; car, s'il est difficile de faire changer la manière de faire d'un Européen, à combien plus forte raison d'un Chinois !

Le troisième jour de la dixième lune (30 octobre) avait lieu, cette année, pour la première fois, la distribution des certificats dont je viens de parler. Ce fut une séance des plus solennelles, à en juger, non par le décor de la salle qui était bien piètre, mais par l'honorable assistance, venue pour applaudir aux efforts des maîtres et aux succès des élèves.

Bien que cette institution ne soit pas gouvernementale, elle n'en est pas moins sous la haute protection du gouvernement. C'est pourquoi, le représentant de Sa Majesté le Fils du Ciel dans cette ville, fut invité à remettre les susdits certificats aux ayant-droit. En conséquence, le sous-préfet d'Itou dont la sous-préfecture est Ts'ing-tcheou-fou, vint présider cette distribution. Les généraux des camps tartares et chinois, des mandarins de divers degrés, le supérieur de la mission catholique, le chef de la mission protestante et le médecin anglais qui y est attaché, plusieurs commerçants notables assistaient à cette distribution.

Un des professeurs proclamait le nom du diplômé. Celui-ci quittait, alors, sa place et se rendait sur l'estrade, où siégeait le sous-préfet, qui lui remettait son diplôme, enfermé dans une grande enveloppe rouge. Après avoir pris dans ses deux mains son certificat, l'élève s'inclinait profondément à deux reprises devant le magistrat, puis devant le maître chargé de la proclamation, enfin devant les assistants. L'assistance se levait alors et rendait le salut au candidat. C'était, comme vous le voyez, fort solennel et selon l'urbanité chinoise.

Un petit incident vint rompre la monotonie de cette séance.

Le général tartare, qui, entre parenthèse, n'a de martial que son titre, fit son entrée dans la salle vers le milieu de la distribution. Arrivé au fauteuil qui lui était réservé, il commença par se mettre à genoux. Suivit ensuite une série de prostrations adressées aux esprits, non pas, évidemment, de ce siège, mais à celles des personnes qui, précédemment, se sont assises dessus. C'est, du moins, la meilleure interprétation de ces actes ; car, les Chinois interrogés à ce sujet, ignorent quel pourrait bien être un autre motif de ces K'ô-t'eou répétés devant un siège vide.

Ces démonstrations superstitieuses étaient loin de charmer les Chinois présents. Ils paraissaient en rougir à cause des européens, qui assistaient à la séance. Le général chinois, qui a de nombreuses relations avec les Occidentaux était, en particulier, tout honteux des faits et gestes de son collègue. Il le montra même ouvertement, en tournant le dos au général tartare, qui ne cessait ses prostrations devant le fauteuil, malgré les invitations pressantes de ses voisins à s'asseoir.

On peut tirer de ce fait deux conclusions : la première, que les vieux Chinois sont encore tout entichés de leurs sottes pratiques superstitieuses ; la deuxième, que les Chinois en relation avec les Européens rougissent devant eux d'accomplir leurs superstitions. Si ce mouvement s'étendait, ce serait, sans nul doute, un bienfait pour la religion catholique.

***

La proclamation des diplômes est terminée. Aussitôt, montant sur l'estrade, à tour de rôle, des élèves débitent de petits discours. Tous se rapportent à la science technique de la sériciculture. Après eux, quelques maîtres de l'institution prennent successivement la parole. Ils font l'historique de

l'industrie séricicole dans les divers pays. Ces discours peuvent se résumer ainsi : « Jusqu'ici nous n'avons pris aucun soin de perfectionner la sériciculture et d'en tirer même tous les avantages que nous aurions pu. Imitons les sériciculteurs de France et d'Italie, alors, nous trouverons des richesses dans cette industrie qui, grâce aux ressources du pays, peut prendre une très grande extension. »

Après maîtres et élèves, on invita les assistants à monter sur l'estrade. Bien entendu, tous, d'abord, de s'excuser. Toutefois, quelques-uns finirent par céder aux pressantes invitations qui leur étaient faites et, en quelques mots, félicitèrent les fondateurs de cette école d'avoir si bien réussi dans leur entreprise et les encouragèrent à poursuivre leur œuvre. Un ministre protestant anglais, adressa quelques mots à l'auditoire et eut un mot aimable à l'adresse de nos sériciculteurs français.

La séance se clôtura par un banquet. Les Européens, qui avaient été placés à une même table, en compagnie de quatre professeurs de l'établissement, furent servis à l'européenne. Le maître cuisinier tint à montrer, lui aussi, qu'il était entré dans la voie du progrès ; il y a réussi, non moins que l'échanson. On eût dit que ce dernier avait servi les Russes en Mandchourie ; car, il ne présentait que du champagne

***

Voilà donc les Chinois instruits qui mettent en œuvre tous les moyens pour avancer les connaissances de leurs compatriotes, ancrés dans de vieilles coutumes. On annonce même des écoles d'agriculture, d'arts et métiers, etc., etc... Espérons que ce mouvement aura du bon, surtout pour l'extension de notre sainte religion ! Vous pouvez le favoriser, amis et généreux lecteurs, en me donnant les moyens d'installer des métiers de tissage, soit 2.000 francs, d'avoir les locaux nécessaires pour l'éducation des vers à soie, ce qui demande 1.500 francs, de préparer des ateliers de menuiserie, de ferronnerie, de tailleur, etc., etc. : 3.000 francs sont nécessaires pour cela, et de construire les bâtisses urgentes pour loger mes orphelins, soit 5.500 francs.

ARIF PACHA

UN TURC MODERNE.

Par le R. P. KAYSER, des Pères de l'Assomption

Nous devons au R. P. Kayser, bien connu de nos lecteurs, cet intéressant récit, écrit avec son talent ordinaire. L'aimable religieux est aujourd'hui en Europe, provincial de sa Société, mais il n'a pas oublié les *Missions catholiques* et l'aide reçue de nos lecteurs, quand il était à Eski-Chéir.

Brousse est une ville populeuse, située au pied de l'Olympe de Bythinie ; bien que éloignée de 80 kilomètres à peine de Constantinople, cette ville était jusqu'à il y a quelque soixante ans, restée obstinément fermée à toute civilisation.

La population turque de Brousse, par son fanatisme sauvage, inspirait à cette époque encore une vive terreur aux chrétiens.

De nombreux *turbés* (tombeaux de héros fameux de l'Islam), entre autres le turbé du conquérant de Brousse, le sultan Orkhan, le Turbé-Vert du sultan Mohammed Ier, etc. ont fait de cette ville une des cités saintes de l'Islam, et y attirent encore, de nos jours, d'immenses foules de pèlerins.

Le gouverneur général Arif Pacha, s'était voué à la tâche ardue d'ouvrir cette ville fanatique au progrès et à la civilisation. Pendant un séjour de plusieurs années en France, il s'était complètement familiarisé avec la langue et les coutumes du peuple français.

Sous sa protection, plusieurs industriels de France étaient venus se fixer à Brousse pour s'occuper de la sériciculture. En peu de temps, une florissante colonie s'était ainsi formée, et. sous sa direction, la culture de la soie fit d'étonnants progrès.

Il fallut alors songer à la création d'un poste de missionnaires. On ne pouvait, en effet, abandonner à eux-mêmes ces nombreux catholiques, pour les besoins spirituels ; mais il était encore imprudent d'y envoyer des prêtres latins. Les religieuses, avec leurs œuvres charitables, pouvaient espérer un accueil moins hostile. Les Sœurs de Charité de Saint-Vincent de Paul vinrent donc s'établir à Brousse. Par leur dévouement envers tous, sans exclure la population musulmane, elles s'étaient attiré rapidement l'estime et la vénération générale.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le Pacha leur permit déjà d'ouvrir un orphelinat et même de fonder une école. Pour les offices religieux, elles durent se rendre chez les Arméniens catholiques.

Cependant, nos catholiques occidentaux désiraient ardemment avoir, eux aussi, leur église. On sait que les Latins, arrivés directement d'Europe, conservent une certaine antipathie contre les liturgies d'Orient, qui leur paraissent si étranges ; et conséquemment ne peuvent se résoudre à suivre un rite qui n'est pas celui de leur enfance.

En principe, dans tout l'empire ottoman et jusque dans les moindres localités, il est interdit de construire une église ou même une chapelle, sans *Firman* (permission du sultan) ; aussi, à quelles difficultés insurmontables ne devait-on pas s'attendre pour élever une église, si modeste fût-elle, dans une ville sainte de l'Islam ?

On ne jugea pas utile de faire des démarches en vue d'obtenir le Firman, un refus formel n'aurait été que trop certain.

Maintes fois, déjà, Arif Pacha avait donné aux Sœurs des preuves de sa bienveillance ; c'est donc à Son Excellence qu'elles devaient présenter leur requête. Mais la seule permission du Pacha n'écartait pas toutes les difficultés ; il avait lui-même à compter avec le fanatisme des « *Ulémas* » (théologiens et docteurs en droit islamique), dont l'influence était considérable.

Le Vali, cependant, se crut à la hauteur de ces obstacles. Il convoqua son Conseil, auquel il adjoignit à dessein les principaux parmi les Ulémas.

« — Vous reprochez aux *Guiours* (infidèles, non mahométans) de cette ville, de ne pas prier, dit le Pacha, en s'adressant à l'assemblée. Cela est peut être vrai, mais, *où* prieraient-ils ? Ils n'ont aucun local qui leur serve de lieu de prière, et notre loi leur défend de construire une église ou une cha-



ASIE-MINEURE. — CIMETIÈRE TURC ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. KAYSER.

pelle sans la permission du Grand Seigneur, et cette loi, il est de notre devoir de la respecter et de nous y conformer !

« — Amin ! Amin, répéta à l'unisson toute l'assemblée.

« — Ainsi donc, les « *Frencks* » (expression turque pour désigner les Européens) ne peuvent élever ni église, ni chapelle, cela est expressément défendu par la loi.

« — Chubhésiz ! (sans aucun doute).

« — Cependant, je n'ai rien vu encore dans la loi touchant le « mesdjid » (oratoire). Ne pouvons-nous pas conclure de ce silence que construire un oratoire ne saurait aller à l'encontre de la loi. Les Frenks veulent construire un Mesdjid ; il me semble que nous ne pouvons nous opposer à l'exécution de ce pieux dessein, sans risquer d'attirer sur nous la colère d'Allah. »

La permission d'élever un mesdjid fut accordée, et ce mesdjid n'est autre que la jolie église latine de Brousse, à laquelle il manque, aujourd'hui encore, le titre officiel de *kilissé* (église).

***

La ville de Brousse est reliée à Moudania, son port de mer, par une chaussée de 32 kilomètres. Moudania ne possède pas un véritable port, mais seulement une baie ouverte sans aucun abri. Par les vents du Nord, l'accès de cette baie est, aux grands bateaux, extrêmement difficile, et très souvent impossible. Dans ce dernier cas, les navires se voient obligés de se réfugier au fond du golfe, dans le port de Guelmik (l'ancienne Kios), pour y débarquer les voyageurs et les marchandises.

Les relations entre cette dernière ville et Brousse étaient jusqu'alors excessivement difficiles, à cause du manque absolu de voies carrossables ; c'était là une nouvelle occasion pour Arif Pacha de suivre son inclination au progrès. Déjà il avait fait dresser les plans d'une large chaussée qui devait avoir son point de départ au Konak (palais du gouvernement, situé au milieu de la ville), puis se dirigeant vers le Nord, traverser le grand cimetière musulman, et la plaine si fertile de Brousse jusqu'à Guemlik.

Le vali expliqua donc cet important projet à son conseil réuni, et s'efforça d'obtenir l'agrément de la haute assemblée. Mais cette fois, il s'était trompé.

Par un seul mot, un vieil « imam » combattait le plan de Son Excellence ; et ce mot de « yassak ! » (c'est défendu !) ralliait toutes les voix autour de l'opposant. Tous les efforts déployés de la part du vali pour faire changer d'opinion l'in-

traitable imam, n'eurent d'autre résultat que de transformer le mot de *yassak* en cette expression, plus véhémente encore : « *haram !* » (profanation !)

Ce mot de Haram avait impressionné tellement l'assemblée, que personne n'aurait voulu se rendre coupable d'un pareil crime. Toutefois, le vali espérait encore triompher de ces fanatiques.

Un autre inam prit la parole :

« — Comment pouvons-nous consentir à ce que la rue traverse le cimetière et passe par-dessus les tombes de tant de fidèles moslim ! (musulmans). Quelle honte pour nous, si les nombreux Guiours circulant sur cette rue, profanaient le souvenir de nos morts !...

« — Haram ! Haram ! » murmurait toute l'assemblée.

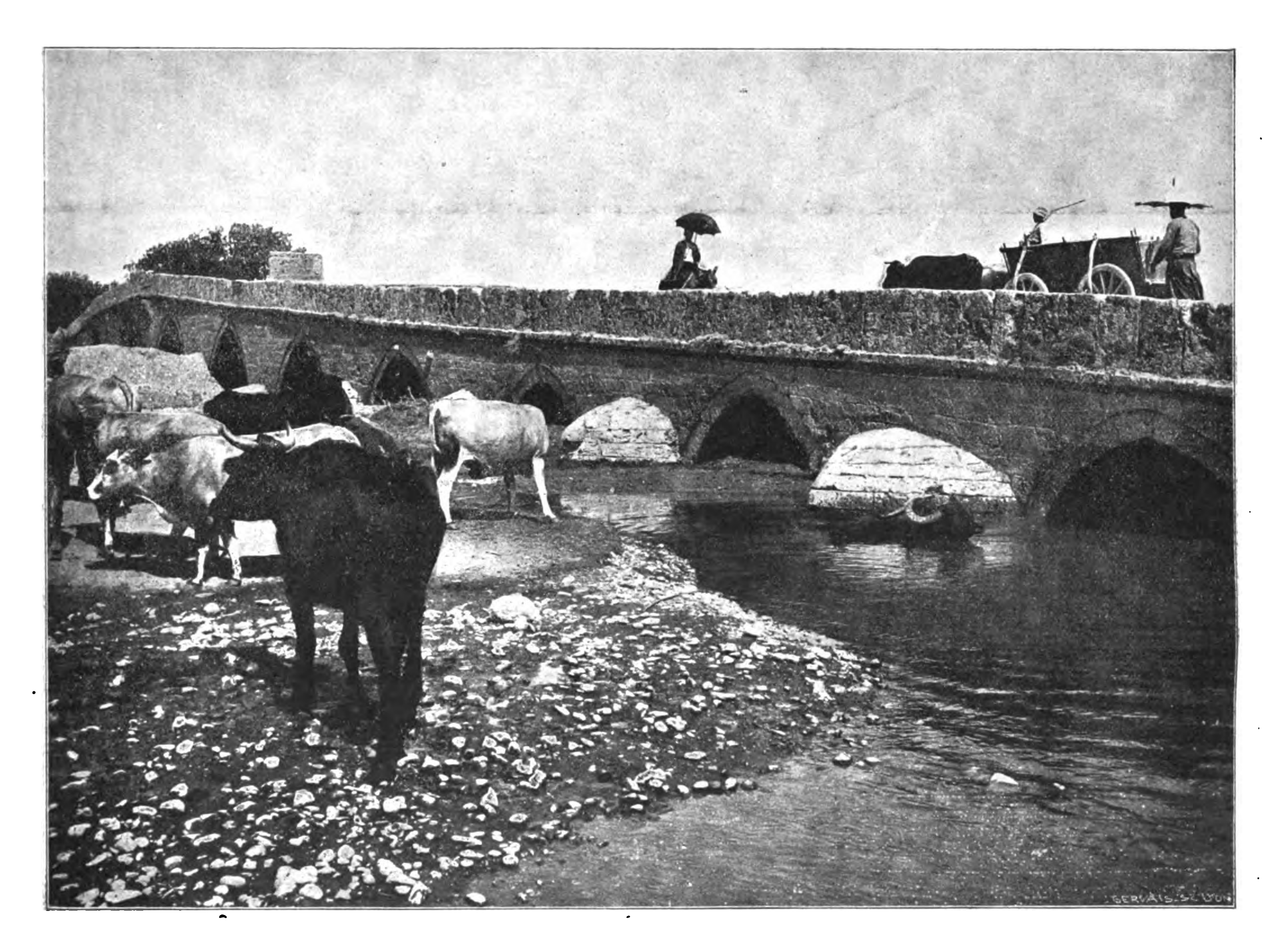
Arif Pacha ne tarda pas à se rendre compte qu'il n'y avait rien à attendre de cette assemblée, ainsi fanatisée. Il prit donc les apparences d'un homme convaincu, et parut abandonner son projet. Mais, en réalité, il s'était déjà forgé un nouveau plan, capable de vaincre la résistance aveugle de ces esprits dénués de tout raisonnement sérieux.

Quelques jours après cette séance mémorable, le vali convoqua de nouveau son conseil. Comme la première fois, il ouvrit la séance par un habile discours. En zélé musulman, il témoignait sa plus profonde vénération aux imams, « ces hommes saints et vénérables, qui, au nom de Mahomet, *Aleïki sélam* (1) (que la paix soit sur lui), expliquent aux vrais croyants les lois d'Allah ».

« J'ai été vivement impressionné, continuait-il ensuite, par le pieux raisonnement que ces hommes de Dieu ont tenu, pour empêcher la profanation du cimetière. Je partageais si complètement leur manière de voir, que j'avais renoncé à tout jamais à mon projet, pourtant si utile pour notre ville. Cependant, musulmans, apprenez maintenant la volonté expresse d'Allah, car j'ai à vous faire, en son Nom, une très importante communication.

« J'ai eu, pendant mon sommeil, une vision : de nombreux musulmans défunts m'apparaissaient, et me suppliaient, dans les termes les plus touchants, de ne pas renoncer à mon projet, mais de construire la chaussée au plus vite. Lorsque, stupéfié d'une pareille demande, j'en demandai l'explication, les morts me répondirent que non seule-

(1) Jamais les musulmans ne prononcent le nom de Mahomet ou celui d'un autre prophète, sans le faire suivre immédiatement par cette formule de bénédiction, ou d'une autre semblable.



ASIE-MINEURE. — BROUSSE. — LE PONT ABDAL, PRÈS D'ADJEMLER ; reproduct. d'une photog. envoyée par le R. P. KAYSER.

ment la rue ne serait pas *haram*, mais *béréket* (bénédiction) pour les défunts de ce cimetière. La profanation des Guiours ne serait nullement à craindre, mais, par contre, les pieux musulmans, à la vue des tombes de ceux qui les ont précédés, ouvriraient leur cœur à des pensées surnaturelles, et feraient monter vers Allah des prières ferventes pour ceux qui ne sont plus.

« J'ai fini d'exposer ma vision, à vous maintenant de voir ce que vous avez à faire. »

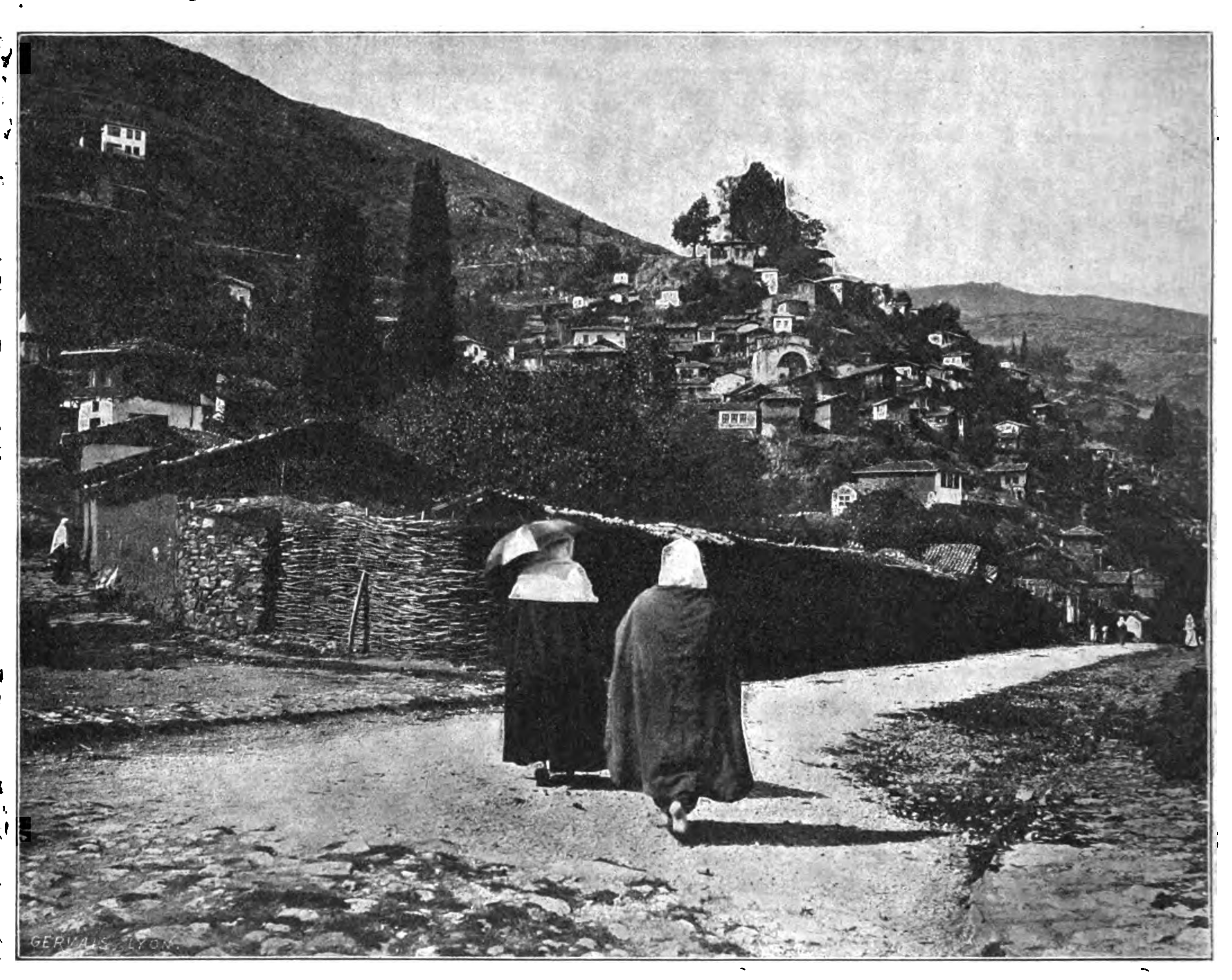
A l'unanimité, on vota la construction de la chaussée, et les travaux devaient commencer sans délai. Personne n'avait osé élever la voix pour combattre le désir des morts.

Rapidement, la route fut bâtie à travers le cimetière. On voit, de nos jours encore, au beau milieu de cette route, un majestueux cyprès, qui ombrageait autrefois la tombe d'un Cheikh célèbre. Arif Pacha avait épargné avec intention cet arbre, afin de perpétuer le souvenir et de sa révélation d'en haut, et de sa victoire remportée sur les imams et les ulémas

***

Notre gouverneur général tenait en grande estime les costumes européens.

Non content de s'habiller lui-même selon la « *dernière mode de Paris* », il s'efforçait de communiquer à ses administrés ce bienfait de la civilisation. Tout fut mis en œuvre



ASIE-MINEURE. — BROUSSE. — QUARTIER DE BOUNAR-BACHI ; reprroduction d'une photographie envoyée par le R. P. KAYSER.

pour déterminer la population turque à faire ce pas dans la voie du progrès, qui avait, à ses yeux, une si grande importance.

Il témoignait, en effet, une véritable antipathie pour l'ancien costume oriental. Le *chalvar*, ce large panltaon en forme de sac, qui fait l'orgueil des paysans anatoliotes, était surtout l'objet de son aversion extrême.

D'abord, il fit publier dans la ville, cette fois, sans le consentement de son conseil, qu'on avait à se défaire de « ce vêtement démodé, offensant toute élégance ». Les Turcs, cependant, surtout les habitants des villages, trouvant sans doute que rien ne pouvait égaler la gracieuse forme de leurs chalvars, s'obstinaient à ne pas comprendre pourquoi on voulait les forcer à les échanger contre les pantalons collants des Frenks, qui devaient être rejetés avec mépris par tout musulman orthodoxe, à cause de leur origine européenne.

Mais notre Pacha avait pris sa résolution, et comme toujours, elle devait être mise à exécution. N'était-il pas le gouverneur d'un des plus riches vilayets de tout l'empire ottoman ?...

Pourtant, malgré la défense réitérée, les *chalvars* restaient en honneur. Il fallait ici un moyen énergique.

Le jeudi est le grand jour de marché pour la ville de Brousse. De tous les villages environnants, les paysans ana-

toliens arrivent en foule à ce marché, pour vendre leurs produits ou les échanger. Dans cette multitude bigarrée, personne ne paraissait s'inquiéter, le moins du monde, de la défense du vali : des chalvars, il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les formes. Cette grave désobéissance devait recevoir un châtiment exemplaire.

Pendant que ces braves paysans se livraient paisiblement à leur petit commerce, subitement l'orage éclata. Une troupe de soldats, armés chacun d'une formidable paire de ciseaux, s'étaient habilement dissimulés dans les différents quartiers du marché. Dès que le *télal* (crieur public) eut annoncé la troisième heure de la journée (9 heures du matin), mille cris de détresse retentirent de tous côtés : Vaï ! Vaï ! hélas ! hélas, mon joli chalvar !!!

Les soldats avaient exécuté ponctuellement l'ordre donné par le vali, de couper tous les chalvars au-dessus des genoux.

***

Les empereurs romains étaient, comme chacun le sait, très préoccupés de fournir des distractions au peuple de Rome. Des sommes immenses éraient dépensées pour les spectacles. Notre Pacha, voulant sans doute imiter sur ce point les conquérants du monde, songea, lui aussi, à procurer des spectacles au bon peuple de Brousse.

Il avait fait construire un théâtre, mais point destiné à l'insipide et obscène *karagueuz*, qui dans toutes les villes de la Turquie, excite, par ses farces grossières et lascives, les applaudissements d'une foule ignorante et corrompue.

Le théâtre de Brousse devait, avant tout, offrir des jouissances pour l'esprit, et exercer une action moralisatrice sur les spectateurs.

La littérature turque n'offre, sous ce rapport, aucune pièce, absolument pour la scène.

Le Pacha se vit donc obligé de combler lui-même cette fâcheuse lacune. Il abandonna l'administration de son vilayet à ses sous-ordres, afin de se livrer avec un zèle et une ardeur dignes d'un meilleur sort, à la traduction des comédies de Molière. Imitant l'exemple de ce grand auteur, il voulut paraître personnellement, comme acteur, sur les tréteaux.

Pour les premières représentations, il va sans dire que le théâtre était rempli jusqu'à la dernière place. Mais les allusions malicieuses et les traits d'esprit qui donnent tant de charme aux productions de Molière, laissaient froid et insensible ce peuple inculte.

Au grand mécontentement du gouverneur artiste, le nombre des spectateurs diminuait à chaque représentation. Arif Pacha sut encore se tirer d'affairo. Les télals reçurent ordre d'annoncer :

« Celui qui assiste paye une place ; celui qui n'assiste pas, paye double. »

Et les excellents Anatoliens reparaissaient nombreux et prodiguaient leurs applaudissements, lors même qu'ils n'avaient rien pu comprendre.

***

Les chrétiens disséminés dans le vaste vilayet de Khudavendighiar (1) sont redevables à Arif Pacha de plusieurs importants privilèges. A cette époque, beaucoup de localités étaient encore interdites aux chrétiens, non seulement pour y devenir propriétaire, mais même pour s'y établir. Eski-Chéhir était une de ces localités.

Ertoghroul, chef d'une horde de Turcomans, avait aidé le sultan des Seldjoukides, Ala-Eddin, à remporter une brillante victoire sur les Mongols ; en récompense, il avait reçu en fief le territoire d'Eski-Chéhir. Son fils Ottman, ou Osman Ier, avec le titre de *El-Ghazi* (le Conquérant), avait pris le titre de sultan. Il est donc le premier empereur des Turcs, et le fondateur de la dynastie qui porte encore son nom (1299).

La ville qui possédait son berceau devait naturellement jouir chez les Ottomans, d'une vénération particulière. C'est pourquoi. Eski-Chéhir était restée fermée aux chrétiens. Lorsque ceux-ci étaient de passage dans Eski-Chéhir, on les forçait de loger dans un khan ou caravansérail, mal entretenu et plein de vermine, et encore il leur était enjoint de repartir le plus tôt possible.

Arif Pacha mit trêve à cette loi d'exception, si préjudiciable au commerce et à l'industrie. C'est lui qui permit aux chrétiens d'acquérir les vastes terrains qui se trouvent entre la ville commerçante et les habitations proprement dites. Grâce à cette mesure libérale, en peu d'années, se formait ce quartier, le plus florissant de la ville, appelé du nom de son fondateur *Arifiè Mahalessi* (quartier d'Arif). Grecs et Arméniens, et plus tard les catholiques s'y sont établis avec églises et écoles.

C'est également dans ce quartier que se trouvent nos missionnaires.

(1) Dénonciation turque de la province de Brousse.

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

Suite (1)

LES TIAMS ET LES MALAIS.

Les étrangers ou les voyageurs confondent les Tiams et les Malais du Cambodge. L'erreur est facile. C'est la même race, même type, mêmes costumes, mêmes mœurs et même religion, le mahométisme.

La langue seule les différentie. Elle était la même à l'origine. Les principes sont encore les mêmes.

Ces deux peuples sortent de la même source. Ils s'étaient séparés, il y avait plus de mille ans, pour se rencontrer sur une même terre lointaine et se fusionner de nouveau.

Ils sont probablement de race indienne, ont émigré pour coloniser ou conquérir, à une époque très ancienne : les Tiams, l'Indo-Chine ; les Malais, l'archipel de la Malaisie.

La chronique royale du Cambodge raconte ainsi la légende de l'arrivée des Tiams à Couch-Thloc ; le Cambodge actuel et la Cochinchine française

« L'an premier de l'ère Prea Put Sacrach (453) avant Jésus-« Christ, le roi des Tiams voyageait avec sa famille, ses man-« darins et ses serviteurs au nombre de cinq cents environ.

« Leur navire, surpris par une tempête et désamparé, fit « côte et se creva aux pieds de la chaîne de Phnôm-Daurec.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 24, 31 août et 6 septembre.

« Le roi, n'ayant aucun moyen de retourner dans son pays, « prit le parti de se fixer au bord de la mer et s'imposa comme « souverain aux habitants. »

Cette légende confirme ce que la science peut prouver : la formation de l'estuaire de l'Indo-Chine, et l'arrivée de la mer aux pieds des montagnes qui entourent le Grand-Lac.

Les Tiams d'abord, ensuite les Khmers émigrent avant la formation des terres du bas Cambodge et de la Cochinchine.

Tandis que les Tiams abordèrent au Cambodge, les Malais envahirent les îles de Java, Sumatra, pour occuper l'archipel de la Malaisie.

Les Tiams, émigrés de longs siècles avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont eu des jours de gloire et de grandeur.

. Les Malais, accourus au Cambodge des îles de la Sonde, à l'appel d'un prince rebelle, n'ont été que des avanturiers d'abord. Ils se sont fixés ensuite dans le pays. D'abord au service des princes révoltés ou des rois, ils se sont enfin révoltés eux-mêmes, de concert avec les Tiams. Plusieurs fois, ils ont tenté de s'emparer du pouvoir et de secouer le joug des Cambodgiens.

A la dernière révolte, vers 1830, le roi Ang Duong les expulsa du royaume ou les dispersa au milieu des plaines de Pursat. Depuis lors ils sont soumis, mais détestent le Cambodgien et n'ont avec lui aucune alliance et nulle sympathie.

***

Les Tiams ont eu, de longs siècles, un royaume florissant, qui s'étendait au loin au nord de l'Indo-Chine. Les monuments élevés par ce peuple au Cambodge, au Laos, en Annam et antérieurs aux monuments Khmers sont la preuve de l'étendue de cet empire et de son antiquité.

Les Tiams n'ont pas écrit leur histoire, ou les livres sont perdus. L'épigraphie de ses monuments, relevée par M. Aymonier, nous dévoile une suite de rois, sans écrire l'histoire de ce peuple, sans parler de ses jours de gloire, de triomphe, de sa décadence, de sa ruine ; mais la chronique royale Khmère, les annales chinoises et annamites nous disent que cinq à six siècles avant Jésus-Christ, le royaume de Piampa était florissant et s'étendait au Laos, au Siam. M. de Layrée écrivait du Laos : « A Bassac, à Kong et sur beaucoup d'autres points du Laos, le souvenir s'est conservé de la domination des Tiams, auxquels les Laotiens attribuent les constructions des monuments du pays. »

Ce sont, sans doute, les Khmers qui, un peu avant ou après le commencement de l'ère chrétienne (quelques siècles avant Jésus-Christ) les ont refoulés sur la rive gauche du Me-Kong, et plus tard au Ciampa, l'Annam actuel où les Tiams ont régné encore de longs jours, où leurs rois avaient élevé leur dernière capitale, dont les ruines, encore bien conservées, proclament leur grandeur déchue et auprès desquelles vivent, tributaires des Annamites, les descendants de cette antique race.

Les Tiams, dispersés au Cambodge, y sont revenus, sans doute refoulés par les Annamites, ou mieux emmenés prisonniers de guerre par les Cambodgiens qui, à plusieurs reprises, ont envahi le Ciampa.

La chronique royale mentionne une dernière invasion en 1190.

En 1280, le grand voyageur vénitien Marco Polo visita ces contrées et parle ainsi : « Une contrée qui a nom Cyamba, qui moult est riche terre et ont roi pour eux et langue aussi. »

Ce sont les Annamites qui envahissent ensuite ce royaume, massacrent les habitants et leurs rois et leurs princes, pour se rendre, tributaires et soumis, les survivants de cette vieille race. La destruction et la prise de la dernière capitale du Ciampa indépendant aurait eu lieu en 1471, et depuis lors, les derniers restes de ce malheureux peuple végètent dans les montagnes, sous forme de tribus sauvages, tandis que leurs frères, réfugiés au Cambodge, sont riches et habitent de superbes centres et les plus beaux terrains sur les bords du haut Mé-Kông.

Le dernier recensement des Tiams et des Malais au Cambodge a donné trente-sept mille individus de cette race. Elle habite surtout sur les bords du Fleuve, sans se mélanger avec les Cambodgiens, qu'elle déteste. Lors de la dernière insurrection, les anciens esclaves ou soldats des Khmers, étaient heureux de suivre nos soldats, pour aller piller et combattre leurs anciens maîtres.

MAHOMÉTISME.

Les Tiams et les Malais du Cambodge sont musulmans. Et tout en conservant certains vestiges de leurs anciens cultes idolâtriques ou brahmaniques, ils pratiquent les observances de Mahomet.

Ils s'abstiennent des liqueurs fortes, de la viande de porc, observent le grand jeûne du Ramadam et pratiquent la circoncision à l'âge de 15 ans.

Nombreux sont les fervents disciples du Coran, les zélés fidèles assidus de la mosquée. Plusieurs ont fait le pèlerinage de la Mecque-Méka. Ils connaissent de réputation Constantinople, Stamboul et le « soultane ».

Je connais un Malais assez religieux, qui roule souvent dans ses doigts un chapelet en os superbe. Il m'amenait son jeune fils, nommé Liep.

Les ayant perdu de vue quelques années durant, je rencontre le père et lui demande des nouvelles de son fils. « Liep, me dit-il, est à la Mecque (!) — A la Mecque, lui dis-je, et pourquoi ? — Oh ! j'avais de l'argent à la maison. J'ai voulu qu'il parte avec sa mère pour la Mecque.

A son retour, Liep vient me saluer et sans doute pour recevoir mes félicitations. Il était fier de son titre de hadgi, de son diplôme de pèlerin de la ville sainte du prophète, car tout musulman qui a vu la Kaaba est en odeur de sainteté et de vénération, et il est fidèle à la prière.

J'avoue que je ne puis voir sans émotion un de ces enfants du désert s'agenouiller et prier.

Bien souvent je suis témoin de ce spectacle, qui impressionne toujours. Sur les barques qui passent ou font la pêche devant ma porte, je vois un de ces dévots du Coran, se dresser droit vers l'Occident, puis se prosterner, se relever pour se prosterner encore, et à plusieurs reprises murmurer des prières, en faisant ce même acte de religion, l'adoration, l'acte le plus sublime de la création et de la créature.

Ainsi priait, 600 ans avant Jésus-Christ, le prophète Daniel, captif à Babylone. Daniel, nous dit la Bible, entrait dans sa maison, ouvrait les fenêtres de sa chambre, du côté de Jérusalem, il fléchissait le genou chaque jour, à trois différentes heures, et il adorait Dieu.

A la vue de ces hommes de diverses religions, qui prient, le cœur se serre, l'esprit se perd, et cette vue trouble, et la tristesse s'empare de l'âme. Quel mystère que ces diverses religions ! A la même heure du soir, alors que le soleil disparaît à l'horizon et que toute la nature semble pleurer le jour qui tombe dans le néant, le disciple du Coran se prosterne et prie !!! le bonze bouddhiste monte à sa pagode, se prosterne et prie devant ses idôles !!! et moi, prêtre du vrai Dieu, créateur des mondes, seul, perdu au milieu de ces peuples qui l'ignorent, je viens m'agenouiller aux pieds du tabernacle de ma pauvre église en chaume, je me prosterne et je prie !!!

Cette assiduité à la prière, cette exode à la Mecque, à l'instar des juifs errants, qui revenaient prier à Jérusalem, n'est pas sans quelque grandeur.

Chaque année, trente ou quarante pèlerins se mettent en route, pour faire ce voyage de dévotion. Les riches emportent de 2 à 3.000 francs, les pauvres de 12 à 1.500 francs et les dévots, qui n'ont pas cette somme, mendient auprès de leurs correligionnaires 5 à 600 francs.

Le chef du clergé musulman, nommé Chimosolem, qui habite Chumnit, non loin de Thanh-Man, a recueilli dans une quête, 10.000 francs environ, pour acheter un terrain à la Mecque, dans la ville sainte. Dans un second pèlerinage, il emportait 6.000 francs pour construire une hôtellerie, ouverte aux pèlerins du Cambodge, qui se mettent en route en juillet et août, et le voyage dure un an environ.

***

Le départ de cette caravane est un tableau assez intéressant. J'ai vu des pèlerinages en France. La même scène peut paraître, sous notre ciel, plus propice, plus grandiose, plus enthousiaste, plus religieux. Ce départ pour la Mecque est un tableau plus sévère, plus mystique !!! La scène des adieux aux pèlerins qui s'éloignent pour de longs jours et qui reviendront avec une auréole de prêtre, est réellement touchante. Ce sont des pages entières de récits bibliques, des scènes patriarcales qu'on voit, qu'il faudrait peindre plutôt que de les écrire. Quand le missionnaire chrétien voit tous ces actes religieux, ces jeûnes, ces adorations, ces voyages pieux et lointains, il déplore l'erreur de ces peuples. Son impuissance à les convertir à la vraie religion de Jésus-Christ trouble son cœur, et sa pensée médite sur le mystère de la justification des âmes.

***

Si les Malais et les Tiams sont religieux, ils sont encore éloignés de la vraie religion qui enseigne la charité, l'amour du prochain et d'autres vertus inconnues à ces peuples. Oui, quelle race avare, ladre, au cœur égoïste et dur.

A mon arrivée auprès d'eux, j'avais souvent leurs visites, toujours intéressées et pour me soutirer papier, crayons, poudre, plombs. Quand je me suis avisé de leur demander quelques services, il a fallu toujours payer, même les objets qui se donnent chez les autres races du pays.

Aussi, avares, ils sont riches, ladres, ils se privent de tout, égoïstes, ils exploitent sans pitié les Cambodgiens, les Annamites ; ils étaient durs pour leurs esclaves, et jamais on ne saurait croire leur colère lors du décret de la libération de esclaves. Ce sont bien les frères et non dégénérés des Arabes, trafiquants de chair humaine des côtes d'Afrique.

Inutile de dire que jamais on n'a converti un Malais, un Tiam mahométan. On n'a d'abord jamais tenté l'entreprise, sauf ces dernières années, où un missionnaire a évangélisé les Tiams de l'ancien Ciampa ou Binh-Thuân actuel ; mais ces Tiams sont idolâtres et n'ont jamais voulu se soumettre au joug des musulmans, au moins quelques tribus de cette race.

***

Les *Missions catholiques* nous ont dit ces premiers essais, faits depuis une dizaine d'années, mais le silence qui suit laisse supposer l'insuccès de cette tentative.

Quand j'écrivais ces pages de souvenirs, j'étais loin de penser que Dieu me réservait, sur le tard de ma vie, la joie unique de voir quelques enfants du Coran venir à Jésus-Christ.

Quelle ne fut pas ma surprise le jour où deux Tiams musulmans vinrent me saluer et me supplier de les recevoir à l'église. Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles.

D'abord, je soupçonnais des motifs purement humains. Je dus me convaincre bientôt de ma mauvaise pensée.

Après plusieurs semaines d'épreuves, et je n'ose dire toute ma conduite dure et sévère, j'en suis même honteux, j'étais assuré de leur conviction, et tout doute s'évanouit, lorsque trois d'entre eux, avec leurs femmes et leurs enfants, abandonnèrent leurs familles, leurs villages, leurs rizières et vinrent se fixer près de moi, amenant leurs bœufs, leurs buffles, leurs chevaux. Depuis plus de six mois, ils sont vraiment au travail et d'une conduite digne d'être chrétiens. Ma douleur est de ne pouvoir les instruire moi-même et de n'avoir personne qui parle leur langue. Je suis obligé de les faire étudier leurs prières en Cambodgien.

Excommuniés par le clergé musulman, de connivence avec les chefs Tiams, aucun compatriote n'ose venir les voir et leur parler, les recevoir dans leurs maisons. Le père et la mère de la femme d'un de ces convertis, poussés par le chef religieux, sont venus reprendre leur fille, et le pauvre mari demeure seul avec un enfant de quatre ans.

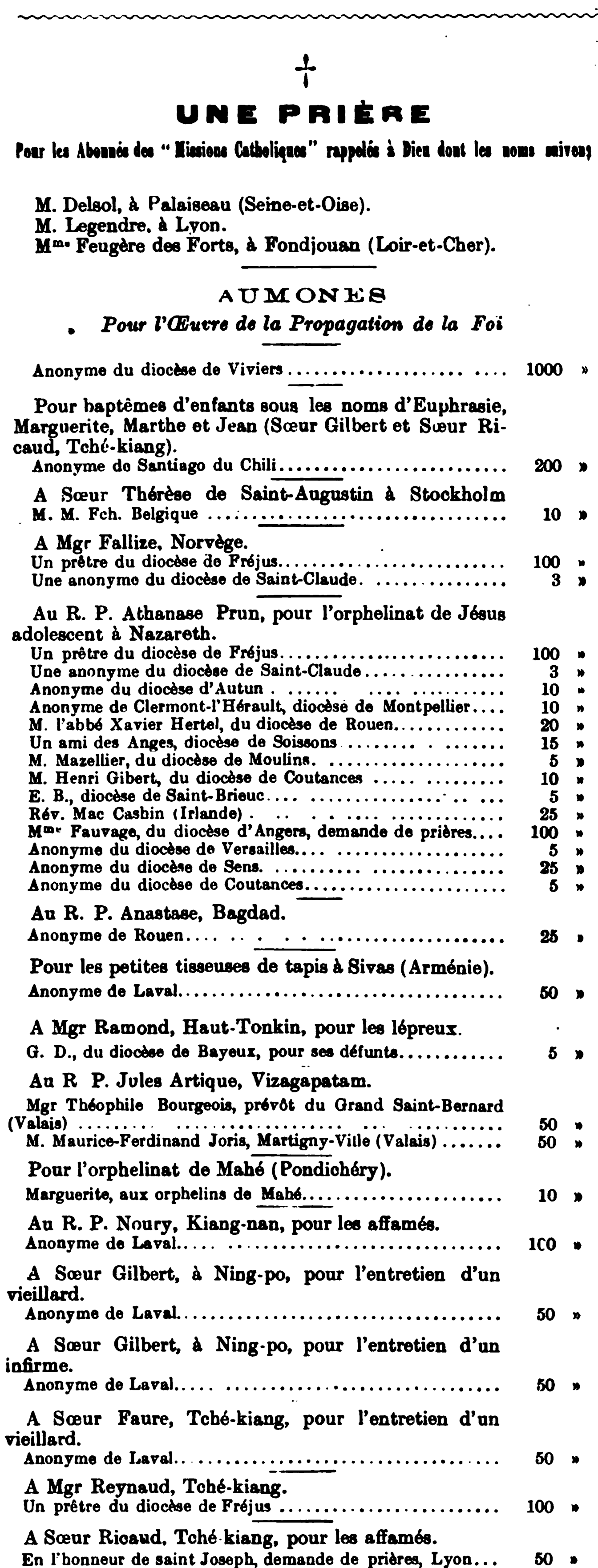
Ils souffrent tous ces épreuves avec résignation.

Quand le plus âgé de ces bonnes gens me raconta le motif de sa conversion, je fus obligé de confesser la petitesse du missionnaire. Je comprends mieux que jamais les paroles du grand apôtre des nations : *servi inutiles sumus*, et surtout l'aphorisme de saint Thomas, que je prenais pour de la littérature : « que Dieu enverrait plutôt un ange que de laisser périr une âme droite. »

Quand l'heure de la grâce a sonné, Dieu éclaire une âme et l'incline à lui. Je ne puis dire davantage. On ne me croirait peut-être pas, tellement cette conversion est surnaturelle.

Quelques jours après leur arrivée, ils me remirent deux superbes manuscrits, avec vignettes en couleurs diverses et dorées. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie, héritage de leurs ancêtres et qu'on vénérait. C'est probablement le Coran et un livre de prières en caractères Tiams.

(*A suivre.*)



✝

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. Delsol, à Palaiseau (Seine-et-Oise).
M. Legendre, à Lyon.
Mme Feugère des Forts, à Fondjouan (Loir-et-Cher).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Viviers .... 1000 »

Pour baptêmes d'enfants sous les noms d'Euphrasie, Marguerite, Marthe et Jean (Sœur Gilbert et Sœur Ricaud, Tché-kiang).
Anonyme de Santiago du Chili .... 200 »

A Sœur Thérèse de Saint-Augustin à Stockholm
M. M. Fch. Belgique .... 10 »

A Mgr Fallize, Norvège.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 3 »

Au R. P. Athanase Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 3 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 10 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier .... 10 »
M. l'abbé Xavier Hertel, du diocèse de Rouen .... 20 »
Un ami des Anges, diocèse de Soissons .... 15 »
M. Mazellier, du diocèse de Moulins .... 5 »
M. Henri Gibert, du diocèse de Coutances .... 10 »
E. B., diocèse de Saint-Brieuc .... 5 »
Rév. Mac Cashin (Irlande) .... 25 »
Mme Fauvage, du diocèse d'Angers, demande de prières .... 100 »
Anonyme du diocèse de Versailles .... 5 »
Anonyme du diocèse de Sens .... 25 »
Anonyme du diocèse de Coutances .... 5 »

Au R. P. Anastase, Bagdad.
Anonyme de Rouen .... 25 »

Pour les petites tisseuses de tapis à Sivas (Arménie).
Anonyme de Laval .... 50 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour les lépreux.
G. D., du diocèse de Bayeux, pour ses défunts .... 5 »

Au R P. Jules Artique, Vizagapatam.
Mgr Théophile Bourgeois, prévôt du Grand Saint-Bernard (Valais) .... 50 »
M. Maurice-Ferdinand Joris, Martigny-Ville (Valais) .... 50 »

Pour l'orphelinat de Mahé (Pondichéry).
Marguerite, aux orphelins de Mahé .... 10 »

Au R. P. Noury, Kiang-nan, pour les affamés.
Anonyme de Laval .... 100 »

A Sœur Gilbert, à Ning-po, pour l'entretien d'un vieillard.
Anonyme de Laval .... 50 »

A Sœur Gilbert, à Ning-po, pour l'entretien d'un infirme.
Anonyme de Laval .... 50 »

A Sœur Faure, Tché-kiang, pour l'entretien d'un vieillard.
Anonyme de Laval .... 50 »

A Mgr Reynaud, Tché-kiang.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »

A Sœur Ricaud, Tché-kiang, pour les affamés.
En l'honneur de saint Joseph, demande de prières, Lyon .... 50 »

A M. Claudius Ferrand, Tokio, pour son collège, pour étudiants.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »
Rév. Mac Cashin (Irlande) .... 25 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »
Anonyme de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier .... 10 »
Une famille d'Avignon .... 50 »
M. Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 20 »
Un curé de campagne de Tarn-et-Garonne .... 300 »
M. l'abbé X., diocèse de Valence .... 100 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 5 »
H. M., diocèse d'Albi .... 10 »
M. l'abbé Profillet, du diocèse de Versailles .... 100 »
Anonyme du diocèse de Versailles .... 5 »
Anonyme de Rouen .... 25 »
Dom Logerot (Belgique) .... 10 »
Deux personnes d'E. A. (Finistère) .... 15 »
Anonyme, diocèse de Sens .... 25 »
Anonyme de Laval .... 100 »
M. l'abbé Renard, du diocese de Reims .... 20 »
V. J. T., diocèse du Mans .... 3 »

Pour les Pères Blancs des Missions d'Afrique (Mgr Streicher).
Un anonyme du diocèse de Rodez .... 500 »

A M. Gruson, Abyssinie, pour les victimes de l'invasion des sauterelles.
Anonyme de Rouen .... 25 »
Anonyme de Laval .... 100 »

A Mgr Jarosseau (Gallas) pour la léproserie du R. P. Marie-Bernard.
Au nom de Mlle Malvault, Laval .... 50 »

Au R. P. Rolland, à Minieh (Haute-Egypte) pour son école Saint-Patrice.
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Au même pour son école de Saint-Pierre.
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Pour la mission de Madagascar central (Mgr Cazet).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 5 »
N., diocèse de Nancy .... 10 »

Au R. P. Fontanié, à Ambatolampy (Madagascar central).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Pour la chapelle de Saint-Benoît à Ilanjana (Madagascar central).
Mme Delattre, à Evian .... 2 »

Au R. P. Beyzim, Madagascar central, pour sa léproserie.
L. B., diocèse de Clermont, demande de prières .... 10 »
M. Gasc (diocèse de Toulouse), demande de prières pour le repos de l'âme d'une défunte .... 2 »

A Mgr Legasse (Saint-Pierre et Miquelon).
Mme Veuve Bedin, diocèse de Nancy .... 5 »
Actions de grâces au S.-C. de Jésus, Lyon .... 100 »
Anonyme, diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières pour la paix .... 20 »

Au R. P. Dupuy, à Maiana (îles Gilbert) pour sa chapelle de Saint-Benoît.
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 5 »

Au R. P. Bertreux, Salomon méridionales.
Un prêtre du diocèse de Fréjus .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Odensé, Danemark).
Un anonyme du diocèse de Rodez .... 400 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Zappa, Haut-Niger).
Un anonyme du diocèse de Rodez .... 100 »
Anonyme de Mâcon (S.-et-L.) .... 50 »
Anonyme du diocèse d'Annecy .... 3 »
Anonyme de Dijon .... 300 »
Anonyme de La Rochelle .... 5 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales .... 20 »
M. l'abbé Millot, du diocèse de Châlons .... 10 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — DÉPART DU MISSIONNAIRE POUR SA MISSION ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD (voir p. 450)

UN CYCLONE
dans l'île de Futuna

(OCÉANIE CENTRALE)

Mgr Olier, vicaire apostolique de l'Océanie centrale nous envoie les détails suivants sur un terrible cyclone qui a ravagé l'île de Futuna et détruit, en une nuit, l'œuvre accomplie en plusieurs années. Il s'adresse dans cette détresse à la charité des lecteurs des *Missions catholiques*. Nos chers missionnaires savent si bien que leurs prières sont toujours entendues!

LETTRE DE MGR OLIER

Il y a trois années à peine, j'avais la douleur de faire connaître aux charitables lecteurs des *Missions Catholiques*, le désastre causé à la mission de Vavau, par l'ouragan épouvantable du 29 décembre 1904.

Voici qu'un autre ouragan, plus terrible encore, vient de ruiner une autre mission de mon vicariat.

Le 18 avril dernier, une furieuse tempête, se déchaînant sur l'île de Futuna, détruisait tout sur son passage.

La station de « Sigavé » est anéantie jusque dans ses fondements. Plus d'église, plus de presbytère, plus de couvent, plus d'école. — La station d'Alo, bien éprouvée aussi, a subi un moins terrible désastre : — là les murs de l'église sont restés debout, la toiture seulement a été complétement rasée.

J'emprunte au P. Delorme, missionnaire, à Sigavé, quelques détails sur cette terrible tempête. Puissent-ils intéresser les lecteurs des *Missions Catholiques* et émouvoir leur charité!

Après avoir soufflé en tempête pendant cinq à six jours, le vent sembla atteindre son paroxysme de fureur, dans la journée du 18 avril.

Ce fut le couvent des sœurs qui céda le premier. Dès le matin, on avait renvoyé chez elles les petites pensionnaires; puis vers midi, après que le vent eût démoli une des vérandas de la maison d'habitation, le P. Haunionté donna l'ordre aux sœurs de mettre au plus vite leurs affaires en sûreté, et de se refugier dans la maison des Pères. A peine y étaient-elles installées, que la toiture de leur maison d'habitation s'effondrait, puis ce fut leur réfectoire

que le vent souleva, comme un fétu, à plusieurs reprises et broya complétement. — Il s'acharna alors contre la maison des enfants dont le toit s'écroula bientôt, entraînant un pan de muraille. « Nous vîmes alors avec stupeur, sortir des débris la pauvre vieille sœur « Marie Cannel et une fillette, et nous arriver clopin-clopant sans aucun mal d'ailleurs et tout heureuses d'en avoir été quittes pour la peur. »

Cependant le vent redoublait de fureur contre l'église et notre habitation, Tout à coup la toiture de l'église s'écroule avec fracas, entraînant dans sa chute un des murs latéraux, en sa presque totalité; bientôt l'autre muraille, sous la pression de l'ouragan cède lui-même, brisant tout l'ameublement : chemin de croix, autels, lustres, vitraux, table de communion, etc... De la belle église de Sigavé, il ne reste debout que le clocher fortement incliné, et le chœur tout lézardé. Presque au même moment un vacarme épouvantable nous fit tressaillir. La partie du presbytère où s'étaient réfugiées les sœurs, était fortement ébranlée, la toiture emportée, les vitres brisées et le vent s'engouffrant alors à l'intérieur de la maison, menace de lui faire subir bientôt le même sort qu'à l'habitation des sœurs. La prudence nous commandait de déloger au plus vite, et nous dûmes passer le reste de la journée sur la voie publique. Mais nous étions trempés jusqu'aux os, et il fallait, la nuit venue, essayer de trouver un gîte, ou se résigner à mourir de froid. Après plusieurs essais infructueux, nous trouvâmes enfin un abri sûr dans une grotte où s'étaient déjà réfugiées les chèvres du couvent. Ce fut en leur compagnie que nous attendîmes la fin de la tempête qui continua ses ravages pendant toute la nuit.

Le pays n'est vraiment plus qu'une ruine : toutes les habitations renversées, plus de 10.000 cocotiers déracinés, les autres debout encore, mais dénudés comme des poteaux télégraphiques : donc plus de « coprah » d'ici quatre ou cinq ans; et jusque-là c'est la misère, car c'est la seule ressource de notre petite île.

Puissent ces quelques détails émouvoir la charité des lecteurs des *Missions catholiques*!

Mon cœur est brisé de ne pouvoir secourir efficacement mes chers enfants de Futuna, mais de tous côtés, dans mon pauvre vicarait du centre, c'est la ruine et la misère : désastres sur désastre, épreuves sur épreuves.

Que le Bon Dieu daigne nous bénir et nous secourir !

CONGO FRANÇAIS, — LES TROIS SÉMINARISTES INDIGÈNES DE MAYUMBA ; reproduction d'une photographie

CONGO FRANÇAIS

Une première ordination au séminaire indigène de Mayumba.

LETTRE DU R. P. GARDEL, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE MAYUMBA

Le R. P. Gardel, directeur du séminaire de Mayumba, nous envoie une trouchante lettre de trois séminaristes indigènes. Il la ait précéder des réflexions suivantes :

Le séminaire de Mayumba, dont S. G. Mgr Derouet, vicaire apostolique de Loango, a entretenu, plusieurs fois, les lec-tours des *Missions catholiques*, donne lieu d'espérer beaucoup. Nos séminaristes congolais sont pieux, dociles, travailleurs. Une fois prêtres, ils seront de puissants auxiliaires, car les païens les laissent peu à peu pénétrer partout sans entraver leur ministère, comme ils le font trop souvent à l'égard des missionnaires européens.

LETTRE DES TROIS SÉMINARISTES

Nous croirions manquer à un de nos devoirs et enlever quelque chose à notre bonheur, si nous ne venions vous donner quelques détails sur la fête dont, pour la première fois, la mission de Mayumba a été favorisée.

Le 11 juillet dernier, trois grands séminaristes recevaient la tonsure des mains de leur vénéré évêque, Mgr Dérouet ; et, trois jours après l'un d'entr' eux était admis aux ordres mineurs. Cette première ordination était un événement pour cette région de l'immense continent africain ; et nous, les élus de ce grand jour, nous séminaristes indigènes, nous les échappés de ces horribles superstitions qui étreignent et dégradent nos malheureux compatriotes, avons senti que c'était un coup porté à l'influence du règne de Satan en notre pays.

Nous nous réjouissons aussi de vous dire, que notre ordination a grandement encouragé tous les autres confrères et nous pensons que notre séminaire de Mayumba, aujourd'hui fortement organisé, augmentera en nombre.

Nous devions, nous semble-t-il, ces détails aux généreux associés de la Propagation de la Foi ; aux généreux abonnés des *Missions catholiques*. Qu'ils veuillent bien ne pas délaisser les pauvres séminaristes congolais de Mayumba !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 22 juillet dernier sont partis d'Anvers pour la mission du Transvaal Nord. le R. P. dom Arnulphe Bruyneel, prêtre, et le Fr. Samuel van Brussel, frère convers, tous deux de l'abbaye bénédictine de Steen Brugye-lez-Bruges.

Dans le chapitre provincial des Bénédictins de Subiaco, tenu en Belgique à l'abbaye de Ruremonde, en mai dernier, le R. P. dom Ildephonse Lansloto, religieux de l'abbaye d'Affligheng archi diocèse de Malines, a été élu supérieur de la nouvelle mission du Transwaal, et supérieur de l'abbaye à y fonder.

Celle-ci sera probablement fondée à Noodshulp où on est parvenu à acquérir 360 hectares de terrain.

—Avec la caravane des Pères de Scheut, qui partiront le 22 courant pour le Congo, s'ajoute le départ des Sœurs de Charité de Gand, dont les noms suivent : Sœur Amalia, Marie Vander Stegen, de Wetteren (Gand) ; Sœur Lelia, M[lle] Joséphine Hoefynens, de Graanw (Islande) ; Sœur Anamia, M[lle] Victoria Vandernolen, de Thourono (Bruges) ; Sœur Columba, M[lle] Maria Jehoel, de Ibechtel (Liège) ; Sœur Agricola, M[lle] Marie van de Cousteele, de Rumbeke (Bruges) ; Sœur Cayetanu, M[lle] Alida van Rolleghem, de Vhcelx (Bruges) ; Sœur Celerina, M[lle] Léonie Meyfrovd, d'Oeselybem (Bruges). Cinq d'entre elles sont destinées à la mission de Hemptomme.

INFORMATIONS DIVERSES

Indes. — Le R. P. Ignatius, le plus vieux prêtre indigène, écrit au R. P. Hiraudeau, procureur des missions des Pères Jésuite, la touchante lettre suivante, qui se recommande d'elle-même à la charité de nos lecteurs. Elle est datée de Sendamaroux, le 30 juillet 1907.

« Il y a six ans quarante familles maravars de Virakeralampudur avaient embrassé notre sainte religion. Je vous ai longuement raconté toutes les persécutions qu'elles ont eu à subir par suite de leur conversion ; la rage du démon n'est pas encore apaisée ; les vexations continuent ; Lucifer pousse ses suppôts à susiter de nouvelles tracasseries... mais malgré tous ces ennuis, ces néophytes persévèrent dans la foi et sont assidus à la prière..

« Comment pourrai-je assurer leur persévérance s'ils n'ont pas un lieu décent du culte, où ils puissent se réunir pour recevoir les sacrements ? Les services divins se font maintenant dans une chaumière, mais on ne la peut prêter indéfiniment. De plus, le local est si mal situé, qu'on est exposé à voir et à entendre tout ce qui se passe dans les rues et on est, à chaque moment, dérangé par le vacarme.

« Puis-je m'adresser à mes supérieurs pour avoir des secours pour construire une petite chapelle ?

« Dans la situation où se trouve la mission, actuellement, ils ne peuvent pas m'aider. Que ferai-je donc, moi pauvre missionnaire indien ? Abandonnerai-je tant d'âmes et les laisserai-je retourner à l'idolâtrie ? Oh non ! ce serait cruel ! Le divin Sauveur ne le voudra pas.

Où donc trouverai-je les fonds pour construire une chapelle décente, sinon dans la générosité des âmes qui aiment le Bon Dieu et le salut des âmes. Et vous, qui êtes le délégué des missionnaires pour exposer leurs œuvres et leurs besoins aux âmes charitables et libérales, que vous rencontrez si nombreuses en Europe, ne craignez pas d'exposer mes besoins et Dieu viendra à notre aide et nous trouverons la source où nous puiserons l'argent nécessaire pour la construction d'une chapelle pour ces néophytes ; nous assurerons ainsi leur persévérance dans la foi.»

Haut-Tonkin. — M. Antonini, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Pia-Hai, par Nghiâ-lô :

« Rien n'abat comme la fièvre des bois. On ne se sent plus la force de poursuivre une idée, à plus forte raison de faire un travail quelconque. Cela pour vous dire que dernièrement j'avais commencé une longue lettre à votre adresse, quand, patatras ! me voilà secoué comme une feuille, obligé de me mettre sous les couvertures et d'absorber force médecines. Enfin me voilà rétabli et je vais pouvoir vous dire ce qu'il y a de neuf aux pays Laotiens.

« Jamais notre Haut-Tonkin ne pourra atteindre la splendeur des belles missions du Tonkin maritime et du Tonkin occidental. Ici, à part Sontay et une langue de terre qui trempe dans le Fleuve Rouge,c'est un dédale de montagnes inextricables. Quand on saute de la Suisse en Savoie pour courir sur les Cévennes et passer aux Pyrénées, on peut avoir une faible idée de ce que peut être la mission du Haut-Tonkin

« A Phat Diein on a le spectacle d'une vie chrétienne intense. Un sauvage comme moi se croyait transporté à Lourdes en voyant la foule des chrétiens se frapper la poitrine au *Domine, non sum dignus*. En faisant cent pas dans les rues de Phàs Diein je rencontrais plus de monde qu'ici durant quatre jours de marche ..

« Malgré les tristes comparaisons que me suggérait la vue de ces belles missions, je reconnais qu'au Haut-Tonkin on a déjà bien travaillé pour arriver après dix ans où nous en sommes.

« Quand je fais de beaux rêves, je vois, au détour du sentier et là-bas dans la gorge noire de la montagne, une flèche de clocher et tout alentour des chaumières qui me rappellent la Savoie. Et peut-être avant dix ans le voyageur attardé qui cherchera un gîte pour la nuit sera dirigé dans sa marche par l'écho des prières que psalmodieront nos sauvages non pas en une seule langue mais en trois idiomes, en ray, en màn et en hà.

« En effet différentes familles de ces tribus demandent à étudier la religion. La pauvreté leur a ouvert les yeux, il ne reste qu'un bon mouvement de la grâce pour incliner leurs cœurs.

« Ce qu'il faudrait, pour bien réussir à se faire connaître, ce serait de fonder des villages. De cette manière nous aurions sous la main nos premiers néophytes ; on pourrait suivre leur instruction de près et les protéger contre la rapacité des chefs, ce qui multiplierait très vite le nombre de chrétiens.

« Notre vénéré vicaire apostolique me dit bien :

« Ecrivez, faites connaître les besoins de votre nouvelle « mission. »

« J'écris et je ne reçois pas même de quoi m'acheter de la quinine pour combattre cette vilaine fièvre des bois... Le regretté Père Jordan en est mort. Qui dira, qui saura jamais ce que le bon Père a souffert à Nghiâ Lô ! Si maintenant le bon Dieu semble avoir pitié de nous et nous envoyer quelque consolation, nous reconnaissons bien haut ici que nous le devons à l'intervention du premier apôtre des ray parti pour le ciel. »

Curieux Documents

GOUVERNEUR ET RÉVOLUTIONNAIRE

M. Régis Gervaix, le sympathique missionnaire du Kouang-tong, nous communique les trois pièces suivantes. Elles montrent que la Chine elle-même n'est pas à l'abri de la révolution et que là aussi l'autorité doit compter avec elle.

« J'apprends à l'instant, nous écrit M. Gervaix, (la nouvelle sera-t-elle confirmée) ? que les révolutionnaires chinois viennent encore d'assassiner trois gouverneurs de province.

« Vous avez dû apprendre déjà la mort tragique de Ngan-ming, gouverneur du Ngan-hoeï, survenue le mois dernier. Voici d'après la traduction de l'*Echo de Chine*, le rapport de ce gouverneur quelques instants avant sa mort. Ce rapport est adressé à l'empereur de la Chine. »

Rapport de Ngan-Ming, gouverneur du Ngan-Hoeï

Je fais savoir à Sa Majesté, que je viens de recevoir des blessures mortelles, et que voyant ma mort imminente, j'ai fait écrire ce rapport sous ma dictée, pour qu'il soit porté à la connaissance de Sa Majesté.

Depuis que je suis entré en fonctions comme gouverneur, à la troisième lune de l'année dernière, j'ai toujours été pénétré de l'idée que l'empire se meut dans une situation dangereuse et difficile, et que, sans énergie, on ne peut arriver à rendre riche et forte notre Chine.

Aussi me suis-je attaché de mon mieux à organiser les institutions de ma province : instruction publique, armée, police et même l'industrie et le commerce. D'ailleurs, j'ai présenté en temps et lieu des raports à cet effet à Sa Majesté.

Dernièrement, la partie nord du Ngan-hoeï fut presque ravagée par la grande famine, et elle n'a regagné sa première tranquillité, qu'après dix mois de travail et de sacrifices de ma personne.

Cette année-ci, dans la vallée de Yang-tsé, les contrebandiers du sel ont excité les populations à la révolte, et je sais qu'ils sont d'accord avec les révolutionnaires. Aussi craignait-on, jour et nuit, des troubles, c'est pourquoi j'envoyai des troupes un peu partout pour la surveillance des rives du grand fleuve.

Après le quinzième jour de la cinquième lune, les révolutionnaires transportèrent en contrebande des armes et des munitions par les provinces du Tché-kiang et du Ngan-hoeï. J'ai télégraphié immédiatement au vice-roi de Nankin pour l'en avertir, et j'ai envoyé des agents secrets dans les endroits importants, afin de les empêcher de passer et couper leur retraite. En outre, j'ai ordonné aux autorités civiles et militaires de redoubler de vigilance.

Pour compléter ces mesures de précautions, j'avais commandé à Siu-sié-ling (celui-là même qui sera son meurtrier), directeur de la police, de rechercher et arrêter le chef des révolutionnaires (*ke mingtang*).

Le vingt-sixième jour, jour de la cinquième lune (6 juillet 1907), jour fixé pour l'examen des élèves de la police, je me rendis avec les taotaï et les autres grands mandarins dans la grande salle où étaient réunis ces élèves. Je vis aussitôt Siu Sié-ling et ses complices armés de revolvers, s'avancer vers moi et faire feu de leurs armes à une distance de deux à trois mètres, en criant que le jour était arrivé de faire la révolution.

J'ai reçu plusieurs blessures, et quelques-uns de mes subordonnés sont blessés mortellement. Je suis immédiatement rentré dans mon yamen, j'ai fait publier une proclamation pour tranquilliser le peuple, et j'ai donné des ordres pour consigner les troupes. Siu-sié-ling s'est rendu au dépôt des armes qu'il a envahi avec des complices. Les soldats l'y ont cerné.

Bien que je sois terriblement blessé, mon esprit est encore très clair, et ma voix est encore sonore, aussi j'ai espoir et ne pense pas devoir quitter le monde dès maintenant. Cependant, les médecins européens me disent que, outre les trois blessures du bras gauche, de la jambe droite et de l'estomac, j'ai reçu encore des blessures dans les hanches et dans la partie inférieure de l'abdomen où serait restée une balle.

Moi-même, je sens que cette balle monte vers la partie supérieure du corps en se dirigeant vers le cœur.

Les médecins européens disent que sans opération, ils ne pourront pas l'extraire. J'ai déjà 62 ans et je ne sais si je pourrai supporter une opération. C'est pourquoi j'ai fait venir mon fils Yie-ling et lui est dicté moi-même ce rapport.

Je ne crains pas de mourir et ma mort importe peu. Ce qui m'afflige, c'est de penser que je ne puis pas rendre un peu des bienfaits reçus de Sa Majesté au moment où l'empire et le peuple sont en danger.

Siu sié-ling, mon meurtrier a étudié à l'étranger et a acheté le titre de taotaï. Comme il est neveu par alliance de l'ancien gouverneur du Hou-nan, Yu-tsing-chan, je l'ai employé sans aucun soupçon.

Depuis qu'il est entré en charge, il y a deux mois, il s'est acquitté parfaitement de son devoir et s'est comporté irréprochablement.

Mais, il a un mauvais cœur ; il est le chef des révolutionnaires, et pour arriver à son dessein, il a acheté un titre de mandarin. Je ne suis pas seul à n'avoir pu prévoir ses mauvaises intentions, car les autres non plus n'ont osé les soupçonner.

Malgré la difficulté du choix des fonctionnaires et quoique parmi les étudiants qui ont été à l'étranger, il y ait des bons et des méchants, je crois devoir conseiller à Sa Majesté de ne leur accorder des fonctions qu'après une sélection minutieuse.

Je suis leur victime et j'espère que le malheur qui m'est arrivé pourra servir de leçon et d'enseignement.

Quant aux affaires administratives que j'ai traitées au Ngan-hoeï, ainsi que l'établissement des écoles, l'organisation des régiments d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, etc., tout va bien et est en bonne voie.

Il ne reste qu'à procurer des chevaux et des navires. Je me suis occupé également de la culture des terrains abandonnés, de la plantation des arbres et d'autres affaires qui peuvent donner de bons rapports.

Mon successeur devra seulement continuer mon œuvre et la perfectionner. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que j'en parle maintenant.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'une audience de Sa Majesté

au Chansi (lors du passage des souverains, dans cette province en 1900) je me rappelle qu'Elle m'a donné des instructions et des conseils encourageants. Après plusieurs promotions, je n'ai plus pu revoir Sa Majesté une seconde fois.

Je sais que je n'aurai plus le bonheur de revoir le ciel et le soleil (l'empereur) ; aussi en disant adieu à Sa Majesté, les yeux tournés vers la capitale, j'éprouve une douleur qui ne pourra jamais être décrite ! » NGAN-NING.

Proclamation du chef des Ke Mingtang (Société contre l'autorité) Siu-sie-ling, trouvée dans ses papiers après son exécution.

« Je fais cette proclamation pour avertir le public de mon intention de rétablir sur le trône, la race chinoise en lui rendant sa première gloire afin d'anéantir la race barbare mandchourienne.

« Notre race célèbre a régné sur l'immense territoire de la Chine pendant des milliers d'années. Son règne étant très ancien, sa civilisation fut complète et digne d'envie. Mais, hélas ! après l'arrivée chez nous des hordes barbares de la Mandchourie, notre Chine très civilisée, ravagée par elles, tomba dans une obscurité profonde. Toutes les civilisations et beautés de la Chine furent englouties et anéanties par ces bêtes féroces. Depuis plus de deux cents ans, nous sommes sous les ordres brutaux et tyranniques de ces malfaiteurs.

« Actuellement, ces barbares, pour rassembler mieux leurs pouvoirs de centralisation, s'efforcent d'établir une fausse constitution. Ils nous enlèvent la liberté ; ils massacrent nos lettrés énergiques, maltraitent nos compatriotes et nous égorgent en imposant toutes sortes de taxes et impôts injustes et préjudiciables.

« Aujourd'hui, l'empire vit dans le désordre et le peuple est en plein désespoir. La Chine n'est pas sûre du lendemain, d'autant plus que plusieurs puissances étrangères la poursuivent incessamment.

« Tout cela est le résultat mauvais de la cruauté et de la tyrannie de ces Mandchous barbares qui, non seulement désirent enlever la richesse et la liberté de la race chinoise, mais encore son intelligence, sa vertu et son savoir.

« C'est pourquoi, nous, qui embrassons la haine publique, avons déjà organisé des troupes fidèles et jurons d'anéantir ces monstres d'iniquité, et de rétablir notre propre Chine sur les anciennes bases.

« Les troupes nous aideront à établir une nouvelle république et à venger les haines profondes de nos compatriotes. Les soldats ne sont faits que pour les représailles en faveur de nos compatriotes ; ceux-ci ne doivent pas en avoir peur.

« Si parmi nos compatriotes, il existe des gens assez lâches pour s'opposer à cette proclamation, cela démontre que leur cœur est déjà corrompu et qu'ils se contentent de se mettre en dehors de la civilisation. Si cette conduite leur attire le mépris public, ils n'auront pas droit de se plaindre, car ils supporteront le mal fait de leur propre faute. En outre, leurs noms seront publiés partout afin qu'ils soient livrés à la haine des vrais Chinois fidèles, et qu'ils soient punis comme des traitres, c'est-à-dire mis à mort :

« 1° Quiconque rencontre un Mandchou doit le tuer immédiatement ;

« 2° Celui qui reconnaît un traître Chinois, certifié tel, doit le mettre à mort pareillement ;

« 3° Ceux qui désobéiront à nos ordres seront exécutés ;

« 4° Ceux qui s'enfuiront à notre appel seront exécutés également ;

« 5° Ceux qui causeront des dommages et des déprédations et nuiront en quelque sorte au peuple, seront de même décapités ;

« Proclamation faite le... jour de la... lune de la... année par l'armée ke ming (révolutionnaire). « SIU-LIÉ-SING. »

Décret impérial du 1er jour de la 6me heure (10 juillet 1907)

Le rapport de Toan-fang, vice-roi de Nankin, qui nous est arrivé hier, nous apprend que Ngan-Ming, gouverneur du Ngan-hoeï, s'étant rendu pour assister aux exercices de nouveaux agents de police, a été malheureusement tué par Siu Sié-ling, tao-taï, sous-directeur de la police. Celui-ci, aidé de ses complices armés de revolvers a tué également de cette manière Lou-yong-y, sous-préfet, chef de la police et Kou-song, secrétaire, qui était très près du gouverneur.

Ce Siu-sié-ling était vraiment un très mauvais homme, et il a parfaitement mérité d'être exécuté immédiatement et sans délai, aussitôt son forfait, ainsi que le veut la loi. Le vice-roi Toan-fang a fait envoyer tout de suite, après ce meurtre, des navires de guerre et des troupes au Ngan-hoeï pour empêcher une émeute dans cette province. Toan-Fang a parfaitement agi et c'est ainsi que la paix et la tranquillité règnent au Ngan-hoeï ; nous en sommes satisfaits. Quant à Lou-youg-y et Kou-song, qui ont perdu si malheureusement la vie, nous ordonnons au ministère des Rites de leur conférer une récompense posthumé des plus honorifiques.

Quant à Ngan-ming, gouverneur assassiné du Ngan-hoeï, ancien licencié et sous-préfet promu tao taï, il s'est acquitté toujours très bien de ses fonctions et a bien dirigé les administrations à la tête desquelles il se trouvait.

Nommé plus tard gouverneur du Ngan-hoeï, il s'est montré dévoué, fidèle, économe et juste (1).

Il a été tout à coup assassiné au moment où il s'acquittait de ses devoirs envers l'empire : nous en sommes fort peinés.

Nous ordonnons donc : qu'on lui décerne un titre honorifique posthume ; que les honneurs posthumes lui soient rendus d'après la loi relative à un vice-roi, mort en fonctions, que toutes les peines encourues par le défunt pendant l'exercice de ses fonctions lui soient remises.

Nous ordonnons encore au ministère des Rites de rechercher si, de par les lois rituelles, des récompenses supplémentaires doivent revenir au défunt ; ce ministère nous en fera part par rapport détaillé, afin que nous puissions faire rendre au défunt tous les honneurs funèbres auxquels il aurait droit de par les rites.

Nous ordonnons, en outre, que les mandarins de toutes les localités accompagnent le cercueil du défunt gouverneur, lorsqu'il passera pour retourner au pays de Mandchourie.

Nous promettons enfin une promotion rapide à son fils Yie-ling, tao-taï en expectative d'emploi au Chan-si.

Respect à ceci.

(1) Juste, il ne le fut pas à l'égard des évêques du Chan-si assassinés en 1900, dont il fut, dit-on, un des principaux persécuteurs.



Six cents lis à travers le Chan-tong

Par le R. P. MICHEL DE MAYNARD

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN AU CHAN-TONG MÉRIDIONAL

Dans nos deux derniers numéros nous avons publié un excellent et savant travail du R. P. Michel de Maynard sur la sériciculture en Chine. Voici aujourd'hui du même missionnaire le récit pittoresque d'une excursion apostolique dans le Chantong, les épisodes abondent et donnent à la narration toujours alerte un piquant intérêt.

Depuis le 31 octobre 1905, j'avais installé mon quartier générale d'hiver à Yang-lao-yuen. Cette chrétienté, une des plus importantes de mon ancien district de Lin-k'iu, a l'avantage de posséder un site charmant. Mais, ce qui en rend le séjour des plus agréables, durant la saison que nous traversons actuellement, c'est sa situation dans un val solitaire, à l'abri de tous les vents froids. Un monastère y serait à merveille. C'est probablement pour ce motif que des bonzes taoistes s'y sont établis. Ils ont là une petite résidence (comme nous disons dans le langage religieux) et desservent une pagode située à l'ouest du village. Dans un bosquet de cyprès et de saules, au bord du ruisseau dont l'eau se brise en petites cascades et écume autour des rochers, le dieu de la pluie a son temple. C'est à lui que les disciples de Laotze, fondateur du taoisme, viennent rendre leurs hommages. Pauvres gens !!!

***

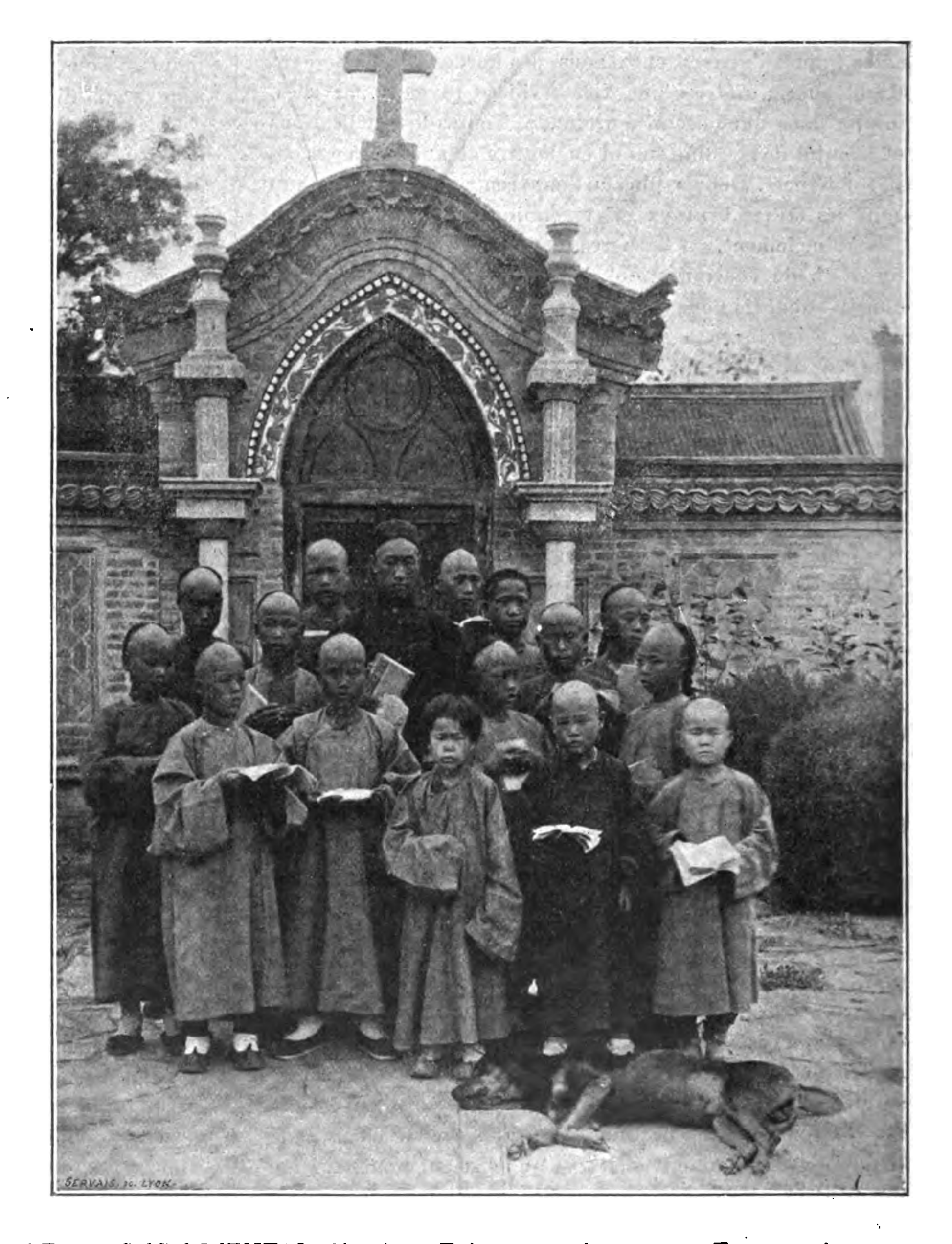
Si le diable a des sectateurs dans Yang-lao-yuen, le Bon Dieu y compte de nombreux enfants et le missionnaire une petite résidence assez commode, bien que misérable. Aussi, j'avais résolu d'y revenir de temps à autre pour me reposer des missions dans d'autres chrétientés et pour y passer le nouvel an chinois, etc, etc... Toutes ces bonnes résolutions sont tombées à l'eau ; car, il est écrit que « l'homme propose et Dieu dispose ». Dieu, effectivement, avait réglé autre chose. C'est pourquoi, à la mi-novembre, je reçus du R. P. pro-Vicaire apostolique l'ordre d'aller à 180 kilomètres, porter secours à un confrère malade. En conséquence, le vendredi 17 novembre, je quittais ce village pour gagner Ts'ing-tcheou-fou afin d'y préparer mes malles laissées dans notre résidence centrale, n'étant dans mon district qu'en camp volant. Trois jours m'étaient donnés à cet effet et aussi pour avoir la consolation de célébrer la sainte messe, en la fête de la Présentation de la très Sainte Vierge, ce que je n'aurais pu faire dans une auberge.

***

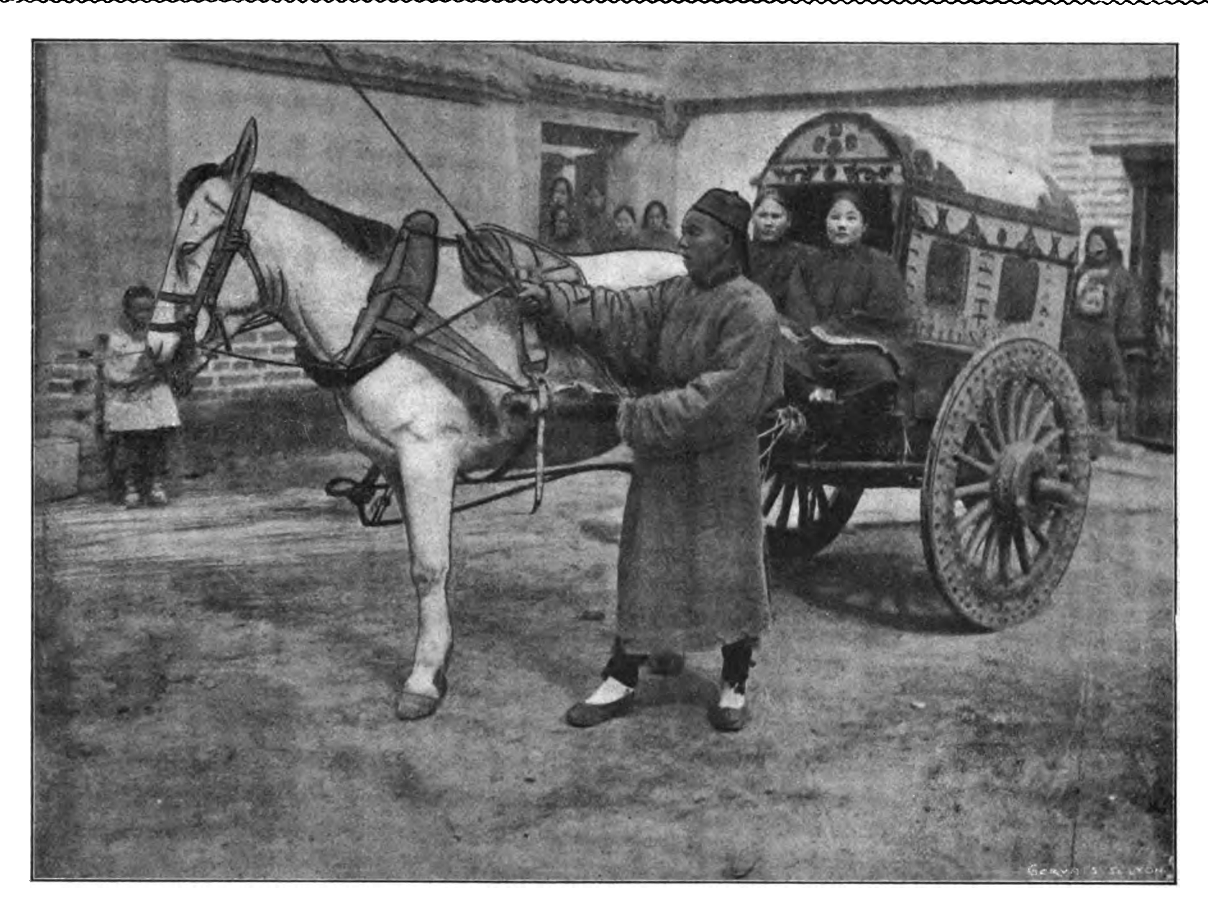
Mardi 21 *novembre* 1905. — Après avoir offert le saint sacrifice, fait mon action de grâces et goûté, une dernière fois, la cuisine de notre marmiton, il fallut songer à se mettre en route.

Encore un regard rapide dans ma chambrette. Rien n'est oublié. All right !....

Dans la cour du Sud, la charrette qui doit me conduire à Pingtou est chargée ; mais, naturellement, il y manque l'attelage, car, ce n'est pas une coutume chinoise de se presser. Enfin !... voici les charretiers. Patientons quelques minutes encore... Pendant ces quelques moments d'attente, les langues ne chôment pas et il me faut répondre à celui-ci tandis



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE TSING-TCHEOU-FOU ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — TYPE UNIQUE DU CHAR CHINOIS DIT *kiao tché*, SEULES LES GARNITURES ET LA QUALITÉ DU BOIS VARIANT SELON LE PRIX QU'ON Y MET ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

que celui-là et cet autre me parlent ensemble, très probablement pour ce motif qu'ayant deux oreilles, je dois évidemment les entendre simultanément.

La charrette est attelée et mon cheval sellé. Dès lors, tout est prêt. Je donne le signal de partir et pendant que le véhicule s'ébranle et franchit la porte cochère, je fais mes adieux aux confrères présents et aux chrétiens qui m'entourent. Puis, montant à cheval, je pars au trot, non sans jeter un dernier coup d'œil sur cette résidence qui fut le berceau de ma vie de missionnaire.

Il est exactement 7 h. 1/2.

⁂

Une demi-heure durant, nous traversons la ville de Ts'ing-tcheou-fou et son faubourg oriental. Au sortir de celui-ci, je m'installe sur la charrette pour ne pas faire perdre la face à mes deux conducteurs. Mais, croyez-le bien, ce n'était pas de bon cœur et sans l'arrière-pensée de reprendre mon cheval. Car, il faut vous l'avouer, depuis mon voyage de Tchefou à Ts'ing-tcheou-fou, en 1904, j'étais absolument brouillé avec ce mode de locomotion... Enfin, bon gré, mal gré, me voici sur la charrette.

Je vous gage en mille que vous ne devinez pas comment je suis installé.

Eh bien ! le voici.

D'abord, permettez-moi une question préalable. Avez-vous vu les charrettes employées dans les campagnes de la Haute-Loire ? Si, oui, vous avez une idée du véhicule qui me transporte. Car, à mon avis, des différents types que je connaisse, c'est celui du Velay qui a le plus de ressemblance avec les charrettes chinoises.

Le fond du véhicule est occupé par les malles. Au-dessus sont placés les jou-t'ao, sorte de sac pour la literie. C'est sur cet étage que votre serviteur est juché. Comme il y a de la place pour deux, mon boy est à mes côtés. Derrière, sur un monceau de caisses, de sacs pour la paille et les grains destinés aux animaux, un des conducteurs a trouvé le moyen de s'installer et... d'y dormir comme une marmotte, malgré tous les heurts de la route ou, mieux, de ce qui en tient lieu.

Quant à moi, chemin faisant, je me réconcilie avec ce mode de locomotion. Quelle différence avec le premier voyage ! ! Là, c'était une fatigue continuelle, ici, je suis à l'aise, étendu nonchalamment sur mon jou-t'ao, plus favorisé, peut-être, que nos anciens rois fainéants. Comment cela ? Voyez plutôt. Ces bons monarques n'avaient pour tout attelage que des bœufs à la démarche lente et solennelle. C'était par suite un tantinet peu varié. A ma charrette s'étaient donné rendez-vous vache, ânesse et cheval. Il y manque bien une mule pour compléter ; mais... patience ! cela viendra.

Vous avez bien lu. Une vache, une ânesse et un cheval, tel est mon équipage. Ne riez pas ! C'est aussi authentique que l'existence de la tour Eiffel. Pour vous le prouver en bonne et due forme, je vous ferai savoir que la vache avait



CHAN-TONG ORIENTAL. — Groupe de chinoises; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Michel de Maynard.

300 sapèques et pour 100 l'enfant et l'autre individu prêteront leurs services. C'est entendu! On attelle le bœuf de renfort, un homme est à chaque roue, deux autres s'arment de fouets, le bouvier conduit son bœuf et... un, deux la charette va sortir de son enlizement. Hélas! pour comble d'infortune, voici que les traits du bœuf se brisent... Je finirai par croire que le Mi-huô doit être pour moi un Rubicon!!

« Puisque le bœuf est solidement charpenté et qu'il est loué, dit un de mes conducteurs, qu'il remplace la vache dont les forces sont épuisées! » Ainsi dit, ainsi fait, et, immédiatement nouvelle tentative pour sortir de cette impasse. Pour le coup, nous sommes plus heureux et nous avançons si bien qu'en quelques instants nous avons franchi le fleuve. *Deo gratias!* N'importe! nous sommes restés en panne une heure entière et ce n'est pas drôle du tout quand... on a faim.

perdu une corne dans un combat quasi homérique, que l'ânesse maigrichonne avait des cerceaux à revendre, quant au cheval qu'il était borgne, non pas pour avoir concouru aux victoires nipponnes dans la presqu'île du Liao-toung ou à Moukden, mais bien pour avoir reçu maints coups de fouet sur son œil gauche. Ce dernier était aux limons, tandis que les deux premières étaient en flèche.

En me livrant à ces considérations très philosophiques, je voyais se succéder bourgs et villages à de courtes distances les uns des autres, en raison de la densité de la population dans le Chan-toung.

A midi, nous arrivons au Mi-huo. En cette saison, aux endroits les plus profonds, l'eau de ce fleuve ne dépasse pas les genoux et son lit de sable est quasi à sec. Nous avançons résolument. Mais... après quelques pas, les bêtes sont incapables de tirer la charette dont les roues enfoncent assez profondément dans le sable. Le conducteur debout sur le devant de la voiture, frappe avec un fouet d'une longueur démesurée, cheval, ânesse et vache. C'est en pure perte... Cris, coups, rien n'y fait. Nous nous sommes bel et bien enlizés et impossible de démarrer. Que faire?... C'est très simple. Pour ce qui me concerne, je regarde et contemple mes hommes et mon équipage. Quant aux premiers, sans autre forme de procès, ils enlèvent chaussures, chaussettes et pantalon, puis se mettent résolument à l'eau. L'un fouette l'attelage; l'autre pousse le véhicule... Vains efforts!!! La charrette n'avance ni ne recule.

***

Sur ces entrefaites, passent un bouvier, un jeune enfant de 13 ans et un homme fait. Mes conducteurs engagent des pourparlers avec eux et, après bien des paroles inutiles, ils s'accordent sur le prix. Le bouvier louera son bœuf pour

A 1 heure, nous sommes dans une auberge de Tienkiafantze, gros bourg de la sous-préfecture d'Itou et à 40 lis (24 kilomètres) à l'est de Tsing-tchen-fou.

Mes hommes et moi y déjeunons tandis que les bêtes se reposent et prennent des forces.

A 2 h. 1/2, nous suivons la route de Tchang-luo. Rien de remarquable à noter, soit comme curiosités, soit comme incidents ou accidents.

A 6 h. 1/4, nous longeons la partie occidentale de la ville de Tchang-luo, sous-préfecture, dépendante de la préfecture de Ts'ing-tcheou-fou.

Arrivés à la porte du faubourg méridional, les bêtes refusent d'avancer et de gravir la pente très raide en pierre qui y donne accès. Prudemment, je descends de la charrette. Il fait nuit noire; car, dame lune n'est pas encore levée.

L'attelage se décide finalement à aller de l'avant. Mais, pris de remords probablement, il opère brusquement une conversion à droite et rebrousse chemin. Par bonheur, de grosses pierres mettent obstacle à ce beau projet. C'est heureux! car, infailliblement le char eut été renversé. En fin de compte, le charretier réussit à maîtriser ses bêtes et... à leur faire franchir cet obstacle.

Quelques minutes après, je mettais pied à terre dans l'auberge où nous devons passer la nuit.

Nous avons parcouru 70 lis (42 kil.) durant cette première journée de voyage. Vous penserez peut-être que ce n'est pas beaucoup. Toutefois, vu le changement de véhicule, la nature des bêtes et le mauvais état des routes sur lesquelles, avec une voiture chargée, on ne peut songer qu'au pas allongé



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — UNE FAMILLE DE CHRÉTIENS SUR SON DÉPART DE SON VILLAGE ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

comme maximum de vitesse, je vous avouerai mon contentement d'avoir effectué ce trajet, si court puisse-t-il paraître.

Mercredi 22 novembre. — A 3 heures mon boy vient me réveiller. Les charretiers voulant partir à 4 heures, il faut se hâter. La toilette n'exige pas un long temps. Ce qui en demande, c'est de préparer les jou-t'ao, d'arranger de nouveau dans la charette les petits colis, mis prudemment dans sa chambre durant la nuit. En Chine, le voyageur qui désire se protéger contre le froid, pendant son sommeil, doit toujours se munir de sa literie. Dans les auberges, il trouvera bien un lit, mais non des couvertures. Le soir, on doit donc disposer ses couvertures et, le matin, on replie le tout. C'est évidemment moins agréable que de trouver son lit tout fait ; mais c'est plus sûr sous le rapport de la propreté !!

Un peu avant 4 heures, nous nous engageons sur la route de Weishien : 50 lis nous en séparent.

Hier, c'était la plaine où les villages et les bourgs se cachent durant la belle saison, dans le feuillage des grands arbres qui les entourent et où les chemins, au temps des moissons en herbe, courent à travers le pays, comme de longs serpents verts. Aujourd'hui, il nous faut avancer péniblement sur une route, semée de pierres et de rochers qui font corps avec le sol. Nous sommes à certains moments comme suspendus sur le versant septentrional d'un des derniers contreforts de la principale chaîne de montagnes du Chan-tong. Les eaux des grandes pluies ont déchiré le sol en crevasses et en ravins par où s'écoulent, à la saison pluvieuse, les torrents qui descendent de ces monts. Le chemin tout d'un coup tourne, puis monte et descend par soubresauts. C'est là que nous passons. Aussi, l'attelage tour à tour s'efforce à retenir la charrette qui pèse sur lui et à la tirer de toute sa vigueur pour la faire passer sur les quartiers de roc qui bombent la voie. A chaque pas, il semblerait que la voiture penchante va verser. Mais, grâce à la vigilance du charretier, le lourd véhicule triomphe de toutes les difficultés.

Toutefois, comme vous le devinez, c'est avec une lenteur désespérante qu'on franchit ces obstacles multiples. Maintes fois le voyageur prudent descend à terre et préfère suivre à pied son char que d'être continuellement sur le qui-vive ou horriblement secoué.

A 11 heures seulement, nous étions redescendus dans la plaine après avec parcouru 30 lis (18 kilom.).

J'y remarquai de nombreux fours à chaux qui était fort rapprochés les uns des autres sur une distance de 3 lis environ. Des âniers et des muletiers arrivaient en grand nombre apportant le calcaire grossier qui servira à la fabrication de la chaux, tandis qu'on chargeait quantité de charrettes qui transporteront tout à l'heure la chaux vive à la station voisine ou dans les villages éloignés que ne dessert pas le chemin de fer.

Çà et là, non loin des villages privés, en ce moment, de leur magnifique parure, on rencontre encore quelques retardataires occupés à labourer leurs terres

Nous faisons halte, vers 1 heure dans un hameau quelconque afin d'y prendre quelque nourriture.

(A suivre.)

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

Suite (1)

Par quels missionnaires et à quelle époque le mahométisme a-t-il été prêché aux Tiams du Cambodge ? On ne peut résoudre cette question historique, ni par la tradition, ni par l'épigraphie, ni par l'histoire.

A mes nombreuses demandes aux savants musulmans, tous me répondaient : « je ne sais pas ».

L'épigraphie nous dit l'histoire du bouddhisme depuis son origine jusqu'à sa suprématie. Elle ne parle pas du mahométisme et on ne trouve aucun monument musulman, aucune inscription, point de ruines de vieilles mosquées.

Les savants orientalistes qui se sont occupés de ce peuple, nous font connaître ses mœurs, ses usages, son histoire civile, parlent de ses rois, de sa religion musulmane même ; mais jamais ils ne nous marquent l'époque et la raison de cette conversion.

Est-ce que la théorie de l'affinité des races, que je hasarde sur mes observations de vingt ans, résoudrait cette question ? Peut-être ! mais elle ne nous donnera ni l'époque certaine, ni le nom des prédicateurs !!!;

Le Tiam était de race indoue et bramhanique. Le Malais aussi. Or l'histoire nous dit qu'une invasion de musulmans, peu avant saint François Xavier, au XIIe ou XIIIe siècle, envahit les îles de la Sonde et imposa le Coran aux Malais par le cimeterre, tout comme Mahomet.

Peu après cette époque, un prince cambodgien rebelle, s'enfuit à la cour de Java, épouse une musulmane et se fait circoncire, nous dit la chronique royale. Il revient avec des Malais à sa solde, pour s'emparer du trône.

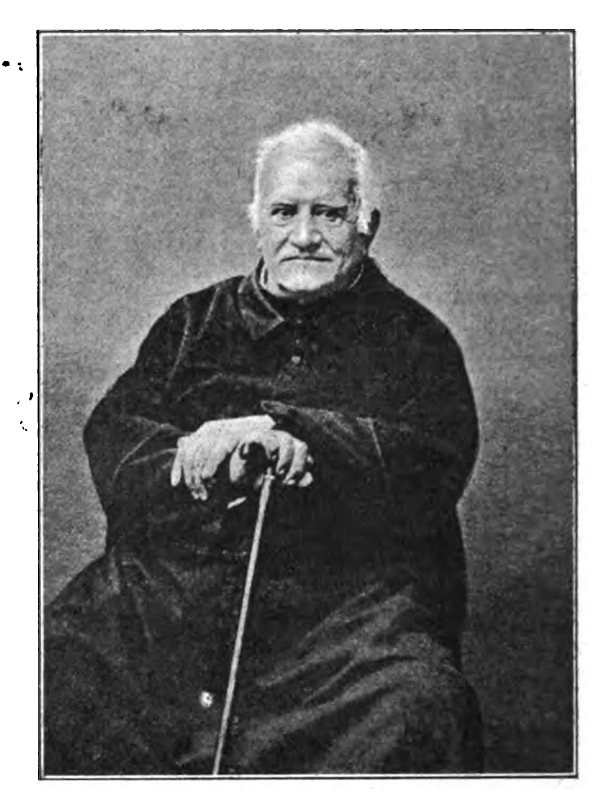
Vaincus, ces Malais rebelles se fixèrent dans le pays et se reconnaissent frères des Tiams, prisonniers de guerre, soldats ou esclaves du roi, des princes.

A la même époque, le bouddhisme triomphait dans le peuple, nous dit le voyageur Chinois. Seuls les savants (Panki), étaient bramhanistes. Quand ces Panki et le roi se déclarent bouddhistes, les Tiams, par haine de leurs maîtres, haine qui dure encore aujourd'hui, et par affinité de race avec les Malais, embrassent le mahométisme.

Si cette digression peut faire briller la lumière par les études de nos savants orientalistes qui rédigent la *Revue de l'Extrême-Orient*, je serais très heureux de l'avoir soulevée.

Je me suis fait un devoir d'envoyer ces manuscrits à notre vénérable et vieux supérieur, le P. Delpech. Il doit les confier à un savant arabisant de la bibliothèque nationale qui désire les examiner et ensuite en disposer selon son bon plaisir.

Jamais je ne saurais assez dire sa bonté pour moi et lui témoigner ma reconnaissance. Quand mon cœur a été broyé par la douleur qu'on ne peut dire, lui seul m'a encouragé. Sa dernière lettre a été pour moi un baume, qui a cicatrisé toutes les plaies faites à mon cœur. Oui, je ne voudrais pas n'avoir pas souffert pour avoir eu la joie d'être consolé par



R. P. DELPECH

un si saint prêtre, le créateur moderne de notre chère Société des Missions Etrangères, qu'il a dirigés avec tant de sagesse pendant plus de quarante ans.

C'est probablement le prêtre qui, depuis les origines du christianisme, a formé pour l'Eglise, le plus grand nombre de missionnaires et surtout d'évêques. Aussi le bon cardinal Richard l'appelle le « Patriarche », me disait son Benjamin dans l'épiscopat, notre évêque actuel. Quelles pages il mérite dans les annales de l'Eglise de France et des Eglises de l'Extrême-Orient : Dieu seul le sait !

Je ne pouvais mieux terminer cette étude sur le mahométisme au Cambodge, que par le récit de la conversion de ces fils du Prophète et par le souvenir donné à notre cher et vénéré supérieur à l'occasion de l'envoi de ces deux manuscrits. Que ce petit souvenir soit le témoignage de mon affection et de ma vénération! Que ce bon et cher Père obtienne, par ses prières, la persévérance à mes nouveaux enfants qui sont les siens, qu'il m'obtienne, à moi aussi, de continuer à faire connaître et aimer le bon Dieu !!!

ANNAMITES ET CHINOIS.

C'est par la race annamite que le christianisme se propage au Cambodge.

Le dernier recensement donne 91.000 Chinois et 61.000 annamites. Voilà les deux races de l'avenir en Indo-Chine.

Le Chinois émigré au Cambodge ne perpétue pas sa nationalité. Il donne une race de métis qui se mélange avec la race primitive à la troisième ou quatrième génération. Ainsi les enfants, issus de ces 91.000 Chinois, seront ou Cambodgiens ou Annamites dans une ou deux générations.

Ce fils de Mongols, aux yeux bridés, avec sa longue queue



(1) Voir les *Missions Catholiques* des 24, 31 août, 6 et 13 septembre.

sur la tête, ne s'allie qu'avec les races maîtresses du pays Cambodgiens ou Annamites, jamais avec les Tiams et les Malais. Il bonifie ainsi la petite race annamite et infiltre un sang nouveau au sang appauvri des anciens Khmers.

***

Les nombreux villages des environs de Thânh mâu sont un tableau de la population au Cambodge. Les Tiams, les Malais, les Cambodgiens, les Annamites forment des groupes à part. Le Chinois est partout, il est cosmopolite, il vit au milieu de toutes ces races et il les exploite toutes.

C'est le juif-errant de l'Extrême-Orient, le marchand, le colporteur universel. Il a envahi pacifiquement l'Indo-Chine, les îles de la Sonde, la Birmanie, les Philippines et l'Océanie La force d'expansion et la fécondité de ce peuple lui assurent un rôle considérable dans le monde de l'avenir.

Quand la Chine aura adopté le progrès de l'Europe, qu'elle dédaigne dans le fol orgueil de sa civilisation de plus de six mille ans, elle fera la loi à l'univers ou du moins chassera tous les étrangers des colonies asiatiques. La lutte ne sera pas égale. Nos fonctionnaires, nos résidents seront remplacés par des Chinois ventrus et glorieux. Les futurs prédicateurs de l'Evangile, nos successeurs, seront témoins de cette révolution.

Au point de vue religieux, les Chinois des colonies semblent offrir peu de ressources à l'apostolat. Les rares chrétiens de cette race sont des convertis de Chine et plusieurs sont sérieusement chrétiens. Ah ! si jamais la Chine se convertit ce sera l'aurore de la conversion du monde.

***

Je ne citerai pas la savante notice du P. Louvet sur les Annamites. Ces pages trouvent leur raison dans un ouvrage qui étudie cette race et son pays. Il me suffit de prendre quelques aperçus et d'y ajouter des observations sur l'Annamite envahisseur du Cambodge.

Ce personnage a une physionomie spéciale. Il fuit son pays et pour cause. Il a des méfaits ou des dettes à son avoir. Cette race féconde absorbera, à une époque plus ou moins reculée, le Cambodge et au delà. Sa sympathie pour le Français, son caractère narquois, son humeur vagabonde, son mépris de la vie, sa philosophie en face de la mort, toutes ces qualités ou ces défauts le conduisent à suivre nos fonctionnaires ou explorateurs à travers le Cambodge, le Siam, le Laos, et il y fait souche.

Il erre, il vagabonde partout où sa barque passe et s'il trouve un site à sa convenance, il y dresse d'abord une cahute, qui deviendra maison et ensuite village.

Voila l'origine de Thânh-mâu et de mes autres fondations, là ou j'ai pu fixer quelques-uns de ces vagabonds.

Si le hasard ou la ruse d'un Chinois, exploiteur de l'alcool, de l'opium, des jeux, lui fait élever sa case à côté du fils du Céleste empire, il est bientôt endetté, vend ses enfants et sa femme, se vend lui-même parfois, puis s'enfuit bientôt pour aller recommencer sur une autre partie du Cambodge les mêmes méfaits dont il rit avec ses congénères, se racontant entre eux leurs aventures à l'instar de prouesses.

Malgré ces défauts, et peut-être à cause de ces défauts c'est le futur maître de l'Indo-Chine, le possesseur probable du sol des anciens royaumes khmers et tiams. D'abord cantonné dans le Haut-Tonkin, son pays d'origine, il a envahi dans le cours des derniers siècles l'Annam, le Ciampa, la Cochinchine, le Bas-Cambodge.

A cette heure surtout, ce mouvement d'expansion se continue sous nos yeux. Il y a vingt ans, autour de moi, on voyait quelques rares familles de cette race. Aujourd'hui on les compte par plusieurs mille. On peut prévoir déjà l'époque peu éloignée ou l'Annamite dominera dans tout le bassin du Mé-Kong.

En 1870, sa population au Cambodge était seulement de 6.000 individus. A l'heure actuelle on compte 61.000 Annamites, dont 13 000 chrétiens,

Malgré l'opposition formelle d'un Résident supérieur, sept ans durant, malgré toutes les tracasseries administratives qu'on lui impose, ce peuple qu'on devrait encourager à émigrer pour peupler les vastes terres incultes du Cambodge, surtout du Haut-Fleuve, monte comme une marée envahissante, qui inondera ces pays khmers. Si les eaux du Mé-Kong roulent le sable du Cambodge pour féconder et élargir l'estuaire de la Cochinchine, le sang de l'Annamite remonte donner la vie à ces immenses solitudes délaissées par une race frappée à mort.

Pour achever le portrait de cette race si intéressante, je cueille les lignes suivantes dans l'ouvrage du P. Louvet :

« L'Annamite appartient à la race jaune ou mongole dont « il a tous les caractères physiques, intellectuels et moraux. « Il constitue une branche de la grande famille chinoise. « Mais la race jaune d'où vient-elle ? C'est là un problème « qui n'est pas facile à résoudre. On ne peut la rattacher à « Japhet et à la race aryenne, dont les Mongols n'ont aucun « caractère. Ce n'est pas non plus la race de Cham. On est « donc amené à conclure que les peuples chinois et annamite « descendent de Sem et sont frères des Hébreux. »

Sous le rapport religieux, l'Annamite, quoique croyant en un être suprême et à la vie future, est indifférent et sceptique, ne se préoccupe pas de la doctrine de Bouddha ni ne se soucie d'arriver au Nirvana. La statistique des religions marque ce peuple, de près de vingt millions comme bouddhistes.

N'est-ce pas une erreur ?

L'école bouddhique, qui exerce une si grande influence au Cambodge est inconnu en pays annamite et si le bouddhisme a été la religion de ces populations, cette religion est en pleine décadence pour ne pas dire qu'elle a disparu.

Le culte des morts, des génies tutélaires, voilà la religion de cette race si on veut lui donner une religion.

C'est le seul peuple de l'Indo-Chine qui accepte volontiers la docrine du christianisme. Le nombre des chrétiens annamites s'élève à près de huit cent mille ; malgré plus de cent mille victimes massacrées, même depuis l'occupation française.

***

Le Cambodge a été évangélisé depuis le milieu du XVIe siècle seulement, d'abord par des religieux : dominicains, franciscains et ensuite par les prêtres de la Société des Missions Etrangères de Paris, créée sous Louis XIV, en 1659.

Jamais la religion chrétienne n'a pris de l'extension, sauf ces trente dernières années.

En 1880, après plusieurs siècles de prédication, le nombre

des chrétiens n'était que de 200, si la statistique du P. Louvet est vraie.

En 1863, le compte rendu officiel mentionne 1.770 chrétiens. Le dernier recensement en donne 13.000.

Les premiers missionnaires arrivent au Cambodge à la suite des Portugais après la découverte de la route des Indes par Le Cap de Bonne-Espérance.

Ni écrit, ni tradition, ni monument ne parle de la présence de missionnaires de l'Evangile avant cette époque.

Le P. Gaspard de la Croix, Dominicain y pénètre en 1550. C'est très probablement le premier apôtre au royaume khmer.

On n'a aucun détail sur son apostolat de quelques années auprès des Cambodgiens. Sans doute son insuccès sur ces boudhistes lui fait abandonner ce pays où les bonzes régnaient en maîtres.

D'autres Dominicains vinrent, en 1558, et travaillèrent une dizaine d'années. Les moines boudhistes les firent expulser.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

MGR JEAN-JOSEPH VILLIAMS
archevêque de Boston.

Nous apprenons la mort du vénérable archevêque de Boston. Né à Boston même en 1822, d'abord coadjuteur, il devint archevêque de ce siege important en 1875.

Il fut toujours pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi un ami et un protecteur zélé, et, depuis quelques années, son diocèse donnait à l'apostolat des sommes vraiment consolantes.

Nous publierons prochainement une notice nécrologique plus étendue.

BIBLIOGRAPHIE

Abrégé de la vie de saint Pierre Claver, brochure de 16 pages in-8. — 1 exemplaire, 15 centimes; franco, 20 centimes. — S'adresser aux bureaux de la Société de Saint-Pierre Claver : *Paris* (VIe), rue du Cherche-Midi, 66; *Rome*, via dell'Olmata, 66.

Tous les amis des missions connaissent le grand apôtre des Noirs, saint Pierre Claver. Une nouvelle biographie de ce grand apôtre vient de paraître. L'exemple de son abnégation, de sa charité sans bornes donnera un élan nouveau à tout chrétien zélé pour la propagation de la foi parmi les pauvres peuples d'Afrique et l'encouragea à participer largement à cette œuvre d'apostolat parmi ses frères noirs encore privés des plus grands biens. Recommandons donc à tous eette petite brochure dans laquelle Mme la comtesse Ledochowska nous fait si bien connaître ce saint héroïque.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En souvenir de Mme Régis de Varax, Lyon .... 100 »
Mon Dieu ravivez la foi, Sainte-Foy-l'Argenitère .... 3 »
Esprit-Saint éclairez ceux qui nous conduisent et adoucissez leur tâche en nous rendant toutes dociles entre leurs mains .... 50 »
La Congrégation de la Bonne-Mort établie par les femmes à l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth 182 80
Congrégation de l'Immaculée Conception établie par les hommes à l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth 81 85
X. A., Autun .... 5 »

Au R. P. Athanase Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

M. E, diocèse de Meaux .... 30 »
L. T. J. C., Belgique 119 90
Anonyme de Marseille .... 100 »
X. A., Autun .... 15 »
Anonyme de Lunéville, demande de prières pour un malade .... 20 »
Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour défunts .... 2 »

A Mgr Drure pour les inondés de Bagdad.

X. A., Autun .... 15 »

Au P. Briand, à Bangalore (Mysore).

Semaine Catholique de la Suisse .... 5 »

Au R. P. Rossillon, Vizagapatam.

Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour ses défunts .... 2 »

Pour la formation du clergé indigène, pour fondation d'une demi-bourse (Mgr Marcou, Tonkin maritime).

Mme veuve Mézange, du diocèse de Coutances, avec demande de prières spéciales .... 1000 »

Pour les affamés de Chine (R. P. Noury, Kiang-nan).

Anonyme de Krosno (Galicie) .... 10 »
Au nom de Mme de Claparède, Berne 99 50

Au R P. Jean Noury, Kiang-nan, pour ses affamés.

Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour ses défunts .... 2 »

A Sœur Marie Marthe, à l'orphelinat Notre-Dame des Anges à Kiu-kiang (Kiang-si septentrional) pour le baptême d'une enfant sous les noms de Marie-Antoinette.

Anonyme du diocèse d'Angers .... 5 »

Pour une mission se recommandant à saint Antoine (Kiang-si oriental).

M. Duval, diocèse d'Evreux .... 5 »

A Sœur Faure, Tché-kiang, pour ses vieillards et ses bébés.

Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour ses défunts .... 3 »

A Sœur Ricaud, hôpital d'Hang-tchéou (Tché-kiang).

Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour ses défunts .... 2 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

M. Al. Maës, diocèse d'Orléans .... 100 »
Un père de famille, diocèse du Mans .... 20 »
Deux anonymes de Versailles .... 7 »
M. l'abbé Boudringhin (Belgique) .... 10 »
Par l'intermédiaire de M. P. de Marc, diocèse de Bordeaux .... 10 »
Mme veuve Pasquier, diocèse d'Angers, demande de prières pour plusieurs défunts .... 30 »
Anonyme d'Orléans .... 5 »
Bernard Emile, diocèse de Nancy .... 5 »
M. Bonnet, du diocèse de Belley .... 10 »
Anonyme de Besançon, au nom de ses défunts .... 5 »
L. M. J., prêtre du diocèse d'Annecy .... 10 »
Séminaristes du diocèse de Fréjus .... 50 »
X. A., Autun .... 15 »
Anonyme de S. M., diocèse de Grenoble .... 5 »
M. l'abbé Bernard, diocèse de Strasbourg, demande de prières .... 10 »

A Sœur Saint-Joanis, Morioka (Hakodaté).

Une Sœur des hôpitaux, demande de prières pour ses défunts .... 2 »

Pour les missions des Pères Maristes (Mgr Olier, Océanie centrale).

Anonyme du diocèse de Soissons .... 9 »

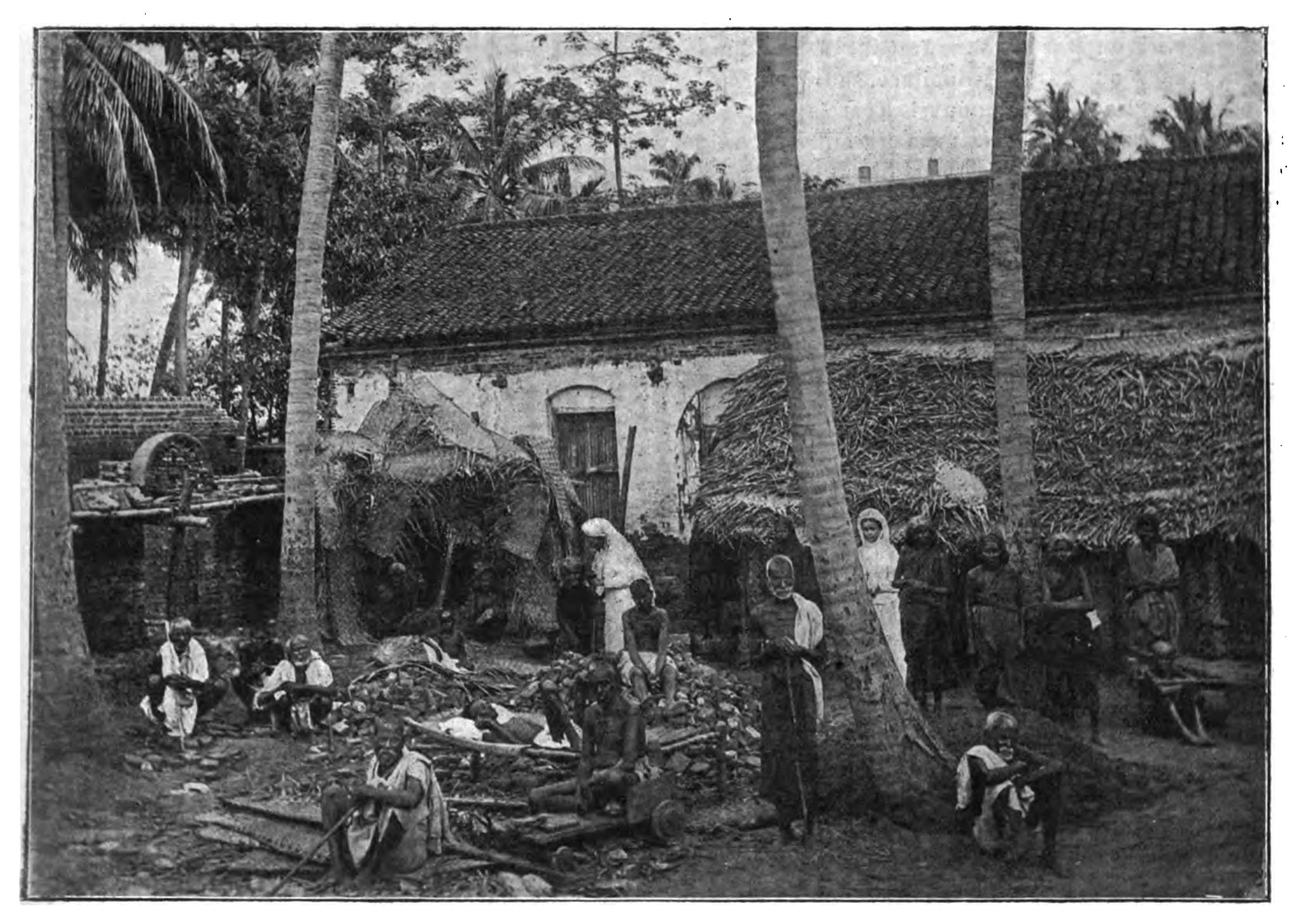
Pour les missions nécessiteuses (M. Antonini, Haut-Tonkin).

Un abonné de Chartres .... 10 »
V. J. T., Le Mans .... 3 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



KUMBAKONAM. — L'HOSPICE PENDANT LA CONSTRUCTION DES CASES DES HOMMES ; reproduction d'une photographie envoyée par Sœur MARIE DES MISSIONS (voir p. 459)

Le vieux Chef des Montagnes Rocheuses

LE R. P. LACOMBE

des Oblats de Marie-Immaculée

Le 7 décembre 1906, nous avons publié un charmant récit de voyage à Jérusalem et à Rome de l'aimable P. Lacombe, un des doyens des missionnaires. C'était écrit avec humour et d'une plume alerte et gracieuse : le style, c'est l'homme. Nos lecteurs nous sauront gré de trouver aujourd'hui du même missionnaire les lignes suivantes. C'est le moissonneur qui, à la fin d'une journée bien remplie, jette un regard serein sur ses sillons.

Il y a déjà longtemps que je ne vous ai pas donné signe de vie, chers lecteurs et bienfaiteurs de la Propagation de la Foi. Pourtant il n'y a pas un missionnaire qui porte plus d'intérêt à votre Œuvre et à votre si précieux journal que moi, le vieux chef des Montagnes-Rocheuses. Quand on a passé plus de cinquante ans au milieu des tribus sauvages, avec une vie très mouvementée, il semble qu'on a un certain droit de s'appeler le *vieux chef*.

Cependant, avec mes 80 ans, je suis encore solide et capable de travailler à la vigne du Seigneur. Je puis chanter la messe tous les dimanches, prêcher en français, en anglais, en sauvage. Je suis occupé, aujourd'hui, à fournir des matériaux à ceux qui prétendent faire un livre qui aura pour titre : « Les Mémoires du P. Albert Lacombe, O. M. I. »

Aujourd'hui, de plus en plus, les missions du Nord-Ouest canadien prennent de l'extension dans cette partie de l'Amérique du Nord. En peu d'années, de nouveaux diocèses surgiront et l'Eglise catholique se divisera, ici, en d'immenses provinces ecclésiastiques. Ce qui est arrivé aux Etats-Unis se réalisera dans nos grands territoires.

Nos vicariats apostoliques de l'Athabaskaw, de la Rivière La Paix et de la grande vallée du fleuve Mackensie seront de vastes diocèses, quand ces contrées seront ouvertes à l'immigration des vieux pays par les chemins de fer et les autres voies de communication. Déjà, malgré les difficultés des transports, des centaines de familles se dirigent vers ces régions.

Nos missionnaires, qui, depuis des années, n'étaient occupés qu'auprès des sauvages et des métis, doivent à présent donner leurs soins aux Blancs, les nouveaux colons.

Aujourd'hui, le diocèse de Saint-Albert, sous la sage direction de Mgr Legal, suffragant de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, se transforme ; le long des voies ferrées de nouvelles paroisses surgissent, à petites distances les unes des autres. Notre évêque est l'homme des circonstances. Il est plein d'activité et d'intelligence.

***

Notre colonie de Saint-Paul-des-Métis, à cent milles à l'est d'Edmonton, le long de la rivière Saskatchewan, continue à prospérer sous la sage direction du R. P. Thérien et de ses auxiliaires : Frères et Sœurs. Anciennement, j'ai communiqué à votre journal une relation sur les commencements de cette mission. Cette entreprise a coûté beaucoup de dépenses et de travail aux missionnaires, sans compter les contradictions auxquelles ils ont été exposés. Il y a deux ans, un incendie nous privait de notre belle école industrielle, et nous perdions, avec la bâtisse, plus de 35.000 dollars. Nous n'avons pas même pu sauver le saint sacrement de la chapelle intérieure. Une de nos grandes élèves a perdu la vie dans les flammes. Malgré ce malheur, les missionnaires continuent leur œuvre de colonisation et d'éducation.

***

Depuis mes premières années d'apostolat en ces pays, je me suis particulièrement employé à l'évangélisation de la population métisse et des sauvages de la tribu des Cris. Je mourrai heureux si je termine ma longue vie en faisant du bien à ceux qui ont été nos premiers enfants dans la foi.

Etant un des plus anciens missionnaires, priez pour que je puisse vraiment dire : *Cursum consummavi.*

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Nous trouvons dans une lettre du R. P. Kersanté, missionnaire de la Compagnie de Jésus à Damas, ces intéressants détails sur la mission du Hauran :

« Quand je vins à Damas en 1891, écrit ce Père, le chemin de fer Damas-Mzérib n'existait pas ; en 1892 on en commença la construction et en 1894 il fut livré à la circulation.

« La Compagnie étant française et les administrateurs bons catholiques, les places de chefs de gare avaient été données presque toutes à de jeunes Damasquins catholiques. Ces jeunes gens s'étaient transportés avec leurs familles à la gare qui leur était confiée. Il y avait donc une dizaine de familles catholiques éparpillées sur le parcours de Damas à Mzérib (100 kilomètres).

« Or, comme, le long de la voie, il n'y a pas de villages chrétiens, ces familles se trouvaient dépourvues de tout secours religieux. L'idée me vint d'exposer la situation à l'administration du chemin de fer et de demander un billet de circulation, dans le but de faire le service religieux des gares. Je présentai ma requête à qui de droit et elle fut agréée dans le sens même de la demande. Mon billet de circulation portait comme motif de la concession ces mots : « Service religieux ».

« Dès lors, je me mis tous les mois environ à faire une tournée générale des gares, et il s'opéra certainement du bien. J'étais reçu partout avec la plus grande cordialité. Comme mes occupations à Damas ne me permettaient pas de m'absenter longtemps, j'avais fait toute une combinaison, me permettant de visiter deux gares à certains jours. Voici comment je m'y prenais. Je binais quand besoin était. Avant l'arrivée du train, je célébrais la sainte messe dans la gare où j'avais couché ; puis, quand le train arrivait, j'y montais. J'avais gardé mes ablutions dans une petite bouteille *ad hoc*. Je me transportais ainsi à une autre gare, quelquefois à une heure de là. On était prévenu de mon arrivée. Ceux qui voulaient communier étaient restés à jeun. Dès que le train avait quitté cette gare, je célébrais la sainte messe, et le soir au retour du train j'allais coucher dans une troisième gare.

« Evidemment je ne pouvais pas toujours biner ; mais, en le faisant deux ou trois fois, j'avais achevé toute la tournée avant la fin de la semaine : parti le lundi, j'étais de retour le samedi au plus tard.

« A mon départ, le P. Ghanem me succéda dans cet office et l'œuvre continua avec succès...

« En 1904, je fus envoyé de nouveau à Damas. On ne me reconnaissait plus, tout d'abord, avec ma barbe blanchie ; puis, quand je me nommais, c'étaient des exclamations de joie et des souhaits d'heureux retour. Dans tous les villages que j'ai revus, les chefs m'ont offert des terrains, si nous voulions nous fixer chez eux. La grosse difficulté, c'est le manque de missionnaires... »

Hindoustan. — *Une distinction méritée.* — *Les Annales de la Société des Missions étrangères* annoncent qu'un missionnaire français, M. Froger, supérieur du collège de la mission à Bangalore, vient d'être nommé *fellow* de l'Université de Madras, par le chancelier, sir Arthur Lawley. Cette nomination confère à M. Froger le droit et le devoir d'assister à toutes les délibérations du sénat de l'Université, puisqu'il en est membre, et de choisir, comme membre de la commission des études, les textes français assignés chaque année pour les examens. Ajoutons, à ce propos, que le collège de Bangalore renferme à l'heure actuelle près de sept cents élèves. Ce collège, tenu par des missionnaires de notre pays, est l'un des plus remarquables de l'Empire des Indes.

Indes anglaises — M. Denis, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Kollapulur, le 27 août 1907 :

« Je regrette de n'avoir pu vous remercier plus tôt de l'hospitalité que vous avez bien voulu donner dans les *Missions catholiques* à mon petit travail sur les Sanars. Le mouvement de conversions qui a commencé l'an passé continue. Le chef d'un village voisin m'a promis de venir prochainement avec sa famille étudier notre sainte religion. C'est un homme intelligent et, chose rare parmi ses congénères, il sait lire et écrire. Sa conversion aurait du retentissement et en déterminerait d'autres, car il a beaucoup d'influence non seulement dans son village, mais aussi dans tous les villages sanars des environs. Dans la plupart des procès et disputes de quelque importance, il est souvent choisi comme arbitre.

« Je suis en train de préparer à la première communion une bonne partie de mes néophytes baptisés l'année dernière. Pendant ce nouveau stage au catéchuménat, j'aurai à les nourrir, eux et leurs familles, car, vivant tous au jour le jour, comme la fourmi, ils n'ont point d'avances. Je ne serai donc pas embarrassé longtemps pour trouver à quoi employer les aumônes que les lecteurs des *Missions catholiques* ont eu la bonté de m'octroyer.

« Il me faudra aussi penser à bâtir une petite chapelle à mes nouveaux convertis. Sans chapelle point de réunion le dimanche, et par là tentation d'aller au travail comme les jours ordinaires. Il me faudrait naturellement quelques roupies pour mettre ce projet à exécution. Si vous connaissez quelque âme désireuse comme Salomon de bâtir un temple au Seigneur, veuillez diriger ici ses générosités.

Kumbakonam. — Sœur Marie des Missions nous écrit de la Maison des Saints-Anges, à Kumbakonam, le 28 mai 1907, la lettre suivante :

« Notre petit hospice de Kumbakonam ne saurait trop remercier les bienveillants lecteurs des *Missions catholiques* pour les derniers secours qu'ils lui ont envoyés.

« Les constructions sont bien commencées : une rangée de douze cases pour les hommes nous permet de loger convenablement, maintenant les païens qui se présentent en grand nombre. Quelques familles de hautes castes nous ont même amené leurs vieillards atteints de maladies incurables. Là, en cachette, le vrai Dieu leur a été révélé et ils sont morts en regardant le ciel.

« Les femmes sont encore entassées dans un espace étroit et resserré. Il s'agit donc d'élever pour elles douze cases faisant pendant aux premières. Comme dans celles des hommes, elles y seront deux, même trois. Quelques matériaux sont achetés et... nous en restons là, attendant avec confiance le résultat de ce nouvel appel.

« Il nous manque 1.500 francs pour achever ces constructions. Il serait urgent de les terminer avant les pluies. Si cela se pouvait, que d'actions de grâces monteraient vers le ciel pour nos bienfaiteurs ! Certes, nous ne demandons que le strict nécessaire. Il faudrait bien aussi parler de la demeure des Sœurs qui excite la pitié de ceux qui viennent les visiter ; mais le premier souci des mères est de penser à l'installation de leurs enfants !

« En terminant ce court aperçu des besoins actuels de notre petit hospice, permettez-moi d'ajouter un mot sur la touchante cérémonie de dimanche dernier. C'était la fête de la Pentecôte et de la première communion à Kumbakonam. Au milieu des cent quarante enfants qui s'approchèrent de la sainte table, on remarquait encore cette année dix vieillards de l'hospice Jean Van Boey. Ouvriers de la dernière heure, baptisés de la veille, ils venaient recevoir le Dieu qui demain sera leur juge, mais qui, pour tout jugement, leur ouvrira toute grande la porte du ciel ! »

La photogravure de la page 457 représente l'hospice de Kumbakonam, pendant la construction des cases des hommes.

Pondichéry. — M. Chavanol, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Arougaour :

« J'ai à vous donner de mauvaises nouvelles de ma Cocotte.

« Elle ne trotte plus.

« La selle, pour une fois, mal fixée, l'a mordue sur le dos.

« La plaie est large, profonde.

« A la soigner, je mets tout mon savoir. Peine perdue ! Acide phénique, pointes de feu, rien n'en modifie la mauvaise nature.

« Le judicieux P. Gauthier, mon cher confrère et voisin, prétend que, pour Cocotte, ce pourrait bien être le commencement de la fin, d'autant qu'elle est triste, efflanquée. Mauvais signes dit-il. Mes appréhensions sont bien grandes. Ma tristesse est bien vive.

« Cocotte m'était un précieux cadeau des bienfaiteurs des *Missions catholiques*.

« De plus, elle m'était profitable. Elle marchait par n'importe quel temps.

« Avec elle, j'allais vite et presque sans fatigue. Je revenais de même. Depuis six ans qu'elle était à mon service, pas un seul chrétien n'avait quitté la terre sans avoir été administré, muni des sacrements.

« Ce beau temps, hélas ! n'est plus qu'un souvenir.

« Forcément, je suis redevenu piéton. Ces courses pédestres à travers mon district me fatiguent énormément. Si encore elles n'étaient nuisibles qu'à ma santé ! Mais, hélas ! elles le sont aussi à mes néophytes que je ne puis visiter souvent — des faméliques que je ne puis secourir — des cholériques que je ne puis soigner, des moribonds que je ne puis consoler, réconcilier avec Dieu.

« J'ai beau presser le pas, suer, faire suer le chrétien qui m'accompagne ou qui me sert de guide, j'arrive souvent trop tard, après que la mort a fait son œuvre.

« Ce malheur m'est survenu deux fois depuis que le choléra règne dans deux villages éloignés et opposés de direction. Mon angoisse est bien grande. Ma conscience me reproche de ne vous avoir point fait connaître plus tôt mon embarras. Pour la calmer je vous écris ; je vous prie de vouloir bien me recommander de nouveau à la générosité des bienfaiteurs, de leur dire de me rendre la joie en me procurant les moyens pécuniaires de donner un remplaçant ou une remplaçante à ma bonne et brave Cocotte, aujourd'hui en traitement, morte peut-être demain.

« Nous souffrons d'une sécheresse telle que presque tous les puits sont sans eau. On ne trouve nulle part ni herbe, ni paille pour les bestiaux. Pour les empêcher de mourir de faim on est condamné à leur donner des feuilles de banians. A Mêl-Sittamoûr seulement, cent vingt-cinq bœufs ou vaches n'ont pu se faire à cette nourriture délétère et inacoutumée. Ces précieuses bêtes ont cessé de vivre. Chrétiens et païens sont dans la consternation. Que le Bon Dieu ait pitié d'eux, ait pitié de nous tous ! Qu'il nous envoie sans retard des pluies abondantes ! Si ces dernières font défaut, ce sera une famine terrible. »

Tonkin méridional. — M. Paul Bayle, de la Société des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Xa-Doai :

« En janvier 1905, j'ai pris possession du district de Xa-Doai, chef lieu de la mission. Ce district est divisé en huit paroisses et le rapport statistique signale 20.000 chrétiens. Il a le renom d'être riche en consolations spirituelles ; mais, en retour, il n'y a pas dans la mission un district aussi peu favorisé des biens de la terre ? Avec les récoltes assurées, c'est le calme, sinon l'aisance. Or, depuis six à sept ans, il plaît à Dieu d'éprouver cette partie de la mission. Si nous n'avons pas à essuyer des typhons, nous voyons se perpétuer une période de sécheresse qui désole la plupart des villages. Et, lorsque les greniers et les étables sont vides, c'est la vente à vil prix du patrimoine et des enfants, et, alors, des milliers d'êtres ne tardent pas à connaître les affres de la famine la plus effroyable. Sous la poussée de la faim, que d'hommes et de jeunes gens valides, que de femmes et de jeunes filles ont dû quitter le toit familial et gagner la région du Laos ! Qu'allaient-ils chercher dans la haute région, sinon une vie plus aisée, plus lucrative ? Hélas ! plusieurs y ont trouvé une mort lugubre, la mort privée des consolations suprêmes, de tout secours religieux. Beaucoup y ont trouvé la maladie : heureux encore étaient-ils d'avoir pu rentrer chez eux pour y mourir D'autres miséreux, ceux à qui l'âge ou la santé ne permettaient pas de faire un si long voyage, parcouraient les chemins en mendiant et nous poursuivaient de leurs supplications. La position aurait été désespérée, si nous n'avions pas eu quelques pluies d'orage. La terre s'est couverte d'un peu de verdure, de plantes plus ou moins potagères, et les femmes étaient occupées chaque jour à recueillir ces herbes. Une pincée de sel dans les bouillies, deux papates cuites à l'eau ou sous la braise, c'était tout le menu... et on était heureux.

« Cette perte de moissons successives a arrêté l'élan généreux de nos chrétientés. Elle les met dans l'impuissance de mener à bonne fin la construction d'une église commencée ou de restaurer celles qui tombent de vétusté. On n'y remarque aucune ornementation, aucun tableau, aucun emblème religieux, rien qui soit digne de la maison de Dieu. C'est la nudité la plus complète. L'église de Bo-Son est misérable. Bo-Son, chef-lieu de paroisse, est un village situé à 5 kilomètres de Xa-Doai. Les poutres et les colonnes sont mangées par les fourmis blanches. La pluie tombe sur le pavé aussi facilement qu'en plein air. Le catéchiste chargé de l'instruction de cette chrétienté me racontait que, lorsque le vent soufflait trop fort, les chrétiens n'osaient pas entrer.

« L'achèvement et la restauration de ces églises s'imposent donc absolument. Dans ces pays d'Orient, on juge de l'importance d'une société ou d'une maison par le luxe intérieur qu'elles déploient ; or, ici, on rencontre souvent des pagodes convenables, ce qui met nos catholiques dans une situation d'infériorité regrettable. Aussi, en ces temps difficiles, me pressent-ils de recourir aux âmes d'Europe, qui aiment si tendrement les apôtres des pays lointains. Puis-je espérer qu'on voudra bien venir à notre secours ?... »

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

Suite (1)

Des Franciscains vinrent au début du XVII[e] siècle, appelés par le roi lui-même et sans doute sur la demande des Portugais qui étaient à la cour et avaient des comptoirs au Cambodge.

Les *Annales franciscaines* ont conservé plusieurs lettres du roi du Cambodge à leur supérieur du couvent de Malacca. Ces lettres, assez curieuses, écrites au début de l'évangélisation de ce royaume, disent les excellentes dispositions des rois khmers. Elles sont du domaine de l'histoire de l'Eglise du futur diocèse du Cambodge ; je regrette, de ne pouvoir vu leur longueur, les transcrire dans ces pages de souvenirs.

Malgré ces excellentes dispositions des monarques et la liberté entière laissée longtemps à tous les prédicateurs de divers Ordres, leurs succès furent médiocres, pour ne pas dire nuls.

On ne lit nulle part trace de conversions et je mêle mes réflexions aux réflexions du P. Louvet au sujet de cet insuccès.

Ces missions, interrompues souvent par les guerres intestines des princes entre eux ou par des guerres continuelles, tantôt avec les Siamois, tantôt avec les Annamites, n'ont pas laissé de traces. L'apostolat de ces religieux se réduisait à l'administration de leurs compatriotes, qui, depuis un demi-siècle, habitaient le Cambodge.

Aujourd'hui encore, après trois cents ans d'apostolat, les missions cambodgiennes n'existent pas. La chrétienté de Phnôm Penh se compose de quelques rares Cambodgiens. Les autres sont des descendants de métis portugais. Un saint missionnaire, un martyr, dont je dirai les travaux à sa page d'histoire, M. Barreau, avait eu le rare bonheur à Mot-Krasar de convertir plusieurs enfants des Khmers.

Successeur à poste fixe de ce saint prêtre, j'avais pris à cœur de conserver et même d'augmenter de quelques membres ces rares descendants des antiques Kambous.

Mon successeur auprès d'eux, le P. Vauzelle, a la douleur de les voir se perdre. Ils abandonnent leurs terres voisines de l'église et vont vivre au milieu des païens.

Ces déceptions et ces défections de toute une race, est-ce la faute de l'apostolat ?

Il est reconnu, par une longue expérience et une douloureuse réalité, que tous les peuples, chez lesquels le bouddhisme a des autels et des prêtres nombreux, sont inaccessibles à l'apostolat chrétien. Témoin le Siam, la Birmanie, le Thibet. Ces peuples de races et de mœurs diverses sont aussi difficiles à convertir, et les missionnaires de ces peuples, tout comme ceux du Cambodge, se désolent de cette triste situation.

Heureusement nous sommes les ouvriers d'un bon Maître qui mesure la récompense non au succès, mais au travail.

En 1665, Louis Chevreuil, de Rennes, premier missionnaire de la Société des Missions Etrangères, arrive au Cambodge au camp des Portugais. Deux prêtres de cette nation desservaient cette petite chrétienté. Comme ils désiraient depuis longtemps se reposer, à cause de leurs infirmités, ils accueillirent avec joie ce missionnaire envoyé par la Propagande et par le premier évêque de l'Indo-Chine, M. de la Motte Lambert, qui habitait le Siam, où il mourut en 1693.

Alors la mission du Cambodge est abandonnée l'espace de cent ans. Des prêtres portugais ou des religieux y sont venus à la suite de leurs compatriotes, plutôt à titre d'aumôniers que de missionnaires.

***

En 1755, Mgr Lefèvre, de Boulogne-sur-Mer, vicaire apostolique de la Cochinchine, vint se réfugier au Cambodge pour fuir la persécution et y rejoindre M. d'Azema, qui l'avait précédé à Prambey Sôn, village situé sur le Tonlé Sap et sur le Grand Fleuve, comme l'indique le P. Launay dans son histoire de la Société des Missions Etrangères.

Ces deux missionnaires meurent presque en même temps. Ce sont, sans doute, le premier missionnaire et le premier évêque français qui meurent sur cette terre ingrate du Cambodge.

Bientôt Mgr Piguel, successeur de Mgr Lefèvre, deux autres missionnaires, M. Morvan et M. Levavasseur, prêchent ensemble aux environs d'Oudong, la capitale du royaume.

Ils doivent se creuser les uns les autres leurs tombes, leur lit de repos, auprès du premier pontife, du premier prêtre français.

Deux évêques et trois missionnaires, tous enfants de la France, dorment leur dernier sommeil sur cette terre, oubliés des hommes, même des chrétiens, depuis longtemps.

Ces tombes, ces reliques précieuses des premiers apôtres khmers, où sont-elles ? Plus d'un long siècle a fait le silence autour d'elles ! La nature a fait le désert auprès de ces reliques !

En écrivant ces pages de leurs souvenirs, mon cœur et ma pensée auraient voulu s'agenouiller sur ces tombes, sur ce sol foulé aux pieds par nos aînés.

Ma joie a été grande de les découvrir et de prier, pieux pèlerin, sur ces restes vénérés !

C'est un modeste monument qu'il faudrait élever sur ce tertre de Prambey-Sôm, appelés Toul Padre (tertre des Pères), nom donné aux missionnaires par les anciens Portugais.

Une croix sur laquelle seraient gravés les noms devrait indiquer cette terre, où ces évêques, ces prêtres reposent et sur laquelle ils ont offert longtemps le saint sacrifice, il y a plus de cent ans.

Cette croix dominerait au loin et lorsque, du pont du navire qui quitte Phnôm-Penh et parcourt le Tonlé Sap, le voyageur apercevrait cette terre des Padre et la croix à l'ombre de laquelle dorment ces apôtres et ces enfants de la France, il saluerait cette croix s'il est chrétien et ces tombes s'il est Français.

***

A la mort de M. Levavasseur, l'Eglise du Cambodge reste

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 24, 31 août, 6, 13 et 20 septembre.



veuve et sans pasteur de longues années, plus de soixante-dix ans. Les annales de son histoire se taisent, ne parlent plus de la présence de missionnaires jusqu'à l'époque contemporaine, c'est-à-dire en 1848 où arrivent les premiers créateurs de la mission du Cambodge : M. Cordier et M. Ausoleil. En 1850, M. Sylvestre vient les rejoindre et Pie IX érige le vicariat apostolique du Cambodge. Mgr Miche, coadjuteur de la Cochinchine, en prend la direction en 1852, comme premier évêque du Cambodge.

J'ai connu longtemps Mgr Cordier et M. Sylvestre. M. Ausoleil vit encore loin de sa mission dans la retraite du cloître. C'est l'histoire contemporaine qui commence et cette histoire de l'Eglise du Cambodge coïncide avec la prise de possession du royaume par la France, deux événements qui marqueront une ère nouvelle.

Quel sera le résultat de la prise de possession par la France pour la civilisation et surtout l'évangélisation dans ce pays ?

Il est difficile de prévoir l'avenir. Il est cependant un fait certain au témoignage de l'histoire.

On ne pourra améliorer ces peuples qu'en les faisant sortir de leur torpeur, de leurs routines, de leurs préjugés par la science ou la religion, mieux par le contact d'hommes civilisés ou chrétiens.

Or, la science, le contact de ces peuples avec la science, avec nos fonctionnaires ou colons civilisés n'a donné encore que de tristes résultats ou plutôt des résultats négatifs.

Tout le monde l'avoue. Les Européens et les gens du pays le constatent en avouant que les fonctionnaires indigènes interprètes, secrétaires, domestiques sont corrompus et plus mauvais que leurs compatriotes ; ils nous détestent tout en nous caressant.

Quel est le résultat de la religion, de l'influence du missionnaire autour de lui ? Ce sont des résultats positifs !

Nos convertis, nos néophytes deviennent meilleurs, sont français de cœur. C'est la réflexion de tous les voyageurs et des fonctionnaires même qui n'ont pas de préjugés contre nous à la vue d'un village chrétien.

Il est vrai qu'on nous reproche de ne convertir que les pauvres, la lie du peuple ! Mais c'est notre mérite, c'est notre gloire !

« Soit, avoué-je à M. de Verneville, résident supérieur de triste mémoire, qui me reprochait à Thânk-mâe de ne ramasser autour de moi que des malheureux ou des vagabonds, oui, j'en conviens, je n'ai réuni autour de moi que des malheureux, des vagabonds, des pauvres, quelques malfaiteurs même ; mais vous me rendrez cette justice que, depuis dix ans et plus que j'ai fixé ces vagabonds au milieu de la forêt, près de ma case, jamais vous n'avez eu à vous plaindre de mes néophytes. Pas de plaintes non plus sur eux par vos fonctionnaires européens et indigènes. Au contraire, aux jours de rébellions, vous ou les vôtres, vous êtes venus me demander des services que je vous rendais par eux et que refusaient ceux que vous favorisez maintenant. »

Et j'ajoutais :

« Vous prenez dans nos écoles et près de nous nos jeunes chrétiens ou des jeunes gens de familles honnêtes, honorables et vous en faites des drôles corrompus et exploiteurs du peuple, du moins la plupart, car j'ai connu des interprètes et des fonctionnaires païens et chrétiens honnêtes et de vie honorable. »

Voilà ce qu'il faut dire à nos esprits forts et irreligieux.

***

Pour le chrétien ou le philosophe chrétien, le succès du christianisme auprès des pauvres, en effet, ne surprend pas. Au Cambodge, comme aux premiers âges de l'Eglise, la parole de Dieu, la parole du salut, ne saisit ni les heureux, ni les sages, ni les savants, ni les orgueilleux ; mais elle descend au-dessous d'eux dans les cœurs des humbles, des malheureux, des pauvres.

Les nouveaux chrétiens n'étaient cependant pas tous la « lie, le rebut » des hommes. Des sénateurs, des gouverneurs romains, des académiciens de l'Aréopage reconnurent le Christ et l'adorèrent.

Aujourd'hui encore, les successeurs des apôtres amènent à l'Eglise des savants, des puissants. Moi-même, j'ai converti quelques lettrés, de nombreuses familles honnêtes. Sans doute, elles n'ont pas notre éducation ; mais l'honorabilité ne se mesure pas dans la cornue d'un savant, et avec l'éducation du cœur que leur donneront quelques générations de christianisme, les chrétiens seront nos égaux dans un temps plus ou moins éloigné. Que le Bon Dieu les garde des mauvais littérateurs académiciens et surtout des mauvais exemples de corruption donnés par les amateurs de cette littérature, hélas ! trop nombreux dans nos colonies !

Non, on ne s'assimile pas un peuple par le vice, la corruption et les mauvais exemples. On ne le civilise pas en lui vendant de l'absinthe, de l'opium. C'est la leçon de l'histoire, depuis que l'histoire existe. Ces peuples ne seront vraiment civilisés et français, autant qu'on peut l'exiger d'une race étrangère, que si vous les rendez français et chrétiens, par le respect des mœurs, de la famille et par la religion chrétienne.

Serons-nous témoins de ces heureux jours ? Oui, dans nos successeurs, je le crois et je l'espère. J'aime tant à partager l'espérance de ceux qui ont foi dans le génie de la France chrétienne, et à repousser les noirs pressentiments de ceux qui doutent de l'avenir de notre patrie.

***

Dans ce travail de souvenirs chrétiens et historiques de mes contemporains, je veux seulement énumérer les événements, citer des noms et donner des détails de statistique surtout lorsque je mentionnerai des personnes encore vivantes. Je citerai plus au long les travaux des ouvriers qui sont morts et tombés ainsi dans le domaine de l'histoire.

J'avoue qu'il est difficile d'écrire l'histoire vraie. Comment parler des événements sans les présenter comme heureux ou malheureux ! Comment dire les gestes des hommes sans dire si leurs actions sont ou vous paraissent bonnes ou mauvaises ? Le seul exposé des événements, la mention seule d'une personne qu'on croit introduire dans l'histoire, est déjà une appréciation qui tombe sous la critique historique.

Je dirai les événements tels que je les ai entendu narrer ou vu réaliser moi-même sous mes propres yeux, et, pour être plus fidèle, j'extrais d'un manuscrit, écrit au jour même des

événements, les pages sur mes compagnons d'apostolat morts au champ d'honneur. Je citerai les noms des vivants et leurs travaux, sans ajouter mes réflexions sur leurs succès, leurs déceptions, leurs vertus et leurs mérites !

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR MICHE

Mgr Miche, premier évêque du Cambodge, ancien confesseur de la foi, battu de verges dans les prisons de Hué, condamné à mort par le roi persécuteur Thieu-Tri, sauvé comme par miracle, dirige la mission du Cambodge durant quinze ans.

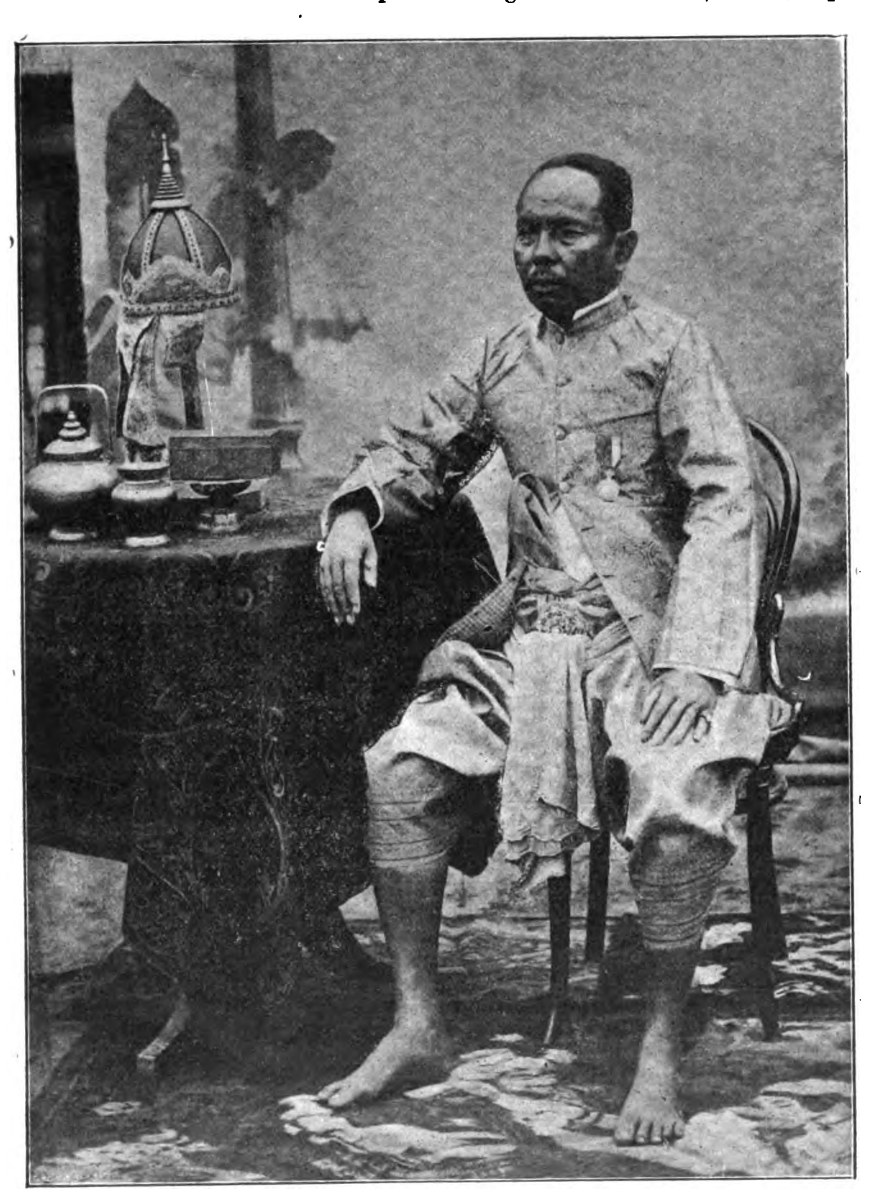
Quelle figure d'évêque et de martyr, digne d'être mise en parallèle avec les Polycarpe, les Irénée de Lyon, les Ignace d'Antioche. Il n'y a manqué que le coup de hache du bourreau. Il est lui-même l'historien fidèle de ses deux ans de prison, de ses tortures! Où trouver des récits semblables écrits par les victimes ? Les annales des actes de nos martyrs ne le cèdent en rien à celle de la primitive Eglise.

Né au diocèse de Saint-Dié, parti en 1836 pour la Cochinchine, il est nommé vicaire apostolique du Cambodge en 1852.

Dès son arrivée dans sa nouvelle mission, le vaillant confesseur des prisons du Phuyen se mit à l'œuvre avec ses jeunes missionnaires, MM Ausoleil, Cordier, Sylvestre, Beuret, d'abord et ensuite avec Hestré, Bouliveau, Barreau et Janin.

Il fixe sa résidence à Pinhalu au milieu des chrétiens descendants des Portugais, soldats du roi, qui habitait Oudong. Il disperse ses missionnaires au loin. MM. Ausoleil, Cordier, Beuret, montent à Stûng-Strêng évangéliser le Laos.

M. Sylvestre construit une église à Phnôm-Penh, pour des chinois chrétiens. M. Bouliveau se rend au Siam, surveiller la vieille chrétienté de Battambang. M. Barreau se fixe à Mot-Ksasar et crée la première chrétienté cambodgienne. Seul, le plus jeune des missionnaires, M. Hertretz gardait la chrétienté de Lucson, dans le golfe de Siam, près de Kampotdon. Chaque année une barque allait à Singapore chercher le viatique des missionnaires et leurs lettres.


CAMBODGE. — GRAND MANDARIN CAMBODGIEN ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD.

Le zèle de ces ouvriers et de cet évêque vint se briser contre l'apathie et l'indifférence du peuple bouddhiste. En présence de ces insuccès, l'évêque au cœur ardent et tout de feu, dut regretter amèrement les luttes anciennes de la Cochinchine, car ce qu'il y a de plus dur au cœur de l'apôtre, ce n'est pas la verge du bourreau qui déchire la chair et fait couler le sang, c'est l'indifférence glaciale qui accueille avec mépris la bonne nouvelle.

A propos de l'essai au Laos, il écrivait :

« J'ai eu lieu de me convaincre que mes confrères cultivaient un sol ingrat, qui ne promet aucune récompense à leurs travaux. Mêmes superstitions, mêmes usages, même préjugés et peut-être plus d'indolence encore que chez les Cambodgiens. »

Il apprend la maladie de tous ses missionnaires, la mort de M. Beuret, et il leur ordonne de revenir à Pinhalu rétablir leur santé.

Après dix ans de travail, de zèle, de patience, le nombre des chrétiens avait doublé. De 600, il s'élevait à 1.200.

***

Ces douze cents chrétiens étaient-ils Cambodgiens et nouveaux convertis ?

Non ; pour la plupart, c'étaient des chrétiens annamites de la Cochinchine qui, fuyant la persécution de leur roi, se retirèrent au Cambodge, se réunirent autour des missionnaires à Pinhalu et fondèrent la belle chrétienté de Banam, où M. Cordier vint se fixer.

Seul M. Barreau a le bonheur de convertir de vrais Cambodgiens. Il crée la chrétienté



CAMBODGE. — PAGODE DU ROI ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD.

de Mot krasar, où il compte bientôt trois cents néophytes. Il compose des cantiques en langue khmer et apprend à les chanter sur nos airs populaires de France. Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant au Cambodge d'entendre chanter en langue inconnue : « Goûtez, âmes ferventes », et autres airs de mon enfance.

Ce saint missionnaire fut victime de son zèle

Une insurrection éclate contre le roi, en 1866, conduite par un aventurier, nommé Poncom-bo, qui avait des prétentions au trône. Je laisse la parole à M. Launay, le savant historien de notre Société.

« Dans les premiers jours de 1867, une troupe de rebelles se montra aux environs de la paroisse de Mot krasar. Le missionnaire fit avertir le résident français de Phnôm-Penh, qui envoya une canonnière pour le ramener à la capitale. Le bateau ne pouvait transporter les familles chrétiennes ; alors l'apôtre refusa, malgré les plus vives instances, d'abandonner ses néophytes.

« Le 9 janvier, au matin, le prêtre faisait son action de grâces après sa messe, quand les rebelles se présentent.

« — Il nous faut ta tête, lui disent-ils, pour la porter au bout d'une lance.

« — Attendez un peu, répondit-il, que je fasse ma prière, » et il tombe à genoux aux pieds de l'autel.

« Une pique lui perce la poitrine, sa tête est coupée et plantée au bout d'une lance ; sa maison et sa chapelle sont livrées au pillage et son corps brûlé sur place. »

(*A suivre.*)

Six cents lis à travers le Chan-tong

Par le R. P. MICHEL DE MAYNARD

MISSIONNAIRE FRANCISCAIN AU CHAN-TONG MÉRIDIONAL

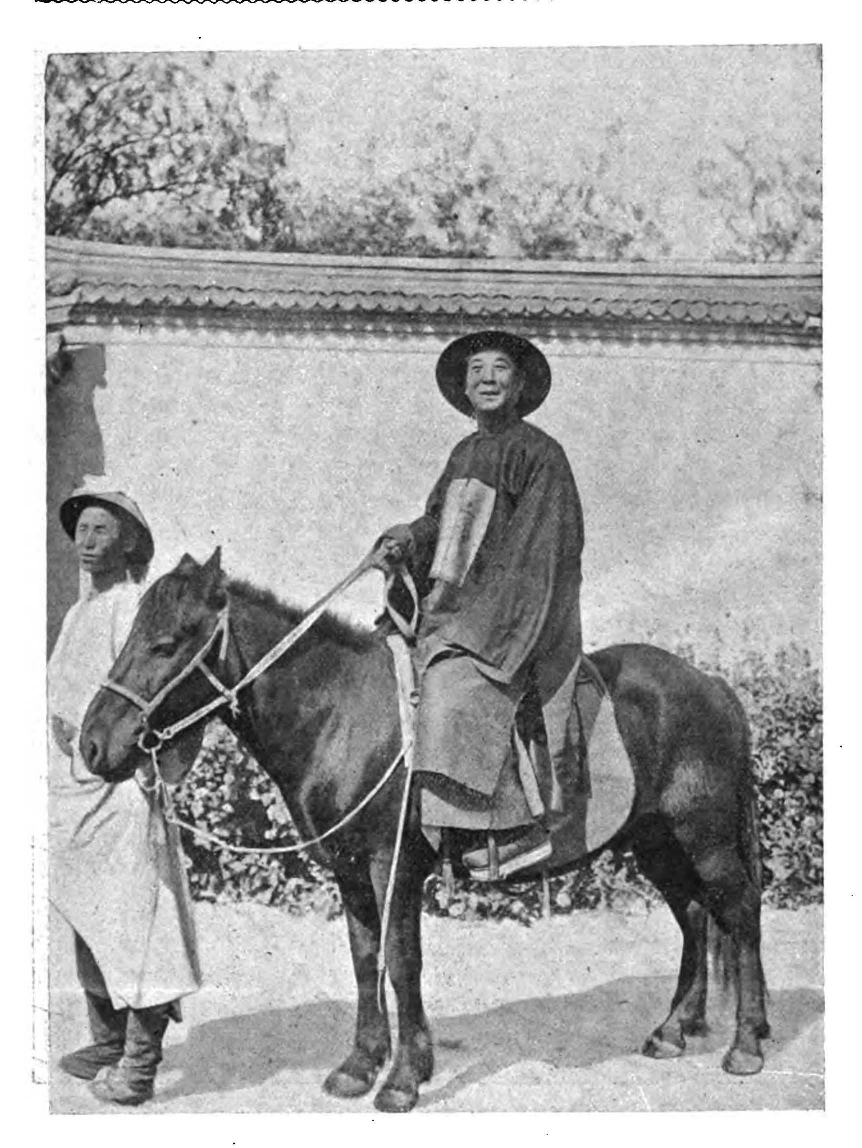
Suite et fin (1)

Suite du voyage et incidents. — Brouettes à voiles. — Sous-préfet obligeant. — Près de la mer. — Souvenirs français de deuil. — Jour de deuil.

Pendant mon repas, un des conducteurs vient me confier son embarras. Sa vache est malade ; elle ne rumine plus et refuse toute nourriture... Qu'y puis je ? Ce n'est pourtant pas moi qui ferai ruminer la pauvre bête ! ...

« — Pourrons-nous arriver à Weishien, demandai-je immédiatement au conducteur ? Sur sa réponse affirmative, je lui dis

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 septembre.



CHAN-TONG ORIENTAL. — MANDARIN MILITAIRE A CHEVAL; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

de s'y rendre et que là, s'il y avait lieu, demain matin, je louerais un autre char pour gagner Ping-tou.

Les choses se passèrent ainsi, et, lentement, nous franchîmes les 10 lis qui nous séparaient de cette ville.

Aux approches des fortifications qui, entre parenthèse, n'ont aucune valeur stratégique et qui ne pourraient supporter cinq minutes le feu d'une batterie se servant de canon 75 m/m, nous rencontrâmes divers bataillons des troupes chinoises armées à l'européenne. Ils se livraient aux exercices de la petite guerre et cela avec grande agilité, mais avec beaucoup de décousu dans les mouvements d'ensemble. J'aimais néanmoins à les contempler. Mon domestique, comme les charretiers, à l'instar d'une foule de curieux, les regardaient avec un air moqueur, ne comprenant pas le sens des diverses manœuvres exécutées. J'eus ainsi l'occasion de saisir sur le vif les sentiments du peuple pour l'armée. Pour les Célestes, le métier de soldat est un métier vil et ceux qui l'embrassent sont considérés comme des gens de basse condition. C'est pourquoi, comme je viens de m'en convaincre, il faudra encore bien des années avant que l'armée passe aux yeux des Chinois, comme la plus noble des institutions d'un Etat, celle qui synthétise le mieux les idées d'honneur, de dévouement et de bravoure.

Pendant une demi-heure, nous traversâmes le faubourg occidental et les terrains vagues qui conduisent au faubourg du Nord à Weishein où nous devions passer la nuit.

Weishein est une ville commerciale, c'est un entrepôt général pour les diverses marchandises, mais, surtout, pour les fourrures importées de la Mandchourie, de la Mongolie et de la Sibérie. On y rencontre des gens pressés et affairés. Les rues, ou, mieux, les ruelles sont encombrées par les véhicules de toutes sortes, et par les piétons. C'est une sorte de labyrinthe à travers lequel on se fraye un passage non sans mille difficultés. A défaut d'agents de police pour hâter et régler la circulation des uns et des autres, mon cheval se chargea de cet office en caressant plus ou moins délicatement le visage de celui-ci ou en marchant sur le pied de celui-là.

Ce fut seulement à 5 heures que nous pénétrâmes dans la cour de l'auberge qui nous abritera jusqu'à la pointe du jour.

***

Jeudi 24 *novembre*. — Favorisés par la clarté de la lune qui est à sa dernière phase, nous quittons Weishien vers 4 h. 1/2

Nous atteignons Han-ning à 9 h. 1/2. Il y a grande animation dans ce gros bourg. Les Allemands de Tingtau ont envoyé ici des acheteurs de bœufs. Ils s'acquittent de leur mission au grand avantage des vendeurs très nombreux qui écoulent leurs bêtes avec un bénéfice, sans nul doute plus important que s'ils avaient dû les vendre à leurs compatriotes

Après nous être restaurés, nous quittons Han-ning à 11 h. du matin.

Durant toute l'après-midi, nous nous croisons avec un nombre incalculable de piétons. Ce sont des voyageurs qui, pour la plupart, reviennent de Mandchourie où ils étaient allés tenter dame Fortune. Elle a souri à beaucoup d'entre eux, qui reviennent au pays après avoir réalisé quelques économies. Maintenant l'âge d'or est passé. Moins prudents que les Allemands qui abandonnent le Chang-tong, à l'exception de Tingtau, les Russes ont dû rétrograder par la force des armes. Près des Japonais, nouveaux maîtres du pays, il n'y a plus rien à espérer : ils ne sont pas généreux comme nos alliés. Ceux-ci traitaient convenablement les Chinois, ceux-là semblent les assimiler à des parias. La Chine n'a rien gagné au change. Loin de là ! Depuis cinq mois, ses fils l'apprennent à leurs dépens.

Mais... nous voici au bourg de Wang-lou, à 60 lis de Weishien. Puisque le soleil descend rapidement à l'horizon, inutile d'entreprendre une nouvelle étape. Cherchons ici un gîte pour y reposer quelques heures...

Vendredi 25 *novembre*. — Pris d'un excès de zèle, mes char-

retiers me font lever à 1 h. 1/2 du matin. Nous quittons l'auberge, vers les 2 h. 30, pour nous engager sur le chemin de Makotchoang. Nous abandonnons alors la voie impériale de Tsinanfu à Chefou. De gros nuages noirs roulent au-dessus de nos têtes, dérobant à nos regards l'astre de la nuit dont la lumière nous serait bien précieuse en ce moment. Grâce au jeune homme qui nous accompagne pour ramener le bœuf de renfort, loué, hier au soir, pour une distance de 30 lis, nous évitons de faire fausse route. Malgré les ténèbres épaisses qui nous enveloppent, il ne se trompe pas une seule fois. On eût dit qu'il avait des yeux de lynx.

Dans le silence de la nuit, le grincement des roues sur la route de sable, et le sifflement du vent à travers les arbres ont quelque chose de mélancolique...

A 4 h. 1/2 du matin, nous sommes sur les rives du Weihuo. Jusqu'à 6 h. 30, il nous faut patienter et attendre sur le sable que messieurs les bateliers soient sortis de leur lit. C'est seulement à 7 heures que je puis passer cette rivière peu large, mais assez profonde en cet endroit, sur un petit bac dont la solidité est plus que douteuse. Les bêtes regimbent un peu, et, après quelques protestations inutiles, acceptent néanmoins ce mode de transport. Après nous avoir déposés sur la rive orientale, les bateliers reviennent prendre la charrette laissée seule sur la rive opposée.

Ces diverses opérations nous prirent trois quarts d'heure. On attelle de nouveau, et péniblement nos quatre bêtes réussissent à gravir la pente de cette berge d'autant plus dangereuse pour les voitures que le chemin est étroit et surplombe la rivière. Que l'attelage n'obéisse pas un instant et l'on irait sans avis préalable saluer messieurs les poissons. A chaque pas, c'est un nouveau danger et ce n'est pas sans émotion qu'on suit chaque tour de roue, chaque mouvement des bêtes. Enfin ! on respire à l'aise quand la voiture a atteint le sommet de la berge.

***

Ma montre marquait 10 heures au moment où je pénétrais dans la chambre d'une auberge de Makotchoang. Comme c'était la plus propre du logis, l'aubergiste avait invité les quelques Chinois qui s'y trouvaient à déloger. Ils le firent d'assez bonne grâce et se retirèrent dans un appartement voisin, mais plus étroit.

Pendant mon repas, il fallut s'occuper du louage d'une nouvelle bête de renfort pour remplacer le bœuf qui doit retourner à Wang-lou. La chose ne se fit pas sans difficultés. Finalement, après bien des pourparlers, le prix du louage fut fixé à 1 ligature 600, soit 2 fr. 50 pour un parcours de 70 lis (42 kilomètres).

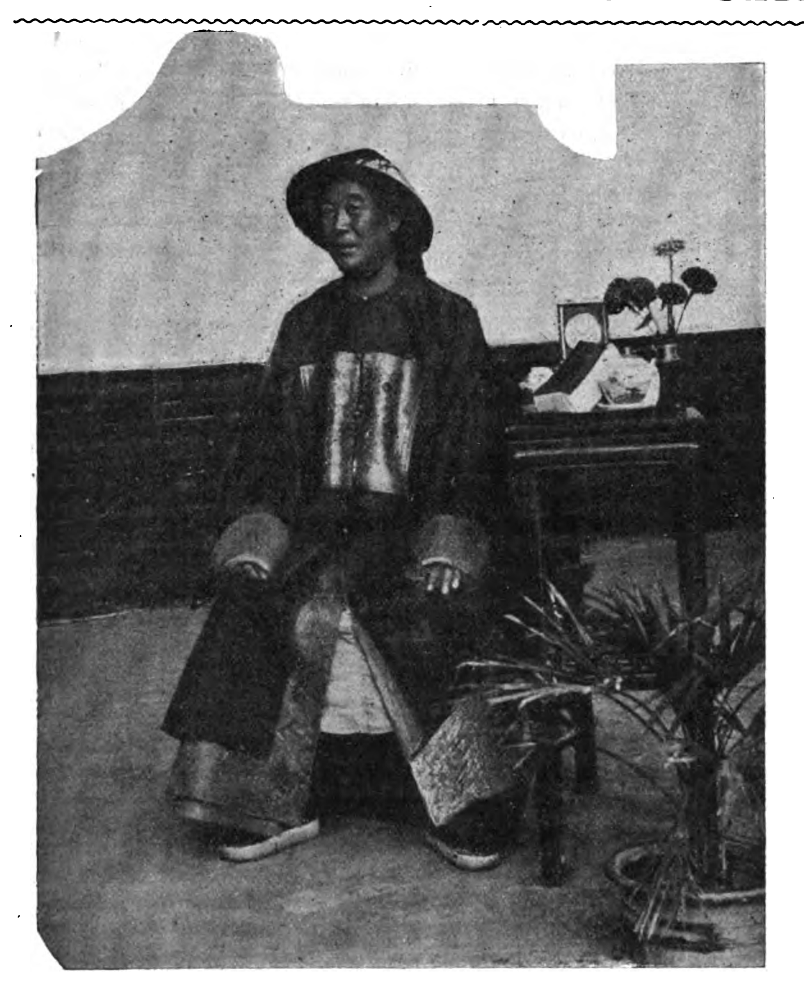
***

C'est ainsi que, à midi, je quittais ce village, traîné par un cheval, un mulet, une vache et une ânesse. N'avais-je pas raison de vous dire que j'étais plus favorisé que nos vieux monarques mérovingiens ? Ils n'ont jamais eu pareil équipage à leur service !

Jusqu'à 5 heures du soir, je traverse un pays qui n'a rien de pittoresque. C'est une immense plaine que dominent, çà et là, quelques coteaux arides et que sillonnent en tous sens des ruisseaux au cours sinueux. A la nuit tombante on arrive



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — SÉMINARISTES DE TSIN-TCHÉOU-FOU; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.



CHAN-TONG ORIENTAL (Chine). — MANDARIN MILITAIRE, CHEF DE POLICE A TSING-TCHÉOU; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. MICHEL DE MAYNARD.

au bord du Siu-huô. Cette rivière a un lit profond et ses eaux coulent tranquilles : tel un lac rétréci qui marche lentement. Un pont en pierre relie les deux rives en cet endroit : il n'a rien de remarquable.

Tchangkotchoang sera notre dernière étape avant Makiatan. Nous pénétrons dans une petite auberge de ce village où nous sommes les seuls voyageurs.

***

Samedi 25 *novembre*. — Proches du terme de notre voyage, les charretiers sont moins pressés ce matin. Aussi, n'est-ce qu'à 6 heures que nous nous engageons sur la route de Pingtou.

Une colline rocheuse fait souffler et suer l'attelage malgré le brouillard qui est légèrement froid. Toutefois, les pauvres bêtes s'en tirent plus facilement que dans les deux bourbiers où, bon gré, mal gré, le charretier a dû engager sa voiture à deux reprises. Les animaux piétinent dans la boue, enfoncés jusqu'aux genoux au milieu du bourbier, ils demeurent impuissants. La lourde charrette n'avance pas et ils ramènent leurs pattes écaillées de cette boue noirâtre d'un large trou dans un trou plus profond. Le charretier descend alors de la voiture et, s'armant d'une pelle, dégage les roues dont les moyeux sont comme emprisonnés dans cette fange. Enfin on arrive à sortir de là, mais faut-il encore s'accrocher à la charrette pour l'empêcher de tomber et de rester inébranlablement sur le côté.

Ces deux petits contretemps nous retardèrent d'une heure. Aussi n'est-ce qu'à 11 h. 30 que je pénétrai, à cheval, dans la cour de notre résidence de Makiatan. La charette y était à midi...

Je trouvai le confrère à qui je venais porter secours encore très souffrante, mais convalescent...

***

Makiatan est un village situé à 20 lis au sud-ouest de la ville de Pingtou. Il se compose d'une centaine de familles dont beaucoup sont chrétiennes depuis deux siècles. Je me dispense de vous en faire la description.

Quinze jours après mon arrivée à Makiatan, le 10 décembre, pour me rappeler que la vie de l'homme sur cette terre est un simple pèlerinage, notre vicaire apostolique m'envoyait une obédience pour diriger mes pas au nord-ouest à 300 lis de Makiatan, soit 180 kilomètres.

Il fallut louer de nouveau un véhicule, pour me transporter à Makiatchoantze. Ce fut facile, et il fut convenu que, le mardi 12 décembre, au soir, la charrette viendrait à la résidence et que le chargement se ferait alors. Les choses se passèrent comme il avait été réglé.

***

Mercredi 13 *décembre*. — A 7 h. 1/2, juché, sur mon *jou-t'ao*, au-dessus de mes caisses selon la description déjà donnée, je quittais mon confrère en excellente voie de prompt rétablissement. Mon équipage se composait, au départ, de deux mules, d'un bœuf et de maître aliboron. Mais, après 3 lis, arrivé à la hauteur de Men-tsuen, un des charretiers se rendit à se village et en ramena une mule robuste. Le bœuf et l'âne retournèrent à leur râtelier, tandis que les trois mules me traînaient à une allure relativement rapide vers Laitcheou-fou où nous devons retrouver la voie impériale.

***

Les voyageurs ne sont pas légion. Loin de là ! J'en ai rencontré effectivement un très petit nombre parmi lesquels des femmes se rendant dans leur famille paternelle ou rentrant au foyer conjugal.

En revanche, j'eus la satisfaction de rencontrer les fameuses brouettes à voile du Chan-tong dont j'avais si souvent entendu parler.

Le corps lui-même de ces brouettes n'a rien qui la différencie des autres brouettes. Une tige de bois fixée à le partie antérieure constitue la mâture. A ce mât est attachée une vergue. Le gréement de l'un et l'autre est peu compliqué. Quelques cordes d'une solidité souvent douteuse font l'office de haubans. La vergue retient une petite voile carrée ou mieux rectangulaire dont la grandeur correspondrait au grand cacatoès d'un grand mât. Le brouettier, selon la force du vent, cargue plus ou moins sa voile. Ceux que j'ai rencontrés aujourd'hui avaient cargué la leur partiellement, car la bise soufflait avec une certaine violence.

Jeudi 14 *décembre.* — Par un beau clair de lune, nous quittons Paichan à 3 heures du matin.

Nous atteignîmes la ville de Lai-tcheou-fou à 6 heures. Mais 200 mètres avant d'arriver aux premières maisons du faubourg de l'ouest, voici que le bandage d'une roue se rompt sur une longueur de 0m 20 centimètres. Les charretiers pénètrent dans la première auberge qui se présente et me déclarent qu'il leur est impossible d'aller plus loin.

J'envoie immédiatement mon domestique porter ma carte au yamen du sous-préfet en le priant de m'excuser si, à cette heure matinale, je n'ose m'y rendre en personne et d'avoir la bonté de me faire réquisitionner une charrette pour remplacer la mienne.

Le sous-préfet, apprenant mon arrivée fait tout le possible pour m'obliger; car, nous étions de vieilles connaissances, puisqu'il était précédemment mandarin de Lin-k'iu dont j'avais l'administration spirituelle. Néanmoins, il ne put me rendre le service demandé. Car, Lai-tcheou-fou est une ville peu commerçante où les véhicules à louer sont rares, surtout les grands chars. Un des employés du yamen vint m'avertir.

Grâce à lui, les charretiers se décidèrent à gagner Chelipou où l'on pouvait louer des charrettes. Arrivés dans ce village, nous ne pûmes réussir à en trouver et nous continuâmes notre chemin jusqu'à Ma-Kou, espérant y être plus heureux dans nos recherches. Il était 1 heure de l'après-midi quand nous y parvînmes. Nos estomacs criaient famine.

Durant mon repas, un satellite du yamen se présente à moi. Il m'apportait la carte du sous-préfet. Il m'avait manqué à l'auberge de Loi-tcheou-fou et, pour remplir sa consigne et éviter les coups de rotin, le pauvre homme avait parcouru 30 lis afin de me rejoindre. Je lui remis ma carte pour le mandarin et le dédommageai de sa marche forcée en lui donnant 200 sapèques, à peu près 6 sous.

***

A Makou, les charretiers tentèrent encore une fois de me louer une charrette, mais, ce fut sans succès. Je les excitai à se rendre à Lang-ya où près de nos chrétiens je trouverais certainement une voiture. Ils suivirent mon conseil et lentement, très lentement même, nous réussîmes à atteindre Lang-ya vers les 5 heures. Néanmoins, durant ce trajet de 30 lis, vous ne sauriez croire par quelles transes nous passâmes. Continuellement, mes conducteurs regardaient la jante de la roue malade et... j'en faisais autant. Chaque tour de roue en hâtait la désagrégation et le moment était proche où nous allions être victimes d'une catastrophe. Heureusement pour nous, la route n'était point rocailleuse !

A 10 h. 3/4, nous tenions tous compagnie à Morphée.

***

Vendredi 15 *décembre.* — Grâce à l'accident d'hier, à cet arrêt forcé dans cette chrétienté, j'eus la consolation de pouvoir célébrer la sainte messe le jour de l'octave de l'Immaculée Conception. Il était 3 heures quand je montai à l'autel. A 4 heures nous quittions Lang-ya.

La route est triste et monotone comme celle parcourue la journée précédente. C'est une plaine sablonneuse que coupent, çà et là, quelques petites rivières. On y reconnaît le voisinage de la mer. Vers les 8 h., nous commençons effectivement à l'apercevoir et nous la côtoierons à des distances variant entre 2 et 10 lis jusqu'à 2 heures. Les blanches voiles des barques de pêcheurs que l'on aperçoit jettent une note gaie dans ce tableau. Là-bas, à l'horizon, une ligne noire, mince, s'allonge et se détache du bleu d'azur des cieux. C'est un vapeur qui monte vers Tien-tsin ou descend sur Tchefou. Puis, on ne voit plus que la mer, la mer qui semble immobile, la mer immense, infinie qui se prolonge sans limites. Ce spectacle rend l'âme rêveuse et la porte à penser aux mystères de l'au delà. Se ressaisissant, l'esprit ne peut pas ne pas songer aux milliers d'existences qui, durant la récente guerre russo-japonaise, furent englouties dans ce tombeau, scellé jusqu'au grand jour de la résurrection générale. Non loin de cette côte, pays des vils assassins qui ont enlevé à la marine française un de ses officiers supérieurs, le capitaine de Cuverville, deux autres officiers ont trouvé, eux aussi, leur sépulcre. Au milieu de ces flots qui les ont bercés depuis leur plus tendre jeunesse sur d'autres plages plus hospitalières, ils reposent en attendant le jour des grandes assises de l'univers.

Nous croisons de longues théories de voyageurs à pied, à âne, à mule ou en voiture Beaucoup viennent de Tchefou où quelques-uns ont atterri à leur retour de Mandchourie ou de Corée. Ils se hâtent de gagner le toit paternel pour y préparer les fêtes du nouvel an, dont quarante jours nous séparent. Je parle, bien entendu, du nouvel an chinois.

Après avoir parcouru d'une traite les 70 lis (42 kil.) qui séparent Lang-ya de Huanchankuan, je puis m'y restaurer à midi.

***

C'est jour de marché dans ce gros village. La grand'rue, qui court de l'est à l'ouest, est encombrée par des étalages de toutes sortes autour desquels se pressent un grand nombre d'acheteurs. Il faut que les charretiers crient, hurlent et se disputent pour obtenir le passage libre. Ils n'y réussissent pas du premier coup ; mais, ils arrivent vite à leurs fins, dès que les gens se sont aperçus qu'ils avaient devant eux les charretiers d'un Européen.

Nous traversons Pe-ma, à 4 heures environ. C'est un bourg important où le commerce est très actif, et où les gens ont une renommée dont ils n'ont pas à être fiers. Loin de là !

L'ombre du soir s'étend de plus en plus et il fait nuit noire quand nous arrivons à Kiou-li-tien. Un des conducteurs et mon domestique, chacun de leur côté, cherchent une auberge. Des auberges ? Ils en trouvent bien. Malheureusement pour nous, elles sont encombrées de voyageurs. Toutes les chambres sont archi-combles. Que faire ?..... Je donne l'ordre de pénétrer dans la première auberge qui se présentera, n'ayant nulle envie d'être planté au milieu de la grande route... En voici une sur notre droite. C'est là que nous passerons la nuitée.

Bon gré, mal gré, il fallut me contenter, pour toute nourriture, d'une gorgée de thé, de quelques arachides et... de serrer la ceinture de deux crans. Dans cette misérable auberge, il n'y avait rien, absolument rien à manger, et mon boy ne put rien obtenir dans les autres auberges de ce village.

L'unique chambre était remplie de muletiers et de voyageurs arrivés avant moi. Comme le temps était beau, quoi-

quel a température fût loin d'être chaude, je me couchai sur la charrette, tandis que mes hommes s'étendirent à terre sur les sacs de paille et de grains. J'y sommeillai tant bien que mal, sans cesse réveillé par les bêtes qui remplissaient la cour et se lançaient continuellement des ruades.

Entre temps, aux approches des fêtes de Noël, j'eus ainsi l'occasion de méditer pratiquement sur l'arrivée de Marie et de Joseph à Bethléem. Sans nul doute, je n'ai jamais mieux compris l'ennui qu'ils éprouvèrent de se voir refuser l'accès de toutes les hôtelleries.....

***

Samedi 16 *décembre*. — Ayant effectué, hier, un trajet de 120 lis, il m'en reste 20 à parcourir pour être au terme de mon voyage.

Nous arrivons à Hoanghsien avant l'ouverture des portes, à 3 h. 30 du matin. Pour quelques sapèques nous décidons le portier à nous laisser entrer en ville.

Une heure et demie après, nous étions à Makiatchoantze où l'obéissance m'envoie...

J'ai trouvé un embryon d'orphelinat. Sera-ce ici que je fonderai l'orphelinat que je désire ? Dieu seul le sait. Mais, cet inconnu peut se résoudre facilement. Chers lecteurs, pour résoudre ce calcul algébrique, point n'est besoin d'une grande science ; le cœur suffit. Ayez donc pitié de l'infortune de ces petits êtres et aidez-moi à leur trouver le vivre et le vêtement. 1.500 fr. suffisent pour assurer à perpétuité ceux d'un orphelin. Ces pauvres petits seront vos banquiers, si vous voulez. Ils vous offrent un placement plus avantageux que partout ailleurs ; car, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont ils sont les privilégiés, ils vous promettent le centuple. Ayez compassion d'eux et Dieu aura compassion de vous en détournant, peut-être, les maux que la persécution déchaîne sur la France ; en tout cas, en vous accordant la grâce d'en tirer parti pour votre salut.

Ami lecteur, une obole pour mes petits orphelins chinois !

FIN

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Par l'intermédiaire de M. l'abbé Lavorel, du diocèse d'Annecy .... 100 »
Anonyme du diocèse de Reims .... 4 »
A. C., Lyon .... 5 »

Au R. P. Athanase Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Mlle Fuchs, Tours 3 50

A Mgr Roy, Coïmbatour.
M. R., diocèse de Poitiers .... 5 »

Au R. P. Briand, Bangalore.
M. L. Delamadelaine, à Polliez-Pitet, diocèse de Lausanne.. 10 »

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour son grand séminaire.
Anonyme du diocèse d'Evreux .... 10 »
M. Isidore Laurencin, du diocèse de Grenoble .... 3 »

A M. André Chapuis, Cochinchine septentrionale, pour son église.
Anonyme du diocèse d'Evreux .... 10 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
Famille Lacôte, Saint-Clément-sous-Valsonne, demande de prières .... 2.000 »

A M. Ferrand, pour la fondation d'une bibliothèque catholique à Tokio
Anonyme .... 10 »

A Mgr Berlioz, pour la mission incendiée d'Hakodaté.
M. l'abbé Prévost, du diocèse de Beauvais .... 25 »
Anonyme, diocèse de Quimper .... 5 »
Par l'entremise de M. l'abbé Cazenave, du diocèse de Tarbes 34 »

A Sœur Marie Ollier, Supérieure des Sœurs Saint-Paul de Chartres, à Hakodaté.
Mgr Rameau, du diocèse d'Autun .... 50 »

A M. Matrat, à Hibosaki, île de Hirado (Nagasaki).
M. Ivan Dugas, diocèse de Lyon .... 200 »

Pour une œuvre de catéchistes en Afrique (Mgr Streicher, Victoria Nyanza septentrional.)
Anonyme de Lyon .... 300 »

Pour une œuvre du Clergé indigène en Afrique (Mgr Dérouet, Congo français.)
Anonyme de Lyon .... 300 »

Pour la mission de Saint-Jean l'évangéliste du Soudan.
Anonyme de Lyon .... 300 »

A M Gruson, Abyssinie, pour les victimes de l'invasion des sauterelles.
Anonyme du diocèse d'Evreux .... 5 »

A M. Jules Leclerc, Madagascar septentrional, pour la chapelle de Mahabibo.
Anonyme du diocèse d'Evreux .... 5 »

Au R. P. Dupuy, à Maïana, îles Gilbert, pour sa chapelle Saint-Bernard.
Un ami des âmes du Purgatoire, diocèse de Soissons .... 5 »

Pour les victimes du cyclone de l'île de Futuna.
Mlle Dassieu, du diocèse de Bayonne, demande de prières .. 40 »

Pour le rachat d'esclaves (Mgr Augouard, Oubanghi.)
Mlle Veyssié, du diocèse de Lyon .... 100 »

Pour les missions nécessit. (M. Chavanol), Pondichéry.
Anonyme de Besançon, demande de prières spéciales ..... 20 »
Anonyme de Vernaison, diocèse de Lyon .... 20 »
Anonyme, en l'honneur de la Sainte-Famille, diocèse de Nancy .... 30 »

Pour les missions nécessit. (M. Paul Bayle, Tonkin).
Anonyme, en l'honneur de la Sainte-Famille, diocèse de Nancy .... 50 »

Pour les *Missions catholiques* et la Prime-Carte.
M. Emile Laurand, 5 fr.; Mgr Camilleri, 13 fr.; M. l'abbé Dubois. 2 fr.; Mlle Vanazzi, 10 fr.; Mme Jourdier, 40 fr.; M. Pierre Bobillier, 10 fr.; Mme la Vtesse de Quatrebarbes, 5 fr.; Mlle Fuchs, 3 fr. 50.

EDITION ANGLAISE

Deuxième trimestre de 1907

Pour l'Œuvre	206 65
— les missions nécessiteuses (Mgr Clark)	125 »
— M. Mascarenhas, curé de Saint-François-Xavier, à Udyavara (Mangalore)	12 50
— les victimes de la famine en Chine (Mongolie sud-ouest)	25 95
— la Sainte-Enfance en Mongolie centrale	2 50
— le R. P. Terstappen (Mongolie sud-ouest)	5 »
— M. Ferrand, Tokio	25 »
— M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki)	13 10
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	118 75
— Mgr Hanlon (Haut-Nil)	25 »
— les victimes de la maladie du sommeil, à Kisubi (Victoria Nyanza septentrional)	12 50
— le R. P. Gillett, Morowhana (Guyane anglaise)	5 »
— les Sœurs de la Miséricorde, Kington (Jamaïque)	60 »
— les Sœurs Franciscaines, — —	25 »
— la mission des Iles Gilbert	50 »
— le R. P. Joachim, îles Cook (Tahiti)	5 »
Total	717 75

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





CAMBODGE. — Danseuses du [illegible] ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Lazard (voir p. 473).

L'incendie d'Hakodaté (Japon)

Nous recevons la lettre suivante de Mgr Berlioz. Elle n'est que la reproduction de la dépêche déjà publiée par nous et un appel à la charité de nos lecteurs. Comme commentaire de la lettre de Mgr l'évêque d'Hakodaté, nous nous empressons de reproduire un récit émouvant de l'incendie que nous envoie une Sœur de Saint-Paul de Chartres, témoin de cette terrible catastrophe.

LETTRE DE MGR BERLIOZ, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Un grand malheur vient de fondre sur ma mission déjà si éprouvée depuis quelques années.

Dans la nuit du 25 août, un incendie s'est déclaré à l'extrémité orientale de Hakodaté et, comme le vent soufflait avec violence, la ville a été détruite aux trois-quarts. Plus de 70.000 personnes se trouvent sans asile.

Des établissements de la mission (cathédrale, résidence, maison des Sœurs de Saint-Paul de Chartres), il ne reste que les fondations. Impossible de sauver quoi que ce soit : il fallait fuir à la hâte.

Qu'il me soit permis de recourir à l'inépuisable charité des lecteurs des *Missions Catholiques*. Nous comptons sur leur sympathie et, dès maintenant, je prie Notre-Seigneur de dire un jour à tous nos bienfaiteurs : « *J'étais sans asile et vous m'avez recueilli !* »

***

Voici, sur ce sinistre, les détails qui nous sont communiqués d'Hakodaté par la Rév. Mère Augustine, provinciale des religieuses de Saint Paul de Chartres au Japon :

Bien que le cœur gros et les yeux pleins de larmes, je vais essayer de vous décrire cette nuit terrible du 25 au 26 août, qui détruisit en une heure seulement une ville presque entière et, en trente minutes à peine, les fruits de trente années de labeur.

Nous étions allées nous coucher bien tranquilles, après avoir été, comme de coutume, dire notre bonsoir au bon Dieu dans notre chapelle, quand une de nos Sœurs entendit sonner à la maison. Elle se leva aussitôt pour aller réveiller ma sœur Supérieure, lorsqu'elle vit, de la véranda, le feu au bord de la mer.

Un vent violent, depuis plus de quinze jours, menaçait la ville en cas d'incendie, d'autant plus qu'il faisait une chaleur tropicale qui avait mis à sec les réservoirs et grillé les toits des maisons. Cette nuit-là, le vent soufflait du sud-est juste dans la direction de notre classe. Aussi, pour mieux voir, ma sœur supérieure monta au troisième. Le feu était loin encore, et pas très effrayant. Mais, soudain, des coups de vent plus violents l'attisèrent, jetant des étincelles aux quatre coins de la ville et à une hauteur effrayante. Dans l'intervalle de vingt minutes, le feu prit des proportions telles que nous commençâmes à craindre, et

ma sœur Supérieure donna des ordres pour faire jeter de l'eau sur la pharmacie, qui était le plus en danger. Toutefois, le péril ne paraissait pas imminent. Aussi, de tous côtés, les gens accouraient pour se réfugier chez nous, et même, un médecin y amena tous ses malades, assuré qu'il se croyait de les mettre à l'abri.

Notre tranquillité ne fut pas de longue durée, hélas ! Le vent faisait son œuvre, et, malgré l'eau répandue en abondance, les étincelles qui pleuvaient commençaient à mettre le feu aux maisons d'alentour. Alors seulement nous cessâmes de jeter de l'eau, et chacune se rendit dans ses emplois, essayant de ramasser, au plus vite, quelques habits pour les enfants.. Dans l'intervalle, le R. Père venait retirer le Saint-Sacrement de la chapelle, et distribuait aux quelques Sœurs présentes les saintes espèces pour les consommer.. Les autres ne devaient plus revoir cette jolie chapelle où elles avaient passé de si doux moments...

Mais déjà, les malades réfugiés chez nous étaient réinstallés sur leurs brancards, et repartaient, cette fois, pour la montagne, car notre établissement brûlait et il n'y avait pas d'autre refuge. Tous les bagages furent donc encore une fois emportés, et ce fut un spectacle bien triste de voir tout ce monde affolé, ne partant que par la force et ne sachant trop où aller.

Notre médecin rassemblait en toute hâte ses instruments les plus coûteux et les plus précieux, et les transportait dans la serre. Nos Sœurs de la pharmacie y ajoutaient quelques débris de trousseaux, ramassés au hasard. Puis, ordre fut donné d'emmener, par la porte de derrière, les enfants avec ce qu'elles avaient pu, à grand'peine, mettre sur leur dos... Seule, ma sœur Supérieure, qui voulait sauver quelques ornements, au moins comme souvenir, manquait à l'appel! et pourtant le feu était à la palissade ; la pharmacie brûlait. Des détonations de poudre placée, puis oubliée devant la maison, jetaient l'effroi partout... Aussi, était-il prudent d'aller chercher ma sœur Supérieure. Elle revint enfin, précédée du charpentier qui portait les ornements, sur lesquels tombaient de gros charbons enflammés.

***

Bientôt la porte se refermait, et nous disions pour toujours adieu à notre maison! Le cœur serré, mais plein de reconnaissance envers Dieu, qui nous avait toutes réunies dans notre malheur, nous montions péniblement la montagne, sans dire mot... Hélas! l'épreuve dépassait notre courage.

Après trois ou quatre étapes, durant lesquelles la Providence nous avait ménagé le dévouement de deux jeunes chrétiens. qui brisèrent les haies, et nous aidèrent à franchir les passages difficiles, en prenant nos bagages et portant nos jeunes enfants, nous arrivâmes enfin au grand réservoir, où nous pûmes nous sentir en sûreté.

Alors seulement, nos pauvres enfants prirent un peu de repos. Il était 1 h. 1/2. Quant à nous, notre pensée se reportait vers notre établissement ; et, de l'endroit où nous étions, nous essayions, mais en vain, d'en apercevoir quelques vestiges. Nous ne voyions qu'un feu épouvantable, qui portait ses ravages sur la mer où deux bateaux flambaient.

Ce qu'il y avait de monde autour de nous, ce que nous avions coudoyé de personnes dans notre fuite, est incalculable ! Le plus triste, c'est qu'il y eut beaucoup de morts et de blessés.

Le feu avait pris aux quatre coins en même temps, et quelque vitesse que les habitants du bas de la ville avaient pu mettre à fuir, le feu les avait enveloppés et leur avait coupé la retraite.

Jusqu'à présent, le nombre des morts est évalué à 300. Mais, ce n'est pas sûr qu'il ne dépasse pas ce chiffre.

En considérant notre bonheur d'avoir pu ainsi échapper toutes au désastre, notre misère nous parut peu de chose. Pourtant elle était grande !

Dans leur précipitation, les enfants n'avaient trouvé que leurs plus vieux habits, qu'elles avaient pris pour leurs neufs ; et nous, nous ne possédions que ce que nous avions sur le corps.

***

Vers les quatre heures du matin, ma Sœur supérieure voulut, avec quelques-unes de nos Sœurs, essayer de descendre de la montagne, pour voir notre maison. Par deux fois, il fallut y renoncer, si on ne voulait pas être asphyxié. Ce ne fut que vers six heures, que deux d'entre nous descendirent, et nous les attendîmes jusqu'à huit heures.

Pendant ce temps, les Pères, qui, eux aussi, avaient dû fuir par leur palissade, n'ayant pour tout bagage qu'une petite malle renfermant leur chapelle, nous rejoignirent et nous emmenèrent chez le Père curé de Kaméda, qui nous reçut de grand cœur.

Jusque-là, la surexcitation avait retenu nos larmes. Mais alors, elles coulèrent, et l'accueil si cordial du bon Père, qui mit sa maison tout entière à notre disposition, ne fit que leur donner libre cours.

Nous étions à peine assises, que le R. P. aumônier des Trappistines arrivait, après avoir suivi nos traces depuis six heures du matin, et ce fut rivalité de dévouement entre les deux Pères.

A la Trappe, la clôture avait été levée. Les religieuses avaient abandonné la moitié de leur couvent, s'étaient mises à l'étroit, et offraient asile aux Sœurs et aux enfants... Tant de bonté, dans de pareils moments, ne peut être apprécié que par ceux qui en sont l'objet. Aussi, Dieu, qui en est témoin, peut seul nous acquitter près de nos bienfaiteurs.

Un partage fut donc décidé. Quelques-unes de nos Sœurs avec les enfants, prirent le chemin de Yunonogawa (chez les Trappistines), et les autres s'installèrent à Kaméda et y firent l'apprentissage de la misère. Assises par terre pour prendre nos repas, mangeant avec des cuillers de bois, buvant dans la même tasse, nous servant des mêmes serviettes pour nous débarbouiller, nous lavions à tour de rôle deux cornettes et une chemise, pour changer à mesure, car nous étions noires à ne pas oser nous montrer... Imaginez-vous notre costume blanc au milieu des péripéties d'un pareil incendie !

***

Hier, nous allâmes, pour la première fois, voir les dégâts de l'incendie. Ils sont affreux. Vingt quartiers sont complètement détruits, près de 30.000 maisons, et les plus belles de la ville. Le voyageur qui, venant par le bateau, a eu devant lui cette belle ville, ne reconnaîtrait plus, certainement, Hakodaté d'autrefois.

Pour ne parler que de ce qui nous touche plus près, 18 à 20 hôpitaux ont disparu. Sur 20 classes, 12 ne sont qu'un monceau de ruines. Eglises catholiques, russes, protestantes, toutes brûlées. Enfin, plus de 4.000 personnes sans abri errent encore dans la montagne, jusqu'à ce que le gouvernement leur ait ouvert un asile, chez ceux qui ont échappé au sinistre !

***

Voici en quelques mots le récit de nos malheurs... A côté de la croix, il y a toutefois la consolation. Nous la trouvons en Dieu, qui n'abandonne pas les siens, et nous a envoyé du secours, soit dans la personne de nos bienfaiteurs, qui nous ont recueillies, soit dans le dévouement de tous nos employés, dont pas un, jusqu'ici, n'a consenti à nous quitter... De même que nous, ils ont perdu en partie, soit leurs effets, soit leurs économies. Nous n'avons pas le cœur de les renvoyer. Nous aimons mieux nous les conserver pour plus tard, car leur dévouement n'aura plus besoin d'être mis à l'épreuve. Que le Bon Dieu daigne inspirer aux âmes généreuses de nous venir en aide, pour essayer de relever les ruines si vite accumulées, et qu'il nous donne à nous le courage et la patience pour recommencer l'œuvre si difficilement élaborée et élevée par trente années de travail et de privations !

UN CATECHISTE MODÈLE

Dans la lettre suivante, il est surtout question d'un brave indigène, le catéchiste Tommy. Le rôle des catéchistes, en tout pays de missions, est capital ; aussi est-il bien à souhaiter que, grâce à l'augmentation de leurs ressources, les missionnaires puissent, partout, augmenter le nombre de ces indispensables auxiliaires.





SIERRA LEONE (Afrique Occidentale). — TOKEH. — CASES MODÈLES ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. SCHMIDT.

LETTRE DU R. P. SCHMIDT, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT ESPRIT, MISSIONNAIRE A SÉRABON (SIERRA-LÉONE)

Sérabon était autrefois de médiocre importance ; mais depuis que le roi du pays y a fixé sa résidence, ce village est devenu le chef-lieu d'un district très peuplé et encore peu entamé par l'Islam. Ce fut le roi lui-même qui nous demanda d'établir une Mission dans son pays et le R. P. Kuntzmann alla, en février 1905, y fonder la station du Sacré-Cœur.

Dès le commencement, le bien se fit. De 3 ou 4 lieues à la ronde, il n'y eut pas un village qui n'entendît la parole de Dieu, presque pas un moribond, enfant ou adulte, qui quittât ce monde sans être régénéré dans les eaux du baptême.

C'était le résultat des travaux extraordinaires du R. P. Kuntzmann, assisté de son fidèle « Tommy ».

***

Laissez-moi vous parler un peu longuement de ce catéchiste modèle.

Thomas est né à Yengéma, à 6 kilomètres de Sérabon, en 1879. Son père était le sous-chef du village. Lorsque se répandit la nouvelle que des Blancs — « des hommes du Bon Dieu » — étaient arrivés à Sérabon, avec l'intention de s'y fixer bientôt, pour annoncer « les choses de Dieu », Thomas se mit à la recherche des Pères et leur offrit ses services. A l'appui, il présentait un certificat « d'excellent cuisinier ».

« — Je suis cuisinier, dit-il en mauvais anglais ; mais je sais tout faire et veux tout faire pour vous. Prenez-moi. »

Le manque de ressources ne permit pas d'abord à la mission d'accéder à cette demande. Thomas fit une deuxième démarche en février 1901 et les Pères, cette fois, l'acceptèrent. Ils n'eurent qu'à s'en féliciter. Thomas ne sera plus désormais que le fidèle, le zélé, l'infatigable « Tommy », travaillant pour la mission du matin à 5 heures jusqu'au soir à 9, 10 heures, et la nuit s'il le faut. Peu d'intelligence, peu de mémoire ; mais quelle bonne volonté en ce Noir encore catéchumène ! Cette bonne volonté se traduisait par une docilité, une obéissance aveugles aux moindres désirs des Pères, par une surveillance attentive à tout ce qui touche et intéresse la mission, surtout par un zèle inlassable à catéchiser et à rechercher les malades et les moribonds.

Tel fut Tommy avant son baptême, tel et meilleur encore il le fut après. Voyons-le à l'œuvre. Presque tous les matins et de bonne heure, le R. P. Kuntzmann commence ses courses apostoliques. Tommy l'accompagne. Dans chaque localité Tommy visite les cases et convoque le peuple au catéchisme. Sa voix puissante résonne dans le village jusqu'à ce que tous les habitants se soient réunis sous le hangar traditionnel. Ici Tommy devient interprète. Il parle avec le feu de la conviction. Suivant le sujet, il écourte ou allonge, répète et interroge pour s'assurer qu'il a été bien compris. Mendé de pure race, il connaît les objections de ses compatriotes. Il les devance ou y répond, sinon toujours avec une logique irréfragable, du moins de façon à satisfaire son auditoire.

L'objection principale, la voici :

« Le baptême, c'est une médecine ; donc j'en mourrai. »

Cette crainte provient du caractère extraordinairement superstitieux du Mendé. Parlez-lui de Dieu, du ciel, de l'enfer, il vous écoutera, vous croira ; mais dites-lui qu'il doit recevoir de l'eau sur le front, il reculera d'épouvante. J'ai vu un moribond, qui avait reçu l'instruction nécessaire et même accepté d'être baptisé, m'arrêter le bras au momen

où j'allais verser l'eau sainte et me dire : « Jamais tu ne verseras cette eaû sur ma tête... »

Que de fois Tommy a dû faire justice de cette objection !

« — Vous avez peur que cette eau soit une médecine, disait-il souvent ; eh bien, pour vous convaincre du contraire, je vais en boire moi-même... »

Souvent encore Tommy énumérait les personnes qui avaient survécu au baptême. Mais il sentait que son argumentation aurait été plus frappante s'il avait pu dire que lui-même avait été baptisé et avait survécu. Ce fut pour lui un motif de plus de demander le baptême. Il le reçut fort bien préparé, on le devine.

.˙.

J'ai parlé plus haut de la visite des cases. C'est, en effet une chose bien importante. Le Mendé dangereusement malade ne désire rien tant que de n'être pas vu. Il a tellement peur des esprits d'autrui ! Nuitamment il se fait transporter d'un village à un autre. Jamais on ne vous dira s'il y a une personne malade quelque part ; jamais on n'indiquera la cachette où elle a été transportée. Cette coutume rend extrêmement pénible la tâche du missionnaire. Encore ici Tommy rend d'inappréciables services et se montre vrai « chasseur d'âmes ».Tout d'abord, en passant dans les villages ou dans les fermes, il n'omet jamais de visiter chaque case et les recoins de chacune d'elles. Que de malades il a ainsi découverts !

Un exemple typique vous montrera le zèle inventif de notre catéchiste. Il venait d'examiner à fond une maison et n'y avait rien trouvé. Sur le seuil de la porte, un léger soupir venu d'un coin obscur, lui donna l'alarme et lui fit recommencer ses recherches. Il ne vit rien... Une idée lumineuse !... il fit craquer une allumette et, dans un misérable réduit, il découvrit un enfant, plus misérable encore. La pauvre créature reçut le baptême et bientôt monta au ciel, s'associer aux chœurs des anges.

C'est une vie très dure que celle de catéchiste, telle que la mène notre Tommy, même pour lui homme du pays. Que de fois il sort de bon matin et ne rentre que le soir à 6 heures, ayant fait à pied de 40 à 50 kilomètres. Durant la saison pluvieuse, ces courses sont particulièrement pénibles, les chemins sont couverts d'eau sur de longues distances, les pluies sont fréquentes et bien souvent Tommy rentre en se traînant de fatigue et de fièvre, et cependant le lendemain il est à son poste, prêt à recommencer.

Cette généreuse volonté de Tommy devait être récompensée. Les Pères s'occupèrent de son établissement. Il épousa une jeune fille, qui fut baptisée avant la messe de son mariage. Un terrain fertile, faisant suite à la mission et planté d'arbres utiles, colatiers, arbres à caoutchouc, etc..., leur fut donné. Comme étrennes du nouvel an dernier, le bon Dieu leur envoya une fille. Thérèse fut baptisée solennellement à l'église, le jour de sa naissance. La mère, joyeuse, assista elle-même à la cérémonie.

Voilà l'histoire d'un jeune Noir, envoyé par le Sacré-Cœur comme catéchiste à la station de Sérabon. C'est bien beau, et c'est pourquoi il nous en faut d'autres de la même trempe. Christianiser les Mendés par les Mendés eux-mêmes avec la coopération et la surveillance des Pères, voilà notre programme. Les enfants élevés à la mission seront, nous l'espérons, de dignes successeurs et imitateurs de Tommy. A cet effet nous leur donnons une éducation chrétienne solide.

.˙.

Cependant, cet avenir si consolant paraît menacé par un nuage qui va s'épaississant de plus en plus. C'est l'extrême pauvreté du vicariat de Sierra-Léone.

Le zèle de Mgr O'German, notre premier évêque a réussi à y multiplier les œuvres et à les porter à un degré d'épanouissement tel que vous venez de le voir à Sérabon, par exemple. Hélas ! ces œuvres à peine écloses sont en péril déjà : nous ne pouvons pas payer nos « catéchistes-missionnaires », et peut-être même faudra-t-il sous peu abandonner une ou deux stations... Que votre charité nous aide à conjurer un pareil malheur !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 25 septembre, se sont embarqués à Marseille pour la mission de Betsiléo (Madagascar), deux religieux de la Compagnie de Jésus, les RR. PP. Pierre Defrenne et Gaston Lefebvre du Prey, l'un et l'autre du diocèse de Cambrai.

— Le 25 septembre dernier, se sont embarqués à Marseille, pour la Nouvelle-Guinée Anglaise : les RR. PP. Xavier Riegler (Strasbourg), Joseph Rossier (Lausanne), et le Fr. Alexis Henkelman (Bois-le-Duc); pour les îles Gilbert : les RR. PP. Louis Wigisboff (Strasbourg), Berclaz Alois et le Fr. Jean Fardel. — Tous ces religieux appartiennent à la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur (d'Issoudun).

Six missionnaires franciscains doivent s'embarquer le 23 octobre, à Hambourg, pour le Chang-tong septentrional. Ce sont les RR. PP. Cyriaque Michels (Paderborn), Irénée Oellers (Munster), Canut Hanfland (Paderborn) et Antoine Winter (Paderborn).

INFORMATIONS DIVERSES

Congo indépendant (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. Vuylsteke, Rédemptoriste, écrit de Kionzo :

« Je reviens, sain et sauf, grâce à Dieu, d'une course apostolique vers les postes de Sanda, Vula, etc. : un petit voyage d'une quinzaine de jours par monts et par vaux, à travers la haute brousse. En général, les gens nous sont très attachés ; mais le travail de leur conversion ne s'opère que très lentement, à cause des préjugés multiples dont ces pauvres gens sont remplis.

« J'appris en route le grand mobile qui avait poussé toute une contrée à suivre nos leçons. Il paraît bien mesquin pour un homme de saine raison, mais les Noirs ne raisonnent pas.

« Dans le temps où la mission de Kionzo commençait, on était tourmenté par les ravages des léopards. On les attribua à la mauvaise volonté des gens, à leur manque de correspondance à la voix du Père. Maintenant que Kionzo prospère, on n'y voit plus trace de léopard. C'est grâce aux Pères, pensent les Noirs.

« La contrée de Vula avait reçu, il y a un an, les visites fréquentes du terrible animal. Les chefs de la région sont venus nous demander un catéchiste. Ils croyaient que le léopard n'était autre chose qu'un *doki* (esprit malin) et que le Père se faisait léopard pour venir prendre les gens et les emmener en Europe.

« Ainsi Dieu se sert des propres embûches du démon pour conduire les gens à la vérité.

« La grande difficulté pour instruire ces gens, c'est leur manque d'intelligence. Si vous pouviez me faire parvenir un album, pas trop grand pour que je puisse l'emporter dans mes courses, et qui contiendrait des images aidant à faire comprendre les principales vérités de la religion, vous me rendriez grand service. »

Les Religions au Cambodge

Par M. LAZARD, des Missions Etrangères de Paris

BOUDHISME — MAHOMÉTISME — CHRISTIANISME

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR MICHE

Suite et fin (1)

Quand je fus nommé à Motkrasar, on me dit que le bourreau de M. Barreau était un nouveau chrétien auquel le missionnaire reprochait souvent sa conduite scandaleuse.

Après le meurtre, M. Janin va prendre la tête de M. Barreau, la dépose dans un grand bassin en cuivre et l'apporte à Phnom-Penh, devant l'évêque et ses missionnaires. Le martyr s'appelait Jean-Baptiste. N'est-ce pas un second drame de la forteresse d'Hérode, de Machéronte !

En 1863, Mgr Miche use de sa grande influence auprès du roi Norodom, qui était à la veille de se donner au Siam, à l'instigation de l'Angleterre, et le détermine à se mettre sous le protectorat de la France par un traité avec l'amiral de la Grandière.

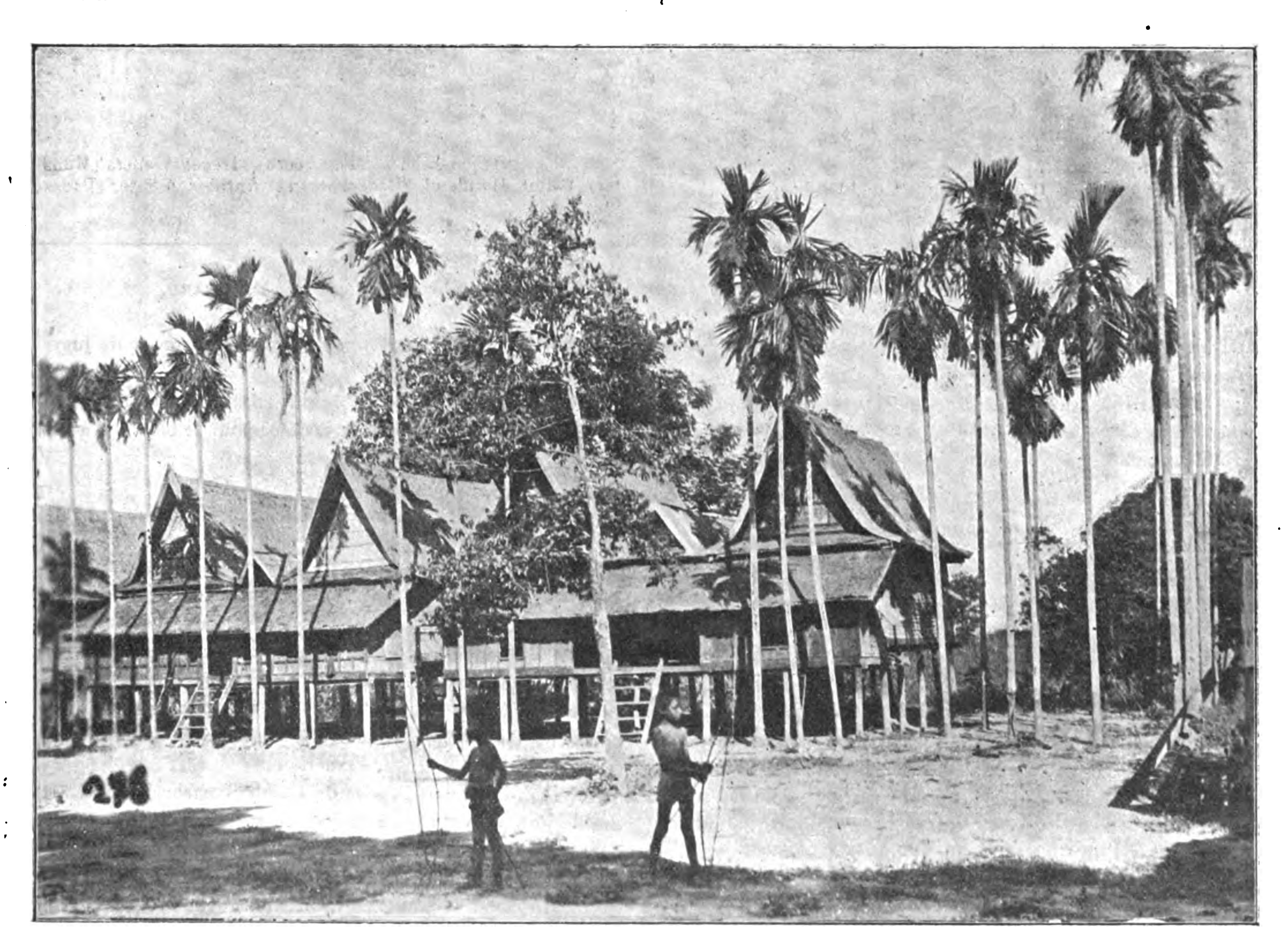
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 24, 31 août, 6, 13, 20 et 29 septembre.

Après quinze ans de travaux, cet évêque quitte le Cambodge pour prendre la direction du vicariat apostolique de Saigon et il garde encore cinq ans la surveillance de son ancienne mission.

***

Préoccupé de l'état précaire de l'Eglise de ce vieux royaume khmer, il expose au Saint-Siège ses intentions et, sous prétexte de donner du travail à ses anciens compagnons de lutte et d'insuccès, il leur cède deux provinces de la Cochinchine. Je ne parle pas dans mes souvenirs de ces deux provinces que je ne connais pas, qui sont situées hors du Cambodge et qui, plus tard, seront détachées du futur évêché khmer.

A mon avis, cette annexion a été une faute et une erreur. D'abord, on a eu tort de bâtir loin de tout centre, et dans un pays éloigné du Cambodge, le séminaire de cette mission, mais surtout de le reconstruire ces deux dernières années. Nous ne pouvons penser y envoyer des enfants de race cambodgienne. C'était l'avis de Mgr Cordier, sur la fin de ses jours. Vers 1890, il voulait, avec son argent privé, reconstruire son séminaire à Phnôm-Penh. L'opposition fut si forte que ce bon vieillard, peu apte à la lutte, fit faire, avec ce même argent, un autel en marbre et un clocher à sa cathédrale. Mieux vaudrait la cathédrale sans clocher et sans



CAMBODGE. — Cellules d'une bonzerie, reproduction d'une photographie envoyée par M. Lazard



CAMBODGE (Indo-Chine.) — FEMMES DU ROI ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD.

autel en marbre et le séminaire à Phnôm-Penh, près de l'évêque.

Les auteurs de cette fausse situation sont tous morts ; je me permets donc ces réflexions qui sont du domaine de l'histoire

D'ailleurs, mon opinion est celle de presque tous les missionnaires du Cambodge.

Plus tard, à la mort de Mgr Grosgeorge, les missionnaires du Cambodge, 11 sur 12, ont écrit à Paris pour demander de revenir à l'ancien état de choses.

Le rédacteur de cette lettre commune a voulu donner des raisons à l'appui ; mais la raison la plus forte, c'est ce vote unanime, fait sans réunion préalable de tous les missionnaires aptes à voter, sauf un qui ne pouvait le faire vu sa situation privée.

Ce vote unanime prouve que cet état de choses laisse à désirer et mérite qu'on le prenne en considération.

Le supérieur général de la Société écrivait à un de ses signataires :

« Ce n'est pas au Conseil de Paris que cette question devait être proposée, mais au Vicaire apostolique. Or, le Vicaire apostolique n'est pas encore nommé... Mais, alors même que le Vicaire apostolique sera nommé, ce n'est pas une raison pour poser immédiatement cette question. La sagesse exige qu'on lui donne le temps de voir et de jugre par lui-même. »

Tous, nous sommes de cet avis ; laissons au temps et aux circonstances le soin de décider pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

L'ÉGLISE DU CAMBODGE SOUS MGR CORDIER.

Mgr Cordier, né au diocèse de Gap en 1821, arrive au Cambodge en 1848 et y meurt en 1895. Missionnaire pendant de longues années à Battambang, à Steng-strêng, à Câ Sutin, à Banam, il dirige ensuite la mission comme supérieur.

Au jour de son sacre, il avait à ses côtés, outre les missionnaires des deux provinces de Cochinchine, ses missionnaires du Cambodge : MM. Sylvestre, Mesmer, Combes, Lavastre, Vauzelle, Lazard, Pianet.

Sous son épiscopat l'église du Cambodge sort de ses 360 ans de léthargie et prend un essor qu'elle n'avait jamais eu !

Mgr Cordier eut la main heureuse dans le choix de ses ouvriers. Par lui-même, pendant toute sa vie de missionnaire, il n'avait pas eu le même bonheur. Son caractère sévère, son extérieur froid, sa piété rigide ou d'autres circonstances ne lui ont pas permis de réussir auprès des païens.

Devenu évêque, il eut la joie de voir, grâce au zèle de ses jeunes missionnaires, monter à 8.000 le nombre de ses chrétiens, Les Annamites se convertissaient en foule; c'était la moisson abondante. Des églises s'élevaient nombreuses sur cette terre ingrate du Cambodge ; mais, tandis que les Annamites rentrent au bercail de l'Eglise, cette belle race cambodgienne, autrefois si énergique, semble vouloir disparaître sans recevoir le don, le bienfait de la foi chrétienne, qui, peut-être, pourrait la sauver de sa ruine.



CAMBODGE. — CAMBODGIENNES ; reproduction d'une photographie envoyée par M. LAZARD.

Hélas! tout semblait sourire aux heureux apôtres du Cambodge au moment même où ils étaient à la veille du désastre le plus navrant.

En 1884, M. Thomson, gouverneur de la Cochinchine, mal conseillé, veut s'emparer de l'ancien royaume khmer. Les mandarins et le peuple se soulèvent. Les rebelles massacrent M. Guyomard dans son église de Soairieng et un Européen des environs. Des milliers de Cambodgiens et des centaines de soldats français meurent. En quelques jours, toutes les églises sont détruites, brûlées. Durant deux ans, c'est l'abomination de la désolation dans le royaume.

Lorsque le calme s'est rétabli, nous nous mettons tous à

l'œuvre ; mais d'autres obstacles surgissent bientôt et du côté où nous ne devions pas les attendre.

Je voudrais taire la page suivante ; mais c'est de l'histoire, je la dois à la vérité, à la justice.

Savez-vous comment nos fonctionnaires témoignèrent leur reconnaissance au vénérable Mgr Cordier, qui avait aidé à la pacification du Cambodge par ses bons conseils à M. Piquet, le résident supérieur, et qui avait traduit les Codes cambodgiens que le gouvernement de Saigon imprima sans y mettre son nom ?

A la fin de ses jours, un résident de France, de triste mémoire, abreuve ce vieillard d'amertume et de honte. Il l'oblige à expulser du Cambodge deux de ses missionnaires, MM. Guillaud et Thierry, et il fait jeter en prison un autre missionnaire. Ces peines infamantes étaient infligées à ce vieillard dans la personne de ses missionnaires, à la suite d'accusations futiles et faites par un indigène qui fut d'abord récompensé, mais plus tard condamné au bagne par ce même résident pour faux et vol.

Heureusement de pareils faits sont rares. Le missionnaire trouve souvent appui, soutien et même aide auprès de nombreux fonctionnaires qui sont français, s'ils ne sont pas chrétiens, et rendent justice à son dévouement.

La vertu de Mgr Cordier fut à la hauteur de ses épreuves. Mgr Cordier fera grande figure dans l'histoire avec sa belle vie de dévouement. Dès ici bas, il a joui de sa récompense. Lors de sa prise de direction de la mission, le Cambodge ne comptait que deux missionnaires : MM. Sylvestre et Misnes, et quatre paroisses seulement : Phnôm Penh, Banam, Mot Krasar, Battambang. A sa mort, il avait la joie de voir autour de lui une quinzaine de missionnaires, cinq prêtres indigènes, des religieuses françaises, et il laissait l'Eglise du Cambodge dotée de plus de trente paroisses.

L'Eglise du Cambodge sous Mgr Grosgeorge.

Quand les vertus de Mgr Grosgeorge, ses mérites, ses travaux, ses services rendus à la mission, pendant vingt-huit ans par la formation d'une dizaine de prêtres indigènes, décidèrent le Saint-Siège à lui confier la direction de l'Eglise Khmère, ce zélé et saint missionnaire se met au travail avec ardeur. Jusque-là, supérieur du séminaire cambodgien à Saïgon, il n'avait pas pu apprendre la langue khmère ; il ne la connaissait pas. Or, à cinquante ans il est dur de bégayer comme les petits enfants. Il ne perd cependant pas courage. Il voit le bien à faire et se donne de tout cœur à l'évangélisation.

Peu après son sacre, Mgr Grosgeorge crée trois nouveaux districts et les confie à de jeunes missionnaires. M. Bousseau prend la direction du district de Pursat sur le Tonlésap, M. Marrin celui de Bar Vua au-dessous de Thânh Mâu, M. David se fixe à Thânh Gia Sainte-Croix, que je venais de créer et dessert mes autres vieilles chrétientés de Chhlong, Kantia, Prosap, Kratié.

Tous mes vieux amis et compagnons de lutte étaient morts.

Je demeurais seul des anciens, et je n'avais que 50 ans.

Ma santé était délabrée. Les Facultés de Saïgon et de Phnôm-Penh m'avaient condamné ; Monseigneur m'écrivait officiellement que je n'avais pas un an à vivre et il me priait de régler mes comptes. C'était facile, je n'avais que des dettes. Pauvre évêque ! il était condamné, lui aussi, et personne n'osait lui dire qu'il allait mourir. La mort fait donc si peur même à un évêque, même à un saint !

***

Seul survivant des ouvriers de l'Evangile qui étaient au Cambodge au jour de mon arrivée, me sera-t-il permis de dire mes travaux, en taisant mes épreuves ? Si Dieu m'a largement distribué ces épreuves, il m'a donné aussi les joies du cœur.

Curé en France, dans la poétique paroisse de Mérindol, sur les bords de la Durance, je suis venu tard en mission.

J'arrivai au Cambodge en 1879. Dix mois après, Mgr Cordier me confiait Mot-Krasar, la chrétienté fondée par M. Barreau.

Je bâtis bientôt plusieurs églises dans les environs. Phlou-trey, Véal Thôm, sur le Fleuve Postérieur, Prer Trêny, Prec Préa et quelques-unes sur le Grand Fleuve.

En 1883, je quittai Mot Krasar. Le jour même où je m'en allais loin de mes amis, seul, triste, le cœur gros de crainte et de peur, j'apprends la mort de ma pauvre mère. Je donnai son nom à ma nouvelle chrétienté (Sainte-Mère) Thanh Mâu, la première ville de l'Indo-Chine qui porte le nom de la Vierge.

Aujourd'hui que ma Bonne Mère du Ciel a béni mes travaux et qu'elle m'a donné d'élever au milieu de la forêt, sur les deux rives du Fleuve, deux églises autour desquelles se groupent 600 néophytes, je lui demande de me faire mourir près de mes enfants et reposer sur ces collines où j'ai tant souffert et où je suis si heureux.

Mgr Bouchut, évêque actuel du Cambodge

C'est un des rares survivants des missionnaires de la seconde époque. A son arrivée en 1883, il fut immédiatement placé à Prec-Trêng. Son évêque l'appelle ensuite auprès de lui à Phnôm-Penh. Bientôt il tombe malade : un abcès au foie se déclare ; échappé par miracle à trois opérations, il rentre en France, où il devient supérieur de notre séminaire de Bièvres.

Deux fois il a failli mourir, une fois sous le scalpel du chirurgien, et une autre fois, pourchassé par les rebelles qui le poursuivirent de Prec-Trêng à Phnôm-Penh, en poussant des cris de mort.

Dieu le réservait pour en faire le pontife du vieux royaume khmer. Il apparaîtra dans le lointain des âges en tout semblable aux vieux évêques des Gaules, créateurs de la France chrétienne.

***

Arrivé au terme de ce travail sur mes souvenirs de vingt-cinq ans de mission, je devrais parler des travaux des religieuses missionnaires. Si je ne craignais de blesser leur modestie, je dirais leurs vertus, leurs mérites, leur charité : mais mieux, je les laisse inscrire par leurs anges gardiens dans le livre de compte du bon Dieu. Je citerai seulement le nom des plus anciennes, comme l'histoire ecclésiastique a recueilli le nom des femmes qui suivaient Jésus et les apôtres : sœur Sylvère et sœur Léonore, sœur Cécile et sœur Marie. L'Eglise du Cambodge les vénérera comme l'Eglise vénère les saintes femmes de l'Evangile.

.·.

Quelques mots pour résumer toutes nos espérances en un avenir meilleur pour ce cher pays du Cambodge.

Le boudhisme y a été prêché neuf siècles durant, avant de devenir la religion du peuple khmer.

Il a fallu dix siècles de prédication pour convertir l'Europe à la religion chrétienne La conversion de ces pays d'Orient suivra, nous l'espérons, grâce à l'assistance de Dieu et aux secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, la même marche qu'elle a suivie en Occident.

FIN

CAMBODGE. — Bonzes mendiants ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Lazard.

Gul-Panaïri (La fête des Roses)

Par le R. P. KAYSER, des Augustins de l'Assomption

En lisant la communication suivante où le généreux libéralisme des Turcs à l'égard de notre sainte religion se manifeste de façon si gracieuse et si touchante, on ne peut se défendre d'un douloureux sentiment en pensant à l'ostracisme qui pèse, en pays baptisé, sur les plus belles manifestations du culte catholique.

Depuis de longues années déjà, les habitants catholiques des faubourgs de Galata et de Péra, quartiers européens de la capitale turque, peuvent faire en toute liberté la procession de la Fête-Dieu. Chaque paroisse, à tour de rôle, célèbre cette solennité, que les soldats du Sultan escortent à travers les rues de Constantinople. Les non catholiques eux mêmes assistent nombreux à ces manifestations grandioses en l'honneur de la sainte Eucharistie.

Dans le langage populaire de l'empire ottoman, la procession de la Fête-Dieu est connue sous le nom de *Gul-Panaïri* (fête des roses). Ce nom provient du rôle important que la reine des fleurs joue à cette fête, sous forme de nombreux bouquets qui ornent les reposoirs, ou qui sont répandus sur le parcours de la procession.

Pour nos paroissiens disséminés dans la vieille ville turque de Stamboul, au milieu d'une population de mahométans et de schismatiques, c'était autrefois une pénible privation de ne pouvoir assister, dans leur paroisse de Coum-Capou, à cette manifestation extérieure de leur foi.

Sans doute ils se rendaient à Péra, par groupes nombreux, afin d'offrir leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie avec leurs frères plus favorisés des quartiers européens ; mais ils retour-

naient chaque fois de ces cérémonies le cœur gros et rempli de regrets.

A différentes reprises, ils avaient supplié nos Pères d'établir la procession sur le territoire de Coum-Capou.

Fiers de leur paroisse encore jeune, ils étaient impatients de la voir jouir des mêmes privilèges que ses sœurs aînées de Péra et de Galata. Et, par-dessus tout, la pensée qu'eux catholiques étaient privés de l'autorisation accordée par le gouvernement turc aux schismatiques grecs et arméniens, de se montrer dans la rue avec croix et bannières, stimulait leur désir de triompher enfin de la résistance des Pères.

Sans doute, cette résistance était basée sur des raisons importantes.

Le fanatisme musulman, qui avait tout mis en œuvre pour empêcher la fondation de la mission, était loin d'avoir complètement désarmé. Peu nombreux avaient été les paroissiens dans les premières années ; les populations schismatiques elles-mêmes nous considéraient encore d'une manière peu favorable.

Dans de pareilles circonstances, ne devions-nous pas déjà nous estimer bien heureux de pouvoir célébrer les cérémonies de l'Eglise dans l'intérieur de notre demeure ?

Toutefois nous n'étions pas moins désireux que nos paroissiens d'établir cette procession, d'autant plus que leur nombre allait sans cesse en augmentant ; par ailleurs, l'hostilité de nos ennemis faisait peu à peu place à des sentiments plus humains. Ce n'était donc plus une imprudence de songer sérieusement à la réalisation prochaine de ce pieux désir.

Une grosse difficulté restait encore à vaincre : celle d'obtenir du préfet de la ville l'autorisation indispensable et un piquet de soldats pour maintenir l'ordre.

***

On était arrivé au mois de mai de l'année 1896 et à la veille de la Fête-Dieu. Cependant aucune occasion favorable ne s'était encore présentée pour entrer en relation avec le pacha.

« Pour cette année encore, nous sommes obligés de faire le deuil de notre procession », se répétaient nos paroissiens, et le lendemain matin, selon l'habitude déjà ancienne, jeunes et vieux se rendaient à Péra, pour participer à la procession de la cathédrale de Pankaldi.

En s'en retournant, ils s'entretenaient naturellement de la grandiose manifestation religieuse à laquelle ils venaient d'assister. Ils s'enthousiasmèrent tellement pour cette noble cause, que plusieurs des notables décidèrent de se rendre chez les Pères. Ils avaient à leur tête un catholique syrien, riche négociant de Coum-Capou, dont l'honorabilité à toute épreuve et les manières affables ont gagné de nombreuses sympathies, même parmi les non-catholiques.

Avant d'aller auprès du gouverneur de la ville présenter la requête des catholiques, M. A... fit plusieurs fois le tour du jardinet de la mission, visiblement préoccupé des moyens à prendre pour atteindre le but.

Subitement il s'arrête devant un magnifique rosier ; après un moment de contemplation, il cueille la plus belle fleur :

« Je m'en vais chez le préfet », crie-t-il aux Pères à travers la fenêtre entr'ouverte, et il s'éloigne d'un pas rapide.

Ce soir-là, le pacha était de bonne humeur. On parla un peu de tout, on savoura la petite tasse de café, on alluma des cigarettes.

Le moment était arrivé.

« — Excellence, commença M. A..., nous célébrons aujourd'hui, nous, catholiques, le Gul-Panaïri, et je suis chargé de vous remettre cette rose, en souvenir de notre fête.

« — Très aimable. C'est avec une vraie joie que j'accepte cette fleur. »

Le pacha frappa dans ses mains, et un serviteur, accouru à ce signal, reçut l'ordre d'apporter un vase rempli d'eau fraîche. Le pacha lui-même y mit la rose et plaça le tout sur un guéridon.

« — Oui, cette rose, je la garderai comme souvenir, continua-t-il ; mais qui donc me l'a envoyée ?

« — Ce sont des hommes qui estiment hautement Votre Excellence, mais que vous-même ne connaissez que d'une façon incomplète, parce qu'ils ont trop d'ennemis qui s'efforcent constamment de les rendre suspects.

« — Très étrange ! je ne devine pas ; mais de qui donc voulez-vous parler ?

« — Il s'agit des Pères catholiques établis à Coum-Capou.

« — Comment, ceux-là ? et ils m'estiment, dites-vous ?

« — Très haut, Excellence, et en signe de cette estime, ils m'ont eux-mêmes prié de vous apporter cette rose.

« — Est-ce une coutume, chez vous, catholiques, de s'offrir mutuellement des roses, pendant le Gul-Panaïri ?

« — Ce témoignage de haute considération est offert uniquement aux personnalités importantes. Le *Papa hazretleri* (le Pape) envoie lui-même, comme présent, une rose en or à la princesse qui, durant l'année, a bien mérité de la religion.

« — *Machallah !* (Dieu soit glorifié !) cela est très intéressant ; mais il faut maintenant que vous adressiez aux Pères l'expression de ma reconnaissance.

« — Les Pères sont aujourd'hui tristes...

« — Un malheur leur serait-il arrivé ?

« — Aujourd'hui, Excellence, toute la chrétienté célèbre le Gul-Panaïri. Partout cette fête éveille dans les cœurs chrétiens la joie la plus vive ; les rues sont parsemées de roses ; les églises, les maisons sont également ornées de roses ; grands et petits sont pénétrés de cette joie, qui se manifeste sans interruption, par le chant de cantiques à Allah. Ici, hélas ! à Coum-Capou, nous autres, catholiques, nous sommes exclus de cette manifestation de joie, et voilà pourquoi les Pères sont tristes. Aussi, Votre Excellence acquerrait droit à notre gratitude éternelle en autorisant la procession de Gul-Panaïri.

« — *Olsoun! olsoun!* (qu'il en soit ainsi !) mais, dites-moi, est-ce que réellement cette cérémonie vous tient tant à cœur ?

« — Énormément, Excellence. Ainsi, depuis que j'habite Coum-Capou, je n'ai jamais manqué de me rendre chaque année, avec toute ma famille, à l'autre extrémité de la ville, jusqu'à Pankaldi, afin d'avoir le bonheur de participer à cette fête ; il en est de même de tous les autres catholiques établis en ce quartier. Ce matin même, nous y étions fort nombreux ; les soldats du Grand Seigneur escortaient la procession, et sur tout le parcours régnait l'ordre le plus admirable.

« — Eh bien ! dites aux Pères que je ne veux pas les em-



pêcher plus longtemps de célébrer cette solennité ; ils peuvent commencer dès demain.

« — Il serait mieux, Excellence, de la remettre à dimanche, car c'est un usage de fixer au dimanche suivant la procession, partout où elle ne peut se faire le jour même de la fête.

« — Alors, faites-la dimanche ; j'enverrai des soldats et des policiers pour maintenir chacun à sa place ; vous n'aurez rien à craindre de personne. »

∴

La procession eut lieu au contentement de tous. Point n'est besoin de rappeler que la population entière, les Turcs compris, y participait soit par piété, soit par curiosité, en suivant le cortège ou en faisant la haie le long des rues.

Très vive fut l'impression produite sur les Grecs dissidents à la vue de nos Pères du rite grec avec les élèves de leur séminaire ; car, à cette occasion, ceux-ci paraissaient en public pour la première fois.

Des petites filles vêtues de blanc, conduites par les Sœurs Oblates, portaient des bouquets de roses et semaient des fleurs sur le passage du saint sacrement.

Ce gracieux spectacle excitait le ravissement de ces populations orientales qui, par un côté, gardent toujours quelque chose de la naïveté enfantine.

Ce fut un véritable triomphe de la sainte Eucharistie, à travers les rues de la vieille cité musulmane.

Les religieux et missionnaires de toutes les communautés de Péra et de Galata avaient tenu à honneur de se joindre à nous pour cette solennité, dont la vieille Byzance était devenue pour la première fois le théâtre.

∴

Depuis ce jour mémorable, nous célébrons régulièrement chaque année la Fête-Dieu avec procession solennelle. Aussitôt que les premiers boutons de roses commencent à s'épanouir, les habitants de Coum-Capou, sans distinction de religion, demandent si le Gul-Panaïri va bientôt être fêté.

M. A... est mort, après avoir eu à plusieurs reprises le bonheur de prendre part au glorieux cortège. Sa mémoire est en honneur dans toute la paroisse ; et nulle part on ne prodigue aux rosiers des soins plus touchants que dans le jardin de la mission de Coum-Capou.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire Y-jen.

Deux missionnaires du Kouy-tcheou, MM. Esquirol et Williatte, viennent de rendre un très grand service à l'apostolat et à la science par la publication d'un dictionnaire de la langue *Y-jen* parlée par nos tribus *Y-Kia*.

Les *Y-jen* ou *Y-Kia* ne possèdent ni caractères, ni écriture, pour transcrire les mots de leur langue, et l'écriture chinoise est incapable de rendre le son exact des mots *Y-jen*. Les auteurs ont donc posé les premiers jalons pour la transcription en caractères romains de cet idiome. Cet essai ne manquait pas de difficultés très grandes.

La rédaction d'un dictionnaire, cela fait songer à un fauteuil d'Académie, à de savantes recherches littéraires sous une coupole ! Ici rien de tout cela. C'est sur la selle de leurs chevaux, courant par monts et par vaux, dans le pays *Y-jen* que nos deux missionnaires entreprirent ce travail. Ils marquent au crayon les mots qui frappent leurs oreilles ; ils questionnent leurs compagnons de route pour saisir au vol le ton juste de ces monosyllabes. Un seul son peut prendre huit tons différents, et, suivant la variation du ton, avoir huit significations différentes. Se rencontrant quelquefois dans quelque hutte en chaume qui remplaçait les belles voûtes de l'Institut, les deux académiciens *Y-jen* comparaient leur collecte de mots, discutaient, corrigeaient les diverses expressions. L'usage journalier de ces mots dans la prédication aux néophytes, permit de faire la contre-épreuve des tons des locutions variées couchées sur le calepin, de rectifier l'inexactitude de la prononciation. De ces efforts mis en commun, sortit après bien des tâtonnements, des corrections, des transcriptions, il un travail à peu près parfait en son genre. Au lieu d'un froid vocabulaire, ce dictionnaire donne la vraie diction du dialecte ; les exemples y sont nombreux ; des notes intercalées font connaître les us et coutumes de la race ; un recueil de proverbes révèle la manière de penser ; les divergences avec la langue chinoise sont signalés, les idiotismes expliqués.

Ce travail sera fort utile à l'apostolat, car le Kouy-tcheou compte plus de 800 villages *Y-jen* dont l'évangélisation sera rendue plus facile par la possibilité d'apprendre la langue que parlent les habitants. Ces *Y-jen* (hommes *Y*) formaient, bien des siècles avant l'ère chrétienne, de puissants royaumes dans la Chine méridionale ; ils se fondirent peu à peu dans la grande masse chinoise ; mais dans certaines contrées, au Kouy-tcheou en particulier, ils sont restés nombreux, y ont gardé leur langue et des vestiges de leurs antiques coutumes.

Il se pourrait même qu'un jour les philologues trouvent dans leur langage patiemment étudié la raison des infiltrations aryennes signalées dans les livres canoniques chinois.

Le travail de MM. Esquirol et Williatte aura encore une autre utilité qui nous est spécialement chère.

La langue *Y-jen* a plus d'une analogie avec celle de certaines populations de l'Indo-Chine française, par exemple les *Thos* du Tonkin ; le dictionnaire *Y-jen* sera d'un puissant secours à nos compatriotes qui se sont faits les protecteurs de ces races aujourd'hui déchues, mais qui peuvent, sous une administration intelligente et vigoureuse, reprendre une vie nouvelle.

Le volume, édité aux frais de la mission du Kouy-tcheou, a été publié à Hong-Kong par la très belle imprimerie qu'y possède la Société des Missions Etrangères.

Le prix du volume est de 3 piastres pour les missionnaires, de 6 piastres pour les autres acheteurs.

Dulce est facta fratrum narrare opus, disait le doux et sympathique Ovide ! A moi aussi il est doux de faire connaître à nos meilleurs amis, les lecteurs des ***Missions catholiques***, les travaux de mes frères.

ALOYS SCHOTTER.
Missionnaire au Kouy-tcheou.

Adresser les demandes au Séminaire des Missions Etrangères, 128, rue du Bac, PARIS.

Le Prince des Apôtres (*the Prince of Apostles, a study*), par MM. Paul-James Francois et Spencer Jones. — In-12 de 250 pages. — New-York, Graymoor, Carrison. 1907.

Sous le titre de *the Prince of Apostles*, vient de paraître à New-York, une brochure en anglais qui a pour auteur deux missionnaires protestants partisans de l'union des Eglises. D'ailleurs, remarque le *Poly biblion*, c'est dans le but élevé de rapprocher l'Eglise anglicane de l'Eglise romaine que ces deux nobles esprits ont mis en commun leurs lumières pour prouver que la primauté de saint Pierre est de droit divin. Ils ont donc considéré le Prince des apôtres dans le Nouveau Testament et dans l'histoire ecclésiastique. La place que tient saint Pierre, ses prérogatives, les fonctions qu'il remplit dans l'Evangile et dans les Actes prouvent bien la thèse de la primauté.

L'histoire est aussi favorable à ce dogme que l'Ecriture; elle montre que la primauté de l'Eglise romaine n'est pas l'effet, mais la cause de l'autorité principale de cette Eglise dans le monde entier : en Orient, en Occident, et spécialement dans l'Eglise d'Angleterre tant avant qu'après la Réforme.

Le dernier chapitre justifie les définitions ecclésiastiques de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge (1854) et de l'infaillibilité pontificale au concile du Vatican (1870). Aux yeux des deux auteurs, ces deux dogmes nouveaux ne sont pas des obstacles à la réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise romaine.

Puisse cette publication atteindre son but, préparer la réunion tant désirable ou au moins rapprocher les esprits et détruire les causes de la séparation !

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle Denys, à Laval (Mayenne).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse d'Autun	5 »
Anonyme de Lyon	20 »
Une abonnée de Rouen, en actions de grâces	5 »
Anonyme de France, demande de prières	300 »

Au R. P. Athanase Prun, pour l'Orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

Anonyme de Bourg, diocèse de Belley	10 »
MM. Zeller frères, du diocèse de Besançon	30 »
Une pauvre exilée	100 »

A Mgr Lesné, Perse.

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Lyon	10 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour sa léproserie.

M. M., diocèse de Lyon	10 »
En l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. A. de K	1 »

Au R. P. Noury, Kiang-nan, pour les affamés.

Mme veuve Beccard, du diocèse de Meaux, demande de prières	5 »
En l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. A. de K	1 »

Pour le séminaire de Canton (Kouang-tong).

M. M., diocèse de Lyon	10 »

Au R. P. Abbé de la Trappe de Notre-Dame de Consolation, près Péking.

Une abonnée du diocèse de Saint-Claude	5 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

En l'honneur des saints Anges gardiens, Lyon	10 »
M. l'abbé Balette, Toulouse	10 »

A Mgr Dérouet, Congo français, pour son séminaire de Mayumba.

M. M., diocèse de Lyon	10 »
Un ami des âmes du Purgatoire, diocèse de Soissons	9 »
En l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. A. de K	1 »

Au R. P. Beyzim, Madagascar central, pour sa léproserie.

Anonyme de Dijon	200 »

A Mgr Olier, pour la mission de l'île Futuna (Océanie centrale).

J. G., Lyon	10 »
Mlle A. Coutant, diocèse de Reims, reconnaissance à saint Antoine de Padoue	22 »
Mlle F. Pitrel, du diocèse de Rennes	10 »
En l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. A. de K	1 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Berlioz, Hakodaté).

Mlle de Neufbourg, de Saint-Marcel-d'Urfé	50 »
Anonyme de Besançon, demande de prières spéciales	11 »
Anonyme de Lyon	5 10
M. l'abbé Rowicki, Montpellier, avec demande de prières	15 »
Anonyme de Laval, demande de prières pour vivants et défunts	100 »
Pour la réussite d'une affaire, prières demandées, diocèse de Chartres	20 »
En l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. A. de K	1 »

ÉDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre	14 10
— les missions de Chine (Tché-ly sud-est)	9 85
— les missions du Tché-ly sud-est	2 50
— les missions de Kiu-Kiang (Kiang-si septentrional)	2 50
— les missions du Japon (Mgr Berlioz, Hakodaté)	123 05
— les affamés du Japon —	12 65
— les étudiants du Japon (M. Ferrand, Tokio)	1 25
— M. Louis Brenguier, Hibosagi, Higo (Nagasaki)	50 70
— M. François Lemarié, Yatsuhiro —	22 15
— M. Sauret, Kurume —	10 45
— les lépreux du Gotemba (Tokio)	12 30
— Mgr Mérel, Canton, pour son séminaire	130 40
— une église en l'honneur du Sacré-Cœur, à Tsing-tau (Chan-tong méridional)	3 70
— la mission de Kwango	2 50
— les missions d'Arménie	21 90
— les missions du Kurdistan	6 15
— Mgr Emmanuel Thomas, patriarche de Babylone	4 95
— les missions de Syrie	3 70
— le séminaire oriental de St-François-Xavier, Beyrouth	6 15
— les affamés de Perse	10 45
— une mission parmi les Boers (Basutoland)	1 25
— les lépreux de Madagascar (Mgr Cazet)	120 90
— Mgr Geyer, Khartoum	25 20
— les missions des Pères Blancs dans l'Uganda	2 10
— la mission allemande des îles Salomon	1 25
— les lépreux de Molokai (Sandwich)	46 »
— la mission de Bornéo	4 20
— le R. P. Collins, Kingston (Jamaïque)	6 15
— la Guinée Française	6 15
— la mission de Roustchouk (Bulgarie)	6 15
— le R. P. Lacombe, Trichinopoly	61 50
— le même, pour rachat d'enfants païens à baptiser sous les noms de : Joseph, Antoine-Joseph, Caroline, Pie, Marie-Engilbert, Anna	159 35
— le R. P. Billard, Trichinopoly	61 50
— le même, avec demande de prières spéciales	679 »
— la mission des Capucins à Bettiah	42 85
— l'hôpital Sainte-Marthe, à Bangalore (Mayssour)	209 10
— le couvent du Bon-Pasteur, à Bangalore (Mayssour)	219 30
— la mission de Mysore (Mayssour)	2 50
— la mission de Nagpore	14 75
— la mission de Lahore	23 40
Total	2.144 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



COTE D'IVOIRE (Afrique occidentale). — AVENUE DE LA MISSION DE BONOUA AVEC SES BORDURES D'ANANAS ET DE CAOUTCHOUC ; reproduction d'une photographie du R. P. VACHERET (voir p. 484).

Le choléra à Ning-po (Chine)

La touchante lettre de Sœur Gilbert ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs aux chers enfants de Ning-po, décimés aujourd'hui par le choléra, et de permettre à la vénérable supérieure d'accomplir ce que médite son insatiable ambition du bien.

LETTRE DE SŒUR GILBERT, FILLE DE LA CHARITÉ, SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL ST-JOSEPH

Ning-Po, le 7 septembre 1907.

Dans ma dernière lettre, je vous disais nos joies et nos craintes, nos désirs et nos projets. Tout souriait à nos espérances ; l'œuvre du Bon Dieu se faisait doucement parmi nous.

Cependant, l'année a été dure : le prix du riz s'est élevé d'inquiétante façon ; notre hôpital, toujours encombré, ne pouvait suffire aux demandes des malades ; pour comble de malheur, une sécheresse persistante, plus d'eau potable. « La septième lune sera mauvaise, » disaient les Chinois en tremblant et un soi-disant prophète annonçait qu'avant le milieu de la huitième lune, plus de la moitié du peuple mourrait.

Nous n'avions aucune crainte cependant, lorsqu'au surlendemain du 15 août, vers cinq heures du soir, deux de nos enfants furent pris d'un mal soudain, vomissements, douleurs d'entrailles, crampes et refroidissements. Pas d'erreur possible ! C'est le choléra ! ce terrible choléra, qui, à Ning-Po, semble fixé à demeure, assoupi dans les eaux croupissantes des canaux infects, dans les tas d'ordures qui s'amoncellent au coin de chaque rue. C'est le choléra qui s'éveille ! et contre le fléau pas de médecin, pas de remède assuré.

Pauvres petits ! Vite, au plus jeune, âgé de sept ans, on administre la grâce du saint baptême, à tous deux la grâce de la confirmation. Il n'était que temps ; la nuit même, ils s'envolèrent auprès des anges, leurs frères.

***

Le lendemain, tandis qu'on enlève les cadavres déjà glacés, un de nos plus aimés, un petit de trois

ans, aveugle et muet, baptisé de la première heure, est frappé à son tour. La Sœur accourt ; elle le prend dans ses bras, juste à temps pour recevoir son dernier soupir. Deux jours après, à une heure du matin, la cloche sonne brusquement : trois enfants d'un seul coup viennent d'être frappés, l'un d'eux n'est pas encore baptisé, et, au milieu de ses convulsions, il implore la Sœur qui le soigne :

« Le baptême, ma Sœur, donnez-le moi, je ne veux pas mourir sans baptême. »

Et la Sœur, au milieu de la nuit, verse l'eau sainte sur le front de ce candidat du Ciel. Quelques heures après, Ton-kin était avec le Bon Dieu.

⁂

En dix jours, nous avons eu onze morts, et, au moment où je vous écris, le catéchiste de l'hôpital, qui s'est dévoué nuit et jour auprès des moribonds, vient d'être frappé à son tour. Espérons que Dieu se laissera toucher et que nous le conserverons.

Chose merveilleuse, si les enfants sont frappés, nos vieillards et nos infirmes semblent ignorer le fléau. Et, cependant, le choléra fait rage dans la ville ; à deux pas de l'hôpital, il est en permanence. Nous sommes obligées de refuser tous les autres malades pour faire place aux cholériques, les chrétiens venant pour recevoir les secours de la religion, et les païens partant avec la grâce du baptême.

J'ai éprouvé de grands moments de tristesse, pendant ces jours, quand, par exemple, trois malades se trouvaient à la porte et je n'avais qu'un lit abandonné par un cadavre une minute avant. Oh ! alors, le cœur souffre de n'avoir pas un logement plus vaste et, cependant, j'ai fait ajouter dans chaque salle quelques lits qui ne permettent presque plus à la Sœur de circuler. Aussi, je me permets de faire part à vos lecteurs de mes espérances; je sais qu'ils m'écoutent toujours, qu'ils ne m'abandonneront pas. Nous sommes à l'étroit ici, entassés les uns sur les autres, sans air, sans espace, des cours trop petites, si je puis appeler cours les cinq ou six mètres qui séparent deux corps de bâtiment.

Un rêve que je fais depuis longtemps, va peut-être se réaliser si vous me venez en aide. Mgr Reynaud a mis à notre disposition un vaste terrain où l'on doit transporter nos bâtiments et les agrandir un peu. Une souscription s'est ouverte ici, et je puis vous dire que chrétiens et païens ont fait ce qu'ils ont pu, mais c'est bien insuffisant. Aussi, j'ai compté sur les *Missions catholiques* toujours si généreuses ; les travaux sont commencés, nous bâtirons à la chinoise naturellement, ce sera bien moins coûteux. Mais il faut nous aider un peu ; autrement que vais-je devenir ?...

La famine au Yun-nan (Chine)

Depuis bien longtemps nous n'avions pas parlé du Yun-nan. Nos lecteurs seront donc heureux de trouver dans la lettre suivante, sous la plume de M. Maire, des détails sur la situation dans cette grande province de la Chine occidentale, et ils voudront, bien certainement, apporter quelque soulagement aux misères signalées par le vénérable missionnaire.

LETTRE DE M. MAIRE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU YUN-NAN

Yun-nan-sen, 20 juin 1907.

Maintes fois la presse d'Extrême-Orient a mentionné la famine qui sévit dans une grande partie de la Chine ; nous avons notre large part du fléau. L'année 1906, exceptionnellement sèche, n'a donné qu'une récolte insignifiante. En effet, quantité de rizières sont restées en jachère ; l'aridité persistante a empêché la germination ou contrarié la croissance des céréales confiées à la terre.

De plus, les travaux de la ligne du chemin de fer d'Hay-fang à Yun-nan-sen ont doté le pays d'un afflux de consommateurs bien inopportun. De là le renchérissement des vivres et de la main-d'œuvre dont souffre la population.

Les autorités principales ont bien fait appel à la commisération publique. Mais, dans un empire colossal comme la Chine, la famine, la peste, l'insurrection sont endémiques; elles permutent, mais ne chôment pas. Aussi, l'esprit public, très blasé, ne s'émeut guère des malheurs qui ne le menacent que de loin. En outre, grâce à l'extrême densité de la population, la vie humaine n'est pas chèrement cotée. Des milliers de victimes, moissonnées par un fléau quelconque, accommodent plus qu'elles ne contristent les survivants, auxquels elles procurent de la marge. Dans ces conditions, les appels à la pitié manquent d'à propos; réussiront-ils seulement à soulager quelques faméliques ?

Dans les villes, les mandarins parviennent encore à approvisionner le marché ; à la campagne, c'est la misère noire. Sur divers points, on signale des familles entières mortes de faim. Les paysans s'alimentent de racines, de tubercules, de plantes sauvages, recueillies au jour le jour dans les montagnes.

Ce qui est plus regrettable encore, c'est que le préjudice matériel se complique d'un arrêt forcé dans l'ordre spirituel. *Primum quod est animale.* Assouvir la faim devenant la préoccupation unique de chacun, beaucoup d'écoles sont désertes, l'assistance au catéchisme laisse grandement à désirer, ainsi que l'observation du dimanche; la propagande évangélique est en souffrance.

Les missionnaires, aussi, pâtissent doublement de

la calamité. Non seulement elle frustre leurs légitimes espérances en paralysant leur action, elle met encore le désarroi dans leurs finances. C'est juste au moment où leur viatique ne suffit qu'imparfaitement à leur propre subsistance, que les demandes d'aumônes se font plus nombreuses et plus pressantes.

Tout ceci, d'ailleurs, rentre dans le programme de la vie apostolique, qui n'est qu'un tissu d'épreuves. Je ne sais pas bien comment les choses se passent sous d'autres cieux; mais une expérience de trente-cinq ans m'a surabondamment prouvé qu'en Chine, les contrariétés et les contretemps sont de tous les jours. Seulement, cette fois, la gamme en est plus accentuée.

⁂

Un autre genre de souci, c'est l'avalanche de protestations suscitées par la tentative d'extension que je vous signalais en novembre dernier. Les païens s'accoutument, à la longue, aux stations chrétiennes de vieille date. Ils les tolèrent, en attendant l'occasion de les anéantir. Mais un essai d'expansion leur paraît de l'outrecuidance; chaque pas en avant provoque la résistance.

Dans le principe, la malveillance de nos ennemis fut entravée par le vice-roi Tin. Relativement impartial, observateur assez fidèle des traités, ce haut fonctionnaire ne prêtait qu'une oreille distraite aux revendications païennes; mais une campagne de presse diffamatoire le mit promptement en suspicion à la cour de Pékin. Son intégrité, travestie en incapacité et en connivence avec les Européens, entraîna sa disgrâce; il dut offrir sa démission qui fut acceptée simplement. En attendant l'arrivée de son successeur, retenu au poste bien à contre-cœur, il se désintéresse complètement de l'administration. C'est ainsi que, libre de toute entrave, l'opposition anti-européenne nous suscite, depuis six mois, des embarras incessants. L'établissement des missionnaires dans plusieurs postes nouveaux est chose vivement combattue et très éventuelle.

Le 19 mai dernier, S. Exc. Si-leang, ancien vice-roi du Su-tchuen, a pris les sceaux du Yun-nan et du Kouy-tchéou. La visite courtoise qu'il nous a faite, peu de jours après son entrée en fonctions, semblait pronostiquer une ère meilleure pour le catholicisme. Les premiers actes de son administration dénotent au contraire des tendances xénophobes. Il n'y a pas lieu d'en être surpris outre mesure, à une époque où les aspirations à l'autonomie, à l'émancipation absolue, progressent étonnamment. D'ailleurs, succédant à Tin, il n'aura garde de s'engager sur la voie qui a conduit ce dernier à la défaveur. Vraisemblablement, la continuation d'une lutte indéfinie reste en perspective. Nous lutterons, puisque telle est notre destinée. Que Dieu nous donne courage!

⁂

Pour faire diversion aux préoccupations de l'avenir, permettez-moi, de vous conter l'histoire d'un brave chrétien décédé récemment. *Kiang-nin-sin* comptait soixante et quelques années lorsque je fis sa connaissance ; voici à quelle occasion. Célibataire convaincu, libre par conséquent de sa personne et de son temps, il s'était précédemment improvisé pourvoyeur du catéchuménat au Su-tchuen, sa patrie. Ses préférés à lui, c'étaient les miséreux, les gens sans asile, les déshérités de la fortune, tous les vaincus du combat de la vie. Je n'oserais affirmer que la dialectique eût ratifié sans conteste tous ses arguments ; du moins, c'était convaincu et convainquant. Songez qu'il appuyait assez souvent son exhortation d'une distribution de ses économies quotidiennes ! libéralité méritoire à coup sûr, mais compromettante ; il s'en aperçut trop tard. Un jour vint où sa clientèle obstinément besogneuse s'accrut outre mesure. Il ne lui restait plus d'autre échappatoire que de franchir la frontière.

Mais le besoin de se dépenser pour son prochain était trop ancré dans son cœur. A peine arrivé à Yun-nan-sen, en 1901, il offrit au curé de la paroisse de diriger gratuitement son hospice. Par malheur, la mission ne possédant plus en ville que des monceaux de ruines, il y avait quelque chose de plus pressé à faire qu'à bâtir un hôpital.

Faute de mieux, une maison exigüe, si branlante que nul locataire n'osait s'y aventurer, lui fut cédée avec pleins pouvoirs d'y exercer son zèle. Comment parvint-il à consolider, à agrandir son immeuble mal assis, à y entretenir une moyenne constante de quinze néophytes ? C'est le secret de son prosélytisme et de son industrie.

Il faut vous dire, en effet, que Kiang-nin-sin était un industriel, voire même un spécialiste. Levé dès l'aurore, il ne perdait aucune parcelle de son temps. L'hiver tout entier était absorbé par la fabrication de souricières et de pièges à puces ; c'était la vie sédentaire avec le travail d'arrache-pied. Avec la belle saison, revenait périodiquement le souci des placements, avec ses courses forcées en ville. En spéculateur avisé, *Kiang* n'engageait son capital qu'aux époques de détresse : d'ordinaire, il le faisait fructifier. Un directeur d'hospice non subventionné ne saurait pousser trop loin la spéculation. Les souricières étaient affermées dans les familles solvables, à raison de deux sapèques par nuit. Une

surtaxe d'une sapèque s'imposait de droit, pour toute capture d'un rongeur. Mais, le souriceau subtilisant parfois l'appât sans le payer de sa vie, la surtaxe devenait très aléatoire. Je passe sous silence les disputes assez souvent corsées avec les tenanciers retors, relativement au nombre vrai des captures quotidiennes ; la bonne foi se fait si rare ! Le piège à puces séjournant une nuit sur une couchette, ne prélève qu'une sapèque payable d'avance ; mais, comme la glu en doit être renouvelée chaque soir, ce sont deux sapèques assurées au fournisseur pour chaque appareil en vingt-quatre heures.

Si l'on songe qu'une sapèque équivaut au douzième d'un sou, on se demande comment les opérations commerciales de *Kiang*, même très florissantes, le sustentaient, lui et sa clientèle. Un fait incontestable, pourtant, c'est que, depuis cinq ans, souris et puces nous ont procuré une moyenne annuelle de dix baptêmes d'adultes. La disparition du brave industriel provoquera nécessairement une baisse dans le chiffre des convertis. Où trouver un homme de ce tempérament pour continuer son œuvre ? Du moins, reste-t-il prouvé qu'il n'y a rien de méprisable dans la création, puisque les puces mêmes concourent au salut des infidèles.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués pour les Etats-Unis : le 20 juillet, au Hâvre, le R. P. Joseph Burges (Baltimore) ; — le 11 août, à Queenstonn, le R. P. Thomas Wrenn (Newport) ; — le 17, au Havre, le R. P Joseph Hinzmann (Ermeland) ; — le 18, à Bordeaux, pour Haïti, le R. P. Jean-Baptiste Kayser (Strasbourg) ; — le 24, à Marseille, pour Bagamoyo, les PR. PP. Edouard Brassel, Joseph Lemblé et Théobald Schaegelen (Strasbourg). — Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

—Deux missionnaires de la Compagnie de Marie, les RR. PP. Au eau et François Nicolas, tous deux du diocèse de Nantes, s'embarqueront à Marseille le 26 octobre à destination de la Mission du Shiré. Avec eux partiront deux religieuses de la Sagesse, les Sœurs Jean-Camille (Poitiers) et Mau ille (Angers).

— Six missionnaires maristes se sont embarqués à Marseille, le 23 septembre : les RR. PP. Norbert Gignoux (Lyon), et Adrien Noblet (Nantes), pour la Nouvelle-Calédonie ; Jean-Marie Arève (Nantes), pour les îles Fidji ; Justin Bénézeth (Rodez), pour l'Océanie centrale ; Maurice Boch (Reims), pour les îles Salomon septentrionales ; Jean-Marie Aubin (Nantes), pour les îles Salomon méridionales, et le Fr. Michel, coadjuteur, pour les Navigateurs.

INFORMATIONS DIVERSES

Côte d'Ivoire (*Afrique Occidentale*). — Le R. P. Vacheret, des Missions Africaines de Lyon, nous écrit de Bonoua :

« Les deux photographies que je vous envoie mettront sous les yeux des lecteurs des *Missions catholiques* et de nos chers bienfaiteurs les travaux des missionnaires. C'est, de ma part, un faible tribut de pieuse reconnaissance pour les dons généreux qui m'ont été offerts depuis quinze ans, grâce au précieux Bulletin.

« La première (voir p. 481) représente l'avenue qui conduit à notre habitation ; elle est formée d'une double bordure d'ananas au premier plan et d'une double rangée de caoutchoucs-céra sur le second. Ces derniers arbustes, transplantés au mois de juil-



CÔTE D'IVOIRE (Afrique occidentale). - MISSION DE BONOUA ; reproduction d'une photographie du R. P. VACHERET.

let 1906, sont déjà de vrais arbres de six à sept mètres de hauteur et promettent pleine réussite. En ce moment, nous avons sur place 2.000 arbres ou arbustes dont : 1.000 cacaoyers encore tout petits (plantés cette année), 600 caoutchoucs et 400 caféiers très vigoureux. Nous continuons à d'ébrousser et à planter en lignes défoncées et tirées au cordeau. Espérons que ces travaux, menés avec esprit de suite, pourront entretenir notre station dans quatre ou cinq années. En attendant, nous aurons bien des sacrifices à faire.

« La seconde photographie (voir p. 484) représente la mission proprement dite, avec le supérieur et quelques négrillons.

« Un mot sur le grand fétiche « Mando », dont les *Missions catholiques* ont parlé, il y a trois a s, quand les Nègres vendaient à si bon marché ou tuaient tous les animaux noirs. C'est le grand temple païen de notre ville indigène, qui compte 6.000 habitants. Le chef féticheur reçoit 100 francs par mois sans compter les forts émoluments qu'il se fait octroyer pour les remèdes qu'il distribue. Le *tambourinier* est payé 30 francs par mois, de même que l'interprète du fétiche *Mando*, interprète qui redit à la foule les paroles du dieu prononçant les oracles. Tantôt il annonce le beau ou le mauvais temps, la maladie ou la mort de telle personne. A chaque nouvelle lune il demande deux ou trois moutons, des coqs, des poules, etc., et les compères, le féticheur chef en tête, emportent les gros morceaux, laissant les restes aux pauvres crédules qui pensent éviter ainsi une calamité, une maladie, la mort. Et peut-être ont-ils un peu raison, car les féticheurs connaissent des remèdes qui enlèvent bien vite les racines les plus invétérées de toutes maladies, en expédiant le malade ou le valide chez l'ami Mando. Pauvre peuple ! Que Dieu le prenne en pitié ! »

Nouvelles-Hébrides (*Océanie*). — Le R. P. Roux, Mariste, écrit de Port-Olry à M. le chanoine Robert, directeur du *Petit Messager* :

« Depuis le mois de septembre 1906, je suis en résidence à la mission de Port-Olry, île de Santo. C'est actuellement le poste le plus reculé du vicariat des Nouvelles-Hébrides.

« La mission de Port-Olry s'étend sur un vaste terrain, et il est assez difficile de visiter tous les villages, dispersés dans la brousse à de grandes distances. Toutefois, les indigènes, éloignés de tout centre européen, descendent assez souvent à la mission pour vendre leurs provisions. Il est vrai que, sous bien des rapports, leurs besoins ne sont pas pressants, car la Providence leur a largement dispensé ses bienfaits. La terre leur fournit les koumalas, les fruits de l'arbre à pain, les ignames, etc. La chasse leur apporte du gibier également en abondance. Malheureusement, comme des enfants gâtés, ils sont généralement paresseux.

« Les chefs, sous un prétexte quelconque, savent se débarrasser adroitement, mais lâchement, de quiconque leur porte ombrage. Pour exécuter leurs desseins, ils s'entourent de gens perfides, fidèles exécuteurs de leurs volontés. Comme généralement ils possèdent grand nombre de femmes et de cochons, marchandises qui flattent les convoitises et les passions de leurs sujets, ils peuvent mettre à prix la tête de leurs ennemis sans avoir à courir les risques de la guerre. La cruauté des chefs, comme aussi la polygamie illimitée, a depuis longtemps entraîné la ruine de nombreuses tribus. Un chef vient-il à mourir, il ne doit pas s'en aller seul au pays des morts : l'usage exige qu'une ou plusieurs de ses femmes l'accompagnent dans la tombe. A cela, nos pauvres indigènes ne voient rien à redire. Au bout d'un certain nombre de jours de deuil, on amène les victimes qui souvent se présentent d'elles-mêmes aux bourreaux. On leur passe une liane autour du cou et on les étrangle.

« Oh ! priez afin que bientôt la lumière de l'Evangile brille aux yeux de ce peuple dénaturé, pour lui apprendre le chemin du ciel. Le Santo n'est pas précisément méchant de sa nature ; c'est plutôt l'ignorance qui domine chez lui, et, la grâce aidant, le missionnaire pourra en faire un chrétien, sinon fervent dès le début, du moins soucieux du salut de son âme. »

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX
De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine)

Nos lecteurs verront avec bonheur réapparaître dans nos colonnes la signature de M. Gervaix. Le nom aimé de cet excellent missionnaire leur rappellera les pages exquises qu'il nous a déjà envoyées et auxquelles feront dignement suite celles non moins remarquables dont nous entreprenons la publication.

I

SALUT AUX LECTEURS.

Il m'est doux de revenir causer un brin avec vous. C'est un bonheur et un délassement.

Un bonheur, parce que vous êtes des amis qui tendez au petit missionnaire votre cœur et votre obole, parce que vous priez pour son œuvre lointaine et l'aidez ainsi à conquérir l'âme des peuples.

C'est aussi un délassement.

Nul de vous ne l'ignore. Pour un jeune homme épris de liberté, il faut des heures de gaieté, de repos, d'insouciantes rêveries.

Moi je suis jeune encore, et ne veux point mourir ; laissez-moi donc courir, chanter, rêver pieusement.

Lorsque mon troupeau s'est couché sous l'ombrage, qu'il a brouté l'herbe aromatique de mes mystiques pâturages, je peux, moi, leur pasteur, tout en veillant sur lui, jouer sur ma flûte d'automne les airs nouveaux de ma Chine vieillie.

Ecoutez-moi s'il vous plaît. D'autant plus, que, si votre oreille se fatigue, vous avez le loisir de reposer la tête sur ma chevrotante prose, capricieuse à la façon des agneaux de Galaad.

II

CHAO-KING-FOU

J'ai prononcé le terme évangélique de troupeau. Il le faut bien, puisque je suis pasteur.

Mais à l'encontre de celui de Virgile, j'ai dû laisser encore une fois à d'autres houlettes la garde du second troupeau qui me fut confié.

Et sans réplique, avec ma croix, avec mon chien, mon bâton et ma musette, j'ai passé les monts dentelés de Tsang-shing et suis venu, par une froide journée de décembre 1905, dresser ma tente à Chao-king-fou.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je ne foulerai pas longtemps ce sol nouveau, puisque *un ordre du Pape et de la France* vient de me l'enlever, pour le donner, en échange de l'île de Haïnan, au zèle apostolique des prêtres lusitaniens.

Je reviendrai sur cette question.

***

Pour le moment, suivez-moi, chers lecteurs, au pays de mes troisièmes amours.

Chao-king-fou !... c'est-à-dire préfecture de la « Prospérité qui commence ».

Cette prospérité, qui fut jadis la résultante du séjour des vice-rois, se maintient encore, grâce à la position géographique de la contrée et aux débouchés de commerce que lui offre le Si-kiang, cette magnifique ligne bleue reliant les

deux provinces à la mer. Mais, bien que déchue de sa splendeur officielle, la capitale du pays offre un intérêt grandissant, tant à cause de son passé, que de son abord devenu facile et de ses curiosités.

Pour un touriste épris de beaux sites et de solitude, il n'est pas d'autre région plus favorisée qu'elle, si l'on excepte le nord du Kouang-tong, où la nature semble avoir prodigué ses plus originales conceptions.

Peuplée d'environ deux cent mille âmes, de race *poun-ti* ou indigène, la ville de Chao-king est bâtie sur la rive gauche du Si-kiang, dans une position de dormeuse nonchalante.

Enserrée d'un côté par les flots tumultueux du fleuve géant, et de l'autre par la plaine basse et marécageuse des nénuphars que terminent les cîmes arides du *Pak-ling*, l'ancienne cité des vice-rois garde toujours une élégance svelte et des contours harmonieux de juvénilité.

Elle ne peut plus, sans doute, lutter en progrès avec sa puissante rivale Canton, qui, elle, s'est parée déjà de perles et de multiple postérité ; mais, comme une digne veuve attendant son époux de demain, elle prépare dans le silence des nuits l'éclatante revanche de ses secondes noces.

Si vous voulez, d'un coup d'œil, mesurer l'étendue de ses lignes et en goûter l'idéale beauté, allez jusqu'aux dernières demeures de la porte de l'Ouest, et, escaladant les pentes douces du mamelon voisin, voyez simplement. Vous n'apercevrez point tout. Mais, de même que, dans une toile de peintre, votre regard ne s'attarde point aux détails infimes et embrasse l'ensemble de l'œuvre artistique, ainsi, vous serez ravi du spectacle général qu'offre la coquette cité.

D'abord, c'est une profusion de feuillage qui dérobe et découpe le toit des habitations ; ce sont mille arbres fruitiers étendant leurs bras chargés de grappes d'or, d'abeilles et d'enfants ; c'est la ligne austère et crénelée des remparts couverts de mousse et de végétaux.

C'est le pavillon d'été du gouverneur, qu'on a flanqué sur les fortifications comme une citadelle défiant les violents aquilons ; plus loin la mignonne *tour de bonheur* se pose en sentinelle à l'angle de la ville et domine seule toutes ses constructions en briques.

Ici le champ des nénuphars aux fleurs brillantes comme des diamants étoilés, et d'où s'envole l'aigrette divinement blanche ; là l'étang d'azur et la rizière aux tiges trop plantureuses.

Enfin le Si-kiang, avec sa majesté de Rhin « tranquille et fier du progrès de ses eaux » et la série plus imposante encore des sept collines rocheuses de *Tsat-sing-ngam* (c'est-à-dire *Grottes des sept étoiles*).

Elles forment sans contredit, dans la plaine des lotus, le

CANTON (Chine).— PAYSAGE ET PAGODE (un quartier de Canton) ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX.





KOUANG-TONG (Chine). — UNE FAMILLE CHRÉTIENNE DE CHAO-KING-FOU ; reproduction d'une photographie de M. GERVAIX.

« clou » merveilleux de cette exposition de la nature. Tout le monde sait que ces roches de marbre (1) blanc représentent une richesse incalculable que la superstition n'empêchera point, tôt ou tard, d'exploiter ; mais ce sera au détriment de l'esthétique du paysage.

Ces sept roches, qui rappellent, dit-on, par leur forme celles qui sont semées dans la baie d'Along, sont groupées, séparées entre elles par de faibles distances, au pied de la chaîne du Pak-Ling (cîme du Nord).

Au premier aspect, et vues de loin, elles apparaissent avec leurs dentelures noires et chevelues comme des monuments fantastiques.

***

Mais approchons de l'entrée des grottes.

Le calme de la ville se marie bien avec la sérénité de ces blocs qui semblent avoir dominé et comme attiré à eux tous les échos d'alentour.

A mesure qu'on en découvre les détails, on éprouve, à fixer ces monstrueuses boursouflures du sol, un charme particulier de contemplation qui émeut sans troubler.

En face de ces masses déchiquetées où la main des Célestes grava de mystérieuses sentences ; au fond de ces grottes où s'engouffra jadis le flot voisin et où vous heurtez du pied la stalagmite jaunie, sous ces voûtes où pend comme une épée sur vos têtes la stalactite aiguë et menaçante, vous éprouvez le sentiment de l'admiration pour le Créateur des choses visibles, en même temps que celui de la mélancolie et du regret. Chaque rugosité du roc, chaque végétation qui croît sur les pentes et chaque nouvelle et riche veine du bloc marmoréen vous font, en effet, louer la puissance qui forma tant de lignes brisées, tant de facettes polies.

Mais aussitôt, par un effet d'antithèse, votre admiration fait place à cette idée amère que tout cet arrangement, toute cette richesse, ne profitent guère qu'aux illusions de l'humanité superstitieuse.

Entrez, en effet, dans les pagodes, qui s'accrochent aux pentes comme des nids d'aigle, et vous verrez que là, comme dans tous les sites curieux de la Chine, apparaissent les marques multipliées du pouvoir ténébreux.

Demandez aux bonzes préposés aux saintes demeures ce qu'ils pensent de l'inviolabilité du rocher où ils entretiennent le feu des autels : « Ne touchez à rien, vous répondent-ils, ne touchez à rien, de par ordre du dieu et de l'empereur ! » Et ces prêtres, dont la robe grise tient à peine sur les épaules, vous offrent en souriant le tiède thé de l'hospitalité ; ils vous font ensuite signer au registre des visiteurs, et d'une main

(1) L'an dernier, dans les *Missions catholiques*, ont paru deux photographies de deux de ces collines-roches.

inhabile vous tracez au pinceau quelque dicton de la vieille France.

Et vous vous retirez de ces bords, l'âme remplie de douceur et de confusion ; de douceur par suite du calme qui règne dans ces profondes hauteurs ; de confusion parce que leur magnificence a ·partient encore au Tentateur des siècles.

Après notre excursion aux sept collines-grottes, rentrons au logis. Une élégante maisonnette, bâtie par le P. Clauzet, avec sa chapelle et son clocher à jour, nous attire là-bas. La foule des chrétiens de la ville et des environs circule tout autour... Ce sont des chrétiens de vieille race ; parlons-en.

Il est bien temps, n'est-ce pas, que je vous dise un mot sur la situation du catholicisme en ce pays, qu'on peut appeler un des berceaux de la foi au Kouang-tong.

III

APRÈS TROIS CENTS ANS DE CHRISTIANISME

Avant de relater certains faits plus récents de l'histoire religieuse du district de Chao-king, qu'on me permette de citer ici une page signée du Jésuite Colombel, ayant trait au commencement de la religion au Kouang-tong :

« Je pense, écrit l'éminent religieux, que la pagode de Chao-king, du nom de *Tin-ning-tse*, est bien celle que les premiers Pères ont habitée. Elle a duré comme chapelle catholique, de la fin de 1583 au 15 août 1589.

« Elle a vu les PP. Ruggieri, Ricci, Cabral, ancien provincial du Japon, recteur de Macao et supérieur régulier des Pères de Chao-king-fou ; Sande, que le P. Palignan nomma supérieur de la résidence, mais que les mandarins forcèrent à rentrer à Macao (Almeida).

« Le P. Ricci seul y resta tout le temps de la durée. La résidence de Chao-king-fou, fermée le 15 août 1589, par ordre mandarinal, fut transférée par ce même ordre à Chao-tsiou, et peu après à Nam-hiong. Ces résidences furent détruites lors de la persécution que Chen-kio suscita à Nankin (1615-1623). Cependant, il restait encore des chrétiens que les Pères de Macao visitaient quand et comme ils le pouvaient.

« Je ne connais le détail que d'une de ces visites.

« Elle fut faite en 1621 par le P. Trigault. A son retour de Rome, il était à Han-tcheu (Tché-kiang), auprès du docteur chinois Michel (Yang-ki-yen) et fut envoyé par son supérieur, visiter les chrétiens du Kouang-tong, qui étaient depuis longtemps abandonnés. Il vit ceux de Nam-hiong ; à Chao-tsiou, il resta sur sa barque, ne descendit à terre qu'une nuit. Il vit aussi ceux de Chao-king-fou, à un endroit qu'une vieille relation latine appelle Con-yo (1) ? C'était là tout ce qu'il y avait, je crois, à cette époque.

« C'est sous le règne de Yong-lie, de la dynastie des Ming (1647-1659), que la religion s'étendit au Kouang-tong et au Kouang-si.

« Suivant les fortunes de la guerre, la cour résidait à Chao-king-fou ou à Koei-lin, capitale du Kouang-si. Il y avait parmi ses hauts mandarins un chrétien, Thomas Kiu, fils de celui qui avait introduit le P. Ricci à Pékin ; puis un nommé Martin Zin, de Nankin, général de ses armées, et enfin un eunuque appelé Pan Achillée, baptisé à Pékin, très fidèle aux Ming.

« Grâce à ces trois personnages, les PP. Sambiaso, de Sémédo, Kaffler, Boym firent beaucoup de chrétiens ; il y eut même une chapelle et une chrétienté à la cour, pour quelques dames chrétiennes.....

« Dès 1641, les deux Koang dépendaient du recteur de Macao. Dès cette époque d'ailleurs les deux provinces du Sud de la Chine restèrent directement sous la dépendance de l'évêque de Macao, et de là datent les prétentions du Portugal sur les missions de ces provinces. »

Je clos ici les renseignements du P. Colombel.

.·.

Malgré leur concision mystérieuse, il est facile de constater les difficultés de l'apostolat à la Chine du XVIe et même du XVIIe siècle.

L'on sait que la fameuse question des rites n'atténua point la vivacité des persécutions impériales au XVIIIe siècle. Et il faut remonter vers le milieu du XIXe siècle pour enfin reconstituer la tradition historique de la religion au Kouang-tong.

Le Pape Pie IX vient d'appeler les prêtres français dans cette partie de la Chine, désormais ouverte au commerce et à l'influence européenne.

Le P. Libois est nommé supérieur de la mission, et, malgré les difficultés premières, il parvient à inspirer aux dix mille chrétiens restants une confiance qui ne se démentira plus à l'égard de la France.

Zéphirin Guillemin est bientôt sacré à Rome, par les mains du Pape, et dès lors la mission de Canton entre dans une voie décisive de progrès et même d'éclat.

L'évêque de Cybistra bâtit sa cathédrale dont l'élégance et la majesté attestent aux yeux des Chinois la supériorité du génie chrétien sur les pâles conceptions du paganisme.

Des prêtres audacieux de zèle, comme Amat, Chagot, Chouzy, Foucard, Chausse, secondent leur évêque dans l'œuvre évangélique, et une floraison de chrétientés s'épanouit soudain.

Toute la province est semée de chapelles et d'oratoires ; le nom de Dieu est répandu, la foi s'implante, et, à la mort de son premier évêque en 1688, le coadjuteur Chausse pouvait écrire : « Dieu soit loué, l'œuvre de Dieu avance, elle est déjà couronnée ! »

.·.

Mais je reviens à Chao-king.

Dès l'érection du Kouang-tong en préfecture, en 1850, le supérieur français de la mission se hâta d'envoyer des prêtres chinois faire l'administration des chrétiens. Afin d'éviter tout heurt entre chrétiens et païens à propos d'influence étrangère, et aussi pour ménager les susceptibilités du patronage portugais, il fut décidé qu'on s'abstiendrait d'y fonder une mission avec résidence d'un prêtre français.

Et les prêtres chinois Tchu, Lam, Leuï, Fong et autres y vinrent successivement offrir leur saint ministère, jusqu'à l'arrivée du P. Foucard (1), qui s'établit enfin dans les murs de la ville vers 1862.

Ce fut un vaillant.

(1) Ces mots Con-yo ne seraient-ils pas l'altération du même nom actuel de la sous-préfecture Ko-you ? (Note de M. Gervaix.)

(1) Du diocèse d'Orléans, parti en 1860 pour la Chine.



Il fonda maintes chrétientés, consolida la foi des anciens néophytes et quitta le district en 1869, en emportant l'estime et le regret de tous. Il devint évêque du Kouang-si.

Après lui vinrent les PP. Durand, Goutagny, Le Tallandier, Chanès, Robert, Clauzet.

La sainte religion du Seigneur du ciel s'étendit au delà des limtes où l'avait circonscrite l'esprit des ténèbres.

Avec l'esprit de foi, fleurit aussi le culte de la virginité.

Des jeunes filles se consacrèrent nombreuses au service héroïque de Dieu, en méprisant les ornements vaniteux du siècle, et, tout en édifiant le prochain, furent d'un grand secours dans l'œuvre de régénération chrétienne.

La population catholique de la préfecture de Chao-king dépasse trois mille cinq cents âmes, dirigées aujourd'hui par six missionnaires français et trois prêtres indigènes.

Le nombre des chapelles est de quarante-huit, sans compter les oratoires, où se groupent les familles isolées.

En général, les chrétiens sont peu fortunés, mais savent acquérir, par le travail de leurs mains, une aisance relative.

Chez les vieux chrétiens, il faut constater une foi plutôt sincère qu'agissante, et en cela je fais mentir le vers de Racine :

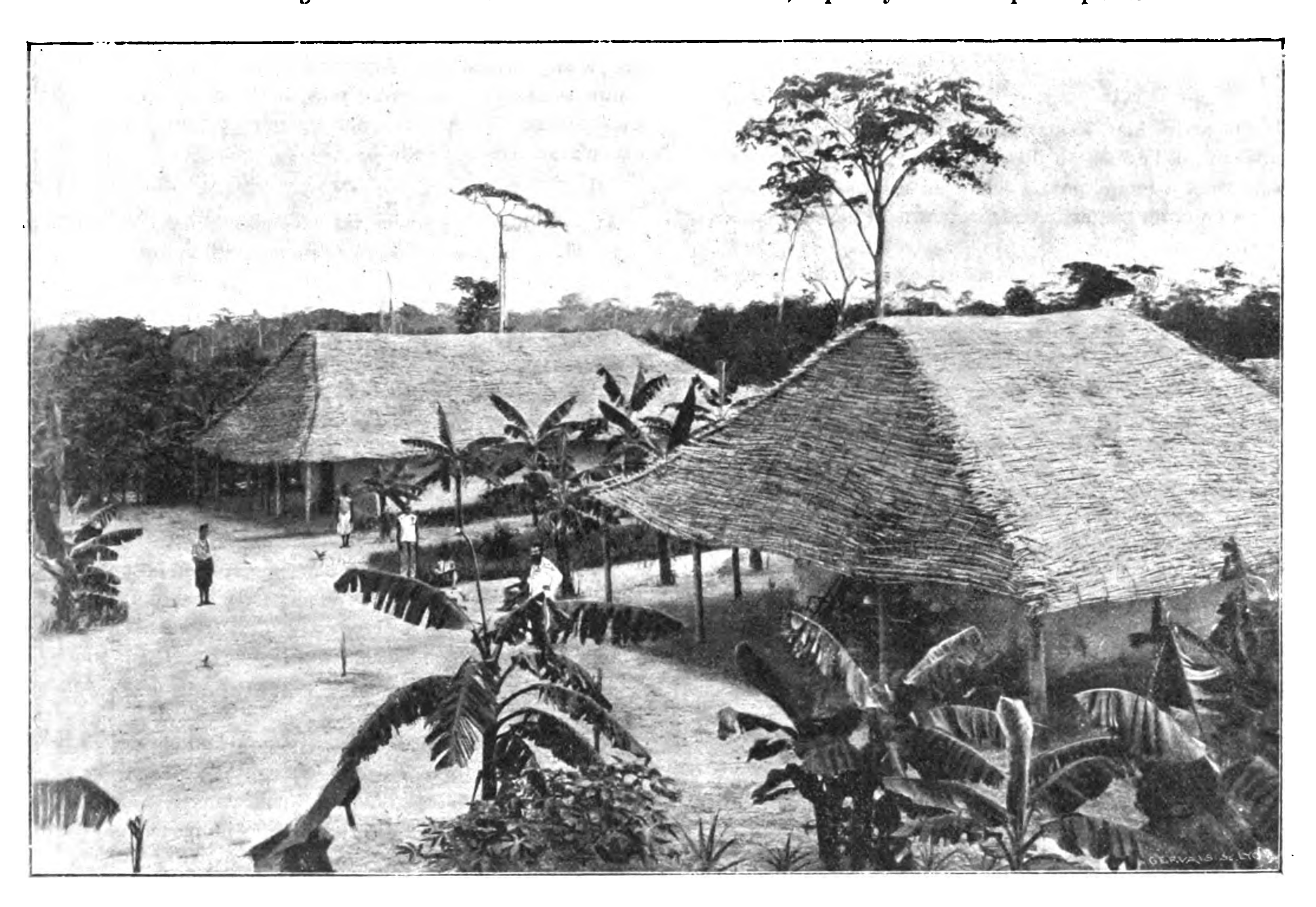
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

De fait, le prosélytisme n'est pas la qualité dominante du Chinois ; mais ce qu'il tient pour vérité, il le garde jalousement, au prix de sa renommée et même de sa vie.

Jamais un chrétien de vieille race, même eût-il vécu dans l'indifférence et l'oubli des devoirs religieux, ne voudrait mourir sans sacrements.

Et l'on peut dire qu'après trois cents ans de catholicisme, malgré la négligence où on les a si longtemps, par suite des persécutions, délaissés ; malgré les germes d'hérésie luthérienne qui depuis trente ans menacent d'empoisonner leur foyer, les chrétientés de Chao-king sont restées, parmi toutes les vieilles chrétientés de la province, les plus florissantes et les plus fidèles aux directions du missionnaire.

(*A suivre.*)



STANLEY FALLS (Afrique équatoriale). — La mission Saint-Gabriel ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Grison.

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

De Stanley-ville à Avakuli

Par le R. P. Gabriel GRISON, des Prêtres du Sacré-Cœur de Soissons, Préfet apostolique de Stanley-Falls

La relation suivante nous conduit dans une région où la foi catholique est prêchée depuis quelques années seulement, et la carte-itinéraire que nous envoie le vaillant chef de la mission de Stanley-Falls place sous nos yeux des localités dont le nom n'avait jamais figuré dans notre bulletin. C'est donc une étude très remarquable, non seulement au point de vue évangélique, mais encore au point de vue purement scientifique et géographique. Nous remercions chaleureusement le R. P. Grison de cette précieuse communication.

I

J'abandonne à regret les travaux de la mission ; je fais

mon testament dans le cas où je ne reviendrais pas et j'achève mes préparatifs.

Vraiment, nous autres Blancs, nous avons trop de besoins. Un Noir entreprend sans hésiter un long voyage, n'emportant avec lui que le pagne qui le recouvre ; il saura toujours se tirer d'embarras. A nous, il nous faut : lit, table, chaise, pharmacie, cuisine, vivres, chapelle, livres, articles de bureau, sans compter un formidable « porte monnaie », renfermant pièces d'étoffe, touques de sel, morceaux de fer, verroteries, etc. N'oubliez rien, pas même un peloton de fil ou une bougie ; vous auriez lieu, en cours de route, de regretter votre imprévoyance. Je fais mettre en pirogue tous ces *impedimenta* et je pars vers deux heures de l'après-midi pour Stanley-ville où je prendrai mes porteurs.

Dimanche 21 mai.

Je suis arrivé hier, à quatre heures, j'ai rejoint de suite le P. Plaugen à l'église, où il confessait. Fort heureusement, je suis venu à temps pour l'aider, car nous sommes restés tous les deux au confessionnal jusqu'à neuf heures du soir, sans arrêt.

Ce matin, j'ai confirmé deux cent cinq personnes et, le soir, le Père a baptisé quarante-cinq catéchumènes.

Tous ces braves gens nous entourent et me promettent de réciter le chapelet, pour que le Bon Dieu m'accorde un heureux voyage. Confirmés et baptisés sont tous vêtus de blanc et beaux comme des anges.

Mabruki, 22 mai.

Mes porteurs étaient prêts ce matin, à dix heures.

Permettez-moi de vous présenter mon personnel.

Voici Yoanny Makutubu, soldat licencié, père de famille, habitant du village de Saint-Jean, mais Mouguélima d'origine. Comme je passerai dans son pays, il est très heureux de m'accompagner. Pauli Alasa est un brave homme que j'ai rencontré autrefois à Banalya et qui vit de ses rentes à Falls, après avoir servi l'Etat en qualité de cuisinier. Il m'a déjà accompagné, il y a deux ans, dans une course apostolique. Joseph Birika et Joseph Boykidogo sont des enfants de Saint-Gabriel. Enfin Antonio Mulevi, d'Avakuli, profite de mon voyage pour retourner dans son pays.

Makutubu et Birika monteront et démonteront mon lit, m'apporteront de l'eau et prépareront ma lampe. De plus, Makutubu, en qualité d'ancien soldat, prendra mon fusil et, si l'occasion s'en présente, nous fournira des vivres frais.

Boykidogo doit défaire mes malles, s'occuper de mon linge, au besoin faire la lessive, mettre sur ma table papier, plume, encre et livres, et tout ranger au départ. Alasa et Mulevi iront chercher du bois et feront la cuisine.

⁂

Chacun ayant sa besogne, je fais la mienne et prends mon bréviaire. Un cercle d'indigènes se forme autour de moi, ils me regardent silencieusement et attendent patiemment que j'aie fini.

« — Je pense, mes enfants, que vous m'avez assez vu, leur dis-je, en déposant mon livre ?

« — Nous voudrions que tu nous fasses le catétchime.

« — Ah, vous savez ce que c'est que le catéchisme ?

« — Oui, Makombo nous a déjà instruits. »

Je m'installe avec eux au milieu de la rue, la fraîcheur du soir modérant déjà l'éclat des rayons du soleil. Je leur rappelle les vérités les plus essentielles et j'éprouve un délicieux plaisir à voir leur attention. Il y a là des gens de tout âge. A l'heure de la prière du soir, mes auditeurs se joignent à mes gens et nous récitons ensemble les prières, tout aussi bien que dans une mission.

Je leur promets un catéchiste quand je reviendrai.

Mercredi 24 mai.

Hier, je me suis arrêté au village de Musa, où j'ai dû me constituer juge entre deux chasseurs. L'un avait blessé à mort une antilope que l'autre avait retrouvée quatre jours après, Dieu sait dans quel état ! mais les Noirs n'y regardent pas de si près. J'ai décidé qu'il fallait partager la proie. Malheureusement, elle n'existait plus, et c'était là la vraie cause du différend. Je concluai à une légère indemnité ; mais je ne sais si mon arrêt a été exécuté.

⁂

Aujourd'hui, nous avons traversé cinq villages bakumus, admirablement tenus, j'oserais dire mieux tenus que nombre de villages européens, et nous sommes arrivés au village arabisé de Lomata, où nous passerons la nuit.

Dès l'arrivée, un spectacle étrange frappe nos regards. Des femmes, la figure barbouillée de blanc, la tête couverte de poussière, avec des guirlandes de feuillage autour des reins, font des contorsions grotesques. Elles dansent, elles chantent, elles crient, elles pleurent. Ce sont les pleureuses officielles d'un chef mort l'avant-veille. Le deuil doit durer sept jours du matin au soir. Encore un souvenir des coutumes juives dont nous retrouvons ici de nombreuses traces.

Mais il ne s'agit pas de prier pour le mort ; on le supplie de vouloir bien rester où il est et de ne pas venir importuner les vivants. Partout nous trouvons parmi ces tribus la croyance à l'immortalité de l'âme (de même que celle à un Dieu unique, créateur de toutes choses), mais souvent mêlée de métempsychose.

Comme il est impossible de voyager au milieu de ces forêts avec une soutane, surtout une soutane blanche, je revêts seulement à l'étape l'habit religieux. Cette transformation suffit pour attirer autour de moi les indigènes, qui sont tous très curieux.

Les arabisés (1) sont plus réservés. C'est seulement après la prière du soir, que nous disons, mes gens et moi, à voix haute, qu'ils s'approchent.

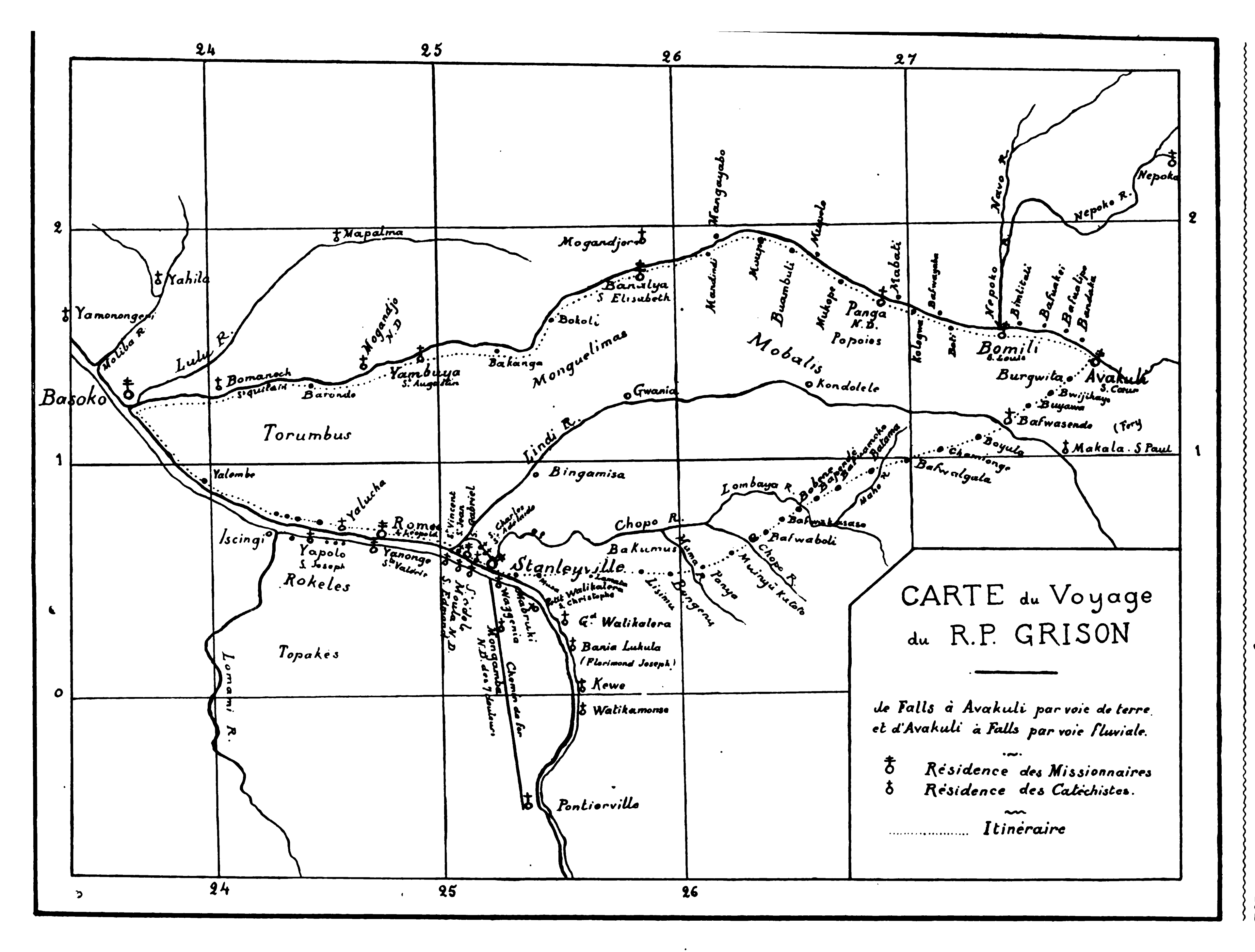
Je leur demande ce qu'ils veulent.

« — Te voir, me répondent-ils. Nous voyons bien que tu es un grand personnage.

« — Je suis Yunga Zambi (prêtre). Je suis venu ici pour enseigner aux Noirs le vrai chemin du ciel. Vous autres, arabisés, vous vivez ici comme si la terre était votre éternel séjour. Cela n'est pas : nous sommes sur la terre, comme moi, en ce moment, chez vous, pour une nuit et en passant. »

(1) On appelle *arabisés* les gens des anciens esclavagistes plus ou moins musulmanisés. On les reconnait à leur longue chemise blanche et au turban qui orne leur front. L'indigène n'est presque pas vêtu et les autres Noirs qui ont été ou qui sont au service du Blanc ont un autre costume.




CARTE du Voyage
du R.P. GRISON
de Falls à Avakuli par voie de terre
et d'Avakuli à Falls par voie fluviale.
Résidence des Missionnaires
Résidence des Catéchistes.
Itinéraire
Stanleyville
Basoko
Lomami R.
Lulu R.
Lindi R.
Chopo R.
Lombaya R.
Nepoko R.
Torumbus
Topakes
Rokeles
Mobalis
Monguelimas
Chemin de fer
Bomili
Avakuli
Panga N.D.
Popoies
Banalya S. Elisabeth
Yambuya S. Augustin
Bingamisa
Gwania
Kondolele
Yalombe
Iscingi
Yapolo S. Joseph
Yanonge
Romee
Mongamba
Gd Walikalera
Bania Lukula
Kewe
Walikamonse
Pontiervillo
Bafwasende
Makala. S Paul
Bafwaboli
Mapalma
Yahila
Bomanech
Barondo
Bakanga
Bokoli
Mogandjoro

Incidemment quelqu'un me demande de combien de mois se compose une année.

« — De douze ; mais nos mois sont solaires et non lunaires, comme les vôtres. »

On venait d'allumer une lampe. Je demandai une boule de terre. La faisant tourner entre mes doigts et autour de la lampe, j'expliquai ce qu'est un jour, une nuit, une année, et je leur indiquai sur la boule les différentes parties du monde : toute une petite leçon de cosmographie et de géographie qui nous amena doucement à l'histoire de la création et à l'enseignement religieux. Nous nous séparâmes enchantés les uns des autres.

C'est la première fois que j'avais des arabisés pour auditeurs. Peut-être ne seraient-ils pas réfractaires à l'enseignement chrétien ; mais il faudrait vivre au milieu d'eux.

Malheureusement les villages arabisés sont des foyers de corruption. Les enfants pullulent chez les indigènes, ici il n'y en a pas ou très peu.

* * *

Lisimu (village arabisé), jeudi 25 mai.

Etape formidable à travers une forêt marécageuse, sombre, déserte, mais splendide et merveilleuse. C'est là qu'habitent les rois de la grande forêt, des arbres gigantesques, dont les dômes magnifiques triomphent de l'éblouissante lumière du soleil africain. Sous leur ombrage règne seulement un demi jour crépusculaire. Nous arrivons à l'étape vers une heure de l'après-midi, brisés et moulus.

Le soir, après souper, j'appelle le chef du village. C'est un ancien esclavagiste ; il a vu Stanley et il connaît l'histoire de la région. Je lui offre un cigare et nous conversons jusqu'à l'heure du coucher. Tout à coup une voix de stentor éclate sur la place, je la reconnais de suite : c'est celle de Ngeleza, le « nyampara » en chef de mes porteurs :

« Ecoutez tous, vous, gens d'Apache et de Kitengué, et vous, porteurs de mon Père Mukubwa, sachez que vous devez être très prudents maintenant et ne pas sortir cette nuit de vos maisons. Les tigres ont fait de nombreuses victimes dans les villages voisins ; soyez sur vos gardes. »

Le tigre n'existe pas ici, il s'agit du léopard, à qui les indigènes donnent le nom de tigre. En tout cas, je crois que mon Ngeleza est un fier poltron.

(A suivre.)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

A. S., diocèse de Rennes, demande de prières	500	»
M. Formet, du diocèse de Besançon	10	»
M. Olivier-M. Zaaffe, Dublin	5	»

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

Anonyme de Paris	5	»

Pour les missions les plus éprouvées d'Asie (Hakodaté).

Mme Pépin-Lechalleur, Paris	70	»

Pour une mission de Chine (M. Maire, Yun-nan).

Un jeune Breton	5	»

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour les lépreux.

Mme B. de Châteauvieux, du diocèse d'Angers	5	»
M. Vacelet, Saint-Claude, demande de prières	4	»

A M. Antonini (Haut-Tonkin).

N..., diocèse de Nancy	10	»

A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour son grand séminaire.

Une amie des missions (Indre-et-Loire)	5	»

A M. Adolphe Klinger, Tonkin méridional.

En l'honneur de Notre Dame de Prompt Secours	464	50

Pour un orphelinat de petits enfants (Rajpoutana).

Anonyme de Lyon, prières pour un petit enfant nouveau-né et pour défunts	100	»

Pour un orphelinat de petits enfants (Sœur Gilbert, Tché-kiang).

Anonyme de Lyon, prières pour un petit enfant nouveau-né et pour défunts	100	»

A M. Léon Gallay, à Hong-kong.

Demande de prières, M. I	100	»

Au R. P. Michel de Maynard, Chan-tong oriental.

Mme Batteux, Soissons	10	»

A M. Louis Combe, Su-tchuen occidental.

Anonyme de Francheville, diocèse de Lyon	5	»

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

N..., diocèse de Nancy	10	»
Un paysan du diocèse de Digne	50	»

A Mgr Olier, pour la station de Sigavé (Futuna) (Océanie centrale).

Anonyme de Nantes, instante demande de prières	50	»
Un paysan du diocèse de Digne	50	»

Au R. P. Delorme, à Sigavé (île de Futuna).

N..., diocèse de Nancy	10	»

Pour les missions nécessiteuses (Futuna, Océanie centrale).

M. Sedlacek, Smichow	7	20
Une anonyme d'Orpierre, en l'honneur de saint Antoine de Padoue	3	»
M. l'abbé Heckler, du diocèse de Nancy	50	»
M. l'abbé Michel, du diocèse d'Autun	25	»
Anonyme du diocèse d'Autun, demande de prières spéciales	20	»
M. l'abbé Renard, du diocèse de Reims	20	»
Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts	200	»

Pour les missions nécessiteuses (Hakodaté).

Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts	300	»

Pour les missions nécessiteuses (M. Maire, Yun-nan).

Anonyme du diocèse de Soissons, demande de prières pour ses défunts	300	»

Anonyme de Nantes.

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés	25	»
Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent, à Nazareth	50	»
A Mgr Clerc, Vizagapatam, pour une mission chez les Kondes	50	»
A Mgr Eestermans, Lahore	50	»
Au R. P. Ignatius, Maduré	25	
A Mgr Marcou, Tonkin maritime, pour les affamés	25	»
A M. Antonini, Haut-Tonkin	25	»
A M. Douénel, Thibet, pour l'asile de ses infirmes	25	»
A Sœur Faure (Tché-kiang), pour ses œuvres	25	»
A Sœur Saint-Joanis (Hakodaté), pour son dispensaire	25	»
Au R. P. Chabrand, Minieh, Haute-Egypte, pour ses dispensaires	25	»
A M. Jules Leclerc, Madagascar septentrional, pour la chapelle de Mahabibo	25	»
A Mgr Olier, Océanie centrale, pour l'île de Futuna	25	»

EDITION ESPAGNOLE

Pour l'Œuvre	444	45

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NAGASAKI (Japon). – Le R. P. Matrat, ses trois vicaires et plusieurs catéchistes et chefs de chrétientés; reproduction d'une photographie communiquée par M. Marnas.

LA MISSION DE HIRADO (Japon)

M. l'abbé Marnas, vicaire général honoraire du diocèse d'Osaka, nous communique la lettre suivante, avec la photographie ci-dessus reproduite, que lui a envoyées M. Matrat. Nous attirons particulièrement l'attention de nos lecteurs sur la fin de la lettre du missionnaire.

LETTRE DU R. P. J.-F. MATRAT, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A HIRADO, A M. MARNAS.

Missionnaire au Japon depuis vingt-six ans, je suis chargé du vaste district de Hirado, le Firando des anciens historiens. Outre les îles de Hirado, d'Ikitsuki et de Madara, ce district en comprend une dizaine d'autres, ainsi que la pointe nord-ouest du Kyushu. Hirado a été illustrée par le séjour qu'y fit en 1550 le grand apôtre de l'Orient, saint François Xavier. En l'espace d'un mois, il y administra plus de baptêmes que pendant toute l'année qu'il venait de passer à Kagoshima. Avant de partir pour Myako, la capitale, caressant l'espoir d'y convertir l'empereur, il confia à Cosme de Torrez, son compagnon, cette chrétienté naissante, et elle s'accrut rapidement. A Hirado, une foule de païens se firent inscrire au nombre des néophytes et, dans les îles voisines d'Ikitsuki et de Tokushima, la population presque entière embrassait la religion de Jésus-Christ.

Pendant les persécutions de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe, les îles de Hirado, de Tabira, de Takushima et surtout d'Ikitsuki furent inondées du sang d'une multitude de martyrs ; mais, après le massacre ou le bannissement de tous leurs prêtres, elles conservèrent secrètement leur foi. Les pères la transmirent à leurs fils durant plusieurs générations comme le plus précieux des trésors.

Lorsqu'en 1865, les descendants des anciens chrétiens reconnurent dans les missionnaires français que le Pape Pie IX venait d'envoyer au Japon, « les Pères de leurs âmes », les habitants de Hirado et des îles voisines ne se montrèrent pas les moins empressés à venir se ranger sous leur autorité et à leur demander le bienfait de la parole de Dieu et

des sacrements, dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Ils arrivèrent même à Nagasaki, montés sur leurs barques de pêches, en flotilles si nombreuses, que les missionnaires durent, le gouvernement d'alors étant moins libéral et surtout moins éclairé que celui d'aujourd'hui, s'efforcer de calmer leur enthousiasme et les rappeler à la prudence. Cependant, tous les habitants de ces îles n'eurent pas alors le courage de se déclarer chrétiens, par la crainte, hélas ! trop fondée, de voir bientôt éclater à nouveau la persécution. A ceux qui sont restés en arrière on donne aujourd'hui encore le nom de « séparés ».

L'ancienne principauté de Hirado, devenue sous-préfecture, compte actuellement 8.000 catholiques environ, 200.000 païens et 10.000 « séparés ». Ceux-ci sont tous dans les îles de Hirado et de Ikitsuki. Sur les 8.000 catholiques, 5.300 appartiennent au district actuel de Hirado, et les autres à ceux de Sasebo et de Kuroshima.

∴

Pour travailler avec fruit dans cette vaste contrée, il faudrait des ressources considérables, et je n'ai que mon pauvre viatique annuel de 660 francs et quelques honoraires de messe. Et, cependant, il faut construire des églises et des résidences, et aussi pourvoir à leur entretien ; il faut consolider les œuvres existantes, en fonder de nouvelles, créer des postes, faire instruire de nombreux catéchistes et leur procurer de quoi vivre... Je me trouve donc obligé de demander continuellement l'aumône. Mais, hélas ! depuis que la France est en butte à la persécution religieuse, je reçois peu de secours, et mes charges ne font qu'augmenter.

A Tabira, sur la côte de Kyu-Shu, au lieu même où fut martyrisé le B. Costanzo, nous comptons actuellement 915 chrétiens. Nous n'avons encore là ni église, ni résidence. Le prêtre japonais que Mgr l'évêque de Nagasaki y a envoyé, habite une pauvre chaumière et célèbre la sainte messe dans une maison de chrétiens, qui ne peut même contenir le quart des fidèles. Pour construire une église et un petit presbytère, ces braves gens me donneront volontiers de nombreuses journées de travail et tout l'argent qu'ils pourront ; mais, comme ils sont pauvres, ils ne parviendront pas à couvrir la moitié seulement de la dépense. Il m'est donc impossible, pour le moment, de rien entreprendre à Tabira.

∴

Depuis que mes ressources ont diminué, toutes mes autres œuvres sont en souffrance. Je n'ai pas encore pu réparer la résidence des Amantes de la Croix, endommagée par deux typhons successifs pendant l'été de 1905. Ces religieuses indigènes sont cependant les meilleures auxiliaires de mon apostolat. Je vais être obligé de rappeler les quelques élèves catéchistes que j'entretiens aux écoles de la ville, car il me devient impossible de payer leur pension. Enfin, je ne puis ni créer une école pour les sourds-muets, si nombreux dans ce district, comme je m'y étais préparé, ni poursuivre l'œuvre commencée de la conversion des 6.000 « séparés » de l'île d'Ikitsuki.

Et cependant, plus heureux qu'en France, j'ai ici la liberté de faire, sinon ce que je veux, du moins ce que mes ressources me permettent. Lorsque je bâtis une église, personne ne me gêne et, lorsqu'elle est achevée, personne ne me la vole. Quand une résidence a été construite pour un prêtre ou pour un catéchiste, personne ne vient nous dire qu'elle n'est pas à nous, et qu'il faut déguerpir. Je suis libre de prêcher ou de faire prêcher partout où je crois bon de le faire. Personne n'espionne mes prédications, cherchant à trouver dans mes paroles ce qui ne s'y trouve pas. Si j'avais des cloches, je pourrais les sonner à mon gré et personne n'oserait les sonner sans ma permission. Je ne suis jamais exposé à commettre le « délit de messe ». Combien les choses de France, vues du Japon, sont tristes et combien douloureuses elles doivent être pour les catholiques qui en souffrent ! Mais Dieu ne les abandonnera pas, car personne n'a fait autant qu'eux pour la propagation de la vrai foi.

J'ose à peine, au milieu de mes nombreux besoins, leur tendre la main. Si, cependant, quelque âme généreuse venait à mon aide, combien je lui en serais reconnaissant, et combien je prierais le Seigneur de lui rendre le centuple !

La Nha-Da et le P. Hamon

Par M. Michel RAINEAU

Des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine orientale

C'est avec empressement que nous publions le gracieux article suivant Nous sommes toujours si heureux de rendre hommage au dévouement de nos missionnaires, surtout quand ce dévouement, comme pour M. Hamon, se présente couronné par quarante années d'apostolat.

A l'horizon, pas l'ombre d'un malade ; au ciel, le soleil, caché derrière un nuage, semble me dire : « Eh ! petit, profite de la journée. » Au fait, dans cet après-midi pas trop chaud, une promenade en compagnie de « Musique » ne peut que me sourire.

Je selle Musique, et en avant vers la Nha-Da.

La Nha-Da est le centre d'un grand district, situé sur la route mandarine, à mi-chemin entre la citadelle du Binh-



Dinh et les chrétientés du Bong-Son. Là habite le P. Hamon, notre aîné à tous dans cet immense champ de la Cochinchine orientale. Voici bientôt quarante ans que, robuste travailleur, il creuse et recreuse son sillon, sillon pénible qui lui demande bien des sueurs, mais qui — suprême espérance de tout missionnaire ici-bas — lui rapporte, chaque année, une belle moisson d'âmes. De Dông-Jua — ma résidence — chez lui, il y a trois bonnes heures de cheval sur d'étroits sentiers de rizières, coupés, à tout moment, par de chétifs ruisseaux et de petites rigoles qui permettent à l'eau d'un champ de s'écouler dans un autre.

Le chemin traverse plusieurs vallées que dominent de hautes montagnes, habitées seulement par le tigre, le sanglier et le chevreuil. Les quelques maisons que l'on rencontre sont presque toutes des pagodins construits en l'honneur des génies et des auberges, où les voyageurs fatigués reprennent des forces. Des troupeaux de buffles, gardés par un petit berger, monté sur l'un d'eux, broutent l'herbe rare et brûlée qui pousse au pied des montagnes et sur les mamelons. Ce long chemin, courant ici à travers des rizières remplies d'eau, grimpants là sur le flanc escarpé d'une colline, est d'une monotonie désespérante jusqu'à la route mandarine. Cette dernière, large et bien ombragée, est animée par le va-et-vient de nombreux voyageurs et marchands. Ceux-ci portent dans des paniers, sur la tête ou à la palanche, qui des fruits, qui du poisson, qui des étoffes : ils vont, silencieux, d'un pas rapide, au marché voisin. Les yeux sont agréablement reposés par la vue d'immenses bouquets d'arbres toujours verts. Çà et là, des villages annamites, aux maisons basses, complètement cachées par le feuillage des aréquiers et des bambous. Les nombreuses auberges, sur le bord de la route, sont toujours remplies. L'hôtelière — ordinairement une vieille femme — courbée sur une marmite, s'occupe, tout en mâchant sa chique de bétel, de faire cuire le thé, pendant que quelques voyageurs, étendus sur un lit de camp, parlent, jouent ou dorment.

***

Un peu avant d'arriver à la Nha-Da, on aperçoit, émergeant au-dessus des cocotiers, le toit de l'église. C'est une de nos rares églises en pierre. Pour la bâtir, le missionnaire y a mis toute son âme d'artiste et toutes ses sueurs. Malheureusement, ses ouvriers annamites, inhabiles, étaient incapables de réaliser son plan. Trois fois l'église fut renversée par le typhon, et trois fois le missionnaire (qui est Breton), la rebâtit. Elle s'élève, aujourd'hui, ornée d'une belle façade, au-dessus des maisons des chrétiens, groupées tout autour. Vue, surtout le soir, à la tombée de la nuit, elle ressemble, avec ses arc-boutants, à une église gothique, comme il en pousse, sans doute, à chaque pas, sur les landes bretonnes. Seul le clocher à jour manque... Une belle cloche mêle ses sons argentins à la voix triste et grave du tambour qui, matin et soir, appelle les chrétiens à l'église. A l'intérieur, des bancs remplacent les nattes traditionnelles. Sur l'autel, un grand nombre de statues de saints représentent les chrétientés fondées par le Père. Mais aucune ne vaut, en grandeur et en beauté, celle de sainte Anne, patronne du lieu, trônant à droite de l'autel ; au milieu de la nef se dresse la chaire, tout en bois sculpté.

J'apprends que le Père est absent de chez lui. Cela ne me surprend pas. Chargé, en effet, de nombreuses chrétientés, qui s'étendent des montagnes à la mer, il est presque toujours dehors, ici faisant l'administration, là prêchant une retraite, ailleurs, présidant une première communion ou préparant de nouveaux convertis au baptême. Il revient à la Nha-Da, le samedi soir seulement. Il entend les confessions. Le lendemain, il prêche, célèbre la sainte messe, baptise les quelques petits qui, en son absence, sont venus en ce monde. Puis, le voilà de nouveau en route. Sur semaine, on ne le trouve à la maison que lorsque son vieux cheval Clodion, fatigué par ce métier, simule un mal subit et refuse de marcher.

Mais, le Père absent, les portes de sa maison sont toujours grandes ouvertes au passant fatigué et au visiteur. Je suis à peine descendu de cheval qu'un petit domestique apporte de l'eau pour me nettoyer les pieds, salis par la boue du chemin, tandis qu'un autre me présente un grand bol de thé chaud. Plus loin, j'aperçois la vieille Mathurine Cuông, la cuisinière, qui, par des gestes perfides et doucereux, attire à elle un poulet. Le pauvre ! ce soir, je le reverrai, sur la table, déplumé et rôti ! Je grimpe à l'étage, pour prendre un repos bien mérité. La maison, tout comme l'église, se ressent de l'âme originale et artistique du Père. On dirait un presbytère de France, à l'allure bourgeoise, transporté, de toutes pièces, au milieu d'arbres exotiques. Tous ces arbres, qui se pressent en rangs serrés, les uns près des autres, c'est le Père qui, jadis, les rapporta de Saïgon et les planta lui-même. Leur épais feuillage donne une fraîcheur continuelle à la maison, tout en cachant les nids des petits oiseaux.

A sept heures, la cloche sonne l'*Angelus*. C'est aussi l'appel pour le dîner servi en bas. Assis, les jambes croisées, sur la natte ; la main droite armée de deux petits bâtonnets, l'autre tenant un bol de riz chaud, je me mets résolument au travail. Nulle part ailleurs, je n'ai vu de riz aussi blanc que chez le P. Hamon. Un petit salé, d'occasion, auquel il ne manque que le sel, est, avec le poulet, le plat de résistance. Pataud, le chien du logis, assis sur ses deux pattes de derrière, manifeste, par les mouvements nombreux et significatifs de sa queue, combien il serait heureux de prendre part à mon repas. Un chat, plus pratique, les yeux hypocritement fermés, puise, en silence, dans un bol mis à part pour moi.

Selon la coutume, un dignitaire de la paroisse est venu, par politesse, me tenir compagnie. Debout près de moi, il me conte, tout en donnant des ordres, l'histoire du P. Hamon et du district.

***

Le Père était à la Nha-Da, déjà depuis quelques années, quand éclata la tempête qui anéantit presque toutes les chrétientés de la Cochinchine orientale. Au prix de grands dangers, il réunit ses chrétiens menacés et les conduisit, lui-même, à Qui-Nhon. Les païens, qui gardaient les routes et les sentiers, virent passer avec étonnement cette longue théorie d'hommes, de femmes et d'enfants, tous groupés comme des soldats. Ils n'osèrent pas les attaquer. Le Père, comme un général, était à l'arrière garde, relevant le courage des traînards. Une pauvre vieille femme, à moitié morte, était grimpée sur son Clodion ; lui allait à pied. La guerre terminée, les chrétiens revinrent chez eux, et le missionnaire

se remit au travail, comme par le passé ; il releva les ruines matérielles et fit des conversions parmi ses anciens persécuteurs. Les chrétiens de la Nha-Da sont des chrétiens instruits dans les choses de la religion ; tout le monde sait cela. Même les tout petits connaissent le catéchisme sur le bout du doigt...

Vers les dix heures, je remonte à l'étage. J'installe mon lit ; manière de parler, car j'étends simplement une natte sur le plancher, je me couche dessus, et le cou soutenu par un petit oreiller annamite, je m'endors, bercé doucement par le chant lointain des enfants qui, sous le porche de l'église, exercent une hymne pour la fête prochaine...

.˙.

Le lendemain, le Père me surprit, comme je terminais les prières de la sainte messe. Grand, rendu encore plus grand par sa maigreur, une barbe de patriarche, une gaîté de jeune : voilà le P. Hamon. Il arrivait d'une chrétienté perdue au fond des montagnes, appelé là-bas, par une première communion. Il revenait chez lui pour se reposer quelques heures, avant de prendre le chemin de Das-Duc, où il devait prêcher une retraite. Enchanté de me rencontrer, il m'invita à le suivre ; j'acceptai avec plaisir, sachant qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre, en compagnie des vieux.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 10 octobre se sont embarqués à Marseille pour Mombasa, cinq missionnaires de la Société des Pères Blancs : 1° à destination du Nyanza septentrional, les RR. PP. Valentin Heurtebise (Le Mans) et Edouard Grès (Rodez) ; 2° à destination du Nyanza méridional, le R. P. Henri Le Bout (Vannes) ; 3° à destination de l'Ounyanyembé, les RR. PP. Henri Trohel (Laval) et Victor Martin (Saint-Brieuc).

— Le 13 octobre, trois religieux de la Compagnie de Jésus se sont embarqnés à Marseille : pour le Tché-li sud-est (Chine), les RR. PP. Jean Debeauvais (Beauvais), et Anatole Ghestin (Cambrai), et pour Trincomali (Ceylan), le R. P. Alphonse Reichard (Besançon).

INFORMATIONS DIVERSES

Katanga (*Congo belge*). — Sur son immense territoire, l'Etat indépendant du Congo ou Congo belge a vu les missions catholiques prendre un rapide et magnifique essor.

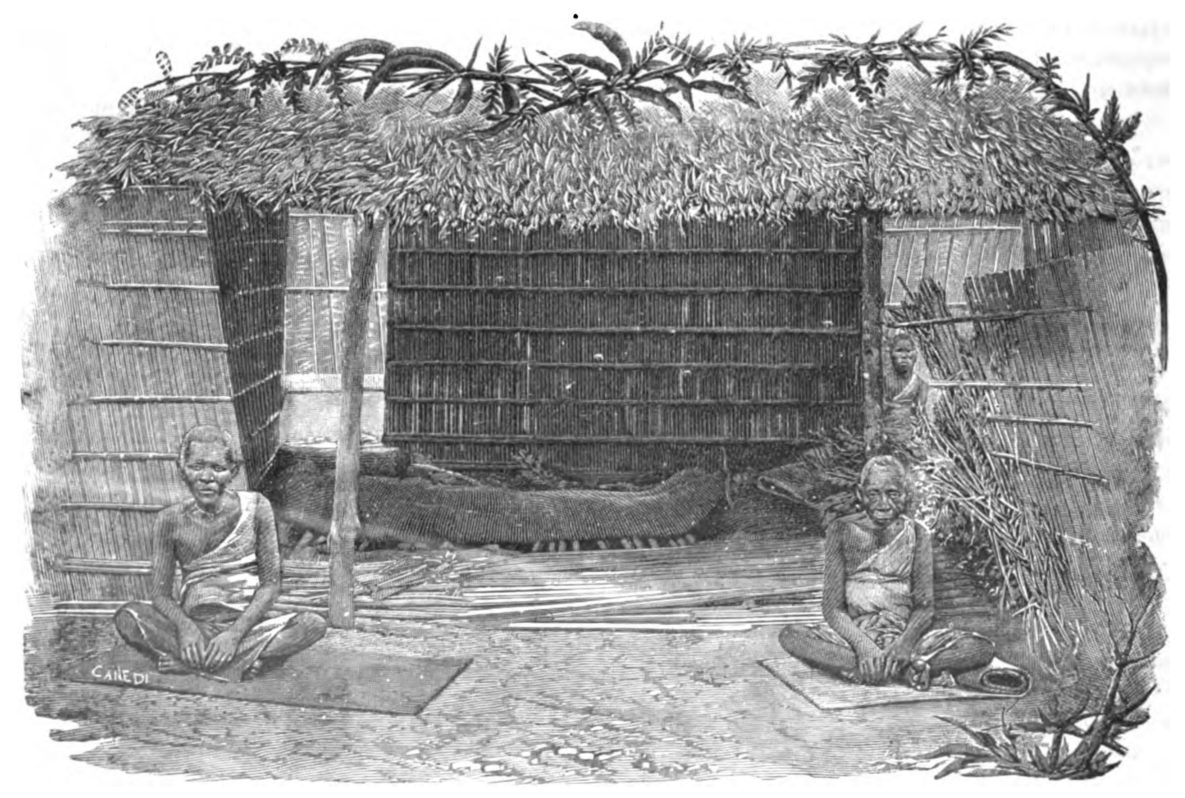
Ce sont les Pères du Saint-Esprit qui, au XIXe siècle, y portèrent les premiers l'étendard de la sainte Eglise. Etablis à Boma, en 1880, ils avaient fondé, en 1886, une deuxième station à Kwamouth, au confluent du Congo et du Kassaï et, la même année, une troisième à Nemlao, près de Banane.

Peu après, les événements politiques les obligèrent à évacuer ces diverses stations, où ils furent remplacés par les missionnaires belges du Cœur Immaculé de Marie de Scheut-lez-Bruxelles. La Providence, réalisant une espérance qui leur était toujours restée au cœur, vient de ramener dans ces régions les disciples du vénérable Libermann, et, cette fois, c'est vers les lointaines contrées du Katanga qu'elle dirige leurs pas.

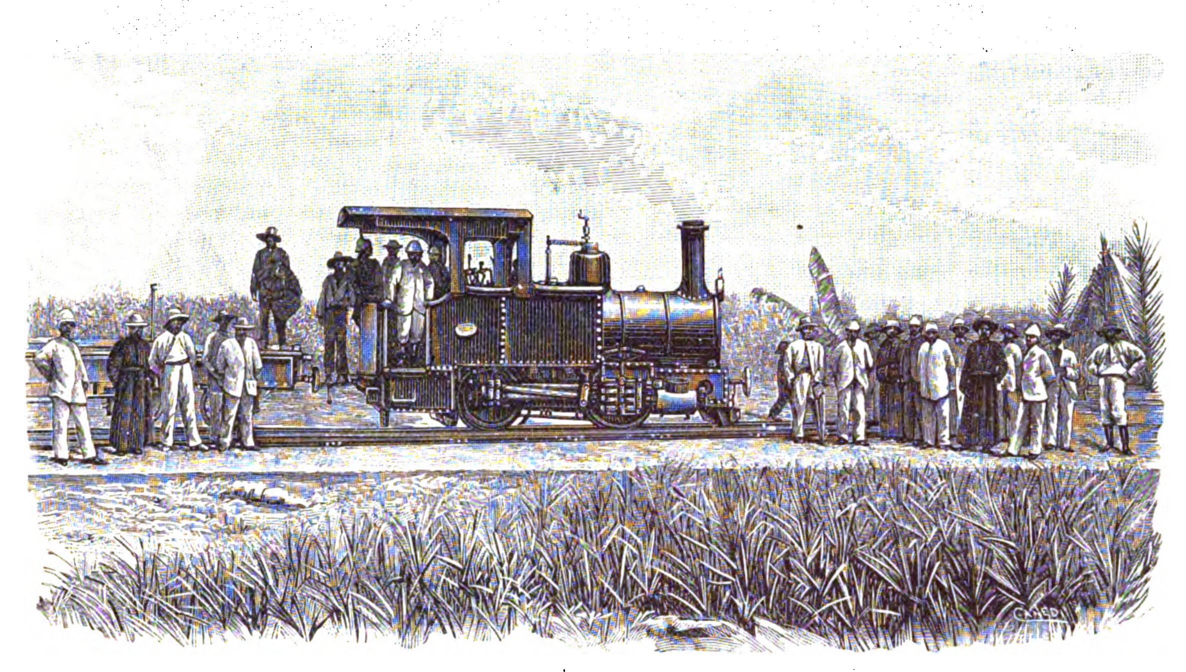
Le 9 mai dernier, une caravane apostolique, composée de trois Pères et d'un Frère coadjuteur, s'embarquait à Anvers. Par une coïncidence remarquable, elle avait à sa tête le premier missionnaire belge du Congo, le R. P. Callewaert, qui, il y a vingt ans, commençait à Boma sa carrière africaine.

Ce qui a surtout frappé le R. P. Callewaert, c'est le changement profond qu'ont subi les conditions du voyage. Le trajet de Matadi à Léopoldville demande actuellement dix-huit heures de chemin de fer ; pour accomplir ce même trajet, il fallait jadis de vingt-cinq à vingt-neuf jours, avec des fatigues si grandes que plus d'un voyageur n'arriva jamais à destination. Sur le fleuve, les primitives pirogues ont fait place à des vapeurs installés avec tout le confort moderne.

Partout aussi, sur son chemin, le Père remarqua la transfor-



CONGO BELGE. — Exposition du corps du roi de Nemlao dans sa case ; d'après une photographie



CONGO BELGE. — Arrivée de la première locomotive a Léopoldville ; d'après une photographie.

mation merveilleuse déjà réalisée dans la condition sociale des indigènes. Il y a vingt ans, ces populations étaient sauvages et batailleuses ; elles ne rêvaient que massacre et pillage. Aujourd'hui, les Noirs sont charpentiers, maçons, mécaniciens, chauffeurs, travailleurs des ports ou mariniers à bord des cent et quelques vapeurs qui naviguent sur le Congo. D'autres, restés aux villages, cultivent le manioc, la patate, le maïs, etc., et trouvent un écoulement rémunérateur auprès des travailleurs. A proximité des stations de l'Etat, les indigènes contractent des habitudes d'ordre et de propreté et, là où il y a des missionnaires, beaucoup de villages deviennent chrétiens.

C'est le 30 juillet, près de trois mois après leur départ d'Anvers, que les missionnaires ont atteint Kindu, le terme de leur voyage. Dès le lendemain, ils ont fait choix d'un emplacement pour leur première installation.

Kindu, à plus de 3.000 kilomètres de la côte, est le point de départ du chemin de fer des Grands-Lacs. Le premier ministère qu'auront à y remplir les Pères du Saint-Esprit, sera le soin spirituel des 4.000 chrétiens ou catéchumènes employés à la construction de la voie ferrée.

Plus tard, bientôt s'il plaît à Dieu, ils remonteront vers les sources du Congo, pour porter la Bonne Nouvelle aux nombreuses tribus païennes qui les y attendent. Que les lecteurs des *Missions catholiques* veuillent bien les soutenir de leurs sympathies, de leurs prières et de leurs libéralités !

Haute Egypte. — Le R. P. Fracassini, Franciscain, nous écrit du Caire :

« Mæris et Arment-le-Vieux sont deux villages distants chacun de deux heures de la résidence du missionnaire franciscain. Ce dernier habite Arment-le-Neuf. C'est un bourg assez peuplé possédant une raffinerie de sucre, mais pas d'église. Aussi le missionnaire est-il contraint de célébrer la sainte messe dans une chambre qui sert d'école. Dans ce rayon, se sont opérées au mois de juillet dernier plusieurs conversions d'hérétiques.

« Mæris n'abritait qu'une seule famille catholique, que le missionnaire visitait de temps en temps. A cette occasion, il visitait encore quelques hérétiques ; il les consolait, les encourageait, leur donnait de bons conseils. Cette manière de faire lui concilia leur affection ; ils admiraient son abnégation, sa charité, aussi le prièrent-ils de venir leur parler de religion. Dieu se servit de l'humble enfant de St-François pour appeler à la vraie religion, un certain nombre de ces gens simples. La vue du prêtre catholique, du fils du pauvre d'Assise, si désintéressé, toujours prêt à entreprendre de longues courses à pied pour visiter ses ouailles, se faisant tout à tous sans distinction de religion, assistant les malades avec une charité industrieuse, s'imposant toute sorte de sacrifices, se contentant de leur nourriture, les jetait dans la stupeur. Beaucoup lui témoignaient du respect, lui disaient de bonnes paroles. Un certain nombre, atteints de fièvre typhoïde, de rougeole, ou d'autres maladies épidémiques qui firent tant de ravages dans le cours de cette année, furent par lui réconciliés avec Dieu. Une vingtaine d'hommes se rendirent à la résidence du missionnaire à Arment-le-Neuf pour faire leur abjuration, et une quarantaine d'autres, y compris les femmes et les enfants, furent admis chez eux dans le sein de l'Eglise catholique.

« Les prêtres coptes schismatiques font tous leurs efforts pour empêcher ce mouvement de conversions. Dans ce but ils vomissent mille calomnies contre notre sainte religion. Dans certains diocèses, les prêtres hérétiques vont jusqu'à dire que, si l'on veut changer de culte, mieux vaut passer au protestantisme ou au mahométisme qu'au catholicisme. De fait, certains de ces fanatiques agissent ainsi. Vexations, persécutions, calomnies, tous les moyens leur sont bons pour entraîner les âmes dans l'abîme. Mais, soutenus et encouragés par le missionnaire, les néophytes demeurent fermes dans leur résolution.

« Le P. Norbert Sardagna, au zèle de qui sont dues ces conversions, m'écrivait, le 4 août, qu'il espère recueillir ce mois-ci de nouveaux prosélytes. Mais ces résultats ne seront pas obtenus sans faire de sacrifices. Il faudrait ajouter une pièce à notre école pour que les enfants qui demeurent au loin puissent passer la nuit sans retourner chez eux. De cette façon, on pourrait mieux les préparer à la première communion. Ce serait en outre un moyen de faire de nouvelles recrues et de donner du prestige à la mission. Les coptes n'ont pas d'école et envoient leurs enfants, garçons et filles, à l'école protestante et sont ainsi perdus pour nous.

« La mission est très pauvre, absolument incapable de pourvoir à ce besoin ; je le recommande donc très instamment aux généreux bienfaiteurs. »

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine)

Suite (1)

IV

BONJOUR, MONSIEUR !...

Maintenant, chers lecteurs, vous me laisserez, après vous avoir décrit les lieux et les circonstances où je vis, recueillir certains détails inédits sur les choses de Chine.

Vous excuserez le manque de liaison entre mes idées, en songeant qu'à l'heure du départ de Chao-king, il m'est difficile de garder la sérénité dans la réflexion.

En m'engageant, hier, dans les rues tortueuses de ma cité nouvelle, j'avais l'intention de visiter l'ancienne chapelle des Jésuites, désignée aujourd'hui, comme je l'ai exposé plus haut, sous le nom de pagode de *Tin-ning-tse*.

J'avais déjà parcouru de grandes artères, coudoyé bien des piétons, heurté des portefaix et frôlé, le dirai-je, maints comestibles visqueux étalés aux devantures des boutiques, lorsque, au détour d'une ruelle, je m'entends dire un « Bonjour, monsieur », nettement prononcé, puis repris par un jeune imberbe, gentil petit Chinois, dont je vois encore le sourire.

« Bonjour, monsieur ! »

N'est-ce pas enchanteur de s'entendre ainsi saluer, parmi la foule grouillante et affairée des Jaunes ?

Et c'est d'autant plus charmant, que ce salut de la jeune Chine se croise aussitôt avec l'injure traditionnelle de « diable d'étranger ».

A quelques pas plus loin, en effet, je me suis trouvé en face d'un petit commis, qui n'a rien eu de plus pressé aux lèvres que cette désobligeante appellation !

***

« — Diable d'étranger ! »

« — Bonjour, Monsieur ! ! ! »

Et dans mon esprit s'est établie une facile comparaison.

Entre le jeune écolier svelte, aux formes rigoureusement esthétiques, qui m'adressait le salut européen, et cet espiègle sans éducation, le choix est évident. L'un témoigne d'une Chine policée et même en progrès, l'autre d'une Chine lointaine et rétrograde.

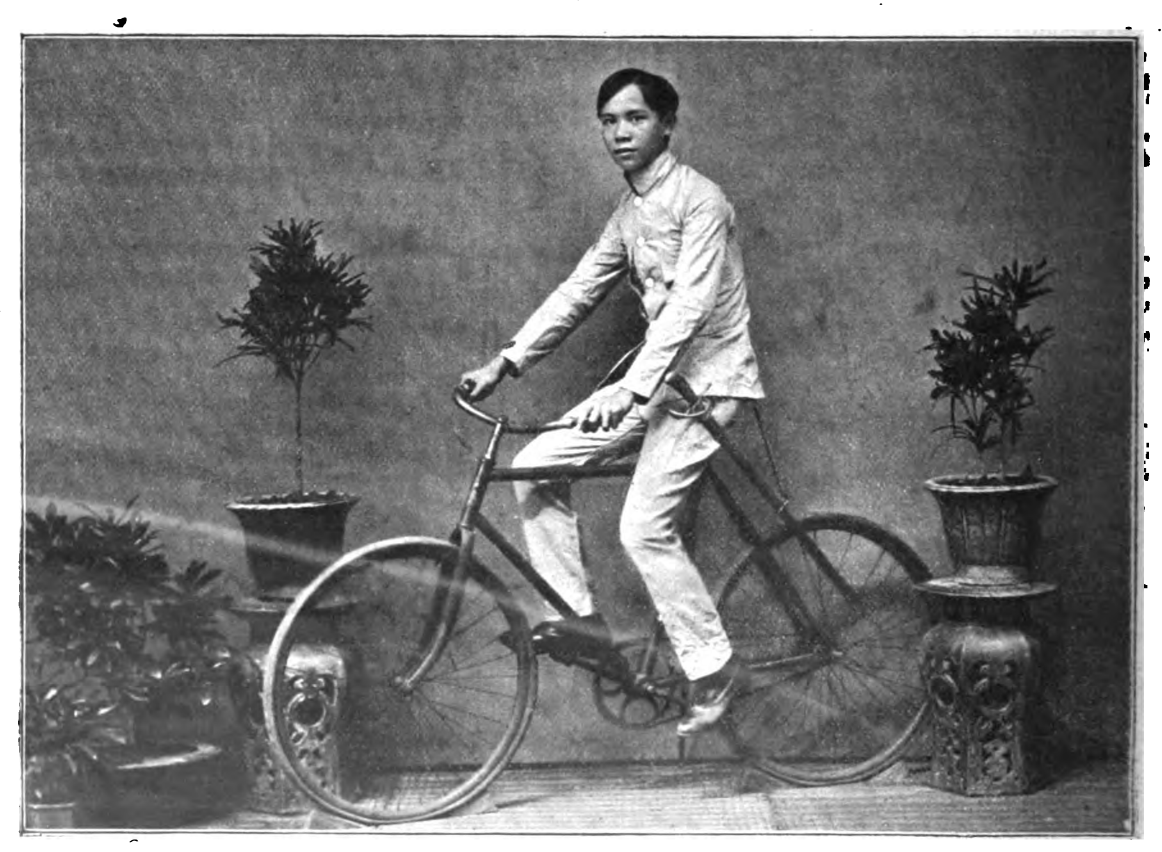
Et je dégage de ces deux situations une leçon de haute expérience et de portée morale, où l'on voit apparaître le bienfait de l'instruction par les langues européennes.

Sans doute, et du fait que les Célestiaux apprennent notre langue, il ne s'ensuit pas que tous acceptent nos mœurs et nos doctrines ; mais cette étude de nos auteurs dans leur propre langue est un des plus puissants leviers de la civilisation. Qui peut en douter ?

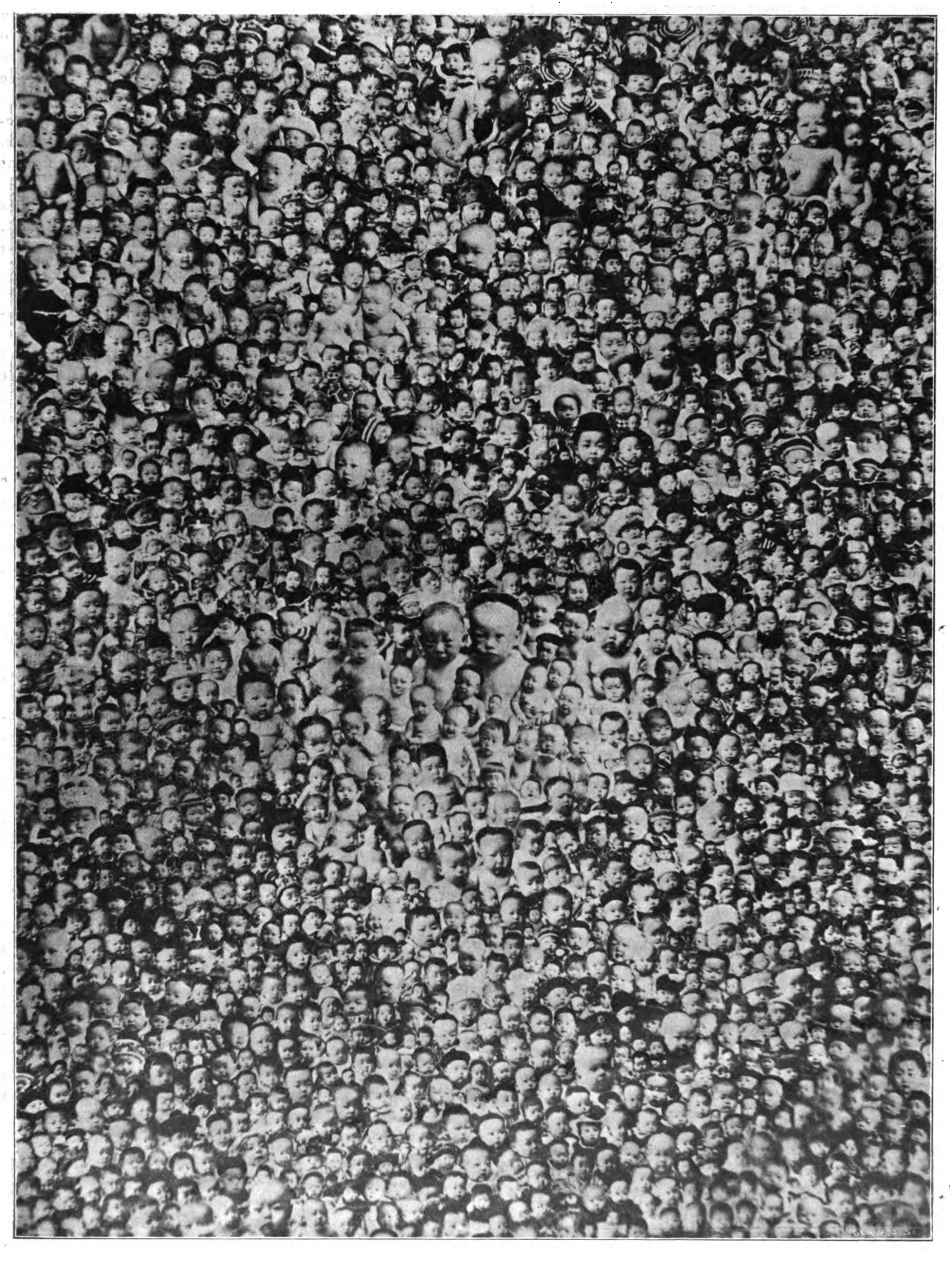
Dans cette question de l'influence par la langue, s'il était encore besoin de persuader ceux qui n'y voient que le côté néfaste, c'est-à-dire la connaissance des défauts de l'Occident, je leur dirais que, pour étayer leur opinion, ils n'ont que des préjugés blâmables, en contradiction avec le bon sens universel et même avec le désir du Créateur, qui veut l'union et le mélange des races, dans une même foi.

Et comment s'opérera cette union désirable, si l'on s'obs-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 11 octobre.



KOUANG-TONG (Chine).— VERS LE PROGRÈS ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX.



KOUANG-TONG (Chine). — L'ENFANCE RECUEILLIE ; reproduction d'une curieuse photographie envoyée par M. GERVAIX.
(Voir page 500)

tine à ignorer et à laisser ignorer les beautés du plus noble langage qui soit sous les cieux !

A l'œuvre donc, petits Chinois !

Je vous rends en retour votre bonjour si délicat et si chantant, chantant comme un gazouillement rieur d'enfant au berceau.

Bon espoir ! Toute l'humanité se réjouira de votre réveil, de votre résurrection !

Bonjour, Monsieur ! petit Monsieur Céleste ! Bonjour !...

V

PETITS ENFANTS

Plus petits que le jeune étudiant qui m'a dit tout à l'heure : Bonjour, ils encombrent les rues de leurs petites mains tendues, de leur joujou qui traîne au bout d'une ficelle, de leur cerf-volant qui s'accroche aux tresses des passants.

Par bandes échevelées, les habits en lambeaux, couvrant à peine ce qu'on ne doit point voir de la pâle humanité, ils se ruent sur un gâteau, sur une sapèque, et ils pleurent en se les disputant.

Leurs mamans n'en sont pas éplorées, et contemplent du seuil des demeures la criarde vivacité des rejetons. Elles sourient à leurs ébats, mon Dieu, comme souriaient nos mères de France aux nôtres, plus discrets peut-être, mais non moins frivoles.

Laissez-les s'amuser!..... Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes ?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes *blondes?* (1)

....

Pour des têtes blondes, ce ne sont pas des têtes blondes ! Mais enfin, ce sont des âmes ingénues comme toutes les âmes de leur âge, et moi qui suis venu pour les sauver, j'éprouve une grande commisération en les voyant se perdre.

Car elles se perdent, ces petites créatures, qu'on trouve semées sur toutes les routes de Chine. Les unes, la plupart, ont un toit et une mère ; mais combien qui manquent des deux et sont rejetées du sein de l'humanité !

Depuis huit ans que je parcours mes tribus, je n'ai pu regarder d'un œil sec ces petits êtres humiliés, manquant de riz, aveugles bien souvent, frêles et exténués, avec une voix de douleur souriante.

Je parle, bien entendu, de l'enfance abandonnée, qui est de trop, non seulement dès le berceau, mais à l'âge où les petits, sortis des langes, ne peuvent encore se suffire.

Et ils sont légion ! Et, s'ils ne meurent point de misère, ils deviennent voleurs.

Anges qui veillez sur vos petits frères des deux mondes, recueillez-en le plus grand nombre en votre paradis !

VI

DANS LA RUE

Le « grand homme » va passer ! Un bruit lointain de cymbale s'est fait entendre, qui a glacé d'effroi toute la gent trotte-menu.

Le lettré à longue robe s'est retourné, puis a continué sa route en se dandinant ; c'est à peine si cet homme, épris de belles sentences et d'élégantes poses, s'est troublé de l'arrivée d'un grand de la terre. Mais le petit peuple, qui peine et se lamente, le peuple qui a faim et qu'on gruge, tremble et se met à l'écart.

Le camelot, inquiet, range ses bibelots à la hâte ; le portefaix dépose sa charge et attend, tandis que maintes commères, au bâton noueux, quittent le milieu de la rue en grommelant et se retirent au logis en fermant la porte.

Déjà le cortège s'approche, les cymbales résonnent plus fort ; des pas lointains battent le pavé, des armes scintillent, une chaise à quatre porteurs apparaît enfin, devancée par des miliciens rouges, au pas accéléré...

Le lettré à longue robe se range enfin ; un silence effrayant se fait... Un strident cri de satellite, cri métallique et languissant, retentit... Le grand homme passe !...

Placide et serein, la face immobile et pâle, le sous-préfet de Ko-you, le cou enfoui dans l'hermine, m'apparaît, telle une statue de dieu olympien dans sa niche aérienne.

Pas un signe des lèvres, pas un froncement de sourcil, pas une idée ne passe dans ce front méditatif qui pourtant s'avance comme une proue de navire de guerre à la conquête des dollars et des pirates.

Il s'avance avec des airs bénins de « père du peuple », et il va cependant pour le juger et le punir. Ses sbires le précèdent comme des torches résineuses, inflammables au moindre éclair de son regard, et ils portent avec eux la terreur, l'injustice souvent, toujours la douleur ou la mort.

Le grand homme passe !... Le grand homme a passé !...

La fillette remanie ses affûtiaux ; le camelot a réinstallé ses menus objets ; l'enfant a repris ses jeux, le portefaix ses denrées ; la vieille femme, qui regardait par le trou de la serrure, a rouvert sa porte.

Toute la rue fourmille de monde, redevient gaie, cependant que le « tyran » s'enfonce de plus en plus dans le lointain et que, bientôt, dépassant l'enceinte des remparts, sa troupe honnie lui ouvre un passage dans les champs de riz et les foins.

Le grand homme a passé, et son peuple respire d'aise, jusqu'à son retour dans sa bonne ville !

VII

VERS LE PROGRÈS

Si les événements de Chine sont devenus monotones depuis quelques années, du fait de leur peu d'importance extérieure, ils ne le sont guère réellement, si l'on envisage la marche ascendante du peuple jaune vers son idéal encore obscurci d'indépendance et de liberté politique. Et les mots de progrès, de civilisation, de justice immanente, d'autonomie nationaliste, revêtent ici déjà un sens particulier qui semble être perdu, par la force de l'abus, chez les vieilles nations d'Europe.

Le progrès, on le voit, en Chine, s'étaler partout.

Progrès dans les grandes villes maritimes, où, depuis vingt ans, affluent cent bateaux à vapeur, où, depuis hier seulement aboutissent maintes voies ferrées, où l'on bâtit quais, écoles, pharmacies, etc. ; où, sur la devanture des boutiques, ruisselle l'or des enseignes *romanisées ;* où le boutiquier lui-

(1) Victor HUGO (*Feuilles d'automne*).

même, à la panse onduleuse, vous présente avec un sourire, dans son jargon d'anglais appris par cœur, un petit verre de cliquot frelaté ; où le gamin des rues fangeuses vient, par petits bonds, opposer à votre regard bleu ses ardentes prunelles de Gavroche.

Progrès dans les campagnes où, au lieu des légendaires *sapèques* enfilées et des anguleux petits *taëls* d'argent, vous voyez glisser des mains calleuses le gros sou de cuivre et la pièce blanche au rutilant dragon ou à l'*Edouard VII* couronné ; où l'homme des champs, plus familier avec l'Européen et ses idées, vous aborde avec des manières pleines d'égards ; où, enfin, l'on entend chez les fils de la glèbe des propos plus sensés, teintés d'esprit scientifique et expérimental.

∴

Partout la civilisation s'avance sur la trace des pieds saignants des semeurs d'idées, et, par suite de ce courant désormais décisif, imprimé aux choses et aux peuples d'Orient, les grands principes de justice et d'équité sociale semblent devoir, sous peu, reprendre leurs droits méconnus.

Déjà, la classe dirigeante des mandarins et lettrés, du reste débordée, est entrée dans la voie raisonnable des réformes générales et privées.

Les hauts dignitaires des provinces taillent dans le vif des traditions augustes, s'arrogent des pouvoirs dictatoriaux dans la répression des abus de leurs subordonnés, et, loin d'être blâmés par leurs souverains, ils en sont gratifiés d'encens du Thibet ou de riches lambeaux de soie jaune.

Les petits sous-préfets ne s'avisent plus guère de fumer le narcotique opium, ni d'évoluer dans leurs sinuosités d'anguille. Leur vraie diplomatie, c'est de n'en plus faire, selon le mot de saint François de Sales, et ils le montrent au besoin à MM. les Européens. Ce n'est que tant mieux, malgré les inconvénients, et ce nouvel ordre de choses est tout à l'honneur de la race céleste, qui a su s'assimiler enfin, espérons-le, sans trop de fatigue stomacale, les cent potions vermifuges qu'on a tendues à ses lèvres décolorées.

Et ce peuple, ce peuple qui sera peut-être *roi*, à la façon du *grrr'and* peuple français, maître du suffrage universel, ce peuple chinois, que pense-t-il, en face de cette mer Rouge qui s'entr'ouvre, semble-t-il, pour le laisser passer aux bords opposés de la rive de la liberté ?

Lui, le peuple, espère ou murmure, et attend, mais ne fait rien ou plutôt il confie à la jeunesse des écoles le soin de ses affaires.

Et cette même jeunesse, sortie du peuple, se charge, en effet, de solutionner les questions à l'ordre du jour.

∴

La jeunesse ! Elle est turbulente à tel point que naguère le vice-roi lançait une proclamation pour interdire leurs discours en plein air ; le haut dignitaire ajoutait qu'on chasserait des écoles tout perturbateur.

Cet ordre net et impératif de César s'exécutera ; mais cela n'empêchera point que les étudiants, qui sont légion, protesteront encore contre les abus du gouvernement.

La cause réelle de cette prohibition n'est pas dans la gêne que ces réunions mettaient dans la circulation, puisqu'elles avaient lieu dans des terrains vagues à ce destinés ; mais



CHINE. — EGLISE DE KOUANG-TCHEOU-FOU (VUE DE FACE)

parce que finalement elles provoquaient les auditeurs aux manifestations réformistes, et devenaient pour l'empire une source de ruines futures (?) et de désagrégation !... On y disait, en effet, que la Chine est restée jusqu'ici le pays de la routine et des séculaires préjugés, que la richesse matérielle de son sol est enfouie sous les décombres des superstitions invétérées ; que le commerce, l'industrie, l'agriculture, malgré l'apparence factice de leurs écoulements, sont enrayés dans leur marche par l'usure, la contrebande ou le pillage ; que l'instruction, se bornant d'ailleurs à retenir de mémoire quelques sentences démodées, n'est répandue que dans une faible portion de la société ; que l'armée n'est qu'une poignée de miliciens avilis ; que l'organisation de la famille, tout excellente et solide qu'elle paraisse, même aux yeux d'étrangers comme Montesquieu, rend difficile et même détruit, par son esprit d'égoïsme, toute initiative généreuse à l'égard de la patrie commune ; qu'enfin le rouage administratif et financier de l'Etat appelle de promptes et efficaces réformes !...

Et tout ce réquisitoire, prononcé avec un mâle accent de fierté vengeresse, ne manquait point de réveiller dans la foule un sentiment d'unanime approbation.

On s'animait de tous côtés, on discutait, et les têtes plus exaltées dessinaient des mécontentements qui bientôt faisaient place à l'action vigoureuse par la presse, les placards séditieux et, au besoin, par la dynamite déposée (on l'a déjà vu) au prétoire des gouverneurs ; qui se traduisaient par une recrudescence d'incendies, de meurtres et de pillages.

Je conçois alors l'entêtement des autorités provinciales dans leur thème favori de tradition gouvernementale, leur mépris catégorique de toute innovation et aussi leur trouble évident au milieu des effervescences populaires que déchaîne la classe dirigeante des lettrés nouvelle race.

Devant l'orage menaçant des revendications humanitaires, qui va bientôt s'abattre sur le pays jaune et le bouleverser peut-être, il n'y a qu'un parti à prendre de la part du gouvernement : celui des réformes progressives et loyales.

Car, les autorités provinciales n'ont d'autre moyen d'amadouer les jeunes que ceux de la persuasion et des promesses.

La répression sanglante ne ferait qu'aviver de plus belle l'indignation de ces têtes bouillantes. D'ailleurs, les étudiants c'est l'avenir, et rien ne doit entraver la marche en avant de cette génération vibrante qui entreprend à elle seule de creuser le fondement de la *cité future*.

Elle ne rêve en principe, ni le désordre dans la rue, ni l'anarchie, ni l'affriolante conquête d'un prétoire ; mais elle veut de la clarté dans la maison où elle étouffe, de la chaleur, de l'espace et de l'air vivifiant sous le vaste horizon.

Elle veut tout cela, en attendant qu'elle ait plus, c'est-à-dire le perfectionnement relatif d'une civilisation normale, puisant ses principes dans l'ordre moral et matériel, dans l'idéal permanent du droit, de la justice et de la vérité.

Et le Fils du Ciel aura beau lancer décrets sur décrets pour maintenir dans le *statu quo* l'éternel et avilissant régime de la tradition politique, il aura beau envoyer aux galères quelques récalcitrants ; l'heure sonnera vite, si elle n'a point déjà sonné, où la voix timide d'un gouverneur, impuissante à couvrir les rumeurs aiguës de la naissante révolution, sera coupée par l'apostrophe équivalente d'un chef de séances : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes ! »

Ce sera alors la décisive impasse du peuple jaune. S'il sait se tenir dans le juste milieu et accepter de sang-froid les réformes promises, il peut vivre sous un régime constitutionnel moyen ; s'il va aux extrêmes et brise son passé d'un coup sanguinaire, cela peut le conduire à la division, à l'étiolement et même à la ruine.

Mais, dans l'un et l'autre cas, j'aime à espérer et je crois fermement que l'idée religieuse poursuivra régulièrement son petit chemin, pourvu toutefois qu'elle soit aidée par la grâce divine et les efforts multipliés de la prédication, de la presse et des écoles.

(A suivre.)

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

De Stanley-ville à Avakuli

Par le R. P. Gabriel GRISON, des Prêtres du Sacré-Cœur de Soissons, Préfet apostolique de Stanley-Falls

Suite (1)

Bongena, vendredi 26 mai.

Bougena m'est apparu dans un site pittoresque et rappelant celui d'un grand village européen noyé dans les arbres.

Confirmation des méfaits du léopard. Le chef a réuni ses hommes et leur a tenu ce petit discours :

« — Vous voyez que tous les jours le tigre fait des victimes parmi nous. C'est quelqu'un d'entre vous qui l'a appelé et qui est cause de nos malheurs. Que celui-là se fasse connaître. »

Comme personne ne répondait, tous ont dû passer par l'épreuve du poison, et l'un en est mort. C'est évidemment le coupable ! !

L'épreuve du poison est, vous le savez, d'une coutume générale dans les tribus de l'Afrique centrale. Elle consiste à absorber une infusion de racines vénéneuses pour prouver son innocence quand l'on est accusé d'un crime.

Panya, samedi 28 mai.

Ce matin, par mesure de précaution, j'ai sorti mon revolver et j'y ai glissé six balles. C'est un « en tout cas » pour traverser la zône infestée.

Nous arrivons au village de Mutejimbwa ; il est complètement désert, tous les habitants s'en sont retirés à cause du léopard. Grâce à la pluie d'hier, nous pouvons, à la trace de ses pas, suivre ses allées et venues.

Plus loin, nous traversons une belle rivière aux eaux noires et torrentueuses, la Huma, qui va grossir les eaux de la Chopo. Nous trouvons près de l'autre rive les gens de Mutejimbwa, occupés à refaire leur village ; ils ont mis la rivière entre eux et leur ennemi. Les voyant si nombreux, je m'étonne qu'ils ne soient pas capables de tenir tête à un léopard. Nous passons au milieu d'eux. Les petits garçons accourent, se mettent en ligne et, en bel uniforme de simple et innocente nature, me font le salut militaire.

Mwingi-katoto, dimanche 29 mai.

Ce matin, de très bonne heure, j'ai célébré la messe, au milieu des chrétiens qui m'accompagnent.

Comme c'est aujourd'hui dimanche, nous ne faisons qu'une courte étape. En trois heures, nous arrivons à Mwingi Katoto.

A l'entrée de ce village, nous rencontrons un personnage étrange : enfariné, empoussiéré, vêtu d'oripeaux flambants, coiffé de grandes plumes, avec des castagnettes et des grelots aux poignets et aux jambes. Il se livre à des contorsions affreuses, se frappe la poitrine, se jette en avant, revient en arrière et brandit une lance contre un ennemi invisible. Je demande quel est ce personnage.

« — C'est un médecin », me répond-on.

Je suis à peine installé que je reçois la visite du chef.

« — Vous avez ici, lui dis-je, un drôle de docteur ?

« — C'est le docteur de la mort, me répond-il.

« — Comment ? le docteur de la mort ?

« — Oui, un tel est mort malgré tous les remèdes qu'on lui a donnés et maintenant le médecin éloigne l'esprit du défunt.

« — Ah ! c'est pour cela qu'il faisait un si grand tapage tout à l'heure. Alors sans doute vos femmes vont pleurer et danser pendant huit jours ?

« — Certainement.

« — Je serais heureux de voir votre médecin et de lui parler.

« — Très bien, je vais chercher son mari.

« — Son mari ?

« — Oui, le docteur, c'est une femme. »

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 octobre.

J'avoue que je ne l'avais pas remarqué. Le mari de Mme le Docteur arrive : un grand et gros Noir, d'une quarantaine d'années. Il me dit humblement :

« — Père, nous autres, nous sommes de pauvres Noirs, nous savons peu de chose. Mais toi, as-tu un remède contre les morts ?

« — Comment contre les morts ?

« — Oui, pour les éloigner et les empêcher de nous nuire?»

Le chef voit sur ma table une grosse loupe que j'ai prise pour examiner en cours de route les cristaux des roches.

« — Qu'est-ce que cela ? me demande-t-il.

« — C'est une sorte de lunette qui grossit les objets pour les mieux voir et qui sert aussi à allumer du feu. »

Et j'allume un cigare, en concentrant sur lui les rayons solaires avec la loupe.

Stupéfaction générale ; le cercle qui nous entourait grossit à vue d'œil. Le chef montre la loupe à ceux qui arrivent :

« — Regardez ce miroir, c'est une chose merveilleuse, c'est du feu. »

Personne n'y veut toucher.

« — Touchez, n'ayez pas peur ! »

Et, pour montrer son savoir-faire, il darde le faisceau lumineux sur le pagne de son voisin et y met le feu. Tous sont dans l'admiration.

« — Oui, dis-je, cela est beau ; mais occupons-nous de choses moins futiles : tout à l'heure vous m'avez demandé un remède contre les morts. Vous avez tort de craindre les morts. Ce qu'il faut craindre, c'est de mourir quand on est méchant. »

J'étais sur mon terrain et je commençai le catéchisme. Le chef m'approuvait en disant : « C'est bien cela ; on m'a dit ces choses à Zanzibar. »

Je leur expliquai que les remèdes de leur prétendu médecin n'en sont pas, que les vrais remèdes sont des choses de science variant selon les maladies.

Je passai le reste du jour à bander des plaies et à formuler des recettes. Après souper, le chef revint avec ses gens, il me pria de lui donner une tasse de café, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Bafwaboli, 30 mai.

Nous partons de Muingi Katoto à six heures, et nous entrons bientôt sur le territoire des Mobalis, tribu intéressante, qui occupe tout le pays jusqu'à l'Armvimi, dans les environs de Panga.

On reconnaît de suite un Mobali au tatouage caractéristique qu'il porte sur la poitrine et le ventre. Ce sont des ronds concentriques de 3 à 4 centimètres de diamètre, faits au couteau sur la chair vive. Quand les enfants ont l'âge de supporter l'opération, on les étend sur le dos et par terre, les mains et les pieds solidement liés à des piquets, l'opérateur frappe la peau, pour tuméfier la partie sur laquelle il veut opérer; puis il y trace, au couteau, les cercles dont je viens de parler.

Celui qui se refuserait à ce supplice serait renié par son père. J'ai rencontré un pauvre malheureux qui était dans ce cas. Son père l'avait chassé après lui avoir fait prendre un breuvage empoisonné. Il n'en était pas mort, mais il en restera estropié pour la vie.

Dès que les patients sont guéris, ils sont reçus par tout le village en fête, avec des danses extrêmement curieuses.

J'ai eu l'occasion d'assister à ce spectacle. Depuis les vieillards à cheveux blancs jusqu'aux plus petits garçons capables à peine de se tenir debout sur leurs jambes, tous y prennent part. Les héros de la fête ont des couronnes de feuillage sur la tête et des guirlandes autour des reins. Les autres, les adultes, portent leur grand costume de guerre : plumes sur la tête, lance ou couteau à la main, arc et carquois en bandouillère, quelques-uns peints en rouge. Tous dansent au son du tam-tam, l'un suivant l'autre dans un immense monôme, qui déroule ses orbes capricieux sur la place publique, au milieu d'un tapage infernal. Ils me firent l'honneur d'évoluer plusieurs fois devant moi. Les femmes se contentaient d'admirer et d'applaudir.

Les Mobalis sont très doux ; mais, précisément à cause de leur caractère timide et conciliant, ils ont été souvent victimes de leurs turbulents voisins et sont encore, à l'heure actuelle, taillables et corvéables à merci. Leurs femmes sont un peu mieux vêtues que chez les Bakumus ; mais elles ont la mauvaise coutume de se défigurer avec leur affreux *pelele*. C'est un disque d'ivoire ou de bois (j'ai vu ce disque remplacé par le couvercle d'une boîte de confiture) qu'on incruste dans la lèvre supérieure en l'étirant petit à petit jusqu'à ce qu'il déborde de 12 centimètres au-dessus de l'autre. C'est hideux !

***

Vers neuf heures, nous arrivons au village de Kalunga, bâti en amphithéâtre sur la rive gauche de la Chapo, que nous retrouvons ici (elle se jette dans le Congo, avec la Lindi, assez près de notre mission de Saint-Gabriel). Le paysage est superbe. La rivière sort des profondeurs de la forêt et y rentre après avoir parcouru deux kilomètres à ciel ouvert, ses eaux ont une couleur sombre et courent tumultueusement. Sur l'autre rive, qui est assez élevée en face de Kalenga, le poste blanc de Bafwaboli, gracieusement construit en briques rouges dans un bosquet de palmiers. Une barque nous transporte de l'autre côté, et nous sommes reçus à la rive par M. Kloss et son adjoint.

30 juin.

Malgré l'aimable hospitalité de M. Kloss, je partirai ce soir.

Si le séjour de Bafwaboli est enchanteur pour les yeux, il est insupportable à ceux qui sont, comme moi, trop sensibles à la piqûre des insectes. Des moustiques, des maringoins, ce serait acceptable, car ces insectes ne sont ennuyeux que le matin et le soir ; mais ici, un petit vampire, gros comme la tête d'une épingle, vous dévore depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Impossible de faire aucun travail. S'il en est ainsi toute l'année, le poste devrait être déplacé.

J'ai trouvé à Bafwaboli une dizaine de catéchumènes venus de Falls. L'un d'eux sait lire ou à peu près, je lui ai donné un catéchisme.

1er juin, saint jour de l'Ascension.

Je me trouve bien seul au milieu de ces sauvages et de cette interminable forêt. Hier je suis arrivé à Bébéné. C'est un bel endroit sur les bords d'une rivière sauvage comme la sombre forêt où elle roule ses flots tumultueux. L'épaisseur

de la forêt ne me permettait pas de la voir ; mais nous entendions les mugissements de ses cascades. Elle s'appelle le Lombaya. Les chimpanzés, les crocodiles et les éléphants paraissent aimer ces parages.

∴

Hélas ! hélas ! les mouches piquantes y sont encore plus nombreuses qu'à Bafwaboli. La nuit, ça été une sarabande de lucioles, d'éphémères, de moustiques et de tous les insectes de la création.

Je me suis levé de grand matin pour célébrer la sainte messe. Je l'ai commencée ; mais je n'ai pu continuer. Tous ces petits êtres ailés se précipitaient en bataillons serrés sur les cierges et les éteignaient à mesure que nous les rallumions.

J'ai fait une étape de deux heures et je suis venu passer la fête à Bapendi, encore un village arabisé, où j'ai fait le médecin et le catéchiste.

Boyulu, 7 juin.

Tous les jours se ressemblent, ce pourquoi j'ai laissé dormir mon journal.

De grand matin nous disons la prière, je prends une tasse de café, je marche quatre ou cinq heures, j'arrive à l'étape, j'y attends mes porteurs, je dis mon bréviaire, je donne des remèdes, je fais le catéchisme et... le soir arrive.

∴

A Batama, où j'ai célébré la sainte messe dimanche, j'ai pu acheter des vivres pour plusieurs jours. Par contre, le lendemain, à Bafwabolo, j'ai dû me fâcher pour en faire donner à mes porteurs et je n'ai pu leur en obtenir qu'à neuf heures du soir. Il y avait mauvaise volonté chez le chef du village.

Boyava, 9 juin

Hier j'ai réconforté les quelques chrétiens et catéchumènes que j'ai trouvés à Bafwasende et leur ai promis qu'avant un an ils auraient une mission chez eux. Ce qui sera. Bafwasende est bâti sur la rive droite de la Lindi.

13 juin.

Je suis arrivé ce matin à notre mission d'Avakubi. Elle est située en pleine forêt sur la route des Grands Lacs. J'ai été agréablement surpris, en traversant le village des travailleurs du poste, de voir tout le monde, hommes, femmes, enfants se mettre à genoux en pleine rue, sur mon passage. Habillé en laïque, botté et casqué, j'étais quelque peu gêné pour donner des bénédictions à droite et à gauche ; mais les Noirs n'y regardent pas de si près.

J'ai surpris nos Pères en plein travail. Bientôt tous leurs petits ouvriers m'entouraient et me dévoraient des yeux, de leurs beaux grands yeux noirs si expressifs.

∴

La mission est bien organisée. Les constructions provisoires et en pisé sont celles de toute mission naissante ; mais les Pères vont se mettre aux briques. La mission est entourée d'une petite campagne, conquise sur la forêt abattue et où croissent avec vigueur les bananes, le manioc, les haricots, les patates douces, voire même les pommes de terre d'Europe.

(*A suivre.*)



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des " Missions Catholiques " rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. l'abbé Lafont, à Carcassonne (Aude).
M. l'abbé Bardot, à Blomard (Allier).

AUMONES
Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

	fr.	c.
En mémoire de M. Martial de Prandières, président honoraire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi	4000	»
M. H. Morel, Paris	3	30
Une Sœur de la Charité, Lyon	200	»
Anonyme du Mans	13	»
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	1	»

Au R. P. Athanase Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent, à Nazareth.

Anonyme de Paris	10	»

Pour une œuvre de catéchistes (P. Corre, Gabon).

Anonyme du diocèse de Tours	100	»

Pour une œuvre de catéchistes (Mgr Dupont, Nyassa).

Anonyme du diocèse de Tours	100	»

Pour une œuvre de cathéchistes (R. P. Bertreux, Salomon méridionale).

Anonyme du diocèse de Tours	100	»

A M. Briand, Bangalore.

M. Jager, à Fribourg	10	»

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour ses lépreux.

G. D. du diocèse de Bayeux	5	»

A M. Lazard, Cambodge.

Un ami des âmes du Purgatoire, diocèse de Soissons	3	»

A M. Chaffanjon, Kouy-tchéou.

Anonyme de Feurs, diocèse de Lyon, demande de prières	20	»

A Sœur Gilbert, Tché-kiang.

Anonyme du diocèse de Grenoble, demande de prières spéciales	50	»

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

Anonyme de Lyon	50	
Un curé breton expulsé	10	»
N..., Nantes	5	»
Anonyme de Bordeaux, demande de prières spéciales	5	»

Pour les religieux et religieuses qui ont le plus souffert de l'incendie d'Hakodaté.

Un anonyme du diocèse de Verdun	10	»

Au R. P. Cuche, Victoria-Nyanza septentrional, pour les nègres atteints de la maladie du sommeil.

Anonyme du diocèse de Saint-Flour	50	»

A Mgr Olier, mission de Futuna (Océanie centrale).

M. Burdin, Lyon	5	»

Pour les missions nécessiteuses (M. Matrat, à Hirado, Nagasaki).

Anonyme du diocèse d'Autun, demande de prières spéciales	20	»
Un séminariste de diocèse de Rennes	5	»

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



TANGANIKA (Afrique équatoriale). — ENFANTS CHRÉTIENS, CLASSE DE LECTURE ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr LECHAPTOIS.

Troubles et Massacres en Chine

Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong, nous prie de porter à la connaissance de nos lecteurs les malheurs dont sont victimes les pauvres chrétiens de sa préfecture apostolique. Il sollicite à cet effet les aumônes des âmes charitables et nous transmet, avec prière de les reproduire, les détails que donne sur ces douloureux événements M. Gervaix.

LETTRE DE M. GERVAIX, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

De triste nouvelles nous arrivent de Pak-Hoï où réside M. Pénicaud.

Depuis bientôt trois mois, la rebellion a semé la misère dans le district de ce missionnaire, et enfin le sang vient d'y couler par suite de la répression rigoureuse des autorités.

L'augmentation des impôts a irrité les paysans qui, manquant déjà de riz, n'ont pas eu d'autres ressources que celles du vol et du brigandage.

Les soldats eux-mêmes, envoyés au secours des braves gens, se sont joints bien souvent aux rebelles et ont commis des abus tels que les ouailles du Père en ont ressenti les terribles effets : massacre de 13 chrétiens, enlèvements et outrages de femmes, pillage de demeures, etc., rien n'a manqué. La tête du missionnaire a été mise à prix.

En fin de compte, le missionnaire est réduit à la dernière extrémité, obligé de nourrir une centaine de familles qui ont cherché abri chez lui.

Origine, développement et avenir de la mission du Tanganika

Nous sommes heureux de publier la lettre si consolante que l'on va lire. C'est une vue d'ensemble, un historique complet de la mission du Tanganika et, en voyant tout le bien qui s'y est déjà réalisé et qui s'y prépare encore, on ne peut s'empêcher de rendre grâces à Dieu.

LETTRE DE MGR LECHAPTOIS, DES PÈRES BLANCS D'ALGER, VICAIRE APOSTOLIQUE

I. — Période de fondation.

La mission du Tanganika est déjà vieille d'un quart de siècle. Ses premiers missionnaires arrivèrent à Oujiji en 1879.

A vrai dire, cependant, elle n'a commencé à se développer normalement que depuis une quinzaine d'années à peine. Pendant les dix ou douze premières, les ouvriers évangéliques firent le travail le plus grand et le plus difficile : ils défrichèrent le terrain au prix de leur vie ; la plupart, en effet, ne devaient pas recueillir la moisson qu'ils avaient préparée. Il est écrit : « Autre est celui qui moissonne, autre est celui qui sème. »

***

A la fin de 1891, lorsque j'arrivai à Karéma, j'y trouvai trois missionnaires prêtres et deux Frères coadjuteurs. Sur l'autre côté du lac, dans le vicariat actuel du Haut-Congo, il y avait deux stations et dans chacune trois religieux, Pères ou Frères.

Le jour même de mon arrivée, on enterrait à Karéma un jeune prêtre venu d'Europe depuis quelques mois seulement. L'un de mes confrères me dit :

« C'est le troisième que nous perdons cette année ; c'est d'ailleurs la moyenne à peu près ordinaire pour chaque année. Les nouveaux missionnaires qui nous sont envoyés comblent les vides ; mais c'est tout : notre nombre n'augmente pas. »

Il me disait cela de l'air le plus tranquille, comme si, dans cette moyenne de trois sur douze qui mouraient chaque année, il n'y avait rien que de très naturel.

Je crois me rappeler qu'à ce moment, cette mortalité me parut, à moi, chose moins ordinaire. Cependant, grâce à Dieu, elle ne me troubla point. Je me mis à considérer la chose au point de vue où la voyait sans doute cet excellent confrère et je dis au Bon Dieu :

« Je suis venu pour travailler le temps qu'il vous plaira ; c'est à vous à mesurer la longueur de ma journée. »

Puis, en présence de travaux restés presque sans résultat apparent, en face de tant de tombes creusées prématurément, je me rappelai les paroles que nous disait un jour le cardinal Lavigerie :

« Mes enfants, vous élevez sur cette terre d'Afrique un grand édifice à la gloire de Dieu. Vous en serez les premières pierres ; mais vous savez ce qu'il en est des premières pierres d'un édifice : elles disparaissent dans les fondements. Il en sera de même de vous. »

Je voyais la réalisation de cette parole de notre illustre fondateur dans les débuts de la mission du Tanganika. Les trois premiers supérieurs et les deux vicaires apostoliques qui leur avaient succédé étaient venus avec beaucoup d'autres s'ensevelir dans les fondements de l'édifice.

Ces vaillants ouvriers de la première heure avaient préparé la moisson et fécondé, par leur mort, le champ qui devait la produire. A leurs successeurs devaient s'appliquer les paroles de l'Evangile : « Je vous ai envoyé moissonner ce que vous n'avez pas semé ; d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leur travail. »

***

En 1891, il n'y avait dans la mission du Tanganika proprement dite que la seule station de Karéma ; elle comptait de 500 à 600 chrétiens ou catéchumènes, la plupart esclaves rachetés.

En 1892, une deuxième station est fondée à Kala, vers le sud du lac, et on commence à recruter des catéchumènes non plus seulement parmi les esclaves rachetés, mais parmi les enfants de familles libres qui fréquentent les écoles de la mission.

En 1894, une troisième station, établie dans les environs de Kirando, obtient les mêmes succès.

La mortalité parmi les missionnaires diminue un peu. Le nombre des stations augmente presque d'année en année.

II. — Etat présent de la Mission.

Actuellement la mission du Tanganika compte onze stations de missionnaires, trois stations de religieuses (Sœurs Blanches), cinquante stations de catéchistes maîtres d'école, près de 5.000 néophytes et plus de 8.000 catéchumènes. Le nombre de nos petites écoles dirigées par nos catéchistes est de 82 et nous n'y comptons pas moins de 5.000 élèves, garçons et filles.

La plupart de ces enfants ne sont pas encore baptisés, car la règle est de leur faire attendre quatre ans la grâce du baptême, afin d'être mieux assurés de leur persévérance. Mais presque tous ont un désir sincère du baptême, dès qu'ils commencent à comprendre la grandeur de cette grâce. Tous puisent dans les leçons qu'ils reçoivent à l'école des sentiments élevés, le mépris des superstitions et des coutumes barbares du paganisme, enfin et surtout une connaissance suffisante des vérités de notre sainte religion.

Outre ces écoles ordinaires, la mission du Tanganika possède une école normale où 50 élèves choisis se forment, pendant quatre ans, au moins, aux fonctions importantes de catéchistes. En ce moment, une dizaine de ces élèves catéchistes ont manifesté le désir d'être prêtres et ont commencé l'étude du latin.

Dieu, pour compléter la formation de notre jeune Eglise du Tanganika, a daigné appeler aussi quelques âmes à la vie religieuse. Un certain nombre de jeunes chrétiennes ont résolu de se consacrer, dans la pratique d'une vie plus parfaite, à l'œuvre de la

conversion des femmes et des filles païennes. Sept ont commencé, sous la direction d'une Sœur Blanche, leur noviciat que trois ou quatre poursuivent avec persévérance depuis déjà plusieurs années. Un grand nombre, trop jeunes encore, aspirent à les imiter dès qu'elles pourront être admises.

La bonne volonté de ces religieuses noires et leur application à se former aux vertus de leur saint état, font espérer que la mission trouvera en elles d'utiles auxiliaires et d'excellents modèles d'une vie exemplaire à proposer aux filles et femmes indigènes.

III. — Motifs de grandes espérances pour l'avenir.

Nous ne saurions présumer de l'avenir, car l'avenir est à Dieu, qui seul donne l'accroissement à des œuvres : « *Deus autem incrementum dedit.* »

Cependant, en voyant le développement progressif de la Mission en ces dernières années, on peut espérer que le bien qui a été fait ira en augmentant de plus en plus.

Deux motifs particuliers viennent accroître nos espérances.

***

Le premier se tire des dispositions généralement très bonnes des habitants de ce pays.

« Les païens, m'écrit un missionnaire, sont toujours d'une docilité parfaite. Quand nous allons faire le catéchisme dans les villages, ceux qui sont présents ne manquent jamais d'y assister, et même un bon nombre quittent leurs champs pour venir entendre la parole de Dieu. »

Un second motif d'espérance pour l'avenir, c'est la conversion récente du chef le plus important de tout le pays, le roi de l'Oufipa, sur le territoire duquel quatre de nos stations sont établies.

Ce chef, appelé Kiratou ou Kapoufi II, vient de montrer son désir d'être chrétien par un acte absolument sans exemple chez ses pareils. Il a renvoyé toutes ses femmes, à l'exception d'une seule, et a déclaré qu'il renonçait complètement à la polygamie, afin de pouvoir être baptisé. Ses sujets s'étonnent et se demandent s'il est vraiment possible que lui, grand roi, reste avec une seule femme. Pour lui, il se contente de leur dire qu'ils feraient bien d'imiter son exemple.

Il s'est soumis à un examen public sur la religion afin d'être admis au catéchuménat, et, lorsque le missionnaire, pleinement satisfait de ses réponses, lui remit la croix de catéchumène, il dit avec un accent de sincérité profonde :

« Oh ! merci, Père, je préfère cette croix à une caisse pleine de roupies. »

Depuis ce temps, son zèle à favoriser nos écoles et à s'instruire lui-même ne s'est pas démenti. Il a, en même temps, fait bâtir l'école, la chapelle et même une maisonnette convenable pour les missionnaires de passage.

Comme l'autorité de ce roi s'étend sur un territoire considérable, sa conversion peut faire beaucoup pour le progrès de la religion dans ce pays.

***

Cette conversion est due surtout à l'heureuse influence d'une des religieuses noires dont j'ai parlé précédemment, Ounda, ou plutôt Adolphina-Maria, car elle a pris un nom chrétien depuis qu'elle a abandonné le paganisme.

Elle est la propre sœur de Kiratou et fille du grand roi Kapoufi. Elle pouvait avoir, dit-elle, de 9 à 10 ans à la mort de son père, par conséquent elle aurait actuellement 25 ou 26 ans.

Il y a quatre ans, elle était la femme du roi Kapéré, qui régnait alors à la place de Kiratou. Mais elle avait réussi à s'instruire des dogmes du christianisme et voulait, à tout prix, être baptisée. Ne pouvant obtenir de son royal époux que lui-même se fît chrétien ou qu'au moins il abandonnât la polygamie par respect pour la religion, elle lui demanda et obtint de se retirer de la cour afin de vivre en chrétienne. Elle quitta, sans regret, son titre de reine, qui ne pouvait, disait-elle, la conduire au ciel, et elle vint s'enfermer chez les Sœurs de Karéma, dont elle avait entendu parler.

Arrivée chez les Sœurs, avec une petite esclave qui formait toute sa suite, Ounda parut, dès le commencement, une de ces âmes privilégiées sur lesquelles Dieu a de grands desseins.

Douée de toutes les qualités de la race (la famille royale de l'Aufipa appartient à la race supérieure des Bahima), elle se distinguait complètement des femmes ordinaires, par un maintien toujours digne, des sentiments élevés et une intelligence qui lui permettait de comprendre toutes les beautés de la religion. Aussi, après un catéchuménat que de pareilles dispositions nous permirent d'abréger un peu, elle reçut enfin le baptême tant désiré.

Témoin des travaux et des vertus des religieuses, elle avait deviné, dès les premiers jours, la grandeur et le mérite de leur vie ; aussi, après son baptême, n'eut-elle plus d'autre pensée que de se donner, comme elles, toute à Dieu pour travailler à la conversion des âmes. C'est ainsi qu'Adolphina-Maria est devenue la première religieuse noire du Tanganika et a, par son exemple, attiré quelques âmes choisies

qui forment le noyau de la petite congrégation en espérance.

En attendant qu'elle puisse être placée, avec quelques-unes de ses compagnes, dans un poste de mission, je l'ai envoyée, deux années de suite, passer quelques semaines dans sa famille. Je savais que ce séjour chez sa mère serait utile au bien spirituel de ses proches, à la conversion desquels elle brûlait de travailler.

Le succès a dépassé mon attente. Elle a porté dans ce milieu, encore tout païen, les grâces de son baptême et son ardent prosélytisme. Par ses prières, ses bons exemples et ses pieuses exhortations, elle est arrivée à convertir non seulement Kiratou, son frère, mais encore trois de ses jeunes sœurs et une de ses nièces.

.·.

Cette nièce, que tout le monde appelle la petite reine de l'Hyangalilé, parce qu'elle est la vraie héritière de ce royaume (1), est âgée de 12 à 14 ans. Elle s'appelle *Nti*, mais elle est plus connue sous le nom de *Kataï*, qui est aussi le nom d'une divinité fameuse du pays.

Nti ou *Kataï* aurait voulu suivre sa tante chez les Sœurs de Karéma. Elle s'était mise, une fois, en route dans ce but, avec la permission de sa mère.

Mais quelques chefs de villages, informés que leur « jeune reine » s'en allait avec sa tante Ounda, et craignant qu'il ne lui arrivât malheur ou, peut être, qu'elle ne se fît, elle aussi, religieuse, se mirent à sa poursuite, et, malgré ses cris et ses larmes, la ramenèrent à la capitale. Ces braves gens témoignaient ainsi leur profond attachement à leur reine ; ils lui déclarèrent qu'ils ne la laisseraient jamais sortir de son royaume !

Cependant, Kataï, retenue prisonnière par ses affectionnés sujets, n'a pas renoncé à son dessein de s'instruire et de devenir un jour chrétienne. A force d'instances, elle a fini par obtenir de sa mère la permission de s'établir, avec quelques servantes, près de la mission du Mawzyé. Cette résidence, n'étant qu'à quatre ou cinq heures de marche de la capitale, les sujets, cette fois, ont laissé faire. Kataï s'est mise avec ardeur à étudier le catéchisme. Elle a été admise récemment au catéchuménat et l'on peut dire qu'elle ne le cède en rien à son oncle Kiratou, pour la ferveur et le désir du baptême.

.·.

Si j'ai été assez heureux pour intéresser les lecteurs à la famille royale de l'Aufipa et de l'Hyangalilé, je leur demande, pour cette famille, une petite prière, afin que Dieu y achève les conversions que sa grâce a si bien commencées.

Quant à ceux qui voudraient aider Adolphina-Maria à fonder, avec deux de ses compagnes, une station de religieuses noires dans le pays de l'Aufipa, je n'ai pas besoin de dire qu'ils peuvent être assurés de notre reconnaissance et qu'ils coopéreront, par cette bonne œuvre, au grand bien que cette religieuse semble appelée à faire dans ce pays, par ses vertus et l'influence considérable dont elle jouit auprès de tous.

(1) L'Hyangalilé est un pays limitrophe de l'Aufipa et placé sous la suzeraineté de Kiratou.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie. — Le R. P. Clément, des Augustins de l'Assomption, nous écrit de Gallipoli, le 1er octobre 1907 :

« Gallipoli, avec ses souvenirs de la guerre de Crimée, est une ville à laquelle les lecteurs des *Missions* voudront bien s'intéresser. Les cinq mille braves, morts loin de la patrie lors de cette expédition et qui dorment leur dernier sommeil dans le cimetière qui est confié à notre garde, leur inspireront, j'en ai la douce persuasion, l'idée d'envoyer un secours à une mission qui donne les plus belles espérances, mais qui a besoin de généreuses sympathies.

« Notre mission est de fondation relativement récente, et malgré cela elle semble déjà mûre pour donner des fruits. L'an dernier, un mouvement de conversions s'est dessiné dans la communauté arménienne. Un des deux prêtres (le plus intelligent et le plus zélé) suivi d'un certain nombre de familles, est entré dans le sein de l'Eglise catholique. Ce mouvement ne s'arrêtera pas là ; tout fait prévoir qu'il ira s'accentuant. Il y a à peine six mois, nous avons eu encore une abjuration, et sous peu nous aurons celle de deux nouvelles familles que nous préparons en ce moment.

« Chez les Grecs, nous ne sommes pas aussi avancés, parce que le fanatisme est bien grand. Il semble que Michel Cérullaire, en mourant sur ces plages, leur a laissé en héritage quelque chose de sa haine contre Rome. Cependant il y a lieu de croire dès maintenant que bientôt il y aura aussi au sein de cette communauté deux ou trois retours.

« J'ai dit ensuite que nous avons besoin de généreuses sympathies, et cela dans toute l'étendue du mot, étant donné que le pays où nous travaillons est d'une pauvreté à nulle autre comparable. L'hiver approche et cette pauvreté va se changer en *misère*. La sécheresse a empêché les moissons de venir à bien. Il y a des paysans qui n'ont pas récolté même la moitié de ce qu'ils avaient semé. Or, dans ces contrées, le blé constitue la principale ressource ; le blé manquant, il n'y a plus rien.

« Les sympathies généreuses nous seraient également nécessaires pour arranger la chapelle où se réunissent tous nos convertis. Non, vraiment, deux pauvres chambres, dont la cloison a disparu, ne peuvent être à jamais le palais du roi du ciel et de la terre. Mais pour cela il faut avoir de l'argent, et le seul moyen d'avoir de l'argent pour un missionnaire est de quêter et je quête. Tout bien calculé, il me faudrait 5.000 francs. J'ai le doux espoir qu'en souvenir des 5.000 soldats français dont les restes reposent à Gallipoli, vous voudrez bien envoyer votre obole. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Eugène Boyer, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Budamangalam :

« La divine Providence n'abandonne jamais ceux qui se confient en elle. Les lecteurs des *Missions catholiques* ont entendu mon appel. Hélas ! lorsque je vous écrivais, je n'étais pas au bout de mes épreuves : le choléra est venu s'abattre sur mon pauvre district et a semé la misère et la mort dans nombre de villages. La petite vérole, de même, semble ne pas vouloir cesser

encore; mais, comme pour me prouver que les heures désespérées sont les heures de Dieu, c'est juste au moment où le fléau battait son plein (en un seul jour j'ai donné dix extrêmes onctions aux cholériques), que les *Missions catholiques* m'annonçaient un premier secours. Cela me remit un peu d'aplomb.

« Je viens de recevoir ce secours. Mon premier soin a été d'achever la chapelle de Kaplambadi. Cela a fait déjà un bon trou dans la somme envoyée ; peu importe. Je vais commencer une autre chapelle ; mais elle ne pourra pas s'achever de si tôt, car les fonds sont ce qui me manque le plus. C'est grand dommage, car les conversions de païens s'annoncent nombreuses de partout, et surtout dans le village où je veux bâtir un oratoire dédié à Notre Dame du Port. Le mouvement des conversions semble se dessiner même chez les païens de caste, les *gavounders* entre autres ; mais que de difficultés n'auront-ils pas à vaincre pour devenir chrétiens ! Malgré cela, j'ai bon espoir de pouvoir baptiser bientôt une de ces familles de caste.

« Jusqu'ici, en général, les basses castes seules se sont approchées; mais certains indices semblent indiquer que le moment de la grâce n'est pas éloigné pour quelques castes plus élevées. Que le feu divin s'allume quelque part et nous aurions bientôt de nombreuses conversions même parmi les gens de caste.

« En ce moment, la pluie, si longtemps attendue et qui tombe enfin, nous donne un peu d'espoir. Avec la pluie que ne tombe-t-il du ciel quelques roupies ! Nous pourrions faire du si beau travail par ici ! »

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine)

Suite (1)

VIII

LA CHINE ARMÉE

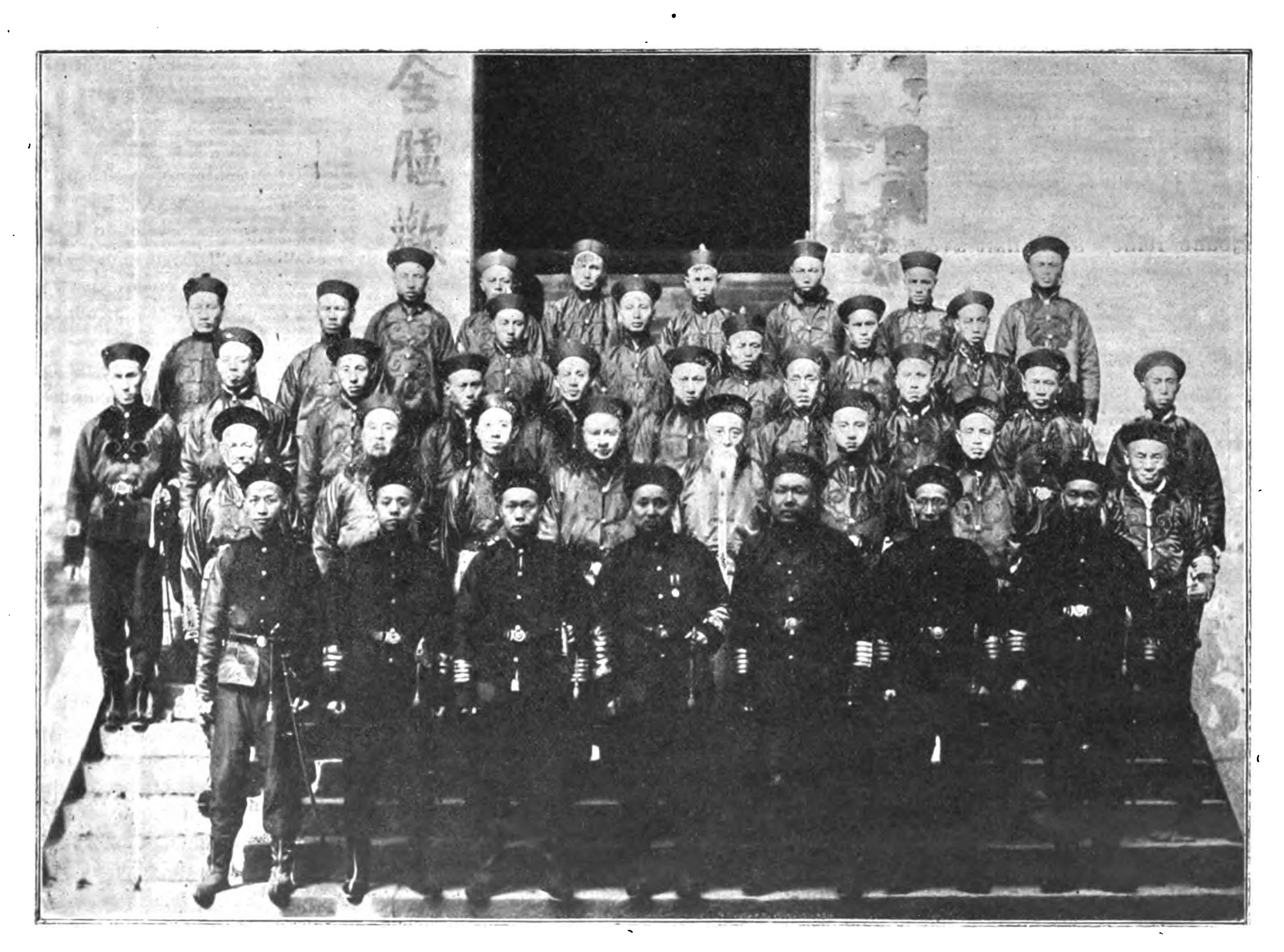
On entend toujours parler du « péril jaune » et de ses conséquences pour la politique mondiale. On a parlé des efforts et des sacrifices que s'imposait la Chine pour se munir d'une flotte et d'une armée, et, ainsi, on a réduit à néant l'opinion qui laissait croire au manque d'esprit militaire de cette nation.

On avait dit les mêmes rengaines sur le Japon, et l'on sait ce qu'il est advenu dans les deux guerres que sa bravoure a soutenues.

Qu'on le sache bien, une fois pour toutes, la Chine travaille avec soin à se faire une armée.

Les journaux n'ont-ils point, d'ailleurs. publié dans leurs

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 11 et 17 octobre.



L'amiral est celui qui est médaillé.

CANTON (Chine).— L'AMIRAL ACTUEL DU KOUANG-TONG, LY-TCHUEN, AVEC SON ÉTAT-MAJOR ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX.



CANTON (Chine). – ANTIQUE UNIFORME DE SOLDAT ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX.

De fait, le gouvernement chinois approuvait un plan différent de celui de l'éminent Anglais, et surtout plus inquiétant.

Il est à présumer que ce plan se résume ainsi quant à la formation de l'effectif :

Les dix-huit provinces centrales, le Turkestan et la région de Pékin formeront vingt régions militaires, et dans chacune on créera un corps d'armée.

Toute division comprendra douze bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie, trois groupes d'artillerie, une compagnie du génie.

Les quarante divisions comprendront un total de quatre cent quatre-vingt mille hommes, à raison de douze mille par division.

Il est à prévoir qu'en 1910, l'organisation projetée sera accomplie.

***

Bien entendu, on a pensé à organiser les réserves. Les réservistes feront partie de l'armée pendant neuf ans ; passé ce temps, ils font encore partie d'une seconde réserve, pendant trois ans.

Les soldats toucheront la solde et seront soumis, comme réservistes de la première réserve, à un mois de service en automne et à un mois au printemps ; ceux de la seconde réserve, à quelques jours seulement.

Les réservistes touchent un taël par mois, même dans leurs foyers, tant qu'ils sont dans la réserve.

colonnes le plan de sir Robert Hart, relatif à la formation de quatre corps d'armée.

Chaque corps devait se composer de cinquante mille hommes, soit en tout deux cent mille soldats.

En outre, on devait créer trois flottes et trois arsenaux.

Ce plan de sir Robert Hart, tout menaçant qu'il parût, n'était, eu égard à la nationalité de son auteur, qu'un plan relativement mitigé. Il fut divulgué pour cette raison que la Chine, ne s'en contentant pas, voulait l'élargir et témoigner ainsi aux nations occidentales, de son ferme désir d'augmenter ses forces.

A la tête de cette future armée, il y a un président du Conseil supérieur, qui était le prince Ching, représentant autorisé de la dynastie.

Vu son grand âge, ce prince lègue ses droits au vice-roi du Tchi-ly, Yuan-Che-Kai, homme libéral et énergique.

C'est donc lui, le chef effectif des armées de la Chine ; c'est lui qui préside aux manœuvres et qui inspire en haut lieu toutes les réformes militaires.

Ce Conseil supérieur de la guerre paraît être au-dessus et en dehors de l'autorité des autres vice-rois. Il a un ministère de la guerre, selon l'organisation européenne, comprenant six bureaux. Il a sous ses ordres un état-major général,

qui prépare les plans de campagne. Enfin, une troisième direction est chargée de l'instruction des officiers. A ce bureau sont affectées les écoles militaires.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales vues de réforme militaire.

Il est bon d'y ajouter quelques détails de première importance.

Sans officiers, pas de soldats ; la Chine a donc fondé des écoles militaires.

Les principales sont celles de Pao-ting-fou, de Nankin, de Ou-tchang. Il y a, en outre, des écoles préparatoires dans chaque province.

Les jeunes gens de bonne famille ont été envoyés au Japon, où ils suivent, dans des sections spéciales, les cours ordinaires. On les admet ensuite comme officiers dans l'armée japonaise, où ils servent aussi longtemps que le désire leur gouvernement. Il y a sept ou huit cents de ces jeunes gens au Japon. Cette organisation donne, en moyenne, pour la Chine, un millier d'officiers par an, sortis des écoles de leur pays d'origine ou du Japon.

GERVAIS LYON.

KOUANG-TONG (Chine). — LE CAVALIER CHINOIS NOUVEAU STYLE; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX.

Mais que valent ces officiers et ces soldats ?

Les troupes organisées à l'européenne par les officiers sont excellentes, très souples et très agiles ; leur résistance est prouvée. Très peu impressionnables au tir, les soldats chinois visent assez bien.

Quant aux officiers, ils sont enthousiastes et passent pour courageux et avisés, contrairement à leurs devanciers, qui étaient ignorants et ne savaient guère que tirer de l'arc.

L'artillerie joue un très grand rôle ; chaque compagnie est munie de deux canons à tir rapide, dont la manœuvre se fait avec quatre servants, puis avec trois, deux, et enfin un seul. On suppose que le boulet les fauche successivement, et qu'ils continueront à tirer tant qu'il en restera un.

***

Malgré tout ce qu'on a pu dire, la nation chinoise est une nation guerrière à l'égal du Japon, et elle arrivera très certainement à se constituer en puissance de premier ordre.

IX

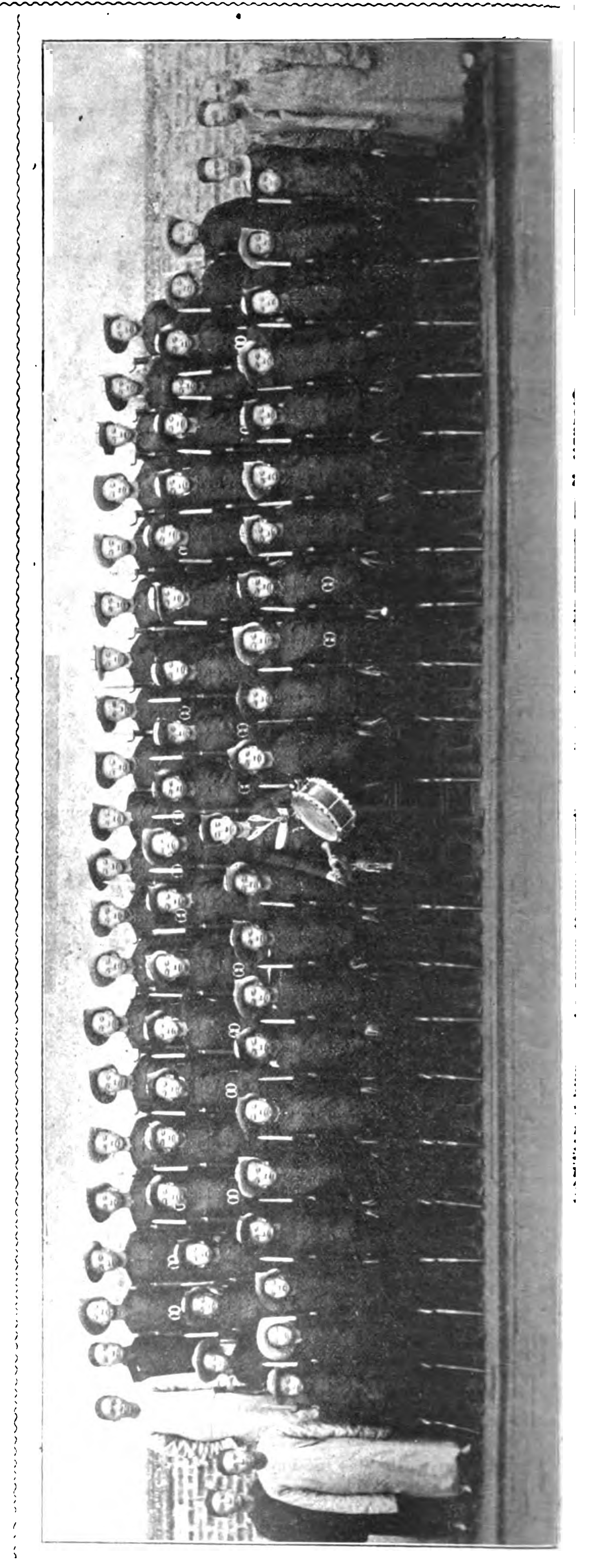
L'ÉDUCATION EUROPÉENNE DES ASIATIQUES

Je demande pardon aux lecteurs de briser ici ma plume, pour prendre celle de M. Maurice Courant, qui vous dira ce qu'il pense de cette grosse question :

« Le développement agricole, industriel, commercial, dans une grande partie de l'Asie, résultera d'une coopération, l'Européen apportant la direction technique, parfois la surveillance administrative ; l'indigène fournissant la main-d'œuvre. Par cette union, l'ordre est assuré, l'emploi des richesses naturelles amélioré pour le bien commun. Les fonctionnaires, les hommes d'affaires doivent être des spécialistes, formés méthodiquement. Que sont les indigènes ? L'Asie orientale nous étant mieux connue, c'est dans cette région que nous prendrons nos exemples. Les conclusions s'appliqueront, nous le croyons, encore à d'autres parties du globe, sans modifications importantes.

« Au premier contact de l'Européen avec le Chinois, le Coréen ou l'Annamite, la méfiance et le mépris réciproque naissent d'abord : l'intolérance est la défense instinctive de deux civilisations à peu près également avancées et orgueilleuses. Si l'une montrait quelque supériorité, la marque s'en trouverait dans la plus grande largeur d'esprit : peut-être l'Occidental est-il plus prompt à pénétrer, à estimer l'Asiatique.

« Mais celui-ci ne reste pas immobile. Les faits se gravent dans son esprit, les idées s'insinuent, les impressions réitérées se renforcent, se multiplient, de l'un à l'autre, les plus réfractaires sont peu atteints. La masse à mouvoir est telle que nous ne percevons pas encore le mouvement ; il est durable toutefois. Comparez le mandarin de 1850, qui se demande si les Européens ne sont pas les hommes sans tête des vieilles légendes, avec le mandarin de nos jours. Tôt ou tard, l'Asiatique cherche à pénétrer la pensée occidentale. Quelle peut être, ce jour-là, soit en pays indépendant, soit en pays de possession, de protectorat, l'attitude du gouvernement intéressé ? Tentera-t-il d'arrêter l'organisation des forces indigènes, dangereuses peut-être pour l'Europe ? Pareille entreprise ne serait-elle pas vaine ? La civilisation européenne



est expansive, elle est partie à la conquête du monde par les idées ; en refusant l'éducation aux indigènes, elle se nierait elle-même ; la science immatérielle se glisse avec les marchandises, se répand par la parole. Faudrait-il arrêter les Asiatiques qui viennent en Occident, et les Occidentaux qui vont en Asie, supprimer la circulation des produits ? Aussi bien la Muraille de Chine et les postes de douane ont-ils empêché la diffusion des vers à soie, la pénétration du bouddhisme, de l'islamisme, du christianisme ? A quoi bon entamer une lutte que d'avance on sait vaine ?

« Au contraire, le besoin, senti par les sujets ou protégés, de se rapprocher intellectuellement des maîtres et protecteurs, tournera à l'avantage de ces derniers. Un danger grave en pays asiatique, ce sont ces vagues de fanatisme, poussées par quelque superstition et, qui, se levant parfois, menacent de tout balayer : ainsi la révolte des Indes en 1857, les massacres périodiques en Chine, dans le dernier demi-siècle. La familiarité de l'indigène avec la pensée européenne est propre à combattre ces phénomènes. D'aucuns admettent que les Occidentaux doivent se faire les apôtres de leur civilisation, tenue pour supérieure ; à coup sûr, leur intérêt est d'accueillir ceux qui viennent à la science et de les guider.

« Je ne rêve pas de transformer les civilisations. Les faits qui, depuis plus de deux millénaires, se sont accumulés pour former la civilisation chinoise ou annamite, sont trop puissants par leur masse, pour que, avec nos vues d'hommes qui jettent leurs regards à quinze ou vingt ans en avant, avec notre action intermittente contre celle de la société qui est continue, avec nos forces appliquées sur quelques points, écoles, chantiers, tribunaux, laboratoires, nous puissions imaginer une pareille déviation. Soyons plus modestes, limitons le champ de nos efforts, si nous ne voulons qu'ils restent vains ; précisons ce que nous voulons enseigner, à qui nous voulons l'enseigner.

« Il y a, dans certaines idées justes, susceptibles de vérification sensible ou de preuve mathématique, une force à laquelle on ne se soustrait pas, une fois rencontré l'angle sous lequel on doit les regarder. Cette position n'est pas, naturellement, trouvée ; aussi beaucoup d'hommes, de toutes classes, de tous pays, demeurent rebelles à la vérité scientifique. Mais cette vérité, saisie par quelques-uns, se répand de proche en proche, dans le milieu homogène que forme une civilisation.

« Ainsi, le Japon n'a pas été transformé par les Européens en trente ans. Dès le XVIIe siècle, quelques Japonais ont été initiés à l'observation scientifique ; les curieux des sciences étrangères se sont multipliés même contre la volonté d'un gouvernement despotique ; la révolution était faite dans les esprits quand, à l'arrivée des Américains, elle s'est étendue au domaine politique. D'abord, ni les formes sociales ni les idées morales n'ont été attaquées ; l'idéal de vie est resté féodal et confucianiste ; peu d'années après, les cadres sociaux ont commencé de fléchir. C'est un tel développement que nous nommons une crise, parce que nous n'en apercevons pas le terme futur et parce que nous aspirons à un définitif incompatible avec la continuité des faits. »

(*A suivre.*)

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

De Stanley-ville à Avakubi

Par le R. P. Gabriel GRISON, des Prêtres du Sacré-Cœur de Soissons, Préfet apostolique de Stanley-Falls

Suite et fin (1)

Avakubi, 25 juin.

Je vous écris, assis sur un arbre tombé au milieu des plantations qui entourent déjà notre mission naissante d'Avakubi.

Cette dernière station est la capitale d'un immense territoire que nous appelons ici « zône de l'Ituri », du nom de la rivière torrentueuse qui le traverse. Ce pays s'étend immédiatement au nord de l'Equateur du 27°30' au 31° longitude Est jusqu'au lac Edouard. Autour de moi la grande forêt vierge ferme complètement l'horizon, excepté à l'Ouest, où une trouée laisse apercevoir là-bas, près de la rive, les toits gris des habitations d'Avakubi.

Il est cinq heures du soir : le soleil descend rapidement vers le sommet des grands arbres et sa lumière commence à prendre cette teinte or et pourpre qui, sous ces beaux cieux, fait le charme de tous les soirs ; les grillons préludent à leurs chansons nocturnes, les perroquets jasent au sommet des arbres, la fraîcheur descend et l'heure est délicieuse ; mais, comme ici-bas les choses ont toujours un mauvais côté, les maringouins commencent à mordre très fort.

***

Les chrétiens et les catéchumènes d'Avakubi sont édifiants. Tous les matins avant le jour, et malgré la distance, ils viennent à la mission, pour la prière et la sainte messe. Ils y sont de nouveau à midi, pour le catéchisme, et le soir pour la prière ; or, ces pauvres gens sont travailleurs de l'Etat, ils doivent être à six heures du matin à l'appel, et ils prennent sur le temps de leur repos le catéchisme de midi.

C'était pour eux aujourd'hui un grand jour. Ce matin, le Père en a baptisé une vingtaine et j'en ai confirmé trente ce soir : les premiers de la mission. Ces néophytes étaient rayonnants de bonheur et de grâce. Il y avait là en particulier deux petits enfants baptisés avec leur papa et leur maman, sous les doux noms de Vite et d'Agnès. Ils étaient charmants et c'était plaisir de voir ces petits anges.

Ici chrétiens et catéchumènes saluent le prêtre en lui disant :

« *Tumusifu Yesu Kristu* (loué soit Jésus-Christ !). »

On répond :

« — *Rwa milele !* (à jamais). »

Si vous passez dans le village des travailleurs, tous les enfants accourent : filles et garçons se mettent en ligne, inclinent la tête et vous donnent tous ensemble ce gracieux salut.

La mission d'Avakubi a un grand avenir. A peine née, elle a rayonné jusqu'à Nepoko (à dix journées de marche au Nord) et au Sud jusqu'à Malaka et Bafwasende (à six journées de marche).

Je quitterai demain Avakubi. Les pertes successives que nous avons faites cette année ne me permettent pas d'alle en avant. Je vais descendre l'Aruwimi, où nous avons de

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 et 18 octobre.

nombreuses missions. Le P. Gauthier m'accompagnera jusqu'à Bomili.

***

Panga, 2 juillet.

Le 26 juin au matin, le chef du village vient m'annoncer que tous ses hommes ont pris la fuite pendant la nuit pour n'être pas obligés de nous « pagayer ». Je me fâche, je le fais arrêter. C'était le seul moyen de faire revenir ses gens. Le bon P. Gauthier, qui est encore novice et qui croit sûrement, à part lui, que le climat a déteint sur mon caractère, profite d'un moment où je suis absent pour recommander à ce vieux sauvage d'être plus gentil.

« — Va, lui dit-il, chercher toi-même tes gens ; autrement le Père ferait comme il l'a dit. »

L'autre ne se le fait pas répéter ; il s'enfuit à toutes jambes et on ne le revit plus.

Enfin, nos gens parvinrent à se saisir de trois indigènes fugitifs, juste pour remplacer trois de nos pagayeurs de la veille, qui avaient déjà pris la clef des champs. Nous dûmes continuer notre voyage avec les gens d'Avakubi.

Cette scène se reproduisit régulièrement trois ou quatre fois par jour.

Il faut changer de pagayeur à chaque rapide ; c'est au moins très prudent, car dans ces endroits dangereux il faut bien connaître les passes, ce qui est le fait des riverains immédiats. Mais ceux-ci se font tirer l'oreille avant de s'exécuter, ce qui rend le voyage fastidieux.

Je ne sais pourquoi Stanley a donné le nom d'Aruwimi à cette grande rivière ; jusqu'aux environs d'Avakubi, les indigènes l'appellent le Lohali ; au delà d'Avakubi, c'est l'Ituri ; personne ne connaît l'Aruwimi.

C'est une magnifique rivière ayant ici une largeur de 600 à 700 mètres. Malheureusement, elle est coupée de nombreux rapides, qui en rendent la navigation très pénible et les accidents sont très fréquents. Dans les endroits par trop dangereux, on décharge les pirogues, on transporte les charges au delà de l'obstacle par un petit sentier qui longe la rive dans la forêt. Vous passez à pied et vous remontez en pirogue quand les eaux sont devenues plus calmes.

Nous traversons une région d'un pittoresque intense. Des îles magnifiques, des rochers de gneiss, de quartz et de grès émergeant du milieu des flots bouillonnants comme les vagues de la mer, des rives splendides, d'une verdure éternelle, semée çà et là de liserons roses, de landolphias blanches ; des arbres gigantesques, dont les cimes se reflètent dans l'eau ; des lianes, de la grosseur de la jambe d'un homme, courant d'une colonne à l'autre, escaladant les plus hauts sommets, retombant au-dessus des eaux en festons et en draperies, jetant des ponts entre les arbres, formant mille arcades gracieuses, mille arabesques fantastiques. Ici et là des hippopotames jouent sur un banc de sable ; un éléphant se baigne près de la rive, un crocodile dort paresseusement au soleil sur un rocher. Voilà l'Aruwimi dans ces parages.

***

J'ai trouvé à Bomili-Saint-Louis une nombreuse communauté de catéchumènes. Nous y avons une chapelle et une maison en briques, construite par le chef de poste. Les catéchistes, que j'ai inscrits moi-même quand je suis venu à Bomili pour la première fois, ont tous été dispersés ; mais plusieurs sont entrés dans d'autres missions. Daigne Notre Seigneur nous envoyer de nombreux ouvriers ! la moisson est immense et nous sommes en trop petit nombre.

Le R. P. Gauthier restera ici une quinzaine de jours ; mais c'est six mois qu'il faudrait demeurer au milieu de ces braves gens pour les réconforter et achever de les instruire.

***

Je suis arrivé enfin à Panga, où j'ai trouvé le P. Steinmetz, qui y était venu de Banalya pour y préparer les chrétiens à la confirmation. Pour se rendre compte des difficultés de l'évangélisation, il suffit de dire que Panga est à six jours de Banalya, et que ce voyage est agrémenté par des rapides dont trois sont formidables.

Dernièrement, le P. Steinmetz a chaviré dans celui de Mandidi, à une heure du matin, et il doit être reconnaissant à la Providence s'il n'y est pas resté. Il est vrai qu'il commettait une grosse imprudence en voyageant de nuit dans un endroit aussi dangereux. J'ai passé plusieurs fois ces rapides en plein jour et j'avoue que, même à la belle clarté du soleil, on est loin d'y être à son aise.

Mais on oublie tous les dangers quand on se voit, comme nous l'étions tout à l'heure, entourés d'une belle couronne de braves gens vous écoutant avec une attention religieuse et soutenue, buvant en quelque sorte vos paroles. Pour eux le prêtre est tout : l'ami, le père, le protecteur, le confident, le médecin. S'ils ont une difficulté, c'est à vous qu'ils s'adressent ; s'ils sont malades, c'est chez vous qu'ils viennent chercher le remède. Ils ont des secrets intimes, de famille, qu'ils ne confieraient à personne ; mais ils viendront vous les communiquer. Nous sommes quelquefois étonnés de la foi vive de ces gens-là. Il m'est arrivé, en leur prêchant nos saintes vérités, d'entendre un de mes auditeurs m'interrompre pour s'écrier : « Cela est certainement vrai. » Qu'un Européen impie vienne déblatérer contre nous, leur dire, par exemple, que nous enseignons l'erreur, ils ne le croiront pas et ils le jugeront de suite pour ce qu'il est.

Dernièrement j'ai vu à la Compagnie du chemin de fer des Lacs, de braves chrétiens faire 60 kilomètres pour assister à la messe. Ils avaient travaillé toute la semaine, ils étaient libres seulement le samedi soir, à cinq heures. Eh bien ! Ils voyageaient la nuit, faisant 30 kilomètres, assistaient à la messe et retournaient chez eux pour reprendre leur travail le lendemain, à six heures du matin. N'est-ce pas admirable !

Cependant, pour dire la vérité complète, quand il s'agit d'accorder avec la foi chrétienne leur conduite au point de vue moral, c'est une autre question. L'indissolubilité du mariage est pour eux une épreuve pénible et il faudra du temps pour que l'opinion publique soit, sur cette matière, conforme à celle qui règne en Europe.

Panga est situé sur la rive gauche de l'Aruwimi, en face de la chute du même nom ; l'Aruwimi se précipite, par trois escaliers gigantesques, au milieu des rochers et retombe en bouillonnant, à dix ou douze mètres plus bas. La vue de ces cascades est d'une grandeur impressionnante.

Basoko, 27 juillet.

Je suis parti le 5 juillet de Panga, par un brouillard épais.

Au-dessous de Banalya, dans un tournant, à la poinet

d'une île, nous nous trouvons à vingt mètres d'un éléphant, qui cueillait avec sa trompe des fruits sur un arbre, il tourna lentement la tête, nous regarda un instant et rentra aussitôt dans la forêt (on ne saurait attaquer un éléphant avec un fusil ordinaire).

Nous arrivons à Bagbuode, entre Banalya et Yambuya. J'étais avec M. Thiébaux, chef du territoire de Banalya. Talonnés par une tornade menaçante, nous risquons le passage du rapide pour ne point perdre de temps. Nous aurions bien voulu, quelques minutes plus tard, ne pas nous être engagés dans ce dangereux endroit ; les eaux grossies bouillonnaient, le vent se levait et les tourbillons nous jetaient des vagues. Nous passâmes ; mais nous ne pûmes éviter la tornade qui nous mouilla jusqu'aux os ; aussi, en arrivant à Yambuya, je dus me coucher, j'avais la fièvre.

Les pagayeurs de l'Aruwimi et de la Lindi prétendent conjurer les tornades en sifflant toutes les deux ou trois minutes ; en même temps celui qui est à l'avant fait de grands signes avec la main vers les nuages. Ici, quand on arrive dans un rapide, les pagayeurs lui adressent, en chantant, une sorte de prière :

« — Nous voici, nous sommes chez nous ; ne nous engloutis pas, laisse-nous passer sains et saufs. »

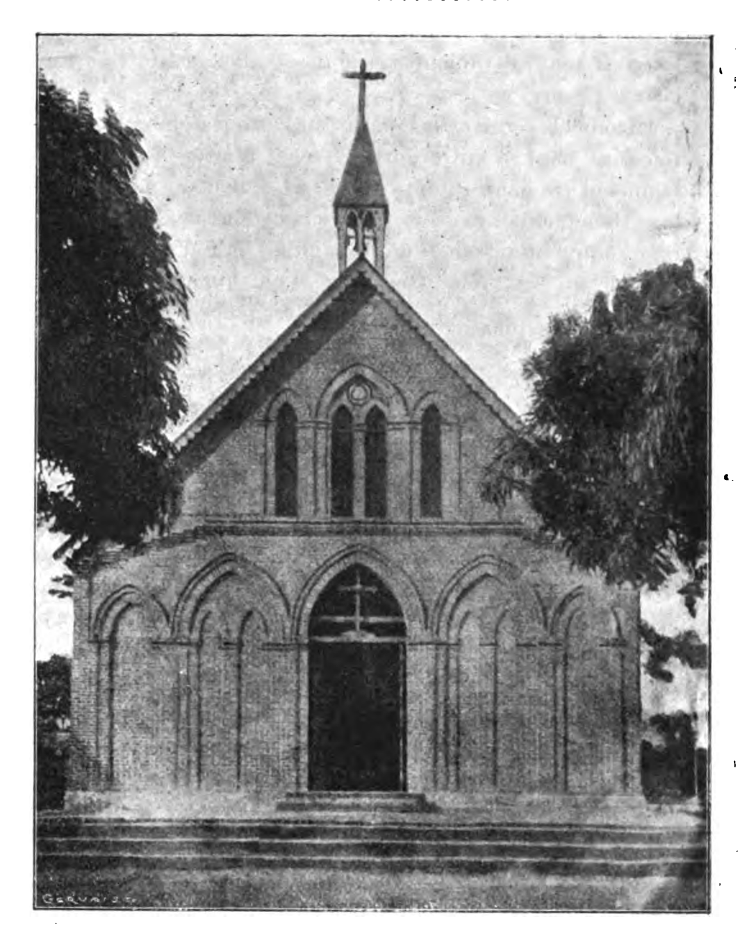
.·.

Il y a à Banalya une mission magnifique. Je parle au point de vue spirituel, car les Pères y sont logés dans des maisons en pisé, qui devront être remplacées par des constructions en briques. Le pisé ne peut être, ici, qu'un provisoire ; s'il devenait permanent, il coûterait plus cher que la brique. Les termites détruisent rapidement les maisons en pisé et les tornades achèvent bientôt leur ruine.

A deux ou trois heures de marche au Nord de Banalya il y a, de l'autre côté de l'Aruwimi, un poste nommé Mogandjoro. Le Blanc qui le dirige étant tombé malade, pria le Père de venir le soigner. Celui-ci accourut et, le soir, entendit réciter la prière tout comme à Banalya. Le Blanc lui apprit que tous les jours, matin et soir, il en était ainsi. C'était un fugitif de Saint-Gabriel, qui avait quitté autrefois la mission abandonnant sa femme. Cet homme, engagé à l'Etat, faisait le catéchisme aux autres. C'est étrange ; mais voilà ce qui prouve la vérité des réflexions que j'ai faites tout haut. Quoi qu'il en soit, je vais demander l'autorisation de faire construire à Mogandjoro une maison et une chapelle.

Nos chrétiens de Banalya ont toujours été notre consolation. Cette mission s'est fondée toute seule en quelque sorte, et la première fois que le missionnaire y est arrivé, il y a été reçu en triomphe.

Le jour de mon départ, tous ces braves gens étaient là, me souhaitant un heureux voyage. Il y avait dans la foule un enfant de cinq à six ans qui voulait absolument venir avec moi, parce qu'il s'appelle Gabriel. (Ici, deux personnes qui reçoivent au baptême le même nom se regardent *ipso facto* comme parents, et il y a un terme pour désigner cette parenté.) Evidemment, la maman du petit Gabriel ne voulait pas consentir au départ de l'enfant, et j'avais beau répéter à ce dernier qu'il me suivrait plus tard, quand il serait grand, il n'entendait rien et répétait : « Je vais avec toi. » Il finit par sauter dans ma pirogue et il fallut l'en arracher pour le rendre à sa mère.



STANLEY FALLS (Afrique équatoriale). — ÉGLISE DE LA MISSION SAINT-GABRIEL ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. GRISON.

Les Monguelimas ont d'étranges habitations, qui donnent à leurs villages un cachet particulier et un aspect très pittoresque. Représentez-vous un carré de 2 m. 50, de côté, fermé par des pieux de 50 centimètres de haut et rempli de terre tassée. On entoure ce carré avec de grandes perches, toutes réunies par le sommet et coiffées d'un pot en terre retourné. On le recouvre d'un treillis très serré fait avec des lianes, et sur le treillis on imbrique des feuilles très larges, appartenant à une plante ornementale qui croît dans la forêt. (Je l'appelle ornementale parce qu'elle est magnifique ; mais elle est inconnue en Europe et appartient au groupe de plantes nouvelles découvertes au Congo : son nom scientifique est *sarcophrynium arnoldianum.*) La maison a l'aspect d'un cône avec un trou à la base, de 40 centimètres de haut ; il sert de porte : il faut se coucher pour entrer dans ces maisons qui d'ailleurs, ne servent que la nuit.

Un village ainsi construit présente un spectacle très curieux ; mais nos chrétiens renoncent à ces constructions et le village de nos néophytes de Banalya peut rivaliser avec un village européen.

A Yambuya, on construisait la chapelle, que je n'ai pu inaugurer à cause de la fièvre.

A Mogandjo, où je n'avais trouvé, il y a deux ans, qu'un faible commencement, deux cents personnes nous attendaient. Nous y restâmes trois jours et j'y confirmai trente-trois chrétiens, prémices de la mission. A Basoko j'ai été vrai-

ment surpris de l'action de la grâce. Je dois dire d'abord que les gens sont travailleurs, ce qui est une qualité très rare chez les Noirs.

Dimanche dernier, le Père fit un certain nombre de baptêmes et bapt sa entre autres le chef d'un village avec sa femme et ses deux enfants. Il restait seulement dans ce village trois familles païennes. Après la cérémonie, les chrétiens représentèrent aux chefs de ces familles qu'il n'était pas convenable qu'eux seuls fissent exception, que, tout le village étant chrétien, ils ne pouvaient rester païens. Le dimanche soir, les trois pères de famille venaient se faire inscrire pour le baptême.

Des hommes et des ressources : avec cela, nous transformerions le pays.

***

Saint-Gabriel, 9 août.

Je suis rentré hier à la mission. J'ai dû venir de Basoko à Saint-Gabriel en pirogue : deux g ands bateaux ont échoué sur les pierres et sont fort endommagés. De là, du retard dans le service. En passant à Yapolo, chez les Lokélés, j'ai trouvé une foule de catéchumènes, qui m'ont reconnu de suite, bien que je n'aie passé qu'une seule fois chez eux et que je m'y sois arrêté seulement quelques minutes.

« — Depuis trois ans, me disent-ils, nous savons notre catéchisme, pourquoi ne nous donne-t-on pas le baptême ? »

Hélas ! il faut être prudent. Les femmes ne veulent pas entendre parler de catéchisme. Nous voudrions que tous ces gens-là soient mariés avant le baptême, pour éviter plus tard des difficultés insolubles. D'autre part, la mission de Romée, dont ils dépendent, a été, malheureusement, très éprouvée. Voilà quatre prêtres qui y tombent l'un après l'autre, coup sur coup, victimes du climat.

Néanmoins, je promets à ces bons catéchumènes de leur envoyer quelqu'un dans la quinzaine, pour les baptiser.

Ce pays est envahi par le protestantisme, qui, depuis deux ans, fait tous ses efforts pour le conquérir, et je dois dire qu'il dispose de ressources considérables, venues d'Angleterre.

Pour nous résumer, malgré les difficultés, cette année est prospère, et nous devons des actions de grâces au Dieu de toute miséricorde. Nous avons baptisé plus de mille personnes.

FIN

NÉCROLOGIE

T. R. P. Chevalier

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du T. R. P. Chevalier, fondateur de la Congrégation des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, décédé le 21 octobre, dans sa 84e année.

Nous publierons prochainement le portrait et la notice nécrologique du regretté et vénéré défunt.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse d'Amiens .... 200 »
M. l'abbé Faneau, Saint-Sébastien 2 60

A Mgr Fallize, Norvège.
M. A. J., Lyon, demande de prières pour ses défunts ..... 10 »

Au R. P. Prun, pour son orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Anonyme de Monaco .... 10 »

A Mgr Ramond, pour les lépreux à Hung-Hoa (Haut-Tonkin).
Anonyme du diocèse de Sens, demande de prières .... 50 »

A Sœur Gilbert, Ning-po (Tché-kiang), pour son hôpital.
M. A. J., Lyon, demande de prières pour ses défunts ...... 10 »
C. J., Lyon .... 5 »
Anonyme de Monaco .... 5 »

A M. Chaffanjon, pour l'église Sainte-Anne au Kouy-tchéou.
M. A. J., Lyon, demande de prières pour ses défunts ...... 20 »

Pour le sanctuaire de saint François Xavier, à Sancian (Kouang-tong).
Anonyme de Reims 16 50

A Sœur Guerlain, à Tcheng-tin-fou (Tché-ly occidental).
Anonyme de Rouen .... 10 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
Anonyme de Bordeaux .... 100 »

A M. Matrat, à Hirado (Nagasaki).
H. V., Paris, demande de prières pour les défunts de sa famille .... 100 »

Mgr Dérouet, Congo français, pour son séminaire.
Anonyme de Monaco .... 5 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
Anonyme du diocèse de Séez, demande de prières .... 50 »

A Mgr Cazet, Madagascar central, pour les lépreux.
M. A. J., Lyon, demande de prières pour ses défunts ...... 10 »

Au R. P. Arsène Turquetil, Saskatchewan.
M. A. J., Lyon, demande de prières pour ses défunts .... 50 »

A Sœur Marie-Jean du Tiers Ordre régulier de Marie, à Safotulafai (Archipel des Navigateurs).
Anonyme du diocèse de Lausanne .... 75 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Eugène Boyer, Pondichéry).
Anonyme de Bordeaux 86 15
M. Héliot, du diocèse de Moulins .... 10 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Anonyme de Lyon .... 10 »

ÉDITION ANGLAISE

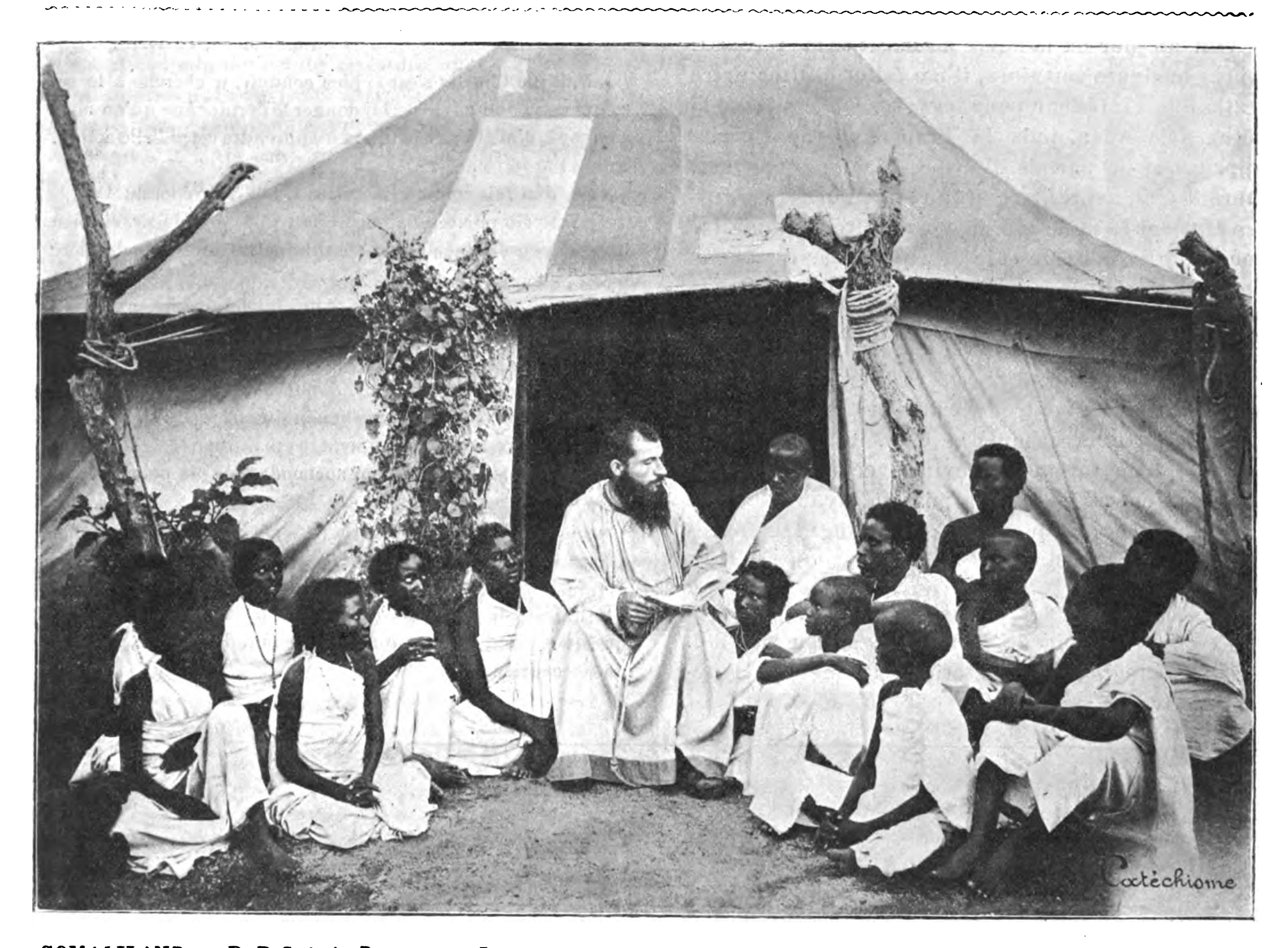
Pour l'Œuvre	301	25
— le Vicaire de Saint-François-Xavier, à Udyvara (Mangalore)	25	»
— le R. P. M. Civati, à Secunderabad (Hyderabad)	62	50
— les Sœurs de Loreto, à Morapai (Bengale occidental)...	62	50
— M. Ferrand, Tokio, pour la fondation d'une bibliothèque	32	50
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	3	75
— le R. P. Mac.-Dermott, mission de Calabar (Bas-Niger).	262	50
— le R. P. Lebreton, Basutoland	62	50
— la mission des îles Gilbert	3	75
Total	816	25

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18





SOMALILAND. — R. P. IRÉNÉE DELORE, DE LYON, ET QUELQUES GARÇONS ET FILLES. — CATÉCHISME PRÉPARATOIRE AU BAPTÊME ET A LA PREMIÈRE COMMUNION ; reproduction d'une photographie.

Touchante histoire d'un jeune chrétien somali

Impossible de lire sans une émotion poignante la lettre suivante que nous devons à un jeune missionnaire lyonnais revenu momentanément en France pour raisons de santé. Le touchant épisode qu'elle relate montre quelles natures profondément sensibles et délicates se rencontrent parmi les chrétiens du Somaliland, parmi les enfants d'une race que l'on classait si injustement, naguère encore, parmi les plus sauvages, les plus arriérées, les plus irréductibles de l'humanité.

LETTRE DU R. P. DELORE, CAPUCIN, MISSIONNAIRE AU SOMALILAND

Au moment de quitter ma ville natale pour retourner dans mon pays d'adoption, le Somaliland, je tiens à vous adresser cette petite relation pour les chers lecteurs des *Missions catholiques*. Ce ne sera qu'un mot ; mais, je l'espère, avec la bénédiction de Dieu, il dira plus qu'un long discours.

Peut-être, d'ailleurs, bientôt, pensons-nous entretenir plus longuement les âmes charitables des débuts de la mission dans ce pays, de son progrès, de nos espérances !

Je veux, aujourd'hui, parler de Yousouf, qui reçut au baptême le nom de Charles.

Charles avait dix-sept ans lorsqu'il vint à la mission, heureux enfin d'y rester. Son père l'avait pendant longtemps menacé de sa colère s'il entrait chez les missionnaires et, une fois qu'il était venu passer quelque temps chez eux, il l'en avait retiré et l'avait gardé plusieurs années. Enfin, lassé de la constance de l'enfant, il l'avait laissé libre.

Durant deux ans, Charles chercha à dompter son tempérament emporté et montra de si beaux sentiments que, par faveur, au bout de ce temps, le Père le jugea digne du baptême.

Ses efforts redoublent sans cesse et, au moment de sa première communion, à part quelques oublis, il paraît vraiment transformé.

Quelque temps après, il épousa Valentine, charmante enfant digne de lui. Pour être plus unis, ils s'approchent souvent ensemble de la sainte table... Aussi, comme ils s'aiment saintement !

Vint un jour où la fièvre me saisit et me terrassa. Après quelques semaines, il me fallut quitter notre station de l'intérieur pour regagner Berbera (sur la côte), puis Aden, puis la France. Quand Charles apprit que je partais, il voulut m'accompagner. Durant cinq heures, la nuit, au milieu des rochers, il me tint sur la mule qui me portait; tour à tour, me soutenant la poitrine et le dos, selon que le chemin montait ou descendait. Puis, comme, arrivé dans la plaine, je ne pouvais continuer, il me laissa aux mains de ses compagnons sous un arbuste, au milieu du désert. Pour lui, il partait à toute vitesse pour Berbera, afin de me trouver une litière sur laquelle on me porterait jusqu'à la côte. En plein midi, quoique bien fatigué, il revint avec les porteurs ; puis il retourna jusqu'à la mission, ayant traversé trois fois, en quelques heures, ces vingt kilomètres de désert brûlant.

.•.

J'écrivis le récit de cette belle action au R. P. Etienne, supérieur de la station, qui me fit la réponse suivante :

« Shimbiralech, 11 avril 1907.

« Puisque Charles s'est si bien conduit, je cherche à le récompenser. J'ai envie de lui donner le dernier âne qu'on nous a envoyé. J'ai été très heureux d'apprendre cette belle action. Ici, je l'ai fait causer :

« — J'ai fait comme les autres », m'a-t-il répondu.

« Cette simplicité m'a encore fait plus de plaisir, si bien que j'ai pensé à lui donner aussi la petite ânesse, la dernière née.

« Quand je lui ai demandé ce qui lui ferait plaisir, il m'a répondu qu'il était heureux comme cela. Comme j'insistais, il me dit :

« — Je désire que Dieu me donne une bonne santé et que vous me conduisiez dans le chemin du ciel !

« — Que veux-tu qu'on t'achète en Europe ?

« — Une petite croix pour suspendre sur ma poitrine.

« — Rien autre ?

« — Rien autre.

« — Alors, c'est tout ?

« — C'est tout! »

« Puisse-t-il persévérer dans ces beaux sentiments! Si quelques-uns de nos néophytes nous font de la peine, d'autres nous consolent ! »

.•.



SOMALILAND. — A gauche : Mariano-Alexis, geolier a Berbera, et sa femme Clara ; a droite, Nicolas et Valentine, frère et sœur de Clara ; reproduction d'une photographie du R. P. Delore.

Autant la belle action de ce noble cœur m'avait touché alors, autant je m'attriste aujourd'hui !... Je m'attriste... Comment faire autrement ? Je vous le demande ?... Mais aussi quelle consolation ! Lisez, âme chrétiennes, et jugez !

Voici la lettre que je reçois du R. P. Etienne :

Berbera, 27 septembre 1907.

J'ai à vous continuer, hélas ! l'histoire de Charles. Le 21 du mois de septembre, sa chère compagne, la petite Valentine, s'en est allée vers les régions célestes, après avoir horriblement souffert et mis au monde une fillette. L'affliction de Charles est affreuse à voir. Il est venu de Shimbiralech à Berbera (40 kilomètres) en pleurant, en sanglotant, tout le temps. Arrivé ici, il était quasi râlant. Il ne put prendre qu'un demi-verre d'eau. Je le fis coucher sur la terrasse. Là, il commença à déchirer sa chemise en criant : « Où est Valentine ? » Je lui dis : « Charles, vas-tu te désespérer comme un païen ? » et j'allais lui adresser des reproches, quand il me dit : « Ma croix ? c'est ma croix que je cherche !... Donnez-moi mon crucifix ! » Il l'avait sans doute perdu le long du chemin et il le cherchait sur sa poitrine. Je lui remis mon rosaire. Il en prit la petite croix et la baisa avec transports, pareil au naufragé qui a enfin saisi un débris sauveur.

Comme il aimait Valentine !... D'ailleurs celle-ci le méritait bien ! Elle était si bonne, si douce, si pieuse, si humble, si obéissante !

Lundi dernier, j'ai chanté une messe de *requiem* pour le repos de l'âme de la chère défunte. Je ne savais que faire pour consoler ce pauvre Charles qui se mourait de douleur en baisant à chaque instant un crucifix de missionnaire que je lui ai prêté. Il me vint à l'idée de lui traduire les plus émouvantes prières de la messe de *requiem*.

Les paroles que l'Eglise nous fait dire sont si touchantes et si consolantes qu'il fut soulagé à l'instant. Alors, avec un courage admirable, il se raidit contre sa propre douleur et alla se mettre au travail.

Devant lui est son grand Christ qu'il regarde et qu'il baise souvent, toutes les fois, sans doute, que la douleur menace de lui briser le cœur (il se plaint que le cœur lui fait mal !) Jadis il faisait la sainte communion trois fois par semaine ; il m'a supplié de la lui laisser faire tous les jours, maintenant. Quand il est libre, il est à l'église ; ou bien, on le voit aller et venir lentement, son crucifix à la main, son livre de prières somalis ouvert à la page qui contient cette prière : « Seigneur, vous me l'aviez donnée et vous me l'avez ôtée ; que béni soit votre saint Nom ! »

Il a écrit à la supérieure des sœurs :

« Ma chère Mère, combien je vous serai reconnaissant si vous demandiez aux Sœurs et aux filles de prier pour que ma Valentine aille vite au ciel ! »

Aujourd'hui, je lui ai demandé s'il a dîné ; il m'a répondu qu'il ne peut pas manger. Je crains bien qu'il n'aille sous peu rejoindre dans la tombe celle qu'il pleure.

Hier, je lui ai dit de sortir quelquefois pour prendre l'air et faire diversion à son chagrin. Ce matin, il s'en est allé et a parcouru la ville à la recherche de son frère qu'il voudrait bien convertir à Jésus-Christ.

Avant mon arrivée à Berbera, il avait dit à Valentine :



SOMALILAND. — CHARLES.

« Si Dieu nous donne un garçon, nous le lui consacrerons, pour qu'Il daigne en faire un prêtre ! »

Pauvre enfant ! Dieu lui tiendra compte de tous ses bons désirs !

Je m'arrête, chers lecteurs, et je vous laisse le soin de tirer une conclusion... à vous de juger si les Somalis sont ingrats et sans cœur ; si c'est l'intérêt

ou l'esprit de Dieu qui les conduit; et s'il y a quelque espérance ou non, de faire de ce peuple, un peuple chrétien, digne des chrétiens de la primitive église qui savaient être apôtres et martyrs!

L'incendie d'Hakodaté (Japon)

Nous avons déjà annoncé le terrible sinistre dont vient d'être victime la capitale de l'île Yeso. Voici quelques détails complémentaires.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. CHAMBON, MISSIONNAIRE A HAKODATÉ.

Dans la nuit du 25 au 26 août, je fus surpris d'entendre, à 10 heures, les coups précipités du tocsin. Le vent Sud-Sud-Est soufflait depuis plusieurs jours, et depuis près d'un mois et demi il n'avait pas plu.

L'incendie s'était déclaré à l'Est, sur le bord de la mer. Le P. Ligneul était des nôtres ; je réveillai le P. Anchen, et tous trois, du premier étage, nous suivions, attristés, mais sans inquiétude, les premiers progrès du feu. Mais à onze heures, le foyer s'était élargi et allongé considérablement. La ville basse était couverte d'une nuée d'étincelles, chassées par le vent jusque dans la rade. A minuit, l'embrasement était tel, que nous commencions à perdre espoir. Nous fîmes les premiers préparatifs de fuite. Le P. Anchen consomma les saintes espèces, et je donnai, de mon côté, la sainte communion aux Religieuses de Saint-Paul-de-Chartres, communiant moi-même avec ce qui restait des saintes hosties.

Déjà, à l'aide du P. Ligneul, nous avions fait de nos registres une première caisse, et, sans arrêt, nous sortions tout ce que nous pouvions de l'église et de la maison, pour le porter sous les arbres. Des amis accouraient vers nous.

L'incendie chassait une foule affolée vers notre église et la montagne. Aux appels de gens qui se cherchaient, se mêlaient le crépitement des flammes léchant le faîte des toits, l'explosion des cartouches et des réserves de poudre chez les armuriers, le sifflement des rafales.

La pluie de flammèches du commencement s'était changée en une grêle de tisons. Déjà les quartiers voisins de notre mission étaient en feu. Depuis deux heures, on arrosait le temple bouddhiste, situé en bas de notre église ; mais les flammes s'en emparent impitoyablement : toute espérance pour nous est perdue. Notre position même n'était plus tenable. L'école des Sœurs s'embrase. Impossible de m'y rendre. Il faut fuir.

Saisissant nos calices avec la malle contenant les registres, le P. Ligneul, le P. Anchen et moi, nous dûmes franchir à grand'peine la barrière. Il était une heure du matin. La mission brûlait au milieu du crépitement des tôles qui la couvraient. L'église était entourée d'une fumée noirâtre, parsemée d'étincelles. L'embrasement était imminent.

Poussés par le flot des fuyards, laissant à chaque étape quelque colis aussitôt consumé, nous gravissons la montagne. Des milliers de personnes s'y trouvaient déjà. Nous pûmes rencontrer les Religieuses, leurs enfants, des chrétiens.

En rendant grâces à Dieu de nous avoir sauvé la vie, nous parcourions du regard le maigre butin que nous avions pu arracher à la voracité des flammes.

Un pauvre insensé, parcourant les groupes muets de fatigue et de stupeur, criait, hurlait comme un fauve et ajoutait à l'horreur de la scène.

La descente fut pénible. Nous voulûmes revoir ces lieux où fut le plus beau poste de la mission : tôles tordues, froissées, jetées çà et là, ferrailles noircies, cendres fumantes, feuillets calcinés et arrachés avant la combustion complète, tessons de porcelaine s'effritant sous nos pas, gouttes figées de bronze éclaboussant le palier de l'église, arbres noircis, à l'écorce arrachée et pendante, c'est tout ce qui restait des ornements, de la résidence, de l'église, de la cloche, du jardin

La ville était encore brûlante ; les rues tendues, comme des barricades, par les fils innombrables du télégraphe, du téléphone, de l'électricité. A grand'peine nous traversâmes ce désert, où soufflait un vent dangereux.

Vers la mairie, nous retrouvâmes ce qui restait de la ville, et, une heure après, nous étions au village de Kameda, où nous attendait l'hospitalité réconfortante du P. Favier.

Vu de Kameda, l'incendie avait paru comme un cataclysme sans possibilité de salut, et le cher confrère nous avait recommandés à Dieu au *memento* des vivants et même des morts.

Treize mille maisons avaient disparu, ou ne laissant çà et là que des murs en ruine. Douze écoles (sur dix-huit), sept hôpitaux, les bureaux centraux de la poste, de la police, du téléphone et de la préfecture, les dépôts de la Compagnie du *Yusen Kwaisha* (Compagnie de navigation) qui brûlent encore, tous les grands magasins, telles sont les ruines principales de Hakodaté.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Mahé (Malabar) nous écrit :

« Le moyen de ne pas être indiscret et un brin importun quand les aimables lecteurs des *Missions catholiques* se montrent si généreux pour la chère petite mission de Mahé ! Je leur demande encore une faveur : c'est de faire un petit voyage jusqu'ici !

« Mahé n'occupe pas une grosse place dans le monde, c'est tout juste un point microscopique sur la côte occidentale de l'Inde. Mais qu'il est gentil et agréable avec ses cocotiers et ses aréquiers qui voilent presque la voûte du ciel et forment un vrai nid de verdure. Et puis Mahé est une terre française ! une parcelle de la grande patrie, où tout est français et bien français : la langue, les mœurs, les usages...

« La perle de Mahé, c'est l'orphelinat dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. La lettre de la R. M. Judicaël (1) vous l'ont fait connaître et ont provoqué vos pieuses largesses en sa faveur. Laissez-moi vous exposer aujourd'hui toutes les améliorations que votre générosité a permis de faire.

« Entrons !

« Le premier être vivant que nous rencontrons, c'est toujours Joseph ; un petit bijou, noir d'ébène, joufflu, trouvé un beau jour sous une feuille de bananier. C'est là tout son état civil ! Joseph a trois ans ; mais son flair très développé lui fait reconnaître à première vue quelles sortes de gens viennent visiter l'établissement. L'œil invariablement fixé sur la poche du visiteur, il esquisse un gracieux sourire, ou bien il prend un air

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 décembre 1906, p. 615.

grincheux suivant que celui-ci exhibe ou non une pièce de monnaie. Vous êtes avertis !

« Voici maintenant la classe de français ou nombre d'enfants étudient les premiers éléments de notre langue. Quelques-uns sont déjà très avancés et pourraient sans crainte affronter le certificat d'études. Tout à côté la classe *malayalam* qui ne compte pas moins de 40 enfants. Tout ce petit monde chante l'alphabet et fait un vacarme assourdissant.

« Quittons maintenant l'*université* pour entrer dans l'*industrie* !

« Voici l'atelier de dentelle où travaillent 35 orphelines. Si les chères bienfaitrices des missions pouvaient jeter un coup d'œil sur ces jolis rouleaux de dentelles, quel mignon petit péché de vanité elles commettraient !... De la dentelle, il y en a pour tous les goûts, pour les pauvres comme pour les riches, mais faite si délicatement et si proprement qu'on dirait volontiers que les anges du ciel ont prêté leurs belles mains pour manier les fuseaux.

« La dentelle est la seule source de revenus pour l'orphelinat ! C'est l'œuvre vitale ! Mais comme il faut s'ingénier pour la placer cette marchandise ! Pensez donc ! dans ce beau pays du Malabar un Indien s'habille royalement avec un mouchoir de poche ! pas de place pour une aune de dentelle !

« Dans quelques mois les deux métiers à tisser qu'on vient d'installer pourront apporter, eux aussi, un peu de bien-être. Actuellement, ils suffisent à peine à fournir la toile nécessaire pour habiller les orphelines.

« Je vous ai parlé de deux métiers à tisser et j'oublie de vous dire que c'est là vraiment le cadeau des lecteurs des *Missions catholiques*. Depuis de longs mois, la Mère Supérieure désirait faire cette acquisition. Mais où trouver l'argent nécessaire quand il faut se priver de tout pour fournir le strict nécessaire à 68 orphelins et orphelines ? Enfin, merci ! Que le Bon Dieu rende le centuple à tous ceux qui ont eu compassion de tant de pauvres êtres abandonnés.

« Les lecteurs des *Missions catholiques* ont déjà fait bénéficier de leurs aumônes l'orphelinat de Mahé. Je leur demande de lui continuer leur généreuse et bienveillante sympathie. Le Bon Dieu ne refuse rien aux enfants qui savent bien prier. Dans l'orphelinat de Mahé les dentelières prient avec ferveur pour les bons amis des *Missions catholiques* et j'ai le ferme espoir qu'elles seront toujours exaucées. »

Tonkin maritime (*Indo-Chine*). — M. Bourlet, missionnaire au Tonkin-maritime, écrit à M. Mollard, directeur du séminaire des Missions Etrangères de Paris :

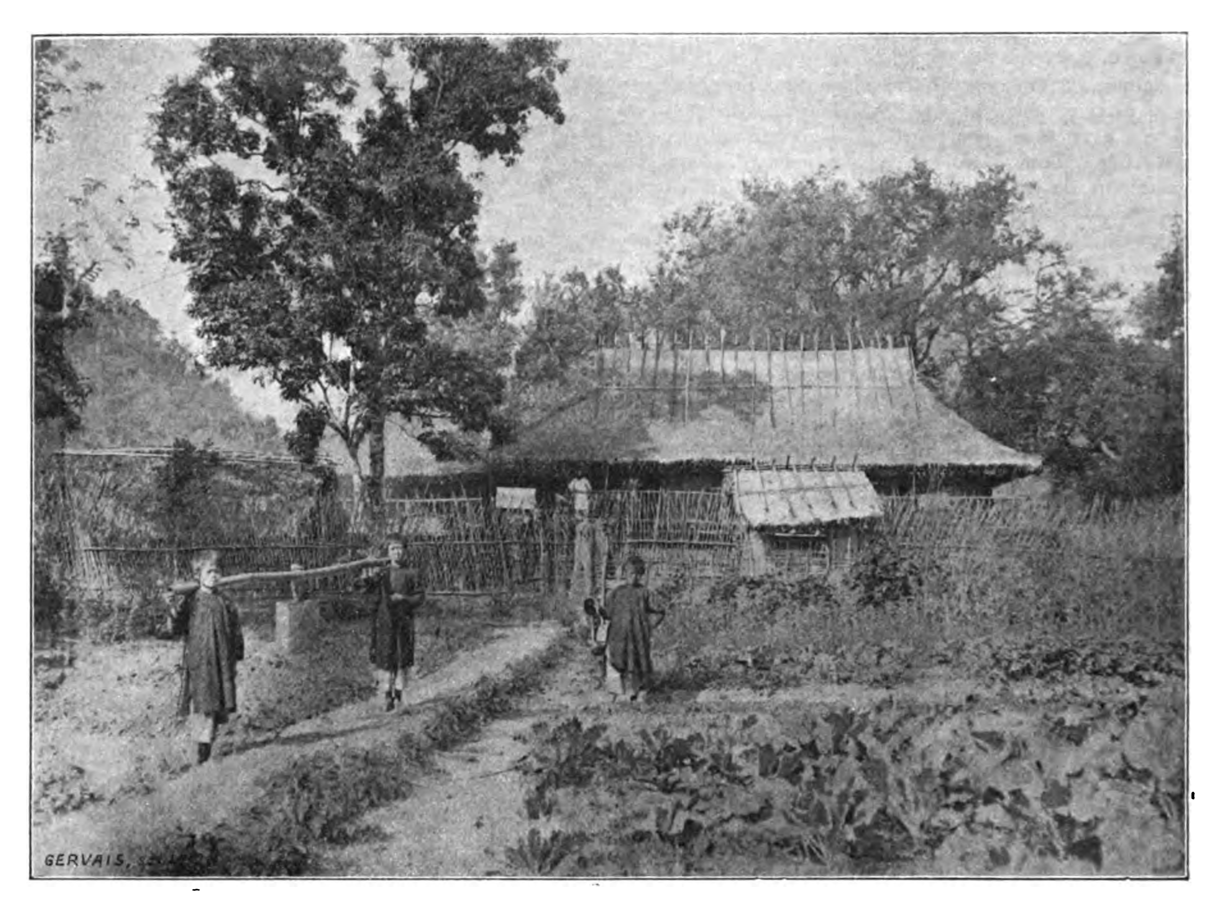
« J'ai dû quitter mon ancien poste de Ban-Nghin pour descendre à Muc-Son. C'est encore un pays de montagnes, et, à une heure de mon nouveau poste, il y a des villages païens de langue thay. Dès que j'aurai le temps, je pense bien aller les voir et lier connaissance avec eux, afin de les amener, peu à peu, si possible, à embrasser notre sainte foi. Connaître leur langue est déjà un bon point ; il seront sûrement flattés de voir le missionnaire user de leur parler national.

« En attendant, ici, à Muc-Son et dans toute la province de Thanh-Hoa, c'est actuellement « grande pitié », comme disaient nos ancêtres. La famine hideuse règne dans le pays ; c'est par centaines que s'en vont les mendiants couverts de guenilles pouilleuses, la face émaciée, les membres grêles. Ils vont ainsi de porte en porte, traînant leur misère jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés le long du chemin. Chaque jour ils assiègent ma porte ; je secours d'abord les chrétiens, ce sont mes enfants, mais que puis-je seul au milieu de tant de misère ?

« Ah ! si j'étais riche ! que d'âmes à sauver ! que de malheureux à secourir ! Mais le monde est si vaste et la France catholique, la grande aumônière des missions est si persécutée ! Si cependant, au milieu de tant de troubles, quelque âme généreuse se souvient des apôtres lointains, puisse-t-elle avoir une pensée pour mon petit coin de Muc-Son ! Heureux le pélican qui se déchire les entrailles pour les donner en pâture à ses petits affamés ! Le missionnaire lui, ne peut que gémir et prier. »



TONKIN MARITIME — Les mandarins de Muong Son ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Bourlet.



TONKIN MARITIME. — MAISON D'UN MISSIONNAIRE, ARROSAGE D'UN JARDIN ; reproduction d'une photographie envoyée par M. BOURLET (v. p. 521).

Sénégal. — Le R. P. Lecocq, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Ngazobil :

« Ngazobil est un petit village du Sénégal, à quelques jours au sud-est de Dakar, sur les bords de l'Océan, en pleine brousse et forêt. Les Pères du Saint-Esprit s'y sont installés de vieille date. Ils y élèvent la jeunesse noire du vicariat.

« Les œuvres de formation s'y sont donc groupées : Séminaire indigène, Noviciat, Maison-Mère des Sœurs noires, dites du Saint Cœur de Marie, orphelinat de garçons et de filles, école professionnelle, colonie agricole...

« Pères, Frères et Sœurs se dépensent à ces œuvres, s'occupant de l'éducation religieuse, morale et matérielle de tout ce petit monde.

« La culture indigène et européenne du terrain qui nous entoure devient chaque jour plus intense. On défriche, on sème et on plante, laissant à Dieu le soin de faire croître. Déjà les allées de manguiers, d'orangers, de citronniers, de mandariniers donnent leur ombre et leurs fruits. Les champs de manioc, de mil et d'arachide s'étendent au loin, offrant le délicieux spectacle des pépinières de la banlieue parisienne. Tout cela donne à l'enfant le goût du travail manuel, l'attache à son sol, à sa famille, et lui fait mieux connaître et mieux aimer son Dieu, créateur et souverain seigneur de toutes choses.

« Dans cette œuvre agricole, il est des difficultés. Il en est d'inhérentes au pays : les excès de température, le manque d'eau, les insectes nuisibles, les terres faibles, etc..., mais encore et surtout les invasions de sauterelles.

« L'épreuve a été dure cette année. Un mois durant, nous avons vu ces terribles légions s'abattre, se ruer sur nos plantations et nos jardins.

« Ce n'est pas la sauterelle proprement dite (*locusta*) qui occasionne de tels dégâts. La sauterelle commune vit en Europe et ses ravages ont presque toujours passé inaperçus. C'est le criquet pèlerin (*acridium peregrinum*), qui est le fléau du Sénégal. Il est si redouté dans le pays, que l'indigène n'ose point en parler. « On l'attire, dit-il, rien qu'en prononçant son nom. »

« Ce qui l'attire ou plutôt ce qui guide sa marche, ce sont les vents soufflant du désert. Moïse nous raconte dans l'Exode qu'un vent d'Orient amena ces insectes dévastateurs et qu'un vent d'Occident les enleva lorsque la liberté de quitter l'Egypte eut été accordée au peuple hébreu. Même phénomène s'est produit ici : le vent d'Est nous les envoie, le vent du large nous en délivre.

« Leur arrivée correspond presque toujours au moment de la grande chaleur, entre neuf heures du matin et cinq heures du soir. Le nombre en est incalculable. Le soleil ne donne plus sa lumière ; ce sont des nuées d'orage, qui bientôt crèvent et fournissent une pluie d'insectes effrayante.

« S'abattant sur le sol, ces terribles acridiens dévorent tout ce qu'ils trouvent ; le bruit de leurs mandibules rappelle les averses de grêle. Tous nos arbres fruitiers, toutes nos planches de légumes, ont été dévastés. Les dégâts, bien souvent, ne s'arrêtent point là. Les criquets à l'état de larve sont encore à craindre. Ces derniers, en effet, ne font que marcher jusqu'à leur complet développement. Et alors, par milliers et milliers, ils avancent par sauts, envahissent et pénètrent tout. Point d'obstacle qui les arrête : les habitations, ils en font l'escalade et continuent leur course en droite ligne ; les fossés pleins d'eau, ils les comblent de leurs cadavres et passent sur les premiers rangs noyés. Une fois développé, le criquet prendra son vol et ira porter ailleurs la dévastation et la famine.

« On a parlé des acridophages ou mangeurs de sauterelles. Les voyageurs nous rapportent avec complaisance que les peuples de l'Arabie Pétrée font griller ces insectes sur des charbons ardents et s'en régalent. Ce ne peut être qu'une exception. En tous cas le criquet pèlerin du Sénégal ne me paraît guère nutritif.

Nouvelle Guinée (*Océanie*). — Mgr Alain de Boismenu, des Missionnaires d'Issoudun, coadjuteur de Mgr Navarre, écrit de Mafulu :

« Nous voilà bel et bien ancrés au cœur de la Nouvelle Guinée. La station centrale, quoique primitive encore et très pauvre, est solidement établie ; la langue nouvelle est déjà bien sue, le pays reconnu, exploré à fond ; les tribus sont pacifiées, apprivoisées, gagnées et prêtes à entendre dans leur propre dialecte parler de Jésus-Christ et de son Ciel Encore trois ou quatre ans et nous aurons là un groupe de néophytes aussi sérieux, je l'espère, et aussi solidement formés que ceux du district de *Kuni*. Comme là-bas les nombreuses tribus seront méthodiquement visitées et instruites de la substance de la doctrine chrétienne, la foi y lèvera peu à peu. Que Dieu nous envoie des ouvriers trempés comme ceux-ci, et nous aurons vite fait d'ouvrir un sixième district. On y songe déjà, car il faut aller de l'avant

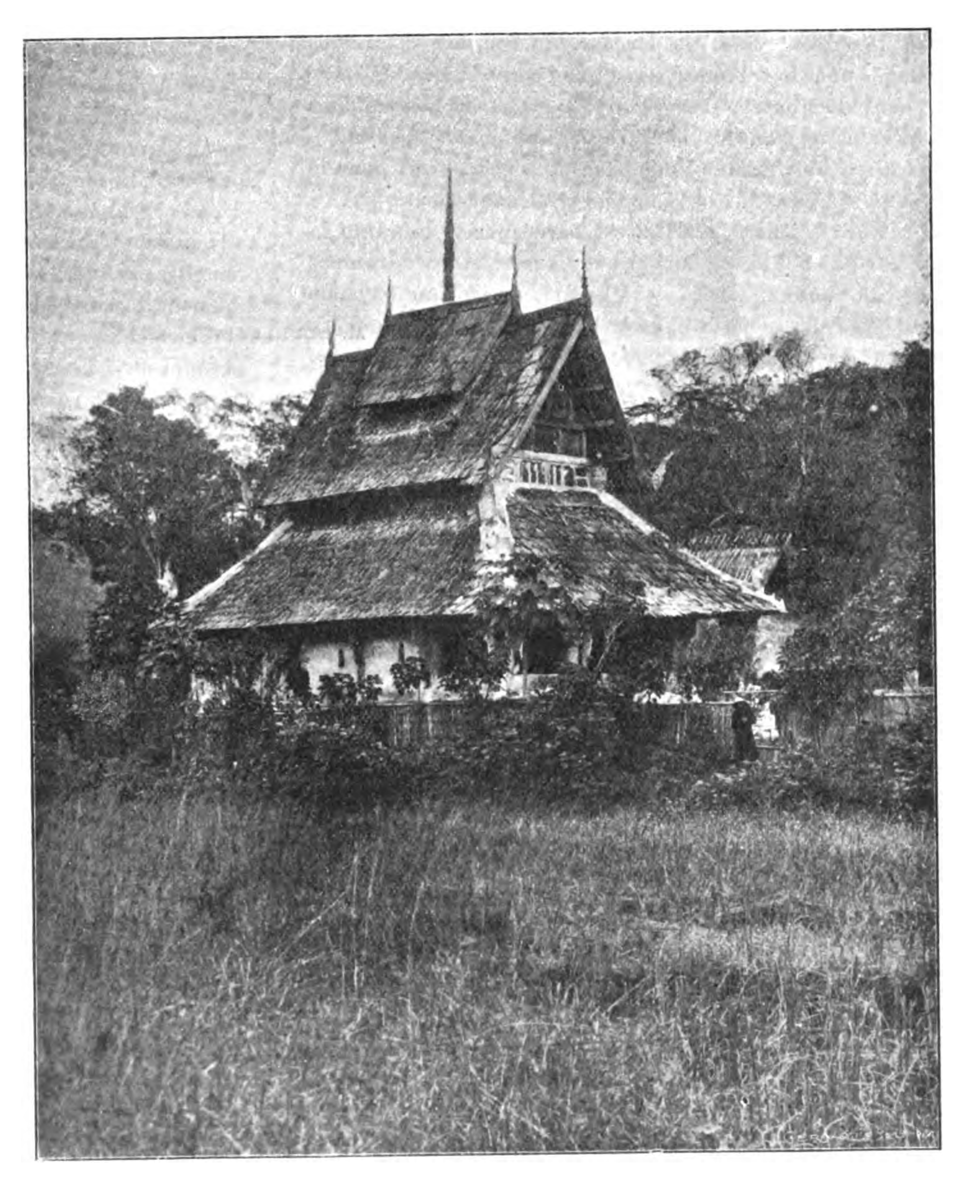
« Mais ce succès rapide et superbe coûte cher. Nous avons vu, tout récemment, mourir à la tâche un de nos meilleurs auxiliaires. Le Fr. Joseph Moreux était un vaillant et joyeux compagnon. Douze années durant, il avait travaillé sous le brûlant soleil de la côte, dans les marais de la plaine et dans les humides forêts de la montagne. Sa dernière œuvre fut de tailler les soixante kilomètres de route qui relient la côte au premier district des montagnes. Lui et le Fr. Auguste, ils s'y dépensèrent avec leur énergie et leur entrain ordinaires, sans réserve ni trêve. Dieu leur donna le succès ; mais notre pauvre Fr. Joseph mourut à la peine et son compagnon fut, pour un temps, bien épuisé. Mieux équipés, plus solidement nourris et soutenus par de bons cordiaux, ils eussent mieux supporté cette terrible vie de brousse. Et surtout, si nous avions eu sous la main quelques ouvriers de rechange, nous aurions pu leur donner un peu de relâche et sans doute retarder une mort assurément prématurée. Mais notre pénurie de Frères coadjuteurs est extrême. La crise religieuse qui sévit en France y tarit les vocations religieuses ; nous voyons avec tristesse s'épuiser les forces de nos travailleurs.

« Le rôle des Frères travailleurs est ici capital. Point de ministère possible sans un travail matériel considérable. C'est à des hommes que Dieu confie son Evangile, non à des anges. Il faut qu'ils se logent, qu'ils mangent, qu'ils voyagent, qu'ils vivent. Dans nos stations, les maisons ne poussent pas toutes seules, pas plus que les patates dans nos champs. Notre peuple est un peuple d'enfants. Impossible de compter sur eux pour un travail sérieux. Radicalement incapables de le concevoir, ils sont aussi impuissants à le réaliser. Si nous voulons nous servir d'eux, et il le faut, nous devons être constamment avec eux, les diriger, les encourager, les égayer et surtout largement payer de notre personne en faisant nous-mêmes le plus gros de la besogne. Sans nous, rien ne se fait. Tournez le dos, l'instrument leur tombe des mains ; asseyez vous un instant, toute l'escouade s'assied ; quittez-les d'une semelle, c'est une débandade.

« Aussi la fondation, l'installation, l'entretien des stations de mission réclament-elles impérieusement la présence assidue de Frères. A leur défaut, les prêtres missionnaires doivent les suppléer. Oh ! le plus gaiment du monde, ils se font terrassiers, scieurs de long, constructeurs, fermiers, cuisiniers, « lavandières », chefs d'équipe et caravaniers. Mais ces travaux sont rudes, continuels, absorbants. Mgr Verjus, âme apostolique s'il en fut, absorbé par de tels soucis, n'a pu faire que très peu de ministère, et, en sept ans, il a ruiné sa santé, consumé une vie qui eût été infiniment précieuse pour l'apostolat... »

Paris. — Le 8 septembre, le Chapitre général des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny a procédé à l'élection d'une Supérieure générale, en remplacement de la Rév. Mère Marie-Basile Chevreton, décédée le 3 mars dernier.

C'est la Rév. Mère Marie Sainte-Lutgarde Desrivières qui a été nommée. Née à Torigni-sur-Vire (Manche), en 1850, la nouvelle Supérieure générale a fait sa profession en 1871, à l'âge de 21 ans. Elle a été employée d'abord au pensionnat de Beauvais, puis à celui de Saint-Denis de la Réunion comme directrice jusqu'en 1888. Fixée à la Maison-Mère, à cette époque, à titre de secrétaire, elle était Conseillère générale depuis 1891.



TONKIN MARITIME. — Pagode de Muong-Son ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Bourlet.

Mœurs et Coutumes du Kaffa

PAR UN MISSIONNAIRE CAPUCIN

Nous devons à l'obligeance de Mgr Jarosseau, vicaire apostolique des Gallas, communication de cette remarquable étude sur le Kaffa, travail d'autant plus précieux pour nous que les *Missions catholiques* n'avaient encore donné aucune monographie détaillée sur ce pays. Nous la publions sans nom d'auteur. L'humble fils de saint François qui l'a rédigée, n'a pas voulu, dans sa modestie, que son nom figurât en tête de ces pages érudites et pittoresques.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE. — PEUPLES TRIBUTAIRES. — LE ROI ET LES GOUVERNEURS. — DE L'ÉTIQUETTE. — CÉRÉMONIES FUNÈBRES A LA MORT DU SOUVERAIN. — ELECTION DE SON SUCCESSEUR.

Situé entre le 6° et le 7° de latitude et le 33° et le 34° de longitude Est du méridien de Paris, le Kaffa n'est certainement pas aussi grand que l'ont dit certains illustres voyageurs d'il y a soixante ans. D'après nos calculs il doit avoir entre cent quatre-vingts et deux cents kilomètres de longueur sur cent ou cent vingt de largeur. Au lieu de mettre trois semaines pour le traverser, ainsi que l'écrivait M. d'Abbadie au comte de Montalembert en octobre 1843, les bons piétons ne mettent que quatre ou cinq jours pour aller de l'Est à l'Ouest (sa plus grande longueur), et à peine trois pour le traverser du Sud au Nord (sa plus grande largeur).

Du Nord à l'Est, le Kaffa est borné par le cours de la rivière Godjeb qui, en laissant à sa gauche les royaumes gallas de Gouma, Ghéra et Djimma, arrive au pays de Koullo, où elle se jette dans le Guibié, un des principaux affluents de l'Omo, qui contribue à former le lac Rodolphe. Comme frontière Ouest et Sud-Ouest, il faut nommer les Didous-Gallas et les Guimiros, dont les rois de Kaffa avaient fait comme un lieu de déportation. Enfin, le Sud a pour frontières les régions des Ghimiros, Bennichos et Souros.

***

Pour peu qu'on interroge les traditions du passé, corroborées d'ailleurs par les nombreux vestiges de la langue ou de la race que l'on retrouve çà et là, disséminés dans les provinces d'alentour, il reste acquis toutefois que ce royaume, aussi mystérieux qu'intéressant, était beaucoup plus étendu autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Guimiros, les Doukos, les Idchanos, les Arikkos, les Chawos, les Bennichos et les Souros, races chankallas, situées à l'Ouest et au Sud, faisaient partie de la vassalité du Kaffa. C'étaient autant de peuplades tributaires ayant chacune sa langue, ses usages, ses mœurs et même son petit potentat. Il faut en dire autant des Koullos qui, au Sud-Est se trouvent entre le Kaffa et le Godjeb ; du royaume de Djimma, à lui seul aussi vaste que le Kaffa actuel et qui fut conquis par les Gallas, au XVI[e] siècle ; enfin de la province de Gâro, partagé, depuis longtemps, entre les rois gallas de Gouma, Ghéra et Nonno-Gaba. Cette dernière province parle même encore la langue kaffetcho, quoique plus ou moins corrompue.

Avec de telles proportions, le Kaffa était un vrai *royaume*, et peut-être, ainsi que l'ont écrit le capitaine Cecchi et le docteur Chiarini, portait-il effectivement le nom d'*empire*, comme étant le centre d'une suzeraineté de laquelle relevaient de très nombreux vassaux. Toutes les peuplades que nous venons de nommer comme se rattachant à la descendance chankalla appartiennent à la race nègre proprement dite. Elles semblent avoir beaucoup d'affinité d'origine avec les Wata ou Mândjo du Kaffa. Par leurs mœurs profondément sauvages, elles leur sont même de beaucoup inférieures. Les Wata, du moins, couvrent leur nudité d'un abri quelconque et, si insuffisant soit-il, c'est encore un hommage à la modestie chrétienne comme à la dignité humaine. Le Chankalla, au contraire, semble étranger à l'instinct de la pudeur. Tous ces pauvres infidèles sont, à n'en pas douter, de vrais chamites. C'est la conclusion qu'avait tirée avant nous le P. Léon, des Avanchers, dont malheureusement la plupart des notes sont perdues.

***

Le Kaffa était gouverné par un roi dans la famille duquel la couronne était héréditaire, quoique non exclusivement à l'avantage du fils aîné. L'élévation au trône constituait pour l'élu une sorte d'apothéose et l'obligeait à vivre, comme une idole, entouré de cérémonies bizarres et plongé dans les plus ridicules superstitions.

Au-dessous du *tato* (roi), douze grands *rachas* (chefs de canton) se partageaient l'administration. Préfets en temps de paix, ils devenaient chefs d'armée en temps de guerre et il n'y avait au-dessus de leur souveraineté que l'autorité vice-royale du *Katamé-racha*, ou la suprématie du roi en personne. Ils avaient sous leur dépendance une foule de petits *rachas*, magistrats inférieurs, ou chefs de quartiers, qui communiquaient directement avec le peuple.

On remarquera que le mot « *râcha* » se rapproche beaucoup du mot abyssin *ras*, dont il n'est, à la vérité, qu'une altération. Ce terme est le titre officiel de la plus haute autorité militaire de l'empire d'Ethiopie, après les NÉGOUS ou *rois*, qui ne relèvent que de l'empereur « Djan-Hoï ou *négous-neghest*, roi des rois ». Plus peut-être que les anciennes limites, disparues depuis des siècles, ce titre a contribué à induire en erreur certains auteurs qui nous semblent avoir jugé de l'étendue du Kaffa actuel par cette division en douze principautés de *ras*, alors qu'il suffit à peine, dans ses proportions modernes, pour le gouvernement d'un *Dedjasmatch* ou simple général.

Cette distribution du Kaffa en douze provinces rappelle la division de la Terre promise entre les douze tribus d'Israël ; mais on ne doit pas attacher trop d'importance à cette analogie, peut-être toute fortuite. Voici le nom de ces douze principautés : 1° de l'Orient à l'Occident, *Addio, Tchara, Guimbo ;* 2° à l'Occident, *Détcha, Pitto, Bouta ;* 3° du Nord au Sud, *Guécha, Gawata, Wota ;* 4° vers le Sud, *Chacha, Kaffa, Tchatta ;* le tout en prenant pour point de départ notre station de Chappa, qui est à peu près centrale.

Parmi les douze *rachas* ou chefs de canton, nous comptons quatre païens, trois hérétiques et cinq catholiques pratiquants. Le nombre total des *rachas* inférieurs doit certainement dépasser la centaine, parmi lesquels dix païens, cinq hérétiques et cinquante-six catholiques tout à leurs devoirs. Nous avons donc non seulement la grande majorité des petits *rachas* de deuxième et troisième ordre, mais encore la majorité relative des hautes autorités. Voilà, certes, une

constatation intéressante qui militait éloquemment en faveur de notre apostolat et de notre droit de cité au Kaffa.

En dehors ou plutôt au-dessus de tous ces *rachas*, il importe de noter le Katamé-racha, le Goutchi-racha et l'Awachi-racha.

Le *Kataméracha* est un peu comme le grand ministre d'Etat, chargé du pouvoir exécutif ; rien ne se fait sans lui. A l'époque de l'indépendance, il était le premier magistrat, non seulement de la capitale, comme son nom l'indique explicitement, mais encore de tout le pays. C'est à lui que le roi communiquait directement ses ordres, et, dans toutes les grandes réunions ou assises publiques, il occupait la première place après Sa Majesté. Aujourd'hui que le Kaffa est devenu tributaire du Lion d'Ethiopie et que la paternité de son Tato a fait place à l'oppression d'un procurateur, ennemi déclaré des institutions antiques, l'autorité du Katamé-racha est considérablement déchue, il n'est plus que le, vulgaire exécuteur des ordonnances du ras Wold'Ghiorghis. C'est, en effet, par lui que Son Altesse transmet ses ordres aux indigènes pour les corvées à imposer et les tributs à percevoir. A ce point de vue il jouit d'une certaine suprématie sur les Melkênas abyssins ou administrateurs de petits districts.

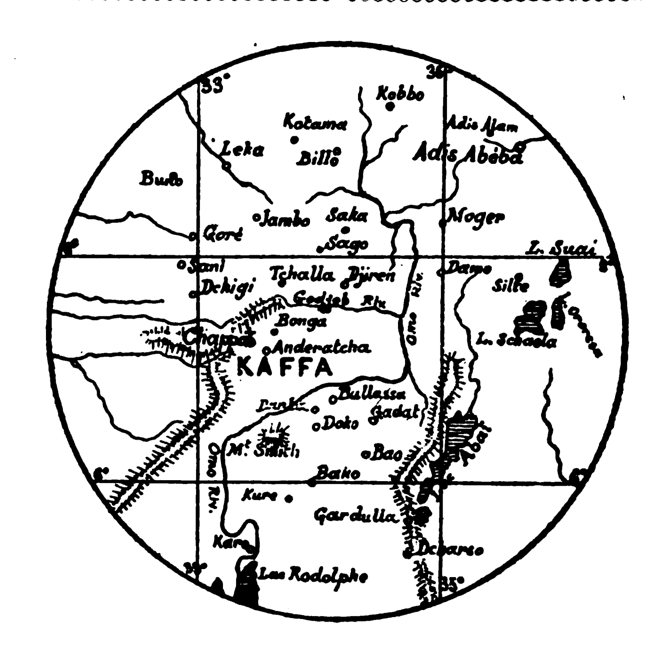
Le *Goutchi-racha* venait immédiatement après le Katamé-racha et occupait le second rang. Il réunissait sous son apanage toutes les races chrétiennes du pays dont il était, sous la haute autorité du *Tato*, le chef civil et religieux. Ses sentences jouissaient d'une espèce d'immunité canonique et n'étaient jamais contredites par l'autorité civile proprement dite. On l'appelle Goutchi à cause de l'œuf d'autruche (*goutchi*) qui surmonte le point du dôme des églises abyssines, auxquelles seules appartient l'honneur de cette marque distinctive. Tout en imposant son droit de contrôle, le gouvernement actuel a laissé le Goutchi-racha en possession de son ancienne magistrature.

L'*Awachi-racha*, qui venait immédiatement après le *Goutchi-racha*, était le héraut du roi pour les proclamations à faire au peuple. Quand le prince voulait publier un édit, il chargeait son *Awachi-racha* de battre du tambour sept ou quinze jours à l'avance. A la date fixée, tous les *rachas* et autres personnages arrivaient à la capitale, au lieu de réunion désigné. Lorsque tout le monde était rassemblé, le roi faisait son apparition en grande solennité. A sa vue, tout le monde baisait terre, pour se déclarer indigne d'un tel souverain, et se frappait fortement la poitrine pour solliciter sa clémence. Ces cérémonies terminées, le *tato*, par la bouche de son *Awachi-racha*, notifiait à son peuple ses volontés suprêmes. Tous, alors, depuis le *Katamé-racha* jusqu'au plus petit des auditeurs, de se prosterner une seconde fois, le front contre terre, et de souhaiter à un monarque si grand et si magnanime, toutes les faveurs du Ciel.

***

Parmi les coutumes bizarres du pays, il en est une qui est particulièrement singulière.

Personne, en ce pays, homme ou femme, grand ou petit, libre ou esclave, n'oserait se permettre de boire tout seul un liquide autre que de l'eau. Il faut être deux pour cette cérémonie. Ce serait une impolitesse inqualifiable que de man-



quer à l'usage qui veut que, l'un tenant le vase à boire de la main droite et l'autre de la main gauche, les deux consorts, appliquant leur bouche l'une contre l'autre, boivent en même temps, sans que l'un avale plus de liquide que l'autre. Cet usage, inconnu ailleurs, est tellement enraciné ici que si, par exemple, les convives sont en nombre impair, celui d'entre eux qui se trouve seul a le droit de sortir et d'amener quelqu'un de sa condition, sans même consulter le maître du logis.

Nous avons vu cela de nos yeux chez *abba* Mateos. Nous savions déjà qu'il fallait être deux pour avoir la permission de s'humecter le gosier ; mais nous ne pensions pas que ce fût là une rubrique intangible. Voyant donc sept Asmaros qui chantaient, sautaient, battaient des mains, en célébrant les bontés du vénérable *abba*, nous fîmes remarquer à celui-ci que l'un d'eux devrait bien avaler tout seul l'une des grandes tasses d'hydromel apportées par un domestique.

« — *Arguitta* (vous allez voir), me répondit le souriant vieillard, *arguitta*.

La séance terminée, je vis, en effet, six d'entre eux prendre trois tasses, puis le septième s'emparer d'une quatrième, la déposer modestement par terre, sortir sans rien dire à personne et revenir avec un partenaire, en compagnie duquel il dégusta sa boisson selon les lois de la civilité.

Chose curieuse, cette habitude est en opposition directe avec le fameux axiome : *Regis ad exemplar totus componitur orbis*. Le roi, en effet, buvait toujours seul, sans que la reine elle-même pût tremper ses lèvres dans la coupe princière. Cela ne veut pas dire qu'il bût plus que les autres, ni même qu'il mangeât à sa guise. Loin de là ; de ses mains, il ne devait jamais rien porter à sa bouche. Un de ses esclaves honorables le faisait manger de sa droite, qui portait le nom de *taté kicha* (main du roi) et que, pour cette raison, il tenait toujours enfermée dans une bourse en soie dorée, ce qui l'obligeait à manger personnellement de la main gauche. Un autre esclave, qui avait le pas sur le *taté kicha*, était chargé de faire boire Sa Majesté, mais de la laisser boire le moins possible. A peine donc avait-il présenté la coupe aux lèvres

royales qu'il la retirait, de crainte, dit-on, que le monarque, s'adonnant au vice de la boisson, ne devînt incapable d'équité dans ses jugements.

***

Les rois du Kaffa suivaient une étiquette très cérémonieuse et aimaient à couvrir leur Majesté de l'auréole du mystère. Cette préoccupation se révélait surtout dans leurs maladies et au moment de leur mort. Quand un prince régnant tombait gravement malade, ses conseillers ne lui permettaient de communiquer qu'avec ses femmes et ses fils. Si la mort devenait imminente, tous les membres de la famille royale étaient internés et « enchaînés ». Les grands *rachas*, réunis en session extraordinaire, commençaient leurs délibérations pour savoir lequel des fils du monarque devait lui succéder. La mort du prince était soigneusement cachée pendant huit jours ; les conseillers consacraient ce temps à embaumer son corps et à rendre définitive la nomination du nouveau monarque. Ces opérations secrètes terminées, on réunissait le peuple pour lui annoncer la mort du roi et l'élection de son successeur qui, séance tenante, était « déchaîné » et recevait des membres de la cour le serment de fidélité.

Après cette première intronisation, on déliait les frères du prince élu et les cérémonies de l'enterrement commençaient par des pleurs, des cris, des danses funèbres et des démonstrations de douleur effrayantes. Pendant que le pauvre peuple se mutilait, sept sorciers de première classe, prenant la tête du convoi, immolaient des taureaux, pour purifier la route qui conduisait le défunt au tombeau de famille. Qenait ensuite le corps, drapé de grandes toges et porté sur un brancard par les *rachas* du deuxième rang. Le nouveau monarque suivait, accompagné de sept autres sorciers (de seconde classe ceux-ci), qui immolaient également des taureaux, pour le salut du trépassé.

Avant de déposer le cadavre dans la fosse, d'au moins vingt pieds de profondeur, on immolait encore un taureau. Le cœur de cette dernière victime d'expiation était déposé sur la poitrine du défunt, dont le front était arrosé de sang. On l'ensevelissait enfin, avec force provisions de bouche : grains, café, hydromel, bière, etc. En dernier lieu, on immolait un esclave, destiné à servir son maître en l'autre monde.

***

Cependant, bien que proclamé, le nouvel empereur n'avait pas encore pris en mains les rênes du gouvernement. Après la cérémonie funèbre de son prédécesseur, il devait se rendre à Hada, la plus populaire des contrées du royaume.

Le chef du pays devait lui remettre le sceptre, l'anneau, les bracelets royaux. Il lui demandait qui il était. L'élu des *rachas*, le repoussant du pied, répondait : « Je suis un tel (ici le nouveau nom sous lequel il devait régner), ton seigneur et, comme tel, tu dois m'honorer. »

A partir de ce moment, le nouveau roi, qui s'intronisait ainsi, entrait en possession de l'or, de l'argent, des propriétés personnelles, des domestiques, des esclaves, en un mot, de tous les biens du défunt. — Son règne datait de ce jour.

L'avènement du roi ne mettait pas fin au deuil officiel, qui durait une année entière. Pendant ce temps, les esclaves ou autres serviteurs venaient, tous les jours, s'informer de la santé de celui qui gisait à vingt pieds sous terre. On offrait à ses mânes force libations, accompagnées de pleurs et de cris.

A la fin de l'année, une fête nationale réunissait le peuple. On offrait, avec mille démonstrations de joie, de nouveaux *Ad multos annos !* au prince régnant, qui se montrait sur un trône pittoresquement enguirlandé et... le deuil prenait fin aux cris répétés de : *Vivat rex !*

(*A suivre.*)

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

IX

L'ÉDUCATION EUROPÉENNE

Suite (1)

Je continue de citer M. Maurice Courant : (2)

Ce qui s'est passé au Japon peut, sous une modalité différente, se répéter en Chine ou aux Indes, à Java ou en Annam. En raison de la force expansive de la civilisation européenne, il est vraisemblable, mais nullement sûr, que des transformations analogues ont lieu tôt ou tard. Si nous prêchons l'exactitude et l'observation scientifique, nous travaillons probablement dans le sens du développement de plusieurs races parmi les mieux douées, notre œuvre a quelque chance de durée, de profit.

Mais l'histoire se fait lentement, plus avec les sentiments, les idées d'hier, qu'avec les idées qui sont les sentiments de demain. Nous pouvons essayer de répandre les conceptions justes et simples ; les sentiments échappent à notre empire ; nos lois ne les créent pas ; notre éducation les dévie ou les renforce, mais ne les instaure ni ne les abolit. Prenons garde d'agir où nous ne pouvons atteindre et laissons la vie faire le reste, de peur de gâter la nature que nous ne saurons remplacer.

De ces principes résulte la règle, en fait d'éducation : il ne faut point toucher aux principes moraux et sociaux des peuples civilisés. Si nous les affaiblissions, nous ne pourrions mettre les nôtres à la place, et tout ce qui en subsisterait se lèverait contre nous. Le rapprochement n'est pas à chercher sur un terrain aussi sensible et variable, mais sur un sol scientifique. Les vérités mathématiques, les phénomènes physiques et chimiques sont ignorés ; ils habitueront l'esprit des Chinois à la précision qui lui manque ; la précision est proche de l'exactitude et de l'honnêteté : l'enseignement scientifique peut devenir un enseignement moral.

D'autre part, l'application des sciences à l'agriculture et à l'industrie, la médecine également, ont une valeur pratique, tôt perçue. Ce que nous voulons comme base de l'instruction des indigènes, c'est, pour le plus grand nombre possible, les principes fondamentaux des sciences exactes, avec des notions pratiques applicables dans la vie de chaque jour ; c'est, pour un nombre plus restreint, une instruction technique agricole, industrielle, médicale ou autre, qui les mette à même de gagner leur vie, comme aides des Européens dans leurs entreprises et les intéresse à l'influence européenne.

---

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 11, 17 et 24 octobre.
(2) *De l'éducation et de la colonisation européenne en Chine.*

N'est-ce point la méthode appliquée en Chine au XVII[e] et au XVIII[e] siècles par les missionnaires jésuites, et dont le succès n'a pas été dépassé ? Les missions chrétiennes, en effet, ont précédé les autres éducateurs ou tiennent encore leur place ; elles préparent les esprits à nos sciences, à notre philosophie de la vie. L'exaltation du sentiment des droits individuels, résultant du christianisme, attaque les rapports sociaux : tel est, aux yeux de plus d'un gouvernement asiatique, le danger de la propagande religieuse européenne. L'aspiration à plus de justice est, sans doute, inséparable de cette religion ; mais une autre face, non moins essentielle, c'est la soumission au pouvoir établi. Régime patriarcal, éparpillement individuel, autonomie du groupe ou de l'individu, soumission à un pouvoir extérieur, le christianisme s'est accommodé de toutes les formes sociales ou politiques, ne revendiquant d'autre domaine que celui de la conscience libre. Entre lui et notre conception, logiquement liée, empirique plus qu'intuitive, individualiste de l'existence, il n'y a pas de corrélation essentielle. Toutefois, le christianisme occidental, celui qui, depuis trois cents ans, fait œuvre de prosélytisme dans l'Extrême-Asie, est celui que seize siècles de développement en commun ont pénétré de l'activité latine et germanique ; il porte avec lui l'arome de la civilisation, comme nos langues mêmes restent imprégnées de conceptions chrétiennes. Cette ambiance nous demeure inaperçue, tant que le contact d'un milieu différent ne nous la révèle pas.

***

Le Chinois admet la transmigration pour un temps bref ou pour toute une vie, la syncope et la mort en sont les signes extérieurs ; le Chinois « meurt » pour quelques heures et « ressuscite ». Il croit à la solidarité familiale manifestée par les influences dites : « *fong-chui* » ; ou, bouddhiste instruit, il croit au *karma* qui fixe un nouvel agrégat spirituel pire ou plus parfait.

L'Occidental distingue en lui-même une âme et un corps, unis provisoirement ; il est susceptible de récompense ou de châtiments personnels distribués par un Etre supérieur ; au jour de la mort il « rend l'âme » ; il accorde à la pensée humaine une valeur absolue, difficile à concilier avec la hiérarchie sociale et opposée à la gradation où le bouddhiste fait entrer même les animaux.

Par une naturelle corrélation, la religion que prêchent les missionnaires est accompagnée d'une métaphysique à contours nets, d'une logique scolastique qui contrastent avec l'indétermination et le décousu fréquents dans la pensée des Orientaux : ainsi la prédication religieuse introduit dans les esprits un premier élément de précision scientifique. Pour l'œil de l'Asiatique, l'esprit est le même chez le missionnaire et chez le savant qui viennent d'Europe. S'il existe entre un Occidental et un autre quelque différence, c'est moins dans les idées qu'ils expriment que dans la position qu'ils prennent à l'égard des lois, des habitudes, des intérêts indigènes. Si les contacts sont rares, les froissements seront rares aussi, et l'action exercée sera peu étendue ; l'action efficace sortira de relations suivies qui ne peuvent pas ne pas occasionner des froissements. Les civilisations en présence sont, à l'heure actuelle, assez distantes pour que les nuances s'effacent ; les efforts divergent s'il s'agit des intérêts, mais, malgré les apparences, ils sont parallèles pour le fond de l'éducation à donner aux indigènes.

De divers côtés on travaille à instruire la Chine.

L'œuvre des missions protestantes est digne d'intérêt. Ces missions sont principalement anglo-saxonnes, aucune n'est française ; quelques-uns de leurs membres ont parfois montré une vraie charité chrétienne à l'égard des missions catholiques ; mais, en général, elles nous sont hostiles.

Peu connues des Français d'Extrême-Orient, elles sont difficiles à étudier pour nous, les documents publiés dans les journaux étant fragmentaires, rapports et comptes rendus nous demeurant à peu près inaccessibles. Je rapporterai quelques faits tels que je les connais ; mais je n'essaierai pas de mettre dans mes opinions une impartialité que je crois impossible.

Le D[r] Morrison, envoyé par la *London Missionary Society*, arriva à Canton en 1808, publia la traduction chinoise de la Bible en 1818 et son célèbre Dictionnaire chinois-anglais en 1823. Avant sa mort (1834), il avait été rejoint seulement par trois confrères ; les convertis étaient en nombre infime. L'évangélisation était alors très difficile, la Chine étant fermée ; les missionnaires se consacraient surtout à des travaux préparatoires, étude de la langue, traduction des écritures, composition de *tracts*. A partir de 1842, les missions établies dans les cinq ports de Canton, Amoy, Changhaï (1842), Ning-po (1844), Foutcheou (1846), firent du prosélytisme par les moyens surtout littéraires qu'elles avaient en main ; la prédication directe eut alors un moindre rôle ; les communautés, peu nombreuses, comprenaient quelques lettrés ; pour les retenir ou les attirer, on répandit les notions européennes ; on institua bientôt l'assistance médicale et un enseignement élémentaire de la médecine.

Dès 1849 et 1850, des traités d'anatomie et de physiologie, d'astronomie et de mathématique sont traduits en chinois, avec l'aide de quelques fidèles lettrés. Le développement des œuvres annexes de l'évangélisation s'accorde avec l'esprit pratique des anglo-saxons ; caractère distinctif des missions protestantes ; il a persisté.

La *Morrison Education Society*, fondée en 1839, publie un dernier rapport en 1865 ; elle est remplacée par plusieurs autres Sociétés. Dès 1838, une *Medical Missionary Society*, formée d'Américains, a existé à Canton ; des hôpitaux sont fondés à Changhaï, à Amoy, à Ning-po, à Hankeou, à Pékin.

La propagande des Anglais et des Américains dispose de sommes considérables ; les œuvres de médecine et d'éducation, très coûteuses, peuvent se multiplier.

L'apostolat par la parole ne débute réellement qu'en 1865 ; alors se fonde l'association connue sous le nom de *China Inland Mission*, qui comprend des ministres de diverses dénominations et de diverses nationalités ; plus tard d'autres sociétés sont entrées dans la même carrière. La prédication n'a point fait tort aux autres travaux ; dix-neuf associations nouvelles étant entrées en Chine entre 1865 et 1888, tandis qu'une vingtaine seulement existaient activement de 1807 à 1865. Il y avait, vers 1888, une cinquantaine de sociétés de propagande protestante, vingt-deux anglaises, douze américaines, sept continentales (missions de Berlin, mission rhénane, mission bâloise, etc.) ; dans le *Chronical and Directory for China, Japan*, etc. 1898, je relève le nom de plus de dix-

huit cents personnes qui sont rattachées aux missions protestantes, anglaises, américaines ; elles ont aussi des femmes prédicantes.

Ces missionnaires des deux sexes, de diverses nationalités, sont présents dans toutes les provinces, jusqu'au Kansou, au Hou-nan, pays demeurés longtemps inaccessibles. Ils sont en contact les uns avec les autres, par des réunions fréquentes tenues à Changhaï ou dans d'autres villes, par la *China Missionary Alliance*, fondée en 1901, et par la presse. Il n'est presque aucune province qui n'ait des journaux et des revues en chinois, rédigés sous leur inspiration ; ils sont, dans l'intérieur, les correspondants des journaux publiés dans les ports ; par là, ils font l'opinion en Amérique et en Europe.

Leurs établissements primaires sont dirigés souvent par des maîtres indigènes. Il en existe de fort intéressants, comme le *Chefoo Industrial Mission*, qui date déjà de plusieurs années : cette institution a pour principe de vivre sur ses propres ressources, elle joint à l'évangélisation et à l'instruction proprement dite la formation à divers métiers ; les travaux des élèves font en partie face aux frais. Des institutions plus élevées, *school* ou *colleges*, sont mentionnées au *Directory* dans chaque port ouvert important, à Tien-tsin, à Tchefou, à Foutcheou, plusieurs à Pékin.

Il y a enfin des écoles supérieures, appelées, non sans prétention, Universités ; quelques-unes sont privées, d'autres ont obtenu l'appui pécuniaire ou moral des autorités chinoises. Ces Universités enseignent en anglais à des étudiants sachant déjà la langue, la théologie, la philosophie, l'histoire, la médecine, les mathématiques, l'art de l'ingénieur : telles sont celles de Pékin, de Tien-tsin, de Nankin, telle l'école de médecine et collège de Foutcheou, telle celle de Soutcheou. Changhaï a une *Educational Association of China*, qui s'occupe de multiplier les écoles et les cours, un *Polytechnic Institut* qui organise des conférences. Hong-kong, colonie anglaise, possède depuis longtemps pour les Chinois des écoles de tous genres, y compris le collège de médecine et le *Queen's College*, ce dernier étant officiel. Depuis 1898, les anciens établissements se développent ; de nouveaux sont fondés chaque mois. Je cite au hasard les écoles anglo-chinoises de Tsinkiang, de Hantcheou, de Soutcheou, de Kœilin (Kouytcheou), d'Amoy. Une Université vient d'être ouverte à Paoting, une autre mi-chinoise mi-anglaise, dotée par le gouvernement chinois, a été fondée à Thai-yuen, par le Dr T. Richard.

Les principales missions de Pékin et de Tientsin discutent une union ayant pour but l'extension de leurs établissements. Le Rev. G. Reid a cherché en Chine, en Amérique et jusqu'en Europe, des souscripteurs pour son Institut international. Chaque nation y entretiendrait de ses deniers et avec ses professeurs, un établissement scientifique, musée, bibliothèque, laboratoire, école ; on créerait ainsi un terrain neutre, qui ne serait ni national, ni confessionnel et sur lequel on rapprocherait une élite de Chinois et d'étrangers.

Les troubles de 1900 n'ont pas fait échouer le projet, qu'il est question de réaliser à Changhaï. Une importante Société s'est fondée à Hong-kong, avec l'appui d'Anglais et de Chinois, pour multiplier les écoles privées, qui sont toutes sous la surveillance du gouverneur.

Tout cela ne donne qu'une idée partielle de l'activité en matière d'éducation des missions protestantes : faute de documents complets et méthodiques, beaucoup de faits échappent.

(A suivre.)

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Maugis, du diocèse de Verdun ... 26 »
M. Caignier, du diocèse de Luçon ... 1 »
Mlle Deléglise, Leavenworth ... 13 »
Anonyme du diocèse de Rennes ... 200 »
Un paroissien du diocèse de Beauvais ... 100 »

Au R. P Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Anonyme de Brignais, diocèse de Lyon ... 12 »

A Sœur Marie des Missions, Kumbakonam, pour ses cases.
M. R. Philippart, du diocèse de Reims ... 190 »

A M. Antonini, à Pia-Hai (Haut-Tonkin).
J. F., diocèse d'Angers, demande de prières spéciales ... 50 »

A M. Chaffanjon, Kouy-tchéou.
Anonyme de Saint-Etienne-en-Forez ... 10 »

A Sœur Gilbert, à Ning-po (Tché-kiang).
Anonyme de Saint-Etienne-en-Forez ... 10 »

A M. Penicaud, à Pak-hoi (Kouang-tong).
M. E., diocèse de Meaux ... 10 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
M. M., de Lyon ... 10 »

A M. Matrat, à Hirado, Nagasaki.
M. M., de Lyon ... 10 »
J. F., diocèse d'Angers, demande de prières spéciales ... 50 »

Au même, pour les Amantes de la Croix.
Anonyme du diocèse de Metz, demande de prières ... 7 50

A Mgr Streicher (Victoria Nyanza septentrional, pour la formation de catéchistes.
Anonyme du diocèse de Belley ... 10 »

Au R. P. Fracassini, franciscain, au Caire.
J. F., diocèse d'Angers, demande de prières spéciales ... 50 »

A Mgr Olier, mission de Futuna (Océanie centrale).
Un condisciple du P. Quiblier, mort à Futuna ... 20 »
J. F., diocèse d'Angers, demande de prières spéciales ... 50 »

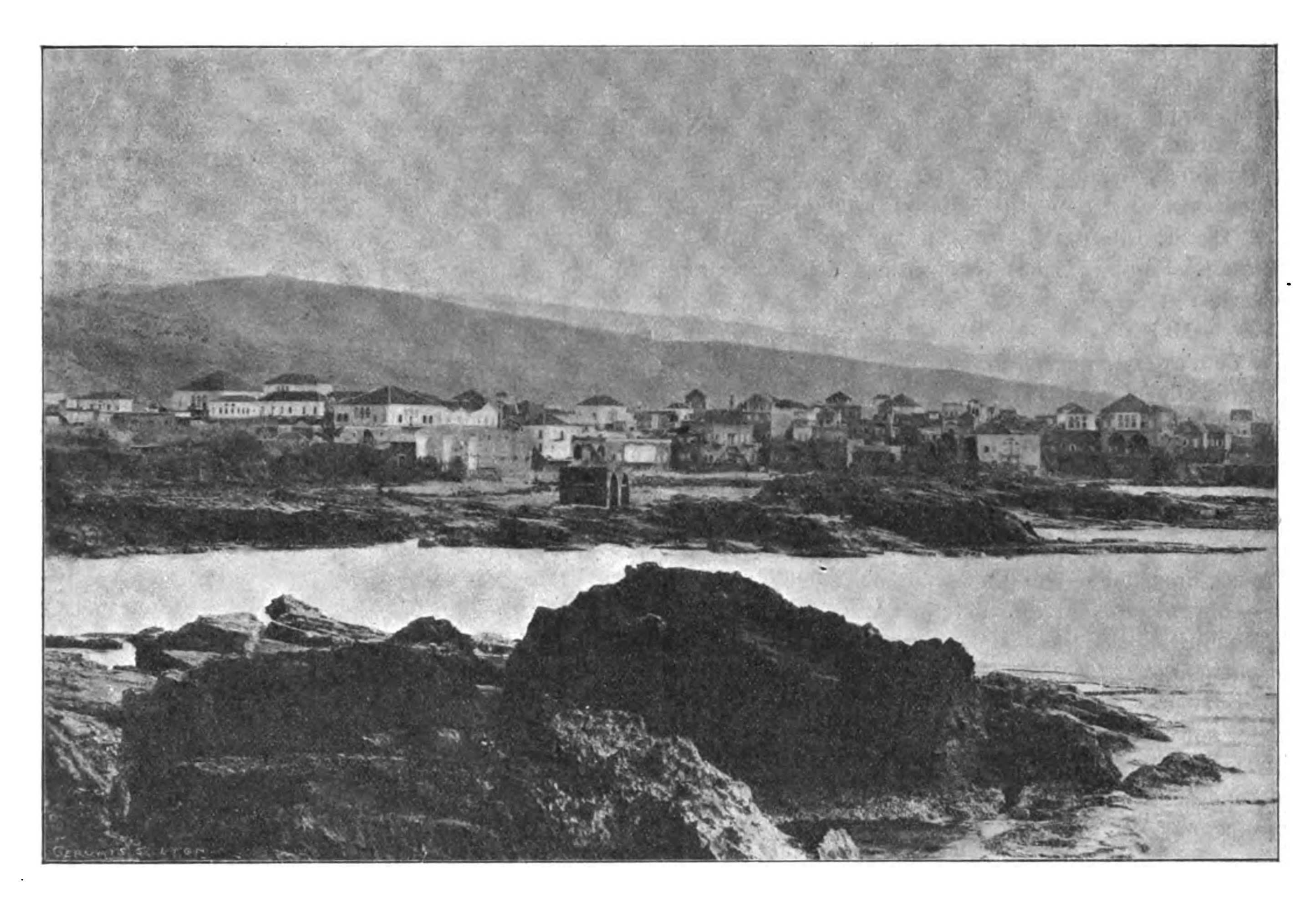
Pour les missions nécessiteuses (Hakodaté).
G. A., demande de prières ... 100 »
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières spéciales ... 20 »
M. l'abbé Létendard, du diocèse d'Amiens ... 10 »
Mme Marcel Jullien, du diocèse de Nevers ... 5 »

Mme A. de P., diocèse de Cambrai :
Pour M. Chapuis, Cochinchine septentrionale, pour son église ... 25 »
— M. Darbon, — — ... 25 »
— M. Boillot, — — ... 25 »
— le R. P. Nourry, Kiang-nan, pour ses affamés ... 25 »
— Mgr Berlioz, Hakodaté ... 25 »
— le R. P. Prun, orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth ... 25 »
— M. Deniau, Coïmbatour, pour sa chapelle ... 25 »
— Sœur Marie des Missions, Kumbakonam, pour son hospice ... 25 »
— M. Chavanol, Pondichéry, pour un cheval ... 25 »
— M. Paul Bayle, Tonkin méridional, pour ses églises ... 25 »
— le R. P. Schmidt, à Sérabon (Sierra-Leone) ... 35 »
— le R. P. Michel de Maynard, Chan-tong méridional, pour ses orphelins ... 27 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



SYRIE. — Vue de Bathoun, prise du côté de la mer ; reprise d'une photographie envoyée par le R. P. Cattin, S. J.

SYRIE

La propagande protestante au Liban. — Dispensaires et écoles catholiques

Nous avons, bien souvent, entretenu nos lecteurs des admirables créations que l'apostolat et la charité ont multipliées en Terre-Sainte. Hélas! à côté de la propagande catholique, l'hérésie et le schisme ne restent pas inactifs et la lettre suivante apporte sur ce douloureux côté de la question d'Orient des détails qui vaudront, nous l'espérons, aux œuvres de nos missionnaires et de nos religieuses, des sympathies nouvelles sous forme de prières et d'aumônes.

LETTRE DU R. P. CATTIN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Au pied du Liban, sur la baie lumineuse de Djouni, les toits rouges et les terrasses blanches du village Mameltein s'abritent à l'ombre des palmiers. Ce jour-là, dans la maison d'une riche Américaine protestante, se pressait une grande affluence de miséreux et de malades. Une jeune Druse expliquait, une baguette à la main, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, exposées en une série de tableaux le long des murs.

Comment la miss américaine était-elle venue échouer dans la baie de Djouni, on se le rappelait vaguement. On avait vu un jour une dame en lunettes descendre à la porte d'une des plus jolies maisons de Mameltein, qui était à louer, et s'y installer comme locataire. C'était, prétendait-elle, pour refaire sa santé. Pendant quatre ou cinq mois, on la vit se promenant presque continuellement, accostant les gens d'un air affable, s'intéressant aux petits enfants, jusqu'à ce qu'un jour elle rencontra un pauvre homme dont les yeux étaient horriblement enflammés :

« — Mon ami, vous souffrez des yeux, voulez-vous que je vous guérisse ?

« — Dieu prolonge tes jours ! Est-ce que tu as un bon remède pour moi ?

« — Oui, mon ami ; suivez-moi dans ma maison. »

A peine entré, il aperçoit, à son grand étonnement, une vaste salle avec des étagères couvertes de bocaux, un comptoir avec sa balance et des tableaux tapissant les murs de la salle d'attente. Le dispensaire protestant de Mameltein était ouvert.

Donc, ce jour-là, dans le dispensaire de miss Mary, il y avait affluence, et la jeune Druse, sa baguette à la main, débitait les erreurs que lui avait apprises sa maîtresse au sujet de la Bible. Une femme, à la mine franche et décidée, suivait attentivement le prêche. C'était une des plus intelligentes et des plus dévouées de nos congréganistes de Ghazir. Elle était entrée là pour voir ce qui se passait. Soudain son indignation éclate ; elle s'écrie :

« — Mais c'est faux, tout ce qu'on vous débite là. Ce n'est que mensonge. »

Puis elle se mit à expliquer elle-même le sens des scènes bibliques. En finissant, elle dit :

« — Allons vite ! qu'on sorte d'ici ! Est-ce que vous allez perdre vos âmes pour un morceau d'étoffe et une fiole de remèdes ? »

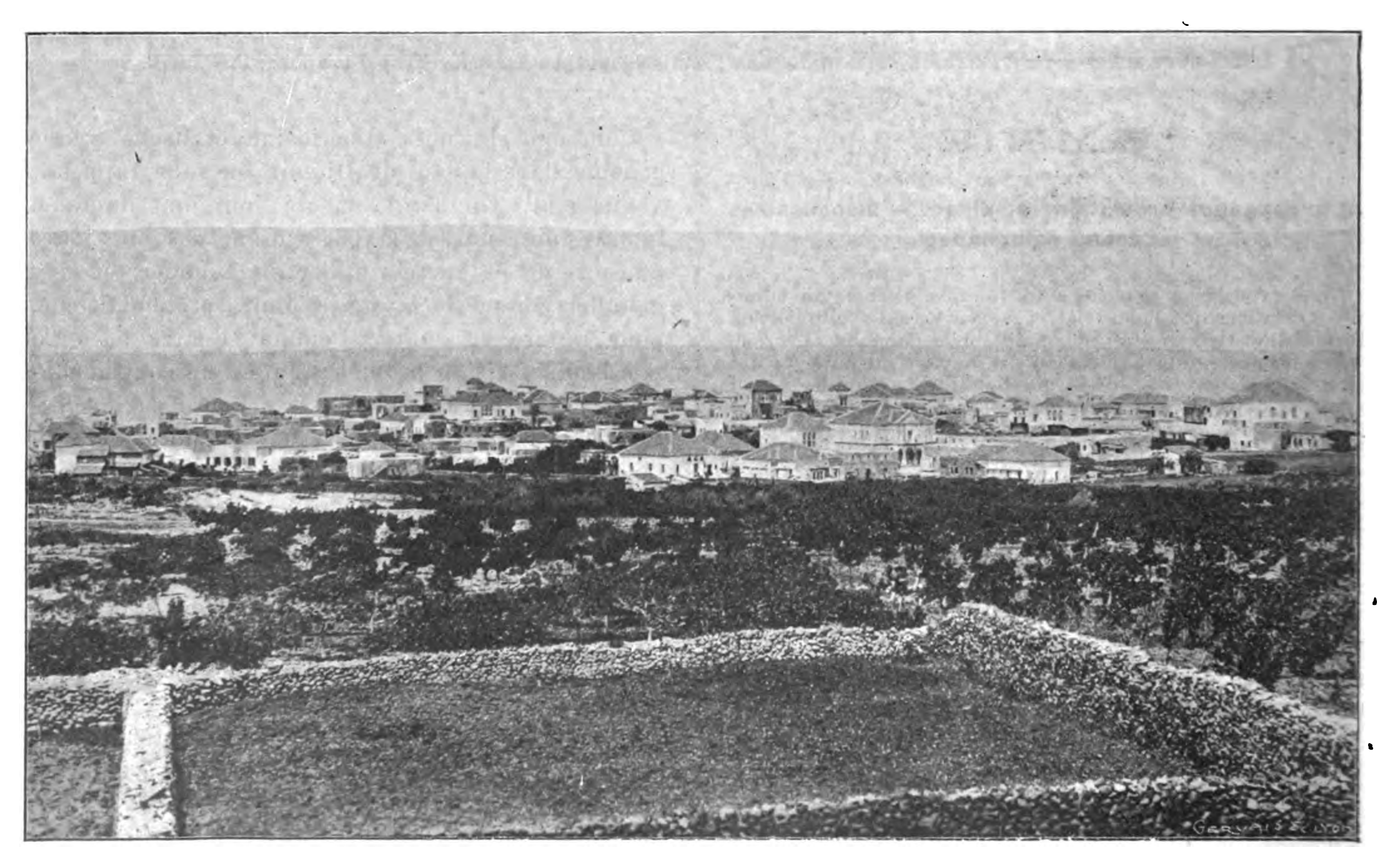
En effet, pour attirer au prêche de la jeune Druse dont l'éloquence n'aurait peut-être pas eu un charme suffisant, on distribuait à l'issue de la cérémonie, outre les remèdes, quantité de Bibles et d'autres articles bien faits pour exciter la cupidité. Et la richesse de l'América ne permettait de renouveler souvent ces prodigalités.

Dans ce pays où les pauvres abondent, où l'on entend souvent crier et pleurer les enfants qui n'ont rien à manger, la maison de l'Américaine était vite devenue célèbre. On y accourait de toute la côte et des sommets les plus reculés de la montagne. Ce n'est pas que le Liban manque de médecins. Mais le montagnard qui gagne péniblement le pain de sa famille, hésitera toujours, même au plus fort de la maladie, à donner pour une courte consultation et pour quelques cachets de quinine ou un petit cornet de pilules, le salaire de deux ou trois semaines d'un travail acharné. La visite à l'Américaine simplifiait les choses. Aussi, les courageuses objurgations de la congréganiste de Ghazir ne réussirent guère à empêcher les pèlerinages à la pharmacie de miss Mary.

C'était donc à nous et à notre résidence de Ghazir d'aviser. Il fallait, sinon enrayer totalement les progrès de l'influence protestante, du moins en diminuer les dangers.

⁂

Ghazir est un gros bourg caché à 4.000 mètres au-dessus de Mameltein dans la verdure des mûriers et des pins. Chaque jour, les Pères Jésuites qui y résident avaient la douleur de voir des bandes de pauvres et de malades passer devant leur porte, se traînant jusqu'à la mer et allant solliciter la charité de l'Américaine. On résolut de faire ce qu'on pourrait pour empêcher le mal. On installa une petite



SYRIE. — Vue de Batroun, prise du coté de l'est ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. Cattin.



SYRIE. — GROUPE DE MISSIONNAIRES JÉSUITES GHAZIR ; reproduction d une photographie envoyée par le R. P. CATTIN.

pharmacie. Le Frère qui y préside a une longue pratique qui l'a rendu expert dans toutes les questions de médecine. Il est là nuit et jour à la disposition des malades. Il a, pour l'assiste , aux heures du dispensaire, deux Sœurs indigènes des Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Un docteur, sorti des premiers de notre Faculté de médecine de Beyrouth, vient deux fois par semaine. Le nombre des malades qui visitent notre dispensaire est par semaine de 200 à 300. Beaucoup viennent de villages assez éloignés, par des chemins abrupts, quelquefois sous la pluie ou à travers la neige. On en voit que de misérables haillons recouvrent à peine et qui grelottent de froid ou de fièvre ; ils ont fait quatre, cinq lieues pour avoir les remèdes du Frère en qui ils ont plus confiance que dans toutes les ordonnances des médecins. Ils repartiront contents avec leur fiole ou leur boîte de remèdes, souvent avec une chemise, une paire de bas, une tunique et d'autres articles non moins nécessaires qu'ils auront obtenus de la compassion du bon Frère.

On n'a pas oublié. bien entendu, les remèdes de l âme. Un Père est, d'office, au dispensaire. Il s'abouche avec tous les malades, et, après quelques paroles de sympathie sur leurs souffrances, leur demande où ils en sont de leurs pratiques religieuses et de leurs devoirs de chrétiens. Les visites à domicile complèteront la connaissance faite au dispensaire ; si l'état d'un malade a empiré et qu'il ne puisse plus se rendre chez nous, c'est le Père qui priera le médecin de vouloir bien pour l'amour de Dieu, l'accompagner chez lui.

***

Le Ciel semble vouloir encourager par des faveurs extraordinaires le dévouement de ceux qui travaillent à cette belle œuvre. Voici un fait entre plusieurs autres dont nous garantissons, dans tous les détails, la parfaite authenticité.

Un apprenti charpentier s'était fait avec une hache une blessure profonde vers la cheville du pied. Quand on nous l'amena au dispensaire, le pied était

très enflé et plein de pus. Le docteur déclara qu'il fallait un minutieux grattage de l'os. Comme nous ne sommes pas outillés pour une pareille opération, on décida d'envoyer le jeune homme à un des hôpitaux de Beyrouth. Lorsque le Frère, son travail fini, vint pour fermer la porte du dispensaire, il vit son malade assis dehors sur une pierre, pleurant et sanglotant. Le voyage, l'opération, l'hôpital l'épouvantaient. Le Frère lui dit :

« — Prends courage ; retourne à ta maison, mets sur ta jambe des compresses d'eau fraîche en invoquant le grand saint François Xavier et demain nous verrons. »

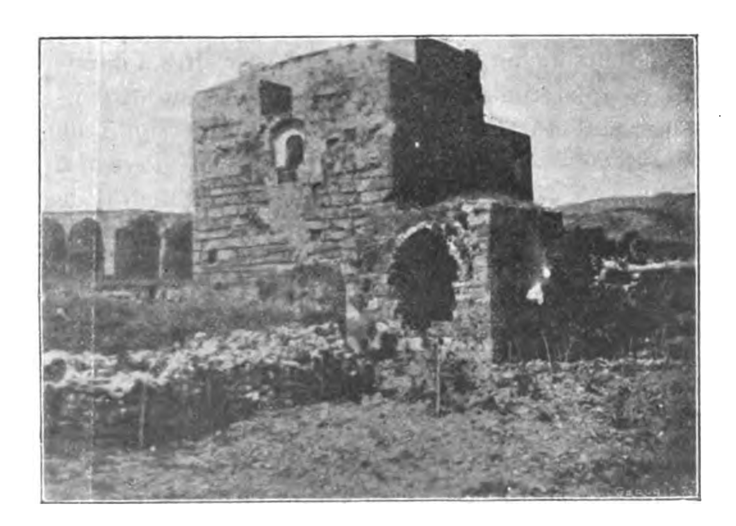
Le lendemain, point de nouvelles. Au bout de deux mois seulement, le Frère vit revenir son malade amenant au médecin son petit frère indisposé.

« — Et toi ?

« — Moi ? Ah ! c'est vrai, j'avais oublié de t'avertir. J'ai fait comme tu m'as dit, et cela s'en est allé tout seul. Je marche aujourd'hui comme tout le monde. »

∴

Nous nous bornons à ces quelques mots sur notre Dispensaire de Ghazir ; notre intention, en les écrivant, a été de remercier nos bienfaiteurs du bien que leurs aumônes nous permettent d'accomplir dans ces pauvres montagnes. Ensuite, nous faisons un nouvel appel à leur charité. La pénurie des ressources qui nous oblige à chaque instant à fermer une de nos écoles, nous forcera-t-elle à fermer aussi notre dispensaire ? Ce serait un grand malheur. Le jour où il se fermerait, celui des protestants serait ouvert, et avec le dispensaire une école. Déjà, par deux fois cette année, Miss Mary a essayé de louer une maison à Ghazir.



SYRIE. — LA VIEILLE CITADELLE DE GEBOUL

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 28 septembre 1907, se sont embarqués à Anvers : 1° pour Tahiti, les RR. PP. Clément Tourvieille, du diocèse de Viviers, Théophile Bizien et Guénolé Toupin, du diocèse de Quimper ; 2° pour les îles Hawaii, les RR. PP. Canisius Gellengs et Gérard Bennetreu, du diocèse de Cologne, et Patrice Saint-Ledger, du diocèse d'Ossory (Irlande). — Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus.

— Le 27 octobre, se sont embarqués à La Pallice-Rochelle, pour le Chili, les RR. PP. Léonard Bruel du diocèse de Rodez, Léon de Lafont, du diocèse de Mende, Emmanuel Trévédy et Sébastien Le Corno, du diocèse de Vannes, Marien Talédec et Dominique Le Blanc, du diocèse de Quimper. — Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus

— Sont partis le 24 octobre, pour la mission de Stanley Falls (Congo belge), six missionnaires de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, les RR. PP. Lennaerts, Mannendorf et Dalher et trois Frères.

— Se sont embarquées à Marseille, le 13 octobre, sur le *Polynésien* pour Pondichéry, la Rév. Mère Judicaël, du diocèse d'Autun, supérieure principale des religieuses Saint-Joseph de Cluny dans l'Inde, avec trois religieuses de la même Congrégation, Sœur Bernard du Christ, du diocèse de Lyon ; Sœur Thérèse des Chérubins, Irlandaise, et Sœur Thérèse du Saint-Sauveur, du diocèse de Strasbourg.

INFORMATIONS DIVERSES

Jérusalem. — Sœur Sion, Fille de la Charité, supérieure de l'hospice de Jérusalem, écrit à M. Villette, procureur général des Lazaristes.

« Le 24 septembre a eu lieu l'inauguration du pavillon qui vient d'être construit à l'hôpital municipal et qui est destiné aux maladies contagieuses. La semaine qui a précédé, nous avions avec nos Sœurs tout nettoyé et aménagé. Tout était donc prêt à temps.

« C'est le mardi 24 septembre, à 4 heures du soir, qu'eut lieu cette grande cérémonie. Son Excellence le gouverneur de Jérusalem, le Cadi ou Juge, le pacha militaire, les principaux membres du sérail en grand uniforme, la municipalité, étaient convoqués. Depuis plusieurs jours la façade et l'entrée de l'hôpital étaient pavoisées aux couleurs et armes du Sultan. Dès 3 heures, la foule encombrait le passage. Les soldats turcs jouaient un petit air de musique à l'arrivée de chaque dignitaire.

« A 4 heures précises, le gouverneur descendit de voiture et, suivi de tout son état major et des invités, il se rendit immédiatement au pavillon. Mes compagnes et moi, nous nous étions rangées sur son passage au bas de l'escalier du premier étage ; il me salua très poliment en me disant :

« — Bonjour, ma Mère ; comment allez-vous ? »

« Il nous invita à le suivre, ce que nous fîmes, mais en laissant passer bon nombre de chefs turcs.

« Le président de l'hôpital lui présenta les clefs du pavillon sur un plateau d'argent au milieu de fleurs. Nous nous trouvions en arrière et bien loin du Pacha, quand tout-à-coup celui-ci nous fait dire d'approcher et nous force à nous placer à sa droite, affirmant que c'est notre droit. Comme vous le pensez, nous étions bien gênées ; mais nous n'avons pu résister. Puis le Pacha ouvrit la porte du pavillon et entra le premier. Dans la dernière chambre on lui adressa un petit discours en turc. Puis on immola un mouton, au dehors, en face de la porte ; à ce moment-là, le Pacha très aimablement se tourna un peu vers moi, en disant : « Je ne puis voir le sang, ma Mère ; cela me fait mal. » Il se cachait la figure avec les mains ; pendant ce temps, un iman priait pour le sultan, et à chaque supplication tous les musulmans, les mains étendues, répondaient : *Amin*. Ensuite, à

trois fois différentes, la musique joua un air doux, j'allais dire presque pieux; et tous d'une seule voix répondaient par une sorte de *Vivat !* pour Sa Majesté; c'était vraiment solennel.

« La cérémonie terminée, le Pacha avec toute sa suite se rendit au salon de réception. Là, encore, pensant que tout était fini, nous nous étions abstenues de paraître. Son Excellence nous fit appeler ; à notre entrée toute l'assemblée se leva ; vous jugez de notre embarras. Ce fut bien pis encore, lorsque le haut fonctionnaire, désignant l'unique chaise inoccupée à sa droite, me l'assigna, en disant :

« — Venez ici près de moi, je vous prie, ma Mère.

« — Veuillez m'excuser, Excellence, c'est trop d'honneur ; permettez-moi de me mettre à votre gauche, près de mes compagnes. »

« Un petit guéridon me séparait du gouverneur ; à sa droite avaient pris place le Cadi, le Pacha, le commandant et les autorités. Sœur Vincent a compté ces Messieurs ; ils étaient quarante-neuf, plus ou moins galonnés. Dans toute cette assemblée, le Pacha seul parlait, et le cadi ou moi, selon qu'il s'adressait à lui ou à moi, lui répondions. Par instants, un silence imposant se faisait.

« Enfin, après avoir pris le café et fumé quelques cigarettes, Son Excellence, suivie de son entourage, songea à se retirer. Cette représentation, qui nous avait mises vraiment à la torture, avait duré une demi-heure. »

Mongolie Sud-Ouest. — Le R. P. van de Velde écrit au R. P. van Hecke, supérieur général des Missionnaires belges de Scheut-lez-Bruxelles :

« Nous avons assisté, au mois de février, à une cérémonie d'un caractère à la fois lugubre et triomphal. Les restes précieux de nos vaillants martyrs de 1900, les PP. van Merhaeghe et Bongaerts, étaient conservés jusqu'à présent à Sia-ing-tze petite chrétienté sise à trois journées de la grande chrétienté de Saint-Jacques au district de San-tao-ho. Mgr Bermyn décida de transférer à Saint-Jacques les reliques de nos glorieux confrères.

« Deux chars furent donc envoyés à Sia-ing-tze, pour en ramener les cercueils, tandis que les prêtres et les délégués des chrétientés plus éloignés se réunissaient au point d'arrivée. Dès que fut signalée, vers 3 heures de l'après-midi, l'approche des chars, un magnifique cortège quitta l'église, pour aller recevoir à un kilomètre du village les dépouilles des héros de notre foi.

« En tête, la croix, suivie de nombreux acolytes en longue robe ; puis des drapeaux de toutes couleurs, aux armes d'Europe et de Chine ; un groupe d'enfants portant des pancartes représentant les quinze mystères du Rosaire, les bannières des confréries, encadrées par leurs membres ; treize prêtres en surplis ; enfin, fermant la marche, Mgr le vicaire apostolique en chape, avec diacre et sous-diacre, puis, la foule immense des chrétiens.

« A la rencontre des chars funèbres, Monseigneur jeta l'eau bénite sur les deux cercueils et récita le *De Profundis*.

« Puis le cortège triomphal s'ébranle pour le retour. Les prêtres entonnent le chant grave des psaumes, entrecoupés par les mélodies chinoises de nos chrétiens, tandis que les cloches de la paroisse sonnent à toute volée. A l'église, les cercueils, déposés sur deux grandes tables, sont recouverts du drap mortuaire, sur lequel sont étendues deux chasubles de couleur pourpre, surmontées elles-mêmes par deux magnifiques couronnes de roses en papier rouge.

« Le lendemain, Monseigneur célébra la messe pontificale et, aussitôt après, eut lieu le transport en procession au lieu de la sépulture définitive. Durant le trajet, le vénérable prélat était ému jusqu'à pouvoir à peine chanter les dernières prières. Il revoyait sans doute en sa pensée l'année terrible, la cruelle et glorieuse persécution de 1900, où lui-même a tant souffert, où sont tombés un si grand nombre de ses confrères et tant de chrétiens...

« A nous, prêtres et fidèles du district de San-tao-ho, cette cérémonie laissera des souvenirs indélébiles. Nos chrétiens se disent : « Elle est vraie, cette foi pour laquelle meurent joyeux ceux qui « nous l'apportèrent du lointain Occident, et, si des jours revien- « nent où nous devrons choisir entre le martyre et l'apostasie, « nous aurons des chefs qui marcheront, intrépides, à notre tête, « pour affronter la mort et mériter la vie, la vraie vie, celle du « ciel de Dieu. »

Ili (*Asie Centrale*). — Le R. P. Leesens, des Missionnaires belges de Scheut, écrit de Manasse, au T. R. P. van Heck, son supérieur général :

« Du point central de notre mission d'Ili, ou Kouldja, la distance jusqu'à Manasse dépasse vingt journées à cheval. Pas de colonies chrétiennes intermédiaires. Dès notre première excursion vers ces parages lointains, notre supérieur, le R. P. Steeneman, trouva que seule la région de Manasse offre des chances de succès. Dans les autres villes échelonnées sur la route, la corruption des mœurs ou l'intensité du commerce sont de grands obstacles à la propagande religieuse. A Manasse, au contraire, la campagne environnant la ville est habitée par de plaisibles laboureurs, parmi lesquels se distinguent les *King-cheu*, gens appartenant à la secte des Jeûneurs, et qui, dans toute la Chine, montrent une grande propension à se convertir.

« Comment nous y prenons-nous pour résoudre l'empoignant problème de la conversion des païens ? me demanderez-vous.

« Sans doute, nous connaissons les principes en la matière. En premier lieu, nous devons tâcher d'acquérir les vertus apostoliques du grand patron des missionnaires saint François Xavier. A cela, nous devons joindre une confiance illimitée dans la bonté divine, jusqu'à nous promettre des miracles. Enfin, il faut, non seulement nous initier à fond à la langue de nos indigènes, mais encore embrasser leurs usages, en tant que ces usages ne présentent rien de répréhensible, au point de nous dépouiller de tout ce qui sent en nous l'européen, faire peau neuve et nous transformer en Manassiens d'origine.

« Tout cela n'est pas bien difficile ; mais une circonstance particulière paraissait devoir d'abord enrayer considérablement nos efforts. En effet, nous voici dans un pays où la religion chrétienne n'est connue que par les vagues rumeurs des calomnies qui circulent en Chine, à savoir que nous crevons les yeux des enfants, que nous fouillons les entrailles de nos victimes, que tout Européen est un être malfaisant, etc.

« Pour dissiper ces préventions, nous n'avions qu'une ressource, la bienfaisance, et qu'un seul moyen d'en témoigner, le soin des malades. C'est à quoi nous nous sommes attachés avec succès, car, tout le jour, notre maisonnette est bondée de clients, auxquels nous avons ainsi l'occasion de parler de religion.

« Nous avons de la sorte obtenu quelques résultats. Déjà, une famille composée de six personnes s'est convertie et plusieurs familles de « jeûneurs » sont venues nous demander notre serviteur-prédicateur, à l'effet d'étudier à fond notre doctrine. En plus, nous avons glané quelques conversions isolées.

« Bref, si restreint qu'il soit jusqu'à ce jour, notre personnel est tout neuf. Nous pourrions aisément l'augmenter, en admettant les fumeurs d'opium. Mais, nous connaissons de longue date cette engeance, et savons qu'on ne bâtit pas solidement avec du bois pourri

« Nous sommes en bonnes relations avec tous les magistrats du pays, y compris le grand mandarin, qui veut bien se charger de faire transmettre nos lettres à notre supérieur d'Ili.

« Quant aux nouvelles d'intérêt moins relevé, rien de saillant, sauf ceci. L'autre jour, mon bon confrère Remi, Nemrod très réputé, s'était mis en chasse, à la recherche d'un chevreuil ou d'une antilope, à l'effet de regarnir un peu notre garde-manger. Or, le gibier convoité se trouva tout-à-coup représenté par un gros tigre. Celui-ci, sans doute étonné par la rencontre insolite d'un Européen nanti d'une grande barbe, resta coi sur place, laissant au chasseur le temps de s'esquiver prestement... »

Tché-li occidental (*Chine*). Sœur Guerlain, Fille de la Charité, supérieure de la mission de Tcheng-ting-fou, nous écrit :

« Ici, la chaleur est presque intolérable Depuis mai, nous sommes jour et nuit dans un bain, nos habits moisissent sur nous sans pouvoir sécher ; il fait presque toujours plus de 45° à l'ombre.

« Mais qu'est cette petite gêne en comparaison des souffrances

de nos pauvres Chinois ? Voilà trois ans qu'a commencé la sécheresse, et, cette année, les chaleurs tropicales n'ont fait que l'augmenter ; la terre est restée aride, le grain n'a pas levé, et chaque jour, nous voyons arriver des familles entières pleurant la faim et dans un état à vous fendre l'âme... Pouvons-nous rester insensibles à pareille misère ?... Hélas ! garder quelques jours ces pauvres affamés... les couvrir un peu plus modestement, car leur pauvre pantalon et leur simple chemise qui ont déjà fait saison d'hiver, doublés d'un peu de ouate, sont bien réduits, leur faire goûter un peu de bien-être et les rassasier momentanément, voilà ce que nous faisons sans relâche.

« Hier matin, je recevais une fillette de 8 ans, fiancée à un chrétien qui a acheté cette enfant une dizaine de francs à des parents qui, ne pouvant la nourrir, voulaient la tuer ; naturellement, elle ne peut rester dans sa famille, et je vais la garder jusqu'à l'âge du mariage, 14 ans environ. Introduite au milieu de nos enfants, elle leur disait ingénument :

« — Nous ne mangions qu'une fois le jour et pas notre content, et encore bien des jours, on ne mangeait pas. »

« Les voisins d'une de nos enfants de la Sainte-Enfance me disaient :

« — Toute notre famille ne mange que le soir ; dans la journée on ramasse des feuilles d'arbres, les enfants tamisent la terre et broient la paille du millet ; puis on en fait des pains et la faim est ainsi apaisée. »

« Que de prières chrétiens et païens ont adressées au Ciel pour obtenir la pluie ; elle a été accordée, mais trop tard !...

« Outre nos 500 pupilles de la Sainte-Enfance, dont il a fallu réduire la nourriture à la plus petite mesure, le catéchuménat ne désemplit pas ; il compte plus de 200 femmes.

« Et nos pauvres vieillards !

« Il y a deux jours, un vieillard de 78 ans se présentait à la porte et demandait au concierge :

« — Crois-tu que la Sœur va me recevoir ? Je suis sans famille ; jeune, j'ai aidé comme maçon à bâtir cette église. Il me reste 30 sapèques (pas la valeur d'un sou) ; si on ne me reçoit pas, avec cet argent, j'achète de l'opium et l'avale d'un trait pour en finir avec cette vie si misérable pour moi ! »

« Vous comprenez qu'on ne peut pas résister à de semblables raisons, et ce malheureux augmentera d'un encore le nombre de nos bons vieillards.

« Puis, tous les jours, à la porte, c'est un nouveau bébé, parfois deux, parfois trois ! De ceux-là le Bon Dieu a pris soin cet été. Il leur a ouvert son paradis par la porte à deux battants de la petite vérole. En une seule occasion, nous en avons reçu 70 et 59 sont allés jouer avec les Anges...

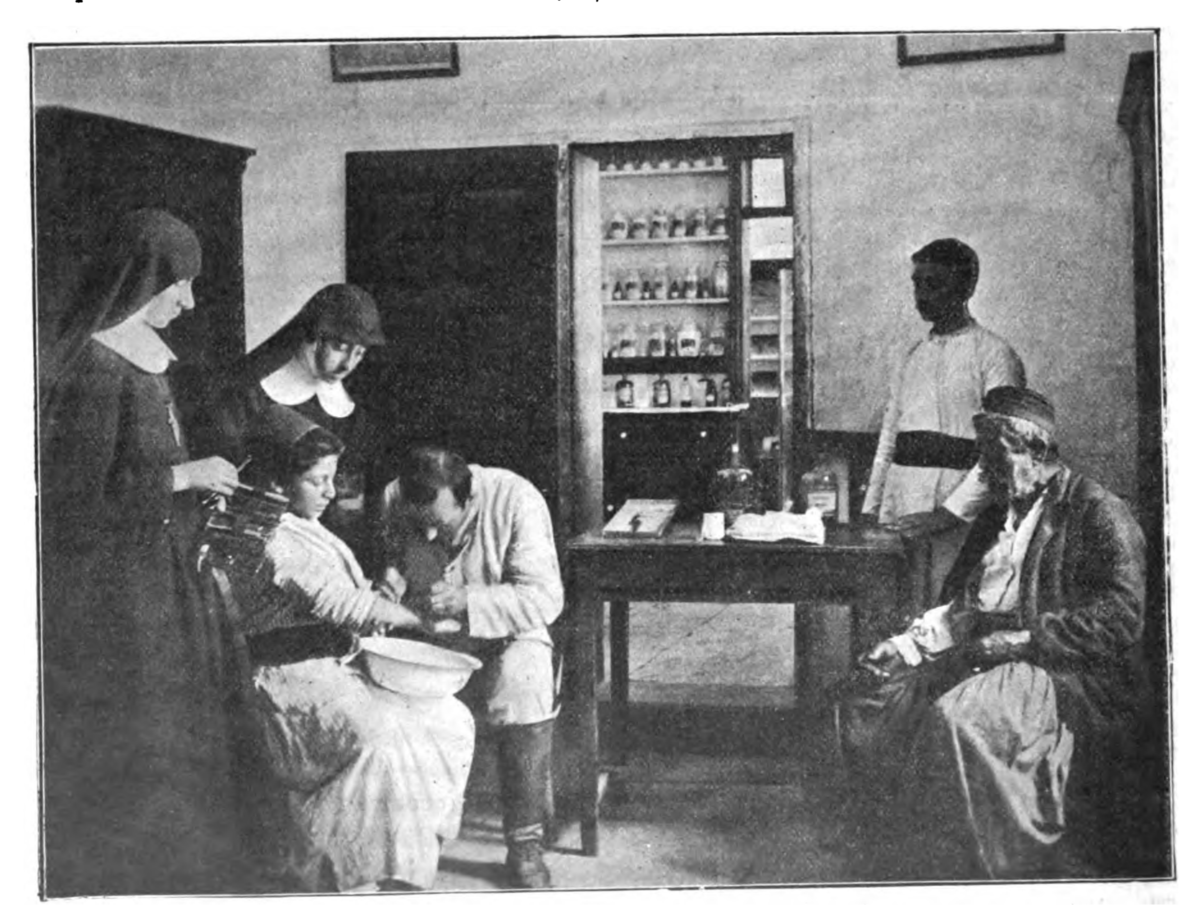
« Je vous recommande bien notre pauvre mission, et par vous à toutes les personnes qui pourraient nous envoyer une aumône ; si petite soit-elle, elle sera précieuse en des temps si pénibles ! »

Kouang-tong (*Chine*). — M. Régis Gervaix, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Canton, le 29 septembre 1907 :

« Il est toujours pénible de mettre sous les yeux des lecteurs des nouvelles de massacres, de famine ou de typhon. Et c'est pourtant ce que je vous apporte encore.

« M. Thomas nous annonce de Sancian les désastres causés par le typhon du 15 septembre. La tempête s'est abattue avec une une telle furie sur le tombeau de saint François Xavier, que la toiture de l'église qui le recouvre s'est effondrée. La pluie tombe maintenant sur la terre sainte, et à la vue de cette profanation matérielle, le cœur du missionnaire s'est ému ; il a écrit au supérieur de la mission sa désolation et le besoin où il se trouve de réédifier promptement. Il n'a pu lui-même rédiger son appel aux bienfaiteurs de France, et il me prie de le faire, parce que la demande de secours partant de Canton, vous arrivera plus vite. »

Kiang-si septentrional (*Chine*). — Sœur Marie-Marthe,



Le père de l'enfant contemple l'opération.

SYRIE. — Scène du dispensaire. Une souture ; d'après une photographie envoyée par le R. P. Klaus.

Fille de la Charité, nous écrit de Kiou-Kiang :

« Daignez, s'il vous plait, pardonner le retard dans lequel je suis à vous remercier de la dernière aumône que vous avez eu la charité de m'adresser.

« Elle est arrivée bien à propos, car nos pauvres ont été éprouvés par plusieurs maladies contagieuses, dont la dernière — la petite vérole — a fait parmi nos enfants, orphelines et autres, une quinzaine de victimes.

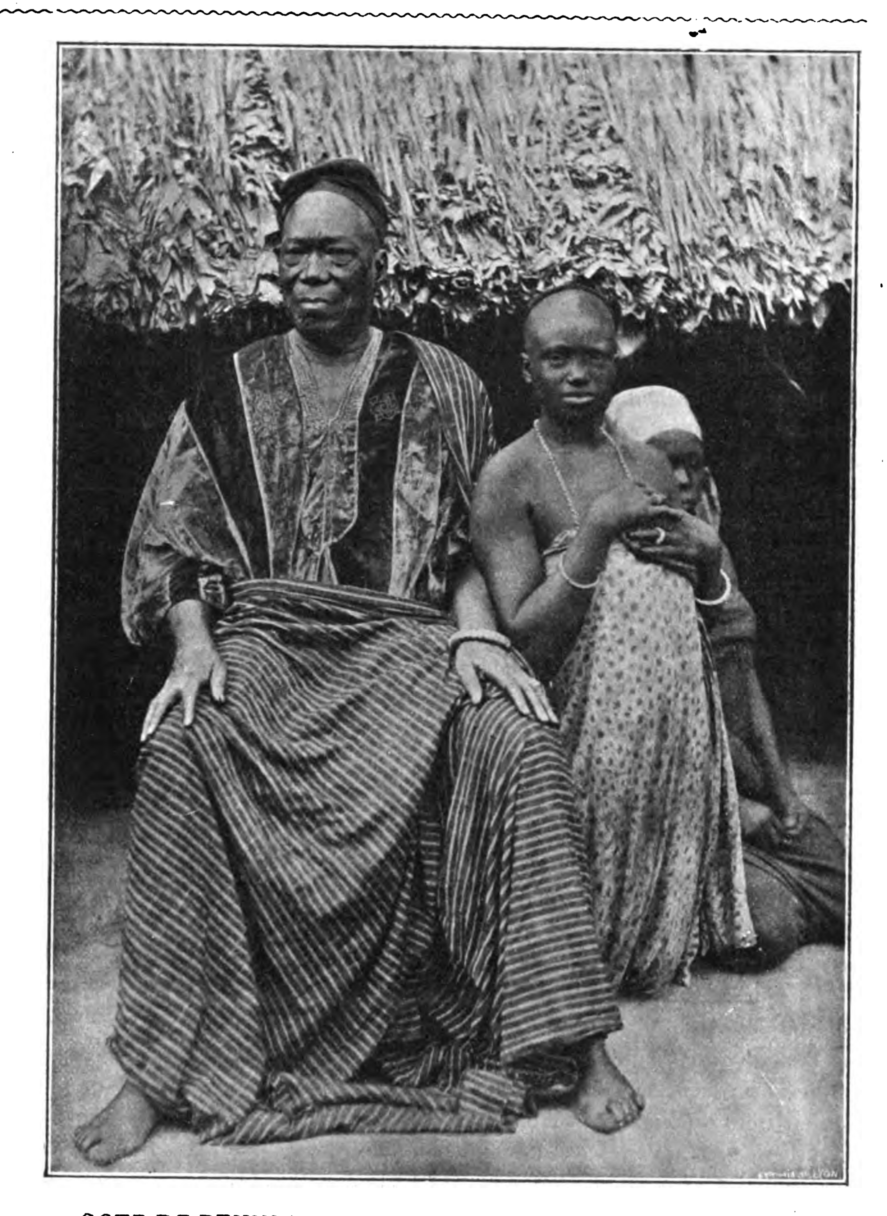
« Ces petits enfants, maintenant au ciel, forment une troupe d'anges qui comprennent quel bienfait c'est d'avoir été retirés du paganisme, et paient de retour, en ardentes prières, leurs vénérés bienfaiteurs de France.

« Que vous dirai-je de la Chine ? Notre Kiang-si est actuellement atteint du choléra et les victimes sont nombreuses. C'est effrayant ! Plus de mille morts dans notre seule ville de Kiou-Kiang depuis peu de jours !

« Nous sommes navrés de voir, en passant par les rues, à la porte de tant de maisons, les préparations faites pour honorer les poussahs et les prier de les délivrer de la terrible épidémie Quand tous les Chinois connaîtront-ils le bon Dieu ? Quand ces pauvres créatures chercheront-elles le secours d'où il peut venir ? Que vraiment la moisson d'âmes à faire en Chine est grande ! »

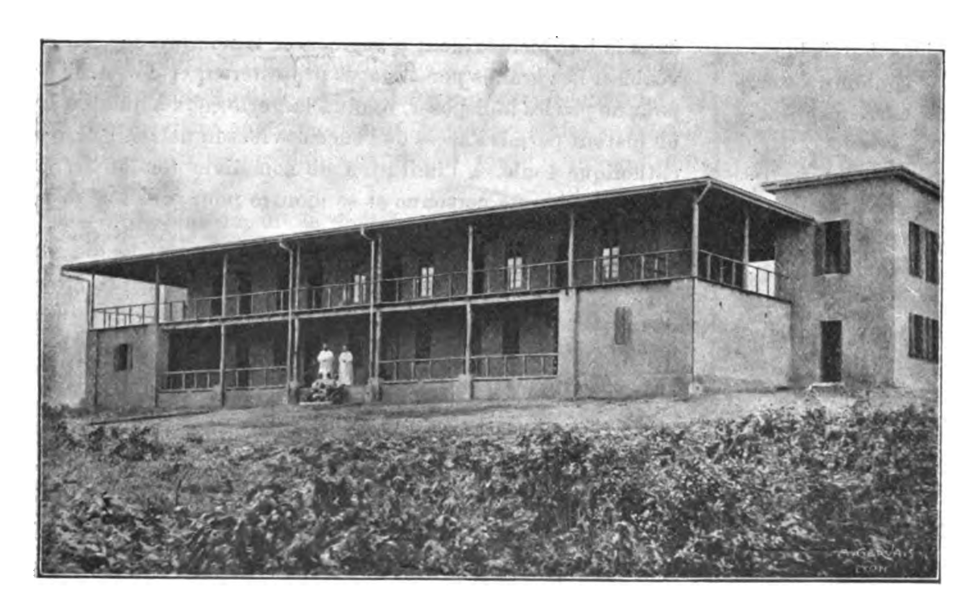
Côte de Bénin (*Afrique occidentale*). — Mgr Pellet, ancien vicaire apostolique du Bénin, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, nous envoie sur Ibadan les notes suivantes et les gravures ci-jointes :

« Ibadan, située dans le vicariat apostolique du Bénin, est une des plus grandes et plus importantes cités de la côte occidentale d'Afrique. Elle compte au moins cent mille habitants Aussi les Pères des Missions Africaines de Lyon se sont-ils empressés d'y établir une mission dès que cela leur fut possible, C'est le R. P. Klaus qui fonda cette mission il y a une vingtaine d'années. Avec le secours d'ouvriers indigènes, il bâtit cette jolie maison à étage représentée ci-dessous, qui, flanquée de deux tours et ornée de larges vérandas, sert à la fois de résidence aux Pères, d'habitation aux internes et de dispensaire pour les malades de la ville. Quelque temps après, les Pères bâtirent à côté de cette maison une église et uneécole.



COTE DE BENIN (Afrique occidentale.) — IFAJEMI, ROI D'IBADAN.

« Dans les dernières années, la construction du chemin de fer, qui passe à une demi-heure de la mission, attira la population de ce côté et provoqua la création de nouveaux quartiers. La mission ne fut donc plus au centre de la ville. Mgr Lang décida, en conséquence, de bâtir église, résidence et école près de ces nouveaux quartiers, avec l'intention de faire servir l'ancienne mission comme maison de formation pour les catéchistes. Les constructions de la nouvelle mission près du chemin de fer viennent d'être terminées, et la première mission abritera bientôt les jeunes gens qui se préparent à être catéchistes. C'est donc dans cette maison que seront formés ces auxiliaires, si utiles aux missionnaires, et c'est d'elle que sortira peut-être le premier prêtre noir du vicariat. »



COTE DE BENIN (Afrique occidentale). — MISSION D'IBADAN ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. KLAUS

Mœurs et Coutumes du Kaffa

PAR UN MISSIONNAIRE CAPUCIN
Suite (1)

II

DES TRIBUS EN GÉNÉRAL. — LES WATOS, LES IJO ET LES MINDJOS.

Plus qu'aucun autre peuple d'Ethiopie, les Kaffetchos sont fiers du nom de la race à laquelle ils appartiennent. Aussi le sentiment national, beaucoup plus développé chez eux que chez tous leurs voisins, se traduit-il dans le soin qu'ils ont d'adopter, comme nom patronymique, le nom même de leur tribu. Combien d'enfants qui, en se présentant au baptême, interrogés sur leur nom de famille, semblaient l'ignorer et répondaient imperturbablement par celui de leur tribu. C'est surtout pour le nom de petite maman, *ta Indéné*, que ces anges intéressants se trouvaient à court, comme si celle qui leur avait donné le jour pouvait avoir un autre nom que celui de « mères » ; ils l'étaient un peu moins pour le nom de grand-papa, *ta Niotcho*.

***

Parmi les trente et quelques tribus qui se trouvent au Kaffa, trois ou quatre sont particulièrement intéressantes.

La tribu des *Watos* ou *Mandjos* est une caste profondément méprisée à cause de ses habitudes dégradées parmi lesquelles la manducation des rats, des taupes, des singes, des hippopotames et autres animaux réputés immondes. Ils sont, ou plutôt ils étaient, de droit esclaves du *tato*, qui les utilisait pour faire la police du royaume, comme exécuteurs des criminels et remplir tous les bas offices réputés indignes d'un homme libre. Heureux de réagir contre un malheureux et funeste préjugé, en vertu duquel le contact matériel de ces infortunés est regardé comme un opprobre et une contamination, nous n'avons pas hésité à nous intéresser à ces âmes, qui ne demandaient, elles aussi, qu'à se jeter dans les bras de l'Eglise catholique.

C'était le 4 avril 1903. On vint prévenir Mgr Jarosseau qu'un de ces pauvres déshérités demandait le baptême. Pour le cœur du pasteur, ce fut une véritable joie et, pour nous tous, la réalisation des vœux que nous formions depuis longtemps. Mais les préjugés étaient là, semblant vouloir dresser, devant notre zèle et notre pitié légitimes, des barrières insurmontables.

Après quelques instants de sérieuses et apostoliques réflexions, le prélat jugea à propos de m'envoyer auprès de cet infortuné. Il était dehors, à une vingtaine de mètres de notre enclos, dont il semblait lui-même se proclamer indigne d'approcher. En le voyant tristement accroupi par terre, ceint d'un étroit et unique lambeau de cuir insuffisant ; en contemplant surtout les figures étonnées et craintives de nos pauvres néophytes qui, au lieu de se presser autour de moi comme dans mille autres circonstances, hésitaient à avancer et se retenaient les uns les autres, avec la peur évidente d'être déjà trop près de celui dont le contact allait me souiller à jamais, un grand sentiment de commisération s'empara de moi. Après avoir récité de tout mon cœur un bon *Domine, labia mea aperies*, je m'avançai résolument vers celui que Dieu nous envoyait. Je le touchai, au front, pour le bénir affectueusement de mes mains tremblantes d'émotion, je lui dis enfin que, Notre-Seigneur étant mort pour tous, sans distinction, nous n'avions pas le droit, nous, ses humbles ministres, de donner à qui que ce soit un autre nom que celui de frère, de fils ou d'ami.

« Et vous, ajoutai-je, en m'adressant à la foule, qui avait hasardé quelques pas, n'allez pas vous croire plus honorables que l'évêque au nom duquel je vous parle et qui, par devoir, est le père, non seulement des riches ou des personnes libres mais encore et surtout des pauvres et des esclaves. N'allez pas surtout établir des distinctions égoïstes que Notre-Seigneur Jésus-Christ condamne et maudit. »

Dieu merci ! il n'en fallut pas davantage pour rompre toutes les digues.

Depuis, quatre de ces chers méprisés ont été baptisés, confessés et communiés. Nous avons donné, à leur aîné, le nom d'Antonios, afin de placer l'évangélisation de ces infortunés sous le glorieux patronage du compatissant thaumaturge de notre Ordre. Le seul prestige qui entoure l'évêque ou *abouna* nous a été d'un grand secours dans cet apostolat de miséricorde et de saint « socialisme ». Les mains d'un pasteur que rien ne rebute ont brisé toutes les barrières ; l'entrée des maisons a été permise comme à des frères, à ceux qu'on n'osait pas fréquenter la veille, de crainte de se contaminer. A côté du grand seigneur et de la nóble matronne, le *Wato*, devenu chrétien, a pu, agenouillé sur la même natte, se nourrir de la chair du Dieu qui évangélisa les pauvres, les petits, les faibles.

***

Malgré ce mépris, aussi universel qu'incompréhensible, ces pauvres Mandjos n'en sont pas moins les *Kappos* ou natifs aînés du pays. Ils sont, pour le moins, la plus ancienne des tribus existantes, soit au Kaffa, soit dans les pays gallas limitrophes, où ils sont très nombreux. On en trouve aussi dans le Gourraghé. On dit qu'il y en a jusqu'au Zanguebar.

A cause de ce droit d'aînesse, le dernier conquérant du Kaffa, préoccupé avant tout de ses intérêts, avait voulu essayer de les mélanger avec la population, mais, hélas ! dans le but bien évident d'augmenter le nombre de ses corvéables. Les grands personnages protestèrent et Son Altesse, pour ne pas les indisposer, remit à la porte ceux à qui il avait un instant permis l'accès de l'enceinte de son palais. L'Eglise catholique seule, à l'imitation de son divin fondateur, ne fait acception de personne et se montre pour tous une mère également bonne et affectueuse.

***

Passons à la tribu des *Ijos*. Parmi les lecteurs des *Missions catholiques*, certainement très peu soupçonnent ce que peut bien signifier le mot *Ijo*. Cela veut dire *vingt*.

L'origine présumée de cette peuplade est digne d'intérêt.

Il y a longtemps, très longtemps, des Guimiros abordèrent au Kaffa, chargés du tribut que leur roitelet envoyait au *tato*, son puissant suzerain, tribut de miel, de beurre, de vaches, d'ivoire, de peaux de lions et de léopards, etc. Arrivés sur les bords du Guidja, ils campèrent sans le traverser. Or, le

(1) Voir les *Missions catholiques* du 1er novembre.

Guidja, bien que simple affluent du Goum, est un cours d'eau très capricieux, qui prend parfois et quasi subitement, les allures d'un grand fleuve, alimenté par une infinité de petits torrents.

Le lendemain de leur arrivée sur les bords du Guidja, les pauvres Guimiros essayèrent de traverser la rivière qui, épouvantablement grossie par une pluie diluvienne, se précipitait furieuse et menaçante à travers les rochers. Mal leur en prit. Ils furent tous emportés avec leur miel, leurs vaches, leur ivoire, etc., et disparurent sous les flots courroucés du Guidja, à l'exception de vingt d'entre eux, qui, au prix d'efforts surhumains, purent atteindre la rive gauche de la rivière.

Le roi, ému de compassion, les accueillit, bien qu'ils se présentassent les mains vides, avec une bonté et une miséricorde à laquelle, hélas ! les esclaves ne sont point habitués. Au lieu de les condamner à mort, ainsi qu'ils s'y attendaient, il les déclara libres pour toujours, eux et leurs descendants. il voulut qu'ils s'établissent au Kaffa et, pour cela, leur donna des terres.

Telle est, prétend-on, l'origine de la tribu des Ijo ou des *vingt* naufragés. Ces Moïse, sauvés des eaux, sont devenus très nombreux et très puissants. Le Katamé-racha, le premier des magistrats indigènes, ainsi que nous l'avons déjà dit, appartient à leur tribu. Il s'agit, bien entendu, du Katamé-racha actuel et non d'un droit ; son autorité, n'étant point héréditaire, pas plus celle des autres rachas ne dépend que de la volonté du roi.

***

Non moins intéressante que la tribu des Ijo, celle des *Mindjo* a eu une origine encore plus curieuse.

Au temps où les Mattos régnaient sur le Kaffa, une esclave du roi fut assaillie un jour sur les bords du Goum, le principal après le Woch, des affluents du Godjeb, par un jeune personnage blanc, qu'elle ne connaissait pas. Elle raconta son aventure, et le prince, intrigué, envoya une escorte de soldats, pour se saisir du mystérieux personnage. Celui-ci se laissa prendre sans difficulté et fut conduit, enchaîné, à Sa Majesté. Il se nommait Mindjo. Le roi Matto le déclara esclave, le chargea de l'entretien de son mulet et défendit qu'on lui donnât d'autre nourriture que... des têtes de poule.

Un jour que Mindjo, ayant achevé son travail quotidien, qui consistait à couper de l'herbe pour les mules royales, avalait sa pitance ordinaire, un officier vint lui dire que le roi l'appelait.

« — Jure-moi, lui dit le monarque, que tu ne me tueras pas, que tu ne prélèveras aucun impôt sur ma race et que tu ne porteras jamais la peine de mort contre aucun de mes descendants. »

Le jeune Mindjo prêta tous les serments demandés. Alors Matto, descendant de son trône, le proclama roi à sa place, le revêtit de ses propres ornements et lui jura fidélité.

Que s'était-il donc passé ? Un événement bien simple. Il avait entendu ou cru entendre une voix aérienne qui disait sur le ton des proclamations :

« La couronne du Kaffa appartient dès maintenant et doit appartenir pour toujours à celui qui mangera aujourd'hui les têtes de poules de Mindjo. »

En entendant cette révélation mystérieuse, le roi avait couru à la cuisine, pour y trouver, dans cette singulière nourriture, la confirmation de son règne et le droit d'héritage pour ses descendants. Malheureusement pour lui, Mindjo, sans se douter de rien, les avait déjà toutes mangées, et le pauvre monarque se vit ainsi dans l'obligation d'obéir aux ordres d'en haut.

Tel est, d'après la légende, le point de départ de cette dynastie, qui a donné dix-huit rois, dont treize appartiennent à la branche aînée, et cinq à la branche cadette. De là est venue aussi l'habitude qui réserve aux hommes seuls le droit de manger des poules. Les femmes, étant inhabiles à régner, ne peuvent goûter d'une nourriture qui a été la cause de l'élévation au trône du fondateur de cette dynastie.

***

Avant d'aller plus loin, nous devons ajouter que cette légende d'un jeune homme, de race blanche, trouvé sur le bord d'une rivière, pourrait bien être un appui en faveur de l'origine portugaise des Mindjos. D'autant plus que Mindjo, à qui, d'après la tradition du pays, sa mère avait prédit la couronne du Kaffa, se disait venu d'au delà de la mer, et prétendait avoir mis deux longs mois pour faire son voyage. Quoi qu'il en soit, chacun sait qu'un des principaux cours d'eau du Portugal porte le nom de Minho. De même que, du mot *dono* qu'ils ont gardé tel quel pour dire Monsieur, les indigènes ont fait *donotcho* pour dire Maître, de même de Minho, ils ont bien pu faire Mindjo, gardant ainsi comme nom du fondateur de la race royale le nom même d'un fleuve de son pays d'origine.

Nos grandes occupations et notre trop court séjour nous ont empêché d'étudier à ce sujet la langue kaffetcho. Il semble pourtant qu'il y aurait à faire bon nombre de remarques intéressantes, car, par son accentuation cadencée, cette langue harmonieuse et sonore rappelle étonnamment la langue lusitanienne.

***

Avec le concours des nobles Mattos, guerriers émérites, les Mindjos eurent vite détrôné les Bousasos de la lignée royale d'Ennéréa et devinrent ainsi les seuls rois du Kaffa.

Le type des uns et des autres est évidemment un mélange de japhétien et de sémite et, pour les uns comme pour les autres, il existe des preuves indubitables, attestant une origine portugaise.

***

Les rois venus d'Ennéréa étaient chrétiens et descendants de catholiques. Détrônés par les Mindjos, ils furent quand même tenus par eux en grand honneur. Aussi et plus respectés encore que les Mattos, ils étaient les seuls à pouvoir porter au poignet, comme distinction spécifique, des bracelets soi-disant en or. Fiers de leur origine, les chrétiens de cette tribu comptent assurément parmi les meilleures du Kaffa. On dit que, parmi les Mindjos, il y eut aussi un roi chrétien. En tout cas, il semble bien qu'ils l'ont été au moins dans l'origine, ainsi que nous le raconterons plus tard.

(*A suivre.*)



Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX
De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

Voici la conclusion du remarquable article de M. Maurice Courant.

Les missions catholiques héritaient, au XIX[e] siècle, d'une situation bien diminuée depuis une cinquantaine d'années. Elles étaient représentées par la Société des Missions Etrangères de Paris, par la Congrégation de la Mission, dite des Lazaristes, l'une et l'autre françaises, par les Franciscains et les Dominicains, les premiers plutôt Italiens, les seconds Espagnols. Les survivants de la mission des Jésuites mouraient à Pékin ; le « tribunal des mathématiques », longtemps confié aux prêtres étrangers, n'employait plus que des prêtres chinois ou même de simples laïques ; les chrétiens étaient bannis ou mis à mort ; les missionnaires étaient emprisonnés, torturés ; quelques-uns réussissaient à se dissimuler dans l'intérieur, administraient les sacrements, entretenaient par leur exemple et leur prédication le zèle de leurs ouailles, de classe humble en majorité. La Chine était dès lors divisée en vicariats apostoliques ; chaque vicariat est confié par le Pape à une mission, dirigée par un évêque et formée des membres d'une seule société religieuse. Cette division répartit l'effort apostolique et met un obstacle aux rivalités qui ont marqué le XVIII[e] siècle. D'autre part, l'Association de la Propagation de la Foi, fondée à Lyon, rassemblait dans les pays catholiques, en France surtout, d'abondantes aumônes et concentrait les ressources pour les missionnaires.

Aussitôt après l'édit de tolérance obtenu par M. de Lagrenée, les Jésuites rentrèrent en Chine (1844) ; d'autres sociétés furent successivement fondées: Missions Etrangères de Milan (1850), un peu plus tard Congrégation du Cœur de Marie-Immaculée (missions belges de Scheut), puis Missions Etrangères de Steyl en Hollande (1865), séminaire de Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome (1874).

Les vicariats, au nombre de quarante-un, répartis en cinq régions comptaient déjà neuf cent deux missionnaires pour plus de sept cent mille chrétiens(Macao non compris).

***

Le grand développement pris en un demi-siècle par l'œuvre purement religieuse, n'a fait oublier aux missionnaires catholiques, ni le soin des malades ni des orphelins, ni l'éducation.

Les hôpitaux, hospices, dispensaires, ont été confiés aux religieuses européennes, appelées dans chaque mission et à des Sœurs appartenant à des ordres indigènes, qui ont été fondés peu à peu ; ils admettent chrétiens et non chrétiens.

L'éducation a toujours été, aux yeux des vicaires apostoliques, un de leurs premiers devoirs ; dès qu'ils l'ont pu, ils ont toujours fondé un petit et un grand séminaire, pour recruter des prêtres indigènes.

L'enseignement des séminaires est mi-partie chinois, mi-partie européen ; limité comme nombre d'élèves et dirigé en vue d'un but spécial, il a formé cependant quelques-uns des Chinois qui ont le mieux connu l'Europe.

(1) *Missions Catholiques* des 10, 17, 24 octobre et 1[er] novembre.

Dès 1860, les Lazaristes de Pékin, remis en possession des anciens établissements des Jésuites, pensèrent à reprendre l'œuvre d'éducation interrompue depuis le XVIII[e] siècle Leur dessein patriotique ne rencontra longtemps que de l'indifférence en France et près des Français de Chine. La persistance de Mgr Tagliabue parvint à fonder au Nantang un établissement non confessionnel,un collège franco-chinois, qui, en juin 1890, un an et demi après l'ouverture, avait trois cours et une centaine d'élèves. Le français, étudié comme langue, servait aussi à l'enseignement de l'arithmétique, de la géographie, des notions primaires ; il pénétrait pratiquement l'esprit des élèves, les initiait au raisonnement occidental, les délivrait de l'inertie produite par les méthodes chinoises. Le jeune élève chinois est, en effet, condamné à apprendre par cœur des textes qu'il ne comprend pas, à tracer des signes qu'on ne lui explique pas ; il n'y a pas d'autres exercices de début, et ce début dure plusieurs années. Au collège franco-chinois des exercices d'explication étaient ajoutés aux études chinoises habituelles, conservées en partie pour ne pas rendre les élèves étrangers à leur pays, pour leur permettre de concourir aux examens officiels. Dernier trait à noter, les élèves étaient admis sans distinction de culte. Le succès du collège s'affirmant, les missionnaires, peu nombreux, ne pouvaient suffire à la direction et au professorat ; ils confièrent (mai 1901) l'établissement aux Petits Frères de Marie, en continuant de l'entretenir de leurs fonds ; ils y consacraient la moitié des sommes disponibles pour toutes les écoles du vicariat.

L'établissement a prospéré ; il a placé dans les consulats, dans les maisons de commerce, dans les entreprises du Nord de la Chine, un grand nombre de jeunes gens parlant français, instruits à l'européenne. En 1900, il a été ruiné, a eu quatre professeurs tués par les Boxers ; il est sorti de ses ruines, et il comptait, en 1904, deux cent dix élèves.

Depuis 1891, dix autres établissements ont été,soit transformés, soit fondés,et ont été confiés aux Petits Frères de Marie. Ils comptent plus de quatorze cents élèves pour cinquante-cinq professeurs français. La méthode est partout la même : l'enseignement primaire européen est donné en français, à côté de l'enseignement chinois ; dans deux établissements seulement, collège de Changhaï et école de Ou-tchang, la prédominance marquée de l'élément anglais a réduit la part de la langue française. Le français est encore enseigné avec les sciences à soixante jeunes Chinois de familles aisées au collège de Zi-ka-wei. La mission des Jésuites du Kiang-nan, qui, hors de Changhaï, a deux cent quatorze écoles, donne l'enseignement européen primaire dans toutes ses écoles primaires supérieures ; elle vient d'ouvrir des écoles de français à Nankin et à Soutcheou et projette de créer une Université.

Les Jésuites du Tchély sud-est, dans une région moins vaste et pauvre, ont fondé une école primaire française à Taï-ning. D'autres écoles franco-chinoises, dans les vicariats soit des Lazaristes, soit des prêtres des Missions Etrangères, sont dirigées par les missionnaires eux-mêmes.

A Changhaï, des commerçants musulmans du Tche-kiang ont voulu avoir une école spéciale pour leurs jeunes coreligionnaires ; ils l'ont confiée à un ancien élève de l'école municipale française et y font enseigner le français et le chinois ; les missionnaires français la soutiennent par des dons de

livres. Beaucoup d'écoles franco-chinoises ont été d'abord installées par les missions ; un établissement étant en bonne voie, on y appelle les Petits Frères de Marie, dont l'institut est voué à l'éducation ; dans l'un et l'autre stade de leur existence, les écoles chargent trop lourdement le budget restreint des missions.

***

Les missions catholiques protégées par la France et les missions de langue anglaise sont répandues dans tout l'empire. Depuis quelques années, les missions catholiques et protestantes allemandes travaillent activement le terrain spécial du Chantong. En octobre 1901, elles avaient des écoles primaires germano-chinoises à Xiaotcheou, Tsimo, Kaomi ; un an plus tard, elles enseignaient à une centaine d'élèves dans sept écoles, les classiques chinois, les éléments de la langue allemande. Jusqu'à cette date, plus de 500 jeunes gens avaient appris un peu d'allemand et étaient employés comme interprètes. La population locale s'intéresse vivement à l'éducation étrangère. Pour l'instruction primaire à l'occidentale, la concurrence est de plus en plus âpre ; ce n'est pas trop de toutes les forces françaises pour nous conserver notre rang.

A côté des écoles tenues par les missions, il y en a quelques-unes tenues par des laïques français, comme celles de Pakhoï, de Yunnanfou.

Les Occidentaux ne sont pas les seuls, aujourd'hui, à diriger la Chine dans des voies nouvelles ; le Japon s'est mis à la même œuvre, avec de grandes chances de succès. La langue chinoise, bien que différente du japonais, s'écrit en partie avec les mêmes caractères ; la civilisation chinoise a longtemps dominé le Japon, si bien que tout homme instruit lit le chinois, est familier avec les idées chinoises. Rompu aux méthodes européennes par un système d'instruction qui est calqué sur les programmes occidentaux, le Japonais d'aujourd'hui réunit en lui deux civilisations et sert d'intermédiaire entre la Chine et l'Occident. Une association existe depuis quelques années au Japon, pour faire fructifier ces avantages naturels, laquelle s'est donné pour but de rassembler et de publier toutes les informations sérieuses, relatives à la Chine et à la Corée, afin d'amener un rapprochement avec ces deux pays. Cette association a fondé un grand nombre d'écoles où tout est enseigné selon les méthodes reçues.

Le gouvernement chinois même est gagné par cette fièvre d'instruction. L'on connaît les réformes tentées en 1898 par l'empereur, au sujet des examens.

Un plan général d'instruction publique prescrivait en outre (décret de 1901) d'ouvrir une Université par province, un collège par préfecture ; dans ces établissements, les sciences occidentales devaient être enseignées. Ces réformes commencent d'être appliquées.

Une difficulté a surgi à propos de la question religieuse. Dans certains collèges du gouvernement, qu'on avait confiés à des missionnaires, on a voulu imposer aux élèves le culte pratique de Confucius ; les élèves chrétiens, refusant d'y prendre part, ont été exclus. Ce qui est un manque de libéralisme de la part de certains vice-rois.

Tel est, indiqué à grands traits, et sans doute avec bien les lacunes, le travail considérable fait en Chine, pour introduire des idées nouvelles dans le pays. C'est une face spéciale de la question de Chine, on ne la saurait négliger ; pareille élaboration d'idées opposées réserve peut-être des surprises à nos successeurs.

(*A suivre.*)

NOS ALMANACHS

Almanach des Missions

Il s'ouvre par un hommage au bien-aimé Pontife dont l'année 1908 verra célébrer le jubilé sacerdotal. Une superbe photographie, inédite, prise au Vatican par M. l'abbé Béchetoile, secrétaire particulier de S. Em. le cardinal Coullié, reproduit les traits augustes du Saint Père.

Au-dessous, un beau sonnet de M. Joseph Serre, commentant la prophétique devise de Pie X : *Ignis ardens*,

Le feu ! partout le feu ! dans les âmes troublées,
Dans les partis fiévreux, les fauves assemblées,
. . . .
Mais le grand Mage blanc, calme et ceint de lumière,
Sachant que reste à Dieu la victoire dernière,
Sur le monde en tumulte est debout et sourit.

Tournons la page. Un des membres les plus éminents de l'Académie française, un ancien ambassadeur de France, M. le marquis de Vogüé, que le Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Paris s'honore de compter parmi ses directeurs, nous a envoyé le récit *de visu* d'une triste et fameuse cérémonie schismatique : *le Feu sacré au samedi saint des Grecs.*

De Jérusalem, nous remontons aux régions glacées du Nord avec Mgr Fallize, qui a cueilli à notre intention, dans la grande et belle mission dont il est le chef, une petite gerbe de fleurs : *Fleurs de Norvège.*

Les deux nouvelles suivantes nous mènent en Afrique. Dans *les Trois Sentences de Barchichat*, un Père Blanc (Guy du Chêne) met fort plaisamment en scène un portefaix musulman et un marchand juif. La *Conversion de Marius*, amusante fantaisie de José de la Palud, nous montre un Marseillais prêtrophobe se transformer en ardent défenseur du clergé à la suite d'un voyage au Gabon semé de péripéties épiques.

Et notre cher poète attitré, M. Joseph Serre, accorde de nouveau sa lyre pour chanter la *Dispersion des Apôtres*, sujet de notre magnifique gravure en couleurs.

Allez, fuyez, volez, vers les rives lointaines,
Dominique, François, La Salle, Ignace, allez !
Et lorsque vous aurez conquis toute la terre,
Un jour, vous reviendrez nous reconquérir, nous.

Vient ensuite un délicat récit que nous a envoyé, de Bucharest, Mme Sophie J.-B., *Souvenirs d'un Monastère de Roumanie, la Mère Epiphanie et la Sœur Philothée.*

Après ces pages qui évoquent un héroïque souvenir, nous avons placé — pour obéir à la loi des contrastes — un Mémoire humouristique, intitulé : *Pour le Congrès de la Paix.* Cette joyeuse fantaisie jette une note de haut comique et de burlesque gaîté qui provoquera bien certainement les francs éclats de rire des jeunes lecteurs de notre Grand Almanach.

Danse et musique en Syrie nous a été envoyé de Beyrouth par l'excellent P. Michel, S. J., le protecteur si dévoué des

Petits Cireurs de souliers. C'est une étude fort bien faite et illustrée de très belles photographies.

La Corde de la Mort [au doux pays d'Adjara, par le R. P. Bauzin, des Missions Africaines de Lyon. — Macabre, mais véridique histoire, qui donne une idée singulière de la mentalité des populations païennes de la Guinée et des coutumes atroces encore en honneur à la Côte des Esclaves.

Avec *Retrouvée !* nous revenons en Syrie pour entendre de la bouche du R. P. Goudard, S. J., l'émouvant récit d'une « libération », où le vénérable missionnaire a joué un rôle actif.

Puis, nous sautons par dessus les continents et les mers jusqu'au bout du monde, jusqu'au pays maori, pour écouter une charmante leçon d'histoire naturelle. Le R. P. Cognet, Mariste, nous présente, avec le rare talent dont il a le secret, *Quelques Oiseaux chanteurs de la Nouvelle-Zélande*.

Dimanche, tu garderas ! Sous ce titre, M. Gervaix, de Canton, nous raconte avec humour les multiples mésaventures dont fut victime un de ses confrères pour avoir quelque peu transgressé le troisième précepte du Décalogue.

Puis quatre pages de musique, quatre pages exquises, dues à l'inspiration de M. F. Laurent-Rolandez, organiste de l'institution des Chartreux à Lyon sur les paroles de l'hymne de saint Bernard : *O Jesu mi dulcissime !*

Enfin, de l'excellent P. Trilles, un étonnant, stupéfiant, vraiment incroyable et pourtant vraiment authentique récit : *Rhumatismes et Rhumatisants, un Remède du pays « noir » ignoré au pays blanc.*

Les dernières pages résument les grands faits accomplis au cours de l'année 1908 dans le domaine des missions et offrent les portraits des principaux évêques décédés.



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. l'abbé Rousset, Brives-Charensac (Haute-Loire).
M. l'abbé Lépissiès, à Dizy-le-Gros (Aisne).
Mme Chalubert, du diocèse d'Angers.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un Missionnaire dans le cloître	1.041	45
M. l'abbé Carré, du diocèse de Châlons	100	»
Anonyme, diocèse de Moulins	50	»
Mme veuve Martinet, diocèse de Lyon	14	15
Anonyme du diocèse d'Autun	5	»
Un Curé de la Maurienne	20	»

A Mgr Von Euch, mission d'Odensé (Danemark).

X. Y. Z.	100	»

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

X. Y. Z.	100	»
Mlle Péter, du diocèse de Strasbourg	25	»

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

Sancta Anna, ora pro nobis	25	»

A Mgr Marcou, Tonkin maritime.

X. Y. Z	100	»

A M. Maurice, à Mahé (Pondichéry).

Mme veuve Thomas, demande de prières pour ses défunts	50	»
Anonyme	10	»
S. B., bouquet pour ses défunts	20	»
Veuve B., pour ses orphelins	20	»

A Mgr Mérel, Kouang-tong.

Sancta Anna, ora pro nobis	25	»
Anonyme	25	»
H. M., Albi	10	»

A Sœur Gilbert, Tché-Kiang.

Anonyme	25	»
Une anonyme du diocèse de Bayonne	40	»

A M. Léon Martin, au Kouy-tchéou.

Mlle Henriette Mémat, Lyon, demande de prières spéciales	200	»

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

Mlle Henriette Mémat, Lyon, demande de prières spéciales	10	»
X. Y. Z.	100	»
Anonyme	25	»
Anonyme de Belgique, demande de prières	5	»
M. l'abbé Chalubert, Angers	20	»
Mme Le Fur, du diocèse de Bayeux	30	»
C. C., Grenoble	15	»
Une anonyme du diocèse de Bayonne	20	»

A M. Matrat, à Hirado (Nagasaki).

Sancta Anna, ora pro nobis	50	»
Anonyme	25	»
X. Y. Z	100	»

Pour les missions nécessiteuses d'Asie (M. Maurice, à Mahé).

A. M., Luxembourg	50	»

Pour les missions nécessiteuses d'Afrique (P. Delore, Somaliland).

A. M., Luxembourg	50	»

Pour les Pères du Saint-Esprit au Congo belge.

X. Y. Z	100	»

Au R. P. Schmidt, à Sérabon (Sierra-Leone).

X. Y. Z.	100	»

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat et le baptême de trois enfants à baptiser sous les noms de Joseph, Marthe et Winefred-Mary.

Miss Mary Lescher, demande de prières	18	75

A M. l'abbé Dantin, à Bétafo (Madagascar central).

C. C., Grenoble	20	»

Au R. P. de Coetlosquet, Madagascar central.

C. C., Grenoble	20	»

Pour les missions du Victoria Nyanza septentrional.

X. Y. Z	100	»

Pour les missions d'Abyssinie.

X. Y. Z	100	»

Pour le P. Fracassini, franciscain, pour les missions chez les Coptes.

X. Y. Z	100	»

A Mgr Olier, mission de Futuna (Océanie centrale).

C. C., Grenoble	15	»

Au R. P. Pionnier, Nouméa (Nouvelle-Calédonie).

C. C., Grenoble	30	»

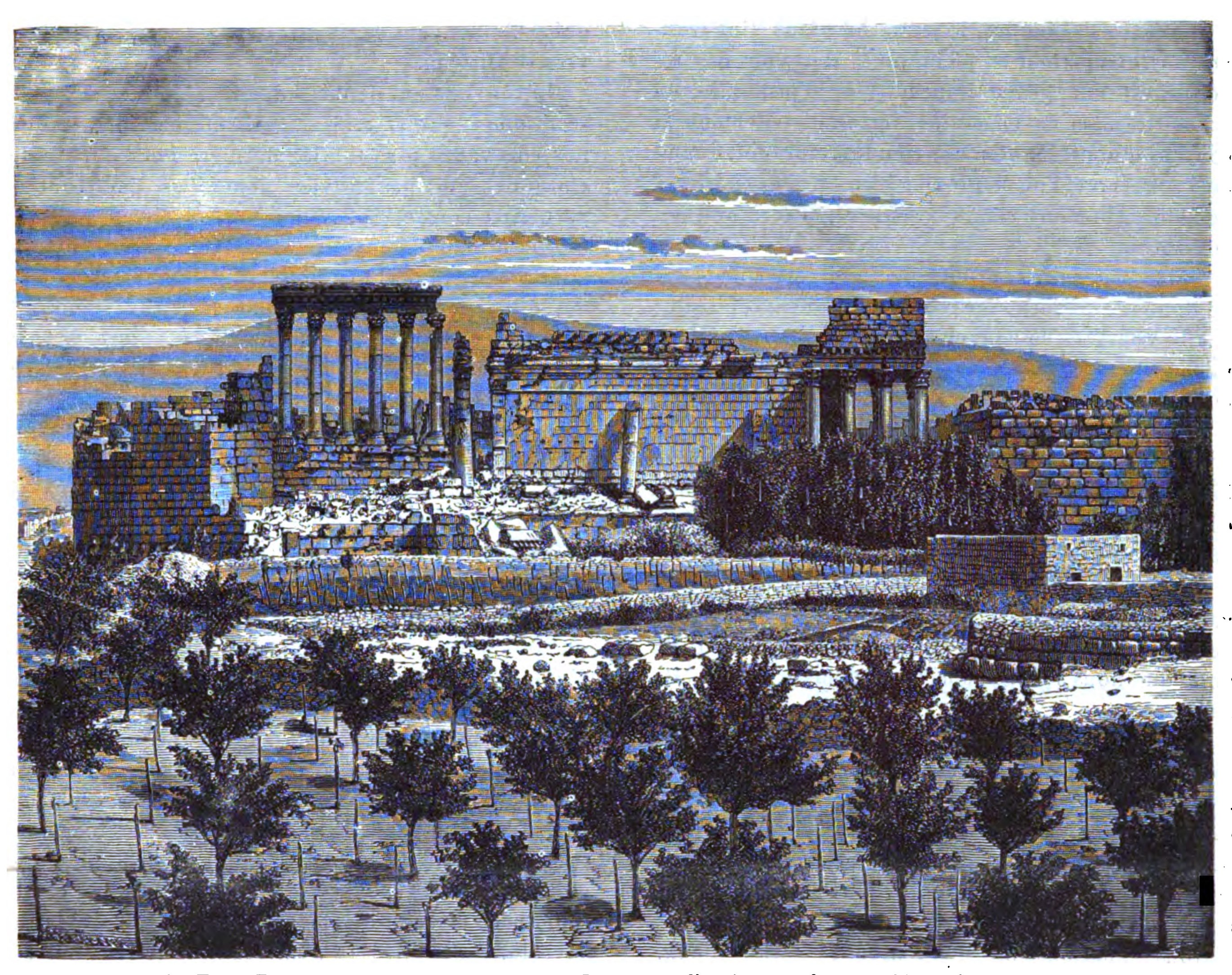
Pour les missions nécessiteuses (Sœur Guerlain, Tché-ly occidental).

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse de Belley	2	»
Anonyme du diocèse de Nancy	20	»
A. M. H., diocèse de Saint-Dié	5	»
M. François Burel, du diocèse de Rennes	10	»

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



SYRIE. — Vue des principales ruines de Balbeck ; d'après une photographie (voir page 543).

BRIGANDAGES EN ABYSSINIE

La lecture de la lettre suivante provoquera, bien certainement en faveur des pauvres missionnaires dévalisés un mouvement de sympathie qui se traduira, nous l'espérons, en abondantes aumônes réparatrices de pertes subies par eux.

LETTRE DE M. KAMERBEEK, PRÊTRE DE LA MISSION, MISSIONNAIRE A ALITIÉNA,
A M. VILETTE, PROCUREUR GÉNÉRAL DES LAZARISTES.

Depuis trois mois, nous avons, dans le pays, un *chyfta* (révolté). La chose, en elle-même, n'a rien que de très commun. Quand un sujet est mécontent du gouvernement, il se soustrait à son autorité et se retire dans le désert, où il vit de rapines, avec quelques compagnons de fortune, jusqu'à ce qu'il soit enchaîné.

Cette fois, il s'agit d'un jeune homme de vingt-trois ans, d'une famille très considérée dans la province (l'Ethiopie est divisée en cinq provinces). Il y a deux mois, il faillit être pris; il fut cerné par une troupe de satellites, mais, plutôt que de se rendre, il sauta dans un précipice affreux avec quatre soldats, ses amis et compagnons de révolte. Les soldats trouvèrent la mort dans ce gouffre ; lui, le chef de la bande, n'eut pas une blessure.

Il a donc repris sa vie de vagabond et de bandit ; de nouveau, il a quatre soldats avec lui, gens de sac et de corde, capables de tout. Jamais ils ne passent la nuit dans une hutte, on pourrait la cerner. Le soir, ils s'imposent chez quelque paysan, mangent devant sa maison, et, si l'on ne leur donne pas assez vite ce qu'ils réclament, ils tuent eux-mêmes la première vache venue ; ils se servent, passent la nuit sous un arbre couchés sur leur fusil. Le lendemain, ils déguerpissent. Ils portent, en guise de manteau, une espèce de drap de lit, qu'ils ont rendu imperméable en le plongeant dans du beurre fondu, de sorte que, s'il pleut sur eux, la pluie ne les atteint pas.

Il y a trois semaines, le jeune mécréant vint trouver notre Supérieur en plein jour. Recevoir des révoltés est une grave imprudence; d'ordinaire, on les évite; mais ce misérable terrorise tellement la contrée que personne n'ose rien lui refuser et, quand on l'a hébergé, l'on se promet bien de n'en parler à personne : la mort serait la seule réponse à une dénonciation.

Notre Supérieur profita de la circonstance pour lui donner quelques sages conseils. L'autre répondit :

« — Vous êtes mon père, je suis votre fils; vous avez raison, il faut que je change de conduite, il y a assez longtemps que cela dure. »

Puis il partit avec une aumône de dix francs.

Il y a dix jours, il revient, le soir, avec ses quatre forbans. Nous leur faisons donner à souper à la porte comme on fait d'habitude pour les voyageurs qui passent, les lois de l'hospitalité étant sacrées ici.

A peine ont-ils fini de manger qu'ils demandent à voir Abba Joseph (M. le Supérieur). Il était huit heures un quart. Nous faisons répondre qu'il est nuit, que nous les verrons le lendemain matin. Ils insistent :

« — Nous voulons parler à Abba Joseph, nous sommes pauvres, nous avons besoin d'argent; nous ne pouvons pas attendre jusqu'à demain; les gens comme nous s'en vont avant le lever du jour. »

M. le Supérieur leur fit remettre cinq francs et, le lendemain, nos doux hôtes partaient à la première heure.

Nous espérions ne plus entendre parler d'eux. Hélas! quelque chose de pire nous attendait.

•*•

Le 30 août, à sept heures du matin, je sursautai en entendant le *cri d'alarme*, le fameux cri d'alarme éthiopien. Chaque fois qu'il retentit, je suis malade, tellement il me donne sur les nerfs. En Ethiopie, lorsqu'on a une mauvaise nouvelle à communiquer, on grimpe sur la montagne et on pousse un cri vers la montagne voisine. De là, on répond qu'on écoute, on reçoit la nouvelle et on l'adresse de même à la montagne suivante. C'est la télégraphie sans fil éthiopienne.

J'entendis donc le lugubre *hou ! hou ! hou ! hou !* Puis on ajouta :

« Les voleurs sont venus... ils ont pillé les biens de nos Pères... ils ont emporté l'argent des prêtres... *hou ! hou ! hou ! hou !* »

C'était clair, notre caravane de ravitaillement, composée de onze mulets et de deux ânes, avait été attaquée par les voleurs. Les chameaux ne pouvant arriver jusqu'à nous, on met les provisions dans des caisses, que l'on suspend de manière à faire équilibre de chaque côté du dos des ânes et des mulets, qui seuls peuvent se risquer dans les sentiers de chèvres d'Alitiéna.

Nous avons eu, depuis soixante ans, bien des persécutions à subir, mais jamais on n'avait attaqué nos caravanes ; avant la dernière guerre pareille chose ne serait pas arrivée; depuis, on peut tout se permettre contre les Européens.

A la première nouvelle de l'attentat, toute la population est affolée. Les hommes, les femmes, les jeunes filles s'empressent de courir sus aux bandits ! Malgré le désir très vif que j'ai de les suivre, je suis obligé d'y renoncer. Les vieilles femmes, demeurées ici, me supplient de rester à Alitiéna. Quand les voleurs savent que tout un village a donné suite au cri d'alarme, ils profitent parfois de cette circonstance favorable, pour descendre dans ce village, le piller et emporter ce qui leur plaît.

Presque toute la population est donc partie. Je suis seul à la mission lorsque soudain, de nouveau, le cri d'alarme se fait entendre à Alitiéna même. Je sors précipitamment. Un nuage de fumée noire sort d'une maison voisine, si l'on peut appeler maison une hutte ronde, qui a un mur d'un demi-mètre de hauteur, surmonté d'un toit conique. Le propriétaire, sa femme et ses enfants, étaient partis au secours de leurs Pères sans se préoccuper outre mesure de leur « château » de paille et de branches de sycomore. Ils avaient oublié de placer la pierre ordinaire, devant l'ouverture qui sert de porte, de fenêtre et de cheminée; et voilà que le vent, trouvant la maison ouverte, était entré et avait ranimé le feu qui se trouve d'ordinaire au milieu de la pièce; vous devinez le reste. Malgré l'empressement que l'on met à se transporter sur le lieu du sinistre, tout effort est inutile. Les flammes montent à 4 mètres de hauteur, et au bout d'un quart d'heure il ne reste que des cendres.

•*•

Arrivons aux voleurs.

Notre caravane, conduite par huit hommes, se disposait à poursuivre sa route. Déjà deux ânes étaient chargés lorsque notre illustre Chyfta vint à passer avec sa bande. Il aperçoit la caravane (il n'y a que nous à recevoir pareil envoi dans la sauvagerie où nous vivons) ; cette vue fait sur lui le même effet que le rouge sur un troupeau de bœufs — quitter son chemin, venir à nos hommes, tirer sur eux plusieurs coups de fusil pour leur faire peur fut fait en quelques secondes. Un muletier a une partie du poignet enlevée, il saigne abondamment ; un deuxième est assommé à coups de crosse de fusil ; cela fait deux hommes hors de combat. On fait remarquer aux brigands que les prêtres auxquels appartiennent ces biens sont les amis du Gouverneur.

« Ne nous parlez pas de cela, répondent-ils. »

Le Chyfta somme les muletiers de dire où est l'argent. Le jour commence à se lever, il faut aller vite. Les hommes répondent : « Tuez-nous, si vous voulez ; mais il n'y a pas d'argent dans ces caisses. » C'était vrai. Par une permission de la Providence, pas un thaler ne se trouvait dans la caravane.

« — Où est l'argent ? » hurle le monstre, qui ne croit pas les muletiers; et d'un coup de sabre il fait voler en pièces les courroies qui retiennent les caisses des deux ânes chargés. Un nouveau coup de sabre met en éclat une caisse de macaroni.. Pour un Abyssin, c'est une piètre trouvaille. Une deuxième caisse a le même sort : elle renferme des boîtes d'huile et de pétrole. Une troisième caisse est défoncée; c'étaient des biscuits que nous donnons, trois fois l'an, à nos enfants et dont-ils sont friands; les voleurs les prennent pour du poison, ils les jettent par terre et se gardent bien d'y toucher. Un autre colis contenait un splendide ciboire en argent, des croix, des chapelets, de grandes images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge. Tout cela sera respecté : « Il ne faut s'attirer la malédiction, ni de la Mère, ni du Fils, » se disent nos dévots superstitieux, et ils passent outre... *Deo gratias!*

Ils se contentent de prendre un chapeau, puis deux boîtes de charcuterie. Elles ont si belle apparence, qu'ils s'en saisissent avec empressement; mais, quand ils les auront, non sans effort, ouvertes à coups de pierre, ils se hâteront vite de les jeter.

Enfin voilà des journaux et... des lettres. Ceci est plus grave. Nous ne recevons notre courrier qu'une fois tous les quinze jours; vous voyez le tort qu'ils nous font, en s'emparant de notre correspondance. Ils ouvrent, l'enveloppe n'étant pas cachetée, une lettre de faire part de la mort d'un confrère; ils regardent et examinent consciencieusement la feuille qu'elle renferme; et comme ils ont entendu dire qu'en Europe l'argent est du papier, ils mettent cette feuille soigneusement de côté et jettent l'enveloppe. Ils font de même pour les lettres dont l'adresse n'est pas en caractères gras; ils les jettent et nous les retrouverons plus tard. Ils accaparent encore une marmite en fer blanc (cela brille, donc cela a de la valeur); elle les embarrassera bien dans leurs courses.

Puis, finie la comédie; le jour est complètement levé, il faut partir... mais d'abord un mot d'adieu.

« — Maintenant, reprend le *Chyfta*, allez pousser le cri d'alarme à Alitiéna, criez bien fort ! Pour cette fois-ci nous vous faisons grâce; mais, si vous venez encore avec des bagages, vous y passerez tous. Si Abba Joseph avait été avec vous, nous l'aurions tué ; c'est sa tête que nous voulons. »

Sur ce, il disparaît, sans que l'on ait pu savoir ce qu'il est devenu. Une quinzaine de villages ont couru toute la journée, après la bande, mais... en vain.

Nous avons soigné de notre mieux les blessés de la caravane. Puis, après avoir donné à tous les muletiers une petite récompense, nous les avons fait reconduire par une escorte armée jusqu'à la frontière italienne.

Quelques jours plus tard, nous reçûmes une lettre du gouverneur. Il s'offrait à dédommager les muletiers blessés, à nous rembourser la valeur de ce qui nous avait été volé et il envoya des ordres pour l'arrestation des coupables. « Il est inutile, ajoutait-il, de saisir votre consul de cette affaire. Il en parlerait à Ménélik; Ménélik me dirait de saisir les coupables et c'est ce que je vais faire moi-même. » Il finissait en disant : « La menace, l'insulte lancée contre Abba Joseph, m'atteint moi-même. »

Qu'adviendra-t-il de toutes ces promesses ?

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 30 octobre, se sont embarqués pour Dakar, à destination du Soudan français, trois missionnaires de la Société des Pères Blancs : les RR. PP. Paulin Brun (Digne), Léonide Barsalou (Québec) et le Frère Gonzague (Nantes). — Le 28 octobre, se sont embarqués à Marseille pour la même destination, les Sœurs Célestine et Jean-Gualbert, de la Société des Religieuses missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.

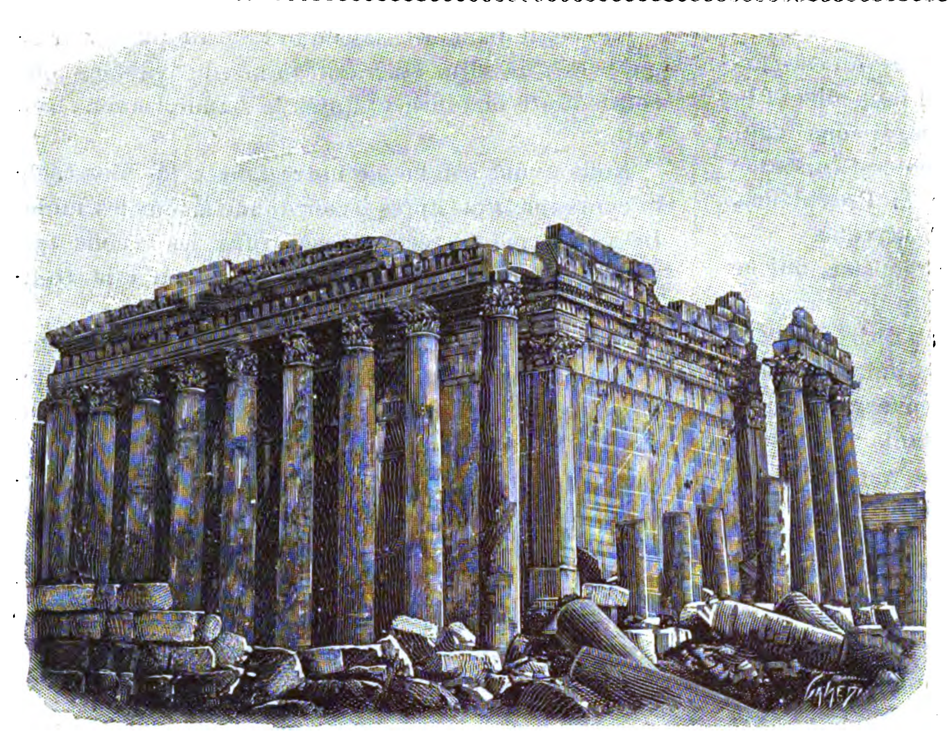
INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — La page suivante sur Baalbeck est empruntée à un journal de voyage en Orient qu'une pieuse chrétienne, Mme V.-L., a bien voulu nous communiquer, ainsi que les photographies reproduites pages 541 et 544 :

« Il faudrait une plume d'archéologue pour parler des temples de Baalbeck et dire combien l'architecture de l'antiquité dépasse la notre en conceptions grandioses. On ignore l'époque du tremblement de terre qui les a renversés ; mais les matériaux qui gisent là devant nous donnent une idée de leur magnificence. Les deux temples sont de construction salomonienne et se valent comme beauté. Le plus petit, consacré à Jupiter, est encore debout. Du grand, le temple du soleil, il ne reste que six colonnes pyramidales. Celui-ci renfermait tous les dieux connus en Orient, c'est-à-dire plus d'une centaine posés sur de magnifiques piédestaux merveilleusement sculptés.

« Que de fois depuis cette visite, nous avons remarqué avec intérêt des sculptures modernes, surtout des feuilles d'acanthe copiées sur celles de Baalbeck. Constantin, le premier empereur chrétien, fit arrêter la construction de ces monuments, ce qui explique les sculptures inachevées que l'on y voit. Ces colonnes, ces chapiteaux admirables, ces plafonds taillés dans des pierres colossales et couverts de fines sculptures, ces monceaux de matériaux, sont là, à nos pieds renversés par un cataclysme effroyable. Leur vue surprend, effraie, captive ; l'esprit est ahuri... Ici l'homme n'est qu'un être infirme devant ses propres et gigantesques créations.

« En faisant le tour des ruines, nous nous arrêtons devant le célèbre mur cyclopéen construit en pierres sèches. Malgré l'ab-



SYRIE. — Temple de Jupiter a Balbeck ; reproduction d'une photographie.

sence de chaux, une lame de couteau ne passerait pas dans leurs interstices. Un certain nombre des pierres du mur mesurent 20 mètres de long et sont placées à plusieurs mètres au-dessus du sol. Comment a-t-on transporté et surtout monté ces formidables monolithes ? Quel nombre d'esclaves a-t-on dû requérir pour un tel travail ? Quel genre de machines a-t-on employé ? Autant de questions non résolues et sans doute insolubles. Dans la carrière voisine, on en voit une toute prête à être montée ; elle est couchée là depuis des milliers d'années et n'a pu être ramenée. Quatre cavaliers peuvent galoper de front sur sa face : elle a 21 mètres de longueur.

« Assises sur ces pierres, nous jouissons des rayons du soleil couchant qui dore les ruines de ses derniers feux et nous prolongeons cette muette contemplation jusqu'à la nuit. Océan de ruines, Océan de pierres, désastres et ravages ! vous nous dites d'une voix lamentable et terrible : *Vanitas!*

Nous faisons une visite au curé de la ville. Il nous montre sa pauvre église : pour pavé, la terre nue ; un autel petit et misérable ; quelques chromolithographies valant 25 centimes, en sont le seul ornement.

« — Ah ! dit-il, je voudrais bien « une église avec une grande statue de « la Sainte Vierge. Elle est la reine de « Baalbeck ; mais je désespère de voir « mon vœu s'accomplir. »

« Ce bon prêtre parlait couramment le français. Je lui demandai de célébrer la messe à mes intentions, le lendemain.

« — Très volontiers, Madame, me répondit-il, je la dirai à trois heures. »

« Un peu surprise, je le priai de me montrer trois heures sur sa montre. Il m'indiqua sept heures. Les Arabes comptent les heures à partir du lever du soleil.

Le lendemain, la messe fut célébrée selon le rite syriaque, différent du nôtre. Avant de commencer le saint sacrifice, le prêtre verse le vin et l'eau dans le calice, place l'hostie sur la patène et encense le tout. Avant l'*introït*, le prêtre lut l'Evangile au lutrin, tourné vers le peuple. Cette lecture en syriaque terminée, il la recommença pour nous en français, c'était fort aimable et bien savant pour un Syrien. A la communion, il nous distribua une grande partie de l'hostie qu'il avait consacrée pour lui-même. Notre prière terminée, nous rentrons à l'hôtel et trouvons nos chevaux prêts pour le départ... »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Félix Clément, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Minnur à un insigne bienfaiteur de sa mission :

« La bénédiction de ma chapelle de Fourvière avait été fixée à la Nativité de la Sainte Vierge. Malheureusement c'était un dimanche et mes confrères m'écrivirent qu'il leur était impossible de venir à cause des offices de leurs paroisses ; force fut donc de repousser la fête au 10.

« Le 10, à l'aurore, la poudre fait entendre sa voix de tonnerre. En un clin d'œil tout le monde est sur pied et prend la direction de l'église. Aux abords sont déjà réunis les joueurs de flûtes et de tambours. Quelle vigueur dans les roulements et quel entrain dans les mélodies ! Ces bons musiciens comprennent que la solennité est grande ; aussi mettent-ils toute leur âme à chanter et à jouer. Electrisés par les sons et égayés par un splendide soleil, tous portent sur leur visage les marques de l'allégresse.

« A sept heures, les portes s'ouvrent. La vue de l'intérieur,



BALBECK (Syrie). — Ruines du temple du Soleil et mur cyclopéen ; d'après une photographie.



PONDICHERY. — La chapelle de Notre-Dame de Fourvière a Minnur.

apparaissant brusquement comme un riche décor caché jusqu'ici par le rideau, provoque des cris d'admiration. Ces guirlandes de dattiers sauvages courant d'un pilier à l'autre, ces bouquets d'arbres verts se détachant sur le blanc laiteux du stuc, ces oriflammes jetant çà et là leurs couleurs vives, frappent les yeux. Est-ce le paradis terrestre ou le vestibule de ce ciel dont on leur a tant parlé ? Pendant un quart d'heure cet ébahissement trouve son expression dans un redoublement de roulements de tambours.

« Le lieu saint est bientôt envahi. Les chrétiens sont aux places de choix. Les païens, comme la Chananéenne de l'Evangile, sont aux dernières ; mais peu leur importe : ils auront les miettes de ce festin spirituel, c'est tout ce qu'ils demandent.

« La bénédiction commence et s'accomplit suivant les rites. Elle est faite par un missionnaire lyonnais, qui n'a pas craint de franchir 40 kilomètres pour donner à Marie ce témoignage de son amour. A la communion, plusieurs chrétiens s'approchent de la sainte table. La messe finie, un discours d'un des meilleurs prédicateurs du diocèse redit à tous la sainteté du temple, les merveilles opérées dans son enceinte, les miracles qu'y peut obtenir une foi ardente et prie l'assistance de ne jamais oublier l'âme généreuse qui, au-delà des mers, s'est intéressée à eux et les a dotés de ce magnifique sanctuaire. La bénédiction du Saint Sacrement vient clore cette cérémenie.

« Le soir, la fête indienne se prépare. A six heures, nouvelle bénédiction du Saint Sacrement, suivie de celle de la statue de la Vierge. Cette cérémonie achevée, la Madone est portée processionnellement à travers les rues du village. Derrière, suivent les prêtres et les fidèles récitant le chapelet. De chaque côté, des flambeaux illuminent le cortège. Des flammes de Bengale projettent leurs lueurs variées et donnent un air de féerie à cette marche nocturne. Au retour, la Vierge reçoit les hommages de tous, même du prêtre païen qui se glisse dans la foule et lui passe au cou une guirlande de fleurs. A neuf heures, feu d'artifice, complément nécessaire d'une fête en pays d'Orient. Tous y viennent, chrétiens et païens, parias et choutres, et chacun bénit à sa manière Celle qui leur vaut ces réjouissances.

« Tel est le pâle compte rendu de ce beau jour. Daigne Marie, du haut du frontispice, attirer toutes les âmes et bientôt contempler la ruine des centaines de pagodes, dont la vue attriste son cœur de Rédemptrice. »

Su-tchuen Occidental (*Chine*). — Mgr Dunand, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique, nous écrit de Tchen-tou le 30 août 1907 :

« Au Su-tchuen le mois d'août est une époque de loisir relatif. Les habitants sont occupés aux travaux de la campagne, selon mon habitude je profite de ces loisirs pour vous écrire ce qui s'est passé chez nous depuis le mois d'août 1906 jusqu'au moment actuel.

« Tout compte fait, nous n'avons qu'à remercier Dieu des résultats obtenus durant cette année. Nous avons eu plus de mille baptêmes d'adultes, bien formés, chiffre que nous n'avions pas obtenu depuis des années. Je ne parle pas des adultes baptisés à l'article de la mort.

« Vu la mentalité de nos Chinois il faut du travail pour leur inspirer des idées religieuses et en faire des catholiques.

« La Chine traverse une époque extraordinaire. Les victoires du Japon, l'invasion des Etrangers, touristes, commerçants, les jeunes gens revenus des écoles d'Europe, jettent la Chine en ébullition et préparent une révolution dont il est difficile de calculer les conséquences. En général les mandarins sont hostiles à ces idées de progrès. Tout changement est une menace pour leur place : l'argent et les dignités avant tout ! En Europe on pense de même. Ils se montrent dociles pour les écoles qu'on installe partout. On veut former la jeunesse pour qu'elle puisse un jour chasser l'étranger de Chine.

« Nos autorités tolèrent l'étranger, par crainte des canons de l'Occident. Malgré la bonne volonté de notre consul général, M. Bons d'Anty, il est difficile d'obtenir satisfaction dans les nombreux procès que les païens intentent à nos néophytes. Extérieurement les fonctionnaires se montrent polis envers nous. La mission catholique est en bons termes avec le vice-roi et les grands mandarins. Nous en avons un témoignage dans l'estime qu'ils professent pour nos deux hôpitaux.

« Dans l'un d'eux se trouvent 50 lits : on y reçoit les malades absolument gratis. L'autre compte près de cent lits. C'est à ce dernier, censé payant, que le vice-roi envoie ses malades, officiers, soldats, etc. Le prix de chaque jour est dérisoire : environ six sous, ce qui suffit à peine pour payer les domestiques et les infirmiers.

« Notre hôpital jouit d'une bonne réputation pour ses soins et sa bonne tenue : les étrangers même viennent volontiers s'y faire soigner. Nos conditions de pension sont avantageuses à sa clientèle : pour ce faire nous avons dû employer le reliquat de l'indemnité reçue de Chine à l'occasion des Boxeurs. Dorénavant nous serons forcés de hausser le prix de la pension ou fermer la maison.

« Pour diriger ces établissements nous avons 14 Franciscaines : ce sont leurs soins intelligents et leur dévouement qui en font la bonne réputation. Elles ont dans leurs dispensaires soigné 67.000 malades, et ont reçu dans leurs hôpitaux 1.660 infirmes.

« Trois consuls généreux sont installés à la capitale : nous vivons en excellents termes avec ces messieurs. M. le consul allemand, très aimable pour nous, bien que protestant, nous a envoyé son ingénieur, qui, après deux mois d'hôpital, en est sorti guéri. L'Allemagne fait ici de bonnes affaires : pour plusieurs millions de francs.

« Dernièrement les protestants de toutes confessions ont tenu un congrès à Chang-haï. Impossible de formuler un *Credo* commun : ils ne sont tombés d'accord que sur les biais à suivre pour vexer les papistes. Le milliardaire américain, M. Rockfeller, a dit-on, offert aux missions protestantes de Chine 50 millions de dollars (250 millions de francs). Une telle pluie d'or a fait germer une armée de courtiers bibliques qui étalent leurs marchandises jusque dans les plus humbles hameaux. On parle même d'ériger ici une Université protestante.

« Le Su-tchuanais se fera catholique, ou deviendra athée et matérialiste, rien de plus. Le culte de Confucius tend à disparaître devant les moqueries des Occidentaux.

« Les mandarins ne se gènent pas pour dire que le catholicisme seul est une religion sérieuse, ne craignant pas la critique. Mais entre l'approuver et le suivre, il y a un abîme : plaise à Dieu de le combler ! »

✝

Mgr Ferdinand TERRIEN

Prélat de la Maison de Sa Sainteté, ancien et premier délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique.

Nous recommandons aux prières et aux suffrages des missionnaires et de nos associés l'âme de Mgr Ferdinand Terrien, prêtre de la Société des Missions Africaines de Lyon et pendant trois ans délégué au Mexique de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

***

Né à Saint-André-des-Eaux (Loire-Inférieure), le 14 juillet 1849, Mgr Terrien fit ses études classiques au Petit Séminaire de Guérande. Le 8 décembre 1867, il s'engagea dans les zouaves pontificaux. Nommé sergent-fourrier de ce bataillon héroïque, il revint en France seulement après l'envahissement complet des Etats de l'Eglise, à la fin de 1870.

Après ses études théologiques au Grand Séminaire de Nantes, il est ordonné prêtre le 27 juin 1874. Le 25 août suivant, il entre dans la Société des Missions Africaines de Lyon et part pour le Dahomey en février 1875. Supérieur de Porto-Novo, il bâtit la belle église de cette résidence.

Rappelé en France en 1881 pour rétablir sa santé éprouvée par le dur climat africain, sa Société l'envoie en 1882, en mission spéciale dans l'Amérique du Sud.

C'est au retour de cette mission, brillamment accomplie, que les Conseils centraux, avec la haute approbation de Sa Sainteté Léon XIII, le choisirent, en 1889, comme leur délégué dans le Mexique. Déjà les événements s'annonçaient menaçants en France ; de plus, le nombre des missionnaires devenant plus grand, il était nécessaire d'augmenter aussi les ressources de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. C'est Mgr Terrien qui devait inaugurer cette croisade et rappeler à ces peuples si catholiques, qu'un des rôles principaux de l'Eglise est de répandre la lumière dans les nations « assises encore à l'ombre de la mort ». Mgr Terrien était l'homme tout désigné pour cette mission. De 1889 à 1901, il nous consacra toutes les ressources de son intelligence et toutes les généreuses énergies d'un cœur de Breton, heureux et fier quand il pouvait recueillir pour l'apostolat des sommes considérables. Lorsque sa santé ébranlée de plus en plus le força à abandonner le Mexique, d'autres de ses confrères continuèrent et continuent encore à creuser plus profond le glorieux sillon qu'il avait ouvert, et c'est grâce aux résultats obtenus par lui, que les Conseils ont été encouragés à envoyer, avec l'approbation du Saint-Siège et des évêques, des délégués dans d'autres pays d'Amérique.

***

Les missionnaires et les amis de l'apostolat n'oublieront pas auprès de Dieu celui qui fut, pour notre Œuvre et dans toute l'acception du mot, un bon serviteur. C'est un devoir de reconnaissance !

Mgr Ferdinand Terrien
reproduction d'une photographie du R. P. Chautard.



Mœurs et Coutumes du Kaffa

PAR UN MISSIONNAIRE CAPUCIN
Suite (1)

III

De la population et de l'esclavage. — Des mœurs. — Les Asmaros ou troubadours.

La population est beaucoup plus compacte que dans les pays oromos ou abyssins. Avec une superficie à peu près égale à celle de la province des Itous-Gallas, le Kaffa doit avoir pour le moins six à huit fois plus d'habitants. Les familles y sont très nombreuses.

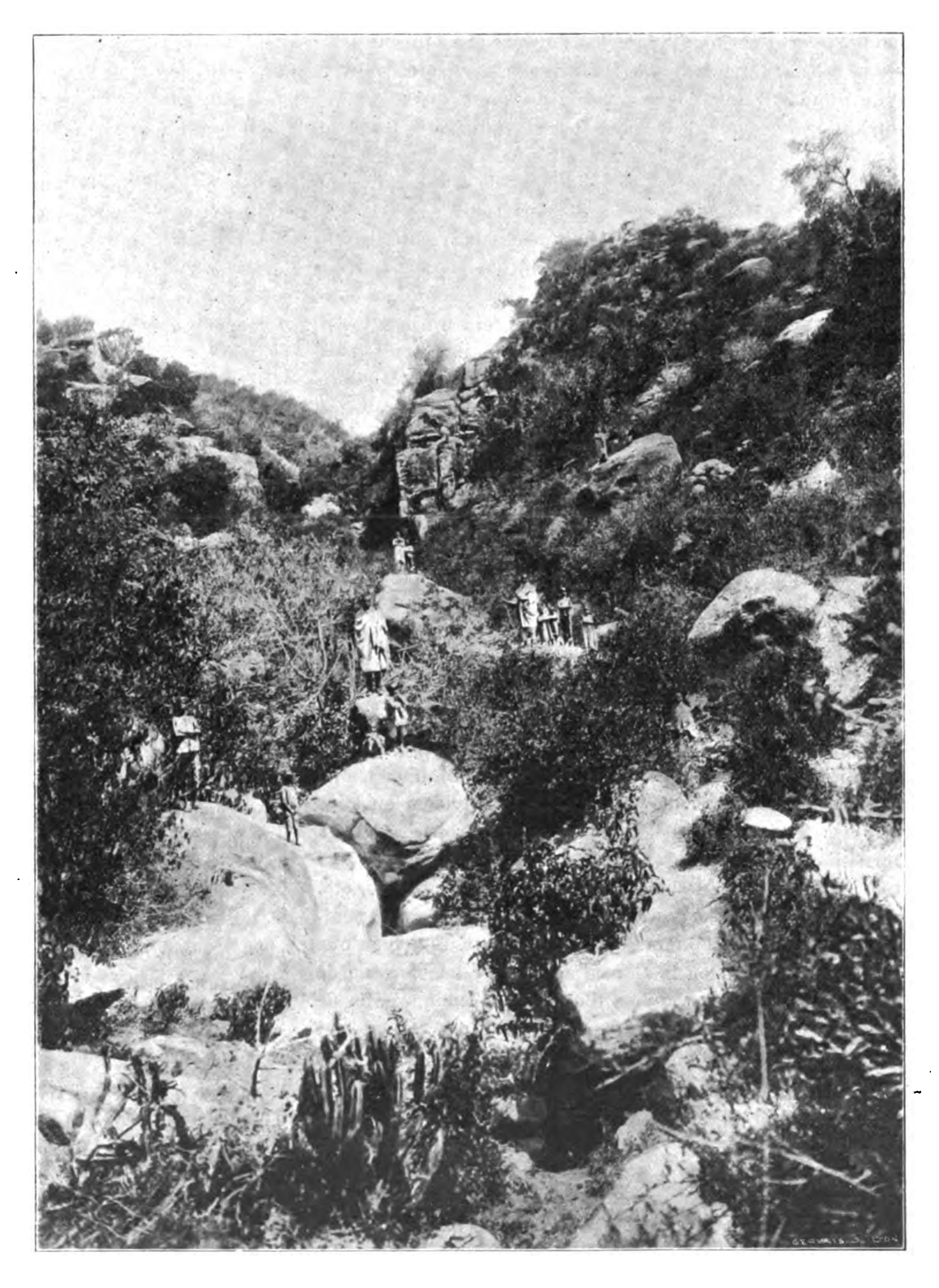
Dans cette population se trouvent échelonnés tous les divers étages de la société : les grands seigneurs et les nobles matrones, la classe aisée proprement dite, les humbles parias et les pauvres esclaves.

***

Les riches au Kaffa doivent, hélas ! leur richesse au trafic, aujourd'hui prohibé, de l'esclavage. A certaines époques de l'année, se tenaient de grandes foires, où les esclaves, amenés et rangés en diverses catégories, étaient vendus à un prix absolument dérisoire, tant leur nombre était considérable. N'avons-nous pas eu, en effet, nous-mêmes, la consolation de baptiser un de ces infortunés, qui avait été acheté pour un *amolé*, barre de sel gemme valant à peu près cinquante centimes ?

Au nombre de six mille à huit mille chaque année, ils étaient transportés, surtout par les Arabes, à la Mecque, à Médine et en d'autres villes saintes des Mahométans. Des trois routes que prenaient ordinairement ces tristes convois, l'une conduisait à Matamma, et les deux autres directement à la côte. La première, partant de Bonga, ancienne capitale du Kaffa, passait à travers Ghéra, Gomma, Limmou ou Ennéréa, Léka, Lagamara, Wasset, Agaoméder, etc. La deuxième, aboutissant à Zeyla, traversait Djemma, Gabiéna, Toli, Andodé, Roghé (où Mgr Taurin venait souvent de Finfinni, racheter quelques-uns de ces infortunés), Aliou-Amba, Aoussa et Zeyla. La troisième, débouchant à Massouah, passait, comme la première, par Léka, un des plus importants marchés de toutes ces régions ; de là elle se dirigeait vers le Goudrou, où se trouvait le marché d'Assandabo, le Godjam, l'Amhara, le Bégaméder, le Sémien et enfin le Tigré.

Des proclamations sévères, plusieurs fois renouvelées par l'empereur Ménélik, ont interdit la traite, d'abord sous peine de confiscation de tous les biens et, depuis 1902, sous peine de



GALLAS (Afrique orientale). — Gorges d'Avallé ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Jarosseau.

mort. On ne saurait nier que ces ordonnances humanitaires, dignes du grand Négus, ont un peu amélioré la situation.

La peine de mort a été mise en exécution, pour ainsi dire, sous nos propres yeux. A notre départ de Chappa-Marian, nous avons trouvé sur notre route les cadavres de deux vendeurs de chair humaine ; il y avait parmi eux un grand chef indigène. Le ras Wold-Ghiorghis les avait condamnés à la pendaison. Afin de terroriser les trafiquants, qui ne se résignent pas facilement à abandonner ce commerce lucratif, le gouverneur, se conformant d'ailleurs en cela aux édits impériaux, avait voulu que ses ordres fussent exécutés sur des chemins très fréquentés.

Ces exécutions terribles ne remédient point, cependant, complètement au mal. A force de cadeaux et de précautions frauduleuses, vendeurs et acheteurs trouvent encore le moyen d'exercer la traite. L'émancipation des esclaves est, à vrai dire, un progrès que l'Ethiopie semble peu disposée à accepter, et l'on se tromperait étrangement, en Europe, si l'on croyait que l'esclavage est passé à l'état de mythe ; ici bien des malheureux languissent dans la servitude.

Espérons que, toujours grand, généreux, compatissant et magnanime, l'illustre Négus Ménélik, dont l'Europe admire, à si juste titre, la sagesse, ajoutant un nouveau fleuron à sa couronne déjà si brillante, lancera un jour l'édit libérateur qui fera tomber toutes les chaînes. Souhaitons-le pour son titre de roi chrétien, non moins que pour la gloire de l'immense royaume qu'il gouverne avec une prudence consommée.

***

En attendant que nos chers esclaves du Kaffa, dont un bon nombre sont devenus, par le baptême, membres de la famille chrétienne, acquièrent toute leur liberté, nous pouvons nous faire une idée de ce qu'était l'esclavage il y a dix ou quinze ans à peine. Pour cela, il suffit de jeter les yeux sur le pays galla de Djimma, province plus fanatiquement musulmane que Harar même. Là, en effet, les esclaves, plus nombreux encore qu'au Kaffa, sont traités comme de véritables bêtes de somme. N'osant les vendre publiquement, par crainte des chefs abyssins, qui gouvernent les pays circonvoisins, leurs maîtres, fidèles disciples de Mahomet, ont trouvé moyen de spéculer sur eux. Ils les envoient au loin, à toutes les époques de l'année, aussi bien sous les pluies torrentielles que sous la chaleur torride, porter sur leur tête des cargaisons de blés, d'orge, de maïs, de sorgho, etc. Quelle pitié inspirent ces pauvres créatures, marchant péniblement six et huit jours de suite, essayant, tant bien que mal, quand ils ont eu la chance de trouver un morceau de bois, de se réchauffer auprès d'un feu quelconque, afin de pouvoir, le lendemain, supporter de nouvelles fatigues, et tout cela... pour rapporter à leurs propriétaires un maigre profit. Ajoutez enfin qu'ils sont, au pied de la lettre, l'escabeau de leurs maîtres orgueilleux ; ceux-ci ne descendent jamais de leurs sièges ou de leur divan, qu'en foulant ces malheureux, étendus ou accroupis, et ne marchent jamais qu'appuyés et comme suspendus sur leurs épaules.

L'homme libre du Kaffa, le *Dono*, n'est pas travailleur, parce que, pour lui, au travail est attachée une idée de peine, ce qui ne peut convenir qu'aux castes méprisées. Peine et travail sont la part exclusive de l'esclave.

Une des occupations favorites des riches seigneurs, c'est la chasse aux antilopes. L'heureux résultat de ces chasses à la lance n'est pas moins célèbré que ne l'est chez les Gallas la mort d'un léopard ou d'un lion. Tuer une antilope donne à tout Kaffetcho le droit de porter à l'oreille un anneau de distinction, tel qu'en portent les Abyssins qui ont tué un éléphant. A cette occasion, le fortuné Nemrod réunit, comme pour une grande fête de famille, ses parents et ses amis, qui viennent, parfois de fort loin, prendre part à sa joie et le féliciter de sa chance.

Les grandes dames s'occupent surtout de la fabrication de belles nattes de palmier. Ces belles nattes, artistement colorées, sont souvent la réalisation d'un vœu à Ta Guenné Mariam (la bienheureuse Vierge Marie). Notre église de Chappa en était toute tapissée.

Du grand *farniente* que nous avons remarqué chez les hommes naissent beaucoup de disputes et de procès. Leur amour de la chicane les a rendus célèbres dans les pays voisins et redoutables aux petits gouverneurs abyssins, qui ne peuvent les dépouiller comme ils dépouillent les Gallas ou autres tributaires. Cependant, contrairement aux hérétiques et schismatiques, ils n'ont jamais aimé à discuter sur les matières religieuses. Ils n'exercent leur talent oratoire que sur des questions d'ordre purement civil. Ces âmes, éminemment croyantes et aimantes, ont un grand esprit de prosélytisme, et il est vrai de dire qu'au Kaffa tout néophyte devient catéchiste.

***

Cette population intéressante doit, au point de vue religieux, être rangée en deux classifications bien distinctes : les Infidèles, qui obéissent aux *'eqqos* (sorciers) et les descendants d'origine chrétienne appelés : *Amaros*, s'ils viennent du Choa ; *Ennaros*, s'ils viennent d'Ennéréa ; *Tchédédos* ou émigrés, s'ils viennent du Godjam ou du Tigré. Au point de vue des mœurs, les descendants de races chrétiennes, il faut l'avouer, ne valaient guère mieux que leurs concitoyens d'origine païenne. Chez les uns et chez les autres l'unité du mariage et son indissolubilité n'étaient point respectées, surtout chez les riches. Le moindre prétexte devenait matière à divorce, d'autant plus facilement que la séparation n'entraînait pas la division de tous les biens en parties égales, ainsi que cela se pratique chez les Abyssins.

L'épouse est la propriété de l'homme. Cela est si vrai que si, pour des mauvais traitements ou autres motifs, les parents voulaient la reprendre, ils ne pourraient le faire qu'après avoir restitué tous les biens moyennant lesquels son mari l'avait, devant témoins, légalement achetée.

A l'exemple des Gallas, les infidèles observent la loi du lévirat, pour l'hérédité des veuves de leurs consanguins défunts.

Ces mœurs dépravées, l'esclavage passé à l'état de coutume sociale, l'absence de pudeur, la paresse ou plutôt l'idée de déshonneur qui est attachée au travail sont, à n'en pas douter, les véritabl s causes de l'abaissement moral et intellectuel qui est le partage des races infidèles.

***

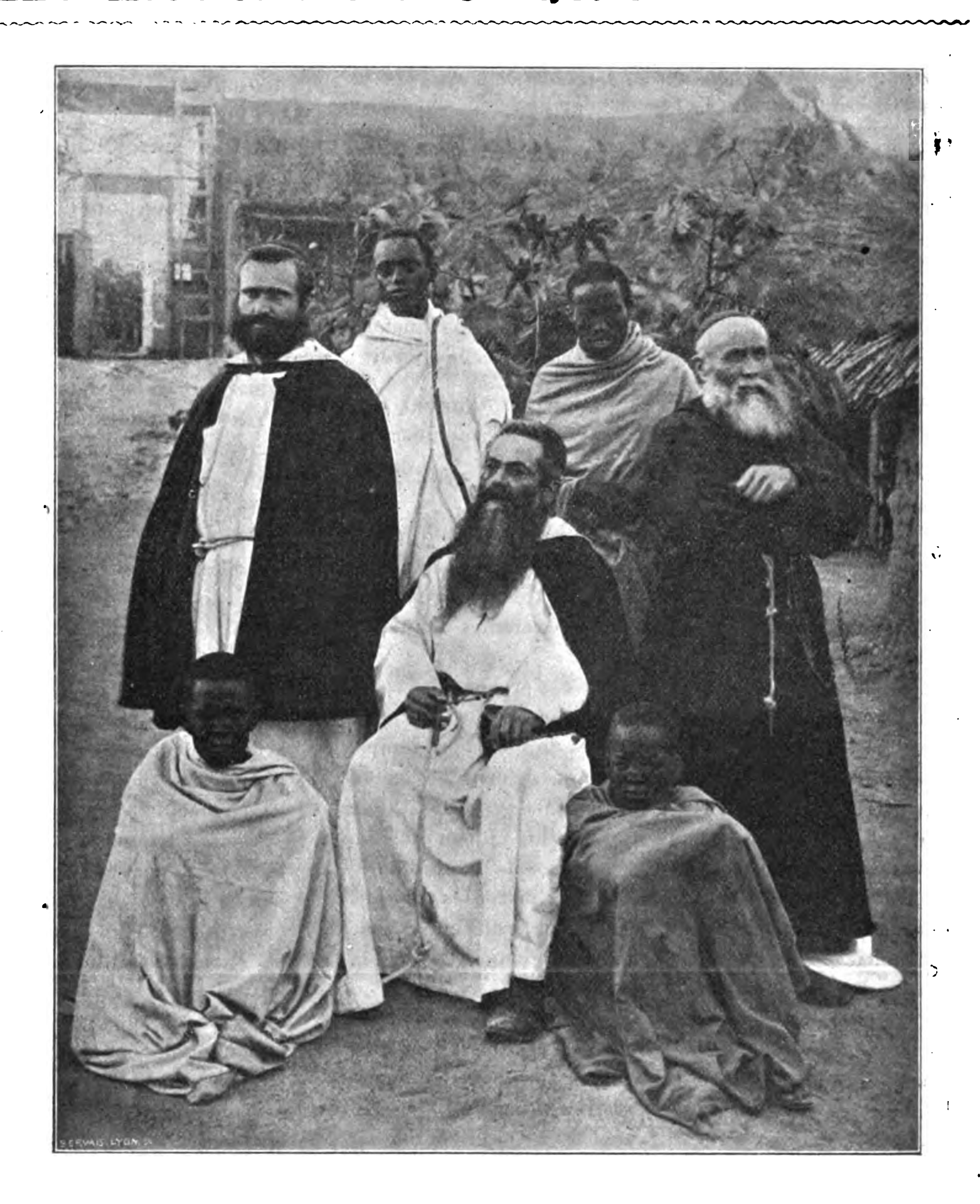
Il nous faut terminer ce chapitre en disant un mot de la congrégation dite des Asmaros.

C'est une société de troubadours, poètes et musiciens de profession, qui s'en vont parcourant le pays en chantant les louanges de la Sainte Vierge, de saint Michel, de saint Georges, du roi, des grands personnages et de tous ceux dont ils espèrent quelque bien.

A l'époque de l'indépendance, les rois du Kaffa ne sortaient jamais sans être accompagnés d'un groupe de ces Asmaros qui célébraient leur gloire, vantaient leur clémence, exaltaient leur générosité ou publiaient leur noble origine.

Rien n'est amusant comme les séances de ces ménestrels primitifs. Pour tout instrument de musique, ils ont la traditionnelle guitare, faite d'un morceau de bois creux, en forme d'immense cueillère, et de trois ou cinq cordes, fabriquées avecs de boyaux de chèvre en guise de clavier. De cet instrument, qu'ils tiennent appuyé sur le bras gauche, ils irent des airs originaux, accompagnés de mélopées tout à fait couleur locale. Tout en jouant, ils se livrent à mille contorsions extravagantes. Tantôt bondissant comme un ressort, à une hauteur inattendue, ils impriment à leurs jambes un prodigieux écartement de grenouille à la nage, ce qui leur donne un air de pantin au suprême degré ; tantôt se repliant sur leur dos ou s'affaissant profondément jusqu'à terre, ils tournent sur eux-mêmes avec une rapidité vertigineuse, sans que jamais la musique cesse. Puis, soudain la corde ne joue plus, la voix se tait et l'homme tombe à la renverse, comme en pamoison. Pour un peu, il donnerait l'impression qu'il est mort, si deux ou trois assistants ne se précipitaient sur lui avec un empressement qui n'est évidemment pas de l'inquiétude. Après avoir essuyé sa sueur, ausculté sa poitrine, tâté son pouls, ces compères, dont l'office consiste à battre joyeusement des mains pendant que le principal joue de l'instrument, se relèvent avec une grande satisfaction et avertissent le public que ce n'est rien de bien grave : une tasse de bière, un verre d'hydromel, un peu de café noir suffira pour le remettre en possession de ses sens.

(*A suivre.*)



GALLAS (Afrique orientale). — MISSIONNAIRES CONSACRÉS AU SOIN DES LÉPREUX ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr JAROSSEAU.

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

X

CHINOISERIES

Voici, d'après l'*Echo de Chine*, la traduction de certaines pièces officielles de l'Empire du Milieu, récemment parues :

Au moment du départ du prince Fushimi pour le Japon, S. M. l'empereur Koang-siu lui a présenté une poésie, composée par lui-même. C'est la première fois que l'empereur offre à un noble hôte étranger une poésie de sa main.

Au cœur de l'automne, votre âme vaillante arriva en Chine,

(1) *Missions Catholiques* des 11, 17, 24 octobre, 1er et 8 novembre.

après avoir vogué sur les mers japonaises. Une lumière émane de vous, qui éclaire et resplendit au Japon et ici aussi, et vous êtes pareil à un bel arbre en pleine floraison.

C'est avec grand plaisir et grand enthousiasme que nous vous voyons à notre côté, en ce matin de calme ; tandis que lents, paisibles et purs, les flots lèchent les cotes orientales et occidentales, c'est-à-dire que règne la paix au Japon et en Chine.

* ⁂

Comme on le voit, par la susdite poésie, le Fils du Ciel occupe ses loisirs à jouer avec les Muses ; mais, quelquefois, il se voit contraint de faire de la prose, comme celle qui suit :

DÉCRET IMPÉRIAL DU 13e JOUR DE LA 7e HEURE
1er septembre 1906).

Nous avons reçu avec respect, de notre très sainte mère l'impératrice douairière, l'avis suivant :

« Depuis le commencement de notre dynastie jusqu'à présent, nos anciens empereurs, très savants, se sont succédé en nous transmettant beaucoup de très bons conseils ; mais ils ont également changé leurs programmes d'après la situation du temps.

« Aujourd'hui, des communications s'établissent entre toutes les nations du monde et leurs lois, de même que leurs règles d'administration sont améliorées de temps en temps.

« Les nôtres, qui sont très anciennes, demeurent encore les mêmes qu'auparavant. En conséquence, notre Chine est fort menacée et placée dans une situation un peu difficile.

« Si nous ne demandions pas aux hommes de talent d'améliorer et de changer nos administrations et toutes nos lois trop anciennes, nous abuserions du bon cœur et de la faveur de nos anciens empereurs, et nous risquerions de perdre la confiance du peuple et des fonctionnaires.

« C'est pourquoi nous avons envoyé dernièrement quelques hauts mandarins en mission chez toutes les nations étrangères, pour y étudier les règlements des administrations, ainsi que les diverses lois constitutionnelles.

« Le prince Tsaitse et ses autres collègues sont de retour en Chine, de leur mission. Ils nous ont adressé leurs rapports, par lesquels nous apprenons que le motif de la faiblesse de la Chine vient de ce que les mandarins n'ont jamais de relations avec le peuple ; que les affaires de la cour intérieure et des provinces ne sont pas communiquées ; que les mandarins ne savent pas protéger le peuple, et le peuple ne sait rien de ce qui se passe dans l'empire.

« Les nations étrangères sont très fortes ; car elles s'efforcent de créer des lois constitutionnelles et d'accepter les avis du peuple. Dans ces pays, les officiers et les soldats vivent en bonne intelligence avec les gens du peuple, et toutes les affaires officielles ou administratives, soit pour les finances, soit pour la milice, sont l'émanation de la volonté nationale.

« En outre, toutes les nations étrangères ont le courage de modifier de temps en temps les règlements de leurs administrations. Elles s'imitent réciproquement, et une grande concordance de vues s'établit entre elles depuis longtemps.

« De notre côté, nous devons alors, en cet ordre d'idées, nous empresser d'appliquer les lois constitutionnelles, en imitant les étrangers. La possibilité de l'application de ces lois appartient à la cour suprême ; mais le peuple peut l'aider en ce sens. En agissant ainsi, nous sommes sûrs de concourir à maintenir la paix et consolider notre dynastie au delà de dix mille ans.

« Pourtant, en ce moment, les règlements des fonctionnaires de notre Chine ne sont pas encore bien établis et la civilisation n'est pas encore florissante partout. Si l'on se presse trop de faire l'application des lois constitutionnelles, on risque de ne pas en retirer tout le bénéfice immédiat et de perdre un temps utile en vaines déclamations.

« Nous voulons donc, d'abord, faire tomber tous les abus et commencer à modifier les règlements des fonctionnaires ; ce sera, à notre avis, la voie la meilleure pour nous acheminer vers les lois constitutionnelles.

« Nous commandons donc qu'on délibère d'abord sur les règlements des fonctionnaires au sujet de leurs degrés et de leurs emplois, qui devront presque tous être changés. Ensuite, viendra l'étude des diverses lois, des affaires scolaires, des finances, des milices et de la police, afin que tous les notables, les lettrés et le peuple connaissent bien les administrations de notre empire.

« Nous ordonnons à tous les fonctionnaires de la cour et des provinces de redoubler de zèle et faire les plus grands efforts pour que les réformes susdites soient faites avec résultat. Dans quelques années, lorsque les programmes seront acquis, nous nous empresserons d'imiter les bonnes administrations et les lois de certaines nations étrangères, suivant les exigences du jour.

« Avant l'application des lois constitutionnelles, nous publierons à nouveau un décret impérial, pour indiquer au peuple le délai de cette application, qui précèdera les progrès réalisés et les affaires faites.

« Maintenant, nous enjoignons aux maréchaux tartares, aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces de faire savoir au peuple, par une proclamation très claire et très succincte, de s'adonner à l'étude et à l'instruction de leurs besoins ; de pratiquer la doctrine d'amour envers l'empire et de fidélité envers l'empereur ; de faire des progrès dans la civilisation et l'hygiène ; de ne pas se rendre nuisible à l'intérêt public en flattant le sien propre ; de ne pas discuter sur des affaires importantes avec colère.

« Tout cela concourt à la préparation des lois constitutionnelles. Nous fondons un grand espoir sur la sagesse de notre peuple et ne croyons pas être contraire aux lois de l'étiquette de notre dynastie en le lui faisant savoir. Respect à ceci. »

⁂

DÉCRET IMPÉRIAL DU 17e JOUR DE LA 7e HEURE
(5 septembre 1906.)

« Ling-Tchao-nien, gouverneur du Kouang-si, et Tcheng-Koei-long, gouverneur du Kiang-son, nous ont présenté un rapport nous priant de punir quelques-uns de leurs subordonnés. Nous destituons :

« Leou-cheou-yu, préfet intérimaire, qui a une conduite irrégulière et une mauvaise réputation ;

« Hoang-tchai-ku, qui a négligé de juger des procès et a mal administré son district ;

« Yang-siang-koeng, qui à trop d'ambition ajoute la cupidité et manque d'intelligence des affaires ;

« Lou-guan-chu, qui a employé des hommes douteux et laissé ses gardes pressurer le peuple ;



« Ly-chan, colonel, qui ne recule devant aucun moyen pour se procurer de l'argent et est incapable comme officier ;

« Lou-tcheou-hioug, capitaine, qui est menteur et néglige ses affaires ;

« Ly-peng-tcheng, qui ne sait pas maîtriser les débordements de sa jeunesse ;

« Tchou-tcheng-tchang, *taotai*, qui manque de talent et de bonne réputation ;

« Tch'ai-ko-yong, qui est sot et paresseux ;

« Tchai-ling, qui est menteur et néglige les procès ;

« Tchang-siu, qui ne mérite pas d'être un mandarin et dont la conduite est lascive ;

« Lieou-tien, qui n'a aucune mesure dans ses jugements et se conduit très mal ;

« Kien-t'ai-tsing, âgé de plus de 70 ans, et sans vigueur.

« Tchoen-su-meï, qui est paresseux, sans talent.

« Respect à ceci. »

XI

De l'ordre du Christ.

J'ai déjà dit que, dans le district de Chao-King, des vierges chinoises aident le missionnaire dans l'œuvre d'évangélisation.

Parmi ces dignes filles, émules de celles qui suivirent et consolèrent au Calvaire le roi des Martyrs, je détache une personnalité du nom de *Cei-kou* (quatrième demoiselle), médecin de son métier.

Ceï-kou est âgée de 60 ans. De petite taille, avec des yeux vifs et une voix perçante, cette vierge des anciens jours est de droit et de fait le chef de la chrétienté de Shoï-Hang.

Cette localité, sise à quelques *lys* du Si-Kiang, est un centre important qui compte près de vingt-cinq mille âmes, dont deux cents chrétiens de vieille souche. C'est une des premières stations fondées il y a trois cents ans et où la pratique religieuse s'est magnifiquement conservée.

L'église, qu'on y avait bâtie sous le ministère de M. Foucard, tombait en ruines ces temps derniers ; il fallait en édifier une autre, plus vaste et d'un style plus soigné. Aussitôt le missionnaire, M. Clauzet, dresse les plans, sur la demande des chrétiens, et les fondations sont projetées.

Des souscripteurs offrent des sommes suffisantes ; bientôt l'édifice sort de terre et se termine au bout de quelques mois.

C'est aujourd'hui une chapelle élégante, avec des proportions régulières et une propreté rare. On y prie avec plus d'entraînement parce que la voûte,étant majestueuse, semble retentir d'échos plus sonores que ceux d'autrefois.

La bénédiction en fut faite en septembre dernier, par Mgr l'évêque, entouré de six missionnaires, dont votre serviteur.

Je fus mis au courant des difficultés par où avait passé l'entreprise et des graves soucis qu'elle avait suscités.

J'admirai surtout le zèle entreprenant de la vierge Ceïkou, qui avait été l'âme de l'œuvre et en avait pratiquement dirigé les travaux, en l'absence du Père. C'est elle qui avait sollicité les souscriptions, activé les volontés des hésitants, secoué les timides ; elle avait prié, supplié, marché, s'était fâchée souvent, avait enfin pris le dessus même sur les hommes, et abouti au triomphe de ses opinions, conformes d'ailleurs au bon sens et à la saine doctrine. On peut dire que, sans elle, l'église ne serait point bâtie, ou que, si elle l'eût été, le missionnaire en serait aujourd'hui pour ses frais personnels.

Elle avait donc bien mérité, la brave fille !

Aussi, touché de cet exemple d'initiative, si rare dans notre pauvre Chine, je proposai à M. Clauzet de la récompenser.

Le cher Père m'offrit l'honneur du choix de la récompense, et j'optai soudain pour un beau crucifix, que j'attacherais sur la poitrine de la méritante. Le Père m'approuva fortement.

M'inspirant de l'idée que,de nos jours, les souverains latins du Sud de l'Europe abusent un peu du droit de décorer de la croix du Christ même des chefs d'Etat libres-penseurs, j'attachai donc de ma main sacerdotale, mais anti-protocolaire, la croix du Sauveur sur l'habit de *Cei-kou*.

Et la voilà maintenant et sûrement décorée de « l'Ordre du Christ ».

(A suivre.)

NOS ALMANACHS

Almanach de la Propagation de la Foi.

En tête de notre *Petit Almanach*, une délicate poésie de M. Joseph Serre : *A l'année nouvelle!* égrenne ses quatrains inspirés :

Nouvel an qui dors dans les langes
De ton berceau silencieux.
....
Nul ne perce encor ton mystère :
Seras-tu l'enfant du malheur
Ou bien le fils de la lumière ?
Qu'importe ? Tu viens du Seigneur.

Guy du Vieux Chêne nous raconte ensuite le *Noël d'Achour le petit Cireur*, touchante histoire algérienne, narrée avec l'onction pleine de cœur que nos lecteurs sont habitués à trouver sous la signature de Guy du Vieux Chêne, fidèle collaborateur de nos almanachs.

Puis une poésie du R. P. Delaporte, S. J., *Allez!* commentaire éloquent de l'*Euntes* évangélique. En voici les premiers vers :

— Enfants, portez au loin ma parole féconde ;
Allez !
— Jusqu'où, Seigneur ?
— Jusqu'aux bornes du Monde,
Jusqu'où va la lumière et le soleil... Allez
Sur le sable qui brûle et la vague qui gronde...
Mon nom au front, ma flamme au cœur ; allez ! allez !

L'anecdote suivante, *la Vengeance de la Vierge*, nous transporte en Océanie, aux îles Tuamotou. C'est le récit d'un fait très curieux où l'intervention de la divine Mère se manifeste d'une façon éclatante. Nous devons au R. P. Ildepéonse Alazard, le très aimable secrétaire général de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus cette remarquable relation.

Se présente ensuite une apologie des *religieux* signée d'un nom qu'on n'a pas coutume de rencontrer parmi les défenseurs des idées qui nous sont chères : Victor Hugo. Mais le suffrage du grand poète n'en a que plus de prix.

Un missionnaire de Pondichéry, M. Maurice, curé de Mahé, nous a envoyé une nouvelle fraîche et embaumée comme son titre : *Fleur du Malabar*. Avec le récit suivant ; *Châtiment d'Amanpounou*, conte indien, nous sommes toujours dans la grande péninsule brahmanique, récit C'est un fantastique et poétique comme toutes les légendes écloses sur les rives du Gange.

Noël, toujours ! de Mlle Hortense Gautier est un petit chef-d'œuvre richement rimé et rythmé :

Noël, douce épopée, admirable poème,
Triomphe d'amour et de paix,
Ere unique, où la chair, par miracle suprême,
Est divinisée à jamais !

La *Conversion d'une aveugle annamite* racontée par M. Praisse, puis un *Noël chinois*, transmis par un de MM. les directeurs du séminaire des Missions Etrangères de Paris et orchestré par M. le chanoine Mercier, ancien curé de saint François de Sales à Lyon, enfin une pittoresque description d'*Ecole africaine* par le R. P. Trilles et un dramatique récit (*un courageux petit chrétien*) d'une sœur Franciscaine missionnaire au Congo remplissent les dernières pages de notre Petit Almanach, plus varié, plus charmant, plus intéressant (on le voit) que tous ses devanciers.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Blanpied, Nancy .... 5 »
Un prêtre namurois .... 10 »
Un prêtre de Carmaux, demande de prières spéciales 6 50

Pour une mission en Norvège.
F. N., Nantes .... 10 »

Pour une mission en Danemark.
F. N., à Nantes .... 10 »

Au R. P. Clément, à Gallipoli (Turquie).
Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chehir (Asie Mineure).
Mme la comtesse Théodore de Gontant-Biron, diocèse de Dijon .... 10 »

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Anonyme de Madrid, demande de prières pour lui et sa fille. 250 »
P. D., Paris .... 3 »

Au R. P. Ludovic, capucin (Arménie).
Les ouvrières de l'usine Genthon, de Saint-Paul-en-Cornillon (Loire) .... 10 »

A Mgr Eestermans, Lahore.
Les ouvrières de l'usine Genthon de Saint-Paul-en-Cornillon (Loire) .... 10 »

A M. Maurice, curé de Mahé (Pondichéry).
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 20 »

A M. Eugène Boyer (Pondichéry).
M. l'abbé Rovicki, Montpellier .... 10 »

A sœur Marie des Missions, Kumbakonam, pour son hospice.
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour ses lépreux.
G. D. du diocèse de Bayeux .... 5 »

A M. Bourlet, Tonkin maritime, pour les affamés.
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 20 »
Anonyme de la Mayenne .... 20 »
Mme Pichery mère, du diocèse de Blois .... 25 »

A M. Paul Bayle, Tonkin méridional.
Anonyme de Nantes .... 25 »

Au R. P. Michel de Maynard, Chan-tong méridional, pour son orphelinat.
Anonyme de Nantes .... 25 »

A sœur Gilbert, Ning-Po (Tché-kiang).
Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Maire, Yun-nan, pour les affamés.
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Bermyn, Mongolie occidentale, pour ses orphelinats.
F. D., Paris .... 30 »

A M. Matrat, île de Hirado (Nagasaki).
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 50 »
Anonyme de Nantes .... 50 »
M. Jean Everat, du diocèse de Clermont .... 10 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
Mlle Marie Tournier, diocèse de Rodez, en l'honneur d'une défunte .... 100 »
F. N., à Nantes .... 10 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.
Les ouvrières de l'usine Genthon, de Saint-Paul-en-Cornillon (Loire) .... 10 »

Au R. P. Fracassini, franciscain (Haute-Egypte).
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Lechaptois, Tanganika, pour la fondation d'une station de religieuses noires dans l'Aufipa.
Anonyme de Nantes .... 50 »
F. N., à Nantes .... 10 »

Au R. P. Schmidt, Sierra-Léone, pour ses catéchistes.
Anonymes de Nantes .... 25 »

A Mgr Dupont, Nyassa, pour l'œuvre des catéchistes.
M. Jean Everat, du diocèse de Clermont .... 10 »
Mme Picherit mère, diocèse de Blois .... 25 »

Au R. P. Beyzim, Madagascar central, pour ses lépreux.
Mlle Marie Tournier, diocèse de Rodez, en l'honneur d'une défunte .... 50 »

Pour le rachat de petits esclaves (Mgr Augouard, Oubanghi).
A N. D. de Lourdes, un groupe de petits amis Sotiates .... 5 »

A Mgr Alain de Boismenu, Nouvelle-Guinée.
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 10 »

A Mgr Olier, Océanie centrale.
Mlle Marie Tournier, diocèse de Rodez, en l'honneur d'une défunte .... 50 »

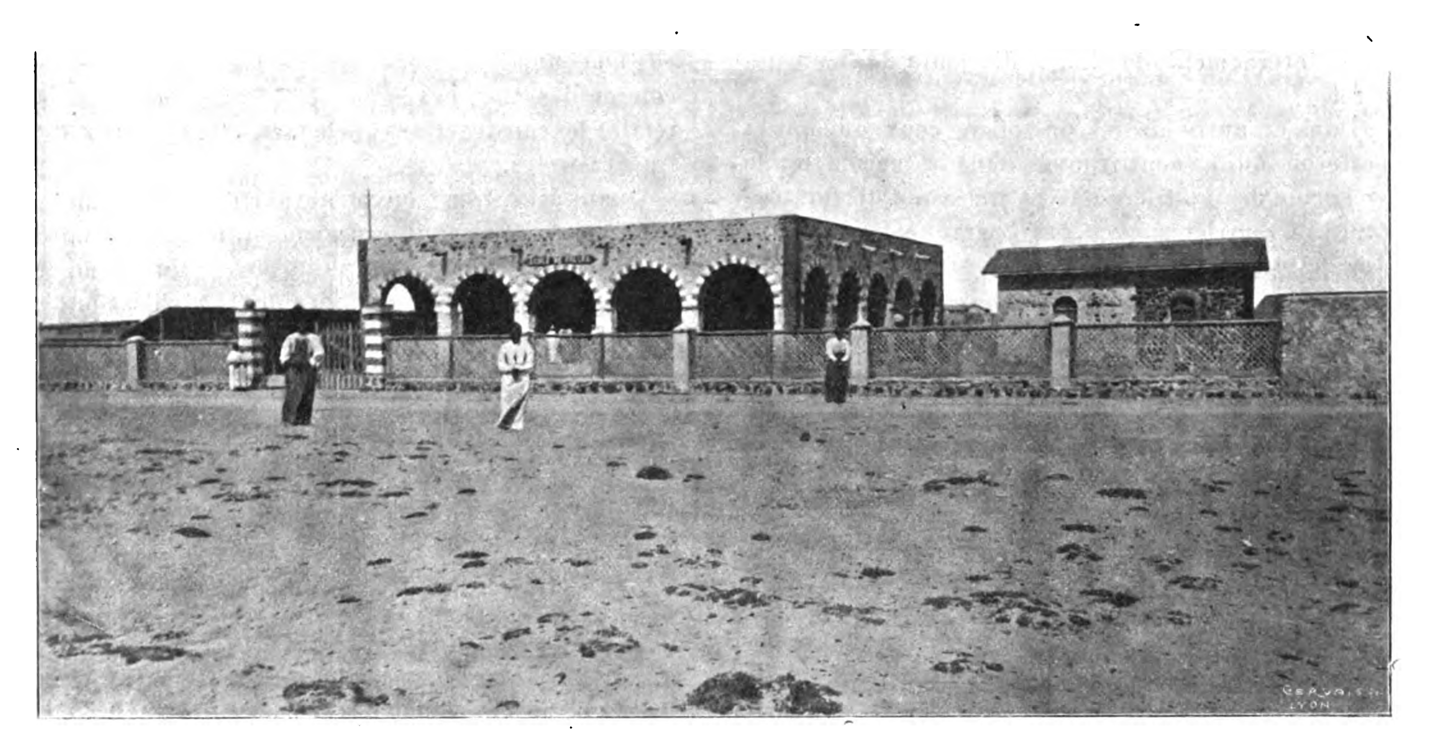
Pour les missions nécessiteuses (Mgr Jarosseau, Gallas).
Anonyme de Lyon .... 25 »
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières spéciales 20 »
M. C., Riom, diocèse de Clermont .... 19 »
M. Delepoulle, du diocèse de Cambrai 21 70

Pour une mission française nécessiteuse (Mgr Augouard, Oubanghi).
Anonyme de Dôle, demande de prières pour parents défunts 100 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



AFRIQUE ORIENTALE. — MAISON DE L'ÉCOLE DES SŒURS A DJIBOUTI ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr JAROSSEAU (voir page 558).

NOS ALMANACHS

Nous nous faisons un devoir d'adresser chaque année, en filial hommage, à S. Em. le Cardinal Coullié, les premiers exemplaires de nos Almanachs. Voici la lettre paternelle par laquelle notre archevêque daigne accuser réception de notre envoi.

Lettre de S. Em. le cardinal Coullié

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Lyon, 16 novembre 1907.

Je reçois les charmants Almanachs de 1908. Merci!

Que ces jeunes apôtres, parés de leurs vingt ans, riches de la bénédiction de Dieu, portent partout la Bonne Nouvelle! Que cette lecture, si intéressante, soutienne et réveille, s'il est nécessaire, le zèle pour pour notre Œuvre de la Propagation de la Foi!

C'est le vœu de ma respectueuse reconnaissance et de mon paternel dévouement.

✝ PIERRE cardinal COULLIÉ,
Archevêque de Lyon et de Vienne.

S. G. Mgr Déchelette, évêque auxiliaire de Lyon, a daigné, lui aussi, nous adresser la bienveillante expression de ses félicitations et de ses remerciements.

La peste à Majunga

(MADAGASCAR NORD)

Nous recevons de Majunga et nous nous empressons de placer sous les yeux de nos lecteurs, en le recommandant instamment à leur sympathique attention, le douloureux appel que le R. P. Pichot adresse à leur charité.

LETTRE DU R. P. PICHOT, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT ESPRIT.

Majunga, 2 octobre 1907.

Les journaux vous ont sans doute appris que la peste est à Majunga.

Déjà, en 1902, elle avait sévi pendant quelques mois et foit beaucoup de victimes. Depuis, on n'en avait plus entendu parler.

Aussi, le 28 juillet dernier, quand on a annoncé qu'elle était revenue et que de nouveau nous allions être mis en quarantaine, ce fut une bien pénible surprise. Le lendemain, le drapeau jaune flottait au pavillon du port. Un cordon sanitaire, formé de troupes de la garnison, se constituait à une certaine distance de la ville, les lazarets s'ouvraient et commençaient à se remplir.

Plus de communication à l'extérieur, sinon par la poste et le télégraphe; plus d'expéditions de marchandises. Les bateaux qui arrivent sur rade arbo-

rent le pavillon de quarantaine et ne descendent même pas leur échelle le long du bord. Toute personne qui veut sortir du cercle doit se résigner à un internement de cinq à dix jours dans un lazaret.

Dans un autre lazaret, on soigne ceux qui ont la peste ou qui se sont trouvés dans la maison ou le voisinage des pestiférés. C'est un grand terrain entouré de barrières, avec des barraquements élevés à la hâte et destinés à être brûlés à la fin de l'épidémie.

Plus loin se trouve le cimetière, où une équipe de prisonniers indigènes creuse des tombes qui se remplissent au fur et à mesure des décès.

Quant aux mesures de précautions en ville, elles sont radicales : c'est le feu ! le feu dans tous les endroits où il y a eu des cas de peste, le feu partout où se présente un immeuble délabré, le feu partout où l'on rencontre quelque cadavre de rat mort : c'est, en effet, par ces rats, — et Dieu sait s'ils pullulent en ce pays ! — que la maladie commence ; c'est aussi par les insectes qui rongent ces cadavres de rats qu'elle se propage.

Un moment, on croyait que l'épidémie se bornerait à attaquer les traitants hindous, nombreux dans le pays, et les indigènes, les maisons dans lesquelles ils demeurent étant presque toujours de la dernière malpropreté, malgré tous les efforts des commissions sanitaires. Ces prévisions ont été trompées et plusieurs Européens sont atteints. Deux d'entre eux ont succombé, et d'autres sont en observation dans les lazarets.

⁂

Au milieu de cette épidémie, nous relevons le courage de nos gens ; la miséricorde de Dieu s'exerce au sein de cette population et nous permet de recueillir quelques âmes pour le ciel.

Mais que de ruines accumulées autour de nous ! Près de la moitié du grand village indigène de Mahabibo est en cendres ; le cinquième de la ville de Majunga est détruit ; les loyers augmentent ; le travail et le commerce, nuls en ce moment, ne pourront reprendre qu'après la disparition de la maladie et la fin de la quarantaine.

⁂

Jusqu'ici, nous n'avons eu à déplorer, à la mission, aucun cas de peste, heureusement, car il est absolument certain que tous nos bâtiments en planches : habitation des Pères, ouvroir, maison des Sœurs, écoles, et même église, subiraient le sort commun. Espérons que le bon Dieu, par l'entremise de saint Roch, que nous prions chaque jour, nous continuera sa protection, comme il l'a fait jusqu'à présent.

Néanmoins de nombreuses réparations et modifications vont être imposées partout, dans les habitations en bois; il nous faudra faire des soubassements en maçonnerie, remplacer les parquets, regardés comme des nids à rats, par du béton ou du pavage, refaire les constructions anciennes, etc. Ce seront des frais énormes.

Quant à espérer trouver autour de nous le moindre secours, il ne faut pas y songer. Le missionnaire, aujourd'hui, en ce pays, n'est plus qu'un gêneur. Son ancien rôle de « pionnier de la civilisation et d'auxiliaire de toutes les bonnes causes » lui est maintenant refusé, et, loin de l'aider dans son œuvre, on cherche à l'entraver par tous les moyens. Cependant, il ne se décourage pas, il ne se découragera jamais. Pied à pied il gagne quand même du terrain sur le paganisme, tout en se défendant contre les mauvais vouloirs ambiants; mais il se tourne aussi avec plus de confiance vers ses amis de France. Ceux-ci ont déjà bien à faire, il est vrai, au milieu des ruines accumulées autour d'eux. Néanmoins, ils auront un regard encore, une prière et sans doute aussi une aumône, pour les missionnaires, leurs œuvres et les pauvres gens qui les entourent...

Inondation en Cochinchine

La lettre suivante de M. Demarcq, missionnaire à Tân An, va nous apprendre ce que devient un village envahi par les eaux, au milieu d'une plaine immense transformée par l'inondation en un lac aux allures d'Océan. La chrétienté de Song Xoai dont il est question est située en un coin de la Plaine des Joncs, qui a 200 kilomètres de long sur 60 de large, à deux journées de Tân An.

LETTRE DE M. DEMARCQ, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MGR MOSSARD, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE OCCIDENTALE.

Saïgon, le 18 octobre 1907.

Depuis huit jours que la crue du Mékong recouvrait tout le pays, j'étais sans nouvelles de ma chrétienté de Song Xoai; mais, dans mon entourage, on ne manifestait aucune inquiétude. L'inondation étant périodique, elle ne devait, disait-on, surprendre personne. Malgré la justesse du raisonnement, je ne pouvais chasser mes inquiétudes et finalement je me décidai à faire le voyage pour constater *de visu* la situation.

⁂

C'est de ce voyage que je reviens avec une provision d'expérience qui me profitera, je pense, à l'avenir.

Nous avions, mes rameurs et moi, tant de fois

déjà, à travers les *arroyos* de la plaine, effectué ce long trajet, que nous pensions pouvoir nous rendre, les yeux fermés, à Sông Xoai. Nous nous aperçûmes bientôt, à notre grande surprise, que nous ne reconnaissions aucune touffe de bambous, aucun bouquet d'arbres ; tout avait pris un aspect nouveau et étrange, tout prêtait à confusion : en se superposant sur la plaine, le lac l'avait défigurée.

Nous n'avions pas réfléchi qu'en nous lançant sur ce lac, nous allions, en en perdant de vue les contours, nous trouver sans boussole en pleine immensité. Après cinq heures d'investigations, de déceptions et de fatigues, nous dûmes nous avouer, en effet, que nous étions bel et bien égarés !

La nuit tombait. L'obscurité ne nous permit pas d'apercevoir un massif boisé qui barrait la route. Nous nous y enchevêtrons, arrêtés par les lianes ; mais, excités par ces obstacles, nous ne faisóns que plus d'efforts pour nous dégager.

Ce bois n'en finissait pas ; ce que nous avions pris pour un rideau de quelques arbres était une forêt. Comment en sortirions-nous ? L'immensité noire se compliquait d'un affreux dédale !

Nous avions, en vain, cherché pendant le jour un point de repaire ; nous cherchions avec autant d'insuccès, dans la nuit, une issue pour sortir de ce labyrinthe, quand un orage creva sur nos têtes transformant les arbres en gargouilles et nos personnes en stalactites. La douche dura deux heures. Mais nous n'y faisions plus attention depuis qu'à la lueur des éclairs, nous était apparue toute l'horreur de notre situation.

Nous nous étions engagés, sans nous en douter, dans le jardin des Gorgones. Les branches et toute la ramure des arbres disparaissaient et ployaient sous des grappes de cobras énormes qui avaient cherché là un refuge contre l'inondation. De gros rats d'eau, pressés les uns contre les autres, perchaient sur d'autres branches. Toutes ces bêtes bougeaient peu ; notre présence insolite ne semblait pas les émouvoir, ce qui ne nous empêchait pas de prendre mille précautions, afin de ne point les frôler de peur de les exciter. L'idée de voir tous ses serpents s'agiter en fureur au-dessus de nos têtes nous donnait la chair de poule.

Aussi bien nous aurions dû réfléchir et éviter le voisinage des bois ; tout le monde sait qu'en période d'inondation tout ce qui émerge sert de perchoir à ces animaux. Nous ne pûmes que nous résigner à attendre, l'œil au guet, en une espèce de coupure où les arbres étaient moins rapprochés, le lever du jour.

Aux premières lueurs, nous reprenons notre marche toujours à travers bois et toujours aussi sous la voûte de cobras. Enfin nous arrivons à la lisière, l'horizon se découvre à l'infini, la nappe liquide semble couler d'un infini plus lointain encore. Ma jonque ne m'a jamais paru plus coquille de noix ; jamais le Mékong ne s'était montré à mon regard aussi majestueux.

***

La perspective d'errer à l'aventure pendant plusieurs jours peut-être ne nous effrayait pas trop. Nous avions commis beaucoup de maladresses ; mais, au moins, nous avions eu la précaution de nous munir de vivres. Cependant nous fouillions des yeux le lac. Où étions-nous ? De quel côté diriger nos recherches et notre course ? Nous nous décidons à aller reconnaître une bande de points noirs que nous avions aperçus dès l'aube et qui nous faisaient, à distance, l'effet des piles d'un pont découronné de son tablier. Les rameurs de l'avant affirmaient que c'était le village cherché ; ceux de l'arrière opinaient pour des paquets d'herbes flottantes retenues à la cime de buissons immergés.

La Providence nous pilotait ; nous tombons sur une cité lacustre, c'est mon village de la plaine adapté aux exigences de la situation. Tout le monde est là.

J'admire le pittoresque de l'installation, l'industrie de ces pauvres gens, leur endurance, le côté quasi amphibie de leurs mœurs Toutes les cases sont abandonnées, les plus élevées émergent d'un mètre à peine; mais chaque famille s'est construit un refuge sur un radeau composé de troncs d'arbres reliés entre eux, retenus à des pieux enfoncés en terre quelques mètres en dehors de la case. Sur ce plancher raboteux, on a disposé d'abord les planches des lits de camp, on a étendu des nattes par dessus et voilà qui est confortable pour les femmes et les enfants. Mais comme les vilaines bêtes dont j'ai parlé, seront, elles aussi, tentées de venir se hucher sur ce reposoir, les hommes sur leurs barquettes amarrées aux radeaux veillent et pourvoient, pendant le jour, au moins, à la sûreté de la famille.

L'église a un mètre d'eau dans ses nefs. Le Père a fait comme ses paroissiens ; il est monté jusque sur le toit. Là haut, comme au sommet d'un reposoir, il célèbre la messe, l'assistance se tient en dessous sur des périssoires qui s'alignent dans l'intérieur du bâtiment sur des files symétriques, et suivant l'ordre d'arrivée.

Les gens me racontent que le fleuve les a pris en traitre, pour expliquer le désarroi dans lequel ils pensent que je trouve un peu toutes choses, comme si je ne pensais pas uniquement à les admirer un peu, à les plaindre beaucoup.

Au début de la crue, l'eau montait lentement, on avait le temps de préparer l'étage. Mais, dans la nuit du 7 septembre, vers minuit, on entendit dans le lointain, un bruit sourd et prolongé qu'on attribua aux approches d'un violent orage. Au bruit succéda aussitôt un remous formidable qui paraissait sourdre des profondeurs du sol, livrant passage aux ondes d'un fleuve souterrain. Sous cet afflux, le niveau monta et souleva tout ce qui, par sa nature, est susceptible de flotter. Tout partait à la dérive; il fallait tout arrêter au passage, et, pour comble de malheur, on constata que la provision de riz qu'on n'avait pu transporter à temps en lieu sec, avait été, partie emportée par le courant, partie endommagée au contact de l'eau.

.·.

Plus le séjour de Robinson se prolongeait sur son île, plus, grâce à l'ingéniosité de son esprit, il se créait de recettes pratiques. Mes lacustres de Sông Xoài n'inventeront plus grand'chose. Je leur ai donné des planches, je leur ai fourni un peu de riz; mais, à bout de ressources moi-même, il ne me reste d'autre expédient que de crier misère pour eux et je le fais de toute la force de mes poumons !

Fête de Saint François Xavier

PATRON DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A Lyon, le mardi 3 décembre, Son Eminence le Cardinal-Archevêque célèbrera solennellement la messe en présence des Conseils de l'Œuvre en l'église Saint-Paul.

Après la messe, l'allocution d'usage sera donnée par Sa Grandeur Mgr Mérel, préfet apostolique de Canton (Chine).

A Paris, la messe pontificale sera célébrée, selon la tradition, dans la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères, en présence de MM. les Directeurs de l'Œuvre.

Nous espérons que, dans toutes les paroisses du monde catholique, la fête de l'illustre patron de l'Œuvre sera entourée de la plus grande solennité.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués : pour Zanzibar, à Marseille, le R. P. Joseph Soul (Coutances); — pour les Etats-Unis : le 17 août, à Queenstown, le R. P. Henri Mac-Dermott (Galway); à Rotterdam, les FF. Adolphus Wolff et Engelbert Wiesser (Limbourg); — le 14 septembre, au Havre, le Fr. Osée Goualc'h (Quimper); le 28, à Anvers, le R. P. Johann Otten (Cologne); — pour la Trinidad, le 18, à Southampton, le R. P. John O'Brien (Cashel); — le 22, à Lisbonne : pour le Congo portugais, le R. P. Lucio dos Anjos (Bragance); — pour la Cimbébasie, les RR. PP. Emmanuel Braz (Braga), Maurice Defferrard (Lausanne), José-Maria Figueiredo (Guarda), et les FF. Bernardino d'Andrade (Guarda), Thomaz Pereira (Viseu), Bonifacio Rosa (Lisbonne) et Nicolau Botelho (Angra); pour le Counène, le R. P. Vincent Nicol (Vannes); le 25 à Bordeaux : pour la Guinée française, le R. P. François Ségala (Cahors), préfet apostolique, les RR. PP. Arsène Mell (Quimper), Urbain Olivier (Rodez), et le Fr. Médéric Briand (Quimper); — pour le Gabon, les RR. PP. Jean-François Cadiou (Saint-Brieuc), Henri Guillet (Nantes) et le Fr. Benoît Crépin (Strasbourg); — pour l'Oubangui, les RR. PP. Pierre Cotel (Saint-Brieuc), Adolphe Jeanjean (Angers) et le Fr. Pol-de-Léon Corneo (Quimper). — Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — M. l'abbé Freri, qui a remplacé, depuis plusieurs années Mgr Granjon, aujourd'hui évêque de Tucson, comme délégué aux Etats-Unis de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a été nommé par le Saint-Père prélat de la Maison de Sa Sainteté. Nous applaudissons de tout cœur à une distinction qui récompense de signalés services rendus à notre Œuvre dans la grande république américaine.

Nagpore (*Hindoustan*). — Le R. P. G. Daviet, de la congrégation de Saint François de Salles d'Annecy, missionnaire de Passan, nous écrit le 26 octobre 1907. Cette lettre nous est très chaudement recommandée par Mgr Coppel, évêque de Magpore.

« Voici une année de misère pour notre mission de Passan, une année d'horrible famine. Au lieu de quatre mois de pluie, nous n'en avons eu que deux à peine. Le riz est la principale production ; nous avons pu le semer en juin et en juillet ; mais, une fois le sarclage opéré, au mois d'août, le ciel s'est montré d'une sérénité imperturbable, et le riz, qui d it mûrir dans l'eau, a séché, plutôt que mûri, dans une terre brûlante et crevassée. Quant aux autres céréales semées après le riz, *kodo, kulthu, urda, gram* etc., la récolte est déjà toute faite : pas un coup de faucille à donner ! Quelle triste perspective s'ouvre donc devant nous jusqu'à la récolte de l'année prochaine ! Quel effrayant jeûne de 365 jours !

« La mission de Passan comprend deux catégories de paroissiens : des catéchumènes et des familles chrétiennes. Les catéchumènes, tant qu'ils sont dans la période d'instruction, sont employés aux travaux de notre ferme et en vivent. Tout ce qui entre dans nos greniers au moment des récoltes, en sort régulièrement tous les huit jours pour leur subsistance. Et cela est loin de suffire ! Chaque année, la mission, à grand' peine, doit faire des achats de riz considérables. Ce n'est pas la mission de Passan seule qui souffre de la famine cette année, mais aussi l'établissement agricole de Thana, où 120 familles, formées d'enfants recueillis pendant la famine de 1897, dépendent pour leur subsistance du produit des champs que nous leur avons procurés.

« Qu'allons-nous faire, cette fois, avec des récoltes presque nulles, et des prix qui haussent rapidement de marché en marché ? La charité chrétienne peut seule nous tirer de cet inextricable embarras. Bien plus, avec des secours suffisants, nous pourrions augmenter le nombre des catéchumènes, assez restreints faute de moyens. La famine est le moyen choisi par Dieu pour faire affluer les païens vers nous. Dans le diocèse même de Nagpore, nous en avons un exemple frappant : la grande famine de 1897 a rempli notre orphelinat de Thana de centaines de garçons et de filles, qui, depuis, mariés et établis, ont formé des villages entièrement chrétiens.

« Les familles chrétiennes établies à Passan se suffisaient à elles-mêmes depuis quelques années, par leur travail. Mais, cette année, quand les quelques kilos de riz récoltés seront épuisés, vers qui iront-elles crier misère ? Vers le Père.

« Vous êtes notre père et notre mère, me disent-ils : à vous, « nous recourrons toujours dans notre détresse. »

« Voilà donc, cette année-ci, une charge nouvelle pour la mission ! Les pauvres gens ! Qu'ils nous ont déjà coûté ! et comme ils nous sont chers, à notre bourse comme à notre cœur ! Recueillis, pour la plupart en bas âge, dans nos orphelinats, ils ont été élevés, pendant plusieurs années, dans l'amour du travail, instruits, baptisés, mariés, établis. Pour les établir, il a fallu leur fournir des bœufs, des instruments de labour, des champs. Et quand nous avons enfin la joie de voir ces grands enfants gagner leur vie à la sueur de leur front, voilà qu'une famine terrible les fait retomber de tout leur poids sur les bras de la mission ? Sans doute, ils s'ingénieront, par quelque industrie, à adoucir leur malheureux sort. Avec leur attelage, par exemple, ils charrieront à la gare voisine les traverses de bois fabriquées dans le pays pour la Compagnie du chemin de fer. Mais leur misère, même atténuée, sera toujours la misère.

« Aussi, d'un élan irrésistible, tendons-nous tous les bras vers le ciel et vers nos frères d'Europe, d'où nous viendra le secours. Nous croyons à la communion des saints, à la communion des chrétiens d'ici-bas. De même que les fidèles de Corinthe, au temps de saint Paul, faisaient entre eux des collectes pour secourir leurs frères de Jérusalem malheureux, de même, nous l'espérons, les âmes généreuses de France n'apprendront pas sans compassion la détresse de leurs frères de Passan. Qu'elles entendent nos supplications ! et que je n'aie pas la douleur, pendant cette année terrible, de voir périr le moindre des miens pour n'avoir pas eu la poignée de riz qui lui eût sauvé la vie ! »

Oran (*Algérie*). — M. l'abbé Calas, curé d'Aïn-el-Hadjar, nous écrit :

Il y a six ans, la paroisse d'Aïn-el-Hadjar était annexe du doyenné de Saïda, où j'étais vicaire. Par suppression du crédit de la commune, l'un des deux vicaires devait se retirer. Comme je faisais le service de cette annexe, l'idée me vint d'y établir une paroisse régulière et de m'y installer. La commune d'Aïn-el-Hadjar m'assurait une allocation de 600 francs qui depuis a été supprimée.

« Il fallait une église. J'allai trouver le plus riche de mes paroissiens. Il m'abandonna gratuitement deux grandes chambres qu'il transforma en une seule. Voilà ce qui nous sert aujourd'hui d'église. J'en ai la jouissance pour une durée de trois, six ou neuf années. Mais les héritiers de l'immeuble désirent en reprendre la possession. Donc, dans peu de temps, nous n'aurons plus d'église et je ne trouve rien qui puisse la remplacer.

« Il y a dans la paroisse environ 2.200 catholiques, un peu dispersés, car les distances sont grandes.

« Le niveau religieux est assez bon et il serait désastreux de priver ces âmes d'un ministère qui jusqu'ici leur a été profitable.

« J'ai donc l'intention de construire une salle un peu plus grande. Or, les moyens me font complètement défaut et c'est pour cela que je suis venu frapper à la porte des *Missions catholiques*.

« Je n'ignore pas les besoins des temps présents, les nombreuses œuvres que vous avez à soutenir ; aussi ce n'est que réduit à la dernière extrémité par la gravité des circonstances que je me suis déterminé à vous écrire.

« Ma paroisse envoie tous les ans, environ 20 francs à la Propagation de la foi et je puis vous assurer d'avance de tout mon dévouement à votre Œuvre si importante. »

Haute-Egypte. — Le R. P. Vincent Fracassini, supérieur des Missions Franciscaines de la Haute-Egypte, nous écrit :

« Le petit village de Gorna vient d'ouvrir à son tour sa porte au catholicisme. Assis au pied de la montagne Lybique, il avait été choisi par les anciens Pharaons de la Haute-Egypte pour le lieu de leur sépulture. Les superbes mausolées sont encore aujourd'hui par leur dimension et leurs inscriptions un sujet d'études et d'admiration. De nombreux touristes visitent chaque année les tombeaux des rois et des reines, creusés dans la pierre dure, le temple de Médinat, les colosses de Memmon, le Ramasseum, le palais de Siti appelé aujourd'hui le temple de Gorna. L'agglomération formée par ce village, porte le nom de Nécropole de Thèbes. On y voit des constructions dédiées aux dieux, des bibliothèques, des écoles, des écuries, des greniers à l'usage du temple, des magasins, des bâtiments où se conservaient les vêtements et les ornements sacrés.

« Pour nous catholiques, ce lieu est un sujet d'utiles réflexions. En l'apercevant, on ne peut se défendre de s'écrier : « C'est ici que vécurent des milliers de fervents chrétiens qui, aux premiers siècles de l'Eglise, abandonnèrent tout, à l'exemple des apôtres, et se retirèrent du monde pour servir Dieu avec une plus grande facilité. Ici, dans ces cavernes, vécurent et moururent d'innombrables disciples du Sauveur, sous la conduite de saints anachorètes.

« Gorna est bâtie sur la rive occidentale du Nil, à une bonne demi-heure de Luxor (Thèbes). La population, peu nombreuse, habite presque tout entière dans les tombeaux, fermés de portes en bois. Devant elles, se tiennent pendant le jour les enfants avec leurs animaux : chèvres, brebis, volailles. Les gens cultivent leurs lopins de terre ; quelques-uns se procurent des ressources en se livrant à la recherche d'antiquités qu'ils vendent aux marchands de Luxor ou aux touristes. Il en est qui reproduisent et contrefont ces reliques. Ils emploient pour cela le bois, la terre cuite, la pierre ; ils y déploient une telle habileté que bien souvent il est fort difficile de distinguer le vrai de l'imitation.

« Depuis quelque temps, un de nos pères visite Gorna. Les villageois se montrent reconnaissants envers lui, ils écoutent sa parole, et font de louables efforts pour apprendre le catéchisme. Il y alla le 28 septembre. Cent personnes assistèrent à la messe. Une quarantaine d'entre elles, suffisamment instruites des principaux mystères de la religion catholique, furent admises dans le sein de la véritable Eglise et rebaptisées sous condition. Nous espérons arriver bientôt au chiffre de cent catholiques.

« Ces braves néophytes désireraient beaucoup posséder un vaste appartement pour entendre la messe et se réunir le dimanche dans l'intention d'y prier, d'y lire l'évangile et les explications du catéchisme. Mais là, comme partout, les ressources font défaut. Cette pénurie, c'est le grand écueil contre lequel se brisent les efforts du pauvre missionnaire. La Mission ne reçoit qu'un bien faible subside. Tout son avoir repose sur la charité des chrétiens d'Europe. »

Congo français. — La *Dépêche coloniale* annonce que Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi, vient de rendre un signalé service à notre grande colonie du Congo. Le vaillant évêque a trouvé le temps, malgré les mille préoccupations de son ministère, de dresser une carte au 50.000e, en quarante feuilles, du grand fleuve Oubanghi, entre les postes de Liranga et de Banghi. C'est le fruit de persévérants efforts, d'une durée de douze ans, qui lui ont permis de relever, selon les bonnes méthodes astromomiques et cartographiques, les passes de plus de 600 kilomètres de navigation fluviale.

En contemplant ces quarante feuilles où le fleuve s'étale plus large que bien des bras de mer, on peut voir relevés avec soin les îles et îlots, les rochers qui affleurent et ceux que cache le courant, les bancs de sable à découvert ou à couvert, les troncs d'arbres apparents et jusqu'aux palmiers dont la tête en parasol jette à peine un peu d'ombre sur l'eau qui marche. Mais on n'y lit pas (pour une cause que Mgr Augouard explique plus loin) les chiffres qui, sur les cartes marines, indiquent les profondeurs. Mgr Augouard note, en effet, dans son introduction signée de Brazzaville, le 1er novembre 1906, que les grands fleuves équatoriaux sont encore en formation et que leur aspect peut changer d'une année à l'autre. « Ainsi actuellement, dit-il, on trouve de grands fonds dans certains endroits où récemment il y avait des îles ; d'autre part les anciennes passes sont fermées par des bancs de sable et par des îles où les arbres atteignent déjà cinq à six mètres de hauteur. Les bancs de sable se déplacent constamment et ont une tendance à descendre chaque année ; puis tout à coup, une grande crue enlève ces bancs qui se reforment plus haut, et on retrouve les passes des anciens temps. »

Mœurs et Coutumes du Kaffa

PAR UN MISSIONNAIRE CAPUCIN

Suite et fin (1)

IV

RESSOURCES VARIÉES DU KAFFA. — LA FLORE. — LA FAUNE.

Il est temps d'essayer une description intime du Kaffa, de ses forêts aux arbres gigantesques, de son sol étonnamment fécond, de son climat doux et tempéré.

***

Les abords du Kaffa sont si soigneusement protégés qu'ils donnent l'impression d'un génie tutélaire veillant sur eux en sentinelle attentive. Sur toute la frontière, en effet, les rois avaient fait creuser, en guise de remparts, d'immenses fosses profondes, dont le fond était hérissé de lances ou de longues pointes de bambous effilés. Impossible de tomber dans ces pièges sans se blesser à mort.

***

A l'intérieur, une infinité de cours d'eau frais et limpides, parmi lesquels le Goum, le Woch, le Guidcha, le Mano-Maï, tous affluents du Godjeb, et le Waho, arrosent le pays. Le panorama général, avec ses ondulations de collines et de plateaux verts et touffus est vraiment plein de charmes. Le climat, ni trop chaud, ni trop froid, contribue beaucoup à donner au Kaffa la fertilité incomparable qui lui est propre.



GALLAS. — SAHALÉ-SELLASIÉ, ROI DU CHOA, GRAND-PÈRE DE MÉNÉLIK (né en 1796, mort en 1846) ; d'après un dessin.



R. P. LÉONCE, MISSIONNAIRE AU KAFFA, AUTEUR DE CETTE RELATION, DÉCÉDÉ A HARAR, LE 4 MAI 1906 ; reproduction d'une photographie.

Grâce à tous ces avantages, dont la nature l'a si abondamment doté, il mérite bien la signification attachée à son nom qui veut dire *excellent*. C'est dans ce coin de terre, perle de l'Ethiopie, que vit une population supérieurement captivante, dont la foi et le patriotisme ont enfanté des merveilles.

Les forêts ne possèdent ni genévriers, ni oliviers, ni aucun des arbres qui peuplent les hauts plateaux éthiopiens : on y rencontre toutefois le *woddésa*, le *makannisa*, le *baddésa*, le *dembi* et l'*ilento*, arbres de taille moyenne et d'un feuillage très riche.

Parmi ceux qui sont exclusivement propres au Kaffa, saluons le *iebbo*, palmier d'une hauteur prodigieuse, l'immense sycomore appelé *mello* ; le *homo*, destiné aux constructions princières : arbre noble dont le tronc élancé et les petites feuilles luisantes rappellent les charmes de nos forêts ; le *chéchino*, arbre au tronc creux et à l'écorce écailleuse comme le dos d'une vipère, et dont le bois noir est si dur qu'on peut s'en servir en guise de pointes ; mais les piqûres de ce bois passent pour si venimeuses qu'on n'ose guère l'employer ; le *dibo*, dont les belles feuilles larges et vertes ressemblent à

celles du magnolia : sa sève fournit une espèce de teinture noire, estimée pour la coloration des nattes ; le *tchello*, dont les racines tuberculeuses donnent une couleur rouge que les dames emploient pour la teinture de leurs vêtements ; le *karéro*, arbre de haute futaie, dont le tronc, droit comme un mât de navire, est encore remarquable par l'éclat de sa blanche écorce : il fournit d'excellentes portes et pourrait être avantageusement employé dans les divers travaux de menuiserie.

Précieux entre tous est le *kodchio* (*musa encête*). C'est, à proprement parler, le père nourricier et le pourvoyeur de vêtement des indigènes du Kaffa, qui en ont toujours de très nombreux bouquets autour de leurs chaumières. Ombrage, fraîcheur, nourriture, habillements, il fournit tout libéralement, et c'est un malheur. Comptant, en effet, sur ses bons et nombreux offices, les Kaffetcho bravent les proclamations réitérées du gouverneur actuel, et ne se résignent pas facilement au travail agricole. La moëlle qu'ils tirent des branches du *kodchio* leur sert de nourriture, après quelques jours de fermentation ; avec ses feuilles larges, entrelacées et coupées en petites lanières, ils fabriquent des pagnes ; et voilà pourquoi ils se félicitent d'un arbre aussi utile et bénissent le bon Dieu qui l'a créé exprès pour eux. Mais, avouons-le, cette singulière nourriture, qui est générale, et ces costumes primitifs, dénotent une paresse si grande, qu'on ne saurait trop la déplorer.



GALLAS. — Missionnaire faisant le catéchisme aux enfants d'Arvallé.



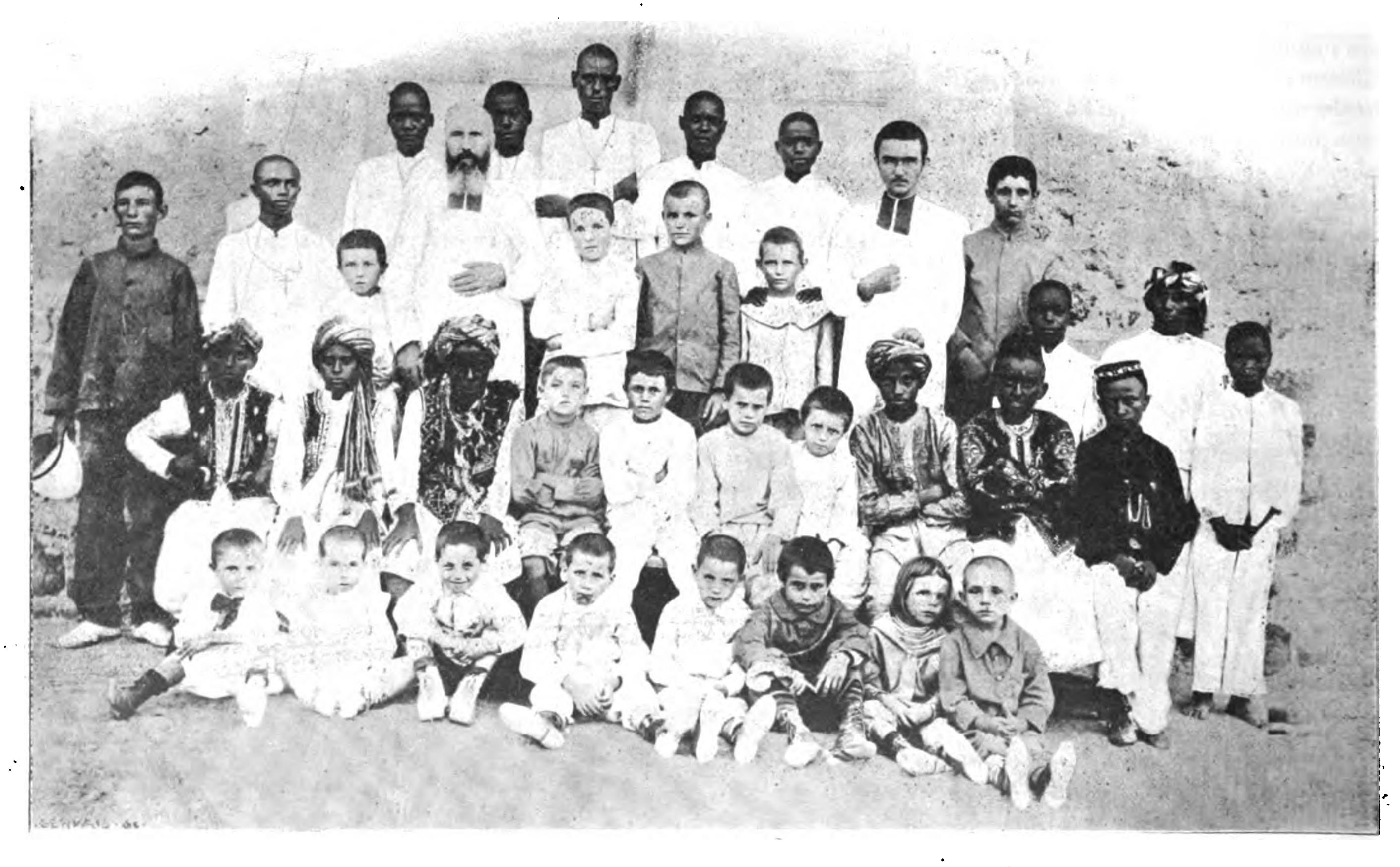
GALLAS (Afrique orientale). — Nouvelle fondation de Saint-André de Laga-Arba ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Jarosseau.

Arrivons enfin à l'arbuste par excellence du Kaffa, le caféier, l'honneur du pays auquel, d'après bien des auteurs, il doit son origine et son nom. Les indigènes le connaissent sous le nom de *bouno*, appellation que lui ont conservée les Arabes, les Abyssins et généralement tous les Orientaux. Les Européens reconnaissants l'ont baptisé du nom du pays où la Providence l'a fait germer. Il est certain, en tout cas, que le climat et la température du Kaffa sont exceptionnellement favorables à la culture du caféier. On ne saurait établir aucune comparaison entre le caféier de la région du Harar ou d'autres pays gallas et celui du Kaffa. Tandis que partout il demande des soins presque continus, au Kaffa il se maintient à peu près sans travail. Il y existe à l'état sauvage, et il y en a de grandes forêts, principalement dans le canton de Kaffa proprement dit, qu'arrosent le Chokki et le Goum.

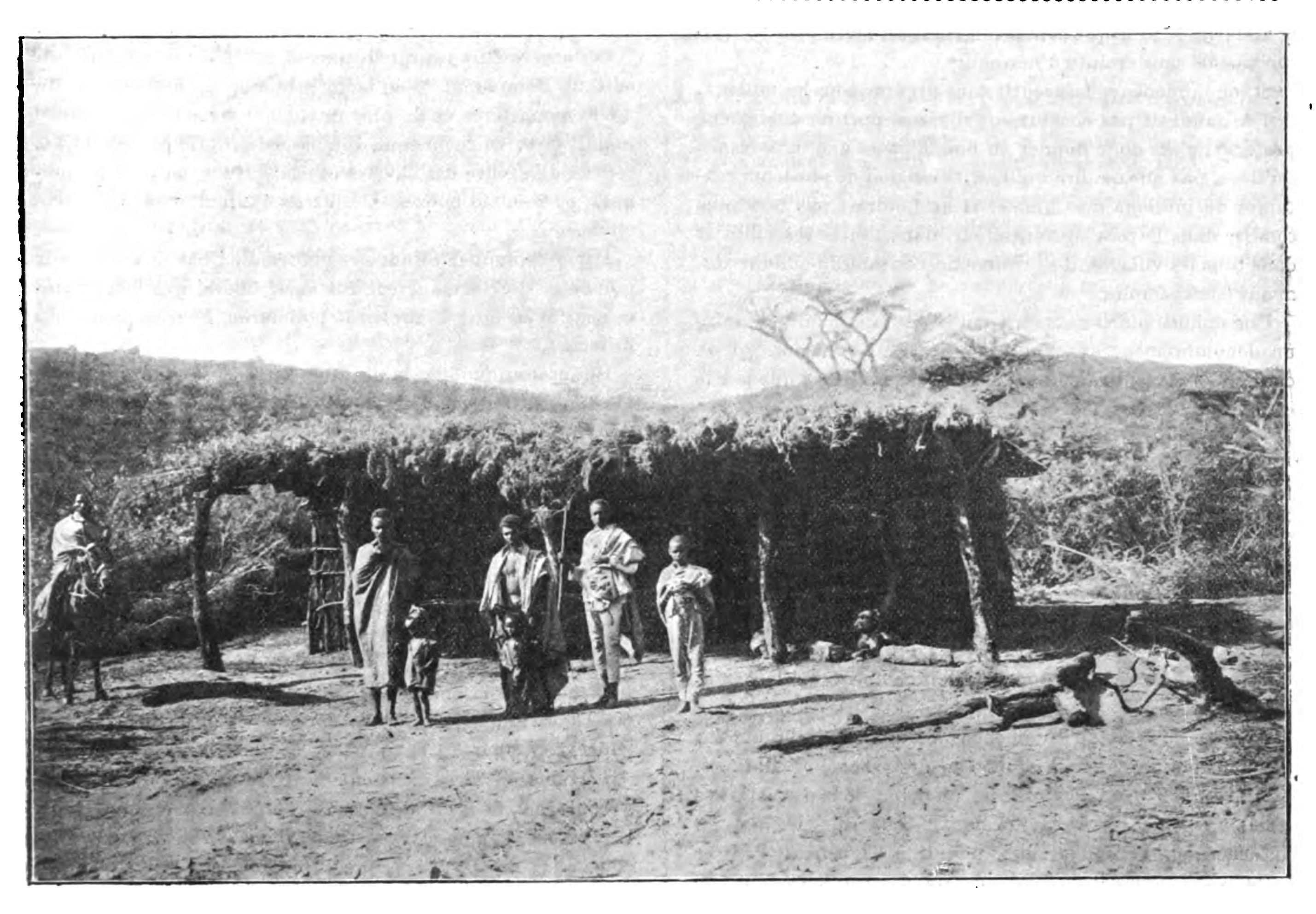
A la vérité, notre trop court séjour et l'état de persécution qui n'a cessé de peser sur nous ne nous ont guère donné le temps ni l'occasion de voyager à travers ce beau pays. Nous n'avons pas pu constater *de visu* l'existence de ces riches forêts. Mais il nous a été possible de voir, en mainte occasion, qu'il pousse, croît et se développe de manière à prendre les proportions de véritables fourrés où les branches se courbent et semblent devoir se casser sous le poids d'une grande quantité de fruits mûrs. Sa vitalité est vraiment extraordinaire. Ainsi à Chappa-Mariam, quelques vieux caféiers, plantés en taillis, il y a trente ans, par abba Haylou, se sont mis à reverdir, comme par enchantement, après quelques maigres coups de pioche. N'eût été leur vieux tronc, on les aurait pris pour de jeunes arbustes, à peine âgés d'une dizaine d'années.

Après le café, qui pourrait être exporté en si grande quantité, il faut encore nommer la civette, la cire et le miel. Les abeilles sont si nombreuses qu'on brûle leurs ruches après avoir extrait le miel une première fois. Ces produits, très lucratifs, pourraient introduire l'aisance dans ce beau pays, et changeraient très vite la situation de la plupart de ses habitants, dont un grand nombre végètent dans la pauvreté. Enchaînés par la routine de l'imitation des ancêtres, ils s'obstinent à ne se nourrir que du grossier pain de *kodchio*, véritable foyer de ténias, et à ne s'habiller que de ses dépouilles, alors qu'ils pourraient si facilement manger une excellente nourriture et se couvrir d'habits convenables. Un peu de travail suffirait pour cela. Les riches cultures des Abyssins et des Gallas limitrophes en font foi. Le Kaffa permettrait annuellement plusieurs récoltes, de sorte qu'avec moins de travail, il donnerait trois ou quatre fois plus de grains que dans le Choa.

Les clients de Saint-Hubert trouveraient certainement au Kaffa de quoi les intéresser. Il faut d'abord s'incliner profondément devant Sa Majesté le lion, du reste assez bénin, mais tenant à être respecté. Le perfide léopard est, comme partout ailleurs, l'implacable ennemi des chiens, des chèvres, des brebis et des sveltes antilopes, sa proie de prédilection; mais il ne s'attaque pas à l'homme. On n'entend plus guère parler de l'hyène, qu'on appelle *kadchémmo*. Il paraît qu'autrefois elle pullulait au point d'empêcher les gens de dormir. Ne pouvant y tenir, les Kaffetchos se levèrent, en masse, sur tous les points du territoire, et lui firent, pendant plusieurs jours, une battue en règle. La pauvre bête, réduite aux abois,



GALLAS. — ECOLE DE DJIBOUTI TENUE PAR LES FRÈRES DE SAINT-GABRIEL ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr JAROSSEAU.



GALLAS (Afrique orientale). — UNE FAMILLE GALLAS DE LA BANLIEUE DE DIRRÉ-DAOUA ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr JAROSSEAU.

porta ses pénates à Djimma où, de fait, elle est assourdissante. Sire éléphant est digne de considération. On dit que nulle part, il ne fournit un ivoire comparable à celui du Kaffa. Pendant notre séjour à Djimma (octobre-décembre 1903), un Galla en a tué un énorme sur les bords du Godjeb. Ses défenses mesuraient de six à sept coudées de longueur. Nous vîmes, il y a quelques années, dans la forêt de Kounné, deux superbes dents d'éléphant, venant précisément du Kaffa ; chaque mulet n'en portait qu'une et cheminait péniblement sous son poids.

A signaler encore une espèce de hideux putois, dit *houto*, vrai ravageur de cimetière, qui fouille les tombes, pour se nourrir de la chair des cadavres fraîchement enterrés. C'est une véritable calamité, dont nous avons eu nous-mêmes à nous plaindre, malgré la profondeur (deux mètres au moins) que nous creusons pour inhumer nos chers défunts.

Pour rappeler cette maudite bête aux convenances et au respect des morts, nous avons dû recourir à la strychnine. Inutile de parler des *chakkés*, petite espèce de singes, ou des *chettos*, singes à longue crinière, ou des *hellos*, tachetés de blanc et de noir.

La gent ailée est à peu près la même que celle des pays gallas, depuis l'aigle jusqu'au petit moineau, en passant par monsieur le corbeau, et une infinité d'oiseaux multicolores, particuliers à ces belles régions. Contentons-nous donc de citer, pour mémoire, comme particuliers au Kaffa, la grosse perdrix moqueuse, l'intéressante *hakko*, qui remplit les coteaux herbeux de ses rires éclatants, le vilain hibou (*wongo*), qui pousse mélancoliquement son glacial cri nocturne sur les arbres des cimetières ; enfin l'annonceur de la pluie, le mystérieux *toutto*, qui fait résonner les fourrés de ses retentissants *quid est hoc?* signe indubitable que l'*amio* (pluie) n'est pas loin.

FIN

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX
De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

XII

LA CHINE BOUDDHIQUE.

Il ne faudrait pas, dit *Cosinus*, donner au bouddhisme en Chine une importance qu'il n'a ni au point de vue numérique, ni au point de vue confessionnel. Le bouddhisme en Chine affecte plus les autres religions qu'il n'existe réellement, car

(1) *Missions Catholiques* des 11, 17, 24 octobre, 1er, 8 et 15 novembre.

la majorité le pratique concurremment au taoïsme et au confucianisme sans crainte d'hérésie.

Si son influence se fait sentir dans presque tous les milieux, il n'en faudrait pas conclure qu'il y soit partout également professé ; c'est donc donner au bouddhisme une importance qu'il n'a pas que de dire qu'il est la religion de plusieurs centaines de millions de Chinois. Il ne faudrait pas non plus tomber dans l'excès contraire, car, dans toutes les villes et dans tous les villages, il se trouve de véritables bouddhistes, ayant leurs temples.

Une donnée précise est impossible, vu la difficulté de faire un dénombrement exact des adeptes d'une religion qu'on connaît forcément mieux par l'étude de ses livres que par le commerce avec ses bonzes.

***

La date de l'introduction du bouddhisme en Chine est à peu près connue, grâce aux ouvrages historiques chinois : c'est de l'an 122 avant Jésus-Christ que datent les premières informations sur l'Inde, dignes de retenir l'attention.

A cette époque, un ambassadeur chinois, Tchang-kien, revenait de ce pays après un voyage semé de mille péripéties et une captivité de dix ans chez des peuplades turques, qui occupaient alors la frontière septentrionale de la péninsule indienne.

Mais ce n'est qu'au commencement du IVe siècle que des Chinois commencèrent à prononcer des vœux bouddhiques.

En l'an 335 après Jésus-Christ, au début de la dynastie des Tsin, un prince du royaume de Tcheou, influencé par un Indien, nommé Buddojanga, permit à ses sujets d'entrer dans la vie monastique. L'histoire ou la légende prétend que ce prince se décida à donner son autorisation après avoir vu cet Indien prédire l'avenir par le son d'une cloche de pagode et faire surgir d'un vase vide un lotus bleu, simplement en y versant de l'eau et en brûlant de l'encens. Ce récit, qui nous rappelle les tours des prestidigitateurs indiens, ne donne pas une grande idée de l'intelligence de celui qui décida de la beauté ou des qualités d'une religion sur de pareilles jongleries.

Mais passons.

***

La nouvelle doctrine se répandit avec une très grande rapidité et suscita bientôt une réaction qui se traduisit par des persécutions.

Au VIIe siècle, Fou-y, ministre du premier empereur de la dynastie des Tang, accusa les bonzes et les bonzesses d'appauvrir le Trésor en ne se mariant pas. Les confucianistes de l'époque gagnèrent leur cause, mais pour un temps seulement, car on trouve un bonze parmi les hauts dignitaires du second empereur de cette dynastie.

En 714, nouvelles persécutions, plus de 12.000 bonzes sont obligés de se laïciser. Ecrire des livres, fondre des statues, construire des temples, autant de choses sévèrement prohibées.

Quarante-neuf ans après cependant, Tatsoung protégeait les bonzes. On peut se rendre compte de la nature de sa foi par la raison que les annales chinoises donnent de sa conduite. Il aurait déclaré qu'il croyait « en vénérant les puissances invisibles préserver son empire de tout danger, à moins de frais et de sang que sur les champs de bataille ».

Ses successeurs pensèrent autrement, puisque, en 845, un édit de l'empereur Wou-tsong ordonne la destruction de 4.600 monastères et de plus de 40.000 maisons de moindre importance. On confisqua toutes ces propriétés ; du métal retiré de la fonte des cloches et des statues, on fit des sapèques, et 260.000 bonzes et bonzesses furent rendus à la vie civile.

Par un singulier retour des choses d'ici-bas, le successeur immédiat de cet empereur fut aussi libéral que son prédécesseur avait été sectaire, et la population bonzesque pullula de rechef.

Une statistique de la fin du XIIIe siècle indique pour la Chine 42.318 monastères et 213.148 bonzes. Nous sommes arrivés à l'époque de Koublaikan. Si l'on songe que cette statistique indique seulement le nombre des bonzes, on peut se faire une idée de l'importance du bouddhisme en ces temps éloignés.

***

Il faut maintenant arriver à l'année 1662, quand l'empereur Kang-hi lança le fameux décret connu sous le nom de « saint édit », sur lequel il est besoin d'appeler l'attention.

Cet édit se compose de seize maximes ou chapitres se rapportant soit à la morale, soit à la philosophie, soit aux principes gouvernementaux. Le septième, celui qui va nous occuper, se rapporte à l'exposition des fausses religions.

Certains passages méritent d'être loués pour le bon sens avec lequel ils sont conçus et rédigés. Malheureusement, l'empereur y mêla les missionnaires catholiques et lança contre eux des critiques injustes, dont le texte, bien que dénoncé depuis longtemps par des édits subséquents, est souvent repris et cité par les sectaires chinois, qui veulent soulever le peuple contre les étrangers.

Kang-hi ou son commentateur et successeur Yong-tcheng veulent que l'on considère comme des « torrents de flammes, des escrocs et des voleurs » tous les bouddhistes.

Ce n'est même pas assez, puisque « les calamités matérielles affectent seulement le corps, tandis que des doctrines perverses et des religions corrompues causent les plus grands maux à l'esprit de l'homme » !

Suivant la doctrine du « saint édit », l'homme naît avec un cœur droit ; avec le temps, il dévie du sentier de la vertu. C'est ainsi que le pauvre veut devenir riche, que les riches veulent l'être pendant longtemps, qu'ils veulent avoir une longue existence et des enfants. Bien plus, non contents du présent, ils veulent s'assurer du bonheur dans l'autre monde ! On voit combien, d'après l'empereur, la vraie morale (confucianiste) s'accorde mal avec le bouddhisme.

Et puis, pourquoi aller prier sur les tombes des montagnes ? Pourquoi demander le bonheur à des images fondues ou sculptées, alors que l'on a déjà deux divinités à la maison, le père et la mère ?

Le bouddhisme, d'après Kang-hi, n'est qu'une farce, et ses bonzes, des imposteurs, qui disent : « Donnez toujours, et toujours vous posséderez » et qui, pour tromper le peuple davantage, le menacent du feu du ciel s'il méprise la doctrine qu'ils enseignent. Ils ont recours à ces récits merveilleux, qui n'ont d'autre raison que d'effrayer le monde. D'abord, ils extorquent l'argent des gens ; puis ils se livrent

à toutes sortes d'extravagances, se réunissent en corps, sonnent les cloches, battent le tambour, expliquent leur doctrine, font des lois, ont des réunions où hommes et femmes se coudoient.

Kang-hi et Yong-tcheng puisent dans les livres bouddhiques la preuve de l'immoralité de Bouddha lui-même, qui, fils aîné du roi Fau, se retira du monde, sur le sommet des montagnes neigeuses, afin de cultiver la vertu. Comment celui qui délaissa ainsi son père peut-il s'occuper du peuple ? Et, s'il a délaissé toutes les richesses du palais de son père pour aller vivre obscurément, pourquoi ces couvents, ces monastères, ces temples et ces maisons religieuses que le peuple lui élève ?

Le commentateur du « saint édit » n'oublie pas de condamner les faibles d'esprit, qui offrent leur existence à Bouddha pour sauver celle de leurs parents.

Ce faisant, ils commettent le crime de ne pas apprécier à sa juste valeur la vie que leur a donnée leur père ; ils gaspillent une chose dont ils ignorent le prix, ce qui est une grave faute contre la piété filiale.

Brûler de l'encens ou des papiers argentés et dorés en l'honneur de Bouddha est une stupidité, car les dieux sont intelligents et justes. Or, si le sacrifice d'encens ou de bouts de papier est nécessaire à celui qu'on adore, c'est qu'il est avare ou envieux ; s'il s'irrite contre des individus parce qu'ils ne font rien pour lui, c'est une canaille.

Enfin, adorer Bouddha ne saurait remédier aux fautes commises ; car, lorsque le coupable tombe sous le coup de la loi, il ne sera pas épargné par le juge pour adresser des prières à sa divinité.

Comme on peut s'en rendre compte par ces citations, l'empereur Kang-hi avait une piètre opinion du bouddhisme.

***

Tous les mois, à la nouvelle lune, et à la pleine lune, une des seize maximes du « saint édit » était lue dans le temple du dieu patronal de chaque cité chinoise. Employés de commerce, fonctionnaires locaux, paysans et ruraux formaient le public. Devant eux, le bouddhisme était critiqué, dénoncé, presque traîné dans la boue, et cependant le bouddhisme continue encore d'exister et ses temples sont fréquentés.

On est en droit de se demander la raison de cette persistance d'un culte ainsi officiellement réprouvé.

On abordera plus tard cette question ; mais, en attendant, faisons remarquer que si le Mandchou vilipende le bouddhisme, en Chine, il reçoit avec les plus grands honneurs les lamas de Mongolie et du Thibet ; et la Cour a grand soin de ne pas susciter entre eux et elle une animosité religieuse, qui aurait son côté dangereux.

La classe lettrée, en général, se moque du peuple et de la façon dont il révère les divinités bouddhiques ; mais, si elle se moque des pratiques religieuses, elle lit avec plaisir certains traités dont la métaphysique est loin de lui déplaire, et des livres tels que le *Kin-kang-king* et le *Leng-yen-king* sont fort appréciés d'elle.

C'est surtout dans la classe moyenne de la société que se rencontrent les bouddhistes sincères, ceux qui croient au bien atteint par les pratiques de leur religion et la lecture de leurs livres pieux.

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

Le culte de la Sainte-Vierge en Afrique d'après les monuments archéologiques, par le R. P. Delattre, des Pères Blancs, archiprêtre de la Primatiale de Carthage, correspondant de l'Institut. — Librairie Desclée, Lille.

Dans ce nouvel ouvrage du savant et infatigable missionnaire archéologue qui fouille depuis trente années avec tant de zèle et de succès le sous-sol punique, sont réunis toutes les pièces carthaginoises se rapportant au culte de Marie : bas-reliefs de marbre et de terre cuite, statuettes, images sur plomb, inscriptions, médailles, monnaies, sceaux, etc.

Ces nombreux monuments montrent que le développement et l'extension du culte de Marie furent d'autant plus rapides, que les glorieuses prérogatives de la Sainte Vierge étaient l'objet d'attaques incessantes de la part des hérétiques.

Pendant que le Concile d'Ephèse, en 431, proclamait solennellement la Maternité divine ; que, vingt ans plus tard (451), celui de Chalcédoine rappelait le même dogme dont la définition était encore confirmée un siècle après, en 553, par celui de Constantinople, nous voyons se multiplier les images de la Sainte Vierge et les invocations à Marie, à la Mère de Dieu.

Dans ces invocations, il n'y a pas trace de cette Mariolâtrie que les protestants ont si injustement reprochée à l'Eglise catholique. Les chrétiens d'Afrique, dont la foi et la dévotion se lisent dans notre collection de monuments, ont *vénéré*, ont *honoré* la Sainte Vierge d'un culte particulier, du culte que les théologiens ont appelé *hyperdulie*, supérieur à celui de simple *dulie* rendu aux anges et aux saints ; mais ils ne l'ont jamais *adorée*.

On est vraiment stupéfait de voir, parmi les protestants, des hommes de la valeur du Dr Pusey, s'emporter avec amertume contre le culte rendu à Marie par les catholiques.

C'était pour lui le principal obstacle qui empêchait son entrée dans l'Eglise catholique.

Newman, l'illustre converti, devenu l'éloquent apologiste de la foi catholique et un ardent serviteur de Marie, répondit aux critiques de son ami, en établissant la vraie doctrine de l'Eglise dans des pages qui ont été jugées les plus belles parmi celles qui ont été écrites sur Marie.

Si les découvertes d'Afrique avaient été réalisées cinquante ans plus tôt, Pusey se serait peut-être rendu aux excellentes raisons de Newman. Pour certains esprits, surtout dans notre siècle qui se targue tant de science, les démonstrations archéologiques ont une si grande valeur qu'elles sont capables d'entraîner la conviction et de déterminer la volonté là où les plus solides arguments de la théologie catholique n'avaient pu, par suite de préjugés, produire leur effet.

Les monuments d'Afrique, comme ceux de Rome d'ailleurs, montrent ce qu'il faut aussi penser de l'assertion de Duruy dans son *Histoire Romaine* quand il dit que la Sainte Vierge occupa bien peu de place dans le catholicisme des premiers âges et quand, parlant d'une Madone du VIIIe siècle, celle de l'église souterraine de Saint-Clément à Rome, il la donne comme la plus ancienne que l'on connaisse après la fresque du cimetière de Sainte-Priscille.

L'importante série de monuments réunis dans la première partie de l'ouvrage, représente les quatre ou cinq siècles qui ont précédé la prise définitive de Carthage par les Musulmans en 698. Ces monuments forment ensemble une gerbe abondante de précieux témoignages de la dévotion à Marie aux premiers siècles.

La seconde partie du travail, qui débute avec la conquête arabe, fournit bien des faits intéressants et aussi plusieurs monuments archéologiques établissant que, malgré la triste situation des chrétiens durant cette longue période de deuil pour l'Eglise, la Sainte Vierge continua à être honorée sur la terre d'Afrique.

Avant comme après la conquête musulmane, faits et monuments sont autant d'anneaux ou de tronçons d'une chaîne qui nous permet de remonter à travers les siècles jusqu'au règne de Constantin et d'y reconnaître les manifestations d'un culte antérieur et primitif, culte aussi ancien que l'Eglise elle-même.

M. Claude Rollet, *Confesseur de la Foi, Curé de Bar-le-Duc*, par Mlle E. VINCENT-DUBÉ, à Bar-le-Duc (Meuse). — In-octavo, 2 portraits : 3 fr. 50 franco, 4 fr. — Paris. — Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette.

M. Claude Rollet n'est pas un missionnaire, il est vrai ; mais il a souffert pour la foi comme nos vaillants missionnaires et sa vie peut intéresser tous les catholiques, et elle peut soutenir et fortifier nos missionnaires dans les persécutions et la lutte pour la foi.

S. S. Pie X a daigné faire adresser à l'auteur par le cardinal Merry del Val, la lettre suivante :

« En écrivant sur Claude Rollet, vous illustrez la vie d'un homme qui, par l'exercice de ses vertus, devient l'exemple des prêtres, et par la force qu'il montra dans la défense des vérités de la foi, est digne d'imitation à l'heure présente. De plus, l'hommage que vous avez fait de votre livre au Saint-Père fut accueilli, par Sa Sainteté, avec des sentiments de vraie gratitude. C'est pourquoi Il se plaît, comme gage de sa bienveillance, à vous accorder de tout cœur la Bénédiction Apostolique. »

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Leroy, Orléans 5 55
M. Jean de Balanda, du diocèse de Perpignan .... 40 »
M. l'abbé Laval, du diocèse de Nancy 34 20
En mémoire d'un défunt, E. A., Rouen .... 100 »

Pour les petites tisseuses de tapis, à Sivas (Arménie).
Une mère qui demande de prier pour ses enfants .... 50 »

Au R. P. Jacques, capucin, au Liban.
Une mère qui demande de prier pour ses enfants .... 40 »

Pour le dispensaire de Ghazir (Syrie), R. P. Cattin, S. J.
M. et Mme D., à Jersey .... 25 »

Au R. P. Clément, à Gallipoli (Turquie), pour sa chapelle.
Mme Antoine Bernard, de Lyon .... 10 »
Mlle Marie-Louise Bernard, de Lyon .... 10 »

Au R. P. Prun, orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
Anonyme de la Loire .... 3 »

Pour une mission consacrée à la Sainte Vierge (Notre-Dame de Bon-Secours, au Nyassa).
Anonyme du diocèse de Valence .... 100 »

A M. Douénel, Thibet.
P. D., Paris .... 5 »

Pour les inondés de Bagdad.
M. Albert Bidault, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

Pour les affamés du Tonkin (M. Bourlet).
M. et Mme D., à Jersey .... 25 »

Pour les missions du Tonkin (M. Bourlet).
Un prêtre du diocèse de Lyon .... 10 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin, pour ses lépreux.
M. Albert Bidault, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

A sœur Guerlain, Tché-ly occidental.
M. Albert Bidault, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 5 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang.
M. Albert Bidault, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 4 »

A M. Ibaruthy (Tché-Kiang), pour le monument au Sacré-Cœur.
M. Louis R., à Mons .... 25 »

Pour les missions du Japon (Mgr Berlioz).
Un prêtre du diocèse de Lyon .... 10 »

A Mgr Berlioz, pour les incendiés d'Hakodaté.
M. Albert Bidault, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 10 »
M. et Mme D., à Jersey .... 50 »
Anonyme du diocèse de Strasbourg, à l'intention des âmes du Purgatoire 17 70

Pour le vicariat apostolique de Madagascar central.
Anonyme du diocèse de Reims, demande de prières spéciales pour une défunte .... 100 »

A Mgr Cazet, Madagascar central, pour ses lépreux.
M. et Mme D., à Jersey .... 25 »

Pour les missions du Canada les plus éloignées (Mackensie).
Un prêtre du diocèse de Lyon .... 10 »

A Mgr Olier, Océanie centrale.
Anonyme de la Loire .... 3 »

Pour une mission française de la Nouvelle-Guinée (Mgr Alain de Boismenu).
M. et Mme D., à Jersey .... 25 »

Pour les affamés (M. Gruson, Abyssinie).
Anonyme .... 350 »

Pour les affamés (Mgr Coppel, Nagpore).
Anonyme .... 300 »

Pour les affamés (R. P. Noury, Kiang-nan).
Anonyme .... 300 »

Pour les affamés (M. Bourlet, Tonkin maritime).
Anonyme .... 300 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Jarosseau, Gallas).
E. A., Rouen, demande de prières, pour un défunt .... 200 »
Un prêtre breton, diocèse de Saint-Brieuc 71 70
Anonyme du diocèse de Quimper .... 30 »

Pour les missions nécessiteuses (Majunga, Madagascar-nord).
Un curé du diocèse de Grenoble, demande de prières .... 100 »
A. C., diocèse de Grenoble, pour des défunts .... 10 »
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières spéciales .... 20 »
Un prêtre du diocèse de Lyon .... 70 »

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



GALLAS. — Lépreux du Harar avec les missionnaires et les Sœurs qui les soignent ; d'après une photographie du R. P. Bernardin, Capucin (voir p. 571)

Sa Sainteté Pie X et l'empereur Ménélik

Nous avons tenu nos lecteurs au courant des heureuses nouvelles que nous a envoyées d'Abyssinie Mgr Jarosseau. Voici une relation détaillée de ces consolants événements, que nous envoie le vénérable vicaire apostolique des Gallas, et nous nous empressons de la reproduire.

LETTRE DE MGR JAROSSEAU, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DES GALLAS

Harar, le 21 octobre 1907.

Grâce à Dieu, notre mission des Gallas est, depuis une année, entrée dans une voie de tranquillité qui fait bien augurer de l'avenir.

Après de nombreuses démarches, des relations amicales ont pu être établies entre le Négus d'Addis Abbéba et Sa Sainteté Pie X et, grâce à cet échange de bons rapports qui ont produit ici la plus salutaire impression, nos œuvres apostoliques ont pris un nouvel essor. Ce n'est pas encore le règne de la liberté ; mais n'est-ce pas déjà un succès bien consolant que de voir le régime de la tolérance s'implanter à la place de la persécution ?

En ce moment, un de mes missionnaires, le R. P. Marie Bernard, directeur de notre léproserie de Harar, est à Addis-Abbéba, où il a été envoyé par le Saint-Père avec le titre de Messager officiel. Le 12 septembre dernier, le Négus lui faisait un accueil pompeux et très sympathique. Cinq jours plus tard, il lui réservait à son Palais une audience solennelle qui a produit un grand effet dans toute la capitale.

Quelques semaines plus tard, le 10 octobre, l'Impératrice elle-même accordait à l'envoyé du Saint-Père, une audience tout à fait gracieuse.

Tandis que S. M. Ménélik était décoré par le Souverain Pontife de l'Ordre pontifical du Saint-Sépulcre à Jérusalem, l'impératrice Taïtou recevait de Sa Sainteté le magnifique cadeau d'une précieuse mosaïque représentant Notre-Dame du Perpétuel Secours.

***

Voici, d'ailleurs, les détails que le missionnaire me donne sur sa réception par Ménélik et par l'impératrice :

Comme vous l'aviez prévu, mon arrivée à Addis Abbaba a coïncidé avec le jour du premier de l'an abyssin, ce qui a été considéré par Sa Majesté comme un heureux présage ménagé par le Ciel.

Le 12 septembre, au matin, l'Empereur, voulant honorer le Saint-Père à l'égal d'un Souverain, envoyait au-devant de moi son premier majordome, le *Kantiba* Wold-Tsadek, avec une nombreuse escorte de soldats. Notre rencontre eut lieu vers neuf heures, à Chola-des-Font, à une heure de la ville. Ato Haïl-Mariam, interprête particulier de Sa Majesté, accompagnait le *Kantiba*. Mais l'arrivée du R. P. Basile, avec ces messieurs de la colonie française, me causa une satisfaction encore bien plus intense.

Ayant tous mis pied à terre, le Kantiba, avec une exquise politesse, m'offrit, au nom de Sa Majesté le Négus, les souhaits de bienvenue, auxquels je répondis en priant l'envoyé de l'empereur de vouloir bien faire agréer à Sa Majesté l'expression de notre reconnaissance, comme étant l'écho même des sentiments du Saint-Père.

Après cela, nous nous sommes mis en marche vers la ville, que nous avons ainsi traversée de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la Mission, où toute l'escorte s'est réunie.

Le soir, Sa Majesté, renchérissant sur les habitudes d'hospitalité en honneur dans ces pays-ci, nous envoya d'abondantes provisions, ce qui a été renouvelé pendant quatre jours consécutifs.

Dès le lendemain, Ato Haïl-Mariam est venu à la Mission, pour s'entendre avec nous et préparer l'audience.

Au jour fixé, mardi 17, à neuf heures du matin, le Kantiba Wold Tsadek, se présentait à la Mission avec une très nombreuse suite de soldats. Il était suivi de l'interprête officiel.

Pour me prendre, l'empereur avait envoyé une superbe mule, magnifiquement caparaçonnée, et c'est dans cet équipage que, nouveau Mardochée, accompagné du R. P. Basile, des Frères Joachim et Samuel et entouré de l'escorte d'honneur, j'ai passé à travers la ville et suis arrivé au *Guebbi* (palais impérial).

Le Négus, vêtu comme aux grands jours, et entouré des hauts fonctionnaires de l'Empire, parmi lesquels LL. AA. Ras Wold Guiorguis et Ras Gouxa, m'attendait dans la magnifique salle du trône. Tous étaient debout, l'empereur seul était assis sur un riche canapé.

Après les trois saluts d'usage, je m'approchai de Sa Majesté qui me tendit affectueusement la main, et, m'étant reculé de quelques pas, je lui lus mon discours, puis je remis au monarque les lettres pontificales et je sortis de son écrin la belle décoration du Saint-Sépulcre, que le Saint-Père envoyait à Sa Majesté.



UN LION D'ABYSSINIE AU REPOS DANS SA CAGE ; d'après une photographie du R. P. BERNARDIN

A ce moment, l'empereur, dont le visage était empreint de la plus grande joie, retira lui-même son manteau impérial et m'invita à placer sur sa poitrine la croix d'or émaillée de rouge et à lui passer le grand cordon de cette insigne décoration, ce que je fis tout ému. Au même instant, cinq coups de canons retentirent, annonçant à la capitale ce joyeux événement.

Immédiatement après, Ménélik fit lire devant toute sa Cour, par son majordome, la réponse suivante :

« Vénérable Père,

« Les œuvres auxquelles vous vous dévouez au Harar nous ont prouvé depuis longtemps que vous professez un très grand attachement pour notre Ethiopie. Le Souverain-Pontife, en vous choisissant pour cette mission, a été bien inspiré, car, en vérité, vous en étiez digne. De notre côté, c'est bien sincèrement que, comme tant d'autres souverains, nous sommes heureux de lier amitié avec le Pape, certain que ses prières attireront sur nous d'abondantes bénédictions. »

Ce discours achevé, Ménélik, mettant fin à l'audience solennelle, nous invita à nous asseoir. Alors un entretien familier s'engagea, au cours duquel il me dit que je remettrais un peu plus tard à l'impératrice la lettre et les présents du Saint-Père. Il ajouta aimablement que nous aurions l'occasion de nous revoir bientôt. Sur ce, nous nous retirâmes, avec les mêmes honneurs que pour l'arrivée.

***

Dix jours après l'audience impériale du 17 septembre, Ato Haïl-Mariam vint à la Mission, envoyé par Sa Majesté, pour nous inviter à assister au dîner diplomatique qui devait avoir lieu le 28, au palais, à l'occasion de la fête Nationale de la Croix.

Nous nous y rendîmes, le R. P. Basile et moi. Au moment où nous entrions dans la vaste salle du banquet, M. Klobukowski, ministre de France, m'aborda avec une grande courtoisie et me dit :

« Mon Père, lorsque, parmi les représentants des puissances dans un pays, il se trouve un représentant du Saint-Père ayant une mission permanente, c'est à lui que revient de droit la présidence. Aujourd'hui, il se trouve que nous n'avons tous ici que des missions transitoires, toutefois je dois à mon titre d'ancienneté et de plénipotentiaire, l'honneur de la première place ; mais la deuxième vous revient de droit. »

L'Empereur, assis sur un trône élevé et entouré de ses Ras et grands dignitaires, présidait et veillait à tout. A notre entrée et à la sortie, nous allâmes lui présenter nos hommages.

Au festin assistaient plus de dix mille invités. A table, j'avais à ma droite le chargé d'affaires d'Allemagne, et à ma gauche celui de Russie ; en face le ministre de France, qui avait à sa droite le comte Coli, chargé d'affaires d'Italie, et à sa gauche Mme Vitalien ; M. Honoré Roux, consul de France, venait après le représentant de la Russie. Dans la conversation qui fut, tout le temps du repas, fort cordiale entre tous ces messieurs, M. Roux, qui avait connu nos tribu

lations passées, me dit avec un ton de vive sympathie, visiblement partagée par tous :

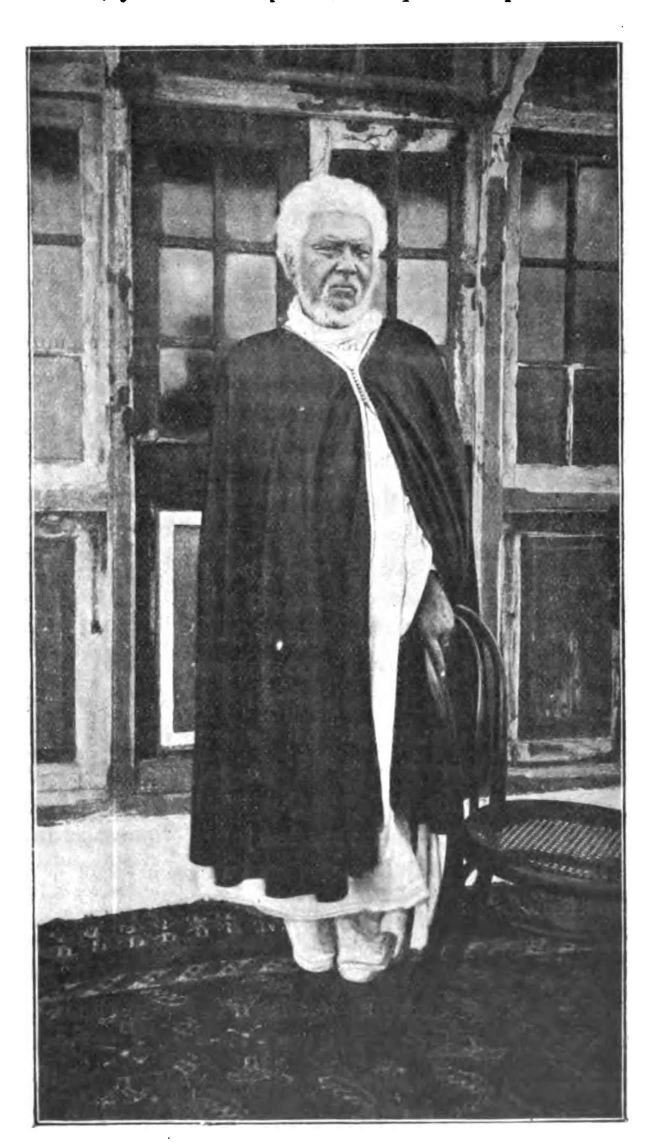
« — Mon Père, en vous voyant à cette place, je ne puis m'empêcher de comparer le présent à un passé vieux seulement de trois ans !... Que les temps sont changés ! »

***

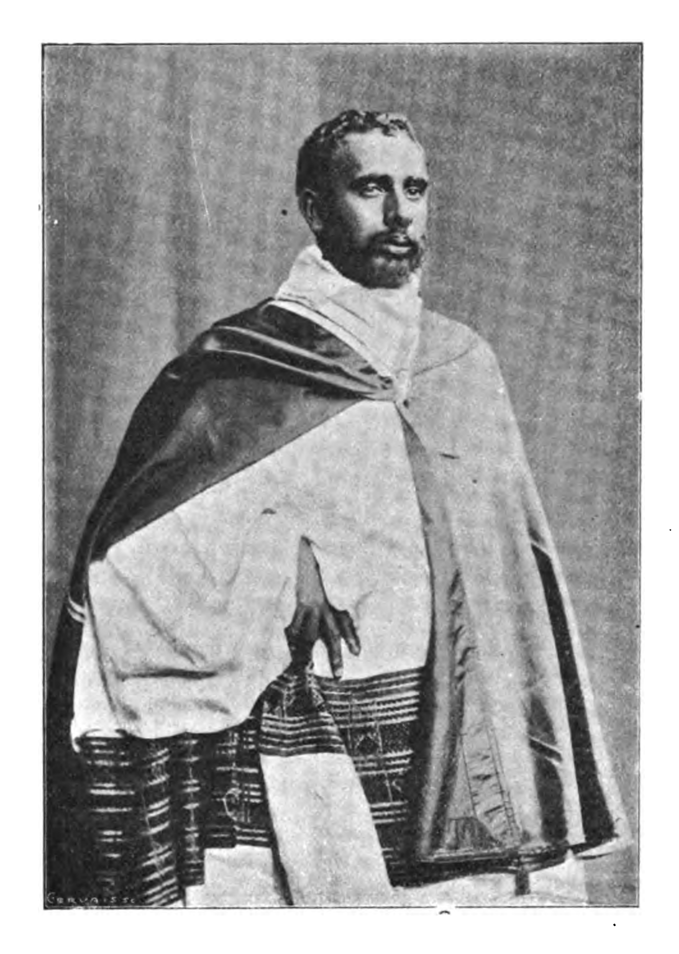
J'avais un très vif désir d'être reçu par l'Impératrice avant de remettre les autres décorations à leurs destinataires. Mais, le lendemain de la fête de la Croix, Leurs Majestés et toute la Cour s'étant rendues à Entotto pour y célébrer une fête de la Sainte Vierge, je me décidai à aller porter les décorations du Saint-Père aux personnages désignés, qui tous les reçurent avec les plus vifs témoignages de satisfaction.

La Cour impériale rentra à Addis-Abbeba le mercredi 2 octobre. Mais, par suite d'une indisposition qui dura quelques jours, l'Impératrice ne put me recevoir que le mercredi suivant, 9 octobre.

J'avais été convoqué pour le matin à dix heures. A l'heure convenue, j'arrivais au palais, et, après un quart d'heure



LE PRINCE MÉCHACHA WORKIÉ, ambassadeur du Négus à Jérusalem ; reproduction d'une photographie du R. P BERNARDIN.



ABYSSINIE — LE NAGAD-RAS IGGUERZON, attaché à l'ambassade du prince Méchacha ; photographie du R. P. BERNARDIN.

d'attente, je fus introduit par Ato Haïl Mariam, dans le pavillon où se trouvent les appartements de l'Impératrice.

Sa Majesté vint au-devant de moi jusqu'à l'entrée du grand salon et m'introduisit dans l'intérieur. Après avoir respectueusement salué Sa Majesté et lui avoir adressé quelques paroles, traduites par l'interprête, je lui remis d'abord les lettres du Saint-Père, puis, découvrant la mosaïque, je la lui présentai. A la vue de l'image de la Vierge et de l'Enfant Jésus, l'Impératrice ne put retenir un cri d'admiration et, s'inclinant, baisa respectueusement le tableau. L'Impératrice ne pouvait croire d'abord que ce tableau fût autre chose qu'une peinture ; mais, lui ayant montré de près la mosaïque et expliqué l'art minutieux avec lequel on l'avait composée, son admiration fut extrême.

« J'écrirai à Sa Sainteté moi-même, dit-elle, pour La remercier de sa paternelle attention. »

Je pris congé de Sa Majesté.

L'audience avait duré un petit quart d'heure.

***

Ce qui jette un jour favorable sur les bonnes dispositions du Souverain d'Ethiopie à l'égard du Saint-Siège, c'est ce fait significatif qu'ayant à envoyer au roi d'Italie une ambassade, il n'a pas voulu qu'à cette occasion le Saint-Père parût être oublié de lui.

En conséquence il avait confié au prince Méchacha Worqié, chef de cette ambassade, une lettre et des présents pour le Pape. Vous avez appris que Sa Sainteté Pie X avait reçu cette nouvelle ambassade du Négus le 7 octobre.

Nul doute que le R. P. Marie Bernard ne soit chargé par le grand Souverain d'Ethiopie de lettres qui seront pour le Saint Père un sujet de douces consolations au milieu de ses épreuves.

***

Je recommande à votre grand cœur cette chère mission des Gallas dont je suis chargé et qui maintenant, malgré les contre-temps de ces dernières années, est devenue un magnifique champ d'apostolat.

Je ne puis assez bénir la Providence qui jusqu'ici, par des voies inattendues, m'a permis de combler mes énormes déficits de chaque année. Mais mes charges se sont considérablement aggravées par suite de travaux d'impression indispensables pour le développement de notre apostolat. Si j'ajoute à cela la fondation de deux nouveaux postes, vous verrez quelles nouvelles charges sont venues cette année s'ajouter aux anciennes et me poussent à solliciter instamment l'appui de votre charité.

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

La maison de Notre-Dame des Anges de Kiou-Kiang.

Nous recommandons à la bienveillante attention de nos lecteurs la lettre suivante, que nous adresse de Kiou-Kiang sœur Thérèse, Fille de Saint-Vincent de Paul, une émule généreuse des Sœurs Gilbert, Ricaud, Ferrand, Mac-Carthy, qui font en Chine tant de bien et exercent un si fructueux apostolat par leur infatigable dévouement et par leur admirable charité.

LETTRE DE SŒUR THÉRÈSE, FILLE DE LA CHARITÉ A KIOU-KIANG

L'orphelinat Notre-Dame des Anges est un vaste établissement qui renferme toutes les œuvres de la Sainte Enfance : 300 orphelines dans la maison, un hospice de vieilles, un hôpital de femmes, un dispensaire où chaque jour on distribue des remèdes aux pauvres, et enfin les catéchumènes dont j'ai été chargée depuis quelque temps par la supérieure. Or, cette œuvre des catéchumènes est la plus pauvre et n'a jamais eu encore de fonds fixes et assurés. Si je regarde autour de nous, il m'est facile de constater que les ressources indispensables ne nous viendront pas de notre entourage. C'est donc aux âmes de foi et de grande foi que je m'adresse, à celles qui trouvent encore à donner après s'être dépouillées de tout et qui savent donner pour donner, sans autre espoir de retour que celui dont le divin Rémunérateur les récompensera.

***

Il me semble inutile de faire remarquer l'importance des catéchuménats dans les pays infidèles ; n'est-elle pas de premier ordre ? En effet, à côté des orphelinats de la Sainte-Enfance qui envoient chaque année tant d'anges au Ciel par le baptême des petits enfants et fournit à l'éducation chrétienne de ceux qui survivent, ne convient-il pas de placer en première ligne l'école des adultes qui ont vécu dans l'erreur et que la Providence nous amène.

Tout le monde sait à présent que la Chine semble se réveiller de sa léthargie séculaire et qu'un mouvement de conversion se produit d'une manière sensible. Peut-on rester indifférent à un fait si consolant et. malgré les difficultés, ne pas essayer d'utiliser la bonne volonté de tant de pauvres gens plus malheureux que coupables ?

***

Pour ma part, je ne puis me défendre d'une émotion profonde quand je vois des femmes de 40, 50, 70 ans et plus se mettre pour la première fois de leur vie à l'étude et s'assujettir à une règle, elles qui n'en ont jamais connu. Je désirerais que bien des chrétiens fussent témoins de leur attention au catéchisme ; ils diraient avec nous : « Dieu est là ! »

Ces jours-ci, une ancienne bonzesse demandait son admission, en disant qu'elle voulait vraiment honorer Dieu. Elle a rempli pendant trois ans l'office de *Ni-kou*, c'est-à-dire qu'elle a prié devant les *Poussas* dans les pagodes. Est-ce sa faute dans un pays où les femmes sont esclaves et sont vendues comme une vile marchandise au gré de leurs parents, de leurs maîtres ? Depuis son entrée, elle a montré beaucoup de bonne volonté et vient exactement tous les jours. Elle est externe comme toutes celles qui peuvent rentrer chez elles. C'est une excellente chose à mon avis que l'obligation imposée aux catéchumènes de venir tous les jours. Leur assiduité est un gage de leur future persévérance dans la vie chrétienne.

Dimanche dernier, *Ni-kou* assistait pour la première fois à la sainte messe et son étonnement était visible. Les cérémonies excitaient sa curiosité et elle s'est montrée surtout intriguée quand, à la communion, les jeunes filles se sont avancées nombreuses et recueillies à la sainte table. Sa voisine, plus ancienne et déjà instruite, lui donna des explications qui l'intéressèrent vivement.

Elles ne sont pas encore toutes arrivées, nos inté-

ressantes écolières ; c'est surtout en hiver qu'elles fréquentent l'école. Pour cette année, on nous en annonce plus de cent avec un ou deux bébés chacune. Elles ont été jusqu'à 140 à la fois.

Il faut nourrir tout ce monde, peu exigeant, il est vrai : du riz et des herbes salées suffisent. Mais, quand le prix du riz est élevé comme cette année, leur grand nombre occasionne beaucoup de frais. Il a fallu construire un logement très simple sans doute ; il manque encore bien des choses indispenpensables. On fournit un lit et une couverture à celles qui sont éloignées. La dépense pour un baptême d'adulte est de 12 à 15 francs. De plus, il faut des maîtresses catéchistes, à qui on donne à peu près 30 sous par mois ; c'est peu et c'est trop, ajouté à tout le reste. Oh ! 10.000 francs seraient vite employés et sans faire de luxe.

Nous suivrons la Providence et marcherons avec elle. Toujours pouvons-nous dès maintenant assurer ceux qui se feront nos bienfaiteurs de notre vive reconnaissance et de tous nos efforts pour faire fructifier les dons qu'ils voudront bien nous destiner. Oui, la moisson est abondante ! Que les âmes généreuses nous aident à la recueillir ; à elles sera la plus belle couronne et le vrai mérite. Persuadée que les secours matériels ne sont que des moyens indirects, j'ose encore solliciter les prières de tous les amis des missions, et ceux qui, comme moi, n'ont que leurs désirs, nous seront encore bien utiles s'ils implorent les grâces du Ciel, chose qui est au pouvoir de tous.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon et Paris. — Nous rappelons que mardi prochain, décembre, sera célébrée la fête de saint François-Xavier, patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

A Lyon, la sainte Messe sera célébrée à 8 heures, dans l'église Saint-Paul, par S. Em. le cardinal Coullié, et suivie d'une allocution par Mgr Mérel, préfet apostolique de Canton

A Paris, le saint sacrifice sera offert à 8 heures et demie, dans la chapelle du séminaire des Missions Etrangères, par Mgr Lavest, préfet apostolique du Kouang-si.

Turquie. — Mgr Michel Petkoff, évêque titulaire d'Hébron, vicaire apostolique des Bulgares de la Thrace, nous écrit d'Andrinople le 12 novembre 1907 :

« Permettez-moi de vous parler encore une fois de notre pauvre cathédrale à Andrinople : que des réparations urgentes, commencées depuis dix mois, restent inachevées, parce que nous avons dépensé tout ce que nous avions sous la main. Une somme de 1.200 à 1.300 francs suffirait pour la rendre convenable, décente à la majesté divine. En même temps les fidèles, peu nombreux, il est vrai, mais d'une piété exemplaire, seraient fiers de pouvoir répondre à leurs frères dissidents qui se prévalent de notre pauvreté. Eux-mêmes, les dissidents viendraient plus nombreux et plus souvent, si notre pauvre cathédrale, dédiée à saint Elie, auquel on est très dévot en Orient, était complètement restaurée et dignement ornée. Nous ne pourrons jamais y mettre les richesses en images et autres ornementations que les schismatiques prodiguent dans leurs églises; mais, du moins, il serait urgent qu'elle fût mieux adaptée au culte oriental.

« Dans les *Missions catholiques*, que nous lisons avec édification chaque semaine, nous voyons la charité inépuisable de nos frères d'Occident. Des secours extraordinaires et des souscriptions régulières et toujours généreuses, soutiennent les missionnaires dans leurs œuvres de salut. Nous sommes portés, malgré nous, à envier le sort de ces apôtres. Nous ne voudrions pas les priver de ces secours; mais nous demandons au divin Pasteur de susciter des âmes charitables, qui nous aident aussi dans l'œuvre de salut qu'Il nous a confiée. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Le R. P. Antoninader, prêtre indigène, nous écrit de Mogaiyur, le 16 octobre 1907 :

« Généreux lecteurs des *Missions catholiques*, je m'adresse à vous aujourd'hui ; j'ai contracté, il est vrai, déjà envers vous des dettes immenses ; mais vous n'ignorez pas que, quoique bien pauvre, le missionnaire trouvera moyen de les acquitter : n'a-t-il pas à sa disposition l'or de la prière, cette monnaie du Ciel ?

« Le but de cette lettre est de vous faire part des ravages terribles du choléra qui, depuis février jusqu'à septembre 1907, n'a cessé d'infester mon pauvre district.

« Bien vaste est celui-ci, puisqu'il compte 5.000 âmes et comprend 42 villages. Laissez-moi vous entretenir de l'un d'entre eux, Paranur, situé à 3 milles à l'ouest de Mogaiyur, ma résidence habituelle. Ce village comprend 352 néophytes et 1.600 païens à peu près.

« Aussitôt la nouvelle de l'épidémie connue, je courus vers mes chers chrétiens, et après avoir emprunté une tente à l'un de mes confrères, je fis là ma demeure.

« Toute maladie réclame des remèdes ; il fallait en faire venir de Madras ou de Pondichéry, et vous devinez qui payait les notes ? Les païens eux-mêmes venaient me trouver, me promettant de renoncer à toutes leurs superstitions.

« Beaucoup assistaient à ma messe. Après mon action de grâces, j'entrai dans chaque maison ; car le choléra sévissait si fort qu'il n'y avait pas de famille qui ne fût atteinte dans trois ou quatre de ses membres. Je distribuais des remèdes, car, faute d'argent, ces pauvres gens ne pouvaient en acheter. Vint un moment cependant où ma bourse refusa de suffire à mes besoins.

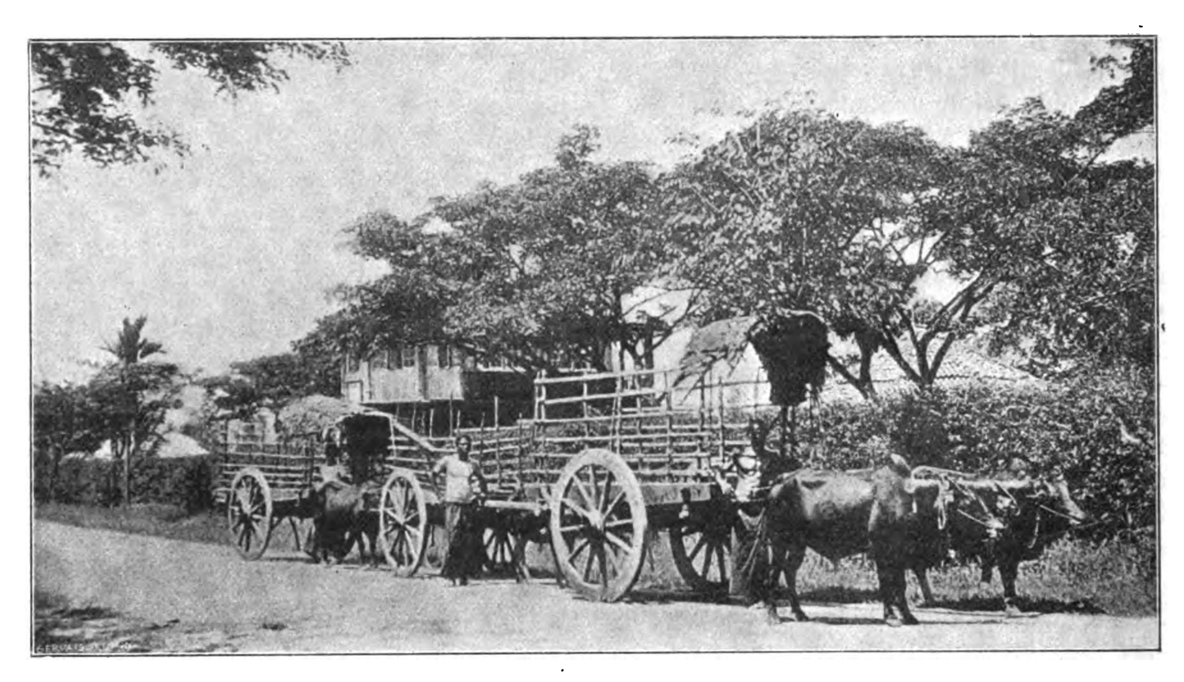
« Quand le corps souffre, l'âme se rapproche de Dieu. Il en a été ainsi à Paranur. Chrétiens et païens se repentaient de leurs péchés et en faisaient pénitence. Matin et soir, ils organisaient une procession en l'honneur de Marie.

« Daigne la Reine des Anges dessiller complètement les yeux des pauvres idolâtres qui vivent près de moi et les ouvrir à la lumière de la religion ! Oh ! si je pouvais multiplier les chapelles dans mon district, en ouvrir une modeste dans chacun des villages qui le composent !... »

Colombo (*Ceylan*). — Le R. P. Kieger, Oblat de Marie immaculée, nous écrit de Halpe près Négombo :

« Lorsque je vous envoyai ma dernière relation sur les missions de Colombo, je me trouvai à l'ombre de la cathédrale de cette ville. Aujourd'hui, me voici à 50 kilomètres de mon ancienne résidence. Le 17 février, Monseigneur l'archevêque me fit remettre un pli, contenant avec les mots : » Bon courage ! » l'ordre d'aller à la mission de Halpe. Les malles sont bien vite ficelées, et me voici allant, non pas à pied, comme les apôtres de l'âge héroïque, mais en steamboat et en charrette à bœufs. Ce dernier véhicule sera désormais mon moyen ordinaire de locomotion. (*Voir la gravure* page 570). J'arrive à destination en pleine nuit, après avoir failli me casser le cou, en traversant un pont en bois. Au moment où la voiture passait, une planche de ce pont se brisa par le milieu, et, se redressant, arrêta violemment la voiture. On en fut quitte pour la peur.

« Ma mission est en pays entièrement singalais. Elle s'étend sur un espace de 30 kilomètres de long et 8 de large : il y a donc de quoi se remuer. La population, relativement assez dense, est en majorité bouddhiste. Le nombre des catholiques s'élève à 6 500. Il y a cent ans, on ne rencontrait ici aucun centre religieux. Aujourd'hui nous comptons huit églises bâties et quatre



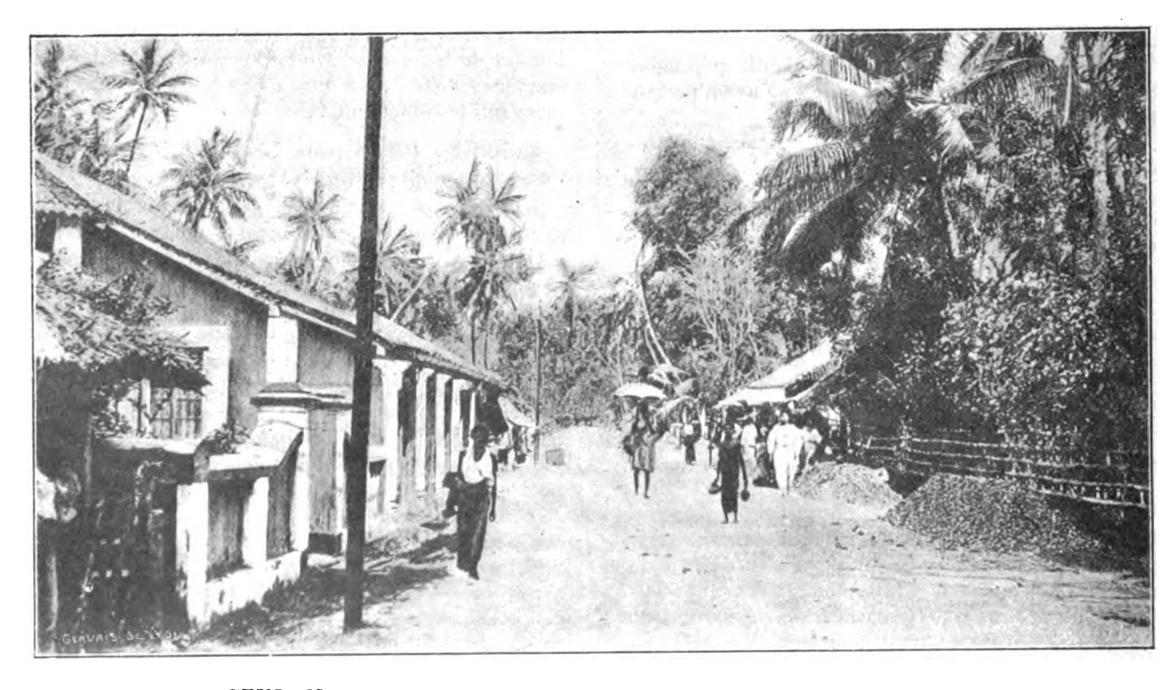
CEYLAN. — Un char a bœuf ; reproduction d'une photographie.

à bâtir. Il est vrai que, si l'on excepte l'église principale, les autres ne sont guère que des granges. Mais, enfin, ce sont des abris où les fidèles peuvent se réunir le dimanche et lorsque le Père vient donner la mission.

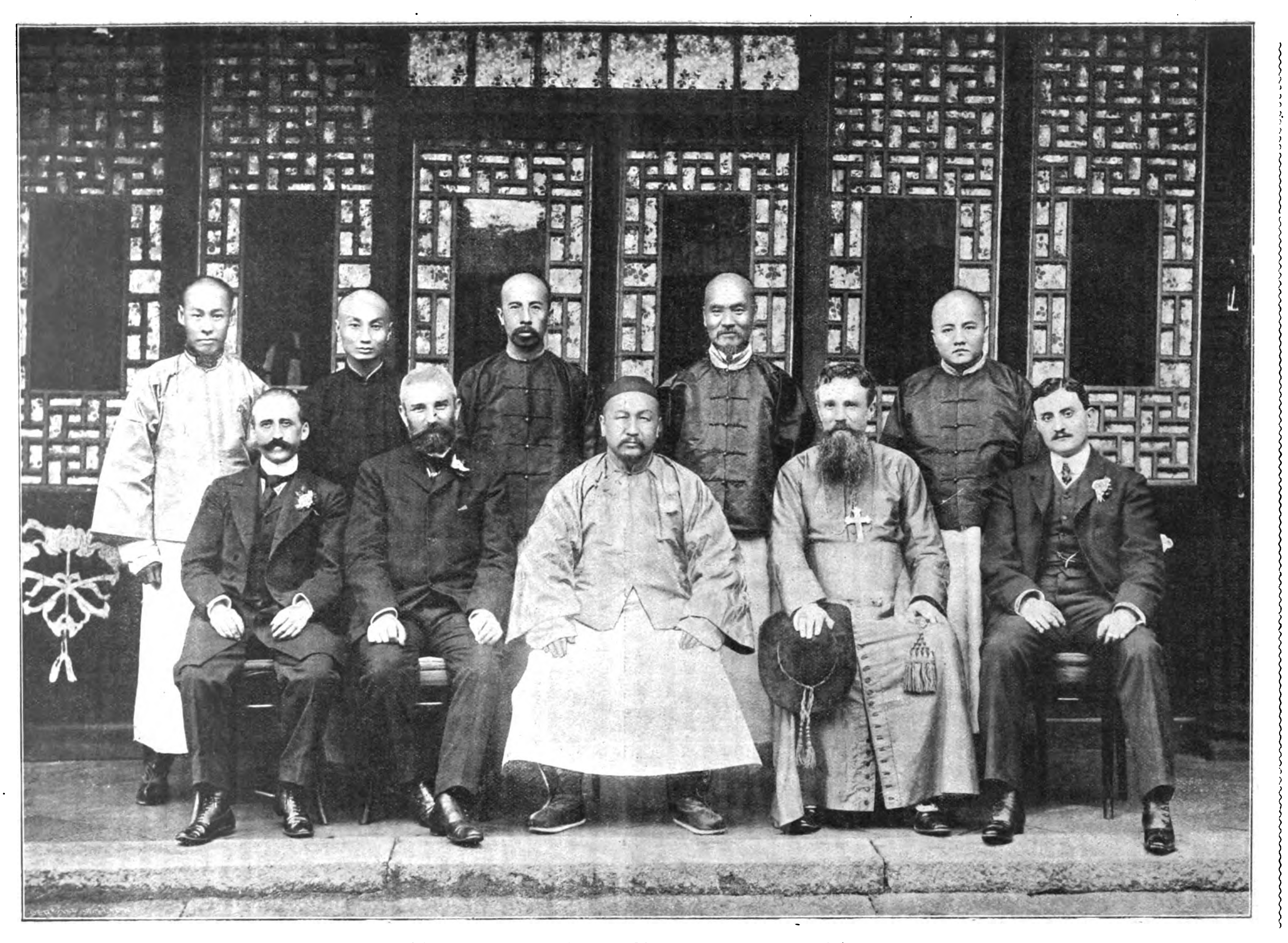
« Outre le soin de ces églises, le missionnaire de Halpe doit s'occuper des besoins intellectuels, spirituels et matériels d'une dizaine d'écoles. A lui de bâtir le local, de choisir les maîtres, de leur fournir un traitement et de pourvoir à tous les besoins de ces écoles. Cela n'est, certes, pas un petit souci. Ici le gouvernement vient grandement en aide au missionnaire, en accordant une subvention pécuniaire pour tous les enfants qui passent bien l'examen de fin d'année. Malheureusement, dans les missions qui commencent, telles que la nôtre, ces subventions sont insuffisantes pour couvrir les frais de construction et d'entretien.

« La principale église de cette mission a, je l'ai dit, l'air d'une église, quoiqu'elle soit encore loin de son entier achèvement. Mes vénérables prédécesseurs ont peiné beaucoup pour la construire. Maintenant que le vent et la pluie n'empêchent plus la célébration des offices, il s'agit de leur donner un peu de l'éclat qui leur convient.

« A mon arrivée j'ai trouvé un seul chantre, qui, armé d'un antique violon, remplaçait à lui seul les orgues et les chorales des églises européennes. Aussitôt j'ai choisi les meilleures voix parmi les 120 enfants de l'école. La première fois que je leur fis donner le *la*, j'obtins du coup toute la gamme et même davantage: chacun chantait une note différente. Pour m'aider dans ma tâche, je me mis en quête d'un harmonium. A force de recherches, je finis par en trouver un dont personne ne savait se servir. On voulut bien me le prêter. Mais quelle boîte! Le souffle



CEYLAN. — Bambalapitiya Road; reproduction d une photographie



M. Bapst, consul de France. Le vice-roi Tcheng. Mgr Mérel.

CHINE. — HAUTS PERSONNAGES FRANÇAIS ET CHINOIS DE CANTON ; reproduction d'une photographie envoyée par M. GERVAIX

s'échappant par les fissures faisait plus de bruit que la note touchée. Enfin je parvins à le rendre utilisable. La première fois que j'en jouai à l'église pour accompagner mes petits chantres, toute l'assistance était aux anges. On n'est pas difficile par ici.

« Non loin de l'église s'élève une magnifique bonzerie, dotée d'une belle cloche bien sonore, et matin et soir (pour imiter et vexer les catholiques) les moines bouddhistes font retentir cette cloche au loin. Hélas! pour leur répondre, nous n'avons qu'une pauvre sonnette qu'on entend à peine à 200 mètres, et dont le son fêlé ressemble bien plus à celui d'un chaudron qu'à celui d'une cloche. Quel bonheur si la Providence voulait bien nous envoyer une bonne petite cloche à la voix sonore et argentine. Espérons en la Providence. »

Gallas. Le R. P. Joseph Diégo, capucin, écrit de Lafto-Harar à M. l'abbé Hugues Fages, élève au grand séminaire de Toulouse :

« Le territoire de notre mission est immense, aussi grand que la France ; mais, à cause du petit nombre des missionnaires, notre ministère est assez restreint. On a pu néanmoins amener à l'Eglise catholique 30.000 néophytes. Le plus grand nombre de ces conversions a été obtenu au Choa et au Kaffa. Le moyen d'évangélisation adopté est le suivant : on ramasse le plus d'enfants que l'on peut, on les élève et on les marie chrétiennement, et ainsi l'on arrive à créer quelques nouveaux foyers chrétiens tous les ans. Quant aux conversions d'adultes, elles sont peu nombreuses.

« Dans chaque mission nous sommes un ou deux Pères ensemble. Nous avons de nombreux enfants autour de nous ; nous leur faisons un peu de classe le matin et le soir. Tout le reste du temps se passe aux champs. Puis on fait tous les jours le catéchisme aux gens du village, tantôt aux hommes, tantôt aux femmes. On visite les malades, on donne des remèdes. On visite les groupes de chrétiens répandus au loin dans les villages, on leur administre les sacrements, on prêche, et on retourne à la résidence de Lafot.

« Les deux œuvres qui nous sont le plus à cœur et pour lesquelles je vous demande la permission de tendre la main c'est notre séminaire d'abord et avant tout, puis notre léproserie (voir la gravure p. 565)

« Dans le séminaire, nous avons 25 enfants ; les plus grands sont âgés de 13 à 14 ans, ils savent déjà un peu de latin. Presque tous connaissent ou comprennent le français. Je me donne de tout cœur à cette belle œuvre. Dieu veuille susciter quelque âme généreuse qui daigne s'y intéresser ! »

Etats-Unis. — Comme il existe à l'heure actuelle 250 églises catholiques à New-York, et comme chacune de ces paroisses n'ont, en moyenne, qu'un ou deux milliers de fidèles, on serait tenté de croire que le culte catholique doit trouver difficilement des ressources suffisantes dans cette grande ville. Au contraire, les fidèles réussissent à pourvoir à tous les besoins de leurs prêtres ; ce sont eux qui font construire l'église, qui rétribuent le clergé, qui soutiennent l'école chrétienne presque toujours attachée à la paroisse.

Dans certains quartiers pauvres, mais populeux, où le nombre des catholiques atteint le chiffre de 10.000, il n'est pas rare que la paroisse dispose d'un revenu de 50.000 dollars, ce qui ferait supposer que chaque catholique dépense pour l'entretien de son culte 1 dollar (5 francs) par an. Mais ce qui, en réalité, assure la rétribution du clergé et l'entretien de l'église, ce sont les dons particuliers et les cotisations généreuses des plus fortunés.

Bien que la rétribution d'un curé de paroisse new-yorkaise varie suivant l'importance de la paroisse, on peut admettre que le salaire d'un prêtre est de 4.000 francs par an, somme relativement peu élevée étant donné le coût de la vie aux Etats-Unis. Mais, ce qui est inestimable, le curé catholique de New-York jouit sans conteste de la liberté, liberté de gérer sa paroisse, d'employer ses fonds et de diriger son école.

Les Ecoles Fétiches à Adjara

PAR LE R. P. A. BAUZIN,
DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON
MISSIONNAIRE A LA COTE DE BÉNIN

Il y a vingt-trois ans, aux mois d'avril, mai, juin et juillet 1884, le regretté et savant P. Baudin nous donna sur *le fétichisme et les féticheurs* un très remarquable travail. La cosmogonie et la théogonie des nègres de la Guinée, les ministres du culte fétichiste, leur hiérarchie, leur consécration, leur affiliation, leur doctrine, étaient étudiés dans cette monographie et décrits avec une abondance de détails que personne jusqu'alors n'avait été à même de donner. Le R. P. Baudin avait aussi traité la question des « écoles fétiches », mais incidemment et très sommairement. Les pages dont nous commençons la publication complètent très heureusement la précédente notice et jettent des lumières nouvelles sur le culte ténébreux en honneur à la Côte occidentale d'Afrique. Comment le R. P. Bauzin a pu se procurer les renseignements nécessaires dans l'*Avant propos* de son beau travail.

Voilà un titre qui étonnera peut-être les lecteurs des *Missions catholiques*. Si la charité catholique a ouvert sur tous les points du globe des écoles où les enfants apprennent, outre les connaissances usuelles dont ils ont besoin dans le cours de leur vie, la religion de Dieu et les devoirs qu'elle impose, le démon, de son côté, n'a pas voulu rester en retard.

Pour ce qui concerne la petite région d'Adjara, on verra que ce qu'il a institué par le ministère des tout-puissants féticheurs mérite parfaitement le nom d'école.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer des bâtiments modern-style, des locaux vastes et bien aérés, tout le fourniment réglementaire : des cartes murales, des tableaux noirs, des livres de toutes sortes, des cahiers d'écriture et de dessin, des encriers, des plumes, etc... tout ce qui fut le cauchemar de nos jeunes années... Non, dans les écoles du fétiche, point n'est besoin de tout cela.

Cependant ce sont bien des écoles, car on y donne des leçons de langue, de chant, de musique, voire même et surtout des leçons de danse.

On trouvera dans ce récit des détails curieux. Plusieurs se demanderont comment (vu le silence absolu des Noirs sur tout ce qui concerne le fétiche) j'ai pu recueillir ces renseignements.

Je les déclare néanmoins authentiques, car ils m'ont été donnés par deux de mes jeunes chrétiens qui avaient, eux-mêmes, pendant leur jeunesse, fréquenté ces écoles, et je crois qu'ils n'avaient aucun intérêt à me tromper.

Un soir, je les pris à part et je leur posai la question suivante :

« — Si je vous demandais de me donner quelques détails sur le fétiche, me les donneriez-vous ?

« — Oh ! oui, Père.

« — Vous n'auriez pas peur ?

« — Peur de quoi, Père ? »

J'avais trouvé mes hommes. Nous commençâmes le soir même. Et pendant longtemps, de huit heures du soir à neuf heures, ils vinrent plusieurs fois par semaine me raconter tout ce qu'ils savaient. Ce qu'ils m'ont donné de plus complet, c'est précisément ce qui fait l'objet de cette relation, c'est-à-dire les écoles fétiches. Naturellement, nous faisions ce petit travail en secret, la prudence ayant toujours été mère de la sûreté.

.·.

D'abord, qu'est-ce que les écoles fétiches ?

Ce sont des cases dans lesquelles une partie des enfants des deux sexes de la région d'Adjara vont apprendre une

langue spéciale dite « langue du fétiche », et de plus les lois et les observances du culte fétichiste. Ce sont eux qui plus tard auront qualité pour trancher les cas de conscience qu'on leur transmettra. Leur opinion sera suivie. Ce sont eux et eux seuls qui danseront les jours de fête du fétiche.

A vrai dire, la langue qu'ils apprennent n'est pas usitée journellement dans la région. Elle est surtout parlée à l'école. Mais si deux Noirs qui ont été autrefois à l'école se rencontrent dans un sentier, c'est de cette langue qu'ils doivent se servir.

Ne la connaissant pas, je ne puis dire si elle est riche ou pauvre ; mais il paraît qu'on peut exprimer sa pensée en se servant d'elle tout aussi bien que d'un autre idiome africain.

Et il y a ceci à noter : c'est que les voisins des gens d'Adjara, c'est-à-dire les gens de la région de Djegan et des Toris ont aussi leur langue fétiche. C'est une Babel incroyable que cette banlieue de Porto-Novo ! Il faut une heure et demie pour aller d'Adjara à Djegan, à peu près autant pour être dans le territoire des Toris, et dans cet étroit domaine on parle trois langues fétiches. Chacun veut avoir la sienne. Les gens n'ont de commun que leur soumission au démon, à qui ils appartiennent toute leur vie et qu'ils désignent sous le nom de *Vôdour Miton*, ce qui veut dire « notre fétiche », ou autrement « ce que nous adorons ».



Il y a à Adjara deux cent quarante fétiches, sans compter leurs enfants, car il y a des fétiches mâles et femelles. Les principaux seuls ont une école à part. Pour les autres, on les réunit huit ou dix ensemble et ils ont une école commune, c'est-à-dire que les enfants qui sont voués à ces différents fétiches vont à la même école.

Circonstance à noter : ces écoles ne fonctionnent pas toujours ; ainsi actuellement à Adjara il n'y en a pas. La plus proche se trouve à trois quarts d'heure d'Adjara. Il y en a aussi au village de Djegan, dont j'ai parlé plus haut.

Lorsque le chef féticheur d'Adjara décide la réouverture des écoles, on avertit les chefs de famille que le fétiche demande des enfants. Naturellement tous répondent : « — C'est bien ! nous sommes très contents ; nous en avons ; que le fétiche choisisse. »

Hélas ! on ne montre pas la même bonne volonté lorsque c'est moi qui vais demander des enfants pour l'école de la mission.

L'un me répond :

« — Ah ! Blanc, moi, je t'en donnerais bien ; mais il ne m'en reste plus un seul, j'en ai enterré trente (textuel). »

Un autre :

« — Moi, je n'en ai pas ; mais je connais quelqu'un qui en a beaucoup, j'irai lui parler. Reviens dans cinq jours. »

Heureusement, je sais ce que cela veut dire.

Un troisième :

« — Tiens, Paddi, je te donnerais bien celui-là ; mais il est très méchant : il désobéit, il vole ; il est gâté, cet enfant-là. »

A cela je réponds :

« — Mais j'espère pouvoir le rendre meilleur.

« — Non, vois-tu, Paddi, je te dis que jamais cet enfant-là ne sera assez bon pour rester chez toi. Si encore j'en avais un autre... »

Beaucoup me congédient par cette phrase, alors qu'il y a de vraies nichées d'enfants qui se roulent dans la poussière, le ventre au soleil. Si je leur en fais la remarque, ce sont, disent-ils, non leurs propres enfants, mais ceux de leurs frères ou voisins, lesquels naturellement ne sont pas là.

Mais s'agit-il de donner des enfants au fétiche. Oh ! alors il y en a. Et si, par hasard, quelqu'un se montre indécis, le féticheur aura vite fait de le persuader.



Les parents une fois avertis des désirs du fétiche, plusieurs groupes d'hommes, un tambour en tête de chaque bande, font le tour des villages, pénétrant dans les cases et s'emparant de force des enfants qui leur conviennent. Si les enfants crient et se débattent, on enveloppe leur tête d'un pagne et, en un tour de main, l'un des hommes les hisse sur son épaule. Pendant cette opération, les hommes chantent et le tambour résonne afin d'étouffer les pleurs et les cris des violentés.

Le plus curieux, c'est qu'on ne prend pas seulement des enfants, mais quelquefois aussi de jeunes femmes. Auraient-elles un enfant à la mamelle, cela importe peu.

Je me souviens qu'un jour où j'étais allé, avec un enfant, visiter un village, un négrillon vint à notre rencontre et se mit à causer avec celui qui m'accompagnait comme on peut causer entre vieilles connaissances. Je demandai à mon jeune *socius* :

« — Tu connais cet enfant ?

« — Oui, Père ; c'est le fils de ma sœur, il était avec moi à l'école du fétiche.

« — Voyons, tu veux rire ; il était trop petit !

« — Oui ; mais sa mère était aussi à l'école, elle le portait sur son dos. »

Le dos maternel, voilà le perchoir et le berceau des petits Noirs.

On prend aussi quelquefois des hommes de vingt-cinq à trente ans. C'est le cas d'un de nos voisins. La dernière fois qu'il y eut école fétiche à Adjara, c'est-à-dire en 1899, lui aussi fut averti d'avoir à se rendre à l'école. Il refusa ; mais il fut ligotté, ficelé comme un paquet et emporté. Depuis, on l'appela *Kantoésé*, mot qui signifie littéralement : « celui qui écoute la corde », mais dont le vrai sens est celui-ci : « il faut écouter ce que te dira la corde avant de refuser d'obéir ».

Le recrutement achevé, le total des écoliers est quelquefois de huit cents, même de mille pour chaque grande école. Naturellement tous ne sont pas logés ensemble. Les premiers arrivés habitent dans des cases construites sur la place même du fétiche. Les autres sont logés d'ici, de là, dans d'autres cases, spécialement construites pour eux tout près.



Et le noviciat commence. Il est dur. Pendant trois mois les enfants doivent coucher sur la terre nue et ne jamais se laver. Comme les Noirs aiment se baigner chaque jour, cette privation de bain leur est très pénible. Les autres Noirs qui viennent les voir les consolent, en disant que ces privations leur donneront une large part aux privilèges du fétiche et qu'après avoir été à la peine, ils mériteront d'être à la joie et à l'honneur.

Au bout de trois mois, ils peuvent coucher sur une natte et se laver. Alors ils échangent le pagne en coton qu'ils avaient apporté en entrant à l'école, contre un pagne en fibres de palmier-raphia ; à l'école du fétiche il est interdit de porter des pagnes venus d'Europe. C'est également ce jour-là qu'ils reçoivent un nom nouveau.

Il arrive quelquefois que des parents demandent pour leurs enfants la permission de coucher sur une natte pendant les trois premiers mois. Alors, moyennant cadeau, ces faveurs sont accordées, mais seulement aux quatorze premiers arrivés, sept parmi les garçons et autant parmi les filles.

L'un des deux jeunes gens qui me fournissaient ces détails s'était trouvé parmi les sept premiers arrivés. Un soir, il lui échappa cette réflexion : « Dire que tout ce que j'ai souffert alors ne me servira de rien pour le ciel ; ce n'était pas pour le bon Dieu. »

J'étonnerai sans doute les lecteurs en affirmant qu'il y a une certaine moralité dans ces écoles, qui, on le voit, sont des écoles mixtes. Et cependant cela est. Par exemple, si un garçon se trouve dans la nécessité d'emprunter quelque chose à une fille, celle-ci ne doit pas le lui remettre de la main à la main. Elle doit le déposer à terre. De même si une fille veut emprunter quelque chose à un garçon. S'ils étaient pris à se passer un objet de main en main, quelques bons coups de corde les rappelleraient au respect des convenances.

De plus, garçons et filles ne peuvent pas aller se baigner ensemble dans la même lagune. Les garçons vont d'un côté, sous la conduite d'un surveillant ; les filles, d'un autre, également sous la conduite d'une surveillante. Même — et voilà qui paraîtrait singulier à un lycéen — dans les écoles du fétiche, il est défendu de fumer ! défendu de boire des boissons enivrantes ! Il est également défendu à ces enfants de se mettre la main sur l'épaule, par manière de camaraderie, ou de se pincer entre eux.

Le démon moralisateur ! Qui l'aurait cru ?

(*A suivre.*)

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

XIII

Intérêts de la France en Chine.

La question des intérêts français en Chine a été traitée supérieurement par M. Haas, ancien consul, et nous nous bornerons à reproduire son opinion très autorisée.

« Il y a lieu, a dit M. Haas, dans une communication à la Société de géographie commerciale de Paris, de protester énergiquement contre les bruits alarmants intéressés qui sont susceptibles de faire reculer les capitaux disposés à se porter vers le commerce et l'industrie en Chine.

La sécurité est absolue, et s'il est un pays où les troubles intérieurs n'ont jamais porté préjudice aux intérêts des étrangers, c'est la Chine.

« La situation n'a, d'ailleurs, pas changé. Au point de vue économique, on a fait un pas en avant. Mais la Chine reste intangible en face du défaut d'entente des étrangers. Seule, une guerre européenne pourrait faire sonner l'heure de la « curée de la Chine ».

« L'Empire Céleste peut se diviser en deux zones. La zone méridionale : l'arrière-pays du Tonkin et de la Birmanie, avec ses cent millions d'habitants, ses échanges qui se chiffrent déjà par plus d'un milliard, ses grandes artères navigables, son commerce intense, son activité, est la seule qui nous intéresse ; l'arrangement anglo-français de 1896 doit nous donner, dans cette zone, la large compensation des sacrifices que nous a imposés le traité de Francfort.

« Mais nous ne devons pas laisser perdre le bénéfice de cette convention.

« Il ne faut pas exécuter une seconde fois Dupleix », mais croire à l'avenir réparateur et reconstituant que nous réserve l'*hinterland* de l'empire de l'Indo-Chine.

***

M. Haas parle de nos moyens de pénétration économique dans les deux zones différentes qui occupent notre diplomatie et notre activité commerciale et industrielle. Il fait un rapide examen des choses faites, de ce qui reste à faire. Il prouve qu'en réalité, la France, si calomniée, si malmenée par ses enfants gâtés, est toujours au premier rang. Il démontre que c'est en réalité, à ses efforts pratiques et positifs que l'Angleterre et le monde doivent la situation dont jouissent les nations, sur le terrain minier, dans cet incomparable Su-tchuen, le grenier de l'*hinterland* du Tonkin et de la vallée du Yang-tsé.

Il rappelle qu'en 1858, c'est le syndicat français de Tchong-King qui a réellement pris la bastille où dormait, sous les fers d'une politique d'obstruction et de résistance, la liberté du travail industriel.

Il prouve que, si l'Angleterre et les autres nations peuvent exploiter des mines, c'est à la France qu'on le doit.

Après avoir parlé de nos moyens de pénétration morale dans les deux zones, après avoir fait l'histoire du protectorat, après en avoir exposé le mécanisme, la composition, les règles, les méthodes, le but, et avoir rendu tangibles les indiscutables avantages politiques, économiques et moraux, après en avoir dit le secret et démontré l'inéluctable nécessité de le défendre contre les attaques directes et indirectes, M. Haas a parlé en termes émus de la discussion que cette grave force nationale a soulevée dans le Parlement et qu'elle soulève, hélas ! tous les ans, au plus grand détriment de nos intérêts séculaires. Il pense qu'il n'en faudrait pas davantage pour arracher des mains de la France, au profit des autres nations, une antique force de pénétration morale que nos concurrents nous envient.

Il gémit en voyant avec quelle insouciance et quelle ignorance le public accueille tous les ans la discussion d'une question qui, eu égard à son caractère historique et à son importance, mérite un meilleur accueil. Il déplore les conséquences d'une telle faute.

« Ah ! s'écrie-t-il, qu'elle est éloquente, la leçon que la Convention de 1792 a donnée à ceux qui, sous prétexte de faire échec au cléricalisme, ont jeté hier nos missionnaires et leurs œuvres de pénétration en pâture à nos adversaires politiques en Chine. Ils ne s'en doutent pas.

(1) *Missions Catholiques* des 11, 17, 24 octobre, 1er, 8 15 et 22 novembre.

« Quelle suggestive direction de notre politique extérieure pour le Parlement, quel sentiment élevé de la grandeur de la patrie !

« La glorieuse et immortelle assemblée de 1792, qui a su faire la grandeur civile et laïque de la France, n'a pas sacrifié aux exigences de la politique, dont l'esprit nous guide, les bases solides de notre influence extérieure. Elle a eu la conception d'une *plus grande France ;* elle l'a entrevue dans la lucidité de son patriotisme que rien ne pouvait obscurcir, là où elle peut le réaliser en dehors des frontières, au delà des mers.

« Elle a ordonné à tous les consuls du Levant de soutenir l'influence de la patrie en s'identifiant avec les missions et leurs œuvres.

« Ils ont plané, nos pères, à une telle hauteur au-dessus des préférences personnelles, au-dessus des exigences de leur philosophie, qu'ils n'ont plus aperçu que la patrie menacée autant au dehors qu'à l'intérieur. Ils ont compris que la politique extérieure s'accommoderait mal de la politique intérieure et, sans hésiter, ils ont renoncé à leurs méthodes, à leur théorie, pour maintenir intacte l'autorité des missions du Levant.

« Et c'est après un tel enseignement que nous accusons publiquement et injustement nos missionnaires d'être la cause de tous les désordres et de l'esprit anti-européen en Chine. Quelle faute ! quel outrage ! quelle ignorance !

⁂

« Ils nous ont malheureusement entendus, ces mandarins, ces lettrés, qui ont reculé les bornes de la cruauté en martyrisant atrocement quelques Filles de la Charité. Ils nous ont entendus, hélas ! et nos paroles se traduisent à leurs oreilles, par ces mots : « Nous nous désintéressons des missions placées sous notre protection ; s'il leur arrive malheur, tant pis ! Elles n'ont pas notre sympathie ; leurs œuvres ne nous intéressent pas. »

« L'histoire du protectorat n'est qu'une longue traînée de sang.

« La partie saine de la population de l'Empire réprouve les atrocités qui n'ont aucun caractère religieux et se produisent périodiquement, sur commande, pour lasser les étrangers.

« On se répétera, de ville en ville, ce qu'on a dit dans notre pays des troubles périodiques de Chine. Pourquoi égarer l'opinion ? Hier, nous avons fait pression pour faire tomber quelques têtes à Pao-ting-fou.

« On sait qu'on ne nous a pas accordé grand'chose. Aujourd'hui, nous autorisons la légation de Chine à Paris à croire que nous nous repentons et que dorénavant on remerciera les mandarins quand ils instigueront la vile population à égorger quelques missionnaires et à détruire leurs œuvres.

« Et vous voulez qu'après cela notre ministre à Pékin puisse intimider les ministres du Fils du ciel, quand on foulera aux pieds le protectorat de la France !!!

⁂

« On a entendu ici l'évêque du Thibet, Mgr Biet. Nous étions tout émus quand ce pionnier de la civilisation nous a parlé des incroyables souffrances physiques et morales au prix desquelles il a fait connaître et apprécier la France, sa bien-aimée patrie, sur les glaces éternelles du « toit du monde ».

« Ce que n'a pas dit ce vaillant apôtre, qui avait autant la passion de la France que celle du prosélytisme chrétien, c'est l'esprit avec lequel il a accueilli M. Coffiney, l'agent de M. Paul Kingsbourg.

« Notre collègue a porté le drapeau commercial, toujours le drapeau de la France (puisque l'influence dans ces lointaines régions n'a qu'un caractère économique), jusqu'à Tatsienlou, perdu dans les gorges du Thibet.

« Il ne pouvait pas le porter plus loin ; sans cela il y serait allé.

« Tatsienlou dépend de la Chine ; c'est un intéressant peuple point de contact commercial entre le peuple thibétain et le chinois.

« La ville n'est pas ouverte au commerce des étrangers. Pas la moindre protection officielle. On y va au petit bonheur. Et personne n'y est allé avant nous. Si cette unique maison française et européenne a pu se maintenir et vivre, c'est grâce à nos compatriotes les missionnaires du Thibet, qui ont tourné les difficultés. C'est ainsi qu'ils comprendront toujours leur rôle. Puisse l'écho des paroles dangereuses prononcées à la Chambre des députés ne pas parvenir jusqu'à leur oreille ! Ce serait pire que les souffrances sans nom qu'ils endurent dans ces inhospitalières régions, au milieu des lamas, les tyrans de ce malheureux peuple thibétain, et que des hommes de bronze à l'âme d'or peuvent seuls supporter.

⁂

« Je les ai vus à l'œuvre, et je voudrais que leurs détracteurs en puissent faire autant. La vérité et la patrie ne seraient pas condamnées à entendre les pires critiques.

« Un jour, l'évêque du Thibet, pourchassé de Batang à Tatsienlou, de Tatsienlou à Batang, errant de ruines en ruines avec quelques confrères français et quelques chrétiens indigènes, reçut une lettre portée solennellement par un messager du vice-roi des Indes.

« C'était la porte de la délivrance qui s'ouvrait; le représentant de la reine tendait la main : « Puisque vos souffrances « n'ont pas de limites, puisque la France, votre naturelle « et légale protectrice, est trop loin pour vous porter se« cours, le gouvernement de l'Inde britannique est heureux « de vous tendre la main par-dessus l'Himalaya et de vous « envoyer une garde ! »

« C'était une offre noble et généreuse.

« Elle émanait d'un esprit élevé et d'un diplomate de grande envergure. Intervenir au Thibet, envelopper la politique dans les plis de l'humanité, franchir l'Himalaya sans paraître violer la terre sacrée du Bouddha vivant, ce n'était pas un banal procédé de pénétration.

« Eh bien ! non, l'évêque Biet ne plaça pas sa mission apostolique au-dessus de son devoir de bon Français. Il remercia avec dignité, et refusa un secours que son cœur de patriote ne pouvait accepter.

« La France n'était-elle pas le seul pays dont il lui fût permis d'attendre la protection ? La Chine n'était-elle pas responsable vis-à-vis de la France de toutes les calamités dont les lamas du Thibet, à la solde de Pékin, abreuvaient la mission française ?

« Voilà ce que l'évêque ne nous a pas raconté. Et il a bien fait de mourir sous le coup des maladies contractées au service de notre influence. La mort lui a épargné le jugement le plus erroné qu'un homme puisse subir. '

« En terminant, émettons l'espoir que la France ne renoncera pas ainsi de gaîté de cœur aux titres les plus sacrés qu'elle a à l'admiration des peuples. » *(A suivre.)*

BIBLIOGRAPHIE

Haapiiraa Katorika no te Vikariorka apotoro i Tahiti *Catéchisme expliqué du Vicariat apostolique de Tahiti*). — *In*-12 *de* 711 *pages, orné d'une soixantaine de gravure.s* — Imprimerie Zech, Braine-le-Comte (Belgique), 1907.

Ce grand Catéchisme tahitien, qui sort en ce moment des presses de la maison Zech à Braine-le-Comte, était en préparation depuis plus de vingt ans. Il est dû à la collaboration de la plupart des missionnaires des îles Tahiti, et en particulier aux catéchèses du R. P. Georges (Joseph) Eich, provincial, décédé en 1905. Mgr Verdier, vicaire apostolique de la mission, a mis la dernière main à cet important travail. Ce prélat désirait beaucoup pouvoir donner à ses catéchistes et aux simples fidèles une petite Théologie qui leur permît de s'instruire en l'absence du prêtre et même de réfuter les objections courantes répandues dans l'archipel.

On comprendra la nécessité de cet ouvrage, si l'on songe que, sur les 120 îles qui composent le Vicariat de Tahiti, il n'y en a que *sept* où le missionnaire fasse sa résidence habituelle. Dans toutes les autres, il ne fait que passer, quelquefois à peine trois ou quatre jours tous les dix ou douze mois ! Heureusement, il y a un catéchiste à la tête de ces petites chrétientés. Mais le catéchiste a besoin d'un arsenal où il puisse trouver les explications et les réponses que l'on sollicite parfois avec instance, car dans beaucoup de ces îles, il y a des hérétiques : mormons, adventistes, Saints des derniers temps, etc, qui ne se font pas faute d'attaquer les néophytes. Désormais on aura de quoi leur fermer la bouche et montrer qu'ils ne font que mentir en critiquant les enseigements de l'Eglise romaine.

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, on explique le *Credo*, donnant un soin particulier aux articles combattus par les hérétiques, tels que la divinité de Jésus-Christ, la virginité et la maternité divine de Marie, la primauté de Pierre, les marques de la véritable Eglise, le culte des saints et des images, le purgatoire, etc. La manière spéciale de présenter des dogmes, c'est de les appuyer avant tout sur quelque texte de l'Ecriture. La deuxième partie traite de la morale, et la troisième des sacrements. De belles gravures viennent de temps en temps confirmer par l'image l'enseignement du théologien.

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle P. Bœsche, à Cernay (Alsace).
Madame de Lachenal, à Paris.
M. l'abbé Rolle, à Mende (Lozère).
M. Reuille, à Darney (Vosges).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Pour les âmes du Purgatoire, diocèse de Lyon 25
Anonyme d'Avignon 2
Une anonyme d'Autun 27 50
Anonyme R. diocèse de Grenoble 250
Un anonyme de Ronno, diocèse de Lyon 45 2
M. l'abbé Lacapère, du diocèse d'Agen 1 1
M. J.-B. Moreau, diocèse de Saint-Brieuc 40
Le Mans 5
Mes soixante-quinze ans, diocèse de Lyon 75
Mme Boussioux, Besançon .... 4 [illegible]

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent Nazareth.

Au nom d'un petit filleul attendu, diocèse de Saint-Flour 4

Au R. P. Clément, mission du Sacré Cœur, Gallipoli (Turquie).

Mme le Baigne, Paris 10

A M. Bourlet, Tonkin maritime, pour les affamés.

E. M. L, Tours 25

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

Mme E. Stanislawska, Omsk 13
Un prêtre du diocèse d'Annecy 10
Un anonyme de Valence, demande des prières 200
E. M. L, Tours 25

A M. Claudius Ferrand, Tokio.

Anonyme R., diocèse de Grenoble 50

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

M. Antoine Ravel, diocèse d'Avignon, demande de prières 20

A M. Kamerbeek, à Alitiena (Abyssinie).

La conférence de Saint-Vincent-de-Paul, du Collège Captier à Saint-Sébastien (Espagne) 10

Au R. P. Bardou, de Port-Louis (Ile Maurice).

Sœur Vincent, du diocèse de Strasbourg 20

Pour la mission de Futuna (Océanie centrale).

Anonyme de Reims 166

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Petkoff, Bulgares de la Thrace).

Anonyme du diocèse de Sens 95 50
Anonyme du diocèse de Reims 1 50
M. Joseph Cros, du diocèse d'Aix 1

Pour les missions nécessiteuses les plus menacées par le protestantisme (Samoa, archipel des navigateurs).

Sœur Vincent, du diocèse de Strasbourg 42

Pour une mission française nécessiteuse (Tonkin maritime).

M. Boisson du diocèse de Seez 2

Pour une mission nécessiteuse éprouvée par la famine (Tonkin-maritime).

Anonyme du diocèse de Metz en l'honneur de l'Enfant Jésus 35

Pour les séminaires en mission (Mgr Mérel, Kouang-tong).

Anonyme de Lyon 400

Pour les séminaires des missions les plus nécessiteuses (Mayumba, Congo français).

Anonyme de Lyon 250

Pour les séminaires des missions les plus nécessiteuses (Gallas).

Anonyme de Lyon 250

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



ASIE MINEURE. — FUMEURS DE NARGHILÉ D'ISMIDT ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. KAYSER (v. p. 578)

LETTRE

ADRESSÉE AUX "MISSIONS CATHOLIQUES"

Au nom de Sa Sainteté le Pape Pie X

Par S. Em. le Cardinal Merry del Val

Voici la lettre gracieuse et encourageante que nous recevons de Rome en réponse à l'hommage traditionnel des premiers exemplaires de nos deux Almanachs.

Au nom du Saint-Père et en mon nom je vous remercie de l'envoi des deux *Almanachs* de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Pour affirmer à nouveau Sa bienveillance particulière envers cette Œuvre et vous encourager dans les soins éclairés avec lesquels vous en dirigez les publications, Sa Sainteté vous envoie très cordialement à vous et à vos collaborateurs la bénédiction apostolique.

Heureux de vous renouveler l'expression de mes sentiments de considération très distinguée, je me redis votre très dévoué serviteur.

R., cardinal MERRY DEL VAL.

BRIGANDAGES EN PERSE

Nous recevons la lettre suivante adressée à M. le Supérieur général des Lazaristes par M. Salomon, missionnaire en Perse. M. Salomon est persan de nationalité ; il évangélise son pauvre pays depuis près de cinquante ans. Sa lettre, aussi simple que touchante, dit éloquemment l'extrémité à laquelle sont réduits les chrétiens de la région d'Ourmiah. Est-il besoin de les recommander à la charité des lecteurs des *Missions catholiques* ?

LETTRE DE M. SALOMON, LAZARISTE, A M. FIAT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Ourmiah, le 25 octobre 1907.

Depuis deux mois je veux vous écrire ; mais, comme je n'avais que des choses attristantes à vous dire, j'y renonçai, pensant que les circonstances ne vous permettaient point d'y porter remède. Mais les suites du mal deviennent si terribles, que je me décide enfin à vous communiquer nos peines.

Je viens vous entretenir des malheurs que les

chrétiens de Tergauers, district dépendant d'Ourmiah et situé dans les montagnes qui séparent la Perse de la Turquie, ont soufferts.

Le 1er août, les Turcs et les Kurdes ont attaqué et détruit le camp de surveillance persan, établi dans ce district, pour ramener les Kurdes à l'obéissance. Ces bandits poussèrent l'insolence jusqu'à venir voler et tuer à une portée de fusil de la ville. L'année dernière, ils avaient eu l'audace de dérober 145 vaches appartenant les unes au prince gouverneur, les autres au consul russe ou aux missions américaine et anglaise. Les pauvres chrétiens, voyant qu'ils ne pouvaient pas résister, ont tout abandonné et pris la fuite. Les soldats persans ont pu cependant empêcher les barbares d'arriver jusqu'aux femmes et aux enfants pour les massacrer. Il n'y eut que huit morts, trois hommes et cinq femmes, et deux blessés; sept autres avaient été tués à l'attaque du camp.

∴

Deux jours après le désastre, les fugitifs sont arrivés à la ville, exténués de faim et de fatigue. Quoiqu'ils eussent traversé plusieurs villages, personne ne leur avait donné un morceau de pain; ils étaient plus de deux mille, or la disette règne dans le pays. On les laissait seulement arracher les épis de blé dans les champs et prendre les fruits des jardins.

Pendant trois jours nous avons donné à manger à 600 catholiques et à quelques Nestoriens. Les autres sont allés aux missions anglaise et américaine. Le général commandant le camp a donné 22 sacs de farine aux boulangers pour en faire du pain; quelques riches personnages ont imité son exemple. Le comité de secours chaldéen a donné 170 tomans (1), les arméniens 150, le prince 40. Notre Consul de Tauris a ouvert une souscription et a prié de souscrire le gouvernement francais.

Comment sauver ces populations d'une mort certaine. Les disperser dans les villages? mais la misère y règne. Les missionnaires américains nous disaient : « Nous écrivons aux Etats-Unis et nous espérons obtenir quelque chose. » Mais jamais ils n'auront assez d'argent pour empêcher ces malheureux de mourir de misère. Les pauvres montagnards sont allés se placer sous le drapeau russe, le seul drapeau étranger qui flotte ici. M. le baron Tcherkassov, vice-consul, les a reçus avec une bonté compatissante; le Tzar l'a autorisé à leur assurer sa protection et à leur promettre de les indemniser de leurs pertes dans la mesure du possible. Tout ce monde s'est installé au vice-consulat russe; on dirait un *douar* de nomades; des femmes et des enfants grouillent dans les caves et les jardins; ce ne sont que des cris et des pleurs jour et nuit.

(1) Le *toman* vaut de 12 à 13 francs.

Les autres missions font quelque chose; elles se chargent de l'entretien et de l'éducation de beaucoup d'enfants. Les catholiques viennent nous demander d'en faire autant pour eux. Que leur répondre, quand ils ajoutent : « Permettez-nous de les confier aux Episcopaliens? »

Comment peindre les scènes déchirantes qui se passent à chaque instant? Hier une veuve me présentait sa fillette de 10 à 11 ans, qui n'avait qu'une chemisette courte. La veille on parlait de frères orphelins, qui, pour se coucher, étendaient les habits de l'un sur une natte, et se couvraient des habits de l'autre; je leur ai donné une couverture.

Quelques jours auparavant, un homme m'avait abordé d'un air désespéré :

« — Ma femme, me dit-il, vient d'avoir un enfant je n'ai rien pour la couvrir; elle mourra de froid sûrement si vous ne me donnez pas une couverture. »

Je lui ai donné la mienne. En ce moment même un garçon, dont le père a été tué, vient me demander 20 francs que je ne puis lui donner.

Il me faudrait des pages et des pages pour raconter toutes les scènes navrantes dont nous sommes témoins; c'est à moi que ces malheureux s'adressent de préférence; je suis plus connu parce que je suis plus ancien; je célèbre, en effet, le 16 novembre le cinquantième anniversaire de ma vocation. Or, je n'ai rien.......

LA GROTTE DE SAINTE BARBE
A ISMIDT

La fête de sainte Barbe, que l'Eglise vient de célébrer, donne un intérêt d'actualité à la notice suivante du R. P. Tranquille, missionnaire à Ismidt (Nicomédie).

Nos lecteurs n'ignorent pas que les RR. PP. Assomptionnistes ont fondé, il y a quinze ans, une maison dans la ville même où la vierge de Nicomédie vit le jour et souffrit le martyre. Si cette illustre sainte n'a pas encore dans sa ville natale un sanctuaire digne d'elle, elle n'en est pas moins vénérée par les schismatiques et les Turcs eux-mêmes, qui ne manquent pas, au jour de sa fête, d'aller visiter en pèlerins la grotte qui porte son nom.

Environ cinq cents catholiques latins sont disséminés un peu partout dans le vaste district de Nicomédie. Les Assomptionnistes s'occupent d'eux avec un zèle admirable et, en outre, travaillent d'une façon toute spéciale à la conversion des Grecs schismatiques.

LETTRE DU R. P. TRANQUILLE, ASSOMPTIONNISTE, MISSIONNAIRE A ISMIDT

Ismidt, l'ancienne Nicomédie, est un véritable reliquaire. Si les Turcs laissaient creuser le sol, on découvrirait sans peine les tombeaux d'innombrables martyrs. Les fureurs de la conquête n'ont épargné aucun sanctuaire. Le souvenir des confesseurs du Christ s'est envolé pour toujours de cette rive au

moment où les temples qui leur étaient consacrés s'écroulaient. Deux ou trois noms seuls planent encore dans le ciel de Nicomédie : celui de saint Pantaléon, que les Grecs orthodoxes vénèrent dans une belle église, et celui de saint Théodore, dont le tombeau voit accourir les Grecs et surtout — étrange et noble hommage rendu à la vérité — les Turcs.

Sainte Barbe est, hélas ! oubliée à Ismidt. Rien n'y reste d'elle que la grotte où, d'après une ancienne tradition, elle se réfugia dans les circonstances que nous allons raconter.

***

Sainte Barbe naquit à Nicomédie. Son père, Dioscore, païen riche et influent, l'aimait avec toute la violence de sa nature barbare. Dans le but de la soustraire aux regards ou de l'éloigner du contact des chrétiens, déjà nombreux, il lui fit construire « une haute tour » et l'y enferma. A vrai dire, cette tour, dont parlent les Actes, était une prison dorée et donnait accès sur un merveilleux jardin.

Dioscore confia sa fille à des précepteurs de choix. Sous leur direction, elle étudia les poètes, les orateurs et les philosophes païens. D'où lui vinrent les doutes qu'elle eut dès lors au sujet de la vérité du polythéisme ? Peut-être d'un de ces esclaves chrétiens qu'on rencontrait souvent dans les maisons des adeptes les plus farouches du paganisme.

Entrée dans le mouvement d'idées suscité par les apologistes chrétiens, la captive suivait avec intérêt les travaux d'Origène. Pendant une absence de son père, elle écrivit une lettre pressante au grand Alexandrin pour lui soumettre ses doutes et sa situation ; celui-ci lui envoya son meilleur disciple, Valentinien. Arrivé à Nicomédie, Valentinien se fit passer pour un médecin d'Egypte ; sous prétexte de soigner Barbe d'une maladie de langueur causée par son isolement et ses incertitudes, il eut tout le loisir de l'instruire et de la baptiser.

Un jour, sur les marbres d'un bain superbe que Dioscore venait de lui construire, elle fit graver des croix par les ouvriers. Son père, fou de colère, se rua sur elle, avec son glaive pour la transpercer, mais Barbe s'enfuit par la porte restée ouverte. A quelques pas de la tour se trouvait un rocher ; elle y courut.

Tout à coup le dur rocher s'entr'ouvrit et se referma sur elle. Peu après, la pierre s'abaissa de nouveau, en laissant à découvert la grotte qui existe encore, et Barbe, à la faveur des ténèbres, put gagner la montagne où son père devait bientôt la faire saisir et traîner devant le préfet Marcien. Dioscore impassible, suivit les péripéties de ce martyre, qui dura trois jours. Il conduisit lui-même sa fille héroïque à l'endroit des exécutions, près des remparts, à l'est de Nicomédie.

***

C'est à ce récit, simple et sublime à la fois, que nous rêvions en suivant la route qui mène à la grotte.

Quelle jolie route! D'un côté se déroule l'immense plaine où Dioclétien abdiqua, de l'autre s'étagent des collines à la courbe harmonieuse. Nous marchons au milieu d'un défilé ininterrompu de paysans arméniens et turcs; les uns vont à Ismidt, les autres regagnent leurs villages éparpillés sur les versants. L'un d'eux, un vieux Turc, s'avance avec une magnifique paire de bœufs qui transportent une charrue des plus primitives; arrivé devant nous, il s'arrête et dit avec un bon sourire :

« — Où allez-vous, mes petits agneaux ?

« — Petit père, nous nous promenons.

« — Qu'Allah guide vos pas! qu'il vous bénisse et fasse couler dans votre gorge le miel de sa grâce et le lait de ses bénédictions ! »

Alors il prend ma main, la serre avec une effusion touchante entre ses vieilles paumes calleuses.

Les Osmanlis de cette trempe sont rares. D'autres, parmi ceux que nous rencontrons, ont des allures de brigands; ils nous regardent avec l'air de dire qu'ils nous planteraient volontiers leur poignard dans le cou.

***

Peu à peu Nicomédie a disparu derrière les collines. La campagne devient sauvage. Enfin, un tournant du chemin nous découvre la grotte; l'entrée en est obstruée par un troupeau de moutons et de chèvres d'Angora qui, la nuit venue, s'y réfugieront.

Le berger, un superbe gaillard albanais, est couché devant une hutte faite de longues tiges de jonc. Quel sera son accueil ? Nous nous posons cette question avec quelque appréhension, car nous sommes en plein ramazan, et, d'ordinaire, les musulmans ne sont pas d'humeur gaie pendant ce temps-là.

Les lecteurs des *Missions* n'ignorent pas que le ramazan est le carême des musulmans, mais un carême très singulier. Pendant trente jours, c'est-à-dire pendant la révolution d'une lune les fils du Prophète, du lever au coucher du soleil, ne boivent ni ne mangent. C'est rompre le jeûne que fumer une cigarette. Il n'est pas permis de se débarbouiller ni de prendre des bains. Aussi ce carême est-il très dur, surtout lorsqu'il tombe en été. Le Turc des villes en prend à son aise avec le jeûne obligatoire, et transforme le ramazan en un mois de plaisirs. Le

Turc des campagnes est surveillé par la police et ne saurait manger à l'ombre d'un parapluie sous prétexte que Mahomet ne peut l'y voir ; il observe donc les prescriptions du Coran avec une scrupuleuse exactitude, sinon avec une gaîté parfaite.

Notre berger est évidemment un très consciencieux jeûneur : cela se devine à l'air de mécontentement féroce répandu sur son visage amaigri. A côté de lui, sur un brasero, mijote une petite gamelle de café. Il roule avec indolence une cigarette. Tout à l'heure, quand le canon d'Ismidt annoncera la fin du jeûne, il allumera la cigarette, et, les yeux perdus dans les volutes bleues, sirotera, goutte à goutte, le moka.

Mais qu'attend-il ?... Il ne va donc pas bouger !... Le bandit !... Ses chiens, six énormes molosses du mont Olympe, arrivent sur nous du fond de la grotte ; leurs aboiements formidables nous donnent la chair de poule ; brrr !... il nous semble déjà entendre craquer nos muscles sous leurs crocs désespérément longs et déplorablement aiguisés. Que faire ?...

L'un de nous crie d'une voix tonnante au berger : « — Tu sais, nous avons nos revolvers ! Tes chiens vont tomber comme des mouches ! Allons ! un... deux... à trois nous tirons ! »

Aussitôt l'Albanais sort de son apathie, siffle, et ses fauves le rejoignent en grommelant.

***

Alors, nous montons vers la grotte. Elle a 8 mètres de long sur 4 de large. Hélas ! elle est toute noire et enfumée par le feu qu'y allume le berger. Mais, par delà ces tristesses de la réalité présente, nous entrevoyons la radieuse figure de sainte Barbe et cette vision met dans cette grotte odieusement profanée une clarté très pure.

Notre pèlerinage terminé, nous repartons, pleins du souvenir de la gracieuse sainte, avec la joie de poser le pied sur sa trace terrestre qui, bien qu'invisible, rayonne pourtant sur ces pentes.

***

Où sainte Barbe fut-elle ensevelie ? Nulle chronique n'est là pour nous donner une indication. Nous savons, du moins, qu'une église, dès le VI[e] siècle, lui fut consacrée à Nicomédie ; aux voûtes à mosaïques d'or était suspendu un coffret d'argent massif où reposaient les cendres de l'illustre martyre.

Lors de la fondation du royaume latin de Constantinople (1202), les reliques de la vierge furent transportées en Occident par des Croisés. La cathédrale de Paris les conserve. Nous avons le bonheur d'en posséder une. Notre église, construite en bois, est exigue et pauvre ; mais cette relique est un trésor et fait de l'humble chapelle une sorte de châsse incomparable.

Au lendemain des persécutions, le culte de la sainte prit dans tout l'Orient un merveilleux essor. L'Occident le reçut des pèlerins de Terre-Sainte et des Croisés, et cette fleur, cueillie sur les rives d'Asie, se propagea merveilleusement.

A la prise de Nicomédie par les Turcs, le sanctuaire de sainte Barbe disparut. Durant de longs siècles, elle est restée ici sans autel. Enfin, en 1892, nous lui avons construit à Ismidt une chapelle. Hélas ! l'année suivante, un incendie, allumé sans doute par une main malveillante, éclatait en plein midi près de la sacristie. La flamme accomplit son œuvre de destruction d'une façon si foudroyante, que la statue seule échappa de la fournaise.

Quand aurons-nous un sanctuaire digne de la vierge aimée ? Nous attendons avec confiance le jour où la générosité des fidèles nous permettra de le lui offrir.

Fête de Saint François Xavier

PATRON DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A Lyon, la fête a été célébrée cette année, dans l'Eglise Saint-Paul, une des plus anciennes de la ville, vrai bijou d'architecture romaine, restaurée dernièrement par le zèle intelligent de son curé. Rien n'avait été négligé pour donner le plus d'éclat possible à la solennité. Son Eminence le Cardinal Archevêque, qui ne perd pas une occasion de montrer sa bienveillance à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, offrait le Saint-Sacrifice, entouré de deux évêques, Mgr Pellet, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, et Mgr Mérel, préfet apostolique du Kouang-tong. Assistaient à la cérémonie tout le Conseil central de l'Œuvre, le Comité diocésain, les représentants des différentes Sociétés de missionnaires et de très nombreux fidèles.

A la fin de la messe, l'allocution d'usage a été donnée par S. G. Mgr Mérel. Cette parole si apostolique a vivement ému le pieux auditoire. Après un remerciement aux fidèles de la grande Eglise de Lyon qui, au milieu de toutes ses gloires, a celle d'être le berceau de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; après un hommage rendu au bien-aimé et vénéré Cardinal si bon toujours pour les missions et les missionnaires ; après un salut aux grands chrétiens qui dirigent l'Œuvre avec tant d'intelligence, Mgr Mérel parle de la situation du catholicisme en Chine et en particulier dans la préfecture de Canton. Il fait un tableau des mœurs païennes dans cette immense cité d'un million et demi d'habitants, des luttes glorieuses que les missionnaires et les néophytes ont soutenues récemment encore pour la foi et, en regard, il montre cette efflorescence d'institutions catholiques que la charité des fidèles et les largesses de l'Œuvre ont permis de créer partout : églises, hôpitaux, séminaires, collèges, écoles de catéchistes. Enfin, il cite différents traits de la conduite héroïque de ses chrétiens et de ses chrétiennes qui sont

comme des fleurs charmantes au milieu de la corruption du paganisme. Mgr Mérel termine en demandant à Dieu de bénir les bienfaiteurs d'une Œuvre qui rend possible l'apostolat et de la protéger, spécialement dans les temps troublés que nous traversons.

La bénédiction du Saint-Sacrement donnée par Mgr Pellet a couronné cette touchante cérémonie.

A Paris la messe pontificale a été célébrée par Mgr Joseph-Marie Lavest, évêque de Sophène, préfet apostolique du Kouang-Si. Selon l'usage le Conseil central était représenté par plusieurs de ses membres. Les délégués des diverses Sociétés de missionnaires avaient pris place derrière eux. L'assistance était aussi nombreuse que le permettent les dimensions de la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères.

Après la messe, Mgr Lavest a prononcé une allocution, dans laquelle, après avoir félicité les Conseils Centraux du bien qu'ils font, et des résultats qu'obtient l'Œuvre de la Propagation de la Foi, il a rapidement esquissé le mouvement qui se produit en Chine vers la civilisation et le progrès, et a parlé des œuvres du Kouang-Si.

C'est aussitôt après la révolte des Boxers que la Chine a commencé à se réveiller: mais c'est surtout après les victoires du Japon sur la Russie que ce réveil s'est réellement manifesté. C'est vers le progrès matériel que s'est surtout orienté le Céleste-Empire, mais la vérité chrétienne profite de cette orientation. On ne considère plus ce qui vient du dehors avec la même défiance; aussi les conversions se multiplient partout.

Mgr Lavest, fait, à ce sujet, une comparaison entre ce qui se passait au Kouang-Si lorsqu'il y arriva, en 1880, et la situation actuelle. Il rappelle l'état ancien, la mort du Bienheureux Chapdelaine, le martyre de Laurent Pé-man et celui d'Agnès Tsao-Kouy, proclamés également Bienheureux, le massacre, en mars 1897, de M. Mazel, et, un an après, celui de M. Bertholet. D'une manière générale, jusqu'à ces dernières années, tous les missionnaires du Kouang-si eurent à souffrir.

Aujourd'hui, le Kouang-si est doté de presque toutes les œuvres qui existent dans les missions : écoles, orphelinats, dispensaires ; mais elle en a une autre, la léproserie de Nanning qui semble avoir été spécialement voulue par la Providence. Mgr Lavest expose comment a été fondée cette léproserie, et le bien qu'elle sera en mesure de faire quand les ressources le permettront. Elle est bien vue des autorités chinoises, qui ont mis à la disposition de l'Evêque une vieille pagode ; mais elle devra être remplacée, le jour où on le pourra, par un grand établissement; le local actuel est insuffisant,

Revenant aux considérations générales sur la Chine, Mgr Lavest demande à son auditoire de prier Dieu que la révolution préparée par les étudiants et les sociétés secrètes, ne vienne pas détruire tout le bien qui s'est fait et qui se poursuit.

La cérémonie s'est terminée par la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués : le 11 septembre, à Lisbonne, pour l'Amazonie, le R. P. Edouard Lang (Strasbourg); le 18, à Liverpool, pour Sierra-Leone, le R. P. Pierre-Marie Raymond (Vannes); pour le Bas-Niger, le R. P. Joseph Robino (Vannes) et le Fr. Kévin Healy (Ferns); — le 12 octobre, à Marseille, pour Loango, le R. P. Georges Patron (Luçon) et le Fr. Eucaire Stemmer (Strasbourg); — le 18, au Hâvre, pour le Canada, le Fr. Casimir Ulmer (Strasbourg); — le 25, à Bordeaux, pour le Sénégal, les RR. PP. Jean-Marie Esvan, Louis Quelenneo (Quimper) et Guillaume Le Douaron (Saint-Brieuc); — le 5 novembre, à Bordeaux, pour la Martinique, les RR. PP. Camille Coutret (Saint-Dié), Jules Bioret (Nantes) et le Fr. Spérat Noegelen (Strasbourg). — Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie d'Asie. — Mgr Suleiman Sabbagh, archevêque chaldéen de Diarbékir, nous écrit :

« Depuis longtemps, je vous importune de mes lettres, rapports et prières et je fais appel à votre charité en faveur du malheureux diocèse dont je suis l'infortuné évêque. Les circonstances critiques dans lesquelles je me trouve me forcent de vous faire encore parvenir le cri de détresse de l'antique église des célèbres martyrs saint Cyr et sainte Julitte qui durait depuis treize siècles lorsqu'elle fut détruite de fond en comble pendant les massacres de 1895. Les survivants des martyrs restent depuis ce temps là privés d'église. Ils ont entrepris de rebâtir le vénérable sanctuaire. Mais, hélas ! on a dû suspendre les travaux. Le manque de ressources ne permet pas de mettre une pierre de plus. Les dettes que j'ai été obligé de contracter en ma qualité d'évêque du diocèse pèsent lourdement sur moi et m'accablent de tristesse.

« Telle est la situation difficile qui me force à vous déranger encore une fois. Ayez pitié, je vous prie, de notre misère, et tendez une main secourable à l'infortunée mission au nom de laquelle je viens frapper à la porte de votre miséricorde. Soyez bénis et remerciés d'avance pour tout ce que vous voudrez bien faire en faveur de ma pauvre église. »

Tché-kiang (*Chine*). — M. Louat, Lazariste, nous écrit d'Hang-tchéou, le 8 septembre 1907 :

« Je suis en tournée dans nos missions de la campagne et j'ai le cœur bien gros à la vue de toutes les épreuves qui fondent sur ces pauvres contrées. La récolte de l'année dernière a été détruite en partie par l'inondation; ce qui a pu être sauvé est presque immangeable.

« Il y a un mois encore, ces pauvres gens supportaient leur malheur avec courage, car ils voyaient croître la belle récolte d'octobre. Mais, depuis, deux nouveaux malheurs sont venus fondre sur eux: cette belle moisson est à peu près détruite dans beaucoup d'endroits et, de plus, une violente épidémie de choléra a éclaté; depuis quinze jours on ne parle que de morts ou de mourants. Des familles entières ont disparu en l'espace de quelques jours.

« Le sort de tant de malheureux me préoccupe beaucoup; que faire? Je voudrais cependant tirer d'embarras, au moins, mes catéchistes. Je leur donne 20 fr. par mois ; si c'est peu pour eux, c'est beaucoup pour la mission. Cependant, en temps ordinaire, ce salaire leur permet de vivre et d'entretenir leur famille. En ce moment le riz coûte jusqu'à 22 fr. le demi-quintal. Or, il faut une livre de riz par jour pour nourrir une personne; on voit ce qu'il faut pour une famille. En triplant leur salaire, je parviendrais à peine à leur permettre de vivre. Ils m'ont tous exposé leur misère avec des demandes de secours. Je me permets de renvoyer leur requête aux lecteurs des *Missions catholiques* qui, je l'espère, voudront être leur providence et leurs consolateurs. »

Gabon. — Le R. P. Charles Desnoulez, de la congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Libreville, nous écrit, le 23 octobre 1207 :

« Mes apprentis sont des Pahouins de toutes tribus, âgés de 14, 15, 16, voire même 21 et 22 ans.

« Les nouveaux passent d'abord six mois au travail du premier degrossissement. Après quoi, s'ils commencent à parler un peu le français, ils sont admis dans un atelier de menuisier, de forgeron, de jardinier, de cuisinier, de boulanger, de maçon, etc.

« Au bout de six mois d'atelier, ils peuvent prendre un engagement de trois ans, lequel terminé, la mission fournit les outils indispensables au métier, puis l'invite à prendre une compagne.

« Le catéchuménat dure dix-huit mois ; après le baptême, les néophytes attendent encore dix-huit mois pour faire leur première communion. C'est un peu long ; mais ici, une fois la première communion faite, c'est généralement fini, les gens s'en retournent au village, où ils retombent bien vite, hélas ! dans le paganisme, soit par manque de foi, soit plutôt par crainte du poison, car entre eux un individu insoumis au chef n'a guère longtemps à vivre.

« Ces peuplades sont encore très sauvages. Il y a soixante-trois ans que les missionnaires sont arrivés, et il n'y a qu'une dizaine d'années que nous avons commencé à évangéliser les Paouhins, dont quelques tribus sont encore anthropophages.

« A la mission, ces indigènes sont assez soumis. Il est bien rare que j'aie eu à punir. Mais, sortis de la mission, ils se corrompent au contact des Européens, dont l'immoralité est plus grande encore que celle des sauvages. Pauvres noirs ! Priez pour eux, c'est elle seul moyen efficace d les aider, de les convertir. »

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX
De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

XIV

Les beaux-arts en Chine.

En Chine, les beaux-arts sont cultivés depuis un temps immémorial, principalement la musique, qu'on y regarde comme la science des sciences, la science universelle. Il y a deux instruments nommés le *kin* et le *ché*, qu'on dit réunir, à eux seuls, tous les systèmes de musique imaginés et imaginables.

Les Chinois distinguent huit espèces de sons, et ils prétendent que, pour les produire, la nature a formé huit sortes de corps sonores sous lesquels tous les autres peuvent se classer, savoir : le métal, la pierre, la soie, le bambou, la calebasse, la terre cuite, la peau des animaux, le bois. Chacun de ces huit sons, naturels suivant eux, est artificiellement produit par un des instruments suivants qui lui correspond : les *cloches*, le *king*, le *kin* et le *ché*, les flûtes *ty*, *siia* et *koan*, le *cheng*, le *hiuen*, les *tambours*, le *tchou*, le *ou* et les planchettes.



CHINE — Porte d'entrée d'une école de Canton. — Le club littéraire du vice-roi; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix



CHINE. — Palais du grand mandarin militaire a Pékin; reproduction d'une photographie.

.˙.

Quant à l'architecture, les Chinois n'en ont, pour ainsi dire, pas le sens. Ils ont plutôt des lois de police qui prescrivent, dans le plus grand détail, comment doit être le palais d'un prince du premier, du second ou du troisième ordre de la famille impériale, d'un mandarin.

Le nombre des cours, la hauteur de la plate-forme sur laquelle sont bâtis les rez-de-chaussées, la longueur des bâtiments et l'élévation des toits vont en augmentant progressivement du simple citoyen au lettré, du lettré au mandarin, etc., et la disposition intérieure des bâtiments n'est pas moins régulièrement uniforme.

On remarque quelquefois en Chine des portes formées par un cercle parfait, qui semblent mieux convenir à l'entrée d'une cage ou d'une volière qu'à celle d'une habitation humaine.

La plus fameuse pagode est le *Temple de la reconnaissance*, dans la ville de Nankin. On l'appelle communément la Grande-Tour ou la Tour de Porcelaine, parce qu'elle est tout incrustée de cette matière. Commencée en 1403, achevée en 1432, elle n'a pas coûté moins de deux millions quatre cent quatre-vingt-cinq mille quatre cent quatre-vingt-quatre onces d'argent.

Les Annales de la Chine font mention de 3.636 personnages pour lesquels on a élevé des arcs-de-triomphe, ornés de figures d'hommes, d'oiseaux, de fleurs fort ressemblantes et travaillées à jour.

Les ponts de fer sont usités en Chine. Le plus beau pont de la Chine est le pont de pierre de Suéno-Tcheou-Fou, bâti sur la pointe d'un bras de mer, ayant 2.520 pieds chinois de longueur et 20 de largeur. Il est soutenu par 252 gros piliers, 126 de chaque côté. Les murs de Péking, en briques, sont flanqués de petites tours carrées.

Le plus célèbre et maintenant le plus inutile des monuments de la Chine, c'est l'immense boulevard connu sous le nom de *Grande Muraille*, qui commence à l'Est de Pékin, par un massif dans la mer, et qui n'a pas moins de 2.400 kilomètres ; elle est terrassée et garnie de briques dans toute la province du Tché-ly, qu'elle suit au Nord ; plus à l'Ouest dans les provinces du Chan-si, du Chen-si et du Kan-sou, elle est de terre seulement. Haute de 8 mètres, bien pavée, et assez large pour que six cavaliers puissent y marcher de front, la Grande Muraille suffisait, quand elle a été bâtie (244 ans avant notre ère), pour arrêter les incursions des Tartares nomades; mais elle n'a jamais empêché les invasions des Turcs, des Mongols et des Mandchous.

.˙.

Pour la peinture, les Chinois négligent absolument la perspective, non qu'ils l'ignorent ; mais, comme les anciens, ils la dédaignent. Ils font des paysages, et semblent n'avoir aucune idée des plans, ni du feuillu des arbres, ni de la fuite des lointains. Pour eux, une figure courte et ventrue est du plus beau style.

On a vu des miniatures chinoises exécutées avec une rare perfection. Les artistes n'emploient pas la gravure sur métaux, mais ils exécutent sur le bois des gravures en relief d'une finesse remarquable.

Les lettrés cultivent la poésie, qui est assujettie, en Chine, au double joug de la mesure et de la rime ; ils ont des poèmes lyriques et narratifs, et surtout des poèmes descriptifs, des pièces de théâtre, des romans de mœurs, des romans où le merveilleux est mis en usage.

Les formes extérieures de la poésie chinoise sont maintenant assez connues : chaque vers chinois doit renfermer un sens complet, et les enjambements n'y sont nullement tolérés, de sorte que le mot qui signifie phrase s'applique également aux vers.

Les vers chinois n'étaient d'abord que des lignes rimées. Aujourd'hui ils sont soumis à des lois telles qu'il n'y a peut-être pas un seul système de versification plus opposé à l'expression juste et naturelle de la pensée.

.˙.

L'exactitude extrême, particulière aux Chinois, imprime à leurs drames, non un but de poésie, mais un but moral ou même un but prosaïque. Néanmoins, ce calque fidèle de mœurs et d'habitudes si loin des nôtres, a souvent un grand charme pour nous, quelque dénué qu'il soit d'imagination.

Chaque personnage, en entrant sur la scène, vient décliner poliment son nom et ses qualités, énumérer ses vertus et, qui pis est, tous ses vices.

Ainsi un mauvais ministre de l'empereur vient débiter ceci : « J'accumule les lingots de l'or éblouissant, je viole et corromps toutes les lois ; que des lacs de sang couvrent la place, peu m'importe ! que me font les malédictions des hommes après ma mort ? »

Cette naïveté grossière, cette gaucherie rappelle ces personnages de nos vieilles peintures, dont le nom et l'état sont indiqués par un rouleau de parchemin qui leur sort de la bouche.

.˙.

Tou-Fou donna (de 742 à 755 de notre ère) trois poèmes descriptifs, qu'on nomme en chinois *fou*. Ses vers font encore aujourd'hui les délices des gens de lettres chinois. On les trouve dans les salons et dans les cuisines ; on les reproduit sur les paravents, les éventails, les bâtons d'encre, etc.

Tou-Fou et Li-taï-pé, son rival et son contemporain, passent pour les princes de la poésie en Chine. Ce sont eux qui ont fixé les règles qu'elle observe encore aujourd'hui.

« Lorsque je naquis, dit Li-taï-pé lui-même, ma mère rêva que l'étoile du matin brillait sur son sein, et elle me nomma, par ce motif, Taï-pé, lumière éclatante de blancheur. »

Voici un rayon de cette lumière. Un homme pêchant sur un bateau est supposé conduit sur le courant par des fleurs de pêcher qui flottent à la surface de l'eau, dans une baie étroite qu'il traverse, qu'il abandonne, et dont, quoi qu'il fasse, il ne peut plus retrouver le rivage :

« Peu nombreux, dit le poète, étaient les habitants de ce beau séjour : leurs manières et leurs mœurs étaient celles des jours antiques ; partout leurs champs étaient prodigues de fleurs et des plus doux trésors naturels. Aucun impôt ne consommait le fruit de leurs labeurs ; les vers que chantaient leurs enfants étaient ceux des temps anciens qu'on ignore. On entendait au loin dans la vallée, les chants retentissants,

du coq, et les aboiements du chien de ferme saluaient les premiers rayons du jour. Oh ! puisse ma barque regagner ces plages fortunées, je braverais de longues années de périls, et je ne regarderais pas mes fatigues comme vaines ! »

(*A suivre.*)

Les Ecoles Fétiches à Adjara

PAR LE R. P. A. BAUZIN,
DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON
MISSIONNAIRE AU DAHOMEY

Suite (1)

Parlons maintenant du personnel de l'école.

Le premier fonctionnaire s'appelle *Honé-gan*, mot qui signifie « chef de la maison ». C'est à lui que le féticheur confie la surveillance de l'école. A lui d'avoir l'œil sur les enfants pour qu'ils observent bien toutes les prescriptions du fétiche. C'est à lui aussi d'aller chercher les enfants qui se sont enfuis.

Après *Honé-gan* vient le fonctionnaire qui porte le nom de *Kan-gan* (chef de la corde). Il est chargé de corriger les enfants désobéissants, de punir les mauvaises têtes, et il s'acquitte très consciencieusement de ses fonctions.

Lorsqu'un enfant mérite une punition, il ne le met pas aux arrêts, il ne lui donne pas à copier un chant de l'*Enéide* ou de l'*Iliade* ; non. Mais il l'attache solidement à un piquet planté au milieu de la cour et lui applique quelques bons coups de corde sur les reins.

Naturellement, le négrillon ainsi malmené gigotte comme un diable, pleure, hurle, tempête ; mais, pour que les gens du dehors ne l'entendent pas, ses camarades ont pour consigne de chanter à plein gosier.

Les jours de marché de Djegan, on ne frappe personne. Si un enfant fait une faute ce jour-là, le châtiment est renvoyé au lendemain. C'est surtout durant la nuit qui suit le marché que beaucoup d'élèves se sauvent chez leurs parents.

Enfin, il y a des professeurs. Deux résident spécialement à l'école, un homme pour les garçons, une féticheuse pour les filles.

J'ai pénétré dans plusieurs habitations qui étaient autrefois et redeviendront, dans quelques années, des écoles de

(1) Voir le numéro du 29 novembre



DAHOMEY (Afrique occidentale). — MOBILIER DES FÉTICHES A ADJARA ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. BAUZIN.

fétiches. Elles se ressemblent toutes. Imaginez une case de 10 à 15 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur faisant façade, puis une cour intérieure à peu près carrée. Comme clôture un petit mur de 2 mètres de hauteur. Le long de ce mur, on construit des abris en bambous et en feuilles de palmier, pour les enfants. Au milieu de la cour, une case ronde sert de demeure à la féticheuse, chargée de la surveillance des filles.

***

Parmi les personnages qui ont quelque autorité dans l'école, il faut encore citer celui que l'on appelle *Houndjenoukon*. Dans toutes les écoles il y a un *Houndjenoukon*. L'enfant qui porte ce nom est désigné par le fétiche. C'est ordinairement le premier arrivé.

En général, paraît-il, les autres ne l'aiment pas. Sa dignité lui trouble le cerveau. Songez donc : si on le rencontre en chemin, on doit le saluer en mettant les deux genoux en terre. Son père et sa mère, eux aussi, sont tenus de le saluer de cette façon.

Il se conduit ordinairement en petit tyran vis-à-vis de ses camarades. S'ils ne veulent pas lui faire tous les petits cadeaux qu'il désire, il se venge en les calomniant. Il les accuse d'avoir violé telle ou telle prescription du fétiche et leur fait donner des coups de corde.

***

Passons maintenant aux occupations des enfants pendant leur séjour à l'école.

D'abord le lever. Au point du jour le *Honégan* va réveiller le *Houndjenoukon*. Ce dernier est chargé de réveiller ses camarades. Il frappe dans ses mains en disant :

« — *Mi-wanmititá, tiwan-mi-nouté.* (Allons ! levez-vous et restez debout.) »

Tous alors se lèvent, se lavent la figure et, en guise de prière du matin, vont saluer le fétiche en se prosternant à terre neuf fois. La même prostration devant le fétiche aura lieu le soir, lorsque les enfants iront se coucher. Puis ils saluent *Honégan* et *Houndjenoukon* et, après, ils peuvent se demander des nouvelles de leur santé.

La classe commence. Des gens du dehors, connaissant la langue du fétiche, pénètrent dans la cour. Les deux professeurs partagent les enfants par groupe de quarante, cinquante, et les confient à chacun des arrivants.

Pour enseigner la langue du fétiche, on procède par interrogations. Par exemple, on demande aux enfants :

« — Comment dit-on pour saluer ? »

L'enfant répond dans la langue d'Adjara :

« — Pour saluer quelqu'un, je lui dis : « — *Okou, o ma fou jijohô, wé ?* »

« — Bon, répond le professeur ; mais, dans la langue de notre fétiche, il faut dire : « *Wan mê-kounou* » s'il n'y a qu'une personne, et si elles sont plusieurs : « *Mi-wanmé-kounou.* »

Alors les enfants répètent plusieurs fois : « *Wanmé, mi wanmé-kounou.* »

Et ainsi pour tous les mots de la langue.

Ce genre de travail dure environ six mois. Il n'est plus permis ensuite aux enfants de parler la langue d'Adjara tant qu'ils resteront à l'école.

Tous les cinq jours, le féticheur vient se rendre compte des progrès réalisés. Il prodigue des compliments à ceux qui ont bien travaillé, et gourmande les paresseux. Pour stimuler leur ardeur, il trouve des raisons auxquelles les enfants ne résistent pas.

A ceux qui ont la réputation d'être distraits pendant les classes, il dit :

« — Comment ferez-vous quand, allant voir vos parents, vous rencontrerez en chemin quelqu'un auquel vous ne pourrez répondre s'il vous adresse la parole dans la langue de notre fétiche ? »

Et encore :

« — Lorsque notre fétiche vous parlera, comment pourrez-vous comprendre ce qu'il dira, si vous ignorez la langue ? »

Lorsque ces remontrances n'aboutissent à rien, alors aux grands maux les grands remèdes : privation de jour de congé et la corde.

Il y a, en effet, des jours de congé. Voici comment a lieu le premier jour : les enfants se mettent en rang à la file et, accompagnés de leurs surveillants, vont saluer le féticheur, les notables et rentrent à l'école. Le lendemain seulement, ils pourront aller saluer leurs parents. Pendant le reste de leur séjour à l'école, ils pourront aller voir leurs parents tous les cinq jours.

Après les six premiers mois consacrés à l'étude de la langue, les enfants apprennent à chanter et à danser.

Voici comment ont lieu ces classes de chant :

Les enfants s'assoient sur la place, devant la case du fétiche, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Le maître se place au milieu d'eux. A côté de lui se tient un autre Noir, chargé de marquer la cadence en frappant sur un tambour. Le premier chante plusieurs fois la même phrase; son compère l'accompagne sur ce qui lui sert d'harmonium. Puis les enfants reprennent en chœur la phrase qu'ils viennent d'entendre, et ainsi de suite.

Ces répétitions ont lieu tous les cinq jours ou plutôt toutes les cinq nuits. Elles commencent, en effet, au coucher du soleil et se terminent au point du jour.

***

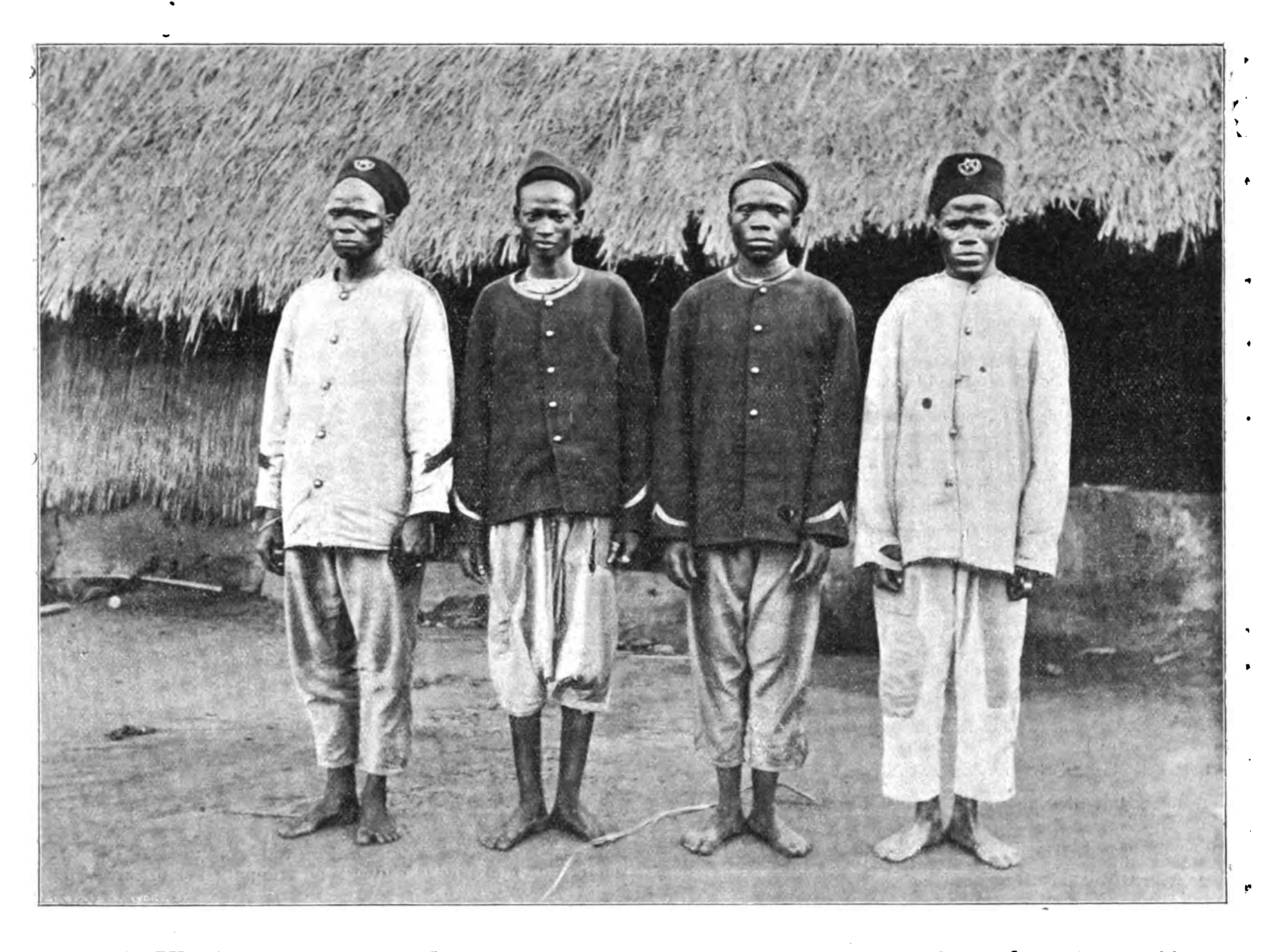
Lorsque les enfants savent un ou deux chants, ils vont chanter toute la journée à la queue-leu-leu dans la campagne. Les joueurs de tam-tam maintiennent le ton. Les filles ont les bras chargés d'anneaux en cuivre et le cou, ainsi que les épaules, ornés de plusieurs colliers de *cauris* blancs. Et ils s'en vont à travers les palmiers, en lançant à pleins poumons leurs refrains.

Devant chaque petit bosquet fétiche ils s'arrêtent, et saluent le fétiche en s'inclinant profondément. Puis ils reprennent leur marche. Alors les filles poussent trois fois, mais en baissant de ton chaque fois, le cri de « *a-iyó, iyó, iyô* ». Les garçons répondent par plusieurs « *hou, hou* » tout à fait harmonieux, en appliquant cinq ou six fois la paume de leur main droite sur leur bouche.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, les musiciens se retirent et les enfants regagnent leurs cases. Ils pourront enfin se reposer.

Les deux jeunes gens qui me racontaient ces détails me disaient :





DAHOMEY (Afrique occidentale). — La garde civile de Kouti, région d'Adjara ; reproduction d'une photographie du R. P. Bauzin,

« Nous étions si fatigués qu'en arrivant dans la case, la plupart ne songeaient même pas à manger ; mais, après s'être désaltérés, ils étendaient leurs nattes et s'endormaient aussitôt. »

Pendant la deuxième et la troisième années, lorsque tous les morceaux du répertoire sont sus par cœur, les répétitions n'ont plus lieu, et les enfants chantent pendant toute la nuit qui précède le marché de Djegan.

∴

Les premiers temps que j'étais à Adjara, les élèves des écoles fétiches d'Atchoupa et de Djegan se donnaient rendez-vous dans la région d'Adjara et, pendant toute la nuit, ils allaient et venaient d'une place fétiche à une autre. Ils étaient précédés et suivis de plusieurs joueurs de tambour.

Toutes les fois qu'ils passaient devant la mission je me réveillais en sursaut, et, comme cela arrivait cinq ou six fois par nuit, je commençais à trouver la plaisanterie mauvaise ; puis, peu à peu, j'en pris l'habitude.

Ces concerts nocturnes ne manquent pas de charme. Les enfants chantent presque à l'unisson. Leurs voix pures et fraîches ne sont pas du tout désagréables à entendre. A choisir entre leurs chants et le vacarme assourdissant accompagné de nombreux coups de fusil que font certaines nuits des bandes de Noirs, ivres d'alcool, je préfère encore les premiers.

Mais on a beau être Noir, le matin, au point du jour, ces pauvres enfants n'en pouvaient plus. Les grands seuls avaient encore le courage de chanter un peu, les petits ne disaient plus rien. Mais il paraît que c'est par ce surmenage qu'ils méritent l'amour du fétiche.

(*A suivre.*)

---

†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. Joannin, curé retraité, à Saint-Julien-de-Civry (diocèse d'Autun).

Mme François Odet, Valenciennes.

M. Edmond Boudet, diocèse de Carcassonne.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de M. Edmond Boudet, du diocèse de Carcassonne ... 100 »
M. Augustin Gérardin, diocèse de Nancy ... 10 »
M. Tuffay, du diocèse d'Evreux ... 7 »
M. A. Fleuriot, du diocèse de Bayeux ... 7 »
Mme veuve Frémiot, Versailles, demande de prières spéciales ... 5 »
Mme la comtesse d'Anthénaise, du diocèse de Chartres ... 15 05
Deux familles chrétiennes de Lyon, demande de prières ... 100 »

A Mgr Fallize, Norvège.
M. F. Clause, diocèse de Namur ... 680 »

Au R. P. Prun, orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.
M. l'abbé Boileau, diocèse de Nancy ... 5 »
En l'honneur du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Conception, demande de prières pour une conversion ... 5 »
Par l'intermédiaire de M. l'abbé Guillerm, diocèse de Quimper, demande de prières ... 1000 »

Aux Pères de l'Assomption, pour leurs œuvres d'Orient (R. P. Tranquille, Ismidt).
Anonyme de Lyon ... 20 »

Au R. P. Clément, Gallipoli (Turquie).
Mme F. Saison-Champagne, diocèse d'Arras ... 2 »

Au R. P. Daviet, Nagpore, pour les affamés.
Anonyme de Lyon ... 10 »
Mme F. Saison-Champagne, du diocèse d'Arras ... 2 »

A M. Bourlet, Tonkin maritime.
M. M., de Lyon ... 10 »

Au R. P. Cothonay, pour la léproserie de Hung-yen (Tonkin central).
Enfant de Marie, de Lyon ... 50 »

A Sœur Marie des Missions, Kumbakonam, pour son hospice.
Une infirme de 86 ans, diocèse de Sens ... 4 »

A Sœur Gilbert, Tché-kiang, pour ses vieillards.
Une infirme de 86 ans, diocèse de Sens ... 5 »

A Mgr Mérel, pour son séminaire de Canton.
P. C., de Lyon ... 10 »

Au R. P. Noury, Kiang-nan.
Anonyme de Lyon ... 10 »

A Sœur Thérèse, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).
C. J., de Lyon ... 5 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
P. C., de Lyon ... 10 »

A Mgr Chatron, Osaka.
Un trio montagnard, M. A. M., diocèse de Belley ... 108 »

A M. Matrat, île de Hirado (Nagasaki).
Mme Marie Hourie, diocèse d'Agen ... 5 »

Pour le rachat d'esclaves (Mgr Augouard, Oubanghi).
Anonyme, Beaujeux, diocèse de Besançon ... 86 10

A M. Gruson, Abyssinie.
M. M., de Lyon ... 10 »

Au R. P. Bauzin, Adjara (Dahomey).
P. C., de Lyon ... 10 »

Au R. P. Templier, au Mossi (Soudan français).
Enfant de Marie, de Lyon ... 50 »

Au R. P. Pichot, pour les pestiférés de Majunga (Madagascar nord).
Mme F. Saison-Champagne, diocèse d'Arras ... 2 »
Mme Griois, du diocèse de Laval ... 10 »

Aux Pères de Chavagnes, à Cartier (Saint-Boniface).
Enfant de Marie, de Lyon ... 50 »

A Mgr Olier, Océanie centrale, pour ses catéchistes.
P. C., de Lyon ... 10 »

A Sœur Marie-Jean, école de Lealatèle (Archipel des Navigateurs).
Enfant de Marie, de Lyon ... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Diégo, Gallas).
M. F. Odet, diocèse de Cambrai, demande de prières pour une défunte ... 300 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Thérèse, Kiang-si septentrional).
M. F. Odet, diocèse de Cambrai, demande de prières pour une défunte ... 300 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Louat, Tché-kiang)
M. F. Odet, diocèse de Cambrai demande de prières pour une défunte ... 300 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Salomon, Perse).
Anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières ... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Gervaix, Kouang-tong, pour l'école du Sacré-Cœur).
Anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières ... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Gilbert, Tché-kiang).
Anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières ... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (pour les catéchistes, Côte de Benin).
Anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières ... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Sabbagh, archevêque de Diarbékir).
Mlle Lemichelet, du diocèse de Coutances ... 5 »
M. l'abbé Sauvage, du diocèse de Rennes ... 5 50
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières ... 13 50
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières spéciales ... 20 »
J. M., Gap ... 50 »
F. B., diocèse de Clermont ... 5 »
Anonyme du diocèse de Besançon ... 11 10
Anonyme du diocèse de Viviers ... 14 »
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières spéciales ... 20 »
Au nom de Mme veuve Salomon, diocèse de Besançon, demande de prières ... 57 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Petkoff, Bulgares de la Thrace).
J. M. Gap ... 50 »
F. B., diocèse de Clermont ... 5 »
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières ... 13 50

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Galland, Jérusalem).
F. B., diocèse de Clermont ... 5 »
Un prêtre du diocèse de Cambrai, demande de prières ... 13 50

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Le Texier, Natal).
F. B., diocèse de Clermont ... 5 »
M. Charles Faivre d'Arcier, diocèse de Langres ... 10 »
En l'honneur de Saint François Xavier, Lyon ... 100 »

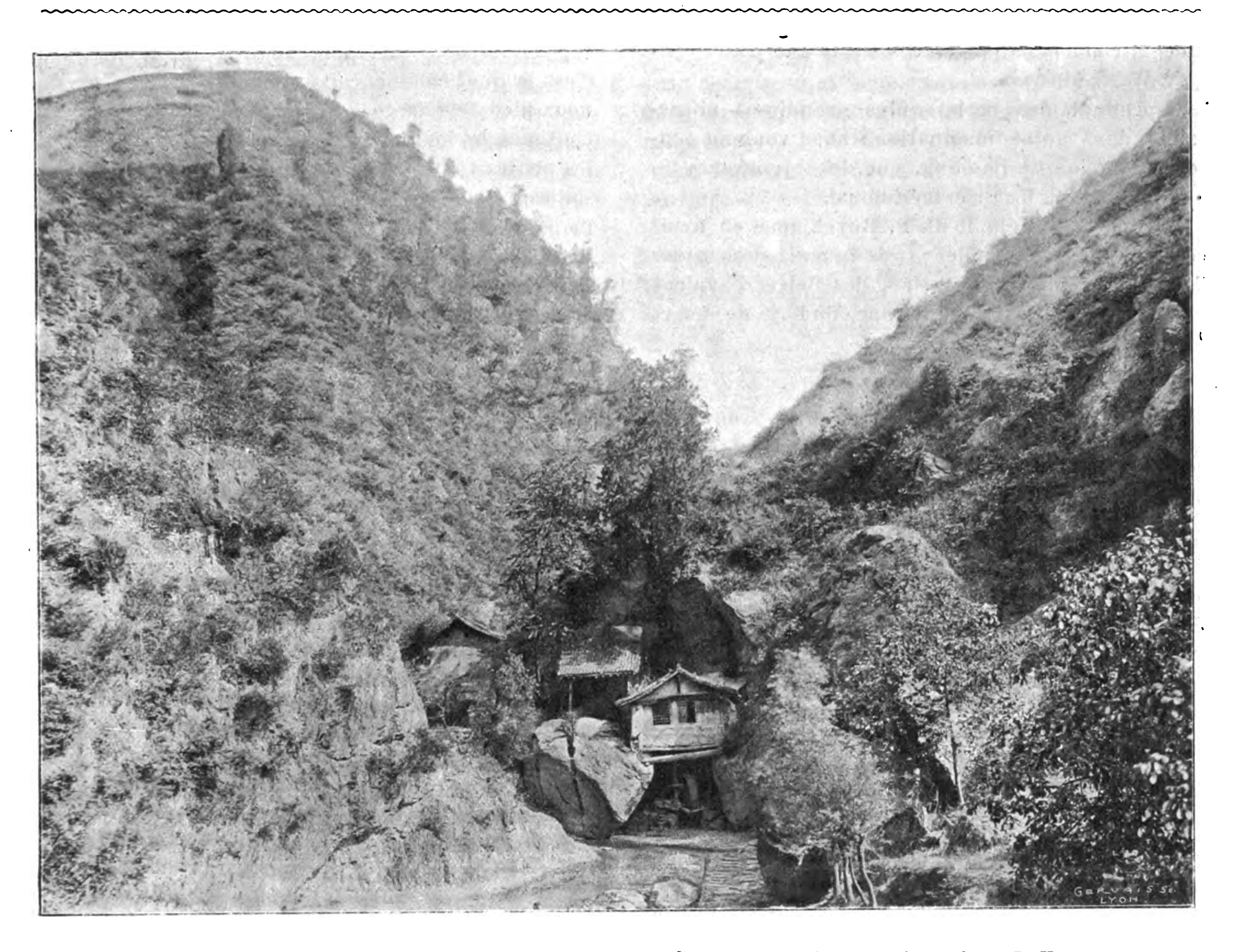
Pour formation de prêtres indigènes (Mgr Lavest,
Un prêtre lyonnais ... 250 »
Anonyme de Lyon ... 100 »

Pour la formation de catéchistes indigènes (Mgr Streicher, Victoria-Nyanza septentrional).
Un prêtre lyonnais ... 250 »

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



KAN-SOU (Chine). — ENVIRONS DE HOUEI-HIEN ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. VANHAUTE

Une promenade de vacances au Kan-sou

Le T. R P. Van Hecke, supérieur général de la congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheut les Bruxelles, nous communique la lettre suivante où sont très pittoresquement relatées les péripéties d'une excursion de vacances de plusieurs de ses missionnaires dans la partie la plus accidentée du Kan-sou méridional.

LETTRE DU R. P. VANHAUTE, MISSIONNAIRE BELGE DE SCHEUT

Chin-Chow, le 7 juillet 1907.

Maintes fois déjà, notre R. P. Préfet nous avait promis quelques jours de congé, toutefois sans spécifier ni le genre, ni le but, ni le jour du voyage. La Pentecôte approchant, les fraises des jardins de Chin-Chow allaient bientôt mûrir ; de tous côtés on nous en disait merveille ; mais une maladie vint les frapper, et à l'époque de la cueillette toutes avaient disparu.

« Eh bien ! dit le R. P Préfet, allons voir à Hoei-Hien si les fraises n'ont pas mieux réussi. »

Quelques jours plus tard, appareil photographique en bandoulière, nous partions.

Nous avions à parcourir une nouvelle Suisse où, en plus des faisans, vivent pas mal de sangliers, de cerfs, voire même des léopards. Cependant je me hâterai d'ajouter que nous ne vîmes aucun représentant de ces trois dernières catégories d'animaux.

Par contre l'occasion était belle pour photographier maints sites charmants ; espérant vous faire plaisir, je vous envoie deux vues (*Voir les gravures ci-dessus et p.* 591).

***

Deux jours de voyage nous amenèrent à Hoei-Hien sans autre incident tragique qu'un coup de soleil reçu par le P. Dejong, ce qui lui valut durant trois jours l'air d'un Lazare sorti de la tombe.

Les RR. PP. Œeys et Jamart nous accueillirent fraternellement. Ce dernier, impatient de nous laisser juger de son art de brasseur, nous régala d'un bon verre de bière mousseuse. Nous fûmes chez eux bientôt tout comme chez nous.

Les premiers jours, nous visitâmes les environs de

Hoei-Hien et nous poussâmes même une pointe jusqu'à Wang-kia-wan.

Cependant des projets plus grandioses mûrissaient dans notre imagination : nous voulions tenter l'excursion du Lao-ling, une des montagnes les plus élevées du Kan-sou méridional.

Plusieurs fois déjà, le R. P. Buych nous en avait conté monts et merveilles ; trois années consécutives il y avait donné une mission, des Belges l'avaient escaladé, on y pouvait voir une fonderie de fer et des grottes sans nombre.

.˙.

En route donc ! Par monts et par vaux, *rafraichis* par une température d'une trentaine de degrés, nous nous entraînons gaillardement surtout durant les derniers kilomètres. Là, en effet, le chemin se perd dans les cailloux et les quartiers de roche semés dans le lit de la rivière.

Tout à coup : « Nous y sommes ! » s'écrie le R. P. Jamart, et, tandis que nous nous écarquillons les yeux pour tâcher d'apercevoir une résidence quelconque, il se met à grimper le long d'une pente presque verticale. Nous nous lançons sur ses traces. Cinq, dix minutes s'écoulent... et toujours rien ne se montre ; pas de résidence. Nous grimpions toujours ; l'appareil photographique nous gênait étrangement. Le Lao-ling, dressant devant nous sa pointe effilée, semblait rire de nos efforts et défier les pygmées qui avaient la prétention de le gravir. A la fin des fins, nous arrivâmes à la résidence et nous y passâmes la nuit.

.˙.

Le lendemain, dès sept heures, nous étions en route, guidés par un chrétien de Koan-kià-houo, lequel se faisait fort de connaître le chemin conduisant à la cime extrême du Lao-ling.

Durant les premiers kilomètres, tout marcha à souhait. L'air frais de la nuit s'étendait encore dans les broussailles le long du torrent. Le chemin était assez plat, et le soleil, qui s'élevait à peine au-dessus des cîmes des montagnes, ne pouvait nous gêner dans l'étroite gorge où nous nous enfoncions. Nous marchions tout joyeux, comme si nous nous proposions une petite promenade matinale, tant le Lao-ling nous paraissait proche. Cependant, nous marchions, nous marchions encore, toujours et toujours, et déjà la fraîcheur avait cessé, le chemin plat avait disparu, des collines escarpées se succédaient sans fin et... nous n'approchions pas de notre but.

Le P. Dejong, lourdement chargé de son appareil, sentait diminuer sa première ardeur ; à plusieurs reprises il nous proposa quelques minutes de répit. Enfin nous arrivâmes au pied de la montagne : c'est là que commençait la montée. Un sentier de deux pieds de largeur serpente en d'innombrables contours le long du flanc vertical. Heureusement les pentes toutes hérissées de bambous et de broussailles, nous empêchaient de mesurer de l'œil l'effroyable abîme qui s'ouvre au-dessous de nous et prend des proportions plus gigantesques à mesure que nous montons. Çà et là, le chemin s'efface pour faire place à un pont mobile de branchages, où l'on ne passe pas sans éprouver quelque émotion. Mais, si la montée fut rude, les beautés de la nature compensèrent amplement nos peines.

Devant nous, à perte de vue s'étendait tout le Kan-sou. Des montagnes boisées, des collines sablonneuses, des rochers gris, mamelonnant cet espace immense, allaient se perdre dans le lointain brouillard. Depuis longtemps nos yeux ne s'étaient reposés sur un pareil spectacle, et nous nous abîmions dans cette contemplation poétique.

Un mot du P. Dejong nous rappela à la réalité : « Ecoutez ! Moi, j'en ai assez ; je bats en retraite ! » Et le voilà qui se met à dégringoler.

Au fond, nous aurions bien voulu lâcher pied aussi ; mais notre « face » était en jeu et nous nous résignâmes encore à une montée de trois heures.

Enfin nous atteignîmes le sommet. Il était juste une heure après-midi.

.˙.

Au tour du guide, maintenant, de faire ses preuves et de nous conduire à la grotte où nous logerions. Il avait l'air d'un homme tout déconcerté. Cependant, après une légère hésitation, il s'enfonça résolument dans les broussailles. Pas de chemin, rien que de l'herbe jusqu'aux genoux. De temps en temps, une antilope se montrait ; mais personne ne se sentit le courage de la poursuivre.

Une heure se passa à trotter ainsi à l'aventure : soudain le ciel se couvre de gros nuages, nous menaçant d'un rafraîchissement peu désiré.

Notre guide convint enfin de son ignorance et jugea qu'il valait mieux rebrousser chemin, et aller voir s'il n'existait point d'auberge près de la fonderie.

Vers quatre heures, nous y arrivâmes, tout contents de pouvoir nous y installer. Quant à la fonderie, rien de bien important. Un grand feu, un soufflet immense, le tout encadré d'une vingtaine de figures noires et farouches. C'est là tout ce qu'il y avait à voir au Lao-ling !

.˙.

Ce ne fut donc pas sans grande satisfaction

qu'après une nuit d'insomnie, nous quittâmes la montagne au pas de course pour rentrer à Koan-kià-houo.

Nos vacances sont terminées ; mais nous ressentons encore la vengeance du Lao-ling, et personne n'a plus parlé d'autre expédition.

Epreuves de la Mission Dominicaine DE CUBA

Nous avons déjà publié plusieurs relations sur les débuts, les providentiels accroissements, et les promesses d'avenir de la jeune mission fondée dans la grande île de Cuba par les Frères Prêcheurs. Aux consolations et aux espérances viennent se mêler aujourd'hui l'épreuve et l'affliction. Ce sera pour nos lecteurs un motif de plus de s'y intéresser et de lui venir en aide.

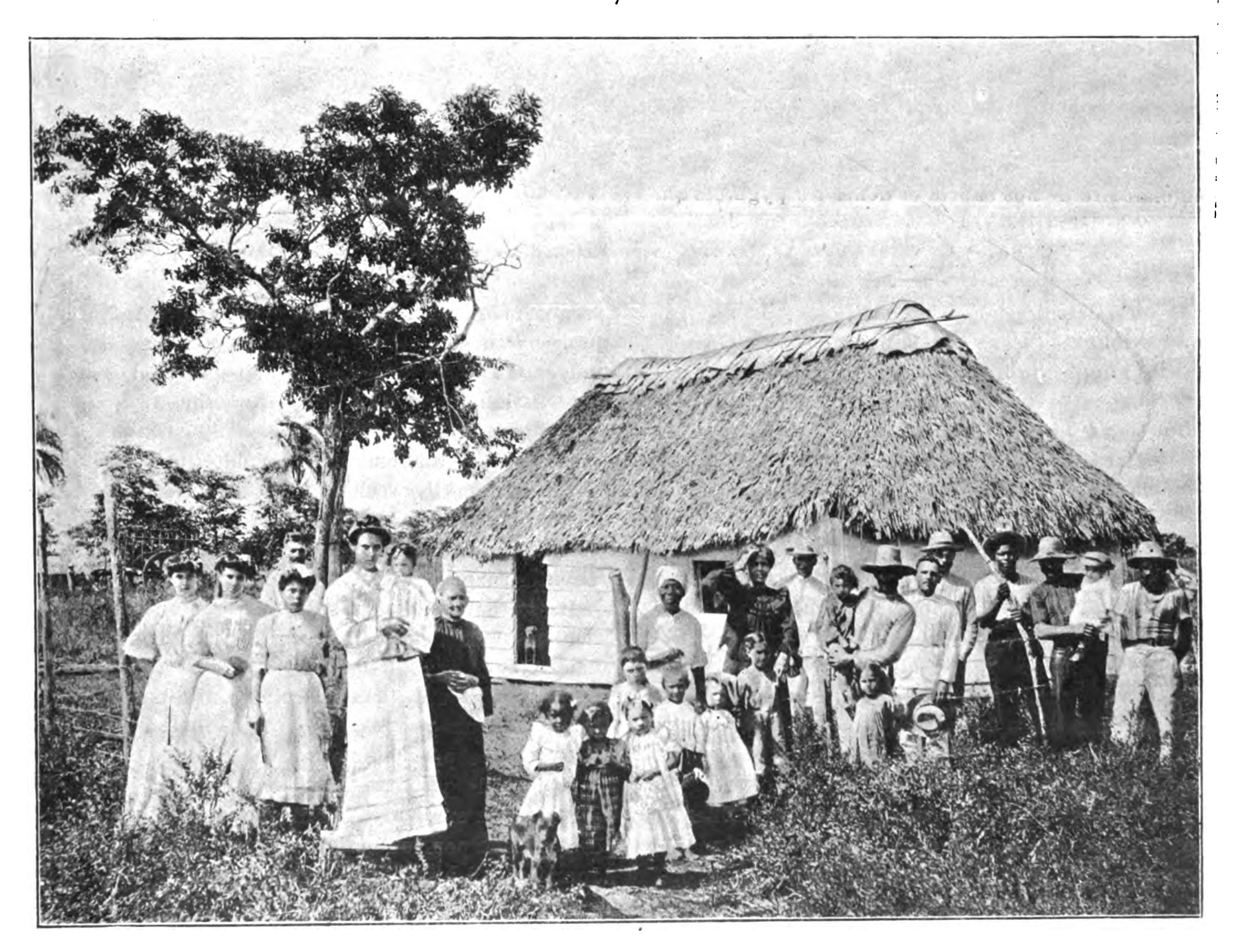
LETTRE DU R. P. HEDDE, DES FRÈRES PRÊCHEURS.

De fortes épreuves sont, dit-on, ordinairement réservées aux œuvres qui sont de Dieu. A ce titre-là, notre orphelinat des petites filles doit être de Dieu, car, depuis huit ans qu'il existe, il a passé par une série de crises qui toutes auraient dû l'anéantir, et dont cependant il est toujours sorti plus fort et plus généreux.

La dernière épreuve a été tout particulièrement pénible.

∴

Vous savez que la fièvre jaune a fait une très désagréable réapparition à Cienfuegos. Depuis longtemps on ne la connaissait plus dans ces parages ; mais son spectre n'en est pas moins resté redouté. Aussi, dès les premiers décès, une armée de fonctionnaires, munis de pleins pouvoirs pour lutter contre le fléau, s'est abattue sur notre pauvre ville. Chaque fois qu'un cas de fièvre se déclare dans une maison, on isole le malade, et toutes les maisons du block sont fumigées. Pour cette opération, on expulse tous les habitants pendant vingt-quatre heures ; on ferme toutes les ouvertures, en collant du papier sur les fentes des portes et des fenêtres, et on brûle une quantité considérable de soufre dans l'intérieur,



CUBA — Un *bohio* ET SES HABITANTS reproduction d'une photographie du R P Hedde.

CUBA. — En voyage dans la Manégua ; reproduction d'une photographie du R. P. Hedde

de façon à détruire tous les moustiques, car, au dire de la science, ce sont ces minuscules diptères qui sont les uniques propagateurs de la maladie.

Ce long préambule est pour en venir à vous dire qu'un cas de fièvre jaune s'étant déclaré, le 9 août, dans la maison contiguë à notre orphelinat, dès le lendemain, les inspecteurs d'hygiène venaient nous prévenir qu'ils allaient procéder à la fumigation de notre maison et que, par conséquent, il fallait l'évacuer.

Quel désagrément ! Où loger les enfants pendant vingt-quatre heures ?

Par suite d'une heureuse circonstance, une maison de campagne sur le bord de la mer fut mise à notre disposition, mais une maison sans meubles. Faute de mieux, il fallut bien s'en contenter, et nous y envoyâmes les enfants et leur directrice.

Pour elles, c'était une partie de plaisir. Elles y passèrent toute la journée et s'organisèrent du mieux possible pour la nuit ; étendues sur le plancher, enroulées dans des couvertures, elles dormirent assez mal.

Le lendemain, vers midi, elles revenaient à Cienfuegos, fatiguées de la mauvaise nuit qu'elles avaient passée et désireuses de rentrer chez elles. Mais pas moyen d'obtenir la clef de la maison ; le chef de la commission d'hygiène était introuvable.

Enfin, vers six heures du soir, je parvins à le rencontrer. Je lui demandai de vouloir bien procéder à l'enlèvement des scellés. A ma grande indignation, il me répondit que la fumigation avait été mal faite et qu'il fallait la recommencer. J'essayai bien de discuter ; mais tout fut inutile.

Il est sept heures du soir, et les enfants se morfondent depuis midi dans un des parloirs du couvent. Que faire ?

Grâce à Dieu, les Dominicains sont aimés à Cienfuegos, et leurs œuvres sont chères à tous. Dans cette circonstance pénible, nous avons pu nous rendre compte de la grande sympathie dont nous jouissons en ville. Les meilleures familles se sont fait un plaisir de recueillir pour une nuit nos pauvres petites abandonnées, et à huit heures, elles étaient toutes casées.

C'était déjà pas mal d'ennuis ; mais le lendemain nous réservait d'autres surprises.



Vers six heures du matin, le bruit du tocsin mettait tous les habitants en émoi, et nous ne tardâmes pas à apprendre que la maison voisine de l'orphelinat était en flammes. Nous y courûmes.

Le feu était d'une violence extrême, résultat trop efficace d'une fumigation par trop consciencieuse. Notre orphelinat était fortement menacé. Aidés de quelques pompiers, nous sortîmes tout ce qui pouvait être sauvé. Quelle pitié de voir toutes ces classes, tous ces dortoirs, toute cette maison en un mot, si propre, si bien arrangée, livrée au pillage!

Puis ce fut l'invasion des pompiers, mouillant tout, enfonçant les cloisons, envahissant les toits et brisant les tuiles. Le feu était terrible. On parvint cependant à s'en rendre maîtres et vers midi les pompiers se retiraient, laissant tout dans le plus pitoyable état.

Pensez à l'embarras de notre cher supérieur ! Que faire de toutes ces petites filles ? La maison est absolument inhabitable et nécessite des réparations de plusieurs mois.

Nous avons cherché une maison à louer, et nous ne l'avons pas trouvée. Les mêmes familles qui si généreusement avaient recueilli les enfants dans leur première détresse s'offrirent à les héberger aussi longtemps que ce serait nécessaire. Et il fallut bien accepter.

Mais vous comprenez que d'inconvénients. Ces enfants pauvres se trouvaient, par la force des choses, mises dans le milieu le plus luxueux et le plus raffiné de notre société cubaine ; ces enfants, habituées à un règlement et à une certaine discipline, se trouvaient tout à coup laissées à elles-mêmes, dans une liberté trompeuse, qui pouvait leur tourner la tête.

Aussi devions-nous abréger l'épreuve autant que cela dépendait de nous, et chercher un local où les réunir.

Nous avons enfin trouvé une maison, à une certaine distance de Cienfuegos, sur le bord de la mer ; un vapeur fait le service deux fois par jour. C'est là que se trouvent réunies nos petites orphelines. Elles sont restées bien sages et, en ces circonstances, se sont montrées supérieures à tout ce que nous pouvions espérer d'elles.

Puissent-elles rester bonnes et nous dédommager ainsi de tous les sacrifices que nous faisons pour elles !

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté le Pape Pie X a nommé évêque de Poona (Indes Orientales), le R. P. Henri Doring, de la Compagnie de Jésus.

— Le Saint-Père a également décrété l'érection en diocèse du vicariat apostolique de la Saskatchewan, avec Prince-Albert pour ville épiscopale et pour nom du nouveau diocèse. Mgr Albert Pascal, précédemment vicaire apostolique, en a été nommé premier évêque.

— Enfin, Sa Sainteté a autorisé le transfert à Seattle de la résidence épiscopale du diocèse de Nesqualy (Etats-Unis), diocèse qui s'appellera dorénavant diocèse de Seattle.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis pour les missions d'Extrême-Orient, le 10 juillet 1907, MM. Polly, Jean-Baptiste (Viviers), et Jaugey, pour la Corée ; Joseph-Marie (Langres), Lacroix, Louis-Marie-François (Montpellier), et Poudic, Adrien (Saint-Brieuc), pour la Mandchourie méridionale ; Etcheberry, Bertrand-Justin (Bayonne), et Louison, François-Régis (Lyon), pour la Cochinchine orientale ; Saffray, Prosper (Rennes), pour le Haut-Tonkin ; Lacombe, Albert-Baptiste (Rodez), et Courrier, Joseph (Chambéry), pour le Laos ; Gaspais, Augustin-Ernest (Vannes), et Révaud, Alphonse (Luçon), pour la Mandchourie septentrionale ; Souhait, Jean-Baptiste (Le Puy), et François, Jules-Paul (Chambéry), pour Malacca ; Goré, François-Noël-Justin (Coutances), pour le Thibet ; Besombes, Alexandre (Paris), pour le Sutchuen méridional ; Giard, Paul-Jules-Joseph (Cambrai), et Capelle, Modeste-Joseph-Célestin (Arras), pour Pondichéry ; Souvey, Henri-Marie-Léonce (Besançon), pour Hong-Kong ; Grégoire, Joseph-Marie-Julien (Nancy), pour le Kouang-Tong ; Reynaud, Emile-Jean-Baptiste (Tours), Vuillard. Félix-Jean (Belley) et Pierchon, Edmond-Louis (Cambrai), pour le Tonkin occidental ; Faisandier, Augustin (Le Puy), et Huet, Joseph (Rennes), pour le Maïssour ; Harostéguy, Albert (Bayonne), pour le Kouy-tchéou ; Broizat, Joseph-Marie (Annecy), pour le Siam ; Cesselin, Charles-Auguste (Verdun) pour Hakodaté ; Gallioz, Pierre-Augustin (Saint-Jean-de-Maurienne), pour la Cochinchine orientale ; Hudry, Gustave-Marius (Dijon), pour la Birmanie septentrionale ; Picot, Lucien-Charles (Reims), pour la Birmanie méridionale, et Lesponné, Jean-Jules-Jérôme (Tarbes), pour le Coïmbatour.

Le 13 août, MM. Chevallier, Auguste-Louis (Paris), pour Kumbakônam ; Bonvent, Joseph-Pierre (Lyon), pour Siam ; Gallice, Joseph (Chambéry), pour le Sutchuen oriental ; Morge, Camille (Verdun), pour le Sutchuen méridional ; Lefebvre, Gustave-François (Paris), pour la Cochinchine occidentale ; Roux, François-Joseph (Lyon), pour le Sutchuen occidental; Vion, Justin-Joseph-Noël (Dijon), pour le Kouy-tchéou ; Degenève, François-Adolphe (Annecy), pour le Yun-nan ; Lesgourgues, Jean-Louis (Tarbes), pour le Thibet ; Thyry, François-Jean-Joseph, (Cambrai). pour Nagasaki ; Sellos, Auguste-Elie-Marie (Séez). pour la Birmanie méridionale et Boudillet, Paul-Nicolas (Evreux), pour le Tonkin Maritime.

Le 4 décembre, MM. Poitier, Louis-Emile (Bourges) pour la Cochinchine occidentale ; Réminiac, Jean-Marie-Henri (Vannes), pour le Tonkin Maritime ; Lenoir, Paul-Gustave (Paris), Trideau, Julien (Laval), et Boudoul, Jean-François-Régis (Le Puy), pour Pondichéry ; Cantaloube, Alphonse-Auguste (Rodez), pour le Tonkin occidental, et Favreau, Clément-Emmanuel (Angers), pour le Kouang-tong.

Tous ces missionnaires appartiennent à la Société des Missions Etrangères de Paris.

— Voici les noms des missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, partis pour les missions depuis le mois d'avril 1907 : Pour le diocèse de Colombo, les RR. PP. Marque, Pierre (Tarbes) et Martin Jean-Baptiste (Metz); Pour l'Athabaska, le R. P. Bocquené, Désiré (Vannes), et les FF. Cabon, Jean (Quimper), Nicolas, Joseph (Metz), et Kraut Gérard (Münster) : pour le Mackensie, le Frère Stollj Jean (Fribourg), pour l'Alberta, les RR. PP. Bieler, Pierre (Trèves), Nanzik, Théophile (Breslau), et Schwebius, Jacques (Spire); Pour le Manitoba, les RR. PP. Bour, Pierre (Metz), Carrière Joseph (Valley-fielix), Gabriel, Léon (Metz), et Magnan, Josapha (Joliette); pour la Colombie britannique, le R. P. Beck, Félix (Gand); pour le Natal, les RR. PP. Serrières, Charles-Antoine (Saint-Dié), et Tanguy, Alain (Quimper) ; pour le Transvaal, le R. P. Vialard, Gabriel (Saint-Flour); pour le Basutoland, le Frère Calvez, Pierre (Quimper); pour le Cimbébasie, le R. P. Borsutzky, Florian (Olmütz).

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie d'Europe. — Mgr Michel Mirow, archevêque titulaire de Théodosiopolis pour les Bulgares-catholiques du district de Constantinople, nous écrit de Galata, le 20 novembre :

« Pendant vingt-quatre ans j'ai travaillé auprès des Bulgares et, comme simple missionnaire, j'ai pu ériger un clocher, deux églises paroissiales, avec deux écoles, et contribuer à l'ouverture de trois chapelles en diverses localités. Ensuite, pour obéir aux ordres du Vicaire de Jésus-Christ, j'ai quitté ce pays qui m'était si cher, pour venir à la recherche de brebis dispersées depuis environ vingt-cinq ans et privées d'un pasteur spécial. Daigne Dieu m'accorder la grâce et la consolation de les ramener toutes au bercail de saint Pierre !

« Dès mon élévation à l'épiscopat, au mois de février dernier, mon premier soin a été de consacrer mon diocèse au Sacré-Cœur de Jésus. C'est Lui, le divin Pasteur, qui m'aidera à remplir la lourde charge qu'Il m'a imposée. Je me trouve dans l'absolue nécessité de remettre en état l'humble église qui me sert de cathédrale, ainsi que la maison où j'habite. Ces deux édifices, depuis leur construction, il y a environ quarante ans, n'ont jamais été réparés, et n'ont même point reçu le plus vulgaire badigeonnage : ils se trouvent dans la dernière indigence.

« Il me faut aussi songer à la jeunesse. Nos pauvres enfants, privés d'une école, errent par les rues ou bien trop souvent fréquentent des écoles gratuites hérétiques. Daigne le divin Enfant de Bethléem inspirer à quelques âmes charitables de m'aider à Lui ramener un grand nombre de ces chers petits qui sont mon espérance !

« Vous qui songiez à moi avec générosité lorsque j'étais simple prélat, vous ne m'oublierez pas maintenant que je suis devenu le plus pauvre des archevêques. (Voilà bientôt dix mois que je suis sacré, et je n'ai pas encore les ornements nécessaires pour célébrer une messe pontificale.) Vos secours continueront à m'aider à faire l'œuvre de Dieu. Ils seront reçus comme venant du ciel, et le bon Maître sait combien je vous en serai reconnaissant. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Marcellin Chaler, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Pattiavaram, le 15 octobre 1907 :

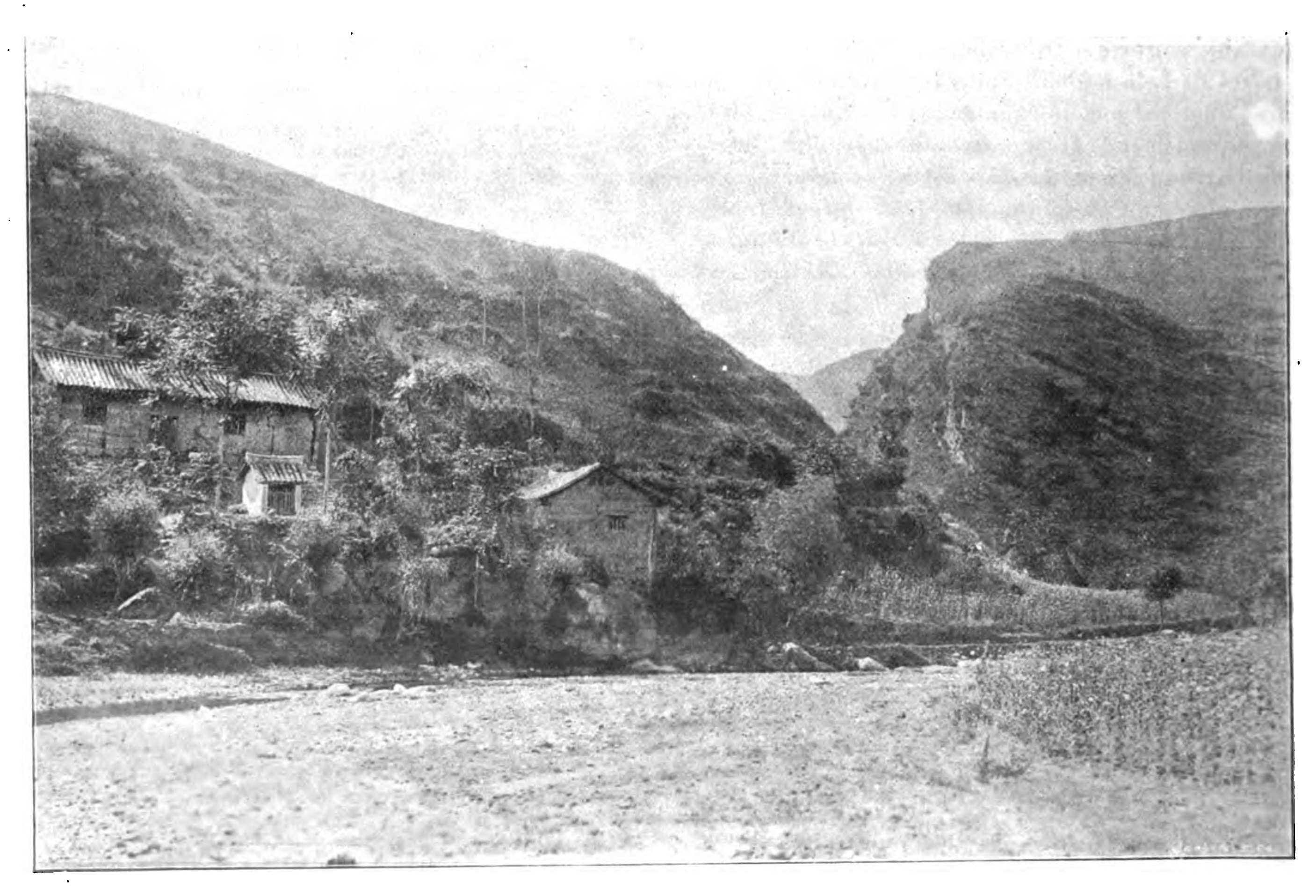
« Ma petite église de Pattiavaram, centre du district, n'a pas de cloche; c'est sur une plaque de fonte, qu'on sonne l'*Angelus* et les exercices de piété. Tous mes confrères voisins ont de belles cloches; seul, mon pauvre Bethléem n'en a pas.

« Si, dans le trésor des *Missions Catholiques*, vous trouviez quelques pièces blanches ou jaunes qui puissent m'être destinées, sans faire trop souffrir ceux de mes frères qui éprouvent de plus grands besoins que moi, veuillez jeter un regard de pitié et d'affection sur ma chapelle et sur moi. »

Natal (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Le Texier, oblat de Marie Immaculée, écrit de Dundee à un prêtre du diocèse de Vannes :

« Il y a bientôt dix ans, un missionnaire breton et sept religieuses du diocèse de Vannes s'établissaient au milieu des populations païennes ou hérétiques du Natal, au centre d'un vaste pays. Ils mirent leur petite mission et leur immense district sous la protection de sainte Anne. N'était-ce point naturel ?

« Les débuts furent très pénibles, presque décourageants. En janvier 1898, on ouvrit l'école avec une élève seulement. Les braves Sœurs se contentaient de peu et supportaient sans se plaindre les souffrances et l'amertume de l'exil. De temps en temps, de loin en loin, une élève arrivait : peu à peu, lentement, la



KAN SOU (Chine) — Environs de Houei-hien ; reproduction d'une photographie du R. P. Vanhaute (v. p. 589)



R. P. Pradel. P. Verdeille. P. Gervaix. P. Boucheron. P. Nicouleau.

CHINE. — Un groupe de missionnaires de Canton ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix (v. p. 597)

petite maison se remplit de pensionnaires. Un jour, le missionnaire dut céder une partie de son presbytère pour faire place aux enfants. Bientôt le nombre toujours croissant des élèves nécessita de nouvelles dépenses. Il fallut bâtir un dortoir et des classes plus vastes. Le petit coin de terre était aussi devenu trop étroit. Comment alors répondre aux besoins du pensionnat, sans s'embourber dans une mauvaise situation financière ? Après bien des calculs et des prières, on acheta un champ, on en loua un autre, et l'on bâtit une pauvre maison en bois et en zinc. Grâce à Dieu, chaque nouvelle rentrée était un progrès sur la précédente. Il y a cinq ans, les choses allaient si bien qu'on hasarda un coup de folie. Près du couvent, une magnifique propriété se vendait à des conditions très avantageuses. Dans cette ferme on trouverait une basse-cour, une écurie, une boulangerie et une grande maison pour les élèves. Un jardin très bien planté donnerait des fruits en abondance pour la communauté et le pensionnat. Le marché fut conclu. Ce fut une bonne affaire. L'année dernière, on a encore construit, sur la chère colline, un bâtiment qui laisse dans l'ombre tout ce qui s'était fait jusque là. Aujourd'hui Sainte-Anne d'Umzinto est dans un état florissant. Il y a vingt Sœurs et plus de soixante pensionnaires.

« Je ne voudrais pas comparer Sainte-Anne d'Umzinto à Sainte-Anne d'Auray ; cependant à certains points de vue la comparaison serait peut-être en notre faveur. Dans le pays d'Arvor, on va à Sainte-Anne en traversant les bois de sapin de Lanvaux et les landes de Plumergat ; ici, notre route côtoie l'océan Indien et nous mène à travers les forêts vierges où la végétation tropicale est si riche et si luxuriante. L'enclos de votre petit séminaire, avec ses grandes allées, ses chênes séculaires, ses belles prairies, son étang fameux, a sans aucun doute ses charmes et ses agréments. Nous avons ici une rivière belle comme la rivière d'Auray, des bois où le chevreuil court et s'amuse, des gorges pittoresques qui rappellent celles des Pyrénées. Du sommet de notre colline le regard se promène sur d'immenses plantations de cannes à sucre et aperçoit, dans le lointain, l'Océan aux flots d'azur. Au pays de Bretagne, on a souvent appelé l'évêque de Vannes, l'évêque de Sainte-Anne. Il y va volontiers et souvent en pèlerinage.

« Néanmoins, le Natal ne vaut pas la France, ni le comté d'Umzimto le duché de Bretagne. Si nous avons les richesses de la nature sauvage, vous avez celles de la grâce et de la religion. Notre basilique de Sainte-Anne serait la plus modeste de vos églises de campagne. Chez vous, la foi a pénétré les cœurs, comme les racines du chêne votre sol de granit. Nos colons et nos nègres vivent d'égoïsme et ne songent pas à Dieu. Il y a chez vous des cœurs purs et sincères, de l'honnêteté et de la

droiture ; vous marchez sur la pierre ou sur le roc. Au Natal, les gens n'ont pas idée de la ligne droite, ils suivent des sentiers cafres, des voies tortueuses où les vipères se cachent. En d'autres termes, on rencontre partout le vice, la trahison, le mensonge et l'hypocrisie. Jésus n'a pas encore visité les familles et les maisons pour y porter sa grâce, sa vérité et sa paix. »



TONKIN MARITIME. — PETIT GROUPE DE LÉPREUX DE PHUC-NHAC ; reproduction d'une photographie de M. CORBEL

Tonkin maritime. — M. Corbel, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Phuc-Nhac :

« J'ai déjà fait appel à la charité des lecteurs des *Missions catholiques* en faveur des lépreux de Phuc-Nhac. J'espérais qu'en exposant dans cet excellent Bulletin les misères et les humiliations de ces membres souffrants et méprisés de Notre-Seigneur, des cœurs généreux seraient heureux de leur venir en aide. Je ne m'étais pas trompé. Mon appel a été entendu.

« Mais permettez-moi d'espérer encore, âmes charitables, que vous n'oublierez pas mes chers lépreux. Je vous les recommande de nouveau. Vous avez appris de différentes sources comment il a plu à la divine Providence d'éprouver le Tonkin. Des milliers de malheureux ont été dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance quotidienne. La mort a fait déjà d'épouvantables ravages, elle continue son œuvre. Il faut avoir vu sur place semblable calamité pour s'en faire une idée.

« Mes lépreux seraient mort d'inanition, si les pieux lecteurs des *Missions catholiques* ne leur étaient venus en aide, car, squelettes vivants, ils étaient réduits, pour ne pas succomber, à chercher le long des routes quelques herbes malsaines qu'ils faisaient cuire pour s'en nourrir. C'est avec un affreux serrement de cœur que je voyais cet état lamentable de mes pauvres lépreux sans pouvoir les aider. Ma provision de riz était épuisée, ma bourse était vide et je n'ai pas le don des miracles. Les aumônes impatiemment attendues arrivèrent enfin. Quelle joie pour tous ! Mais jusqu'où pourrons-nous aller, car, à la moisson prochaine, je prévois que les vivres seront d'un prix inabordable pour les bourses peu garnies comme sont celles des lépreux.

« Chers lecteurs, les appels à votre charité sont nombreux, je le sais; néanmoins j'ose espérer que vous n'oublierez pas les infortunés lépreux de Phuc-Nhac, qui vous tendent encore les bras en implorant votre pitié. »

TONKIN MARITIME. — BARQUES SUR LE FLEUVE DE PHUC NHAC ; reproduction d'une photographie de M. CORBEL.

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

XV

O CLEMENS, O PIA!

L'Octave de la fête de l'Immaculée-Conception donne à ce chant d'amour du pieux missionnaire tout le charme de l'actualité.

Le soir, quand tout s'est tu, que l'astre des jours a cédé le pas au globe serein des nuits et que, seule, perchée à l'angle d'une ruine, la hulotte gémit son veuvage ou ses illusions, j'écoute rêveur, de ma véranda, le chant mystique des vierges : « *Salve, Regina, mater misericordiæ !...* » Et, de leur voix devenue latine, ces jeunes filles de Dieu achèvent l'hymne à la Mère de grâce. *O clemens, ô pia !*

Salut, ô notre vie, notre douceur, notre espérance, notre étoile dans la nuit de nos jours !

Et dans le silence virginal de l'humble église des champs, parée des seuls ornements de la foi naïve, retentissent les syllabes entrecoupées de l'amour, les mêmes que le docte et pieux Bernard, dans un triple élan de tendresse et de lyrisme, composait en l'honneur de la Reine des anges.

O clemens, ô pia !

Nous avons recours à toi, sainte Mère du Christ, et nous t'appelons du fond de notre exil ! Que sommes-nous, sinon de pauvres pécheresses de Chine, hier païennes et plongées dans les ténèbres de l'erreur. Tu es venue, ô phare de David, nous éclairer des rayons de ton Verbe. Nous t'en remercions du plus profond de nos âmes et ne cesserons de te dire chaque soir la même invocation.

O clemens, ô pia !

Nous soupirons vers toi, avec des gémissements et des sanglots, du fond de cette vallée de larmes ! Car tu es la consolatrice des affligés, le baume de toutes les cicatrices, le miel de tous les cœurs endoloris. C'est toi qui nous as retirées de l'abîme du mal et des angoisses du doute où nos esprits flottaient errants, et c'est pourquoi nous te nommons, dans notre gratitude, vierge clémente.

O clemens, ô pia !

O notre avocate, daigne toujours jeter sur nous des regards compatissants !

Tu le sais, l'esprit est prompt, la chair est faible ; tu nous connais si fragiles et inconstantes ! Nous t'avons voué nos corps, garde-les ! nos âmes, sauve-les ! Sans toi que pouvons-nous, ô sainte auxiliatrice des chrétiens, confirme notre foi, confirme notre amour, Vierge Marie.

O clemens, ô pia !

Et, après le long exil d'ici-bas, tu nous montreras Jésus, le fruit béni de tes entrailles !

C'est là notre sublime espoir, le motif de notre conversion à la foi catholique et pour lequel nous mourrons plutôt que de l'oublier. Et que notre langue se dessèche aussi plutôt que de ne plus chanter le soir, quand tout se tait autour de nous, la sublime prière du *Salve, Regina !*

O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !

XVI

UNE VISITE

Un rédacteur de l'*Echo de Chine* voulut bien un jour rendre visite aux missionnaires de Chao-king. On me pardonnera de transcrire ici le récit qu'il en communiqua à ce journal, afin de montrer comment un esprit libéral conçoit l'œuvre des Missions qui est jointe à l'influence française :

... « C'était le 28 septembre dernier. J'avais pris le train de Canton à Sam-Shoï, et pensais, dans ma fantaisie de voyageur en congé, errer à l'aventure dans les parages de l'ancienne capitale des deux Kouangs : Chao-king-fou, quand, par un hasard clairvoyant, je trouvai sur le bateau qui m'emportait, l'évêque missionnaire de Canton.

« Le bienveillant prélat, en tournée de confirmation, m'invita à le suivre dans ses pérégrinations, et j'acceptai avec l'empressement d'un homme curieux de vérité autant que de beaux sites. Il est des heures d'émotion vive et douce, qui vous font rattraper ce *bon temps* dont a si bien parlé naguère Henri Lavedan. Et ces heures d'émotion, je les ai ressenties à la vue de tant de choses découvertes, de tant de dévouements ignorés, de tant de beautés morales et de tant de cîmes riantes.

« Après avoir dépassé les gorges du Si-Kiang au-dessus du bourg d'*Aou-lek*, nous arrivâmes bientôt en vue de Chao-King, où nous attendaient, sur la berge, des chrétiens indigènes.

« L'évêque mit pied à terre et, avec lui, je m'engageai dans les rues de la ville.

« Tout a été dit sur cette vieille cité, qui garde encore aujourd'hui, malgré sa déchéance officielle, une relative importance dans le commerce. Ce qui frappe surtout, c'est la douceur de ses habitants, le charme de sa situation et la variété de ses paysages. Il ne règne autour de ses murailles qu'un silence sacré qu'interrompent parfois le chant des laboureurs déchirant le sol mou de la plaine ou le roucoulement des ramiers.

« Nous voici à la mission catholique.

« L'église et la résidence sont d'une blancheur éclatante, et d'une gaieté mignonne.

« D'un sourire engageant, nous sommes accueillis par les maîtres de céans, les RR. PP. Clauzet et Gervaix. J'éprouve toujours une chaude sympathie pour ces jeunes hommes qui s'arrachent, par un exil volontaire et perpétuel, aux tendresses de la patrie et qui s'en vont par amour d'une idée vers l'horrible inconnu.

« Et ils savent se détacher des satisfactions tentantes de la vie. Ni un regard ami, ni l'affriolante promesse d'un héritage, ni la saveur parfumée des fruits capiteux de France, ni la gloriole des faits éclatants, ni le souffle des brises caressantes de l'amour profane, ne peuvent un instant les détourner de leur tâche souvent cruelle et accablante, toujours laborieuse et méconnue.

« Ils s'en vont par les sentiers de la Chine, le plus souvent à pied, souffrant de la fatigue, de la chaleur et de la faim,

(1) *Missions Catholiques* des 11 17, 24 octobre, 1er, 8 15, 22, 29 novembre et 6 décembre.

visitant les malades, consolant l'infortune, semant les idées de justice et de progrès, bâtissant de leurs maigres deniers écoles, chapelles, orphelinats ; enseignant eux-mêmes les lettres et les sciences ; supportant le mépris des païens et quelquefois, ce qui est plus pénible, l'injustice et la calomnie de leurs compatriotes.

« Allez partout, mes lecteurs, et vous trouverez, comme j'ai trouvé à Chao-King, un accueil charitable, une hospitalité joyeuse ; surtout vous serez touché de l'étroite concorde qui règne entre eux et leurs néophytes indigènes.

« Pour un Français désireux de rendre justice, et délivré de toute préoccupation théologique, c'est un devoir patriotique de dire sincèrement la vérité sur nos compatriotes des Missions Etrangères. Et pour ma part, malgré l'hésitation que j'éprouve à venir les troubler dans leur œuvre de modestie, de patience et de recueillement, je me fais un courageux honneur de la proclamer fort méritante... »

(*A suivre.*)

Les Ecoles Fétiches à Adjara

Par le R. P. A. Bauzin,
des Missions Africaines de Lyon
missionnaire au Dahomey

Suite (1)

Les jours de fête, les enfants se réunissent sur la place pour danser. Les filles revêtent de beaux pagnes blancs ; les garçons portent de superbes culottes en satinette. Les joueurs de tam-tam s'assoient au milieu de la place ; le chef féticheur est à côté d'eux. Les garçons et les filles se mettent sur deux rangs.

Le tam-tam prélude d'abord doucement, puis il va *crescendo*. Alors la danse commence. Garçons et filles vont et viennent ; les bras et les jambes se lèvent, s'abaissent ; le buste est projeté en avant et en arrière. Bientôt les mouvements deviennent plus rapides. C'est alors une véritable dislocation de tout le corps. Il faut être Noir pour ne pas être moulu après un quart d'heure de cet exercice.

De temps en temps un garçon se détache du groupe, prend son élan et exécute deux ou trois sauts périlleux, avec beaucoup de grâce et d'agilité.

Ces danses commencent ordinairement le matin, vers huit ou neuf heures, et durent jusqu'au soir. Pendant les temps de repos, les enfants rentrent dans la case du fétiche et se désaltèrent, en absorbant force limonade. Il leur est défendu de boire en public, car, en ces jours de fête, ils personnifient le fétiche. Or, personne ne doit voir le fétiche lorsqu'il boit ou mange.

∴

Les gens qui assistent à la fête leur présentent en cadeaux des *cauris*, de la menue monnaie ; les plus riches offrent des bouteilles de limonade. Depuis quelques années, ce genre de boisson est devenu un article très productif pour les commerçants de Porto-Novo.

Pendant ces journées de danse, pour varier, des groupes de huit ou dix jeunes filles, tenant chacune à la main des rameaux d'un arbre spécialement consacré au fétiche, quittent la place où l'on danse et vont, en chantant, faire une petite excursion dans les environs.

Tous les passants qu'elles rencontrent se mettent à genoux et s'inclinent. Chaque jeune fille pose alors sur leurs têtes son bouquet de feuilles vertes, en invoquant sur eux le nom du fétiche et en disant : « Que notre fétiche vous garde (textuellement : vous lie) dans sa paix ! »

Leur petit tour terminé, elles reviennent prendre rang parmi les danseurs et les danseuses.

Le soir venu, le chef féticheur met fin à la séance en se levant. Abrité sous un large parasol aux couleurs voyantes, il regagne sa maison, escorté par les tambours et une grande partie des assistants.

En résumé : étude d'une langue particulière, étude de chants et de danses spéciales, voilà en quoi consiste le travail scolaire dans ces écoles fétiches.

A ces différentes occupations est consacré un laps de temps d'environ trois années. Ce stage révolu, les enfants quittent l'école avec le grade de « docteur. » On verra plus loin comment s'effectue la sortie.

∴

Je vous ai dit que les enfants restent trois années à l'école du fétiche. A ce propos, je ne puis résister à l'envie de relater ici les impressions de certains notables du pays qui avaient mis leurs enfants à l'école de la mission.

Ces braves Noirs s'imaginaient que, chez les Blancs, les choses devaient se passer comme chez les maîtres féticheurs. Trois ans passés à l'école du fétiche suffisent pour apprendre tout ce qu'ils jugent nécessaire de savoir. Et ils croyaient qu'après trois années passées à l'école de la mission, leurs enfants seraient certainement aptes à être employés comme interprètes à Porto-Novo, où ils auraient gagné de l'argent à pleines mains. Malheureusement, lorsque la troisième année fut écoulée, nos élèves avaient encore beaucoup à apprendre, et une fois les vacances de janvier terminées, l'école se rouvrit, et les enfants furent avertis d'avoir à s'y rendre.

Pendant cette quatrième année, nous eûmes de temps à autre la visite de quelques chefs de famille, qui venaient demander si les études ne seraient pas bientôt finies.

« — Il y a, disaient-ils, trois ans passés que les enfants reçoivent vos leçons ? Ont-ils donc encore quelque chose à étudier ? »

Sur ma réponse affirmative, ils s'en allaient en hochant la tête.

Toutes ces visites ne me disaient rien de bon et je ne me trompais pas.

Pendant cette quatrième année, le tiers des élèves cessa de venir à l'école.

En compagnie du moniteur indigène, j'allai dans les familles des absents, pour savoir le motif de ces abstentions.

Dans une maison on me dit qu'on allait consulter le fétiche pour savoir si l'enfant que je cherchais devait continuer à aller à l'école.

Dans une autre, le père et la mère me déclarèrent sans

(1) Voir les numéros du 29 novembre et 6 décembre.

rire que, depuis plusieurs jours, ils n'avaient pas vu leur enfant et qu'il devait certainement être tombé dans un puits.

Tel autre me racontait que son fils s'était noyé dans la lagune, et me demandait si je n'en avais pas entendu parler.

Enfin, le père d'un enfant eut l'audace de me demander une somme d'argent pour prix du travail que son fils avait fait à la mission. Pour le coup, les bras m'en tombèrent.

Et comme je demandais :

« — Quel genre de travail faisait ton enfant à la mission ?

« — Je ne sais pas, répondit-il ; c'était un travail quelconque, un travail de Blanc ! »

Et dire que l'enfant en question était nourri, habillé et instruit à la mission le plus gratuitement du monde. O charité catholique ! comme tu es souvent mal comprise !

Bref, partout des histoires à dormir debout. Les disparus de l'école étaient surtout des externes. Il y en eut aussi parmi les internes, mais en plus petite proportion. Les internes, en effet, étant nourris par la mission, leurs parents étaient moins pressés de les retirer de l'école.

⁂

Les écoles fétiches méritent aussi le nom d'écoles professionnelles. Parfaitement. En effet, le travail manuel y a ses heures fixes. c'est-à-dire que tout le temps qui n'est pas consacré à l'étude de la langue, au chant ou à la danse, peut être employé au travail manuel. Mais il faut se hâter de le dire, ce n'est pas par amour du travail (il y a longtemps que j'ai connu la fausseté du proverbe : travailler comme un nègre), mais par nécessité.

En effet, comme je l'ai dit plus haut, les enfants ne reçoivent ordinairement rien de leurs parents. Et comme il faut bien vivre, et que pour vivre il faut manger et que dans ce pays (c'est un peu partout comme ça), on ne donne rien sans argent, force leur est donc de se débrouiller pour avoir quelques sous.

Les uns donc font des corbeilles de genre très varié et de fort bon goût. Les autres tissent des pagnes en fibres de raphia vinifera. A ces tisserands, le fétiche vient en aide en prescrivant aux mères qui ont eu des jumeaux de porter, pendant trois ans, uniquement des pagnes faits avec les fibres de cette espèce de palmier. Les membres d'une famille en deuil sont également obligés de porter pendant neuf mois des pagnes de ce genre, lorsqu'ils vont visiter et saluer leurs amis.

Ceux-ci font des nattes, ceux-là trient des amandes de palme déjà cassées, car, pour les casser eux-mêmes, ils ne le peuvent, le fétiche le leur défend.

Ces différents produits de leur industrie sont vendus sur les marchés par des domestiques de l'école. Eux-mêmes ne peuvent les vendre. Il leur est défendu également d'aller acheter quoi que ce soit au marché ! Voulez-vous en connaître la raison ? Pendant les trois ans qu'ils restent à l'école, on les désigne par le nom peu flatteur de *chan-von*, mot qui signifie « petit cochon ». Or, dans quel pays a-t-on vu un petit cochon aller vendre ou acheter quoi que ce soit au marché !!!

Les enfants vivent donc, pendant tout leur séjour à l'école, de la vente des produits de leur industrie. Il en est ainsi dans toutes les écoles fétiches, à l'exception d'une seule, celle du fétiche Houngbô. Les enfants qui vont à l'école de cette divinité ne peuvent rien vendre de ce qu'ils ont fait. Ils doivent en faire cadeau. Il est juste aussi de dire que celui auquel ils font cadeau de ceci ou de cela, répond par un autre cadeau, ordinairement en nature.

Mais ces enfants ne comptent pas là-dessus pour vivre. Ils reçoivent régulièrement de leurs parents ce qui leur est nécessaire.

⁂

Veut-on savoir pourquoi les enfants de cette école ne peuvent vendre aucun produit de leur travail ? C'est parce qu'ils représentent le fétiche Houngbô. Or, d'après les Noirs d'Adjara, Houngbô, épouse de Eosso (ce sont les deux plus grands fétiches de la région), est une très bonne mère. Elle ne peut cependant pas se flatter toujours d'avoir une progéniture qui lui ressemble, car beaucoup de ses enfants, les petits *vôdouns*, sont très méchants. Mais elle-même est très bonne. Or, une bonne mère ne vend rien à ses enfants. Elle donne et de bon cœur encore.

Je renonce à reproduire la description que me fit un jour de ce fétiche Houngbô, le chef féticheur Houngbô-nou. Tout ce que je puis en dire, c'est que les Noirs d'Adjara la considèrent comme la mère de leur pays.

Si les Français ont vaincu les Dahoméens, c'est que Houngbô leur a donné un précieux coup de main. Ce n'est pas le colonel Dodds et ses vaillants soldats qui ont vaincu Béhanzin et les Amazones, c'est bel et bien Houngbô. En effet, lorsqu'elle apprit que les Dahoméens étaient à cinq ou six kilomètres d'Adjara, elle se déguisa en marchande accorte, avenante, et alla leur vendre des boules de farine de haricots, préparées par elle-même. Les Dahoméens qui en mangèrent (et on peut croire que ce fut le cas de tous) furent saisis d'une frayeur intense. Tout courage disparut de leur cœur et ils rebroussèrent chemin, vivement, jusqu'à Abomey. On comprend qu'après avoir reçu un pareil secours, les troupes françaises eurent la victoire facile.

(A suivre.

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Au nom et en souvenir d'un défunt E. F. Reims........	20	»
Anonyme du diocèse de Versailles..........................	50	»
Anonyme de France, demande de prières, actions de grâces	300	»
Un missionnair dans le cloître..............................	150	»
En l'honneur de saint François Xavier, Lyon	100	»
Anonyme de Lyon	100	»
E. R. L., Marseille..	10	»
M. Michette, du diocèse de Saint-Jean-de-Maurienne.......	3	»
M. Mengus, curé de Weiterviller.	24	60
Anonyme du diocèse d· Metz, demande de prières........	11	50
M. l'abbé Thilmont, du diocèse de Metz	7	»
Mlle Valériani, diocèse de Blois	33	45
Frère Marie-Samuel, du diocèse de Séez..................	15	»
Mon Dieu, bénissez l'avenir d'un petit musicien, Lyon-St-Paul..	4	»
Et bénissez aussi sa grand'mère..............................	1	»

Au R. P. Clément, mission du S. C., à Gallipoli (Turquie).

Mme Ferdinand Darnat, Lyon..................................	20	»

A M. Salomon, Perse.

Anonyme en l'honneur de Marie-Immaculée, diocèse de Rouen..	4	»

Au R. P. Cattin, S. J., pour le dispensaire de Ghazir

Anonyme de Nantes..	50	»

A Sœur Séraphine de Jésus, religieuse française à Césarée, par Constantinople.

Mme Bernard, Lyon .... 100 »

A Mgr Petkoff, pour la cathédrale d'Andrinople.

Un ami des âmes du purgatoire, diocèse de Soissons .... 3 »

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

En l'honneur de saint Franç.-Xavier, diocèse de Carcassonne 20 »

A. M. Joseph Bazin, à Chanthagon (Birmanie septentrionale), pour ses orphelins.

M. Bouchacourt, du diocèse de Nevers .... 150 »

A Mgr Coppel, Nagpore, pour les affamés.

Les ouvrières de l'usine Genthon, Saint-Paul-en-Cornillon (Loire) .... 10 »

Au R. P. Daviet, Nagpore, pour les affamés.

M. L, abonné d'Alsace 2 50
Anonyme de Nantes .... 50 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.

G. D., du diocèse du Puy .... 5 »

A M. Bourlet, Tonkin maritime, pour les affamés.

Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Demarcq, Cochinchine occidentale, pour les inondés.

M. L., abonné d'Alsace .... 5 »
Anonyme de Segré, diocèse d'Angers .... 2 »
Mlle Gérard, du diocèse d'Angers .... 5 »
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong.

Mlle Gérard, du diocèse d'Angers .... 10 »

A M. Chaffanjon, Kouy-tchéou.

Un condisciple du B. Néel .... 80 »

A Sœur Marie-Marthe, orphelinat de Notre-Dame des Anges, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de Marie-Olympe et Marie-Aline, diocèse d'Angers .... 20 »
En l'honneur de Marie-Immaculée, diocèse d'Angers .... 10 »
Anonyme de Nantes .... 25 »

A Sœur Thérèse, Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).

Anonyme d'Autun, *pro defuncto* .... 10 »
Anonyme de Bordeaux, demande de prières .... 5 »
Gloire à l'Immaculée, Rennes .... 10 »

A Sœur Guerlain, Tché-ly occidental.

M. M. F., c. c. Belgique .... 10 »
Anonyme de Nantes .... 25 »

A M. Louat, Tché-kiang.

Anonyme de Cherbourg, diocèse de Coutances .... 5 »

A M. Claudius Ferrand, Tokio, pour sa bibliothèque.

Anonyme du diocèse de Rouen .... 20 »
C. C., Grenoble .... 25 »

A M. Papinot, à Okamaya (Tokio).

C. C., Grenoble .... 25 »

A Mgr Chatron, Osaka.

C. C., Grenoble .... 25 »

A M. Matrat, île de Hirado (Nagasaki).

C. C., Grenoble .... 25 »

A M. Lemarié, à Yatsushiro (Nagasaki).

Mlle de l'Angle Beaumanoir, diocèse de Saint-Brieuc .... 2 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté, pour les incendiés.

M. L., abonné d'Alsace .... 5 »
Les ouvrières de l'usine Genthon, à St-Paul-en-Cornillon (Loire) .... 10 »

A. M. Colas, curé d'Aïn-el-Adjar (Oran).

Anonyme de Nantes .... 50 »

Au R. P. Vincent Fracassini, franciscain, pour la mission de Gorna (Haute-Egypte).

Anonyme de Nantes .... 25 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour le rachat d'esclaves.

M. L. L., diocèse d'Albi 7 65

Pour le rachat d'enfants infidèles (Mgr Augouard).

M. l'abbé Hayotte, St-Dié 7 45

Au R. P. Léon Jeanroy, curé de Saint-Pierre, à Libreville (Congo français).

M. Mouzimam, du diocèse de Besançon .... 20 »

Pour la pension d'un enfant somali adopté en 1905 et baptisé du nom de Pierre, à l'orphelinat des PP. Laurent et Etienne.

Mme J. Fauvage, Paris, demande de prières .... 100 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.

E. P., Tours .... 25 »
Gloire à l'Immaculée, Rennes .... 10 »

Au R. P. Joseph Diego, capucin à Lafto-Harar (Gallas).

Gloire à l'Immaculée, Rennes .... 10 »

Au R. P. Bernardin, capucin, pour les lépreux du Harar (Gallas).

Mme A. F., de Lyon, demande de prières pour défunts .... 20 »

Pour les PP. Blancs, pour le rachat d'un esclave (Victoria Nyanza sept.).

Anonyme de la Rochelle .... 50 »

Pour les victimes de la maladie du sommeil (Victoria Nyanza sept.)

M. F. Hardy, diocèse de Rouen .... 10 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.

P. C., de Lyon .... 10 »

Pour la mission de la Nouvelle-Guinée.

Anonyme de Nantes .... 25 »

Pour les missionnaires Nantais nécessiteux (Mgr Mérel).

Anonyme du diocèse de Nantes .... 24 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Mirow, pour les Bulgares catholiques, Constantinople).

Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 125 »
V. B., du diocèse de Bourges .... 100 »
Mme G. du diocèse de Bourges .... 10 »
Mgr Rémy, Namur .... 38 »
Anonyme de Versailles .... 8 »
Pain de Saint-Antoine, sourdes-muettes et parlantes, Rillé, communauté .... 10 »
M. Oursel, Paris .... 15 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Chaler, Pondichéry).

Un paroissien de Montréal (Sens) .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Corbel, Tonkin maritime, pour ses lépreux).

Anonyme du diocèse de Montpellier, demande de prières pour défunts .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Hedde, Cuba).

Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 125 »
M. Delmas, du diocèse de Perpignan .... 50 »
Au nom d'un abonné du diocèse de Montauban .... 5 »
M. Carrel, Toulouse .... 1 »
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour les Missions catholiques et la Carte-prime.

M. Damé 7 fr. — M. Xavier le Bars 3 fr. 85. Mme la comtesse de Blome 13 fr. — M. l'abbé Provenaz 10 fr. — M. l'abbé Bertrand 3 fr. — M. Carrel 1 fr. Mlle V. Charrière 2 fr.

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



NAGPORE (Hindoustan). — ELÈVES PARSIS DU COUVENT SAINT-JOSEPH; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BONAVENTURE.

La Peste et la Famine
AUX INDES

Encore un appel désolé que nous plaçons sans commentaires sous les yeux de nos lecteurs, sûr que leur cœur sera spontanément ému et leur chrétienne charité empressée à venir en aide aux misères si pathétiquement exposées par le P Thévenet.

LETTRE DU R. P. THEVENET, DES MISSIONNAIRES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES D'ANNECY, MISSIONNAIRE DU DIOCÈSE DE NAGPORE.

Pour la troisième fois, la peste vient de faire son apparition dans la mission d'Ellichpur. Quatre enfants de nos écoles et un catéchiste ont déjà été attaqués. Sur les quatre un a succombé.

Inoculation, extermination des rats propagateurs de la peste, évacuation des quartiers infectés, tels sont les trois grands moyens employés par le gouvernement pour combattre le fléau destructeur.

Malheureusement ces mesures sont restées jusqu'ici sans succès. Le peuple les accueille avec défiance. Les basses classes croient voir dans l'inoculation une ruse du gouvernement pour répandre la peste et se débarrasser ainsi du surplus de population.

Exterminer les rats est pour l'Indien croyant à la métempsycose un crime abominable. Qui sait! Si ce rat recélait l'âme d'un parent ou d'un ami! Peu importe que ce rat soit l'instrument par lequel la peste lui sera communiquée, l'Indien ne le détruira point, sa religion lui enjoignant de respecter jusqu'à la vie d'une fourmi.

Reste l'évacuation des quartiers infectés ou le sauve-qui-peut devant le fléau destructeur. Les riches qui ont des habitations dans la campagne, sont les premiers à évacuer leurs quartiers. Quant aux classes pauvres, dont nos Mahars font partie, n'ayant pas de quoi se procurer des matériaux pour bâtir des huttes, ils attendent que la peste vienne éclaircir leurs rangs avant d'aller vivre en rase campagne.

Heureusement pour ces pauvres classes, S. M. Edouard VII vient d'envoyer au vice-roi une lettre de

condoléance, disant toute la peine qu'il ressent à voir ses sujets de l'Inde décimés par la peste. Cette lettre a eu pour heureux effet d'encourager le gouvernement dans ses efforts. A partir de ce moment, les pauvres recevront les matériaux pour se construire des huttes dans la campagne, dès la première apparition du fléau.

.·.

Mais aider les pauvres à se bâtir des huttes ne suffit pas. Que la peste visite une maison et voilà toute la famille aux abois. Non seulement le malade n'aura point les remèdes et les aliments légers que son état demande, mais même les membres bien portants souffriront de la faim, obligés qu'ils sont de rester aux côtés du malade.

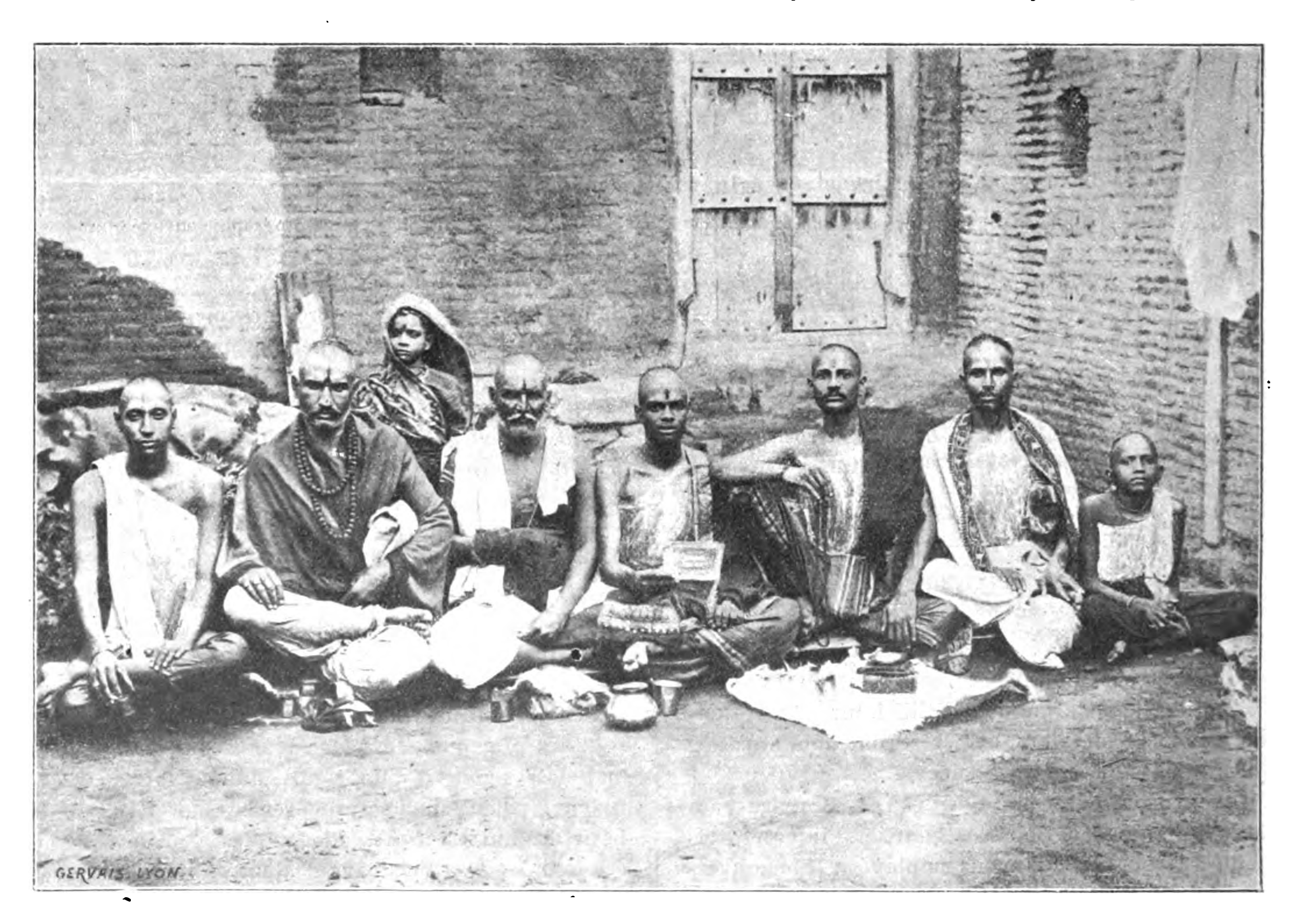
C'est alors que s'exerce l'apostolat du missionnaire. Muni de son dispensaire ambulant, il va partager le toit des malheureux pestiférés, respirer leur atmosphère empoisonnée, boire leur eau contaminée, essayer de guérir les corps pour sauver les âmes. Sa vie devient un jeu continuel avec la mort, une folie aux yeux du monde Jugez plutôt.

Le 14 avril dernier, je me trouvais à Bondaraj, demeurant en rase campagne avec nos Mahars, parmi lesquels la peste avait éclaté. Le soir venu, le ciel se couvre de nuages noirs, un vent violent commence à souffler et la pluie se met à tomber à grosses gouttes. Où me réfugier ? Un Mahar m'offre chez lui un abri contre l'orage, qui menaçait de durer toute la nuit. J'acceptai avec empressement. Une fois installé dans la petite hutte, je m'aperçois que le fils de mon hôte était pestiféré. Que faire ? Confiant en la Providence, je m'endormis tranquillement :

Ma confiance ne fût point trompée. Je fus épargné, et la bénédiction que ma présence avait apportée à la maison de ce brave Mahar contribua peut-être à rendre au malade la santé. Il était guéri le jour suivant.

.·.

Le 14 septembre, un télégramme m'appelait en toute hâte à Akoli, où l'un de mes maîtres d'école venait d'être frappé. Je ne pus aller à ce village que quelques jours plus tard, et je fus agréablement



NAGPORE (Hindoustan). — BRAHMES VILLAGEOIS PRÊTS A FAIRE UN SACRIFICE ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr BONAVENTURE.

surpris de trouver mon malade en voie de guérison.

Si le missionnaire court en temps de peste beaucoup de dangers, par contre, que de consolations! Le fléau de Dieu, en châtiant les corps, sauve les âmes. La peur a vaincu le respect humain qui retenait nos Mahars et nous avons, le P. Decisier et moi, enregistré, depuis le mois de janvier, 600 baptêmes environ. Le mouvement vers le bercail continue en proportion directe de la marche du fléau. Ces heureux résullats nous dédommagent amplement des sacrifices que nous avons à faire.

La bénédiction de Dieu aidant, mes remèdes contre la peste ont produit des merveilles. Chacun des 22 maîtres d'école de la mission d'Ellichpur est muni de pilules de quinine et de créosote et d'acide carbolique. Hélas! ces médecines nous reviennent cher, et notre bourse est si petite, que nous sommes obligés d'en limiter la distribution.

Outre les 600 baptêmes que nous avons récoltés, nous avons eu la consolation d'ouvrir huit nouvelles écoles.

∴

Au fléau de la peste s'est joint le fléau de la famine. Ordinairement, les deux sœurs ne voyagent pas de compagnie. Cette année semble vouloir être une exception, et la peste et la famine se sont donné rendez-vous dans les plaines fertiles de l'Inde.

Le manque de pluie en septembre et en octobre a causé la ruine des récoltes. Les grains se vendent déjà à des prix exorbitants. Nos pauvres Mahars auront bien à en souffrir, eux qui vivent au jour le jour. Force nous sera d'opérer souvent la multiplication des pains pour ces pauvres gens, non point par le pouvoir des miracles qui ne se donne point à des pécheurs comme nous, mais bien avec le sou de la Propagation de la Foi.

Hélas! l'allocation que nous envoie cette Œuvre admirable suffit à peine pour entretenir nos écoles. Pour faire face à la peste et à la famine, il nous faudra quelque secours extraordinaire.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués, le 25 novembre à Bordeaux : pour la Guinée Française, le R. P. Raymond Lerouge (Coutances) et le Fr. Marcien Neumeyer (Strasbourg); — pour le Gabon, les RR. PP. Paul Dawzac (Tarbes), Sylvain Trouillard (Le Mans) et le Fr. Gonzague Alex (Besançon); — pour la Réunion, le R. P. Eugène Meillorat (Clermont); le 28 : à Bordeaux, pour le Sénégal, le R. P. Joseph Wieder (Strasbourg), les FF. Oreste Schneider (Strasbourg) et Cyprien Houarner (Vannes); — à Marseille, pour Madagascar-Nord, le R. P. Jean-Marie Besnard (Rennes). — Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — D'une lettre du R. P. Irénée Delore, capucin, missionnaire au Somaliland, nous extrayons ce très intéressant compte rendu d'une audience pontificale :

« A mon départ de Lyon, le 12 octobre, je me suis rendu à Rome. J'y arrivai le 15, et dès le soir, j'appris que je pourrais, le lendemain, me prosterner aux pieds de Sa Sainteté Pie X !

« Pauvre missionnaire du Somaliland, perdu au sein du désert brûlé, comment aurais-je pu espérer un tel bonheur ! Et sans même que j'en eusse manifesté le désir, les portes du Vatican allaient s'ouvrir et j'allais paraître en présence du vicaire de Jésus-Christ !

« Le lendemain, vers 11 heures du matin, nous étions six missonnaires capucins (cinq des Indes et un du Somaliland) attendant l'audience.

« Bientôt nous sommes introduits dans l'antichambre des appartements privés de Pie X. Nous voilà en présence de l'auguste Pontife... Nous nous prosternons tour à tour. Il nous bénit et nous nous relevons sur son invitation, après avoir baisé son anneau ; il nous oblige à nous asseoir, en nous montrant les fauteuils disposés autour de sa table de travail.

« Après qu'il nous eut adressé les plus paternels conseils, il s'informa de nos missions respectives.

« Lorsque mon tour vint, je tirai de mon sein le catéchisme somali que le R. P. Etienne a composé et dont le R. P. Adolphe vient de diriger la première impression faite exclusivement par nos enfants somalis, à Berbéra même. Je le remis au Saint-Père et, lui montrant les photographies des Pères, des Sœurs, des enfants, je le priai de vouloir bien nous bénir d'une façon toute particulière :

« — Oui, répondit Pie X, je vous bénis tous et tous vos chré« tiens avec vous ! »

« Alors la pensée de nos bienfaiteurs, si dévoués, de Lyon et de tous pays, me vient à l'esprit et je sollicite une nouvelle bénédiction pour eux.

« — Oui, je les bénis, répond le Saint-Père ; je bénis votre « famille ; je bénis tous ceux que vous portez dans le cœur ! »

— Le R. P. Chautard, procureur général à Rome de la Société des Missions Africaines de Lyon, nous écrit le 7 décembre :

« La Société antiesclavagiste italienne avait déjà réuni un Congrès national à Rome, en 1903. Un second vient de s'y tenir les 3, 4 et 5 décembre, sous les auspices de la même Société.

« Mercredi 4, dans la salle du Consistoire secret, les congressistes, au nombre de trois cents, ont eu une audience particulière du Saint-Père, qui leur a adressé un touchant discours. S. S. Pie X a ensuite fait l'éloge des missionnaires, qui sacrifient tout, ju qu'à leur vie, pour prêcher l'Evangile, la fraternité des hommes et abolir l'esclavage. « Vous les aiderez, très chers fils, a-t-il dit, « et grâce à votre appui, l'œuvre des missionnaires sera de plus « en plus efficace. »

« Vieux missionnaire de la Côte des Esclaves, je devais naturellement assister aux séances d'un Congrès antiesclavagiste. Les questions ont été traitées avec beaucoup de compétence et parfois même avec une véritable éloquence. Le professeur Costantin a d'abord fait le résumé des travaux de la Société antiesclavagiste depuis le Congrès de 1903. Ensuite Mgr Coccoli, dans un rapport très documenté, a montré que l'esclavage existe encore en Afrique, non seulement l'esclavage domestique, mais encore l'esclavage *forcé*, dans tous les pays où ne s'exerce pas efficacement la surveillance des nations européennes, surtout dans le centre de l'Afrique et dans la Tripolitaine d'où l'on embarque des centaines d'esclaves pour les ports de l'empire ottoman.

« Nous ne pouvons analyser ici tous les discours prononcés par divers orateurs. Un mot seulement de quelques-uns : M. le baron Du Teil, secrétaire de la Société antiesclavagiste française, paie un tribut d'éloges au cardinal Lavigerie, fondateur de cette Société, à M. Wallon et au cardinal Perraud, ses deux premiers

présidents. Il parle des « villages de liberté » fondés par l'Œuvre en Afrique et confiés aux Pères du Saint-Esprit, aux Pères Blancs et aux Missions Africaines de Lyon. A la dernière séance, le R. P. Genocchi met successivement en face de l'esclavage le paganisme et le christianisme. « Les païens ne voyaient dans l'esclave qu'une *chose*. Jésus-Christ a vu dans l'esclave un frère et, « en mourant sur une croix, supplice réservé jusque-là aux esclaves, il a planté dans le monde le premier arbre de la liberté » et, comme l'a dit ensuite en un français très correct M. Alexander, délégué de la Société antiesclavagiste anglaise : « Si Notre-Seigneur n'a pas réprouvé l'esclavage dans ses discours, en mourant sur la croix, il l'a fait mourir avec lui. »

Chine. — On nous écrit de Zi-ka-wei, le 19 novembre 1907 :

« Une note, insérée naguère dans les *Missions catholiques*, faisait espérer que le nombre des catholiques de Chine dépasserait bientôt un million.

« Cette conjecture est plus que réalisée, grâce à Dieu. Bien que la statistique de plusieurs vicariats apostoliques pour l'année courante ne nous soit pas encore parvenue, si nous suppléons les chiffres manquants par ceux de l'an passé, nous arrivons au total provisoire de 1 million 10.000 chrétiens, auquel il faudrait ajouter la population catholique de Macao, qui atteint au moins 21.000, et l'accroissement des vicariats dont nous n'avons pas encore le compte rendu. Cet accroissement, à en juger par les exercices précédents, doit être d'au moins 7.000 à 8.000. La population catholique de l'empire chinois ne doit pas être, à la fin de cette année 1907, inférieure à 1 million 40.000.

« Il n'y a aucun vicariat apostolique qui n'ait à remercier Dieu d'un accroissement ; le plus petit nombre est 17, le plus fort est 14.533 (Péking). L'augmentation globale (plus de 67.000) c'est-à-dire plus de 7 %, est bien encourageante. Si l'on se rappelle qu'il y a en Chine environ 1.800 prêtres, dont 1.200 missionnaires européens, c'est un accroissement de 37 par prêtre ou de 56 par missionnaire. »

Iles Salomon méridionales. — Le R. P. Bertin, Mariste, écrit de Tangarare :

« Je viens vous parler un peu de notre église Saint-Joseph de Tangarare. Nous avons pu l'élever, grâce aux dons généreux qui nous ont été faits. Le P. Raucaz se chargea de tous les travaux. Aidé de quelques enfants de l'école, il se fit charpentier, menuisier, zingueur ; monté sur de fragiles échafaudages, il passa des journées au soleil ou à la pluie, sciant, ajustant, commandant la manœuvre, rabotant, clouant, etc.

« Bientôt l'édifice s'éleva aux yeux émerveillés des indigènes. Dans les villages, il n'était partout question que de la nouvelle Maison de la religion, et de la fête qui devait avoir lieu pour l'inauguration. Les Protestants virent tout cela d'un autre œil. Un de leurs catéchistes vint un jour dire aux enfants de l'école, que nous avions bien tort de bâtir une si belle église, puisque dans deux ans il n'y aurait plus de religion catholique. On laissa dire. Puis, quand l'église fut achevée et bénie, ils répandirent le bruit que le Père avait bâti cette église pour eux, et qu'ils viendraient bientôt y « faire leur religion ». Mais personne ne les croit plus, car bien des fois déjà ils ont prophétisé la fin du catholicisme.

« La bénédiction fut très solennelle. Nous avons donc une église convenable maintenant. Elle n'est pas luxueuse ; mais elle est vaste, bien éclairée et bien aérée. Les Sœurs ont tiré parti de tout ce qu'elles avaient pour orner les murs ; mais il nous manque encore, hélas ! bien des choses. Il faudrait, pour parler aux yeux des indigènes, des statues, par exemple. Depuis bien longtemps aussi nous désirons un harmonium pour rehausser l'éclat de nos cérémonies ; les Salomonais sont musiciens, ils seraient ravis si leur église venait à posséder un harmonium. Tout cela pourrait donner beaucoup de relief à la religion dans ces pays où les gens ne jugent que par l'extérieur. L'érection de l'église nous attire déjà beaucoup de monde. Que serait-ce si cette église avait tous les attraits qu'ont celles de France, vitraux, statues, tableaux, cloches, etc. ! »

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite (1)

XVII

Un grand caractère

Cet homme, il faut bien le nommer, c'est S. Exc. Tcheng-Tchoeng-hien, hier vice-roi des deux Kouangs, aujourd'hui nommé à la vice-royauté du Yun-nan-Kouy-tcheou.

Avant d'esquisser la figure de ce magistrat dont la fière devise était « *la Chine aux Chinois*. » je transcris ici le télégramme qu'il envoyait aux étudiants du Yun-nan, le jour même de son transfert en cette province :

« Je suis confus en lisant le télégramme que vous m'avez adressé ; car j'ai peu de talent et de vertu et je suis très faible, souvent malade.

« Je crains de ne pouvoir pas répondre complètement à votre espérance, ni suivre les exemples de mon père, qui administra très bien la province du Yun-nan. C'est pourquoi, depuis ma nomination à la vice-royauté du Yun-nan, j'ai peur de ma responsabilité.

« Cependant, obéissant aux ordres de la Cour suprême, je m'empresse de quitter mon poste de vice-roi des deux Kouangs, et de me rendre à Shanghaï, pour me soigner durant le mois de congé que la Cour a bien voulu m'accorder.

« Ensuite, si je suis en meilleure santé, je rejoindrai mon poste au Yun-nan, parmi des populations qui me sont chères. »

***

S. Exc. Tcheng-Tchoeng-hien fut, en 1900, un des hauts mandarins du Chan-si, et il mérita la faveur impériale lors de la fuite des princes chinois à Si-ngan-fou. Puis on le fit vice-roi du Su-tchuen, et voici le jugement que porta sur lui un homme bien placé pour l'apprécier :

« Enfin, le nouveau vice-roi arrive. Il se nomme Tcheng-Tchoang-hi n. Homme énergique, il se montre inexorable. Bientôt les Boxeurs et leurs alliés se multiplient, et, comme ils n'ont plus rien à prendre chez les chrétiens, ils se mettent à piller les riches familles païennes. C'est ce qui nous sauve. Le vice-roi, frappé de l'importance de nos désastres, s'imaginait que les chrétiens les avaient provoqués et il les en rendait responsables en son for intérieur. Il n'ouvre les yeux et ne se rend un compte exact de la situation qu'à la lueur des incendies qui dévorent les maisons des païens. Alors il n'hésite plus : il donne des ordres sévères aux soldats et les lance contre les Boxeurs. » Ce fut le salut des chrétiens.

....

Mais le danger passé, ses sentiments hostiles l'empêchèrent d'être toujours impartial envers eux. Son départ de Tchentou ne causa point de regrets, S. Exc. Tcheng arriva à Canton, précédé de sa réputation d'homme hardi et entreprenant. Il fut reçu en triomphe.

Il dépassa même les espérances que les patriotes chinois avaient mises en son énergie à réprimer les abus.

Dès son entrée en fonctions, le préteur traite de haut les consuls d'Europe, en exigeant d'eux des démarches antiprotocolaires auxquelles aucun ne se soumet.

Peu à peu, son omnipotence a raison de la fierté de ses

---

(1) *Missions Catholiques* des 11 17, 24 octobre, 1er, 8 15, 22, 29 novembre, 6 et 13 décembre.

plus hauts subordonnés, et il abat, avec les *têtes* des plus récalcitrants, l'arrogance des révolutionnaires anti-dynastiques.

Nombreux sont les mandarins décapités ou cassés, pour concussion ou paresse, et douze mille bandits des deux provinces payent de la mort leur inconduite ou leur rébellion.

Il pacifie à peu près la province du Kouang-si, bâtit des écoles militaires, construit de magnifiques quais dans sa bonne ville de Canton, et maintient un ordre relatif, inconnu sous les principats précédents.

Malade et hanté de projets grandioses, il rêve d'une Chine autonome et de progrès en même temps. Il appelle l'étranger, dont il se sert sans le servir.

S'il témoigne parfois d'un libéralisme apparent, c'est pour se donner le droit de revendiquer, en temps opportun, cette bonne note.

Il se fait une multitude d'ennemis ; on le craint, on le maudit, on l'insulte, et à la dernière heure, au moment de partir pour les rochers escarpés de Yun-nan-sen, la jeunesse l'exalte, le retient ici, et manifeste en faveur de son maintien dans un pays d'où on le rejetait hier.

O inconstance des choses humaines !



CHINE. — Le vice-roi Tcheng-Tchoeng-hien avec ses enfants ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix

XVIII

LETTRE D'UNE FIANCÉE PAÏENNE A SON FIANCÉ CHRÉTIEN.

(*Traduction du chinois.*)

Du bourg des *trois fleuves*, le 13e jour de la 4e lune.

Mon cher Tsiou Lin,

La fille ignorée qui s'appelle A-Kiou, celle qui a pour père Fong-Ki-Man, t'envoie le salut de l'amitié.

A peine arrivée sous ma hutte battue par le vent, malgré la fatigue et l'heure avancée de la nuit, je veux t'écrire un mot d'affection.

Depuis que je n'ai plus revu ta face, les églantiers ont fleuri dans les campagnes, et les flots du Si-Kiang, démesurément grossis, se sont répandus hors de leur lit, inondant tout dans notre plaine. Le grand Esprit a fait résonner les hauteurs du ciel, et pâle d'effroi, retirée sous ma tente, j'attendais anxieuse des nouvelles de Tsiou Lin.

Je craignais qu'un sort toujours funeste à mon fiancé l'eût, peut-être encore une fois, précipité dans le malheur ; et, toute pensive, ne sachant où reposer mon esprit et mon cœur, je serrais plus fort contre ma poitrine l'objet en forme de croix que j'ai reçu de toi comme symbole de sacrifice et d'affection. Mais, de même qu'après le cataclysme diluvien, selon ce que tu m'as appris, une colombe s'en vint apporter le rameau vert au grand barquier rénovateur des humains, ainsi tu es venu, par une lettre, ô Tsiou Lin, rompre la monotonie de mon âme.

A-Kiou t'en remercie.

Tu me dis d'excuser ton long silence et de ne point me fâcher !



JEUNES ÉPOUX CHINOIS d'après une photographie.

Comment oserais-je me fâcher, ô Tsiou Lin, envers toi qui fais la joie de mes jours et l'espoir de ma vie, toi, qui par ta sagesse et la suave abondance de tes paroles, réconfortes mon isolement !

Tu me dis encore que tu aimes bien employer tes nuits à dormir, selon l'ordonnance du grand Esprit, ce en quoi je te loue, ô Tsiou Lin, sans pouvoir t'imiter ; car, tu le sais bien, j'emploie ce temps du repos à graver, quand tu es absent, sur une longue feuille de papier, large comme celles du bananier, les pensées qui traversent mon esprit et mon cœur !

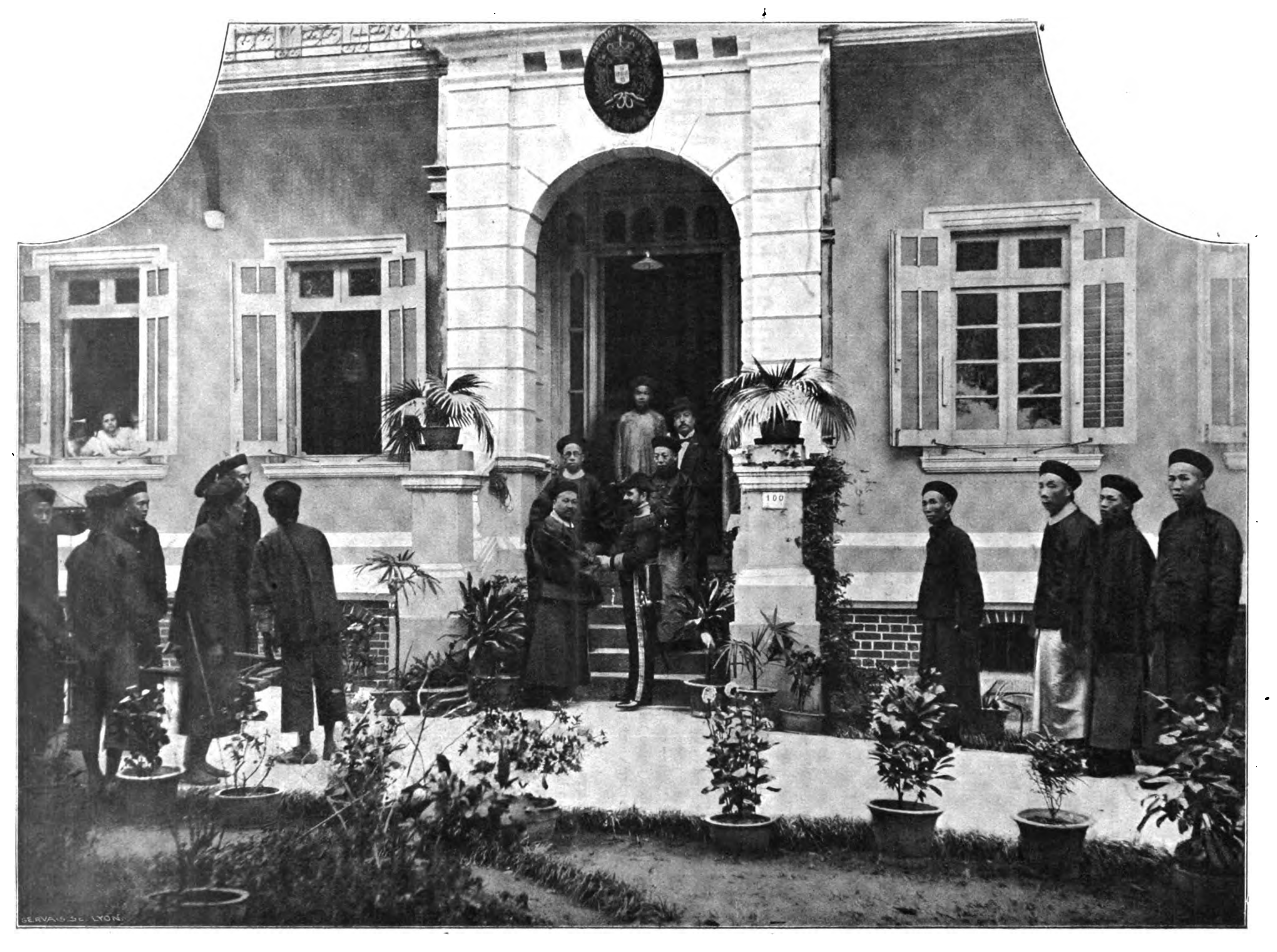
Et tu sembles me dire de ta voix douce et lointaine :

« A-Kiou, va prendre ton repos, car ta vie se consume en d'inutiles veilles, et bientôt tes jours seront éteints. »

Ne m'en blâme point trop, va, Tsiou Lin, car mon sang de sauvage fille des champs, tout différent de celui des peaux blanches qui sont venues ici, se rapproche plutôt de la vivacité folle du sang des belettes. Il lui faut de vastes solitudes, des monts escarpés où je coupe l'herbe sèche qui fera la cendre au foyer, des forêts virginales et des torrents pour dompter ses élans. Il lui faut surtout le voisinage d'un cœur généreux comme le tien.

Tu me dis aussi que tu n'as point reçu encore l'image de ton visage, et cela me rend impatiente outre mesure, car il me tarde de l'installer aux parois de ma hutte et de dire aux visiteurs de ma tribu : « C'est mon fiancé Tsiou-Lin. »

Tu me dis d'invoquer Celui que tu adores et de lui offrir ainsi, pour le



CHINE. — Le vice-roi I'Cheng en visite chez le consul du Portugal, a Canton ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix

jour prochain des noces, un cœur plus virginal. Je le fais chaque jour, mais je suis fort en peine de rejeter ainsi les dieux de ma famille. Quand nous nous reverrons, je t'en reparlerai...

Oh ! que ton sommeil ne soit point troublé, que l'ange des grâces que tu invoques aussi, répande sur ton jeune front la sérénité des vieillards !

Et pendant ce temps, seule sous ma tente, je t'écrirai, ô Tsiou-Lin !

Je te dirai que ton souvenir ne me quitte jamais, qu'il est la présence dans l'absence, l'infini dans le fini, la réalité dans l'idéal, la société dans l'isolement, la voix dans le silence, le baume dans la plaie, l'étoile dans la nuit ; que je ne puis vivre sans ton affection.

Mais, mon œil, appesanti par un vague sommeil, ne reste entr'ouvert qu'à la vision du souvenir et qu'aux mille objets qui s'entrelacent comme des lianes au cœur des mortels.

Et moi aussi, je m'endors, ô Tsiou-Lin, murmurant une courte oraison en l'honneur de ton grand Esprit pour qu'il te soit favorable.

Telles sont les paroles de la fille ignorée A-Kiou, qui te salue trois fois en attendant de tes nouvelles,

A-Kiou.

Pour copie conforme : *Le lettré* Ip-Ka-shang.

XVIII

Réponse du fiancé chrétien a sa fiancée paienne.

Chère A-Kiou,

J'ai reçu ton affectueuse missive à l'heure où la tourterelle, rassasiée de riz, vient roucouler au faîte touffu des banians.

Et mon cœur a tressailli de joie à ton souvenir.

Tu me dis de trop belles choses, qui m'enivrent l'âme d'un parfum d'ambroisie, et mieux vaudrait que je meure plutôt que de ne pas répondre à tant d'affection.

Parmi les perles qui sont tombées de ton pinceau, j'en cueille une surtout qui me remplit le cœur d'espérance et de joie.

Tu me dis, en effet, que chaque jour tu invoques le Dieu que j'adore, mais que tu es fort en peine de rejeter les idoles.

Ne t'ai-je point dit une fois, que je n'accepterai ta main qu'à la condition de te faire chrétienne ; je t'ai engagée à apprendre au plus vite le petit livre où sont contenues les vérités de la foi, à fréquenter souvent les vierges chrétiennes de la Grande Baie et à demander le « saint lavage » au Père de nos âmes.

Pour mieux te convaincre de la nécessité pour toi de te convertir, je vais encore te parler du Dieu que j'adore.

Il est en trois personnes, il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. Il est tout-puissant, il connaît tout et il est la bonté infinie. Il pardonne au repentant et promet, en retour de la fidélité à son service, un bonheur si grand qu'on ne peut le concevoir.

Que sont tes dieux d'argile, ô A-Kiou, en face de Celui qui a créé les étoiles, l'Océan et l'homme ? Que peuvent-ils dans leur immobile poussière, dans leur néant ? Ce sont les vaines images d'une puissance conçue et entrevue par le paganisme qui reste confus et troublé devant le silence de ces ouvrages de la main de l'homme.

Rejette donc le culte des idoles et adore Celui que j'adore.

Ne crains rien de la part des tiens. L'heure viendra où, délivrés de leurs erreurs, par l'effet de nos prières communes ils se joindront à nous dans la même vénération.

Chaque jour, je prie le Seigneur du Ciel d'avoir pitié de toi et de t'octroyer la grâce de la conversion. C'est la meilleure preuve d'affection que je puisse te donner, et l'ange qui veille sur moi m'est témoin qu'aux heures d'insomnie, alors que tout repose autour de moi, j'égrène en ta faveur les cinq dizaines de perles du collier de Marie. J'ai espoir que la Mère du Christ, si puissante auprès de son Fils, t'amènera au bercail des épouses pieuses.

Et alors, chère A-Kiou, tu seras la liane légère qui enlacera les bras de Tsiou-Lin, jusqu'au jour où l'auteur de toutes choses nous enlèvera de cette vallée ombreuse qu'on appelle la vie, ce commencement de la mort.

Telles sont les paroles de Tsiou-Lin, qui se dit

Ton fidèle et chrétien fiancé

Tsiou-Lin.

(*A suivre.*)

Les Ecoles Fétiches à Adjara

Par le R. P. A. Bauzin,
des Missions Africaines de Lyon
missionnaire au Dahomey

Suite et fin (1)

Passons maintenant aux principales choses défendues par les règlements en vigueur dans les grandes écoles fétiches.

En général, il est défendu aux enfants d'acheter des vivres au marché. Toute victuaille qui y est mise en vente leur est interdite. Ainsi, par exemple, si une femme a porté au marché une corbeille d'akassas, elle ne peut, s'il lui en reste, aller en vendre aux enfants de l'école. Aussi y a-t-il constamment, sur la place du fétiche, des marchandes qui ne vendent qu'en cet endroit.

Interdiction aussi de manger de la chèvre et du poulet. La défense s'étend encore plus loin, elle atteint toute nourriture qui aurait été touchée par l'un ou l'autre de ces animaux. Par exemple, si un poulet ou une chèvre viennent mettre l'un son bec, l'autre son museau, dans une corbeille d'akassas destinés à être vendus aux enfants de l'école, la marchande peut porter ses akassas ailleurs; les enfants n'en achèteront pas.

Le fétiche Eosso défend aux enfants de son école (et cela pour toute leur vie) de toucher un cheval. S'ils avaient le malheur de désobéir, ils deviendraient de suite lépreux. Et si, plus tard, il leur arrivait, même par nécessité de manger du cheval ou du mulet, le fétiche les punirait de mort. C'est ce qui est arrivé, racontent les Noirs d'Adjara, à tous ceux qui, pendant la guerre du Dahomey, mangèrent du cheval ou du mulet.

Pendant cette guerre, cinq mille Noirs du royaume de Porto-Novo avaient été engagés comme porteurs. Or, un

(1) Voir les numéros du 29 novembre, 6 et 13 décembre.

jour, aux environs de Dogba, on compléta leur ration journalière par une distribution de viande provenant des chevaux et des mulets qui avaient été blessés. Tous les porteurs de la région d'Adjara transgressèrent sans scrupule la défense du fétiche et mangèrent de bon appétit le mets défendu, Or, on raconte maintenant, dans la région, le plus sérieusement du monde, que ces gens-là sont tous morts. Certes, il faut bien mourir un jour ou l'autre ; mais dans ce pays-ci les féticheurs ont tout intérêt à faire passer une mort naturelle pour une punition infligée par le fétiche.

***

A l'école du fétiche *Gan-vi* (le fils du fer), tout récipient en fer, zinc, cuivre, est strictement défendu. La raison, c'est que le fétiche Gan-vi exerce le métier de forgeron. C'est le Vulcain noir. Il travaille tous les métaux. Aucun des enfants qui sont à son école ne doit boire dans un récipient en métal. Songez donc, il aurait pu être fabriqué par le fétiche. Quelle profanation !

Le fétiche Gan-vi a pour femme sa propre sœur Dang-bé, mot qui désigne le serpent fétiche. Le serpent fétiche est un superbe python ou une couleuvre de grande taille. Mais il est absolument inoffensif et dépourvu de crochets canulés. Sa taille varie de un à deux mètres. Il a la tête large, aplatie et triangulaire ; la couleur varie du jaune clair au jaune verdâtre.

Cet innocent fétiche ne se fait pas scrupule de pénétrer dans les cases et de s'y blottir. La nuit venue, il fait l'inventaire et, s'il trouve une poule endormie avec ses poussins sous ses ailes, il s'adjuge les poussins et, en honnête fétiche, laisse *quelquefois* la poule au propriétaire.

On voit souvent des Noirs portant à la ceinture un collier fait avec les anneaux desséchés d'un serpent. Tous les enfants de l'école des fétiches Gan-vi et Dangbé ne peuvent porter des colliers de ce genre. Et si, dans le cours de leur vie, ils achetaient de ces colliers, ils devraient bien s'assurer que celui dont ils font l'emplette n'a pas été fait avec les anneaux d'un Dangbé. Si, par hasard, le vendeur les trompait, ils seraient néanmoins punis par le fétiche. La moitié de leur corps tomberait en pourriture.

Les enfants de toutes les écoles fétiches sont tenus d'avoir un très grand respect pour le bœuf, Si, passant le long d'un champ, ils aperçoivent un bœuf broutant tranquillement, ils doivent le saluer en se mettant à deux genoux. Impossible de dire si le ruminant rend le salut. Ce respect est dû au bœuf en raison de sa dignité. C'est le seul animal que l'on immole au grand fétiche Eosso, père de tous les fétiches d'Adjara.

***

Lorsque les enfants sortent pour aller voir leurs parents, ils doivent tenir toujours les deux mains fermées, en ayant soin de cacher leurs pouces. Pourquoi ? Parce que c'est dans le pouce que réside le fétiche ; et lorsque, au milieu d'une conversation, un Noir suce son pouce, il prend le fétiche à témoin de la vérité de ses paroles. Pour jurer également dans les palabres, un Noir d'Adjara montre son pouce.

Cette ordonnance du fétiche, qui interdit aux enfants de montrer leurs pouces lorsqu'ils sortent de l'école pour aller voir leurs parents, est souvent pour eux l'occasion d'un léger désagrément. Par exemple, si, en chemin, leur pagne vient à tomber, ils ne peuvent le remettre eux-mêmes ; ils doivent s'agenouiller et attendre qu'un passant charitable renoue leur pagne autour de leurs reins. Mais, le plus souvent, lorsqu'ils sentent que leur pagne va tomber, s'ils aperçoivent à proximité un bosquet, un champ de maïs ou de manioc, ils s'empressent d'y entrer et remettent eux-mêmes leurs pagnes. Ni vu ni connu ; le fétiche perd ses droits.

Il y a encore d'autres interdictions et qui obligent pour toute la vie ; par exemple, défense de s'asseoir sur une caisse, de manger des oignons, etc. A quelques-uns le fétiche défend de boire de l'alcool. Il est également interdit aux enfants de toutes les écoles fétiches de porter des coiffures, des fardeaux sur la tête, de cultiver les champs, de pousser les pirogues et de monter aux palmiers. Ces dernières défenses sont levées quelques jours après la sortie de l'école, par des cérémonies dont je parlerai plus loin.

***

Trois mois avant la sortie de l'école, les enfants sont tatoués. Ces tatouages n'embellissent guère ceux qui les portent. Certains négrillons qui auraient un minois point du tout désagréable, deviennent de petites horreurs une fois tatoués. A dire vrai, les tatouages des peuplades de la côte sont beaucoup moins horribles à voir que ceux des tribus de l'intérieur.

Par ici les tatouages indiquent à quel fétiche appartient celui qui les porte. Après quelques années de séjour, on distingue aisément ceux qui ont été élevés à l'école du fétiche Eosso ou à celle de Houngbô ou à celle de Gan-vi.

Voici comment s'opèrent ces tatouages :

Un chirurgien du pays, armé d'un bon rasoir, fait les incisions réglementaires. Le sang coule abondamment. Ordinairement le Négrillon se raidit contre la douleur et refoule ses larmes. Mais si le courage lui manque, s'il crie et se débat, on l'attache solidement et on continue l'opération.

Lorsque les incisions sont finies, on lave les plaies avec de l'eau tiède ; puis on les bourre de cendres. Trois jours après on lave de nouveau les plaies. On met du coton dans les plus grandes, pour les empêcher de se fermer, et de l'huile de palme dans les petites. Sept jours après, on les lave de nouveau, et les plaies se cicatrisent d'elles-mêmes.

Les enfants qui sont allés à l'école du fétiche Eosso portent ces incisions sur le front et sur les pommettes. Ces dernières ont la forme d'un croissant. Ceux qui sortent de l'école du fétiche Houngbô les ont sur les joues et le cou.

Je me suis amusé un jour à compter toutes les incisions que portait le fils du chef d'Adjara. Il n'y en avait pas moins de cent soixante-six, tant sur les joues que sur le cou. Je lui demandai :

« — N'as-tu pas pleuré lorsqu'on te donnait tant de coups de rasoir ?

« — Oh ! non, Père. Je me tenais ferme comme ça. »

En disant cela, il fermait les poings et se raidissait.

On fait encore d'autres tatouages sur les épaules, sur la poitrine, dans le dos. Ils représentent le plus souvent un lézard ou un trident. Mais ces tatouages ne sont pas réglementaires : « — C'est pour la beauté ! » me disait un jour un enfant de la mission. C'est le cas de dire : « Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter. »

Ceux qui font ces tatouages ne travaillent pas gratis. Leurs honoraires se montent à la somme de 30 ou 50 centimes, suivant le nombre d'incisions. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver.

***

Parlons maintenant de ce qui a lieu à la sortie de l'école. Les trois ans sont enfin écoulés, les enfants vont être rendus à la vie commune. Mais cette sortie ne s'effectue pas sans cérémonies. D'abord le grand féticheur doit en fixer le jour. Pour cela il convoque chez lui les autres chefs féticheurs et tous ensemble conviennent d'un jour pour chacune des grandes écoles.

La veille du jour déterminé, les enfants revêtent un beau pagne blanc, que leur ont apporté leurs parents. Le soir venu, commence la veillée d'armes. Pendant la nuit le père, ou à son défaut la mère de chaque enfant se tient assis derrière lui, pour l'empêcher de dormir. Si l'enfant, vaincu par le sommeil, fait mine de s'endormir, on doit le secouer pour le tenir éveillé jusqu'au matin. Malheur à lui s'il venait à sacrifier au sommeil pendant cette nuit et le jour suivant, le fétiche le punirait. Pendant toute sa vie, il aurait la maladie du sommeil.

Il leur est également défendu de rire et de parler. Si on eur adresse la parole, ils doivent répondre par des signes de tête.

Le lendemain, grand jour de la sortie, les enfants font un bon repas. A cet effet, les parents ont apporté, la veille, un poulet ; mais l'enfant seul doit en manger.

La préparation de ce repas ne se fait pas sans quelques diableries. Ecoutez plutôt.

Depuis le jour de leur entrée à l'école jusqu'au jour de la sortie, les enfants conservent, dans une boîte ou une calebasse, les coupures de leurs cheveux crépus et les rognures de leurs ongles. Le jour de la sortie, on vide la boîte, on met le contenu sous le pot dans lequel on a coupé le poulet en petits morceaux, puis on allume. Naturellement, ces déchets ne seront pas suffisants pour faire cuire le poulet ; mais il est de rigueur que la cuisson commence par là.

Lorsque cheveux et ongles sont réduits en cendres, on recueille ces résidus précieusement dans une boîte, et alors il est permis d'ajouter du bois, pour faire cuire le poulet.

Si l'enfant ne peut consommer le tout, on jette ce qui reste, les parents n'ayant pas le droit d'en manger.

Le repas fini, les enfants se lèvent, prennent dans leur main gauche la boîte qui contient les cendres de leurs cheveux et de leurs ongles, la recouvrent de leur main droite, en ayant bien soin de cacher leurs pouces et se mettent en rang.

Le défilé commence. Ils font plusieurs fois le tour de la place du fétiche. Il y a là, ordinairement, un ou deuxarbres. Un Noir creuse un trou au pied d'un de ces arbres et les enfants y jettent, l'un après l'autre, la petite boîte qu'ils portaient dans leurs mains.

Ceci fait, ils doivent offrir de l'eau au fétiche. Voici comment ils font cette offrande :

Chaque enfant reçoit de ses parents une gourde en terre, de 10 centimètres de hauteur. Munis de cette gourde, ils vont puiser de l'eau à la lagune et reviennent en procession et en chantant sur la place du fétiche. Puis ils versent le contenu de leur vase au pied de l'arbre qu'habite le fétiche.

Cette cérémonie terminée, les enfants redeviennent libres de parler, de rire avec leurs parents et leurs camarades. L'école est finie, les voilà rendus à la vie commune.

***

J'ai dit plus haut que, pendant tout le temps de leur séjour à l'école, les enfants ne pouvaient porter ni coiffure n fardeau sur leur tête, ni cultiver la terre, ni pousser une pirogue, ni monter aux palmiers, ni manger du poulet ou de la chèvre. Or, comme ces défenses seraient excessivement gênantes pour tous ces enfants dans le cours de leur vie, étant donné que les Noirs exercent, suivant le besoin, les professions de cultivateur, de canotier, de porteur, neuf jours après la sortie de l'école, on célèbre plusieurs cérémonies, par lesquelles ces différentes défenses sont levées.

De grand matin, les enfants se réunissent sur la place du fétiche. Les filles ont revêtu de beaux pagnes blancs, les garçons portent de belles culottes en simili-velours. Les garçons tiennent à la main une petite calotte et les filles un foulard bariolé. Sur la place, le chef féticheur trône sous un parasol multicolore, les joueurs de tam-tam accordent leurs instruments.

La première permission que les enfants vont recevoir sera celle de manger de la chèvre et du poulet. A cet effet, il y aura un petit repas, dont les deux animaux ci-dessus feront les frais. Naturellement, ce n'est pas le féticheur lui-même qui offre ce repas aux enfants. Ceux-ci, après avoir fait une quête parmi les enfants et leurs connaissances, achètent une chèvre et quelques poulets. Le chef féticheur, après avoir répandu le sang de ces animaux en l'honneur du fétiche, prend pour lui la tête, le cou et une épaule de chaque chèvre. Les enfants font cuire le reste. Puis ils offrent au fétiche un morceau de viande cuite et ils commencent à manger. Désormais ils pourront manger de la chèvre et du poulet, tant que leurs moyens le leur permettront.

J'ai dit aussi plus haut que ces enfants n'avaient pas le droit d'acheter de la nourriture au marché. Pour enlever cette défense, le féticheur envoie plusieurs de ses serviteurs au marché.

Ils prennent sans payer un peu de tout dans les corbeilles de marchandises, puis ils reviennent sur la place. Les victuailles sont distribuées aux enfants. Désormais ils pourront acheter à manger n'importe où.

Le repas fini, le chef féticheur appelle un garçon et une fille. Ces deux enfants tiennent dans leurs mains l'un une calotte, l'autre un foulard. Le chef prend la calotte des mains du jeune garçon et la lui met sur la tête ; il prend le foulard des mains de la jeune fille, le lui pose sur la tête et le noue. Aussitôt les autres garçons et filles, en poussant des cris de joie, se coiffent ceux-ci d'un bonnet brodé, celles-là d'un foulard aux couleurs voyantes. Désormais ils pourront user de toute espèce de coiffure.

Pour donner aux enfants la permission de porter des fardeaux, le féticheur appelle l'enfant qui a nom Houndjenoukon et lui pose sur la tête une corbeille dans laquelle on a mis du maïs, du manioc, des patates, des arachides et des noix de palme. Houndjenoukon fait le tour de la place avec sa corbeille. A partir de ce moment, tous pourront porter ce qu'ils voudront sur la tête.

Pour obtenir la permission de cultiver, Houndjenoukon reçoit du chef féticheur une pioche. Il s'en va dans le champ voisin, donne deux ou trois coups et rend la pioche au féticheur. Dès ce moment, tous peuvent cultiver.

Reste encore à recevoir la permission de monter aux palmiers. C'est encore Houndjenoukon qui doit monter le premier.

Ensuite Houndjenoukon prend place dans une embarcation ; mais, comme sur ces petites pirogues l'équilibre, pour qui n'y est pas habitué, est fort difficile à garder, il prend ordinairement un bain, au milieu de l'hilarité générale.

Et c'est fini. Tous désormais sont libres de cultiver, de récolter les amandes de palme et de sillonner la lagune sur leurs pirogues légères. Libres ils le sont, à condition d'observer les mille et une prescriptions que leur impose le fétiche.

De son côté, le démon peut être content. Ces enfants porteront partout où ils iront son culte et sa doctrine. Dans quelques années, devenus grands, ils formeront une réserve, où le peuple choisira ses féticheurs. Pour un ou deux missionnaires catholiques dans une région telle qu'Adjara, il y a deux cent quarante féticheurs, tous très attachés à leurs superstitions, parce qu'elles leur rapportent. Le mot *féticheur* se traduit en nago par *Babalawo*, père qui a l'assiette, ou autrement celui qui a toujours quelque chose à se mettre sous la dent, dans sa calebasse.

Un féticheur qui se respecte ne travaille pas. D'ailleurs, il n'en a ordinairement pas besoin. Un jour, l'un d'entre eux (un de mes bons amis) me demanda :

« — Qu'exige ton Dieu de ceux qui l'adorent ?

« — Tout d'abord de la bonne volonté, » lui répondis-je.

Il répliqua aussitôt :

« — Pour notre fétiche, cela n'est rien. Que vais-je trouver à manger moi, dans de la bonne volonté. Notre fétiche, lui, veut de la farine de maïs, des poulets, des chèvres, des bœufs et de l'argent. »

*
* *

J'ai dit plus haut que les écoles fétiches ne sont pas ouvertes toutes les années. Elles furent fermées en 1902. Il n'y en a pas eu depuis. Mais elles recommenceront dans quelques années. Alors peut-être, par ricochet, on songera à nous donner quelques enfants à élever.

Un jour, j'allai trouver le chef féticheur Eosson, qui est en fort bons termes avec la Mission. Je lui dis qu'il me serait fort agréable d'avoir à la Mission 25 ou 30 élèves de plus ; le local pouvait les contenir ; le moniteur indigène et l'entretien du bâtiment d'école n'en coûteraient pas davantage. Il m'écouta attentivement. Lorsque j'eus fini de parler, il se recueillit et ce n'est qu'au bout d'une grande minute qu'il se décida à me répondre :

« — *Paddi*, me dit-il, j'ai bien compris toutes tes paroles : mais tu veux aller trop vite ; il faut prendre patience. Nous t'avons donné des enfants une fois. Vas-tu en redemander toutes les années ? Actuellement il n'y a pas d'enfants ; nous-mêmes, nous attendons. Père, fais doucement. Quand il y en aura beaucoup, je parlerai aux gens et tu en auras. »

Il était inutile d'insister. Et cependant l'école est la racine de toute Mission nouvellement fondée. Ce n'est pas sur les vieilles têtes des Noirs que nous pouvons compter. Ici, comme partout, il faut commencer par les enfants.

Au commencement de cette année, j'étais, je l'avoue, un peu découragé. Nous avions frappé à de nombreuses portes, et rien obtenu, pas même de ces promesses dont les Noirs sont si prodigues. Et voilà que le bon Dieu vient d'envoyer à la Mission une dizaine de petits Noirs de huit à dix ans. Ces nouvelles recrues ont remonté mon courage. L'horizon me semble moins assombri. Mais il était juste de passer auparavant par les épreuves. Les œuvres de Dieu sont toujours marquées à ce coin-là. Il n'y a qu'à se féliciter de ce que la Mission d'Adjara n'ait pas fait exception.

FIN



UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

Mlle Hortense Gautier, Lyon.
Mme Vve Philippe, à Nieul-s.-Mer (Charente-Inférieure).
Mme Corbet, à Paris.
Mme Sœur Taveau, Fille de la Charité, à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise).
M. Cayot, à Banvillars, (Territoire de Belfort).
M. L. D. J. M. Plouvier, à Steenwerck (Nord).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mlle Virginie Charrière, du diocèse de Valence	10	»
M. H. Péneau, du diocèse de Nantes	6	15
M. Alexis Lefèvre, Nantes	5	»
Mme Vve Philippe, du diocèse de La Rochelle	10	»
M. Louis Verstraete, du diocèse de Cambrai	2	»
M. André Tandonnet, Bordeaux	2	»
Anonyme du diocèse de Bayeux	15	»
M. Juillet J.-Louis, du diocèse de Lyon	15	»
Anonyme du diocèse de Fréjus	200	»
M. l'abbé Billon, du diocèse de Séez	10	80
M. l'abbé Pivert, du diocèse de Laval	404	50
M. l'abbé Pasquet, du diocèse d'Orléans	2	70
Anonyme de Paris	90	»
M. L. Caillat, Grenoble	10	»
M. R. Larrieu, Grenoble	8	»
Un ancien associé du Fief-Sauvin (Maine-et-Loire)	80	»
Anonyme du diocèse de Lyon	1400	»

A Mgr Fallize, Norvège.

Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières	10	»

A Mgr Haggéar, archevêque de Galilée, pour sa chapelle de N.-D. de Fourvière.

Anonyme de Lyon	100	»

A Mgr Sabbagh, archevêque de Diarbékir.

La conférence Saint-Vincent-de-Paul Collège Captier, Saint-Sébastien	5	»

A M. Salomon, Perse, pour la mission d'Ourmiah.

Anonyme de Marseille, demande de prières	50	»
H. M., Albi	10	»
Anonyme de Saint-Etienne-en-Forez	10	»
La conférence de Saint-Vincent-de-Paul, Collège Captier, Saint-Sébastien	5	»
M. E., diocèse de Meaux	10	»
M. l'abbé Caillaud, du diocèse de Laval	10	»

Au R. P. Clément, à Gallipoli (Turquie).

M. l'abbé Gillet, du diocèse de Namur	50	»

Pour les affamés de Nagpore (R. P. Daviet).

Anonyme du diocèse de Grenoble	10	»
La conférence Saint-Vincent-de-Paul, Collège Captier, Saint-Sébastien	5	»

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.
In spem contra spem .... 100 »

A M. Félix Clément, Pondichéry, pour sa chapelle N.-D. de Fourvière.
Anonyme de Lyon.. 100 »

Pour le missionnaire succédant au R. P. Louis Menuel mort en 1876 (Pondichéry).
M. l'abbé Coquot, du diocèse de Châlons...................... 2 »

A M. Jannin, chez les Bahnars (Cochinchine orientale).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 3 »

A M. Abonnel, à Go-cong (Cochinchine occidentale).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude....................... 3 »

A M. Martin, Tonkin maritime pour son église.
Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières........ 20 »

A M. Emile Toublanc, Kumbakonam.
Un ancien associé du Fief-Sauvin (Maine-et-Loire)...... 100 »

Pour la fondation d'une bourse au grand séminaire de Zi-ka-wei (Kiang-nan).
Mlle Antoinette Marlard, paroisse d'Avézieux........... 1000 »

A Sœur Marie-Marthe, à l'orphelinat N.-D. des Anges, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).
Une enfant de Marie-Immaculée, en l'honneur de sa bonne Mère du Ciel .... 50 »

A Sœur Thérèse, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).
Anonyme du diocèse d'Arras demande de prières.......... 10 »

A M. Louat, au Tché-Kiang.
Bernard Emile, du diocèse de Nancy .... 5 »
Anonyme de Lyon.. 10 »
La conférence Saint-Vincent-de-Paul, Collège Captier, Saint-Sébastien.. 5 »

A M. Ibarruthy, pour son église en l'honneur du Sacré Cœur à Mapong (Thé-Kiang).
M. Al. Maës, Paris .... 100 »

A Mgr Lavest, Kouang-si, pour la formation de prêtres indigènes.
A M., de Lyon .... 10 »

A M. Rué, pour sa chapelle de N.-D. de Fourvière.
Anonyme de Lyon.. 100 »

A Mgr Mérel, Kouang-tong, pour son séminaire.
A. M., de Lyon... 10 »

Pour l'œuvre des catéchuménats des sœurs de charité en Chine (Sœur Ricaud, Tché-Kiang).
Un catholique breton..................................... 60 »

Pour l'entretien de catéchistes au Japon (Mgr Mugabure).
Un catholique breton..................................... 50 »

A Mgr Mugabure, Tokio, pour son séminaire et ses catéchistes.
P. C., diocèse de Lyon................................... 10 »

Au R. P. Genet, Marianite (Nagasaki).
Anonyme de Saint-Etienne-en-Forez........................ 15 »
Anonyme de Lyon.. 5 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté, pour les incendiés.
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude................... 3 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki), pour les lépreux.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur....................... 50 »

A Mgr Dupont et le P. Jean Chauviré, au Nyassa.
Un associé du Fief-Sauvin (Maine-et-Loire)............... 100 »

A Mgr Dupont, Nyassa, pour ses catéchistes.
P. C., du diocèse de Lyon .... 10 »

A Mgr Jarosseau, Gallas.
P. C., diocèse de Lyon................................... 10 »

A M. Gruson, Abyssinie.
Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières.......... 10 »

Pour le rachat de deux enfants esclaves baptisés l'un sous le nom de Joseph et l'autre sous le nom de Marie (Mgr Augouard).
Au nom de Mlle Nibourel, demande de prières pour conversions .... 2 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières.......... 20 »

Au R. P. Guénantin, Oubanghi.
P. L., merci à Notre-Dame du Bon-Conseil................. 5 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.
M. Margerin, Paris .... 20 »

Au R. P. Fontanié, Madagascar central.
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude................... 3 »

Pour les Franciscaines missionnaires de Marie qui soignent les lépreux (Madagascar central).
Mlle Jamen, du diocèse de Lyon........................... 3 »

Pour la mission de Majunga (Madagascar nord).
M. L., abonné d'Alsace................................... 2 50

Au R. P. Pichot, à Majunga (Madagascar-Nord).
Une anonyme du diocèse de Saint-Claude................... 3 »
La conférence Saint-Vincent-de-Paul, Collège Captier, Saint-Sébastien .... 5 »
Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières.......... 10 »

Au R. P. Trilles, pour les missions du Gabon.
Mlle Esther Musart, Somme-Vesle, diocèse de Châlons, demande de prières.. 30 »

A Mgr Alain de Boismenu, Nouvelle-Guinée.
Anonyme de Lyon.. 10 »

A Mgr Olier, Océanie centrale.
Anonyme du diocèse d'Arras, demande de prières.......... 10 »

Pour une léproserie nécessiteuse (M. Freynet, Birmanie méridionale).
Anonyme de Bayeux.. 5 »

Pour une mission nécessiteuse (R. P. Bertin, îles Salomon méridionales).
Anonyme du diocèse de Bayeux............................. 5 »
Anonyme du diocèse de Bruges, demande de prières......... 100 »
Mme la comtesse de la Bigne, Versailles.................. 90 »
Anonyme de Lille .... 34 »
M. Daudis, du diocèse d'Agen, demande de prières......... 100 »
Anonyme de Caen 17 50
M. L. Collet, Rennes .... 4 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Bauzin, Dahomey).
Pain de Saint-Antoine, divers anonymes, Lyon............. 100 »
M. Touraille, diocèse de Clermont, demande prières....... 37 »
Mlle Benoit, du diocèse de Verdun........................ 10 »
Anonyme du diocèse de Besançon .... 25 »
Anonyme de Saint-Laurent de Chamousset .... 30 »
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières spéciales .... 20 »
Mlle Félicité Thiry, Metz .... 10 »
Mlle Petra Arrégui, du diocèse de Bayonne................ 10 »
Un abonné du diocèse de Cahors, demande de prières pour une défunte... 10 »

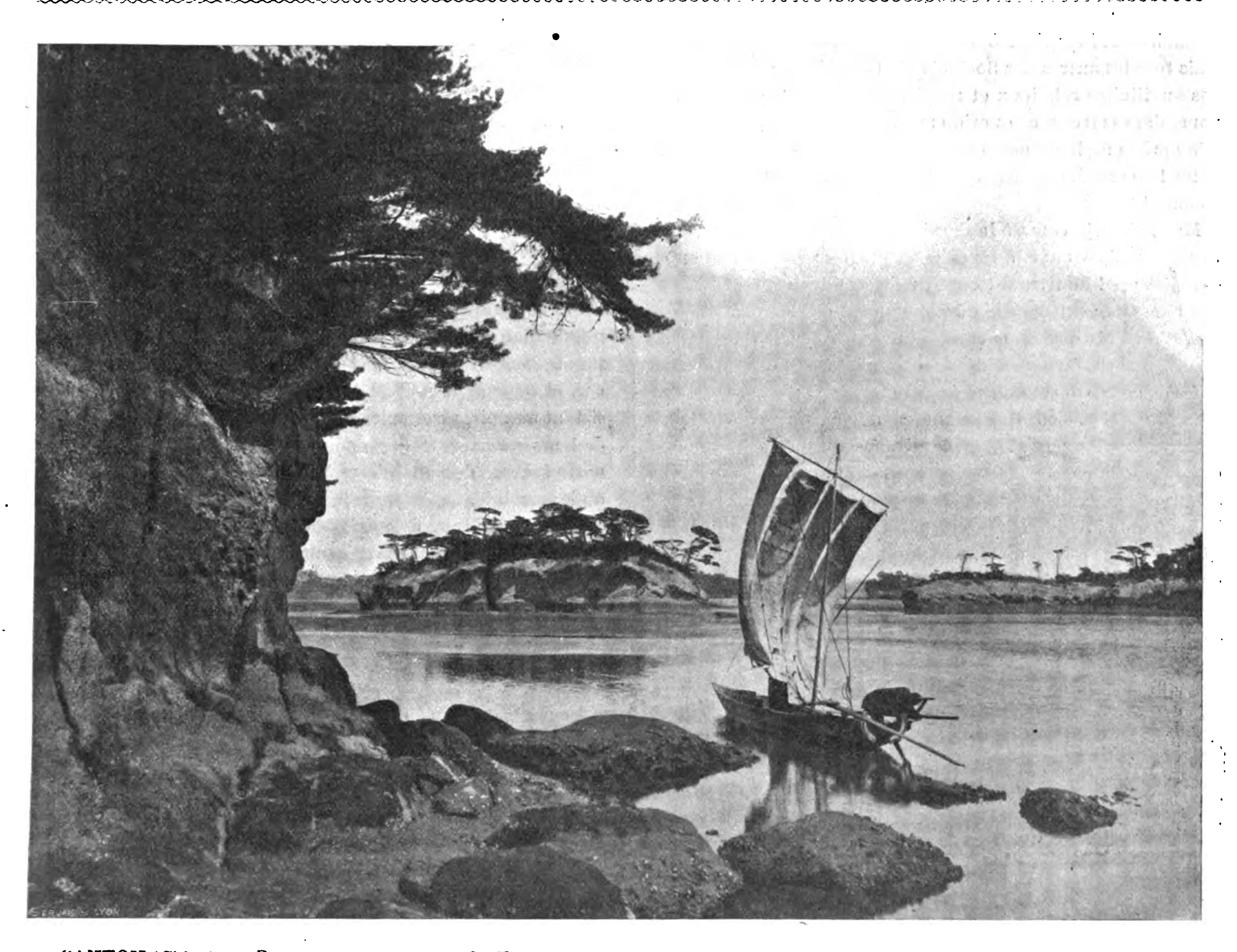
Pour les missions nécessiteuses (R. P. Thévenet, Nagpore).
B. C., du diocèse de Montpellier, demande de de prières.... 389 »

Pour les « Missions catholiques » et la Carte-Prime.
Mlle J. Artif, 2 fr. — Mlle Plumerel, 4 fr. — M. Poulet, 5 fr. — Mlle Dugripon, 5 fr. — M. L. Castella, 2 fr. — M. Bourdin, 2 fr. 05. — Mlle M. Hervé, 4 fr. 95. — M. R. Larrieu, 2 fr. — M. Bach, 2 fr. 50. — M. l'abbé Pouyer, 2 fr. 50 — Mme E. Marcon, 4 fr.

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, ***Directeur-Gérant***

Lyon — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18



CANTON (Chine). — PAYSAGE DES RIVES DU SI-KIANG ; r production d'une photographie envoyée par M. GERVAIX (v. p. 617).

AUX LECTEURS des "Missions Catholiques"

Aux souhaits si touchants, aux félicitations si bienveillantes que nos lecteurs nous adressent nombreuses et de tous les points du monde et que nous sommes heureux de transmettre à nos chers collaborateurs les missionnaires, il nous est doux de répondre par nos vœux reconnaissants et par ce souvenir chrétien qu'on appelle une prière. Malgré le malheur des temps, malgré la crise terrible dont souffre l'Eglise de France, nos lecteurs nous sont demeurés fidèles et de nouveaux abonnés ont tenu à honneur d'encourager par leur concours nos pauvres efforts ; qu'ils soient bénis et remerciés !

Mais pour leur montrer le bien auquel ils participent, qu'il nous soit permis de citer quelques passages d'une lettre qui nous parvenait hier de la Chine.

Je regarde et estime comme un devoir de vous écrire cette lettre pour vous remercier, Missionnaire Apostolique moi-même, des immenses services rendus, depuis quarante ans, aux Missions, par votre précieuse feuille hebdomadaire.

Sans doute, je n'ai pas recours à vos charités, vivant moi-même ici dans une Communauté dévouée à une Œuvre particulière d'apostolat ; mais vous aurez la bonté, j'espère, d'agréer les remerciements sincères d'un Missionnaire qui toujours se réjouit de lire les *Missions Catholiques*, et qui se réjouit si fort, en même temps, du bien que procure cette publication à ses Frères dans l'apostolat. Si le fameux vers de Térence est plein de vérité dans l'ordre purement naturel et humain, il ne l'est pas moins, assurément, approprié à l'apostolat catholique, à la communauté de joies et de peines que nous éprouvons les uns pour et avec les autres, dans la grande et chère Famille des Missionnaires de la véritable Eglise. Non, rien de ce qui se réfère au salut des âmes, en Mission, ne peut être étranger au cœur d'un Missionnaire. C'est le *cor unum et anima una*, à travers toutes les distances.

Par vous, j'apprends les travaux, c'est-à-dire, la vie si intéressante dans son indicible mélange de joies, de douleurs, de succès, d'épreuves, de démarches plus ou moins heureuses, d'espérances invincibles de mes Frères Missionnaires, dans cet immense champ apostolique, qui n'a pas moins d'étendue que le monde lui-même. Non seulement les Mis-

sionnaires de la Société à laquelle j'appartiens moi-même, mais tous les autres des Sociétés et Congrégations sœurs, et nos auxiliaires religieux et religieuses, je les puis suivre, par vous, dans cette vie quotidienne; j'entends leurs cris de joie après une heureuse conquête, et aussi, et si souvent, hélas ! leurs indicibles cris de détresse, leurs appels au secours !

Mais, alors, je cours à la dernière page des *Missions Catholiques*, et j'y trouve la réponse, et quelle réponse édifiante et délicieuse ! Le titre est court, mais combien expressif, et combien éloquent dans le développement qui le suit ! *Aumônes !* C'est l'histoire de la charité au jour le jour, écrite par la main des ecclésiastiques, des âmes généreuses de toute fortune et de toute condition, quelquefois des âmes au seuil de l'éternité qui veulent donner une pensée et un secours aux pauvres Missionnaires ! C'est la démonstration de l'unité de la foi et de la charité, *in veritate et caritate*, comme dit saint Jean, qui, nous unissent tous, au sein de la grande Famille, les indigents Missionnaires, et leurs Frères enfants du même Père et de la même mère, en Europe, poussant le riche à donner son louis d'or, et l'humble ouvrier ou ouvrière l'obole laborieusement économisée. Qu'importe que le Missionnaire soit connu *de visu*, ou non ? Il est aimé en Notre-Seigneur, il est frère en « Notre Père » qui est dans les cieux, et son travail apostolique sera le résultat d'une double coopération : lui-même payant de sa personne, et son bienfaiteur d'Europe venant à son aide.

Oui, n'est-ce pas ? elle est belle et attendrissante, cette histoire laconique, qui provoque à chaque fois une si légitime admiration, jointe à la belle prière de la reconnaissance : « *Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus... vitam æternam* » Avec quelle confiance le Missionnaire dit, et fait dire et répéter cela à ses petits enfants, à ses pauvres malades ou infirmes, secourus par ces bienfaiteurs quotidiens des *Missions Catholiques !* Ou plutôt, ce n'est plus le Missionnaire et ses pauvres, qui prient, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui les bénit : « C'est moi, dit-il moi que vous soulagez, *mihi fecistis ;* moi, qui m'*humanise* dans mes Missionnaires, et dans tous ceux auxquels ils portent et distribuent vos aumônes. C'est mon corps, mon corps mystique que vous travaillez à parfaire, en ménageant, à mes apôtres légitimement députés, les moyens de sauver les âmes par mes Sacrements. Vous viendrez donc, ô vous, les vrais bénis de mon Père et de moi, recevoir dans mon royaume votre récompense si bien méritée, ô vous, nos amis et nos bienfaiteurs.

Ah ! soyez bénis ! Permettez-moi de vous dire de toute mon âme, en finissant, le beau texte du Psalmiste : *Specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede, et regna.* Qu'il soit l'expression de mes souhaits pour votre belle publication !

Noël d'enfants dans un village malgache

Nous nous empressons de reproduire cette touchante correspondance qui nous arrive du pays betsiléo, au centre de la grande île de Madagascar. Publiée dans la semaine sanctifiée par l'anniversaire de la naissance de l'Enfant-Dieu, elle emprunte, à cette circonstance, une actualité qui en double le charme.

LETTRE DU R. C. CASTETS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Je vous ai parlé d'un appel touchant, d'une demande de missionnaires, qui nous est arrivée non des chefs de famille tanales, mais des enfants et des adolescents non baptisés encore et cependant voulant Dieu, résistant au paganisme, résistant aux pires exemples, souffrant persécution de la part de leurs parents et des grands chefs, implorant avec larmes notre secours de peur d'être à la fin vaincus par la violence ou le scandale.

Au premier rang de ces enfants est Ilepa (Pierre Ilepa depuis son baptême). Avec son air jeune, son apparence simple et timide, il n'en est pas moins le chef obéi, vénéré, aimé, de la petite communauté tanale. Toute son influence, toute sa force, d'ailleurs, ne lui viennent que de son admirable élévation d'esprit, fruit, elle-même, de la grâce de Dieu. Il vit de la foi, et ne vit que pour elle.

Encore catéchumène, ses appréciations étaient d'un religieux. Oh ! que de fois, en lisant ses courts billets, n'ai-je pas



Mère Marianne.

MADAGASCAR CENTRAL. — TANALES D'IKONGO ; reproduction d'une photographi envoyée par le R. P. CASTETS.

tristement comparé à cette justesse de vie chrétienne et à ces sentiments célestes inspirés par la foi, le terre-à-terre de nos pensées et de nos agitations humaines.

Aussi quelle influence il exerce à Ikongo ? Ce pauvre du bon Dieu, sans extérieur, sans argent, presque sans vêtements, qui était méprisé des uns et violemment persécuté des autres, il y a quelques mois encore, regardé alors comme un jeune fou, ou comme un ami des étrangers, traître aux traditions de ses ancêtres, est aujourd'hui estimé, même des grands chefs, même dans les bureaux de l'administration, où l'on se rend compte que son influence pourrait bien être de quelque secours dans l'œuvre de la pénétration française dans les tribus de l'Ikongo.

***

Ce qui suit montrera bien l'influence de cet enfant.

Aux approches de la Noël, Pierre Ilépa avait convoqué son petit monde. Des quatre points cardinaux, on devait arriver à Fort-Carnot le 24, pour fêter en commun la nuit où naquit le Sauveur. On ne se fit pas prier, et bien des parents, quoique païens endurcis, ne manquèrent pas d'accompagner leurs enfants. Le 24 décembre, le village de Fort-Carnot se trouva tout à coup envahi.

Le gouverneur tanale, à cette vue, entra dans une grande colère, d'autant qu'il savait bien d'où était partie la convocation. C'était une occasion de plus de sévir contre Pierre et ses jeunes adhérents.

« — Qui vous a fait venir, vous autres ? Est-ce que le Gouvernement vous a appelés ? Allez-vous en ! »

Cette violence fit reculer tout un village qui était venu pour la fête. A vrai dire, ce fut heureux ; car on eût été trop nombreux sans cela. Pierre rassura ses gens, se portant garant qu'il n'y avait rien à craindre, et l'on attendit paisiblement le milieu de la nuit.

L'heure venue, on se réunit dans la chapelle ou plutôt audedans et autour. Une petite crèche en papier découpé, quelques bougies, quelques images : tel était le centre attractif de cette solennelle réunion. On chanta les gracieux cantiques de Noël, puis Pierre prit la parole.

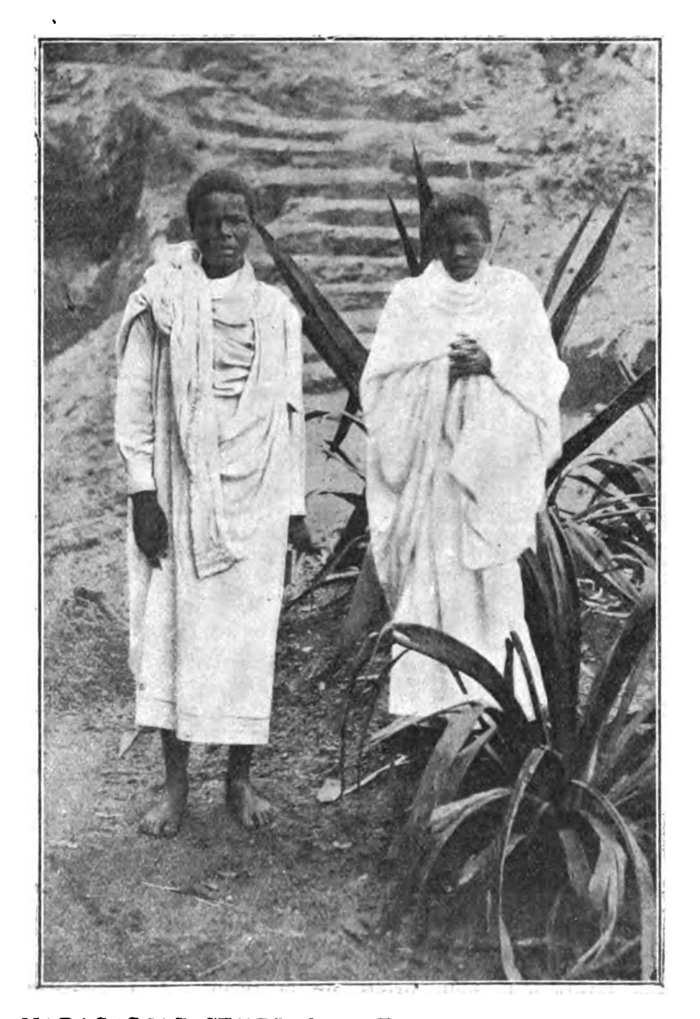
Dans son simple langage, éloquent par sa simplicité même autant que par la touchante conviction qui l'anime, il dit d'abord quelle fut la naissance du Sauveur; il expose ensuite l'œuvre de ce Sauveur, puis la folie des hommes qui ne le connaissent pas ou qui ne le suivent pas.

Et tout cela sortait de la bouche et du cœur d'un pauvre enfant de la grande forêt, nourri dans le paganisme, n'ayant jamais eu que de rares relations avec les missionnaires, ayant puisé sa science dans le catéchisme et dans l'enseignement modeste d'un de nos auxiliaires.

Le sermon terminé, les chants reprirent. Toute l'assistance était doucement saisie par ce charme indéfinissable d'une nuit de Noël : toutes ces âmes payennes tressaillaient d'une joie pure, que jamais, peut-être, elles n'avaient éprouvée.

Un moment, Pierre remarqua une certaine émotion dans l'assistance. Que se passait-il ?

L'Administrateur, chef du district, venait d'entrer dans la modeste chapelle, dans cette paillotte, construite par des enfants. Il s'avança respectueusement et, s'approchant de la crèche de papier, éclairée de quelques bougies, il contempla longuement ce brimborion de chose qui paraissait lui parler au cœur. Sans doute, une prière lui monta aux lèvres comme jadis, quand on pouvait prier! Cette prière, c'était le pauvre petit sauvage, Pierre Ilepa, qui l'avait fait éclore.



MADAGASCAR CENTRAL. — TANALES D'IKONGO ; reproduction d'une photographie envoyée par le R. P. CASTETS.

On chanta et on pria longtemps. Mais, enfin, il fallut se retirer pour prendre du repos. Alors se produisit un incident émouvant : une ovation enthousiaste éclata en l'honneur de Pierre Ilépa. Le bon jeune homme, confondu, malheureux dans sa modestie, se hâta de disparaître et courut s'enfermer dans une case.

***

Voici l'épilogue de cette fête qui avait commencé par la colère du gouverneur.

On voit arriver, chez Pierre Ilepa, ce même gouverneur et Andriamanapaka, la grande autorité tanale, le fils du dernier roi. Que peuvent-ils bien lui vouloir ?

« — Ilepa lui disent-ils d'un ton paterne, nous ne savions pas que c'était ta fête et c'est pourquoi nous avons chassé les gens d'Ambotripeno. Nous t'en prions, Ilepa, ne sois pas irrité contre nous. Ne sommes-nous pas ton père ? »

Pierre répondit :

« — C'est bien! mais vous saurez que j'ai été étonné de la

chose, car j'ai vu dans le Grand Livre ; « Maudit celui qui « scandalise !... » Quant à la peine que vous m'avez faite, comment m'en souviendrais-je, aujourd'hui que Dieu veut nous remettre nos fautes ?... Enfin, sachez que ce n'est pas ma fête aujourd'hui ; mais c'est la fête du fils de Dieu qui est venu pour nous sauver tous. »

Cette réponse, calme, forte, surnaturelle, peint la belle âme de Pierre Ilepa, chef, guide et père (il a dix-sept ans) de cette jeune communauté tanale qu'on pourrait appeler une Eglise d'enfants. »

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Nous recevons communication du tableau général de l'état des sept grandes missions chinoises évangélisées par les Lazaristes pour l'exercice 1906-1907.

Voici les plus intéressantes données de cette statistique :

Nombre total des catholiques	216.800
Evêques	6
Prêtres européens	156
Prêtres indigènes	113
Filles de la Charité	187
Maîtres d'écoles	1.739
Maîtresses d'écoles	1 242
Eglises et chapelles	1.227
Séminaires	14
Séminaristes	440
Baptêmes	90 000

Basutoland (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Lebreton, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Roma, le 10 novembre :

« Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous remercier de votre générosité à mon égard : le missionnaire est plus souvent à cheval qu'assis à son bureau.

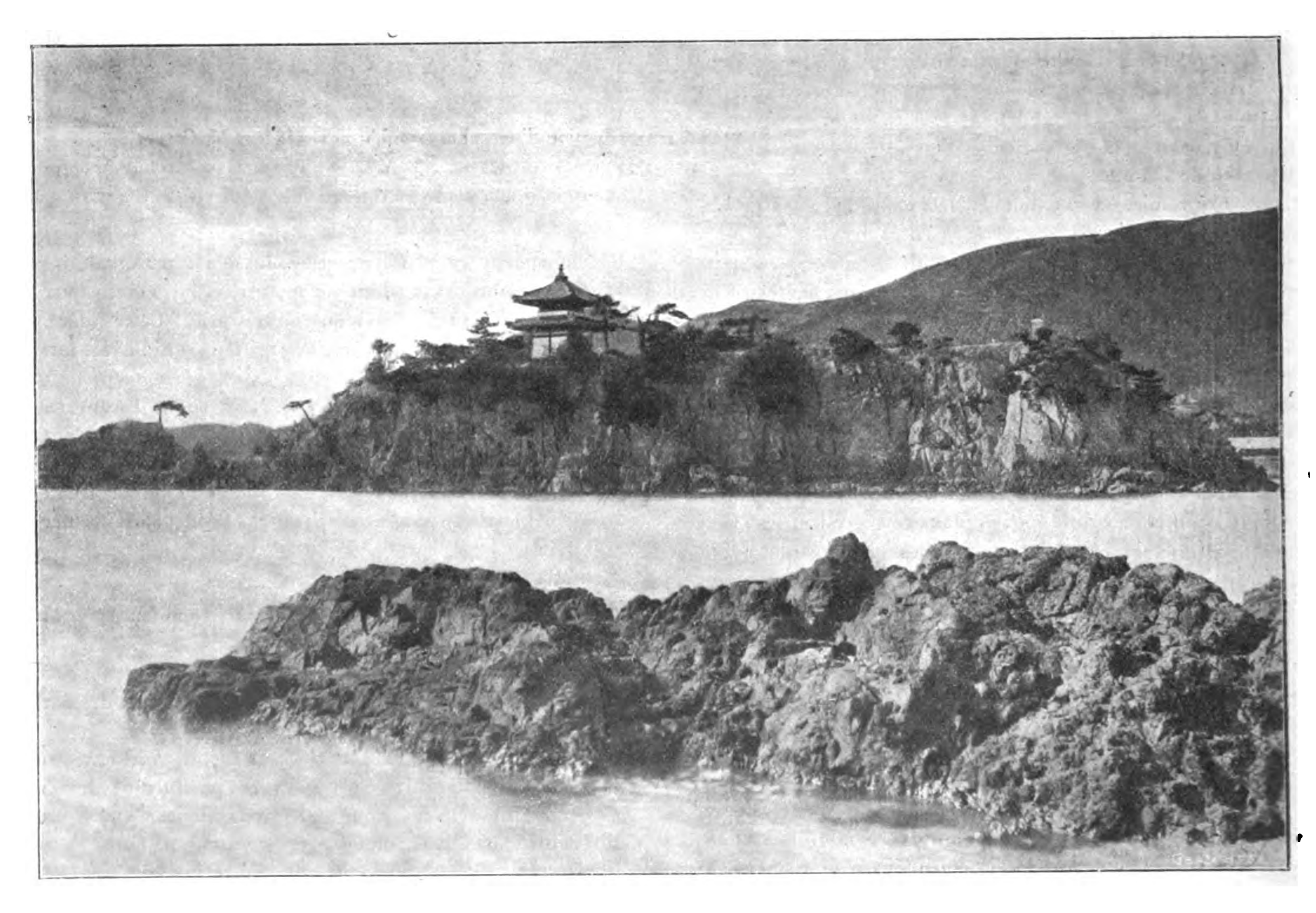
« J'arrive d'un nouveau voyage dans nos « Maloutis » et cette fois j'étais accompagné du R. P. Philippe. Nous en revenons l'âme toute remplie de consolations spirituelles, de magnifiques espérances et de projets d'apostolat, mais aussi le cœur bien gros, car si les projets et les plans de campagne sont faciles, la réalisation l'est moins. La moisson est mûre, j'oserais dire : trop même, car elle va se perdre si on tarde. Que faire sans ressources ?...

« Plus je voyage dans les « Maloutis » et plus je me convains de la nécessité absolue de fonder une mission et de le faire immédiatement, car en ce moment les chefs et le peuple sont des mieux disposés. Le seront-ils toujours ? C'est douteux.

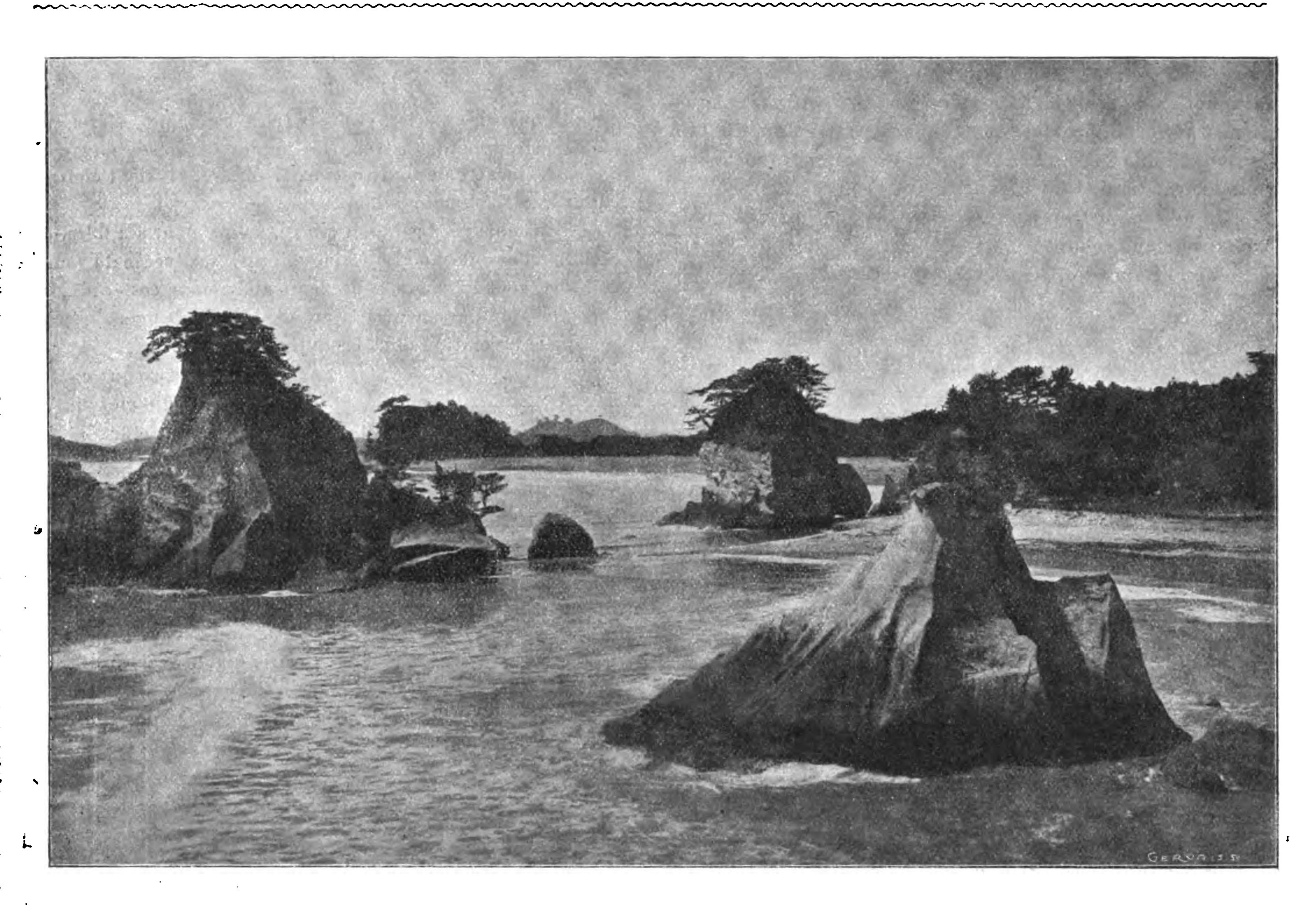
« En ce moment, ils ont confiance en nous et espèrent que nous nous établirons parmi eux, quoiqu'ils se rendent fort bien compte des difficultés qu'auraient des Blancs à habiter ces contrées. Jusqu'ici pas un seul Européen n'a pu s'y établir ; même les commerçants y renoncent. Mais la chose serait très possible à un missionnaire ne craignant pas les privations. Et combien d'entre nous seraient heureux de se dévouer à cette œuvre !

« — Je le désire autant que vous, me dit le R. P. Préfet « mais où prendre l'argent ? Fondation coûteuse, communica- « tions difficiles, presque impossibles en hiver, il faudrait au « moins 10.000 ou 15.000 francs. Trouvez-les. »

« Trouvez-les-moi chers lecteurs des *Missions Catholiques*, vous aurez sauvé des milliers d'âmes et vous vous serez sauvés vous-mêmes. »



CANTON. — Paysage du Si-Kiang ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix.



CANTON (Chine). — Ilots du delta du Si-kiang ; reproduction d'une photographie envoyée par M. Gervaix

Croquis et Causeries

Par M. Régis GERVAIX
De la Société des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire au Kouang-tong (Chine

Suite et fin (1)

XIX

AVIS AUX MÈRES FRANÇAISES

Vous me pardonnerez, petites mères, de vous dire un mot à l'oreille, un faible mot. Puissiez-vous l'entendre par delà les Océans d'où il s'échappe plaintif et doux du cœur d'un pauvre prêtre.

Eh bien ! le voici.

Vous êtes fières, n'est-ce pas ? d'avoir rendu heureux vos dignes époux, de leur avoir témoigné l'affection touchante aux jours de l'épreuve, et d'avoir été, selon le mot de l'Ecriture, « la vigne abondante qui produit ses fruits à l'angle du foyer ».

Vous avez des fils nombreux, comme les « bourgeons d'olivier », et ils entouraient jadis votre table, et Dieu vous a bénies.

Ces fils sont devenus grands, grands comme des palmiers qui abriteront à leur tour de jeunes rejetons.

En attendant que ce rôle leur échoie, ils ont à remplir envers la société civile des devoirs communs à tous, ils servent la France.

Et les uns, la plupart issus du pays de l'Armor ou des bords mélancoliques de l'Océan, viennent jusques aux terres lointaines serrer la main du missionnaire, et lui rapporter un sourire meilleur que la brise.

Et ce sourire lui rafraîchit le cœur.

A son tour, le missionnaire lui sourit et lui parle des choses de la patrie, du pays natal, des amis, de mille autres choses, et même et surtout du bon Dieu.

⁂

Il arrive que ces braves gens, un peu dépaysés par la vue de figures exotiques et de cieux incléments, se lient facilement d'amitié avec leurs jeunes compatriotes en soutane et continuent relativement à observer leur religion.

Mais, il faut bien le dire, la plupart des marins qui circulent sur les ports de l'Extrême-Orient, négligent à peu près leurs devoirs de chrétiens, et perdent, avec la foi de leur enfance, l'habitude des bonnes mœurs.

Toujours par respect humain ou légèreté, ils n'osent point fréquenter nos chapelles, et malédifient souvent par cette abstention coupable nos néophytes indigènes.

Je remplis un devoir de religion en vous signalant, mères chrétiennes, cet état de choses, regrettable à plusieurs points de vue.

(1) *Missions Catholiques* des 11 17, 24 octobre, 1er, 8 15, 22, 29 novembre, 6, 13 et 20 décembre.

Regrettable d'abord pour l'âme de vos enfants, pour leur santé qui peut s'altérer très vite en ces régions de fièvre et de choléra, pour le bien de la religion qui perd ses conquêtes au récit du scandale, pour la France enfin dont le bon renom de fille aîné de l'Eglise parmi les nations infidèles est fatalement terni.

On ne saurait trop jeter par delà les mers ce cri humain autant qu'apostolique :

« Mères françaises, veillez sur vos enfants ! »

***

XX

FÊTE DU DRAGON

« Depuis des siècles, et des siècles, écrit Mgr Mérel, préfet apostolique de Canton, les jeunes Chinoises aux pieds mutilés, privées de toute culture littéraire, vivaient cloîtrées dans la maison paternelle

« Tout change. Le Japon a créé, même pour ses filles, des écoles à l'européenne.La Chine a, aussi, ses lycées de jeunes filles et, sous la conduite de leurs maîtresses, ces étudiantes assistent publiquement à la grande fête du Dragon.

Quelle révolution dans les antiques usages ?



CANTON.—Jeune fille en parade, pour les régates du printemps (*fête du Dragon*) ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Mérel.

« Mais qu'est-ce que ce Dragon dont la fête met en l'air toutes les têtes chinoises ?

« L'Apocalypse nous donne la réponse.

« Je vis, dit Jean, descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une chaîne à la main. Il prit le Dragon, l'ancien serpent qu est le diable et satan. »

« *Et apprehendit draconem, serpentem antiquum qui est diabolus et satanas.* »

« Le Dragon, assurent les Chinois, habite la terre pendant l'hiver. Les contours des montagnes sont les replis de sa queue monstrueuse. Les sommets des plus hautes cimes forment l'ossature de sa tête.

« Pendant l'été,que devient le Dragon ? Tantôt il s'élève dans les nuages ; tantôt il redescend dans le fleuve où il se baigne avec délices. Alors les eaux se gonflent, la marée grandit, les flots inondent les rivages. « C'est le Dragon ! » s'écrie la foule.

Il est là, en effet, invisible, mais dominant en maître. C'est la grande Puissance des Ténèbres, depuis le jour où, séduisant Eve, le serpent a perdu le genre humain.

« Sa fête solennelle se célèbre le cinquième jour de la cinquième lune.

« C'est une fête nautique.

« Sur le fleuve, des barques légères, ayant la forme de dragons, s'avancent innombrables. Elles font assaut de vitesse. Vingt rameurs, dix de chaque côté, précipitent

leur course. Les rames s'élèvent et retombent en cadence, au son du tamtam et de la grosse caisse. Jadis, pour mieux assurer la régularité de leurs mouvements, les rameurs avaient les pieds attachés les uns aux autres. Mais un jour arriva un grave accident : un navire de guerre heurta les frêles embarcations qui chavirèrent, et les rameurs, enchaînés par les pieds, ne purent se sauver à la nage. Depuis lors on ne leur impose plus ces dangereuses entraves.

« Sur les rives du fleuve s'entasse une foule immense, avide de contempler les régates et d'applaudir les vainqueurs.

« Le vrai vainqueur, hélas ! c'est le Dragon infernal !

« Les jeunes étudiantes de Canton ont un bien perfide protecteur.

« Ah ! quand les missionnaires catholiques pourront-ils fonder de grandes écoles chrétiennes, où les jeunes Chinoises trouveraient le salut ! Les autorités du pays ne demandent aujourd'hui qu'à confier la jeunesse aux missionnaires d'Europe. Mais les ressources font défaut. Puissent nos généreux bienfaiteurs nous venir en aide ! Les jeunes filles de Chine aimeraient la Vierge Immaculée, qui seule peut écraser la tête du serpent !

« A ce propos, faisons brièvement connaître les fruits de salut que les missionnaires de la préfecture apostolique de Canton ont cueillis depuis l'année 1901 jusqu'en 1907. De 44.000, le nombre de nos chrétiens s'est élevé à 65.000 environ. Pendant cette période, 50.000 enfants de païens ont été régénérés dans les eaux du baptême à l'article de la mort. Voilà donc 70.000 âmes arrachées à l'enfer en un espace de six ans. La moisson aurait été plus abondante encore si nous avions eu des ressources suffisantes pour l'entretien des œuvres déjà existantes et la création des œuvres nouvelles. C'est au prix des plus grands sacrifices que nous avons pu rendre plus florissant notre Séminaire qui compte 70 élèves. Une dizaine d'entre eux ont eu le bonheur d'être ordonnés prêtres et travaillent avec zèle au salut de leurs compatriotes.

« Une communauté de religieuses chinoises a été fondée dans la ville de Canton et, dans quelques années, ces Sœurs indigènes seront d'un grand secours pour aider les religieuses françaises. Les écoles dirigées par des maîtres européens sont très appréciées des Chinois. Nous en avons déjà une grande pour les garçons et nous nous proposons d'établir un pensionnat pour les jeunes filles. »



CANTON (Chine). — Jeune fille en parade pour les régates du printemps (*fête du Dragon*) ; reproduction d'une photographie envoyée par Mgr Mérel.

XXI

Il faudrait un suisse !

Lorsque j'étais enfant, ma bonne mère, comme toutes celles qui sont pieuses, me conduisait à l'église et j'y priais avec elle.

Elle récitait à voix basse des litanies auxquelles je répondais de mon mieux, toujours à voix basse.

Je dis à voix basse, car mon voisin, qui était aussi pieux

que moi, récitait lui de même à voix basse. Il n'y avait, d'ailleurs, que le prêtre à l'autel, dont la voix s'entendait dans tout l'édifice ; le peuple seul murmurait ses demandes au Très Haut, et cette humilité dans la prière produisait dans ma jeune âme le sentiment du respect pour le lieu saint.

Il me semblait que la majesté de Dieu planait plus intense au fond des voûtes sonores et que ces mêmes voûtes allaient s'entr'ouvrir pour une vision des mystères infinis.

En franchissant depuis, pour la première fois, le seuil de nos temples exotiques, en écoutant d'une oreille curieuse et impressionnée la longue série des prières chantées de nos chrétiens de Chine, en me laissant bercer au son de cette psalmodie d'amour, en voyant enfin les attitudes et les poses des fidèles rangés pêle-mêle sur les dalles sacrées, je ne pus m'empêcher de faire la comparaison entre les deux foules de croyants et leurs églises.

Tandis qu'en France apparaît à l'horizon la flèche gothique où vibre l'airain, ici une modeste maison sert le plus souvent d'oratoire ; elle ne se distingue des maisons d'alentour que par la blancheur de ses murailles et par l'inscription qui se lit au-dessus de la porte : « Maison du Seigneur du ciel. »

Là, une foule endimanchée, recueillie, se presse avec ordre autour des autels.

Chacun a sa place assignée, et par rangées méthodiques s'assied ou s'agenouille tour à tour. Ici des groupes discontinus d'hommes, d'enfants et de femmes s'en viennent, souvent déguenillés ou tout au moins crasseux, s'accroupir sur leurs talons à tous les coins et recoins de l'oratoire, dans une confusion voulue et presque recherchée.

Là, le recueillement relatif, l'attention, le silence, la piété ; ici la distraction, les hauts cris des bébés, mêlés aux voix nasillardes, aiguës, assourdissantes, la prière extérieure, l'indifférence apparente.

Là, le repos hebdomadaire ordinairement observé ; ici, le travail toléré à partir de dix ou onze heures.

Il manque en Chine, pour rehausser le culte divin, un clocher à jour et des cloches dans chaque église. Dans l'église il manque un suisse pour maintenir l'harmonie.

Oui, surtout, il manque un suisse !

Un suisse avec sa hallebarde et son panache, pour faire taire le bébé qui pleure, et pour aligner un peu cette cohue d'adorateurs.

Toutefois, soyons juste ; il est beaucoup d'églises en Chine qui serviraient d'exemple de bonne tenue ; il se trouve ici de saintes filles et même des hommes qui, en priant à haute voix, prient en esprit et en vérité, à la façon du publicain.

N'empêche, il nous manque un suisse !

XXII

CONTINUONS !

Il s'en allait errant sur la terre ; que le Seigneur ait pitié de son prêtre !

Jamais l'esprit du mal n'avait conquis tant de royaumes, blessé tant de jeunes âmes, souillé tant de cœurs ; jamais la haine n'avait armé tant de mortels et enlaidi tant de beautés ; mais jamais non plus, la terre n'avait reçu tant de rosée, nourri tant de courageux et de héros.

Jamais, il n'y avait eu sous tous les cieux autant d'amour, depuis que le prêtre avait passé sur toutes les plages.

Au temps des guerres fratricides, quand le glaive des peuples était continuellement chauffé à blanc, il se trouvait toujours, au fond des forêts vierges, quelque vieillard centenaire et chevelu qui disait : « Paix aux hommes au nom de Dieu ! » Mais sa voix était confinée aux régions de Japhet et n'était point entendue des enfants dégénérés de Cham aux dents blanches.

Depuis, ils ont rencontré le prêtre, homme de Dieu, *qui s'en allait errant sur la terre! Que le Seigneur ait pitié de son prêtre !*

On dit que l'apôtre *incrédule* Thomas fut en Asie prêcher la Rédemption ; des monuments l'attestent et son œuvre en fait foi.

Mais que de siècles passèrent avant que la Croix lumineuse apparût aux sommets neigeux du « Toit du monde », avant que du sang des martyrs germât la semence des nouvelles virginités du cœur ; avant que le Verbe de Dieu se fit chair de nouveau dans les âmes du pays levant

Il semblait que la nuit, monstre ailé planant au fond de l'espace et des solitudes, allait couvrir de son ombre éternelle les pays où devait bientôt briller pure l'étoile de la liberté ; on aurait cru que la vague qui s'était brisée aux roches du cap Horn depuis cinq mille ans, ne porterait jamais sur sa dentelle d'écume la nacelle évangélique.

Et cependant la Croix suivit le drapeau, et les deux se fixèrent sur les cordillères ; le ministre de paix y prêcha la mansuétude et le pardon.

Plus encore enfouie dans le sein ténébreux de l'onde infinie, l'île macabre des antipodes semblait à jamais perdue pour la lumière; on savait que des êtres immondes à face d'hommes y promenaient la torche homicide et impie ; et les plus hardis qui s'y aventuraient, marins ou apôtres, y perdaient la vie atrocement.

Mais, au contact de ces agneaux, les loups se radoucirent, ils fléchirent devant les saints de Dieu, et toutes les îles de l'immense archipel devinrent comme des perles au fond des océans !

Mais tout n'est point fini dans l'œuvre colossale du Calvaire ! Il faut encore du sang sur le mystique autel, où se laveront mille générations.

Va donc, prêtre de France, prêtre universel, va construire la cité future que tous les Gorgias des tribunes mensongères ne sauront jamais élever que sur des bases fragiles.

Va, pauvre prêtre, toujours persécuté mais éternel, quitte les bords riants des Gaules d'où maintenant l'on te chasse, et porte ici ton âme et tout ton cœur ; viens, car ici, malgré le démon, Bouddha et ses suppôts, notre œuvre continue.

Frères, nous continuons !

AU REVOIR, BONNE ANNÉE !

J'espère que ces lignes vous arriveront, chers lecteurs des *Missions Catholiques*, juste à l'heure où l'an de grâce 1907, déroulant ses dernières minutes, passera les destinées de l'avenir à la future année.

Qu'à cette occasion, je puisse vous envoyer mes vœux du cœur et mes remerciements pour les bienfaits que vous procurez aux missionnaires. Bonne année ! et j'ose vous promettre : Au revoir !



†

UNE PRIÈRE

Pour les Abonnés des "Missions Catholiques" rappelés à Dieu dont les noms suivent

M. L. Surville, La Roche-sur-Yon (Vendée).
Mme Joassard, à Marseille.
Mlle Sophie Tournier, à Sainte-Eulalie-de-Cernon (Aveyron).
Mme de Mikalowioz, Digne (Basses-Alpes).
M. Jules Destombes, à Tourcoing (Nord).
Mme Sœur Saint-Hubert, à Montréal (Canada).
Mlle Pitrel, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).
M. le comte de Waziers, à Senarpont (Somme).

AUMONES

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Dijon	2 65
M. Petey Alfrey, du diocèse de Besançon	2 60
Mlle Louise Chartier, du diocèse de Versailles	3 »
Anonyme de Laval	10 »
M. Chandezon-Verdier, du diocèse de Clermont	4 30
M. Antoine Roux, Marseille	40 »
M. l'abbé Puech, du diocèse de Rodez	75 »
M. l'abbé Cladière, du diocèse de Clermont	3 80
M. Roux, diocèse d'Autun	10 »
Anonyme du diocèse de Séez, demande de prières	35 »
Anonyme de Londres	188 »
Mlle Céline Vasselle, du diocèse de Reims	9 »
En souvenir de Mlle F. Pitrel, du diocèse de Rennes	5 »

Pour les missions africaines de Lyon, à Keer-les-Maestricht.

Anonyme de Laval	50 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour ses œuvres.

Anonyme de Laval	50 »

Au R. P. Cattin, à Ghazir (Syrie), pour ses écoles.

A. L. C., Reims	20 »

A Mgr Mirow, pour les Bulgares de la Thrace.

Anonyme du diocèse de Rodez	50 »

Au R. P. Kayser, mission d'Eski-Chehir.

M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun	5 »

Au R. P. Prun, pour l'orphelinat de Jésus adolescent à Nazareth.

Mme veuve Rose Boudet, du diocèse de Poitiers, demande de prières	5 »

A Mgr Haggéar, archevêque de Saint-Jean-d'Acre.

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse d'Amiens	20 »

A M. Salomon, Perse.

En souvenir de Mme Camille Chartron, Paris	10 »
Un anonyme de Montpellier, demande de prières	10 »

Au R. P. Thévenet, mission d'Ellichpur (Nagpore).

Un ami des âmes du Purgatoire, diocèse de Soissons	3 »

Pour les victimes de la famine (R P Thévenet).

Mlle Thérèse Chamayou, Toulouse	2 »

A M. Bulliard, Kumbakonam.

M. l'abbé Roussey, du diocèse de Besançon	13 75

Au R. P. Thévenet, Nagpore, pour les affamés.

Mme Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont	14 10

A M. Deniau, Coïmbatour.

M. l'abbé Chénon, son ancien professeur, diocèse du Mans	10 »

A M. Chavanol, Pondichéry.

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse d'Amiens	5 »

A M. Duhamel, Haut-Tonkin.

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse d'Amiens	10 »

A M. Corbel, Tonkin maritime, pour les lépreux de Phuc-Nhac.

Anonyme de Clermont-Ferrand	63 »
M. l'abbé Vignardou, diocèse de Montauban	10 »
Anonyme de Bordeaux, demande de prières spéciales	5 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R P. Lebreton, Basutoland).

Mme veuve Rose Boudet, du diocèse de Poitiers, demande de prières	15 »
M. Héliot, du diocèse de Moulins	5 »
Anonyme de Caen	7 »
M. Jean Renard, Le Mans	10 »
Un anonyme du diocèse de Reims	10 »
Anonyme de Quimper	4 »
M. Plaine, à Rennes	3 »
M. Revelière, du diocèse de Nantes, demande de prières	25 »
Mme Delamare, Nantes	50 »
Jésus, Marie, Joseph, demande de prières	57 50
M. l'abbé Emile Girot, Montréal	32 »
Un médecin belge	6 »
Mme veuve E. Martin, diocèse de Versailles	10 »
M. l'abbé Robert, du diocèse de Rennes	5 50
M. le chanoine Hamard, Rennes	10 »
Diocèse de Cambrai, à l'intention d'une malade, demande de prières	15 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Castets, Madagascar central).

Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières spéciales	10 »
Anonyme du diocèse d'Albi, demande de prières	7 65
Mme Pène, du diocèse de Tarbes	8 70
En mémoire de Mme Mikalowicz, Digne, demande de prières	10 »
J. M., de Gap	50 »
M. Charles Ancel Nice	20 »
M. Gauzy, Nice	10 »
J. B., pour une mission	5 »
M Tobie de Gottrau, diocèse de Lausanne	18 »
Mme veuve L. Sichel, diocèse de Metz	6 25
A. M. H., Saint-Dié	10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Gervaix, Kouang-tong).

J. M., de Gap	50 »
J. B., pour une mission	5 »
Diocèse de Cambrai, à l'intention d'une malade, demande de prières	15 »

Pour les missions nécessiteuses (Sœur Gilbert, Tché-kiang).

J. B., pour une mission	5 »
Diocèse de Cambrai, à l'intention d'une défunte, demande de prières	15 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Augouard, Oubanghi).

J. B., pour une mission	5 »
Diocèse de Cambrai, à l'intention d'une défunte, demande de prières	15 »

Pour une mission française nécessiteuse (Mgr Augouard).

P. M. G., du diocèse de Nantes	10 »

A M. Burnichon, Su-tchuen méridional.

Un prêtre du diocèse de Lyon	50 »

Au R. P. Michel de Maynard, Chan-tong méridional.

En l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, diocèse d'Amiens	5

A M. Ligneul, Tokio.

M. Amédée Barbery, du diocèse de Chartres	16 25

Aux RR. PP. Blancs, pour le rachat d'enfants à baptiser sous les noms de Marie, Rosine, Sophie (Mgr Dupont).

Anonyme du diocèse de Rodez	10 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour enfants infidèles.

Anonyme du diocèse de Rodez	9 »

Pour les victimes de la maladie
toria-Nyanza septentrional.

Anonyme du diocèse de Rodez

A Mgr Augouard, pour

M. l'abbé Pommereau.

Au R. P. Supér

L. V., diocèse
mande de pri

Au R

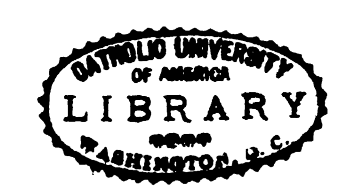
An

NOMS ET PRENOMS	Naissance	PAYS ou DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉS	Départ	MISSIONS	LIE… ET DATE DE LA…	
Frasquet Vincent	....	Italie.	Frères Mineurs.	1863	Terre-Sainte.	Larnaca, 9 mai.	
Savino Sabin	....	—	—	....	—	Larnaca, 20 juin.	
Brezangi Cyprien	....	—	—	....	—	Harissa, 20 juin.	
Busetti Stanislas	....	—	—	....	—	Barbani, 23 juin.	
Bardini Paulin	....	—	—	....	Bolivie.	Tarija, 26 juillet.	
Gestel Gabriel	....	Belgique.	—	....	Chine.	Chine, 28 juillet.	
De Filippo Marin	....	Italie.	—	....	—	Chine, 28 août.	
Mancini Urbain	....	—	—	....	Terre-Sainte.	8 septembre	
Cardenoso Célestin	....	Espagne.	—	....	—	Jaffa, 23 septembre.	
Liano Hélie	....	Italie.	—	....	Bolivie	La Paz, 1er novembre.	
Capomagi Bonaventure	....	—	—	....	—	Potosi, 7 décembre.	
Gonzalez Raphaël	....	Espagne.	—	....	Terre-Sainte.	Nazareth, 10 décembre.	
Sarthou Reginald	1861	Pau.	Dominicains.	1888	Tobago.	Levallois-Perret, 28 nov.	
Fabris Jérôme	1820	Bellune.	Carme Déchaussé.	1867	Syrie.	Mont-Carmel, 6 janvier.	
Van Geel Théodore	1865	Pays-Bas.	—	1905	Mésopotamie.	Bagdad, 10 mars.	
Branche Cyrille	1877	Aoste.	—	1902	Indes.	Kottar, 10 septembre.	
Symphorien	1852	France.	Capucins.	1899	Mésopotamie.	Diarbékir, 9 novembre.	
César	1851	Arles.	—	1883	Gallas.	St-André d'Arghiti, 23 fév.	
Raphaël	1874	Italie.	—	1898	Allahabad.	Jhansi, 8 mars.	
Léonce	1866	Perpignan.	—	1892	Gallas.	Harar, 4 mai.	
Séraphin	1837	Guatemala.	—	1856	Colombie.	Ancurja, 29 mars.	
Callixte	1868	Italie.	—	1896	Erythrée.	Keren, 1er juillet.	
Désiré	1869	France.	—	1895	Seychelles.	Victoria, 24 juillet.	
Heitzler Jean-Baptiste	1850	Alsace.	Compagnie de Jésus.	....	Tché-li Sud-Est.	Hien-hien, 31 juillet.	
Sénéchal Alfred	1853	France.	—	....	—	Hien-hien, 4 décembre.	
Vong Louis	1844	Chine.	—	....	Kiang-Nan	Chine, 21 novembre.	
Léveillé Victor	1822	France.	—	....	—	Chine, 29 novembre.	
Rodet Augustin	1828	—	—	....	Syrie.	Beyrouth, 12 janvier.	
Sénepin Louis	1836	—	—	....	—	Beyrouth, 5 avril.	
Dufour Alphonse	1846	—	—	....	Egypte.	Alexandrie, 31 juillet.	
Roulleau Pierre	1835	—	—	....	Syrie.	Ghazir, 22 août.	
Connellan Daniel	1847	Irlande.	—	....	Ile Maurice.	Port-Louis, 1er mars.	
Thomas Pierre	1872	France.	—	....	Madagascar.	Tananarive, 14 mars.	
Ferrari Henri	1839	Italie.	—	....	Nouveau-Mexique.	Las Vegas, 12 décembre.	
Holland Jacques	1835	Etats-Unis.	—	....	Colorado.	Denver, 26 décembre.	
Barchi César	1828	Italie.	—	....	Californie.	St-Jose, 4 janvier.	
Moore Jean	1858	Etats-Unis.	—	....	—	St-Jose, 27 janvier.	
Calzia Barthélemy	1844	Italie.	—	....	—	San-Francisco, 9 avril.	
Prando Pierre-Paul	1845	—	—	....	Mont. Rocheuses.	Spokane, 20 juin.	
Pisoalaz Charles	1842	Wurtemberg.	—	....	Bombay.	Bombay, 18 janvier.	
Simeon Nicolas	1834	Suisse.	—	....	Etats-Unis.	Buffalo, 20 janvier.	
Guggenberger Antoine	1841	Tyrol.	—	....	—	Buffalo, 14 mars.	
Beiz François	1838	Hesse-Darmstad	—	....	—	Deolalee, 1er août.	
Sapart Chrysanthé	1816	Belgique.	—	....	Calcutta.	Ranchi, 14 mars	
Van Henexthoven Emile	1852	—	—	....	Kwango.	Wombali, 6 avril.	
Verschraegen Edmond	1857	—	—	....	Calcutta.	Darjeeling, 20 avril.	
Van Robays Edouard	1855	—	—	....	—	Barhamur, 30 mai.	
Van den Driessche Arthur	1870	—	—	....	—	Dans la mission, 2 octobre.	
Goossens Ferdinand	1872	—	—	....	Kivango.	Dans la mission, 30 novem.	
Rogalski Léon	1830	Galicie.	—	....	Australie.	Sevenhill, 3 juin.	
Ricart Raymond	1842	Espagne.	—	....	Philippines.	Manille, 15 février.	
Estruch Jacques	1831	—	—	....	Chili.	Santiago, 23 mars.	
Maioral Paul	1851	—	—	....	—	Ancud, 8 avril.	
Ballber Jacques	1865	—	—	....	Uruguay.	Montevideo, 23 juin.	
Peiro Laurent	1858	—	—	....	Philippines.	Manille, 27 juillet.	
Canongia Raymond	1870	—	—	....	—	Manille, 6 septembre.	
Gisbert Matthieu	1847	—	—	....	—	Manille, 30 novembre.	
Guerrero Rosendo	1861	—	—	....	Equateur.	Guayaquil, 14 mars.	
Faura Henri	1850	—	—	....	—	Quito, 16 novembre.	
Wilfinger Joseph	1874	Hongrie.	Lazaristes.	1898	Tché-kiang.	Ning-Po, 2 janvier.	
Marty Auguste	1877	Toulouse.	—	1902	Madagascar.	Farafangana, 20 janvier.	
Lacruche Jean	1871	Clerm.-Ferrand.	—	1896	Kiang-si sept.	Nan-tchang, 25 février.	Massacré.
Salavert Louis	1877	St-Flour.	—	1902	—	Kiou-kiang, 27 février	
Dumond Gaspard	1831	Lyon.	—	1866	Syrie.	Smyrne, 28 août.	
Cathelin Emmanuel	1870	Rennes.	—	1894	Tché-ly sept.	Tien-tsin, novembre.	
Muzzi Félicien	1861	Italie.	—	1885	Tché-ly mérid.-occid.	Chine, novembre.	
Carton Jean-Marie	1848	Clermont.	Miss. Etr. de Paris.	1878	Su-Tchuen occid.	Montbeton, 29 janvier.	
Lefrançois Aimable	1862	Bayeux.	—	1888	Coimbatour.	Coimbatore, 26 janvier.	
Petit Philippe-Joseph	1871	Moulins.	—	1897	Cochinchine sept.	Hué, 1er novembre.	
Baulez Marie-Joseph	1842	Marseille.	—	1866	Pondichéry.	Bangalore, 29 avril.	
Monge Paul-Auguste	1861	Paris.	—	1895	Hakodaté.	Paris, 3 mai	
Assézat Louis	1878	Le Puy.	—	1902	Thibet.	Mosymien, 3 mai.	
Déjean Louis-Léonard	1846	Bordeaux.	—	1869	—	Tatsienlou, 7 mai	Provicaire apostolique.
Mazaud Jacques-Eustache	1828	Autun.	—	1865	Su-Tchuen mérid.	Montbeton, 10 mai.	
Denis Dominique-Jules	1848	Angers.	—	1873	Kouang-Tong.	Lille, 19 mai.	
Nézeys Louis-Alexandre	1861	Le Puy.	—	1887	Cochinchine orient.	Loches, 19 mai.	
Delpierre Fortuné-Henri	1880	Cambrai.	—	1903	Kumbakônam.	Tranquebar, 26 mai	
Delort François	1873	St-Flour.	—	1898	Birmanie sept.	Bhamo, 20 juin.	
Rebuton Jean-Marie	1874	Chambéry.	—	1899	Tonkin maritime.	Hanoï, 20 juin.	
Combalbert Jean-Ferdinand	1852	Montauban.	—	1877	Cochinchine occid.	Saïgon 22 juin.	
Bessière Amand-Justin	1858	Rodez.	—	1883	Haut-Tonkin.	Sontay, 25 juin.	
Tournier Charles-Adolphe	1837	Besançon.	—	1866	Cochinchine occid.	Cai-nham, 2 juillet.	Provicaire apostolique.
Rivet Emmanuel-Marie	1879	Rennes.	—	1903	Tonkin occidental.	Hanoï, 4 juillet.	
Gérardin Joseph	1841	Nancy.	—	1865	Kouang-Tong.	Wai-Tchao, 29 août.	
Bouguen Philippe-Marie	1851	Quimper.	—	1887	Pondichéry.	Bangalore, 4 septembre.	
Tardivel Jean-Pierre	1863	Saint-Brieuc.	—	1887	Siam.	En mer, 17 septembre.	
Ferrand Auguste-Pierre	1844	Mende.	—	1876	Kouang-Tong.	Hong-Kong, 26 septembre.	
Schmitt Sébastien	1839	Strasbourg.	—	1865	Birmanie mérid.	Rangoon, 4 novembre.	
Laisi Joseph Jean-Marie	1869	Rennes.	—	1895	Haut-Tonkin.	Sontay, 1er novembre.	

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS ou DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Bérand Jean-François	1847	Gap.	Miss. Etr. de Paris.	1872	Su-Tchuen mérid.	Sui-fou, 12 novembre.	
Jordan François-Eugène	1875	Annecy.	—	1898	Haut-Tonkin.	Montbeton, 27 décembre.	
Messager Yves	1858	Quimper.	Saint-Esprit.	1887	Sénégambie.	Mespaul (Finistère), 14 mai.	
Michon Eugène	1860	Clermont.	—	1885	Martinique.	Bussières (Puy-de-Dôme), 24 mai.	
Gaëtan Alfred	1846	Cayenne.	—	1877	Congo.	Dinan (Côtes-du-Nord), 8 juin.	
Albier Augustin	1878	Lyon.	—	1904	Sénégambie.	Ngasobil (Sénégambie), 21 janvier.	
Bernard Jean-Baptiste	1876	Clermont.	—	1901	Gabon	Fernand-Vaz (Gabon), 18 février.	
Vernet Camille	1875	Saint-Claude.	—	1900	Oubangui.	Bangui, 19 avril.	
Richaume Jean	1838	Clermont.	—	1881	Pondichéry.	Langonnet (Morbihan), 21 juin.	
Stoll Nicolas	1842	Strasbourg.	—	1866	Sierra-Léone.	Kaysersberg (Alsace), 24 septem.	
Hermann Joseph	1877	—	—	1905	Lounda.	Cintra (Portugal), 12 octobre.	
Sène Gabriel	1843	Sénégal.	—	1872	Sénégambie.	Saint-Louis (Sénégal), 10 octobre.	
Gobbi Pierre	1876	Rennes.	—	1902	—	Joal (Sénégal), 24 novembre.	
Moreau Joseph	1865	Poitiers.	—	1888	Oubangui.	Libreville (Gabon), 24 décembre.	
Servais Léon	1865	Belgique.	Rédemptoristes.	1902	Congo Belge.	Kinkanda, 1er janvier.	
Timmermans Michel	1856	Bois-le-Duc.	—	1885	Surinam.	Amsterdam, 5 janvier.	
Lemmens Félix	1850	Maestricht.	—	1888	—	Paramaribo, 20 septembre.	Mort de la lèpre, victime de sa charité envers les lépreux.
Terlyn Vincent-de-Paul	1843	Courtrai.	Sacré-Cœur (Picpus).	1870	Tahiti.	Faaite (Tuamotu), 8 février.	Mort victime d'un cyclone.
Stappers Hubert	1846	Turnhout.	—	1870	Iles Hawaï.	Wailuku (Hawaï).	
Jourdheuil Gustave	1840	France.	Oblats de Marie.	1868	Jaffna (Ceylan).	Jaffna, 7 février.	
Hammer Etienne	1855	Allemagne	—	1881	Transvaal.	Pietermaritzbourg, 9 février.	
Gomes Gaspard	1870	Inde.	—	1898	Ceylan.	Colombo, 2 mars.	
Réthoré Jules	1864	France.	—	1890	—	Colombo, 23 mars.	
Simonet Laurent	1832	—	—	1858	Canada.	Lac Saint-Jean, 7 juillet.	
Marshal Charles	1841	—	—	1868	Colombie britan.	Sainte-Marie, 3 octobre.	
Blanchet Georges	1818	—	—	1842	—	William's Lake, 17 novembre.	
Manuel Léon	1877	—	—	1899	Natal (S.-A).	Durban, 13 novembre.	
Le Texier Félix	1865	—	—	1888	Colombo (Ceylan).	Colombo, 27 décembre.	
Beziat Gédéon	1851	Rodez.	Maristes.	1878	Nouvelle-Calédonie.	Saint-Louis, 19 janvier.	
Pertuis Eugène	1830	Annecy.	—	1858	Nouvelle-Zélande.	Wellington, 28 février.	
Martin Aimé	1830	Digne.	—	1860	—	Hokitika, 5 août.	
Estienne Nicolas	1848	Nancy.	—	1875	Samoa.	Vaea, 8 août.	
Quiblier Jean-Baptiste	1839	Lyon.	—	1860	Futuna.	Sigave, 12 août.	
Fraysse Célestin	1851	Rodez.	—	1878	Nouvelle-Calédonie.	Saint-Louis, 9 septembre.	
Trouillet Benoît-Joseph	1838	Cambrai.	—	1866	Fidji.	Rotuma, 12 septembre.	
Kerteff Constantin	1865	Turquie.	Résurrectionniste.	....	Bulgarie.	Andrinople, 10 avril.	
Witte David	1870	Oldenbourg.	Pallottin.	1902	Cameroun.	Victoria, 3 octobre.	
Bigi Valentin	1827	Reggio.	Miss. Etr. de Milan.	1857	Hyderabad.	Secunderabad, 4 janvier.	
Boschetti Séraphin	1872	Cittadella.	Salésiens.	1894	Araras, Brésil.	Schio, 30 août.	
Daniele Ange	1879	Turin.	—	1899	Argentine.	Buenos-Ayres, 11 février.	
Monvaldo Séverin	1875	Gênes.	—	1893	—	Buenos-Ayres, 9 janvier.	
Rigotti Ange	1873	Tyrol.	—	1905	Patagonie.	Viedin, 6 octobre.	
Reffredo François	1848	Italie.	—	1892	Vénézuela.	Valencia, 23 novembre.	
Rossi Joseph	1879	Rossignano.	—	1904	Syrie.	Bethléem, 19 novembre.	
Laubiac Clément	1881	Nantes.	Missions Afr. Lyon.	1904	Dahomey.	Porto-Novo, 7 mars.	
Scheier Nicolas	1881	Lorraine.	—	1906	Côte-d'Or.	Axim, 14 mars.	
Ménager Aristide	1882	Nantes.	—	1905	Dahomey.	Ouidah, 25 juin.	
Lichtenauer Jean	1869	Alsace.	—	1894	Benin.	Kilstett, 21 juillet.	
Senden Alexis	1857	Belgique.	Miss. Belg. de Scheut.	1894	Congo.	Saint-Trudon, 2 janvier.	
Tysmans Raphaël	1875		—	1901	Mongolie.	Ts'i lao wenn kotsi, 11 mai.	
Breyne Albert	1878	—	—	1903	—	Notre-Dame des Pins, 4 août.	
Van Damme Henri	1852	—	—	1881	—	Tien Tsin, 17 juillet.	
Vencke Gérard	1862	Hollande.	—	1896	—	Mei-Koei yin tzeu, 8 sept.	
Coenen Henri	1880	Belgique.	—	1905	—	San-Kai, 22 décembre.	
De Vette C.	1876	Pays-Bas.	Miss. de Mill-Hill.	1901	Bornéo.	Sandakan.	
Snipp J.	1875	—	—	1901	Ouganda.	Nagalama.	
Smale J.	1880	—	—	1906	Philippines.	Molo.	
Rosseel Joseph	1875	Belgique.	Pères Blancs.	1901	Haut-Congo.	Lukulu, 8 janvier.	
Hervouin Olivier	1876	France.	—	1902	Soudan.	Patyana, 9 janvier.	
Vellard André	1865	—	—	1898	Sahara.	Biskra, 29 janvier.	Noyé dans l'Oued Biskra.
Comte Stanislas	1868	Suisse.	—	1897	Algérie.	Biskra, 29 janvier.	Noyé dans l'Oued Biskra.
Louveau Jean	1871	France.	—	1898	Nyassa.	Anvers, 4 avril.	
Bertaud Edmond	1878	—	—	1903	Tanganika.	Port-Saïd, 13 avril.	
Mainferme Joseph	1876	Belgique.	—	1902	Haut-Congo.	Lusaka, 3 juin.	
Dequiquer Louis	1876	France.	—	1902	Nyassa.	Kachébéré, 1er juillet.	
Roufflac Maurice	1875	—	—	1901	Tanganika.	Zimba, 1er juillet.	
Rouquet Elie	1868	—	—	1902	Kabylie.	Maison-Carrée, 15 juillet.	
Temoier Guillaume	1865	—	—	1900	Soudan.	Kita, 11 septembre.	
Landie Joachim	1875	—	—	1901	—	Maison-Carrée, 5 octobre.	
Ménoret François	1859	—	—	1896	—	Kita, 19 octobre	
Vaneier Albert	1878	—	—	1904	Kabylie.	Maison-Carrée, 22 octobre.	
Van der Haeghe Joseph	1874	Belgique.	—	1904	Haut-Congo.	Nya-Gésy, 18 novembre.	
Bottesi Albin	1880	Italie.	Miss. de Vérone.	1905	Soudan.	Wau, 9 novembre.	
Vokenhuber Etienne	1878	Allemagne.	—	1903	—	Ulbili, 14 juillet.	

Lyon. — Imp. J. PONCET, rue Fr.-Dauphin, 18

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*







DATE DUE



